

**Bibliographie chronologique
des écrits imprimés mentionnant Jean Paulhan
de 1889 à 2025**

par

Bernard Baillaud

*

Les dossiers de presse conservés au fonds Paulhan de l'IMEC se présentent sous trois formes distinctes. Pour les périodes 1917-1925 puis 1941-1944, 1953, 1954 et 1956, Jean Paulhan a collé et brièvement référencé les coupures provenant de l'Argus de la Presse (37, rue Bergère, Paris 9^e) dans huit carnets, cahiers ou albums à dessin :

– un cahier bleu 12,5 x 19 cm, de 88 pages dont 54 employées. Classées dans un ordre imparfaitement chronologique, les coupures, datées d'octobre-novembre 1917 à décembre 1925 ont toutes trait au *Guerrier appliqué*.

– un cahier cartonné ocre à dos toilé rouge, 19 x 29,7 cm, de 148 pages dont 41 employées. La mention manuscrite : « 1921-1925 » portée sur la première page de couverture, a disparu. Datés de janvier 1921 à 1925, les articles portent sur *Jacob Cow* et *Le Pont traversé* : figurent ensuite, après quelques pages vierges, treize coupures relatives à *La Guérison sévère*. En ouvrant le même cahier en sens inverse, on trouve en deuxième page de couverture l'étiquette « *Au Bon Marché / 5,50* » et treize coupures, la première relative au Congrès de Paris.

– trois cahiers de dessin à couverture verte, de 24 pages chacun, au format à l'italienne 31,5 x 23,8 cm respectivement intitulés, de la main de Paulhan, « *fleurs de / Tarbes (I) / 1941* », « *fleurs de / Tarbes (II) 1941-1942* », « *fleurs de / Tarbes (III) / 1941-1942-1944* ». Les coupures de presse couvrent la totalité des deux premiers albums ; les cinq dernières pages sont demeurées vierges dans le troisième.

– un cahier de dessin à couverture grise, au format à l'italienne 23,8 x 31,5 cm, intitulé, de la main de Paulhan, sur la première page de couverture « *Clef de la poésie / Prix de l'Académie* », 24 pages dont 21 employées.

– un cahier de dessin à couverture bistre, 23,8 x 31,5 cm, monogrammé « DF », contenant successivement des textes d’Alexandre VIALATTE, *La Montagne*, 10 février 1953 ; Bernard de FALLOIS, *Le Temps de Paris*, 25 mai 1953 ; Henri PERRUCHOT, *Revue de la pensée française*, octobre 1953 ; Claude ELSEN, *Le Figaro littéraire*, samedi 3 septembre ; François DESSIRIER, *La Semaine de Bruxelles*, 1^{er} mai 1953 ; Francis J. CARMODY, *The French Review*, February 1950 ; Claude ELSEN, *Dimanche Matin*, 30 août 1953 ; Jacques BRENNER, *Arts*, du 19 au 25 juin 1953 ; Marcel LECOMTE, *Synthèses*, mai 1950.

– un cahier de dessin à couverture bistre, 23,8 x 31,5 cm, monogrammé « DF », contenant successivement des textes de Gérald Messadié ; Robert Poulet, *Bulletin de Paris*, 16 août 1956 ; n.s., *France-Soir*, 18 août 1956 ; Albéric Norrit, dans *Arts*, 29 août 1956 ; Louis-Piéchaud, dans *Le Figaro*, 27 septembre 1956 ; Roger Judrin, dans le *Bulletin de la Guilde du livre*, août 1954 ; Gérard Prévot, dans *Combat*, 12 juillet 1956 ; Pierre Daix, dans le *Bulletin de Paris*, s.d. [7 au 13 juin 1956, p. 1 et 8] et Elisabeth Porquerol, dans le *Bulletin de la Guilde du livre*, octobre 1956.

De nombreuses coupures ont été collées par Jacqueline Paulhan sur des feuilles volantes à petits carreaux, accompagnées ou non du bordereau de l’Argus de la Presse ou du Nouveau Courrier : « *le Nouveau Courrier de la Presse / Lit tout / 15, rue du Colonel-Driant – Paris 1^{er} - Tél / 236-25-11 / Combat / 18, rue du Croissant / Paris* ».

D’autres articles enfin sont restés en leur état premier de simples coupures, mêlés à d’autres extraits de presse qui pour Paulhan avaient valeur de documents. L’ensemble figure au fonds Paulhan selon un classement chronologique, année par année.

Nous avons intégré progressivement les articles figurant dans le fonds Jacques Rivière de la Bibliothèque des Quatre-Piliers de Bourges, ceux qui sont apparus dans les dossiers de presse de Joe Bousquet (archives Gallimard), ceux enfin relatifs à *L’Histoire d’O*, même s’ils ne mentionnent pas toujours Jean Paulhan (dossier PLH 17.8 du fonds Paulhan).

Pour les années 1939 à 1952, nous nous aidons d’un dossier d’une soixantaine de titres, vraisemblablement établi par un journaliste et écrivain proche d’André Malraux et d’Albert Camus et qui à l’expérience s’est révélé très sûr. Quatre autres dossiers de presse consacrés à Jean Paulhan ont été retrouvés depuis lors, l’un constitué par Pierre-Marcel Adéma (qui avait lui-même conservé et complété

celui de Gaston Picard – coll. part.), l'autre par Pierre Descaves (coll. part.), un troisième issu d'un collaborateur de *La Révolution la nuit* et vendu hors catalogue par le libraire Sylvain Goudemare (coll. part.), un quatrième remis par Olivier Messac à Jean-Kely Paulhan et déposé à l'IMEC en novembre 2021.

Les premières indications de date et de titre sont portées par les tampons de l'Argus de la Presse, parfois complétées de la main de Jean Paulhan ; chaque fois que nécessaire, nous corrigeons les erreurs de titre ou de date ; nous ajoutons les informations bibliographiques qui nous ont paru utiles.

Une première « Bibliographie des écrits sur Jean Paulhan » a été publiée par les soins de Gaspard Olgiati dans les *Cahiers* du Centre culturel de Villeneuve-sur-Lot (été 1972, n° 6, p. 42-50). L'ensemble des correspondances éditées à ce jour a été exploité dans la perspective d'une bibliographie de la critique. Pour les références les plus récentes, nous avons parfois demandé confirmation aux auteurs vivants ou à défaut, à leurs spécialistes. Je remercie notamment Luc Fraisse, Guillaume Louet et Pierre Masson pour leur aide. Les domaines belge, italien, néerlandais et suisse ont été explorés grâce à l'aide de Jacques Detemmerman, Marc Quaghebeur, Raphaël de Smedt et André Tourneux ; Edoardo Costadura, Thierry Laget, Adriano Marchetti et Renato Turci ; Maaïke Koffeman ; Pierre Bopp, Cyrille Gigandet, Marie-Thérèse Lathion et Amaury Nauroy.

Des lacunes subsistent cependant. D'une part, les références des années 30 sont très peu nombreuses. En [1934], Marcel Jouhandeau écrit à Jean Paulhan : « *L'Argus de la Presse me désole. N'y a-t-il pas une autre meilleure maison d'information que tu pourrais m'indiquer ?* » Les ressources numériques aidant, un dépouillement systématique des périodiques permettrait vraisemblablement de nuancer l'image d'un Jean Paulhan méconnu par ses contemporains durant cette période. D'autre part, seuls les articles publiés dans l'alphabet latin ont pu être référencés. Ainsi, Marc Chagall a adressé à Jean Paulhan — avec la mention manuscrite « *Mes Salutations / Chagall* » — la coupure d'un article en langue russe non encore traduit, sur *Aytré qui perd l'habitude* (coupure conservée p. 11 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »). Des textes en langues asiatiques figurent aussi dans les dossiers des dernières années. Afin de garder trace des références utiles, les articles que nous n'avons pu informer complètement, qu'ils soient issus de périodiques mal déposés dans les bibliothèques ou insuffisamment référencés dans les dossiers de presse pour être identifiés, parfois aussi pour des raisons purement circonstancielles et nous l'espérons

provisoires, sont marqués de l'astérisque *. Après nous être borné aux derniers articles de l'année 1968, imaginant qu'aller au-delà de la mort de l'écrivain relèverait d'un autre sujet et d'un autre travail, nous avons progressé jusqu'au siècle : 1889-1989 puis jusqu'au millénaire 1889-2000, enfin jusqu'à aujourd'hui.

À titre provisoire, nous intégrons à cet ensemble, toujours dans l'ordre chronologique, les dédicaces imprimées « à Jean Paulhan ». Mais c'est en attendant une bibliographie qui leur serait consacrée.

Bernard BAILLAUD

*

1889 – Frédéric PAULHAN, « L'art chez l'enfant », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 14^e année, t. XXVIII, juillet-décembre 1889, p. 604 [sans mention de Jean Paulhan : « Certains enfants n'aiment pas qu'on prenne trop au sérieux leurs imaginations ; j'en connais un qui, si l'on fait mine de participer un peu trop à ses idées, a bien soin de nous dire que "c'est pour rire", il aime que ce point soit bien établi, et je me souviens bien d'avoir éprouvé jadis des sentiments analogues. »]

1908 – *Revue de Psychologie sociale*, puis (n° III, mars) *La Vie contemporaine*, vol. II, n° I, II et III, janvier, février et mars 1908 [Jean Paulhan figure dans la liste des « principaux collaborateurs » de la rubrique de « Psychologie », avec Clément Charpentier, Guillaume de Tarde, H. Vernes et André François-Poncet — une rubrique pourtant, où l'on ne rencontre pas sa signature ; Pascal Pia, qui a « consciencieusement » feuilleté les cinq numéros de 1907, a fourni des indications sur cette revue dans sa lettre à Jacqueline Paulhan datée « Paris 8 août 1978 »].

– « Sport-Club de Tananarive », *L'Écho de Madagascar*. Organe des Intérêts Économiques de l'Île, 9^e année, n° 659, vendredi 5 juin 1908, n.p. [p. 2] [rubrique « Informations » : « Le 15 août, les finales des championnats de tennis seront encadrées par divers jeux et exercices : lancement du poids et du disque, jeu de boules, concours de saut, etc..... / Pour la première fois à Tananarive, un match de pelote basque sera joué par nos meilleurs pelotaris. Cette attraction nouvelle sera certainement goûtée des sportsmen tananariviens. » ; Jean Paulhan écrit à sa mère Jeanne, le [16] juin 1908 : « Voilà deux extraits de l'Écho de Madagascar. Un des meilleurs pelotaris, c'est moi. »]

– Jules de GAULTIER, *Le Mercure de France*, t. LXXI, n° 254, 16 janvier 1908, p. 310 [rubrique « Philosophie » dans la « Revue de la quinzaine » : « *Enfin avec L'imitation dans l'Idée du Moi, M. J. Paulhan a consigné quelques notations psychologiques dont la sécheresse volontaire laisse entrevoir la possibilité d'intéressantes déductions.* » ; Jean Paulhan écrit à ses parents, le [1^{er}] juillet 1908 : « *Le Mercure de F[rance] est au-dessous de tout. Gaultier y a eu un mot aimable pour mon article de la Revue Philosophique il y a 3 mois env[iron].* »]

1909 – n.s., « Distribution des prix », *Le Progrès de Madagascar*, 2^e année, n° 90, samedi 20 novembre 1909, p. 2a [annonce de la cérémonie, « *fête républicaine* », au théâtre municipal de Tananarive, sans mention du nom de Jean Paulhan. Voir le suivant].

– n.s., « Distribution des Prix au Collège et aux cours secondaires », *Le Progrès de Madagascar*, 2^e année, n° 91, mercredi 24 novembre 1909, p. 2abc [compte rendu de la cérémonie ; discours de Garbit, succédant à celui de Paulhan].

– B. et dE. [BARBAZAN], « De Jeanne C. à Charlotte de L.M. », *Le Progrès de Madagascar*, 2^e année, n° 94, samedi 4 décembre 1909, p. 2bc [rubrique : « Gaietés coloniales » ; Paulhan, « *le professeur de tact qui nous imposait ce sermon y répond par “Une lettre”* », *ibid.*, n° 95, mercredi 8 décembre 1909, p. 2].

1910 – R.M.G., « Inventions nouvelles et mauvais prophètes », *Le Spectateur*, 2^e année, n° 15, juillet 1910, p. 325-326 [rubrique : « Variétés », à propos des primes offertes par certains journaux aux pionniers de l'aviation, et par exemple à l'aviateur Louis Paulhan : « *On sait d'ailleurs qu'il y a quelques mois un “journal du matin”, celui probablement que le Star avait en vue, le Daily Mail, a dû payer, sans en témoigner de surprise, à notre compatriote Paulhan la somme promise comme prix du voyage entre Londres et Manchester.* »]

1911 – « Procès verbal de la séance du 24 février 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911, p. 9 [« *M. Ch.-G. Toussaint donne connaissance d'une étude de M. Paulhan, professeur au lycée de Tananarive, sur un “Hain-Teny” malgache. Au texte et à la traduction du “hain-teny” est joint un*

commentaire interprétatif. Sur la demande de M. Chazel, l'étude de M. Paulhan lui est communiquée. »]

– « Procès verbal de la séance du 24 mars 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911, p. 10 [*« Le président propose la nomination comme membre correspondant de M. Paulhan. L'Académie connaît ses travaux sur la littérature malgache. Cette nomination est acceptée à l'unanimité. »*]

– « Procès verbal de la séance du 28 avril 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911, p. 12 [*« M. Paulhan lit à l'Académie le texte d'un "hain-teny" recueilli par lui et présentant cette particularité qu'il prête à des plantes le sentiment de timidité. »*]

– « Procès verbal de la séance du 23 mai 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911, p. 13 [*Jean Paulhan est noté parmi les présents*].

– « Procès verbal de la séance du 23 juin 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911 [*Jean Paulhan est noté parmi les présents*].

– « Procès verbal de la séance du 21 juillet 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911, p. 16 [*« M. Paulhan lit une communication sur l'autorité morale des proverbes malgaches. »*]

– « Procès verbal de la séance du 25 août 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911, p. 17 [*« [M. le Dr Monnier] remet à M. Paulhan une légende de l'Ankaratra paraissant intéressante, écrite en français par un indigène, mais qui a besoin de corrections avant d'être communiquée. »*]

– « Procès verbal de la séance du 22 septembre 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le

Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911 [Jean Paulhan est noté parmi les présents].

– « Procès verbal de la séance du 27 octobre 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911 [Jean Paulhan est noté parmi les présents].

– « Procès verbal de la séance du 22 décembre 1910 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1911 [pas de mention du départ de Jean Paulhan].

– « Société asiatique / Séance du 12 mai 1911 », *Journal asiatique*, t. XVIII, mai-juin 1911, p. 605 [séance présidée par M. Senart, en la présence notamment de MM. P[aul]. Boyer, Geuthner, Guimet, Halévy, Massignon, Mazon, Meillet : « M. PAULHAN traduit et commente quelques-uns des hainteny ou dialogues poétiques qu'il a recueillis en pays malgache. »]

1912 – « Membres correspondants », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1912, p. 5 [pour l'année 1911 : « Paulhan, professeur à l'École des langues orientales, Paris »].

– « Procès verbal de la séance du 23 mars 1911 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1912, p. 10 [« Lettre de MM. Paulhan, professeur à l'école des langues orientales, et Boyer, directeur de cette école, demandant que l'échange du Bulletin de l'Académie malgache soit fait avec celui de leurs publications. / Accepté à l'unanimité. »]

– « Procès verbal de la séance du 23 novembre 1911 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1912, p. 32 [« Communication est faite d'une lettre de M. Paulhan signalant que M. Boyer, directeur de l'école des langues orientales, avait demandé à échanger la partie des publications de son établissement relative à l'Afrique et à la mer des Indes contre le Bulletin de l'Académie. Aucun numéro ne lui est parvenu. Toutes diligences seront faites pour que la collection lui parvienne. »]

– F.C., « À propos de "un sou est un sou" », *Le Spectateur*, 4^e année, n° 33, mars 1912, p. 101-103 [rubrique : « Carnet de la Rédaction »].

– B. CRÉMIEUX, « Une opinion au sujet de l'accord franco-allemand », *Le Spectateur*, 4^e année, n° 33, mars 1912, p. 140-142 [rubrique : « Correspondance »].

– n.s., « Jules de Gaultier : *Comment naissent les dogmes* », *Le Spectateur*, 4^e année, n° 37, juillet 1912, p. 326 [rubrique : « Livres et périodiques. Accusés de réception » ; annonce du compte rendu du même titre, différé par « *une circonstance imprévue* », par Jean Paulhan, mais sans nom d'auteur].

– n.s., « Memento », *Le Mercure de France*, 23^e année, t. XCVIII, n° 361, 1^{er} juillet 1912, p. 156 [texte complet : « Le Spectateur (*mai*). — "*De quelques remarques qui ne peuvent manquer de favoriser l'observation d'une dispute*", par M. J. Paulhan »].

– M.P. [Marcel PAREAU], sans titre, « L'article auquel M. Jean-Paulhan fait allusion [...] », *Le Spectateur*, 4^e année, n° 38, août-septembre 1912, p. 346-347 [rubrique : « Carnet de la Rédaction »].

– René MARTIN-GUELLIOT, « Un exemple de confusion entre opinion et fait », *Le Spectateur*, 4^e année, n° 38, août-septembre 1912, p. 348-360 [voir p. 357 : « [...] *en prenant ce mot argument au sens fort qu'a plusieurs fois développé M. Jean-Paulhan.* »]

1913 – « Membres correspondants », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1913 [mention de « *Paulhan* », pour l'année 1912, sans autre information (il n'est plus professeur aux langues orientales)].

– « Compte rendu de la séance du 22 août 1912 », *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 Janvier 1902 à Tananarive par M. le Gouverneur Général Gallieni, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1913, p. 29 [« *M. Paulhan adresse un article sur les "Hain-teny merina" paru dans le Journal asiatique. Il fait remarquer qu'il est écrit suivant l'orthographe "ancienne". Il donne les raisons qui lui font trouver inacceptable la réforme adoptée par l'Académie. L'orthographe malgache nouvelle que l'on voudrait faire accepter par tous n'est pas plus rationnelle que l'écriture en usage à Madagascar depuis cent ans. Elle est aussi arbitraire que celle de toute autre langue écrite* » ; les

débats, pour l'année 1912, sur la réforme de l'orthographe malgache, montrent que celle-ci a été adoptée par l'Académie contre l'avis de Charles Renel].

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 42, janvier 1913, p. 5 [rubrique : « Articles » ; deux citations de J.P. extraites de « Assassin pour vingt francs » et de « Je ne connais pas mon métier »].

– M.P. [Marcel PAREAU], « Des difficultés qu'il y a à nommer les choses : les cubistes », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 42, janvier 1913, p. 10-13 [voir p. 12, note 1 : « *Ce que J.-P. a appelé "l'argument de l'accord inattendu" et étudié dans le n° 34 du Spectateur (IV, p. 151).* »]

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 43, février 1913, p. 49 [rubrique : « Carnet de la Rédaction », sous-titrée « Articles », citation de deux textes de Jean Paulhan, l'un p. 49, extrait de la rubrique « Livres et périodiques » : « *L'évolution des formes grammaticales, source pour la logique réelle* », l'autre p. 49-50, extrait de la rubrique « Variétés littéraires » : « *Le caractère relatif des falsifications et le problème posé par les falsifications de falsifications* »].

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 44, mars 1913, p. 99 [rubrique : « Carnet de la Rédaction », mention d'« Un conte d'Osmont (p. 139-142) » : « *Un adage est, en son sens réel, un argument, et donc argument de tel individu, de telle classe contre telle autre.* »]

– R.M.G. [René Martin-Guelliot], « Une phrase du message présidentiel », 5^e année, n° 44, mars 1913, p. 104 [rubrique : « Carnet de la rédaction » ; « *De façon analogue, dans ces arguments de la forme : "Un sou est un sou", qu'a étudiés ici Jean-Paulhan (n° 32), il faut tout à la fois que les deux mots "sou" aient un contenu différent pour que la phrase ait un autre sens que celui d'un truisme, et que cependant le mot apparaisse comme identique d'une fois à l'autre pour que la phrase conserve toute la force irréfutable d'une identité.* »]

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 45, avril 1913, p. 146 [rubrique : « Carnet de la rédaction », sous-titrée : « Articles », mention de « Si l'on vous écoutait » (p. 150-153) : « *Lorsque des personnes constituées en autorité raisonnent*

incorrectement, ce peut être exprès, et pour montrer qu'elles ont le droit de le faire »].

– M.P. [Marcel PAREAU], « Danger d'une dénomination dont le sens obvie est très clair », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 45, avril 1913, p. 153-154 [rubrique : « Carnet de la Rédaction », p. 153, mention de la note de J.P. parue dans le n° 34].

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 48, juillet 1913, p. 290 [rubrique : « Carnet des Rédacteurs », sous-titre « Articles », avec mention de l'accusé de réception (p. 324-325) : « *L'éducation de la volonté est d'abord l'art de se convaincre soi-même.* »]

– R. BRIGNAC, « L'argument d'insuffisance », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 48, juillet 1913, p. 320-321 [rubrique : « Carnet des Lecteurs », mention p. 321 : « *un spécialiste des arguments, comme M. Jean-Paulhan* »].

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 49, août-septembre 1913, p. 335 [rubrique : « Carnet des Rédacteurs », sous-titre « Articles », mention des pages 340 : « *L'argument d'insuffisance peut porter plutôt sur la sincérité de l'interlocuteur que sur la valeur de ce qu'il préconise* » et 349 : « *On peut se donner l'apparence d'un homme d'esprit en énonçant des "attributions exceptionnelles" heurtant des illusions de totalité bien établies.* »]

– R.M.G. [René MARTIN-GUELLIOT], « Note R.M.G. », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 49, août-septembre 1913, p. 342-348 [rubrique : « Carnet des Rédacteurs », p. 343 : « *Ce problème est moins intéressant que celui qu'ont traité Marcel Pateau et Jean-Paulhan [...]* » et p. 347].

– n.s., « Sommaire d'idées du présent numéro », *Le Spectateur*, 5^e année, n° 50, octobre 1913, p. 381 [rubrique : « Carnet des Rédacteurs », sous-titre « Articles », citation de la p. 389, donnée par erreur 399, extraite de : « Le théâtre du Vieux-Colombier » : « *Un acte de foi dans le théâtre et la valeur d'art de l'œuvre théâtrale.* »]

– Antoine MEILLET, « J. PAULHAN. *Les hain-teny merinas*, poésies populaires malgaches, recueillies et traduites. Paris (Geuthner). 1913, in-12, 461 p. », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XVIII,

2, n° 61, octobre 1913, p. XXXLVI-XXXLVII [« *Ce livre, écrit avec goût et avec une rare élégance, et qui apporte un beau recueil de littérature indigène malgache, très original, n'est pas proprement un ouvrage de linguistique. Mais il doit être signalé aux linguistes parce qu'ils y trouveront un exemple remarquable d'un type de littérature non écrite, qui a dû exister bien ailleurs qu'à Madagascar et qui a certainement contribué à la conservation de beaucoup de mots anciens et à la fixation de tours syntaxiques.* "Pour le Mérina, dit M. Paulhan, il y a deux sortes de langages : le langage simple, ordinaire, spontané, qui est celui de la conversation, des contes, des discours, et d'autre part le langage supérieur (ambony), noble, recherché, le langage qui est une étude et une science ; c'est la langue des chansons, des hain-teny et des proverbes." »

Au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1913* »].

– Jean FLORENCE, « *Les Hain-tenys merinas, poésies populaires malgaches, recueillies et traduites par Jean Paulhan* (Paris, Geuthner, 1913, 1 vol., 457 p.) », *La Phalange*. Revue mensuelle de littérature et d'art [dir. Jean Royère], 8^e année, n° 88, 20 octobre 1913, p. 368-371 [trois pages agrafées au dossier de presse Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre-Marcel Adéma (coll. part.)].

– n.s., *Le Spectateur*, n° 52, décembre 1913, p. 509 [rubrique : « Accusés de réception » dans « Livres et périodiques » ; mention des *Hayn-Teny merinas* [sic], sans nom d'auteur, précédée de : « *Le Spectateur tient à s'excuser auprès des auteurs qui ont bien voulu lui envoyer des livres ou brochures dont il n'a pas encore accusé réception, et dont il se propose de parler au cours de la prochaine année, ceux, par exemple, qui ont pour titres [...]* » Voir *infra* en janvier 1914].

– H. KERN, « J. Paulhan, *Les Hain-teny Merinas*. Poésies populaires malgaches recueillies et traduites. Paris. Geuthner, 1913. (Pr. Fr. 7,50) », *Museum*. Maandblad voor Philologie en Geschiedenis, Leipzig, 21ste Jaargang, n° 3, décembre 1913, col. 91-93 [Jean Paulhan mentionne cette recension de ses travaux sur les hain-teny en juillet 1914, dans sa lettre au Ministre].

– *Les Écrits français*, 1^{ère} année, n° 1, 5 décembre 1913, dernière page [mention de Jean Paulhan dans l'ours de la revue, comme chargé de la

rubrique « Questions d'Histoire et de Philosophie », avec Louis de Monti de Rézé et Fernand Divoire].

– R.T., « La poésie populaire à Madagascar », *La Croix*, 34^e année, n° 9442, jeudi 25-vendredi 26 décembre 1913, p. 3abc [texte complet : « *On parle beaucoup aujourd'hui de respecter les us et coutumes des indigènes qui nous sont soumis, de les gouverner en tenant compte de leurs mœurs, d'adapter nos lois à leurs différentes manières de voir, de comprendre et de sentir. C'est ainsi que la Chambre est saisie d'une proposition de loi relative aux Arabes d'Algérie, qui se rattache à des préoccupations de cette nature. La question est fort complexe, et l'on peut avancer sans trop de crainte que, quelle que soit la solution qui intervienne dans ce cas ou dans des cas semblables, elle prêterait toujours le flanc à de justes critiques.*

L'un des obstacles principaux à surmonter consiste précisément dans cette diversité intellectuelle et morale qui existe entre l'indigène et nous, et dont on tire argument. Il y a entre les Arabes, les Sénégalais, les Cochinchinois, les Canaques et les Français de France de telles épaisseurs d'incompatibilités respectives qu'on peut désespérer jamais de trouver le moyen terme qui les atténuerait. Cela n'empêche pas — au contraire — de chercher à mieux connaître l'âme des peuples que la Providence a soumis à notre empire. En les connaissant mieux, nous pourrions peut-être les mieux traiter. C'est pourquoi il faut se réjouir toutes les fois qu'un missionnaire, un voyageur, un érudit nous apportent quelques précisions nouvelles sur l'une ou sur l'autre des races qui peuplent la France d'au-delà des mers. Outre l'intérêt politique — au sens large de ce mot — que comportent de pareils travaux, il en résulte aussi fort souvent des acquisitions pittoresques pour l'art, pour la sociologie, pour l'histoire. On s'aperçoit alors combien nous possédons de trésors cachés ou simplement mal mis en lumière.

Un érudit français, M. Jean Paulhan, vient d'étudier à fond l'une des formes de la poésie populaire des Merinas de Madagascar (nom générique d'une race dont les Hovas font partie) connue sous le nom de hain-teny. Ces hain-teny constituent assurément une des manifestations les plus curieuses de l'esprit humain, et des plus déconcertantes pour nos cerveaux d'Européens. Le mot pris en lui-même ne nous apprend à peu près rien, il signifie "la science-des-paroles". C'est la chose qui est bizarre. Le soir, après le repas, on s'assemble entre voisins : "L'un d'eux prenant la parole récite quelques vers, il les prononce en marquant fortement le rythme et avec une énergie telle qu'il semble exposer une plainte ou une réclamation. Et l'un de ceux qui habitent la maison lui répond sur le même ton.

L'étranger réplique. Et la discussion se prolonge. Les assistants, de loin en loin, y prennent part, prononçant quelques mots brefs et rythmés qui semblent avoir pour objet de reporter la discussion sur son véritable terrain. Les répliques des deux adversaires deviennent peu à peu plus longues, plus fortement saccadées : chacun d'eux a ses partisans qui l'encouragent de leurs acclamations et de leurs rires. Puis ils crient leurs réponses : et l'un d'eux, brusquement, trouve sans doute les mots décisifs, car l'autre hésite, ne répond plus ; il se reconnaît vaincu, et les assistants s'empressent autour de son adversaire."

Telle est, vue du dehors et par un profane, la récitation d'un hain-teny. On dirait une querelle, ritualisée, et c'est bien parfois cela : "l'improvisation des hain-teny est un moyen de mettre en évidence son bon droit. L'on reçut un jour, dans une maison d'Amnatomanga où je me trouvais, un couvreur de toits". Il avait terminé son travail mais ne pouvait s'entendre avec la [sic] propriétaire sur son prix. Le soir venu les deux hommes discutèrent en hain-teny. Le maître de la maison fut vaincu, et dut payer la somme que réclamait l'ouvrier. Voici un autre fait. Un jeune gardien de bœufs vole à son compagnon des sauterelles, profitant d'un moment d'absence. Quand le volé revient, il s'assied sans colère devant son voleur et récite un hain-teny. L'autre lui répond et ainsi de suite. C'est par les récitations d'un hain-teny qu'une femme encore ramène au foyer conjugal son mari qui l'a abandonné. Cependant la plupart du temps les hain-teny se disent par simple jeu : le sujet de la discussion est fictif, imaginé, mais ceux qui s'y livrent se laissent si bien emporter par la passion qu'on ne peut plus, au bout d'un certain moment, décider si les hostilités sont réelles ou feintes. "Le hain-teny est, si l'on veut accepter le mot une poésie d'autorité. Il entre dans une lutte d'éloquence, où il n'est qu'un argument. Et ce caractère d'argument lui est si intimement uni que le Malgache ne doit point réciter, dire des hain-teny mais faire combattre des hain-teny." Et l'auteur rapporte que se faisant réciter pour les apprendre des hain-teny par un vieillard, celui-ci s'arrêtait au bout de quelque temps. Et les assistants déclaraient : "Maintenant il faudrait lui répondre. Tout seul, il ne dira plus rien ; il n'a plus rien à dire". M. Paulhan dut ainsi apprendre des hain-teny en nombre suffisant pour soutenir la lutte. Ce sont, à certains égards, des sortes de proverbes, de dictons ou de brocards, qu'on s'ingénie à combiner, à opposer, sur lesquels on brode, et qui réconcilient, sous leur charme mouvant, le prestige de la tradition et la joie de l'initiative intellectuelle. Leur fraîcheur poétique est indéniable :

Vous êtes l'oiseau qui va où ?
Si vous êtes l'oiseau qui va vers l'Est,
Tournez-vous : je vous donnerai un message.

Je vous donnerai un message pour Celle-aux-yeux-bien-ouverts.
Que votre parole soit étrange,
Que votre langage soit hésitant :
Ne dites pas que je n'ai pas de regrets,
De peur qu'elle ne croie que j'oublie.
Ne dites pas que j'ai des regrets,
De peur qu'elle ne me trouve pareil à un fou.

Nous éprouvons un vrai regret de ne pouvoir faire de longues citations ; elles seraient charmantes, tour à tour, les thèmes divers qui constituent le fond des hain-teny passent avec leurs vives couleurs et leur sens énigmatique. On se croirait transporté dans un pays féerique et gracieux où plus rien ne subsiste ni de notre logique ni de nos goûts.

Les hain-teny, malheureusement, sont en train de périr. On ne les récite déjà plus que dans des villages perdus. La raison en est simple : trop souvent, paraît-il, ils versaient dans le dévergondage. Les missionnaires les pourchassent et ils ont raison. Quelques-uns, néanmoins, méritent d'être sauvés pour faire la joie et la surprise de nous autres civilisés. Il faut convenir qu'ils valent souvent mieux que nos poésies modernes :

— Puis-je entrer, la-Délicieuse-qui-sait-souffrir ?
— Entrez Andriamatoa-aux-venues-rares-comme-la-viande.
— Je me tiendrai debout, appuyé-au-mur, Ramatoa-difficile-à-abandonner-comme-le-riz.

Les futuristes n'ont jamais cette sincérité. Et ils sont beaucoup plus prétentieux. » ; coupure au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « Avant 1921 », chemise blanche « Sur Jean Paulhan / 1913 »].

1914 – René BASSET, « Jean Paulhan. – *Les Hain-Teny merinas*, Paris, Geuthner, 1913, 457 p. in-8° », *La Revue de l'histoire des religions*, Paris, Ernest Leroux, 35^e année, tome LXIX, 1914, p. 276 [« *L'ouvrage de M. Paulhan nous met à même d'apprécier un genre de littérature qui n'était pour ainsi dire pas connu avant lui. Les hain-teny mérimas sont de la poésie populaire et le nom qui semble le mieux indiquer leur nature est fampanonomana "questions énigmatiques qui appellent une réponse" » ; selon les renseignements aimablement fournis par son petit-fils Guy Basset, René Basset était alors professeur d'arabe et de berbère et doyen de la Faculté des Lettres d'Alger].*

– P. de la DEVÈZE, « *Les Hain-teny merinas, poésies populaires malgaches*, recueillies et traduites par Jean Paulhan. Paris. Geuthner. 1913. in-12, 449 pp. Prix : 7.50 », *Anthropos. Revue internationale d'Ethnologie et de Linguistique*, Band/Tome IX, fasc. 1-2, 1914, p.

358-360 [« *L'entreprise de Paulhan nous paraît révélatrice : on a l'impression d'assister à la découverte d'une nouvelle et très curieuse forme littéraire, en même temps qu'on s'initie à toute une langue symbolique d'une richesse invraisemblable. [...] Quoi qu'il en soit de la technique du hain-teny, fort compliquée, il est certain que, par lui, tout un côté du caractère merina qu'on ne s'expliquait guère et qu'on jugeait mal, s'éclaire : car, à voir ce symbolisme poussé à son ultime limite, on se demande si ce qu'on taxait de dissimulation chez les Hova ne serait peut-être pas symbolisme aussi.* » ; recension signée « P. de la DEVÈZE, S.J. – Enghien. »]

– F.C., « Jean Paulhan : Les hain-teny merinas », *Le Spectateur*, 6^e année, n° 53, janvier 1914, p. 27-32 [rubrique : « Livres et Périodiques » ; texte annoncé *supra* en décembre 1913.

Coupures présentes au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche titrée par erreur « *De Jean Paulhan / 1914* »].

– *Les Écrits français*, 2^{ème} année, n° 2, 5 janvier 1914, dernière page [mention de Jean Paulhan dans l'organigramme de la revue, comme chargé de la rubrique « Questions d'Histoire et de Philosophie », avec Louis de Monti de Rézé].

– *Les Écrits français*, 2^{ème} année, n° 3, 5 février 1914, dernière page [mention de Jean Paulhan dans l'organigramme de la revue, comme chargé de la rubrique « Questions d'Histoire et de Philosophie », avec Louis de Monti de Rézé et Fernand Divoire].

– Léon PINEAU, « Jean Paulhan, *Les Hain-Teny Merinas*. Poésies populaires malgaches. Paris, P. Geuthner, 1913, Pr. 7 fr. 50. », *La Revue critique d'Histoire et de littérature* [dir. Arthur Chuquet], nouvelle série, 48^e année, t. LXXVII, 1^{er} semestre, n° 6, 7 février 1914, p. 115-117 [« *Ce commentaire pourrait être encore commenté. Non, en vérité, les Hain-Teny ne sont pas clairs !* »].

Coupure présente au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1914* »].

– Renward BRANDSTETTER (Luzern), « Les Hain-teny Merinas. Poésies populaires malgaches, recueillies et traduites par Jean Paulhan, Paris, Paul Geuthner, 1913, 461 S. 8° Fr. 7,50 », *Deutsche Literaturzeitung*, Weidmannsche Buchhandlung herausgegeben von Professor Dr. Paul Hinneberg, Berlin, XXXV Jahrgang, n° 7, 14 février

1914, p. 413 b. [rubrique « Allgemeine und orientalische Philologie und Literaturgeschichte »].

Coupure présente au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1914* »].

– Ph[ilippe] DALLY, « Jean Paulhan. – *Les Hain-Teny Merinas, poésies populaires Malgaches*, recueillies et traduites par Jean Paulhan. Paris (librairie Paul Geuthner, 13, rue Jacob, 1913, 457 pp., in-18 », *L’Ethnographie*, nouvelle série, n° 3, 15 avril 1914, p. 83-84 [« *Les hain-teny sont une sorte de broderie autour de proverbes et d’exemples, de traits traditionnels et prévus, de ces redites éternelles que nous appelons des clichés* » ; photocopie des épreuves corrigées de cet article parmi les dossiers de presse ; le placard a été transmis à Jean Paulhan par Philippe Dally, le 14 mai 1914 (papier à en-tête de la Société d’Ethnographie de Paris, fondée en 1859, reconnue d’utilité publique en 1880, siège social galerie d’Orléans, au Palais-Royal) ; il semble que Jean Paulhan ait offert un exemplaire du volume à cette société].

– Gabriel FERRAND, « Note sur les hain-teni merina », *Journal asiatique*, XI^e série, t. IV, juillet-août 1914, p. 151-157.

1915 – n.s., *Bulletin des écrivains de 1914-1915*. Publié par René Bizet, Fernand Divoire, Gaston Picard, n° 6, avril 1915, p. 2 [rubrique : « Les blessés » dans : « Pour lire dans les tranchées » ; mention de Jean Paulhan parmi les blessés].

– n.s., *Bulletin des écrivains de 1914-1915*. Publié par René Bizet, Fernand Divoire, Gaston Picard, n° 6, avril 1915, p. 4 [rubrique : « Écrivez à... », mention de l’adresse de « *Paulhan. 1^{er} zouaves. 61^e Cie, Saint-Denis.* »]

– n.s., *Bulletin des écrivains de 1914-1915*. Publié par René Bizet, Fernand Divoire, Gaston Picard, n° 7, mai 1915, p. 2 [rubrique : « Ont été blessés », mention de Jean Paulhan].

1917 – n.s., *L’Intransigeant*. [dir. Léon Bailby], 38^e année, n° 13329, mercredi soir 10 janvier 1917, p. 2f [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Il y a en France des conducteurs malgaches. M. Jean Paulhan, dans La Vie, montre leurs discussions sentencieuses et*

enfantines, graves et riches d'images pittoresques. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– réclame pour *Les hain-teny merinas*, *La Vie*, 6^e année, n° 5, mai 1917, troisième page de couverture [présentation *n.s.* d'un volume en dépôt aux bureaux de *La Vie*].

– Alexandre MAVROUDIS, « Ce qui s'écrit », *La Tribune de Madagascar et dépendances*, Tananarive, n° 1009, mardi 12 juin 1917, p. 1bc [extrait : « *M. Jean Paulhan, actuellement adjudant interprète au détachement malgache, et qui a vécu à Madagascar, a fait précéder son recueil de hain-teny d'une introduction du plus grand intérêt.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 38^e année, n° 13526, jeudi soir 26 juillet 1917, p. 2e [rubrique « Les Lettres » ; texte complet : « *On annonce encore : Le guerrier appliqué, de M. Jean Paulhan, et Le théâtre de Psyché, de M. Robert Maze.* »

Nous lisons, de la main de Jean Paulhan, la date du 2 octobre 1917, au côté de cette deuxième coupure, collée sur la première page du carnet de presse bleu de Jean Paulhan ; figurent précédemment les noms de Mme Burnat-Provins, Lucien Descaves, André Salmon, André Billy, Guillaume Apollinaire, Eugène Montfort, François Le Grix, René Benjamin, Charles Maurras et Michel Georges-Michel].

– *n.s.*, « Dans les Académies », *La Vie*, 6^e année, n° 9, septembre 1917, p. 270-271 [rappel de l'article « *aussi ferme que fin* » de J.P. contre la désignation de M. Avesnes pour le Grand Prix de l'Académie française].

– * *L'Orient français*, [dir. M. Cangellaris], octobre-novembre 1917 [début : « *M. Jean Paulhan a écrit un livre pour parler non de la guerre, mais de l'âme du guerrier, du simple soldat, qui n'est ni plus ni moins brave que tel de ses camarades chez qui, nulle occasion n'a excité et mis en œuvre les vertus qui sacrent héros. Il semblait que de cette dernière catégorie de soldats on eût seulement droit de parler dans les livres, et, fort peu se sont doutés, qu'il serait pour le moins intéressant d'analyser les différentes sensations du jeune homme qui, brusquement de la pacifique vie civile, se voit jeté en pleine mêlée.*

C'est un de ces guerriers improvisés, comme le sont à peu près tous aujourd'hui, que nous décrit l'auteur de ce livre. Et il le fait avec une minutie de détails qui nous donnent la plus grande idée sur la faculté d'observation dont il est doué.

Voici du reste, décrites les impressions que causent à son soldat les premiers contacts avec les bombardements : »

Titre absent ou incomplet dans les bibliothèques publiques.

Coupure collée page 28 du carnet de presse bleu. La mention « *L'Orient / français / Oc.-Nov. 17* » est de la main de Jean Paulhan].

– n.s., « *Le Guerrier appliqué* par Jean Paulhan », *La Vie*, 6^e année, octobre-novembre 1917 [première coupure collée sur la première page du carnet de presse bleu de Jean Paulhan ; réclame pour ce récit, avec indications de tirage : « *Il sera tiré : Trente exemplaires de luxe avec les ornements et culs-de-lampe, dessinés et coloriés sur chaque exemplaire par H. Albert Uriet. / Sur vergé pur fil, numérotés de I à XXX et signés / La couverture de Lola Prusak, au prix de : vingt francs / Et quatre cent soixante-dix exemplaires sur papier bouffant, numérotés de 1 à 470, au prix de : trois francs / Aux bureaux de La Vie, 10, rue du cardinal Lemoine* »].

– n.s., « *Le Guerrier appliqué* par Jean Paulhan », *La Vie*, 6^e année, n° 11, novembre 1917, troisième page de couverture [indications de tirage et descriptif du volume].

– n.s., [Pierre REVERDY], *Nord-Sud*, n° 9, novembre 1917, p. 2 [rubrique : « Livres » ; « *...Monsieur Jean Paulhan a écrit le GUERRIER APPLIQUÉ. Et c'est lui-même. Un livre plein de qualités séduisantes. Les mêmes, sans doute, dont l'auteur est personnellement, doué. Une psychologie pénétrante et fine fournit à Monsieur Paulhan des éléments d'observation qui donnent à son œuvre une solidité sans lourdeur.*

D'autre part il la soutient par des moyens poétiques très sûrs. Enfin l'auteur sait bien éviter la description détestable et un certain mystère se dégage de cette œuvre dont le sujet surgit seulement après avoir fermé le livre et pris le "recul" littéraire, nécessaire à la possession d'ensemble, d'une œuvre dont les détails ne sont plus que des éléments très largement traités. »

Coupure collée page 24 du carnet de presse bleu. Jean Paulhan écrit à Marcel Pareau, « *ce lundi / 10 décembre [1917]* » : « *(le Nord-Sud a accueilli le guerrier avec sympathie, comme si j'étais de la famille.* »]

– LE NOTATEUR [André Salmon ?], *L'Éveil*, vendredi 16 novembre 1917, p. 2 [rubrique : « En zigzag Arts et Lettres » ; texte complet : « *Vient de paraître chez l'éditeur E. Sansot : Le Guerrier appliqué, de M. Jean Paulhan. Sous une jolie couverture bleu de lin, d'une belle*

présentation, juste assez sobre pour n'être pas précieuse, l'ouvrage ne fait pas songer par cela seulement à certains livres à tirage limité de M. André Gide. Nous reparlerons du Guerrier appliqué dans un prochain feuilleton littéraire auquel nous souhaitons que s'intéressent lecteurs, auteurs et libraires. »

Coupure collée page 12 du carnet de presse bleu.

Voir le suivant].

– André SALMON, « Jean Paulhan / Le Guerrier appliqué », *L'Éveil*, 2^e année, n° 551, lundi 26 novembre 1917, p. 2 [rubrique : « Arts et Lettres », « Les Livres » : « *Voici le premier livre de guerre qui soit un "livre artiste". Dire cela de cet ouvrage c'est en faire à la fois l'éloge et la critique.*

Peut-être M. Jean Paulhan, écrivain distingué à qui l'on doit de belles études de philologie et de logique pure, a-t-il voulu pour le conquérir tout à fait à la grande idée du devoir qui motiva le sacrifice de notre auteur, s'attacher ce public un peu précieux, mais d'une préciosité grave, qui hésitait à accueillir un livre dit de guerre, comme il se fût défendu de laisser poser un sabre sur la tablette aux émaux rares.

M. Jean Paulhan, qu'une rude campagne avec les zouaves n'a point travesti en poilu excessif et conventionnel, a peut-être amenuisé la garde du sabre, mais il en a rendu aussi la pointe si fine qu'elle se fiche aisément dans les cœurs les plus rebelles.

Toutes ces précautions ne délient point un véritable artiste qui fut un vrai soldat de toute humanité. On la trouve ici plus vive que chez tant d'autres, et comment ne pas louer M. Jean Paulhan, habile à faire bloc d'une suite de tableaux sentimentaux, où l'on trouve une page aussi franche que celle-ci :

Il décida sans doute de partir au front ; c'eût été comme volontaire ; il regagnait du coup l'estime de tout le monde. Mais soit timidité, soit qu'il ne voulût pas profiter des sentiments honnêtes où il s'entendait avec eux, il s'échappe de prison, vole un fusil et rattrape au Bourget un détachement.

L'homme est mort en brave :

Il nous surprend, à le voir ainsi fait de chair épaisse et maladroit ; auparavant, j'imaginai surtout son âme, pour l'inquiétude que je sentais en lui.

"Le Guerrier appliqué !" Dans nos œuvres martiales comme dans nos œuvres de paix, il est beau de n'être, d'abord, qu'un guerrier appliqué. »

Coupure collée page 12 du carnet de presse bleu.

Jean Paulhan écrit à Marcel Pareau, « *ce lundi / 10 décembre [1917]* » : « *J'ai eu une assez longue et fine note de Salmon dans L'Éveil et le Pays me propose pour le prix Goncourt. Pas possible)* »].

– L. [Marius LEBLOND], « Les romantiques choisissaient un héros [...] », *La Vie*, 6^e année, n° 12, décembre 1917, p. 382 [« *Les romantiques choisissaient un héros, et, devant les lecteurs, le faisaient resplendir dans sa grandeur et sa continuité. Jean PAULHAN s'attache à projeter sur des particules éparses de plusieurs combattants élus comme gens ordinaires la lumière subtile de son talent : Le Guerrier appliqué (Sansot, éd.). Ce talent est net, pénétrant encore que quintessencié, studieux et cependant charmant. Écrivain de grande race, délicate, intensément fine, lucide jusqu'aux plus aigus dilettantismes de l'analyse, et cependant positive par les vertus courageuses de son aristocratie.* – L. » Coupure collée page 3 du carnet de presse bleu].

– Jacques NARGAUD, « *Le Guerrier appliqué*, par M. Jean Paulhan », *Le Petit Bleu de Paris*, 18^e année, samedi 8 décembre 1917, p. 3 [rubrique : « Les “vient de paraître” » ; « *Sous ce titre bizarre, — un substantif désuet flanqué d'une épithète inattendue, — imprimé sur couverture bleu horizon plus sombre que nature, M. Jean Paulhan publie, à la maison Sansot, un livre qui, traitant un sujet où il semblait que rien de nouveau ne pouvait être dit, est, cependant, d'une savoureuse originalité. Originalité de la vision complétée par l'originalité de la transposition sur le papier : le régal est ainsi doublé.*

C'est l'histoire d'un jeune homme de dix-huit ans qui s'est engagé dès la quatrième semaine de la guerre et, cela, “un peu par timidité, beaucoup par amour de la patrie”. Elle tient toute en impression, d'un moment, les paysages brefs, en rappel de mots entendus ou dits. C'est un chapitre de la guerre, écrit sans grandiloquence, mais avec sincérité, sinon toujours avec simplicité. Ceux qui imaginent la guerre ainsi qu'une grande fresque tumultueuse, seront surpris qu'elle puisse être une chose menue, fragmentaire, telle qu'elle apparaît dans le Guerrier appliqué ; mais ceux qui se plaisent aux tableaux de moins vastes proportions, et qui gagnent en vérité ce qu'ils perdent par ailleurs, trouveront là de quoi satisfaire amplement leur goût.

M. Jean Paulhan sait voir et ne retenir, de ce qu'il voit, que ce qui mérite d'être fixé, c'est-à-dire le détail évocateur qui, pour menu qu'il soit, est l'essentiel. Voici, par exemple :

Ce fut, après la forêt, une prairie où paissaient cinq vaches maigres, portant un triangle de bois au cou ; puis un village à demi habité : une vieille écartait bien

ici son rideau, et du salon, assise sur un grand fauteuil à housse blanche, elle nous regardait silencieusement passer. Mais la maison voisine avait le pignon ébréché, et deux volets pendaient, ne tenant plus que par un bras.

Plus que tout le reste, une cave éventrée avec son trottoir, me troubla. L'on voyait dans la crevasse, un lit, un buffet ciré, sous un hachis d'étoffe, de terre et de bois, et cette sécurité trompée.

Les premières heures de marche nous avaient surpris et fatigués, les suivantes eurent un effet moins simple : dans le même temps que la fatigue, il semblait que se développaient en nous toutes les forces qui s'opposent à la fatigue. La chose fut surtout sensible pendant la traversée de la forêt.

La guerre se marquait encore aux routes défoncées ; un bicycliste essuyait sa machine, et un cavalier tournait en rond devant la porte d'un château.

N'y a-t-il pas ramassées, dans ces quelques lignes, beaucoup de choses matérielles et autres, pour l'œil et pour l'esprit ? Pas de développements inutiles, mais ce qui doit être dit, est dit et frappe. Voici un autre exemple — et nous pourrions les multiplier — de cette vision sobre :

Une image est plus forte et plus extérieure que tous mes autres souvenirs : dix soldats se lèvent du sol et s'étant d'abord mêlés, commencent de courir sur une crête, à la file. Ils sont minces et un peu penchés, les pans de leur capote battent ; l'un d'eux tombe, qui semblait seulement se mettre à genoux. Comme ils vont lentement.

Quelques morceaux de terre ont volé près d'eux ; ils paraissent désarmés, et fins comme des cerfs. Courant toujours, ils descendent insensiblement de l'autre côté de la crête. Et, tout d'un coup, je ne vois plus rien : ils ont pénétré dans la terre ouverte quelque part.

Dans le tumulte de ce début de bataille, des fumées noires montaient d'un bond, comme de grandes flammes, et se perdaient ensuite par leurs bords. Et les mille bruits de l'obus ou de la balle : tonnerre dans le ciel, châtaigne qui éclate sous la cendre, chant de crapaud, cigales, abeilles, maison qui s'effondre. Je me réjouissais avec une joie enfantine, de leur variété et de leur force, jusqu'au moment où je vis se dresser ainsi notre première attaque.

Ici et là des images neuves et justes, ce qui vaut d'être noté, parce que ces bonheurs d'expression se rencontrent de plus en plus rarement, toutes choses ayant été dites et redites de cent façons :

J'éprouvais au-dedans mon assurance et mon équilibre, comme si un jeune arbre venait de pousser en moi...

Ce qui nous a réveillés, c'est une volée brusque de balles qui sifflent, tacataquent, butent dans les pierres, claquent les arbres. Puis, tant elles sont nombreuses, semblent réunies et immobiles, comme une troupe de cigales ronflant sur nos toits.

... Ces pigeons s'envolant avec le bruit d'un grand tapis de velours...

... Un brouillard de paroles et de poussière entoure des hommes qui dorment dans les couvertures gris-de-terre.

Derrière nous est une place où les réseaux qui défendaient hier la tranchée n'ont pas été traversés. Quatre zouaves y sont pris : se pressant l'un l'autre, ils soulèvent de la tête et des bras, et gardent autour du front le fil de fer épineux.

En résumé, un document sur la guerre empreint peut-être de quelque sécheresse, mais précieux à consulter plus tard, certes, pour ceux qui, à côté des phases militaires du drame, voudront reconstituer la psychologie de ceux qui, tout à la fois, y jouaient leur vie, et, "guerriers appliqués", gardaient entier le flegme de spectateurs maîtres de leur sensibilité. »

Coupure collée pages 16-18 du carnet de presse bleu.

Autre exemplaire de la même au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *1917 / Sur Jean Paulhan* »].

– n.s., « Le Prix de Goncourt 1917 », *Le Carnet de la Semaine*, 3^e année, n° 131, 9 décembre 1917, p. 6 [*Le Guerrier appliqué* est cité parmi les livres qui ont des chances d'être distingués par les dix jurés du prix Goncourt, qui se réunissent « *mercredi prochain* » : « *En nommant récemment Jean Ajalbert en remplacement de feu Octave Mirbeau, les académiciens du grenier d'Auteuil ont enfin fait leur plein, comme dirait le marin Ch. Bargonce, autrement dit Claude Farrère, dont Les Civilisés reçurent un des premiers prix de l'Académie, alors naissante.*

Les Dix, au complet, se réuniront mercredi prochain pour élire un nouveau lauréat ou plutôt reconnaître le mérite supérieur d'un des livres de fiction de notre heure.

Les Jeunes auteurs s'agitent, mais les éditeurs sont encore plus anxieux de décrocher la timbale. Le prix Goncourt, qui consacre une œuvre, c'est un minimum de vingt éditions assurées et un écrivain lancé pour un long temps dont on peut exploiter le succès.

Quel sera l' élu ? — On peut prévoir qu'il y aura certain tirage et au moins quatre à six tours de scrutin — aux premiers tours Jean Beslière, auteur de Franzili, réalisera deux ou trois voix, Georges Duhamel, avec Sa vie des martyrs n'aura pas moins sans doute de partisans. Le Jean Denis de Louis-Léon Martin, Marsouille de Paul Fiolle, La Guerre des gosses de Machard, le Guerrier appliqué de Jean Paulhan ; André Rieu, officier français de Jean des Vignes Rouges (pseudonyme du capitaine T), ont des chances d'être également distingués. »

Coupure collée pages 33 du carnet de presse bleu ; sur le fonctionnement de la presse avant le prix Goncourt, voir Thierry Laget, *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Gallimard, 2019, p. 60].

– n.s. [Fernand DIVOIRE], « *Le guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 38^e année, n° 13662, dimanche soir 9 décembre 1917, p. 2d [en tête de la rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Livre de guerre, certes, mais livre d'analyse, un des rares livres d'intellectuels qu'a inspirés la guerre. D'intellectuel qui minutieusement s'applique à étudier comment on prend la conscience guerrière. Livre familier et serré, méticuleux et choisi. Paulhan ne se contente pas d'y prendre des notes au hasard, mais prend toutes les notes caractéristiques. Cela devient précis comme sont précis des rêves, dont le lieu n'est pas situé. Et cela devient ainsi émouvant par l'intelligence et la sensibilité de l'intelligence. C'est comme l'éclosion de cette activité intérieure, de cette liberté intime que fait naître la contrainte de la vie et des événements. Œuvre de sûre valeur.* »

Coupure collée page 23 du carnet de presse bleu].

– n.s., « *Le guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 38^e année, n° 13662, dimanche soir 9 décembre 1917, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Livre de guerre, certes, mais livre d'analyse, un des rares livres d'intellectuels qu'a inspirés la guerre. D'intellectuel qui minutieusement s'applique à étudier comment on prend la conscience guerrière. Livre familier et serré, méticuleux et choisi. Paulhan ne se contente pas d'y prendre des notes au hasard, mais prend toutes les notes caractéristiques. Cela devient précis comme sont précis des rêves dont le lieu n'est pas situé. Et cela devient ainsi émouvant par l'intelligence et la sensibilité de l'intelligence. C'est comme l'éclosion de cette activité intérieure, de cette liberté intime que fait naître la contrainte de la vie et des événements. Œuvre de sûre valeur.* »]

– n.s. [RACHILDE], « *Le guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *Le Mercure de France*, t. CXXIV, n° 468, 16 décembre 1917, p. 691-692 [rubrique : « Revue de la Quinzaine. Les Romans » ; texte complet :

« "... Je ressentais ceci : une irritation et une rancune contre les anciens sentiments de respect, d'affection pour la vie, ces sentiments qui nous avaient trompés, *puisqu'ils n'avaient pas suffi* et qu'il avait fallu que la guerre vînt." C'est, *défini avec une incomparable noblesse d'âme, toute l'application de ce soldat, roseau pensant devant l'immense marécage des cruelles nécessités de l'état militaire. C'est la volontaire abnégation d'une personnalité pour plus d'obéissance encore en tâchant d'adapter le cerveau à la machine qui doit tout broyer, même et surtout ceux qui donnent, sans restriction mentale, le meilleur de leur effort. Le pauvre philosophe s'applique à ne plus entendre la voix de la raison pour ne connaître que la raison qui*

l'enchaîne à ce devoir depuis longtemps renié, par ses pères. Ainsi dans un atelier formidable l'ouvrier veut oublier le bruit de son cœur dans le ronron des sinistres volants. De voir mourir et de savoir souffrir, il résulte une sorte de coma de l'esprit. La guerre a aussi, pour le citadin, ce piège merveilleux de la nature. Il est entouré de son infini et croit à la beauté, les gestes qui semblent s'exécuter à la face de la vérité. "La terre immense qui nous entourait participait alors de ma vie intérieure." Comment ne pas s'attendrir et ne pas louer ce travail, si pur, si absolument désintéressé de sa propre existence, de cet élève de la nouvelle institution atteignant à la bravoure et au don magnifique de lui-même par l'étude réfléchie de son petit coin de renoncement ? La pitié pour ses camarades, non avertis, et pleins d'une émotion sans révolte et par cela des plus reconfortantes. "Après tout, on ne risquait guère que de mourir... c'était la réflexion qui arrêta toutes les autres : elle avait quelque chose de satisfaisant." Oui, tant qu'il sera prouvé que là sont les héros, ceux qui ne peuvent finir qu'en beauté, même inutilement, tellement le sentiment de la plénitude irréfutable d'une probité d'âme est la véritable religion de l'honnête homme, du guerrier appliqué. » Coupure collée page 5 du carnet de presse bleu, avec, de la main de Jean Paulhan, le nom de Rachilde entre parenthèses.

Jean Paulhan écrit à Louis de Gonzague Frick, « le 21 décembre [1917] » : « *Dois-je adresser le guerrier à Léon [sic pour Louis] Chadourne ? Merci de lui avoir parlé. Rachilde a eu un mot, dans le Mercure, fin et bienveillant. Mais c'est votre jugement qu'il me tarde de connaître. (Je désirerais aussi que le livre ait plu à Georges Pioch.) / Vous avez tout à fait raison quant à la littérature cubiste. Elle n'a pas trouvé son exégète. Thibaudet seul pourrait, peut-être... Mais y songe-t-il ?* » (2 p. in-8, enveloppe conservée, portant le cachet du vaguemestre, dans : librairie Fourcade, autographes et manuscrits, novembre 2016, n° 251 du catalogue].

— Pierre ALBERT-BIROT, « *Le Guerrier appliqué*. Jean Paulhan (Sansot) », *Sic*, 2^e année, n° 24, 24 décembre 1917, n.p., p. [6] [*« Appliqué certes l'auteur l'est intensément et devant tant de conscience on s'incline de très bonne grâce, tout l'amour avec lequel ce livre a été fait saute au nez du lecteur qui le mérite et le rend tout aise, quant à moi cette acharnée application m'a ravi, voici bien la bonne façon de s'y prendre pour faire œuvre durable, l'artiste ne saurait se mentir et nous pourrions jurer que M. Jean Paulhan ne s'est pas menti. C'est un analyste, il aime la dissection ou plutôt la vivisection. Je reprocherais seulement à ce livre d'être une copie de la nature, nous voudrions plus : une création, et je serais très étonné que bientôt M. Jean Paulhan ne pensât pas ainsi que nous. »*

Coupure collée page 24 du carnet de presse bleu].

– Roger ALLARD, « *Le Guerrier appliqué* / par Jean Paulhan (E. Sansot, éditeur, 1917) », *Le Carnet critique*, n° 2 et 3, 15 décembre 1917-15 janvier 1918, p. 13-15 [texte complet : « *Le titre est ici l'exact commentaire de l'œuvre. L'auteur s'est regardé vivre avec une application scrupuleuse. Le noyau d'humanité guerrière qu'il dégage de la pulpe des impressions nous apparaît comme un microcosme ; la goutte d'eau vue au microscope. Au rebours de tant de romantiques inavoués ou incurables, comme M. Barbusse lui-même, plus visionnaire que réaliste, M. Jean Paulhan semble avoir regardé les autres et sa propre image par le gros bout de la lorgnette. Il éloigne la réalité pour la dépouiller de l'apparence. Mais nous ne perdons rien de l'action qui se joue entre un petit nombre de personnages : les soldats d'une escouade du 1^{er} zouaves. Tous les lecteurs du Feu devraient lire le Guerrier appliqué pour faire la différence entre un art "théâtral" et un art dramatique. Tout est drame, rien n'est récit ou digression dans l'ouvrage de M. Jean Paulhan. Les descriptions même participent de cette animation vraiment tragique :*

“De jeunes arbres, dont le tronc a été haché par les obus, ne tiennent plus debout que par quelques fibres, et l'appui que prennent aux arbres voisins leurs branches les plus hautes...”

On lira avec une angoisse de la plus rare qualité les Chants dans la tranchée voisine :

“... Les chants, qui sont une chose ouverte à tous sentiments, servaient puissamment une telle simplicité, dans le même moment qu'ils en prenaient la marque. Et si le vent déplaçait leurs bouffées, nous regardions notre haine se déplacer avec eux.”

Ces passages et d'autres encore semblent évoquer l'auteur de la Mort de quelqu'un et de la Prise de Paris. Mais M. Jules Romains transpose sans cesse ; M. Jean Paulhan prend les objets et les sentiments, les présente au jour et laisse la lumière et l'ombre les modeler à leur gré.

Le Guerrier appliqué nous enseigne, après beaucoup d'autres philosophes, que le mal, la douleur, n'existent pas. La guerre en soi n'est pas plus monstrueuse que d'autres formes de la vie ; mais il ne faut pas la raisonner. Il faut boucher sa raison une fois pour toutes et se faire de la sensation un vêtement imperméable. Ainsi l'on parvient à tourner les choses en faveur d'un état de perfection intérieure d'où naît une volupté inviolable :

“... De l'aplomb et une sorte d'assurance où j'avais éprouvé l'existence de la cruauté ; de même, en place de peur, un regret assez tendre de la vie.”

Le style, dépouillé, fourbi, fait quelquefois songer à Stendhal. Aucune précaution d'arrangement pittoresque ou décoratif. M. Jean Paulhan, dont le premier ouvrage est riche de matière et d'intentions, se place au premier rang des prosateurs capables de diversifier l'art du romancier. » ; coupure collée pages 8 et 9 du carnet de presse bleu. Dans la même livraison, en troisième page de couverture, figure une réclame pour l'éditeur Sansot.

Roger Allard écrit à Jean Paulhan, en novembre 1917.

Photocopies au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1918* »].

1918 – n.s., [Marius LEBLOND], « Jean Paulhan », *La Vie*, 7^e année, n°1, janvier 1918, p. 13-14 [texte complet : « *Dans notre série de "Visages de Jeunes", montrons Jean Paulhan après Henri Malherbe, le nouveau prix Goncourt.*

L'auteur du Guerrier appliqué, fils du philosophe Paulhan, est un grand jeune homme, mince et énergique, qui a gagné un à un à la guerre tous ses galons, et maintenant conduit les automobilistes malgaches. Il n'y a pas de doute que son application exquise et aristocratique à la littérature ne lui y acquière, en des fonctions originales, les grades les plus élevés.

Il a fait ses études à Nîmes, puis à Louis-le-Grand, ensuite à la Sorbonne. Que doit-il à ces divers enseignements qui lui ont été, sur le moment, désagréables ? Il croit avoir appris surtout par ses amis — qu'il écoute, qu'il juge, d'un esprit flexueux, d'un cœur loyal.

Il a passé trois ans à Madagascar, où il était professeur, et où il a aussi cherché de l'or, sans succès. Cela l'aurait intéressé de connaître M. Augagneur, mais le Gouverneur général refusa de le recevoir à la suite du rapport d'un administrateur qui se plaignait qu'en passant dans sa province Paulhan ne l'eût pas visité, mais qu'il eût passé la nuit chez un missionnaire.

Éclectique, humanitaire et très décorativement Français, Jean Paulhan a beaucoup aimé les Russes anarchistes de la rue de la Glacière, mais ils le déçoivent depuis qu'ils sont ministres. Il a passé beaucoup de nuits à les écouter discuter. Il a beaucoup aimé aussi les Malgaches — qui risquent moins de le décevoir car ils ne seront pas de sitôt ministres... peut-être.

Il a eu, il a de très grands amis. » Coupure collée page 4 du carnet de presse bleu].

– réclame pour *Le Guerrier appliqué*, dans *La Vie*, 7^e année, n° 1, janvier 1918, quatrième page de couverture [le volume se trouve aux bureaux de *La Vie*, 10, rue du Cardinal-Lemoine].

– MAURIC-ROCHER, « Jean Paulhan : *Le Guerrier appliqué*. (1 volume, E. Sansot, éd., Paris) », *Les Fleurs d'or*, 6^e année, n° 1, janvier 1918, p. 12 [texte complet : « *Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Jean Paulhan. J'ignore même — qu'il me pardonne ! — s'il a signé d'autres œuvres ; mais je suis bien sûr d'être en présence d'un véritable talent.*

L'écrivain n'est pas moins appliqué, chez lui, que le guerrier, et, si son livre ne retenait pas l'attention, ce serait tant pis, non pour le gros public — car M. Paulhan ne s'adresse pas à lui —, mais pour les lettrés.

Heureusement, l'œuvre sera appréciée à son juste mérite, et, tracée d'un burin laborieux, elle durera. Aussi bien se fait-elle remarquer pour le fond comme pour la forme. M. Paulhan pense aussi fermement qu'il écrit. S'il s'applique à faire la guerre, il aime à s'analyser et dissèque toutes ses pensées, tous ses sentiments. Peut-être même d'aucuns trouveront-ils qu'il pousse ses analyses au détriment de la vie. Mais il n'est, je crois, que de le lire plus attentivement, plus cordialement, pour retrouver, sous l'analyste, un homme ému et émouvant. »

Coupure collée pages 18 du carnet de presse bleu]

– G. de TINTANIAC, *Le Petit Bleu de Paris*, 19^e année, dimanche 13 janvier 1918, p. 2 [rubrique : « Le Monde et la Ville. Arts et Lettres » ; « *L'adjudant Jean Paulhan, le bon auteur du Guerrier appliqué, qui aurait pu recueillir le prix Goncourt, vient, après achèvement de convalescence, d'être affecté au service des travaux coloniaux, au groupement malgache de Tarbes (Hautes-Pyrénées).* »

Coupure collée pages 33 du carnet de presse bleu].

– n.s. [POIRIER], *La Revue de Paris*, 25^e année, n° 2, 15 janvier 1918, troisième page de couverture [rubrique : « Livres nouveaux » ; « *Cette autobiographie romanesque, d'une forme élégante, apporte sur la guerre une note très personnelle. Ce sont les impressions d'un étudiant, engagé volontaire : courtes analyses d'une introspection aiguë et raffinée. Conversations de zouaves rapportées dans leur simplicité et leur désordre ; notations brèves de la vie de tranchées, des bombardements, de l'attaque. Les réflexions sont dépouillées de tout lieu commun, de toute banale rhétorique, les images saisies et fixées par un observateur qui voit en artiste et choisit la touche curieuse ou*

juste, révélatrice d'un paysage, d'une action, d'une figure humaine dans le drame de la guerre. »

Coupure collée page 25 du carnet de presse bleu. Jean Paulhan a inscrit le nom de « *Poirier* » en-dessous de la coupure].

– [Louis de Gonzague Frick], « *Le Guerrier appliqué*, par M. Jean Paulhan », *La Caravane*, 5^e année, n° 1, [20] janvier 1918, p. 11-12 [rubrique : « *Scolies* »] ; « *Ce titre, qui a quelque chose du XVIII^e siècle, eut plu assurément à l'auteur du Diable amoureux dont la vivacité et le tour (aimable héritage) se retrouvent chez M. Jean Paulhan. Professeur de langues orientales, celui-ci avait publié, ante bellum, un recueil fort curieux, de poésies malgaches. Il fit un long séjour à Madagascar et conquiert la dilection des habitants de cette île. Il n'est pas inutile de noter que la sensibilité fleurit dans le cœur des virgoncules madécasses comme un arbre de douceur et d'Amour et les jugements littéraires de ces exquis aborigènes valent au moins ceux que profèrent les lectrices de Paul Adam confectonneur d'ollo-podrida.*

M. Jean Paulhan avait publié en outre des pages fort appréciées dans quelques revues et notamment aux Écrits Français, voisinant ici avec Jean Florence, l'un des esprits les plus souples, les plus captivants et les plus vastes que la guerre nous ait ravis.

Cette belle pensée de Claude de Saint-Martin : “La matière a été donnée à l'homme pour reposer son esprit” nous est rappelée par M. Jean Paulhan au seuil de son plaisant ouvrage.

Mais, en période de guerre, l'esprit n'a point de répit, et il doit constamment dominer la matière. Ce sera le rôle du guerrier appliqué. Nous n'exigerons pas de sa part un brevet de spiritualisme, mais nous lui demanderons d'interposer son intelligence entre son cœur et le grand drame martial. L'intelligence est une qualité que M. Jean Paulhan possède souverainement. Et cela explique que son livre soit dépourvu de toute emphase, de toute vaine quérémonie, de toute inutile imprécation à l'adversaire.

M. Jean Paulhan arrive à la guerre avec un bagage fort encombrant de culture, de civilisation (sans k également) et de philosophie. Comment va-t-il s'adapter à cette vie profondément nouvelle et presque insoupçonnée. Le dilemme de l'intellectuel est pathétique, mais il le résoudra en se créant une mentalité adéquate au déluge de feu. Ainsi l'intellectuel accompli retourne à l'école, l'école de la guerre. Il lui faut obtenir un brevet de combattant et il l'obtient dans le laps minimum.

Il y a une façon différente de comprendre la tourmente, mais elle n'a que faire ici. C'est de M. Jean Paulhan qu'il s'agit et nous avons dégagé son concept sans lui en opposer un autre.

Le Guerrier Appliqué se présente comme un essai personnel, d'une logique indéniable. La langue en est volontairement nue comme l'acier. Elle en a aussi l'éclat tranchant. Le dernier chapitre : "La Double Attaque" est le meilleur, à notre sens, et démontre que M. Jean Paulhan connaît toutes les ressources de son métier d'écrivain. ».

Coupure collée pages 13-14 du carnet de presse bleu.

Jean Paulhan remercie Louis de Gonzague Frick, depuis Tarbes, par une lettre datée du 4 février 1918 : *« J'ai été très vivement touché par la finesse équitable de vos remarques. Je vous remercie de toutes, et d'avoir voulu placer mon nom près de celui de Jean Florence. Votre critique ne me donne point seulement la force et la joie, si je puis dire, brutes, qu'apporte toute critique à la fois intelligente et bienveillante — et telle que l'on ait le sentiment qu'elle entoure et tient pressé le sujet bien plus sûrement qu'on ne l'a fait soi-même — mais elle est pour moi, plus haut, ce signe éclatant de l'amitié où vous avez voulu me recevoir. [...] toute nouvelle phrase, et lors même qu'elle introduit une pensée nouvelle, y semble aussitôt supposée par tout ce qui précédait, ce qui donne une couleur inattendue aux plus volontairement simples d'entre elles »* (catalogue 121 de la librairie Les Autographes, Thierry Bodin, n° 234)].

— n.s., *L'Ambulance*, Organe officiel de la Croix-Verte, 4^e année, n° 48, février 1918, p. 8 [« Memento » de la rubrique « Les Livres » : *« le Guerrier appliqué, des pages attendrissantes et sobres de Jean Paulhan (Ed. Sansot) »*].

Coupure collée pages 27 du carnet de presse bleu].

— F.L.G. [François LE GRIX], *« Le guerrier appliqué, par Jean Paulhan. (Sansot.) »*, *La Revue hebdomadaire*, 27^e année, n° 6, 9 février 1918, p. 276-277 [rubrique : « Memento bibliographique » ; texte parfois daté, par erreur, du 2 février 1919 ; *« Montaigne parle en quelque endroit d'un artisan appliqué à son labeur comme un tableau l'est à la muraille. Ainsi pourrait-on dire des soldats de cette guerre sans expansion, sans joie, de cette guerre immobile, de cette guerre où l'on "tient" et il est apparent que ce livre auquel son titre s'adapte si exactement a voulu démontrer chez l'individu — fût-il quelconque et peu conscient — ce même souci d'application absorbante qui caractérise notre collectivité française, forcée à une guerre qu'elle déteste et qu'elle fait le mieux possible, par devoir vital.*

Où ce livre commence-t-il ? Ou finit-il ? Le point initial et le terme en sont à peu près voilés. On peut cependant observer que l'action se passe à Tracy-le-Mont, en 1914, au moment de cette offensive d'hiver, si peu préparée, matériellement et moralement ; que

les héros ou plus exactement les personnages en sont des Algériens, des commerçants, des commis-voyageurs, habillés en zouaves, et tout juste, en fait d'être délibérément méditatifs, celui qui prit les notes rassemblées ici.

Vie quotidienne, attente, assaut, blessure et mort des uns et des autres, au hasard ; c'est ce qui se passe en trois mois et il semble qu'il ne se passe presque rien en application de tous ces êtres comme à un jeu qu'ils ne connaissent pas et pour lequel ils dérèglent leur effort et se courbaturent le corps et l'âme dans un perpétuel étonnement et une incessante tension.

Ce qui se dégage de la lecture de ces relations, dont on sent qu'elles émanent elles-mêmes d'une conscience fortement appliquée à la vérité, c'est surtout le sentiment de la stupeur où se sont trouvés tous ces êtres, de médiocrités différentes, projetés dans cette vie anormale, incomparable, vie que l'on sait extraordinaire et que l'on tente de définir à l'aide d'analogies. Continuellement revient ici cette formule : il semble que... pour decrier ces sensations tantôt trop fortes, tantôt bizarrement vagues, qui ne vont pas toujours jusqu'à l'idée et qui parfois déraillent, ce déplacement des valeurs ou plutôt cette ignorance des valeurs et cet essai perpétuel de se cramponner dans l'inconnu à des choses connues. Il y a là un peu de l'état d'hallucination d'un Verlaine :

Ce sera comme quand on ignore des causes...

Un lent réveil, après bien des métépsychoses...

Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois...

Oui, l'on a parfois un peu l'impression que le conteur est, ou du moins redevient, par réminiscence, un grand fiévreux, qui raconte un rêve, un cauchemar, dans un état alternatif de surdité, de cécité, et tout à coup d'excessive sensibilité visuelle et auditive, qui note des faits inexplicables d'intérêt par moments insaisissable, des faits non reliés les uns aux autres. Un relief immense est donné à certaines choses, une netteté photographique à certains mouvements ou objets infimes, tandis que tout le reste — qu'on voudrait parfois savoir aussi — s'évanouit dans la brume.

Mais on ne s'y trompe pas : il y a de l'art dans ce désordre apparent, des notations, un art minutieux et logique en qui se dérobe toute une occulte volonté d'arrangement dans le respect presque japonais de l'humble détail et dans la disposition de ces images où l'on sent que l'incohérence n'est pas amenée, mais seulement respectée.

Oui, c'est le soin de la plus modeste circonstance et le goût profond et humain de la vérité qui feront de ce livre — unique jusqu'ici, mais qu'on ne peut définir justement si l'on se borne à dire de lui qu'il est le livre d'un artiste, — un des récits utiles de cette guerre, pour ce

qu'il rapporte, avec un particularisme si vif, les misères de tout un grand drame collectif. » Coupure collée page 6 du carnet de presse bleu].

– Georges SABIRON, « Jean Paulhan est sur mon seuil », *La Vie*, 7^e année, n° 3, mars 1918, p. 85 [poème].

– J. ERNEST-CHARLES, *Le Pays*, 2^e année, n° 277, mercredi 6 mars 1918, p. 2 [rubrique : « La Vie littéraire » ; texte complet : « Avez-vous lu le Guerrier appliqué de Jean Paulhan ? C'est l'esquisse d'un chef-d'œuvre.

M. Jean Paulhan rassemble les souvenirs, raconte l'histoire d'un jeune homme dont la culture est raffinée et qui est jeté parmi des hommes simples dans un drame violent, et qui s'adapte au drame et aux hommes qui le souffrent avec lui. M. Jean Paulhan a su animer toute la simplicité de ces hommes émouvants ; il a fait jaillir le pathétique de l'humilité des détails. Et cela est prenant, et cela est poignant. Quant à lui, il se mêle aux hommes et à leurs sentiments. Ne le croyez pas distant ! Ne supposez pas qu'il plane au-dessus de ses bons compagnons résignés et forts. Non. Mais il se regarde vivre parmi eux, et il se surveille. Il y a deux personnalités en cet intellectuel devenu combattant. M. Jean Paulhan les analyse avec une puissante lucidité....

M. de Gonzague Frick dit du Guerrier appliqué : "La langue en est volontairement nue comme l'acier. Elle en a aussi l'éclat tranchant." Par moments, néanmoins, s'indique une préciosité singulièrement ouvragée et pourtant sobre et comme classique. »

Coupure collée page 11 du carnet de presse bleu.

Louis de Gonzague Frick a préalablement écrit à Jean Paulhan, le « 2 février [1918] », sur papier à en-tête du sous-secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères : « *Mon cher Ami, / Si vous avez envoyé l'exemplaire de M. Ernest Charles au Pays il se peut qu'il n'y prête pas toute l'attention désirable. Je vous conseillerais de lui adresser "Le Guerrier appliqué" à son domicile particulier 34 rue Singer Paris 16^e. Et si vous voulez bien mettre la mention : de la part de Louis de Gonzague Frick et avec ses hommages respectueux et fervents, il y a toute probabilité pour que le critique du Pays vous consacre un article. Vous avez tort de croire que vous me dérangez. Je suis trop heureux de servir l'écrivain et l'ami tout ensemble. »* Un exemplaire est en effet adressé « *à Monsieur Ernest-Charles et l'hommage de confiance et d'admiration respectueuses de Jean Paulhan* ». En tête de l'ouvrage a été monté sur onglet le billet autographe de l'auteur qui accompagnait l'envoi de l'exemplaire : « *Jean Paulhan, de la part de Louis de*

Gonzague Frick, et avec ses hommages respectueux et fervents » — galerie Paul Blaziot.

Né en 1875 à Roanne, Paul Renaison dit Jean Ernest-Charles était un avocat spécialisé dans les procès littéraires et rédacteur en chef du *Censeur*. Il est l'auteur de *Théories sociales et Politiciens*, 1870-1898 (Fasquelle, 1898), *La Littérature française d'aujourd'hui* (Perrin, 1902) et *Samedis littéraires* (Perrin, 1903-1907, 5 vol.). Il est aussi la bête noire de Willy qui le surnomme « Ernest-Jules ».

Jean Paulhan écrit à Marcel Pareau, « ce lundi / 10 décembre [1917] » : « *J'ai eu une assez longue et fine note de Salmon dans L'Éveil et le Pays me propose pour le prix Goncourt. Pas possible* »)].

– *n.s., La France*, 57^e année, n° 71, mardi 12 mars 1918, p. 2 [rubrique : « Livres et Auteurs. Memento » : « *chez Sansot, une très intéressante et vivante étude de M. Jean Paulhan, le Guerrier appliqué* »].

Coupure collée page 27 du carnet de presse bleu].

– André BRETON, « Sujet », *Nord-Sud*, n° 14, avril 1918, p. [14] [en exergue, dédicace imprimée « *À Jean Paulhan* » : « *Puissé-je, avec l'aide de Dieu, m'aguerrir un jour. On me met en si méchante posture depuis des mois ! Se peut-il que le maintien d'un homme usurpe l'attention universelle ?* » ; texte repris dans « *Alentours I / 1913-1919* », *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1988, p. 24-25 (« Bibliothèque de la Pléiade ») : voir aussi les lettres d'André Breton à Jean Paulhan.

Coupure collée pages 30-32 du carnet de presse bleu].

– John-Antoine NAU, « La dernière page de John-Antoine Nau / *Le Guerrier appliqué* », *La Vie*, 7^e année, n° 4, avril 1918, p. 107 [après la présentation *n.s.* de la dernière page écrite par John-Antoine Nau, premier prix Goncourt, mort sans avoir bénéficié de la situation qu'il désirait aux Antilles ou à la Réunion, texte complet de John-Antoine Nau :

« *C'est un livre bien pensé et bien écrit, que celui de M. Jean Paulhan, le Guerrier appliqué. L'auteur, très sûr artiste du style, arrive à un faire très coloré, voire très nuancé rien qu'en se servant de son don de lumineuse précision, si intense qu'il atteint à la beauté. Cette faculté lui sert aussi, par contraste, à donner, dès qu'il ennuage à peine sa phrase, une très jolie impression de mystère.*

Le héros du livre et ses compagnons d'épreuves connaissent toutes les petites misères, tous les petits supplices de la tranchée ; ils se battent aussi en plaine, prennent des tranchées ennemies et M. Jean

Paulhan, en termes très simples, nous révèle de telles ressources de psychologue ou de psycho-physiologiste qu'il arrive à rendre presque "admissible" pour les malheureux "fatigués" de l'arrière l'existence fantastique, pénible menée par nos soldats. En tout cas il parvient à nous montrer fort clairement, ce que pensent, imaginent, sentent instinctivement des êtres civilisés menant la vie la plus cruellement anormale qui soit.

L'œuvre commence dans le village natal du héros, séjourne longtemps dans la tranchée, comme on pouvait s'y attendre, et se termine dans un hospital — une ambulance quelconque, avec l'espoir de la guérison. C'est très bien, très simple, et pourtant Le Guerrier appliqué est agréablement et parfois... durement étrange. C'est de la vie très tragique sans phrases, — autres que celles qui devaient se trouver là.

Comme les Poissons morts, de Pierre Mac Orlan, — et dans un genre tout différent, — le Guerrier appliqué me fait l'effet d'un petit chef-d'œuvre ». Coupure pages 2 et 3 du carnet de presse bleu. Voir aussi la correspondance de John-Antoine Nau à Jean Paulhan].

— Frédéric LEFÈVRE, *Jeune Poésie française. Hommes et tendances*, Rouart et Cie, 1917, 263 p. puis G. Crès et Cie, 1918, 263 p. [page absente au fonds Paulhan ; Jean Paulhan écrit à Marcel Pareau, « lundi / I [avril 1918] » : « Lefèvre annonce dans sa "Jeune Poésie" que le Spectateur va reparaître après la guerre. Bon. »]

— Waldemar GEORGE, « *Le Guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *La Voix des Femmes*, 2^e année, n° 23, mercredi 3 avril 1918, n.p. [p. 6] [rubrique : « Le mouvement littéraire » ; Waldemar George est le neveu du fondateur de *La Voix des Femmes* ; coupure collée pages 10-11 du carnet de presse bleu ; texte complet : « *Le livre de M. Jean Paulhan n'est pas de ceux qui possèdent le don facile de charmer le public. Il ne peut offrir au lecteur vulgaire ni émotion poignante ni intrigue pleine d'imprévus. Il n'est pas non plus d'un commerce si aisé. — Non, décidément, Le Guerrier appliqué n'est guère une œuvre "aimable".*

Imaginez un style squelettique et dépouillé, dépourvu de ce pittoresque inhérent à ce que Sainte-Beuve nommait "l'écriture artiste". Un style sciemment pauvre en épithètes rares, traduisant des sensations complexes et toutes cérébrales. Voilà de quoi rebuter le lecteur classique en quête d'impressions fortes.

Je vous dirai pourtant que j'apprécie la composition si homogène et si réfléchie de ce livre écrit avec recherche. Je ne partage pas l'avis de l'honorable Louis de Gonzague-Frick lorsqu'il prétend que M. Jean Paulhan interpose l'Intelligence entre son cœur et le

drame martial. Je crois, bien que son émotivité très sobre diffère sensiblement de l'exubérance propre à bon nombre de ses contemporains, M. Jean Paulhan très sincère. Son auto-criticisme et son goût extrême de l'analyse dénote tout au plus une façon de concevoir la vie qui est le fait de ceux chez qui l'Intelligence a le pas sur la Sensibilité.

Loin de lui reprocher sa manière, je me félicite qu'il reste encore, en ce temps de Guerre Intégrale et d'Intégrale Bêtise, des écrivains capables de voir clair en eux-mêmes.

Dans son ensemble aussi bien que dans ses détails les moindres, Le Guerrier Appliqué est une œuvre de réalisation parfaite. Quand en ce qui me concerne, je goûte beaucoup la très simple matière verbale de M. Jean Paulhan. Ici point d'effets de rhétorique, point d'images largement brossées, point d'éloquence. Rien que des mots quotidiens, disposés avec art et interprétant la pensée très fidèlement. Procédé scientifique m'objecterez-vous, mais procédé combien ardu !

Il n'y a nulle place dans ce petit livre au verbiage constitutif des longues dissertations. Et puisque Roger Allard raille avec raison l'"impressionnisme littéraire", je dirai, s'il m'est toutefois permis de tenter une transposition, que la phrase synthétique de Jean Paulhan évoque à mon esprit les dessins au trait de Vincent Van Gogh — encore que j'ai conscience de ne formuler en ces lignes ma pensée qu'imparfaitement, j'insisterai sur le caractère très prononcé de ce style représentatif d'une des nombreuses traditions du génie littéraire français. Cette tradition, je l'appellerais volontiers, si je ne craignais de prendre sur moi la paternité d'un tel néologisme, sujet peut-être à caution, la "Tradition Protestante". »

Jean Paulhan écrit à Albert Uriet, un « lundi » : « Waldemar George a assez finement parlé du "Guerrier" dans la "Voix des femmes" ; "tradition protestante", dit-il (Gide & Stendhal et aussi que ça lui rappelle "les dessins au trait de Van Gogh.") »].

– René-Marie HERMANT, *Ballade du Bel Hier*, « Pour Jean Paulhan » [dédicace d'un poème daté du 23 avril 1918, resté inédit (?), et dont le manuscrit est conservé au fonds Paulhan, avec les lettres de René-Marie Hermant.

René-Marie Hermant écrit « Le 14 Février 1918 » à Henri Béraud : « A propos de ces critiques de livres que vous n'avez pas le loisir d'assurer en ce moment, je reçois d'un de mes amis au front une petite copie sur le Guerrier Appliqué de Jean Paulhan. Si cela pouvait faire votre affaire — et notez que je vous en parle en toute liberté d'esprit n'entendant nullement "faire chanter" votre sympathie en cette occasion — je vous l'adresserais.

C'est de la critique comme on a coutume d'en lire, et je vous l'offre au cas où cela pourrait vous arranger.

Pour moi, personnellement, je préférerais avoir à vous recommander une bonne prose ou un bon poème. Répondez-moi donc à ce sujet, très franchement, cet ami ayant été déjà prévenu, par moi, que ce texte serait plus difficile à faire accepter que de la "création". » (coll. part.).

– A.T. [Alfred de TARDE], « *Le guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *L'Opinion*, 11^e année, n° 17, samedi 27 avril 1918, p. 324 [rubrique : « Ce qu'on lit... », texte complet : « *Loin que la guerre change nos artistes, elle semble accentuer leurs tendances, ou parfois leur manière. Chacun porte son tempérament parmi ces circonstances tragiques, et l'y fortifie. Barbusse brosse de larges fresques naturalistes à la Zola ; Giraudoux fait du pointillisme délicat et la chasse aux images rares. Voici un jeune écrivain qui a beaucoup lu Charles-Louis Philippe et qui nous donne de la guerre une vision intérieure, concentrée, amère...*

Le Guerrier appliqué, de Jean Paulhan, c'est l'intellectuel transformé artificiellement en guerrier, et qui s'efforce loyalement de prendre une âme de guerre, d'adapter son être intime à un milieu plein d'horreur. C'est le guerrier plaqué sur le civil pacifique. Point de verbiage toutefois, ni de commentaires abstraits ; tout se passe en pleine réalité. Quelques récits très simples — d'une simplicité parfois un peu étudiée, et qui confine à la subtilité — nous font saisir ce drame poignant d'un être qui se plie aux duretés de la guerre jusqu'à perdre petit à petit sa sensibilité, et assister soi-même à l'intrusion d'une sensibilité étrangère.

Ce qui domine, dans ces pages, c'est l'acuité du sens psychologique. M. Jean Paulhan, fils du philosophe Paulhan, a de qui tenir. Il ne faudrait pas croire cependant que ce petit livre soit froid. De cette mosaïque de traits menus, taillés et ciselés, tout à coup, au détour d'une page, l'émotion jaillit, comme un filet d'eau entre les dalles d'un palais arabe. Lisez, par exemple, ce court chapitre si discret : Comment est mort Lintz. On y découvre la qualité suprême de cet art, qui est une humanité profonde. » Coupure collée page sept du carnet de presse bleu].

– Henri CLOUARD, « Récits de guerre », *Oui*, 1^{ère} année, n° 82, dimanche 12 mai 1918, p. 3 [rubrique : « Courrier des Lettres. Un livre par jour » : « *Le Guerrier appliqué, d'une observation si intelligente, d'un style si net, promet un bel avenir à M. Jean Paulhan.* »

Coupure collée page 27 du carnet de presse bleu. La mention « *H. Clouard* » est de la main de Jean Paulhan].

– L. Ch. [Louis CHADOURNE], « *Le Guerrier appliqué*, par Jean Paulhan (Sansot) », *La Revue*, 29^e année, vol. CXXIII, 6^e série, n° 11-12, 1^{er}-15 juin 1918, p. 498 [texte complet : « *Le titre choisi par M. Jean Paulhan détermine fort précisément la substance de son livre. À l'encontre de la plupart des écrivains de la guerre, l'auteur a répandu sur son récit une grisaille appropriée. Il n'est pas entré dans la guerre comme sur un théâtre éclatant, et il ne cherche pas à nous frapper par l'éclat et la surprise. Il est entré dans la guerre, comme un qui a tout à apprendre de sa nouvelle vie : le danger, la camaraderie, l'oisiveté de l'esprit et la peine du corps. C'est par son humilité et son application que le guerrier improvise (nous le fûmes tous) nous intéresse et souvent nous émeut. Et l'émotion qu'il nous cause est de la meilleure qualité, car nul artifice n'aide à la faire jaillir.* »

Coupure collée page 23 du carnet de presse bleu ; Jean Paulhan écrit à Louis de Gonzague Frick, « *lundi.* » : « *M. Louis Chadourne a parlé fort aimablement du Guerrier dans la "Revue". Je lui ai écrit il y a quelques jours.* »]

– n.s. [Joseph RIVIÈRE], « *Le Guerrier appliqué* », *Soi-même*, 2^e année, n° 17, 15 juin 1918, n. p. [p. 11] [rubrique : « Les Livres » ; « *Voici un livre curieux, bizarre, déconcertant presque, et qui nous apporte, me semble-t-il, une vision encore inédite de la guerre.*

À l'encontre du pathétisme de Barbusse, des rutilances panachées de tant d'autres, ici, ce sont des notes sèches, cursives, d'une impassibilité métallique.

M. Jean Paulhan a vécu la guerre, et la guerre trouve en lui un bienveillant accueil. Sa personnalité y est à l'aise, et les circonstances, si pénibles soient-elles, où il se meut, éveillent en son être complexe des analyses subtiles que rend obscures, parfois, le raccourci brusque de la phrase, des analyses subtiles, tellement, qu'elles en paraissent morbides en certains passages.

L'extériorité de la guerre, l'aspect des morts, l'appel des blessés, laisse indifférent cet écrivain, qui ne profère non plus des cris de haine contre ses voisins de la tranchée d'en face.

La guerre est pour lui une liberté élémentaire aux contours géométriques, où son émotion s'analyse en reliefs d'acier, en flèches de métal. Et cela n'est pas si banal pour un combattant, qui n'est pas une brute, mais possède, au contraire, un réel talent. »

Coupure collée page 25 du carnet de presse bleu].

– André SALMON, *L'Europe nouvelle*, 1^{ère} année, n° 23, 15 juin 1918, p. 1108 [rubrique : « La Semaine artistique » ; « *Le Luxembourg vient*

d'acquérir un beau paysage de l'artiste fougueux et prudent à la fois qui fut, dirait M. Jean Paulhan, un "guerrier appliqué". M. Léonce Benédite ne commettra pas l'erreur plus bureaucratique que critique de ranger cet ouvrage dans la section étrangère.

Alexandre Altmann a en effet servi la France. S'il n'a pu suivre ceux de sa trempe dans les tranchées de la Légion étrangère, du moins a-t-il donné le meilleur de soi-même et risqué le pire. Son orgueil raisonnable est d'avoir pu dater plusieurs esquisses du Mont Cornillet. On admire que ce petit homme chétif, léger, si frêle, père d'un grand fils, ce mince personnage chevelu au sourire étrange et si bon, qu'on dirait échappé d'un tome de Gogol, ait pu participer à cette chose énorme : la guerre ! Il n'en a peut-être pas été récompensé selon la stricte équité. »

Coupure collée page 12 du carnet de presse bleu].

– n.s., « Le "Guerrier appliqué" », *Le Soleil du Midi*. Nouvelliste de Marseille. Journal quotidien, lundi 17 juin 1918 [texte complet : « **Le "Guerrier appliqué"**. Tel est le titre d'un livre que vient de publier M. Jean Paulhan : œuvre très fine, étude fouillée, de grande valeur, et qui dénote à la fois le technicien et l'observateur. En vente chez M. Frézet, libraire de la Bourse, 36, rue Pavillon, Marseille. Prix : 3 francs. »

À la BNF, les cotes Jo 90386 et 90387 sont hors d'usage. Les Archives départementales des Bouches-du-Rhône n'ont pas retrouvé cet article. La Bibliothèque de l'Alcazar de Marseille ne conserve pas ce titre entre le 1^{er} janvier 1918 et le 31 décembre 1927.

Coupure collée page 38 du carnet de presse bleu].

– Jean-Jacques BROUSSON, « *Le Guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *Excelsior*, 9^e année, n° 2769, mercredi 19 juin 1918, p. 3 [rubrique : « Les Livres » ; « *Somme toute, c'est André Gide sur le front.*

De cette application, et de cette observation un peu orgueilleuse et ténue, proviennent ces notes confuses, ou, pour mieux dire, non relues. Patience ! Si Dieu lui prête vie, notre "guerrier appliqué" sera sans doute un écrivain appliqué. »

Coupure collée page 29 du carnet de presse bleu].

– G.P. [Georges PIOCH], « *Le Guerrier appliqué*, par M. Jean Paulhan / (Sansot, éditeur) », *Les Hommes du Jour*, n° 522, 29 juin 1918, non paginé [p. 13] [« *Commis à faire la guerre, M. Jean Paulhan ne résigne pas le jeune homme élégant, soigneux, appliqué, qu'il était chez les civils. Il ne se néglige que dans la mesure où il ne peut vraiment pas faire autrement.*

Il montre ainsi une louable sérénité d'esprit, et ce goût de "la vieille politesse française" qui nous sera un précieux viatique dans les temps qui suivront cette guerre, et dont on ne peut décemment espérer, à moins d'encourir le reproche de "défaitisme", qu'ils soient moins incohérents que ce temps tout glorieux...

M. Jean Paulhan ne s'applique pas moins à être bien pensant qu'à bien agir. Ainsi est-il, à sa façon, un être harmonieux. Et son livre n'est pas sans attrait. Un jour, certainement, il s'appliquera davantage : alors, il écrira de façon plus personnelle, et, aussi, plus précise.

Et sa "sagesse" ainsi sera récompensée. »

Coupure collée page 29 du carnet de presse bleu].

— n.s., « *Le Cornet à dés*, par Max Jacob », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 39^e année, n° 13893, dimanche soir 28 juillet 1918, p. 2f [rubrique : « Les Lettres » ; extrait : « *Il arrive que M. Max Jacob, Pierrot noir, prince de l'inattendu, jongle merveilleusement, et cela devient une sorte de bonneteau de mots d'assonnances, il arrive que ce jeu confère aux textes une irréalité, qu'il fasse penser aux jeux de paroles des Malgaches que nous a révélés Jean Paulhan ; il arrive que le fil du poème se torde et ait des retours et finisse par vraiment dessiner (le titre en [?]) une boîte à cigares ou une demi-lune ou un peloton de fil embrouillé. Il arrive aussi que l'auteur tombe dans cette fantaisie stupéfiée plutôt que stupéfiante que donnent certains rêves pleins de surprises.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

— n.s., [F[ernand] DEMEURE], « Lettre à Annie », *Les Fleurs d'or*, 6^e année, n° 7 et 8, juillet-août 1918, p. 10-11 [« *Je n'aime pas parler de la guerre et je suis bien prêt à détester les gens trop soucieux de nous en entretenir. Cependant je ne célerai l'yéménite aise ressentie à la lecture de telles œuvres, comme : Le Guerrier Appliqué de Jean Paulhan, Les Heures déchirées de Léo Larguier et Jean Darboise de Marcel Berger. Ça a le mérite, au moins, d'être vécu — et de plus, pour Le Guerrier appliqué, d'être une œuvre d'art. Mais ne le savez-vous déjà pour l'avoir lu depuis longtemps ? Cependant je préfère la chose inactuelle. Il paraît assez sot qu'on ne puisse désormais écrire nulle ligne sans que le point final ne s'étale en éclatement d'obus. Certes, je prise pour les hypotypes de la vie niçoise le Jouir de Paul Paul Margueritte et la Némésis de Paul Bourget pour la dextérité de l'auteur à faire mouvoir ses personnages — mais pourquoi évoquer la guerre exi- [mot coupé] » ; la « Lettre à Annie » est datée de Lyon, 12 juin 1918.*

Coupure collée page 26 du carnet de presse bleu].

n.s., « Indigènes en France », *La Vie*, 7^e année, n° 8, août 1918, p. 236 [réponse d'un abonné à l'article de Jean Paulhan paru dans *La Vie* l'année précédente].

– K.F.H. [KER-FRANCK-HOUX], « La chronique Ariste », *Ariste*, tome premier, n° 8, [août] 1918, n.p. [*« Comme les enfants à leurs débuts d'école considèrent avec un esprit neuf leurs devoirs, trouvent aux premiers problèmes un visage sérieux, difficile dans l'apparence simple ; ainsi la guerre de tranchées demande une application studieuse, singulière, pour y être autre chose que l'homme qui tue.*

L'application à bien faire le devoir n'est pas assurément l'amour de ce devoir ; ces deux termes ne s'associent ni ne s'opposent ; ils sont trop différents et ne procèdent point de même. Mais cette application est plus qu'une qualité de conscience, plus qu'une intelligente probité ; ce n'est point une simple qualité, c'est une vertu fortement attachée à une personnalité scrupuleuse et clairvoyante.

C'est en cette manière que je trouve dans Le Guerrier appliqué de M. Jean Paulhan un esprit de l'action de guerre fort exact, minutieux même dans le devoir, et qui ne laisse pas que de se tenir élevé infiniment au dessus.

Cela tient, me semble-t-il, à ce que M. Jean Paulhan, prenant une à une les données du problème, patiemment dans leur ordre — je veux dire : traçant les successives figures de combat en lignes très simples, schématiquement, dans un réalisme sans passion, ne manque jamais, ce faisant, de les rattacher à leurs plus hautes figures morales, leurs références spirituelles.

Je trouve dans ce mode un art spécieux, délicat, pour se mouler avec agrément sur une exactitude d'observation toute scientifique. Et cela forme un livre extrêmement attachant, curieux : un récit analytique à couleurs vives, comme une grande idéologie en images ; un livre neuf, vrai et curieux, pour donner moins la peinture des attitudes morales d'un combattant, ou les visages divers des combattants, que celle des différents aspects de l'âme du combat même.

Un jour, on s'est trouvé embrigadé, discipliné, mêlé aux hommes d'une manière toute inhabituelle, livré brusquement à la tâche d'exception pourquoi nous n'avions point fait notre vie et notre société ; et l'on a senti toutes nos contingences de société, les formes naturelles de notre vie, qui d'habitude dans nos organismes de paix nous semblent bien liées à notre âme dans une sujétion volontaire, on les a senties étrangement se révéler hors de nous-mêmes, comme exhaussées et nous dominant tout à coup, pour nous être agenouillés à des fonctions barbares et anormales.

Ainsi est née cette révélation des maîtresses forces brutales étrangères à notre personnalité nuancée, mais dont nous sommes intégrante partie, pour participer à leur essence des rudiments de notre spiritualité même. C'est la sensation qu'au moment des grands troubles publics, tout soudain, s'épand sur la nature un vaste animisme impersonnel, rude, inclément, fantasque, une âme de plein air et de grand vent, l'âme de foule ordinairement éparse et nonchalante au milieu de nos individualismes moins contraints aux temps ordinaires, et qui vient dans une angoisse commune populaire, de se cristalliser, s'enfler tout à coup, nous dominer, nous asservir.

Et nous considérons avec un esprit nouveau cette âme de foule que chacun de nous crée de ces éléments animiques rudimentaires qui se retrouvent à peu près les mêmes en tous les hommes, à laquelle nous sommes misérablement réduits à puiser, quand notre petite âme personnelle vacille, quand s'émiettent dans le tragique, la férocité, l'épouvante, ces organismes délicats qui nous la faisaient particulière, inutiles à présent qu'il faut que chaque âme personnelle soit un morceau de la grossière entité de primitivité.

Cette sensation d'extériorité d'impersonnel animisme qui nous domine et parfois nous écrase dans la guerre, l'abandon soudain de notre spiritualité à nous pour l'autre, la grossière, ont été très précisément mis en lumière par M. Jean Paulhan ; et il a noté certains détails de cette singulière transition avec un sens d'observation psychologique très aiguisé.

Ainsi, sur le terrain de la bataille, avant d'avoir quitté la tranchée, mais dans cette attente de tension nerveuse précédant l'assaut, simplement parce que tout à coup de la tranchée opposée se sont élevés des chants pieux et graves, le Guerrier appliqué s'est trouvé brusquement arraché de son âme personnelle, comme si, par leurs chants, les hommes de l'autre côté lui avaient jeté "une corde qu'il suffirait de saisir pour être entraîné" ; et violemment le Guerrier appliqué s'est trouvé emporté dans la haine.

"Il est sûr, dit-il, que j'ai dû m'échapper à moi-même dans le moment où nous avons franchi, pour l'attaque, le parapet de la tranchée". — "Ainsi nous courions vers eux, le fusil serré dans les mains et la haine haute pour ces hommes qu chantent sur notre terre où [nous] restons silencieux".

Et sans doute, dans l'action la plus animale qui soit, dans le combat, le combat du soldat, du simple guerrier manuel, là, il ne reste plus grand chose de cette application rationnelle à bien faire la tâche qu'il faut faire, à faire la guerre avec des mains nettes que dirigent un cerveau clair ; il n'y a plus là que de grossiers mobiles purement

affectifs, des instincts de primitivité, l'instinct offensif, et celui de la conservation, la haine...

La haine ? Est-ce bien pourtant, vraiment, la haine ? Cette passion, cet instinct de combat, cette exaltation tragique issue de gros animisme extériorisé est-elle bien de même nature que le froid sentiment qu'élaborent les mécanismes volontaires d'une âme personnelle ?

Le psychologue [*sic*], dans la quiétude de son cabinet, a pu, assez facilement peut-être, condamner le sentiment haineux en idéal de fierté, de noblesse, de piété humaines. D'autre part, M. H. Davoust a pu, au contraire, écrire, dans *Le Tord Boyau*, un « Éloge de la haine ». Ces deux opinions, me semble-t-il, ne se heurtent que superficiellement, n'étant point situées sur le même plan psychologique.

“On ne voit pas bien — écrit M. Davoust — comment nous pourrions lutter sans haïr, sans désirer de toutes nos forces la destruction individuelle de chaque ennemi”.

Il resterait seulement, comme j'ai dit, à connaître si ce désir de destruction, est bien véritablement dans l'âme des Guerriers appliqués, de la haine. Si la haine est une passion essentiellement humaine, désir de nuire, mais de nuire à un homme, peut-on dire que soient bien encore des hommes, ces êtres jetés aux primitivités de l'instinct pour s'entreégorger comme des loups ? On ne hait point les loups, on ne hait point les bêtes. Il n'y a que la féroce, l'ancestrale animalité de l'homme dans la tourmente des tueries guerrières.

Et même, sorti de la tourmente, recouvré sa spiritualité intime, est-ce que l'on hait encore ceux de la mêlée ; est-ce que l'on se haïrait alors soi-même ? Est-ce que l'on hait de haine la horde des soldats, ou plutôt, les soldats à âme de horde qui ont incendié, pillé, violé... ?

Coupure collée pages 20-22 du carnet de presse bleu].

— Fernand DEMEURE, « *Le Guerrier appliqué*, par M. Jean Paulhan », *Les Tablettes littéraires et artistiques*, Saint-Raphaël (Var), fascicules non numérotés, 15 août 1918, p. 255-256 [texte complet : « *Alors que “Les Écrits français”, sous la courtoise direction de M. Louis de Gonzague-Frick, tentaient l'assaut des cimes avec une noble pléiade, M. Jean Paulhan, qui ne songeait alors nullement à apprendre le français aux malgaches et ne se souciait de savoir cette langue que pour sa liesse, y donnait des feuillets. La guerre a culbuté les pacifiques conquêtes de l'esprit. On voudrait ne point trop regretter cet événement fâcheux, puisqu'il nous a valu une œuvre que M. Paul Margueritte, en un de ses derniers billets, nous confiait être “remarquable”. Nous avons vanté ailleurs l'écriture artistement originale de cet ouvrage, si joliment pittoresque et révélateur de*

spectacles que l'on a coutume de voir sur la ligne sans seulement les remarquer. M. Jean Paulhan a un œil attentif et juste et une âme mansuète. Esprit hasardeux, il ne recule devant aucune novation et il sait saisir toute la beauté dans le mouvement multiple du "cubisme" qu'il expliquait naguère dans "La Vie".

Il sait toute notre sympathie et combien nous lui sommes redevable de son amitié. Il est équitable de louer son talent qui est insigne et son cœur si délicat. »

Coupure collée page 27 du carnet de presse bleu ; puis copie transmise à Jacqueline Paulhan par Jean-José Marchand, au seuil de l'année 1984 : « *Fernand Demeure a dû mourir pendant les années soixante. Il était né en 1892 ou 93. Les tablettes paraissaient à Saint-Raphaël. Y ont débuté : Joseph Delteil, Benjamin Péret, André Berry, Christian (Georges Herbiet – l'auteur du premier livre sur Gide) etc... / Je vous souhaite une très bonne année 1984 / JJ Marchand / 5 rue Cart / 94160 Saint Mandé* » ; une main a corrigé la graphie fautive, *Marguerite*, en *Margueritte* ; enfin toujours au fonds Paulhan, des photocopies sont conservées, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1918* ».

On ne connaît pas de lettre de Fernand Demeure à Jean Paulhan].

– Roger ALLARD, « *Croire, histoire d'un soldat / par M. André Fribourg / (Payot et Cie, éditeurs)* », *Le Carnet critique*, n° 7, 15 août-15 septembre 1918, p. 12-14 [voir p. 14 : « [...] arrivent à se confondre dans une grisaille uniforme. Plus vrai et sincère que *Le Feu*, moins lyrique que *la Flamme* au poing, moins pittoresque que les carnets du lieutenant *E.R.*, moins subtil dans l'analyse que le *Guerrier* appliqué (le fait qu'une récompense de premier ordre n'ait pas été attribuée à M. Jean Paulhan n'est pas à l'honneur des jurys littéraires), *Croire* a le rare mérite de refléter fidèlement l'âme de l'auteur, une âme sans haine et sans colère, pleine de fierté et d'abnégation. On peut goûter médiocrement l'œuvre, mais on est forcé d'aimer celui qui l'a écrite, après l'avoir vécue. » Coupure incomplète, collée page 9 du carnet de presse bleu].

– G.L. TAUTAIN, « *D'un Poste de Commandement*, par M. Marcel Prévost, de l'Académie française (Flammarion, éditeur) », *Le Carnet critique*, n° 7, 15 août-15 septembre 1918 [« groupes les plus jaloux. Les soldats du *Feu* jugent pour le moins autant qu'ils décrivent. Mais leurs jugements — vous l'avez sans doute remarqué — prennent le plus souvent l'aspect de généralisations prématurées. Et l'on n'a garde d'oublier que ce procédé, hérité des temps romantiques, condamne M.

Barbusse à demeurer au plan sentimental. Fils de Tolstoï et de Rousseau, non de Gœthe [sic] et de Flaubert. D'analogues remarques nous eussent pu être suggérées par les Mémoires d'un Engagé volontaire de M. Binet-Valmer, si dignes d'ailleurs d'être distingués, ou même par Le Miracle du Feu de M. Marcel Berger. Tout au contraire, des volumes comme La Ville inconnue, La Terre qui tonne ou Dans l'air qui tremble de M. Paul Adam, Les Guerrier appliqué de M. Jean Paulhan, La Sainte Face de M. Élie Faure, placés sous le vocable de l'intelligence, témoignent en faveur de la raison humaine, comme aussi le dernier livre de M. Marcel Prévost. Du poste de commandement du ». Coupure incomplète, collée page 9 du carnet de presse bleu].

– n.s. [Émile BERNARD], « Les signes », *La Vie*, 7^e année, n° 10, octobre 1918, p. 297 [*« Une tradition des temps de la grande Révolution se perpétue fort heureusement. Jean Paulhan, qui vient d'avoir un second fils, lui donne les prénoms de Frédéric-Charles Gallieni. Aux enfants qui sont nés à une si grande époque, il est bien de rappeler sans cesse tout ce qu'ils doivent à cette époque. Tous nos souhaits, qui sont affectueuses exhortations, à Frédéric-Charles-Gallieni Paulhan. »*]

Au fonds Paulhan, coupure du *Courrier de la Presse*, collée par Jacqueline Paulhan sur un feuillet perforé et quadrillé, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1918* ». De la main de Jean Paulhan, l'identification de l'auteur de cette note figure sur la coupure conservée aux dossiers de presse].

– E.M. [Eugène MONTFORT], « *Le guerrier appliqué*, par Jean Paulhan », *Les Marges*, 15^e année, tome XV, n° 55, 15 octobre 1918, p. 122 [rubrique : « Les Livres », tenue par Eugène Montfort et Pierre Lièvre ; « *Un des plus curieux livres de la guerre. M. Paulhan a la passion de l'analyse, il fouille constamment dans ses sentiments et y fait des trouvailles, des trouvailles menues et fines. Mais d'abord celle-ci : qu'un intellectuel peut se trouver de plain-pied avec la guerre, que son adaptation est assez facile, que la guerre rencontre chez lui un consentement inattendu. Chez Jean Paulhan, le ton est d'un philosophe, d'un homme habitué à la spéculation pure. La tranchée et ses humbles camarades deviennent la matière sur laquelle il applique son instrument d'observation, et sans élever la voix, parlant entre haut et bas, comme d'un sujet d'étude très simple, très normal, il nous rapporte ce qu'il distingue, ce qu'il voit. Ce qu'il voit est singulier, et fort différent de ce que voient les autres. »*]

Coupure collée page 22 du carnet de presse bleu.

À comparer avec la lettre d'Eugène Montfort datée « *Paris le 17 juillet 1918* » : « *Monsieur, / j'ai reçu avec plaisir votre livre dont j'avais retenu le titre et qui m'intriguait. C'est un des plus curieux et des plus personnels ouvrages que j'aie lus sur la guerre. Votre goût de l'analyse et votre habitude de la spéculation pure vous ont permis de transformer en matière philosophique ordinaire une substance nouvelle dont les caractères semblaient la rendre impropre à l'usage élevé que vous en faites. J'en dirai quelques mots dans Les Marges. Et si, dans les mêmes Marges, il vous plaisait d'écrire, sur les sujets littéraires, j'en serais très satisfait. / A vous, monsieur, en toute sympathie intellectuelle. / E. Montfort* »].

— * n.s., *La Presqu'île*, J. Sylvère, octobre-novembre 1918 [rubrique « Livres et revues » ; texte complet de la coupure : « [...] on reste parfaitement étranger à la chose guerrière de ce temps à parcourir ces pages, congérie fameuse de mots où n'affleure qu'à peine l'image de la Bellone turpide du XX^e siècle. Il n'est que de rares livres, en effet, où l'on retrouve à travers le tempérament de l'auteur l'aspect du champ de bataille — lieu et états d'âme. “Le Guerrier appliqué” de M. Jean Paulhan est, à ce point de vue, étrangement représentatif ; aussi, pourrait-on dire, “Les Heures déchirées” de M. Léo Larguier. M. Henri Barbusse encore ; “Le Feu” illuminait sans doute des recoins ignorés, mais entachait de lourde fumée les statues nobles des divinités lares auxquelles, si joyeusement se dévoua le très doux et très gentil Gabriel Tristan Franconi. »

Coupure collée page 35 du carnet de presse bleu.

La revue *La Presqu'île* a été dirigée par Claude André, de juillet à décembre 1916 puis par Philippe Reynier d'août-octobre à novembre 1918 ; numéro manquant dans les collections de la B.N.F., de la B.D.I.C. et de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet].

— n.s., *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 39^e année, n° 13989, vendredi soir 1^{er} novembre 1918, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *La Bourse Nationale de Voyage 1918 a été répartie en trois parts de mille francs. À l'unanimité, ont été couronnés En suivant la flamme, de M. Francisque Parn ; Les Poissons morts, de M. Pierre Mac Orlan ; Le Guerrier appliqué, de M. Jean Paulhan.*

Le livre de M. Parn glorifie les officiers et les intellectuels à la guerre. Son auteur, qui débuta sous le pseudonyme de Paul Pax, est sous les drapeaux, le commandant Parnet : grièvement blessé, il a reçu la croix de guerre. M. Pierre Mac Orlan est connu du public. Ses Poissons morts sont un recueil de contes où l'humour s'allie au tragique. Il servait au 269^e d'infanterie.

L'œuvre de M. Jean Paulhan est remarquable de discrétion et d'analyse aiguë. Il a été blessé et est encore sous les drapeaux. »

Coupure collée page 33 du carnet de presse bleu.

Photocopie au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1918* »].

– n.s., *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 39^e année, n° 13994, mercredi soir 6 novembre 1918, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *C'est entre trois décorés de la guerre que la Bourse Nationale de Voyage a été partagée, car il ne faut pas oublier que Pierre Mac Orlan a été blessé et porte la croix de guerre.* »

Coupure collée page 34 du carnet de presse bleu].

– n.s., « Et puis voici des prix », *Le Carnet de la Semaine*, 4^e année, n° 179, 10 novembre 1918, p. 5 [texte complet : « *C'est à des écrivains blessés de guerre que la bourse Nationale de Voyage a été donnée. Et cela est très bien.*

M. Jean Paulhan a écrit Le Guerrier appliqué, où il analyse minutieusement, comme au microscope, l'état d'âme du soldat intellectuel. M. Pierre Mac Orlan est notre humoriste d'avant-garde ; qu'il dévoile, avec M. Francis Carco, Les Mystères de la Morgue, ou qu'il entonne, de chœur avec M. Gus Bofa, Le Chant de l'équipage ; que seul, il considère Les Poissons morts et leur voyage horrible, il se montre prince de l'humour, et jusque dans le tragique. M. Francisque Parn est l'auteur de En suivant la flamme, son carnet de route, où il dit quel fut le sacrifice d'officiers intrépides.

Le nom de M. Jean de Lass avait été prononcé. Mais sa plaquette, Du Bar au Barbelé, fut jugée un peu mince. On ne pouvait y ajouter le manuscrit de Du mouron pour les p'tits oiseaux, celui-ci ayant brûlé au plus fort d'une bataille. »

Coupure collée page 34 du carnet de presse bleu].

– n.s., « Le prix à débattre », *Le Cri de Paris*, 10 novembre 1918, p. 8 [rubrique : « Lettres et Arts » ; texte complet : « *Le Cri de Paris a parlé d'En suivant la flamme, de M. Francisque Parn. C'est ce livre que le comité de la Bourse Nationale de Voyage vient de couronner. Deux autres reçoivent une part de la Bourse. Le guerrier appliqué de M. Jean Paulhan et Les Poissons Morts de M. Pierre Mac Orlan.*

Les heureux lauréats n'avaient fait nulle démarche. Ils ont été les premiers à être surpris. Et cela est préférable aux agitations qui se produisent autour du prix Goncourt.

C'est précisément un des candidats à ce dernier prix qui, rencontrant M. Victor-Émile Michelet, lui désigna M. Pierre Mac Orlan comme méritant une part de la Bourse de Voyage. »

Coupure collée page 34 du carnet de presse bleu].

– ORION, « La bourse de Voyage », *Action française*, 11^e année, n° 320, samedi 16 novembre 1918, p. 4 [rubrique : « Le Carnet des Lettres, des Sciences et des Arts » ; texte complet : « *La Bourse de Voyage (3000 fr.) vient d'être partagée et distribuée à trois écrivains "de guerre" : M. Pierre Mac Orlan, pour ses savoureux Poissons morts, M. Jean Paulhan, pour son Guerrier appliqué d'une intelligente préciosité qui ne va pas sans profondeur, et M. Francisque Parn pour En suivant la Flamme, aux conclusions antibarbussiennes.* »]

Coupure collée page 35 du carnet de presse bleu].

– *n.s.*, [Lucien DESCAVES], « Deux Débuts », *Le Journal*, mardi 19 novembre 1918, p. 2 [rubrique : « Derniers livres parus » ; « *Nous sommes entrés dans la saison des pluies ; les prix littéraires ne vont plus arrêter ! Déjà la bourse nationale de voyage a sinon trempé, du moins arrosé MM. Jean Paulhan, Mac-Orlan et Francisque Parn, et j'en suis bien heureux pour M. Jean Paulhan, dont Le Guerrier appliqué nous a révélé la personnalité tranchée, et pour Mac-Orlan, qui affirma la sienne dans Les Poissons morts* ».

L'attribution de cette coupure à Lucien Descaves figure page 35 du carnet de presse bleu, de la main de Jean Paulhan].

– ORION, *Action française*, 11^e année, n° 323, mardi 19 novembre 1918, p. 2 [rubrique : « Le Carnet des Lettres / des Sciences et des Arts » : « *Dans La Vie, Jean Paulhan, l'auteur de ce curieux Guerrier Appliqué, rend un juste hommage à Vincent Muselli, disciple de Moréas.* »

Texte référencé par erreur à la date du 21 novembre dans les dossiers de presse. Coupure collée page 35 du carnet de presse bleu.

Voir Jean Paulhan, « *Les Travaux et les Jeux*, de Vincent Muselli », *La Vie*, 7^e année, n° 10, octobre 1918, p. 318-319 [rubrique : « La jeune poésie »].

– LE QUATORZIÈME [B. LECACHE], *La Petite République*, n° 14705, vendredi 29 novembre 1918, p. 2 [rubrique : « Les Lettres » : « *C'est aujourd'hui que les archontes de l'Académie Femina-Vie Heureuse se réunissent pour l'attribution de leur prix annuel.*

Mesdames de Femina-Vie Heureuse sont assez embarrassées. Les petites manœuvres de dernière heure s'exaspèrent autour de noms d'hommes et de femmes de lettres, aussi autour de noms d'écrivains.

Pour nous qui pensons que l'époque n'est plus aux pertes de temps nous aimerions voir Mesdames de Fémina-Vie heureuse réaliser l'unanime choix avec le Guerrier appliqué de M. Jean Paulhan ».

Coupure collée page 37 du carnet de presse bleu].

– J.P. RABATÉ, « Un livre sur la guerre / *Le Guerrier Appliqué* / par Jean Paulhan / (Éditeur : Sansot, 9, rue de l'Éperon, Paris) », *La Tribune de Madagascar et dépendances*, Tananarive, douzième année, n° 1155, 10 décembre 1918, p. 2ab [nous corrigeons la date inscrite de la main de Jean Paulhan : « 14 février 1919 » (voir fin de cette notice) ; étude de Rabaté présentée par la rédaction : « *La Tribune a reçu d'un de ses plus fidèles amis l'analyse du plus récent ouvrage de Jean Paulhan, qui n'est pas un inconnu pour nous tous.*

Jean Paulhan était, en effet, il y a dix ans, l'un des plus distingués professeurs de notre Lycée de Garçons, qui venait de naître.

On lira avec intérêt l'étude que nous présentons à nos lecteurs ainsi que les extraits qu'avec raison nous donne l'auteur de l'analyse. » Suit la citation de *La Vie*, janvier 1918.

Conclusion de l'article : « *Tel est le **Guerrier Appliqué** de Jean Paulhan, œuvre probe, fine et attachante qui jamais n'enfle la voix, jamais ne recherche l'effet facile, mais qui s'attache à donner la note juste et la couleur morale, qui n'embellit pas les héros, ne les rapetisse pas non plus, mais qui ne craint pas de les montrer sans apprêt aux heures où, négligeant de cacher les faiblesses de la nature ou du caractère ils sont des hommes, tout simplement.* »

Coupure collée pages 42-46 du carnet de presse bleu. Paulhan la référençait par erreur « *La Tribune / de Madagascar. / 14 Février 1919. / J.P. Rabaté* »].

– * n.s. [rubrique « Echos », coupure non référencée, datée à la main « 1918 » : « *Le comité de la Bourse nationale de voyage littéraire, réuni, hier, chez son président, M. Emile Blémont, a partagé la Bourse nationale, pour l'année 1918, entre trois romanciers, MM. Jean Paulhan (le Guerrier appliqué) ; Mac-Orlan (Les Poissons morts) et Francisque Parn (En suivant la flamme).* »

Coupure non référencée au fonds Paulhan, collée par Jacqueline Paulhan sur un feuillet perforé, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1918* »].

1919 – Louis de Gonzague FRICK, *Girandes*, Paris, Édition du *Carnet Critique*, 1919, 43 p., sans achevé d'imprimer [pour « Méridienne », poème dédié « À M. Jean Paulhan » (p. 33-34) et pour un distique d'Armillés : « *Que notre espoir se berce au rythme des haubans / Et qu'on offre à Paulhan un cèdre du Liban* » (p. 40)].

– Marcel GRANET, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, E. Leroux, 1919, p. 30 et 268-269 [réimpression en *fac-simile* chez Albin Michel, en 1982, même pagination].

– Chana ORLOFF, *Jean Paulhan*, gravure originale sur bois, 271 x 179 mm sur papier pelure 275 x 213 mm, 1919, tirage à quelques épreuves.

Absente au catalogue de l'exposition *Jean Paulhan parmi ses peintres*, cette estampe nous est connue par le catalogue XIV de la librairie-galerie Emmanuel Hutin (5, rue d'Argenson, 75008 Paris), octobre 2014, n° 102. Elle fut semble-t-il exécutée par l'artiste en même temps que sa série de portraits regroupés dans l'album *Bois gravés*, édité en 1919 par d'Aligan, sur les Presses de Frazier-Soye (31 Mai 1919, grand-folio, 564 x 380 mm), puis dans l'ouvrage de Jean Pellerin et Gaston Picard, *Figures d'aujourd'hui*, achevé d'imprimer le 15 octobre 1923. Si le tirage du portfolio est de cent exemplaires, celui du portrait de Jean Paulhan est confidentiel, et la seule autre épreuve connue du libraire Emmanuel Hutin n'est pas signée.

L'exposition « Joe Bousquet, manuscrits, livres, collections », qui s'est déroulée en juillet et août 1960 au Musée de Narbonne (Palais des Archevêques), montrait, sous le n° 138, un « *portrait de Jean Paulhan, bois gravé 0,33 x 0,24 signé Chana Orloff, daté 1919 et dédié* » : « Pour Joe Bouquet, son ami le chat-huant, Jean P. » (*coll. Henry Patau*) ».

Le dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre-Marcel Adéma (*coll. part.*), comporte une coupure de *La Vie des Lettres et des Arts*, extraite du premier numéro de 1921, p. 244, avec le même portrait, légendé « *Jean Paulhan, bois gravé de Chana Orloff* » et une date au crayon : « 1920 ». Ce portrait est placé, sans explication, entre un « Poème » de G.K. Chesterton traduit par J.F., p. 141-143 et « Tout est mort » d'Alexandre Mercereau, p. 354-250.

À partir de premières commandes, de la part d'Edmond Fleg en 1919, Ida Chagall en 1923 ou Ludmilla Pitoëff en 1924, Chana Orloff est devenue, dans les années 20, une portraitiste de l'élite parisienne. On connaît de sa main jusqu'à trois cents portraits. La sculpture en ciment *Maternité* reproduite dans la monographie que les éditions Gallimard ont consacrée au sculpteur en 1927 est indiquée comme appartenant à Mme Paulhan.

– François LE GRIX, « “Pourquoi ils sont morts” », *La Revue hebdomadaire*, vingt-huitième année, t. I, janvier 1919, p. 405 [rubrique : « Nos livres et nous » ; à propos d’Alan Seeger (1888-1916) (*Le Poète de la légion étrangère*, Payot, 1918, 318 p.), mention de Jean Paulhan : « [...] et “appliqué”, selon la belle épithète de M. Jean Paulhan, en opposition avec le pacifisme des révoltés, des “antiphysiques”, des bolchevistes. Sans emphase, sans aucune enflure de mots, on peut dire que nulle haine, mais le seul amour a jeté Alan Seeger dans la guerre. »

Coupure datée par erreur de février 1919, collée page 38 du carnet de presse bleu].

– n.s., *Le Carnet critique*, n° 8, 15 janvier 1919, p. 47 [rubrique : « Échos » : « **M. Jean Paulhan**, notre ami et collaborateur, vient d’obtenir, avec **MM. Francisque Parn et Mac Orlan**, la Bourse littéraire des Voyages (1918).

Nous rappelons que la même distinction échet, l’an passé, à notre ami M. Roger Allard. »

Photocopie au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse, « Avant 1921 », chemise blanche « Sur Jean Paulhan / 1919 »].

– Georges-Armand MASSON, « Histoires héroïques de mon ami Jean, par M. Abel Hermant (Flammarion, éd.) », *Le Carnet Critique*, n° 9, 15 février 1919, p. 15-17 [Paulhan date cette coupure par erreur sur son carnet de presse bleu : « janvier 1919 » ; Jean Paulhan et Abel Hermant appartiennent tous deux à cette génération que Georges Duhamel discernait avant la guerre : « Il est difficile, lorsqu’on parcourt ce roman dont le héros est un sympathique adolescent qui s’efforce à devenir un soldat comme il faut, de ne pas songer au Guerrier appliqué de M. Jean Paulhan.

Non pas qu’il y ait entre ces deux livres une authentique ressemblance : l’un est l’œuvre à la fois d’un homme de lettres et d’un homme du monde, l’autre d’un esprit quelque peu sauvage et replié. Mais les thèmes sont fort voisins et le point de départ identique. Ce sont deux “fleurs de bonne volonté” que Mon Ami Jean et le Guerrier appliqué cultivent, sans éclat ni forfanterie. Tous deux appartiennent à cette classe d’esprits qu’avant la guerre M. Duhamel discernait déjà parmi les poètes et que l’on découvre non moins aisément en dehors du monde des lettres ; ceux qui ne s’évadent pas. Ils ne cherchent pas des paradis illusoires en dehors de leur prison. Mais ils s’efforcent de vivre conformément à la prison. Et bientôt la prison leur est une amie.

Tous deux sont entrés dans la guerre avant l'âge et parce qu'ils l'ont bien voulu. Ils se sont engagés : mon Ami Jean, parce que son père est mort et qu'il veut le venger ; — le Guerrier Appliqué, "un peu par timidité, mais au fond par amour de la patrie". Tous deux, plus au fond encore, parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, parce qu'ils sont bâtis pour ce que l'on appelle le devoir, qu'ils sont inscrits pour être des héros et, selon le mot de M. Abel Hermant, des "martyrs sans le savoir".

M. Jean Paulhan ne dit pas "martyr". Il le dit si peu qu'à vrai dire son livre ferait presque croire que la guerre est jolie, comme l'affirmait Apollinaire, que c'est un bibelot curieux et bien finement ciselé, et qu'en somme elle est digne d'être vécue par un esprit délicat. M. Paulhan ne juge pas la guerre ; il la traduit comme il traduisait naguère des chants malgaches, sans juger à propos d'y insérer sa sensibilité. L'Ami Jean, lui aussi, souffre sans le dire, mais il a son "correspondant" qui le dit pour lui. S'il est inconscient, il possède en M. Abel Hermant une sorte de conscience adventice, une conscience périscope, parfaitement sensible et frémissante.

Le goût de l'analyse amène M. Abel Hermant à commenter sans cesse les gestes de son petit soldat. Il le déchiffre et l'interprète. Et il l'interprète en littérateur. Et il l'interprète en homme du monde.

En homme du monde : qui contemple ses personnages, des boutiquiers, en somme, des marchands de meubles et de gravures, avec la pénétration condescendante dont usait M. Bergeret dans ses essais de psychologie canine, et qui répète complaisamment que ses héros sont "de petites gens". En homme de lettres : car il arrange son "bleuet" à la mode du jour ; il est de bon ton, aux yeux des belles lectrices, de gagner des croix de guerre en se jouant, et l'as des as est celui qui n'a jamais l'air de se rappeler qu'il a douze palmes, la croix de la Légion d'honneur et la fourragère rouge. Tous les personnages militaires du roman ont la croix de guerre avec palme. Je crois même que la croix de guerre pure et simple, sans palme, avec un ou deux "clous", n'existe que dans l'imagination des personnes qui ne sont jamais allées au cinéma et qui n'ont jamais lu nos romanciers mondains. Comme on voudrait que tous ces héros eussent quelques défauts, et notamment un peu de vanité. Cette guerre a fait naître, entre autres créations saugrenues, une variante du vieux type de Cyrano : un Cyrano à qui, pour le rendre plus humain, plus vrai, on a retiré son panache ; mais un vieil ami de la maison gentiment l'agite derrière son dos.

M. Jean Paulhan est laconique sur la vie intérieure de son guerrier. Il circonscrit ses sentiments d'une plume elliptique et distante un peu rèche, et souvent il suggère plus qu'il ne dit. M. Abel Hermant

est sagace et disert et amplement explicite. Il prend un visible plaisir à démonter son petit soldat, à le remonter, ressort après ressort, à lui faire faire l'exercice en décomposant : une, deux, gauche, droite ; il sourit de la perfection des mouvements ; c'est un joli jouet. Et l'on se demande, tant l'automatisme de cette psychologie laisse peu de place à la surprise, s'il y a là dedans autre chose qu'un spirituel mécanisme de précision. »

Coupure collée pages 36-37 du carnet de presse bleu. Jean Paulhan a copié à la main le titre, le nom de l'auteur et les six premières lignes du texte].

– n.s., « “Le Guerrier appliqué” de Jean Paulhan (Éditeur : Sansot, 5 rue de l'Éperon, Paris) », *La Tribune de Madagascar et dépendances*, Tananarive, treizième année, n° 1175, mercredi 25 février 1919, p. 3a [texte complet : « *Nous sommes heureux d'apprendre que “Le Guerrier appliqué” de Jean Paulhan, dont notre N° du 10 décembre dernier a fait un éloge mérité, obtient le prix de la bourse nationale 1918. Nous en félicitons bien sincèrement l'auteur, un de nos meilleurs malgachisants. Admirateur de Galliéni, Paulhan qui vient d'avoir un second fils, a voulu, rénovant une tradition des temps de la Grande Révolution, lui donner les prénoms de Frédéric-Charles-Galliéni. Certes Galliéni, pacificateur de Madagascar et sauveur de Paris, est un de nos grands Patrons.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « *Littérature* / compte publier des poèmes et des proses / de MM. [...] Jean Paulhan [...] », *Littérature*, revue mensuelle, n° 1, mars 1919, 4^e page de couverture [le nom de Paulhan figure parmi 26 autres ; dans la même livraison, « La Guérison sévère », p. 18-19].

– Étienne MARIE, « *Le Guerrier appliqué* – Jean Paulhan (Sansot) », *Le Scarabée*. Revue littéraire, artistique et théâtrale [directeurs-fondateurs : Étienne Marie et Jean Cassou], n° 16, mars 1919 [Albert Uriet écrit à Jean Paulhan, « *Beauvais – 1^{er} Octobre 1917. Lundi* » : « *J'avais envie d'acheter chez Crès, le Scarabée, revue des lettres et des arts. Ça coûte 10 ronds. J'ai hésité, préférant garder l'illusion d'une chose intéressante.* » ; texte complet : « *Pour la plupart d'entre nous, le vie n'est, somme toute, qu'une longue continuité à l'application : Écoliers, on nous obligeait déjà à nous appliquer à notre tâche ; le savant s'applique à ses travaux, l'écrivain à son livre, le muffle à sa goujaterie. Dans le bonheur, ne devrions-nous pas nous appliquer à exprimer ce qui nous en échoit pour le goûter dans sa plénitude ? Le jouisseur ne s'applique-t-il pas à satisfaire à sa matérialité, comme l'artiste à son idéal ? Il n'est donc point surprenant*

qu'un guerrier ait cherché à s'appliquer à ce que j'appellerai d'un vieux mot, dont le ressort est bien usagé : le Devoir.

De ce "guerrier appliqué" je me croirais peu autorisé à parler s'il ne traitait que de la guerre, mais celle-ci ne m'apparaît ici autrement que comme une circonstance (puis-je dire incidente ?) une sorte de terrible critérium où s'est pu exercer un souci fort développé de l'application.

Il s'agit de la guerre évidemment, mais M. Paulhan très nettement se détache et se distingue de la multitude des écrivains qui ont crû devoir en parler ou avoir à en parler. De ceux-ci (entendons : de ceux qui y ont un rôle actif), certains se sont résignés, ceux-là ont voulu se dégager, d'autres ont accepté. M. Paulhan doit faire partie de cette dernière catégorie : il y a vu un devoir et, à ce devoir, à ce rôle de guerrier, il s'est appliqué avec mesure et méthode.

Et que ce soit en le fond, la forme ou le détail, toujours revient un souci constant de l'application : application à retrouver dans un décor des impressions anciennes ; application à s'adapter aux milieux nouveaux, à comprendre les mentalités diverses rencontrées ; application à disséquer des sentiments, après réflexion semble-t-il. Il accueille toutes manifestations, d'ordres les plus divers, avec calme et réserve ; il médite, pèse, examine, se fait une opinion ensuite, puis, tranquilisé, reprend son équilibre, s'il a failli le perdre. Peut-être n'est-il pas spontané, par cela même point enthousiaste, mais il sait garder son sang froid ou du moins continue son application dans ce sens, car, après s'être égaré dans les méandres de possibilités, parfois subtiles, toujours profondes, il repart droit devant soi, sachant retrouver, sans trop d'hésitations, la route du vraisemblable et du bon sens. Il sait retenir le détail qu'il faut noter et il le fait sans emphase, il sait l'appliquer et l'ajuster aux caractéristiques de l'heure et de l'ambiance, comme il sait aussi le ramener à une individualité, la sienne même s'il le juge à-propos, et l'y adapter par tel ou tel côté. Subit-il parfois des forces de fatalité ou de superstition ? Peut-être, mais alors, cette règle de conduite qu'est son application, intervient à temps pour lui faire apercevoir ou pressentir un danger qu'il peut éviter ainsi.

Bref, nous nous trouvons en présence d'une œuvre véritable et d'une personnalité, dans la force et le sens qu'il faut donner à ces termes. »

Coupure référencée au fonds Paulhan, mais numéro absent à la B.N.F. (qui ne conserve que les deux numéros de mars et août 1917), à la B.D.I.C. et à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. La librairie Le Feu Follet proposait, en 2017, les numéros de décembre 1918-

janvier 1919 (n° 13-14), février (n° 15), juillet (n° 19) et octobre-novembre 1919 (n° 21).

Coupure collée pages 38-39 du carnet de presse bleu].

– K. F. H. [KER-FRANCK-HOUX], *Ariste*, tome deuxième, n° 3 [mars 1919], n.p. [manque en place à la BNF].

– n.s., *Les Feuilles libres* [dir. Marcel Raval], tome II, n° 5, 15 avril 1919, p. 163 [dans la rubrique : « À travers Journaux et revues. Memento », simple mention : « Les Marges : de M. Jean Paulhan, “Le Tailleur chinois” »].

– Fernand VANDÉREM, « Les Lettres et la Vie », *La Revue de Paris*, 26^e année, n° 8, 15 avril 1919, p. 854-868 [« *Il sera curieux d'étudier un jour en détail les bouleversements psychologiques et sociaux qu'à produits la guerre dans l'âme et dans les conceptions de nos jeunes littérateurs. Je parle naturellement des combattants.*

Parmi eux je n'en vois guère qu'un à qui le combat ait laissé sous la mitraille, la lucidité et l'impartialité stendhaliennes. C'est M. J. Paulhan, l'auteur d'un petit livre, délicat et ferme, intitulé le Guerrier appliqué. Mais ailleurs, on ne distingue qu'interventions d'idées et de convictions, métamorphoses, peaux neuves.

Chez les uns, comme M. Adrien Bertrand, M. Francis Parn, M. Henri Malherbe, M. Joachim Gasquet, voire M. Marcel Berger, la guerre ou bien stimule l'esprit traditionnaliste et nationaliste, qui déjà fermentait en eux, ou bien le leur inculque brusquement et en fait des adeptes fervents de la force, de l'ordre, de l'autorité.

Chez d'autres, comme M. Pierre Drieu la Rochelle ou M. Julia elle crée un équilibre instable entre les goûts belliqueux et l'horreur du sang versé.

Pour d'autres, comme M. Georges Duhamel, elle élargit l'horizon de la pensée et de l'art, elle le rapproche de l'humanité, elle transmue en tendresse et en fraternité les révoltes que leur inspira d'abord le spectacle des dévastations et des meurtres. » (p. 857)

Copie dactylographiée à l'alcool, collée page 47 du carnet de presse bleu].

– Henri VANDEPUTTE, « Vlà le facteur ! », *Les Hommes du Jour*, n° 555, 19 avril 1919, n.p. [p. 12] [sur *Girandes* de Louis-de- Gonzague Frick (Camille Bloch, éditeur) ; texte complet : « *L'armistice ayant rapporté, dans sa jube blanche-neige, les petits gâteaux à vingt sous et la permission d'être heureux, Louis de Gonzague-Frick échange l'écouvillon de l'artilleur (qui peut-être n'écouvillonne plus ?) contre*

la canne, qui lui appartient, d'Introduceur des Ambassadeurs d'Apollon.

Et le voici, protocolairement monoclé, apportant aux trois déesses qu'il sert — la Poésie, la "petite revue" et la Démobilisation — des Girandes ornées d'interminables dédicaces fantaisistes.

En fait, les pages les plus heureuses de ce recueil furent inspirées par une Bellone qui n'a, il est vrai, rien de commun avec des bardes comme Barrès, Wetterlé, Richepin ni Botrel.

Mais c'est affaire de pur hasard.

Les grandes catastrophes n'émoustillent pas les poètes. Las ! qui conservera Mémoire de la "Bibliothèque de la Guerre" ? Le Feu, comme document ?... La Guerre, Madame, pour prouver qu'un méchant dramaturge, un rimeur pour boudoirs meublés par Majorelle, est à même d'écrire cent pages de prose joliette ?... La dédaigneuse discrétion du Guerrier appliqué, le noble Jean Paulhan... Et les poèmes accidentels d'un Roger Allard, d'un Apollinaire, de Louis de Gonzague-Frick...

Qu'on aperçoive seulement le bout du nez de la Paix, et comme tout se met à chanter ! La Beauté redevient d'actualité. Et ce gentleman-ci, que passionne un suave adjectif abscons, est digne d'être classé parmi "les hommes du jour". »]

Coupure page 41 du carnet de presse bleu.

— * Giuseppe UNGARETTI, *Il Popolo d'Italia*, 14 mai 1919 [texte non retrouvé par Renato Turci].

— K. F. H. [KER-FRANCK-HOUX], *Ariste*, tome deuxième, n° 7-8, [juillet-août] 1919, n.p. [rubrique : « La chronique Ariste » ; manque en place à la BNF].

— n.s., réclame pour « *Le Guerrier appliqué* / par / Jean PAULHAN / 2^e Édition », *La Vie*, 15 août 1919, fascicule publicitaire, n.p. [extraits de presse : Rachilde, *Le Mercure de France*, 15 décembre 1917 ; E. Montfort, *Les Marges*, 15 octobre 1918 ; F. Vandérem, *La Revue de Paris*, 15 avril 1919 ; Le Grix, *La Revue Hebdomadaire*, 9 février 1918 et A. de Tarde, *L'Opinion*, 27 avril 1918. Voir *supra* aux dates indiquées].

— n.s., *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 40^e année, n° 14309, jeudi 18 septembre 1919, p. 2d [texte complet : « *L'éditeur Camille Bloch prépare les ouvrages suivants : Élégies, par Georges Duhamel, avec bois gravés par Raoul Dufy ; La Rose de Roseim, par Jean Variot ; Le Pont traversé, par Jean Paulhan ; Les Marchands de Sommeil, par*

l'auteur du Propos d'Alain, c'est-à-dire Suarès [pour ce dernier titre, l'erreur d'attribution est manifeste] » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « Association des écrivains combattants », *La Vie*, 8^e année, n° 17, 15 octobre 1919, p. 345 [mention du nom de Jean Paulhan, parmi 70 autres, dont : Roger Allard, Drien-Larochelle [*sic*], Jean Giraudoux, Louis de Gonzague Frick, André Salmon, J. et J. Tharaud, Émile Zavier].

– P.É. [Paul ÉLUARD], « Jean Paulhan le Souterrain », *Littérature*, n° 9, 1^{er} novembre 1919, p. 31 [titre collectif « Palets », pour « Jean Paulhan le Souterrain », « Quelques poètes sont sortis » (p. 31) et « Gaston Leroux est l'auteur du fauteuil hanté » (p. 32).

« Chaque inventeur a ses inventions et ses découvertes. Et il est pénible de comprendre pour les autres.

Soleil de plomb, visage noir, bouche d'ombre. De la lumière dans les veines, mais les yeux dans une nuit splendide et, sans erreur, parfaite. Seulement l'odeur des flammes et des fumées, seulement le sang et le vent, cette âme avalée, exhalée.

Des fruits viennent, sans doute, derrière cette terre masquée, des fruits à toutes les branches.

Le dernier élan, pour assister au partage, par son ami, d'un art visible : la poussière, en surprise à l'herbe, les chocs des fleurs aux chocs des collines et le bon sens au vent élastique, tout nu dans le vide. »

Texte repris dans Paul Éluard, *O.C.*, t. II, Gallimard, 1968, p. 765 puis dans la correspondance Paulhan-Éluard, Éditions Claire Paulhan, 2003, p. 194.

Coupure collée page 49 du carnet de presse bleu].

Manuscrit sur papier de couleur, passé en vente à Drouot, le mercredi 17 octobre 2007, chez Binoche-Renaud-Giquello, expert : Bernard Loliée, lot 255].

– Fernand VANDÉREM, « Les Lettres et la Vie », *La Revue de Paris*, 15 novembre 1919, p. 414-427 [p. 417 seule sur Jean Paulhan, après l'attribution de la Grande Bourse de voyage : « [...] *La vérité, il va de soi, ne me semble ni d'un côté ni de l'autre. S'il n'y a pas autant de beaux livres de guerre qu'en promulguent certains arrêts trop précipités, la littérature de guerre, loin d'être tarie, peut encore produire d'excellents ouvrages. Je n'en veux pour preuve que deux livres parus après les chefs d'œuvre consacrés et que je vous avais recommandés, il y a quelques mois, dès leur publication : le Guerrier*

appliqué de M. Jean Paulhan qui vient d'obtenir la Grande Bourse de voyage, et les Croix de Bois de M. Dorgelès qui paraît en fort bonne posture pour le prix Goncourt.

Et depuis lors, dans l'encombrement, combien d'autres volumes ont passé presque inaperçus, qui eussent mérité un meilleur sort. Ainsi pourquoi ce silence sur le Cabaret de M. Alexandre Arnoux, recueil de contes pleins de nerf et de pittoresque, qui dans l'ensemble n'égale peut-être pas les Croix de Bois, mais, par endroits, ne leur sont pas sensiblement inférieurs ? Pourquoi si peu d'articles sur le savoureux Jacques Bonhomme et Jean Leblanc de M. Marc Elder, où se retrouve tout l'humour ému, toute la science de la gent maritime qui distinguent l'auteur du Peuple de la Mer ? Pourquoi cette indifférence pour la Dimension nouvelle de M. Lucien Daudet, suite de poèmes en prose et d'amères rêveries devant les sinistres spectacles du front — un des livres les plus raffinés qu'ait inspirés la guerre et que je rapprocherais volontiers, pour la qualité, du Guerrier appliqué ? Et est-ce parce que l'on considère leur cas [...] »

Coupure p. 48 du carnet de presse bleu].

— Jean PAULHAN, « *Le Guerrier appliqué* », *Revue philotechnique*, quatrième fascicule, 1919, p. 41 [présentation du récit par son auteur, à travers son propre dossier de presse :

« 1° C'est un "livre d'analyse : un des rares livres d'intellectuels qu'ait inspirés la guerre" (F. Divoire ; L'Intransigeant, 9 décembre 17) ; voici déjà quelques lecteurs qu'il n'intéressera pas.

2° Écrit au front.

3° Comment un jeune homme, qui s'est engagé, un peu par timidité, beaucoup par amour de la patrie, et par ailleurs peu adroit à la guerre — surtout mal préparé intellectuellement à la faire — acquiert la conscience guerrière ou plus simplement l'habitude de se battre, tel est le sens du titre, et sans doute l'unité du livre. Cette "autobiographie romanesque" (La Revue de Paris, 15 janvier 18) est une suite de neuf récits : les personnages sont les soldats d'une escouade du 1^{er} zouaves. "Vie quotidienne, attente, assaut, blessure des uns et des autres, au hasard : c'est ce qui se passe en trois mois et il semble qu'il ne se passe presque rien ; application de tous ces êtres comme à un jeu qu'ils ne connaissent pas et pour lequel ils dérèglent leur effort dans un perpétuel étonnement..." (F. Le Grix, la Revue hebdomadaire, 9 février 18.)

4°-5°-6° Cette épigraphe m'aurait plu : "Vous pensez qu'il est en général facile de vivre et ici le plus difficile qui soit ; vous exagérez volontiers" (Stendhal, Armance, 7).

Coupure collée page 40 du carnet de presse bleu].

– * Charles RÉGISMANSET, *La Dépêche coloniale. Journal quotidien* ou *La Dépêche coloniale illustrée* [coupure s.d. dans le carnet de presse bleu, avec mention du titre *La Dépêche coloniale* ; « *En cinq années nos yeux ont pu lire Le Feu et Clarté de Barbusse, l'émouvante Vie des Martyrs et Civilisation de Georges Duhamel, les belles pages d'Antoine Redier et d'Alexandre Arnoux, les Voluptés de guerre d'Edmond Cazal, l'admirable complainte À notre frère le Poilu de Leclercq, la saisissante histoire de Ma Pièce par Lintier, les récits de Gaston Rieu dans un Journal d'un simple soldat et d'Émile Zavis nous contant les horreurs des camps de prisonniers en Allemagne, les notations brèves et bien frappées des Tharaud, les originales réflexions de Jean Paulhan, dans le Guerrier appliqué.* »

Coupure collée page 49 du carnet de presse bleu].

1920 – Georges SABIRON, « Jean Paulhan est sur mon seuil », *Fragments d'un grand dessein*, Paris, G. Crès et Cie (21, rue Hautefeuille), 1920, p. 61 [poème ; à la Bibliothèque nationale de France, l'ouvrage est consultable sous forme numérisée en bibliothèque de recherche].

– n.s. [Louis de Gonzague Frick], « Pourquoi écrivez-vous ? a demandé *Littérature* aux écrivains. Citons quelques nouvelles réponses », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 41^e année, n° 14397, dimanche 4 janvier 1920, p. 2c [rubrique : « Les Lettres » ; « “*Pour ne pas mourir de faim !*” dit Edmond Jaloux. “*Pour ne décourager personne*”, assurent les frères Fischer. ““*Pour essayer d'amuser les honnêtes gens*”, avoue, modeste, Henri Duvernois. Et Francis Jammes, gravement : ““*Parce que, lorsque j'écris, je ne fais pas autre chose.*”

Et Jean Paulhan allègue : “*J'écris peu. Votre reproche me touche à peine.*” »]

– n.s., *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 41^e année, n° 14419, samedi 17 janvier 1920, p. 2e [rubrique : « Les Lettres » ; « *Et le jeudi 22, chez Madame Aurel, Louis de Gonzague Frick parlera du Guerrier appliqué de Jean Paulhan.* » Coupure absente au fonds Paulhan. Voir le suivant].

– n.s., *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 41^e année, n° 14412, lundi 19 janvier 1920, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *C'est Maxime Brienne qui, jeudi, parlera de Jean Paulhan chez Madame Aurel.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– *La seule expression de l'homme moderne / Lire / DADA*, prospectus, fin janvier 1920 [Jean Paulhan parmi les 44 noms placés sous la formule : « Ont adhéré au Mouvement DaDa : [...] »].

– Renée DUNAN, « Han Ryner », *Action. Cahiers de philosophie et d'art*, n° 2, mars 1920, p. 30-35 [rubrique : « Les Hommes d'aujourd'hui » ; voir p. 33 la mention de Frédéric Paulhan : « Psychodore est le livre même de la métaphysique grecque, c'est-à-dire universelle. Pourquoi cette rêverie géniale ne figure-t-elle pas dans les éditions philosophiques des libraires spécialistes ? Je ne veux pas dire que Ryner soit vulgarisateur, mais n'est-il pas évident que sous sa plume les plus abstraits problèmes acquièrent, sans perdre de leur précision, une limpidité dont je crois pouvoir certifier qu'à part M. Palante et M. Paulhan, les philosophes français sont généralement dépourvus. Mais il appert ce fait délicieux : c'est que Han Ryner est trop poète pour tenir figure dans le chœur des philosophes qu'une syntaxe tortueuse aide si bien à singer la profondeur, et pour les romanciers, le Psychodore est réellement trop "porté sur l'esprit". »]

– n.s., « Paul Éluard : *Les Nécessités de la vie et Les conséquences des rêves*, précédé d'*Exemples* et d'une note de Jean Paulhan. Un vol. in-16 Jésus », *La N.R.F.*, 8^e année, n° 90, nouvelle série, 1^{er} mars 1920, p. 2 du « Carnet des éditeurs » [extrait : « Et c'était l'heure du bain Dada. Aucune valeur reçue (voire le Beau, voir Rien) n'y trouvait grâce. Au surplus Dada, pour Eluard, était une société anonyme pour l'exploitation du vocabulaire. Paul Eluard est un oiseleur. » La note suivante p. 3 porte sur *L'Oiseleur des chimères* de François de La Guérinière ; coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s. [Roger ALLARD], « Axiome : le travail est à l'accouchement et non à la création », *Le Nouveau Spectateur*, 1^{ère} année, n° 17-18, 10 mars 1920, p. 119 [sur l'exemplaire de la B.N.F., la numérotation imprimée du fascicule a été corrigée à la main en 16-17 : « M. Jean Paulhan [sic], qui se fait l'introducteur d'une nouvelle feuille d'annonce dadaïste, y soutient que l'écrivain n'a pas pour mission d'enseigner la syntaxe telle qu'elle est fixée. Soit, mais il n'a pas à en créer de nouvelle. Ce soin appartient à l'usage. Ceux qui croient pouvoir passer outre à cette évidence tomberont dans le même ridicule où les poètes néologistiques par système ont coutume de sombrer. »]

Au fonds Paulhan, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge Revue de presse « *Avant 1921* », chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1920* »].

– Paul ÉLUARD, « Ami ? Non / ou / Poème-Éluard », *Cannibale*, [dir. Francis Picabia, gérant : G. Ribemont-Dessaignes], n° 1, 25 avril 1920, p. 14 [sans la dédicace « *A Jean Paulhan* », qui apparaîtra en 1921 dans *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves*, p. 59, avant d’être reprise par Camille Goemans dans *Correspondance* [226, rue de Mérode, Bruxelles], n° 2 [rose], 1^{er} décembre 1924, *n.p.* ; référence mentionnée dans la correspondance Paulhan / Éluard, Éditions Claire Paulhan, 2003, p. 195].

– *n.s.*, *L’Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 41^e année, n° 14524, mardi 11 mai 1920, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « La Nouvelle Revue Française, tente, dirait-on, un essai de rajeunissement, ou, si l’on veut, d’élargissement des cadres. On trouve, à son dernier sommaire, les noms de Pierre Mac Orlan, Jean Paulhan, Jean Pellerin. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, *L’Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 41^e année, n° 14643, mardi 11 mai 1920, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Le dernier numéro de “Littérature” contient la très intéressante étude de Jean Paulhan : Si les mots sont des signes et imprime un charmant poème de Max Jacob* [titre]. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– F.F. [Florent Fels], sans titre, *Action*. Cahiers de philosophie et d’art [dir. Florent Fels], n° 5, octobre 1920, *n.p.* [p. 73] [parmi les feuillets de réclame, rubrique « Revues » dans « Livres reçus » : « La Nouvelle Revue Française. *Malgré le jeune sang qu’elle s’est infusé, malgré Allard, Breton, Lhote, Paulhan, malgré la bouffonnerie sinistre commise par Monsieur A. Gide qui parvient à rendre Shakespeare illisible et grotesque, malgré les professions de foi et les articles-programmes, il ne reste de la revue qui vivait de l’âme ardente de Jacques Copeau, rien, rien, rien.* »

La revue *Action* (mars 1920-avril 1922) a fait l’objet d’une réimpression, avec des préfaces de Walter G. Langlois et Georges Gabory, Paris, Jean-Michel Place, 1999, 1007 p., achevée d’imprimer par l’imprimerie Laballery à Clamecy, le 24 juin 1999].

– *n.s.*, *L’Intransigeant*, 14^e année, n° 14643, mardi 7 septembre 1920, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; « *Le dernier numéro de “Littérature” continue la très intéressante étude de Jean Paulhan : Si les mots sont des signes, et imprime un clairvoyant poème de Max Jacob* : Partie de Canot. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, *La Vie*, 9^e année, n° 16, 1^{er} octobre 1920, dernière page de couverture [simple mention : « *Le Rédacteur-gérant : Jean Paulhan* »].

– LE PROCONSUL [Louis de Gonzague-Frick], *Don Quichotte*, 1^{ère} année, n° 265, mardi 7 décembre 1920, p. 2 [rubrique : « Courrier littéraire » dans « Lettres, Sciences et Arts » ; sur *Le Pont traversé* ; sur papier à en-tête de l'École du Lunain / 1 rue du Lunain 1 / Paris XIV^e, Louis de Gonzague-Frick évoque devant Jean Paulhan, le « 5 nov[embre 1936]. », « *l'époque de [son] proconsulat* »].

– *n.s.*, *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 41^e année, n° 14757, jeudi 30 décembre 1920, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Don Quichotte continue à publier les réponses à son enquête sur le poème en prose. M. Jean Paulhan, après avoir parlé du vers et de la prose, a cet aperçu profond :*

“Un écrivain a trouvé de tout temps un profit singulier à rechercher s'il n'existait pas, en dehors de ces deux catégories, un langage pur, véridique, — celui qu'on ne peut pas appeler.” » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, *L'Esprit nouveau* [dir. Paul Dermée], 1920, *n.p.* [dans le dernier numéro de l'année, mention de « *Jean Paulhan* » dans la rubrique « Quelques-uns de nos collaborateurs ».

Voir le suivant].

1921 – Nicolas BEAUDUIN, « L'esthétique vivante », *La Vie des Lettres et des Arts*, 1921, p. 362-366 [rubrique : « Revue internationale des Lettres et des Arts » ; il s'agit du premier numéro de l'année 1921, dont les couvertures, à la B.N.F., n'ont pas été conservées ; voir p. 363, note 1 : « *L'Esprit Nouveau groupe comme principaux collaborateurs G. Apollinaire (inédits), L. Aragon, Céline Arnould, Nicolas Beauduin, André Breton, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Paul Dermée, Mario Dessy, Théo van Doesburg, P. Drieu La Rochelle, G. Duhamel, P. Éluard, Ezra Pound, L. de Gonzague Frick, A. Gleizes, Ivan Goll, J. Gris, Huidobro, Max Jacob, A. Lothe [sic], J. Lipchitz, Marinetti, A. Mercereau, Papini, J. Paulhan, F. Picabia, G. Ribemont Dessaignes, J. Royère, J. Romains, Jacques Rivière, A. Salmon, Erik Satie, Severini, Suarès, Sollier, Ph. Soupault, L. Survage, Tokine, Guillermo de Torre, Tristan Tzara, Charles Vildrac, etc.* »]

– *n.s.*, *La Gerbe. Revue mensuelle* [dir. Albert Gavy-Bélédin], Nantes, troisième année, n° 28, 1^{er} janvier 1921, p. 128 [rubrique : « Memento des Revues... » ; texte complet : « *Au sommaire de La Nouvelle Revue*

Française (décembre) : *André Gide* : Si le grain ne meurt ; *Paul Claudel* : Saint-Martin ; *Roger Allard* : Peinture communiste ? ; *Maxime Gorki* : Souvenirs sur Tolstoï. *Notes et chroniques* par Roger Allard, Benjamin Crémieux, Louis Martin-Chauffier, Jean Paulhan, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, Albert Thibaudet. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Jules ROMAINS, « À propos du Haï-Kaï », *La Gerbe. Revue mensuelle* [dir. Albert Gavy-Bélédin], Nantes, troisième année, n° 28, 1^{er} janvier 1921, p. 98-103 [en tête de sommaire ; extrait p. 99 : « *Le groupe des faiseurs de haï-kaï, ou haïjin français, nous fut d'abord présenté dans la Nouvelle Revue Française de septembre dernier par Jean Paulhan, qui est un écrivain de beaucoup de distinction. (Son petit livre : le Guerrier appliqué, est une des bonnes choses que nous avons lues ces temps-ci). Mais il me parut que Jean Paulhan s'acquittait de son ministère avec un peu trop de solennité. La brièveté même de son introduction semblait dissimuler des sous-entendus, des menaces : "Vous allez voir ce que vous allez voir !" On eût dit le roulement de tambour qui, dans les récits de l'histoire, précède les exécutions capitales. Quand on trouvait ensuite les deux ou trois douzaines d'aimables concetti si mystérieusement annoncés, on ne pouvait se défendre d'être un peu déçu. Le style lapidaire manque de simplicité ailleurs que sur les arcs de triomphe.* » ; texte donné comme déjà paru dans *L'Humanité*, repris par *La Gerbe* ; coupure absente au fonds Paulhan].

– * E. Dermenghem, « Linguistique. – Des nombres – Variétés », *L'Information*, 3 janvier 1921 [« *Jean Paulhan, en attendant de publier son ouvrage de sémantique sur les proverbes malgaches, se demande si les mots sont des signes (au Sans Pareil) et note l'importance d'avoir des idées justes sur le langage, sur le jeu et la valeur des mots pour bien écrire et bien penser. Si les mots sont les signes des pensées, parfois c'est l'idée qui est signe du mot qui parfois la précède. On ne parle pas sa pensée directement, sans intermédiaires ; les combinaisons des mots tendent souvent de curieux traquenards. Mais l'on rêve pourtant un langage parfait où les sons seraient voisins pour des pensées voisines.*

Qu'y a-t-il au fond de ce postulat inconscient, de cet instinct des hommes à penser que les mots sont des signes si parfaits qu'ils se confondent même avec les choses, à refuser de les croire arbitraires, à leur attribuer une vertu, une force essentielle, à croire la parole créatrice par essence ?

Quant aux images, métaphores décelées dans les mots (Bréal et Darmesteter concluent que tout mot, si l'on connaît son étymologie, se résoudra en métaphore ; exemple : briller berylare, scintiller comme le béryl) Jean Paulhan, subtil, signale l'illusion. [citation] ».

S'il s'agit de *L'Information politique, économique et financière* : Micr d. 174. Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 7 du cahier ocre].

– R. de BURY [Remy de GOURMONT], *Le Mercure de France*, t. CXLV, n° 542, 15 janvier 1921, p. 492-495 [rubrique : « Les Journaux » dans « Revue de la quinzaine », p. 493, citation de la réponse de Jean Paulhan à l'enquête de Louis de Gonzague-Frick sur le poème en prose dans le *Don Quichotte*].

– Paul ÉLUARD, « Ami ? Non ou Poème Éluard », *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves*, Paris, Au Sans Pareil, 1921, p. 59 [achevé d'imprimer du 15 février ; poème dédié « À Jean Paulhan ». Voir *supra* au 25 avril 1920].

– *n.s.* [Jean des Bonnesfeuilles], « Paul ÉLUARD : *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves*, précédé d'Exemples et d'une note de Jean Paulhan. Un vol. in-16 jésus », dans *La N.R.F.*, n° 90, 1^{er} mars 1921, p. 2 du « Carnet des éditeurs » [mention de la note, sans commentaire ; il est possible que le texte soit d'Albert Uriet].

– *n.s.*, « Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des rêves, précédés d'Exemples, avec une note de Jean Paulhan, par Paul Éluard (Au Sans Pareil, édit.) », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 42^e année, n° 14852, lundi 4 avril 1921, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; extrait, à propos des poèmes d'Éluard : « Des notes rédigées en inscriptions elliptiques. Des notes qui sont aux choses ce que l'affiche est à la province ou aux produits. De petits tableaux aux petites touches parfois pénétrantes. »]

– *La Vie*, 10^e année, n° 12, 15 juin 1921, 4^e page de couverture [réclame pour les *Signaux de France et de Belgique* : Jean Paulhan parmi les auteurs présents « dans les premiers fascicules à partir du 1^{er} mai »].

– André FONTAINAS, « Les Poèmes », *Le Mercure de France*, 32^e année, t. CXLIX, n° 554, 15 juillet 1921, p. 444-445 [« **Les nécessités de la vie et les conséquences des Rêves, précédé d'exemples impliquent que, malgré la présence de trois ou quatre poèmes en prose estimables et nettement suggestifs, M. Paul Éluard s'exerce à cet idiome simplet auquel s'appliquent ceux qui cultivent le parler dada.**

*M. Jean Paulhan en profite pour dénoncer, dans l'usage qu'ils font des mots, ce qu'il appelle "l'erreur singulière de Victor Hugo, de Stéphane Mallarmé et de Mme Mathieu de Noailles." Hélas, les incohérentes inconvenances et les bruyantes manifestations de ces badauds dévoyés ne soulèvent même plus un mouvement de surprise. Ceux qui, parmi eux, possèdent quelque talent inné feraient bien de revenir un peu de ces puérilités avant d'en être étouffés. De même que M. Éluard daigne, dans ces 75 pages, glisser quelques phrases de bonne et sincère prose, M. Louis Aragon ne nous présente pas que des poèmes dont on ferait avec lui volontiers un grand **Feu de Joie** : ils contiennent par endroits des rythmes, des images et même de la beauté éparse et qui surnage. » Voir *infra* au 15 décembre].*

– André FONTAINAS, « Les Poèmes », *Le Mercure de France*, 32^e année, tome CXLIX, n° 555, 1^{er} août 1921, p. 737 [texte complet : « M. Georges Sabiron recueille pour notre délectation spirituelle les **Fragments d'un grand dessein**, interrompu par la guerre, puis repris, lorsque, comme il écrit : "Jean Paulhan est sur mon seuil — tendre honte — c'est l'ami des premiers vers". Le poète maîtrise, dirige à son gré l'expression de ses purs, nobles, un peu mélancoliques sentiments, et ses vers, souvent gorgés d'images bien pleines par la couleur et par le ton, se développent dans une harmonieuse sûreté. On aimerait que l'ordonnance placide en fût bousculée par la rafale, emportée par un tourbillon frémissant. M. Sabiron donne l'impression d'être assis au centre de ses sensations et de ses idées, et de les choisir d'une main experte l'une après l'autre, selon leur rang, leur importance, leur valeur, — et de s'opposer à toute intrusion d'un lyrisme désordonné. »]

– J.L. [Jacques LOTHAIRE], « Signaux de France et de Belgique », *Ça ira*, Anvers, n° 15, septembre 1921, p. 96 [« Nous avons goûté surtout la collaboration d'André Salmon, qui avec Jean Paulhan, Paul Morand, Max Jacob, pour ne citer que ceux-là, manifestent le plus intensément l'esprit nouveau dans cette revue » ; voir aussi la réimpression à Bruxelles, Jacques Antoine, 1973, *n.p.*].

– LOCH. [Franz HELLENS], « Paul Éluard : Les nécessités de la vie et les conséquences des rêves, précédé d'exemples. Note de Jean Paulhan. (Au Sans Pareil, Paris) », *Signaux de France et de Belgique*, 1^{ère} année, n° 5, 1^{er} septembre 1921, p. 256-257, dans la rubrique « Signaux, notes sur les livres ». Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 210, n° 1734].

– n.s., « La Vie », *L'Ère nouvelle*, 3^e année, n° 630, mardi 20 septembre 1921, p. 3^{cd} [mention de Jean Paulhan et d'Albert Uriet ; de Maurice Heine pour la rubrique « Beau livre ». Intéressante notice sur *La Vie*, une revue fondée pour lutter contre le pangermanisme, contre le matérialisme économique des Allemands, pour le spiritualisme des Français, et « *pour révéler quelles forces matérielles et intellectuelles les colonies apportent à la France.* »]

– Jacques RIVIÈRE, « La nouvelle revue française », *L'Ère nouvelle*, 3^e année, n° 631, mercredi 21 septembre 1921, p. 3^{abc} [sous un titre sans capitale, mention de Jean Paulhan, col. c ; ce texte était initialement destiné au *Gaulois*].

– n.s., « La revue *Ariste* va reparaître », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 42^e année, n° 15030, jeudi 29 septembre 1921, p. 2^c [rubrique : « Les Lettres » ; extrait : « *Le directeur de la revue, en “son logis de la Chézine, à Nantes”, nous informe qu’il a actuellement avec lui comme collaborateurs MM. Jean Paulhan, Marius-Ary Leblond, Georges Delaw, Maurice Heine, Guy Lavaud et Pierre Mac Orlan.* » ; Coupure absente au fonds Paulhan].

– René-Louis DOYON, « Du jargon symboliste à l'argot typographique », *La Connaissance*, 2^e année, n° 8, novembre 1921, p. 727-732 [sur *Jacob Cow*, voir p. 731 : « *Jean Paulhan arrive fort opportunément à mon aide par une petite brochure pleine de sens, de symbole et de puissante ingéniosité sur le sens des mots : dans Jacob Cow le Pirate ou Si les Mots sont des Signes, Jean Paulhan joint à la science subtile l'originalité féconde. Avec lui, nous touchons à la philosophie du langage ; les mots représentent-ils une idée, ou celle-ci n'est-elle pas trahie par les mots ? Sous forme de courts chapitres, sous l'image de traits charmants choisis dans les littératures les plus variées, Jean Paulhan expose la magie du mot jusqu'à la déformation progressive de la pensée par les ruses du langage. En soixante pages, que de vraie science condensée et que de conjectures placées devant la suffisance d'un rhéteur. L'auteur veut sans doute nous montrer qu'on emploie sans discernement les mots et qu'on en révère d'autres, comme Jacob Cow, sans savoir les raisons de cette prudence religieuse : ne serait-ce pas l'esquisse d'un code révolutionnaire entre la vieille rhétorique et une somme de doutes linguistiques ; écoutez notre ami des Howas [sic] : “Que les Kikouyous appellent voie lactée “liane de ciel” et la joie “clair-de-lune-de-cœur”, Céline s'en étonne et désire vivre dans ce pays : “Quels poètes”, dit-elle. Mais le Kikouyou civilisé fut ému d'entendre que sa liane nous était voie lactée. “Chemin de lait, la*

gracieuse image, et qu'il fait bon se mêler à des peuples instruits". Or Céline n'avait pas pensé au lait, ni le Kikouyou à la liane..."

Et Jean Paulhan, passant progressivement du sens des mots à l'organisation d'un style, émet dans quelques-unes de ses notations (illusion du lecteur, défaut des poètes) des opinions exactes et pesantes sur la façon dont se leurrent les brevetés de procédés comme Albalat ou des docteurs partiels tels [tels est corrigé en tel] Brunetière. Ce petit volume est l'Art de connaître l'Écriture le plus suggestif que je connaisse, et ce trait justifierait cette appréciation : "Les qualités les plus pures de la pensée non plus ne se peuvent imaginer sans quelque défaut qui les mette en action. Les saints commençaient parfois par assassiner leurs parents ou toute autre erreur morale peu commune. Ce n'est pas diminuer le poète que de voir à l'origine de son œuvre un semblable défaut d'esprit, que traduisent ses métaphores, et ses multiples erreurs à chaque moment réduites ou ses mots difficiles pourvus de sens. La langue pour lui préserve son opacité..."

Je dirai même qu'une pareille science si condense reconforte ; quand J. Paulhan divulgue son savoir et jette ses doutes chez des assembleurs de mots dont tous sont loin d'être de tristes plaisants. Pour moi, j'admire tant d'esprit en si peu de mots, tant de conscience avec si peu de rhétorique. » (p. 732)

Au fonds Paulhan, coupure corrigée, conservée p. 6 du cahier ocre et datée par erreur « Décembre 1921 »].

– n.s., *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 42^e année, n° 15066, vendredi 4 novembre 1921, p. 2c [rubrique « Les Lettres » ; texte complet : « Dans quelques jours paraîtra une nouvelle revue, Aventure, dont les principaux collaborateurs seront MM. Pierre Mac Orlan, Paul Valéry, Jean Paulhan, Paul Dermée, Jean Giraudoux, H. Cluysen, etc.

Cette revue sera illustrée. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– * Le Proconsul [Louis de Gonzague-Frick], *L'Éco d'Italia*, Journal hebdomadaire publié en italien-français, pour le développement des relations italo-belges. Bruxelles, 20 novembre 1921 [rubrique : « Courrier littéraire » ; texte complet : « M. Jean Paulhan termine l'ouvrage de logogénie remarquable dont quelques extraits ont paru de-ci, de-là. En attendant que nous le puissions apprécier tout à loisir, il a publié "Au Sans-Pareil" un petit livre ainsi nommé : **Jacob Cow le pirate ou si les mots sont des signes**. Il se divise en deux parties : dans la première, l'auteur nous montre combien il est difficile de parler avec des mots devenus à la longue autre chose que ce qu'ils étaient à l'origine ; dans la seconde, il nous entretient des images, des tropes

rhabillés par un tailleur chinois. Car M. Jean Paulhan a beaucoup fréquenté au Céleste-Empire et de ce voyage il a rapporté une moisson de sagesse linguistique. À une époque où trop d'écrivains devisent au hasard du langage quant à ses sources et à ses métamorphoses, il est heureux que M. Jean Paulhan soit venu nous offrir avec la discrétion du vrai philosophe les fruits de sa science souple, captivante dans sa série d'abstractions, d'analyses raffinées à ce point qu'on se figure entendre un pur esprit, n'ayant aucunement foulé l'écorce terrestre, ou du moins s'il l'a foulée, il rebondit et devient signe lui-même, ce signe qui permettra au chercheur de franchir avec quelle aisance les obstacles de la pensée, comme en se jouant de toutes les chaînes intellectuelles. "Jacob Cow le pirate" eût été jeté à la mer comme le reste de l'équipage s'il n'avait porté ce nom qui inspire une terreur si grande "que lui-même regagne en hâte son bateau corsaire, fait larguer les voiles et disparaît". Ainsi, les mots ont une puissance telle qu'ils peuvent changer le sort des hommes. Mais gare à ceux qui en usent mal à propos : il ne leur advient pas d'échapper à la torture qui en l'espèce, se complète naturellement de l'épithète chinoise. »

Périodique absent ou incomplètement déposé dans les bibliothèques françaises, italiennes et belges. La Bibliothèque royale de Belgique ne conserve que les années 1919 et 1920 de ce périodique.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 5 du cahier ocre].

– n.s., *Le Rappel*, n° 18612, 24 novembre 1921, p. 3 [rubrique : « Vient de paraître », simple mention de *Jacob Cow le Pirate ou si les mots sont des signes*].

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 5 du cahier ocre].

– L. MÉRITAN, « Jacob Cow le pirate », *L'Homme libre*, jeudi 24 novembre 1921, p. 2 [rubrique : « Arts et Lettres » ; « M. Jean Paulhan est un de ces lettrés qui honorent l'art auquel ils se dévouent avec un fanatisme très au point. Son récent ouvrage *Jacob Cow le pirate* traite de l'art des mots avec une compétence et une sûreté de vues qui en font une sorte de manuel de piété littéraire à l'usage des écrivains. Ceux-ci oublient trop souvent leur métier, ou plutôt ils le font avec un souci d'exploitation peu visible.

Voici le début de M. Jean Paulhan :

“Il est difficile de parler des mots de façon détachée, comme un peintre décrit le broyage des couleurs ; ils se mêlent de si près à notre souci de les faire servir que l'on ne distingue jamais très bien où le souci commence et où finit le mot.”

Plus loin cette observation pleine de sens :

”Il n’y a rien, dit Lautréamont, d’incompréhensible. Il s’en suit à peu près que l’on n’a plus à penser, des phrases y suffisent. Un coup de pouce de temps en temps les fait varier.”

M. Jean Paulhan travaille à son aise, dans une riche matière, comme on voit, une riche matière que beaucoup sont loin de soupçonner. Nous y reviendrons bientôt, à propos de quelques ouvrages de style... »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 7 du cahier ocre].

– Léon TREICH, « Petites coupures », *L’Éclair*, 34^e année, n° 11956, dimanche 27 novembre 1921, p. 3 [rubrique : « Courrier des Lettres » ; texte complet : « *Taine approuve Homère de comparer le corps de Ménélas blessé à l’ivoire que les femmes trempent dans la pourpre. Albalat admire que Chateaubriand écrive : “le grignotement de la pluie sur la capote de ma calèche”. Bien. Cependant où Taine et Albalat tendent à donner Homère en exemple et disent : “un bon procédé pour trouver des images consiste...”*, ils se précipitent dans l’illusion.

C’est que l’effort véritable d’Homère a dû être de retrouver sous l’ivoire, contre l’ivoire, un corps saignant — non de ce corps vers cet ivoire. Si Chateaubriand découvre la pluie, c’est qu’il veut se débarrasser du grignotement. Le plus étrange ainsi leur est naturel, ils ne cherchent que le commun.

– *Les croyez-vous si sots qu’ils n’entendent d’abord que le grignotement ou n’aperçoivent que l’ivoire ?*

– *Le sort des poètes est que les actes les plus simples leur sont déjà difficiles. Or, c’est un acte, le plus difficile et complexe, que de voir. Et voir l’exact, l’actuel, quelle réussite ! Faut-il s’étonner que le poète du premier coup n’y parvienne pas ? Il suffit d’étendre légèrement l’observation qui le veut “dans les nuages”.*

Et les qualités les plus pures de la pensée non plus ne se peuvent imaginer sans quelque défaut qui les mette en action. Les saints commençaient parfois par assassiner leurs parents, ou toute autre erreur morale peu commune. Ce n’est pas diminuer le poète que de voir à l’origine de son œuvre un semblable défaut d’esprit, que traduisent ses métaphores, et ses multiples erreurs à chaque moment réduites ou ses mots difficiles pourvus de sens. La langue pour lui préserve son opacité, comme le monde, disait André Gide, son épaisseur. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 5 du cahier ocre].

– n.s., « Jean Paulhan, Jacob Cow, le pirate, ou “Si les mots sont des signes” (Au Sans-Pareil) », *La Vie des Lettres et des Arts* [dir. Nicolas Beauvin et William Speth], n° XII, 1921, p. 106 [simple mention sous

la rubrique : « Quelques livres à lire ». Les sommaires ayant été déplacés en fin de livraison dans l'exemplaire que nous avons consulté, l'identification du numéro reste pour nous incertaine].

– *n.s.*, vient de paraître de « Camille Bloch, libraire / 366, rue Saint-Honoré à Paris », *La N.R.F.*, 9^e année, n° 99, nouvelle série, 1^{er} décembre 1921, première page du second cahier de réclame [texte complet : « *Jean Paulhan / Le Pont traversé / Petit volume in-16 carré, tiré à 575 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme... 7,50* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, *La Vie*, 10^e année, n° 23, 1^{er} décembre 1921, deuxième page de couverture [annonce du *Pont traversé* et de *Jacob Cow* ; rubrique : « Échos. Quelques nouvelles » : texte complet : « *Jean Paulhan, dont on n'a pas oublié le sobre et aigu Guerrier appliqué, va faire paraître à quelques jours d'intervalle un récit : le Pont traversé chez Camille Bloch ; et au Sans-Pareil, une étude mi-littéraire, mi-linguistique : Jacob Cow le Pirate ou si les mots sont des signes déjà publiée en partie par les Marges et dont M. Souday avait, dans le Temps, discuté les conclusions.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 7 du cahier ocre].

– * LE PROCONSUL [Louis de Gonzague-Frick], *L'Éco d'Italia*, 6 décembre 1921 [rubrique : « Courrier littéraire » ; sur l'article de R.-L. Doyon à propos de *Jacob Cow* ; périodique absent ou incomplètement déposé dans les bibliothèques françaises, italiennes et belges. La Bibliothèque royale de Belgique ne conserve que les années 1919 et 1920 de ce périodique.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 8 du cahier ocre].

– LES TREIZE, « *Jacob Cow, par Jean Paulhan (Au Sans Pareil, édit.)* », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 42^e année, n° 15101, vendredi 9 décembre 1921, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Étrange petit livre, subtil et précis. M. Jean Paulhan a voulu essayer de s'entendre avec les mots, et savoir "si les mots sont des signes". On prend, à ce jeu d'horloger intelligent, un extrême plaisir. Et l'on s'aperçoit, après s'être laissé saisir par une petite anecdote contée en un langage impeccable, que l'on n'a aucune objection à faire aux fines déductions de M. Paulhan. On y obéit.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 7 du cahier ocre].

– *n.s.*, « Table chronologique de la Revue de la quinzaine », *Le Mercure de France*, 32^e année, tome CLII, n° 564, 15 décembre 1921, p. 855

[« **15 juillet** [...] *Paul Éluard* : les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves, précédé d'exemples, *note de Jean Paulhan, au Sans-Pareil* »].

– Henri POURRAT, « Jean Paulhan », *La Vie*, 10^e année, n° 24, 15 décembre 1921, p. 381 [rubrique : « Les Lettres et les Arts. Portraits » ; texte complet : « *Neuf en sa pénétration jusqu'à déconcerter, mais, — c'est le propre des œuvres importantes, — d'une vérité humaine où tout de suite nous nous retrouvons, le Guerrier appliqué demeure sans doute le plus significatif des livres de guerre. Oui, loin de tout fracas, mettant même de la pudeur à masque l'énergie, si calmement appliqué et si tenacement, le livre qui pourrait avoir le plus d'intérêt pour nos arrière-neveux. Ses phrases brèves, si riches de réalité dans leur logique autre que la logique scolaire, ont le naturel du langage parlé ; et pourtant, semblant émerger du rêve, elles gardent on ne sait quelle allure de ferveur méditative.*

Aujourd'hui Jean Paulhan publie au Sans Pareil Jacob Cow le Pirate, ou si les mots sont des signes.

Ce petit traité sur les mots ne pouvait être écrit dans la même ligne que le Guerrier. Cependant il s'en éloigne moins qu'on le croirait : car il s'agissait non d'écrire en forme sur la sémantique, mais d'aider de la plus honnête façon le lecteur "à inventer sur le langage deux ou trois idées justes." La langue, semble ici d'une tenue plus littéraire, littéraire d'ailleurs uniquement pour dessiner mieux la pensée. Sa transparence, celle d'une eau vivante plutôt que d'un cristal, ne va pas sans quelques denses remous. Mais au vrai cette langue est celle qui convenait pour rendre une pensée si aiguë et neuve, — on dira subtile, est-ce le mot ? Il convenait qu'arrêté par une légère opacité, on fut contraint de réinventer l'idée. Peut-être même ne suivrait-on pas sans quelque contention d'esprit, si tout de suite un trait précis, un apologue exact, ne faisaient lumière. Anecdotes de Jacob Cow, de Céline et le Kikouyou, qui fort agréablement prêtent du corps aux choses spirituelles.

Si je prends bien son propos, il s'agit pour l'auteur de nous donner envers les mots et plus de défiance et plus de confiance que nous n'en avons généralement. On est trop tenté de croire, — c'est surtout le fait du romantisme, — que les mots et les idées sont confondus ; même on croit que les mots sont ou doivent être un rendu sonore des idées, comme l'écriture est un rendu visuel des sons. Confiance donc, puisqu'on leur fait un tel crédit ; et défiance puisqu'on craint toujours que le mot isolé ne signifie rien. Il conviendrait de voir au contraire que l'idée peut suivre les mots, que "les phrases et en particulier cette espèce que l'on appelle singulièrement des pensées, —

sont de même pâte que les idées,” donc que rien n’est incompréhensible. Mais aussi de voir qu’il y a à agir, sur les mots, à les aider, pour leur faire vraiment transcrire les idées qu’on veut.

Les opinions courantes sur le langage et celles que propose M. Jean Paulhan s’affrontent et s’opposent si intimement qu’il fallait un esprit extrêmement délié pour en marquer les contours. Les indiquer en gros c’est presque les trahir.

Dans une seconde partie il est parlé de la poursuite des images : et là aussi il est montré par un retour aux données, comment l’illusion joue, comment on se pipe aux images ainsi qu’aux mots, faute d’avoir vu les choses au plus près de leur vivante origine.

En somme grâce à une analyse d’une lucidité extrême il y a là une reprise à pied d’œuvre des idées reçues. Ou, si l’on veut, une façon de refaire toucher terre à la critique et à la littérature.

Il semble bien que le Guerrier par l’acuité psychologique et la force de réalité qui lui sont propres, ait d’avance suivi les directives qu’indique Jacob Cow : d’où son poids, son efficace. Ainsi ces deux ouvrages s’éclairent l’un l’autre, et l’œuvre de Jean Paulhan donne une seule leçon, leçon de large portée.

Tout cela, délicat à faire saisir, reste franchement simple et solide. Il ne s’agit pas ici d’originalité, M. Jean Paulhan, voilà tout, est le plus “table rase” des esprits.

On sait qu’il est le fils de M. Fr. Paulhan, qui, parmi les plus curieux et les plus hauts penseurs d’aujourd’hui, s’est fait une place à part, plus qu’essayiste et autre que métaphysicien. Le dernier livre de M. Fr Paulhan, — et la synthèse de son œuvre, — Le mensonge du Monde, fournissant de l’univers une conception nouvelle, mais étant moins une cosmogonie qu’un examen critique des conditions mêmes de l’existence, ne fait-il pas figure d’un livre sans précédent ?

Je ne sais si j’ai bien dit l’intérêt de Jacob Cow et son importance. Ce traité expose qu’on pourrait profiter autrement de ce que les mots font sens, et ne plus négliger leur ressource naïve. C’est-à-dire qu’il peut y avoir d’autres doctrines littéraires que celles “suivant lesquelles l’écrivain exprime les choses ou s’exprime lui-même.” Et certains voudront, à la légère, y voir une patente à ce mouvement Dada qu’on a défini “une entreprise de liquidation des firmes littéraires du XIX^e siècle.” Cependant ne s’agit-il pas simplement et surtout de faire comprendre aux littérateurs qu’ils devraient former d’autres idées sur le langage et avoir de lui un autre idéal, pour que la langue atteigne à plus de réalité ?

Jacob Cow ne gouvernait pas un brûlot, mais un navire de course sur lequel on battra les mers à la découverte des bâtiments

richement chargés. C'est la course qui importe ici, plus encore que l'inventaire des cargaisons prises.

Un petit livre, mais une œuvre de qualité, et dont on imagine qu'elle puisse marquer un tournant, une date. »

Voir le suivant, au 20 décembre 1921.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 9 du cahier ocre].

– * *L'Éco d'Italia*, 20 décembre 1921 [« Dans La Vie (du 15 décembre), M. Henri Pourrat, chroniqueur rustique du Plateau Central, trace un portrait de M. Jean Paulhan, à propos de Jacob Cow le pirate, petit livre de linguistique que nous avons analysé ici : » [suit la citation des deux paragraphes du texte de Henri Pourrat précédant l'avant-dernier].

Périodique absent ou incomplètement déposé dans les bibliothèques publiques françaises, italiennes et belges. La Bibliothèque royale de Belgique ne conserve que les années 1919 et 1920 de ce périodique.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 8 du cahier ocre].

– Henri POURRAT, « Jacob Cow le Pirate », *Le Gay Sçavoir*, Journal des étudiants de Clermont, Clermont-Ferrand, 25 décembre 1921, p. 13-14 [« [citation] *Il semble que le propos de M. Jean Paulhan ait été de nous donner envers les mots à la fois plus de défiance, — car n'étant point signes par nature, ils ne prennent vraiment signification que si on les y aide ; — et plus de confiance, — car il se trouve par contre que d'eux-mêmes les mots font sens, et l'on pourrait négliger moins cette ressource.*

D'autre part il nous est ici montré comment les images, à leur vivante origine, ne sont point en somme des métaphores, mais la plus directe façon de s'exprimer. De sorte que, nous le voyons, pareils au tailleur chinois qui crut bon d'imiter en même temps que les broderies les trous faits par les mites à la robe royale, "les poètes chercheurs d'images, se pipant aux mots, prennent pour idéal le même défaut d'où le véritable poète s'évadait à grand'peine".

Bref il y a dans ce petit traité une critique et comme une réinvention des idées reçues sur le langage. Ce que l'on appellera la subtilité de Jean Paulhan n'est à bien voir qu'une extrême acuité d'analyse permettant une vision neuve, plus lucide, de la réalité. Le savent bien tous les lecteurs de ce Guerrier Appliqué, qui, neuf en sa pénétration jusqu'à déconcerter, mais d'une vérité qu'on sent vite profondément humaine, demeure sans doute le plus significatif des livres de guerre.

Jacob Cow est une façon de rappeler la littérature à ses conditions véritables. On imagine que ce petit livre, ouvrage de qualité et d'importance, puisse marquer une date. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 13 du cahier ocre].

– R. M. HERMANT, « Jean Paulhan. – Jacob Cow, le Pirate, (Au Sans-Pareil, Paris.) », *Les Feuilles libres*, 3^e année, n° 6, 31 décembre 1921, p. 351 [texte complet : « Brèves notes touchant la faillite du mot, l'inanité de l'image et l'artifice terminal du langage. L'idée et son signe sont-ils foncièrement en accord réversible ou celui-ci n'a-t-il plus que sa valeur seconde qu'il s'agit avant tout de dépouiller si l'on ne veut trahir celle-là ? Ces curieuses dissections du langage groupées autour d'une expérience de magie d'un nom tabou, sont traitées en une forme ramassée où court la vivacité de concept de l'auteur. Sans doute est-ce là un tirage avant la lettre de quelques observations distraites d'un essai de sémantique que Jean Paulhan compte publier enfin. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 11 du cahier ocre].

– W. MAYR, « Livres d'images », *Les Feuilles libres*, 3^e année, n° 6, 31 décembre 1921, p. 314 [« M. Jean Paulhan, dans son charmant opuscule Jacob Cow, fait quelques passes d'escrime, après M. Dujardin, contre les théories de Bréal, de Darmsteter sur la vie et la mort des mots figurés. Il en appelle aux Kikouyous qui appellent la voie lactée "liane de ciel", et la joie "clair-de-lune de cœur". Mais pourquoi se réfugier chez les Malgaches, quand nous pouvons surprendre ici même l'engendrement des métaphores ? Aucun mystère dans cette incarnation. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 11 du cahier ocre].

1922 – André SALMON, « L'art nègre » et « Caractères d'exception », dans : *Propos d'atelier*, avec un portrait de l'auteur, Les éditions G. Crès & Cie, 1922, 278 p., coll. « Mémoires d'écrivains et d'artistes » [extraits : « Luc-Albert Moreau, André Lhote, Dunoyer de Segonzac, Marie Laurencin et des écrivains de la qualité du regretté Guillaume Apollinaire, mon inoubliable ami, à Jean Paulhan, psychologue et logicien, commentateur fervent du génie des langages de l'Afrique de l'est. » (p. 124) ; et « Les mots dont le philologue logicien Jean Paulhan, convaincu de "la mission rédemptrice de Dada" dont il se fait l'avocat, en un langage sans beautés grossissantes et entendu dans les classes secondaires, rappelle qu'ils sont des images périmées. » (p. 198) ; voir *infra* en 1936].

– Marcel SAUVAGE, « Nocturne », *Le Chirurgien des roses ou Roses des Îles et du Soir*. Poèmes en prose avec deux dessins de Pierre Creixams (p. 23 et 65), Anvers, Ça Ira, 1922, p. 56 [dans un recueil de 70 p., sans achevé d'imprimer et placé sous l'épigraphe de Jean Cocteau : « *ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi* », poème en prose dédié « *pour Jean Paulhan* » p. 56].

– *n.s.*, « Le Congrès de Paris », *L'Esprit nouveau*, n° 14, [janvier] 1922, p. 1672 [la revue paraît, sans mention de mois, « *le premier de chaque mois* » ; texte précédé de : « *Nous insérons avec plaisir le communiqué suivant* : » ; Jean Paulhan figure parmi les signataires ;

Voir les lettres de Jean Paulhan à Henri Pourrat, « *Mardi* [14 février 1922] » et d'Henri Pourrat à Jean Paulhan, « *Ambert, / le 18 février 1922* »].

– *n.s.*, « Párisi Kongresszus », *MA* [*Magyar Aktivismus*, Aktivista Folyoirat], *s.d.* [sur le Congrès de Paris ; Jean Paulhan figure parmi les signataires.

Il existe, en édition limitée, deux réimpressions en quatre volumes des dix années de parution de cette revue dirigée par Lajoz Kassak entre 1916 à 1925 : Akadémial Klado, *ca* 1968 ; puis Pesti Muhely, Budapest, 1980. Nous remercions l'Institut Balassi, Institut hongrois de Paris, les galeries Hus et Budapest, Georges Ferenczi et Marc Martin pour leur aide].

– *n.s.*, *De Stijl*, n° 1, janvier 1922, p. 8-9 [rubrique : « Roundblik » ; sur le Congrès de Paris ; de janvier à septembre 1922, en p. 2 de couverture, mention de Jean Paulhan parmi les auteurs de l'avant-garde participant à *La Vie des Lettres et des Arts* de Nicolas Beauduin et William Speth].

– Marcel SAUVAGE, « Minute jaune », *Rythme et Synthèse*, 3^e année, n° 24, janvier 1922, p. 85 [poème dédié « *pour Jean Paulhan* ».

Coupure conservée p. 4 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

– Benjamin CRÉMIEUX, « *Batouala*, par René Marsan (Albin Michel) », *La N.R.F.*, 9^e année, tome XVIII, n° 100, 1^{er} janvier 1922, p. 103-106 [rubrique : « Notes. Le roman » ; « *Mais ce sujet d'exception une fois admis, les détails de l'aventure, la logique sentimentale et le jeu d'idées des héros vont-ils être typiquement nègres ? On attendait dans les palabres et les dialogues des personnages quelque chose d'un peu semblable à ce qu'on rencontrait par exemple dans les Hain-teny*

merinas traduits par Jean Paulhan : des associations d'idées surprenantes, cette navette continuelle entre le plan du fabuleux et celui du réel, des procédés cérébraux et verbaux vraiment africains. » (p. 105)]

– F.H. [Franz HELLENS], « Jean Paulhan : *Jacob Cow, le pirate, ou si les mots sont des signes*. (Au Sans Pareil, Paris) », *Signaux de France et de Belgique*, 1^{ère} année, n° 9, 1^{er} janvier 1922, p. 498-499 [rubrique « Signaux, notes sur les livres » ; texte complet : « *Il y a dans ce petit livre délicieux un jeu apparent de paradoxes qui le fait osciller continuellement entre réalité et rêve. L'apparence du paradoxe est introduite par cette citation, assez inattendue, du P. Botzarro : "J'ai accoutumé de me demander si les mots ne sont pas la chose du monde la moins faite pour parler". Jean Paulhan dit : "Nous n'entendons pas les mots directement, mais suivant le sens que nous leur formons. La présence de l'image dans ce sens révèle un retard, une rupture de l'entente, et comme un court-circuit du langage. De la même façon nous jugeons les écrivains." Je veux citer encore, parce que le livre de Jean Paulhan s'explique par lui-même. Quels sont les auteurs, aujourd'hui, dont on peut dire cela ? Il y en a peu. "Il est difficile de parler des mots de façon détachée, comme un peintre décrit le broyage des couleurs ; ils se mêlent de si près à notre souci de les faire servir que l'on ne distingue jamais très bien où le souci commence et où finit le mot. Cependant, il n'est pas de différence sensible et de fossé du mot à la phrase, de la phrase au récit. Les philosophes remarquent que l'on se peigne et lace ses souliers suivant l'idée que l'on a du monde : l'écrivain, faiseur de langage, c'est en imitant sa première opinion sur le jeu des mots qu'il se prévoit et se compose". Par là même apparaît clairement la pensée de l'auteur et sa dialectique : toutes deux riches, fermes, subtiles sans finesses exagérées ; la pensée choisit ses mots, les place, les déplace, leur donne la teinte qui lui plaît ; choisissant avec sobriété, nuançant avec art. Une partie de l'ouvrage est dédiée à Paul Valéry.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 13 du cahier ocre. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 211, n° 1746].

– *n.s.*, « Un manifeste des revues d'avant-garde / Avant le Congrès de Paris », *Comœdia*, 16^e année, n° 3306, mardi 3 janvier 1922, p. 2cd.

« *La part, chaque jour plus importante, que prend "Comœdia" au mouvement général des lettres et des arts, l'impartialité même qu'apportent ses collaborateurs dans tous leurs jugements, lui ont créé*

de nombreuses sympathies dans tous les milieux de littérature et d'art. »

Sept photos en médaillon, légendées « *M. André Breton / M. Amédée Ozenfant / M. R. Delaunay / M. Georges Auric / M. Jean Paulhan / M. Roger Vitrac / M. Fernand Léger* ». Coupure conservée p. 1 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « *Au Bon Marché / 5,50* »].

– *n.s.*, « Avant le Congrès de Paris / Les directives et la défense de l'esprit moderne », *L'Ère nouvelle*, 4^e année, n° 735, mardi 3 janvier 1922, p. 3.

– *Choses de théâtre*. Cahiers mensuels de notes d'études et de recherches théâtrales, 104, faubourg saint Honoré, 1922 [la BNF ne conserve que deux livraisons : 1^{ère} année, n° un, octobre 1921 et 2^e année, n° 11, novembre 1922.

Matei Roussou, directeur de *Choses de théâtre* (104, faubourg Saint-Honoré) écrit de « *Paris, le 3 janvier 1922* », au comité organisateur du Congrès des revues d'Avant-Garde : « *Monsieur et cher confrère, / Le Congrès de Paris nous intéresse d'autant plus que le spectacle est celui des arts qui suit le moins l'évolution des idées et des formes. Nous aurions à ce sujet certaines choses à dire.*

J'adhère donc volontiers à votre idée et suis à votre disposition, si je puis vous être utile de quelque façon que ce soit.

Naturellement, j'annoncerai votre congrès dans le prochain numéro de ma revue. »

– Le VEILLEUR, *Excelsior*, 13^e année, n° 4049, jeudi 12 janvier 1922, p. 4 [rubrique : « Pont des Arts » dans « Bloc-notes » : J.P. parmi les membres du comité organisateur du Congrès de Paris].

– *n.s.*, *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 43^e année, n° 15136, vendredi 13 janvier 1922, p. 2d [texte complet : « *Un chapeau haut de forme est-il plus ou moins moderne qu'une locomotive ? L'esprit dit moderne a-t-il toujours existé ? Voilà, en exemples, des questions qu'aura à examiner le "congrès international de Paris pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne", qui va s'ouvrir au mois de mars.*

Ce congrès va rouvrir la "longue querelle de la tradition et de l'invention".

Les "modernistes" qui désirent participer au Congrès sont invités à écrire au Comité, 2, rue de Noisiel, Paris (16e).

Le Comité, dans lequel on trouve les noms de Georges Auric, André Breton, Fernand Léger, Amédée Ozenfant, Jean Paulhan, Roger Vitrac, accueillera toutes les suggestions qu'on lui apportera, en se réservant seulement le droit d'écarter celles qui lui sembleraient fantaisistes. » Coupure de presse absente au fonds Paulhan].

– *n.s., La Liberté*, 57^e année, n° 21368, 13 janvier 1922, p. 2 [rubrique : « Nouvelles littéraires » dans « Arts et lettres » ; J.P. parmi les membres du comité organisateur du Congrès de Paris].

– *n.s., La Libre Parole*, n° 10736, vendredi 13 janvier 1922, p. 4 [rubrique : « Les revues » : « M. R.-L. Doyon traite du jargon symboliste, dans *La Connaissance*, à propos du dernier ouvrage de M. Jean Paulhan, et complète ses observations judicieuses sur l'argot typographique. Dans ses vies tragiques d'écrivains romanesques, il commente l'accueil fait à sa curieuse réédition du Comte de Gabalis de Montfaucon de Villars, et rappelle comment il a mis fin à la légende d'Isabelle Eberhardt. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 12 du cahier ocre].

– *n.s., « Congrès de Paris, pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne »*, *Le Populaire*, Nantes, 49^e année, n° 13887, 13 janvier 1922, p. 3 [mention de « Jean Paulhan, secrétaire général de la Nouvelle Revue Française »].

– Guillermo de TORRE, « Jean Paulhan : *Jacob Cow le Pirate ou si les mots sont des signes* », Éd. Au Sans Pareil, Paris, 1921 », *Tableros*, Madrid, n° 3, 15 janvier 1922, p. 15-16 [« *Si las palabras son signos...* » ; la revue *Tableros* est dirigée par del Vando Villar ; le premier numéro en est chroniqué dans *Ça ira !*, Anvers, n° 18, mai 1922, p. 169.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 14 du cahier ocre].

– Francis PICABIA, « Trompettes de Jericho », *Comœdia*, 18^e année, n° 3322, 19 janvier 1922, p. 1 [texte figurant dans les dossiers de presse, sans mention de Jean Paulhan lui-même].

– *n.s., « Un Congrès de "L'Esprit moderne" »*, *L'Information*, édition politique, 24^e année, n° 19, jeudi 19 janvier 1922, p. 4f [rubrique : « Communications et avis divers »].

– ORION, « Psychologie littéraire et sommeil », *Action française*, 15^e année, n° 27, vendredi 27 janvier 1922, p. 4c [rubrique : « Le Carnet

des Lettres, des Sciences et des Arts » : texte complet : « *Par abus de l'association d'idées trop elliptiques, dont les termes moyens sont évanouis, les disciples actuels de Rimbaud, de Verlaine et de Mallarmé semblent prononcer des mots qui se rapportent aux images incoordonnées du songe ou de l'insomnie.*

Jean Paulhan a eu l'idée d'appliquer le style ainsi forgé à la transcription de rêves véritables, saisis dans le moment que le souvenir va s'en effacer. Tel est l'objet du petit livre qu'il a donné (chez Bloch) : Le Pont traversé.

L'auteur observe, dans une note finale, qu'on traverse une route, une rivière, non pas un pont : à vrai dire, un pont on le passe. Et sa remarque faite, non sans fierté, il subtilise. Mais toute langue a de ces hardiesses inimaginables. On court grand risque à raffiner sur elles, encore plus à les multiplier. Paulhan est souvent fermé et dérobé, quasiment inaccessible. Autant de songes, autant d'historiettes vacillantes comme une lumière au vent.

Lorsqu'il est net, il dit : "Il ne suffit pas d'inventer des paroles. Il faut leur attacher aussi une sorte de ton... Ce ton manque aux timides et à d'autres : c'est le proverbe : l'orphelin a beau parler, celui d'à-côté n'entend rien." Ou bien : "Je découvris sur ce dernier événement du rêve, un contraste entre la délicatesse des impressions que je recevais et la vulgarité de leur objet." Oui, mais c'est là sa propre critique, la condamnation de sa tentative. Il dit encore : "Les paroles dures, tant elles sont inattendues, semblent avoir été vite pensées".

Bref, on sent chez lui, comme chez Cocteau, comme chez Morland [sic], une vraie qualité, qui devrait bien se résoudre à rejeter, parce qu'ils sont vains, le précieux, l'obscur, le trop rare, l'embrouillamini. Ce qui est beau et difficile, c'est de tirer au clair ce qui demeurerait caché et ne le sera plus, grâce à vos paroles. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 12 du cahier ocre].

– « Ma oggi dedicato alla : / Riviste / *La Nouvelle Revue française (Paris) [...]* », *Tribuna*, Roma, 27 gennaio 1922 [rubrique : « Libri nuovi e usati » ; sur *La N.R.F.*, *Jacob Cow le pirate* et *Le Pont traversé* [extrait : « *Del segretario della Nouvelle Revue : Jean Paulhan, abbiamo letto in questi giorni due libretti singolarissimi : Jacob Cow le pirate (Paris, ed. Au sans pareil), e Le Pont traversé (Paris, Ed. Camille Bloch) La materia è scarsa. Ma è molta l'artei, e non puo essere dichiaraia in un discorso frettoloso. L'amatore di ricercatezza letterarie li vegga frattanto, e poi ne riparleremo a lungo insieme.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 14 du cahier ocre].

– Frédéric LEFÈVRE, *La Vache enragée*. *Journal intermittent paraissant quand il y a de l'argent*. *Organe officiel de la Bohême de Montmartre*. *Fil spécial (non barbelé) avec le Quartier latin et Montparnasse*, 6^e année, n° 55, samedi 28 janvier 1922, p. 3 [rubrique : « Critique littéraire » ; extraits : « Je lisais cette passionnante Introduction à la psychanalyse du docteur Freud, que le bon éditeur Payot (106, boulevard Saint-Germain) vient de révéler aux lecteurs français, quand j'eus la joie de recevoir un délicat opuscule : Le Pont traversé, de Jean Paulhan.

Timide et orgueilleux tout à la fois, Jean Paulhan est sans conteste l'un des esprits les plus distingués de notre génération. — Affiné jusqu'à sembler austère, spiritualisé par une longue maladie, Jean Paulhan a reçu les blessures de la guerre dans un corps déjà élimé par la douleur, dans une sensibilité aiguisée jusqu'à la "névrosité". — Durant cette guerre, on a été tellement tutoyé, tellement rudoyé, et par de si prétentieux imbéciles, que pour les meilleurs d'entre nous la haine du galonné est le commencement du style...

Bien que cette haine ne s'exprime pas dans les petits livrets de M. Paulhan, ou parce qu'elle s'y révèle seulement en silences réprobateurs, elle a du style... [...]

Le pont traversé a du style ; Jean Paulhan me dit-on est fils d'un professeur en Sorbonne [sic] ; on affirme aussi qu'il est d'origine nîmoise, d'un pays où les protestants furent autrefois les Camisards, instituant le contraste de leur austérité révoltée au milieu des brunes filles sensuelles et des joutes frénétiques, face au grand soleil paresseux.

Je ne cherche pas à approfondir et décide que tout cela est vrai... parce que ces influences viennent confirmer une attitude que le dégoût, fils de la guerre, a pu accentuer ; mais non faire aussi profondément congénitale...

À la suite d'une maladie où le patient avait oublié toute sa vie antérieure, la convalescence lui ramène petit à petit le goût de la retrouver, d'en ramasser les éléments épars.

Et sa volonté subconsciente jette ses rêves de trois nuits comme trois ponts sauveurs qui enjambent victorieusement l'abîme insondable entre hier et demain...

Au-dessus d'hier, d'aujourd'hui et de demain flotte la silhouette imprécise de l'Aimée, Agrèfe — qui demeure le passé où le pont vient s'acrocher le plus solidement.

Le Pont traversé, jeu compliqué d'un esprit subtil et pervers dans [sic pour dont] l'austérité eût régalié des Esseintes : il n'emportera jamais le suffrage des multitudes : ce n'est pas de la littérature "sociable". (!!!)

Le Pont traversé de Jean Paulhan : une curiosité psychologique qui amuse quelques heures l'esthète que la dureté des temps ne réussit pas à tuer en nous... »

Jean Paulhan remercie Frédéric Lefèvre pour cet article, par une lettre conservée avec l'exemplaire de *Jacob Cow* adressé à Lefèvre (librairie Emmanuel Hutin, mai 2008, n° 003949).

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 16 du cahier ocre].

– *n.s., Comœdia* [directeur : Georges Casella], 16^e année, n° 3333, 30 janvier 1922, p. 2b [rubrique : « Le Carnet des Lettres et des Arts », sur Paul Éluard, *Les Nécessités de la vie et Les conséquences des rêves*, avec citation de la préface de Jean Paulhan, puis : « *Il y a de l'ingéniosité et même de la grâce dans les courtes proses de M. Paul Éluard. C'est pourquoi je ne boude pas contre ce plaisir que je goûte à ce jeu littéraire qui en vaut un autre après tout. Mais ce n'est tout de même qu'un jeu.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 12 du cahier ocre].

– *n.s., Comœdia* [directeur : Georges Casella], 16^e année, n° 3334, 31 janvier 1922, p. 2b [rubrique : « Le Carnet des Lettres et des Arts. Les Lettres » ; « *Encore des mots... M. Jean Paulhan à son précieux petit livre Jacob Cow le pirate ou si les mots sont des signes, a donné pour épigraphe cet aphorisme de certain Père Botzarro : "J'ai accoutumé de me demander si les mots ne sont pas la chose du monde la moins utile pour parler." Et si, dans ses courtes proses, M. Jean Paulhan ne se préoccupe guère de dire grand chose, il arrive, du moins, à nous faire admettre, par d'ingénieux moyens, que les mots peuvent se prêter à tous les jeux. Il n'hésite pas à penser, avec Lautréamont : "Il n'y a rien d'incompréhensible".* [Citation]

Mais voilà, Céline est sans doute une de ces jolies filles qui croient comprendre la littérature d'avant-garde, le Kikouyou est un sauvage, et Jacques n'est qu'un gosse ; et tous les trois aiment les images. Mais je sais de fort bons auteurs qui ont su faire parler les mots ; et, séduit par l'ingénieuse argumentation de M. Jean Paulhan, je pense tout de même que le pays des images n'est pas éloigné de celui de la pensée et que les mots — qui disent quelque chose sont pour eux d'excellents agents de liaison. (Au Sans Pareil). »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 12 du cahier ocre].

– René-Marie HERMANT, « *Le Pont traversé*, par Jean Paulhan (Camille Bloch, éd.) », *Les Feuilles libres*, 4^e année, n° 25, février 1922, p. 59-60 [texte complet : « *C'est bien à l'analyse, plus qu'à toute autre chose, que l'auteur prend plaisir. Après les émotions de guerre,*

dans le “Guerrier appliqué”, après les images et les induits du langage, dans “Jacob Cow”, voici les intentions des paroles — et leur incapacité accidentelle — adroitement disséquées et épluchées, sous le prétexte de trois suites de rêves. La réalité lui apparaissant trop épaisse pour ce jeu subtil, Jean Paulhan transpose d’abord — on se doute avec quelle fantaisie minutieuse — le motif de sa préoccupation dans l’espace sans repères d’une imagination par le sommeil libérée. L’intention, la maladresse, l’indocilité du jet “parlé” ainsi enrobées de clartés spéciales lui deviennent saisissables et mieux maniables. De même noie-t-on des principes dangereux ou instables dans des masses neutres. Le titre de ce fragile triptyque est lui-même une virtuosité qui nous rend sensible l’obstacle redoublé, et définit à la fois la recherche elle-même et son sujet. Et il est impossible de lire rapidement ces quatre-vingt pages dont chaque mot est nécessaire et suffisant, du moins y goûte-t-on une découverte précieuse, troublante même, souvent étrange. » ; un feuillet au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.).

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 18 du cahier ocre].

– Albert THIBAUDET, « Jacob Cow le Pirate ou Si les mots sont des signes, par Jean Paulhan (Au Sans Pareil) », *La Nouvelle Revue française*, t. XVIII, 9^e année, n° 101, 1^{er} février 1922, p. 221 [texte complet : « Le livret de M. Jean Paulhan présente sous une forme elliptique des idées fort justes sur les rapports de la pensée et du langage. Il est dédié à M. Paul Valéry ; nous y retrouvons certaines manières de parler que celui-ci avait cultivées au contact de Mallarmé, et qui servent excellemment à serrer le contour et à épouser les méandres de la réflexion la plus mobile. Il pourrait l’être aussi à M. Bergson, car il se propose de montrer que nous parlons, non par signes de ce que nous pensons, mais par un mouvement dont le signe est tantôt l’arrêt, tantôt le point de départ. De même nous ne pensons pas par images. Ce que nous croyons dans l’image réalité positive est défaillance, ou déficience. M. Paulhan le montre par des exemples ingénieux. Son livret soulève d’ailleurs plus de questions qu’il n’en résout : ce sont des notes provisoires en vue d’une théorie du mot et de l’image. Il serait à souhaiter qu’il les développât. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 18 du cahier ocre, d’abord datée « janvier 1922 » à l’encre. Le mois a été corrigé au crayon par suscription].

– Georges GABORY, « Le Courrier des muses », *La Nouvelle Revue française*, t. XVIII, 9^e année, n° 101, 1^{er} février 1922, p. 250 [« Montparnasse n’est pas le seul pays des Muses, Montmartre non

plus et le soir; dans un grand bar du quartier de l'Opéra se réunissent quelquefois les sept membres d'un comité organisateur du Congrès International pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne.

Le Congrès tiendra ses séances à Paris, en mars. Le prix d'entrée sera basée sur l'égalité des changes, un franc valant un mark, une couronne un shelling. L'un des sept m'a dit que le but du Congrès serait de renseigner le monde entier sur les mouvements perpétuels de la pensée. L'Irlande enverrait des délégués, Lénine un représentant, Freud viendrait lui-même. Il serait question de créer un ministère de l'Esprit. »

Coupure conservée p. 2 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

– *n.s.*, « Congrès de Paris », *La Nouvelle Revue française*, t. XVIII, 9^e année, n° 101, 1^{er} février 1922, p. 6 du « Carnet des éditeurs » [mention de Jean Paulhan, secrétaire de la *Nouvelle Revue Française*, parmi les signataires].

– *n.s.*, « Un Congrès international », *Signaux de France et de Belgique*, 1^{ère} année, n° 10, 1^{er} février 1922, p. 565-566 [rubrique « Signaux, notes sur les livres » ; J.P. parmi les membres du comité organisateur du Congrès de Paris.

Franz Hellens écrit à « Monsieur le Secrétaire du / Comité organisateur du C.P. / 2 rue de Noisiel / PARIS XVI », sur papier à en-tête de *Signaux de France et de Belgique* « 7 I. [19]22 / Monsieur le Secrétaire, / Je lis dans *Comœdia* le manifeste publié par le Comité du congrès des revues d'avant-garde qui aura lieu à Paris en mars prochain. Ne vous semble-t-il pas que notre revue est indiquée pour représenter les tendances de la Belgique française dans votre comité ? Si vous décidiez de vous adjoindre un représentant d'ici, je serais heureux de me mettre à votre disposition. Je pourrais publier dans le prochain numéro l'article paru dans *Comœdia*. De toute façon vous pouvez compter sur notre groupe. Nous serons à vos côtés au prochain congrès et ferons ce qu'il faut pour vous amener des adhérents. / Croyez, mon cher Confrère, à mes sentiments les meilleurs. / Franz Hellens »].

– *n.s.*, *L'Internationale*, 142 rue Montmartre, 2^e année, n° 302, samedi soir 4 février 1922, p. 3 [rubrique : « La plume entre les dents »].

– Jacques ROBERTFRANCE, « Le Pont traversé, par Jean Paulhan (Camille Bloch, éditeur) », *L'Ère nouvelle*, organe de l'entente des

gauches, 4^e année, n° 767, samedi 4 février 1922, p. 3 [rubrique : « Livres du jour » ; texte complet : « *Je ne sais si l'on pardonnera facilement à M. Jean Paulhan de commenter ses propres ouvrages. Mais il faut s'entendre. Le lecteur, s'il y voit quelque orgueil ou quelque outrecuidance, a tort. Au reste, à 500 exemplaires, le lecteur compte peu — et c'est une élite. J'aime pourtant que M. Jean Paulhan lui ait accordé sa confiance jusqu'à repousser aux dernières pages de son volume la note explicative du Pont traversé. Il convient sans doute d'en rapporter quelques passages : [citation]*

Le Pont traversé, c'est au juste l'obstacle aux amours de Jean Paulhan. Cet obstacle, découvert par le truchement d'une série de songes, on le devine assez. C'est le gouffre entre l'intelligence et la passion. Je m'étonne après cela que M. Paulhan ait essayé de le combler, ou même d'y jeter un pont. M. Marsan, l'autre jour, dans ses Amazones, demandait moins aux femmes. Il est vrai que M. Paulhan a la suprême politesse de mettre toutes les fautes du jeu à son actif. Il ne semble pas, de reste, que les femmes lui en aient tenu compte. Ingratitude ou négligence ?

Le Pont traversé, ou les Déconvenues amoureuses, ou la Nouvelle clef des Songes, je prête ces titres à un volume où chaque page a son commentaire explicatif, sans compter la notice finale si bonne éclairceuse. C'est assez dire que ce livre se lit et ne se résume point, étant lui-même plus un test psychologique, que la transposition dans le domaine de l'art d'un état assez commun d'angoisse érotique. Je voudrais spécifier pourtant que ce moyen d'analyser, par l'entremise des songes, ses émotions sentimentales, semble, chez M. Paulhan, comme un voile mis pudiquement à un sourd désespoir qu'on rougirait de découvrir. Je pense aussi à ce mot de Conrad : "Il doit y avoir dans les mots une merveilleuse puissance d'apaisement pour que tant d'hommes leur aient demandé de servir à leurs confessions."

La phrase, volontairement nue, dépouillée, sans toutefois repousser l'image, contribue, s'il se peut encore, à cette espèce de désespoir intellectuel, si curieux chez M. Jean Paulhan. Je recommande M. Paulhan à M. Bernoville et aux plaideurs du Procès de l'Intelligence. Il manque à leur collection, comme on abat la mariée au jeu de massacre. Je vois très bien M. Paulhan rénover un jour, et de la manière la plus franche, ce roman psychologique qu'on dit toujours devoir mourir, et qui toujours renaît de ses cendres éteintes. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 19 du cahier ocre].

— *n.s., L'Ère nouvelle*, 4^e année, n° 770, mardi 7 février 1922, p. 3 [rubrique : « Les Revues » ; à propos de l'annonce du Congrès de Paris par la revue *Aventure* dans son numéro de janvier].

– n.s., *Il Resto del Carlino*, Bologne, 10 février 1922 [à propos du Congrès de Paris, mention de « *Giovanni Paulhan, segretario generale della Nouvelle Revue française* » — IMEC, Fonds Schuster, dossier Congrès de Paris].

– AUREL, « Le Nouvel Homme et l'Autre », *Le Parthénon*. Organe d'Action Féministe. Revue indépendante, Scientifique & Littéraire [directrice-fondatrice : Baronne H.-L. Brault], 12^e année, 11 février 1922, p. 157-159 [extrait : « "Il y a des hommes qui voient dans la mort le seul pays où avancer" m'écrit Jean Paulhan un des esprits de trente ans qui me sont le plus chers. Ah ! mes amis hommes, ne pensez plus cela ! Le pays où avancer, c'est l'amour, sitôt que l'homme épousera sa sœur d'âme et d'esprit au lieu de chercher la belle, la luisante, la reposante dinde qui ne repose personne, et qui menace tout de son incohérence. » (texte cité p. 158).

La revue, qui change de sous-titre, compte Alfred de Tarde parmi ses collaborateurs, qui y signe « Stendhal », 10^e année, juin-juillet 1920, p. 7-11 ; « De quelques spectacles, et surtout du public », novembre-décembre 1920, p. 33-37 ; « De l'Art Marocain », 11^e année, avril-mai 1921, p. 75-80 et « La jeune latiniste », 12^e année, 20 février 1922, p. 173-175.

Coupure conservée p. 4 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

– LE MAÎTRE-QUEUX, *L'Assiette au Beurre*. Satirique mensuel illustré [dir. Georges-Anquetil, Administrateur : Charles Tournier], nouvelle série, n° 4, 19 février 1922, n.p. [en tête de la rubrique : « Courrier bibliographique » : « *Un petit livre d'un rare mérite vient de paraître chez Camille Bloch. Il porte la signature de M. Jean Paulhan, l'un des écrivains modernes les plus appréciés.*

L'auteur, subtil grammarian, sait mieux que personne que l'on ne "traverse pas un pont", mais il n'a pas moins intitulé son ouvrage : Le Pont traversé, parce que ce pont fait obstacle, vient se mettre un moment à la traverse des rêves et des conquêtes spirituelles.

M. Jean Paulhan, fils de philosophe, manie les idées avec une finesse prodigieuse, il n'érige rien en système, car il connaît trop la fragilité humaine, mais il projette les flammes d'une intelligence si originale qu'elle éclaire d'un jour nouveau et tremblant les êtres et les choses. La vie intérieure est fouillée en dehors de tout concept religieux, de toute théorie préétablie, et l'on a bien l'impression de pénétrer dans cet inconnu dont parlait le poète et qui surprend certains esprits au point de se croire égarés. M. Jean Paulhan, quelles que

soient sa courtoisie et sa gentillesse, ne peut cependant pas se présenter comme guide !

Ne serait-ce point là montrer quelque prétention pour un artiste qui ne sait être que modeste, discret, et nous ajouterons brillamment “dégagé” dans toutes ses tentatives. »

Au fonds Paulhan, datée par erreur « 19 Janvier 1922 », coupure conservée p. 13 du cahier ocre].

– *n.s.*, *L'Ère nouvelle*, 4^e année, n° 782, dimanche 19 février 1922, p. 3 [rubrique : « Les Revues » dans « Lettres. Arts. Sciences. Théâtres et Spectacles » ; mention du texte de Jean Paulhan, « Alfred de Tarde », paru dans *La Vie* du 15 février 1922].

– *n.s.*, « Invitation », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 43^e année, n° 15178, vendredi 24 février 1922, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; « “Art et Action” a prié quelques poètes et esthéticiens, MM. Nicolas Beauduin, Paul-Albert [sic pour Pierre-Albert] Birot, Canudo, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Guy-Charles Crus, Fernand Divoire, Drieu la Rochelle, Luc Durtain, Jean Epstein, Marcello-Fabri, Georges Gabory, Édouard G[?], René Ghil, Ivan Goll, Henri Hertz, Max Jacob, Louis Mandin, Marcel Martinet, Alexandre Mercereau, O. W. Milosz, Paul Morand, Antoine Orliac, Ozenfant, Florian Parmentier, Jean Paulhan, François Porché, Georges Politi, Marcel Raval, Pierre Reverdy, André Salmon, Marcel Sauvage, Gaston Sauvebois, Philippe Soupault, Robert de Souza, André Spire, de venir en son studio de la rue Lepic, n° 66, samedi soir, prendre part à une conversation sur l'état présent de la poésie.

Il n'y aura point de spectateurs. » Il s'agit du grenier jaune, où Louise Lara et Édouard Autant avait créé en 1919 *Art et Action*. *Liluli* de Romain Rolland y fut créé le 31 décembre 1922. Coupure absente au fonds Paulhan].

– A.T. [André THÉRIVE], « *Jacob Cow ou Si les mots sont des signes*, par Jean Paulhan (Au Sans-Pareil) », *Revue critique des idées et des livres*, t. XXXIV, n° 198, mars 1922, p. 190 [rubrique : « Bibliographie » ; texte complet : « *Ce petit traité, elliptique et tendancieux, veut suggérer que les mots sont des images instables, vite usées, et qu'ils n'ont qu'un sens hasardeux. Puisse-t-il prouver aussi, à l'inverse, comme c'est son propre secret, que les images instables de la poésie moderne arrivent à suppléer au langage !* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 26 du cahier ocre].

– René CREVEL, « *Jacob Cow, le Pirate, ou si les mots sont des signes*, au Sans Pareil, 37, avenue Kléber. / *Le Pont traversé*, par Jean Paulhan, Camille Bloch, éditeur, 366, rue Saint-Honoré », *L'Université de Paris*, 33^e année, n° 240, mars 1922, p. 8 [texte complet : « Je crois M. Jean Paulhan inquiet. Le désir d'une certitude par quoi tant ont souffert ne l'a pas encore poussé à la réaction définitive d'un scepticisme nihiliste. Il interroge les mots, cherche à travers eux la réalité, étudie les songes de trois nuits, et l'on devine en l'analyse subtile le malaise d'une incertitude. Après avoir lu Jacob Cow, on a peur des mots. Au pirate lui-même son nom a donné l'effroi, et chacun, nous savons que nous sommes le pirate. Le langage, monnaie courante (ou monnaie de papier qui signifie par fiction) détermine les valeurs. L'effigie s'use, ou plutôt la vignette perd sa fraîcheur. Nous regardons avec une curiosité qui ajoute à leur prix les billets des banques transatlantiques pareils à ces enfants qui préfèrent en leurs collections les timbres étrangers comme s'ils étaient les plus beaux. Ainsi, peu à peu, sont méprisés les mots, ternis d'avoir trop circulé, ou même incolores à nos yeux par la seule habitude qu'ils ont de les voir. D'où le succès de tout exotisme. Céline admire le Kikouyou d'appeler "liane de cœur" notre "Voie lactée" et le Kikouyou admire Céline d'appeler "Voie lactée" notre "liane du cœur". M. Jean Paulhan qui sait l'intérêt du détail fragile et joli pour montrer jusqu'où peut aller cet amour d'une formule nouvelle, cite l'exemple du tailleur chinois : Ce tailleur prend la robe d'une reine pour en saisir la coupe. "Mais il n'avait pas d'autre endroit où la ranger ; elle fut dans sa case aussitôt trouée des mites et papillons pour les rares qualités de son étoffe... avec le plus de soin, il reporta sur la nouvelle robe les divers trous, y voyant quelque secret." »

C'est peut-être parce qu'il se méfie des mots, qu'à sa décision de rechercher une amie, M. Paulhan se répond par une abondance de rêves. La psychanalyse nous a appris à trouver la vérité sur nous-même dans le langage des songes, dont chaque parole est une image, symbole concret de la pensée intime, tandis que dans la pensée éveillée, nous ne savons plus ce qui est expression juste de la pensée précise, ou simplement mot, sans plus.

C'est peut-être à cause de ce désir de ne point se trouver dupe par le ton de ses sentiments extériorisés, — pour y parvenir, cherchant à les projeter hors de lui, en des formes sûres, — que M. Jean Paulhan, dans sa marche hésitante et inquiète vers les réalités, ne se sent pas épais. Il se fait très mince pour pouvoir mieux passer.

Beaucoup en l'analyse, ont paru des chirurgiens opérant eux-mêmes sur leurs propres corps anesthésiés. L'auteur du *Pont traversé* est loin d'avoir endormi la faculté de sentir, et l'outil d'acier très fin,

éveille à chaque fibre du muscle une douleur qu'il a le courage de ne point dire, mandarin parfait qui sait encore, feignant d'ignorer le tourment du monde réel, boire du thé, parler des robes de la Reine ou de ses rêves fragiles. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 24 du cahier ocre ; texte repris dans René Crevel, *Babylone*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1975].

– parmi les dernières publications de Camille Bloch, réclame pour *Le Pont traversé*, dans *Le Mercure de France*, 33^e année, tome XLIV, 1^{er} mars 1922 [« Jean Paulhan / Le Pont traversé / Petit volume in-16 carré, tire à 675 exemplaires (dont 75 hors-commerce), tous sur vergé d'Arches à la forme / 7 fr. »].

– Paul DERMÉE, « Zodiaque Généthliaque », *Action. Cahiers de philosophie et d'art*, deuxième année, numéro hors-série, avant mars-avril 1922, p. 7-13 [voir p. 12 la mention de Jean Paulhan parmi les Sagittaire (21 novembre-20 décembre), sous le signe de Saturne ; extrait : « *Ce sont les cuisses qui font le traqueur, le chasseur. Le trait lancé sur la proie ne dévie — il file droit avec un léger sifflement, ne s'arrête qu'au but et tombe avec sa victime. Le traqueur est frère de ses flèches — il ne fléchit jamais.*

Quelles chasses, quelles explorations passionnent les Sagittariens ! L'animal, la peuplade inconnue, la vérité qui fuit, gros gibier, et la forme d'art rebelle, et la femme qui vous échappera, Sagittariens, toujours !

Mais c'est la poursuite qui vous passionne, non l'hallali.

Et vous aimez chasser des nuits entières — des nuits sans espoir de matin. »

La revue *Action* (mars 1920-avril 1922) a fait l'objet d'une réimpression, avec des préfaces de Walter G. Langlois et Georges Gabory, Paris, Jean-Michel Place, 1999, 1007 p., achevée d'imprimer par l'imprimerie Laballery à Clamecy, le 24 juin 1999].

– Georges GABORY, « Jean Paulhan : Jacob Cow », *Action. Cahiers de philosophie et d'art*, deuxième année, numéro hors-série, avant mars-avril 1922, n.p. [p. 65b] [en fin de fascicule, première page du cahier critique, texte complet : « *Les mots sont-ils des signes ou des cygnes glissant sur le miroir déformant du langage ? Prenez garde, chasseur, c'est Léda qui va chanter le Saule avant de mourir. Tant d'oiseaux s'envolent : le rossignol mécanique, le canard sauvage, la colombe poignardée. Le docteur Tribulat Bonhommet n'était pas digne d'aller à la chasse aux oiseaux de paradis, mais vous, Jean Paulhan ? »*

Les archives Paulhan contiennent une copie manuscrite de cet article, envoyée à Jean Paulhan par Georges Gabory avant publication : « *Cher ami, voici la note dont j'envoie copie à Action. Vous plaira-t-elle ? / Votre / Georges Gabory* ». Toujours au fonds Paulhan, coupure imprimée p. 19 du cahier ocre.

La revue *Action* (mars 1920-avril 1922) a fait l'objet d'une réimpression, avec des préfaces de Walter G. Langlois et Georges Gabory, Paris, Jean-Michel Place, 1999, 1007 p., achevée d'imprimer par l'imprimerie Laballery à Clamecy, le 24 juin 1999].

– LE PAL [Élie RICHARD], *Images de Paris*, 3^e année, n° 28, mars 1922, n.p. [seconde page de la rubrique : « Le Jardin des Supplices » ; texte complet : « *Jean Paulhan, au milieu du carnaval de certains hommes-sandwichs, a fait figure de styliste. Parmi les truculences, il est demeuré subtil. Parmi les ignorants, il a su. Le Pont traversé, qu'il vient de confier à l'excellent éditeur Camille Bloch, c'est l'analyse très fine d'un état de rêve suscité par l'amour. Alors que les psychologues empruntent aux sciences un parler mécanique, Jean Paulhan use d'images pour exprimer sa psychanalyse. Ses formules doivent plus à l'imagination qu'au code du laboratoire, une imagination qui ne survole qu'avec l'agrément d'un pilote froid. Un écrivain.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 21 du cahier ocre].

– réclame pour *Le Pont traversé*, dans : *La Nouvelle Revue française*, 10^e année, n° 102, 1^{er} mars 1922, page dernière du second fascicule publicitaire [dans une page payée par « *Camille Bloch, Libraire-éditeur / 366, rue Saint-Honoré Paris (1er)* », le livre est décrit comme suit : « *Petit volume in-16 carré, orné par André Hofer et tiré à 575 exemplaires, tous sur vergé d'Arches à la forme (dont 75 hors-commerce) 7 fr.* »].

– Benjamin CRÉMIEUX, « Le Pont traversé, par Jean Paulhan (Camille Bloch) », *La Nouvelle Revue française*, 10^e année, n° 102, 1^{er} mars 1922, p. 351-355 [« *Il y a un drame du langage.* » ; Benjamin Crémieux joint *Aytré qui perd l'habitude* et *La Guérison sévère*, alors parus dans la revue seulement, à son étude sur *Le Pont traversé* ; texte repris en volume sous le titre « Jean Paulhan », dans *XXe Siècle*, 1^{ère} série, Éditions de *La Nouvelle Revue française*, 1924, p. 233-239 ; puis, textes établis, préfacés et annotés par Catherine Helbert, Gallimard, 2010, p. 235-241 [coll. « Les Cahiers de *La NRF* »] ; voir aussi, dans le même numéro de *La N.R.F.* du 1^{er} mars 1922, sous la plume de Luc Durtain, une mention du nom de Jean Paulhan, p. 245.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 25-26 du cahier ocre].

– Henri POURRAT, « *Le Pont traversé*, par Jean Paulhan (Camille Bloch, éd.) », *La Vie*, 11^e année, n° 5, 1^{er} mars 1922, p. 78 [rubrique : « Romans » ; texte complet : « *Les visions de la nuit impressionnent les hommes. Ainsi le rêve tient une grande place dans les œuvres d'imagination ; mais presque toujours le rêve fabriqué, logique. "C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit..."* »

Certains poèmes d'ailleurs ont pu être inspirés par d'authentiques songes. W.B. Yeats et quelques Irlandais emploient même des procédés magiques, — contemplation de figures kabbalistiques provoquant des visions de tel ou tel ordre, — pour susciter de vrais rêves à transcrire en poèmes.

*Mais dans notre littérature il n'est que deux œuvres se présentant comme une succession de rêves, incohérents, se suivant pourtant, et d'un chiffre authentique. L'une, pénétrée d'un occultisme brouillé, cette fascinante Aurelia, que Gérard de Nerval écrit l'esprit à demi en allé vers d'étranges mondes. L'autre, *Le Pont traversé*, qui vient de paraître. Et celle-ci, où des réflexions s'intercalent entre les rêves, témoigne d'une acuité d'introspection ainsi que d'un fond scientifique, — transparaissant seulement en la solidité de certains aperçus, — qui ne surprendront aucun des lecteurs de Jean Paulhan.*

*Aurelia et *Le Pont* ont tous deux leur unité faite d'une continuité singulière entre ces songes ; une continuité, on ne sait quelle attente... Et surtout ils ont une poésie très fine, extrêmement efficace. Dans le ton clair et un peu triste que semble aimer Jean Paulhan, *Le Pont* enchante étrangement l'imagination. Cette suite de petits poèmes familiers et mystérieux met au cerveau une sorte de fièvre légère. Cependant on ne s'en veut pas de lui céder : on perçoit qu'il y a là quelque chose ; rêves et réflexions, quelque chose d'humain, de véritable, d'un véritable intérêt. On est encore au pays des hommes, mais dans une province nouvelle. Avec Jean Paulhan ne se trouve-t-on pas toujours loin du déjà fait ? Comme il faudrait louer son art, cette diction toute unie, presque parlée et pourtant d'une telle distinction de race...*

Il y a encore de l'avenir en littérature et des "terra incognita" [sic] dans l'intelligence humaine. Par ce Pont il semble qu'on arrive sur des terres faites pour être nôtres. Quel plaisir vif, et dont on se sait bon gré, car il est profit aussi. Un plaisir de la même qualité que celui des commencements. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 21 du cahier ocre].

– Jacques ROBERTFRANCE, « Jacob Cow, le Pirate, ou "Si les mots sont des signes", par Jean Paulhan, (Au Sans Pareil, édit.) », *L'Ère*

nouvelle. Organe de l'entente des gauches, 4^e année, n° 838, 8 mars 1922, p. 3 [rubrique : « Livres du jour » ; fin de l'article : « Aux quatre coins du losange de cette littérature, je vois, au sommet, M. Pierre Mac Orlan ; puis MM. Paul Morand, Blaise Cendrars, Pierre Drieu La Rochelle, Giraudoux (interchangeables) ; enfin M. Valéry-Larbaud, dans ses ahurissants "Amants, heureux amants..." qu'il a donnés, précisément, au dernier numéro de La Nouvelle Revue Française dont M. Jean Paulhan est l'heureux secrétaire-général. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 20 du cahier ocre].

— Les TREIZE, « Anticipations / Comment seront composées l'Académie française / et l'Académie Goncourt en 1940 », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 43^e année, n° 15201, dimanche 19 mars 1922, p. 4bc [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « M. Léon Bocquet qui publiait des vers de M. René Maran dans le Beffroi, quand ce dernier n'était pas encore notoire, craint les représailles de ceux qu'il ne nommera point : il craint aussi d'offenser la modestie de ceux qu'il nommera, cependant, il nous envoie quand même une petite liste éclectique :

À l'Académie Française : MM. Pierre Benoit, naturellement ; Henry Charpentier, Henri Cliquenois, Drieu La Rochelle, José Germain, Henry-Jacques, François Mauriac, un des fils de Rostand, un prélat, Mgr Chrysostôme, par exemple, un représentant d'Israël, Blum, Cohen, Lévy ou Weill au choix.

À l'Académie Goncourt : Marcel Arland, Henry Béraud, Francis Carco, Renée Dunan, Alfred Machard, Mac-Orlan, René Maran, Nicolas Ségur, Jean Paulhan, Marcel Martinet. »

Coupure conservée p. 4 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

— * Louis Martin-Chauffier écrit à Jean Paulhan, « Paris, le 16 mars 1922 » : « J'ai reçu ce matin "Le Pont traversé". Voilà qui me console de n'avoir pu parler encore de "Jacob Cow" dans les Lettres. Je traiterai l'ensemble de vos livres, mais pas en mars (nous sommes obligés de suspendre, dans ce numéro-là, notre chronique de livres, faute de place). Ne m'en veuillez pas de tant de retards. J'aurai beau être bref, je veux que ce que je dis sur vous soit fortement mûri, et j'ai préféré attendre des loisirs plutôt que de jeter une note bâclée ».

— Renée DUNAN, « Le Pont traversé, par Jean Paulhan (Camille Bloch - 6 frs.) », *La Pensée française*, n° 23, 25 mars 1922, p. 14 [texte complet : « Un petit roman, étrange et fascinant qui déroute, étonne et émerveille. Il s'agit d'un amour, — exactement d'une séparation —

dont nous suivons les ordonnées mentales dans la pensée mentale d'un homme qui rêve. Nous ne savons pas ce que pense le héros, mais seulement ce qu'il est, étant donné que son moi sort, par le truchement du rêve, de ce qui en lui n'est pas lui. Il y a là dedans un mélange étroit d'interprétations, de prévisions et de raisonnements brisés, qui se tient sur les limites de ce que nous pouvons suivre. C'est prodigieusement curieux. Le plus étrange est qu'il nous est loisible de ne pas admettre Jean Paulhan quand il s'analyse après avoir rêvé. Ainsi devons-nous hésiter à croire que le Pont traversé qui donne son nom à l'ouvrage, que durant un rêve la jeune femme symbolique ne traverse point à cheval, soit moins une "traverse", c'est-à-dire un obstacle à la rupture continuée qu'une coupure décisive. Ceci de ce chef qu'elle traversa à pied, c'est-à-dire consciemment, alors qu'à cheval seul l'instinct... Mais encore le Pont ne figure-t-il pas l'artifice ? Ah, si la jeune femme eut traversé à la nage qui ne voit combien le rêve se fut rendu agréablement redoutable... »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 22 du cahier ocre].

– Renée DUNAN, « *Jacob Cow le Pirate ou si les mots sont des signes* par Jean Paulhan (Sans-Pareil 6 fr.) », *La Pensée française*, n° 23, samedi 25 mars 1922, p. 13-14 [« *Entre tous les jeunes écrivains, Jean Paulhan s'avère une curieuse et étrange figure, aristocratique, obscure et cordiale, pleine de mystère et de loyauté. Il écrit des livres minuscules en lesquels il enclôt un infini de déductions possibles. Il donne à sa prose un tour elliptique et hautain qui émerveille et hypnotise. Il ne sera jamais populaire, mais possède une des plus nettes et audacieuses intelligences de notre temps. C'est une personnalité originale. Jacob Cow le pirate est, sous ce titre amusant et paradoxal, une courte étude, fermée si tôt que l'auteur croit avoir dit l'essentiel de sa pensée, sur le problème du substrat "nouménal" des vocables. Des In-Folios n'eussent pas épuisé la matière. Jean Paulhan a écrit soixante pages qui donnent sensation d'avoir tout dit. C'est qu'il n'explore aucunement des chemins qu'il découvre. Analyser un tel ouvrage, condensé jusqu'à l'absurde, est impossible et les critiques qui s'y essayèrent me semblent bien avoir divagué. Je note toutefois que l'idée de l'inséabilité des unités mentales, mot ou phrase, chapitre ou volume, émise par Paulhan, est la clef de la poésie Mallarméenne et une des clefs de l'intellection. C'est pourquoi d'ailleurs, à mes yeux, tout le progrès humain tient dans la création d'unités nouvelles, dans la chimie mentale qui met au monde des nouvelles combinaisons psychologiques stables. Je suis féroce ennemie des classiques parce qu'assurée, de tous les siècles littéraires que le XVII^e siècle est celui qui a le moins créé. On le nomme "intellectualiste" parce qu'il a*

mis une notoire absence de pudeur à ériger en lois et en règles, les préjugés qui supportent le moins la critique. Ces préjugés, mis en langage net, se résument au “Brigadier, vous avez raison” de la chanson de Nadaud. Il est entendu que cela est précieux pour les pouvoirs constitués et je ne leur en veux pas de faire enseigner, sous mille formes cuisinées, une pensée, qui assurerait la quiétude aux petits Louis XIV du jour. Je m’étonnerai seulement toujours de voir la dévotion pour les tirades du Cid ou les pompeuses cacologies de l’aigle de Meaux, coexister dans tant de cerveaux prétendus individualistes avec les pensers révolutionnaires.

Mais je ne suis plus sur le livre de Jean Paulhan. J’y reviens pour dire à tout le moins l’inépuisable intérêt de sa substance et la valeur des suggestions qu’il impose. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 22 du cahier ocre. Le début du texte est porté à la main].

— M.A. [Marcel ARLAND], « Jean Paulhan. — / Le Pont traversé. », *Dés* [dir. Marcel Arland], n° 1, avril 1922, pagination incomplète [p. 32] [nous donnons le texte complet et conservons les erreurs typographiques : « On découvrira deux griefs — le côté symbolique du livre et ses rapports avec les théories de Freud. Cela ne m’intéresse pas.

C’est, entre autre, mais d’abord, un drame très humain, présenté de façon neuve. D’une décision à son exécution, il y avait place pour ces pages où l’angoisse a des mots calmes. Rajeunissement de l’éternel duel amoureux. Dans des cafés, j’ai vu des femmes accueillir un brusque abandon avec une impassible fixité du regard. Seul signe, tandis qu’elles parlaient et souriaient pour le public, leur main machinale s’obstinait à remuer dans la tasse un sucre dès longtemps fondu. Pas un cri net de passion ne perce ces lignes. Seuls des gestes sobrement tristes, des discrétions telles qu’elles en sont douloureuses, une présence perpétuelle, surtout cette angoisse à chaque rêve accrue.

Des imaginations délicates émeuvent par une simplicité raffinée. Depuis si longtemps on guettait une note mesurée, des demi-teintes. Le mouvement dada (ce qu’on est convenu en France d’appeler ainsi) ne fût-il en partie une renaissance du romantisme.

Mais ce que de ces pages il convient d’aimer particulièrement — l’absence de logique conventionnelle. La gratuité apparente de certains mots, gestes ou images.

Qu’on se rassure. Cela signifie toujours quelque chose. Non par symbole (je reproche à ce livre d’être parfois une clef des songes). Mais parce qu’il y a une logique supérieure, rythme secret des choses, qu’un artiste, d’intuition, peut pressentir. Parce qu’un gant, un masque

antique et une boule verte, Chirico en fait une significative Chanson d'amour.

On peut imaginer un art où le monde extérieur serait traduit selon le phénomène psychologique du moment (comme il l'est en réalité, pour notre conscience). C'est un art qui apparaîtrait d'abord peu vivant. Mais avez-vous à un tel point la notion et la nécessité du réel.

Ce qui ajoute au trouble laissé par le livre de J. Paulhan, c'est que des détails d'une vérité cruelle percent la fantaisie grise du décor. Il est à mi-chemin entre la sensibilité et l'imagination. Lorsque la sensibilité prédomine, un geste retenu, un mot douloureux, pourtant placé comme une remarque, annoncent seuls la crise affective, devant quoi s'efface le rêve.

On songera évidemment à Aurélie, par ailleurs si diffuse. Bien qu'il s'agit un peu suranné d'examiner la forme d'un écrivain, j'engagerai volontiers à prendre des leçons en étudiant celle-ci, où la concision et la maîtrise du langage donnent une valeur à chaque mot. L'art n'a pas honte d'y apparaître simple. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 19 du cahier ocre.

Dans sa lettre à Jean Paulhan datée du 7 avril 1922, Roger Vitrac annonce un article sur *Le Pont traversé* qui doit paraître dans la revue *Aventure* et promet de rendre à Jean Paulhan les manuscrits de Chirico qu'il est désolé d'avoir gardés aussi longtemps.

Texte repris dans *Aventure. Dés*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1975, Société d'Études du XX^e siècle, n.p. [achevé d'imprimer à Bruxelles le 22 mars 1975 par Jos. Adam].

– Émile DERMENGHEM, « Jean Paulhan : *Le Pont traversé* (C. BLOCH, éditeur) », *La Nerve*, avril 1922, p. 139-140 [texte complet : « *Que le symbole soit à la base de l'Art, de la Vie intérieure profonde et sans doute de la réalité même, c'est ce que semblent démontrer non seulement les esthéticiens, mais aussi les psychiatres, les philosophes et les mystiques. La mythologie est un ensemble de symboles plus ou moins directs, de même que les visions d'une sainte Thérèse, d'un Ruysbroek, d'une sainte Hildegarde ou d'une Marie Alacoque. Toute la psychanalyse de Freud s'appuie sur les symboles souvent étranges et inattendus qu'elle discerne dans les rêves. Ces images fugaces et très affectivement nuancées expriment, dit cette théorie, les désirs insatisfaits ou honteux de la libido tyrannique. Rien n'égale l'habileté du subconscient à travestir ainsi les tendances refoulées, si ce n'est l'ingéniosité (peut-être même fantaisiste quelque peu) des freudiens à soulever le masque d'une telle pudique censure.*

Sans aucun des parti-pris médicaux, sans pédantisme et d'un style à la fois fluide et dense, pour ainsi dire, et toujours élégant, M. Jean Paulhan dans son Pont traversé décrit ainsi quelques rêves en apparence décousus mais dont son exégèse nous découvre le rapport avec les sentiments les plus subtils de l'amour humain.

Pour donner des exemples parmi les plus clairs, l'impression fréquente en songe par exemple qu'on prononce des paroles sans arriver à se faire entendre lui révèle qu'il ne suffit pas, surtout avec la femme qu'on aime, d'inventer des paroles. "Il faut aussi leur attacher une sorte de ton, un ton pour être entendues... Je m'aidais donc par ce rêve, à supposer que je t'avais dit ce que tu demandais de moi. Ou j'avais été le plus près de le dire, tu n'écoutais pas."

La crainte d'un changement subit chez l'aimée lui fait voir en rêve un village nocturne qu'il appréhende ne pas pouvoir connaître au grand jour... Mais une brève analyse ne peut rendre la complexité et la douce atmosphère de ces récits délicats. Cette petite plaquette nous fait mieux comprendre quel mystère il y a dans notre vie nocturne, dans les spectacles que se donnent réciproquement notre conscience et notre moi le plus obscur. Pensant sans doute à la "censure" dont nous parlions et qui n'est pas nécessairement d'ordre sexuel, "il est étrange, se dit l'auteur, que l'on prenne, étant seul, tant de précautions et d'images pour se parler..." »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 24 du cahier ocre].

– R.L. DOYON, « Le Pont traversé », *La Connaissance*, n° 24, avril 1922, p. 1169-1170 [texte complet : « Parmi toutes les curiosités que je ne pourrai faire connaître à mes lecteurs, je signale trop succinctement le petit volume de Jean Paulhan paru chez Bloch sous le titre : *Le Pont traversé* ; il est à la fois un effort et une expression d'art des plus raffinés et des plus difficiles : traduire un rêve dans son incohérence, dans sa logique inapparente, et cela au moyen d'une langue, concentrée, précise, suggestive, à laquelle — si l'on n'y prend garde — on ne trouverait ni couleur ni sens. Or comme les essences les plus subtiles, Jean Paulhan est peut-être un des seuls écrivains contemporains qui sachent en une phrase courte, savamment construite et longuement méditée, enclore tout un monde de suggestions. Alors qu'Aurélia est la transcription de rêves fous et lyriques, le Pont traversé traduit des rêves précis et cependant protégés par de mystérieux symboles. C'est un beau travail. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 20 du cahier ocre].

– RACHILDE, « Les Romans », 33^e année, tome CLV, n° 572, 15 avril 1922, p. 456 [texte complet, en fin de rubrique : « **Le Pont traversé**,

par Jean Paulhan. Joli petit volume, édité soigneusement comme il convient pour un texte rare et une série de belles idées pures. »]

– Henri POURRAT, « Mon logis », dans : *Chansons. Liberté*, Paris, Société littéraire de France, 1922, p. 161-162 [dans un ouvrage de 221 p., achevé d'imprimer le 30 avril 1922, la dédicace « À Jean Paulhan » est précédée du texte suivant placé en exergue : « *Le bon ménager parle de la maison dont il jouit en bon père de famille, du premier possesseur d'icelle, et clôt son dire par une sentence morale* »].

– A.T. [André THÉRIVE], « *Le Pont traversé*, par Jean Paulhan (Camille Bloch) », *Revue critique des idées et des livres*, tome XXXIV, n° 200, mai 1922, p. 316 [texte complet : « *Des rêves rédigés, je pense, avec fidélité, en tout cas avec une précieuse élégance. Appliquer à la psychologie onirique la plus incohérente un style ferme et concis, voilà qui est une plaisante gageure. Les Illuminations de Rimbaud semblent de l'eau de roche à côté de ces pages, mais on y voit un talent digne d'autres exercices.* »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 26 du cahier ocre].

– MÉLOT DU DY, « Jean Paulhan : *Le Pont traversé*. Camille Bloch. Paris) », *Le Disque Vert. Revue mensuelle de littérature* [comité de rédaction, en France : André Salmon, Jean Paulhan ; en Belgique : Franz Hellens, Mélot du Dy, Odilon-Jean Périer, Paul Fierens, Robert Goffin], 1^{ère} année, n° 1, mai 1922, p. [17] [rubrique : « Quelques livres » ; coupure datée par erreur « n° 2 du Disque vert. Juin 1922 » dans le cahier ocre.

Texte complet : « *Les livres sont précieux qu'on peut lire en une heure et même en plusieurs années. Spectacle intérieur dont on dit "ce n'est rien", parce que c'est beaucoup. Canevas idéal où l'imagination brodera sans raison ni nécessité, d'elle-même... ou avec l'aide des docteurs. Pensées, sourires. Le poète est là qui regarde en silence. On l'avait oublié ! C'est lui que nous saluons ici.*

Jean Paulhan nous offre les rêves de trois nuits. Des rêves ? Ils ne sont pas pour le docteur Freud, ils sont pour nous. Le docteur Freud est un joyeux homme, voyez-vous, mais ses commentaires à l'occasion du "Pont traversé" seraient quelque chose de triste. Et qui guérira Pascal ? Ceci dit pour les personnes trop bien intentionnées, il y a cette fine et dure observation du poète devant sa propre image : trois nuits pour en embrasser le mystère, trois jours pour le vaincre. Cela est d'une sévérité impitoyable en son élégance française : Rêves parfaits, combats dans la solitude, où ne sont admises que les armes les plus nettes, les plus belles.

Le sujet de ce livre ? Une histoire à raconter ? Ce n'est pas un duel tout à fait, où l'amante, peut-être, voudrait savoir ce que parler veut dire ; où le poète, "si les mots sont des signes", connaît tout le prix du silence... Oui, c'est une histoire à un seul personnage : ce n'en est donc pas une, observera quelqu'un. Et le songe de l'intelligence ne va pas sans beaucoup d'ironie.

Évidemment, voici les personnes désolées, qui soupirent, préférant au rêve la rêverie, "on ne comprend pas bien", et retournent au bureau de rédaction où règnent les maîtres du sentiment. Jean Paulhan écrit : "Un caractère de ce village était que les maisons avaient leurs lumières en retrait. Je veux dire qu'elles demeuraient obscures tant que l'on s'avavançait vers elles ou marchait à leur hauteur : mais l'instant d'après, l'on surprenait en se retournant, à certaines de leurs fenêtres, une lueur rouge, pas plus large qu'un fil. (La découverte venait trop tard, puisque je les avais à ce moment dépassées.) — Ma peau, si je la touchais des mains, et surtout à la figure, était chaude et tendue. J'entendis alors le bruit que font les allumettes, d'une boîte que l'on secoue. Deux hommes : 'Et les femmes ? dit l'un. — Vieux, c'est la ceinture'. Le premier alluma sa cigarette, la boule de ses doigts en fut un instant transparente."

Cette poésie dans l'analyse, cette sensibilité dans l'observation tout intellectuelle, appartiennent à l'auteur de "Jacob Cow" et du "Pont traversé", comme aussi cette jolie discrétion dans la réussite : un sourire à Mme de Genlis. On ne traverse pas la vie, observe-t-elle. — On ne "traverse" pas un pont. — Et on ne traverse pas tout à fait ce petit livre, à notre avis. On n'a pas envie de s'en aller. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 27 du cahier ocre.

Réimpression dans *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome II, n.p. [p. 19].

— Jean de GOURMONT, *Le Mercure de France*, n° 573, 1^{er} mai 1922, p. 749-750 [rubrique : « Revue de la Quinzaine. Littérature » ; texte complet : « *Les philologues nous ont appris que les mots sont des métaphores refroidies et dans aucune des langues dont nous pouvons étudier l'histoire "il n'y a de mot abstrait qui, si l'on en connaît l'étymologie, ne se résolve en métaphore."* Je le veux ainsi, écrit M. Jean Paulhan, dans son curieux et lumineux petit livre **Jacob Cow le Pirate** ou **Si les mots sont des signes** — et que "la cause en soit dans le besoin que nous portons en nous de représenter et de peindre par des images ce que nous sentons".

Tout objet nouveau crée en nous une image quelquefois complexe, non seulement visuelle mais tactile, auditive, odorale, etc.;

comment l'exprimer ? C'est là un fait physiologique : l'homme prononce un mot qui, par sa musicalité, son dessin, son odeur même traduira la forme et les divers aspects de l'objet : c'est une métaphore, et c'est plus qu'une métaphore : c'est l'évocation intégrale de cet objet, de cette idée même, de ce sentiment. Généralement pour cette évocation, l'homme a recours à la comparaison métaphorique qui rappelle un objet connu, et, comme l'écrit M. Paulhan, ce n'est qu'approximation. La poésie actuelle est pleine, bourrée de ces comparaisons, la plupart du temps réalisées par le mot comme...

Même les plus grands poètes sont obligés de traduire leurs émotions nouvelles dans une langue déjà fixée, mais leur génie sait renouveler indéfiniment cette langue que les professeurs et les néo-classiques voudraient immobiliser et réduire au pastiche. Il y a aussi la collaboration du lecteur, son illusion, comme écrit M. Paulhan, illusion qui lui fait trouver des émotions neuves dans son ignorance.

L'on a récemment trouvé que les poèmes exotiques qui nous paraissaient au plus haut point riches d'images se trouvaient faits, de vrai, d'un entassement de lieux-communs et de proverbes, soit de hainteny malgaches, soit de che-king chinois.

Poèmes dont toute métaphore neuve est exclue.

Imaginons donc que nos poètes, au bout de tant de siècles en quête du Graal métaphorique, ne puissent plus exprimer leurs rêves et le frémissement de leur sensibilité que par des clichés d'ailleurs admirablement stylisés, bien classés dans leur cervelle comme des caractères dans les cases de l'imprimeur. Cette poésie sans imprévu, sans émotion vivante dans l'expression n'en traduirait pas moins des états de sensibilité aigus que l'ignorance d'un Chinois percevrait. C'est à la poésie surtout qu'il faudrait peut-être appliquer la théorie d'Einstein sur la relativité : "il ne suffit pas d'inventer les paroles, écrit encore M. Paulhan, il faut leur arracher aussi une sorte de ton, un ton pour être entendu." Le vrai poète, c'est souvent celui qui écoute. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 22 du cahier ocre].

– LES TREIZE, « *Le Pont traversé*, par Jean Paulhan (Camille Bloch éd.) », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 43^e année, n° 15254, jeudi 11 mai 1922, p. 2cd [rubrique : « Les Lettres » ; extrait : « *L'esprit de M. Jean Paulhan est remarquable par sa discrétion concentrée* ». Est-ce au sujet de cette coupure que Sala Paulhan écrit de « *Luynes, le 24 Mai / (Indre et Loire)* » au directeur de l'Argus de la Presse (37, rue Bergère, Paris 9^e) : « *Voulez-vous avoir la bonté de m'envoyer la note complète de l'Intransigeant au lieu de l'incomplète que je vous renvoie. D'autre part la note des "Marges" citée ici ne m'est jamais parvenue.*

Veillez recevoir Monsieur mes salutations distinguées / S. Paulhan »
(coll. part.) ?

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 28 du cahier ocre].

– *n.s.*, « Le XIX^e Siècle est-il un grand siècle », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 43^e année, n° 15261, jeudi 18 mai 1922, p. 2cd [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « “Les Marges” ont reçu 70 réponses à l'enquête qu'elles ont ouverte à ce sujet. 60 environ sont pour l'affirmative, quelques-uns avec lyrisme, d'autres avec émotion (nous pensons ici à la réponse de M. Maurice Barrès : “Ce stupide XIX^e siècle ! Ah ! qu'il est beau, comme je l'aime... Georges Sand disait “le stupide Pagello”” C'était manière de parler ! Elle se plaisait avec lui.

Une dizaine de réponses font des réserves du genre de celle qui est formulée en ces termes par M. Jean Paulhan :

Grand siècle, évidemment, mais tout de même un peu mêlé. Laissez-nous oublier ceci et cela : s'il était aussi grand qu'on le dit, nous serions plus contents de nous.

Enfin une seule se déclare franchement hostile au XIX^e siècle : c'est la voix de M. Blaise Cendrars :

J'ai l'horreur du XIX^e siècle, siècle de Napoléon des bretelles et de la civilisation au gaz.

Conclusion : à l'unanimité moins la voix de M. Blaise Cendrars, le XIX^e siècle est un grand siècle.

Mais il y a aussi les correspondants des “Marges” qui ont posé cette question subsidiaire à laquelle personne ne répondra :

– Où cela commence et où cela finit-il un siècle littéraire ? »
Coupure absente au fonds Paulhan].

– LE PAL [Élie RICHARD], *Images de Paris*, 3^e année, n° 31, juin 1922, *n.p.* [seconde page de la rubrique : « Le Jardin des Supplices » ; texte complet : « *Jean Paulhan, dans Jacob Cow ou si les mots sont des signes, a rassemblé quelques observations précieuses sur la langue et la vie des mots. D'un style aigu, il fouille dans l'amas de nos idées courantes. Ce que des savants et des hommes de lettres curieux avaient entrevu, il le met au grand jour. Après qu'on a médité ce livrelet, on goûte mieux le travail des artistes d'aujourd'hui, on est prêt à être indulgent à ces mille audaces qu'on nous propose tous les matins, on y communierait même, n'était la crainte, préjugé peut-être, qu'on a de découvrir combien peu ont la conscience de Jean Paulhan et cette intelligence de la parole écrite, qui en fait, parmi les jeunes hommes, un écrivain particulièrement doué pour la “législation” de la rhétorique de maintenant. Ce qu'un Remy de Gourmont, un Robert de*

Souza, un Philéas Lebesgue ont voulu être pour leur temps, c'est-à-dire des artistes sans pédanterie, mais savants, il semble que Jean Paulhan le doive être assurément pour sa génération. (Le Sans Pareil, édit.) »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 27 du cahier ocre].

– Joseph RIVIÈRE, « On ne peut dire de M. Jean Paulhan qu'il écrive des livres "épais" [...] », *Cahiers idéalistes*, nouvelle série, n° 6, juin 1922, p. 106-107 [rubrique : « Quelques livres » ; texte complet : « On ne peut pas dire de M. Jean Paulhan, qu'il écrive des livres "épais" ; mais les quelques pages qu'il veut bien nous donner nous arrêtent longtemps, alors que maints ouvrages corpulents nous pressent de fuir. Parce que ses sentiments ne sont pas "épais", il évite l'atmosphère dense de la "réalité" pour les transposer dans la subtilité mouvante du rêve. Et ce Pont traversé (Bloch, éd.) n'est pas moins audacieux que la nuit artificieuse d'un rêve. Si l'on ne fuit pas devant les ouvrages de M. Jean Paulhan, Jacob Cow le pirate (Au Sans Pareil, éd.), lui, largue ses voiles devant la piperie des mots. Et M. Jean Paulhan s'avère ici habile chirurgien des images, dans le miroir desquelles se meut le double reflet du sens et du signe. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 28 du cahier ocre].

– Marcel SAUVAGE, « Rachilde notre mère », *Les Cahiers idéalistes*, nouvelle série, n° 6, juin 1922, p. 78-83 [Marcel Sauvage voit en Rachilde le précurseur de Jean Paulhan, Louis Aragon et Jean Epstein : « Nous sommes revenus à l'innocence qui se découvre et cherche (2). [...] (2) Voir Jacob Cow, par Jean Paulhan. » (p. 80). Voir le suivant].

– n.s., *L'Écho national*, 1^{ère} année, n° 167, dimanche 25 juin 1922, p. 2 [rubrique : « Les Lettres et les Arts » ; sur « Rachilde notre mère », dans *Les Cahiers idéalistes*, où Marcel Sauvage fait de Rachilde le précurseur de Jean Paulhan, Louis Aragon et Jean Epstein.

« Sans être timide, on peut estimer que l'article de M. Marcel Sauvage : Rachilde, notre mère, que publient les Cahiers idéalistes, contient quelques fâcheuses outrances, nées de confusions non moins fâcheuses.

Mme Rachilde a le don des images. Les poètes de l'extrême avant-garde prétendent réduire leur art à un jeu d'images. De là à conclure que Mme Rachilde est le précurseur de MM. Jean Paulhan, Louis Aragon et Jean Epstein, il n'y a qu'un pas. M. Marcel Sauvage a fait ce pas.

Il est pourtant aisé de voir que les images de Mme Rachilde se tiennent entre elles et forment un tout : qu'elles expriment ; qu'il en émane de la pensée ou de l'angoisse, ou de l'émotion. Au contraire

ceux qui revendiquent l'exclusivité du qualificatif : "moderne", juxtaposent mécaniquement, des incohérences très cérébrales, qui ne suscitent nul écho profond, nulle vision organisée de la vie, nulle apparence d'unité.

"Nous n'avons pas de temps à perdre", dit encore M. Marcel Sauvage. Est-ce une raison pour bousculer les mots, les idées, les sensations, la vie ? Est-ce une raison pour gaspiller, en forçant à faux une "manière", des dons aussi rares et aussi certains que ceux qu'il possède ? »

Coupure conservée p. 3 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

– Mme AUREL, réponse à « Une enquête littéraire : Sommes-nous en présence d'un renouvellement du Style ? Convient-il de dénoncer une crise de l'intelligence ? (premier article) », *La Renaissance politique, Littéraire, Artistique*, 10^e année, n° 26, 1^{er} juillet 1922, p. 1-2 [*« Jean Paulhan, très moderne est bien essentiel, et je le proposerais volontiers comme le type d'écrivain le plus expressif de notre exigence de justesse, le plus exact, et assez sûr d'observation pour ne dérouter personne. Marcel Proust qui ne veut que "l'image inévitable" contente ici ma faim d'authenticité. Mais sa psychologie me semble encore précaire. »*

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 28 du cahier ocre].

– Fernand VANDÉREM, *La Revue de France*, 2^e année, n° 13, 1^{er} juillet 1922, p. 393-415 [rubrique : « Les Lettres et la Vie », p. 406 ; texte complet : *« Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de bien saisir les poètes ou les littérateurs modernes, quand ils traitent les problèmes supérieurs de l'esthétique ou de la linguistique. La plupart n'ont pas l'habitude du glossaire conventionnel de la philosophie ou bien le dédaignent. Alors, usant des mots dans une acception qu'ils déterminent arbitrairement, ils deviennent parfois obscurs.*

Ainsi, je lisais dernièrement un opuscule de M. Jean Paulhan, l'auteur de ce remarquable petit livre de guerre Le Guerrier appliqué. Son opuscule s'intitule Jacob Cow le pirate ou si les mots sont des signes. Eh bien, quoique assez familiarisé avec ce qu'on écrit sur le langage et ses origines, j'ai eu toutes les peines du monde à comprendre que M. Paulhan dirigeait son effort contre la fabrication mécanique des images, qu'il considère chez le vrai poète comme un moyen spontané et inconscient de rendre tant bien que mal ses impressions et non point comme devant être le résultat d'un effort artistique. Encore, même, ai-je bien compris ? Je ne vous le jurerais pas. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 28 du cahier ocre, où elle est datée par erreur du « 5 juillet 1922 »].

– Georges GABORY, *Poésies pour dames seules*, Paris, éditions de *La Nouvelle Revue française*, 1922, 57 p. [dans un recueil de la collection « Une Œuvre Un portrait » achevé d'imprimer le 22 juillet 1922, allusion à Jacob Cow : « Mais les mots ne sont pas des signes » (p. 45)].

– Georges PIGUET, « Jacob Cow le Pirate ou si les mots sont des signes (Au Sans-Pareil) / et le Pont traversé par M. Jean Paulhan (Camille Bloch) », *Le Carnet Critique*. Littéraire, artistique, musical, 1^{er} août 1922, p. 188-193 [« Deux livres minuscules mais qui offrent à la pensée des champs illimités ; au surplus, ce qui n'est point pour nous déplaire alors que règne en cette matière le médiocre et le pire, deux chefs-d'œuvre de typographie. » ; feuillets agrafés au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.)

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 29 du cahier ocre].

– * Renée DUNAN, « Le Pont traversé, par Jean Paulhan (Cam. Bloch) », *La Revue mensuelle*, septembre 1922 [texte complet : « C'est un esprit étonnant que Jean Paulhan, et sa façon d'écrire en petits livres minces, galants, bien édités, et d'une forme condensée comme à la presse hydraulique est d'une élégance parfaite. Le Pont traversé est la plus vertigineuse analyse psychique qu'amoureux puisse concevoir. Le personnage qui s'y introspecte, cherchant à lire en quoi il se lie et délie, à et de celle qu'il aimait, étudie ses rêves, manifestations spontanées du travail mental inconscient que génère son moi profond. Ainsi, en trois nuits, suivons-nous, dans le désordre apparent des songes, une lente stratification d'oubli qui mène à la dernière "onirognose", celle du Pont traversé, non pas suivi, ce pont en sa voie prolongeant la rive sur le fleuve, mais traversé, c'est-à-dire cohérent, c'est-à-dire séparateur. Ainsi Jean Paulhan, premier que je sache, de toute littérature, fit-il là un essai de psychologie amoureuse coordonné et logique dont la matière n'est rien moins que l'incohérente et indisciplinable folie de l'esprit abandonné à l'inconscient.

Et le mérite de faire passer le total contingent imaginé dans un verbe totalement nécessaire, mieux encore, de déduire le nécessaire du contingent, est si extraordinaire que ce Pont traversé apparaît comme une sorte de prodige et l'est... »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 22 du cahier ocre. *La Revue mensuelle* n'est conservée à la BNF que pour les années 1911-1913].

– Robert HONNERT, « *Jacob Cow*, par Jean Paulhan (au Sans Pareil) », *L'Œuf dur* [15, rue d'Edimbourg], n° 11, novembre 1922, p. 16 [rubrique « Recommandations » ; texte complet : « — *Ou si les mots sont des signes. Soigneuse lucidité de M. Jean Paulhan qui s'attache aux trahisons du mot. D'ailleurs, les mots sont-ils des métaphores refroidies ? Non, le menuisier qui dit de la loi : elle a besoin d'un coup de rabot, ne cherche pas la métaphore, mais notre défaut d'entente la crée. Faire connaissance avec Céline et le Kikouyou et avec le tailleur chinois, c'est apprendre à admirer Paulhan.* »]

– n.s., *Le Mouton blanc*, n° 3, novembre-décembre 1922, n.p. [rubrique : « Revues » ; mention de Jean Paulhan comme secrétaire de *La N.R.F.*, dont Jacques Rivière est le directeur].

– n.s., *Le Mouton blanc*, n° 3, novembre-décembre 1922, n.p. [réclame pour *Écrits du Nord*, revue mensuelle de littérature issue de la fusion du *Disque vert* et de *La Lanterne sourde* ; mention de Jean Paulhan au comité de la revue].

1923 – Franz HELLENS, « Les Chasseurs d'illusions », *Réalités fantastiques*, Bruxelles-Paris, Éditions du *Disque vert*, 1923, p. 91-109 [mention en première de couverture et page de titre : « *Paris : Librairie des Lettres, 12, rue Séguier, V^{ie}* » ; texte dédié « *À Jean Paulhan* », p. 93].

– Pierre VARILLON et Henri RAMBAUD, « Conclusion », dans *Enquête sur les maîtres de la jeune littérature*, Paris, librairie Bloud et Gay, 1923, 351 p. [voir p. 268 : « *De plus, nous avons demandé des réponses à des écrivains connus pour être “de gauche”, comme MM. Jacques Rivière, Morand, M. Martin du Gard, Jean Paulhan, d'autres encore qui n'ont pas répondu. La faute ne nous incombe point. Nous espérons que la publication de leur nom suffira à marquer le souci que nous avons d'être impartiaux.* » Cette enquête reprend *La Revue hebdomadaire* du 30 septembre au 30 décembre 1922. Voir *infra* en décembre 1923].

– Henry MICHAUX, *Les Rêves et la jambe. Essai philosophique et littéraire*, Anvers, Ça ira, 1923, p. 25 [extrait : « *Également Jean Paulhan a bien exprimé des rêves dans un de ses ouvrages.* »

René Bertelé écrit à Jean Paulhan, « *Ce Mardi 28-12. [1948]* » : « *Je viens de relire “Les rêves et les jambes” [sic] — curieux et très enseignant sur Michaux — pour un petit travail que je prépare. Mais*

où est raconté ce rêve de Jean Paulhan, dont il est question ? Dans quel livre de vous ? »

Texte repris dans Henri Michaux, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1998, p. 18-25].

– n.s., « Avez-vous lu ? [...] / si non / demandez-les “au Sans Pareil” », réclame pour les éditions Au Sans Pareil, dans *L'Œuf dur* [15, rue d'Edimbourg], n° 13, 1923, p. 48 [après Blaise Cendrars, Paul Morand, Max Jacob, Isidore Ducasse, Louis Aragon, André Breton et Philippe Soupault, Georges Ribémont-Dessaignes, mention de « Jacob Cow, le pirate, par Jean Paulhan. / Un petit volume à 6 francs. »]

– Léon FRAPIÉ, « Nos milieux littéraires : le Salon d'Aurel », *La Vie*, 12^e année, n° 3, 15 janvier 1923, p. 39-40 [mention de Jean Paulhan parmi les poètes et écrivains fêtés chez Aurel].

– Édouard MAYNIAL, « Les tendances nouvelles du roman contemporain », *Chronique des lettres françaises*, n° 1, janvier-février 1923, p. 5 et 36 [« De La Négresse du Sacré-Cœur à Indic 33, de À l'ombre des jeunes filles en fleurs au Vitriol de la lune, de Tendres Stocks à La Guérison sévère ou au Roi de Béotie, qui décidera quel est le plus piquant, le plus mystérieux, le plus fait pour éveiller le rêve et le désir de résoudre l'énigme... en achevant le livre ? [...] En substituant les suggestions de l'inconscient aux données claires de la conscience, un Paulhan, un Proust, un Max Jacob font le même appel à nos réserves intimes d'humour qu'un Salmon, un Mac Orlan, un Toulet, par la vie funambulesque qu'ils prêtent à leurs personnages ou par la bouffonnerie imprévue qui traverse leurs drames les plus sombres. » (p. 5) « Le pis qu'on puisse dire de cette manière, c'est qu'elle déconcerte un peu par sa bizarrerie et ne se laisse pas approcher facilement. Mais Jean Paulhan dépasse encore de beaucoup Valéry Larbaud ou Max Jacob en hermétisme mallarméen. Dans La Guérison sévère, dans Le Pont traversé, dans Jacob Cow le pirate, la psychologie est plutôt du ressort de la philosophie proprement dite ou de la science que de la littérature. Ce qui fait pourtant l'unité réelle et la sincérité de cette œuvre, c'est la préoccupation d'un besoin permanent de la conscience : l'intercommunication entre les êtres, l'étude des rapports de la pensée et du langage, des démarches obscures de l'inconscient. » (p. 36)]

– Joseph RIVIÈRE, « Après Les Nécessités de la Vie [...] », *Cahiers idéalistes*, nouvelle série, n° 7, février 1923, p. 59 [rubrique : « Livres » ; « Après Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des rêves, M. Paul Eluard publie : Répétitions (Sans Pareil) et, en effet, ces

poèmes sont les répétitions des précédents. M. Paul Éluard est l'un de ces jeunes poètes modernes que M. Jean Paulhan loue de ne point se faire comprendre. Ça peut se soutenir, comme autre chose. Lisons donc M. Paul Éluard sans nous efforcer à le comprendre, et piquons une fleur à notre herbier quand la couleur en est drôle, la forme bizarre, comme le sont les dessins de M. Max Ernst, qui rehaussent le texte. »]

– [Antonin ARTAUD], *Bilboquet*, n° 2, 1923, s.d., n.p. [le premier numéro, daté du « 2 février 1923 / 5 rue de Vintimille » débute par un texte signé « Eno Dailor » ; « *En un mot le seul écrivain durable est celui qui aura su faire se comporter cette rethorique [sic] comme si elle était déjà de la pensée, et non le geste de la pensée. Et Jean Paulhan qui dans le **Pont traversé** fixa de certaines manières de notre pensée de se comporter par rapport aux rêves, révéla telles stratifications de la pensée humaine avec infiniment plus de tact, de bonheur et de certitude que Maeterlinck telles contingences de l'âme, par une plus grande soumission au sujet, et par l'exacte élucidation de ce sujet. »]*

– Élie RICHARD, « Réponse à l'enquête : Le symbolisme a-t-il dit son dernier mot ? », *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature [dir. Franz Hellens], 1^{ère} année, 2^e série, février, mars, avril 1923, n° 4-5 et 6, p. 96-98 [voir p. 98 : « *Salmon, Dalby, Laugé, Delteil, Jean Paulhan, Hellens (Mélusine), Max Jacob, Giraudoux, Cocteau, tant d'autres ne peuvent nier et ne nient point sans doute qu'ils ont pris au symbolisme les éléments de leur art. »*

Réimpression dans *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome II, [p. 430-432, texte cité p. 432].

– n.s., « Au Rendez-vous des Amis / par Max Ernst », *Paris-Journal*, 37^e année, nouvelle série, n° 2461, vendredi 13 avril 1923, p. 3cd [« *On a pu voir aux Indépendants le tableau de Max Ernst que nous reproduisons ici. Il présente pour les lecteurs de Paris-Journal cet intérêt particulier, qu'on y reconnaît un grand nombre de nos collaborateurs. Ce sont, de gauche à droite, en arrière :*

René Crevel (tournant le dos), Philippe Soupault, Arp, Max Morise, Raphaël, Paul Eluard, Louis Aragon, André Breton, Georges de Chirico, Mme Eluard.

En avant

Max Ernst, Dostoïevsky, Fraenkel, Jean Paulhan, Benjamin Péret, Baargeld, Robert Desnos.

Dans son compte rendu des Indépendants, M. J.-E. Blanche déclare ces jours-ci, que s'il devait choisir pour lui, comme des

marchands de tableaux l'ont demandé dans une enquête, 27 tableaux aux Indépendants, celui-ci viendrait en second dans l'ordre de ses préférences. »].

– Frédéric LEFÈVRE, « Une heure avec M. Paul Morand », *Les Nouvelles littéraires*, 2^e année, n° 46, samedi 1^{er} septembre 1923, p. 2 [à propos du milieu de *La NRF* : « *des professeurs ou des fonctionnaires comme moi-même, Thibaudet, Romains, Paulhan, Crémieux.* »]

– *L'Œuf dur* [15, rue d'Edimbourg], n° 14, automne 1923, 2^e page de couverture [mention de Jean Paulhan sous la mention « *L'Œuf Dur publie des vers et des proses de [...]* C'est la revue des braves gens »].

— Georges GABORY, *Les Enfants perdus*, Paris, Éditions de *La Nouvelle Revue française*, 1923, 221 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 1^{er} octobre 1923, voir p. 59 : « *si les mots sont toujours des signes, ils ne le sont pas des mêmes pensées pour tous ceux qui les prononcent ou qui les écoutent.* »]

– Jean PELLERIN et Gaston PICARD, « Jean Paulhan », dans *Figures d'aujourd'hui*. Illustrées de quarante et un portraits par Chana Orloff, Paris, E.-F. d'Alignan, 61, avenue Victor Hugo, 1923, p. 141 et 143-145 [dans un volume in-4° de 204 p., achevé d'imprimer le 15 octobre 1923, sur papier Madagascar de la maison Lafuma, portrait de Jean Paulhan par Chana Orloff puis texte signé « *G.P.* » pour Gaston Picard. Après la mort de Jean Pellerin, survenue avant qu'il ne puisse corriger les épreuves d'un ouvrage qu'il avait conçu lui-même, Gaston Picard signe seul un « *In memoriam Jean Pellerin (1885-1920)* »].

– O.J.P. [Odilon-Jean PÉRIER], « P. Varillon et H. Rambaud : “enquête sur les maîtres de la jeune littérature” (Paris, Librairie Blond et Gay) », *Le Disque vert*, 2^e année, n° 3, décembre 1923, p. 30 [Jean Paulhan parmi les écrivains « “de gauche” », comme MM. Jacques Rivière, Morand, Martin du Gard].

Réimpression dans *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome II, [p. 594].

1924 – Georges PALANTE, *La Philosophie du bovarysme. Jules de Gaultier*, Paris, Mercure de France, 1924, 80 p. [dans un volume de la collection « Les hommes et les idées » sans achevé d'imprimer, voir la rubrique « Bibliographie » : « *Jean Paulhan : Jules de Gaultier : Comment naissent les dogmes. Le Spectateur, sept. 1912. M.P. Jules de Gaultier. Le Génie de Flaubert. Le Spectateur, déc. 1913* » (p. 79)].

– page de réclame pour *La N.R.F.*, insérée en tête du *Mercur* de France, 35^e année, tome CLXX, n° 618, 15 mars 1944 [« secrétaire : Jean Paulhan »].

– Max JACOB, *L'Homme de chair et l'homme reflet*, Paris, Aux Éditions du Sagittaire, chez Simon Kra, 1924, 259 p. (« Collection de *La Revue européenne* », n° 7) [dans un volume achevé d'imprimer le 20 mars 1924, après le nom de Guillaume Apollinaire et avant ceux de Roland Dorgelès et de Pierre Mac Orlan, p. 155-156 : « *Pardonnez-moi encore un nom : Jean Paulhan et son Guerrier appliqué. Ah ! lecteur ! quel concentré de passion sous la froideur. C'est du Tacite ! quelle pensée ferment et fermentant un style clair ! un formidable écrivain ! du moins pour autant que je m'y connaisse...* » Recouvrure nrf / Gallimard avec le même achevé d'imprimé, mention de troisième édition].

– Henri BÉRAUD, « Réponse avant la lettre », *Paris-Journal*, vendredi 23 avril 1924, p. 1 [texte complet : « *Dans une semaine, le 1^{er} mai, jour des bras mous, la Nouvelle Revue française publiera un éreintement de Lazare. Lazare, c'est mon dernier roman.*

On m'a fait l'honneur, en général, de considérer cet ouvrage comme un livre de conséquence. En tout, deux critiques sur deux cents l'ont malmené. L'un est Jaloux, l'autre est Rageot. Que pouvais-je espérer encore ?

Je pouvais espérer ce qui arrive, ou du moins ce qui, dans une semaine arrivera ; l'article où la N.R.F., réunie en conseil avunculaire, comme les six tantes provinciales de la Comédie de l'Amour, exprimeront leur dépit de n'avoir point à railler un nouvel Obèse.

C'eût été si commode ! Aux gens dénués d'esprit, une bedaine est une si fameuse ressource ! La cible est assez arge [sic pour large] pour accueillir au bout des trajectoires les plus flasques les traits les moins prompts. Et puis, aboyer au "succès facile" c'est une élégance que peuvent s'offrir les envies les plus miteuses.

Ces messieurs et ces demoiselles étaient si certains de leur fait, qu'ils ne prirent point la patience d'attendre que je leur envoyasse mon livre. J'allais pourtant le leur envoyer ; il faut toujours envoyer ses œuvres à ses ennemis. C'est une vengeance d'un goût raffiné. Si le livre est bon, ils en crèvent ; si le livre est assommant, ils s'endorment et tombent à votre merci. M. Gide le sait bien, qui n'est point sot comme ses disciples, et qui va jusqu'à me faire parrain de son prochain né...

Mais revenons. Donc je me disposais à servir Lazare aux gens de la rue de Grenelle. Je méditais à l'adresse de M. Jacques Rivière, une

dédicace qui l'eût fait jaunir, ou plutôt qui, du citron, l'eût fait passer à la bouillabaisse.

Encore que mal informé de lui, je sais que ce huguenot n'entend point la plaisanterie, qu'il est dévoré de bile et qu'il va, dans l'existence, grave comme une catastrophe, vers l'oubli que lui promet une Bible en peau de lalou, laquelle remplit la poche-revolver de son pantalon.

Je n'eus pas besoin d'envoyer Lazare à M. Rivière. Il le fit chercher devant même qu'on en eût scellé les couvertures. Je possède la note par laquelle les gens de la N.R.F. réclamèrent mon livre, afin de le déchirer sans retard. Cette note est datée. C'est un document assez précieux, concernant les mœurs littéraires des cancrelats et des maringouins.

Albin Michel, m'ayant consulté, remit le livre avec un beau sourire, après quoi nous tirâmes nos gilets sur deux ventres qui ne doivent rien au restaurant du Vieux-Colombier.

*

Or, voici venu le moment de raconter le plus drôle. M. Gaston Gallimard, propriétaire de la N.R.F. ne trouvait point mon livre médiocre. Si l'on ne m'a point trompé, il tient Lazare pour un livre supérieur à la plupart de ceux qu'il imprime, et il l'eût volontiers couvert de sa firme...

M. Gallimard aimant Lazare, il lui était cruel de penser que, dans sa propre maison, on allait l'éreinter doucement, après une longue préméditation (et divers conciliabules, que la boutiquière de la rue de l'Odéon présiderait du haut de sa caisse, cependant qu'un passant distrait refermerait en hâte la porte sur la poudre et le remugle de la fameuse librairie...).

La pitié de M. Gallimard ne pouvait me sauver. J'étais condamné.

Restait le choix de l'exécuteur. La N.R.F. n'a point de critique attitré. On s'y partage, après conseil, les haines et les admirations de la chapelle. Encensoirs et bûchers voisinent, et chacun opère à tour de rôle, selon qu'il s'agit d'un adepte ou d'un mécréant. On fait parfois des exceptions : il y a des grâces, il arrive qu'un auteur soit jugé sur son talent par un confrère étranger aux conspirations du Temple et trop épris de littérature pour écrire contre sa pensée.

Je connaissais assez mon Jacques pour savoir qu'il ne s'en remettrait à aucun de ces hommes-là du soin de lire mon roman. Un Thibaudet, un Benjamin Crémieux, un Mac Orlan, un André Salmon lui parurent suspects. Dans son inquiétude, M. Gallimard proposa Kessel.

C'est alors que M. le pasteur Rivière ouvrit son cœur. Il se fit connaître ; on va voir comment. Ô jeunesse, tu connaîtras tes aînés ! Tu

sauras combien est actuelle la leçon de Lousteau à Lucien, sous les ombrages de l'Observatoire.

M. Rivière récusait Kessel. Il ne voulut point de Crémieux, qui, m'a-t-on dit, eût désiré commenter mon ouvrage. M. Rivière répondit à tout par l'élégant et noble propos que voici : — "Béraud doit être jugé par un membre du groupe qu'il attaqua".

On ne saurait se montrer plus généreux adversaire. Certains vont juger sévèrement M. Rivière. Qu'ils ne se hâtent point. Pour ma part, je ne lui reprocherai jamais de me détester ; j'avais pris les devants ; lorsqu'il m'envoyait ses livres, je lui fis savoir que ses témoignages d'admiration ne sauraient me troubler au moment de lire ses extravagantes platitudes. Je coupai dix pages d'Aimée que j'avalai d'un seul bâillement, et je fis au bouquin le sort que tout le public lui fit par la suite. Je le laissai tomber.

Je comprends donc la rancune de ce pauvre garçon. Il eût été pardonnable, et peut-être même louable de la manifester à l'occasion de mon livre. La vengeance est une forme de la dignité. Or, M. Rivière, parlant au nom du "groupe", voulut bien me condamner au feu. Mais quand il s'agit de le bouter au fagot, le cœur lui manqua... M. Rivière craint l'odeur de la graisse brûlée.

Sans doute, alors, pensa-t-il, aux "membres du groupe". Hélas ! M. Claudel est loin ; M. Suarès est excommunié. M. Schlumberger rêve, M. Romans fait du cinéma et M. Gide me dédie ses essais de reportage... M. Rivière prit à deux mains son crâne oblong. Que faire ? Allait-il enfin se décider, saisir sa plume, écrire l'article et le signer ?

Non.

Il le fit faire par M. Jean Paulhan. M. Paulhan n'est point de ceux que j'ai attaqués, cela pour un grand nombre de raisons, dont la meilleure est que j'ignorais son existence. Qui est Paulhan ?

J'ouvre l'annuaire des Lettres et des Arts et je trouve : "PAULHAN (Jean), domicile : "Nouvelle Revue Française". Né à Nîmes en 1884..."

Cela me suffit : je connais Paulhan.

On lira son article. J'ai, pour ma part, tout le temps de m'en délecter et nulle envie d'y répondre. Des écrivains non paulhaniformes, tels que Paul Bourget, Léon Daudet, Rachilde, G. de Pawlowski, Jean de Pierrefeu, Colette, Henri de Régnier, Henri Duvernois, Victor Margueritte, Camille Mauclair, Léon Deffoux, André Billy, Paul Mathieux, Raymond Escholier, Pierre Scize, Maurice Wullens, Georges Pioch, Pierre Bonardi, Pierre Læwel, Paul Lombard, Sébastien-Charles Leconte, Albéric Cahuet, Georges Bergner, etc, ont fait à l'auteur de Lazare l'honneur de le louer. Cela passe de beaucoup son espoir et ses prétentions, et c'est de très bon cœur que j'unis le

paulhanien au jaloux et à l'enrageot. Je n'irai pas jusqu'à remercier ce nîmois injurieux. Mais je ne lui en veux guère.

*

Pour M. Rivière, c'est autre chose. Je n'aime pas beaucoup les pignoufs lorsqu'ils joignent la lâcheté à la ruse. C'est tout à fait le cas de M. Rivière. On lui a dit, à ma prière, que je me proposais de lui administrer des calottes. Il a répondu textuellement qu'il ne mettrait plus le nez dans son bureau de la rue de Grenelle. Fort bien ; il m'épargne de la sorte un inutile voyage. Mais Paris n'est pas si vaste que le pied n'y rencontre les derrières les plus fuyants. Je m'engage à botter solennellement le fesses à M. le Directeur de la Nouvelle Revue Française.

On verra si je suis homme de parole. »

Coupure conservée p. 7-8 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 ». Voir le suivant].

– n.s., « A propos de Lazare », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 45^e année, n° 15978, dimanche 4 mai 1924, p. 2c [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *On a beaucoup parlé, avant sa parution, de l'article que la "Nouvelle Revue Française" devait consacrer au roman de M. Henri Béraud : Lazare... Cet article paraît dans la revue du 1^{er} mai, sous la signature de M. Jean Paulhan.*

Le sujet de Lazare est un beau sujet, écrit M. Paulhan. Et difficile... Cependant Lazare est monotone : sans variété ni couleurs. L'on n'y voit rien. Les paysages, les choses, les sens n'y figurent que par clichés et, si l'on peut dire, par délimitation.

Je me flatte, écrivait, M. Henri Béraud, de fabriquer un essai ou un roman de Gide... qui trompera les gidards eux-mêmes.

Eh ! bien, l'expérience a été faite. Elle est probante : elle explique que se retrouvent dans Lazare tous les défauts, à peu près, que Béraud suppose dans ceux de Gide. Elle valait que l'on parle un peu longuement d'un roman qui n'est d'ailleurs pas bon, ni même médiocre. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– « Entre écrivains / Querelles littéraires (II) », lundi 5 mai 1924 [« *Avant d'aller plus loin, voyons un peu ce que pouvait être ce terrible article de M. Jean Paulhan qui avait déchaîné en M. Henri Béraud tant d'ire. Après avoir résumé sommairement (trop sommairement à notre avis) Lazare, M. Jean Paulhan écrivait : [...]* »

Photocopie récente, insérée entre les pages 4 et 5 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 ».

Autre photocopie, chemise grise « *Revue de presse / 1924* », sous-chemise blanche « *De Jean Paulhan / 1924* »].

– Jacques BOULENGER et André THÉRIVE, *Les Soirées du Grammaire-Club*, Paris, Librairie Plon, 1924, achevé d'imprimer du 30 mai [p. 227 : « M. Jean Paulhan a écrit une bien jolie brochure intitulée Si les mots sont des signes »].

– Marcel LECOMTE, « Jean Paulhan », *Sélection*. Chronique de la vie artistique et littéraire [dir. André de Ridder & P.G. Van Hecke], 3^e année, n° 8, juin 1924, p. 228-229 [« Il semble que l'on ne se soit pas encore demandé beaucoup ce que Jean Paulhan faisait parmi les écrivains de la Nouvelle Revue Française. »

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie p. 233.

Le 11 avril 1924, André de Ridder écrivait à Jacques Rivière pour lui demander de bien vouloir faire rétablir le service des éditions de la N.R.F., dont il bénéficiait depuis des années : « *Sélection est avec la N.R.F., la seule revue française qui ait une chronique de livres aussi étendue... Nous publions dans chaque numéro 30 à 40 pages de texte critique... et nous nous sommes toujours appliqués à traiter judicieusement de tous les nouveaux livres, en nous attachant particulièrement à ceux de M. Gallimard, qui nous sont chers par dessus tout...* » (archives Gallimard, dossier Jacques Rivière, 1924)].

– Joseph RABÉARIVÉLO, « Lettres malgaches / La littérature malgache actuelle », *Le Mercure de France*, 35^e année, tome CLXX, n° 618, 1^{er} juin 1924, p. 532-540 [mention de Jean Paulhan : « *Au seuil du temple à ouvrir, je salue les connaisseurs, Jean Paulhan, Pierre Mille, Paul Souchon et les frères Leblond. Je salue surtout mon maître et ami, le poète Pierre Camo, qui, quoiqu'il ne la parle pas, aime cette langue qui m'est chère, et cherche toujours à ce qu'elle progresse, fleurisse, produise et vive d'abord.*

Puisse mon vœu et mon effort de la vulgariser ou, plutôt de la faire comprendre, se réaliser. Cela rachèterait le silence et l'oubli qui conspirent contre elle. » (p. 532)].

– Marcel ARLAND, « Le cas Malraux », *Le Journal littéraire*, n° 19, 30 août 1924, p. 9bc [« *Il faut le sauver, telles sont les paroles qu'ont aussi prononcées MM. Edmond Jaloux, Jean Paulhan, Pierre Mac Orlan, André Breton, Philippe Soupault, ... et qui doivent être répétées de plus en plus.* » (col. b) et : « *Nous demandons à tous ceux qui ont connu André Malraux de se joindre à nous, et de tout faire pour éviter*

qu'une condamnation vienne l'empêcher d'accomplir ce que nous sommes tous en droit d'attendre de lui. » (col. c)].

– n.s., « Les “Nouvelles littéraires” publient le texte d'un appel en faveur de M. André Malraux », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 45^e année, n° 16104, dimanche 7 septembre 1924, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *Les soussignés, émus de la condamnation qui frappe André Malraux, ont confiance dans les égards que la justice a coutume de témoigner à tous ceux qui contribuent à augmenter le patrimoine intellectuel de notre pays. Ils tiennent à se porter garants de l'intelligence et de la réelle valeur littéraire de cette personnalité, dont la jeunesse et l'œuvre déjà réalisée permettent de très grands espoirs. Ils déploieraient vivement la perte résultant de l'application d'une sanction qui empêcherait André Malraux d'accomplir ce que tous étaient en droit d'attendre de lui.*

Suivent vingt-trois signatures :

Edmond Jaloux, André Gide, François Mauriac, Pierre Mac-Orlan, Jean Paulhan, André Maurois, Jacques Rivière, Max Jacob, François Le Grix, Maurice Martin du Gard, Charles du Bos, Gaston Gallimard, R. Gallimard, Philippe Soupault, Florent Fels, Louis Aragon, Pierre de Lanux, Guy de Pourtalès, Pascal Pia, André Harlaire, André Desson, André Breton, Marcel Arland. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « Pour prendre date », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 45^e année, n° 16123, vendredi 26 septembre 1924, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; extrait : « *M. Jean Paulhan va nous donner un nouveau livre : La Guérison sévère.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– MÉLOT DU DY, *Hommeries*, Paris, Éditions de *La Nouvelle Revue française*, 1924, 99 p. [dans un volume de la collection « Une Œuvre Un portrait », achevé d'imprimer le 30 octobre 1924, dédicace imprimée « *A JEAN PAULHAN* », p. 7].

– Jean HYTIER, « Francis Ponge », *Le Mouton blanc*, Maupré par Charolles (Saône-et-Loire), dernier numéro [n° 7], novembre 1924, p. 19-20 [les deux premiers numéros du *Mouton blanc* ont été publiés à Lyon ; en note, p. 20, Jean Hytier précise : « *Je dois dire que la matière de cette inspiration a été révélée par les écrits de Jean Paulhan* » ; texte daté « *Octobre 1924* », repris dans *L'Herne*, cahier n° 51, 1986, p. 22].

– Guy VELLEROY, *Le Feu grégeois*, Paris, Gallimard, 1924, 247 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 3 novembre 1924, dédicace imprimée « A / JEAN PAULHAN / Hommage d'amicale gratitude / G.V. » (n.p. [p. 7])].

Jacques Rivière écrit à Guy Velleroy, « *Le 28 Mai 1924* » : « *Monsieur, / J'ai lu avec intérêt les manuscrits que Jean Paulhan m'a transmis de votre part. C'est surtout votre nouvelle qui a retenu mon attention. Elle a des qualités de finesse que j'apprécie beaucoup. Pourtant si vous me permettez d'être franc, j'en trouve l'expression encore un peu maladroite. / Mais je suis persuadé que vous écrirez des choses excellentes. Je vous demande de me faire lire vos prochains essais. Si vous êtes libre un vendredi, entre 4 et 6 heures, vous me ferez plaisir en venant me voir à la revue. Croyez, Monsieur, à mes sentiments bien sympathiques.* » (archives Gallimard, dossier Jacques Rivière, 1924).

Les dédicaces manuscrites font alterner pseudonyme et patronyme. Ainsi, l'exemplaire n° 291 sur pur fil est enrichi du manuscrit, signé de Guy Velleroy, d'un poème intitulé « Prestidigitateur » et d'un envoi qui donne le véritable nom de l'auteur : « *Pour Georges Hugnet / jeune-dieu Septentrion, / avec beaucoup d'amitié / ou de plaisir, ou si ça / ne l'ennuie pas, / d'admiration. / Guy Rolland / ou plutôt / Guy Velleroy* » (librairie Sylvain Goudemare, septembre 2012). Le n° 769 est dédicacé « à M. Léon Hennique / très sincère hommage / Guy Velleroy. » Il s'agit du premier livre dédicacé à Jean Paulhan (pour un projet de dédicace, voir *supra* en 1908)].

– [Léon TREICH], *L'Éclair*, 10 novembre 1924 [« *Sage réflexion que nous coupons dans les bonnes feuilles de Jacqueline ou le Paradis deux fois perdu, signées d'une femme de Lettres jusqu'ici inconnue de nous : Nicole Stiébel* » ; coupure de presse conservée au fonds Paulhan, chemise grise « *Revue de presse / 1924* », sous-chemise blanche « *Sur Jean Paulhan / 1924* »].

– Camille GÆMANS, « Paul Éluard », *Correspondance* [226, rue de Mérode, Bruxelles], n° 2 [rose], 1^{er} décembre 1924, n.p. [début : « *Les Hain-Tenys malgaches et les exemples de Paul Éluard pourraient, d'une certaine manière, se rencontrer. Un langage proverbial comme celui-ci, on dirait de proverbes mis bout-à-bout...* » ; réimpression à Bruxelles, Didier Devillez éd., 1993, n.p.].

– Paul NOUGÉ, « D'un film périlleux ou de l'abus des réalités », *Correspondance*, n° 4 [orange], 20 décembre 1924, n.p. [« à Jean

Paulhan / peut-être / il semblait qu'un tel soin à ce que toute chose nous atteignit de surprise, et la plus coutumière, ne se laisserait pas à son tour surprendre. Que l'abondance des précautions et des ruses préserverait d'une emprise aussi décidée. »

Réimpression à Bruxelles, Didier Devillez éd., 1993, n.p. ; Paul Nougé, *Au palais des images les spectres sont rois*, Paris, Allia, 2017, p. 26].

1925 – Otto FORST-BATTAGLIA, *Die Französische Literatur der Gegenwart. 1870-1924*, Wiesbaden, Dioskuren Verlag, 1925, IV-443 p., texte cité p. 244. D'autres éditions sont connues pour 1927 et 1928.

« Jean Paulhan (geb. 1884) hat auf ihr sein ganzes nicht allzuumfangreiches, doch sehr beachtliches Werk aufgebaut. Er Kombiniert die psychologische Forschung mit tiefschürfender Sprachanalyse. Die Worte verraten, was die Sprache und mit ihr die Gedanken zu verbergen trachten. Dies Motiv kehrt in den drei Erzählungen von "Aytré qui perd l'habitude", "La Guérison sévère" und "Le Pont traversé" immer wieder. In der ersten mit jener exotischen Einkleidung, die der Schule Giraudoux-Morand-Larbaud wesentlich ist. Im "Guerrier appliqué" (1919) hat Paulhan einen guten Kriegsroman geschrieben, zu dem bei seinen engeren Artverwandten das Gegenstück fehlt, das wir eher bei Schlumberger finden werden. Nicht zu vergessen ist seines "Jacob Cow le pirate", das am klarsten seine Theorien reflektiert. »

Coupure conservée p. 3 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 ».

– Marcel JOUSSE, *Études de psychologie linguistique. Le Style oral, rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, Paris, Beauschène, 1925, 248 p. [voir p. 79-80, 100-101, 102, 104, 108, 110-111, 112, 135, 189 et 196 ; ouvrage repris à Paris, Fondation Marcel Jousse, diffusion Le Centurion, 1981, 350 p.].

– René LALOU, *Histoire de la Littérature française contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1925, p. 686 et « Supplément 1925 », p. 765.

« Mais il faut tirer hors de pair cet extraordinaire manuel d'application qu'est le Guerrier appliqué de Jean Paulhan : devant ce livre où le décor de la guerre apparaît renouvelé par une totale absence d'interprétation, par une exacte vision de ce qui fut, non colorée d'enthousiasme ou de découragement, plus d'un lecteur confessa que son esprit, esclave de trop de préoccupations étrangères, a véritablement manqué la guerre et sentira se réveiller en

lui la faculté d'observation précise que tous possèdent et que nul n'a su exercer avec cette infailible maîtrise. [...]

Jean Paulhan nous ramènera-t-il vers ces illustres modèles ? Une étude approfondie du langage l'a conduit au réquisitoire de Jacob Cow le pirate : les mots ne sont pas nos esclaves mais des tyrans qui nous engagent et nous trahissent à la manière de la rime qui "fonde pour un moment une prétention des sons voisins aux pensées voisines". Si l'on prend déjà "étant seul, tant de précautions et d'images pour se parler", à quel danger les mots n'exposent-ils pas dans le commerce avec les autres hommes ? Trois nouvelles de Paulhan scrutent trois de ces conflits dont les mots sont les arbitres : ils dénoncent le crime d'Aytré qui perd l'habitude, ils provoquent le tardif échange qui permet La Guérison sévère, ils aident le narrateur du Pont traversé à guérir un malentendu tragique. Et l'on aperçoit fort bien le chemin par où cette entreprise de perpétuelle interrogation peut aspirer à retrouver la haute impartialité humaine de Bishop Blougram's apology ou de Mr Studge the medium. » (p. 680)

« La route obscure et Étienne de Marcel Arland y ont ajouté la peinture d'une sensibilité mussettiste qui cherche Dieu à travers des échos de Gide. Pierre Sichel a débuté par Une création du monde de nos jours, enquête d'une âme sur l'arbitraire de la pensée, continuant ainsi les recherches de Jean Paulhan dans une zone intellectuelle antérieure à l'émotion et les subtiles analyses de sensualité intellectuelle qui font d'Attirance de la Mort de Jacques Sindral moins un roman qu'une riche annexion de l'esprit. » (p. 765)

Coupure collée page 53 du carnet de presse bleu.

Coupure conservée p. 9 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

– Maurice MARTIN DU GARD, *Feux tournants, nouveaux portraits contemporains*, Paris, Camille Bloch, 1925, p. 146-147 [dans un volume dont l'achevé d'imprimer n'est pas daté, incidente sur le rôle accordé à Jean Paulhan, « promoteur d'un mouvement qui tend à approfondir le drame du langage et les rapports de la pensée avec lui et que des études de linguistique et de psychologie mettront bientôt en vedette » par Benjamin Crémieux dans *Vingtième Siècle* ; en quatrième de couverture, mention de : « Jean Paulhan / Le Pont traversé / édition originale / Petit volume in-16 carré tiré à cinq cents exemplaires sur vergé d'Arches à la forme / 10 fr. »].

– Eugène MONTFORT, *Vingt-cinq ans de littérature française : tableau de la vie littéraire de 1897 à 1920*, Paris, Librairie de France, 1925, tome II [voir p. 191 à propos des réunions des Marges, rue Lepic,

chez la mère Coconnier, en 1909-1911 puis au premier étage du Café de l'Univers, place du Théâtre-Français ; aux Deux-Magots, en avril 1919 le vendredi après-midi, enfin au café de l'Univers, à partir de décembre 1920. C'est là que Jean Paulhan se laisse attirer ; voir aussi p. 282 sur *Les Écrits français*, « dirigés par Marc Brésil, entouré de B. Crémieux, André Dupont, Salmon, Claudien, Allard, Warnod, Jean Paulhan, Gabriel Audoin, etc. »]

– n.s. [Franz Hellens], « 1925 », *Le Disque vert*, numéro spécial « Sur le suicide », 3^e année, 4^e série, n° 1, [janvier 1925], p. 2 [mention de Jean Paulhan parmi les collaborateurs de la revue.

Réimpression dans *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome III, [n.p.].

– Franz HELLENS, « Réflexions autour d'un livre : *Les Pas perdus* d'André Breton », *Le Disque vert*, numéro spécial « Sur le suicide », 3^e année, 4^e série, n° 1, [janvier 1925], p. 76-81 [« *Il faut attendre les rêves et les attraper au passage. Ceci demande un certain exercice et de solides filets. Mais la réussite n'apporte nulle déception. Jean Paulhan a donné dans le Pont traversé de fort curieuses indications dans le sens d'une méthode de l'utilisation des rêves en matière littéraire, en introduisant cette moëlle d'inconscient dans la réalité, moins pour interpréter les choses réelles que pour les nourrir et les fortifier. [...] Jean Paulhan, après Mallarmé, a réussi quelques essais de réaction dans l'accouplement des mots, qui montrent à quel point ce bon chimiste possède la vision nette du désordre et de la légèreté qui règnent encore dans l'écriture moderne, et l'intuition d'un style qui ait non seulement le respect mais le génie des mots. "Il n'est pas de différence sensible et de fossé du mot à la phrase, de la phrase au récit, écrit-il dans son *Jacob Cow*. Les philosophes remarquent que l'on se peigne et lace ses souliers suivant l'idée que l'on a du monde ; l'écrivain, faiseur de langage, c'est en imitant sa première opinion sur le jeu des mots qu'il se prévoit et se compose."* » (textes cités p. 79-80).

Réimpression dans *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome III, [p. 76-81, textes cités p. 79-80].

– Gabriel MARCEL, « *XX^e Siècle*, par Benjamin Crémieux (Éditions de la Nouvelle Revue Française) », *La N.R.F.*, n° 136, 1^{er} janvier 1925, p. 94-96 [rubrique : « Notes » ; Gabriel Marcel met Benjamin Crémieux au défi de préciser les caractères communs « *aux styles de Proust, Giraudoux, Larbaud, Morand, Paulhan, Aragon, Romains* »].

– n.s., « Commerce », *Les Nouvelles littéraires*, 4^e année, n° 116, samedi 3 janvier 1925, p. 2 [rubrique : « Faits divers » ; mention de « Luce, l'enfant négligée »].

– n.s., « M. Jean Paulhan s'imité », *La Révolution surréaliste*, n° 2, 1^{ère} année, 15 janvier 1925, p. 10 [cet intertitre présente la réponse de J.P. à l'enquête « Le suicide est-il une solution ? »].

– réclame pour *La Guérison sévère*, placard publicitaire notamment consacré à la collection « Une Œuvre, un Portrait » des Éditions de *La N.R.F.*, *La Révolution surréaliste*, n° 2, 1^{ère} année, 15 janvier 1925, quatrième page de couverture.

– Jean CASSOU, « Baptême du Christ », *Les Nouvelles littéraires*, 4^e année, n° 118, samedi 17 janvier 1925, p. 5 *abcdef* [nouvelle dédiée « À Jean Paulhan »].

– n.s., « Nous publierons prochainement [...] des pages de Jean Paulhan », *Le Disque vert*, numéro spécial « Des rêves », 3^e année, 4^e série, n° 2, [1925], p. 95 [avec les noms de Pascal Pia, Edmond Jaloux, Joseph Delteil, Jean Prévost, Robert Guiette, Jules Supervielle, Jean Hytier, Jean Cassou, Ramon Gomez de la Serna, Marcel Jouhandeau, Robert Marin, *etc.*].

Réimpression dans *Le Disque vert*. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome III, p. 211].

– n.s., réclame pour *La N.R.F.*, insérée en tête du *Mercur de France*, tome CLXXVIII, 36^e année, n° 640, 15 février 1925 [« Secrétaire : Jean Paulhan »].

– René CREVEL, « Voici...une enquête et quelques opinions sur le suicide », *Les Nouvelles littéraires*, 4^e année, n° 121, samedi 7 février 1925, p. 5 [extrait : « Écoutez aussi le subtil et mystérieux Jean Paulhan, dont la Révolution surréaliste dit qu'il s'imité en sa réponse » ; réponse de J.P. à l'enquête de *La Révolution surréaliste* sur le suicide].

– Léon TREICH, « Jacques Rivière », *L'Éclair*, 38^e année, n° 13132, 15 février 1925, p. 2 [f° 1 du dossier de presse constitué par Isabelle Rivière, déposé à la bibliothèque des Quatre-Piliers de Bourges : « Depuis de longues semaines, Jacques Rivière avait dû s'éloigner de la Nouvelle Revue Française, qu'il avait confiée à Jean Paulhan, un de

ceux dont la pensée et le cœur étaient, depuis des années, tout près de lui. C'est vraisemblablement Jean Paulhan qui présidera à la réunion en volume des manuscrits encore inédits de l'écrivain disparu, et peut-être voudra-t-il aussi nous donner un jour la correspondance – qu'on dit précieuse – de son ami. »]

– J.-A.C., « La Mort de Jacques Rivière », *L'Indépendant des Basses Pyrénées*. Pau, 16 février 1925 [coupure au f° 5 du dossier de presse conservé à Bourges, texte largement repris de Léon Treich, à l'exception d'un paragraphe régional : « Depuis de longues semaines, Jacques Rivière avait dû s'éloigner de la Nouvelle Revue Française, qu'il avait confiée à Jean Paulhan, un de ceux dont la pensée et le cœur étaient, depuis des années, tout près de lui. C'est vraisemblablement Jean Paulhan qui présidera à la réunion en volume des manuscrits encore inédits de l'écrivain disparu, et peut-être voudra-t-il aussi nous donner un jour la correspondance – qu'on dit précieuse – de son ami.

Dans cette région on apprendra avec tristesse la mort de Jacques Rivière. Il comptait dans les Landes, en Béarn et en Pays Basque de nombreux amis. Assidu de Biarritz, il faisait chaque année une randonnée à travers les Pyrénées, puis revenait à Cenon, dans la maison paternelle, achever ses vacances.

C'est au cimetière de Cenon qu'il sera inhumé jeudi prochain. Que sa famille trouve ici l'expression de nos condoléances et de notre triste émotion. » Nous remercions pour son obligeance François Dutilleul, du pôle Patrimoine des Archives de la Ville de Pau].

– n.s., *Paris-Soir* [Eugène Merle, directeur], n° 500, lundi 16 février 1925, p. 2e [de la rubrique : « Petit Mémorial des Lettres », texte complet :

« C'est seulement hier dans la soirée que la presse a appris le décès, à l'âge de trente-neuf ans, des suites d'une grippe pulmonaire, de Jacques Rivière, le directeur de la Nouvelle Revue Française.

Il était l'auteur estimé d'Etudes, Essai sur la Foi, Allemand, l'Aimée, de plusieurs articles sur le roman d'aventures et d'une étude sur Rimbaud dont la guerre a interrompu la publication. Il fut, il y a trois ans, le premier bénéficiaire du prix Blumenthal.

Il a édité, l'an dernier, les écrits posthumes d'Alain Fournier dont il était le beau-frère.

Éloigné depuis quelque temps de la Nouvelle Revue Française, il en avait confié la direction littéraire à son ami Jean Paulhan.

Il laisse trois enfants. » Sur la Bourse littéraire de la Fondation Florence-Blumenthal, voir Maurice Genevoix, *Trente mille jours*, Seuil, 1980 puis La Table ronde, 2019, p. 266].

– n.s., « La mort de Jacques Rivière », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16268, mercredi 18 février 1925, p. 2c [sous la rubrique « Les Lettres », texte complet : « *Les obsèques du directeur de la "Nouvelle Revue française" ont eu lieu, hier, à 15 heures.*

La levée du corps a été faite 38 bis, rue Boulard, au domicile mortuaire.

L'office religieux a été célébré en l'église Saint-Pierre de Montrouge, devant une nombreuse assistance.

Il y avait là Paul Valéry, Cocteau, Thierry Sandre, Valmy-Baysse, Copeau, Henry Ghéon, Jacques Boulenger, etc., etc.

Le corps a ensuite été transporté à la gare d'Austerlitz pour être dirigé à Cenon, près de Bordeaux, où l'inhumation aura lieu mercredi.

Aucun discours n'a été transporté.

Jacques Rivière est mort de la fièvre thyphoïde et non de la grippe comme on l'avait dit tout d'abord – et cru.

Ses manuscrits inédits (un essai sur Marcel Proust et de Nouvelles Études) seront publiées par les soins de M. Jean Paulhan. »
Coupure au f° 3 du dossier de presse conservé à Bourges avec le fonds Jacques Rivière].

– n.s., « La levée du corps de Jacques Rivière », *Paris-Soir*, deuxième édition, 3^e année, n° 502, mercredi 18 février 1925, p. 2d [sous la rubrique « Petit Mémorial des Lettres », texte complet :

« C'était, hier lundi, à trois heures, par un temps frais, mais soleilleux. L'église Saint-Pierre de Montrouge bientôt fut pleine. Les chants religieux en usage montaient discrètement, soulignant le silence douloureux, l'atmosphère recueillie.

Il y avait là les administrateurs, les amis, les collaborateurs de la Nouvelle Revue Française : MM. Gallimard, Hirsh, Jean Paulhan, Roger Allard, Jacques Copeau, Jean Cocteau, André Gide, Paul Valéry, Viélé-Griffin, Georges Duhamel, Fernand Fleuret, Frédéric Lefèvre, Eugène Marsan, Joseph Delteil, Jean Schlumberger, Louis Chéronnet, Valéry Larbaud, etc. ; des écrivains, des journalistes : MM. Georges Pioch, José Germain, Paul Castiaux, Henri Dalby, Eugène Marsan, Bernard Lecache, Gaston Picard, Georges Martin, Léon-Paul Fargue, Pierre de Lanux et tant d'autres ; des éditeurs : Bernard Grasset, Brun et Pigasse, etc.

Les parents de Jacques Rivière se groupaient autour de la jeune femme du disparu. Le corps partit dans le fourgon. On sait que les obsèques seront célébrées, à Cesson, près de Bordeaux.

Les écrivains se séparèrent, cependant que les gens de la rue mettaient le visage aux grilles. Rarement cérémonie d'adieu s'écoula avec plus de dignité et d'émotion. »]

– n.s., « Jacques Rivière », *L'Avenir*, 19 février 1925 [coupure au f° 3 du dossier de presse conservé à Bourges, avec signature manuscrite non déchiffrée, reprise d'une autre main, sans plus de clarté pour le lecteur : « *Il laisse un certain nombre de manuscrits, notamment un Essai sur Proust et de Nouvelles Études, ainsi qu'une précieuse correspondance que ne manquera pas d'éditer son ami et successeur à la N.R.F. Jean Paulhan.* »]

– Léon TREICH, « Jacques Rivière », *Candide*, 1^{ère} année, n° 49, 19 février 1925, p. 3 [rubrique : « Les Hommes et les Livres » ; « *Durant près de deux mois, Jacques Rivière terrassé par la maladie, avait dû remettre le soin de la Nouvelle Revue Française à son ami Jean Paulhan. La disparition de son directeur n'amènera-t-elle point quelques changements dans l'esprit de cette célèbre ancienne "petite revue", dans ce fameux esprit NRF autour duquel se fit il y a deux ans tant de bruit et qui, sympathique ou non, était une force, une force singulièrement agissante ? Les mois qui vont venir nous le diront. Nul ne songe aujourd'hui qu'à apporter à Jacques Rivière, un hommage attristé.* »]

– L. Dx. [Léon DIERX], « Mort de M. Jacques Rivière », *Le Mercure de France*, tome CLXXVIII, n° 641, 36^e année, 1^{er} mars 1925, p. 560-561 [extrait de la p. 561 : « *On doit à Jacques Rivière trois volumes qui témoignent de l'originalité de sa pensée et de son ardeur intellectuelle :*

Études (sur Baudelaire, Claudel, Gide, Rameau, Bach, Frank, Wagner, Moussorgsky, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin) ; l'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre ; Aimée, roman qu'il dédia à Marcel Proust, "grand peintre de l'Amour", et à qui il voulait consacrer une étude dans l'ouvrage qu'il avait en préparation sous ce titre Nouvelles études et qui paraîtra prochainement par les soins de M. Jean Paulhan. »]

– « Les deux œuvres de Paul Valéry », texte de Jean Paulhan annoncé dans *La N.R.F.*, 12^e année, t. XXIV, n° 138 et 139, 1^{er} mars et 1^{er} avril 1925, fascicule publicitaire inséré en tête de la revue, p. 8 [parmi les textes que la revue « publiera prochainement »].

– « *Les derniers exemplaires* / Jean Paulhan / *Le Pont Traversé* / Volume in-16 carré, tiré à : / 500 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme, l'exemplaire. 10 fr. », *La N.R.F.*, 12^e année, t. XXIV, n° 138, 1^{er} mars 1925, second fascicule publicitaire, inséré en fin de numéro, *n.p.* [p. 27] [dans une page de réclame payée par Camille Bloch, libraire-éditeur 366 rue Saint-Honoré à Paris (I^{er}), après la mention de l'*Ode génoise* de Jules Romains, qui « *vient de paraître* »].

– *n.s.*, « Le souvenir de Jacques Rivière », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16282, mercredi 4 mars 1925, p. 2c [rubrique « Les Lettres » ; texte complet : « *Le numéro 138 de la "Nouvelle Revue Française" du 1^{er} mars paraît avec un cadre de deuil.*

«Voici le dernier numéro que Jacques Rivière aura composé, établi, pesé» écrit M. Jean Paulhan dans un avant-propos. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « Feuilletts littéraires », *Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*, jeudi 5 mars 1925, p. 2a [« *Le numéro de mars de Nouvelle Revue Française paraît encadré de noir, portant le deuil de son directeur, Jacques Rivière, mort de la fièvre typhoïde à trente-neuf ans. Le prochain numéro de la Revue sera consacré à l'écrivain. En attendant, M. Jean Paulhan adresse, au nom de tous les collaborateurs, un adieu ému à l'homme "dont la mort semble, dit-il, nous séparer de nous-mêmes".* »]

– *n.s.*, « À la N.R.F. », *Journal de Genève*. National, politique et littéraire, 96^e année, n° 65, samedi 7 mars 1925, p. 2ab [rubrique : « Échos » ; « *Le numéro de mars de la Nouvelle Revue Française paraît encadré de noir, portant le deuil de son directeur Jacques Rivière, mort de la fièvre typhoïde à trente-neuf ans. Elle annonce un prochain numéro consacré à l'écrivain. En attendant, M. Jean Paulhan adresse au nom de tous les collaborateurs, un adieu ému à l'homme "dont la mort semble, dit-il, nous séparer de nous-même". Et il ajoute :*

«Il reste à rappeler Jacques Rivière, à l'entourer plus étroitement que nous n'avons su le faire encore, à le restituer à ceux qui, ne l'ayant pas approché, ne savent pas qu'ils l'ont perdu. Jacques Rivière disait de Proust, avec qui il se confondait parfois : il faut que l'assiègent la curiosité, la tendresse, la reconnaissance de tous ceux pour qui se comprendre et comprendre l'homme sont les seules occupations qui aient un sens dans la vie.»

Le malheur qui vient de nous atteindre, dit encore M. Paulhan, est le plus affreux et le plus difficile à penser qui soit. »]

– n.s., « Qui sera directeur de la N.R.F. ? », *Le Journal littéraire*, n° 46, 7 mars 1925, p. 9b [« Il est à peu près certain que c'est M. Benjamin Crémieux qui succédera à Jacques Rivière à la direction de la Nouvelle Revue française.

Il est donc probable que cette revue, vouée pour ainsi dire, complètement à la littérature d'analyse, évoluera et accueillera les écrivains sociaux, tels que Jean-Richard Bloch, Pierre Hamp, etc. »].

– n.s., « À la N.R.F. », *Le Journal littéraire*, n° 48, 21 mars 1925, p. 5b [texte daté par erreur « 7. 6. 1925 » par Jean Paulhan dans son carnet de presse :

« C'est M. Gaston Gallimard qui devient directeur de la Nouvelle Revue Française.

M. Jean Paulhan continuera à en assurer le secretariat. »]

– R.C. [René CREVEL], « Du haïkaï français », *Les Nouvelles littéraires*, 3^e année, n° 76, samedi 29 mars 1924, p. 4 [citation de Jean Paulhan].

– René CREVEL, « La Guérison sévère, par Jean Paulhan (N.R.F. édit.) », *Les Feuilles libres*, 6^e année, nouvelle série, n° 39, mars-avril 1925, p. 217-218 [rubrique : « Le roman » dans « La Littérature » ; texte complet : « De mouvements au ralenti vus sur l'écran, soudain nous comprenons que marcher, sauter, danser, lever les bras sont des actes dont chacun marque le mystère le moins facile à expliquer et cependant le plus simple.

Les états et les visions que Jean Paulhan nous présente dans la Guérison sévère, (je pense surtout au récit du malade, intitulé Maladresse à se guérir) des phrases aux contours précis nous donnent une notion troublante de leur mystère essentiel. D'instant que notre paresse se plaît à croire insaisissables, il a, l'opium du rythme et de l'habitude dédaigné, montré l'existence du réel le plus surprenant que la bonne santé sacrifie toujours à quelque objet extérieur et médiocre. Ainsi, ce qu'il nomme Maladresse à se guérir n'est peut-être en somme qu'une résolution, par nature limitée dans le temps, de n'abandonner point avant d'en avoir fait le tour un monde où la pensée, si, comme le dit Jean Paulhan, elle continue à rester pareille à elle-même quand le corps change tellement, du fait même que le corps change, se révèle apte à quelque règne insoupçonné et magnifique.

J'ai parlé de mouvements au ralenti. Mais le récit du malade, et celui de sa femme accourue à son chevet, par la grâce de cette magie qu'opère de soi-même la maladie, ne sont-ils pas en vérité, à propos d'un petit fait (lettres d'une autre femme trouvées dans la poche du

malade, un ruban aussi) les fresques animées de la pensée la plus subtile ! Alors je me rappelle la réponse de Jean Paulhan à l'enquête sur le suicide où il nous disait ce que gagnent les hommes à être malades.

De la maladie de Jacques (héros de La Guérison sévère) naît le miracle qui nous fait considérer les esprits parfois comme des vases communicants, ou bien encore de croire que les âmes sont toutes d'un même continent, et n'échappent à l'âme commune qui les assemble toutes que par des presque îles particulières jetées de-ci, de-là dans une mer extérieure !

Ainsi, les lettres découvertes par la femme, s'opère la transfusion de la pensée qui mieux et plus vite que la transfusion du sang permet au malade de guérir.

Convalescent et faible ne conclut-il pas :

L'impression même que je recevais de ma faiblesse était nouvelle, elle était l'impression d'une faiblesse à corriger — tant j'éprouvais à présent, sur un autre point et à la faveur de ce tort avoué une autorité inattendue.

Celle-là même que j'enviais à Juliette lorsqu'elle ne distinguait pas en moi un secret trop riche ou trop lourd. Mais par le désespoir, il me semble qu'elle prend maintenant à son compte, en échange, ma lenteur, tant d'idées gaspillées, dont j'éprouve aujourd'hui sévèrement le défaut — et ma première maladresse contre la facilité que l'on prend à mourir. »

*Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 34 du cahier ocre, où elle est datée par erreur de « Juillet 1925 » ; texte repris dans René Crevel, *Babylone*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1975].*

— n.s., « Memento », Le Mercure de France, n° 643, 36^e année, tome CLXXIX, 1^{er} avril 1925, p. 219 [texte complet : « La Nouvelle Revue française (1^{er} mars) publie, en deuil, le dernier numéro “composé, établi, posé” par Jacques Rivière. M. Jean Paulhan écrit, à propos de son malheureux directeur :

“Il exigeait encore, il y a sept jours, que chaque lettre, chaque placard d'épreuves lui fût apporté (un refus l'eût inquiété et désobligé, plus que ne pouvait le fatiguer l'exercice d'une attention, dont il ne disposait déjà pas très librement). Le souci demeurerait sensible dans son délire : alors que plusieurs de ses paroles perdaient déjà leur sens, il rêvait d'ordonner diverses idées autour d'une découverte qu'il venait de faire : ‘Le monde obscur, disait-il, le monde obscur qu'il s'agit de rendre par les moyens les plus ordinaires.’”

Ce numéro commence un roman de M. André Gide : “Les faux-monnayeurs”, et contient un très vivant essai de MM. Léon Régis et F.

de Veynes : “Sur le théâtre de M. Sacha Guitry. Lire “du Surréalisme”, par M. A Thibaudet.

Le numéro d’avril de la revue sera un hommage à Jacques Rivière. »]

– n.s., « Rédacteur en chef : Jean Paulhan » et « Les deux œuvres de Paul Valéry, par Jean Paulhan », *Le Mercure de France*, n° 643, 36^e année, tome CLXXIX, 1^{er} avril 1925 [deux mentions dans la même réclame pour *La Nouvelle Revue française* insérée en tête du *Mercury de France*].

– n.s., « Collection “Une œuvre, un portrait” », *Le Mercure de France*, n° 643, 36^e année, tome CLXXIX, 1^{er} avril 1925 [réclame pour *La Guérison sévère*, édition originale, insérée en tête du *Mercury de France*].

– Victor LLONA, « Jacques Rivière et les littératures étrangères », *La N.R.F.*, 12^e année, n° 139, 1^{er} avril 1925, p. 655-656 [« À toutes choses, Jacques Rivière apportait cette “sincérité sage et acharnée, cette singulière pureté de conscience” dont parle Paulhan dans le douloureux hommage qui ouvre le dernier numéro de la Nouvelle Revue Française que notre ami ait “composé, établi, pesé” » (p. 655)].

– réclame pour *La Guérison sévère*, placard publicitaire notamment consacré à la collection « Une Œuvre, un Portrait », *La Révolution surréaliste*, n° 3, 1^{ère} année, 15 avril 1925, 4^e page de couverture, partie supérieure droite.

– n.s., « Bibliographie de la semaine », *Le Journal littéraire*, n° 53, 25 avril 1925, p. 16 [simple information sur la publication de *La Guérison sévère*, dans la rubrique : « Livres de luxe »].

– André BERGE, « *La Guérison sévère*, par Jean Paulhan (N.R.F.) », *Les Cahiers du Mois*, n° 12, mai 1925, p. 147-148 [« C’est une œuvre très courte mais si complexe qu’il me semblerait, je crois, plus facile de la développer en plusieurs tomes que de la résumer en quelques lignes. Dans ces cinquante-sept pages, se dégage pourtant une histoire assez simple ; la voice : Un homme vivait en médiocre intelligence avec sa femme. Il part en voyage, se détourne de l’itinéraire prévu pour voir sa maîtresse, après quoi tombe gravement malade loin des siens ; sa femme accourt inquiète et dévouée, le soigne, mais un jour découvre dans sa poche de veston les preuves de l’infidélité de son mari. Elle hésite à “faire une scène”, car il est en danger de mort : toutefois elle

ne peut résister à lui demander quelques explications et le supplie de brûler un nœud de ruban et une fleur, souvenirs du récent adultère. Le mari, délivré de son secret, reprend la force de vivre, mais sa convalescence est sans joie.

— *Ouf ! je crois vraiment avoir donné ainsi une idée aussi fausse que possible du livre de Jean Paulhan. J'ai simplifié, j'ai modifié la structure du récit, introduit des précisions maladroites pour la commodité de l'exposé, et surtout j'ai conté l'aventure telle qu'elle serait apparue à un observateur qui n'y aurait pas été intéressé. Triple faux sens ! L'essentiel au contraire, c'est l'extrême complexité des détails, le jeu laissé à l'esprit, la réfraction des événements à travers la pensée de ceux qui les subissent. [...]*

Non, ce n'est pas du tout ça, ou plutôt il y a tant d'autres choses que j'ai le sentiment d'avoir voulu communiquer l'impression de la mer en analysant une seule goutte d'eau. »]

— André SCHAEFFNER, « Jacques Rivière et ses études sur la musique », *La Revue musicale*, 6^e année, n° 7, 1^{er} mai 1925, p. 152-172 [en note 5, p. 170-171, André Schaeffner cite « Les espoirs et les projets », texte de Jean Paulhan sur Jacques Rivière].

— [auteur non déchiffré], « *La Guérison sévère*, par Jean Paulhan (Nouvelle Revue française, édit.) [...] », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16341, samedi 2 mai 1925, p. 2c [« [...] est la relation très précise, presque aiguë, d'une maladie vue par le malade auquel la maladie donne la lucidité la plus nette et vue aussi par sa femme à laquelle le danger couru par le malade donne une autre lucidité, non moins nette mais d'une autre nature.

Les deux tableaux se complètent ; le darne [coquille pour drame], à deux personnages et la mort embusquée très près, est réduit — peut-être au delà de la vérité — à ses lignes essentielles. Un peu moins même qu'à ses lignes essentielles : à son mécanisme, un peu trop exclusivement à sa représentation pensée, méditée, désensibilisée partiellement.

Le sujet est un peu trahi d'être trop cérébralisé, mais il est remarquablement traité. La différence des réactions du malade et de la femme est nettement marquée. Le récit attribué à la femme est d'ailleurs plus complet, plus plein, contient plus de vérité. Il manque à celui du malade tout ce qu'ajoute la fièvre : frémissements, chaleur, inquiétude, insomnies, exaltations, défaillances.

Aux pires moments la conscience n'est pas totalement abolie. On aurait désiré la relation d'un de ces conflits extrêmes entre la vie et la mort pour voir de quoi s'alimentent les flammes dernières de l'esprit.

Le psychologue très attentif qu'est M. Jean Paulhan a commencé son récit trop tard, quand la vie n'était plus en question. »]

– Le Lutécien [Roger VITRAC], « “La Guérison sévère” », *Comœdia*, n° 4523, jeudi 7 mai 1925, p. 5 [rubrique : « Les Livres du Jour » dans « Belles-Lettres » ; « traversée redoutable » ; le nom de Roger Vitrac ne figure pas à la signature de l'article.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 43 du cahier ocre, au-dessus de la mention manuscrite : « (R. Vitrac. Comœdia. 7-4-1925) »].

– JOURDAN COUPE-PAPIER, « M. Jean Paulhan publie à la N.R.F. : La Guérison sévère », *Le Journal littéraire*, n° 55, 9 mai 1925, p. 8 [rubrique : « En quelques lignes... » : « *Tout cela écrit avec une correction froide, presque à la manière d'un rapport scientifique : la fièvre, ses cauchemars, le rapport des images qu'elle suggère comparé avec la réalité des faits. Ce livre est écrit avec un thermomètre* ». René Lalou revient sur *La Guérison sévère* le 23 mai. Voir *infra*].

– Camille GOEMANS, Marcel LECOMTE, Paul NOUGÉ, « Pour garder les distances / à Monsieur André Breton / à Monsieur Pierre Morhange / à Monsieur Jean Paulhan », *Correspondance*, n° 19 [orange], 20 mai 1925, *n.p.*

Réimpression à Bruxelles, Didier Devillez éd., 1993, *n.p.* ; Paul Nougé, *Au palais des images les spectres sont rois*, Paris, Allia, 2017, p. 36-37].

– René LALOU, « De quelques livres “L'automne” de Ladislas Reymont / De Jacques Rivière à Jean Paulhan / Maurice Renard et Prométhée », *Le Journal littéraire*, n° 57, 23 mai 1925, p. 7-8 [« *Car sous ce conflit de deux êtres il poursuit un drame plus général : celui du rapport régulier d'une pensée avec les pensées des autres. [...] Paulhan se meut à l'aise dans une région presque inexplorée, la zone primitive de l'âme où la pensée suit son chemin sans être déviée par l'émotion. Certains diront La Guérison inhumaine : je suis convaincu que sa sévère pureté touche aux racines de l'humain.* »]

– prospectus pour *Le Navire d'Argent. Revue mensuelle de littérature et de culture générale* [directrice : Adrienne Monnier], La Maison des Amis du livre, 7, rue de l'Odéon, publiée à partir du 1^{er} juin 1925, 8 p. [Jean Paulhan, froissé, relèvera cette phrase du prospectus, dans une de ses lettres à Jean Prévost : « — notre Maison, base éminemment favorable, nous semble-t-il, à la fondation d'une revue littéraire. » (p.

3). Jean Prévost se défend en écrivant à Jean Paulhan que le texte du prospectus est de la main d'Adrienne Monnier, non de la sienne].

— * Marcel ARLAND, « A Jean Paulhan », *Les Cahiers du mois*, 1925 [sur *La Guérison sévère*, le meilleur livre de Jean Paulhan ; « *Il est assez difficile d'être ému, à la première lecture de vos livres, autant qu'on le sera par la suite. [...] M. Crémieux parle du mystère que lui offre votre attitude. Il me semble que ce mystère tient surtout à ce fait, que votre attitude est celle d'un homme qui pour lui-même est mystère. Il me semble que vous sentez perpétuellement en vous ce mystère, et que tout, en vous, vous est sujet d'étonnement. [...] Je suis votre ami, et je ferai la moitié du trajet* »].

— n.s., « À la N.R.F. », *Le Journal littéraire*, 7 juin 1925 [texte complet : « *Ce fut, — on s'en souvient — une véritable "question" que celle de savoir quel serait le successeur effectif du regretté Jacques Rivière, mort à la peine, ayant plus songé à faire si spéciale et si hautement littéraire la revue dont il s'occupait que la situation matérielle de sa jeune famille. Or, on sait le petit coup d'État de M. Gaston Gallimard : il se fit directeur de la revue avec, pour rédacteur en chef, l'éminent et probe Jean Paulhan. Ce n'est qu'un stade. M. Gallimard, qui affiche volontiers un certain nietzschéisme, se proposerait, dit-on, de ne plus s'occuper de la N.R.F., de l'abandonner même, de ne se mêler plus d'écoles et de sports littéraires et, au demeurant, de ne la tolérer plus que comme un poids qui lui donne de l'honneur. (Onor [sic] onus). Le jour de ce divorce serait prochain, s'il n'avait souvenir que sa maison n'existe en renom et en acquêts que par la Nouvelle Revue Française. On dit même que c'est à cette similitude que la revue doit encore sa durée ; mais on connaît la fragilité de tels sentiments. Verra-t-on un jour la N.R.F. sortir de la rue de Grenelle ?* »

Coupure conservée p. 6 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

— Paul NOUGÉ, « La Guérison sévère / à Jean Paulhan », *Correspondance*, Bruxelles, n° 21 [orange], 10 juin 1925, n.p. [Paul Nougé avait d'abord rédigé un compte rendu critique sous le titre « La Guérison difficile » (*Les Lèvres nues*, n° 66, « Le Fait accompli », 1972), auquel il préféra finalement ce détournement de *La Guérison sévère* de Jean Paulhan. Le dossier de presse des archives Paulhan contient aussi la lettre collective de Camille Goemans, Marcel Lecomte et Paul Nougé datée du 7 avril 1925.

Au fonds Paulhan, coupures conservées p. 40-41 du cahier ocre.

Réimpression à Bruxelles, Didier Devillez éd., 1993, *n.p.* ; Paul Nougé, *Au palais des images les spectres sont rois*, Paris, Allia, 2017, p. 38-40].

– Edmond JALOUX, « *L'Europe galante*, par Paul Morand (Grasset) / *Les Rois aveugles*, par J. Kessel et Hélène Iswolsky. (Éditions de France) / *La Guérison sévère*, par Jean Paulhan (N.R.F.) », *Les Nouvelles littéraires*, 4^e année, n° 141, samedi 27 juin 1925, p. 3^{abcdef} [rubrique : « L'Esprit des livres » ; texte complet du passage portant sur Jean Paulhan : « *Il est difficile d'expliquer en quoi consiste la qualité de la Guérison sévère, car si l'on en veut dire le sujet, on a l'impression de quelque chose d'assez banal, alors que rien n'est moins banal que la petite étude de M. Jean Paulhan. Admettez donc un homme qui dans le moment même où il trompe sa femme tombe en voyage gravement malade d'une pneumonie, et sa femme, qui venue pour le soigner, apprend sa trahison ; la convalescence se fera dans une communauté de pensées tendant à guérir le patient de son double mal et dans une extrême soumission de sa femme à guérir ses vues. Notez bien que je simplifie à l'excès, que je réduis pour être clair l'extraordinaire tissu arachnéen que constitue le texte de M. Jean Paulhan. D'ailleurs, rien de ce que je vous ai dit plus haut n'est explicitement raconté : cela, c'est la série de faits qui établit les racines de la Guérison sévère ; en réalité, cette œuvre est un jeu aérien, le jeu même, pour continuer ma comparaison, de feuilles agitées par les vents au sommet d'un arbre et dont les mouvements et l'apparence ne traduisent qu'aux yeux du botaniste le travail obscur des racines. Trois monologues : celui de Jacques en pleine fièvre, celui de Juliette et celui de Jacques en train de guérir, constituent la trame de l'ouvrage ; le premier est peut-être le plus étonnant de tous ; la pensée d'un malade y est exactement circonscrite et on en suit les plus subtils et les plus secrets linéaments. Jacques nous dit plus loin qu'il ne s'agit pas de délire : en effet on voit bien qu'il s'agit ici d'une pensée à peu près nue, que rien ne distrait d'elle-même et qui évolue en pleine liberté, hors de la pression des faits et des incidents du monde extérieur, mais déformée par cette atmosphère générale que la fièvre apporte à notre sensibilité. Simple en apparence, d'un grand dépouillement de style, la Guérison sévère est une œuvre d'une grande densité, que l'on peut lire et relire sans épuiser sa connaissance. Je regrette seulement l'obscurité de certaines phrases : obscures non par la richesse de leur pensée, mais l'amphibologie de leur syntaxe. »*

Au fonds Paulhan, seule la dernière colonne de cette rubrique est conservée p. 43 du cahier ocre, où la coupure est datée par erreur du « 27.5.25 ».

Pour la reprise de cet article, voir *infra* en août 1925].

– Henri POURRAT, « Jean Paulhan : *La Guérison sévère* (Édition de la N.R.F.) », *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, juillet 1925, p. 887-888 [dans une publication non numérotée, texte complet : « *On entre là dans le royaume d'un malade, royaume nouveau pour lui-même d'histoires, d'imagination, de dessins et d'inscriptions lus sur les murs : l'organisation qu'il invente pour s'arranger des conditions dans lesquelles fonctionne son esprit, et la façon dont il reprend pied dans le monde. Suit le récit des mêmes journées fait par sa femme : inquiétudes, espoirs, tourments, jalousie, pris au plus près du vrai, à l'état naissant, dans leurs combinaisons inattendues. Enfin, "l'échange presque trop tard" ; le mari en faute se sentait par cela même porté à faire des reproches à sa femme ; il se libère par un aveu détourné, tandis qu'elle se débarrasse aussi de ses griefs en lui faisant maudire le voyage qui fut cause de la trahison et de la maladie. Les choses s'arrangeront-elles ?*

Précis à l'extrême, sans jamais être minutieux, Jean Paulhan donne une singulière impression de sûreté : il se peut d'ailleurs que fort elliptique — parce qu'il s'en tient à l'essentiel — il semble parfois de lecture un peu difficile.

Ce qu'il est impossible de ne pas percevoir immédiatement, c'est sa qualité : un écrivain. À condition que ces mots, un écrivain, semblent ne pas s'opposer vaguement à ces autres : un homme. Certes l'élégance la plus fine. Un grand amour des mots quotidiens, un goût de naturel familier et pur, une concision un peu étrange lui prêtent vraiment une qualité unique. Mais il faut bien voir qu'il ne paraît singulier que parce qu'il est plus vrai qu'un autre, plus exigeant, serrant de plus près le réel. Rien ici ne vise à nous étonner, mais à nous éclairer seulement. Voilà comment il se trouve en avance et n'aura peut-être tous ses lecteurs qu'en 1980. Ce qui fait Jean Paulhan de grande classe, c'est précisément qu'il est de grand intérêt. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 38 du cahier ocre].

– Jean GALTIER-BOISSIERE, « À la fourchette... / La maison Gallimard devient "public" », *Le Crapouillot. Arts, Lettres, Spectacles* [dir. Jean Galtier-Boissière], bi-mensuel, place de la Sorbonne, 1^{er} juillet 1925, p. 11-12 [trois mois après la mort de Jacques Rivière, Gaston Gallimard lance une collection d'anas, une collection de romans-cinéma, une collection de romans-feuilletons. Il prend la direction de la revue : « *Qui donc est ce libraire Gallimard qui déjà présidait aux destinées de la N.R.F. et qui, à l'étonnement général, prit*

en son nom la direction de la revue, alors que l'auteur d'Aimée avait expressément désigné pour lui succéder M. Jean Paulhan ?

M. Gallimard — il s'agit de M. Gaston, ne pas confondre avec le papa, le collectionneur qui avait de si beaux Rodins... — est un fort jovial compère, un poupard de quarante-huit printemps au teint d'un joli rose saumon sous les cheveux argentés. Il ne lui manque que le bonnet blanc à rayures bleues et le gilet à fleurs pour incarner parfaitement les meuniers d'opérette 1880. Il est Administrateur-délégué de la N.R.F. et d'un café-restaurant, sis rue du Vieux-Colombier, que son atmosphère sépulcrale fit surnommer le columbarium. »]

– Frédéric LEFÈVRE, « Une heure avec M. Henri Pourrat / gentilhomme d'Ambert / poète et romancier », *Les Nouvelles littéraires*, 4^e année, n° 143, samedi 11 juillet 1925, p. 1-2 [« *C'est Jean Paulhan qui en mai 1920 me révéla Henri Pourrat* », dit Frédéric Lefèvre. Pourrat lui-même : « *Dostoïevski ? Proust ? Jean Paulhan donne peut-être un exemple plus net encore. On a l'impression qu'il est, comme le fut Stendhal, en avance sur son époque. Il ne semble même pas certain qu'on le rattrape jamais entièrement. L'extraordinaire, c'est qu'il soit si singulier et si peu excentrique. Dans son pays, l'air est tellement plus subtil, la lumière tellement plus aiguë, que tout y prend une autre figure, neuve, et si satisfaisante pourtant que, la première surprise passée, nous nous voyons mieux là chez nous que partout ailleurs. La lumière simplement change les choses : il ne s'agit pas d'éclairages, il s'agit bien d'une lumière. Ces impressions, ces sentiments, que nous étiquetions grossièrement, Jean Paulhan les démêle, les distingue, leur donne leur nom véritable. Il est, voilà tout, plus appliqué. Plus vrai. Ses livres ont ce je ne sais quoi des livres qui viennent d'une découverte et qui comptent vraiment. (Le Guerrier appliqué a paru durant la guerre, et La Guérison sévère, en revue, dès janvier 1920, en un temps où les influences de Proust, de Freud étaient presque nulles).*

– N'avez-vous pas tort de dire : plus appliqué, voilà tout ?

– Certainement. Jean Paulhan a le secret d'un art étonnamment pur. Nul n'est plus défiant que lui envers la fausse poésie. Un grand amour des mots de tous les jours, du naturel uni et proche. Pour tracer un dessin plus exact et dégager mieux les lignes, il use de l'ellipse de façon qui déconcerte un peu. Au fond, tout dépouillement, avec la conscience la plus exigeante. Voilà pourquoi peut-être il ne trouvera ses lecteurs qu'en 1980. À des gens habitués à porter des lunettes de verre, il propose des lunettes de cristal. Cela même les déroute qui leur permet de mieux y voir.

Il serait difficile d'expliquer cela, mais Jean Paulhan donne l'impression d'être un peu plus qu'un romancier ; un merveilleux débrouilleur de pistes. Avec lui, on se sent en terrain solide. Que valent à l'habitude les introspections ? après tout, qu'est-ce donc ? Et il faudrait toujours arriver à ce classicisme qui est lumière, dessin, explication de la nature humaine. On se perd un peu dans Proust : il fait un peu l'effet d'un grand poète manqué quand il tâche d'expliquer en dix pages, à propos de madeleines ou d'aubépines, de fleurs de pommier, ce qu'un Claudel eût suggéré en trois lignes. Mais là où il dégage de petites lois, où il nous aide à connaître et à comprendre l'homme, comme nous lui en savons gré. »

Coupure conservée p. 5-6 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 »].

– n.s. [AUREL], « À la N.R.F. », *Le Journal littéraire* [directeur : Paul Lévy / Rédacteur en chef : Fernand Divoire], n° 64, 11 juillet 1925, p. 6c [« Ce fut, — on s'en souvient, — une véritable “question” que celle de savoir quel serait le successeur de Jacques Rivière, mort à la peine, ayant plus songé à faire si spéciale et si hautement littéraire la revue dont il s'occupait que la situation matérielle de sa jeune famille. Or, on sait le petit coup d'État de M. Gaston Gallimard ; il se fit directeur de la revue avec pour rédacteur en chef, l'éminent et probe Jean Paulhan. Ce n'est qu'un stade. M. Gallimard, qui affiche volontiers un certain nietzschéisme, se proposerait, dit-on, de ne plus s'occuper de la N.R.F., de l'abandonner même, de ne se mêler plus d'écoles et de sports littéraires et, au demeurant, de ne la tolérer plus que comme un poids qui lui donne de l'honneur. (Onor onus.) Le jour de ce divorce serait prochain, s'il n'avait souvenir que sa maison n'existe en renom et en acquêts que par la Nouvelle Revue Française. On dit même que c'est à cette simili-gratitude que la revue doit encore sa durée ; mais on connaît la fragilité de tels sentiments. Verra-t-on un jour la N.R.F. sortir de la rue de Grenelle ? »]

– Henri POURRAT, réponse à l'enquête « Une exposition des œuvres littéraires est-elle possible, selon le goût des Arts Décoratifs ? », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16423, jeudi 23 juillet 1925, p. 5c [« Avec votre lettre, m'en arrivait une de Jean Paulhan, me demandant une note sur Le livre de raison. Jean Paulhan, Joseph de Pesquidoux... L'un semble très “esprit moderne”, l'autre, non, sans doute ? Il faut bien voir. Jean Paulhan est un artiste parfait, un merveilleux dessinateur, elliptique et précis. Mais d'abord un psychologue : et qui n'est si neuf que parce qu'il est si vrai. Il ne se soucie que d'aller plus avant dans la connaissance de l'homme, — tout

en s'en tenant à l'essentiel, d'où ses ellipses — et de serrer de plus près la vérité. C'est être original à la grande façon.

Joseph de Pesquidoux, cet étonnant écrivain, semble plus traditionnel. Mais ne nous introduit-il pas dans un nouveau royaume ? Dans le monde des bêtes, des plantes, des produits bruts, même, ne nous montre-t-il pas partout des individus ? Et, selon le mot de Rimbaud, pour nous, ne change-t-il pas la vie ? Je pense que c'est être neuf et de son époque.

Cela simplement pour indiquer en passant deux exemples d'œuvres "d'une originalité réelle". »

Coupure conservée p. 6 du cahier ocre, en l'ouvrant du côté de l'étiquette « Au Bon Marché / 5,50 ». Jean Paulhan note par erreur la date : « 15.3.1925 ». Nous corrigeons].

— Edmond JALOUX, « À Jean Paulhan », *Le Navire d'Argent*, t. I, n° 3, août 1925, p. 335-336 [rubrique : « Revue de la critique », reprise de l'article d'Edmond Jaloux déjà paru dans *Les Nouvelles littéraires* sur *La Guérison sévère*, ce jeu aérien d'une grande densité.

Voir supra au samedi 27 juin 1925.

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 35 du cahier ocre].

— Henri POURRAT, réponse à l'enquête « Trois livres, s'il vous plaît ? », *L'Éclair*, n° 13306, samedi 8 août 1925, p. 2d [la réponse de Henri Pourrat à cette enquête est annoncée à partir du lundi 3 août 1925, n° 13301, p. 2a ; Marcel Espiau donne la conclusion de l'enquête — à laquelle Paulhan n'a pas participé — le samedi 5 septembre 1925, p. 1.

« Cher Monsieur,

Je choisirais 1° Le Grand Meaulnes, d'Alain-Fournier ; 2° Connaissance de l'Est, de Paul Claudel ; 3° Le Guerrier appliqué, de Jean Paulhan.

Parceque ce sont là des livres suivant notre ligne, et selon le génie français, mais qui apportent quelque chose de nouveau, propre à impressionner ceux qui se font à l'étranger une idée trop étroite de ce génie et de son éternel classicisme. Le premier, un singulier pouvoir d'enthousiasme et de songe, uni à un goût profond de l'amitié. Le deuxième, un sens de l'étranger, comparable à ce sens du passé, de l'histoire dont nous ont dotés, dit-on, les romantiques. Le troisième, un dessin plus fin et plus vrai des choses de l'âme, cela si simplement, avec des mots de tous les jours.

Je réponds en hâte. Ces trois livres me semblent, sur le moment, ceux qui peuvent le plus pour le prestige de nos lettres, et qui serviraient le mieux la France à l'étranger. Mais à l'intérieur, pour

servir la France même et les Français, il serait à souhaiter que le Galliéni parle... de Marius-Ary Leblond fût répandu parmi les jeunes gens "en quantité innombrable".

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments bien choisis. »

Coupure collée page 52 du carnet de presse bleu].

– n.s., « Sur les routes de Dieu », *L'intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16463, mardi 1^{er} septembre 1925, p. 2cd [rubrique « Les Lettres » ; texte complet : « En pleine jeunesse, Jacques Rivière, autour de qui se composait une légende de sévérité, était d'une gaieté d'enfant.

C'est ce qu'écrivait M. Jean Paulhan au lendemain de la mort de son ami. Aujourd'hui, dans une correspondance datée de 1907, que publie la "Nouvelle Revue Française" nous voyons un Jacques Rivière agenouillé devant un confessionnal.

Pour la première fois, écrit-il à M. Paul Claudel, l'idée sérieusement m'est venue que je pourrais être chrétien. Car jusqu'ici je n'ai pas été un croyant. J'ai joué avec vous sans bien m'en rendre compte : j'ai été, si l'on peut dire, inconsciemment hypocrite.

Et plus loin :

Comme je m'en veux de vous avoir laissé croire que j'étais une proie facile... Je suis si irritant, si fautif !

Jacques Rivière se plaint d'être infesté par les Livres. "Mais les livres, écrit-il, ne corrompent que ceux qui sont naturellement préparés à recevoir leur poison". Il disait plus haut :

Oh ! je suis perdu, voyez-vous. Il y a quelque chose en moi de flétri, une lassitude, une incapacité de contention, une impuissance foncière. Les livres ont compliqué tout cela. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Luc DURTAIN, « Jean Paulhan. — *La Guérison sévère*. Un vol. in-16 (N.R.F. édit.) », *Europe*, n° 35, 15 novembre 1925, p. 381-383 [début : « *Singulier pouvoir que celui de la fièvre sur l'intelligence et la sensibilité !* » (p. 381) et extrait : « *Si le caractère original de l'œuvre de ces deux dernières générations, aussi bien dans les arts plastiques qu'en littérature, réside bien, à la fois, dans une "table rase" audacieusement effective et dans une tentative de reconstruction synthétique (les questions de technique primant le contenu des œuvres, et donnant les véritables certitudes) il me semble que tout l'effort de Paulhan est exactement situé dans l'axe du problème. L'on n'a pas oublié le Guerrier appliqué, l'un des livres de guerre les plus sincères et les plus décisifs, qui s'attaque, non aux conséquences de la guerre, mais à son idée, à sa connaissance en tant qu'entité par ceux qui y*

prennent part ; ni Jacob Cow, Pirate, ou Si les mots sont des signes, essai qui scrute les bases logiques et psychologiques de l'expression verbale. Aspect imprévu et nouveauté du doute, pouvoirs architecturaux, délicatesse et efficacité des moyens de réalisation, voilà qui distingue les œuvres fortes et ramassées de Paulhan, non seulement comme des documents sur les tendances actuelles, mais comme des exemples durables de solution. » (p. 383)

Au fonds Paulhan, coupures conservées p. 39 du cahier ocre, datées par erreur « Oct. 1925 »].

– n.s., « Le conciliabule des Trente », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16548, mercredi 25 novembre 1925, p. 2c [rubrique : « Les Lettres » ; texte complet : « *C'est une collection de livres de luxe qui se propose de grouper sous "le signe d'une même préoccupation les esprits les plus opposés, les opinions les plus diverses, et sous la forme commune de l'essai". Des ouvrages de MM. Henri Bremond, Pierre Bost, Ramon Fernandez, François Fosca, J.-L. Vaudoyer, Charles du Bos, Jacques de Lacretelle, Henri Massis, François Mauriac, André Maurois, Jean Paulhan, etc. sont annoncés. Cette collection, qui paraîtra au "Sans Pareil" est dirigée par M. Louis-Martin Chauffier.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Hubert DUBOIS, « Jean Paulhan : *La Guérison sévère*. – (Ed. de la Nouvelle Revue française, Paris.) », *Sélection. Chronique de la vie artistique et littéraire* [dir. André de Ridder & P.G. Van Hecke], Bruxelles, n° 3, décembre 1925, p. 228 [texte complet : « *Beau geste ordonné d'images, peuple abandonné à son art nouveau d'ombres et de lumières, nous aimons la logique et l'indépendance de tes jeux intraduisibles à nous, malheureux sans délire. Et toi, belle mort, de qui l'on guérit lentement, et comme à regret, puisque tarde à disparaître ce décor fixe et de plus en plus nécessaire à l'espoir de vivre, et de plus en plus fuyant, tu séduis malgré la réalité brutalement survenue de l'heure où l'on doit revivre.*

Et si à cette ébauche si complète d'un nouvel univers, nous aimons joindre ce cœur de femme et son récit, si plein, si dense, si différent d'allure pourtant de l'autre, c'est que veille aux portes de leur union chaste, de doux bruits de lutte, de tels soupçons, et de part et d'autre une telle volonté de guérir, qu'une seule et même figure surgit entre eux et les unit. Et que se ressaisisse le ciel où, tout un temps, la lumière fut l'ombre de l'ombre, c'est que se réconcilie la vie avec le cœur et le cœur avec la vie.

C'est aussi que traverse les songes où tout s'émeut d'être fragile et périssable, cette langue unie si souple et si savante que le soleil

frissonne et se réjouit d'entendre une telle sévérité s'en prendre à de telles perfections. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 36 du cahier ocre. Saskia Bursens, Archives et Musée de la Littérature, a bien voulu nous confirmer, en octobre 2017, que la date de « *Janvier 1926* », qui figure sur les dossiers de presse, était erronée].

– Frédéric LEFÈVRE, « Jean Paulhan et la linguistique », dans « Notes éparses », *Revue des Jeunes. Organe de pensée catholique et française, d'information et d'action*, 15^e année, n° 20, 10-25 décembre 1925, p. 487-500 [extraits : « *Cela ne m'amuse pas d'être obligé de lire les revues ; j'ai déjà tant de livres à lire mais chaque fois que j'ai voulu y renoncer, des expériences répétées m'ont montré que j'avais tort et qu'il y avait plus de substance dans trois numéros de revue que dans bien des livres : c'est ainsi que ce mois-ci — et je néglige volontairement aux sommaires les noms consacrés — Commerce nous apporte une nouvelle d'André Beucler : Entreprises de féeries [sic], et une Expérience du Proverbe qui ne réjouira pas seulement les linguistes et les philologues. [p. 491] [...] C'est comme cette Expérience du proverbe de Jean Paulhan : voilà ce que je réclame depuis longtemps : un mémoire technique pensé et rédigé par un écrivain.*

Voie étonnante qui par là nous est ouverte.

Un écrivain qui a la lucidité de pensée et la précision d'expression d'un technicien et cependant la largeur de vues (toutes fenêtres ouvertes pour l'aération !) du profane, de l'écrivain profane.

Qui nous donnera, conçu dans le même esprit, écrit dans cette langue directe et dense qui rappelle tel chapitre de l'Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale, qui nous donnera un mémoire sur la poésie pure mais en prenant comme terrain de base toutes nos récentes acquisitions en phonétique et en linguistique. » [p. 493] « Ce goût de la précision dans la langue qui se remarque dans les écrits d'un Paulhan, d'un Jean Prévost, d'un Marcel Arland, sera beaucoup plus vif encore s'il s'appuie sur la science linguistique » [p. 495].

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 49 du cahier ocre].

– Étienne MARIE et Jean NOURY, « La littérature et la guerre (I) », *Le Monde nouveau*, 15 décembre 1925, p. 978-987 [sur Jean Paulhan, voir p. 980-981 : « *Cependant, il y a un moyen, ainsi que l'ont noté MM. Tharaud, de rester un simple narrateur tout en soumettant la matière traitée à la discipline qui doit présider à l'élaboration d'une œuvre : ce moyen, c'est de savoir attendre.*

Quelques écrivains — très rares, il est vrai — ont su l'employer. Parmi eux, en outre de M.M. Tharaud, il faut réserver une mention spéciale à M. Henry Malherbe, avec "La Flamme au poing", à M. Pierre Mac Orlan, avec "Les Poissons morts", à M. Jean Paulhan, avec "Le Guerrier appliqué".

Sans doute, les procédés employés par ces quatre écrivains sont-ils très différents ; pourtant chacun de ces livres porte la marque du même désir de transposition. Il n'y a rien, là, qui s'apparente, de près ou de loin, à du reportage ; seuls, ont été transcrits les souvenirs dignes vraiment d'être conservés.

À ce point de vue, "Le Guerrier appliqué" est assurément un des ouvrages les plus curieux que nous ait valus la guerre. M. Paulhan envisage les événements sous un angle tout spécial. Car, si certains écrivains se sont donnés à cette guerre avec une sorte d'enthousiasme sacré, si d'autres ont voulu se dégager ou ont su se résigner, peu nombreux sont ceux qui ont passivement accepté. C'est l'attitude adoptée par M. Jean Paulhan : il a vu, dans la guerre, un devoir à remplir le mieux possible et il s'est appliqué au rôle de guerrier avec mesure et méthode.

Et que ce soit en le fond, la forme ou le détail, toujours revient un souci constant de l'application : application à retrouver dans un décor des impressions anciennes ; application à s'adapter aux milieux nouveaux, à comprendre les diverses mentalités rencontrées, à disséquer des sentiments, à analyser des sensations. M. Paulhan ne se laisse point émouvoir ni toucher dès l'abord, mais après coup seulement, après réflexion, semble-t-il. Il accueille toutes les manifestations, d'ordres les plus divers, avec calme et réserve ; il médite, examine, puis se fait une opinion. Alors, tranquilisé, il reprend son équilibre, s'il a failli le perdre. Au milieu d'événements se déchaînant avec brutalité, au sein même du danger, il s'efforce de garder son sang-froid, et, après s'être égaré dans les méandres de possibilités, parfois subtiles, toujours profondes, il repart droit devant lui. Subit-il parfois des forces de fatalité ou de croyances ? Peut-être, mais alors cette règle de conduite qu'est son application intervient à temps pour lui faire apercevoir un danger qu'il réussit à éviter.

Pour exposer toutes ces mesures, M. Jean Paulhan use d'un style nu, volontairement débarrassé non seulement de toute emphase, mais encore de toutes couleurs vives. Et, cependant, sous cette forme d'expression qui paraît glacée, le lecteur attentif découvre la peinture abslument exacte d'une intense vie intérieure. »

Coupure collée pages 50-51 du carnet de presse bleu].

– René LALOU, « Le successeur de Jacques Rivière », *Le Journal littéraire* [texte complet : « Jean Paulhan appartient à cette classe d'explorateurs dont les plaquettes à tirage restreint provoquent des œuvres qui, vulgarisant leurs découvertes, se vendront par milliers d'exemplaires. La Guérison sévère (N.R.F.) est une des plus subtiles réussites de cet alchimiste : en trois étapes nous assistons à la défaillance physique et spirituelle d'un homme atteint d'une pneumonie et coupable d'une trahison, à une première "guérison faussée", à la vraie convalescence dans un mystérieux échange de servitude avec sa femme. Ces délicats réseaux sont tracés par Paulhan avec une précision quasi-miraculeuse : on croirait volontiers que dans sa prose chaque phrase s'est dégagée, immatérielle, de ratures purement mentales.

Car sous ce conflit de deux êtres il poursuit un drame plus général : celui du rapport régulier d'une pensée avec les pensées des autres. La Guérison sévère nous introduit dans une extraordinaire atmosphère où l'homme, encore incapable de sentiments, possède toute la force de l'imagination avec toute la lucidité de l'intelligence. Paulhan se meut à l'aise dans une région presque inexplorée, la zone primitive de l'âme où la pensée suit son chemin sans être déviée par l'émotion. Certains diront La Guérison inhumaine ; je suis convaincu que sa sévère pureté touche aux racines de l'humain. »

Au fonds Paulhan, coupures conservées p. 44 du cahier ocre].

– Jean PRÉVOST, « Jean Paulhan : La Guérison sévère. Coll. Une œuvre, un portrait (N.R.F.). », *Le Disque vert*, Paris-Bruxelles [directeurs : Franz Hellens et Henry Michaux], 3^e année, 4^e série, n° 3, p. 48-49 [rubrique : « Notes sur les livres » :

« Ce petit livre paraît un peu ardu dans ses débuts, analyse des pensées d'un malade ; non du délire, mais une sorte de demi-veille exempte de sentiments, et peuplée d'images fixes. Puis la volonté de guérir pénétrant dans cette conscience ralentie, utilisant pour garder présente l'idée de guérison, la fixité de ses images. Enfin, le vide de la première convalescence. Cette première partie est d'une facture excellente, mais le lecteur, peu habitué à cette pensée molle et fuyante, craint de rencontrer un livre désuni.

La seconde partie montre le malade vu du dehors, par celle qui l'aime. Les psychologues d'école diraient qu'après son introspection, nous pouvons étudier ses comportements.

Cette seconde partie est d'un sentiment uni, fort et plein : c'est d'elle que la Guérison sévère tire son unité, son sens et sa force. La volonté de guérison, une jalousie sentimentale absorbée et détruite par un sentiment supérieur, les moments de la lutte, composent un petit

drame intense et serré. La troisième partie, bien que le malade y reprenne le fil du récit, continue la seconde bien plus que la première ; la réconciliation sentimentale précède et prépare la réconciliation avec la vie.

On a plaisir à relire ce petit livre, et à réunir tous ses détails autour de l'unité de sentiment qu'a révélée sa fin. C'est surtout une joie de revenir sur ce style parfait, d'une concision et d'une justesse auxquelles un homme de science semble avoir collaboré avec un artiste. Nos ouvrages contemporains sont remarquables d'ordinaire par l'insuffisance et la fausseté de leurs analyses. Le monologue intérieur est surtout un prétexte à diffusions. Jean Paulhan est une exception éclatante, et peut-être même, étonnés par ce contraste, les lecteurs qui lui reprocheront peut-être l'excès dans les qualités opposées.

Je regrette la sobriété à publier que montre Paulhan et le tirage trop restreint de la Guérison sévère : mais si cette œuvre manque le succès, je suis sûre [sic] qu'elle durera et se fera apprécier plus tard : elle a cette perfection dépouillée où le temps ne peut mordre. »

Au fonds Paulhan, coupure conservée p. 44 du cahier ocre.

Réimpression dans Le Disque vert. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome III, [p. 262-263].

— * Louis MARTIN-CHAUFFIER, « Jacques de Lacretelle, *La Belle Journée* ; Jean Paulhan, *La Guérison sévère* ; Roger Devigne, *Janot, le jeune homme aux ailes d'or* (3) » [rubrique « Chronique littéraire » ; « Paulhan est tout à l'opposé de cet art facile et riant. Mais il faut saluer en lui une maîtrise singulière. Je parlais tantôt de la concision : le mot n'est point assez fort ici, c'est concentration qu'il faut dire. Avec la substance de Jacob Cow le pirate ou du Pont traversé, un écrivain, et qui ne serait pas diffus, aurait écrit un gros volume. Tant de scrupule, de modestie et d'opiniâtreté, et cette application presque féroce à charger le mot de tout son sens, à faire signifier au tour de phrase tout le possible, je les crois excessifs quand ils absorbent un esprit assez riche pour que des soins si rigoureux nous privent d'une part de son message. Mais tant de noblesse est si rare, et si rare un tel respect de l'écriture qu'il faut se forcer pour le blâmer : au vrai, ce n'est pas un blâme, c'est un regret.

Dans la Guérison sévère, le drame, qui est une crise conjugale, n'est pas plus expressément nommé qu'il ne doit l'être dans l'esprit des personnages. Ceux qui le vivent, en effet, ne songent pas à le qualifier ; mais, dès lors qu'ils le vivent, et intensément, tout s'y rapportera, y sera subordonné et ce qui n'est exprimé que par des allusions, le drame même, se trouvera en même temps que la moins visible, la plus sensible

des présences. Ici, à travers la maladie. Mais, comme il y a œuvre d'art, c'est-à-dire transposition et pour une part artifice, il faut que le drame soit cerné de toutes parts et défini par là, mais sans que l'ingénuité de la vie, sa négligence à exprimer l'essentiel (expression inutile, puisque l'impression est forte), soit trahie, et sans que cependant nous demeurions dans l'ignorance, faute de préparation. Il s'agit donc de reproduire exactement la vie dans son ingénuité, mais sans oublier aucun des calculs de l'artiste. Paulhan a employé, pour y réussir, le moyen des notes écrites par le mari et la femme pendant la maladie du mari : procédé de recoupement et d'investissement dont on connaît assez le prix, mais aussi la difficulté. Lisez ces notes de Jacques, puis celles de Juliette et celles encore de Jacques durant sa convalescence : vous voyez peu à peu apparaître sous le récit des impressions malades prendre forme le secret qui les point, le silence de ces âmes closes, puis la légère inclinaison qui va favoriser l'échange. »

Louis Martin-Chauffier écrit à Jean Paulhan, de « *Paris, le 16 mars 1922* ».

Au fonds Paulhan, coupure non référencée conservée p. 45 du cahier ocre].

– n.s., « Le mot de la tribu », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 46^e année, n° 16578, vendredi 25 décembre 1925, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; « *M. Jean Paulhan, qui a passé plusieurs années à Madagascar et qui vivait dans une famille de Malgaches — ce qui ne manquait pas de surprendre les Européens de l'île — publie dans la revue "Commerce" le résultat de ses expériences — celles qu'il fit notamment pour apprendre le langage de ses hôtes.*

C'est une remarquable étude sur l'emploi des proverbes au cours de la conversation, sortes de mots ou d'expressions tabou qui ont réplique à toute discussion. M. Jean Paulhan en cite quelques-uns :

Le respect s'achète.

Quand c'est un aveugle qui vous mène, on finit dans le fossé.

La voix de la cigale couvre les champs, mais son corps entier tient dans la main. » Coupure absente au fonds Paulhan].

1926 – Georges GABORY, *Essai sur Marcel Proust*, Le Livre éd., 1926, 251 p. [« Comme à un premier rendez-vous. Exemple d'un cliché employé comme un mot et avec quel Bonheur ! Jean Paulhan (voir Si les mots sont des signes) a écrit quelques pages remarquables sur les clichés qui perdent avec le temps leur qualité d'image et prennent une simple valeur de mot. » (p. 76, note 1)].

– J.-P. RABATÉ, « La mort du paquebot », dans *Sillages et sillons*, Poèmes illustrés de bois originaux composés et gravés par l’auteur, Tananarive, Imprimerie moderne de l’Emyrne, G. Pitot et Cie, 1926, p. 41-48 [sans achevé d’imprimer, poème dédié « À Jean Paulhan », p. 41 ; à noter dans la section « Sillons », les « Haï-kaïs et poèmes courts » dédiés à Paul Valençot, p. 199-205].

– n.s., « Memento », *Le Mercure de France*, 37^e année, tome CLXXXV, n° 661, 1^{er} janvier 1926, p. 227 [« Revue de la quinzaine » ; nous maintenons deux erreurs orthographiques dans le texte qui suit : « Commerce (automne) : “ABC”, par M. Paul Valéry. — “Tumulte”, par M. Léon-Paul Fargue. — “L’expérience du proverbe”, par M. Jean Paulhan. — Fragments de “Microcosmes”, de Maurice Scève, annotés par M. Valéry Larbaud. »]

– Marcel ARLAND, « Monique », dans : *Monique*, Paris, Éditions de *La Nouvelle Revue française*, 1926, p. 81-221 [volume achevé d’imprimer le 30 janvier, avec dédicace imprimée « À / Jean Paulhan / son ami / M. A. » (p. 84).

Marcel Arland écrit à Jean Paulhan, un « jeudi » de [1949] : « As-tu regardé la nouvelle version de Monique ? Elle a paru pendant les vacances. C’est une petite chose bien limitée ; et je suis ennuyé que, de tous mes livres, celui-là te soit dédié. Et puis, que j’aie pu le récrire : cela montre que ce livre m’est assez extérieur. Mais la seconde version, gardant, accusant les limites du livre, me semble plus agréable. » Voir Marcel Arland, *Monique*, Gallimard, 1949, 202 p.]

– Francis PONGE, *Douze petits écrits*, Paris, Éditions de *La N.R.f.*, 1926, 45 p., avec un portrait en lithographie par Mania Mavro, achevé d’imprimer en mars 1926 (coll. « Une œuvre, un portrait ») [recueil dédié « à J.P. »]

Sur cette dédicace, voir l’entretien de Francis Ponge avec Ghislain Sartoris, dans *Po&sie*, n° 26, troisième trimestre 1983, p. 95].

– n.s., réclame pour le numéro des *Cahiers du Mois* consacré au cinéma, insérée en tête du *Mercure de France*, 37^e année, tome CLXXXVI, n° 665, 1^{er} mars 1926 [mention de la réponse de Jean Paulhan à l’enquête sur l’influence du cinéma sur les lettres et les arts].

– Jean CASSOU, « *Expérience du proverbe*, par Jean Paulhan (Hors Commerce) », *La Revue européenne*, 3^e année, n° 37, 1^{er} mars 1926, p. 72-73 [un feuillet double au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre-Marcel Adéma (coll. part.)].

– n.s., « Les écrits posthumes de Jacques Rivière », *Les Nouvelles littéraires*, 5^e année, n° 178, samedi 13 mars 1926, p. 5a. Ce texte n'est présent ni dans les dossiers de presse du fonds Rivière (Bourges, Bibliothèque des Quatre-Piliers), ni dans ceux du fonds Paulhan (Abbaye d'Ardenne. IMEC).

« *Bien des articles ont paru sur À la grâce de Dieu, de Jacques Rivière et sur la correspondance avec Claudel ; certains se sont étonnés qu'on ait publié ces témoignages d'un stade "qu'il croyait avoir dépassé" avant de nous avoir livré cette Florence qui était, avec Aimée, le livre sur lequel Jacques Rivière "désirait être jugé plus tard". C'est à cela que Jean Paulhan fait allusion dans le court article qu'il consacre dans la N.R.F. à "L'anniversaire de la mort de Jacques Rivière".*

Citons encore : "Il a fallu nous défendre en lisant ses lettres, ou le traité qu'il écrivit en captivité, de la même gêne d'abord qu'il eut éprouvée lui-même à les voir publiées".

Ainsi, au dire d'un de ses plus fidèles amis, Jacques Rivière n'aurait pas désiré qu'on éditât cet ouvrage ni cette correspondance qu'il avait conservée pendant des années d'ailleurs sans les livrer au public.

Nous voulons croire que ceux qui ont réalisé cette publication n'avaient pas d'autre désir que de grandir encore à nos yeux la belle figure de l'auteur d'Aimée et de Florence, mais nous voudrions en être sûr. »

– J.-J. POPINOT [abbé R. Algrain, Poitiers], « Sous le signe de Paul Claudel », *Journal de l'Ouest*. Quotidien indépendant, Poitiers, édition du soir [dir. Marc Texier], 52^e année, n° 80, lundi 29 mars 1926, p. 2ab [rubrique : « Nos Amis / les Livres » ; coupure au fonds Rivière, Bourges, dossier de presse 1925-1927, II, f° 35, qui donne par erreur la date du 30 mars 1926.

« *Quand il était sur le point de mourir, ayant reçu les sacrements, Jacques Rivière disait : "Maintenant, je suis miraculeusement sauvé." Sauvé, le mot même qu'il avait écrit de son beau-frère, victime de la guerre. Et il ajoutait, à ce que rapporte Paulhan : "Je tiens la découverte." Son inquiétude était finie ; il savait, il voyait. »* (col. b)].

– n.s., « Les écrits posthumes de Jacques Rivière », *Les Nouvelles littéraires*, 5^e année, n° 182, samedi 10 avril 1926, p. 8de [texte complet, qui commence par faire référence à l'article paru dans le n° 178, samedi 13 mars 1926, p. 5a : « Nous avons déjà entretenu nos

lecteurs des ouvrages anciens de Jacques Rivière publiés après sa mort et qui présentent sous un jour nouveau et imprévu l'auteur d'Aimée. Nous avons dit qu'il avait beaucoup évolué depuis le temps qu'il écrivait des ouvrages et que, s'il eût vécu, À la trace de Dieu et sa correspondance avec Paul Claudel n'auraient sans doute jamais vu le jour.

Jean Paulhan et Jean Schlumberger reviennent là-dessus dans le dernier numéro de La N.R.F. Le premier écrit : "C'est au moins être inexact que de dire ou de laisser entendre qu'À la trace de Dieu représente 'le dernier état de la pensée de Jacques Rivière'".

Et M. Schlumberger :

"Pareils malentendus ne se produiraient pas si, parallèlement aux lettres d'effusion religieuse, on en publiait d'autres, celles à Proust par exemple, et si l'on complétait les témoignages de la jeunesse (émouvants, mais dont Rivière n'aurait jamais permis la publication) par ceux de l'âge viril, desquels il attendait sa consécration. En raison des difficultés de toutes sortes qui ont opprimé sa vie, Jacques Rivière n'est arrivé [...]". On ne saurait mieux dire. »]

— Isabelle RIVIÈRE, « Correspondance », *La Nouvelle Revue française*, 13^e année, t. XXVI, n° 152, 1^{er} mai 1926, p. 602-609 [rubrique « Correspondance » dans « Notes » ; « Voici la lettre que Madame Isabelle Rivière nous adresse, en réponse aux notes de Jean Schlumberger et Jean Paulhan parues dans la même revue »].

— Les ACADÉMISANTS, « Correspondance (1907-1914) Jacques Rivière et Paul Claudel ("Le Roseau d'or") ; Plon-Nourrit / À la trace de Dieu : Jacques Rivière (N.R.F.) », *Paris-Soir*, 4^e année, n° 947, lundi 10 mai 1926, p. 2g [rubrique « Livres lus » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 35 :

« Dans le dernier numéro de la Nouvelle Revue Française, M. Jean Paulhan prend assez vivement à partie M. Gonzague Truc. Celui-ci, dans Candide, exalte le Rivière converti, aux dépens du Rivière affligé d'une "sorte d'égoïsme de malade... qui rendait si affreuses les pages d'Aimée". Or Aimée, "entièrement recomposée et réécrite", date de 1920-21 et semble en vérité le "dernier état authentique de la pensée de Rivière". Concluons avec Jean Paulhan : "Qu'on le veuille ou non, il y a aujourd'hui une querelle Jacques Rivière...", ce qui ne fait qu'ajouter au pathétique de ce destin si secrètement tourmenté sur lequel dans la mort même, plane une langue de feu qui ne peut point triomphalement descendre. »]

– « *LA TERREUR DANS LES LETTRES*, par Jean Paulhan », *La N.R.F.*, 13^e année, t. XXVI, n° 153, 1^{er} juin 1926, p. 244 du premier fascicule de réclame [simple mention en queue de liste, sous le titre « *LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE* publiera »].

– *n.s.*, *La N.R.F.*, 13^e année, t. XXVI, n° 153, 1^{er} juin 1926, p. 740 [en tête de la rubrique « Notes » : « *Madame Jacques Rivière demande que l'auteur des lignes dont on a fait précéder, dans le numéro de mai, sa réponse à la N.R.F. veuille bien les signer. Ces lignes sont de Gaston Gallimard, Jean Paulhan et Jean Schlumberger.* »]

– Paul SOUDAY, « Les Livres », *Le Temps*, soixante-sixième année, n° 23669, jeudi 3 juin 1926, p. 3abcdef [coupure absente au fonds Paulhan ; début : « *Je vous ai longuement parlé de l'ouvrage posthume, A la trace de Dieu, où Jacques Rivière, en son vivant directeur littéraire de la Nouvelle Revue française, exposait sa conversion. Cette conversion dura-t-elle ? Ses collaborateurs de la N.R.F., M. Jean Paulhan et M. Jean Schlumberger, en doutent. Sa veuve, Mme Isabelle Rivière, l'affirme et leur a envoyé un démenti. Cependant l'introduction que Mme Isabelle Rivière a composée elle-même pour la Correspondance de son mari avec M. Paul Claudel donne raison, sans qu'elle paraisse s'en rendre compte, à MM. Jean Schlumberger et Jean Paulhan.* »]

– J. G., « Témoignage », *Gazette française*, 10 juin 1926 [dans la rubrique « notes » : « *On sait que certains amis de Jacques Rivière se sont étonnés qu'on ait publié A la trace de Dieu et la Correspondance avant la parution de Florence qui, d'après eux, représenterait le dernier stade de l'évolution intellectuelle et morale du jeune écrivain. MM. Jean Paulhan et Jean Schlumberger, notamment, dans des notes parues dans La Nouvelle Revue Française, ont protesté avec une certaine véhémence contre ces publications posthumes. Mais qui peut prétendre connaître le véritable caractère d'un écrivain ? [...] Il y a souvent plus de chances de découvrir la personnalité véritable d'un écrivain dans ses notes intimes et dans ses lettres que dans une œuvre destinée au grand public.* » Manque en place à la BnF, mais une coupure est présente au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 44 et 45].

– *n.s.*, « Enquête sur l'anti-poésie », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 47^e année, n° 16759, jeudi 24 juin 1926, p. 2c [rubrique : « Les Lettres » ; « *C'est une enquête de M. Edouard Dujardin dans les "Cahiers idéalistes", sur les précurseurs de la poésie actuelle. Questionnaire assez long. "Peut-on faire le départ, dit-il, entre une*

fantaisie qui n'est que facétie et une fantaisie à fond humain ?" *A côté de MM. Pierre Albert Birot, Henri Brémond, Jean Cassou, Joseph Delteil, Jean Paulhan, Georges Pillement, Pierre Reverdy, André Spire, Paul Valéry, etc. M. André Billy répond d'une façon catégorique :*

Je l'ai déjà écrit plusieurs fois, le grand cycle lyrique ouvert il y a cent ans est clos. Nous avons encore des poètes (le XVII^e siècle a bien eu Racine et La Fontaine), il n'y a plus de mouvement poétique, il n'y a plus d'activité collective, il n'y a plus de poésie au sens d'état d'esprit à toute une génération.

Voire... M. André Billy n'écrivait-il pas qu'on ne lisait plus les poètes ? Une affirmation que l'on répète n'est pas forcément une vérité. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Gonzague TRUC, « Une controverse sur Jacques Rivière », *Les Lettres*, juillet 1926, p. 263-268 [réponse au texte de Jean Paulhan publié dans *La NRF* du 1^{er} avril 1926, « Qu'on le veuille ou non, Il y a, aujourd'hui une querelle Jacques Rivière. »

Coupure au fonds Jacques Rivière, Bibliothèque des Quatre-Piliers, Bourges, dossier de presse 1925-1927, II, f^o 46].

– Franz HELLENS, « Jean Paulhan », *Les Cahiers libres*, 4^e année, n^o 14, juillet-août 1926, p. 121-123 [rubrique « Témoignages » : « Portrait contemporain ». Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 255, n^o 2042 : plusieurs phrases légèrement remaniées ont été reprises pour former un petit texte sur Jean Paulhan dans *7 Arts*, le 19 juin 1927 : voir *infra*. Texte reproduit en 1931 dans *Le Rouge et le noir*].

– *n.s.*, « Le ruban rouge », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 47^e année, n^o 16821, mercredi 25 août 1926, p. 3a [avec Léon Treich et Roger Martin du Gard, « *J. Paulhan* » parmi les chevaliers de la Légion d'honneur ; coupure absente au fonds Paulhan].

– * Georges LE CARDONNEL [Benjamin Crémieux écrit à Jean Paulhan, le « 27 août [1926] » : « *Je ne sais ce que tu as fait à l'abbé Trochu, mais tu ne figurais pas dans les promotions de l'I.P. publiées par l'Ouest-Éclair. Je n'ai appris ta croix qu'hier par les compliments que te faisait dans le Journal Georges Le Cardonnel. Nous nous en réjouissons, ma femme et moi, de tout cœur. / Bien affectueusement à vous deux, / B.C. / Nous serons à Paris le 3 septembre.* »]

– « Anticipation », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Frédéric Lefèvre], cinquième année, n^o 203, samedi 4 septembre 1926, p. 2f [le 1^{er}

septembre 1926, Jean Paulhan est encore à Aubure, dans le Bas-Rhin, quand il écrit à Frédéric Lefèvre, qui présente sa lettre : « *Nous recevons la lettre suivante : [...]* »

Jean Paulhan écrit à Marguerite Caetani, le « [1er septembre 1926] » : « *Ce n'est pas vrai bien entendu ; je n'ai pas été décoré. Mais les Nouv[elles]. Litt[éraires] l'ont annoncé et je reçois un grand nombre de lettres : quatre sur cinq viennent de jeunes auteurs, qui ont de l'estime pour La NRF et n'y ont pas encore écrit.* »]

– n.s., « Une liste », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 47^e année, n° 16839, dimanche 12 septembre 1926, p. 2d [rubrique : « Les Lettres » ; extrait : « *La "Bibliographie de la France" annonce pour paraître en octobre : L'Anthologie de la nouvelle prose française. Cette anthologie sera composée de proses inédites de : André Gide, Paul Valéry, Valéry [sic] Larbaud, L.-P. Fargue, Jean Giraudoux, Georges Duhamel, Paul Morand, Max Jacob, P. Mac Orlan, Philippe Soupault, J. Jolinon, J.R. Bloch, G. Ribemont-Dessaignes, Panaït Istrati, H. de Montherlant, Marcel Proust, J.F. [sic] Ramuz, Joseph Delteil, Jules Romains, Jean Paulhan.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– BÉBÉ CADUM, « Hanno fatto cavaliere della Legion d'Onore Jean Paulhan [...] », *La Fiera letteraria*, Milano, Anno II, n° 38, Domenica 19 Settembre 1926, p. 5 [rubrique : « Meridiano di Parigi »].

– Victor L. TAPIÉ, « Les œuvres posthumes de Jacques Rivière », *Revue française de Prague*, V^e année, n° 26-27, octobre 1926, p. 267-269 [« *M. Jean Paulhan regrette que les ouvrages dont je parle nous montrent ce que Rivière "croyait avoir dépassé". Je n'hésite pas : pour de nombreux penseurs, l'étape suprême n'est point un livre. Le dernier état de la pensée de Rivière, le stade nullement dépassé, c'est sa mort chrétienne avec des paroles de certitude aux lèvres. Mme I. Rivière, loin de la trahir, réalise sa mémoire en nous offrant ces essais que l'auteur vivant aurait eu gêne à voir publiés* »].

– A.C., « Les Éditions de la Nouvelle Revue française », *Cousin Pons*, 11^e année, n° 117, novembre 1926 [« *La renommée dont jouissent les éditions Gallimard, elles la doivent tout d'abord à la Nouvelle Revue Française, dont l'influence, près du public lettré, et depuis la guerre surtout, fut si précieuse. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer aux noms que la revue et les éditions surent imposer : Marcel Proust, Paul Claudel, Paul Valéry, André Gide, bien d'autres encore : de songer au rôle important que joua Jacques Rivière dans nos lettres modernes et que continue aujourd'hui Jean Paulhan ; de songer enfin à la valeur* »].

des œuvres jeunes que révéla ces récentes années La Nouvelle Revue Française, nous citerons entre autres les noms de Jacques de Lacretelle, de Louis Aragon, de Henri Pourrat, de Marcel Arland, de Ramon Fernandez, de Jean Prévost, etc. »

Sous le cote Fol. V 5889, le n° de novembre 1926 n'est pas conservé dans les collections de la BNF ; coupure dans le dossier de presse de Jacques Rivière, 1925-1927, II, f° 56].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / né en 1884 », notice bio- et bibliographique, et *n.s.*, [Jean PAULHAN], « Jugement de l'auteur sur lui-même », *Anthologie de la nouvelle prose française*, Paris, aux Éditions du Sagittaire, chez Simon Kra, 1926, p. 233-234 [dans un volume achevé d'imprimer le 18 novembre 1926, texte d'accompagnement de deux textes de Jean Paulhan, « Défaut de langage », p. 234-239 et « Essai de guérison », p. 239-243].

– *n.s.*, « Faits-divers », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 47^e année, n° 16906, jeudi 18 novembre 1926, p. 2^e [rubrique : « Les Lettres » ; « Je vous demande de bien vouloir ouvrir dans la “Nouvelle Revue française” une chronique de faits-divers. Si vous le permettez, j'en prendrai la direction.

Ainsi parle M. André Gide, s'adressant à M. Jean Paulhan. L'auteur des Nourritures terrestres ajoute :

Je compte verser ici le texte même du journal qui m'en aura fait part et lui laisser la responsabilité du récit...

Pour commencer, M. Gide publie trois histoires, notamment celle du suicide du jeune Nény, un lycéen de 15 ans qui, au lycée de Clermont-Ferrand, en pleine classe, se fit sauter la cervelle d'un coup de revolver. De jeunes lycéens avaient, en effet, formé une sorte de “suicide-club”, avec tirage au sort. Celui que le hasard avait désigné dut se tuer à l'heure fixée par ses camarades. M. Gide estime que cette histoire est de nature à hanter la mémoire. “C'est de cette hantise, ajoute-t-il, qu'est né mon roman (Les Faux-Monnayeurs)”. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– réclame pour l'*Anthologie de la Nouvelle Prose française*, Paris, Kra éditeur, dans : *La Révolution surréaliste*, n° 8, 2^e année, 1^{er} décembre 1926, 3^e page de couverture [Jean Paulhan parmi les 26 auteurs mentionnés].

– *n.s.*, « *L'Anthologie de la nouvelle prose française* vient de paraître (Kra, éd.) », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 47^e année, n° 16920,

jeudi 2 décembre 1926, p. 2^e [rubrique : « Les Lettres » ; « Voici les noms des heureux élus qui y figrent :

Jean-Richard Bloch, Blaise Cendrars, Joseph Delteil, Pierre Drieu La Rochelle, Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue, André Gide, Jean Giraudoux, Panaït Istrati, Max Jacob, Joseph Jolinon, Marcel Jouhandeau, Valéry Larbaud, Pierre Mac Orlan, Henry de Montherlant, Paul Morand, Jean Paulhan, Marcel Proust, C.-F. Ramuz, Georges Ribemont-Dessaignes, Jules Romains, Raymond Roussel, André Salmon, Philippe Soupault, Paul Valéry.

Pas mal choisi du tout. »]

1927 – DANIEL-ROPS, *Notre inquiétude*, Paris, librairie académique Perrin et Cie, 1927, 299 p. [dans un volume sans achevé d'imprimer, voir la note de pied de page p. 214 : « À propos de l'ingérence du sens dans sa forme poétique, il faut citer le développement de M. Jean Paulhan dans son petit livre "Jacob Cow le pirate, ou si les mots sont des signes", où l'on trouve des notations telles que celles-ci : "Les mots ne se suffisent pas, mais la pensée, que l'on découvre sous eux, est seule raison d'être et source de leur sens." »]

– Odilon-Jean PÉRIER, « L'amour et la fatigue [...] », *Le Promeneur*, Paris, Éditions de *La N.R.f.*, 1927, p. 51 [dans un recueil achevé d'imprimer le 15 janvier 1927, poème dédié « À Jean Paulhan » : « L'amour et la fatigue / M'ont fait agenouiller. / Je n'attends rien du ciel / Qu'une heure de beau temps. / Étrange liberté, / Limite du bonheur... / Je parle d'être heureux, / Ne m'abandonnez pas. » Il s'agit du septième poème de la section « Pour vivre », dans *Le Promeneur*.

Le manuscrit de ce texte a été mis en vente par la librairie Fourcade, en janvier 2019, soit « 1 page in-8 (22,5 x 14) sur papier à en-tête d'un marchand de vin bruxellois (au verso). Poème publié dans *Le Promeneur* (1927). »

– n.s., « Le "Ruban rouge" », *Le Petit Matin. Journal quotidien de Tunis*, cinquième année, n° 1422, mercredi 2 février 1927, p. 5c [comme chevaliers : « MM. Gilbert de Voisins, Charles Géniaux, André Savignon et Jean Paulhan, hommes de lettres » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Henri DALBY, « Autour de Jacques Rivière », *L'Yonne*, 13 février 1927 [rubrique « Chronique de Paris » : « Il y a deux ans que Jacques Rivière est parti. [...] Il a laissé deux œuvres : la sienne et cette Nouvelle Revue Française qu'il avait amenée à une si belle hauteur. [...] En réalisant très vite, et avec autant de respect que de bonheur, ce

sourd projet de Jacques Rivière, aujourd'hui Gaston Gallimard et Jean Paulhan parachèvent son geste d'illuminateur de vingt gloires. »

En octobre 2017, la direction des Archives départementales de l'Yonne a bien voulu nous répondre que la date du 13 février 1927 ne correspondait pas aux dates de publication (ou de conservation ?) de *L'Yonne* (1840-1923)].

– Georges BOURGUET, « Opinion sur la Nouvelle Revue française », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 1^{er} mars 1927, p. 229-231 [extraits : « *Le lecteur qui ouvre aujourd'hui un fascicule de la N.R.F. s'étonne d'y trouver des textes que leurs auteurs pourraient parfaitement publier ailleurs. [...] Une revue qui a dans son équipe Ramon Fernandez, Benjamin Crémieux, Marcel Arland, Jean Paulhan et qui manque de courage me paraît doublement coupable, car aucune revue ne possède de tels talents dans une jeunesse si robuste. [...] La N.R.F. n'est pas qu'une grande revue ; elle est une maison de l'esprit. Et puisque personne, aucun groupe ne la peut remplacer, aux animateurs de la N.R.F. de prendre garde à la ruine de leur grandeur, dans la satisfaction de leur succès. »*

Coupure au fonds Jacques Rivière, Bibliothèque des Quatre Piliers, dossier de presse 1925-1927, f° 60].

– Albert THIBAUDET, « À propos d'un discours de M. Herriot : Politique et littérature », *L'Europe nouvelle*, n° 481, 30 avril 1927, p. 581 [rubrique « Les Lettres » dans « Le Courrier de Paris » ; « *La Nouvelle Revue française a célébré, selon l'usage, par un banquet, le ruban rouge décerné à son directeur Jean Paulhan. Il va de soi que, dans la joie que ses amis éprouvaient de voir son labeur et son talent reconnus officiellement, une pointe de regret et de deuil se mêlaient, en songeant à celui qui aurait dû demeurer à cette place, Jacques Rivière. Le ministre lettré qui avait, sans difficulté, et du cœur le plus allègre, saisi cette occasion de reconnaître la place de La Nouvelle Revue Française, M. Édouard Herriot, a prononcé un discours charmant, lequel succédait à des discours de littérateurs où la politique était un peu maltraitée. M. Herriot s'est bien gardé de soutenir une autre thèse. Il a exprimé son plaisir de quitter, pour un instant, le labeur politique, et de revenir à ses premières amours qui furent, comme on sait, la littérature. M. Herriot avait, en effet, durant sa jeunesse, fondé ou aidé à fonder une ou deux revues : il y publiait de jolis vers, dont un certain nombre me sont même restés dans la mémoire, de sorte que, si l'on m'eût invité à prendre la parole, j'eusse pu citer au moins un sonnet entier de notre ministre de l'instruction publique ».*

Le « *Mardi 1^{er} Février 1927* », Benjamin Crémieux écrit à Jean Paulhan : « *Je suis très content d'Herriot. Et je te donne l'accolade.* »]

– n.s., « Le déjeuner Jean Paulhan », *Sélection*. Chronique de la vie littéraire [dir. André de Ridder & P.G. Van Hecke], n° 8-9, mai-juin 1927, p. 714-715 [texte complet : « *Pour célébrer sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur, les amis de Jean Paulhan, rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française, l'ont fêté au début du mois d'avril, à un déjeuner qui rassemblait la plupart des collaborateurs de la maison. Orion, de l'Action française, nous apprend qu'au dessert, les trois allocutions de Valéry [sic] Larbaud, de Marcel Arland et de Jean Paulhan ont très bien défini les signes communs à tant d'écrivains si différents : Sans doute l'amour de la qualité, le parti pris de s'adresser à ce public que Laforgue appelait une "discrète élite". Enfin, une littérature bien défendue contre les concessions de toutes sortes, historiquement dérivée des maîtres du symbolisme, mais tâchant de reconstituer, sur des plans nouveaux, les genres que le symbolisme avait altérés. Paulhan, après Rivière, a ainsi réuni dans les mêmes cahiers les auteurs les plus divers : selon l'heureuse formule de Marcel Arland, "chacun apportait ses dieux, pourvu que ce fussent des dieux et non pas des objets de commerce."* »]

La présence de Valéry Larbaud et de Marcel Arland à ce déjeuner a permis de confirmer l'identification des six feuillets du manuscrit de l'allocution de Jean Paulhan].

– André GIDE, « Chronique des faits-divers », *La N.R.F.*, 14^e année, n° 165, 1^{er} juin 1927, p. 808-812 [dans « II. La curiosité des animaux », p. 810 : « *En appendice à cette chronique d'Avril, j'ai plaisir à transcrire ici ces remarques de mon ami J.P.* »].

– Franz HELLENS, « Jean Paulhan / Curiosité de la littérature universelle / Un Français », 7 *ARTS*, 5^e saison, n° 25, 19 juin 1927, p. 2. Excepté le dernier paragraphe, ce texte est formé de plusieurs phrases légèrement remaniées, parues précédemment dans *Les Cahiers libres*, en juillet/août 1926. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 269, n° 2151].

– Benjamin CRÉMIEUX et Marcel ARLAND, « À M. Jean Paulhan », *La Nouvelle Revue française*, t. XXIX, n° 170, 1^{er} novembre 1927, p. 704 [rubrique « Correspondance », en fin de fascicule ; les signataires de cette lettre, datée du 10 octobre 1927, rendent compte de leur

démarche auprès de M. André Breton, comme témoins de M. Jean Paulhan].

– Henri MAZEL, « Science sociale », *Le Mercure de France*, 38^e année, tome CC, n° 708, 15 décembre 1927, p. 651 [à propos de *Origines de l'esprit bourgeois en France* de Bernard Groethuysen : « Dans sa préface, écrite sous forme de lettre à M. Jean Paulhan, bon esprit philosophique qui tient de famille, il se défend d'avoir inventé le bourgeois et dit seulement l'avoir mis un peu de force en lumière. »].

– n.s., *Annuaire de l'Association des Écrivains Combattants de 1914 à 1918* [fondée le 27 juin 1919], 9^e année, 1927-1928, p. 100 [« Jean Paulhan, Rédacteur en Chef de la Nouvelle Revue Française ; 3, rue de Grenelle (6^e). Fondateur n° 51 »].

1928 – Antonin ARTAUD, « Correspondance », *La Révolution surréaliste*, n° 11, 4^e année, 15 mars 1928, p. 29 [lettre d'Antonin Artaud, en réponse à une lettre de Jean Paulhan reproduite en fac simile : contre Paul Claudel, dont Antonin Artaud vient de représenter sans autorisation la première partie de *Partage du Midi*, et pour la manifestation Jarry mise en cause par *La N.R.F.* du 1^{er} février 1928].

– André GIDE, « Lettres », *La N.R.F.*, t. XXX, n° 177, 1^{er} juin 1928, p. 721-735 [lettre « À Jean Paulhan / Paris, le 25 avril 1928 », p. 721-722, avant deux lettres, toujours d'André Gide, à François Mauriac et trois à André Rouveyre].

– André GAILLARD, « Commerce (Été) », *Les Cahiers du Sud* [Jean Ballard], Marseille, 13^e année, n° 104, août-septembre 1928, p. 153-154 [rubrique : « Chroniques / Revue des Revues » ; à propos de Jean Paulhan, « Sur un défaut de la pensée critique », *Commerce*, cahier XVI, été 1928].

– Joë BOUSQUET, *Chantiers* [dir. René Nelli], Carcassonne, s.d., 2^e année, n° 6, p. 35 [« Et puisque nous sommes dans ce marais, signalons l'article publié dans Commerce par un critique qui signe Jean Paulhan. Ce laveur d'écuelles n'a rien de commun avec l'auteur du Pont traversé, que le nom. »]

– Giuseppe UNGARETTI, « Di un difetto della critica / [1928] », *Il Resto del Carlino*, Bologna, 23 agosto 1928 [Ungaretti écrit à Jean Paulhan, s.d. [1928] : « Mon cher Jean, / je t'ai envoyé l'autre jour — il

y a plus d'une semaine — le Resto del Carlino avec mon article sur toi. »

Repris dans *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, Milano, Mondadori, 1982, p. 182-187 (coll. « I Meridiani »)].

– Paul SOUDAY, « La pensée et le style », *Candide*, 5^e année, n° 235, jeudi 13 septembre 1928, p. 3 [à propos de « Sur un défaut de la pensée critique », *Commerce*, cahier XVI, été 1928].

– Gilbert CHARLES, « Sur le problème du langage », *L'Ami du peuple*, 1^{ère} année, n° 139, lundi 17 septembre 1928, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; à propos de « Sur un défaut de la pensée critique », *Commerce*, cahier XVI, été 1928 : « Cette étude de M. Jean Paulhan a inspiré à M. Paul Souday (dans *Candide*) des réflexions pour le moins contestables » ; mention de ce texte de Gilbert Charles dans la lettre de Frédéric Paulhan à Jean Paulhan datée du « mercredi 19. 9. 28 »].

– n.s. [Gilbert CHARLES], « À la mémoire de Proust », *L'Ami du peuple*, 1^{ère} année, n° 18, jeudi 22 novembre 1928, p. 4 [dans la rubrique « Echos » : « Une messe anniversaire, à la mémoire de Marcel Proust, le grand romancier de À la recherche du temps perdu, a été célébrée à Saint-Pierre de Chaillot. Beaucoup d'amis étaient venus assister à cette cérémonie sans faste : on voyait là MM. Paul Morand, Jean Paulhan, Paul Brach. Il y avait aussi beaucoup d'admirateurs inconnus. On vit aussi, un moment, Mme Cocteau, la mère de Jean Cocteau, retenu à Villefranche : on sait que Jean Cocteau et ses parents ont été très liés avec Marcel Proust. Mais on remarqua surtout Mme de Chavigny, qui fut le modèle du romancier, pour son personnage de la duchesse de Guermantes, et qui avait tenu à assister à une cérémonie où on ne vit que des amis fidèles du romancier »].

– Marc BERNARD, « Les Revues », *Monde* [dir. Henri Barbusse], 1^{er} décembre 1928, p. 4d [« Dans ce même numéro [i.e. NRF 1^{er} novembre 1928], Jean Paulhan a publié quelques pages extrêmement intéressantes sur les rapports entre les langues dites barbares et le français. Dans bien des cas, il aboutit à des conclusions diamétralement opposées à celles qu'on avait habitué de nous présenter jusqu'à ce jour. »]

– Paul MORAND, lettre à Jean Paulhan, *La Nouvelle Revue française*, 16^e année, t. XXXI, n° 183, 1^{er} décembre 1928, p. 892 [rubrique: « Correspondance », pour corriger un article de Gabriel Bounoure,

erronné quant à la contribution de Paul Morand à *l'Anthologie de la Poésie haïtienne*].

– * Louis de Gonzague Frick écrit à Jean Paulhan, le « 30 Déc. 1928 » : « *Veillez bien, je vous prie, accepter mes vœux éniex et les faire agréer par le grand Frédéric Paulhan dont je parlerai avec joie dans La Revue Méditerranéenne à propos de ses Puissances de l'abstraction, ouvrage capital.* » [Nous n'avons cependant pas trouvé de mention de Frédéric Paulhan dans *La Revue méditerranéenne* de 1929].

1929 – Frédéric PAULHAN, *La Double Fonction du langage*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1929, 175 p. [dans un volume achevé d'imprimer en 1928 et à propos de *Jacob Cow le pirate*, dette de reconnaissance du père à son fils : « *Un auteur que j'ai plaisir à citer ici pour plusieurs raisons, entre autres parce que son écrit a été l'un des points de départ de cette étude, encore que j'entende autrement que lui, si je ne me trompe, l'ensemble des faits [...].* » (p. 15-16)].

– Pierre-Jean JOUVE, *Le Paradis perdu*, Paris, Grasset, 1929, in-12°, 148 p. [dédié « *À Jean Paulhan / qui encouragea l'idée de ce poème* » (p. 7) ; collection « Les Cahiers verts » dirigés par Daniel Halévy, 4^e cycle, 3^e cahier ; voir aussi en 1938 et 1942 ; après épuisement des trois éditions précédentes, Grasset fit procéder à une quatrième, achevée d'imprimer le 15 juin 1966, sans dédicace].

– Jean SCHLUMBERGER, « Mon cher Paulhan, [...] », *La N.R.F.*, 16^e année, t. XXXII, n° 185, 1^{er} février 1929, p. 288 [rubrique : « Correspondance » ; « *Jean Schlumberger demande à Jean Paulhan de signaler aux lecteurs de La N.R.f. que la Société de l'Abbaye de Pontigny tentera de fonder, à partir du 1^{er} mars de cette année, un Foyer international d'Études et de Repos, ouvert six mois de l'année (du 1^{er} mars au 15 juillet et du 1^{er} octobre au 15 novembre).* »]

– André THÉRIVE, *Querelles de langage*, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1929, 245 p. [dans un volume achevé d'imprimer en avril 1929, voir p. 83 : « *Le Journal des Instituteurs et Institutrices signale, après les Annales, une série de fautes prétendues dont ses lecteurs doivent se garder comme de la lèpre. Au premier rang, je vois : "Ne dites pas : j'ai traversé un pont, mais je l'ai passé". / Voilà encore une querelle aussi vieille qu'absurde ; M. Jean Paulhan n'aurait donc pas eu le droit d'écrire Le Pont traversé, ni les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Français de dire qu'ils traversent un pont parce qu'ils pensent à la rivière ? Rappelons que si c'est une*

faute contre la sacro-sainte logique, l'usage est absolu... depuis la chanson de Roland où il est dit (à la laisse CXCIV) : Passent dix portes, traversent quatre ponts. »]

– L.A., A.B. [Louis ARAGON, André BRETON], « À suivre », *Variétés. Le surréalisme en 1929*, numéro hors série et hors abonnement, Bruxelles, juin 1929, p. XVI [réponse de René Crevel : « [...] à tous ceux qui tiennent boutique de bonne grosse muflerie, de grâces particulières, d'esthétisme ou de louche subtilité, de Clément Vautel à Jean Paulhan [...]. »]

– André GIDE, « Dictées », *La N.R.F.*, 16^e année, n° 190, 1^{er} juillet 1929, p. 14-22 [dédicace « A Jean PAULHAN » p. 17, avant cette allusion à un texte ancien de Jean Paulhan, « Variations du temps dans le rêve » : « *Ce que la notion du temps peut devenir dans le rêve — rien de plus mystérieux.* »]

– Christiane FOURNIER, « *Le Guerrier appliqué*, par Jean Paulhan (*N.R.F.*) », *Chronique des lettres françaises*, 7^e année, n° 40-42, juillet-décembre 1929, p. 533-535 [dans la rubrique « Les livres » : « *Ce livre pourrait ranimer, en admettant qu'elle se soit éteinte, la querelle entre le romantisme et le classicism ; mais ce serait pour amener les deux partis, enfin, à une conciliation. Car il faut avoir lu Le Guerrier appliqué pour comprendre comment l'on peut faire une œuvre objective avec des matériaux subjectifs.*

La guerre que raconte Jean Paulhan est bien une guerre vécue au jour le jour ; mais elle est portée sur un plan supérieur — on voudrait dire universel — sans cependant avoir jamais recours à ces idées mortes que l'on appelle les idées générales. L'auteur évolue non plus même dans le particulier, mais dans le familier. Il ne cède jamais à l'artifice littéraire et romanesque de la transposition. C'est en circonscrivant le détail des circonstances qu'il arrive à restituer le son authentique de la vérité. [...] Signe prudent des secrets qu'il faut mériter de comprendre. »]

– n.s., « Jean Paulhan / né en 1884 », notice bio- et bibliographique précédant « L'expérience des proverbes », *Anthologie des essayistes français contemporains*, Paris, Éditions Kra, 1929 [achevé d'imprimer le 9 août], p. 235 [pour la mention « *Aytré qui perd l'habitude*, Picard, 1926 » — projet sans lendemain, mais preuve que Paulhan cherche alors à publier ce récit en volume].

— Jean Norton CRU, *Témoins*, Paris, Les Étoiles, 34, rue des Archives, 1929 [dans un volume achevé d'imprimer le 31 août 1929, mentions de Jean Paulhan, pour *Le Guerrier appliqué*, p. 94, 155, 217, 300, 358, 373, 453 et **637-638**. Voir *infra* en novembre 1930].

— Jean CASSOU, « Poésie », *Les Nouvelles littéraires*, huitième année, n° 366, samedi 19 octobre 1929, p. 8 [page « Les Nouvelles poétiques » ; portrait légendé « Louis de Gonzague Frick » par Jean Texcier ; « *Enfin, on ne saurait méconnaître que Louis de Gonzague Frick nourrit, sous le couvert inquiétant de son jargon, les intentions les plus bienveillantes. Pour moi, j'approuve sa maxime, qu'il faut fuir les pallasques, et je m'associe de grand cœur à son aimable et ferme projet d'offrir un cèdre au rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française : Que notre espoir se berce au rythme des haubans / Et qu'on offre à Paulhan un cèdre du Liban.* » (texte cité col. b). Voir Louis de Gonzague Frick, *Poetica*, Éditions de l'Épi, 1929, 144 p.].

— COLL., « Copeau aux Français », *Les Nouvelles littéraires*, 8^e année, n° 366, samedi 19 octobre 1929, p. 10 [« Jean Paulhan » parmi les signataires de l'adresse remise à M. le Ministre de l'Instruction publique et M. le Sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts].

— réclame, *La N.R.F.*, 17^e année, t. XXXIII, n° 195, 1^{er} décembre 1929, p. 373 du premier fascicule publicitaire [pour *Le Guerrier appliqué*, sous couverture ornée d'une eau-forte gravée par Laboureur, « *pour paraître prochainement* », mention des *Fleurs de Tarbes* et de *Aytré qui perd l'habitude* comme à paraître, cette fois sans nom d'éditeur (voir *supra*, en 1929)].

1930 — réclame « activité des éditions de la *nrf* », *Les Nouvelles littéraires*, 9^e année, n° 378, samedi 11 janvier 1930, p. 5 [mention de « Jean Paulhan / *Le Guerrier appliqué* », dans la rubrique « Romans, nouvelles » parmi les « *ouvrages à paraître / du 10 Janvier au 31 Mars 1930* »].

— réclame pour « Jean Paulhan / *Le Guerrier appliqué* », *La N.R.F.*, 18^e année, n° 197, 1^{er} février 1930, p. 42 du premier fascicule publicitaire [surtitre : « *pour paraître en février* », prière d'insérer non signée].

— * Albert GYERGYAI, *Nguyat*, n° 13, 1930 [texte en hongrois sur *Le Guerrier appliqué*, signalé par Sandor Kalai, dans « Une aventure personnelle », *Revue d'Études françaises*, n° 10, 2005].

– *n.s.*, réclame pour « Jean Paulhan, *Le Guerrier appliqué* », dans « activité des éditions de la *nrf* / Ouvrages à paraître du 10 Janvier au 31 Mars 1930 », *Europe*, numéro 86, 15 février 1930, p. [310] [coupure absente au fonds Paulhan].

– Frédéric LEFEVRE, « Une heure avec Drieu La Rochelle », *Les Nouvelles littéraires*, 9^e année, n° 387, samedi 15 mars 1930, p. 1 et 8 [extrait : « Il y a Jouhandeau. Je ne l'ai approché qu'une fois, l'année dernière. Les rencontres prévues sont toujours désastreuses : j'avais cédé à la tentation que m'avait offerte Jean Paulhan. Nous avons dîné tous les trois. » (p. 8)].

– C.S.C. *La Semaine à Paris*, 10^e année, n° 410, semaine du 4 mars au 11 avril 1930, p. 32^{ab} [absente du fonds Paulhan, cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– réclame de *La N.R.F.* pour « Jean Paulhan / *Le Guerrier appliqué* / Sous couverture ornée d'une eau-forte / gravée par J.-E. Laboureur / L'origine des guerres », *Les Nouvelles littéraires*, 9^e année, n° 390, samedi 5 avril 1930, p. 4 [avec reproduction de la gravure de Jean-Émile Laboureur ; voir, malgré l'absence du nom de Jean Paulhan, *Jean-Émile Laboureur. Images de la Grande Guerre*, Nantes, 2015, p. 3, 54 et dernière de couverture].

– Elie RICHARD, « La guerre littéraire / Jean Paulhan et l'aventure poétique », *Paris-Soir*, 8^e année, n° 2377, mercredi 9 avril 1930, p. 5^a [portrait photographique non crédité ; absente du fonds Paulhan, cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– P. C. [Paul CHAUCHEAU], *Les Nouvelles littéraires*, 9^e année, n° 391, samedi 12 avril 1930, p. 3 [rubrique « Essais », après « Romans », dans la page « La Critique des livres » ; sur *Le Guerrier appliqué*, achevé d'imprimer le 4 mars 1930 ; au fonds Paulhan, coupure dans la chemise rouge « *Revue de presse / 1930-1931* »].

Dans sa lettre datée « 12 Avril », Jean Paulhan écrit à Paul Chauveau : « je vous remercie, Monsieur, / de votre note des N.L. Vous dites / du guerrier appliqué, avec préci-/sion, tout ce que je souhaitais / vaguement que l'on y vît. / Mais vous-même n'avez-vous écrit / sur la guerre aucune / œuvre, plus complète que / les réflexions, que j'ai lues et / aimées ?) / je suis vôtre / Jean Paulhan » (coll. part., Clermont-Ferrand)].

– Gonzague TRUC, « La Vieillesse et l'Amour », *Comœdia*, 24^e année, n° 6298, mardi 15 avril 1930, p. 3fg [rubrique : « La vie et les livres » ; absente du fonds Paulhan, cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– Robert LE DIABLE [Robert Brasillach], *L'Action française*, 23^e année, n° 107, jeudi 17 avril 1930, p. 3e [rubrique : « Causerie littéraire » ; absente du fonds Paulhan, cette référence figure sur un des deux prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– * *Chicago Tribune*, 21 avril 1930 [« Le Guerrier appliqué is a philosophical tale. State of consciousness are noted in a curt style without ornament or artificial effects. To read the book brings alike a known ledge of the mentality of men at the front and a piquant intellectual pleasure. » ; cette référence est donnée par un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– Robert KEMP, « Éparpillement », *La Liberté*, lundi 21 avril 1930, p. 1g et 2a [« Ce tout petit livre joliment imprimé, à la pointe du tas des rescapés, est le Guerrier appliqué, de Jean Paulhan (N.R.F.) : quelques souvenirs de tranchées, contés sans enthousiasme et sans colère, en mots simples, en phrases murmurantes, par un jeune engagé, qui était brave, mais pas lyrique ; attentif et pas fiévreux : curieux, mais pas impatient. Petites histoires de camarades blessés » (p. 1). « L'attaque, à la fin du volume, ne fait pas beaucoup de vacarme littéraire. Ce n'est pas comme le Feu... M. Jean Paulhan doit trouver excessifs, verbeux et trompeurs les livres de guerre d'avant lui. Le sévère M. Cru ne lui reprochera pas d'avoir brodé. Il sait maîtriser ses réactions. À quelle date a été écrit le Guerrier appliqué ? Sur des notes qu'on a comprimées, dépouillées, échenillées et sévèrement stylisées, longtemps après ? Ce serait intéressant de le savoir. » ; cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– René LALOU, *La Quinzaine critique des livres et des revues*, vol. II, n° 12, 25 avril 1930, p. 88ab [rubrique : « Littérature française » ; « Le Guerrier appliqué avait été publié, en 1919, à cinq cents exemplaires ; on est heureux de le voir reparaître dans une édition courante » ; cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

– André GIDE, « Sur la “curiosité” des animaux », *L'Affaire Redureau*, Paris, Librairie Gallimard, 1930, p. 157-160 [dans un volume achevé d'imprimer le 30 avril, voir p. 157 : « En appendice à cette chronique j'ai plaisir à transcrire ces remarques de mon ami J.P.: [...]. »]

– Franz HELLENS, « L'Adoration de la Vierge », *Bifur*, n° 5, [achevé d'imprimer le 30 avril 1930], p. 165-181 ; voir p. 166-168 pour des souvenirs du voyage avec « Paul » en Italie ; texte repris dans *Moralités peu salutaires*, Bruxelles, Éditions du Houblon, 1943, p. 53-64 et dans *Sémaphore*, 1945, n° A, p. 19-23 [un épisode du voyage en Italie, avec Germaine et Jean Paulhan, en 1924 ; le prénom de Paul figure dans l'édition de 1930, celui de Jean dans celle de 1943 ; il s'agit dans les deux cas de Jean Paulhan].

– Pierre GUITET-VAUQUELIN, *Le Siècle médical*, quatrième année, n° 72, jeudi 1^{er} mai 1930, p. 13^{abcde} [extrait : « et Le Guerrier appliqué, de Jean Paulhan, un petit chef-d'œuvre, en une dizaine de chapitres : des comprimés d'action, mais d'une telle intensité d'analyse, d'une si impressionnante virtuosité dans l'évocation de tout ce qui solidarise, aux lisières de la mort, des hommes de sentimentalité différente, avec tous les frémissements obscurs ou pathétiques de la vie universelle, avec toutes les inquiétudes élémentaires ou compliquées des esprits les plus disparates, qu'on s'incline avec une satisfaction sans mélange, devant une réalisation à ce point parfaite et d'une écriture d'une distinction rare jusque dans la notation réaliste. Dans cette classe de brièveté médullaire, je n'ai souvenir d'avoir apprécié qu'un seul livre, il y a quelques années déjà : *Dévastations*, du docteur Raymond Mallet. » (texte cité col. de).

Absente au fonds Paulhan, cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué* ; la cote Gr Fol Jo 299 de la BNF a été vérifiée hors récolement ; Jérôme van Wijland, de la Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine et Jean-François Vincent, de la Bibliothèque interuniversitaire de santé, ont bien voulu nous renseigner].

– L[ouis-Jean]. FINOT, *La Revue mondiale* [fondateur : Jean Finot ; directeur : Louis-Jean Finot], XXXI^e année, vol. CLXXXXVIII, 1^{er} mai 1930, p. 92-93 [rubrique « Les Romains et la Vie » dans « Chronique » ; l'un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué* situe par erreur ce texte en avril 1930 ; texte complet : « On lit trop rarement des œuvres de M. Jean Paulhan. Car on éprouve un plaisir raffiné en sa compagnie. Jusqu'à présent on ne peut dire qu'il a atteint le grand public, et tout en lui souhaitant sincèrement de véritables succès, on peut craindre qu'il y atteigne jamais tant son art est fin et subtil ; mais ceux qui se piquent d'aimer les lettres pour elles-mêmes seront toujours heureux de prendre sur les rayons préférés de leur bibliothèque un des livres de l'auteur de *La Guérison sévère*.

C'est un petit roman de guerre qu'il nous offre en publiant le Guerrier appliqué. Nous sommes loin, certes, des batailles gigantesques, du fracas tumultueux des bombardements incessants, des lamentations des révoltes, ou des enthousiasmes délirants de 1914. M. Jean Paulhan répugne à ces évocations bruyantes. Par des touches fines, délicates, d'une simplicité de procédé étonnante il nous conte l'histoire d'un pauvre "type" mobilisé lui aussi comme des millions d'individus, envoyé sur le front, faisant son devoir, sans y penser, souffrant sans se plaindre outre mesure, heureux d'un colis, joyeux d'une plaisanterie, blessé à l'instar de tant d'autres. Mais qu'importe le récit ! le charme est profond (car il faut écrire le charme quoique parlant d'un livre de guerre) et c'est, si je puis dire, tendrement souriant qu'on le lit, songeant à l'auteur qui apparaît un peu semblable à certain poète dont parle Roland Dorgelès dans le Cabaret de la belle femme. Lisez plutôt ce passage où on retrouve, oh très simplement ce sentiment de renouveau que nous éprouvâmes là-haut :

"Mais bien plus assurément je ressentais de l'irritation et de la rancune contre un ancien respect de la vie, un attachement aux vivants, et les autres sentiments qui nous avaient trompés, puisqu'ils n'avaient pas suffi, et qu'il avait fallu que la guerre vînt. Par la légèreté qui en résultait à l'égard de certains bien consacrés, la guerre était pour nous pareille à une enfance." Ne dit-il pas encore : "Il semblait que nos sentiments d'affection ou d'antipathie fussent passés au second plan et soumis par la guerre à la connaissance de la force ou de la faiblesse de chacun d'entre nous — connaissance sûre et qui donnait à l'ordre nouveau où nous nous sentions parvenus une grande simplicité." Comme cela est vrai, et comme cela était éprouvé par tous ceux qui avaient gardé en ces terres agitées quelque objectivité et un certain équilibre — oh, assez relatif ! — et pourtant comme peu d'auteurs ont exprimé cela !

M. Jean Paulhan a écrit là une œuvre qui enrichit la psychologie de la guerre, avec une sincérité qui émeut, un talent dénué du moindre artifice qu'on admire, et une franchise cordiale qui va droit au cœur. »]

— DANIEL-ROPS, « Deux récits », *La République*. Journal républicain radical et radical-socialiste, 2^e année, n° 339, mercredi 14 mai 1930, p. 4b [rubrique : « La critique des livres » dans « La République des Lettres » ; l'article porte conjointement sur *Le Guerrier appliqué* et *Éve ou le journal interrompu*, de Jacques Chardonne ; cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*].

— Marc BERNARD, « *Le Guerrier appliqué*, par Jean Paulhan (N.R.F.) / *Le Passé ressuscité*, par Franz Werfel », *Monde* [dir. Henri

Barbusse], 3^e année, n° 102, samedi 17 mai 1930, p. 12ab [rubrique : « La critique littéraire » ; cette référence figure sur un des prières d'insérer du *Guerrier appliqué*, avec la date exacte du 17 mai 1930. Extrait : « *Le conformisme le plus complet règne dans ces tranchées de la première heure. Comme Jean Paulhan se garde d'interpréter ou de déformer les gens qui vivent à ses côtés, Le Guerrier appliqué pourra apparaître à certains comme une œuvre conformiste ; ils songeront à reprocher à l'auteur son indifférence apparente, sa sérénité même devant un aussi triste spectacle. En toute bonne foi, je pense pourtant qu'il n'en est rien et que seul le refus de l'auteur de s'abandonner à "composer" ces premières semaines de guerre, à les arranger suivant telles ou telles idées, à placer ce qu'il a vu dans des cadres préparés à l'avance l'a poussé à écrire ces pages. Il fallait pour cela du courage et une grande probité intellectuelle, soutenue par l'horreur d'être dupe de soi ou des autres* ».

Texte deux fois repris, dans *À l'attaque !*, édition établie par Stéphane Bonnefoi, qui donne par erreur la date du 16 mai, Paris, Le Dilettante, 2004, p. 89-93 puis dans : Marc Bernard & Jean Paulhan, *Correspondance 1928.....1968*, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe I, p. 431-433].

– Gabriel BRUNET, « Littérature », *Le Mercure de France*, 41^e année, tome CCXXI, n° 771, 1^{er} août 1930, p. 663 [rubrique : « Revue de la quinzaine » ; texte complet :

« *M. Jean Paulhan réédite un livre de guerre, **Le Guerrier appliqué**, pour lequel j'éprouve une estime singulière. Ce n'est qu'un tout petit livre sans emphase, silencieux et discret au possible. L'auteur a tout fait pour ne point l'élever à cette température artificielle qu'on a coutume d'imposer aux livres de ce genre. En apparence, tout est si uni, si sobre de ton et si impassiblement exact qu'on ne peut se figurer qu'il s'agisse de la misère infinie des hommes en guerre. Mais ce petit livre est un de ceux qui disent bien au delà de ce qu'ils semblent dire et lorsqu'on est arrivé au bout, on a le cœur étrangement serré. Toute la platitude et la monotonie de la vie épique ! Des hommes qui sont de purs riens et qui le savent ! Et enfin ce regard qui entre à vif dans les âmes ! Le héros du livre, fort gaillard de dix-huit ans resté au pays après le départ des mobilisés et vu d'un mauvais œil par tout le monde, s'engage par timidité. Et quand les gars d'une escouade voient tomber un des leurs, quelle est leur première réflexion ? "Nous éprouvions vaguement qu'il y avait eu une chance de mort sortie, et qui n'avait pas été la nôtre."* »]

– n.s., « Memento », *Le Mercure de France*, 41^e année, tome CCXXII, n° 772, 15 août 1930, p. 186 [« Commerce (*cahier XXIII. Printemps*) : “Trois belles mendiante” par M. Valery Larbaud. — Des vers sémillants de M. Henri Bosco : “Dans les petits pays de Provence”. — Un essai de M. Jean Paulhan : “Sur une poésie obscure”. »]

– Eugène DABIT, « Jean Paulhan. *Le Guerrier appliqué*. Un vol. in-12 (N.R.F., édit.) », *Europe*, t. XXIII, n° 92, 15 août 1930, p. 573-575 [rubrique « Comptes rendus » : « Personnellement, nous ne pouvons nous empêcher de penser avec gravité que, à l’instant où le véritable drame commence, où il menace de devenir pathétique, sanglant, démesuré, M. Jean Paulhan abandonne son personnage, marquant, une fois encore et nettement, les limites de son monde. Il n’est pas assez possible aux hommes d’y vivre, et les œuvres y peuvent-elles durer ? »

Texte référencé dans la « Table méthodique des matières pour la huitième année », *Europe*, n° 96, 15 décembre 1930, p. 640].

– Léon PIERRE-QUINT, « Un isolé : Jean Paulhan : *Le Guerrier appliqué* », *La Revue de France*, n° 17, 1^{er} septembre 1930, p. 153-155 [nous reprenons en tête le titre donné par le sommaire de la rubrique, celle-ci s’intitulant, comme à l’accoutumée, « Lectures » (p. 137-162 pour la rubrique complète) ; voir aussi les lettres de Léon Pierre-Quint à Jean Paulhan].

– Marcel MILLET, « *Le Guerrier appliqué*, par Jean Paulhan (Librairie Gallimard) », *Lumière et radio. Sciences, Lettres, Arts. Magazine synthétique de la vie moderne*, n° 14, 10 octobre 1930, p. 28b [texte complet : « Une langue sûre et des images dont l’apparente simplicité nous est précieuse. Les livres de guerre ne se ressemblent pas et si Duhamel a été le premier à nous émouvoir, si Dorgelès, relu six années plus tard, nous a paru le grand écrivain des temps à la fois si proches et si lointains, ce nouveau livre a beaucoup de qualités, et il est curieux, minutieux, moderne, au sens que nous prêtons à la vie de 1930. On voit Blanchet et Glintz, et cette seconde mort de Glintz est admirable ; on voit Polio, on imagine les chemins de tranchée, et le visage de ces hommes, inoubliables. Un livre qui vous tord le cœur, mais qui ne montre pas la moindre amertume, et c’est un cas d’entre les cas... Pas un homme ne pense comme le voisin, et tous avaient des joies et des peines communes... Une analyse des sentiments de ce guerrier, un bon livre. » ; portrait photographique de Jean Paulhan, studio G.L. Manuel frères ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Jean Norton CRU, *Du témoignage*, librairie Gallimard, 1930, p. 264 [dans un volume de la coll. « Les Documents bleus », achevé d'imprimer en novembre 1930, mention de « *Paulhan, Jean, Le guerrier appliqué, Edward Sansot. 1917.* » p. 264 ; voir aussi, sans mention de Jean Paulhan, le chapitre « La baïonnette. — L'arme favorite du poilu est la baïonnette [...] »].

– René DAUMAL, « Le Comte de Lautréamont et la critique », *La N.R.F.*, 19^e année, n° 206, 1^{er} novembre 1930, p. 738-745 [voir p. 741 la citation d'extraits de *Jacob Cow le pirate ou Si les mots sont des signes* relatifs à Lautréamont retenus par Léon Pierre-Quint dans son *Le Comte de Lautréamont et Dieu* paru aux éditions des *Cahiers du Sud*].

– * André MAUROIS, *The New York Times* [l'article d'André Maurois sur *Entretiens sur des faits-divers* semble avoir précédé la lettre à Jean Paulhan en date du 4 novembre 1930].

1931 – Franz HELLENS, « Jean Paulhan », *Le Rouge et le Noir*, Bruxelles, n° 45, 2^e année, n° 9, 4 mars 1931, p. 3 [texte précédemment paru dans *Les Cahiers libres*, juillet-août 1926, avec de légères variantes. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 287, n° 2285].

– signature de Jean Paulhan au bas de l'« Adresse à M. le ministre des colonies », *Europe*, supplément au n° 99, 15 mars 1931, *n.p.* [texte complet : « *S'il est vrai qu'en Indochine la répression préventive et la répression d'après les émeutes a abouti à des milliers d'années de prison et de détention,*

S'il est vrai qu'après les émeutes 83 condamnations à mort ont été prononcées par des tribunaux d'exception,

S'il est vrai que 22 de ces condamnations, ainsi que l'ont annoncé les grands journaux d'information ont été suivies d'exécution,

S'il est vrai que des centaines de détenus politiques doivent être envoyés du bagne de Poulo Condor à la Guyane,

S'il est vrai que cette traversée ne pourrait être effectuée que dans des conditions qui aboutiraient vraisemblablement, après un mois de bord, à une terrible mortalité,

Les soussignés qui ne conçoivent pas que la France puisse, après l'apaisement de l'émeute, poursuivre une répression de vengeance, demandent au Gouvernement la grâce des 61 condamnés à mort qui sont sous la menace de la guillotine, demandent qu'il soit sursis au

transport des détenus politiques à la Guyane. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « On annonce la mort de M. Frédéric Paulhan [...] », *Comoedia*, 25^e année, n° 6642, 28 mars 1931, p. 3 [rubrique : « Petit Courrier littéraire » ; mention de Jean Paulhan ; retronews].

– *n.s.*, « Mort de M. Frédéric Paulhan », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 52^e année, n° 18786, samedi 28 mars 1931, p. 2 [mention de Jean Paulhan ; extrait : « *Le psychologue Frédéric Paulhan, père de M. Jean Paulhan, rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française, vient de mourir.* » ; retronews].

– Marc BERNARD, « Frédéric Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, samedi 28 mars 1931, p. 1b [coupure absente au fonds Paulhan ; Antonin Artaud écrit à Jean Paulhan, de « *Paris, 31 mars 1931* » : « *Cher ami, / Je suis absolument désolé de la très pénible nouvelle que vous me donnez concernant le deuil qui vous affecte. Mais je viens d'ouvrir seulement maintenant et en même temps que votre lettre le n° des Nouvelles littéraires m'apprenant la disparition de Frédéric Paulhan. Je ne savais que très mal, je l'avoue à ma confusion, les liens qui vous unissaient à lui et je m'excuse de l'inopportunité de ma dernière lettre. Vous devez me croire assez votre ami pour penser que je ne mens pas si je vous dis que votre deuil m'affecte. J'ai eu moi-même il y a sept ans la douleur de perdre mon père et je sais le trouble dans lequel cet événement m'a mis à tous points de vue. C'est pourquoi je vous prie encore une fois de m'excuser et de croire que je suis affectueusement et de tout cœur vôtre.* »]

– *n.s.*, « M. Frédéric Paulhan vient de mourir », *Paris Soir*, 9^e année, n° 2731, 29 mars 1931, p. 5 [mention de Jean Paulhan ; retronews].

– André FRANK, « Frédéric Paulhan vient de mourir », *La République*, 3^e année, n° 658, 29 mars 1931, p. 2b [rubrique : « Les Lettres » ; mention de Jean Paulhan ; retronews].

– Ramon FERNANDEZ, « Frédéric Paulhan », *La N.R.F.*, 19^e année, t. XXXVI, n° 211, 1^{er} avril 1931, p. 603-604 [en tête de la rubrique : « Notes » ; début : « *Il est rare qu'à soixante-quinze ans un homme laisse encore après soi des espoirs frustrés.* » ; le tiré-à-part de cette étude est parfois considéré comme le seul ouvrage consacré à Frédéric Paulhan].

– « Tablettes », *Le Journal*, n° 14046, 2 avril 1931, p. 4b [rubrique : « À travers les Lettres » ; mention de Jean Paulhan ; retronews].

– *Le Figaro*, n° 133, 13 mai 1931, p. 9 [rubrique : « Pensions dans famille » ; texte complet : « *Fam. prend pension, c. m. gd jardin, 38 fr. / Mme Paulhan, 120, avenue d'Orléans.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « Fr. Paulhan », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, cinquante-sixième année, t. CXI, n° 6, juin 1931, p. 475 [rubrique : « Nécrologie »].

– Franz HELLENS, *Documents secrets. 1905-1931*, Bruxelles & Maestricht, A.A.M. Stols éditeur, 1932, 127 p. [« *Cet ouvrage a été achevé d'imprimer à l'occasion du cinquantième anni-versaire de la naissance de l'auteur* [Franz Hellens est né le 8 septembre 1881], à l'initiative d'un Comité / d'amis et d'admirateurs, par les soins d'A.A.M. Stols à Maestricht. » ; voir p. 88 sur *Signaux de France et de Belgique* et *Le Disque vert*, avec la collaboration de Jean Paulhan ; p. 103-105 sur le voyage de Franz Hellens en Italie, en compagnie de Jean Paulhan, malgré une erreur de date : « *vers la mi-septembre de 1925* » (p. 103) pour octobre 1924, avec martingale : « *En passant par Monte-Carlo, Paulhan joua à la roulette et gagna* » (p. 103) ; p. 111-112 sur Giuseppe Ungaretti, leur hôte en Italie, que Jean Paulhan lui a fait connaître ; voir *infra* à la date du 10 avril 1958].

– René-Louis DOYON, « Explorateurs, explorations et voyages profitables », *Les Livrets du mandarin*, nouvelle série, n° 9, décembre 1931, p. 15-25 [p. 23-24 sur *Les Hain-Teny*].

1932 – Jean GUÉHENNO, « Les intellectuels et le désarmement / Lettre à Messieurs les membres du Comité Permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations », *Europe*, t. XXVIII, n° 111, mars 1932, p. 311-327.

– Louis MANDIN, « Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans », *Le Mercure de France*, 43^e année, tome CCXXXVI, n° 816, 15 juin 1932, p. 760 [« *L'Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu sous la présidence de M. Lucien Descaves, en présence de Mme Anne Armandy, MM. Henri Bachelin, Jean de Beaulieu, Victor Brayat, Guy Chastel, Mme Le Conte, MM. Léon Deffoux, Max Descaves, Pierre Descaves, Pierre Dufay, Pierre Galichet, M. et Mme Maurice Garçon, MM. Marc Girault, Charles*

Grolleau, Pierre Guérin, Mme Myriam Harry, MM. Charles Jonas, Jouvin, Pierre Lambert, Gabriel-Ursin Langé, Frédéric Lefèvre, Mme Juliette Lermina-Flandre, M. et Mme Pierre Lièvre, MM. Albert Marois, Henri Martineau, Louis Massignon, le chanoine Mugnier, Georges Normandy, Oulmann, M. et Mme Jean Paulhan, MM. Charles Perron, Sheridan et Mme Sheridan, M. André Thérive, Mme Marcelle Tinayre, M. Alfred Vallette, Mme Wirtz-Davian, M. Émile Zavie. »]

– Jean GUÉHENNO, « Correspondance », *La N.R.F.*, 20^e année, n° 224, 1^{er} mai 1932, p. 942-943 [lettre ouverte à Jean Paulhan, datée « *le 12 avril 1932* », suivie p. 944 de la réponse de Jean Paulhan, datée « *le 16 Avril* »].

– Antonin ARTAUD, « Le théâtre que je vais fonder », *Paris-soir*, 10^e année, n° 3204, 14 juillet 1932, p. 7a [rubrique : « Théâtre » ; extrait : « *J'ai un projet de théâtre que je compte réaliser avec l'appui de la N.R.F. Celle-ci m'ouvre ses pages pour me permettre de définir l'orientation de ce théâtre, objectivement et du point de vue idéologique. L'article dans lequel j'exposerai mon programme et définirai mes directives constituera une sorte de manifeste que plusieurs écrivains de la N.R.F. doivent signer. En ordre, André Gide, Julien Benda, Albert Thibaudet et Jean Paulhan constituent le comité de patronage de ce théâtre.* » ; Artaud écrit à Paulhan, de « *Paris, 18 octobre 1932* » : « *Ci-inclus l'article paru dans "Comoedia" que je vous demande de me renvoyer avec l'article de "Paris Soir". Ils n'ont inspiré d'horreur ni de dégoût à personne, bien au contraire. Et ils ont plus fait pour moi et pour mon idée de théâtre que le manifeste pourtant beaucoup plus explicite.* » L'article paru dans *Comoedia* le 21 septembre 1932 ne mentionne pas Jean Paulhan ; coupure de *Paris-soir* absente au fonds Paulhan].

– Jean GUÉHENNO, « Correspondance », *Europe*, t. XXIX, n° 114, 15 juin 1932, p. 315-317 [sur la violence révolutionnaire ; Jean Paulhan répond dans *Europe*, n° 115, 15 juillet 1932, p. 476-477].

– Valéry LARBAUD, « Le fait du prince », *La N.R.F.*, 21^e année, n° 229, 1^{er} octobre 1932, p. 539-543 [texte dédié « À Jean PAULHAN » : « *Mon cher ami, l'accueil que vous avez fait à mon Vaisseau de Thésée lorsqu'il a paru dans "Commerce" m'a flatté, et votre sympathie pour le héros de cette nouvelle, Charles-Marie Bonsignor, me touche* » ; il existe un tiré-à-part de ce texte].

– Henri GHÉON, « Sur le cas Mozart / Maisonneuve, 2 août 1932 », *La N.R.f.*, 21^e année, n° 229, 1^{er} octobre 1932, p. 627-632 [Henri Ghéon répond aux *Pages de Journal* de Gide parues dans la revue du 1^{er} août ; Catherine Boschian-Campaner identifie cette contribution comme une lettre ouverte à Jean Paulhan (*Henri Ghéon*, Presses de la Renaissance, 2008, p. 313-314)].

1933 – n.s., « Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans », *Le Mercure de France*, 44^e année, tome CCXLIV, n° 840, 15 juin 1933, p. 762 [« *La septième assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu le mercredi 31 mai sous la présidence de M. Lucien Descaves. Y assistaient : Mme Anne Armandy, MM. Jean de Beaulieu, Marcel Bouteron, Victor Brayat, M. et Mme Georges Courville, Léon Deffoux, Mme Lucien Descaves, MM. Pierre Descaves, Pierre Dufay, M. et Mme René Dumesnil, Pierre Galichet, Marc Girault, Henry Hugault, Charles Jonas, Jouvin, M. et Mme Pierre Lambert, Georges Le Cardonnel, Mme Le Cointe, M. et Mme Pierre Lièvre, Albert Marois, M. et Mme Henri Martineau, Louis Massignon, Mlle Antonine Meunier, MM. Charles Miguet, Oulmann, Jacques Patin, M. et Mme Jean Paulhan, Maurice Revon, Gaëtan Sanvoisin, Sheridan, Mme Snauwaërt, M. André Thérive, Mme Marcelle Tinayre, MM. Alfred Vallette, de Villeroze, Mme Wirtz-Daviau.* »]

– Franz KAFKA, *Le Procès* (*Der Prozess*), préface de Bernard Groethuysen, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1933, 285 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 29 août 1933 (pour la cinquième édition), voir p. 7 la dédicace imprimée « *À Jean Paulhan / Hommage du traducteur* »].

1934 – n.s., *Annuaire de l'Association des Écrivains Combattants de 1914 à 1918* [fondée le 27 juin 1919], 1934, p. 100 [« *Jean Paulhan, Rédacteur en Chef de la Nouvelle Revue Française ; 29, avenue Jean-Jaurès, Châtenay-Malabry (Seine). Fondateur n° 51* »].

– Marcel LECOMTE, « Perception et sentiment de la vie (*Le Pont traversé* de Jean Paulhan, *Nadja* et *Vases communicants* d'André Breton) », *Documents* 34, n° 10, février 1934, p. 15-16.

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie p. 233].

– Paul MORAND, « Réflexions sur le roman détective », *La Revue de Paris*, 1^{er} avril 1934, p. 481-492 [voir p. 488 la mention de Jean Paulhan pour ses « Carnets d’un spectateur » ; coupure de cet article dans le dossier des *Fleurs de Tarbes*, le bas de la page 488 ayant été découpé].

– J.C.G. [J. CAMILLE-GOEMANS], « Notes sur la poésie et l’expérience », *Hermès*, t. III, mai 1934, p. 4-12 [la contribution de J. Camille-Goemans s’achève par « *Les mots ne sont pas des signes* »].

– *n.s.*, « “Les Amis d’André Baillon” », *Europe. Revue mensuelle*, n° 140, 15 août 1934, p. [rubrique : « Notes » ; Jean Paulhan figure, avec vingt-et-une autres personnalités, au Comité d’honneur des Amis d’André Baillon, groupe d’admirateurs de l’auteur de *L’Histoire d’une Marie, en sabots* (Prix de la Renaissance, 1923) ; siège social : 1, place de l’Odéon (café Voltaire) ; coupure absente au fonds Paulhan].

– André THÉRIVE, « Questions de mots », *Le Figaro*, 109^e année, n° 230, 18 août 1934, p. 5 [« *Un esprit subtil, M. Jean Paulhan, s’est amusé à démontrer que les mots sont des signes arbitraires et capricieux.* »]

– « M. Louis de Gonzague Frick / poète érotologue », *Comœdia*, dimanche 11 novembre 1934 [texte complet, malgré l’absence du nom de Jean Paulhan : « *Notre récent écho sur un curieux articulet, paru dans la Bourgogne d’Or, signé Louis de Gonzague Frick, nous vaut une non moins curieuse épître de l’auteur de Poetica, accompagné d’un poème curieux semblablement. (Cela ne manquera pas de réjouir M. Jean Desthieux, qui, dans le dernier numéro de ses Heures perdues parle si affectueusement de “feu notre cher et suave ami Louis de Gonzague Frick”.*

Celui-ci ne nous en voudra pas de détacher de sa missive cet alinéa :

Je vous admire d’avoir si bien deviné que je m’occupais, toutes affaires cessantes, de sexologie, depuis que je suis passé sur la rive ultra-gauche, en mon Lunain. Mon âge me permet d’aborder décemment un sujet pour lequel j’ai reçu des lumières exceptionnelles, venant de très loin. Je n’opère pas, même en gants blancs, mais je rassemble quelques petites pièces lyriques sur la question et qui me sont dictées par le dieu Wünsch lui-même.

Et voici le “morceau inaugural” qu’il a eu l’amabilité de nous faire tenir :

Ô dieu Wünsch ou désir,

*Grimm t'a replacé dans l'univers sexuel,
 Les hédonistes commenteront les systèmes conatifs
 Et je dirai la Thrécie aux jeunes cabalistes,
 Les ondines pratiqueront l'ondinisme ;
 Le métatropisme n'est point figure de rhétorique ;
 Je vous propose l'éonisme, spontanés contradicteurs.
 Fasse les délices freudiennes des inhibitionnistes
 Cette corbeille de gamètes, gonades, zygotes,
 Les zones érogènes dirigent la suprême ozolagnie,
 Quelle langue parlerai-je dans la Venus observa ?
 Quelle langue, ô poète ? Pourquoi pas ce Brasic dont nous
 venons d'entretenir les lecteurs de Comœdia ? » ; coupure collée par
 Louis de Gonzague Frick sur une lettre de lui, non datée, à Jean
 Paulhan [1934], « pour divertir 3 secondes le très-affectionné Jean
 Paulhan qui ne me donne plus de ses nouvelles, qui ne m'envoie plus la
 N.R.F. Où lirai-je le délicieux Pirate Jean Guérin ? auquel je demeure
 indéfectiblement attaché. Son admirateur / LGF / 1, rue du Lunain / 14^e
 / non loin de la vénérée demeure du 140 Ave[nue] d'Orléans ! »]*

– n.s., page de réclame à l'enseigne de la *nrf*, « La / guerre / de / 14-18 /
 ses origines / ses conséquences / d'après les écrivains, romanciers,
 poètes, essayistes / et les hommes politiques français et étrangers »,
 dans *Europe. Revue mensuelle*, n° 143, 15 novembre 1934, n.p., p.
 [489] [dans le numéro spécial « 1914-1934 » ; ligne complète : « Jean
 Paulhan / Le Guerrier appliqué / 12 frs »].

1935 – réclame pour les cahiers trimestriels de *Mesures*, insérée dans
Le Mercure de France, n° 878, 46^e année, tome CCLVII, 15 janvier
 1935, p. 8 du cahier publicitaire figurant en tête de la revue [« Comité
 de rédaction : Henry Church, Bernard Groethuysen, Henri Michaux,
 Jean Paulhan, Giuseppe Ungaretti »].

– Isabelle RIVIÈRE, « Introduction » à : Jacques RIVIÈRE, *Florence.
 Roman*, Paris, Éditions R.-A. Corrêa, 1935, 324 p. [dans un volume
 achevé d'imprimer en mars 1935, voir p. 16 de l'introduction la
 mention de Jean Paulhan].

– Jean de BOSSCHÈRE, « Jean Paulhan », *Portraits d'Amis*, Paris,
 Éditions Sagesse, 1935, n.p. [dans un volume achevé d'imprimer le 15
 mars 1935, texte et portrait de Jean Paulhan par Jean de Bosschère].

– Charles-Henry HIRSCH, « **Mesures** (15 janvier, n° 1) », *Le Mercure
 de France*, 46^e année, tome CCLVIII, n° 881, 1^{er} mars 1935, p. 379-380

[texte complet : « *Sous ce titre, c'est en apparence une résurrection de Commerce : même format, même papier, même typographie. Mlle Adrienne Monnier a la charge d'administrer le recueil trimestriel qui a son siège 7, rue de l'Odéon.*

MM. Henry Church, Bernard Groethuysen, Henri Michaux, Jean Paulhan, Giuseppe Ungaretti, forment le comité de Rédaction.

Le numéro paru commence par une "Judith" de M. Paul Claudel. La belle héroïne est, selon le poète, le symbole de la force qu'il souhaite voir un jour montrer aux foules,

Arrachée aux épaules de Joseph Prud'homme et de Luther, la tête monstrueuse d'Holopherne !

Au sommaire : "La demoiselle-paysanne", de Pouchkine, traduction de MM. André Gide et de J. Schiffrin : "Réveil", de M. L.P. Fargue ; une préface inédite de Balzac pour "Les Chouans" ; des œuvres de MM. Pirandello, R. Musil, G. Hopkins et miss D.-M. Richardson. »]

– André MALRAUX, « Lettre à Jean Paulhan », *La N.R.f.*, 29^e année, n° 259, 1^{er} avril 1935, p. 640 [rubrique : « Correspondance » dans « Notes », lettre de rectification pour protester contre le traitement par les *Nouvelles littéraires* du vol d'André Malraux au-dessus de l'Arabie, avec Corniglion-Molinier].

– VALENTIN [pseudonyme d'André CASTEL], « Paella... », *Biôu y Toros*, Nîmes, n° 226, 6 avril 1935, p. 1 [texte dédié « À Germaine et Jean Paulhan », reproduit dans André Castel & Michel Leiris, *Correspondance 1938-1958*, Éditions Claire Paulhan, 2002, p. 366-369].

– [Fernand VANDÉREM], « Notre nouveau jeu / L'Artabanisme », *Le Figaro*, novembre 1935 [nous datons provisoirement, d'après les éléments figurant dans la rubrique « Aux Quatre Vents », ces deux coupures de presse.

Pas de mention de Jean Paulhan, mais au fonds Paulhan, deux coupures de presse, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge « Revue de presse / Documentation générale / avt 1921 - 1936 », sous-chemise « *Divers / 1935* ».

Sur l'artabanisme, voir *La Gazette de Bayonne, du pays Basque et des Landes*, 8 novembre 1935, p. 1a ; *Le Temps*, 75^e année, n° 27094, 8 novembre 1935 ; *Le Journal*, vendredi 15 novembre 1935 ; « L'artabanisme jeu nouveau », dans *Vie à la campagne*, n° 391, 1^{er} janvier 1936 ; *Le Journal*, 10 janvier 1936 ; *L'Action française*, 13 janvier 1937 ; *Revue des études anciennes*, 1937, p. 392 ; V.-L.

Saulnier, *Maurice Scève*, librairie C. Klincksieck, 1948, p. 279 ; voir aussi le suivant].

– André BILLY, « Artabanisme et obscurisme », *Le Figaro*, novembre 1935 [rubrique : « Courrier des Lettres » ; texte complet : « *Ce très amusant jeu de l'artabanisme, que vient de lancer notre collaborateur et ami Vandérem, et auquel j'ai pu constater autour de moi que les lecteurs du Figaro prenaient déjà un vif plaisir, offre entre autres agréments celui d'avoir été inventé par l'ennemi déclaré de l'obscurisme. Il est piquant que l'obscurisme et l'artabanisme aient le même irréductible adversaire, car ils sont à l'opposé l'un de l'autre, et l'obscurisme n'est né que d'une réaction excessive contre l'artabanisme. C'est du dégoût des clichés, des images toutes faites, des comparaisons éculées, que l'obscurisme est sorti. Il est d'origine romantique.*

À ce propos, j'ai relu le Problème du style, de Remy de Gourmont, où l'on trouve ceci : "La phrase toute faite est la condition même de la clarté d'un style. Il faut savoir effacer l'image neuve pour mettre à sa place l'image vieille, pourrie, mais phosphorescente et qui jalonne de lueurs la route inconnue. Une page sans clichés est une suite d'énigmes ; cela rebute l'esprit le plus curieux, l'œdipe le plus patient. Le célèbre "gazon émaillé de fleurs" était un cliché au temps de Fénelon, quoique moins usé qu'il n'est devenu, etc., etc." Quelle condamnation de l'obscurisme ! Quelle défense de l'artabanisme !

Mais c'est Vandérem qui a raison, car il y a deux usages, ou plutôt, il y en a quatre : le bon et le mauvais usage de la conversation, et le bon et le mauvais usage de la littérature, et l'antiartabanisme ne vise que le mauvais usage de la conversation. Le mauvais usage de la littérature est à l'opposé du mauvais usage parlé ; il ne pêche pas par artabanisme, loin de là ! Il pêche par obscurisme, c'est-à-dire par l'étrangeté, la préciosité, l'obscurité des comparaisons et des métaphores.

S'il est opportun de mettre à la mode la chasse aux artabanismes du langage parlé, qui sont des signes de facilité, de paresse, de vulgarité, il ne serait donc pas mauvais non plus de remettre en faveur, dans le langage écrit, les bons vieux artabanismes de nos pères, à commencer par le "gazon émaillé de fleurs", de Fénelon, que Gourmont nous signale comme étant déjà dans Ronsard :

Et le bel esmail qui varie

L'honneur gemmé d'une prairie.

Trop est trop, dit le proverbe. C'est le devoir des honnêtes gens de réagir contre les excès, quels qu'ils soient. Combattre à la fois l'artabanisme parlé et l'obscurisme écrit, comme fait Fernand

Vandérem, c'est en outre travailler au rapprochement, à la conciliation de deux tendances qui, si on les laissait s'écarter à l'infini, ne tarderaient pas à diviser la langue française en deux idiomes distincts. Notre langue écrite et notre langue parlée ne diffèrent déjà que trop. »

Pas de mention de Jean Paulhan, mais au fonds Paulhan, une coupure de presse, boîte des Dossiers de presse, chemise rouge « Revue de presse / Documentation générale / avt 1921 - 1936 », sous-chemise « *Divers / 1935* »].

1936 – *n.s.*, « Paulhan et Marnier / Légion d'honneur », *Le Matin*, n° 18933, 21 janvier 1936, p. 5e [texte complet : « *Ministère de l'air / (à titre civil). / Commandeur : MM. Louis-Isidore Paulhan et Lionel de Marnier – pilotes aviateurs* »].

— Pierre TISSERAND, « Lettre d'un vieil universitaire de province / à M. Paulhan, directeur de la “Nouvelle Revue française” », *Combat*, 1^{ère} année, n° 2, février 1936, *n.p.* [p. 13-14] [le sommaire en première page donne pour titre : « Lettre ouverte au directeur de la N.R.F. » ; la lettre est datée « *De la Province, ce 15 janvier 1936* » ; réponse dans « Une lettre de M. Jean Paulhan à l'Universitaire de Province », *Combat*, 1^{ère} année, n° 3, mars 1936, *n.p.* [p. 14]].

— *n.s.*, « Métamorphoses », *La N.R.f.*, 14^e année, n° 270, 1^{er} mars 1936, p. 94 du premier fascicule publicitaire [« Collection publiée sous la direction de Jean Paulhan », présentée sans signature par son directeur, avec le nom de Jean Paulhan parmi les onze auteurs prévus, après les trois titres « pour paraître prochainement » : *Voyage en Grande Garabagne* de Henri Michaux, *Race des hommes* de Jacques Audiberti et *Le Haut-Bief* de Charles-Albert Cingria].

— *n.s.*, « Kierkegaard et la philosophie existentielle », *La N.R.f.*, 14^e année, n° 270, 1^{er} mars 1936, p. 460, n. 1 [rubrique : « Revues et journaux » ; « *Le Comité qui est chargé d'assurer, pour le soixante-dixième anniversaire de Chestov, la publication de Kierkegaard et la philosophie existentielle, a pour président M. L. Lévy-Bruhl, et pour membres MM. Berdiaeff, Paul Desjardins, Dobry, Eitingon, Jules de Gaultier, Jean Paulhan. Les souscriptions sont reçues par le secrétaire, M. Boris de Schloezer, 5, rue de l'Assomption (Paris, XVIe). Le prix de l'exemplaire ordinaire est de 25 francs.* »]

— lettre de Paul Léautaud à Jean Paulhan, *La N.R.f.*, 24^e année, t. XLVI, n° 271, 1^{er} avril 1936, p. 623 [rubrique : « Correspondance » ; Paul Léautaud refuse de répondre à une lettre de Jacques Morland transmise

par Jean Paulhan, sur un propos de Remy de Gourmont rapporté dans le *Journal de Léautaud*].

– A.V., « Monsieur Albert Thibaudet », *Le Courrier*, vendredi 17 avril 1936, p. 4d [coupure au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan, sans mention de Jean Paulhan ; Léon Bopp note en marge droite : « *Abbé / Vogt / qui lui / administra / l'extrême / onction (L.B.)* »].

– J. MARTEAU, « Un Bourguignon à Genève / Ayant fait le faisceau des intelligences françaises / Albert Thibaudet / qui sut renouveler l'art difficile de la critique / vient de mourir », *La Tribune de Genève*, 58^e année, n° 92, samedi 18 avril 1936, p. 1abc [extrait : « *Mais, en secret, il prépare une Histoire de la littérature française qui doit paraître chez Stock d'une manière originale : le premier volume sera consacré aux contemporains, le deuxième aux réalistes et aux romantiques, et ainsi de suite en remontant le cours du temps. Espérons que M. Jean Paulhan, exécuteur testamentaire du défunt, mettra au point l'édition de cette œuvre posthume.* » (texte cité col. c) Coupure de la première édition au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan].

– n.s., « Les Obsèques d'Albert Thibaudet », *Journal de Genève*, n° 110, mercredi 22 avril 1936, p. 2a [extraits : « *Pour se rendre au cimetière, les cordons du poêle étaient tenus par MM. Privet, maire de Tournus, Albert Richard, recteur de l'Université de Genève, André Oltramare, doyen de la faculté des Lettres de Genève, et Paulhan, directeur de la Nouvelle Revue Française.* » et « *Si M. Privet situa parfaitement le grand critique français dans son cadre bourguignon, après lui MM. Jeanton, président de la Société des amis des arts et des sciences de Tournus, Nicolle, président de l'Académie de Mâcon et Paulhan dirent aussi ce que les lettres devaient à Thibaudet.* » Au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan, coupure avec la marque dactylographiée « *M. Léon Bopp / 5, rue de Beaumont / Genève* »].

– Robert BRASILLACH, « Albert Thibaudet », *L'Action française*, 29^e année, n° 121, 30 avril 1936, p. 3abcdef [rubrique : « *Causerie littéraire* » ; début : « *Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de lettrés français (sans parler de l'étranger où il était connu et apprécié) pour ne pas s'être sentis appauvris par la mort d'Albert Thibaudet.* » Sans mention de Jean Paulhan, coupure au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan].

– Thierry MAULNIER, « Les timidités de l'intelligence », *Mythes socialistes*, Paris, Gallimard, 1936, p. 25-35 [dans un volume de la

collection « Blanche » achevé d'imprimer en mai 1936, voir p. 25 et 27 les mentions de Jean Paulhan, à propos de la position politique de la *N.R.F.*, exprimée par Jean Schlumberger, soutenu par Paulhan].

– *n.s.*, « *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} juin 1936 », *Hermès. Mystique, poésie, philosophie, revue trimestrielle, deuxième série*, n° II, 1 juin 1936, p. 119 [rubrique : « Les Revues » : « *Les fleurs de Tarbes. Cette première partie d'une étude que Jean Paulhan annonçait depuis longtemps, aborde le problème du style avec toute l'originalité et la circonspection que nous avons admirées autrefois dans "Jacob Cow"* »].

– Georges FRIEDMANN, « Autour d'un manifeste », *Europe. Revue mensuelle*, n° 162, 15 juin 1936, p. 228-240 [à propos du manifeste de Jean Grenier paru dans *La N.R.F.*, 1^{er} avril 1936 ; voir p. 230 le commentaire par Georges Friedmann de la présentation, par Jean Paulhan, de la collection « Métamorphoses » : « *Jean Paulhan annonçait déjà en ces termes une nouvelle collection qu'il dirige, Métamorphoses : "Les orthodoxies modernes, du marxisme au thomisme, pèsent aujourd'hui de tout leur poids sur les lettres — ici soumises à la politique, ailleurs à la morale ou à la religion, et toujours intéressées.*

Métamorphoses ne se propose que d'être pour la littérature un lieu pur, où la plus grande liberté poétique soit donnée aux meilleurs parmi les jeunes écrivains — et à quelques-uns de leurs aînés. »

On pourrait donner, de cette manière de considérer le marxisme, bien d'autres exemples : reviviscence d'un vieux débat, expression nouvelle de malentendus fort anciens et, je voudrais l'indiquer tout d'abord, d'étonnantes ignorances. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.* [La Maison des amis du livre, Adrienne Monnier], mercredi 1^{er} juillet 1936 à 9 heures précises, séance consacrée à *Mesures*, un carton 10,5 x 14 cm, impression noire sur bristol crème, recto seul [« *MM. Audiberti, Henri Calet, Charles-Albert Cingria, René-Jean Cot, René Daumal, Georges Limbour, Henry Michaux, Georges Pelorson, Francis Ponge, Rolland de Renéville, J.-M. Sollier et Jean Paulhan liront quelques pages de leurs œuvres.* » — nous empruntons sa description à la librairie Jean-Yves Lacroix, abebooks, janvier 2022].

– Jean ROYÈRE, « Lettre », *La N.R.f.*, 24^e année, n° 274, 1^{er} juillet 1936, p. 125-128 [lettre à Jean Paulhan, à propos d'Albert Thibaudet, mort à Tournus ; mention de Jean Paulhan *in fine* : « *Je ne puis, ni ne*

veux l'étudier dans cette lettre cursive qui est une improvisation, comme ses articles, sur des souvenirs. Car ils se pressent dans ma mémoire tandis que je vous parle de lui, mon cher Paulhan. »]

– C[harles]-A[lbert] CINGRIA, « Lectures chez Sylvia », *La N.R.f.*, 24^e année, t. XLVII, n° 274, 1^{er} juillet 1936, p. 250-253 [p. 250, sur la présence de Jean Paulhan au Comité de patronage des « Amis de Shakespeare and Compagny », pour soutenir la librairie de Sylvia Beach, d'après une idée de Jenny de Margerie et Jean Schlumberger, qui imaginèrent des lectures d'auteurs ; puis p. 251, pour une séance publique : « *Jean Paulhan nous parla, au début de Mai [1936], des Fleurs de Tarbes.* »]

– Léon BOPP, « La maison de Thibaudet », *Curieux*, Genève, samedi 18 juillet 1936, p. 10^{ef} [Léon Bopp, rencontrant dans un train l'abbé Vogt, qui administra l'extrême onction à Albert Thibaudet, témoigne aussi de la visite de Jean et Germaine Paulhan : « *Puis, voici Jean Paulhan, délégué comme exécuteur testamentaire littéraire, ainsi que Madame Paulhan, déjà absorbés tous deux par le classement des papiers. [...] Enfin voici, concernant tous les sujets littéraires imaginables, des milliers de notes prises sur des morceaux de papiers, de toutes grandeurs et de toutes couleurs, sur des feuilles d'impôt, des ordonnances de médecins, des factures de libraires, des lettres d'amis ou de raseurs. Il y a même — conversion pacifique — des “instructions à suivre en cas de bombardements par les gaz asphyxiants” qui se sont muées en fiches sur le style de Montaigne ou les amours de Lamartine ! [...] Le père de Thibaudet, me raconte encore Paulhan, passait pour une “forte tête”. Grand propriétaire de vignes, mais aussi un des fondateurs de la fabrique d'ustensiles en aluminium qui occupe maintenant, à Tournus, des centaines d'ouvriers, et qui fait trop volontiers retentir sa sirène suraiguë. Assez athée, ce père, et sa mère croyante, au contraire. Cette qualité des influences qui agissent sur Albert Thibaudet contribue à expliquer, peut-être, son attitude bilatérale... [...] Nous avons enfermé dans de grosses valises tous les principaux manuscrits que nous avons trouvés à Tournus.* » Page conservée dans le sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan de l'IMEC ; à la première ligne, Paulhan corrige au crayon « *me rendre* » en « *aller* », puis « *qualité* » en « *dualité* »].

– propos rapportés par Henry de Montherlant dans Frédéric Lefèvre, « Une heure avec Henry de Montherlant », *Les Nouvelles littéraires*, n° 718, 18 juillet 1936, p. 4 [extrait : « *Lorsque je soumis Les Jeunes Filles au directeur de la Nouvelle Revue Française, comme il y*

manquait deux chapitres, je fis précéder le manuscrit d'un petit argument explicatif. Cet argument commençait ainsi : "Ce roman est bâti de telle façon que les critiques littéraires français pussent écrire qu'il est mal composé." Lorsqu'il eût lu le livre, Paulhan me dit : "Votre roman est bien, en effet, un roman faussement mal composé. La composition en est solide, serrée, diable ! Elle l'est trop, même, à mon goût."

[...] Andrée et Solange sont féminines et humaines : toutes les femmes ne sont pas de bronze, Costa est tout ce que vous avez dit, mais il est aussi le contraire de tout ce que vous avez dit. Je n'ai fait que pousser un peu pour bien les faire voir les disparates et les contrarités dont se compose toute âme, quand elle ne se contrefait pas. Un monstre ? J'ai demandé à Paulhan : "Que pensez-vous de Costa ?" Il m'a répondu : "C'est un homme." »]

– n.s., « Hommage à Albert Thibaudet », *Le Journal de Genève*, n° 202, 25 juillet 1936, p. 2b [*« La Nouvelle Revue Française a consacré son numéro de juillet à Albert Thibaudet. C'est un magnifique hommage qu'elle rend ainsi à son éminent collaborateur par la plume de MM. Paul Valéry, Henri Bergson, Jean Prévost, Alain, Paul Morand, R.E. Curtius, André Maurois, Léon-Paul Fargue, Benjamin Crémieux, Jean Schlumberger, André Thérive, etc.. [...] »*

Enfin ce numéro contient encore des textes inédits de Thibaudet, retrouvés dans les papiers du célèbre critique par MM. Jean Paulhan et Léon Bopp qui en ont fait l'inventaire avec autant de cœur et de dévouement que de scrupuleuse méthode.

Signalons, d'autre part, que le beau discours prononcé aux obsèques d'Albert Thibaudet, le 20 avril, par M. Albert Richard, recteur de notre Université, a paru en une plaquette. (Imprimerie Kundig.) » Le 19 mai 1936, *Le Journal de Genève* annonce une séance universitaire à la mémoire d'Albert Thibaudet, prévue pour le lundi 25 mai 1936 à 16 h. 30, avec A. Oltramare, doyen de la Faculté, et Bernard Bouvier, prédécesseur d'Albert Thibaudet dans la chaire de littérature française].

– René DAUMAL, *Le Contre Ciel*, Paris, Université de Paris, Société des Amis de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 1936, 101 p. [illustré par une lithographie originale d'Étienne Cournault, ce livre achevé d'imprimer le 22 septembre 1936 par Darantière a reçu le Prix Antoine Jacques Doucet, décerné le 9 juillet 1935 par Julien Benda, André Gide, Jean Giraudoux, Adrienne Monnier, Jean Paulhan, André Suarès et Paul Valéry. L'exemplaire numéro VII a été imprimé pour Jean Paulhan].

– André GIDE, « Eugène Dabit », *La N.R.F.*, 25^e année, n° 277, 1^{er} octobre 1936, p. 588-589 [voir p. 588-589 la lettre de Raymond Guérin à Jean Paulhan, communiquée par ce dernier à André Gide, au sujet d'Eugène Dabit].

– PELLISSON [Charles Maurras], « La question / de M. Jean Paulhan », *Action française*, 29^e année, n° 314, lundi 9 novembre 1936, p. 1^{cd} [« Hier, M. Jean Paulhan m'a fait un peu de peine en donnant un sens moins que favorable au nom de la féodalité. Ce qu'on entend par là est si différent de ce que fut ce régime féodal par lequel le monde est sorti de la barbarie ! »]

Au fonds Paulhan, coupure dans une boîte de dossiers de presse, chemise rouge « *Revue de presse / 1936* », sous-chemise grise « *sur J.P. / 9 nov. 1936* »].

– Léon BOPP, « Des classements en histoire littéraire », *Journal de Genève*, n° 315, lundi 16 novembre 1936, p. 1^{ab} [sans mention de Jean Paulhan, coupure au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan].

– Marc BERNARD, « *Les Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan », *La Lumière*, 10^e année, n° 498, 21 novembre 1936, p. 6. Voir la lettre de Marc Bernard à Jean Paulhan, « mardi [1936] » : « *Je te parlerai des Fleurs dans un article. Je les aime bien* ».

« *Les Fleurs de Tarbes ont tous les traits d'une dialectique des Lettres — et jusqu'au défaut ordinaire des dialectiques : l'absence, ou l'insuffisance du troisième terme qui réunit romantisme et classicisme, ou (comme dit Paulhan) terreur et rhétorique : la synthèse. Il ne s'agit de rien de moins, il me semble, que de savoir si la raison, qui pèse et voit la littérature (et le reste) peut être une raison joyeuse et passionnante — et non pas la morne habitude qu'on appelle de ce nom — s'il peut y avoir une sur-raison. Du moins Paulhan apporte-t-il assez d'observations et de réflexions pour nous assurer déjà que cette sur-raison, ce dépassement, cette découverte de tous les instants est possible. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre* ».

– Marc BERNARD, « Jean Paulhan », *Vendredi*, 2^e année, n° 57, 4 décembre 1936, p. 7^c [il s'agit du premier texte de la série « Portraits animés » :

« *C'est à lui que j'avais envoyé mon premier manuscrit. Huit jours plus tard, je recevais sa réponse : "Considérez-vous désormais à la N.R.F. comme chez vous..." Ma confiance dans les hommes était une fois de plus récompensée. Je me souviens de la cordialité, de la*

simplicité de l'accueil de Jean Paulhan dans son bureau de la rue de Grenelle, de sa compréhension attentive. Il y a chez lui un côté collectionneur qui, il me semble, ne m'avait pas échappé dès cette première entrevue. Je bavardais. "Vous croyez ?" me disait-il parfois en souriant avec indulgence. Si je croyais ! Il me posait de brèves questions qui m'obligeaient à réfléchir avant de parler.

Jean Paulhan, lui, ne croit pas. Il est de la lignée des Montaigne. Toute affirmation le trouve sur la défensive. Il appuie un doigt sur sa joue, fronce un peu les sourcils ; non, il ne croit pas. Il n'aime pas les à-peu-près, les généralités, les phrases et les pensées toutes faites. Il se méfie de tout cela. C'est peut-être la seule chose au monde qui l'impatiente, car pour tout le reste, il a, comme on dit, une patience d'ange. Il a passé sa vie à s'interdire toute facilité et, quand il la découvre chez les autres il a une moue dégoûtée.

J'étais chez lui. Une plante verte s'étirait vers la fenêtre de l'escalier ; on devinait à voir ses frêles tiges tordues, tendues, le prodigieux et patient effort du végétal vers la lumière. J'en fis la remarque. Jean Paulhan leva les épaules, écarta un peu les mains ; nous en sommes tous là, paraissait-il dire.

Dans l'un de ses livres, que je préfère sans doute, Le Pont traversé, sa pensée atteint à une dureté, à une pureté de diamant : la fièvre, le rêve éclatent là comme une grenade : les millions de graines sont rangés avec un tel éclat, qui ne vient que de la justesse, de la précision, que je conseillerai toujours, à ceux qui me demandent mon avis, de mettre des lunettes pour le lire. »

Texte deux fois repris, dans À l'attaque !, édition établie par Stéphane Bonnefoi, Paris, Le Dilettante, 2004, p. 87-88 puis dans : Marc Bernard & Jean Paulhan, Correspondance 1928.....1968, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe II, p. 434].

– P.C. [Paul CHAPONNIÈRE], « L' "Histoire de la littérature française" d'Albert Thibaudet », Le Journal de Genève, n° 350, lundi 21 décembre 1936, p. 1ab [extrait : « On a déjà dit ici même que, grâce au travail le plus minutieux, compréhensif et intelligent, notre compatriote et collaborateur Léon Bopp et M. Jean Paulhan avaient reconstitué, d'après les manuscrits et notes trouvés à Tournus, l'Histoire de la littérature française à laquelle Albert Thibaudet travaillait depuis de nombreuses années. Aujourd'hui paraît le volume consacré à la période qui va de 1789 à nos jours (le tome premier paraîtra plus tard). » Coupure au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan].

– Max JACOB, « Le Soldat qui disait "Je sais mener un train" », dans Le Journal des poètes, Bruxelles, n° 25, 31 décembre 1936, p. 55-57

[« *J'appelle jubilé ou jubé une fleur non de Tarbes mais d'architecture qui décore un édifice achevé* » ; texte repris dans *Ballades*, René Debresse, 1938, 1954, 53 p. ; puis *Ballades*, Gallimard, 1970, p. 28-31, où la mention de la fleur de Tarbes a disparu].

1937 – Marcel LECOMTE, « *Les Fleurs de Tarbes* », *Hermès. Mystique. Poésie. Philosophie*. Revue trimestrielle, deuxième série, t. IV, juillet 1937, p. 107-108 [« *C'est qu'il semble que notre pensée ne puisse éviter d'altérer l'objet qu'elle appréhende ou que intriquée en lui, elle prenne pour connaissance les efforts qu'elle fait pour s'en dégager. "Il reste à rechercher" à quelles conditions d'esprit on pourrait du premier coup conquérir l'événement. Il semble que le dérèglement des sentiments et des sens recherché par le surréalisme s'en approche et fasse pressentir un travail, parallèle au sien, de la pensée sur elle-même.* »

Marcel Lecomte écrit à Jean Paulhan, « *Ce 12/4/[19]37* » : « *Je parlerai des Fleurs de Tarbes dans le prochain n° de Hermès (n° Eckhart)* ». Projet confirmé par la lettre datée « *Ce 11/6/[19]37* »].

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie, p. 234].

– André BILLY, *Le Figaro*, n° 212, 31 janvier 1937, p. 5-6 [à propos de la « jeune poésie » (poètes, revues et maisons d'édition), André Billy cite une lettre que Jean Paulhan lui a adressée].

– * Jean Paulhan écrit à Henri Pourrat, le « *Dimanche [9 mai 1937]* » : « *C'est aussi un M. Parturier qui m'accuse d'avoir tripatoüillé les ms de Thibaudet, etc. (Tout ceci entre nous nous, bien sûr.)* »

1938 – n.s., *Annuaire de l'Association des Écrivains Combattants de 1914 à 1918* [fondée le 27 juin 1919], 1938, p. 121 [« *Jean Paulhan, Directeur de la Nouvelle Revue Française ; 29, avenue Jean-Jaurès, Châtenay-Malabry (Seine). Fondateur N° 51* »].

– Pierre Jean JOUVE, *Le Paradis perdu*, Paris, Guy Lévis Mano, 1938, 31 p. [dans un volume sans achevé d'imprimer, voir [p. I] la dédicace imprimée « *A / Jean Paulhan / 1928* » ; seuls les cinquante premiers exemplaires de cet ouvrage contiennent les eaux-fortes de Sima ; voir aussi en 1929 et 1942].

– Albert THIBAUDET, « Mouvement », *La Nouvelle Revue française*, t. L, n° 292, 1^{er} janvier 1938, p. 31-50 [une lettre de E. de Laboulaye, datée de « *Paris, 14 novembre 1937* », et adressée « à M. Jean Paulhan » présente le texte posthume d'Albert Thibaudet. Il existe un tiré-à-part de ce texte, édité d'après le dactylogramme qui figure au sous-fonds Thibaudet du fonds Paulhan].

– Jean VIOLETTE, « Un grand critique : Albert Thibaudet », *périodique suisse non référencé*, n° 5, 29 janvier 1938, p. 143^{abc} [rubrique : « En famille » ; extrait : « *Il écrivit une vingtaine d'ouvrages de premier ordre et mourut en pleine force intellectuelle, laissant en manuscrit une œuvre de valeur : "Histoire de la Littérature française, de 1789 à nos Jours", que viennent de publier Léon Bopp et Jean Paulhan (chez Stock, Paris)* » (texte cité, col. a). « *Ses études achevées, il fit le tour de France habituel aux universitaires sans piston : il fut simple professeur d'histoire, de philosophie ou de littérature dans les collèges provinciaux : Lons-le-Saulnier, Carpentras, Draguignan, Abbeville et Blois ; puis aux lycées d'Annecy, Grenoble, Besançon, Clermont-Ferrand.* »]

– Robert KANTERS, « Note sur l'Avenir de la Poésie », *Les Cahiers blancs*, Bruxelles, n° 3, février 1938, p. 3-13 [voir p. 12 : « *Qu'espérer encore ? Justement parce que nous croyons à la primauté de la transformation de l'atmosphère sociale, nous ne pouvons guère nommer des espoirs de la poésie... Les meilleurs parmi les jeunes d'aujourd'hui, les Patrice de La Tour du Pin, les Jean Cayrol, les Jean Rousselot, les Roger Lanne, (pour citer des noms plus "frais" que ceux que M. Jean Paulhan citait l'autre jour à M. André Billy) seront peut-être encore assez jeunes pour s'engager dans des voies nouvelles : jusqu'à présent, ils inaugurent moins qu'ils n'achèvent en matière de sensibilité collective. Mais leur œuvre, comme celle de M. Supervielle parmi les aînés, demeure ouverte.* » ; référence absente au fonds Paulhan].

– Antonin ARTAUD, *Le Théâtre et son Double*, Paris, Gallimard, 1938, 157 p. [coll. « Métamorphoses », n° IV ; le premier tirage a un achevé d'imprimer du 7 février 1938 et justifié à 400 exemplaires non numérotés ; les exemplaires placés sous cartonage Bonet ont un achevé d'imprimer du 10 mai 1944 (autorisation : n° 25.037 / dépôt légal : 6 mai 1939) ; Jean Paulhan assure lui-même les envois d'auteur, par exemple à l'intention de Gabriel Bounoure, pour qui il joint une carte autographe (« *Pour Antonin Artaud, très souffrant [...] et avec toute mon amitié. J.P.* » – Artcurial, mercredi 18 décembre 2009) ou de Louis

Émié : « à la place d'Artaud, souffrant, de la part de Jean Paulhan avec ses bons souvenirs J.P. (et... sa vieille admiration pour l'abdication des pauvres & le couronnement des cadavres) » (Librairie Castéran, Toulouse, juin 2007) ; à noter que cet exemplaire a un temps été attribué par erreur à Joe Bousquet (catalogue La Presqu'Île, Louis Liberge, printemps-été 2005).

Il existe aussi des exemplaires avec envoi de l'auteur, comme « *Le bien est le résultat d'un / acte, le mal est permanent. / Antonin Artaud* » provenant de la bibliothèque de L. Rouger ou mieux encore, celui de Jacques Bonnefoy, le procureur de la République qui a fourni des faux papiers à Antonin Artaud pour lui permettre de quitter Paris et de gagner Rodez et la zone libre : « à mes chers amis, Monsieur et Madame Bonnefoy. La magie curative du théâtre est de faire passer comme un défilé d'accusés condamnables du moi et de les exposer dans les agencements d'une vérité telle et sous un tel soleil de crédibilité que le moi de tout spectateur en sente éclater les passions de non être mais beaucoup mieux que s'il les vivait : c'est ce que j'ai voulu dire dans ce livre, de l'Annabella de [John] Ford et dans le film *Animal crackers de la femme qui se renverse [...]*. La terre inerte où rêve ce qui lève du refoulement. Frapper, scander, lever tout ce qui sera l'âme, c'est le poème dit par tous les vrais acteurs, quand un poète inné leur donne de la matière, dont l'anarchie, le crime, l'érotisme, la guerre sont tous les accusés. Antonin Artaud ».

L'auteur appose trois points d'exclamation, en face de la phrase imprimée « *De ce heurt du désordre moral et de l'anarchie catholique avec l'ordre païen* » (page 137), et ce au moins sur quatre exemplaires avec envoi (librairie Walden, Hervé Valentin, catalogue n° 17, juin 2008, n° 17)].

– n.s., « Nos grands éditeurs au travail : Gaston Gallimard, rue Sébastien-Bottin », *Toute l'édition*, 16^e année, n° 407, 12 février 1938, p. 6^{de} [description de la maison de la rue Sébastien-Bottin, des murs nus, du premier étage, celui des auteurs ; Gaston Gallimard, tweed et cravate délicatement négligée, rentre de Suède, où il est allé avec Roger Martin du Gard, qui recevait son Nobel ; extrait : « *La direction d'une maison d'édition est une charge si lourde qu'on peut se permettre de demander à l'éditeur s'il lit les manuscrits lui-même, surtout quand on sait cet éditeur entouré d'un comité de lecteurs aussi brillant que celui-ci, qui groupe les noms de Jean Paulhan, Benjamin Crémieux, Marcel Arland, Ramon Fernandez, Bernard Groethuysen, André Malraux, Brice Parain, Robert Aron, Raymond Queneau, L.-D. Hirsch, pour ne pas les citer tous.* »]

– G. de TARDE, « Sur les “Nouveaux Cahiers” », *Les Nouveaux Cahiers*, 2^e année, 1^{er} mars 1938, p. 13-18 [texte de J.P. annoncé p. 18].

– Jean GRENIER, *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Paris, Gallimard, 1938, 211 p. [volume dédié « A / Jean Paulhan » et achevé d'imprimer le 5 avril 1938, n° V de la collection « Les Essais »].

– Marius MICHEL, « Position des moins de trente ans / M. Étiemble et l'idéal de l'écrivain », *Toute l'édition*, 16^e année, n° 414, 2 avril 1938, p. 4ab [pas de mention de Jean Paulhan, au sujet de *L'Enfant de chœur*, roman de René Étiemble, mais : « *Il y a eu Thibaudet. Ma plus grande tristesse, c'est d'avoir publié mon premier roman après sa mort.* »]

– n.s., « Albert Thibaudet, *Réflexions sur le roman*, N.R.F., 24 fr. ; alfa supérieur, 45 fr. », *Toute l'édition*, 16^e année, n° 416, 16 avril 1938, p. 7e [rubrique : « Viennent de paraître », sans mention de Paulhan, mais : « *Il y a des époques dans la pensée d'Albert Thibaudet. L'on peut dire (de façon un peu grossière) que c'est principalement le problème du roman qui l'occupe de 1912 à 1923 ; puis vient, de 1924 à 1928, le problème de la critique ; enfin les problèmes de l'histoire et de la politique.*

Il ne s'agit là, sans doute, que d'une dominante, ou d'un thème plus fréquent qui n'empêche point Thibaudet de traiter quand il lui plaît tel sujet de théâtre ou d'histoire en période romanesque, de poésie en période historique. Mais c'est une dominante dont l'importance morale (si je puis dire) est grande. Albert Thibaudet estimait, avec Lemaître ou Brunetière, qu'un critique ne donne sa mesure que sur les auteurs anciens, mais que l'examen du livre du jour relève de la conversation ou (disait-il) du bavardage. De vrai, rien n'égale son embarras quand il veut, dans sa Littérature, juger en quelques chapitres les Lettres d'aujourd'hui ; il refait dix fois la même page, et ne semble guère plus satisfait de la dernière rédaction que de la première. Un seul trait pouvait, à l'entendre, donner à la critique des contemporains son poids et sa dignité : c'était qu'elle ne cessât de traiter, sous les problèmes apparents, quelque problème plus général ; d'un mot, qu'elle fût doctrine, non moins que critique. Je ne pense pas, en accentuant légèrement cette part doctrinale, trahir le moins du monde l'intention profonde d'Albert Thibaudet mais, tout au contraire, la servir et la mettre en évidence. »]

– Julien LANOË, « Prestige de la poésie », *La N.R.F.*, n° 296, 1^{er} mai 1938, p. 832-838 [de « *Windermere*, 25-4 », Jean Paulhan écrit à Julien Lanoë : « *Me donnez-vous une chronique le mois prochain. Je vous en*

prie, laissez-moi remplacer, dans celle-ci, “Benda” par “tel clerc”. C’est aussi clair — et il serait fort gênant pour moi que vous écrasiez ainsi J.B. dans les mêmes lignes où vous parlez gentiment de moi. »]

– André SALMON, « L’art nègre » et « Caractères d’exception », dans : *Propos d’atelier*, Paris, Nouvelles Éditions Excelsior, 1938, 278 p. [dans un ouvrage achevé d’imprimer en « 6-[19]38 », voir p. 124 : « Jean Paulhan, psychologue et logicien, commentateur fervent du génie des langages de l’Afrique de l’est. » et p. 198 : « Les mots dont le philologue logicien Jean Paulhan, convaincu de la “mission rédemptrice de Dada” dont il se fait l’avocat, en un langage sans beautés grossissantes et entendu dans les classes secondaires, rappelle qu’ils sont des images périmées. » ; voir *supra* en 1922].

– *n.s.*, « Les / Nouveaux Cahiers / ont publié notamment dans leurs derniers numéros [...] Jean Paulhan... Trois lettres sur le pouvoir des mots », *La N.R.f.*, 26^e année, t. L, n° 297, 1^{er} juin 1938, deuxième page de couverture [bulletin d’abonnement de faveur en bas de page].

– Robert BRASILLACH, « Les “Réflexions” d’Albert Thibaudet », *La Revue universelle*, t. LXXIII, n° 6, 15 juin 1938, p. 737-740 [rubrique : « Les Livres » ; extrait : « Il faut dire tout d’abord que la présentation en est tout à fait mauvaise. [...] On reconnaît bien là l’esprit scolaire et anarchique à la fois de la N.R.F. »]

Un passage de cet article de Robert Brasillach est cité par Jean Paulhan dans : « À propos des “Réflexions” », *La Nouvelle Revue française*, 30^e année, t. LI, n° 298, 1^{er} juillet 1938, p. 154-155 [rubrique « Les Revues » dans « Notes »].

– *n.s.*, « Radio-37 / Mercredi 29 juin, à 21 heures / Le quart d’heure : de la Nouvelle Revue / Française / avec / Jean Paulhan, Maurice Sachs, Jacques Audiberti » [au fonds Paulhan, copie non référencée. Notons que le mercredi 29 juin est en 1938, non en 1937].

– Jean-Pierre MAXENCE, « Albert Thibaudet : *Réflexions sur la littérature (N.R.F.)* », *L’Œuvre* [?], sur trois colonnes [hors fonds Paulhan, coupure non référencée ; rubrique « Les livres de la semaine » ; extrait : « Avouerai-je que, saisies ainsi à la minute de leur naissance, dans leur variété, leur prime saut, elles me séduisent davantage que présentées selon le classement pourtant si soigneux et intelligent de Jean Paulhan ? »]

– André ROUSSEAU, « Albert Thibaudet : *Réflexions sur le roman*. – *Réflexions sur la littérature* (Gallimard) », *Le Figaro*, 113^e année, n° 218, samedi 6 août 1938, p. 6abcdef [extrait : « *C'est pourquoi sans doute il n'a rien produit d'aussi bon que sa chronique de la Nouvelle Revue Française, tenue pendant vingt ans avec la même verve et la même richesse et dont les premiers recueils ont commencé de paraître, par les soins de M. Jean Paulhan* » ; « *M. Jean Paulhan nous rapporte que, pour Thibaudet, l'examen des livres du jour relevait de la conversation, il disait même du bavardage* »].

– n.s., « Le ruban rouge / Éducation nationale et Beaux-Arts », *L'Œuvre* [fondateur : Gustave Téry], n° 8347, mardi 9 août 1938, p. 4a [« *Jean Paulhan, homme de lettres* », nommé officier de la Légion d'honneur ; coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., *Les Nouvelles littéraires*, n° 826, samedi 13 août 1938, p. 4d [« Mesures », dans « Revue des revues » : « *Jean Paulhan, ne craignant point d'aborder un sphinx redoutable, recherche et de savoureuse manière, le Secret de la critique* »].

– André ROUSSEAU, « En lisant M. Paulhan », *La Revue universelle*, tome LXXIV, n° 10, 15 août 1938, p. 484 [rubrique : « La Vie littéraire » ; sur « Le Secret de la critique ».

« *La critique est l'objet de discussions telles que peu de choses, en littérature, ont le pouvoir d'en susciter. On n'aime pas toujours à se mettre très bien d'accord sur la définition de la poésie, sur la critique, c'est encore plus difficile. [...] Évidemment, cette critique de la critique est aussi difficile que la critique même, et comporte également sa part d'incertitude. Mais, pour donner à une critique saine toute sa valeur, elle est absolument nécessaire.* »]

– Marcel BERGER, « Radio. Émission littéraire », *Marianne*, 6^e année, n° 305, mercredi 24 août 1938, p. 17 [pas de mention de Jean Paulhan, mais mention du quart d'heure de la NRF, sur Radio-37, et de la mauvaise diction de ces messieurs, notamment Jules Supervielle ; copie dactylographiée au fonds Paulhan, parmi les dossiers de presse].

– Julien LANOË, « Psaumes et ballades », *La N.R.f.*, 26^e année, t. LI, n° 300, 1^{er} septembre 1938, p. 465 [rubrique : « Chroniques », à propos de la revue *Le Point* de Pierre Betz et Pierre Braun : « *On sait ce que Jean Paulhan appelle la Terreur : c'est la recherche de l'originalité, la révolte contre les règles, l'ennemie-née de la Rhétorique (Cf. la Demoiselle aux Miroirs, dans le cahier d'avril de Mesures).* » (p. 465)].

– n.s., « Avec des méthodes nouvelles, le Club du Faubourg rassemblera dans ses vastes salles [...] », *L'Œuvre* [fondateur : Gustave Téry], n° 8375, mardi 6 septembre 1938, p. 7c [extrait : « [...] à Wagram, aux sociétés savantes, [...] Jean Paulhan, sur Existe-t-il une orthodoxie communiste ? » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « De nombreux écrivains viendront à la rentrée au Club du Faubourg [...] », *L'Œuvre* [fondateur : Gustave Téry], n° 8386, samedi 17 septembre 1938, p. 7bc [extrait : « qui a créé les “mises en accusation” des livres nouveaux. On entendra [...] Jean Paulhan » ; les adhésions sont à adresser à la section littéraire du Club du Faubourg, boulevard Pereire ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Marius RICHARD, « Une heure “Chez Durtal” et “au Grand Meaulnes” », *Toute l'édition*, 16^e année, n° 435, 24 septembre 1938, p. 10ab [rubrique : « Librairies d'enseigne littéraire » ; le nom de Marius Richard figure col. c ; « C'est le cri du cœur et de l'esprit. On pourra l'an prochain, fêter le dixième anniversaire de cette enseigne. Elle appartient, en effet, au décor montparnassien, depuis 1929. Elle est un constant hommage à Alain Fournier et fait déjà, partie d'une époque. On le doit à Mme Paulhan, qui avait, avant de gravir les pentes douces du Mont Parnasse, exercé la noble profession aux Champs-Élysées.

Mme Paulhan n'a pas connu Fournier, dont il n'est plus temps de contester le génie. Elle a connu Jacques Rivière, son beau-frère, auquel il est impossible de ne pas songer lorsqu'on évoque l'auteur du Grand Meaulnes.

Si l'enseigne s'est reflétée dans le public, si elle a eu son public ?
— “Ce n'est pas douteux, m'affirme Mme Paulhan. Depuis le premier jour, j'ai eu l'occasion de constater le pur enthousiasme que provoque et le nom et l'œuvre de Fournier...” *Il y a “une clientèle Fournier”, puisque cette forme d'expression est à la mode. Plus largement, “Il y a une atmosphère, un goût, un climat en rapport avec l'art de Fournier et l'esprit de Rivière”. [...]*

Des ennemis du livre : la politique, l'actualité... Leurs effets ne se font pas seulement sentir sur la vente, mais, en tout désintéressement, par conséquent, sur l'abonnement... On ne renouvelle pas ses livres ; on est trop inquiet pour pouvoir lire autre chose que les nouvelles, impatientement attendues.

Et voilà ce que j'ai appris à l'enseigne du Grand Meaulnes. La guerre, qui tua Fournier ; la guerre que craignent vingt ans après, les clients de la librairie qui l'évoque... »]

– Jean GIONO, *Les seules vérités*, tract, octobre 1938 [Paulhan répond à Giono dans « Du pacifisme absolu », *La Nouvelle Revue française*, t. LII, n° 304, 1^{er} janvier 1939, p. 167].

– Pierre LANGERS, « Projets d'éditeurs pour 1938 / M. L.-D. Hirsch nous présente le copieux programme de la N.R.F. », *Toute l'édition*, 16^e année, n° 389, 9 octobre 1938, p. 8^{ab} [pas de mention de Jean Paulhan, mais en conclusion : « *Le programme de la N.R.F. est digne de l'année de l'Exposition.* »]

– Jean de PIERREFEU, « Mésaventure de la critique », *Marianne*, n° 313, mercredi 19 octobre 1938, p. 6 [contre « Le secret de la critique », *Mesures*, 15 juillet 1938 ; Jean de Pierrefeu note la désapprobation marquée de André Billy dans *Le Figaro* et André Rousseaux dans *La Revue universelle*, contre le texte de Paulhan, « *écrivain sérieux et fort estimé* » paru dans *Mesures* le 15 juillet 1938, « *dont le retentissement surprenant ne s'arrêtera pas de sitôt* » ; Jean Paulhan répond à Jean de Pierrefeu dans : « Autres aventures de la critique », *Marianne*, n° 316, mercredi 9 novembre 1938, p. 6].

– Jean TARDIEU, « Les poètes de la N.R.F. célébrés aux Champs-Élysées », *Toute l'édition*, 16^e année, n° 391, 23 octobre 1938, p. 8^{ab} [pas de mention de Jean Paulhan].

– n.s., « D'une beauté déçue », *L'Œuvre*, n° 8436, dimanche 6 novembre 1938, p. 7 [portrait légendé « Jean Paulhan par André Lhote » ; « *Depuis quelques temps déjà, Jean Paulhan publie dans Mesures, revue aussi magnifique par ses textes que par sa présentation des fragments d'un grand ouvrage où, sur les thèmes : Littérature, Critique et Philosophie, il pratique avec bonheur le jeu des idées.* »]

– Emmanuel BERL, « *La N.R.F. contre la paix* », *Pavés de Paris*, n° 23, vendredi 18 novembre 1938, in-8, p. 1-14 [après la parution du n° 302 de *La N.R.F.* du 1^{er} novembre 1938, pamphlet hebdomadaire, ici contre Julien Benda, Jean Schlumberger, Gaston Gallimard et Armand Petitjean, accusés d'être du parti de la guerre : « *il y a au fond de Jean Paulhan un farceur. / Tout cela n'en mérite pas moins un sérieux commentaire.* »]

– ARAGON, « Un jour du monde, le 19 novembre 1938 », *Ce soir*, 2^e année, lundi 21 novembre 1938, p. 2^a [coupure absente au fonds Paulhan ; extrait : « *Je n'ai jamais vu les drapeaux français aussi beaux que ce soir, murmure après de moi Jean Paulhan.* » Il s'agit de

l'accueil du peuple de Paris aux volontaires de la Liberté, retour d'Espagne].

– * C.F. [Clément FRENDU], « *Nouvelle Revue française* (Décembre) », *périodique non référencé* [La Dépêche tunisienne ?], Tunis, décembre 1938 [à propos de « Il ne faut pas compter sur nous », extrait : « *Jean Paulhan, qui ne prend la plume que dans les grandes occasions [...]* La violence contenue de cet article rend “L’Air du Mois” plus âpre, plus salubre, plus tonique » ; Paulhan note sur la coupure de presse une adresse : « 33 r. Bab-el-Khadra. Tunis » ; le nom de Clément Frendu apparaît parmi les correspondants d’Armand Guibert ; sous la cote JO 5914, la collection de la BNF comporte de nombreuses lacunes].

– André BILLY, « Un éditorial de la N.R.F. », dans « Propos du samedi », *Le Figaro*, supplément littéraire, 113^e année, n° 344, samedi 10 décembre 1938, p. 6 [après le prix Lasserre décerné à Marcel Jouhandeau, et à propos de « Il ne faut pas compter sur nous » : « *En 1936, la Nouvelle Revue française était révolutionnaire et communiste. Le revirement d’André Gide l’a rendue prudente et elle a proclamé alors son désintéressement de la politique. La note que vient de publier Jean Paulhan affirme un désintéressement du même genre, mais avec des nuances nouvelles très importantes [...]* Le débat est ouvert : la Nouvelle Revue française est-elle pour ou contre Daladier ? »]

— Charles MAURRAS, « La politique. / III. Le paradoxe officiel », *L’Action française*, 31^e année, n° 353, lundi 19 décembre 1938, p. 1^{de} [à propos de « Il ne faut pas compter sur nous », paru dans *La N.R.F.* le 1^{er} décembre ; « *Jean Paulhan parle en enfant terrible. Et le terrible de sa terreur est de porter la vérité. S’il a tort pour le fond, il a raison pour toutes les formes. Pratiquement il anarchise. Mais sa logique marche droit, comme sa morale idéale.*

Républicain, démocrate, socialiste, croyant et serviteur de la foi pacifiste et révolutionnaire, M. Paulhan répond aux prêcheurs d’union nationale et d’action sociale (qui ne sont rien que les plus mal qualifiés de tous les plagiaires de l’Action française) par cet exposé plus qu’amer » ; copie au fond Paulhan, parmi les dossiers de presse].

– Jean PUIPIER, « À ceux qui démissionnent », *La Journée industrielle*, 21^e année, n° 6341, mardi 20 décembre 1938, p. 1 [« *M. Jean Paulhan examine sans indulgence les événements récents de la vie nationale et internationale de notre pays et se livre, devant eux, à une sorte de désespoir » ; à propos de « Il ne faut pas compter sur nous »].*

– Robert BRASILLACH, « Lettre à une provinciale. Pour le réveil de la conscience professionnelle chez les pornographes », *Je suis partout*, 9^e année, n° 423, vendredi 30 décembre 1938, p. 3 [extrait : « Dans le dernier numéro de la N.R.F., que M. Jean Cocteau doit bien lire, M. Jean Paulhan présente des réflexions extrêmement justes, et fondées sur le plus logique esprit d'anarchie. »]

1939 – n.s., *Esprit*, 7^e année, n° 76, 1^{er} janvier 1939, p. 594 [rubrique : « Revue des Revues », à propos du sommaire de *La N.R.f.*, 1^{er} décembre 1938, « Manques de franchise » et « Il ne faut pas compter sur nous » : « Jean Paulhan descend dans l'arène, avec la brièveté d'un Spinoza allant griffonner au coin d'une rue les affiches officielles. »]

– Gaëtan SAUVOISIN, « De la N.R.F. au parlement », *Le Figaro*, 114^e année, n° 21, samedi 21 janvier 1939, p. 2 [sous le titre « De tout un peu... », et à propos d'une déclaration de M. Jeanneney : « Or, qu'écrivait dans le n° de la Nouvelle Revue française du 1^{er} décembre M. Jean Paulhan ? Ceci : "C'est l'État qui nous invite aux partis, à la division, à la différence. C'est à lui de changer, non pas à moi." »]

– réclame pour la mise en souscription de : « *Les Hain-Tenys / Poésie de dispute / Poèmes malgaches / édition originale / Traduits et commentés par Jean Paulhan / En plus du tirage ordinaire, il sera tiré : / des exemplaires numérotés sur papier de Madagascar... 100 fr. / (Ce tirage remplace le tirage sur pur fil précédemment annoncé)* », *La Nouvelle Revue française*, 27^e année, n° 305, 1^{er} février 1939, p. 93 du premier fascicule publicitaire [sur la même page, souscription pour : Albert Thibaudet, *Réflexions sur la critique*, sans mention du rôle de Jean Paulhan dans cette édition].

– réclame pour les cahiers trimestriels de *Mesures*, 5^e année, numéro 1, 15 janvier 1939, insérée dans *La Nouvelle Revue française*, 27^e année, n° 305, 1^{er} février 1939, n.p., page dernière du second fascicule publicitaire [mention de Jean Paulhan au comité de rédaction de *Mesures*, avant le sommaire complet du cahier 1 de l'année en cours].

– Louis LALOY, « Démocratie, régime de raison », *L'Ère nouvelle*, 22^e année, n° 7693, 7 mars 1939, p. 1-2.

– * Léon DEFFOUX, « Les Hain-tenys », *périodique non référencé*, 27 mars 1939 [avec un portrait de Jean Paulhan par Lébédoff].

– Joë BOUSQUET, « À propos des *Fleurs de Tarbes* », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], n° 215, 26^e année, t. XVIII, 1^{er} semestre 1938, avril 1939, p. 285-307 [douze feuillets agrafés au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.).

Texte repris dans *Cahiers du Sud-Joë Bousquet*. Choix et notes d'Alain Paire, éd. Rivages, p. 138-160 puis par Claude Le Manchec dans : Joë BOUSQUET, *Au seuil de l'indicible*, Paris, Arfuyen, 2024, p. 175-205 [achevé d'imprimer en août 2024].

– Pierre de SARCUS, « Le Député de France », *Cahiers des cercles d'études monarchistes universitaires*, n° 2, avril 1939, p. 1-4 [à propos de *La N.R.F.* du 1^{er} mars 1939 : « *Le roi conduit, guidé, précédé de la tradition monarchique n'est-il pas précisément ce député de France que réclamait M. Jean Paulhan.* »]

– L[ina]. MORINO, *La Nouvelle Revue française dans l'histoire des lettres (1908-1937)*, Paris, Gallimard, 1939, achevé d'imprimer du 12 avril [sur Jean Paulhan, voir p. 122, 173 et 196].

– n.s., *Cahiers des cercles d'études monarchistes universitaires*, n° 3, mai 1939, p. 20 [reprise de *La N.R.F.* du 1^{er} décembre 1938, suivie du commentaire : « *Ce texte a déjà été maintes fois cité. Mais on ne le relira jamais assez. Il est des yeux qui s'ouvrent....* »]

Louis de Gonzague Frick écrit à Jean Paulhan, un « *Jeudi* [1939] » : « *Vous êtes cité 3 fois dans "Les Cahiers monachartistes"* ».

– P.C., [Pernette CHAPONNIÈRE], « Les hain-tenys », *Journal de Genève*, n° 147, mercredi 31 mai 1939, p. 2bc [rubrique : « Le livre du jour » ; texte complet : « *M. Jean Paulhan, qui dirige la Nouvelle Revue française avec l'intelligence et l'autorité auxquelles elle doit la meilleure part de son succès, vient de publier un volume de Hain-Tenys¹. Les Hain-Tenys, nous dit-il en sa préface, sont des poèmes populaires en usage chez les Malgaches et particulièrement chez les Mérimas qui habitent la partie centrale de Madagascar. Ces poèmes énigmatiques, souvent obscurs, s'apparentent à ceux des troubadours que nous ne saurions guère entendre sans l'appareil de notes qui les entoure. Il faut avouer que, sans les notes de M. Paulhan, nous se serions pas beaucoup plus avancés ; mais il faut reconnaître aussi que ces commentaires discrets, lucides et pénétrants ont le très grand mérite de nous mettre insensiblement en mesure de nous passer d'eux.*

¹ Gallimard. [NdR].

Hain-Tenys, selon M. Paulhan, peut indifféremment signifier : science du langage, sciences des mots, ou paroles savantes, ou paroles sages. Certaines de ces courtes pièces nous apportent, en effet, des exhortations à la prudence, à l'économie, à la fidélité. D'autres s'ouvrent sur des confidences et des aveux lyriques ; d'autres enfin présentent des discussions et de petits drames où prennent place aussi bien les sentiments que les aveux.

Ils s'achèvent en images et en symboles. Parfois, en dépit des encouragements de M. Paulhan et de la merveilleuse souplesse de ses explications, le lecteur européen, tel le perroquet de la fable, se gratte un peu la tête et, tel le dindon, craint, voyant quelque chose, de ne pas distinguer très bien ce qu'il voit. Mais il s'aperçoit peu à peu que le jeu consiste, non pas à saisir la réalité, mais à suivre ses reflets dans les images et les symboles, à l'effleurer par les assonances, le rythme et les allitérations, et, comme dans un colin-maillard où le mouchoir serait légèrement transparent, à tâtonner dans une obscure clarté avec d'aimables chances d'attraper quelque chose et de deviner ce que c'est.

M. Paulhan nous initie aux duels poétiques des Malgaches, (dialogues à la manière des bergers de Virgile), en lesquels s'exprime un amour intellectuel et raisonneur qui cherche moins à émouvoir qu'à convaincre ; mais parfois aussi disputes en vers où se règlent des querelles d'intérêt assez âpres. Ces duels poétiques, nous dit M. Paulhan, existaient encore en 1910, et c'est à cette époque qu'il a noté ceux qu'il traduit et commente ici. Maintenant, ils sont tombés en désuétude. Les Malgaches les dédaignent. Sans doute préfèrent-ils, pour leurs disputes, utiliser d'autres armes que celles de leurs proverbes, en vue d'autres gains qu'une victoire poétique. Il se sont, naturellement, civilisés, en imitant les Européens. M. Jean Paulhan nous engagera-t-il, par son charmant ouvrage, à imiter les Malgaches ? Que voilà qui serait donc souhaitable ! Mais on n'ose guère l'espérer... »]

– André ROLLAND de RENÉVILLE, « Le mouvement surréaliste », *Le Beau Navire. Revue de la Poésie* [Maurice Chapelain dir.], 2^e année, n° 9, juin 1939, p. 99-108 [extrait p. 100 : « Dès 1918, la génération d'après-guerre entama le procès de l'intelligence et effectua le mouvement de destruction des valeurs connu sous le nom de Dadaïsme.

Le groupe Dada formé de poètes et de théoriciens au nombre desquels nous devons compter André Breton, Jean Paulhan, Picabia, Jacques Vaché, Pierre Reverdy, ne tarda point à se dissoudre au profit de mouvements fort divers, et parmi lesquels le plus neuf et le plus

important prit le nom de surréalisme. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– * A[rmand]. GUIBERT, *Le Petit Matin*, 5 juin 1939 [à propos des *Hain-tenys*, extrait : « Chacun peut glaner dans ce petit livre, et constater qu'il suffit de remonter aux sources du chant pour retrouver les thèmes de la poésie la plus savante » ; périodique absent à la Bibliothèque municipale de Nice, qui nous oriente vers *Le Petit Matin* de Tunis, Jo-15621 ; pour ce périodique, les numéros d'octobre 1937 à octobre 1941 manquent à la BNF ; sur Gallica, les années 1935, 1938, 1939, 1940, 1943, 1945 et 1946 sont absentes].

– *** [Marcel JOUHANDEAU], *De l'abjection*, Gallimard, 1939, 157 p. [coll. « Métamorphoses », n° VII ; volume achevé d'imprimer le 9 juin 1939 ; dédicace imprimée : « A JEAN PAULHAN / Mon cher Jean, / Reçois ce texte comme un document concernant n'importe qui et que je n'ai consenti à te donner que parce que j'étais tenté de le détruire. » Une carte imprimée non signée sur un carton de format 9 x 6 cm stipule : « Je destine ce livre à mes seuls amis, connus ou inconnus, qui n'ont pas besoin que je me nomme au passage, pour me reconnaître. »

L'envoi à Marie Laurencin est en pleine page et à l'encre violette : « Marie, mon amie, ma seconde âme, si près de moi et de tous ceux que j'aime[,] l'être auquel je dois la joie la plus secrète[,] la plus pure, [Titre] la plus constante, peut-être parce qu'elle a su parer toute sa tendresse pour moi d'une sorte de respect, luxe de l'âme à la disposition de si peu de gens, après bientôt vingt ans d'intimité[.] marcel » (librairie Jonathan Chiche, Nogent-sur-Marne, 2016)].

– Edmond JALOUX, « La lettre d'Edmond Jaloux, de l'Académie française », *Candide*, 16^e année, n° 796, 14 juin 1939, p. 6 [rubrique : « Les huit amis de "Candide" »].

– n.s., « Jean Paulhan, *Les hain-tenys* (éd. N.R.F.) », *L'Ordre* [dir. Émile Buré], 11^e année, n° 8411, mercredi 14 juin 1939, p. 5c [rubrique « Poésie » dans « Courrier littéraire » : texte complet : « Une première version de ce choix de poèmes populaires recueillis à Madagascar, a été publié en 1912 par Jean Paulhan, alors chargé du cours de malgache à l'École des Langues orientales. Pour la première fois, l'attention se trouvait appelée sur une poésie singulière — à la fois poésie obscure et poésie de dispute — en usage chez les Malgaches et, particulièrement, chez les Merinas du plateau central. Parmi les commentaires linguistiques ou ethnographiques que suscita cette

publication, il faudrait mentionner tout particulièrement ceux de Gabriel Ferrand (Journal asiatique, 1913), de MM. Marcel Granet (Fêtes et chansons anciennes de la Chine) et Marcel Jousse (Études de Psychologie linguistique). Mais les problèmes les plus curieux — ou les plus graves — que peuvent éveiller des poèmes tels que :

Petite plante
Herbe légère
Ne soyez pas sans aimer les gens,
Car les gens sont richesses.

ou encore :

Vous êtes l'oiseau qui va où ?
Si vous allez vers l'Est,
Je vous donnerai un message
Pour Rasoà-à-l'œil-grand-ouvert
Qui boit de l'eau dans les mains de son amie
Ce n'est pas soif, mais caprice d'amour.

semblent plutôt relever de l'autorité des proverbes, d'un certain jeu du sacré dans la poésie — peut-être des lois les plus profondes du sens : comment il hésite avant de se former, comment il prend force et influence. »]

– Marc BERNARD, « Dabit en visite », dans : COLL., *Hommage à Eugène Dabit*, Paris, Gallimard, 1939, p. 23-32 [achevé d'imprimer le 16 juin ; sur les réserves de Jean Paulhan à propos des œuvres d'Eugène Dabit et Marc Bernard : « *Il n'aime pas beaucoup ce que nous faisons. Évidemment, ce n'est pas drôle. Mais je ne peux pas faire autre chose ; ce serait une trahison. Je veux servir.* » (p. 31)]

– André BILLY, *L'Œuvre*, n° 8659, dimanche 18 juin 1939, p. 8 [extrait : « *Dans la dédicace qu'il a mise à mon exemplaire, Jean Paulhan a bien voulu me rappeler que j'avais été le premier, dans les Soirées de Paris de 1912, à accueillir quelques-uns de ses Hain-Tenys* » ; rubrique : « Les livres de la semaine. Ouvrages divers », avec photo de Jean Paulhan, non créditée].

– Pierre-Emmanuel MARTIN, « La Nouvelle Revue française / Mars – Jean Paulhan : “La démocratie fait appel au premier venu” », *Fontaine. Cahiers bimestriels de culture et d'information poétique*, n° 4, juin-juillet 1939, p. 62 [rubrique « La poésie dans les revues » : « *Article d'une exceptionnelle lucidité. Paulhan, examinant les divers conseils que les partis n'ont cessé de donner à la France, constate qu'elle n'en a suivi aucun. Elle n'a voulu ni de la paix fraternelle voulue par la gauche, ni de la paix de force souhaitée par la droite. il n'est que trop*

vrai : pendant qu'elle jurait de son affection à la S.D.N., elle laissait la République allemande mourir de faim »].

– K.H. [Kléber HAEDENS], « Jean Paulhan : *Les Hain-Tenys*, Gallimard », *Combat*, 4^e année, n° 37, juillet 1939, n.p., [p. 15] [rubrique : « Les livres »].

– n.s., *La Vie*, 28^e année, n° 13, 1^{er} et 15 juillet 1939, p. 207 [intertitre « Madagascar » dans la rubrique « La vie de l'Empire » ; « L'importance parisienne de Jean Paulhan, directeur de la Nouvelle Revue Française, a fait oublier à beaucoup qu'il a été à Madagascar, Gallimard réédite Hain-Teny merinas dont la première édition est disputée par les bibliophiles. Ce livre si original est des plus précieux. »]

– Claude ROY, « Poésie de l'Empire », *Je suis partout*, 10^e année, n° 450, 7 juillet 1939, p. 8 [« La découverte de terres et de poésies nouvelles, c'est peut-être la fin de l'exotisme. » ; page : « Plaisirs » ; double erreur pour cette coupure, datée du 1^{er} juillet par le feuillet de réclame qui figure dans *La NRF*, et du 18 juillet, sur la coupure de presse qui figure dans les dossiers de presse de Paulhan].

– n.s., « De qui est-ce ? », *Les Nouvelles littéraires*, n° 873, samedi 8 juillet 1939, p. 3 [« M. Jean Paulhan vient de publier, dans sa collection "Métamorphoses", un texte qui, voici quelques mois, avait paru dans la Nouvelle Revue française, en soulevant un grand mouvement de curiosité. Ce texte, dur et profond, qui s'intitule L'abjection, était signé de trois étoiles, et l'on espérait que, sur le volume, l'auteur renoncerait à son anonymat. / Mais la couverture du volume, comme le sommaire de la N.R.F. porte, pour toute indication, les trois mystérieuses étoiles. / Ah ! ça, disait, vendredi dernier, M. Léon-Paul Fargue à Jean Paulhan, vous publiez des généraux maintenant ? / M. Paulhan se contenta de sourire, sans répondre, mais Mlle Adrienne Monnier se retint à quatre pour ne pas dire un nom... / Qui devait être, parions-le, celui de M. Marcel Jouhandeau... »].

– Paul DESMETH, « Vieil air », dans *Simplifications suivi d'Avec la nuit*, Paris, Librairie Gallimard, 1939, p. 161-165 [dans un volume de 172 pages, achevé d'imprimer le 17 juillet 1939, texte dédié « À Jean Paulhan » ; texte repris, dédicace comprise, dans *Simplifications suivi de Avec la nuit*, édition augmentée, Gallimard, 1947, p. 111-113 [achevé d'imprimer le 20 février 1948] ; voir *infra* à cette date].

– n.s., *La Petite Gironde*, n° 24.464, mardi 18 juillet 1939, p. 7 [rubrique : « Bibliographie » ; à noter la cacographie : « les Hain-Tenis »].

– Jean DORSENNE, « *Les Hain-Tenys*, par Jean Paulhan (Gallimard) », *L'Européen*, 11^e année, n° 341, 20 juillet 1939, p. 21b [rubrique : « Les livres du mois » ; « *Les Annamites, eux aussi, pratiquent ce genre de duels, mais ce sont des duels galants* » ; cacographie nouvelle : les « *hain-tenys* » ; coupure aux dossiers de presse, pour un texte parfois daté par erreur du 20 mai].

– Robert BOUDRY, « Sur les Hain-Tenys de Jean Paulhan », *La Tribune de Madagascar*, 33^e année, n° 3644, samedi 22 juillet 1939, p. 1-2.

– Emmanuel BUENZOD, « Poésie nippone et poésie malgache », *La Gazette de Lausanne*, 142^e année, n° 203, dimanche 23 juillet 1939, p. 1cd [« Avec les Hain-Tenys malgaches, que présente au public français M. Jean Paulhan, nous passons de la poésie savante à la poésie populaire, de l'art du clerc à l'expression du débat rituel et de la dispute. Il s'agit, en effet, dans ces courts poèmes où alternent phrases faibles et périodes fortes, de véritables duels oratoires, d'improvisations roublardes dans lesquelles deux adversaires s'affrontent comme devant une cour de justice, chacun s'efforçant de marquer un avantage en insérant dans un discours apparemment incohérent un ou plusieurs proverbes dont la plus ou moins habile disposition dans le corps du poème lui vaudra l'avantage. Curieuse conception de la poésie, dira-t-on ! Sans doute : mais il ne faut pas oublier que, chez les peuples primitifs, le prestige poétique est toujours plus ou moins lié à l'idée de magie. C'est par l'éloquence que l'on triomphe de son adversaire et si, à l'auxiliaire naturel que celle-ci constitue, s'ajoute l'aide du rite poétique et comme la captation de son pouvoir par l'emploi avisé de ses ressources subtiles, la victoire ne peut manquer de s'ensuivre. Dans la remarquable introduction qu'il a écrite pour les Hain-Tenys, Jean Paulhan donne des exemples de ce fait (ou plutôt de la croyance de certaines populations de l'Émyrne à celui-ci). Il montre aussi que l'observation des traditions orales indigènes peut, surtout en matière de poésie, conduire à des interprétations successives, qui l'une après l'autre se révèlent inexactes, avant que se découvre (parfois incidemment) la vérité. Rien n'est plus déconcertant que l'étude des faits de langage ; rien n'est plus révélateur aussi de l'esprit d'une race. Tout cela, M. Paulhan a raison de nous le remettre en mémoire ; son introduction se trouve être ainsi, entre autres choses,

une critique malicieuse de la relativité de toute opinion et particulièrement de l'infirmité de l'esprit humain à l'égard de tout ce qui dérouté ses critères habituels de jugement. Je trouve piquant que le rappel de cette vérité et, somme toute, cette leçon de tolérance, nous vienne du directeur de la Nouvelle Revue Française, volontiers tenue encore, dans certains milieux, pour une manière de chapelle. » ; collection incomplète à la BNF ; coupure de presse au fonds Paulhan].

– Robert BOUDRY, « Sur les Hain-Tenys de Jean Paulhan », *La Tribune de Madagascar*, 33^e année, n° 3645, mardi 25 juillet 1939, p. 1-2.

– * Jean LEBRAU, « Pin pon d'or et les Hain-Tenys », *Le Populaire* [?], 25 juillet 1939 [coupure ainsi datée, point d'interrogation compris, au dossier de presse du fonds Paulhan. Mais le numéro 6003 du *Populaire. Organe central du Parti socialiste (S.F.I.O.)* [directeur politique : Léon Blum] correspondant à la 22^e année, mardi 25 juillet 1939, ne contient pas cet article].

– * Marc Bernard écrit à Jean Paulhan, s.d. « Nîmes, Mercredi » : « J'ai envoyé l'article sur la poésie malgache à Pierre Lièvre, à l'Œuvre ».

Marc Bernard écrit à Jean Paulhan, « Paris le 30-7-[19]39 » : « J'écris un article sur les hain-tenys, que je donnerai sans doute à La Lumière » — un périodique où il ne paraît pas.

– Jacques DEBÛ-BRIDEL, « Jean Paulhan : *Les Hain-Tenys* (N.R.F.) – Th. Maulnier : *Introduction à la poésie française* (N.R.F.) », *La Justice* [G. Clemenceau, fondateur], nouvelle série, n° 174, mardi 1^{er} août 1939, p. 2**bcdef** [rubrique : « Ce qu'il faut lire » ; coupure de presse au fonds Paulhan].

– Louis ÉMIÉ, « *Les Hain-Tenys* par Jean Paulhan. *La N.R.F. dans l'Histoire des Lettres* par Morino », *La Vie bordelaise*, 50^e année, n° 2459, 13 août 1939, p. 5 [rubrique : « Les Lettres et les livres » ; le 20 août 1939, *La Vie bordelaise* publie des extraits des poèmes eux-mêmes : « Les Hain-tenys / par Jean Paulhan »].

– A. ROLLAND de RENÉVILLE, « Jean Paulhan et l'expression poétique », *Les Nouvelles littéraires*, n° 879, samedi 19 août 1939, p. 8**abc** [au fonds Paulhan, coupure de presse corrigée de la main de Jean Paulhan ; portrait photographique non crédité, légendé « Jean Paulhan » ; texte repris dans *Univers de la Parole*, Paris, Gallimard, 1944, p. 133-142].

– Les ALGUAZILS, « La vie des Lettres continue » sous l'intertitre « Les revues paraîtront », *Le Figaro*, 114^e année, n° 252, samedi 9 septembre 1939, p. 4 [« La Nouvelle Revue française, qui avait cessé de paraître en 14, continuera sa publication régulièrement. »]

– Georges-Emmanuel CLANCIER, « Paroles savantes », *Fontaine*, n° 6, novembre-décembre 1939, p. 126-129 [rubrique « Chroniques », texte titré « À propos des Hain-Tenys » en première de couverture ; sur *Les Hain-tenys*, Gallimard, 1938 : « expérience puis analyse s'y révèlent également exemplaires » (p. 126)].

– Armand ROLIN [*sic* pour Armand ROBIN], « Jean Paulhan : *Les hain-tenys*, (Gallimard) », *Esprit et le Voltigeur*, 8^e année, n° 86 et 87, novembre-décembre 1939, p. 105-106 [Un « mardi » à l'aube, Armand Robin écrit à Jean Paulhan : « Vous plairait-il de lire les 2 premières parties d'un article que je consacre aux Hain-Tenys ? » puis une « nuit » : « Voici l'article.. Je souhaite qu'il vous amuse.. » ; enfin « vendredi / nuit » : « Avez-vous reçu mon mot de mardi dernier ? je vous y disais ma joie d'avoir trouvé très précieux ces hain-tenys et, à mon sens, tout à fait remarquable votre introduction : c'est la première fois, je crois, qu'un texte critique me renseigne sur la poésie. — je suis très content. » ; extrait : « un des très rares textes critiques qui puisse apprendre quelque chose aux poètes et non pas seulement enseigner quelque chose sur eux ; j'ajouterais même qu'elles peuvent apprendre aux poètes quelque chose contre eux : rien de plus salubre. » Mais, « Mercredi » : « J'ai relu l'article que j'avais commencé à écrire sur les hain-tenys : il n'est pas très bon.. Surtout, je pense trop ce que j'y dis, je suis trop proche des pensées que j'y exprime pour que le ton et l'expression ne s'en ressentent pas. » ; curieusement, Jean Paulhan rectifie dans son dossier de presse : « Armand Colin » ; texte cependant repris dans : Armand ROBIN, *Écrits oubliés*, t. I, Essais critiques, Rennes, Éditions Ubacs, 1986, p. 109-111].

– André THÉRIVE, *Le Temps*, 79^e année, n° 28581, 25 décembre 1939, p. 3 [« Madagascar devient tout de bon un pôle du lyrisme universel, à quoi Parny avait échoué » ; rubrique : « Les livres » ; sur *Les Hain-tenys*].

– * C.V., « Jean Paulhan. Les Hain-Tenys (in-16, Gallimard). » [« L'étude qui les précède nous donne sur cet art de curieux et précieux renseignements ; mais en dépit de son allure méthodique, de sa démarche pointilleuse et de son accent confidentiel, on peut douter

qu'elle apporte sur la poésie en général les lumières que son auteur nous avait fait espérer » ; coupure non référencée parmi les dossiers de presse du fonds Paulhan].

1940 – Franz HELLENS, « Proverbe et Poésie », *Le Soir*, 54^e année, n° 9, 9 janvier 1940, éd. XX, p. 2 [rubrique : « Fragments littéraires » ; sur l'édition 1939 des *Hain-Tenys*. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 109, n° 747].

– E. VANDERCAMMEN, *Les Cahiers nouveaux de France et de Belgique*, n° 8, nouvelle série : n° 1, février 1940, p. 389-390 [rubrique : « Chroniques / La Poésie » ; « *Dans sa conclusion, Paulhan nous conduit à cette constatation que le hain-teny va d'une apparence à une vérité : c'est une démarche que les vrais poètes retiennent* »].

– réclame pour « *Les hain-tenys / poésie de dispute / Traduits et commentés par Jean Paulhan* », *La N.R.f.*, 28^e année, n° 317, 1^{er} février 1940, p. 38 du premier fascicule publicitaire [extraits de presse de A. Guibert, *Le Petit Matin*, 5-6-1939 ; Edmond Jaloux, *Candide*, 14-6-1939 ; André Billy, *L'Œuvre*, 18-6-1939 ; Claude Roy, *Je suis partout*, 1-7-1939 ; André Thérive, *Le Temps*, 25-12-1939 ; voir *supra*].

– Gabriel BRUNET, « Jean Paulhan : *Les Hain-tenys* (Gallimard) », *Le Mercure de France*, t. CCXCVI, n° 995, 1^{er} mars 1940, p. 639-642 [rubrique : « Revue du mois. Littérature » ; trois feuillets agrafés au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.)].

– P.C. 40. *Aux Armées* [titre intérieur : *Poètes Casqués 1940. Cahiers de poésie publiés par des poètes soldats*], n° 3, p. 10 [prière d'insérer titré « S.O.S. » ; dans un volume achevé d'imprimer le 20 avril 1940, remerciements à Jean Paulhan, à la suite d'un « Poème inédit » d'Apollinaire daté « *Nîmes, 11 mars 1915* » : « *Nous devons à l'obligeance d'André Rouveyre ce poème inédit, que l'on retrouvera, avec d'autres textes inédits du poète, dans le numéro du 1^{er} mai de la Nouvelle Revue Française.*

Tous nos remerciements à l'auteur d'“Apollinaire”, ainsi qu'à M. Jean Paulhan : Nous avons été infiniment sensibles à l'aide spontanée qu'ils nous ont apportée. » Le poème d'Apollinaire ne paraîtra cependant pas dans *La N.R.F.*]

– Armand ROBIN, *Ma vie sans moi*, Paris, Gallimard, 1940, 109 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 18 avril 1940, voir p. 7 la dédicace pour l'ensemble du volume paru dans la collection « Métamorphoses » (n° VIII) : « Dédié à mes amis Jean Guéhenno, Jean Paulhan et Jules Supervielle »].

– n.s., « Mise au point », *Journal de Genève, national, politique et littéraire*, n° 114, mercredi 1^{er} mai 1940, p. 3c [texte complet : « M. Jean Paulhan, directeur de la Nouvelle Revue française, attire aimablement notre attention sur le fait que c'est la N.R.F. (et non Toute l'Édition, comme nous l'avions dit) qui, la première, a publié la lettre de Chateaubriand sur les blancs et la censure que nous avons reproduite dans notre numéro du 9 avril dernier. »]

– Jérôme THARAUD, « Une mystique héroïque : 8, rue de la Sorbonne », *Candide*, 17^e année, n° 852, 10 juillet 1940, p. 3ab [Jérôme Tharaud fait l'éloge des *Cahiers de la quinzaine* de Charles Péguy : « À leur place, dans l'après-guerre, pour guider notre jeunesse, nous avons eu une sinistre revue de pisse-froid, qui n'avait de française que le nom, et où l'on s'occupait de tout, du Thibet et du Kamtchatka, de tout, sauf de la France. »]

Benjamin Crémieux écrit à Jean Paulhan, le « 17 VII [19]40 » : « As-tu lu dans *Candide* du 10 juillet l'attaque de Tharaud contre la revue "qui n'a de française que le nom" et s'est pendant vingt ans "occupé du Thibet et du Kamtchatka" et jamais de choses françaises. Cela vaudrait une lettre-réponse dans *Candide* même. »]

– Henri POURRAT, « Anniversaire de Péguy », *Le Figaro*, 115^e année, n° 248, jeudi 5 septembre 1940, p. 1 et 2 [rappel des pages de Jean Paulhan de « ces derniers mois »].

– texte de présentation n.s., au sujet de Louis ARAGON, « Les Lilas et les roses », *Le Figaro*, 115^e année, samedi 28 septembre 1940, p. 3, après *Le Figaro*, 115^e année, n° 264, samedi 21 septembre 1940, p. 3 [« Le poème Les lilas et les roses, publié dans notre dernier "Figaro littéraire", nous était venu non de son auteur, M. Aragon, mais sur les ailes de la renommée. / Autant dire que nous avons publié des vers dont quelques-uns n'étaient plus l'œuvre du poète — de là neuf erreurs de texte, dont nous nous excusons et près de l'auteur et près de nos lecteurs. / M. Aragon, qui vient de déposer la vareuse de médecin auxiliaire après avoir fait une très courageuse campagne dans l'une de nos divisions légères mécaniques nous a adressé de Carcassonne le texte exact de son poème — que voici : »].

– « Monsieur Drieu la Rochelle va faire paraître *La Nouvelle Revue française* », *Le Figaro*, 115^e année, n° 285, samedi 12 octobre 1940, p. 3 [titre général : « Où en est la vie littéraire » ; entretien avec Drieu : « *J'ai l'accord de l'éditeur et je vais ici rencontrer Paulhan pour aboutir à un accord complet déjà virtuellement réalisé d'ailleurs. Je pense que le premier numéro de cette nouvelle série sera consacré à la poésie.* »]

– J.L. [Jacques LEMARCHAND], « À l'ombre des tours de Carcassonne », *Le Figaro*, 115^e année, n° 285, samedi 12 octobre 1940, p. 3 [titre général : « Où en est la vie littéraire » ; « *Jean Paulhan et Gaston Gallimard furent durant plusieurs semaines les hôtes du poète Joë Bousquet sous les ombrages de Villalier, ancienne "plaisance" des évêques de Carcassonne. André Gide ne fit que passer, se rendant aux eaux de Ginoules chères à Tournys-Lerys. André Gide est d'ailleurs un familier de Carcassonne où l'on entrevit aussi Jean Schlumberger.* »]

– « La N.R.F. paraît », *Le Figaro*, 115^e année, n° 355, samedi 21 décembre 1940, p. 3 [« Nouvelles littéraires » ; *La N.R.F.* paraît après cinq mois d'interruption, sans mention de Jean Paulhan].

1941 – René LALOU, *Histoire de la Littérature française contemporaine*, 2 vol., Paris, Presses Universitaires de France, 1941 [sur J.P., tome II, p. 108, 240, 241 (n.1) et 244].

– * J. de J. NUÑEZ y DOMINGUEZ, « Jean Paulhan », *Grandes Escritores franceses contemporaneos*, Botas-Mexico, 1941, p. 181-190.

– Henri POURRAT, *Vent de mars*, Paris, Gallimard, 1941, 200 p. [dans un volume de la collection « Blanche » sans achevé d'imprimer, dédicace « à Jean PAULHAN », p. 7 ; réimpression en novembre 1951 chez le même éditeur ; volume repris en 1952 à Monaco].

– Paul ÉLUARD, « Blason des Fleurs et des Fruits », *La N.R.F.*, 29^e année, n° 324, 1^{er} février 1941, p. 274-278 [poème daté du « 25 novembre 1940 » et dédié « à Jean Paulhan » p. 274 ; sous la même date du « 25 / nov. 40 », il existe de ce texte une brochure manuscrite de vingt-cinq pages, ornée d'une gravure signée « V.H. » [Valentine Hugo], avec la mention : « *Ce poème a été copié / quinze fois par l'auteur / n° 11 / Exemplaire de Jean Paulhan* » ; voir aussi le catalogue de la donation Lucien Scheler à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 1989, p. 38-42 (n° 34).

Sur la lecture de ces poèmes d'Éluard par Joe Bousquet, voir Raymond Guilhem, *Une Adolescence 1940-1950 : rencontres avec Joe Bousquet & lettres de François-Paul Alibert*, Saint-Estève, Presses littéraires, p. 109].

– Henri HELL, « Sur la Nouvelle Revue Française », *Fontaine*, 3^e année, t. II, n° 14, juin 1941, p. 348-349 [« C'est le miracle de la N.R.F. d'avoir su concilier l'indépendance et la discipline, la hardiesse et la modération, l'accueil le plus vaste et le choix le plus sévère. Il faut ici rendre hommage à l'intelligence subtile de Jean Paulhan qui, à la suite de Rivière, fut l'artisan de ce miracle » (p. 348)].

– Gérard BUCHET, « Jacques Audiberti, *Des tonnes de semence*, Éditions de la Nouvelle Revue française, Paris », *Traits*, Lausanne, 1^{ère} année, n° 9, juin 1941, p. 8 [rubrique : « Notes » : « Paraît Race des Hommes, ce livre que Valéry salua comme une grande aube poétique, et qui valut à Audiberti le Prix Mallarmé et... trois exemplaires vendus. »]

– n.s., *Comœdia* [dir. Jacques Aubenque], n° 2, juillet 1941, p. 114-115 [mention de « La Démocratie fait appel au premier venu »].

– Gaston PULINGS, « Les Revues », *Le Disque vert*, nouvelle série, 1^{ère} année, n° 1, 15 juillet 1941, p. 62 [rubrique « Les revues », à propos de *La N.R.F.* ; texte complet : « Si le format et la présentation sont les mêmes que précédemment, ainsi que le caractère distingué et choisi, le ton a quelque peu changé. Non dans la qualité. Cette remarquable revue avait acquis un accent tout particulier et rayonné quelques années dans le monde littéraire sous la direction de Jean Paulhan. Le ton actuel me paraît plus chaud, le sang plus généreux. Alain est toujours Alain. Montherlant revient avec plus de philosophie que d'enthousiasme aux "Olympiques" de sa jeunesse, dans sa présentation des "Chevaleries" de Drieu la Rochelle, dans ses études d'actualité, nous livre de belles pages dans "Repères", "Le Corps", d'une haute envolée, et "Sous le dôme", d'une large vision. Les poèmes sont devenus fort sages. Paul Valéry s'exerce dans "La Cantate de Narcisse" aux jeux banvillesques ; Éluard, dans le "Blason des fleurs et des fruits", établit la recherche des métaphores et Audiberti, avec "L'homme et la maison", est un peu coco. Heureusement Henri Thomas, dans le numéro de juin, relève toutes ses déficiences avec les poèmes "Sans détour", qui nous rappellent ceux, très beaux, parus dans le numéro de janvier 1940 de Mesures : "Travaux d'aveugles". Dans le numéro de mai, des vers parfaits de Fieschi, qui dénotent

cependant certaines réminiscences de Baudelaire et de Patrice de la Tour du Pin ; n'oublions pas "Poésie et Connaissance", de Rolland de Renéville, étrangement clairvoyant, "La Classe de Mallarmé" de Fargue.

Citons encore des lettres de Laforgue, un roman réaliste : La Bête à concours, de Georges Magnane, riche d'observations sur la jeunesse estudiantine française d'avant-guerre, ainsi qu'un conte, Simon Delambre, étudiant, de Paul Gadenne (n° de janvier) ; des documents. De bonnes chroniques de Ramon Fernandez sur Balzac, Molière, Bergson et Péguy ; d'excellentes pages théâtrales de notre compatriote Roland Purnal, ainsi que les Arts de Lothe (un Vuillard remarquable) et de Boudot Lamotte et Léandre Vaillat dans les "Projets d'un ordonnateur des bâtiments".

Nous citions précédemment Mesures, dont le dernier numéro porte la date de janvier 1940. La qualité de son sommaire mérite une mention spéciale, d'autant plus qu'il en fut peu question au moment de sa publication. Marquons également qu'au cours de ces dix dernières années ce sont les trois revues trimestrielles qui ont paru successivement : Commerce, Nord et Mesures qui ont apporté le plus de révélations littéraires tant françaises qu'étrangères. Nord a publié l'intéressante enquête sur [erreur d'impression] américaine. Le numéro de janvier 1940 de cette publication nous fait connaître le nom et l'œuvre d'un poète grec moderne, Kavafis, présenté et traduit par Marguerite Yourcenar. "Il est un des poètes les plus célèbres de la Grèce et le plus singulièrement neuf, en même temps que tout chargé de richesses passées." Une nouvelle traduction, par Gustave Roud, du "Rhin" de Hölderlin nous montre la grandeur de ce chant épique. Signalons, dans le domaine de la poésie, les imaginatifs et surprenants voyages de Henri Michaux : "Au pays de la Magie", les poèmes d'Henri Thomas déjà cités et ceux d'Aragon, assez pompiers, hélas, et d'Audiberti, assez faciles ; disons-le avec grand regret pour l'un comme pour l'autre. Une belle étude à la gloire de l'homme, dieu terrestre, de Carolus Bovillus, philosophe de la Renaissance (1470-1553), né en Picardie et que présente Bernard Groethuysen, et des essais du poète chinois Han Yu, d'une fine perception. Un conte fantastique de René Daumal, "Le Mont Analogue" et une nouvelle de Henri Pourrat, "La Fin du Paysan", narrant le dépeuplement et l'abandon des campagnes françaises. Et, pour terminer ce remarquable fascicule, "La déplorable fin de Flamète", de Maurice Scève, extraits choisis par A.M. Schmidt. »

Réimpression dans Le Disque vert. Revue mensuelle de littérature, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1971, tome IV, [p. 554-555].

– n.s. « *Les Fleurs de Tarbes* par Jean Paulhan », *Comœdia*, nouvelle série, n° 9, samedi 16 août 1941, p. 1-2, avec photo Martinie [présentation n.s. de l'extrait des *Fleurs de Tarbes* publié *ibidem*].

– Jean VAUDAL, « Jean Paulhan : *Les Fleurs de Tarbes* ou *La Terreur dans les lettres* », *La N.R.F.*, 29^e année, n° 331, 1^{er} septembre 1941, p. 5 du *Cahier de septembre des Éditions de la N.R.F.* inséré en tête de fascicule [titre courant : « *Ouvrage paru en août 1941 / Essais - Critique Littérature* »].

« *De découverte en découverte, nous voici sur les hauteurs où intention et expression, pensée et langage, cessant de s'offusquer tour à tour, tous nos problèmes se laissent également saisir* »].

– Marc BERNARD, « Jean Paulhan explorateur de la jeune littérature », *Le Figaro*, 116^e année, n° 263, samedi 20 septembre 1941, p. 3.

Marc Bernard adresse à Jean Paulhan une carte interzone, « le 6 septembre [1941] » (cachet du 8) : « *J'ai envoyé un article au Figaro, qui paraîtra, me dit Noël, avec tes Fleurs. Je crois qu'il t'amusera* » ; Henri Calet écrit à Jean Paulhan, de « *Tarbes, 27 sept[embre 19]41* » : « *Marc a dû abandonner la navigation ; il va rentrer à Nîmes. J'ai lu avec plaisir l'article qu'il vous a consacré dans le Figaro littéraire ; on y sent beaucoup d'amitié* ». Et Marc Bernard à Jean Paulhan, « le 28 septembre [1941] » : « *L'article a paru dans le Figaro – mais peut-être l'as-tu déjà lu – sous le titre (de la rédaction) : Jean Paulhan, explorateur de la jeune littérature. Au revoir donc, mon cher explorateur* ».

Texte repris dans : Marc Bernard & Jean Paulhan, *Correspondance 1928.....1968*, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe III, p. 435-438].

– Robert FRANCIS, « Les Fleurs d'automne », *La Nuova Italia*. Quotidiano degli Italiani di Francia, 19^e année, n° 8, 3 octobre 1941, p. 4defg [les trois premières pages de ce numéro sont en italien, la dernière en français sous le titre *L'Italie nouvelle* ; rubrique : « Chroniques » ; BNF Jo 25395, Ars Fol Jo 2651].

– Pierre MAC ORLAN, « Les Belles Lettres : Leçons confidentielles », *Les Nouveaux Temps*, n° 310, 3 octobre 1941, p. 2abcdefg [sur *Les Fleurs de Tarbes*, notamment.

Un feuillet d'extraits de presse au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.).

Jean-Claude Lamy fait état des remerciements de Jean Paulhan pour cet article, dans son *Mac Orlan l'aventurier immobile*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 250].

– Marcel ARLAND, « La Terreur dans les Lettres », *Comœdia*, nlle série, n° 16, samedi 4 octobre 1941, p. 2 [partant de la réponse de Jean Paulhan à l'enquête de *Littérature*, Marcel Arland lit *Les Fleurs de Tarbes* comme un éloge de la Rhétorique, Terreur parfaite].

– Louis Émié écrit à Jean Paulhan, le « lundi 6 oct[obre 19]41 » : « il [Richard Chapon, directeur de *La Petite Gironde*] avait aperçu, dans le courrier de Toulouse, le petit article que j'ai écrit sur "Les Fleurs" pour le "Grand Echo du Midi" (dont il est également le "patron"). / Il s'ensuit que M. Chapon — qui ignore, bien entendu, — et comme il se doit dans le journalisme, les "ressources" que je n'utilise pas dans mon métier quotidien — ne soupçonnait nos relations épistolaires, la confiance que j'ai en vous et l'admiration que je nourris pour "les Fleurs". Celles-ci, M. Chapon les a recues : et j'en ai aussitôt profité pour lui demander l'autorisation d'écrire, dans la "P.G.", l'article promis. Il a accueilli cette proposition avec enthousiasme — me priant même d'écrire un article "important". Tout cela m'a comblé de joie — car j'aurais été fort ennuyé de ne pouvoir rien publier sur "Les Fleurs", dans le journal. » Voir *infra* au 21 octobre 1941.

– Louis CHÉRONNET, « Visite aux Fleurs de Tarbes. / Quelques mots / avec Jean Paulhan », *Aujourd'hui*, n° 373, samedi 11 octobre 1941, p. 2 [en exergue de l'article : « *Des mots, des mots, des mots.* (Shakespeare) »].

Programme de la collection de la Pléiade : Péguy et madame de Sévigné.

Un feuillet d'extraits de presse au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.).

– Maurice BETZ, *Paris-Midi*. Seul journal quotidien paraissant à midi [dir. Maurice de Waleffe], 31^e année, n° 4881, mardi 14 octobre 1941 [« Les Mots et les Idées » ; « *À la différence de tant d'autres ouvrages qui ne sont que la critique de curieux, de dilettantes ou d'amateurs de psychologies, cet essai poursuit jusqu'au bout les problèmes qu'il a soulevés. La langue nette, concise de Jean Paulhan, nuancée d'une ironie presque imperceptible est subtilement appariée à son dessein.* »

Un feuillet d'extraits de presse au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre-Marcel Adéma (coll. part.).

– Maurice BLANCHOT, « La terreur dans les Lettres », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 163^e année, n° 541, mardi 21 octobre 1941, p. 3 [rubrique : « Chronique de la vie intellectuelle »].

– Louis ÉMIÉ, « Pour un langage de Paradis / À propos des / *Fleurs de Tarbes* / de Jean Paulhan », *La Petite Gironde* [dir. Richard Chapon], 71^e année, mardi 21 Octobre 1941, p. 2abc [photo non créditée légendée « Jean Paulhan »] ; Louis Émié écrit à Jean Paulhan, « Jeudi 2 octobre 41 » : « Mme Fiévé vous dira peut-être que, pour que je puisse parler des “Fleurs” dans la “P.G.”, il faudrait que le journal reçoive un exemplaire. Tâchez de le lui envoyer. Sinon cela me priverait d’un immense plaisir. » texte complet :

« Les honnêtes hommes de ce pays attendaient depuis longtemps le livre que Jean Paulhan consent à publier : ces “Fleurs de Tarbes” dans lesquelles l’auteur du “Guerrier appliqué” a réussi à totaliser l’essence de ses expériences et de ses recherches à l’endroit du Langage et de la Rhétorique — à une époque où le Mot se gaspille, se galvaude, victime de sa propre inflation...

Jean Paulhan nous a habitués à prendre les choses à la source. Pour lui, “l’objet de la pensée est la pensée elle-même”. Dans ces “Fleurs”, de quoi s’agit-il, sinon de dénoncer et de traiter la maladie chronique dont souffrent les Lettres : l’Expression.

Est-ce trop s’avancer que de prétendre que notre langage, notre écriture subissent l’emprise d’un mythe : celui du pouvoir des mots ? Qu’en vertu de ce pouvoir, les mots éprouvent une usure, une hypertrophie qui égarent leur signification, les auréolent d’un halo qui les dilate et les déforme ? Entre la pensée pure et son expression, un fossé s’est lentement creusé, et que plus rien ne comble, sinon l’à-peu-près et la confusion : apothéose souveraine du lieu commun et du cliché, de l’automatisme et du minimum. On ne s’exprime plus, on traduit à peine. L’idée est moins recherchée que reçue. “Rien ne passe sur leurs visages des mots qu’ils disent”. Cette remarque de Paul Léautaud met le doigt au plus vif de la plaie.

Mais un remède existe. Et ce remède, Jean Paulhan le découvre dans ce qu’il appelle “la Terreur”. Qu’est-ce que la Terreur ? Une folie sanguinaire ? une iconoclastie ? Non. Tout simplement une extrême pureté de l’âme et du sentiment qui nous contraindrait enfin à consommer l’accord de notre pensée avec notre langage, à n’user dès lors que d’un langage où les mots seraient décapés, revirginisés, sans ambiguïté comme sans halo, un “langage de Paradis”... Mais un tel remède, pour aussi efficace qu’il soit, est, oserai-je le dire, à double tranchant.

Après Léon Bloy, après Rémy [sic] de Gourmont, le terroriste de Jean Paulhan condamne à mort le lieu commun. “Auteur et lecteur se voient à l’envers” — et “le verbalisme, c’est toujours la pensée des autres”. Mais pour qu’il y ait une identification, même fugitive, entre l’écrivain et son lecteur, pour qu’à l’encontre de Paul Valéry l’inspiration ne “soit” plus de ce dernier, faut-il encore que l’écrivain, dans sa recherche d’une expression toujours plus fidèle, ne substitue pas à ces lieux communs d’autres lieux communs, et faut-il encore que son “langage de Paradis” possède la même force, le même éclat, le même rendement que l’autre. Le miracle est-il possible ? Au plus aigu de sa démonstration, Paulhan, qui est le scrupule fait homme, qui a le scrupule décidément “exquis”, paraît en douter. “La Terreur, écrit-il, dans la lutte qu’elle mène contre une affectation du langage, agit à la façon d’un médecin qui ferait exécuter ses malades contagieux.”

Qu’est-ce à dire ? Réhabiliterons-nous le lieu commun ? Pourquoi pas ? Mais à une expresse condition : c’est que le lieu commun soit repensé, recréé, revenu à sa fraîcheur et son innocence premières. “L’art que j’imagine, écrit encore Paulhan, avouerait naïvement que l’on parle, et l’on écrit, pour se faire entendre. Il ajouterait qu’il n’est point d’obstacle à cette communion plus gênant qu’un certain souci des mots”. Singulier retournement ! Mais il était déjà écrit dans la “Katha-Upanishad” que “l’homme parvient au salut par les moyens qui devaient causer sa perte”. Ainsi du langage, si l’on veut...

En face de la Terreur, il y a la Maintenance, la Rhétorique avec ses “fleurs” — non point celles qu’on se serait appropriées dans le Jardin des Lettres, mais celles qu’on y aura patiemment cultivées, dont on aura capté et distillé le candide arôme afin de pouvoir le restituer aux hommes dans son aurore et son enfance...

“Les Fleurs de Tarbes” : pourquoi n’ai rien dit du symbole qui se dissimule sous ce titre ? Il n’est que de lire le livre de Jean Paulhan pour s’apercevoir qu’il est transparent comme le jour. »]

– Thierry MAULNIER, « Procès de la critique », *L’Action française. Organe du nationalisme intégral*, édition de Lyon, 34^e année, n° 246, mercredi 22 octobre 1941, p. 3abcdef [rubrique « Causerie littéraire » ; « Le nouveau livre de M. Jean Paulhan, les Fleurs de Tarbes, dont on rendra compte ici, est consacré sinon au problème de la critique, ce qui est bien vague, du moins à quelques-uns des problèmes qui concernent la critique littéraire. “La terreur dans les lettres”, tel est le sous-titre du livre, et ceci nous amène à considérer quelle peut être et doit être le rôle, non du “critique” à l’égard du “créateur” — nous verrons pourquoi cette opposition du critique et du créateur, dont M. Paulhan

remarque justement la banalité, est en réalité absurde — mais seulement de la critique à l'égard des autres formes de l'activité littéraire.

Au moment où la mode est d'examiner quels sont les devoirs et les responsabilités des littérateurs à l'égard du public, il peut n'être pas inopportun d'examiner aussi les devoirs et les responsabilités de la critique à l'égard de la littérature, ou plus exactement à l'égard d'elle-même. En se confrontant à une œuvre, insignifiante ou redoutable, c'est lui-même en effet que le critique risque de juger. Il n'y a guère de métier plus compromettant que le sien. Aucune œuvre ne résiste plus malaisément au temps que celle d'un critique. » Suit la dissertation de Thierry Maulnier.

Marc Bernard écrit à Jean Paulhan, le « 24 oct[obre 1941] » : « *Thierry Maulnier en a dit un mot dans l'Action française, mais il annonce un article plus important. je mettrai de côté ce que je verrai* ». La coupure est en effet au fonds Paulhan, dans le premier cahier du dossier de presse consacré aux *Fleurs de Tarbes*].

– André ROUSSEAUX, « Jean Paulhan : Les fleurs de Tarbes (Gallimard) / Audiberti : Des tonnes de semence (Gallimard) », *Le Figaro*, 116^e année, n° 293, samedi 25 octobre 1941, p. 4 [rubrique : « Les livres »].

« Une note imprimée à la fin des Fleurs de Tarbes nous informe que ce livre est en gestation depuis 1925. Depuis le temps, à peu près, où Jean Paulhan prit la direction de la Nouvelle Revue Française, et y publia, selon la meilleure tradition de la revue d'ailleurs, force littérature qui fuyait la rhétorique au point d'inventer quelquefois son langage, quitte à courir le risque que le lecteur ne l'entende pas toujours. On pourrait croire que durant ces quinze dernières années, M. Jean Paulhan, quand il avait ouvert le champ à la poésie surréaliste, et à l'invention verbale, ne se sentait pas épargné par quelque remords, et se demandait : "Après tout, n'est-ce pas Paul Bourget qui a raison d'écrire : la langue mystérieuse ?" Et il ouvrait le manuscrit des Fleurs de Tarbes pour y noter quelque réflexion là-dessus. Car il ne va pas jusqu'à admirer la langue mystérieuse, mais il trouve au moins quelques raisons pour que Paul Bourget l'ait écrit.

Paradoxe ? Je dirais plutôt : question mal posée. On le voit bien quand M. Jean Paulhan conclut que la rhétorique est nécessaire pour ordonner le langage, mais qu'elle ne doit pas être une règle morte et passivement suivie. On s'en doutait. Et M. Jean Paulhan n'aurait peut-être pas eu besoin de méditer pendant quinze ans pour arriver à cette conclusion, s'il ne balançait pas, au fond, entre deux périls qui sont

également funestes à la littérature : trop craindre les mots et trop les aimer. »

À deux reprises, Jean Paulhan écrit à Jean Prévost à propos de cet article d'André Rousseaux, d'abord le « 31 X [19]41 » : « *J'ai été un peu navré par l'article de Rousseaux (à cause de la perfidie qu'il met à m'en prêter^x). C'est peut-être ce que je dis des critiques qui l'a vexé. Que n'ai-je songé à l'avertir que personne de sensé n'avait jamais songé à le prendre pour un critique. ^x de la perfidie, bien entendu. »* ; puis fin 1941 : « *J'ai dû vous écrire des bêtises sur un article de Rousseaux qui était un effort (visible) de gentillesse. Vous les avez oubliées aussitôt, je pense. »*]

– Jean ROLAND, « Les Fleurs de Tarbes, par Jean Paulhan », *Lectures* 40. *Le Magazine universel*, nouvelle série, n° 10, 1^{er} novembre 1941, p. 23 [rubrique « Les livres » ; « *Il y a dix ans que cet ouvrage est annoncé, dix ans, sans doute, que Jean Paulhan travaille à le rendre plus elliptique. Il faudra sans doute dix ans pour le lire et le comprendre. [...] Il a fallu une bonne vue pour l'écrire, il en faut une excellente pour le déchiffrer. / Il arrive à l'auteur d'avoir des défaillances ; parfois, il exprime clairement sa pensée. C'est le temps alors pour le menu peuple de glaner quelques bons épis abandonnés par ce moissonneur de quintessence »*].

– Ramon FERNANDEZ, « Les Fleurs de Tarbes », *La Nouvelle Revue française*, 29^e année, t. LVI, n° 333, 1^{er} novembre 1941, p. 595-602 [rubrique « Chroniques » annoncée en première de couverture ; extrait : « *Ce Boileau, pour nous ramener à Aristote, a pris la plume d'un Mallarmé du vingtième siècle »*].

André Rolland de Renéville écrivait à Paulhan le « 30 Sept. 41 » : « *J'ai terminé mon article sur les Fleurs de Tarbes, et l'ai montré à Drieu qui a voulu le garder pour le lire, en me promettant de vous le montrer avant de l'envoyer à l'imprimeur. Demandez-le lui donc quand vous le verrez. Mon article paraîtra en chronique sous le titre "A propos des F. de T." dans le N° de Décembre. Le N° de Novembre, déjà complet, comprendra une chronique de Fernandez sur le même sujet. Je l'ai lue en manuscrit, et ne crois pas qu'elle vous déplaie. »*

Texte de Ramon Fernandez écrit après l'arrestation de Jean Paulhan ; repris dans *Messages*, préface de Jérôme Garcin, Grasset et Fasquelle, 1981, p. 260-267].

– R.D., « Viennent de paraître », *Jeunesse. Hebdomadaire de la jeunesse au Maroc*, 2^e année, n° 44, dimanche 2 novembre 1941, p. 11 [rubrique « Billet de Paris » : « *Chez Gallimard viennent de sortir Que*

votre volonté soit faite *par Jacques Perrin*, Prélude à l'existence *par Jean Hommassel* et Thomas l'obscur de *Maurice Blanchot* qui provoque déjà des polémiques. Cependant qu'à la même maison les lettrés pourront se délecter avec les *Fleurs de Tarbes* de *Jean Paulhan* et les *Conversations* de Goethe avec Eckermann traduites *par Chuzeville* »].

– Maurice BLANCHOT, « Comment la littérature est-elle possible ? », *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 153^e année, n° 570, mardi 25 novembre 1941, p. 3 [rubrique : « Chronique de la vie intellectuelle »].

C'est sous ce titre, *Comment la littérature est-elle possible ?* que paraîtront une autre version de ces textes de Blanchot sur *Les Fleurs de Tarbes* parus dans *Débats*, sous la forme d'une plaquette financée par Paulhan lui-même. Blanchot souhaite alors que le texte soit coupé. Claude Elsen écrit « le 7 [1949] » : « J'ai lu avec plaisir le petit essai de Blanchot, dont les 25 pages frappent plus juste et vont plus loin, à mon sens, que les 300 de Lefèbvre en ce qui touche à la leçon des Fleurs. Et voilà le terrain déblayé pour mon propre dessein, qui est moins d'explicitier la méthode de Jean Paulhan que d'(essayer d')en dégager la signification éthique (excusez ces grands mots...) »]

– Georges-Emmanuel CLANCIER, « Les Fleurs de Tarbes / ou la Terreur dans les Lettres / par / Jean Paulhan / (N.R.F.) », *Fontaine*, 3^e année, t. III, n° 16, décembre 1941, p. 181-183 [extrait : « C'est une tâche fuyante que de faire la critique d'un livre qui lui-même, pour une grande part, est sévère critique de la critique, plus généralement analyse des illusions qui commandent aux Lettres. [...] Attendons la suite des "Fleurs de Tarbes" qui, sans nul doute, nous entraînera en maints pièges du langage... et nous en délivrera »].

Pierre Emmanuel écrit à Jean Paulhan, « le 17 janvier [1942] » : « je regrette de n'avoir pas reçu les "Fleurs de Tarbes". J'en ai vu une belle critique par Clancier dans "Fontaine" ». Probablement pour des raisons de lecture des microformes, cet article a parfois été classé par erreur en janvier 1942].

– Jean GRENIER, « Ne comptez pas sur les autres... (Lettre à Jacques B..., jeune soldat, prisonnier libéré) », *Idées*, n° 2, décembre 1941, p. 25-31 [réécriture de l'article de Jean Paulhan, « Il ne faut pas compter sur nous », paru dans *La N.R.f.*, le 1^{er} décembre 1938].

– Maurice BLANCHOT, « Comment la littérature est-elle possible ? », *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 153^e année, n° 576,

mardi 2 décembre 1941, p. 3 [rubrique : « Chronique de la vie intellectuelle »].

Jean Paulhan écrit à Jean Prévost, fin 1941 : « *Il me faut vous demander un service : il aurait paru, dans les Débats trois articles sur les Fleurs de T. (de M. Blanchot). Seriez-vous assez gentil pour me les retrouver et (si possible) me les faire parvenir. Ou bien les adresser pour moi au Beau de la nrf, 8 rue Jean de Riouffe, Cannes (A.M.)* » Il écrit aussi à Henri Pourrat, le « 22 novembre 1941 » : « *On me parle de trois articles sur Les Fleurs... de Blanchot, dans les Débats, qui seraient, paraît-il, très intéressants. Si par hasard tu pouvais les retrouver, me dire ce que tu en penses, me les garder... enfin, tu me rendrais grand service.* » Henri Pourrat lui répond le « 14 décembre 1941 » : « *Cher Jean. Je suis bien content de ce bel article de Blanchot. Il me semble qu'il te fera plaisir, que cela, c'est véritablement une étude. J'avais vite envoyé ma filleule au journal, et c'est par elle que j'ai pu avoir la chose.* »

Marc Bernard écrit à Jean Paulhan, d'abord le « X - XII [1941] » : « *Mon cher Jean, Bon, bon, c'est entendu, je ne vous tourmenterai plus. J'ai demandé les trois n[umér]os des Débats* » ; puis le « 15-XII [1941] » : « *Cher Jean, j'ai maintenant les trois n^{os} du Journal des Débats. Trois grands feuilletons y sont consacrés à tes Fleurs. On te compare à Copernic et à Kant. Tu as découvert une nouvelle révolution : la pensée tournant autour de l'écriture. Toute l'étude est écrite avec beaucoup de sérieux ; l'auteur paraît très à son aise avec la philosophie. L'ensemble m'a paru pertinent, très bien fait* ». André Rolland de Renévill écrit à Jean Paulhan, le « 5 Janv. 1942 » : « *J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les articles de Blanchot, et les trouve absolument remarquables. Ils m'ont rendu jaloux, car tout ce qu'on a écrit sur votre grand ouvrage est bien pâle en comparaison de ces pages si pénétrantes et d'une compréhension si vaste. Je passerai vous les remettre à la Revue un de mes soirs de liberté.* » Jean Vaudal répond à des scrupules de Jean Paulhan depuis « Enghien 1^{er} fév[rier] 19]42 » : « *Oui, les Blanchot sont étonnants : ils placent vraiment la question sur le plan (à la hauteur) des F. de T. quant à vous faire rougir, non : pas un seul éloge plat, pas même de compliments. Si vous sortez très grand de ces articles ce n'est pas parce que l'on vante ce que vous avez fait, mais simplement parce que l'on fait comprendre ce que vous avez fait, ce qui est évidemment la manière la plus efficace de vous louer. Je suis content de ce Blanchot, je ne puis vous dire à quel point.* »]

– A. ROLLAND DE RENÉVILLE, « *Les Fleurs de Tarbes*, par Jean Paulhan (Gallimard) », *Poètes*, [n^o 8], s.d., n.p. [rubrique : « Poésie

Fraîche », en dernière page de la brochure de la collection *Poètes* consacrée à Thérèse Aubray ; dans sa lettre datée « 16 mars 1942 Paris », André Rolland de Renéville écrit à Jean Paulhan : « *Oui, s'établir eut été plus correct, comment ai-je pu n'y pas songer ? Voilà où mène l'imprudence d'emprunter une seconde le siège de Pierre Guéguen. Par ailleurs, croyez bien que je sens à quel point ces quelques lignes de Poètes ont pu vous paraître scandaleuses. Je crois bien que finalement elles trahissent votre livre en n'en retenant qu'un thème qu'elles présentent comme fondamental. La pauvreté de la place dont je disposais m'a incliné à ce galimatias. (Tant il est vrai que la pauvreté engendre le vice !) J'ai été plus honnête dans la N.R.F. parceque j'étais plus riche. Mais je n'ai pas le sentiment que vous soyez disposé à m'accorder les circonstances atténuantes... »]*

– * Max[imilien]. VOX, « Les Fleurs de Tarbes, ou La Terreur dans les Lettres, par Jean Paulhan (N.R.F.) », *Sequana*. Liste des sélections, bulletin, décembre 1941 [les notices parues dans le bulletin *Sequana* ne sont pas signées et le numéro de décembre 1941, consulté en microfiche à la BNF, ne contient pas la note référencée. Nous donnons cependant le texte suivant : « *Jean Paulhan est un des esprits les plus subtils et les plus justes de notre temps, et par cela même toujours en mouvement, tel le fléau d'une balance de précision. La fermeté de doctrine qui se dégage de ce très bel essai n'en est que plus remarquable. Il ne se résume pas, car chacune de ses formules est en elle-même un condensé d'ardente réflexion. Il se lit avec le ravissement de trouver enfin le bon sens traité en substance rare, presque magique ; sa portée dépasse encore celle que lui attribue son auteur, car, précieuse dans le domaine des lettres, la thèse de Jean Paulhan se démontre d'une éclatante vérité dans le domaine des arts plastiques où la terreur de toute rhétorique "linéaire" est parvenue jusqu'à la destruction totale du langage, voire de l'alphabet.*

Le remède, l'auteur nous laisse le soin de le trouver nous-mêmes : il n'y a de grandes époques artistiques que lorsque l'artiste, cessant de songer à lui-même avec béatitude, songe à son public avec sollicitude »].

– * G.P., « Terreur dans les Lettres !.. », *Jeunesse. Hebdomadaire de la jeunesse au Maroc*, décembre 1941. Jean Denoël écrit à Jean Paulhan, le « 11 Mars [1942] » : « *Comment vous faire tenir cet article sur vos Fleurs paru dans Jeunesse du Maroc ?* ». La coupure est bien parvenue à Paulhan, qui l'a collée en dernière page de son premier dossier de presse relatif aux *Fleurs*. C'est là que figure la date de « *Décembre 1941* ».

« Il est difficile de nier l'intérêt de l'ouvrage de M. Paulhan "Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres". L'abondance des problèmes soulevés, la perspicacité des analyses, la valeur de la solution proposée, font de ce livre un étrange excitant de la réflexion. Il est difficile, également, de suivre sans irritation ni énervement le cours tortueux de la pensée, toute faite de retours subtils, de fragmentations arbitraires, de raisonnements sophistiqués développés avec une apparente bonne conscience, suivis de confessions feintes, de paradoxes inquiétants, d'illuminations servies au moment critique. Il n'est pas jusqu'au style qui ne serve à dérouter le lecteur. M. Paulhan semble constamment s'efforcer de faire de son écriture non pas le véhicule de l'idée mais son travestissement. Pas de percées. Des esquives et des feintes.

Étudier en détail cet ouvrage nous entrainerait trop loin ».

– Maurice SAILLET, « Jean Paulhan ou l'intelligence des lettres », *Le Rouge et le Bleu*, n° 8, 20 décembre 1941, p. 13.

« Un second ouvrage est en préparation, qui prolongera l'enquête sur la rhétorique. Nous l'attendons avec impatience. »

Maurice Sallet écrit à Jean Paulhan, le « I - I – [19]42 » : *« N'empêche que cet article n'était pas bien fameux. Je n'ai presque rien dit des FLEURS DE TARBES. Et je n'ai pu dire ce qu'avait été pour moi, vers ma 18^e année, votre PONT TRAVERSÉ. C'est de là, peut-être, que vient mon petit taoïsme. Oh ! il y a encore beaucoup à faire. Mais je tiens le bon bout : les FLEURS DE TARBES, les aphorismes de Kafka, et le Melville qui ressemble à Kafka, n'est-ce pas déjà le LIVRE DE LA VOIE ? ».*

– * Marc BERNARD, « Un écrivain nîmois : Jean Paulhan », *Le Petit Méridional. Journal républicain quotidien*, 22 décembre 1941. La référence « *Le Petit Méridional. 22. XII. 1941* » est indiquée à l'encre bleue, de la main de Jean Paulhan, en-dessous de la coupure de presse qui figure dans les dossiers de presse de Paulhan relatifs aux *Fleurs de Tarbes*.

Marc Bernard écrit à Jean Paulhan, d'abord le « 11 octobre [1941] » : « *j'en parlerai dans le Méridional* », puis le « X - XII [1941] » : « *L'article du Méridional doit paraître cette semaine. Je travaille à un autre pour Fontaine* ».

La collection de la BNF, consultée par nous à diverses époques, d'abord en version papier puis sur Gallica en version numérique, est lacunaire entre le n° 24249 du 18 novembre 1941 et le n° 24279 du 23 décembre 1941. La rubrique littéraire du *Petit Méridional* ne va guère au-delà de la mention du prix Goncourt à Henri Pourrat. L'interrogation

du nom de *Paulhan* donne lieu à de nombreuses réponses concernant le village de *Paulhan*, mais non l'écrivain *Jean Paulhan*. Texte repris, sur la base du dossier de presse, dans : Marc Bernard & Jean Paulhan, *Correspondance 1928.....1968*, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe IV, p. 439-440].

– * Henriette CHARASSON, « L'esthétique de l'Anomalie », sans référence [Jean Paulhan dans son dossier de presse fait suivre le nom de l'auteur de la mention manuscrite : « *qui aurait besoin d'apprendre à lire* »].

1942 – Pierre LEYRIS, « L'Oublie-fantôme », *Poésie* 42, n° 1, *Ancienne revue des Poètes casqués*, n° 7, décembre 1941-janvier 1942, p. 16-17 [poème dédié « *A Jean Paulhan* » p. 16 ; à noter la citation de Dante, *L'Enfer*, CXXVIII, en quatrième page de couverture : « *Qui pourrait jamais, même avec des paroles libres des gênes de la poésie, même en y revenant à plusieurs fois, dire tout le sang et les plaies que je vis alors* ». Censure n° 19466].

– A. ROLLAND DE RENÉVILLE, « À propos des *Fleurs de Tarbes* », *La N.R.F.*, LVII, n° 335, 1^{er} janvier 1942, p. 84-90 [texte repris dans « Sur une nouvelle méthode critique », *Univers de la Parole*, Paris, Gallimard, 1944, p. 143-152 (coll. « Blanche »)].

« *Le second volume des Fleurs de Tarbes contiendra, d'après ce que l'auteur nous en laisse percevoir, une analyse de la Rhétorique ancienne, étudiée selon la méthode qui lui a permis d'établir un classement des avantages et des défauts de l'expression littéraire telle que les exigences de la Critique moderne l'ont engendrée. [...] Il nous a été donné d'observer, en effet, à la faveur des aperçus que nous ont découverts Les Fleurs de Tarbes, que les tenants de la Terreur partent des réalités spirituelles pour s'interroger sur la qualité de leur expression verbale, tandis que les auteurs fidèles à la rhétorique admettent les expressions données, et les fleurs du langage, mais tentent de déceler à partir de celles-ci les pensées originales dont elles sont les formes sensibles. Une métaphysique identique et secrète réunit les partisans de ces méthodes ennemies.* »

André Rolland de Renéville avait émis ce souhait auprès de Paulhan, par une lettre datée du « 7 octobre 1936 » : « *J'aimerais beaucoup, mon cher ami, écrire une étude sur les Fleurs lorsqu'elles paraîtront en librairie, si toutefois vous estimez que les réflexions qu'elles me suggèrent ne trahissent pas votre pensée* » (lettre de Rolland de Renéville, « 7 octobre 1936 »). Voir ensuite ses lettres à Paulhan des « 12 juillet 1941 », « 21 Août 1941 », « Mardi 23 Sept. 41

Paris » et « 30 Sept. 41 » : « J'ai terminé mon article sur les Fleurs de Tarbes, et l'ai montré à Drieu qui a voulu le garder pour le lire, en me promettant de vous le montrer avant de l'envoyer à l'imprimeur. Demandez-le lui donc quand vous le verrez. Mon article paraîtra en chronique sous le titre "A propos des F. de T." dans le N° de Décembre. Le N° de Novembre, déjà complet, comprendra une chronique de Fernandez sur le même sujet. Je l'ai lue en manuscrit, et ne crois pas qu'elle vous déplaie. »]

– Jean-Pierre MAXENCE, « Mystères de la création », *Aujourd'hui*, n° 465, jeudi 29 janvier 1942, p. 2 [rubrique : « La critique des livres »].

– H.P. [Henri MARTINEAU], « Jean Paulhan : *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres. Les Hain-tenys*. Gallimard », *Le Divan*, 34^e année, n° 241, janvier-mars 1942, p. 52-53 [*« Les livres de Jean Paulhan, encore peu nombreux et volontiers assez brefs, mais toujours d'une grande densité d'expression et de sens, montrent une prédilection pour l'étude des signes du langage et des mots pris comme symboles. [...] Pour un enseignement pratique, s'il en existe un, l'ingénieux Jean Paulhan, même s'il ne nous l'apporte pas dans le volume complémentaire que nous attendons, nous dira, j'espère, ce qu'il en pense »*].

– J.M.A. PAROUTEAU, « Les fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres par Jean Paulhan », *Confluences*, 2^e année, n° 8, février 1942, p. 251-252.

– Louis PARROT, *Fontaine*, 4^e année, t. III, n° 18, février 1942, p. 359-362 [*« Or il semble que Pierre Reverdy — auprès de qui les poètes de 1925 — les "Compagnons du Désastre", selon la définition de Jean Paulhan — n'étaient, disaient-ils, que des enfants, soit trop oublié aujourd'hui »*].

– Maurice BETZ, « Les chemins de la poésie », *Paris-Midi*, 32^e année, n° 4980, lundi 9 février 1942, p. 2ab [*« J'ai signalé ici même, voilà quelques mois, les "Fleurs de Tarbes", ce livre profond et lucide où Jean Paulhan a fait, avec beaucoup d'intelligence, le procès de la critique et de la création littéraires, entrouvrant la porte, par son analyse d'idées recues, à mille doutes insidieux et féconds. [...] M. Paulhan s'attardait surtout à l'aspect technique et esthétique de ces problèmes. [...] M. Paulhan nous introduisait dans un labyrinthe dont les miroirs, par leurs déformations savantes, nous donnaient parfois le vertige. [...] C'est M. Jean Paulhan, justement, qui a prefacé le cahier*

consacré à Paul Éluard dans l'éclectique collection "Poètes" où M. Audiberti vient de démontrer une fois de plus son éminente virtuosité et où Mme Deletang-Tardif mélangeait récemment en de transparents composés d'images toutes les couleurs du prisme. »]

— * le Père Maydiou écrit à Jean Paulhan, de « Bordeaux (Gironde) / Le Jardin public » : « *(On peut y entrer avec des fleurs à la main...). Cher monsieur, j'ai profité de mon voyage pour lire les "fleurs de Tarbes". J'en aime la langue, la méthode, et la pensée. Je n'avais pas tort de vous parler à leur sujet de vérité. Car c'est toute notre vérité humaine qui est engagée dans la question. Si j'en suis capable, j'en dirai quelques mots dans Rencontres* »].

— LE PARISIEN, « Les Éditions Colbert [...] », *Comœdia*, 2^e année, n° 35, samedi 21 février 1942, p. 2 [rubrique : « *Entre Parenthèses* » ; « *les Éditions Colbert vont faire paraître une collection : "Le Feu sous la cendre", qui comprendra : "La Cause du beau Guillaume", de Duranty, dont Jean Paulhan a dit le génie méconnu dans le dernier numéro de Comœdia ; "Fanny" de Feydeau : "Les Secrets de l'oreiller" d'Eugène Süe ; "Histoire de 130 femmes" de Gozlan. Hors collection paraîtra : "Les rêves et l'art de les diriger" d'Hervey Saint-Denis.* »]

— André BILLY, « À la recherche d'un roman de Duranty », *Le Figaro*, 117^e année, n° 44, samedi et dimanche 21-22 février 1942, p. 4bc [ce texte est parfois référencé sous le titre « Le Théâtre des marionnettes de Duranty ». Sans titre, il est chapeauté par un ensemble de titres : « S'il y a réellement une crise du papier », « À la recherche d'un roman de Duranty », « Qui a écrit le premier pour les marionnettes ? » et « Quand Guignol faisait fureur ». André Billy se fait l'écho d'un projet de publication des O.C. de Duranty : « *Il paraît que l'on s'apprête à rééditer toute l'œuvre de Duranty.* » Puis : « *Le réalisme a mauvaise presse. Il n'en a jamais eu une bonne. Depuis un siècle, il continue pourtant son petit bonhomme de chemin et cela aussi est assez curieux.*

Pour moi, il est certain qu'avant longtemps des œuvres fort ambitieuses auxquelles nous faisons fête seront tombées dans un oubli complet et qu'on ne les lira plus, non seulement parce qu'on sera dans l'impossibilité de les comprendre — nous ne les comprenons guère déjà — mais parce que leur beauté, leur forme ne correspondra plus au goût de nos petits-neveux, alors que beaucoup de ces romans réalistes plaisantés par Jean Paulhan survivront en tant que documents. On y cherchera nos mœurs, nos façons de vivre et de sentir, le décor de notre

civilisation. S'ils ne nous instruisent pas, ils instruiront nos petits-neveux. Ce qui soutient et prolonge le réalisme, c'est peut-être, au fond, la conscience qu'il a de devoir servir plus tard à quelque chose. Pour beaucoup de lecteurs, la Comédie humaine n'a pas d'autre intérêt que de leur donner l'illusion de vivre au commencement du siècle dernier. »]

– Joë BOUSQUET, « La Terreur dans les Lettres », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 29^e année, tome XIX, 1^{er} semestre, n° 244, mars 1942, p. 218-227 [texte daté 1941-1942 par Jean Paulhan].

– Henri POURRAT, « Pour une littérature gonflée de vie plus que de rhétorique », *Demain. L'Hebdomadaire de la cité française* [dir. Jean de Fabrègues], 1^{ère} année, n° 5, 1^{er} mars 1942, p. 4^{def} [texte repris sous le titre « Le Jardin de Tarbes » dans *Le Blé de Noël*, Marseille, Éditions du Sagittaire, 1943, p. 203-230 [collection « Campagne » publiée sous la direction d'Henri Pourrat ; visa de la censure n° 6.267, 30 décembre 1942 ; Jean Paulhan écrit à Henri Pourrat, « Lundi [22 décembre 1941] » : « Ton article sur Les Fl[eurs] tu sais bien la joie que j'en ai. Et même tes réserves m'enchantent : je les accepte, bien sûr, et ton exigence. Sur le reste, tu es peut-être trop gentil. Mais quoi, c'est une gentillesse qui m'encourage, me donne des forces (pour ce tome II). Grand merci de tout. » ; puis le « Jeudi [12 mars 1942] » : « On me dit que Demain a donné ton étude sur les Fleurs. Je suis impatient de la voir imprimée. » Henri Pourrat lui répond, le « 17 mars 1942 » : « Oui. Demain a publié l'étude, et j'en ai envoyé une sur les Hain-tenys à La Revue, à Lausanne. »

Texte repris dans : *Le Blé de Noël*, Paris, Sang de la terre, 1986, p. 211-219, collection « Retour aux Sources » ; réédition en 1998, même éditeur, même pagination].

– Alexandre ASTRUC, « Les Cahiers Poètes (à la Peau de Chagrin) », *Messages*, n° I, 1942, p. 78 [rubrique « Chroniques », à propos du numéro des *Cahiers Poètes* consacré à Paul Éluard : « Jean Paulhan trouve des mots pénétrants et justes pour nous parler de l'essence poétique de son ami : “cette patience éclatante”, “naturel comme la confiance, je ne puis le lire sans le croire” » ; ce cahier de *Messages* est donné comme achevé d'imprimer le 16 mars 1942].

– Alexandre ASTRUC, « À propos de la Terreur dans les Lettres », *Messages*, Cahier II, 1942, p. 80-82 [dans un cahier achevé d'imprimer « au printemps de mil neuf cent quarante-deux », voir par exemple

ceci : « Jean Paulhan (je hasarde cette opinion) n'a-t-il pas subi l'influence de l'esprit de refus du mouvement dada ? » (p. 82)].

– Jean José MARCHAND, « Traduit du silence, par Joë Bousquet », *Confluences*, 2^e année, n° 9, mars-avril 1942 [simple mention au commencement de l'article : « Jean Paulhan a édité pour nous quelques importants extraits du Journal intime (années 1935 et 1936) du poète Joë Bousquet [...] » ; texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 30].

– Bernard VERRIES, « Fontaine », *Confluences*, 2^e année, n° 9, mars-avril 1942, p. 407 [rubrique : « Les Revues »].

– *n.s.*, « Du nouveau à la N.R.F. ? », *Le Figaro*, 117^e année, samedi 18 et dimanche 19 avril 1942, p. 3 [« Est-ce l'annonce, est-ce le premier signe de plus grands changements ? M. Maurice Blanchot devient secrétaire général de la "Nouvelle Revue Française" »].

M. Maurice Blanchot, qui est le jeune critique du "Journal des débats", a publié voici quelques mois un roman, "Thomas l'obscur", œuvre étrange, tragique et de forme presque insoutenable.

Les amateurs de forte critique auront intérêt à lire de lui une plaquette, nouvellement née chez José Corti, "Comment la littérature est-elle possible ?" Il s'agit de l'entreprise révolutionnaire qu'a entamée Jean Paulhan avec ses "Fleurs de Tarbes" et qu'il va poursuivre par la publication d'un second volume. »]

– LE PARISIEN, « Aux éditions de la N.R.F. [...] », *Comœdia*, 2^e année, n° 44, samedi 25 avril 1942, p. 2 [« [...], on annonce Le Malheur d'Henriette Gérard de Duranty, dont une autre œuvre : La Cause du Beau Guillaume, doit paraître aux éditions Colbert »].

– Jean José MARCHAND, « Choix de poèmes, par Paul Éluard », *Confluences*, 2^e année, n° 10, mai 1942, p. 499-501 [rubrique : « Le Mois. Les livres » ; p. 500 en note 1 : « Jean Paulhan nous doit une étude sur l'admirable rhétorique de Breton » ; texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 33-35, texte cité p. 35].

– « Les Hain-tenys / folklore malgache », *Jeunesse*. Hebdomadaire de la jeunesse au Maroc, 3^e année, n° 21, dimanche 24 mai 1942, p. 11

[Jean Denoël écrit à Jean Paulhan, le « 17 juillet [1942] » : « Jeunesse [du Maroc] a “parlé” des Fleurs de Tarbes, des Hain-Tenys aussi ». Jean Denoël a organisé une exposition de livres et de manuscrits à Rabat].

– Joe BOUSQUET, « Les hain-tenys », *Anthologie des Sables*, 1^{ère} année, n° 1, juin 1942, p. 39-43 [Imprimerie G. Subervie, Rodez, visa de la censure du 10 mai 1942].

– M.L. [Marius LEBLOND], « Jean Paulhan : *Les Fleurs de Tarbes* (Gallimard) », *La Vie*, 31^e année, n° 6, 1^{er} juin 1942, p. 107 [rubrique : « Les Lettres »].

– Robert SÉBASTIEN, « Poèmes », *La N.R.F.*, n° 340, 1^{er} juin 1942, p. 604-605 [poèmes dédiés « À Jean Paulhan », p. 604].

– André GIDE, « Aux grands mots les petits remèdes », *Le Figaro*, 117^e année, n° 132, mardi 2 juin 1942, p. 3abc [à la page « Le Figaro littéraire », et sous la rubrique : « Interviews imaginaires », texte repris dans : *Essais critiques*, Paris, Gallimard, 1999, p. 390-394 (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »)].

André Gide évoque ce texte dans son journal : « À grand-peine je suis parvenu à mettre sur pied une chronique nouvelle pour le Figaro (sur quel pied !) about Joyce, Paulhan et Meckert, dont le roman : les Coups, m'avait requis. Je suis si peu satisfait de cette chronique que je la fais accompagner d'une lettre où j'invite Brisson à la refuser, s'il la juge trop médiocre, sans aucune crainte de me froisser. » (*Journal 1942-1949*, Gallimard, 1950, p. 8)].

– Jacques de La BROSSE, « *Cahiers du Sud*, Mars 42 », *Fusées* [dir. Christian Harrel-Courtès], Marseille, Robert Laffont, 1^{ère} année, n° 2, 7 juin 1942, p. 136 [« Une excellente chronique de Joe Bousquet à propos des *Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– SAINT-GILLES, *La Révolution nationale* [fondateur : E. Deloncle ; dir. Jean Fontenoy puis Lucien Combelle], deuxième année, n° 34, dimanche 7 juin 1942, p. 3 [rubrique : « Autant en emporte le vent » ; à propos de *La N.R.F.* de Drieu, contrôlée par J.P., l'article met en cause André Gide, Brice Parain, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Jean Schlumberger, Jean Wahl : « Avec les Brice Parain, les Raymond Queneau et quelques autres, l'équipe sera complète »].

– « À l'Académie française le Grand Prix de Littérature à M. Jean Schlumberger », *Aujourd'hui*, n° 581, vendredi 12 juin 1942, p. 1-2.

– n.s., « Maurice Blanchot : *Comment la littérature est-elle possible ?* », *Le Rouge et le Bleu*, n° 33, samedi 13 juin 1942, p. 13 [rubrique : « Les Livres »].

– n.s., « Le Grand Prix de Littérature à Jean Schlumberger », *Le Figaro*, 117^e année, n° 142, samedi 13 et dimanche 14 juin 1942, p. 3.

– n.s., « Les prix de littérature de l'Académie française », *Comœdia*, 2^e année, n° 52, samedi 20 juin 1942, p. 2 [sur l'attribution du prix Duplan [sic] à Jean Paulhan pour l'ensemble de son œuvre].

– André THÉRIVE, « La cité des plumes », *Aujourd'hui*, n° 589, lundi 22 juin 1942, p. 2.

– Maurice BLANCHOT, « Les Malheurs de Duranty », *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, 154^e année, n° 751, mercredi 24 juin 1942, p. 3 [rubrique : « Chronique de la vie intellectuelle »].

– * MIDAS [coupure non référencée dans le dossier Duranty de Jean Paulhan : « *Dans sa prétentieuse préface au Malheur d'Henriette Gérard, l'antifasciste Jean Paulhan veut justifier l'exhumation de Duranty, par l'admiratiuon que porte André Suarès au "père du réalisme". Et rappelons-nous qu'André Suarès est juif.* »]

– H.P., « Louis Duranty : *La Cause du beau Guillaume (Colbert)* » [même coupure que le précédent, dans le dossier Duranty du fonds Paulhan. Texte complet : « *À propos du Malheur d'Henriette Gérard, Georges Blond s'étonnait ici-même, et à bon droit, de "l'exhumation de Duranty", or, voici qu'on nous lance un second pavé du "père du réalisme", pavé mou aussi terne et gris que le premier. M. Louis, jeune bourgeois riche, s'est réfugié dans un village où il vit désœuvré en compagnie d'une cuisinière d'âge mûr prénommée Euronique. Il tombe amoureux de la couturière Lévisse, mais par sa présence la dame du fourneau gêne les deux pigeons si bien que M. Louis trouve un époux à la matrone. La voie devient libre, Lévisse entre au logis comme dame de compagnie et dame de cœur. Tout ceci occupe un tiers du livre et passionne autant que les propos d'une salonnière à face-à-main accablant ses invités de ses démêlés avec l'office et le valet de chambre de Monsieur. Bien entendu, Lévisse est revendiquée par un malabar, braconnier de son état : le beau Guillaume. Celui-ci se bat pour sa*

belle avec M. Louis, plutôt gringalet mais à qui sans doute l'amour donne les forces de Samson. Pour en finir, Guillaume prend son fusil, tue Lévis et blesse M. Louis. Le tribunal lui accorde les circonstances atténuantes, ce qui est de bonne justice, pense le lecteur assez intrépide pour aller jusqu'au bout du roman. Pauvre Duranty ! Il nous suffisait bien de le regarder quelquefois tel que l'ont peint Degas et Fantin-Latour ! »]

– R.B. « Duranty : *Le Malheur d'Henriette Gérard* (Gallimard) » [« On vient de rééditer un roman de Duranty, père du réalisme il y a quatre-vingts ans. On lit avec stupéfaction cette interminable histoire minutieuse d'une jeune fille à qui sa famille interdit d'épouser un jeune homme pour la marier à un vieillard. Cela ne nous apprend rien que la vérité conventionnelle du théâtre d'Augier et du roman fin de siècle ne nous ait appris. La platitude du récit et du style est incroyable. Il n'y a qu'un beau moment, c'est la colère de l'héroïne qui crie à toute une assemblée de bourgeois qu'elle a un amant : alors passe dans le livre gris quelque reflet balzacien (le Balzac passionné d'Albert Savarus et de Mme de Watterville). Mais pourquoi rééditer ce livre ? On manque de papier, et les érudits peuvent toujours en trouver un exemplaire ancien dans une bibliothèque. Mais M. Jean Paulhan s'amuse : il a donné à ce roman une préface consternante de nullité prétentieuse, composée sur un ton de pédantisme absolument inimitable. Drôle d'idée ! et drôles d'admiration ! »]

– réclame des éditions Gallimard à l'occasion des Prix de l'Académie française, *Comœdia*, 2^e année, n° 53, samedi 27 juin 1942, p. 2 [« Prix Dupau. / Jean Paulhan / Les Fleurs de Tarbes »].

– Henri POULAIN, « Bicornes et lauriers verts », *Je suis partout*, 12^e année, n° 569, samedi 27 juin 1942, p. 6h [à propos des prix littéraires de l'Académie française et notamment contre Jean Schlumberger (Grand Prix de littérature) et Jean Paulhan (Prix Dupan) : « Comprenez bien, pas la Nouvelle Revue Française où écrivent Drieu la Rochelle et Abel Bonnard, mais l'autre, celle de Paulhan, celle des Juifs, menée par Julien Benda » ; en bas de page, insertion d'une réclame des éditions pour les prix de l'Académie française : « Prix Dupau » [sic] attribué à Jean Paulhan, mais aussi « Prix d'histoire littéraire » (à Henri Mondor), « Prix Vitet » (à Lecomte de Noüy), « Prix Broquette-Gonin » (à René Maran)].

– n.s., *Lettres françaises*, Buenos-Aires, 2^e année, n° 5, 1^{er} juillet 1942, p. 53 [rubrique : « L'actualité littéraire » ; texte complet : « Paris. La

vente de la Nouvelle Revue Française étant tombée à presque rien, M. Drieu La Rochelle en quitte la direction, que reprend Jean Paulhan. Celui-ci n'accepte qu'à deux conditions : le maintien de la revue sur un plan strictement littéraire, la présence de Gide, Claudel et Valéry dans le Comité de Rédaction. »]

– Antoinette Morin-Pons écrit à Jean Paulhan, le « 9 Juillet [19]42 » :
« Cher Ami / Je suis très contente de la petite note du Figaro, cela m'aura rappelée au souvenir de nombreux amis qui sont de l'autre côté. Je vous en remercie. »

— SAINT-GILLES, *La Révolution nationale*, 2^e année, n° 40, samedi 18 juillet 1942, p. 3 [rubrique : « Autant en emporte le vent » ; contre ceux qui disent se passionner pour Duranty ; Madame Yanette Deletang-Tardif est très contente d'avoir un prix. Jean Paulhan aussi, mais pas tout à fait pour les mêmes raisons].

– Georges BLOND, « Exhumations de Duranty », *Je suis partout*, 12^e année, n° 573, 24 juillet 1942, p. 6 [Georges Blond écrit en conclusion :
« M. Jean Paulhan s'y produit dans un numéro d'exégèse sans filet, à cinquante mètres au moins au-dessus de la piste. On sait que M. Paulhan représente une tendance esthétique cruellement comprimée par le malheur des temps. On ne peut cependant se défendre de penser en frémissant au sort de telle culture qui n'aurait plus à apporter au monde — c'est peut-être le cas — qu'exhumation et verbalisme. »]

– Jacques LEMARCHAND, « Retour à Duranty », *Comœdia*, 2^e année [fondée en 1906], n° 57, samedi 25 juillet 1942, p. 2ab [dans Ramon, Dominique Fernandez note que ce titre, « Retour à... » est très présent dans la presse de la collaboration (p. 721). La coupure de presse de l'article de Jacques Lemarchand fait partie du dossier Duranty du fonds Paulhan : *« C'est une aventure bien curieuse, et intéressante, que celle où l'on engage Duranty. Et je pense qu'il faut avouer honnêtement que l'on se désintéresse de l'histoire de la littérature française, — ou bien prendre parti dans cette revision d'un procès. On sait le peu de goût que montrent beaucoup d'intelligences pour les revisions en général.*

Or Jean Paulhan demande la revision de l'affaire Duranty. Est-ce trop dire qu'affirmer que le roman français en est réduit, comme l'industrie, à une "économie de guerre" ? Et, si l'on en convient, pourquoi ne pas utiliser ce temps, ces loisirs, ce silence, en se retournant avec curiosité et reconnaissance vers ceux qui ont pensé justement et agi courageusement en un moment de notre histoire

littéraire où les gens parlaient si fort que la discrétion était le moyen sûr de ne pas se faire entendre ?

Duranty était l'un d'eux, l'un des meilleurs d'entre eux. »

On suit cet article dans le journal de Jacques Lemarchand : le « jeudi 16 juillet [1942] » : « *Trouvé pneu de Paulhan, me disant que Delange me demande pour lundi soir un article sur Duranty pour la 1^{ère} page de Comœdia. Mon article sur Dumas a paru aujourd'hui — mais on m'appelle Georges Lemarchand.* » ; puis le « vendredi 17 juillet [1942] » : « *Vu Paulhan, qui me donne les 2 bouquins de Duranty. Très gentil avec moi.* » ; le « Dimanche 19 juillet [1942] » : « *Me donne différents articles sur Duranty. Me laisse ½ heure seul, pour aller recevoir une visite. M'emmène, avec son fils, chez Blanzat qui a un article de Blanchot sur Duranty. M'offre de jouer au ping-pong* » ; le « lundi 20 juillet [1942] » : « *Vu Masclary et Arland qui lit mon article. "C'est une bonne présentation de Duranty". Je pense qu'il l'accepte.* » Jean Paulhan écrit à Jacques Lemarchand, le 26 juillet 1942 : « *Mon cher ami, votre article est charmant, fin, juste. Je suis bien fâché d'être déjà convaincu, il me convaincrait...* » (Jacques Lemarchand, *Journal 1942-1944*, Éditions Claire Paulhan, MMXII, p. 221-228, n. 3)].

– DURANTY, « Théâtre des marionnettes [sic] / La Grand-main », *Comœdia*, 2^e année, n° 57, samedi 25 juillet 1942, p. 3, toutes colonnes.

Maurice PARTURIER écrit dans sa « Préface » à : Louis Édouard TABARY, *Duranty. Étude biographique et critique*, Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1954, volume achevé d'imprimer en novembre 1954, p. 77 : « *Une petite renaissance du Théâtre des marionnettes se produisit en 1942, lorsque M. Jean Paulhan réédita, chez Gallimard, le premier roman de Duranty. MM. André Billy, Georges Blond et Lemarchand parlèrent des marionnettes dans la presse et, le 25 juillet 1942, Comœdia reproduisit La Grand'main, la deuxième des trois pièces de Duranty représentant "l'éternel fond fantastique ou plutôt le fantastique sans fond".* »]

— Henri POULAIN, « L'inutile exhumation de Duranty », *Le Cri du peuple* [fondateur : Jacques Doriot], 3^e année, n° 584, samedi 1^{er}-dimanche 2 août 1942, p. 2fgh [dans la rubrique « Les Lettres » : « *La dernière étape s'explique peut-être par le fait que c'est M. Jean Paulhan qui a ouvert le bal, antifasciste notoire, qui présidait, avant guerre, aux destinées enjuivées de "La Nouvelle Revue Française". [...] pourquoi avoir troublé le sommeil définitif de Duranty ? Que le "père du réalisme" ait inspiré la littérature des secrétaires de*

commissaires de police, ce n'était pas une raison pour refaire aujourd'hui son autopsie. »]

– SAINT-GILLES, *La Révolution nationale*, 2^e année, n° 42, samedi 1^{er} août 1942, p. 3 [rubrique : « Autant en emporte le vent » ; « *La N.R.F. n'a pas su, n'a pas osé, être une nouvelle revue française. / Elle a voulu ménager la chèvre et le chou. Et elle n'est ni chèvre, ni chou.* »]

– François-Ch. BAUER [François CHALAIS], « La peur du contemporain », *L'Écho des étudiants. Organe de solidarité et d'intérêts professionnels indépendant : littéraire, scientifique, artistique, sportif et mondain, Montpellier : association générale des étudiants* [secrétaire général : Jean Renon], n° 90, 8 août 1942, p. 1 et 6 [extrait : « *Il paraît incertain que les jeunes gens de seize ans soient capables d'écrire des choses bien remarquables sur le "Victor Hugo, hélas" de M. Gide. Le seul fait pourtant qu'on a donné cette phrase à commenter aux candidats bacheliers d'un département pyrénéen est peut-être le signe que les mœurs universitaires vont être bouleversées. Mais nous n'en sommes plus à compter les hardiesses de nos corps constitués. Il y a quelques temps en effet, un prix considérable accordé à M. Jean Paulhan faisait passer dans les rangs de l'Académie française un frisson d'anarchie. Une autre récompense, dont M. Seghers cette fois devait bénéficier, apportait la preuve que l'auguste assemblée avait ses francs-tireurs, et créait une façon de scandale.* » (texte cité p. 1) Nous remercions pour son aide la Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier, Section Droit, Réserve : PG 60033].

– André BILLY, « Le Procès de l'ancienne N.R.F. », *Le Figaro*, 117^e année, samedi 15 et dimanche 16 août 1942, p. 4 [« *Un jour on fera peut-être librement le procès de l'ancienne N.R.F.* »].

– « Accueil à Duranty », *Le Figaro*, 117^e année, n° 197, mardi 18 août 1942, p. 3d [texte complet : « *Deux romans de Duranty sont maintenant en librairie. D'abord le Malheur d'Henriette Gérard, préfacé par Jean Paulhan et La Cause du beau Guillaume préfacé par Jean Vaudal.*

La Cause du beau Guillaume se trouve être le premier volume d'une collection "Le feu sous la cendre" que dirige Jean Blanzat et qui se propose de remettre sous les yeux du public de grands romans oubliés ou injustement méconnus.

Nous ne serions pas étonnés que ce soit Jean Paulhan qui ait conquis à Duranty, en la personne de Jean Blanzat, un amateur de classe, ce n'est pas par hasard que les deux volumes sortent en même temps.

C'est sous l'influence de Félix Fénéon — qu'il estime être un critique de grande valeur — que Jean Paulhan s'est mis à relire puis à aimer le romancier oublié.

En 1920, Félix Fénéon avait tenté un premier repêchage de Duranty, ce fut un échec. À son tour, le directeur de l'ancienne NRF veut essayer de l'imposer au public.

Nous sommes pleins d'attention devant le second départ du fils naturel de Mérimée. »]

– n.s., « L'écho chuchote », », *L'Écho des étudiants*. Organe de solidarité et d'intérêts professionnels indépendant : littéraire, scientifique, artistique, sportif et mondain, Montpellier, 22 août 1942, p. 6 [texte complet : « Jean Paulhan a découvert Duranty et publié un de ses romans auquel il a fait l'honneur d'une préface.

Qui est Duranty ? demandez-vous. Un jeune romancier ?

Comment voudriez-vous que Jean Paulhan, pontife d'une littérature sans globules rouges, grand disséqueur de fifrelins, et danseur sur le fil du rasoir, comment voudriez-vous que ce jardinier des Fleurs de Tarbes en papier parfumé de naphtaline, que cet hyper-intellectuel dont la matière grise elle-même doit être blanche découvrit un jeune romancier. Il faudrait que ce jeune eût déjà des qualités de vieillard.

Non, Duranty, c'est un écrivain réaliste de la seconde moitié du XX^e siècle [sic], une sorte d'écrivain plat, de Zola sans génie, terriblement triste et ennuyeux.

Qu'une telle nourriture suffise à l'appétit de Jean Paulhan, on le conçoit, car ce dernier a passé sa vie à déguster du vide. Mais qu'il vienne nous faire prendre cette lanterne pour une étoile, c'est abusif.

Ce n'est pas l'exhumation de cette momie qui redonnera du sang à notre littérature. » Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier, Section Droit, Réserve : PG 60033].

– * Dans sa lettre datée « Alger 28/8/[19]42 », Max-Pol Fouchet explique à Jean Paulhan le sens de son article paru dans *Patrie*, sur l'ancienne *Nouvelle Revue française* : « Denoël me fait également part de la “fureur” provoquée, chez les anciens collaborateurs de la NRF, par un article de moi paru dans *Patrie*. Je comprends mal et penserais volontiers qu'ils se sont tenus au compte-rendu simpliste qu'André Billy (encore lui !) en a donné dans *Figaro* sous le titre : le procès de l'ancienne NRF. Or, je n'ai pas fait un tel procès, et si j'avais à l'instruire, je choiserais, vous le devinez, un autre moment. J'ai seulement marqué, au cours de cette étude, que ma génération devait doubler la lecture de la NRF par celle de revues comme *Esprit*,

Commune, Combat, Les Nouveaux Cahiers, etc... parce qu'ils y trouvaient une pensée plus directement politique, capable de satisfaire leurs désirs d'action sur le réel. Je tiens à préciser pour que vous sachiez plus exactement ce que j'ai écrit, dans le cas où vous n'auriez pu lire Patrie ». André Billy a parlé de cette étude de Max-Pol Fouchet dans *Le Figaro* du samedi 15 et dimanche 16 août 1942, sous le titre « Le Procès de l'ancienne NRF ».

– Jacques CHESNAIS, « Les marionnettes cherchent des poètes / Qui suivra l'exemple de Duranty et Alfred Jarry ? », *Le Figaro*, 117^e année, n° 212, vendredi 4 septembre 1942, p. 4 [pas de mention de Jean Paulhan, mais une phrase de conclusion : « Marionnettes cherchent poètes. Si pas sérieux, s'abstenir. »]

– Pierre Jean JOUVE, *Le Paradis perdu*, nouvelle édition, Fribourg, W. Egloff, 1942, 133 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 7 septembre 1942, dédicace « À Jean Paulhan / Paris 1927 », p. 7 ; voir aussi *supra* en 1929 et 1938].

– Michel MOHRT, « Autour d'une tentative de réhabilitation littéraire / Duranty ou les difficultés du réel », *Demain*, 1^{ère} année, n° 33, 13 septembre 1942, p. 4ab et p. 6ef ; simples mentions de Paulhan p. 4 et p. 6 ; extraits :

« D'où vient, cependant, ce vague ennui qui s'empare du lecteur, dès le premier tiers du roman, et qui ne le quitte guère jusqu'à la fin ? C'est que le récit disparaît sous la peinture infinie des sentiments et des rêveries des personnages ; l'histoire est vidée de toute sa puissance dramatique. C'est aussi parce que Duranty veut à toute force nous intéresser à des personnages qui sont sans intérêt. [...] Pourquoi Duranty échoue-t-il, là où Flaubert et Stendhal réussissent ? C'est parce que, en dépit de ses dons et de son habileté de psychologue, il n'arrive pas à camper un personnage, à créer un type humain et social représentatif. [...] Par ce souci de la nuance, par la patience infinie de son analyse, Duranty annonce Proust. [...] Ainsi Duranty nous est utile ; il s'insère opportunément dans une évolution ; sa place est marquée dans l'histoire du roman français : ce ne sont malheureusement pas ses trois romans qui l'occupent. »

— n.s., *L'Écho des Étudiants*, Montpellier, n° 86, 19 septembre 1942, p. 6 [rubrique : « “L'Écho” chuchote » : « Les Fleurs de Tarbes est un livre dont le défaut essentiel est d'être illisible. Et qui, une fois de plus, ne traite que des moyens d'écrire. » Le rédacteur de *L'Écho des étudiants* accuse encore « La NRF d'avant-guerre d'avoir effectué un

travail de décomposition intellectuelle des jeunes esprits [...], et les jeunes écrivains dont l'esprit a été formé par les Paulhan, Schlumberger et Cie sont frappés d'impuissance. » ; « Ces gens-là à force de tailler leur plume et à en suçoter les barbes, à force de considérer l'outil, de le soupeser, de le mirer, de le scruter [etc...] » ; Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier, Section Droit, Réserve : PG 60033].

– André Rousseaux, « Duranty mort ou vivant ? », *Le Figaro*, n° 225, samedi 19-dimanche 20 septembre 1942, p. 4 [« *c'est le chemin d'une médiocre littérature* » ; Marcel Crouzet, dans son *Duranty* (Nizet, 1964, p. 758) mentionne par erreur cet article comme émanant du *Figaro littéraire*].

– J.-M.-A. PAROUTAUD, « *Le malheur d'Henriette Gérard, par Duranty* », *Confluences*, 2^e année, n° 14, novembre 1942, p. 340-342 [rubrique : « Les livres »].

– n.s., *Les Lettres françaises*, Buenos Aires, n° 6, 1^{er} novembre 1942, p. 45 [rubrique : « L'actualité littéraire » ; texte complet : « *Vichy. On décerne un prix de 20.000 francs à Jean Paulhan pour son rôle de directeur de conscience littéraire des jeunes écrivains français.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Pierre PASCAL, « Certaine façon d'écrire au "goût américain" », *L'Appel*, 5 novembre 1942 [« *Il s'agit ici d'un Français (émigré moralement) qui défend, prône, encense, la peinture achetée jadis par le Bernstein et la Lydia Granoff, maîtresse d'Albert Sarraut, et par eux revendus aux Bourgeois et aux Anglo-Saxons. Il s'agit de la louange d'un certain Braque, bateleur barbouillé de l'art qui n'ose dire son nom et qui permet, selon notre Barbare, de "voir à l'envers"* ».

À Gérard Heller qui lui demande s'il connaît son dénonciateur de 1944, Jean Paulhan répond : « *Non, je n'en ai rien su. Mais on m'a dit que c'était Pierre Pascal, qui m'avait d'ailleurs dénoncé publiquement dans son article : "Un certain goût américain".* » Voir Badré, *Paulhan le juste*, Grasset, 1996, p. 189 : « *Dans L'Appel, en novembre 1942, Pierre Pascal demande que Paulhan soit exécuté, avec Guéhenno et Mauriac.* »]

– Henri POURRAT, « Péguy, du peuple fidèle » et « Le Jardin de Tarbes », dans *Le Blé de Noël*, Marseille, Éditions du Sagittaire, 1943 [© 1942], p. 118-128 et 203-230 [de la collection « Campagne » publiée sous la direction d'Henri Pourrat, volume imprimé à Aurillac

par l'Imprimerie moderne ; visa de la censure n° 6.267, 30 décembre 1942 ; volume repris à Paris, Sang de la terre, 1986, p. 211-219, collection « Retour aux Sources » ; réédition en 1998, même éditeur, même pagination.

Henri Pourrat se souvient d'une promenade avec Paulhan, commentant les noms des rues, d'Anatole France à Jean Jaurès : « *Et Péguy, dans toute cette voirie, me disait Paulhan, il n'a eu droit qu'à un seul bout de rue...* » (p. 119)

Le premier texte sera repris dans les *Feuillets mensuels de l'amitié Charles Péguy*, n° 158, avril 1970, p. 29. Pour le second, il s'agit de la reprise de l'article d'Henri Pourrat, « Pour une littérature gonflée de vie plus que de rhétorique », *Demain. L'Hebdomadaire de la cité française* [dir. Jean de Fabrègues], 1^{ère} année, n° 5, 1^{er} mars 1942, p. 4^{def}.

1943 – Jean VAUDAL, « Paul Valéry ou la morale en italique », *Domaine français, Messages 1943*, Genève, p. 399-410 [p. 407 sur les *Fleurs de Tarbes* et Maurice Blanchot.

Julien Benda écrit à Jean Paulhan, le « 31. III. [19]45 » : « *J'en veux à Vaudal de parler, dans Domaine français, de vos "découvertes capitales" sans dire, ou au moins indiquer quelles elles sont. Toujours les bouquets qu'on ne paye pas* ». Puis, après la réponse de Jean Paulhan : « *Quant à Vaudal, je reste sévère pour lui, estimant que le devoir d'un critique sérieux est de justifier les compliments qu'il fait à un auteur, surtout quand il s'agit d'un livre dont les intentions (cela, vous me l'accorderez) ne sont pas de celles dont l'unanimité des lecteurs proclame l'évidence. Au surplus son article m'est précieux. Ne dit-il pas que, si de la pensée de Valéry on retranche Valéry, il ne reste plus rien ? C'est le pavé de l'ours.* »]

– Pierre DRIEU la ROCHELLE, « Bilan », *La N.R.F.*, 31^e année, n° 347, 1^{er} janvier 1943, p. 103-111 [voir p. 104 deux occurrences du nom de Jean Paulhan, dont : « *Ici, nous avons eu notre part dans cette levée des poètes, notre large part. Et cela suffit à justifier l'entreprise. / Est-il besoin de dire, à ce propos, que sans Jean Paulhan mon travail eût été beaucoup plus difficile, sinon impossible.* »]

– Yves BONNAT, « La Jeune Poésie embrigade un caissier de cinéma, un professeur de malgache, un chapelier et un commissaire de police », *Toute la vie. Hebdomadaire des temps nouveaux*, n° 74, 15 janvier 1943, p. 6 [il s'agit respectivement de Jean Lescure, Jean Paulhan, Marcel Béalu et Jean Rousselot ; à cet article répond le tract *Vos gueules !* que Noël Arnaud ne se fait pas faute d'envoyer à Jean

Paulhan, ce dont celui-ci le remercie (la lettre de Paulhan est transmise à Maurice Blanchard, le 11 février 1943) ; texte cité dans : Noël ARNAUD, *La Rencontre avec Maurice Blanchard*, Patrick Fréchet éditeur, 2005, p. 99].

– Jean TARDIEU, « Rétif au devoir », dans *Le Témoin invisible*, Gallimard, 1943, p. 55, coll. « Métamorphoses », n° XV [volume achevé le 15 janvier 1943 ; la dédicace « à Jean Paulhan » figure f° 38 du manuscrit du *Témoin invisible* (fonds Tardieu, TRD 13.39), dossier à la fin duquel on trouve aussi le brouillon du prière d'insérer.

Jacques Lemarchand écrit dans son journal, le « Jeudi 28 Janvier [1943] » : « Bien déconné avec Tardieu, en faisant des variations sur le verbes "braibo, as, are ou bibi, -atum, -are". Le mot "brèbe" devenant plein de sens mystérieux. Tardieu a fait ce matin, à la NRF, son service de presse de *Le Témoin invisible*. Il en est encore excité. Il tente de séduire Mme Fiévée, à coups de légumes verts, pour avoir quelques exemplaires supplémentaires. Allé avec lui à la Civette, toucher ces cigarettes. » (Jacques Lemarchand, *Journal 1942-1944*, Éditions Claire Paulhan, année MMXII, p. 340)].

– [Pascal] FIESCHI, « Le cas Duranty », *La N.R.f.*, 13^e année, n° 348, 1^{er} février 1943, p. 240-248 [5 feuillets agrafés dans le dossier Duranty du fonds Paulhan ; à propos de la préface de Paulhan au *Malheur d'Henriette Gérard* de Duranty ; texte signé « Fieschi » en première page de couverture et seulement « L... » en fin de contribution. Cette particularité est signalée par Félix Fénéon dans sa lettre à Paulhan du « 20. 2. [19]43 ».

« Nous avons, il faut bien l'avouer, abordé le cas Duranty avec un préjugé fermement défavorable. Nous n'aimons pas les exhumations, bien qu'elles soient fort à la mode. Il n'est pas d'auteur en renom, de grand critique, d'éditeur qui ne veuille avoir ses grands-écrivains-méconnus comme certaines femmes du monde ont "leurs pauvres". Et plus le pauvre ancêtre est gueux, besogneux, gratuitement ridicule, plus ils en sont fiers, et moins ils souffrent que leur admiration ne soit point partagée. Le cas le plus naïvement touchant est peut-être celui de Maurice Scève. Il m'était pénible de penser que Jean Paulhan, malgré son aversion spontanée pour toute vanité, se laissait gagner, à son tour, par la fièvre exhumatrice, et voulait, contre la nature et la fortune, mettre Duranty à l'honneur. »

Marcel Crouzet, dans son *Duranty* (Nizet, 1964 p. 753), n'émet pas de conjecture sur l'auteur de cette note ; le *Journal 1942-1944* de Jacques Lemarchand indique que Pascal Fieschi (1908-1980) est un poète et philosophe d'origine corse et que Jacques Lemarchand l'a

rencontré dans cette période (Éditions Claire Paulhan, année MMXII, 16-17 juillet, 19-20 juillet 1942, p. 507)].

– Henri POURRAT, « Le Dernier Passage / Mort le vingt juin », *Revue des deux mondes*, tome LXXIII, 1^{er} février 1943, p. 337-353 [à propos de l'abbé Brécard, à Besse, voir p. 345 : « *Un peu avant ou pendant la guerre, Jean Paulhan m'a dit en avoir reçu une intéressante lettre ; et depuis ils correspondaient. Avec Jean Guéhenno, aussi, correspondance ou rencontre. Et Marcel Martinet [...]* ». Coupure absente au fonds Paulhan].

– Louis CHAUVET, « Un quart d'heure avec Paulhan », *Révolution nationale*, 3^e année, n° 70, samedi 13 février 1943 [« Lettre de Paris » : « *Je vois au moins deux grands romanciers, me répond-il, qui se sont révélés depuis 1942 : Maurice Blanchot, Albert Camus. C'est assez pour qu'il n'y ait pas (il me semble) à parler de crise. Et songez à tout ce qui ne peut pas paraître : à tout ce qui se prépare au loin, dans les camps et lieux similaires. Jamais littérature n'a donné plus d'espairs.* » L'article ne paraît pas se trouver dans le périodique ni à la date indiqués].

– Jean GRENIER, « Réhabilitation du langage », *Comœdia*, 3^e année, n° 88, samedi 6 mars 1943, p. 2.

– * CURENTULI-BACURESTI, « *Les Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan », 14 mars 1943 [au fonds Paulhan, coupure non référencée].

– Gaston BACHELARD, « Une psychologie du langage littéraire : Jean Paulhan / “Les Fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres”, Gallimard, Paris, 1941 », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 67^e et 68^e années, tome CXXXII, avril-juin 1942-1943, p. 151-156 [rubrique : « Revue critique » (au pluriel dans la table) ; texte repris dans *Le Monde*, supplément littéraire au n° 7798, 7 février 1970, p. VIII et dans *Le Droit de rêver*, Paris, Presses universitaires de France, 1970 ; voir Jean-Luc POULIQUEN, *Gaston Bachelard ou Le Rêve des origines*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 76].

– Henri Calet écrit à Jean Paulhan, le « 26. IV. [19]43 » : « *Depuis longtemps, je ne sais rien de vous. Les journaux m'ont appris que vous étiez rentrés à la Revue. Mais j'aimerais en savoir plus* ». Puis, du même au même, le « 30. V. [19]43 » : « *Mais, qui donc est Lemarchand dont vous me parlez ? Vous allez peut-être me trouver bien ignorant. Voilà longtemps déjà que mes préoccupations, sinon mon intérêt, se*

portent sur d'autres questions. / Et pourquoi se donne-t-on tant de peine à renflouer la NRF ? Je ne comprends pas cette obstination. On eût dû la laisser mourir. Ne le croyez-vous pas aussi ? »

– *n.s.*, « M. Félix Fénéon est élu membre / de l'Académie Mallarmé », *La Croix*, 64^e année, n° 18400, samedi 1^{er}-dimanche 2 mai 1943, p. 3^{ab} [rubrique : « Échos / des lettres et des arts » ; coupure absente au fonds Paulhan ; texte complet : « *L'Académie Mallarmé, qui avait décidé de ne pas élire de nouveaux membres avant la fin des hostilités, vient de revenir sur cette décision en élisant M. Félix Fénéon, en remplacement de M. Ferdinand Hérold, décédé récemment.*

C'est à l'issue du déjeuner qui réunissait la semaine dernière au restaurant Drouant, les membres de l'Académie, que le nom de M. Fénéon fut prononcé. Il était alors plus de 15 heures. Malgré cette heure tardive, une unanimité sympathique se réalisa autour de ce nom et l'idée vint de procéder aussitôt à une élection.

Le nouveau membre de l'Académie Mallarmé est âgé de 83 ans. C'est un ancien ami de Mallarmé qui le tenait en haute estime. "C'est un des critiques les plus fins de notre temps", disait-il en parlant de lui. Ancien co-directeur de la Revue indépendante et de la Revue blanche, M. Félix Fénéon a joué un rôle très important dans l'histoire de l'impressionnisme et du symbolisme. Les œuvres complètes du nouvel académicien sont précisément en instance d'être éditées par la maison Gallimard avec une présentation de M. Jean Paulhan. La plus grande partie n'a pas été jusqu'ici réunie en volume et se compose d'études littéraires, de critique d'art et de préfaces à différents ouvrages. »]

– Jacques LEMARCHAND, « F.F. », *La Gerbe* [dir. Alphonse de Chateaubriant], n° 147, 6 mai 1943 [coupure absente au fonds Paulhan ; extrait : « *On sait par quelle brusque et unanime décision l'Académie Mallarmé a élu F.F. au fauteuil de Ferdinand Hérold, attirant ainsi l'attention sur l'un des hommes les plus représentatifs d'une époque. Félix Fénéon appartient à cette famille d'esprits que l'on est tenté d'appeler les éminences grises de la vie intellectuelle et dont il serait bien intéressant d'écrire l'histoire.* »]

– Constantin MAVROMICHALIS, « Deux revues françaises de poésie », *Traits*, Lausanne, III^e année, n° 6, juin 1943, p. 7-8 [rubrique : « Chronique » : « *Joyeusement, Jean Paulhan nous parle de Braque ; il rapporte ses réponses du peintre, naïves, justes, profondes : "On lui disait, devant une nature morte : "Mais cet éclairage n'est pas dans la nature". "Et moi alors, je ne fais pas partie de la nature ?" "On dit qu'il vous arrivait de porter une de vos toiles dans un champ."* "Oui,

j'ai eu la manie de les trimballer un peu partout, de leur faire rencontrer des choses. Pour voir si elles tiendraient." »]

– Jean LANGLOIS, « La “déplorable” fin de la *N.R.f.* ou les infortunes de la vertu », *Traits*, III^e année, n°7, juillet 1943, p. 7 [« *L'admirable est qu'un tel monument et un tel instrument de culture ait été dû au seul génie d'un homme. Et l'on vit bien du jour où M. Drieu La Rochelle eut succédé à Jean Paulhan dans la direction de la revue ce que nous-mêmes et les lettres françaises allaient y perdre. [...]* / *Ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on voit mourir une telle revue, se fût-elle bien davantage encore laissée descendre dans la médiocrité. On tenta de la renflouer. En mai dernier, un jeune romancier, Jacques Lemarchand, eut le courage d'accepter la délicate proposition qui lui fut faite de succéder à un si brillant et brouillon directeur. Son intention était de restituer la N.R.F. à la littérature. Il pensait y parvenir en reprenant à peu près la formule des admirables cahiers de Mesures. Il faut croire que M. La Rochelle avait réussi au delà de tout espoir son petit travail de sabotage puisque ce dernier projet s'est avéré irréalisable, et qu'en ce mois mémorable de juillet 1943 la N.R.F., morte depuis trois ans, a cessé d'encombrer de son ectoplasme les arrière-boutiques des libraires.* »

Le 30 juillet 1943, Jean Paulhan répond à Édith Thomas à propos d'un article sur l'agonie de *La N.R.F.*].

– ÉTIEMBLE, « Jean Paulhan », *Lettres françaises*, Buenos Aires, n° 9, 3^{ème} année, 1^{er} juillet 1943, p. 17-23 [à l'occasion de l'attribution à Jean Paulhan des « 20.000 fr. du Prix Dupan » : « *(Mais il se pourrait qu'en illustrant celui qui sortait de prison l'Académie n'ait voulu que se réhabiliter de plusieurs compromissions ; ce serait déjà quelque chose).* [...] *Car on ne voit guère comment les écrits de Paulhan trouveraient grâce auprès de Pierre Benoît, on ne peut imaginer que le prix Dupan convienne au Guerrier appliqué. Aussi bien Norton-Cru en fait-il peu de cas, et quel manuel le mentionne parmi les livres de guerre ?* »

René Étiemble écrit à Jules Supervielle, le « 26-I-[19]43 » : « *Caillois m'écrit que L.F. publiera mon article sur Jean Paulhan. J'en suis très heureux car les refus opposés par deux revues d'ici ne m'avaient pas convaincu de la nullité de ces pages. Au contraire* » puis Jules Supervielle à René Étiemble, le « 3 Août 1943 », de Montevideo : « *Et j'allais oublier de vous dire combien votre article si juste de ton, et justicier sur notre grand Paulhan m'avait fait plaisir. Je l'ai fait lire à des amis uruguayens qui commencent à voir l'importance du “directeur de conscience littéraire” — et aussi à vous aimer.* » (Jules

Supervielle-Étiemble, *Correspondance 1936-1959*, édition critique, texte établi, annoté, préfacé par Jeannine Étiemble, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1969, p. 108 et 117)].

– Gaston DIEHL, « Une dangereuse facétie », *Aujourd'hui*, 17 juillet 1944 [coupure absente au fonds Paulhan, mais mentionnée par Jean Dubuffet dans ses lettres à Paulhan des « *Jeudi 16 novembre* [1944] » et « *samedi* [3 mars 1945] » (respectivement p. 149 et 188 de leur correspondance publiée en 2003). Gaston Diehl écrit au sujet de cet incident Diehl-Limbour-Dubuffet à Jean Paulhan le « 26-7-[19]44 »].

– « Prix de la Pléiade », *Poésie* 43, 4^e année, n° XV, juillet-août-septembre 1943, p. 119 [rubrique : « Petits et grands prix », texte du règlement, dont : « *Le jury se composera de MM. Marcel Arland, Maurice Blanchot, Joé [sic] Bousquet, Albert Camus, Paul Éluard, Jean Grenier, André Malraux, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre, Roland Tual.* »]

– réclame pour la collection « Métamorphoses », *Poésie* 43, 4^e année, n° XV, juillet-août-septembre 1943, livret publicitaire en fin de livraison, *n.p.* [mention de Jean Paulhan comme directeur, avec 18 titres de livres parus dans cette collection].

— *n.s.*, *Comœdia*, 3^e année, n° 115, samedi 11 septembre 1943, p. 2c [« Taches d'encre » : « *À la même maison d'édition* [La Nouvelle Revue Belge] *ont paru récemment deux petits livres, l'un de Jean Paulhan : "Aytré qui perd l'habitude", l'autre de Marcel Jouhandeau : "Minos et moi". Chacun de ces livres, de tirage limité, est orné du portrait de son auteur par Marie Laurencin.* »]

– Jean-Pierre MAXENCE, « Images de la littérature », *Aujourd'hui*, 20 septembre 1943 [rubrique : « La critique des livres », sur le « F.F. » de Jean Paulhan paru dans *Comœdia*. Mais nous n'avons pas trouvé cet article dans ce périodique et à la date indiquée].

– George LORRIS, *Confluences*, 3^e année, n° 25, septembre-octobre 1943, p. 532-534 [rubrique : « Les Revues » ; cite l'article de Jean Langlois dans *Traits*, juillet 1943 et note : « *Nous retrouverons bientôt la revue de Paulhan* »].

– Lucien REBATET, « À propos du salon d'automne. Révolutionnaires d'arrière-garde », *Je suis partout*, 13^e année, n° 638, vendredi 29 octobre 1943, p. 6 [« *Les Juifs eussent été trop malins pour aller*

dénicher; parmi les plumeaux de M. Gallimard, un sous-Benda, un jocrisse solennel de toutes les bévues et calembredaines de l'entre-deux-guerres, l'infortuné Jean Paulhan, qui analyse l'inconscient du vieux renard, du rusé calculateur qu'est Georges Braque. » Jean Paulhan cite à deux reprises cet article, d'abord dans sa lettre à Jouhandeau datée « Vendredi [novembre 1943] » : « M. Rebatet, dans Je suis partout, m'appelle un jocrisse solennel, et même "un arien honteux de son prépuce et de son baptême". Voilà qui est vexant. Non, (je voudrais dire à ce M.) limande, simple limande. » — mais Paulhan n'en soutiendra pas moins l'écriture et la publication, chez Gallimard, des *Deux Étendards* ; puis à Armand Petitjean, le « Dimanche [26 décembre 1943] » : « Je tâche d'être franc : quand je suis injurié par Je suis partout, eh bien, je n'ai guère que du plaisir. (Peut-être est-ce un effet de l'âge, etc.) »].

– Jean José MARCHAND, « Comment la littérature est-elle possible ? par Maurice Blanchot », *Confluences*, 3^e année, n° 27, décembre 1943, p. 766-767 [« Les Fleurs de Tarbes ne sont-elles donc que l'histoire d'une illusion et n'y aurait-il pas confusion de la différence réelle entre la signification d'une œuvre et sa beauté avec la différence imaginaire entre une pensée "pure" et un langage qui l'exprime ? Reprenons le livre : nous y lisons que la Terreur est nuisible dans la mesure où elle reproche aux écrivains les défauts de la langue, utile si elle les force à préciser leur pensée malgré les imperfections de leur instrument, et que la seule solution est d'améliorer celui-ci à l'aide d'une rhétorique. Tout cela est parfaitement juste. L'erreur, à notre avis, se trouve dans "La Demoiselle aux miroirs" et dans le commentaire de M. Blanchot : c'est de croire à l'existence d'une pensée "pure" (que seule la rhétorique nous révélerait). En réalité, il n'y a pas de pensée sans langage, comme le voudrait Picabia. »

Texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 80-82].

– Jean BABELON, « Visite à l'atelier : Fautrier », *Beaux-Arts. Le Journal des arts*, nouvelle série, 79^e année, n° 123, 24 décembre 1943, p. 5a [fin : « "Un peintre d'aujourd'hui", dit Jean Paulhan, qui nous administre à son sujet "la règle de perfection". » Coupure absente au fonds Paulhan].

1944 – Alexandre ASTRUC, « Courrier de France : Trahison des clercs », *Traits*, Lausanne, IV^e année, n° 1, janvier 1944, p. 8-9 [p. 9 :

« Mais sans doute était-ce trop exiger en ce pays où les élites, les intellectuels d'abord, ensuite les généraux sont les seuls à décider, à gouverner et à trahir. Sans doute est-il temps aussi que disparaissent ces dangereux intermédiaires et que l'homme de la rue qui ne trahit pas fasse enfin entendre directement sa voix. Que, comme dit Jean Paulhan, on fasse enfin appel au premier venu. »]

– Maurice BLANCHOT, « Le Mystère de la critique », *Le Journal des débats*, 156^e année, n° 1223, jeudi 6 janvier 1944, p. 2 et 3, rez-de-chaussée [rubrique « Chronique de la vie intellectuelle » ; texte repris dans *F.F. ou le Critique*, Éditions Claire Paulhan, MCMXCVIII, p. 119-123].

– Georges MAGNANE, « Y a-t-il une technique américaine du roman », *Comœdia*, 4^e année, n° 132, 22 janvier 1944, p. 2b [extrait : « À force de traités sur le style, il se développe, en France, une véritable obsession de la phrase, si bien que l'écrivain, prenant peur devant ses propres mots et devant leur ombre, se voit précipité dans cette "fuite infinie" que Paulhan a décrite dans une mise au point que nous avons tous accueillie avec une vraie gratitude. » [Les Fleurs de Tarbes, p. 49] ; coupure absente au fonds Paulhan ; retronews].

– Antonin CASSAN, « Les Revues », *Méridien. Art, pensée, littérature*, Rodez, troisième année, n° 11, janvier-février 1944, p. 43 [à propos du numéro 43 de *Confluences*, où « Paulhan ressuscite un critique du XIX^e siècle avec un talent qui se livre trop rarement. »]

– Henri RODE, « Revue des revues », *Poésie* 44, 4^e année, décembre 1943-janvier-février 1944, p. 83 [sur la contribution de Jean Paulhan au numéro de novembre de *Confluences* : « *F.F. ou Le Critique* » : « Si nous cédions à la première impression, nous resterions béatement coi devant le texte de Paulhan ; ainsi en va-t-il pour toute œuvre de plénitude. *F.F. ou le Critique* est une sorte de pamphlet, mais où la mesure la plus souple s'ajoute à l'intelligence la plus déliée. Paulhan n'élève jamais un ton qui porte, moleste au besoin, ne laisse rien au hasard. Le portrait qu'il trace de Félix Fénéon semble précisément le résultat de la critique qu'il vante. " Car de son énigme, écrit-il à propos de Fénéon, du moins le mot est simple. Tout s'éclaire dès qu'on l'a trouvé. L'homme et non le critique. Ni l'homme de lettres, ni le littérateur. L'homme qui n'est pas spécialiste." À travers ces lignes d'un humanisme arrivé à son point de perfection se joue Paulhan lui-même, avec ses convictions et ses certitudes. »]

– Le SEMAINIER, « Éminence grise », *Comœdia*, 4^e année, n° 138 et 139, samedi 4 mars 1944, p. 1 [sous « Littérateur et critique / Félix Fénéon / “un homme” / par Jean Paulhan » (p. 1 et 2), dans la rubrique : « Notes en marge » ; sans mention de Jean Paulhan, évocation de Félix Fénéon, qui vient de mourir. Voir le suivant].

– « Le Prix de la Pléïade », *Comœdia*, 4^e année, n° 138 et 139, samedi 4 mars 1944, p. 2 [« *Le jury du prix de la Pléïade, comprenant MM. Marcel Arland, Maurice Blanchot, Joë Bousquet, Albert Camus, Paul Éluard, Jean Grenier, André Malraux, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre et Roland Tual, a décerné pour la première fois, par 9 voix contre 11, le prix de la Pléïade, d’une valeur de 100.000 francs, au manuscrit de Marcel Mouloudji : Enrico. Marcel Mouloudji, qui a 21 ans, s’est déjà fait connaître comme acteur, après avoir gagné sa vie comme ouvrier maçon. Le manuscrit couronné est son premier ouvrage. Nos lecteurs trouveront ci-dessus le fragment d’une nouvelle inédite de Mouloudji.* »]

– n.s., *Je Suis partout*, 14^e année, n° 656, vendredi 10 mars 1944, p. 4^{de} [« Le Cabinet de lecture » : « *Notre vieux gaulliste Comoedia a consacré un article nécrologique au vieil enjuivé Félix Fénéon, venu au monde des lettres et des arts dans le ghetto de la Revue Blanche des frères Natanson. Cet article a du reste pour auteur M. Jean Paulhan, rédacteur en chef anarchiste de la judéo-communiste Nouvelle Revue Française. Tout est régulier. [...] Notre vieux gaulliste Comoedia renchérit d’ailleurs au sujet de Fénéon par la plume de son Semainier, qui signerait plus justement le Semellier vu qu’il écrit avec les pieds. À en croire celui-ci, Fénéon, pendant 25 ans, a tenu dans la littérature un rôle unique d’éminence grise (sic). D’éminence grise ? D’étoile jaune serait mieux dire.* »]

– Alexandre ASTRUC, « F.F. ou de la vocation / À propos d’un article de Jean Paulhan », *Confluences*, 4^e année, n° 31, avril-mai 1944, p. 372-376 [rubrique « Chroniques », à la suite de « Querelle de l’image » par Jean Paulhan ; ce texte est repris dans *F.F. ou le Critique*, Éditions Claire Paulhan, MCMXCVIII, p. 124-131].

– Louis ÉMIÉ, « Cantiques », *Le Nom du feu*, Paris, Gallimard, 1944, p. 111 [poème « écrit en octobre 1941 » et dédié « à Jean Paulhan »].

– Alexandre ASTRUC, « À propos de Faux-Pas », *Poésie* 44, n° 19, mai-juin 1944, p. 88-92 [p. 88-89 pour rapprocher Maurice Blanchot de Jean Paulhan (*Fleurs de Tarbes*)].

– Léon FORESTIER, « Marcel Béalu, *Mémoires de l'Ombre* (N.R.F.) », *Poésie* 44, n° 19, mai-juin 1944, p. 101-102 [« *L'étrangeté du monde introduit nous aide à voir l'étrangeté du nôtre. C'est proprement (paraphrasant Paulhan) qu'il nous renseigne à l'envers.* »]

– René TAVERNIER, « Félix Fénéon mon ami », *Poésie* 44, n° 19, mai-juin 1944, p. 117-119 [« *Comme Jean Paulhan l'a montré (Confluences n° 26), F.F. était avant tout un homme.* ».

René Tavernier écrit à Maurice Blanchot, au sujet de *Faux pas* : « *Votre pensée au sujet du langage, de la poésie, de la littérature — comme celle de Jean Paulhan, bien que d'une manière différente — est pleine de pièges redoutables* »].

– n.s., « *L'Éternelle Revue* » et « *Les Cahiers de la Libération* », *Les Lettres françaises*, n° 18, juillet 1944, p. 7-8.

– Alexandre ASTRUC, « Aventure Valéry », *Confluences*, 4^e année, n° 33, juillet 1944, p. 57-64 [rubrique : « Chroniques » ; « *Dans les dernières pages de son livre, M. Berne-Joffroy, qui semble partager de son modèle quelques erreurs et bien des illusions, voit dans cette suprême conscience que Valéry met au-dessus de tout, la marque même de l'esprit classique : j'y verrai pour ma part une forme particulièrement tenace et bien cachée de cet esprit terroriste que Paulhan a si bien débusqué et qui est très exactement à son antipode.* » (p. 64)].

– André BERNE-JOFFROY, « F.F. », *Confluences*, 4^e année, n° 33, juillet 1944, p. 69 [rubrique : « Chroniques » ; « *Ne pensant guère à soi, il s'irritait qu'on parlât de lui. Il fut cependant deux fois célèbre. Une première fois, de par le procès des Trente, où ses propos furent si convenables qu'ils firent scandale et rendirent légendaire l'esprit d'un homme plutôt silencieux. Une seconde fois, un demi-siècle plus tard, par les soins de Jean Paulhan, qui révéla le rôle d'éminence grise de la littérature et des beaux-arts que Fénéon joua pendant près de cinquante ans, tout spécialement lors de ses passages à la Revue Blanche et à la Sirène. / Fénéon a été un homme extraordinnaire parce qu'à soi-même il a préféré les autres. Car, ainsi que l'a dit Gide, c'est dans le renoncement à l'individuel que triomphe l'individu.* » ; texte repris dans *F.F. ou le Critique*, Éditions Claire Paulhan, MCMXCVIII, p. 132-133].

– René BERTELÉ, « Henri Michaux », *Confluences*, 4^e année, n° 33, juillet 1944, p. 73-78 [rubrique : « La poésie » dans « Les livres » ; « *On s'étonne de ne pas trouver le nom d'Henri Michaux dans les premières pages des Fleurs de Tarbes. "Il semble que l'on ne puisse être honnête littéraire si l'on n'éprouve pour les lettres du dégoût..." y remarque Jean Paulhan, brossant le tableau de la "terreur" (terreur de la rhétorique, des effets, des lieux-communs) qui règne depuis cinquante ans dans nos Lettres, il est vrai, et particulièrement dans la poésie. "Nos arts littéraires sont faits de refus"... Or il me semble que (j'en demande pardon à Jean Paulhan), que plus encore que Valéry, Claudel ou Aragon, cités dans cette page désormais célèbre, la poésie d'Henri Michaux est faite de refus dont le premier est le refus d'être poésie.* »]

– Philippe LAURENT, « Revue des revues », *Confluences*, 4^e année, n° 33, juillet 1944, p. 94-97 [rubrique : « Les livres » ; à propos de *Messages*, mention d'un texte de Paulhan paru sans nom d'auteur, « *cette étonnante Clef de la poésie livrée assurément dans les jardins de Tarbes* » (p. 95-96)].

– n.s., « Les signatures retrouvées », *Front national* [réd. en chef : George Adam ; dir. Jacques Debû-Bridel], 1^{ère} année, n° 4, vendredi 25 août 1944, p. 2gh [début : « *Dans quelques jours, paraîtront librement les Lettres françaises qui, fondées par Jacques Decour sont l'organe du Comité National des Écrivains et qui furent pendant l'occupation le seul journal littéraire clandestin. La régularité de leur publication, sur leurs huit pages imprimées et le soin apporté à leur présentation firent écrire à l'un des indicateurs de Je suis partout que Les Lettres françaises "dégageaient un fort parfum helvétique". En réalité ce parfum était celui d'une imprimerie du centre de Paris.*

Dans Les Lettres françaises, devenues le grand hebdomadaire de la France libérée nos lecteurs retrouveront les signatures de François Mauriac, Georges Duhamel, Paul Valéry, Jérôme et Jean Tharaud, Charles Vildrac, André Malraux, Jean Paulhan, Aragon, Paul Éluard [...] » Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– SYNCHRONE, « L'intellectualité française », *L'Hebdomadaire du Temps présent* [directeur littéraire : Stanislas Fumet], 8^e année, nouvelle série, n° 1, samedi 26 août 1944, p. 7bcd [mention de Jean Paulhan ; « *Tout ce qui est grand a été pour la Résistance* »].

– « Au sommaire du numéro 21, des *Lettres Françaises* », *Le Front national* [réd. en chef : Georges Adam ; dir. Jacques Debû-Bridel], 1^{ère}

année, n° 8, mardi 29 août 1944, p. 2b [rubrique « Paris vivant » ; « *Au sommaire du numéro 21, des Lettres françaises, qui paraîtra prochainement, nos lecteurs trouveront le Manifeste des Écrivains Français, des poèmes inédits de Paul Éluard et de Jean Tardieu, des articles de François Mauriac, Jean Paulhan, Jean-Paul Sartre, Jacques Debû-Bridel, Gabriel Audisio, Pierre Ménard, un dessin de Sennep, des échecs politiques et littéraires, un reportage d'actualité, un conte de Vercors et en exclusivité, un roman de Minervoïs (Claude Aveline) paru aux Éditions de Minuit : Le Temps mort.* » Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Maurice NOËL, « Un chef de la jeunesse : l'écrivain Jacques Decour », *Le Figaro*, 118^e année, n° 11, samedi-dimanche 2-3 septembre 1944, p. 4 [« *Quelques semaines plus tard, M. Jean Paulhan me tendait en silence une feuille manuscrite, une lettre bouleversante, la dernière qu'ait à la hâte tracée le jeune écrivain avant de quitter sa cellule pour le peloton d'exécution.* »]

– n. s., « Nouvelles des écrivains / Les lettres en clandestinité », *Le Figaro*, 118^e année, n° 11, samedi-dimanche 2-3 septembre 1944, p. 4 [sur la rue des Arènes].

– Catherine MORGAN, « La dernière lettre de Jacques Decour », *Front national* [dir. Jacques Debû-Bridel], 1^{ère} année, n° 13, lundi 4 septembre 1944, p. 2a [rubrique : « Paris vivant »].

– n.s. « Lettres et spectacles attendent une renaissance / Où en est la littérature ? / La littérature d'hier / Les Éditions de Minuit », *Combat*, 4^e année, n° 73, mardi 5 septembre 1944, p. 2 [« *Depuis plusieurs mois, Éluard dirigeait L'Éternelle Revue, consacrée à la poésie française et étrangère. Tardieu, Leiris, Paulhan, Guillevic y ont signé, sous des pseudonymes, quelques-uns de leurs plus beaux poèmes.* »]

– *Front national* [Paul Éluard et Jean Paulhan considérés comme représentants de la pensée française ; le *Journal littéraire* de Paul Léautaud du 8 septembre 1944 permet de situer ce texte avant cette date. À la BNF, la collection de *Front national* commence au 22 août 1944].

– Maurice NOËL, *Le Figaro*, 118^e année, n° 17, samedi 9 septembre 1944, p. 3 [rubrique : « Aux quatre vents » ; « *Une voix s'est élevée du sein des juges. Celle de M. Jean Paulhan. Elle tentait de défendre pour*

l'écrivain le droit à l'erreur. On l'entendit rappeler certaine opinion fameuse de Rimbaud sur "les Ardennes pressurées". »]

– *Les Lettres françaises*, 4^e année, n° 20, samedi 9 septembre 1944, p. 2 [réclame à l'enseigne de *La N.R.F.*, dont : « Jean Paulhan, Clef de la poésie », parmi les livres sous presse ; dans la même livraison, texte de Jean Paulhan, « Pour l'éloge de Jacques Decour »].

– Jacques DEBÛ-BRIDEL, « Naissance des *Lettres françaises* », *Les Lettres françaises*, 4^e année, n° 20, 9 septembre 1944, p. 7.

– Claude MORGAN, « Vingt-trois mois d'action. Comment vécurent *Les Lettres françaises* », *Les Lettres françaises*, 4^e année, n° 20, 9 septembre 1944, p. 7 [« J'étais [...] atterré à l'idée que ce numéro 1 allait être distribué aux membres du Comité et je priai les dieux que Paulhan ne le reçût jamais. Il le reçut naturellement et le jugea fort mauvais, ce qu'il était. »]

– François MAURIAC, « L'orage sous la coupole », *Le Figaro*, 118^e année, n° 28, jeudi 21 septembre 1944, p. 1 [François Mauriac mentionne Jean Paulhan, Georges Bernanos, Paul Éluard, André Malraux et Louis Aragon comme personnalités patriotiques susceptibles d'être élues sans candidature à l'Académie française].

– * René Forgeot [Noël Devaulx] écrit à Jean Paulhan, « *Amélie les Bains / le 29 septembre [1944 ?]* » : « *Le P. Maydiou a écrit sur vous dans La Vie intellectuelle. Ma mère a été ravie de son article. Mais B[oris] de S[chloezer] me l'a pris. Je suis pressé de le recouvrer et impatient de le lire.* »

Les collections de l'Arsenal ni de la BNF ne conservent l'année 1944 pour ce titre. Voir cependant *infra* l'article de [Michel Carrouges] en mars 1945.

– Paul BODIN, « La "liste Otto" a été déchirée », *Combat*, 4^e année, n° 96, samedi 30 septembre 1944, p. 1ab.

– Jacques DEBÛ-BRIDEL, « Naissance des *Lettres françaises* / Les premiers mois du Journal clandestin du Comité National des Écrivains », *Les Étoiles du Quercy*, Cahors, n° 2, octobre 1944, p. 27-30 [Jean Paulhan met Jacques Debû-Bridel en contact avec Jacques Decour, communiste ; première rencontre entre les deux hommes, dans un petit café sur les quais, *La Frégate* ; disparition de Jacques Decour,

absent aux rendez-vous suivants, et seul à connaître l'organisation des numéros clandestins].

– Jean GRENIER, « La peinture de Jean Dubuffet », *Combat*, 4^e année, n° 119, vendredi 27 octobre 1944, p. 2b, note 1 [rubrique « Les Lettres et les Arts » : « *Jean Paulhan a, dans sa préface au catalogue, bien fait ressortir que, dans les arts, l'apparence de l'inachevé peut être la marque du suprême achèvement, et qu'elle est nécessaire pour nous toucher* »].

– *n.s.*, « Au jury du Prix de la Pléiade », *Le Figaro*, 118^e année, n° 33, mercredi 27 septembre 1944, p. 2 [rubrique « Courrier des lettres » : « *Le jury se compose de MM. Marcel Arland, Maurice Blanchot, Joë Bousquet, Albert Camus, André Malraux, Jean Paulhan, Raymond Queneau, J.-P. Sartre, Jean Grenier et Roland Tual* »].

– *L'Humanité. Organe central du Parti Communiste Français* [dir. Vaillant-Couturier], 41^e année, n° 54, nouvelle série, mercredi 18 octobre 1944, p. 2e [rubrique : « Les Lettres et les Arts » ; « *Paul Claudel dément sa candidature à l'Académie Française. [...] Malraux, Aragon, Éluard, Bernanos, mais il parle dans le désert.* »]

– *L'Humanité. Organe central du Parti Communiste Français* [dir. Vaillant-Couturier], 41^e année, n° 61, nouvelle série, 26 octobre 1944, p. 2f [rubrique « Les Lettres et les Arts » ; avec Aragon, Éluard, Elsa Triolet, Jean Tardieu, André Frénaud et Jean-Paul Sartre, Jean Paulhan est au sommaire de *Poésie* 44].

– *L'Humanité. Organe central du Parti Communiste Français* [dir. Vaillant-Couturier], 41^e année, n° 66, nouvelle série, 1^{er} novembre 1944, p. 2g [rubrique « Les Lettres et les Arts » ; avec Aragon, Éluard, Sartre, Elsa Triolet, Frénaud, Loys Masson, Louis Parrot, Audisio et Claude Roy, Jean Paulhan est au sommaire de *Poésie* 44].

– Franck [*sic* pour Frank] ELGAR, « De l'artiste démiurge à l'artiste primitif », *Carrefour*, 1^{ère} année, n° 11, samedi 4 novembre 1944, p. 5efg [page « Carrefour des lettres et des arts » ; extraits : « *Dubuffet veut nous donner le sentiment d'avoir créé une imagerie populaire, d'utiliser un vocabulaire universel ; il atteint au but contraire, car en face de ses œuvres, le public ne s'émeut pas, il ricane, ne s'amuse pas, il se moque, subodore la farce sous le brillant de la fantaisie, croit moins à la sincérité du peintre qu'à une vulgaire mystification. [...] En réduisant la destination de son art à une poignée de littérateurs,*

Dubuffet diminue singulièrement l'importance de sa tentative et en avoue le caractère littéraire. Bien qu'elle paraisse faite pour la sensibilité, elle s'adresse avant tout à l'intelligence. On désirerait au moins que son art eût la fraîcheur qu'il annonce. » ; au fonds Paulhan, dans le dossier Dubuffet et sans mention de Jean Paulhan, coupure de presse non référencée].

– n.s., « La “Nouvelle Revue Française” ne paraîtra plus », *Combat*, 4^e année, n° 131, vendredi 10 novembre 1944, p. 2 [*« Le dernier numéro de la Nouvelle Revue française a paru le 1^{er} juillet 1943. Jean Paulhan, chargé de procéder à la liquidation de cette revue, se tient à la disposition des auteurs qui désireraient reprendre leurs manuscrits, ainsi que des abonnés à qui un ou plusieurs numéros demeurerait dus. / Prière en ce cas, de lui écrire : 5, rue Sébastien-Bottin. Paris (7^e). »*]

Gaston Gallimard écrit à Jean Paulhan, d'abord le « 31 octobre 1944 » (sur la suggestion de la commission d'épuration, laissant à Gaston Gallimard le choix d'un « conseiller extraordinaire » chargé de liquider la revue) puis un « lundi [1944] » : (*« En effet les Lettres fr... manquent d'élégance et la note sur la N.R.F. revue est de mauvaise foi : Jamais il n'a été question d'une demande du comité d'épuration, mais d'une suggestion. C'est ce que m'ont affirmé Sartre et Durand-Auzias et il était entendu que j'étais libre de décider et que je choisirais moi-même le législateur »*).

Georges Gabory écrit à Jean Paulhan, de « Rouen le 16 novembre 1944 » : *« Je lis dans Le Figaro que vous vous occupez de la liquidation de la N.R.F. Pourrais-je vous demander de me renvoyer la copie dactylographiée de 10 poèmes que j'ai donnés à Jacques Lemarchand, en juin [19]43 je crois, et qui n'ont pas paru. Je vous remercie en m'excusant de vous ennuyer, mais j'ai à peu près perdu dans le désastre tous mes manuscrits. »*]

– SYNCHRONE, « Les tableaux de Jean Dubuffet », *L'Hebdomadaire du temps présent* [directeur littéraire : Stanislas Fumet], 8^e année, nouvelle série, n° 12, vendredi 10 novembre 1944, p. 5bc [début : *« Après Picasso au Salon d'Automne, l'événement artistique de l'heure, c'est l'exposition chez Drouin, 17, place Vendôme, des toiles de Jean Dubuffet. Ce sont des tableaux d'amateur, avec des titres curieux, mais c'est aussi de la peinture. Ceci, pour le cas de Dubuffet, est très important. Dubuffet, salué par Jean Paulhan, on aurait pu croire que son art ressortissait à la littérature. Or, voici : [...] cela chante à plusieurs voix, et si fort qu'on réveille les gens dans les chambres. »* Coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., *Le Figaro*, 118^e année, n° 72, samedi 11 novembre 1944, p. 2 [rubrique « Quelques nouvelles des lettres », sur le premier sommaire parisien de *Poésie* 44 : « une Lettre à Jean Dubuffet, de Jean Paulhan »].

– « La fin de la N.R.F. », *Le Figaro*, 118^e année, n° 73, dimanche-lundi 12-13 novembre 1944, p. 2 [rubrique « Quelques nouvelles de Lettres » : « *Le dernier numéro de la “Nouvelle Revue Française” a paru le 1^{er} juillet 1943. Jean Paulhan, chargé de procéder à la liquidation de cette revue, se tient à la disposition des auteurs qui désireraient reprendre leurs manuscrits ainsi que des abonnés, à qui un ou plusieurs numéros demeurent dus. / Prière, en ce cas, de lui écrire : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris (7^e)* ».

Voir aussi dans le n° 78, samedi 18 novembre 1944, p. 2 : « *Une nouvelle revue littéraire, La Condition humaine, va paraître aux éditions de la N.R.F. On l’annonce pour le mois de février* »].

– n.s., « *Les Lettres françaises* », *Lettres*, Genève, n° 5, p. 84-87 [rubrique : « Notes » ; achevé d’imprimer le 15 novembre 1944 ; « *Ce journal, fondé par Jacques Decours [sic] (fusillé par les Allemands le samedi 30 mai 1942) et Jean Paulhan paraît aujourd’hui au grand jour, sur huit pages, et sous la direction de Claude Morgan.* »]

– Jean MARCEL, « Les Éditions de Minuit et la littérature de la guerre secrète », *Concorde*, 1^{ère} année, n° 3, dimanche 19 novembre 1944, p. 3 [rubrique : « Le Mouvement littéraire » ; « *Dès lors, Yvonne Paraf devient Mme Desvignes et Vercors, M. Desvignes. Un couple étrange de faux mariés. Lui, par Jacques Debû-Bridel a “contacté” Paulhan dont l’entregent — oui même en pleine clandestinité — va puissamment servir le rayonnement des Éditions de Minuit.* »]

– * *La Marseillaise. Grand quotidien d’information du Front national*, 2^e année, n° 14 [ou n° 95 ?], mercredi 22 novembre 1944 [sur Jean Dubuffet et Jean Paulhan.

La cote NUMP 9157 de la BNF ne conserve pour l’année 1944, que les numéros des 1^{er} et 20 janvier, 10 mai, 20 juin et 23 août, mais aucun pour le mois de novembre. Consultées en mai 2017, les Archives départementales des Bouches-du-Rhône nous ont déclaré ne conserver que les pages de titre de ce périodique. En juillet 2018, le service de l’Alcazar, bibliothèques et patrimoine de la Ville de Marseille, nous a communiqué une numérisation du titre référencé, édition du soir, mais

sans le texte recherché. Notons que pour le mercredi 22 novembre 1944, *La Marseillaise* annonce 18 éditions par jour].

– Jean WIENER, « Musique », *Ce Soir*, 8^e année, n° 992, jeudi 23 novembre 1944, p. 2c [rubrique : « Spectacles de Paris » ; coupure absente du fonds Paulhan].

– Marc CHAGALL, « Message de Marc Chagall aux peintres français », *Le Spectateur des Arts*, premier cahier, décembre 1944, p. 3 [extrait : « *Je voudrais saluer aussi mes amis, les écrivains français si dignes de ce nom, Jean Cassou, André Malraux, Jean Paulhan, Paul Eluard, Aragon et tant d'autres encore.* »]

– Francis PONGE, « Fautrier à la Vallée-aux-Loups », *Le Spectateur des Arts*, premier cahier, décembre 1944, p. 21 [extrait : « *Fautrier à la Vallée-aux-Loups n'aura pas connu Fénéon. Agacé par la Gestapo, il s'y est réfugié voici près d'un an. F.F. venait de mourir (mais sans doute J.P. a-t-il assuré le passage).* »]

– « *nrf* », *Le Spectateur des Arts*, premier cahier, décembre 1944, p. 35 [page de réclame pour les œuvres de Marcel Arland, Georges Limbour, André Malraux et Jean Paulhan].

– *n.s.*, « Et la N.R.F.?... », *Gavroche* [dir. René Lalou], n° 15, jeudi 7 décembre 1944, p. 2g [Jean Paulhan est chargé de la liquidation de *La N.R.F.*].

– *n.s.*, « La presse clandestine et ses animateurs », *Gavroche*, n° 16, jeudi 14 décembre 1944, p. 3 [« Une grande enquête de “Gavroche” » ; Jacques Debû-Bridel et Jean Paulhan interrogés sur *Les Lettres françaises*].

– *n.s.*, « Poésie 44 » et « Fontaine », *Lettres*, Genève, n° 6, p. 87 [rubrique : « Notes » ; achevé d'imprimer le 15 décembre 1944 ; « annonce du premier numéro libre de la revue *Poésie 44* » ; signalement des « *subtils propos sur la peinture moderne, de Jean Paulhan.* » parus dans *Fontaine*].

– Paul ÉLUARD, « Raisons d'écrire, entre autres, et bibliographie », dans *Au rendez-vous allemand*, Paris, aux éditions de Minuit, 1944, p. 49 [extrait : « *Vers la fin de 1941, une très légère brochure : SUR LES PENTES INFÉRIEURES, qui se trouve à la Librairie La Peau de Chagrin. Préfacée par Jean Paulhan qui déclare ne pouvoir me lire*

sans me croire. “D’où la gravité, si l’on y songe, des nouvelles que vous allez lire.” Jean Paulhan insiste : “... il porte la patience jusqu’à lui rendre ses chances. Il n’a jamais été trop vaincu.” Ces chances de la patience sont la vengeance » (15 décembre 1944, p. 49].

– Émile HENRIOT, « L’écrivain et la vérité », *Concorde*, 1^{ère} année, n° 5, dimanche 17 décembre 1944, p. 1 et 3 [« *Dans son admirable Discours sur la liberté, prononcé à la séance annuelle des cinq Académies, sous la Coupole, M. Jérôme Tharaud en a proposé avec netteté, mais avec prudence, le principe : “La liberté comporte le droit à l’erreur, si l’erreur est de bonne foi et désintéressée.” La condition est en effet indispensable, pour maintenir hors de toute interprétation spécieuse cette rigoureuse affirmation.* » (p. 1)].

– *n.s.*, « La presse clandestine et ses animateurs », *Gavroche* [dir. René Lalou], n° 17, jeudi 21 décembre 1944, p. 4*abcdefg* [surtitre : « Une grande enquête de “Gavroche” » ; sur la revue *Résistance*, col. *ab*].

– *n.s.*, « *L’Éternelle Revue* », *L’Humanité*. Organe central du Parti Communiste Français [dir. Vaillant-Couturier], 41^e année, n° 115, nouvelle série, mercredi 27 décembre 1944, p. 2*h* [rubrique : « Les Lettres et les Arts » ; au sommaire du premier numéro de la nouvelle série de *L’Éternelle Revue*, Jean Paulhan].

1945 – Jacques DEBÛ-BRIDEL, *Les Éditions de Minuit. Historique et bibliographie*, Paris, Éd. de Minuit, 1945, II, 99 p. [sur Jean Paulhan, voir p. 16, 17, et *passim* ; Jean Paulhan écrit à Georges Lambrichs, « *Jeudi* [4 novembre 1946] » : « *Vous m’aviez promis un exemplaire de la petite Histoire des éd. De Minuit, de Debû* »].

– René TAVERNIER, « La part du destin », dans Gaston DIEHL, dir., *Les Problèmes de la peinture*, Confluences, 1945, p. 78 [dans un volume de plus de 467 p., sans achevé d’imprimer et sous couverture noire, impression en rouge, gris et bleu, entretien de René Tavernier avec Gertrude Stein, amorcé en décembre 1943 et daté « *Décembre 1943, Juillet 1944* » ; c’est René Tavernier qui parle : « *Dans son étude sur Fautrier, Jean Paulhan écrit : un tableau “peut avoir été commencé sans être fini. C’est le risque Whistler-Miro”.* » Gertrude Stein répond : « *Ne disons donc rien de plus et passons à Chirico qui peint maintenant des tableaux d’une banalité si laide [...]* »].

– Robert MOREL, *La Littérature clandestine. 1940-1944*, Périgueux, Pierre Fanlac éd., 1945, 62 p. [sur Jean Paulhan, voir p. 41 et *passim*].

– Louis PARROT, *L'Intelligence en guerre*, Paris, La Jeune Parque éd., 1945, 365 p. [bandeau : « *Un panorama complet / de la pensée française / dans la clandestinité* » ; sur Jean Paulhan, voir p. 41 et *passim* ; réédition avec une préface de Jean Rousselot, Pantin, Le Castor Astral, 1990, 331 p.].

– Jean LEBRAU, « Souvenirs de Villalier », *Revue historique et littéraire du Languedoc* [dir. L. Charles-Bellet]. Paraissant trimestriellement, Albi, Éditions du Languedoc, 1945, p. 327-330 [extrait : « *Jean Paulhan, glissant sur ses espadrilles silencieux comme la chevêche à travers les feuillages, trouvait toujours un coin pour travailler tandis que sa femme si bonne — on serait tenté d'écrire douloureusement bonne parce qu'on la sentait souffrante et qu'on ne pouvait isoler sa bonté de cette gêne — organisait de son mieux ce foyer ou mieux ces foyers improvisés. Pour beaucoup ce fut une chance dans le malheur, et surtout le désarroi, d'avoir rencontré, connu Jean Paulhan le Juste. Son sourire est avant tout celui du courage tranquille, on n'allait pas tarder à le savoir. Il a souvent un réflexe, comme une restriction, un retrait. On pourrait s'y tromper quand on n'a pas lu ses livres, car il n'y a sans doute que du ressaisissement de pensée pour faire mouche ensuite plus sûrement. Jusqu'à cet air effaré, soudain, qui le rend sympathique.*

Mais le personnage central de la compagnie qui évoluait, parlait ou se taisait dans un décor de petite cour grand-ducale, était Gaston Gallimard, rose et blanc comme un lord sans cigare, le plaid aux épaules. Son silence ajoutait encore à sa plaisante majesté ; le grand-duc, puisqu'il en fallait un, c'était lui. Et Mme Jeanne Gallimard était l'aile parlante de ce silence un peu intimidant. Certes les autres personnages étaient nombreux qui rentraient par une porte, sortaient par l'autre, et que parfois on ne revoyait plus. Un souvenir précis, cependant, fixé en moi par la sympathie : cette vieille dame qui était, je crois, la mère de Jean Paulhan, qui ne pouvait être que la mère de Jean Paulhan. De grosses fleurs déjà touchées par l'automne se posaient sur les chauds massifs, sur les commionnettes de la N.R.F., sur un chapeau gisant, sur un fauteuil aux reflets verts, sans plus de bruit que la chevêche ou l'espadrille de Paulhan. » (texte cité p. 327-328). Nous remercions les Archives départementales du Tarn, PER 94/2].

– Pierre MAZARS, « Poésie 44 », *Les Étoiles du Quercy*, n° 3, janvier 1945, p. 64-65 [rubrique : « Chroniques et comptes-rendus » ; « *Enfin, c'est ce qui fait l'intérêt et la vie d'une revue littéraire que ces rencontres entre aînés et jeunes, dont le talent déclinant des uns*

rencontre parfois, dans la chute, celui des autres qui s'élèvent, que ces découvertes d'un futur grand écrivain poussant entre les pages des maîtres, et que la N.R.F., sous l'impulsion de Jean Paulhan, nous révélait jadis. » (p. 65)].

– ARAGON, « Romain Rolland / au Panthéon ! / C'est ce que demande une constellation / d'écrivains, savants, journalistes et / artistes représentant la plus large union / qui se soit jamais faite dans notre pays », *Ce Soir*, 8^e année, n° 1029, 4 janvier 1945, p. 1h [mention de Jean Paulhan parmi les signataires de l'appel ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « Romain Rolland au Panthéon », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 119^e année, n° 121, samedi 6 janvier 1945, p. 2^{de} [« *Sur l'initiative de M. Aragon et de notre confrère Ce Soir, le Comité National des Écrivains a constitué un Comité Romain Rolland en vue d'obtenir le transfert au Panthéon de la dépouille de l'écrivain des Jean Christophe.* » ; Jean Paulhan est mentionné deux fois, pour avoir donné son adhésion au Comité, et, avec Claude Morgan, pour l'adhésion des *Lettres françaises* ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « *Lettres n° 5* », *Labyrinthe*, Genève, n° 4, 15 janvier 1945, p. 10 [rubrique : « Les Revues » ; « *L'Abeille, par Jean Paulhan / Nouvelle satirique délicatement revêtue écrite sur ceux qui ont avili la France* »].

– *n.s.*, « Romain Rolland au Panthéon ! », *Les Lettres françaises*, 3^e année, n° 37, samedi 6 janvier 1945, p. 1 [avec un portrait au trait de Romain Rolland par Bernard Milleret, « *Le Comité Romain Rolland, formé sur l'initiative du Comité National des Écrivains, demande aujourd'hui que ces hommages lui soient solennellement rendus* » ; mention de Jean Paulhan parmi les adhérents au Comité Romain Rolland].

– J. J. M. [Jean José MARCHAND], « Jean Paulhan », *Franc-Tireur*, 5^e année, n° 163, mercredi 10 janvier 1945, p. 2 [rubrique : « Littérature 45 » ; « *Jean Paulhan est né, en 1884, à Nîmes. D'abord colon à Madagascar ; puis professeur à l'École des langues orientales ; soldat en 1914 ; rédacteur en chef de La Nouvelle revue Française, sous Jacques Rivière ; directeur de cette revue de 1925 à 1940 ; il fonde Les Lettres françaises dans la clandestinité. Emprisonné, libéré sur intervention de son ennemi politique Drieu La Rochelle, il vient de saborder définitivement la NRF.*

L'œuvre entière de Paulhan est axée sur le problème du langage : les mots peuvent-ils exprimer exactement la pensée, celle-ci est-elle dépendante du langage, dans quelle mesure la communication altère-t-elle la signification ? Ces questions sont étudiées dans Jacob Cow le Pirate et Les Fleurs de Tarbes (le tome I : La Clef de la poésie, qui vient de paraître, démontre l'ambivalence du langage et de la pensée dans les bons poèmes. Nous y reviendrons) Paulhan prépare le tome II des Fleurs de Tarbes qui contredira et complètera le premier.

Il s'est également plu à illustrer ses thèses par des récits : Le Guerrier appliqué, La Guérison sévère, Le Pont traversé et L'Aveuglette actuellement sous presse. Le style de Paulhan réussit le tour de force d'effacer la moindre trace de verbalisme dans ses écrits. La parole y semble naître auréolée de silence. »

Texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 109. Voir *infra* au 7 mars 1945].

– M.N. [Maurice Noël], « La Clef / de / M. Jean Paulhan », *Le Figaro*, 119^e année, n° 127, samedi 13 janvier 1945, p. 2 [page « Le Figaro littéraire »].

– François MAURIAC, « Le problème de l'Académie », *Gavroche* [dir. René Lalou], n° 21, jeudi 18 janvier 1945, p. 1abcd [« Pourquoi de Jean Paulhan et de Jean Guéhenno à Aragon et à Paul Éluard les poètes, les romanciers et les critiques de la résistance ne poseraient-ils pas leur candidature ? »]

Après l'élection de Jean Paulhan, le « mardi 26 », Jean Blanzat fait ce rappel à Jean Paulhan, qui est à Boissise-la-Bertrand : « Tu auras reçu, de tous les côtés, autant de félicitations, qu'il y a de feuilles nouvelles sur l'un des arbres que tu peux voir de ta fenêtre dans votre pré. Choisis sur le plus petit la plus petite feuille. C'est celle que je te dédie, à mon rang, avec ma réserve, mais avec la sève d'un arbre — (que cela est de mauvais goût !). Mais je me rappelle l'étape précédente — ou l'une des étapes — très différente chez Mauriac. J'y étais, avec toi. »]

– Gaëtan PICON, « Clef de la poésie », *Action*. Hebdomadaire de l'indépendance française, n° 20, vendredi 19 janvier 1945, p. 6cd [page « Les Lettres. La Musique. La Peinture »].

– Raymond QUENEAU, « *Clef de la poésie* », *Front national*, 2^e année, n° 133, vendredi 19 janvier 1945, p. 2 [rubrique : « La Vie des livres »].

– Henri JEANSON, « À l’Aboulmie française », *Le Canard enchaîné*, 30^e année, n° 1270, 24 janvier 1945, p. 4 [rubrique « Lettres ou pas Lettres » ; à propos de *Clef de la poésie* et de l’Académie française].

–n.s., « *Lors de sa récente assemblée générale, les membres du Pen Club...* », *Ce Soir*, 9^e année, n° 1047, jeudi 25 janvier 1945, p. 2^e [rubrique : « Arts et Lettres » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Daniel MAYER, « Deux mots / à François Mauriac », *Gavroche* [dir. René Lalou], n°22, jeudi 25 janvier 1945, p. 1 [extrait : « *Épurez d’abord !* »].

– Denis MARION, « La critique au défi », *Les Lettres françaises*, 5^e année, n° 40, samedi 27 janvier 1945, p. 3 [sur *Clef de la poésie*.

Claude Morgan écrit à Jean Paulhan, « *Paris, le samedi* [20 janvier 1945] : « *Dans les prochaines Lettres il sera parlé des Clefs de la poésie. Mais quand publierons-nous un article de vous ?* »]

– Alexandre ASTRUC, « Le mystère de la poésie », *Combat*, 4^e année, n° 201, mardi 30 janvier 1945, p. 2 [rubrique : « Les Lettres » ; à propos de *Clef de la poésie* ; texte repris dans : « Jean Paulhan / Nîmes, 1894 [sic]-Paris, 1968 », *Saint-Germain-des-Prés 1945-1950*, catalogue de l’exposition qui a eu lieu au Pavillon des Arts du 6 octobre 1989 au 7 janvier 1990, Paris, 1989, 256 p.]

– *Le Patriote*, février 1945 ; référence donnée par PM, dans « Jean Sevilla sur l’antifascisme : La gauche guidant le peuple », *bafweb.com* [Bureau audiovisuel francophone], 29 octobre 2007 ; extrait : « *Le résistant Jean Paulhan est un des premiers à en faire l’expérience. Membre du Conseil national des écrivains, il en démissionne, effrayé par la tournure prise par l’épuration. Dès février 1945, le journal communiste Le Patriote lance l’accusation : “Monsieur Jean Paulhan, trahissant les Lettres françaises qu’il avait servies durant l’occupation nazie, se met au service de la pensée fascisante”* » puis par Patrick Kéchichian, dans *Paulhan et son contraire*, Paris, Gallimard, 2011, p. 241 : « “Monsieur Jean Paulhan, trahissant les Lettres françaises qu’il avait servies durant l’occupation nazie, se met au service de la pensée fascisante”. »]

– René LALOU, « *Clef de la poésie* / par Jean Paulhan », *Gavroche* [dir. René Lalou], n° 23, jeudi 1^{er} février 1945, p. 2c [en tête de la rubrique : « La chronique des livres / Poésie »].

– R. L. [René LALOU], « Le problème de l'Académie et quelques autres », *Gavroche* [dir. René Lalou], n° 24, jeudi 8 février 1945, p. 2*abcde* [René Lalou donne à Louis Aragon, Paul Éluard, Jean Guéhenno, Jean Paulhan l'occasion de répondre à l'article de François Mauriac, *Gavroche*, n° 21, jeudi 18 janvier 1945, p. 1*abcd* ; après la « réponse de Paul Éluard », la « réponse de Jean Paulhan » sous la forme d'un entretien de Jean Paulhan avec Dominique Aury].

– * Roger Lannes écrit à Jean Paulhan, le « 20 Février 1945 » : « Certes, jamais un de mes écrits si “brillants” ne m’a valu une lettre de vous aussi longue. / Croyez bien que je suis sensible à cet honneur. Il me reste à déplorer que ce malencontreux billet en soit l’objet. / Je viens de le relire pour m’assurer de ma bonne foi. Elle est entière. Et je vois bien que la timidité dont je suis affecté envers vous, et dont je me crus naïvement autorisé à témoigner, n’était pas illégitime. Puisque vous pouvez vous montrer fâché de ce que mon admiration pour vous ait trouvé à s’exprimer liée à mon propre sentiment d’infériorité. / Redoutable vous l’êtes. Et vous pouvez vous moquer et parler de mes livres ou de moi-même avec toute l’ironie qu’il convient. Je suis assez solitaire et inaperçu pour que la victoire vous soit aisée, quoique inutile. / Car vous ne pouvez au moins taxer ma présence d’être insistante, ni mes silencieux ouvrages de savoir faire leur réclame, car si je “brille” c’est par le peu que je suis dans le domaine public. / Je n’en dirai pas plus. / Je suis au regret d’avoir été votre admirateur, et dans le cas présent, j’ai des témoins, avec si peu d’à propos [...] PS. Et moi qui m’apprêtais à vous envoyer ce que j’avais écrit sur “La Clef de la poésie” Bigre... ». Le 24 février 1945, Roger Lannes sollicite une heure de conversation rue des Arènes pour conjurer « des années de restriction mentale vous concernant et d’auto-complication à votre approche » et lui promet de lui communiquer le texte de son petit compte-rendu.

– Aimé PATRI, « Jean Paulhan et le mystère de la poésie », *Volontés*, 2^e année, n° 11, mercredi 7 février 1945, p. 3 [rubrique : « La Vie des Lettres » ; cet article est signalé à Jean Paulhan par Jean Amrouche le « 9 février » : « J’ai passé plusieurs heures avec vous, lisant et relisant votre dernier livre qui me paraît très important. J’aimerais en tirer un dialogue pour la radio, que je vous soumettrais au préalable. Ce n’est pas facile, et d’autant plus excitant. Si vous ne l’avez pas vu encore, je

vous signale que mon ami Patri a écrit un bon “papier” sur Clef de la poésie dans le dernier n° de “Volontés” de ceux de la résistance »].

– Pierre DEBRAY, « *Clef de la poésie* », *J. Le Jeune Combattant magazine*, nouvelle série, n° 6, 10 février 1945, n.p. [p. 8] [*« Je voudrais louer le style de ce petit livre, dense, clair, si riche dans sa précision nue. [...] Jean Paulhan aime à citer les philosophes chinois. Ne serait-ce pas précisément à ces philosophes chinois qu’il convient de s’adresser pour avoir le secret de sa réussite. Ils savent que la forme dépend du fond, et qu’une pensée n’est pas tout à fait juste si l’écriture n’en est plus parfaite ! »*]

Armand Robin écrit à Jean Paulhan, le « 12 avril 1945 » : « *J’ai été très heureux de la note, parfaitement juste, paru [sic] dans “Combat-Magazine” au sujet de votre œuvre à la nrf. — / Bien à vous / Le poète indésirable »].*

– H.-J. DUPUY, « Jean Paulhan : *Clef de la Poésie* », *Ce Soir*, 9^e année, n° 1065, jeudi 15 février 1945, p. 2ef [rubrique : « Arts et Lettres »].

* Le peintre Émile Compard écrit à Jean Paulhan, le « 16 février 1945 » : « *Ayant lu dans “Arts” que vous allez faire paraître un ouvrage important sur notre cher Félix Fénéon, je pense que son portrait vous intéresserait peut-être (— quoique fait... par moi, ce dont je m’excuse !) / Ce portrait, fait en 1925 — a dû être photographié. Il est, en tout cas, chez Madame Fénéon — probablement avenue de l’Opéra. / Également, j’ai, à votre disposition, de très spirituels dessins exécutés par Félix Fénéon où l’on découvre toute sa finesse, son charme sa fantaisie. / Veuillez accepter, Monsieur, ma très vive admiration / Émile Compard ».*

– Michel FARDOULIS-LAGRANGE, « Jean Paulhan et la *Clef de la Poésie* », *Libertés*, n° 65, vendredi 23 février 1945, p. 4 [sur Michel Fardoulis en Grand Inquisiteur, et sur le projet d’une note sur le « Mythe Paulhan » qui devait paraître dans le n° 3 de *Troisième Convoi*, voir la lettre de Jean Dubuffet à Jean Paulhan, « *Mercredi 18 soir [décembre 1946]* » : « *Après cela on me dit encore que ces resuceurs de vieilles dragées de ton putain de Troisième convoi vont t’attaquer dans leur prochain numéro* », et celle de René de Solier au même, « *29/12/ [19]45* »].

– Gabriel AUDISIO, « Jeu de clés », *Poésie* 45, 6^e année, n° 23, février-mars 1945, p. 101-102 [notes numérotées de 1 à 29 à propos de *Clef de la poésie*].

– n.s., *Confluences*, Lyon, nouvelle série, n° 2, mars 1945 [réclame pour *L'Aveuglette* de Jean Paulhan, texte accompagné d'une lithographie de Georges Braque, ouvrage annoncé comme « *en cours d'impression* » aux éditions Robert J. Godet ; le projet restera sans suite ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Henri THOMAS, « *Clef de la poésie* », *Confluences*, Lyon, nouvelle série, n° 2, mars 1945, p. 206-207 [rubrique : « Le Mois / La Poésie »].

René Bertelé écrit à Jean Paulhan, « *mercredi matin* [janvier 1945] » : « *P.S. J'ai demandé à H. Thomas de parler dans "Confluences" de votre "Clef". Il fait une chronique que je trouve bonne — un peu courte peut-être. J'aimerais bien qu'elle vous plaise. Je l'avais demandée à Thomas parce qu'il me semblait que cela vous serait agréable que ce soit lui qui en parle.* » Henri Thomas écrit là-dessus trois lettres à Jean Paulhan, la première le « *11 janvier 1945* » : « *Je crois que je vais faire un gros effort pour écrire dans Combat ; j'ai l'ambition de faire entre autres une petite chronique sur la Clef ; j'espère qu'Astruc n'y a pas encore mis la main.* » ; la deuxième le « *30 janvier* [1945] » : « *dans une note que je fais pour Confluences sur la Clé (malheureusement on me limite à 50 lignes, ce qui est encore plus court que Combat, où Astruc m'a fauché l'herbe sous le pied — (je n'aurais pas du tout fauché comme lui), je crois que je vais vous chercher querelle sur la notion de loi dont vous jouez. Pour moi la loi (vous dites bien vous-même : rapport régulier où il nous est donné d'observer entre deux faits) laisse obligatoirement un côté de mystère. / Exemple : les lois sur la pesanteur. Qu'est-ce que la pesanteur ? Non — mais : tel solide dans telles conditions etc — Mêmement pour l'électricité. / Est-ce qu'en écrivant (p. 81) : la clef est en quelque manière un accommodement et comme un pacte conclu avec cette contradiction, qui la situe, etc — vous n'assouplissez pas vous-même dangereusement cette notion de loi ?* » ; la troisième de « *Londres / 7 février 1948* » : « *Moi aussi, je fais de la critique, mais moins poussée. J'ai apporté ici la liasse de tous les divers articles que j'ai pu retrouver de moi, et je les recopie en les remaniant à loisir (le point de vue a presque toujours changé, mon idée du style aussi). Il y en a un sur Clé de la Poésie (Confluences), qui plaisait à Ponge, mais pas trop à vous, si je me rappelle. J'ai trouvé à y intercaler une jolie citation de Claude Bernard ("Il faut lancer son hypothèse en avant comme un colimaçon lance ses cornes pour sonder et palper l'espace.") J'avoue que je m'intéresse beaucoup à cette besogne de remaniement. Quand j'aurai tout fini, je me traînerai par lettre aux pieds de Gaston Gallimard pour*

qu'il publie ce livre assez vite. Ça s'appellera Les auteurs de nos jours. »

Texte repris dans : *Théodore Balmoral*, n° 58, automne-hiver 2008, p. 152-153].

– n.s. [Michel CARROUGES], « Jean Paulhan : *Clé de la poésie*. Un vol. dans la collection "Métamorphoses". Paris, Gallimard, 1944. 94 pages », *La Vie intellectuelle*, XIII^e année, n° 2, mars 1945, p. 155-157 [deux feuillets agrafés au dossier Jean Paulhan de Pierre-Marcel Adéma (coll. part.)].

– J. J. M. [Jean José MARCHAND], « *La Clef de la Poésie* de Jean Paulhan », *Franc-Tireur*, 5^e année, n° 211, mercredi 7 mars 1945, p. 2 [« *Clef de la Poésie, le nouveau livre de Jean Paulhan, n'est pas (comme une coquille me l'avait fait écrire ici même) le tome 1^{er} des Fleurs de Tarbes, mais un livre indépendant, isolé. Analysant les principales théories qui s'opposent à propos de la poésie, Paulhan constate que certains ne veulent voir que les images, le contenu, le "fond", si l'on veut ; d'autres que les mots, le langage, la "forme" du poème. Si ces deux méthodes, exactement opposées, donnent également de bons résultats, il faut en déduire que le bon poème est celui où les deux points de vue sont également valables. C'est-à-dire, où l'on peut considérer le texte tantôt comme une construction de mots, tantôt comme une suite d'images. Ainsi Paulhan démontre d'une manière définitive que mots et images sont interchangeable, donc qu'en poésie c'est le contact réel qui nous est restitué par les mots (qu'est-ce, en effet, que ces "images", sinon nos représentations du réel ?). Mais il laisse dans l'ombre deux questions importantes : comment un poème peut-il être valable pour tout le monde ? (Y a-t-il donc une situation commune à toutes les consciences humaines en face d'un objet réel défini ?) : pourquoi les réalités assemblées en un certain ordre nous donnent-elles cette satisfaction profonde que nous appelons plaisir poétique ? Il serait trop long d'esquisser ici des réponses. Et d'ailleurs elles feront sans doute l'objet des prochains essais de l'ancien directeur de la N.R.F. »*

Texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 115-116].

– René LALOU, « Le rôle social des écrivains », *Gavroche*, jeudi 8 mars 1945, n° 28, p. 1 [sur le « droit à l'erreur »].

– Julien TEPPE, « Petite réplique à MM. Paulhan et Lalou », *Gavroche*, n° 31, jeudi 29 mars 1945, p. 2 [texte surtitré : « Controverses courtoises » ; voir l'extrait d'une lettre de Jean Paulhan cité dans Julien Teppe, « À propos d'une lettre de Jean Paulhan », *Gavroche*, n° 36, 3 mai 1945, p. 2].

– Gabriel d'AUBARÈDE, « Jean Paulhan devant le mystère de la poésie », *Arts*, n° 9, vendredi 30 mars 1945, p. 3.

– *n.s.*, « Clef de la poésie, par J. Paulhan (*N.R.F.*) », *Sequana*, mars et avril 1945, [p. 5] [rubrique : « Arts, Littérature, Textes » ; simple citation de la p. 13 de *Clef de la poésie*].

– Jean AUDARD, « La Poésie », *Les Lettres* [André Silvaire], t. I, deuxième cahier, 1945, p. 137-147 [imprimé chez J. Haumont, imprimeur-éditeur, 48 rue Boissonnade à Paris, le premier cahier des *Lettres* est daté de janvier-mars 1945 ; celui-ci indique un dépôt légal au premier trimestre 1945 ; voir p. 137-139 le passage sur *Clef de la Poésie*].

– ÉTIEMBLE, « La littérature française de 1950 à 2000 », *Valeurs*, Alexandrie, n° 1, avril 1945, p. 21-44 [extrait : « *Si tant de bons esprits, J. Luis Borges en Argentine, Caillouis et Paulhan pour la France, ont fait de ce genre [le roman] un si vif et un si semblable éloge, ce n'est pas pour ce qu'il offre de facile ; ou du moins, ce n'est point pour cela surtout. Jean Paulhan s'explique en effet, aux Fleurs de Tarbes : "L'on voit triompher et couvrir la terre le seul genre de nos jours qui obéisse à des règles plus strictes que la tragédie de Voltaire ou l'ode de Malherbe."* [...] Nous savons maintenant étendre aux lettres tout entières l'ébauche de la réconciliation que nous tend le roman-détective. » (p. 41) ; voir aussi, p. 43, le parallèle entre Henri Focillon et Jean Paulhan, tous deux conseillant, dirigeant les artistes, pour « la vie des formes »].

– *n.s.*, « Le n° 35 de Fontaine donne quatre pages de Jean Paulhan sur la peinture moderne ou le secret mal gardé. Les peintres de ce siècle ont fait une découverte : "ils n'ont rien trouvé de moins que le secret de la peinture. [...] C'est le danger de l'indiscrétion" », *Valeurs*, Alexandrie, n° 1, avril 1945, p. 112-113 [rubrique : « Revue des revues »].

– *n.s.*, « Paris : Le Lycée Rollin s'appellera désormais Lycée Decourdemanche », *Valeurs*, Alexandrie, n° 1, avril 1945, p. 120 [« *Agrégé d'allemand, Decourdemanche avait écrit en 1932 Philisterburg, qui annonçait ce que deviendrait le nazisme. Connu dans les lettres sous le pseudonyme de Jacques Decour, il publia Le Sage et le Caporal. Sous l'occupation, il fonda Les Lettres françaises, avec Jean Paulhan. Les nazis le fusillèrent.* »]

– *n.s.*, « Jean Paulhan est chargé de liquider *La Nouvelle Revue française* », *Valeurs*, Alexandrie, n° 1, avril 1945, p. 120 [rubrique : « Bulletin » : « *Les éditions Gallimard n'utiliseront plus, désormais, les initiales fameuses.* »]

– Julien BENDA, « La Crise de la littérature contemporaine et la jeunesse », *Confluences*, nouvelle série, n° 3, avril 1945, p. 235-258 [article daté de « *Toulouse, février 1945* » auquel Jean Paulhan répond dans *Confluences*, nouvelle série, Lyon, n° 5, juin-juillet 1945, p. 524-525].

– SYNCHRONE, « Les deux sources de la poésie », *L'Hebdomadaire du Temps présent*, 9^e année, n° 33, vendredi 6 avril 1945, p. 3 [*Clef de la poésie*].

– Paul ÉLUARD, « Raisons d'écrire, entre autres, et bibliographie », *Au rendez-vous allemand*, Paris, aux éditions de Minuit, 1945, p. 65 [extrait : « *Vers la fin de 1941, une très légère brochure : SUR LES PENTES INFÉRIEURES, qui se trouve à la Librairie La Peau de Chagrin. Préfacée par Jean Paulhan qui déclare ne pouvoir me lire sans me croire. "D'où la gravité, si l'on y songe, des nouvelles que vous allez lire." Jean Paulhan insiste : "... il porte la patience jusqu'à lui rendre ses chances. Il n'a jamais été trop vaincu." Ces chances de la patience sont la vengeance* » (7 avril 1945, p. 65 ; voir aussi au 15 décembre 1944 et au 30 avril 1946).

– A. HOOG, « Le mystère et le cyclope / Jean Paulhan : *Clef de la poésie* », *Carrefour*, 2^e année, n° 33, 7 avril 1945, p. 5 [rubrique : « La Critique des Livres »].

– Lilian WHITE [Pierre Bettencourt], *Midi à 14 h. (here forever)*. Ouvrage couronné par l'Académie Française et par la Société d'encouragement au bien, nrf, Gallimard, traduit par Jean-Paul Sartre, Gallimard [*i.e.* chez l'auteur], 1945 [*i.e.* 1946], 3 pl. en couleur [*i.e.* par l'auteur], *n.p.* [Jean Paulhan aurait écrit un grand poème en

alexandrins, qu'un peu gêné, il aurait proposé à Lilian White de publier sous son nom, les bons vers en bleu, les moyens en jaune, et les franchement mauvais en noir ; volume donné comme achevé d'imprimer à Dijon le 20 avril 1945, dans la collection « Littérature de choc, sabordée en 1939 / Directeur : Maurice Thorez » ; parmi les derniers titres parus, au numéro 30 de la collection, par Jean Paulhan, *Si l'Étoile était un signe*, nrf, Gallimard.

Justin Saget donne une recension de cet ouvrage dans *Combat*, n° 795, 20 décembre 1946, p. 2].

– R.M. [René Micha], « La Poésie dans les Revues », *Réponse. Cahiers de poésie* [publiés par les soins de Georges Lambrichs, Marcel Lecomte, René Micha, Olivier Picard, André Souris], Bruxelles, Mil Neuf Cent Quarante-Cinq, printemps 1945, p. 108b [à propos d'un texte liminaire de Thierry Maulnier, dans *La Table Ronde*, usant de termes identiques pour désigner le poète et l'écrivain ; extrait : « *Pour qui suit les travaux de Brice Parain, de Sartre, de Ponge, de Paulhan, de Queneau et de quelques autres, cette profession solennelle, venant d'un critique qui domine "l'autre camp", est sans aucun doute significative.* »]

– Julien BLANC, « La Coupole nécropole », *Carrefour*, 2^e année, n° 36, samedi 28 avril 1945, p. 5 [« [...] *Jean Paulhan (à qui les Lettres françaises doivent beaucoup et moi tout, moi et d'autres)* [...] »]

Julien Blanc ajoute à la liste des académiciens souhaités les noms de Bernanos, Guilloux, Breton, Ponge et Larbaud].

– Jean SOULAIROL, « Les quatre éléments poétiques », *Le Divan*, 37^e année, n° 254, avril-juin 1945, p. 49-62 [sur *Clef de la poésie*.

De passage à Paris à l'hôtel Haussmann, rue Helder, Jean Soulairol avait écrit à Jacques Rivière, « 19-XII-[19]22 » : « *Monsieur, Mon ami Raymond Saussier vous a peut-être dit mon intention de vous soumettre un manuscrit de poèmes "La danse de la vie". / Ce serait pour moi un grand honneur que de voir mon œuvre paraître dans une maison qui a édité, pour ne parler que des morts, un Franck, un Fournier et un Proust. / Je suis obligé de quitter Paris, jeudi soir. Oserai-je solliciter de votre bienveillance un rendez-vous avant cette date ?* » (archives Gallimard, billet classé dans le dossier Rivière pour 1924)].

– ROLLAND DE RENÉVILLE, « *La Clef de la Poésie* », *La Nef*, 2^e année, n° 6, mai 1945, p. 105-108 [rubrique : « *La Poésie* » ; début : « *Les œuvres de Jean Paulhan, du moment qu'elles reçoivent le tribut*

d'admiration qui leur sont dues, passent pour irritantes. » ; au fonds Paulhan, à la fin du dossier contenant les lettres d'André Rolland de Renéville, figurent les quatre pages de cette chronique, sur deux feuillets].

— *n.s.*, « Textes anonymes français publiés par “Traits“ », *Traits*, Ve année, n° 4, mai 1945, p. 41-42 [« Novembre-décembre [19]43 : / Jacques Decour par A.N. ou Jean PAULHAN (texte paru aux Éditions de Minuit dans “Chroniques interdites” »)].

– André BILLY, *La Terrasse du Luxembourg*, Paris, Arthème Fayard, 1945, p. 197-198 [dans un volume de 303 p. appartenant à la collection « C'était hier », dédié « À / Louis Sonnet » et achevé d'imprimer le 20 mai 1945, mentions de Jean Paulhan et de Georges Sabiron : en 1903, André Billy a été incorporé à Argentan, au 104^e régiment d'infanterie, en même temps que Georges Sabiron : « *Sous la conduite d'un sergent, nous traversâmes la petite ville en groupe. À côté de moi marchait un garçon de bonne taille, au visage pâle et un peu bouffi, avec qui j'entamai la conversation. Il me dit s'appeler Georges Sabiron, être étudiant et faire des vers. Comme je n'aurai peut-être pas l'occasion de revenir sur lui, je dirai tout de suite ici que Georges Sabiron aurait / probablement, s'il eût vécu, réalisé une œuvre intéressante. Orphelin de père et de mère, il n'avait pour toute famille qu'une sœur et vivait à Montmartre, rue Muller, cet escalier qui monte de la rue Clignancourt à la rue Lamarck, dans un petit appartement meublé de chêne clair à la moderne. De ses fenêtres, la vue s'étendait au premier plan vers le square Saint-Pierre et, à l'arrière plan, sur tout Paris. Son tempérament était maladif et sa capacité de travail réduite, mais il avait de la facilité jointe à un véritable don de poète. Au régiment, dès les premières semaines de son incorporation, il fut victime d'un accident singulier : en renouant un lacet de brodequin, il se cassa une jambe et fut réformé. Là-dessus, je le perdis de vue assez longtemps. À l'époque où je dirigeais les Soirées de Paris, il amena chez moi Jean Paulhan, alors professeur à Madagascar, et qui s'intéressait à la poésie malgache. On était loin de prévoir quel rôle Paulhan serait appelé à la Nouvelle Revue française ! La guerre éclata. Georges Sabiron repris pour le service fut tué. Après sa mort parut une plaquette de vers signée de lui : Fragment d'un grand dessein. Un mélange d'ironie, de mélancolie, de réticence rêveuse s'ajoutant à je ne sais quel air de malchance, me rend inoubliable la pâle figure de Sabiron. » (p. 197-198). Copie manuscrite au fonds Paulhan, dans les dossiers de janvier 1949].*

– *La Presse de France*, n° 24, 24 mai 1945 [sous la cote 4-Lc2-6905, document hors d’usage à la BNF].

– Henri HELL, « *Clef de la poésie* par Jean Paulhan (Gallimard, édit.) », *Fontaine*, t. VIII, n° 43, juin 1945, p. 424-426 [« Notes de lecture » ; texte signalé par *French Bibliography*, 22, New York, p. 4064].

– *n.s.*, « Le Prix de la Pléiade », *Arts*, n° 19, 8 juin 1945, p. 3 [rubrique : « Courrier des lettres » ; pour sa seconde année, le prix a été décerné le 1^{er} juin, à Roger Breuil, ancien pasteur protestant dans un village des Basses-Pyrénées, actuel animateur d’une émission radiophonique franco-américaine, pour son essai philosophique *Brutus*. Au jury : Marcel Arland, Maurice Blanchot, Joe Bousquet, Albert Camus, Éluard, André Malraux, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre, Jean Grenier et Roland Tual].

– Alfred FABRE-LUCE, *Opposition*, Paris, Éditions du Midi, 1945, 27 p. [dans un volume sous © 1945, et dont l’Avertissement est daté « *Paris, 10 juin 1945* », voir p. 26 : « *Même parmi les écrivains de la “Résistance”, on trouve des traces d’humanité. Dès la Libération, Jean Paulhan a bien voulu se souvenir qu’il avait été tiré de prison par Drieu. En pleine bataille de Paris, Jean-Paul Sartre — seul — a flétri dans Combat les excès de la “justice populaire”.* » Suivent les noms d’André Malraux, François Mauriac et des frères Tharaud].

– P.C. [Pierre COURTHION], « *Au rendez-vous allemand*, par Paul Éluard », *Lettres*, n° 3, achevé d’imprimer le 15 juin 1945, p. 91-92 [rubrique : « Notes » : « *Celui dont Paulhan a dit : “Il porte la patience jusqu’à lui rendre ses chances. Il n’a jamais été trop vaincu” nous rappelle ce que fut sa vie et celle des Français pendant l’oppression.* »]

– *n.s.*, « Le prix de la Pléiade / De belles élections et “un bon déjeuner” », *Concorde*, 2^e année, n° 17, vendredi 15 et vendredi 22 juin 1945, p. 4 [au menu : jambon de Parme, chips dorés, viande tendre et tarte aux fraises avec crème ; « *Jean Paulhan souriait dans sa moustache ; Queneau mécontent de l’échec de Louis-René Desforêts* » [sic]].

– Claude CHAPRONT, « Distribution de prix / à l’Académie française », *Ce Soir*, 16 [?] juin 1945 [« *Le prix de Littérature (10.000 fr.) est décerné à M. Jean Paulhan. C’est le plus important, sinon le*

plus élevé. La Dame cacochyme pense-t-elle relever son prestige en rendant ainsi hommage à un écrivain résistant et qui a du talent ? »

Le nom de Claude Chapront figure bien dans *Ce Soir*, mais nous n'avons pas retrouvé l'article indiqué dans l'année 1945, peut-être parce qu'il ne se trouve pas dans toutes les éditions de ce quotidien, qui en comporte plusieurs par jour].

– un carton 34 x 12 cm plié en deux, « *Le Président de FRANCE-YOUGOSLAVIE, M. RENÉ CASSIN, VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ÉTAT, vous prie d'assister à l'inauguration de l'Exposition / LES PEUPLES YOUGOSLAVES / DANS LEUR LUTTE POUR LA LIBERTÉ / placée sous le haut patronage de //* [dont « *Jean Paulhan, homme de lettres* »] / *qui aura lieu le Mercredi 19 Juin, à 17 heures, / au Théâtre des Ambassadeurs, Avenue Gabriel.* » [carte 9,5 x 6,5 cm : « *Le Président René CASSIN / vous prie de bien vouloir lui / faire l'honneur d'accepter une / coupe de champagne à l'occasion / de l'inauguration de l'Exposition.* »

Voir René Cassin, *Les Peuples yougoslaves dans la lutte pour la liberté*, ouvrage de propagande sans mention d'éditeur, 1945, 111 p.]

– UNION NATIONALE DES INTELLECTUELS (U.N.I.), « *Intellectuels français unissons-nous pour la grandeur et le rayonnement de la patrie* », p. 1-3 [absente du fonds Paulhan, une plaquette de 12 p. achevée d'imprimer sur les presses de Georges Bruyère à Paris (39, rue Fessart) le 18 juin 1945, avec un dessin de Charles Walch en première page de couverture, mention de Jean Paulhan au Comité de patronage, sous la rubrique « *Lettres* »].

– Georges SADOUL, « *Rencontres, sous l'occupation, avec Roger Martin du Gard* », *Les Étoiles*, nouvelle série, 3^e année, n° 6, mardi 19 juin 1945, p. 1 et 3 [sur la fondation du C.N.É. et sur la règle de la clandestinité, qu'il avait été question d'enfreindre afin de faciliter l'engagement de Roger Martin du Gard : « *Mais à peine lui eus-je dit que les écrivains se groupaient dans la Résistance qu'il me donna une adhésion sans réserve.* »]

– *n.s.*, « *Le Grand Prix de Littérature à M. Jean Paulhan* », *Le Figaro*, 119^e année, n° 271, vendredi 30 Juin 1945, p. 1.

– *n.s.*, « *Le Grand Prix de Littérature* », *Formes et Couleurs*, Lausanne, septième année, 1945, *n.p.* [« *L'Académie française a donné son Grand Prix de Littérature à Jean Paulhan pour l'ensemble de son œuvre. Voilà une nouvelle qui fait plaisir aux très nombreux amis et admirateurs de*

Jean Paulhan. Jean Paulhan est comme la conscience de la littérature française depuis une vingtaine d'années : La Nouvelle Revue Française fut son œuvre. Durant l'occupation, il fut un des guides de la Résistance intellectuelle française. Avec Jacques Decour, il fonda Les Lettres Françaises clandestines. »

À la BNF, la cote Fol Z 1389 n'est numérisée que pour 1954 ; la bibliothèque de l'Arsenal donne accès aux impressions sur papier].

– *n.s.*, « Académie française », *Le Monde*, 2^e année, n° 166, samedi 30 juin 1945, p. 3 [rubrique : « Académies » ; « L'Académie décerne les prix suivants : Grand Prix de littérature (10.000 fr.), M. Jean Paulhan, pour l'ensemble de son œuvre ; [...] »].

– Jean LARTIGUE, « À la Société d'Études Philosophiques / conférence d'Henri Fluchère », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 32^e année, t. XXIII, 2^e semestre 1945, en fin du premier fascicule publicitaire, non paginé [sous le titre « Pouvoir créateur de l'ambiguïté dans les arts du langage », la conférence a eu lieu un samedi de novembre 1945 : « Mais que va devenir le critique, jeté dans ces sables mouvants ? Il accomplira sa mission, si, appliquant ses facultés à la fonction créatrice elle-même, il se forge une technique d'analyse de l'ambiguïté. Le rôle du critique n'est ni de louange, ni de paraphrase : il est essentiellement d'explication. Et l'ambiguïté est la clef qui lui ouvrira la porte. Clef qui au fond n'est pas tellement différente de celle naguère ouvragée par Paulhan. Cette méthode, nous dit Fluchère, est déjà largement employée par la jeune critique anglaise, dont un représentant, Empson, aurait déjà découvert sept types différenciés d'ambiguïté. »]

– Bertrand D'ASTORG, *Introduction au monde de la Terreur*, Paris, Éditions du Seuil, 1945, 127 p. [sans autre mention à l'intérieur de l'ouvrage, livre dédié « À Jean Paulhan » p. [7], « achevé d'imprimer / en l'an 1945 par / l'imprimerie / Lahure » ; dépôt légal au troisième trimestre 1945 ; voir *infra* l'article de Bernard Pingaud, à la date du 12 janvier 1946].

– BRAQUE, « Pensées », *Pages françaises*, n° 4, juillet 1945, p. 126-127 [mention de : PAULHAN, *Braque le patron*, Murlot éd., dans la présentation *n.s.* des pensées du peintre reprises de : *Arts*, 22 juin 1945 ; voir aussi *infra* au 9 septembre 1945].

– *n.s.*, *Valeurs*, Alexandrie, n° 2, juillet 1945, p. 104 et p. 106 [« Le numéro 5 de Lettres rassemble plusieurs textes de qualité. Ce fut le

premier cahier publié après la délivrance de Paris ; Cassou, Benda, Prévert, Paulhan, Éluard y donnent au grand jour des pages restées jusque là confidentielles. » ; citation du dernier paragraphe de « L'Abeille » par Jean Paulhan].

– *n.s., Valeurs, Alexandrie, n° 2, juillet 1945, p. 113 [rubrique : « Bulletin » ; « Paul Éluard refuse de poser sa candidature à l'Académie Française (celle-ci l'aurait blaqueboulé, bien entendu). Jean Paulhan, pressenti, répond à l'enquêteur : “On ne se présente pas à l'Académie pour en être. On se présente pour lui montrer de la sympathie. C'est une sorte de déclaration d'amour qu'elle attend de nous. Je suis bien sûr qu'aucun de nous ne refusera de la faire.” »]*

– *n.s., Valeurs, Alexandrie, n° 2, juillet 1945, p. 114 [rubrique : « Bulletin » ; « Aux éditions des Trois Collines, on annonce un Braque, de Jean Paulhan ; un Sade, du même ; un Nietzsche, d'Albert Camus. »]*

– *n.s., Valeurs, Alexandrie, n° 2, juillet 1945, p. 3 de couverture [Jean Paulhan au comité de rédaction de Valeurs, avant Hussein Faouzi et Étiemble ; le premier numéro de la revue, en avril 1945, ne mentionne pas cette fonction de Jean Paulhan].*

– *F.R., « Les grands prix de l'Académie », Paysage. La Presse, 1^{re} année, n° 3, dimanche 1^{er} juillet 1945, p. 3 [« On s'attendait à voir Jean Paulhan occuper l'un des nombreux fauteuils vacants. Il obtient seulement le prix le plus important de l'illustre compagnie. Il est vrai que d'autres avant lui — Paul Valéry, notamment — ont eu le grand prix de littérature très peu de temps avant d'entrer sous la Coupole. / On ne répètera jamais assez que l'œuvre brève de Paulhan a et prendra une importance que beaucoup ne soupçonnent pas encore. »]*

– *François MAURIAC, « Le grand prix / de littérature », Le Figaro [dir. Pierre Brisson], 119^e année, n° 273, dimanche 1^{er}-lundi 2 juillet 1945, p. 1a [« Jean Paulhan sait que ce n'est pas facile à démolir, une ronéo, et qu'il y a du risque, par une nuit sans lune, à en jeter les débris à la Seine, avec des gestes et des prudences d'assassin.*

Je souhaiterais beaucoup que notre plus haute récompense décernée à Jean Paulhan achevât de dissiper certains malentendus. »

Marcel Pareau écrit à Jean Paulhan, le « 1^{er} Juillet 1945 » : « Vous êtes un esprit singulier — Mauriac en avise le grand public — vous êtes un auteur difficile, vous le dites vous-même — j'aime les difficultés que vous nous proposez (car la difficulté est dans l'esprit

traité plus que d[an]s l'auteur), quant à votre singularité, elle m'est si sympathique que pour rien au monde (sauf la perte — mais elle m'est inconcevable — de votre amitié) je ne voudrais perdre les belles occasions qu'elle me procure de vous donner quelques coups d'épingle de temps à autre. »]

– « Jean Paulhan Grand prix de littérature », *Sud-Ouest*, n° 262, 2 juillet 1945 [coupure absente au fonds Paulhan dans les dossiers de presse de 1945].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / Grand prix de littérature », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 3^e année, n° 9, mercredi 4 juillet 1945, p. 2.

– *n.s.*, *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 3^e année, n° 9, mercredi 4 juillet 1945, p. 2 [rubrique : « La boîte aux lettres / Un an dans un tiroir » ; « *André Lhote illustrera de quelques dessins le prochain livre de Jean Paulhan*, Entretiens sur des faits divers. »]

– Gabriel AUDISIO, « Hommage à Jean Paulhan », *Arts*, n° 23, vendredi 6 juillet 1945, p. 3 [rubrique : « Beaux-Arts. Littérature. Spectacles » ; Jean Paulhan « *Père de l'intelligence française* »].

– L'EXISTENTIALISTE, *Clartés*, 1^{ère} année, n° 2, 6 juillet 1945, p. 11 [rubrique : « La Comédie littéraire / Autant en emporte le vent... », sur le Grand Prix de Littérature de l'Académie française].

– Jean José MARCHAND, *Variété*, n° 1, 4^e trimestre, juillet 1945, p. 40-41 [rubrique : « La Revue des revues » : « *Le pire défaut de toute cette littérature actuelle est d'être affreusement ennuyeuse. Les poèmes sont difficiles comme des théorèmes ; les romans ne valent que par des artifices de forme qui en rendent la lecture irritante et malaisée. Beaucoup d'auteurs semblent avoir oublié que "la grande règle de tous les arts" est "de plaire". Mais les revues, cependant, gardent un intérêt. Ne retenant, du présent, que ses aspects passagers, masquant ainsi ses prétentions, elles sont d'une lecture agréable. Pour inaugurer cette chronique, je voudrais établir comme un tableau un peu sec de ce qui paraît et de ce qui nous est promis dans ce domaine. Par la suite, il m'arrivera de négliger les revues inintéressantes, mais je noterai la naissance et la mort des nouvelles publications.*

Sont annoncés depuis quelque temps déjà : Les Temps modernes, de Jean-Paul Sartre, organe à la fois littéraire et poétique, dévoué à la

cause de la phénoménologie et de la psychanalyse existentielle ; Flore chez l'éditeur Godet ; La Revue internationale, aux éditions du Pavois ; Vrille, d'Évrard de Rouvre ; Le Livre des Lettres de Kléber Haedens (chez Robert Laffont) ; La Revue littéraire de Raymond Dumay (chez Julliard) ; Les Cahiers de la Pléiade, de Jean Paulhan ; Métaphysique, de Jean Grenier (chez Gallimard), etc. » ; livraison achevée d'imprimer le 6 juillet 1945.

Texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 132-135, texte cité p. 132].

– D.A. [Dominique AURY], « Un prix de bonne conduite », *Les Lettres françaises*, 5^e année, n° 63, samedi 7 juillet 1945, p. 1 et 3.

– Clara MALRAUX, « Aspect de Jean Paulhan », *Paysage dimanche* [dir. Pierre de Chevigné], première année, n° 4, dimanche 8 juillet 1945, p. 3f [après le prix de l'Académie, début de cet excellent article : « Jusqu'au jour où je rencontrai Jean Paulhan pour quelque travail de la Résistance, je ne connaissais de lui qu'un visage d'une totale lucidité ; ce qui n'était pas sans m'effrayer. Ce jour-là, je découvris soudain que ce directeur de revue à l'air détaché avait un courage de jeune fou. »]

– Jean ARLIN, « Jean Paulhan ou “de Madagascar au Grand Prix de l'Académie” », *Volontés*, 2^e année, n° 33, mercredi 11 juillet 1945, p. 1.

– « Portrait de Jean Paulhan », *Journal de Genève national, politique et littéraire*, jeudi 12 juillet 1945, p. 1cd [coupure absente au fonds Paulhan].

– « Jean Paulhan », *L'Illustré*, n° 28, 12 juillet 1945.

– M.L. [Marcel LECOMTE], « Jean Paulhan / Lauréat du Grand Prix / de littérature française », *La Lanterne*, Bruxelles, 2^e année, n° 143, jeudi 12 juillet 1945, p. 2.

– Marie SAVINIEN, « Jean Paulhan et la “vieille dame” », *Concorde*, 2^e année, n° 19, vendredi 15 et vendredi 22 juillet 1945, p. 4.

– Gabriel d'AUBARÈDE, « Jean Paulhan l'énigmatique », *Gavroche*, n° 47, jeudi 19 juillet 1945, p. 4.

– Giuseppe UNGARETTI, « Souvenirs sur Jean Paulhan », *Présence*, Rome, II^e année, n° 29, 22 juillet 1945, p. 4 [photo légendée : « *L'Académie française a décerné le "Grand Prix de Littérature" au résistant Jean Paulhan, pour l'ensemble de son œuvre* » ; texte repris dans : *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, Milano, Mondadori, 1992, p. 645-648 (coll. « I Meridiani »)].

– n.s., « Un livre sur Georges Braque », *Arts*, n° 26, vendredi 27 juillet 1945, p. 2 [extrait : « *Je ne suis pas étonné qu'un tel volume soit le point de départ de quelque nouvelle formule dans l'édition, car elle représente mieux qu'un essai, une réussite* »].

– n.s., « Programme national », *Ce Soir*, 9^e année, n° 1203, vendredi 27 juillet 1945, p. 2g [rubrique : « La Radio » ; « Dialogues avec les faits divers, *par Jean Paulhan* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

— Marcel ARLAND, « Figure de Paul Valéry », *Paysage dimanche* [dir. Pierre de Chevigné], première année, n° 7, dimanche 29 juillet 1945, p. 1efg et p. 3cd [mention col. e : « *Et l'on peut estimer que le prosateur n'est pas inférieur au poète, que les aperçus littéraires de Valéry constituent, avec ceux de Gide, de Giraudoux et de Paulhan, le meilleur témoignage critique de notre temps, et que, s'il s'est refusé à bâtir quelque système philosophique, il reste, comme disait Larbaud, un "grand moraliste de la vie intellectuelle", peut-être le plus lucide que nous ayons connu.* »]

– Boris de SCHLÆZER, « Musique et poésie », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, t. XXIII, 32^e année, 2^e semestre, n° 272, août 1945, p. 480-486 [Schlæzer oppose poésie et musique, contre Paulhan, *Clef de la poésie* ; dans les dossiers de presse du fonds Paulhan, annotations marginales de la main de J.P.].

– Paul MORELLE, « Critique et Poésie », *Volontés*, 2^e année, n° 37, mercredi 8 août 1945, p. 3 [rubrique : « Les Livres »].

– G.B., « Avec M. Jean Paulhan / lauréat du Grand Prix 1945, / de l'Académie française », *Servir*, Lausanne, 2^e année, n° 33, 16 août 1945, p. 5e, 6bcd et 7ab [article annoncé en première page « Une interview de Jean Paulhan » ; « *Non, ce n'est pas moi qui ai fondé Résistance. [...] Il n'y avait pas de preuve contre moi. Puis, si bizarre que semble la chose, les Allemands, à l'époque cherchaient à se concilier l'opinion des intellectuels français. Ils avaient un grand respect pour la N.R.F. et, malgré tout, pour son ancien directeur. De*

sorte que je ne fus même pas torturé ! » Éluard et Paulhan lisaient ensemble les *Chansons* de Ramuz, vers 1921 ; nos remerciements vont à Jonathan Wenger].

– *n.s.*, *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 3^e année, n° 16, mercredi 29 août 1945, p. 2 [rubrique : « Chez les éditeurs » : « La Nouvelle, *collection de luxe inaugurée aux Éditions du Pavois par Jean Paulhan et Marius Grout, publiera les œuvres alternées d’auteurs inédits et d’auteurs classiques. On nous promet déjà un Cervantès, une Marguerite de Navarre...* »].

– *n.s.*, *Pages françaises*, n° 5, août-septembre 1945, p. 94-99 [présentation de « Entretien sur les faits divers ou l’usage des arguments »].

– *n.s.*, « Genres littéraires », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 3^e année, n° 17, mercredi 5 septembre 1945, p. 2 [rubrique : « La boîte aux lettres » ; sur un article récent de J.P., lecteur influent, et sur son désir de publier « *d’un seul coup, en un gros volume, par exemple vers la fin décembre* » tous les manuscrits refusés dans l’année.

La même idée sera reprise dans « Entretien avec Jean Paulhan sur la littérature non (encore) publiée », *Opéra. Le Journal de la vie parisienne*, n° 341, semaine du 23 au 29 janvier 1952, p. 4gh [il s’agit alors d’un entretien avec Claude Elsen sur le métier de lecteur, avec trois intertitres : « Tous les manuscrits devraient être publiés », « Tous les Français devraient écrire » et « Tous les auteurs devraient s’appeler J.-P. Sartre »].

— Jacques GABRIEL, « De la Joconde à la Magie / Propos de Braque le patron », *Paysage dimanche* [dir. Pierre de Chevigné], première année, n° 13, dimanche 9 septembre 1945, p. 5efg [sans mention de Jean Paulhan].

– Claude-Edmonde MAGNY, « Un acte d’accusation / *La France byzantine* de Julien Benda », *Clartés*, 1^{ère} année, n° 12, 14 septembre 1945, p. 8 [« [...] *très souvent on n’arrive pas à déterminer si l’incompréhension de l’auteur est volontaire ou non (ainsi chaque fois qu’il est question des réflexions de Jean Paulhan sur le langage et la rhétorique).* »]

– Maurice NADEAU, « Un procès byzantin », *Combat*, 5^e année, n° 398, vendredi 14 septembre 1945, p. 2gh [rubrique : « Les Lettres » ;

sur *La France byzantine* de Julien Benda : « *M. Benda joue au savant, mais comme le lui fait remarquer Jean Paulhan, c'est un faux savant qui ne possède aucune des qualités requises : observation rigoureuse, expérimentation méthodique et patiente, prudence dans les conclusions.* »

Coupure absente au fonds Paulhan, reprise sous le titre modifié « Julien Benda procureur byzantin » dans *Littérature présente*, Corrêa, 1951, p. 106-109 puis dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 76-78].

– Pierre CAMINADE, « Clartés sur la poésie », *Essor*, nouvelle série, 1^{ère} année, n° 1, vendredi 28 septembre 1945, p. 7 [« *En nous refusant à sacrifier soit à l'académisme, soit à la mode du jour, nous laisserons la parole à des jeunes poètes qui exposeront et commenteront, en toute indépendance, les réflexions que la poésie a suggérées à André Gide, Paul Valéry, Thierry Maulnier, Arthur Rimbaud et les surréalistes, Jean Paulhan* »].

– n.s., « Petites et grandes chapelles », *Minerve*, 1^{ère} année, n° 2, 29 septembre 1945, p. 4 [sur la revue *Fontaine*, n° 42 et 43 ; simple mention de Jean Paulhan parmi les auteurs].

– [André] BERNE-JOFFROY, « Benda et Valéry », *Terre des hommes*, 1^{ère} année, n° 1, 29 septembre 1945, p. 8 [mention de Jean Paulhan, à propos du reproche d'anti-intellectualisme qui lui a été fait par Julien Benda].

– Yvonne FRONTIER, *Chronique de la Revue des jeunes*, n° 2, 1945, p. 22 [dépôt légal au 4^e trimestre 1945 ; rubrique : « Poésie » ; texte complet : « *Dans la même revue [Le Divan], Soulairol analyse le livre récent de J. Paulhan, "La Clef de la Poésie" : le mystère poétique et ses lois propres sont un objet de réflexion incessant pour notre recherche. Son et sens, vie et rêve, sont les quatre éléments poétiques, s'il est vrai, comme le dit Valéry, que "la poésie est une tentative toujours téméraire de rendre indissolubles la forme et le fond d'un discours" ; et s'il est vrai que le poète ne se sépare point de l'homme.* »]

– Luc ESTANG, « Les hebdomadaires et leurs formules », *Chroniques de la revue des jeunes*, n° 2, 1945, p. 23-28 [dépôt légal au 4^e trimestre 1945 ; extrait : « Les Lettres françaises se sont imposées en rivales des Nouvelles [littéraires], qu'elles éclipsent auprès du grand public. Fondées dans la clandestinité, par Jacques Decour (Daniel

Decourdemanche, professeur au lycée de Neuilly), écrivain communiste que les Allemands ont fusillé, et par Jean Paulhan, mentor de toute une génération d'écrivains grandie à l'ombre de la N.R.F., elles réunirent une collaboration anonyme qui, par la suite, se révéla prestigieuse. Après la libération, devenue l'organe du Comité national des écrivains — qui groupe la plupart des écrivains résistants — les Lettres françaises furent le premier hebdomadaire à paraître et à témoigner de la part prise par l'intelligence française dans la lutte. Jean Paulhan, qui sembla répugner à confondre longtemps l'art et le civisme, s'effaça. La direction fut assumée par Claude Morgan, fils d'académicien et communiste. En principe un comité de rédaction, désigné par l'ensemble du C.N.É. et comprenant toutes les tendances politiques, philosophiques et religieuses, ménage un certain équilibre. De fait, des signatures catholiques — Mauriac, Maritain, le R.P. Maydiou, Fumet, etc. — fournissent une contrepartie à celles d'Aragon et de ses amis. Ces derniers dominent néanmoins dans les rubriques fixes et dans le ton général du journal très accentué politiquement. On reproche aux Lettres l'agressivité de leurs échos, la dialectique marquée des éditoriaux de Claude Morgan, et un certain conformisme littéraire et artistique a capella. Depuis peu, à la suite de différends d'ordre intérieur, Louis Parrot, rédacteur en chef de Ce soir, a remplacé Max-Pol Fouchet, directeur de Fontaine, au feuilleton critique. » (texte cité p. 25-26)].

— Jean-Paul SARTRE, « Présentation », *Les Temps modernes*, 1^{ère} année, n° 1, 1^{er} octobre 1945, p. 2 [« C'est certainement ce complexe qui est à l'origine de ce que Paulhan nomme terrorisme, c'est lui qui conduisit les surréalistes à mépriser la littérature, dont ils vivaient. Après l'autre guerre, il fut l'occasion d'un lyrisme particulier ; les meilleurs écrivains, les plus purs, confessaient publiquement ce qui pouvait les humilier le plus et se montraient satisfaits lorsqu'ils avaient attiré sur eux la réprobation bourgeoise : ils avaient produit un écrit qui, par ses conséquences, ressemblait un peu à un acte. Ces tentatives isolées ne purent empêcher les mots de se déprécier chaque jour davantage. Il y eut une crise de la rhétorique, puis une crise du langage. À la veille de cette guerre, la plupart des littérateurs s'étaient résignés à n'être que des rossignols. Il se trouva enfin quelques auteurs pour pousser à l'extrême le dégoût de produire : renchérissant sur leurs aînés, ils jugèrent qu'ils n'eussent point assez fait en publiant un livre simplement inutile, ils soutinrent que le but secret de toute littérature était la destruction du langage et qu'il suffisait pour l'atteindre de parler pour ne rien dire. »]

– n.s., *Valeurs*, Alexandrie, n° 3, octobre 1945, p. 108 [« *Malgré la crise du papier, les revues prolifèrent en France. Chaque mois apporte du nouveau. Est-ce bien du nouveau ? Est-il absolument nécessaire de créer des périodiques pour présenter la même équipe sous des titres divers ? Elsa Triolet, Loys Masson, Claude Roy, Aragon, Éluard, Duhamel, une demi-douzaine d'autres noms se retrouvent à tous les sommaires. Il serait injuste que tous les écrivains de la Résistance fussent victimes de leurs vertus civiques et qu'après avoir dit non à la Gestapo, ils disent oui à l'argent, à la célébrité. / On a donc lu avec satisfaction, dans le n° 2 de Lettres (1945), un article de Jean Paulhan à ce sujet : Les Morts. »]*

– n.s., « *Et dans Gavroche (19 juillet), Gabriel d'Aubarède apprécie Jean Paulhan : "Les Fleurs de Tarbes seront lues, interrogées, longtemps encore après que tant d'œuvres massives et péremptoires auront sombré dans l'oubli !" »*, *Valeurs*, Alexandrie, n° 3, octobre 1945, p. 109.

– n.s., *Valeurs*, Alexandrie, n° 3, octobre 1945, p. 110 [mention de *Clef de la Poésie*, texte paru sans signature dans *Messages*, I, 1944, achevé d'imprimer le 10 janvier 1944].

– n.s., *Valeurs*, Alexandrie, n° 3, octobre 1945, p. 119 [rubrique : « Bulletin » ; « *Jean Paulhan reçoit le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française* »].

– [P. CAMINADE], « Labyrinthe (Genève) n° 11 », *Essor*, nouvelle série, 1^{ère} année, samedi 6 octobre 1945, p. 7 [rubrique : « Tout lire » ; sur « *l'éblouissante méditation de Jean Paulhan* », « Sade ou Le pire est l'ennemi du mal », publiée dans *Labyrinthe*, n° 11, 15 août 1945, revue mensuelle dirigée par Albert Skira : « *On se tourne de plus en plus vers Jean Paulhan. Il représente, en effet, indifférent à tout conformisme, l'individu qui veut être universel. On reste confondu de la légèreté et de la pénétration de cet esprit, le plus savoureux peut-être de notre temps.* »

Franz Hellens, le 4 octobre, se rappelle « *le titre amusant* » de ce texte de Paulhan sur Sade, signalé par Pierre Caminade dans *L'Essor*, le 6 octobre 1945 et, n.s., dans *Paru*, n° 12, novembre 1945, p. 117].

– C.-E. M. [Claude-Edmonde MAGNY], « Revue des revues », *Clartés*, 1^{ère} année, n° 16, 12 octobre 1945, p. 8 [« *un essai de Jean Paulhan sur Noël Devaulx (qui nous laisse un peu sur notre faim)* » dans *Fontaine*, juin 1945, n° 43].

- Maurice NADEAU, « Climat de Sade », *Combat*, 5^e année, n° 422, 12 octobre 1945, p. 2^{gh} [rubrique : « Les Lettres » ; coupure absente au fonds Paulhan, mais référencée sous le titre modifié « Jean Paulhan, *Le Marquis de Sade* (la Table ronde) » dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 84-86].

- Yves LEMAR, « La France est-elle byzantine ? », *Vingtième siècle*, 1^{ère} année, n° 2, jeudi 18 octobre 1945, p. 2 [« *Mallarmé, Gide, Valéry, Alain, Giraudoux, Suarès, Paulhan, Malraux, etc...* » parmi les “inculpés” de Julien Benda].

- Dominique ARBAN, « Entretien avec Jean Paulhan », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 3^e année, n° 24, mercredi 24 octobre 1945, p. 2 [rubrique : « Les Lettres » ; image légendée « *Jean Paulhan vu par Dubuffet (Document communiqué par M. Paulhan)* » ; parmi les exemples cités par Paulhan, *Loin de Rueil* de Raymond Queneau].

- Bernard MILLERET, dans Claude JAN, « Visite à Jean Paulhan », *Clartés*, 1^{ère} année, n° 18, 26 octobre 1945, p. 11 [citation d’Oscar Wilde en exergue : « *On devrait toujours être un peu invraisemblable* »].

- André BILLY, « Fénéon, Paulhan et la critique », *Le Figaro*, 119^e année, n° 375, samedi 27 octobre 1945, p. 1 [rubrique : « Propos du samedi » ; ce texte est repris dans *F.F. ou le Critique*, Éditions Claire Paulhan, MCMXCVIII, p. 134-136].

- n. s., « Labyrinthe », *Paru*, n° 12, novembre 1945, p. 117 [rubrique : « Les revues », sur « Sade ou le pire est l’ennemi du mal », *Labyrinthe*, Genève, n° 11, 15 août 1945].

- Henri MONDOR, réponse à l’enquête « La France est-elle byzantine ? », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 4, 1^{er} novembre 1945, p. 3 [« *Grâce à Dieu, Aragon, Éluard, Malraux, Paulhan, Sartre, Thierry Maulnier ont des traits aussi dissemblables que ceux qui ont différencié les grands écrivains qui les ont précédés de dix ou vingt ans.* »]

- Albert BÉGUIN, « Environs de l’absence », *Terre des hommes*, 1^{ère} année, n° 6, samedi 3 novembre 1945, p. 5 [rubrique : « Les livres » ; Albert Béguin ne refuse pas à Jean Paulhan la justesse de ses

remarques, mais égratigne « *une postface un peu maniérée et volontairement déconcertante* ».

René Forgeot [Noël Devaulx] écrit à Jean Paulhan, d'« *Amélie les Bains / le 9 Novembre [19]45* » : « *Albert Béguin a publié dans Terre des Hommes un article sur l'Auberge qui m'accorde une importance dont vous me voyez pénétré. L'article est beau et je viens de l'en remercier. Mais je lui dis aussi ma peine d'y trouver tant d'incompréhension pour votre postface. Vous m'avez fait le grand honneur de dire à mon propos des choses qui portent loin dans le domaine de l'esthétique et il semble que cet homme pourtant si pénétrant soit passé à côté. Vous me direz qu'il ne se place pas dans les mêmes perspectives. Il n'en reste pas moins une évidente injustice qui aurait frappé mon amour des lettres si elle n'avait chagriné mon amitié reconnaissante et dévouée.* »]

– Charles ESTIENNE, « “Les Otages” de Fautrier », *Terre des hommes*, 1^{ère} année, n° 6, samedi 3 novembre 1945, p. 6 [rubrique : « Les arts » : « *Paulhan décrit admirablement ce mélange de “vapeurs et de poudroissements”, ces “épais grumeaux aplatis, ce badigeon de fard, ce sabrage de craie grasse”, une cuisine en somme à mettre l'eau à la bouche.* »]

– Maurice BLANCHOT, « Les malheurs de “Peau d'Âne” », *Paysage dimanche* [dir. Pierre de Chevigné], 1^{ère} année, n° 21, dimanche 4 novembre 1945, p. 5 [rubrique : « Les livres »].

– Marcel ARLAND, « Les “Otages” de Fautrier », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 5, jeudi 8 novembre 1945, p. 4 [rubrique : « Peinture contemporaine » ; réserves de Marcel Arland sur l'exposition de la galerie René Drouin, et : « *elle [la peinture de Fautrier] attire les poètes, si Paulhan et Malraux la défendent* »].

– Claude-Edmonde MAGNY, « Revue des revues », *Clartés*, 1^{ère} année, n° 21, 16 novembre 1945, p. 10 [Jean Paulhan parmi les « *noms déjà illustres* » publiés dans la revue *Fontaine*, avec Jules Supervielle, Romain Rolland et Saint John Perse].

– Gilbert KAHN, « Pouvoir des mots », *Terre des hommes*, 1^{ère} année, n° 8, samedi 17 novembre 1945, p. 6 [texte surtitré : « À propos d'une conférence »].

– André LACOMBE [Georges LIMBOUR], « Quelques expositions récentes », *Paysage dimanche* [dir. Pierre de Chevigné], première

année, n° 23, dimanche 18 novembre 1945, p. 3fg [« *Mais le clou de la quinzaine est certainement à la galerie Drouin Les Otages de Fautrier. Ce peintre, présenté par André Malraux, a été précédemment défendu, ou plutôt vanté et chanté, par Jean Paulhan et Francis Ponge. Sur quarante-six de ses peintures, trente-trois représentent des têtes ravagées d'otages, fusillés ou suppliciés.* » ; article repris dans Georges LIMBOUR, *Spectateur des arts. Écrits sur la peinture 1924-1969*, édition établie par Martine Colin-Picon et Françoise Nicol, Le Bruit du temps, 2013, p. 179-182, texte cité p. 181].

– Louis ARAGON, *Comme je vous en donne l'exemple*, Paris, Éditions sociales, 1945, p. 8-9 [dans un volume achevé d'imprimer le 19 novembre 1945, Louis Aragon discute les termes employés par Jean Paulhan dans *Pages choisies* de Jacques Decour : « *Dans les Pages choisies de Jacques Decour, publiées illégalement en 1944 aux Éditions de Minuit, le préfacier anonyme, qui est mon ami Jean Paulhan, résume la chose ainsi. [...]*

Jean Paulhan, lui, n'est pas communiste, et c'est pourquoi il peut se suffire de tels raccourcis qui lui tiennent lieu d'explication, quand un gentil garçon, homme de talent et de culture, fait cette chose singulière, qu'il devient communiste. À lire Paulhan, on penserait presque que Jacques Decour devint communiste par suite d'une méditation sur la nature du roman, sur l'identification du lieu et de l'auteur d'un roman. Mais à vrai dire, Paulhan, qui aimait bien Decour, le comprenait mieux que cela pour tout ce qui n'était pas le fait de devenir communiste, puisque de tout ce que Decour a écrit il a voulu citer quelques lignes plus loin cette phrase tirée de la revue Commune en 1939 :

La Révolution française nous a appris que la liberté politique et l'indépendance nationale sont inséparables.

Phrase à laquelle j'ajouterai son complément que ne cite point Jean Paulhan :

La lutte continue aujourd'hui plus claire que jamais. La vie des nations n'est menacée ou détruite que par l'Internationale des ennemis de 89... »].

– Léonce BASSAC, « La critique des critiques », *France d'Abord*, 5^e année, n° 126, 21 novembre 1945, p. 8 [rubrique : « Les écrivains et la Vie » ; sur *Félix Fénéon*].

– Robert KANTERS, « Marc Bernard », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 7, 22 novembre 1945, p. 5 [Jean Paulhan accueille le premier livre de Marc Bernard, *Zig-zag*].

– Justin SAGET, « *F.F. ou le Critique* par Jean Paulhan (Gallimard) », *Terre des hommes*, 1^{ère} année, n° 9, samedi 24 novembre 1945, p. 6 [rubrique : « Billets doux »].

– Marcel ARLAND, « Galeries dans le brouillard », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 8, 29 novembre 1945, p. 1 et 4 [sur le double hôtel Gallimard « *palais de l'existentialisme et mausolée de la N.R.F.* » ; Jean Paulhan accueille Georges Limbour].

– n.s., « *La Table ronde*, n° 3 », *Fontaine*, 4^e année, tome neuvième, n° 47, décembre 1945, p. 168 [rubrique : « Bulletin / Les Revues »].

– Jacques DOPAGNE, « Jean Paulhan. *Clef de la Poésie*, Gallimard, éd. / Henri Mondor. *Mallarmé plus intime*, Gallimard, éd. / Claude-Ed. Magny. *Précieux Giraudoux*, Du Seuil, éd. », *Variété. Revue indépendante des Lettres et des Arts* [rédacteur en chef : Jacques Doris ; Administration et rédaction : Marie-Aimée Dopagne, 216, boulevard Raspail], n° 1, 4^e trimestre, décembre 1945, p. 48^{ab} [autorisation du Ministère de l'Information le 6 juillet 1945, dépôt légal au 4^e trimestre 1945 ; publié sous la direction technique de Henry Babou sur les presses de Henry Maillet, maître-imprimeur à Paris ; couverture et hors-texte de Giliolo, Fautrier, Claude Garnier, Jacques Villon et Noël Dum].

– André ROUSSEaux, « Les contes de Noël Devaulx », *Le Figaro*, 119^e année, n° 412, samedi 8 décembre 1945, p. 2^{efg} [« Les livres » ; extrait : « *Bref, ce livre révèle un écrivain d'une originalité remarquable et d'une qualité dès maintenant excellente. Parmi les ouvrages de début, c'est de beaucoup ce que nous avons vu de mieux depuis des mois.* »

L'Auberge Parpillon est achevé d'imprimer le 29 juin 1945].

– Claude Edmonde-MAGNY, « Une mesure pour rien / La littérature depuis la libération », *La France libre*, vol. XI, n° 62, 15 décembre 1945, p. 98 [extrait : « *Aux dires des libraires, les essais se vendent, paraît-il, mieux que les romans (et que les poèmes) et la Clé de la Poésie de Jean Paulhan a vu sa première édition rapidement enlevée par un public sans doute plus avide de connaître enfin les raisons de son plaisir que de renouveler indéfiniment celui-ci* »].

– Justin SAJET, « *Entretien sur les faits divers* par Jean Paulhan (Gallimard) », *Terre des Hommes*, 1^{ère} année, n° 12, samedi 15 décembre 1945, p. 6 [rubrique : « Billets doux »].

– Claude MAURIAC, *La Trahison d'un clerc*, Paris, Éditions de la Table ronde, 1945, 79 p. [achevé d'imprimer le 18 décembre 1945 ; dédicace p. 5 « À Jean Paulhan » signalée par Louis-Piéchaud, dans « Il y a 50 ans mourait Verlaine », *L'Époque*, 8 janvier 1946 (voir *infra* à cette date)].

– n. s., « Chez les Quarante », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 11, 20 décembre 1945, p. 4 [Rubrique : « Le Pont des Arts » ; une réticence d'André Gide augure mal de la capacité de l'Académie française à accueillir des écrivains originaux].

– n. s., « Auteurs en sommeil », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 11, 20 décembre 1945, p. 5 [rubrique : « De la salle à la scène » ; « Jean Paulhan porte des jugements les plus flatteurs sur Roland Purnal »].

– Thierry MAULNIER, « Méditations sur des faits divers », *Vingtième Siècle*, 1^{ère} année, n° 11, 20 décembre 1945, p. 4 [rubrique : « Les idées et les œuvres »].

– * G. SEVERINI, « Reflessioni sulla poesia », 21 décembre 1945 [coupure relative à *Clef de la poésie*].

– Maurice NADEAU, « Toute guerre se fait la nuit », *Combat*, 5^e année, n° 484, vendredi 21 décembre 1945, p. 2^{ef} [rubrique : « Les Lettres » ; sur le roman d'Henri Pollès, *Toute guerre se fait la nuit*, Gallimard, achevé d'imprimer le 29 juillet 1939, puis 1945, 358 p. Voir *infra* au 3 janvier 1946].

– n. s., « PAULHAN (Jean). *Entretien sur des faits divers* (Gallimard). Voir p. 13. Un vol. in-16 double-cour. avec des dessins et culs de lampe au trait de André Lhôte... 105 fr. / 25 ex. num pur fil... 600 fr. », *La Gazette des Lettres*, 1^{ère} année, n° 1, samedi 22 décembre 1945, p. 12 [références bibliographiques de l'*Entretien sur des faits divers*].

– Roger BREUIL, « Les Essais », *La Gazette des Lettres*, 1^{ère} année, n° 1, samedi 22 décembre 1945, p. 13 [page : « D'un rayon à l'autre » ; à propos de l'*Entretien sur des faits divers* ; reproduction du dessin d'André Lhôte figurant p. 89 du volume ; coupure au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.)].

– n. s., « Les Martyrs », *Terre des Hommes*, 1^{ère} année, n° 14, samedi 29 décembre 1945, p. 2 [rubrique : « Exercice de la liberté » ; l'auteur

applique à la querelle entre Mauriac et Hervé l'argument de Jean Paulhan : « Vous en êtes un autre. »]

– Yvon BELAVAL, « Un art poétique est-il possible ? », *Les Lettres* [André Silvaire], t. I, quatrième cahier, p. 252-258 [à propos de *Clef de la Poésie*, texte repris dans *Poèmes d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, p. 13-19, achevé d'imprimer en mai 1964 : voir *infra* à cette date].

1946 — Yvon BELAVAL, « Clef de la poésie », *Cahiers du Nord*, 19^e année, tome I, 1946, n° 56, p. 185-195 [étude placée en tête de sommaire ; introduction et conclusion : « *Une constante opposition divise le monde des Lettres ; les uns professent que le fond entraîne la forme, d'autres que la forme entraîne le fond, d'autres enfin que fond et forme ne sont qu'un. Il en résulte le désordre que l'on sait : l'écrivain se considérant indifféremment comme mage ou joueur de mots, le critique se résignant à l'inutilité de ses critiques. [...] Et loin de nous la prétention d'avoir arraché à la Clef les secrets qu'elle garde encore. Ce petit livre est d'avenir. Tout enveloppé d'évidences* » ; article épinglé par *Le Thyrses* le 1^{er} novembre 1946 (voir *infra* à cette date)].

– Pierre GUERRE, « F.F., ou le critique, par Jean Paulhan (Gallimard) », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 33^e année, t. XXIV, 1^{er} semestre 1946, n° 275, p. 169 [rubrique : « Les Essais » dans « Les livres » ; texte classé par erreur au fonds Paulhan parmi les coupures du mois d'août 1946 ; texte complet : « *À chaque génération artistique et littéraire, il y a un monsieur qui, délibérément, choisit de ne pas l'exprimer publiquement, comme les autres. Mais c'est lui qui mène l'époque, qui la dirige. Un coup de pouce par ici, trois phrases par là, sa silhouette à telle générale, à telle exposition, et son nom rarement sur la couverture des revues. Ainsi conduit-il son époque, de son fauteuil, de son jardin. Sur le moment, on ne s'en aperçoit pas toujours, mais après, quelquefois longtemps après, on se rend compte qu'il fut indispensable. Paulhan découvre aujourd'hui la nécessité de Fénéon, qui mena son époque, de Gauguin à Bonnard et du vers libre aux pages serrées de Proust. Félix Fénéon, avec son beau nom bien lavé, son nom de douceur et d'effacement distingué. Il était dans l'atelier de Seurat, dans celui de Monet. Il était derrière le corbillard du pauvre Laforgue. Il poussait le tricycle de Jarry. Il était aux mardis de Mallarmé. Partout rare, discret, vaguement apparent dans la Vogue, dans la Revue Blanche, avec sa précision et son humour de bonne éducation. Lucide, olympien et yankee, il a su rendre des oracles sous couvert de compte-rendus. Et puis oublié, toujours présent, de son exquise présence ironique, et enfin quittant doucement*

la vie, et toujours présent encore. J'aime qu'une stèle à son goût — ce précieux livre bleu, tout éclairé d'images — celle de Jean Paulhan, marque cette sorte de reconnaissance émouvante que doivent beaucoup, que nous devons à F.F., et marque à la fois la réalité et le mythe de cet homme extraordinaire. "Nous n'avons peut-être eu en cent ans qu'un critique, dit Paulhan, et c'est Félix Fénéon." »]

– Maurice BLANCHOT, « Quelques réflexions sur le surréalisme », *L'Arche*, n° 8, 1946, p. 93-104.

– Marcel BOLL, « La logique reine des sciences », *La Plume*, nouvelle série, n° 1, 1946, p. 47-51 [à propos du « verbiage » de Jean Paulhan et René Martin dans *Confluences*, mai 1945].

– Jean-Paul PLUET, « Quelques essais parus en France entre 1939 et 1945 », *Cahiers du Nord*, 19^e année, tome I, n° 54 et 55, 1946, p. 42-55 [rubrique : « Essais » ; *Fleurs de Tarbes* et *Clef de la poésie*, p. 44-45].

– n.s., *Chroniques de Minuit*, 2^e cahier, 1946, p. 31 [dépôt légal au 1^{er} trimestre 1946 ; texte de présentation avant « La Patrie » de Jean Paulhan [voir Lacroix, p. 160] : « Les lignes que nous publions ici ont été écrites par Jean Paulhan, en guise d'introduction aux Textes français (1938-1945), anthologie des plus belles pages publiées par les écrivains français pendant cette période dérisoire. / La portée de ce texte lui assigne, dans le cadre du présent cahier, une signification particulière. »]

– n.s., « F.F. ou le critique, par Jean Paulhan. (Gallimard) », *Formes et Couleurs*, Lausanne, 8^e année, n° 1, 1946, n.p., col. ab [rubrique « Les Beaux-Arts » d'une revue qui paraît six fois l'an ; « Il est certes presque impossible de cerner un homme aussi énigmatique que Félix Fénéon. Au tout dernier moment il nous échappe et le mystère ne se dissipe pas. [...] La réalisation technique de cet ouvrage est absolument parfaite. Que dire des nombreuses illustrations qui l'ornent ? Vuillard, Bonnard, Vallotton, Roussel, Matisse, Cross, Van Dongen nous enchantent et nous émeuvent. »]

– Noël SABORD, « "Un auteur difficile" / Jean Paulhan », *coupure non référencée*, janvier 1946 [rubrique « Les Livres »]. Noël Sabord écrit dans la *Semaine économique et financière* [dir. Ribadeau-Dumas]. La cote Fol R 738 est hors d'usage à la BNF (juin 2018).

– Raymond COGNAT, « Livres français sur les beaux-arts », *Curieux*, Genève, janvier 1946 [rubrique « La Vie artistique » ; extrait de l'article, passage complet sur Georges Braque : « *Un livre récent atteint dans ce domaine une perfection jamais obtenue jusqu'alors. C'est l'ouvrage sur Georges Braque avec un texte de Jean Paulhan et des pensées de Georges Braque lui-même. L'éditeur, M. Mourlot, vient de réaliser avec ce volume, un véritable chef-d'œuvre. Le procédé employé est fort complexe : il n'utilise pas une technique nouvelle, mais se sert d'une superposition de planches lithographiques, avec une science prodigieuse qui n'élimine aucune des subtilités, si insaisissables soient-elles, imaginées par le peintre.* »]

– A.J. BATAILLARD, « Sainte-Beuve disait que la critique [...] », *Formes et couleurs*, Lausanne, n° 1, janvier 1946 [« *était pour lui une sorte de métamorphose : il tâchait de se mettre dans la peau de l'auteur dont il parlait, "légèrement abstrait et serré avec Alexandre Vinet, clair et courant à la façon du XVIII^e siècle avec Mme de Charrière". N'est-ce pas à ce jeu que s'est livré avec une malice extrême et une habileté étonnante, M. Jean Paulhan pour parler de F.F. ou le Critique, dans Confluences, N° 20, Félix Fénéon étant son sujet et modèle ? Il a dû bien s'amuser en écrivant ces pages et tout en nous amusant il dit des choses très justes et profondes [...]* » Nous n'avons pas trouvé ce texte à la date indiquée].

– Armand HOOG, « Sade et Laclos », *La Nef*, 3^e année, n° 14, janvier 1946, p. 113-116 [en note de bas de page, p. 113, simple mention de « *Jean Paulhan, Sade ou le pire est l'ennemi du mal (Labyrinthe)* »].

– ÉTIEMBLE, « Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou de la terreur dans les lettres*, Gallimard, 1941 », *Valeurs*, Alexandrie, n° 4, janvier 1946, p. 76-78 [article tardif d'Étiemble, qui cite aussi la réponse de Jean Paulhan à Julien Benda dans *Confluences*, juin-juillet 1945.

Voir *infra* en mai 1946].

– n.s., « Revue des revues », *Valeurs*, Alexandrie, n° 4, janvier 1946, p. 113 [à propos d'une cohésion « *dont Paulhan semble avoir le secret, et qu'on ne trouve plus nulle part depuis qu'il n'y a plus sa Nouvelle Revue française. [...]* Au sommaire du N° 43, Jean Paulhan analyse l'œuvre de Noël Devaulx, trop peu connu encore : [...] »].

– n.s. [ÉTIEMBLE], *Valeurs*, Alexandrie, n° 4, janvier 1946, p. 113-114 [sur *Les temps modernes* de Jean-Paul Sartre : « *Il faut en tout cas reconnaître à ce premier numéro une évidente cohésion. Plus*

voisine de celle qui formait Europe, du temps que la dirigeait Jean Guéhenno, que de celle dont Paulhan semble avoir le secret, et qu'on ne trouve plus nulle part depuis qu'il n'y a plus sa Nouvelle Revue Française. »]

– n.s. [ÉTIEMBLE], *Valeurs*, Alexandrie, n° 4, janvier 1946, p. 145 [« Dans les prochains numéros, Valeurs publiera notamment : [...] Jean Paulhan / Contes. »]

– Thierry MAULNIER, « Raison et déraison », *Lumières de la ville*, n° 4, 1^{er} janvier 1946, p. 12 et 13 [texte complet : « La raison ne connaît pas les raisons du cœur, dit Pascal. Connaît-elle les raisons de la raison elle-même ? À cet égard, chacune des pages de l'Entretien sur des faits divers, que Jean Paulhan vient de faire paraître, nous laisse un peu plus incertains, à mesure que nous avançons dans la lecture. Conduisant sa démonstration avec une extrême rigueur, sous l'apparence d'une familiarité nonchalante, faisant d'un effleurement négligent et comme distrait chanceler les piliers sur lesquels sont établies nos certitudes les plus fortes, exposant à un doute systématique la légitimité, non pas même des vérités affirmées du sens commun, mais de ces vérités implicites et comme invisibles qui font la substance de nos gestes et de nos jours et sur lesquelles nous nous reposons le plus tranquillement sans même songer à les énoncer, M. Jean Paulhan nous amène bon gré mal gré à sa conclusion que nous sommes bien forcés d'accepter : "Il faut étayer chaque parole de sa part de silence, chaque décision de sa part d'indécision, chaque raison de sa part de folie." »

Ce que nous appelons la raison apparaît au-dessus de la déraison par un phénomène de perpétuelle inurgence ; mettons à l'épreuve les affirmations les plus raisonnables au moyen des armes que nous fournit la raison elle-même, et nous voyons les fondements de la raison se dérober ou se dissoudre. Ce saut dans l'irrationnel, que Kierkegaard ou Chestov nous demandent de faire en désespoir de cause, d'un élan pour ainsi dire mystique, au terme d'une méditation qui nous impose l'absurdité essentielle du monde, Jean Paulhan nous montre que nous le faisons à chaque instant, en bâtissant nos raisonnements sur un monde d'illusions et de mirages évanescents sans lesquels ces raisonnements seraient impossibles. Le mathématicien lui-même, on le sait, bute sur l'irrationnel aussitôt qu'il cherche à pousser sa curiosité au delà des postulats, au delà des actes de foi sur lesquels il fonde ses calculs. L'univers de la raison pure est, lui aussi, fantastique : qu'est-ce, par exemple, que le zéro, ce nombre nul, qui donne son sens à tous les autres et qui, pourtant, n'existe pas ?

Il y aurait là, on le voit, matière à un superbe et austère traité de philosophie, de l'espèce la plus abrupte. Mais M. Jean Paulhan n'écrit pas de tels traités. Avec cet art, à peu près inimitable, me semble-t-il, qui efface dans une modestie ambiguë, en même temps qu'il les propose, les vérités les plus importantes, ce talent de ne s'appesantir sur rien, de laisser dans toute affirmation une place réservée pour le doute et dans le doute même une place pour ce doute au sujet du doute qui peut ramener à l'affirmation, M. Jean Paulhan a fait porter le poids du destin de la raison humaine au livre le plus aérien qui soit.

L'Entretien sur des faits divers n'est rien qu'un dialogue philosophique dans le style de nos grands moralistes, une série de conversations où l'auteur et son interlocuteur imaginaire, un certain René Martin, qui est le vrai Socrate et le vrai Jean Paulhan de l'affaire, s'interrogent ensemble sur la signification de quelques proverbes, l'explication du retard régulier qu'ont certaines personnes dans leurs rendez-vous, des clichés de conversation, les raisons pour lesquelles un Anglais écrit à Calais que toutes les Françaises étaient rousses, le dialogue de Pyrrhus et Cinéas. Toutes choses au premier aspect presque sans conséquences, et de l'étude de quoi peuvent cependant découler les conséquences les plus graves : car le mystère du monde est tout entier dans le moindre de ses actes. Je ne serais pas étonné qu'en raison de sa légèreté même de construction, l'Entretien sur des faits divers ne fût, parmi les œuvres d'aujourd'hui, une de celles qui sont assurées de la plus longue navigation. »]

– Julien BLANC, « Caliban et la clef de la poésie », *Paris, les arts et les lettres*, 2^e année, n° 5, mercredi 2 janvier 1946, p. 1 et 8 [avec un portrait photographique de Jean Paulhan, Manuel frères].

– François MAURIAC, « Perspectives d'une basse époque », *Le Figaro*, 120^e année, n° 434, jeudi 3 janvier 1946, p. 1 [mention de Jean Paulhan, fondateur des *Lettres françaises* : « Il ne s'agit certes pas pour moi de défendre un système qui est à mes antipodes, mais simplement de mettre en lumière un fait que je crois sans précédent depuis 1793, du moins dans notre Paris : un journal d'écrivains (et Jean Paulhan est l'un de ses fondateurs !) ose introduire les notions d'obscurantisme et de "réaction" au sens électoral du mot, dans le jugement porté sur une philosophie ! Vous me direz que les Français ont trop d'esprit pour donner de l'importance à cette énormité. Mais il est déjà significatif qu'elle ait pu être imprimée sans susciter une immense risée. Et peut-être, en effet, n'y a-t-il pas là de quoi rire : on ne plaisante pas devant un signe grave d'infection. Qui aurait le cœur de se moquer du premier bouton suspect sur un visage admirable ? »]

– Maurice NADEAU, « En clignant les yeux », *Gavroche*, n° 71, jeudi 3 janvier 1946, p. 5cdefg [rubrique : « Chronique des livres » ; coupure absente au fonds Paulhan, référencée sous un titre modifié dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 154-158. Voir *supra* au 21 décembre 1945].

– n.s., « *Entretien sur des faits divers*, par Jean Paulhan (Gallimard) », *Le Clou*, n° 13, [vendredi] 4 janvier 1946, p. 13 [rubrique : « Vient de paraître » ; « *Jean Paulhan serre de près ces problèmes sous forme de dialogues badins. Exerçant sur des faits divers sa subtilité qui se prétend simplicité, il cherche une fois de plus à saisir les rapports secrets de la pensée et du langage. André Lhote illustre ces pages d'arêtes de poisson et autres images d'un monde plus ou moins familier.* »]

– André DHÔTEL, « Littérature et magie », *Le Monde illustré*, 5 janvier 1946, p. 4 [texte surtitré : « Réflexions du monde vivant » ; « *Bref, que l'écrivain s'engage ou se dégage, il abandonne la fable pour une raison purifiée et je croirais volontiers, après tout, que l'affaire remonte aux poèmes de Lucrèce. Seul, à notre époque, Rimbaud s'adonna vraiment à une fable toujours merveilleusement perdue et retrouvée. Seul, Jean Paulhan... Mais au lieu de m'étonner de leur étrange solitude, je voudrais simplement parler du point de vue du vagabond, et ce point de vue expliquera tout au moins comment on peut admirer et aimer encore (merveilleusement) ces littératures engagées, ou dégagées, même livrées aux scrupules et aux remords d'une prophétie vaine.* »]

– Justin SAGET, « *Impostures de la poésie* par Roger Caillois (Métamorphoses) », *Terre des hommes*, 2^e année, n° 15, samedi 5 janvier 1946, p. 7 [rubrique : « Billets doux » ; « *Roger Caillois garde une vieille dent contre la poésie. Je gage qu'il doit savourer comme une revanche personnelle éclatante sa vulgarisation par l'événement (n'est-ce point au moment où celle-ci se change en champ de tir que Jean Paulhan nous proposait ironiquement une Clé de la Poésie ?), sa réduction "à des dimensions gracieuses, inoffensives et politiquement utilisables."* »]

– Louis-PIÉCHAUD, *L'Époque*, 10^e année, n° 1315, mardi 8 janvier 1946, p. 1 et 2 [rubrique : « Chronique littéraire » ; sur *La Trahison d'un clerc* de Claude Mauriac : le livre est dédié à Monsieur Jean Paulhan, « *l'un des écrivains d'aujourd'hui qui excitent le plus*

subtilement l'intelligence de son lecteur » ; on le voit à cet Entretien sur des faits divers, « plaisamment illustré par André Lhote et qui vient de paraître chez Gallimard. »]

– Yanette DELETANG-TARDIF, « Cheval pâle », *Paris, les arts et les lettres*, 2^e année, n° 6, mercredi 9 janvier 1946, p. 1 [surtitré : « Souvenir de Nodier » ; à l'occasion d'une réédition de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, de Charles Nodier, avec une reproduction d'un passage typographié en escalier, mention des *Fleurs de Tarbes*, sur la peur de lire chez les écrivains].

– A.C., « Du nouveau concernant les élections à l'Académie française », *Ce Soir*, 10^e année, n° 1347, jeudi 10 janvier 1946, p. 2 [sans mention de Jean Paulhan, sont cités les noms de : « Éluard, Aragon, Gide, Claudel, Guéhenno, etc. ; Voit-on, par exemple, M. Éluard amené à faire l'éloge du maréchal Pétain, M. Aragon celui d'Abel Bonnard, M. Gide celui d'Abel Hermant... »]

– Institut de France, Académie française, *Rapport / de / M. Georges Duhamel / secrétaire perpétuel / sur les concours littéraires*, séance publique annuelle 1945 tenue le jeudi 10 janvier 1946, Paris, Typographie de Firmin-Didot et Cie, MCMXLVI, p. 9-11 [sur le Prix de littérature, anciennement Grand Prix de littérature : « L'Académie a décidé, cette année, de renoncer à l'adjectif grand pour désigner certains de ses prix qui, jusqu'ici, avaient bénéficié de cet attribut verbal. Dans le domaine de ce qu'Henri Bergson appelait l'extensif, la grandeur demeure nécessairement relative et se justifie surtout par les dimensions sensibles de la récompense. Mais l'art d'écrire fleurit au domaine de l'intensif et non pas dans celui de l'extensif. Sagement donc, l'Académie renonce à qualifier les prix qu'elle distribue. » (p. 9) ; passage complet sur Jean Paulhan : « Le prix de littérature a été décerné à M. Jean Paulhan. Il est stipulé, dans notre annuaire, que cette distinction est destinée soit à un poète, soit à un prosateur et encore "soit pour une œuvre, soit pour plusieurs œuvres d'une inspiration élevée et d'une forme remarquable". Une telle définition correspond parfaitement à l'écrivain que nous avons distingué. M. Paulhan est évidemment ce que les maîtres appellent un écrivain difficile. Il est de ceux qui ne consentent pas toujours à nous donner l'itinéraire exact qui les a conduits d'un point à un autre. Et si, entre ces deux points, plusieurs routes demeurent possibles, l'écrivain nous laisse le soin de choisir pour découvrir la nôtre. Dans un excellent petit ouvrage intitulé *La Guérison sévère*, M. Paulhan raconte un de ses rêves. Et l'on sent que, au sein de cette confusion, il ne cherche même

pas une route, à vrai dire, mais une raison. Et comme les objets auxquels s'intéresse M. Paulhan sont souvent d'un abord escarpé, le voyage auquel il nous convie exige de la présence d'esprit, de l'application.

J'ai toujours considéré que l'obscurité lyrique était une des traditions marginales de notre poésie depuis les origines, et que cette tradition ne souffre solution de continuité que pendant le XVIII^e siècle et même en apparence puisque, ce siècle durant, elle s'est continuée, en s'affaiblissant, je veux bien le reconnaître, avec les petits poèmes appelés énigmes. Dans le peuple, la tradition d'obscurité lyrique est ininterrompue : nombre de chansons populaires sont mystérieuses, et notamment les comptines. En revanche, la règle de la prose est une règle de lucidité. Rares sont les écrivains qui ont tenté de s'affranchir d'une telle règle ; d'ailleurs ils ne l'ont jamais fait impunément. Écrivain de prose en la plupart de ses ouvrages, M. Paulhan n'est donc certes pas difficile si l'on s'en tient à la substance de chaque phrase ; mais il s'attaque à des problèmes pour lesquels il a bien raison de requérir toute l'attention du lecteur. Il voudrait, dit-il lui-même, “découvrir ce qu'ont également échoué à déterminer — lui semble-t-il — les anciens rhétoriciens et les jeunes linguistes ; car s'il n'existerait pas, des mots au sens, et du langage brut à la pensée, des rapports réguliers et, à proprement parler, des lois dont la littérature évidemment tirerait grand profit.” Reconnaissons-le, c'est un souci qui point tous les écrivains attachés à leur ministère, c'est même un souci tout à fait fondamental et qu'on serait étonné de ne point déceler chez un véritable artiste du verbe.

M. Paulhan a manifesté ce juste souci dans plusieurs ouvrages où, pour étudier la poétique, il emploie souvent les tours, les procédés et les instruments des poètes. Il a soin de légitimer cette méthode en faisant observer que, dans l'état actuel des langues européennes, “tous les mots sont des métaphores”. Pasteur de poètes, comme je le dirai bientôt, M. Jean Paulhan est, même dans la prose critique, un poète. M. Paulhan, qui a voyagé, se trouvait donc bien à son aise pour nous parler des Hains-Tenys [sic], poèmes populaires malgaches dont il a publié tout un volume, en traduction, il va sans dire, et avec d'ingénieux commentaires. Cette étude permet à M. Paulhan d'affirmer ceci, par exemple : “Les poèmes obscurs nous renseignent mieux que les poèmes clairs, sur la nature de la poésie”. Je me permettrai de rapprocher cette phrase de la proposition que j'avais l'honneur de vous soumettre il y a deux ans et que voici résumée : “La poésie lyrique a pour mission d'exprimer l'inexprimable.”

Si l'on admet que la jeunesse aime la recherche et l'aventure mieux encore que le serein plaisir, on comprend que M. Paulhan, ait

été, depuis plus de vingt ans, un des maîtres de la jeunesse. Il a mis tout son talent et tout son crédit à mener à bien une mission difficile, je veux dire celle de guider ou même de régler les jeunes esprits et, comme il est subtil, il leur a surtout proposé des règles d'indépendance et le bon moyen de se tracer eux-mêmes leurs chemins dans les brousses de l'inconnu.

J'ai plaisir à rappeler enfin que, pendant les années de la servitude, M. Paulhan, aidé d'une poignée d'écrivains courageux, a combattu dans l'ombre, sans relâche, pour qu'une pensée française pût encore se faire entendre, au milieu de périls infinis. De cela aussi, je le sais, vous avez tenu, Messieurs, à lui rendre grâces. » ; PLH 47.7].

— n.s., « “Cette boîte de Pandore dangereusement entrouverte” / Ainsi Louis de Broglie a-t-il défini l'énergie atomique en prononçant, sous la Coupole, le traditionnel discours sur les prix de vertu », *Le Figaro*, 120^e année, n° 441, vendredi 11 janvier 1946, p. 1 et 2 [à l'occasion de la distribution des prix de vertu, Georges Duhamel initie ses confrères « *qui en ont sans doute besoin, à l'œuvre de Jean Paulhan, auteur difficile et pasteur de poètes* » (p. 1)].

— Maurice BRILLANT, « L'Académie Française récompense la littérature et la vertu », *L'Époque*, 10^e année, n° 1318, vendredi 11 janvier 1946, p. 2 [sur le discours de Georges Duhamel à propos du [Grand] Prix de littérature (« *Dieu seul est grand, mes frères* » s'écriait Massillon comme exorde à son oraison funèbre de Louis XIV) et du prince de Broglie sur les prix de vertu].

— FORESTIER, « Explication de Jean Paulhan », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 90, vendredi 11 janvier 1946, p. 5 [à partir des « Sept pages d'explication » qui introduisent à *Clef de la Poésie*].

— Bernard PINGAUD, « Un nouveau Boileau », *Essor*, n° 16, 12 janvier 1946, p. 7 [article typiquement terroriste sur *Clef de la poésie*, avec photo légendée « *Jean Paulhan* », mais sous un cliché inexact, sur lequel Bernard Pingaud revient le 2 mars 1946, avec « *M. Paulhan = M. Paulhan* » ; extrait : « *M. Paulhan se croit Boileau. Et sans doute, au XVII^e siècle, le monde eût apprécié ses jeux byzantins. La poésie passait en ce temps pour le plus délicat et le moins dangereux des divertissements. Mais un événement s'est produit depuis lors que l'esprit mathématique de M. Paulhan semble avoir ignoré : il est arrivé que de grands poètes sont morts de la poésie, ou ont souffert à cause d'elle au point d'en perdre la raison. Entre Boileau et nous, il y a eu Vigny, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Nietzsche et les surréalistes. Tous*

ces hommes ont engagé dans leur œuvre quelque chose sur quoi les mystères de l'évidence restaient sans pouvoir, et qui était leur destinée. Avec eux la poésie est devenue autre chose qu'un art, autre chose qu'un jeu de lettres. Elle a pris figure d'aventure humaine, au même titre que la plus dramatique des épopées de l'histoire. Et l'on serait mal venu à leur dire qu'ils ont seulement interverti les idées et les signes, là où le langage fut pur eux le point de départ d'une révolution qui faisait peu de cas de leur repos et de leur vie. »]

– n. s., « Jeux et travaux des essayistes », *Le Figaro*, 120^e année, n° 442, samedi 12 janvier 1946, p. 2 [rubrique : « Les livres » ; le nom d'André Rousseaux, comme auteur, figure dans le dossier de presse déposé à l'IMEC ; à propos d'*Entretien sur des faits-divers* ; « *Dans la phalange des gens d'esprit, M. Jean Paulhan occupe une place de choix, celle d'un prince du paradoxe* » Au fonds Paulhan, coupure classée par erreur au 12 janvier 1947].

– n. s., « Une plainte pour vol va bouleverser le théâtre », *Samedi Soir*, n° 31, 12 janvier 1946, p. 2 [Jean Vilar était acclamé dans le milieu de la N.R.F. et « *protégé par l'ombre subtile de Jean Paulhan* »].

– Maurice NOËL, « On parle de dédouanement chez les écrivains. Montherlant, Jouhandeau, Giono, Chardonne vont-ils retrouver la liberté de publier en France ? », *Les Dernières Dépêches de Dijon*, 8^e année, n° 441, mardi 14 janvier 1947, p. 4abc [rubrique : « Les Lettres et les Arts » ; intertitres « Le droit à l'erreur » et « La liste noire » ; accessible sur Retronews].

– n. s., « Histoire d'Éditeurs », *Les Étoiles*, nouvelle série, 4^e année, n° 36, mardi 15 janvier 1946, p. 2 [rubrique surtitrée « Cette sacrée vérité » ; texte complet : « *M. Henri Jeanson, également connu sous le sobriquet féminin d'Huguette ex-Micro, écrit dans le dernier numéro du Canard enchaîné, que si Louis Aragon fut emprisonné, durant quelques jours en juillet 1941, c'est qu'il traversait la ligne de démarcation pour aller voir son éditeur.*

Rien de plus exact.

Aragon allait à Paris, pour y rencontrer Georges Politzer, éditeur de La Pensée libre, fusillé en mai 1942.

Et aussi pour y voir Jacques Decour (fusillé avec Politzer) et Jean Paulhan. Tous trois fondèrent en ce mois de juillet 1941, le Comité National des Écrivains, qui devait peu après éditer les Lettres Françaises. »]

– n.s., « ... Madame est morte ! », *Vingtième siècle*, 2^e année, n° 15, 17 janvier 1946, p. 4 [« *L'Académie n'aime pas le talent, bien qu'elle n'aime qu'on le lui fasse remarquer. [...] Nous avons annoncé que Jean Paulhan ne participerait pas au steeple-chase du quai Conti* »].

– L'HUISSIER MUSAGÈTE, « La vertu est toujours récompensée », *Minerve*, 2^e année, n° 18, 18 janvier 1946, p. 4 [alinéa : « Pour la hausse des prix » ; « *Les prix eux-mêmes avaient quelque chose de révolutionnaire, lorsqu'ils couronnaient un poète très moderne, comme Jean Paulhan, ou un romancier comme Marc Blancpain qui en est à sa première œuvre.*

Mais la vieille dame du quai Conti, a vécu ses cinq années vertueuses en passant à côté du marché noir. Ce pourquoi, on lui doit du respect. Mais aussi, que doit penser l'auteur, s'il n'est pas sensible uniquement aux honneurs, ou s'il a besoin de quelque appui financier pour poursuivre ses travaux qui, tel M. Gheerbrandt, reçoit six cent quatre-vingts francs pour son ouvrage : Notre Empire. À peine de quoi payer le papier et la dactylographe.

Le grand Prix de Littérature de M. Paulhan se monte à 10.000 francs. »]

– Claude ROGER-MARX, « Deux grands livres / Braque le Patron. – Les dessins de Dufy », *La Tribune des Nations*, 13^e année, nouvelle série, n° 19, vendredi 18 janvier 1946, p. 6 [rubrique : « La vie artistique » ; extrait : « *C'est par les soins de Fernand Mourlot que fut établi le premier grand ouvrage consacré à Georges Braque le Patron, comme l'appelle Jean Paulhan, qui, dans un texte fait de beaucoup de grâce d'esprit et d'ingéniosité, situe le peintre et montre en quoi réside sa grandeur. La critique s'était contentée, jusque-là, de souvenirs et de pittoresque ; utilisation, par ce fils d'entrepreneurs, du peigne à faire du faux-bois ou du faux marbre ; saut périlleux accompli vers 1908, au lendemain du fauvisme, dans un univers inconnu, méthodique et sépulchral, dénommé cubisme ; emploi des "papiers-collés". Avant Paulhan, on n'était jamais allé au cœur de l'œuvre, fort difficile à pénétrer, toute en contrastes, majestueuse et violente, distante et raffinée, exquisément abstraite, bien que plus soumise qu'aucune autre aux exigences de la matière.*

Je voudrais insister surtout ici sur le miracle que constitue ce livre au point de vue technique. C'est peut-être la première fois qu'un grand artiste, las de se voir trahi par des enfants adultérins, qui lui ressemblent vaguement, collabore à la reproduction de son œuvre. Ces images ont exigé beaucoup de temps, beaucoup de soins, et dans des conditions difficiles, puisque l'artisan chargé des transports sur pierre

travaillait en même temps à des fac-simile d'un autre caractère... pour la Résistance. Certaines reproductions ont réclamé jusqu'à dix-huit planches. Souvent des rehauts au pochoir, fortifiant l'épaisseur ou l'éclat d'un ton, sont venus s'ajouter aux travaux d'impression. On sent, à chaque instant, l'intervention du peintre dans l'exécution, au point que nous croyons presque être en présence de lithographies originales. Une traduction littérale, possible quand il s'agit d'un dessin ou d'une aquarelle, est impossible quand il s'agit d'une toile. Pour donner, à l'aide de l'encre et du papier, l'équivalent d'une matière toute différente, — l'huile — il faut non point copier mécaniquement le modèle, mais transposer. Cette transposition n'est réussie que si l'interprète est guidé et possède lui-même un œil d'artiste. Un ouvrage de cette qualité fait honneur aux ateliers de Mourlot dont nous n'avions pas oublié les affiches exécutées pour les musées nationaux, d'après Bonnard, Matisse, etc. Il s'impose également par son architecture robuste, sa typographie et sa mise en page, qui nous rendent d'autant plus sensibles à tant de finesses. » Supérieur, selon Claude Roger-Marx, à Auguste Elot et à Jacomet, Mourlot avait déjà travaillé à des affiches pour les Musées nationaux].

– Gabriel AUDISIO, « Impostures, misères et espoirs de la poésie », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 3, samedi 19 janvier 1946, p. 1 et 7 [Roger Caillois, dans *Les Impostures de la poésie*, cherche des clefs, « où M. Jean Paulhan nous en a forgé une mémorable. »]

– Maurice TÆSCA, *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 3, samedi 19 janvier 1946, p. 9 [rubrique : « Livres de luxe » ; sur *Félix Fénéon ou le Critique* : « Livre clef. Désormais, il sera tout aussi impossible de discourir sur le critique en omettant cet essai que de parler du comédien sans tenir compte du Paradoxe de Diderot. »]

– Maurice NADEAU, « Un roman de la condition ouvrière : *Travaux* par Georges Navel », *Combat*, 5^e année, n° 508, samedi 19 janvier 1946, p. 2 [Maurice Nadeau cite une phrase de Jean Paulhan extraite des [sic] *Entretiens sur des faits divers* : « Un ouvrier peut aussi désirer de devenir ouvrier de plus en plus : avec une aisance, avec une dignité nouvelles. Il n'est qu'une chose au monde qu'il ne pourra jamais souhaiter : c'est d'être enfermé, si je peux dire, dans son ouvriérat — de ne jamais former que des sentiments et des pensées d'ouvrier. » Texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 173-176].

– Bernard PINGAUD, « Imagination et Terreur », *Essor*, n° 17, samedi 19 janvier 1946, p. 7 [rubrique : « Jeux de l'esprit » ; sur le livre de Bertrand d'Astorg, *Introduction au Monde de la Terreur* (Éd. du Seuil), qui prend pour guides Blake, Sade, Saint-Just et Jünger, mention de Jean Paulhan (à qui le livre est dédié) énonçant la terreur des images et des mots à quoi aboutit l'imagination poétique. Dernier paragraphe : « *Un silence injuste s'est fait autour du livre de M. d'Astorg. Silence significatif : nous avons tous aujourd'hui plus ou moins peur de notre ombre, plus ou moins honte de nous-mêmes. C'est pourtant un bien mauvais moyen de conjurer de destin que de ne pas oser le regarder en face. La vérité est chose nouvelle en Europe. L'expérience de cette guerre devrait nous apprendre à la voir, et à lui rendre son sens historique de toujours.* »]

– Alexandre ASTRUC, « Jean Paulhan terroriste », *Combat*, 5^e année, n° 509, dimanche et lundi 20-21 janvier 1946, p. 1 et 2 [quatre intertitres : « Un juge effrayant d'affabilité et de froideur », « Claudel et Eluard », « M. Benda et les plaisirs du risque » et « Les sirènes de la Rue de Buci »].

– Georges SADOUL, « Le chemin de Jacques Decour », *Les Étoiles*, 4^e année, n° 37, mardi 22 janvier 1946, p. 5 [rubrique : « Les idées et la vie » ; à l'occasion de la parution de *Comme je vous en donne l'exemple* de Louis Aragon, rappel de la préface de Jean Paulhan aux *Pages choisies* de Jacques Decour, édition clandestine].

– Maurice BLANCHOT, « L'énigme de la critique », *Carrefour*, 2^e année, n° 75, jeudi 24 janvier 1946, p. 6 [rubrique : « Au carrefour des lettres » ; *Félix Fénéon ou le Critique* ; extrait : « *Il manquait à la critique son symbole. Jean Paulhan nous l'a révélé : c'est un homme qui n'a même pas eu à cesser d'écrire, qui n'a pour ainsi dire jamais écrit, ce F.F. plus intransigeant que l'auteur du Château, car celui-ci réduisait ses héros à une lettre, mais Fénéon s'est réduit lui-même à une initiale redoublée, sorte d'ombre en miroir.* »]

— Dominique AURY, « Charles-Albert Cingria retrouve Paris », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 92, vendredi 25 janvier 1946, p. 2 [avec portrait de Cingria dessiné par Géo Augsbourg ; Cingria déclare : « *l'amitié de Jean Paulhan et de Jean Dubuffet m'a conservé mon appartement.* »]

— Marcel GUÉRIN, « Avant-propos » à DURANTY, *La Nouvelle Peinture*, Flourey, 1946, p. 9-19 [dans un volume achevé d'imprimer le

25 janvier 1946, l'historien d'art Marcel Guérin cite l'expression « *primitif du roman réaliste* », p. 12, employée par Jean Paulhan à propos de Duranty].

– n.s., « On pourra dire de Jean Paulhan [...] », *Bref*, 2^e année, n° 11, samedi 26 janvier 1946, p. 20 [rubrique : « Les Lettres » ; « *On pourra dire de Jean Paulhan qu'il est le Roi du Paradoxe et le Satrape de Byzance, qu'il ne prend la plume que pour brouiller les cartes, que son talent est celui du prestidigitateur qui tire de ses manches un lapin, un éventail et un foulard — encore faudrait-il ajouter que ce ne sont ni un vrai foulard, ni un vrai éventail, ni un vrai lapin — Jean Paulhan est avant tout un joueur, que certain jeu mené avec témérité a conduit en prison, du temps des Allemands...* »].

– n.s., « P. R. (Présumé révolutionnaire) par Maxime Alexandre (Sagittaire) », *Essor*, n° 18, samedi 26 janvier 1946, p. 7 [sur le projet de Jean Paulhan, de publier les nouvelles brèves de Félix Fénéon du *Matin* : « *Quel dommage que Jean Paulhan ne s'aventure jamais à Montmartre ! Il en reviendrait avec un choix précieux qu'il pourrait publier (luxé et demi-luxé) orné d'une préface de sa main. Mais les vivants ont toujours tort.* »]

– AYGUESPARSE, « En Belgique pendant l'occupation », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 965, jeudi 31 janvier 1946, p. 6^{def} [page « Regards sur le monde » ; portrait au trait légendé « Franz Hellens, par Jean Texcier » ; « *Mais l'influence du roman français restait si vivace qu'on ne réussit jamais à l'écarter des étalages où, à côté de Brasillach et de Montherlant, on réservait une place de choix à François Mauriac, à Jean Paulhan, à Giraudoux, à Saint-Exupéry, à Chamson, à tous ceux qui étaient restés fidèles à eux-mêmes. On le vit bien quand, d'accord avec le Mercure de France, un éditeur s'avisa de donner une nouvelle édition de la Chronique des Pasquier, de Georges Duhamel.* »]

– Georges BLIN, « Entretien sur des faits divers / par Jean Paulhan / (Gallimard) », *Fontaine*, n° 49, février 1946, p. 349-352 [rubrique : « Notes de lecture. Les Essais » ; épreuves corrigées au fonds Paulhan, dossiers de presse].

– Mme Ch. BRAIBANT, « La Résistance morale des Intellectuels français », *Revue des Conférences françaises en Orient*, 10^e année, n° 2, février 1946, p. 73-84 [conférence faite au Caire le 11 décembre 1945 ; portrait au trait non signé, de Jean Paulhan à la pipe ; sur la

fondation, par Jean Paulhan, du premier journal de la clandestinité, *Résistance*].

– Jacques BRENNER, « *Entretien sur des faits divers* par Jean Paulhan (Gallimard) », *Seine*, n° 2, février 1946, p. 163-164 [comparaison avec *L’Idée fixe* de Paul Valéry.

Jacques Brenner écrit à Jean Paulhan, le 23 janvier 1945 : « *J’aimerais pouvoir vous parler de vive voix d’un projet de revue “décentralisée” et qui devrait paraître cette année. J’aimerais essayer de faire “quelque chose” à Rouen.* » Puis le 15 janvier 1946 : « *Ce qui me paraît le plus difficile, c’est le lancement. Aucune tentative de décentralisation intellectuelle n’a été faite à Rouen avant moi. Si, avec mes amis, nous ne parvenons pas dans les mois qui vont suivre à intéresser environ 1500 Normands, nous échouons. Mais l’expérience me paraît intéressante. Et Jean Schlumberger a très bien posé le problème. [...] En plus des conseils que vous pourrez me donner, ce qui serait déjà énorme, j’aimerais avoir quelques pages de vous. Au reste, je vous ai déjà écrit à ce propos, mais vous n’aviez pas vu la revue et ne saviez pas quelles garanties de sérieux elle présentait. Au sommaire du n° 2 : textes de Pouchkine (traduction Thomas), Dickens, André Dhôtel, Charles-Louis Paron, Jacques Prévert, Maurice Fombeure. Au sommaire du n° 3 : inédits de Desnos et Max Jacob, deux nouvelles brèves de Herbart (mais que vous avez données autrefois dans la nrf, sans qu’elles soient remarquées). Thomas va essayer de m’obtenir des poèmes de René Char. Et si vous pouviez ouvrir le n°... / Respectueusement à vous, Jacques Meynard-Brenner / 108, rue Jeanne d’Arc / Rouen »].*

– Jean CASSOU, « *Honneur à nos Camarades Typos* », *Le Point*, Souillac (Lot), n° 31, février 1946, p. 3-5 [« *Ah ! vole, petit caractère ailé, esprit de feu, morsure insolente ! Jean Paulhan, qui avec tout son mystère s’est tant plu au cœur de ces laboratoires et de ces arsenaux, a fait là-dessus une bien émouvante observation : c’est peu qu’une piqure d’abeille sur la main terrible qui se referme, mais si les abeilles ne piquaient pas il n’y aurait plus d’abeilles. Oui, sous les formes les plus humbles, les plus rudimentaires, l’art souverain de la parole écrite et reproduite a lancé son dard. On a commencé avec des bouts de papier dactylographiés. Ce même Jean Paulhan, c’est pour un journal ronéoté, notre Résistance de l’affaire du Musée de l’Homme, qu’il a dû affronter la Gestapo. Nous le rédigeons avec Claude Aveline et Marcel Abraham dans cet appartement des chers Martin-Chauffier, d’où, deux ans plus tard, Emmanuel d’Astier, traqué, devait disparaître. Mais les imprimeurs vinrent vite à la rescousse.* »]

– Y[vonne] DESVIGNES, « Minuit au grand jour », *Le Point*, Souillac (Lot), n° 31, 1946, p. 13-19 [Jean Paulhan raconte sa rencontre avec Jacques Decour ; « *la rue des Arènes, dans le cadre familial et presque historique de Jean Paulhan* »].

– FORESTIER [d'après des notes de Claude Morgan], « Ariel casqué », *Le Point*, n° 31, 1946, p. 21-30 [« *C'est peut-être, comme dit Jean Paulhan, que la patrie n'est pas chose si facile à penser* » ; réseau du Musée de l'Homme ; réunions chez Jean Paulhan et l'éditeur Émile-Paul ; Paulhan et Jacques Debû-Bridel se joignent à Vercors et Pierre de Lescure comme conseillers des éditions de Minuit].

– Julien BENDA, « Jean Luchaire “s’est trompé” ! », *L'Ordre*, n° 316, 5 février 1946, p. 1^{gh} [rubrique : « Notre tribune libre » ; « *Nous avons vu le même thème, il y a quelques mois, sous la plume de certains de nos confrères — Jean Paulhan, René Lalou — à propos d'écrivains condamnés par la Résistance : Béraud, Maurras, Brasillach. On réclamait pour eux le “droit à l'erreur”.* »]

– Francis AMBRIÈRE, « Intelligence et littérature », *La Bataille politique et littéraire*, 5^e année, nouvelle série, n° 65, jeudi 21 février 1946, p. 1 [Entretien sur des faits divers, « *d'un esprit bien subtil.* » *La France byzantine* de Julien Benda, et son succès, indique que désormais le vent souffle du côté de la dissociation de la littérature et de l'intelligence].

– n.s., « Le carnet des Lettres », *La Lanterne*, Bruxelles, 23 février 1946 [« *Jean Paulhan a dit avec humour à Maurice Noël (Voix de France) : “Les bons écrivains finiront par être ceux de la collaboration... Dans le silence, ils ont le temps de mûrir leurs œuvres tandis que les écrivains de la Résistance, happés par les revues et les journaux, se mettent à bâcler.”* »]

Et Maurice Noël ajoute : “Ce serait assurément l'un des fruits les plus surprenants de la justice répressive qu'elle ait été l'instrument de quelques chefs-d'œuvre...” »].

– Armand HOOG, « Paulhan, ou le duel contre le malin », *La Nef*, 3^e année, n° 15, février 1946, p. 117-120 [rubrique : « Chronique / Les Lettres françaises » ; « *Je m'explique mieux que jamais le rire de Paulhan, sa bonne humeur au centre des couloirs. Le Dêmeineur Ambigu ou le joyeux Spéléologue. Quel joli sujet pour Dubuffet.* »]

- n.s., *Valeurs*, Alexandrie, n° 3, février 1946, p. 109-110 [rubrique : « Revue des revues » ; texte de présentation avant : Jean PAULHAN, « Les morts », cité d'après *Lettres*, n° 2, 1945].
- Y. L. [Yves LÉVY], « *Entretien sur des faits divers* par Jean Paulhan », *Paru*, n° 15, février 1946, p. 61-62.
- François ERVAL, « Jean Paulhan et Roger Vailland », *Libertés*, n° 114, 1^{er} février 1946, p. 4 [rubrique : « Les livres » ; *Entretien sur des faits divers*, par Jean Paulhan ; *Quelques réflexions sur la singularité d'être français*, par Roger Vailland].
- Paul GUTH, « Paul ÉLUARD », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 4, samedi 2 février 1946, p. 1 et 2 [portrait d'Éluard légendé : « (*Dessin de Picasso*) » ; Éluard déclare : « *Après j'ai connu Paulhan, Breton, Aragon, Soupault, Tzara, Picabia. J'ai participé à l'activité dadaïste.* »]
- Robert KANTERS, « Du style dans le roman », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 4, samedi 2 février 1946, p. 4 [« Le feuilleton littéraire » ; « *Le livre de M. Guérin [Quand vient la fin] est dédié à Jean Paulhan et celui-ci [L'Auberge Parpillon] s'achève sur une postface du même M. Jean Paulhan, qui est assurément le premier sophiste de notre époque (je le dis en un sens honorable, un peu avec l'admiration des jeunes gens de Platon pour Gorgias, ou pour ce Prodicus qui savait faire sur les mots des milliers de distinctions) en est peut-être aussi le premier sourcier. Nous lui devons en tout cas beaucoup de reconnaissance pour ces deux livres que leur valeur formelle suffirait à recommander.* »]
- NINOVA, « Arts et Lettres / Jean Paulhan ou le triomphe de la ferveur », *Patrie-Sud*, 2 février 1946 [portrait au trait de Jean Paulhan à la pipe ; le titre, s'il est exact, est absent des collections de la BNF].
- Albert-Marie SCHMIDT, « Existence », *Réforme*, 2^e année, n° 46, samedi 2 février 1946, p. 4 et 5 [rubrique : « L'Esprit et les lettres » ; *Entretien sur des faits divers*].
- Emmanuel BUENZOD, « Un livre de Jean Paulhan », *Journal de Genève*, n° 28, 3-4 février 1946, p. 3d et p. 4ab [dans le « Supplément littéraire » annoncé en première page : « *Il y a bien du charme, bien du profit, aussi, à suivre le jeu d'un esprit rigoureux, qui ne se veut dupe d'aucune formule et prend un plaisir intelligent à découvrir, sous*

*l'interprétation apparemment logique de tel fait, d'autres interprétations tout aussi cohérentes et raisonnables. Cette première réflexion pourrait donner à penser que nous nous proposons de célébrer ici quelque maître, hier inconnu, du roman policier. Je doute, pour ma part, que Jean Paulhan ait jamais pensé à appliquer à ce genre littéraire, volontiers décrié, ses facultés d'observation et d'analyse et, tout compte fait, je ne suis pas très certain qu'il apporterait à son perfectionnement une contribution décisive. D'abord parce que conter ne semble guère son affaire ; ensuite parce que la forme de son esprit l'attache à ce qui est rare ou curieux sous l'apparence du commun et qu'il lui suffit de tirer de cette discordance le plaisir de la constater, — tout au plus celui d'y trouver une confirmation de la fragilité de nos jugements et de la relativité de nos opinions. » ; *Le Guerrier appliqué*, Jacob Cow, *Le Pont traversé* et *l'Entretien sur des faits divers* témoignent d'un « même besoin d'attention mentale, patient et lucide. »]*

– G. E. CLANCIER, « L'Auberge Parpillon ou la folie sage », *Gavroche*, n° 76, jeudi 7 février 1946, p. 5 [« Notes sans frais » ; « *On fleure là comme le fait remarquer M. Jean Paulhan dans une fort jolie postface, une sorte d'ennui dans lequel l'auteur des Fleurs de Tarbes voit la suprême qualité littéraire.* »]

– Pierre LANGERS, « Sacha a-t-il réduit les “Dix” en esclavage ? », *Dimanche Paysage* [dir. Pierre de Chevigné], 2^e année, n° 35, jeudi 7 février 1946, p. 3 [à propos d'un article paru dans *Le Clou*, « J'accuse Sacha Guitry », Pierre Langers loue l'Académie française d'avoir primé Jean Paulhan, Jean Schlumberger, Jean Blanzat pendant l'Occupation : « *J'aime que l'Académie française, ait, en ce temps-là, accordé ses plus hautes récompenses à un Jean Schlumberger, à un Paulhan, à un Blanzat. C'était manière d'honorer à la fois les lettres et la résistance.* »]

– Maurice NADEAU, « Entretien avec Georges Navel », *Terre des hommes*, 2^e année, n° 20, samedi 9 février 1946, p. 5 [« *Il [Georges Navel] montre ses essais à Jean Paulhan, à Bernard Groethuysen* » ; texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 198-200 ; texte cité p. 199].

– Justin SAGET, « *L'intelligence en guerre*, par Louis Parrot (La Jeune Parque) », *Terre des hommes*, 2^e année, n° 20, samedi 9 février 1946, p. 6 [rubrique : « Billets doux » ; sur le « *droit à l'erreur, si*

chevaleresquement invoqué par Jean Paulhan au Conseil national des écrivains »].

– Julien BENDA, « Hermétiques et profanes », *Les Étoiles*, nouvelle série, 4^e année, n° 40, mardi 12 février 1946, p. 1 [« M. Jean Paulhan rudoie les critiques de la fin du XIX^e siècle [...] »]

– Florence LAMBERT, « Née d'une plaisanterie / L'Académie ne veut pas mourir de vieillesse / transfusion de sang demain après-midi », *Étoile du Soir*, n° 118, jeudi 14 février 1946, p. 1 [intertitres : « Elle pue déjà » et « Vieille histoire » ; « Seul, Jean Paulhan accepterait de se présenter, mais Jean Paulhan est un pince-sans-rire et nos Immortels se méfient. »]

– L'EXISTENTIALISTE, « Les lettristes chez Jean Paulhan », *Clartés*, 2^e année, n° 33, 15 février 1946, p. 10 [rubrique : « Feuilles au vent » ; le bureau de J.P. a été assiégé par les lettristes, quelques jours après leur intervention bruyante au cours d'une conférence de Gabriel Marcel].

– Julien BENDA, « Esthètes et butors », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 95, vendredi 15 février 1946, p. 4 [dans *Confluences*, novembre 1943 : « Paulhan exalte l'attention à l'unique », « c'est-à-dire à ce qui, dans un auteur, lui est étroitement personnel et donc l'indifférence à ce qu'il pourrait représenter d'universel. »]

– Bernard GROETHUYSEN, « Jean Paulhan à propos de l'Entretien sur des Faits Divers », *Action*, n° 76, vendredi 15 février 1946, p. 12-13.

– Francis PONGE, « Pour une notice », *Action*, n° 76, vendredi 15 février 1946, p. 12 [portrait photographique de Jean Paulhan ; le texte de Francis Ponge précède : Jean Paulhan, « Drôles de malentendus », *ibid.*, p. 12 et 13. Au fonds Paulhan, dans la chemise grise des lettres de Ponge à Paulhan, figure l'épreuve de ce texte, très corrigée par Paulhan (PLH 185).

Texte repris dans Francis Ponge, *Le Grand Recueil*. Lyres, Gallimard, 1961, p. 53-57].

– Georges LIMBOUR, « Bonne promenade », *Action*, n° 76, vendredi 15 février 1946, p. 13^{cd} [coupure non référencée au fonds Paulhan ; un été, Georges Limbour est invité à déjeuner à Châtenay-Malabry : « Mais depuis, je n'ai plus connu personne qui sache me promener. »]

– Denis MARION, « La veine comique », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 95, vendredi 15 février 1946, p. 5 [à propos de la Postface de Jean Paulhan à *L'Auberge Parpillon* de Noël Delvaux : Paulhan et les surréalistes ont aidé à faire accepter Sade comme un penseur].

– Fred MEGRET, « André Gide à Alger », *La Gazette des Lettres*, 2^e année, n° 5, samedi 16 février 1946, p. 3 [photos légendées : « André Gide et Jean Denoël à Rabat » et « André Gide sur le Nil » ; sur la fondation de *L'Arche* à Alger, par Robert Aron et Jean Amrouche : « *Le propos du triumvirat était de demander, dès la France, à Paulhan de prendre la direction de la revue. Malgré sympathies et amitié le critique des "Fleurs de Tarbes" ne se reconnut pas une santé suffisante.* »]

– *n.s.*, « Heureuses perspectives », *Les Étoiles*, nouvelle série, 4^e année, n° 41, mardi 19 février 1946, p. 1a [première assemblée du C.N.É., fondé en juin 1941 notamment par Jean Paulhan, avec Jacques Decour et Louis Aragon ; le dimanche précédent : élection de Jean Cassou à la présidence, après l'approbation du programme du C.N.É. présenté par Aragon].

– Paul MORELLE, « De la singularité d'être français », *Franc-Tireur*, 6^e année, n° 508, mardi 19 février 1946, p. 2 [rubrique : « Les lettres » ; sur *Entretien sur des faits divers* ; Jean Paulhan et Roger Vailland].

– Julien BENDA, « L'écrivain et sa confrérie / Une lettre de Jean Paulhan », *L'Ordre* [dir. politique : Émile Buré], 18^e année, nouvelle série, n° 329, mercredi 20 février 1946, p. 1fg [rubrique « Tribune libre »].

Jean Paulhan adresse à Julien Benda une lettre au sujet de l'article de Benda, « Jean Luchaire s'est trompé ! » paru dans *L'Ordre*, 18^e année, nouvelle série, n° 316, mardi 5 février 1946, p. 1g. Julien Benda écrit à Jean Paulhan, le « 13.2.[19]46 » : « *Cher ami, je répondrai à votre / 2^{me} / lettre dans un prochain numéro de l'Ordre* »].

– *n. s.*, « La liste de Gaulle », *XX^e Siècle*, 2^e année, n° 19, 21 février 1946, p. 4 [le général de Gaulle, bien qu'il eût à plusieurs reprises refusé de se présenter à l'Académie française, souhaitait voir y entrer Paul Claudel, André Gide, Roger Martin du Gard, Jacques Maritain, Jean Paulhan, Paul Éluard, Louis Aragon, André Malraux : « *Quand il sut que ce projet n'avait aucune chance d'aboutir, il envisagea de dissoudre purement et simplement l'Académie. Dommage que son départ ait été aussi précipité !...* »].

– Alexandre ASTRUC, « Jean Paulhan, terroriste », *Servir*, Lausanne, 3^e année, n° 8, jeudi 21 février 1946, p. 6bcde et 7a [reprise de l'entretien d'Alexandre Astruc avec Jean Paulhan paru dans *Combat*, 20-21 janvier 1946 ; numéro manquant à la B.N.F. ; nos remerciements vont à Jonathan Wenger].

– PALAMÈDE, « Une après-midi / chez les fous », *Carrefour*, 3^e année, n° 79, jeudi 21 février 1946, p. 8 [sur l'exposition de peintures des malades mentaux, à Sainte-Anne : un des plus distingués psychiatres français, fait un exposé trop long et cite Lombroso, Prinzhorn, Vinchon, Gréco, Van Gogh, Baudelaire, Edgar Poe, Platon, Socrate, Mallarmé, Goethe, Céline, Hugo Wolf, Gérard de Nerval, Jaspers, Dostoiévsky, Jean Paulhan, Hölderlin, Freud].

– Maurice TĚSCA, « Jean Paulhan / l'homme qui fait les écrivains », *Gavroche*, n° 78, jeudi 21 février 1946, p. 4 [portrait légendé « *Jean Paulhan (par André Lhote)* »].

– R. LABROUSSE, « Poésie radiophonique », *Radio 46*, n° 70, vendredi 22 février 1946 [semaine du 24 février au 2 mars 1946], p. 7 [texte complet : « *Il est bien délicat de réunir des textes d'auteurs différents dans une émission de trois-quarts d'heure et d'envelopper l'ensemble d'une atmosphère homogène.*

C'est ce que Denise Bonal, Jacqueline Hoden et Charpentrat ont tenté dans Mélodie du Monde.

La première émission sera le chant des villes, la seconde, la campagne et ainsi de suite.

Le chant des villes sera évoqué par des textes de Baudelaire, Jean Paulhan, Marcel Proust, Eugène Dabit, Henri Michaux, Jules Laforgue, Jean Giraudoux, Guillaume Apollinaire, Erskine Caldwell, et puis des tours de force des auteurs de l'émission et du réalisateur pour créer une atmosphère.

Car ici l'atmosphère est à la base de tout, on vous prend au petit matin, les yeux gonflés et frémissant à la fraîcheur de l'air pour vous promener à travers des milliers et des milliers d'êtres, de travaux et de bruits, jusqu'aux lassitudes et aux annonces du soir.

C'est dans cette atmosphère qu'il faut entrer sans autre drame que celui intime et collectif de tous les souvenirs, toutes les impressions sérieuses ou grotesques qui vont s'éveiller en nous.

La réalisation de Jean-Jacques Vierne donne la mesure de ce que peut être un vrai poème radiophonique. »

Voir Céline Pardo, *La Poésie hors du livre (1945-1965). Le Poème à l'ère de la radio et du disque*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2015, 421 p., coll. « Lettres Françaises »].

– n.s., « Il y a quatre ans... / Sept Français étaient fusillés au Mont-Valérien / pour avoir fondé dès l'automne 1940 au Musée de l'Homme le groupe "Résistance" », *Le Populaire*, 25^e année, n° 6845, samedi 23 février 1946, p. 1 [sur *Résistance*, bulletin ronéotypé rédigé par Jean Cassou, Jean Paulhan, Claude Aveline ; à partir de novembre 1940, un agent de la Gestapo, Albert Gaveau, ayant gagné la confiance du groupe, déclanche les arrestations].

– « Trois ans ! », *Juin*, n° 2, 26 février 1946, p. 7 [sur le réseau du Musée de l'Homme, trois ans après les arrestations ; « *Trois ans ! Pendant que nous mettons en page, ce journal qui va retrouver tant de vaillants, les survivants de notre guerre de libération, nous pensons avec émotion à ce matin du 23 février 1943 où tombèrent au Mont Valérien, sous les balles d'un peloton d'exécution, nos bons amis, nos frères de combat : Léon-Maurice Nordmann, Vilde, Walter, Lewitski, Andrieux, Sénéchal, Ithier. Une des premières charrettes, suivie, hélas ! de tant d'autres, une charrette qui portait des hommes parmi les meilleurs, les plus purs. Cassou, Paulhan, Claude Aveline, qui ont pu échapper au traquenard tendu par une triste canaille, travaillaient avec eux. Ils avaient fait au ronéo la première Résistance clandestine ; ils étaient les héros de ce qu'on a appelé l'Affaire du Musée de l'Homme.*

Samedi, d'autres de leurs compagnons les ont commémorés, au Palais de Justice. René-Georges Étienne et Joë Nordmann ont dit leur héroïsme ; au Musée de l'Homme, qui était leur quartier général, leur atelier, c'est à Paul Rivet, leur maître en science, leur égal en patriotisme militant, qu'est revenu l'honneur de nous dire ce que nous avons perdu, ce que la France a perdu en les perdant. »]

– Alain LOTRIAN, « Georges Braque », *Noir & Blanc*, 2^e année, 27 février 1946, p. 142 [sur *Braque* imprimé par Mourlot : « *On devrait les imprimer en affiche [les pensées de Braque]. [...] Mais voyons le livre. Purement classique, il est parfait. Fernand Mourlot l'a établi en noir et brun, à deux cent vingt-cinq exemplaires sur un vélin d'Arches, d'une magnifique blancheur. Tout est en Didot, le texte de Paulhan en romain, les pensées de Braque en italique. Une couverture beige, très sobre, a été composée par l'artiste en vert et brun. Quant aux reproductions, dont la réussite est le fruit d'une longue expérience, elles me semblent dépasser tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce domaine. Je n'en dis pas plus : tant de louanges pourraient ne pas paraître sincères. Elles le*

sont pourtant. Et je pense qu'un tel livre peut servir à résoudre un vieux problème qui, depuis le progrès des arts industriels, agite les bibliophiles. Un livre précieux, selon la majorité d'entre eux, doit être illustré de gravures originales. Or, cette théorie, qui se justifiait voici un demi-siècle, est insoutenable aujourd'hui. Il est infiniment plus difficile, et délicat, et savant, de tirer des reproductions comme celles-ci que des bois ou des eaux-fortes. Et, d'ailleurs, seul le résultat compte : ce livre est-il beau, ou non ? Il est beau, intégralement. Donc... Quand la mécanique atteint de si brillantes réussites, elle change de nom. Elle s'appelle de l'art. »]

– J.B. [Jacques BRENNER], « Clef de nos pensées », *Confluences*, Lyon, 5^e année, nouvelle série, n° 10, mars 1946, p. 114-115 [rubrique : « Lectures / Spectacles / Rencontres », sur *Entretien sur des faits divers* : texte complet : « À une époque où l'on parle beaucoup de liberté, il n'est pas de meilleur exemple d'homme libre que Jean Paulhan. Mais il ne sera pas question ici d'engagement, c'est au contraire le dégagelement qui se trouve préconisé. L'homme libre ne peut être que spectateur sans système qui ne cherche pas d'exemples à l'appui de ses dires, mais, à l'opposé, tire ses dires des exemples qui s'offrent à lui sans qu'il les ait cherchés.

Le mot spectateur peut être pris dans un sens péjoratif : Paulhan proteste dans cet Entretien même que chercher à comprendre le spectacle ne veut pas dire qu'on renonce à le transformer. Paulhan a montré qu'il savait prendre parti quand c'était nécessaire. Il est bien certain cependant que celui qui raisonne n'agit pas : mais que vaudrait l'action de quelqu'un qui n'aurait jamais raisonné ?

Or Paulhan tient à la raison. Il est un homme de bon sens et se plaît à le signaler à plusieurs reprises, en montrant les avantages de son attitude : “qui commence par le rêve ou la folie sait très bien où il va, mais le raisonnement nous jette en pleine aventure” et encore : “le monde est terne, si on le contemple avec folie, mais purement fantastique dès qu'on le contemple avec raison.”

Paulhan dénonce facilement l'illusion de totalité. Dès que nos connaissances se font plus vastes, notre champ de vision s'élargit, mais à chaque instant nous formulons des jugements définitifs, comme si nous étions des dieux. Et nos jugements sont d'autant plus catégoriques que nous sommes plus ignorants.

Autre illusion : la prévision du passé. “Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes” disait Apollinaire. Parce que nous voyons le résultat, nous prétendons à sa lueur retrouver notre intention. (C'est une manière de nier notre liberté.)

Nous nous forgeons des raisons de croire quand le doute semble s'imposer. Et ces raisons nous paraissent d'autant plus convaincantes qu'elles sont nos raisons, etc.

L'homme que nous montre Paulhan est bien un homme absurde. Et c'est bien son absurdité que nous exploitons volontiers quand nous voulons le convaincre. Confluences a publié le chapitre sur l'usage des arguments (n° 4) où il apparaît qu'il s'agit, pour bien penser, de faire sa part à l'absurdité. ("Penser comme il faut, c'est d'abord faire sa part au mystère.")

Notre pensée est souvent contradictoire, c'est peut-être que "nos idées sont les choses mêmes". On rejoindrait par là, si on les avait jamais quittées, les préoccupations que Paulhan a nettement définies dans ses Sept pages d'explications jointes à la Clef de la poésie. »]

– Raymond DUMAY, « Une nouvelle mission du roman », *Bulletin, Guilde du livre*, Lausanne, mars 1946, p. 60-62 [*« l'enterrement d'un genre ou d'une école par les augures a généralement une signification très claire : ce genre et cette école sont à la veille de connaître leur plus grande fortune. Le fait vient encore récemment d'être relevé par M. Jean Paulhan qui, étudiant un Embarras de langage en 1817, nous révèle qu'à cette date personne, pas même Hugo, ne croyait au romantisme. Déjà le roman mort sort de sa tombe et aux yeux de quelques connaisseurs et aussi à quelques optimistes, dont je suis, ce jeune arbre apparaît souple et vigoureux. Nous avons nos raisons et nous ne songeons pas à les cacher. »*]

– n.s., « *L'Arche* - n° 12 / Jean Paulhan : *Un embarras de langage en 1817* », *Constellation*, n° 65, 1946 [*« Revue des revues » ; « Débordant d'idées, brillant jusqu'à la mystification, Jean Paulhan s'amuse follement dans le domaine des lettres qu'il connaît comme personne. Ses analyses, issues souvent de boutades, mènent loin. Tel ce passage où il trace une définition du romantisme. L'œuvre romantique est celle où chaque détail, chaque vertu littéraire donnent le sentiment d'un tout qui dispense le lecteur (sinon toujours l'auteur) de chercher plus loin. La règle comme la licence, l'âme comme la matière et la phrase comme l'idée s'y font exclusives, intolérantes et moins privées certes de naturel ou d'intensité que d'échange et très précisément de communication. À peine a-t-on remarqué l'une ou l'autre qu'on ne voit plus qu'elle. On pourrait tirer de ces lignes un petit "art de penser" qui mettrait d'abord en garde contre le besoin d'efficacité à tout prix qui mène nombre de nos contemporains à oublier ce pourquoi ils devraient écrire. »*]

– Gérard de LACAZE-DUTHIERS, « Jean Paulhan, *Entretien sur des faits-divers*, ill. André Lhote (Gallimard, Paris) », *L'Homme et la vie*. Organe du Mouvement de synthèse culturelle [directeur de publication : Manuel Devaldès], première année, n° 2, mars 1946, p. 4b [rubrique : « Les livres » ; texte complet : « *Avec quelle maîtrise Jean Paulhan, le plus subtil essayiste de ce temps, dégage la philosophie du fait divers ! Comme il le décortique, le dissèque, l'analyse, nous le révèle sous un jour nouveau ! L'auteur des Fleurs de Tarbes possède le don de nous faire penser tout en nous intéressant à maints détails de la vie quotidienne qui peuvent paraître, à première vue, secondaires, mais qui n'en occupent pas moins dans notre existence une place prépondérante. Les paradoxes de l'esprit sont mis à nu pour ainsi dire sous nos yeux. Parmi ceux-ci figurent ce que Paulhan appelle "l'illusion de totalité", qui nous fait prendre des observations fragmentaires pour le tout, et "l'illusion du passé prévu", deux idées toutes faites, parmi tant d'autres, dont bon nombre d'individus ont bien du mal à s'affranchir. Ouvrage à lire et à relire, aussi attrayant que profond, l'un des plus remarquables qui étaient écrits depuis longtemps sur ces secrets de la raison que le cœur, on ne le sait que trop, ne connaît point.* »

Au fonds Paulhan, dans le dossier de presse d'octobre 1946, coupure collée sur la lettre manuscrite de Lacaze-Duthiers, datée « *Paris, 11 mars 1946* » : « *Bien cher confrère, / ci-joint ce petit mot sur votre livre, me promettant d'en parler plus longuement ailleurs. / Croyez à mes sentiments les meilleurs / Lacaze-Duthiers* ». Jean Paulhan ajoute à l'encre rouge, en bas à droite : « *113 r. Monge (V)* »].

– F. ERVAL, *Libertés*, n° 118, [vendredi] 1^{er} mars 1946, p. 4 [rubrique : « Renaissance de la nouvelle » ; sur la postface de Jean Paulhan à *L'Auberge Parpillon* de Noël Devaulx : « *Le cas de Noël Delvaux qui a recueilli ses nouvelles sous le titre "L'Auberge Parpillon", est très particulier. Paulhan, dans sa postface, nous avertit que ces nouvelles sont ennuyeuses. Je leur reprocherai plutôt un abus de symbolisme et surtout d'un symbolisme dont toutes les clefs nous manquent. Ici encore l'auteur appuie trop sur le côté mystérieux, obsédant : nous sommes saisis, mais pas convaincus. Nous pouvons cependant constater après la lecture de ces premières nouvelles de Noël Devaulx que nous sommes en présence d'un écrivain exceptionnel ; nous trouvons dans ce livre des éclairs et souvent des pages entières qui révèlent un écrivain d'un talent peu commun.* »]

– Bernard PINGAUD, « Mise au point », *Essor*, 2 mars 1946 [« *Dans une lettre adressée à Essor pour protester contre la barbe incongrue*

dont notre photographe l'avait orné, M. Paulhan écrivait : "À tout prendre, je me crois plus proche de Nerval que de Boileau". »]

– n.s., « Les Revues / L'Arche (12) », *Sud-Ouest*, Bordeaux, 2 mars 1946 [« Entre autres textes, le numéro de janvier contient une curieuse analyse de ce que Jean Paulhan appelle : Un embarras de langage en 1817. Cette petite affaire n'est autre que le romantisme, dont, selon Paulhan, Chénier serait bien malgré lui, comme l'introducteur et le révélateur.

Idée plaisante et originale, sinon absolument acceptable. »]

– André DHÔTEL, « Une littérature exacte », *Terre des hommes*, 2^e année, n° 23, samedi 2 mars 1946, p. 5 [première phrase : « Les œuvres de Jean Paulhan ne manquent pas d'une force tragique ».

Jean Paulhan a monté cet article sur une fiche de lecture à en-tête de de la *nrf* et ajouté, à la fin de la première section, en marge droite et à l'encre bleue : « Pourquoi le lieu-commun ? C'est qu'il offre, et ne peut manquer d'offrir, sous un volume réduit (portatif) l'ensemble d'oppositions dont il s'agit. »]

– Louis BARDON, « Faut-il supprimer l'Académie Française ? », *Minerve*, 8 mars 1946 [après Jean Dalsace, Henri Troyat et Philippe Soupault (« Éteignez cette veilleuse »), Jacques Debu-Bridel répond : « Ayant, pendant l'occupation, reconquis un prestige certain, celui-ci aurait pu être immense, si, au lendemain de la Libération, rejetant de son sein ses membres compromis dans la collaboration, elle avait su faire appel aux grands noms de notre littérature : Claudel, André Gide, Paulhan, etc. Il n'en fut rien. C'est fort regrettable. L'Académie est restée fidèle à elle-même, elle demeure le premier salon de France, salon un peu poussiéreux. Qu'on lui laisse donc en paix continuer le rôle où elles se complait. »]

– Maurice MALINGUE, « La très vieille dame du Quai Conti », *Paris*, 8 mars 1946, p. 1 [« Voyez-vous André Gide, Jean Paulhan ou Roger Martin du Gard, sonner chez Henri Bordeaux, ou le baron Seillière ? »].

– Robert LAVIGNE et Robert GIRAUD, « Après le prix Paul Valéry / Jacqueline N'Guyen et Jacques Doucet veulent être des purs de la poésie », *Unir*, 8 mars 1946 [« D'ailleurs, je ne voudrais pas que l'on parle de moi sans citer ceux qui m'ont épaulé dans mes débuts. Je veux parler de Marcel Arland et de Marius Grout. Je voudrais aussi

remercier publiquement Claude Roy, Jean Paulhan, Aragon, Pierre Seghers et Paul Éluard qui m'ont tant encouragé. »]

– Anne MANSON, « Après sept ans d'absence, les poètes étrangers retrouvent leur thé chaud », *Bref*, 9 mars 1946 [rubrique : « Ce que femme veut » ; « *C'est en 1915 qu'Adrienne Monnier avait ouvert "Les Amis des Livres" et, immédiatement, elle avait réuni autour d'elle tout ce que la jeune littérature et la jeune poésie comptait de talents audacieux. Paulhan venait là, Gide et avec eux l'équipe de la Nouvelle Revue Française. C'est chez elle qu'en 1919, Paul Valéry avait pris la parole pour la première fois. Que Gide, André Breton, Léon-Paul Fargue avaient lu publiquement leurs poèmes. »]*

– André BILLY, « L'Intelligence en guerre », *Le Monde illustré*, 9 mars 1946 [« *Éluard, Aragon, Malraux, Jean Cassou, Jean Paulhan avaient grade de commandants en chef dans l'armée de la Résistance intellectuelle. À ce titre, ils reçoivent de M. Louis Parrot la juste part de louanges qui leur revient. »]*

– Roger CAILLOIS, « Pour une nouvelle Académie Française », *Combat*, 10 mars 1946, p. 1 [dernier paragraphe : « *(Et je vois très bien, pour passer au pratique, M. Jean Paulhan secrétaire perpétuel par anticipation écrire sans tarder, pour les pressentir, à MM. André Gide, Paul Claudel, Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger, Saint-John Perse, Georges Bernanos, Julien Benda et à plusieurs autres que désignent leur âge et leur talent.) »]*

– Roger CAILLOIS, « Chronique de Babel », *Juin*, 12 mars 1946 [« *Craignant toutefois de méconnaître les derniers raffinements du génie, je confiais à Jean Paulhan ma préférence pour une façon de raconter qui, dédaignant tout le reste, se soucierait seulement des actions qui surviennent à un ou deux héros. "Vous avez raison, me répondit-il, je crois même que c'est à cette fin qu'on a inventé le roman. Ce ne fut pas sans mal".*

Mais nos doctes aspirent à peindre la vie tout comme elle nous apparaît naturellement sans l'aide d'aucune peinture. »]

– « Georges Duhamel, fondateur de l'Union Nationale des Intellectuels », *Le Drapeau rouge*. Organe central du parti communiste de Belgique, Bruxelles, 13 mars 1946 [« *Au début de l'occupation, en juillet 1941, Aragon et Jean Paulhan vinrent trouver Georges Duhamel pour solliciter son adhésion au Front National des Écrivains. Ils*

examinèrent avec franchise ce qui les séparait, mais se mirent d'accord pour faire front commun contre l'occupant. »]

– *n.s.*, « L'Académie moribonde » et « Académiciens et Prix Goncourt », *XX^e siècle*, 14 mars 1946 [écho de l'article de Roger Caillois paru le 10 mars 1946 dans *Combat*, qui mentionnait Jean Paulhan comme « *secrétaire perpétuel par anticipation* »].

– Jean LEGRAND, *Journal de Jacques*, Paris, Gallimard, 1946, 279 p [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 15 mars 1946, dédicace imprimée « à JEAN PAULHAN » [p. 7]].

– J[ean].-C[laude]. BOURASSET, « Autour d'«Entretien sur des faits divers» / Jean Paulhan, les penseurs et la pensée », *Midi*, 15 mars 1946 [rubrique « Les Belles Lettres »].

– [placard], *Le Figaro*, 120^e année, n° 492, samedi 16 mars 1946, p. 1 [mention de Jean Paulhan parmi les auteurs à paraître dans le *Littéraire*, au titre des études et souvenirs littéraires].

– Janine BOUISSOUNOUSE, *Bref*, 2^e année, n° 18, samedi 16 mars 1946, p. 20 [rubrique : « Les lettres en bref » ; sur la traduction de *Catherine Morland (Northanger Abbey)* de Jane Austen, par Félix Fénéon, « *le grand critique très oublié ou méconnu, que Jean Paulhan s'applique à tirer de l'ombre.* »]

– François CHEVAIS, « Bilans et Palmarès », *La Gazette des Lettres*, 2^e année, n° 7, samedi 16 mars 1946, p. 11 [portrait non signé de « *Jacques Decour* » ; à propos de deux livres : *Littérature clandestine* de Robert Morel et *L'intelligence en guerre* de Louis Parrot ; Jean Paulhan « *la plaque tournante de toute cette littérature d'honneur et de combat* »].

– *n. s.* [François MERLIN], *Nouvelles Paroles Françaises. Hebdomadaire de la rénovation nationale* [dir. André Mutter], première année, n° 18, samedi 16 mars 1946, p. 4 [rubrique : « Le Courrier littéraire » ; sur le romantisme, mention d'« Un embarras de langage en 1817 », dans *L'Arche*, « *avec humour, autorité et parti-pris* »].

– Roger GIRON, « Résistants et Collabos », *Dimanche Paysage* [dir. Pierre de Chevigné], 21 mars 1946 [parmi les quatre ou cinq titres de la bibliothèque de la guerre, mention du *Guerrier appliqué* « *(pour les délicats)* » ; si la date est exacte, le numéro est absent à la BNF].

– n.s., « Les Temps modernes », *La France au combat* [dir. Marcel Bacquet], sixième année, n° 108, jeudi 21 mars 1946, p. 6g [rubrique « Les Revues » ; « *Dans le numéro de mars, une étude curieuse, profonde, parfois déconcertante, mais d’une richesse extraordinaire, de Jean Paulhan sur la rhétorique. Jean Paulhan est un magicien du style.* »]

– n.s., « 5^e Colonne pas morte », *Debout. Échos* [dir. Jean Achard], n° 31, 24 mars 1946, p. 18b [« *Un tract clandestin — mais oui ! — circule à Paris, dont voici le titre : “À la haute mémoire de Drieu La Rochelle, écrivain fasciste français, mort le 16 mars 1945, victime du Front Rouge.” Suit cette dédicace : ‘À Jean Paulhan à qui, sous l’occupation allemande, Drieu sauva la vie’. Sans commentaires !* »]

– n.s. [François MERLIN], « Le Courrier littéraire », *Nouvelles Paroles françaises. Hebdomadaire de la rénovation nationale* [dir. André Mutter], première année, n° 20, samedi 30 mars 1946, p. 4de [sur André Rolland de Renéville et Georges Ribemont-Dessaignes, extrait : « *La parution simultanée de ces deux très bons textes nous fait un devoir d’insister sur la qualité de la collection dont ils ressortissent. Métamorphoses, dirigée par Jean Paulhan, fait preuve, depuis 1936, où elle s’inaugure avec le Voyage en Grande Garabagne de Michaux, d’une longévité de bon aloi.* » Renvoie à l’article du n° 19, samedi 23 mars 1946, p. 4e, sur *Impostures de la poésie* de Roger Caillois, dans la même collection].

– n.s., « L’épuration chez les écrivains. Une lettre de M. Jean Paulhan », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 2, samedi 30 mars 1946, p. 1.

– Maurice BLANCHOT, « Mallarmé et le langage », *L’Arche*, n° 14, mars-avril 1946, p. -146 [voir p. 146 : « *Cette question, Mallarmé nous conduit à la poser et sa poésie à la regarder comme l’espoir et le sens de la poésie. Toutefois, nous le verrons mieux en nous tournant vers des livres comme Clef de la poésie ou Entretien sur des Faits divers, une telle question peut prendre bien des formes différentes, et il reste à trouver (ou à supposer) celle qui l’exprime complètement, qui l’accomplit d’une manière assez authentique pour, une fois découverte, paraître aussi inévitable qu’un beau vers et telle qu’elle semble impliquée dans tout poème comme un autre poème et cependant capable, par illusion, par “leurre”, d’en être isolée et d’exister à part. Curieux ensemble d’impossibilités, mais cela ne saurait nous surprendre, si cette question est précisément la poésie.* »]

– n.s., « Les Temps modernes, n° 6 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], mars-avril 1946 [« *De Jean Paulhan, une très habile défense de la rhétorique : faisant état de l'écart irréductible qui sépare la pensée des mots, il tend à contester que soit valable la prétention des adversaires des rhéteurs à exprimer directement la pensée par le langage.* »]

– n.s., *Fontaine*, tome IX, avril 1946, n° 51, p. 696 [rubrique : « Repères » : « *Tarbes. Le bourreau a été exécuté. Les naïfs se demandent si c'est à la suite du livre de M. Jean Paulhan (contre les "Terroristes")* »].

– « Entretien sur des faits-divers », *Le Libraire français*, avril 1946 [« *Ce petit livre, instructif, que viennent égayer de plaisantes images d'André Lhote, se recommande au moment des vacances et des fêtes aux voyageurs comme aux sédentaires.* »]

– n.s., « Dans les prochains numéros, *Valeurs* publiera notamment [...] », *Valeurs*, Le Caire, n° 5, avril 1946, page dernière [« [...] *Jean Paulhan... Contes* », fascicule achevé d'imprimer le 30 avril 1946].

– Y.L. [Yves LÉVY], « *L'Arche*, n° 12 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 17, avril 1946, p. 104 [texte classé par erreur au fonds Paulhan parmi les coupures du mois d'août 1946 ; texte complet : « **L'Arche.** — *Le n° 12 s'ouvre sur un merveilleux article de Jean Paulhan, qui est sans nul doute l'intelligence la plus vive de notre temps. Il examine la naissance du romantisme. On en parlait, on en discutait, on l'approuvait, on la réprouvait, mais on ignorait ce que c'était. Enfin parut une œuvre romantique : c'était (en 1819) les poésies de Chénier (Jean Paulhan nous laisse d'ailleurs sur notre surprise, et ne signale pas que Chénier a usé du mot romantique. Il parle je ne sais plus où d'une "grotte romantique"). Paulhan marque ensuite combien il est malaisé de définir le romantisme sur le plan purement littéraire (selon la méthode dont il use dans l'appendice des Fleurs de Tarbes pour discréditer la critique littéraire), et compare le romantique atteint du mal du siècle à un homme sourd : il parle fort pour se faire entendre — parce qu'il se sent isolé, parce qu'il a perdu le contact avec ses contemporains — et pour s'entendre lui-même, parce qu'il n'est pas assuré de sa propre personnalité. (N'y a-t-il pas là la conséquence d'une transformation sociale, la conséquence du passage d'une société hiérarchisée à une société égalitaire ? L'écrivain ne connaît plus sa place dans la société peut-être). Paulhan conclut sur*

une excellente analyse des griefs romantiques contre les classiques attardés, rhétoriciens qui “se balancèrent vers 1817 sur un cheval de bois, qu’ils s’obstinaient à appeler Pégase”. Dans la même livraison, un texte de D.-H. Lawrence sur un voyage en Sicile : des Paraboles de Kafka, La Confession de Barnaby Rudge, poème de Georges Garampon, dont les images ne sont pas sans puissance, mais le vers de seize syllabes est difficile à soutenir et, par défaut de souplesse, n’évite guère la monotonie. »].

– Jules SUPERVIELLE, « Éléments d’une poétique », *Valeurs*, Alexandrie, n° 5, avril 1946, p. 27 [dix ans auparavant, Jean Paulhan a demandé à Supervielle de répondre à une enquête de *La N.R.f.* sur l’inspiration].

– Maurice TOESCA, « Jean Paulhan / Un artiste appliqué », *Heures nouvelles*, 2 avril 1946 [à l’occasion de la parution du *Jean Paulhan* de Maurice Toesca, le journal a demandé à son auteur une étude inédite sur Jean Paulhan].

– *n.s.*, « L’épuration / chez les / écrivains / Une lettre / de M. Gabriel Audisio », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 3, samedi 6 avril 1946, p. 1 [écho nuancé, daté « Paris, le 30 mars 1946 », à propos de la lettre de Jean Paulhan parue dans *Le Littéraire* le 30 mars 1946].

– André BILLY, « Paris reste la capitale des idées », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 3, samedi 6 avril 1946, p. 2 [rubrique : « Propos du samedi » ; André Billy en accord avec la lettre de Jean Paulhan, dans *Le Littéraire*, 30 mars 1946 ; « Jean Paulhan exprimait ici l’espoir que l’épuration littéraire était finie et qu’une autre fournée d’écrivains ne se verraient pas condamnés à ne rien publier pendant un temps plus ou moins long. Il formulait, en outre, cette opinion que pareille mesure serait profitable aux condamnés et que le silence auquel ils sont astreints favoriserait leur talent en leur épargnant de le gaspiller, comme font tant de leurs confrères qui n’ont pas la chance d’avoir été “suspendus”. C’était de l’ironie et les intéressés l’ont appréciée sans doute avec une certaine amertume. Pour moi qui me réjouis d’être d’accord avec Paulhan pour m’étonner que des écrivains aient consenti à juger d’autres écrivains, je vais plus loin que lui encore dans l’étonnement : il ne m’entre pas dans l’esprit qu’un Français qui conserve le droit de voter puisse perdre celui de publier ses écrits. Cette peine est, il me semble, implicitement et explicitement contraire à la Déclaration des Droits de l’Homme récemment votée (article 14) »].

– Édith BOISSONNAS, *Paysage cruel*, Paris, Gallimard, 1946, 171 p. (Collection Métamorphoses, n° XXX) [dans un volume achevé d'imprimer le 10 avril 1946, dédicace p. [7] : « à Jean Paulhan » ; sous le titre « Cinq minutes avec... », Édith Boissonnas donne un entretien au *Littéraire* que signe Adrienne Parlebas (1^{ère} année, n° 15, samedi 29 juin 1946, p. 4b)].

– n.s., « L'Argentine au secours des “pauvres” », *Noir & blanc*, 10 avril 1946 [« *La Maison des Amis des Livres, 7 rue de l'Odéon, est le théâtre d'une étrange distribution à laquelle préside Mlle Adrienne Monnier. Quelques ombres furtives, dont certaines sont familières aux profanes, s'engouffrent sous le vaste porche. [...] Adrienne Monnier, fort préoccupée, sous l'œil critique de Jean Paulhan, de trouver vêtement à la convenance de Paul Léautaud.* »]

– Marcel ARLAND, « F.F.-J.P... ou le critique », *Vingtième Siècle*, 2^e année, n° 26, 11 avril 1946, p. 5abcd [deux illustrations légendées « Jean Paulhan / (Portrait de Creixams) » et « Fénéon, d'après un dessin de Kriss van Dongen » ; au fonds Paulhan, deux coupures, l'une datée par erreur, de la main de Paulhan et à l'encre bleue, « *XX^e siècle – 12.4.46* », l'autre issue du *Courrier de la presse*, dont la photocopie a été classée dans le dossier d'octobre 1968 ; ce texte figure aussi au dossier Jean Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.)].

– LE MAGOT SOLITAIRE, « Paysans de Paris », *Carrefour*, 3^e année, n° 86, jeudi 11 avril 1946, p. 6 [« *Dans un ou deux lustres, Malraux, Guéhenno, Paulhan et ceux dont les noms sont sur toutes les lèvres siègeront sous la coupole. Ce sera d'ailleurs sans doute à l'époque où ils seront remplacés par d'autres dans la faveur d'un peuple volage* »].

– n.s., « Jean Paulhan : *Entretien sur des faits divers* (Gallimard, Paris) », *Fiera Letteraria*, Roma, Anno I, n° 1, 11 avril 1946, p. 4c [rubrique : « Francesi »].

– Maurice TŒSCA, « Jean Paulhan : *Braque, le Patron*, suivi de réflexions par G. Braque. (Mourlot, éditeur.) », *La Gazette des Lettres*, 2^e année, n° 9, samedi 13 avril 1946, [p. 9] [rubrique : « Gazette de la librairie. Livres de luxe » ; avec un « *Dessin à la mine de plomb de Georges Braque* » ; extrait : « *Un tel livre a ceci d'émouvant qu'il représente dans une sorte de perfection l'effort d'une équipe d'hommes animés de la même foi dans le Beau et l'Honnête. On voudrait pouvoir nommer à côté de Braque et de Paulhan ceux qui pendant des années (il a fallu trois ans pour achever le volume) ont apporté leur nom à*

cette réalisation. M. Mourlot a droit à être associé, en leur nom à tous, à la fierté que nous avons de présenter aux amateurs de grands livres de luxe “Braque, le Patron”, par Jean Paulhan, édité en France, en 1946.

Croyez-moi ou ne me croyez pas (mais je préfère qu’on me croie), on reparlera de ce livre au cours des temps à venir. » ; coupures au fonds Paulhan et au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma].

– Franz HELLENS, « Décadence ou riche transition ? », *La Dernière Heure*, Bruxelles, 41^e année, n° 107, 17 avril 1946, éd. XXXXX, p. 2 [rubrique : « Chronique littéraire » ; Franz Hellens désavoue le titre de l’article dans sa lettre à Jean Paulhan du 23 mai 1946 ; article sur *Les Fleurs de Tarbes* et *Entretien sur des faits divers* de Jean Paulhan et sur *La France byzantine* de Julien Benda. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 347, n° 2691].

– Claude ROY, « Benjamin Péret est un homme d’honneur », *Action*, n° 85, 19 avril 1946, p. 12^{cd}-13^{ab} [à propos d’une brochure qui circule à Paris, *Le Déshonneur des poètes*, et parmi ceux dont l’histoire consacrera définitivement le nom, mention de « la pointe de Paulhan »].

– Pierre DESGRAUPES, « Revues des revues », *Action*, n° 85, vendredi 19 avril 1946, p. 12 [sur *Les Temps modernes*, n° 6 : « Est-ce à propos de l’étude de Paulhan, sur la rhétorique, plus amusée, peut-être, qu’amusante ? »]

– René-Louis DOYON, « La douloureuse aventure du Sar Peladan », *Paris les Arts et les lettres*, deuxième année, n° 20, vendredi 19 avril 1946, p. 1^{bcd} [« Enfin, malgré une langue souvent impure, toujours improvisée, affectée, maniérée même, précieuse parfois, jusqu’à la crispation, il arrive qu’elle coule à un rythme éblouissant et qui étonne par sa facilité même. Aussi, qu’on ne soit pas étonné de lire dans Jean Paulhan un rapprochement de Péladan et de M. de Montherlant et qu’on sache, garanti de le même autorité qu’André Breton — à ses débuts — invoquait Péladan comme maître du surréalisme naissant ! » (texte cité col. d)].

– Henry VADAS, « Un poète dans les charniers des camps nazis », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 5, samedi 20 avril 1946, p. 2 [« Si je n’ai pas

été fusillé, dit Jean Cayrol, c'est grâce à l'intervention de Jean Paulhan, Drieu la Rochelle et Guillevic. »]

– *n.s.*, « Actualité de Fénéon... », *Cité-Soir*, 2^e année, n° 260, dimanche/lundi 21-22 avril 1946, p. 2 [« *Fanny Fénéon vient de mourir, ou plutôt de se laisser mourir.* »]

– « Théâtre et cinéma par Jules Renard », *Paris Cinéma*. Organe libre du cinéma français [139, faubourg Saint-Honoré], 3^e année, n° 29, mardi 23 avril 1946 [extrait : « *Plus tard, André Gide (dans Les Faux-Monnayeurs) et Jean Paulhan (dans la N.R.F.) ont émis une idée analogue sur l'influence mutuelle des arts (la photo débarrassant la peinture du souci réaliste)* » ; sous la cote Fol Jo 2329, le numéro 29 est absent à la BNF et l'exemplaire que nous avons pu nous procurer ne contient pas le titre indiqué].

– *Manuscrits / d'écrivains / français / Buenos Aires / avril 1946*, Buenos Aires, Comité de Solidarité avec les écrivains français, vente du jeudi 25 avril 1946 à 19 heures, sous la direction de Federico Bullrich, dans la salle de l'Institut Français d'Études Supérieures de Buenos Aires. Fascicule in-8 agrafé, couverture imprimée en bleu et rouge sur vélin blanc, *n.p.*, [24] pages illustrées en noir [document reproduit dans *Correspondance Adrienne Monnier & Henri Michaux. 1939-1955*, établie et présentée par Maurice Imbert, Paris, la hune libraire éditeur, 1995, *n.p.* [p. 18] ; notice de la Librairie Jean-Yves Lacroix, été 2021, p. 48, n° 232, avec les manuscrits reproduits de Jean Cassou, Paul Claudel, Jean Cocteau et Jean Paulhan

La notice sur Jean Paulhan stipule : « *Considéré comme le meilleur essayiste français contemporain. Dirigea jusqu'à la guerre "La Nouvelle Revue Française". Pendant l'occupation a fondé un hebdomadaire clandestin "Les Lettres françaises" avec la collaboration de Jacques Decour que les allemands ont fusillé.* »

– Jean TEXCIER, « La Nation jugera », *Libération-Soir* [directeur politique : Jean Texcier], 7^e année, n° 692, vendredi 26 avril 1946, p. 1 [à propos de la Constitution, que Maurice Schumann ne trouve ni socialiste, ni communiste, ni républicaine : « *Toute la réaction a applaudi la formule. Bien plus, il faut le dire, pour sa chute que pour ses prémices, car la grande idée des adversaires de la démocratie, c'est de se déclarer plus républicains que la République. Cette manœuvre est de l'ordre de l'argument des extrêmes, ou de "l'argument qui prouve trop", si subtilement décrit par Muselli dans la revue Le Spectateur que dirigeait Jean Paulhan. C'est le genre d'argument qui aboutit à faire*

dire audacieusement à un royaliste d'Action française, s'adressant à un militant S.F.I.O. : "Mon pauvre ami, je suis plus socialiste que vous !"].

– Paul ÉLUARD, « Raisons d'écrire, entre autres, et bibliographie », dans : *Au rendez-vous allemand*, Paris, aux éditions de Minuit, 1946, p. 75 [extrait : « *Vers la fin de 1941, une très légère brochure : SUR LES PENTES INFÉRIEURES, qui se trouve à la Librairie La Peau de Chagrin. Préfacée par Jean Paulhan qui déclare ne pouvoir me lire sans me croire. "D'où la gravité, si l'on y songe, des nouvelles que vous allez lire."* Jean Paulhan insiste : "... il porte la patience jusqu'à lui rendre ses chances. Il n'a jamais été trop vaincu." *Ces chances de la patience sont la vengeance* » (30 avril 1946 ; voir aussi au 15 décembre 1944, p. 49 ; 7 avril 1945, p. 65)].

– Jean MARCENAC, « Lautréamont, les uns et les autres », *Les Étoiles*, nouvelle série, 4^e année, n° 51, mardi 30 avril 1946, p. 1c [« *M. Jean Paulhan n'étant pas né et n'ayant (a fortiori) pas écrit les Fleurs de Tarbes, Isidore Ducasse ne se dit pas davantage qu'il est une victime de la terreur dans les lettres.* »]

– Maurice BLANCHOT, « Le Mystère dans les lettres », *L'Arche*, 3^e année, n° 15, volume 3, mai 1946, p. 95-111 [rubrique : « Chroniques » ; après mention de *Jacob Cow*, du *Pont traversé*, d'*Entretien sur des faits divers* et surtout des *Fleurs de Tarbes*, examen de *Clef de la poésie*].

– René FERNANDAT, « Origines et destinée de la poésie », *La Bouteille à la mer*, n° 50, mai 1946, p. 15-16 [à propos de *Clef de la poésie*, l'auteur de l'article conclut à la persistance du mystère poétique].

– M.-P. F. [Max-Pol Fouchet], « René Daumal (1908-1944) », *Fontaine* [40, rue des Mathurins], tome IX, VII^e année, n° 52, mai 1946, p. 779-787 [voir p. 784, note 1, à propos du « Souvenir déterminant » de René Daumal : « *Ce texte paraîtra dans les Cahiers de la Pléiade, sous le titre : Une expérience fondamentale. — titre sous lequel M. Jean Paulhan a jugé préférable de le publier.* »

Voir *Les Cahiers de la Pléiade*, n°1, avril 1946, p. 166-173].

– n.s., « Le "Droit à l'Erreur" », *Fontaine* [40, rue des Mathurins], tome IX, VII^e année, n° 52, mai 1946, p. 865 [rubrique : « Repères » ; texte complet, sur la réponse de Jean Paulhan au *Littéraire* : « *Le "Comité*

d'Épuration des Lettres" prend une première série de sanctions — anodines, en vérité, et concernant des écrivains, pour la plupart, anodins. Pendant une période de un à deux ans, les écrivains frappés de "suspension" ne pourront publier leurs œuvres. M. Jean Paulhan, interrogé par Le Littéraire sur ces mesures, répond : "...Je dois avouer qu'il s'agit dans l'espèce d'une peine profitable aux condamnés. Nous écrivons et publions trop, tous tant que nous sommes. C'est un grand service à rendre à l'écrivain, sans même parler des bienfaits du recueillement, que de le soustraire quelques mois au régime d'une demande exorbitante... Voilà donc découvert (après tant de recherches !) un mode de châtiment qui améliore à coup sûr le coupable. »]

— ÉTIEMBLE, « Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou de la terreur dans les lettres*, Gallimard, 1941 », *Valeurs*, Alexandrie, n° 4, mai 1946, p. 76-78 [références indiquées par le Courrier de la presse. Voir *supra* en janvier 1946].

— *n.s.*, *Le Thyrses*, Uccle, IV^e série, 48^e année, n° 5, 1^{er} mai 1946, p. 171-172 [Claude Morgan parle de la Résistance à la tribune des Amis de langue française : « on était alors dans la période de trouble où l'envahisseur voulait donner le change. Jean Paulhan s'exposa bravement et Paul Éluard écrivit son immortel poème : Liberté. [...] Conférence grave d'une langue incisive et frémissante où mainte anecdote ajoute à la vivante évocation de cette résistance intellectuelle qui se développa si harmonieusement aux frémissements de l'âme du peuple de France. »]

— Maurice TOESCA, « Esquisse pour un portrait de Jean Paulhan », *Centres. Cahiers littéraires* [dir. G.-E. Clancier, Robert Margerit et René Rougerie], Limoges, 1^{ère} série, 4^e cahier, 1^{er} mai 1946, p. 36-39 [devant Maurice Toesca, Jean Paulhan prétend avoir élevé un crocodile ; de « Paris, le 27 juin 1945 », René Bertelé écrivait cependant à Jean Paulhan : « M. TOESCA (tout-à-fait entre nous, je vous prie), nous a remis pour "Confluences" ce "Portrait de Jean Paulhan". Ce texte nous a plongé à Tavernier et à moi dans d'assez cruelles hésitations : d'une part, nous serions très heureux de publier dans la revue un portrait de vous (dont on parle toujours un peu à tort et à travers et c'est bien pour cela que le portrait est difficile...) ; d'autre part, ce portrait de TOESCA nous semble une peinture un peu fade, un peu faible — au demeurant très inférieure à son modèle.

Il y aurait à faire, bien sûr, un “Portrait de Jean PAULHAN”, mais d’un autre crayon, il me semble, et autrement aigu... Qu’en pensez-vous ? »]

– [André] BERNE-JOFFROY, « Duo sur duo », *Centres. Cahiers littéraires* [dir. G.-E. Clancier, Robert Margerit et René Rougerie], Limoges, 1^{ère} série, 4^e cahier, 1^{er} mai 1946, p. 40-44 [André Berne-Joffroy fait dialoguer ses deux initiales, B et J, après la réédition de *L’Entretien sur des faits divers*].

– *n.s.*, *Carrefour*, 3^e année, n° 89, jeudi 2 mai 1946, p. 6 [rubrique : « Au fil de la plume » ; « *Le vendredi vers 7 heures “on” se rencontre dans le bureau de Jean Paulhan, rue Sébastien-Bottin. “On” reçoit avec crainte et tremblement les caresses de ce terrible et doux protecteur des jeunes espoirs des lettres françaises. “On” ne sait pas s’il doit rire ou pleurer, ce qui donne à ces réunions littéraires un cachet très particulier.* »]

– J.T. [Julien TEPPE], « Que pensez-vous du nationalisme ? C’est à nous de le juger, de le comprendre, d’en tirer profit, d’autant qu’il nous menace davantage, nous dit Jean Paulhan », *Gavroche*, n° 88, jeudi 2 mai 1946, p. 2.

– Lucien GRANIER, « Épigrammes sans pointes », *Vérités*, 1^{ère} année, n° 12, vendredi 3 mai 1946, p. 5 [contre la publication, sur trois colonnes, de : Jean PAULHAN, « Slogans des jours sombres », *Le Littéraire*, n° 6, 27 avril 1946 ; « *Maintenant, le mot d’ordre est : phraser sans mourir.* »]

– INTERIM, « Le courrier littéraire », *Nouvelles paroles françaises* [dir. pol. A. Mutter], première année, n° 25, samedi 4 mai 1946, p. 4f [coupure absente au fonds Paulhan ; « *M. Jean Paulhan avait la réputation d’un auteur sévère et difficile. On a essayé d’en faire un Boileau du XX^e siècle. Or il s’avère que M. Paulhan est aussi un petit rigolo qui ne manque pas de culot, dans la clandestinité il est vrai !*

Il vient d’épingler dans le Figaro littéraire, avec une touchante simplicité, des épigrammes composées sous l’occupation dont le moins qu’on puisse dire est qu’elles ne lui font pas honneur. À moins, bien entendu, qu’on aime le mirliton, ce pour quoi M. Paulhan semble posséder un joli et ignoré talent d’amateur.

Voilà qui n’arrange pas les choses. »]

– Émile HENRIOT, de l’Académie française, « Quelques romans », *Le Monde*, 3^e année, n° 428, jeudi 9 mai 1946, p. 3 [rubrique : « La Vie littéraire » ; à propos de la collection gaie, chez Gallimard, « La plume

au vent », dont Émile Henriot soupçonne Jean Paulhan d'avoir rédigé l'avertissement, correction de la forme verbale "atteint" en "atteignit" en interpellant au passage « *monsieur Paulhan* » ; Fontenelle lui-même ne dédaignait pas de faire « *Ha, ha* »].

– Jacques LASSAIGNE, « Edgar Poe et le langage poétique », *Paris, les arts et les lettres*, 2^e année, n° 23, vendredi 10 mai 1946, p. 5 [Jean Paulhan, Roger Caillois et Maurice Blanchot comme raisons actuelles de lire les *Trois manifestes* d'Edgar Poe, traduits par René Lalou, Charlot éd. ; article sur *Clef de la poésie*].

– Luc ESTANG, « Symbolismes et exorcismes », *La Croix*, n° 19218, dimanche 12, lundi 13 mai 1946, p. 3b [rubrique : « Les livres et les idées » ; *L'Auberge Parpillon* de Noël Devaulx : « *Dans une post-face au livre, M. Jean Paulhan reproche à l'auteur de faire des concessions à la clarté. Le reproche paraîtra excessif à plus d'un lecteur.* »]

– n.s., feuillet publicitaire sur papier jaune pour « *Braque le Patron* / par Jean Paulhan / 60 reproductions / Fr. 22. / Trois Collines », inséré dans *Lettres*, Genève, 4^e année, n° 1 [dix-neuvième numéro, achevé d'imprimer le 15 mai 1946].

– RENAUD, « Jean Dubuffet », *Paroles françaises* [dir. pol. A. Mutter], première année, n° 27, samedi 18 mai 1946, p. 5cde [rubrique : « Les Arts » ; « *Comme il fallait s'y attendre, l'affaire Dubuffet se complique. À la galerie où il expose aujourd'hui cinquante de ses nouvelles et ahurissantes compositions, sous le titre joyeux de "Mirobolus, Macadam et Cie"*², le peintre avait présenté en novembre 1944 sa première exposition importante. Une lettre-préface de Jean Paulhan faisait les frais d'une difficile introduction, car toutes les œuvres de ce nouvel artiste parisien évoquaient irrésistiblement les graffiti de certains lieux sordides. C'est, si l'on peut dire, encore pire aujourd'hui. Mais il serait trop commode, parce que nous avons des créations plus pures à contempler, parce qu'il y a Poussin, Delacroix et Cézanne, de se détourner de cette peinture consciemment ordurière et de dissimuler le scandale dont elle profite et la démoralisation dont elle témoigne. » En note de pied de page, rappel de l'exposition de 1944 à la galerie René Drouin, place Vendôme].

– Michel HINCKER, « Les Hommes Troncs », *La Rue*, fondée en 1867 par Jules Vallès, n° 4, 18 mai 1946, p. 12 [contre les existentialistes :

² Galerie René Drouin, place Vendôme. [NdR, 1946].

« Et pour mieux appuyer encore leurs prétentions, ils se réclament des romanciers américains et d'écrivains authentiques tels que Jean Paulhan, Albert Camus et Raymond Queneau, qu'ils pillent, déforment et plagient, sinon à tour de bras, du moins à plein gosier. »]

— n.s. « De briques et de Braque », *Ici Paris*, 21 mai 1946 [*« Les écrivains : Éluard, Paulhan, Sartre, sont enthousiastes de cette peinture, dont ils vantent la beauté de la matière. Les peintres, dépassés dans les audaces qui sont actuellement la moitié du succès dans leur art, sont beaucoup plus réticents. Picasso, lui, franchement, n'aime pas cela du tout. »*]

— « De briques et de Braque », *Ici Paris*, 6^e année, nouvelle série, n° 50, du 21 au 28 mai 1946, p. 2 [rubrique : « Les rumeurs de la ville » ; texte complet : *« La peinture se fait constructive. À l'une des dernières expositions de telle galerie d'avant-garde, proche du Ritz [i.e. René Drouin], on avait remarqué une nature morte de Braque, qui était plus un bas-relief qu'une peinture, l'épaisseur de la couleur y formant presque entièrement l'objet, qu'on aurait pu prendre avec la main.*

Aujourd'hui, le peintre Dubuffet — dans le civil marchand de vins en gros aux entrepôts de Bercy — expose à la même galerie une série de toiles dont la moindre ne pèse pas moins de cinquante kilos. L'artiste y a mélangé avec la couleur des morceaux de briques et des fragments de moellons, pour renchérir sur Utrillo qui, paraît-il, promène quelquefois son pinceau dans la poussière pour donner plus de réalité aux vieilles façades dont il a fait sa spécialité.

Les écrivains : Éluard, Paulhan, Sartre, sont enthousiastes de cette peinture [celle de Braque], dont ils vantent la beauté de la matière. Les peintres, dépassés dans les audaces qui sont actuellement la moitié du succès dans leur art, sont beaucoup plus réticents. Picasso, lui, franchement, n'aime pas cela du tout. »]

— n.s., « Fleurs », *Vingtième Siècle*, 2^e année, n° 32, 22 mai 1946, p. 6 [rubrique : « Le Pont des Arts » ; *« Comme on demandait l'autre jour à M. René Tavernier, directeur de la revue Confluences, pourquoi il avait l'air fatigué, “Je viens de voir Paulhan, répondit-il. Nous avons joué aux Fleurs de Tarbes. Je faisais le bouquet, lui le couteau.” »*]

— Giacomo ANTONINI, « Jean Paulhan coscienza letteraria della Francia », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno I, n° 7, 23 maggio 1946, p. 5abcde [photo de face, moustache et cravate].

– Claude MAURIAC, « Du bon usage de notre maladie », *Paris, les lettres et les arts*, 2^e année, n° 25, vendredi 24 mai 1946, p. 1 et 8 [à propos de Sainte-Beuve, Claude Mauriac conteste le jugement formulé dans *L'Arche* par Jean Paulhan sur Félix Fénéon].

– Jacques PERRY, « Thésée et Œdipe, par André Gide », *Minerve*, 2^e année, n° 36, 24 mai 1946, p. 1 et 2 [sur le premier des *Cahiers de la Pléiade*, offert par Jean Paulhan « *en pages* » lors d'une « *interviewe* (on ne peut parler de Paulhan et utiliser le w) »].

– Marc SEGUIN, « Unité de la poésie », *Arts*, n° 69, [vendredi] 24 mai 1946, p. 6 [à propos de la « Jeune Poésie », mention du mystère intelligible proposé par *Clef de la poésie*].

– GRIPPE-SOLEIL, « La Semaine d'un Parisien », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 10, samedi 25 mai 1946, p. 1fg [alinéa « *Vendredi* [24 mai 1946] » : « *D'exposition en exposition, à la galerie de tableaux, la figure de M. René Drouin – marchand éclairé, mais marchand tout de même – s'allonge. Le peintre Fautrier, malgré la caution d'André Malraux, n'était déjà pas commercialement si rassurant et je me souviens de l'air inquiet avec lequel notre téméraire spéculateur surveillait alors les réactions de son public d'éventuels acheteurs. Mais avec Dubuffet dernière manière l'inquiétude de M. René Drouin s'est faite angoisse et va jusqu'à frôler la panique. Il faut dire que l'ami Paulhan supporter de la chose est, à ses heures, encore plus farfelu que Malraux. M. Drouin en vient à se demander si on n'abuse pas de sa bonne volonté de compréhension, chez les littérateurs, si même on ne s'y moque pas de lui.* » René Drouin dans ses moments d'abandon, craint d'avoir été abusé par André Malraux et Jean Paulhan qui le poussent à exposer Fautrier et Dubuffet, invendables].

– n.s., « Lectures », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 12, samedi 25 mai 1946, p. 5 [rubrique : « Vous m'en direz tant... » ; sur *Journal de Jacques* de Jean Legrand, « *qu'on dit être le candidat de Paulhan au prix des critiques* »].

– Maurice TŒSCA, « Livres de luxe », *La Gazette des lettres*, 25 mai 1946, 2^e année, n° 12, samedi 25 mai 1946, [p. 9] [rubrique : « Gazette de la librairie » ; sur Maast, *Sept Causes célèbres*, Fontaine, coll. « L'Âge d'or » et Fernand Marc, *Sur des gravures de Hieronimus Hugo*, Les Lettres ; *Enfantines*, Calmann-Lévy ; extrait : « *(Plus d'un lettré devinera quel est l'écrivain qui a modestement mis ce "loup" sur*

son visage. Ce demi-masque est plaisant, qui dérobe un homme au regard de ceux qui n'ont pas assez de perspicacité pour le reconnaître malgré lui.) »]

– *n.s.*, « Pour Antonin Artaud », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 12, samedi 25 mai 1946, p. 5 [rubrique : « Vous m'en direz tant... » ; sur le comité d'organisation en faveur d'Artaud : Arthur Adamov, Balthus, Jean-Louis Barrault, Jean Dubuffet, André Gide, Jean Paulhan, Picasso, Pierre Lœb et Henri Thomas].

– Maurice NADEAU, « Éloge du bon ton », *Gavroche*, n° 92, jeudi 30 mai 1946, p. 5 [rubrique : « La chronique littéraire » ; « *Il est de bon ton de traiter Paulhan de "tiroir à double fond" [...] Jean Paulhan, qui a de l'humour, aime parfois dessiner des devinettes* » ; texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 281-284].

– Maurice BLANCHOT, « Le Paradoxe d'Aytré », *Les Temps modernes*, 1^{ère} année, n° 9, 1^{er} juin 1946, p. 1576-1593 [le manuscrit de ce texte a été mis en vente en mars 2016 par la Librairie Le Feu Follet, dont nous reprenons le descriptif :

S.n., s.l. 1949, 8 feuillets in-8 (13,5x21,5) et 11 feuillets in-4 (21x27cm). Manuscrit autographe de l'auteur de 16 pages in-8 publié dans le numéro 9 (juin 1946) des *Temps modernes* et repris, légèrement retouché, dans *La Part du Feu* (1949). Manuscrit recto-verso complet, à l'écriture très dense, comportant de nombreuses ratures, corrections et ajouts. On joint le tapuscrit complet avec corrections autographes à l'encre noire. « Le Paradoxe d'Aytré » est le premier texte de Maurice Blanchot que Jean-Paul Sartre publie dans les pages des *Temps modernes*, fer de lance de la littérature engagée. Trois autres suivront jusqu'en 1952 : « Le roman, œuvre de mauvaise foi », « À la rencontre de Sade » et « L'art, la littérature et l'expérience originelle »].

– Maurice FLEURENT [Jacques CARAT], « Histoire d'un nouveau fait divers, ou une Interview de Jean Paulhan », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 19, juin 1946, p. 15-18 [tour d'horizon de la carrière de Jean Paulhan, son métier de conseiller de Gaston Gallimard, *Les Fleurs de Tarbes*, la rhétorique, Sade et Louis-Claude de Saint-Martin].

– André DHÔTEL, « Sur la méthode / de Jean Paulhan », *Fontaine*, tome X, VII^e année, n° 53, juin 1946, p. 79-90 [sur *Les Fleurs de Tarbes* et *Clef de la poésie*].

– *n.s.*, « Pour Antonin Artaud », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 11, samedi 1^{er} juin 1946, p. 1 [rubrique : « Aux Quatre Vents » ; André Gide, Pablo Picasso, Jean Paulhan, Jean-Louis Barrault, Balthus au comité ; *ibid.*, n° 13, samedi 15 juin 1946, p. 1 : hommage à Antonin Artaud au théâtre Sarah-Bernhardt, mais sans mention de Jean Paulhan].

– *n.s.*, « Les torchons et les soviets », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 1^{ère} année, n° 29, samedi 1^{er} juin 1946, p. 2 [rubrique : « D'un jeudi à l'autre » ; sur la séance du C.N.É. du mardi précédent [27 mai] : « Pour autant qu'on puisse en déchiffrer l'ordre du jour abracadabrant, il semble que la séance ait été des plus réussies.

Aragon obtint l'exclusion de René Lalou, "coupable de l'avoir fait figurer abusivement aux côtés de Maurras dans une anthologie des plus beaux poèmes français".

Sur ce point nous sommes d'accord. Il y a de l'abus. Rendons hommage à la modestie d'Aragon.

— On raconte à ce propos que M. Paulhan, qui ne doit pas être loin non plus de faire partie du C.N.É., apercevant un poème enchassé dans un article d'Aragon, le lut et s'exclama : "C'est trop bien pour être de lui" »

Effectivement, le poème n'était pas d'Aragon mais de Charles Maurras, et il était tourné en dérision sur trois colonnes par la cavalier d'Elsa.

Parce que, tout compte fait, Aragon n'est pas un modeste : ce qu'il a voulu dire c'est que c'est bien Charles Maurras, et non pas lui-même, qui figure abusivement dans l'anthologie des meilleurs poètes français.

On respire. »]

– Jean BLANZAT, « Journal de Jacques de Jean Legrand / Quai des Indes d'Alice Coheno », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 11, samedi 1^{er} juin 1946, p. 4abc [« Les romans de la semaine » ; sans mention de Jean Paulhan, dédicataire de ce livre ; voir *infra* au 22 juin 1946].

– Fritz MEIER, « Der Zweifel am Wort », *Luzerner Tagblatt*, Sontag, 1^{er} juni 1946, n° 127c [page « Literatur und Kunst », sur *Les Fleurs de Tarbes* : « Dieses Problem, dem wir in französischen Literaturzeitschriften seit einigen Jahren immer häufiger begegnen, hat Jean Paulhahn [sic] in seinen "Fleurs de Tarbres" [sic] (La Terreur dans les Lettres) untersucht. » Nous remercions les services de la Lucerne Central Library pour leur aide].

– Alexandre ASTRUC, « Communion des forts », *Essor*, n° 36, [jeudi] 6 juin 1946, p. 5 [sur le livre de Roger Caillois, *La Communion des forts* ; photo légendée « Nos bons maîtres : Jean Paulhan » ; « *Tenant à la fois de Barrès et de Jean Paulhan, pamphlétaire et logicien, il est une sorte de Julien Benda qui aurait étudié la sociologie et à qui un Malraux aurait donné le sens de la grandeur. [...] Comme si Schlumberger l'emportait enfin sur l'auteur de Corydon dans cette lutte qui les opposa vingt ans durant pour la direction morale de la N.R.F., les notes de cette revue sont prises d'assaut par des jeunes normaliens sévères, introduits sournoisement par Paulhan dans la place, et dont les efforts les plus évidents visent à établir un nouveau système de valeur.* »]

– François MAURIAC, « Le parti de l'espérance », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 111, vendredi 7 juin 1946, p. 5 [« *Non, certes, ce n'était pas le bon temps que ce temps d'horreur ! Mais c'était celui de l'amitié et de la confiance. Je me souviens de ma vie chez Jean Blanzat où je me cachais, des gâteries de sa femme, de mes visites en pantoufles, le matin, chez Jean Paulhan, qui, pour égayer ma petite chambre, y avait accroché un tableau de Fautrier...* »]

– André BEUCLER, « Réflexions du monde vivant / Une démagogie hermétique », *Le Monde illustré*, 90^e année, n° 4362, 8 juin 1946, p. 631 [« *Sans doute, comme l'écrit Jean Paulhan, il est difficile de savoir ce qu'on pense, d'où nécessité de la rhétorique [sic]. Mais il est des temps où il faut penser avec son âme, et la rhétorique n'en serait que plus chaude. Il est des temps où il ne faudrait penser qu'avec le meilleur de soi, surtout si l'on s'adresse aux humbles.* »]

– « *La Marque de l'homme*, par Claude Morgan », *Ce Soir*, 9 juin 1946 [« *On sait que M. Claude Morgan fut, avec notre regretté Jacques Decour, fusillé par les Allemands, et avec M. Jean Paulhan, un des fondateurs des "Lettres Françaises" clandestines. Nous sommes heureux de saluer ici les brillants débuts dans le roman d'un des essayistes les plus pénétrants de sa génération.* »]

Nous n'avons pas trouvé ce texte dans *Ce Soir* de Paris.

Il s'agit de la version exhaustive de *La Marque de l'homme*, de Claude Morgan, parue aux Éditions de Minuit au 1^{er} trimestre 1946, la première, sous le pseudonyme de Mortagne, datant du 5 juin 1944, chez le même éditeur (Vignes, 21)].

– n. s., « Palmarès académique », *Diogène*, 1^{ère} année, n° 13, [vendredi] 14 juin 1946, p. 5 [liste des prix de littérature et des prix du roman décernés par l'Académie française depuis 1912 et 1915 respectivement : « 1945 : Jean Paulhan, pour son œuvre »].

– AUDIBERTI, « Quand le théâtre vient à Paulhan », *Minerve*, 2^e année, n° 39, 14 juin 1946, p. 7 [« Eh oui ! Jean Paulhan, éminence grise de nos lettres, tournée au blanc fulgurant depuis que les projecteurs de la critique, tous ensemble, convergèrent sur lui (mais grâce à Dieu, ils commencent à se détraquer), n'avait encore jamais été dramatisé. [...] La pièce de Büchner, "Woyzeck", a été adaptée par le philosophe Bernard Groethuysen et le fabuleux Jean Paulhan, d'après la traduction de Jeanne Büchner. L'occasion est trop belle pour nous tous, les amis ou les suppliciés de Jean Paulhan, de claironner cette rencontre, fût-elle tirée par les cheveux, de la scène et d'un génie aussi secret, aussi dissimulé que Paulhan. »]

– Marc BEIGBEDER, « Vivent les salles vides ! », *L'Hebdomadaire du Temps présent*, 10^e année, nouvelle série, n° 95, vendredi 14 juin 1946, p. 5 [Jean Paulhan à l'origine de la mise en scène de *Woyzeck*, de Georg Büchner, joué par André Reybaz et Edmond Tamiz ; « Grâce à André Reybaz et Catherine Toth — et, je crois bien aussi, à Jean Paulhan, meneur secret de toutes les parties terroristes, — le son de l'avant-garde nous est rendu. »]

– Edison CAMACHO, « Visite à Jules Supervielle », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 1^{ère} année, n° 10, samedi 15 juin 1946, p. 8 [surtitre : « La vie américaine d'un poète français » ; photo non légendée de Jules Supervielle dans une chaise longue, un livre sur les genoux ; Camacho déclare à Supervielle : « Jean Paulhan, dans un de ses articles récents, prenait la poésie didactique comme une des sources de renouvellement du lyrisme français. Qu'en pensez-vous ? »]

– n.s., « De Thésée au Voyage en Suisse », *Spectateur*, nouvelle série, n° 55, [mardi] 18 juin 1946, p. 4 [rubrique : « Cavalcade » ; sur *Les Cahiers de la Pléiade* : « Singulière typographie, dans le genre "cahier d'écolier" : marge, notes marginales, pas de blanc à droite, la page un peu compacte. Sur la couverture, quelques silhouettes de Fautrier, sommaires mais puissantes. Jean Paulhan a signé les bulletins de présentation des Cahiers de la Pléiade, avec le titre plaisant de "secrétaire de rédaction", alors qu'il en est le créateur, le directeur,

l'animateur, l'ordonnateur. À qui s'adresse l'ironie cachée sous cette appellation purement technique ? »]

– Germain DESPRÉS, *XX^e Siècle*, 2^e année, n° 36, 19 juin 1946, p. 6 [rubrique : « Nous avons lu pour vous cette semaine » ; sur : Jean PAULHAN, « Le Marquis de Sade et sa complice », *La Table ronde*, cahier n° 3, juillet 1945 : « excellente étude », selon Germain Després, qui préfère Sade à Miller].

– Gilbert SIGAUX, « Jean Paulhan / portrait / carte d'identité », *Cavalcade* [directeur-rédacteur en chef : Jean-José Andrieu ; directeur littéraire : Henri Troyat], 20 juin 1946 [« écrivains d'aujourd'hui »].

– ARAGON, « L'exemple de Maxime Gorki », *La Marseillaise*, 5^e année, nouvelle série, n° 96, du 20 au 26 juin 1946, p. 1 et 7 [dix ans après la mort de Gorki, Aragon avoue avoir pensé dans son ombre pendant des années ; « *Mais j'étais encore la proie de cette terreur qu'a décrite mon ami Jean Paulhan, qui détournait par exemple du roman les écrivains de ma génération.* »]

– Denis MARION, « Que les meilleurs signes ne sont pas toujours les mots », *Solstice*, Cahiers trimestriels, n° 2, été 1946, p. 197-202.

– GRIPPE-SOLEIL, *Le Littéraire* [dir. Pierre Brisson], 1^{ère} année, n° 14, samedi 22 juin 1946, p. 1 [« Dimanche. Étonnant Paris où je puis rencontrer en l'espace de cinq minutes sur le même carré d'asphalte Jean P., M. Byrnes, Christian Bérard, Georges Bidault, et, tout à coup, au coin de la rue, Artaud qui rêve... »].

– Paul GUTH, « Où il arrive / que la littérature / est en souffrance », *Le Littéraire* [dir. Pierre Brisson], 1^{ère} année, n° 14, samedi 22 juin 1946, p. 1 et 2 [« Les jeunes nous parlent de littérature » ; « *À l'École des Arts Décoratifs : dans leurs heures de loisir, les élèves exercent un second métier — fabricants de châle ou de boutons, danseurs et chauffeurs. Il faut manger avant de lire.* » : avec Jean-Paul Sartre, André Gide et Simone de Beauvoir, Jean Paulhan figure parmi les auteurs que les étudiants des Arts Décoratifs ne lisent pas. Mais Paul Guth fait référence à « La Rhétorique était une société secrète »].

– André ROUSSEAU, « La collection “Espoir” », *Le Littéraire* [dir. Pierre Brisson], 1^{ère} année, n° 14, samedi 22 juin 1946, p. 2f [rubrique « Les livres » ; sur la dédicace à Jean Paulhan du *Journal de Jacques* de Jean Legrand (Gallimard, 1946, 279 p., achevé d'imprimer le 15

mars) ; passage complet : « *Ajoutons un mot aux sévérités mesurées de notre ami Jean Blanzat à l'égard du livre intitulé Journal de Jacques. L'obscénité peut être la marque d'une exubérance physique qui ne se possède pas. L'obsession laborieuse paraît être ici plutôt un cas morbide. Il n'y a pas si longtemps, la vente de certaines cartes postales se faisait clandestinement. Un éditeur ne s'honore pas en mêlant ce genre de commerce à celui de la littérature. Et nous plaignons l'écrivain qui a accepté la dédicace de ça.* » Voir *supra* au 1^{er} juin].

– n. s., « Naissances et maladies », *Le Littéraire* [dir. Pierre Brisson], 1^{ère} année, n° 14, samedi 22 juin 1946, p. 4 [rubrique : « Livres, Couronnes et Tapis verts » ; reprise du texte de présentation des *Cahiers de la Pléiade*, n° I, puis : « *Ce texte lu, il est sans doute inutile d'ajouter que ces Cahiers ont pour "secrétaire de la rédaction : Jean Paulhan"* »].

– Julien BENDA, « Oui, je suis nationaliste mais ce n'est pas ma faute ! », *L'Ordre*, 18^e année, nouvelle série, n° 438, mardi 25 juin 1946, p. 1 [« *René Quinton assurait que la France est le seul pays où l'on rencontre des hommes dont le cerveau est différencié, voulant dire capable de porter des jugements dégagés de l'intérêt national dans des questions où celui-ci est impliqué. Cela me semble, en effet, profondément nous distinguer des autres peuples, où les esprits les plus ouverts deviennent obnubilés dès que cet intérêt est en jeu.*

Conclusion. Étant donné mon attachement à l'universalisme et que la nation dont je relève est à peu près la seule où je trouve une adhésion un peu réelle à cette morale, je suis contraint, en ce sens, d'être nationaliste. Cela n'est pas ma faute et je préférerais qu'il en fût autrement » ; sans mention de Jean Paulhan, mais coupure du fonds Paulhan envoyée par Julien Teppe avec une mention de sa main « *Pour complément d'information !* »].

– Raymond GUÉRIN, « Divers sujets d'occupation », *Juin*, n° 19, 25 juin 1946, p. 4 [Jean Paulhan parmi André Gide, Paul Valéry, Marcel Proust, Valéry Larbaud, Marcel Arland, Henri Michaux, Jean-Paul Sartre, André Malraux].

– n.s., « La querelle des critiques », *La Bataille*, 5^e année, nouvelle série, n° 83, mercredi 26 juin 1946, p. 3 [rubrique : « Plumes et dents » ; au jury du prix des Critiques, devant le tollé soulevé par le *Journal de Jacques*, Jean Paulhan cesse de soutenir Jean Legrand et se rabat sur Aimé Césaire, poète noir et député communiste].

– Maurice NADEAU, « Un prêtre anarchiste reçoit le prix de la Pléiade », *Combat*, 5^e année, n° 640, mercredi 26 juin 1946, p. 1h [coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 319-320].

– Raymond BARRILLON, « L'abbé Grosjean / poète-métaphysicien / reçoit le prix de la Pléiade », *Le Parisien libéré*, 3^e année, n° 580, mercredi 26 juin 1946, p. 1 et 3 [après Mouloudji et Roger Breuil, les lauréats des deux premières années, Jean Grosjean, 32 ans, vicaire de la paroisse de Pavillon-sous-Bois, reçoit le prix de la Pléiade, doté de 100.000 francs. Le jury (Arland, Blanchot, Camus, Éluard, Lemarchand, Malraux, Paulhan, Queneau, Sartre et Tual — Joe Bousquet et Jean Grenier ayant voté par correspondance) ont reçu 175 manuscrits. Henri Pichette et Boris Vian sont restés en lice jusqu'au dernier tour].

– *n.s.*, « Jean Orieux / Prix du Roman / de l'Académie française », *Paris, les arts et les lettres*, 2^e année, n° 30, vendredi 28 juin 1946, p. 5 [« En 1936, une lettre de Jean Paulhan qui avait lu quelques pages de lui l'éclairait sur leurs défauts et sur leurs qualités »].

– GULLIVER, « La pensée comme elle va... », *L'Hebdomadaire du Temps présent*, 10^e année, n° 97, nouvelle série, vendredi 28 juin 1946, p. 6 [Entretien sur des faits divers ; avec un dessin non signé légendé « Panoplie du petit existentialiste » ; « Jean Paulhan est un docteur subtil. C'est le Duns Scot du fait-divers, ou le Robert Houdin de la métaphysique. »]

– André ALTER, « Le prix / des Critiques / à Agnès Chabrier / fille d'un industriel du Nord / La lauréate, actuellement en / Écosse, est attendue à Paris », *L'Aube*, Paris [fondateur : Francisque Gay ; directeur : Jean Letourneur], 17^e année, n° 2966, samedi 29 juin 1946, p. 2 [surtitre : « Au seizième tour de scrutin » ; le prix des Critiques est décerné à Agnès Chabrier pour *La Vie des Morts*, avec 8 voix contre 5 aux *Circonstanciennes* et au *Rocher de Sisyphe* de Roger Caillois et une à Georges Navel pour *Travaux*. Jean Paulhan a du mal à pardonner à Maurice Nadeau de s'être rallié à Agnès Chabrier, malgré la cordiale poignée de main sur laquelle il prend congé de lui].

– A. BLANC-DUFOUR, « Réflexions sur Jean Paulhan et la rhétorique », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 33^e année, t. XXV, 2^e semestre 1946, n° 279, p. 280-286 [extraits : « Par le biais

d'une sorte de spectrographie de la chose écrite, Jean Paulhan, depuis sept ou huit ans, édifie une singulière et pénétrante philosophie de la littérature. Partant des Fleurs de Tarbes pour aboutir provisoirement à l'essai publié dans les Temps modernes, sous le titre "La Rhétorique était une société secrète", la progression de l'analyse est ininterrompue et les propositions se pressent de plus en plus solidement étayées et convaincantes. [...] Le Rhétoricien est progressiste parce qu'il lui est intimement commandé de participer à une connaissance encyclopédique. Une Encyclopédie ne peut se concevoir sans une Rhétorique. Il est nécessaire que de nouveaux lieux communs ayant acquis droit de cité affirment leur légitimité en débordant la génération qui les a consacrés. [...] Jean Paulhan a parfaitement réussi à éveiller la mauvaise conscience du plus grand nombre. » Le « Jeudi 31 [octobre 1946] », Jean Paulhan écrit à A. Blanc-Dufour une lettre qui a été contre-collée dans son exemplaire de *Clé de la Poésie* : « *je vous suis très reconnais-/sant, Monsieur, de votre / étude des Cahiers. Plus j'avance dans / la rhétorique (et pour l'instant / dans l'analyse des trois rhéto-/riqueurs de nos jours — Valéry, / Alain, Benda — qui dans leur / réunion reconstituent assez / exactement, il me semble, un / front, si je puis dire rhétoric-/cien) plus la question me / semble complexe et difficile, / plus souvent je me demande / aussi si j'avais bien ce droit / sans doute. Et je crois, en ce / sens aussi que la Rhéto tient / un secret, touchant les rap-/ports du langage et de la / pensée, qu'il est possible d'ap-/procher sinon d'exprimer en-/tièrement. Mais nous en reparlerons. Je suis vôtre, très cor-/dialement. / Jean Paulhan. / y a-t-il quelque livre de / moi, qui vous manque ? Et / vous, qu'avez-vous déjà / publié ?* » (librairie Eric Zink, décembre 2024)].

— Jean GRENIER, « Introduction à la peinture de Georges Braque », *Variété*, n° 3, dépôt légal du 3^e trimestre 1946, p. 13-21 [reprise p. 15 d'une phrase de Braque citée par Paulhan : « *Mon art est un art de rupture, non un art de continuité (de même le Mont Saint-Michel par rapport à Versailles et Villon par rapport à Madame de Sévigné)* »].

— n.s., « Guide / d'un petit voyage / en Suisse », *L'Écho du Midi*, Montpellier, n° 14, juillet 1946 [« *Sérieusement ces soixante-quinze petites pages peuvent nous en apprendre davantage que toute la géographie touristique déjà consacrée à la noble Helvétie, ce miracle au cœur de l'Europe — (et au fait le cache-cœur dont nous parle Paulhan n'est-il pas destiné à cacher pudiquement ce miracle à une Europe famélique ?) Un mot encore, de gratitude pour un rappel du cher Eugène Marsan par la francization de COQUETEL et OUISKI.* »]

– E. [ÉTIEMBLE], « *Au numéro 3 de la Table Ronde, qui contient divers beaux textes (de Ronsard, Anouilh, Jean Genêt), un essai de Jean Paulhan sur le marquis de Sade* », *Valeurs*, Alexandrie, n° 6, juillet 1946, p. 114-116 [« *On en avait lu des fragments dans Labyrinthe. Bien que le psychiatre berlinois Iwan Bloch ait depuis longtemps considéré les “120 journées de Sodome”, le plus cruel peut-être des ouvrages du marquis, comme un texte “capital... dans l’histoire de l’humanité”, bien que Maurice Heine ait consacré des années de sa vie à réhabiliter ce grand calomnié, l’acharnement que mettaient les surréalistes à diviniser celui que pourtant on appelait “divin” lui a fait sans doute autant de tort que de bien. Pour voir enfin le vrai visage du marquis de Sade, il fallut attendre le livre de Jean Desbordes. Mais Paulhan va plus loin. C’est une explication parfaite qu’il nous donne, et peut-être ce qu’il écrivit de meilleur.* »]

– E. [Étiemble], « Jean Paulhan, *Clef de la poésie*, Gallimard, coll. Métamorphoses, 1944 », *Valeurs*, Alexandrie, n° 6, juillet 1946, p. 120-122 [rubrique : « Revue des livres »].

René Étiemble écrit à Jean Paulhan, le « 7-2-[19]46 » : « *Bien cher ami, / au moment de rédiger une note sur votre clé, je m’aperçois que celui à qui j’ai prêté, non sans mainte recommandation, les 7 pages d’explication que vous y avez jointes, eut la maladresse, ou l’habileté, de les “perdre”. Toujours est-il que je ne les ai plus, et que j’ai de la peine. Est-il possible d’en avoir bien vite, par retour, un exemplaire ?* »]

– « *À travers les prix littéraires* », *Juin*, n° 20, 2 juillet 1946, p. 4 [sur le prix de la Pléiade décerné à Jean Grosjean : « *Et puis, un prêtre à la N.R.F. ! Protégé non seulement par André Malraux et l’onction paulhanienne, mais par la révolution, le cartésianisme et les troupes serrées de l’existentialisme !* »].

– Le FARFADET, « *Pléiade contre chapelle* », *Tel quel*, nouvelle série, 2^e année, n° 5, 2 juillet 1946, p. 2d [« *On supputait les chances de chacun. Question de relations d’ailleurs. Un tel était le poulain de Raymond Queneau, tel autre avait su intéresser Jean Paulhan.*

Et pourtant tout le monde se trouva grosjean comme devant. »]

– Le FARFADET, « *Saint Grosjean / Veste... écossaise* », *Tel quel*, nouvelle série, 2^e année, n° 5, 2 juillet 1946, p. 6 [rubrique : « *Au coin du bois sacré* », sur le prix de la Pléiade attribué à Jean Grosjean].

– *n.s.*, « Dissonances » et « Le seizième », *Les Nouvelles littéraires*, n° 987, jeudi 4 juillet 1946, p. 4 [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; au prix des critiques, « Jean Paulhan avait finalement proposé un outsider : René Char. Ce nom lancé à l'assaut du jury n'avait apporté aucun résultat positif. »]

– Élian-J. FINBERT, *Le Livre de la sagesse malgache*. Sentences exemplaires recueillies par Élian-J. Finbert, présentées par J. Faublée, du Musée de l'Homme, avec des ornements par Andrée Corbin, Paris, Robert Laffont, 1946, 98 p. [dans un volume dédié « À la mémoire du poète malgache Rabearivelo » et achevé d'imprimer le 4 juillet 1946, prière d'insérer citant et mentionnant Jean Paulhan « qui a longtemps vécu à Madagascar et en est l'un de nos meilleurs connaisseurs » ; p. 19, autre citation de Jean Paulhan sous la plume de Jacques Faublée].

– LE MAGOT SOLITAIRE, « Le marathon de la critique », *Carrefour*, 3^e année, n° 98, jeudi 4 juillet 1946, p. 7 [sur le prix des critiques 1946, dont le jury a siégé de 11 heures à 13 heures 15 : « Las, affamés, mécontents d'eux-mêmes et les uns des autres, les critiques se mirent à table. En silence. Frédéric Lefèvre, qui avait soutenu et pronostiqué Stéphane Frontès, ne riait pas. Armand Hoog et Maurice Nadeau qui tenaient pour Prévert ou même Claude Simon gardaient le silence. Paulhan qui avait joué Caillois, aussi. Le jeune Gallimard, dont l'écurie est si nombreuse (le Boussac des Lettres), apprit avec une surprise attristée que ses couleurs n'étaient "nulle part" en arrivant vers 13 h. 30. »]

– « En marge du prix des critiques », *Combat*, n° 648, vendredi 5 juillet 1946, p. 2 [sur le dépit de Jean Paulhan, marqué par un petit geste nerveux de la main, pour écarter le livre d'Agnès Chabrier qui vient d'être primé ; citation d'un passage sur les paysages inoubliables de la Suisse].

– Raymond GUÉRIN, « sept causes célèbres de maast », *Juin*, 5 juillet 1946 [rubrique « Les livres » ; « À nous d'ajouter qu'elles ont la forme d'un puissant concentré et qu'elles nous apportent l'essentiel d'un domaine où l'art du choix sait toujours précéder la rage de s'exprimer. »]

– *n.s.*, « Le comité des écrivains vous parle » ; « discours d'ouverture du congrès des écrivains » ; « Résolution de la journée des lettres » ; Jean-Richard BLOCH, « Un ami de la France [Ilya Ehrenbourg] » (p. 4) ; Jean CASSOU, « Fidèles aux traditions de la France » (p. 5), *Les*

Lettres françaises, 6^e année, n° 115, vendredi 5 juillet 1946 [documentation conservée dans les dossiers de presse du fonds Paulhan, sans mention de J.P.].

– Pierre BERGER, « Du “Goncourt” aux “critiques” », *Gazette des lettres*, 2^e année, n° 15, samedi 6 juillet 1946, p. 3 [à propos de Jacques Prévert, outsider sérieux, mais qui ne veut pas du Prix des critiques, Jean Paulhan déclare : « *C’est son droit le plus strict.* »]

– Adrienne MONNIER, « Mémorial de la rue de l’Odéon », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 16, samedi 6 juillet 1946, p. 3 [sur *Littérature*, n° 1 : « *Jean Paulhan y donnait un fragment de La Guérison sévère, première tentative sérieuse pour fixer un rêve, réponse, peut-être, au désir exprimé dès 1908 par Jacques Rivière dans son Introduction à la métaphysique du rêve.* »]

– François SENTEIN, « La “Pléïade” et “les critiques” », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 1^{ère} année, n° 13, samedi 6 juillet 1946, p. 11 [au fonds Paulhan, copie dactylographiée à l’encre violette, et datée par erreur « août 1946 » à l’encre noire ; texte complet : « *Il eut été plus satisfaisant que le Prix des Critiques fût décerné à Jacques Prévert qu’à Mme Agnès Chabrier. Mais il eut mieux valu encore l’accorder à Roger Caillois pour le “Rocher de Sisyphe” ou à Louis Pauwels pour “St quelqu’un” ou à René Char. Ces trois derniers étaient les mieux placés. Ils eurent leurs partisans dans les premiers tours de scrutin, qui furent nombreux. Mais le choix de l’élu prit bientôt une allure de tactique politique. Pour s’opposer au plus favorisé (R. Caillois) ces critiques se conjurèrent et se compromirent sur de médiocres candidats. Pendant ce temps, les autres “essayaient” tous les noms possibles sans parvenir à une combinaison électorale fut-ce sur la poésie de Jacques Prévert. Alors après 16 tours, battus à l’endurance ils laissèrent le prix des Critiques aller à Agnès Chabrier pour “La Vie des Morts” un roman sur la résistance polonaise. Que voulez-vous dire contre ?*

Il faut entendre ces raisons pour s’expliquer comment ce prix littéraire malgré la mine consternée de ses plus remarquables juges (Gabriel Marcel, Jean Paulhan, Marcel Arland, Thierry Maulnier et Maurice Blanchot) entre autres, se soit tout de même égaré.

L’un de ces critiques refusa paraît-il son suffrage à Roger Caillois pour avoir lu la veille dans un quotidien un article où il avait cru deviner une condamnation de la liberté individuelle. »]

– Maurice TŒSCA, « *Les Cahiers de la Pléiade* (Gallimard) », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 15, samedi 6 juillet 1946, p. 9 [rubrique : « Livres de luxe » ; « “Trouvaille”, dis-je encore en ouvrant les Cahiers de la Pléiade. Je laisse aux chroniqueurs de l’esprit le soin de parler du contenu des Cahiers (un Thésée inédit de Gide ; des poèmes d’Edith Boissonnas ; des contes de Marcel Arland ; un Guide d’un petit voyage en Suisse, de Jean Paulhan...) Je me bornerai à être le chroniqueur de la forme, ainsi que j’ai accoutumé de le faire en cette rubrique.

Et voici la trouvaille. Elle est enfantine, et d’autant plus charmante : le mot “cahier” a été pris au sérieux. Un cahier, c’est un cahier — non pas un agenda, ou un bloc-notes, ou un carnet, ou un livre. Un cahier, c’est même une sorte déterminé de cahier ; il faut que cela sente l’école. (La Pléiade aussi sent l’école...) Pas de cahier sans une marge. La marge est toujours à gauche, et elle a, pour tous les cahiers de tous les pays, sensiblement toujours la même dimension ; trois doigts d’une main de douze ans. Lorsque nous étions à l’école, et que nous utilisions les cahiers, nous savions que l’on n’écrit pas n’importe quoi dans la marge, mais qu’on y place des notes indicatrices. Ou bien un titre. Ou un sous-titre. Comme on prend vite l’habitude d’aller jusqu’au bord droit de la page ! Quand l’œil revient à gauche pour y reprendre la ligne suivante, il est aidé par le long trait qui barre légèrement la page de haut en bas. Par goût personnel, je l’eusse souhaité rouge (comme il me souvient qu’il était dans mes cahiers).

Le secrétaire de rédaction des Cahiers de la Pléiade a observé à la lettre ces principes d’écolier. Jean Fautrier en a assuré la transposition typographique. L’ensemble est parfaitement réussi, y compris le graffiti très “Fautrier” de la couverture qui reproduit sept formes de visages. Il reste indéniable que dans le domaine de la typographie et de l’originalité, les Cahiers de la Pléiade marqueront une date : le retour, en cet après-guerre, à l’art commandé par la simplicité, par des règles et la volonté réfléchie de s’y tenir, par un goût de la clarté et du solide, — en somme par ce qu’on pourrait fort bien définir : la recherche d’un classicisme nouveau. »]

– Raymond GUÉRIN, « Sept causes célèbres de Maast », *Juin*, n° 21, mardi 9 juillet 1946, p. 4 [rubrique : « Les livres » ; « [...] l’art du choix sait toujours précéder la rage de s’exprimer »].

– Jean KEVAL [Jean QUEVAL], « Jean Legrand ou Don Juan 1946 », *Juin*, n° 21, mardi 9 juillet 1946, p. 5 [rubrique : « Portraits imaginaires de Jean Keval » ; Jean Keval suggère à Jean Paulhan, à qui le livre de

Jean Legrand est dédié, de réduire par des photos la longueur des descriptions et les dimensions du livre].

– Francis AMBRIÈRE, « Valéry parmi nous », *La Bataille*, 5^e année, nouvelle série, n° 85, mercredi 10 juillet 1946, p. 6 [rubrique : « À la recherche de notre temps » ; Jean Paulhan, « *qui excelle comme on sait à ces sortes de jeux fait de Valéry un rhétoricien sans le savoir* » ; sur *La Nef*, n° 21, août 1946].

– H. J. [Henri JEANSON], *Le Canard enchaîné*, 31^e année, n° 1346, 10 juillet 1946, p. 4 [rubrique : « Lettres ou pas lettres » ; sur le prix des critiques à Agnès Chabrier, pour *La Vie des morts*, consacré à la résistance polonaise ; Jean Paulhan préfère par ailleurs les sardines à l'huile au homard ; en tient pour Roger Caillois, plutôt que pour Prévert ou Georges Navel].

– Gabriel d'AUBARÈDE, « Épigrammes », *Gavroche*, n° 98, jeudi 11 juillet 1946, p. 5 [simple mention : « *Cette Terreur dont parlait l'avertissement Jean Paulhan continuerait-elle à sévir, et de plus belle, dans les rangs de nos leaders, peut-être de notre critique ?* » ; ne porte pas sur les « Slogans des jours sombres » ; un auteur à la mode a affirmé avoir été influencé par Flaubert et Boileau, mais ajoute qu'il ne faut pas le dire, et se met à parler longuement de Lautréamont].

– René LALOU, « *Thésée*, par André Gide », *Les Nouvelles littéraires*, n° 988, 11 juillet 1946, p. 3 [rubrique : « Le livre de la semaine » dans « Le Monde des livres » ; sur la présentation des *Cahiers de la Pléiade* par Jean Paulhan].

– Jean MARCENAC, « Le père du “Capitaine” », *Action*, n° 97, vendredi 12 juillet 1946, p. 8 [« *Nous étions donc, avant tout, des victimes de ce que M. Jean Paulhan nomme “la terreur dans les lettres”. Les pires balourdises du surréalisme nous semblaient d'un tout autre poids que “Les Misérables” et, l'exagération méridionale aidant, ajoutée au décalage de la province, nous nous satisfaisions aisément d'une littérature imaginaire, reflet d'une vie imaginaire, où nous prenions pour du grand style d'opposer à tout ce qui est le “connais pas !” de Dada. Un peu de retard, et beaucoup d'innocence, comme on voit.* »]

– André BILLY, de l'Académie Goncourt, « André Gide et la grammaire », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 17, samedi 13 juillet 1946, p. 2 [« *À propos de son Thésée récemment paru dans les Cahiers de la*

Pléiade, je disais l'autre jour à Jean Paulhan que la grammaire d'André Gide déconcerte quelquefois et Jean Paulhan de reconnaître qu'elle peut déconcerter en effet ceux qui n'apportent pas à son examen assez de finesse et de méfiance. La réponse de Paulhan ne m'a pas absolument convaincu. La lecture du Journal a même réveillé en moi un esprit de discussion bien amorti depuis l'Anti-Littérature de Lyon. Puisqu'André Gide est puriste, il ne s'offusquera pas de mes petites objections. Je les prends dans l'ordre chronologique du Journal. »]

– Henri CALET, « Prélude à / un voyage / en Suisse », *Combat*, 5^e année, n° 656, dimanche et lundi 14-15 juillet 1946, p. 2 [« J'avais également quelque curiosité pour les innombrables distributeurs automatiques, que Jean Paulhan décrit avec un certain enthousiasme. Et puis, l'air de la Suisse est très pur. »]

– François MAURIAC, « Grandes vacances », *Le Figaro*, 120^e année, n° 597, dimanche/lundi 14-15 juillet 1946, p. 1 [« Et pourtant Valéry ne serait pas le poète qu'il est, La Jeune Parque ne serait pas la merveille qu'elle est si tous les ponts avaient été rompus entre lui et le Royaume qui n'est pas de ce monde. Je ne crois pas qu'on puisse commettre une plus grande erreur à son égard, que de le définir comme un rhétoricien, ainsi que le faisait, ces jours-ci, Jean Paulhan. Quand nous avons à juger un poète, c'est son œuvre qu'en dernier ressort il faut interroger, car elle en sait plus long sur lui que sur lui-même. Celle de Valéry, si j'en avais le loisir, j'aimerais à montrer qu'elle dément ses propos, son attitude, ses irrévérences, ses refus. »]

– Denise DECOURDEMANCHE, « La petite valise verte... », *L'Étoile du soir*, 6^e année, n° 252, dimanche 21/lundi 22 juillet 1946, p. 4 [rubrique : « Les contes de *L'Étoile du soir* ; mention de Jean Paulhan comme fondateur des *Lettres françaises*, par Denise Decourdemanche, sœur de Jacques Decour].

– n.s., « Un “cas” Valéry », *Tel quel*, 2^e année, nouvelle série, n° 7, 23 juillet 1948 [sic pour 1946], p. 6 [rubrique : « Au coin du bois sacré » ; « M. Jean Paulhan excelle à ouvrir de grands débats » ; Jean Paulhan qualifie Paul Valéry de rhétoricien].

– Pierre LAGARDE, « Feuillet d'Hypnos de René Char », *La Dépêche de Paris*, n° 395, jeudi 25 juillet 1946, p. 2 [rubrique : « Les Livres » ; Pierre Lagarde suit le conseil de Jean Paulhan, de commenter les *Feuillet d'Hypnos* de René Char, dont il a proposé de lire des extraits devant le jury du prix des critiques qui ne les connaissait pas encore.

Jean Paulhan avait lancé le nom de René Char comme outsider, lors de la réunion de jury du prix des critiques].

– Gérard JARLOT, *La Rue* [réd. Léo Sauvage], n° 8, vendredi 26 juillet 1946, p. 12b [rubrique : « Romans » dédiée « À la mémoire de la Nouvelle Revue Française »].

– Gérard JARLOT, *La Rue* [réd. Léo Sauvage], n° 8, vendredi 26 juillet 1946, p. 12c [rubrique « Romans » ; « *Nous ne sommes pas Jean Paulhan* » — qui ferait porter l’essentiel de son attention sur l’écriture].

– GRIPPE-SOLEIL, *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 19, samedi 27 juillet 1946, p. 1 [rubrique : « La Semaine d’un parisien. Mercredi » ; sur « Guide d’un petit voyage en Suisse », *Cahiers de la Pléiade*, I : « *M. Jean Paulhan, prince de l’Insolite, nous offre enfin ses Cahiers de la Pléiade. Sous le couvert d’un bon texte d’André Gide, le précieux l’y dispute au saugrenu et à la subtilité. Gardez-vous de prendre au sérieux les farces du cher fantaisiste qui, n’ayant jamais poussé si loin son goût de la mystification, ne s’est non plus jamais tant amusé. Mais Jean Paulhan paie de sa personne afin que nous ayons aussi notre part de plaisir. Témoin son Guide d’un petit voyage en Suisse dont la drôlerie raffinée et l’humour délié ne toucheront que les dingos de l’intelligence, mais aux larmes. J’ai ri à en pleurer.* »]

– François MAURIAC, « Lectures de vacances », *Le Figaro*, 120^e année, n° 609, dimanche/lundi 28-29 juillet 1946, p. 1 [« *Personne au monde n’avait essayé avant lui d’exprimer l’essence éternelle du cageot. Mon ami Jean Paulhan attachait, ou feignait d’attacher beaucoup d’importance à ce poème. Mais je me méfie : Paulhan se cache derrière chacune de ses phrases pour observer la tête que je fais en la lisant* » ; Francis Ponge, « Le cageot » ; voir *infra* au 28 juillet 1956].

– Jean COCTEAU, « La critique et le théâtre », *Spectateur*, 2^e année, n° 61, mardi 30 juillet 1946, p. 1f [« *Depuis la Libération et malgré la fièvre partisane, j’admire avec quelle vitesse la critique se libère de l’esprit de secte et retourne à ses prérogatives véritables.*

Sauf certains cas d’index où je ne veux voir, avec Jean Paulhan, qu’un mécanisme caché des lettres pour préserver et concentrer certaines forces. »]

– n.s., *Labyrinthe*, Genève, 2^e année, n° 21, juillet-août 1946, p. 5 [rubrique : « Echos » : « *Notre compte rendu des revues est reporté par*

suite de manque de place. Signalons cependant deux nouvelles publications : Les Cahiers de la Pléiade, dirigés par Jean Paulhan, qui, entre autres richesses et curiosités, contiennent un beau texte d'André Gide, pouvant passer pour son testament littéraire, et la revue Critique, dirigée par Georges Bataille, qui se propose de donner un aperçu régulier, le plus complet possible, sur les activités de l'esprit humain dans ses diverses créations. »]

– Émilie NOULET, « Les Cahiers de la Pléiade », *Constellation* [dir. André Labarthe], n° 66, août 1946, p. 119-120 [rubrique : « Les lettres » ; nous conservons la présence ou l'absence du tréma sur *Pléiade* (ou *Pléiade*) : « Elle [l'annonce des *Cahiers de la Pléiade* par Jean Paulhan] dit assez qu'il existe, dans le choix des textes et dans leur réunion, une intention toutefois négative. Car c'est une idée préconçue et même violente que de ne vouloir avoir ni but ni poids. Du moins en matière de danse. Là et dans les autres arts, l'absence déclarée de norme et d'exigence cache, vis-à-vis d'elles, en dépit des caprices, une répulsion qui va jusqu'à la loi. (Et c'est un laborieux programme que de n'en avoir pas.)

Pour la découvrir, cette intention qui se désavoue elle-même mais qui, en fait, se propose non seulement d'incliner la disposition de l'esprit, mais encore de créer un préjugé favorable pour chacun des textes présentés, il vaut mieux d'abord les examiner un à un et librement, s'il est encore possible. Revenir ensuite à cette phrase maligne par quoi la volonté de Jean Paulhan, tout en s'en défendant et par cette défense même, tente de s'insinuer dans la nôtre, s'il est encore nécessaire.

*Tournons donc la suggestive couverture de Jean Fautrier et son heureuse mise en page — formes associées, formes en marche comme des réputations à faire — et ne soyons pas surpris de voir à l'entrée des Cahiers de la Pléiade les quarante-deux pages de Thésée, la dernière œuvre d'André Gide. » L'article examine sur deux pages l'ensemble du sommaire, texte par texte, jusqu'au *Guide d'un Voyage en Suisse*, rapproché de *Aytré* : « Trop souvent, être spirituel c'est se borner au trait, voire au mot. Jean Paulhan fait beaucoup plus. Il parcourt de grandes longueurs de corde raide avec des pieds sûrs de ballerine, et l'esprit, c'est la trame même de son récit : ses fils subtils retiennent ici un peu de gaieté, ici un peu de mépris, là un peu de philosophie, là encore un peu de poésie : panachage exquis où s'amuse les gens sérieux. [...] Et voici le paradoxe : les reproches que mérite chacun des textes en particulier (sauf les exceptions signalées) ne s'adressent pas à l'ensemble. / Par leur tenue et leur vitalité artistique, l'apparition des Cahiers de la Pléiade, est l'événement littéraire, de loin, le plus*

important de l'année. On ne saurait méconnaître pareil index de valeurs spirituelles, pareil plaidoyer en faveur du désintéressement des lettres et de leur indépendance. Ils représentent ainsi un tout qui vaut plus que la somme de ses parties : c'est là le miracle Paulhan. »]

– n.s. [Émilie NOULET], « Jean Paulhan : Un rhétoricien à l'état sauvage ou la littérature considérée comme un faux », *Constellation* [dir. André Labarthe], n° 66, août 1946, p. 128 [rubrique : « Les lectures », puis « Revue des revues », enfin « *La Nef* – n° 21 (Août 1946) » ; « *Valéry sert de prétexte à Jean Paulhan pour démontrer les faiblesses de l'esprit rhétoricien dès qu'il s'avise d'interpréter les démarches d'une pensée étrangère. On peut se demander si Paulhan qui porte, à l'occasion, des jugements de valeur sur l'attitude valéryenne (l'illusion de l'exercice, le mythe versificateur, l'erreur rhétorique) ne s'abuse pas lui-même en prêtant à Valéry une infirmité qu'il eût tenue pour négligeable et dont il ne chercha jamais à se corriger. C'est que cet esprit souverain ne se souciait point d'autrui, si ce n'est pour en tirer, avec un scepticisme parfait, ce qu'il y venait chercher. Les nombreuses préfaces que Valéry écrivit complaisamment, les discours qu'il prononça en de très nombreuses circonstances, ne marquent-ils pas, par leur systématique dédain des idées communément recues, qu'il cherchait auprès de ces illustres devanciers davantage à se retrouver lui-même qu'à tracer d'eux un portrait véridique ? Plaçant par-dessus tout la conscience et le gouvernement de la pensée, Valéry ne pouvait qu'ignorer tout autre système que le sien, ou bien tirer à lui la couverture, ce qu'il fit, avec un irrespect absolu. »]*

– Y.L. [Yves LÉVY], « *L'Arche*, n° 15 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 21, août 1946, p. 106 [« *Une note de M. Blanchot sur les idées de Jean Paulhan concernant le langage* »].

– Y.L. [Yves LÉVY], « *Les Cahiers de la Pléïade* (Gallimard) », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 21, août 1946, p. 111 [sur le premier des *Cahiers de la Pléïade*, citation du texte de présentation de Jean Paulhan, sans mention d'auteur : « *recueillir divers [.....] négliger.* »]

– Jean José MARCHAND, « Esprits non prévenus », *Magasin du spectacle*, n° 4, août 1946, p. 126-132 [rubrique : « La littérature » ; à propos de la revue *Valeurs d'Alexandrie* : « *Ces longues citations, surtout la dernière, expriment admirablement l'état d'esprit de cette époque d'individualistes ; littérairement, ils continuent La Nouvelle Revue Française, ils croient, comme Valéry et Paulhan, que le*

classicisme doit surgir finalement de l'exercice de la liberté, que l'esprit doit reconnaître les règles tout naturellement s'il veut faire œuvre durable. En politique, ils se rallient à une doctrine entièrement neuve, un libéralisme pessimiste. » (p. 129).

Texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume I, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 149-152, texte cité p. 150].

– DOMINIQUE, « Le voleur d'étincelles », *Cavalcade* [directeur-rédacteur en chef : Jean-José Andrieu ; directeur littéraire : Henri Troyat], 1^{er} août 1946 [extrait : « *M. de Solier est le nouveau poulain de Paulhan. Il faudrait l'accent d'Adémaï pour prononcer les mots de cette dernière phrase. Aussi bien sommes-nous aux frontières de la farce. Dans Les Cahiers de la Pléiade, M. de Solier nous offre un court traité des graffiti auquel introduit une préface de M. Jean Dubuffet. Si nous étions aussi sûrs de la peinture de M. Dubuffet que de sa littérature, nous serions rassurés : la naïveté, pour y être concertée, n'en est pas moins charmante ; et sans danger ; et naïve même, au delà de tout ce qu'a pu vouloir l'auteur.* »

En 1945, René de Solier écrit à Jean Paulhan : « *Si je tiens tellement au Court Traité des Graffiti c'est parce qu'il a permis une prise de conscience (j'écris très vite, et très lentement). Dans les moments creux, je fais de mauvais dessins, poèmes, romans.* »]

– n.s., « Un retard, un peintre et un abbé », « De Thésée à Oedipe » et « On voyage en Suisse », *La Rue*, n° 9, vendredi 2 août 1946, p. 13 [rubrique : « dans la marge » ; « *Les "Cahiers de la Pléiade" — ensemble de textes recueillis par Jean Paulhan — paraissent aujourd'hui, chez Gallimard, avec un certain retard sur l'annonce de leur parution. Celle-ci remontait (croit-on) à huit ou dix mois (en arrière).*

L'existence d'un cartonnage — gris et pourtant de bonne mine — adhérent à ces cahiers et leur servant de couverture, a permis au peintre Fautrier d'y faire un petit dessin.

À l'intérieur de ce cartonnage (qui sert, comme on l'a vu, de couverture), les pages 177 à 180 des susdits cahiers sont occupés par des poèmes ("Structure") de l'abbé Grosjean, prix de la Pléiade 1946. Une seule phrase — et brève — (de l'abbé) résumera l'abbé, son style et son talent. Nous y voici : "Un oiseau passe". »

Outre l'abbé et sa structure, les "Cahiers de la Pléiade" contiennent un certain nombre de textes. C'est ainsi qu'André Gide

nous balade de Thésée à Œdipe, au travers de la mer Égée, et que Michaux, conduit par l'ange du bizarre, nous mène d'Inridi à Kanira.

L'époque présente tient à grand prix les Grecs — leurs héros et leurs mœurs. André Gide apprécia celles-ci. Il aime bien encore ceux-là. Thésée, chez lui, trouve aux seins abondants d'Ariane une mauvaise odeur et reprend les grands thèmes de la pensée gidienne, les opposant à la mystique — et si l'on peut dire — œdipéenne.

Henri Michaux est plus étrange. Suivra-t-on d'aussi près ses Bilioulis timides, ses femmes à la peau froide — qu'il faut mordre à l'oreille avant de les baiser — son implacable humour cruel ?

Décidément, on voyage beaucoup au long de ces "Cahiers de la Pléiade". Jean Paulhan — lui — nous guide en Suisse.

Il y admire — et nous y fait admirer — beaucoup de belles choses : de beaux distributeurs automatiques, de beaux bébés, de belles doubles portes aux beaux palaces, avec de beaux verrous électriques, de belles serviettes en beau papier, de belles brosses de chiendent... Tant de belles raisons de vivre !

Il y révèle les dangers de la vanité, y définit huit à dix types de paysages inoubliables.

Il s'y trouve changé en sujet de conversation, il se révolte en Engadine, il y rencontre une avalanche...

Nous ne le quittons — et la Suisse avec lui — (et les "Cahiers de la Pléiade" aussi, que j'oubliais), nous ne les quittons — et jusqu'à l'abbé — qu'à regret. »]

— André GIDE, *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946 [dans un volume achevé d'imprimer du 14 août, voir p. 68 (Germaine), 69, 183 (*Les Fleurs de Tarbes*)].

— Jacques-Albert LAINE, « Un mal qui répand la terreur », *Nouvelles Paroles françaises*, 1^{ère} année, n° 40, samedi 17 août 1946, p. 4 [à propos de l'épuration : « M. Jean Paulhan, qui n'approuve pas ce genre de sanctions, qui même "s'inquiète" de voir qu'après deux ans de "liberté" la France persiste à faire appel contre les écrivains à des juridictions d'exception forcément partiales (et pour cause !) s'en console en pensant — M. Paulhan est un grand pince-sans-rire — qu'"il s'agit en l'espèce d'une peine profitable aux condamnés", qui leur impose en somme d'opportunes vacances, des loisirs, une retraite, une manière de poêle cartésien dont il leur appartient de faire bon usage. Et c'est fort possible. Aussi n'est-ce pas pour eux que je plaide. La question que je pose — celle qui se pose — n'est pas de savoir si MM. Giono, Guitry, Jouhandeau, Lenormand, Montherlant, pour n'en pas citer d'autres, ont ou n'ont pas, tout à gagner à l'ostracisme qui les

frappe ; la question est de savoir si, par hasard, nous-même n'avons pas quelque chose à y perdre... »]

– André ROUSSEAU, « Le Thésée d'André Gide », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 22, samedi 17 août 1946, p. 2 *abcdef* [rubrique : « Les livres » ; extrait : « *Je ne vois pas, soit dit en passant, qu'on ait salué, comme elle le méritait, la naissance de ces Cahiers. Sous une remarquable présentation typographique dont il faut louer l'auteur, M. Jean Fautrier, ils semblent bien représenter un des rares vestiges de la littérature pure à notre époque. Car vraiment la crise de la littérature n'est pas la moindre de celles que nous traversons. Elle sévit sur les hebdomadaires dont la plupart, entre la politique et la médiocratie, n'ont pas encore trouvé leur chemin. Elle triomphe avec une sorte d'insolence dans la plus brillante des revues d'aujourd'hui, ces Temps modernes où l'on ne voit guère que le document journalistique qui soit d'une substance assez coriace pour résister aux dissections de l'esprit ratiocinateur et philosophique. Les Cahiers de la Pléiade, eux, tâchent de sauver ce qui reste de la littérature dans ce naufrage : quelques épaves de la vieille Nouvelle Revue Française, quelques morceaux de poésie obsconse, où d'authentiques bijoux brillent parfois dans le balbutiement appliqué de l'insolite, quelques excursions au bord du néant comme la poésie savait en rêver avant que l'existentialisme l'assassinât, et dont toutes ne sont pas jeux d'esthètes (je songe à l'œuvre pathétique de René Daumal, dont il nous faudra parler un jour) ; enfin, comme un ver malin dans un fruit de serre, cet air de ne pas y toucher, de trouver le faux dans le vrai dès qu'on y touche, de ne pas tenir à ce qu'on aime et de laisser tomber ce qu'on tient, qui se répand sur les écrits dès que l'encre dissolvante de M. Jean Paulhan y met son contreseing. »]*

– Anthyme PRUDE, *République du Sud-Ouest*, Toulouse, n° 561, samedi et dimanche 17-18 août 1946, p. 2 [rubrique : « Billet de Paris » ; Jean Paulhan « ravitaille en douce les vrais collabos »].

– Ch. H.-R., *Le Midi libre*, 3^e année, n° 613, mercredi 21 août 1946, p. 2 [dans « Chronique littéraire », rubrique « Un lettré doit savoir que... » ; texte complet : « *Jean Paulhan est un philanthrope. En publiant "Les Cahiers de la Pléiade", il entend — à l'en croire — ne rassembler que des textes dont l'intérêt n'est pas évident, des œuvres modestes que d'autres revues refuseraient. Et pour débiter il choisit "Thésée" d'André Gide... alors que l'on s'attendait à lire des proses de Benda. »]*

– Lucien FABRE, « La littérature est-elle un faux ? », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 3^e année, n° 68, 28 août 1946, p. 1 [mention de *La Nef*, n° 21, août 1946 ; extrait : « *Voilà, je crois, le simple apologue par quoi on peut répondre à ceux qui se demandent (comme le faisait naguère Jean Paulhan dans La Nef), qui, du surréaliste ou du réaliste, du classique ou du romantique, a raison — et subsidiairement, lequel est de mauvaise foi et qui commet un faux ! C’est que si la variété des végétaux est grande, celle des animaux l’est encore davantage, et celle des humains est sans doute infinie.* »]

– SIDOINE, « La danse du scalp à la mode lettriste », *Arts*, n° 82, vendredi 30 août 1946, p. 3 [rubrique : « Pour et... / ... contre » ; « *Il est assez réconfortant de voir les gens se disputer. C’est d’abord signe qu’ils ne sont pas morts ou complètement abrutis. Cela veut dire ensuite que le mot **Idéal** s’écrit toujours avec un grand I. Et puis, ma foi, il faut bien se donner, pour remplir cette vie, une quelconque occupation... [...] Ce sont aussi MM. Jean Paulhan, Jean Debuffet [sic] qui ont l’honneur d’aubades, mais plus polies.* »]

– Alexandre ASTRUC, « Le “Thésée” d’André Gide », *Combat*, 5^e année, n° 696, vendredi 30 août 1946, p. 2 [dessin de Maurice Henry : « Et voici un alexandrin... » ; sur les *Cahiers de la Pléiade*, I ; « *Mettons que je n’ai rien dit.* »]

– Georges VIC, « Les Éditions de Minuit », *Tigre*, Montpellier, 3^e année, n° 74, 30 août 1946, p. 5a [surtitré : « La clandestinité créatrice » ; « *Il se trouve qu’à ce moment plusieurs écrivains pensaient à se regrouper “autour de Jean Paulhan qui fut vraiment le centre de la clandestinité littéraire”* »].

– *n.s.*, « Nouvelle incarnation de J.P. », *Sachez tout*, 31 août 1946 [« Sept causes célèbres. C’est le titre d’un petit livre, intelligent et ironique, signé d’un nom inconnu : Maast.

Inconnu ? Pas tout à fait.

Un roman de Jean Paulhan, paru en 1915 [sic], Le Guerrier appliqué, qui n’eut pas le destin qu’il méritait, ne débute-t-il pas par ces mots : “Je m’appelle Jacques Maast” ?

L’auteur des Sept causes célèbres, n’est-ce pas Jean Paulhan, l’énigmatique J.P. ? »].

– Emmanuel LEVINAS, « Poésie et silence », *Bulletin mensuel du Centre d’Éducation juive en France* [Mah̄barôṭ. Yarḥôn šel Merkaz ha-

hinnûk Ra - ïvrî be - Sorfat], septembre 1946 [cinq feuillets manuscrits au fonds Emmanuel Levinas (IMEC), photocopies apportées au fonds Paulhan ; « *Jean Paulhan est l'ancien directeur de la "Nouvelle Revue Française" et qui dans la plus importante maison d'édition française, Gallimard, joue le rôle d'un véritable législateur des lettres françaises. Auteur de romans destinés à un cercle restreint de lecteurs et où se fait sentir l'influence de Kafka, Maurice Blanchot est un critique littéraire le plus écouté des jeunes et dont une série d'articles, publiés dans la revue L'Arche a eu un retentissement considérable. Ces chroniques se présentent comme un commentaire de Mallarmé, de Valéry, de Lautréamont et de Paulhan et apportent une véritable philosophie de la poésie et du langage.* »]

– André KUENZI, « *Braque le Patron*, par Jean Paulhan. (Trois Collines) », *Formes et Couleurs*, Lausanne, n° 3, 1946, n.p., col. ab [rubrique : « Les Livres » d'une revue qui paraît six fois l'an ; extraits : « *Pourquoi le patron ? se demandera-t-on, le patron de quoi ? L'important n'est pas de le savoir, mais de le comprendre. Jean Paulhan nous convaincra-t-il ? Mais Braque surtout et toujours : maître incontesté de la peinture contemporaine. Qu'on aligne cent toiles des meilleurs peintres contemporains, un seul Braque dans le tas et nous votons pour lui. Pourquoi ? C'est précisément ce que Paulhan cherche à expliquer : pas très clairement, sans doute, mais pourquoi aussi avoir toujours la manie de tout expliquer. Braque a un secret. Il sait le garder. "Et peut-être mieux qu'un secret. Car Braque de toute évidence, devine ce qu'ont deviné tous les grands peintres : c'est que la peinture est, à sa base, allusion mystérieuse et chose mentale. [...]"* »

Et la Beauté moderne n'est certainement pas plus métaphysique que la Beauté préhistorique. Et il me semble que ce sont les modernes, plutôt, qui auraient à pâlir.

Braque le patron est un beau livre. On pourrait peut-être reprocher aux éditeurs de ne nous avoir montré qu'une seule reproduction en couleur. Braque en noir et blanc, quoique métaphysique, ne vaut pas Braque en couleur. Sans trahir complètement le peintre, ces reproductions ne nous donnent qu'une très faible idée de ce que peut être un Braque en réalité. Ah ! la Table verte à la guitare exposée au musée de Berne !

C'était aussi parfait qu'un chef-d'œuvre primitif, ancien ou de la Renaissance. Vive Braque !

Et je le prends aussi pour patron. »]

– n.s., « *Les Temps modernes*, n° 9 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 22, septembre 1946, p. 115-116 [« *De Maurice Blanchot, des*

considérations sur le silence, un peu abstruses d'abord, et qui s'éclairent à la lumière d'apologues de Paulhan. »]

– n.s., « *Valeurs*, (Alexandrie, Égypte), n° 6 », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 22, septembre 1946, p. 117 [rubrique : « Les Revues » ; « *Jean Paulhan, avant de trouver des imprimeurs clandestins, a songé à lutter par l'épigramme, qui se répand de bouche à oreille. Celles qu'il livre maintenant aux presses n'ont, avoue-t-il, pas connu le succès.* »]

– n.s., « *Solstice* », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 22, septembre 1946, p. 120 [rubrique : « Les Revues » ; « *Signalons encore une intéressante étude de René Micha sur Julien Green et le roman fantastique ; un très subtil article de Jean Paulhan, qui aboutit à présenter Valéry comme un rhétoricien inconscient, et à nous convaincre qu'il l'était en effet ; un panorama de la peinture française actuelle par Renne-Serbanne.* »]

– Fritz MEYER, « *Clef de la poésie*, par Jean Paulhan », *Trivium*, septembre 1946, p. 224-227 [rubrique : « Chronik »].

– n.s., « *Temps modernes*. / 5, rue Sébastien-Bottin », *Union*, septembre 1946 [« Les revues et périodiques » ; « *Cette revue, qui est l'organe de l'existentialisme, est dirigée par Jean-Paul Sartre. Simone de Beauvoir fait partie du Comité de Rédaction, mais aussi Raymond Aron et Jean Paulhan ainsi que Merleau-Ponty ; cela nous explique le côté sérieux et profond de certains articles, en même temps que l'aspect brillant de cette revue qui est fort bien rédigée. Mais l'existentialisme pour qui l'existant seul a valeur, oblige-t-il nécessairement à prendre tous les exemples dans l'“existant malpropre”. À côté de vues très profondes et pénétrantes, il y a de véritables ordures extrêmement gênantes pour le lecteur. Il semble qu'on pourrait être existentialiste, sans s'appuyer sur des réalités impures et sales de la vie. Tout cela donne à Temps modernes une allure immorale qui nous oblige à faire les plus grandes réserves.* »]

– Julien BENDA, « Entorses au français / Auteur et lecteur », *L'Ordre*, 18^e année, nouvelle série, n° 501, vendredi 6 septembre 1946, p. 1 et 2 [rubrique : « Les Chroniques de *L'Ordre* » ; fin de l'article : « *Autre cas voisin, Jean Paulhan écrit dans ses Fleurs de Tarbes (p. 75) : “Parmi les problèmes de toute sorte qu'élèvent le jeu et l'existence des lettres...” Pourquoi élèvent ? Pourquoi pas soulèvent, comme nous eussions tous dit ? Parce que, m'explique-t-on, soulèvent évoque un*

élément émotionnel que n'implique pas élèvent. Admettons. La nuance vaut-elle le moment d'interdit que me cause élèvent ?

La vérité est que ces auteurs provoquent le déconcert du lecteur, beaucoup moins pour exprimer une nuance que parce que, depuis Mallarmé, provoquer ce déconcert fait partie de leur esthétique. Mais cela ne regarde plus le défenseur de la langue, cela regarde le psychiatre. »]

– n.s., « *La Nef*. Août 1946. Numéro 21 (Paris). », *Tigre*, Montpellier, 3^e année, n° 75, 6 septembre 1946, p. 5b [rubrique : « Les Revues » dans « Vient de paraître » ; « *L'exemple de la N.R.F. d'avant la guerre pèse à tous ceux qui veulent rédiger "la" revue de l'époque. Mais Jean Paulhan ne suffit pas.* »]

– Gérard de LACAZE-DUTHIERS, *L'Homme et la vie*, septembre 1946 [« Les livres » ; « *Avec quelle maîtrise Jean Paulhan, le plus subtil essayiste de ce temps, dégage la philosophie du fait divers ! Comme il le décortique, le dissèque, l'analyse, nous le révèle sous un jour nouveau ! L'auteur des Fleurs de Tarbes possède le don de nous faire penser tout en nous intéressant à maints détails de la vie quotidienne qui peuvent paraître, à première vue, secondaires, mais qui n'en occupent pas moins dans notre existence une place prépondérante. Les paradoxes de l'esprit sont mis à nu pour ainsi dire sous nos yeux. Parmi ceux-ci figure ce que Paulhan appelle "l'illusion de totalité", qui nous fait prendre des observations fragmentaires pour le tout, et "l'illusion du passé prévu", deux idées toutes faites parmi tant d'autres, dont bon nombre d'individus ont bien du mal à s'affranchir. Ouvrage à lire et à relire, aussi attrayant que profond, l'un des plus remarquables qui étaient [sic] écrits depuis longtemps sur ces secrets de la raison que le cœur, on ne le sait que trop, ne connaît point.* »]

– Jean BOUHIER, « Jean Paulhan : *Braque le Patron* (édition des Trois Collines, Genève) », *La Volonté*, 8 septembre 1946 [« Les Livres nouveaux » ; texte complet : « *Je m'adresse aujourd'hui aux amateurs de peinture et aux amis des beaux livres. Jamais entreprise d'édition n'a été aussi réussie. Le volume est soigné, techniquement parfait. Un léger reproche cependant : l'absence des couleurs dans les reproductions.*

Ce livre a un mérite. Il dépasse les habituelles biographies ou les astuces pédantes. Ce n'est pas pour rien qu'il appartient à une collection intitulée "Les grands peintres par leurs amis."

Un nombre important de reproductions ; leur choix raffiné, donnent une idée complète de l'œuvre de Braque. Il y a une présence de

l'artiste qui par ailleurs nous est présenté avec grand scrupule. Car à l'encontre des ouvrages communs, le texte de Jean Paulhan n'est ni une aimable présentation, ni une étude de tout repos. Il fallait le style incisif de l'auteur des "Fleurs de Tarbes", sa dialectique, son étonnante pénétration des gens et des choses pour nous donner le bilan d'un homme, pour nous instruire en l'art de peindre.

Et Paulhan ouvre la voie à une écriture nouvelle, méthodique et riche. Écrivain et peintre se rejoignent dans l'amour de l'Art, et le lecteur, instruit ou non, y trouve sa part. »]

– n.s., « Jean Paulhan, supporter de boxeurs bretons », *Spectateur*, 2^e année, n° 67, mardi 10 septembre 1946, p. 4 [texte complet : « Jean Paulhan est de retour de Bretagne où il a passé des vacances sous la pluie en compagnie de quelques amis. Quand le temps était par trop maussade, il jouait au bridge (au plafond, pas au contrat qu'il méprise parce qu'il l'ignore). Toujours curieux de spectacles rares, on le vit assister à un match de boxeurs amateurs bretons, interrogeant les soigneurs, discutant le coup avec les supporters des champions locaux tout comme avec les membres du jury d'un prix littéraire... »]

– Anatole JAKOVSKY, « Neuf mois dans une cave / un an dans une cachette / ou une pièce à verser dans le dossier de la barbarie », *La Marseillaise*, 5^e année, nouvelle série, n° 108, du 12 au 18 septembre 1946, p. 5 [rubrique : « La Peinture » ; Benn, recherché, arrêté, incarcéré dans le camp de concentration de Baune-la-Rolande puis relâché par la Gestapo sur intervention de l'écrivain d'art italien La Duca, recherché à nouveau en 1942, se cache avec sa femme Mme Ghéra dans la cave de son immeuble ; « Malade, il est toujours soigné et ravitaillé par sa concierge. Et il travaille toujours... Des amis tels que Jean Paulhan, V. Veidlé [sic], E. Redon et l'éditeur Fernand Murlot viennent le voir souvent dans sa cachette et lui achètent des tableaux pour qu'il puisse subsister ; pour eux et pour d'autres amis : Paul Éluard, P. Seghers, Daniel Vallard [sic].

En effet, Benn ne put quitter sa cachette que le jour de la Libération...

Deux ans ont passé. Benn, santé compromise, s'est remis au travail, ou plutôt il continue, car il n'a jamais abandonné son art, même au plus noir de sa nuit. Il le continue donc, avec un peu plus de lucidité peut-être, avec une objectivité plus froide, plus réfléchie, avec un peu plus de détachement sensuel que confère à tout être sensible le voisinage direct et prolongé de la mort. » [sic pour Weidlé et Wallard].

– Jacques LASSAIGNE, « Ingres et Poussin », *La Bataille*, 5^e année, nouvelle série, n° 95, mercredi 18 septembre 1946, p. 6 [à propos de la préface que donne Gide au *Poussin* d’Anna Marsan (Le Divan, éd.), simple mention de Valéry, Claudel, Malraux, Paulhan, pour leurs écrits « sur des thèmes artistiques »].

– n.s., *Carrefour*, 3^e année, n° 109, jeudi 19 septembre 1946, p. 7 [rubrique : « Au fil de la plume » ; « *Serait-il vrai que la Suisse vexée, boude les écrivains français ? Elle n’a pas aimé ce que ses paysages éternels leur ont inspiré (voir Paulhan, les Cahiers de la Pléiade).*

En tout cas André Frénaud et Jean Lescure partent en Angleterre.

Espérons qu’ils sauront mettre de l’eau dans leur vin. »]

– n.s., *Arts* [?], 20 septembre 1946 [rubrique : « Courrier des lettres » ; sur *La Nef*, août 1946 : « *Suite de la longue étude de Jean Paulhan sur Paul Valéry : Un rhétoricien à l’état sauvage. »]*

– Guy DUMUR, « Les Mythes et les mots », *Cavalcade* [directeur-rédacteur en chef : Jean-José Andrieu ; directeur littéraire : Henri Troyat], 26 septembre 1946 [extrait : « *Il existe cependant une autre espèce de critique qui me semble plus valable que celle de ces juges téméraires, et il suffit de penser aux attitudes diverses, mais aussi importantes d’écrivains tels que Valéry, Paulhan ou Benda, pour que la question se situe d’emblée au cœur même de la chose. »]*

– Pierre GIRARD, « À propos d’un “Voyage en Suisse” », *La Coopération. Journal populaire suisse*, Bâle, 48^e année, n° 39, 28 septembre 1946, p. 1bc [texte complet : « *Dans l’amusante relation qu’il fait d’un voyage en Suisse (Cahiers de la Pléiade, Paris), M. Jean Paulhan s’étonne que Genève ne soit pas la “capitale” de la Confédération, et qu’il n’y ait pas de lac à Berne. Disons vite que M. Paulhan est un humoriste délicat, et un pince-sans-rire des plus éveillés. Du moins, il dit des choses parfois justes, parfois bizarres ; cela fait un mélange un peu acide. On fait la grimace en buvant mais on en redemande un second verre.*

M. Paulhan ne se laisse pas imposer par les paysages célèbres, les points de vue, les cartes postales. Il répudie Chillon et le Cervin entre ses deux arolles, et, en bref tout ce qu’on trouve, entre les cristaux et les ours sculptés, dans les bazars pour touristes. Töpffer lui donnerait raison. Il préfère les sites qu’un hasard lui révèle à ceux dont la publicité est faite depuis longtemps. En quoi il se montre homme de goût. Et quand il admire, avec une pointe de raillerie, nos superbes

W.C., quand il traduit l'extraordinaire inscription de ces petites serviettes en papier suspendues au-dessus du lavabo : "les messieurs, au lieu de taillader le linge de l'hôtel en essuyant leur lame de rasoir, auraient tout intérêt à user de ces serviettes", nous rions de bon cœur avec lui.

Mais il faut l'avouer, il ne semble pas nous avoir pris très au sérieux. C'est peut-être parce que nous-mêmes le faisons trop.

Il est toujours profitable de savoir ce que les autres pensent de nous. D'abord le jugement peut être de valeur, et la sagesse, comme dit Socrate, est de se connaître soi-même. Et puis, cela nous renseigne sur la psychologie de notre juge.

Cependant, et c'est là que je voulais en venir, il ne me semble pas que nous ayons jamais songé à faire notre propre portrait. On va me répondre que chaque canton possède des écrivains du terroir, et qu'il est impossible de faire le "portrait du Suisse", car ce Suisse est un Bâlois, un Lucernois, ou un Valaisan.

Sans doute ! Mais nous devons avoir entre nous un air de famille. À nous de le découvrir, de le saisir. Car les visiteurs étrangers le reconnaissent aussitôt, eux ; ils ne voient pas tant les différences que les analogies entre les Suisses de divers cantons. C'est bien plutôt un caractère général qui les frappe, et qui, disons-le, parfois les attire.

Pourquoi ne nous peindrions-nous pas, comme le font souvent les artistes — sans nous flatter ! — en nous regardant dans une glace ? »

— n.s., « *Braque le patron* », *Curieux*. Premier hebdomadaire suisse roman, Genève, octobre 1946 [texte complet : « *Le titre chante en rose sur une couverture bleue. Avec ce bel ouvrage de Jean Paulhan, la collection "Les grands peintres par leurs amis" des éditions des Trois Collines (Genève et Paris), où nous avons trouvé, l'année dernière, un Pablo Picasso de Paul Éluard, s'enrichit d'une nouvelle publication de luxe.*

Le texte — neuf courts chapitres — nous expose l'essentiel de l'artiste et de son œuvre. Il nous montre Braque — peut-être "plus ressemblant que nature" dans cette recherche d'une beauté métaphysique. "En peinture, comme dit le maître, le tableau c'est l'accident."

Un ensemble de planches remarquablement choisies illustre ce volume et en fait tout le prix. »]

— n.s., *Valeurs*, Alexandrie, n° 7 et 8, octobre 1946-janvier 1947, p. 207 [rubrique : « *Revue des revues* » ; mention d'un essai de Gaëtan Picon sur Roger Caillois dans *Fontaine*, n° 54, « *à peu près le seul en qui un*

Gide, un Valéry, un Paulhan puissent peut-être trouver un successeur. »]

– n.s., *Valeurs*, Alexandrie, n° 7 et 8, octobre 1946-janvier 1947, p. 215 [rubrique : « Bulletin » : « Paris : Jean Paulhan a réclamé, pour des écrivains notamment, le modeste droit à l'erreur. / Aragon n'a pas encore prononcé son réquisitoire. »]

– * Ettore SETTANNI, « Un delizioso vizio impunito : la lettura Dedicato a Jean Paulhan », octobre 1946 [coupure sans titre de périodique au fonds Paulhan].

– René ETIEMBLE, « De la critique », *Les Temps modernes*, 2^e année, n° 13, octobre 1946, p. 162-171 [sur la lecture du premier roman d'Etiemble, par Malraux, Paulhan et Yassu Gauclère (p. 167-168) ; extrait : « (*Diable ! pour comble, voici paraître le premier des Cahiers de la Pléiade, qui ne veulent que “recueillir divers textes curieux, modestes, et apparemment inutiles que les autres revues ou périodiques, tout occupées de leurs projets grands et nobles, risquent de négliger”*. » (p. 171) Coupure absente du fonds Paulhan].

– BERNE-JOFFROY, « Bernard Groethuysen / dandy de la pensée », *Spectateur*, 2^e année, n° 70, mardi 1^{er} octobre 1946, p. 4 [photo de Groethuysen ; « Lié avec Charles du Bos, puis avec Gide, avec Malraux, avec Jean Tardieu, et surtout avec Jean Paulhan à qui il était fraternellement attaché [...] On ne peut penser à lui sans lui sourire.

Une conversation avec Groet aurait pu — aurait dû — ne jamais se terminer... »]

– n.s., « Éclectisme », *Combat*, 5^e année, n° 726, vendredi 4 octobre 1946, p. 2 [rubrique : « Jugements » ; sur la collection « Écrits brefs » de la Table Ronde, qui se place sous la phrase « *Il n'est pas vrai qu'il n'y ait plus en France de romanciers* » : textes de Pierre Seghers, Jean Daniélou, Julien Gracq, Pierre Hervé, Jean Paulhan et Georges Sadoul].

– Justin SAGET, « Il n'y a plus d'avant-garde », *Combat*, 5^e année, n° 726, vendredi 4 octobre 1946, p. 2 [rubrique : « Billets doux » ; Jean Paulhan fondateur des « essentialistes »].

– « *Braque le patron*, par Jean Paulhan (Ed. des Trois Collines) », *Journal de Genève*, 8 octobre 1946 [texte complet : « *C'est une excellente idée qu'ont eue les Éditions des Trois Collines de publier cette collection : “Les grands peintres par leurs amis”*. Elle nous vaut

aujourd'hui un "Braque le Patron", par Jean Paulhan. Georges Braque est un des maîtres contemporains que le grand public a le plus de peine à comprendre. La plupart des spectateurs, devant ses tableaux, éprouvent le fâcheux sentiment qu'on se paie leur tête. Ils se rebiffent et haussent les épaules. Donnons-leur un conseil : qu'ils lisent les pages si intelligentes, si clairement intuitives que Jean Paulhan consacre à cet artiste. Il n'est pas exclu que plusieurs d'entre eux commencent à comprendre ce que Braque a voulu et pourquoi il l'a voulu de cette manière qui les hérisse. La série des planches qui illustrent le texte de Paulhan réserve, à ceux qui l'auront lu attentivement, des surprises propres à les réjouir et à redresser en bien des points leur premier jugement. »]

— *n.s.*, « Entretien sur des faits divers, avec des dessins et culs-de-lampe au trait d'André Lhote », *Le Populaire du Centre*, Limoges, 41^e année, nouvelle série, n° 238, mercredi 9 octobre 1946, p. 2h [rubrique : « Chez les éditeurs » ; extrait : « Tel est le genre de problèmes qu'agitent, dans leur entretien, René Martin et Jean Paulhan. Les moralistes, littérateurs, philosophes et logiciens ont pris l'habitude de s'en tenir, dans leurs ouvrages, à quelques questions privilégiées telles que le syllogisme, les complexes, l'amour absolu ou la nature de l'être — toutes questions passionnantes sans doute, mais que l'habitude risque de nous rendre un peu monotones et stériles. L'on a supposé que des problèmes nouveaux seraient peut-être propres à nous révéler quelques-uns de ces secrets de la raison — que le cœur, comme l'on sait, ne connaît pas. »]

À la B.N.F., la cote Jo-88221 est hors d'usage ; les cotes NUMP-24189 et 24190 sont partielles : 1948-1951 et 1948-1952 ; après avoir répondu négativement à notre demande, qui portait alors sur octobre 1945, les Archives départementales de la Haute-Vienne ont bien voulu, en mars 2022, corriger la date de cet article pour le reporter à l'année suivante. Qu'elles en soient remerciées, en la personne de Francine Cheyroux].

— *n.s.*, *Carrefour*, 3^e année, n° 112, jeudi 10 octobre 1946, p. 7 [rubrique : « Au fil de la plume » ; « Fidèle à notre propos, nous guettons à leur naissance les mouvements littéraires. Chaque semaine en apporte un nouveau. Voici cette fois le "Paulhanisme" lancé dans Cavalcade comme une pin-up girl. Son manager lui a trouvé des parrains, Voltaire, Sade, Rimbaud, Baudelaire, Proust et Valéry. De la sorte, on voit tout de suite de quoi il s'agit. »]

– Le MAGOT SOLITAIRE, « Ô Jeunesse », *Carrefour*, 3^e année, n° 112, jeudi 10 octobre 1946, p. 7 [sur l'enquête de la « petite revue » belge *Le Miroir infidèle* : « *Quelles sont les choses que vous détestez le plus ? [...] Mais place à un maître : Jean Paulhan a fait savoir que ce qu'il déteste, c'est ce qu'il souhaite, que ce qu'il aime, c'est ce qu'il craint, que ce qu'il souhaite, c'est ce qu'il déteste, que ce qu'il redoute le plus, c'est ce qu'il espère. Non, ce n'est pas si simple que cela en a l'air, mais enfin il n'y a pas de quoi là "épater la bourgeoisie" ! M. Paulhan a passé d'ailleurs cette période, et ce n'est pas Dubuffet qui nous démentira. Je sais que l'on peut m'objecter que tous ces aveux (à part le dernier) de ces messieurs et dames n'intéressent qu'un public limité. Entièrement d'accord. Seulement, comme dirait Louis Aragon (traité par l'un de ces impertinents de feu Aragon) : "Il faut bien que jeunesse se passe."* »]

– Gaston POULAIN, « Les deux timides », *Paysage* [dir. Pierre de Chevigné], 2^e année, n° 70, 10 octobre 1946, p. 5 [dialogue entre Jean Paulhan et Jean Dubuffet ; irruption des lettristes dans le bureau de Jean Paulhan, à la N.R.F.].

– n.s., « Un inédit de Max Jacob », *Artistica*, Marseille, 26^e année, n° 1135, samedi 12 octobre 1946, p. 1 et 5 [il y a dix ans, Max Jacob avait donné à son ami Élysée Maclet un texte à publier plus tard pour le catalogue d'une exposition. Il paraît en 1946. Max Jacob évoque sa vie rue Gabrielle : « *Nous partageâmes les repas de cette chère et admirable Mme Anceau, une épicière de l'autre côté de la chaussée qui nous faisait une bonne cuisine à nous et à quelques pauvresses. Mes amis d'alors s'en souviennent (Honnegger, Paulhan, Auric, Cingria, Utrillo et combien d'autres).* »]

– Paul CHAULOT, *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 22, samedi 12 octobre 1946, p. 9 [*Les Cahiers de la Pléiade*, « *festin à la fois délicat et baroque* »].

– AUDIBERTI, de l'Académie Mallarmé, « L'homme hors de lui », *Juin*, n° 35, 15 octobre 1946, p. 7 [extrait : « *Francis Ponge, mis au monde par l'homme-chimère Jean Paulhan, s'efforce de consigner, de pressentir, dans son œuvre, une conscience qui serait, non plus de l'humanité, mais de la "chosité".* »]

– Marius DAVID, « Cinq mois de l'année, Georges Braque / le père du cubisme français / travaille face à la plaine cauchoise / un reportage de Marius David », *Normandie*, Rouen, n° 652, mardi 15 octobre 1946, p.

1 et 2 [photo en page 1 légendée : « Le peintre Georges Braque » ; extrait : « *Mais la porte s'ouvre. Jean Paulhan entre. Il est ici pour quelques jours. Depuis Apollinaire, littérature et peinture marchent côte à côte. Quelques mots sur Limbourg [sic pour Limbour], qui réside à Dieppe.*

“Il faut qu’il [Limbour] vienne nous voir. J’ai servi sous les ordres de son père, au Havre, et je l’ai retrouvé au dépôt en 14.”

Il est temps de partir. Mais puisque Paulhan est là, demandons-lui s’il aime ce pays. Il s’est installé à la table à dessin et lit un gros ouvrage sur Braque. Son blouson violet chante fort devant une toile, où éclatent des jaunes somptueux...

— Je ne connaissais pas encore Varengueville. C’est un pays hors du normal, tout y est grand...

Il regarde au loin, par la baie vitrée.

— Oui, démesuré même. Gigantesque.

Et, se tournant vers nous, et avec un sourire :

— Mais, ça va très bien à Braque, qui est une sorte de géant !

Pouvait-on mieux conclure ? »]

— Charles ESTIENNE, « Les nouveaux livres d’art », *Combat*, 5^e année, n° 737, mercredi 16 octobre 1946, p. 2 [photo légendée : « Henri Laurens au travail » ; début de l’article sur *Braque le Patron* : « *Ce volume, qui fait partie de la collection “Les grands peintres et leurs amis” (Édition des Trois Collines), est en vérité une longue et subtile variation sur Paulhan à propos de Braque.*

Le critique nous avoue gentiment — et on l’en croira si l’on veut — “J’ai l’admiration facile : la malice n’est pas mon fort... Il y a un temps, pas si loin, où le dernier des Moreau (Gustave) me jetait dans l’enchantement”. Avouerais-je à Paulhan que je trouve plus de peinture dans les savantes cuisines et la littérature du maître de Rouault et de Matisse, que dans celle d’un Fautrier ?

Avec Braque, du moins, Paulhan tient l’homme le plus naturellement peintre de son époque. Il définit admirablement ce créateur qui fait “plus ressemblant que nature”, et dont l’œuvre est fantastique, mais commune. Fantastatique, comme il est fantastique, si l’on y réfléchit, d’avoir un nez et deux yeux, et le nez précisément entre les deux yeux. Et sur la discrétion du peintre, sur le monde parfaitement autonome qu’il dresse en face de la nature, sur son art de camoufler la réalité ou plutôt d’en fabriquer une autre, que d’ingénieuses précisions.

“On lui disait (à Braque) devant une nature morte : Mais cet éclairage n’est pas dans la nature ? — Et moi, alors, je ne suis pas dans la nature ?”

“Mais cette lumière, encore, d’où vient-elle ? Ah ! c’est d’une autre toile que vous ne connaissez pas.” »]

– André MAZIN, « Le Père tranquille », *Le Parisien libéré*, 3^e année, n° 677, mercredi 16 octobre 1946, p. 2 [rubrique : « Le film du jour » ; à propos d’un film de Noël-Noël, gai et de résistance ; Paulhan parmi les classiques de l’humour de la littérature de la résistance, avec le Roger Vailland de *Drôle de jeu*].

– F.L. [Fernand LOT], « L’affaire Rimbaud », *Gavroche*, n° 112, jeudi 17 octobre 1946, p. 5 [texte complet : « *Empressons-nous de communiquer à nos lecteurs le petit billet suivant :*

“Si je détenais le moindre inédit de Rimb., mon cher confrère, je vous l’aurais aussitôt adressé. Attendons (sans confiance). Je suis très vôtre, Jean Paulhan.”

Donc ce n’est point chez Gallimard, ainsi que nous avons osé le supposer après collations et recoupements divers, que se trouvent les 40.000 vers inédits de Rimbaud que l’on aurait découverts au fond de l’Éthiopie.

S’ils sont, où sont-ils ? Les faiseurs de thèses brûlent de le savoir, et plus communément tous ceux que passionne le cas Rimbaud dont le mythe serait ainsi sur le point de se dédoubler, à moins, ainsi que le remarque Francis de Miomandre, à moins que ces 40.000 vers “ne soient mauvais, mauvais comme ceux de sa toute première manière parnassienne...” Il n’y aurait alors qu’à en revenir au “premier mythe”, celui du jeune-génie-qui-se-tait-soudain-et-définitivement, “ce flux verbal pouvant être considéré comme équivalent au silence. Un homme qui parle pour ne rien dire, n’est-ce pas comme s’il se taisait ? Et le tour sera joué”.

Il reste donc à souhaiter aux amateurs de gloses, dont nous sommes, non seulement que les 40.000 vers existent, mais qu’ils soient bons ! »]

– Alexandre ASTRUC, « Les Lettres maudites », *Combat*, 5^e année, n° 739, vendredi 18 octobre 1946, p. 2 [« La Préface à un livre futur » de Lautréamont : selon J.P., « *la plus étonnante machine infernale de la littérature* »].

– Clara MALRAUX, « Bernard Groethuysen », *Action*, n°111, vendredi 18 octobre 1946, p. 14-15 [« *Je ne dirai pas qu’il fut le dernier esprit socratique, car il eût pu naître demain, mais il fut le seul esprit vraiment socratique qu’ait connu notre génération. Tous, nous lui devons quelque chose, des plus grands aux plus petits, des plus vieux*

aux plus jeunes — n'est-ce pas, Gide, n'est-ce pas, Paulhan, n'est-ce pas, Malraux, qui fûtes de ses amis ? Mais son goût le plus profond était celui des êtres jeunes qui promettaient ; à ceux-là il donnait tout ensemble le meilleur de lui-même et d'eux-mêmes. »

Coupure au fonds Paulhan, dossier *Mort de Groethuysen à Luxembourg*].

– M. SAINT-CLAIR, « Bernard Groethuysen », *L'Arche*, p. 81-85.

Coupure au fonds Paulhan, dossier *Mort de Groethuysen à Luxembourg*].

– Roger LUTIGNEAUX, « Le français tel qu'on l'écrit... ou d'une manie à l'autre », *Cavalcade* [directeur-rédacteur en chef : Jean-José Andrieu ; directeur littéraire : Henri Troyat], 24 octobre 1946 [« *Il est des manies intolérables [sic], voire sympathiques, si elles sont discrètes. Celles qui affectent le langage n'ont ni cet avantage ni cette excuse, car il ne se peut guère qu'on les y cache, le mode étant justement de communication. [...] Les “ouiskis” de M. Jean Paulhan nous inquiètent : on dirait d'un nom de singes, d'une espèce non cataloguée. Ses “vatères” fleurent plutôt le germanique. Quant à “cléringue”, je gage que sans glose on n'y saisira que pouic.*

[...] *Pour “cléringue”, il est à tuer séance tenante. On n'y entend pas du tout la terminaison ing, inconnue du français, et clearing est le type du mot qui ne peut être transcrit.*

Pour la défense du directeur des Cahiers de la Pléiade, on dira que le “Guide d'un voyage en Suisse” est un morceau d'un franc humour, caractère qui fait qu'il est bien permis que l'on s'y moque. Je répondrai que M. Jean Paulhan est aussi l'auteur d'ouvrages assez austères et qui font craindre pour la langue française qu'on ne le prenne au sérieux.

On dit qu'il n'écoute pas la radio. Le langage des “spiqueurs”, comme il écrivait, l'étonne sans doute. Mais il sera bien appelé quelque jour au micro. Je souhaite qu'il ait à y prononcer des mots anglais. Nous verrons alors comment, si j'ose dire, il “spiquera”. »]

– n.s., *Concorde*, Lyon, 3^e année, n° 66, jeudi 24 octobre 1946, p. 4 [rubrique : « Courrier littéraire » ; texte complet : « *Jean Paulhan a le goût de la curiosité ; et répugne à la spécialité et l'auteur des **Fleurs de Tarbes**, publie cette semaine à Genève un livre sur Braque. **Braque le Patron**, c'est plus qu'un titre, c'est un avis et un hommage.* »]

– Daniel-Henry KAHNWEILER, *Juan Gris. Sa vie, son œuvre, ses écrits*, Gallimard, 1946, p. 166 [dans un ouvrage de 345 p. achevé

d'imprimer le 24 octobre 1946, et placé sous bandeau jaune « *le cubisme dans la peinture / la peinture dans la vie de l'esprit* », une mention de Jean Paulhan : « *Jean Paulhan traite, dans ses Fleurs de Tarbes de l'emploi de "lieux communs", de "clichés" par un Paul Bourget. Ce dont il s'agissait, en somme, chez les peintres cubistes, c'était de l'utilisation volontaire de lieux communs, de clichés, d'une part pour réagir contre "l'écriture artiste", d'autre part pour fournir au spectateur, à l'intérieur de constructions difficilement déchiffrables, des repères d'une lecture assurée, bouts du fil capable de le guider.* » Référence signalée dans l'index p. 332].

– Florence LAMBERT, « *Le Livre de la Sagesse malgache*, par Elian-J. Finbert », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1003, jeudi 24 octobre 1946, p. 3 [dans « Le monde des livres », rubrique « Essais » ; « *Le livre s'ouvre par une présentation de J. Faublée, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est sommaire et insuffisant. L'homme tout désigné pour l'écrire était Jean Paulhan.* »]

– n.s., « *le Livre de la sagesse malgache*, par Elian-J. Finbert », *périodique non référencé*, 25 octobre 1946 [texte complet : « *Deux vieillards merinas, rapporte Jean Paulhan, qui a longtemps vécu à Madagascar et en est l'un de nos meilleurs connaisseurs, qui discutent, étayant de leurs proverbes chacun de leurs raisonnements, et celui qui a cité à l'appui de sa cause le plus grand nombre de proverbes l'emporte. Des princes furent élus, des rois étendirent leurs conquêtes pour leur science des proverbes.*

Cet aspect de la littérature populaire, dont l'expression imagée est d'une élégance et d'une poésie singulières, est en perpétuelle création. Elian-J. Finbert nous offre un choix vivant et coloré, dispose selon les principaux thèmes de l'esprit et de la tournure de pensée malgaches, qui nous familiarise avec la souriante philosophie et la douceur des mœurs du peuple de cette Île Rouge dont la civilisation traditionnelle est si haute de qualités. (Robert Laffont.) »]

– n.s., *Arts*, n° 90, vendredi 25 octobre 1946, p. 2 [rubrique : « Livres » ; rappel des proverbes merinas étudiés par Jean Paulhan, à propos de : Elian-J. Finbert, *Le livre de la sagesse malgache*].

– Léon DEGAND, « Par la lettre et l'image », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 131, vendredi 25 octobre 1946, p. 4 [rubrique : « Les Arts, par Léon Degand », sur *Braque le Patron* ; reproduction légendée « Georges Braque : le banjo » ; extrait : « *Que les écrits de Paulhan soient pimentés d'ironie et que les illusions du public quant aux moyens*

d'expression des littérateurs et des peintres ne sauraient plonger l'essayiste des Fleurs de Tarbes dans une affreuse mélancolie, il serait ridicule de le nier ou de s'en chagriner. Mais que Paulhan désire égarer les esprits, voilà qui ne m'apparaît pas du tout. On peut être malicieux, comme un fabuliste, et s'employer de tout son cœur à forcer, non, à inviter les gens à user d'esprit critique. »

Autre extrait cité dans la *Bibliographie de la France*, numéro spécial *Livres d'étrennes* pour 1948].

– « Néologisme en ...isme », *Essor humoristique*, 26 octobre 1946 [« Le Paulhanisme est né, nous annonce Cavalcade. Comme si M. Jean Paulhan avait besoin de ça ! Et des patrons qu'on lui donne, à ce poète : de Baudelaire à Proust, de Valéry à Baudelaire, de Rimbaud au marquis de Sade ! Cavalcade n'y va pas au petit trot.

À quand l'Aragonisme (et le Trioletisme) sous le patronage de Racine à René Bazin, de Béranger à Déroulède ?

Et le Capitantisme sous le patronage de Triboulet à Sganarelle ? »]

– François SENTEIN, « Jean Paulhan ou un salon littéraire sous la terreur », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 1^{ère} année, n° 29, samedi 26 octobre 1946, p. 11 [rubrique : « Chez eux » ; avec un portrait au trait de Jean Paulhan par Bernard Milleret ; texte complet : « Jean Paulhan oppose au portrait comme la résistance d'un éclair. Les clichés qui le représentent ne sont jamais assez instantanés qu'ils ne soient voilés ou "bougés". Il offre pourtant au visiteur deux grands yeux ouverts au-dessus d'une moustache précise, placée elle-même en énigme, puis des lèvres énergiques et fermement appuyées l'une à l'autre, qui doivent goûter avec beaucoup de sérieux (une espèce de moue puérile même) ce que son étonnement a laissé entrer à salons ouverts.

Pénétrons dans ce salon comme dans le théâtre de Besançon que Ledoux dessinait au fond d'une pupille (une chambre finit par s'aménager comme le regard qui l'habite). À peine introduits une conscience inquiète nous remet en question jusque dans notre peau, qui s'énervé et se décourage de sentir son poids dans le dialogue. Tout semble disposé pour nous faire profondément sentir qu'on ne parle pas en l'air, mais avec des mots posés sur une bouche posée sur un corps posé sur un sol. Impossible dans ce bureau de se tenir d'une façon certaine. Des chaises sont jetées — très bien rangées — au centre, où l'on ne saurait s'asseoir sans tourner le dos à quelqu'un. Au mur on est collé. Vers la fenêtre on prendrait la place de l'autre. Difficile aussi de s'asseoir sur le divan, quand tout le monde est tellement tendu sur ses

jambes. Chacun essaie de découvrir une fausse désolvature et l'on ne voit que hanches lascives, fesses timides sur un coin de table, cuisses pesant sur un bras de fauteuil. On trouve souvent ici le sourire de Jean Dubuffet, un diable d'homme. À droite un masque mortuaire écrasé sous le talon de Faurier [sic pour Fautrier]. À gauche un champignon vénéneux observé à la loupe et dessiné par la griffe de Wols.

Tout ceci pour nous faire parler, et Dieu sait comment ! Il est prudent de faire comme si on ne voyait pas. Les "nouveaux", d'ailleurs, sont tellement sûrs d'être entourés de tests et d'attrapenigauds qu'il se gardent de faire des réflexions. Ils admirent en tout cela une rigueur pédagogique, les malices d'exminateur de Jean Paulhan, qui cherche le progrès de la pensée dans l'inconfort. L'atmosphère devient soudain familiale (de ce que de nombreux visiteurs se connaissent). Paulhan alors n'insiste pas et découvre son jeu. Il fait circuler le porto. Un jour même on est descendu jusqu'au jardin où ne pousse aucune fleur. Ainsi tel quitte Jean Paulhan, sûr en fin de compte de l'avoir deviné, qui se désespérera la semaine prochaine de le trouver insaisissable. Claude-Edmonde Magny met plus de sérieux à cette étude : "Je connais bien Paulhan, me dit-elle, j'écris un essai sur lui."

N'est-ce pas la bonne méthode ? Il s'agit de fixer ces traits qui vont jusqu'à prendre un vague air de vedette cinématographique et nous déconcertent parce que nous rencontrons rarement un homme très libre. »

Dominique Aury écrivait à Jean Paulhan, « Lundi 30 octobre [1944] » : « Bernard Milleret va vous faire remettre votre portrait, avec une photo, et un dessin au trait, qui sera plus facile à faire cliquer. Si bien que vous pourrez choisir, et donner à reproduire l'un ou l'autre. »]

– André ULMANN, « La recherche de l'insolite », Les Étoiles, nouvelle série, 4^e année, n° 77, mardi 29 octobre 1946, p. 5 [sur trois livres de Jean Paulhan : Felix Fénéon, Entretiens sur des faits divers, Braque le Patron, ainsi que sur : Jean Dubuffet, Prospectus aux amateurs de tous genres, et : Jean Grosjean, Terre du Temps, tous deux dans la collection « Métamorphoses » dirigée par Jean Paulhan ; Jean Dubuffet écrit à Jean Paulhan, « Mardi [24 décembre 1946] » : « Festy m'a envoyé le Prospectus, c'est-à-dire Prospectus sur la couverture mais sur la couverture seulement ; à l'intérieur c'est Terre du Temps de Jean Grosjean. Si j'ai une insomnie la nuit prochaine je le lirai mais ça paraît un peu cesse-cervelle. »]

– Raymond GUÉRIN, « De Gide à Braque en passant par les Cahiers de la Pléiade », Juin, n° 37, 29 octobre 1946, p. 7 [rubrique : « Les

livres » ; « Thésée », dans *Les Cahiers de la Pléiade* puis *Thésée* en volume, d'André Gide ; *Braque le Patron* de Jean Paulhan ; dernier paragraphe : « *De Suisse, justement, nous arrive ce bel ouvrage avec l'étude de Jean Paulhan : Braque le patron, suivie d'une cinquantaine de reproductions des toiles du peintre des banjos et des pommes, qui vont de 1906 à 1944. On regrette, sans doute, que ces planches ne soient pas en couleurs, comme celle, unique, hélas ! qui précède le texte. Mais, telles quelles, elles viennent apporter une assise péremptoire aux arguments développés par Jacob Cow dans son exposé sur un peintre dont les mythes, la magie des couleurs et le sens de l'objet percé à nu, n'ont pas fini de nous étonner. Il y a là une tentative (et réussie) pour démasquer (silencieusement) le génie de Braque par une série d'analyses et de réflexions louvoyantes, mais qui ne perdent jamais leur but de vue, qui est plus que de la critique et qui devient art elle-même à force de pertinence et de prestiges.* »]

– Charles ESTIENNE, « Un fabricant d'espace : Alexandre Calder », *Combat*, 5^e année, n° 749, mercredi 30 octobre 1946, p. 2 [Charles Estienne approuve Jean Paulhan, pour qui la beauté moderne est métaphysique].

– n.s., « Humour », *France au combat*, 6^e année, n° 140, jeudi 31 octobre 1946, p. 7g [mention de la réponse de Jean Paulhan à l'enquête de la collection belge *Le Miroir infidèle*].

– Jean Paulhan écrit à Jean Ballard, le « Jeudi 31 Octobre 1946 » : « *Je vous suis très reconnaissant, Monsieur, de votre étude des Cahiers. Plus j'avance dans la rhétorique (et pour l'instant, dans l'analyse des trois rhétoriciens de nos jours — Valéry, Alain, Benda — qui, dans leur réunion reconstituent assez exactement, il me semble, un front, si je puis dire, rhétoricien) plus la question me semble complexe et difficile, plus souvent je me demande aussi si j'avais bien le droit d'éliminer tel ou tel aspect de la question (le conceptualisme, entre autres) dont vos pages me rappellent heureusement la gravité. Il me faudra parfois, je pense, vous demander conseil. Et de toutes façons, merci. // Je suis assez frappé par votre note 2. Oui, voilà ce qu'il faudrait marquer plus précisément. Votre explication de l'éclipse de la Rhéto (p. 282), me paraît aussi très importante. // Société secrète, sans doute. Et, je crois, en ce sens aussi que la Rhéto tient un secret, touchant les rapports du langage et de la pensée, qu'il est possible d'approcher sinon d'exprimer entièrement, mais nous en reparlerons.* »

– Jean WAHL, « Bernard Groethuysen », *Fontaine*, tome X, n° 56, novembre 1946, p. 503-504 [*« Lucien Herr me l'avait présenté autrefois : "Voilà un sophiste !" Mais Herr savait bien — et son ton d'amitié le disait — que l'apparente sophistication était ici un instrument d'approfondissement, que Bernard Groethuysen était un sage. Le bon Européen, tel était Groethuysen pour ses grands amis André Gide, Jean Paulhan, André Malraux, pour Madame Mayrisch et Marguerite von Bendemann. Tel il était dans le bureau de Paulhan ou chez P.-J. Jouve, ou au petit café de la rue du Bac ou à la Closerie des Lilas, discutant Luther avec Koyré (quand ils commençaient à parler de Luther, puis passaient de lui à saint Augustin, on savait qu'il n'y avait plus d'autre sujet de conversation pour toute la soirée). Tel il était à Pontigny, nous montrant comment l'idée d'âme animait toute la Renaissance et tout le pétrarquisme. Il étudiait Bovillus aussi bien que Kafka ; il connaissait Traherne aussi bien que Kierkegaard, Bourdaloue comme Scheler. Le monde restait pour lui un drame d'un tel intérêt qu'il était non pas du bruit et de la terreur inventée par un idiot, mais une sorte de farce éthérée, imaginée par une super-intelligence et une super-imagination, un Prospero infini. Il suivait les trouvailles de cette divinité à travers les fumées de ses cigarettes. Cet errant de toutes les routes de la terre et de l'esprit créait autour de lui une intimité. Bienveillance, profondeur, amusement. »*]

L'hommage de Jean Wahl précède une étude de Groethuysen, « Montesquieu et l'art de rendre les hommes libres », p. 505-519. Il est repris dans *Les Pages françaises*, p. 57-58, suivi du même texte de Groethuysen, p. 58-68].

– Michel RAGON, « Gaston Chaissac, tailleur de cuir », *Maintenant*. Recueil international illustré de littérature et d'art [dir. Henry Poulaille], Paris, Grasset, n° 4, novembre 1946, p. 243-244 [dans un article destiné à présenter les « Petits contes d'un artisan » (p. 244), mention de Jean Paulhan : « *Gaston Chaissac échangeait une abondante correspondance avec Paulhan et Quénéau [sic]* »].

– n. s., « *La Nef*, Albin Michel, 60 fr., n° 21 », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 24, novembre 1946, p. 117-118 [*« Jean Paulhan se livre à une critique acerbe des jugements littéraires de Valéry. [...] Mais Paulhan veut ensuite que les vues de Valéry soient d'origine spécifiquement rhétorique. »*]

– n.s., *Le Thyrses*, IV^e série, 48^e année, n° 11, 1^{er} novembre 1946, p. 335 [rubrique : « Les revues » : « *Les cahiers du Nord hospitalisent six poètes et deux prosateurs qui ne sont, en réalité, que des poètes égarés*

dans la prose. Cela est déjà bien sympathique. Ce qui l'est davantage encore, c'est que M. Yvon Belaval, sur les traces de Jean Paulhan, s'emploie à découvrir la clef de la Poésie. Bravo ! Il paraît, s'il faut en croire le commentateur, que Jean Paulhan aurait découvert une formule mathématique capable de déceler la vraie poésie de la fausse, l'authentique "perle de la pensée" selon l'expression célèbre d'Alfred de Vigny. »]

– BAUDELAIRE, « *Le 30 juin 1845* », dans : *Écrits intimes. Fusées. Mon Cœur mis à nu. Carnet. Correspondance*, Paris, Le Point du Jour, 1946, p. 114-117 [dans un volume de la collection « Incidences » achevé d'imprimer le 3 novembre 1945, René Bertelé écrit p. 114, note 1 : « Cette lettre, une des plus émouvantes que nous ait laissées Baudelaire, est inédite dans sa totalité. C'est à M. Jean Paulhan et à M. Y.-G. Le Dantec que nous en devons la communication. Seul un court fragment, sans indication de destinataire, en a été publié dans le volume de *Lettres de Baudelaire du Mercure de France*. »]

– Justin SAGET, « Du beau / du bon / Dubuffet », *Combat*, 5^e année, n° 757, vendredi 8 novembre 1946, p. 2ab [rubrique : « Billets doux »].

– n.s., *Le Tigre*, Montpellier, 3^e année, n° 84, 8 novembre 1946, p. 5 [rubrique : « Vient de paraître » ; à propos de Elian-J. Finbert, *Le Livre de la sagesse malgache*, citation de Jean Paulhan sur Madagascar « où des princes furent élus rois, des rois étendirent leurs conquêtes pour leur science des proverbes. »]

– Jean CASSOU, « Présence et parole de Bernard Groethuysen », *Les Lettres françaises*, 8 novembre 1946 [portrait photographique légendé « *Bernard Groethuysen jeune* ».

Sans mention de Jean Paulhan, coupure au fonds Paulhan, référencée par Paulhan à l'encre bleue, dossier *Mort de Groethuysen à Luxembourg*].

– Paul GUTH, « Raymond Guérin », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 24, samedi 9 novembre 1946, p. 1-2 [portrait légendé « *(Photo R. Parry.)* » ; Raymond Guérin reçoit en 1941 « une lettre inespérée de Jean Paulhan »].

– n.s., « Au royaume des farfelus, l'existentialisme n'est plus roi », *Samedi Soir*, n° 75, 16 novembre 1946, p. 6 [« Mais M. Paulhan a des exigences. Il a dit récemment au chef lettriste Guy Pommerand : / Trop de théories. Pas assez d'actes. Il vous faut un beau suicide. »]

– Robert KANTERS, *Spectateur*, 2^e année, n° 77, mardi 19 novembre 1946, p. 4 [rubrique : « Livres et essais » dans « Revue de presse » ; Jean Paulhan seul capable de déceler le mal littéraire].

– Georges CHARENSOL, *Les Nouvelles littéraires*, n° 1007, jeudi 21 novembre 1946, p. 6 [rubrique : « Livres d'art » ; « Ouvrons d'abord Braque le Patron, dans lequel Jean Paulhan nous donne les meilleures pages qu'on ait écrites sur Georges Braque. Il en parle "de biais" ; par la bande, dirait Cocteau. Nous savons bien qu'il n'est de critique qu'indirecte, mais quel démon le pousse à assurer que la malice n'est pas son fort ? lui qui consacre ensuite neuf chapitres à nous démontrer les vertus du sourire et celles de l'humour quelque peu noir. Puis, quand il espère nous avoir suffisamment rassuré, quand il croit que nous ne nous en méfions plus, il dégonfle d'un coup, et de quelle pointe acérée, ces belles baudruches que ces messieurs de l'École du Louvre entretiennent de leur souffle puissant. »]

– n.s., « Pierre Benoît rayé de la liste noire », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 135, vendredi 22 novembre 1946, p. 5 [page titrée « Le Comité National des écrivains vous parle » ; sans mention de J.P. : « Au cours de sa séance du mardi 12 novembre 1946, le Comité directeur du C.N.É. a décidé de rayer de la liste "noire" l'écrivain Pierre Benoît. Le Comité directeur estime que les faits qui avaient amené l'inscription de son nom sur cette liste ne sont pas de telle nature qu'ils en supposent le maintien après deux années. »]

– Maurice DELAMAIN, « Graphologie et critique littéraire », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 25, samedi 23 novembre 1946, p. 3 [analyse graphologique de l'écriture de Jean Paulhan, avec sur la même page celles d'André Malraux et François Mauriac ; coupures au fonds Paulhan et au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.)].

– Gaston DIEHL, *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 25, samedi 23 novembre 1946, p. 8 [rubrique : « Livres d'art » ; Braque le patron : « Pour ma part, encore que le plan en soit très différent, je préfère le texte de Paulhan sur Braque, car il se présente, tout en étant d'aspect également très familier et simplement descriptif, comme un essai d'explication de l'œuvre par le comportement même de son créateur, ses gestes, ses habitudes, sa conversation. C'est une tentative de pénétration perspicace et lucide comme l'est toujours le moindre écrit de notre Éminence grise de la littérature contemporaine. L'art ici

conserve toute sa valeur de mystère, toute sa riche signification humaine. Le ton, certes, n'est plus à la vulgarisation, mais presque à l'ésotérisme, et suppose un amour vigilant de la peinture. Est-ce là, vraiment, un défaut quand l'intelligence ajoute à la sensibilité et illumine les ressorts secrets ? Regrettons seulement que les illustrations, en tant que procédés, n'aient pas la qualité du texte. »]

– « Causeries littéraires / sous le patronage / de Normandie », *Normandie libre* [dir. Ferdinand Leclerc], 29 novembre 1946 [le bordereau barre l'adjectif du titre, qui devient donc *Normandie* ; « *Le cycle des causeries de Jacques Meynard se poursuit. [...] le mardi 10 décembre : "La terreur dans les lettres et la clé de nos pensées", à propos de Jean Paulhan.* » Voir *infra* au 10 décembre].

– n.s., « Schisme », *Étoile du Soir*, 6^e année, n° 389, décembre 1946, p. 2c [rubrique : « Moineaux de Paris » ; « *À la Libération, le Comité National des Écrivains, dont les tendances communisantes ne pouvaient guère être camouflées se constitua l'épurateur de la gent littéraire. Il distribua interdicts et excommunications majeures, dressa une liste noire d'écrivains avec qui il serait dorénavant défendu de collaborer. Ces jours-ci, quelques résistants de marque, Jean Paulhan, Georges Duhamel, les frères Tharaud, Gabriel Marcel et Jean Schlumberger, démissionnaient du C.N.É. D'où protestation de Vercors qui infère de ces départs que demain, ceux qui demeureront au Comité seront, à leur tour, des parias, à moins, dit-il, qu'ils ne se renient eux-mêmes.* »]

– Marius LEBLOND, « Paulhan et Braque », *Encyclopédie de la France et Outre-mer* [dir. Peyronnet], première année, n° 10, décembre 1946, p. 12ab [extraits : « *Quand, à quinze ans, je me passionnais tant à lire, scruter en chaque mot, la critique d'art de Baudelaire ou de Fromentin et de tous ceux qui, entre ces deux extrêmes, brûlèrent d'amours si diverses pour la Peinture, c'était avant tout pour apprendre à mieux comprendre Delacroix ou Rembrandt, à découvrir Meryon ! Et en prenant dans sa belle édition (classique) Braque le patron de Jean Paulhan qui vient de paraître aux "Éditions des Trois-Collines, Genève-Paris", je confesse que c'est le critique qui m'attirait tout d'abord, dont je cherchais à décomposer et recomposer en moi, la forte et subtile personnalité œdipienne de Sphinx.* » ; « *Dans des pages fortes de bon sens et de mesure, Paulhan tire gentiment les oreilles d'André Lhote et d'autres Absalons du Cubisme, en nuancant qu'il faut dire les "secrets" de la Peinture mais pas les crier. Je vous laisse le*

plaisir de découvrir quels sont ces secrets dans les derniers chapitres de l'Évangéliste saint Jean. »

Coupure parfois référencée, par erreur, sous le titre *La Vie*. Sous la cote Fol Z 1084, la BNF ne conserve *La Vie* de Marius-Ary Leblond que jusqu'en décembre 1942].

– n.s., « *Braque le Patron*, par Jean Paulhan (Éd. des Trois-Collines, Genève-Paris) », *Servir*, Lausanne, 3^e année, n° 49, 5 décembre 1946, p. 6 [« *Un livre très intelligent qu'on dirait écrit par un petit maître du XVIII^e siècle. N'étaient, bien entendu, le sujet et l'analyse de l'art moderne. Mais le ton vif, insinuant, reste à fleur de peau et c'est plutôt un feu d'artifice qu'une grande œuvre. [...] Une cinquantaine d'illustrations donnent un bon aperçu de l'œuvre du patron, du patron du cubisme, et ainsi de tout un immense secteur de la peinture actuelle. »]*

– Julien BENDA, « Psychologie de gens de lettres », *L'Ordre*, 18^e année, nouvelle série, n° 583, dimanche 8 décembre 1946, p. 1 [rubrique : « Notre tribune libre » ; copie en PLH 27.5, datée « L'Ordre. 9.XII.[19]46 » avec mention des noms de « Jean Paulhan, René Lalou » comme partisans d'une reconnaissance d'un droit à l'erreur ; Julien Benda ne reconnaît pas de « droit à l'erreur », et n'accepte que la hiérarchie des valeurs].

– *Normandie libre* [dir. Ferdinand Leclerc], 10 décembre 1946 [« *Causeries littéraires / sous le patronage de "Normandie" / Aujourd'hui, à 21 heures / Salle Lefranc / (en face de la Bibliothèque) / L'œuvre de Jean Paulhan / La Terreur dans les Lettres / La Clef de nos pensées / Par Jacques Meynard / Places : 10 et 20 francs. »]*

– n.s., « Démissions au C.N.É. », *Combat*, 5^e année, n° 789, vendredi 13 décembre 1946, p. 2 [« *Le bruit courait la semaine dernière que M. Jean Paulhan, co-fondateur des Lettres françaises avait donné sa démission du C.N.É. à la suite du "blanchiment" de M. Pierre Benoît. / La nouvelle se confirme. La démission de M. Paulhan serait suivie de celles de MM. Gabriel Marcel, Jérôme et Jean Tharaud, Jean Schlumberger et Georges Duhamel. »*

Pierre Benoit écrit à Jean Paulhan, de « *Pau. 15 décembre [1946] » : « Un ami qui sait tout ce que vous avez fait pour moi dans l'affaire du C.N.É. me communique, tout à fait écœuré, ce commentaire de votre démission paru dans Combat au 13 décembre dernier. / Tâchez de leur faire connaître les vraies raisons de votre démission. » Voir*

aussi le *Journal littéraire* de Paul Léautaud (Mercure de France, t. XVIII, p. 66)]

– Pierre DEBRAY, « Le Message de Charles du Bos », *La France catholique*, 21^e année, nouvelle série, n° 9, vendredi 13 décembre 1946, p. 2 [« Or, avec Jacques Rivière puis Jean Paulhan, Charles du Bos fut l'un des “directeurs de conscience” de la littérature française contemporaine. »]

– Claude MORGAN, « Refuser d'être juge... / c'est refuser d'être homme », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 138, vendredi 13 décembre 1946, p. 1 [texte dédié en exergue « À Georges Duhamel et Jean Paulhan pour le cinquième anniversaire de la mort de Gabriel Péri. » ; Claude Morgan a été choqué par le rapprochement, opéré par Georges Duhamel, entre les exécutions de collaborateurs et la mobilisation contre celles de Sacco et Vanzetti : « Si j'étais de ceux qui souhaitent la grâce de Rebatet, je n'oserais plus évoquer la figure de Gabriel Péri. »]

– n.s., « Les démissions au C.N.É. », *Le Littéraire*, 1^{ère} année, n° 39, samedi 14 décembre 1946, p. 1 [rubrique « Aux Quatre Vents » ; « L'activité des écrivains et intellectuels communistes s'est attachée étroitement aux mots d'ordre immédiats de leur parti. Il n'est pas commode d'être ensemble un militant et un esprit libre. [...] / Le malaise du C.N.É., créé par les communistes, donnera un regain de courage aux glorieux de l'occupation qui, dans leur demi-retraite, espèrent voir venir l'heure où avoir servi Hitler et l'Europe nazie deviendra un titre d'honneur. »]

– n.s., « Pas de demi-mesures ! », *Franc-Tireur*, 6^e année, n° 770, dimanche 15-lundi 16 décembre 1946, p. 2 [texte complet : « MM. Jérôme et Jean Tharaud, Georges Duhamel, Jean Paulhan, Jean Schlumberger et Gabriel Marcel viennent de démissionner du Comité national des écrivains.

Raison : le blanchiment de Pierre Benoit qui, après deux ans de suspension, vient d'être autorisé par ledit comité à reprendre son activité de plume.

À Franc-Tireur nous n'avons aucune tendresse à l'égard du trop célèbre romancier qui, à sa galerie de personnages dont les prénoms commencent par A, avait cru devoir ajouter, sous l'occupation, celui d'Adolf.

Aussi sommes-nous tentés de dire “bravo !” au geste des dissidents du C.N.É.

Ceci dit, est-ce que MM. Jérôme, Jean Tharaud et Georges Duhamel accepteront de siéger, à l'Académie française, au côté de ce même Pierre Benoit qui en est toujours membre ?

Non, sans doute.

Et leur démission, là aussi, ne saurait tarder. »

Vercors écrit à Jean Paulhan, « *Dimanche 15 Décembre [1946]* » : « *Votre démission du CNE est confirmée aujourd'hui par la presse, et j'y trouve celle aussi de Duhamel, Schlumberger, d'autres encore. / Les raisons, je les devine bien. Oserai-je même dire que... mais vous me comprenez* »].

– S. LEGER, « Chez Gallimard / les écrivains / exposent leurs / toiles », *Le Populaire du Centre*. Quotidien régional de la fédération socialiste (S.F.I.O.) [dir. Maurice Rougerie ; rédacteur en chef : Paul Peslier], Limoges, 41^e année, nouvelle série, n° 298, 18 décembre 1946, p. 2f [rubrique « Arts et Lettres » ; compte tenu du nombre important des erreurs de typographie (*Quenau* pour *Queneau*, *Viau* pour *Vian*, etc.), nous corrigeons, avant de donner le texte complet : « *Atmosphère des grands jours chez Gallimard, rue de l'Université, dans l'immeuble occupé par la Nouvelle Revue Française ; le tout-Paris littéraire s'était réuni pour participer à une blague monumentale organisée sérieusement par Jean Paulhan et moins sérieusement par Raymond Queneau.*

Les dirigeants de la respectable maison d'édition avaient eu l'idée d'organiser une exposition de peinture d'un genre nouveau et ils ont su la réaliser. Il s'agissait de réunir les œuvres picturales des grands écrivains et des autres, vivants ou morts, et de prouver, comme le dit la phrase inscrite sur l'invitation, que "si vous savez écrire, vous savez dessiner."

SI VOUS NE SAVEZ PAS DESSINER

Sans vouloir être méchant, on aurait pu conclure : "Si vous ne savez pas dessiner, vous ne savez pas écrire", car mieux que par l'écriture, le caractère véritable de l'œuvre littéraire d'un écrivain est dévoilé par ses dessins ou par ses toiles.

Les plaisantins, les bluffeurs, les artificiels ont été mis à jour ; les romantiques, les précis, les talentueux ont démontré que leurs qualités sincères perçaient dans toutes leurs occupations.

Jamais peut-être une galerie parisienne n'a réuni des œuvres de personnages aussi célèbres que la Galerie de la Pléiade. Rimbaud y était présent grâce à un charmant "Marchand de Chansons" ; Victor Hugo y exposait des œuvres précises ou tourmentées ; Baudelaire étonne grâce à un dessin fait avec un bout d'allumette ; Mérimée et Georges Sand, placés côte à côte, contrastent par la différence de leur

inspiration, lui encore moderne, elle affreusement “pompière” ; Desnos et Tzara restent fidèles à eux-mêmes ; quant à Max Jacob, peintre du dimanche très doué, il présente une gouache très appréciée.

La grande révélation parmi les anciens est Victorien Sardou avec deux eaux fortes étonnantes qui feront parler d’elles longtemps boulevard St-Germain.

Parmi les modernes, plus de plaisanteries que de choses sérieuses, Salacrou se révèle bon illustrateur, Lescure, Elsa Triolet, Queneau, amusent, des “jeunes”, Olivier Larronde, Gérard Jarlot, se montrent très doués mais pas sérieux du tout. Une découverte aussi parmi les vivants : Boris Vian avec ses tableaux : “Passez vos vacances à Cannes” et “Ne passez pas vos vacances à Cannes”.

Jacques Lemarchand, furieux de n’avoir rien exposé, compose rapidement un “conte de Noël” à faire frémir un général de brigade et l’accroche au mur avec une épingle de sûreté. Un collectionneur averti passe par là quelques instants plus tard et l’empêche. Lemarchand prétend en apprenant le vol, qu’il attaquera Gallimard.

Elsa Triolet déclare à tous ceux qui l’approchent : “Avez-vous le cheval de Triolet ? Non ? Alors vous ne savez pas ce qu’est le Grand Art”. Je vais voir ce qu’est ce cheval, horreur, il n’est même pas blanc, très décevant. »]

– n.s., ...*Aux Écoutes*, 28^e année, n° 1169, vendredi 20 décembre 1946, p. 22 [rubrique : « Petites nouvelles » dans « Aux Écoutes » ; « *Gabriel Marcel, Jean Paulhan, Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Jérôme et Jean Tharaud, ont donné leur démission du Comité National des Écrivains, qui était devenu peu à peu le lieu et l’instrument des petites vengeance personnelles de M. Aragon. Ce dernier restera bientôt seul. Et l’on parlera d’autre chose, peut-être. / Tant mieux.* »]

– Justin SAGET, « Midi à quatorze heures / (here for ever) », *Combat*, 5^e année, n° 795, vendredi 20 décembre 1946, p. 2^{def} [rubrique : « Billets doux » ; à propos de Lilian WHITE, *Midi à quatorze heures* ; Jean Paulhan auteur de *Si l’Étoile était un Signe*, trentième volume de la collection fictive « Littérature de choc » chez Gallimard, sabordée en 1939].

– Georges DUHAMEL, de l’Académie française, « Querelle dans les ténèbres », *Le Figaro*, 120^e année, n° 736, vendredi 20 décembre 1946, p. 1 [Georges Duhamel répond à l’article de Claude Morgan, « Refuser d’être juge... c’est refuser d’être homme » ; « *Je me suis donné pour règle de ne pas céder aux sollicitations de la polémique. Je me suis donné pour règle de ne pas répondre publiquement à certaines*

critiques. Je vais pourtant enfreindre ma règle, parce que les critiques dont je viens d'être l'objet ont été formulées par un de mes amis. Elles concernent ce que j'ai dit ici-même à propos de l'inflation des châtiments. »

Texte repris dans *L'Écho d'Alger*, Alger, vendredi 20 décembre 1946, p. 1^{cd}e [rubrique : « Chronique »].

– Jean-Clarence LAMBERT, « Avec Julien Blanc », *La Gazette des lettres*, 2^e année, n° 27, samedi 21 décembre 1946, p. 4 [portrait photographique non crédité légendé « Julien Blanc » ; Julien Blanc déclare : « Sur les conseils de Jean Paulhan, qui m'a corrigé et a suivi de près mes efforts, j'ai recommencé six fois mon Joyeux. Je dois beaucoup à Paulhan. »]

– André CHASTEL, « Le noir n'est pas toujours une couleur », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 1^{ère} année, n° 37, samedi 21 décembre 1946, p. 8^{ab} [« La peinture » ; « Dans le charmant ouvrage qu'il a intitulé Braque le patron, J. Paulhan rapporte ce propos du peintre : "Chacun a son marc de café. Moi, je lis dans la céruse." Problèmes du noir, problèmes du blanc : sources de l'enchantement ! »]

– Raymond GUÉRIN, « Choix de pages de Paul Léautaud », *Juin*, n° 45, 24 décembre 1946, p. 4 [rubrique : « Les livres » ; Jean Paulhan à l'exposition « Hautes pâtes » de Jean Dubuffet à la galerie Drouin, avec Georges Limbour, Henri Calet et Francis Ponge, Henry Michaux et Marcel Arland — lequel montre à Raymond Guérin Paul Léautaud lui-même].

– R. de C., « Braque le patron », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 149^e année, n° 305, mercredi 25 décembre 1946, p. 3^d [texte complet : « Pour parler de ce peintre avec équité, il faut, comme M. Jean Paulhan, l'avoir longuement fréquenté, avoir pénétré ses mystères et sondé aussi les métamorphoses dont il est friand. L'auteur de ce livre trouve les œuvres de Braque pleines et suffisantes. Sa peinture est, dit-il, "fluide (sans qu'il soit besoin d'air) ; rayonnante (sans la moindre source de lumière) ; réfléchie jusqu'à donner le sentiment d'un mirage posé sur sa réalité". D'ailleurs, Braque lui-même a dit "Le tableau, c'est des objets désaffectés", et encore : "Je prends mon bien partout où il me trouve." »

Jean Paulhan écrit : "On a pu appeler Braque le peintre des rapports concrets et je l'appellerais volontiers le maître des rapports invisibles." Nous adopterions volontiers cette définition. En revanche,

il nous semble aller un peu fort quand il écrit : “C’est que le début du XX^e siècle était une époque de géants. C’est que le temps et le pays qui ont vu, après Cézanne, van Gogh et Seurat, soudain rayonner Braque, Picasso, Rouault, sont bénis entre tous les pays et tous les temps, plus haut que la Renaissance d’Italie et que la Prospérité de Hollande. C’est qu’il est une Beauté moderne, près de laquelle pâlit la Beauté des Primitifs et celle des Classiques”.

Ce livre est bien présenté avec 109 reproductions de tableaux. Malheureusement, elles sont en noir, et si l’on retire à ces peintures, la magie de la couleur, il n’y reste vraiment pas de quoi nous émouvoir. »]

– n.s., « “Veni, vidi...” ! j’ai compris », *Concorde*, 3^e année, n° 75, 26 décembre 1946, p. 3 [rubrique : « Doit-on le dire... et le répéter » ; « “Je suis venu, j’ai vu, j’ai compris.” C’est ce que pourraient dire Gabriel Marcel, Jean Paulhan, Georges Duhamel, Jérôme et Jean Tharaud, Jean Schlumberger, qui viennent de démissionner du C.N.É.

Quant à nous, nous pouvons dire : enfin ! et nous réjouir de cette nouvelle. Car cela nous rend un espoir, l’espoir de voir un jour nos écrivains s’éloigner de cet organisme prétendu littéraire et qui n’était plus qu’une [un mot] communisante exigeant de ses adhérents un état d’esprit parfaitement anti-littéraire. Le C.N.É. pratique le totalitarisme, le militantisme et autres petits jeux qui ne peuvent que souiller les plumes inféodées. Beaucoup d’écrivains ont compris cela, eh bien bravo ! Et vivent les Lettres libres !

On chuchote en coulisses que d’autres démissions vont suivre. Mais ensuite, que sera le C.N.É. ? Il sera enfin clairement ce qu’il n’a jamais cessé d’être : le groupe des écrivains communistes français. Espérons qu’il n’aura plus alors le pouvoir et l’activité que nous lui avons connus.

Car si nous nous plaçons sur le terrain strictement littéraire pour consulter la liste des démissionnaires, que voyons-nous ? Abandonnent le C.N.É., non les écrivailleurs et les arrivistes des Lettres, mais précisément les plus grands écrivains que nous ayons actuellement. Conclusion : la littérature française marque un point. »]

– Leone PICCIONI, « Paulhan o della critica artistica », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno 1, n° 38, 26 décembre 1946, p. 5 [*Braque le patron*, édition des Trois Collines, 1946].

– G.A., « À travers les rayons », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 140, vendredi 27 décembre 1946, p. 4 [sur les proverbes malgaches réunis par Elian-J. Finbert].

– Georges DUHAMEL, « Note pour l’inventaire de décembre », *Le Figaro*, 120^e année, n° 742, vendredi 27 décembre 1946, p. 1 [Duhamel s’explique sur sa démission du C.N.É.].

– Maurice NADEAU, « “Joyeux, fais ton fourbi” », *Combat*, 5^e année, n° 801, vendredi 27 décembre 1946, p. 2^{abcdef} [rubrique : « Les livres » ; sur le livre de Julien Blanc, aux Éditions du Pré-aux-Clercs ; « *Sans Paulhan, Julien Blanc aurait sans doute accompli une honorable carrière de romancier “toxique”*. » ; Jean Paulhan aurait dit à Julien Blanc : « *Vous avez tort de vous obstiner à écrire des œuvres d’imagination. Crachez d’abord votre vie, vous reviendrez au roman plus tard* ». Ce jugement est confirmé par une lettre de Maurice Nadeau à Jean Paulhan, *s.d.*

Texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 452-454, à la date erronée du 23 décembre 1946.

Voir aussi, sans mention de Jean Paulhan, Maurice NADEAU, « Julien Blanc aux Bat’d’Af’ », *Gavroche*, n° 123, jeudi 2 janvier 1947, p. 5^{cdefg} [rubrique : « La Chronique littéraire »].

– VERCORS, « Lettre ouverte à MM. Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel et Jean Paulhan, démissionnaires du Comité National des Écrivains », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 140, vendredi 27 décembre 1946, p. 5.

– Henri MEMBRE, « La position des P.E.N. Clubs », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 140, vendredi 27 décembre 1946, p. 5.

– G.A., « À travers les rayons », *Les Lettres françaises*, 6^e année, n° 140, vendredi 27 décembre 1946 [« *Mais un Jean Paulhan nous a démontré notre [lacune] pourrions les décaper.* »]

1947 – « Problèmes d’esthétique littéraire », *Arts et Lettres* [dir. Michel Brient], janvier 1947, p. 232 [*Clef de la poésie*].

– Georges Ch. BRASSENS, *La Lune écoute aux portes*, Gallimard, 1947 [collection fictive « Bibliothèque de lettres » ; avec un achevé d’imprimer au 1^{er} janvier 1947, rare première version de *La Tour des miracles*, avant remaniement, distribuée à la presse et/ou aux amis de l’auteur ; jamais mis en vente, ouvrage prétendument édité chez Gallimard, avec contrefçon du sigle *nrf* et dans lequel Gaston et quelques-uns des écrivains maison sont maltraités, suite de onze tableaux surréalistes primairement titrée *Lalie* [ou *Lali* ?] *Kakamou*

puis *Si les lièvres avaient des fusils, on n'en tuerait pas tant*, la rubrique d'Armand Robin faisant écho avec ironie à ce titre inclassable. Aucun exemplaire à la B.N.F. ni en quelque autre bibliothèque publique francophone que ce soit. Édition originale, présumée tirée à seulement 50 exemplaires, avec portrait de Brassens par Harcourt — un exemplaire était observable à la librairie Oh 7^e ciel !, à qui nous empruntons une bonne partie de cette notice (Lausanne, en novembre 2021)].

– Maurice NOËL, « On parle de dédouanement / chez les écrivains / Montherlant, Jouhandeau, Giono, Chardonne / vont-ils retrouver la liberté de publier en France ? », *Le Figaro*, janvier 1947 [coupure absente au fonds Paulhan ; texte complet :

« Je me souviens de cette soirée du mois d'octobre, qui vit la Libération, où le Comité National des Écrivains, issu de la clandestinité, avait réuni, rue du Louvre, les écrivains dits de la Résistance, ceux qui avaient manifesté sinon tous une activité du mois une attitude de résistant.

Il s'agissait de prendre des sanctions contre les écrivains du camp ennemi, ceux qui avaient collaboré aux journaux hitlériens de Paris, fréquenté les Allemands et servi peu ou prou, par opportunisme, par ambition ou par conviction, la politique nazie — parfois par le détour de Vichy et de Pétain.

M. Aragon, en rayonnement souverain, menait bon train l'affaire ; parfois le poète Paul Eluard s'empourprait sous la passion ; la voix de François Mauriac, à peine timbrée, traversait de boutades le tumulte de ce tribunal improvisé ; Georges Duhamel, inquiet et réservé, paraissait préoccupé de protéger certaines plate-bandes de l'Académie afin que des mutilations plus graves — le cas de M. Henry Bordeaux, par exemple — ne missent point en péril tout l'édifice.

LE DROIT À L'ERREUR

Ce dont je me souviens surtout, c'est du visage de Jean Paulhan.

L'ancien directeur de la N.R.F. est le mandarin le plus subtil de la littérature. Mais son humour parfois ténébreux n'empêche pas qu'il nourrit des passions morales et du civisme et ce bien rare que l'on nomme l'amour de la vérité et de la justice. Il était, en mérites, le premier des écrivains résistants : en octobre 40, il avait fait le premier journal clandestin et, depuis, bien d'autres publications. Paulhan fut pour nous, dans la clandestinité, une sorte de centrale. Tout arrivait à lui : les informations, les feuilles, les tracts, les liaisons, de lui venaient les conseils et l'aide.

Ce soir d'octobre 44, Jean Paulhan retenait à peine l'indignation tandis que, nom après nom, l'on égrenait sur la liste noire les écrivains coupables.

— Mais nous ne sommes pas des gendarmes, nous ne sommes pas des juges... Que faites-vous du droit à l'erreur pour l'écrivain ?

Ce droit à l'erreur eut un vif succès de paradoxe. L'esprit des assistants nourrissait une telle fougue, une telle plénitude de volonté de sanction que l'intervention de Paulhan mettait dans le débat une note discordante jusqu'au comique.

LA LISTE NOIRE

On sait ce qui est advenu. Une liste noire a été établie comprenant cent cinquante écrivains environ — pêle-mêle, il faut le dire. L'hitlérien tout franc y est sur le pied du malheureux qui, un jour de ferveur a fait éclore un chant de piété pour le maréchal de Vichy ; ceux qui n'ont, en quatre ans, jamais approché des Allemands s'alignent sur d'autres qui les visitaient assidûment, recevaient leurs consignes et vidaient avec eux la coupe des temps heureux. La tare de l'antisémitisme y est punie au même titre que la trahison, la discipline maurassienne atteinte autant que l'adhésion nazie.

Au vrai, les écrivains du C.N.E. n'ont pas voulu faire œuvre de magistrats. La sanction de la liste noire était proprement celle-ci : Nous, écrivains résistants, nous nous refuserons à collaborer à un journal, à un périodique ou à toute publication qui accueillerait la collaboration d'un écrivain désigné comme coupable.

Eh bien ! cette sanction a eu une fortune extraordinaire — car, débordant de son cadre initial, elle a passé, en pratique, aux éditeurs. Elle est devenue pratiquement une interdiction de publier.

Voilà qui va faire comprendre à nos lecteurs pourquoi, depuis deux années et demie, il n'ont vu à la devanture des librairies aucun livre nouveau de Montherlant, de Chardonne, de Jouhandeau, de Giono, écrivains au talent reconnu.

De là le trouble qui agite l'opinion littéraire.

Georges Duhamel s'écrit :

— Est-ce que vous ne croyez pas vraiment qu'il serait temps d'enlever de la liste noire au moins les écrivains qui n'ont pas été inquiétés par la justice régulière ? Cela prouve au moins que leurs fautes sont vénielles.

Comme le secrétaire général du C.N.E., M. Aragon, fait la sourde et dictatoriale oreille, G. Duhamel s'en va.

Et Jean Paulhan s'indigne :

— Est-ce que cela va durer ? Vous dédouanez Pierre Benoit : ignorez-vous qu'il y a sur votre liste noire des écrivains qui comptent pour un

autre poids dans la vie littéraire ? Oui ou non, en avez-vous assez de cette tyrannie qui est proprement fasciste ?

Sourde oreille encore et Paulhan s'en va.

L'un dit encore :

— Les sanctions du C.N.E., ce n'est tout de même pas l'enfer éternel. Il y a des fautes qui ont été commises en 41, il y a six ans : faut-il encore dix ans d'interdiction pour les punir ?

Un autre — c'est peut-être Jean Guéhenno — me dit doucement à l'oreille :

— Ce qui me gêne les sanctions pourtant légitimes, c'est qu'après avoir balayé de la scène des Giono, et les Montherlant, elles ont mis à la place des écrivains qui n'ont pas du tout leur talent...

Une poussée puissante de l'opinion va dans le sens d'une révision. M. Aragon et les communistes ont dû s'incliner mercredi soir à une réunion du comité directeur dont la composition leur est pourtant très favorable. Deux dossiers, deux chétifs dossiers de très chétifs écrivains sont venus à la révision et la décision a été prise de poursuivre la tâche.

Tout dépend du rythme et de la libéralité de l'entreprise. Au vrai, que deviendrait le C.N.E. (Comité des écrivains résistants), s'il ne cédait activement à l'opinion ?

Pour la justice, en France, il y a toujours de l'espoir. »]

— Paul BAY, « Le Voyage en Suisse », *Épîtres*, Gand, Belgique, p. 53-54 [*Guide d'un petit voyage en Suisse* ; Jean Paulhan ignore qu'il y a 22 cantons suisses, confond lac de Berne et lac de Bienne, voudrait que Genève fût capitale de la confédération alors que les quatre cinquièmes de la population parlent allemand, n'a pas senti enfin la *Gemütlichkeit* du pays ; la Guilde de livre cependant ne lui en tient pas rigueur].

— n.s., *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des Lettres*, p. 9 et 11 [dans un volume achevé d'imprimer en décembre 1946, remarques sur le rôle de Paul Léautaud à *La N.R.F.* (celle de Jacques Rivière, Gide et Paulhan) (p. 9) ; Raymond Aron et Jean Paulhan ne sont-ils pas tout simplement, l'un sociologue, l'autre littéraire et animateur ? (p. 11)].

— Pierre BERGER, « Journal de bord. 1946 », *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des lettres*, 1946, p. 9 et 11 [Jean Paulhan « *littérateur et organisateur* » ; anecdote au sujet de Georges Simenon, lisant un livre dont il s'aperçoit en cours de lecture qu'il en est lui-même l'auteur].

– Luc ESTANG, « La poésie », *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des lettres*, p. 45 [« La collection Métamorphoses, que dirige M. Jean Paulhan, s'est enrichie d'Exil, de Saint-John Perse. »]

– Maurice TOESCA, « Livres de bibliophilie », *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des lettres 1946* [« Parmi les plus beaux livres composés récemment, je n'en citerai que quelques-uns, et en premier lieu : Braque le patron, de Jean Paulhan (Mourlot éd.). La réussite tient au fait que la rencontre entre Paulhan et Braque est l'un de ces hasards heureux comme la rencontre de Raynaldo Hahn et de Verlaine. Je choisis à dessein ma comparaison sur le plan musical, puisqu'il s'agit moins de l'illustration d'un texte que de l'illustration servant de motif à l'écrivain. » (p. 87) ; parmi les « ouvrages originaux », Félix Fénéon et Sept Causes célèbres (p. 89)].

– Paul CHAULOT, « Les Revues et les hebdomadaires littéraires », *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des lettres*, 1946, p. 102-114 [sur *Les Temps modernes* : « Enfin, on ne saurait omettre les Morceaux choisis de Jean Paulhan, pleins de trouvailles et d'invention, exemples parfaits d'un humour à base de naïveté concertée et la Chronique du menteur de Boris Vian. » (p. 106) ; « Les luxueux Cahiers de la Pléiade, où l'on reconnaît l'esprit et les soucis esthétiques de Commerce et de Mesures, a comme "secrétaire de rédaction" Jean Paulhan ; c'est dire que chacun de ses numéros sera, comme le premier, un festin à la fois délicat et baroque (dans le sens littéraire du terme), avec des surprises et toute l'invention possible dans le domaine du choix des textes, de leur groupement et de leur présentation. » (p. 106) ; « Fondées sous l'occupation par Jacques Decour (fusillé par les Allemands) et Jean Paulhan, les Lettres françaises, que dirigent actuellement Claude Morgan et Georges Adam, demeurent l'organe du Comité National des Écrivains français, en dépit des fortunes diverses de cette organisation. » (p. 111)].

– Maurice DELAMAIN, « Graphologie et critique. Jean Paulhan », *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des lettres*, p. 138-140 [analyse graphologique de l'écriture de Jean Paulhan, avant celles d'André Malraux, François Mauriac, André Gide, Georges Bernanos, Jean-Paul Sartre, Georges Simenon (p. 137-152 pour l'article complet)].

– n.s., *Almanach des lettres 1947*, Paris, Éditions de Flore et *La Gazette des Lettres*, p. 242 et 243 [Jean Paulhan et Dominique Aury, *La Patrie se fait tous les jours*, textes choisis (alinéa « Éditions de Minuit ») et *Guide d'un petit voyage en Suisse*, par Jean Paulhan (alinéa « Gallimard »), achevé d'imprimer en décembre 1946].

– Guy DUMUR, « *Vocabulaire esthétique* par Roger Caillols (Édition de la Revue *Fontaine*) », *L'Arche*, 3^e année, décembre 1946, n° 22, 1947, p. 150-153 [« *anarchique, "terroriste" ! dirait Paulhan.* » (p. 151)].

– n.s., « 2701. *Les Infortunes de la vertu*. Intr. par Jean Paulhan. P., Ed. du Point du Jour, 1946. 19,5 x 14, 242 p., 450 fr. (Coll. Incidences) », *Bulletin critique du livre français*, t. II, n° 1, janvier 1947, p. 9 [rubrique « Essais » dans « Littérature » : « [...] *une vaste introduction critique, de Jean Paulhan, pleine d'idées originales présentées avec beaucoup de saveur. Les Infortunes de la vertu sont devenues un classique et cela est juste, puisque Sade ment moins que les autres analystes français, dont nous sommes pourtant si fiers.* »

Le titre a été fondé par Marie-Jeanne Durry, chef de service du livre et des échanges scientifiques et littéraires de la direction générale des relations culturelles. Il fête ses quarante ans dans le numéro de janvier 1985].

– J.-P. DUBOIS-DUMÉE, « Bernard Voyenne : *Honneur des hommes* », *J'ai lu*, 2^e année, n° 1, nouvelle série, janvier 1947, p. 14-19 [p. 16 : Jean Paulhan, Maurice Blanchot et Brice Parain ont entrepris la réhabilitation du langage].

– Léon BOPP, « Deux sillons », *Suisse contemporaine*, Lausanne, 7^e année, n° 1, janvier 1947, p. 19-24 [texte de présentation, p. 19-20 avant : Jean Paulhan, « Un malentendu », p. 20-21 et Léon Bopp, « Force et ampleur », p. 21-24].

– n.s., « Au C.N.É. », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 2^e année, n° 60, mercredi 1^{er} janvier 1947, p. 4cd [rubrique : « Livres Formes Couleurs Notes de musique » ; texte complet : « *Le Comité national des Écrivains, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, est une association d'hommes de lettres formée au lendemain de la libération, dans le but de s'opposer à ce que certains de leurs confrères, jugés par eux "complices de l'ennemi", et qui, selon leur détermination strictement personnelle, ont "applaudi au massacre des innocents" puissent jamais retrouver leur audience.* »

L'intention eût été excellente et eût paru équitable si le choix des écrivains interdits, en dehors de toute décision de justice, avait été réalisé avec impartialité et avec la plus grande circonspection.

Mais, rapidement, le but de ce groupement "national" apparut nettement, révélant, avant tout chose, une action politique à mener sous le couvert du patriotisme.

En parcourant la fameuse liste, on ne rencontre guère que des écrivains "bourgeois" notoirement anticomunistes, que les voix les plus autorisées, partant les plus dangereuses pour les "nouvelles élites", et jouissant d'une vaste clientèle, donc capables encore de propager une pensée et un jugement purement français.

En proposant aux adhérents du C.N.É. de s'opposer désormais à ce que leur nom parût dans le journal, la revue, chez l'éditeur qui accepterait de publier un écrit des "interdits", les initiateurs politiques appliquaient le plan totalitaire de la démoralisation du pays et se réservaient l'exclusivité de la propagande intellectuelle.

Le mot "national" introduit dans leur raison sociale est une imposture flagrante. Quand on mesure l'œuvre du pourrissement intellectuel accompli depuis deux ans par certains membres de ce comité, le doute n'est plus permis quant à ses desseins définitifs ; habituer le peuple à ne plus penser en fonction de la France et de son passé, mais conformément à certaine doctrine internationale. » Au fond Paulhan, la coupure est collée par erreur à la date du 1^{er} janvier 1948].

– n.s., « Le torchon brûle », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], deuxième année, n° 60, mercredi 1^{er} janvier 1947, p. 4ef [rubrique : « Livres Formes Couleurs Notes de musique » ; texte complet, suite immédiate du précédent : « Mais depuis quelque temps, la concorde ne règne plus au sein du Comité.

M. Pierre Benoit, de l'Académie Française, ayant entrepris la publication d'un roman dans un magazine dirigé par Pierre Lazareff, croyons-nous, toute la rédaction, conformément au serment des adhérents au C.N.É., fut prié de s'éloigner sur-le-champ de ce journal traître.

Elle n'en fit rien, la rédaction.

Alors, au cours d'une séance où l'incident était évoqué, une vingtaine d'écrivains appartenant au Comité en profitèrent pour démissionner du C.N.É., déclarant abusif l'ostracisme haineux qui s'attachait à certains noms.

Et le C.N.É. vit ainsi partir MM. Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel, Jean Paulhan, etc...

Ce fut là un rude coup pour les pontifes du Comité National, qui entendent la liberté à la russe et applaudissent ordinairement aux délires de Staline, quand il prend les décisions effarantes que l'on sait, concernant les intellectuels et les artistes.

Leur épuration objectivement partisane risque de rater son véritable objet.

Les transfuges paieront sans doute leur audace. En attendant, un écrivain, Vercors, commente à sa façon le péril que fait courir au C.N.É. le départ des écrivains qui viennent aussi de se proclamer libres. Ses arguments valent d'être soulignés ! » Au fonds Paulhan, la coupure est collée par erreur à la date du 1^{er} janvier 1948].

– « Au fil de la plume », *Carrefour*, 4^e année, n° 124, jeudi 2 janvier 1947, p. 7f [« Le n° 240 des Lettres françaises retentit de l'histoire du C.N.É. Vercors y écrit aux démissionnaires, ses chers amis, une lettre dont il est impossible de mettre en doute la sincérité. Mais nous serions fort étonnés si Jean Schlumberger, Georges Duhamel, Gabriel Marcel et Jean Paulhan rentraient pour autant au bercail. » Au fonds Paulhan, la coupure est collée par erreur à la date du 1^{er} janvier 1948].

– n.s., « Aux 4 coins », *Gazette des lettres*, 3^e année, n° 28, samedi 4 janvier 1947, p. 2c [« Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel, Jean Paulhan ont donné leur démission du comité national des écrivains. » Au fonds Paulhan, la coupure est collée par erreur à la date du 1^{er} janvier 1948].

– H. M., « Un nouveau Collège se fonde à Paris », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 41, samedi 25 janvier 1947, p. 11 [surtitre : « Pour répondre à l'inquiétude contemporaine » ; Jean Wahl est assisté au Collège de Philosophie par un comité de direction composé de Jean Bayet, Marie-Madeleine Davy et Jean Paulhan ; portrait au trait de M. Jean Wahl par Jean Bouillet].

– Jean TEXCIER, « Il pleut sur la Congrégation ! », *Gavroche*, n° 123, jeudi 2 janvier 1947, p. 1 et 2 [contre les démissions de François Mauriac puis Maurice Duhamel, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel et Jean Paulhan, avant René Lalou, exclu par la Sainte Congrégation ; « Jean Paulhan démissionnaire ! Voilà ce qui peut s'appeler un coup dur ! »]

– Jean-Jacques GAUTIER, *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 28, samedi 4 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Aux quatre coins » ; « Georges

Duhamel, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel, Jean Paulhan ont donné leur démission du Comité national des écrivains. »]

– Maurice TOESCA, « "Faut-il se faire porter malade ?" », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 28, samedi 4 janvier 1947, p. 3cd [réponse de Maurice Toesca à l'enquête "Le Pain et l'Esprit", sous forme d'extraits de la préface de Jean Paulhan aux *Infortunes de la vertu*].

– n.s., *Journal d'Alsace et de Lorraine*, 161^e année, n° 6, mardi 7 janvier 1947, p. 4 [« Courrier des lettres » ; « Le "Comité National des Écrivains" enregistre de retentissantes démissions : Georges Duhamel, les frères Tharaud, Jean Paulhan, Jean Schlumberger. C'est que ce Comité formé par les écrivains résistants a été tiré dans les ornières communistes par Jean Cassou, Louis Aragon et Claude Morgan. Que feront les quatre ou cinq écrivains alsaciens membres de ce C.N.É.? »].

– Jean CASSOU, « Ce qu'est le C.N.É. », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 142, vendredi 10 janvier 1947, p. 5 [parmi les démissionnaires du C.N.É., seul Duhamel a donné ses raisons].

– Charles THIBAUT, « ...Grands rois qui allaient en voyage... », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 61, vendredi 10 janvier 1947, p. 4 [article favorable aux démissionnaires (Georges Duhamel, Gabriel Marcel, Jean Schlumberger, Jean Paulhan) : « Des hommes s'aperçoivent que leur échine est trop roide pour appartenir au nœud de vipères. »]

– D., sans titre, *La Flandre libérale*, 73^e année, n° 15, 15 janvier 1947, p. 6 [rubrique : « Bibliographie » : « ni Maintenant ni La Table ronde ni Poésie 46 n'atteignent l'originalité, l'éclectisme et la densité atteintes par la Nouvelle Revue française sous la direction de M. Jean Paulhan. »]

– Marie-Claire MAGUELONNE, « Folie ! / À Jean Paulhan », *Eaux-fortes*, poèmes agrémentés de bois gravés par Jean Lébedeff, Fontenay-aux-Roses, À l'Ymaigier, 1947, p. 37 [volume achevé d'imprimer le 15 janvier 1947 par G. Girard, imprimeur à Paris dans le XIX^e. Notons que la pièce XXXVIII du recueil, « La Liberté », est dédiée à l'anarchiste Emile Armand. L'illustration de première de couverture porte la date de MCMXLIII].

– n.s., « Le pèse-nerf », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1015, jeudi 16 janvier 1947, p. 4 [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; Artaud sur la

scène du Vieux-Colombier : « *N'aurait-on pu convoquer, à cette soirée, un tout petit nombre de vrais amis, dans un local fermé aux curiosités malsaines ?* »]

– *n.s.*, « Le plus grand... », ...*Aux Écoutes*, 29^e année, n° 1173, vendredi 17 janvier 1947, p. 24 [Jean Paulhan voit dans Charles-Ferdinand Ramuz *et* Marcel Jouhandeau le plus grand écrivain français].

– *n.s.*, « Un manifeste / Pour le désarmement de l'Allemagne », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 143, vendredi 17 janvier 1947, p. 5 [Jean Paulhan parmi les signataires d'un manifeste des intellectuels français].

– *n.s.*, « Ce qu'est le C.N.É. », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 62, vendredi 17 janvier 1947, p. 4 [Jean Cassou : « *On peut toujours aller se faire imprimer en Suisse, ou ailleurs !* » ; « *M. Jean Paulhan, l'un des derniers transfuges du C.N.É. s'est aperçu à la longue que c'était là honorer un procédé fasciste et n'a pas craint de l'écrire en toutes lettres à son singulier président, lequel osa lui répliquer, avec une tranquille innocence [...].* »]

– *n.s.*, « Les Éditions du Point-du-Jour », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 43, samedi 18 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Projets des éditeurs » ; sur la préface de Paulhan aux *Infortunes de la vertu* de Sade, dans la collection « Incidences », avec notice de Maurice Heine et bibliographie de Robert Valançay].

– *n.s.*, « Aux urnes », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 29, samedi 18 janvier 1947, p. 4 [Jean Paulhan a l'idée d'élire un président de la république des lettres : « *J'en vois bien quatre ou cinq, sans oublier Ramuz ni Jouhandeau.* » Voir *infra* aux 4 juin 1949 et 11 octobre 1968 et en octobre 1969].

– *n.s.*, « Discours, conférences et soutenances... », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 43, samedi 18 janvier 1947, p. 3 [conférence d'Antonin Artaud au Vieux-Colombier].

– Jean DUCHÉ, « Jean Paulhan et Vercors disputent de l'épuration chez les écrivains », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 43, samedi 18 janvier 1947, p. 1 et 2 [portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet : « *Le peintre Dubuffet est, on le sait, fort discuté : ce portrait, qu'il a fait de Jean Paulhan, permettra à nos lecteurs de prendre part au débat.* »]

– GRIPPE-SOLEIL, *Le Littéraire*, 2^e année, n° 43, samedi 18 janvier 1947, p. 1 [rubrique : « La Semaine d'un Parisien » ; Grippe-Soleil dans le bureau de Jean Paulhan, à côté de celui des *Temps modernes*].

– Paul GUTH, « Un collège philosophique s'ouvre sur la Montagne Sainte-Genève », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 43, samedi 18 janvier 1947, p. 2 [« Jean Paulhan démontrera les rouages de La machine critique [...] »].

– M. J., « Le droit à l'erreur pour l'écrivain », *La Liberté / de Nice et du Sud-Est*, 3^e année, n° 18, samedi 18 janvier 1947, p. 1 [rubrique : « Le billet du jour » ; « On a commencé par absoudre deux ou trois inconnus et l'on attend le tour de Giono, Chardonne, Jouhandeau, Montherlant »].

– Luc ESTANG, « Peinture et littérature », *La Croix*, 88^e année, n° 19425, dimanche 19, lundi 20 janvier 1947, p. 3 [rubrique : « Les livres et les idées » ; « Certes, les spéculations de M. Jean Paulhan sur les œuvres de l'un des meilleurs peintres contemporains, Braque le Patron, comme le nomme son exégète, apparaissent savoureuses, subtiles, ingénieuses, alors même qu'elles feignent la naïveté. Mais l'on ne peut s'empêcher de penser : après tout, il ne s'agit que de citrons et de poissons grillés ! »]

– Gontran VAN SEVEREN, « Une exposition, une révélation / Le magnifique effort des éditeurs belges », *La Flandre libérale*, 73^e année, n° 19, 19 janvier 1947, p. 6 [« Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves, avec notes [sic] de M. Jean Paulhan et douze dessins de M. René Magritte », aux Éditions Lumière].

– Jacques BRENNER, « La Bête humaine », *Normandie*, Rouen, n°734, mardi 21 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Chronique littéraire » ; pour le premier intertitre « Jean Paulhan et le marquis de Sade », avant « Les responsabilités de Jünger » et « Une réédition attendue » ; sur la préface de Jean Paulhan, pour *Les Infortunes de la vertu*, aux éditions du Point du Jour, texte associé à trois autres qui le suivent : *Orages d'Acier*, de Jünger (Payot), *Kaputt*, de Malaparte (Denoël) et *Le Dernier Civil*, de Glaeser (Grasset)].

– Z., « Défense des auteurs déplumés », *L'Aurore*, 6^e année, n° 756, mardi 21 janvier 1947, p. 1 [rubrique : « Le rayon Z » ; Jean Paulhan veut supprimer la liste noire du C.N.É. ; Vercors ne le veut pas].

– A.-J. BATAILLARD, *Servir*, Lausanne, 4^e année, n° 4, 23 janvier 1947, p. 1 [rubrique : « L’Air de Paris », « Lundi » ; conférence d’Antonin Artaud au Vieux-Colombier, devant André Gide en bonnet phrygien, Jean Paulhan, Braque le peintre, Albert Camus, Henry Michaux, « *Il y a décidément trop de microbes dans ce quartier et dans la littérature qui s’y élabore.* »]

– LE MAGOT SOLITAIRE, « La liste noire », *Carrefour*, 4^e année, n° 127, jeudi 23 janvier 1947, p. 7 [C.N.É.]

– *n.s.*, « Un appel pour la paix », *Arts*, n° 103, vendredi 24 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; Jean Paulhan parmi les signataires].

– *n.s.*, « Démissions au C.N.É. », *Arts*, n° 103, vendredi 24 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; un mois après, reprise des termes employés par Paulhan dans son entretien avec Jean Duché sur la liste noire : « *décision fasciste* », « *odieuse et ridicule révocation de l’édit de Nantes* »].

– *n.s.*, « Une nouvelle Sorbonne », *Arts*, n° 103, vendredi 24 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; le Collège de Philosophie de Jean Wahl annonce des cours de Merleau-Ponty, Ferdinand Alquié, Jean Wahl, Marie-Madeleine Davy, Jean Paulhan, Louis de Broglie, Jean Starobinski, Boris de Schlœzer].

– *n.s.*, « Miller et le bras séculier » et « Paris, centre de philosophie », *Combat*, 6^e année, n° 819, vendredi 24 janvier 1947, p. 2 [Jean Paulhan adhère au Comité de défense Henry Miller ; son nom figure parmi les conférenciers du Collège philosophique de Jean Wahl, avec Roger Caillois, Pierre Emmanuel, Raymond Aron, Emmanuel Koyré, Louis de Broglie, Emmanuel Levinas, Gaston Bachelard].

– Justin SAGET, « Tête à tête avec Antonin Artaud », *Combat*, 24 janvier 1947.

Texte repris *infra* en juin 1948, sous le nom de Maurice Sallet.

– Louis MARTIN-CHAUFFIER, « Le partage des eaux », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 144, vendredi 24 janvier 1947, p. 5.

– Claudine CHONEZ, « Une étonnante soirée », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 41, samedi 25 janvier

1947, p. 11 [conférence d'Antonin Artaud au Vieux-Colombier, en présence de Gaston Gallimard, André Gide, Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan, Jean Dubuffet, Albert Camus, Tristan Tzara, André Breton, Jean Cocteau].

– * Giancarlo VIGORELLI, « Il Diabolismo letterario / SATANA IN PROVINCIA / CRONACHE-Bologna, 25 gen. 1947 » [le passage ci-dessus, placé entre guillemets, figure tel quel dans les dossiers de presse ; Brincourt a placé en tête de son livre la question de Jean Paulhan : « *Que le poète soit dévot, bien. Mais de quelle foi ?* »].

– Jean PRASTEAU, « L'auteur d'un livre scandaleux, qui fit des millions de dettes serait devenu un obscur mendiant », *Libération*, 4^e année, n° 767, mercredi 29 janvier 1947, p. 2 [sur le destin de Maurice Sachs, l'auteur de *Sabbat*, qui participait aux comités de lecture de *La N.R.F.* et que l'on aurait aperçu mendier boulevard Saint-Germain].

– *n.s.*, *Le Parisien libéré*, 4^e année, n° 763, mercredi 29 janvier 1947, p. 2 [rubrique : « Les lettres » ; enquête de Julien Teppe dans *Gavroche* sur le plus grand écrivain : « *Paulhan en voit bien quatre ou cinq qu'il ne désigne pas mais il cite Ramuz et Jouhandeau peut-être comme premiers suppléants.* »]

– *n.s.*, « Qu'est-ce que le C.N.É. ? », *Concorde*, 4^e année, n° 80, jeudi 30 janvier 1947, p. 4 [rubrique : « À tous vents » ; Vercors a écrit une lettre ouverte à quatre des démissionnaires : « *Le mot fasciste est prononcé. Et, cette fois, c'est au C.N.É. qu'il s'adresse. Juste retour des choses : jusqu'ici, quel est l'écrivain peu disposé à flatter le comité qui ne s'est vu décerner le titre d'auteur anti-démocratique ? Mais la réponse ne va pas tarder, on peut s'attendre à ce que L'Humanité, ou Action dans son prochain numéro, traite Paulhan de nazi.* » Rappel de l'enquête de Jean Duché et des réponses des démissionnaires].

– *n.s.*, « Effritement », *Étoile du Soir*, 7^e année, n° 412, jeudi 30 janvier 1947, p. 7 [rubrique : « Moineaux de Paris » ; départs prévus de François Mauriac, Alexandre Arnoux et Jean Guéhenno, après ceux de Georges Duhamel, Jean et Jérôme Tharaud, Jean Paulhan, Gabriel Marcel et Luc Estang ; Jean Paulhan s'apprête à publier Jouhandeau et Giono].

– *n.s.*, « Le procès Miller », *France au combat*, 7^e année, n° 153, jeudi 30 janvier 1947, p. 7 [rubrique : « Musardises » ; avant le procès intenté contre Arthur Miller, Robert Kemp, Jean Paulhan, Francis

Ambrière, André Rousseaux, Armand Hoog et Paul Éluard s'engagent en sa faveur ; de nombreux écrivains considèrent qu'il serait scandaleux qu'on allât jusqu'au procès].

– n.s., « Désarmez l'Allemagne ! demandent les intellectuels de France », *France d'abord*, 6^e année, n° 187, 30 janvier 1947, p. 11 [Jean Paulhan parmi les signataires (avec François Mauriac, Paul Claudel, Louis Aragon, Vercors, Paul Éluard, Raymond Queneau, Tristan Tzara, Georges Limbour) : « *Les crimes nazis, dont les preuves ont été rendues patentes par la libération du continent européen et l'occupation de l'Allemagne suffiraient à justifier le souci présent. En dehors de tout esprit de vengeance ou de revanche, ils demandent à ceux qui vont décider pour une longue période historique, du sort des pays européens de tenir pour essentiellement primordiales les mesures efficaces du désarmement de l'Allemagne.* »]

– Claude MORGAN, « Le droit au crime », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 145, vendredi 31 janvier 1947, p. 1.

– J. C., « Une autre discussion [...] », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 27, février 1947, p. 125-126 [« Querelles littéraires » dans la rubrique « Le mois littéraire » ; Georges Duhamel s'explique dans *Le Figaro* du 27 décembre 1946 ; Vercors écrit dans *Les Lettres françaises* du 27 décembre 1946 ; Jean Cassou dans *Les Lettres françaises* fait remarquer que la liste noire n'était pas immuable].

– Yves LÉVY, « *Les Infortunes de la vertu* par le marquis de Sade (Introduction de Jean Paulhan) », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 27, février 1947, p. 80-84 [Yves Lévy compare les deux versions de cette préface de Jean Paulhan « *plus lourd que l'or* » (voir *La Table ronde*, n° 3)].

– Maurice TOESCA, « Première note sur l'irréel », *Esprit*, seizième année, n° 130, février 1947, p. 227-232 [texte autobiographique de Maurice Toesca : Nerval, Paulhan, Calwell [*sic*], mention du *Pont traversé*, p. 230 et 231].

– Mme Romain ROLLAND, « Une lettre de Mme Romain Rolland à propos d'«Au-dessus de la Mêlée» », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 45, samedi 1^{er} février 1947, p. 2 [« La réponse de Jean Paulhan », *ibid*].

– n.s., « Un poète surréaliste fait une conférence à quatre pattes », *France-Dimanche*, n° 26, 2 février 1947, p. 4 [« Antonin Artaud, poète

surréaliste, vient de sortir de l'asile d'aliénés, où il était interné depuis neuf ans. / À cette occasion, il a prononcé, la semaine dernière, au théâtre du Vieux-Colombier, une extraordinaire conférence qui a stupéfié le Tout-Paris littéraire qui s'était dérangé pour l'entendre. (André Gide était là, ainsi qu'Albert Camus, Paulhan, Jouhandeau et d'autres gloires littéraires. »]

– n.s., « La vie difficile des écrivains », *Arts*, n° 105, vendredi 7 février 1947, p. 2 [rubrique : « Le courrier des lettres » ; à propos de la réponse de Jean Paulhan à l'enquête de *La Gazette des lettres* (après celle d'*Horizon*) sur la situation matérielle de l'écrivain].

– René ARCOS, « Dans la mêlée », *Gavroche*, n° 128, jeudi 6 février 1947, p. 5 [texte surtitré : « Polémique autour de Romain Rolland » ; en exergue, Lamennais : « *Quand je pense qu'un homme juge un autre homme, je suis pris d'un grand frisson.* »]

– Julien BENDA, « L'âge des derviches-tourneurs / Esprit de système et esprit de finesse », *L'Ordre*, 19^e année, nouvelle série, n° 632, samedi 8 février 1947, p. 1 [rubrique : « Tribune libre de *L'Ordre* » ; « *Quand Paulhan décida de publier dans La Nouvelle Revue française ma Trahison des Clercs, Thibaudet l'en blâma, déclarant ma forme d'esprit désuète, dépourvue d'intérêt ; l'œuvre ayant attaché l'opinion, il en fait alors grand état, lui consacre de nombreuses chroniques.* »]

– n.s., « Peinture, musique et littérature / Les lettristes attaquent », *Libération*, 4^e année, n° 777, dimanche 9-lundi 10 février 1947, p. 2 [« *M. Queneau vient de se rallier à l'opinion de Gaston Gallimard. Marcel Arland et Jean Paulhan sont parmi les principaux défenseurs d'Isidore Isou.* »]

– Édith THOMAS, « “Au-dessus de la mêlée” et les écrivains d'aujourd'hui », *La Marseillaise*, 6^e année, nouvelle série, n° 130, du 12 au 18 février 1947, p. 7 [rubrique : « Les lettres - les arts - les lettres » ; « *Je ne sais quels furent toujours les mobiles de mes camarades de la Résistance. Je ne prétends pas connaître les raisons secrètes des écrivains qui se réunissaient clandestinement (et dont Jean Paulhan faisait partie). Mais je sais, du moins, que pour moi, il n'y avait pas, même alors, une ligne d'Au-dessus de la mêlée que je ne puisse approuver (en tenant compte des différences de conjoncture historique). Beaucoup d'entre nous faisaient la guerre avec la haine de la guerre, et aussi contre une certaine forme de société issue de l'impérialisme, le fascisme et aussi parce que, comme Romain Rolland, dans Au-dessus*

de la mêlée, “*nous n’avions jamais pu distinguer la cause de la France de celle de l’humanité*”. »

Cet article est discuté dans la correspondance entre Paulhan et Édith Thomas].

– Lucien BECKER, « Dialogue de l’ombre et de la clarté », *Gavroche*, n° 129, jeudi 13 février 1947, p. 4 [reproduction de « Tête de femme » par Antoine de Roux ; Lucien Becker rencontre le peintre Antoine de Roux dans le bureau de Jean Paulhan].

– Julien BENDA, « La grande épreuve de la chose écrite », *L’Ordre*, 19^e année, nouvelle série, n° 636, jeudi 13 février 1947, p. 1 [rubrique : « Tribune libre » ; Jean Paulhan « *devant la perspective qu’on rendît La Nouvelle Revue française bi-mensuelle, me disait : “En ce cas la revue est perdue, car il n’y a pas de bonne copie tous les quinze jours.” / Je ne suis pas sûr qu’il pensât qu’il y en a tous les mois.* »]

– André BOURIN, « Julien Blanc », *Les Nouvelles littéraires*, n°1019, jeudi 13 février 1947, p. 6 [rubrique : « Instantanés » ; « Épinglée au mur [de Julien Blanc], une immense photographie de Valéry pose sur Julien Blanc un regard d’hypnotiseur. Paulhan, Dabit, Desnos l’entourent avec amitié. [...] “Celui-ci [Paulhan] me fit recommencer huit fois Confusion des peines, qui parut d’abord sous le titre de Seule la vie.” »]

– n.s., « Les faits » ; [collectif de signataires], « Il ne saurait y avoir d’Affaire Romain Rolland », Charles VILDRAC, « Simple remarque » ; n.s., « Au-dessus de la mêlée » [illustré d’un « Portrait de Romain Rolland par Frans Masereel » ; du livre de Romain Rolland, « (Extraits des pages 25 à 35 désignées par Jean Paulhan) »], n.s. [Louis ARAGON], « Un cas Jean Paulhan », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 147, vendredi 14 février 1947, p. 5 [*Les Lettres françaises* consacrent une page entière à Jean Paulhan après l’entretien qu’il a donné au *Littéraire* ; signataires, dans cet ordre : Jean Cassou, Louis Martin-Chauffier, Charles Vildrac, Stanislas Fumet, Raymond Queneau, Aragon, Jean-Richard Bloch, Yvonne Desvignes, Paul Éluard, Mme Lahy-Hollebecque, Henri Malherbe, Claude Morgan, Léon Moussinac, Édith Thomas, Elsa Triolet, Vercors. Au fonds Paulhan, un exemplaire de cette coupure est précédée de la mention manuscrite, de la main de Paulhan : « 2/ Voici la lettre collective, à laquelle j’ai fait allusion plus haut : ».

Édith Thomas écrit à Jean Paulhan : « *Cher Ami, / Je ne voudrais pas que vous croyiez que je suis “solidairement responsable”, comme*

disent les juristes en leur jargon, de l'article des L.F. un cas Jean Paulhan. Ce texte ne nous avait pas été soumis et il porte la marque d'Aragon. Je lui écris d'ailleurs pour lui dire ce que j'en pense, ainsi que de la méthode employée » ; puis Vercors, toujours à Jean Paulhan, « Vendredi 14-2-[19]47 » : « Cher Jean Paulhan, / Je viens seulement de lire les Lettres Françaises. / Voici le mot que j'envoie, en même temps qu'à vous, à Aragon. / Ceci n'est pas une façon de vous présenter des excuses que vous n'auriez aucune raison d'accepter. Simplement une mise au point de notre responsabilité collective et individuelle dans cette affaire. / Peut-être y trouverez-vous pourtant un témoignage de l'affection de / Vercors ». Présente au dossier des lettres de Vercors à Paulhan, cette mise au point réagit aux échos de bas de page, qui donne à cette adjuration adressée à Jean Paulhan une « signification que nous nous défendions de lui donner » : « Je crains que, loin d'être renforcée, notre position ne soit affaiblie par ce réquisitoire où s'exprime une hostilité résolue, ce que notre lettre, par sa mesure, voulait justement éviter. Je préfère vous le dire comme ça, tout à trac et honnêtement, pour n'avoir pas à le faire publiquement. Vous le pardonnerez à mon amitié » (Vercors à Aragon, « Vendredi 14 - 2 - [19]47 »). De « Paris, le 22 Février 1947 », René de Solier écrit : « Monsieur, / Ne pouvant être solidaire d'une récente manifestation du CNE : la page "consacrée" à Jean Paulhan, dans les Lettres Française ; regrettant, en particulier, le ton de cette polémique, – je vous informe que j'ai décidé de me retirer du CNE. En conséquence, vous voudrez bien me considérer comme démissionnaire. / Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués. / René de Solier » (double dactylographié au fonds Paulhan)].

– Jean-Clarence LAMBERT, « La liste noire », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 31, samedi 15 février 1947, p. 5 [rubrique : « Vous m'en direz tant » ; « *Quoi qu'il en soit, on prête à Jean Paulhan l'intention de manifester, de façon positive, son désaccord avec le C.N.É. en publiant dans Les Cahiers de la Pléiade des textes de Montherlant, Giono et Jouhandeau.* »]

– Jean FELLER, « “Les belles manières” », *Le Populaire du Centre*, Limoges, n° 39, lundi 17 février 1947, p. 4 [le C.N.É. sera peut-être bientôt mort assassiné par les démissions].

– Gaétan PICON, « Trois préfaces », *Le Courrier de l'étudiant*, n° 39, 19 février 1947, p. 4-5 [rubrique : « La chronique littéraire de Gaétan Picon » ; article consacré à Sartre pour les *Écrits intimes* de

Baudelaire ; mentions de Jean Paulhan pour *Les Infortunes de la vertu* de Sade et de Georges Blin pour *Armanche* de Stendhal].

– Alexandre VIALATTE, « Témoignage avant le procès », *Spectateur*, 3^e année, n° 91, mardi 25 février 1947, p. 1 et 8 [titre modifié en page 8 : « Témoignage sur le procès » ; « *En même temps Jean Paulhan averti par des ondes, et alerté par l'aventure du commis-voyageur Samsa (que Kafka venait impitoyablement de transformer en coléoptère en lui laissant la taille humaine et en le séquestrant sur le dos dans le lit d'une famille bourgeoise), Jean Paulhan était décidé à donner aux crimes de Kafka la publicité élogieuse de la Nouvelle Revue Française. Les gens de bon sens se révoltaient. Le moment était favorable. Quand les premiers volumes parurent on jugea quand même plus prudent de leur choisir d'illustres parrains et de les précéder de commentaires : sept écrivains dont André Gide, furent appelés par les "prières d'insérer" sur le berceau des nouveaux-nés, et Bernard Groethuysen préfaça "Le Château" avec une sorte de génie. »]*

– François SIPIÈRES, « Voulez-vous jouer aux hain-tenys ? », *Vaillant*, n° 94, [jeudi] 27 février 1947, p. 2 [rubrique : « Aventures Explorations Voyages / Tout ce qui est dans cette page est vrai. » ; au fonds Paulhan, coupure classée par erreur en octobre 1946].

– Aimé PATRI, « Notre frère damné », *L'Arche*, 3^e année, n° 26, volume 7, mars 1947, p. 152-157 [extraits : « *Faut-il commencer par avouer une certaine déception ? [...] Pierre Klossowski ne s'est pas résolu, même à titre de démarche purement intellectuelle, à laisser sur le seuil "toute expérience". [...] Le bourreau accepte de subir le sort de la victime et de s'identifier à elle. Sadique ou masochiste, qu'importe, si les deux font la paire ? Il est très difficile de savoir lequel des deux a pris l'initiative. Freud, après avoir médité sur ce problème, s'était arrêté à une solution dans laquelle le masochisme est la source du sadisme. De son côté Jean Paulhan a vu dans Sade un masochiste. Ils ont probablement raison, si tant est qu'au fond le problème de l'antériorité ait un sens. »]*

– ROCAN, « La défense de l'intelligence », *Artes*, Belgique, 1^{ère} série, n° 7, mars 1947, p. 33-34 [rubrique « Imago mundi », dont Rocan est le pseudonyme de l'auteur ; extrait : « *Jean Paulhan, malgré une production relativement limitée, exerça sur les jeunes écrivains de l'entre-deux-guerres, une influence que l'on ne peut pas encore mesurer exactement aujourd'hui, mais qui est extraordinaire. » ; le titre de l'article est emprunté à Maurice Sachs, *Sabbat* : « je découvrais en*

Paulhan un tacticien, peut-être plus intuitif que calculateur, organisant une campagne hardie, livrant souvent bataille et défendant toujours l'intelligence. »]

– Léon BOPP, « Souvenirs sur Albert Thibaudet », *La Nef* [dir. Robert Aron et Lucie Faure], 4^e année, n° 28, mars 1947, p. 38-52 [sur le goût de Thibaudet pour les spécialités culinaires locales, dont la « chèvre », boisson alcoolisée à base de vin et de riz fermenté, voir p. 42 : « *Ah ce n'était pas à l'heure de la chèvre qu'il eût fallu se risquer à lui parler des fantaisies d'un Jean Paulhan, ami, sous le ciel parisien, des cuisines excentriques ou orientales, du bœuf laqué, des nids d'hirondelles et des pousses de bambou !* » Puis, p. 50, à propos du choix de l'exécuteur testamentaire : « *Il dicta ses dernières volontés à M^e Léon Martin, notaire, désignant son exécuteur testamentaire littéraire puis, sur sa demande, il reçut l'assistance d'un prêtre et, à l'abbé Vogt qui lui administra l'extrême-onction : "J'ai toujours été un catholique croyant, dit-il ; il ne faut jamais oublier d'avoir sa lampe allumée"* » ; enfin : « *Quelques jours plus tard, M^e Léon Martin me priait de trier et classer tous les papiers laissés par Albert Thibaudet à Genève, en son appartement de l'avenue Ernest-Hentsch, et un peu plus tard encore je me rendais à Tournus, dans la maison du défunt, pour y aider Jean Paulhan à effectuer un triage et un classement analogues.* » (p. 51) ; « *Jean Paulhan nous disait il y a quelques mois : "Aujourd'hui plus que jamais, on aurait besoin d'hommes tout ronds comme Thibaudet."* » (p. 52)].

– Jean DUCHÉ, « L'épuration chez les écrivains », *La Nef* [dir. Robert Aron et Lucie Faure], 4^e année, n° 28, mars 1947, p. 142 [rubrique : « Propos du bord » ; extrait : « *Et Paulhan : "Je refuse d'être juge ni gendarme." Mais Vercors répond : "Nous ne sommes pas des juges. Nous refusons de fréquenter ces gens-là dans les sommaires des revues ou dans les journaux, c'est tout."* »]

– Claude-Edmonde MAGNY, « Les impasses de la critique », *Poésie* 47, n° 38, mars 1947, p. 117-126 [voir p. 121 : « *Comme l'a très bien dit Jean Paulhan à propos de Félix Fénéon [...].* »]

– VERCORS, « Petit pamphlet des dîners chez Gazette », *Poésie* 47, n° 38, mars 1947, p. 157-160 [texte suivi d'une « Note pour un point final », datée de janvier 1947].

– n.s., « Paulhan Germaine, 5 rue des Arènes, Paris (5^e) / Paulhan Jean, 5 rue des Arènes, Paris (5^e) », *Le Résistant de 1940*, n° 2, mars 1947, p. 7 [seconde liste des membres de l'association des résistants de 1940].

– Joe BOUSQUET, « *Mai 40 en Zone Sud* », *Revue de l'Alliance française*, n° 27, mars 1947, p. 25-27 [sur l'arrivée de René Magritte auprès de Joe Bousquet].

– * Claude Morgan écrit à Jean Paulhan, « 3 mars [1947] / lundi » : « *Mon cher ami, / Quand paraîtront Les Lettres ?... Eh bien je ne sais. Nous regardons se dérouler le scénario de la grève et nous sommes prêts à repartir du bon pied. / Malheureusement votre lettre et la réponse sont à l'imprimerie et je ne peux les y délivrer avant l'heure fatidique de la reprise. Je le regrette. / Amicalement à vous / Claude Morgan / est-il exact que vous allez publier Jouhandeau et Giono aux Cahiers de la Pléiade ?* »

– * Jean ARLIN, « La semaine d'un parisien », *Oran Soir*, 1^{ère} année, 11 mars 1947 [Jean Paulhan et Félix Fénéon ; numéro manquant à la B.N.F.]

– Roger LEDENT, « Écrivains collaborationnistes / Littérature et patriotisme », *La Lanterne*, Bruxelles, 4^e année, n° 60, 11 mars 1947, p. 6 [rubrique : « La Vie des lettres » : « *On sait que les Français sont généralement plus indulgents que nous en matière d'épuration. [...] Mais les membres du C.N.É. seraient sans doute fort surpris de savoir qu'un ardent résistant (Vildrac appelle ainsi Jean Paulhan) ait cru à la possibilité de faire paraître sous l'occupation, une revue "purement littéraire".* »]

– « La prière de Romain Rolland », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 48, samedi 15 mars 1947, p. 1 [rubrique : « Aux quatre vents » ; Jean Paulhan « *se trouve accablé d'une page entière de notre confrère communiste, Les Lettres françaises* » ; article défavorable au parallèle dessiné par Jean Paulhan entre Romain Rolland et Alphonse de Chateaubriant].

– Jean Paulhan écrit à Edith Thomas, le « 14 mars [1947] » : « *Chère Edith, / je suis un peu malheureux du parti que M. Ch. tire de votre nom dans un article, dont je ne crois pas que la mauvaise foi vous échappe. Mais le fait est-il vrai ? Ai-je vraiment "racolé" Edith Thomas pour la NRF de Drieu ? Répondez-moi là-dessus, je vous prie. À vous / Jean P.* »

– n.s., « Le “cas” Paulhan », *Gavroche*, n° 130, jeudi 20 mars 1947, p. 5 [après la publication d’une page des *Lettres françaises* contre lui, Jean Paulhan était, « *vendredi dernier, particulièrement en verve et guilleret. [...] Jean Paulhan aime la bagarre* »].

– n.s., sans titre, *Action*, n° 129, vendredi 21 mars 1947, p. 10 [rubrique : « La vie des lettres » : « *Une protestation du Comité des Écrivains portant les signatures de Jean Cassou, Louis Martin-Chauffier, Charles Vildrac, Stanislas Fumet, Raymond Queneau, Aragon, Jean-Richard Bloch, Yvonne Desvignes, Paul Éluard, Madame Lahy-Hollebanque, Henry Malherbe, Claude Morgan, Léon Moussinac, Edith Thomas, Elsa Triolet, Vercors a été adressée à Jean Paulhan. [...] C’est à cause de l’estime même qu’ils ont toujours eue pour Jean Paulhan que les membres du Comité directeur du C.N.É. l’adjurent de mesurer la gravité d’une accusation si peu fondée, jetée sur la mémoire d’un homme qui incarna pendant une génération les plus hautes valeurs de la conscience et de l’amour des hommes.* »]

– Maurice NADEAU, « André Gide et Jean Cassou adhèrent au comité de défense Henry Miller », *Combat*, 6^e année, vendredi 21 mars 1947, p. 2^{gh} [coupure absente au fonds Paulhan ; texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 517-519 où il est mentionné comme repris précédemment dans *Littérature présente*, Corrêa, 1951, ce qui ne semble pas être le cas].

– Jean FELLER, « Une machine de guerre éprouvée », *Le Populaire du Centre*, Limoges, n° 64, mercredi 26 mars 1947, p. 2 [dans la presse contemporaine, « *Notre cher Paulhan devient “Le cas Paulhan”* » ; article favorable à l’« *aventure* » de Paulhan].

– n.s., « Nous aussi, nous publions du Jouhandeau », *Action*, n° 130, vendredi 28 mars 1947, p. 10-11 [citations de textes antisémites de Marcel Jouhandeau, extraits de *La N.R.f.*, n° 334, 1^{er} décembre 1941, p. 649-651 après le congrès de Weimar convoqué par Hitler et auquel Jouhandeau s’était rendu, et notamment du *Péril juif*, [1937], Sorlot éd., 32 p.].

– n.s., « Une nouvelle affaire Baudelaire », *Combat*, 6^e année, n° 847, vendredi 28 mars 1947, p. 2 [M^e Ancelle, petit-fils de l’interlocuteur de Baudelaire, intente un procès à René Bertelé et réclame à Jean Paulhan et Le Dantec 250000 frs de dommages-intérêts, pour la publication d’une lettre de Baudelaire à Narcisse Ancelle. L’édition des *Écrits*

intimes de Baudelaire au Point du Jour est confisquée et remise entre les mains de M^e Ancelle].

– n.s., « Le torchon brûle au C.N.É. », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 68, vendredi 28 mars 1947, p. 4 [extrait : « *Il y a tout de même plus de Français lucides derrière M. Jean Paulhan, réveillé d'un cauchemar, que derrière les Jean Cassou, Louis Martin-Chauffier, Charles Vildrac, Paul Éluard et autre Aragon-Triolet !* »]

– n.s., « Une question est posée / Le souvenir de Paul Nizan », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 49, samedi 29 mars 1947, p. 1 [Jean Paulhan parmi les signataires, au bas du texte de la protestation pour défendre la mémoire de Paul Nizan].

– n.s., « Une lettre de Jean Paulhan », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 49, samedi 29 mars 1947, p. 4 [extrait : « *Toutes les parties s'étant maintenant expliquées, il nous paraît que la controverse est close* » ; article parfois donné, mais à tort, comme du 21 mars].

– Julien BENDA, « Le Droit à la passion », *L'Ordre*, 19^e année, nouvelle série, dimanche 30 et lundi 31 mars 1947, p. 1 [rubrique : « Tribune libre de *L'Ordre* » ; voir la note infrapaginale « (1) » : « *Dois-je redire aux Paulhan et consorts qu'avoir été collaborateurs n'est nullement une "erreur", mais une action politique, une action, non une opinion dont il faut payer les conséquences si on a perdu.* »]

– * * * [Georges-Armand MASSON], « Aux dépens de / JEAN PAULHAN / PRÉFACE / OU / LES MOTS N'ONT PAS BESOIN / D'AVOIR DES AILES », *Faux en écriture*, Paris, René Julliard-Sequana, 33 rue de Naples, 1947, p. 9-11 [en tête d'un volume de 155 p., légalement déposé au deuxième trimestre 1947 ; avant Alain, Guillaume Apollinaire, Marcel Aymé, Paul Claudel, Jean Cocteau, Colette, Georges Courteline, Léon Daudet, Tristan Derème, Léon-Paul Fargue, Claude Farrère, André Gide, Jean Giraudoux, Sacha Guitry, Gyp, Abel Hermant, J.-M. de Hérédia, Pierre Louys, François Mauriac, Henri Michaux, Charles Péguy, Marcel Proust, C.-F. Ramuz, Saint-Simon, J.-P. Sartre, Georges Simenon, Henri Troyat, Valery-Larbaud et Paul Valéry ; en exergue, p. 7, citation de La Bruyère : « *L'on n'a guère vu jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs...* » ; début : « *Il y a une manière d'être profond qui est creuse ; une manière d'être superficielle qui est profonde. Il y a une manière d'être scatologique qui est philosophique ; d'être historien qui*

est romancière ; d'être grossier qui est indécente ; d'être correcte qui est ennuyeuse. »]

– André CHASTEL, « *Braque le patron* par Jean Paulhan (Trois Collines, Genève, 1946) », *Fontaine. Revue mensuelle de la poésie et des lettres françaises* [40, rue des Mathurins ; directeur : Max-Pol Fouchet], t. XI, VIII^e année, n° 59, avril 1947, p. 159-160 [rubrique : « Beaux-Arts » dans « Notes de lecture » ; texte complet : « *Ce recueil de cinquante-cinq planches (en sépia) a les vertus des anciens albums d'estampes qui donnent aux images un air noble et accompli. Il ne s'offre pas comme une aventure aux frontières du bizarre, mais comme l'exaltation d'une heureuse certitude, dont la reproduction monochrome préserve juste assez le langage pour faire rêver à la beauté des couleurs. On n'a retenu que quinze toiles antérieures à 1930, contre quarante plus récentes : aussi passe-t-on vite sur les tableaux de l'Estaque, de Sorgues et de Céret, et certaine "guitare" verticale manque un peu à notre plaisir. Mais l'ensemble a bien la densité espérée et tout se passe finalement pour le mieux.*

M. Jean Paulhan prépare et fortifie l'attente par une introduction savoureuse, dont le tour amical, ironique, elliptique ou charmant convient également bien à son objet. Il reflète et explique exactement l'art du peintre, en feignant comment on le découvre en passant devant une boutique. Car il règne dans l'œuvre de Braque une fraîcheur de trouvaille : la fête des contours et des facettes qu'il célèbre sur la table ou découvre devant le mur, vient toujours de s'instaurer à l'instant de l'ordre naissant. La grâce est si furtive qu'on n'en doit pas parler sans sourire. En inventant l'apologue du citron et de l'escargot qui ne sont peut-être pas si contents que cela d'avoir l'apparence que nous leur prêtons, Jean Paulhan situe "l'heur" de Braque et le fond poétique de son art avec une justesse parfaite. Cette mandoline et ces fruits, cette soupière blanche et ces poissons bruns s'assemblent comme dans une fable pour l'agrément de l'esprit, sans renoncer à leur définition lointaine, et ce sont leurs aventures qui font notre plaisir. Le peintre semble leur donner enfin "ce après quoi ils soupiraient : leur spectre familier". Tout est ici pour l'homme, mais les efforts n'y perdent rien.

Les pages où la peinture s'explique ont la généreuse ingénuité du grand siècle : Jusque-là j'attaquais d'abord les premiers plans, il me fallait des cadres en profondeur pour aider au mouvement. Puis j'ai commencé par les fonds : je me rapprochais peu à peu, je prenais de ces cadres en fuite qui avançaient la toile. À présent ? — Eh bien, je crois que je dispose des deux. (Chap. V). Comment ne pas apprécier le bonheur de ces images ? Le cubisme de Braque ne tend pas vers

l'épure, mais vers des vibrations et des accords ; il est architecture du fugitif et par obsession de l'immobile. Comme on suggère le relief avec deux traits d'épaisseur calculée, Jean Paulhan situe parfaitement l'art de Braque, en entrecroisant ainsi quelques notations et quelques confidences. Il loue le peintre de sa discrétion et donne à ce propos la vue la plus juste et la plus spirituelle sur le groupe de 1910 : Juan Gris, Delaunay, les cubistes ont redécouvert le secret de la peinture, mais ils l'ont crié sur les toits. Braque sait aussi que la peinture est, à sa base, allusion mystérieuse et chose mentale ; mais Braque sait aussi ce qu'il était plus difficile (suivant toute apparence) de savoir de nos jours : c'est qu'à divulguer le mystère, on lui retire sa vertu. Il connaît un secret, ce serait peu. Il a le sens du secret. (Chap. VII). Voilà l'éloge placé où il faut, et tel qu'il fallait le dire.

Dans cette fine étude "pizzicati", M. Jean Paulhan n'a changé qu'une fois de ton, pour faire sonner les cuivres en l'honneur de notre époque : "Le début du XX^e siècle est une époque de géants (chap. IX)". Il serait sot d'en sourire, car, après tout, si on ne le dit jamais... »]

– Julien BENDA, « Carnet d'un clerc / Psychologie des gens de lettres », *Fontaine. Revue mensuelle de la poésie et des lettres françaises* [dir. Max-Pol Fouchet], VIII^e année, t. XI, n° 59, avril 1947, p. 163-165 [rubrique « Airs et commentaires » ; extrait : « *Plusieurs écrivains, dont MM. Tharaud, Duhamel, Paulhan, Schlumberger, ont adressé leur démission au C.N.É. parce que cette société raye tels de leurs confrères qui, de l'aveu même, semble-t-il, des protestataires, furent des collaborateurs avérés. Les mobiles de ce geste éclairent la psychologie de certains de nos gens de lettres, caste si importante dans notre pays.* »]

– Jean DUCHÉ, « Propos du bord », *La Nef*, 4^e année, n° 29, avril 1947, p. 143 [« "Avez-vous lu Le Sabbat ?" me demandait Jean Paulhan. "Il faut lire ça. C'est ce que Maurice Sachs a écrit de meilleur." Excellent, en effet. L'impudence et l'impudeur en font un document sur le cœur (si l'on peut dire) humain. »]

– n.s., « On rentre », *Tel Quel*, 3^e année, nouvelle série, n° 41, 1^{er} avril 1947, p. 5 [rubrique : « Au coin du bois sacré » ; sur les auteurs des *Cahiers de la Pléiade*, Montherlant, Giono, Jouhandeau : « *Rentrées autrement sympathiques que celles des "blanchis honteux".* »]

– n.s., « Défense de Paul Nizan », *Gavroche*, n° 132, jeudi 3 avril 1947, p. 5 [texte de la protestation collective (dont Jean Paulhan est l'un des

signataires) et de la lettre particulière de Louis Martin-Chauffier ; *Gavroche* s'associe à l'entreprise de défense de la mémoire de Paul Nizan].

– Maurice TOESCA, « Au sujet de / La littérature ordurière », *Gavroche*, n° 132, jeudi 3 avril 1947, p. 1 [comment expliquer le goût des Français pour les livres qui empruntent à la scatologie et à la basse pornographie ? Paul Valéry, André Gide et Jean Paulhan restent dans la lignée classique].

– n.s., « Le cas Nizan », *Combat*, 6^e année, n° 853, vendredi 4 avril 1947, p. 2 [protestation des intellectuels français pour défendre la mémoire de Paul Nizan ; lettre de Louis Martin-Chauffier].

– n.s. [Maurice NADEAU], « Shakespeare était-il Shakespeare ? », *Combat*, 6^e année, n° 853, vendredi 4 avril 1947, p. 2^{gh} [extrait : « *Scipion aurait écrit les œuvres de l'esclave africain Térence, Corneille Le Misanthrope et M. Jean Paulhan Le Prospectus de M. Jean Dubuffet.* » ; texte repris sous le même titre dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 534-537].

– Guy LECLERC, « “Les chiens de garde” de l'anticommunisme », *L'Humanité*, 44^e année, nouvelle série, n° 800, vendredi 4 avril 1947, p. 4 [extrait : « *Jean Paulhan, l'homme pour qui Romain Rolland a été un traître au même titre qu'un Alphonse de Châteaubriant.* »]

– Henri PETIT, « Romain Rolland et l'honneur de la France », *Le Parisien libéré*, 4^e année, n° 793, vendredi 4 avril 1947, p. 2 [rubrique : « Le Rond-point des Lettres » ; « *Je gage que Paulhan aurait avec ferveur conduit au Panthéon les cendres du noble écrivain. Pourquoi semble-t-il tout près, aujourd'hui, de demander l'indignité nationale. Qu'est-ce qui s'est passé ?* »]

– n.s., « Le cas Nizan », *L'Époque*, 11^e année, n° 1672, samedi 5 avril 1947, p. 1 [rubrique : « À brûle-pourpoint » ; *L'Humanité* s'en prend à Jean Paulhan, « *parce qu'il n'aime pas Romain Rolland* »].

– BURIDAN, « Bien écrire », *Fraternité*, Alger, 4^e année, n° 172, samedi 5 avril 1947, p. 2 [rubrique : « L'actualité littéraire » ; à propos d'un jeune auteur qui affirmait lire très peu, référence à Jean Paulhan qui conseille de s'administrer une petite dose quotidienne de mauvais style].

– n.s., « La gloire de R. Rolland », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 151, vendredi 11 avril 1947, p. 5 [extrait : « *Les polémiques autour de Romain Rolland se sont enfin tuées* » ; allusion à Jean Paulhan].

– « Mort de Henry Church », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 51, samedi 12 avril 1947, p. 4 [rubrique : « Livres, couronnes et tapis vert » : « *Henry Church vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans.*

Il avait été, l'un des fondateurs, avant 1914, de La Phalange, il y collaborait près de Larbaud, de Thibaudet et de Jean Royère. [...] C'est en 1935 qu'Henry Church avait fondé Mesures, avec Bernard Groethuysen, Henry Michaux, Giuseppe Ungaretti et Jean Paulhan. Le choix était bon. »]

– « Sortie de la liste noire », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 51, samedi 12 avril 1947, p. 4 [rubrique : « Petits mystères de Paris » ; « *Nous ne pouvons que nous féliciter de voir dans la vie littéraire la liberté d'expression l'emporter. Et nous nous félicitons de retrouver la liberté de rappeler que Jouhandeau était un pèlerin de Weimar.* »]

– Raymond MARIE, *La Seine*, 2^e année, n° 24, lundi 14 avril 1947, p. 3 [rubrique : « Feuilles au vent » ; sur la perte de vitalité des revues, en 1947, par rapport à la Libération : « *Et nous nous attendrissons chaque jour au souvenir de ce que fut la N.R.F. de Jean Paulhan.* »]

– André ROUBAUD, « Les “Supporters” de l’Ordure », *Spectateur*, 3^e année, n° 98, mardi 15 avril 1947, p. 1 [« *Il n'est pas question d'une farce : le “Comité de défense d'Henry Miller” existe officiellement depuis une dizaine de jours. Mme Claude-Edmonde Magny et M. Maurice Nadeau ont fait entrer dans ce groupement des hommes comme : André Gide, Émile Henriot, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Jean Paulhan, etc... qui prochainement se mettront au travail pour permettre aux Français d'apprécier les élucubrations érotiques de M. Miller.* »]

– n.s., *Carrefour*, 4^e année, n° 135, mercredi 16 avril 1947, p. 7 [rubrique : « Au fil de la plume » ; « *De polémique en procès, Jean Paulhan traverse présentement la période la plus batailleuse de son existence : Baudelaire, le C.N.É., Romain Rolland, Miller... il est toujours pour ou contre quelqu'un. À qui le tour ? Depuis l'occupation, Jean Paulhan n'a pas encore désarmé.* »]

– Paul JAFFARD, « *Sade, mon prochain*, par Pierre Klossowski », *Le Courrier de l'étudiant*, 49 rue de Bellechasse, n° 42, 16 avril 1947, p. 4 [rubrique : « Lectures » ; « *L'importance accordée à Sade ne cesse de grandir depuis qu'Apollinaire et les Surréalistes ont commencé à s'en occuper : la publication préfacée par Paulhan des "Infortunes de la Vertu", celle des "Idées sur le roman", des "120 jours de Sodome" en sont les signes les plus caractéristiques.* »]

– n.s., *L'Époque*, 11^e année, n° 1682, jeudi 17 avril 1947, p. 2 [rubrique : « Parmi les livres nouveaux » ; *Guide d'un petit voyage en Suisse*, par M. Jean Paulhan (Édit. Gallimard) ; simple mention].

– n.s., « L'Art brut », *Gavroche*, n° 134, jeudi 17 avril 1947, p. 4f [rubrique : « Plumes au vent » ; texte complet : « *C'est le titre d'une collection de cahiers d'art de "Haute Fièvre" que va publier chez Gallimard Jean Dubuffet. / Qu'est-ce que l'Art brut selon Dubuffet ? Son ami Jean Paulhan nous l'explique dans son petit récit fort spirituel, Voyage en Suisse [sic], où le peintre-poète nous est présenté sous les traits fort transparents d'un certain Limérique : / ... "Un art immédiat et sans exercice dont il pense trouver le rudiment chez les fous et les prisonniers. S'il apprenait qu'en quelque canton un ours s'est mis à peindre, il y bondirait."* »]

– Maurice NADEAU, « Le journal de Romain Rolland », *Gavroche*, n° 134, jeudi 17 avril 1947, p. 5cdefg [rubrique : « La Chronique Littéraire de Maurice Nadeau » ; « [...] *On a le droit de dire que l'auteur des Fleurs de Tarbes vient de commettre le plus beau pas de clerc de sa vie. [...] La prodigieuse intelligence de Paulhan lui a joué un tour que le bon sens, "cet imbécile tout rond", ne se fût jamais permis.* »]

Texte repris sous le titre, avec guillemets, « Le "Journal" de Romain Rolland » dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 543-547.

Maurice Nadeau écrit à Jean Paulhan, s.d. et à en-tête de *Combat* : « *J'aurais voulu vous parler du dernier numéro des "Cahiers de la Pléiade". J'avais même préparé une note vache pour Combat. Parce que Boutang et Chardonne ne me paraissent pas valoir la peine que vous preniez à les dédouaner, Dieu valait infiniment mieux le coup et vous laissez, paraît-il, un roman de lui moisir à la NRF ? Et Céline ? À côté de vos deux nouveaux protégés c'était le gratin (du talent).* »]

– Roger GIRON, « Requête pour Duvernois à Pierre-Aimé Touchard. / L'affaire Nizan. / À propos du prix Cazes », *Paysage* [dir. Pierre de

Chevigné], 3^e année, n° 93, 17 avril 1947, p. 5 [rubrique : « Au Pays des Lettres » ; sur la protestation publique des écrivains, aussi différents entre eux qu'André Breton et André Billy, Pierre Brisson et Julien Benda, Albert Camus et Jean Guéhenno, François Mauriac et Simone de Beauvoir, Jean Paulhan et Jean-Paul Sartre].

– Guy VOETS, « Een onverwacht Collaborateur : Romain Rolland », *Volksgazet*, Belgique, 25^e jaar, nr. 188, 17 avril 1947, p. 10 [rubrique : « Fransche letteren » dans « Kunsten Kultuur » ; sur l'affaire Romain Rolland, mention de Jean Paulhan comme auteur du *Guerrier appliqué*, photo de Romain Rolland (Holland)].

– Alfred PERLES, « Henri Miller à la villa Seurat », *Combat*, 6^e année, n° 865, vendredi 18 avril 1947, p. 2 [article hostile à celui d'un « monsieur, directeur général-rédacteur en chef d'un magazine “soi-disant littéraire”, non cité, qui s'en est pris au comité Miller, composé de “supporters de l'ordure”. »]

– Edmond HUMEAU, « Mort de Henry Church », *Arts*, n° 111, vendredi 18 avril 1947, p. 2 [rubrique : « Le courrier des Lettres » ; Henry Church était un des fondateurs de *La Phalange* où il écrivait des poèmes. « Church était l'ami de Paulhan, de Supervielle, de Cingria, de Groethuysen et de tant d'autres poètes de notre monde. [...] On annonçait que Mesures allait revivre et voilà que Church meurt à soixante-huit ans. »]

– C.M. [Claude MORGAN], « Le pire scandale », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 152, vendredi 18 avril 1947, p. 2 [Jean Paulhan publie Marcel Jouhandeau].

– Jean RABAUD, « Vie privée des littérateurs », dont « De la calomnie considérée comme un des beaux-arts », *Le Populaire*, 25^e année, n° 7176, vendredi 18 avril 1947, p. 2 [rubrique : « Lettres Belles lettres » ; Paulhan parmi les signataires d'une protestation des intellectuels français pour défendre la mémoire de Paul Nizan].

– J.B. [Joe BOUSQUET], « Decaunes (Luc). *La Sourde Oreille* », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 34, samedi 19 avril 1947, p. 10 [rubrique : « Poésie » ; « Ces courts récits n'ayant pas tous été repris dans les recueils ultérieurs, il faut croire que Luc Decaunes a eu entre les mains “La Nécessité du sommeil et les conséquences de rêver” [sic], le mystérieux petit volume préfacé par Jean Paulhan et qui a, pour moi, inauguré une grande époque de vérité ; à qui je dois,

d'ailleurs, d'avoir compris l'importance révolutionnaire de Paul Éluard, et longtemps après, des Fleurs de Tarbes. »]

– n.s., « *Guide d'un petit voyage en Suisse*, par Jean Paulhan. (Gallimard.) », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 52, samedi 19 avril 1947, p. 5 [rubrique : « À la devanture du libraire » : « *Les méditations de M. Paulhan sur la brosse de chiendent à long manche qui fait partie du confort des palaces, sur les minuscules serviettes pour lames de rasoir et le cache-cœur rouge et les maisons peintes de l'Engadine font que ce voyage en Suisse est le premier du genre : d'un humour étincelant car le goût de "fumisterie" de M. Paulhan c'est de cacher à peine deux ou trois idées importantes de la condition humaine. / Reste qu'il voit la Suisse comme son ami, le peintre Dubuffet le visage humain. »]*

– E.T. [Édith THOMAS], « *La patrie se fait tous les jours*, textes français 1939-1945, par Jean Paulhan et Dominique Aury », *La Marseillaise*, 6^e année, nouvelle série, n° 136, du 23 au 29 avril 1947, p. 7 [rubrique : « Notes de lecture » ; Édith Thomas regrette l'absence de Léon Moussinac dans cette anthologie ; « *Il s'agit d'ailleurs plutôt d'une anthologie de la littérature française de 1939 à 1945 que d'un recueil de textes de la résistance au sens restreint du mot. [...] Jean Paulhan, dans une préface, Patrie, pense s'adresser aux enfants. Je doute qu'ils comprennent grand'chose à tant de subtilités. Mais Jean Paulhan répondrait probablement que personne n'y comprend rien (et que le tort, c'est de croire qu'on y comprend quelque chose). »]*

– René LAPORTE, *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 4^e année, n° 102, mercredi 23 avril 1947, p. 2g [rubrique : « Le Livre de la Semaine » ; à propos du *Guide d'un petit voyage en Suisse*, considéré comme un « *oasis d'esprit, de légèreté, de gratuité* », mention de Jean Paulhan parmi les têtes libres].

– n.s., « Les mystères de la Pléiade », *Gavroche*, n° 135, jeudi 24 avril 1947, p. 4 [extrait : « *On remarquera aussi, au sommaire du second numéro, le nom de Jean Giono. Tandis que celui de Bernard Groethuysen est caviardé. / L'un explique l'autre, sans doute ? »]*

– D.A. [Dominique AURY], « De Maître Ancelle à Maître Ancelle », *Combat*, 6^e année, n° 871, vendredi 25 avril 1947, p. 2 [dans l'affaire Baudelaire, M^e Ancelle refuse de répondre autrement que par la voie juridique de l'assignation].

– Jean DESTERNES, « Au-dessus de la mêlée », *Combat*, 6^e année, n° 871, vendredi 25 avril 1947, p. 2 [Jean Paulhan a évoqué l’attitude de Romain Rolland en 1914, dans un entretien au *Littéraire*].

– Edmond HUMEAU, « Le temps des pseudos », *Arts*, n° 112, vendredi 25 avril 1947, p. 2 [rubrique : « Le Courrier des lettres » ; la passion du pseudonyme persiste après la fin de la Résistance : « *On comprend mieux que Jean Paulhan ait publié sous le nom de Maast, dans Les Cahiers du Sud et ailleurs des poèmes que Les Fleurs du Jardin de Tarbes auraient pu rendre suspects et enfin Paulhan a toujours aimé mystifier par quelque apparition singulière.* »]

– C.M. [Claude MORGAN], « Guide d’un petit voyage en Suisse, par Jean Paulhan (Gallimard) », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 153, vendredi 25 avril 1947, p. 4 [rubrique : « À travers les rayons » : « *Que le titre ne vous abuse pas. Vous ne trouverez presque rien sur la Suisse, sinon la rencontre de l’auteur avec le bout de la langue un peu sale d’un glacier, ce qui n’est pas neuf. Paulhan disserte sur mille petits riens avec une virtuosité de jongleur. [...] Tout le reste n’est que jeu intellectuel purement gratuit et dont il ne reste rien, le livre fermé.* »]

– n.s., « Un homme chargé », *Concorde*, 4^e année, n° 91, samedi 26 avril 1947, p. 2 [rubrique : « Dans le monde des lettres » ; « *Un homme chargé c’est Jean Paulhan. Cet être courtois au parler rapide et bas, est à la tête, si l’on peut dire, d’un tas de procès d’affaires, où les grands noms de l’histoire des lettres se mêlent aux noms des lettres d’aujourd’hui. Conflit avec le C.N.É., le procès Baudelaire à propos de la publication des lettres, l’affaire Miller, sa non orthodoxie dans son admiration pour Romain Rolland... Il n’a plus le temps de cueillir ces fleurs de TARBES... mais gageons, comme il a le sens de l’humour, qu’il ne s’ennuie pas...* »]

– Albert BÉGUIN, « Sous le masque de l’athéisme », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 50, samedi 26 avril 1947, p. 10 [introduction de Jean Paulhan aux *Infortunes de la vertu*, jointe à *Sade, mon prochain*, de Pierre Klossowski ; « *Le paradoxe lui sert à vérifier le lieu commun...* »]

– Henri MAGNAN, *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 50, samedi 26 avril 1947, p. 8 [rubrique : « Paris, cette semaine » ; extrait : « *Mardi soir Jean Guéhenno, Francis Jourdain, Jean Cassou, André George, d’autres encore, ont évoqué sous les fresques pâles de Puvis de Chavanne, la mémoire de Romain*

Rolland, “lui qui a tout risqué pour dire tout haut ce que ceux des tranchées disaient tout bas...”, *affirmera un orateur qui n’était évidemment pas Jean Paulhan.* »]

– « Au-dessus et dans la mêlée », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 30, mai 1947, p. 119-120 [rubrique : « Le mois littéraire » ; sur la lettre de Jean Paulhan au *Littéraire* à propos de la querelle Romain Rolland, et sur la protestation des intellectuels français en faveur de Paul Nizan].

– René GUILLY, *Wols*, Paris, R. Drouin, 1947, in-4°, 26 p., fig. pl. [plaquette éditée à l’occasion de la deuxième exposition des œuvres de Wols, en mai 1947, tirage non précisé, mais numéroté, sur papier couché ; texte suivi de cinq poèmes du peintre ; annoncés en préparation, des poèmes chinois traduits par Jean Paulhan ; en septembre 2009, la librairie-galerie Emmanuel Hutin dispose d’un exemplaire avec carton d’invitation et quatre photographies d’œuvres de Wols.

Jean Paulhan écrit à Maître Drugeon, 4, rue de Naples, le « 15 X [19]47 » : « *Cher Maître, / Je ne puis vous dire à quel point nous sommes toujours gravement embarrassés par l’impossibilité où se trouve actuellement M. Wols de poursuivre son travail. Les premières illustrations devaient nous être remises le 15 septembre, le papier était prêt. C’est actuellement l’œuvre entière qui se voit compromise par la faute de M. Duncan. Laissez-moi du moins vous prier de la part de M. Drouin et de M. Gallimard, de vouloir bien hâter dans la mesure du possible la remise à M. Wols du matériel qui lui appartient — afin que ses efforts, dont vous appréciez mieux que personne la noblesse et la valeur, ne deviennent pas inefficaces.* » Wols venait alors de louer un appartement à une américaine, elle-même locataire de R. Duncan. À peine était-il installé que R. Duncan le sommait de s’en aller et faisait fermer l’appartement contenant meubles, photos, œuvres gravées et matériel de Wols. Le procès a trainé en longueur jusqu’après la mort de Wols — lui et sa femme n’ont jamais rien récupéré. Le « 1 VIII [19]49 », Jean Paulhan écrivait encore, vraisemblablement à celle-ci : « *chère Madame, / Je ferai tous mes efforts sans grand espoir. Je devrais dire : sans aucun espoir. Je n’ai pas d’argent ; j’ai déjà insisté autant que j’ai pu auprès de nos amis. Enfin je ne connais guère de “Mécènes” des B[eau]x Arts (tout au plus de la littérature) et j’ai déjà fait de ce côté, vous le savez, tout ce que j’ai pu. / Je suis très peiné de l’état de Wols — et navré de ne pouvoir vous faire que cette réponse. / Avec mes sentiments les meilleurs / Jean Paulhan.* »

Le « 20 XII 1950 », Jean Paulhan écrit au Service social d'aide aux migrants : « *Madame, / Wols que je connais depuis longtemps et que je tiens pour un très grand peintre, s'est vu priver par le nazisme, puis par l'occupation, de ses moyens de vivre. Il me semble qu'il appartiendrait à votre comité, dont j'admire l'œuvre, en lui rendant les moyens de vivre une vie décente, de sauver un grand honnête homme et un artiste remarquable. Wols qui a été photographe, est tout prêt à le redevenir : il ne lui manque que les appareils et un local. / Recevez, je vous prie, Madame l'assurance de mes hommages respectueux. / Jean Paulhan.* » (*Wols, sa vie...*, quatrième page de couverture d'un catalogue réalisé par Gerhard Götze de Munich, pour l'exposition qui a eu lieu au Goethe Institut de Paris du 22 octobre au 21 novembre 1986, 166 p.)

Wols fait un séjour de cinq jours dans le Puy-de-Dôme, chez René Drouin, où se trouve aussi Jean Paulhan. Après la pose des scellés, les vêtements destinés à Wols sont à déposer à la Rhumerie martiniquaise. Conduit dans un état désespéré à l'hôpital Laënnec, Wols ne veut pas y mourir. Sa femme et lui sont éconduits par les hôtels. Le 21 avril 1951, Wols est à l'hôpital Saint-Antoine et sa femme ne trouve personne pour lui acheter une gouache de son mari. La galerie Hugo à New York ne leur a pas donné un sou. Wols est mort à Paris, 3, rue Montalembert.

Au fonds Paulhan, figure seulement un faire-part manuscrit de décès : « *WOLS / 1913-1951 / est mort samedi, 1^{er} Sept. à 11⁴⁵ / à l'hôtel Montalembert. / mise en bière lundi 18^H / incinération au columbarium du Père Lachaise mardi 9⁴⁵* ». Voir l'entretien de René Drouin avec Sylvain Lecombe [vers 1977], repris dans *René Drouin. Galeriste et éditeur d'art visionnaire*, Les Sables d'Olonne, Musée de l'abbaye Sainte-Croix, 2001, p. 43].

– Claude ROY, « Jean Paulhan », *Poésie* 47, 8^e année, n° 39, mai 1947, p. 15-27 [rubrique : « Descriptions critiques » ; texte non repris dans *Descriptions critiques*, Gallimard, 1949 puis 1953 (coll. « Blanche ») ; épreuves du périodique non paginées au fonds Paulhan].

– Louis MARTIN-CHAUFFIER, « La patrie se fait tous les jours », *Le Mercure de France*, t. CCC, n° 1005, 1^{er} mai 1947, p. 131-134 [rubrique « Les Lettres » dans « Mercvriale » : « *Le recueil s'arrête avant la saison des désillusions amères. [...] Chacun s'occupe de son côté ; le chœur est rompu et les voix qui s'y confondaient reprennent leur chant solitaire, sur les orgues, la contrebasse, le violon, la clarinette ou l'orgue de Barbarie.* »]

– Pierre FAUCHERY, « Encore la circonstance », *Action*, n° 135, 2 mai 1947, p. 11 [*Pour une église*, de Loys Masson ; *La patrie se fait tous les jours* : « Il y manque peu de ces noms qui, de 1939 à 1945, sauvèrent “l’honneur des poètes” et celui du pays. Peut-être la présence de certains autres noms est-elle moins explicable ; mais il faut faire la part de la politesse. On s’aperçoit que l’on savait par cœur les plus beaux de ces textes, et même débarrassés de leur aura d’émotion immédiate, dans cette lumière froide des anthologies, on se persuade qu’ils sont bâtis pour vaincre le temps. C’est le triomphe de la circonstance. Mais entre tant de pages de noble rhétorique, c’est encore la Lettre d’adieu de Jacques Decour qui nous parle du plus près. »]

– Edgar MORIN, « Un descendant de Pic de la Mirandole / Bernard Groethuysen », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 154, vendredi 2 mai 1947, p. 5 [« [...] Groethuysen donnait tous les jours, à ses amis, aux curieux, aux discuteurs, aux questionneurs, aux jeunes qui faisaient leurs premiers pas comme à Gide, à Malraux, à Paulhan. »]

Coupure au fonds Paulhan, dossier *Mort de Groethuysen à Luxembourg*].

– n.s., « *Réflexions sur la question juive*, par Jean-Paul Sartre (Ed. P. Morihien) », *Le Figaro Littéraire*, 2^e année, n° 54, samedi 3 mai 1947, p. 5 [rubrique : « À la devanture du libraire » ; « M. Jean Paulhan, arrêté par la Gestapo en 1941 et soumis à l’harassant interrogatoire, se vit poser la question de ses idées sur les Juifs. Et il répondit : “Je n’ai jamais remarqué qu’il y eût des Juifs.” »]

– Paul GUTH, « Jean Paulhan », *La Gazette des Lettres*, 3^e année, n° 35, samedi 5 mai 1947, p. 1-2 [rubrique : « L’interview de Paul Guth » ; sur un tableau goudronné de Jean Dubuffet, désormais attaché à la cheminée de l’éminence mordorée, sur le *Dictionnaire antiphilosophique de poche* du père Paulhan, et sur les arènes de Lutèce, où l’on jouait les pièces de Romain Rolland, sous le Front populaire ; sur la nécessité de changer le monde, et non la vérité.

Jean Paulhan écrit à Édith Boissonnas, « *Dimanche soir* » (5-5-[19]47) : « Il y a dans La Nef, un article sur “Dubuffet, grand écrivain” (mais qui pose mal la question, dit J.D.) et un article sur J.P. dans La Gazette des lettres, où l’on apprend que j’ai un nez d’amiante. Ai-je vraiment un nez d’amiante ».

Voir *infra* au 5 mai 1947, puis en octobre de la même année].

– Roger GIRON, « Vauvenargues, soldat philosophe. / Jean Paulhan et la Suisse. / D'un mystérieux lauréat », *Paysage* [dir. Pierre de Chevigné], 3^e année, n° 96, 7 mai 1947, p. 4 [rubrique : « Au pays des lettres » ; *Guide d'un petit voyage en Suisse*].

– n.s., « *Guide d'un petit voyage en Suisse* : par Jean Paulhan (Gallimard) », ...*Aux Écoutes*, 29^e année, n° 1189, vendredi 9 mai 1947 [rubrique : « Nous avons lu... » ; « *Non, ce n'est pas un guide ordinaire. / M. Paulhan s'en voudrait de faire concurrence au Baedeker et aux Guides bleus. / Dans ce petit livre, je vois bien plutôt l'histoire d'un amour. Jean Paulhan est tombé amoureux de la Suisse. Seulement, comme il a la pudeur de ses sentiments, il affecte de se montrer ingrat. / Son ironie, ses airs de pince-sans-rire ne trompent personne. Jean Paulhan n'arrive pas à dissimuler son admiration pour la Suisse ni son amitié pour les Suisses. / Enfin, on trouvera dans ces quelques pages, deux à trois propositions capitales, car notre guide est le plus intelligent des guides. Mais pourquoi s'obstine-t-il à écrire vatière, ouisqui et même intervieuve ?* »]

– n.s., « L'affaire Romain Rolland », *Combat*, 6^e année, n° 882, vendredi 9 mai 1947, p. 2 [Jean Paulhan voulant publier une revue en 1942, avait sollicité entre autres le patronage de Romain Rolland].

– n.s., « Une anthologie doit être complète », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 155, vendredi 9 mai 1947, p. 4 [article écrit à partir d'une lettre d'Albert Béguin aux *Lettres françaises*, à propos de son *Anthologie de la presse clandestine française* parue aux Cahiers du Rhône ; analogie avec l'anthologie de Dominique Aury et Jean Paulhan, *La Patrie se fait tous les jours* : « *Ce sont les noms de Politzer, de Jean Vaudal, parmi les morts. Et parmi les vivants ceux de Léon Moussinac, de Louis Parrot, de Claude Roy, qui tous trois furent, eux aussi, des écrivains de la Résistance et non des moindres.* »]

– Maurice NADEAU, « Au-delà du bien et du mal », *Combat*, 6^e année, n° 882, vendredi 9 mai 1947, p. 2 *abcdefghijkl* [portrait imaginaire de Sade par Maurice Henry ; citation de Sainte-Beuve, datée de 1843, sur le marquis de Sade ; texte repris sous le titre « Le marquis de Sade au-delà du bien et du mal » dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 565-568].

– Edmond JALOUX, de l'Académie française, « Jean Paulhan-Pol Quentin », *Journal de Genève*, n° 110, dimanche 11 et lundi 12 mai

1947, p. 3abcd [rubrique « Les idées et les livres » ; à propos de *Félix Fénéon*, de *Braque le Patron* et de *Guide d'un petit voyage en Suisse*, col. ab sur Jean Paulhan].

– n.s., « La générosité de Jean Paulhan », *Artistica*, Marseille, 27^e année, n° 1166, samedi 17 mai 1947, p. 3 [article favorable à l'attitude de Jean Paulhan face à l'épuration dans les Lettres, favorable aussi au sommaire « *d'une grande revue qu'il inspire plus qu'il ne dirige* » [*Les Cahiers de la Pléiade*] avec Montherlant, Giono, Jouhandeau signatures jadis célèbres et, selon lui, trop longtemps ou suffisamment écartées : « *Rentrées autrement sympathiques que celles des "blanchis honteux"*... »].

– Marcel ARLAND, « Le marquis de Sade notre prochain », *Gavroche*, n° 139, jeudi 22 mai 1947, p. 1defg et p. 4g [extrait : « *Charles Du Bos se plaignait un jour que l'on ne crût plus au Diable. De fait, le démon de l'absurde ne l'a pas remplacé. Et le dernier Génie du Mal, le seul qui sentît encore le soufre, on le tire de ses catacombes, on l'explique, on l'humanise, on découvre en lui le précurseur de la philosophie et de la sensibilité modernes. M. Pierre Klossowski, dans Sade, mon prochain, le rapproche de Nietzsche, de Kierkegaard et de Kafka. Et Jean Paulhan, dans sa préface aux Infortunes de la vertu : "c'est, dit-il, l'un des deux grands peintres de la pudeur" qui soient apparus au XVIII^e siècle ; il dit encore : "Est-il sadique, je ne sais, mais masochiste, à coup sûr". Et le piquant est que Jean Paulhan a besoin de tout son art dialectique pour donner à ses deux propositions une légère allure de paradoxe.* »]

– Robert KEMP, « L'entrepreneur de dissociations : Jean Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1029, jeudi 22 mai 1947, p. 3 [rubrique : « La vie des livres » ; portrait au trait, de Jean Paulhan par Roger Wild ; début : « *Près d'une fenêtre, d'où il regarde les humbles débris des Arènes de Lutèce, très misérables à ses yeux de Nîmois, M. Jean Paulhan médite, et se délecte de méditer. Mais s'il découvre une évidence, à son tour, quelque "Je pense, donc je suis", il fronce un sourcil méfiant. Je ne dirai pas qu'il nie l'évidence. Il la suspecte.* » ; Robert Kemp trouve les hain-tenys, réunis par Jean Paulhan « *laveur d'or* », plus profonds que tous les haï-kaïs du Japon.

Contribution reprise dans *La Vie des livres*, Albin Michel, 1955, p. 288-295. Roger Ganne fait allusion à ce texte dans son entretien avec Jean Paulhan de 1964 repris dans *Interviews impubliables*, Plon, 1965, p. 226].

– Maurice NADEAU, « Un genre difficile : la nouvelle », *Combat*, sixième année, vendredi 23 mai 1947, p. 2^{abcdefgh} [rubrique : « Les livres » ; voir la note de bas de page : « *Il existe un autre touriste ingénu : Jean Paulhan. Voir son Guide d'un petit voyage en Suisse.* » Texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 580-584, texte cité p. 582].

– Albert FINET, « Visage de la France », *Réforme*, 3^e année, n° 114, samedi 24 mai 1947, p. 4^{def} et p. 5^a [sur la préface de Jean Paulhan à *La Patrie se fait tous les jours*, « *admirable page qui devrait être lue et commentée dans les écoles.* »]

– Maurice Garçon, 10, rue de l'Éperon, écrit à Jean Paulhan, « *Le 27 mai 1947* » : « *Mon cher Ami / Voici un extrait du "Guide du Bibliophile" publié par Galtier Boissière / Bien à vous* ».

– *n.s.*, « L'affaire Rimbaud commence... », *Carrefour*, 4^e année, n° 141, mercredi 28 mai 1947, p. 7 [« *Première manche indubitablement à Paulhan. La parole est à Aragon. À suivre...* »]

– Roger GIRON, « Sujets défendus ou le totalitarisme pas mort / Reporters d'hier et d'aujourd'hui », *Paysage* [dir. Pierre de Chevigné], 3^e année, n° 99, 28 mai 1947, p. 4 [rubrique : « Au pays des lettres » ; sur la lettre de Romain Rolland à Henri Bachelin du 9 avril 1921 ; extrait : « *Homme de gauche, d'origine et de conviction, si le mensonge est de gauche il ne l'en trouve pas moins laid et detestable ; et il dénonce le mensonge. Il y a des risques ? "Bah, répond-il, nous en avons connu d'autres."* Je le retrouve tel qu'il apparaissait à nos réunions clandestines. Lui, du moins, n'a pas changé. »]

– *n.s.*, « Paulhan récidive », *Arts*, n° 117, vendredi 30 mai 1947, p. 2 [rubrique « Courrier des lettres » ; sur la querelle Aragon/Paulhan, au sujet d'Arthur Rimbaud].

– Louis BLIN, « *La patrie se fait tous les jours* / Les meilleures pages françaises », *Artistica*, Marseille, 27^e année, n° 1168, samedi 31 mai 1947, p. 3 [rubrique : « L'ouvrage du jour »].

– *n.s.*, « *Guide d'un petit voyage en Suisse* », *Bulletin de juin 1947*, juin 1947, p. 13, inséré dans : *Les Temps modernes*, 2^e année, n° 21, juin 1947 [en tête de fascicule : « *Invité à un séjour en Suisse aussitôt après la Libération, Jean Paulhan conte ses souvenirs de voyage. On*

comprendra l'éblouissement provoqué par l'abondance. [...] Les souvenirs et descriptions se suivent, sur le ton allègre, parfois impertinent, d'un grand seigneur qui se souviendrait du quartier Latin, dissimulant ici ou là un paradoxe soigneusement enrobé d'humour. »]

– GUILLEVIC, « Avec pour compagnon / Un beau cheval de ferme », *Exécutoire*, Paris, Gallimard, 1947, p. 123 [dans un volume achevé d'imprimer en juin 1947, dédicace à Jean Paulhan].

– Maurice PARTURIER et Albert de LUPPÉ, « La Naissance de Duranty (fin d'une légende) », *Bulletin du bibliophile*, mai 1947, p. 161-172 [avec un achevé d'imprimer de juin 1947, tiré-à-part de 16 pages au fonds Paulhan, avec envoi manuscrit « à Monsieur Jean Paulhan / cordial hommage / Mparturier ». Les auteurs font un sort à la légende selon laquelle Duranty aurait été le fils naturel de Prosper Mérimée.

Voir aussi, dans la même dossier Duranty du fonds Paulhan, sous la rubrique « La Vie littéraire », le rez-de-chaussée d'Émile Henriot, titré « Duranty » et qui rend compte de la contribution précédente : « *À petites touches M. Maurice Parturier poursuit son investigation de Duranty, l'auteur oublié, malgré d'infructueux essais de renflouement, du Malheur d'Henriette Gérard et de La Cause du Beau Guillaume. »]*

– Elsa TRIOLET, *Dessins animés*, avec le concours de Raymond Peynet, Paris, Bordas, 1947, 99 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 1^{er} juin 1947 par les impressions Draeger, voir p. 24-25 la scène du don de l'éléphant : « *Jongo est un cadeau de Jean Paulhan. Quand il me l'a donné, c'était un gentil petit éléphanceau. Maintenant il est comme une de ces grosses poires dans une bouteille d'alcool : on se demande comment on a fait pour les introduire. Jongo ne passe plus ni par la porte ouverte à deux battants, ni par la fenêtre. Il est plus encombrant qu'un piano à queue, puisqu'on ne peut pas lui dévisser les pieds. Pour le sortir, il faudra le couper en morceaux, après sa mort, bien sûr. Un éléphant, ça vit plusieurs siècles, mais je ne crois pas que je permette de le couper en morceaux même dans plusieurs siècles. J'aime mieux le faire empailler, ça me fera un petit souvenir. Je lui suis très attachée, c'est Jean Paulhan qui me l'a donné, et je l'ai vu grandir. »]*

– n.s., « Une nouvelle affaire Rimbaud », *La France au Combat*, 7^e année, n° 167, jeudi 5 juin 1947, p. 7 [extraits : « *M. Jean Paulhan est un franc-tireur des Lettres. [...] C'est avec curiosité qu'on attend, dans les milieux littéraires, la réponse du poète d'Elsa. »]*

– n.s., « Le “droit à l’erreur” », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 78, vendredi 6 juin 1947, p. 4 [rubrique : « Livres / Formes / Couleurs / Notes de musique » ; polémique Aragon/ Paulhan sur le droit à l’erreur chez l’écrivain ; mention d’Ernest Renan, après Romain Rolland et Rimbaud].

– n.s., « Voulez-vous jouer au Fafisme », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 59, samedi 7 juin 1947, p. 1 [il s’agit d’une nouvelle école poétique, telle que Maurice Chapelan propose de la fonder : on y écrit des poèmes de cinq vers où la rime est remplacée par la succession des voyelles a, e, i, o, u. « M. Jean Paulhan, maître en novations et explorations, voudra-t-il accorder son patronage au Fafisme ? »]

– Edmond HUMEAU, « Troisième mise à la question », *Arts*, n° 118, vendredi 13 juin 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres »].

– n.s., « Avant d’inventer les écrivains / Jean Paulhan, le “zouave au cœur pur” de la N.R.F. fut chercheur d’or et professeur de malgache », *Samedi Soir*, n° 101, 14 juin 1947, p. 2 [sur l’ensemble de la carrière de Jean Paulhan ; textes d’épigrammes, un proverbe].

– Albert-Marie SCHMIDT, « Il n’est pas si facile de vivre », *Réforme*, 3^e année, n° 117, samedi 14 juin 1947, p. 7f [rubrique : « l’esprit et les lettres » ; le titre de l’article est une citation du *Guide d’un petit voyage en Suisse*, livre sur la France, dont Albert-Marie Schmidt note « l’extrême gravité »].

– n.s., « Critique », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1033, jeudi 19 juin 1947, p. 4 [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; sur l’attribution du Prix des critiques à *La Peste* de Camus, dont le service de presse est parti l’avant-veille de la réunion du jury. Jean Paulhan, un des jurés, répond, « avec l’humour “N.R.F.” le plus noir : “Aujourd’hui, les critiques peuvent juger sans lire”. »]

– Jean RABAUD, « Nizan n’était pas un mouchard », *Le Populaire*, 25^e année, n° 7228, jeudi 19 juin 1947, p. 2 [Jean Paulhan signe la seconde déclaration pour la défense de Paul Nizan, *L’Humanité* s’étant « bornée à dire que le fait de quitter le parti communiste suffisait à classer Nizan au rang des traîtres à la France. »]

– * n.s., « Encore une Affaire Rimbaud », *Paris ou Le Petit Marocain*, Casablanca, 20 juin 1947 [sur l’affaire Rimbaud, rappel des propos

échangés entre Paulhan et Aragon : « *Que va répondre le chantre d'Elsa ? On se le demande avec une certaine curiosité, tant il est vrai que le Français, alors même qu'il a le ventre vide, est capable de se passionner pour des problèmes dont on ne voit pas très bien l'importance.* »

S'il s'agit bien du *Petit Marocain*, nous n'avons pas retrouvé ce texte à cette date].

– Claude MORGAN, « Les dieux ne comprennent pas les hommes », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 161, vendredi 20 juin 1947, p. 1 et 2 [extrait : « *Écoutez donc Jean Paulhan qui aime tant à citer les textes des autres* » (p. 1). Claude Morgan cite contre son auteur un texte paru aux éditions de Minuit et signé du nom de Lomagne].

– n. s., « Exploration intime du C.N.É. », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 61, samedi 21 juin 1947, p. 2 [rubrique : « Aux quatre vents » ; sur la troisième lettre aux membres du C.N.É., ronéotée à une cinquantaine d'exemplaires].

– n.s., « De l'affaire Miller... à n'en finir », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 58, samedi 21 juin 1947, p. 11 [un lecteur, père de quinze enfants, et président d'une association familiale, écrit : « *Ainsi que Paulhan le dit fort bien, le mal ne serait pas grand si de tels livres n'étaient publiés qu'en éditions de luxe et offerts seulement à des acheteurs avertis. [...] Comme l'écrit encore Paulhan, que la justice fasse son métier. Quel que soit son jugement, la liberté d'opinion de l'écrivain et celle de l'art n'auront rien à y voir.* »]

– n.s., « *L'Arche* », *Solstice*, Cahiers trimestriels, n° 2, été 1946, p. 239 [dans le n° 12 de *L'Arche*, un long essai de Jean Paulhan intitulé : « *Un Embarras de langage en 1867 [sic]. Jean Paulhan y suggère avec verve que le rôle des débuts du Romantisme a consisté à forcer les moules sclérosés du langage pour retrouver une liberté, une sauvagerie et un manque de forme terroristes ; y montre que Chénier répondit sans le vouloir à cette attente parce qu'il n'eut pas le temps de parfaire ses brouillons : conclut enfin, avec ce clair-obscur qui est chez lui la rançon de la rigueur, que la Rhétorique et la Terreur posent également le problème du langage, comme si celui-ci recélait quelque loi "qu'il fût aussi dangereux de trop bien connaître que de négliger".* »]

– n.s., « Prix des critiques », *Gazette des lettres*, 3^e année, n° 39, samedi 28 juin 1947, p. 4c [rubrique « Vous m'en direz tant... » ; à propos du Prix des critiques décerné à Albert Camus pour *La Peste*, Jean Paulhan

déclare : « *Ce n'est pas tout qu'un prix fasse connaître un écrivain, encore faut-il qu'un écrivain, de temps en temps, fasse connaître un prix.* »]

– n.s., « Suite à l'affaire Nizan », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 62, samedi 28 juin 1947, p. 1 et 2 [mention de Jean Paulhan parmi les signataires de la déclaration collective concernant les affirmations de M. Lefèvre sur le rôle supposé de Paul Nizan auprès du ministère de l'Intérieur].

– « Le cas Nizan », *Les Temps modernes*, n° 22, juillet 1947, p. 181-184 [reprise de la protestation signée de Jean Paulhan, parmi vingt-cinq signataires, et parue trois mois plus tôt ; publication du dont-acte et dossier (interventions de Jean-Paul Sartre et de Louis Martin-Chauffier)].

– De « *Paris, le 1^{er} Juillet 1947* », Jean Paulhan écrit à Édith Thomas : « *Grand merci aussi pour votre article sur Rolland. Me permettriez-vous d'y revenir encore une fois ? Mais non, ce n'est pas utile. Rolland lui-même — dans les textes que j'ai cités — vous répond qu'il n'a feint de confondre la cause de la France et celle de l'humanité que par simple prudence, que sa conviction était à l'extrême opposé, que la cause de l'Allemagne était celle du travail et du progrès de l'humanité mais la cause de la Russie celle du despotisme, la cause de l'Angleterre, celle de la paresse. Bien, n'en parlons plus.* »

– n.s., « Le pince-sans-rire », *Gavroche*, n° 145, jeudi 3 juillet 1947, p. 5 [rubrique : « Plumes au vent » ; « *À une dame qui lui demande ce que représente un Rodin (deux cuisses écartées), Félix Fénéon répond : C'est une dame.* »]

– Marie-Louise BARON, « Prix de consolation », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 163, vendredi 4 juillet 1947, p. 2 [sur le prix de la Pléiade, décerné à Jean Genet, par six voix contre 11, au 8^e tour, pour les deux manuscrits des *Bonnes*, pièce jouée au théâtre de l'Athénée et de *Haute surveillance*. On attribue à Jean Paulhan, qui a soutenu Jean Genet, l'idée d'un prix aux lettristes].

– VERCORS, « À propos d'un écho », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 2^e année, n° 82, vendredi 4 juillet 1947, p. 4 [rubrique : « Livres / Formes / Couleurs / Notes de musique » ; rappel du *Petit Pamphlet du dîner chez Gazette* ; Vercors écrit qu'il ne publiera pas dans *Les Cahiers de la Pléiade*].

– Claude MAURIAC, « Bons et mauvais tours des critiques de cinéma », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 63, samedi 5 juillet 1947, p. 6 [rubrique : « Le cinéma » ; Jean Paulhan étudie dans *Les Fleurs de Tarbes* les critiques du *Songe* de Montherlant].

– Raymond MARIE, *La Seine*, 2^e année, n° 37, lundi 14 juillet 1947, p. 3 [rubrique : « Feuilles au vent » ; apostrophe à divers résistants (Vigier, Morandat, Nocher, Rémy, Paulhan, Riquet, Schumann) : « [...] ne vous reste-t-il pas parfois, dans les soirées de méditation, comme un affreux sanglot dans la gorge, de songer à toutes les chances que nous avaient léguées nos morts les vôtres et les miens et que nous avons abandonnées aux plaisirs sadiques des salopards patentés ? »]

– André JULIEN, « Littérature dégagée / Maast, Paulhan, Queneau », *Le Libertaire*, 5^e série, 52^e année, n° 87, [24] juillet 1947, p. 3fg [mention des *Fleurs de Tarbes* et des *Causes célèbres*, sans identification explicite de Maast et de Jean Paulhan].

– André JULIEN, « Les Revues », *Le Libertaire*, 5^e série, 52^e année, n° 87, [24] juillet 1947, p. 3e [sur 84, « Une revue qui monte », avec mention du « jeune Maast »].

– André JULIEN, « Antonin Artaud », *Le Libertaire*, 5^e série, 52^e année, n° 87, [24] juillet 1947, p. 3g [rubrique : « Chronique des Arts » ; présence de Jean Paulhan à la galerie Pierre, le vendredi 18 juillet 1947, pour soutenir Antonin Artaud].

– n.s., « Jean Paulhan accuse Aragon et Benda de pré-collaboration », *France-Dimanche*, n° 46, 20 juillet 1947, p. 1 et 3 [*Nouvelles Épîtres* ; Jean Paulhan « est responsable de la création de Julien Benda qu'il a promené dans les colonnes de sa revue comme un dompteur fait faire des tours à un cheval de cirque »].

– n.s., « Paulhania rediviva », *Arts*, n° 125, vendredi 25 juillet 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres »].

– n. s., « Autant en emporte le vent », *La Voix du Nord. Grand quotidien régional*, Lille, 7^e année, sans numéro, vendredi 25 juillet 1947, p. 1 [rubrique : « Autant en emporte le vent » ; Jean Paulhan « en bagarre avec le Comité National des Écrivains »].

– César SANTELLI, « Quand le “droit à l’erreur” devient diabolique », *Le Matin*, 26 juillet 1947 [courage de Paulhan].

– n.s., « M. Jean Paulhan s'adresse aux membres du C.N.É. », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 66, samedi 26 juillet 1947, p. 1 [sur la « Lettre ouverte aux membres du C.N.É. », aux éditions des Nouvelles Épîtres].

– n. s., « Engagements et Dégagements », *Nord-Éclair*, Grand quotidien du Nord de la France, 4^e année, n° 176, samedi 26 juillet 1947, p. 2 [rubrique : « Quelques idées, quelques livres » ; sur les démissions du C.N.É.]

– n.s., *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 33, août 1947, p. 116 [rubrique « Palmarès du mois » ; le prix de la Pléiade à Jean Genet].

– n.s., « Paulhan ne lâche pas sa proie », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 33, août 1947, p. 115 [sur la troisième lettre].

– J.-J. S., « Jean Paulhan, *Guide d'un petit voyage en Suisse*. (Gallimard.) », *La Nef*, 4^e année, n° 33, août 1947, p. 154-155 [rubrique : « Notes de livres » ; texte complet :

« *L'on se tromperait lourdement en prenant le Guide d'un petit voyage en Suisse pour un "canular" et en le jugeant comme on juge d'ordinaire les produits mineurs dont foisonne l'édition ces derniers temps (je fais allusion à Vercoquin et le Plancton, dont j'ai parlé le mois dernier ; et à d'autres). Point de piège, point de parenthèse ni de guillemet dans le livre de Jean Paulhan : il prend prétexte d'un voyage en Suisse, qu'il entreprit au lendemain de la libération, pour nous octroyer quelques idées personnelles. Les idées personnelles font défaut, aujourd'hui. Il faut être Jean Paulhan pour les découvrir. Qu'on ne dise pas de lui qu'il est un esprit espiègle, ce n'est pas vrai. c'est l'esprit le plus curieux du monde. Il en témoigne dans tout ce pour quoi il a de l'intérêt. Cet intérêt se signale au premier chef par une passion extraordinaire pour le "divin marquis", laquelle nous a valu l'essai sur les Infortunes de la Vertu, que l'on sait, intelligent, plein d'esprit, imbu des théories de Sade plus que ce dernier ne l'était. Cette attirance vers "les plaisirs du vice" se retrouve dans le Guide. Il s'agit en l'occurrence d'un vice qui tient à la fois de trop de suffisance et d'esprit, et de peu d'indulgence. M. Perrichon, habitué à la mode vestimentaire de 1947, ayant appris par cœur Sade au point d'appliquer ses théories aux sites les moins disposés à les suivre, ce M. Perrichon c'est Jean Paulhan. Il a rendu un hommage à la Suisse, à ses*

distributeurs automatiques et à ses verrous électriques qui vaut son pesant d'or sans plus. »]

– n.s., « Congés payés », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 86, vendredi 1^{er} août 1947, p. 4 [rubrique : « Livres / Formes / Couleurs / Notes de musique » ; comparaison entre les deux lettres de Jean Paulhan aux *Nouvelles Épîtres* et les *Provinciales* de Louis de Montalte ; les épîtres de Jean Paulhan ont grand succès dans la presse, sauf dans *Les Lettres françaises* qui restent « taisantes » sur le sujet. Voir cependant le suivant].

– Claude MORGAN, « Paulhan ou la fausse ingénue », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 167, vendredi 1^{er} août 1947, p. 1 [Jean Dubuffet écrit à Jean Paulhan, « *Dimanche matin* [10 août 1947] » : « *Ça fait un peu fausse ingénue de me dire que tu es ravi que j'accepte de collaborer régulièrement à chaque Cahier. / Non, il ne faut pas faire de réponse au sot article de ce Mr Morgan pour la raison qu'il est grossièrement insolent (il écrit que tu es malpropre ou je ne sais quoi de cette venue). On ne répond pas à des choses de ce ton, et tu risquerais de te laisser entraîner sur un terrain de potins de concierge (parts de fondateur etc.) où n'est pas ta place.* » ; Marcel Jouhandeau, le « *Lundi 17 août* [1947] » : « *"Fausse ingénue", cela ne manque pas de grâce, et je comprends très bien que ce soit là une manière pour la malveillance de traduire, sans réussir à le déconsidérer, ton tour d'esprit. Certes, il n'y a personne de plus éloigné que toi de la fausseté, de n'importe quelle fausseté, qui est plus libre, plus délesté de toutes préventions, plus capable de dire non à n'importe qui, mais ta politesse, le tact dont tu l'entoureras pourra tromper le vulgaire sur tes intentions. Tu ne prends pas les chemins de tout le monde pour dire parfois les mêmes choses.* » Deux jours plus tard, Dominique Aury, de « *Paris, le 19 août* [19]47 » : « *L'article de Morgan me dégoûte. Car enfin, si vous n'êtes pas, avec Jacques Decour, fondateur des Lettres françaises, qui sont les fondateurs ? Mais comment voulez-vous que Morgan ait de l'humour (en admettant que vous ayez la gentillesse de chercher ce biais pour l'excuser) il est beaucoup trop sûr de posséder la vérité, dans toutes ses variantes, et même si celle d'aujourd'hui contredit celle d'hier.* »]

– n.s., « Les Lettres russes » et « Des revenus », *La Seine*, 2^e année, n° 40, lundi 4 août 1947, p. 2 [rubrique : « À bon entendeur... » ; Jean Paulhan en sait trop long sur *Les Lettres françaises*, et sur les revenus de Claude Roy, Roland Dorgelès et George Adam sous l'occupation].

– ONOMASTICUS [Ch. Camproux], « L'orthographe des noms occitans : le "l" mouillé », *La Voix de la patrie* [dir. Louis Mardon], Montpellier, 6^e année, n° 931, samedi 23 août 1947, p. 2 [rubrique : « Le secret de votre nom » ; « *Ce que le dernier des snobs observe quand il s'agit de l'anglais, par exemple, doit être chez nous quand il s'agit de nos noms occitans. Dès lors, on n'entendrait plus prononcé Polan par des gens qui se piquent, dans leur ignorance, de prononcer convenablement le nom de chez nous. Paulhan à la fois nom de localité et nom de famille qui doit, sans aucun doute, se prononcer avec l mouillé.* »]

– n.s., « Groethuysen, *Mythes et portraits* », *Bulletin d'août-septembre 1947*, n° 3, août-septembre 1947, p. 10, inséré dans : *Les Temps modernes*, 2^e année, n° 23-24, août-septembre 1947 [extraits : « *Après Fichte, Schelling et surtout Hegel, on s'aperçut que tout étant expliqué, la pensée était à recommencer* », puis reprise de la préface de Jean Paulhan : « *L'on sait de quelle façon [...] devait dépasser l'histoire.* » Et : « *Telle fut l'œuvre que Groethuysen poursuivit et dont on trouvera, dans ses **Mythes et portraits** (notamment saint Augustin, Maître Eckhart, Ch. De Bouelles, Bodin, Beyle, Kafka), brefs croquis en marge de l'**Anthropologie philosophique**, comme une sorte d'introduction.* »]

– R.C. [Roland CAILLOIS], « Bernard Groethuysen, *Mythes et Portraits*, Préface de Jean Paulhan », *Critique*, deuxième année, tome III, n° 15-16, août-septembre 1947, p. 277-278 [rubrique : « Notes »].

Coupure au fonds Paulhan, dossier *Mort de Groethuysen à Luxembourg*].

– Jean KANAPA, « Les Mots ou le métier d'écrivain », *Poésie* 47, n° 40, août-septembre 1947, p. 90-117 [article contre la nouvelle rhétorique et contre la brigade des philosophes du langage ; extraits : « *Il ne faut jamais croire un capitaliste sur parole disait Lénine. M. Paulhan, M. Parain sont des capitalistes* » (p. 104) ; « *(son article tua d'ailleurs la revue)* », commente Pierre Daix dans *Les Lettres françaises. Jalons pour l'histoire d'un journal*, Paris, Tallandier, 2004, p. 153].

– n.s., « Notes sur quelques livres », *La Bouteille à la mer*, n° 54, septembre 1947, p. 39 [contre *La Minute heureuse*, poèmes de Jacques Brenner, Gallimard éd. : « *C'est avec stupéfaction, puis avec amusement, puis avec un clin d'œil complice vers Jean Paulhan, qu'on lit des poèmes comme celui-ci : [...]* »]

– Georges BATAILLE, « Le Secret de Sade », *Critique*, n° 16, septembre 1947, p. 147-160 [le texte porte sur la préface de Jean Paulhan aux *Infortunes de la vertu*, aux éditions du Point du jour, sur le premier tome des *120 Journées de Sodome* paru à Bruxelles et sur le *Sade, mon prochain* de Pierre Klossowski, paru aux éditions du Seuil.

Georges Bataille écrivait à Jean Paulhan, sur papier à en-tête des Éditions du Chêne / *Critique*, depuis « Vézelay (Yonne), 30 janvier 1947 » : « Je vous remercie de m'avoir envoyé la nouvelle édition de Justine. J'ai l'intention d'écrire un article à propos de votre préface, que j'aime beaucoup. » Il lui écrit à nouveau, de « Vézelay, le 13 novembre 1947 » : « Ce que vous me dites au sujet de Sade me frappe : il me semblait que vous l'impliquiez, mais je n'en étais pas sûr. Toujours est-il qu'à mon sens, on pourrait résumer mon article à l'aide d'une phrase de votre lettre. J'imagine quelque désaccord entre vous et moi mais où ? »

Coupure envoyée par Le Courrier de la Presse en PLH 18.4].

– Julien BENDA, « Carnet d'un clerc », *Fontaine*, t. XI, n° 61, septembre 1947, p. 496-499 [intertitre « Spécificité de la littérature » ; mention des *Fleurs de Tarbes* (p. 75), p. 498 ; « En fait, la littérature a toujours été mêlée d'histoire, de psychologie, de métaphysique, de morale, d'idéologie. Ce n'est que tout récemment qu'elle a voulu s'exercer dans sa pure nature, être un pur jeu verbal, le "jeu des lettres", a promulgué un de ses grands-prêtres. Mais ce n'est nullement là, comme d'aucuns le croient, un retour aux conceptions des primitifs ; c'est au contraire le fait d'un temps très peu naïf, systématiquement appliqué à éprouver de la sensation. »]

– n.s., « Littérature politique et collaboration (suite sans fin) », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 34, septembre 1947, p. 120-121 [*Nouvelles Épîtres* et *Carrefour*, 20 juillet (malgré J.Y. Lacroix, 1996, qui donne le 25 juillet)].

– n.s., *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 34, septembre 1947, p. 118 [rubrique : « La presse enfantine », p. 117-119 ; *Vaillant*, journal des jeunes communistes, parle des hain-tenys et des « fleurs deutarbe »].

– A.P. [Aimé Patri], « Poésie 47 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 34, septembre 1947, p. 108 [dans *Poésie 47*, en mai, Claude Roy éreinte doucement Jean Paulhan].

– n.s., *L'Écho du Midi*, Montpellier, 1^{ère} année, n° 58, mercredi 3 septembre 1947, p. 2 [rubrique : « Ce qu'on dit », « Lettres, Échos, Arts » ; « *Plusieurs hebdomadaires littéraires ont publié la lettre ouverte de Jean Paulhan aux membres du comité national des écrivains sur un certain néo-nationalisme.* »]

– n.s., « Rentrées », *Combat*, 6^e année, n° 983, vendredi 5 septembre 1947, p. 2 [*Cahiers de la Pléiade*, II : à propos des « rentrées » de Jean Giono et Marcel Jouhandeau, puis de Céline, auquel songe Jean Paulhan : Céline, contrairement à Sacha Guitry, n'a pas retourné sa veste].

– * Ch. BEUCHAT, « *Braque le patron* », *Le Démocrate. Journal politique suisse et d'informations*, Delémont (Suisse), 71^e année, n° 204, vendredi 5 septembre 1947 [malgré les recherches menées en 2017 par la Bibliothèque cantonale jurassienne dans les trois périodiques *Le Démocrate*, *Le Pays* et *Le Jura*, la date indiquée par Jean Paulhan dans son dossier de presse n'est pas vérifiée. Nous remercions Géraldine Rérat-Œuvray pour son aide].

– Edmond HUMEAU, « D'une Pléiade à l'autre "grain" », *Arts*, n° 130, vendredi 5 septembre 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres »].

– n.s., « Cinq minutes avec... Jean Legrand », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 72, samedi 6 septembre 1947, p. 5 [rubrique : « Cinq minutes avec... » ; Jean Legrand, « *grand prêtre* » du sensorialisme, habite place Dauphine ; « *M. Jean Legrand a trouvé l'oreille de M. Jean Paulhan qui lui a ouvert les portes des Éditions Gallimard, mais il se plaint de l'opinion critique des journalistes qui dénaturent sa pensée, toute braquée sur l'avancement des sciences de l'amour. Il est également navré des réactions inattendues d'un public goguenard dès qu'on parle des choses sensuelles.* »]

– « Jean Paulhan et Dominique Aury [...] », *Le Méridional*, Marseille, 4^e année, n° 933, samedi 6 et dimanche 7 septembre 1947, p. 2 [rubrique : « Nouvelles des lettres » ; à propos de l'anthologie *La Patrie se fait tous les jours* : « *Les Lettres françaises se sont plaintes de ce qu'on ne trouve pas dans ce recueil les noms de Claude Roy, Politzer, Jean Vaudal, Moussinac, Louis Parrot.* » La référence nous a été confirmée par les Archives départementales des Bouches-du-Rhône, que nous remercions].

– n.s., « Deux écrivains “suspendus” collaborent mais autrement qu’avant, à une revue », *Points de vue*, 3^e année, n° 130, 11 septembre 1947, p. 15 [sur la deuxième livraison des *Cahiers de la Pléiade* : « La Nouvelle Revue Française continuant d’être frappée d’interdit, en raison de sa parution entre 1940 et 1944 [sic] sous la direction de feu Drieu la Rochelle, des anciens de la N.R.F., sous la houlette de M. Jean Paulhan, font paraître Les Cahiers de la Pléiade. / M. Jean Paulhan, qui fut un vrai résistant, place le goût des Belles Lettres au-dessus de tout, ce qui lui permet d’accorder l’hospitalité de sa revue à MM. Jean Giono et Marcel Jouhandeau, tous deux suspendus, à juste titre d’ailleurs, pour avoir copieusement collaboré avec l’occupant. M. Giono accorda son pacifisme intégral au slogan de la Nouvelle Europe. M. Jouhandeau versa dans un racisme que son talent indéniable rendait plus nocif encore. / Mais M. Jean Paulhan, qui est la bonté même, leur accorde l’amnistie. »]

– L. D., « Notre tourisme à l’échelle de l’Europe nouvelle », *Servir*, Lausanne, 4^e année, n° 37, 11 septembre 1947, p. 1 et 3 [sur le « Bref supplément » au « Petit Guide d’un voyage en Suisse » [sic] paru dans un quotidien français, « *l’autre jour* » ; *Guide d’un petit voyage en Suisse*, « œuvre mineure » de Jean Paulhan].

– n.s., « Les dédouanés », *Arts*, n° 131, vendredi 12 septembre 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; jugement sur la sollicitude de Jean Paulhan].

– n.s., « À la Bourse du livre », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 92, vendredi 12 septembre 1947, p. 4 [rubrique : « Livres / Formes / Couleurs / Notes de musique » ; « *L’ostracisme dont on accable, depuis trois ans, certains hommes et certaines œuvres, ne manque pas de rappeler ces pères japonais qui se privent de dessert pour punir leurs enfants quand ils n’ont pas été sages. / Le résultat de cet ostracisme est bien révélateur. Sur les quais, qui sont comme une Bourse du livre, on paie au prix fort tous les ouvrages qui ont paru avant 1944 et on méprise tout le reste, quelquefois injustement, d’ailleurs. [...]* / *Le malheur, c’est que M. Paulhan ait compris cela un peu tard.* »]

– Claude VAREILLES, « Le malheureux petit voyage de M. Jean Paulhan... », *Journal de Genève*, vendredi 12 septembre 1947 [la coupure traite du *Guide d’un petit voyage en Suisse*, avec un portrait de Jean Paulhan, par Roger Wild. Mais l’article ne se trouve pas à la date et dans le périodique indiqués.

Jean Paulhan a cherché à se renseigner sur l'auteur de l'article auprès de Léon Bopp, qui lui répond, de « *Genève / 36. Grange Canal / ce 5 nov[embre 19]47* » : « *Je suis allé faire des recherches dans les collections du Journal et n'ai rien trouvé. J'ai consulté la rédaction qui me dit tout ignorer d'un nommé C.V. N'y a-t-il pas erreur de l'Argus ? Ne s'agit-il point d'une coupure d'un autre Journal ? L'Argus est quelquefois négligent [...]* ».

Malgré un article de Pierre Girard en première page, et un compte rendu des Rencontres internationales de Genève (Julien Benda, Robert de Traz, Marcel Raymond, Pierre Hervé...) en pages trois, la lecture du *Journal de Genève* nous mène provisoirement à la même conclusion que Léon Bopp].

– n.s., « *Dimanche avec Léon-Paul Fargue*, par André Beucler (Éd. du Point-du-Jour) », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 73, samedi 13 septembre 1947, p. 5 [rubrique : « À la devanture du libraire » ; mentions de Gide, Valéry, Claudel, Paulhan].

– Paul GUTH, « *Rue Sébastien-Bottin on manifeste pour la liberté dans l'enseignement* », *Le Littéraire*, 2^e année, n° 73, samedi 13 septembre 1947, p. 3 [texte surtitré : « Notre enquête sur la réforme de l'enseignement » ; deux dessins de Hervé Baille ; trois réponses de Paulhan, sur l'enseignement : « *Je le voudrais insupportable pour qu'il suscite chez les élèves des réactions violentes et créatrices* ». Puis : « *Le devoir de français, moi je le ferais faire sous forme de devoir d'histoire, de physique, de chimie.* » Enfin : « *Le latin est trop proche du français... Il faudrait enseigner plutôt le chinois ou le thibétain, la langue la plus différente, celle qui forme le mieux l'esprit.* »]

– Martin Jacob PREMSELA (1896-1960), « *Vaderland, natuur en vuilnisbelt / Een les, een verrassing en een scheldpartij* », *Algemeen Handelsblad* [dir. A.-J. Boskamp], Amsterdam, 3^e Jaargang, nummer 622, zaterdag 13 september 1947, p. 2cd [« *Kroniek der letteren* » ; *La Patrie se fait tous les jours*, Ed. de Minuit, 1947 et Henri Calet, *Trente à Quarante*, Ed. De Minuit, 1947].

– Roger GIRON, « *Faut-il réformer l'orthographe ?* », *L'Époque*, 11^e année, n° 1812, mardi 16 septembre 1947, p. 1 [rubrique : « La chronique de *L'Époque* » ; sur joquet, foute-balle, métingue, et sur les trois mille lettres que reçoit un journaliste qui parle orthographe ou ponctuation dans ses articles].

– n.s., « Le 4 août de “ces haineux” », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 93, vendredi 19 septembre 1947, p. 4 [rubrique : « Livres / Formes / Couleurs / Notes de musique » ; lire : « C.N.É. » pour « ces haineux » ; Jean Paulhan accroche « *avec une belle ardeur les écrivains blancs, et il faut bien reconnaître que son ironie, déchaînée, fait mouche à tous les coups.* » Au nom de nationalisme intégral, Benda, Morgan, Éluard ou Aragon cherchent à éliminer des concurrents].

– * Pierre DESCAVES, « Va-t-on ressusciter le pastiche ? », *La Revue*, Lausanne, 22 septembre 1947 [Jean Paulhan pastiché par Georges-Armand Masson, dans *Faux en écriture* ; voir *supra* au deuxième trimestre 1947].

– Jean GALTIER-BOISSIÈRE, « L’hypocrisie de l’épuration / V. Quelques lampistes et “Je suis Moscou” », *L’Intransigeant*, 68^e année, n° 52265, 23 septembre 1947, p. 2 [rubrique : « À la tribune » ; « *Jean Paulhan, qui rédigea seul — n’en déplaît à M. Claude Morgan — les deux premiers numéros clandestins des Lettres [...]* »].

– Jean BLANCHARD, « Un grand questionneur / Bernard Groethuysen », *Action*, n° 156, semaine du 24 au 30 septembre 1947, p. 15 [rubrique : « Les idées et les livres » ; un an après la mort de l’auteur, publication de : Bernard Groethuysen, *Mythes et portraits*, Paris, Gallimard, avec une préface de Jean Paulhan].

– Jean GALTIER-BOISSIÈRE, « L’hypocrisie de l’épuration : VI. Le parti des ferrailleurs contre la clémence », *L’Intransigeant*, 68^e année, n° 52266, mercredi 24 septembre 1947, p. 2.

– Marcelle SIBON, « Le lien commun des écrivains italiens : / Le besoin de sincérité / nous dit Ungaretti », *Gavroche*, n° 156, jeudi 25 septembre 1947, p. 5 [extrait : « *Nous lisons tout ce que Paulhan produit et il est pour nous, comme en France, le guide de la pensée critique.* »]

– Jean NOCHER, « Les 7 jours de Paris », *Curieux. Premier hebdomadaire suisse roman*, Genève, 12^e année, n° 39, jeudi 25 septembre 1947, p. 10 [extrait : « *Il en résulte une poussée antibolchévique dans la pensée et la littérature française : après Jean Paulhan, c’est maintenant Jean-Paul Sartre qui s’attaque à la Bastille marxiste.* »]

– n.s., *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 75, samedi 27 septembre 1947, p. 5bc [extrait : « *La galerie Drouin prépare une exposition de portraits par Dubuffet. Ce sera un événement aussi littéraire qu'artistique, car on y reconnaîtra — si l'on peut ! — les visages illustres de MM. Jean Paulhan, Pierre Benoît, Francis Ponge et celui du poète cordonnier Chaissac.* »]

– ARAGON, *En étrange pays dans mon pays lui-même*, Éditions Pierre Seghers, 1947, p. 18 [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 30 septembre 1947, mention : « *Et qui touche à ce fameux mystère poétique dont un autre critique contemporain, M. Jean Paulhan, qui est de mes amis, dit en d'autres termes mais en substance qu'il est essentiellement mystérieux.* »]

– Robert KANTERS, « Rentrée de Jean Giono », *Spectateur*, 3^e année, n° 121, mardi 30 septembre 1947, p. 4 [rubrique : « Livres et essais » ; extraits : « *La justice littéraire, dont les décrets sont si mystérieux qu'un homme, habitué pourtant à couper les cheveux en quatre, comme M. Jean Paulhan, n'arrive pas à y comprendre grand-chose, l'avait réduit au silence depuis trois ans. [...] Dans le même numéro [des Cahiers de la Pléiade], M. Paulhan parlant des écrivains réduits au silence par le C.N.É. dit qu'ils nous manquent et que ça se voit, et que les lecteurs ont droit à eux. M. Giono ne nous manquera plus : et parmi ceux qui font leur rentrée il garde une place au premier rang.* »]

– Gaétan PICON, « Sade ou l'indifférence », *Fontaine*, tome XI, n° 62, octobre 1947, p. 646-654 [voir p. 647 : « *Dans la préface qu'il vient d'écrire pour une réédition des Infortunes de la Vertu, Jean Paulhan, s'il renverse la perspective, maintient toutefois l'interprétation sur ce plan. En quelques pages d'une admirable élégance d'expression et d'architecture, et avec cette évidence du paradoxe qui est la démarche même de sa pensée, Paulhan nous propose de voir dans l'anomalie sexuelle dont témoigne l'œuvre de Sade le contraire justement de ce que nous pensions qu'elle est : le secret de Sade n'est pas le sadisme, mais le masochisme.* » Et p. 648 : « *L'interprétation de Paulhan garde sa chance. Son défaut, toutefois, me semble être de maintenir l'interprétation de Sade sur un plan où la vraie lumière ne peut se produire : celui de l'explication psychologique. Or, si l'œuvre de Sade nous importe, c'est bien évidemment parce qu'il est possible de voir en elle toute autre chose que la simple expression de dépravations sexuelles, quelles qu'elles soient : la façon même dont Sade met l'accent sur ces dépravations, l'obsession exclusive dont elles sont*

l'objet pose un problème, et oblige l'interprétation à se hausser jusqu'à un plan supérieur. »]

– n.s., « *Les Cahiers de la Pléiade* (Gallimard), 285 p., grand format, 495 fr.) », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 35, octobre 1947, p. 113 [extrait : « [...] *ce brin d'humour qui porte la marque de Jean Paulhan.* »]

– n.s., « Jean Paulhan réunit les œuvres complètes de Félix Fénéon », *Bulletin d'octobre 1947*, n° 4, p. 17, inséré en tête de : *Les Temps modernes*, 2^e année, n° 25, octobre 1947 [même page, six lignes plus loin : « *Traductions en cours : [...] Les Fleurs de Tarbes et Entretien sur des faits divers, de Jean Paulhan, en italien.* »]

– Jean DUBUFFET, « Causette », catalogue de l'exposition *Portraits à ressemblance extraite, à ressemblance cuite et confite dans la mémoire, à ressemblance éclatée dans la mémoire de M. Jean Dubuffet, peintre*, galerie René Drouin, octobre 1947, puis *Prospectus et tous écrits suivants*, Paris, Gallimard, 1967, t. II, p. 67-73 [portrait et trois mentions de Maast ; Jean Dubuffet écrit à Jean Paulhan, « Mercredi [6 août 1947] » : « *Tu ne peux savoir à quel point je tiens à ce que ton nom soit cité trois fois comme j'ai fait ; je pense que cette idée ne te plaira pas trop d'abord mais je te demande de faire effort de t'y accoutumer. Mais si tu veux que je change les citations, j'en mettrai d'autres, alors fournis-les moi ; d'ailleurs le mot chinois sur la terre qui met au jour et le ciel qui couvre, peut-être voudras-tu l'améliorer, je n'ai pas dit ça très bien je crois. <Mais laisse-moi mes trois fois mentions je t'en prie>.* »

Sur les titres de Jean Dubuffet, voir Marianne Jakobi, *Jean Dubuffet et la fabrique du titre*, Paris, CNRS Éditions, 2006, 219 p.].

– Paul GUTH, « Paulhan le malicieux », dans : *Quarante contre un*, Paris, Corrêa, 1947, p. 203-209 [dans un volume achevé d'imprimer en octobre 1947, reprise de *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 35, samedi 5 mai 1947, p. 1-2 ; extraits : « *Avec la prestesse d'un ludion, Jean Paulhan esquivait les questions, tandis que tournoie sa tête casquée d'argent, bas sur la nuque. Veste de velours cerise, front fourchu. Et son long nez d'amiante que l'accent de Nîmes échauffe, avant de remonter aux yeux en billes d'agate qui roulent dans de la bonne soupe.* » (p. 203) « *Tout le monde s'accorde pour décerner à Jean Paulhan le titre d'Éminence de nos Lettres. On balance sur la couleur. Éminence, non pas grise, dirai-je (il y faut trop d'effacement) ni rouge*

(il y faut trop de tapage), mais mordorée. Couleur de grillon du foyer. » (p. 205)]

– Jean RIVALLAN, « *Journal des années noires*, par Jean Guéhenno », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 35, octobre 1947, p. 80-81 [mention de Guéhenno, Paulhan, Blanzat].

– n.s., « M. Lœwel s'en prend aux fantômes », *La Marseillaise*, 6^e année, nouvelle série, n° 158, du 1^{er} octobre au 7 octobre 1947, p. 6 [à propos de Pierre Lœwel, et d'un article – « Les nazis relèvent la tête » – dirigé contre *Les Cahiers de la Pléiade* : « Ne sait-il pas qu'il existe un profond désaccord entre Jean Paulhan et ses méthodes, d'une part, et le C.N.É. et ses conceptions, d'autre part ? »]

– LE CYCLOPE, « Le regard en coulisse », *L'Humanité*, 44^e année, nouvelle série, n° 952, mercredi 1^{er} octobre 1947, p. 4 [sur *Les Cahiers de la Pléiade*, avec citations de textes collaborationnistes de Jouhandeau, Vlamincq et Sacha Guitry : « *Fascistes, collaborateurs, miliciens de la plume, poètes du national-socialisme, journalistes vendus et pétainistes convaincus, adressez vos textes aux nouveaux cahiers du fascisme. M. Paulhan se fera un plaisir de les insérer.* »]

– Maurice SAILLET, « Le Poème pulvérisé », *Le Mercure de France*, n° 1010, 1^{er} octobre 1947, p. 319-322 [le recueil de René Char est paru à Paris, chez Fontaine, en 1946 ; à propos du livre de Georges Mounin [nom de plume de Louis Leboucher], *Avez-vous lu Char ?*, Gallimard, 1946, 145 p. : « Cette paraphrase parut naïve, voire universitaire, aux émules de Jean Paulhan. »]

– Georges MOUNIN [nom de plume de Louis Leboucher], « Le parti de la mésintelligence française », *Action*, n° 157, semaine du 1^{er} au 7 octobre 1947, p. 3 [contre Bernanos, Mauriac, Paulhan, Fargue, Sartre : « Je pense à Jean Paulhan, qui s'est visiblement donné tant de peine, à côté de sa véritable vocation, pour passer pour subtil, et se composer sa silhouette de père Joseph, sa légende d'éminence grise des lettres contemporaines. On peut en être assuré, quand les historiens de la littérature aborderont Jean Paulhan, ses polémiques à propos de Jouhandeau et de Nizan, sa prose procédurière à propos de Romain Rolland, ses rhapsodies de citations manifestement détournées du contexte, ses interprétations tronquées d'Au-dessus de la mêlée, ses placets embarrassés de plaideur mal en point, tout cela n'ira pas dans les anthologies de la subtilité. De nos jours les avatars de Paulhan le Subtil auront témoigné que celui dont Jupiter veut perdre la tête, il le

frappe d'anticommunisme ; et les histoires littéraires noteront, non sans ironie, que l'auteur de Clef de la poésie n'a pas su, quand il le fallait, résoudre ni poser bien le problème du talent. »]

– *n.s.*, « Enseignes littéraires », *L'Intransigeant*, 68^e année, n° 52273, jeudi 2 octobre 1947, p. 1 [rubrique : « Potins de Paris » ; six lignes sur la librairie de Mme Jean Paulhan, boulevard du Montparnasse, à l'enseigne du « Grand Meaulnes »].

– *n.s.*, « Le dilettante et le pessimiste », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 176, vendredi 2 octobre 1947, p. 2 [sur l'article de Pierre Loewel, « Heil Hitler ! », dans *L'Ordre de Paris* : « Pierre Loewel a quitté le C.N.É. à peu près en même temps que Paulhan mais pas pour les mêmes raisons. Était-ce seulement pour “dédouaner” M. Jouhandeau que Paulhan prit sa décision ? On finit par être bien obligé de le croire. »]

– André JULIEN, « Les Cahiers de la Pleïade », *Le Libertaire*, 52^e année, n° 97, jeudi 2 octobre 1947, p. 3 [rubrique : « Les Lettres » ; deuxième livraison des *Cahiers de la Pléiade*].

– Jean RABAUD, « Sophismes de Jean Paulhan », *Le Populaire*, 25^e année, n° 7317, jeudi 2 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Au service de la liberté » ; « C'est [Aragon] le premier flic de la France littéraire. C'est l'adversaire rêvé pour ceux qui remontent au mât de cocagne avec une chemise brune, parce que son existence permet d'embrouiller la question. Jean Paulhan, mystificateur insidieux, ne s'en fait pas faute. [...] Nier rageusement la patrie quand elle n'est pas en danger n'a rien à voir avec pratiquer une trahison profitable au moment où l'opresseur est dans nos murs. »]

– Jean-Marc THÉOLLEYRE, « Après engagements et dégagements / Le Comité national des écrivains voudrait rester fidèle à ses origines », *Le Monde*, 4^e année, n° 833, jeudi 2 octobre 1947, p. 5 [« L'affaire Nizan, le cas Paulhan », en intertitre ; article mentionné par Julien Benda dans *L'Ordre de Paris* le 7 octobre 1947].

– Edmond HUMEAU, « La grammaire ne se passera point une révolution », *Arts*, n° 134, vendredi 3 octobre 1947, p. 2 [extrait : « Toute son œuvre sur la rhétorique et la terreur dans la littérature, le brûlant simulacre que fut “La Clef de la poésie” poursuivent l'enquête sur la réalité du langage à travers des grilles où l'on reconnaît une grammaire médusée » ; mention de Roland Barthes].

– * ONOMASTICUS, « Un nom mystérieux, mais illustre : Jerphanion ou Jerphagnon », *La Voix de la patrie*, Montpellier [avec fac-similé d'une lettre de Jean Paulhan datée du 5 octobre [1947 ?] : « *grand merci, cher Onomasticus, d'avoir défendu mon nom. Moi, j'avais perdu courage à force d'entendre dire ici Paulhan. Mais je crois que vous me le rendez. Vive donc l'l mouillé et l'Occitanie ! Je suis votre reconnaissant / Jean Paulhan* »].

En 2018, les services respectifs des archives départementales de l'Hérault puis de la Médiathèque centrale Émile Zola de Montpellier nous signalent que cet article ne figure pas dans *La Voix de la patrie* à la date du 5 octobre 1947].

– * F. J. TEMPLE, « Le révérend enfourche le cheval de Troie », *Afrique Magazine. Le grand journal de l'Union française*, Casablanca [rubrique : « Les lettres » ; sur la revue du R. Père Raymond Léopold Bruckberger, dominicain, *Le Cheval de Troie* ; dans la caverne des *Temps modernes* ; Paulhan « *chef par définition du paulhanisme* »].

En mai 2017, Frédéric Jacques Temple a bien voulu nous indiquer le titre de l'hebdomadaire : *Afrique Magazine* de Casablanca].

– Edmond HUMEAU, « La grammaire ne se passera point une révolution », *Arts*, n° 134, vendredi 3 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Le Courrier des lettres »].

– SIDOINE, « Les jolis crânes », *Arts*, n° 134, vendredi 3 octobre 1947, p. 5 [rubrique : « Pour et contre » ; Jean Dubuffet fait le portrait de Jean Paulhan, et de seize autres personnalités, parmi lesquelles, curieusement, Maast lui-même].

– Robert DELINCÉ, « Les Cahiers de la Pléiade », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 46, samedi 4 octobre 1947, p. 5 [à propos des *Cahiers de la Pléiade* : « *C'est un pèlerinage annuel, conduit par M. Jean Paulhan, sur la tombe de la défunte Nouvelle Revue française [...]* Ajoutons que, bien que ce numéro ait paru au fort de la canicule, il est d'avril. D'avril, simplement, pas du premier. »]

– Julien BENDA, « Les droits du “talent” », *L'Ordre de Paris*, 1^{ère} année, n° 31, mardi 7 octobre 1947, p. 1 [rubrique : « La Tribune libre de *L'Ordre de Paris* » ; référence à un article du *Monde*, du jeudi 2 octobre 1947 ; « *Comme si Aragon et Martin-Chauffier, pour citer les chefs de la révolte contre notre mandarin [Jean Paulhan], n'en avaient*

pas au moins autant (de talent) qu'un Giono ou un Jouhandeau. » ; coupure au dossier Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.).]

– André SAUGER, « Tour d'horizon », *La Marseillaise*, 6^e année, nouvelle série, n° 159, du 8 octobre au 14 octobre 1947, p. 2 [extrait : « *M. Paulhan s'est fait "le blanchisseur" de MM. Giono et Jouhandeau [...], tandis que L'Intransigeant ressort Bernard Grasset de l'obscurité où l'avait relégué la victoire. »*]

– Jean GALTIER-BOISSIÈRE, « L'hypocrisie de l'occupation. VI. L'aube de la clémence (suite) », *L'Écho du Sud-Est*, Lyon, 1^{ère} année, n° 154, mercredi 8 octobre 1947, p. 1 et 2 [Jean Paulhan « *éminence grise de l'ex-N.R.F.* » et « *homme de bonne volonté* » ; puis : « *Que devient la sérénité de la justice et son impartialité, si des juges osent se vanter publiquement de faire œuvre de vengeance ?* »]

– René GUILLE, « Des portraits trop ressemblants font 22 victimes », *Combat*, 6^e année, n° 1011, mercredi 8 octobre 1947, p. 1 [portraits de Henri Calet et Henri Michaux ; sur le portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet : « *Jean Paulhan diable noir (chaux et ciment)* »].

– Julien BENDA, « Problème psychologique : / Le cas Paulhan », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 177, jeudi 9 octobre 1947, p. 177 [extrait : « *La place faite par M. Jean Paulhan dans ses Cahiers de la Pléiade à une [sic] thuriféraire du nazisme comme M. Marcel Jouhandeau a soulevé d'autres indignations que celle qu'exprimait si justement l'autre jour, avec textes à l'appui, notre confrère Pierre Læwel, notamment celle de la veuve de l'infortuné Crothysen [sic], révoltée de penser que le nom de son mari allait voisiner avec celui d'apologistes de ses bourreaux. On m'assure que la défense de l'ancien directeur de la Nouvelle Revue Française consiste à répondre que la littérature est une chose d'une telle importance qu'elle doit primer toutes les susceptibilités morales, de patriotisme ou autres. C'est là une hiérarchie de valeurs — proprement byzantine — dont on ne démontrera jamais l'illégitimité, pas plus que d'aucune préférence, et qui ne doit pas surprendre [sic] d'un homme dont les travaux et les anciennes fonctions impliquent une considération tout spéciale, parmi les citoyens, pour la gent plumitive. »*

La coquille sur le nom de Bernard Groethuysen est relevée par Gilbert Ganne dans « Giono et Jouhandeau provoquent le duel Benda-Paulhan », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 74, samedi 11 octobre 1947, p. 8 : « *Groethuysen (et non Crothysen, comme il dit)* ».

Coupure classée par erreur en 1946 au fonds Paulhan ; copie dans PLH 25.5, sous la date « 27 X [19]46 » ; deux coupures au dossier Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.)]

– Louis MARTIN-CHAUFFIER, « D'un détournement de mineur », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 177, jeudi 9 octobre 1947, p. 5.

– *n.s.*, *Arts*, n° 135, vendredi 10 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Informations littéraires » ; premiers effets de l'inflation littéraire annoncée par Jean Paulhan : Giono déclare avoir 28 romans terminés].

– *n.s.*, *Combat*, 6^e année, n° 1013, vendredi 10 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « La semaine littéraire » ; sur le parti de la mésintelligence française, selon Georges Mounin, dans *Action*].

– Malcolm de CHAZAL, « Le poète à triple vue », *Combat*, 6^e année, n° 1013, vendredi 10 octobre 1947, p. 2 [le texte de présentation rappelle l'article de Jean Paulhan « Un poète de génie : Malcolm de Chazal » ; portrait de Malcolm de Chazal, non crédité].

– *n.s.*, « À Marigny / J.-L. Barrault / triomphe dans / *Le Procès* », *Combat*, 6^e année, n° 1014, samedi 11 octobre 1947, p. 1 [extrait : « *Toute l'équipe de la N.R.F. est là, de Paulhan à Camus* »].

– Marc BEIGBEDER, « Au théâtre Marigny “Le Procès” et “Le Pays des cerisiers” », *Le Parisien libéré*, 4^e année, n° 954, samedi 11 octobre 1947, p. 2 [article surtitré : « La pièce du jour » ; Jean Paulhan, Louis Aragon, Armand Salacrou, André Gide, Maurice Garçon, Marie Bell, parmi les spectateurs de la première du *Procès*, précédé du *Pays*, publié dans *Les Cahiers de la Pléiade*].

– Julien BENDA, « Psychologie des “indulgents” », *L'Ordre*, 1^{ère} année, n° 35, samedi 11 octobre 1947, p. 1 [rubrique : « Tribune libre de l'“Ordre de Paris” » ; une diatribe contre les écrivains modernes — « *type total Jean Paulhan* » — qui ne veulent connaître leurs confrères que comme « *sertisseurs de mots, hors de toute attention à leur moralité* »].

– Gilbert GANNE, « Giono et Jouhandeau provoquent le duel Benda-Paulhan », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 74, samedi 11 octobre 1947, p. 8 [extrait : « *Seul Le Libertaire a fait entendre une voix favorable [i.e. à Jean Paulhan] et quelque peu inattendue* »].

– René BAROTTE, « Joie et lumière à la rétrospective de Bonnard », *Libération*, 4^e année, n° 958, samedi 11 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Les Arts » ; intertitre « Jean Dubuffet, un enfant qui dure » ; sur l'exposition Jean Dubuffet à la galerie René Drouin : « *quant à Jean Paulhan, né d'un alliage de plâtre et de ciment, on l'appelle "le Diable noir".* »]

– ARAGON, « Le parti allemand », *Ce Soir*, 11^e année, n° 1860, dimanche 12 et lundi 13 octobre 1947, p. 1 [extrait : « *Et j'ai trouvé ce matin dans mon courrier une sorte de circulaire de M. Paulhan, qui fut de la résistance, qui contient l'apologie de Maurras et du maurrassisme [...]* »].

– V.-H. D. [DEBIDOUR], « Jean Lambert / Adieu, vive clarté », *Bulletin des lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon, 9^e année, n° 91, 15 octobre 1947, p. 174 [rubrique : « Essais » dans « Revue des livres nouveaux » ; extrait : « *À la N.R.F., on est chez Jean Paulhan* »].

– V.-H. D. [DEBIDOUR], « Les plus beaux écrits de l'Union Française et du Maghreb, présentés par Mohamed el Kholti, L. C. Senghor, P. Do Dinh, A.R. Ratsimamanga et E. Ralajmibiatra (La Colombe, 395 fr.) », *Bulletin des lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon, 9^e année, n° 91, 15 octobre 1947, p. 174-175 [rubrique : « Essais » dans « Revue des livres nouveaux » : « *des échantillons délicieux de cette poésie malgache que Paulhan avait déjà découverte aux lettrés français.* »]

– Aymard du MOUFFLET, « Devant les portraits confits », *La Bataille*, 6^e année, nouvelle série, n° 147, mercredi 15 octobre 1947, p. 10 [rubrique : « À travers un monocle » ; devant les portraits de Jean Dubuffet, Jean Paulhan s'extasie (« *Comme il a su décanter le regard !* »), mais confond son portrait avec un autre ; le peintre avertit que les toiles de bitume fondent près du feu].

– * Pablo de PALMA, « Premio de la critica 1947 », *Diario de la Marina*, La Habana, 15 octobre 1947 [Jean Paulhan, Thierry Maulnier et Gabriel Marcel au jury du prix des Critiques qui a couronné *La Peste* de Camus].

– Ansemme PRUDE, « Beaux malgré eux », *La République du Sud-Ouest*, 16 octobre 1947, p. 4 [rubrique : « Billet de Paris » ; « *M. Jean*

Dubuffet est une invention de M. Jean Paulhan. On sait que M. Jean Paulhan invente, comme cela, pour voir, un romancier ou un poète tous les deux ou trois mois. On lui reproche même d'avoir réinventé ces temps-ci M. Jean Giono qu'il n'avait pas inventé. »]

– n.s., ...*Aux Écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 29^e année, n° 1212, vendredi 17 octobre 1947, p. 20 [rubrique : « Vient de paraître » ; « Jean Paulhan continue à faire des découvertes. La littérature ésotérique a toutes ses faveurs, on le sait depuis longtemps. Il nous révèle aujourd'hui Malcolm de Chazal, un poète de génie qui habite l'Île Maurice. "Le bruit de la cigale augmente le mal de dents." Drôle, mais Jules Renard a fait mieux. "La volupté nous met en partie à faux sur l'au-delà, comme un tiroir qui avance et qui recule sur le vide." Il y a vraiment des moments où on appellerait ce vieux raseur de Boileau au secours. »]

– Justin SAGET, « Mon curé chez Gallimard », *Combat*, 6^e année, n° 1019, vendredi 17 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Billets doux » ; sur *Les Cahiers de la Pléiade* : « (entre nous, ils sont plutôt le répertoire des farces et attrapes de Jean Paulhan, qui se console comme il peut de l'absence de N.R.F.) »].

– Roger STÉPHANE, « Simples remarques », *Combat*, 6^e année, n° 1019, vendredi 17 octobre 1947, p. 2 [« Dernière lettre de Paulhan au C.N.É. » ; le père de Roger Stéphane a été assassiné par des miliciens venus de Lyon sur une dénonciation de Charles Maurras, que Paulhan paraît défendre].

– F. CHEVAIS, « À l'école de Jean Dubuffet », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 47, samedi 18 octobre 1947, p. 5 [rubrique : « Vous m'en direz tant » ; « Après avoir conquis le bitume, Jean Paulhan, Chaissac et la place Vendôme, Jean Dubuffet vient de s'annexer la poésie. »]

– Les SEPT, « DUbu Du Bluff Dubuffet », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 47, samedi 18 octobre 1947, p. 7 [« Portrait d'Henri Calet par Jean Dubuffet » ; « Les noms et singulièrement les noms propres "contiennent en eux leur puissance de signification", comme dirait Maast qui s'amuse volontiers à donner une forme caricaturale à la pensée de Jean Paulhan. »]

– Julien BENDA, « Plaideurs pour traîtres », *Parallèle 50*, n° 64, samedi 18 octobre 1947, p. 1 [en manchette : « "Les croisés de l'amnistie" par Julien Benda » ; « L'amnistie est particulièrement

exigée pour des gens de lettres et par des gens de lettres. L'avocat principal est ici M. Jean Paulhan (1), ancien directeur de la "Nouvelle Revue française", qui d'ailleurs prêche d'exemple en donnant accueil, dans ses "Cahiers de la Pléiade", à des hitlériens patentés comme MM. Giono et Jouhandeau. Ses raisons valent qu'on s'y arrête, car elles enchantent tout un monde. »]

– *n.s.*, « Plumes et dents », *La Bataille*, 6^e année, nouvelle série, n° 148, mercredi 22 octobre 1947, p. 5 [extrait : « *Jean Paulhan a découvert un nouveau génie dans la personne de Malcolm de Chazal, poète de l'île Maurice, dont les plaquettes de vers n'ont paru qu'à une centaine d'exemplaires.* »]

– Jean BOURET, « Le huitième art : la mystification », *Ce Soir*, 11^e année, n° 1868, mercredi 22 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Les Arts » ; portrait légendé « Francis Ponge vu par Dubuffet » ; article hostile à Jean Dubuffet : « *Jean Paulhan remarque ce Normand, haurais comme Braque et Dufy, et décide de monter le "canulard" style normalien avec le maximum de chance.* »]

– *n.s.*, « Le point de vue... / ...de Léon Degand », *Arts*, n° 137, vendredi 24 octobre 1947, p. 4 [extraits : « [...] *Jean Paulhan, qui adore s'amuser aux dépens du public* » ; « *L'amateur décide d'aller voir les œuvres de M. Dubuffet, l'attrape-nigaud de Jean Paulhan.* »]

– *n.s.*, « La querelle du C.N.É. », *Nouvelles Paroles françaises*, 2^e année, n° 98, vendredi 24 octobre 1947, p. 4 [rubrique : « Le combat spirituel »].

– Edmond HUMEAU, « Du nouveau ou presque dans la vie poétique française », *Arts*, n° 137, vendredi 24 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; « *La découverte du Sens plastique, de Malcolm de Chazal, par Aimé Patri dans Combat et Paru, relayé par Breton, Paulhan et d'autres qui s'accordent à trouver en cet ingénieur sucrier un poète de génie.* »]

– Edmond HUMEAU, « Sur une dernière lettre de Paulhan », *Arts*, n° 137, vendredi 24 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Courrier des lettres » ; seconde lettre de Jean Paulhan aux *Nouvelles Épîtres*].

– La PIE VERTE, « De Jean Paulhan à Byzance », *Paris*, 24 octobre 1947 [rubrique : « Chronique de la pie verte » ; sur Jean Paulhan,

Malcolm de Chazal et Julien Benda. Nous n'avons pas trouvé ce texte à la BNF sous la cote Jo-96197].

– Pierre LŒWEL, « Réponse à Jean Paulhan », *L'Ordre de Paris*, 1^{ère} année, n° 47, samedi 25 octobre 1947, p. 1 et 3 [rubrique : « La chronique de l'«Ordre de Paris» » ; exemplaire annoté de la main de Paulhan au fonds Paulhan : « *fAUX* »].

– Claudine CHONEZ, « Jean Paulhan ou la perfidie au service de la bonne volonté », *Une Semaine dans le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 76, samedi 25 octobre 1947, p. 8 [portrait de Jean Paulhan par Bernard Milleret].

– Olivier MERLIN, « Avec Chagall au Musée d'art moderne », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 76, samedi 25 octobre 1947, p. 6 [rubrique : « Les expositions » ; portrait de Dubuffet à la galerie Drouin, place Vendôme, en même temps que l'exposition Chagall avenue du Président-Wilson : « *Jean Paulhan a humé le premier* » le « *ragoût assez fort* » de Jean Dubuffet].

– Jean GALTIER-BOISSIÈRE, « L'hypocrisie de l'épuration / Vers la réconciliation nationale », *L'Intransigeant*, 68^e année, n° 52295, mardi 28 octobre 1947, p. 2.

– n.s., *Carrefour*, 4^e année, n° 163, mercredi 29 octobre 1947, p. 7 [rubrique : « Au fil de la plume » ; à Claudine Chonez, dans *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], le 25 octobre 1947, Jean Paulhan parle de 32 lettres d'injures, en comptant les seules lettres privées].

– Pierre LOEWEL, « Extrait d'une réponse à Jean Paulhan », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 180, jeudi 30 octobre 1947, p. 5 [extrait de la réponse déjà parue dans *L'Ordre*, 25 octobre 1947].

– n.s., « Nouveautés clandestines », ...*Aux Écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 29^e année, n° 1214, vendredi 31 octobre 1947, p. 27 [extrait : « [...] si Jean Paulhan, ironique et indulgent, tend la main à Jouhandeau et lui ouvre les Cahiers de la Pléiade, d'autres préfèrent, pour dire ce qu'ils veulent dire, emprunter le pseudonyme. Ainsi André Thérive signe Romain Mottier, son Traité de la délation, avant le Traité de l'Intolérance. Certains souhaitent, avec Jean Paulhan, le retour des brebis égarées, pensant que leur pénitence a assez duré. Il est bon sans doute qu'on leur permette de mêler aux autres leurs bêlements. Les

anciens clandestins — les vrais — ne s'y opposent d'ailleurs pas. Vercors l'a dit : "qu'ils reviennnent mais pas dans la même bergerie que nous." »]

– *La Municipale*, 31 octobre 1947 [donne raison au « courageux Paulhan » contre Pierre Lœwel ; aucun périodique n'est conservé sous à la BNF sous le titre *La Municipale*].

– Justin SAGET, « Le plus doux des animaux », *Combat*, 6^e année, n° 1031, vendredi 31 octobre 1947, p. 2 [rubrique : « Billets doux » ; extrait : « *S'il lui fallait remettre sur pied la Nouvelle Revue Française, Jean Paulhan devrait négliger ses amis Malcolm de Chazal et Francis Ponge, que l'on a beaucoup lus dans les journaux, au profit d'auteurs plus confidentiels, tels que Pierre Benoît et Georges Simenon.* »]

– Claudine CHONEZ, « Portrait de Jean Paulhan », *La Guilde du livre. Bulletin mensuel*, 12^e année, septembre 1947, p. 246-248 [coupure absente au fonds Paulhan].

– William FRANÇOIS, « Défense de l'intelligence », *Les Essais*, 4^e cahier, octobre-novembre 1947, p. 30-36 [dans un fascicule imprimé par les Maîtres imprimeurs Audin à Lyon, sous le titre de rubrique : « Le Point »].

– « *Faux en écriture* / (René Julliard, Paris. — 120 Fr.) », *Entente*, novembre 1947 [rubrique : « Revue des livres » ; extrait : « *Jean Paulhan, première victime de ce divertissant jeu de massacre* » ; s'il s'agit de *L'Entente* à Hanoï, la collection conservée à la BNF sous la cote Mfilm Gr Fol Jo 10027 est incomplète].

– n.s., « Correspondance avec et à propos de Malcolm de Chazal », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 36, novembre 1947, p. 132-133 [rappel bibliographique concernant Malcolm de Chazal : *Combat*, 23 août 1947 ; *Le Cernéen*, île Maurice, 26 juillet 1947 ; *Paru*, n° 35].

– n.s., *Bulletin de novembre* 1947, n° 5, p. 13, inséré en tête de : *Les Temps modernes*, 3^e année, n° 26, novembre 1947 [extrait : « *La littérature se meurt-elle ?... la littérature est-elle morte ?... Après Les Fleurs de Tarbes et Qu'est-ce que la littérature ?, on annonce la prochaine publication d'un ouvrage de Roger Caillois : Babel qui, sur le même thème, prend une position différente. Dès que la littérature*

n'est plus au service de l'homme, elle suit le destin de la Tour de Babel : l'orgueil la conduit à la confusion et à la ruine... »]

– n.s., réclame « Œuvres de Jean Paulhan », *Bulletin de novembre* 1947, n° 5, p. 16, inséré en tête de : *Les Temps modernes*, 3^e année, n° 26, novembre 1947 [mentions : *Guerrier appliqué, Guide d'un petit voyage en Suisse, Fleurs de Tarbes, Entretien sur des faits divers, De la Paille et du grain, Clef de la poésie et Félix Fénéon*].

– n.s., *Bulletin de novembre* 1947, n° 5, p. 19, inséré en tête de : *Les Temps modernes*, 3^e année, n° 26, novembre 1947 [« Sous presse » : « De la Paille et du Grain, de Jean Paulhan, et, dans Les Cahiers de la Pléiade, qui deviennent trimestriels, un troisième cahier contenant entre autres des textes inédits de Marcel Arland, Georges Bernanos, Malcolm de Chazal, Paul Claudel, Henri Calet, Jean Tardieu, Jean Paulhan, Alfred de Vigny »].

– Jacques CARAT, « L'hypocrisie de l'épuration », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 36, novembre 1947, p. 117-119 [extraits : « D'aucuns estimeront sans doute que l'inactivité et l'abstention sans risque de M. J. Galtier-Boissière pendant l'occupation ne lui donneraient peut-être pas, pour intervenir dans ce débat, l'autorité morale qu'on peut reconnaître à Paulhan par exemple. »]

– Jean RIVERAIN, « Le salon d'automne / le musée Victor Hugo / Dubuffet », *Monde français*, n° 26, volume VIII, novembre 1947, p. 331-337 [sur les portraits peints par Jean Dubuffet : « On reconnaît parfaitement Paulhan, ses petites dents visibles, sa silhouette perpendiculaire comme un balancier de pendule, Supervielle au visage de clergyman songeur, et Léautaud, le plus réussi, avec ses yeux malicieux et sages pris dans la toile compliquée des rides. »]

– n.s., *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 48, samedi 1^{er} novembre 1947, p. 2 [rubrique : « Aux 4 coins » ; sur *La Table ronde*, premier numéro, 15 décembre 1947].

– n.s., « Notre Languedoc », *Midi libre*, 3^e année, n° 983, mardi 4 novembre 1947, p. 2 [rubrique : « Chronique littéraire » ; la *Chronique nîmoise* (37^e année, nouvelle série, n° 14, 15 octobre 1947, p. 1 et 2) « publie une fort instructive étude de M. Jean Paulhan sur l'exposition de peinture moderne organisée en Avignon à l'occasion du "Festival du Spectacle" »].

– A.B., « Une rétrospective de l'automobile. Bagarre autour de quelques auteurs », *La Bourgogne républicaine* [dir. Jean Bouhey], 8^e année, n° 253, mardi 4 novembre 1947, p. 2 [rubrique : « Lettre de Paris » ; « *l'incompréhensible Paulhan* » cherche à « *blanchir* » Marcel Jouhandeau et Jean Giono, après le retour sur la scène littéraire de Henri de Montherlant, Paul Morand, Edmond Jaloux et Pierre Dominique].

– *n.s.*, « Ceux des “Éditions de Minuit” », *Libération*, 4^e année, n° 972, samedi 5 novembre 1947, p. 2 [exposition consacrée aux Éditions de Minuit et aux écrivains groupés autour de Vercors, à la librairie Max-Ph. Delatte, 133 rue de la Pompe (ouverte jusqu'au 22 novembre) : Elsa Triolet, Louis Aragon, Pierre Bost, Henri Calet, Jean Cassou, Jean Paulhan, Lucien Scheler signeront des exemplaires de leurs œuvres. Une seconde séance de signature aura lieu le jeudi 20 novembre de 17 heures à 20 heures].

– *n.s.*, « Julien Benda, du parti communiste », *Paysage* [dir. Pierre de Chevigné], 3^e année, n° 122, 5 novembre 1947, p. 3 [rubrique : « C'est peut-être vrai... » ; Julien Benda déclare : « *Le parti communiste est celui qui veut la réalisation de plus en plus totale de la démocratie. Jean Paulhan rétorque : “La définition est juste à quelques lettres près : remplacez le mot totale par le mot totalitaire et vous ne pourrez pas ne pas donner raison à l'auteur de *La Trahison des clercs*.” »]*

– *n.s.*, « Y a-t-il une crise du roman français ? », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1053, jeudi 6 novembre 1947, p. 6 [rubrique : « Variétés » ; Julien Blanc répond à l'enquête : « *Personnellement, je ne crois pas qu'on puisse écrire un livre sans s'y mettre tout entier, mais ce n'est peut-être vrai que pour moi. Et j'ai besoin d'autres romanciers éloignés de cette conception, Gide, Paulhan, par exemple.* »]

– Marcel ESPIAU, « Les portraits de M. Dubuffet », *Nouvelles Paroles françaises*, 3^e année, n° 100, vendredi 7 novembre 1947, p. 5 [rubrique : « Les expositions » ; article hostile à l'exposition de Jean Dubuffet, dont « *Jean Paulhan, chaud et ciment* »].

– Les ALGUAZILS, « Jean Paulhan et le Choléra », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 81, samedi 8 novembre 1947, p. 2 [rubrique : « Aux Quatre Vents » ; René Étiemble a envoyé à Jean Paulhan des raisins d'Égypte, terre d'élection du choléra « *en ce moment* » : « *Je vais mettre les raisins en observation* », dit Jean Paulhan].

– *n.s.*, « ...et présence de Marc Chagall à Paris », *Elle*, n° 104, 11 novembre 1947, p. [3] [rubrique : « Elle à Paris » ; avec Jean Cassou, directeur du Musée, Jaujard, directeur des Arts et des Lettres, et Louis Martin-Chauffier, Jean Paulhan est présent au vernissage pluvieux de l'exposition de Marc Chagall au Musée d'Art moderne ; Marc Chagall peint toujours, de mémoire, le visage de son épouse Bella, morte en 1944].

– André JULIEN, « Bernard Groethuysen », *Le Libertaire*, 52^e année, n° 103, jeudi 13 novembre 1947, p. 3 [rubrique : « Les lettres » ; sur la préface de Jean Paulhan à *Mythes et Portraits* de Bernard Groethuysen, après les hommages de Jean Wahl, *Fontaine*, n°56, de Maria Saint-Clair, *Galerie privée* et d'André Gide, sans référence].

– *n.s.*, « La nouvelle découverte de Jean Paulhan » et « Échantillons », *Vigie marocaine*, Casablanca, 14 novembre 1947 [rubrique : « Le saviez-vous ? » dans « Le Coin des Lettres » ; Jean Paulhan est « *co-directeur de la N.R.F. ou quelque chose d'approchant* » ; Malcolm de Chazal est sujet anglais, d'origine lyonnaise ; voir : Jean Paulhan, « Malcolm de Chazal », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 77, samedi 11 octobre 1947, p. 1.

La cote Mfilm Jo 96234 de la B.N.F. ne nous a pas permis d'aboutir].

– « Riviste » dans « Riviste francesi », *La Fiera Letteraria. Settimanale di lettere arti e scienze* [dir. G.B. Angioletti], anno II, n. 50, 11 décembre 1947, p. 2c [mention des *Cahiers de la Pléiade* ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Maurice NADEAU, « Exploration de Sade », dans Marquis de SADE, *Œuvres*, La Jeune Parque, 1947, p. 11-12 [dans un volume achevé d'imprimer le 15 décembre 1947, n° 3 de la collection « Le Cheval parlant. Moments de la sensibilité française » dirigée par Armand Hoog, deux mentions de l'introduction de Jean Paulhan aux *Infortunes de la vertu* (Éditions du Point du Jour, 1946)].

– Paul CHAULOT, « La poésie et ses exégètes », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 49, samedi 15 novembre 1947, p. 14 [rubrique : « Au sommaire des revues » ; à propos de l'opportunité de réduire la part de la poésie au bénéfice de la critique littéraire, mentions de Jean Paulhan et Albert Thibaudet comme exemples de critiques à maintenir au sommaire d'une revue].

– n.s., « Que de Radiguets ! », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 79, samedi 15 novembre 1947, p. 12 [rubrique : « Écrivains du jeudi » ; Jean Paulhan, « *toujours pince-sans-rire* » annonce la publication du roman d'André Julien, qui dirige à 16 ans la page littéraire du *Libertaire*].

– M. TOESCA, *La Gazette des Lettres*, 3^e année, n° 49, samedi 15 novembre 1947, p. 12 [rubrique : « Livres de luxe » ; sur les *Cahiers de la Pléiade*, deuxième cahier].

– n.s., *Carrefour*, 4^e année, n° 166, mercredi 19 novembre 1947, p. 7 [rubrique : « Au fil de la plume » ; selon les mauvaises langues, Jean Paulhan offre à une dame un sac d'où s'échappent une demi-douzaine de coulevres. Il s'excuse en disant que les coulevres étaient destinées au mari de la dame, dont c'est le plat de résistance habituel].

– Georges BESSON, « Un peintre savoyard annexe la Floride », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 183, jeudi 20 novembre 1947, p. 4 [extrait : « *Il a lu tous les livres, même ceux dans lesquels Jean Paulhan et Léon Blum se croient seuls à trouver quelque délectation.* »]

– André BOURIN, « Jean Cayrol », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1055, jeudi 20 novembre 1947, p. 8 [rubrique : « Instantanés » dans la page « Variétés » ; extrait : « *Si je suis encore vivant, me dit-il [Jean Cayrol], c'est grâce aux interventions de Paulhan, de Guillevic et de Drieu la Rochelle.* »]

– Jean-Paul SARTRE, *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947, 237 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 novembre 1947, voir les deux mentions de Jean Paulhan, p. 142, dans « Un nouveau mystique » [Georges Bataille] : « *Certains, comme Alain, comme Paulhan, tenteront d'économiser les mots et le temps, de resserrer, au moyen d'ellipses nombreuses, le développement abondant et fleuri qui est le propre de cette langue* » et p. 209, dans « Aller et retour », à propos des *Recherches sur la nature et les fonctions du langage* de Brice Parain : « *cette méfiance profonde envers le discours, que Paulhan nomme terrorisme.* » Voir aussi *Situations*, VI, au 21 septembre 1964].

– Edmond HUMEAU, « Honneur des Lettres françaises / André Gide prix Nobel 1947 », *Arts*, n° 141, vendredi 21 novembre 1947, p. 1 [extrait : « *Aujourd'hui encore des têtes de chapitre comme Claudel, Breton, Malraux, Sartre, Maritain, Éluard, Jouve, Mauriac, Colette,*

Bernanos, Paulhan attestent valablement la pérennité vitale des lettres françaises même auprès de T.S. Eliot, de Croce ou de Steinbeck, qui auraient figuré parmi les possibles Nobels de cette année. »]

– Paul GUTH, « Échos au prix Nobel dans la maison-mère du lauréat », *Le Figaro littéraire*, 2^e année, n° 83, samedi 22 novembre 1947, p. 1 et 3 [Jean Paulhan, André Lhote, Daniel Hirsch, Raymond Queneau, Gaston Gallimard, Mme Van Rysselberghe donnent leur opinion sur le prix. Jean Paulhan déclare, non sans une certaine « joie mystifiante » : « Nous recevrons Gide avec une certaine froideur. »]

– n.s., « *Faux en écriture*, par une équipe d'écrivains anonymes (Julliard) », *Paris-Normandie*, mardi 25 novembre 1947, p. 2^e [extrait : « Jean Paulhan se demandait l'autre jour pourquoi l'on impose aux enfants dans les écoles la lecture d'œuvres admirables et consacrées qu'il serait cent fois plus habile de leur laisser découvrir. "Alors que des textes médiocres ou franchement mauvais — des pastiches, par exemple, de Racine, de Corneille ou Victor Hugo — outre qu'ils leur donneraient de nos grands auteurs une idée bien plus précise — exerceraient heureusement leur esprit critique, leur goût de l'analyse, et ce sentiment de supériorité qu'il est bon d'éveiller chez l'enfant, naturellement timide." Faux en écriture constituerait un bon livre de classe. Parmi les livres des pastiches nous le plaçons au-dessus des célèbres "à la manière de..." », et sur le même plan que "Prête-moi ta plume" ; (À cause surtout d'un pastiche très amusant du "Journal" d'André Gide, qui a dû être le premier à en rire). »]

– Émile BOUVIER, « Paulhan le subtil », *Midi libre*, 3^e année, n° 1022, mardi 25 novembre 1947, p. 2 [rubrique : « Chronique littéraire » ; Jean Paulhan en Monsieur Teste : « le gibier de Paulhan, c'est d'analyser l'analyse. »]

– Pierre LE ROY, « La vie politique », *Aspects de la France et du monde*, 25 novembre 1947, p. 3^a [rubrique : « La vie politique », sous l'intertitre « Jean Paulhan et le Céné (C.E.N.E.) » : « Jean Paulhan est un libéral, il demeure un homme "de gauche". »]

– n.s., « Paris a dit son dernier adieu au poète Léon-Paul Fargue », *Centre républicain*, Montluçon, 4^e année, n° 284, 29 novembre 1947, p. 1 [on voit à 15 heures, 1 boulevard Monparnasse, devant le domicile du défunt, Jean Cassou, Pablo Picasso, Paul Fort, Albert Camus, Jean Paulhan, les éditeurs Gallimard et Denoël, Yanette Deletang-Tardif, Paul Léautaud ; le service religieux est fixé en l'église Saint-François

Xavier, à 15 h. 30 ; on écoute les orateurs dans la cour de l'église : Jules Romains, pour les amis de Léon-Paul Fargue, Gérard Bauër, pour la Société des Gens de Lettres, Tristan Klingsor, pour l'Académie Ronsard, ainsi qu'un représentant du Conseil Municipal].

– Aimé PATRI, « Le message philosophique / et poétique / de Malcolm de Chazal », *Présence africaine*, n° 1, novembre-décembre 1947, p. 137-142 [« Chroniques » ; début : « *J'ai devancé accidentellement Jean Paulhan dans l'entreprise de faire connaître l'œuvre étonnante de Malcolm de Chazal intitulée : Sens plastique qui n'a été tirée qu'à trois cents exemplaires par un éditeur de l'île Maurice et dont, seul, le tome II m'est parvenu.* » ; au fonds Paulhan, coupure classée en octobre 1948].

– * n.s., « Goldsucher des Wortes », décembre 1947 [portrait photographique de Jean Paulhan ; article retraçant l'itinéraire de Jean Paulhan, de Madagascar à *Clef de la Poésie*, « *neben Gide und Valéry* »].

– J.C., « Paulhan et la fondation des *Lettres françaises* », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 37, décembre 1947, p. 115 [pour contrer l'assertion de Claude Morgan, qui affirme que Jean Paulhan n'a pas participé aux cinq premiers numéros des *Lettres françaises*].

– M. M.-P. [Maurice MERLEAU-PONTY], « *Les Cahiers de la Pléiade*, avril 1947, Gallimard », *Les Temps modernes*, 3^e année, n° 27, décembre 1947, p. 1151-1152 [extrait : « *Par le fait, et pour qui lit bien, ce Cahier est un manifeste pour l'engagement de l'écrivain* » ; texte repris dans *Parcours. 1935-1951*, Lagrasse, Verdier, 1997, p. 99-102].

– Roger GIRON, « Dans son académie Paul Guth fait entrer Paul Léautaud, Kessel, Henri Jeanson, etc... », *L'Intransigeant*, 68^e année, n° 52325, mardi 2 décembre 1947 [mention de : Paul GUTH, « Jean Paulhan le malicieux », dans : *Quarante contre un*, Paris, Corrêa, 1947, p. 203-209 ; numéro de *L'Intransigeant* manquant à la B.N.F.].

– Richard BOREL, « Paul Guth ou chacun son tour », *Gavroche*, n° 166, mercredi 3 décembre 1947, p. 5 [article surtitré « Interview impromptu » ; « *à l'occasion de Quarante contre un, éd. Corrêa, recueil d'entretiens menés par Paul Guth ; ce dernier évoque notamment les toiles de Dubuffet qui ornent l'appartement de Jean Paulhan au-dessus des Arènes de Lutèce.* »]

– Jean VALDEYRON, *Noir et Blanc*, 3^e année, n° 147, 3 décembre 1947, p. 773 [extrait : « *Jean Paulhan qui s’y connaît en sortilèges proposait jadis une recette que je vous confie : il s’agit d’un banquet imaginaire, où l’on ne partage que des mots.* »]

– n.s., « La dernière heure du poète » et « Vanités des vanités », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 82, samedi 6 décembre 1947, p. 9 [rubrique : « Tout Paris Le Dit » ; Jules Romains, Pablo Picasso, Paul Fort, Paul Léautaud, Jean Paulhan et Albert Camus à l’enterrement de Léon-Paul Fargue. Mais le froid piquant dissuade nombre de participants de rester jusqu’au bout : « *Rien n’était plus triste que cette fosse ouverte, devant laquelle le cercueil resta seul dans la nuit glacée.* »]

– Pierre BOUTANG, « Dernière lettre / de Jean Paulhan », *Aspects de la France et du monde*, 10 décembre 1947, p. 8-9 et 10 [annoté par Pierre Boutang qui le présente, texte titré « Dernière lettre de Jean Paulhan » ; la lettre de Jean Paulhan est datée du 22 septembre 1947, mais la coupure a été classée en 1949. Pierre Boutang écrit : « *Le courage, comme le bon sens, se suffit à soi. On n’en donne point d’édition critique... [...] Voici d’abord le texte, que j’ai alourdi, aux points de controverse, d’un chiffre, indicatif d’une note.* »]

Pierre Boutang écrit à trois reprises à Jean Paulhan, d’abord le « [lundi] 24 novembre [1947] » : « *Voici l’épreuve de votre lettre. J’y joins (en m’excusant de n’avoir pas eu le temps encore de le faire composer) le méchant commentaire qui la suivra.* »

Puis le « lundi [1947] » : « *Voici les timides notes critiques qui accompagnent la publication de votre lettre. Elles avaient surtout pour objet de ne laisser confondre votre attitude, ni avec nos attitudes politiques, ni avec nos tics, auxquels un journal comme Aspects doit faire sa part. // Croyez, je vous prie à ma gratitude, pour nous avoir laissé publier votre lettre. Je suis respectueusement à vous / Pierre Boutang* ».

Enfin le « Lundi 8 Décembre 1947 » : « *J’ai pu rattraper l’autre jour votre lettre, mais trop tard pour faire insérer les corrections autres que la principale, qui concernait Béraud.* »]

– n.s., « Dans la salle », ...*Aux Écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 29^e année, n° 1220, vendredi 12 décembre 1947, p. 21 [rubrique : « Aux Noctambules, pour Les Épiphanies » ; extrait : « *Quant à Paulhan il semblait se dédoubler et l’on croyait entendre son pas discret faire le tour de la salle.* »]

– n.s., « Le pseudo-suicide de Baudelaire et les amours scabreuses de la comtesse Lou », *Samedi-Soir*, n° 127, 13 décembre 1947, p. 2 [article surtitré : « Deux procès littéraires » ; l'affaire de la lettre de Baudelaire à M^e Ancelle, propriété aujourd'hui de son petit-fils (M^e Ancelle), passe devant le tribunal dans quelques jours : M^e Ancelle a confié la lettre de Baudelaire à Yves Le Dantec, qui l'a montrée à Jean Paulhan, qui l'a remise entre les mains de Jean-Paul Sartre, lequel l'a publiée aux Éditions du Point du Jour, avec les autres *Écrits intimes*].

– n.s., « Une fondation Félix Fénéon ? », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1059, jeudi 18 décembre 1947, p. 4 [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; Félix Fénéon a légué ses collections à l'Université de Paris. L'auteur de l'article s'inquiète : « *N'avait-il pas été question de créer des prix portant le nom de Félix Fénéon ? et Jean Paulhan n'avait-il pas déjà formé un jury où devait siéger MM. Aragon, Georges Besson, Charles Vildrac et quelques autres personnalités appartenant au monde de la littérature, des arts et de la politique ?* »]

– René DAM., « Poétique », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 187, jeudi 18 décembre 1947, p. 5 [extraits : « *Malcolm de Chazal, lointain génie découvert par Aimé Patri, multiplié par Jean Paulhan, [...]. Chazal s'est tout simplement borné à remettre en route la vieille machine à penser de Raymond Lulle, nuitamment entretenue par des générations d'occultistes.* » Voir *infra* en 1948].

– n.s., « Protestation », *Combat*, 6^e année, n° 1073, vendredi 19 décembre 1947, p. 2 [protestation des signataires contre un écho du *Figaro* à l'encontre du Père Bruckberger ; lettre signée par Marcel Arland, Georges Bernanos, Albert Camus, Julien Green, André Malraux, Brice Parain, Jules Roy, Jean Paulhan, Jacques Lemarchand].

– Geneviève BONNEFOI, « La culture au rabais par les “condensés” », *Combat*, 6^e année, n° 1073, vendredi 19 décembre 1947, p. 2 [à Geneviève Bonnefoi qui proteste contre les éditions abrégées des classiques, Jean Paulhan dit qu'il n'a jamais lu *Manon Lescaut*, mais qu'il serait très heureux, le cas échéant, de le lire dans une version abrégée].

– C.C. [Claudine CHONEZ], « *Rien à vivre*, de Lucien Becker (Gallimard) », *Une Semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 2^e année, n° 84, samedi 20 décembre 1947, p. 8 [rubrique : « Rumeur

des pages » ; Claudine Chonez reprend le vocabulaire de Jean Paulhan en écrivant que Lucien Becker est plus terroriste que rhétoricien].

– Gabriel d'AUBARÈDE, « Retour à une poésie populaire / souhaite Jules Supervielle », *Gavroche*, n° 169, mercredi 24 décembre 1947, p. 3 [extrait : « *Tâcher de se faire comprendre tout en respectant les régions obscures intrinsèques à l'authenticité du poète, voilà le but. C'est Jean Paulhan qui l'a le plus heureusement formulé lorsqu'il écrit : "Que le poète persévère dans son obscurité, s'il veut trouver la lumière." Mais attention ! Il s'agit aussi de ne pas tuer le poète...* »]

– n.s., « *Les Cahiers de la Pléiade* quotidiens », *Le Libertaire*, 52^e année, n° 109, jeudi 25 décembre 1947, p. 3 [rubrique : « La semaine littéraire » ; *Les Cahiers de la Pléiade* seront bientôt quotidiens, voire bi-quotidiens et gratuits...]

– n.s., « Le legs Félix Fénéon », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1060, jeudi 25 décembre 1947, p. 4 [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; lettre de M. Guyot, secrétaire général de l'Université de Paris, sur la situation du legs Fénéon à l'Université, en réponse à « Une fondation Félix Fénéon ? » du 18 décembre 1947 ; on prévoit beaucoup de pittoresque dans les rencontres futures des jurés du prix Fénéon, notamment entre Jean Paulhan et Louis Aragon].

– ANDRÉ-JULIEN, « Raymond Queneau ou la littérature de l'ambiguïté », *Le Libertaire*, 52^e année, n° 109, jeudi 25 décembre 1947, p. 3 [rubrique : « Les lettres » ; la littérature est à la fois terroriste et rhétoricienne].

– Claude MORGAN, « La grande conspiration contre la France », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 188, jeudi 25 décembre 1947, p. 1 et 2 [extrait : « *Mauriac a trahi ses camarades de la résistance. C'était le prologue de Beauregard. Paulhan, en faisant semblant de jouer, a opéré un savant retournement stratégique. C'était le signe avant-coureur de la loi d'exception qui ne pouvait naître que de la conjonction entre les traîtres d'hier et les renégats de maintenant.* »]

– n.s., « Jean Paulhan réunit les *Œuvres complètes* de Félix Fénéon », *Combat*, 6^e année, n° 1080, samedi 27 décembre 1947, p. 2 [rubrique : « La semaine littéraire »].

– Jean-Louis CURTIS, prix Goncourt 1947, « De quelques tabous », *La Gazette des lettres*, 3^e année, n° 52, samedi 27 décembre 1947, p. 1 et 3

[styliste puritain, Jean Paulhan conseillait de ne pas écrire « *lac tranquille* »].

– Alexeï REMIZOV, « Chinois », 84 [dir. Marcel Bisiaux], n° 7, p. 192-197 [sur le nom de Jean Paulhan (p. 196) ; Jean Paulhan et la standartiste de la maison Gallimard (p. 197)].

1948 – René DAM, « À propos de manifestes et de poétiques », *L'Âge nouveau. Revue des idées, des Lettres et des arts* [fondateur : Marcello-Fabri], n° 28, 1948, p. 58-60 [rubrique : « Les Lettres » ; à propos de Malcolm de Chazal, mention des articles publiés dans *Combat* les 23 août et 10 octobre 1947, dans *Paru* en septembre 1947 ; voir *supra* au 18 décembre 1947].

– n.s., *Annuaire de l'Association des Écrivains Combattants de 1914 à 1918* [fondée le 27 juin 1919], 1948, p. 74 [mention de « Jean Paulhan, Directeur de la Nouvelle Revue Française ; 5 rue des Arènes, Paris (5^e). Fondateur N° 51 »].

– n.s., « 6140. Poètes daujourdhui. Préf. de Jean Paulhan. Textes réunis par Dominique Aury et Jean Paulhan », *Bulletin critique du livre français*, t. III, 1948, n° 6, p. 366-367 [rubrique : « Littérature » ; l'auteur regrette que le fascicule d'Aragon et Éluard ne dise pas les raisons littéraires de leur séparation d'avec Paulhan].

– COLL, « Visage de Groethuysen », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 35^e année, n° 290, 1948, p. 1-56 [textes de Francis Ponge, Brice Parain, André Berne-Joffroy, Margarete Susman, Charles du Bos et Bernard Groethuysen].

Coupures au fonds Paulhan, dossier *Mort de Groethuysen à Luxembourg*].

– J.-M. DOMENACH, « Littérature dans la résistance », *Esprit* [dir. Emmanuel Mounier], 16^e année, n° 1, janvier 1948, p. 164-168 [rubrique : « La cité » dans « Les livres » ; sur *La Patrie se fait tous les jours* de Jean Paulhan et Dominique Aury, le *Journal des années noires* de Jean Guéhenno et *Les Murs de Fresnes* de Henri Calet ; extrait : « Les Éditions de Minuit ont eu l'heureuse idée de rassembler un ensemble de textes, clandestins ou non, qui parurent depuis 1939 jusqu'en 1945, avec une préface dans laquelle Paulhan s'adresse ingénument aux enfants pour leur expliquer ce que doit être le patriotisme. ("Il faudrait parvenir à combiner en soi, pour être vraiment patriote, le raisonneur et le sentimental ; aimer la patrie telle qu'elle est,

mais vouloir en faire une tout autre patrie ; exiger qu'elle soit normale et juste et pourtant la chérir dans son injustice et ses bizarreries. Bref, adorer sa patrie mais ne pas la supporter.") *Je crains que les enfants n'y entendent pas grand'chose et préfèrent les aventures en couleurs de Jim le maquisard ; mais ce recueil convient parfaitement aux adolescents, et aussi, je pense, aux grandes personnes, qui ont eu rarement l'occasion de lire en éditions clandestines des textes ou des poèmes qui sont tous fort bien choisis. Peut-être, cependant, était-il trop tôt pour prétendre à une anthologie des écrivains de la Résistance : il était au moins aussi difficile de se faire publier alors en édition clandestine qu'aujourd'hui en édition publique, et presque tous ces écrivains nous donnent l'impression de continuer ainsi leur métier ; aucun, à part Vercors, n'est vraiment né de cette époque ; est-on sûr que les plus belles pages et les plus beaux chants aient été publiés ? J'en connais qui n'ont encore été publiés qu'humblement, en ordre dispersé, et qui auraient dû figurer dans ce recueil, où, malgré tant d'admirables morceaux, on distingue à peine le relent du combat.*

Car voilà ce qui manque vraiment dans ces textes : la couleur vraie de notre vie et de notre drame. Ce n'est point un reproche : la littérature a continué de témoigner pendant que nous nous battions — et qu'importe cet énervement passager à l'idée que sa pensée était plus sublime que notre combat ! Étrange nation. Dans tout ce volume, pas une insulte, pas un cri de haine, pas un chant de guerre, à part quelques poèmes d'Aragon, mais des gens empressés à déclarer qu'ils savent encore distinguer chez l'ennemi le bon et le mauvais, que ce n'est pas eux qu'on prendra aux pièges grossiers de la littérature guerrière. Ils sauvent ainsi une part de notre intelligence et de notre honneur, mais qui retrouvera plus tard sous ce parti pris de lucidité pacifique l'étreinte sauvage du combat clandestin ? Ce jour-là, on avait fui encore et l'on entendait les appels au secours qui montaient des Glières, ce jour-là mon ami avait été torturé et il était mort, ce jour-là, on avait assez des cinglés, des voleurs, des mouchards et du manque d'armes, et dans les coins il y avait des types qui baissaient sournoisement la tête et dont on sentait qu'ils allaient partir...

Ils ne savaient pas à quel point ils étaient loin de nous, et peut-être cela valait-il mieux. Peut-être est-il entre l'extrême gloire et l'extrême misère un domaine que la littérature malgré ses efforts actuels ne pénétrera jamais. Je remarque que l'un et l'autre ont leurs mémorialistes, leurs romanciers et leurs poètes. Les camps de concentration ont trouvé leur vérité littéraire, grâce à Rousset et à Antelme. La Résistance a sa littérature mais pas sa vérité littéraire. Et s'il est vrai que les livres nous aident en recomposant nos souvenirs, en s'y subsituant peu à peu pour se souvenir en quelque sorte à notre

place, constatons que la littérature n'a pas encore absorbé la Résistance. Cela ne se fera peut-être jamais et nous mourrons emportant avec nous une histoire informulée. Ne le regrettons pas, car si la littérature nous aide en nous rendant plus clairs à nous-mêmes, elle nous vide du même coup de ce que nous pensions devoir être à jamais secrètement nôtre. A-t-on songé que c'était là le véritable danger de cette formidable poussée de littérature qu'on appelle bêtement réaliste : déraciner cette part intime de nous-même qui meurt d'être dite, nous arracher de notre personnalité en faisant de nous des hommes sans mémoire. »]

– Marcel SAUVAGE, *Gardiens de la parole*, Paris, L'Élan, 1948, 248 p. [l'écriture du livre est datée par l'auteur « *Cannes-La Fauvellière / février 1946-juin 1947* » (p. 237) ; dans ses *Mémoires*, Marcel Sauvage écrit que son livre a été publié en 1947 (Claire Paulhan, avril 2021, p. 442) et la dédicace réservée à Yves Gandon est datée de janvier 1948 ; quoi qu'il en soit, voir p. 195 la citation de Jean Paulhan en exergue du chapitre « Le Poids des choses » : « *J'ai perdu bien d'autres plaisirs depuis que je ne sais plus voir les choses comme elles sont.* »

Pour la réédition, voir *infra* au 3 janvier 1974].

– n.s., *Guilde du livre*, bulletin, janvier 1948 [rubrique : « La vie littéraire » ; texte complet : « *Jean Paulhan, courageux, et lucide, continue sa campagne pour défendre les libertés de l'écrivain — et la liberté.* » ; au fonds Paulhan, Jean Paulhan note sur la coupure, à l'encre noire : « *Bulletin de la / Guilde / Janv. 1948* » ; numéro absent à la BNF].

– A.P. [Aimé PATRI], *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 38, janvier 1948, p. 106b et 107a [sur le n° 40 de *Poésie* 47 et le texte de Jean Kanapa : « “Il ne faut jamais croire un capitaliste sur parole, disait Lénine. M. Paulhan, M. Parain sont des capitalistes. Ce n'est pas la parole qu'il faut mettre en doute, mais leur parole.” *Bel exemple de syllogisme de la pensée “engagée” à retenir pour les futurs traités de logique.* »]

– n.s., *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 38, janvier 1948, p. 116-118 [rubrique : « Le Mois littéraire » ; sur les réactions de Jean Paulhan et Raymond Queneau, entre autres, au prix Nobel de Gide recueillies par Paul Guth dans *Le Figaro littéraire* ; « Comment ! Nous n'en avons eu que deux ? *s'étonne l'incorrigible farceur, qui feint de croire que Valéry l'avait eu aussi, et ajoute : “Nous ne sommes pas*

beaucoup pour les prix dans la maison [...]. Enfin, ce qui est fait est fait. [...] Ça ne changera rien aux sentiments !”

Et Raymond Queneau, second plaisantin de la maison :

“Du moment qu’on joue le jeu du Prix Nobel, je trouve que c’est bien joué. Gide, de tous les vieux, c’est le mieux.” *Et il ajoute :* “Roger Martin du Gard, Gide, c’est les fondateurs de la N.R.F. Peut-être qu’il lui a fallu trente-sept ans, à la Revue, pour arriver à Stockholm.” »]

– ÉTIEMBLE, « Un travail de Sisyphe », *Les Temps modernes. Revue mensuelle* [dir. Jean-Paul Sartre], 3^e année, n° 28, janvier 1948, p. 1268-1274 [« Chronique littéraire » dans « Exposés » ; extrait : « *Il semble que ce temps soit celui de Sisyphe : au moment où Camus produisait son mythe, Roger Caillois donnait à Buenos-Aires une Roca de Sisipho, un Rocher de Sisyphe ; dix ans plus tôt, Ilya Ehrenbourg avait fourni Un travail de Sisyphe, que Paulhan publia dans La Nouvelle Revue Française.* »]

– Raymond GUÉRIN, « Jean Paulhan ou d’une Nouvelle Incarnation des Lettres », *Synthèses. Revue mensuelle internationale*, Bruxelles, 3^e année, n° 1, 1^{er} janvier 1948, p. 45-57 [un papillon précise que le numéro paraît « avec un assez long retard dû au changement d’imprimeur ». En exergue, une citation de Paul Valéry : « *Un homme d’intelligence profonde et impitoyable pourrait-il s’intéresser à la littérature ? Sous quel rapport ? Où la placerait-il dans son esprit ?* »

Jean Paulhan est au « Au Rendez-vous des navigateurs », dans l’Île Saint-Louis. Il « *donne moins de prises depuis quelque temps* » aux critiques qu’il méritait : « *Toute recherche trop poussée de la réflexion, tout parti pris d’absolu tendent au dessèchement. Les limites et les exclusions d’un mandarinat intellectuel fermé, par principe, aux tentations du concret, de même que les abstinences et les rigueurs du terrorisme finissent par révéler leur vanité dès qu’on réussit à les dominer. Un tel constat ne pouvait pas manquer d’être dressé par l’aspect ironique et exigeant de Paulhan. Celui-ci, insensiblement, a su faire sa part de plus en plus, dans ses écrits comme dans ses rapports humains, à la matière vivante, au monde extérieur et aux surprises du quotidien, au fait d’apparence banale et aux jeux de société. Par une sorte de révolution admirable, sa pensée et son langage (toujours si fermement attachés à leurs disciplines, à leurs allusions ou à leurs raccourcis), ont enfin trouvé ce qu’ils cherchaient.* » (p. 45-46)]

– Edmond HUMEAU, « Brefs regards sur une année », *Arts*, n° 148, 9 janvier 1948, p. 2gh [rubrique : « Le courrier des lettres » ; comme bilan de l’année 1947, retour sur la querelle de Jean Paulhan avec le

C.N.É. : « *Quittant le complexe Miller-Sade, la vie littéraire française en 1947 devint anecdotique. On se souviendra des démêlés de Jean Paulhan avec le C.N.É. dont Louis Martin-Chauffier devint le président. Et reconnaissons à ce dernier le courage, dans l'affaire Nizan, d'avoir sauvé la vérité sans souci des partisaneries et au premier une obstination à dénuder une attitude équivoque qui, jointe aux habiletés de beau joueur que ne cessa d'être Paulhan, servit une cause assez triste mais clémentine.* »]

– Maurice TOESCA, « Quelques livres de luxe », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 53, samedi 10 janvier 1948, p. 9c [sur la *Lettre au médecin*, texte complet : « *La librairie Parisot-Gallimard met en montre La Lettre au médecin, de Jean Paulhan. Il s'agit d'un texte très court, d'une dizaine de pages dactylographiées, mais qui emplit une cinquantaine de pages du livre de format courant. Le tirage en est parfait : sur un papier d'Arches magnifique et dans une typographie en gros caractères du plus bel effet. Les lettres de départ en vermillon sont du meilleur goût. Le volume a été "achevé d'imprimer un jour de neige à la campagne et tiré à petit nombre pour la fleur" des amis de l'éditeur anonyme. C'est l'étrangeté de l'édition qui la marque pour le choix du bibliophile, et aussi la qualité du texte, ai-je besoin de le dire ? Une phrase tout de même, pour en donner le ton :*

“Je vais bien en ce moment, écrit l'auteur au médecin, ou plutôt je commence à aller bien, et je ne sais à quoi je me trouve exposé. Je n'aime pas tout à fait ces périodes d'incertitude.” »]

– « Jean Giono s'entraîne pour le Tour de France 1948 », *France Dimanche*, n° 71, 11 janvier 1948, p. 1a [texte complet : « *Un peu déçu par l'accueil assez froid que la critique et le public parisien ont fait à sa pièce, Le Voyage en calèche, Jean Giono envisage de faire une deuxième rentrée — en vélo, cette fois — dans le Tour de France 1948.*

Il s'entraîne actuellement sur les routes de Manosque sous l'œil bienveillant du champion Fachleitner, autre fils illustre de la petite ville.

Giono a déjà réalisé une jolie performance : Manosque-Bandol d'une traite.

Il en est tout fier :

— Je ne suis venu que tard au cyclisme, convient-il avec une (feinte) modestie.

Et cependant que Jean Giono pédale, Édouard Fachleitner songe au retour à la terre. Les terres du maître et du champion sont mitoyennes.

Pour se délasser de son entraînement sportif, Giono écrit chaque jour (y compris les dimanches et jours de fête) ses trois pages, qui viennent s'ajouter aux 7.500 pages qu'il a déjà mises en stock depuis la Libération.

L'interdiction qui pesait sur lui est aujourd'hui levée et l'on dit que Jean Paulhan, directeur littéraire de Gallimard, a l'intention de publier les 28 volumes que constituent ces 7500 pages. »]

– n.s., « Un secret de Polichinelle », *Gavroche*, n° 172, mercredi 14 janvier 1948, p. 5ef [sur l'*Anthologie des poètes d'aujourd'hui* aux éditions Clairefontaine, texte complet : « Sous une somptueuse couverture bleue et glacée, les éditions Claire-Fontaine présentent une anthologie des “poètes d'aujourd'hui”, élus par Jean Paulhan.

Or, sous une couverture identique, voisine avec elle aux devantures des librairies élégantes une plaquette de même format, mais évidemment plus mince, où l'on peut lire : “Deux poètes d'aujourd'hui”. Ouvrez, et vous lirez à la page 2 de garde :

Ce livre est né du refus de deux auteurs de se laisser embrigader dans une anthologie conçue selon des principes qui ne sont pas les leurs et placée sous le signe d'un préfacier dont les vues leur sont diversement opposées. Libre à M. Jean Paulhan de faire le prestidigitateur en poésie, etc.

Arrivons aux signatures de nos deux boudeurs. Elles n'étonneront pas les personnes qui ont suivi certaines polémiques beaucoup moins littéraires que politiques :

Louis Aragon – Paul Éluard »].

– n.s., « besoin de couverture », *Combat*, 15 janvier 1948 [texte complet : « Au plus fort de la polémique, Jean Paulhan-C.N.É., les anti-communistes de toujours se disaient que le nom de Jean Paulhan serait effacé un jour ou l'autre de la manchette de notre confrère les Lettres françaises, vous savez : “Fondateurs : Jacques Decour et Jean Paulhan”. Et ces anti-communistes de toujours en furent longtemps pour leurs frais : le nom de Jean Paulhan continuait de battre pavillon haut au mât des Lettres françaises. On insinuait seulement que ce “fondateur” n'avait rien fondé du tout, étant apparu seulement au cinquième numéro des Lettres clandestines.

Les anti-communistes de toujours vont triompher une fois de plus : cette semaine, Jacques Decour est seul à avoir fondé les Lettres françaises. Le nom de Jean Paulhan est disparu dans la tourmente qui a également emporté le nom du rédacteur en chef de l'hebdomadaire littéraire du P.C. : Loys Masson. Serrons les rangs, camarades !

À part cela, la lecture du numéro de cette semaine vaut celle de n'importe quel bulletin paroissial. Et je te tape sur les Américains pornographes, et je te pulvérise Les Temps modernes, coupables d'avoir publié un article de Blanchot sur Sade, et je te joue la vierge pudique et l'enfant de Marie : il est vrai qu'on y célèbre en même temps le "J'accuse" d'Émile Zola qui, n'est-ce pas, a toujours été considéré comme un auteur de patronage. »

Nous n'avons pas trouvé ce texte au lieu et à la date indiqués].

– Julien BENDA, « Letteratura in crisi », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno III, n° 1-2, 16 gennaio 1948, p. 1 et 3 [dans une traduction de Enrico Galluppi, réflexions sur *Les Fleurs de Tarbes*].

– Maurice TOESCA, « La querelle des "condensés" / Le romancier des "Scorpionnes", qui a été mis en condensé, trouve l'opération fort bonne », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 91, samedi 17 janvier 1948, p. 3efg [Albert Camus contre, Jean Paulhan pour les condensés].

– Ernest DUTOIT, « Trois maîtres d'attention », *Journal de Genève. Journal national, politique et littéraire*, n° 15, samedi 17 et dimanche 18 janvier 1948, p. 3 [« Page littéraire », sur Paul Valéry, Paul Claudel et Charles-Ferdinand Ramuz : « *C'est, sauf erreur, André Rousseaux qui regrettait naguère qu'il n'y eût pas, dans le calendrier des saints de la littérature, un patron qui porterait le nom de saint Attentif. Si un saint, pour nous, est principalement un modèle, ni Valéry, ni Claudel, ni Ramuz n'ont besoin qu'on les invoque pour nous servir d'exemples et de patrons. Oui, "Valéry le patron", comme Jean Paulhan appelle Braque "le patron" ».*

Le même dans *Journal de Genève. Édition internationale*, dimanche 18-lundi 19 janvier 1948, p. 3ab (cote Gr. Fol. M-2 de la BNF)].

– R.G., « La Revue (des Deux Mondes) a remplacé la *Revue des Deux-Mondes* », *L'Intransigeant*, 69^e année, n° 52367, mardi 20 janvier 1948, p. 3ef [extrait : « *Un nom, pourtant, fait exception à ce classique palmarès : celui de Jean Paulhan ! De la "N.R.F." à la "La Revue"..., qui l'eût cru ? L'auteur des "Fleurs de Tarbes" se livre à une étonnante réhabilitation de... l'abbé Delille, précurseur (à ses yeux) de Hugo, de Chénier, de Musset, de Vigny, de Baudelaire, Nerval et Mallarmé, de Sully-Prudhomme et de Raymond Roussel ! Pourquoi pas : tout n'est-il pas dans tout ? "La Revue des Deux-Mondes" est morte. Vive "La Revue" (des Deux Mondes) ! »]*

– Claude MORGAN, « Paulhan a franchi le Rubicon », *Les Lettres françaises* [« Fondateur : Jacques Decour – Directeur : Claude Morgan »], 8^e année, n° 193, jeudi 29 janvier 1948, p. 1.

– *Bibliographie de la France*. Journal général et officiel de la librairie, 137^e année, 5^e série, n° 4, 30 janvier 1948, p. 118 [aux « Nouvelles Épîtres », lettres du 6 juillet 1947 et « Dernière lettre » du 22 septembre 1947].

– n.s., « Jean Paulhan disparaît soudain... / ...de la manchette des “Lettres françaises” », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 93, 31 janvier 1948, p. 2 [coupures au fonds Paulhan et au dossier Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.)].

– André BILLY, de l’Académie Goncourt, « À propos du domaine public payant », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 93, samedi 31 janvier 1948, p. 2^{def} [à propos de la Société des gens de Lettres, extrait : « On oublie que Jules Romains, Louis Aragon, Paul Claudel, Colette, Paul Éluard, Jean Paulhan, et je ne cite que ceux dont nos critiques les plus renchérissés ne sauraient contester l’importance, en font partie. »]

– Étienne BORNE, « D’un passé qu’il faut sauver », *L’Époque*, [?] février 1948 [mentions d’une exposition des *Cahiers du Rhône* à la librairie des Jeunes Presses, rue Soufflot et de la disparition du nom de Jean Paulhan, de la manchette des *Lettres françaises*. Nous n’avons trouvé cet article dans *L’Époque*, titre mentionné sur la coupure conservée au fonds Paulhan ni dans *La Croix*, où publie régulièrement Étienne Borne.

L’exposition de manuscrits, lettres et documents à la librairie des Jeunes Presses, rue Soufflot, a donné lieu à deux articles qui ne figurent pas au fonds Paulhan : J./M., « Sous l’égide des “Cahiers du Rhône” des écrivains de toutes tendances retrouvent l’amitié des “Temps héroïques” », *Combat*, 7^e année, n° 1118, dimanche et lundi 8-9 février 1948, p. 2^{ef} et n.s., « La “Semaine des Cahiers du Rhône” », *La Croix*, dimanche 15, lundi 16 février 1948, p. 3^c [rubrique : « Échos des Lettres et des Arts »].

– « Concurrence aux ”Poids et Mesures” », *Combat*, [?] février 1948 [passage complet : « La polémique qui vient d’opposer Jean Paulhan à Claude Morgan n’a en [...] l’ardeur de l’ex-fondateur des “Lettres françaises”. Recevant un journaliste qui lui demandait à quoi tient le succès de certains livres, Jean Paulhan lui répond :

“Le grand succès de *L'Être et le néant* de Sartre est venu de ce que le livre pesait 1 kilo exactement. À l'époque, on manquait de poids. Les mères s'en servaient pour peser leur bébé. On avait dû interdire de vendre à la fois plus d'un exemplaire : certaines personnes en demandaient cinq ou six d'un coup.”

Sans doute des mères de famille nombreuse, ou des commerçants nouvellement établis. »]

– Camille BOURNIQUEL, « Malcolm de Chazal », *Esprit* [dir. Emmanuel Mounier], 16^e année, n° 2, février 1948, p. 324-329 [rubrique : « Chronique » ; en exergue, citation de Jean Paulhan : « *De ses obscurités mêmes, j'éprouve qu'elles sont chez lui à la bonne place.* »]

– Claude-Edmonde MAGNY, « La parabole de Lazare ou le langage retrouvé », *Esprit* [dir. Emmanuel Mounier], 16^e année, n° 2, février 1948, p. 311-323 [rubrique : « Chronique » ; extrait : « *Depuis longtemps déjà, Maurice Blanchot, Brice Parain, Jean Paulhan, ont mis en question, sur le plan abstrait, cette supposée puissance du langage : l'expérience des camps, elle, la met en accusation et de la façon la plus concrète qu'il soit.* »]

– n.s., « Entreprises d'abêtissement », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 39, février 1948, p. 115-117 [rubrique : « Le Mois littéraire » ; « *Seule dans le concert de réprobations, la voix de Jean Paulhan s'élève pour déclarer, avec son humour pince-sans-rire habituel : “Les trois quarts des romans qui paraissent actuellement ne méritent pas autre chose que d'être condensés.” [...] Et, malgré Paulhan, qui, imperturbable, affirme : “Je n'ai jamais lu Manon Lescaut. Je serais très heureux de le faire de cette manière...”* » (texte cite p. 117)].

– YÉFIME, « Malcolm de Chazal », *Mercure de France*, n° 1014, 1^{er} février 1948, p. 373-375 [Malcolm de Chazal a été révélé par Jean Paulhan dans *Le Littéraire* et par Aimé Patri dans *Combat* en octobre ; « *Le poète Henri Pichette, créateur d'apoèmes, qui fait jouer en ce moment “les Épiphanies” ne revendique-t-il pas le mérite d'avoir trouvé en même temps que Chazal des idées maîtresses voisines de celles de son confrère des tropiques ?* »]

– n.s., « Le fondateur escamoté », *Lyon libre*, 3 février 1948, p. 2e [rubrique « Au hasard des lettres » ; « *En 1944, peu de jours après la Libération, Les Lettres Françaises, naguère clandestines, paraissaient*

pour la première fois au grand jour. Son premier numéro évoquait les circonstances de leur naissance et rappelait que :

“La petite équipe du début, celle que nous avons réunie autour de Jean Paulhan, dans l’appartement de Jean Blanzat, comprenait Vildrac, Guéhenno, Mauriac...”

Depuis la Libération, Les Lettres Françaises portaient donc sous leur titre, un bandeau : “Fondateurs : Jacques Decour, fusillé par les Allemands, et Jean Paulhan”.

Or, voici que M. Claude Morgan vient de s’aviser que M. Jean Paulhan n’en est pas du tout le fondateur. C’est donc par une complaisance coupable que M. Claude Morgan l’a investi de ce titre en 1944 et qu’il l’a maintenu chaque semaine depuis. En conséquence, le nom de Jean Paulhan a été effacé de la manchette de l’hebdomadaire communiste. Escamoté.

Qu’en pense M. Jean Paulhan ? Interrogé par un de nos confrères parisiens, il a répliqué :

“Cela me paraît une décision très sage. En tout cas, c’est une décision qui me plaît.”

Et sans doute cette décision évitera-t-elle à M. Jean Paulhan bien des situations embarrassantes et délicates. Il est fort habile, sans doute ; il connaît toutes les règles du jeu et les façons de les tourner, mais il est parfois incommode de jouer simultanément des rôles contradictoires.

Or M. Jean Paulhan, “ex-fondateur” des Lettres Françaises, dirige aujourd’hui Les Cahiers de la Pléiade et La Table Ronde. Et il se flatte d’inscrire au sommaire de ces revues des noms qui, depuis 1940, sonnent désagréablement à nos oreilles : Giono, Jouhandeau entre autres. Le rassemblement de ces noms, en tête d’une revue, n’est sans doute pas l’effet d’un hasard et plus probablement par calcul politique ou... commercial.

De toute façon, cet escamotage clarifie la situation. » À la BNF, la cote Gr FOL JO 3803 est donnée comme hors d’usage. Nous remercions Pierre Guinard, directeur des collections et des contenus à la Bibliothèque municipale de Lyon, pour son aide].

– n.s., « Chemin de Damas », *La Bataille*, 7^e année, n° 163, mercredi 4 février 1948, p. 5a [« Plumes et dents » ; extrait : « *Il a fallu que Jean Paulhan passe le Rubicon et collabore à certains cahiers de la Table-Ronde aux côtés de Montherlant et Jouhandeau pour que M. Claude Morgan ne puisse plus garder ce silence magnanime.* »]

– n.s., *Carrefour*, 5^e année, n° 177, mercredi 4 février 1948 [extrait : « *Le numéro des Lettres françaises en date du 27 janvier apprend au*

public que, pour avoir participé à la fondation de la revue La Table Ronde, François Mauriac est exclu du C.N.É. Motif de l'ukase : ladite revue a publié un texte de Jouhandeau et en annonce un de Montherlant. Claude Morgan, dans le même hebdomadaire, annonce que Jean Paulhan "a franchi le Rubicon" ; ce qui veut dire qu'il collabore à La Table Ronde. »

L'article de Claude Morgan date du 29 janvier 1948].

– Pierre HERVÉ, « Les Chevaliers de "La Table ronde" », *Action. Hebdomadaire de l'indépendance française* [dir. Pierre Hervé], n° 175, semaine du 4 au 10 février 1948, p. 3 [rubrique : « La grande / tribune politique d'Action » ; extrait : « *Au terme d'un plaidoyer qu'il publie dans le numéro 1 de sa Table Ronde, Jean Paulhan s'écrit : Ah ! cessez enfin de nous tromper. » ; Jean Paulhan considéré comme un « diabolique sophiste »*].

– n.s., « Paulhan désavoué par le Littéraire », *Les Lettres françaises*, jeudi 5 février 1948, p. 2f [texte complet : « *M. Jean Paulhan a été interrogé par un reporter du Littéraire, à la suite de la suppression de son nom de la manchette des Lettres françaises, où nous ne pouvions continuer à le voir figurer au côté de celui de M. Jacques Decour.*

On sait que M. Paulhan avait donné sa démission du C.N.É. pour pouvoir publier les œuvres des écrivains collaborateurs : Montherlant, Jouhandeau, Giono, Châteaubriant, etc. On sait également qu'il vient de réaliser son projet, ce qui lui a valu de notre part la mesure dont il se plaint si amèrement. Il n'a pu cacher à son interviewer la colère qu'il en ressentait, osant prétendre que Jacques Decour l'eût approuvé et nous traitant, ni plus ni moins bêtement que n'importe quel rédacteur de L'Époque "d'agents de l'étranger".

Cette hystérie, surprenante chez un intellectuel qui fait profession de mépriser les passions des hommes ordinaires, n'a cependant pas convaincu le rédacteur du Littéraire qui conclut :

Resterait assurément à entreprendre M. Jean Paulhan sur sa façon de dire que "la France n'a pas pardonné aux collaborateurs de 40." Cela est vrai pour la France, mais beaucoup moins pour M. Jean Paulhan en particulier, qui, tout en défendant comme nous-mêmes la liberté d'écrire et de publier, paraît fort incommodé, lorsque l'on rappelle aux collaborateurs restés "glorieux" leurs titres de gloire.

Quels que soient nos désaccords avec le Littéraire, nous sommes heureux de constater que, sur une question aussi grave, nous pouvons cependant encore nous rencontrer. »]

– Edmond HUMEAU, *Arts*, n° 152, vendredi 6 février 1948, p. 2gh [rubrique « Le courrier des lettres » ; extrait : « *Autre aventure à Jean Paulhan dont le nom avait disparu de la manchette des “Lettres françaises”, en même temps que celui de Loys Masson, rédacteur en chef. Loys Masson est rendu à la liberté. Mais Paulhan n’est plus fondateur parce qu’il accueille Jouhandeau. La plaisanterie est un peu trop voyante. Claude Morgan explique maintenant qu’en fait Paulhan ne fut jamais fondateur, mais que cette “complaisance” n’a plus de raison d’être. Il y a des plaisanteries qui durent moins longtemps. Pourvu que cela ne nous vaille point un nouveau procès analogue à celui que Maurice Garçon s’emploie à plaider contre les usurpateurs du Goncourt.* »]

– n.s., « La table ronde », ...*Aux Écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 30^e année, n° 1228, 6 février 1948, p. 27b [texte complet : « *En présentant la nouvelle revue “La Table ronde”, François Mauriac écrit : “Cette revue n’a de raison d’être, que si elle apparaît scandaleuse.”* »]

Le scandale ne s’est pas fait attendre. En raison de sa collaboration à la Table ronde où écrivent également Albert Camus, Raymond Aron, Jules Roy, Thierry Maulnier, etc... François Mauriac vient de se voir exclu du C.N.É. La raison : publication, dans ce numéro, d’un texte de Marcel Jouhandeau et l’annonce d’un autre de Henry de Montherland [sic], qui figurent sur la “liste noire”. Mais n’ont-ils pas écrit dans d’autres journaux et revues, sans que le C.N.É. ait pris ces mesures ?

La vraie raison ne serait-elle pas que dans ce numéro de la Table Ronde figure une note de Jean Paulhan où Claude Morgan est assez directement traité ? Il semble bien que le C.N.É., qui ne peut plus rien contre Paulhan ait voulu venger Claude Morgan de l’épigramme que lui décoche l’auteur des Fleurs de Tarbes.

“Je ne serais pas surpris qu’il y eût de la ruse dans cette réputation de sottise dont Morgan a si bien su s’entourer.” »]

– n.s., *Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 30^e année, n° 1228, 6 février 1948, p. 27b [extrait : « *Jean Paulhan a reçu une lettre adressée à “Monsieur Jean Pollan”. Quelques jours plus tard, son correspondant s’excusait, imputant cette mauvaise orthographe à une secrétaire non-initiée. Jean Paulhan vient de répondre : “En réalité, on devrait écrire mon nom : Paulian, comme il se prononce dans mon pays. Mais Pollan n’est pas déplaisant !”* »]

– n.s., « Le brave soldat du général Gamelin était antimilitariste », *France Dimanche*, n° 76, 6 février 1948, p. 3cde [sur le livre de Louis Roger, *Nos fils les Gaulois*, Gallimard, 1947, 287 p. ; le visage de Louis Roger a été utilisé par la propagande française en 1939, sous le titre « *pour sauver un soldat / donnez / un peu de votre sang* » ; extrait : « *Louis Roger, dans le civil, a fait tous les métiers (y compris ceux de terrassier, de décorateur, de reporter photographe et de journaliste à France Dimanche. Jean Paulhan, qui a décidé du sort de son manuscrit chez l'éditeur Gallimard, a écrit sur sa fiche de lecture : « “Cela doit avoir un grand succès (c'est assez propre à nous tirer de la mauvaise conscience, celle de 1940) et un succès mérité. Louis Roger n'a pas triché.” »]*

– François SAUVAGE, « Leur fin est un commencement ! », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 113, vendredi 6 février 1948, p. 8bcd [extraits : « *Nous relirons Aragon, qui écrivait à Morgan : “M. Gide n'a rien à faire dans le journal qu'avec Paulhan, Éluard, Mauriac tu as fait deux ans au péril de ta vie.”*

Depuis, Paulhan et Mauriac, sorte littéraire de personnes déplacées, ont rejoint Gide dans le camp des anathématisés. » ; « Les bouquins de Louis-Ferdinand Céline s'achètent deux mille francs au marché noir. »]

– n.s., *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 94, samedi 7 février 1948, p. 5 [sur *La Licorne*, tome II, extraits : « *La Licorne a succédé, sous une forme plus luxueuse, à Commerce et à Mesures pour une fonction capitale dans notre vie littéraire : celle de l'exploration dans les jeunes talents français et dans les littératures étrangères — l'exploration des talents authentiques. [...] Un portrait — le meilleur — de Groethuysen par Jean Paulhan, qui finit sur une note du cœur assez belle. »]*

– n.s., « La Table Ronde », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 55, 7 février 1948, p. 5ab [extrait : « *Puisque, à notre époque, il faut s'engager, une nouvelle revue, La Table Ronde, a pensé, qu'après tout, il était aussi simple de s'engager dans la liberté. »]*

– n.s., « Peinture naïve », *Libération*, 4^e année, n° 1061, samedi 7 février 1948, p. 2b [sur le vernissage, ce même jour, à la galerie Maeght, d'une exposition de Gertrude O'Brady, dont Jean Paulhan a prêté à la galerie une toile qu'il avait achetée lui-même, intitulée « *Les Fortifs* » ; dialogue avec Jean Paulhan sur l'existence de ces *fortifs* ; même écho dans *Écho du Maroc* les 15-16 février (voir *infra*)].

– Louis CHÉRONNET, « De Klee à Bombois », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 5^e année, n° 144, mercredi 18 février 1948, p. 6g [rubrique : « Les Arts » ; « *Quant à Gertrude O’Brady (Maeght), encore assez nouvelle venue dans le domaine de la sancta simplicitas, je crois vraiment qu’il faut renoncer pour elle à employer le terme de naïveté. Je suis même sûr qu’elle doit être une fine rusée qui met un certain humour à jouer les innocentes. Elle vous a une manière de faire alternativement, avec les mêmes crayons, sèchement scolaire et maladroitement académique, le portrait du facteur du coin et celui de Raymond Queneau, de la femme de chambre de l’hôtel de Nice et de Jean Paulhan, d’un vieux paysan et de Jean Cocteau, qui en dit long sur ses qualités tactiques.*

Quant à ses gouaches, nous dirons volontiers que Touchagues, Jean Hugo et Peynet sont passés avant elle sur le même chemin. Le douanier Rousseau aussi, naturellement. En un mot, du travail bien fait et dans l’esprit de quelqu’un qui connaît bien les maîtres du genre. »]

– « ... Sanctionnons ! », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 91, samedi 7 février 1948, p. 9cd [texte complet : « *Autre fautif, Jean Paulhan. Là, c’est une histoire ancienne qui rebondit. Paulhan avait déjà rompu avec le C.N.É. Mais son nom était resté inscrit au bandeau de l’hebdomadaire des Lettres françaises, dont il fut le fondateur avec Jacques Decour, fusillé par les Allemands. Du moins on le croyait. Car la direction des **Lettres françaises** vient de nous apprendre que le journal n’avait en réalité qu’un seul fondateur : Jacques Decour. Et le nom de Paulhan a disparu du bandeau.*

Naturellement chacun a ses bonnes raisons. Comme elles sont plus politiques que littéraires, que nous importe ? Il n’est pas besoin de les exposer. On les imagine si facilement. Quand les uns n’y voient que du bien, les autres voient rouge. »]

– n.s., *Courrier de l’Ouest*, Angers [administrateur : Fleury], 5^e année, n° 34, mardi 10 février 1948, p. 3b [rubrique : « Le courrier des lettres » ; texte complet : « **JACQUES CHARDONNE**, dont les œuvres sont épuisées, va faire paraître chez Gallimard ses œuvres complètes qui comprendront six tomes dont le premier sortira en avril. L’auteur de l’“Épithalame”, de “Claire” et des “Romanesques” est, si l’on en croit Léon Blum, le meilleur analyste contemporain de l’amour.

Ses plus belles pages d’amour et de tendresse vont d’ailleurs être prochainement publiées sous le titre “Pages Choiesies”. Et, en octobre 1948 paraîtra son dernier roman, “Julie et les Chimériques”. Jean Paulhan en donnera des extraits importants dans les Cahiers de la

Pléiade au printemps et cet ouvrage très attendu sera édité en même temps en France, au Canada, en Suisse et à New-York. »

Nous remercions Alain Terrienne, de la Médiathèque d'Angers, et Élisabeth Verry, des Archives départementales, de nous avoir aidés à préciser cette référence (cote 30 JO 5 des Archives départementales de Maine-et-Loire)].

– n.s., *Paris-Normandie*, n° 1057, mardi 10 février 1948, p. 2f [rubrique « Chronique littéraire » ; texte complet : « *Les Éditions Calmann-Lévy viennent de sortir le vingtième numéro de l'excellente revue Critique, qui contient notamment une lettre de Malcolm de Chazal. On parle beaucoup de cet auteur depuis l'article que Jean Paulhan lui a consacré sous le titre Un auteur de génie. Ses œuvres paraîtront bientôt et cette lettre qui constitue une étonnante présentation de l'écrivain par lui-même, nous rend décidément très impatients de les connaître.* » Au fonds Paulhan, la coupure est attribuée par le Courrier de la Presse à « Jean Giono »].

– n.s., *Carrefour*, 5^e année, n° 178, mercredi 11 février 1948, p. 8b [rubrique : « Au fil de la plume » ; extrait : « *Dans "La Table ronde", par Paulhan : Trois notes à propos de la patrie, où il appelle le C.N.É. : "Le Céné". Et où il dit, répondant une fois de plus à ceux qui lui reprochent de comparer le cas de Romain Rolland, en 1914, à celui de Châteaubriant, en 1940 : "Ce que l'on veut me signifier, c'est qu'il était généreux et peut-être juste de trahir en quatorze la cause d'une France bourgeoise et capitaliste, alliée de la Russie des tzars, mais ignoble en 1941 la cause d'une France alliée des Soviets... C'est que la guerre de 14 était une guerre de droite, mais la guerre de 42 une guerre de gauche... Si c'est bien là votre sentiment, dites-le donc franchement sans tant d'allusions et de ruses. Surtout, sans parler vous-même à tout bout de champ de patrie."* »]

– Jean-Pierre AUDOUIT, « Les livres qui se vendent et les autres / Coups de bourse libido et bonnes lectures », *Gavroche*, n° 176, mercredi 11 février 1948, p. 5g [texte parfois donné, à tort, comme du 11 février 1949, sous l'intertitre « Avec Jean Paulhan : de la littérature pratique à la littérature viatique » ; texte complet : « *À Jean Paulhan l'ironie est familière, cette ironie tout à fait capable d'acclimater au scepticisme et à la vivacité de nos mœurs littéraires la sagesse nonchalante et la férocité raffinée des mandarins. La réponse qu'il nous a fait parvenir nous montre Paulhan fidèle à lui-même, prêt à plaisanter les choses graves, ce qui est une façon comme une autre de les mettre à vif, donc de les pénétrer.*

À quoi tient le succès d'un livre ? À des raisons diverses qu'on ne saurait toutes dénombrer. Paulhan, avec des gestes d'illusionnistes, nous en découvre d'inattendues :

— Je crois que c'est très difficile à savoir. Quand on arrive (par hasard) à connaître une raison, elle est surprenante.

Le grand succès de *L'Être et le Néant*, de Sartre est venu de ce que le livre pesait un kilo exactement. À l'époque on manquait de poids. Les mères s'en servaient pour peser leurs bébés. (On avait dû interdire de vendre à la fois plus d'un exemplaire : certaines personnes en demandaient cinq ou six d'un coup.)

La collection de la "Pléiade" avait déjà ruiné deux éditeurs, et menaçait de ruiner la "N.R.F." quand la guerre a éclaté. Du jour au lendemain tout est parti. Pourquoi ? Cadeaux utiles aux combattants, goût subit pour les lectures sérieuses, livres de peu de poids (mais de grand contenu) ? Toutes ces raisons à la fois, je suppose.

Les autres succès me semblent beaucoup plus mystérieux. »]

— n.s., « Le silence de la jungle », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 114, vendredi 13 février 1948, p. 4a [Giono, Guitry, Montherlant, Thérive : « *Déjà Paulhan les réédite dans des revues faites exprès. Galtier-Boissière, courageusement, leur réserve la place d'honneur à la vitrine de sa petite librairie — la même où il vendit, pendant l'occupation, les publications clandestines de la Résistance.* »]

— Constantin BRIVE, « L'Exposition des Arts libres / lance la peinture idéiste / et crée l'amicale artistique de l'interclaque », *L'Époque. L'Impartial*, samedi 14 février 1948, p. 1^{efg} et p. 4a [en vue de l'exposition des Arts libres au Palais des expositions, « MM. Jacques Dumesnil, Georges Duhamel, Escande, Mlles Darsonval, Peretti, Marsac, Suzy Delair, l'intimiste Sébille, Paulhan, André Ledur (poète), l'affichiste Paul Colin, Bordas, la comtesse Richard de la Falaise et le conseiller de la République Allioun Diop... ont uni leurs talents très divers pour l'élaboration de ce manifeste. »]

— Yanette DELETANG-TARDIF, « Jean Paulhan », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 151^e année, n° 38, samedi 14 février 1948 [voir page 1 de *La Gazette littéraire* ; sur le tiroir on ne peut moins secret qui contenait ses petites *Lettres françaises* pendant l'Occupation ; sur sa Tsantsa, sa tête de Jivaro ; Jean Paulhan travaille lentement au deuxième volume des *Fleurs de Tarbes* ; « dans sa curieuse maison à tourelles de la rue des Arènes, qui ressemble à une villa gothique en fin de saison dans une ville d'eau, et des fenêtres de

laquelle on plonge sur la perspective brusquée des Arènes de Lutèce. On se sent tout près de ce paradis terrestre qu'est le Jardin des Plantes, encore qu'un peu loin pour entendre rugir les lions. »]

– n.s., *Écho du Maroc* [dir. Pierre Bernard], 20^e année, n° 10273, dimanche 15-lundi 16 février 1948, p. 1f [rubrique : « Potins parisiens » ; à Gertrude O'Brady, qui expose une toile représentant des fortifications, que Jean Paulhan a prêtée à la galerie Maeght, celui-ci apprend que les fortifications qu'elle a pourtant peintes, n'existent plus].

– n.s., « Naissance », *L'Ordre* [directeur : Émile Buré], 2^e année, n° 145, dimanche 15-lundi 16 février 1948, p. 2d [rubrique : « Boîte aux lettres » ; texte complet : « Une nouvelle revue mensuelle vient de paraître, dont le premier sommaire est fort brillant : “La Table ronde”, que dirigent M.M. Raymond Aron, Albert Camus, André Malraux, Thierry-Maulnier, François Mauriac, Jean Paulhan, Denis de Rougemont, Jules Roy et Henri Troyat. Exceptionnel comité de direction !

Directeur-gérant : M. Jean Cau. Siège : 12, rue Tronchet.

Sommaire du premier numéro : “Trois notes à propos de la patrie”, par Jean Paulhan, et qui devraient soulever de longues discussions. Un curieux “Discours à des étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe”, de Raymond Aron ; le début d'une étude politique de François Mauriac : “La pierre d'achoppement”. »]

– n.s., « Vive la liberté ! », *Spectateur* [dir. André Roubaud], 4^e année, n° 141, mardi 17 février 1948, p. 7a [rubrique : « L'horizon littéraire » ; texte complet : « Nous signalions, récemment, la naissance d'une nouvelle revue, La Table ronde, dont les animateurs avaient jugé bon de “s'engager” tout simplement, dans la liberté, cette forme d'engagement étant “aussi honorable que l'adhésion passionnée ou prudente à une faction militante : aussi honorable et, au moins, aussi périlleuse.”

Nous apprenons aujourd'hui — sans aucune surprise d'ailleurs — que François Mauriac, pour avoir pris place autour de cette table ronde — en compagnie, notamment, de Jean Paulhan, Albert Camus, Thierry-Maulnier, Raymond Aron, Jules Roy, Marcel Jouhandeau, Robert Kanters, Hubert Gignoux et autres — vient d'être exclu du C.N.É.

Nous l'en félicitons très vivement. Le péril étant réel. L'honneur s'en accroît. Plus que jamais : vive la liberté ! »]

– Pierre CABANNE, « Isidore Isou / sur la mule du pape », *La Bataille*, 7^e année, n° 165, mercredi 18 février 1948, p. 4ab [extrait : « *Donc M. Isou se présentait à ses disciples et au peuple avec tous les signes du génie et du lettrisme réunis, l'un poussant l'autre et les deux se présentant en bel équipage devant la porte de M. Jean Paulhan.*

M. Jean Paulhan est à la fois la conscience de la maison Gallimard et des Lettres françaises (les vraies, pas celles de M. Claude Morgan) depuis 1920. Il est disert, volubile, pas du tout pontifiant, d'accueil aimable et agréable à entendre. Si toutefois on ne se sent pas très intelligent devant lui on ne peut oublier qu'il est un animal farceur. C'est un charmeur de serpents qui s'oublierait à faire danser les oies. Ajoutons que les oies ne demandent pas mieux, et revenons à M. Isou.

Ainsi le voici devant M. Paulhan et son terrible regard. Le lettrisme en perd son gazouillis d'oiseaux de cave, ses enfantillages et son bon vieux rire éraillé d'un clavier mal orchestré de trente-deux dents neuves. La forêt enchantée se tait et devant la porte la mule piaffe. M. Isou d'un coup a découvert ou retrouvé sa voie. Est-ce la robe du R.P. Bruckberger entr'aperçue dans les couloirs qui a fait tourner la tête à ce pèlerin qui se mua en mage ? C'est un ouragan, cette fois, qui se déchaîne sur les têtes et les toits de Saint-Germain-des-Prés, la forêt en perd son lettrisme, le lettrisme ses cinq, dix, vingt ou trente-quatre lettres, le Sinaï s'installe naturellement rue Jacob, et M. Isou agite enfin le tonnerre. »]

– n.s., « Littérature en bref », *La Dernière Heure*, Bruxelles [?], 19 février 1948 [extrait : « *L'événement du mois est à coup sûr la parution de la nouvelle revue "La table Ronde". On relève au sommaire les noms de MM. François Mauriac, Jean Paulhan, Albert Camus, Thierry Maulnier, Raymond Aron, Henri Troyat, et... Marcel Jouhandeau. Ainsi se confirment les rumeurs qui prétendaient que ne pouvant réhabiliter la défunte N.R.F., M. Jean Paulhan mettrait tout en œuvre pour assurer la rentrée de Marcel Jouhandeau, ce grand romancier que sa conduite sous l'occupation avait fait frapper d'ostracisme. Voilà qui est fait, mais on est en droit, de se demander si "La Table Ronde" sera accueillie par tous comme l'était la N.R.F.* »

Au fonds Paulhan, double violet, d'une copie dactylographiée de ce texte. La BNF conserve *La Dernière heure* de Marseille pour 1904 seulement. Nous n'avons pas retrouvé ce texte dans *La Dernière heure* d'Alger].

– Claude MORGAN, « Qu'est-ce que la patrie ? », *Les Lettres françaises*, 19 février 1948, p. 1fg et p. 2a [extrait : « *Quant à M. Paulhan, il n'a confié à personne s'il avait ressenti quelque remords,*

même passager, de son reniement en lisant les paroles de M. Pierre-Etienne Flandin. Mais puisqu'il aime à parler de patrie, nous avons estimé que l'occasion était bonne pour le chercher sur son propre terrain et poser à notre tour la question : "Qu'est-ce que la patrie ?" Et non pour escamoter le problème comme il l'a fait. Les Lettres françaises vous convient la semaine prochaine à poursuivre avec nous cette enquête. »]

— Robert KEMP, « Vive Sainte-Beuve ! », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1068, jeudi 19 février 1948, p. 2abcdef [rubrique : « La Vie des livres » ; Maxime Leroy (1873-1957) cite Jean Paulhan dans sa *Vie de Sainte-Beuve*, Paris, Janin, 1947, 206 p. : Sainte-Beuve serait « habile à classer les esprits. »]

— n.s., « Mieux vaut tard que jamais », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 115, vendredi 20 février 1948, p. 4e [rubrique : « Le combat spirituel » ; texte complet : « On sait que Jean Paulhan — qui décidément aura bien mérité de la Liberté — a fondé récemment une nouvelle revue, La Table Ronde, autour de laquelle il a convié à prendre place, sans autre considération que le talent des écrivains tels qu'Albert Camus, Thierry Maulnier, Jules Roy... et Marcel Jouhandeau, ou Jean Giono...

M. François Mauriac, ayant lui-même accepté de collaborer à cette revue — à côté de confrères ci-devants "maudits" de la "liste noire" — vient d'être exclu du Comité de la Haine Épurative (C.N.É.).

On l'en féliciterait volontiers...

... Si cette exclusion même ne venait nous rappeler que l'illustre auteur du Nœud de vipères, en ce début de 1948, n'avait pas encore jugé bon, ou trouvé l'occasion, d'envoyer de lui-même sa démission à ces messieurs. »]

— n.s., « André Lhote expose 40 années de peinture / et Bombois fait le portrait de Charles Trénet », *Point de vue*, 4^e année, n° 153, 19 février 1948, p. 15 [le dossier de presse de Jean Paulhan indique par erreur *Points de vue* au pluriel ; extrait : « Chez Maeght, Germaine O'Brady s'est déclarée prise au dépourvu lorsque la galerie décida d'exposer ses œuvres. Elle l'explique très gentiment dans sa préface au catalogue. Cependant, elle a su réunir des portraits dessinés à la mine de plomb, des portraits très vrais avec de jolis fonds. On y voit celui de Paul Éluard, de Jean Cocteau, de Jules Supervielle, de Jean Paulhan, de Steinbeck, tous si ressemblants qu'il est bien inutile de mentionner leurs noms au-dessous. Quelques toiles découlant d'un art populaire

nous élèvent avec fantaisie vers le mystère des fêtes foraines, telles qu'on aimerait les voir réellement. »

En décembre 2017, la cote Jo 2719 de la BNF a été envoyée en urgence pour reproduction numérique, avant d'être mise en ligne sur Gallica].

– Paul DESMETH, « Vieil air », dans *Simplifications suivi de Avec la nuit*, édition augmentée, Gallimard, 1947, p. 111-113 [dans un volume achevé d'imprimer le 20 février 1948, texte dédié « A Jean Paulhan », repris de *Simplifications suivi d'Avec la nuit*, Paris, Librairie Gallimard, 1939, p. 161-165 ; voir *supra* à la date du 17 juillet 1939].

– Maurice TOESCA, *Jean Paulhan l'écrivain appliqué*, Variété, 1948, 155 p. [volume achevé d'imprimer le 20 février 1948 sur les presses de M. Audin à Lyon ; « Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires hors commerce sur vélin Madagascar numérotés de I à V, 500 exemplaires sur Rives b.f.k. numérotés de 1 à 500, — ces deux tirages étant ornés chacun d'un portrait de Jean Paulhan réalisé par Benn et 1500 exemplaires sur Alfa Navarre numérotés de 501 à 2000. L'ensemble constituant l'édition originale de Jean Paulhan, l'écrivain appliqué. »

Envois de Maurice Toesca à Jacques Brenner : « A J. Brenner qui aime J.P. comme je l'estime, en très confraternel hommage, Maurice Toesca. », à Yves Guirriec, avec un double envoi, de Jean Paulhan (« [Titre] et l'ami d'Yves Guirriec. JP. ») et de Maurice Toesca (« Depuis des années je m'efforce de connaître Jean Paulhan. Le connaîtrai-je jamais ? Mais est-il bien nécessaire de percer le cœur de ceux que l'on aime ? Le mystère, notre ami J.P. nous a appris qu'il est la clé de la poésie. Il est peut-être plus encore le passe-partout de l'amitié. Ne pas perdre le passe-partout, voilà l'essentiel. Maurice Toesca » – librairie Jean-Etienne Huret, avril 2023), et aux Touzot : « Pour Monsieur et Madame Robert Touzot amis des écrivains, donc de [titre], avec mon cordial souvenir, / Maurice Toesca ». Nous avons inséré à leur date les articles publiés dans la presse lors de la parution de cet ouvrage].

– n.s., « En visite à Curepipe », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 96, samedi 21 février 1948, p. 1ab [texte complet : « Au cours de ses voyages, en Afrique du Sud et dans les îles de l'Océan Indien, Georges Duhamel a rendu visite à Malcolm de Chazal qui habite Curepipe, dans l'île Maurice, et a passé deux jours avec l'écrivain de "Sens plastique". Voici la photo — évidemment imparfaite — que nous recevons de leur rencontre.

“Sens plastique” paraîtra en librairie la prochaine quinzaine. L’on attend avec curiosité les réactions de la critique et du public lettré. Jean Paulhan — il l’a manifesté ici-même — voit, en Malcolm de Chazal, un poète de génie ; André Breton est entièrement acquis à ce sentiment. Quant à André Gide, on dit qu’il a récemment écrit au poète mauricien une lettre pleine d’estime et d’enthousiasme. »]

— n.s., « ...et Présence Africaine », *Le Soir*, Bruxelles, 21 février 1948 [texte complet : « *Quels échos de la pensée madécasse ne s’entendent pas dans la pensée de Jean Paulhan ? Mais André Gide ne craint-il pas pour la fluidité lucide de la sienne ? C’est ce que se demanderont ceux qui recevront “Présence Africaine”, le premier numéro d’une nouvelle revue de près de deux cents pages, éditée à Paris et à Dakar, sous le patronage actif de l’auteur de “L’Immoraliste”.*

Une fois encore, la générosité d’André Gide éclaire une route qui n’était qu’à sens unique. Dans l’avant-propos de cette publication ouverte aux Noirs de l’Afrique, il écrit : “Nous comprenons aujourd’hui que ces méprisés d’hier ont peut-être, eux aussi, quelque chose à dire : qu’il n’y a pas seulement à chercher à les instruire, mais encore à les écouter.” D’autres pages sont signées de J.-P. Sartre, du poète sénégalais L. S. Senghor, du romancier austro-américain Richard Wright, etc.

Cette initiative, d’une tendance juste et émouvante, devrait nous inciter à ouvrir, à notre tour, nos périodiques à la voix des Congolais lettrés. Ne laissons pas à l’étranger, comme cela s’est déjà produit, le soin de les encourager et même de les récompenser par des distinctions honorifiques. »]

— n.s., « La lumière vient de Curepipe », *Tel quel*, 4^e année, n° 88, 24 février 1948, p. 5^{de} [rubrique : « Au coin du bois sacré » ; texte presque complet : « *Georges Duhamel, dans l’Océan Indien, a rendu visite à Malcolm de Chazal, qui demeure à Curepipe en l’île Maurice.*

De Chazal est un poète qui se lève à l’horizon, Jean Paulhan lui trouve du génie, et Gide a pour lui de s’enthousiasmer... Il va publier dans huit jours : “Sens Plastique”.

— On verra bien, disait Gilbert Sigaux, si ce sens plastique est un [coupure coupée] ! »]

— n.s., « Du côté de la littérature », *Travail et Liberté. Hebdomadaire de combat pour la C.G.T. indépendante, libre et démocratique*, n° 17, samedi 21 février 1948, p. 2^d [rubrique : « Échos et informations » ; texte complet : « *Le C.N.É. (comité patronal — qu’il dit — des*

Écrivains) se déplume. Jean Paulhan l'a quitté après avoir dit leur fait aux maniaques de "l'Épuration" qui le composent.

François Mauriac en a été exclu pour avoir laissé figurer son nom au sommaire d'une revue, à côté de celui de Paulhan et de Jouhandeau, "autre épuré" qui a comme par hasard plus de talent à lui seul que tous ses "épurateurs" réunis.

Finalement, il ne reste plus au C.N.É. que les hommes célèbres, genre Aragon ou Pierre [sic] Morgan (comme dit Paulhan : "Morgan, pas le grand écrivain, l'autre.")

Pendant ce temps en librairie, le public s'arrache, après J'ai choisi la Liberté, les livres de Maurice Bardèche, d'Alfred Fabre-Luce, de M^e Jacques Isorni, de M^e Albert Nau, les passionnants et libres témoignages de Jean-Pierre Abel, de Claude Jamet, etc., etc.

Bien entendu de ces livres, la presse bien-pensante n'en souffle mot. Mais cela n'empêche pas la vérité de se faire jour. »]

— n.s., « Gallimard / & Cie / A "l'usine à pensée" de / la N.R.F., un tribunal / suprême de la littérature / fait chaque année le / procès de 3.000 auteurs », *Point de vue* [dir. Lucien Rachet, rédacteurs Pierre Descaves et Roger Feral], 4^e année, n° 154, 26 février 1948, p. 10-11 [reportage photographique par Georges Dambier ; voir sous l'intertitre : « Jean Paulhan : / l'éminence grise » : « *Aux réunions du comité de lecture, le mardi, l'atmosphère est souvent orageuse. Tous les lecteurs ont leurs poulains et les défendent avec acharnement. La dernière bagarre a éclaté à propos du premier livre d'Isidore Isou, fondateur du mouvement lettriste. M. Jean Paulhan prétendait qu'Isou avait du génie. Queneau et Lemarchand quittèrent le comité. Il fallut toute la persuasion de Gallimard pour les faire revenir sur leur décision.* » (p. 11d)].

— Pierre CABANNE, « Jean Paulhan fildefériste sans balancier », *La Bataille*, 7^e année, n° 166, mercredi 26 février 1948, p. 4ab [coupure non référencée au dossier Jean Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.), référencée « *La Bataille ?* » de la main de Jacqueline Paulhan : « *Il a traversé la forêt dadaïste avec des regards troubles et complices de voleur égaré parmi les voleurs, il s'est arrêté un instant aux jeux et aux enjeux surréalistes juste le temps qu'il fallait pour s'annexer complaisamment un vocabulaire qui l'étonnait, détonnait et allait servir à de nouvelles magies.* [...]

Alors au terme de la plus vide des recherches, il y a cette cabriole sur le fil, et Jean Paulhan qui nous esquisse — oh, le plus joliment du monde — un pied de nez. »]

– J.-P. D., « Jean Paulhan intime », *Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 30^e année, n° 1231, 27 février 1948, p. 25c [extraits : « C'est l'homme le plus mystérieux des Lettres françaises contemporaines. Il l'est d'ailleurs avec un goût de la fantaisie et du paradoxe qui le garde de tomber dans la prophétie. Que d'autres pontifient, lui se contente de se taire et de sourire ! Et quand il parle, c'est souvent pour dire le contraire de ce qu'on attend de lui. Il a, de son indépendance, le souci que d'autres ont des voluptés qui les comblent. [...] Il ne travaille que dans sa chambre, faisant à sa secrétaire l'offrande de son bureau personnel. [...] Ne va jamais au théâtre. Encore moins au cinéma. Ne fume que du tabac oriental. [...] Il est plus intelligent que subtil, plus subtil que fin, plus fin que clairvoyant et, si grande est l'énigme qu'il nous propose qu'on pourrait tout aussi bien écrire qu'il est plus clairvoyant que fin, plus fin que subtil et plus subtil qu'intelligent. À ce degré, il n'est plus possible de vérifier les maillons de cette chaîne qui brille doucement à la vitrine de la littérature française. » Il aime Bach et tous ceux où l'on peut dénicher deux ou trois notes de Bach].

– Gérard BAUER, *Paris-presse. L'Intransigeant*, 28 février 1948 [extrait : « Est-ce Jean Paulhan que les Goncourt vont appeler la semaine prochaine pour remplacer J.H. Rosny ? Ils en ont parlé et la carrière à la fois d'étude, de précaution, et de courage de cet écrivain ne pouvait qu'inspirer de la sympathie aux lettrés du déjeuner Gaillon... »

Malgré une indication manuscrite de Jean Paulhan, en réponse à un article de Roland Dorgelès (voir *infra* au 5 mars 1964), la coupure ne figure pas à la date indiquée. Rosny junior est mort le 15 juin 1948].

– André SAUGER, « La Nouvelle Occupation », *La Marseillaise*. Le grand quotidien d'information, Marseille, 6^e année, n° 1184, samedi 28 février et dimanche 29 février 1948, p. 1fgh [rubrique : « La chronique... / ... d'André Sauger » ; texte complet : « Voulez-vous connaître le chemin parcouru depuis la libération ? Il n'est besoin, pour cela, que de flâner dans les rues et s'arrêter devant l'un de ces libraires parisiens dont les étalages harmonieusement agencés font de l'œil au passant comme des filles respectueuses.

Il y a deux ans, les ouvrages qui se proposaient à la tentation se rattachaient tous, plus ou moins, à la Résistance. Leurs auteurs, tous anciens "clandestins", y rappelaient les durs combats auxquels ils avaient pris part et ils recréaient en leurs récits l'insupportable atmosphère qui existait en France au temps de la Gestapo allemande ou milicienne.

Peu à peu, timidement d'abord, audacieusement ensuite, on vit apparaître, entre un "bouquin" sans tache d'un Aragon et un recueil d'un Martin-Chauffier revenu de déportation, de soi-disant "essais" dus à quelques valets de plume dont le nom ne disait rien à personne, tant ils avaient mis d'obstination à vivre en une obscurité dont nul, sauf eux, n'avait à se plaindre.

Ces messieurs avaient trouvé un éditeur, non parce qu'ils étaient pleins de talent, mais parce que l'on voulait, en les publiant, tâter le terrain.

Là-dessus, M. François Mauriac parla de "pardon", de "charité chrétienne" et se mit en devoir de chanter sur un air de cantique apostolique et romain : "Oublions le passé... reviens..."

Un certain nombre de journaux réactionnaires et d'attachés plus ou moins gaullistes l'accompagnèrent en sourdine. Enfin, l'aurore des ex-collabos se leva. Un nouveau climat fut créé : celui de "L'Époque".

L'on vit alors disparaître, timidement d'abord, audacieusement ensuite, de la devanture des libraires, les livres d'Aragon, de Martin-Chauffier, d'André Chamson, de Jean Cassou. À leur place apparurent d'autres ouvrages. Ceux d'un Fabre-Luce, lequel se rattache par sa famille au Crédit Lyonnais, et par son activité durant la guerre au monde de la collaboration ; celui d'un Moulin de la Barthète, ancien conseiller de Pétain ; celui d'un Bertrand de Jouvenel, ami de Déat et de Luchaire.

On ne s'arrêta pas là.

En 1944, c'était la Libération. Aujourd'hui, c'est une nouvelle occupation.

Et il faudrait, pour plaire aux Mauriac, aux Paulhan, aux Jean Cocteau, que nous ne disions rien, que nous laissions faire ? Sans blague !... »

*Outre celle-ci, deux autres versions de cet article sont connues, celle de *La Marseillaise du Berry* et, plus complète, celle donnée par *Le Patriote de Nice* (voir *infra*). Nous remercions la bibliothèque de l'Alcazar de Marseille pour son aide].*

– André SAUGER, « L'écœurante invasion de la littérature d'Occupation », *La Marseillaise. Grand quotidien régional d'information*, Berry-Touraine-Marche, Chateauroux, 5^e année, samedi 28, dimanche 29 février 1948, p. 1^{efg} et p. 2^{ab} [rubrique : « Chronique de Paris » ; « M. Jean Paulhan, trahissant les "Lettres françaises" qu'il avait servies durant l'occupation nazie se mit au service de la pensée fascisante.

D'autres, de moindre envergure, s'abritant derrière ces "Maîtres" firent le reste.

Un nouveau climat fut créé : celui de “l’époque”. »

Le tampon du Courrier de la presse de Ch. Demogeot, indique *Marseillaise du Berry* (Chateauroux). Les archives départementales de l’Indre nous ont répondu, le 19 décembre 2017, qu’après vérification portant sur l’ensemble du mois de février 1949, cet article ne se trouvait pas à l’emplacement indiqué ; nous l’avons retrouvé en février 1948. C’est dans *La Marseillaise*, celle de Marseille, qu’André Sauger publiait sa chronique « La Nouvelle Occupation »].

– André SAUGER, « L’écœurante invasion / de la littérature d’occupation », *La Marseillaise du Berry*, Chateauroux, n° 1071, 28 février 1948, p. 1cde et p. 3ab [rubrique « Chronique de Paris »].

– André SAUGER, « La nouvelle / occupation », *Le Patriote de Nice et du Sud-Est*, 5^e année, n° 59, samedi 28 février 1948, p. 1gh [texte complet : « *Voulez-vous connaître le chemin parcouru depuis la libération ?*

Il n’est besoin, pour cela, que de flâner dans les rues et s’arrêter devant l’un de ces libraires parisiens dont les étalages harmonieusement agencés font de l’œil au passant comme des filles respectueuses.

Il y a deux ans, les ouvrages qui se proposaient à la tentation se rattachaient tous, plus ou moins, à la Résistance.

Leurs auteurs, tous anciens “clandestins”, y rappelaient les durs combats auxquels ils avaient pris part et ils recréaient en leurs récits l’insupportable atmosphère qui existait en France au temps de la Gestapo allemande ou milicienne.

Peu à peu, timidement d’abord, audacieusement ensuite, on vit apparaître, entre un “bouquin” sans tache d’un Aragon et un recueil d’un Martin-Chauffier revenu de déportation, de soi-disant “essais” dus à quelques valets de plume dont le nom ne disait rien à personne, tant ils avaient mis d’obstination à vivre en une obscurité dont nul, sauf eux, n’avait à se plaindre.

Ces messieurs avaient trouvé un éditeur, non parce qu’ils étaient plein [sic] de talent, mais parce que l’on voulait, en les publiant, tâter le terrain.

On se servait d’eux comme d’un cobaye et ils avaient accepté de jouer ce rôle, étant toujours prêts à se vendre à n’importe qui, pour n’importe quoi.

L’idée d’acheter ces feuillets signés de noms inconnus n’étant venue à l’esprit de personne, l’offensive fut en quelque sorte réussie.

Là-dessus, M. François Mauriac parla de “pardon”, de “charité chrétienne” et se mit en devoir de chanter sur un air de cantique apostolique et romain : “Oublions le passé !... Reviens...”

Un certain nombre de journaux réactionnaires et d’attaches plus ou moins gaullistes l’accompagnèrent en sourdine.

Enfin, l’aurore des ex-collabos se leva.

M. Jean Paulhan, trahissant Les Lettres françaises qu’il avait servies durant l’occupation nazie, se mit au service de la pensée fascisante.

D’autres, de moindre envergure, s’abritant derrière ces “maîtres”, firent le reste.

Un nouveau climat fut créé : celui de “L’Époque”.

L’on vit alors disparaître, timidement d’abord, audacieusement ensuite, de la devanture des libraires, les livres d’Aragon, de Martin-Chauffier, d’André Chamson, de Jean Cassou.

À leur place apparurent d’autres ouvrages.

Ceux d’un Fabre-Luce, lequel se rattache par sa famille au Crédit Lyonnais, et par son activité durant la guerre au monde de la collaboration ; celui d’un Moulin de la Barthète, ancien conseiller de Pétain ; celui d’un Bertrand de Jouvenel, ami de Déat et de Luchaire.

Ces livres arrivaient de Suisse, où ces messieurs habitent depuis que leur patrie d’origine a été libérée par son peuple.

On ne s’arrêtera pas là.

Le trajet de Lausanne à Paris étant trop long, il se créa des maisons d’édition qui se mirent à la disposition des “ex”.

Ce fut l’“Élan”.

Ah ! ce n’est pas l’argent qui leur manqua, à ces propagandistes des paroles dites françaises.

Qui donc achète tout le papier disponible, si ce n’est cette maison — l’“Élan” justement — dont le directeur littéraire est M. Roger Delplanque, ancien fabricant de cette fausse “Humanité”, qui au temps de l’occupation, le gouvernement de Vichy faisait répandre, et que l’on cite aujourd’hui comme texte authentique ?

Et ce fut bientôt cette floraison d’opuscules chantant les gloires de tous les traîtres, de tous les faisans qui vendirent la France.

M. Sacha Guitry fit paraître ses “Souvenirs” d’ami d’Abetz et d’hôte familial de l’ambassade du Reich.

Un certain Maurice Privat “sortit” un livre qu’il osa intituler : “Laval, mon ami”. Ce bouquin vint accompagner à la devanture des libraires un “Laval vous parle”, préfacé par la fille de ce dernier, comtesse de Chambrun...

En 1944, c’était la libération. Aujourd’hui, c’est une nouvelle occupation.

*Et il faudrait, pour plaire aux Mauriac, aux Paulhan, aux Jean Cocteau, que nous ne disions rien, que nous laissions faire !
Sans blague ! »]*

– Marquis de VILLENEUVE, « Les dernières années de D.H. Lawrence », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 151^e année, n° 50, samedi 28 février 1948 [voir le supplément *La Gazette littéraire*, p. 1a : « Au mois d'octobre 1928, M. Paulhan eut la délicate pensée de mettre à la disposition de Lawrence son pavillon de Port-Cros. De ce sémaphore, transformé en une résidence toute moderne, l'écrivain apercevait le versant nord de l'île où les pins et chênes-verts dominent un sous-bois si épais que nulle part n'apparaît le sol schisteux, couleur grenat. C'est comme une épaisse toison verte flottant sur la mer bleue. [...]

C'est dans cette retraite aux charmes tahitiens que Lawrence lut Point Counterpoint, le désolant roman de son ami Aldous Huxley. C'est aussi de Port-Cros qu'il écrivit une de ses plus jolies lettres, une des plus rares pour la sensibilité qui s'y manifeste. Lawrence s'interdisant d'habitude, par une sorte de stoïcisme, toute plainte et tout regret. Cette lettre est adressée à son compagnon d'enfance J.D. Chambers. »]

– Paul GUTH, « Sur la piste de Medrano / Charles-Adrien Wettach / baptise les “Mémoires” de Grock », *périodique non référencé* [*Le Figaro* ?], mars 1948 [extrait : « Dans les loges, comme diacres et sous-diacres, la fleur de nos lettres : Jean Paulhan, Yves Gandon, Jean Blanzat, Max Favalelli, Luc Estang, Jean-Louis Bory, Dominique Arban, Robert Kanters, Robert Bourget-Pailleron. » Voir *infra* au 20 mars 1948].

– Émile BOUVIER, « À quelque chose / malheur est bon ! », *Le Midi libre* [?] [rubrique : « Chronique littéraire » sur le profit littéraire de la faute ; coupure classée en mars 1948 ; l'auteur est chroniqueur au *Midi libre* ; premier paragraphe : « Après celle des “courts-métrages”, la principale querelle littéraire de cet hiver fut celle des “collaborateurs” qui, heureusement, touche à sa fin. Un homme de lettres est-il, littérairement, disqualifié à jamais pour avoir “collaboré” ? On en avait longuement, et toujours théoriquement, discuté au Comité national des Écrivains et ailleurs. Prenant le taureau par les cornes, des éditeurs, des directeurs de revues ou de théâtres, ont tout simplement publié ou porté à la scène, les dernières productions des écrivains incriminés. Ils ont été violemment pris à partie par les “purs” du C.N.É., qui ont exclu M. François Mauriac, tandis que les “Lettres Françaises” excommuniaient M. Jean Paulhan, lequel n'a plus droit de

se dire fondateur de ce journal, encore qu'il l'ait été très régulièrement pendant quatre ans. »]

– Paul JAMATI, « Les revues », *Europe*, 26^e année, n° 27, mars 1948, p. 125-127 [dans sa contribution au n° 40 de *Poésie* 47, « Les mots ou le métier d'écrivain », Jean Kanapa parle de Jean Paulhan : « *Ce à quoi s'emploie son Éminence Jean Paulhan, dirigeant du ciel littéraire ses petits groupes de rhéteurs en exercice.* » (texte de Jean Kanapa cité ici p. 127)].

– Jean de FABRÈGUES, « La France a besoin de réformes profondes », *France catholique*, n° 66, mars 1948 [intertitres « L'incohérence... / et le désespoir » ; « *À la veille d'écrire ces lignes, j'ai lu le premier numéro d'une revue qui commence de paraître. Elle se nomme la "Table ronde". À son sommaire, figurent à peu près tous les noms qui font l'honneur des lettres françaises d'aujourd'hui — François Mauriac et Thierry-Maulnier, Julien Green et Montherland [sic], les plus révolutionnaires ou les plus "résistants" : Malraux et Jean Paulhan (fondateurs des "Lettres françaises" clandestines — ceux qui furent accusés de collaborationnisme : Marcel Jouhandeau, par exemple, et les plus brillants des générations qui montent : Camus, Raymond Aron, Denis de Rougemont. On le voit, ce n'est pas là une chapelle. Or, voici le liminaire à quoi tous ces hommes ont souscrit. [citation] ».*

Sous la cote Jo 9083 de la BNF, le titre est dans un état qui interdit toute communication, même exceptionnelle, les manipulations de ce document fragile provoquant des dégradations supplémentaires (janvier 2019)].

– n.s., « Littérature, épuration et politique », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 40, mars 1948, p. 112-113 [rubrique : « Le Mois littéraire » ; extrait : « *Mais le sommaire du premier numéro de La Table ronde a causé quelque émoi. N'a-t-on pas vu l'auteur du Nœud de vipères voisiner avec Jouhandeau ? Immédiatement, le C.N.É. a exclu de son sein François Mauriac, qui fut son président d'honneur et qui, il y a peu de temps, invoquait encore "la liste noire" contre Jean-Louis Vaudoyer. [...] "Paulhan a franchi le Rubicon", s'exclame François Mauriac dans Les Lettres françaises.* »]

– n.s., « Le cas Malcolm de Chazal », *Revue de Paris*, 55^e année, mars 1948, p. 162 [extrait : « *Il est possible que les générations futures considèrent de telles déclarations avec un immense respect. On nous*

excusera d'y déceler; pour le moment, une légère tendance à la mégalomanie. »]

– Jacqueline MESNIL, « Mon pain et le dégoût / Réflexions sur une tragédie escamotée », *La Terre retrouvée. Revue bi-mensuelle de la vie juive en France, en Palestine et dans le monde*, 16^e année, n° 11 [225], mars 1948, p. 3abc [extrait : « *Pouvons-nous pardonner selon le vœu de Jean Paulhan, hier encore chef d'un des premiers réseaux clandestins et qui, aujourd'hui, termine une sorte de manifeste en des termes analogues à ceux-là : "Que ne suis-je Juif pour mieux pardonner ?" »* »]

– Maurice SAILLET, « Jean Paulhan et la poésie », *Mercure de France*, vol. XXXII, n° 1015, 1^{er} mars 1948, p. 505-510 [Henri Pichette mentionne cet article de Maurice Saillet dans l'envoi manuscrit qu'il appose en tête de ses *Apoèmes* (Paris, Fontaine, achevé d'imprimer le 30 décembre 1947, n° 1049) : « *à Mr Jean Paulhan / "prosateur du / dimanche". / HP / cf Jean Paulhan et la Poésie, par Maurice Saillet, / Mercure de France n° 1015, 1^{er} Mars 1948* ». Jean Paulhan répond dans les deux dernières sections de « De la Paille et du grain (suite) », *Cahiers de la Pléiade*, printemps 1948, p. 156-160 (« Le "Mercure de France" escamote les questions » et « Affaire Pichette », textes repris en volume).

Henri Thomas écrit à Jean Paulhan, de « *Londres / 6 octobre 1948* » : « *Je vois dans les lignes de la notule de Saillet qui vous concernent une sorte de démission-pirouette qui a dû lui demander pas mal de réflexion. À part le mécanisme psychologique que cela cache, il ne me semble pas que ses critiques soient de grande portée, décidément. Il a tort, je crois, de ne pas examiner de près la préface d'Aragon aux Poèmes politiques. Elle vaut le coup, posant très bien la question de travers. C'est d'elle que je pars dans la prochaine chronique.* »]

– n.s., présentation de « Poètes d'aujourd'hui », *La Chronique nimoise* [fondateur : Paul Guiraud ; directeur ; Georges Martin], 37^e année, nouvelle série, n° 21, 4 mars 1948, p. 1ab [extrait : « *Nous avons le très vif plaisir de publier un extrait de la remarquable préface de notre distingué concitoyen et ami Jean Paulhan à l'Anthologie "Poètes d'aujourd'hui" publiée en Suisse.* »

L'exemplaire de la BNF, placé sous la cote JO 35032, est dans un état qui interdit toute communication, même exceptionnelle, les manipulations de ce document fragile provoquant des dégradations supplémentaires (mai 2017)].

– n.s., « À travers la presse littéraire », *Les Lettres françaises*, 4 mars 1948, p. 2ab [à propos d'un article d'André Rousseaux paru dans *Le Figaro littéraire*, et qui rend hommage au livre de Martin-Chauffier sur son expérience des camps ; extrait : « *En passant de ce petit ton féroce — et ici justement féroce — qui est le sien, il donne une leçon sévère à Jean Paulhan et à François Mauriac, qui ont accepté, comme on le sait, de fraterniser à la revue de la Table Ronde, avec des écrivains collaborateurs.* »]

– n.s., « L'Invasion », « André Thérive », « H. de Montherlant » et « Abel Hermant », *Les Lettres françaises*, 4 mars 1948, p. 5ab [extrait : « *Regardez les librairies : Maurras, Brasillach, Fabre-Luce, Pétain, Bonnet, Laval, Rougier... inondent les devantures (telle, de la rue d'Anjou, nous replonge au plus profond de Vichy-État.)* » ; « *La consécration enfin de Montherlant par ses pairs est célébrée dans le numéro 2 de la revue de Thierry Maulnier, Jean Paulhan et François Mauriac, qui poursuit la réhabilitation de Jouhandeau, l'auteur autorisé de De l'abjection.* »]

– L.P., « PAULHAN (Jean) et AURY (Dominique). — Poètes d'aujourd'hui », *Gazette des lettres*, 4^e année, n° 57, samedi 6 mars 1948, p. 11ab [texte complet : « *La vertu la plus immédiate peut-être de cette anthologie est de nous mettre en présence d'une somme de poésie ; ceci non seulement pour le choix proposé mais parce que Jean Paulhan le fait précéder d'une étude désinvolte et lucide comme il en a le secret. Et puisque anthologie il y a, reconnaissons en elle une matière propre à éclairer l'amateur sur la force du poète qui réussit à nous imposer son personnage en nous revêtant de lui. Éluard et Aragon y ont leur bonne place, les circonstances dans lesquelles elle fait l'objet d'un deuxième volume pour eux seuls, présenté sous le même emboitage et comme un complément du premier, semblable et différent, fixent un aspect nouveau de la poésie en quoi le poète ne veut pas exister sans l'homme social. Notons, enfin, l'absence d'Apollinaire et de quelques autres qui mériteraient leur réunion en un troisième tome avec une autre préface de Jean Paulhan, où il dénoncerait le procès qu'il doit leur faire dans son cœur.* »]

– CHARMIDE, sans titre, *Aspects de la France et du monde*, 2^e année, n° 5, 10 mars 1948, p. 11 [rubrique : « Les Revues » ; « *Les absences expliquent tout, ou presque tout, dans l'état des Revues depuis la Libération. L'absence de la Revue des Deux-Mondes a suscité toutes sortes d'espérances et permis quelques impostures. Voilà que "la Revue" reparait. Il y manque les excellentes analyses politiques*

d'André Chaumeix. [...] *La Table Ronde* s'explique elle par l'absence de la N.R.F. [sic]. Elle rassemble des noms aussi célèbres que ceux qui illustrèrent jadis la revue de Jacques Rivière, puis de Jean Paulhan. Jean Paulhan s'y trouve d'ailleurs. Ses trois notes sur la patrie n'étonneront pas les lecteurs d'*Aspects*. Il en faut citer au moins trois jugements. 1) "je ne cherche pas à flatter M. Benda, et je n'irai pas jusqu'à dire qu'il a converti Hitler. Mais il a dû former, ou c'est qu'on l'a mal lu, plus d'un hitlérien. Car toute la thèse des 'Discours' est qu'il nous faut renoncer à la France pour faire l'Europe." 2) "Je ne serais pas surpris qu'il y eût de la ruse dans cette réputation de sottise, dont Claude Morgan a si bien su s'entourer" 3) "la conclusion qui s'impose, il me semble, à tout esprit normal, c'est que M. Bardèche et M. Benda font chacun une bonne moitié de patriote. Il suffirait de les combiner pour obtenir un Français complet..."

Au sommaire de cette revue, un texte odieux de Mauriac. »]

— Marie-Louise BARRON, « La Russie est... / en Russie / ou la culture selon / M. Malraux », *Les Lettres françaises*, 11 mars 1948, p. 1a et p. 2ab [extrait : « *La deuxième est la mystification du passé révolutionnaire. Car le passé révolutionnaire, c'est Malraux qui le détient. Et avec lui Victor Serge, Paulhan, Mauriac, Gide, etc...* »]

— Pierre de MASSOT, « Mort d'un poète », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1071, jeudi 11 mars 1948, p. 1cd [mention de la correspondance d'Antonin Artaud avec Jacques Rivière : « *J'aimerais pour ma part que Jean Paulhan rendît publiques les extraordinaires lettres écrites par le poète lorsqu'il était interne à Rodez* » — Rodez, « *d'où il ne sortit qu'après la guerre sur la pressante intervention de Gide et Paulhan notamment.* »]

— n.s., « Vient de paraître », ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 30^e année, n° 1233, 12 mars 1948, p. 26a [dans *La Table ronde*, « *quelques pages très belles aussi de Jean Paulhan : "La Peinture Moderne ou l'Espace sensible au cœur". Ceci : "Qu'un artiste peigne des cerises si ressemblantes que les oiseaux viennent les becqueter, évidemment, c'est drôle, mais ça ne va pas beaucoup plus loin."* »]

— n.s., « Apollinaire et l'Universel », *Tribune des nations*, 12 mars 1948 [rubrique : « Revue de la presse culturelle » ; extrait : « *Poésie pure ou poésie des profondeurs, ce sont là deux aspects d'une semblable exigence souterraine, d'un irrationalisme dont M. Jean Paulhan aura beau jeu de déduire ce qu'il nomme — non sans quelque malicieux excès peut-être — le "terrorisme", qui caractérise à ses yeux la*

demarche poétique de ce temps, son intention subversive dans le domaine du langage et, à quelque degré, sa mauvaise conscience. La partie n'est point jouée encore. »] Mfilm Jo 21195.

– Jean ARLIN, « Deux bourses annuelles / en souvenir / de Félix Fénéon », *Arts*, n° 157, 12 mars 1948, p. 1ab et p. 2cd [neuf intertitres : « Les poètes symboliques », « Le procès des Trente, le mercure et les détonateurs », « Matamoréas, Jules Laforgue et M. Taine », « M. Degas et Forain », « Nouvelles en trois lignes », « L'humoriste », « Un catalogue complet de Seurat », « Un homme », et « Les Amis de Félix Fénéon »].

Dernier alinéa : « *Georges Lecomte, Charles Vildrac, Georges Besson, Joseph Jolinon, Éluard, Aragon et quelques autres doivent se réunir chaque année à l'appel de Jean Paulhan pour attribuer deux bourses annuelles, l'une à un jeune poète, l'autre à un jeune peintre âgé de moins de trente-trois ans, puisque c'est "l'âge du Christ" qu'Aragon fit adopter comme âge limite de candidature au premier déjeuner du souvenir. Telles sont les dernières volontés de notre chère Fanny, la compagne fidèle de F.F. qui nous quitta à son tour en 1946. »]*

– Jean NICOLLIER, *Gazette de Lausanne et Journal suisse* [sur l'anthologie *Poètes d'aujourd'hui*, coupure absente au fonds Paulhan ; signalée par le suivant, le samedi 13 mars 1948].

– Jacques RIVES, « À demain la poésie... », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 151^e année, n° 62, samedi 13 mars 1948, p. 7a [dans « La Gazette littéraire » : texte complet : « Une "nouvelle" maison d'édition lausannoise, à l'enseigne de "Clairefontaine", édite en un somptueux volume la préface de Jean Paulhan à l'Anthologie de la poésie française contemporaine, récemment publiée par la Guilde du Livre.

Ce texte de Paulhan est d'une saveur et d'une densité qui exigeaient la publication séparée. On le prend, on le reprend, on ne s'en lasse pas. Jean Nicollier a déjà dit ici même les mérites de cette étude, qui demeurera un morceau d'anthologie française : raison de plus pour en signaler et en recommander à nos lecteurs l'édition séparée si bien réussie par Clairefontaine. »]

– « Roger Blin interdit à un curé de suivre le corbillard d'Antonin Artaud », *France Dimanche*, n° 80, 14 mars 1948, p. 5g [extrait : « C'est ainsi qu'Antonin Artaud fut enterré en présence de toute l'ancienne N.R.F. Jean Paulhan en tête — mais sans prêtre. »]

– Jean BOULLET, « Adieu à Antonin Artaud / L’auteur du “Théâtre et son double” a rejoint Max Jacob », *Paris 48*, nouvelle série, n° 938, 14 mars 1948, p. 5^{efg} [Jean Boullet dessine sur une feuille de papier le dernier visage d’Antonin Artaud, avant de l’achever dans la cire].

– ROMI, « Le poète maudit / a fait sa / dernière “ballade” », *Paris 48*, nouvelle série, n° 938, 14 mars 1948, p. 5^h [avec photo légendée « Son dernier convoi », extraits : « *Et maintenant les habitués du Café de Flore retournent tristement au Café de Flore. Adamoff et Roger Blin emmènent leurs masques tragiques. Giacometti et Michel de Ré suivent Jean Paulhan, Supervielle, Braque et Vitrac. Adrienne Monnier et Henri Pichette, Solange Sicard et Michel Leyris [...] s’éloignent les derniers. Plus loin Gheerbrant, l’éditeur d’Artaud, se recueille... Romi rapporte ensuite cette histoire, recueillie au Café de Flore après la cérémonie : Après le fameux gala organisé au bénéfice d’Artaud, l’argent avait été déposé chez un notaire. C’était Paulhan, le gérant. Il y a quelques jours Paulhan avait dit à Artaud, d’un ton très protecteur “Mon cher vous dépensez trop d’argent, vous vous conduisez comme un fou, si vous continuez on devra vous remettre dans un asile.” / Artaud était furieux, pendant deux jours il s’est promené avec un couteau pour tuer Paulhan, en criant : “Je ne supporterai pas que l’on me parle sur ce ton” et puis il avait oublié... »]*

– « J.-P. Sartre pèse-bébés », *Dernière heure*, Bruxelles [?] 16 mars 1948 [texte complet : « *La polémique qui vient d’opposer Jean Paulhan à Claude Morgan n’a en rien ralenti l’ardeur de l’ex-fondateur des “Lettres Françaises”. Recevant un journaliste qui lui demandait à quoi tient le succès de certains livres, Jean Paulhan lui répond :*

“Le grand succès de ‘*L’Être et le Néant*’ de Sartre est venu de ce que le livre pesait 1 kilo *exactement*. À l’époque, on manquait de poids. Les mères s’en servaient pour peser leurs bébés. [erreur typographique]dre à la fois plus d’un exemplaire : certaines personnes en demandaient cinq ou six d’un coup.”

Sans doute des mères de famille nombreuse, ou des commerçants nouvellement établis ! » Nous n’avons pas retrouvé ce texte dans *Dernière Heure* d’Alger].

– Pierre CABANNE, « André Breton / le “mage d’Épinal” / s’en va-t-il à Canossa ? », *La Bataille*, 7^e année, n° 169, mercredi 17 mars 1948, p. 4^{ab} [extrait : « *Car Breton, seul, émerge, figure de proue, des enjeux, des ébats, des combats, des défis surréalistes, il porte le poids de ce qu’il a fait naître, grandir... et mourir. Les peintres : Max Ernst, Dali,*

Masson, Chirico, Miro, Tanguy lui doivent beaucoup, mais peu l'avouent ; quant aux écrivains : Aragon, Éluard, Limbour, Artaud, Prévert, Soupault, Paulhan, Queneau, Leiris, autant de routes différentes. Et ne parlons pas, évidemment, de Picasso ! »]

– Le MAGOT SOLITAIRE, « Un homme et sa revue », *Carrefour*, 5^e année, mercredi 17 mars 1948, p. 8^{ef} [la revue *Maintenant*, de Henry Poulaille, charge Guy Lavaud, à tort ou à raison, d'exécuter la dernière découverte poétique de Jean Paulhan : M. de Chazal : « *Autant en emporte le vent lorsqu'il cesse de souffler de Tarbes* ».

Voir *infra* en juillet 1948].

– Yanette DELETANG-TARDIF, « Au Cirque d'hiver : Grock », *Carrefour*, 5^e année, mercredi 17 mars 1948, p. 9^{de} [sans mention de Jean Paulhan].

– Jean ROUSSELOT, « Bernard Milleret / portraitiste égaré / dans le siècle », *Gavroche*, n° 181, mercredi 17 mars 1948, p. 5^{ab} [en illustration, « *Bas-relief, par Bernard Milleret (Photo Marc Vaux)* » ; « *Il résiste activement, participe à la rédaction et à la diffusion des Lettres françaises clandestines avec Jean Paulhan et Georges Adam et finalement gagne le maquis.* »]

– J.T., « Les convives de Vincent Muselli », *Gavroche*, n° 181, mercredi 17 mars 1948, p. 5^{fg} [à propos de *l'Ode* qui vient de paraître chez Pierre Gaudin imprimeur, 1947, 12 p. ; extrait : « *Cette ode jadis publiée par Jean Paulhan dans la N.R.F. est ainsi majestueusement présentée et c'est avec émotion que dans une noble édition on relit ce chant si grave, si mesuré et si pur où le poète évoque les sages et les dieux de la Grèce au cours d'un nouveau Banquet où l'amertume grisante de la ciguë se mêle au bouquet des vins généreux.* »]

– n.s., ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 30^e année, n° 1234, vendredi 19 mars 1948, p. 26^c [extrait : « — *Quel est donc ce libraire de l'avenue Victor-Hugo qui, dernièrement, convoqua Jean Genêt et lui commanda, moyennant une somme de 25.000 francs versés immédiatement 25 poèmes "inédits" ? Mais la suite vaut son pesant d'or ou plutôt de poésie. L'auteur de "Notre-Dame-des-Fleurs" livra ses 25 chefs d'œuvre à l'heure convenue. Le libraire le porta à Jean Paulhan. "Voici, dit-il, des poèmes que j'ai écrits. Je voudrais votre opinion..." Et le directeur de la N.R.F. lut. Et il dit : "Comment ! Mais tout cela est copié dans Baudelaire, dans Rimbaud, dans Verlaine, dans Laforgue..." Jean Genêt, interrogé, n'a répondu ni oui ni non. Mais il*

a l'intention d'aller réclamer 25.000 de supplément au libraire et si celui-ci ne s'exécute pas... "Je dévoilerai tout !", affirme le mystificateur. »]

– « La "querelle du domaine public" / Deux mots à M. Bauer », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 119, vendredi 19 mars 1948, p. 4ab [extrait : « M. Gérard Bauer, avant de quitter la présidence de la Société des gens de lettres — où c'est M. Maurice Bedel qui lui succède — a tenu à publier, dans la presse, une mise au point sur ce qu'il appelle "la querelle du domaine public" payant. [...] Que nous importe que la Société des gens de lettres ait été, voilà plus de cent ans, "fondée et présidée par Balzac et Hugo", comme il nous le rappelle d'abord ? Nous le savons fort bien, comme nous savons que L'Humanité de MM. Cogniot et Marty a été fondée, avant l'autre guerre, par un nommé Jaurès, et les Lettres Françaises... par M. Jean Paulhan ! Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il y a des organismes, des institutions, comme cela, qui dégénèrent et périssent avec le temps ? Ce qui nous intéresse, ici, ce ne sont pas les origines plus ou moins illustres de la Société des gens de lettres, ni les services — indiscutables — qu'elle a pu rendre dans le passé aux écrivains ; c'est de savoir dans quelles mains elle est maintenant tombée et ce qu'elle est devenue entre ces mains nouvelles. »]

– André BILLY, de l'Académie Goncourt, « L'événement le plus grave de ces dix dernières années. — Le sens des mots. — Deux pensionnaires d'Ivry. — Encore le Domaine payant », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 1234, vendredi 20 mars 1948, p. 26c [rubrique : « Propos du samedi » ; extrait : « Jean Paulhan a donc raison de considérer l'altération du sens des mots comme plus grave que la guerre et la révolution ; d'un certain point de vue, l'effet est toujours plus grave que la cause. Mais nous ne demanderons pas aux Cahiers de la Pléiade plus qu'ils ne peuvent nous donner. Puisqu'ils sont essentiellement un recueil littéraire, il serait déjà beau que, grâce à eux, le mot littérature et, conséquemment, les mots roman et poésie, recouvrassent leur signification passée. C'est une tâche à laquelle on s'est toujours efforcé ici de contribuer. » Mention de Fernand Fleuret, mort à Ivry en 1945 (sur les projets de publication posthume du *Régner* de Fleuret pour la Pléiade, voir les lettres de Maurice Garçon, notamment en 1951), comme Antonin Artaud en 1948].

– « Les écrivains sur la piste » et « Dialogue », *Gazette des lettres*, 4^e année, n° 58, 20 mars 1948, p. 4cd [rubrique : « Vous m'en direz tant » ; extrait : « La littérature contemporaine manque d'écrivains

gais, c'est pourquoi, sans doute, elle fait appel aux amuseurs des autres professions. Dernier en date, Grock nous livre ses souvenirs : Sans blague.

Pour sa rentrée au cirque et le baptême de son ouvrage, le tout-Paris littéraire s'était donné rendez-vous au Cirque d'Hiver l'autre samedi. Engagement, existentialisme, lettrisme et autres soucis majeurs des jours de la semaine étaient balayés.

Dans le même rire se retrouvaient, autour de la piste, à la matinée de Grock, au Cirque d'hiver, Jean Paulhan et Paul Fort, Jean-Louis Bory et Francis Carco, Jean Blanzat et André Berry, Luc Estang et Serge.

De toutes les réceptions littéraires de cette année, chacun s'accorda à trouver cette matinée la moins ennuyeuse de toutes.

Après la représentation, Grock, en vieux monsieur, répandit solennellement du sel sur son ouvrage, et déclara que ce livre valait, mais que, du moins, il l'avait écrit seul. Pour cette fois, Grock avait travaillé sans partner.

La rencontre qu'on attendait était celle de notre meilleur humoriste contemporain et du clown célèbre. Elle eut lieu.

Jean Paulhan s'approcha de Grock et lui dit que, depuis longtemps, il était désireux de le féliciter de vive voix.

Grock répondit :

— J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos romans.

Pourquoi ? »]

— J.F., « Pierre Mauriac : L'Écrivain et l'événement (Ed. Siloé) », Réforme [dir. Albert Finet], 4^e année, n° 157, samedi 20 mars 1948, p. 5ef [rubrique : « Au fil du coupe-papier » ; extrait : « On parle beaucoup de littérature "engagée". Beaucoup trop. Le livre de Pierre Mauriac est sans doute destiné à nous faire prendre quelque recul par rapport aux bouillonnements et aux adhésions actuels qui ne sont pas toujours convaincants, en nous montrant combien a varié au cours des âges l'engagement des clercs et leur soumission aux mots d'ordre d'où qu'ils viennent. Il y a donc dans ce livre moins l'exposé d'un problème abstrait, que celui de cas très concrets qui furent ceux de Montaigne ou d'Érasme jusqu'à J. Benda et tutti quanti en passant par les plus grandes figures françaises de toutes époques. Quant à la conclusion, elle dose savamment le pour et le contre, sans apporter de solution extrême ou modérée. Mais une idée générale plane sur tout le livre — qui est peut-être empruntée à Jean Paulhan : l'engagement de chaque écrivain semble varier avec la conception qu'il se fait de son propre rôle dans la vie entière de son propre pays (et non pas dans le développement de l'humanité), selon qu'il s'y croit "mage", détenteur

du pouvoir quasi surnaturel des mots, ou simple détenteur d'une technique parmi tant d'autres. » ; voir Pierre Mauriac, *L'Écrivain et l'événement*, Siloé, 1947, 155 p.]

– ARAGON, « J.-R. Bloch par l'un des 40 millions », 1948 [coupure de presse non référencée, non datée au fonds Paulhan, mais probablement du 15 mars 1948, pour le bout de l'an de Jean-Richard Bloch, avec un portrait du défunt sur son lit de mort dessiné par André Fougeron.

À comparer avec ARAGON, « Jean-Richard Bloch / ou le cœur brisé », *Ce Soir*, 12^e année, n° 1996, vendredi 19 mars 1948, p. 1 *def* et p. 2 *fg* [avec Paul Raynal, « Lettre à Jean-Richard Bloch », p. 2 *abc* ; Louis Martin-Chauffier, « L'indice majeur de Jean-Richard », p. 2 *cd* ; André Viollis, « L'Ami », p. 2 *ef* ; portrait de Jean-Richard Bloch sur son lit de mort par André Fougeron.

Texte repris sous le titre « J.-R. B. par l'un des quarante millions », dans *Les plus belles pages de Jean-Richard Bloch présentées par Aragon*, La Bibliothèque française, 1948, p. 13-25 ; un volume de 303 pages achevé d'imprimer en août 1948, composé par les enfants et la femme de Jean-Richard Bloch, mort un an auparavant, le 15 mars 1947].

– Gilbert LELY, « Introduction » aux *Morceaux choisis de D.A.F., marquis de Sade*, Pierre Seghers, 1948, p. XVII-XIX [dans un volume achevé d'imprimer le 22 mars 1948, en une incise de trois pages placée entre parenthèses, Gilbert Lely récuse les thèses de Jean Paulhan sur le masochisme de Sade et son identification à Justine.

Idée reprise *infra* au 30 mars 1963].

– n.s., « Les grands événements », *Lyon libre*, 22 mars 1948, p. 2 *d* [rubrique : « Au hasard des lettres » ; extrait : « Le n° 3 des “**Cahiers de la Pléiade**”, qui vient de paraître, s'ouvre sur une modeste note liminaire de Jean Paulhan, où l'on peut lire notamment : [citation] Aussi Paulhan estime-t-il “qu'il est bon qu'il demeure un lieu... où **paix** continue à vouloir dire paix, et **littérature**, littérature”. Et espère-t-il que ce lieu sera “**Les Cahiers de la Pléiade**”.

Nous verrons bien : et aussi si une telle entreprise a un sens. » À la BNF, la cote Gr Fol Jo 3803 est donnée comme hors d'usage ; nous remercions pour son aide Pierre Guinard, directeur des collections et des contenus à la Bibliothèque municipale de Lyon].

– n.s., « Bande à part », *Gavroche*, n° 182, mercredi 24 mars 1948, p. 5 *g* [texte complet : « C'est l'excellente anthologie poétique de Jean

Paulhan et Dominique Aury qui a été sélectionnée ce mois-ci par la "Guilde du livre", Poètes d'aujourd'hui.

Elle atteste un goût remarquable, et serait complète si deux poètes notoires ne se fussent refusé à figurer dans un volume préfacé par Jean Paulhan. Tout le monde sait qu'il s'agit d'Aragon et de Paul Éluard, qui ont préféré livrer leurs poèmes, choisis par eux-mêmes, sous une couverture spéciale où nous pouvons lire : Deux poètes d'aujourd'hui.

Tout le monde n'a pas cette modestie et cette horreur de la publicité dont nous parlions à propos de Roger Breuil... »]

– n.s., « Revue de la presse littéraire », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 201, 25 mars 1948, p. 2b [extrait : « *Jean Blanzat est un auteur et un critique complètement dénué de personnalité. Il tient dans le monde des lettres le rôle de confident. Un reflet, une ombre. Tantôt de Paulhan, et tantôt de Mauriac.* »

Voir *infra* à la date du 2 avril 1948].

– n.s., « Le poète Antonin Artaud vient de mourir », *Le Courrier*, 26 mars 1948 [extrait : « *Héritier de Rimbaud et de Lautréamont, Antonin Artaud devait avoir la fin d'un poète maudit : interné peu avant la guerre à l'asile d'aliénés de Rodez, il devait en sortir quelques années plus tard sur une intervention d'André Gide et de Paulhan. L'an dernier on dût de nouveau l'interner, à Ivry, où il vient de mourir.* »

Antonin Artaud est mort le 4 mars 1948. Sous la cote 8 Jo 7890, nous avons constaté qu'il n'existe pas de numéro du *Courrier littéraire* le 26 mars 1948, et que les numéros de mars ni de mai ne contiennent l'article recherché].

– André BILLY, « Les 88 ans de Rachilde. — Se prendre ou ne pas se prendre au sérieux. — Watteau à Nogent. », *Le Littéraire*, 3^e année, n° 101, samedi 27 mars 1948, p. 2def [rubrique : « Propos du samedi » ; extrait : « *Jean Paulhan et Mme Dominique Aury publient en Suisse une anthologie poétique pour laquelle Paulhan a écrit une préface aussi ingénieuse, subtile, excitante, que tout ce que distille ordinairement sa plume. Je cours à la table des matières et y constate avec plaisir la présence de poètes que nous ne sommes pas habitués à voir figurer dans les anthologies modernes : André Mary, Roger Allard, Vincent Muselli, Jean Pellerin, François-Paul Alibert, François Mauriac, Marie Noël... ! Tiens ! Tiens ! Le vent tournerait-il du côté de la poésie traditionnelle ? Mais pourquoi avoir laissé de côté Francis Carco ? Pourquoi avoir négligé Apollinaire ? Je ne vois pas non plus*

Cendrars. Ah ! qu'il doit être difficile de mettre sur pied une anthologie entièrement satisfaisante ! Mettons que ce soit impossible... »]

– n.s., « Pourquoi cette exposition... », *Nouvelle République du Centre-Ouest*, Tours, samedi 27, dimanche 28 et lundi 29 mars 1948, p. 5a [rubrique : « Tours-La vie tourangelles » ; pendant la semaine de Pâques, une exposition sur les éditions de Minuit aura lieu dans le hall de l'agence Havas, prêté à la Maison des Lettres ; extrait : « *Cependant, "Le Silence de la Mer" parvint en Angleterre. L'admiration et l'étonnement l'accompagnent. Des copies manuscrites ou dactylographiées circulent, la diffusion s'organise. Jean Paulhan récolte les fonds et les manuscrits. Voici que paraît "L'Honneur des poètes", puis "Le Cahier noir". Les éditions de Minuit trouvent Mauriac, Benda, Paulhan, Éluard, Aragon, Aveline, Guéhenno, Cassou. C'est le succès et le plein travail. [...]*

Nous souhaitons de plus que cette manifestation soit une occasion de rendre l'hommage qu'il mérite à J. Decourdemanche dont la silhouette courbée et le sourire charmant sont dans quelques mémoires fidèles.

Et les Éditions de Minuit ne sont-elles pas celles de la fidélité. »
Nous remercions les Archives départementales de Touraine qui ont bien voulu répondre à nos interrogations en juin 2018].

– « Paulhan veut arbitrer le duel Céline-Sartre », *Samedi-Soir*, n° 142, samedi 27 mars 1948, p. 1fg et p. 7c [début : « *Céline veut provoquer Sartre en duel.*

Hélas ! pour les amateurs de fines bottes, le duel n'aura lieu que sur le papier. Céline, que pas mal de frontières séparent de Paris, s'est rendu compte qu'il n'arriverait jamais à rencontrer le professeur existentialiste. Il a donc résolu de se battre contre son vieil ennemi, la plume à la main, dans la première revue littéraire qui accepterait d'abriter la bagarre.

Aux dernières nouvelles, ce sont les Cahiers de la Pléiade (Gallimard) qui vont servir de terrain. Jean Paulhan serait donc l'arbitre. Mais Sartre acceptera-t-il de se battre ? »

Texte référencé par Jean-Pierre DAUPHIN, *Bibliographie des articles de presse & des études en langue française consacrés à L.-F. Céline*, Tusson, Du Lérot, 2011, p. 315].

– André DHÔTEL, « Vers une science de l'illusion littéraire ? La Méthode de Jean Paulhan », *Critique. Revue générale des publications françaises et étrangères* [dir. Georges Bataille], n° 23, avril 1948, p.

291-306 [texte mentionné par Rohert Kanters, dans *Le Spectateur*, 18 mai 1948.

Jean Dubuffet écrit à Jean Paulhan, « *Mardi 22 [juillet 1947]* » : « *Je trouve qu'il devrait mettre comme titre : "La méthode Paulhan" (au lieu de "La méthode de Jean Paulhan")* ».

Aujourd'hui je vais tâcher de faire enfin ce portrait (de Dhôtel) dans l'ordre que j'ai en vue. Mais sûrement que ça va encore dérailler comme d'habitude en cours de travail. »]

– Georges ADAM, *France-Illustration littéraire et théâtrale* [fondateur : Georges-Oudard, directeur G. Cahen-Salvador], n° 14, p. 3 de couverture, col. bc [texte complet : « *Il aura peut-être fallu la guerre, l'Occupation et ses étranges loisirs pour que Jean Paulhan, qui se voua si longtemps à La Nouvelle Revue française, trouve le temps de mettre de l'ordre dans ses notes.*

Alors qu'il avait, avant la guerre, livré seulement au public quelques plaquettes précieuses, certes, mais réservées au happy few, on a vu soudain son œuvre proliférer. D'articles de journal en récit de voyage, d'anthologie en exégèse picturale, il a tranquillement affirmé sa position, à mon avis l'une des premières d'aujourd'hui.

Ces dernières années, en effet, ont révélé que ce curieux personnage n'était pas seulement un amateur des délices imprimées. Mais qu'il était fort capable de prendre sa part du travail commun (il fonda, avec une victime des Allemands, un journal qui eut son heure de célébrité) ; de participer aux querelles politiques ; en un mot de prolonger son action sur la place publique. Quelques polémiques retentissantes ont enfin prouvé qu'il était très difficile, sinon impossible, de l'embrigader.

Entreprise périlleuse, donc, que de tracer le portrait moral ou intellectuel d'un Jean Paulhan. Chacun de ceux qui ont approché ou tout simplement subi l'influence de ce directeur de conscience littéraire peut rehausser l'image de traits contradictoires. Léger et inconséquent, disent les uns ; patient, tenace et d'une logique implacable, affirment les autres ; tous d'accord sur l'irritante séduction qu'exerce son esprit. Que l'on se reporte plutôt au livre fort attachant que vient de lui consacrer Maurice Toesca : Jean Paulhan, l'écrivain appliqué (Variété, édit.), premier d'une série que le temps ne fera qu'enrichir.

Mieux encore : qu'on lise avec attention la préface de Poètes d'aujourd'hui (Éditions de Clairefontaine). On y surprendra peut-être quelques-uns des secrets que Jean Paulhan met tant de plaisir, d'humour et d'habileté à dissimuler. Composée avec la collaboration de Dominique Aury, cette anthologie est, en elle-même, admirable. Il n'est pas un poème contemporain vraiment digne de la poésie qui ait

échappé à l'attention passionnée des auteurs. Dans une plaquette complémentaire, publiée aux mêmes éditions, deux de ces "poètes d'aujourd'hui", Aragon et Paul Éluard, justifient leur refus de se trouver dans le choix de Paulhan et de sa collaboratrice en disant : "Libre à M. Jean Paulhan de faire le prestidigitateur en poésie".

Nul doute que l'auteur des Fleurs de Tarbes ait pris cela, qui se voulait injurieux, pour le plus beau des compliments. »]

– Aimé PATRI, « Le souvenir de Bernard Groethuysen », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 41, avril 1948, p. 60-61 [rubrique : « Les essais » ; sur *Mythes et portraits*, extrait : « Jean Paulhan a regroupé dans ce recueil posthume un certain nombre de textes que le regretté Bernard Groethuysen avait choisis lui-même pour la plupart, mais ne se décidait pas à éditer de son vivant. Le cas de Groethuysen, Græthe ou Groete comme l'appelaient ses familiers, montre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup publié de son vivant pour acquérir une notoriété discrète et exercer une influence intellectuelle sérieuse sur ses contemporains. »]

– n.s., « Paulhan (Jean), *De la paille et du grain* », *Les Temps modernes. Revue mensuelle* [dir. Jean-Paul Sartre], 3^e année, n° 31, avril 1948 [extrait du livre de Jean Paulhan, dans le *Bulletin d'avril 1948*, n° 10, p. 5, inséré en tête de la livraison d'avril des *Temps modernes*].

– Michel RAGON, « Promenades dans le monde », *Arts*, n° 160, vendredi 2 avril 1948, p. 4c [lundi, la Société protectrice des écrivains du peuple avait son assemblée générale chez Alcide, près de l'Hôtel de Ville ; mercredi, c'était le vernissage de l'Exposition des peintres autodidactes organisée à l'Arc-en-Ciel : « Mais la grosse surprise était de rencontrer en chair et en os et en vêtements le cordonnier Gaston CHAISSAC, qui passa longtemps pour une création de Paulhan et Dubuffet. "Vous voyez, me dit-il, je ne suis pas un mytheux." »]

– n.s., ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], 30^e année, n° 1236, vendredi 2 avril 1948, p. 26b [texte complet : « Dans le même numéro de cet hebdomadaire [Les Lettres françaises, 25 mars 1948] qui, comme le fameux jeu du Cochonnet, est essentiellement "français", quelque chose de plus drôle encore ! Dans la "Revue de la Presse Littéraire", ceci : "M. Jean Blanzat est un auteur et un critique complètement dénué de personnalité. Il tient dans le monde des Lettres le rôle du confident. Un reflet, une ombre. Tantôt de Paulhan, et tantôt de Mauriac. Sous des dehors d'objectivité, sa critique est une critique

de combat. Il ignore ou démolit systématiquement les œuvres des écrivains progressifs (*sic* !) et il soutient, nous ne disons pas de tout son talent, car il n'en a pas, mais de tous ses efforts, cette littérature frelatée importée de l'étranger et qui fait tant de mal au livre français". *Vous avez bien compris : si vous voulez avoir un brevet de talent, il faut que vous exaltiez les écrivains que l'illustre et génial folliculaire des "Lettres Françaises" dénomme "progressifs", c'est-à-dire "staliniens" !* »]

– LOUIS-PIÉCHAUD, « Quarante contre un, portraits littéraires, par M. Paul Guth », *L'Époque. L'Impartial*, samedi 3 avril 1948, p. 2f [extrait : « Aussi tels de ces portraits sont étonnants : Mme Colette, Claudel, Paul Léautaud, M. Jean Paulhan, Francis Carco, Léon-Paul Fargue lui-même sont des vivants. »]

– Pierre VILLON, « Geschichte und Doktrin / Von der Hinrichtung Pucheu's zu der Wiedererscheinung Flandin's / Der Verrat der en Résistance », *L'Humanité d'Alsace et de Lorraine. Organe du Parti communiste français*, Strasbourg, 31^e année, n° 82, mardi 6 avril 1948, p. 3abcde [extrait : « Es ist bedeutend, dass weder ein Mauriac noch ein Paulhan, sich einem solchen Entschluss durch das "Comité National des Écrivains" widersetzen. » ; mention finale « (Fortsetzung folgt) » ; contribution résumée *op. cit.*, 31^e année, n° 83, mercredi 7 avril 1948, p. 3de].

– Pierre HERVÉ, « La trouille qui tue », *Action. Hebdomadaire de l'indépendance française* [dir. Pierre Hervé], n° 184, semaine du 7 au 13 avril 1948, p. 3abc [sur *La Table ronde*, extrait : « François Mauriac, Jean Paulhan, Albert Camus, Raymond Aron, Jules Roy, Roger Caillois et d'autres sont libres de préférer leur compagnie à celle des écrivains fidèles aux engagements de la Résistance, parmi lesquels se trouvent les écrivains communistes. Aimé Patri, ce trotszkyste [sic] sournois, qui professe, dans les feuilles du politicien Marceau Pivert, qu'il n'y a pas de révolution assez pure pour ses goûts délicats, est libre de venir verser son vinaigre dans la sauce. Et comme ça vous console de bien des déceptions et comme ça vous grandit à vos propres yeux, quand vous êtes un méchant critique amer, de placer votre prose à côté de celle du grand chrétien torturé professionnel François Mauriac ! » (texte cité col. ab)].

– Maurice FAURE, « Sade, ou le mythe de l'homme moderne », *Gavroche*, n° 184, mercredi 7 avril 1948, p. 5bcdef [à propos des Œuvres de Sade précédées d'un essai de Maurice Nadeau, à La Jeune

Parque éditeur, mention de « *Jean Paulhan qui le voit* “masochiste si avide de liberté qu’il ne la pouvait mieux trouver qu’en prison”. »]

– Émile HENRIOT, de l’Académie française, « Anthologies », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 5^e année, n° 904, mercredi 7 avril 1948, p. 3abcdef [rubrique : « La vie littéraire » ; sur l’anthologie *Poètes d’aujourd’hui*].

– n.s., « En deux mots », *Afrique*, Casablanca, 8 avril 1948 [« *Il s’agit de faire le point. Breton est un bourgeois. Son style est peut-être un des meilleurs de son époque. Un style classique qui sent la farce, la magie noire, les banquets scandaleux, les lettres d’injures. Il émerge comme un diable d’une boîte remplie de diabolins : Max Ernst, Savator [sic] Dali, Joan Miro, Chirico, Artaud, Soupault, Paulhan, Queneau, Eluard, Aragon, Dali, Masson, Prévert, Eluard et Aragon, Picasso, Aragon et Eluard. Et Aragon et Eluard. [...] Pour tous ces purs que de routes depuis différentes. Pour ces révoltés quels destins variés : Paulhan renégat et chef du Paulhanisme, Eluard poète arrivé, Aragon poète lui aussi, bourgeois du communisme, Dali le fasciste, Prévert le chéri de ces dames, Picasso condamné par ce qu’il avait récemment adoré, Joan Miro vêtu de chevrons américains.* »

Sous la cote Gr Fol-JO-8281, la BNF ne conserve de ce périodique que l’année 1946].

– Henri JEANSON, « Paniques à Moscou — Quand Elsa Triolet veut réveiller ses lecteurs endormis », *L’Intransigeant*, n° 52436 [?], jeudi 8 avril 1948, p. 3abcdef [rubrique : « À la tribune » ; sur *Je Suis Moscou*, « *petite feuille de délation* », qui envoie Jean Paulhan au poteau, avec tous ceux qui ne pensent pas comme Maurice Thorez : Gide, Malraux, Sartre, Camus, Galtier-Boissière, Anouilh, Mauriac, Koestler, Fargue et Léautaud].

– André JULIEN, « De la paille et du grain », *Le Libertaire* [fondé en 1895 par Louise Michel et Sébastien Faure], jeudi 8 avril 1948, p. 3a [rubrique : « L’actualité littéraire » ; texte complet : « *La difficulté, c’est que Jean Paulhan bouge, qu’il danse et pirouette, jette ça et là quelques petits écrits pour éblouir les photographes.*

Voici, fait avec Dominique Aury, l’anthologiste réputée, un choix des Poètes d’aujourd’hui (Éditions de Clairefontaine, Lausanne), accompagnée d’une plaquette de Deux Poètes d’aujourd’hui (Éluard et Aragon) qui ne veulent pas “se laisser embrigader” par un homme qui tient “les traîtres pour des braves gens qui ont fait une erreur.”

De la paille et du grain, qui paraît chez Gallimard, refuse “les gendarmes supplémentaires”. *Mais pas immodestes.* »]

– A.D., *L'Ordre de Paris* [directeur politique : Émile Buré], 2^e année, n° 190, jeudi 8 avril 1948, p. 2b [rubrique : « Boîte aux lettres » ; sur le *Choix de poèmes* de Jules Supervielle : « *Jules Supervielle n'a ni malaise ni angoisse devant le monde des choses, ni effroi ni dégoût, et cependant, comme l'a fait remarquer Jean Paulhan, “nul poète n'est entré en communication plus étroite avec les abîmes du monde et les peuples du chaos.” Ses ombres sont patientes, ses hydres inévitables.* »]

– Kléber HAEDENS, « Les poètes d'aujourd'hui », *Pourquoi*, Paris, 8 avril 1948 [extraits : « *Comme toutes les anthologies, celle-ci renferme plusieurs énigmes difficiles à expliquer. On se demandera longtemps, par exemple, pourquoi M. Paulhan cite Valéry et Max Jacob et oublie Francis Jammes et Apollinaire qui sont de la même génération. Pourquoi il cite Valéry Sarbaud [sic et resic] et oublie Blaise Cendrars. Pourquoi il saute Milosz et nous assassine avec les poèmes laborieusement scolaires de François Mauriac. Ces anomalies tiennent sans doute au caractère mystérieux de M. Paulhan et il paraît sage de ne pas s'y attarder.* [...] »]

Que peut-on admirer dans tout cela ? Une seule chose. Le flegme avec lequel Jean Paulhan laisse suivre son ouvrage par une brochure dont le premier soin est de l'attaquer. Voilà une excellente liberté d'esprit. Tous les lecteurs de Poètes d'aujourd'hui auront compris la leçon. »]

– François CHALAIS, « L'évolution intellectuelle de la France d'aujourd'hui / La politique joue à la littérature / et la littérature joue à la politique / de François Mauriac à Jean-Paul Sartre », *L'Express. Journal du soir*, Neuchâtel, 56^e année, n° 82, samedi 10 avril 1948, p. 3abcdef [extrait : « *Le premier, après combien de volte-face, d'angoisses en forme d'éditoriaux, de prières et d'imprécations, François Mauriac abandonna la galère pour reprendre son indépendance. Jean Paulhan ne devait pas tarder à le suivre, lui moins tourmenté, avec son sens habituel de la mystification, ravi dans le fond de jouer ce tour aux communistes des “Lettres françaises”, journal qu'il a tout de même fondé pendant l'occupation avec Jacques Decour. Paulhan, même, systématiquement, entreprenait aussitôt une campagne acharnée contre le C.N.E. Ce dernier, contraint et forcé, ne devait pas tarder à se replier sur lui-même. Par lui couvert d'injures, Vercors est le seul à tenter encore le rapprochement entre le communisme* »]

d'Aragon et une certaine gauche intellectuelle, résolument hostile à Staline mais pas au communisme pur.

Et voici sans doute l'un des phénomènes les plus intéressants de l'actuelle évolution des milieux littéraires en France. Il n'y a pour ainsi dire aucun écrivain qui s'y réclame d'une idéologie de droite. Les anciens fascistes, eux-mêmes, s'ils avaient le droit de revenir à la surface d'une manière généralisée, se découvriraient, si l'on ose dire, le cœur à gauche. Chacun construit sa gauche personnelle, qu'il situe d'ailleurs où il veut, dans le sillage du général de Gaulle ou dans celui de Bergery, voire dans des parages encore plus audacieux. Dans cette circonstance, l'adhésion d'André Malraux au R.P.F. a causé une manière de scandale. »

Col. ef, profil photographique de Jean Paulhan, non crédité, légendé comme suit : « *Paulhan, à l'instar de Mauriac, s'est retiré du C.N.E. (Comité national des écrivains). Cet organisme était devenu, sous l'impulsion des communistes, "une machine à donner l'ordre de penser, ou de ne plus penser".* »

Nous remercions le personnel de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel d'avoir bien voulu nous éclairer sur cette coupure].

– n.s., « Nouvelles de l'édition », *Le Monde illustré*, 92^e année, n° 4458, 10 avril 1948, cahier de réclame en tête du fascicule [extrait : « *Les mêmes éditeurs [Corrêa] promettent un essai de Raymond Guérin, Un romancier dit son mot, précédé des portraits de Jean Paulhan, Marcel Arland et Jean Grenier. Il y est traité non seulement d'une conception nouvelle du roman, mais des rapports du roman et de la vie humaine. Cet essai inaugure la nouvelle collection Mises au point, dirigée par Louis Perche et dans laquelle paraîtront les ouvrages de Louis Émié, Alberès, Francis Ambrière, etc...* »]

– Jacques BRENNER, « La poésie aussi est un voyage », *Paris-Normandie* [dir. Pierre René Wolf], mardi 13 avril 1948, p. 2cdef [rubrique : « Chronique littéraire » ; sur l'anthologie des *Poètes d'aujourd'hui* et sur le *Jean Paulhan* de Maurice Toesca].

– COLL., *Mesures*, « Hommage à Henry Church », 15 avril 1948, p. 8, 24, 31, 33, 36 et 44 [n.p., photographie de Jean Paulhan parmi les amis de *Mesures* réunis à Ville-d'Avray ; dépôt légal au premier trimestre 1948].

– Yves-Gérard Le DANTEC, « Poètes d'aujourd'hui », *Le Bulletin des lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon, 10^e

année, n° 97, 15 avril 1948, p. 154-155 [rubrique : « Revue des livres nouveaux » : « *systématique incohérence* », « *éclectisme aussi tendancieux que voulu* », « *promenade bizarre* »].

– Raymond DUMAY, « Mort de la littérature. L’invincible armada / II. – Le beefsteak et le cure-dents », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 60, 17 avril 1948, p. 1ab [extrait : « *À tant aimer la mort, on finit par se faire aimer d’elle. En moins de trois ans, nous avons vu Camus renoncer à Combat, Paulhan remplacer la N.R.F. mensuelle par des cahiers de luxe trimestriels (qui ne peuvent plus guère être achetés que par des illettrés), nous avons vu disparaître Poésie 48, notre seule grande revue de poésie (et pourtant la poésie est l’honneur et le ferment d’une littérature), disparue aussi Confluences. Terre des hommes, hebdomadaire intelligent, dura ce que durent, chez nous, les entreprises de l’intelligence, l’espace d’un trimestre.* » (texte cité col. b)].

– J.L., « Une lettre », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 60, 17 avril 1948, p. 1b et p. 13b [Raymond Dumay cite une intéressante lettre simplement signée des initiales « J.L. », d’un auteur sans diplôme, qui a fait trois ans de service militaire (classe 35), un an de guerre et cinq ans de captivité. Au retour, travail de bureau, mal rémunéré, grosse responsabilité : « *J’écris, ou plutôt j’écrivais. J’ai adressé quelque cent feuillets à Jean Paulhan. Il m’a encouragé, presque flatté. Et M. Gaston Gallimard m’a fait part de son désir de revoir le travail achevé. Il y a un an passé de cela. À aucun moment, je n’ai pu trouver la tranquillité d’esprit et assez de temps pour continuer le travail.* »]

– Albert-Marie SCHMIDT, « Les poètes bannis / rentreront-ils dans la cité », *Réforme*, 4^e année, n° 161, 17 avril 1948, p. 7abcd [dans la rubrique « L’esprit et les Lettres », le titre est sans point d’interrogation, trois intertitres : « Une vieille querelle », « La faute des poètes » et « La poésie comme jeu » ; extrait, col. b : « *Par quelle démence Jean Paulhan et Dominique Aury publient-ils une anthologie des Poètes d’aujourd’hui (Éditions de Clairefontaine. Paris et Lausanne) ? Je les soupçonne, victimes d’une charité fort mal ordonnée, d’avoir voulu tenter de sauver les poètes de la catastrophe définitive. Dans une préface, qui compte au nombre de ses meilleures pages, Jean Paulhan, après avoir étudié la façon perverse dont ils ont appauvri les formes de leur art à mesure qu’ils en exaltaient et en enrichissaient le propos, ne craint point de leur conseiller, sinon une humilité qui les détruirait, du moins un silence capable de protéger (peut-être) leur destin.* » ; voir aussi, col. c, à propos de Dominique Aury : « *(quand nous donnera-t-*

elle cette Anthologie de la poésie huguenote qu'elle nous promet depuis cent-sept ans ?) »

Nous remercions Nathalie Leenhardt, directrice de la rédaction de *Réforme*, pour l'aide qu'elle nous a apportée en juillet 2018].

– Marcelle AUCLAIR, « Le jour et la nuit », *Rêves : récits, romans, nouvelles*, n° 96, 20 avril 1948, p. 1a [sur la présentation du clown Grock au cirque Medrano : « Francis Carco avait amené son chien, qui bouillait dans sa laine d'envie d'aller jouer avec les chiens savants ; Jean Tharaud, tout académicien qu'il est, se perchait, désinvolte, sur une balustrade ; Paul Guth, l'interviewer le plus interviewé, sautait sur place en criant de joie ; Gaston Bonheur guidait vers l'écurie des chevaux valseurs une précieuse petite fille ; et Jean Paulhan, l'homme de la littérature pure, le plus exigeant, le plus pointilleux — ne soyez point surprise de ne le point connaître, il n'écrit pas pour les jeunes filles, — traversait la piste avec une allégresse que je ne lui avais jamais vue. »]

– Guido PIOVENE, « Polemiche tra scrittori francesi / Non Piu tendenze letterarie / ma aspre divisioni politiche », *Il nuovo Corriere della sera*, Milano, 21 aprile 1948, p. 3bcde [texte daté « Parigi 20 aprile », intertitres « La lista nera » et « Argomenti di Paulhan »].

– « Les surprises de la photo », *Gavroche*, n° 186, mercredi 21 avril 1948, p. 5f [« Plumes au vent » ; au Palais-Royal, un libraire du coin de la rue de Montpensier et de la « très littéraire » rue du Beaujolais expose des montages photographiques : « On voit Malraux en cowboy ; Sartre exhibant des biceps d'Hercule ; Eluard “dans le bain” ; Paulhan jouant du banjo. »]

– Roger PHILIPPE, « La Suisse a donné un successeur à Ramuz / Visite à Léon Bopp / romancier d'un monde manqué », *Gavroche*, n° 186, mercredi 21 avril 1948, p. 5cde [sous la rubrique « Où souffle l'esprit... », deux mentions de Jean Paulhan : « Des lettres de Bernard Grasset, autrefois, pour Ramuz. Des lettres de Jean Paulhan, maintenant, pour Bopp. La parallèle Ramuz-Bopp, cependant, tourne court : le panthéiste Ramuz, qui avait fixé ses pénates exactement au point de convergence des lignes maîtresses de son univers alémanique, eût été épouvanté par la demeure de Léon Bopp, une haute et étroite maison, étrangement coupée en deux par un chemin de fer qui surgit à l'improviste, au milieu de jardins maraîchers, d'un tunnel rococo, et ne va nulle part, remarquable illustration du monde absurde et dramatiquement “loupé” que décrivent les romans de Léon Bopp. » ;

« Jean Paulhan tient *Liaisons du Monde*, le roman-océan de l'écrivain Suisse, pour un des "événements littéraires du siècle". Malheureusement le public ignore encore à peu près totalement cette œuvre. Seul le premier tome a pu paraître en France, chez Gallimard, très peu de temps avant la guerre. Il fut mis au pilon par les Allemands. »]

– n.s., sans titre, *Aspects de la France et du monde*, 2^e année, n° 8, 25 avril 1948, p. 10 [extrait : « Jean Paulhan ne pouvait être absent de cet hommage à Charles Maurras. Nous n'avons pu le joindre avant son départ pour l'Algérie, mais nous rappellerons à la mémoire de nos lecteurs ces lignes qu'il avait bien voulu nous autoriser à publier le 10 décembre dernier [1947] : [suit le deuxième paragraphe de la "Dernière lettre"] »].

– Luc ESTANG, « Le lyrisme religieux et la hantise du silence », *La Croix*, dimanche 25, lundi 26 avril 1948, p. 3bcd [rubrique : « Les livres et les idées » ; extrait : « Entre tous les prix littéraires, le prix de la Pléiade jouit d'un prestige particulier, auprès des jeunes auteurs. Son prestige est celui-là même de la firme qui le patronne : la N.R.F.

Jusqu'ici le jury a fait preuve d'un éclectisme certain dans la complaisance de principe pour les audaces de pensée ou d'expression. Mais l'éclectisme ne fut jamais rendu si manifeste qu'en 1946, avec le couronnement d'un recueil de poèmes, Terre du temps, signé d'un nom totalement inconnu : Jean Grosjean. Les supporters principaux en avaient été, disait-on, M. Jean Paulhan, dans la collection de qui le volume allait être publié, et M. André Malraux. »]

– Roger CAILLOIS, *Babel. Orgueil, confusion et ruine de la littérature*, Paris, Gallimard, 1948, 209 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 26 avril 1948, voir p. 52-53 : « Fort pertinemment et de façon tout à fait convaincante, quelqu'un s'avisa récemment de la comparer à celle que traduisent, perpétuent et consacrent les proverbes, où chacun reconnaît sans scandale la sagesse des nations. Celle-ci s'y révèle pourtant d'un cynisme alarmant. C'est au point qu'on ne peut guère imaginer morale plus proche de l'immoralité. Nul cependant ne songe à incriminer les proverbes : on admet qu'ils correspondent à une expérience. Mais la littérature n'est-elle pas dans ce cas ? N'exprime-t-elle pas, elle aussi, une expérience ? »]

– Jean TEXCIER, « Jean Paulhan et la muselière des muses », *Gavroche, Organe du Front patriotique de la jeunesse parisienne*, n° 187, mercredi 28 avril 1948, p. 1abc et p. 2bcdef [mention du

Spectateur de Martin Gueillio [sic], de F.F. : « Paulhan n'a pu s'entretenir vraiment avec lui que tout à fait à la fin de sa vie. [...] Heureux homme ! Mais il devrait bien s'occuper d'éditer en librairie les écrits de ce curieux personnage. Cela ne ferait pas un très gros volume. Mais il serait d'une qualité assez rare. » ; puis de *La Paille et du grain* : « On n'a pas oublié les échanges de lettres et de communiqués, ni les articles provoqués par l'argumentation hautaine et précise, impitoyable même de Jean Paulhan s'élevant non pas contre les sanctions et les peines injustement infligées aux collaborateurs de tous rangs, mais contre cette sorte de "gendarmerie supplétive" qu'est devenu le corps constitué des écrivains résistants, pourvus ou non de talent, agissant en tant que tels contre tous les écrivains, grands ou médiocres, inscrits sur la liste noire dressée par le C.N.É. s'érigeant en tribunal. Ainsi s'aperçoit-on que dans muselière il y a "muse". » (p. 1)

« Au fond, c'est peut-être ça qu'on est en droit de demander à ceux qui ont été hier si empressés. D'être moins pressés. D'avoir un peu de pudeur.

Pour nous, qu'on nous laisse le temps de digérer tout ça. Ce n'est pas si commode.

Paulhan, qui raisonne beaucoup et presque toujours fort bien, trouvera sans doute que mes raisons ne sont pas la raison. Je n'en suis pas si sûr que cela.

D'ailleurs, dans F.F. où le critique, n'a-t-il pas écrit : "On n'a pas coutume chez nous de prendre au sérieux l'homme de lettres. On le lui fait voir tous les jours : les écrivains qui font l'apologie de la désertion ou de l'anarchie gagnent en général la gloire ou l'Académie française, tandis qu'on fusille obscurément leurs disciples" ?

Paulhan alors ne s'étonnera pas si je prends au sérieux moi aussi la responsabilité de l'écrivain et si je ne suis pas disposé à me laisser opposer l'argument-massue où l'on voit surgir, impuni, le "constructeur du mur de l'Atlantique" ! » (p. 2, col. f).

Texte référencé par Jean-Pierre DAUPHIN, *Bibliographie des articles de presse & des études en langue française consacrés à L.-F. Céline*, Tusson, Du Lérot, 2011, p. 318].

– n.s., « *De la paille et du grain* par Jean Paulhan », *La Libre Belgique*, Bruxelles, 65^e année, n° 120, jeudi 29 avril 1948, p. 10f [extraits : « Si l'on veut bien se rappeler que Jean Paulhan fut jadis directeur de la *N.R.F.*, que cette revue était le boulevard du bon langage, que Gide et Queneau de la même maison ne se font pas faute, le cas échéant, de devenir grammairiens et lexicographes trouvera peu surprenant que *De la paille et du grain* s'ouvre sur une querelle de mots. [...]

Il oppose ensuite les sévérités qu'on eut pour Brasillach, Drieu La Rochelle et Chateaubriant à la mansuétude dont bénéficia en 1918 Romain Rolland. Et il conclut qu'aux yeux des gauches on pouvait cracher sur la France de 1914 qui était bourgeoise et conservatrice, mais qu'en mai 1941 on ne pouvait cracher sur la France rouge sans éclabousser la Russie.

L'amusant en tout ceci, c'est qu'en dépit de son air paradoxal, l'argument tient sur ses pattes et que la façon narquoise dont il se développe séduira plus sûrement le lecteur que la bile de ses adversaires. »]

– Robert KEMP, « La poésie mandarine », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1078, jeudi 29 avril 1948, p. 2abcdef [rubrique : « La Vie des Livres » ; sur l'anthologie des *Poètes d'aujourd'hui* ; extraits : « *La préface de Paulhan est un jeu étonnant, une jonglerie ! Il m'arrivait, entre deux citations de Supervielle ou de Jean Follain, de courir à mon piano, reformer les harmonies préfauréennes des Préludes de Chopin ; je n'apercevais pas de disparates. C'étaient des musiques glissantes, des nacres tournantes, et je ne savais plus si la musique reprenait son bien à la poésie ou la poésie à la musique. Mais, pour accompagner Paulhan, et sa prose humoristique, il me fallut Minstrels et General Lavine, excentric, de Debussy. [...] Il se divertit à brouiller les quelques idées claires que nous avons filtrées du débat sur la poésie pure. Il se feint classique et approuve avec entrain que Valéry ait soupçonné la poésie pure d'être pure fumisterie. Que n'ose-t-il pas, sur son chemin d'écolier dissipé ! Il en arrive à nous faire douter si nous pensons avec la tête ou avec le corps. [...] Du coup, nous voyons un Paulhan destructeur du symbolisme, du surréalisme, qui renie la "voyance" et qui mérite d'avoir ses nuits tourmentées par l'ombre en soutane de l'abbé Bremond. À qui se fier, grands dieux, si l'on ne se fie pas à la rigueur doctrinale du cher Paulhan ? C'est égal ! Cette préface, imperturbablement placée en tête de poèmes mystiques, dépouillés, déplumés, surréalistes, obscurs, déraisonnants et délicieux, est un morceau de roi. On a plaisir à être moqué de la sorte. J'en aime jusqu'aux parenthèses qui parsèment les pages comme des queues de cerise dans l'assiette, et où s'enferme en général la vraie pensée de l'auteur ! »]*

– G.B. ANGIOLETTI, « Libri nuovi in Francia », *Risorgimento liberale*, Roma, giovedì 29 Aprile 1948 [De la paille et du grain].

– n.s., « Sommaire de la Gazette littéraire », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 151^e année, n° 102, vendredi 30 avril 1948, p. 1c [annonce de l'article d'Emmanuel BUENZOD, « Études et essais »].

– n.s., « Robert Mathy », *coupure non référencée au fonds Paulhan* [photo par Raoul Ubac ; parmi les auteurs que préfère Robert Mathy : « André Breton : non le penseur, l'écrivain, Henri Michaux, Malcolm de Chazal (son miraculeux bonheur d'expression), Jean Paulhan, Jean de Frotté que je ne connais que par un poème, L'Exil. »]

– n.s., « Jean Paulhan, "De la paille et du grain", (Éditions de la N.R.F.) », *Courrier littéraire* [directeur Paul Favier ; rédacteur en chef : Armand Lanoux], n° 5, mai 1948, p. 44 [rubrique : « Livres français... » ; « Voici ce livre, vu par son auteur même : [citation] »].

– Maurice TŒSCA, « La maison Gallimard », *Le Livre. Revue générale de l'édition* [directeur : Ernest Collet ; directeur littéraire : Robert Kanters ; secrétaire de rédaction : Bernard Dautrez [*i.e.* Christian Dotremont], n° Un, mai 1948, p. 10-14 et 37 [texte annoncé en première de couverture : « Tœsca : enquête chez Gallimard »].

– A.P. [Aimé PATRI], « La Licorne. — N° 2 (hiver 1948) », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 42, mai 1948, p. 115a [rubrique : « Les revues » : texte complet : « *La qualité des textes offerts par ces luxueux cahiers trimestriels ne le cède en rien à la présentation, qu'il s'agisse des traductions ou des œuvres françaises originales. Les traducteurs poétiques sont à la hauteur de leurs modèles : P.-J. Jouve et R. Simon (plusieurs sonnets de Gongora), Jules Supervielle (poèmes de Susana Soca et de Silvina Ocampo), P. Leyris (poèmes d'Andrew Marvell, XVI^e) ; Roger Caillois présente un curieux penseur argentin peu connu dans son pays même : Antonio Porcia, P. Klossowski, un passage de Tertullien sur les rêves, etc. Parmi les textes d'origine française, Le Léopard, de F. Ponge, La Confiance, nouvelle de A. Dhôtel, une étude sur Montaigne du regretté B. Groethuysen, présentée par J. Paulhan, etc.* »].

– A.P. [Aimé PATRI], « Les Cahiers de la Pléiade (hiver 1948, Gallimard, 350 fr.) », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 42, mai 1948, p. 115ab [rubrique : « Les revues » ; extrait : « Les Cahiers de la Pléiade, sous la direction de Jean Paulhan, deviennent trimestriels. La note initiale conserve le ton de défi en faveur de la "littérature dégagée" que signalait déjà la bande du précédent numéro. Elle précise, d'autre part, que l'on n'a pas souci de publier

des œuvres “en tout point admirables”, mais qu’il s’agit de faire se côtoyer écrivains consacrés et jeunes dans des textes même “douteux”, mais qui conservent un côté remarquable. On applaudit à cette formule ouverte, dont l’écueil reconnu franchement est cependant de s’orienter vers la curiosité, plutôt que la valabilité. »]

– Emmanuel BUENZOD, « Études et essais », *La Gazette littéraire*, supplément de *La Gazette de Lausanne*, 151^e année, samedi 1^{er} mai 1948, p. 1ef [sur les *Nouvelles Études* de Jacques Rivière ; extrait : « *La disparition, en 1925, de Jacques Rivière avait creusé un vide profond, dans le domaine de l’intelligence française. Aujourd’hui encore, après tant d’événements survenus, on éprouve le malaise de cette absence, et même le jugement de ce très admirable esprit fournirait une occasion de ralliement. D’autres sont venus ou se sont avancés au premier rang. Paulhan, Sartre, Caillois, Rousseaux, Albert Béguin, Daniel Rops, etc... Il n’est pas question de nier ou de rabaisser leurs mérites. Mais ce qui faisait Jacques Rivière unique, c’était une façon de saisir l’objet qui l’identifiait aussitôt à celui-ci et le lui faisait connaître en quelque sorte, du dedans. Il avait, semble-t-il, avantage à s’en dépêtrer qu’à l’approcher, par une série de démarches et tout l’essentiel de son travail consistait à s’en délivrer par le simple énoncé, plutôt que par l’analyse de ce qui s’était tyranniquement emparé de sa sensibilité et de sa pensée. »*

Copie dactylographiée et coupure imprimée au fonds Paulhan, non au fonds Rivière].

– P. G., « Le printemps de la langue française », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 106, samedi 1^{er} mai 1948, p. 2a [rubrique : « Aux quatre vents » ; « *En ce printemps de Paris voici notre printemps de la langue honoré par Robert Grandsaignes d’Hauterive et son Dictionnaire d’ancien français, moyen âge et Renaissance (Larousse), en 592 pages, aussi portatif que bien des romans, mais plus délicieux. [...] Et quels jolis mots de drôlerie, à ravir Jean Paulhan et Henri Michaux ! Le bedondaine pour la bedaine. Un encroté ou encroûté est quelqu’un qui se cache dans une grotte. Faire la moue se dit galamment faire la houe. Le tapage c’est du bobols, un nigaud est un hobu. »]*

– Paul GUTH, « Cinq minutes avec... Jacques Brenner », *Le Littéraire*, 3^e année, n° 106, samedi 1^{er} mai 1948, p. 5fg [portrait photographique de Jacques Brenner par Izis ; ancien élève de Paul Guth à Rouen, Jacques Brenner admire André Gide et Jean Paulhan].

– Gian Luigi RONDÌ, « Intellectuali e politici », *La Fiera letteraria*. Roma, Anno III, n° 17, 2 maggio 1948, p. 8 [Jean Paulhan et le Comité National des Écrivains].

– n.s., *Carrefour*, 5^e année, n° 190, mercredi 5 mai 1948, p. 8g [rubrique : « Au fil de la plume » ; texte complet : « *Charles Maurras vient d'atteindre, en prison, ses quatre-vingts ans. Pour célébrer cet anniversaire, notre confrère Aspects de la France a groupé les témoignages d'un nombre important d'écrivains français et étrangers parmi lesquels on note : T.S. Eliot, Giovanni Papini, Maurice Muret, le duc de la Force, Henri Mondor, Daniel Halévy, Mgr Calvet, Albert Rivaud, le R.P. Sertillanges, Gustave Thibon, les frères Tharaud, etc.*

Signalons cette réflexion de Jean Paulhan : “...Au fait, et Charles Maurras, lui, bon écrivain et peut-être grand écrivain, qui ne cessait de dénoncer les projets guerriers de notre ennemi (vers le même temps où vous invitiez la France à désarmer), qui proposait dès 1918 le régime (que vous décidez d'appliquer aujourd'hui à l'Allemagne) ? Tant de clairvoyance valait-elle la mort, la prison perpétuelle ?” »]

– René LALOU, « *De la paille et du grain*, par Jean Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1079, jeudi 6 mai 1948, p. 2cd [rubrique : « Le Livre de la semaine » ; portrait non crédité légendé « *Jean Paulhan* » ; coupures non référencées au dossier Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.), référencées au fonds Paulhan.

Extrait de presse retenu pour le *Bulletin de juillet 1948*].

– René LACÔTE, « Du nouveau dans la littérature française ? », *Lettres françaises*, 8^e année, n° 207, 6 mai 1948, p. 1ab et p. 3abc [extrait : « *Il n'est, il est vrai, personne qui ne soit conscient de leur insuffisance à cette tâche. Mauriac et Paulhan poursuivent la même entreprise confusionniste en rendant au mensonge et à l'infamie droit de cité dans le bien-dire, puisque tel est, pour eux, le seul objet de l'œuvre littéraire. Les éditeurs tentent, parallèlement, un nouveau lancement des écrivains compromis dans la collaboration.* »]

– n.s., *La Libre Belgique*, 65^e année, n° 127, jeudi 6 mai 1948, p. 10c [page : « Les Livres et les idées » ; après l'article publié du 29 avril 1948, tardif portrait photographique de Jean Paulhan légendé « *Jean Paulhan, essayiste français, auteur de ce débat “De la paille et du grain” que nous avons analysé jeudi passé.* »

Voir *supra* à la date du 29 avril 1948].

– Marc SEGUIN, « Sur un discours de Pascal », *Arts*, n° 165, vendredi 7 mai 1948, p. 2cd [Paul-Louis Couchoud vient de publier le *Discours sur la condition de l'homme* de Blaise Pascal ; « *Il n'y a pas si longtemps que Jean Paulhan faisait grief à Valéry de dénoncer l'imposture littéraire là où lui-même voit précisément "le plus profond, le plus naturel de Pascal."* » (*La Nef*, juillet-août 1948)].

– n.s., « L'amour de la langue », *Le Soir*, Bruxelles, 62^e année, n° 128, samedi 8 mai 1948, p. 7h [rubrique : « Échos » ; texte complet : « *À cet amour [de la langue], les écrivains de la France sacrifient fréquemment. Pour en informer les lecteurs anglais, un éditeur londonien annonce la prochaine publication d'un volume d'essais sur le langage et la littérature, comprenant des pages consacrées à ce sujet par Proust, Valéry, Sartre, Jean Paulhan, Francis Ponge, Brice Parain.*

Le texte de Marcel Proust sur l'usage de la langue date de 1906. Il avait paru au seuil d'une traduction de "Sésame et les lys" de Ruskin. La contribution de Paul Valéry a trait à la poésie et à la pensée pure. C'était l'un des derniers morceaux que l'auteur de "Mr Teste" écrivit peu de temps avant sa mort. »]

– Claude-Edmonde MAGNY, « Analyse spectrale de l'Amérique », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 104, samedi 8 mai 1948, p. 8abc [simple mention des chapitres que Claude Roy consacre « à Supervielle ou à Paulhan, à Sartre ou à Éluard » dans ses *Descriptions critiques* publiées chez Gallimard].

– « Souvenir des Marges », *L'Époque. L'Impartial*, dimanche 9, lundi 10 mai 1948, p. 2fg [rubrique « Les Lettres » dans « Les Courriers de "l'Époque" » ; extrait : « *le premier texte (sauf erreur) publié par M. Jean Paulhan, Le Tailleur chinois, son ouvrage de début, Le Guerrier appliqué, n'ayant paru qu'ensuite chez Sansot* » [sic] ; Paul Aeschimann, ancien collaborateur des Marges, reçoit le prix Moréas].

– Raymond GUÉRIN, « Jean Paulhan, ou d'une nouvelle incarnation des Lettres », *Un romancier dit son mot*, Paris, Corrêa, 1948, p. 57-82 [volume achevé d'imprimer le 10 mai 1948, pour la collection « Mise au point » dirigée par Louis Perche ; des extraits de cette étude sur Jean Paulhan sont parus dans *Opéra* et *Synthèses*].

– Maurice DELARUE, « Feydeau inactuel », *Action. Hebdomadaire de l'indépendance française* [dir. Pierre Hervé], n° 189, semaine du 12 au 18 mai 1948, p. 10abc [extrait : « *Quelle chance si l'on pouvait lire*

dans Confidences qu'un Jean Paulhan vous aurait assimilé à André Gide ! »]

– Roger PAYET-BURIN, « Avec Martin-Chauffier (président) / et Aragon (secrétaire général) / Le comité national des écrivains continue de défendre la Pensée Française », *Ce Soir*, 12^e année, n° 2042, jeudi 13 mai 1948, p. 2cd [extrait : « *Le Comité a reçu vingt-quatre adhésions nouvelles au cours de l'exercice écoulé. Il est vrai qu'il s'est séparé de quatre de ses membres. Mais il y a tout lieu de croire que ceci compensera cela. Faut-il regretter par exemple qu'il ne compte plus Paulhan parmi ses adhérents, Paulhan qui ose aujourd'hui, polémiquant avec un écrivain du C.N.É., recourir à des insultes inspirées par la xénophobie ?* » Le congrès du C.N.É. s'est tenu le samedi précédent, devant une grande affluence avertie].

– Auguste GALLOIS, « Chez Gallimard : trois livres », *Force ouvrière. Organe officiel de la C.G.T.-F.O.*, 5^e année, n° 124, jeudi 13 mai 1948, p. 15abc [extraits : « *Esprit aiguisé, écrivain strict et porté vers l'humour, Jean Paulhan nous a donné une œuvre révélatrice de lucidité et de netteté.*

Il vient de publier un essai intitulé De la paille et du grain dans lequel il a commencé par étudier le langage et le piège des mots pour finir, à l'occasion du patriotisme, par dénoncer le piège et la confusion des idées.

Évidemment, si nous n'avions pas les épaules chargées de tous les soucis matériels qui nous accablent actuellement, peut-être prêterions-nous plus d'attention au petit bouquin dynamiteur qu'il vient de lancer dans la mêlée politique de notre temps. [...]

Les citations surabondent. Elles flagellent aussi bien Éluard, Benda et tant d'autres qui marchent dans le sillage du voyageur de l'Impérial.

Ce livre doit être recommandé. Il apporte une documentation de riposte à certaines calomnies. »]

– René LACÔTE, « Les revenants dans les boutiques / N° 1. — Marcel Jouhandeau », *Les Lettres françaises*, 8^e année, jeudi 13 mai 1948, p. 2abcd [pour le titre choisi par René Lacôte, voir Joseph Jolinon, *Les Revenants dans la boutique*, Rieder, 1930, 266 p.]

– n.s., « Pour compléter un dossier : / Une réponse de Claude Aveline à M. Paulhan », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 208, jeudi 13 mai 1948, p. 5def [page : « Le Comité National des écrivains vous parle » ;

alors que Louis Martin-Chauffier vient d'être réélu à la présidence du C.N.É., Claude Aveline accuse Jean Paulhan de xénophobie].

– n.s., « Premières escarmouches », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1080, jeudi 13 mai 1948, p. 4b [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; sur la première réunion du Prix des Critiques ; extrait : « *Jean Paulhan vote pour un poète. Les autres, Robert Kemp en tête, couronneraient volontiers un essai ; les bons ne manquent pas, disent-ils : ceux de Robert Rochefort, d'Octave Nadal, René Bray et Paul Reyhes, entre autres.* »]

– René LALOU, « Le sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille, par Octave Nadal », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1080, jeudi 13 mai 1948, p. 3cd [rubrique : « Le livre de la semaine » dans « Le Monde des livres » ; sur le livre d'Octave Nadal, *Le sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille*, Gallimard, 1948, 418 p., « Bibliothèque des idées » ; extrait : « *Pour apprécier l'exceptionnelle union chez Corneille de l'art classique et de l'art baroque, laissez-vous guider par Nadal qui scrute ces dramatiques confessions avec la subtilité d'un ami de Jean Paulhan et les résume en des formules où il se souvient de son maître Alain. Et puis, relisez Corneille : vous le retrouverez beaucoup plus complexe qu'en vos souvenirs de sage lycéen.* »]

– n.s., « Sauver la face », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 127, vendredi 14 mai 1948, p. 4c [rubrique : « Le combat spirituel » ; texte complet : « *M. Paulhan est l'auteur d'une anthologie : Poètes d'aujourd'hui (Éditions de Clairefontaine) dans laquelle il traite raisonnablement un certain nombre de poètes, alors qu'il en oublie quelques autres. Mais, par définition, une anthologie est un choix et nous ne saurions reprocher à M. Paulhan d'avoir choisi ceux qu'il préfère.*

Il n'avait eu garde d'oublier ses anciens collègues du C.N.É. : Éluard et Aragon, mais si ceux-ci refusèrent de paraître dans son livre, sous prétexte que Paulhan a trahi "la cause", ils ne se jugèrent nullement indignes de figurer dans Poètes d'aujourd'hui.

C'est ainsi qu'ils trouvèrent ce compromis... original. Le livre de Paulhan est suivi d'une mince plaquette intitulée : Deux Poètes d'aujourd'hui, qui fait partie de l'ouvrage sans s'identifier tout à fait à lui.

Pour Éluard et Aragon, la face est ainsi sauvée, et leurs admirateurs fanatiques du C.N.É. ne peuvent leur reprocher, selon la loi de leur milieu de s'être commis avec les "traîtres". »]

– J. LASNE-DESVAREILLES, « Un moment de... / Marcel Sauvage », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 127, vendredi 14 mai 1948, p. 4fg [extrait : « *Le monde que j'aimais est devenu un monde de fabricants, et de fabricants malhonnêtes, au gré des “engagements” publicitaires. Dans ce monde policier et académique, le seul Jean Paulhan a su dire à son heure, avec l'élégance diabolique qui lui est propre, les droits de la désinvolture contre l'enlisement dans le mensonge des mots et... des gens.* » ; mention en note de bas de page 4 de *De la paille et du grain*].

– Ralph MESSAC, « De la paille... / ... et de l'apôtre », *Le Populaire*, 26^e année, n° 7510, 14 mai 1948, p. 2abcdef [texte complet : « **Comment de nombreux facteurs conduisent le lecteur à adopter certaine idée de patrie, c'est là tout le sujet de ce petit livre dont le titre veut simplement dire qu'il ne faut pas séparer la paille des mots du grain des choses.**

Ainsi parle Jean Paulhan dans le prière d'insérer encarté dans son dernier livre intitulé de la Paille et du Grain.

Ce petit ouvrage (format in-8 tellière) n'est, en réalité, qu'un recueil d'articles de Jean Paulhan péchés çà et là dans les divers journaux auxquels il a collaboré ces temps-ci.

Au choix du lecteur “de la Paille et du Grain” peut être un plaidoyer pro domo, un réquisitoire contre le C.N.É. (Comité National des Écrivains), soit encore un jugement sur la conduite des Français.

Comme l'avocat Barbemolle Jean Paulhan occupe successivement tous les sièges du tribunal. Du banc de bois du box jusqu'au fauteuil présidentiel et rembourré.

Dans une des sept lettres aux écrivains blancs (par opposition aux rouges), Paulhan traite curieusement du problème Rimbaud. À ce sujet, il relate une controverse avec Aragon. [citation]

On sourit quand Paulhan nous révèle enfin le nom de l'auteur de ce manifeste, un certain... Louis Aragon... Et il conclut en disant que celui-ci est coutumier du fait. La récente polémique entre l'auteur des “Beaux Quartiers” et le directeur du Figaro ne vient-elle pas de le confirmer ?

Après Aragon, Paulhan passe au crible Romain Rolland, Cassou, Martin-Chauffier et quelques autres.

Tout cela est bien amusant, mais cela reste un jeu. Une mécanique. De la paille et du grain battus avec un fléau. Le C.N.É. vraiment vaut moins de mal que cela. La littérature heureusement est une chose où les méthodes communistes ont encore peu d'emprise.

Tout de même, je ne voudrais pas en terminer avec ce livre sans rectifier une ou deux erreurs de l'auteur. Il prétend (page 10) que Gourmont qui écrivait "meting... joquet..." n'a pas trouvé de successeurs. Et Marcel Aymé qui écrit : Travelingue, Biftèque et Vécés ? Vous l'oubliez, Paulhan !

Pourquoi aussi (page 14) demande-t-il : "Sommes-nous devenus milingue, trilingue ?" Ignore-t-il l'argot, seule vraie langue, parce que des textes n'ont pas ossifié sa phonétique et sa sémantique, toujours en évolution.

Tout de même, je veux terminer par un compliment. Page 43, il esquisse un éloge du calembour auquel je souscris. Et j'ajoute : on a dit que le jeu de mots était la fiente de l'esprit. Peut-être... oui, mais un homme qui se porte bien ne saurait être constipé. Et un esprit, pas autrement. »]

– JACO, « La prison de Socrate », *Bulletin des lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon, 10^e année, n° 98, 15 mai 1948, p. 202-203 [rubrique : « Coups de becs et bruits de plume » ; texte complet : « À l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Charles Maurras, nombreux sont les écrivains qui ont tenu à honneur de rendre hommage à celui qui ne demande rien, si ce n'est la justice, c'est-à-dire la manifestation de la vérité. Parmi les étrangers qui se sont associés à ce tribut d'admiration, d'affection et de sympathie, il suffira de citer le grand poète anglais T.-S. Eliot, Giovanni Papini, le célèbre auteur italien de la Vie de Jésus, Gonzague de Reynold, Maurice Muret, Marcel de Corte ; et parmi ses confrères français, Henry Bordeaux, Claude Farrère, le duc de la Force, Henri Mondor, Jérôme et Jean Tharaud, de l'Académie française ; le R.P. Sertillanges, Albert Rivaud, Jacques Beltrand, de l'Institut ; René Benjamin, de l'Académie Goncourt ; Mgr Calvet, recteur de l'Institut catholique, le Chanoine Desgranges, Pierre Gaxotte, René Gillouin, Daniel Halévy, La Varende, Pierre Lyautey, Henri Massis, Thierry Maulnier, Jean Paulhan, Henri Pourrat, Gustave Thibon, etc... — et tous de redire avec les Tharaud : "Quand cette honte cessera-t-elle pour la France d'un Charles Maurras en prison !" »]

– H.R. [Henri RAMBAUD], « Jean Paulhan. — *De la Paille et du Grain* (in-16, 182 p., Gallimard, 240 fr.) », *Le Bulletin des lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon, 10^e année, n° 98, 15 mai 1948, p. 224-225^{ab} [rubrique : « Essais et littérature » dans « Revue des livres nouveaux » ; texte complet : « Je doute que je puisse exagérer mon admiration pour ce délicieux livret, plein de malices et de vérités, de rigueur et de charme, digne de Voltaire enfin, dirais-je selon

le cliché, si Voltaire avait accoutumé d'être aussi solide que plaisant et si la plume patiente de Jean Paulhan ne me rappelait plutôt Pierre Bayle occupant ses loisirs à corriger paisiblement, poliment, fermement Moreri, pour l'innocent plaisir de pourchasser l'erreur. Car il est bien vrai que la manière de Paulhan n'est pas du tout de courir en pamphlétaire à la surface des choses ; elle a ses promptitudes, même ses brièvetés péremptoires, mais surtout ses scrupules, ses précautions (intellectuelles), ses lentes approches, ses remises méditées du coup de grâce. Mais le résultat n'est pas moins étourdissant pour cela. Je ne jurerais peut-être pas que je souscrirais jusqu'à la moindre ligne de ces cent cinquante pages ; je consens que ça et là (pas très souvent), la discussion reste ouverte, et la réclamerais au besoin ; mais je sais bien, en tout cas, qu'en un temps où l'art de compenser la profession de la vertu par la pratique de l'hypocrisie a fait de si remarquables progrès, voici des mois et des mois que je n'ai rien lu, sur les questions brûlantes, d'aussi satisfaisant pour une pensée loyale par le goût d'appeler les choses par leur nom.

Un grand livre, simplement, sous ses dimensions restreintes et son extrême discrétion. Et caractéristique, ajouterais-je, si c'était ici le lieu de parler métier, de la nature d'écrivain de Jean Paulhan, dont le propre pourrait bien résider dans un paradoxal équilibre de la minutie et de la légèreté. Homme à rendre des points, en matière de dialectique, je ne dirai pas à M. Julien Benda, exploit relativement modeste, mais à l'idée que M. Julien Benda se fait de lui-même ; toujours, néanmoins, écrivant du crayon le plus fin, étranger à l'ombre même de la pesanteur ; réalisant ainsi à miracle cette rare alliance du sérieux, presque de l'austérité, et du jeu, où je serais tenté de voir mieux que la perfection, la définition même de la véritable élégance de l'esprit.

Quant au sujet, — aux sujets plutôt, — que recouvre ce titre d'abord mystérieux... Eh bien, de la sagesse qu'il y aurait à franciser, si c'est le français qu'on veut parler, la forme des mots anglais, comme Eugène Marsan, déjà, et Rémy [sic] de Gourmont le premier, le réclamèrent ; de l'inconvénient de l'ordure dans les lettres, qui est d'appeler pour lui faire contrepoids un débordement encombrant de morale ; de la dégradation à l'usage des ingéniosités du bridge-contrat ; des motifs réels d'une épuration moins soucieuse du culte de la patrie que de supprimer des adversaires ; des surprenants manques de mémoire et de logique qui s'observent chez les écrivains qui s'en instituent les magistrats, les policiers ou les simples apologistes ; de la vraie notion de la patrie enfin, qui n'est pas une idée seulement, ni seulement une société de personnes et de biens, mais une réalité ensemble spirituelle et charnelle. Et tous ces sujets, les graves et les futiles, traités avec une bonhomie attentive, et souvent une profondeur,

et toujours une précision du langage, qui enchantent, par un bon grammairien qui sait “qu’il ne faut pas séparer (quoi qu’en disent parfois les journaux) la paille des mots du grain des choses”, que l’impropriété des termes recouvre la confusion des pensées, et qu’ainsi bien écrire est le commencement de la morale...

Mais se trouvera-t-il assez de lecteurs pour sentir comme il le faut que cet insigne chef-d’œuvre tranche par le style, la probité d’esprit, le courage, sur la masse de la production contemporaine et nous ramène sans emphase aux meilleures époques de nos lettres ? »]

– n.s., « Livres recommandés », *Le Bulletin des lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon, 10^e année, n° 98, 15 mai 1948 [mention de Jean Paulhan, *De la Paille et du Grain*].

– Raymond DUMAY, « Mort de la littérature. L’équipe de France », *La Gazette des Lettres*, 4^e année, n° 62, samedi 15 mai 1948, p. 1abc et 14 [photo légendée : « Jean Paulhan / petit caporal des lettres ? » ; extraits : « Aussi, conséquence de cette situation matérielle : nombre de jeunes gens qui sont doués ne parviennent jamais à dépasser leurs débuts et pataugent leur vie entière dans le ruisseau de leurs souvenirs d’enfance. Solidement nourris, ils auraient pu nourrir les autres. Il est curieux de constater que, de tous les aspirants-écrivains qui possèdent seulement leur certificat d’études primaires, trois sont arrivés à une juste notoriété (en attendant peut-être la gloire) : Marc Bernard, Julien Blanc et Henri Calet. Et non pas normalement, mais par un miracle : leur rencontre avec Jean Paulhan. Serait-ce difficile de trouver pour ces bibliothèques qui n’existent pas encore des Jean Paulhans (on se contenterait d’un plus petit format) qui rempliraient sa fonction à Dijon ou à Toulouse ? » ; « Est-il vraiment impossible de grouper tous les auteurs français en une Société des Écrivains Français qui, en accord avec toutes les sociétés existantes, pourrait entreprendre les réformes les plus urgentes. Est-ce qu’autour d’un noyau d’hommes qui furent toujours passionnés par leur métier, comme Duhamel, Romain, Roger Martin du Gard, Gide, Paulhan, Arland, Camus, Plisnier, Bedel, Gérard Baüer, Mauriac... (j’en passe des dizaines) on ne pourrait pas faire, après tant de littérature politique, une politique de la littérature. »]

– n.s., « Rencontre de Jacques Brenner », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 62, samedi 15 mai 1948, p. 5c [rubrique : « Vous m’en direz tant... » ; le roman de Jacques Brenner, *L’Année commence au mois d’octobre*, Les Éditions de Minuit, 1948, 227 p., est dédié à Jean Paulhan ; « Le mot de “poésie”, on ne sait même plus ce que c’est... Je

dis : Thomas, parce que c'est lui qui fait les meilleurs vers. Je pourrais dire : Paulhan, si "poésie" égale une aventure humaine écrite dans un grand style... D'Artaud à Paulhan... »]

– Jean MARTEAU, « Maurice Zermatten, le peintre du Valais devant le spectacle des saisons », *Tribune de Genève*, 70^e année, n° 109, 15 mai 1948, p. 7ab [rubrique : « La vie littéraire » ; sans mention de Jean Paulhan.

Extrait de presse retenu cependant par le *Bulletin de juillet 1948*. Voir *infra* à la date du 21 mai 1948].

– J.-J. VAN DOOREN, « Bibliographie », *L'Invalide belge. Organe bi-mensuel du Cercle d'études des mutilés et invalides de l'I.M.I.O. puis Organe de la Fédération nationale des militaires mutilés et invalides de la guerre*, 16 mai 1948 [texte complet : « **De la paille et du grain**, par Jean Paulhan (Gallimard, Paris). *Réflexions d'un écrivain indépendant sur des questions littéraires actuelles (façon de prononcer certains mots anglais, ressemblance de la littérature à un bal masqué, pensées sur la prochaine guerre mondiale, consommation exagérée des langues étrangères, avantages et ennuis des réunions de famille, fâcheuse tendance de quelques écrivains contemporains à se muer en policiers supplémentaires, etc.). Le titre veut dire qu'il ne faut pas séparer la paille des mots, du grain des choses. Les démêlés de J. Paulhan avec le Céné notamment, sont pleins d'enseignement. Et Jean Paulhan s'avère ici (nous le savions depuis longtemps) un excellent écrivain, un excellent patriote et un pur Français.* »]

– Georges SION, « Jean Paulhan / ou le style et le stylet », *Vrai*, Bruxelles, 16 mai 1948 [extraits : « *Le dernier livre de Jean Paulhan, DE LA PAILLE ET DU GRAIN, est une surprise. Petit format de poche, pages brèves, groupées sous quelques rubriques très lâches, on dirait le livre le plus innocent de l'année. Quelque chose comme les CONSEILS À UN JEUNE FRANÇAIS PARTANT POUR L'ANGLETERRE, un savoir-vivre en douze réflexions ou les notes de lecture d'un homme qui lit peu mais bien. Vous avez envie d'emporter ce livre en voyage pour vous distraire des paysages qui bougeraient sans changer ou vous abstraire sans rigueur des conversations fatiguées.*

Le ton ne dément pas, d'abord, votre désir d'un agrément léger. L'ironie cousine avec la gentillesse, le coup de patte ressemble à une caresse rapide. Par dessus tout, une apparence de détachement, la force fugitive d'une moquerie et la communication immédiate de la malice de l'auteur à la malice du lecteur. C'est un livre qui ressemble à un clin d'œil.

Or, il ne faut pas pousser très avant pour en découvrir la richesse agressive, le poids de réflexion. La polémique succède à la fantaisie. Souvent corrosive, toujours amusée. Paulhan fait penser à la fin, au gosse environné de marionnettes cassées et qui sourit. Il nous reste à méditer son jeu faussement ingénu, à lui donner tort ou raison après l'avoir remercié du plaisir. Car le livre va loin et sa désinvolture ne l'empêche pas de déposer en nous quelques colères, quelques réflexions et quelques certitudes.

Il y a sur l'incroyable Benda, sur le pauvre Martin-Chauffier des notes délicieuses, en ce sens qu'elles rafraîchissent l'intelligence au lieu de la gêner. Et puis, le sincérité de l'examen de conscience affleure sans cesse. Car tout de même Paulhan vient des mêmes rangs. Il a senti le premier la mauvaise guerre où on l'entraînait, il le dit et s'explique. Avec colère ? Non, avec la grâce d'un Voltaire amusé. Il a le bon esprit d'avoir de l'esprit. Le style et le stylet ? C'est le stylet que j'aime. »]

– Robert KANTERS, « Jean Paulhan entre la paille et le grain », *Spectateur* [directeur-rédacteur en chef : André Roubaud], 4^e année, n° 154, 18 mai 1948, p. 2efg [rubrique « Romans et essais » dans « Le Cahier des Lettres »] ; « *Il aura fallu son entrée dans la clandestinité pendant l'occupation pour faire sortir M. Jean Paulhan de la clandestinité littéraire dans laquelle il se complaisait. Il y a dix ans, le grand public ignorait pratiquement son nom. Il était pourtant déjà un grand personnage, une sorte d'éminence grise, de supérieur inconnu de la littérature contemporaine. Auteur de quelques petits livres discrets, sagace rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française, personnage principal du "brain trust" de la maison Gallimard, comme les hommes des autres trusts par rapport aux politiciens, il se plaisait dans l'ombre et cherchait davantage à faire des réputations qu'à en acquérir une pour son compte. La notoriété des gazettes lui vint à la libération : grand prix de littérature de l'Académie en 1945, il est devenu brusquement, à soixante ans, un personnage en vue. Il scintille pour essayer de se rendre invisible, mais il n'y parvient plus guère. Voici d'ailleurs venir le temps des exégètes : M. Maurice Toesca vient de nous donner un Jean Paulhan, l'écrivain appliqué, M. André Dhôtel un essai Vers une science de l'illusion littéraire : la méthode de Jean Paulhan, et lui-même réunit en volume sous le titre De la paille et du grain, quelques articles qui n'ont pas laissé de faire un certain bruit.*

A vrai dire, ses œuvres continuent à être plus souvent citées que lues, et plus souvent lues que comprises. Je ne sais si des études comme celles de M. Dhôtel nous feront faire beaucoup de progrès. L'auteur travaille en profondeur, creuse et se creuse, puis jette sur ses découvertes le brouillard artificiel d'une langue abstraite et allusive :

on garde l'impression après l'avoir lu que M. Paulhan est un mauvais plaisant qui a beaucoup travaillé à obscurcir les rapports de la pensée et du langage. On préférera à tout prendre la méthode de M. Maurice Toesca dont le livre, pour respirer l'amitié et l'admiration, ne manque pas de perspicacité.

[...] la forme de son esprit est surtout féminine. »

Extrait de presse retenu pour le Bulletin de juillet 1948].

– J.T. [Jean TEXCIER], « Les Beaux Draps de Ferdinand », *Gavroche*, n° 190, mercredi 19 mai 1948, p. 1abc [extrait : « *Jean Paulhan me dit : “Sur Céline, ne vous trompez-vous pas ? J’ai l’impression qu’il s’est toujours bien tenu, refusant Weimar et dîners à l’Ambassade... Le Pilon a publié (sans lui demander la moindre autorisation) une lettre privée de lui, mais, sauf erreur, jamais le moindre article.”* » Depuis le Danemark, Céline écrit à Jean Texcier de parler de son cas avec Jean Paulhan.

Au fonds Paulhan, coupure classée par erreur en 1949 ; texte référencé par Jean-Pierre DAUPHIN, *Bibliographie des articles de presse & des études en langue française consacrés à L.-F. Céline*, Tusson, Du Lérot, 2011, p. 318].

– Raymond GUÉRIN, « Jean Paulhan », *Opéra. L'Hebdomadaire du théâtre, du cinéma, des lettres et des arts* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 5^e année, n° 157, mercredi 19 mai 1948, p. 2ab [extrait : « *Raymond Guérin va publier prochainement chez Corrêa un important essai : Un romancier dit son mot. / L’auteur de L’Apprenti a bien voulu en détacher, pour les lecteurs d’Opéra, le fragment que nous leur offrons aujourd’hui.* » (trois coupures au fonds Paulhan, coupure non datée au dossier Paulhan de Pierre Descaves – coll. part.).

Un romancier dit son mot est achevé d’imprimer le 10 mai 1948 pour Corrêa, dans la collection « Mise au point » dirigée par Louis Perche. Voir *supra* à cette date].

– F.-J. TEMPLE, « Le meilleur choix de poèmes », *Afrique Magazine*, Casablanca, 20 mai 1948 [« *Trois anthologies sont descendues du ciel coup sur coup. Elles sont de MM. Jean Paulhan, Paul Éluard et Ferdinand Duviard. Heureux livres, qui nous permettent de parcourir à nouveau notre domaine poétique.*

L’œuvre de M. Jean Paulhan : “Poètes d’aujourd’hui”, a l’originalité de présenter à part deux poètes “engagés” : Paul Éluard et Louis Aragon. M. Paulhan, soucieux d’authenticité, n’a pas voulu les oublier, ce qui eut été malgré tout injuste, mais leur présence isolée, nous laisse penser que M. Jean Paulhan a voulu marquer le coup. La

préface est un chef-d'œuvre de nuance, d'adresse et d'humour. Paulhan en arrive à nous rendre perplexe. Nous avons l'impression que Boileau a été méconnu et que Rimbaud a regretté tous les jours de n'avoir pas écrit comme l'abbé Delille. Paulhan nous veut classiques et n'est pas loin de croire à la fumisterie de la poésie pure. Voilà donc Paulhan qui nous désarçonne une fois de plus, alors que nous pensions y être bien accrochés. Preuve supplémentaire qu'il faut se méfier des théoriciens. Bien entendu, comme pour toutes les anthologies, nous restons sur notre faim. Paulhan a inscrit beaucoup de poètes, des belges de langue française, par exemple : Jean de Boschère, Franz Hellens, Odilon-Jean Périer, Paul Desmeth. Mais on remarque surtout ceux qui n'y sont pas : Maeterlinck et chez nous, Vildrac, Duhamel. Il est vrai qu'on y voit Jules Romains. Mais ne s'y trouvent ni André Spire, ni Blaise Cendrars. » La BNF ne conserve Afrique Magazine que pour l'année 1946].

— n.s., *Lettres françaises*, 8^e année, n° 209, 20 mai 1948, p. 2c [« La presse littéraire » ; « Les “plans” de M. Dumay sont d'ailleurs, en général assez surprenants. Ainsi, il demande :

Serait-ce difficile de trouver pour ces bibliothèques qui n'existent pas encore des Jean Paulhan. On se contenterait d'un plus petit format [lacune] rempliraient sa fonction à Dijon ou Toulouse !

Plusieurs Paulhan ? Grand merci il nous suffit d'en avoir un.

À Paulhan — qui, adolescent, avait déjà de grandes dispositions pour faire le zouave (comme en témoigne la photo publiée dans la Gazette des lettres) — M. Dumay semble avoir voué une affection délirante, puisqu'il écrit encore :

Que demain, M. Jean Paulhan — ou un autre — soit nommé sélectionneur unique (comme pour le football) et il sortira de sa poche une liste qui nous rendra confiance.

Voilà ce qu'on nous propose, somme toute, M. Paulhan comme dictateur des Lettres ! De quoi nous le rendre tout de suite très sympathique. »]

— Charles GUYOT, « D'une grande confusion », *Servir*, Lausanne, 20 mai 1948 [De la paille et du grain ; extrait : « Le Français, prétend-on, aime les idées claires. Mais il arrive, hélas ! que les passions politiques viennent les brouiller, terriblement. Il n'est pas de jour que les journaux ne nous en administrent la preuve. Et je ne songe ici qu'aux opinions littéraires. On dirait, à vrai dire, que certains écrivains, certains critiques ne sont plus capables de distinguer la valeur littéraire d'un ouvrage de son prix — ou de sa nocivité — politique, métaphysique même. Cela en est devenu, il faut l'avouer, bien irritant.

[...] *Par contraste, le petit livre que Jean Paulhan vient de publier — De la Paille et du Grain — y gagne une singulière autorité. On sait quelle rigueur et quelle subtilité Paulhan met à tout ce qu’il écrit. Un Français, en somme, qui garde la tête claire. Et, avec ça, un tranquille courage dans la polémique. “Le vrai, le vrai seul !”, s’écriait Sainte-Beuve. Paulhan, à son tour, écrit : “On m’a toujours assuré qu’il fallait, à tous risques, dire le vrai. Quant aux risques, nous en avons vu d’autres.” Et il termine son ouvrage sur une maxime que l’on ne saurait trop méditer : “Ne pas plus tricher avec les mots qu’avec les hommes.” Règle d’or pour notre siècle d’airain. »]*

– C. C., « *De la paille et du grain*, de Jean Paulhan (N.R.F.) », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 107, samedi 20 mai 1948, p. 4b [rubrique « Mélanges » dans « Rumeurs des pages » ; extrait : « *Mince recueil typiquement paulhanien. Il y a là plusieurs petits discours sur “la consommation exagérée des langues étrangères”, “les avantages et les ennuis des réunions de famille” ou la “mondiale-trois” préférable à la “W.W. trie” (il s’agit naturellement de la prochaine dernière) cent réflexions éparses qui réunissent seuls apparemment, l’humour et la fausse nonchalance, la modestie, la subtilité et l’ingénuité feinte qui réjouiront toujours le lecteur ami de Paulhan. Ajoutons-y l’inévitable couplet sur le C.N.É. avec le petit coup de patte réglementaire aux trop rigides “écrivains blancs”.*

Tout cela, au fond, fait une grande unité : celle d’un esprit amoureux de probité, d’équité dans les mots, dans les doctrines et dans les actes, aussi bien dans la conception de la patrie que dans celle d’un poème. En mélangeant tout cela exprès Paulhan a voulu et su nous montrer, à sa manière ironique, que penser vrai et parler juste sont une seule même chose. »]

– Roger STÉPHANE, « Le critique humilié », *Combat*, 7^e année, n° 3205, vendredi 21 mai 1948, p. 4fg [à propos d’un article de René Lacôte sur Marcel Jouhandeau paru dans le dernier numéro des « Bonnes Lettres françaises » ; extraits : « *M. Lacôte redoute jusqu’à l’évidence. Il n’en a pas moins avancé une qu’il a fait suivre d’une contre-vérité. Que l’on juge : après avoir répété que M. Jean Paulhan avait voulu réhabiliter M. Jouhandeau, M. René Lacôte écrit : “Il paraît que M. Jouhandeau a du talent, c’est bien la première nouvelle [...]. Cet écrivain illisible n’a jamais été lu.” Tout le monde sait que la conduite de M. Jouhandeau a parfois déconcerté mais que l’importance de ses écarts est sans commune mesure avec la signification d’une des œuvres les plus singulières et les plus violentes*

de ces vingt dernières années. Tout le monde le sait, sauf M. Lacôte qui ne veut pas le savoir. »]

– Jean MARTEAU, « Du sens des mots et de la liberté de l'écrivain / Jean Paulhan polémiste », *Tribune de Genève*, 21 mai 1948 [texte complet : « *Le directeur de la N.R.F. vient de donner, une fois de plus, un exemple de son talent de polémiste. Ayant joué, pendant la guerre, un rôle suffisamment désagréable aux Allemands pour être emprisonné longtemps, M. Paulhan, dès la libération, s'est ébroué comme un cheval après la pluie : le moment était revenu, croyait-il, de reprendre ses chères galopades littéraires. Il s'aperçut, hélas ! qu'elles demeuraient difficiles : la littérature avait cessé d'être une fête publique — c'est ainsi qu'il l'imagine à bon droit — pour devenir un enclos où il s'agissait de tourner en rond sous l'œil soupçonneux d'anciens confrères, devenus policiers amateurs. Ces confrères, promus argousins au Comité national des écrivains, s'étaient chargés de l'“épuration”, des lettres françaises ; à ce titre, ils proféraient des sentences d'excommunication et de mort qui ne laissaient pas d'impressionner les cours de justice, déjà peu férues d'équité stricte, et l'opinion encore toute bouleversée par l'occupation.*

Le premier, François Mauriac s'éleva contre une attitude pareille dans ses courageuses chroniques du Figaro. Puis, Jean Paulhan — avec beaucoup d'autres, du reste — fit chorus. Il lui arriva, notamment, d'écrire un article dans lequel il étudia le cas de Romain Rolland : cet homme, écrivait-il, avait trahi la cause de la France en 1944, comme Châteaubriant l'a trahie en 1940. On ne peut, en somme, absoudre l'un sans l'autre, quoique Rolland soit moins répréhensible, puisqu'il n'a point pactisé avec l'ennemi. Aussitôt se déclencha l'ire des écrivains communistes ou communisants du Comité national : MM. Aragon, Claude Morgan, Cassou, Benda, Martin-Chauffier s'en prirent violemment à M. Paulhan, et c'est sa réponse que je présente à mes lecteurs.

On n'imagine pas polémique plus fine ni plus efficace. L'idée centrale en est qu'il faut savoir ce qu'on veut, et, dès lors, ne point varier sur la signification des mots. L'auteur va donc se déguiser en grammairien et demander à ses adversaires s'ils se sont vraiment tenus à ce principe essentiel ? Ainsi, le concept auquel ils se réfèrent le plus volontiers, depuis 1940, est celui de patrie. M. Paulhan, revenant à leurs écrits passés, leur dira : “Si la patrie à vos yeux est la France, êtes-vous sûrs que la France dont vous vous réclamez aujourd'hui soit vraiment la même qu'autrefois ? Car enfin, celle de 1920 ou même de 1935, vous la blasphémiez à l'envi. Et voici, tout à coup, que vous la trouvez admirable. Ne serait-ce point parce que vous la croyez

susceptible de servir la cause que vous adorez ?” Mais oui, c’est bien cela, et l’auteur de citer une avalanche de textes qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Et il procède de même pour d’autres notions : la liberté, la justice, l’honneur, etc. Sa critique consiste, par excellence, en un rapprochement de textes contradictoires, souligné de quelques propos doucement ironiques.

D’autre part, il proclame courageusement sa foi dans la mission des lettres. La fonction de l’écrivain digne de ce nom est de dire en toute sincérité ce qu’il pense, même si cela choque l’opinion ou nuit aux intérêts du pays — la situation changeant seulement lorsqu’il passe à l’action directe, laquelle relève des tribunaux. Une telle fonction représente, pour un pays, un luxe nécessaire, car il y peut trouver un enseignement, des lumières. Lorsque Rolland vomit la patrie, lorsque Montherlant condamne la France de 1939, ils sont dans leur rôle puisqu’ils apportent un message qui leur tient à cœur. Refuser cette liberté à l’écrivain, c’est mettre l’esprit sous le boisseau, le soumettre aux contingences politiques, inaugurer la tyrannie spirituelle au sein d’une nation. On doit être reconnaissant à M. Paulhan d’avoir défendu comme il sied ces vérités dans “De la paille et du grain” (Édit. de la N.R.F., Paris). »

Au fonds Paulhan, coupure de presse imprimée et copie dactylographiée. Consultée en première page, en janvier et février 1948, mais aussi entre avril et juin 1948, la cote Jo 10531 de la BNF ne nous a pas permis de retrouver ce texte. La collaboration de Jean Marteau à *La Tribune de Genève* est bien attestée].

– Gaëtan SANVOISIN, « Jean Paulhan : *De la paille et du grain* (Gallimard). », *périodique non identifié*, 22 mai 1948 [texte complet : « Pour son septième ouvrage, l’auteur butine cavalièrement. Pour notre plaisir. Sur certaine façon absurde, mais courante, de prononcer les mots anglais, sur le snobisme d’un “style” peu accessible à tout le monde, sur certains excès de réflexion touchant la prochaine — c’est Paulhan qui parle — guerre mondiale, sur la consommation exagérée de langues étrangères, sur maints autres thèmes analogues liés aux mœurs du jour, que voilà un excellent petit livre ! Sans pédanterie. L’auteur a conduit son propos jusqu’à la démonstration : il ne faut pas séparer la paille des mots du grain des choses. »

Nous n’avons pas trouvé cet article dans *Combat* à la date indiquée, en avril, mai ni juin 1948. En janvier 2019, la médiathèque de Moulins communauté nous a précisé qu’il n’existait pas de lettres de Jean Paulhan dans le fonds Sanvoisin. La question a été posée à Dominique Arot qui prendra contact avec nous dès qu’il aura trouvé quelque chose.

– Pierre BOUTANG, « Le grain avtzin et la paille aveline », *Aspects de la France et du monde*, 2^e année, n° 10, 25 mai 1948, p. 3a [texte complet : « *Le livre que Jean Paulhan vient de publier à la N.R.F., De la paille et du grain, a mis fort en colère les Lettres dites françaises. Il y reprend les fameuses épîtres au Céné dont nos lecteurs connaissent bien la sixième. Mais le livre s’ouvre par une défense, plaisante et sérieuse de la langue française, “un secret de Polichinelle, ou la littérature comme fête publique”. Le nom, qui nous est cher, d’Eugène Marsan (qui écrivait “ce cheval a deux joquets”) se trouve à la seconde ligne. Il s’agit de savoir “ce que nous voulons, et si nous avons envie de parler français. Eh bien décidons-le tout de suite, ce sera du temps gagné pour tout le monde.” Oui, mais tout le monde n’est pas content. Jean Paulhan avait, dans une note, félicité M. Avtzin de signer ses romans Claude Aveline et de franciser ainsi un nom barbare. M. Avtzin n’a pas été content du tout, et a répondu à cette note de deux lignes par trois colonnes des Lettres dites françaises. Voilà qui est excellent : Jean Paulhan s’était montré le contraire de “xénophobe” puisqu’il félicitait M. Avtzin de sa transformation en Aveline. M. Avtzin se fâche, ce qui prouve qu’il n’avait transformé que son nom. Mais enfin c’est lui qui était xénophobe en ne voulant pas s’appeler Avtzin. Comme M. Bruhler se montre antisémite, en ne voulant pas être Brühler, et (se prenant pour un maquis) en se faisant appeler Vercors.*

P.S. — Pour le “Mentor” anonyme : merci de ses conseils. Mais qu’il se fasse connaître. Je lui répondrai. »]

– Le MAGOT SOLITAIRE, « Rue du Marquis-de-Sade », *Carrefour*, 5^e année, n° 193, mercredi 26 mai 1948, p. 7gh [extrait : « *plus près de nous, à Jean Paulhan* »].

– Emmanuel BUENZOD, « De la paille et du grain », *Gazette de Lausanne*, 151^e année, n° 123, 26 mai 1948, p. 1ab [rubrique : « Plaisir de lire » ; extrait : « *Après certain Guide d’un petit voyage en Suisse, écrit dans le plus pur style Cahiers de la Pléiade (“n’est-ce-pas-que-je-fais-la-bête-comme-un-ange ?”), et sur lequel nous avons jugé charitable de garder le silence, Jean Paulhan nous envoie un nouveau petit volume, d’une opportunité plus motivée et d’une qualité de pensée tout autre. À vrai dire, cela ne saute pas aux yeux tout de suite, et la lecture des premières pages ne laisse pas d’agacer par la désinvolture apprêtée du ton et par certaines manières niaises qui consistent à dire avec des mines de conspirateur les vérités les plus simples.* »]

– D.A. [Dominique ARBAN], « Jean Paulhan / et sa liste de méconnus », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 63, samedi 29 mai 1948, p. 1a [extrait : « *Chère Madame, est-ce que je me trompe ? Il me semble bien que des œuvres aussi admirables que Les Vanilliers de Georges Limbour (pour le roman poétique), Les Liaisons du monde de Léon Bopp (pour le roman social), La Maïe de René Purnal (pour le théâtre), Le Passager clandestin d'Armen Lubin (pour la poésie) sont restées parfaitement inconnues. Ah ! et Les Îles de Jean Grenier : je ne crois pas qu'il ait été écrit, depuis vingt-cinq ans, un essai plus délicat à la fois et plus puissant.* »]

– n.s., « Toesca (Maurice). — Jean Paulhan, l'écrivain appliqué, Variété, 500 ex. sur rives et 1500 sur alfa Navarre », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 63, 29 mai 1948, p. 10cd [section « Essais » dans « Les livres de la quinzaine » ; « *Rédacteur en chef de la N.R.F., puis des Cahiers de la Pléiade, grand prix de littérature de l'Académie française, M. Jean Paulhan reste cependant une figure mystérieuse pour beaucoup de lecteurs : l'homme est discret, les œuvres volontiers hermétiques. Cet adroit petit livre de M. Maurice Toesca ne dispensera pas de leur lecture : mais il sera une excellente introduction à leur connaissance, à celle de l'écrivain, du théoricien de la littérature, de l'homme, du citoyen. Pour saisir un personnage aussi fuyant, M. Toesca n'a pas procédé par une analyse rigoureuse, mais il a essayé de le prendre dans un filet de vues ingénieuses. S'il reste quelque chose d'énigmatique, ce n'est pas la faute de l'exégète qui est au contraire de ceux qui ont le don de clarifier tous les sujets qu'ils abordent.* »]

– R.K. [Robert KANTERS], « PAULHAN (Jean). – De la paille et du grain. », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 63, samedi 29 mai 1948, p. 11ab [section « Essais » dans la rubrique « Les livres de la quinzaine » ; texte complet : « *C'est un recueil de textes polémiques et on sait que M. Jean Paulhan s'est révélé depuis quelques mois, comme un de nos meilleurs pamphlétaires. Un des plus sympathiques aussi, parce que ce qu'il défend avec subtilité, c'est le bon sens, avec rigueur, c'est l'honnêteté intellectuelle. À des considérations brillantes sur la langue ou sur le bridge, il accroche des réflexions anodines seulement en apparence. On trouvera ici ses sept lettres au C.N.É., ses notes à propos de la patrie sur Romain Rolland, Julien Benda ou Claude Morgan. On y découvre un Paulhan qui sait se faire lire, qui sait enfermer ses adversaires dans leurs propres contradictions et nous faire sourire à leurs dépens. On a rarement montré, dans la polémique littéraire, de telles qualités de style et d'intelligence.* — R.K. »]

– Victor MOREMANS, « De la Paille et du Grain par Jean Paulhan », *Gazette de Liège*, 31 mai 1948 [rubrique « Les Livres du Jour » ; début et fin : « *Si l'on prenait au pied de la lettre le titre du petit recueil "De la Paille et du Grain" que M. Jean Paulhan vient de publier on pourrait s'imaginer que l'auteur du "Guerrier appliqué" a mêlé dans son titre la paille légère de la fantaisie au grain des réflexions profondes et salutaires. [...] Nous n'avons pu bien sûr que lever ici un coin du voile sur une affaire qui fait dans le monde littéraire en France quelque bruit — et qui d'ailleurs le dépasse. Peut-être — nous le souhaitons du moins — sera-t-on tenté de connaître cette affaire de plus près. Elle est, on vous l'assure, significative d'une certaine mentalité extrêmement dangereuse et qu'il est plus que temps de dénoncer.* »

La première série de *La Gazette de Liège* a cessé de paraître en 1794, et la BNF ne conserve pas ce titre en 1948. Notons que Georges Sim a travaillé à *La Gazette de Liège*].

– Pierre DESCAVES, « Jean Paulhan, éminence grise des lettres françaises », *Conjonction. Bulletin de l'Institut français d'Haïti*, année 1948, juin, n° 15, p. 27-30.

– R.C. [Roland-P. CAILLOIS], « Marcel Savane, *André Malraux* », *Critique* [dir. Georges Bataille], tome IV, troisième année, n° 25, juin 1948, p. 569-570 [extrait : « *J'ajoute (pour Jean Paulhan) que le vocabulaire de M. Savane est bien curieux.* »]

– A. ROLLAND DE RENÉVILLE, « Poésie ouverte, poésie fermée, par René Nelli (Les Cahiers du Sud) », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, n° 289, juin 1948, p. 531-532 [extrait : « *Lorsque Jean Paulhan établit dans le premier volume des Fleurs de Tarbes, qui demeure jusqu'à ce jour le seul publié, une distinction entre ce qu'il nomma la Rhétorique [sic] et la Terreur, c'est-à-dire entre la méthode qui admet les expressions toutes faites, les fleurs du langage, et celle qui se rebelle contre leurs traditionnelles exigences, et requiert de l'écrivain la mise à jour d'une pensée débarrassée des conventions verbales, il parut projeter de la sorte, une vive lumière sur le problème le plus mal défini et le plus contraignant que pose depuis le début du XIX^e siècle, le double aspect de l'expression littéraire.* » (p. 531)]

– n.s., *Encyclopédie de la France et d'Outremer* [dir. Marius-Ary Leblond], J. Peyronnet et Cie, éditeur, 3^e année, n° 6, juin 1948, p. 79 [texte complet : « *Malcolm de Chazal a publié à Port-Louis, en une édition distinguée d'Esclapon, Sens-plastique, volume de cogitations*

lyriques et esthétiques qui a conquis à Paris l'admiration de Jean Paulhan, le plus réputé arbitre des réputations intellectuelles. De là une vogue très flatteuse que nous nous empressons de signaler dans notre amour pour Maurice et notre amitié fervente pour la famille de Chazal, l'une des plus aristocratiquement individualistes de l'Île. Nous nous réservons d'appliquer à ce livre une studieuse attention. Jean Paulhan nous écrit : "Je crois qu'il s'agit là d'un grand écrivain de l'ordre de J. Bœhme et de Saint-Martin, mais à mon sens plus concis et plus précisément tourné vers notre monde". »]

– Jean GALTIER-BOISSIÈRE, « Jean PAULHAN : *La paille et le grain* », *Le Guide du lecteur* [dir. Jean Galtier-Boissière], juin 1948 [texte complet : « *Des chroniques, des querelles de langage et une très acerbe et pertinente polémique avec Aragon et ces "Lettres Françaises" que l'auteur des "Fleurs de Tarbes" fonda dans la clandestinité et que les cocos ont accaparées après la Libération.*

À la grande confusion d'Aragon, Paulhan prouve par des textes irréfutables que Rimbaud en 1870 et Romain Rolland en 1914 ont trahi "la cause de la France" dans la même proportion que M. de Châteaubriant en 1940.

Mais, d'autre part, il plaide le droit à l'erreur pour les écrivains et lance ce soufflet au Déroulède de la résistance en pantoufles : "A-t-il un tel mépris de ses lecteurs qu'il pense les gagner à sa cause par des procédés dont le savon Cadum ne voudrait pas pour sa publicité, ni la police pour ses enquêtes ?"

Et Paulhan conclut amèrement, s'adressant au moujick Claude Morgan : "Entre nous, je ne suis pas tellement fier, à voir ce qu'elles sont devenues, d'avoir fondé "Les Lettres Françaises"... » ; version dactylographiée au fonds Paulhan, avec à l'encre rouge et de la main de Jean Paulhan la mention « Jean Galtier-Boissière ».

*À la BNF, sous la cote Fol-Jo-5917, comme à l'Arsenal, sous la cote 4-Jo-12467, la collection du *Petit Crapouillot. Supplément mensuel du Crapouillot. Guide du lecteur et du bibliophile*, ne commence qu'avec la 4^e année, janvier 1949].*

– Pierre DESCAVES, « Jean Paulhan, éminence grise des lettres françaises », *Conjonction. Bulletin de l'Institut français d'Haïti*, n° 15, année 1948, juin, p. 27-30 [extrait : « *Aussi bien, M. Jean Paulhan se défend-il lui-même contre ce qu'il serait tenté de qualifier d'alléchante légende.* » ; copie issue du fonds Levinas. IMEC].

– Maurice SAILLET, « Tête à tête avec Antonin Artaud », *K. Revue de la poésie*, numéro double 1-2, juin 1948, p. 103-107 [dans une livraison

achevée d'imprimer le 25 juin 1948, reprise du texte de Justin Saget déjà paru dans *Combat* le 24 janvier 1947, à propos de la soirée du lundi 13 janvier 1947 à 21 heures, au Vieux-Colombier : « *Jean Paulhan, pour une certaine fidélité de la littérature à l'égard de ses enfants perdus — et d'autant plus précieux* » (p. 103)].

— n.s., dans : *K. Revue de la poésie*, numéro double 1-2, juin 1948, p. 117-118 [à propos de la publication de la lettre d'Antonin Artaud dans la *Gazette des Amis des livres* d'Adrienne Monnier, en avril 1939 : « *Assez surprise d'apprendre après la mort d'Antonin Artaud que le docteur Ferdière réprouvait la publication de cette lettre — il aurait pu le lui dire à l'occasion d'une des nombreuses visites qu'il fit à sa librairie pendant l'occupation — Adrienne Monnier se souvient que Paulhan lui adressait les mêmes reproches, en 1939, par l'intermédiaire de l'un de ses amis. Il ne lui semble pas qu'Antonin Artaud lui en ait jamais manifesté le moindre mécontentement. / Rappelons que cette lettre d'Antonin Artaud est le seul texte qui parut sous son nom de tout ce qu'il écrivit entre 1938 et 1945.* »]

— André ROLLAND DE RENÉVILLE, « Sur deux anthologies », *La Nef*, n° 43, juin 1948, p. 108-110 [rubrique : « La poésie » ; sur *Le Meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi* de Paul Éluard paru au Sagittaire et l'anthologie des *Poètes d'aujourd'hui* de Jean Paulhan et Dominique Aury].

— Maurice VERDY, « Maurice Toesca. *Jean Paulhan, l'écrivain appliqué*. (Variété.) », *La Nef*, n° 43, juin 1948, p. 138 [texte complet : « *Consacrer une étude à ce sorcier incomparable des talents, n'était-ce pas régler une dette commune au monde littéraire tout entier. De fait, M. M. Toesca la paie en or bel et franc. Il dégage à merveille les qualités de l'homme : sens profond de l'équité, sagesse nuancée d'humour délicat, et cette bonté discrète qui alimente toute l'œuvre de Paulhan. Comment ne pas ratifier également la remarque si pertinente sur la prétendue difficulté de l'écrivain ?*

On retrouve, avec le plus vif plaisir, dans l'ouvrage de M. Toesca, cette pénétration, cette concision qu'il goûte précisément chez son auteur. Nous ne pouvons que reprendre les termes mêmes de Paulhan vantant la "simplicité admirable" des précédents travaux de ce critique. »]

— Aimé PATRI, « Littérature / et bonnes mœurs », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 43, juin 1948, p. 7-8 [extrait : « *Je suis de ceux qui estiment que Paulhan n'a pas eu tort de vouloir mettre fin à*

une situation qui, sous le couvert d'une mystique respectable et défendue avec une parfaite sincérité, favoriserait le développement d'une manœuvre d'intimidation politique. » (p. 7)].

– n.s., « Départ du père “Bruck” », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 43, juin 1948, p. 118ab [rubrique : « Le mois littéraire » ; texte complet : « *On apprend que le R.P. Brückberger, ancien aumônier général des F.F.I., et directeur de la revue Le Cheval de Troie, abandonne son activité littéraire et politique. Dominicain de la province de Toulouse, il se trouvait à Paris depuis la Libération, et avait souvent pris fermement position sur certains problèmes particulièrement brûlants. Il est possible que les trois articles véhéments qu'il avait récemment publiés dans L'Intransigeant pour demander la grâce de Bassomnière (en faisant une différence entre l'attitude de celui-ci et celle de Pétain, par exemple), n'aient décidé ses Supérieurs à lui conseiller une retraite, qui va le mener aux confins du Sahara. Mais il n'est pas interdit non plus de penser que cette retraite était déjà envisagée depuis quelques semaines, lorsqu'on répandit, avec beaucoup de légèreté, des bruits malveillants sur ses façons de vivre dans le siècle. Un journal d'ordinaire chrétien s'était fait l'écho de ces insinuations qui voulaient être plaisantes, et qui suscitèrent à l'époque une protestation des amis du R.P. Bruckberger, Camus et Paulhan en tête. Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, regretteront l'éloignement de cet homme de caractère, qui ne mâchait pas ses mots. »]*

– Marcel THIÉBAUT, *La Revue de Paris* [dir. Marcel Thiébaud], 55^e année, n° 6, juin 1948, p. 150-162 [rubrique : « Parmi les livres » ; extrait : « *Jean Paulhan, qui vient de publier la Paille et le Grain, a exercé comme rédacteur en chef de la N.R.F. (de 20 à 40) une influence indéniable sur la littérature de notre époque. (p. 150) [...] Il se trouve que j'ai tirillé dans les mêmes lieux que Paulhan : j'ai connu le boyau Baccard, la Tranchée des Zouaves. » (p. 153)]*

– n.s., « Chazal (Malcolm de), *Sens-plastique*, Préface de Jean Paulhan », *Les Temps modernes. Revue mensuelle* [dir. Jean-Paul Sartre], 3^e année, n° 33, juin 1948 [extrait de la préface de Jean Paulhan, *Bulletin de mai 1948*, n° 11, NRF, p. 5 inséré en tête de la livraison de juin des *Temps modernes*].

– S.P., « *De la Paille et du Grain*, par Jean Paulhan : in-8 tellière (11 x 17), 184 p., 210 p. (Gallimard) », *Le Mercure de France* [fondateur Alfred Vallette], n° 101, 1^{er} juin 1948, p. 306a [en tête de la rubrique

« Lettres » de la « Mercvriale » ; texte complet : « “Je n’écris pas de pamphlets”, dit Jean Paulhan : à peine plus que Paul-Louis Courier. “Je suis un grammairien”, dit-il aussi : on n’ose plus se servir de mots après qu’il a parlé, tant il les montre chargés de maléfices. Bref, après un départ nonchalant et sinueux — et, bien entendu, hautement subtil — sur les mots “joquet”, “foute-balle” et “métingue”, puis après une escale prolongée dans un thé familial qui est l’occasion d’une digression sur le bridge — et, bien entendu, cette digression n’est autre chose que le cœur même du sujet — Jean Paulhan débouche, avec un naturel qui n’est qu’à lui, dans la discussion qui l’a opposé cet hiver, si durement au C.N.É. Alors il n’est plus question de nonchalance : il mord. On est là en pleine politique. “Je ne suis pas un politique”, dit-il. Ce qui est sûr (si jamais chose est sûre avec lui), c’est que jamais Paulhan n’a montré un talent plus acéré. L’applique-t-il au point qu’il faut ? Docti certant. »

Extrait de presse retenu pour le *Bulletin de juillet 1948*].

– Jacques BRENNER, « Défense du langage », *Paris Normandie* [directeur Pierre René Wolf], mardi 1^{er} juin 1948, p. 2cdef [extrait : « C’est bien pourquoi M. Jean Paulhan ne plaisante nullement lorsqu’il écrit en tête du N° 3 des Cahiers de la Pléiade : “L’événement le plus grave de ces dix dernières années paraît bien avoir été certain discours, tenu par M. Molotov en mars 1940. Le ministre russe déclarait, entre autres, que le mot d’agression venait curieusement de changer de sens, les événements l’ayant chargé d’un nouveau contenu historique tout opposé à l’ancien.” (Voir aussi Les Fleurs de Tarbes, p. 22). »]

– Marcel THIÉBAUT, « Parmi les livres », *La Revue de Paris*, 55^e année, n° 6, juin 1948, p. 152-162 [extrait : « Jean Paulhan, qui vient de publier la Paille et le Grain, a exercé comme rédacteur en chef de la N.R.F. (de 20 à 40) une influence indéniable sur la littérature de notre époque. Essayiste, il compte des admirateurs enthousiastes qui le placent au premier rang de nos écrivains. C’est un esprit subtil et singulier, dont les recherches se sont généralement portés sur des questions de langage. »]

– Pierre DESCAVES, « Honneur à l’homme libre », *Tel quel* [dir. Henry Launais], nouvelle série, 4^e année, n° 102, 1^{er} juin 1948, p. 5cde [rubrique : « Les Livres » ; extraits : « Légèreté et aisance, minutie et profondeur se combinent merveilleusement dans ces brèves et parfois elliptiques démonstrations. » ; « Mais Jean Paulhan ne sera vraiment délivré que par Jean Paulhan. Qu’attend cet homme libre pour,

librement, se présenter à nous ? [...] il représente tout de même, à nos yeux, une espèce d'homme très rare. »

Extrait de presse retenu pour le *Bulletin de juillet 1948*].

– René LACÔTE, « Les revenants dans les boutiques / Jean Paulhan, le Barnum de poche / ou l'erreur dans les Lettres », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 211, jeudi 3 juin 1948, p. 2efgh.

– « Autour de *La Chasse spirituelle* », *Le Figaro littéraire*, 4^e année, n° 163, samedi 4 juin 1949, p. 2 [rubrique : « Aux Quatre Vents », avec un texte de « Jean Paulhan » ; texte complet : « *L'AFFAIRE Rimbaud est terminée. Personne — ou presque — ne doute plus maintenant de l'authenticité du “pastiche” de Mlle Akakia et de Nicolas Bataille.*

Jean Paulhan est de ceux-là. La semaine passée, il assistait, sans y assister, à la réunion au cours de laquelle les pasticheurs expliquaient la technique de leur travail. Il se tenait dans une librairie voisine, entouré d'auditeurs attentifs.

– Au début, déclarait-il, j'ai “marché”, comme beaucoup d'autres. J'ai estimé que *La Chasse spirituelle* était bien de Rimbaud. D'ailleurs, c'est absolument le style de Henri Pichette.

Et, imperturbable, Jean Paulhan poursuivait :

– Il faudra bien un jour ou l'autre que l'on apprenne aux étudiants, dans les écoles et dans les facultés, les pastiches des grands écrivains. Ils sont tellement supérieurs aux authentiques... »

Contribution partiellement reprise dans *Le Pont de l'Épée* en 1982].

– Noël SABORD, « La paille et le grain », *Semaine économique et financière* [dir. Ribadeau-Dumas], 4 juin 1948 [rubrique : « Les idées, les livres et les faits » ; extrait : « *Jean Paulhan, qui ne passe en rien pour un esprit très orthodoxe, s'est plu à distinguer, si ce n'est à confondre, dans un petit livre récent, la paille des mots et le grain des choses.* »

La cote Fol R 738 est hors d'usage à la BNF (juin 2018)].

– n.s., « Le monde littéraire prend visage », *Dernière Heure*, Bruxelles, 5 juin 1948 [extrait : « *En échange de courtoisie envers le dessinateur français, on voudrait pouvoir citer tous les écrivains de chez lui — poètes, romanciers ou critiques — qu'il nous fait retrouver ou découvrir. Nous avons, pour notre part, fait connaissance, avec la physionomie de Simone de Beauvoir et d'Antonin Artaud, de Robert Kemp et de Jean Paulhan, de Supervielle et de Patrice de la Tour du Pin.*

Mais ils sont presque tous, doublement présents par leur signature ou quelques mots de leur main, de Duhamel à Romains, de Cocteau à Éluard, en passant par les groupes fameux du “Goncourt” ou du “Renaudot”. »]

– n.s., « Les échos des Lettres », *Le Centre républicain. Quotidien populaire d'informations*, Montluçon, 5^e année, n° 161, 6 juin 1948, p. 3f [rubrique : « Arts et Lettres » ; texte complet : « *La librairie Gallimard reçoit chaque année ses amis autour d'un cocktail hebdomadaire qu'elle donne durant le printemps dans son hôtel particulier de la rue de l'Université. Cette première réunion avait attiré les plus grands écrivains du jour et même du siècle. André Gide, entre deux portes forcément étroites, était flanqué de Pierre Herbart qui l'accompagna jadis en U.R.S.S. Près du bar, Jean-Paul Sartre, philosophait avec Georges Magnane, tandis que Marcel Jouhandeau discutait avec Gaston Gallimard de sa dernière “chronique intime de Monsieur Godeau”.*

Albert Camus paraissait très fier des deux jolies femmes qui l'entouraient et Raymond Queneau était comme à l'ordinaire entre deux vins. Jean Paulhan parlait de style avec Roger Caillois, non loin de Boris Vian, Merleau-Ponty, Jean Malaquais, Maurice Nadeau.

La peinture était représentée par Mario Prassinos, Christiane Alanore et Jean Boulet, le cinéma par Odette Joyeux et René Lefèvre. »
Copie dactylographiée au fonds Paulhan.

Cote JAL 40 172 aux Archives départementales de l'Allier, à Yzeure ; cote Fol Jo 3242 à la BNF].

– Marcel LECOMTE, « Les grandes maisons d'édition et les courants de la pensée française / Gallimard », *Le Phare*, Bruxelles, 6 juin 1948 [extraits : « *À la mort de Jacques Rivière en mars [sic] 1925, Jean Paulhan assume alors sa propre action.* » ; voir aussi sous le titre « Bibliographie » : « *Dans le numéro de juin de Paru, Aimé Patri examine successivement la position de Jean Paulhan concernant la réintroduction de certains écrivains anciens collaborateurs, puis les doléances de ceux qui réclament des mesures de police contre le littérature “immorale” pour enfants et pour adultes.* »

Nous n'avons pas trouvé ce texte sous la cote Gr Fol Jo 5559 de la BNF].

– Pierre BERGER, « À G. Buraud le Prix des Critiques... », *Paris-presse*, 5^e année, n° 1079, mardi 8 juin 1948, p. 2g [Jean Paulhan parmi les membres du jury du prix des Critiques. Georges Buraud remporte le prix contre Henri Calet, *Trente et quarante*].

– Pierre HERVÉ, « Un de la tourbe », *Action. Hebdomadaire de l'indépendance française*, n° 193, semaine du 9 au 14 juin 1948, p. 3abc [rubrique : « La grande tribune politique d'Action » ; extrait : « Un des chapitres de l'ouvrage que Pertinax a consacré à la défaite et à l'occupation s'intitule La Tourbe contre-révolutionnaire. »]

– Jean-G. LASSIER, « Responsabilité de l'écrivain », *Journal de Genève. National, politique et littéraire*, n° 131, mercredi 9 juin 1948, p. 7bc [texte complet : « Introduisant le débat qui eut lieu lors de la récente assemblée de la Société des Écrivains suisses, et qui avait pour thème "L'écrivain d'aujourd'hui et la liberté d'expression", M. Charly Guyot insista sur le fait que si la liberté d'expression de l'écrivain doit être entière, la conscience, en lui, de sa responsabilité doit, dans le même temps, être aiguë, exigeante. En outre, l'écrivain mérite la liberté dans la mesure où son œuvre est authentique. Il nous semble que ces affirmations, pour justes qu'elles soient, appellent certaines réflexions.

Aujourd'hui, de plus en plus nombreux sont les écrivains qui, sachant combien noble et difficile est la dignité d'homme, s'engagent à l'assumer pleinement en eux, et à la défendre. "Être homme, c'est précisément se sentir responsable", disait Saint-Exupéry. Mais responsable à l'égard de tout être quel qu'il soit, et qui a faim de vérité et de beauté. C'est dans des mains tendues que vient se déposer l'œuvre que l'on porte.

Dans la fraternité de celui qui donne à celui qui reçoit on trouve alors un réconfort, une justification même. L'artiste est-il seul encore tandis qu'autour de lui tant de cœurs, ouverts, à la graine qu'on va y jeter, n'attendent que de fleurir ? Responsable de son message, l'écrivain l'est totalement ; surtout dans un temps noir et labouré d'éclairs comme le nôtre.

Certes personne, dans le débat, n'essaya de défendre la doctrine de l'art pour l'art. Position insoutenable quand tout menace et que nous sentons bien que seul l'effort des hommes de bonne volonté peut assurer la paix et nous permettre enfin de vivre, simplement vivre. Se tairont-elles un jour ces mitrailleuses dont on entend, dans le lointain, le constant martèlement ? Et qu'est-ce qu'un homme de bonne volonté sinon celui qui a pris conscience de sa mission d'homme ?

Dans ce sens, tous les écrivains devraient être des hommes de bonne volonté mais sachant s'imposer des limitations volontaires et élevant eux-mêmes des barrières dans le champ de leur inspiration. Je pense ici surtout au problème, obsédant entre tous, de la paix. Ou nous parviendrons à la construire ou la civilisation entière et toutes les

libertés qu'elle symbolise s'engloutiront, dans le fatal glissement des catastrophes ! Sur ceci, nous sommes tous d'accord !

Pris lui aussi dans ce dilemme que son urgence même rend plus effrayant, l'écrivain ne sent-il pas croître sa responsabilité, ne voit-il pas que dorénavant la cause de la paix devient sa cause puisqu'elle est celle de l'homme et que lui, en tant que créateur, est appelé à prendre conscience plus que jamais de ses devoirs d'homme ? On veut lui assurer une absolue liberté d'expression. Soit ! Mais on peut lui rappeler en même temps qu'il fait partie intégrante d'une communauté, que celle-ci peut périr d'un jour à l'autre, et qu'une de ses tâches est par conséquent de rendre visible l'unité humaine afin que ses lecteurs aperçoivent mieux ce qui rapproche les êtres, au delà de ce qui les divise. Et qu'il peut aussi rendre confiance aux hommes tremblants de peur, en magnifiant l'effort vers la lumière que tant d'entre eux accomplissent en secret.

Il n'est pas question de fixer ainsi des directives permanentes à l'activité des artistes. C'est bien dans un climat de liberté que naissent les œuvres les plus belles. Mais dans un moment décisif de l'histoire, chacun est convié à assumer la responsabilité de sa vocation. Celle d'écrivain est parmi les plus belles, mais aussi parmi celles qui engagent le plus profondément ceux qui s'y vouent. M. Guyot a rappelé la fière devise proposée par Jean Paulhan : "Ne pas plus tricher avec les mots qu'avec les hommes." On ne peut tricher ni avec les uns ni avec les autres, lorsqu'on se sent responsable de la dignité d'autrui et lorsque, essayant humblement, sincèrement de dire sa peine et son espoir, c'est à la peine et à l'espoir de tous les hommes qu'on parvient, à force d'amour, à donner une voix. »

Sous le même titre, un article de P. CHAPONNIÈRE est paru dans *Le Journal de Genève*, n° 34, dimanche 9 et lundi 10 février 1941, p. 1 du supplément littéraire. C'était au moment de la parution d'un essai de Henri Massis, *Les Idées restent*, Lardanchet, 1941, XVI-252 p.].

– René LACÔTE, « Du nouveau dans la littérature française ? / Les Revenants dans les boutiques / Vous avez la parole / Suite de l'enquête de René Lacôte », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 212, 10 juin 1948, p. 2efgh.

– n.s., « L'appel de Raymond Queneau », *Les Lettres françaises*, n° 212, jeudi 10 juin 1948, p. 7de [extrait : « Pour que les démolisseurs de barricades ne tiennent pas le haut du pavé — Pour que "Les Lettres Françaises" ne redeviennent pas clandestines — Et pour que Jean

Paulhan ne soit pas obligé de réadhérer au C.N.É. » ; suit un bulletin d'adhésion à la Pléiade des *Lettres françaises*.

Le texte de ce canular est repris dans *Paru*, n° 44, juillet 1948, p. 120 avec commentaire anonyme].

– n.s., « Le prix des Critiques », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1084, jeudi 10 juin 1948, p. 4b [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; le prix des critiques a été attribué, au quatorzième tour de scrutin, à Georges Buraud, pour *Les Masques*, Éditions du Seuil, 1948, in-8, 238 p., coll. « Pierres vives » (bandeau « Prix / des Critiques / 1948 ») ; « *La lutte était moins entre les livres qu'entre les genres, et ce sont les défenseurs de l'essai qui ont triomphé des partisans du roman. Il est vrai que Jean Paulhan avait failli faire l'union sur le nom d'un poète. Le moins surpris, alors, n'eût pas été le lauréat. Mais l'opération ne fut pas menée jusqu'au bout.* »]

– Pierre MACAIGNE, « Où le jury pose le masque », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 112, samedi 12 juin 1948, p. 1d [Prix des critiques ; extrait : « *Jean Paulhan, champion d'Henri Calet, lança pourtant dans la mêlée, aux instants les plus palpitants, des noms comme au collège les boulettes de pain sur la tête des surveillants : apparurent ainsi Malcolm de Chazal et Vincent Muselli.* »]

– Claude VERRIER, « Bal masqué », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 109, samedi 12 juin 1948, p. 9bc [dessin].

– Marcel LECOMTE, « La fin de la N.R.F. », *Le Phare*, Bruxelles, 13 juin 1948 [« Les grandes maisons d'éditions et les courants de la pensée française » ; sur la direction de Drieu La Rochelle ; « *Quant à Paulhan, demeuré chez Gallimard à la direction des collections de la Pléiade et de Métamorphoses, il allait s'abstenir de toute intervention dans l'établissement des numéros de la Revue préparés par Drieu, et devenir, en 1941, l'un des fondateurs des Lettres françaises clandestines.* »

Sous la cote Gr Fol Jo 5559 de la BNF, nous n'avons pas retrouvé ce texte].

– LOUIS-PIÉCHAUD, « Une anthologie de la poésie latine », *L'Époque*, dimanche 13-lundi 14 juin 1948, p. 2gh [rubrique : « Les Lettres » ; Jean Paulhan, « *sourcier littéraire souvent narquois* », a relancé Jacques Delille, paraphraseur célèbre].

– Paul CHAPONNIÈRE, « Un livre de Jean Paulhan / “De la paille et du grain” », *Journal de Genève. Édition internationale*, n° 134, dimanche 13-lundi 14 juin 1948, p. 1b [début du texte : « *Ah ! qu’il est bon d’entendre la voix clairement française du bon sens, de l’ironie intelligente et cordiale, la voix de ceux auxquels on n’en fait pas accroire et qui demandent à voir avant de juger. En lisant **De la paille et du grain**, on a joie à saluer un esprit indépendant, franc comme l’or, sur lequel ne mordent ni la propagande ni l’intérêt ; un écrivain, enfin, qui prouve, par son exemple même, qu’il est possible de pratiquer cette liberté individuelle au nom de laquelle on a cru devoir emprisonner tant de gens.* »

Extrait de presse retenu pour le *Bulletin de juillet 1948*].

– Georges MOUNIN [nom de plume de Louis Leboucher], « Le premier de la classe », *Action. Hebdomadaire de l’indépendance française* [dir. Pierre Hervé], n° 194, semaine du 15 au 21 juin 1948, p. 3abc [extrait : « *Nous avons serré de bon cœur la main de Mauriac alors, la main de Jean Paulhan, la main de Camus et la main de Sartre, celles d’André Rousseaux, de Stanislas Fumet : ce sont eux maintenant les séparatistes, les séparateurs et les séparés.* »]

– n.s., *Carrefour*, 5^e année, n° 196, mercredi 16 juin 1948, p. 7g [rubrique « Au fil de la plume » ; sur « Les conditions du roman », article de Marcel Arland publié dans les *Cahiers de la Pléiade* de Jean Paulhan].

– Pierre BERGER, « Quelques fleurs sur le Prix des Critiques », *Cavalcade* [directeur-rédacteur en chef : Jean-José Andrieu ; directeur littéraire : Henri Troyat], n° 115, 17 juin 1948, p. 12a [rubrique : « Cavalcade des lettres » ; « *Il y a des cas où le jury a besoin d’être honoré avant que d’honorer.* »]

– n.s., « Bibliographie », *Écho de la Côte d’Azur*, Nice, n° 151, 17 juin 1948, p. 3e [extrait : « *Dans le numéro de juin de “Paru”, Aimé Patri examine successivement la position de Jean Paulhan concernant la réintroduction de certains écrivains ci-devant collaborateurs ; puis les doléances de ceux qui réclament des mesures de police contre la littérature “immorale” pour enfants et pour adultes.* »

En juin 2018, la Bibliothèque de Cessole à Nice nous a orientés vers la Bibliothèque Louis Notari de Monaco, qui nous a permis, en juillet de la même année, de préciser cette référence].

– René LACÔTE, « Du nouveau dans la littérature française ? / Julien Benda et la responsabilité / des écrivains / Suite de l'enquête de René Lacôte », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 213, jeudi 17 juin 1948, p. 2bcd [Julien Benda a répondu à Jean Paulhan, pour le cercle parisien des amis des lettres, à la Maison de la Poésie].

– Edmond HUMEAU, « Gabriel Marcel Grand Prix de Littérature », *Arts*, n° 171, vendredi 18 juin 1948, p. 2g [rubrique : « Le Courrier des lettres » ; Jean Paulhan parmi les lauréats précédents].

– René MONTOR, « Entre Damas et Canossa », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 132, vendredi 18 juin 1948, p. 1cde [extrait : « *Si j'étais moraliste (écrit M. Paulhan aux membres du Comité national des écrivains) ou politique, c'est, je crois, la cruauté de l'épuration qui me frapperait d'abord. Mais je ne suis guère qu'un grammairien, et c'est son hypocrisie.* »]

– n.s., « Bibliographie », *La Riposte. Hebdomadaire du mouvement hébreu de libération nationale* [directeur : Albert Stara ; 15, rue Feydeau – 2^e], 2^e année, n° 64, 18 juin 1948, p. 7e [Aimé Patri dans *Paru* ; texte complet : « *Dans le numéro de juin de "Paru", Aimé Patri examine successivement la position de Jean Paulhan concernant la réintroduction de certains écrivains anciens collaborateurs, puis les doléances de ceux qui réclament des mesures de police contre la littérature "immorale" pour enfants et pour adultes. Au sommaire, des études de Pierre Klossowski "à propos d'une anthologie du Marquis de Sade" ; de Paul Vulliaud sur deux récentes éditions de textes de Blaise Pascal et de Nicolas Berdiaeff, une interview de Marcel Aymé, par Jacques Carat ; un article sur la diffusion de la Culture française au Brésil, par G. Granges, etc... Et toute l'actualité littéraire, intellectuelle et artistique, présentée dans les rubriques et chroniques habituelles.* »]

– Jean ROUSSELOT, « Le message de Saint-Exupéry », *L'Écho d'Oran*. Fondé en 1844, n° 28075, samedi 19 juin 1948, p. 2h [extrait : « *Autre livre d'importance, bien que son format soit fort réduit, voici **De la paille et du grain**, où Jean Paulhan, l'un des esprits les plus excitants, les plus irritants de notre temps — avec Léautaud et Bernanos — consigne ses dernières réflexions sur le langage, le mauvais, le lâche, le dangereux usage que l'on en fait parfois ("Il ne faut pas séparer la paille des mots du grain des choses") et reproduit quelques lettres explosives dont il gratifia naguère les dirigeants du*

Comité National des Écrivains, à propos de Romain Rolland, de la Résistance, de l'épuration, etc... »]

– n.s., « Chronique littéraire », *Paris-Normandie*, n° 1168, mardi 22 juin 1948, p. 2f [texte complet : « *Signalons, enfin, dans le n° 23 de Critique, les remarquables essais de Dhôtel sur Paulhan, d'Astre sur Eliot et Morale puritaine et capitalisme, par G. Bataille.* »]

– André MAUROIS, « De la paille et du grain », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 5^e année, n° 162, mercredi 23 juin 1948, p. 1ab [« Les propos littéraires d'André Maurois » ; extrait : « “Il ne faut pas prendre la paille des mots pour le grain des choses.” *Les journalistes citent souvent cette phrase, sans en nommer l'auteur, qui est, je crois, Leibniz. Jean Paulhan pense, lui, que sans la paille des mots, le grain des choses ne mûrirait pas dans les esprits.* “On ne fait pas, disait Valéry, un poème avec des sentiments ; on fait un poème avec des mots.” *Et ce n'est pas vrai seulement d'un poème. On fait tout avec des mots. La science est un langage bien fait.*

Paulhan aime le langage du peuple, et c'est en effet le seul bon, par définition. Bien parler français, c'est parler comme les Français. Aussi le Dictionnaire de l'Académie est-il un dictionnaire de l'usage. Paulhan loue le peuple, et quelques auteurs, de transmuter ce mot français en mots étrangers. »]

– Jean QUÉVAL, « Oxford et la France », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1086, jeudi 24 juin 1948, p. 1de [sur la présence française à Oxford, d'où Jean Quéval revient : « *Nous avons discuté, pendant deux heures, du relatif et du passé défini dans Roger Caillois, de la parenthèse dans Claude Roy, et des trois clés dans lesquelles peut se lire Paulhan.* »]

– n.s., « Pour un monument de Stéphane Mallarmé », *Arts* [dir. Georges Wildenstein], n° 172, vendredi 25 juin 1948, col. e [rubrique : « Le carnet du collectionneur » ; la coupure est classée en 1948, mais datée à la main « 25 jⁿ 58 »] [texte complet : « *Le 3 juillet prochain aura lieu, au musée de Valence, une vente aux enchères organisée par le Comité des fêtes du cinquantenaire de Mallarmé, en vue de se procurer les ressources nécessaires à la pose, sur la façade du lycée de Tournon, d'un monument en bronze de Mallarmé jeune, par le grand sculpteur Marcel Gimond.*

Seront vendus : des manuscrits (Mallarmé, Aragon, Paulhan, Mauriac, Bordeaux), quelques éditions originales, illustrées ou dédicacées ; des peintures, dessins ou gravures par Lhote, J. Cocteau, Tzanck, Coubine, Decaris, Gimond, etc.

Les amateurs peuvent dès maintenant se procurer le catalogue en écrivant à M^e Chastaud, commissaire-priseur, rue des Alpes, à Valence, qui remplira les commissions qu'on voudra bien lui confier. »]

– SYNCHRONE, « Sagesse de Georges Braque », *À présent* [dir. Stanislas Fumet, Edmond Michelet, Louis Terrenoire ; fait suite à *Hebdomadaire du temps présent*], n° 17, 25 juin-2 juillet 1948, p. 2cdef [en illustration, « Page extraite du “Cahier de Georges Braque” » ; « On ne peut pas affirmer qu'il s'explique en long et en large, ses vues sont denses et concises. Jean Paulhan, rapportant tels propos de Braque, a pu même écrire : “Ai-je dit que Braque est toujours clair ? Il ne l'est pas. Mais pensiez-vous que la peinture fût si claire ?” »]

– Edmond HUMEAU, « Le dernier couvert des Dix », *Arts*, n° 172, vendredi 25 juin 1948, p. 2h [après la disparition de Justin Rosny, dit Rosny jeune, « L'élection du successeur ne va point manquer de piquant. Paul Léautaud... disent déjà quelques-uns. Mais pourquoi point Paulhan, puisque le quai Conti n'a pas su poursuivre ce qu'un grand prix de littérature avait heureusement commencé ? C'était pourtant l'invitation. Et, à défaut d'un Gide, Marcel Arland ou René Maran furent d'anciens Goncourt. »]

– n.s., « Justice pour Ch. Maurras », *Aspects de la France et du monde*, 2^e année, 25 juin 1948, p. 2b [à la sortie de la messe, à la Madeleine, on s'arrache les exemplaires de *L'Action française* qui titre « Justice pour Charles Maurras » : « À l'intérieur : des hommages de Jean Paulhan, Henri Pourrat, Henri Mondor, Pierre Lyautey, La Varende, Daniel Halévy, Duc de la Force, Claude Farrère, Mgr Calvet, chanoine Desgranges, etc. »]

– Marcel LECOMTE, « De la paille et du grain, par Jean Paulhan », *Les Beaux-Arts*, Bruxelles, n° 419, 25 juin 1948, p. 8 [rubrique : « Les Livres à Paris »].

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie p. 235].

– n.s., *Pourquoi pas*, Bruxelles, 25 juin 1948 [« Un romancier dit son mot, par Raymond Guérin (éd. “Corréa”, Paris). — L'auteur nous présente des portraits vivants et nuancés de Jean Grenier, Marcel Arland et Jean Paulhan, suivis d'un essai sur le roman. »]

– Georges DUHAMEL, « L'Île de la Fidélité », *L'Écho d'Alger. Journal républicain du matin*, Alger, 27^e année, samedi 26 juin 1948, p. 1^{efg} et p. 3^{ef} [annoncé sous le titre : « Un reportage de G. Duhamel, de l'Académie française / De Paris au Cap » ; extrait : « *Il faut honorer comme il le mérite notre étonnant ami Malcolm de Chazal, que Jean Paulhan a désigné l'an dernier à l'attention des lettrés, qui est par excellence le poète de l'intellect, qui appartient à la petite phalange de ces chercheurs acharnés auxquels, familièrement, je donne le nom de "parachutistes"* » (texte cité p. 3, col. e)].

– Paul GUTH, « Marcel Arland », *Gazette des lettres*, 4^e année, n° 65, samedi 26 juin 1946, p. 1^d et p. 2^{abcd} [« L'interview de Paul Guth » ; portrait photographique de Marcel Arland par Laure Albin-Guyot ; début : « *Dans son bureau des Éditions Gallimard, Marcel Arland cherche avec obligeance une place où le soleil ne me blessera pas. Il pousse des chaises de cuir dans le goût espagnol. Il calcule des angles de volets, clôt des vasistas pliants, mesure la lumière selon les lois de la charité.*

Il partage cette table de bois rouge avec Jean Paulhan, absent aujourd'hui. »]

– G.C., « Jean Paulhan, l'écrivain appliqué, de Maurice Toesca (éd. Variétés) », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 111, samedi 26 juin 1948, p. 8^c [section « Essais » dans « Rumeurs des pages » ; texte complet : « *Voici, je crois, le premier essai consacré à Jean Paulhan — et comme la consécration de son rang de critique et d'essayiste aussi aigu que nonchalant. L'auteur compare, avec juste raison, l'œuvre de l'ex-directeur de la Nouvelle Revue française à une forêt très dense (par la qualité plus que par la quantité) — une forêt difficile à aborder. On peut sans doute regretter que le plan de défrichement ne soit pas très clair, non plus — parfois — que le style. M. Toesca glisse si brièvement sur des points capitaux comme le paradoxe et l'humour paulhaniens, ou la passion de la peinture.*

Reste que le portrait de l'homme est excellent — tel que nous le connaissons : souriant et énigmatique, curieux et modeste, passionné avant tout d'exactitude : l'écrivain appliqué. Il reste qu'il faut savoir gré à M. Toesca d'avoir le premier tenté d'élucider un des plus curieux complexes d'écrivain, en notre siècle. »]

– G.E. CLANCIER, « Aux sources obscures du rêve », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 111, 26 juin 1948, p. 9^{bcd} [à propos du numéro du *Journal des poètes*, que dirige

depuis Bruxelles Pierre-Louis Flouquet, consacré à Joe Bousquet :
« Cet “hommage” qu’on souhaiterait plus large et où l’on aurait voulu par exemple pouvoir lire les remarques d’Aragon, de Paulhan, de Gide, voire de Benda, qui ont bien connu le veilleur de Carcassonne, cet hommage esquisse de ce dernier un portrait moral et critique justement fidèle. »]

– n.s., « Grasset et les autres », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 111, samedi 26 juin 1948, p. 9d [texte complet : « Les éditions Bernard Grasset ne sont plus. Elles ont été dissoutes en leur quarante-deuxième année d’existence par jugement de la cour de justice de la Seine. Ce fut un procès littéraire en vérité, tant par le nom des auteurs de toutes les lettres qui furent lues en faveur de Bernard Grasset, que par l’atmosphère générale de ces deux jours de débats. Duhamel, Carco, Lacretelle, Paulhan, Gabriel Marcel, André Billy, Alexandre Arnoux, Mauriac avaient tenu à dire par lettres qu’ils gardaient toute leur sympathie à l’éditeur.

Mais ce n’était pas le procès de l’homme que l’on faisait. C’était celui de la “maison Grasset”, éditeur du Solstice de juin. Lui, pourtant, prenait la chose à cœur. Pouvait-on le condamner (car en le voyant il ne faisait plus de doute que condamner la Société Grasset c’était le condamner) alors que l’on n’avait pas condamné les autres ? Les autres ce sont Montherlant, Chardonne, Jean Montigny et certains éditeurs de Lesca, de Georges Suarez, d’Abel Bonnard, de Rebattet [sic], etc.

Après cette énumération nous croyons sans peine que la condamnation de la maison Grasset appelle d’autres procès. »]

– n.s., « Paru », *Dernières nouvelles du Haut-Rhin*, Colmar, dimanche 27 juin 1948, p. 7d [rubrique : « Le coin du livre » ; texte complet : « Dans le numéro de Juin PARU [sic] Aimé Patri examine successivement la position de Jean PAULAN [sic] concernant la réintroduction de certains écrivains ci-devant collaborateurs, puis les doléances de ceux qui réclament des mesures de police contre la littérature “immorale” pour enfants et pour adultes.

Études de Pierre KLOSSOWSKI à propos d’une anthologie du Marquis de Sade de Paul VULLIAUD sur deux éditions de textes de Blaise Pascal, de Jean-José MARCHAND sur André MALRAUX, psychologue de l’Art — de Pierre Pascal sur Nicolas BERDIAEFF. Une interview de Marcel Aymé par Jacques CARAT. Un article sur la diffusion de la culture française au Brésil par G. GRANGER, etc... Et toute l’actualité littéraire intellectuelle et artistique présentée dans les rubriques et chroniques habituelles. »]

— n.s., « André Breton abjure le surréalisme parce qu'un ingénieur des téléphones de l'île Maurice compare la couleur à un chausse-pied et l'amour à un lion », *Dimanche soir. Honneur et patrie. Revue de la clandestinité*, 27 juin 1948 [extrait : « “Sens plastique”, édité par la librairie Esclapon, à Port-Louis (Île Maurice), ne fut tiré d'abord qu'à trois cents exemplaires. Ceux-ci ne furent pas mis en vente, mais judicieusement distribués aux écrivains les plus soucieux de nouveauté, et les plus capables de lancer un débutant : Jean Paulhan ex-maître de la N.R.F., Aragon, Aimé Patri, rédacteur en chef de “Paru” ; Éluard, Breton, Gide... — ce qui fit que tous ces grands hommes, lorsqu'ils se rencontrèrent, dirent :

— Je viens de lire un livre surprenant, d'un écrivain de l'Île Maurice.

[...] *Il n'en faut pas plus pour que Breton se convertisse et abandonne le surréalisme et que Jean Paulhan crie au génie. Georges Duhamel se dérange pour aller visiter Malcolm de Chazal à l'île Maurice et il le trouve très occupé par les méfaits des termites qui mangent les câbles téléphoniques.* »

La cote Gr Fol-Jo-4303 de la BNF ne va pas au-delà du 15 septembre 1947. Voir *infra* dans *La Dernière Heure*, Alger, 19 août 1948].

— n.s., « André Gide (Prix Nobel) “se marre” (dit-il) pour la 1^{re} fois », *France Dimanche*, n° 95, 27 juin 1948, p. 1^e et p. 3^d [extrait : « “C'est marrant.” [...]]

Cette expression figure dans Le Testament spirituel que l'illustre écrivain va publier dans une revue littéraire parisienne : “La Table ronde.”

Le Testament est un document capital que Gide a longtemps hésité à rendre public. Sur les instances de Jean Paulhan (éminence grise de l'ancienne N.R.F.), il vient de consentir à le divulguer. »]

— Henri MAGNAN, « Le calendrier parisien s'effeuille... », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 5^e année, mercredi 30 juin 1948, p. 6a [extrait : « *VENDREDI 25 JUIN. [...] 18 heures : Les romanciers, les essayistes, les lecteurs, les génies en puissance de la N.R.F. se retrouvent, comme chaque vendredi, chez Gaston (Gallimard) autour de la célèbre pelouse rectangulaire. L'autre fois nous y avons rencontré Gide, toujours vert à soixante-dix-huit ans, auprès d'Albert Camus. Cet après-midi nous bavardons avec un traducteur en chef : Marcel Duhamel, cependant que Jean Paulhan, assez satisfait des roseries qu'il vient de décocher à Julien Benda, débite d'une voix*

égale thèses et antithèses, dont, pauvre béotien, nous ne nous risquerions à faire la synthèse. »]

– n.s., « M. Julien Benda contre le dogmatisme », réponse de Julien BENDA à l'enquête « Pour qui et pourquoi écrivez-vous ? », *périodique nous référencé*, juillet 1948 [*« Le prosélytisme ne m'est d'aucun attrait. Avoir des disciples — j'en ai, quoique décrète Paulhan dans sa rage à clamer le néant de mon œuvre — ne me fait aucun plaisir. Pourquoi donc aurai-je publié ? Pour faire savoir ma dissidence quand aux religions du jour. »*]

– n.s., « 6519 – PAULHAN (Jean). *De la Paille et du grain*. P., Gallimard, 1948, 18 x 11, 183 p. 240 frs. », *Bulletin critique du livre français*, t. III, n° 7, juillet 1948, p. 479 [rubrique : « Essais » dans « Littérature » ; *« On y retrouvera toutes les qualités d'intelligence et de style de Paulhan, mais aussi beaucoup, peut-être trop de subtilité. »*]

– Jean-Paul VAILLANT, « *De la paille et du grain*, par Jean Paulhan (Gallimard) », *La Grive*, Mézières, n° 58, juillet 1948, p. 31 [page « Parmi les livres » ; *« Dans ce petit livre, où il nous apprend à ne pas séparer la paille des mots du grain des choses... Jean Paulhan, riche de deux expériences (combattant de 1914-1918 et résistant de 1940-1944), fixe les traits réels de la patrie et confond après Péguy, la patrie charnelle et la patrie spirituelle. Son témoignage a une portée d'autant plus considérable que Jean Paulhan est un des esprits les plus libres de notre temps. Et s'il répond en l'occurrence à de vifs pamphlets, il le fait avec un sang-froid remarquable — le sang-froid des gens qui ont raison. »*]

– Guy LAVAUD, « Malcolm de Chazal / ou / la préfabrication d'un génie », *Maintenant. Recueil international illustré de littérature et d'art* [dir. Henry Poulaille], n° 8, juillet 1948, p. 239-242 [Guy Lavaud lit *Sens-plastique* sur l'exemplaire reçu par Henry Poulaille ; extraits : *« Grâce à l'effrayante précocité des moins de vingt ans, nous ne manquons pas de génies. Néanmoins il n'est pas mauvais que, de temps en temps, parmi les "vieilles tiges" se rencontre un retardataire, un homme de plus de quarante ans, l'exception destinée à confirmer la règle de fer de notre littérature libérée : pas de génie après vingt-cinq ans. C'est pourquoi il faut être reconnaissant à M. Jean Paulhan (Christophe Colomb patenté des lettres françaises, à moins qu'il n'en soit ainsi que certains le prétendent le Lemice-Terrieux) d'avoir cueilli à l'île Maurice, comme un fruit exotique et un peu anormal, l'œuvre de M. Malcolm de Chazal et de nous l'avoir servie chaude sur le plateau*

du Figaro. [...] *Quant à nous, un hasard, en l'espèce Henry Poulaille, nous ayant procuré un exemplaire de ce Sens-Plastique rarissime, nous avons pris la peine d'y aller voir. [...] Autant en emporte le vent, lorsqu'il cesse de pousser de Tarbes.* » ; voir *supra* au 17 mars 1948].

– L[iliana] Faraci MAGRINI, « Le coloziani di Florence Gould », *Il Mattino del popolo*, Venezia, juillet 1948.

– Claudine CHONEZ, « Portrait de Paulhan », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 44, juillet 1948, p. 49-52 [rubrique « Les œuvres de culture et de civilisation » ; extraits : « *Le timbre neutre, le geste lent et modeste ; jamais présent aux cocktails littéraires (fût-ce ceux dont il voit les invités, de sa fenêtre, deviser sous les ombrages gallimardiens)* » (p. 49) ; « *Sa vocation en ce monde, qu'il s'agisse des mystères du langage et de la poésie, ou de ceux du comportement humain, c'est de traiter toutes choses avec un mélange — dont lui seul connaît les doses explosives — d'analyse méthodique et scrupuleuse, et d'ironie. C'est un héros de la probité intellectuelle, un champion de la dissociation des idées ; d'aucuns disent un mandarin à boutons, uniquement préoccupé de jouer avec l'intelligence. Mais c'est là une vue fort courte. Une poignée de main ne trompe pas. Paulhan chez lui : si la veste de velours violet, l'excessive douceur de la voix ont quelque chose d'épiscopal et de félin, la poignée de main solide, accordée aux larges épaules, est celle d'un honnête homme, tout simplement.* » Texte repris dans *France Asie*, vol. IV, n° 34, janvier 1949, p. 455-457].

– n.s., « Crise de l'imprimerie », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 44, juillet 1948, p. 120 [rubrique : « Le mois littéraire » ; extrait : « *Et pour que Jean Paulhan ne soit pas obligé de réadhérer au C.N.É. — adhérez à la Pléiade !* » Voir *Les Lettres françaises*, 10 juin 1948].

– n.s., « L'épuration dans les lettres », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 44, juillet 1948, p. 122b et p. 123 [extraits : « *Ceci dit, on ne peut que s'irriter de voir l'impudence de la réaction vichyste en littérature. Mais, je le répète, cette réaction a largement profité de la fatigue du public devant le climat partisan créé par certains écrivains qui se réclament de la Résistance dans les Lettres. [...] Jean Paulhan, dont on se demande parfois avec inquiétude jusqu'où il ira, écrit à Jean Texcier, qui avait occasionnellement attaqué Céline dans un article de Gavroche, "Sur Céline, ne vous trompez-vous pas ? J'ai l'impression qu'il s'est toujours bien tenu, refusant Weimar et diners à l'ambassade. Le Pilon a publié (sans lui demander la moindre autorisation) une lettre*

privée de lui, mais, sauf erreur, jamais le moindre article.” *À quoi Jean Texcier répond en admettant que Céline n’a pas collaboré au Pilon, mais en citant certains passages particulièrement édifiants des Beaux Draps, publiés sous l’occupation.* »]

– Luc ESTANG, « Sur deux anthologies », *Revue de la pensée française* [dir. J.L. Craven], 7^e année, n° 7, juillet 1948, p. 72-76 [rubrique : « Chronique de la poésie » ; extrait : « *En revanche, l’anthologie composée par Mme Dominique Aury et que patronne M. Jean Paulhan, sous le titre : Poètes d’aujourd’hui, est la plus déconcertante qui se puisse concevoir.*

D’abord quant à la période d’aujourd’hui. Si l’on voit où cela finit — avec de jeunes contemporains — on distingue mal où cela commence. Après Guillaume Apollinaire — qui n’est pas retenu — sans doute. Mais il y a Jean Pellerin, mort avant Apollinaire, et J.M. Levet.

Ensuite quant au classement ; ni chronologique, ni alphabétique, on se demande ce qui a motivé ce brassage des générations, des morts et des vivants.

Enfin quant aux principes qui ont gouverné ce choix. J’ai dit plus haut que n’importe lesquels étaient recevables à la condition qu’il fussent exprimés. Rien de tel ici. Sans doute, on ne peut pas ne pas remarquer l’intention d’éclectisme qui fait voisiner néo-classiques et surréalistes, fantaisistes et hors cadres du type Mauriac et Giraudoux. Mais pour chaque catégorie on est fondé à s’interroger : pourquoi la présence de celui-ci et l’absence de celui-là ? Autant de mystères. »]

– n.s., « de Jean Paulhan, *La Peinture moderne ou l’espace sensible au cœur*, (“La Table Ronde”, février 1948.) », dans *Les Temps modernes. Revue mensuelle*, 4^e année, n° 34, juillet 1948, p. 191-192 ; extrait du texte cité].

– E. [ARMAND], « Jean Paulhan : *De la paille et du grain* (Éd. N.R.F., 240 fr.) », *L’Unique*, Orléans, juillet 1948 [texte complet : « *Dans ce petit livre tout pétillant d’esprit, l’auteur des “Fleurs de Tarbes” nous entretient de ses démêlés avec ce qu’il appelle le Céné (Comité National des Écrivains), avec lequel il s’est brouillé. Ce sera une chose toujours difficile à faire comprendre à des partisans qu’on ne peut mettre sur le même plan la liberté d’opinion et la liberté de dénonciation par exemple. Ceci dit, Jean Paulhan a bien raison quand il rappelle que Romain Rolland ne faisait pas de différence entre les responsabilités encourues en 1914 tant par les gouvernements français, anglais et russes, que par le gouvernement allemand. Je me souviens de la polémique soulevée par les articles publiés par Romain Rolland*

dans le “Journal de Genève” et qui ne laissent aucun doute au sujet de son attitude. Il est non moins évident que Rimbaud a ridiculisé le patriotisme, la France, son esprit, ses grands hommes, etc. Le nier serait absurde. De sorte que lorsque Jean Paulhan parle d’hypocrisie, de faux, de mensonge, de méprise, on ne peut guère lui donner tort.

Et ce n’est pas sans malice qu’il rappelle qu’il y a dix ans les surpatriotes d’aujourd’hui soutenaient que “le prolétaire n’a pas de patrie” ou que “la défense nationale est duperie pure” ou encore que “la France est la vermine du monde”. En fin de compte je crois qu’il faut plutôt s’amuser de tout cela que le prendre au tragique. »

Aucun exemplaire ne semble être conservé dans les bibliothèques publiques d’Orléans. L’exemplaire de la BNF est non coupé. Les références n’ont pu être vérifiées].

– n.s., « Le fil de la Table Ronde », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 215, 1^{er} juillet 1948, p. 2cd [rubrique : « À tous... pique ! » ; extrait : « À propos de “Table Ronde”, dit quelqu’un, savez-vous qui est propriétaire de la revue ? Je vous le donne en mille. Les Tréfileries du Havre. Jouhandeau et Montherlant remis en selle par les textiles réunis, voilà qui est agir très librement...

La Dame de Pique, bien sûr, n’en a rien cru. Un esprit aussi libre que Jean Paulhan n’accepterait jamais, n’est-ce pas, d’avoir ce fil-là à la patte. C’est même pour ça qu’elle s’est fait traiter de naïve... et encore parce que son interlocuteur était poli. »]

– n.s., « Informations littéraires », *Arts*, n° 173, vendredi 2 juillet 1948, p. 2d [alinéa complet : « Critique vaut bien de louables attentions et le prix de la meilleure revue lui échoit au 25^e Cahier. Au sommaire, Jean Paulhan exécute autour du Benda, le Clerc malgré lui, une rhétorique de la carte forcée, qui ne ménage point le plus envieux et le moins sérieux des Byzantins. Maurice Blanchot s’interroge sur les bienfaits des commentaires et semble répondre à un interlocuteur invisible qui serait peut-être le critique — créateur opposé au destructeur. Bien curieuses lettres de Georges Bataille sur le mensonge politique. En soi, cette revue est sûrement un progrès de l’opinion publique puisque celle-ci permet aujourd’hui une revue générale des publications françaises et étrangères qui ne s’imaginait point, au temps de Documents du même Georges Bataille, il y a vingt ans. »]

– P.L., « Ces horreurs vont-elles se perpétuer ? », ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], n° 1249, 2 juillet 1948, p. 17 [extrait : « Que faudrait-il donc pour que ce monde atroce soit moins atroce ? Un peu de compréhension, un peu de clémence, un peu de pitié. Allons-nous

continuer de considérer comme traîtres ceux qui ne pensent pas “comme il faut” ? C’est encore Gide qui pose la question. Paulhan pense comme Gide, et tous ceux qui pensent un peu noblement, pensent comme eux. »]

– René TAVERNIER, *Le Progrès. Journal quotidien républicain*, Lyon [Léon Delaroche, fondateur], samedi 3, dimanche 4 juillet 1948, p. 2g [texte complet : « Avec “De la paille et du grain” (Éditions Gallimard) de Jean Paulhan, nous lisons avec un plaisir qui doit rester sur ses gardes, car notre auteur est malin et fertile en pièges, une suite de pamphlets des plus brillants et, somme toute, des plus salutaires. Avec une amusante férocité et sans avoir l’air sérieux, Jean Paulhan nous parle du langage, de l’abus des mots pour dériver subtilement vers l’abus de pouvoirs et la tyrannie de pensée qu’entendent exercer certains de ses confrères.

N’oublions pas non plus la “Citadelle” de Saint-Exupéry (Éditions Gallimard), suite de paraboles, un peu longues, mais d’une incontestable noblesse et servie par une langue admirable. »]

– Marcel LECOMTE, « Gallimard », *Le Phare*, Bruxelles, 6 juillet 1948 [extraits : « l’action de Paulhan au sein du comité de la revue ne laissait point déjà d’être sensible, dès les années 20. C’est alors que paraissent ses premières notes sur le langage. Lautréamont, et Dada ainsi que deux récits qui auront plus tard leur influence sur tels spécialistes de l’esprit de Paris et de Bruxelles. [...] bien plus que Rivière encore, Paulhan imaginait les autres, imaginait en quelque sorte, la recreation de l’homme par l’œuvre. »

Au fonds Paulhan, texte dactylographié sur deux pages. La consultation de la cote Gr Fol Jo 5559 à la BNF ne nous a pas permis d’aboutir].

– L. FARACI MAGRINI, « Le colazione di Florence Gould », *Il Mattino del Popolo*, Venezia, 8 luglio 1948 [extrait : « Presiede sempre queste colazione Jean Paulhan : è in ritardo, e per ora non vediamo che la sua fotografia giovanile sul pianoforte, con I grandi baffi neri e la divisa da zuavo. »]

– Gabriel d’AUBARÈDE, « Jean Paulhan, écrivain appliqué par Maurice Toesca », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1088, jeudi 8 juillet 1948, p. 3e [texte complet : « En écrivant ce petit livre “appliqué” comme l’écrivain qui en a fourni l’occasion, mais sensible aussi comme lui, Maurice Toesca a atteint son but : il donne à son lecteur le désir de mieux connaître l’œuvre de Jean Paulhan, cette œuvre certes peu

ouverte qui présente cette anomalie d'être moins connue que son auteur, pour la raison qu'elle passe pour difficile. L'est-elle réellement ? Toesca nous le montre fort bien : sous l'extrême réserve du moraliste de La Guérison sévère et du Guerrier appliqué, c'est un écrivain profondément humain qui se cache. Et sous la feinte préciosité du critique des Fleurs de Tarbes gît un solide fond de bon sens, "poussé jusqu'au plan du paradoxe".

Muni de cette bonne clé et de quelques autres — un "janséniste accoutumé à la méthode cartésienne", un "logicien respectueux du mystère", un "professeur de gymnastique" (de l'intelligence) —, nous pénétrons dans le secret de cette curieuse personnalité, qui ne nous paraît peut-être énigmatique que parce que cet auteur a poussé très loin la farouche discrétion de notre idéal classique. Un esprit de cette lignée essentiellement française dont Gide disait qu'elle se reconnaît au goût de la litote, vu par un écrivain de la même famille littéraire. — (Variété) »].

— *n.s.*, « L'Arbalète », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 116, samedi 10 juillet 1948, p. 5ef [texte complet : « Dans les derniers Cahiers de la Pléiade, Jean Paulhan déclare que Pichette joue "le poète-maudit-pour-gens-du-monde". Il lui trouve "on ne sait quoi d'insistant, de professoral", "Mais il y a de belles images". Héritées d'ailleurs. Devant le "Second manifeste" de L'Arbalète, l'on pense à d'autres manifestes de pères immédiats comme André Breton et l'on ne se retient pas de conclure que les fils dégénèrent par la rhétorique. »]

— *n.s.*, *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 217, jeudi 15 juillet 1948, p. 3fg [rubrique « La vie des lettres » ; extrait : « Dans un livre sur Jean Paulhan, Maurice Toesca décharge sur les frêles épaules de son héros des tombereaux d'épithètes plus étonnantes les unes que les autres : "jansénisme accoutumé à l'échelle cartésienne", "logicien respectueux du mystère", etc... Et selon lui, "sous la feinte préciosité (s'il y a quelque chose qui n'est pas feint chez Paulhan, c'est bien la préciosité !) du critique des Fleurs de Tarbes, gît un solide bon sens poussé jusqu'au paradoxe".

Alors, quoi ? logique ou mystère ? Bon sens ou paradoxe ? Plus loin l'auteur évoque Paulhan comme un "professeur de gymnastique". C'est déjà mieux. À voir la gymnastique éperdue à laquelle se livre M. Toesca pour suivre son bon maître, on voit bien qu'il est devenu acrobate. »]

— *n.s.*, « "Uranus" par Marcel Aymé », *La Libre Belgique*, Bruxelles, 65^e année, n° 197, jeudi 15 juillet 1948, p. 10gh [extrait : « Récemment,

je signalais le petit livre de Jean Paulhan "la Paille et le grain" qui fait pour le ¼ d'heure un terrible tapage dans Paris. Il y a là plus qu'un appel en cassation, une revision de procès que l'on croyait clos ! Certains dogmes "résistanciels" y reçoivent bien des démentis et s'il fallait une nouvelle justification à ces audaces, je n'en voudrais d'autre que la condamnation de la maison Grasset. Que l'éditeur soit coupable, personne ne le nie, mais qu'on ait l'air d'en profiter pour atteindre une firme qui révéla les plus beaux écrivains de notre temps, voilà qui fait douter non seulement de la justice, mais de l'homme. »

Dactylographie au fonds Paulhan].

– n.s., « Nuances ! », ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], n° 1251, vendredi 16 juillet 1948, p. 25 [texte complet : « *De Jean Paulhan* : / "Employer deux fois le même mot, dans une phrase, serait une faiblesse ; mais trois fois, c'est un leit-motiv !" »]

– Maurice NADEAU, « Où en est l'affaire Grasset ? », *Combat*, 7^e année, n° 1253, vendredi 16 juillet 1948, p. 4ab [rubrique : « Les Livres » ; un jugement vient d'ordonner la dissolution de la Société des Éditions Bernard Grasset et la confiscation de ses biens à hauteur de 99 % ; extrait : « *Mme Giraudoux, Mauriac, Gide, Billy, Carco, Gabriel Marcel, Jean Paulhan, Marcel Arland, Georges Duhamel, Schlumberger, Émile Henriot* sont venus à la barre ou ont écrit pour demander qu'un patrimoine français de l'importance des éditions Grasset ne soit pas détruit. Ils ont été éconduits. » (col. b) ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 809-810].

– Henri AMOUROUX, « Le problème de la liberté », *Sud-Ouest*, Bordeaux, 4^e année, n° 1308, mardi 20 juillet 1948, p. 5abcd [rubrique : « Les Lettres » ; sur *Un romancier dit son mot* de Raymond Guérin et *De la paille et du grain* ; extrait : « **De la paille et du grain** procure un bien vif plaisir. On dirait une petite machine à décaper le cerveau. Il en va d'ailleurs ainsi de toutes les œuvres de Paulhan. Sur la crête de toute pensée, Paulhan est cette sentinelle avancée de l'esprit critique qui n'a jamais fait défaut à la littérature française. Le seul grand personnage traditionnel de nos lettres. [...] Ce rappel n'est pas inutile au moment où Mme Elsa Triolet réclame le boycottage littéraire de tout ce qui n'est pas communiste, et où les imbéciles de droite et de gauche refusent du talent à Aragon ou Jouhandeau en fonction de ce qu'ils pensent l'un et l'autre du maréchal Staline. »

Extrait de presse retenu pour le *Bulletin de juillet 1948*].

– Le MAGOT SOLITAIRE, « Vous qui partez en voyage », *Carrefour*, 5^e année, n° 201, mercredi 21 juillet 1948, p. 7^{de} [extrait d'un dialogue avec une « marchande de choses imprimées » : « MOI. — Mais prenons les grands écrivains, genre Gide, Malraux, Paulhan, Montherlant.

ELLE. — De ceux-là, sincèrement, j'en vends très peu ; ce ne sont pas des "auteurs de train", voyez-vous ; enfin, je veux dire de trains de plaisir comme celui-là. »]

– Claude MORGAN, « La rage manque parfois de logique », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 218, jeudi 22 juillet 1948, p. 3^{ab} [extrait : « Cette littérature de la Résistance, ce n'était pas de la vraie littérature fait-il dire à l'un de ses héros, mais de la propagande. M. Jacques Panijel, j'en suis bien fâché pour lui, apporte ainsi de l'eau au moulin de M. Paulhan. Et cependant certains de ces poèmes de la Résistance resteront dans les anthologies, non pas parce qu'ils appartiennent à l'histoire, mais tout simplement parce qu'ils sont de beaux poèmes. »]

– Liliana Faraci MAGRINI, « Il giorno delle confessioni, nello studio di Monsieur Paulhan », *Il mattino del popolo*, 22 juillet 1948 [extrait : « Il venerdì, alla Maison Gallimard, la maggiore autorità dell'ambiente letterario parigino riceve i giovani artisti — Gide, Sartre, Camus e molti altri al primo cocktail offerto dalla grande casa editrice. »]

– n.s., *La Revue française de l'élite. Grande revue mensuelle illustrée*, n° 10, 25 juillet 1948, p. 21 [mention de « Jean Paulhan » parmi les auteurs à venir dans cette revue].

– Pierre FAUCHERY, « Fausse terreur et fleurs de rhétorique », *Action. Hebdomadaire de l'indépendance française* [dir. Pierre Hervé], n° 200, semaine du 28 juillet au 2 août 1948, p. 10^{ef} et p. 11^{ab} [sur Malcolm de Chazal, extraits : « C'est le plus récent hircocerv de la ménagerie paulhanienne. Rien n'a été ménagé pour faire du premier livre de Malcolm de Chazal un événement planétaire. [...] de ces trouvailles, Paulhan dans sa préface, forme d'ailleurs un suffisant florilège. »]

– Claude-Edmonde MAGNY, « Le jeu des anthologies », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 116, samedi 31 juillet 1948, p. 8^{abc} [rubrique : « Les idées et les lettres » ; sur l'anthologie des *Poètes d'aujourd'hui*].

– n.s., *Bulletin de juillet 1948*, NRF, n° 13, p. 12, inséré en tête des *Temps modernes*, 3^e année, n° 35, août 1948 [sept extraits de presse de Pierre Descaves, René Lalou, Jean Marteau, Robert Kanters, S.P., Paul Chaponnière et Henri Amouroux pour *De la paille et du grain*, extraits de presse. Pour ces références, voir *supra*].

– G.B. [Georges BATAILLE], « Jean Paulhan, la fête littéraire et la politique », *Critique*, 3^e année, tome IV, n° 27, août 1948, p. 756-757 [rubrique : « Notes », section « Littérature » ; sur *De la paille et du grain* : « Précisons que ce livre est là pour nous dire que la politique est le monde où il n'est pas de place pour Jean Paulhan, mais, c'est peu de dire de Jean Paulhan : pour la littérature. » ; texte repris dans O.C., t. XI, Paris, Gallimard, 1988, p. 361-363 [sur *De la Paille et du Grain*].

– GRIGNETTE, « Une initiative qui s'imposait », *La Dépêche. L'Éclair*, Clermont-Ferrand, 4^e année, n° 1167, mardi 3 août 1948, p. 1cd [rubrique : « de la blague... » ; « Certains hommes de lettres — c'est du moins le nom qu'ils se donnent — désireux sans doute de se faire une publicité facile, viennent de suggérer à la municipalité parisienne de "baptiser" une rue de la capitale du patronyme du marquis de Sade.

Ce bonhomme a déjà donné son nom à un substantif pas tellement reluisant pour qu'il soit nécessaire d'insister... voire même de provoquer.

Mais l'on nous rétorque que le père du sadisme est très en vogue dans les clubs d'avant-garde. Et puis après ? Faut-il donc en passer toujours par où veulent tous les zazous de France et de Navarre ?

Signalons aux intéressés que la ville de Paris n'a toujours pas de statue de Foch.

Lequel, soit dit sans acrimonie mais avec un brin d'amertume, vaut bien le marquis de Sade. »]

– André THÉRIVE, *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 139, vendredi 6 août 1948, p. 4bcde [rubrique : « La Vie des livres » ; la première partie de l'article porte sur *La Barbarie commence seulement* du Suisse Manuel de Diéguez, la seconde sur *De la paille et du grain* ; texte complet sur ce dernier texte : « La Paille et le Grain, c'est le dernier libelle de M. Jean Paulhan, lequel mériterait une place éminente dans l'histoire des pamphlets si l'auteur ne se cantonnait, selon son habitude, dans une discrétion sournoise et féline, dans l'allusif et l'évasif. Les coups fourrés qu'il porte ne sont que plus meurtriers. On trouvera dans ce petit livre farci d'ironie et bourré de

cruauté généreuse, de célèbres articles sur les camarillas d'écrivains épurateurs de leurs confrères, sur le récent chauvinisme de certains patriotes ou le néopatriotisme de certains immigrés. Pour Paulhan, l'amour de la patrie devrait d'abord s'exercer sur le voisin et éviter les guerres civiles... Or, aujourd'hui, il fomenté celle-ci le premier. Au delà des idéologies devrait subsister un sens de la réalité matérielle et spirituelle qu'est un peuple. C'est ce qui a justement disparu depuis que la nation a supplanté la patrie. « Les patries ne sont plus que des causes », écrit Jean Paulhan, à qui l'on ne saurait trop recommander le livre récent de M. M. Martin.

Ces polémiques et ces rappels au bon sens se glissent astucieusement derrière de petites méditations littéraires, voire philologiques, d'où appert la nécessité de distinguer la paille du grain, c'est-à-dire les mots des raisons, que dis-je ? des réalités pensables. M. Paulhan estime, et il a raison, que le tir le plus efficace est le tir indirect. Excusons cette plaisanterie soldatesque : il a réinventé littérairement le fameux fusil au canon courbe, le fusil à tirer dans les coins. Et il faut l'en féliciter, sans être dupe du procédé. Car cette arme est justement au service de la droiture même, d'une rigueur morale et intellectuelle qui peut-être vient à notre auteur de huguenots sévères, de camisards irréductibles. M. Paulhan, de temps à autre, entre deux sourires, nous dit : "Un tel ment. Un tel calomnie." Il pense : "Un tel assassine"... Et ces terribles verdicts sous sa plume, au hasard d'écrits qui semblent fugitifs, rendent un son d'éternité. » Deux coupures au fonds Paulhan, l'une datée, de la main de Jean Paulhan « André Thérive / Paroles Françaises / 10 Août 1948 », l'autre datée du 6 août 1948 par le Courrier de la presse].

– n.s., « Poésie pas morte », *Samedi Soir*, n° 161, 7 août 1948, p. 2abc [extrait : « La poésie semble avoir bien perdu la vogue presque miraculeuse qu'elle connut dans le public sous l'occupation. À l'époque de Vichy, le poème était exactement le genre d'écrit qui avait le plus de chances d'échapper aux consignes de la censure. Le lecteur cherchait alors dans les vers l'expression plus ou moins claire de ses propres désirs et de sa propre révolte. »]

– n.s., « "De la paille et du grain", par Jean Paulhan », *L'Éclair*, Clermont-Ferrand, 57, rue Blatin, 8 août 1948 [« Le livre du jour » ; texte complet : « Ce n'est pas sur la littérature que Jean Paulhan cherche ici querelle à quelques écrivains contemporains, mais la littérature lui sert d'introduction et la première partie de son livre s'intitule "Un secret de Polichinelle ou la littérature comme fête publique". C'est la littérature qui a aussi les honneurs de la

conclusion, puisqu'il nous invite à ne pas séparer la paille des mots du grain des choses, à ne pas plus tricher avec les mots qu'avec les hommes. La patrie n'est pas une spécialité : il est bon que ce soit la psychologie du langage qui nous fasse entendre cette vérité-là, grâce à laquelle beaucoup de choses iraient mieux, si elle était moins oubliée. (Gallimard). »

À la BNF, la cote Jo-2797 couvre seulement la période 1944-1947, avant absorption du titre par *La Dépêche. L'Éclair* (Fol-Jo-2797) que nous avons pu consulter à la bibliothèque Patrimoine de Clermont-Ferrand. Mais cette consultation ne nous a pas permis de confirmer la référence indiquée].

– François CLÉMENT, « Jean Paulhan », *La République du Centre*, Orléans, n° 1142, 10 août 1948, p. 4 [rubrique : « Portraits » ; nous rétablissons les lignes inversées à l'imprimerie : texte complet : « Où le chercher ? Il se dérobe à toute quête, s'échappe à lui-même. On ne trouve jamais **Jean Paulhan**. On le rencontre un beau jour, comme on butte sur un mystère. Son sourire vous séduit, et vous vous sentez pris par le charme obsesseur de l'énigme qui le préserve. Tout près de Gide et de Valéry, bientôt on le nommera parmi les grands classiques de ce demi-siècle. Mais la postérité est si jeune encore. Il la regarde venir à lui comme une grande fille un peu simple, avec un sourire d'indulgence et de protection, cette grande fille qui lui donnera peut-être conscience de lui-même et de sa paternité. Sous les traits du lecteur ou de son interlocuteur, il l'appréhende déjà, vaguement ; à travers eux, il s'amuse avec elle en dérobades sans fin. Un clin d'œil, et le voici loin ; ou tout près, mais caché, il vous défie de le découvrir.

Fils du Midi aux lignes pures, aux panoramas minutieux, ses études terminées, il partit comme professeur à Madagascar. Il s'est fait colon et s'est rué vers l'or, il a connu (aimé) l'aventure. De retour à Paris, il enseigne le patois malgache à l'école des Langues Orientales. La première Grande Guerre le vit sergent dans un régiment de zouaves. Pas plus qu'un autre il n'aimait la guerre, il l'a soignée cependant comme on polit un devoir, ou comme il écrira ses livres : avec la même conscience, le même amour de "l'ouvrage bien fait". "Le Guerrier appliqué", tel est le titre d'une de ses premières œuvres.

Guetteur d'avions, puis interprète dans les troupes malgaches, dès 1920, il devient secrétaire, puis rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française, la capitale à l'époque des lettres françaises. Il y règne toujours. Il n'a rien d'un despote ; une Égérie plutôt, qui conseille, reçoit, cache rigueur et décision sous une douceur tout aristocratique.

On a dit son œuvre mince. Mesure-t-on l'écrivain au nombre de pages qu'il a publiées ? Jean Paulhan a pourtant abordé tous les genres. Essais, récits, critique littéraire, études sur la peinture, il a donné des livres brefs ; car il ne dit rien hormis l'essentiel. Épris de pureté et de distinction, sur quelque sujet que ce soit, il croit à l'expression unique capable d'incarner la pensée déçue. On a pu l'accuser de préciosité (coquetterie eût été plus juste), en vérité il a poussé jusqu'au scrupule la hantise de perfection.

Peut-être un jour, on saura que l'essentiel de son œuvre se dissimule au hasard (calculé) de sa correspondance. Primesautières, colorées, à peine confidentielles, truffées de vie, ses lettres comme celles de Voltaire, à ceux qui n'auront pu l'approcher, découvriront un homme attachant et spontané, dans sa réserve toujours un peu adolescente. Ils découvriront un modèle de justice, un paradigme d'équité en cet homme qui, résistant de la première heure pendant la première guerre, lutte depuis la libération contre les passions et les ressentiments.

On relèvera peut-être aussi, parmi les méandres purs de cette longue démarche d'un esprit en quête de lui-même, un véritable traité du langage. Toute valeur est mystère : toute beauté magique. Une réflexion poursuivie et son long métier d'écrivain lui ont enseigné que l'exercice unique de la parole et de la langue livre le secret du mystère, ou, comme le dit un de ses essais : la "Clef de la Poésie". » ; nous remercions les Archives du Loiret, qui en mai 2018, nous ont transmis ce texte qu'elles conservent sous la cote 201 PR-R 1/87. Voir le suivant].

– Jean LAUBIN, élève à l'École Nationale des langues orientales vivantes, « À propos du "patois malgache" », *La République du Centre*, Orléans, n° 1145, 13 août 1948, p. 4 [rubrique : « Lettres et culture » ; « Monsieur le Directeur, / Vous publiez dans votre journal du mardi 10 août sous la rubrique "Lettres et Culture" un article intitulé "Portraits : Jean Paulhan", de M. François Clément.

Je ne veux pas mettre en doute les connaissances approfondies de mon excellent camarade de l'École Normale Supérieure, mais je lui ferai remarquer, ainsi qu'à vos lecteurs, qu'il n'y a pas plus de "patois malgache" que de patois français ou anglais ou allemand, mais une langue malgache.

Cette langue, de la famille malayo-polynésienne, est d'une unité remarquable. D'un bout à l'autre de la grande île c'est la même grammaire, la même syntaxe et, pour l'immense majorité, les mêmes mots, comme le fait très justement remarquer dans son ouvrage "Madagascar" M. le gouverneur H[ubert]. Deschamps qui fut lui-

même professeur de malgache à l'École des Langues orientales de 1936 à 1938, en même temps qu'à l'École Nationale de la France d'Outre-mer. Les différences sont purement dialectales, continue-t-il, et pas plus marquées que les divergences entre le français de Paris et le picard ou le poitevin. L'élocution surtout donne un aspect très différent aux dialectes, la volubilité des antaisaka du sud-est de l'île, qui avaient les mots, contraste avec la lenteur sereine des Merina qui font entendre plus ou moins toutes les syllabes tandis que les Antandrox [sic pour Antandroy], également du sud de l'île, terminent leurs mots par un arrêt glottal qui évoque le malais.

M. Jean Paulhan a surtout étudié, je crois, le dialecte mérina du centre de l'île, qui fut le premier écrit en caractères latins après l'avoir été en caractères arabes et qui fut reconnu la langue littéraire comme en témoigne "les Hain-Teny" recueillis par M. Paulhan dont notre bibliothèque municipale a le privilège de posséder un exemplaire bilingue de l'édition de 1913, ce dont nous ne pouvons que la louer. Ce dialecte est, en outre, la langue officielle malgache, c'est celle dont usaient les rois et reines de la grande île à notre arrivée, et avant, et après, pour édicter leurs règlements. Tous les gens un peu instruits de Madagascar la comprennent quand même ils ne peuvent la parler. C'est sur ce dialecte principal que portent principalement les études que l'on dispense, 2, rue de Lille, actuellement aux élèves malgachisants de M. Faublée, actuellement en mission en pays Malagasy pour le compte du Musée de l'Homme de Paris.

Veuillez agréer etc... » ; comme le précédent, Archives du Loiret, 201 PR-R 1/87].

– sur papier à en-tête « The Museum of modern Art / New York 19 », Harry Hope, directeur de l'exposition Braque, écrit aux éditions des Trois Collines « le 14 Août 1948 » [nous corrigeons] : « Messieurs, / Le Museum of modern Art projette une grande exposition rétrospective de Georges Braque pour l'année prochaine et je viens de rentrer d'un voyage en France, d'où j'avais espéré visiter Genève mais il n'y avait pas assez de temps.

Nous voudrions publier quelques reproductions en couleur dans le catalogue et je vous écris pour vous demander s'il y aurait une possibilité de tirer des clichés en électro-typie d'après les clichés que vous avez fait faire pour le frontispice de la petite édition de "Braque le Patron" par Jean Paulhan. Le tableau représente un pot de fleurs sur une caisse et comme il appartient à un collectionneur à New York il serait tout à fait intéressant de le reproduire en couleur. Il paraît que les clichés en électro-typie peuvent passer la douane américaine sans

frais. Donc il y a une économie nette sur les frais d'un autre groupe de clichés.

En espérant recevoir une réponse favorable, je vous prie de croire, Messieurs, à l'expression de mes sentiments les plus distingués. / Harry Hope / (directeur de l'exposition Braque) » (37 TRC/14/2).

– n.s., « L'étrange vie des poètes », *La Semaine à Vichy* [rédacteur en chef : Jean-Paul de Fryn ; directeur littéraire : M. Constantin-Weyer], 2^e année, n° 19, samedi 14 août 1948 [extrait : « *Je veux terminer en vous citant un article de "Samedi Soir" où l'on parle du dernier livre de Jean Paulhan : "Poètes d'aujourd'hui" et qui consacre quelques pages aux "poètes du dimanche" [citation] Donc, la France a des poètes partout et nous ne manquerons pas de cette fameuse "vitamine P" — la Poésie — dont la présence est aussi nécessaire à l'esprit humain que les autres le sont au reste de l'organisme. »*

Archives départementales de l'Allier, JAL 40/172].

– B. de VERGÈZE, « Braque ouvrier du silence ! », *Écho du Centre. La Marseillaise. Grand quotidien républicain d'information*, Limoges [directeurs politiques : Gaston Léonie et F. Fonvieille-Alquier], n° 1166, lundi 16 août 1948 [texte complet : « *Nulle publicité, pas de légende autour de ce peintre exemplaire, qui est descendu dans le silence comme la semence dans la chair. Toiles tacites, et il y a quelque chose à entendre, car le silence est la substitution d'une musique distincte au bruit vain et diffus. Il y a dans l'œuvre de Braque la ferveur d'un Fra Angelico, malgré les différences de sujet. Comme quoi il n'y a aucun inconvénient à ne pas peindre des personnages auréolés si l'on veut peindre des fleurs, des pommes ou des fenêtres. Apollinaire le disait : "Braque est un peintre angélique."*

Ce n'est pas ce que voit le soleil qui compte, c'est ce que mon œil éclaire. Il faut constituer, dit Braque, un "fait pictural". Et cela ne veut pas dire fabriquer des fleurs artificielles mais "inventer" des fleurs vivantes. Il m'est impossible d'entendre les guitares de Braque. Ce n'est pas une peinture en trompe-l'œil (l'œil écoute, dit Claudel). Mais c'est the "still life", la vie silencieuse, comme disent les Anglais, et non pas la "nature morte". Peindre ce n'est pas assassiner. C'est "prophétiser".

J. Paulhan rapporte que Braque a coutume de porter ses toiles dans les champs, en pleine nature. "Oui, dit Braque, j'ai eu la manie de les trimballer un peu partout, de leur faire rencontrer des choses (c'est moi qui souligne). Pour voir si elles tiendraient." Et elles tenaient, et elles tiennent. Car les peintres ne marchent pas dans les nuages. Et

qu'on me permette à ce sujet de faire remarquer qu'il n'y a pas, à proprement parler, de peinture abstraite. Un mot de Braque encore nous donne de la lumière : "Mais cet éclairage n'est pas dans la nature", lui objecte-t-on. "Et moi alors, je ne fais pas partie de la nature ?" répond Braque.

Qu'on n'aille pas parler de peinture humaine, de peinture quelconque. Il nous rappelle que le monde minéral, végétal, animal est notre être minéral, végétal, animal. "Nous existons le monde."

Mais c'est un rappel sans emphase. Pas de paroxysme, ni de monstres dans son œuvre comme dans celle d'un Picasso. Le parallèle est séduisant. Oui, mais comme les parallèles de l'antique géométrie ils se rencontrent au nombril d'Euclide, Picasso est Espagnol, Don Quichotte, Goya, Le Greco, Braque est Français comme Debussy. Je ne veux pas dire qu'il soit circonscrit de frontières puisqu'il est Grec archaïque ou peut-être Persan ou Mauresque. Mais nul fracas dans son œuvre : La mesure française qui n'est pas une moyenne, mais une certaine sagesse.

Or, il y a un silence autour du silencieux Braque, on n'entend plus que les peintres haut-parleurs. Il faut aller voir Braque, car les sages ne se produisent pas. Il vous accueillent. »

Nous remercions les Archives départementales de la Haute-Vienne, BIB IL 719. Mais si B. de Vergèze écrit en effet dans *Écho du Centre. La Marseillaise*, nous n'avons pas trouvé l'article mentionné sur la version papier conservée à la BNF, en août ni dans le second semestre de l'année].

– Jacques BRENNER, « Lettre de Londres », *Paris Normandie*, mercredi 18 août 1948, p. 2cdef [« Chronique littéraire » ; extrait : « *Le prestige de M. Jean Paulhan est considérable auprès des directeurs de revues. Or, la première traduction de cet auteur ne paraîtra que l'hiver prochain. Il s'agit de Jacob Cow le Pirate, introuvable en France. M. Paulhan doit faire à l'Institut Français une série de cours attendus non sans impatience.* »

De *Jacob Cow*, Jacques Brenner omet les traductions allemande de 1925 et anglaise de 1932. Il fait ici probablement allusion à « *Jacob Cow the pirate or whether words are signs* », translated by Austin Gill, dans : J.L. Hevesi, *Essays on language and literature*, London, Allan Wingate, 1947, p. 113-124].

– n.s., « André Breton abjure le surréalisme », *La Dernière Heure. Le Grand quotidien algérien du soir*, Alger [dir. Philippe Roland], 3^e année, n° 533, 19 août 1948, p. 4ab [rubrique : « Les lettres » ; deux intertitres : « 300 élus de choix » et « Un génie soucieux des

termite » ; sur Malcolm de Chazal ; extraits : « “Sens plastique”, édité par la librairie Esclapon, à Port-Louis (Île Maurice), ne fut tiré d’abord qu’à trois cents exemplaires. Ceux-ci ne furent pas mis en vente, mais judicieusement distribués aux écrivains les plus soucieux de nouveauté, et les plus capables de lancer un débutant : Jean Paulhan, ex-maître de la N.R.F., Aragon, André Patri, rédacteur en chef de Paru, Éluard, Breton, Gide... ce qui fit que tous ces grands hommes, lorsqu’ils se rencontrèrent dirent :

— Je viens de lire un livre surprenant, d’un écrivain de l’île Maurice.

[...] Il n’en faut pas plus pour que Breton se convertisse et abandonne le surréalisme et que Jean Paulhan crie au génie. Georges Duhamel se dérange pour aller visiter Malcolm de Chazal à l’île Maurice et il le trouve très occupé par les méfaits des termites qui mangent les câbles téléphoniques. » Voir aussi *Dimanche soir*, 27 juin 1948].

— n.s., *L’Intransigeant. Le Journal de Paris*, 20 août 1948, p. 2a [rubrique : « Petites nouvelles des lettres » ; texte complet : « Dans le dernier numéro des Cahiers de la Pléiade (directeur Jean Paulhan), on peut lire un très remarquable article de Marcel Arland sur les conditions du roman, suivi d’un classement par ordre de valeur des romanciers français de l’actuelle après-guerre. Le voici : 1 Albert Camus ; 2 Raymond Guérin ; 3 René Roger ; 4 André Dhôtel ; 5 Romain Gary. Ensuite on trouve : Julien Green, André Chamson, Jacques Lemarchand. Un sujet d’enquête tout trouvé pour les journaux littéraires : “Quels sont les dix romanciers français qui ont le plus d’avenir ?” »]

— J.C.B., « **Les Cahiers de la Pléiade**, N° 4 », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 69, 21 août 1948, p. 10c [rubrique : « Les livres de la quinzaine » ; texte complet : « Il faut être Paulhan le Père pour faire briller ensemble, dans la même Pléiade, les astres Bernanos, Chardonne et Vian. Bien entendu, les lumières que nous en recevons font un drôle de jour aux ombres contrastées, mais chacun sait qu’il faut de tout pour faire un ciel. Alternant avec des textes volontairement illisibles — l’un commence par cette phrase très française : “il m’étonne les Cahiers n’ont encore rien dit de l’art pour quoi je vous envoi un petit chronique”, quelques morceaux plus sages : “Quelques tendances du jeune roman” de Marcel Arland, une étude de Rétif de la Bretonne de Maurice Blanchot, un chapitre de Jacques Chardonne, une colère de Bernanos et le coup de tamis de M. Jean Paulhan lui-même afin de séparer le bon grain de la paille. »]

– n.s., *La Revue française de l'élite. Grande revue mensuelle illustrée*, n° 11, 25 août 1948, p. 2 [mention de « J. Paulhan » parmi les auteurs à venir dans cette revue].

– Julien BENDA, « Un fossoyeur de la France : Jean Paulhan », *Europe*, 26^e année, n° 32, septembre 1948, p. 21-29 [Julien Benda écrit notamment : « *Bien que je ne l'y nomme que d'occasion, la France byzantine dénonce à plein l'esthétique de Paulhan* ».

Voir p. 29, la note de la rédaction : « *La Rédaction laisse au signataire de l'article ci-dessus la responsabilité de son appréciation d'Au-dessus de la Mêlée, livre sur la justice duquel, on le sait, Europe, revue de Romain Rolland, a toujours porté un jugement différent de celui de Julien Benda. Elle tient aussi à préciser que le Comité National des Écrivains, en mettant à l'index les écrivains collaborateurs, a toujours agi en dehors de la justice des tribunaux, sans tenir compte de cette justice, et sans impliquer par là aucune sanction en dehors du refus de ses membres à collaborer avec ceux qui servirent l'ennemi. / N.R.L.R.* »

Au fonds Paulhan, sous la cote PLH 13.11, PJ 1, version imprimée de cet article, Paulhan interfoliant 4 feuillets portant 5 pages manuscrites de lui, point par point, en réponse à Julien Benda. Voir le suivant et au 28 octobre 1948.

Sous la cote PLH 93.2, P.J. 1, dans une note adressée à Marcel Arland, après avoir parlé de la note de la revue sur le roman de Lucien Rebatet, Jean Paulhan écrira, alinéa intitulé « Querelles de boutique » : « *(Je n'en ai pas le moins du monde voulu à Benda de l'article, pourtant bien plus méchant — "un fossoyeur de la France : Paulhan" — qu'il a publié contre moi.) Je suis même le seul, je crois bien, à défendre encore Benda à la nrf.* » Voir le suivant.

– Julien BENDA, « Une lettre de Julien Benda / et la réponse de Jean Paulhan », *Critique*, 3^e année, tome IV, n° 28, septembre 1948, p. 859-863.

Le « 27.3.[19]49 », depuis l'hôtel Cayré, 4, boulevard Raspail, Julien Benda écrit à Pierre Loewel : « *pourriez-vous m'éclairer sur la valeur de la réfutation de P[aulhan]. et me dire s'il est vrai, comme il le prétend, que la loi à laquelle je fais allusion n'existe pas. Merci et croyez-moi toujours / votre dévoué / Julien Benda* ».

– n.s., « **Les Cahiers de la Pléiade** (Gallimard, 435 fr.) – N° 4 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 46, septembre 1948, p. 120 [rubrique : « Les revues » ; extrait : « *Suite des commentaires ironiques*

de Jean Paulhan “de la paille et du grain”, sur des sujets de politique et de littérature mêlés (discussion avec R. Maublanc et P. Hervé sur le mensonge en politique, sur le cas Masaryk, avec M. Saillet sur sa critique de l’anthologie, sur le cas du poète Pichette où l’opinion de Paulhan rejoint celle de notre collaborateur Mosca). Dans une pénétrante étude, M. Blanchot confronte Restif de la Bretonne et Sade. La partie critique d’actualité est tenue par H. Thomas (poésie), M. Arland (roman), M. Coruno [sic pour Cournot] (théâtre), B. de Schloezer (musique).

Un fort beau texte de Bernanos qui constitue peut-être le testament de l’écrivain mort récemment, un poème inédit de Saint-John-Perse et une remarquable traduction par A. Robin des Douzes de A. Block, une nouvelle de J. Chardonne : Julie. Mais on ne voit guère en quoi s’imposaient la saynète d’une brutalité sommaire de Boris Vian qui prétend évoquer les circonstances de la libération (Équarrissage pour tous) ou la considération politique en forme de nouvelle de P. Boutang (Le Furet) qui n’ont d’intérêt que rapporter un certain esprit “pétainiste” d’Alger après le débarquement.

Les lettres des correspondants A. Lubin et G. Falzoni sont l’occasion de divertissements futiles, mais agréables sur les veilleurs de nuit de Constantinople et sur l’art (ces dernières dans une curieuse orthographe peut-être intentionnelle). »]

— *n.s., Mercure de France, t. XXXIV, n° 1021, 1^{er} septembre 1948, p. 185b [rubrique : « Les revues » dans « Mercvriale » ; extrait : « Un portrait de Jean Paulhan est dessiné par Claudine Chonez dans le numéro de juillet de Paru, avec malice mais affection : [citation] »].*

— Anne MANSON, « St-Parapin d’Malakoff ou l’histoire du lampiste à travers les pages », *Radio 48*, 5^e année, n° 202, 3 septembre 1948, semaine du 5 au 11 septembre 1948, p. 5 [extrait : « C’est Vienne d’ailleurs qui me parle de l’auteur, momentanément absent de Paris. Vidalie — me dit-il — a commencé à travailler à quatorze ans dans une usine d’abord, puis dans un atelier. Il était ébéniste, et à dix-sept ans écrivait des poèmes qu’il alla montrer à Jean Paulhan. Paulhan l’encouragea à travailler. Puis ce fut la guerre et la captivité. À son retour, Vidalie donna des nouvelles à plusieurs journaux, notamment à **La Rue** et fut choisi comme secrétaire aux Services littéraires de la Radio. » Albert Vidalie a écrit *Saint Parapin d’Malakoff* directement pour la radio, avec Yves Montand, Deniaud, Jean Hervé, Suzanne Flon, Marcel Herrand, Jacqueline Morane, Anne Paglieri comme acteurs].

– Ch. PENZ, « L'esprit du "stupide" XIX^e siècle », *Vigie marocaine*, vendredi 3 septembre 1948, p. 2abc [rubrique : « Les Lettres et les Arts » ; extrait : « *Peut-être Jean Paulhan est-il le seul représentant actuellement d'une espèce de gens de lettres qu'on ne veut pas croire à jamais disparue.* »]

– Jean LESSAY, « Un dîner à Curepipe avec Malcolm de Chazal », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 70, samedi 4 septembre 1948, p. 3abcd [extraits : « Je suis l'Homme des Passages, a dit de moi Jean Paulhan. C'est vrai et je suis plus encore. J'apporte l'Orient à l'Occident, l'Occident à l'Orient. Mais surtout l'Orient à l'Occident. Je n'ai pas mon pareil, vous comprenez, mon ami ? [...] *M. Esclapon est la providence des lettres mauriciennes. Il a édité le premier Chazal, comme la plupart des poètes et écrivains de l'île, véritable Parnasse qui compte plus de gens de lettres que tous les cafés de la rive gauche réunis. Avec son collègue Clément Charroux, qui, par passion pure, enseigne le dimanche la poésie française aux pauvres noirs des faubourgs, il alimente en livres parisiens toute la société cultivée. Le bon M. Esclapon couve Chazal des yeux.* »]

– Michel FERNEZ, « *Nihil novi... / Maîtres d'hier et d'aujourd'hui* », *Le Phare*. Bruxelles [dir. Pierre Fontaine], 3^e année, n° 206, 4 septembre 1948, p. 2bc [sur les *Cahiers de la Pléiade*, printemps 1948 comparé à *La N.R.F.* du 1^{er} septembre 1923 ; extraits : « *Au sommaire, signalons encore une remarquable étude critique de Blanchot : Les Plaisirs de la vertu, un récit d'un jeune, Pierre Boutang : Le furet, d'une très sérieuse facture, la suite des remarques politico-littéraires de Paulhan : De la paille et du grain. [...] Vers 1936, on aurait pu faire croire que ces gens-là — front populaire et front national — brûlaient d'en venir aux mains. Ils ne brûlaient pas d'en venir aux mains, ils attendaient déjà l'occasion de s'épurer.* »]

– CRÈVECŒUR, « L'esprit en bouton », *La Tribune de Genève*, 70^e année, n° 204, samedi 4 septembre 1948, p. 11ab [rubrique : « La vie littéraire » ; Cingria, Paulhan ; extrait : « *Elle se reflète admirablement dans ce que j'ai appelé "l'esprit en bouton". Chez nous, les auteurs ne le cultivent guère depuis l'âge classique. De nos jours, cependant, Charles-Albert Cingria et Jean Paulhan en ont tiré un excellent parti : le premier, surtout, car Paulhan use de toutes les modes : il les brasse et fabrique de la sorte un cocktail assez proche de l'humour anglais, à base, lui aussi, d'esprit en bouton.* »]

– n.s., « Un nouveau musée », *Combat*, 7^e année, n° 1297, dimanche et lundi 5-6 septembre 1948, p. 2ef [rubrique : « Tout se sait » ; extrait : « “L’Art Brut” qui se dissimulait jusqu’ici dans les caves de la galerie Drouin, va avoir son musée. Les artistes “involontaires”, qu’ils soient polynésiens, fous ou coiffeurs aux surprenantes trouvailles, vont accrocher leurs œuvres dans un charmant pavillon dix-septième siècle du quartier Saint-Germain.

Les promoteurs de ce musée : André Breton, Jean Paulhan, Jean Dubuffet. Charles Ratton, expert en objets africains, précolombiens et océaniens ; H.-P. Roché, collectionneur, et Michel Tapié, contrebassiste à la Rose Rouge, sculpteur et petit-neveu de Toulouse-Lautrec, ont constitué devant notaire une association “sans but lucratif”. Gaston Gallimard leur offre l’hospitalité. »]

– Francis PONGE, *Proêmes*, Paris, Gallimard, 1948, 221 p. [dans un ouvrage achevé d’imprimer le 10 septembre 1948, sous couverture illustrée d’un dessin de Braque, voir p. 7 l’allusion à Jean Paulhan : « *Tout se passe (du moins l’imaginé-je), comme si, depuis que j’ai commencé à écrire, je courais, sans le moindre succès, “après” l’estime d’une certaine personne.* » Voir aussi p. 8].

– Jean BOURET, « Racines de bruyères et cailloux / ou la fumisterie de l’“Art brut” », *Ce Soir*, 12^e année, n° 2145, 10 septembre 1948, p. 2bc [rubrique « Les arts » ; texte complet, à l’exception du dernier paragraphe : « *La première exposition de l’année prend une forme de “canulard” sous l’impulsion des amateurs bien connus de ce genre, Paulhan, Dubuffet, Breton et du suiveur Tapié. Ces doctes personnages ont été glaner chez Drouin, de la place Vendôme, quelques racines de bruyère, avec lesquelles on fait ordinairement des pipes, quelques silex taillés et arrangés par des gens qui n’y voyaient pas matière à chef d’œuvre, quelques tableaux chez Joseph Crépin et Cattiaux qui sont tous deux des médiums, des voyants et de vagues rebouteux soignant aux herbes des maux imaginaires et ont ainsi organisé leur petite comédie de l’“Art brut”.*

Outre que cela fait mal aux oreilles d’accoler deux mots aussi peu faits pour aller ensemble, cela n’apporte rien à la cause de l’art en elle-même. Qu’un brave boulanger s’amuse à tailler de grossières figures dans une écorce montre qu’il a un sens de l’humour et de la forme curieuse, ça n’en fait pas un Rodin. Qu’un employé des chemins de fer retrouve le temps de ses dessins à l’école communale et persévère dans ce sens n’ajoute rien au patrimoine artistique français et ne mérite pas matière à l’extase. Je préfère les essais joyeux des peintres du dimanche qui ont l’ambition de dessiner aussi correctement

que M. Guérand [sic pour Guirand] de Scévola des artistes français et potassent dans ce but les plus mauvais précis de composition. Ils ont compris ceux-là que l'art est recherche et progrès et pas seulement instinct, même s'ils se trompent de direction.

L'«Art brut» me paraît une fumisterie, soit, mais il me paraît surtout un danger et il sonne un peu comme «l'artisanat» du maréchal Pétain. C'est peut-être amusant pour Paulhan et Dubuffet de tirer les ficelles, de flatter le boulanger et le jardinier en les sacrant maîtres de l'art brut, mais c'est aussi méchant de les cantonner là en les disant purs et plus peintres que les peintres, en s'en servant comme de justificatifs dans une politique d'abêtissement et de déraison. Où est le temps où l'on choisissait les plus doués pour les envoyer à l'école, où ces objets que ces humbles gens créent n'auraient pas été considérés comme une fin, mais comme un début, la preuve d'une sensibilité artistique qui aurait été développée par l'étude des techniques et des autres arts.

Toute cette «clique» joue entre un monde qui naît et un monde qui meurt. Elle regarde son nombril et le trouve beau. Ça pue terriblement l'époque du Directoire et les «incroyables». Il n'y a pas de quoi en rire, il n'y a pas à admirer : il y a à construire le monde, à perfectionner les modes d'expression, à éviter la marche en arrière genre «retour à la terre» et au fond qu'est-ce cette exposition de l'art brut, sinon ce retour à l'art préhistorique veillé soigneusement par les fossoyeurs de la culture française glabres et ricaneurs, les fesses calées sur les dollars de Malraux. »]

– Jean BEDEL, « NRF : une équipe d'écrivains / à la recherche de / valeurs nouvelles », *Libération*, 4^e année, n° 1245, vendredi 10 septembre 1948, p. 2^{cde} [article écrit sur la base d'un entretien avec Gaston Gallimard ; extrait : « Un manuscrit présenté chez Gallimard passe par les filtres subtils des «lecteurs» qui ont pour nom : Marcel Arland, Albert Camus, Raymond Queneau, sans parler du maître de chapelle : Jean Paulhan, successeur de Jacques Rivière. »]

– n.s., « Floraison de l'«Art brut» », *Le Figaro littéraire*, 3^e année, n° 125, samedi 11 septembre 1948, p. 3^{de} [extrait : « André Breton, Jean Paulhan et Jean Dubuffet sont les organisateurs de cette exposition. Mais pourquoi André Breton n'a-t-il pas mis ici les magnifiques statuettes des Indiens Hopis qu'il a chez lui ? Ces Indiens sont-ils trop cultivés ? »]

– Claudine CHONEZ, « L'art brut », *Une semaine dans le monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 3^e année, n° 122, samedi 11 septembre 1948, p.

6d [texte complet : « Dans le “fastueux” pavillon des ex-Folies Bailby (fastueux est le terme du catalogue), les éditions Gallimard abritent désormais l’“art brut” qui régnait jusqu’ici au sous-sol de la galerie Drouin. André Breton et Jean Paulhan ont donné leur haut appui au nouveau foyer, pendant que le peintre recevait lui-même les curieux pour une inauguration toute discrète. Le terme de “vernissage” semblerait plus impropre que jamais, appliqué à l’“art brut”. La matière ici n’est jamais léchée, et pour cause : on s’y sert, comme la nature elle-même, de tout ce qui tombe sous la main : tel peint sur des coquilles d’huîtres, comme M. Chaissac, cordonnier aux Essarts (Vendée), qui écrivit à Paulhan de bien savoureuses lettres publiées aux **Cahiers de la Pléiade**. Un autre préfère le liège, ou la pierre ripolinée, ou l’écorce de bouleau. Et que dire des sculpteurs ? M. Juva taille dans le silex des masques planétaires faits pour hanter les nuits. Un paysan breton sculpte la corne, un anonyme la “noix de corozo” au nom charmant et précieux. Il y a des Tchèques et des Florentins, et des indigènes de Polynésie.

Il y a Joseph Crépin, plombier-zingueur et voyant-guérisseur, qui peint sous la dictée des esprits des “tableaux merveilleux” cloutés de rouge et d’or, minutieux comme des gravures persanes ; et M. Tavin, dont les terres cuites signifient la même chose que les vieilles pierres du Mexique et du Pérou, qu’il ignore à peu près sûrement.

Ici sont les simples et les incultes, et leur terrifiante innocence. Ce qu’on y voit ne saurait paraître amusant qu’aux académiciens des Beaux-Arts et aux braves gens élevés dans le respect des garnitures de cheminée à chandeliers symétriques. Mais il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n’en rêve la madone de saint Sixte.

Que la raison étouffe le monde moderne il n’en faut point douter malgré les apparences : c’est de son excès que naissent, longtemps refoulés, les désagréables éruptions collectives que nous avons connues et connaîtront [sic]. Mais voici un excellent exutoire : l’art brut c’est, pour le visiteur bien doué comme pour l’artiste spontané, le dépuratif de choix contre nos monstres. »]

— n.s., « L’art brut », *Le Phare*, Bruxelles [dir. Pierre Fontaine], 3^e année, n° 214, mardi 14 septembre 1948, p. 2^e [rubrique : « Petit courrier des lettres et des arts » ; texte complet : « Les tenants de l’“art brut” sont des artistes qui peignent ou sculptent dans toutes les matières qui leur tombent sous la main : écailles d’huîtres, écorces de bouleau, liège, corne. C’est ainsi que le zinc d’une vieille gouttière permet, paraît-il, de réaliser des chefs-d’œuvre absolument renversants.

Ces artistes, jusqu'à ce jour, rangeaient leurs œuvres dans les sous-sols de la Galerie Droin [sic], à Paris. Ils ont déménagé chez Gallimard, dans le pavillon des ex-Folies Bailby, et seront désormais patronés par André Breton et Jean Paulhan.

Il paraît qu'une visite de ce foyer constitue un "dépuratif de choix contre nos monstres", de l'art moderne. C'est du moins ce qu'écrit "Une Semaine dans le Monde". »]

– Michel SEUPHOR, « "L'art brut" / est maintenant domicilié / chez M. Gallimard », *L'Aube*, Paris [fondateur : Francisque Gay ; directeur : Jean Letourneur], mercredi 15 septembre 1948, p. 2cde [dessin du pavillon de l'Art brut ; extrait : « *En revanche, on y respire à pleins poumons un air saturé d'orgueil spirituel. Émanations des grands auteurs de la maison. Car tout le monde, ici, a beaucoup de génie. Même les cobayes de M. Jean Paulhan.* »]

– Gabriel REUILLARD, « André Suarès », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 5^e année, n° 172, 15 septembre 1948, p. 2ab [portrait photographique d'André Suarès par Harlingue ; Jean Paulhan, Pierre Benoit et René Fauchois parmi les très rares amis d'André Suarès, qui vient de mourir à 82 ans].

– n.s., « À l'exposition de l'Art Brut / un plombier-zingueur peint / en entendant des voix », *Points de vue. Images du monde*, 4^e année, n° 25, 16 septembre 1948, p. 14cde [extrait : « *On crie au génie et l'on va bien vite féliciter Jean Paulhan, Dubuffet et quelques autres, qui sont les papes de la nouvelle religion.* »]

– Robert KEMP, « Curiosités », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1098, jeudi 16 septembre 1948, p. 2f [« La vie des livres », sur Malcolm de Chazal ; extrait : « *Notre cher Jean Paulhan, qui regrette l'appauvrissement et l'ascèse de la poésie actuelle, a préfacé dans la joie ces acrobaties turbulentes. Il y voit, sans peine, de grands arcanes. De fait, j'y découvrirais tout Spinoza, si je voulais. Mais au lieu de faire une salade russe de toutes les sensations, ne vaut-il pas mieux classer, ordonner, chercher de clairs concepts ? En fin de préface, le subtil Paulhan s'interroge. In cauda remedium...* »]

– Claudine CHONEZ, « *Le Sel de la terre*, par Vincent Laborde », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1098, jeudi 16 septembre 1948, p. 3b [extrait : « *C'est un livre confidentiel : vous connaissez l'édition "petit format" de la N.R.F. et lui vouez, j'espère, une affection particulière. N'est-ce pas elle qui nous a donné les Nourritures terrestres, les souvenirs du*

guerrier Paulhan, l'ironique détresse du Geneviève de Lemarchand ? Une couverture qui ne déçoit pas son monde. Et ne commencera pas cette fois-ci. » Vincent Laborde est le pseudonyme de Jacques de Bourbon-Busset].

– J.B., « L'art brut », *Arts* [directeur : Georges Wildenstein ; rédacteur en chef : Raymond Cogniat], n° 180, vendredi 17 septembre 1948 [exposition du 17 septembre au 8 octobre ; extrait : « *Il y a aussi Gaston Chaissac, cordonnier vendéen, la grande trouvaille littéraire de Jean Paulhan. Tout ce monde nous amuse fort, mais l'ennui c'est qu'aucun de ces gens ne mérite à nos yeux d'étiquette d'artiste-peintre ou de sculpteur.* » Référence infirmée].

– Le MAGOT SOLITAIRE, « Championnat d'écrivains », *Carrefour*, 5^e année, n° 210, mercredi 22 septembre 1948, p. 7ab [alors que *Combat* a demandé à ses lecteurs de désigner les meilleurs écrivains actuels, Le Magot Solitaire imagine qu'un journal « du soir, genre grave » en ait pris l'initiative ; « *Peut-être aussi que Paulhan et Arland n'auraient pas été dédaignés, ces deux oublis étant assez singuliers.* »]

– J.N., « Poètes d'aujourd'hui », *Liberté*, Clermont-Ferrand, 25 septembre 1948 [extrait : « *Sous ce titre, Jean Paulhan a rassemblé en un livre soigneusement présenté, comme le sont d'ailleurs tous ceux édités chez nos amis suisses, des œuvres de Audiberti, René Char, Claudel, Cocteau, Léon-Paul Fargue, Paul Fort, Jean Giraudoux, Max Jacob, Valéry Larbaud, François Mauriac, Jacques Prévert, Jules Romains, Jules Supervielle, Paul Valéry, Patrice de la Tour du Pin...* » ; en mai 2018, la consultation de *Liberté du Massif Central. Le Grand quotidien républicain régional* à la bibliothèque de Clermont-Ferrand ne nous a pas permis de confirmer cette référence].

– n.s., *La Revue française de l'élite. Grande revue mensuelle illustrée*, n° 12, 25 septembre 1948, p. 2 [mention de « J. Paulhan » parmi les auteurs à venir dans cette revue].

– n.s., « La semaine prochaine, chez Drouant / Jean Paulhan ou Jean Cocteau ? / L'Académie Goncourt va choisir / un successeur à J.H. Rosny... », *Écho du Maroc* [dir. Pierre Bernard], Rabat, n° 20169, mardi 28 septembre 1948, p. 1fg [extrait : « *Aux dernières nouvelles, deux candidats sérieux réuniraient des chances égales. Il s'agit d'une part de M. Jean Paulhan et d'autre part de M. Jean Cocteau.*

M. Paulhan a 64 ans. Il occupe dans les Lettres françaises une place tout à fait originale. Il a été professeur puis colon, puis de

nouveau professeur. Après la guerre de 1914, il vint s'établir à Paris et il devint rédacteur en chef de la fameuse "Nouvelle Revue Française" qui a révélé tant de talents au public français. À ce poste il exerça sur beaucoup de jeunes gens qui sont devenus aujourd'hui des hommes mûrs une très grande influence. Pendant l'occupation, il joua un rôle prépondérant. Il fonda dans la clandestinité le journal littéraire "Les Lettres Françaises" et le Comité National des Écrivains. Mais il s'est retiré dernièrement de cette organisation, dont il a déploré les abus, et n'a pas voulu s'associer à une épuration du monde des lettres qu'il trouve exagérée.

Il n'est certes pas besoin de présenter M. Jean Cocteau. C'est un écrivain protéiforme, qui a touché à tous les genres, poésie, roman, essai théâtral et cinéma. Mais il semble bien que ce qui domine toute son œuvre c'est la poésie. Elle est dans toutes ses œuvres, quelquefois évidente, souvent cachée par la réalité, mais toujours présente.

On peut imaginer quelle sera la perplexité des académiciens pour choisir entre deux candidats de cette classe. À moins qu'un outsider ne se présente encore pour les départager. »]

– Gérard BAÜER, « Jean Paulhan-/Jean Cocteau... / ...ou le choix des Goncourt », *Paris-presse. Dernières nouvelles du monde*, 5^e année, n° 1175, mardi 28 septembre 1948, p. 2d [quand il s'agit de remplacer J.-H. Rosny, Colette penche pour Cocteau ; début : « Jean Paulhan, né à Nîmes il y a soixante-quatre ans, fut d'abord professeur, puis colon, chercheur d'or et, de nouveau, professeur. Mais cette seconde fois, professeur de langue malgache à l'École des Langues orientales. »]

– n.s., « Critiques littéraires », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 227, 30 septembre 1948, p. 2cd [extrait : « "Paulhan", lance Madeleine Jacob entre deux gorgées de chocolat, "Paulhan, mais c'est le Lazareff de l'édition..." »]

– Pierre GUÉGUEN, « Poètes d'aujourd'hui, Jean Paulhan (Édit. de Clairefontaine) », *Psyché. Revue internationale des sciences de l'homme et de psychanalyse*, 3^e année, n° 23-24, septembre-octobre 1948, p. 1164-1167 [extrait : « Paulhan est le sélectionneur le plus connu de notre Vilmorin poétique. »]

– J.M. [Jacques MADAULE], « Jean Paulhan : *De la paille et du grain* (1 vol. de 180 p., Paris, Gallimard, 1948) », *Cahiers du Monde nouveau. Revue mensuelle*, 4^e année, n° 8, octobre 1948, p. 123 [texte complet : « Nul n'ignore la querelle de Jean Paulhan avec le Comité national des Écrivains, à propos d'une certaine liste noire. Voici qu'il

réunit en un volume, que je qualifierais volontiers de savoureux, si j'étais sûr que cette épithète lui convînt, les lettres qu'il écrivit dans cette occasion à diverses personnes ou à divers journaux. Il a soin d'y joindre, pour notre édification et notre joie, quelques remarques fort pertinentes sur la langue française telle qu'on la parle aujourd'hui.

Mais ce livre est si court qu'on ne peut pas bien en parler. Il faut le lire pour y apprendre un peu qui est Jean Paulhan. Il m'en voudrait si je rappelais qu'il a pris quelques risques dans la Résistance. Il fut même, dans la clandestinité, l'un des fondateurs de ces Lettres françaises, organe du C.N.É., auquel il s'en prend aujourd'hui, ou qui, plutôt, s'en prend à lui. Certains, qui ne le connaissaient pas, ont été surpris de voir Paulhan dans la Résistance ; comme ils ont été surpris, sans doute, de le voir prendre la défense de Marcel Jouhandeau. C'est portant le même ; il n'y a pas d'erreur.

Je ne connais pas d'œuvre plus droite que la sienne, plus exempte de complications arbitraires et de subtilités volontaires. Le malheur, c'est que les choses simples sont aussi les plus difficiles, parce qu'on n'y pense jamais. Paulhan fidèle à soi-même, fidèle à la langue française, fidèle à la France, le spectacle a quelque chose d'un peu déconcertant pour certains professeurs de patriotisme qui n'ont pas beaucoup changé, eux non plus, en passant de Maurras à Staline. Fidélité pour fidélité, je préfère celle de Paulhan.

Mais lisez donc son livre, qui est comme une goulée d'eau fraîche après tant de vins frelatés. C'est un écrivain, rien qu'un écrivain, et qui vous parle en écrivain. Mais c'est un homme, aussi. »]

– Jean DUBUFFET, *Notice / sur la / Compagnie de l'Art Brut*, Paris, Compagnie de l'art brut, 17, rue de l'Université, Paris (7^e), septembre-octobre-novembre 1948, n.p. [4 p.], in-8 (20 x 13 cm) [la Compagnie de l'Art Brut a été fondée par A. Breton, J. Paulhan, J. Dubuffet, H.-P. Roché, Ch. Ratton et M. Tapié ; Jean Dubuffet présente les statuts de la Compagnie de l'art brut et l'appel à cotisations].

– Jean GUETTE, « Un duel Paulhan-Benda », *Combat*, 7^e année, n° 1318, vendredi 1^{er} octobre 1948, p. 4g [deux coupures au fonds Paulhan, l'une référencée, l'autre non, mais classée en octobre 1948 ; texte complet : « C'est un duel à la plume, bien entendu. Le pré où s'effectue la rencontre n'est autre que l'œuvre de M. Julien Benda. M. Jean Paulhan, dans deux numéros de "Critique", avait mis à mal, nous avons signalé ce fait en son temps, l'auteur de "La Trahison des Clercs". Il lui reprochait la divinisation de la fausse abstraction, de la rhétorique, de l'intellectualisme maigrelet. Pis, il l'accusait de jalousie à l'égard d'écrivains insuffisamment lus, et, à propos d'eux, d'avoir

empilé citations fausses sur arguments tronqués. “Il frappe l’adversaire au petit bonheur”, écrivait Paulhan, “son attaque est dénuée de totale cohérence”. [sic]

M. Julien Benda, dans “Europe”, avait traité en réponse M. Jean Paulhan de destructeur maléfique des lettres françaises. Il aurait pu s’en tenir là. On était à égalité de jeux et le lecteur de “Critique” pouvait tenir M. Benda pour l’imbécillité personnifiée, le lecteur d’“Europe” M. Paulhan pour l’incarnation du snobisme byzantin.

Mais M. Julien Benda veut vaincre à tout prix, et sur son propre terrain, qui est son œuvre. Le reproche de faux abstractivisme lui a notamment fait voir rouge et celui d’incohérence. Ceux que la question intéresse n’auront qu’à se reporter au numéro 28 de “Critique”, où il exprime sa plainte et retourne à l’attaque. “Vous dites que j’ai peu lu les auteurs que je pourfends”, déclare-t-il en substance à Jean Paulhan, mais c’est que je n’ai justement pas besoin de les lire, par la raison (et ici nous citons textuellement) “que la plupart de leurs doctrines étant des conceptions mystiques, ne sauraient passer dans le réel”. Quant à avoir de la haine pour eux, le docteur (Jean Paulhan) se trompe. M. Julien Benda dit qu’il est comme Richelieu sur son lit de mort et déclarant au prêtre qui lui demandait s’il pardonnait à ses ennemis : “Je n’en eus d’autres que ceux de l’État.” M. Benda n’a d’autres ennemis que ceux de l’abstraction.

À quoi M. Paulhan répond dans le même numéro et citant des lignes de Benda, où celui-ci déclare penser tantôt comme un Grec, tantôt comme un Juif, que ce Juif est anti-hellène et ce Grec anti-sémite, ce qui, conclut-il, concourt difficilement à former une “totale cohérence”.

Pourvu que M. Benda ne se mette pas à dire maintenant que M. Paulhan pense comme un Malgache, en raison du séjour que fit l’auteur des “Hain-Tenys” à Madagascar. Ce serait pour l’un et pour l’autre de ces nationalistes une terrible injure. »]

– n.s., « *Le romancier a son mot à dire*, par Raymond Guérin ; in-16, 210 p. (Corréa) », *Le Mercure de France*, 1^{er} octobre 1948, n° 1022, p. 312b [rubrique « Lettres » dans « Mercvriale »].

– René HENER, « Dimanches », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 3^e année, n° 147, vendredi 1^{er} octobre 1948, p. 4^{de} [sur l’anthologie des *Poètes d’aujourd’hui* ; extrait : « M. Jean Paulhan, dans une récente anthologie poétique, a réservé quelques pages aux poètes du dimanche. Le spirituel animateur de chez Gallimard — spirituel et joueur à la fois — par ce geste amical a rendu hommage à ceux qui, dédaignant les honneurs officiels des chapelles et des cafés,

sont des poètes appréciables, supérieurs très souvent à bon nombre “d’inspirés”. »]

– Paul CHAULOT, « Au sommaire des revues », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 72, samedi 2 octobre 1948, p. 15c [extrait : « Dans un récent numéro de **Critique**, Jean Paulhan a quelque peu malmené Julien Benda. Le coup de griffe n’aurait pas eu autrement d’importance si l’offensé n’eût trouvé là prétexte à un réquisitoire contre l’offenseur, comme jamais celui-ci n’en avait sans doute entendu. C’est **Europe** (septembre) qui, en l’occurrence, sert de tribune à l’accusateur. »]

– Paul GUTH, « Henri Calet », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 72, samedi 2 octobre 1948, p. 1d et p. 2abcd [extrait : « Il revint avec soixante pages de La Belle Lurette. Et, là aussi, il fut poussé. Son chef de bureau de la colle, son Tenorino, son major de Vincennes, ce fut cette fois Jean Paulhan, qui accepta ces soixante pages et fit, d’avance, confiance aux autres, avec son infailibilité de divination et d’amitié. »]

– n.s., « Résolument new look / Jean Dubuffet / utilise crottin, ciment et poils de balai / pour peindre ses toiles de maître... », *La Presse*, 5 octobre 1948 [Bordeaux ? Les Deux-Sèvres ? Extraits : « Une petite 201 vert grenouille quitte la rue de Vaugirard. À l’arrière, un homme tendu se cramponne à une toile gigantesque semblable à une peinture d’enfant. Au volant, une femme nerveuse fait marcher le klaxon. Jean et Lili Dubuffet, sa femme, vont “livrer en ville” ce dernier tableau terminé par un matin d’inspiration. Jean Dubuffet, l’auteur, ne souhaite qu’une chose : faire hurler l’amateur qu’il rencontrera dans un instant. Pour lui, la gloire ne s’acquiert pas à coups de critiques élogieuses. Il jure qu’il y sera parvenu le jour où un spectateur forcené tirera sur ses bonshommes peints deux ou trois rafales de mitraillette. [...] Reçu par Aragon, Éluard, Paulhan, après avoir évolué dans les milieux “bien-pensants” du défunt État français, Dubuffet a conservé un cœur d’or. »

La cote Fol Jo 2814(3) de la BNF ne va pas au-delà de 1945. Vérification faite auprès de la Banq, cet article ne figure pas dans *La Presse* de Montréal. **Voir Jo-10457**].

– « Klinten og Hveden », 5.-10.-1948 [« Politiken’s Kronik » ; *De la Paille et du grain*].

– Jean GRENIER, *Entretiens sur le bon usage de la liberté*, Paris, Gallimard, 1948, 163 p. (coll. « Blanche ») [dans un volume achevé d’imprimer le 5 octobre 1948, mention de Jean Paulhan, à propos du

système électoral : « Jean Paulhan a fait remarquer son caractère antidémocratique, même si la consultation est étendue à tous, par suite des inégalités que ce système crée entre l'électeur et l'éligible, presque aucun électeur n'ayant de chances d'être éligible, ni même de choisir les éligibles. » (p. 33)]

— n.s., *Carrefour*, 5^e année, n° 212, 6 octobre 1948, p. 7efg [rubrique : « Au fil de la plume » ; texte complet : « Le “désistement” de Jean Cocteau, à l'académie Goncourt, a remis dans le courant de la semaine, tout en question. Naturellement, les mauvaises langues affirment que l'auteur des *Parents terribles* s'est retiré parce qu'il n'était pas absolument sûr d'être élu, certains membres se montrant farouchement irréductibles. À l'heure actuelle, quoi qu'il en soit, Marcel Arland, Maurice Rostand et le peintre Vlaminck ont, semble-t-il, leurs chances. Nous serons fixés le 6 octobre. Guitry ne voterait pas. La mort de René Benjamin influera peut-être, au surplus, sur le scrutin.

Jean Paulhan, en tout cas, ne sera pas académicien Goncourt, pas plus qu'il n'a accepté malgré les instances de Mauriac, d'être académicien tout court. Il annonce qu'il va publier, dans les *Cahiers de la Pléiade*, un texte de Louis-Ferdinand Céline “qui commence comme du Courteline et s'achève comme du Nerval”. »]

— n.s., *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 5^e année, n° 175, mercredi 6 octobre 1948, p. 2cd [« La Boite aux lettres » ; texte complet : « Notre éminent collaborateur Julien Benda, accusé de versatilisme par Jean Paulhan, dans les derniers numéros de *Critique*, s'en explique cette fois-ci, textes à l'appui. Jean Paulhan ne paraît pas convaincu. Dans le même numéro, Simone Pétrement étudie avec réserve et intelligence *La Pesanteur et la Grâce* de Simone Weil. »]

— n.s., « TOESCA, Jean Paulhan, l'écrivain appliqué. — Variété, 108, av. du Maine, Paris (14^e). — 1948, 1 vol. 14 x 19, 151 pages, 215 fr. », *Éducation nationale*, 14, rue de l'Odéon, 7 octobre 1948 [texte complet : « *Courage civique et humain, probité intellectuelle, sérieux janséniste qui n'exclut pas l'humour, plénitude dans la simplicité : tels sont les traits les plus caractéristiques de celui qui comptera plus tard, selon l'auteur, parmi les principaux représentants du XX^e siècle. / Rec. p. bibl. prof.* » À la BNF, la cote Fol F-529 est non communicable pour l'année 1948].

— René LACÔTE, « Du nouveau dans la littérature française ? / Fin de l'enquête de René Lacôte / La véritable littérature de notre temps / est celle qui témoigne pour lui », *Les Lettres françaises*, n° 228, 7 octobre

1948, p. 3abc [extraits : « On verra qu'en dépit de certaines apparences il y a beaucoup de rapports entre les imbécillités d'un des Granges et les subtilités d'un Paulhan, qu'il y a une contradiction flagrante entre les conceptions littéraires qu'ils veulent finalement inculquer et leur propre enseignement classique — incomplet, certes, et peu objectif, mais où l'évolution de la pensée française resort assez nettement, la plus grande astuce étant de choisir 1870 comme la fin d'une ère et de considérer notre histoire comme celle d'une civilisation morte. [...] De tout temps, nous avons eu nos grotesques. Ils ne tenaient point, comme ils le veulent aujourd'hui, à occuper toute la scène. Ils ont eu leurs succès dans les salons. Ils étaient parfois plaisants. Mais enfin, leurs jeux ne pouvaient plaire qu'un instant. Ils ont, dans la petite histoire, une place que je ne cherche pas à leur contester, car M. Paulhan sortirait de sa niche : j'ai cru comprendre que ces enclos perdus dans le temps représentent les "droits du talent". Mais dans les mêmes moments se débattaient des problèmes qui intéressent la civilisation, ce sont ces débats anciens qui l'ont aidée dans sa marche et qui l'accompagnent encore. »]

– René de SOLIER, *La Corde à puits. récit*, Paris, Gallimard, 1948, coll. blanche, 176 p. [achevé d'imprimer le 10 octobre ; à la page « Œuvres de René de Solier », puis « Chez d'autres éditeurs », « Le Théorème de Maast (G.L.M.) » est annoncé comme à paraître ; le « 4-1-[19]46 », René de Solier écrit à Jean Paulhan : « En contre-partie, d[an]s ce 3 du Troisième Convoi, le théorème de Maast ? »]

– Barend THULE, « Jean Paulhan "schildwacht der gedachte" », *De Standaard*, Grand-Bigard (Belgique), Zondag, 17 octobre 1948 [rubrique : « Franse Letteren » ; quotidien belge néerlandophone].

– n.s., « Exécution d'un fossoyeur ou Paulhan jugé et condamné », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 230, 21 octobre 1948, p. 2abcdef [« La presse littéraire » ; extrait : « En vérité, Julien Benda vient de verser au procès des paulhaneries en tous genres une pièce très importante : à savoir, une étude d'ensemble de Jean Paulhan, de son œuvre et de son comportement. »]

– Pierre BERGER, « André Dhôtel », *Les Nouvelles littéraires*, 8^e année, n° 230, 21 octobre 1948, p. 2 [« La presse littéraire » : début : « À vivre en marge de la vie littéraire, on bénéficie parfois d'une lucidité qui fait de l'observation un don de qualité.

Ainsi André Dhôtel sait ce qu'il convient de retenir dans l'évolution de l'espèce à laquelle son métier d'écrivain l'incorpore.

Deux noms forment l'armature de son choix : Jean Paulhan et Paul Léautaud. On pensera, sans doute, que son œuvre s'en trouvera inspirée. Ce n'est pas exact. »]

– n.s., *Arts*, n° 185, vendredi 22 octobre 1948 [dessin légendé à la main par l'artiste : « *Poète moderne décoré de la / Légion d'Honneur / (Portrait de Mr J. P.)* » ; la reproduction est légendée par *Arts* : « *Portrait de M. Jean Paulhan, l'un des douze "dessins visages" de Seuphor. (Galerie Deux-Îles.)* » ; Michel Seuphor expose à la galerie des Deux-Îles, 1, quai aux Fleurs, 75004].

– Paul PRIST, « La Vie à Paris / Autour du Palais de Chaillot où s'affrontent les Nations Unies. — Garry Davis, Charles Martin et les petits enfants de France », *La Nouvelle Gazette*, [dir.-rédac. en chef : René Dupriez ; directeur administratif : Marcel Evrard], Charleroi, 4^e année, n° 293, dimanche 24 octobre 1948.

Christophe Mantovan, de la Bibliothèque administrative de Charleroi, a bien voulu nous dire que le numéro du dimanche 24 octobre 1948 manquait à la collection. Les informations sont données par déduction, par rapport aux numéros conservés du samedi 23 (n° 292) et du lundi 25 (n° 294) ; voir le suivant].

– Paul PRIST, « La Vie à Paris / Autour du Palais de Chaillot où s'affrontent les Nations Unies. — Garry Davis, Charles Martin et les petits enfants de France », *La Nouvelle Gazette*, Namur, n° 293, dimanche 24 octobre 1948, p. 2d [extrait : « *Depuis que les Nations Unies sont installées au Palais de Chaillot, il semble qu'un vent de folie se soit emparé de nos contemporains. Les Nations Unies ! Imaginez ce que cela représente aux yeux de certains. C'est l'organisation du monde, la grande fraternité, la paix, le paradis enfin ! On croit rêver. Et pour peu qu'on ait de la mémoire, on se souvient, non sans amertume, de la défunte Société des Nations. Elle aussi, que d'espoirs elle fit naître. Elle aussi, c'est dans l'enthousiasme qu'elle fut tenue, à Genève, sur les fonts baptismaux. Mais depuis ! Que de déceptions, et quelle mort sans gloire ! Allons-nous recommencer cette expérience ?*

Déjà, il y a peu, nous avons eu l'histoire de ce brave homme d'Américain, qui, répudiant sa nationalité, s'intitulait "premier citoyen du monde" et qui, pendant quelques jours, élit domicile dans l'enceinte du Palais. Il a fini par rentrer dans l'ombre. Et peut-être serait-il à jamais oublié si, ces derniers jours, il n'avait pris la résolution de se rappeler à notre souvenir.

Tout à l'heure, en effet, Garry Davis, — c'est son nom — tenait une conférence de presse — c'est devenu une mode, sinon une habitude — au boulevard de Courcelles. Citoyen du Monde, expulsé du territoire international par l'O.N.U., il a dit quelles furent les répercussions mondiales de son geste, et il a développé, non sans verve, les raisons et les effets de son action. Il nous a initiés aussi à son entretien avec Mrs Roosevelt et a commenté la proposition de célébrer dans le monde la journée du 24 octobre comme jour de l'O.N.U.

Tout cela, à l'américaine. Ce qu'il faut en retenir, c'est que, dans l'assistance, étaient présents, parmi d'autres, Claude Aveline, Jean Paulhan, André Breton, Albert Camus, Vercors, Richard Wright : tout un Gotha d'illustrations littéraires. Et c'est devant cet aréopage qu'il a dit : "J'ai choisi l'état de citoyen mondial dans la conviction que c'est aux simples individus tels que moi qu'il appartenait d'obtenir que soit reconnue cette simple et indivisible communauté à laquelle le destin de nous tous est solidairement attelé."

Et qu'il a ajouté : "Je vais continuer ma campagne. Ma tâche est ardue mais il s'agit d'une œuvre qui doit aboutir tôt ou tard, que ce soit par mes propres efforts ou par ceux des autres hommes." » ; nous remercions M. André Génon, bibliothécaire gradué, et le département de l'éducation et des loisirs de la Ville de Namur pour l'aide efficace qu'ils nous ont apportée en avril 2018].

– Julien BENDA, « Reconnaissons le mal sans l'exagérer », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 231, 28 octobre 1948, p. 3ab [rubrique : « Le temps qu'il fait, par les Douze » ; texte complet : « *Voulant bien approuver mon récent article d'Europe, intitulé : "Jean Paulhan : un fossoyeur de la France"*, les dernières *Lettres françaises* croient toutefois devoir me faire observer qu'en aucun cas Paulhan ne saurait être tenu pour représenter l'actuelle littérature de la France. Signalerais-je à mon tour à mon sympathique confrère que je n'ai rien dit de tel, mais seulement que l'opérateur des Fleurs de Tarbes y représente une certaine littérature.

Or, le fait me semble indéniable. Je n'en veux pour preuve que les articles dithyrambiques dont la moindre de ses productions est l'objet de toute une armée de critiques et la véritable religion dont, me dit-on, il est le centre de la part de toute une église de fidèles — plus brillante assurément par la fraîcheur de leurs joues que par la maturité de leur esprit — lors des lits de justice hebdomadaires qu'il tient à la Nouvelle Revue Française. Ajoutons qu'il fut invité par les dernières Rencontres internationales de Genève comme une des expressions de la pensée française ; invitation que je reçus comme lui, ce qui me fit sentir

une fois de plus la vérité du mot des Goncourt : “On est dégoûté des choses par ceux qui les ont”.

Un mot sur l’hosanna dont Paulhan est l’objet de la part de tout un monde, presque uniquement d’ailleurs composé de très jeunes gens. J’y vois deux causes.

L’une est qu’il a dirigé une grande revue et pourrait bien demain en diriger une autre, plus importante que la Table ronde. Ici son cas me semble tragique ; il doit constamment se demander si l’encens que lui offrent ces jeunes lévites est sincère ou s’il ne va pas à la puissance qu’incarne toujours pour eux l’ancien directeur de la N.R.F. C’est le drame des jeunes filles riches qui ne savent jamais si elles sont aimées pour elles-mêmes. Il est impossible qu’il ne se dise pas que, sans ses anciennes fonctions, ses vues sur le langage ne trouveraient pas plus d’audience que celles de Pius Servien ou de Brice Parain et que sa gloire est faite beaucoup moins de ce qu’il est quelqu’un que de ce qu’il a été quelque chose.

Mais l’autre cause est bien plus grave. Elle est que cette littérature, où la subtilité s’exerce pour elle-même hors de toute proportion avec ses résultats, dont Voltaire disait qu’elle pèse des œufs de mouche avec des toiles d’araignées (encore des œufs de mouche sont-ils quelque chose) constitue pour maint de nos concitoyens la vraie littérature, alors que celle qui énonce quelque chose de ferme et de fort est le propre d’âmes “massives”, incapables de nuance et qui n’ont que leur mépris. (Comme si la nuance excluait la fermeté.) Un de ces esthètes m’assénait récemment qu’en souhaitant à tel essai moderne plus de netteté dans son propos je montrais mon impuissance à comprendre qu’il existe une forme de pensée si aiguë qu’elle exclut par essence cette épaisse valeur que mon béotisme réclamait. À bas Platon et vive Lycophron !

Ne nous le cachons pas ; notre byzantin a pour lui toute une France. Heureusement, il y en a une autre. »

Une coupure datée par Paulhan à l’encre rouge figure au dossier PLH 13.11].

– O.L., « Claude Morgan nous parle des ”Batailles littéraires en France” », *Voix ouvrière*, Genève, 31 Okt. 1948 [texte complet : « C’est un nombreux public qui a répondu à l’appel des “Amis des Lettres Françaises”, mercredi dernier en la salle des XXII-Cantons.

Cette association nouvellement fondée dans notre ville s’est donné comme tâche de faire connaître et diffuser le plus largement possible, l’organe des écrivains français résistants, fondé par Jacques Descours [sic] qui fut fusillé par les Allemands en 1942.

Personne ne pouvait mieux faire revivre les origines de l'hebdomadaire du Comité national des écrivains français, que son directeur actuel, Claude Morgan qui en a repris la direction des mains de son ami supplicié.

Le débat de mercredi soir était placé sous la présidence d'honneur de M. le professeur Edmond Gilliard assisté d'un comité dans lequel figurent diverses personnalités du monde des lettres et des arts de notre canton : Mme Simone Hauert, M. André Bonnard, Jean Descoullayes, Michel Buenzod, Casimir Reymond, Jean Villard-Gilles, Jacques Adout, Pierre Blanc, Marcel Merminod, Arnold Pahud, les Dr Lévy-du-Plan et Thillot.

Le conférencier fit un rapide tableau de la littérature française du 19^{me} siècle à nos jours, pour s'attacher plus particulièrement à la période de l'occupation, époque de la grande épreuve où la fidélité des intellectuels et tout particulièrement des écrivains envers le peuple put se déterminer et de façon précise.

La sélection se fit d'emblée. Inutile de revenir sur tous les noms qui déshonorèrent les lettres. Ne citons que les plus importants, soit, Montherlant, Giono, Jules Romains.

De l'autre côté, toute la jeune équipe, espoir du monde intellectuel de demain qui, sous l'impulsion de Jacques Decour, déjà cité, crée de toutes pièces un organisme qui aura pour mission de lutter aux côtés du peuple pour la libération de la patrie. Aux Politzer, Solomon, Aragon, Eluard, se joignent François Mauriac, Georges Duhamel, pour ne citer que les plus importants. Les Éditions de Minuit sont créées et le "Silence de la Mer" de Vercors tiendra compagnie à d'innombrables œuvres qui sont autant de lueurs d'espoir.

Vers quels horizons se dirigeront les lettres françaises ? vers un réalisme adapté à notre temps ou, au contraire, ceux qui ont pour mission de penser, retourneront-ils aux ornières du passé et resteront-ils prisonniers de leurs préjugés de classe, se confinant dans "l'art pour l'art" cher aux Proust, Giraudoux et autres Valéry ?

Il semble aujourd'hui que nous assistons à la même sélection qui s'est opérée au début de l'occupation, les Jean Paulhan, François Mauriac, Malraux, ont tôt fait de renier leur serment. Leur collaboration actuelle avec Montherlant entre autres, n'est-elle pas le gage de la plus triste des démissions.

Qu'à cela ne tienne, le noyau initial du Comité national des écrivains reste intact, il saura guider la littérature française sur les voies nouvelles, celles de la responsabilité de l'écrivain envers le peuple.

Un débat du plus haut intérêt suivit cette conférence, bien infidèlement reproduite ici, nous nous en excusons. Il fut la preuve de

l'intérêt que porte de plus en plus, chez nous aussi, le monde intellectuel, ouvert, comme celui des autres pays, à tout ce qui a trait à la culture progressiste en général.

Rendons hommage à M. Claude Morgan qui, contrairement à ce qu'affirme une critique aussi peu objective que pleine de mauvaise foi, publiée dans "Tribune de Lausanne" du jeudi 28 octobre, se plut à reconnaître le talent de certains parmi ceux qui oublièrent leur devoir.

Bonne chance aux "Amis des Lettres Françaises". »]

– Y., « *Le romancier a son mot à dire*, par Raymond Guérin : in-16, 210 p. (Corrêa) », *Le Mercure de France*, n° 1022 [texte complet : « *À côté de quelques petits règlements de comptes avec les censeurs moraux, littéraires, et peut-être Roger Caillois qui n'est point nommé, l'auteur de l'Apprenti fait un portrait ému de ses amis : Grenier, Arland, Paulhan. Quand les prétextes sont bons, la querelle est féconde. On s'y mêlerait volontiers soi-même... »*].

– Marie ASTAFIEW-ALTER, « *Un romancier dit son mot*, par Raymond Guérin (Corrêa) », *L'Âge nouveau. Revue d'expression et d'étude des arts, des lettres, des idées* [fondateur : Marcello-Fabri], n° 32, novembre 1948, p. 76b [texte complet : « *Dans la collection "Mises au point" l'auteur de ce roman énigmatique et prenant qui a pour titre "Zobain" parle longuement de ses amis, Marcel Arland, Jean Grenier et Jean Paulhan, s'insurge contre la terreur des faits, évoque le grand problème de la liberté de l'artiste, tonne contre les habituels procédés de la critique et conclut son livre par une profession de foi dans l'avenir du roman et en son propre destin de romancier. Un livre écrit avec tact. Un témoignage humain, paré d'un style recherché et élégant.* »]

– R.S., « *Le cas Garry Davis* », *Esprit* [directeur : Emmanuel Mounier], seizième année [17^e année], n° 11 [n° 150], novembre 1948, p. 721-726 [dans « *Journal à plusieurs voix* », texte annoncé sous la forme « *Le cas Garry Davis* » en première de couverture ; « *P.S. Une conférence de presse a réuni autour de Garry Davis, le 22 octobre, un certain nombre d'écrivains et personnalités diverses : Camus, Vercors, J. Paulhan, R. Queneau, André Breton, Emmanuel / Mounier, Richard Wright, abbé Pierre, Pasteur Roser, Magdeleine Paz, etc..., qui ont accepté de former un conseil de solidarité autour de Garry Davis, pour garantir le sérieux de son acte et suivre son action.* » (texte cité p. 725-726)]

– Maurice TOESCA, « L'année littéraire 1948-1949 », novembre 1948, p. 29-33 [rubrique : « Le Livre » ; « *Johannes Paulhanus scriptor dixit in hoc libro, qui F.F. Criticus appellatur* » (p. 29)].

– André BOURIN, « Monsieur Jouhandeau intime », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 48, novembre 1948, p. 14-18 [rubrique « Les œuvres d'imagination » ; Jouhandeau a connu la NRF par un camarade normalien, Léon Laveine, tué en 1915 aux Éparges, et qui lui avait parlé de Claudel et de Gide ; extrait : « *Il y trouva Jean Paulhan, Roger Martin du Gard, Jacques Rivière. Ce dernier lui proposa de faire de la critique et lui soumit deux livres qui l'enthousiasmèrent : l'un sur sainte Thérèse, l'autre étant le Traité des reliques, de Calvin. Mais il refusa :*

— Je suis créateur, je ne serai pas juge. » (p. 17)]

– A.P. [Aimé PATRI], « Sensorialisme et sensationnisme », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 48, novembre 1948, p. 34 [Cahiers de la Pléiade d'avril 1947 ; extrait : à propos des petits poèmes de Jean Legrand, « *dont certains ont reçu de la part de Jean Paulhan, grand amateur de curiosités, l'hospitalité des Cahiers de la Pléiade (avril 1947)* »].

– Jacques CARAT, « Gérard Bauër à l'académie Goncourt », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 48, novembre 1948, p. 116-117 [rubrique : « Le mois littéraire » ; l'Académie Goncourt et Céline ; extrait : « *Pierre Mac-Orlan ? Mais celui-ci, las d'avoir trop attendu, entendait rester à Saint-Cyr-sur-Morin. Paulhan ? — mais Paulhan dans une académie ! Marcel Arland ? Frédéric Lefèvre ? René Maran ? Gérard Bauër ?* »]

– A.P. [Aimé PATRI], « **Critique** (100 fr.). — N° 28 », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 48, novembre 1948, p. 123b et p. 124a [extraits : « *À signaler, en outre, une vue d'ensemble de A. Beguin sur Bernanos et un échange de correspondance entre Jean Paulhan et Julien Benda à propos des remarques critiques de l'auteur des Fleurs de Tarbes (la question a été reprise par Benda dans le numéro d'Europe analysé ci-après).* »

« **Europe** (La Bibliothèque française, 70 fr.). — N° 32 » : « *Paulhan ayant consacré à Benda dans Critique une étude spirituelle et féroce, l'auteur de Belphégor, très combatif, répond ou plutôt contre-attaque, compare Paulhan à ce "superquintessencié dont un irrévérencieux disait qu'il avalait un clou et évacuait un tire-bouchon"*

et voit en lui les traits du “pur mandarinat, dans sa religion du jeu de l’esprit et son mépris de toute gravité intellectuelle et morale”. »]

– Aimé PATRI, « Une lettre de Jean Paulhan », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 48, novembre 1948, p. 152 [introduction et présentation d’une lettre de Paulhan à Aimé Patri, en réponse à Aimé Patri, « Littérature et bonnes mœurs », *Paru*, n° 43 ; Aimé Patri, qui dit être du côté de Jean Paulhan quant à la publication des œuvres de Louis-Ferdinand Céline, lui reproche cependant l’obscurité de ses démonstrations par l’absurde].

– Marcel ARLAND, « Vers une renaissance de la nouvelle », *Carrefour*, 5^e année, n° 216, 3 novembre 1948, p. 1cdefg et p. 3cdef [extrait : « *Veut-on un dernier hommage à la nouvelle ? Je le vois dans les contes très courts, mais parfaits, mais exemplaires, que Jean Paulhan publie depuis quelques années sous le pseudonyme de Jacques Maast.* »]

– Edmond HUMEAU, « Une touchante recrue », *Arts*, n° 187, vendredi 5 novembre 1948, p. 2h [« Le Courrier des Lettres » ; extrait : « *Une controverse fort vive s’est poursuivie dans “Critique” et dans “Europe” entre Paulhan et Benda.* »]

– *n.s.*, « Gaston Gallimard / qui a choisi Jean Paulhan et Sartre / comme arme secrète craint de finir en / Sibérie pour avoir édité Aragon », *Samedi Soir*, n° 174, 6 novembre 1948, p. 2defg [sur le palmarès de la maison et sur son patron Gaston Gallimard, surnommé « *le beau* » : « *des grands prix de l’Académie en veux-tu en voilà (Jean Paulhan, dernier en date).* »]

– D. J. D., « Aux Amitiés Françaises de La Louvière / Une brillante conférence / de M. Fernand Desonay », *Écho du Centre*, La Louvière, 7 novembre 1948 [extrait : « *La guerre fut cruelle pour la littérature française ; il y eut ceux qui trahirent, il y eut les morts glorieux, Jean Paulhan, Giraudoux, Bernanos, St Exupéry, disparu en vol.* »]

Sur le Cercle des Amitiés françaises, association fondée le 1^{er} janvier 1923, voir Les Amitiés françaises, place Mattéoti, 53, B-7100 La Louvière — une adresse peut-être caduque dont nous attendons patiemment une réponse].

– *n.s.*, « Prix Nobel de littérature / T.S. Eliot, poète anglais / un Jean Paulhan d’Outre-Manche », *Écho du Maroc*, mercredi 10 novembre

1948, p. 4gh [T.S. Eliot fut éditeur chez Faber and Faber et directeur de la revue *Criterion*].

– Marcel ARLAND, « Sur les conditions de la critique », *Faire le point*, Paris, Robert Cayla, p. 45-59 [dans un volume de 154 pages, n° IX de la collection « Les Amis de l'originale », achevé d'imprimer le 10 novembre 1948, mention : « *S'il faut croire Jean Paulhan, le XIX^e siècle, que l'on a parfois appelé le siècle de la critique, n'a pas connu un seul critique véritable.* » (p. 49) Voir aussi p. 51 et p. 55 : « *S'il est, en ce même domaine, un inventeur, un découvreur, c'est bien le biographe de Fénéon ; et l'on se rappelle la sûreté qu'il y apporta, mais aussi la surprise, l'ironie, l'hostilité, qui accueillirent la plupart de ses découvertes.* »]

– M.M., « Poète et auteur dramatique / T.-S. Eliot prix Nobel de littérature 1948 », *Dernière heure*, Alger [dir. Philippe Roland], 3^e année, n° 605, jeudi 11 novembre 1948, p. 4ab [rubrique : « La semaine littéraire » ; extrait : « *T.S. Eliot joua dans les lettres anglo-américaines un rôle semblable à celui de Jacques Rivière ou de Jean Paulhan en France.* »]

– Alain VERNEY, « Dans l'intimité des Prix Nobel 1948 / T.S. Eliott », *Tribune des nations*, 15^e année, n° 160, vendredi 12 novembre 1948, p. 6def [extraits : « *Faber et Faber, super N.R.F. britannique* » ; « *le rôle de Jean Paulhan, de Queneau et du Père Bruckberger* »].

– n.s., « Liste de soutien du cas Garry Davis », *Franc-tireur. À l'avant-garde de la République*, 8^e année, n° 1339, vendredi 19 novembre 1948, p. 4d [texte de constitution du conseil de soutien à Garry Davis].

– Albert CAMUS, « Nous sommes avec Davis ! », *Franc-tireur*, n° 1340, samedi 20-dimanche 21 novembre 1948, p. 1ab [texte complet : « *Hier, au milieu de l'assemblée des Nations Unies, après qu'un délégué eût récité sa leçon, au milieu de l'indifférence générale, Garry Davis, citoyen du monde, est intervenu publiquement. Pour lui démontrer que le monde d'aujourd'hui a beaucoup plus besoin de policiers que de citoyens, on a arrêté Davis et ses amis.*

C'est là le fait important. L'Organisation des Nations Unies s'est engagée dans une attitude dont la logique la mène à l'arrestation d'hommes qui se réclament de la paix mondiale. Assemblée de la Paix, elle poursuit un homme qui lutte contre la guerre parce qu'il l'a connue ailleurs que dans le beau silence des bureaux.

Pendant ce temps, les gouvernements représentés dans ce curieux organisme versent à leurs budgets de guerre des milliards qu'ils enlèvent à la production et aux salaires. C'est en ce sens que le geste de Davis me paraît de ceux qu'il faut soutenir. S'il est spectaculaire, comme le dit notre grande presse (dont le monde sait qu'elle s'est fait une spécialité de la décence), c'est que le bon sens est aujourd'hui spectaculaire. Et ce n'est pas à Davis qu'il faut le reprocher, mais à l'O.N.U. elle-même dont Davis, par contraste, fait éclater les contradictions.

Notre tâche la plus urgente est aujourd'hui de dénoncer les mystifications. Dans un temps où le mensonge devient vérité s'il est suffisamment répété, il est bon, il est juste que des hommes aient la simplicité de dire que des années de palabres, une armée de délégués, mille bureaux et un peuple de machines à parler ou à écrire ne suffisent pas à définir la vérité. Il est bon que le mensonge recouvert par ce tumulte soit mis en évidence par un acte assez clair et logique pour être compris de tous.

L'acte a été accompli par ce petit homme roux qui devrait tous nous rendre modestes. Et son acte, deux fois répété, signifie seulement ceci : un homme qui refuse les privilèges de sa nationalité, après en avoir accepté, comme pilote de guerre, les charges, est proscrit sur le territoire où s'exerce l'autorité de nations réunies. Un homme, qui en appelle à la paix mondiale, n'a pas le droit d'élever la voix devant ces mêmes nations. La leçon est claire. Sur la colline de Chaillot, tout est à l'honneur, sauf la paix.

Voilà ce qu'il faut méditer. D'autres, mieux qualifiés que moi, diront les conséquences pratiques qu'il convient de tirer d'un pareil fait et ils démontreront que, là où les États faillissent, les peuples doivent être consultés.

*Mais, pour des hommes comme Gide, Breton, Queneau, Mounier, Martin-Chauffier, Paulhan, pour beaucoup d'autres et moi-même, cette démonstration est assez claire pour que nous nous proclamions solidaires de Garry Davis, pour que nous réclamions sa libération inconditionnelle et pour que nous en appelions dès maintenant à l'opinion internationale. » ; deux photographies légendées « Les policiers se précipitent sur Garry Davis qui ne peut terminer la lecture de sa déclaration » et « ...Mais, dans la galerie d'en face, Sarrazac aura le temps de lire, d'une voix forte, le document en français » (photos Associated Press et Franc-Tireur) ; texte non retenu dans Camus à Combat, Gallimard, 2002, p. 677-680 ; mentionné sous le titre « Nous sommes avec Garry Davis », par Michel Onfray, *Les Consciences réfractaires. Contre-histoire de la philosophie*, Vol. IX, § 36].*

– André BRETON, « Un pour tous hormis quelques-uns », *Combat*, 7^e année, n° 1361, samedi et dimanche 20-21 novembre 1948, p. 1 et p. 3 [Jean Paulhan parmi les signataires de l'appel de soutien à Garry Davis ; extrait : « *Cet engagement sera tenu.* »]

– n.s., « Pour en finir avec la sale guerre / “Il faut négocier avec Ho Chi Minh” demandent des intellectuels de toute opinion », *Franc-tireur*, 8^e année, n° 1342, mardi 23 novembre 1948, p. 3a [Jean Paulhan signataire].

– Max FAVALELLI, « Audiberti / qui peint au ripolin / et écrit au vitriol / entre à la Comédie-Française dans / des décors de Peynet pour y installer / un boucher sentimental », *La Bataille* [dir. F. Quilici], nouvelle série, 7^e année, n° 205, 25 novembre 1948, p. 4abc [extrait : « *Un matin, Jean Cassou dépose sur le bureau de Jean Paulhan une plaquette de poèmes : L'Empire et la Trappe.* »]

– Edmond HUMEAU, « Citoyen du monde », *Arts*, n° 190, vendredi 26 novembre 1948, p. 2gh [rubrique « Le Courrier des lettres » ; Jean Paulhan parmi les signataires de l'appel de soutien à Garry Davis].

– LE GANT DE VELOURS, ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], n° 1270, vendredi 26 novembre 1948, p. 9 [rubrique « Cette semaine... » ; chez Florence Gould, « *Jean Paulhan qui traverse toujours la conversation en dehors des clous !* »]

– Georges GOUY, « Edith Thomas », *Parallèle 50*. Paris, Bruxelles, Berne, Prague, Bratislava, n° 114, vendredi 26 novembre 1948, p. 5abc [rubrique « Les lettres françaises contemporaines » ; extrait : « *Guerre et occupation. Jacques Decour est fusillé par les Allemands. Le Comité national des écrivains est disloqué, dispersé. Claude Morgan charge alors Edith Thomas de contacter Vildrac, Paulhan et Guéhenno. Les réunions se tiendront dorénavant chez elle. C'est aussi chez elle que seront fondées Les Lettres françaises. Bientôt, elle collabore aux Éditions de Minuit et y publie ses bouleversants Contes d'Auxois.* »]

– Albert PARAZ, « Le gala des vaches », *Paroles françaises. Hebdomadaire politique, littéraire, satirique* [directeur politique A. Mutter], 4^e année, n° 155, 26 novembre 1948, p. 7abcdefg [Les Cahiers de la Pléiade et L.-F. Céline ; Jean Paulhan s'était renseigné auprès de Sylvain Bonmariage ; extraits de lettres entre Albert Paraz et Jean Paulhan.

Texte référencé par Jean-Pierre DAUPHIN, *Bibliographie des articles de presse & des études en langue française consacrés à L.-F. Céline*, Tusson, Du Lérot, 2011, p. 317].

– n.s., « Suite au précédent », *Pourquoi pas*, Bruxelles, 26 novembre 1948 [extrait : « *L'affaire devait se terminer pour Garry Davis et quelques-uns de ses supporters par un passage à tabac dans les règles. Cette fois-ci, ce sont les policiers américains qui ont cogné. Ils ont commencé, bien entendu, par un journaliste, notre confrère français François-Jean Armorini.*

Cependant, quelques personnalités et non des moindres tenaient un conseil de guerre en faveur de Davis dans une brasserie de la place. On y trouvait André Breton, Albert Camus, Emmanuel Mounier, Jean Paulhan, Madgeleine Paz, Raymond Queneau, Vercors et bien d'autres encore qui estiment qu'il n'y a nul péché et encore moins de ridicule à réclamer un gouvernement mondial et la paix universelle. »]

– Henry MAGNAN, « Semaine de France », *Le Monde illustré*, 92^e année, n° 4487, 27 novembre 1948, p. 1124b [extrait : « *Alors on interroge les lecteurs professionnels : chez Gallimard, par exemple, Raymond Queneau qui vous répond d'un éclat de rire sonore en prétendant tenir toute lecture en horreur ; Jean Paulhan qui consacre à Garry Davies [sic], "citoyen du monde", toute son attention cette semaine ; ou Jacques Lemarchand, qui met lui-même la dernière main à son nouveau roman, Les Escrocs (André Gide occupa jadis "chez Gaston" le même emploi et s'y tailla un succès appréciable en refusant de prendre en considération l'œuvre d'un débutant nommé... Marcel Proust).* »]

– n.s., « Pour la paix au Vietnam / un appel d'intellectuels français », *Combat*, 28 novembre 1948 [Jean Paulhan parmi les signataires ; cette coupure n'a pas été retrouvée à la date indiquée].

– Franz HELLENS, « Un esprit curieux et un curieux esprit », *La Dernière Heure*, Bruxelles, 43^e année, n° 333, 28 novembre 1948, éd. XXXXX, p. 10 [dans « Art, littérature, éducation », rubrique « Chronique littéraire » ; extrait : « *Essayons de donner, ne fût-ce qu'une idée de l'œuvre écrite de Jean Paulhan, en nous efforçant d'être net, bref, et le plus clair possible. Toute cette œuvre, depuis "Les Hain-Tenys" jusqu'aux "Fleurs de Tarbes", n'est qu'une longue fugue dialectique sur quelques thèmes ou propositions relatifs au sens des mots et à ses métamorphoses.* » Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*,

Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 348, n° 2704].

– n.s., « Le rire aux larmes », *Action. Organe social de la France combattante*, n° 217, semaine du 24 au 30 novembre 1948, p. 10cde et p. 11abcd [influences de Jacques Rivière, de Raymond Queneau et de Saroyan sur *Un Mauvais Lieu*, de Gérard Jarlot — « qui n'est qu'un peu trop déglingué, où l'influence de Paulhan, de Queneau et de Saroyan conspire à créer un objet à la mode littéraire, et fort vide. »]

– Pierre HERVÉ, « Je ne suis pas de votre famille », *Action. Organe social de la France combattante*, n° 217, semaine du 24 au 30 novembre 1948, p. 13abc [extrait : « Rentrant de Lens, j'ai lu samedi matin dans les journaux qu'un certain Garry Davis avait, la veille, avec l'aide de Jean Paulhan, Emmanuel Mounier, André Breton, Benjamin Péret, André Gide, Georges Altmann, Albert Camus, Claude Aveline, Claude Bourdet, Magdeleine Paz, Louis Martin-Chauffier, Vercors et un nommé Robert Sarrazac, prèenté au Palais de Chaillot, un numéro humoristique suivi d'expulsion. » (texte cité col. a)].

– André VENDÔME, « Malcolm de Chazal. — **Sens-Plastique**. Préface de Jean Paulhan. Gallimard, 1948. In-8, 316 pages. 575 francs », *Études. Revue fondée en 1856 par les Pères de la Compagnie de Jésus*, 81^e année, tome 259 de la collection, décembre 1948, p. 426ab [rubrique « Les Livres » ; texte complet : « Présenté comme génial par M. Jean Paulhan, comment ce livre (d'un ingénieur de l'île Maurice) n'aurait-il pas fait beaucoup de bruit ? Il semble toutefois que la déception soit générale. Il s'agit d'un amas de milliers de pensées, ou mieux, de sensations-pensées, lourdes, gauches, mal troussées, où les différentes parties du corps humain renvoient, comme à leurs "correspondances", à tout l'univers matériel et spirituel. On songe à une théosophie qui s'ignore, à du christianisme délavé en occultisme, à un romantisme allemand sans délire, mais soucieux de retrouver tout dans tout. Plutôt Jacob Boehme que La Bruyère, un Boehme psychanalyste et curieux des mystères du corps. La Postface intitulée : "Comment j'ai créé Sens-Plastique" fait bien voir que M. Malcolm de Chazal n'a pas attendu M. Paulhan pour croire à son génie. On est intrigué, mais on reste incertain, car les génies authentiques et les ambitieux naïfs tiennent le même langage, belle assurance chez les uns et chez les autres outrecuidance. » La revue parle aussi d'un livre de J. Chazal, *Les Enfants devant leurs juges*, paru aux éditions familiales de France. Quant à la position d'*Études* sur Malcolm de Chazal, voir *infra* en décembre 1949].

– n.s., « Jérôme Paturot à la recherche de la littérature », *Le Canard enchaîné*, 34^e année, n° 1467, 1^{er} décembre 1948, p. 2cdefg et p. 3abcde [extrait : « *le jeune écrivain doit obligatoirement remplir ces treize conditions nécessaires et suffisantes* :

- 1) Déclarer à qui veut bien l’entendre que Jean Paulhan est, sans discussion possible, le Mandarin des Lettres ;
- 2) Être reçu chaque vendredi aux cocktails de la N.R.F., et n’y aller qu’une fois sur deux ;
- 3) Avoir lu jusqu’au bout “Les Fleurs de Tarbes” de Jean Paulhan ;
- 4) Établir, preuves en main, qu’on est bien journaliste à “Combat”, et qu’on publie un petit article dans les “Temps modernes” environ tous les trois mois.
- 5) Pouvoir citer de mémoire quelques phrases particulièrement bien senties des “Fleurs de Tarbes” de Jean Paulhan ;
- 6) Dire Gaston en parlant de M. Gallimard père, proclamer bien haut que c’est un vieux radin, et établir toujours preuves en main qu’on a tout de même touché une avance, aussi minime soit-elle (elles le sont, d’ailleurs, toujours) ;
- 7) Déclarer à qui veut bien l’entendre que Jean Paulhan est, sans discussion possible, le Mandarin des Lettres »].

– n.s., « À travers les revues », *L’Époque*, 12^e année, mercredi 1^{er} décembre 1948, p. 2g [rubrique « Les Lettres » dans « Le Courrier de “L’Époque” » ; texte complet : « *La livraison de novembre de la TABLE RONDE est d’une singulière richesse. Tout d’abord, le début d’un nouvel ouvrage, “Routes sans lois”, de l’écrivain britannique (et catholique) Graham Greene, l’auteur de “La puissance et la gloire” ; M. François Mauriac expose ensuite son sentiment sur l’œuvre de Georges Bernanos ; et M. Jean Cocteau publie deux pages assez denses sur Maurice Barrès, concluant que “Les Déracinés” et “La Colline inspirée” demeurent des livres admirables et qu’on découvrira lorsque Barrès sortira du Purgatoire auquel il s’est condamné lui-même.*

On trouve aussi cinq pages savoureuses de M. Jean Paulhan, ainsi qu’une ample nouvelle de M. Simenon, “Le costume”. »]

– Pierre HERVÉ, « Les librairies de la trahison », *L’Humanité* [fondateur : Jean Jaurès ; rédacteur en chef : Vaillant-Couturier ; directeur : Marcel Cachin], mercredi 1^{er} décembre 1948, p. 6a [rubrique : « Le Fait du jour » ; extraits : « *Jolie, la correspondance entre Paraz et Jean Paulhan, l’araignée de la N.R.F. !* » ; conclusion :

« *L'occasion est bonne pour les résistants de toutes opinions de montrer qu'ils sont encore là.* »]

– Maurice SAILLET, « *Sens-plastique*, par Malcolm de Chazal, préface de Jean Paulhan (Gallimard) », *Le Mercure de France*, n° 1024, 1^{er} décembre 1948, p. 704-706 [rubrique : « Poésie » ; conclusion : « *En vertu du principe ménager qu'il ne faut pas mêler les torchons avec les serviettes, j'écarte ce gros livre, non certes de la vraie poésie (inutile de déranger Rimbaud, Lautréamont ou Jarry pour si peu), mais de l'œuvre des vrais maniaques, Raymond Roussel et Jean-Pierre Brisset — au regard desquels Malcolm de Chazal ne sera jamais qu'un bricoleur bavard et prétentieux.* »]

– n.s., « *Un mauvais lieu / par Gérard Jarlot* », *Le Petit Marocain*, Casablanca, n° 10075, mercredi 1^{er} décembre 1948, p. 4fg [rubrique « Vous pouvez lire » ; publié chez Gallimard, le nouveau roman de Gérard Jarlot est « *assaisonné d'un sel provenant de l'épicerie Paulhan.* »]

Nous ne citons pas ces noms pour atténuer l'originalité de M. Jarlot, qui est grande et de bonne marque, mais pour essayer de situer cet écrivain ou, plutôt, d'établir sa filiation. Rien ne prouve qu'il ne soit appelé un jour à faire figure de novateur. »]

– n.s., « M. Jean Paulhan parle franc », *Les Lettres françaises*, n° 236, 2 décembre 1948, p. 2^{de} [à l'appui de l'article d'Hermann publié dans le même numéro et sur la même page, prise à partie de Paulhan à propos d'une lettre de lui extraite du *Gala des vaches*, publiée dans *Paroles françaises* le 26 novembre.

« *Paroles françaises publie le texte d'une lettre de Jean Paulhan datée du 12 août et adressée à Albert Paraz qui, avec Arletty, s'essaya à réhabiliter Louis-Ferdinand Céline. [...]*

Enfin Paulhan parle franc. Il ne s'agit plus du droit à l'erreur mais d'une entreprise systématique de réhabilitation des écrivains collaborateurs. »

Coupure présente parmi les dossiers de presse de Jean Paulhan, référencée par Jean-Pierre DAUPHIN, *Bibliographie des articles de presse & des études en langue française consacrés à L.-F. Céline*, Tusson, Du Lérot, 2011, p. 314].

– Sylvain ZEGEL, « Pour appuyer le “citoyen du monde”, Breton, Paulhan et Vercors ont distribué des prospectus sur les boulevards », *Combat*, 7^e année, n° 1372, vendredi 3 décembre 1948, p. 1^{cde} et p. 6^{bc} [photo légendée « *André Breton (à gauche) et Garry Davis, place*

de l'Opéra » ; « Breton, Paulhan et Vercors ont distribué des prospectus sur les grands boulevards » (à midi moins 10, M^o Richelieu-Drouot). Notons qu'en mars 1949, *Combat* accueillera *Peuples du monde*, la page des citoyens du monde].

– Jean DUCHÉ, « Garry Davis le citoyen du monde demande à l'ONU de prolonger sa session », *Le Figaro*, 122^e année, n^o 1317, samedi 4-dimanche 5 décembre 1948, p. 3e [extrait : « Jean Paulhan demeura dans les coulisses, comme à son habitude », salle Pleyel, où Garry Davis avait réuni trois mille personnes].

– Amato PATRI, « Notizia su Groethuysen », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno III, n^o 37, 5 décembre 1948, p. 4.

– Emyl CADEAU, « Aux N.U., on poursuit les fauteurs de paix et on joue aux jeux croisés », *Climats. Hebdomadaire de la communauté française. France et Outre-mer* [dir. M. Chevance], n^o 156, mercredi 8 décembre 1948, p. 1abcde et p. 3ef [Jean Paulhan parmi les « supporters de choix » (p. 3)].

– n.s., « La Table ronde (n^o 10) », *Combat*, 7^e année, jeudi 9 décembre 1948, p. 4g [rubriques : « Revues » ; texte complet : « La Table ronde n^o 11 : Routes sans lois, de Graham Greene, Lettre de François Mauriac, Thierry Maulnier, James Hogg, Simenon, Cocteau, Paulhan, Malaparte. »]

– n.s., « Ce soir, au Vel' d'hiv' / Garry Davis fera connaître aux Parisiens la réponse de l'ONU à ses questions », *Franc-tireur. À l'avant-garde de la république*, 8^e année, n^o 1356, jeudi 9 décembre 1948, p. 1de et p. 2c [en encart, p. 1 : « Parleront, ce soir, au Vél d'Hiv : Garry Davis, André Gide, André Breton ; le professeur Girard, directeur de l'Institut de biologie ; l'abbé Pierre, Georges Altman, David Rousset, Jean Paulhan et Vercors. »]

– n.s., « Lundi, place Gaillon » et « Citoyens du monde », *Les Nouvelles littéraires*, n^o 1110, jeudi 9 décembre 1948, p. 4b [les deux intertitres figurent au fonds Paulhan, seul le second mentionne Jean Paulhan ; texte complet de « Citoyens du monde » : « Jean Cayrol alla ensuite présider avec beaucoup de gentillesse la table des Renaudot. Il raconta entre autres la démarche faite auprès de lui par les amis de Garry Davis, le citoyen du monde, qu'André Breton, Albert Camus, Sartre, Rousset, Jean Paulhan et quelques autres ont présenté à la salle Pleyel. On sait que Garry Davis a rendu aux autorités américaines son

passport et qu'il est actuellement apatride, avec tous les dangers que comporte un tel état.

Jean Cayrol demanda à ceux qui le sollicitaient s'ils avaient l'intention d'imiter un geste qu'ils louent avec tant d'éloquence. Il attend leur réponse, mais il pense que tant de courageux écrivains n'ont pas l'intention de s'en tenir à des manifestations oratoires et que nous les verrons bientôt dans les camps de concentration qu'on créera peut-être un jour pour recueillir ceux qui, citoyens du monde, ne peuvent l'être d'aucun pays. »]

– Jean DANNENMULLER, « Mourir de vieillesse avant la “prochaine” / Tel est le vœu d'une admiratrice du premier citoyen du monde, que la foule acclame au Vél' d'Hiv' », *L'Aube*, Paris [fondateur : Francisque Gay ; directeur : Jean Letourneur], 19^e année, n° 3699, 10 décembre 1948, p. 1 et p. 3^{def}.

– *n.s.*, « “Faites confiance à l'O.N.U. répond M. Evatt au “citoyen du monde”” », *Ce Matin. Le Pays*, 7^e année, n° 1335, vendredi 10 décembre 1948, p. 3^d [extrait : « Les intellectuels français qui ont pris, le 22 octobre dernier, fait et cause pour Garry Davis, l'entouraient hier soir et ont pris, après lui, la parole. Après lecture des messages d'André Gide, retenu à Melun, et de Vercors, Jean Paulhan, Emmanuel Mounier, le professeur Girard, André Breton, David Rousset affirmèrent avec force l'inanité de l'action de l'O.N.U. et la nécessité d'un parlement mondial. »]

– H.V. EVATT, « Le Dr Evatt répond à Garry Davis / “L'ONU n'est pas investie de pouvoirs permettant de faire la paix” », *Combat*, 7^e année, n° 1378, vendredi 10 décembre 1948, p. 1^{fg}.

– *n.s.*, « 15.000 Parisiens ont fait à Garry Davis et à ses compagnons un accueil enthousiaste », *Combat*, 7^e année, n° 1378, vendredi 10 décembre 1948, p. 1^{fg} et p. 3^d.

– N.C., « Au Vél' d'Hiv / 20.000 personnes / ont applaudi / Davis / luttant / contre Goliath », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 122^e année, n° 1322, vendredi 10 décembre 1948, p. 1^e et p. 6^c [extrait : « Sur une estrade, tendue de pourpre et hérissée de micros, le citoyen siégeait dans sa veste de cuir qui deviendra sans doute légendaire, au milieu d'une rangée d'intellectuels chevronnés où Jean Paulhan faisait pendant à André Breton. »]

Texte du discours de Jean Paulhan au Vél' d'hiv la veille au soir :
« Jean Paulhan crie victoire : “M. Evatt a accepté le dialogue ; Gary

Davis, c'était une épave. Cette épave est désormais reconnue. Elle est entrée en dialogue avec les plus grands bateaux.

Saluons le jour historique où un petit menuisier du Trocadéro fabriqua un lit pour Gary, campant sur le territoire de Chaillot. » »]

— *n.s.*, « Garry Davis : “Nous acceptons une aide financière” », *France Soir*, 7^e année, n° 1856, vendredi 10 décembre 1948, p. 5c [texte complet : « — Nous accepterons les contributions extérieures, a déclaré, au cours d'une conférence de presse, Garry Davis.

“1.500.000 francs ont déjà été dépensés et un syndic a été nommé pour diriger la trésorerie”, a précisé le premier citoyen du monde.

Il préside ce soir un meeting au Vélodrome d'Hiver, avec, pour orateurs : André Gide, André Breton, David Rousset et Jean Paulhan. »]

— *n.s.*, « André Gide, Jean Paulhan, Vercors prendront la parole ce soir au Vélodrome d'Hiver aux côtés de Garry Davis », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 5^e année, n° 1204, vendredi 10 décembre 1948, p. 3e.

— *n.s.*, « Eh bien, qu'il crève ! », *La Nouvelle Renaissance. Hebdomadaire de la Fédération Sioniste de France fondé par l'Union de la Résistance juive*, 4^e année, n° 175, vendredi 10 décembre 1948 [8 kiskev 5709], p. 2ab [rubrique : « À tous les vents » ; texte complet : « Louis-Ferdinand Céline, antisémite virulent, est interdit en France et goûte au Danemark un exil qui lui semble lourd. De “bonnes âmes” dont M. Jean Paulhan, M. Albert Paraz et Mme Arletty ont décidé de “faire quelque chose pour lui”. Il s'agit, pour les deux premiers, d'éditer quelques nouvelles pages du trop célèbre fasciste et, pour l'actrice, de faire une vente publicitaire dans une de ces librairies comme “La Reine Christine” qui semblent spécialisées dans les éditions d'ex-collaborateurs. Il est d'ailleurs à espérer que de nombreux Juifs voudront assister à cette vente pour faire connaître leur opinion sur la question. Tout cela fait partie d'une campagne de réhabilitation de Céline tendant finalement à fléchir les autorités et à permettre son retour en France. Avec attendrissement Arletty — qui connaît bien la question puisqu'elle vient seulement d'être “blanchie” après avoir, pendant la guerre, manifesté mille sympathies pour les Allemands — a déclaré : “Il va crever, le grand, s'il reste plus longtemps en exil.” Le mot “crever” est un de ceux qui apparaissent le plus sous la plume de Céline quand il s'agissait des Juifs. Qu'il ne

soit donc pas surpris, aujourd'hui, d'entendre répondre au plaidoyer d'Arletty : "Eh bien, qu'il crève !" »]

– Jean CAYROL, « Qui déchirera son passeport ? / On recherche un deuxième "citoyen du monde" », *Le Figaro littéraire* [réd. en chef Maurice Noël], 3^e année, n° 138, samedi 11 décembre 1948, p. 1abc [extrait : « *Salle Pleyel, devant plusieurs milliers de personnes, Jean Paulhan, André Breton, Emmanuel Mounier, Albert Camus et Claude Bourdet se sont joints à Garry Davis pour adresser un ultimatum à l'O.N.U.* »]

– Claudine CHONEZ, « Chez Jules Supervielle », *La Gazette littéraire* dans *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 151^e année, samedi 11 décembre 1948, p. 1ab [Jules Supervielle et sa petite-fille sont tous deux présents dans une anthologie récemment publiée par Jean Paulhan].

– n.s., « Poisons », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 77, samedi 11 décembre 1948, p. 7 [texte complet : « *Le dernier numéro de la Table Ronde a suscité, dans les milieux littéraires, des mouvements divers.*

Ce n'est pas parce qu'on a vu, pour la première fois dans une grande revue littéraire, la signature de Georges Simenon, à côté de celles de Jean Paulhan, de Jean Cocteau et de Graham Greene (dont le récit de son voyage au Mexique Routes sans lois, qui commence dans ce numéro, est la "source" de La Puissance et la gloire).

Ce qui a surpris, c'est un article de François Mauriac. À l'occasion d'un hommage émouvant à Georges Bernanos, François Mauriac prend vivement à partie son confrère du Figaro, André Rousseaux. S'il compare ce dernier à Sainte-Beuve, c'est pour rappeler que l'auteur des Lundis est aussi celui des Poisons. Mais il est encore bien d'autres "rosseries" dont ceux qui feignent d'en être scandalisés ne sont pas les moins ravis. »]

– Maurice TOESCA, *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 77, samedi 11 décembre 1948, p. 7 [mention de *Sade*, par Paulhan, dans la collection des Classiques de la Liberté, aux Trois Collines].

– Paul SALLERON, « Un autre petit homme », *Réforme*, 4^e année, n° 195, samedi 11 décembre 1948, p. 5a [extrait : « *MM. Bourdet, Camus, Breton — et d'autres encore : le "Conseil de Solidarité" constitué autour de Garry Davis réunit également MM. Emmanuel Mounier, Jean Paulhan, Vercors, etc., — prennent parti avec une détermination dont nous ne saurions leur être assez reconnaissants.* »]

– n.s., « Un citoyen mondial / “Qui est-il ?” », *Réforme*, 4^e année, n° 195, samedi 11 décembre 1948, p. 5c [extrait : « *Des hommes aussi éminents de la pensée française et internationale que Breton, Camus, Gide, Mounier, Paulhan, Vercors n’ont pas craint d’engager leur crédit pour affirmer avec courage la valeur universelle de l’acte posé par Davis pour l’aider à se frayer un passage parmi les risées et les traquenards de tous ordres qui, dès son départ, font barrage à sa sincérité.* »]

– LOUIS-PIÉCHAUD, « “Œuvres de Félix Fénéon”, préface de Jean Paulhan », *L’Époque*, 12^e année, n° 2198, lundi 13 décembre 1948, p. 2f [rubrique : « Les Lettres » dans « Les Courriers de “L’Époque” » ; extraits : « *Pour rien au monde, on ne voudrait contrister M. Jean Paulhan qui est bien l’un des esprits les plus clairs et les plus libres de ce temps. Il excelle à soutenir, non des paradoxes, des vérités de demain ou d’avant-hier. C’est ainsi, par exemple, qu’il a repêché naguère le romancier Duranty, ce primitif du naturalisme peut-être injustement oublié, et c’est pourquoi il publie aujourd’hui les ŒUVRES DE FÉLIX FÉNÉON (Gallimard).* »

Elles tiennent en un volume, et tout y est jusqu’aux raclures. Est-ce une révélation ? [...] À ce titre, et d’abord à cause de la préface, ces “Œuvres” forment un ouvrage d’une moralité savoureuse. »]

– Michel DURAFOUR, « Bilan de fin d’année pour l’ONU », *La France hebdomadaire. La France au combat, fondée sous l’occupation (mai 1941)*, 8^e année, n° 247, semaine du 14 au 20 décembre 1948, p. 2h [extrait : « *MM. Jean Paulhan, André Breton, et (bien qu’absents André Gide, Camus, Vercors), avaient voulu apporter au “citoyen du monde” le réconfort de leur amitié “anti-onusienne”.* »]

– Pierre BOUTANG, « La vie politique », *Aspects de la France et du monde*, 2^e année, n° 23, 16 décembre 1948, p. 1 et 6 [voir p. 6 les propos tenus par Jean Paulhan devant Pierre Boutang qui les rapporte : « *Vous vous trompez sur Gary [sic] Davis. Il ne joue pas. Il est prêt à se faire tuer : il désire se faire tuer. [...] Il est] le seul pacifiste à ma connaissance qui ne parle pas comme un sot. (Je ne lui ai jamais entendu dire que les guerres étaient funestes parce qu’elles tuaient des gens, etc. [...]) Gary Davis me paraît un excellent exemple du bon sens de l’homme seul, du premier venu (enfin du roi). Je l’ai mieux senti en entendant les discours guerriers de l’O.N.U.* »

Maurice Blanchot écrit à Jean Paulhan, depuis « *Eze-village, le 20 décembre [1948]* » : « *Moi aussi, j’ai de la sympathie pour le*

citoyen du Vélodrome d'hiver. Mais, autant qu'à un gouvernement universel, ne serait-il pas raisonnable de penser à une absence universelle de gouvernement ? »

Pour clore provisoirement cette séquence, voir la notice nécrologique de Garry Davis (1921-2013) dans *Le Monde*, 69^e année, n° 21317, vendredi 2 août 2013, p. 15].

– Julien BENDA, « Siegfried-Idyll », *Les Lettres françaises*, 8^e année, n° 238, 16 décembre 1948, p. 3fg [après la conférence qu'André Siegfried vient de prononcer devant l'Université des Annales : « *notre littérature de coït de mouches dont Paulhan est le grand prêtre* ». Coupure non référencée au fonds Paulhan].

– n.s., « Il faut négocier avec Ho-Chi-Minh », *La Gauche. Journal du Rassemblement démocratique révolutionnaire*, Paris, n° 10, 20 décembre 1948, p. 6bcdefg [signature de Jean Paulhan, col. g ; au fonds Paulhan, coupure datée par erreur « janvier [19]49 »].

– n.s., « Staline ne veut pas un Garry Davis à Moscou », *Inter. Hebdomadaire d'actualités*, numéro spécial de Noël, n° 167, 20 décembre 1948, p. 20abc [extrait : « *Depuis, les réunions publiques se succèdent et Gary [sic] Davis a réussi ce tour de force de convaincre quelques écrivains à distribuer des prospectus sur les boulevards. Jean Paulhan, Sartre, Rousset, Martin-Chauffier ont été de ceux-là.* »]

– Les SIX, *L'Aube* [fondateur : Francisque Gay ; directeur : Jean Letourneur], Paris, mardi 21 décembre 1948, p. 2a [rubrique : « Lu cette nuit » ; texte complet : « *Le jury chargé d'attribuer deux bourses de 90.000 francs chacune à un écrivain et à un peintre âgés de moins de trente-cinq ans, grâce au legs consenti par Mme Fénéon à l'Université de Paris, s'est enfin réuni à la Sorbonne (on notait l'absence de Jean Paulhan et d'Éluard). Les bénéficiaires seront désignés le 15 février prochain. Les candidats s'adresseront à Mlle Dormoy, secrétaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui leur communiquera les adresses des membres du jury : MM. Georges Lecomte, Arlin, Aragon, Georges Besson, Éluard, Fautrier, Maurice Guyot, Joseph Jolinon, Francis Jourdain, Suzanne Lemaitre, Jean Paulhan, Charles Vildrac, ainsi que Mlle Marie Dormoy.* »]

– n.s., « Il ne pouvait pas parler en public », *Juvénal. Pamphlétaire. Hebdomadaire*, 16^e année, n° 37, vendredi 24 décembre 1948, p. 15b [texte complet : « *La veuve d'un écrivain qui fut victime des nazis doit, après des années d'attente, voir revenir bientôt le corps de son mari,*

exhumé par les soins de l'État, pour une inhumation définitive dans un cimetière parisien. Désireuse de marquer ce retour par une cérémonie à la mémoire de l'écrivain dont la plume pendant quarante ans se consacra aux plus nobles causes, la veuve s'en fut voir plusieurs anciens confrères de son mari pour les prier de participer à cette cérémonie du souvenir.

Elle alla ainsi trouver Jean Paulhan et lui demanda s'il voudrait bien prononcer quelques mots auprès du cercueil de l'homme de lettres dont la carrière fut interrompue par la sinistre intervention de la Gestapo.

Jean Paulhan se récusa, en s'en montrant désolé :

— J'aurais bien voulu rendre à votre mari l'hommage qui lui est dû. Mais, hélas, ma voix ne me le permet pas. Je ne peux pas, je ne sais pas parler. Je ne parle jamais en public.

La dame, déjà intimidée par le cadre imposant de la N.R.F., n'osa pas insister.

À quelques jours de là, comme elle est ardemment pacifiste, ce qui n'a rien de surprenant, elle se rendit au Vel' d'Hiv' pour la réunion organisée par les amis de Garry Davis. Quel ne fut pas l'étonnement douloureux de la pauvre femme, lorsqu'elle vit monter à la tribune Jean Paulhan qui parla avec autant d'assurance que les autres orateurs et d'une voix fort distincte.

Dès lors, comment s'expliquer son refus de dire quelques mots en l'honneur d'un confrère martyr ?

Ah, voilà... ; en réunion publique on récolte des applaudissements, on est en vedette sous la lumière des projecteurs.

Tandis que parler à une cérémonie funéraire, au milieu de la tristesse et du recueillement, c'est tâche ingrate et très peu publicitaire. » La dernière page de Juvénal exhorte : « Ne craignant / ni les grands / ni les puissants... / sans bœuf sur la langue / juvénal / dit tout... sur tous / et sur tout. / tous les vendredis / lisez juvénal ». La collection de la BNF ne couvre pas la totalité de l'année 1948, contrairement à la cote ARS 4 JO 12265.

— Bernard HALDA, « Suisse et France », *La Gazette des lettres*, 4^e année, n° 78, samedi 25 décembre 1948, p. 7ab [rubrique « Gazette de la librairie » ; trois livres sur la Suisse, *Guide d'un petit voyage en Suisse* de Jean Paulhan ; de Louis Gillet, *Suisse des jours d'épreuve. 1941-1942* précédé de l'« Ode à Louis Gillet » de Paul Claudel et *La Suisse démocratie-témoin* d'André Siegfried].

— n.s., « Jean Paulhan exhume l'invention du journalisme condensé : le barbu Félix Fénéon », *Samedi soir*, n° 181, 25 décembre 1948, p. 5ab

[extrait : « Jean Paulhan, l'éminence grise des "Lettres françaises", vient d'exhumer l'ancêtre de "SAMEDI-SOIR". Le journalisme moderne n'a pas été inventé (comme on le dit) par les Américains. En publiant les œuvres complètes de Félix Fénéon (qu'il faut appeler F.F. pour avoir l'air au courant), Jean Paulhan montre que la formule des informations cursives a été lancée, au "Matin", par un critique d'art barbu, en 1910, entre deux expositions des impressionnistes.

Pendant que Colette écrivait ses articles en suçant un porte-plume à deux sous, F.F., chargé de la rubrique des faits divers, rédigeait les petits chefs-d'œuvre du condensé que voici. »]

– Jean CHAMPOMIER, « Un grand critique du XIX^{me} siècle », *La Dépêche démocratique*, Saint-Étienne, n° 1985, 28 décembre 1948, n.p. [p. 4] [texte complet : « Si le XIX^e siècle s'est volontiers appelé le siècle critique, c'est par la foule de ses juges littéraires, mais le nombre n'a rien à voir avec la qualité. Aussi malgré son titre, qu'il a usurpé sur un malentendu, le XIX^e siècle a été celui où les créateurs furent des créateurs presque monstrueux et les critiques de pâles esclaves — aussi faibles et divers qu'on les attendait. "Ils étaient trop divers pour que cela eût l'air sérieux", nous dit Jean Paulhan qui fait, avec l'adresse qu'on lui connaît, le tableau synoptique de cette diversité. Puis il ajoute :

"Mais il est un homme qui préfère, en 1883, Rimbaud à tous les poètes de son temps ; défend dès 1884 Verlaine et Huysmans, Charles Cros et Moréas, Marcel Schwob et Jarry, Laforgue, et par dessus tous Mallarmé. Découvre un peu plus tard Seurat, Gauguin, Cézanne et Van Gogh. Appelle à "La Revue Blanche" qu'il dirige de 1895 à 1903 — oui, de 1895 à 1903 — André Gide et Marcel Proust, Apollinaire et Claudel, Jules Renard et Péguy, Bonnard, Vuillard, Debussy, Roussel, Matisse. Comme à "la Sirène", en 1910, Crommelynck, Joyce, Synge et Max Jacob. L'homme heureux ! Il est là à la rencontre de deux siècles. Il sait retenir, de l'ancien, Nerval et Lautréamont, Charles Cros et Rimbaud. Il introduit au nouveau Gide, Proust, Claudel, Valéry, qui apparaissent. Nous n'avons peut-être eu en cent ans qu'un critique, et c'est Félix Fénéon."

Car c'est à la louange de ce dernier que Jean Paulhan a écrit cette éblouissante introduction, après laquelle on est dans l'état voulu pour lire les "ŒUVRES" de Fénéon (Gallimard).

Comment expliquer le mystère de la critique, par lequel seul un sur cent arrive à découvrir les valeurs essentielles et durables ? Il y a, dit en substance Jean Paulhan, les inventeurs et les disciples, les inventeurs qui sont les critiques du temps présent, plus hardis, plus créateurs, plus critiques, ceux qui savent mettre à leur juste place

Rimbaud du vivant de Rimbaud, Joyce avant sa mort et Gide tant que Gide est là.

Félix Fénéon eut cette poigne merveilleuse qui sut retenir sur le bord de l'oubli quelques noms, et ces noms sont restés, bien qu'ils eurent en leur temps tous les gens "qualifiés" contre leur admission dans l'histoire littéraire et artistique.

Prenons l'exemple de Baudelaire. Sainte-Beuve le juge anormal, Faguet plat, Lanson insensible et Maurras malfaisant.

Si tous les critiques ne peuvent prétendre à la sûreté, quasi magique, de choix d'un Fénéon, ils doivent, en comparant des jugements avec ceux de la plupart de ses contemporains, éviter leur prétention hâtive, leur malveillance partisane, leur infailibilité dogmatique. Il y a des doutes qui honorent l'intelligence critique, comme il y a des certitudes qu'il faut avoir le courage de proclamer. »

Pour une reprise de cet article, voir *infra* au 2 janvier 1949. À la BNF, la consultation de la cote Micr d-15210 ne nous avait pas permis d'identifier ce texte. Les Archives départementales de la Loire nous ont répondu en juin 2018 sur la base de la cote PER 334/6].

– Thierry MAULNIER, « Regard sur une année littéraire », *Almanach des lettres*, Éditions de Flore et de la Gazette des lettres, Paris, 1948, p. 9-13 [mention de Jean Paulhan, p. 12].

– *n.s.*, *Bibliographie de la France*, numéro spécial livre d'étérennes, 1948 [*Braque le Patron* aux Éditions des Trois Collines, Genève-Paris ; extrait de presse de Léon Degand, dans *Les Lettres Françaises*, 25 octobre 1946 : « Il est des sujets délicats que l'on n'explore qu'avec prudence et qui ne se délimitent nettement que par hypothèse ou pour la facilité d'un exposé. Aussi, pour parler de Braque avec une intime pertinence, fallait-il Jean Paulhan, comme pour parler de Monsieur Teste il fallait Valéry. Il convient de louer sans réserve Paulhan d'induire le lecteur, par le détour d'observations piquantes et plaisantes, à reviser des jugements hâtifs, confortables et désinvoltes. Quelques propos de Braque, rapportés dans cet ouvrage, donnent une idée des examens auxquels on nous convie. »]

1949 – *Surréalisme. Poésie et art contemporains*, Paris, Matarasso, 72, rue de Seine, 1949, 108 p. [voir aux numéros 522 à 526 du catalogue les références aux cinq livres de Jean Paulhan].

– L.R., « **Félix Fénéon. — Œuvres.** Introduction de Jean Paulhan (in-16, 478 pp., Gallimard, 520 fr.) », *Bulletin des Lettres. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection*, Lyon [rubrique : « Revue

des livres nouveaux » ; extrait : « *Ce Félix Fénéon était un curieux homme. [...] A-t-il découvert des talents nouveaux ou bien n'a-t-il qu'apporté sa voix à des gloires déjà naissantes et bientôt consacrées ? Les extraits cités sans date ne permettent pas de le dire. De savoir toutefois qu'il fut marchand de tableaux, qu'il fut aussi rédacteur d'un bulletin édité par une des galeries les plus achalandées de Paris, et qu'il amassa une collection d'objets d'art et, notamment, d'art nègre et précolombien, assez importante pour qu'à son décès il fallut trois ventes et plusieurs vacations pour la disperser à la salle Drouot, m'inquiète un peu. Ne fut-il pas surtout un habile ?* » Au fonds Paulhan, coupure non référencée, classée en janvier 1949, pour un livre achevé d'imprimer en novembre 1948].

– *Point de vue*, 1949 [Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « samedi soir [1949] » : « *Avez-vous vu que Point de vue (magazine illustré, genre Life), publiant la photo du Prix des Critiques, vous y représente comme représentant Les Lettres françaises ?!...* » À la B.N.F., la collection de *Point de vue* [dir. Lucien Rachet ; réd. Pierre Descaves et Roger Feral] s'arrête cependant au 20 mai 1948].

– n.s., « Avant-propos », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 36^e année, n° 295, 1^{er} semestre 1949, p. 357-359 [extrait : « *Voici trois années que Francis Ponge, de passage à Marseille, nous suggéra de consacrer l'un de nos numéros spéciaux à un problème que des travaux récents (ceux de Jean Paulhan en particulier) ont mis à la mode : celui de la Rhétorique.* » (p. 357)]

– G.D. [Guy DUMUR], « Les Cahiers de la Pléiade », *Médecine de France*, n° I, dépôt légal au 1^{er} trimestre 1949, p. 44 [texte complet : « *Le dernier numéro des Cahiers de la Pléiade, sous couverture orangée de Fautrier, dirigés par Jean Paulhan, nous apportent une fois de plus la preuve qu'une certaine littérature, vivante, individuelle et libre, existe et, en grande partie, grâce à son animateur qui prolonge ainsi le souvenir toujours vif de l'irremplaçable Nouvelle Revue française. Un beau texte de Ramuz, des critiques de W. Weidlé, Henri Thomas, Dominique Aury, une exégèse d'André Breton (avec références à des textes occultistes) et de Jean Kemp sur Raymond Roussel, un poème d'Edith Boissonnas, etc., encadrent un hallucinant récit de L.-F. Céline qui fait ainsi sa rentrée dans le monde littéraire, espérons-le, réconcilié. Inutile de dire que nous préférons chez Céline ce souci poétique à d'autres aspects inhumains de son œuvre, heureusement oubliée aujourd'hui.* »]

– Claudine CHONEZ, « Portrait de Jean Paulhan », *France Asie*, vol. IV, n° 34, janvier 1949, p. 455-457 [coupures au fonds Paulhan et au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.) ; non communicable à la BNF : texte repris de *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 44, juillet 1948, p. 49-52].

– Claude MAURIAC, « Devinettes », *La Table ronde* [rédacteur en chef : Jean Le Marchand], n° 13, janvier 1949, p. 127-128 [réponse à la question *comment réussir dans les lettres ?* Le treizième item stipule : « 13° Être définitivement admis par Jean Paulhan comme un “poulain Gallimard”. »]

– Paul GUTH, « Comment vivaient nos illustres au temps de leurs études... et comment font pour vivre les étudiants d’aujourd’hui », *Le Figaro littéraire*, 4^e année, n° 141, samedi 1^{er} janvier 1949, p. 3abcd [extrait col. b : « Jean Paulhan, lui aussi, vécut sur la frite. Les cornets à deux sous, rue Mouffetard, meublent sa mémoire. Son père, bibliothécaire à Nîmes, ne pouvait guère le gorger de subsides à Paris. Préparant, le jour, sa licence de lettres à la Sorbonne, Jean Paulhan, le soir, était figurant à l’Odéon, dans Jules César.

— Comme homme du peuple, je touchais trois francs. “C’est un crétin, disait Antoine, on ne pourra jamais en faire un homme du peuple.” Alors on m’a mis sénateur à deux francs. C’était plus facile : il n’y avait qu’à s’enfuir en levant les bras au ciel. »]

– Jean CHAMPOMIER, « Un grand critique du XIX^e siècle », *La Dépêche. L’Éclair*, Clermont-Ferrand, 57, rue Blatin, 4^e année, n° 1989, samedi 1^{er}-dimanche 2 janvier 1949, p. 4bc [extraits : « Si le XIX^e siècle s’est volontiers appelé le siècle critique, c’est par la foule de ses juges littéraires, mais le nombre n’a rien à voir avec la qualité. Aussi malgré son titre, qu’il a usurpé sur un malentendu, le XIX^e siècle a été celui où les créateurs furent des créateurs presque monstrueux et les critiques de pâles esclaves — aussi faibles et divers qu’on les attendait. “Ils étaient trop divers pour que cela eût l’air sérieux”, nous dit Jean Paulhan qui fait, avec l’adresse qu’on lui connaît, le tableau synoptique de cette diversité. [...]

Félix Fénéon eut cette poigne merveilleuse qui sut retenir sur le bord de l’oubli quelques noms, et ces noms sont restés, bien qu’ils eurent en leur temps tous les gens “qualifiés” contre leur admission dans l’histoire littéraire et artistique.

Prenons l’exemple de Baudelaire. Sainte-Beuve le juge anormal, Faguet plat, Lanson insensible et Maurras malfaisant.

Si tous les critiques ne peuvent prétendre à la sûreté, quasi magique, de choix d'un Fénéon, ils doivent, en comparant des jugements avec ceux de la plupart de ses contemporains, éviter leur prétention hâtive, leur malveillance partisane, leur infaillibilité dogmatique. Il y a des doutes qui honorent l'intelligence critique, comme il y a des certitudes qu'il faut avoir le courage de proclamer. »

Bibliothèque Patrimoine de Clermont-Ferrand, cote A60122.

Voir *supra* au 28 décembre 1948].

– *Le Journal officiel*, 5 janvier 1949 [au titre du Ministère de l'Éducation nationale, décret du 29 décembre 1948 portant promotion dans l'ordre national de la Légion d'honneur : « *Paulhan (Jean), homme de lettres, Officier de la Légion d'honneur du 5 août 1938* »].

– G.C. [Gérard CAILLET], « Félix Fénéon. — Œuvres (Gallimard) », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 6^e année, n° 188, mercredi 5 janvier 1949, p. 2^e [texte complet : « *En tête le texte connu de Jean Paulhan : "Félix Fénéon ou le critique" qui avait déjà paru en édition de luxe. On sait que Paulhan y découvre que Fénéon est le seul de toute sa génération qui ne se soit pas trompé.*

Vient ensuite l'œuvre. Paradoxale comme l'homme puisqu'il écrivit peu et jamais pour être publié ailleurs qu'en revue ou journal. Notules, articulets, presse toute de circonstance. On lit ainsi, à tour de rôle ces comptes rendus de Salons — "Dans l'œuvre de M. Degas (et de quoi autre ?) les peaux humaines vivent d'une vie expressive" — le fameux "Bottin des lettres et des arts", des critiques de livres, et surtout un fait divers en trois lignes qui, par la force matérielle des choses, constituent un bon tiers du bouquin. Fénéon les donnait au "Matin" et, comme le fait remarquer Paulhan, ne les signait pas.

Je n'en cite qu'un à titre d'échantillon : "R. Plaque, d'Annonay, 14 ans a mordu son père et un de ses camarades. Il y a deux mois, un chien enragé, lui léchait les mains." Il y a là une force de littérature, généralement méprisée, et qu'un exemple aussi extraordinaire se doit de mettre à la mode : c'est beaucoup plus fort que tout "Samedi-Soir". »]

– n.s., « Importante promotion / dans la légion d'honneur / Charles Dullin, Jean Paulhan, / P.A. Touchard, l'abbé / Algrain, le R.P. Maydiou / au nombre des titulaires », *L'Aube*, Paris [fondateur : Francisque Gay ; directeur : Jean Letourneur], jeudi 6 janvier 1949, p. 4^{de} [mention de Jean Paulhan].

– *n.s.*, « Charles Dullin et Jean Paulhan / commandeurs de la Légion d'honneur », *Combat*, 8^e année, n° 1401, 6 janvier 1949, p. 2ab.

– *n.s.*, « Armand Salacrou et / Philippe Hériat / élus à l'Académie Goncourt », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 241, 6 janvier 1949, p. 1ab [« Frédéric Lefèvre et Paul Léautaud, pour le fauteuil Benjamin, Robert Kemp et Maurice Rostand, pour le fauteuil Guitry, avaient eu des voix au premier tour. Le nom de M. Paulhan n'a pas été prononcé. »]

– *n.s.*, « Propos de la Ganipote », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 241, 6 janvier 1949, p. 3g [texte complet : « Les amis de M. Jean Paulhan aiment beaucoup lui faire évoquer des souvenirs. Il débuta dans la carrière comme figurant à l'Odéon. Il était "homme du peuple" dans Jules César, mais il dut rétrograder dans un emploi de "sénateur" car, disait Antoine, c'est un crétin, on ne pourra jamais en faire un homme du peuple. »]

– *n.s.*, « Humour noir », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1114, jeudi 6 janvier 1949, p. 4cd [Jean Paulhan à l'Académie de l'érotisme ; « Quelques humoristes, parmi lesquels MM. Henri Jeanson et Raymond Queneau, viennent de fonder une "Académie de l'érotisme" dont les premiers membres sont MM. Léon Treich, Boris Vian, Dr Borel, André du Dognon, Raymond Guérin, André Salvat, Prassinos, Claude-Henri Lecomte, Jean Legrand et Jean Genêt. Le secrétaire perpétuel sera vraisemblablement, ainsi qu'il se doit, M. Georges Bataille. Deux dames ont été pressenties, Simone de Beauvoir et Dominique Rolin, mais la présence de tant d'hommes aux intentions belliqueuses les inquiète un peu. On demandait à M. Jean Paulhan, qui s'intéresse vivement à la jeune académie, si ses membres seraient dotés d'un uniforme et d'une épée :

— Pour l'uniforme, a-t-il répondu, nous ne savons pas encore, mais pour l'épée, elle sera retenue à titre de symbole freudien. »]

– Louis-P. [LOUIS-PIÉCHAUD], *L'Époque. L'Impartial* [dir. André Bougenot], 12^e année, n° 1220, 7 janvier 1949, p. 3a [rubrique « Les lettres » dans « Les courriers de "L'Époque" » ; « Parmi les commandeurs, l'admiration et l'amitié salueront d'abord M. JEAN PAULHAN, incomparable sourcier littéraire, écrivain rayonnant qui se plaît aux jeux subtils de la pensée et de la langue. »]

– *n.s.*, « Dans la Légion d'honneur / Charles Dullin et Jean Paulhan / sont promus commandeurs », *Le Figaro littéraire*, 4^e année, n° 142, 8

janvier 1949, p. 2d [extrait : « *Le Journal officiel vient de publier des promotions et des nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. Jean Paulhan est promu commandeur ainsi que Charles Dullin.* »]

— n.s., « Point de vue », *Le Figaro littéraire*, 4^e année, n° 142, 8 janvier 1949, p. 2c [« *Marc Chagall a quitté New York et s'installe près de Saint-Germain, dans une maison entourée d'un vaste parc.*

Jean Paulhan, qui lui rend visite, lui demande s'il ne regrette pas son pays natal, la Russie, et lui pose la question traditionnelle : où préférerait-il vivre ?

Et Chagall de répondre :

— Vous savez, un pays où l'on est bien, c'est lorsqu'on a fait un beau tableau. Mais si le tableau suivant n'est pas bon, alors on n'est plus aussi bien dans le pays. »]

— n.s., « À propos du jeûne artistique sur le parvis », *La Gazette des lettres*, 5^e année, n° 79, samedi 8 janvier 1949, p. 3b [rubrique parodique : « Bulletin paroissial de Saint-Germain-des-Prés reconstitué par les Sept » ; texte complet : « *Avec l'aide de Dieu, un père missionnaire vient d'accomplir un miracle : il a appris à lire et à écrire à un singe.*

Dès que la nouvelle a été connue, les Éditions Gallimard, alertées par Jean Paulhan, se sont assurées à prix d'or le droit de publier son premier livre. » Le texte précédent, titré « À propos du jeûne artistique », est signé d'un certain abbé Nitier].

— B.G., « Prix du renouveau français à Raïssa Maritain », *Réforme* [dir. Albert Finet], 5^e année, n° 199, samedi 8 janvier 1949, p. 7b [rubrique : « L'Esprit et les Lettres » ; Raïssa Maritain obtient le Prix du renouveau français pour *Les Grandes Amitiés*, Bruges, Desclée de Brouwer, 1949 ; fin : « *Puis Jean Paulhan offrit des chips aux dames auxquelles Georges Duhamel témoignait sa sympathie enrhumée.* »

Raïssa Maritain, *Les Grandes Amitiés*, Desclée de Brouwer, Bruges, 1949, 523 p. (sans autre mention d'achevé d'imprimer) ; bandeau imprimé en vert : « *Prix du renouveau français / décerné à l'unanimité du jury présidé par / Georges Duhamel* ». *Les Grandes amitiés* étaient d'abord parues à New York, à la Maison française, en 1941, et *Adventures in Grace* chez Longman, Green and Co en 1945.

Fondé par Jacques Maritain, le Prix du renouveau français est généralement décerné en avril].

— n.s., « L'étrange gloire / de Félix Fénéon / Une réhabilitation », *La Nation belge* [fondateur : Fernand Neuray ; directeur : P. Neuray], 32^e

année, dimanche 9 janvier 1949, p. 2**bcdefg** [rubrique « La vie littéraire » ; extrait : « *une très brillante introduction de M. Jean Paulhan, qu'animent toujours et le sens de la nouveauté rétrospective et l'esprit de justice distributive.* »]

– Jean TEXCIER, « Félix Fénéon, curieux homme », *Le Populaire*, 2^e année, n° 11, dimanche 9 janvier 1949, p. 2 [« La chronique de Jean Texcier »].

– Émile HENRIOT, « Les Préfaciers », *Le Monde*, 6^e année, n° 1232, mercredi 12 janvier 1949, p. 3**abcde** [rubrique : « La vie littéraire » ; extrait : « *celle de M. Jean Paulhan pour le marquis de Sade — où c'est moins Sade, Baudelaire, Racine et Laclos qui comptent que les relations de Paulhan, de Sartre, de Malraux, de Giraudoux avec ces écrivains placés sous un éclairage nouveau, pour une interprétation ou une justification nouvelle, qui n'aboutit le plus souvent qu'à la justification des marottes et des points de vue du préfacier.* »]

– n.s., « La nouvelle promotion de la légion d'honneur », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 6^e année, n° 189, mercredi 12 janvier 1949 [photos Lipnitski de « *Jean Paulhan, Madame Simone, Charles Dullin* »]. La publication se fait au *Journal officiel* du 5 janvier 1949.

Nous n'avons pas encore retrouvé ce passage].

– n.s., « Propos de la Ganipote », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 242, 13 janvier 1949, p. 3**fg** [la promotion d'Armand Salacrou parmi les Goncourt est « *un singulier jeu de balance* »].

– Pierre DESCARGUES, « Un des premiers partisans de / Garry Davis / est un peintre », *Arts*, n° 197, vendredi 14 janvier 1949, p. 1 [« *Jean Hélion habite du côté du Luxembourg un atelier en verre par-dessus les toits, bleu et calme. On dirait une île flottante dans l'air de Paris, si flottante que je me demande toujours si la passerelle qui la relie à la terre ferme, c'est-à-dire au dernier étage solide de la maison, est une amarre suffisante pour les nuits de grand vent. Et j'ai toujours envie de conseiller au peintre de lancer quelques grappins sur les cheminées qui environnent son asile.*

Il est probable que les historiens d'art, plus tard, quand ils rendront hommage à l'œuvre de Hélion, se souviendront de cette passerelle et de tous les amis, Raymond Queneau en tête, qui la franchirent souvent pour se réunir dans l'atelier autour d'un verre de rhum. »

« *Et voilà Camus, Breton, Mounier, Vercors, Aveline, M. Chauffier, Queneau, Paulhan, etc. qui donnent leur accord. Voilà la conférence de presse organisée au Cité-Club.* »

Voir aussi Jean HÉLION, « Garry Davis et la peinture / Pour un art mondial », *ibid.*, p. 5].

– Edmond HUMEAU, « Rubans et cocardes », *Arts*, n° 197, vendredi 14 janvier 1949, p. 2b [rubrique « Courrier des lettres » ; extrait : « *La promotion rouge des Lettres a été fort bien accueillie. Une cravate pour Jean Paulhan, décidément les ministres français reconnaissent dans le successeur de Fénéon et le fondateur clandestin des “Lettres françaises” qu’il est hautement honorable d’être un homme indépendant et fantaisiste.* »]

– Georges MARTIN, « Un Nîmois à l’honneur : Jean Paulhan », *Le Méridional*, Nîmes, vendredi 14 janvier 1949, p. 1gh [extrait : « *Si une décoration a été particulièrement bien accueillie dans le monde des lettres, c’est celle de notre concitoyen M. Jean Paulhan, qui vient d’être élevé à la dignité de Commandeur de la Légion d’honneur, dans la récente promotion du ministère de l’Éducation Nationale. Né à Nîmes, fils de l’écrivain Frédéric Paulhan, qui fut conservateur de notre bibliothèque municipale et l’auteur de nombreuses études philosophiques ainsi que d’une plaquette sur notre poète local Bigot, Jean Paulhan garde toujours un culte profond pour sa ville natale où il a d’ailleurs toujours des parents et de nombreux amis.* » ; au fonds Paulhan, une coupure non référencée et un quatre- pages complet].

– René TAVERNIER, « Félix Fénéon / découvreur de poètes et d’artistes / et journaliste de génie », *Progrès de Lyon* [fondateur : Léon Delaroche], samedi 15-dimanche 16 janvier 1949, p. 5abc [rubrique « Lettres et Arts »].

– Albert-Marie SCHMIDT, « Lettres de faire-part », *Réforme*, 5^e année, n° 200, samedi 15 janvier 1949, p. 7c [rubrique « L’esprit et les lettres » ; totalité du passage sur Félix Fénéon : « *Le billet de décès de Félix Fénéon est composé par Jean Paulhan. C’est une ample introduction à ses Œuvres complètes qui paraissent chez Gallimard. Tous ceux qui tirèrent profit des jugements de Fénéon ne sauraient admettre qu’il ne soit plus, qu’il ait franchi le décor pictural dont il expliquait si bien les charmes. FF. ou le Critique, comme le nomme Jean Paulhan, reçut de la nature un don bien périlleux : il ne se trompe jamais. “Nous n’avons peut-être eu en cent ans qu’un critique, note Jean Paulhan, et c’est Félix Fénéon”.* »

F.F. sans s'abstraire du monde, obtient vis-à-vis de ses contemporains une curieuse distance qui lui permet de les envisager sous l'aspect de l'éternité. Il les situe toujours à leur place réelle. Grâce à lui, Rimbaud, Verlaine, Jarry, Laforgue, Mallarmé, Lautréamont jouissent des bienfaits et des malheurs d'un statut définitif. Non content d'apercevoir l'importance de Seurat, Gauguin, Cézanne, Van Gogh, il les commente et les confesse. Lorsque l'on lit les essais qu'il consacre autour de 1885 aux impressionnistes, on demeure stupide. N'est-il pas inhumain de concevoir sur tous les objets des idées justes ? N'est-ce pas l'excès de pertinence des anges qui nous procure une sorte de malaise si nous songeons à leurs facéties ?

En somme, F.F. angélise le monde entier sans le trahir. Il extrait des actes humains les plus triviaux et les plus modiques une essence déconcertante. Collectionneur de faits-divers qu'il condense en trois lignes d'écriture, il fait de chacun d'eux une pilule de malaise qui, sans nous donner la fameuse nausée sartrienne, provoque en nous une angoisse assez pure pour nous engager à réfléchir sur la condition humaine. Dans l'énorme recueil de faits-divers de F.F. réunis par Jean Paulhan, nous sommes plusieurs à puiser chaque jour d'excellents motifs toniques, prélude à de nombreuses méditations chrétiennes dont je conseille la pratique à nos lecteurs. »]

– Luc ESTANG, « Sur le grand siècle », *La Croix*, 70^e année, dimanche 16, lundi 17 janvier 1949, p. 3bcd [« Les livres et les idées » ; Jean Paulhan et *Le Songe de Montherlant*].

– Henry MAGNAN, « Penser devant le buffet... », *Le Monde*, 6^e année, n° 1230, dimanche 16 et lundi 17 janvier 1949, p. 5c [« Instantané » ; « Ceci en félicitant à la même occasion Jean Paulhan, nouveau commandeur de la Légion d'honneur, qui, bien sûr, ne portait pas sa décoration, comme seuls ont droit de le faire, n'est-ce pas ? ceux qui en possèdent quelque'une. »]

– Yvan AUDOUARD, « Du fait divers considéré comme un des beaux-arts », *Le Canard enchaîné*, 34^e année, n° 1474, 19 janvier 1949, p. 4cdef [rubrique « Lettres » ; sur le volume d'*Œuvres* de Félix Fénéon ; extrait : « Ces nouvelles en trois lignes, ce sont des comprimés d'humour et de vie. Des comprimés qui guérissent de la grippe, de l'éloquence et du roman-fleuve. À tout jamais. »]

– G.A., « Félix Fénéon ou l'on n'en fait plus comme ça », *Franc-tireur*, 9^e année, n° 1391, mercredi 19 janvier 1949, p. 2ab [rubrique : « Les livres et les hommes »].

– n.s., « Jules Romains ne présidera pas le prix Paul Valéry », *Libération*, 5^e année, mercredi 19 janvier 1949, p. 1cd [« Adieu les copains » ; « MM. Marcel Arland, Gabriel Audisio, René Lalou, Jean Paulhan, Thierry-Maulnier et Duchesne-Guillemain font partie du jury de ce prix d'encouragement destiné aux étudiants qui se sentent la tête poétique. »]

– Thadée NATANSON, « Félix Fénéon tel qu'il fut », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 6^e année, n° 190, mercredi 19 janvier 1949, p. 1ab [portrait de Félix Fénéon par Toulouse-Lautrec].

– n.s., « Le prix Valéry à Cl. Bonnefois (19 ans) », *Libération*, 5^e année, jeudi 20 janvier 1949, p. 2c [« Le prix Valéry a été décerné à un jeune poète lycéen de 19 ans, Claude Bonnefois. Son poème “Détachement” est dans la plus pure tradition valérienne. Jean Paulhan avait accordé 15 ½ contre un 7 sévèrement octroyé par Audisio. Mais il fallait bien en finir et le verdict qui tomba des lèvres de M. Lalou fut accueilli avec une chaude approbation.

On remarqua beaucoup l'absence de M. Jules Romains, de l'Académie française, dont des affiches avaient annoncé la venue. Mais comme “Libération” l'a révélé hier, un ostracisme académique lui avait interdit de faire un usage public de son illustre nom. »]

– n.s., « Sec, ou mouillé ? », ...*Aux écoutes du monde* [dir. Paul Lévy], n° 1278, vendredi 21 janvier 1949, p. 25b [texte complet : « Jean Paulhan se plaignait, l'autre soir, de ce que l'on prononce mal son nom :

— Je suis Méridional, déclare-t-il. En langue occitane, l'*lh* est toujours mouillé. Je ne m'appelle pas *Paulhan*, mais *Paulian*.

Une petite remarque : dans l'Hérault, au cœur même de l'Occitanie, il existe une commune, entre Lodève et Montpellier, portant le nom de Paulhan. Ses habitants, lorsqu'ils s'expriment en français, prononcent Paulan. En revanche, lorsqu'ils parlent patois, ils disent Pauïan. Jean Paulhan s'appelle donc Paulan en français ou Pauïan en patois. »]

– n.s., « Découverte de Fénéon », *Paris*, 21 janvier 1949 [« Chronique de la pie verte » ; « Eh bien ! en voilà une nouvelle. Jean Paulhan vient d'être promu à la dignité de Commandeur de la Légion d'Honneur. » S'il s'agit bien du *Petit Marocain*, nous n'avons pas retrouvé ce texte à cette date].

– n.s., « Proverbe chinois », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 4^e année, n° 163, vendredi 21 janvier 1949, p. 4c [rubrique : « Le combat spirituel » ; « *On ne prête qu'aux riches. Jean Paulhan appartient sans aucun doute à cette catégorie de gens à qui l'on prête énormément. Vraie ou attribuée, sa dernière facétie court Saint-Germain-des-Prés.*

Une jeune romancière le relançait fréquemment au sujet d'un manuscrit qu'elle lui avait confié. Paulhan évitait de donner une réponse. Un jour, lui offrant un de ses livres (peut-être en guise de conseil !) il inscrivit cette dédicace : "Si j'étais une huître, je ne cultiverais pas ma perle. (Proverbe chinois)."

— Ce Paulhan, quel homme énigmatique ! Qu'a-t-il bien voulu dire ? demanda la romancière à un de nos amis. »]

– n.s., « La cravate de J.P. », *La Bataille socialiste*, 22 janvier 1949 [texte complet : « *Jean Paulhan — l'Énigmatique — comme ce Félix Fénéon qu'il veut nous faire prendre pour un génie méconnu — vient de recevoir la cravate.*

*F.F., lui, méprisait ces honneurs, comme en témoigne ce passage d'une lettre qu'il adressait au Petit Parisien : "...il n'est pas exact que j'aie sollicité la médaille du *Matin*. Je la préférerais sans doute à la Légion d'honneur et à la Toison d'or, mais je n'ambitionne de me faire parer d'aucune sorte de médaille..."* »

Au printemps et au début de l'été 2019, l'OURS – que nous remercions – n'a pas trouvé ce texte dans *La Bataille socialiste*, hebdomadaire du Parti socialiste unitaire (P.S.U.), à la date qui figure sur le bordereau de l'Argus de la presse. Il apparaît que les intertitres de *La Bataille socialiste* ne sont pas soulignés, alors qu'ils le sont sur les deux coupures conservées. Voir aussi le suivant].

– n.s., « Et les cheveux d'or de N.V. », *La Bataille socialiste*, 22 janvier 1949 [texte complet : « *Mais si Paulhan accepte la cravate, il se garde bien, avec une discrétion plus voyante encore, de la porter. Tous ont pu en juger à la brillante réception que Gallimard donnait en l'honneur de ses deux premiers académiciens Goncourt : Philippe Hériat et Armand Salacrou. Tout déteignait d'ailleurs dans l'hôtel de la rue de l'Université, devant l'éclat des cheveux d'or de Nicole Vedrès.* »]

– « Gide refuse de figurer dans l'Anthologie de l'érotisme », *Samedi Soir*, n° 185, samedi 22 janvier 1949, p. 7cd [extrait : « *André Salvet a une devise : "L'érotisme contre la pornographie."* Et il ajoute :

— Le livre le plus érotique, c'est la Bible.

C'est en partant de ces formules qu'il a eu l'idée de fonder l'académie de l'érotisme. Il se flatte d'avoir déjà reçu l'adhésion de Marcel Aymé, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Boris Vian, Marcel Duhamel et de douze autres écrivains. Jules Romains, Henri Jeanson sont actuellement sollicités. Dominique Rollin [sic], auteur de "Moi qui ne suis qu'un amour" a refusé. »

André Salvet, *Anthologie de l'érotisme de Pierre Louys à Jean-Paul Sartre*, Paris, Éditions Nord-Sud, 1949.

Coupure non référencée au fonds Paulhan].

– Camille de RHYNAL, « Bonne et mauvaise peinture », *Écho de la Côte d'Azur*, Nice, 24 janvier 1949 [rubrique « L'écho des Beaux-Arts » ; sur « La Peinture moderne et le secret mal gardé ».

En 2018, la cote Gr Fol Jo-5056 de la BNF ne nous avait pas permis d'aboutir ; la Bibliothèque de Cessole à Nice nous a orientés vers la Bibliothèque Louis Notari de Monaco, laquelle ne connaît pas de publication de l'*Écho de la Côte d'Azur* à cette date].

– Pierre SCIZE, « Dès la première audience / Kravchenko attaque de front le régime soviétique », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 123^e année, n° 1361, mardi 25 janvier 1949, p. 1^{def} et p. 4^{bcde} [« L'affaire Kravchenko contre Les Lettres Françaises semble vouloir tenir tout ce qu'elle annonçait. La première audience a été des plus animées et les suivantes promettent aux amateurs d'escrime judiciaire de vives émotions. » Durkheim président, Claude Morgan et André Wurmser défendus par M^{es} Nordmann et Blumel].

– CHARLUS, « Félix Fénéon : Œuvres (Gallimard) », *Noir & Blanc*. Hebdomadaire, 26 janvier 1949, p. 62^{ab} [rubrique : « Les livres » dans « Lettres et arts » ; texte complet : « Jean Paulhan écrit dans la préface aux œuvres de Fénéon que la France n'a peut-être connu qu'un seul critique en cent ans, et que c'est Fénéon.

Je suis tenté de lui donner raison. Fénéon a toujours su reconnaître en peinture, en poésie, en littérature, le talent et le génie. Le premier il défend Cézanne et Van Gogh, le premier il accueille Claudel et Proust. Il a sur-le-champ le coup d'œil qui est celui de la postérité. Ses articles, reportages, critiques littéraires, comptes rendus des Salons, portraits d'écrivains et d'artistes, sont clairs, concis, pénétrants. Comme il est beau de contempler la vie entière d'un homme qui, en quatre-vingts ans, n'a pas commis une erreur de critique ! »]

– « À la deuxième audience du procès Kravchenko / Les communistes ont lancé leur première vague d'assaut / Mais l'auteur de "J'ai choisi la

liberté” affirme : “L’épuration russe signifie : dix millions de déportés, des tortures, des dents arrachées” », *Les Nouvelles de Bretagne*, 26 janvier 1949.

À la BNF, la consultation exceptionnelle de la cote Gr Fol-Jo-4947 ne nous a pas permis d’aboutir.

– n.s., « Attention », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1117, jeudi 27 janvier 1949, p. 4d [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; texte complet : « *Un mot de Félix Fénéon, dont Jean Paulhan vient de réunir les écrits.*

— *On me reproche parfois d’être malveillant, quand je ne suis qu’attentif.*

Belle devise en vérité que pourraient adopter les critiques littéraires. »]

– n.s., « Incidents », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1117, jeudi 27 janvier 1949, p. 4e [rubrique : « À Paris et ailleurs » ; Jean Paulhan au jury du Prix Paul-Valéry, 6^e éd. ; texte complet : « *Quelques incidents ont marqué l’attribution du sixième prix Paul-Valéry : M. Ruquié, transfuge du corps enseignant officiel, est le fondateur de ce prix. Le jury qu’il a constitué est formé de René Lalou, Jean Paulhan, Gabriel Audisio, Thierry Maulnier, Jacques Duchesne-Guillemin, Marcel Arland. Il était présidé par M. Jules Romains, qui démissionna avant le vote, déclarant d’ailleurs qu’il n’entendait épouser aucune querelle.*

Notre ami René Lalou fut prié de prendre la présidence du jury. Au risque de sentir, à son tour, la fagot, il accepta.

C’est dans ces conditions que le prix Paul-Valéry révéla le jeune talent poétique de M. Claude Bonnefoy, élève au lycée Louis-le-Grand.

Pour rester dans la ligne universitaire, n’oublions pas de citer Corneille :

Mais aux âmes bien nées... »].

– Marcel LECOMTE, « *Le Berger d’Écosse*, par Jean Paulhan », *Les Beaux-Arts*, n° 438, 28 janvier 1949, p. 5 [rubrique : « Les Livres de Paris »].

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d’une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie p. 235].

– n.s., « Petits échos d’un grand procès », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 4^e année, n° 164, vendredi 28 janvier 1949, p. 2cd [« *De l’autre fondateur, M. Claude Morgan ne parlera pas. Il*

s'appelait Jean Paulhan et depuis, il est devenu "antihistorique"/ » ; Claude Morgan , André Wurmser].

– J. LASNE-DESVAREILLES, « L'Académie est non-belligérante », *Paroles françaises* [directeur politique A. Mutter], 4^e année, n° 164, vendredi 28 janvier 1949, p. 4fg [sur le prix Paul-Valéry attribué à Claude Bonnefoy, lycéen ; nombreux propos de Jean Paulhan].

– n.s., « *Rêver à la Suisse*, par Henri Calet. Avertissement de Jean Paulhan (Ed. de Flore) », *Le Figaro littéraire*, 4^e année, n° 145, samedi 29 janvier 1949, p. 5d [rubrique : « À la devanture du libraire » ; extraits : « *Un petit livre qui a de la malice ou bien de la naïveté (comme on voudra). M. Henri Calet raconte sa découverte de la Suisse, en juillet 1946. [...]*

Jean Paulhan avait déjà fait un voyage de ce ton, et assurément il est le père de celui de M. Calet — à croire qu'il y a mis la main (pour la relation). M. Paulhan professe que ce second voyageur "a perdu la tête", qu'"il est tombé amoureux de la Suisse". Il se peut que les Suisses n'éprouvent pas de plaisir de se voir aimer par M. Calet. »]

– Henry R. HOPE, *Georges Braque*, New York, The Museum of Modern Art, 1949, 170 p. [mention de Jean Paulhan parmi les « *Lenders to the exhibition* » (p. 4) et p. 159 : « *One of these, a small marine subject of 1899, is owned by the French writer, Jean Paulhan* » ; « *This book has been printed in February, 1949* » (p. 170)].

– Pierre NÉRAUD DE BOISDEFFRE, « Jean Paulhan / Séductions et limites de l'intelligence », *Études*. Revue fondée en 1856 par les Pères de la Compagnie de Jésus, 82^e année, t. 260 de la collection, n° 2, février 1949, p. 188-199 [citation de Jean Paulhan en exergue : « *C'est le langage qui a besoin d'être simple et les opinions un peu compliquées.* » ; « *Résumons-nous : depuis Thibaudet, nous n'avons plus de grand critique capable par sa culture, par son intelligence d'embrasser les différents aspects de la production littéraire, de l'aider à se construire et à s'ordonner.* » (p. 198).

Jean Paulhan reprend ce texte, dans les *Cahiers du monde nouveau* de mai 1949. Voir *infra* à cette date].

– Pierre LEYRIS, « *Les Cahiers de la Pléiade* (Gallimard) », *Esprit et Vie*, Abbaye de Maredsous par Maredret (Belgique), [n° 5], février 1949, p. 150-151 [texte complet : « *Qui n'attend avec curiosité les Cahiers de la Pléiade pour voir quels prodigieux lapins Paulhan nous tirera de son chapeau ? Parfois le prestidigitateur semble s'amuser à*

nous surprendre en ne nous surprenant pas et nous présente, pour des raisons merveilleuses qui nous échappent, un gibier apparemment fort ordinaire. Mais ici il a condescendu à ne pas porter sa subtilité au carré, et ce numéro d'été (sans doute l'été de la Saint-Martin) est très excitant.

Ce sont naturellement prouesses de langage, où se détachent surtout la souveraine Légende de Ramuz avec ses pathétiques notes marginales, le monument d'horreur verbale qu'est Le Casse-Pipe de Céline (ce revenant) et les Lettres d'Emily Dickinson qui témoignent que l'Amérique de 1850 n'empêchait pas une expérience spirituelle de raréfier son verbe propre. Si je contourne avec révérence le bloc de glose roussélienne élevé par André Breton et Jean Ferry à l'auteur de Locus Solus, j'aperçois le Palestine d'Audiberti, d'une saveur vraiment pythique, puis ce texte nuancé et émouvant qu'est la Liberté contre les Valeurs de Jean Grenier avec ses deux belles prières contradictoires, et, malheureusement la pure et simple orthodoxie taoïste de sa conclusion. Je distinguerai l'encore à peine connu Michel Cournot, et surtout, de Marcel Lecomte, la sourde, confidentielle et pleine Confrontation.

Je ne saurais critiquer brièvement la critique, tenue par H. Thomas, D. Aury, W. Weidlé et M. Arland. » Je remercie Luc Autret qui a bien voulu nous transmettre cette note, absente du fonds Paulhan].

– n.s., *Guilde du livre*, Lausanne, 14^e année, n° 2, février 1949, p. 47 [rubrique : « La vie littéraire » ; « Jean Paulhan a été élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur. »]

– Francis JEANSON, « Œuvres de Félix Fénéon, introduction de Jean Paulhan, (Gallimard éd.) », *Les Temps modernes*, n° 40, février 1949, p. 355-357 [« une réussite » ; contribution mentionnée au catalogue de la librairie Mouvements consacré à Félix Fénéon, octobre 2007, n° 8 du catalogue].

– Maurice NADEAU, « Les Œuvres de Félix Fénéon », *Le Mercure de France*, t. CCCV, n° 1026, 1^{er} février 1949, p. 312-316 [texte placé en tête de la « Mercvriale », rubrique « Lettres » ; début et fin : « Parler de Félix Fénéon sans l'avoir connu, avec seulement sous les yeux ce recueil que Jean Paulhan a intitulé Œuvres³, sans doute par antiphrase, voilà-t-il pas une téméraire entreprise ? Injustifiable, si l'on considère que Fénéon n'a laissé aucune trace "littéraire", paradoxale, puisque de cette trace inexistante nous prétendons prendre les mesures,

³ Introduction de Jean Paulhan (Gallimard). [NdR, 1949].

nécessaire pourtant et prématurée si l'on croit que la postérité ne verra bientôt plus en Fénéon que le littérateur. » (p. 312)

« Fénéon écrit sans ambages : “Je suis tout à fait hors de la littérature.” » (p. 316)

Thadée Natanson répond le 1^{er} juin (voir *infra*) ; texte de Maurice Nadeau repris dans *F.F. ou le Critique*, Éditions Claire Paulhan, MCMXCVIII, p. 158-164 et dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 898-902].

– G.C. [Gérard CAILLET], « Henri Calet, *Rêver à la Suisse* (Éd. de Flore) », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 6^e année, n° 192, mercredi 2 février 1949, p. 2e [texte complet : « *Henri Calet est tombé amoureux de la Suisse, nous dit Jean Paulhan. Nous, on veut bien. Mais c'est quand même un drôle d'amour.*

Bien sûr on s'amuse. Les distributeurs automatiques sont toujours drôles : les fêtes nationales aussi. Quant aux Suisses, qui apparaissent derrières ces paysages, ce sont surtout les Suisses des histoires de Ouin-Ouin. On comprend que les indigènes soient peu contents. Nous, nous le sommes puisqu'il ne s'agit pas de nous. Voilà en tout cas qui inaugure gentiment une jolie petite collection. »]

– André WURMSER, « Félix Fénéon, homme d'hier / Félix Fénéon; œuvres préfacées par Jean Paulhan (N.R.F.) », *Les Lettres françaises*, 7^e année, n° 245, 3 février 1949, p. 2bcde [ce texte est repris dans *F.F. ou le Critique*, Éditions Claire Paulhan, MCMXCVIII, p. 164-170].

– Paul GUTH, « Audiberti », *Gazette des lettres*, 5^e année, n° 81, samedi 5 février 1949, p. 1d et p. 2abcd [rubrique « L'interview de Paul Guth » ; photo de Robert Doisneau ; « *Je ne suis pas entré dans le groupe. Ce n'était pas mon chemin. Je n'avais rien à leur apporter. Mais ce fut ma seconde naissance. Ensuite, je continuai la pérégrination biologique classique de l'homme de lettres français. Je gravis l'escalier de Jean Paulhan, comme l'avaient fait, dans la suite des temps, Balzac, Ronsard, Montaigne. J'ai été reçu par un juge ambigu qui a l'art de filtrer, d'encourager, de décourager et qui a su dire à tout le monde qu'il écrivait le livre de chacun. Le deus ex machina de notre littérature, l'Éminence grise. »]*

– Roger MONTEIL, « Roger Caillois : *Babel. Orgueil, confusion et ruine de la littérature* (Gallimard) », *L'Époque. L'Impartial*, mercredi 9 février 1949, p. 3abcdefgh [rubrique : « Les Livres » ; Roger Caillois

considéré comme un « *composé de M. Jean Paulhan et de Brunetière* » (col. a) : mention des *Fleurs de Tarbes* (col. d)].

– Pierre DESCAVES, « L'étrange gloire de Félix Fénéon », *La Gazette de Lausanne*, 152^e année, samedi 12 février 1949, p. 1^{ab} [la pagination est celle du supplément titré *La Gazette littéraire* : « *Sur Félix Fénéon, les manuels officiels sont muets. À peine dans l'excellente Histoire de la littérature française (du symbolisme à nos jours) de M. Henri Clouard, bénéficie-t-il, au chapitre "L'Essaim des jeunes revues", de quelques lignes.* »]

– Jean GUÉHENNO, « Sur une image du Vinci. / Rencontre / avec la jeunesse », *Le Figaro littéraire*, n° 147, 12 février 1949, p. 1 et 3 [pas de mention de Jean Paulhan, coupures conservées au fonds Paulhan, dossier de presse janvier-avril 1948, chemise de documentation générale].

– n.s., « En Sorbonne / Les Prix Fénéon ouvrent la série des cocktails artistiques », *Libération*, 5^e année, n° 1380, mercredi 16 février 1949, p. 2^{ef}.

– n.s., « Karskaya », *coupure non référencée*, 18 février 1949 : « *Karskaya bâtit un monde imaginaire où, si vingt jeux sont nécessaires, quarante gestes sont inutiles. Elle a le parrainage de tout un tas de gens intelligents, du ban et de l'arrière-ban de l'avant-garde littéraire, de Jean Paulhan, corsaire mystificateur, à Maurice Nadeau, qui fait des rédactions dans les journaux, sur toutes les pensées possibles. Comme je ne suis pas comme Francis Ponge décidé à fréquenter les gargotes, je ne mangerai pas de la peinture de Karskaya. Je suis trop anarchiste pour cela. J'ai la manie des plats présentés selon les recettes de tante Marie. On est vieux jeu dans la critique et toutes ces surfaces colorées qui n'ont de raison d'être que leur couleur ne suffisent pas à satisfaire mon appétit. C'est pas vilain à voir bien sûr ! mais ce n'est pas plus mangeable que les fruits en celluloïd qui ornaient le salon et les chapeaux de ma grand-mère, et ce n'est pas plus attirant qu'un tableau du genre diamétralement opposé qu'aurait signé tel défenseur du réalisme à slogans.*

(Galerie Breteau, du 15 février au 2 mars.) » Coupure absente au fonds Paulhan, mais présente au fonds de la galerie René Breteau (1907-1972) à l'IMEC, sept coupures de presse contrecollées sur un seul feuillet].

– Laurent CASANOVA, *Le parti communiste, les intellectuels et la nation*, Paris, Éd. Sociales, 1949, 144 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 27 février 1949, voir les mentions de Jean Paulhan dans le chapitre « Art, littérature et politique » p. 21-30].

– André SAUGER, « Un tour / chez le libraire... », *La Voix de la patrie*, Montpellier, 27 février 1949 [fin de l'article : « M. Jean Paulhan, trahissant les Lettres françaises qu'il avait servies durant l'occupation se mit au service de la pensée fascisante.

D'autres, de moindre envergure, mais s'abritant derrière ces "maîtres" firent le reste. » Le numéro du 27 février 1949 n'est pas en possession des archives départementales de l'Hérault — et d'autant moins que *La Voix de la patrie* ne paraît pas le dimanche. La Médiathèque centrale Émile Zola, qui conserve *La Voix de la patrie* de 1944 à 1953, nous signale seulement une conférence des intellectuels pour la paix donnée à Montpellier dans la salle des concerts par Paul Éluard].

– n.s., « Un critique modèle », *Liberté de l'esprit*, n° 2, mars 1949, p. 26 [sur Kanapa, qui écrit : « M. Paulhan, M. Parain sont des capitalistes. »]

– Roger NIMIER, « Jean Paulhan (Poètes d'aujourd'hui) », *Liberté de l'esprit*, n° 2, mars 1949, p. 48 [« Jean Paulhan aura introduit la notion de poète du dimanche. Un cordonnier, par exemple, la bouche encore pleine de clous, est préservé de la grandiloquence. Un bûcheron, les mains calleuses, aura toujours un lyrisme sincère et émouvant.

On pourrait prolonger cette notion par celle des poètes du jeudi. Au premier rang de ceux-ci, il sera juste de placer Supervielle. (Michaux serait plutôt un poète du jeudi soir.) »]

– Maurice NADEAU, « La méthode d'André Dhôtel », *Mercure de France*, n° 1027, 1^{er} mars 1949, p. 495-498 [en tête de la « Mercvriale » ; extrait : « André Dhôtel, dans une étude sur La Méthode de Jean Paulhan, indique le moyen de dépasser ce dilemme. Il en use lui-même allègrement pour créer une œuvre originale et attachante qui le place au premier rang des romanciers actuels. Ce moyen (qu'il l'ait emprunté ou non à Jean Paulhan importe peu) consiste à enchérir sur la littérature, de façon à la rendre "plus littéraire" et à accepter, notamment, que le roman devienne "violemment romanesque". » ; coupure absente au fonds Paulhan, mais texte repris dans *Littérature présente*, Corrêa, 1951, p. 182-187 et dans

Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 911-915].

– R.D. [René DOMERGUE], « Au long des cimaises », *L'Aube*, Paris, 20^e année, n° 3769, mercredi 2 mars 1949, p. 2^e [texte complet : « *Karskaya a de l'imagination, de l'audace, et une palette éblouissante. Elle a, par-dessus le marché, beaucoup d'admirateurs. Souhaitons-lui, de surcroît, d'atteindre à l'émotion vraie quand elle peint, de s'efforcer à nous convaincre, et non point à nous étonner.*

Étonner, c'est si facile, alors qu'émouvoir ne l'est pas. (Galerie Breteau) »].

– Jean MOSELLAN, « Karskaya, Galerie Breteau (20 jeux nécessaires, 40 gestes inutiles). », *Opéra* [fondateur-rédacteur en chef : Jacques Chabannes], 6^e année, n° 196, mercredi 2 mars 1949, p. 6a [rubrique : « Les expositions » ; texte complet : « *Le 3 mars 1919, dans une lettre datée de San-Remo, le bon poète Louis Le Cardonnell écrivait à son ami Victor Colomb : "... Dans les arts multiples qu'il faudrait ramener à Dieu — lyres dont les cordes furent si souvent faussées —, il en est un, que je regrette de ne pas avoir suivi dès mon enfance, où j'étais peut-être appelé : cet art merveilleux de peindre qui, devant nous, fait surgir, arrachée au temps changeant, une figure éternelle. Le peintre vrai nous fixe à jamais dans l'attitude la meilleure de notre vie : méditation, contemplation, songe, là où tous les accessoires et toutes les contingences disparaissent.* » *Je ne m'excuse pas d'une si longue citation. Elle pourrait coiffer bien des chroniques d'art. Voilà en tout cas où me conduit Mlle Karskaya, d'une manière inattendue, si j'en juge par les commentaires des écrivains d'avant-garde, préfaciers de l'invitation. Cette artiste russe-ukrainienne se retranche derrière les mystères de la psychiatrie et le résultat va à rebours de l'idéal ci-dessus exprimé. La liberté du peintre est grande ; ici elle apparaît comme un défi à la liberté de comprendre ou un encouragement à toutes les dérives de l'esprit. Rêves, signes, écrit Jean Paulhan, poissons des grandes profondeurs, explique Marc Bernard, expression de "la terreur aux pattes humides" selon Maurice Nadeau !*

"La victoire noire" ? ; un histologiste, braqué au binoculaire, y verrait une glande en doigt de gant dans le mouvement de la victoire de Samothrace !... Pour moi, j'y ai trouvé un ectoplasme de "locuste essayant sur un esclave le poison destiné à Britannicus" — jeu nécessaire — (exposé par Xavier Sigalon au salon de 1824) et une réminiscence de "La Vénus de Milo mangeant un bifteck", selon Labisse — geste inutile. » Coupure absente au fonds Paulhan, issue du fonds Karskaya].

– Pierre IMBOURG, « Karskaya », *Une Semaine de Paris*, n° 119, du mercredi 2 au 8 mars 1949, p. 20-21 [texte complet : « *Le sous-titre de cette exposition “20 jeux nécessaires, 40 gestes inutiles” est à lui seul un programme. Peut-être est-il nécessaire à Mme Karskaya de jouer au peintre, qu’elle supprime alors les gestes inutiles. Qu’elle nous donne autre chose que ces monstres colorés. (Galerie Breteau, 70, rue Bonaparte).* »]

– Gaston DIEHL, « L’art est-il indispensable ? », *La Gazette des Lettres*, 5^e année, n° 83, 5 mars 1949, p. 16d [« *Chez René Breteau, Karskaya se montre surtout habile dans le maniement de la pâte.* »]

– René GUILLY, « Karskaya expose chez René Breteau / “ses petits potages magie / ses rapiers de sorcellerie” », *Combat* [?], s.d. [texte complet : « *On se battait presque, mardi soir, sur le coup de dix heures, pour pénétrer dans la galerie, si curieusement étagée, de René Breteau, rue Bonaparte. À l’intérieur, on étouffait presque : le Tout-Paris de la N.R.F., de Saint-Germain-des-Prés et des “ateliers où l’on pense”, était là. On vernissait les peintures de Warskoya* [sic].

Karskaya est une curieuse petite femme vive, à l’accent chantant, venue il y a très longtemps des rives du Dniestr vivre en France. On l’imagine volontiers en écuyère dans les plaines de l’Ukraine. Au lieu de cela, elle peint. Mais sa peinture est sauvage à souhait, et, en définitive, lui ressemble.

Cinq écrivains se sont réunis pour présenter Karskaya. Voici sa peinture présentée par Marc Bernard : “C’est dans ses toiles que se prennent les monstres somptueux, c’est dans les creux du monde qu’elle lance ses rets.” Carco : “Un monde mystérieux, sans lumière et sans air, et qui pourtant apporte au cœur une sorte de joie glacée.” Maurice Nadeau : “Un faux pas, nous voici prisonniers de la terreur aux pattes humides.” Jean Paulhan : “Karskaya est moins abstraite que rêveuse.”

Francis Ponge, lui, a composé un poème petite suite au “Parti pris des choses” : “Comme, au sortir du Grand Vatel, tout restaurant me semble fade, je m’invite dans les gargotes, et volontiers, dès lors, comme en l’une des pires, m’attable chez la Karskaya... Vos petits potages magie, vos rapiers de sorcellerie sont faits, si je comprends bien, pour nous ôter le goût du pain. C’est la grâce que je leur souhaite.”

Cette exposition s’intitule : “20 jeux nécessaires, 40 gestes inutiles”. Pourquoi ? Parce que, sans doute, ce que l’on croit utile dans

la vie ne l'est pas tellement et que le jeu est encore ce qui demeure le plus nécessaire.

*Karskaya, qui n'admire que trois peintres, Picasso, Miro et Fautrier, peint comme elle rêve. Ses toiles, beaucoup plus figuratives qu'elles ne le paraissent, sont toutes instinctives. La peinture jaillit ainsi spontanément des murs de la Galerie Breteau. » Coupure absente au fonds Paulhan, présente au fonds Karskaya ; nous n'avons pas trouvé ce texte dans *Combat* de mars 1949].*

– n.s. [RENÉ-JEAN], « Mme Karskaya », *Le Monde*, s.d. : rubrique : « Les arts » ; « *On est agacé. On s'exaspère. Ces couleurs nous apportent-elles, en leur étrangeté, des corolles vénéneuses, des pistils gigantesques, des coquillages inconnus ? Quelles formes vivent dans ces noirs profonds et lumineux à la fois, sillonnés de lignes qui s'entrelacent, zébrées de reflets qui se combattent ? Où sont les "Jeux nécessaires" ou les "Gestes inutiles" ? Soudain, on perçoit des formes, des mains s'avancent. On croit comprendre. Puis tout disparaît. De nouvelles figures prennent la place de celles qu'on vient d'entrevoir. Ce sont transformations successives, obsédantes. Mme Karskaya a projeté avec sensibilité nerveuse ses rêves mouvants, fugaces, évanescents, sur le carton ou la toile : cauchemars, tendresses, magie... » Au fonds Karskaya, ce texte a été repris dans un autre périodique *non référencé* et dans la même composition. Nous n'avons pas trouvé ce texte dans *Le Monde* du 23 février au 8 avril 1949].*

– « Il faut libérer / Bardèche ! », *Paroles Françaises* [dir. A. Mutter], 4^e année, n° 172, vendredi 25 mars 1949, p. 8 [sous le titre général « Il faut libérer Bardèche ! », opinions de Jean Paulhan, Albert Camus (qui refuse de signer), Paul Léautaud, Marcel Jouhandeau, Jules Supervielle, Marcel Arland et Georges Pioch ; suit une nouvelle liste de signataires ; coupure partiellement référencée dans les dossiers de presse de Jean Paulhan].

– J.G. [Maurice NADEAU ?], « Une nouvelle affaire Miller ? », *Combat*, 8^e année, n° 1473, jeudi 31 mars 1949, p. 3fg [« *Le Comité de défense d'Henry Miller qui comprend Mme C. E. Magny, MM. Ambrière, Bataille, Bousquet, Breton, Camus, Cassou, Éluard, Fouchet, André Gide, Paul Gilson, Émile Henriot, Hoog, Kemp, E. Lefèvre, Mounier, Nadeau, M. Noël, Paulhan, Queneau, Rousseaux, Sartre et Seghers, ne laissera pas passer l'affaire de Nancy sans lui donner quelque publicité. M. Parker, débouté à Paris, se fera pas décerner un brevet de vertu à Nancy.* » ; coupure absente au fonds Paulhan, texte

repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 931-932.

Si dans le même numéro, même page, « La tragédie du marxisme » est bien signée Maurice Nadeau, il n'en va pas de même de « Une nouvelle affaire Miller ? » signée « J. G. »].

– Marcel AYMÉ, *Le Confort intellectuel*, Flammarion, 1949, 207 p. [dans un volume achevé d'imprimer en avril 1949, voir p. 174, à propos de Mlle Anaïs, femme « à la page » : « *Quant aux Français, ses préférences allaient, en littérature, à Picasso et, en peinture, à Jean Paulhan qui, n'étant pas peintre, l'était néanmoins et beaucoup plus.* »

Voir Clément Rosset, *La Force majeure*, Les Éditions de minuit, 1983, p. 32-35].

– Malcolm de CHAZAL, *La Vie filtrée*, Paris, Gallimard, 1949, collection « Blanche », in-8, 302 p. [dans un volume achevé d'imprimer en avril 1949, et tiré à 13 exemplaires sur pur fil pour le tirage de tête, dédicace imprimée « à JEAN PAULHAN / en témoignage de reconnaissance / et d'affection. / M. de C. »].

– Maurice-Jean LEFEBVE, *Jean Paulhan. Une philosophie et une pratique de l'expression et de la réflexion*, Gallimard, 1949, 286 p. [volume achevé d'imprimer le 1^{er} avril 1949 ; pour la réception critique, voir *infra* à partir du 23 septembre ; envoi à René Étiemble].

– Hélène HARVITT, « Jean Paulhan / Literary Director of the *Nouvelle Revue Française* », *The American Society Legion of Honor Magazine*, XX, n° 1, spring 1949, p. 33-42.

– Roger PHILIPPE, « Sartre, Paulhan et autres / Style de quelques écrivains », *Journal de Genève, national, politique et littéraire*, n° 83, samedi 9-dimanche 10 avril 1949, p. 3cd [« Page littéraire » ; *De la Paille et du grain*].

— Maurice BLANCHOT, « Le paradoxe d'Aytré », *La Part du feu*, Gallimard, 1949, p. 67-79 [volume achevé d'imprimer le 30 avril 1949, tirage de tête à 13 exemplaires sur pur fil, bandeau jaune libellé « *entre les vivants / et les morts* »].

— Jean PAULHAC, alinéa « *Études* (février 1949) », dans la rubrique « Revue des revues », *Cahiers du monde nouveau*, n° 5, mai 1949, p. 132 [« *Le respect que l'on sent dans l'article de Pierre Néraud de Boisdeffre pour Jean Paulhan ne rend que plus cruelles les*

constatations auxquelles il se livre : Jean Paulhan ou le culte de la forme, ou : Bien parler pour ne rien dire. Au demeurant, le meilleur des grands classiques. Un “éreinement” plein de considération. »

Jean Paulhac a parfois été confondu avec Jean Paulhan, notamment lorsqu’il signe de ses initiales].

– Roger de LA PERRIÈRE, « Jean Paulhan », *Liberté de l’esprit*, n° 4, mai 1949, p. 35 [cinq intertitres en minuscules : « un mystère », « le mystère s’épaissit », « du devoir de contradiction envers soi-même », « les infortunes de la vertu » et « il faut conclure ».

Extrait : « *Tout ce qui se propose en France d’être Rimbaud — les ambassadeurs, les généraux, les bons jeunes gens — tout ce qui aime la littérature et déteste les phrases, vient trouver Jean Paulhan. Celui-ci écoute, observe et déclare sans hésiter : “C’est génial.” Puis il passe dans la pièce voisine et précise : “C’est génial, mais c’est plat.” Ce qui revient à dire que sa critique n’est pas d’un seul bloc. Voici d’abord le plan naïf où le seul arrangement des mots est amusant. Puis le domaine des intentions, des ruses. Enfin l’humeur, la doctrine, les secrets. Les secrets sont les dieux de l’art : ils vivent cachés. »]*

– Julien BENDA, « Toute la France / n’est pas byzantine / mais ce n’est pas la faute de / Jean Paulhan », *Les Lettres françaises* [Fondateur : Jacques Decour (fusillé par les Allemands) ; directeur : Claude Morgan ; Rédacteur en Chef : Pierre Daix], 9^e année, n° 258, 5 mai 1949, p. 1ab [texte complet : « *Dans ses derniers Cahiers de la Pléiade, M. Jean Paulhan écrit :*

“Le bruit courait naguère que l’œuvre dans laquelle il (Benda) marque fortement la dégénérescence et la vanité de toute pensée française, *La France byzantine*, lui avait été commandée par la propagande hitlérienne. Je n’ai pas besoin d’ajouter que c’était un faux bruit. Mais un faux bruit, si je peux dire, très ressemblant.”

On reconnaît la méthode de Basile : répandons le “bruit” ; après quoi nous dirons qu’il est faux ; il en restera toujours quelque chose. Le lecteur jugera si de tels procédés ne sont pas parfaitement ignobles et si l’écrivain qui les emploie ne devrait pas être, ipso facto, rayé de la confrérie.

Ceci postule la création — c’est un de mes vœux — d’un “Conseil de l’ordre” des écrivains analogue à ce qu’est — ce que devrait être — celui des avocats, celui des médecins, et qui chasserait de la profession ceux qui, comme Paulhan, par de telles mœurs, en sont exactement la honte.

Quant au “bruit” en question, Paulhan sait comme moi qu’il n’a jamais existé ; personne n’a jamais cru ni dit que le Reich, dont la

radio me citait journallement parmi ses ennemis numéro 1 et à traiter en conséquence, m'eût demandé un livre pour sa propagande. Mais mon Zoïle avait besoin d'énoncer ce bruit pour déclarer ensuite qu'il était "très ressemblant".

Qu'insinue-t-il par là ? Que si j'avais voulu écrire un livre qui fit le jeu des détracteurs de notre esprit à l'étranger, je n'en aurais pas écrit un autre.

Relevons d'abord cet effronté mensonge. La France byzantine ne marque nullement, et pour cause, "la dégénérescence et la vanité de toute pensée française", mais d'une certaine littérature française contemporaine, très précise, où le docteur des Fleurs de Tarbes est un sous-fifre. Cela dit, il est exact que mon livre enchante l'étranger qui se réjouit de cette décadence. C'est cette réjouissance que j'ai signalée à la fin de ma récente étude sur notre cantor de coït de mouches en disant que, par son œuvre, il tient en haleine ceux qui assurent que, lorsque la littérature d'une nation en est venue à cet état, cette nation est mûre pour la disparition⁴.

Mais alors se pose cette question ;

De ce plaisir qu'éprouve l'étranger à constater cette corruption, qui est le responsable ? Est-ce celui qui la signale ou celui qui la manifeste ? Est-ce moi qui la décris ou Paulhan qui l'incarne ? Le lecteur répondra. »]

– Henri CLOUARD, *Histoire de la Littérature française du symbolisme à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2 vol., 669 et 701 p. [dans un titre achevé d'imprimer le 14 mai 1949, voir t. II, p. 12 : « Le Guerrier appliqué (1917) de Jean Paulhan, tableau menu et sec où l'ancien sergent de zouaves montre une faculté de repérage psychologique qui révèle l'excellent tireur » ; p. 604-607 : « Un psychologue du langage : Jean Paulhan » ; voir aussi p. 24 (sur *La N.R.F.*), p. 185 (sur le haï-kaï), p. 534 (sur Frédéric Paulhan)].

– Henri MASSIS, « L'accélération de l'histoire », 11^e année, n° 108, 15 mai 1949, p. 201-206 [sans mention de Jean Paulhan, documentation générale dans les dossiers de presse de l'auteur].

– P. B., « Félix Fénéon : Œuvres (Gallimard) », *Liberté de l'esprit*, n° 5, juin 1949, p. 119a [texte complet : « Merveilleuse introduction de Paulhan ; si inquiétante, que nous en venons à croire, en effet, qu'il n'y a eu qu'un critique, et que ce critique est Fénéon. (Tout de même ! ça se serait su !) Introduction qui ne fait que reculer les limites du

⁴ « Un fossoyeur de la France, Jean Paulhan », *Europe*, septembre 1948. [NdR, 1949].

“mystère Paulhan” : la pensée de Paulhan ressemble à ce que Gide disait du style de Péguy : on se croirait sur des chevaux de bois, on tourne, on décroche un anneau, deux anneaux... Bref, nous ne sommes pas plus avancés sur “le mystère de la critique” sur lequel Paulhan lâche des choses toutes simples, qui, dès qu’on y réfléchit, ne sont pas si simples que cela. Quant à Fénéon, on constate, en effet, qu’il a peut-être été le premier critique d’art de son temps, le premier à mettre à leur place Cézanne, Manet, Renoir et les impressionnistes, plus tard les fauves et les cubistes ; sa critique proprement littéraire paraît plus mince, si ses faits-divers en trois lignes sont souvent amusants. En somme un Paulhan première manière.

J’ai dit que ce livre était inquiétant : voici pourquoi. Paulhan écrit à juste titre : “Il est permis de préférer à qui découvre aujourd’hui La Fontaine ou Eschyle celui qui sait mettre à leur juste place Rimbaud du vivant de Rimbaud, Joyce avant sa mort et Gide tant que Gide est là. Bref, le critique du temps présent au critique du passé : comme étant plus hardi et plus créateur — comme étant aussi plus critique.” Rien à dire à cela : or, il paraît que Fénéon a su découvrir Rimbaud, Verlaine, Gide, Proust, Claudel, Valéry, et j’en saute. Cela signifie-t-il que nous nous apercevrons un jour que les écrivains de ce temps n’étaient pas Mauriac, Montherlant, Malraux, Sartre ou Camus, mais Antonin Artaud, Tristan Tzara et Malcolm de Chazal ? En ce cas, il faudra donner à Paulhan son vrai nom : “J.P. ou le critique”. »]

— « Correspondance », *Mercure de France*, n° 1030, 1^{er} juin 1949, p. 376 [fin de la « Mercvriale » ; « Nous avons reçu de M. Thadée Natanson la mise au point suivante à propos de l’article de Maurice Nadeau (*Mercure* du 1^{er} février) sur les Œuvres de Félix Fénéon publiées par Jean Paulhan. »]

— « À Saint-Germain-des-Prés, Mlle Akakia ne peut prouver que son faux Rimbaud est un vrai faux », *Paris-Match*, n° 11, 4 juin 1949, p. 8 [rubrique : « Le match de la vie » ; il s’agit du compte rendu de la réunion du mardi 24 mai 1949, à la brasserie Lipp, réunion destinée à clarifier la question des auteurs de *La Chasse spirituelle*. « Sont là : Jean Paulhan, à la fois éminence grise et président de la république des Lettres »].

— Jean MARTEAU, « Sur un livre récent / Un philosophe de l’ambigu : / Jean Paulhan », *La Tribune de Genève*, 71^e année, n° 132, samedi 11 juin 1949, p. 1cd [sur le *Jean Paulhan* de Maurice-Jean Lefebvre, Paris, Gallimard, 1949, 279 p. ; début : « *La Nouvelle Revue Française a certainement été, pendant l’entre-deux-guerres, une des*

sources essentielles de la littérature française. Et plus qu'une source : une espèce de tribunal où le rôle de procureur de la République (des lettres) a été tenu d'abord par Jacques Rivière, ensuite par Jean Paulhan. Jacques Rivière était un homme timide, envers lui-même, en tout cas : il poussait la conscience de son métier, de son art, de sa responsabilité vis-à-vis de l'intelligence si loin qu'il hésitait toujours à affirmer quelque chose. Le questionnait-on à l'issue d'une conférence et fût-on le plus effacé des étudiants d'une université de province ou de l'étranger, il répondait avec embarras : "C'est un grave problème que vous me posez là. Je ne puis y répondre sur-le-champ. Je vous écrirai." Et il le faisait. »]

– Marcel ARLAND, *Chronique de la peinture moderne*, Paris, Éditions Corrêa, 1949, 218 p. [dans un volume de la coll. « Mise au point » achevé d'imprimer en juillet 1949, mentions de Jean Paulhan, p. 21 (à propos de Braque), 48 (Georges Limbour, « *l'un des meilleurs critiques de ce temps* »), 57 (Jean Paulhan et André Malraux défendent Fautrier), 184 (mention de *Braque le Patron*), 189 (Jean Paulhan dit que les objets que Braque a rassemblés dans ses toiles sont « *plus vrais que nature* »)].

– Marcel LECOMTE, « Paul Éluard », *Le Journal des Poètes*, n° 6, juillet 1949, p. 3 [extrait : « *Il semble que l'on doive situer dès 1919, les premiers contacts d'Éluard et de Jean Paulhan.* »

Texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, p. 44-47, coll. « Archives du Futur »].

– Thadée NATANSON, « Correspondance », *Mercure de France*, n° 1031, 1^{er} juillet 1949, p. 571 [fin de la « Mercvriale » ; lettre de Thadée Natanson, datée du « *juin 1949* », en réponse à la réponse de Paulhan ; voir p. 173 de J.-Y. Lacroix, 1996].

— André BRETON, *Flagrant délit. Rimbaud devant la conjuration de l'imposture et du truquage*, Thésée, 70 rue de l'Université, Paris VII^e, 1949, achevé d'imprimer le 6 juillet 1949 sur les presses de Joseph Zichieri, imprimeur à Paris [voir p. 28, Ponge intervient « *aux dépens de Jean Paulhan* » ; exemplaire dédicacé de la main d'André Breton « *à Jean Paulhan / de tout cœur / André Breton* ».

Voir aussi le compilation de Jean-Jacques Lefrère, *La Chasse spirituelle*, Éditions Léo Scheer, 2012, 448 p.].

– Maurice NADEAU, « Au domaine de l’ambiguïté », *Combat*, 8^e année, n° 1557, jeudi 7 juillet 1949, p. 4^{efg} [rubrique : « Les livres » ; coupure absente au fonds Paulhan, reprise dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 982-985].

– Willy KONINCKX, « Les lettres françaises de Belgique », *Le Matin*, 56^e année, n° 168, samedi 16 et dimanche 17 juillet 1949, p. 7 [page « La vie intellectuelle » ; Cocteau, Gide, Éluard, Sartre, Carco, Lecomte, Fargue, Paulhan aident à publier un *Panorama des Lettres* présenté par Georges Duhamel].

– Claude ROY, « Apollinaire », *Descriptions critiques*, Paris, Gallimard, 1949, p. 9-19 (coll. « Blanche ») [dans un volume de 317 p., achevé d’imprimer le 22 juillet 1949, voir p. 18 : « Jean Paulhan parlait, au sujet d’Apollinaire, de “ce désir secret d’humilier le langage, parfois de le recommencer, toujours de valoir mieux que lui”. Un tel jugement semble n’être que le premier moment de celui auquel l’examen de la poésie d’Apollinaire amène. »

Claude Roy écrit à Jean Paulhan, de « Morzine / (Haute Savoie) / 30 septembre 1950 » : « ah voilà donc un nouveau chapitre de ce Jean Paulhan sans cesse repris, défait, recommencé, renvoyé, qui est (avec le Gide) la tapisserie de Pénélope de mes *Descriptions critiques*. Je suppose que c’est un des visages de l’amitié : n’en avoir jamais fini avec. Il me faudra mourir pour en avoir terminé, et à demi seulement. »]

– Jean DUCHÉ, « Le métier d’intervieweur », *Mercure de France*, tome CCCVI, n° 1032, 1^{er} août 1949, p. 645-652 [Jean Duché s’est entretenu, depuis la Libération, avec une centaine d’écrivains : « Un exemple si exceptionnel, nul ne s’étonnera que je le doive à Paulhan. C’était à l’époque où il affûtait ses flèches contre le C.N.E. Il m’avait dit des choses assez piquantes. Je revins chez lui pour l’imprimatur. Tandis que je contemplais, de sa fenêtre, les arènes de Lutèce, il s’isola derrière un paravent. Lorsqu’il en ressortit, mon texte avait subi quelques amputations, mais il lui avait poussé des ailerons soigneusement épinglés. Sur l’un d’eux on lisait ceci, qui allait ouvrir une fameuse polémique : “Romain Rolland a trahi, en 1914, la cause de la France, comme son ami et disciple Chateaubriant devait la trahir en 1940.”

Il est bon de savoir ce que l’on veut, et lorsqu’on fait une enquête de ne pas s’entêter dans l’impressionnisme. » (texte cité p. 647)].

– Marcel LECOMTE, « Jean Paulhan », *Le Journal des poètes*, n° 7, septembre 1949, p. 3.

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur »].

– Maurice NADEAU, « La Part du feu », *Mercure de France*, tome CCCVII, 1^{er} septembre 1949, p. 141-145 [rubrique « Lettres » en tête de la « Mercvriale » ; coupure absente au fonds Paulhan, reprise sous le titre modifié « Maurice Blanchot et “La Part du feu” », dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 1000-1004].

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « Jean Paulhan, cet inconnu », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson ; rédacteur en Chef : Maurice Noël], 4^e année, n° 176, samedi 3 septembre 1949, p. 1 et 3 [en première page, photo légendée « Jean Paulhan, quand il était chercheur d'or à Madagascar » ; Claude Elsen écrit d'abord à Jean Paulhan, un « lundi [1949] » : « Il n'est fichtre pas simple, en 7 pages et pour 75.000 lecteurs (n'oublions pas les 75.000 lecteurs) de faire à la fois un portrait de J.P., un exposé (même sommaire) de sa méthode, et un sort aux livres qui lui sont consacrés... J'ai essayé, en me mettant un peu dans la peau d'un rédacteur de quelque “Reader's Digest” académique... Bien entendu, cela ne me satisfait pas. Mais vous serez peut-être plus indulgent. » Puis « lundi soir [1949] » : « j'ai reçu un coup de téléphone pressant du Figaro : l'“éditorialiste” prévu pour vendredi ayant fait faux-bond, on me suppliait de livrer demain mardi le papier promis... Ces gens sont bien tyranniques. Je l'ai donc envoyé. (Mais non sans y avoir introduit quelques lignes sur les hain-teny, bien sûr. Elles m'ont à leur tour suggéré un développement qu'il m'a bien fallu “condenser” — comme le reste...).

Je n'aime pas être pressé ainsi, ni contraint à tant de laconisme (c'est une page du Figaro qu'il m'eût fallu. Je la chercherai ailleurs...) Je n'aime pas non plus que cet article, tout insuffisant qu'il soit pour mon goût, paraisse sans que nous en ayons bavardé. Mais qu'y faire ? En définitive, le journalisme est assez décevant. Je m'en doutais un peu. » Du même Claude Elsen, un « jeudi [1949] » : « Cher Jean Paulhan, / J'avais déjà envoyé l'article, lorsque j'en ai reçu de vous le double annoté. Par pneu, j'ai demandé au Fig[aro]. d'apporter quelques retouches (Pour les hain-teny, c'était fait.)

Heureux, en tout cas, qu'il ne vous ait pas trop déçu (si vous ne dites pas cela pour me faire plaisir). » Un autre « lundi » encore, Claude Elsen écrit : « Pourquoi dites-vous que mon article vous rend "confus" ? Cela m'inquiète un peu. Mais vous me rassurerez demain. »]

– Maurice NADEAU, « Jean Genet ou les métamorphoses de l'abject », *Combat*, 8^e année, n° 1611, 8 septembre 1949, p. 4**bcdef** [rubrique : « Les livres... » ; début : « *Jean Genet n'est plus à découvrir. La plus grande part de son œuvre est encore clandestine, mais sa légende est publique, son talent consacré. Pour Jean Cocteau et Jean Paulhan, François Mauriac et Jean-Paul Sartre, il est un de nos grands écrivains actuels, et il est parvenu à ce rang du premier coup : dès qu'il s'est mis à écrire. Un extraordinaire don d'expression poétique a été donné à cet "auteur pornographique", gibier de maison de correction et de prison, voleur, traître, pédéraste, qui a fait du vol, de la trahison et de la pédérastie, sous leurs formes les plus abjectes, la matière même de son chant.* » (texte cité col. b) ; à propos des deux éditions, chez Gallimard, du *Journal du voleur* et de *Haute surveillance*, coupure absente au fonds Paulhan, reprise dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 1004-1006].

– Simone de BEAUVOIR, « La Femme indépendante » (chapitre XIV), dans *Le Deuxième Sexe*, t. II, Paris, Gallimard, 1949, 583 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 14 septembre 1949 ; voir p. 549 : « — comme l'explique Paulhan dans les *Fleurs de Tarbes* — c'est qu'il se confond souvent avec l'immédiate traduction de l'impression subjective. » ; *La Femme indépendante*, Gallimard, « Folio », 2022, p. 81 et note p. 125].

– Giuseppe UNGARETTI, *Il Povero nella Città*, Edizioni della Meridiana, Stabilimento Grafico R. Scotti, Milano, 1949, 123 p. [ouvrage imprimé à 1000 exemplaires, avec, en frontispice, un portrait légendé « *Giuseppe Ungaretti. Disegno di Fabrizio Clerici* » ; texte de la note de présentation de G.U., datée du 19 septembre 1949 : « *J'offre ce livre à Jean Paulhan et à Emilio Cecchi, maîtres de la prose d'aujourd'hui.* »]

– Émile BOUVIER, « Actualités nîmoises », *Midi libre*, 23 septembre 1949 [extraits : « *C'est essentiellement sur l'hétérogénéité radicale de la pensée et de son expression, de la réflexion et du langage, que M. Jean Paulhan a voulu attirer notre attention. Parti de considérations sur la littérature, il se dirige par un progrès en apparence capricieux,*

vers une définition de la nature humaine. Ce qui est exactement la démarche de méthode socratique, d'abord dirigée contre le verbalisme dogmatique des sophistes, puis orientée vers une re-découverte de notre Moi authentique, et la rectification du jugement. M. Lefebvre a analysé avec une clarté et une vigueur dialectique également remarquables, la "philosophie de Jean Paulhan". Elle apparaît tout à fait digne de l'intérêt croissant qu'elle suscite.

[...] En sorte que l'on fera bien de placer à Nîmes la statue de Jean Paulhan et celle du Taureau aux deux coins opposés de la ville ! »]

– Denis MARION, « Jean Paulhan », *Le Soir*, Bruxelles, 63^e année, n° 280, samedi 8 octobre 1949, p. 7^{de} [rubrique : « Billet dur » ; début : « Depuis qu'il existe des revues littéraires, elles ont répondu à un petit nombre de besoins précis : entre celui qu'ont les débutants d'être imprimés et celui qu'ont les abonnés de recevoir à date fixe un fascicule dont le sommaire suffit à leur donner une idée réconfortante de leur propre intelligence, deux ou trois intermédiaires prennent place. Par exception un homme s'est trouvé pour croire qu'une revue constituait un genre littéraire aussi valable qu'un autre et méritant qu'une intelligence perçante, un goût d'une sûreté implacable et une inlassable activité lui soient consacrés.

Bien entendu, à peu près personne ne s'aperçut avant longtemps du caractère singulier d'une entreprise qui paraissait justifiée à suffisance par les raisons habituelles. Il fallut que la dite revue disparût, par l'effet second d'une guerre mondiale, et qu'aucune autre ne se montrât capable de la remplacer pour que son directeur reçut l'honneur du travail qu'il accomplissait depuis vingt ans. »]

– E[manuel]. BEAU de LOMÉNIE, « M. Jean Paulhan ou Le "précieux" résistant », *Les Cahiers de la Cité*. [dir. Beau de Loménie, 19, rue de Lille, Paris VII^e], n° 3, novembre 1949, p. 1-11 [numéro surtitré « Libertés françaises » ; six feuillets agrafés au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.)].

– Léon WERTH, « Billet à Jean Paulhan / sur la peinture moderne », *Arts*, n° 237, vendredi 18 novembre 1949, p. 2^{de} [sur l'article de Jean Paulhan, « Braque et la peinture sacrée », paru dans *Le Figaro littéraire* : « Le mot sacré est à la mode. [...] Vous avez quitté le plan de l'ironie. Votre voix devient d'un hiérophante et vous nous dites "qu'en un temps voué à la mesure et à la mécanique, et comme rongé de quantité, il a été donné à la peinture moderne de célébrer quelque sourde noce et réconciliation du monde avec l'homme..." Croyez-vous

vraiment que Rembrandt était brouillé avec l'homme et que Dubuffet nous réconcilie avec lui ? »]

– Maurice RAYNAL, *Campigli*, Paris, Jeanne Bucher, 1949 [envoi autographe signé « à Jean Paulhan souvenir d'une première rencontre, début d'une amitié 21/11/49 » – librairie Hutin, juin 2024].

– Francis J. CARMODY, University of California, « Jean Paulhans Imaginative Writings », *Occidental*, Massapoqua, New-York, n° 9-10, novembre-décembre 1949, p. 15-27, 28-34. Voir *infra*, en février 1950, dans *The French Review*.

– André BLANCHET, « Malcolm de Chazal. — **La Vie filtrée**. Gallimard, 1949. In-8, 302 pages, 580 francs », *Études. Revue fondée en 1856 par les Pères de la Compagnie de Jésus*, 82^e année, tome 263 de la collection, décembre 1949, p. 407b et 408a [rubrique « Revue des livres » ; texte complet : « Voici la suite et l'explication de Sens-Plastique (voir *Études* de décembre 1948). Force est à l'auteur, qui s'estime mal compris, de s'instituer son "propre prophète". Pour cela, son "esprit surchauffé dans le Chaudron universel de l'Intelligence" n'a qu'à transcrire la "dictée de l'invisible". Il en résulte surtout beaucoup de fumée. À travers laquelle toutefois nous reconnaissons certains thèmes du romantisme allemand (unité du monde, symbolisme universel, tendance à brasser ensemble poésie, philosophie et religion), thèmes repris et précisés par le surréalisme (fusion du rêve et de la réalité). D'où un ruissellement d'images-idées, une nébuleuse spirale. Comme toutes les tentatives antérieures pour traduire en prose l'ambition de la poésie éternelle, l'immense effort de l'auteur n'aboutit qu'à des formules décevantes : pénibles, confuses, trop souvent pédantes. Le meilleur lui passe entre les doigts. Que ne recourt-il franchement à la poésie, dont c'est justement le privilège, si je ne me trompe, d'exprimer l'inexprimable ? » Coupure absente au fonds Paulhan. Voir *supra* dans *Études* en décembre 1948].

– Hervé FAVRE, *La Patrie suisse*, décembre 1949 [début et fin : « Avant guerre, quelques revues présentaient aux lecteurs de romans et aux amateurs d'humanisme et d'histoire, les auteurs arrivés et les écrivains dignes de demeurer. Dispensant les uns de lectures plus importantes, y encourageant les autres, elles les entretenaient tous dans une saine tradition. [...]

Nous en avons choisi plusieurs qui, dans le chaos ambiant, font l'effort de vivre. Nous les signalons à nos lecteurs. »] Voir le suivant.

– n.s., « Cahiers de la Pléiade », *périodique non référencé* [*Patrie Suisse ? bulletin de la Guilde du livre ?*], décembre 1949 [portrait photographique légendé « M. Jean Paulhan » ; texte complet : « Un athlète spécieux et sympathique : Jean Paulhan.

Il vient de faire scandale par sa démission du Conseil national des écrivains, organisme présidé par Aragon et Éluard. Non seulement il a fait entrer dans sa revue Jouhandeau et Giono, un écrivain antijuif et un pacifiste du temps de la collaboration, mais encore a eu de vives polémiques avec les communistes et Vercors, au sujet de l'amnistie. Paulhan estime que les mots, encrassés par huit ans de guerre et de passions partisans, doivent être décapés par la littérature d'aujourd'hui, et que le climat d'état de grâce d'avant Munich doit être retrouvé. On doit faire comme si la littérature française pouvait sans hiatus subsister sous sa forme désintéressée, à l'usage de l'élite.

– *On a beaucoup remarqué votre intervention en faveur des “brebis galeuses”. Pouvons-nous espérer dans votre prochain numéro des révélations plus significatives, des noms plus tendancieux, des chevaux de Troie plus ambigus, et plus nombreux ?*

– Mais non, il n'y aura rien d'autre. Sans faire mon “mea culpa”, j'ai dit ce que j'avais à dire. Je n'en fais pas un principe. Vous voulez savoir qui sera l'hôte de mes prochains cahiers ? Nous avons eu Ch.-Albert Cingria, je ferai cette fois bonne place à l'un de vos écrivains de Genève que j'aime beaucoup : Léon Bopp. Vous le connaissez mal, mais il en vaut la peine.

– *On sait que vous autres Français connaissez mieux notre pays que nos propres sourciers. N'avez-vous pas écrit récemment ?*

Sans me donner le temps d'évoquer certain voyage en Suisse qui a agacé beaucoup le monde, il me rétorque :

– *Connaissez-vous les poésies militaires de Ramuz ? Vous avez là un trésor.*

Il me parle ensuite d'une jeune revue située rue de l'île Saint-Louis, “la plus méritante de l'heure”, et me révèle un écrivain de l'île Maurice, auteur d'un livre de 600 pages, “Matière plastique” [sic] dont chaque phrase a de la saveur, de la science, du mystère, le livre le plus important depuis “Ulysse”.

Car, au-dessus et à côté des contingences passagères de la politique, Jean Paulhan est fidèle à sa vocation éternelle de chercheur, de découvreur, d'éminence grise de la littérature et des arts. »]

– de Lausanne, le vendredi qui précède le 3 décembre 1949, René Berger demande qu'on lui envoie le cliché de *Braque, le Patron*, p. 153, avant publication du prochain numéro de *Pour l'Art*, avec une étude en regard (37 TRC 14/2).

– Marianne COLIN, « Les critiques d'art / vus par un peintre », *périodique non référencé*, 1949 [?] [Benn expose dans sa galerie, la galerie Berri-Argenson, rue d'Argenson, trente-cinq portraits de critiques d'art, dont un portrait de Jean Paulhan qui est ici reproduit].

– *n.s.*, « Jean Paulhan s'amuse », *Le Figaro*, 1949 [?] [rubrique : « Aux Quatre vents » ; de l'écriture de Jean Paulhan : « *voici la photo demandé. Je ne fais pas de simples ronds dans l'eau (de la Rivière L'Ecole) mais des ricochets. (J'y suis très fort.)* » ; texte imprimé : « *Des ricochets ?... Ce geste du semeur / Laisse augurer que Jean Paulhan nous floue. / Et "demandé", sans "e" muet, j'avoue : / Lapsus, ô Freud, où se trahit l'auteur !* »]

– J.D., « Le Carnet de Contes », *Le Patriote de Nice*. Parti communiste français. Section de Nice, n° 5719 [rubrique : « Sainte-Maxime » ; mention de Jacques Decour ; le n° 5719, si cette information est exacte, ne correspond pas à cette période].

– *n.s.*, « Curieuse étude de Jean Paulhan », *coupure non référencée* au fonds Paulhan, dans le dossier de presse de 1950 [à propos du n° XI des *Cahiers de la Pléiade*, hiver 1950-1951, texte complet : « *Dans le même numéro des "Cahiers de la Pléiade", un bel inédit de Valéry Larbaud, une curieuse étude de Jean Paulhan, sur l'"Illusion de l'étymologie", d'étonnants "Fratras" poétiques des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, recueillis par Albert-Marie Schmidt, et bien d'autres choses surprenantes qui font de ce onzième cahier l'un des plus attachants de la série.* »]

– « Jouhandeau », *coupure non référencée* au fonds Paulhan, dans le dossier de presse de 1950 [coupure datée au crayon « 1949-1950 » ; texte complet : « *Je ne rapporterai qu'un trait parmi des centaines que je conserve pieusement dans ma mémoire :*

– On sait quelle est la discrétion de Jean Paulhan, comme il intervient rarement dans les conversations générales, à moins qu'il n'ait à défendre quelqu'un.

Ce jour-là, il se prodiguait, et j'entends toujours Paul Léautaud s'écrier, en étendant avec solennité, sa vieille main vers lui :

— Voyez-le, voyez-le, notre Boileau, avec sa perruque dessinée par Braque ! »]

1950 – *Le / Théâtre / de / Séraphin* / Par Antonin Artaud, [Saint-Maurice d'Ételan], Pierre Bettencourt, [1950], 55 p. [la date de

« 1948 » qui figure en première de couverture, au fronton d'un monument funéraire antique, est justifiée en première page « Antonin / Artaud / mort en 1948 » ; « Tirage / limité à 250 / exemplaires / sur Arches, / savoir : 220 / exemplaires / numérotés / de 31 à 250 / et trente / exemplaires / réimposés / numérotés / de 1 à 31 » ; « LE THÉÂTRE / achevé / d'imprimer / un jour de gel / à la campagne / et tiré à / petit nombre / pour la fleur / de nos amis / vers la fin du monde / DE SÉRAPHIN » ; en décembre 1935 et janvier 1936, Antonin Artaud destinait ce texte à *Mesures*, où il ne parut pas ; Jean Paulhan le confie à Pierre Bettencourt et dispose du numéro 163 (crayon rouge), mais le donne lui-même aux *Cahiers de la Pléiade*, n° 7, printemps 1949, p. 124-130. Texte repris dans les œuvres complètes d'Antonin Artaud, t. IV, Gallimard, 1978, p. 139-146].

– Marcel ARLAND, « À la gloire de la nouvelle », *La Gazette de Lausanne et Journal Suisse* [?], col. *abcdef* [rubrique « Moments littéraires » ; dans le dossier de presse de 1950, coupure non référencée au fonds Paulhan ; sur *Les Causes célèbres* et *La Métromanie* : « Quant à l'édition présente, mieux eût valu annoncer, me semble-t-il : “œuvre de Jean Dubuffet sur un prétexte de Jean Paulhan.” »]

– Pierre-André BENOIT, *Pour rien*, Alès, PAB, 1950, placard in-4°, 29 x 17 cm, replié en un in-12 oblong, texte en fac-similé et dessins reproduits en lithographie, tirage à cent exemplaires sur papier vélin teinté couché ; il s'agit d'une lettre de Pierre-André Benoit à Jean Paulhan [librairie Léon Aichelbaum, vue en août 2020, pour le catalogue d'octobre].

– * Emile BOUVIER, « *Les Causes célèbres* », *périodique non référencé*, s.d. [« Chronique Littéraire » ; chroniqueur au *Midi libre*, l'auteur se propose de parler de Jean Paulhan bêtement ; « *objets surréalistes* » ; coupure dans le dossier de presse de Jean Paulhan pour 1950].

– * Jacques BRENNER, « Nous avons lu pour vous... », *périodique normand non référencé* [la BNF conserve *Normandie* en 1945-1947 puis *Paris-Normandie*, sous la cote Micr D-414 ; mention de Jean La Fontaine ; Jacques Brenner cite « L'Agent secret »].

– G.D. [Guy DUMUR], « *Les Causes célèbres*, par Jean Paulhan (Éditions Gallimard) », *Médecine de France*, n° XIV, MCML, p. 44a [texte complet : « *Lorsque Jean Paulhan se manifeste, c'est toujours (en rhétorique, en peinture ou en politique) pour rappeler l'importance*

des petites choses et le vide de celles que l'on a coutume de juger grandes. Mais, comme il le dit quelque part, "c'est le langage qui doit être simple, et les opinions compliquées". Osera-t-on lui dire que souvent l'extrême clarté de son langage ajoute au mystère de ses propos ? Ainsi de ses Causes célèbres, poèmes ou histoires à la moralité ambiguë, très chinoises, mais écrites par un Chinois violent. D'où le contraste. Quelqu'un parlait de Lao Tzeu, à propos de Paulhan. Mais s'il s'agissait d'un sage qui préférerait à tout le désordre des passions ? Si l'on en juge par les pages que Paulhan a consacrées à Sade, ne serait-ce pas dans les pires passions que se découvrirait, au cœur même de la cruauté, la nappe d'eau calme où commencerait la paix ? Oui, dans ces Causes célèbres, le sentiment est cruel et le langage, infiniment calme, sans froideur, semblable à un ciel immense reflété par un lac. » ; copie et coupure au fonds Paulhan dans les dossiers de presse de 1950].

– Maurice TÆSCA, *Confidence extraite du journal inédit de Maurice Tæsca*, s.l., imprimé sur les Presses des Fils de Victor Michel, Paris, 1950, n.p. [grand in-quarto oblong, 42 x 22,5, en feuille sous couverture crème muette rempliée, douze feuillets non chiffrés ; deux pages de texte, une de titre et un hors-texte ; deux burins d'Abram Krol tires par Pierre Thiot, dont un en titre (4 x 7 cm) et en hors-texte de grand format, un portrait de Jean Paulhan méditatif devant un diablo ; tirage à trente exemplaires ; il s'agit d'un extrait du journal inédit de Maurice Tæsca, le texte étant calligraphié sur deux pages relatant la rencontre de Maurice Tæsca et Jean Paulhan, chez ce dernier, qui lui fait découvrir un nouveau jeu américain, le « Slinky », autrement appelé « boudin », « ondamania » ou « zigzag ». Tirage à 30 exemplaires sur Velin de Lana.

On connaît un exemplaire avec envoi du graveur Abram Krol à Claude Roger-Marx, un autre avec double envoi, d'Abram Krol (« *À Mademoiselle M.C. Mouhot / En hommage / Krol* ») et de Maurice Tæsca : « *Exemplaire de Mademoiselle / Mary-Claire Mouhot / que j'ai vue, enfant, à / Valentigney (Doubs) / en très (vieux) hommage / Maurice Tæsca / 1951 - Paris* » (librairie Faustroll, catalogue 9, automne 2015, n° 99). Le n° 6, un des 20 exemplaires numérotés de 1 à 20 signés au colophon par Toesca, Krol et l'éditeur, a été mis en vente par la Librairie Le Galet, avril 2022, catalogue reçu le 28 mars 2022, n° 258.

Catalogue raisonné de l'œuvre gravé d'Abram Krol, tome I (1948-1957), numéros 96 et 151 (Pierre Cailler, Genève, 1959)].

– Jean GRENIER, « Lettre à L.G. / 10 novembre 1946 », 84 [directeur-gérant : Marcel Bisiaux], numéro 13, 1950, p. 63-64 [achevé

d'imprimer au 1^{er} trimestre ; début : « *On m'écrit qu'il est mort sans douleur. Est-ce fréquent ? J.P. m'avait déjà cité d'Holbach ; chirurgien de l'armée, celui-ci avait constaté que les soldats blessés avaient une fin très douce sur les champs de bataille.* » Jean Paulhan attribue la même idée à La Mettrie].

– n.s., *Guilde du livre. Bulletin mensuel*, Lausanne, n° 1, janvier 1950, p. 15 [texte complet : « *Le Prix Rivarol, destiné aux écrivains de nationalité étrangère, auteurs d'ouvrages en langue française, sera décerné en juin 1950, par un jury comprenant, entre autres, André Gide, Jean Paulhan, Gabriel Marcel, Jules Romains, Émile Henriot, Daniel-Rops, Jean Schlumberger, Jules Supervielle, Henri Troyat ; les œuvres devront être adressées jusqu'au 15 mars 1950 à la librairie Bonaparte, 31, rue Bonaparte, Paris.* »]

– n.s., « Le thermomètre et l'imprimé », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 194, samedi 7 janvier 1950, p. 3f [« *Jean Paulhan envoie à ses amis un cadeau de jour de l'an. C'est un volume minuscule — qui s'intitule, d'ailleurs, Petit livre... — de six centimètres de large sur neuf centimètres de haut.*

Sur la première page, on lit : À déchirer. Et, plus loin, Jean Paulhan donne ce conseil que les bibliophiles se garderont de suivre : À votre place, je déchirerais ce petit livre sitôt lu.

On s'en doutait un peu, avant de l'ouvrir : le Petit livre, en onze pages, traite du langage. Et Jean Paulhan écrit cette sentence poétique :

Un dessin de phrase fond mieux que de la neige.

L'auteur, pensons-nous, entendait consoler ses lecteurs d'un rude hiver. »]

– n.s., « Chez les écrivains », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 195, samedi 14 janvier 1950, p. 6a [rubrique : « Livres, couronnes et tapis vert » : « *Jean Paulhan souffre des yeux : les médecins viennent de le priver pour un mois de lecture et d'écriture.* »

André Salmon écrit à Jean Paulhan : « *13 janvier 1950 / Cher Jean Paulhan, / Je lis, à l'instant, dans Le Figaro littéraire : "Jean Paulhan souffre des yeux..." J'en suis triste. Il me suffit de "Jean Paulhan souffre" pour que je m'en afflige. Guérissez vite ; ne souffrez pas. Un vieil ami qui se croit des pouvoirs à distance y pensera. / De tout cœur, / André Salmon* ». Georges Gabory écrit à Jean Paulhan, de « Rouen, le 13 avril 1950 » : « *j'ai appris par le Figaro littéraire que vous aviez été souffrant* »].

– Charles BLANCHARD, « Paulhan Jean (prononcez Paulian) », *Le Crapouillot* [dir. Jean Galtier-Boissière], « Dictionnaire des contemporains / * * », nouvelle série, n° 9, p. 152b et p. 153a [dépôt légal en février 1950 ; « *Auteur de nombreux haï-kai qui circulèrent pendant l'occupation, par exemple : On me dit que Laval du coq se défaisant / Sur les armes de France a fait peindre un faisan* » ; portrait légendé « *Paulhan, par Dubuffet* »].

– [André] BERNE-JOFFROY, « Destin de la rhétorique / Stendhal, Valéry, Paulhan », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 37^e année, n° 300, 1950, p. 272-298 [en première page de sommaire, ce texte est placé sous la rubrique « Questions rhétoriques (VI) »].

– Jean GRENIER, « Lettre à L.G. », 84 [fondateur : Marcel Bisiaux], n° 13, 1950, p. 63-64 [dans une lettre datée du 10 novembre 1946, Jean Grenier s'interroge : « *On m'écrit qu'il est mort sans douleur. Est-ce fréquent ? J.P. m'avait déjà cité d'Holbach, chirurgien de l'armée, celui-ci avait constaté que les soldats blessés avaient une fin très douce sur les champs de bataille.* »]

– n.s., « *L'Époque* a consacré, la semaine dernière [...] », *Les Lettres françaises*, 10^e année, n° 296, 26 janvier 1950, p. 2 [rubrique : « Les propos de la Ganipote » ; « [...] *une page entière à la gloire d'Henry Bordeaux. L'Époque est, de plus en plus, le journal d'une autre époque — celle de Vichy, pour préciser. Mais Carrefour va plus loin encore. Il publie la lettre que M. Paulhan écrit au maître à penser de tous les traîtres :*

Bien cher Maurras, je n'avais jamais pensé que vous fussiez si nécessaire. Bien sûr, il nous est arrivé à tous (et peut-être m'est-il arrivé plus souvent qu'à mon tour) d'écrire des choses que vous ne pouviez approuver, des choses légères, peut-être des taquineries à vous destinées, oui, mais c'était en quelque sorte adossé à vous qui nous protégez — qui nous protégez de la révolte voisine, du sarcasme, de la sottise. Comme si nous étions montés sur vos grandes épaules. Ah ! que vous nous manquez aujourd'hui cruellement. »]

– Silvio GUARNIERI, « Bienvenue à Giuseppe Ungaretti », *Le Journal des poètes*. Mensuel de création et d'information poétique [dir. Pierre-Louis Flouquet], n° 2, février 1950, p. 1 [Ungaretti hôte de la Belgique].

– Marcel LECOMTE, « Exégètes du tarot », *Le Journal des poètes*. Mensuel de création et d'information poétique [dir. Pierre-Louis

Flouquet], n° 2, février 1950, p. 5 [sur la préface de Jean Paulhan à l'ouvrage de Paul Marteau ; extrait : « *Paulhan suit ici une attitude taoïste. Quant au livre lui-même, l'on peut dire qu'il présente le problème tarotique sur un plan d'investigation extrêmement riche.*

L'on y prend le sentiment que les lames du tarot sont comme une sorte de grille posée sur le Réel, sur toute l'infinie complexité du Réel. Le Réel réagit, répond à la provocation des lames dans la secrète mesure du dessin de la grille. L'on y perçoit qu'en somme l'examen du destin individuel par les Tarots est un mystère mathématique, car le nuancement d'interprétation de chaque lame et des lames liées entre elles est tel qu'il ne s'agit plus de savoir si les cartes disent une vérité, mais bien plutôt jusqu'où elle disent cette vérité. »]

– Francis J. CARMODY, University of California, « Jean Paulhan's Imaginative Writings », *The french Review*. Published by American Association of teachers of french, vol. XXIII, february 1950, n° 4, p. 269-277 [voir *supra* en novembre-décembre 1949].

– Maurice NADEAU, « Lettres du marquis de Sade », *Mercur de France*, t. CCCVIII, n° 1038, 1^{er} février 1950, p. 305-308 [rubrique « Lettres » en tête de la « Mercvriale » ; extrait : « *Dernièrement Jean Paulhan, Pierre Klossowski et surtout Maurice Blanchot, nous ont montré qu'il ne pouvait pas être considéré seulement comme un "fou", un "monstre" ou un "criminel dangereux", qu'on ne pouvait pas le confiner dans le genre qu'il a illustré : la littérature érotique.* »

Texte absent au fonds Paulhan, repris dans *Littérature présente*, 1952 et dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 1112-1116].

– André GIDE, *Journal 1942-1949*, Paris, Gallimard, 1950, 336 p. (coll. « Blanche ») [dans un volume achevé d'imprimer le 10 février, voir p. 8, 226 et 255].

– Joël BOISSEAU, « Aujourd'hui ouverture / du procès Céline / Une association israélite, Marcel / Aymé, Mac Orlan, Paulhan et Mondor / écrivent à la cour de Justice pour / prendre la défense de l'accusé », *Combat*, 9^e année, n° 1752, mardi 21 février 1950, p. 1 et 5 [extrait : « *Jean Paulhan précise que de nombreux Résistants considéraient Céline comme incapable de pactiser avec... personne* » (p. 5)].

– Pierre BETTENCOURT, « La Samaritaine », dans *La Folie gagne*, Paris, Gallimard, 1950, p. 17 [collection « Métamorphoses », volume

XXXIX, achevé d'imprimer en mars 1950, dédicace imprimée « à Jean Paulhan »].

– Albert-Marie SCHMIDT, « Notre mauvaise conscience, Jean Paulhan », *Réforme*, 6^e année, n° 257, 18 février 1950, p. 7 [extraits : « Jean Paulhan (comme jadis Mallarmé) a été offert par la Providence à un destin que, seule, l'abjection de notre époque rend singulier : certaines évidences laïques, qui d'ailleurs, n'empiètent jamais sur l'ordre religieux, ce qui les rend acceptables et bienfaisantes. [...] Ils y arriveraient s'ils se montraient assez habiles pour toujours lever le masque révélateurs des langages. Or c'est une tâche qui exige une espèce de génie. Jean Paulhan nous en peint les difficultés dans une suite de brèves fables sans morale, qu'il intitule avec une simplicité significative **Les causes célèbres**. C'est une série de courts monologues où des personnes appartenant à toutes sortes de conditions, placées dans toutes sortes de situations, quoiqu'elles s'expriment avec une sincérité, une lucidité, une assurance, une limpidité totales, ne peuvent que soulever, par leurs confessions, les plus graves malentendus. (Des malentendus que, seule, abolirait la grâce de Jésus-Christ.) »]

– Léon DEGAND, « Braque », *Art d'aujourd'hui. Revue mensuelle* [dir. André Bloc], numéro consacré à « La peinture de 1900 à 1950 », mars 1950, p. 45 [extrait : « Braque est devenu pour quelques littérateurs et leur clientèle un sujet de dissertation littéraire. (col. a) [...] En réalité c'est eux qui — tout naturellement — escamotent la peinture de Braque pour lui substituer un mystère d'alchimie qui leur convient davantage. » (col. b) ; à la BNF, le relieur a coupé court la cote F° V 3730 ; coupure absente au fonds Paulhan].

– BERGOTTE, « J.P. eminenza blu », *Il Mondo. Settimanale di politica e letteratura* [dir. Mario Pannunzio], Roma, anno II, n° 9, 4 marzo 1950, p. 9^{cde} [rubrique : « Corriere francese » ; article parfois mentionné par erreur en avril].

– Maurice NADEAU, « La famille d'Antonin Artaud s'oppose à la publication des "Œuvres complètes" du poète », *Combat*, 9^e année, n° 1766, jeudi 9 mars 1950, p. 4^{abcd} [rubrique « Les livres » ; texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Paris, Maurice Nadeau, 2018, p. 1141-1143].

– n.s., « Plus de cent écrivains et artistes protestent contre cette prétention injustifiée », *Combat*, 9^e année, n° 1766, jeudi 9 mars 1950, p. 4^{cde} [Jean Paulhan parmi les signataires d'un appel lancé le 27

février 1950, après l'annonce, par Marie-Ange Malausséna, de la formation de la Société des Amis d'Antonin Artaud].

– * Jean LEBRAU, « Jean Paulhan », *La Dépêche du Midi*, 13 mars 1950, p. 1 et p. 3f [rubrique : « Hommes et choses » ; « *Éminence grise des lettres contemporaines ? Qui ne se cache guère en tout cas.* »]

– AUDIBERTI, *La Pluie sur les boulevards*, Angers, Au Masque d'or, 1950, 78 p. [dans un volume – le quatrième de la collection « Miroir » – achevé d'imprimer le 15 mars 1950, voir p. 22 : « *Valéry Larbaud, l'un des trois écrivains qu'alors je connusse — les deux autres étant Jean Cassou et Jean Paulhan. Valéry Larbaud et moi nous avons ri en convenant qu'en Italie une plaque de dantista ne signale pas, comme le croirait quelqu'un qui ne saurait pas l'italien, un dentiste, mais un dantiste — un amateur, un commentateur de Dante.* »]

– M.N. [Maurice NADEAU], « La famille Artaud n'a pas le droit / moral de s'opposer à la publication / des “Œuvres complètes” du poète », avec « Une lettre de M. Fernand Artaud », « Lettre de Jean Paulhan », « Lettre du Dr Ferdière » et « Lettre de Paule Thévenin et Roger Blin », dans *Combat*, 9^e année, n° 1772, jeudi 16 mars 1950, p. 4 [« Lettre de Jean Paulhan » figure col. c].

– Paul GUTH, « Un poète est mort / et l'on se bat autour de ses papiers / L'affaire Antonin Artaud / L'affaire Antonin Artaud », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 204, samedi 18 mars 1950, p. 1 et p. 4.

– n.s., « Famille de la chair et famille de l'esprit », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 204, samedi 18 mars 1950, p. 4 [entretien avec Paule Thévenin et Roger Blin].

– André BILLY, « Platon, André Gide et le père Auguste Valensin / *Les Causes célèbres* de Jean Paulhan », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 205, samedi 25 mars 1950, p. 2 [« Propos du samedi »].

– * « Le “belle excentrique” juge Monsieur Godeau », *Les Lettres françaises*, 25 mars 1950 [rubrique : « La presse littéraire » ; Élise Jouhandeau étant allée dans les bureaux de la Gestapo, pour y dénoncer Jean Paulhan, Marcel Jouhandeau explique qu'elle est folle].

– Ad. JANS, « Jean Paulhan », *Le Soir*, Bruxelles, 64^e année, n° 83, samedi 25 mars 1950, p. 7ef [dans la page « La Vie littéraire », rubrique « Cette semaine... » ; portrait photographique de Jean Paulhan, de face

et cravaté, non crédité et légendé « *Jean Paulhan* » ; texte complet : « *Jean Paulhan, mêlé comme peu d'autres dans la vie des lettres contemporaines, n'a pas cessé de paraître un personnage hors-cadre. Il est présent ; on ne définit pas sa présence. Non seulement par ses activités, mais encore par sa pensée, il a exercé une influence considérable. On n'en fait pas le compte et d'aucuns parlent à son propos d'un mandarin des lettres.*

Né en 1884, il est de la génération de Supervielle et d'Alexandre Arnoux, de Pierre Frondaie et de Henri Pourrat. Jacques Rivière avait deux ans de moins, aussi bien qu'Alain-Fournier. Que de tendances autour de lui... Quand éclate la guerre mondiale de 1914-1918, il a trente ans et Apollinaire trente-quatre. L'un et l'autre devinrent des témoins de la tourmente, mais les points de vue ne furent singulièrement différents chez le poète d'Alcools et dans Le Guerrier appliqué de Paulhan. Ce livre, fait de notes précises, révéla un homme attentif à la vie dont le problème sollicita son attention pour une solution personnelle.

Jean Paulhan est de ceux dont le nom dans le grand public du moins, tient plus de place que l'œuvre. Celle-ci pourtant peut donner lieu à de savants commentaires, ainsi qu'en témoigne l'essai de M.-J. Lefebvre. Cette copieuse étude a montré combien, chez Paulhan, la poésie et la philosophie se rejoignent et comment cet écrivain a tenté de résoudre nos contradictions : "Pour Paulhan, il n'est point de philosophie en dehors de la pratique par quoi nous l'édifions et où elle se réalise."

Nous voici bien près de Jean-Paul Sartre, semble-t-il. Mais encore, Jean Paulhan se maintient-il à une certaine distance — on peut dire à une distance certaine — de l'existentialisme. Dans le courant de la vie, il chasse l'image qui s'exprime dans la sensibilité pour devenir une composante de notre nature. Car c'est ainsi qu'il faut traduire le titre de son œuvre la plus récente : Les Causes célèbres. Ce sont des miettes de l'existence mises en lumière, devenant soudain étincelles, couvrant sous l'apparence de la gratuité une importance capitale. Cette dernière est-elle réelle ? Ou bien ne naît-elle que de l'invention de l'écrivain ? Question dangereuse ! Mais les jeux de Jean Paulhan sont parfois dangereux, eux aussi. Sans doute, veut-on ici montrer combien des événements souvent infimes peuvent décider de nous-mêmes... : causes célèbres, tournants dangereux ! Mais, dans ces pages, où perce un amoralisme de dandy, intelligent et fin, voici le mot cerné dans toute sa valeur, en sorte qu'il paraît contenir un monde et que trois pages suffisent à Paulhan pour faire surgir, dans la féerie des ombres fugitives, l'image d'un moment. »]

– n.s., *Les Lettres françaises*, 10^e année, n° 305, 30 mars 1950, p. 3 [rubrique « Les propos de la Ganipote » : « *Les enquêtes du Figaro Littéraire se suivent, décidément, selon un plan très méthodique. C'est la pensée de Descartes qu'il s'agit, cette fois, de fausser. On ne pouvait alors mieux s'adresser qu'à Paulhan. Et la bombe atomique, quoi de plus raisonnable, quoi de plus raisonné ? demande notre ingénu, selon qui Descartes fait à l'irrationnel une place aussi grande que la métaphysique indienne ou la mystique de Plotin.* »]

– « Une lettre de Malcolm de Chazal à André Breton », *Almanach surréaliste du demi-siècle*, numéro spécial de *La Nef*, éditions du Sagittaire, n° 63-64, mars-avril 1950, p. 109-112.

Malcolm de Chazal écrit à Jean Paulhan, « *Le 17 Mai [19]50* » : « *Quelqu'un venant de France me dit que je vous ai "attaqué" dans une lettre adressée à André Breton, et qu'a reproduite l'Almanach du surréalisme. Je n'ai pas de brouillon de ma lettre : je ne sais donc ce que j'ai dit. La lettre était privée. André Breton l'a publiée sans ma permission. Mais je lui fais confiance. Il a cru utile d'agir ainsi. Je ne me formalise nullement sur ce point — sauf en ce qui vous concerne.* »

– Denis de ROUGEMONT, « Un gage à Jean Paulhan ! », *Liberté de l'esprit*, n° 9, avril 1950, p. 33-34 [Denis de Rougemont réagit à la « Lettre aux directeurs sur l'Europe » de Jean Paulhan paru dans *Liberté de l'esprit* en décembre 1949 ; Jean Paulhan lui répond dans sa « Réponse à Denis Rougemont », *ibid*, n° 50, avril 1950, p. 34].

– ORION, « *Les Causes célèbres*, de Jean Paulhan (Gallimard) », *Aspects de la France*, quatrième année, n° 86, 6 avril 1950, p. 4^{de} [extrait : « *Sa cause — célèbre — est un poisson-torpille, animal familier de Socrate et de Jean Paulhan. [...] De ces trois fois sept mythes, Protagoras demande à l'auteur pourquoi il n'a pas fait vingt et un discours, Méléto vingt et un poèmes tragiques, Gorgias vingt et un romans. Ils ne savent pas qu'un éclair n'éprouve pas le besoin de se déployer en un coucher de soleil.* »]

– René LALOU, « Les Causes célèbres, par Jean Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, 29^e année, n° 1179, jeudi 6 avril 1950, p. 3^{cd} [rubrique : « Le Livre de la semaine » ; portrait non crédité légendé « Jean Paulhan » ; coupures au fonds Paulhan et au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.).

Paule Billon écrit à Jean Paulhan, « Mercredi 12 avril 1950 » : « *Tout doucement mon enquête pour les Nouvelles littéraires s'organise. (avez-vous vu qu'il y avait un article de Lalou sur vous*

dans le dernier numéro ? Avec une photo, la même qu'il y a deux ans pour "De la paille et du grain", les Nouvelles doivent manquer d'approvisionnement) »].

– V.-H. D. [DEBIDOUR], « Jean Paulhan, Les Causes célèbres », *Bulletin des lettres*. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection, 12^e année, n° 117, 15 avril 1950, p. 158 [*« Vingt minuscules esquisses de trois pages chacune. Le trait est sec, pour cerner de fuyantes bizarreries découpées dans l'étoffe du rêve ou de la rêverie. On y respire comme les bribes de parfum d'un vase vide, celui du surréalisme d'il y a un quart de siècle. Ainsi va la toujours jeune littérature. »* ; coupure parmi les dossiers de presse de Jean Paulhan].

– Claude ELSEN [Gaston Derycke], « Entretien avec Jean Paulhan sur quelques "causes célèbres" », *La Gazette des lettres*, 6^e année, n° 112, samedi 15 avril 1950, p. 1 et 2 [photo légendée « *Jean Paulhan en uniforme de zouave durant la guerre 1914-1918* » ; coupure dans les dossiers de presse de Jean Paulhan. Pour la préparation de cet entretien, voir la correspondance de Claude Elsen avec Jean Paulhan].

– André ROUSSEAUX, « De Paulhan à Gide », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 209, samedi 22 avril 1950, p. 2 [rubrique : « Les Livres » ; André Rousseaux, à qui l'on a reproché de ne jamais parler de Jean Paulhan dans sa chronique, le fait pour la première fois, à propos des *Causes célèbres* : « *Mon Dieu, délivrez Paulhan du paulhanisme. [...] C'est un journaliste que le philosophe pervertit quand il lui fait émincer les tranches de vie en lamelles pour les examiner au microscope.* » ; Jean Paulhan répond dans *La Table ronde* de juillet 1950 : « André Rousseaux trouve que Jouhandeau écrit mal » : « À quoi reconnaît-on le véritable écrivain ? »

Un « *vendredi* », Michel Cournot écrit à Jean Paulhan : « *Vraiment le Figaro est un journal de cons. Sur "Les Causes célèbres", comment peut-on pousser la gaminerie, le gloussement mondain, aussi loin ? Je crois qu'à vous dépenser à droite et à gauche pour tout et tout, certains ne pensent plus qu'un livre de J.P. peut aussi se lire, se lire comme d'autres livres se lisent. Comme si tous les aspects de la légende tressautaient sur chaque mot, en suivant les lignes. Il vous faudrait enregistrer vos livres, ou quelque chose comme ça. Tout de même, emboîter les ragots au point du Figaro, c'est abusif. D'ailleurs vous êtes de taille à vous défendre.* »]

– Pierre-André BENOIT, *Rien*, Alès, mai 1950, 8 p. [texte complet : « à / J. / P. / si rien n'était rien il faudrait faire quelque chose mais il n'en

est RIEN. c'est en faisant rien un petit jeu sans pose que quelque chose se fait dont les autres disposent quand ils ne sont pas sourds aveugles ou muets. car de rien il a fait un monde et avec trois traits je veux faire jouer mon œil. Sans importance je briserai ces traits au gré de mon désir uniquement pour le plaisir. Et que ce soit, que ça se voit c'est bien sans importance si c'est bon en moi mai [19]50 »].

– réclame pour Jean Paulhan de M.-J. Lefebvre, *Empédocle*, n° 10, mai 1950, p. 3 du fascicule bleu, broché en fin du numéro.

– n.s., *Faubourgs 50* [dir. Fernand Henry], 2^e année, n° 6, mai 1950, p. 3f [« Signalons à ceux qui cherchent une publication qui les satisfasse par le contenant et le contenu les très beaux Cahiers de la Pléiade que dirige chez Gallimard, Jean Paulhan. Dans une très belle présentation, tirage numéroté sur grands papiers : Marcel Arland, Marcel Jouhandeau, René Char, Jean Dubuffet, André Breton, André Dhôtel, Jean Schlumberger, Jules Supervielle, etc., etc... et naturellement Jean Paulhan. La livraison — copieuse — coûte 600 francs. »]

– n.s., *Faubourgs 50* [dir. Fernand Henry], 2^e année, n° 6, mai 1950, p. 6 [références bibliographiques de *Poètes d'aujourd'hui*, sans commentaire].

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « *Les Causes célèbres*, par Jean Paulhan », *Liberté de l'esprit*, n° 10, mai 1950, p. 94 [rubrique : « Notes de lecture » ; texte complet : « De tous ses livres, on croit deviner que celui-ci est l'un de ceux auxquels vont les préférences personnelles de Jean Paulhan. Et, de fait, c'est peut-être l'un de ceux où il a mis le plus de lui-même, où il est le plus lui-même, avec ce mélange complexe et bizarrement attachant de gentillesse et d'ironie, de poésie et de bon sens, de paradoxe et de simplicité, qui irrite ses adversaires (c'est, j'imagine, qu'il désarme à la fois leur "bonne conscience" et leur mauvaise foi...) et enchante ses amis.

Les causes célèbres (Paulhan s'est expliqué sur ce titre dans une interview de "La Gazette des Lettres"), ce sont vingt et une fables en prose, en forme de contes, d'apologues ou de "moralités" poétiques. N'y verrait-on que du feu (je veux dire : de la poésie, ou de l'humour), il me paraît difficile de ne pas se laisser prendre au "charme" d'une écriture sans pareille, qui, bien souvent, fait penser à la formule de Nietzsche : "Les grandes vérités viennent sur des pattes de colombe..." » Claude Elsen écrit, « jeudi [1950] » : « Je termine le papier pour *Liberté de l'esprit*. Il y est question de vous, aussi. J'espère

en avoir fini samedi ou dimanche, au plus tard. Je vous le ferai lire, avant de le donner. »]

– R.B., « Notes de lecture », *Pour l'art*, mai 1950, p. 29 [*« Les Causes célèbres de Jean Paulhan (Ed. Gallimard) : elles sont vingt-et-une, de trois pages au plus et n'ont de célèbres que leur banalité même (à quoi s'accordent l'étymologie, et le bon usage, sinon celui d'une certaine presse). Personne donc qui ne se soit trouvé à l'occasion dans l'une des circonstances qu'elles relatent. Mais ici intervient cet aveu de l'auteur : "J'ai perdu bien d'autres plaisirs depuis que je ne sais plus voir les choses telles qu'elles sont" qu'accompagne, informulé mais insistant tout au long du livre, celui-ci, qu'il est de son impérieux désir de les altérer le moins qu'il peut. D'où ce monde dépouillé des mots, qui sous prétexte de nous en ménager les abords, nous empêchent d'apercevoir l'intérieur. Lieux étranges et cependant familiers où l'on s'aventure avec une inquiétude tempérée de curiosité, où la cruauté et la douceur nous paraissent sous les traits des sœurs siamoises, où rien ne se produit qui soit convertible en idées (comme il advient de presque tout en littérature), offrant chacun à notre angoisse le secours de la tendresse, — deux bien grands mots pour qui recommande à la dernière page, dernière ligne : "qu'il est prudent de donner aux choses, et aux personnes leur nom le plus modeste". Mystificateur ? Non pas. Mystérieux. »]*

– Marcel LECOMTE, « Jean Paulhan », *Synthèses*. Revue mensuelle internationale, Bruxelles, mai 1950, p. 51-54.

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « Jean Paulhan / ou le grammairien ambigu », *La Table ronde*, n° 29, mai 1950, p. 121-124 [rubrique : « Les essais » ; coupure parmi les dossiers de presse ; Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, s.d. [1949] : « *Mon "Introduction à la méthode de Jean Paulhan" (où il sera également question des Tarots) paraîtra dans le n° d'août de La Table ronde. Mais je vous en remettrai copie à la fin du mois. (Tant pis si, entre temps, je n'ai pu relire les Entretiens : je compte principalement me fonder sur De la paille et du grain et ses suites, les Fleurs et le Voyage en Suisse.)* » Un « mercredi soir » cependant, Claude Elsen s'inquiète : « *Au demeurant le passage de la Table Ronde chez Plon entraîne quelques modifications de mes projets. Le Marchand me dit que les numéros d'août-septembre seront fondus en un seul. Pour lequel il me demande d'élargir le champ de ma chronique et d'y traiter, en plus du livre de Lefèbvre, de La Part du feu de Blanchot, du Confort intellectuel de Marcel Aymé et de La Révolte des écrivains d'aujourd'hui d'Albérés.*

Docile, j'accepte. Mais si cela me fait disposer d'un nombre plus grand de pages, cela contrarie mon dessein de faire de cet article une Introduction à la méthode de J.P. dans l'esprit où je la concevais.

Cela étant, je n'abandonne pas mon dessein. Et je proposerai ladite Introduction à Critique, aux Temps modernes ou ailleurs (peut-être d'ailleurs me conseilleriez-vous à ce sujet). Ce qui aura l'avantage de m'éviter d'avoir à parler d'autre chose que de J.P. et d'autres ouvrages que les siens. Oui, tout bien pesé, cela me sourit davantage : la chronique régulière est toujours un peu limitative. »]

— Claude Elsen [Gaston Derycke] écrit à Jean Paulhan, « le 7 [1949] » : « *J'ai reçu le Tarot de Marseille (merci !), à quoi je ferai la publicité promise. Votre préface me sera utile aussi pour la "chronique" que je prépare* » ; puis un « jeudi [1949] » : « *Je vous signale à tout hasard que j'ai fait passer dans le numéro de "France-Asie" qui sort de presse ces jours-ci une note sur le Tarot de Paul Marteau (c'est à peu près la même que celle de la "Gazette des Lettres").* »

Sous la cote O2-1990, *France-Asie* est non communicable à la BNF.

— S.P., « Les Causes célèbres, par Jean Paulhan », *Le Mercure de France*, t. CCCIX, 1^{er} mai 1950, p. 115 [en tête de la « Mercvriale » ; texte complet : « *Les vingt et une proses qui composent ce volume de peu de volume tiennent du sonnet. Car aucun d'eux n'a moins de cinquante-sept lignes et plus de soixante-quatre : Jean Paulhan évidemment a voulu s'imposer les règles les plus sévères (et une "pointe" termine presque chaque texte comme les sonnets de la bonne époque). Cette rigueur est appliquée à la formule du conte que publiaient autrefois les quotidiens : mais, on s'en doute, Paulhan sait relever le genre autant que Fénéon avait su faire du fait divers. Cheveux coupés en quatre ? Plutôt, certains de ces instants surréalistes — découpés avec la sûreté de main d'un chirurgien — qu'offre la réalité quotidienne à qui sait les voir, ou les supposer ("J'ai perdu hier d'autres plaisirs depuis que je ne sais plus voir les choses comme elles sont"). Illustration du mot que, sous la signature de Tchouang-Tseu, propose le prière d'insérer sur la nature "inquiétante, et presque effrayante" de la "vie de tous les jours". Et dans cette langue glacée et brûlante que s'est faite Paulhan, raffinant sur les interdits du classicisme le plus austère (quel emploi scrupuleusement concerté dans l'emploi des virgules !), mais collectionnant les raccourcis, les ruptures, les bonds, les saveurs syntaxiques du français parlé populaire. — De tout quoi il résulte qu'on n'a rien dit quand on a prononcé le mot de préciosité ; car si l'amour, comme le voulait un de*

nos moralistes distingués, est beaucoup plus que l'amour, la préciosité aussi est beaucoup plus que la préciosité. »].

– Henri RAMBAUD, « Les Causes célèbres, par Jean Paulhan », *L'Écho-Liberté*, Lyon, 4^e année, n° 944, jeudi 4 mai 1950, p. 4bc [rubrique : « Les Livres nouveaux » : extraits : « *Ah ! oui, l'auteur subtil que celui-là et comme j'ai hâte de l'interroger pour qu'il m'éclaire !* » ; « *Je ne vois guère à lui reprocher que de tailler son crayon trop fin, du moins pour mes yeux.* »]

– André ROUSSEaux, « *L'Imposteur* de Marcel Jouhandeau », *Le Figaro littéraire*, 5^e année, n° 211, samedi 6 mai 1950, p. 2abcdef [rubrique : « Les livres » ; dans les dossiers de presse pour 1950, coupure marquée à l'encre rouge par Jean Paulhan : « *Ce bois mort n'est même pas du bois dur. Il est bourré de la moëlle médiocre que met dans un plat vocabulaire une impropriété laborieuse* » (col. a), « *Mais je ne pense pas que l'ironie autorise l'incorrection, et permette d'écrire par exemple : "Défense de rien donner à quiconque", ou : "Lui éviter une inquiétude"* » (col. ab), « *Mais les mots ne seraient peut-être pas aussi rebelles à cette plume qui les pourchasse, s'ils n'étaient pas conviés à une œuvre où il entre beaucoup de simulacre* » (col. b), « *Une goutte de La Rochefoucauld versé dans un flacon de Chardonne, puis agitée d'une main désabusée, fait mousser l'écume un peu amère de ce parfait défaitisme du cœur.* » (col. cd), et « *Deux cents pages sur ce thème ne font que moduler d'infinies variations sur les nostalgies de supplices chinois qui se peuvent insinuer dans l'ordre banal de la vie domestique. C'est la pelote à épingles dans le pain quotidien, l'arsenic virtuel dans l'eau calme des jours qui passent.* » (col. d)].

– P.C. [Pernette CHAPONNIÈRE], « «Causes célèbres» », *Journal de Genève, national, politique et littéraire*, n° 112, samedi 13 mai 1950, p. 3 [page « Lettres – Arts – Histoire » ; extrait : « *Ces "Causes célèbres" cherchent leur morale ; ou plutôt c'est nous qui la cherchons. Et avec un plaisir d'autant plus délicat que Jean Paulhan, maître discret et perspicace du style, nous attend au bout du chemin pour voir si nous l'avons trouvée.* »]

– * J.L. [Jean LEBRAU], « Les causes célèbres », *La Dépêche du Midi*, 29 mai 1950 [rubrique : « À la vitrine du libraire » ; texte complet : « *Il n'y a pas de mythe Jean Paulhan. Il y a une réalité Jean Paulhan derrière des livres dont le moins transparent n'est pas ce dernier, ces "causes" dont l'auteur est peut-être bien lui-même la plus célèbre. Pas plus de "causes célèbres" d'ailleurs, au sens monotone du mot, qu'il*

n'y avait des variations sur la flore pyrénéenne dans "les Fleurs de Tarbes", un des ouvrages les plus importants de Jean Paulhan, mais sur le même fil étincelant le plus naturel équilibre devant un public qui en prend l'habitude. Voilà pourquoi, sans doute, d'un livre à l'autre, le mystère se dissipe, le mythe disparaît, et il reste de très brefs récits (Paulhan garde le culte de Fénélon [sic], l'homme des nouvelles en trois lignes) dont il faut de moins en moins forcer l'énigme pour découvrir de sobres richesses auxquelles le lézard du désert prête, par instants, ses colorations.

Jean Paulhan est toujours resté "le guerrier appliqué" de ses débuts. Le tourment de la justice, de l'idée juste, comme du mot juste ou de la cause juste, lui fait faire la guerre sans cesse avec application. Né en cette Suisse, qu'il a parée de ses propres sourires dans un livret encore, combien charmant, il se fut, sans doute, prénommé Juste, Juste Paulhan. Il y aurait là sa clé dès le baptême. À travers ses "causes célèbres" comme dans son "entretien sur les faits divers", son Braque ou son Fénélon [sic], il ne nous échappe que pour mieux nous joindre, et s'il paraît soudain s'irriter un peu, frapper de l'ergot, c'est pour mieux dépouiller de la paille des mots le grain des choses. »]

– A. BLANC-DUFOUR, « *Les Causes célèbres*, par Jean Paulhan (Gallimard) », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, tome XXXII, 37^e année, 2^e semestre 1950, n° 302, p. 164 [texte complet : « *Il n'y a pas d'effet sans cause. Le sens primitif du mot cause est juridique. La cause appelle un jugement. On parle aussi des causes formelles, matérielles, efficientes et finales. Bossuet, de ces dernières a longuement traité. Chez Descartes, la cause est un élément de jugement d'existence. La logique de J.S. Mill reprend en la systématisant la définition cartésienne. À notre époque, où la causalité apparaît à de bons esprits comme une des mystifications du langage, Jean Paulhan, dans vingt et un courts récits, démontre, sans avoir l'air d'y toucher, que l'apparence, prise souvent pour cause, conduit soit à l'absence de conséquence, soit à une conséquence absurde, soit au doute catégorique. C'est ce que l'auteur désigne comme "de petites fables en quête de morale". Mais il sait bien que cette morale est introuvable sur le plan de nos conduites quotidiennes. »]*

– n.s., « *Les Causes célèbres*, par Jean Paulhan », *Le Phare médical de Paris*, mai-juin 1950, p. 18ab [rubrique : « *Chez le libraire* » ; « *Une vingtaine de récits très brefs, écrits dans un style dépouillé et travaillé avec soin. M. Paulhan donne l'impression d'un acrobate jonglant avec des objets extrêmement fragiles, sans jamais rien casser. Et puisque, dit-il, "il est prudent de donner aux choses et aux personnes, leur nom*

le plus modeste”, nous dirons qu’il est un excellent ouvrier littéraire, connaissant à fond la technique de son métier. Il y a, en outre, dans ces pages ciselées, de l’ironie, de l’humour, de la grâce, de la tendresse, et une sorte de fièvre latente devant les “causes célèbres” de la vie quotidienne, inquiétante et parfois effroyable. »]

– n.s., « Giorgio de Chirico », *Exposition d’art italien*, préface de Jean Cassou, Musée National d’art Moderne, mai-juin 1950, n.p. [p. 20] [achevé d’imprimer le 10 mai 1950 ; voir le n° « 31 : La statue silencieuse / huile sur toile. H. 1,00 L. 1,25 / Signé en haut à gauche / Peint en 1913 / Collection Jean Paulhan. Paris »].

– André BLANCHET, « Jean Paulhan. — Les Causes célèbres », *Études*, 83^e année, t. 264-265, juin 1950, p. 407-408 [texte complet : « On pénètre avec une assurance dont la présomption ne se révèle que peu à peu dans ses petits récits de sens limpide, de tour naturel, de ton modeste, où chaque mot, nu comme une pierre, pèse son poids honnête, où chaque phrase, polie comme une pièce d’ébénisterie, s’encastre exactement à sa place. Ce sont des objets. Ils sont là, simplement. Des meubles dans une chambre. L’auteur est absent, parti sur la pointe des pieds. Puis on le sent plus présent que ses mots. On pense alors à quelques compagnons du Tour de France qui se serait secrètement exprimé tout entier dans une œuvre d’appartenance impersonnelle. Anonymat d’artisan, pudeur de grand artiste. À qui se le rend familier, un tel livre en dit plus long sur Jean Paulhan que ses œuvres explicites, où le “je” élude nos prises. »]

– Michel CARROUGES, « Les Causes célèbres, par Jean Paulhan », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 61, juin 1950, p. 37-38 [« Contes et nouvelles » ; « Certaines œuvres ne devraient tomber dans le domaine critique qu’après un certain temps. La seule prière d’insérer qu’elles devraient contenir serait celle-ci : “Commentateurs, s’abstenir” [...] Ne dévastons pas ce silence par un grand bruit de paroles. [...] Il est bien peu de contes qui aient cette perfection. »]

– A.P. [Aimé PATRI], « Contre-terre par René de Solier », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 61, juin 1950, p. 47-48 [Francis Ponge écrit à Jean Tortel, de « Paris, le 6 janvier [19]50 » : « Avez-vous lu Contre-Terre de Solier (coll. Métamorphoses) ; cela m’a paru remarquable. »]

– Jacques CARAT, « Le Mois littéraire », *Paru. Revue mensuelle* [dir. Aimé Patri], n° 61, juin 1950, p. 119b [« Un certain nombre d’écrivains

(Paulhan, Queneau, Pierre Prévert, André Berry, Henry Poulaille, Cocteau, Maurice Rostand, Pierre Béarn, Ribémont-Dessaignes, Yvan Audouard, Dubuffet, Maurice Ciantar, etc.) se sont émus, au nom de la liberté d'expression, des procès intentés à des auteurs et à des éditeurs sous couvert de la morale. »]

– Jacques CARAT, « Le Mois littéraire », *Paru*. Revue mensuelle [dir. Aimé Patri], n° 61, juin 1950, p. 121 [ancien élève des dominicains, Michel Mourre et deux de ses camarades, ont pris d'assaut la chaire de Notre-Dame, le 9 avril 1950, au moment où la messe de neuf heures allait être célébrée et a commencé un “sermon” où l'Église n'était pas spécialement respectée : « Pour ceux qui considéraient l'incident sans importance : Jean Paulhan estime que la révolte et le sacrilège sont devenus faciles et niais dans un monde où tout nous y invite et qu'au surplus il ne semble pas que “ ce monsieur ait profité de son passage en chaire pour rien dire de bien intéressant. ” »]

– André THÉRIVE, « Jean Paulhan : Les Causes célèbres (Librairie Gallimard) », *L'Époque. L'Impartial*, 13^e année, n° 2661, vendredi 9 juin 1950, p. 2^{de} [rubrique « Les Livres » : « une vraie devinette morale ou psychologique »].

– Marcel ARLAND, « Romans de la défaite », *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps 1950, p. 42-50 [dans ce neuvième fascicule, achevé d'imprimer le 10 juin 1950, voir p. 50 la mention du *Guerrier appliqué*, dont Marcel Arland prétend avoir oublié le nom de l'auteur].

– Geneviève de GAULLE, « Les partisans de l'honneur », *Liberté de l'esprit* [directeur et rédacteur en chef : Claude Mauriac], n° 11-12, juin-juillet 1950, p. 114 [au fonds Paulhan, documentation générale pour 1950 ; Jean Paulhan note à l'encre rouge « Lib. de l'Esprit / juin 1950 » et coche le paragraphe suivant : « Il en restait quelques-uns cependant qui n'avaient pas oublié la langue de l'honneur et leurs joues brûlaient de honte. En vain la honte s'enveloppait-elle par les soins des notables dans les plis du drapeau tricolore : “L'honneur, c'est un instinct, écrivait Bernanos, comme l'amour. ” »]

– André FRANK, « Antonin Artaud », *La Revue théâtrale*, 5^e année, n° 13, été 1950, p. 26-37 [André Frank a été secrétaire d'Artaud à l'époque des *Cenci* ; Jean Paulhan est mentionné parmi ceux dont les noms reviennent souvent dans la conversation d'Artaud : Pierre Leiris, Maurice Raynal, Élie Tériade, Balthus, Deharme, Pierre Loeb (p. 30)].

– n.s., « C'est arrivé demain », *La Gazette des lettres*, 6^e année, n° 117, samedi 24 juin 1950, p. 4 [rubrique : « Vous m'en direz tant » ; « Jean Paulhan, Henri Calet, dans leurs récents Voyages en Suisse ont raillé (gentiment), ou loué une certaine lenteur que l'on prête facilement aux Suisses. »]

– n.s., « Prix littéraires », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 37^e année, t. XXXII, n° 303, 2^e semestre 1950, n.p. [« Au dernier moment, nous apprenons que notre collaborateur et ami Jean Paulhan vient de recevoir le Grand Prix Littéraire de la Ville de Paris pour l'ensemble de son œuvre ; ajoutons aussi : pour le rôle de premier plan qu'il a joué dans les lettres françaises depuis vingt-cinq ans. Il est bon que cela soit officiellement reconnu. »]

Sur le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris, voir les lettres de Roland Dorgelès à Jean Paulhan, sur papier à en-tête imprimé « Académie Goncourt / 1903 » : « Suis-je bête ! Je n'y avais pas pensé le premier. Mais maintenant comptez sur moi. Le fantassin que je fus doit bien cela au guerrier appliqué / Bien amicalement / Roland Dorgelès » ; et d'Émile Henriot, « 9 janvier 1951 », soit deux jours avant le vote : « J'ai parlé pour vous ce matin avec une éloquence que je ne me supposais pas. C'est sans doute que j'étais porté par le sujet. En tout cas, j'ai dit ce que je voulais dire, et ce n'est pas toujours comme ça. » Jean Paulhan écrit à Roger Martin du Gard, « vendredi [12 janvier 1951] » : « Cher Roger / Non. Germaine, qui déteste les prix, m'a plutôt fait des reproches. Mais moi, j'étais bien content. Et puis, c'est le prix qu'on a gardé l'habitude d'appeler "prix Martin du Gard". / Tout de même, après vous, Suarès, Fargue, c'est Alain qui le méritait et non pas moi. (C'est ce que j'ai dit, du premier jour. Content tout de même.) / Merci, et bien affectueusement / Jean P. »

– René NELLI, « Joë Bousquet et son double », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 37^e année, t. XXXII, n° 303, 2^e semestre 1950, p. 177-186 [sur les journaux de Joe Bousquet confiés à Jean Paulhan, et sur *Les Fleurs de Tarbes* et *Clef de la poésie*].

– Ferdinand ALQUIÉ, « Joë Bousquet et la morale du langage », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 37^e année, t. XXXII, n° 303, 2^e semestre 1950, p. 187-190 [« Cette éthique du langage explique, je pense, qu'à la fin de sa vie Bousquet ait porté, à l'œuvre de Paulhan, une attention presque exclusive. »]

– W.-A. BRAASEM [traduit par E.-A. PREYRE], « Pantouns, poésies populaires indonésiennes », *Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard],

Marseille, 37^e année, t. XXXII, n° 303, 2^e semestre 1950, p. 293-299 [*Hain-teny merinas*, 1913, comme chants alternés, proches, selon Paulhan, des pantouns malais].

– Gabriel MARCEL, « Une loi qu’a contaminée la mentalité hitlérienne », *La France catholique*, nouvelle série, 30^e année, n° 190, 7 juillet 1950, p. 1 et 3 [classée par erreur dans les dossiers de 1948, coupure présente dans les dossiers de presse de Jean Paulhan, sans mention de lui-même. Gabriel Marcel demande l’abrogation de la loi du 15 septembre 1948, loi dénoncée par Jean Schlumberger et Pierre Bernus, tous deux protestants. Aux encres rouge et noire, Jean Paulhan marque trois passages dans la marge].

– Armand HOOG, « Le mystère Paulhan / (Jean Paulhan : *Les Causes célèbres*) », *Carrefour*, 6^e année, n° 305, mardi 18 juillet 1950, p. 8 [« La critique des livres par Armand Hoog » ; extraits : « *Il est certain que Jean Paulhan fait peur. J’en vois tous les jours des témoignages* », puis influence de Bergson et de Freud sur la logique ; sur le livre de Maurice-Jean Lefebvre : « *Mais il y a dans son livre un singulier mérite, qui fait passer sur les défauts. Il nous invite à considérer avec l’attention la plus sérieuse un auteur dont on n’a que trop tendance à exagérer les allures mystificatrices.* »]

– * François ERVAL, « Aspects de Jean Paulhan », *périodique non référencé*, août 1950 [rubrique : « Les Livres, par François Erval (intérim) » ; sur le livre de Maurice-Jean Lefebvre].

– Henri THOMAS, « Feuilleton critique », 84. *Nouvelle Revue littéraire* [dir. Marcel Bisiaux], n° 14, septembre 1950, p. 72-74 [voir p. 72 : « *Clef de la Poésie, de Paulhan, est sans doute la seule tentative de cet ordre qui soit cohérente, centrée sur le fait poétique même.* » Coupure absente au fonds Paulhan ; texte repris dans *Henri Thomas*, Cognac, Le Temps qu’il fait, 1998, p. 245-248].

– Jean-Jacques HAUWUY, « Jean Paulhan est un maraîcher qui sait vendre sa salade », *Le Rouge et le Noir. La Bataille*, 2^e année, nouvelle série, n° 27, 29 août 1950, p. 9abcd [sur le duel Rousseaux-Paulhan ; mention dans une lettre de Marcel Jouhandeau à Jean Paulhan, lettre 633 [début septembre 1950], édition établie, annotée et préfacée par Jacques Roussillat, Gallimard, 2012, p. 837].

– Marcel LECOMTE, « Paul Marteau, *Le Tarot de Marseille* », 84. *Nouvelle Revue littéraire* [dir. Marcel Bisiaux], n° 14, septembre 1950, p. 82.

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur » ; voir cependant la bibliographie p. 236.

– A.D. [André DHÔTEL], « Jean Paulhan, Ramuz à l'œil d'épervier », 84. *Nouvelle Revue littéraire* [dir. Marcel Bisiaux], n° 14, septembre 1950, p. 84-85 [texte complet : « *Après avoir surveillé avec curiosité les rhétoriciens monstrueux des débuts de ce siècle, J. Paulhan retrouve la sérénité de Ramuz. Ce n'est pas dans l'ignorance, ni dans le dogme. Ni la grâce. Une fidélité aventureuse, mais qui s'avoue toujours à chaque instant fidélité. Tout de même une parole s'est affirmée au-delà de certaines ambiguïtés ou séductions, et qui fait paraître le monde. Que Ramuz oublie ce qu'il y a d'aigu dans les désespoirs et les voluptés, voilà un grand mérite. Il ne cherche pas à oublier pourtant, mais les choses et les noms sont d'abord si présents. N'est-ce pas un sujet de merveilleux étonnement que J. Paulhan, l'écrivain réputé le plus fertile en malices, ait remonté dans toute son œuvre aux sources de cette force ? Au moment même où l'on s'exerce aux outrances de l'absurde et du rêve et de la grâce même (des calculs toujours).* »]

– A.D. [André DHÔTEL], « Renaud Paulhan, *Un naturaliste en Côte d'Ivoire*, Stock », 84. *Nouvelle Revue littéraire* [dir. Marcel Bisiaux], n° 14, septembre 1950, p. 90-91 [fin : « Notes » ; extrait : « *Je ne puis qu'admirer ces recherches pleines d'espérances spirituelles, au-delà même de leur utilité hygiénique ou agricole.* »]

– n.s. [Louis de Gonzague Frick], « Chronique parisienne », *Le Microscope*, Nice, 1^{ère} année, n° 6, du 1^{er} au 15 septembre 1950, p. 5b [« *Les étrangers semblent passer plus rapidement sur ces Grands Boulevards, les objectifs étant Montmartre, les Champs-Élysées, et ce carrefour Saint-Germain-des-Prés, bien agréable du temps [de] Remy de Gourmont, le bénédictin de la vivante érudition et de la savante culture des idées. Montparnasse est mort comme la nécropole du même nom et c'est un cadavre de M. Guillaume Apollinaire celui-là même qui lança ce quartier dépourvu de joie où rôde l'ombre exquise et touchante de Charles-Louis Philippe, juste parangon littéraire aux yeux de MM. André Gide, Henri Van deputte et Jean Paulhan, le vergobret de la philologie et d'un Bottin d'où jaillirait le*

lychnoromate ». Coupure collée et référencée dans le dossier de presse de septembre 1950 ; coupure volante parmi les dossiers de presse].

– Eric WEIL, « Limites de la démocratie », *Évidences*. Revue mensuelle publiée sous l'égide de l'American Jewish Committee, n° 13, octobre 1950, p. 35-39 [coupure au fonds Paulhan, sans mention du nom de Jean Paulhan].

– Henri THOMAS, « La Nouvelle et le conte », *Guilde du livre. Bulletin mensuel*, Lausanne, n° 10, octobre 1950, p. 210-212 [« *Les contes de Jean Paulhan qu'il appelle Causes célèbres sont à cet égard assez révélateurs.* »

Henri Thomas écrit ensuite à Jean Paulhan, depuis les « *Vosges, 8 novembre 1950* » : « *Je me suis engagé à écrire quelque chose sur Les Causes célèbres pour Critique ; ce sera mon premier travail, arrivé là-bas [à Londres]. Je crains un peu, et une fois de plus, de manquer de livres récents, mais moins qu'il y a deux ans, tout de même.* »]

– Marcel ARLAND, « Figure de Jean Schlumberger », 84 [dir. Marcel Bisiaux], n° 15, octobre 1950, p. 61-64 [rubrique : « Romans – Essais - Récits » ; sur les réunions du comité de *La N.R.F.* : « *Puis (après déjeuner) l'on abordait les prochains sommaires de la revue. Cela n'allait point sans discussion. Il me semble que Paulhan mettait toute son innocence à lire les textes les plus subversifs. Parfois Schlumberger se contentait de sourire ; il arrivait aussi qu'il explosât : "Ah ! non, non."* » (p. 63)]

– Marcel LECOMTE, « Carnet 1936-194... », 84 [dir. Marcel Bisiaux], n° 15, octobre 1950, p. 92-93 [sur le « *point blanc* » de la littérature, chez Kafka, Thomas de Quincey, Flaubert et Jean Paulhan ; deux mentions de Jean Paulhan, au début : « *L'on dira peut-être un jour ce qu'il y a de commun à ces auteurs (Kafka, Thomas de Quincey, Flaubert, Jean Paulhan). On dira qu'ils ont su montrer vraiment un objet, une servante, un mort, quelque scène aussi à multiples personnages, car il ne suffit pas de dire pour montrer. Et l'on peut penser qu'il s'agit bien ici de l'un des secrets de la littérature.* » ; puis : « *Méditons encore ce passage du Guerrier appliqué de Jean Paulhan : "En arrivant sur le talus, j'ai vu de toutes mes forces un grand Allemand qui me visait ; mais j'ai bondi sur lui de haut. Je l'ai revu plus tard, il m'a paru immense comme une meule de paille."* » (p. 92)].

– Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « *jeudi 26 [janvier ou octobre 1950]* » : « *J'ai vu M. Lutigneaux. Tout va bien de ce côté. Je parlerai*

donc des Fleurs de Tarbes le jeudi 26, à 8 h. 45 / * au matin. / (comme cette causerie sera préalablement enregistrée, je pourrai m'écouter moi-même...) / Ce sera sans doute Pierre Bertin qui lira des textes de vous. Extraits des Fleurs et peut-être de l'Entretien sur des faits-divers. Ou tout autre que je suggérerais. Au fait, vous devriez me dire s'il vous plairait ou vous paraîtrait souhaitable que j'en propose l'un ou l'autre en particulier. / Je pense vous soumettre le texte de cette causerie d'ici une huitaine, avant de l'envoyer à M. Lutigneaux, qui aimerait l'avoir dans quelque dix jours. »*

– n.s. [Jean CHAUVÉAU], « Le dernier témoignage de Joë Bousquet », *Liberté de l'esprit*, n° 15, novembre 1950, p. 234 [Joe Bousquet répond à l'enquête de *Liberté de l'esprit*, n° 13, septembre 1950, sur la bombe atomique et la liberté].

– Galerie BILLIET-CAPUTO, « Nous vous présentons aujourd'hui [...] », et Jean FAUTRIER, « Il est clair que la peinture [...] », dans : *Jean Fautrier. 1945-1948. Peintures / 1950. Originaux multiples*, exposition du 20 novembre au 11 décembre 1950 [*Le Flacon* et *Le Moulin à café* sont mentionnés « coll. Paulhan. » — André Malraux, Paul Eluard, André Frénaud, Henri-Pierre Roché ont eux aussi prêté des œuvres (Fonds Galerie de France. IMEC. 316 GLF 659.4)].

– René LAPORTE, « Un Renoir pour 10.000 francs », *Opéra*, 7^e année, n° 281, du 29 novembre au 5 décembre 1950, p. 5gh [extrait : « André Malraux s'est enthousiasmé. Il voit déjà réalisé son “musée imaginaire”. Il voit déjà dans le musée de Carpentras plus de chefs-d'œuvre qu'au Louvre et au Prado réunis.

Jean Paulhan, messenger de Fautrier, distribuait à ses amis des prospectus au dernier cocktail chez Gallimard, avec son sourire de dynamiteur et sussurait de sa voix la plus frêle : “Allez voir... Allez voir...” » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « “Plus ou moins homme” », *Liberté de l'esprit*, n° 16, décembre 1950, p. 269-270 [sur le livre de Vercors, *Plus ou moins homme*, Paris, Albin-Michel, 1950, 382 p. : Vercors y est peint en victime de la Terreur décrite par Jean Paulhan].

– Maurice NADEAU, « L'exemple de Georges Navel », *Mercure de France*, n° 1048, 1^{er} décembre 1950, p. 682-686 [en tête de la « Mercvriale », rubrique « Lettres » ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 1271-1274].

– Louis de Gonzague FRICK, « Retour à Thibaudet », *Le Microscope*. Journal littéraire et humanitaire, Nice, 1^{ère} année, n° 11, du 1^{er} au 10 décembre 1950, p. 1bcd [rare article sur *Le Berger de Bellone* d'Albert Thibaudet ; texte complet : « Dans le Figaro littéraire du 29 septembre, Monsieur Jean Paulhan, surnommé à juste titre, le “Régent de la littérature”, s’ingénie à tirer de l’ombre, où il était tombé, Albert Thibaudet. Le grand chambellan de la rue Sébastien Bottin y met toute sa virtuosité d’esprit, sa logique séduisante et ingénieuse, ses saillies exquisément frappantes et remue, en cette chronique, une époque qui remplit Albert Thibaudet de ses essais. Mais il nous montre aussi le “provigneur des lettres” sous un jour proprement poétique, et que l’on connaissait d’autant moins que Thibaudet avait fort peu publié de vers, quoiqu’il ait débuté en 1897 par une légende en honorable rimes : “Le Cygne rouge”. Mais ce qu’il écrivit ensuite porte le sceau exclusif de sa prose et il fallut la guerre de Quatorze pour qu’il revint au premier de ses amours. Mobilisé dans la territoriale, comme caporal-cantonnier, en se promenant le long des routes, les muses vinrent le visiter et il semble très heureux de cette visite puisqu’il a laissé dans ses inédits un gros manuscrit contenant diverses pièces de circonstance adressées à ses amis Valéry, Gide, Péguy, Mauriac et à quantité de ceux dont il analysa les ouvrages à la Nouvelle Revue Française et ailleurs, car Thibaudet lâchait rarement sa plume de scholiaste.

L’on apprécie dans ces envols son érudition, sa culture, une élégance de ton et une gentillesse de l’amitié confraternelle. Mais il ne faudrait pas demander beaucoup plus à Thibaudet, poète et M. Jean Paulhan le sait mieux que personne.

En tout cas, ce livre publié ferait très bonne figure et ramènerait ceux qui les ont oubliées, aux bonnes façons du langage, aux tournures agréables. S’il n’y a point là le style “d’un grand poète”, on trouve ce qu’il faut pour intéresser certains esprits qui se contentent des côteaux modérés.

Albert Thibaudet appartenait à la lignée des grands universitaires. Citons, sans mettre exactement chacun à sa place : Villemain, Chasles, Taine, Brunetière, Lanson, Faguet.

M. Jean Paulhan regrette, en parlant de son ami, qu’il n’eût découvert “quelques génies” ; ce savant homme n’osait pas se lancer dans les prophéties qui jouent souvent des tours à ceux qui s’y complaisent ; en revanche, Thibaudet nous évoque, avec souplesse et non sans attrait, un siècle d’idées ; il retrace les mouvements et s’attache à ceux qui les ont illustrés ; ses jugements vont quelquefois jusqu’à la profondeur quand il s’agit surtout d’un Hugo, d’un Lamartine (ici son sang bourguignon bouillonne), d’un Amiel. Sa

psychologie est onduleuse et fixe et en bref, “le spectacle” général qu’il nous offre est celui d’un écrivain qui a fort bien étudié les événements déduit leurs comparaisons historiques, montré mille et une facette de l’âme humaine et de ses ombres dansantes. »]

– Françoise GIROUD, « Gaston Gallimard / éditeur des prix Goncourt et / Fémina, nourrit (plus ou moins bien) / à la N.R.F. 750 écrivains », *France-Dimanche*, n° 224, semaine du 10 au 16 décembre 1950, p. 6abcde [photo non créditée, légendée : « *Gaston / Raymond / Claude / Le directeur de la N.R.F. et “ses deux bras droits”, son frère et son fils* »].

– Maurice TOESCA, « Choisissez vos livres d’étrennes », *La Gazette des lettres*, 6^e année, nouvelle série, n° 3, 15 décembre 1950 [p. 40 : « *offrez la collection des Cahiers de la Pléiade (je dis Les Cahiers) dirigée par Jean Paulhan aux lecteurs curieux, lassés d’un académisme plat. Non que tout soit neuf dans ce que publient ces Cahiers, mais l’ensemble des 1^{ers} numéros montre bien la patiente ambition de cette publication : marquer la place de la littérature au moment où tant d’écrivains soutiennent que le rôle de l’écrivain est de ne pas faire de littérature.* » ; p. 41 : « *Aux amateurs de typographie artisanale, offrez les petits volumes difficiles souvent à trouver (mais la recherche elle-même est une joie !) de Bettencourt (La Lettre au médecin, de Paulhan [...])* » ; p. 45 : « *Jean Paulhan, Fautrier l’Enragé (Blaizot). Une édition de format géant, illustrée d’eaux-fortes de Fautrier, qui révèle un maître de la matière. Ses tons, ses formes ne sont qu’à lui. Mais trouverez-vous ce livre, tant il a été recherché ?* »]

– François ERVAL, « Intelligence du monde », *La Gazette des lettres*, 6^e année, nouvelle série, n° 3, 15 décembre 1950, p. 90 [à propos de la réponse de Jean Paulhan à l’enquête de l’*Âge nouveau* sur la critique (n° 55) : « *Signalons la réponse de Jean Paulhan qui n’a pas abandonné l’espoir d’une métrique scientifique : [...]* »].

– * n.s., *L’Écho de Louviers*, 1950 [annonce prématurée de la mort de Jean Paulhan, sur une coupure envoyée par André Gide (voir *Cahiers Jean Paulhan*, n° 9, p. 312) ; le titre du périodique est indiqué à la main par Jean Paulhan sur la coupure de presse ; nous remercions Isabelle Arnaud, de la Médiathèque Boris Vian de Louviers, qui a bien voulu consulter les Archives municipales et départementales correspondantes (2018). Sans préjuger de recherches ultérieures, nous considérons le titre *Écho de Louviers* comme de pure fiction].

1951 – André DHÔTEL, « Saint-John Perse et les Cahiers de la Pléiade », *Esprit et vie*, Abbaye de Maredsous par Maredret (Belgique), 1951, p. 215-217 [extrait : « *Et l'on voit surgir de l'ordre de chacun de ces détectives la duplicité d'une pensée qu'on attribue souvent à la rhétorique de Jean Paulhan. Voilà un bien grand drame, gracieux et perfide, celui d'une littérature qui a mis en jeu à la fois le plus grand doute et la plus grande confiance. C'est la vie même en sa terrible image changeante.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Jean TEXCIER, « L'honnêteté du langage », *Le Populaire* [?], janvier 1951 [rubrique : « La chronique de Jean Texcier » ; extrait et fin : « *Aussi je rêve d'un livre qui s'intitulerait De l'honnêteté du langage, ou La morale du langage.*

Il se pourrait bien que Jean Paulhan nous donne un jour ce livre. Ses Fleurs de Tarbes, ouvrage si curieux, mais véritablement trop astucieux et lui-même tout garni de pièges, constitue déjà une tentative de mise en garde. Mais tout serait à reprendre. Il le sait bien lui-même puisqu'il a renoncé à faire paraître la seconde partie de son travail. »

« *Ce logicien, charmeur d'idées, est un oiseleur qui construit des cages à l'intention de délicats oiseaux, mais pour le plaisir de les libérer avec plus de raffinement.* »] Micr d. 56.

– François de ROUX, « En écoutant la radio. / Qui êtes-vous, Jean Paulhan ? », *Le Figaro*, 125^e année, n° 1965, mardi 2 janvier 1951, p. 5c [rubrique : « La radio » ; « *Pour la soirée du réveillon, nous avons eu le régal d'entendre Jean Paulhan dire qui il est à André Gillois et à ses compagnons. J'ai l'impression que ceux-ci sont venus à l'émission avec un esprit un peu prévenu. / Paulhan a répondu à toutes leurs questions. Avec spontanéité et franchise, il a parlé de son enfance, de ses goûts et de ses travaux sur le langage, donnant de claires explications. Mais il a ajouté que ce qui il y avait pour lui de plus intéressant, c'était justement ce que le langage ne pouvait arriver à exprimer ? qui est certainement un secret métaphysique. Là-dessus, on a eu beau jeu de dire : "Quel homme ! Il étudie le langage et, ce qui le passionne, c'est justement ce qui échappe au langage !" / Dans le petit portrait que fait André Gillois à la fin de l'émission, il n'a pas manqué d'affirmer que Paulhan ne s'était pas livré ; il a parlé du sceptique, de l'ironiste, du mystificateur, de l'amateur de paradoxes, bref, ce que l'on dit en général de Paulhan et qui est à l'opposé de ce qu'il a révélé de lui-même. Je crois qu'André Gillois a eu tort de ne pas prendre à la lettre les confidences de Paulhan.* »

Jules Supervielle écrit à Jean Paulhan, le « 4.1.1951 » : « *Ravi de ton émission et aussi de ce qu'en disait François de Roux au*

Figaro. » Pour la publication en volume de cet entretien avec Jean Paulhan, voir *infra* au 1^{er} octobre 1953].

– Maurice TOESCA, « Quelques heures / avec Jean Paulhan / lauréat du Grand Prix / littéraire de la Ville de Paris », et « L'arrière grand oncle de Jean Paulhan : “*La morale est l'art de vivre avec ses semblables. Trop heureux si ces semblables vous ressemblent.*” », *Combat*, 10^e année, n° 2030, vendredi 12 janvier 1951, p. 1^{ef} et 6^{cde} [photo non créditée : Jean Paulhan, verre en main, est félicité par Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal ; à gauche, Roland Dorgelès ; coupures au dossier Paulhan de Pierre Descaves (coll. part.) et, au fonds Paulhan, au dossier de presse pour 1951].

– Jean-Marc DUNOYER, « Le grand prix littéraire / de la ville de Paris / à Jean Paulhan », *Le Franc-Tireur*. Mouvement de libération nationale, 11^e année, n° 2009, vendredi 12 janvier 1951, p. 2^{cd} [portrait au trait légendé « Jean Paulhan » ; extraits : « *Jean Paulhan, le grand public le connaît peu — ou mal — mais toute la littérature contemporaine lui est redevable de son orientation, au moins depuis la fin de l'autre guerre.*

[...] *Tant pis pour ceux qui se sont mépris sur le sens de ses délicates mystifications, qui n'ont pas su voir la lucide rigueur des divertissements où se joue la cervelle la plus libre qui soit.*

C'est pour eux, peut-être, que Jean Paulhan a fait installer — la veille même du jour où la Ville de Paris l'a révélé aux profanes — dans un coin de son bureau, un immense miroir déformant. »]

– Jean PRASTEAU, « Jean Paulhan / reçoit le Grand Prix / de la Ville de Paris », *Le Figaro littéraire*, 6^e année, n° 247, samedi 13 janvier 1951, p. 7 [coupures au dossier de presse du fonds Paulhan pour 1951, datée par erreur « *Le Littéraire. / 12.I.1951* » et au dossier Paulhan de Pierre Descaves ; extraits : « Un prix littéraire est toujours un prix littéraire » ; Jean Paulhan : « *C'est ma première interview de lauréat, et c'est aussi [...] mon premier prix littéraire. À dire vrai, j'ai eu déjà un Grand Prix de l'Académie française. Mais est-ce que ça compte? Ce n'est pas sérieux... C'est un prix sans apéritif, sans journalistes, et même sans académiciens...* »

« *Comme Jean Paulhan achève de boutonner son pardessus, nous nous apercevons qu'entre tant de volumes le lauréat n'a rien écrit sur Paris.*

— Pourvu qu'ils ne me l'enlèvent pas, mon prix, remarque-t-il.
Je lui suggère d'écrire très vite un petit guide pour un voyage à Paris.

— D'accord. Si un éditeur me le demande, je suis prêt à le faire. »

Dans sa dernière lettre à Jean Paulhan, le « 12 janvier [19]51 », André Gide félicite son : « *Cher ami / J'applaudis de grand cœur (et avec moi tous ceux de la rue Vaneau) à l'heureuse nouvelle que m'apprend le Figaro de ce matin.* »]

— *n.s.*, *Le Méridional*. Le Grand quotidien d'information indépendant, Marseille, 8^e année, n° 1980, samedi 13 janvier 1951, p. 1c [photo légendée : « *M. Jean Paulhan, surpris par l'objectif, peu après l'attribution du Grand Prix Littéraire de la Ville de Paris, qui lui a été décerné pour l'ensemble de son œuvre. (Ph. A.D.P.)* »]

— * *Sud-Ouest*. Grand quotidien régional d'information, janvier 1951.

Henri Calet écrit à Jean Paulhan, de « *Paris, le 16 janvier 1951* » : « *C'est à Tarbes (qui est maintenant ma seconde patrie) que j'ai appris l'autre jour la grande et bonne nouvelle, dans Sud-Ouest, le journal régional. je suis bien content ; je vous félicite* ». Sous la cote Micr d 20038, l'année 1951 n'est pas conservée à la BNF.

— « Letterkundige prijs van Parijs voor Jean Paulhan », *De Tijd. Godsdienstig-staatkundig dagblad*, 106 Jaargang, n° 34633, 17 janvier 1951 [texte complet : « *De grote prijs voor letterkunde van de stad Parijs is toegekend aan Jean Paulhan voor zijn werk als essayiste.* »]

— Georges MARTIN, « Hommage à Jean Paulhan / Avant d'être un littérateur célèbre / notre concitoyen fut professeur de malgache / et sergent de zouaves », *Le Méridional*, Nîmes [?], 18 janvier 1951 [photo souriant ; le texte est celui de l'allocution prononcée par Georges Martin, président de la Société "La Tour Magne", au poste de Radio-Nîmes ; « *Il nous semble en effet que notre ville aurait eu l'occasion d'honorer son prix littéraire en l'accordant une année au grand écrivain nîmois Jean Paulhan.* » À la BNF, la cote Gr Fol Jo 3802 correspond à l'édition de Marseille et ne contient pas ce texte].

— « Le Grand prix de la ville de Paris », *Les Nouvelles littéraires*, 30^e année, n° 1220, jeudi 18 janvier 1951, p. 7 [photo créditée « Éclair-Mondial » de Jean Paulhan avec Pierre de Gaulle, chargé de lui remettre le prix ; à la même page, col. *e*, quatre intertitres relatifs à la conversation de Jean Paulhan : « Une erreur redressée », « Nuance », « Proverbes » et « Épigrammes » ; proverbes inventés par Paulhan : « *L'œuf ne se bat pas avec la pierre* », « *Qui pile l'eau s'éclabousse* », « *Si le ciel n'a pas d'herbes, / La terre n'a pas d'étoiles* » ; à propos

des épigrammes, rappel de l'épigramme écrite par Jean Paulhan sous l'occupation allemande : « *On se demande enfin / à voir de tels / Abels / Ce que font les Caïn* »].

– n.s., « Un prix sympathique » et « Jean Paulhan, philosophe du langage », *Le Rassemblement*. Bulletin intérieur hebdomadaire du Rassemblement du peuple français, du 19 au 21 janvier 1951, p. 11ab [photo légendée : « *Pierre de Gaulle félicite Jean Paulhan* » ; « *Jean Paulhan serait-il, lui aussi, un homme sérieux ?* »]

– Pierre DESCAVES, président de la Société des gens de lettres en France, « Jean Paulhan, lauréat », *Le Soir*, Bruxelles, 65^e année, n° 19, samedi 20 janvier 1951, p. 7ab [dans la page « La Vie littéraire », sous la rubrique « Choses et gens de Paris » ; dernier paragraphe : « *On est certain que la nouvelle consécration de M. Jean Paulhan sera accueillie à l'étranger de la même façon qu'en France. Car, ô miracle essentiel, et qu'on aurait dû rappeler plus tôt, M. Jean Paulhan est un homme libre. C'est même sa plus noble qualité.* »]

– Marcel JOUHANDEAU, « Mon ami Jean Paulhan », *Samedi-Soir*, n° 290, semaine du 20 au 26 janvier 1951, p. 2efgh.

Jean Paulhan écrit à Marcel Jouhandeau, le 18 janvier 1951 : « *René D[rouin] me dit qu'il a pleuré en lisant les pages que tu as données à Samedi-Soir. Et moi qu'il me tarde de les lire !* » (lettre 644, « *Jeudi 18 I [19]51* », édition établie, annotée et préfacée par Jacques Roussillat, Gallimard, 2012, p. 848].

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « Grand prix de la ville de Paris / Jean Paulhan / a acheté un miroir déformant / pour s'inciter à la modestie », *Rivarol*, n°2, jeudi 25 janvier 1951, p. 5abc [photo légendée : « *Jean Paulhan présentant à la presse Paul Colin (Prix Goncourt 1950)* »].

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « vendredi [1951] » : « *Je vous envoie par même courrier RIVAROL (qui prend la suite de LA FRONDE). Je vous jure que je ne suis pour rien 1° dans le choix de la photo 2° ni dans le titrage du portrait-express de J.P. que Maurice Gaït a arraché à mon amitié pour vous, me donnant un délai de 24 heures pour griffonner ces notes beaucoup trop sommaires.* »]

– Laurent BRUYÈRE, « Jean Paulhan, de Nîmes, / grand prix de la ville de Paris », *Le Journal indépendant*. Grand quotidien républicain d'information, 26 janvier 1951 [au fonds Paulhan, coupure corrigée à l'encre verte ; Jean Paulhan « galejaire »].

Sous la cote Micr d 340 de la BNF, nous n'avons pas trouvé ce texte à cette date dans *Le Journal indépendant de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales*].

– « Grand Prix / de la / Ville de Paris / Jean Paulhan », *Le Figaro littéraire*, 6^e année, n° 249, samedi 27 janvier 1951, p. 9 [réclame des éditions de la N.R.F. ; liste d'œuvres en quatre subdivisions (récits, essais-critique, poésie, édition de luxe) ; mention de l'hommage des *Cahiers de la Pléiade* à Saint-John Perse, « Rédacteur en chef / Jean Paulhan »].

– BRETON DE LA RETYVE, « Chronique littéraire », *La Revue du Languedoc et des Jeux floraux*, 65^e année, n° 368, janvier-mars 1951, p. 79-80 [« Si cela continue, nos Grands Prix Littéraires seront vite dépréciés, simplement parce qu'ils manqueront d'œuvres dignes, non de les obtenir, mais de les mériter.

On a demandé à Claude Farrère ce qu'il pensait d'eux et il a répondu : "J'en pense beaucoup de mal, parce que les jeunes écrivains travaillent pour la somme qu'ils représentent et le tirage dont ils peuvent bénéficier et non d'inspiration."

Montherlant s'abstient, mais en ajoutant : "Je dirais trop de choses désagréables si je n'en avais reçu quelques uns !" Par contre, Gérard d'Houville, Jean Paulhan, La Varende, Ary Leblond, René Maran, et quelques lauréats de l'Académie Française, n'en pensent que du bien, mais Jean Paulhan ajoute : "À ces prix, il manque souvent le principal, un Prix d'Écriture !"

Nous en savons quelque chose aux Jeux Floraux du Languedoc et nous avons même, parfois, toutes les peines du monde à déchiffrer noms et adresses de ceux qui nous demandent le Programme du Concours. Beaucoup de demandes ne sont même pas inscrites, motif : Nom et adresse illisibles ! Le record revient à un poète de Strasbourg, qui s'inscrit comme abonné, et qui obligea la Poste de cette ville à nous retourner la Revue avec la Mention : Nom inconnu à l'adresse indiquée !

Mais revenons à Jean Paulhan, la question d'écriture ne se pose pas, puisque les trois grands prix de l'année ne sont destinés qu'à des œuvres imprimées. »]

– n.s., *Gilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, n° 2, février 1951, p. 40 [rubrique : « La vie littéraire » : « Notre ami Jean Paulhan a reçu le "Grand Prix littéraire de la ville de Paris", pour l'ensemble de son œuvre d'essayiste. »]

– Alexandre ALEXEÏEFF, « Jacques Schiffrin », *Contemporains*, n° 3, février 1951, p. 480-481 [Jacques Schiffrin est mort le 17 novembre 1950 à New York ; pas de mention de Jean Paulhan].

– Armen LUBIN, « Sana de Bidart », dans : *Sainte Patience*, Gallimard, 1951, p. 66-67 [dans un recueil achevé d'imprimer en février 1951, poème dédié « à Jean Paulhan », p. 66 ; le texte du prière d'insérer, sur papier jaune, daté de « FÉVRIER 1951 », rappelle la publication du *Passager clandestin* d'Armen Lubin, dans la collection « Métamorphoses »].

– Roger RABINIAUX, *L'Honneur de Pédonzigue. Épopée*, préface de Raymond Queneau, Paris, Corrêa, 1951, 183 p. [dans un volume achevé d'imprimer en février 1951, de la collection « Le Chemin de la vie » dirigée par Maurice Nadeau, dédicace « À Jean Paulhan », p. 7 ; mention de « mon éminent collègue Jean Paulhan », p. 12 de la « Préface » de Raymond Queneau].

– Robert DELINCÉ, « Une cause célèbre : l'affaire Jean Paulhan », *La Gazette des lettres*, 7^e année, nouvelle série, n° 5, 15 février 1951, p. 9-12 [« le futur historien des revues littéraires devra faire un parallèle entre ces deux grands “patrons” Péguy et Paulhan. Plus tard, il n'a peut-être manqué à la Nouvelle Revue française que de pouvoir dialoguer avec des Cahiers de la Quinzaine... » (p. 9) ; « On le devine d'abord pacifique et appliqué dans l'ombre de Jacques Rivière, et l'on regrette de ne pas en savoir davantage sur la collaboration de ces deux hommes, sur les résonances réciproques de ces deux tempéraments spirituels » (p. 10) ; « Si l'écrivain est intellectuel à l'excès, si le pamphlétaire sait être féroce, l'homme est d'une grande bonté — d'une bonté qui comprend et agit. Marcel Jouhandeau, son ami, lui a rendu un bel hommage il y quelque jour [sic]. Je me rappelle avoir vu au lendemain de la libération sa maison de la rue des Arènes transformée en épicerie bénévole grâce à des envois d'Amérique du Sud, qu'il répartissait avec une générosité équitable et souriante — avoir même reçu de sa main, enveloppé dans un papier aux armes de la maison Gallimard, cette nourriture terrestre, un saucisson. Mais il n'est pas d'ami qui fasse appel en vain à ce cœur plus fidèle encore peut-être que son jugement n'est assuré. Physiquement, notre Paulhan a quelque chose de massif aujourd'hui : et en même temps quelque chose d'agile. Intellectuellement, l'agilité semble l'emporter sur la masse. Il pratique volontiers depuis quelque temps une sorte de jeu littéraire, celui des fausses causes célèbres. Dans l'histoire de la littérature contemporaine, il faut faire une place très large pour ce procès, celui

de Paulhan lui-même, qui n'est pas encore décidé, qui ne le sera peut-être jamais parce que l'intéressé n'est pas de ceux qui passent des aveux. » (p. 12)]

– Alexandre VIALATTE, « Réalités fantastiques / À propos de l'art de Franz Hellens », *Marginales*, « Hommage à Franz Hellens », 6^e année, n° 22, mars 1951, p. 92 [*« Peu de gens, peu de choses ont un au-delà d'eux-mêmes : Michel Simon a un au-delà de lui-même, les Causes célèbres de Jean Paulhan, certains bijoux, le maki, la poule et plusieurs textes de Dhôtel, sans compter les poissons qui rôdent dans les histoires de Robert de Muzan. »*]

– Alexandre VIALATTE, *Ode à Jean Paulhan / Auteur de la « Métromanie » / et / Lauréat du prix de la Ville de Paris, s.l.n.d., [1951], 4 p.* [une feuille de papier pur fil du Marais, 49,5 x 32,5 cm pliée en deux, titre imprimé en première et texte de cinq quatrains en troisième page, signé « A. Vialatte » ; nous décrivons l'exemplaire qui figurait dans le dossier Jean Paulhan de Jean Blanzat.

Texte repris dans les *Cahiers Alexandre Vialatte*, Rodez, Cognac, Paris, n° 45, 2020, p. 153].

– Carlo FALCONI, « Un discorso che all'estero parte da lui / La “gli indiffuenti” a St Germain », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno VI, n° 11, 18 marzo 1951, p. 4hi [sur la rencontre à Paris entre Jean Paulhan et Alberto Moravia : « *Quando Moravia arrivò a Parigi Jean Pauhan gli chiese : “Siete venuto a incontrare i vostri di scepoli esistenzialisti ?”* »]

– Aldo CAMERINO, « Félix Fénéon / il cronista in pillole », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno VI, n° 11, 18 marzo 1951, p. 6bcde [surtitre : « Vecchie stampe »].

– Gaston CHAISSAC, « À propos de la “Métromanie” illustrée par J.D. », *Le Populaire du Centre*, Limoges, 45^e année, n° 71, samedi 24 mars 1951, p. 8gh [sous un chapeau opportunément n.s. (*« Isolé dans un village vendéen où il est cordonnier, le peintre naïf Gaston Chaissac se mêle aussi de littérature. En 1946, de ses contes parurent dans la revue Maintenant, que dirige Poulaille. Voici un texte inédit dont on ne manquera pas d'apprécier le singulier non conformisme »*)], texte complet : « *Il est à noter que Jean Paulhan fait illustrer ses textes par des illustrateurs natifs d'un port. Après André Lhote, de Bordeaux, c'est le Havrais Dubuffet qui lui orne de dessins sa Métromanie. Dubuffet est donc descendu dans ce métro fourchu, pour y voir ce qui*

s'y voit, c'est-à-dire des élégantes des plus réussies, gracieuses et charmantes. Sa femme au renard se pose un peu là dans le livre Métromanie, après s'être fait perforer le ticket, elle trouva une place debout et elle fut croquée en quelques traits, le renard autour du cou. Ça fait très convenable d'un bout à l'autre, preuve qu'on ne s'y tient pas si mal. Les poinçonneurs s'y tiennent aussi et c'est pas de la rigolade de séjourner ainsi dans cette sorte de cave à champagne. C'est point trop sain la vie sous terre dans les courants d'air et de braves bonnes femmes y regarderaient avant d'y faire vivre leur pot de réséda. Mais peut-on trop y regarder à Paris où les dactylos manquent d'air aussi dans le local où elles pianotent des triples croches pour sûr. Et tant d'autres sont à la même enseigne dans ce Paris dont on dit merveilles et où on ne va guère pour faire une carrière d'homme-sandwich, métier pourtant sain parmi les sains. Et certainement attachant, car s'il n'est pas rare qu'on s'y fixe pour la durée de sa vie active. Ne surtout pas croire que c'est un métier de paresseux, car la pancarte est lourde aux épaules et il demande de la mesure, de l'allure, du doigté. Il faut savoir garder la distance réglementaire entre soi et le collègue qui marche devant. C'est une profession véritable, quoi qu'on puisse penser, et qui pourrait en tenter d'autres que ceux qui le sont. La vie au grand air, un poids à porter, de la marche, tout cela est on ne peut plus sain et on s'étonne qu'on préfère plutôt descendre bosser dans le métro dont parle Jean Paulhan dans sa Métromanie qu'il a fait illustrer par Jean Dubuffet qui a bien croqué ce qu'il a vu : des gens qui s'y trouvent à l'aise par habitude du manque d'air quasi partout ; quant au renard de la dame, il eut certainement bien moins bon air de son vivant dans ce terrier étranger si fréquenté et ne conduisant à aucun vivier poissonneux. Il aurait fait "pas d'ici", mètèque. La mort l'a naturalisé et sans lui il manquerait quelque chose dans le livre de la Métromanie. La dame fit bien de le mettre ce jour-là et Paulhan fit bien de donner ce travail à Dubuffet juste en cette saison.

Les lecteurs de la Métromanie se rendront compte que son illustrateur sait mettre en relief les gens les plus divers. Ses détracteurs n'y avaient probablement point songé. »]

– Ettore SETTANNI, « Premio "Citta' di Parigi" 1951 / Omaggio a Jean Paulhan / scrittore della resistenza francese », *Il Matino d'Italia*, mercredi 26 mars 1951.

– Pierre DESCAVES, « Jean Paulhan, psychologue du langage », *Gilde du livre*. Bulletin mensuel, 16^e année, n° 4, avril 1951, p. 85 [tirage à 50000 exemplaires ; à propos du Grand Prix littéraire de la Ville de Paris.

Le manuscrit et le tapuscrit de ce texte ont été vendus par la librairie Desmarets, avec 10 lettres de Jean Paulhan à Pierre Descaves et une documentation sur Jean Paulhan (lot 235 du catalogue 43)].

– J. PAUBLAN, « Sidney Bechet », *Contemporains*, n° 4, avril 1951, p. 592-596 [« Chronique de musique » ; le texte est mentionné au sommaire comme de J. Paulhan, par erreur].

– COLL., « Omaggio a Jean Paulhan », *La Fiera letteraria* [Direttore Vincenzo Cardarelli], Roma, Anno VI, n. 14, Domenica 8 Aprile 1951, p. 3-5 [contient : n.s., « I Buoni Uffici d'un homme de lettres » (p. 3) ; Emilio CECCHI, « Il Terrore / Al sorgere della critica romantica, / si inizia un'epoca che il Paulhan / chiama di "terrore" letterario » (p. 3) ; Giovanni MACCHIA, « Rivoluzione contro una critica à "l'état sauvage" / Invenzione d'una Retorica » (p. 4) ; B. ANGIOLETTI, « La Perla di Paulhan » (p. 4) ; Maurice TÆSCA, « Jean Paulhan : da qual parte si trova / Lo Scrittore applicato » (p. 4) ; Giacomo ANTONINI, « Eminenze grigia di Gallimard / Carattere di Jean Paulhan » (p. 5) ; Mario LUZZI, « Troppo distaccato o troppo partecipe ? » (p. 5) ; Luciano ANCESCHI, « Un Europeo tra I contemporanei / Dell'Ambiguità in letteratura » (p. 5) ; André DHÔTEL, « Situazione impossibile, atmosfera di mistero » (traduction de Fabio Lusignoli) (p. 5) ; Maurice BLANCHOT, « Com'e' possibile la letteratura ? » (p. 3 et 4) et « Bibliografia » ; reproductions d'un tableau de Massimo Campigli, *Il fiore* (1947), d'un autre de Jean Dubuffet, « Rittrato di Jean Paulhan » et d'un portrait légendé « *Jean Paulhan con la moglie (ritratto di Cassilda, 1945)* ».

Massimo Campigli écrit à Jean Paulhan, « le 5 avril [1951] » : « *Ma femme vient de rentrer de Rome. La page en votre honneur sur la Fiera letteraria sortira bientôt. / N'oubliez pas votre ami / Campigli* »].

– Maurice NADEAU, « Quatre libraires de Nancy retournent devant les tribunaux pour avoir vendu des ouvrages d'Henry Miller », *Combat*, 10^e année, n° 2107, jeudi 12 avril 1951, p. 4^{efg} [rubrique : « Les livres » ; le nom de Jean Paulhan figure col. *f* ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris sous le titre « Quatre libraires de Nancy retournent devant les tribunaux » dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 1351-1353].

– Louis PAUWELS, « Au jardin des Arènes avec Paulhan et Jouhandeau », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson ; réd. en chef : Maurice Noël], 6^e année, n° 260, samedi 14 avril 1951, p. 10^{bcdef}

[témoignage printanier, sur Jean Paulhan joueur de boules : « *S'il gagne, il rosit et baisse les yeux* » ; six clichés photographiques par Izis : des écoliers du dimanche, Jean Paulhan en blouson de daim jaune, Marcel Jouhandeau et un ami qui est d'Avignon, Maurice Toesca et un ami de Nice. Manque le chat noir du gardien].

– Pierre MAZARS, « Il est difficile / de faire / une revue littéraire », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson ; réd. en chef : Maurice Noël], 6^e année, n° 262, samedi 28 avril 1951, p. 1g [alors que l'on annonce le numéro d'hommage à André Gide, Jean Paulhan donne, après Paul Léautaud, Julien Benda, Roger Peyrefitte, Jacques Laurent, Claude Mauriac, Robert Kanters et Marcel Arland, son avis sur la reprise de *La NRF* : « *Songez un instant à ce qu'était la NRF vers 1921 : une revue qui recherchait moins les noms glorieux et les œuvres sensationnelles que les travaux stricts, rigoureux, purs d'effet. Ce sont là qualités qui ne prennent qu'à la longue. Si la N.R.F. reparaît demain, on s'en apercevra dans vingt-cinq ans.* » Au fonds Paulhan, coupure non située, datée par erreur « [octobre-novembre 1951] »].

– CAPPIELLO, « Cinquante ans de vie littéraire », *Pont Neuf* [comité de rédaction : Georges Altmann, André Gillois, Jean-Jacques Mayoux, Rémy Nouré et Jean Ullmo ; rédacteur en chef : Nicolas Baudy], 1^{ère} année, n° 1, 15 mai 1951 [reproduction d'un dessin publié dans *L'Assiette au beurre*, mai 1901 ; photocopie au fonds Paulhan, provenant des archives Emmanuel Levinas ; nous n'avons pas retrouvé ce titre à la BNF].

– *n.s.*, « Un nouveau bouliste aux Arènes », *Le Figaro littéraire* [rédacteur en chef : Maurice Noël], 6^e année, n° 265, samedi 19 mai 1951, p. 3c [rubrique : « Dans la semaine » ; « *Jean Paulhan et ses amis les joueurs de boule des Arènes ont accueilli dimanche dernier une nouvelle recrue, le "pointeur" Raymond Guérin, qui a quitté Bordeaux pour une semaine.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Louis WIZNITZER (1925-1993), « Sartre e Camus ja' disseram o que tinham a dizer -- afirmou Jean Paulhan », *Lettras e Artes*, Domingo, 20 mai 1951 [l'auteur est journaliste francophone, d'origine brésilienne].

– Odette LUTGEN, « Petit mémorial », *Les Essais*, mai-décembre 1951, p. 68-82 [à propos de la réception du 11 janvier chez Gallimard ; « *Jean Paulhan me demande un avis sur la peinture de Jean Fautrier qu'il considère, je crois, des plus admirables. Je ne me permets pas de juger un art dont je ne connais pas la technique, devant lequel je suis*

incapable d'une explication ou d'une réfutation quelconque. En bref, je ne juge pas ce que je ne comprends pas et je le dis. Jean Paulhan dit : "On ne juge jamais mieux que ce que l'on ne comprend pas." Comme c'est encore un point de vue que je ne comprends pas, je ne le juge pas. » (p. 73) ; « Vous avez trop de principes », dit Dominique Aury à Odette Lutgen].

– Justin SAGET, « L'heure du lunch », *Combat*, 10^e année, n° 2142, jeudi 24 mai 1951, p. 4efg [rubrique : « Billets doux » ; Justin Saget reçoit un coup de poing ; avec le texte des lettres échangées sur le projet de duel avorté avec André Breton].

– *n.s.*, « Jeudi, rue Sébastien-Bottin », *Le Figaro littéraire*, 6^e année, n° 266, samedi 26 mai 1951, p. 3ab [« Dans la semaine » ; extrait : « Pour consoler ses écrivains et ses amis de leur privation de verdure, Gaston Gallimard accrocha aux murs des salons de réception des paysages : des Renoir, des Monet, des Van Gogh, à profusion. Le cri de surprise fut unanime, que l'on accueillit avec un sourire modeste. »]

– Jeanine DELPECH, « Le Prix des Critiques à / Pierre de Mandiargues », *Les Nouvelles littéraires*, 30^e année, n° 1239, jeudi 31 mai 1951, p. 1a [pour *Soleil des loups*, Robert Laffont, 1951 ; « Jean Paulhan, impavide » ; « On but, on serra des mains. Et déjà Gabriel Marcel parlait des candidats du prochain prix, celui de la Presse Latine. » Impression imparfaite à la BNF comme sur la coupure de presse, d'ailleurs non identifiée, du fonds Paulhan].

– Maurice CHAPELAN, « Lundi soir, au "Prix des Critiques"... », *Le Figaro littéraire*, 6^e année, n° 267, samedi 2 juin 1951, p. 1ab [début et fin : « Après deux ans d'oubliettes, le Prix des Critiques a fait lundi sa rentrée dans la vie parisienne par la porte d'un somptueux immeuble de l'avenue Foch, siège de l'Ambassade de Cuba. [...] Je me retire sur la pointe des pieds, laissant à Dominique Arban, qui a tous les courages, le soin de dégeler ce glorieux iceberg. » ; Jean Paulhan en costume gris, accompagné de son éminence grise Dominique Aury en noir ; coupure non datée au fonds Paulhan].

– « Intimités d'un jury littéraire », *Le Figaro littéraire*, 6^e année, n° 267, samedi 2 juin 1951, p. 10bcdef [sur le Prix des Critiques décerné à *Soleil des loups* de Pieyre de Mandiargues ; photos créditées de Pierre-V. Manevy : avec le lauréat et Mme Pieyre de Mandiargues, Florence Gould, Thierry Maulnier, Émile Henriot, Mme et René Defez, Gabriel Marcel, Robert Kemp, Roger Caillois, Jean Grenier, Dominique Aury,

Marcel Arland, Maurice Nadeau, Jean Blanzat et Jean Paulhan sont passés à table ; coupure non datée au fonds Paulhan, simple mention portée à la main « 1952-53 ? »].

– Philippe JACCOTTET, « Avec l'aide de Joubert », *La Nouvelle Revue de Lausanne* [Louis Ruchonnet, fondateur], 83^e année, n° 168, jeudi 19 juillet 1951, p. 1bcd [rubrique : « La Quinzaine littéraire » ; sur la revue 84 : « revue de jeunes écrivains, ne se croit pas pour autant tenue de négliger les maîtres. C'est ainsi qu'on a pu y lire jusqu'ici des inédits de quelques-uns des meilleurs écrivains français et étrangers : Gide, Arland, Jouhandeau, Supervielle, Paulhan, Eliot, Henry James, James Joyce, Herman Melville, Rilke, Jünger, Kafka, Robert Musil, etc. » ; texte repris dans Philippe Jaccottet & Henri Thomas, *Pépiement des ombres*, Montpellier, Fata Morgana, 2018, p. 23-24, voir note 9 p. 224.

Sous la cote Gr Fol. Jo-10211, l'année 1951 n'est pas conservée à la BNF. Nous remercions Philippe Blanc pour son aide].

– Albert PARAZ, « Radio », *Rivarol*, n° 28, jeudi 26 juillet 1951, p. 5 [« [...] L'autre jour Favalelli, qui brille là-dedans comme un soleil, parla de Paulhan et de Jouhandeau. Une voix observa finement qu'il faudrait expliquer qui sont ces deux obscurs personnages, l'auditeur connaissant beaucoup mieux l'aga Khan ou Martine Carol. [...] »]

– Maurice NADEAU, « Samuel Beckett, l'humour et le néant », *Mercure de France*, n° 1056, 1^{er} août 1951, p. 693-697 [en tête de la « Mercvriale », rubrique « Lettres » ; extrait : « En définitive, peu importe ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils se rappellent et ce qu'ils imaginent : "Et que je dise ceci ou cela ou autre chose, peu importe vraiment." À la façon de l'auteur des Fleurs de Tarbes, Beckett pourrait écrire en conclusion à son histoire : "Mettons que je n'ai rien dit." Il n'a, en effet, strictement rien "dit". » (2018, p. 1412) ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 1409-1413].

– Pierre BOUTANG, « Jean Paulhan, moraliste / I. – une leçon de la pudeur et de la cruauté, à propos du Marquis de Sade », *Aspects de la France et L'Indépendance française* [directeur responsable : Lionel Moreux ; *L'Action française*], 5^e année, n° 150, 3 août 1951, p. 3abcde.

Pour le manuscrit de Pierre Boutang, voir « Jean Paulhan, moraliste : une leçon de la pudeur et de la cruauté, à propos du Marquis de Sade », en vente le 21 novembre 2006 chez Piasa, lot n° 118, cinq

pages in-4, dont 2 à en-tête du journal *Aspects de la France* : « Lisez Paulhan qui vous épargnera de lire Justine ».

Le manuscrit étant toujours en vente en février 2017 (puis octobre 2018), la librairie Traces écrites en donne la description suivante : manuscrit de 5 p. In-4, dont deux feuillets à en-tête d'*Aspects de la France*. Manuscrit de Pierre Boutang sur Paulhan et le marquis de Sade publié dans sa revue monarchiste, *Aspects de la France*, intitulé « Jean Paulhan moraliste : une leçon de la pudeur et de la cruauté, à propos du marquis de Sade ». Chronique réalisée à l'occasion de la parution de l'essai de Paulhan, « Le Marquis de Sade et sa complice, ou les revanches de la pudeur ». Pierre Boutang y traite de l'esprit « *moraliste* » de Paulhan s'intéressant aux énigmes de l'homme Sade, à son moi masochiste plutôt qu'à ses qualités d'écrivain : « *sa monotonie dans l'horreur déclenche le fou rire ou l'ennui. [...] Là où Restif est fripon Sade est sinistre [...]. Lisez Paulhan qui vous épargnera de lire Justine* ». Philosophe, écrivain polémiste, monarchiste, Pierre Boutang poursuit l'oeuvre de Charles Maurras dans *Aspects de la France* puis *La Nation Française*, revue qu'il fonde en 1955. N° de réf. du libraire 3452.

Ajoutons à cette double notice de librairie ce que Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, un « *lundi soir* [1951] » : « Dernière heure : R. Lutigneaux me demande de faire à la radio, à partir du 22 mai, 4 conférences sur : “La morale chez quelques écrivains d’aujourd’hui”, à propos, notamment, de Sartre, Camus, Malraux & J. Paulhan. Voilà qui me plaît. (D’ailleurs l’idée était de moi, bien sûr...) J’espère que vous m’autorisez à parler de J. Paulhan “moraliste” ? »

Voir *infra* au 30 août 1951, puis en 1984].

– H.R. [Henri RAMBAUD], sans titre, « *Ce n’est guère à cette place que je peux m’étendre [...]* », *L’Écho-Liberté*, Lyon, 5^e année, n° 1356, mercredi 29 août 1951, p. 2h [rubrique : « Memento » ; extrait d’un article sur *Petite Préface à toute critique* : « Prenez et lisez. »]

– Pierre BOUTANG, « Jean Paulhan, moraliste / « II. – Le sadisme et la démocratie », *Aspects de la France* et *L’Indépendance française* [directeur responsable : Lionel Moreux ; *L’Action française*], 5^e année, n° 151, 30 août 1951, p. 3abcde.

– Francis PONGE, *Note hâtive à la gloire de Groethuysen*, Les Écrivains réunis, Armand Henneuse, éditeur, Lyon, 32 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 31 août 1951 sur les presses des Audin à Lyon, voir p. 24-25 : « *L’amour des adversaires, dit à son propos Jean*

Paulhan, est une des formes de la liberté. Oui, mais peut-être aussi un moyen efficace de lutte. »

Envoi autographe signé à Franz Hellens, « *un dimanche de printemps auquel ne manquent que Groethuysen et Alix, de tout cœur, F.P.* » (librairie Fourcade).

Texte repris dans *Le Grand Recueil*. Lyres, Gallimard, 1961, texte cité p. 45].

– Robert MALLET, « *Le Marquis de Sade et sa complice*, par Jean Paulhan. (Édition Lilac.) », *Le Figaro littéraire*, 6^e année, n° 280, samedi 1^{er} septembre 1951, p. 8ab [*« Jean Paulhan a une façon si personnelle et si perfectionnée de susciter les rapprochements inattendus et de faire jouer les éclairages mi-sérieux, mi-ironiques que cette forme de l'art dialectique où se retrouvent précisément la lucidité de Sade et la vraie pudeur de Marivaux, je propose de l'appeler paulianisme. »*]

– Marcel LOBET, *Le Soir* [texte complet : « *La conception que Jean Paulhan se fait de la critique est fort éloignée de celle de Pierre-Henri Simon. Dans son admirable Histoire de la littérature française Henri Clouard a fort bien défini Paulhan “cet esprit curieux, d’une souplesse de gazelle, et d’une résistance de lézard, franc et retors, secrètement très armé”. Aux yeux de Paulhan, la vie des mots est une lutte pour libérer la pensée par le langage, chaque triomphe du mot étant considéré comme une victoire de l’esprit. Il n’est pas surprenant, dès lors, que sa définition de la critique soit à la fois fantasque et scolaire et qu’il y fasse intervenir la phonétique, l’étymologie, la sémantique, la stylistique, toutes sciences du langage qui nous maintiennent dans un formalisme assez étroit.*

Est-ce à dire que cette Petite Préface à toute critique ne puisse rien nous apprendre. À tout le moins elle a le mérite de bousculer ces idées toutes faites que vomissait Péguy et qui provoquent tôt ou tard la sclérose de l’intelligence. Ce “discours de la méthode pour bien conduire sa critique et chercher la vérité dans la littérature” risque fort de n’intéresser que les passionnés de recherches laborantines. Outre que l’essai est mince, il semble n’être que prétexte à vider une querelle de mots avec André Rousseaux et Jean-Paul Sartre issant passablement égratignés de ce pugilat où Descartes semble aux prises avec Mallarmé. »

Au fonds Paulhan, la coupure est tamponnée « Marcel LOBET / 49, Rue de l’instruction / BRUXELLES » et référencée de la main de Jean Paulhan : « *Le Soir* » (titre souligné), s.d.].

– René LALOU, « *Petite préface à toute critique*, par Jean Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, 30^e année, n° 1254, jeudi 13 septembre 1951, p. 3cd [rubrique « Le livre de la semaine » dans « Le Monde des livres » ; portrait photographique non crédité, de profil].

– Jean LEBRAU, « *Petite préface à toute critique* / par Jean Paulhan (Éditions de Minuit) », *L'Indépendant*. Grand quotidien républicain d'information, 25 septembre 1951.

Petite Préface à toute critique est achevé d'imprimer au 3^e trimestre 1951. Nous n'avons pas trouvé ce texte sous la cote Gr Fol Jo 5905 pour le mois de septembre 1951.

– H.R. [Henri RAMBAUD], « Jean Paulhan, *Petite Préface à toute critique* (Éditions de Minuit) », *Journal musical français*. Jeunesses musicales de France, 1^{ère} année, n° 1, 25 septembre 1951, p. 6a [rubrique : « Les livres » ; texte complet : « *On peut crier les choses importantes ; on peut aussi juger plus modeste de les dire à voix basse, et elles n'en ont généralement que plus de portée. Cette seconde manière est celle de Jean Paulhan, et c'est d'abord par sa discrétion que ce mince volume va ravir les lettrés. Mais c'est aussi par sa gravité, et l'obligation qu'il impose de réfléchir. J'en recommande tout particulièrement la lecture aux personnes qui aiment à s'interroger sur les fondements du goût et à raisonner correctement. Elles y verront dénoncer bien des illusions de l'esprit, et peut-être en souffriront-elles un peu, cela désoriente toujours ; mais elles y trouveront mieux qu'une critique négative : conduite avec cette "rigueur" que Valéry jugeait la moins trompeuse des idoles, la plus émouvante poursuite des principes du jugement, dans cette conviction qu'on ne guérit pas un mal de la pensée sans remonter jusqu'à sa source.* »

– * Henri Thomas écrit à Jean Paulhan, le « 25 sept. 1951 » : « *La Petite Préface, où vous avez inscrit cette parfaite sentence de Buffon, n'a trouvé mon adresse qu'aujourd'hui — plus de deux mois après le 20. VII. 1951. J'avais, naturellement, dérobé un exemplaire aux Ed. M. en passant à Paris, mais je vais tout lire encore une fois. Il y a longtemps que je pense que vous êtes le seul esprit critique en France (et pas seulement cela) ; à présent que je commence à connaître un peu leur manière d'être en littérature, ici, je suis frappé aussi de l'utilité qu'il y aurait à ce que ce livre (et les Fleurs) fussent traduits en anglais. Ils en sont à Coleridge, — ce qui n'est pas mal, (pour le roman, ils sont à Proust, pour la poésie, à Éluard). Je suis sûr que les Fleurs de Tarbes prendraient admirablement, car le goût critique anglais (chez quelques amis que je connais en tout cas) est plus éveillé*

que leur sens du roman ou de la poésie. Il est vrai qu'il faut aussi passer par la poésie pour vous trouver... Ah, si seulement je savais l'anglais. J'essaie cependant d'écrire une sorte de présentation de la Petite Préface pour le Times littéraire. »

– Maurice NADEAU, « La critique va-t-elle trouver son “lieu” et sa “formule” ? », *Combat*, 10^e année, n° 2249, jeudi 27 septembre 1951, p. 4abcd [rubrique : « Les Livres » ; portrait au trait légendé « Jean Paulhan (dessin de Jacques Zeitoun) » ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans Maurice NADEAU, *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome I, Maurice Nadeau, 2018, p. 1433-1436].

Jean Paulhan répond à cet article dans sa « Lettre à Maurice Nadeau sur divers points de critique », parue dans deux livraisons de *Combat*, les jeudis 25 octobre et 1^{er} novembre 1951. Les lettres de Maurice Nadeau à Jean Paulhan ne font pas allusion à cet épisode].

– René LALOU, 1^{er} octobre 1951 [texte complet : « *Pour le critique, lire un nouvel essai de Jean Paulhan est toujours une joie ; mais il doit payer pour son plaisir quand il entreprend d'en parler. La raison n'en est point seulement que ce magicien des idées se plaît à vêtir de robes paradoxales les vérités fort substantielles qu'il nous présente. Plus redoutable me paraît la difficulté que nous oppose l'extrême rigueur avec laquelle s'enchaînent ses ingénieux propos. Rien qu'à l'idée de tailler dans un tissu aussi serré, on se traite soi-même de barbare. Je commence donc par transcrire le titre du livre qu'il vient de publier : le Marquis de Sade et sa complice, ou les Revanches de la pudeur. Encore a-t-il orné mon exemplaire d'un second sous-titre : “Ou : le Pire et l'ennemi du Mal”. Comment résumer pareille enquête, littéraire et psychologique, dans la simplifier grossièrement ?*

Partons d'un fait incontestable : Sade est un écrivain important qui en a influencé beaucoup d'autres, de Baudelaire et Swinburne à Dostoïevski et Nietzsche. Ainsi que le dit Paulhan, ceux qui se targuent de l'ignorer le connaissent “par auteurs interposés” ou par les traités des psychanalystes. Or, la conduite d'une héroïne comme sa Justine — qui semble provoquer ses bourreaux et s'étonne pourtant des tortures qu'ils lui infligent — pose maintes énigmes. Que signifient le bonheur, la morale, le remords ? La réponse, Paulhan la cherche dans le caractère même du “divin marquis”. Bien loin d'avoir été martyrisé par les pouvoirs publics, ne les a-t-il point, avec une sorte de perversité, excités à le punir et à l'emprisonner ? En bref, beaucoup plus que du fameux sadisme, Sade ne serait-il pas l'inventeur du plus mystérieux masochisme ?

Il me semble inutile de souligner l'originalité d'une pareille prise de vue sur la personnalité de Sade. Je préfère indiquer qu'elle s'accompagne d'une prise de vues non moins suggestive sur l'ensemble de notre XVIII^e siècle. Paulhan ne se borne pas, en effet, à rapprocher Marivaux et Sade comme les deux peintres de la pudeur, ni à signaler quel "petit cours d'histoire de la littérature" s'insère dans la trame des Liaisons dangereuses. Il loue Sade d'avoir poussé sur tous les points à la fois cette critique de la société que Voltaire, Diderot et Rousseau n'avaient tentée chacun que sous tel ou tel angle. Au terme de cette enquête, selon Paulhan, toutes les énigmes se ramènent à cette question : "L'homme est-il tout à fait naturel ?" Non, comme l'atteste l'exemple de Sade, créant pour en vivre "le mythe de l'Emprisonné". D'où cette formule finale de Jean Paulhan : "Sade, ou la revanche de la magie". Elle fournirait un excellent troisième sous-titre à ce livre, qui n'est pas l'œuvre d'un complice, mais d'un lucide conjurateur. »

Au fonds Paulhan, coupure datée du 1^{er} octobre 1951, mais non référencée ; elle ne figure pas à cette date dans *Les Nouvelles littéraires*].

– SYNCHRONE, « La mécanique céleste du langage », *Le Rassemblement*. Hebdomadaire du Rassemblement du peuple français, du 5 au 11 octobre 1951, col. *abcde* [page « La ronde des arts » ; portrait photographique non crédité ; sur *Petite Préface à toute critique* ; quatre intertitres : « L'entreprise de Jean Paulhan », « Une flânerie sévère », « Brice Parain et Jean-Paul Sartre à la barre » et « Ce point d'accomplissement... »]

– Edmond HUMEAU, « *Petite Préface à toute critique* par Jean Paulhan (Éditions de Minuit) », *Arts*, n° 327, vendredi 5 octobre 1951, p. 2^{ef} [rubrique : « Livres ouverts » ; extraits : « *Instituer une fonction créatrice à la critique dépasse le projet de Jean Paulhan. Il recherche un principe de jugement et compose sur cette épreuve des ordonnances qu'il administre encore parcimonieusement. [...] Car l'instruction continue. Ce que Paulhan tire de Caroline aimée vaut tous les traités de littérature.* »]

– Jean CAMP, « Autour de Malcolm de Chazal / Trente écrivains de l'île Maurice défendent et illustrent la langue française », *Arts*, n° 328, vendredi 12 octobre 1951, p. 3^{ab}.

– *n.s.* [Hélène Lavaÿsse], *Aux Écoutes*, n° 1429, 26 octobre 1951 [entrefilet complet : « *Le Prix Vérité ayant été attribué à Charles Agniel pour son livre Compagnons de la bonne auberge, les éditions*

des Arceaux ont donné à Montpellier une réception en son honneur. Pierre Paulhan, qui ressemble à Jean comme un frère, a offert au lauréat un exemplaire des Caractères de La Bruyère, le tout arrosé d'un mousseux local. » Référence absente au fonds Paulhan, transmise par Bernard Fournier].

– Marcel LECOMTE, « Notes sur Jean Paulhan, Julien Gracq, Claude Mahias », *Synthèses*, Bruxelles, n° 66, novembre 1951, p. 354-355.

Georges Lambrichs écrit à Jean Paulhan, « le 2 [1951] » : « Lecomte m'annonce la publication dans *Synthèses* d'une étude de lui sur votre œuvre. Accepteriez-vous de la faire accompagner d'un texte (j'avais songé à celui que vous m'aviez donné pour 84) / Avec mon amitié / Georges ». Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie p. 236.

– Franz HELLENS, « Un Bénédictin des Lettres », *La Dernière Heure*, Bruxelles, 46^e année, n° 305, 1^{er} novembre 1951, éd. XXXXX, p. 8 [« Art, littérature, éducation », rubrique « Chronique littéraire ». Sur *Petite Préface à toute critique* (éditions de Minuit) ; voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 384, n° 2962].

– « La peinture et ses témoins (IV) / Jean Paulhan : “*Les cubistes ont fait une grande découverte en inventant l'espace brut*” », *Arts*, n° 332, vendredi 9 novembre 1951, p. 1gh, et p. 7cdefg [p. 7fgh, photo légendée « *Jean Paulhan photographié chez lui* » ; l'hebdomadaire *Arts* interroge Paul Léautaud le 19 octobre (n° 329), Gaston Bachelard le 26 octobre (n° 330), Henri Mondor le 2 novembre (n° 331), Blaise Cendrars le 16 novembre (n° 333), Jean Cocteau le 23 novembre (n° 334), André Malraux le 30 novembre (n° 335), René Huyghe le 7 décembre (n° 337) et Lionello Venturi le 14 décembre 1951 (n° 338) ; les propos sont recueillis par André Parinaud, qui signe par la suite une conclusion à cette enquête].

– Aimé PATRI, « *Petite Préface à toute critique*, par Jean Paulhan », *Monde nouveau. Paru*, 7^e année, n° 53-54, 15 novembre 1951, p. 164-166 [« *À propos d'un extrait de ce texte publié comme avant-coureur dans “la Table Ronde”, je m'étais permis d'entamer un “petit dialogue avec le sphinx sur les pensées et les mots” (Paru, n° 63, p. 141) non sans quelque perplexité car, ne disposant pas de l'ensemble,*

je n'étais pas assuré de l'entendre correctement. Voici maintenant l'occasion de poursuivre le dit dialogue, à moins qu'il ne s'agisse, selon la formule de Jean Piaget qui s'adapte à de nombreux cas et pas seulement à la psychologie de l'enfant d'un "monologue à deux". Nous sommes d'ailleurs, avec cette formule, au cœur de la question, puisqu'il s'agit en fin de compte du problème que Jean Paulhan n'a cessé de méditer : celui du rapport entre les pensées et les mots.

Paulhan estime que l'erreur de la critique, erreur constante et dont on pourrait dégager un enseignement presque scientifique (mais il va plus loin et la restriction est de moi) c'est que tantôt l'on prend la pensée pour des mots (il n'est pas de philosophe ou de politicien qui n'accuse son adversaire de n'user que de "mots") et tantôt de simples mots pour de la pensée (on s'extasie à tort devant les trouvailles du langage populaire qui ne tiendraient qu'à l'infirmité des modes d'expression disponibles). Je ne pense pas devoir insister encore sur les exemples donnés par Paulhan : (pour Bossuet le mot "Dieu" a un sens, s'il n'en a pas pour celui qui n'entre pas dans son système) mais le cimetière de "métaphores usées" que contient le langage courant ne devrait pas être interprété d'une autre façon qu'on ne le fait de la tendance de l'enfant à appeler tous les hommes "papa" en raison de l'insuffisance de son vocabulaire, je maintiens que si les mots ont toujours eu un sens, ils peuvent en être vidés par ceux qui les utilisent comme mots d'ordre ou mots de passe (cf. ce que disait Mallarmé de l'"usage commercial") et que d'autre part, les plus simples mots déposés dans le vocabulaire collectif charrient beaucoup plus de pensée que les hommes qui ordinairement les emploient ; de la même façon qu'on ne songe qu'exceptionnellement au trésor des lois de la physique impliqué dans le simple geste de tourner un commutateur.

Ces réserves n'excluent pas notre accord sur d'autres points d'un caractère plus général : certains procès faits au langage auquel on demande d'être autre chose que ce qu'il est, c'est-à-dire l'instrument (le tout est dans la manière de s'en servir !) sont parfaitement vains et tout aussi vaine la supposition inverse d'une parfait adéquation du mot à la pensée de celui qui s'exprime. Paulhan relève avec beaucoup d'à-propos les outrances et les contradictions de Sartre et de Parain sur ce sujet, de même qu'il "emboîte" avec beaucoup de malice en le récusant par son propre exemple, le critique qui accuse un auteur de mal s'exprimer.

Mais j'aimerais chercher encore une autre querelle. Paulhan estime, après avoir supposé "le problème résolu", puis dévoilé ses batteries, qu'il doit y avoir des moyens de traiter le problème de la critique comme s'il était d'ordre rigoureusement scientifique en le ramenant à la question du langage. Mais on lui objectera que les

jugements de la critique, selon l'usage consacré par le vocabulaire des philosophes contemporains sont des "jugements de valeur" tandis que les jugements scientifiques (y compris ceux de la linguistique) ne peuvent être que des "jugements d'existence". Lorsque le critique déclare qu'une œuvre "existe", il reprend inconsciemment le mot dans l'acceptation que lui donnaient autrefois les scolastiques et Descartes lorsqu'ils faisaient de l'"existence" un synonyme de "perfection" et ce n'est certainement pas là le sens du mathématicien ou du physicien lorsqu'il affirme que telle ou telle chose existe ou n'existe pas.

Sans doute l'opposition que l'on croit pouvoir établir entre les jugements d'existence et les jugements de valeur est-elle loin d'être entièrement rigoureuse. Mais on ne voit guère que deux moyens de discuter à propos des valeurs : ou bien l'on s'inquiète de l'adéquation des moyens à la fin (en admettant la fin comme donnée) ou bien l'on met en cause la fin poursuivie elle-même.

Le premier problème est d'ordre scientifique ou presque à cette réserve près que l'on suppose une connaissance exacte de la fin difficile à obtenir en matière artistique⁵ : il s'agit de savoir, étant donné ce que l'auteur a voulu faire, comment il l'a réalisé : le jugement critique est alors un jugement technique. Mais Paulhan semble récuser cette méthode qui devrait s'harmoniser pourtant avec ce qu'il pense de la relation entre la pensée (la fin) avec les mots (les moyens).

Sans doute a-t-il raison de penser qu'il faut aussi une hiérarchie des fins, que celles de Delly ne saurait être mise sur le même plan que celles de Balzac. Mais il se trouve qu'à partir du moment où le critique se mêle de juger non seulement la réalisation mais aussi l'intention, il doit fatalement renoncer à "l'objectivité" dont il faudrait se prévaloir en matière "scientifique". Il doit en effet nécessairement faire entrer son jugement porté sur l'intention dans le système de valeurs qui lui est personnel et qui demeure "subjectif" même s'il le partage avec beaucoup d'autres (mais pas avec tous).

Je soumets cette difficulté à la sagacité de Paulhan car elle constitue ce qui m'empêche de croire qu'un jugement critique complet (c'est-à-dire portant à la fois sur la fin et sur les moyens mis en œuvre) puisse devenir un jour —comme l'auteur des "Fleurs de Tarbes" semble le donner à espérer — rigoureusement scientifique. »

*Jean Paulhan lui répond dans *La Preuve par l'étymologie*].*

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan / ou l'horreur de l'immédiat », *Revue de Suisse* [rédacteur en chef : Gilbert Trolliet], Genève, première année, 20 novembre 1951, p. 67-71 [rubrique : « Silhouettes

⁵ Je me permets encore de renvoyer sur ce point à mes considérations dans *Paru*, n° 63, p. 141. Petit dialogue avec le sphinx. [NdR, 1951].

contemporaines » ; Jean Paulhan n'est pas une éminence grise, un homme de lettres, un auteur, un blagueur ni un romancier, mais il est tout ce qu'il n'est pas, le prospecteur, le guide, le joueur, le « traducteur des peintres » : « Jean Paulhan voudrait (à propos de Braque, de Fautrier, de Dubuffet) que l'œuvre d'art ne se limite pas à sa technique, que le tableau se continue en verbe et en son que le poème puisse prendre la forme d'une gouache et d'une sonate. C'est là le côté métaphysique (ou cosmique) d'un esprit qui se sait essentiellement cartésien. » (texte cité p. 69) Jean Paulhan est aussi moraliste, novateur et savant].

– Jean Paulhan écrit à Marcel Lecomte : « Merci de la note sur ma Petite Préface. Vous n'écrivez rien, qui ne me préoccupe longuement » (« Paris, 25 novembre 1951 »).

– Marcel ARLAND, « Petit entretien avec Paul Léautaud », *Arts*, n° 335, vendredi 30 novembre 1951, p. 3abcdef [rubrique « Chronique des livres » ; extrait : « Fort de ces exemples, Léautaud passe à l'attaque. Quand Vigny écrit : “appuyée aux branches incertaines”, ce n'est là que du mauvais français : la solidité d'une branche peut être incertaine, non pas la branche elle-même. Et Gide, qui commence une phrase par car, qui commence, à la ligne, par mais ! “Ça ne doit pas se faire”. Et Paulhan donc, qui commence par L'on l'a lu ! (Entre nous, Paulhan ne l'a pas volé, qui de temps en temps exagère et fait délirer ses disciples.) » (texte cité col. e).

Coupure absente au fonds Paulhan.

Pour la réponse de Jean Paulhan à Louis Pauwels, voir « Une lettre de Jean Paulhan », *Arts*, n° 337, vendredi 14 décembre 1951, p. 7gh].

– Jean FALLOT, *Réalité de l'œuvre d'art*, Julliard, 1951, 112 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 30 novembre 1951, voir p. 68-69 la mention de *Fénéon*, par Jean Paulhan ; Jean Paulhan cite ce livre pour un passage sur le palazzo del Te, à Mantoue (p. 59), dans la section 7, « L'espace du milieu » de *La Peinture cubiste*, version définitive].

– René BERGER, « Jean Paulhan / ou / le piéton appliqué », *Cahiers pour l'Art* [dir. René Berger], n° 21, novembre-décembre 1951, p. 14-17 [extrait : « Au siècle de l'automobile, tout le monde passe. Paulhan, lui, s'applique encore à marcher ; tant pis pour les rieurs ! Et s'il a goût de faire halte, il s'arrête — ce qui devient un art aujourd'hui. Inutile donc de fouiller son sac, vous n'y trouverez ni cartes routières, ni guides Michelin, tout au plus un morceau de pain

bis, dur à la dent, savoureux au palais, avec quoi on a la jambe vive et l'esprit net. Sur ce, n'allez pas croire à quelque Jean-Jacques battant la campagne pour faire lever l'ombre d'un second Fabricius ! (p. 14) [...]

On le voit, c'est à constituer une méthode pour bien conduire son jugement et chercher la vérité dans les œuvres littéraires qu'il travaille si assidûment, à la différence de ceux qui, avides de succès, brûlent les étapes pour nous entretenir de leurs résultats avant de nous faire connaître les principes dont ils usent pour les autoriser. » (p. 17)

René Berger écrit à Jean Paulhan, de Lausanne, s.d. : « *Cher Monsieur, / Passez-moi cet aveu : j'ai lu d'une traite votre Petite préface à toute critique, sans m'apercevoir de la dédicace ! Soudain, coupant machinalement la première page, c'est votre écriture sur laquelle je tombe en arrêt. Jugez de ma surprise, de ma joie, de ma confusion aussi. Je vous avais négligé pour le livre ! Je vous devais réparation. En est-ce une que cette esquisse, hâtive un peu trop, que je réserve à notre prochain Cahier ? Diable, il n'est pas facile d'attaquer la ressemblance* » quand le modèle est réfractaire à la pose !

Que ne dites-vous des choses définitives, sur un ton docte ! par rubriques classées pour que l'historien n'ait plus qu'à remplir un nombre égal de fiches... mais quoi, à peine a-t-on fait un petit tas que les cartes se brouillent, et il faut de nouveau vous courir après. » D'après une lettre ultérieure qu'il adresse à Jean Paulhan, René Berger envoie un conte philosophique de sa main, *Célestin*, et Jean Paulhan prévoit de lui répondre : « *je ne suis plus ds cette gde machine qu'un petit rouage. Je ne sais trop où se trouve en ce moment Célestin.* »]

– Maurice HENRY, « Jean Paulhan », *Bulletin de La N.R.f.*, n° 53, décembre 1951, deuxième page de couverture [dessin de Maurice Henry représentant Jean Paulhan masqué, en cape et nœud papillon, tenant une grande clé, en regard de la présentation par Roger Nimier du *Hussard sur le toit* de Jean Giono ; en troisième de couverture, portrait de Jacques Lemarchand, critique de théâtre, un pistolet en main droite et un bouquet de fleurs en main gauche].

– L. BARJON, « Jean Paulhan. — Petite Préface à toute Critique. Les Éditions de Minuit, 1951. in-16, 110 pages », *Études*, décembre 1951, p. 409ab [rubrique « Littérature » dans « Revues des livres » ; texte complet : « *Deux parties dans cet opuscule. La première est un genre de manifeste, à la fois méthodique et sibyllin, qui, après un coup de patte aux critiques en qui s'accusent les manies du dilettante, de l'apôtre ou du sociologue, entend préparer l'avènement d'une*

“science” *authentique de la critique. Audacieux projet qui, nous dit l’auteur, exigera des “recherches patientes (et parfois crispantes à force de patience)”*. Voilà qui promet ! Le malheur est que la deuxième partie, “Notes et Observations”, nous fait craindre de voir cette montagne au travail accoucher, pour finir, d’une souris. Qu’il s’en prenne, en effet, à Sartre ou à André Rousseaux, PAULHAN trop visiblement dans ces pages semble ramener “toute critique” à une pure querelle de langage. Il est, ma foi, possible que telle ou telle incorrection de style chez Jouhandeau ait été à tort dénoncée par Rousseaux, et que Paulhan puisse avoir beau jeu à relever à son tour, chez ce dernier, maints regrettables écarts de plume. Nous en disconvenons d’autant moins que nous attendons de pied ferme le quatrième larron qui viendra convaincre Paulhan de défaillances aussi certaines. Mais, si la future science annoncée doit se borner à ces procès, disons qu’elle ne vaut pas une heure de peine. »]

– Claude ROY, « Une lettre de M. André Parinaud et la réponse de Claude Roy », *Arts*, respectivement les 24 et 25 décembre 1951 [le samedi 29 décembre 1951 [?] à 17 heures, Jean Paulhan invite ses amis chez Édith Thomas, afin de leur lire sa *Lettre aux directeurs de la résistance*, que Louis Pauwels souhaiterait publier dans *Arts*. Claude Roy refuse de s’y rendre.

Nous n’avons pas retrouvé ce texte à cette date].

– CHÉRUBIN, « Avis de décès », « De la N.R.F. / à la culture populaire » [sur l’accident survenu aux Arènes de Lutèce : Jean Paulhan lance la boule de bois sur le front de Marcel Jouhandeau, son coéquipier].

1952 – Alfred GLAUSER, *Albert Thibaudet et la critique créatrice*, Paris, Éditions contemporaines, Boivin et Cie, 1952, 296 p. [dans un volume légalement déposé au 1^{er} trimestre 1952, voir les mentions de Paulhan p. 50, note 4 : « *Quelques fragments ont été publiés dans Hommage et dans l’article de M. Jean Paulhan qui paraît dans Le Figaro littéraire du 30 septembre 1950. Comme cet article paraît au moment où nous mettons sous presse, et comme ils nous est impossible à ce moment de consulter ce manuscrit du Berger de Bellone, nous nous contenterons ici de quelques remarques qui garderont un caractère provisoire. Le Berger de Bellone ferait d’ailleurs l’objet d’une étude séparée qui dépasse le cadre de cet ouvrage.* » et p. 50-51 sur *Le Berger de Bellone* : « “C’est en poésie toute une histoire de la Poésie”, nous dit M. Paulhan, cependant vouée à l’échec, comme il nous le dit encore : »].

– *Bulletin paroissial* (XVI), janvier 1952, p. 3 [note sur la *Lettre aux directeurs de la résistance*].

– Francis J. CARMODY, Professor of French, « French Literature of the Underground », *California monthly*, January 1952, p. 1-10 [au dossier de presse pour 1952, deux fascicules agrafés au fonds Paulhan].

– J.-M. D. [Jean-Marie DOMENACH], « “Esprit” démasqué par la “Pravda” », *Esprit*, janvier 1952 [?], p. 68-70 [rubrique : « Journal à plusieurs voix » ; au fonds Paulhan, passage marqué au crayon bleu par Jean Paulhan : « *Les existentialistes se groupent autour des Temps modernes rédigés par Sartre, qui prêche l’amoralisme et la pornographie. Ils essaient de se donner comme “hommes de gauche”, en se référant à la participation passagère de leur maître au mouvement de la résistance — où il a joué, en réalité, le rôle d’un mouchard de la réaction.* » (texte cité p. 69)]

– Robert SABATIER, « Sur un ouvrage capital : *Petite Préface à toute critique* de Jean Paulhan », *Simoun*, Oran, n° 1, janvier 1952, p. 53 [rubrique : « Chroniques »].

– n.s., « Jean Paulhan lance un cordonnier rêveur », *Paris-presse. L’Intransigeant*, jeudi 10 janvier 1952, p. 2^{gh} [rubrique : « La colonne d’Amphitryon » ; extrait : « *Toujours curieux de nouveaux talents, Jean Paulhan — l’éminence grise de notre littérature — lance à la N.R.F. sa dernière découverte. Il s’agit d’un cordonnier nommé Gaston Chaissac qui a écrit un livre au nom surprenant “Hippobosque au bocage”.*

Gaston Chaissac n’est pas un inconnu. Il a déjà exposé à la galerie Art Brut à Paris des têtes sculptées dans du charbon de bois. À ce titre il avait envoyé un certain nombre de lettres aux pages de l’Art Brut : Jean Dubuffet, Jean l’Anselme, Jean Paulhan, Michel Tapié et Robert Giraud.

Ce sont ces lettres, rassemblées par Jean Dubuffet, qui composent le présent livre. Chaissac y mêle avec humour ses pensées, ses rêves et la vie de tous les jours. [citations] »].

– Jean LEBRAU, *Ellébore*, Paris, Seghers, 1952, 38 p. + 2 p. de catalogue [dans un ouvrage achevé d’imprimer le 11 janvier 1952, en tête de la cent quarante-deuxième brochure des « Cahiers P.S. » édités par « Poésie 52 », dédicace imprimée « à Jean Paulhan »].

– n.s., « Une brochure qui fait du bruit... » [extraits : « *Par sa position éminente dans le monde des Lettres françaises, M. Jean Paulhan, directeur littéraire des Éditions de la N.R.F. (Gallimard), fut longtemps comme la “conscience” de tout un groupe d’écrivains français. L’avant-garde, la “gauche littéraire” aimaient le prendre comme “patron” et M. Paulhan n’avait, en tout cas, aucune attache avec la “droite”, avec le parti de la réaction ou même simplement de la tradition. [...]* »

*La démonstration de Paulhan est rigoureuse car il se défend absolument de se placer au point de vue politique ou social, il se place uniquement au point de vue juridique, au point de vue des **textes et du Droit**.*

Nous reviendrons sur cette démonstration, qui a déjà des incidences politiques en France ; mais il nous a semblé nécessaire de signaler dans notre page littéraire un petit écrit qui fait l’objet actuellement de toutes les conversations à Paris et qui marque sans doute un tournant important dans la vie intellectuelle de notre époque. » ; coupure non référencée au fonds Paulhan].

– Maurice VERNEUIL, « “La justice ne couche pas avec les vainqueurs” / (proverbe grec cité par Jean Paulhan) », *La Victoire* [fondateur Gustave Hervé], Paris, 24, bd Poissonnière [rubrique « Les livres » ; « *Pleures, ô Cochet, ton char est embourbé. Tes amis eux-mêmes te disent ton Néant. Le 23 mai 1944, tu croyais que Jean Paulhan serait toujours des tiens. Au moins, disais-tu, nous avons un type intelligent. Quatre mois après, Paulhan condamnait les épurateurs, puis fonçait au secours de Brasillach et de Maurras.* »

Coupure non datée au fonds Paulhan]. **Micr d 121.**

– Michel MOURRE, « Pour les directeurs (professionnels) de la Résistance / La justice est un sujet bien dangereux », *Aspects de la France*, 6^e année, n° 175, 25 janvier 1952, p. 5abcde [page « La Vie littéraire » ; *Lettre aux directeurs de la Résistance*].

– Jean-Pierre MORILLON, « Un quart d’heure chez Mauriac apeuré », *Aspects de la France*, 6^e année, n° 175, 25 janvier 1952, p. 5bcd [l’auteur tente de demander à François Mauriac ce qu’il pense de la *Lettre aux directeurs de la Résistance* ; extrait : « *Des hoquets frénétiques, une crise de nerfs, le recul devant un sujet “dangereux”, c’est tout ce que nous avons pu tirer de la girouette qui tient lieu de conscience au Pire de la bourgeoisie française.* »]

– Pierre FOURNIER, « Condamné par Mauriac et Sartre / Jean Paulhan, écrivain / résistant, publie un / pamphlet contre l'épuration / qui va provoquer une "levée de plumes" », *France-Soir* [extrait : « *Jean Paulhan, éminence grise des Lettres, écrivain subtil qui a préféré, à la poursuite d'une œuvre, une attitude de non-conformisme goguenarde, vient de publier un petit livre sur la Résistance qui provoque des réactions passionnées dans les milieux politiques et littéraires.* » ; coupure non datée au fonds Paulhan ; au verso, les armées grecques et turques viennent d'être placées sous le commandement du général Eisenhower].

– Jean ARABIA, « L'art du grand critique », *Le Cri public. La Vie toulousaine et du Sud-Ouest*, 27 janvier 1952, p. 2abc [rubrique : « Les hommes et les livres » ; sur *Petite Préface à toute critique* ; Jean Arabia donne son adresse en fin d'article : 67, rue de Billancourt, Boulogne, Seine].

– n.s., « "Résister ce n'était pas si simple que ça" constate Jean Paulhan dans un pamphlet sur l'épuration », *Combat*, 11^e année, n° 2356, mercredi 30 janvier 1952, p. 3ab.

– Paul MORELLE, « Faut-il brûler Jean Paulhan ? / Ce n'est pas la peine », *Libération*, 8^e année, n° 2299, mercredi 30 janvier 1952, p. 2 [texte complet : « *Dans une espèce de pamphlet qu'il intitule "Lettre aux directeurs de la Résistance", M. Jean Paulhan vient à nouveau de se signaler à l'attention du public (limité) qui lui assure une célébrité (relative).* »

C'est contre la Résistance, cette Résistance dont il fit partie, nous dit-il, dès juin 40, que M. Jean Paulhan lance, cette fois, une de ses "boules puantes" dont il a l'exclusivité.

— Je n'en tire aucune fierté, ajoute-t-il. Plutôt de la honte.

En effet, il y a de quoi...

"Le résistant, précise-t-il quelques lignes plus loin, risquait chaque jour de devenir le contraire d'un héros : une canaille, et même une assez sombre canaille. Il risquait de trahir ses amis, de se retrouver, du jour au lendemain, un salaud."

Du moins pour M. Jean Paulhan.

Ce qui provoque son ire, c'est le fait que les collaborateurs aient été jugés par des résistants. M. Paulhan aurait voulu qu'ils le fussent par le gouvernement Pétain, "seul gouvernement légal, prétend-il". On est [sic], en effet, un traître, selon le Code pénal, que si l'on contrevient aux ordres du gouvernement.

En somme, si l'on comprend bien, les résistants qui désobéissaient à Pétain étaient des traîtres et la saine logique exigeait qu'à la libération, ils passent en jugement devant le gouvernement Pétain, quitte à juger ensuite, si les circonstances le permettaient, ce même gouvernement.

On voit par là, que l'absurdité ne répugne pas à M. Jean Paulhan, essayiste obscur, écrivain confidentiel et partisan dès 1938 [sic] de la "terreur dans les lettres".

Les Éditions Gallimard, dont Jean Paulhan est considéré comme l'éminence grise, ont refusé de publier ce "poulet" nauséabond. C'est tout à leur honneur.

J.-P. Sartre, François Mauriac, Georges Duhamel, à qui le pamphlet fut soumis, n'ont pu réprimer un haut-le-corps. C'est bien le moins qu'on pouvait faire.

Seules, les Éditions de Minuit, nées dans la clandestinité, ont eu le triste courage de donner asile à cette prose définitivement édifiante sur le cas de M. Jean Paulhan qui, désespérant d'atteindre à la célébrité par ses écrits, cherche à l'obtenir par le scandale, ou à défaut, par la provocation.

M. Jean Paulhan ne croit à rien, pas même à sa propre littérature.

N'a-t-il pas coutume, dit-on, de terminer toutes ses conversations par cette pirouette : "Mettons que je n'aie rien dit."

Nous ne commettons donc pas l'imprudence de prendre trop au sérieux ce qu'il écrit, ni de réclamer qu'on le brûle sur la place publique. /

Ce n'est pas nécessaire.

Il y a des écrits qui restent... si peu. »]

– Michel CARROUGES, « Paulhan / critique de la critique », Preuves, n° 12, février 1952, p. 49b et p. 50a [extraits : « Quelques-uns ont pris pour système de considérer Paulhan comme mystificateur professionnel. Bien sûr, il aime se divertir et ce n'est pas si blâmable. Lorsqu'il affecte un peu trop de sérieux, il est clair qu'il plaisante. Mais lorsqu'il plaisante, je ne vois nulle raison de croire qu'il n'est pas sérieux.

Qui peut oublier, dans les Fleurs de Tarbes, les pages où il épingle deux par deux les plus succulentes citations des chroniqueurs littéraires qui rendirent compte (disaient-ils) du Songe de Montherlant (un exemple entre dix mille) ? L'un disait : verbe enflé et l'autre répondait (sans le savoir) : épithètes volontairement simples ; l'un : trop de style et l'autre : pas de style ; peu ou pas d'images, ou bien : ce

livre où s'entassent les images... Nulle réfutation n'eût si bien montré la confondante vanité de la chronique du bon goût, au hasard du jour.

La Petite Préface à toute critique marque une nouvelle récidence de la verveur polémique de Paulhan, cette fois contre Sartre et A. Rousseaux. » (p. 49) ; « *Il me souvient toujours d'une conversation tenue, pendant la guerre, entre Éluard et Paulhan, sur les mots d'un poème de Saint-John Perse. Il eût fallu la sténographier pour que le public puisse lire ce qu'on ne lui dit jamais sur le sens des mots dans la poésie. C'était tout à fait admirable.* » (p. 50)].

– Roger JOSEPH, « La poésie dans les Revues / Dans les Revues de Poésie », *Points et contreponts*, nouvelle série, n° 15-16, février 1952, p. 65 [sur *Les Cahiers de la Pléiade*, « *amoureusement brochés par Jean Paulhan* » (hiver 1950-1951 et printemps 1949) et « *leur étonnant animateur, à la fois érudit, spontané, précis, indigné, froid, cinglant et instructif* »].

– Michel MOURRE, « À la lettre de Jean Paulhan / Les Directeurs de la Résistance / répondent par le silence ou le truquage », *Aspects de la France*, 6^e année, n° 176, 1^{er} février 1952, p. 6abc [conclusion : « *Notre peuple a faim de Justice. Il faudra bien qu'on la lui donne — ou il la prendra de force.* »]

– André FROSSARD, « L'épître de Paulhan aux néo-romains », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XI^e année, n° 2298, vendredi 1^{er} février 1952, p. 4gh [rubrique : « L'Assiette au beurre » ; extrait : « *Cette épître aux Néo-Romains est malheureusement introuvable, l'auteur l'ayant retirée pour quelque temps des librairies. C'est grand dommage. Les morceaux qu'on en connaît nous ouvrent largement l'appétit.* »]

– n.s., « La question de l'amnistie / en France / Jean Paulhan / lance un "pétard" / de taille », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 155^e année, n° 27, vendredi 1^{er} février 1952, p. 6a [texte complet : « *M. Jean Paulhan, ancien directeur de "La Nouvelle Revue française", membre du comité de lecture des éditions Gallimard, vient de faire paraître une brochure au moment où la commission du nouveau texte d'amnistie poursuit la discussion. M. Jean Paulhan, publie aux "Éditions de Minuit", une lettre aux directeurs de la Résistance qui risque de soulever des commentaires passionnés.*

Il se défend, écrit "L'Index de la presse française", de poser la moindre question politique et sociale, mais, se plaçant à un point de vue juridique, il declare que "Maurras, Pétain, Brassilach [sic] n'ont

jamais été jugés” et que “les 400.000 Français qui se sont vus, après la libération, exécutés, envoyés au bagne, révoqués, ruinés, taxés d’indignité nationale et réduits au rang de parias” ont été frappés “au mépris du droit et de la justice”.

L’article 75 du code pénal qui fournit la base des poursuites n’était applicable que s’il y avait désobéissance au gouvernement. Or Vichy était le gouvernement de la France. Aucun de ceux qui lui ont obéi n’aurait donc dû être poursuivi. D’autre part, on n’a pas le droit de condamner en vertu de textes rétroactifs. Enfin Jean Paulhan relève que les jurys enclins à juger ceux qu’on accuse de collaboration avec l’Allemagne étaient en majorité composés de gens qui avaient accepté la collaboration avec la Russie. »]

– n.s., « À propos de l’amnistie / Une sensationnelle brochure de Jean Paulhan », *Journal de Genève*. Quotidien fondé en 1826, n° 27, vendredi 1^{er} février 1952, p. 10b [texte très proche du précédent : « Paris, 1^{er}. — (A.T.S.) M. Jean Paulhan, ancien directeur de La Nouvelle Revue française, membre du Comité de lecture des Éditions Gallimard, vient de faire paraître une brochure au moment où la Commission du nouveau texte d’amnistie poursuit la discussion.

M. Jean Paulhan, publie, en effet, aux Editions de minuit, une lettre aux directeurs de la Résistance qui risque de soulever des commentaires passionnés. Il se défend de poser la moindre question politique et sociale, mais, se plaçant à un point de vue juridique, il déclare que “Maurras, Pétain, Brassilach [sic] n’ont jamais été jugés” et que “les 400.000 Français qui se sont vus, après la libération, exécutés, envoyés au bagne, révoqués, ruinés, taxés d’indignité nationale et réduits au rang de parias” ont été frappés du [sic] mépris du droit et de la justice.

L’article 75 du Code pénal qui fourni [sic] la base des poursuites n’était applicable que s’il y avait désobéissance au gouvernement. Or, Vichy était le gouvernement de la France. Aucun de ceux qui lui ont obéi n’aurait donc dû être poursuivi. D’autre part, on n’a pas le droit de condamner en vertu de textes rétroactifs. Les jurys enclins à juger ceux qu’on accuse de collaboration avec l’Allemagne étaient en majorité composés de ceux qui avaient accepté la collaboration avec la Russie. »]

– Maurice NADEAU, « André Gide posthume », *Mercure de France* [rédacteur en chef : Sylvestre de Sacy], numéro 1062, 1^{er} février 1952, p. 313-315 [« Mercuriale » ; coupure absente au fonds Paulhan ; fin : « Le numéro de la Nouvelle Revue Française est à la fois indispensable à une véritable connaissance de Gide (surtout le Gide anecdotique et

familier) et décevant. Les “Hommages de l'étranger”, à quelques exceptions près : celles de Raymond Mortimer, de Dorothy Bussy, sont du genre académique et passe-partout, quand ils ne sont pas franchement risibles, comme celui, par exemple de Mgr Ennio Francia pour qui “la peur” (de Dieu, bien entendu) a fait battre le cœur de Gide. Si, parmi les jugements critiques, on goûte les perfidies d'un Jean Cocteau, la “sublimité” d'un Saint-John Perse, l'érudition d'un Mondor et la précision méticuleuse d'un Léautaud, le reste a été dit et redit tant de fois qu'on n'y voit plus briller la moindre étincelle. Déception du même ordre avec les “Pages inédites” de Gide qu'on nous donne à lire et qui sont, ou anodines ou déjà connues.

La partie la plus intéressante du recueil est celle qui s'intitule : “André Gide tel que je l'ai vu” et qui réunit souvenirs, témoignages et anecdotes de plus de vingt familiers, amis ou simples connaissances, de Mme Van Rysselberghe à Giono et Camus, de Dominique Drouin (le fils de Marcel Drouin) à Louis Guilloux. Avec Béatrix Beck et Yvonne Davet nous avons le témoignage des secrétaires, avec Jean Delay, celui du médecin. Presque tous, ici, s'efforcent de parler de Gide plus que d'eux-mêmes ; cela surprend agréablement. » ; texte repris dans *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome 2, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 63-64].

– n.s., « Jean Paulhan condamne les procès de la Libération », *La Suisse. Journal du matin*, 55^e année, n° 32, vendredi 1^{er} février 1952, p. 2b [reprend les informations données par *L'Index de la presse française*].

– n.s. [Jean MAQUET], « Jean Paulhan, ancien résistant accuse : Pétain, Maurras et Brasillach n'ont pas été jugés », *Paris-Match*, n° 150, 2 février 1952, p. 16 [rubrique : « Le Match du Monde » signée de Jean Maquet ; photographie non créditée légendée « Paulhan s'en va » (avec le sourire, en Guinée équatoriale).

Extrait : « L'homme qui règne sur les milieux littéraires, Jean Paulhan, éminence grise de l'édition et directeur littéraire chez Gallimard, vient d'affirmer dans un petit livre intitulé : *Lettre aux Directeurs de la Résistance* : “Tout ce que je me propose de dire, c'est que Maurras, Brasillach ni Pétain n'ont jamais été jugés. C'est qu'il n'est pas un des 400.000 Français qui se sont vus par la Libération exécutés, envoyés au bagne, révoqués, ruinés, taxés d'indignité nationale et réduits au rang de parias, c'est qu'il n'est pas un seul de tous ceux-là qui n'ait été frappé au mépris du Droit et de la Justice. »]

– Louis MARTIN-CHAUFFIER, « Lettre / à un transfuge / de la Résistance », *Le Figaro littéraire*, 7^e année, n° 302, samedi 2 février 1952, p. 1 et 4 [début : « *Mon cher Paulhan,*

Vous m’avez envoyé “très amicalement” le pamphlet que vous adressez sous forme de lettre “Aux Directeurs de la Résistance” (?). Je l’ai ouvert avec méfiance, j’en ai commencé la lecture avec dégoût, je l’ai poursuivie avec ennui.

Vous avez accompli une mauvaise action. Et fort délibérée. Et trop tard pour votre honneur. [...] »

Marcel Arland écrit à Gaston Gallimard, de « *Cannes ; Samedi* » : « *Bouleversé par l’article de M.-Chauffier dans le Littéraire. J’avais prévu des réactions violentes. J’avais nettement déconseillé à Jean de publier cette plaquette. — Mais prétendre qu’il cherche son intérêt, quelle incompréhension, quel fiel, quelle [rancune] ordure !* » (archives Gallimard, dossier d’auteur de Marcel Arland). Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « *samedi soir [1952]* » : « *J’ai goûté la réplique de J. Duvingnaud à Martin-Chauffier, qui a décidément bonne mine. / À ce propos : Robert Poulet me dit, pour que je vous le répète, que Drieu, en [19]42 ou [19]43, lui a déclaré que, nonobstant vos sentiments de sympathie réciproque, vous lui aviez fait la vie difficile à la nrf, en éloignant de la revue ceux sur la collaboration de qui il comptait. Nous sommes loin des allégations de M.-Ch. ! Poulet ne voit aucun inconvénient à ce que vous fassiez état de son témoignage, en l’occurrence non suspect de partialité ! Il serait même tout disposé à vous le donner par écrit — considérant votre attitude et votre action dans la présente affaire comme courageuse et juste.* » Voir aussi la lettre de Jean Paulhan à Édith Thomas, datée « *Dimanche* », deux états successifs, cinq feuillets.

– P.-L. B., « Un écrivain français lance un nouveau “J’accuse” », *Journal de Genève*. Quotidien fondé en 1826, n° 30, mardi 5 février 1952, p. 1bcd [malgré certaines approximations, extraits du début et de la fin : « *On nous écrit de Paris : / Il y a quelques jours, un écrivain de grande classe, politiquement et intellectuellement classé “à gauche” au point qu’il fut un des fondateurs de la “Nouvelle Revue Française” avec André Gide et Jean-Richard Bloch (ce dernier est mort, il y a deux ans, sénateur communiste), instinctivement ami de tout ce qui est jeune et vivant, défenseur passionné des opprimés de toute race ou couleur, membre éminent de l’Ordre des écrivains que sous le nom de “Comité National” la Résistance avait constitué dans la clandestinité, — en un mot le type même de l’intellectuel de gauche, tel que les “assis” ou les “en-place” se représentent ce Croquemitaine —, M. Jean Paulhan vient de publier une “Lettre aux directeurs de la Résistance”, qui a fait*

tout de suite quelque bruit dans la République des Lettres et même dans la République tout court.

Commençant par une profession de foi à la façon de Paul-Louis Courier — “je suis Résistant”, dit-il comme l’autre disait “je suis Tourangeau ; j’habite Luynes” —, il établit ainsi dès l’abord que c’est en tant que Résistant qu’il va développer sa thèse. Le moins qu’on en puisse dire est qu’elle n’est pas conformiste : deux phrases découpées dans le prologue le résument à merveille. [...]

Le choix de cet appel à l’oubli est symptomatique ; il confirme le bruit selon lequel le nouveau président du Conseil se présentait “avec une nouvelle amnistie dans la poche”. Sans doute serait-il grand temps de prendre dans ce sens des mesures moins étriquées : jusqu’ici seules les victimes de l’épuration de 1944-45 (et la suite) protestaient contre les erreurs commises ; voici que les Résistants eux-mêmes, qui s’étaient associés à l’épuration de 1944 (sans la suite), sentent l’indignation et la colère leur “gonfler le cœur”, comme disait le brave Achille. Il est temps d’apporter l’oubli avant qu’on n’exige la révision — qui risquerait de n’être que le revers grimaçant de l’épuration manquée... »

Cet article est à notre connaissance le seul à relever la réécriture par Jean Paulhan de la *Pétition aux deux Chambres* de Paul-Louis Courier (1772-1775), dont les œuvres sont parues dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1951 : « *Messieurs, je suis Tourangeau* » — quand Paulhan commence sa *Lettre aux directeurs de la Résistance* par « *Messieurs, je suis Résistant* ». Erreur de date (6 février 1952) mais commentaire dans Anne Simonin, *Le Déshonneur dans la République* (Grasset, 2008, p. 650].

— Roger STÉPHANE, « Le renégat appliqué », *L’Observateur*, 3^e année, n° 91, jeudi 7 février 1952, p. 18-19 [rubrique : « Lettres et Arts » ; « *Le petit traité de M. Jean Paulhan sur la Justice manifeste l’existence d’une justice immanente. Paulhan est un grand écrivain : le Guerrier appliqué est un admirable récit, les Fleurs de Tarbes ont renouvelé la critique et son étude sur Braque, le patron constitue, de très loin, la meilleure introduction à la peinture moderne. Jusqu’à présent, dans cette œuvre à la fois riche et rare, il n’y avait pas de fausse note. Mais cette fois-ci, la présomption de Paulhan l’a entraîné à évoquer un sujet hors de sa compétence : il a fait un mauvais livre.* »

Jean Paulhan répond dans « *Lettre à Claude Bourdet* », *L’Observateur*, n° 97, 20 mars 1952, p. 18, un texte dont les huit feuillets manuscrits et les trois feuillets tapuscrits sont au fonds Paulhan, dans le dossier des lettres de Claude Bourdet.

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « *lundi soir* [1952] » : « *Il me semble que Boisdeffre est surtout un grotesque (au demeurant fort astucieux, il est vrai).*

Mais le Stéphane, lui, est (m'est) franchement odieux. Physiquement même il a je ne sais quoi de répugnant. »]

– L.P., « Jean Paulhan a-t-il trahi la Résistance ? », *Arts*, n° 345, vendredi 8 février 1952, p. 7 [réponses de Gabriel Marcel et Jean Blanzat annoncées en première page sous le titre « Une polémique ».

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « *mercredi* [1952] » : « Les Temps modernes (*mars*) vous consacrent — ou plutôt à Gabriel Marcel, qu'ils citent à votre propos — un entrefilet de quelques lignes qui commence ainsi : “J.P., après sept ans de réflexion, ayant cru bon de cracher sur la Résistance avant de partir pour la Guinée, M. Gabriel Marcel n’a pu retenir un aboiement de satisfaction” (*et de citer ensuite la lettre de G.M. à Arts*). »

Au fonds Paulhan, une photocopie de ce texte le date, par erreur, du 8 avril].

– Raymond DUMAY, « Personnages originaux singuliers, extravagants excentriques et méconnus de Paris et de province / Gaston Chaissac / L'épistolier du XX^e siècle », *Arts*, n° 345, vendredi 8 février 1952, p. 7, deux colonnes [coupure absente au fonds Paulhan ; début : « “Je suis profondément navré pour vous, mais ne vous bilez pas trop, car si nous avons une dictature un de ces jours il serait vraisemblablement interdit à la plupart de vos auteurs de publier quoi que ce soit et du coup vous en serez débarrassé de ces fameux contrats qui vous étranglent.”

Ainsi ai-je appris, sans trop de surprise, en ce mois de janvier 1952, que nous étions en dictature puisque, enfin, M. Gaston Gallimard a pu publier dans la petite collection rose de Jean Paulhan la première œuvre de Gaston Chaissac, “Hippobosque au bocage”. Et qu'on dise ce qu'on veut de cette dictature occulte, si elle nous amène tous les mois un personnage de l'espèce de Chaissac, je le lui pardonne. Elle sera tout sauf ennuyeuse. La “Terreur” de Jean Paulhan, je ne la crains pas. »]

– Bruno ROMANI, « Un “resistente” francese insorge contro l'epurazione inscenata dai comunisti », *L'Italia*, 8 février 1952 [« *Lo scrittore Paulhan parla di tragico errore giudiziario : dopo la pubblicazione del suo opuscolo si riaccenderanno le lotte di parte o si instaurerà una politica di pacificazione ? »]*

– Elsa TRIOLET, « Jean Paulhan / successeur de / Drieu La Rochelle », *Les Lettres françaises*, 11^e année, n° 400, 8 février 1952, p. 1abc.

– Jean TEXCIER, « Lettre à Jean Paulhan », *Le Populaire*, 8 février 1952, p. 5abcd [« La chronique de Jean Texcier »].

– François SAUVAGE, « L'affaire Paulhan », *France réelle*, 2^e année, n° 13, 8 au 14 février 1952, n.p. [p. 8] [avec photo non créditée légendée « Robert Brasillach était fusillé voici sept ans. Jean Paulhan écrit qu'il n'a jamais été jugé. »]

– Peter PAN, « Lettre aux directeurs de la résistance », *Pan*, Bruxelles, 8^e année, n° 373, 13 février 1952, p. 4 [« Plumes de Pan » ; sur ce périodique, voir Pierre Stéphany, *Le Monde de Pan. Histoire drôle d'un drôle de journal. 1945-2002*, Bruxelles, Éditions Racine, 2002, 363 p.]

– n.s., « Après Céline / Rebatet ! », *Les Lettres françaises*, 11^e année, n° 401, 14 février 1952, p. 2 [texte complet : « Ainsi, après Céline, revenu en France, dont la maison Gallimard — pilier : M. Jean Paulhan, auteur de cette Lettre aux directeurs de la Résistance, commentée ici par Elsa Triolet, la semaine dernière — vient de rééditer Mort à crédit, c'est le traître Lucien Rebatet qui publie, sous le même label, un gros roman, en deux volumes.

Lucien Rebatet est ce personnage qui illustra Je suis partout, publia Les Décombres, un des pires livres de l'occupation, tout imprégné de l'idéologie nazie, antisémite, antirépublicain, antifrançais. Il fut du dernier carré qui alla jusqu'à Sigmaringen. Échappé à la peine de mort qu'il avait amplement méritée, Rebatet fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. À présent, il est libre, vit en général dans le midi de la France, trouve éditeur...

Et, déjà, la plus grosse publicité est orchestrée autour de son livre. Quelques jours à peine après sa publication, M. Bernard de Fallois en rendait compte de façon platement dithyrambique dans Opéra, en soulignant dès l'abord que en temps normal, nous aurions sans doute attendu pour parler du roman de Lucien Rebatet... Mais, en ce temps anormal, où l'on se presse tant d'en écrire, M. de Fallois, à ceux qui peuvent bien accabler du nom de traître un journaliste malheureux, répond : Ce mot a été vidé de son sens. Il est vrai que, dans le même journal, une semaine auparavant, M. Roger Nimier, son rédacteur en chef — et de la N.R.F., lui aussi — dissertait complaisamment avec M. Parinaud — qui est aussi d'Arts — du roman de Rebatet, dont il pense que ce sera flatteur et parfait, si on le juge révoltant.

Voici donc revenu, avec le temps de la trahison, les hommes de la trahison. Leurs livres, à présent, envahissent les vitrines des libraires. Au temps où la poignée de main avec Adenauer remplace celle de Montoire, c'est dans l'ordre.

On nous permettra, ici, de crier notre indignation contre cet ordre-là. »].

– Michel VIVIER, « Jean Paulhan et les “Directeurs de la Résistance” / Marcel Arland, Gabriel Marcel, Jean Blanzat répondent à Martin-Chauffier », *Aspects de la France*, 6^e année, n° 178, 15 février 1952, p. 5 [page : « La Vie littéraire » ; avec une déclaration de Marcel Arland, en soutien à la *Lettre aux directeurs de la résistance*].

– Henri RAMBAUD, « *Lettre aux directeurs de la Résistance*, par Jean Paulhan », *Bulletin des lettres*. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de sélection, Lyon, 14^e année, n° 135, 15 février 1952, p. 60-61 [nous remercions Pierre Guinard, directeur des Collections et des contenus de la Bibliothèque municipale de Lyon La Part-Dieu].

– J.C., « “Lettre aux Directeurs de la Résistance” », *France catholique*, 32^e année, nouvelle série, n° 274, 15 février 1952, p. 2 [rubrique : « À semaine passée » ; « Pourquoi M. Paulhan [...] a-t-il attendu sept ans pour sa confession et son accusation ? »]

– Pierre BÉGUIN, « À propos d'un pamphlet / La résistance et l'épuration », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 155^e année, n° 39, vendredi 15 février 1952, p. 2 [« Ce qui est malheureux, c'est que les adversaires de M. Paulhan tentent de faire accroire qu'il a passé l'éponge sur toutes les formes de la collaboration et qu'il a condamné en bloc la résistance, même dans ce qu'elle a eu de plus noble et de plus désintéressé. Tel n'est pas le cas, loin de là. Notre pamphlétaire ne se solidarise pas avec la poignée de traîtres qui ont justement payé leurs crimes. Face aux simplifications totalitaires, il proclame le droit à l'erreur commise de bonne foi. »]

– n.s., « Puisqu'on parle de nous !... / à propos de la “lettre aux directeurs de la / Résistance” de Jean Paulhan. Par le matricule Untel », *Rivarol*, n° 57, semaine du 15 au 21 février 1952, p. 3 *abcdefg* [« Des héros... / ...et des traîtres » en médaillon].

– Alain BOSQUET, « Lettre aux directeurs de la Résistance, par Jean Paulhan », *Revue de Suisse*, Genève, 2^e année, n° 5, 20 février 1952, p. 148-149 [texte complet : « Il semble bien qu'en matière politique le

seul héroïsme qui ne pardonne pas soit celui de la lucidité et de l'humanisme à tout prix. Qu'un ancien résistant de la notoriété et de la qualité morale de Jean Paulhan (mais cette qualité est avant tout le refus d'accepter un parti pris trop pragmatique, le sien comme celui des autres) vienne sept ans après la guerre faire le procès de la résistance sur le plan juridique et légal, voilà qui ne devrait faire bondir que les héros trop bornés ou les victimes trop parfaites. Car c'est bien le héros — celui qui transgresse mille lois sous prétexte qu'il lui faut abattre l'occupant ou le Vichyste qui en transgresse cent — et à la fois la victime, pitoyable, respectable certes, mais si souvent incapable de juger tant elle a souffert, que Jean Paulhan veut aujourd'hui confondre. On peut ne pas suivre tous ses arguments, on peut préférer à la lâcheté légitime du gouvernement de Vichy la lâcheté illégitime de ceux qui, à l'intérieur, l'ont combattu pour s'arroger, dès 1944, des droits que seule la vengeance justifiait. Là n'est pas la question ; il ne s'agit plus de s'apitoyer, de redresser des torts ni sans doute d'avoir raison en fusillant sommairement ceux qui ont eu moins raison. Ces considérations sont vaines ; c'est toujours, somme toute, le dernier en date des vainqueurs qui aura raison. Si Jean Paulhan s'insurge contre la résistance et ses excès à la libération, c'est que, — de quelque côté qu'il soit, — il y a lieu, une fois pour toutes, de se retrouver entre hommes libres. L'apanage de ces hommes libres est l'esprit ouvert, le doute, cet humanisme empreint d'extrême faiblesse qui est le meilleur signe de l'intégrité. Dans cette compagnie, le héros n'a pas de place, ni — quelque cruelle que pût être cette attitude — la victime, toujours suspecte de vouloir appliquer la loi du talion. L'humanisme est à ce prix. Le livre de Jean Paulhan est un geste de courage : il avait accepté les dangers de la résistance, il en refuse les avantages aujourd'hui, la cause étant gagnée et dépassée. »]

– « Les propos de la Ganipote », *Les Lettres françaises*, n° 402, 21 février 1952, p. 3 [« La Nouvelle Revue Française est morte. Gide qui l'avait faite ce qu'elle fut, vient d'en recevoir en hommage les derniers feux. André Ruyters vient à son tour de mourir, et Schlumberger, dernier survivant de l'équipe fondatrice, a été le seul à saluer la disparition de cet écrivain qui passa des années en Abyssinie et en Chine, à se faire oublier. Le critique, reprenant les premiers numéros de la revue, découvrira sans doute que l'influence de Ruyters n'y était pas négligeable et regrettera sans doute que cette influence ait cessé [difficultés de lecture] “mais il y avait, dans ses chroniques, une santé morale qui fit souvent défaut par la suite.” »]

– * Carlos DEAMBROSIS-MARTINS, « Desde el Mirador de Paris / Escandalo en Torno de ma Carta Abierta », *El Universal*, Caracas (Venezuela), 26 février 1952 [« *Paulhan, una de las mejores figuras literarias de Francia, y uno de los mas autenticos, prestigiosos e indiscutibles resistentes franceses* ». Nous avons écrit à l’ambassade du Venezuela en France en janvier 2019].

– Georges RODITI, « L’épuration jugée par Jean Paulhan », *La République libre*. Hebdomadaire de la démocratie socialiste, 29 février 1952 [« La République des lettres » ; fin de l’article : « *Dès 1944, il s’était signalé comme le plus modéré de son parti. L’on cite un accusé en grand danger de perdre sa tête et qui n’a été sauvé que par une pétition d’écrivains dont Paulhan avait pris l’initiative. Les “Chrétiens progressistes” qui s’attaquent aujourd’hui à Paulhan ont dû hésiter entre l’accusation de les avoir quittés trop tôt — (signe qu’il n’était pas un vrai Résistant) et celle de les avoir quittés trop tard (preuve qu’il est un opportuniste) !* »

Sous la cote Gr Fol-JO-5588, la BNF ne semble conserver de ce titre que le n° 1, du 19 novembre 1948].

– Michel VIVIER, « Jean Paulhan et les “Directeurs de la Résistance” / Marcel Arland, Gabriel Marcel, Jean Blanzat répondent à Martin-Chauffier », *Aspects de la France*, février-mars 1952, col. *abcde*.

– * VERAX, « Paix à Paulhan », *Durandal*, mars 1952, p. 19 [VERAX écrit aussi dans *La Revue des deux-mondes* ; texte complet : « *Jean Paulhan a écrit une lettre aux Directeurs de la Résistance qui est dans toutes les mains. Les esprits libres, les cœurs libres de toute servitude, les consciences intègres, ceux qui n’ont pas de place à garder, de décoration à espérer, de fonds secrets à attendre, se sont réjouis de voir un Français qui a le droit de parler de la Résistance, faire enfin le procès de ceux qui s’abritèrent sous son pavillon pour tyranniser leurs adversaires politiques.*

Jean Paulhan a eu le courage de prendre la défense des malheureuses victimes offertes pour satisfaire à la mystique de l’épuration et nous ne pouvons que l’en féliciter d’autant plus vivement que nous savons à quel hourvari il s’est ainsi exposé.

Il n’est jamais trop tard pour bien faire, dit un proverbe de chez nous, qui vient, en quelque sorte, confirmer ce que l’Évangile nous apprend de l’ouvrier de la onzième heure. Pourquoi faut-il que ce soit un journal que nous estimons beaucoup pour sa tenue, la fermeté de sa doctrine, son attachement au Thomisme : la France Catholique, qui soit

le premier à jeter, en quelques lignes, la suspicion dans l'esprit de ses lecteurs, en écrivant :

*“On ne s'étonnera plus du bruit fait par la ‘lettre’ de M. Paulhan... Mais on posera la question qui brûle les lèvres de tout Paris : pourquoi M. Paulhan, qui dénonça avec courage, dès 1945, la ‘juridiction’ d'épuration du Comité National des Écrivains et rompit bientôt en visière avec les *Lettres Françaises*, alors encore puissantes, a-t-il attendu sept ans pour sa confession et son accusation ?”*

Le geste de Paulhan est beau, son intention est droite. Devant son courage — car il lui en a fallu — on pouvait espérer que nombre de Français qui, sans l'avouer encore, sont dégoûtés de ce qu'on leur a fait entériner sous le couvert de la Résistance, allaient se rendre et le suivre. Ne vont-ils pas, à présent, s'enfoncer de nouveau dans leur ornière, et pour n'en plus sortir ? »]

— Jean CASSOU, « La Résistance niée », *Esprit*, n° 3, mars 1952, p. 455-458 [rubrique : « Journal à plusieurs voix » ; sur la *Lettre aux directeurs de la Résistance* et la *Petite Préface à toute critique* ; « *La façon la plus simple d'abolir un souvenir est de lui opposer son contraire : l'oubli ; une autre, plus basse, est de le diffamer. Sous ces deux sortes de coups, ce souvenir : la Résistance, aura bientôt disparu. Et ceux qui y ont participé se demanderont : “Qu'est-ce que cela a bien pu être ?”. Et : “Pourquoi ai-je fait cela ?” Confuses interrogations, qui réconforteront la conscience, peut-être encore un peu trouble, des autres, ceux qui n'y auront pas participé.*

Ainsi Jean Paulhan, qui fut un de nos premiers compagnons, et si allègrement courageux, se préoccupe-t-il d'ergoter aujourd'hui sur les sentiments qui l'y avaient amené : satisfaction d'être du bon côté, de se sentir “meilleur”, frivole négligence du plus gros risque, celui de trahir les camarades sous la torture et de devenir un salaud. Je persiste à croire que pour Paulhan, les choses étaient plus simples et plus sérieuses, lorsque, dès l'armistice, il s'est senti, comme dirait Pascal, embarqué. Elles étaient simples et sérieuses pour notre cher Benjamin Crémieux, que nous avons vu, sans forfanterie ni pharisaïsme, se jeter dans l'aventure. Quant à la crainte de trahir les camarades sous la torture, qui de nous ne l'a éprouvée, n'y a réfléchi ? Je ne sais ce que j'aurais fait en pareil cas. Je sais, et Paulhan sait ce qu'a fait Crémieux. Un jour, après la Libération, j'ai reçu la visite d'un Espagnol qui avait été son voisin de cellule dans la prison, si mes souvenirs sont exacts, de Marseille. Tous les soirs, on venait chercher Crémieux pour l'interrogatoire et on le ramenait pantelant à sa paillasse. Et il disait à ses compagnons : “Vous, vous en réchapperez, pas moi. Alors je vous le demande de grâce : vous irez voir les amis et

vous leur direz que je n'ai jamais parlé." *Sa préoccupation à lui, ç'avait été que les amis sachent bien qu'il n'avait pas été un salaud. Et ce message qui nous arrive par delà la mort et que nous n'oublierons pas apporte en même temps une définition de la Résistance, la preuve et la substance de son irréductible existence.*

D'avoir appartenu à cette réalité ne donne à personne le droit, comme le pense Paulhan, de s'attribuer une qualité spéciale et supérieure, de se croire "résistant une fois pour toutes, pur, sauvé." Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et si illusion il y a eu, elle est ailleurs, et plus candide. Il s'est trouvé une circonstance où, contre l'accablante évidence de la force, et de l'intérêt, et de la légalité, un petit nombre de Français, dont Paulhan, ont refusé de partager la responsabilité de ce qu'ils considéraient comme une ordure et préféré courir quelques risques, dont la torture avec toutes ses éventuelles conséquences. Et maints de ceux d'entre eux qui ont connu la torture l'ont affrontée en héros, tel Crémieux, tel Brossolette, notre compagnon aussi, à Paulhan et à moi, qui se jeta du haut d'un escalier pour ne pas parler, tels mes camarades de Toulouse qui, dans la chambre de torture de la milice, n'ont pas parlé, et tant d'autres. Tout cela suffit à créer un fait qui s'est appelé la Résistance. Mais nul ne songerait à en tirer l'avantage de s'en croire à jamais justifié dans la suite de ses activités politiques et nanti d'un caractère privilégié comme dans ces religions où l'on se complait à se sentir du petit nombre des élus. Tout ce que nous aurions pu espérer, et c'est là l'illusion candide dont je parlais, c'est qu'un jour le procès, non des hommes, mais des idées et des événements, se ferait au grand jour et qu'il en pourrait résulter quelque salutaire effet pour la conscience collective du peuple français. Car cette conscience a été abusée et avilie, elle est malade, et il ne nous semble pas qu'elle soit aujourd'hui nettement et intégralement convaincue que nos morts avaient eu raison. » Voir infra au 27 mars 1952].

— G.V. [Gabriel VENAÏSSIN], « Jean Paulhan existe-t-il ? », *Esprit*, n° 3, mars 1952, p. 458-459 [rubrique : « Journal à plusieurs voix » ; « On a retrouvé dans les papiers de Montesquieu ces deux lignes : "Je travaille depuis vingt-cinq ans sur la métaphysique et la théologie..." Les cinquante pages de Paulhan — elles en feraient dix imprimées autrement — commencent ainsi : "J'entreprends une œuvre qui est sans exemple. J'ai trois excuses⁶". Et d'en donner deux. La troisième est à la fin du "volume". [...]

Une question à laquelle je défie qu'on donne une réponse : résumez en trente lignes l'œuvre de Jean Paulhan.

⁶ *Petite Préface à toute critique* (Éd. de Minuit). [NdR, 1948].

Des bruits courent. On dit que Paulhan est le Talleyrand des lettres. Je n'en crois pas un mot. En outre, qu'aurions-nous à faire de cette politique, et de toute politique ? Il serait plutôt un Louis XVI chinois, montant des serrures de nacre pour se protéger d'un Mao-Tsé-Toung perché sur des chars d'assaut.

On dit aussi qu'il a des dents. Or, il ne s'en sert jamais, afin de n'avoir nul contact avec le vivant, que pour les aiguiser les unes contre les autres, dans une apologie totale du gratuit.

Son destin est étrange. Il aura servi à faire prendre la littérature pour le jeu de quilles qu'elle n'est pas. Il aura passé toute une vie à couper deux ou trois cheveux en huit, mais des cheveux ne venant d'aucun crâne, des cheveux morts ainsi que des bibelots d'ivoire synthétique, des cheveux du musée Grévin, de quelque muse mal imitée, d'un monde enfin qui n'a jamais été le nôtre.

Il serait sans doute possible et très vraisemblable que Paulhan n'existât pas. Qu'un secrétaire de Valéry signât Paulhan ses exercices. Et que j'eusse décrit alors un véritable canular. »]

– Jean CHAUVÉAU, « Signes des temps », *Liberté de l'Esprit*, n° 29, mars 1952, p. 91-93 [Jean Paulhan lui répond dans « Une lettre de M. Jean Paulhan » [à Claude Mauriac], *Liberté de l'esprit*, n° 30, avril 1952, p. 125-126.

Claude Elsen suggère un argumentaire à Jean Paulhan, « *lundi soir* [1952] » : « *À Chauveau qui écrit : “pourquoi avoir attendu 1952 pour lancer dans une sorte de désert d'indifférence, une clameur qui en 1945 eût retenti avec éclat ?” (argument déjà lancé par Martin-Chauffier) on pourrait faire observer :*

- 1) et vous le faites, que vous n'avez pas attendu.*
- 2) qu'il est difficile de parler de “désert d'indifférence” quand on voit le bruit et le scandale que fait votre lettre ;*
- 3) que ce scandale, en 45, n'eût été qu'un scandale, et tout à fait inefficace : on vous eût injurié, taxé d'extravagance, et les épurateurs eussent trouvé dans votre Lettre de nouveaux arguments en faveur de l'épuration, disant : “Vous voyez bien ce qui se passerait si nous n'étions pas là, nous, les durs et les purs ! Les “traîtres” trouveraient des avocats parmi les résistants “mous”, etc. etc.*
- 4) que l'une des hontes de l'épuration, justement, n'est pas qu'elle ait été injuste alors qu'elle y avait des excuses (les passions de l'heure, la proximité des jours sombres, le désir — humain — de vengeance, la confusion des valeurs), mais qu'elle ait fait de cette injustice un dogme durable, un état de fait permanent sept ans durant. »* [La suite de cette lettre de

Claude Elsen porte sur les réponses à faire à Martin-Chauffier].

– Marcel THIÉBAUT, « Jean Paulhan et la Résistance », *La Revue de Paris* [dir. Marcel Thiébaud], 59^e année, mars 1952, p. 156-158 [deux feuillets agrafés au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.)].

– *n.s.*, « De la clarté », *Les Temps modernes* [dir. Jean-Paul Sartre], 7^e année, n° 77, mars 1952, p. 1724 [rubrique : « Le cours des choses » ; « Jean Paulhan, après sept ans de réflexion, ayant cru bon de cracher sur la Résistance avant de partir pour la Guinée, M. Gabriel Marcel n’a pu retenir un aboiement de satisfaction. Et d’ajouter, pour que tout soit clair : “... Paulhan ne songe pas à renier son passé : il est même déjà tout prêt à reprendre la lutte le jour où il le faudra contre les nouveaux collaborateurs. Ce sera la même lutte, exactement. Mais comment se fait-il qu’on éprouve le besoin de tout confondre ?...” (Arts, 8 février). »

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « mercredi [1952] » : « Les Temps modernes (mars) vous consacrent — ou plutôt à Gabriel Marcel, qu’ils citent à votre propos — un entrefilet de quelques lignes qui commence ainsi : “J.P., après sept ans de réflexion, ayant cru bon de cracher sur la Résistance avant de partir pour la Guinée, M. Gabriel Marcel n’a pu retenir un aboiement de satisfaction” (et de citer ensuite la lettre de G. M. à Arts)

Ne laissez pas passer cela non plus. D’autant que dans le même n°, Roger Stéphane publie un long entretien avec un ex-détenu de Clairvaux, tendant à montrer que si le sort des détenus depuis 45 est particulièrement pénible, 1° c’est le fait d’une administration pénitentiaire pétainiste, puisque 2° dans ces prisons les “collaborateurs” jouissent d’un traitement de toute particulière faveur. (Or, voir à ce sujet les détails sur la récente mutinerie de Clairvaux, publiés par Rivarol la semaine dernière).

Et puis enfin, à force de vous voir accuser de “cracher sur la Résistance” par des “résistants” de 44 (ou 45), on finirait par avoir envie d’en avoir été, de cette Résistance (d’avant 44), pour pouvoir dire leur fait à ces imposteurs, comme le fait Rémy, comme vous le faites ! ».

– Albert-Marie SCHMIDT, « [?]anistes », *Réforme* [gérant : Albert Finet], 8^e année, n° 363, samedi 1^{er} mars 1952, p. 7f [rubrique : « L’Esprit et les Lettres » ; extrait : « Qu’attendent les héritiers des anciens humanistes pour crier sur les toits que la France souffre d’une

grave crise de conscience et que sa personne physique a faim et soif de la justice ? Qu'attendent-ils, s'ils ont peur de compromettre leur quiétude pour méditer et répandre le chef-d'œuvre d'un écrivain résistant : Lettre aux directeurs de la Résistance de Jean Paulhan (Éditions de Minuit) ?

Ils y verront comment, avec autant d'indignation que Voltaire, autant d'ironie que Paul-Louis Courier, empruntant à la rhétorique qu'il aime les figures les plus pointues, un pur humaniste de notre temps essaie, comme jadis Peiresc, de rétablir les conditions d'une coexistence juste et équitable entre les enfants de la France par la revision de mille décisions arbitraires ou hâtives ? [...] Un chef d'œuvre d'émotion pudique. » La référence à la Lettre aux directeurs de la Résistance est en bas de page.

Coupure partielle au fonds Paulhan, titre de l'article coupé].

– LE BRETON GRANDMAISON, « La lettre aux Directeurs de la Résistance / “Ce n'est pas de la Résistance que j'ai parlé mais de l'épuration” nous dit Jean Paulhan », *Combat*, 11^e année, n° 2387, jeudi 6 mars 1952, p. 1 et « “Je n'ai pas parlé de la Résistance mais de l'épuration”, nous dit Jean Paulhan », *ibid.* p. 3.

[Deux coupures dans les dossiers de presse de l'année 1952].

– *n.s.*, « Paulhan l'apostat », *France réelle*, 2^e année, n° 18, semaine du 14 au 20 mars 1952, p. 2 [page « Coups d'épingle... / ... coups de ciseaux » : texte complet : « Depuis qu'il a publié sa Lettre aux Directeurs de la Résistance, dans laquelle il dénonce, raille et fustige sans merci les profiteurs et les tartufes du “résistantialisme”, Jean Paulhan est devenu, pour ce “milieu”, tout à la fois un hérétique, un schismatique, un blasphémateur, un renégat, un apostat, bref l'ennemi public N°1.

L'hebdomadaire suisse Curieux rappelle que Paulhan n'en est pas tout à fait à son coup d'essai : “Préludant, écrit-il, à la position qu'il vient de prendre nettement dans sa ‘Lettre aux Directeurs de la Résistance’, Paulhan avait, en 194[?], refusé catégoriquement de signer la liste noire qui excommunait les écrivains coupables de ‘collaboration’. Il démissionna du C.N.É. et quitta bruyamment Les Lettres Françaises, salué par les injures des intellectuels communistes demeurés seuls maîtres de cet hebdomadaire.

Jean Paulhan dégagea alors une odeur de soufre qui ne manqua pas d'offenser l'odorat de quelques-uns de ses camarades.

Et il sentit carrément le roussi, lorsqu'il prit l'initiative de créer les *Cahiers de la Pléiade* et d'inscrire au sommaire de sa revue les noms honnis de Jean Giono et de Marcel Jouhandeau.

Saisi d'une sainte colère, M. Julien Benda sortit de sa tour d'ivoire et décréta que Paulhan était *"le fossoyeur de la France"* !

Ni plus, ni moins. » ; copie en PLH 27.5].

– Louis MARTIN-CHAUFFIER, « Paulhan ne m'a pas répondu », *Le Figaro littéraire*, 7^e année, n° 308, samedi 15 mars 1952, p. 4. Fait suite à « Réponse de Jean Paulhan à Louis Martin-Chauffier », haut de page.

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « samedi midi [1952] » :
« Pour M[artin].-Ch[auffier]., inutile de lui répondre encore, me semble-t-il, il se met lui-même en assez triste posture... Ou alors, en 3 lignes, à ses 2 fameuses questions :

a) *"Pourquoi JP ne parle-t-il pas des crimes allemands, miliciens, etc. ?"* Mais tout simplement parce que cela est une autre affaire, et n'a rien à voir dans celle-ci. Ou alors c'est que l'épuration est une vengeance. (Mais vous l'avez déjà dit).

b) *"Pourquoi JP n'a-t-il pas parlé plus tôt et se met-il du côté des "nouveaux triomphateurs ?"* Mais 1° Jean Paulhan a parlé plus tôt, 2° dire en 45 ce qu'il dit en 52 eût été inutile, tout le monde était sourd, cela eût même pu atteindre le résultat inverse de celui que JP souhaite, 3° où sont-ils ces nouveaux triomphateurs ? À la fosse commune, encore en prison (Rebatet etc.) ou "disparus".

Pour le reste, une seconde Lettre ; oui ! Ce n'est pas moi bien sûr qui vous dirai d'enterrer l'affaire. »

– n.s., *Sciences Po Day 1952*, sous le Haut Patronage de Monsieur le Président de la République, au profit des *Œuvres Sociales de l'Amicale des Élèves*, brochure éditée à l'occasion de la journée des Sciences politiques, 15 mars 1952, in-12, 16 p. [la journée réunissait de nombreuses personnalités politiques, cinématographiques et des chanteurs ; « ce programme tient lieu de billet de tombola », lit-on en deuxième page de couverture ; nombreuses pages publicitaires ; la page trois est réservée aux « Autographes » ; pages centrales avec la liste des participants ; un exemplaire de cette plaquette comporte les signatures de René-Jules Coty, Julien Green, Jean Effel, Odette Joyeux, Michel Robida, Georges Sadoul, Jean Paulhan [?], Gisèle Casadessus, Danielle Godet, Général Weygand, Line Renaud, avec des signatures portées également sur un feuillet d'écolier Volant : Eliane Bertrand, Gisèle Casadessus à nouveau, Michel Galabru (billet de tombola n° 002224, coll. part.) Nous ne confirmons pas la lecture d'un marchand pressé qui voulait voir la signature de Jean Paulhan].

– Roger STÉPHANE, « ...et la réponse de Roger Stéphane », *L'Observateur*, 3^e année, n° 97, jeudi 20 mars 1952, p. 19 [fait suite à : Jean PAULHAN, « À propos de la *Lettre aux directeurs de la Résistance* / Une lettre de M. Jean Paulhan... », *ibid.*, p. 18, qui répondait lui-même à l'article de Roger Stéphane du 7 février précédent].

– n.s., « Du bâton pour Martin-Chauffier », *Aspects de la France*, 6^e année, n° 183, 21 mars 1952, p. 3^{de} [extrait : « *Samedi dernier, le Littéraire publiait la réponse de Jean Paulhan aux divagations et diffamations de Martin-Chauffier. Il ne lui donnait pas le titre voulu par son auteur : "Lettre à un Pharisien de la Résistance". Dans cette affaire, le cœur de Brisson ne bat que pour Martin-Chauffier, à l'imposteur et au menteur vont tous ses vœux.* »]

– Pierre de LESCURE, « Le simple grammairien Jean Paulhan », *La Tribune des Nations*, 19^e année, n° 335, vendredi 21 mars 1952, p. 6 [extrait : « *Vous, "résistants" [sic] Paulhan, vous, qu'avez-vous fait comme acte de résistance ? On vous a toujours connu abandonné aux mots et jamais délivré de vos paroles. Je ne vous reproche pas d'avoir participé à la publication de papiers clandestins. Vous avez rencontré Jacques Decour et l'on conçoit la tentation de vouloir marcher à la suite d'un homme "pur et sauvé" parce qu'il était purement humain. Mais je me souviens de l'époque où vos parolotes m'obligèrent à envisager d'arrêter la publication des "Éditions de Minuit". Car, sans diminuer le rôle de celles-ci, lié à elles, j'étais aussi lié à une résistance dont la nécessité plus urgente devait être sauvegardée. Vous croyez poursuivre, aujourd'hui, de vos injures chrétiens et communistes, mais il y eut aussi un temps où, en une pirouette, vous lanciez un petit cri : "Vive Staline !" parce qu'il vous amusait de voir l'U.R.S.S. entrer dans votre guerre.* »]

– Maurice CHAPELAN, « Le dernier logis / du Mendiant ingrat », *Le Figaro littéraire*, 7^e année, n° 309, samedi 22 mars 1952, p. 1^{fg} [« [...] *Léon Bloy a les yeux de Bernanos, la moustache de Courteline et l'écriture... de Jean Paulhan* [...] » (texte cité, col. f)].

– Maurice NADEAU, « Je m'excuse... », *L'Observateur politique, économique et littéraire* [dir. de la publication : Maurice Laval], 3^e année, n° 98, jeudi 27 mars 1952, p. 16^{abc} [coupure absente au fonds Paulhan ; texte sur « l'affaire Artaud » repris dans *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome 2, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 92-94].

– Pierre LEBAR, « Encore Jean Paulhan... », *L'Observateur politique, économique et littéraire* [dir. de la publication : Maurice Laval], 3^e année, n° 98, jeudi 27 mars 1952, p. 18b [coupure absente au fonds Paulhan ; texte complet : « Dans Esprit également Jean Cassou répond au récent pamphlet de Jean Paulhan sur la résistance. Pour lui la collaboration fut un acte politique, la résistance une révolte morale comme l'avait fort bien vu Jean Bloch-Michel. Devenue coalition de partis politiques, la résistance révolte morale échoua à prendre forme de révolution. Et Cassou se demande si "la grande affaire aujourd'hui n'est pas de rétablir la continuité de reprendre les choses où elles en étaient restées avec la légalité vichyssoise". Céline et Benjamin Crémieux figureraient côte à côte dès maintenant dans nos manuels d'histoire littéraire puisque une opinion publique passive et désabusée en est encore à se demander pour quelle cause exactement ont bien pu se dévorer jusqu'à en mourir quelques "réfractaires saugrenus". »]

– Michel VIVIER, « La querelle des "Directeurs de la Résistance" / Où les Francs-Tueurs / se retrouvent Partisans fielleux », *Aspects de la France*, 6^e année, n° 184, 28 mars 1952, p. 5abcd [sur la réponse de Roger Stéphane à Jean Paulhan, dans *L'Observateur*].

– Henri POURRAT, *Vent de Mars*, Monaco, Les Éditions de l'Imprimerie nationale, 1952, 237 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 31 mars 1952 sur les presses de l'Imprimerie nationale de Monaco, reprise du volume publié en 1941 aux éditions Gallimard, avec la même dédicace imprimée « à Jean PAULHAN » (p. 7) que dans l'édition de 1941].

– Henri GRIMAL, « Les martyrs du "Musée de l'homme" », *France avant tout. Tribune de l'Association nationale des officiers, sous-officiers et cadres de la Résistance et de l'Union nationale des Forces françaises de l'intérieur*, 9^e année, nouvelle série, n° 11, mars-avril 1952, p. 1 [le nom de Jean Paulhan figure en note de bas de page ; numéro complet dans les dossiers de presse de Jean Paulhan].

– L.S. [Louis SALLERON, rédacteur en chef], « Jean Paulhan, *Lettre aux Directeurs de la Résistance* (60 p., Les Éditions de Minuit) », *La Fédération. Revue de l'ordre vivant* [dir. Max Richard], avril 1952, p. 286 [citation de la première page de la *Lettre aux Directeurs de la Résistance*, puis : « Parler ainsi est courageux. La suite des événements l'a montré. Qu'on lise cette lettre dont c'est le cas de dire qu'elle fait honneur aux "Lettres françaises". Un Bernanos, une Simone Weil l'eussent contresignée des deux mains. »]

Sont au comité de rédaction de *La Fédération* : Daniel Halévy, Robert Aron, Gabriel Marcel, Thierry Maulnier].

– Jean CHAUVEAU, « M. Jean Paulhan n'est pas mécontent de sa brochure : il a l'impression qu'elle fait scandale [...] », *Liberté de l'esprit*, n° 30, avril 1952, p. 126-127 [réponse à « Une lettre de M. Jean Paulhan », *ibid.*, n° 30, avril 1952, p. 125-126. *Liberté de l'esprit* donne en page 127 un extrait, chapitres 6 à 9, de la *Troisième Philippique* de Démosthène.

Paule Billon écrit à Jean Paulhan, le « Jeudi 24 Mars [1952] » : « J'ai lu la critique de Chauveau dans *Liberté de l'Esprit*. Elle est dure et perfide, perfide comme une vieille bigotte. On imagine volontiers un des affreux personnages de Mauriac l'écrivant. Quel art de tout brouiller, troubler, et vous chercher sournoisement d'autres raisons ! Je suis bien curieuse et impatiente de lire votre réponse. »]

– « Un visiteur de qualité », *Fraternité Notre-Dame de la Merci. La Journée de l'Ami du Prisonnier*, bulletin mensuel, avril 1952, p. 9 [la Fraternité de Notre-Dame de la Merci organise à Paris, le 5 avril 1952, une Journée de l'ami du prisonnier, que Mgr Feltin, archevêque de Paris, vient clore. Annonce et désannonce de l'allocution de Jean Paulhan : « L'auteur de la "**Lettre aux directeurs de la Résistance**" — cette bombe atomique de la guerre des idées — le célèbre Jean Paulhan, vient en effet d'apparaître au fond de la salle. Tandis que l'acclame l'assemblée, soulevée d'enthousiasme, par cette visite imprévue, il va modestement s'asseoir parmi les rapporteurs.

Sans chercher aucun effet d'éloquence, avec cette lucidité qui rend si redoutable la dialectique de son réquisitoire contre la fausse justice, Jean Paulhan explique ce qu'il a voulu prouver à tous les esprits de bonne foi. [...]

Le président remercie M. Paulhan du service si considérable qu'il a rendu à la cause de la justice, ainsi que de sa présence à cette modeste réunion d'anciens prisonniers, de leurs familles et des amis de toutes les victimes des tribunaux totalitaires. »

Voir plus loin à la date du 11 avril].

– Aimé PATRI, « Paulhan et la résistance », *Monde nouveau. Paru*, n° 57, avril 1952, p. 34-37 [extrait : « Finissons-en avec ce pénible débat. Une chose est certaine : des abus ont été commis en réaction contre d'autres abus qui les avaient précédés, ce qui signifie que dans bien des cas on a cédé, au lendemain de la Libération, aux vieux réflexes du talion. »]

– n.s., « Échos des lettres et des arts », *Le Petit Crapouillot* [dir. Jean Galtier-Boissière], 7^e année, n° 4, avril 1952, p. 3a [texte complet : « *La “Lettre” aux Directeurs de la Résistance n’a pas fini de faire couler des flots d’encre. Martin-Chauffier, ex-déporté, avait ouvert la campagne dans Le Figaro littéraire en stigmatisant la “trahison” de Jean Paulhan. Jean Cassou l’appuie dans Esprit, mais il convient que la Résistance fut un fait moral, un choix dont nul ne saurait se prévaloir à des fins de vanité ou de domination, et que la Résistance fut détournée et accaparée par les communistes.*

Retour de Guinée, le “grammairien” Jean Paulhan réplique dans une lettre au Figaro littéraire en traitant de persécuté, de menteur, de pharisien, de maître-chanteur, de vieux capitaine qui raconte à tout propos et hors de propos son unique bataille, ce Martin-Chauffier que les “cocos” appellent “le chrétien de service”.

La conclusion de Paulhan au sujet de l’épuration, c’est “qu’il fut essentiellement injuste de donner à juger les ‘collaborateurs’ (supposés) soit par une loi, à leurs victimes, à ses résistants qui avaient souffert du fait de leur résistance, soit, par la malice des choses (et des hommes), à d’autres collaborateurs : les communistes, eux certes opposés à la collaboration allemande (mais c’était parce qu’ils exigeaient — parce qu’ils pratiquaient depuis dix ans — la collaboration russe), la chose va de soi. Il n’appartient pas aux victimes en bonne justice, il n’appartient pas non plus à d’autres bourreaux. S’il arrive qu’un épicier empoisonne ses clients, on ne le fait pas juger par les clients qu’il a empoisonnés ; on ne le fait pas juger non plus par les épiciers concurrents...” »]

– Maurice NADEAU, « André Gide et ses témoins », *Les Temps modernes* [dir. Jean-Paul Sartre], 7^e année, n° 78, 1^{er} avril 1952, p. 1880-1891 [coupure absente au fonds Paulhan, sur le numéro d’hommage de *La NRF* à André Gide ; « *La Nouvelle Revue Française consacre bien à son fondateur un numéro spécial d’hommage, c’est plus une manifestation de bon ton ou du sentiment des convenances qu’un cri d’amour et de regret. À le feuilleter on se persuade qu’à quelques exceptions près, André Gide était moins aimé que supporté. On dit ce qu’il faut dire, guère davantage : grand écrivain, admirable prosateur, exemple de courage et de sincérité, qui sont comme autant de pelletees de terre supplémentaires sur le cercueil de Cuverville. Dans cette cohorte d’écrivains qui “rendent hommage”, pas de disciples, tout juste des relations, connaissances et amis qui, pour les plus jeunes, prennent grand soin de se délimiter et d’affirmer que du grand mort ils n’ont pas subi l’influence. C’est sans doute la vérité. Une vérité assez amère. Quant à l’homme même, s’il suscite en général*

un intérêt curieux, on le voit plus pétri de défauts et de manies que de qualités, et si on se félicite de l'avoir approché, connu, pratiqué, il est rare qu'on ne se préfère pas à lui avec une satisfaction parfois insupportable. Gide paie les frais de son immense modestie et récolte les fruits de la leçon qu'il a lui-même donnée de ne s'en laisser imposer par aucune grandeur reçue. » (p. 1887) ; texte repris dans : *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome 2, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 99-109].

– Jacques GRIZAC, « La journée du prisonnier de la Fraternité de Notre-Dame de la Merci / Une arme des vertueux épurateurs : le divorce », *Aspects de la France* [directeur responsable : Lionel Moreux], 6^e année, n° 186, vendredi 11 avril 1952, p. 6**bcdef** [au fonds Paulhan, la coupure donne *L'Action française* comme titre ; au couvent des Augustins de Marie Auxiliatrice, 8, rue Joseph Bara, lors de la journée du samedi 5 avril organisée par la chanoine Desgranges, Jean Paulhan, très applaudi, donne la substance de sa *Lettre aux directeurs de la Résistance*. La journée du prisonnier a eu lieu le 5 avril 1952. Extrait, col. d : « De chaque côté, il y a eu des martyrs et des héros dont il importe d'honorer la mémoire. »]

– Jean ARABIA, « La Résistance a-t-elle péché ? », *Le Cri public. La Vie toulousaine et du Sud-Ouest*, nouvelle série, n° 43, 13 avril 1952, p. 1**ab** et p. 2**ab** [rubrique : « Libres opinions » ; « Une polémique du tonnerre de Dieu vient de mettre aux prises deux RÉSISTANTS, au surplus écrivains notoires, que tout un chacun connaît, tout au moins je le suppose. » ; la cote JO 41294 de la BNF est hors d'usage].

– « Jean Paulhan nous dit : “Nous nous sommes trompés sur la justice et nous en avons été punis” », *France réelle. Réalisme. Paroles françaises* [directeur politique : Paul Estebe ; directeur-Administrateur : J.-M. Poullain], 2^e année, n° 24, semaine du 25 avril au 1^{er} mai 1952, p. 1**cd** et p. 3**ab** [numéro complet au fonds Paulhan, dossier de presse pour 1952].

– *n.s.*, *Le Petit Crapouillot* [Jean Galtier-Boissière], 7^e année, n° 5, mai 1952, *n.p.* [p. 5] [la *Lettre aux directeurs de la résistance* figure parmi les « *Ouvrages anticonformistes* » du « Catalogue nouveautés mai 52 de l'office du Crapouillot » ; commentaire intégral : « *Un pamphlet qui fait un “schproum” formidable* » ; suit immédiatement dans cette rubrique *L'Œuf de Christophe Colomb* de Maurice Bardèche].

– Georges MOUNIN [nom de plume de Louis Leboucher], « Mort et résurrection de la critique », *Rencontre*, 3^e année, n° 13, mai 1952, p. 53 [rubrique : « Questions »].

Georges Mounin reprend contact avec Jean Paulhan le 28 avril 1958 pour lui recommander des poèmes de Pierre Della Faille, pour sa collection « Métamorphoses » : « *Vous comprendrez que j’aie mis un certain temps avant de me décider, finalement, à vous adresser la lettre que voici. C’est que je pense à mon texte écrit dans Rencontre, en 1952, qui formulait sur vous des jugements que je trouverais parfaitement légitime que vous n’oubliiez pas, ni ne pardonniez à l’auteur. [...] Si vous me répondiez de la même encre avec laquelle j’écrivais dans Rencontre en 1952, je reconnaitrai que j’ai donné des verges pour me faire battre, et que je l’ai bien cherché.* »

Voir *infra* en juillet/août 1952].

– Louis de Gonzague FRICK, réponse à l’enquête « Faut-il sacrifier l’homme à l’humanité ? », *Simoun*, Oran, n° 2, mai 1952, p. 7 [réponse recueillie par Jean-Michel Guirao : « [...] “Humanité” figure au dictionnaire, par erreur. Il existe un conglomerat d’individus, aux transports phanérogamiques ; mais ce que l’on désigne par Société, c’est de la charpie (viande en morceaux) disait un fin connoisseur : Chamfort. / Je fais exception relativement à Luther, Kryppfs de Cusa, Schopenhauer, le pessimiste royal au cœur d’or, Feuerbach, Nietzsche, l’illustre rêveur de la Baie des Anges, Sainte-Claire Deville, J. Bertrand, Berthelot, Einstein, Paulhan-le-Fils. / Presque “tout le reste mérite les noms de : farceur, chattemite, (hypocrite, mon frère) frelampier, cabot, satire...”[...]. »]

– Marcel SAUVAGE, « Le Roi cristal », *Œuvre d’or. Poèmes*, Paris, Gallimard, 1952, 237 p., p. 117 (coll. « Blanche ») [dans un volume achevé d’imprimer en mai 1952, poème dédié « Pour Jean Paulhan » : « [...] *Le roi ne rit pas. / Il tinte et se résorbe dans l’éclat de son règne.* »]

– Pol VANDROMME, « Autour de la légalité et de la justice / Jean Paulhan grammairien », *Le Journal de Mons et du borinage*, 8^e année, n° 2494, dimanche 4 mai 1952, p. 6a [extrait : « *M. Jean Paulhan est un homme puissant, l’un des maîtres secrets de l’édition parisienne. On le connaît mal parce que ceux qui parlent de lui et de son œuvre sont moins ses amis que ses obligés. On le traite souvent sans nuances : c’est, selon les cas, un monstre ou un génie.* »

Numéro complet au fonds Paulhan, dans les dossiers de presse de 1952].

– *Guilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, 17^e année, n° 5, mai 1952, p. 140b [rubrique « La Vie littéraire » ; photographie de Jean Paulhan avec Paul Pilotaz, en Guinée équatoriale, ainsi légendée : « *Part de ciel ? part de diable ? Nous recevons de Goyah (Guinée) cette photo de Paul Pilotaz (à g.) recevant sur le seuil de sa demeure son hôte, Jean Paulhan, auteur d'une bombe à retardement dont on n'a pas encore fini de parler...* »]

– Maurice NADEAU, « Jean Paulhan / critique des critiques », *Littérature présente*, Paris, Corrêa éd., 1952, p. 128-131 [dans un volume de 357 p. placé sous couverture de Massin et achevé d'imprimer le 13 mai 1952, chapitre consacré à *Petite Préface à toute critique*].

Pour les mentions de Jean Paulhan, voir aussi « Lettres du marquis de Sade » p. 35-41, « Les œuvres de Félix Fénéon » p. 69-74, « Julien Benda procureur byzantin » p. 106-109, « La méthode d'André Dhôtel » p. 182-187, « Maurice Blanchot et la part du feu » p. 241-246 et « Jean Genet ou les métamorphoses de l'abject » p. 247-251. Il existe un prière d'insérer de ce livre].

– « C'est ça la littérature par Jean Paulhan », *Arts*, du 22 au 28 mai 1952 [sur Charles-Albert Cingria ; nous n'avons pas retrouvé ce texte dans le numéro 360 du périodique *Arts*].

– Jean CHAUVÉAU, *Liberté de l'esprit*, n° 31-32, mai-juin 1952, p. 175 [réponse à « Une nouvelle lettre de M. Jean Paulhan », *ibid.*, p. 174-175].

– Gilbert GANNE, *Interviews impubliables*, Paris, Éditions André Bonne, 1952, 255 p. [dépôt légal au 2^e semestre 1952, sans achevé d'imprimer, sans index ; voir *infra* au 2^e trimestre 1965].

– Pierre GUÉGUEN, « Voyage au pays de Chaissac », *Art d'aujourd'hui* [dir. André Boc (1896-1966)], série 3, n° 5, juin 1952, p. 11-15 [sans mention de Jean Paulhan, mais bien des *Cahiers de la Pléiade* et de la collection « Métamorphoses » pour *Hippobosque au bocage*, coupures absentes au fonds Paulhan ; dans le numéro suivant (série 3, n° 6, août 1952, p. 32), Gaston Chaissac remercie André Boc : « *On ne sait pas encore comment faire mordre les collectionneurs à cette sorte de peinture. C'est une spécialité qui reste à découvrir et je m'intéresse au tâtonnement. Lhotte [sic] ne se jugeait pas d'une assez*

grande autorité pour s'en mêler. Autorité sur la publication s'entend car Paulhan se contente de son opinion. » (p. 32)].

– Robert KANTERS, « Critique / des critiques », *Le Figaro littéraire*, 7^e année, n° 322, samedi 21 juin 1952, p. 1 et 4ab [« *On ne fait pas ce métier pendant plusieurs années sans entendre dire parfois, avec un accent de surprise apitoyée : “Comment peut-on être critique littéraire ?” N'est-ce pas plus étrange que d'être persan ?* »]

– A.D. [chanoine DONOT], « Un grand écrivain haut-marnais / Marcel Arland », *La Croix de la Haute-Marne*, Langres [rédacteur en chef : M. le Chanoine Donot, professeur au Petit Séminaire], dimanche 29 juin 1952, p. 1a [à l'occasion du Grand Prix de littérature française décerné à Marcel Arland, et à propos des auteurs étudiés dans *Lettres de France*, son recueil de chroniques parues dans *La Gazette de Lausanne*, exception faite de Jean Paulhan : « *Nous mettrions seulement quelque sourdine à ses accents admiratifs pour tel ou tel de ses collègues de l'équipe Gallimard, Jean Paulhan, par exemple, l'écrivain qui trouve Sade chaste et pudique et réduit la poésie en équations algébriques.* »]

– Georges MOUNIN [nom de plume de Louis Leboucher], « Mort et résurrection de la critique / II », *Rencontre*, 3^e année, juillet-août 1952, p. 39-43 [« *Paulhan paraîtra très vite ce qu'il est : quelqu'un qui pouvait être un critique bourgeois fort intelligent — comme Thibaudet, professeur défroqué si l'on peut dire — mais qui n'a pas voulu n'être que cela. [...] Avant de vieillir à l'écart médiocrement dans le factum anticommuniste sans influence, ignoré des jeunes, tel a été Paulhan. Refusant les servitudes de la critique, il s'est interdit ses grandeurs.* »]

– Jacques DOUCET, « Un dégourdi de l'intelligence : Jean Paulhan », *Le Sextant. Signes du temps* [dir. Gilbert Lamireau], St Jouin-de-Marnes (Deux-Sèvres), n° 9-10, août 1952, p. 76-79 [précède Jean Paulhan, « Description d'un papier-collé », p. 80 ; « *(prononcez Paulian, comme Lélian)* » ; extrait : « *Il va de l'un à l'autre, fumant beaucoup, cherchant toujours l'attitude juste, le mot adéquat, l'équilibre satisfaisant, à la fois entre les différentes parties de son corps, qui est grand et agile, et entre les idées dont il joue comme nul autre et dont il organise savamment, théâtralement, poids et contrepoids sur les différents “plateaux” de son esprit. Dans cette manière de sacristie, dans ce bureau-salon où l'on débat philologie et et sensorialisme, art brut ou de haute fièvre, jazz-band, céné et ciné, mondialisme, pitreries et pichetteries, lettrie franco-roumaine et laiterie Suisse, Paulhan promène haut la paille de fer de ses longs*

cheveux plantés en V sur le front, ses yeux clairs et bons, sa main précise d'ecclésiastique. »]

– Eugène MANNONI, « Jean Paulhan / au cours de voyages autour de sa chambre / prépare une seconde / “Lettre aux Directeurs / de la Résistance” », *Combat*, 11^e année, n° 2535, jeudi 28 août 1952, p. 3 [rubrique : « Paris jour après nuit » ; extrait : « *Le seul voyage d'été que semble avoir entrepris Jean Paulhan est un voyage autour de sa chambre. Il est vrai que sa demeure, sorte de gentilhommière assoupie, dans une rue de Paris plus assoupie encore, offre un cadre propice à des vacances à domicile, où peut, dans la lente ronde des après-midi d'août, s'enrichir, en se nourrissant d'elle-même, une féconde oisiveté. [...] Enfin, nous pourrons lire cet hiver un ouvrage que Paulhan consacrera à la peinture moderne et à Braque.*

Paulhan parle de la peinture d'une façon radicalement non littéraire, d'une manière “technique”. Si ce mot n'évoquait, par trop, une terminologie de “spécialistes”.

Un fait fondamental le frappe : la suppression de la perspective dans la peinture moderne.

Commentaire aigu (dont on ne prétend pas faire un résumé de l'ouvrage) : “En supprimant la perspective, la peinture s'est condamnée ou bien à ne voir la nature que mangée par le soleil (impressionnisme), ou bien à donner priorité au trait, ce qui implique bientôt la tentation de la caricature (expressionnisme Courbet). Dans la peinture moderne, cette suppression entraîne deux directions, la peinture ‘naïve’ (à laquelle se rattache le ‘réalisme socialiste’) et la peinture abstraite”.

C'est dans cet ordre d'idées que Paulhan s'intéresse à la fonction des papiers collants, que Braque et Picasso ont autrefois introduits dans leurs tableaux.

Ces bandes de papier suggèrent, selon lui, la perspective absente de la toile proprement dite. Image : “On regarde le tableau comme à travers une barrière à claire-voie. Cela restitue l'idée de profondeur.”

Jean Paulhan dit cela en montrant avec un plaisir généreux de fortes toiles de Braque, Picasso, Klee, Chagall, Marie Laurencin, Chirico entreposées chez lui sans apprêt et qu'il peut aussi, quand il le veut, saisir, regarder (égale étudier) comme il feuilletait, nonchalant “Seigneur des Lettres”, un immense album d'art aux pages détachées. »]

– « Braque le Patron / par Jean Paulhan (Gallimard) » [rubrique : « Plaisir de la lecture » ; premier paragraphe : « *Le livre n'est pas lourd,*

mais quelle substance pourtant ! Il pourrait aussi bien avoir pour titre : “Il fallait y penser”, tellement les propos inspirés à Paulhan par Braque et son art sont de bon sens. Jamais le cubisme, qui pourrait passer aujourd’hui pour du conformisme, n’a été justifié ainsi, tout bonnement. Par exemple Paulhan rappelle que le camouflage de guerre a été l’œuvre des cubistes. » ; au fonds Paulhan, photocopie d’une coupure non référencée].

– René ÉTIEMBLE, *Résonances*. Revue du comité d’expansion culturelle de la France d’outre-mer, n° 6, 4^e trimestre 1952, p. 41 [note de présentation avant Jean Paulhan, « Les Proverbes de l’attente déçue », *ibid.*, p. 41-42 : « Nous avons demandé à Jean Paulhan de détacher pour *Résonances* quelques pages de l’ouvrage qu’il prépare sur la “sémantique des proverbes malgaches” »].

Le nom de Jean Paulhan figure également au Comité de Patronage de la revue *Résonances*, avec ceux d’André Siegfried, Henri Mondor, Alexandre Arnoux, Jean Paulhan, Marius Leblond, Raphaël Barquissau].

– Francis J. CARMODY, « Les “Cahiers de la Pléiade” », *The French Review*, Champaign, American Association of teachers of French, vol. XXVI, n° 1, octobre 1952, p. 21-31 [au fonds Paulhan, tiré-à-part dans les dossiers de presse].

– Marcel ARLAND, *Voici vingt lithographies de Campigli [...]*, un feuillet gris 21 x 27 cm, impression en noir recto et verso [exposition des vingt lithographies de Campigli publiées dans *Campigli la ruche*, texte de Jean Paulhan, Paris, NRF, 1952, en feuilles ; pour l’accrochage, vernissage à la galerie La Hune, le 14 octobre, de 17 à 20 heures].

– *Paris Presse*. *L’Intransigeant*, 21 octobre 1952, p. 6 [rubrique : « Émissions littéraires » ; texte complet : « **Belles lettres** (Nat. 21 h. 45 de Robert Mallet et Pierre Sipriot : *Portrait de Jean Paulhan*, par Marcel Jouhandeau). Pages du “Journal” de Léautaud, par l’auteur, et colloque des “bookmakers” à l’occasion de la rentrée littéraire, avec P. Descaves, Jacques Lemarchand, Gilbert Sigaux, etc... » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– René ÉTIEMBLE, *Le Mythe de Rimbaud. Structure du mythe*, Paris, Librairie Gallimard, 1952, 507 p. [coll. « Bibliothèque des idées » ; prière d’insérer sur papier jaune ; dans un ouvrage achevé d’imprimer le 6 novembre 1952 et faute d’index des noms, voir p. 193

l'approbation des lettres au Comité national des écrivains et *De la paille et du grain*, avant ce commentaire nuancé : « *Je ne suis plus tout à fait sûr que le défaitisme ait tenu dans la pensée, dans le cœur, dans les actes de Rimbaud l'importance que nous lui accordions.* » et p. 466 la mention des *Fleurs de Tarbes*, 1941, p. 31-33].

— Henri CALET, invité de l'émission « Les Belles Lettres » [présentateur non mentionné], chaîne nationale, 17 novembre 1952, texte cité dans : Henri Calet, *Je ne sais écrire que ma vie*, édition établie par Michel P. Schmitt, Presses universitaires de Lyon, 2021, p. 133-135 [extrait : « *Nous revenions de Chatenay-Malabry, un soir. Nous avons passé l'après-midi chez Germaine et Jean Paulhan.* »]

— François MAURIAC, « Bloc-Notes », *La Table ronde*, n° 60, décembre 1952, p. 37-38 [texte de François Mauriac : « 2 NOVEMBRE. — *La Nouvelle Revue française va reparaître. Nouvelle grave pour nous et qui nous invite à un examen sérieux des positions que devra tenir La Table ronde en face de son illustre aînée.*

Nous nous étions établis sur le terrain que la disparition de la N.R.F. laissait libre. Les conjonctures politiques au lendemain de la Libération, l'irréparable division des esprits ne nous permettaient pas — et nous n'avons jamais cru que ce fût possible — de recréer cette merveilleuse rose des vents qu'était devenue la N.R.F. entre les deux guerres : tous les courants s'y recoupaient. Je doute qu'elle renouvelle aujourd'hui le miracle. Il reste qu'elle a l'ancienneté, le prestige. Surtout elle s'enracine près d'une source intarissable de jeunes manuscrits. Là sera sa force.

Mais un journal, une revue, c'est quelqu'un. Le Figaro, c'est Pierre Brisson. La N.R.F., c'était André Gide. Mais aujourd'hui ? De quel esprit relèvera-t-elle ? Malraux ou Paulhan ? ou Martin du Gard ? ou qui encore ? ou quoi ?

Si rien ne devait nous différencier d'elle, spirituellement ou littérairement, si nous devons publier sous les mêmes signatures des notes interchangeables, si les jeunes collaborateurs devaient passer d'un râtelier à l'autre (hélas ! les éditeurs ne jouent jamais à qui payera le plus...) j'avoue que j'hésiterais à m'engager, et que je me désintéresserais de cette guerre tiède.

Mais j'ose espérer que la N.R.F. relèvera d'un esprit auquel nous pourrions valablement nous opposer. Ici l'intérêt serait de découvrir en elle, sinon un adversaire, du moins un interlocuteur et que l'intérêt de notre dialogue (le plus vif possible, le plus mordant) nous assurât, au moins pour quelque temps, un public commun, jusqu'au

jour où l'un des deux l'emporterait nettement. Et pourquoi ne serait-ce pas nous ? »

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « vendredi soir » : « *Toujours entre nous, je ne vois pas en quoi la prudence de G.G., Arland, etc., touchant la nnrf a été plus sage qu'une franche audace. L'"offensive Mauriac" porte sur tout autre chose que cela — et lui-même s'accommode fort bien de la présence de "ci-devant" à la Table. Supposez même que la nnrf eût, dans son n° 1, publié un hommage à Drieu : l'un des deux arguments de Mauriac tombait, ipso facto... La revue eût été trainée dans la boue par les Lettres françaises ? Mais elle l'est quand même ! Et qui reproche à La Parisienne de publier des "ci-devant" — sinon, toujours, les Lettres ? / En fait, il me semble que l'offensive Mauriac vise uniquement G.G. et sa politique d'éditeur. / Au demeurant, je trouve tout cela amusant, mais bien vain. »]*

— Jacques ROBICHON, « Le mystérieux Paulhan », *Le Phare*, Bruxelles, 7 décembre 1952 [l'auteur est présenté comme un ancien camarade de Jean Paulhan à la Sorbonne : « *Un compagnon de jeunesse a, sur un écrivain, des vues plus directes que celles d'un jeune admirateur. »* ; « *Le premier secret de cet homme-mystère, est d'avoir été le fils d'un psychologue, fort prisé en son temps à la Revue philosophique, alors dirigée par Théodule Ribot. Fr. Paulhan n'était pas professeur à la Sorbonne : il se contenta, au cours d'une existence bien remplie, d'inventer ce que l'on appelle aujourd'hui, d'un nom barbare, la caractériologie. Toute personne ayant à juger des hommes, ou à les diriger, ferait bien de prendre pour bréviaire son excellent ouvrage, Esprits Logiques et Esprits Faux, où sont analysés et peints, d'avance, la quasi-totalité des politiciens qui ont fait tant de mal à la France. Son père a légué à Jean Paulhan un don d'observation et de logique qui le met presque à part, dans le monde des écrivains.*

À la Sorbonne, où Jean Paulhan poursuivait, il y a un demi-siècle, des études de philosophie, le fils du psychologue se distinguait par de beaux yeux appliqués et un silence méticuleux : jamais notre camarade n'a cherché ces succès de brio qui sont souvent les témoignages d'un esprit facile, fait pour les triomphes aux examens et aux concours, et qui présagent, presque toujours, des carrières moyennes, se déroulant suivant les règles administratives et le conformisme le plus plat. » ; puis : « *Le difficile dans la direction d'une revue de ce genre, est d'être à la fois d'avant-garde et pas extravagant. »]* La cote Gr Fol Jo 5559 de la BNF ne va pas au-delà de janvier 1949.

– Eugène MANNONI, « Jean Paulhan : / La Nouvelle Revue Française 53 aimerait rassembler Aragon, Malraux, / Sartre... ou (à défaut) leurs successeurs », *Combat*, 11^e année, n° 2622, lundi 8 décembre 1952, p. 3ab [coupure en PLH 16.21].

– n.s. [Claude ELSEN, *pseud. de Gaston Derycke*], « Braque le patron, par Jean Paulhan (Gallimard) », *Le Présent* [directeur-rédacteur en chef : Jacques Plassard], n° 8, 13 décembre 1952, p. 22 [texte complet : « Ces pages avaient déjà servi d'introduction au luxueux volume illustré de 1947. Braque, on le pense bien, puisqu'il s'agit de Paulhan, ne sert ici que de prétexte ; à peine sa peinture est-elle en cause. Mais ce merveilleux petit livre possède un pouvoir décapant : il nous débarrasse des trop confortables illusions du sens commun. Par ailleurs, il défend la peinture moderne, "près de laquelle pâlit le beauté des Primitifs et celle des Classiques". Un tel excès d'amour n'a rien d'antipathique. »

Coupure absente au fonds Paulhan. Claude Elsen écrit à trois reprises à Jean Paulhan, tout d'abord un « dimanche [1952] » : « Je reçois votre Braque et les carnets dudit. Merci ! Je pourrai sans doute parler des deux soit dans la Table, soit dans le nouvel hebdomadaire, auquel il est question que je collabore (c'est une sorte d'Observateur de droite) », puis « mardi [1952] » : « Je parle de votre Braque dans le n° de Présent qui paraît vendredi », enfin « samedi soir [1952] » : « J'ai parlé de votre Braque dans le numéro d'hier de l'hebdomadaire Le Présent, auquel je vais, je crois, collaborer régulièrement. »]

– * Gaëtan SANVOISIN, « N.R.F. et Table Ronde / Hostilités courtoises / voulues par François Mauriac / entre la rue Garancière et la rue Sébastien-Bottin », mercredi 17 décembre 1952 [coupure non référencée en PLH 16.21 ; Gaëtan Sanvoisin écrit aussi dans la *Revue des deux-mondes* ; sur Gaëtan Sanvoisin, voir Dominique Arot, à Moulins].

– Albert PARAZ, « Radio », *Rivarol*, n° 101, jeudi 20 décembre 1952, p. 5 [Albert Paraz évoque une rencontre avec Jean Paulhan et l'échange qu'ils ont eu à propos de la médiocre qualité des livres promus au prix Goncourt. Il voit en Jean Paulhan un (faux ?) candide qui ne se serait pas aperçu de la platitude de certains romans primés. Il affirme en conclusion qu'il a convaincu Jean Paulhan de la véracité de son point de vue].

– « La Nouvelle N.R.F. rêve de réunir Céline et Aragon », *Samedi-Soir*, n° 391, semaine du 24 au 30 décembre 1952, p. 2defgh [« Mon rêve, ce

*serait d'avoir Céline et Aragon dans le même numéro, ou Sartre et Boutang, par exemple. [...] J'ai demandé à tous. Mais je crains que les communistes n'y mettent un peu de mauvaise volonté. [...] J'aurai peut-être Aragon, quand même. Pas tout de suite. Dans trois ans. Non, vous ne croyez pas ? Moi, si. Aragon pense à moi quand il a des ennuis avec la police. Voyez 1939 : c'est cela qui m'a donné Les Voyageurs de l'Impériale. Son meilleur roman, d'ailleurs, à mon sens. Il faut compter avec les persécutions politiques » ; cité par Alban Cerisier, *Une histoire de la NRF*, Paris, Gallimard, 2009, p. 483 ; coupure en PLH 16.21].*

– « Une revue universitaire et une revue désinvolte vont sonner la démobilisation de l'intelligence », *Carrefour*, 9^e année, n° 433, mercredi 31 décembre 1952, p. 9-10*abcd* et p. 10*ef* [portrait photographique de Jean Paulhan en zouave ; coupure en PLH 16.21].

1953 – * Alain BOSQUET, « Redéfinition du langage », 1953 [sur *La Preuve par l'étymologie*, coupure non datée, non référencée au fonds Paulhan].

– Robert POULET, « *Le Marquis de Sade et sa complice* (Édit. Lilac) / *La Preuve par l'étymologie* (Éditions de Minuit) », *Rivarol*, 1953 [rubrique : « Les livres et la vie » ; coupure non datée, non référencée au fonds Paulhan.

Texte repris dans *La Lanterne magique*, Paris, Nouvelles Éditions Debresse, 1956, p. 102-105 [volume achevé d'imprimer au 1^{er} trimestre 1956].

– « La “nouvelle” N.R.F. », « La guerre des Revues n'aura pas lieu », « Bis repetita... », « Deux époques », « 1933-1953 », et « Voici la Parisienne », *Bulletin des lettres*. Revue mensuelle du Cercle Lyonnais de Sélection, Lyon, 1953, p. 4-7 [rubrique : « Coups de bec et bruits de plume »].

– * M.C., « *La Preuve par l'étymologie*, par Jean Paulhan », 1953.

– * Pierre DROUIN, « Entretiens avec Jean Paulhan », *coupure non datée, non référencée au fonds Paulhan*, 1953 [les entretiens avec Robert Mallet sont diffusés chaque lundi et chaque vendredi sur la Chaîne nationale, pendant l'entracte du concert].

– Guy SYLVESTRE, « La NRF renaît » [« *La renaissance de la NRF n'est pas un simple fait-divers, c'est un événement littéraire. Dès le premier numéro de la nouvelle série, on peut constater que ses*

directeurs – Jean Paulhan et Marcel Arland – entendent lui conserver son caractère d'autrefois, et si la qualité des prochains numéros est égale à celle du premier, cette revue reprendra sans tarder la première place parmi les grandes revues littéraires de la France et, semble-t-il, du monde. » ; coupure non référencée, annotée « MA. » pour Marcel Arland, en PLH 16.21].

– Fernand VERHESEN, « La poésie française depuis le surréalisme », *Le Journal des poètes*, n° 1, janvier 1953, p. 8 [extrait : « *Non, la critique, à de rares exceptions près (Bachelard, Paulhan, Rousseaux, Béguin, Nelli, Castres, Blanchot, Monnerot, etc.) ne remplit pas toujours de manière satisfaisante son rôle d'information à la fois clairvoyante, réellement objective, généreuse, attentive à garder sa souplesse en même temps que le sens de la mesure, et passionnément curieuse. »*]

– Jules MONNEROT, « La N.R.F. reparaît / Littérature et politique », *Liberté de l'esprit*, n° 37, janvier 1953, p. 7.

– « PAULHAN (Jean) : *L'Aveuglette* », *Bulletin de janvier 1953*, n° 65, p. 12, inséré en tête de *La N.N.R.f.*, 1^{ère} année, n° 1, 1^{er} janvier 1953, n.p. [prière d'insérer non signé : « [...] *une même impression reste : celle d'une confiance sur des choses obscures, plutôt mal définies que mystérieuses, auxquelles nous n'avions pas pris garde, aussi bien dans notre propre vie que dans celle des individus et des civilisations d'un lointain passé. / L'Aveuglette en est le fin mot, comme le titre de ce livre. »*]

– Giuseppe UNGARETTI, « L'incontro Paulhan-Vailati / Presentato da Giuseppe Ungaretti », *Giovedì*, 1^{er} gennaio 1953 [texte de *La N.N.R.F.* du 1^{er} janvier 1953, avec « Testi di Vailati » sur quatre colonnes].

– n.s., « *Braque le patron*, par Jean Paulhan. (Gallimard) », *Le Figaro littéraire*, 8^e année, n° 350, samedi 3 janvier 1953, p. 8b [rubrique : « À la devanture du libraire » ; texte complet : « *Voici un petit livre de critique d'art bien précieux : il soupèse et retourne sous toutes ses faces, comme sur un gril, un artiste. Le portrait de l'homme, d'abord (son visage, si humble qu'il semble avoir vu la paix. Mais l'épaule est d'un bûcheron ; et la taille d'un géant) ; le bref récit d'une longue vie — n'allons pas dire : d'une longue carrière ; quelques propos, timides mais pénétrants, saisis devant le chevalet. — On dit qu'il vous arrivait de porter une de vos toiles dans un champ ? — Oui, j'ai eu la manie de*

les trimbaler, de leur faire rencontrer des choses. Pour voir si elles tiendraient.

Heureux Braque qui a trouvé comme Constantin Guys, l'écrivain le plus subtil et le plus attentif. Et pourquoi Braque, me dira-t-on, plutôt que ? ... écrit Paulhan. Si le grand peintre est celui qui donne de la peinture l'idée la plus aiguë à la fois et la plus nourricière, alors c'est Braque sans hésiter que je prends pour patron.

Car parler de Braque, c'est parler de l'art moderne. Et ici, en quelques pages, le résumé de toute une esthétique : la réflexion et le projet ne font pas l'œuvre d'art. L'artiste, loin de s'imposer, va à tâtons, écoute. Et il ne sait jamais d'où viendra l'appel. »]

– n.s., « Les revues de Janvier » [coupure non référencée au fonds Paulhan : texte complet : « Janvier 53 aura été marquée par la résurrection de la N.R.F. qui est désormais “la nouvelle Revue française” sous le double direction de Jean Paulhan et Marcel Arland. À ce premier sommaire, des noms de la N.R.F. d'avant-guerre, de ses débuts même, et d'abord celui de Jean Schlumberger qui, en vue d'une édition de ses œuvres complètes, se propose d'écrire pour chacun de ses livres une introduction en donnant la genèse, et il le fait d'abord pour **Le lion devenu vieux**, pages remarquables et désormais inséparables du livre. Bien curieux et fort séduisant, **Le jeune homme du dimanche** de Jules Supervielle. André Malraux, qui poursuit en marge de la politique ses écrits sur l'art, un **Cimetière**, inédit de Léon-Paul Fargue. Mais que dire du bref extrait que donne Montherlant de ces **Textes sous une occupation** à l'hôpital de la Caridad, tableau macabre, témoignent d'une préoccupation de plus en plus fréquente chez l'écrivain, celle des fins dernières, et au sujet de la béatification de Don Juan (qui l'eût cru ?), à laquelle on travaille, paraît-il, officiellement en Espagne, ses réflexions auront certainement des échos.

Les importants fragments du poème de Saint-John Perse **Amers** par lequel s'ouvre ce cahier, sont d'une richesse qui prouve que l'exil n'a pas appauvri la poésie de l'auteur d'**Anabase**.

Il faut signaler encore l'apport philosophique, **la solitude essentielle** de Maurice Blanchot et le luxe des chroniques et des notes, dues notamment à Dominique Aury, Marcel Arland, Marcel Jouhandeau. In fine Jean Paulhan présente un texte de l'écrivain italien Vailati, mort en 1909, philosophe, si l'on veut, mais surtout “grammairien des idées”.

La “curiosité du mois” a été inspirée à André Pieyre de Mandiargues par **Orgosolo** qui est aux bandits sardes “ce que Paris est aux peintres et la Corée d'à présent aux militaires (!!!)” »]

– Georges VERPRAET, « Sur 18755 criminels de guerre poursuivis / devant les tribunaux français 55 / ont été exécutés », *Le Figaro*, 127^e année, n° 2594, 10-11 janvier 1953, p. 9^{gh} [12539 ordonnances de non-lieu].

– Jacques FORESTIER, « La enereffe 53 / Jean Paulhan donne déjà les noms des poulains qui succéderont à Malraux, Cocteau et Claudel », *Paris-Match*, n° 200, du 10 au 17 janvier 1953, p. 38-39 [intertitres : « Les nouvelles prisons de l'intelligence » et « Les bureaux de la N.R.F. et son sommaire. »]

– Yves FLORENNE, « Renouveau de la “Nouvelle Revue française” », *Le Monde*, 10^e année, n° 2478, mardi 13 janvier 1953, p. 7 [rubrique : « Revue des revues » ; début et fin : « *Il y a bien de quoi se réjouir, avec un rien d'étonnement, quand un vœu du printemps renouvelé en automne — autant en emporte l'année morte — se trouve soudain comblé au matin du premier janvier. Lorsque, pour l'hommage à André Gide, la N.R.F. reparut, lorsque fut rouverte, comme l'écrivait M. Jean Schlumberger, la maison “si longtemps désaffectée”, nous ne prîmes pas notre parti que ce pût être “pour la dernière fois”. Et quand, pour Alain, ce fut en effet la seconde, il apparut que ce serait une cruauté pire que l'absence si la N.R.F. ne surgissait plus, de loin en loin, que sous la forme d'un de ces “tombeaux”, jusqu'au jour où sur le dernier disparu eût été scellée la dernière dalle blanche gravée de rouge.*

La vie, avec nos vœux, l'a donc emporté. [...]

Je souhaite donc d'un cœur impénitent, une carrière longue, féconde et nourissante pour tout le monde, à la jeune Table ronde et à la nouvelle Nouvelle Revue française. Pour le Mercure je n'ai rien d'autre à lui souhaiter que de continuer à être lui-même. Que les deux ressuscitées comme la dernière née témoignent avec une constance égale pour les lettres et pour cette forme suprême de la liberté qu'est la liberté de création ; que d'autres se joignent aux trois grandes : pour ce témoignage et ce combat communs aucune ne sera de trop. » ; coupure en PLH 16.21].

– Les Six-Quatre-Deux, « Plume au vent », *Le Canard enchaîné*, 35^e année, n° 1682, 14 janvier 1953, p. 4.

– MERLEAU-PONTY, Maurice, *Leçon inaugurale / fait le jeudi 15 janvier 1953 / par / Monsieur Maurice Merleau-Ponty / Professeur, Collège de France, Chaire de Philosophie, 1953, imprimée à Nogent-le-Rotrou par Daupeley-Gouverneur, 51 p.*

René de Solier écrit à Jean Paulhan, « *jeudi soir* [1953] » : « *dans sa leçon inaugurale, je crois bien, Merleau-Ponty a parlé de.. l'étymologie, du langage et de la parole. Il vous a cité, reprenant la citation, l'extrait de La Bruyère, en lui accordant le plus grand crédit, quant au langage qui se dissout, dès que.. "la preuve", dès que la communication est établie, entre l'expression et l'usager. Il a insisté ensuite, je crois, sur cette disparition du langage – son objectif (à lui, M.P., étant la parole) ; puis aurait "reproché", en un sens, à tel autre philosophe, nommé ensuite, de ne pas tenir compte, de ne pas assez tenir compte du langage (Sartre). – Quelques remarques sur l'étymologie, et, dit-il, "ma crédulité, quand j'avais quinze ans" (ma croyance, quant à ce "pouvoir de l'origine"), furent assez curieuses : l'on se croyait au bord d'un aveu, vite dérivé, après Saussure, vers quelques fait d'observation, devant à la parole entendue.*

Au milieu de la leçon, donc, cet hommage, de La Bruyère, retrouvé par l'extrait que vous en donniez.., à la disparition du langage. »

Voir *Éloge de la philosophie*, Gallimard, 27 octobre 1953, 93 p.]

– Gilbert GANNE, « La guerre des revues / n'aura pas lieu / nous disent / François Mauriac / Jean Paulhan / Maurice Nadeau / Jacques Laurent », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1324, jeudi 15 janvier 1953, p. 1 et 5 [coupure en PLH 16.21.

Texte mentionné par : n.s., « La revue des revues », *La Parisienne*. Revue littéraire mensuelle, n° 2, février 1953, p. 261 : « Les Nouvelles littéraires du 15 janvier ont publié un rapport de Gilbert Ganne sur une rencontre de François Mauriac, de Jean Paulhan, de Maurice Nadeau et de Jacques Laurent. Rencontre bien pacifique, puisque les hostilités ne furent proposées par François Mauriac que pour exciter le lecteur. »

Ibid., p. 7, dessin de Ben : « Monsieur Jean Paulhan bat le rappel de la Vieille Garde. »]

– J.-J. M. [Jean José MARCHAND], « La nouvelle N.R.F. », *Le Rassemblement*, n° 283, du 15 janvier au 21 janvier 1953, p. 5ab [rubrique : « Les idées et les œuvres » ; « Pour toutes ces raisons, aucune revue n'avait réussi à remplacer La Nouvelle Revue Française. C'est ici qu'il faut bien se demander si la prétention, justifiée, exprimée dans le petit manifeste qui inaugure le premier numéro de La Nouvelle Revue Française : "Accueillir et juger sans prévention politique" n'est pas une utopie. [...]

Il est significatif que le troisième directeur de la NRF, Drieu La Rochelle, soit mort dans les circonstances que l'on sait. Mais on ne sait

pas assez que Paulhan arrêté, eût peut-être été déporté et fusillé sans l'intervention d'amis personnels de l'autre bord, dont précisément Drieu La Rochelle...

Comment l'écrivain pourrait-il rester indifférent devant de pareils faits ? S'il intervient au nom d'un illusoire "arbitrage" ou des simples "valeurs morales", il sera immédiatement accusé de faire le jeu de l'adversaire. Pour nous, il n'est pas d'entreprise plus sympathique que l'actuelle NRF. Nous craignons seulement que le monde actuel ne la refuse, quoiqu'elle en ait. »

Au fonds Paulhan, dans les dossiers de presse pour 1953, coupure annotée par Jean-José Marchand : « *avec mes excuses pour [coupure déchirée] ridicule coquille / JJ* ». L'imprimesson donnait « *pour un lecteur non européen* » au lieu de « *prévenu* » que Marchand rétablit en marge. Texte repris dans : Jean José MARCHAND, *Écrits critiques*, volume II, 1941-1948, édition établie, présentée et annotée par Guillaume Louet, Éditions du Félin & Éditions Claire Paulhan, 2012, p. 300-302, texte cité p. 301].

– * Georges Bataille écrit à Jean Paulhan, « *Orléans, le 16 janvier 1953* » : « *Je suis amené à faire un petit texte sur la littérature française en 1953, à propos [de] quoi je parlerai de la renaissance de la n.r.f. On m'a demandé une illustration et comme je ne vois pas de portrait qui soit vraiment désigné, j'envoie la couverture du n° 1 de la n.n.r.f. Mais j'aurais aimé envoyer aussi la photo du n° 1 de la vieille n.r.f. Je ne l'ai pas. Si cela vous semble possible, comme je suis maintenant à la campagne, la seule chance d'arriver à temps serait de l'envoyer directement à Mme Marilyn RobbTrier, Fine Arts Edition, The American Peoples Encyclopedia Yearbook, 179 North Michigan Avenue. Chicago. Illinois.* »

– A.H., « *Résurrection de la / "Nouvelle Revue Française"* », *Le Fribourgeois*, n° 8, 17 janvier 1953, p. 3ab [page « *Les loisirs et les lettres* » ; « *C'est plus important qu'un changement de ministère* » ; coupure en PLH 16.21.

Le titre est absent à la BNF, mais la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, que nous remercions, a bien voulu nous éclairer].

– Jacques FORESTIER, « *La Enereffe 53 / Jean Paulhan donne déjà les noms des poulains qui succéderont à Malraux, Claudel et Cocteau* », *Paris Match*, 17 janvier 1953 [intertitres « *Les nouvelles prisons de l'intelligence* » et « *Les bureaux de la N.R.F. et son sommaire* » ; photographies de 1920, 1923, 1937 et 1953 : « *Chez Jean Paulhan (au*

centre). Dominique Aury et Marcel Arland préparent avec lui le numéro 1 de la revue. À dr. : le bureau-forteresse »].

– Louis WIZNITZER, « O reaparecimento de “La / Nouvelle Revue française” », domingo, 18 - 1 - 1953, pagina 9 [« Depois de oito anos, resurge a tradicional revista, cuja publica-ção tinha sido proibida desde a libertação de Paris »].

– n.s., « Vous appelez ça des revues ? Attendez un peu la nôtre ! », *Le Canard enchaîné*, 35^e année, n° 1683, 21 janvier 1953, p. 3 [texte complet : « Comme le remarquaient la semaine dernière nos Deux-Jumelles, les revues littéraires naissent et prolifèrent, en ce beau mois de janvier, comme champignons : “Nouvelle-Nouvelle Revue Française”, “La Parisienne” etc.

Or chacune de ces revues, sans exception, a ceci de particulier :

- 1) Elle affirme, dans son article de présentation, son désir de faire du neuf, de l'insolite, du pas-comme-les-autres.
- 2) Elle inscrit invariablement à son sommaire un article de M. Marcel Jouhandeau, un article de Paul Léautaud, un article de M. Audiberti.

Au Canard où nous les avons achetées toutes, nous en avons eu vite assez de lire du Jouhandeau, du Léautaud, du Audiberti.

Aussi avons-nous décidé de créer notre propre revue littéraire mensuelle. Elle sera intitulée “La Cane-à-pêche”.

Et elle sera véritablement pas-comme-les-autres, insolite et neuve. Pour commencer, elle comprendra des articles de Colette, Blaise Cendrars, Louis Guilloux, Albert Camus, Georges Arnaud. Uniquement.

Ci-après, notre premier numéro. »]

– François de ROUX, « Entretiens avec Jean Paulhan », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 127^e année, n° 2604, jeudi 22 janvier 1953, p. 6a [« Les entretiens de Robert Mallet avec Jean Paulhan ont commencé mardi sur la Chaîne nationale.

Robert Mallet a déclaré qu'il ne s'agirait pas, au cours de ces entretiens, de commenter la pensée et d'analyser l'œuvre de Paulhan, mais bien de prendre contact avec l'homme, ce qui donnera tout de même une explication de l'œuvre.

Paulhan a parlé avec une réserve que l'on sent imperméable et une bonne grâce que l'on pourrait croire prometteuse, de son enfance nîmoise, d'un grand-père indifférent et compréhensif, qui s'était retiré des affaires à 29 ans, sans avoir fait fortune, pour jouer aux boules et

se reposer dans son mazet durant les cinquante-cinq années qu'il devait vivre encore.

Paulhan enfant jouait à la poupée et aurait voulu être une fille. On tirera de cet aveu toutes les déductions que l'on voudra... et des plus opposées sans doute. Paulhan aimait la solitude. Ses camarades l'intimidaient (les hommes l'intimident aujourd'hui et les animaux plus encore). Il vivait avec des personnages imaginaires. Un jour, il se promenait avec son grand-père que, tout à coup, il ne vit plus à côté de lui. Il l'appela. Mais du nom de la compagne qu'il avait inventée pendant la promenade : "Marguerite !" Tout le monde fut surpris. Le grand-père, seul, comprit que c'était lui que son petit-fils appelait. Et il ne s'étonna nullement. »]

– n.s., « Radio et littérature », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 1325, jeudi 22 janvier 1953, p. 4a [rubrique : « La Gazette des lettres » : « On a pu entendre, mardi soir, le premier des nouveaux "entretiens" radiophoniques de Robert Mallet avec, cette fois, Jean Paulhan, "éminence grise" des lettres depuis un quart de siècle. La formule demeure excellente quand elles ne se prolonge pas durant quarante ou cinquante soirées... Mais il convient de ne pas la confondre avec celle des "interviews" enregistrées, tels que certains journaux ont essayé, depuis un an ou deux, de la lancer. L'interview est un genre littéraire comme un autre, qui a ses lois et ses spécialistes : le plus grand demeurant sans conteste Frédéric Lefèvre avec ses « Une heure avec... ». Il ne suffit pas de mettre un ou plusieurs écrivains devant le micro d'un magnétophone et de les faire ou de les laisser parler, puis de transcrire leur propos, pour obtenir des résultats dignes d'intérêt. Sans doute est-ce là le principe même des entretiens radiophoniques, mais n'oublions pas que la radio restitue les dits entretiens en leur conservant un caractère d'improvisation, de vie, de "pris sur le vif", qui en fait l'intérêt et le charme essentiel. De plus, le "montage" permet de donner au dialogue un rythme qu'il n'a pas toujours à l'origine.

L'interview écrite suppose un travail d'élaboration, de mise au point, fût-il invisible, que la simple "dictée" du magnétophone ne permet pas.

Les écrivains, les artistes ne sont pas nécessairement de brillants discoureurs, de subtils discuteurs. La transcription de leurs propos, qui n'a pas le mérite de faire entendre leur voix, n'est, le plus souvent, qu'une amusette. On a pu s'en rendre compte en lisant le texte de certains de ces entretiens radiophoniques : ceux qui dans le livre, "tenaient le coup" le plus sûrement, étaient ceux d'André Breton avec

André Parinaud, qui, précisément, avaient été écrits avant d'être dits, et, à l'audition, étaient les moins "vivants".

Ce n'est pas le cas du premier entretien Jean Paulhan-Robert Mallet, ma foi fort alléchant, au cours duquel l'humour subtil, la plaisante cocasserie, la finesse et la modestie du premier se sont gentiment donné libre cours. »]

— n.s., coupure non référencée, « *Ceux qui ont l'excellente idée d'écouter à la radio les mardis et vendredis, vers 21 heures, poste National, les entretiens de Robert Mallet avec Jean Paulhan, savent que le directeur de la N.R.F. tient André Dhôtel en très grande estime, et ils n'en seront pas surpris s'ils lisent dans la revue le nouveau roman : **Les premiers temps**, de cet écrivain de rare saveur. »*

— Gaston CRIEL, K. G., Paris, Seghers, 1953, 35 p. [dans le premier poème, « À l'ombre des miradores », Gaston Criel évoque la revue *XI A* : « *Max Jacob, Jean Paulhan / Luc Durtain / nous envoyaient des lettres / que l'on partait rêver / à l'ombre des miradores.* » (p. 9)].

— Giacomo ANTONINI, « Due riviste nuove / inaugurano l'anno / Ma vorremmo vedere in questo / moltiplicarsi dei tentativi un se-/gno del ritorno ad una conce-/zione nobile ; alta e pura del / mestiere delle lettere », *La Fiera letteraria*. Settimanale delle lettere delle arti e delle scienze [dir. Vincenzo Cardarelli], Roma, Anno VII, n° 4, domenica, 25 gennaio 1953, p. 1-2fghi [texte surtitré : « Panorama letterario francese » ; en p. 2, dessin de Maurice Henry].

— n.s., « Jean Paulhan : “on ne m’a jamais considéré comme très intelligent” », *Paris-presse. L’Intransigeant*, dimanche 25 et lundi 26 janvier 1953, p. 6a [rubrique : « Radio et télévision » ; ne figure pas dans les dossiers de presse de Jean Paulhan ; extrait : « *Jean Paulhan a commencé la série de ses entretiens avec Robert Mallet par un aveu : “On ne m’a jamais considéré comme très intelligent — a-t-il dit — mais personne n’a jamais douté de ma bonne volonté. Je ne suis pas non plus très améliorable. Quand je ne réussis pas du premier coup, mieux vaut ne pas insister.”* »]

— L[oys]. KELLOUR, « Un grand-père nommé Marguerite ou les confidences de Jean Paulhan », mardi 27 janvier 1953 [texte surtitré « À la radio », à propos des entretiens radiophoniques de Jean Paulhan avec Robert Mallet ; coupure absente dans les archives Paulhan, mais présente dans un dossier de presse sur Jean Paulhan constitué par un ancien collaborateur de *La Révolution la nuit*].

– n.s., « (Nouvelle) Nouvelle Revue française (no 1) », *Journal de Genève*, n° 23, mercredi 28 janvier 1953, p. 8c [« Au sommaire des revues » ; « *Reparaît après une suspension qui remonte à la Libération. La formule n'a pas changé, le personnel non plus. On retrouve Saint-John Perse, André Malraux, L.P. Fargue, Henry de Montherlant, Jean Schlumberger, Maurice Blanchot, Jules Supervielle, Marcel Arland, Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan et Audiberti. Noms illustres, que la NRF découvrit avant la guerre. Attendons le dixième numéro pour savoir si Jean Paulhan et Marcel Arland sauront maintenir, ou plutôt retrouver cette tradition de "prospection" littéraire, s'ils pourront amorcer de jeunes écrivains français et étrangers, encore inconnus, capables d'apporter un ton nouveau, d'exprimer les préoccupations d'une nouvelle génération.* »]

– * Philip TOYNBEE, « The New N.R.F. », *Sunday Observer*, janv. 31 1953, p. 10 [« *At last it has reappeared with its original intentions and character restored to it, once again under the editorship of Paulhan.* »]

– n.s., « La Revue des revues », *La Parisienne*. Revue littéraire mensuelle, n° 2, février 1953, p. 261-264 [« *Les quotidiens eux-mêmes font allusion à la "Guerre des Revues". Ils ont du mal à l'expliquer à leurs lecteurs. La grande presse voudrait qu'il y ait une guerre, parce qu'une guerre, c'est intéressant, mais le combat est si feutré, les adversaires si hésitants que les correspondants de guerre doivent se contenter de courtois incidents de frontière.* » ; coupure en PLH 16.21].

– Marcel LECOMTE, « Jean Paulhan », *Synthèses*, 7^e année, n° 81, février 1953, p. 51-54 [extraits : « *Jean Paulhan a abordé le problème du langage par l'étude des Proverbes malgaches, par l'étude de ces Hain-tenys, sortes de poésies orales créées à l'occasion des jeux de disputes très particuliers, qui se pratiquaient encore à la fin du XIX^e siècle à Madagascar.* (p. 51)

L'on a dit parfois que, pour Paulhan, la littérature était une sorte de fête. C'est qu'elle est peut-être fondée en lui non sur un désir, mais sur une idée de la vie ou mieux sur une expérience du réel impliquant un refus de laisser se cristalliser les lois de la clairvoyance. Un tel refus chez Paulhan, nous le touchons justement dans le cas de certaines méditations sur la peinture. Pour percevoir et révéler l'efficace d'un tableau de Braque, Paulhan ne s'y prend pas autrement que dans Jacob Cow, lorsqu'il nous montre très précisément que nous ne saisissons vraiment ni les mots, ni la pensée : il désolennise le problème. Et s'il nous parle de l'espace de Braque, nous comprenons que le sens d'un

tel espace est dans la surprise qu'il nous donne, dans une sorte de régénération qu'il nous présente de l'espace, et où les traits, les cernes, les signes et les tons, se forment, se créent, se défendent, s'imposent dans un climat d'épaisseur, de réalité, à la fois de caprice et de nécessité. (p. 54)

Paulhan nous touche encore, nous retient en ce qu'il nous donne le sentiment d'un écrivain d'une indépendance dont les signes, les traits ont quelque chose de réconfortant. Nous assistons chez lui par retour, au refus, au rejet des slogans et des réussites du langage. Il y a aussi que Paulhan n'attend pas qu'on lui donne raison ou que l'on justifie tel propos ou donnée qu'il énonce. Du moins n'attend-il point qu'on lui donne raison sans mal ou d'un ton trop sérieux, figé. Il pense que l'essentiel est d'inventer sans préjugés et d'éviter avant tout l'imitation et la combinaison par raison. » (p. 54)

Texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, éditions Labor, 1988, p. 130-134].

— François MAURIAC, « Bloc-notes », *La Table ronde*, février 1953, p. 137-143 [après un passage sur Charles Maurras, un autre sur Beigbeder, texte daté et titré « 2 janvier 1953. La nouvelle N.R.F. » (p. 139-143).

Coupure en PLH 16.21, annotée par Jean Paulhan, à partir de la p. 139 et du paragraphe « Silence sur Drieu ». Voir aussi, sous la même cote, une ébauche d'entretien sur le sujet et un ensemble de coupures de presse sur la querelle avec *La Table ronde*].

— Serge MONTIGNY [pseud. de Serge Labrunie (1922-2005)], « Chevalier de la Table ronde / François Mauriac / s'en va-t-en guerre contre / les bons Samaritains de la N.R.F. », *Combat*, 12^e année, n° 2670, lundi 2 février 1953, p. 3 [après le bloc-notes de février ; coupure en PLH 16.21].

— n.s., « Jean Paulhan : “Il n'y a pas d'enfants spontanés” », *Paris-press*. *L'Intransigeant*, mardi 3 février 1953, p. 6a [rubrique : « Radio et télévision » ; ne figure pas dans les dossiers de presse de Jean Paulhan ; extrait : « À ces boutades, vous avez reconnu Jean Paulhan, qui a profité de sa petite séance hebdomadaire pour nous faire l'éloge de la maladie. “C'est la seule occasion pour l'homme moderne, dit-il, d'échapper à toutes les contraintes qui pèsent sur lui, de regoûter à la liberté.” »]

– n.s., « La guerre des revues : Mauriac passe à l'attaque », *Carrefour*, 10^e année, n° 438, 4 février 1953, p. 11a [à propos du « Bloc-notes » du 2 janvier ; coupure en PLH 16.21].

– François de ROUX, « Entretiens avec Jean Paulhan », *Le Figaro*, 127^e année, n° 2615, mercredi 4 février 1953, p. 10f [rubrique : « La Radio » ; après la 5^e émission : « *Je voudrais examiner brièvement la technique (si je puis employer ce grand mot un peu ridicule) des entretiens qui se poursuivent actuellement, les mardis et vendredis, entre Jean Paulhan et Robert Mallet.*

Robert Mallet est demeuré le même questionneur qu'il était en compagnie de Paul Léautaud : animateur intelligent, qui possède bien son dossier, quelquefois un peu agressif, en tout cas aimant à discuter, disant tout ce qu'il veut dire quand il lui plaît de le dire, se donnant de la peine pour arriver à convaincre, n'y arrivant pas, se réservant le dernier mot ; avec cela courtois et admiratif.

Léautaud marchait, s'énervait, répliquait toujours. Paulhan ne marche ni ne s'énervait et joue assez calme son jeu à lui. Lui aussi, comme Mallet, dit ce qu'il veut dire, mais au lieu de le dire quand il lui plaît, il le dit, et tout aussi bien, seulement quand il plaît à Mallet. Il se laisse toujours couper la parole et ne réplique pas toujours. Ce qui ne prouve nullement qu'il soit convaincu d'avoir tort. Au contraire, il serait trop heureux d'en convenir. Simplement, il ne renvoie pas la balle. C'est l'autre qui pourrait alors s'énervier en tapant dans le vide. Paulhan lui donne aussitôt l'occasion de ne pas le faire. Il y a une balle toute neuve dans sa poche qu'il voulait lancer.

Paulhan répond aux questions ou il s'en donne l'air. On peut faire semblant de répondre en changeant doucement de sujet...

Les propos de Paulhan ont une saveur incomparable. Il faut que ceux qui ne seraient pas de cet avis apprennent à l'écouter. »]

– *Les Nouvelles littéraires*, n° 1327, jeudi 5 février 1953, p. 4a [rubrique : « Dans nos petits papiers » dans « La Gazette des lettres » : « *Qui est-ce qui disait que les interminables bavardages d'écrivains étalant complaisamment leur "moi" au micro lassaient les auditeurs ? Tandis que les quinze soirées que Pierre Sipriot a passées avec Montherlant ont pris fin mardi, que les cinq entretiens de Gérard Caillet avec Yves Gandon s'achèveront mercredi prochain et que le dernier dialogue de Robert Mallet avec Jean Paulhan aura lieu le vendredi 13 (jour faste ou néfaste ?), voici qu'on annonce pour le 12 février la première des "Conversations" de Maguerite Taos et Jean Amrouche avec Jean Giono. À qui le tour ? »]*

– n.s., « Autour d'une table ronde », *Les Lettres françaises*, n° 451, semaine du 5 au 12 février 1953, p. 2fg [réponse au bloc-notes de François Mauriac du même mois ; pas de mention de Jean Paulhan, mais coupure en PLH 16.21].

– Albert PARAZ, « Les cocus et les skieurs adorent le prosélytisme », *Rivarol*. Hebdomadaire de l'opposition nationale, n° 108, 6 au 13 février 1953, p. 5 [rubrique : « La radio » ; « J'aurais voulu avoir le temps de vous parler des entretiens avec Jean Paulhan qui promettent autant que ceux de Léautaud. Ces deux hommes qui ont voué leur vie au livre, ont découvert la formule qui permet aux honnêtes gens d'écouter la radio sans rougir. / On comprend déjà tout Paulhan (et par lui la N.R.F.) en ne perdant jamais de vue qu'il a fait tout son service dans les zouaves. Paulhan cherche à se faire passer pour un enfant arriéré, il n'y réussit pas, à l'inverse de Robert Mallet qui n'a, lui, besoin d'aucun effort. / Paulhan, décidément beaucoup plus fin qu'on ne le croyait, prévoit que tous ceux qui ont fait dans la résistance auront à rendre des comptes et ces entretiens préparent déjà tout simplement sa défense. / Déjà, il plaide l'extravagance héréditaire. Son oncle fit construire trois maisons superposées pour y enfermer une toupie hollandaise ! Son grand-père, épicier nîmois, après avoir fait l'effort démesuré de tenir sa boutique ouverte pendant deux saisons, consacra les soixante années qui lui restaient à se reposer, à se jeter l'oreille contre terre pour percevoir la chute des feuilles et conter à son petit-fils des "sornettes" qui achevèrent de le rendre irresponsable. »

Paulhan réagit devant Pieyre de Mandiargues, « Le 6 octobre [1953] » : « D'ailleurs, je suis vexé. Il a écrit dans *Rivarol* que je faisais exprès l'idiot, pour être un jour (le jour des règlements de compte) tenu pour irresponsable. Ce n'est pas des manières. »]

– Alexandre VIALATTE, « Jean Paulhan en deux morceaux [premier morceau] », *La Montagne*, Clermont-Ferrand [fondateur : Alexandre Varenne], 35^e année, n° 10665, mardi 10 février 1953, p. 4 [rubrique : « Les Lettres. Chronique d'Alexandre Vialatte » ; titres annoncés : « Cœurs de chat, veines de chat et artères de chat. — Ressort spiral. — Glaces déformantes. — Absence de dignité des plus hauts fonctionnaires revus par les glaces déformantes. — Timidité des Assassins de Province. — Parricides de Montenegro. — Épiciers de Saint-Genès-la-Tourette. — Langues-surprises. — Vache écarlate. — Dents en gravier. — Tête en asphalte. — Portraits en barbelé. — Tableaux en macadam. — Impuissance des miroirs concaves. — Tableaux en vrai trottoir du boulevard Montparnasse. — Luxe sur

papier d'emballage. — Jean Dubuffet. — Grandeur consécutive d'Allah. »]

– « Entretiens avec Jean Paulhan », *Le Monde*, 10^e année, n° 2003, mercredi 11 février 1953, p. 8a [après la 7^e émission : « *Au premier contact avec la voix de Jean Paulhan on fronce le sourcil. On croit surprendre des reflets précieux, une lassitude étudiée. Puis tout s'éclaire d'un coup : ce n'est qu'humour d'élocution. La manière lui appartient en propre ; sans jamais hausser le ton, sans prévenir, familier, les craignant même pas le tour gauche, il glisse d'énormes paradoxes, pousse devant lui une vérité fracassante, dépose une formule avec le sourire d'un Ravachol qui voudrait se faire passer pour Baden-Powell, déambule comme un paysan dans une salle de pas perdus où toutes les têtes d'affiche lui feraient un signe d'intelligence.*

Un régal, ces entretiens. Robert Mallet accoucheur spécialiste des grands esprits qui se rencontrent au carrefour des ondes, en frétille d'aise. Les auditeurs aussi. Paulhan saute à cloche-pied sur son piédestal immatriculé N. R. F. "Le jeu m'a toujours paru quelque chose de très sérieux", dira-t-il. Il s'applique à s'amuser de lui, à se débarrasser par avance du grave accoutrement que les professeurs lui imposeront en le couchant dans l'histoire des lettres. Il parle de son enfance, de ce grand-père étrange qui lançait une feuille en l'air et collait aussitôt son oreille sur le plancher pour écouter le bruit qu'elle faisait en tombant, et ses métiers de chercheurs d'or, de planteur, de fonctionnaire, de figurant à l'Odéon. Il raconte des histoires. Retenons celle-ci, délicieuse, en manière de point d'orgue : un souvenir de Guinée. On avait procédé à l'élection d'un notable, et tout le village s'était réjoui en apprenant le résultat. L'élu avait en effet toutes les qualités : bon époux, bon père, etc. "Il n'avait qu'un défaut, du moins à nos yeux d'Occidentaux, susurre Paulhan après une pause. Il avait cessé de vivre douze ans auparavant". »]

– Alexandre VIALATTE, « Jean Paulhan en deux morceaux [deuxième morceau] », *La Montagne*, Clermont-Ferrand [fondateur : Alexandre Varenne], 35^e année, n° 10671, mardi 17 février 1953, p. 4 [rubrique : « Les Lettres. Chronique d'Alexandre Vialatte ». Titres annoncés : « *Toiles éternelles. — Têtes en bitume. — Dents en gravier. — Portraits en macadam. — Portraits en vrai trottoir du boulevard Montparnasse. — Portraits vraiment indéformables. — Importance des miroirs concaves sur les portraits vraiment indéformables. — Homme-surprise. — Écrivain-Surprise. — Livres-Surprises. — Chant des crapauds. — Les méfaits du bon sens. — Fable du Pyroscaphe. — Grains de sable.*

— *Grandeur consécutive d'Allah.* » Voir *supra* le 10 et *infra* le 24 février].

— Alexandre VIALATTE, « Jean Paulhan en deux morceaux (deuxième et dernière tranche du second et dernier morceau », *La Montagne*, Clermont-Ferrand [fondateur : Alexandre Varenne], 35^e année, n° 10676, mardi 24 février 1953, p. 4 [rubrique : « Les Lettres / Chronique d'Alexandre Vialatte ». Voir *supra* aux 10 et 17 février 1953].

— Henri CLOUARD, « Jean Paulhan sceptique plus que Montaigne », *Arts*, n° 399, du 20 au 26 février 1953, p. 5 *abcdef* [sur les entretiens avec Robert Mallet ; portrait photographique non crédité légendé « Jean Paulhan » ; conclusion : « Ainsi parle Jean Paulhan. Est-il donc si énigmatique qu'on le dit ? Il n'est pas en tout cas plus que Montaigne un sceptique et il jette aux orties, s'il l'a jamais porté, son bonnet de mystificateur. »

Coupure référencée à partir du dossier de presse relatif à Jean Paulhan constitué par un ancien collaborateur de *La Révolution la nuit* (coll. part.). Autre coupure au fonds Paulhan, classée par erreur en 1952, mais datée à la main « *Arts 20 au 26 fév 53* » ; une autre dans les dossiers de presse de février 1953].

— A.B. [Albert BÉGUIN], « Les revues poussent comme des asperges », *Esprit* [fondateur : Emmanuel Mounier ; directeur : Albert Béguin ; rédacteur en chef : Jean-Marie Domenach], vingt et unième année, n° 3, mars 1953, p. 441-443 [rubrique : « Journal à plusieurs voix » ; coupure en PLH 16.21 ; Jean Paulhan reviendra sur cet article d'Albert Béguin dans sa lettre à Georges Poulet datée « *le 8 Nov. [19]59* », fac-similé dans *Quarto*, Berne, n° 15-16, « Critique littéraire, 2001, p. 144-145].

— *n.s.* [Justin SAGET], « Qui est Jean Guérin ? », *Les Lettres nouvelles*, 1^{ère} année, n° 1, mars 1953, p. 116-119 [début : « *Il est vrai que la Nouvelle N.R.F. — cette fable de l'Art lent et du Pot lent — ne pêche point par excès de vitesse. En accordant à son collaborateur Jean Guérin un délai de près de quatre ans pour se faire une opinion sur la Chasse spirituelle, elle donne un exemple de circonspection dont les revues consœurs et co-nouvelles ne peuvent que profiter.* »]

— Adrienne MONNIER, « La Gazette d'Adrienne Monnier », *Les Lettres nouvelles*, 1^{ère} année, n° 1, mars 1953, p. 120-121 [intertitre « "La Nouvelle N.R.F." et les Prix »].

– Jacques LAURENT, « Distribution de prix », *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, n° 3, mars 1953, p. 269-274 [réponse à Jean Guérin, « La Parisienne », février 1953 ; « La Parisienne, mauvais titre ! nous avaient dit les bons conseillers. » ; coupure en PLH 16.21].

– François MAURIAC, « Bloc-notes », *La Table ronde*, mars 1953, p. 119-120 [sur les deux premiers numéros de *La N.N.R.f.*, dirigée par « les deux innocents Paulhan et Arland » (p. 119), deux textes datés des 30 janvier et 2 février 1953 ; coupure en PLH 16.21].

– Claude ELSÉN, « Le peintre et l'écrivain », *La Table ronde*, mars 1953, p. 131-132 [« Quant aux contemporains, qu'a-t-on lu de plus sensible et de plus profond sur Georges Braque que le précieux petit livre de Jean Paulhan — sinon les Cahiers de Braque lui-même ? (Mais il est tout de même rare que le peintre soit aussi un écrivain — ce qui est évidemment la solution idéale, à condition que, chez lui, les deux se vaillent...) » (p. 131) Coupure absente au fonds Paulhan].

– Jean Isidore ISOU, *Lettre / à / Jean Paulhan / sur la N.R.F. et le / Renouvellement des Cadres*, Paris, Arcanes éd., n.p. [16 p.] (coll. « Argument ») [achevé d'imprimer : « Achevé d'imprimer le 2-3-[19]53 sur / les presses de / l'imprimerie moderne de la presse / pour / le compte des éditions Arcanes / 201 - rue de Charenton – Paris / dépôt légal – 1^{er} Trimestre 1953 » ; envois « A Madame Boun, / l'humble et très / sympathique adorateur / Isou / 953 » (coll. part.) ; « A René Bertelé / avec les éternelles / amitiés / de l'auteur / Isou » (vente du lundi 13 novembre 2017, Drouot, expert : Maurice Imbert)].

– Serge MONSIGNY, « Au cocktail Gallimard / Jean Paulhan : / “François Mauriac m’a traité / de ‘Poisson-pilote’. / C’est vraiment méchant !” », *Combat*, 12^e année, n° 2704, vendredi 13 mars 1953, p. 3^{de} [page « Paris jour après nuit »].

– Yves FLORENNE, « Une guerre civile », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 10^e année, n° 2534, jeudi 19 mars 1953, p. 7abcde [rubrique : « Revue des revues » ; sur la guerre des revues, entre *La Parisienne*, *La N.N.R.F.* et *La Table ronde*, mais, dit Marcel Arland, « pour faire une guerre il faut être deux » ; coupure en PLH 16.21].

– André WURMSER, « Suite triomphale », *Les Lettres françaises*, n° 457, semaine du 19 au 26 mars 1953, p. 1 [extrait sous l'intertitre « Récitatif » : « La nrf, c'est Jean Paulhan qui, à présent, y dit la messe. Je ne sais rien de lui, pas même s'il écrivit quelque livre. Il

s'intéresse à la poésie malgache, dit-on. Mais eût-il aussi peu écrit qu'un duc académicien, il n'en aurait pas moins sa place dans une Chambre des Corporations, où il représenterait la littérature de qualité, comme la Marquise de Sévigné le chocolat de luxe. »]

– *Les Nouvelles littéraires*, [n° 1334], 26 mars 1953 [« On se repose de tant d'émotions en lisant — et c'est trop vite fait — les textes alertes de L'Aveuglette, de Jean Paulhan. Jean Paulhan sent, je crois, et profondément, le tragique de la vie, et aucune des doctrines du désespoir ne lui est inconnue. »]

Coupure sans nom d'auteur au fonds Paulhan, dans les dossiers de mars 1950. Nous n'avons pas trouvé ce texte à la date indiquée].

– *n.s., Guilde du livre. Bulletin mensuel*, Lausanne, 18^e année, n° 4, avril 1953, p. 111 [rubrique : « La vie littéraire » ; « Comme ceux de Jean Paulhan, les entretiens de Jean Giono à la radio ont le plus grand succès »].

– Adrienne MONNIER, « La Gazette d'Adrienne Monnier », *Les Lettres nouvelles*, 1^{ère} année, n° 2, avril 1953, p. 243-244 [intertitre « Un rapprochement abusif » ; à propos de la note d'Étiemble parue dans *La N.N.R.F.* sur *Les Deux Étendards* de Lucien Rebatet : René Étiemble, « qui ne se plaisait sans doute plus aux Temps modernes, vient de se lier publiquement à M. Jean Paulhan dans le n° de mars de la N.N.R.F. Depuis plus d'un an, en effet, M. Paulhan s'en allait proposant, de jury en jury, à d'imposantes couronnes, *Les Deux Étendards* de Lucien Rebatet. Pendant le même temps, M. Étiemble cherchait à parler d'un livre qu'il adore. Bénissons la rencontre de nos deux Éliacins dans le temple où se réparent toutes les injustices. Sans la N.N.R.F. nous passions une fois de plus à côté d'un chef-d'œuvre.

En bon "enfant de chœur", M. Étiemble a une façon d'envoyer l'encens, qu'il n'a pas inventée. C'est entendu, dit-il, Rebatet [sic] est un "salaud", un "aimable plaisantin" et un "immonde anti-youpins" (ça, c'est pour se délimiter), mais il a écrit "un bouquin si fort, si puissant, qu'on ne lui demande pas d'être parfait" (d'après l'adage : un-salaud-qui-a-du-talent-est-toujours-excusable). »]

– Eugenio MONTALE, « Parigi Letteraria 1953 / La potente consorteria degli scrittori senza pubblico », *Il nuovo Corriere della Sera*, Milano, mercoledì 8 aprile 1953, p. 3cdef [Paulhan, Camus, Sartre : Eugenio Montale jette un regard désabusé sur les intellectuels français ; voir aussi, pour la reprise en volume : Eugenio MONTALE, *Prose e racconti*, A cura di Marco Forti, Milano (coll. « I Meridiani »),

1995, p. 362-364 ; pour la traduction en français : « Une puissante coterie », dans *En Fance*, traduit de l'italien et préfacé par Patrice Dyerval Angelini, Lyon, La Fosse aux ours, 2003, 151 p., texte cité p. 38-45 : « *Le directeur, Jean Paulhan, aime s'habiller de velours et il quitte chez lui son complet marron pour une veste guère plus foncée que le jus de pamplemousse qu'il verse dans votre petit verre (en y ajoutant quelques gouttes d'une douceâtre liqueur hollandaise).* » (p. 42)]

– Alain BOSQUET, « L'insaisissable », *Combat*, 12^e année, n° 2739, jeudi 23 avril 1953, p. 7 [au fonds Paulhan, la coupure de presse est datée par erreur « *Combat* 22. 4. [19]53 »].

– Marcel LECOMTE, « La Nouvelle N.R.F. » dans « Revues et problèmes de littérature », *Le Journal des Poètes*, 23^e année, n° 5, mai 1953, p. 2b [« *Les derniers cahiers de la nouvelle NRF publient enfin l'essai de Paulhan sur le nouvel espace pictural des cubistes, dans il avait énoncé les données dans son Braque. Il n'est rien ici qui ne soit aigu et sûr, clairvoyant au sens pur du terme.* »]

– François DESSIRIER, « Un singulier directeur de revue / Jean Paulhan », *La Semaine de Bruxelles*, 2^e année, n° 18, 1^{er} mai 1953, p. 18-19 [« *Non seulement Paulhan connaît plus de proverbes qu'homme au monde, mais il lui arrive même d'en inventer. Par exemple : "L'œuf ne se bat pas avec la pierre. – Qui pile l'eau, s'éclabousse. – Si le ciel n'a pas d'herbes, la terre n'a pas d'étoiles."* *Un homme qui a cette sagesse a des chances de n'être dupe de rien.* »]

– Massimo CAMPIGLI, « Scrupoli di Campigli », *La Fiera letteraria*, Roma, Anno VIII, n° 18, 3 maggio 1953, p. 6ab [texte surtitré : « Nostalgia delle "Storie" dell'infanzia » ; voir p. 5 et 6 les textes de Sergio Solmi, Carlo Cardazzo, Maurice Raynal, Giuseppe Sciortino et Raffaele Carrieri].

– Pierre BOUTANG, « Jean Paulhan et la preuve par l'étymologie », *Aspects de la France*, 7^e année, n° 245, vendredi 29 mai 1953, p. 3.

– Georges PIERREDON, « Vanité de l'étymologie », *Le Phare*, Bruxelles, 8^e année, n° 387, dimanche 31 mai 1953, p. 5.

– Franz HELLENS, « Braque et le cubisme », *Le Disque vert*, nouvelle série, 1^{ère} année, n° 2, mai-juin 1953, p. 64-67 [rubrique : « Notes » ; à propos de *Braque le Patron* ; voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration*

de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 225, n° 1833].

– Georges DUTHUIT, « Chez les cubistes / II. – La Pratique », *Les Lettres nouvelles*, 1^{ère} année, n° 4, juin 1953, p. 463-471 [coupure absente au fonds Paulhan ; extrait : « À chacune de ces méthodes critiques, donc, sa forme de création favorite. Les affinités électives veulent que les membres de la confrérie du pied de la lettre à laquelle, de M. Kahnweiler à M. Paulhan, appartient la majorité écrasante des chroniqueurs du cubisme, se jettent joyeusement sur toute entreprise où l'accent porte sur les progrès de la technique. » (p. 463-464) Voir aussi la note du bas de la page 464 : « Le “littéralisme” de ces personnes s'accommode en effet, non seulement de semblables transcriptions directes mais encore indirectes, symboliques, hiéroglyphiques. L'important, toutefois, est que le lieu de la transcription reste le tableau. » Voir au fonds Paulhan, dans le dossier « Textes sur Braque » les notes manuscrites prises par Jean Paulhan sur ces trois textes].

– Paul CLAUDEL, « Quelques réflexions sur la peinture cubiste », *Le Figaro Littéraire* [dir. Pierre Brisson], 8^e année, n° 372, samedi 6 juin 1953, p. 1 et 4 [deux reproductions légendées : « Juan Gris – Le Canigou » et « Braque – Nature morte » ; de Rimbaud à Mallarmé, Paul Claudel réagit aux deux livraisons de « La Peinture cubiste », parues dans *La N.N.R.f.*, 1^{ère} année, n° 4, 1^{er} avril et n° 5, 1^{er} mai 1953, « deux articles remarquables et qui m'ont vivement intéressé. »]

– Jeanine ARLAND, « Campigli : Un art où la répétition “signifie” », *Arts*, n° 415, du 12 au 18 juin 1953, p. 7 [extrait : « cette ruche dont parlait Jean Paulhan, cette ruche silencieuse d'où les abeilles ne sortent jamais. »]

– Jacques BRENNER, « Paulhan, Maître à danser d'un bal masqué », *Arts*, n° 416, du 19 au 25 juin 1953, p. 1^{abc} et p. 6^{de} [sur *La Preuve par l'étymologie* ; extrait : « Néanmoins et quelque plaisir rhétorique que donne l'étymologie, ce n'est pas sur elle que l'on fondera la nouvelle rhétorique. On attend la suite de l'enquête de Paulhan et l'on reste émerveillé que des sujets si graves soient les objets de petits livres si amusants. » ; voir aussi, p. 6^b, la reproduction d'un portrait légendé « Jean Paulhan / par Jean Dubuffet (voir / l'article de J. Brenner ».

Le titre général « Trois “architectes” de la destruction » regroupe deux autres articles : Georges Ribemont-Dessaignes, « Miro, feu mystérieux apporté d'Orient » et Georges Auric, « Strawinsky »].

– BEN, « La Passion chez Jean Paulhan » [dessin], *Les Nouvelles littéraires*, n° 1347, jeudi 25 juin 1953, p. 7 [rubrique : « La semaine de Ben », « Rencontres aux festivals » ; sur *Le Mystère de la passion* d'Arnoul Gréban, joué aux Arènes de Lutèce].

– Maurice-Jean LEFEBVE, « Jean Paulhan / *La Preuve par l'Étymologie* / Ed. de Minuit, 1953. / in-16, 133 p. », *Critique. Revue générale des publications françaises et étrangères* [dir. Georges Bataille], 8^e année, t. IX, n° 74, juillet 1953, p. 664-666 [rubrique : « Notes » ; « *La Preuve par l'Étymologie se rattache à une série d'études qui semblent, dans l'œuvre de Jean Paulhan, comme des fusées divergentes jaillies d'un même centre, jeter sur un même problème un éclairage chaque fois nouveau. C'est la même vérité que nous pressentons dans La Rhétorique décryptée, qui trouve son application dans la Petite Préface à toute critique, ou même se voit illustrée — et prouvée — par la révolution du cubisme. Vérité, il est vrai, jamais découverte une fois pour toutes, mais toujours plus approchée. Si chaque fusée n'étincelle qu'un instant, la nuit qui reflue ensuite n'est plus tout à fait la même.*

Jean Paulhan nous démontre d'abord que l'étymologie n'a jamais rien prouvé, ni en morale, ni en cuisine, ni même en linguistique. Il est improbable que le langage primitif fût plus près des choses que le nôtre, et seuls des illuminés peuvent voir une arche dans un M ou un clairon dans un C. Il est loin d'être sûr que religion signifie “ce qui relie”, et si conscience (psychologique) et conscience (morale) sont un même mot, on ne tire en définitive de cette constatation que ce qu'on a commencé par y mettre.

Que reste-t-il de l'étymologie ? Une série de rapprochements ingénieux, plaisants, et qui sont au calembour ce que le licite est à l'illicite. Jean Paulhan va-t-il dès lors en conclure que l'écrivain sérieux (à plus forte raison le philosophe) doit renoncer à l'étymologie ? Oui, s'il croit trouver là un mode de preuve ; non, s'il ne cherche que son plaisir. Car il existe un “plaisir rhétoricien” dont les prétendues découvertes de l'étymologie pourraient bien être une “ébauche”. En quoi consiste ce plaisir ? Mais la Preuve ne fait que nous indiquer la réponse. »]

– Colin DUCKWORTH, « Albert Thibaudet and the *Berger de Bellone* », *French Studies*, 1953, VII (1), p. 18-34 [mentions de Jean Paulhan p. 18 et 26].

– Maurice NADEAU, « “Le degré zéro de l'écriture” », *Les Lettres nouvelles* [directeur : Maurice Nadeau ; rédacteur en chef : Maurice

Saillet], 1^{ère} année, n° 5, 1^{er} juillet 1953, p. 591-599 [coupure absente au fonds Paulhan ; extraits : « *Après Valéry, les surréalistes, Jean Paulhan et Maurice Blanchot, nous sommes portés au cœur d'un mystère où langage, écrivain et acte d'écrire sont tout un, et où le fait d'écrire lui-même, objet des plus grandes suspensions, devient le moyen privilégié de se taire. La boucle étant ainsi bouclée, faut-il nous résigner à attendre au fond de l'impasse ? [...] Au lieu d'une réflexion abstraite sur un objet mal défini, réflexion qui aboutit au contraire de ce qu'on voulait dénoncer (comme chez Paulhan), ou qui heurte l'évidence courante (comme chez Blanchot), Barthes, rendant compte du fait qu'il existe toujours des romans, des poèmes, des comédies, choisit les procédés du recensement et de l'enquête. Comme il ne peut s'agir que d'une enquête dans le temps, il est mené naturellement à relater une histoire et, cette histoire tracée, à se demander si elle n'a point de relations avec l'histoire des sociétés.* » (p. 591 et 592) ; texte repris dans *Soixante ans de journalisme littéraire*, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 219-226].

– G.P. [Georges PERROS], « Roland Barthes : *Le Degré zéro de l'Écriture* (Éditions du Seuil) », *La N.N.R.f.*, 1^{ère} année, n° 7, 1^{er} juillet 1953, p. 160 [rubrique : « Revue » dans : « Notes » : « *Il a bien remarqué que la terreur régnait partout, sauf dans les lettres, mais que du même coup l'écrivain devenait responsable de l'innocence du consommateur.* »]

– Alexandre VIALATTE, « Animaux, maux, maus-maus et prix des mots », *La Montagne*, Clermont-Ferrand [fondateur : Alexandre Varenne], 85^e année, n° 10791, mardi 7 juillet 1953, p. 8a [rubrique : « Les Lettres / Chronique d'Alexandre Vialatte » ; au fonds Paulhan, coupure classée par erreur en 1949 ; extrait, sur Jean Paulhan et Brice Parain : « *À l'autre bout du long couloir ciré où se trouve son bureau chez M. Gallimard, se tient Jean Paulhan, autre augure du langage. M. Gallimard, qui ne se refuse rien, a offert à ses éditions les plus grands chimistes du Mot. Comme si un garagiste avait dans son garage les deux plus grands spécialistes de l'essence. M. Gallimard entretient deux experts.*

Ce qu'il y a de piquant, c'est qu'ils concluent inversement. Pour Paulhan, le mot a un sens, et n'en a qu'un : il est noté dans le dictionnaire. On triche en ne le respectant pas. Le mot est une quantité constante. Pour Parain, le mot est une variante, l'X nuancé d'une équation qui dépend de la température, des vents, du climat, de la saison, du nombre de mâts de la galère, et, très exactement, de l'âge du lieutenant. Sartre le soutient en trois tomes. Paulhan les réfute en trois

pages dans une Préface à toute Préface qui est bien la chose la plus charmante et la plus irritante du monde, parce que le bon sens est un poil à gratter. »

Texte repris dans *Éloge du homard et autres insectes utiles*, Paris, Julliard, 1987, p. 207. Voir le suivant].

– Alejandro BUSUIOCEANU, « Textos y pretextos : Paulhan a través de Braque », *Insula* [dir. Enrico Canito], Madrid, ano 8, n° 91, 15 de Julio 1953, p. 3abcd et p. 9d [coupure au fonds Paulhan ; sous la cote Fol Q 591, consultation exceptionnelle de la collection hors d'usage à la B.N.F.].

– Alexandre VIALATTE, « Du côté de chez Gallimard ou le prix des mots », *Arts*, n° 419, du 10 au 16 juillet 1953, p. 1cdef et p. 11efgh [à propos de Brice Parain, *Sur la dialectique*, Gallimard, 1953, 244 p. ; extrait : « *Comme Paulhan il est hanté par le souci du langage et des mots.* »]

– J.J. M. [Jean-José MARCHAND], « La Nouvelle N.R.F., n° 7 », *Le Rassemblement*. Hebdomadaire du rassemblement du peuple français, n° 309, du 16 au 22 juillet 1953, p. 5ab [rubrique : « Quelques revues en quelques lignes » ; « *Louis de Broglie s'interroge sur l'avenir de la cybernétique, celui-ci serait plus limité que ne le croit Norbert Wiener. Remarquable essai de Jean Paulhan sur un petit ouvrage peu connu de Jules Renard* » ; copie envoyée par Suzanne Marchand à Jacqueline Paulhan, le 8 juin 2011].

— Francis PONGE, « Fables logiques », *Le Disque vert*, 1^{ère} année, n° 3, juillet-août 1953, p. 7 [« *Il s'agit de trois études sur le mot SOUVENIR, très courtes, que j'ai remises à Jacques Rivière, qui avaient été retenues par lui pour être publiées dans la "Nouvelle Revue Française", mais, c'était très peu de temps avant sa mort, il s'éleva une difficulté entre nous au sujet de caractère d'imprimerie, et Paulhan, qui prit l'affaire en mains pendant la maladie de Rivière, décida de surseoir à la publication. Celle-ci n'eut jamais lieu, et ces écrits se sont trouvés égarés. Il ne me souvient rien d'aucun d'entre eux et je ne saurais donc les récrire : ils l'avaient été dans un état d'esprit tout à fait étrange ; c'est dommage. (1928)* »]

– René GEORGIN, « Défense de l'étymologie », *La Parisienne. Revue littéraire mensuelle*, n° 8, août 1953, p. 1095-1098 [extrait : « *Certes les études étymologiques doivent être menées avec prudence. Mais cette réserve n'implique pas qu'il faille en condamner le principe, comme*

vient de le faire dans sa plaquette *La Preuve* par l'étymologie Jean Paulhan, esprit ingénieux et amateur raffiné de questions de langage. » (p. 1095)]

– Claude ELSEN [Gaston Derycke], « Qui est Jean Paulhan ? », *Dimanche-matin*, n° 20, 30 août 1953, p. 8 [rubrique : « Dimanche à domicile » ; Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, le « vendredi 28 / 8 [1953] » : « J'ai laissé, en partant, à Dimanche-Matin, un petit papier sur vous qui, s'il n'a pas paru un de ces deux derniers dimanches, paraîtra un des deux prochains. On vous demandera peut-être une photo (de vous) pour l'illustrer. »]

– Henry MAGNAN, « N.R.F. !... et toute une littérature... », *Combat*, 12^e année, n° 2857, jeudi 10 septembre 1953, p. 3abcd [rubrique : « Paris jour après nuit » ; « L'énigmatique seigneur du lieu, ridé comme une vieille rombière, s'appelle Jean Pauhan : certaines de nos vieilles rombières éprouvant beaucoup de tendresse pour les jeunes. Cela ne les empêche pas de fourvoyer leurs contemporains dans d'impossibles "canulars" à l'aide d'un style, d'un stylet, et d'un stylo, qui n'appartiennent qu'à leur ironie sur les routes asymptotiques de l'erreur et de la vérité. »]

– n.s., « La "Nouvelle N.R.F." en conflit avec le frère de Drieu la Rochelle », *Combat*, 12^e année, n° 2857, jeudi 10 septembre 1953, p. 3c [« Une instance en référé engagée par M. Jean Drieu La Rochelle, frère de l'écrivain, contre les éditions Gallimard et la "Nouvelle N.R.F." a été plaidée hier après-midi devant M. Le Foyer, jugé près le tribunal de la Seine. / Le demandeur, représenté par M^o Jean-Victor Fontaine, proteste contre l'insertion dans la "Nouvelle N.R.F.", d'un récit de son frère intitulé : "Récit secret". Considéré comme une explication anticipée du suicide de l'écrivain survenu en 1945, ce récit avait été publié à un tirage volontairement limité à 30 exemplaires, à la diligence de M. Jean Drieu La Rochelle par les éditions A.M.G. M. Jean Drieu La Rochelle ne souhaitait pas que cet écrit reçut une plus grande publicité. / M^o Jean-Victor Fontaine a demandé la mise sous séquestre du numéro incriminé, mais personne ne s'est présenté au nom de la défense, et M. Le Foyer rendra aujourd'hui son ordonnance » ; pas de mention de Jean Paulhan, « personne ne s'étant présenté au nom de la défense ».

Jean Paulhan écrit à Édith Boissonnas, « mercredi », cachet du « 16 - 9 / 1953 » : « Cet infortuné numéro de septembre a été injurié vivement, d'abord par les gens de gauche (à cause de Drieu) puis par les gens de droite (à cause de Jean Grenier), puis poursuivi et saisi en

justice par le frère de Drieu. Il me semble qu'il réapparaît à présent dans les kiosques et librairies, très timidement. »]

– Gilbert TROLLIET, « D'Oscar Wilde à Jean Paulhan », *Journal de Genève*, n° 213, dimanche 13-lundi 14 septembre 1953, p. 3 et 4 [rubrique : « La Poésie »].

– Lucienne BOUTET, « Posthumes », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1360, jeudi 24 septembre 1953, p. 7a [rubrique : « La Gazette des lettres » ; Jean Paulhan s'explique sur l'affaire du *Récit secret* de Pierre Drieu la Rochelle, dont le frère, Jean Drieu, a engagé une action judiciaire en vue de la saisie du numéro de *La N.N.R.F.* ; Jean Paulhan déclare : « *Il y a quatre ans, on me remettait la lettre que Pierre Drieu La Rochelle m'avait laissée, en même temps que les textes du Souper de réveillon, du Récit secret et de Dirk Raspe. On me priait de les faire paraître. On me parlait à cet effet des Cahiers de la Pléiade et on me demandait une préface pour Récit secret. J'ai publié le Souper dans les Cahiers de la Pléiade, sans que la chose suscite le moindre incident. Aujourd'hui qu'il nous est possible enfin de donner Récit secret dans la N.R.F. ressuscitée, c'est pour nous voir cités devant les tribunaux... J'avais averti de cette publication le frère de Drieu, qui réside en Tunisie, par lettre du 1^{er} août. La grève a arrêté ma lettre. Le 28, il me refusait son autorisation. Il était trop tard : le numéro était déjà imprimé et distribué. Ce fut, ensuite, l'instance en référé...* »]

– Elisabeth JOLLES, « Entrevista / com Jean Paulhan / diretor da N.N.R.F. », *O. Estado de Sao Paulo*, 3^o caderno, domingo, 20 de setembro de 1953, p. 1 [page « Literatura e arte »].

– Bernard FRANK, *Les Rats. Roman*, Paris, La Table ronde, 1953, 543 p. [achevé d'imprimer en octobre 1953].

– Stanislas FUMET, « Georges Braque / peintre contemplatif », *Le Point. Revue artistique et littéraire*, t. XLVI, huitième année, octobre 1953, Souillac (Lot), Mulhouse (55, rue Daguerre), p. 4-22 [extrait : « *L'homme porte en lui tout ce qu'il y a dans la nature. Il est "de la nature", comme Braque. "Mais cet éclairage n'est pas dans la nature. — Et moi, alors, je ne suis pas dans la nature ?" (propos rapporté par Paulhan).* » (p. 10)]

– Henri PERRUCHOT, « Jean Paulhan ou la conscience de la littérature », *Revue de la Pensée française*, 12^e année, n° 10, octobre 1953, p. 8-11 [fait suite à un extrait des « Douleurs imaginaires » ;

extrait : « *Jean Paulhan est l'un des ferments les plus actifs de nos lettres, il est un de nos monstres sacrés.* »]

– André GILLOIS, « Jean Paulhan / “Je n’ai jamais été tout à fait révolté” », *Qui êtes-vous ?*, Paris, Gallimard, 1953, p. 193-201 [dans un volume achevé d’imprimer par l’imprimerie Floch à Mayenne le 1^{er} octobre 1953, issu de la collection « L’Air du temps » dirigée par Pierre Lazareff, reprise de l’émission diffusée le 31 décembre 1950 (voir *supra* à la date du 2 janvier 1951)].

– Max JACOB, *Correspondance*, Paris, Éditions de Paris, 1953, tome I, Quimper-Paris, 1876-1921, 233 p. [voir p. 101, lettre de Max Jacob « *À Maurice Raynal / 23 septembre 1914* » : « *Que fait Paulhan ? Il reçoit des lettres de toi qui sont des chefs-d’œuvre, dit-on* » ; p. 171, lettre « *À Roland Manuel / du 17, rue Gabrielle (18e) / jeudi 18 avril 1918* » : « *Je ne te parle pas de mon cœur : j’ai peur du ridicule, mais tu n’y as d’autre rival que Dieu et l’adjutant Paulhan (Jean). Je te ferai connaître l’un et l’autre* » ; volume achevé d’imprimer le 15 octobre 1953].

– Maurice MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, Gallimard, 1953, 93 p. [volume achevé d’imprimer le 27 octobre 1953].

René de Solier écrit à Jean Paulhan, « *jeudi soir [1953]* » : « *dans sa leçon inaugurale, je crois bien, Merleau-Ponty a parlé de.. l’étymologie, du langage et de la parole. Il vous a cité, reprenant la citation, l’extrait de La Bruyère, en lui accordant le plus grand crédit, quant au langage qui se dissout, dès que.. “la preuve”, dès que la communication est établie, entre l’expression et l’usager. Il a insisté ensuite, je crois, sur cette disparition du langage – son objectif (à lui, M.P., étant la parole) ; puis aurait “reproché”, en un sens, à tel autre philosophe, nommé ensuite, de ne pas tenir compte, de ne pas assez tenir compte du langage (Sartre). – Quelques remarques sur l’étymologie, et, dit-il, “ma crédulité, quand j’avais quinze ans” (ma croyance, quant à ce “pouvoir de l’origine”), furent assez curieuses : l’on se croyait au bord d’un aveu, vite dérivé, après Saussure, vers quelques faits d’observation, devant à la parole entendue.*

Au milieu de la leçon, donc, cet hommage, de La Bruyère, retrouvé par l’extrait que vous en donniez.., à la disparition du langage. »]

– Georges LIMBOUR, *L’Art brut de Jean Dubuffet. Tableau bon levain à vous de cuire la pâte*, New York, Pierre Matisse, 1953, 105 p. [dans un ouvrage achevé d’imprimer le 31 octobre 1953 sur les presses des

maîtres imprimeurs Draeger frères, voir p. 101 la table des reproductions en noir, pour le « *Portrait d'Antonin Artaud (1947) collection Jean Paulhan, 130 x 97* » (reproduit p. 47) et le portrait de « *Jean Paulhan, dessin (1947) collection particulière* » (reproduit p. 50). Pas de mention de Jean Paulhan dans le corps du texte].

– *Catalogue / des / Éditions de Luxe / et des livres de / Beaux-Arts*, Paris, Gallimard, décembre 1953, p. 12 et 52 [dans un catalogue achevé d'imprimer le 25 novembre 1953, mentions de *F.F. ou le Critique* (p. 12), *Les Causes célèbres*, *Clef de la poésie*, *De la paille et du grain*, *Entretien sur des faits divers*, *Les Fleurs de Tarbes*, *Guide d'un petit voyage en Suisse* (p. 52), avec les prix].

– n.s., « Procès contre André Breton à propos de l'incident de Cabrerets », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. L, n° 11, novembre-décembre 1953, p. 577-579 [séance du 26 novembre 1953, vice-président : M.-G. Billiard ; extrait d'article paru dans *France-Tireur*, 10 novembre 1953, avec mention du communiqué signé notamment par Jean Paulhan, en défense d'André Breton ; utiles références, sans citation, à *France-Soir*, 15-16 novembre ; *Combat*, 14-15 novembre ; *Le Figaro littéraire*, 21 novembre ; *Le Monde*, 15-16 novembre ; *Le Figaro*, 14-15 novembre et *Juvénal*, 20 novembre ; extrait de l'article de F. Bordes, *Le Monde*, 20 novembre ; coupure absente au fonds Paulhan.

Sur l'affaire de Cabrerets, voir aussi Jean-Louis BÉDOUIN, *Vingt ans de surréalisme. 1939-1959*, Éditions Denoël, 1961, p. 221-222].

– Henri-Pierre ROCHE, « À propos du “critère de la critique artistique” », *La Parisienne*, décembre 1953 [extrait, à propos de Félix Fénéon : « *Jean Paulhan l'a ressuscité dans son livre “le Critique”* » ; texte absent au fonds Paulhan, repris dans Henri-Pierre Roché, *Écrits sur l'art*, Marseille, André Dimanche éditeur, 1998, p. 381-386].

1954 – * Christian MILLAU, « La guerre froide des revues littéraires », *Le Bulletin de Paris* [?], p. 60-63 [sur papier glacé, coupure classée dans le dossier de presse de 1954 ; « *Nouvelle / Revue Française / muraille de Chine de la littérature* », p. 60-61]. Gr Fol Jo 4564 [?].

– Léon BOPP, « *L'Histoire de mes pensées d'Alain* (Gallimard, 1936) », *Le Disque vert*, 2^e année, n° 5, janvier-février 1954, p. 55 [rubrique « Notes » : « *Peut-être certain esprit révolutionnaire lui suggère-t-il aussi que l'œuvre d'art, comme le monde, ressemble à une*

sorte de révolution perpétuelle, et nullement à une création continuée, à une série de mutations et de transmutations soudaines, et nullement à une amélioration patiente, soutenue, à un jaillissement de nouveautés ou de modes bergsoniens ou bergsoniennes, justifiant ce que Jean appellerait un terrorisme à la fois politique et rhétorique. (Du nouveau, du nouveau ! À neuf, toujours à neuf.) »]

– n.s., « Le prix Max Jacob », *Le Journal des poètes*, Bruxelles, 23^e année, n° 2, février 1954, p. 9 [le secrétariat du prix est situé 16, rue Saint-Séverin à Paris ; les recueils sont à envoyer en neuf exemplaires, avant le 15 février, à l'attention de Jean Denoël, Jean Paulhan, Jean Cocteau, André Salmon, Jean Rousselot, Marcel Béalu, Michel Manoll, Jules Supervielle et Jean Follain].

– Gaëtan SANVOISIN, « La rue Campagne-Première troquerait son nom contre celui d'Arthur Rimbaud », *Combat*, 13^e année, n° 3009, samedi 6 et dimanche 7 mars 1954, p. 3ab [Jean Bourguignon, ancien conservateur de Malmaison, vient de mourir ; c'est lui qui portait le projet de débaptiser la rue Campagne-Première ; pas de mention de Jean Paulhan, mais l'article est mentionné en note de bas de page par Pierre Sichel, qui mentionne Jean Guérin, le 15 mars 1954. Voir *infra* à cette date].

– Gaëtan SANVOISIN, « Les Prix Fénéon attribués à 4 romanciers et à 4 peintres », *Combat*, 13^e année, n° 3009, samedi 6 et dimanche 7 mars 1954, p. 3fg [« Le jury Fénéon se compose, notamment, de Mmes Dormoy, Solange Lemaitre, MM. Francis Jourdain, Georges Besson, Léon Werth, Charles Vildrac, Jean Paulhan, Joseph Jolinon et Fautrier. »]

– Gaëtan SANVOISIN, « Visite aux collectionneurs », *Combat*, 13^e année, n° 3010, lundi 8 mars 1954, p. 7abc [mention « (à suivre) ». Voir le suivant].

– Pierre SICHEL, « Visite aux collectionneurs », *Combat*, 13^e année, n° 3016, lundi 15 mars 1954, p. 7cd [visite de la maison de la rue des Arènes ; texte complet : « Mon ami Jean Guérin, qui me reçoit aujourd'hui, tient la Revue des Revues dans la N.R.F. Il n'ignore rien de ce qui se trame, de ce qui se noue et se dénoue dans le monde littéraire. Comme celui de la peinture n'est séparé de l'autre que par une mince frontière, que seules les lorgnettes à employer pour scruter leurs horizons respectifs diffèrent, il est autant à l'avant-garde de la peinture qu'à celle de la littérature. »]

Il appartient éminemment parmi les collectionneurs à la catégorie des pionniers. Il y exerce un rôle de découvreur parallèle à celui qu'il a dans les lettres. C'est ainsi qu'il a pu posséder les premiers essais picturaux de Michaux, après avoir déniché ses premiers poèmes. Bien qu'il se défende d'être un collectionneur, il a des tableaux qu'on ne verrait nulle part ailleurs et qui ne seront peut-être jamais dans aucun musée.

Dans la salle du rez-de-chaussée de sa petite maison, d'où l'on aperçoit les Arènes de Lutèce, la plupart de ses trophées autrefois épars, sont maintenant soigneusement rangés dans des casiers. Là, des toiles et des dessins de Braque, de Rouault, de Marie Laurencin, de Chagall et de Klee voisinent avec des Max Ernst, des Chirico, des Masson, des Campigli. Sur la cheminée se trouvent côte-à-côte trois époques de Braque : des bateaux de 1898, un paysage cézanien de 1907, un poisson noir de 1942. Devant, se trouve une statue de femme couchée, conçue par Chirico pour un grand tableau placé sur le mur opposé ; au-dessous de ce Chirico, un petit Marie Laurencin charmant, fait à dix-neuf ans, représentant sa mère dans un jardin. Guérin aime rapprocher, comparer, remonter aux sources. Il possède un des premiers papiers collés de Picasso, un Dubuffet peint pour la mort de Max Jacob, des Fautrier de toutes les périodes, allant jusqu'aux "originaux multiples". Mais c'est surtout Dubuffet le clou de sa collection, de la galerie de monstres dont il est le bestiaire. Il a le portrait de Dubuffet par lui-même peint très sagement en 1934 (bien que, dès 1920, son "Fond de ruisseau vu par une écrevisse" pût déjà donner quelques inquiétudes), celui de sa femme Lili, ceux peints fin 1934, où apparaissent des bouches montrant les dents, phénomène qui, d'après Guérin, est la plaque tournante de Dubuffet. "Il ne faisait d'ailleurs, ajoute-t-il, qu'imiter Polygnote qui fut condamné par Platon pour avoir peint des bouches ouvertes." Enfin, c'est la grande série des "Hautes Pâtes", ce mélange de chaux, de sable, de bitume, de pierre et de vraies dents, d'où il a tiré les plus extraordinaires caricatures de la figure humaine qu'on ait peut-être jamais faites, avec les portraits d'André Dhôtel, d'Antonin Artaud, d'Édith Boissonnas, de Joe Bousquet, de Jean Paulhan, de Jouhandeau, de Cingria, de Limbour, que Jean Guérin possède parce que les modèles se trouvaient trop défigurés.

Ce dénombrement de quelques œuvres caractéristiques de Dubuffet peut paraître intéressant à la veille de la grande exposition qu'il va faire au Cercle Volney. Dubuffet a-t-il l'importance que lui prête Jean Guérin ? Est-ce un des plus grands peintres de tous les temps ? Nous ne vivrons dans doute pas assez vieux pour le savoir.

Ajoutons que la dernière découverte de notre hôte se nomme Rey-Millet et que nous avons vu de ce peintre un tableau représentant des “Peaux-Rouges Séminoles dans leur parc”, dont il fait un très grand cas. »

L'exposition Dubuffet « Peintures, dessins et divers travaux exécutés de 1942 à 1954 » dont parle cet article a eu lieu au Cercle Volney du 17 mars au 17 avril 1954. Affiche imprimée par Mourlot (Webel, vol. I, 388 et 390)].

– Justin O'BRIEN, *Index détaillé des quinze volumes de l'édition Gallimard des Œuvres complètes d'André Gide*, Asnières-sur-Seine, Prétexte, 1954, 50 p. [dans un fascicule achevé d'imprimer le 20 mars 1954, le quatrième de la collection dirigée par Jean-Jacques Thierry et Jean-Louis Ornequint, Jean Paulhan est mentionné au volume XV, p. 138, 217, 421].

– Wladimir WEIDLÉ, *Les Abeilles d'Aristée*, Gallimard, 1954, p. 91-92 [dans un volume de 346 p. achevé d'imprimer au 2^e trimestre 1954, mention des *Fleurs de Tarbes*].

– BEN, « Les six-jours des Lettres », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 1388, jeudi 8 avril 1954, p. 9 [caricature sur toute la largeur de la page ; depuis la tête de la course, Jean Kanapa et Jean-Paul Sartre, François Mauriac, Cecil Saint-Laurent, Jean Cocteau, Jean Paulhan portant le dossard de *La NNRF*, duc de Cossé-Brissac, Sacha Guitry, duc de Levis Mirepoix, Jacques de Lacretelle, Marcel et Élise Jouhandeau sur un tandem, Henry de Montherlant et Bernard Grasset].

– Julien ALVARD, « Prix Fénéon / Gillet, Laubiès », *Cimaise* [J.R. Arnaud], n° 6, mai 1954, p. 15b [les œuvres sont exposées au studio Paul Facchetti, et le jury composé de M. Sarrailh, recteur de l'Université de Paris ; de Mmes Marie Dormoy et Lemaître ; de MM. Aragon, Berne-Joffroy, Besson, R. Chastel, Delheil, Fautrier, Guyot, Jolinon, Jourdain, Paulhan, Vildrac et Werth].

– Maurice SAILLET, « Les inventeurs de Maldoror (II) », *Les Lettres nouvelles*, 2^e année, n° 15, mai 1954, p. 743-758 [p. 751, contre une phrase de Jean Paulhan dans son *F.F. ou le critique* : « *Il n'en est pas un qui ait dit un mot de Lautréamont Gourmont excepté, qui aurait ce jour-là mieux fait de se taire.* »

Jean Paulhan écrit à Édith Boissonnas, « *Mardi* », cachet postal du « 29 - 6 / 1954 » : « *j'ai toute sorte d'ennuis. C'est tout de même un*

sale monde, le monde littéraire. Nadeau, pour attirer aux Lettres nouvelles André Dhôtel, a répandu ici et là le bruit que j'avais empêché D[hôtel]. d'obtenir le Prix des Critiques par on ne sait quelles manigances. Tout cela se répand comme un éclair. / Enfin, il me faut me défendre, avoir quelques témoignages, préciser les mensonges de Nadeau et de Saillet. Tout cela me prendra assez tard » ; et à Robert Kemp, « nrf / 30. VII. 1954 » : « Il me fait vous dire deux mots d'une affaire personnelle (et déplaisante). Nadeau depuis quelques mois dit à droite et à gauche que Dhôtel allait obtenir le Prix des Critiques, lorsque j'ai habilement manœuvré pour faire échouer sa candidature. Dhôtel, averti par Nadeau de cette trahison, s'est fâché contre moi. De sorte que j'ai dû lui envoyer la lettre ci-jointe.

Toute cette affaire est un peu sordide. Il s'agissait pour Nadeau d'enlever Dhôtel à la nrf et de le prendre aux Lettres nouvelles. C'est, comme on dit, un calculateur. »].

– [André] BERNE-JOFFROY, « L'Exposition Jean Dubuffet », *La N.N.R.f.*, 2^e année, n° 17, 1^{er} mai 1954, p. 916-920 [rubrique « Les Arts » dans « Notes » : « *Des portraits comme ceux d'Édith Boissonnas ou de Ponge, de Calet ou de Dhôtel, de Paulhan ou de Michaux, dont un dessin hiéroglyphique évoquait à la fois l'appartenance à l'espèce humaine et quelques traits singuliers, pouvaient être considérés chacun à chacun comme archétypiques d'une série indéfinie de monstres merveilleux, et ne pouvaient guère être considérés autrement.* » (p. 917)]

– Pierre Jean JOUVE, *En miroir. Journal sans date*, Paris, Mercure de France, 1954, 215 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 14 mai 1954, voir p. 161 : « *Un plus mauvais jour fut celui où je rencontrai Jean Paulhan, car on sait le dommage qui s'ensuivit pour toute une partie de mon œuvre.* » Pour la nouvelle édition, voir *infra* le 20 avril 1970].

– Marcel ARLAND, *Nouvelles Lettres de France*, Éditions Albin Michel, 1954, p. 186-192 [dans un ouvrage achevé d'imprimer en juin 1954, mentions de Jean Paulhan à propos de Paul Léautaud, p. 30 et de Noël Devaulx, p. 186-192].

– Philippe JACCOTTET, « Des paroles ailées », *Nouvelle Revue de Lausanne*, 2 juin 1954 [à partir de « *la déclaration solennelle faite par Jean Paulhan à la radio* ("Nous ne sommes pas très nombreux à savoir que les romans d'André Dhôtel sont l'honneur de notre temps") » ; texte repris dans Philippe Jaccottet, *Avec André Dhôtel*, Fata Morgana,

2022, p. 17-20 ; la *Nouvelle Revue de Lausanne* est conservée à la B.N.F. pour les années 1969 à 1971].

– BEN, « Le ministère de la République des Lettres », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 1399, 24 juin 1954, p. 6 [caricature sur toute la largeur de la page ; Jacques Laurent, Marcel Aymé, Jules Romains, Roger Vercelet, Georges Duhamel, Paul Vialar, François Mauriac, Paul Claudel, Georges Simenon, Georges Lecomte, André Malraux, Albert Camus, Jean Giono, Hervé Bazin, Jean Paulhan « (sans portefeuille) »].

– Geneviève BONNEFOI, « Karskaya ou le jeu nécessaire », *Les Lettres nouvelles*, 2^e année, n° 17, juillet 1954, p. 146-149 [« Et brusquement, Karskaya tourna le dos à ce succès. En 1949 nous la retrouvons à la Galerie Breteau, sombre, tourmentée, en proie à des cauchemars glauques. Marc Bernard, Henri Calet, Maurice Nadeau, Jean Paulhan et Francis Ponge ont préfacé cette exposition. [...] Pour Paulhan, Karskaya est “moins abstraite que rêveuse” ; il lui prêtait des rêves “rigoureux et stricts comme des rêves de guerrier”. » (p. 147)]

– n.s., « La revue de Gide et les suivantes », *Bulletin de Paris*, 7^e année, nouvelle série, n° 38, 2 juillet 1954, p. 6 [rubrique : « La Gazette des Lettres » ; Auguste Anglès prépare une thèse de doctorat sur *La N.R.F.*].

– « Jean Paulhan préface un livre dangereux », *Arts*, n° 472, du 14 au 20 juillet 1954, p. 5 [propos de Jean Paulhan recueillis par J.-F. Bergery ; photographie légendée : « Jean Paulhan dans son bureau. (Photo Manuel Litran) » ; article signalé dans *Le Petit Crapouillot* en septembre 1954, voir *infra*].

– n.s., « Une émule du marquis », *France-Observateur*, 5^e année, n° 219, 22 juillet 1954, n.p. [p. 2 du supplément bi-mensuel « Lettres et Arts » : « Jean Paulhan préface un livre érotique : Histoire d'O par Mme Pauline Réage (bien sûr un pseudonyme) que publie et ne vend pas dans le commerce Jean-Jacques Pauvert. Il paraît que cette Pauline Réage serait une digne émule du marquis de Sade, mais de l'autre côté de la barrière et en masochiste » ; article signalé dans *Le Petit Crapouillot* en septembre 1954, voir *infra*].

– Roger JUDRIN, « Le Guerrier appliqué », *Guilde du livre. Bulletin mensuel*, Lausanne, 19^e année, n° 8, août 1954, p. 225-227 [montage non signé, à partir d'un fragment des *Sabines* arrêtant le combat entre

les Romains et les Sabins, du peintre Louis David, le bouclier du premier plan portant l'inscription circulaire *Le Guerrier appliqué* (p. 225) ; portrait de Jean Paulhan par Hans Erni (p. 227) ; article publié à l'occasion de la publication du *Guerrier appliqué* dans la collection de la Petite Ourse ; au fonds Paulhan, coupure contrecollée et agrafée dans un cahier de dessin].

— *n.s.*, « Métamorphose de la littérature », *Dimanche-Matin* [dir. Roger Capgras], n° 69, 8 août 1954, p. 2b [rubrique : « L'opinion sur rue / Aqua simplex » ; coupure issu du fonds Jean Genet de l'IMEC ; « L'opinion sur rue / Aqua simplex » ; texte complet : « — *Pourquoi Jean Genêt est-il édité à la N.R.F. ? demande Pascal Fieschi, auteur de Comment on devient écrivain, et de son métier, professeur de philosophie.*

Et de donner lui-même la réponse à sa question :

L'autre jour, d'un ton fort liant

Jean f... accosta Jean Paulhan.

Qu'advint-il, demanda quelqu'un ?

Les deux Jean n'en firent plus qu'un !... »]

— Claude ELSEN [Gaston Derycke], « L'Amour fou », *Dimanche-Matin* [dir. Roger Capgras], n° 72, 29 août 1954, p. 7ab [rubrique : « Lettres et Arts » ; Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « le 20 / 8 [1954] » : « *Il y aura dans Dimanche-Matin de dimanche en huit (le 28) un papier de moi sur Histoire d'O.* » ; texte : « *On trouve dans toutes les librairies des ouvrages qu'une censure chatouilleuse serait justifiée de juger par quelque côté condamnables, des œuvres complètes de M. Jean Genêt à certains romans sournoisement licencieux de la "Série noire". Par contre, d'autres sont proscrits sous peine d'immoralité, dont il est permis de douter qu'ils soient de nature à inciter leurs lecteurs à enfreindre les règles de la décence et de l'honnêteté. Il se peut que tel soit le sort du roman de Mme Pauline Réage, Histoire d'O (éd. J.-J. Pauvert), que Jean Paulhan n'a pas jugé indigne d'une préface malicieuse et subtile. On reléguera vraisemblablement ce très curieux livre dans l'"enfer" des bibliothèques, sous prétexte qu'y planent les ombres maudites de Sade et de Sacher Masoch. Il m'étonnerait pourtant que sa lecture rende qui que ce soit sadique ou masochiste : ces "goûts"-là ne s'acquièrent, que je sache, ni par mimétisme — et il me semble que la propagande politique, par exemple, à quoi n'importe qui peut s'adonner librement, est beaucoup plus pernicieuse pour la santé morale de l'honnête homme...*

Un livre "érotique" ou "pornographique", cette Histoire d'O ?

Il faudrait tout de même s'entendre sur le sens des mots, sur la signification de ces étiquettes. Passe encore qu'on interdise aux jouvenceaux la lecture de certains livres. Mais on ne le fait pas. Je doute fort que la lecture d'Histoire d'O incite quiconque à la pratique des tortures étranges infligées à son héroïne et subies par elle avec une insolite complaisance. Et, pour tout dire, je doute même que l'érotisme — ce qu'on entend généralement par "érotisme" — ait grand-chose à faire dans tout cela...

Jean Paulhan m'y encourage, qui voit dans ce livre "la plus farouche lettre d'amour qu'un homme ait jamais reçue", une manière d'hymne du "bonheur dans l'esclavage" où — dit-il — "il me semble parfois que c'est, plutôt qu'une jeune femme, une idée, une mode d'idées, une opinion qui se voit mise au supplice"... En somme, bien plus que d'un ouvrage licencieux, Histoire d'O se rapprocherait de certaines légendes, de certains poèmes à la gloire de l'"amour fou", du Cantique des Cantiques ou du Roman de Tristan et Yseult. Il est évident qu'il s'y agit beaucoup moins d'érotisme ou de libertinage que d'amour-passion et l'on sait qu'en ce domaine il faut peu de chose, une simple transposition poétique, dramatique ou romanesque, pour transformer en images cruelles, en figurations apparemment monstrueuses, les délires de l'imagination et les aberrations du "cœur".

Dans cette optique, il est difficile de mettre le livre de Mme Pauline Réage sur le même plan que la plupart des ouvrages réprouvés pour « immoralité ». Il se peut néanmoins qu'on le fasse quand même — car chacun sait que les censeurs ne s'embarrassent pas de telles subtilités et voient aisément où elle n'est pas toujours (sinon en apparence) une "perversité" qu'ils admettent fort bien chez Mme de Ségur, M. James Hadley Chase ou M. Jean Genêt [sic], déjà cité... »]

— n.s., « Un livre dangereux », Le Petit Crapouillot. Guide du lecteur et du bibliophile [Jean Galtier-Boissière], 9^e année, n° 9, septembre 1954, p. 7 [texte complet : « Arts du 14 juillet et L'Observateur du 21 signalent la publication chez Jean-Jacques Pauvert de L'Histoire d'O, que signe une certaine Pauline Réage. "Une émule du Marquis de Sade", dit L'Observateur. Arts titre : "Jean Paulhan préface un livre dangereux", puis parle de "ténébreuse contribution à la littérature érotique". Suit une interview dudit Paulhan qui reconnaît que "Pauline Réage est un pseudonyme". "Mais j'ai promis le secret", dit-il. Tout laisse penser, en tout cas, à ce qu'on dit chez Gallimard, qu'il s'agit d'un auteur "maison" et non des moindres. "En le lisant, dit encore Paulhan, j'ai plusieurs fois pensé à Racine." Du Racine érotique. Diable !

Un livre mystérieux. »]

– Noël Devaulx écrit à Jean Paulhan, le « 7 septembre [1954] » : « *Je vois dans les échos du Figaro Littéraire que vous ne quittez pas Paris. J'espère que la santé de Madame Paulhan ne vous tracasse pas trop, mais je crains que ce ne soit là la raison de ces mauvaises vacances. J'aurai quelques jours en rentrant à Paris (nous rentrons le 23) pour tenter de vous voir à votre bureau.* »

– Claude ELSEN [Gaston Derycke], « L'Amour fou (suite) », *Dimanche-Matin* [dir. Roger Capgras], n° 73, 5 septembre 1954, p. 7ab [« Lettres et Arts »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan est né en 1884 [...] », *Profils*, n° 9, automne 1954, p. 262 [rubrique : « Nos Collaborateurs », note biographique pour faire suite à l'article de Jean Paulhan, « L'artiste moderne et son public », p. 192-198].

– *n.s.*, « Jacques Chardonne recommande à Jean Paulhan un écrivain intéressant », *Bulletin de Paris*, 7^e année, nouvelle série, n° 50, 24 septembre 1954, p. 6ab [rubrique : « La Gazette des Lettres » ; Jacques Chardonne conseille à Jean Paulhan de publier Jean Cassou, qui écrit bien ; Jean Paulhan publie dans sa revue un article de Jean Cassou très défavorable aux *Lettres à Roger Nimier* de Jacques Chardonne].

– Claude MAURIAC, « Le Jugement dernier », *Preuves*, 4^e année, n° 44, octobre 1954, p. 89-90 [*Histoire d'O* ; coupure au dossier Jean Paulhan de Pierre-Marcel Adéma (coll. part.)].

– *n.s.*, « Pauline Réage : *Histoire d'O*, préface de Jean Paulhan, tirage restreint à 600 ex. num. sur beau vergé... 1800 », *Le Petit Crapouillot. Guide du lecteur et du bibliophile* [Jean Galtier-Boissière], 9^e année, n° 10, octobre 1954, p. 7 [rubrique : « Livres légers » : « L'Amour fou. – *Analysant "Histoire d'O" dans Dimanche-Matin, Claude Elsen écrit : "Je doute fort que la lecture d'Histoire d'O incite quiconque à la pratique des tortures étranges infligées à son héroïne et subies par elle avec une insolite complaisance. Et pour tout dire, je doute même que l'érotisme — ce qu'on entend généralement par 'érotisme' — ait grand'chose à faire dans tout cela.*

Jean Paulhan m'y encourage, qui voit dans ce titre "*la plus farouche lettre d'amour qu'un homme ait jamais reçue*" une manière d'hymne au "bonheur" dans "l'esclavage", où — dit-il — "il me

semble parfois que c'est plutôt qu'une jeune femme, une idée, une mode d'idées, une opinion qui se voit mise au supplice." »

En septembre, octobre, novembre et décembre, réclame pour « *Le livre dont on parle et que tout le monde ne pourra pas lire.* » (p. 8)].

– Maurice NADEAU, « “Histoire d'O” », *Les Lettres nouvelles* [dir. Maurice Nadeau], 2^e année, n° 20, 1^{er} octobre 1954, p. 615-616 [extrait : « *C'est ce que Jean Paulhan, dans sa préface, appelle justement “Le Bonheur dans l'esclavage”, Bonheur auquel il a cependant le tort d'accorder des prolongements sociologiques.* » (texte cité p. 616) ; coupure absente au fonds Paulhan ; texte repris dans *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome 2, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 281-282].

– n.s., « Les gens informés », *Le Petit Crapouillot. Guide du lecteur et du bibliophile* [dir. Jean Galtier-Boissière], 9^e année, n° 11, 15 octobre 1954 [« *Les gens informés déclarent que l'auteur de la fameuse “Histoire d'O” ne peut être que Pieyre de Mandiargues, Dominique Aury, secrétaire de rédaction de la N.R.F. ou Jean Paulhan. Pourquoi pas les trois ? / De toutes façons le titre est certainement de Paulhan qui aime fanatiquement la lettre O.* » ; coupure en PLH. 17.8 ; numéro absent à la BNF en Fol. Jo. 5917].

– « Un secret bien gardé », *Dimanche-Matin* [texte complet : « ... C'est celui qui continue d'entourer l'auteur de cette Histoire d'O, en quoi le jury du Prix des Deux-Magots a eu le courage de voir autre chose et davantage qu'un roman “érotique” (pour une fois qu'un jury littéraire fait montre d'audace et de discernement, saluons !). Il ne doit guère avoir plus de cinq ou six personnes à savoir qui est cette mystérieuse “Pauline Réage”. De là à imaginer qu'il s'agit de Jean Paulhan (son préfacier), de Pieyre de Mandiargues, voire d'André Malraux, de Montherlant ou de Raymond Queneau (toutes suppositions gratuites et absurdes), il n'y a évidemment qu'un pas, qu'ont franchi divers courriéristes échetiers. Les gens mieux informés assurent que “Pauline Réage” est bien une femme (ce qui n'est pas douteux), qu'elle écrit et publie régulièrement sous un... autre pseudonyme, et ils ajoutent — pour les amateurs de devinettes — qu'elle se serait particulièrement intéressée à un grand écrivain du XVIII^e, dont l'œuvre la plus célèbre n'aurait pas été sans l'influencer (il ne s'agit pourtant pas de Sade).

Quoi qu'il en soit, Pauline Réage est un authentique écrivain, et c'est en définitive ce qui compte le plus dans cette affaire. » Voir Micr d 660 pour Gr Fol Z 247].

– C.D., « Le vingtième prix des Deux-Magots / Érotisme – Scandale - Mystère », *périodique non référencé* [texte complet, sans corrections : « *VENDREDI, à midi, tout Saint-Germain-des-Prés et le dessus du panier littéraire s'étaient donné rendez-vous au Maxim's pour célébrer le vingtième Prix des Deux-Magots.*

Depuis 1933 — date de la fondation du prix — le jury des Deux-Magots s'est fixé une règle toujours respectée : voter sans discuter...

Ses faveurs ouvrent parfois la porte des Goncourt. Comme le prouve l'exemple de Raymond Queneau, dont le premier roman "Le Chiendent" enleva, en 1933, le premier "Deux-Magots" : 1.300 francs à l'époque.

Entré chez les Dix, Queneau n'oublie pas ceux qui, bons juges, ont, avant tout le monde, reconnu son talent. Il était là, vendredi, au bar du Maxim's, buvant un mandarin.

– Le seul apéritif que je me permette depuis que le Goncourt est allé aux "Mandarins" de Simone de Beauvoir.

Cette explication n'a pas fait broncher Marcel Aymé qui, toujours impassible, avait l'air, en sirotant son éternel citron pressé, de se payer la tête des autres : Carmen Tessier, Cecil Saint-Laurent, Georges Van Parys, Henry Muller, etc., qui s'envoyaient du champagne tandis que Simonin se tapait des pastis...

Tout ce joli monde avait encore le verre en main quand Philippon annonça :

*"Le 20^e Prix des Deux-Magots vient d'être décerné, au premier tour de scrutin, à Pauline Réage pour son roman *Histoire d'O* publié aux Éditions Jean-Jacques Pauvert."*

On se bouscula autour de J.-J. Pauvert :

– Bravo ! Et cette lauréate, où est-elle, qu'on la voie, qu'on la photographie ?

– Vous ne la verrez pas. Elle s'excuse. Elle n'est pas à Paris.

– C'est une mystification. Pauline Réage n'existe pas...

– Elle existe, je vous le jure. Comme je jure que Pauline Reache est le pseudonyme d'une dame, d'une grande dame qui est aussi un grand écrivain.

On n'avait plus qu'à jouer aux devinettes : Louise de Vilmorin, Simone de Beauvoir (tout de même !), Léonor Fini, Madame Crapotte, ou (pourquoi pas ?) André Malraux...

*En donnant son vingtième prix à *Histoire d'O*, le jury a couronné le livre le plus terrifiant et le plus scandaleux du siècle.*

Après Sade, Pauline Reache marque une date. Mais son style, aux résonances raciniennes, n'est pas brutal et fruste comme celui du divin marquis.

Ces incontestables qualités ont arraché la décision et valu à la mystérieuse Pauline Reache ce Prix des Deux-Magots dont Edmond Jaloux disait dès 1934 :

“Il est décerné par des écrivains indépendants, épris d'originalité, et qui cherchent volontiers un lauréat sur les terrains où les autres jurys s'avancent timidement.” »]

– *Centenaire Arthur Rimbaud. Charleville 1854-1954*, Charleville, 1954, n.p. [p. 5] [mention de « Jean Paulhan, Directeur de la Nouvelle Revue Française » dans le Comité de Patronage du Centenaire Arthur Rimbaud, présidé par « M. le Ministre de l'Education Nationale », Georges Duhamel étant Président des Amis de Rimbaud ; une journée de cérémonies diverses est prévue le 17 octobre 1954 : réception à l'Hôtel de Ville, inauguration de plaques, inauguration du monument du square de la gare, banquet à l'Hôtel du Nord, inauguration du Musée par M. le professeur Henri Mondor, en attendant la conférence de Henri Guillemin, au cinéma Omnia de Charleville, prévue pour le 22 octobre].

– Maurice NADEAU, « *Histoire d'O*, par Pauline Réage, préface de Jean Paulhan (Jean-Jacques Pauvert, à Sceaux) », *Les Lettres nouvelles*, 2^e année, n° 21, novembre 1954, p. 615-616 [« [...] (une femme de lettres se cache, dit-on, sous ce pseudonyme) [...] elle se considère comme engagée dans une sorte d'ascèse (félicitons l'auteur de suggérer la chose sans jamais prononcer le mot) où se dissout sa personnalité et au terme de laquelle n'existe plus qu'un corps dont elle prend voluptueusement conscience. C'est ce que Jean Paulhan, dans sa préface, appelle justement “le bonheur dans l'esclavage”, bonheur auquel il a cependant le tort d'accorder des prolongements sociologiques. » ; coupure au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.).

En 2018, Chantal Aubry désignait cet article comme « *le meilleur et le plus clairvoyant* » (« Maurice Nadeau, l'adversaire », dans *Pauvert l'irréductible*, Paris, L'Échappée, 2018, 492 p.)]

– Maurice PARTURIER, « Préface » à : Louis Édouard TABARY, *Duranty. Étude biographique et critique*, Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1954, p. 10, 77 et 99 [dans un volume achevé d'imprimer en novembre 1954 : « *La nature et l'originalité de son talent plaisent à des raffinés de la littérature, comme Felix Fénéon et*

Jean Paulhan, de qui la tentative de replacer Duranty dans le circuit des lecteurs contemporains n'a pas été inutile, puisque les réimpressions qui ont été faites sont aujourd'hui complètement épuisées. »

« Une petite renaissance du Théâtre des marionnettes se produisit en 1942, lorsque M. Jean Paulhan réédita, chez Gallimard, le premier roman de Duranty. MM. André Billy, Georges Blond et Lemarchand parlèrent des marionnettes dans la presse et, le 25 juillet 1942, Comœdia reproduisit La Grand'main, la deuxième des trois pièces de Duranty représentant "l'éternel fond fantastique ou plutôt le fantastique sans fond". »

« Mais lorsque le préfacier parle de la vie "comblée" d'Henriette Gérard, nous ne pouvons le suivre, car c'est précisément le vide de sa vie qui conduit celle-ci à rompre avec sa famille. »]

– Louis ÉMIÉ, *Dialogues avec Max Jacob*, Corrêa, Buchet/Chastel, 1954, 264 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 16 novembre 1954, deux mentions de Jean Paulhan, p. 20 à propos du premier numéro de *Littérature* et p. 108 : « Mais Paulhan a enlevé le meilleur. »]

– n.s., *Bulletin de Paris*, 7^e année, nouvelle série, n° 58, 19 novembre 1954, p. 9 [rubrique : « Couleur du temps » ; attribue *Histoire d'O* à André Malraux].

– Julien ALVARD, « *Fleurs de Tarbes / et Dépossession / du Thème* », *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], deuxième série, n° 2, novembre-décembre 1954, p. 7-10 et 21 [voir notamment p. 7 : « Comment ne pas reconnaître que le problème posé par Jean Paulhan à propos des *Fleurs de Tarbes* dans la littérature intéresse d'une manière non moins directe toute la peinture. Il n'est peut-être pas défendu d'entrer dans la peinture avec des fleurs à la main mais il est dangereux de n'y entrer qu'avec des fleurs et dans la seule intention d'y promener de jolis bouquets. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Maurice NADEAU, « "Les Mandarins" », *Les Lettres nouvelles*, 2^e année, n° 22, 1^{er} décembre 1954, p. 883-891 [extrait : « D'aucuns disent que Simone de Beauvoir n'est pas artiste. C'est vrai si l'on donne à ce nom le sens que lui prêtent MM. Chardonne et Paulhan. » (texte cité p. 883) ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome 2, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 406-413 – texte cité p. 406].

– Maurice NADEAU, « Le discret Charles Cros », *France-Observateur*, 5^e année, n° 239, 9 décembre 1954, p. 22ab-23ab [extrait : « Félix Fénéon lui-même, qui si l'on en croit Paulhan est par excellence le Critique, salue ce “Saturnien” dont il ne croit pas impossible qu’ “une légende s’adonne à (son) anormale personnalité et la perpétue”. » (texte cité p. 22ab) ; coupure absente au fonds Paulhan, texte repris dans *Soixante ans de journalisme littéraire*, tome 2, Paris, Maurice Nadeau, 2020, p. 413-417 – texte cité p. 414].

1955 – Jean BENOÎT, *Jean-Paul Hi Han*, 1955, dessin-collage [dessin rappelant un jeu populaire pratiqué au Canada, semblable au jeu de colin-maillard, réalisé par Jean Benoît après lecture de la préface de Paulhan aux *Infortunes de la vertu*, Éditions du Point du Jour, volume achevé d'imprimer le 5 octobre 1946.

Annie le Brun, *Jean Benoit*, Filipacchi, 1996, p. 43. Le dessin-collage *Jean-Paul Hi Han* est reproduit et daté de 1955].

– Joe BOUSQUET, *De Duns Scot à Jean Paulhan*, Paris, Le Cercle du livre, 1955, 206 p. [Jean Paulhan écrit à Francis Ponge, un « Mardi » — le 28 septembre 1954 : « il va paraître, hélas, tout un livre sur moi de Joe Bousquet, dont le propos est que depuis Duns Scot on n'avait pas vu métaphysique aussi puissante (que la mienne). J'espère qu'on ne le remarquera pas trop. Enfin, travaillons. »]

– Pierre BRODIN, « Jean Paulhan », *Présences contemporaines*, tome II, Paris, Nouvelles Éditions Debresse, 1955, p. 321-332 [bibliographie de Jean Paulhan, p. 321-322].

– John Charles DAVIES, *L'Œuvre critique d'Albert Thibaudet*, Genève, Droz ; Lille, Giard, 1955, 206 p. [remerciements à « M. Jean Paulhan, qui avec beaucoup de patience et de courtoisie, m'a donné accès aux nombreux manuscrits qu'il a en sa possession. » John Charles Davies mentionne de nombreux inédits d'Albert Thibaudet qu'il a pu consulter « dans la bibliothèque » de Jean Paulhan].

– Jean-Louis BEDOUIN, « Eros / et l'instinct de mort », *Medium. Communication surréaliste* [dir. Jean Schuster], nouvelle série, n° 4, janvier 1955, p. 23-26 [sur *Le Testament de la fille morte* de René [Colette Thomas] et sur *Histoire d'O*, de Pauline Réage].

– Paul NOUGÉ, *Les Lèvres nues*, Bruxelles, n° 4, janvier 1955, p. 17-18 [rubrique : « La Vie littéraire » ; sur *Histoire d'O*].

– Serge MONTIGNY [pseud. de Serge Labrunie (1922-2005)], « Pour son vingtième anniversaire / Le Prix des Deux-Magots / lance un défi au conformisme / en couronnant / chez Maxim's / "L'Histoire d'O" / de Pauline Réage », *Combat*, 14^e année, n° 3284, samedi 22, dimanche 23 janvier 1955, p. 3ac [photographie non créditée légendée : « *Albert Simonin et Raymond Queneau conversant avec une jeune personne / dont la tête était recouverte d'une serviette et qui représentait la lauréate / dont la personnalité est inconnue* » ; « *Est-ce Dominique Aury, grande amie de Jean Paulhan et secrétaire générale de la NNRF ? On a cité les noms de bien d'autres, mais il semble que celui de Dominique Aury soit le plus fréquemment avancé* » ; « *Il apparaît, en tout cas, que L'histoire d'O est en grande partie vécue et, qu'à partir d'une expérience personnelle, l'auteur a poussé jusqu'à l'absolu une aventure qui, mise en forme, est tout compte fait plus une œuvre au style soigneusement surveillé et maîtrisé qu'un ouvrage érotique. [...]* Jean Paulhan se veut un être singulier dans une époque qui l'est au moins autant que lui et qui, justement, grâce au Prix des Deux-Magots, permet de mettre en pleine lumière ce qui jusqu'ici était resté caché.

Non pour lui plaire, mais parce que nous le pensons, nous dirons que le meilleur de l'œuvre c'est la préface qu'il a écrite, et qu'elle seule, méritait vraiment d'être rendue publique. » Coupure en PLH 17.8].

– n.s., « Le Prix des Deux Magots », *France-Soir* [photographie non créditée avec Albert Simonin et Raymond Queneau ; coupure en PLH. 17.8 ; voir le précédent].

– n.s., « On a cherché pendant longtemps », *France-Soir* [« *dans les cercles littéraires quel était l'auteur de l'Histoire d'O, le livre très osé qui vient d'obtenir le Prix des Deux-Magots. Voici les dernières probabilités : Jean Paulhan, auteur avoué de la préface, aurait corrigé les épreuves écrites par plusieurs jeunes écrivains (qui promettent !) et notamment par Dominique Aury* » ; collée sur une fiche verte, coupure en PLH 17.8].

– * « Les Deux-Magots », *Gazette de Lausanne*, 26 janvier 1955 [texte complet : « *Une femme mystérieuse a reçu le prix des Deux-Magots, attribué au premier tour à Pauline Réage pour L'Histoire d'O. Jean Paulhan a écrit la préface de ce livre, et il n'en faut pas plus pour qu'on lui attribue la paternité de l'ouvrage. C'est l'aventure amoureuse d'une femme et d'un homme (mais oui, il arrive que de telles aventures arrivent). Style soigné, sentiments troubles, anéantissement de la femme dans l'amour...*

Dans sa préface, Jean Paulhan annonce : “Enfin une femme qui avoue...” » ; coupure en PLH. 17.8].

– « Quel est l’auteur ? », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1430, jeudi 27 janvier 1955, p. 7c [texte complet : « *Le prix des Deux-Magots, attribué à Histoire d’O, repose la question : qui est Pauline Réage ? On cherchait à obtenir de Jean Paulhan, préfacier, quelques indications. Il se contenta de dire :*

— Souvenez-vous seulement qu’il y a des audaces que seuls peuvent se permettre les grands timides.

Jean Paulhan est-il timide ? » ; coupure en PLH. 17.8].

– n.s., « Galerie Rive droite / 82 Faubourg Saint-Honoré. ANJou 02-28 / *Les objets de / Fautrier* / présentation de Jean Paulhan », insertion dans *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], deuxième série, n° 3, janvier-février 1955, p. 4 de couverture.

– Franz HELLENS, « Horlogeries », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, t. XL, 41^e année, n° 327, février 1955, p. 201-210 [texte dédié « À Jean Paulhan »].

– Daniel DREUIL, « À propos d’“Histoire d’O” / Jean Paulhan : “Il est normal / qu’il y ait des ouvrages dangereux / et qu’ils soient poursuivis” », *Combat*, 14^e année, n° 3300, jeudi 10 février 1955, p. 6df [« *Le temps de trinquer et de tremper ses lèvres dans un verre de gin additionné d’une liqueur rare, Jean Paulhan répond à une question. Pour lui, les poursuites contre O ne sont pas seulement des bruits qui courent. “Un personnage influent, ancien ministre (ici le nom d’une personnalité que Jean Paulhan me demande de ne pas nommer) est d’avis de poursuivre... Ils ne peuvent poursuivre les membres du jury du prix des 2 Magots sans se couvrir de ridicule. D’ailleurs, ils ne trouveront pas Pauline Réage.”* » ; voir *infra* au 15 septembre 1955 ; coupure en PLH 17.8].

– Les Six-Quatre-Deux, « Un livre triste », *Le Canard enchaîné*, 37^e année, n° 1791, 16 février 1955, p. 4fg [rubrique : « *Lettres ou pas Lettres* » ; début : « *Il paraît que M. le sénateur Pernot, président de la Ligue des Familles nombreuses, a demandé l’interdiction d’un roman qui vient d’obtenir le prix des Deux-Magots, roman qu’il juge immoral et pornographique.*

On soupçonne l’honorable père conscrit d’avoir été payé par l’éditeur. Non ? Alors c’est tout comme. Car nombreux auront été ceux

qui, à la lecture de cette information, auront voulu voir de quoi il retournait.

Ma foi, nous en avons fait autant, sans la moindre lubricité.

Attiré que nous étions, non point par la philippique du père La Pudeur, mais par le battage fait autour de ce bouquin : non seulement le prix déjà nommé, mais encore tout un mystère fait autour de l'auteur. Cette Histoire d'O (c'est le titre) est signée "Pauline Réage", inconnue au bataillon. Mais la préface est de M. Jean Paulhan, et alors, dame ! de là à déduire que Pauline Réage c'est lui... Paulhan-Pauline...

On ne savait pas ce vieux monsieur des lettres aussi sadique. S'est-il déguisé en femme pour écrire le livre ? Tout est possible, si c'est lui l'auteur. Voltaire se défendit longtemps d'être le père de Candide, ouvrage que ses contemporains estimaient "cochon". Voltaire avait tort d'être cachotier, mais M. Paulhan aurait, lui, bougrement raison. Cette Histoire d'O n'est même pas cochonne, n'est même pas lubrique : elle est triste, comme un bidet. Et c'est en quoi elle est immorale : tout ce qui est triste étant contre nature. Il est vrai qu'il est difficile d'être gai en pastichant le marquis de Sade. Vive Casanova, mordieu !

Cela dit, M. le sénateur Pernot nous a l'air, entre nous, d'un petit vicieux... car, enfin, pour condamner ce bouquin, il faut d'abord l'avoir lu ! Quel métier ! » ; coupure en PLH 17.8].

– Robert POULET, « Saturation — Pauline Réage : *Histoire d'O* (Pauvert) / Carlo Coccioli : *La ville et le sang* (Flammarion) . Isabelle Vuckovic : *Deux nuits* (Éditions de Lutèce) », *Rivarol*. Hebdomadaire de l'opposition nationale, n° 215, 24 février 1955, p. 13b [rubrique : « Les Livres » ; intertitre : « Faire du Bonheur une chose atroce » ; coupure en PLH. 17.8 ; article parfois référencé, à tort, à la date du 15 juin ou du 25 août 1955.

« Les cinquante premières pages d'un mystérieux petit roman, intitulé l'Histoire d'O, par Pauline Réage, jettent une lumière rapide et froide sur ce qu'il y a de terrifiant dans certains désirs charnels, qui finissent par se créer une vérité à part, un univers à part, aussi atroce que le serait pour nous une scène de la vie des Martiens. Ou pire encore, puisqu'on y trouve notre sensibilité, notre conscience, enserrées dans un mécanisme inexorable, qui les broie ; or, nous l'avons mis nous-mêmes en marche, et nous ne savons pas pourquoi.

Il ne me souvient pas d'avoir jamais reçu une impression semblable à celle que cause ce début étrange et hideux, où les corps fouillés, pétris, meurtris par une force aveugle qui n'a même plus de rapport avec le franc et simple désir, exhalent une odeur d'insectes écrasés ; cependant qu'un narrateur apparemment glacé déploie

autour de cette rage obscène la rhétorique précise d'un Laclos, la syntaxe exacte d'un Sade.

La punition de ceux qui dévoilent cet aspect médusien de la beauté, c'est qu'en même temps qu'il les affole, il les paralyse. Tout érotisme livré à lui-même sombre, d'abord dans l'absurdité, ensuite dans l'ennui. Tout compte fait, la mythologie sexuelle est en soi une chose très pauvre, dépouillée de sa candeur, ce n'est plus qu'un spectre affolé, que poursuit une huée. L'originalité de l'Histoire d'O, c'est que ce rire affreux, qu'on entend dans toutes les diableries de cette sorte, reste un instant suspendu ; une poésie lucide et brillante, d'une incroyable dureté, fait un instant reculer les puissances de bassesse et de vulgarité volontaires qui se lèvent, dès qu'on invoque avec quelque insistance ce démon-là. Pour ce court éblouissement mêlé d'horreur, on supporte tout le reste. Et même le triste acharnement de la bête béante, qui ne sait plus si elle doit lécher ou si elle doit mordre ; et le rite effarant des coups : et les mots d'amour, perdus dans ce monde eschatologique, flottants inutiles sur cette mêlée de cervelles excitées, comme une hirondelle au-dessus d'un haut fourneau. »]

– « L'auteur (inconnu), le préfacier / (Jean Paulhan), l'éditeur de *l'Histoire d'O* / et le jury du Prix des Deux Magots qui / l'a couronnée seront-ils poursuivis ? », *Combat* ou *Dimanche matin* [?], 1955 [intertitre : « Des répercussions / spectaculaires ? »].

– * Daniel DREUIL, « Recevant à l'Historial de Montmartre, Jean-Jacques Pauvert déclare : / “Cette fois, ça y est ; ‘Histoire d'O’ est poursuivi !...” », *Combat*, 1955 [deux intertitres : « Carco, Dorgelès, Paulhan » et « Lise Deharme, Damia... » ; Jean-Jacques Pauvert déclare : « *J'ai subi plusieurs interrogatoires à la brigade mondaine, quai des Orfèvres. Nous avons fini par en rire avec les six inspecteurs qui m'interrogeaient. Ils cherchent l'auteur Pauline Réage (vous savez que c'est le pseudonyme d'un écrivain célèbre) et faute d'auteur le préfacier, Jean Paulhan, est condamnable. M^e Maurice Garçon, qui le défend, nous l'affirme, il sera condamné... une peine d'amende ou de la prison avec sursis* » ; en note de bas de page, l'article renvoie à *Combat*, 10 février 1955 ; on fête la réputation de *Bizarre*, nouvelle série, n° 1 ; coupure en PLH 17.8].

– Joe BOUSQUET, *Les Capitales ou De Jean Duns Scot à Jean Paulhan*, Paris, Le cercle du livre, 1955, 206 p. [ouvrage achevé d'imprimer le 26 février 1955.

Sous enveloppe datée par la Poste « 19 – 6 / 1955 », Jean Paulhan écrit à Georges Lambrichs en fin de lettre : « *(il y a justement*

une lettre où je fais à J.B. des critiques sur les Capitales.) » ; sous enveloppe « 6 – 8 / 1955 », Jean Paulhan écrit à Georges Lambrichs : « Paris, le 5 Août 1955. / Cher Georges, / Il est entendu qu'on va adjoindre au livre de Joe Bousquet un soigneux erratum. Vous seriez gentil de noter toutes les fautes que vous avez dû relever (et de m'apporter la note mardi [la suite est manuscrite], s'il est possible). à Mardi donc, et affectueusement / Jean P. »]

– Pierre BERGER, « Histoire d'O / douce (p. 4) », *coupure non référencée* [rubrique : « De notre envoyé spécial à Paris » ; Jean Paulhan a répondu à l'enquêteur du quai des Orfrères : « J'ai entendu dire que c'était Mme Lucie Faure ». M. Friedrich, commissaire principal de la brigade mondaine, raconte l'histoire avec beaucoup de bonne humeur ; fin de l'article sur le Littré, pour lequel Jean-Jacques Pauvert a recherché « les correcteurs les plus sérieux de France. Il les a trouvés au "Journal officiel" »].

– Julien ALVARD, « Fautrier », *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], deuxième série, n° 4, mars 1955, p. 3-6 [extrait : « Ce sur quoi l'œuvre de Fautrier appelle l'attention, la preuve qu'elle apporte, c'est qu'une peinture qui ne fait appel à aucune innovation spectaculaire, qui ne touche que d'une façon très discrète aux moyens de la peinture (à la couleur comme à la non couleur), qui s'est fait une loi de ne jamais hausser le ton, peut tenir sa place et la maintenir. On comprend du même coup l'intérêt que Paulhan a montré pour cette œuvre que l'on peut donner en exemple des possibilités d'un art qui loin d'afficher sa nouveauté et d'insister sur ses différences s'efforce au contraire d'en contenir les effets. » (p. 6)]

– Jean PFEIFFER, « Une œuvre immense », *Monde nouveau*, 1^{er} mars 1955, p. 85-90 [une coupure dans le dossier de presse de Joe Bousquet aux archives Gallimard : « Toutefois, de quoi s'agit-il ? La pensée de Jean Scot et celle de Raymond Lulle se trouveraient-elles aujourd'hui réincarnées dans l'œuvre de Jean Paulhan ? Une lecture profonde des Fleurs de Tarbes et des Entretiens sur les faits-divers dévoilerait-elle une parenté entre leur auteur et ce courant de la pensée médiévale ? Ou le rapport véritable entre l'un et l'autre ne serait-il pas la pensée métaphorique de Bousquet lui-même ? » (texte cité p. 87) *Les Capitales* a été achevé d'imprimer le 26 février 1955 sur les presses de l'imprimerie « Caractères » à Charenton].

– André BERRY, « Libres propos littéraires / Chambre rouge et chambre des supplices », *Combat*, 14^e année, n° 3327, lundi 14 mars

1955, p. 3 [rubrique : « Libres propos littéraires » ; extrait : « *C'est que l'Histoire d'O, fort élevée dans sa conception, est d'une tenue littéraire à peu près irréprochable. Pour tout dire, rien ne s'est écrit de notre temps dans un style si voisin de la perfection. La langue nette, forte et correcte, est d'ailleurs aussi discrète que possible ; d'adroites substitutions de termes donnent un air décent à ce qui l'est le moins : tant il est vrai que les choses sont ce que les mots les font. Images sobres et puissantes, tableaux précis, observations subtiles, rien n'a été épargné par l'écrivain pour que l'érotisme, ainsi mis sur le pavois, le soit, du moins, dans sa dignité.* » ; coupure en PLH. 17.8, avec dédicace manuscrite « *pour l'auteur de L'histoire d'O / et son préfacier / en très sincère admiration / André Berry* »].

– Michel RAGON, « Les objets de Fautrier / Galerie Rive Droite », *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], deuxième série, n° 5, avril 1955, p. 15a [extrait : « *Selon M. André Malraux, qui ne se compromet pas souvent en parlant des arts actuels, Fautrier est un des rares peintres contemporains "dont on peut dire qu'il ne doit rien à personne"* ».

M. Jean Paulhan, qui aime plus particulièrement se compromettre, avec Fautrier, tout comme avec Braque (j'avoue ne pas très bien comprendre le rapport) se fonde une peinture qu'il faudrait appeler la peinture de la part obscure ou du contre-sens. »]

– M[ichel] R[AGON], « Un des prix Fénéon / à Huguette A. Bertrand », *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], deuxième série, n° 5, avril 1955, p. 21b [extraits : « *Le Prix Fénéon avait couronné l'année dernière Gillet et Laubiès. Nous nous réjouissons de voir cette année encore un peintre authentique récompensé par ce jury qui demeure fidèle ainsi au vœu du critique d'art prophétique que fut Félix Fénéon.* [...] »]

Rappelons que le jury du Prix Fénéon est composé de M. Sarrailh, recteur de l'Université de Paris ; de Mmes Marie Dormoy et Lemaître ; de MM. Aragon, Berne-Joffroy, Besson, R. Chastel, Delheil, Fautrier, Guyot, Jolinon, Paulhan, Vitrac, Werth. »]

– Marcel LECOMTE, « Sur Charles Albert Cingria », *Le Journal des poètes*, n° 4, avril 1955, p. 5bc [« *Jean Paulhan reconnaît, au cœur de cette évidence déroutante, le sens de l'action, du mouvement personnel de Cingria. Il voit très bien que Cingria est fort capable de s'attacher à ce qui est très réaliste, à s'y attacher du moins de certaine manière. En ce sens que ce réalisme peut aussi fort bien comprendre dans sa peinture ou son texte de précieux archaïsmes ou telles surprises. Cingria se veut l'homme des perceptions immédiates et aussi de* »]

l'actualisation du passé. Le passé, il le veut voir très concrètement lié au présent lui-même.

Cingria est un ennemi de la lecture entre les lignes. Dans ses courts essais de la Pléiade et de la N.R.F., il s'élève contre la littérature conçue comme un art du sous-entendu. Il est en cela plus proche que l'on ne pourrait penser du premier surréalisme qui lui aussi réprouve le figuré perfide et qui réclame pour la poésie une pleine respiration, et un développement concret du rêve. »]

– Jean Paulhan écrit à Georges Lambrichs, « *Vendredi* », avec, au verso de l'enveloppe, la date à l'encre rose du « 15 IV 55 » : « *je réponds à l'Express (sur le ton léger) et à Lévi-Strauss (sur le ton grave). Peut-être eût-il mieux valu se tenir tranquille.* »

– Jacques Brenner écrit à Jean Paulhan, « 26 avril [ou plutôt août ?] [1955] », à propos des *Saisons* : « *Cher Jean, / bien sûr, nous serions très contents de publier les réflexions de Maurice Blanchot sur l'Histoire d'O. / Le n° 2 doit sortir début septembre (vous en avez vu les épreuves). Ce serait donc pour le n° 3 qui paraîtra en novembre. / Thomas va vous écrire et insister pour que vous pensiez vous-même à nous donner quelque chose pour ce troisième numéro.* » Le « 16 novembre », Jacques Brenner lui écrit que son numéro 3 devrait paraître dans une douzaine de jours.

– Robert VIEL, « Un certain monde / se cherche du côté de sa tristesse / mais il y a tristesse et tristesse », *Normandie-actualités*. Mensuel régional, L'Aigle (Orne), n° 7, avril-mai 1955, p. 4ab et p. 6d [rubrique : « Vie des lettres » ; extrait : « *On voit à quoi s'opposent les tendances prônées par L'Histoire d'O et que cette histoire explicite, dans une sorte de crise d'exhibitionnisme mental. On voit moins ce qui a poussé M. Jean PAULHAN à les monter en épingle.*

S'agissant des seigneurs de moindre volée, on essaierait de risquer une hypothèse. Pour des hommes qui ne pêchent, ni par défaut d'intelligence, ni par manque de notoriété, et dont on ne discute point d'autre part les mérites, on s'interroge en vain sur les mobiles qui les ont poussés à entreprendre des besognes aussi basses. »

Voir *infra* en juin 1955].

– Georges BATAILLE, « Le Paradoxe de l'Érotisme », *La Nouvelle Nouvelle Revue française*, 3^e année, n° 29, 1^{er} mai 1955, p. 834-839 [extraits : « *Au-delà de la répétition, la possibilité de la littérature érotique est celle de l'impossibilité de l'érotisme.* » (p. 836) ; « *L'érotisme d'Histoire d'O est aussi l'impossibilité de l'érotisme* » (p.

838) ; « Cette littérature, si, en un sens, elle est possible, est d'accord avec ceux qui la condamnent » (p. 839) ; deux tirés-à-part agrafés en PLH 17.8].

– Valentine de COINCOIN, « Sévices inutiles », *Le Canard enchaîné*, 37^e année, n° 1802, 4 mai 1955, p. 3 [rubrique : « Le courrier des Canettes » ; début : « Je viens de lire le roman de Mme Pauline Réage (qu'ils disent !), cette fameuse Histoire d'O, éditée hors-commerce, mais qui s'y faufile prestement par les raidillons du battage...

Deux cent quarante-deux pages assommantes. Dès la cinquantième, on s'ennuie. Le destin de cette dame perdue dans une forêt de verges (au sens végétal du mot) est d'une sempiternité de distributeur automatique. Après le martinet, la cravache. Après la cravache, la schlague. Et cela, sans l'ombre rose d'une polissonnerie, dans un style sans chaleur, sans couleur, et sans vie, qui n'a que le mérite d'être... châtié. Pauvre mérite ! On sort écoeuré, morfondu, de ce Musée de la crème fouettée, dont l'invraisemblance est banale, et la monotonie radoteuse et glacée.

Le plus clair de cette fausse Réage au corps, c'est que sans le parrainage, sans la préface de M. Jean Paulhan, personne ne se fût avisé de faire un sort à ce livre, de tout point le plus inutile, le moins excitant de la saison. » ; coupure en PLH 17.8.

Réponse de Jean Paulhan *infra* dans *Le Canard enchaîné*, n° 1804, 18 mai 1955, p. 3].

– Pascal PIA, « Le métro de Bardamu », *Carrefour*, 12^e année, n° 556, mercredi 11 mai 1955, p. 9e [rubrique : « Les Livres » ; à propos des *Entretiens avec le Professeur Y* de Louis-Ferdinand Céline : « Jean Paulhan a droit à la même franchise bouffonne. Le directeur de la Nouvelle N.R.F., consulté, avait estimé, lui aussi, qu'il serait bon que Céline se procurât un peu de publicité en se faisant interviewer, mais Frédéric Lefèvre est mort et cette "heure avec" Paulhan ne pouvait s'en charger lui-même. [...] Sous la satire perce ici l'amitié ou la camaraderie. Il n'en va pas toujours exactement de la même façon, mais néanmoins les passages les plus amers ou les plus hargneux de Céline ne parviennent jamais à dissimuler tout à fait le fond de générosité qu'il entend soustraire à notre indiscretion. »

Ce texte est absent de Pascal Pia, *Feuilletons littéraires 1955-1964*, préface de Maurice Nadeau, tome I, Fayard, 1999, 914 p.]

– Valentine de COINCOIN, « M. Jean Paulhan répond à "La leçon d'amour à Valentine" », *Le Canard enchaîné*, 37^e année, n° 1804, 18 mai 1955, p. 3 [rubrique : « Le courrier des Canettes » ; présentation de

la lettre de Jean Paulhan, en réponse à l'article du 4 mai (voir *supra*) relatif à *Histoire d'O* ; « *Je ne vous demande, remarquez-le, ni d'être chrétienne ni d'être patriote.* » ; coupure en PLH. 17.8].

– André PIEYRE DE MANDIARGUES, « Les fers le feu / La nuit de l'âme », *Critique*, tome XI, neuvième année, n° 97, juin 1955, p. 510-514 [extrait : « *et l'on dirait volontiers que c'est un roman mystique. Car le sujet, sous le vêtement et par les voies de l'érotisme, est l'épanouissement tragique d'une femme dans l'abdication de ses libertés, dans l'esclavage consenti, dans l'humiliation, dans la prostitution imposée par ses maîtres, dans la torture et jusque dans la mort qu'ils ne refuseront pas à sa prière, quand tout le reste aura été subi.* »

André Pieyre de Mandiargues écrit à Jean Paulhan, « mardi 7 juin 1955 » : « *Je suis heureux que l'article de Critique ne vous ait pas déplu, et infiniment flatté que vous preniez des tirés-à-part. Cet article, pourtant, est un peu bâclé. Il y aurait beaucoup plus à dire. Je l'ai écrit pendant l'exposition de Bona, dans les jours où nous étions sur le point de partir, où je pensais au départ, et où j'étais harcelé par des formalités et des soucis multiples. Et puis je ne suis pas du tout un critique (je serais plutôt le contraire). Les critiques, eux, qui ne parlent que de "roman", comment ne se sont-ils pas aperçus qu'ils en auraient un vrai avec O, peut-être le seul et en tout cas le meilleur qui soit paru en français depuis la guerre ?*

Vous pourriez numéroté vos exemplaires de 1 à 20 (sur 70) ; et je commencerais, moi, à 21. Il me paraît amusant d'avoir ces petits cahiers, car tout ce qui touche à O et à l'érotisme deviendra, forcément, objet de bibliophilie. » Quatre tirés-à-part non paginés et non numérotés sont conservés au fonds Paulhan en PLH 17.8.

André Pieyre de Mandiargues revient sur cette publication dans « Florilège érotique », entretien avec Françoise Mallet, *Les Nouvelles littéraires*, 6 octobre 1975, p. 8 ; un feuillet au dossier Jean Paulhan de Gaston Picard, repris par Pierre Marcel Adéma (coll. part.) ; pour la reprise du texte de 1955, voir *infra* à la date du 14 octobre 1958, dans *Le Belvédère*, Grasset, 1958, p. 81-90].

– Robert VIEL, « M. Paulhan psychiatre ? », *Normandie actualités*. Mensuel régional, L'Aigle (Orne), n° 8, juin 1955, p. 5ab [rubrique : « Vie des lettres » ; « *À la suite de l'article publié ici-même dans notre précédent numéro, par M. Robert Viel, et consacré à l'équivoque "Histoire d'O", nous avons reçu de M. Jean Paulhan une tentative de mise au point que nous publions volontiers, en même temps que la réponse de M. Robert Viel.* »

Voir dans la bibliographie des œuvres de Jean Paulhan sa lettre en réponse à l'article publié dans le précédent numéro de *Normandie actualités* (voir *supra* en avril-mai)].

– Robert KEMP, « L'entrepreneur de dissociations : Jean Paulhan », *La Vie des livres*, Paris, Albin Michel, 1955, p. 288-295 [ce volume, achevé d'imprimer le 3 juin 1955, réunit des études tirées pour l'essentiel des *Nouvelles littéraires*, quelques-unes du *Temps*, une de *La Nef*, et une de *La Revue de Paris* : « D'autres raserait un œuf. Lui raserait la table rase ». Le texte consacré à Jean Paulhan a été publié dans *Les Nouvelles littéraires* le jeudi 22 mai 1947. Voir *supra* à cette date].

– n.s., « Le Prix de la Critique / à Alain Robbe-Grillet / romancier et ingénieur agronome », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], 14^e année, n° 3340, mardi 7 juin 1955, p. 7gh [« À 18 h. 25, Jean Denoël, secrétaire du prix, annonça que le 7^e tour était en cours. À 18 h. 40, Gabriel-Marcel sortit le premier : le dixième tour était joué et avec lui le sort du vainqueur. Par 9 voix contre 5 à Wladimir Weidlé et Les Abeilles d'Aristée, Le Voyeur l'avait emporté. Émile Henriot, Robert Kemp, Jean Paulhan, Kanters, Dominique Aury laissaient entendre qu'au cours de la lutte les noms de Dhôtel, d'Ikor, de Blondin avaient été prononcés » ; copie au dossier de presse *Le Voyeur* du fonds Robbe-Grillet de l'IMEC].

– Jean PRASTEAU, « Auteur d'études sur les bananes et les ananas / Alain Robbe-Grillet succède à Françoise Sagan au palmarès du Prix des Critiques », *Le Figaro*, 129^e année, n° 3342, mardi 7 juin 1955, p. 4 [rubrique « Aux Quatre Coins de Paris » ; « Pour une fois, Dominique Aury, Georges Bataille, Maurice Blanchot, Jean Blanzat, Roger Cailliois, Henri Clouard, Jean Grenier, Émile Henriot, Robert Kanters, Robert Kemp, Gabriel Marcel, Thierry Maulnier, Maurice Nadeau et Jean Paulhan avaient condensé leur feuilleton en un seul mot : le nom de leur candidat. Ce qui prouve que les prix littéraires ont, tout de même, du bon. » ; copie au dossier de presse *Le Voyeur* du fonds Robbe-Grillet de l'IMEC].

– n.s., « Le Prix des Critiques à M. Robbegrillet [sic] », *Franc-tireur. À l'avant-garde de la République*, 14^e année, n° 3778, mardi 7 juin 1955, p. 2e [« Le Prix des Critiques, d'un montant de 100.000 francs, a été décerné hier en fin d'après-midi, dans un restaurant proche de la Comédie-Française, à M. Alain Robbegrillet [sic] pour son roman *Le*

Voyeur, au huitième tour de scrutin, par 9 voix contre 6 à M. Wladimir Weidlé pour son essai *Les Abeilles d'Aristée*.

Comme le nom du prix l'indique, le jury est composé exclusivement de critiques littéraires, qui sont au nombre de 15, parmi lesquels : MM. Émile Henriot, de l'Académie française ; Robert Kemp, Jean Paulhan, Marcel Arland, Gabriel Marcel, etc... » ; copie au dossier de presse *Le Voyeur* du fonds Robbe-Grillet de l'IMEC].

– Maurice CHAPELAN, « Alain Robbe-Grillet emporte non sans mal le prix des Critiques », *Le Figaro littéraire*, 10^e année, n° 477, samedi 11 juin 1955, p. 1g [lors des tours de politesse, on a compté « cinq voix à André Dhôtel (notamment celles de Dominique Aury, de Paulhan et de Nadeau, trois amis sûrs) : appelé pour la troisième fois, favori même, et, pour la troisième fois, non élu...) » ; copie au dossier de presse *Le Voyeur* du fonds Robbe-Grillet de l'IMEC].

– Émile HENRIOT, « Le prix des critiques / *Le Voyeur*, d'Alain Robbe-Grillet », *Le Monde*, 12^e année, n° 3231, mercredi 15 juin 1955, p. 9 [rubrique : « La Vie littéraire / par Émile Henriot, de l'Académie française »].

– Daniel DREUIL, « recevant à l'historial de Montmartre, Jean-Jacques Pauvert déclare : “Cette fois-ci, ça y est : *Histoire d'O* est poursuivi !” », *Combat*, 30 juin 1955, p. 6 [« Entre Jean Paulhan, tout de suite entouré de vingt jeunes écrivains. / — On me dit que vous allez être trainé en justice, monsieur, puis-je quelque chose pour vous ? / — Combat a déjà été très gentil pour moi [voir *Combat* du 10 février, NdR]. Je ne ferai pas de conférence de presse au sortir de chez le juge d'instruction : téléphonez-moi d'ici une huitaine de jours. Je vous donnerai une interview. »]

– Michel RAGON, « Lapoujade », *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], deuxième série, n° 8, juillet 1955, p. 22-24 [sans mention de Jean Paulhan].

– *n.s.*, « “L'Histoire d'O” : information pour outrage aux bonnes mœurs », *France-Soir*, n° 3401, mardi 5 juillet 1955 [texte complet : « La publication de “L'Histoire d'O” vient de provoquer l'ouverture, par le parquet, d'une information pour outrage aux bonnes mœurs. M. Mosein, juge d'instruction saisi de l'affaire, va tenter d'identifier l'auteur du livre. Celui-ci, signé du pseudonyme de Pauline Réage, a été attribué, depuis sa parution, à la fin de l'année dernière, à plusieurs écrivains très connus. “L'Histoire d'O”, qui est un ouvrage à

ne pas mettre entre toutes les mains, témoigne de grandes qualités littéraires. Sa préface fait peser sur Jean Paulhan un certain nombre de présomptions. L'écrivain a précisément été entendu il y a quelques jours par les inspecteurs de la brigade mondaine.

"L'Histoire d'O" avait obtenu, en janvier, le prix des Deux-Magots par 6 voix contre 4. Le jury était composé de MM. Philippon, Fatou, Follain, Campagne, Teullé, Bersani, Le Masle, Dartois, Rocca et André. Les jurés et l'éditeur, M. Jean-Jacques Pauvert, pourraient être poursuivis au même titre que l'auteur.

Me Maurice Garçon serait prêt à assister les inculpés, si inculpation il y avait, devant le tribunal correctionnel. » ; coupure en PLH. 17.8].

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « Propos d'un quiétiste intransigeant », *Dimanche-Matin*, 3^e année, n° 119, dimanche 24 juillet 1955, p. 9b [rubrique : « Marginales », intertitre « Post-Scriptum » ; sur les poursuites engagées contre l'auteur et le préfacier d'*Histoire d'O* : « 2° Il me revient qu'on aurait engagé des poursuites contre le livre de Pauline Réage, Histoire d'O, son auteur (?), son éditeur et même son préfacier. Cela est proprement ridicule. Même s'il n'est pas "à mettre entre toutes les mains", ce livre est une œuvre littéraire d'une qualité assez rare, qu'on ne saurait assimiler aux choseries plus ou moins pornographiques qui se publient chaque semaine sans que personne s'en inquiète. On donnerait pour l'Histoire d'O, tous les Rempart des Béguines, Chambre rouge, Bonjour Tristesse, ces Princes et autres Mandarins qui ont vu le jour depuis un an ou deux, pour ne rien dire de cent ou deux cents romans bien sages mais dont la forme ou l'esprit sont un défi aux règles du goût et de l'honnêteté littéraire et qui donnent envie de crier avec le roi Ferrante de Montherlant : "En prison pour médiocrité !" » ; coupure en PLH. 17.8.

Jean-Jacques Pauvert écrit, s.d., à Jean Paulhan : « Voici les 10 ex. d'O. Faites-en le meilleur usage. Les articles d'Elsen ont en effet attiré l'attention. Quand pensez-vous pouvoir faire passer la note dans la NRF ? »].

– Roland BARTHES, « Suis-je marxiste ? », *Les Lettres nouvelles*, 3^e année, n° 29, juillet-août 1955, p. 191 [réponse à Jean GUÉRIN, « Mythologies », *La N.N.R.f.*, n° 30, juin 1955, p. 80 ; « Citant dans la Nouvelle N.R.F. de juin quelques extraits de ces Mythologies, M. Jean Guérin me somme de dire si je suis marxiste ou non⁷. / Au fond, qu'est-ce que ça peut bien faire à M. Guérin ? Ce genre de questions

⁷ « Mais après tout, peut-être, M. Roland Barthes est-il simplement marxiste. Que ne le dit-il ? » [NdR, 1955].

*n'intéresse d'ordinaire que les mac-Carthystes. Les autres préfèrent encore juger sur pièces. Que M. Guérin fasse comme eux. Qu'il lise Marx, par exemple. / Il y découvrira — du moins, je l'espère — que l'on n'est pas marxiste par immersion, initiation ou déclaration, comme on est baptiste, trobriandais ou mahométan ; que le marxisme n'est pas une religion, mais une méthode d'explication et d'action ; que cette méthode exige beaucoup de ceux qui prétendent la pratiquer ; et que par conséquent il faut plus de suffisance que de simplicité, à se dire marxiste. / Oui, je sais bien, ce serait tellement plus rassurant si l'on pouvait distribuer les écrivains selon leur "simple" déclaration de foi, quitte ensuite à revendiquer pour ceux qui n'en ont aucun le prestige de la "liberté". / Ce serait plus rassurant, mais moins rigoureux. En matière de Littérature, la lecture est une méthode plus objective que l'enquête : ainsi, il me suffit de lire la Nouvelle N.R.F. pour reconnaître son caractère parfaitement réactionnaire ; je n'ai pas besoin d'aucune déclaration à ce sujet. » Jean Paulhan réplique à son tour par Jean GUÉRIN, « M. Barthes se met en colère », *La N.N.R.f.*, n° 34, 1^{er} octobre 1955, p. 90].*

– Marcel THIÉBAULT, « Alain Robbe-Grillet et les objets », *La Revue de Paris*, 62^e année, août 1955, p. 150-152 [extrait : « souvenirs du Guerrier appliqué de Paulhan où les valeurs sont artificiellement changées avec une ingéniosité japonaise, une intention de désensibiliser l'univers (qu'on rencontre parfois dans Camus) » (p. 151)].

– Nelly CORMEAU, « Lauriers d'été », *Synthèses*, août 1955, p. 440-448 [sous la rubrique « Chronique littéraire », voir p. 440 : « ses plus chauds défenseurs ont été notamment Jean Paulhan, Maurice Blanchot et Georges Bataille » ; et p. 446 : « Nous doutons que Le Voyeur connaisse le succès de librairie foudroyant dont a joui le prix des Critiques de l'année dernière : Bonjour Tristesse de Françoise Sagan. Gageons que le nombre des lecteurs qui n'y comprendront goutte dépassera largement la minorité qui s'intéressera à la conception romanesque très particulière que révèle ce livre. Au reste, on pouvait, dès avant de l'avoir lu, s'attendre à ce qu'il fût d'un accès difficile, étant donné que ses plus chauds défenseurs ont été notamment Jean Paulhan, Maurice Blanchot et Georges Bataille. Ce patronage suffit à laisser subodorer qu'une idée philosophique passablement abstruse sous-tend ce roman, très peu "roman" au sens traditionnel. C'est, en effet, la position heideggérienne selon laquelle l'important n'est pas la signification du monde mais sa présence, son "être-là" (son Dasein) qui guide ici l'auteur. Ainsi le "Voyeur" n'est-il pas du

tout ce que l'on pense mais, conformément aux origines sémantiques du terme, un homme qui voit le monde avec une curiosité, une acuité particulières. Et pourtant cette œuvre qui voudrait fixer notre attention sur les objets concrets en tant qu'ils ont valeur de signes laisse une impression d'aridité, d'abstraction. On ne peut laisser de la comparer à la peinture abstraite tant y domine l'arabesque pure, qui ne s'interdit ni les superpositions ni les recommencements. »

Revue absente à la BNF mais copie au dossier de presse *Le Voyeur* du fonds Robbe-Grillet de l'IMEC. Référence confirmée par la Bibliothèque Royale de Belgique].

– Jacques BRENNER, « Visite au directeur / (1947) », *Cahiers des Quatre Saisons*, n° 1, août 1955, p. 69-71 [dépôt légal au 2^e semestre 1955 ; deux jeunes gens visitent Jean Paulhan dans son bureau de la NRF ; passe Édouard Dolléans].

– Claude ELSSEN [Gaston Derycke], « Série blonde », *Dimanche-matin*, 3^e année, n° 122, dimanche 14 août 1955, p. 9a [rubrique « Marginales », intertitre « Une littérature érotique est-elle possible ? » : la censure « prend à partie l'auteur et l'éditeur d'Histoire d'O, mais ne semble pas s'émouvoir des œuvres de Jean Genêt [sic], qui pourtant... » ; coupure en PLH 17.8].

– R. STEPHEN, « Jean Paulhan souhaiterait que l'atomisme puisse / donner aux hommes de “grandes vacances” », *Combat*, 14^e année, n° 3465, lundi 22 août 1955, p. 3 [réponse à une enquête de R. Stephen sur l'atomisme ; réécriture d'un entretien avec Paulhan].

– Robert POULET, « Pierre Mac-Orlan : “Quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir” », *Rivarol*. Hebdomadaire de l'opposition nationale, n° 241, 25 août 1955, p. 15a [extrait relatif à *Histoire d'O* : « On assure que l'éditeur et le préfacier de l'Histoire d'O sont menacés de poursuites judiciaires — à défaut de l'auteur, dont l'identité n'est pas connue... J'ai dit ici ce que je pensais de ce roman singulier, où la perversité s'exprime par des images assez effrayantes, dessinées d'une main paisible et ferme ; de sorte que les délires où le sensuel se projette sur l'intellectuel, et inversement, causent une émotion composite, où l'horreur s'allie à l'admiration, et produisent d'impressionnantes beautés littéraires, pareilles aux idoles énormes devant lesquelles s'accomplissaient les mystères orgiaques d'Eleusis. On peut apprécier de diverses manières un tel ouvrage que, pour ma part, je trouve trop long de moitié, et moins déchaîné qu'il ne paraît : le libertinage n'est

pas la liberté puisqu'il consiste à changer de contraintes. Cependant, on ne peut nier que cette sorte d'abomination stylisée soit de l'art.

Un art malade, un art dangereux ; authentique néanmoins ; plein d'une vérité sinistre et opiniâtre, sous un masque de jouissance furieuse... Tableau — exceptionnel, inquiétant, à coup sûr — de certains acharnements humains, et surtout de l'acharnement passif, comble d'une féminité perpétuellement brûlante et béante... Si la littérature n'est pas faite pour donner les couleurs qu'il faut à toutes les attitudes de l'âme, et même à celle-là, d'autant plus caractéristique qu'elle marque une limite, une extrémité, pourquoi écrivons-nous ?... Pour tout esprit réfléchi, il n'y a pas de rapport entre l'œuvre de Pauline Réage et la pornographie, laquelle s'efforce d'attirer le lecteur par des moyens extra-littéraires. Les signes, fort évidents, auxquels on reconnaît les produits de ce peu reluisant commerce sont la vulgarité et la bassesse. Il n'y en a pas trace dans l'Histoire d'O.

Chaque fois que les tribunaux ont méconnu cette distinction élémentaire, et s'en sont pris, sous couleur de défendre les bonnes mœurs, à de véritables écrivains, il en est résulté des erreurs aussi ridicules que la condamnation de Baudelaire, de Flaubert, de Lemonnier. À présent Un mâle, Madame Bovary, Les Fleurs du Mal, sont au programme du baccalauréat... L'art a toujours le dernier mot. C'est pourquoi il faut lui laisser suivre ses propres lois, fort rigoureuses. »]

— Claude ELSSEN [Gaston Derycke], « Ubu censeur », *Dimanche-matin*, 3^e année, n° 124, dimanche 28 août 1955, p. 9b [rubrique « Marginales » ; « *Versons également au dossier de "l'esprit de sérieux" — ou, si l'on préfère, de l'humour... involontaire — les attendus de l'action intentée à l'encontre de l'auteur, du préfacier (Jean Paulhan) et de l'éditeur d'Histoire d'O. Cette action a été engagée, en effet, en application d'une loi de 1939, émanant du ministère de la Santé publique, relative à "la famille et à la natalité française", invoquant "la protection de la race" et successivement ratifiée par M. Daladier, le maréchal Pétain, M. Teitgen et M. Billoux. On a également invoqué une autre loi de 1949 visant les publications qui "pour leur caractère, leur présentation et leur objet apparaissent spécialement destinées aux enfants et aux adolescents"....*

De tout quoi il ressort que l'Histoire d'O serait un ouvrage destiné à la jeunesse et qui, d'autre part, nuisible à la famille et à la natalité, mettrait en danger les intérêts de la race. Confessons que nous n'y aurions jamais pensé tout seuls — et qu'une fois de plus la réalité dépasse la fiction. » ; coupure en PLH. 17.8.

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « le 1^{er} mars [1955] » : « *À Dimanche-Matin, c'est toujours la croix et la bannière pour se faire payer, bien que le journal ne me semble pas en si mauvaise posture. (Qu'il soit bien fait, c'est autre chose...)* » ; puis « le 16 octobre [19]55 » : « *Dimanche-Matin est toujours au bord de la faillite, et personne n'y est payé depuis deux mois et demi.* » Avec ceux d'Amiot-Dumont et Plon, les déboires que Claude Elsen rencontre à *Dimanche-Matin* le rendent « *un peu neurasthénique* » ; « le 13/11 [1955] » : « *Dimanche-Matin sera, d'ici huit jours, vendu ou en faillite. Il doit toujours trois mois de piges, bientôt quatre, à ses collaborateurs.* » ; « le 7/2 [1956] » : « *Dimanche-Matin a pu régler à ses collaborateurs la moitié des "arriérés" dûs (3 mois sur 6). De quoi nous vivons pour l'instant, tout en voyant venir avec crainte les prochains mois. Et les feuilles d'impôts s'accumulent...* » Enfin « le 21 / 3 [1957] » : « *Un mot, en hâte, pour vous informer, à titre documentaire, que Dimanche-Matin reparaît, et reparaît sans moi.* » ; « le 11-4-[19]57 », Claude Elsen se réoriente : « *(Je donne désormais à Rivarol les échos que je donnais à Dimanche-Matin — décidément infréquentable — et aux Écrits de Paris un billet mensuel qui sera un peu, en plus long, l'équivalent de mes "Marginales" dont je garde d'ailleurs le titre et la formule.)* »]

– « A propos de l'« Histoire d'O » avec M^e Chérier, Henri Massis, Michel Mourre, André Pieyre de Mandiargues », *La Parisienne*. Revue littéraire mensuelle [dir. Jacques Laurent], n° 31, août-septembre 1955, p. 935-945 [rubrique : « Magnétophone », autour de André Parinaud ; l'entretien commence par une intervention de M^e Chérier sur le plan juridique, relative à l'arrêté du 27 avril 1955, interdisant aux mineurs la vente d'une série d'ouvrages, dont *Histoire d'O* ; M. Monzein, juge d'instruction, vient d'engager des poursuites contre l'éditeur, l'auteur et le préfacier de *l'Histoire d'O* ; André Pieyre de Mandiargues avance : « *l'on dirait volontiers que c'est un roman mystique. Car le sujet sous le vêtement et par les voies de l'érotisme est l'épanouissement d'une femme dans l'abdication de ses libertés, dans l'esclavage consenti, dans l'humiliation, dans la prostitution imposée par ses maîtres, dans la torture et jusque dans la mort... Rien qui concerne évidemment les législateurs ou les magistrats et même peut-être l'honnête homme ou la morale naturelle dont vous parlez.* » ; pas de mention de Jean Paulhan, mais un tiré-à-part figure en PLH. 17.8 ; voir *infra* en octobre 1955].

– Daniel BECOURT, « Érotisme et obscénité / La littérature a-t-elle le droit / d'outrager les bonnes mœurs ? », *Combat*, 14^e année, n° 3486, jeudi 15 septembre 1955, p. 6efg [fin de l'article : « *Voilà pourquoi*

aucune condamnation ne saurait atteindre l'œuvre, pas plus que son auteur. Car ce n'est pas l'œuvre qu'on juge, mais l'image que reflètent d'elle des miroirs déformants. Ce n'est pas davantage l'homme qui l'a conçue. La littérature ne relève que d'elle, et l'écrivain qui s'est conformé à ses exigences a fait assez pour n'avoir plus à répondre de rien, sinon du courage de se déclarer père de ses œuvres. D'autres juges que ceux auxquels il destine son message ne sauraient parler le même langage que le sien, et il ne peut les comprendre.

Et si, après s'être bien battu, il lui faut s'incliner devant les lois de la cité, que son acceptation ne témoigne que de sa volonté d'assumer son véritable destin : celui d'homme libre. » ; l'article renvoie à celui du 10 février 1955 ; deux coupures en PLH. 17.8].

– Hubert JUIN, « Un hommage à Joe Bousquet », *Combat*, 14^e année, n° 3495, lundi 26 septembre 1955, p. 3abcd [mention de *De Jean Duns Scott à Jean Paulhan* ; Hubert Juin produit, le mercredi 28 septembre à 20 heures 30, sur Paris, chaîne nationale, 347 mètres, un hommage à Joe Bousquet ; à la suite de l'article d'Hubert Juin, figure un inédit de Joe Bousquet, titré « La Confusion des langues » ; Hubert Juin prépare un Lulle pour le Cercle du livre].

– Bernard LEBRESSAN, « Lettre », *La Parisienne*. Revue littéraire mensuelle, n° 32, octobre 1955, p. 1120-1121 [il s'agit d'une lettre au rédacteur en chef de *La Parisienne*, à propos du « colloque » enregistré au magnétophone et publié dans le numéro précédent du même périodique (n° 31, août-septembre 1955, p. 935-945) ; l'auteur récuse l'hypothèse d'une écriture collective : « Cette hypothèse, que confirmerait la préface-canular, ne paraît pas vraisemblable, car le livre est totalement dépourvu de l'humour et de la gaieté qu'on y trouverait à coup sûr s'il était le résultat d'une telle collaboration. » (p. 1121) ; pas de mention de Jean Paulhan, mais la coupure est présente en PLH. 17.8].

– Aimé PATRI, « L'eau et le feu », *Preuves*, n° 56, octobre 1955, p. 87-89 [extrait : « Une autre habileté a consisté à séparer de l'action les considérations philosophiques générales que le marquis de Sade faisait alterner avec les scènes d'érotisme noir : ces considérations ont été reléguées dans la préface de Jean Paulhan. Ainsi, le climat moral qui règne dans le récit peut être distingué de celui de la réflexion intellectuelle qui s'exerce à son sujet. [...] On se demandera donc, bien que cela ne fasse guère que reculer le problème, si le secret du sadisme n'est pas, en dernière analyse, celui du masochisme » ; tiré-à-part en PLH.17.8, joint à huit feuillets dactylographiés.

À Maurice Garçon, « le 10 juillet [1955] », Jean Paulhan écrit : « *A propos d'O, je suis convoqué le 12 Juillet à la Brigade Mondaine. (Quel nom plaisant !). Mais je suis loin de Paris, où je ne pourrai rentrer avant le 1^{er} Août. C'est ce que j'écris au juge d'instruction, M. Monzein, et je suppose qu'il ne verra aucun inconvénient à retarder de quelque vingt jours ma comparution. D'ici là aura paru, dans Preuves, une étude de M. Aimé Patri (professeur de philosophie – et de morale – à Louis-le-Grand) dont la conclusion est que l'Histoire d'O est un ouvrage parfaitement “salubre et profitable”. Mais les Juges d'instruction sont-ils sensibles aux arguments des Moralistes ?* » (coll. part.)].

– n.s., « Note », *Réalités secrètes*. Cahiers de littérature, n° I, s.d. [1955], p. 8 [dans cette première livraison d'une revue éditée par René Rougerie à Mortemart, citation d'un passage du *Jean Paulhan* de M.-J. Lefebvre (Gallimard, 1949) : « *Les meilleurs récits de cette espèce sont ceux qui nous permettent d'en tirer inlassablement les significations les plus riches et les plus variées, sans que nous puissions pour autant nous arrêter jamais à telle signification précise, pour cette raison qu'elle ne suffit pas, mais nous renvoie au récit, lequel nous fait à son tour repartir vers de nouvelles hypothèses.* »]

– Aimé PATRI, « L'Eau et le feu », *Preuves*, n° 56, octobre 1955, p. 87-89 [sur *L'Histoire d'O* ; huit feuillets dactylographiés au fonds Paulhan, et un tiré-à-part en PLH 17.8].

– Gaëtan PICON, « Le Problème du voyeur », *Le Mercure de France*, n° 1106, 1^{er} octobre 1955, p. 303-309 [rubrique « Lettres » dans « Mercvriales » ; voir p. 304 : « *Mais M. Jean Paulhan déclare que “tout est nouveau dans ce livre”* » ; copie au dossier de presse *Le Voyeur* du fonds Robbe-Grillet de l'IMEC].

– G.P., « *Ravage*, par Violette Leduc ; 311 p., 750 fr. (Gallimard) », *Le Mercure de France*, n° 1106, 1^{er} octobre 1955, p. 312 [rubrique « Lettres » dans « Mercvriales » ; « *Finalement ces pages sordides tirent surtout leur valeur de secrètes aspirations métaphysiques (sous les draps et devant le réchaud à gaz) très proches du goût de l'absolu qui règne par exemple dans l'Histoire d'O* » ; pas de mention de Jean Paulhan, mais une coupure est présente au fonds Paulhan en PLH. 17.8].

– Georges RIBEMONT-DESSAIGNES, « Avant Dada », *Les Lettres nouvelles*, 3^e année, n° 32, novembre 1955, p. 535-548 [sur Jean

Paulhan au café Certa, passage de l'Opéra, et sur le traitement des souvenirs de l'auteur publiés par *La N.R.F.* en 1931, dont Georges Ribemont-Dessaignes dit avoir été contraint de corriger les épreuves à la revue même, sans être en mesure de déceler le travail de marqueterie opéré par Paulhan (p. 535-536)].

– Maurice GIEURE, *Braque. Dessins*, Paris, Deux mondes, 1955, p. 9 [dans un volume de 80 p. achevé d'imprimer le 30 décembre 1955, mention de « Jean PAULHAN – *Braque, le Patron*, 1945 » dans la « Bibliographie sommaire »].

– Georges RIBEMONT-DESSAIGNES, « Avant Dada (fin) », *Les Lettres nouvelles*, 3^e année, n° 33, décembre 1955, p. 733-753 [voir p. 752-753, à propos de la revue *Littérature*, titre choisi par antiphrase : « *Mais était-ce bien par antiphrase ? Il est assez curieux de constater que les premiers numéros sont consacrés à Gide et à Valéry, Léon-Paul Fargue, Max Jacob, Pierre Reverdy, Cendrars, Jean Paulhan, André Salmon et Apollinaire. Un véritable arc-en-ciel.* »

Voir *infra* à la date du 12 mai 1958 *Déjà jadis*, du même auteur].

– Jean GUETTE, *Les Lettres nouvelles*, 3^e année, n° 33, décembre 1955, p. 808 [rubrique : « Actualités. Les Revues » ; sur la note de Jean Guérin contre le qualificatif de « réactionnaire » attribué par Roland Barthes à *La N.N.R.F.*].

– n.s., « Le pont aux ânes », *Les Lèvres nues*, Bruxelles, n° 7, décembre 1955, p. 38 [texte complet : « *Le bonheur dans l'esclavage fait de nos jours figure d'idée neuve.*

Jean Paulhan. *Du Bonheur dans l'esclavage. (1954).* »]

– n.s., « Le pont aux ânes », *Les Lèvres nues*, Bruxelles, n° 7, décembre 1955, p. 38 [« *Pour banal que soit un lieu commun, il peut toujours avoir été inventé par qui le prononce : il s'accompagne même, en ce cas, d'un vif sentiment de nouveauté. Qui ne se voit humilié, parcourant le **Dictionnaire des idées recues** ou tout autre recueil de clichés, d'y retrouver telle "pensée" (et le mot déjà en dit long) qu'il croyait avoir inventée ; telle phrase qu'il disait jusque-là fort innocemment ?*

Jean Paulhan. *Les Fleurs de Tarbes. (1941)* »]

– Jean CELLIER, « Sous le signe de la Tour Magne et près / de "l'embarcadère", M. Jean Paulhan / passa son enfance », *Le Provençal*, n° 3854, jeudi 29 décembre 1955, p. 2 [rubrique : « Les Nîmois célèbres » ; deux photographies créditées « "Le Provençal" (Nîmes) » :

« À deux pas de l'avenue Feuchères, près de la gare des voyageurs, dans la maison de gauche, Jean Paulhan passa son enfance. » et : « C'est dans cette humble maison de la rue Jean-Reboul, à Nîmes, qu'est né M. Jean Paulhan. »

Au fonds Paulhan, copie de la coupure envoyée par Jean Paulhan « pour amuser un peu sa payse E.P. / Jean P. », avec billet daté « lundi » [1957] : « Chère Elisabeth / au moment de vous envoyer ces nouvelles du Gard et des Gardois, je me demande si le journal en question n'est pas un peu stupide. Mais vous y trouverez toujours d'excellentes adresses de brandade. / avec mille amitiés / Jean P. »]

– Max JACOB, *Correspondance*. t. II, Saint-Benoît-sur-Loire 1921-1924, Paris, Éditions de Paris, 1955, 365 p. [lettre de Max Jacob à Henry Kahnweiler, « Saint-Benoît-sur-Loire / 12 octobre 1923 » : « C'est Paulhan qui a inventé le bateau Dickens » (p. 216) ; achevé d'imprimer le 30 décembre 1955].

– *France-dimanche*, n° 422 [à propos d'*Histoire d'O* : « Le style y est châtié. Les femmes aussi. »]

1956 – Coll. [Elisabeth PORQUEROL, Frédéric DELAVENAGE, Vincent COURBESSAC, Lore-Berthie QUAPOLS, Pol-Elie CAISSARGUES, Manuel REDESSAN], *Lectures et Figures. Dictionnaire guildien de la littérature vivante*. Introduction par Dominique Aury, Lausanne, La Guilde du livre, 1956, p. 217-219 [dans un volume de 410 pages publié à l'occasion de « nos vingt ans » (mars 1936-mars 1956), rappel des sept textes de Jean Paulhan publiés dans le bulletin de la *Guilde du livre* (mai et juillet 1946, octobre et décembre 1947, juin 1949, avril 1950 et mai 1953) et des trois textes de Claudine Chonez (septembre 1947), Pierre Descaves (avril 1951) et Roger Judrin (août 1954) consacrés, dans le même bulletin, à Jean Paulhan].

– Gérald MESSADIÉ, « Les douleurs imaginaires, par Jean Paulhan », *Le Monde* [?] *Concorde* [?] [rubrique : « Dans le Monde des Lettres » ; portrait légendé « Jean Paulhan, par Hans Erni » ; au fonds Paulhan, coupure non référencée dans le cahier de dessin de 1954-1956 ; après une publication sur Léonor Fini (1951), Gérald Messadié rejoindra en 1959 la rédaction de *Science et Vie*, un magazine dont il deviendra rédacteur en chef-adjoint].

– Paul REBOUX, *Mes Mémoires*, Paris, Les Éditions Haussmann, 1956, p. 331-332 [« On m'envoya ce quatrain de Jean Paulhan : "Tandis qu'Abel Bonnard lèche notre vainqueur, / Abel Hermant

l'évente et pose quelques fleurs / Sur son ventre ou ses pieds. On se demande enfin, / Voyant de tels Abels, ce que font les Caïns !" »].

– André SALMON, *Le Fauvisme*, Paris, Éditions Aimery Somogy, Gründ, 1956, 64 p. [« Georges Braque ? Son commentateur du dernier jour, Jean Paulhan, a sans doute raison de l'appeler : "Braque, le patron" » (p. 12)].

– * Philippe GARCIN, « Le hasard et le récit chez Jean Paulhan », *Monde nouveau*, n° 100, 1956 [texte repris sous un titre identique dans un volume achevé d'imprimer le 6 janvier 1977 : *Parti-pris*, Paris, Payot éd., 1977, chapitre 12, p. 217-225, avec citation attribuée à Giordano Bruno, extraite de *Della causa, principio e uno*, 1584 : « *Qui sait si toute la félicité et la vraie béatitude ne consistent pas dans les exactes copulations et oppositions des membres du discours ?* »

Parmi les éléments de la bibliothèque de Jean Paulhan déposés à l'IMEC, figure un exemplaire relié des épreuves ou tirés-à-part des articles successifs de Philippe Garcin, bien avant le volume publié chez Payot en 1977, recueil factice portant de la main de Jean Paulhan l'adresse de « *Philippe GARCIN / 67, boulevard / Saint-Germain (5°)* ». L'article de Philippe Garcin sur Jean Paulhan, « Le hasard et le récit chez Jean Paulhan » est inséré en fin, mais paginé p. 1-11.

Monde nouveau est non communicable à la BNF ; article mentionné dans *Voix*, juin 1977, pour accompagner « Cinq lettres inédites de Jean Paulhan à Philippe Garcin »].

– Robert POULET, « Jean Paulhan / À propos de : / *Le Marquis de Sade et sa complice / La preuve par l'Étymologie* », dans *La Lanterne magique*, Paris, Nouvelles Éditions Debresse, 1956, p. 102-105 [volume achevé d'imprimer au 1^{er} trimestre 1956.

De Menton, le 10 janvier 1965, Robert Poulet accuse réception d'une réaction de Jean Paulhan favorable à *La Lanterne magique*].

– Marcel LECOMTE, « Spiritualité de F.G. Jünger (À propos d'un voyage en Allemagne) », *Synthèses*, 10^e année, n° 116, janvier 1956, p. 80-86 [article consacré au frère de Ernst Jünger, p. 82 : « *Il y a chez Heidegger une position à l'égard des mots profondément autre que celle d'un Paulhan par exemple. Chez Paulhan, la solution au problème du langage est donnée par une sorte de modus vivendi entre le mot et la chose, entre l'idée et le mot, alors que chez Heidegger il y a véritablement croyance au langage.* »

Texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, p. 93-100].

– E. ARMAND, « 3^{me} Entretien avec M. Zèbre », *L'Unique*, janvier-février 1956, 103-104 [extrait : « *Que veulent les nationalistes de l'Afrique du Nord ? Ériger de nouvelles frontières, créer de nouveaux foyers de racisme et de fanatisme religieux ? Si c'est là leur but, en quoi cela peut-il intéresser les anarchistes ? En quoi l'apparition d'une nouvelle archie peut-elle éveiller autre chose que méfiance et éloignement parmi les anarchistes ?* »]

Sans mention de Jean Paulhan, mais coupure présente au fonds Paulhan, dans la documentation générale pour 1956].

– « Un appel “pour le salut et le renouveau de l'Algérie française” », *Le Monde*, 13^e année, n° 3498, samedi 21 avril 1956, p. 5.

– Jean TEXCIER, « La chronique de Jean Texcier », *Le Populaire* [?] [au fonds Lambrichs, coupure insérée avec la lettre de Jean Paulhan à Georges Lambrichs datée « *jeudi* » (cachet sur l'enveloppe du « 27 – 4 – 1956 ») ; extrait : « *Jean Guérin, qui aime Félix Fénéon — et comme il a raison ! — se devait d'écrire, dans le dernier numéro de la “Nouvelle N.R.F.”, un “Relisons La Revue Blanche”* »].

– Paul NOUGÉ, « La glace sans tain », *Les Lèvres nues*, Bruxelles, n° 8, mai 1956, p. 28-29 [citation d'un membre de phrase de Jean Paulhan, « *...la connaissance de l'homme et de soi-même* »].

– France ERMIN [France Cloquet de Bie], *Les Beaux Départs*, Paris, La Table ronde, 1956, 277 p. [dédicace imprimée « *A Jean Paulhan, / sans qui je n'aurais pas écrit ce livre, / et / A Marcel Arland* » ; ouvrage achevé d'imprimer le 7 mai 1956 : l'exemplaire hors commerce n° 2 porte un envoi manuscrit à Jean Paulhan : « *Cher Jean, / Après tant d'années, c'est / avec joie que je vous donne / ce livre que vous connaissez / mieux que personne / Avec mon affection reconnaissante / France* »].

– B[ernard] de FALLOIS, « Jean Paulhan est depuis trente ans [...] », *Le Temps de Paris*, 1^{ère} année, n° 32, vendredi 25 mai 1956, p. 11 [texte de présentation pour : Jean Paulhan, « *Barbaresques / Quand on a la chance d'être français* », *ibid.*, p. 10-11].

– Pierre DAIK, « Les abandons / de Jean Paulhan », *Les Lettres françaises*, n° 623, du 7 au 13 juin 1956, p. 1 et 8 [vive réaction à l'article de Jean Paulhan qui vient de paraître, « Barbaresques / Quand on a la chance d'être Français », dans *Le Temps de Paris*, 1^{ère} année, n° 32, vendredi 25 mai 1956, p. 10 et 11].

– Guy BECHTEL, « Jean Paulhan et les mots », *L'Information*, 58^e année, nouvelle série, n° 1728, samedi 26 mai 1956, p. 4cd [page « Les lettres » ; sous la forme d'une lettre *s.d.* mais envoyée par Jean Paulhan à Guy Bechtel « *il y a deux ans* »].

– Jean WAHL, « Petite correspondance », *Monde nouveau. Revue mensuelle internationale*, onzième année, n° 102, juillet 1956, p. 159-160 [Jean Wahl proteste contre le fait d'avoir été publié dans le même numéro qu'un texte éditorial sur la guerre d'Algérie : « *Ah ! comme Paulhan dont vous publiâtes la fascinante – par sa fausseté — Lettre aux directeurs de la Résistance, est plus habile, plus retorse. Il dit la même chose naturellement, mais un peu mieux.* » Jean Paulhan répond p. 160 par une lettre à la rédaction].

– Gérard PRÉVOT, « Lettre ouverte au comité national des / écrivains », *Combat*, 14^e année, n° 3743, jeudi 12 juillet 1956, p. 6 [poète publié chez Seghers, boursier du C.N.É., Gérard Prévot a publié un roman, *La Race des Grands Cadavres*, Paris, Denoël, 1956, 191 p.].

– Maurice GIEURE, *Georges Braque*, Paris, Éditions Pierre Tisné, 1956, 131 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 juillet 1956, mentions de Jean Paulhan p. 94 sur la collaboration entre Braque et Murlot pour *Braque le Patron*, 1945, p. 114 pour *La Cuisine*, toile de Braque de la collection Jean Paulhan, p. 123 pour *Braque le Patron*, 1945 et p. 124 pour *Les Paroles transparentes*.

L'exemplaire de Jean Paulhan porte cet envoi du peintre : « *Pour Jean / Paulhan. / Ces reproductions / qu'il connaît déjà / si bien. / [Titre] / Son ami / GBraque / 1957* » (fonds Paulhan).

– François MAURIAC, « La technique du cageot », *Le Figaro littéraire*, 11^e année, n° 536, samedi 28 juillet 1956, p. 1defg et p. 3g [début : « *Pendant l'occupation, Jean Paulhan m'avait persuadé d'admirer un poème en prose (de M. Francis Ponge, je crois) intitulé Le Cageot. Je n'aurais jamais imaginé qu'un objet, le moins caractérisé qui fût, grâce à des mots, parvînt à exister aussi intensément que ce cageot dans sa réalité brute. Je me demande si ce n'est pas de ce cageot que M. Robbe-Grillet, ennemi du roman*

psychologique, a tiré l'idée qu'il se fait du roman futur, où les objets seront là, avant d'être quelque chose, où les choses perdront "leur cœur romantique" et l'univers sa fausse profondeur, où il n'existera plus pour le romancier qu'en surface, où l'adjectif optique, descriptif, remplacera toutes les fausses beautés du vieux style. » (p. 1a) ; voir *supra* au 28-29 juillet 1946.

Glissant la coupure de presse de « La technique du cageot » dans une enveloppe, Jean Paulhan écrit à Francis Ponge, le « vendredi [10 août 1956] » : « *Tu avais dû lire en son temps le drôle de petit papier ci-joint. »*]

– Jacques CHARPIER, « Quand on a la chance d'être Jean Paulhan... ou le littéraire en défaut », *Les Lettres nouvelles*, 4^e année, n° 40, juillet-août 1956, p. 181-183 [rubrique : « Faits et commentaires du mois » ; réponse à Jean Paulhan, « Barbaresques », *Le Temps de Paris*, n° 32, 25 mai 1956].

– Robert POULET, « Jean Paulhan a peuplé le monde de veaux à deux têtes », *Bulletin de Paris*, 3^e année, n° 149, 16 août 1956, p. 10-11 [intertitres « Une littérature figurative » et « Le rire intérieur ». Portrait photographique de Jean Paulhan par Izis légendé « *Les plus beaux cils de la littérature contemporaine* », dessin par Hans Erni ; texte annoncé en première page sous la forme « Paulhan peuple le monde de veaux à deux têtes ».

Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « lundi soir [1956] » : « *Je n'ai pas trouvé que le portrait de vous par R.P. fût désobligeant. Sa seule erreur est sans doute d'avoir abordé, avec une ironie un peu "supérieure", le problème de la peinture, auquel et à laquelle, de son propre aveu, il n'a jamais rien entendu.* » Robert Poulet écrit cependant à Jean Paulhan, de « Saint-Germain, le 17 août [19]56 » : « *Cher Jean Paulhan, / Christian Millau, du Bulletin de Paris, a cru sans doute que les "cils vibratiles", dont je vous faisais une toison spirituelle, se portent au-dessus de l'œil !... »*].

– n.s., « Les belles annonces », *France-Soir*, n° 3752, samedi 18 août 1956, p. 2 [rubrique : « Les potins de la commère. Sur le boulevard à ragots » : « *Jean Paulhan, directeur littéraire des éditions Gallimard-N.R.F., a lu (avec délectation) dans Le Chasseur français : "Parents, haute moralité, professeurs, marieraient fille, 28 ans, instruite, dotée à jeune homme, bonne situation, culture genre N.R.F., sentiments élevés". Le Chasseur français n° 6858.* » Au fonds Paulhan, coupure contrecollée dans le cahier de dessin de 1954-1956].

– Anthyme PRUDE, « Billet de Paris », *République du Sud-Ouest*, Toulouse, 18 août 1946 [« *Cependant que Jean Paulhan, qui a droit au chapitre en tant que co-fondateur des clandestines “Lettres françaises”, ravitaille en douce les vrais collabos de vrai talent, tel Jouhandeau, et déclare les écrivains anciens résistants perdus pour les Lettres, obligés qu’ils sont de satisfaire aux multiples commandes, tandis que Giono et Montherlant nous mûrissent quelques chefs-d’œuvre en prenant tout leur temps — récompense inattendue d’un châtiment améliorant enfin ses victimes.* »]

– Albéric NORRIT, « Lettre d’un grand écrivain / à un jeune homme », *Arts*, n° 582, du 29 août au 4 septembre 1956, p. 1 et 5 [sur Jean Paulhan, Jacques Chardonne, Aragon : « *Trois espèces de protecteurs demeurent vivaces et d’un commerce utile : l’éminence grise, le réactionnaire oublié, le politique.*

L’éminence grise a vieilli. » Au fonds Paulhan, coupure contrecollée et agrafée dans le cahier de dessin de 1954-1956].

– Léopold Sedar SENGHOR, « Flavien Ranaivo le mélanien », *Le Journal des poètes*, 26^e année, n° 7, septembre 1956, p. 8 [« *Dès l’abord, Ranaivo refuse de l’imiter. Il est et se veut malgache. Pour se connaître et s’exprimer, il retourne aux œuvres des hain-tenys. Les hain-tenys c’est la poésie populaire de “dispute”, comme le définit Jean Paulhan, avec ses règles et son style, une poésie d’amour en même temps.*

Mais Ranaivo ne se contente pas de traduire. Né dans l’île de la mélancolie, il reste poète d’amour. Il fait plus : il élargit — plus qu’il ne brise — le cadre du hain-teny. Il introduit le drame, qui est d’abord le sien, au cœur du poème et même de la strophe, comme dans Rencontre. »]

– LOUIS-PIÉCHAUD, sans titre, *Le Figaro*, 130^e année, n° 3750, jeudi 27 septembre 1956 [extrait : « *M. Jean Guin, étudiant l’orthographe occitane, en vient, sur la requête d’un habitant de Béziers, à parler du village de Paulhan d’où le moraliste des Fleurs de Tarbes et du Guerrier appliqué est, je crois bien, lointainement, originaire.*

M. Guin parle de la “mauvaise prononciation de Paulhan pour Poyan, les deux consonnes LH étant l’équivalent du français ILL.”

Notre confrère méridional déplore savamment cette fâcheuse manière de dire qui se rit de l’origine occitane — ou occitanienne — d’un nom que nous sommes nombreux à révéler.

Une bonne fois, rappelez-vous que Paulhan se prononce comme rayon ou papillon ! »

Coupure datée à la main « *Figaro* / 27/IX/56 » mais l'article ne semble pas se trouver pas à cette place dans *Le Figaro*. Marcel Pareau écrit cependant de « *Bayonne, le 20 octobre 1956* » : « *à la suite des notes du Figaro peut-être arrivera le jour où je ne serai pas seul à prononcer votre nom comme il faut.* »]

– Elisabeth PORQUEROL, « Le miroir magique », *Guilde du livre. Bulletin mensuel*, Lausanne, 21^e année, n° 10, octobre 1956, p. 376-377 [montage photographique d'un bras droit tenant un face-à-main ovale dans lequel s'inscrit le portrait de Jean Paulhan en zouave ; début : « *Jean Paulhan est venu à la littérature avec une disposition d'esprit que l'on réserve généralement aux mathématiques. Logicien des lettres, il a réalisé un assez extraordinaire exploit poétique.* »]

– Emilio CECCHI, « Chiacchiere / letterarie », *Corriere della sera*, mardi 2 octobre 1956 [da Parigi, octobre : chiacchiere al caffè con J. Paulhan et M. Arland, « *al caffè e ristorante ch'è all'ultimo piano del palazzone di Au Bon Marché, in via di Babilonia* ».

Texte repris dans *Aiuola di Francia*, Milano, Alberti Mondadori editore, 1969, p. 448-452].

– n.s., « Jean Paulhan », *Bulletin de Paris*, 3^e année, n° 156, 4 octobre 1956, p. 15 [page intitulée « Le dictionnaire des gloires », réalisée par François Brigneau, Stephen Hecquet, Christian Millau, avec la mention « *(À suivre)* » ; texte complet : « *Dégustateur breveté de la maison Gallimard et de la N.R.F. : nouvelle réserve des fonds (de bouteille). Recrache en douce tout ce qu'il goûte. Attache plus de prix à l'emballage qu'au liquide lui-même.*

Coupeur né (de cheveux en quatre), il s'est fait une spécialité des petits crus, piquettes et vins de pays, auxquelles l'étiquette "mise en bouteille au château Paulhan" confère une valeur inestimable. Recommande en particulier le Dubuffet, le Robe-Grillet [sic] et le Francis Ponge. Ces vins, très indigestes, se boivent dans une société secrète de quelques membres.

La cuvée personnelle de Paulhan est beaucoup plus remarquable par la forme biscornue des bouteilles que par leur contenu : leur volume réduit permet, il est vrai, aux amateurs de les placer dans leur poche-gousset. Paulhan verse quotidiennement une ou deux gouttes de ce nectar sur un morceau de sucre et en tire un plaisir agréable.

Il profite du repas dominical pour coller de fausses étiquettes. Exemple "L'Histoire d'O". »]

– « 89. PAULHAN (J.) *Le guerrier appliqué. – Les Fleurs de Tarbes. – Aytré qui perd l'habitude. Portrait par M. Laurencin. – Clef de la Poésie. – Les Hain Tenys. – Petit livre. Ill. de Picasso. – 7 vol. E.O. – Envoi aut., lettres et croquis originaux* », dans *Bibliothèque de Marie Laurencin*, la vente aura lieu à Paris, hôtel Drouot, les lundi 29 et mardi 30 octobre 1956, à quatorze heures précises, Le Havre, Ancienne imprimerie Etaix, 1956, *n.p.* [p. 7] [dans un catalogue sous couverture rose, vente après décès au profit de l'Association de Villepinte].

– Marcel MARIËN, « Le grand étal », *Les Lèvres nues*, Bruxelles, n° 9, novembre 1956, p. 1-5 [voir p. 4 sur *Aytré qui perd l'habitude* ; extrait : « Bref, l'on songe à Aytré, Aytré qui perd l'habitude.

Mais au fait, qui se souvient d'Aytré ? Il faut donc bien, grossièrement, rappeler son histoire.

Aytré tenait un journal dans lequel il consignait les événements de la journée. Rien de très extraordinaire n'animait ce journal jusqu'au jour où survint un crime dont l'auteur demeurait inconnu. Or, en examinant le journal d'Aytré, l'on constatait bien vite qu'avant le meurtre ses notations étaient brèves, sans excès de remarques, mais qu'au lendemain du crime le ton soudain changeait, et le cours des préoccupations. C'était de tout autres sujets qu'Aytré maintenant était prodigue, qui n'avaient guère de rapport avec le caractère tout utilitaire à quoi répondait au fond le journal. Il devenait lyrique, prolixe par moment, comme s'il se fût mis à écrire pour de bon. Le lecteur du journal eut tôt fait de percevoir à jour la culpabilité d'Aytré qui, sous ce flux de paroles et de réflexions auxquelles il était peu accoutumé, s'essayait comme malgré lui de dissimuler son crime. De réservée et même avare qu'elle était au début, son expression était devenue abondante et large, — généreuse. »]

– Yvon BELAVAL, « PAULHAN Jean (né en 1884) », dans *Les Philosophes célèbres*, sous la direction de Maurice Merleau-Ponty, Paris, Mazenod, 1956, p. 446 [dans un volume achevé d'imprimer le 15 novembre 1956, simple notice, à partir d'un texte de Jean Paulhan sur Vailati].

– Jean ARABIA, « Le souvenir de Rembrandt », *Défense de l'homme*, 9^e année, n° 98, décembre 1956, p. 28-29 [Louis Lecoq et Paul Rassinier sont régulièrement au sommaire de cette publication.

Jean Arabia écrit à Jean Paulhan, le « Samedi / 29-XII-LVI » : « j'ai dit un mot de vous dans "Défense de l'homme" (Décembre) l'Argus vous l'a-t-il communiqué ? / Je n'ai qu'un exemplaire et vous le passerai. »]

1957 – Pierre et Jacques-Henry BORNECQUE, « Jean Paulhan », dans *La France et sa littérature. Guide complet dans le cadre de la civilisation mondiale*, tome II, de 1715 à nos jours, Paris, Lyon, IAC et Les Éditions de Lyon, 1957, in-16 oblong, p. 788 [Pierre Bornecque écrit à Jean Paulhan, de « *LYON, le 28 Mars 1955* » (dossier jaune « Entretiens / avec JP ») ; autres éditions en 1953, 1960 et 1968].

– Georges LIMBOUR, « Jean Dubuffet », *L'Œil*. Revue d'art mensuelle, n° 25, janvier 1957, p. 36-40 [extrait : « *Ces œuvres séduisirent aussitôt hommes de lettres et poètes : Jean Paulhan, Francis Ponge, Paul Éluard, André Fraigneau [sic], etc.* » (p. 38) ; « *L'artiste qui vient de dessiner le portrait de quelques-uns de ses amis, Jean Paulhan, Antonin Artaud, Francis Ponge, Michaux, Dhôtel, Calet, Pierre Benoît, etc., dresse leur effigie en haute pâte, et une nouvelle exposition a lieu chez Drouin en 1947* » (p. 39) ; article repris, après correction, dans Georges LIMBOUR, *Spectateur des arts. Écrits sur la peinture 1924-1969*, édition établie par Martine Colin-Picon et Françoise Nicol, Le Bruit du temps, 2013, p. 822-830, textes cités p. 824 et 826].

— « Sade, Paulhan et le Président », *L'Express*, n° 289, 4 janvier 1957, p. 25 [rubrique : « Lettres » ; brève présentation et texte de la déposition de Paulhan au procès de Jean-Jacques Pauvert ; André Pieyre de Mandiargues a eu vent du procès de Jean-Jacques Pauvert et de la déposition de Jean Paulhan par « *les journaux romains* » : « *il était aussi question de "l'irréprochable conservateur de la Bibliothèque d'Orléans", dont l'opinion a beaucoup étonné le journaliste, qui certainement ignore l'existence de l'Histoire de l'Œil.* » (lettre d'André Pieyre de Mandiargues à Jean Paulhan, « *Rome le 25 - 12 - [19]56* »)].

– Georges MATHIEU, sous la direction de, *Cérémonies commémoratives de la condamnation de Siger de Brabant*, galerie Kléber, du 7 au 27 mars 1957, programme de la 1^{ère} condamnation constitué de 2 feuillets pliés en deux formant 8 pp. in-plano (52,5 cm x 34 cm), 1^{er} plat orné d'une armoirie probablement dessinée par Georges Mathieu représentant un aigle bicéphale surmonté de symboles papaux. Le programme comprend la liste du « Comité d'honneur », dans laquelle figurent, dans cet ordre : Prince Gengis Khan, Prince Igor Troubetzkoï, Comtesse de Morelos y Guerrero, Comte de la Varendé, Michel Tapié de Céleyran, Vicomte Auxiat de Turenne, Lady Norton, Romanov Hohenstauffen, Del Renzio de Rossi di Castellone e Venosa,

Marcel de Corte, Maître Gambier de la Forterie, Docteur Chou Ling, T.S. Eliot, Gaston Georgel, Karl Jaspers, Arturo Lopez-Willshaw, Stéphane Lupasco, Gabriel Marcel, Jean Paulhan et James Johnson Sweeney. Avec à la suite le détail du programme, divisé en 4 cycles, sacerdotal, royal, bourgeois et populaire [justification de tirage : « *Ce programme a été tiré à / deux cent trois exemplaires / marqués de A à Z et de 1 à 177 / sur papier pur chiffon / Isle de France* » / de A.G. Cabrol / sur les presses du Maître Imprimeur / R. Girard / le 6 Mars MCMLVII à Paris »].

Il existe un *Programme de la deuxième condamnation de Siger de Brabant à la bulle Unigenitus* sur feuillet double de papier fin formant 2 pp., sans mention de Jean Paulhan. Le catalogue de Georges Mathieu, *De l'Abstrait au Possible. Jalons pour une exégèse de l'Art Occidental*, Paris – Zürich – Bruxelles, Éditions du Cercle d'art contemporain, Fondation internationale, 1958, 55 p., précédé de « Ses demeures » par Blaise Distel, est relu et corrigé de la main de Paulhan : « *bannis* » corrigé en « *bannies* » (p. 14), « *dès lors* » remplacé par « *à partir / de maintenant* » (p. 14), « *méthodes de créature pure* » corrigé en « *création* » (p. 38), et « *On en sait même plus* » corrigé en « *On ne sait même plus* » (p. 47) [achevé d'imprimer le 27 décembre 1958].

André Breton réagit par *Coup de semonce*, tract de quatre pages daté du 25 mars 1957, imprimé sur un double feuillet 32,5 x 25,5 cm, impression en noir sur papier d'Auvergne Richard-de-Bas, et signé par Jean-Louis Bedouin, Robert Benayoun, André Breton, R. Ivzic, Élie-Charles Flamand, Gérard Legrand, Joyce Mansour, Pierre de Massot, Benjamin Péret, Jacques Schuster, Jacques Senelier et Toyen, avec les signatures autographes en couleurs. Georges Mathieu lui répond par *La Monnaie du pape. D'Einstein à Kubitschek* (tract-affiche, impression recto en rouge, sur une feuille ouverte 90 x 56 cm — i.e. 15,5 x 19,5 cm pour l'expédition postale — et daté du 23 avril 1960)].

– n.s., « Un document : Qu'est-ce que Dada ? Dada, c'est Dada », *Arts*, n° 610, du 13 au 19 mars 1957, p. 10 [à propos du livre de Georges Hugnet, *L'Aventure Dada*, publication de quelques jeux extraits des archives du surréalisme, auxquels Paulhan a participé].

– n.s., « *Cahiers des Saisons / Jouer aux dames avec Paulhan* », *Arts*, n° 612, du 27 mars au 2 avril 1957, p. 9 [rubrique : « Le journal des revues / Extraits des meilleurs articles / à paraître dans les revues / littéraires du mois d'avril » ; à propos d'un texte de souvenirs, par René de Obaldia, à paraître dans les *Cahiers des Saisons*, n° 10, avril-mai 1957, p. 278-280. Voir *infra* à cette date].

– René MAUBLANC, « Le poète et le militant », *Europe. Revue mensuelle*, 35^e année, n° 135-136, mars-avril 1957, p. 81-83 [dans une livraison publiée pour le dixième anniversaire de la mort de Jean-Richard Bloch, extrait : « *C'est dans les années 1920-1923 que je fis la connaissance de Jean-Richard Bloch. À ce moment, sous l'impulsion de Paul-Louis Couchoud, était apparu un mouvement japonisant dans la poésie française, des épigrammes de trois ou cinq vers — haï-kaïs ou tankas — faites pour être lues et non pour être dites. J.-R. Bloch s'y intéressa et en publia dans la Nouvelle Revue française et dans les Cahiers idéalistes ; Paul Eluard en composa aussi, comme Jean Paulhan et de très jeunes gens, qui étaient alors mes élèves au lycée de Reims, Roger Vailland et Roger Lecomte ; Jules Romains, qui faisait alors la chronique littéraire de l'Humanité, leur fit une large publicité et publia celles qu'il recevait des lecteurs du journal.* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Paul GUTH, « Les rendez-vous de Paul Guth / avec ce “narquois qui aime aimer... ce sphinx et ce candide...” Jean Paulhan », *La Montagne*, Clermont-Ferrand [fondateur : Alexandre Varenne], 37^e année, n° 11976, jeudi 25 avril 1957, p. 8 [repris dans « Jean Paulhan », *La Gazette des Lettres*, samedi 3 mai 1947].

– René de OBALDIA, « Jouer aux dames avec Paulhan », *Cahiers des Saisons*, n° 10, avril-mai 1957, p. 278-280 ; Jacques Brenner écrit à Jean Paulhan, le « 20 / XII / [19]56 » : « *Cher Jean, je voulais vous faire une petite surprise : les Saisons publieront dans leur n° 10 (mars) un ensemble de témoignages sur votre œuvre. Mais j'aimerais y adjoindre une des conversations que vous avez eues avec Robert Mallet à la radio et votre autorisation est naturellement nécessaire. / Collaborent à ce n° : (sûrement) Marcel Jouhandeau, Francis Ponge, Jean Grenier, André Dhôtel, Henri Thomas, Armand Robin, Jean-Louis Curtis, Henri Hell, moi-même et (j'espère) Marcel Arland et Jean Tardieu. / Puisque désormais vous êtes au courant, vous pourriez peut-être m'autoriser à reproduire aussi certains textes qui n'ont jamais été repris en volumes. Par ex. : Une semaine au secret. Si vous voulez bien, j'irai vous voir à ce sujet début janvier. [...]* Nous donnerons également dans les témoignages l'article sur les faits divers que Groethuysen avait écrit pour *Action*. »

Texte de René de Obaldia repris dans *Choix de textes*, Préface de Jean-Louis Bory, Julliard, 1966, p. 237-241 ; et dans *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 169^e année, n° 72, samedi/dimanche 26/27 mars 1966, p. 19abcde].

– André DHÔTEL, « Souvenirs », *Cahiers des Saisons*, n° 10, avril-mai 1957, p. 296-298.

– Bernard GROETHUYSEN, « Jean Paulhan », *Cahiers des Saisons*, n° 10, avril-mai 1957, p. 299-300 [repris dans *Autres Portraits*, Paris, Gallimard, 1995, p. 200-202 ; Bernard Groethuysen date ce texte de 1945 ; il est extrait de la revue *Action*].

– Marcel LECOMTE, « Robbe-Grillet, Blanchot et Henry Miller », *Synthèses*, n° 132, mai 1957, p. 430-436 [extrait : « *Et à cet égard, on ne peut s'empêcher de rapprocher du roman de Robbe-Grillet un texte de Paulhan, ancien déjà, et où se décèle, se forme là aussi une curieuse modification du sens du réel, parente peut-il sembler de celle de notre narrateur : il s'agit d'Aytré qui perd l'habitude [...]* ».

Texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, éditions Labor, 1988, p. 205-209].

– Maurice CHAPELAN, *Main courante*, Grasset, 1957, p. 84 [volume achevé d'imprimer le 9 mai 1957 ; texte complet du passage : « *Depuis un siècle, on a débarbouillé de leur obscurité les victimes de Boileau. Avant un siècle, on aura débarbouillé de la leur celles de Jean Paulhan. (Léautaud disait de Paulhan : "Regardez-le, notre Boileau, avec sa perruque dessinée par Braque !")* » Référence absente au fonds Paulhan].

– n.s., *Les Lettres nouvelles*, 5^e année, n° 50, juin 1957, p. 936 [rubrique « Actualités », mention de : René de OBALDIA, « Jouer aux dames avec Paulhan », *Cahiers des Saisons*, avril-mai 1957, n° 10, p. 278-280.

Sur les projets de contribution à *Saisons* dans cette période, Jacques Chardonne écrit à Jacques Brenner : « *La Frette / 5 janvier 1957* » : « *L'œuvre de Jean Paulhan (du moins le principal) me surpasse. L'homme est mon ami depuis trente ans. J'ai pour lui une estime vibrante. Tout cela me gêne pour en parler. Il faut me poser des questions. Et je peux m'en poser à moi-même.* » (vente Piasa, expert Thierry Bodin, mardi 14 octobre 2008 à Drouot Richelieu, n° 88 du catalogue).

– Jean-Louis CURTIS, *À la recherche du temps posthume*, Paris, Fasquelle, 1957, in-16, 111 p. [collection « Libelles » ; volume achevé d'imprimer en mai 1957 ; le chapitre « II. – À l'ombre des maîtres

épanouis » (p. 36-54) regroupe les noms de Mauriac, Malraux et Paulhan ; pour ce dernier, mentions p. 47-54.

Les huit pages du manuscrit d'un chapitre intitulé « Jean Paulhan vu par Marcel Proust » ont été mises en vente par la librairie Fourcade].

– Jean-Louis CURTIS, « Pastiches » et « Pastichez Malraux / Mauriac, Paulhan / conseille Jean-Louis Curtis / aux jeunes romanciers », *Arts*, n° 622, du 5 au 11 juin 1957, p. 1^{er} et p. 8 [intertitres « François Mauriac jugeant les gens de lettres », « Un monologue d'André Malraux » et « L'ironie paulhanienne »].

– Gérard Bauër écrit à Jean Paulhan, le « 20 Juin 1957 » : « *Je trouve votre lettre en rentrant du festival de Strasbourg. Merci. Mais, tout à l'heure, en ouvrant le "Figaro littéraire", je vois que la secrétaire a oublié votre nom, celui de Duhamel et celui de Dorgelès ! dans la liste des membres du jury. Cette omission sera réparée. Je vous exprime mon amicale confusion qu'elle se soit produite.* »

— Florent FELS, *Voilà*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1957, 208 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 5 juillet 1957, voir p. 73 la mention de Jean Paulhan, « *s'abreuvant d'espérance auprès de Max Jacob, en compagnie de Paul Morand, [...] Gabory et, plus tard, Malraux, Cocteau et l'enfant Radiguet.* »]

— Georges BATAILLE, *La Littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, 232 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 30 juillet 1957, mention de Jean Paulhan, p. 112 : « *Il faut dire en premier lieu que la reconnaissance du génie, de la valeur significative et de la beauté littéraire des œuvres de Sade est récente : les écrits de Jean Paulhan, de Pierre Klossowski et de Maurice Blanchot l'ont consacrée* » ; p. 114, pour la mention de l'introduction de Jean Paulhan aux *Infortunes de la vertu* et p. 124, pour la citation des pages 11 et 12 de cette même introduction, comme pour la discussion sur les « *imitateurs* » que Jean Paulhan prête à Sade].

– Armand Robin écrit à Jean Paulhan, de « Sèvres, le 27 août 1957 » : « *Cher Jean, / je suis tombé en arrêt, au milieu d'un roman, sur cette phrase.* » Il joint un feuillet dactylographié : « *LE BONAPARTE DES SYLLABICIDES. / LONGTEMPS J'AI PENSE QUE JEAN PAULHAN N'ATTAQUAIT QUE LES MOTS, LES ENTREPRENANT AVEC PRUDE APPRET, LES CONTRAIGNANT A SE PORTER AU MIEUX D'EUX-MEMES, NE LES LAISSANT EN PAIX QUE PARFAITS.*

J'AI VU AVEC PLAISIR QUE, DE SURCROIT, IL ETAIT SYLLABICIDE. DANS LES BONS MOIS, IL MET TROIS JOURS A RETRANCHER DES SYLLABES. PAR UNE RARE CHARITE, IL EN OTE AUSSI CHEZ LES AUTRES ET CES AUTRES EN DEVIENNENT PLUS SAINS.

JE LE SOUPÇONNE DE VOULOIR FONDER SUR DE FERMES ASSISES L'EMPIRE DES SYLLABICIDES. / ARMAND ROBIN, 2 février 1957. »

– Georges LIMBOUR, « Georges Braque : découvertes et tradition », *L'Œil*, n° 33, septembre 1957, p. 26-35 [reportage photographique de Robert Doisneau dans l'atelier parisien ; coupure absente au fonds Paulhan ; voir p. 34 la mention : « Vous lirez également avec profit l'étude de Jean Paulhan, Braque le Patron (Gallimard, Paris, 1952 et Trois-Collines, Genève-Paris, 1946) ». Texte repris dans Georges LIMBOUR, *Spectateur des arts. Écrits sur la peinture 1924-1969*, édition établie par Martine Colin-Picon et Françoise Nicol, Le Bruit du temps, 2013, p. 863-874].

— Marcel LECOMTE, « Retour sur Francis Ponge », *Le Journal des poètes*, 27^e année, n° 8, octobre 1957, p. 3 [« P.S. – L'on aimerait encore à préciser l'attitude de Ponge à l'égard de ce que l'on se permet quelquefois d'appeler la Grande Poésie : Paulhan ne tendit-il pas à tel moment à choisir Max Jacob contre Claudel ? Mais pour Ponge, c'est bien Claudel qui importe, mais un Claudel à la fois désolennisé et plus ferme, plus assuré de ses pouvoirs de langage peut-être que de mystique, ou du moins plus assuré d'être dans une vie immémoriale de langage. »]

– Marcel LECOMTE, « Eros et le Destin », *Synthèses. Revue internationale*, n° 137, octobre 1957 [rubrique : « Chronique littéraire » ; dans un numéro spécial consacré à la Pologne, contribution de Marcel Lecomte sur l'*Histoire d'O* ; texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, p. 115-121].

– n.s., *La N.N.R.F.*, 5^e année, n° 58, 1^{er} octobre 1957, dernière page de couverture [« La Nouvelle Revue française publiera dans ses prochains numéros [...] JEAN PAULHAN [...] Petit incident guerrier et ce qui s'ensuit »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan n'existe pas », novembre 1957, carte postale éditée par le Collège de 'Pataphysique, 14 x 10,5 cm [impression en noir recto verso sur divers papiers de couleur, orange, vert, bleu-gris, etc. ; Jean Paulhan avait écrit, dans *La N.N.R.F.* que le docteur Irénée-Louis Sandomir, dont la mort venait d'être annoncée, n'avait sans doute jamais existé ; les exemplaires furent expédiés du monde entier, rue des Arènes et rue Sébastien-Bottin ; voir *Les très riches heures du Collège de Pataphysique*, Paris, Fayard, 2000, p. 124, reproduction et légende 2 ; Ruy LAUNOIR [Paul Gayot], *Gestes & Opinions de quelques Pataphysiciens illustres. Emmanuel Peillet, Jean-Hugues Sainmont, Latis, etc.*, L'Hexaèdre éditeur, 2007, p. 250-252].

– René DROUIN, « Historique », *Fautrier*, Paris, novembre 1957, *n.p.*, plaquette éditée par les galeries Rive Droite et André Schoeller Jr à l'occasion de la première exposition faite à Paris sur les origines de l'art informel [René Drouin note : « *Septembre 1943, un ami me fait rencontrer Jean Paulhan* » ; à la suite de : Pierre RESTANY, « 30 années de figuration informelle » ; « *Achevé d'imprimer à Paris en décembre 1957 par l'imprimerie Union* »].

– André BERRY, « Épigrammes », *Le Mercure de France*, tome CCCXXXI, n° 1132, 1^{er} décembre 1957, p. 620-622 [voir au sommaire le poème commençant par « *O de volupté, Puits insigne* » (p. 621) ; coupure en PLH 17.8].

– C.O., « Jean Paulhan : / “Il est des questions / que l'on ne peut guère poser / sans devenir / soi-même réponse” », *Le Midi libre*, dimanche 8 décembre 1957, p. 7 [rubrique : « Talents de chez nous » ; portrait photographique non légendé ; au fonds Paulhan, coupure datée « *Midi-libre / 8-XII-[19]57* » ; Georges Braque, Paul Klee, *Oniroscope*].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / n'existe pas », *Arts*, n° 648, du 11 au 17 décembre 1957, p. 3 *dernière colonne* [rubrique : « L'air de Paris littéraire » ; reproduction de la carte du Collège de 'Pataphysique au-dessus du texte (complet) : « *Dans la liste des rédacteurs en chef de la “Nouvelle (nouvelle) Revue Française”, on relève le nom d'un certain Jean Paulhan, que l'on croyait pataphysicien.*

Or, dans le dernier numéro de la “Nouvelle (nouvelle) Revue Française”, on relève l'information suivante : “D'après les cahiers du Collège de pataphysique, le docteur Sandomir, vice-curateur de ce college, serait mort. Il est heureusement vraisemblable que ce docteur n'a jamais existé”.

Vivement touchés par ce qu'ils considèrent comme une trahison, les pataphysiciens ont immédiatement fait imprimer des milliers de cartes, avec l'inscription : "Jean Paulhan n'existe pas". Ils espèrent ainsi par une propagande intensive, venger le docteur Sandomir en réduisant aussi l'auteur des "Fleurs de Tarbes" à l'état de mythe. On affirme à la N.R.F. que c'est fait depuis longtemps. »]

1958 – Michel RAGON, *Dubuffet*, Paris, Le Musée de poche, 1958, p. 20 et 22 [selon Michel Ragon, Georges Limbour amena à Jean Dubuffet, parmi d'autres visiteurs, René Drouin et Jean Paulhan ; puis en juillet 1945, Jean Dubuffet entreprit à l'encre de Chine et à la gouache toute une série de portraits de Jean Paulhan, prémices de la vaste entreprise de portraits commencée en août 1946 avec celui de Pierre Benoit].

– M. P.-C., « Un ambassadeur de France et trois Membres d'Honneur », *Livre d'or de l'Académie de Neuilly*. Arts, Lettres et Sciences, Paris, 1958, p. 80-81 [dans un volume légalement déposé au 1^{er} trimestre 1958, portrait de Jean Paulhan par Zeitoum et brève présentation de l'auteur : « Nous l'évoquons sans définir. Vingt pages s'écrivent plus aisément sur un médiocre que dix lignes sensées sur un grand personnage. »]

– Nicolas BEAUDUIN, « Mes souvenirs sur la vie des lettres », *Livre d'or de l'Académie de Neuilly*. Arts, Lettres et Sciences, Paris, 1958, p. 123-128 [dans un volume légalement déposé au 1^{er} trimestre 1958, voir p. 13 le texte d'une lettre de Paulhan à Nicolas Beauduin : « "Cher Nicolas Beauduin, je viens de lire des poèmes de vous que j'admire et cette admirable aussi Sœur Helen de Rossetti..." Pour terminer Jean Paulhan espérait disait-il, me rencontrer bientôt. » ; puis p. 126 : « Un bois gravé par Chana Orlof, accompagnait des poésies malgaches, Les Hain-Teny Merinas, recueillies par Jean Paulhan. »]

– n.s., « Jean Paulhan existe-t-il ? », *Le Figaro littéraire*, 13^e année, n° 611, samedi 4 janvier 1958, p. 3 [rubrique : « Dans la semaine » ; reproduction de la Carte du Collège de Pataphysique « Jean Paulhan / n'existe pas », à partir d'un exemplaire rose.

Selon Jean Paulhan, on trouve la carte « à la librairie du Minotaure, et pour un prix vraiment très modique, dix francs la carte... Ce que je pense du procédé ? Mais je trouve cela très plaisant. »]

– Michel DELAIN, « On ne me fera pas dire / qui est Pauline Réage / réaffirme Jean Paulhan », *Paris-Journal*, 16^e année, n° 4204, nouvelle

série, vendredi 31 janvier 1958, p. 10^{cde} [rappel de la décision publiée au *J.O.* le 27 avril 1955, et convocation à comparaître adressée à Jean-Jacques Pauvert et Jean Paulhan, pour avril 1958 ; entretien avec Michel Delain ; Paulhan s'amuse du nom du procureur, M. Monsein... ; photographie légendée « *Jean Paulhan chez lui, hier* », devant une toile de Jean Dubuffet, créditée *Paris-Journal* ; coupure en PLH. 17.8].

– Michel RAGON, « Jean Dubuffet », *Cimaise* [dir. Jean-Robert Arnaud], cinquième série, n° 3, janvier-février 1958, p. 11-22 [voir p. 11b : « *Limbours l'incita à exposer, lui amena Paulhan, qui lui amena Drouin.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, annonce des « Incidents guerriers », texte à paraître de Jean Paulhan, *La N.N.R.f.*, 6^e année, n° 62, 63 et 64, 1^{er} février, 1^{er} mars et 1^{er} avril 1958, dernière page de couverture.

– André MASSON, « Entretiens avec Georges Charbonnier », *Les Lettres nouvelles*, 6^e année, n° 57, février 1958, p. 338-352 [p. 350 « [...] j'ai fait l'expérience de la guerre ; "guerrier appliqué", comme dirait Paulhan... J'ai été "surréaliste affiché", comme dit Breton. »]

– André MASSON, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, préface de Georges Limbour, Julliard, 1958, 207 p. [enregistrés au Tholonet, diffusés sur la chaîne nationale de la R.T.F. en octobre, novembre et décembre 1957, entretiens réunis dans un volume achevé d'imprimer le 15 mars 1958, mention de Jean Paulhan p. 62 : « *Mais j'ai voulu faire cette expérience, de même que j'ai fait l'expérience de la guerre ; "guerrier appliqué", comme dirait Paulhan... j'ai été "surréaliste affiché", comme dit Breton !* »]

– Maurice CHAPELAN, « Cinq écrivains, deux peintres et deux sculpteurs se partagent le "million" Fénéon », *Le Figaro littéraire*, 13^e année, n° 621, samedi 15 mars 1958, p. 1 et 3 [en p. 1, « Soleil de mars sur de jeunes talents », avec photo R. Pari pour *Le Figaro littéraire* représentant Jean Paulhan et la recteur Sarrailh avec Philippe Sollers. En p. 3 : « *Mardi à midi, par un joli petit temps panaché de neige et de soleil, les membres du jury Fénéon se sont retrouvés comme des "conspirateurs" dans un restaurant, assez insolite, de la vieille rue Saint-Séverin, surgi là, il n'y a guère, porte à porte avec Le Pont traversé (titre d'un livre de Jean Paulhan), la librairie du poète Marcel Béalu. Il arbore, ce restaurant, le nom prometteur de Papille.* »]

Si Jean Paulhan y a entraîné tout son monde fénéonesque, c'est parce que la propriétaire est une fille de Maurice Denis, associée avec un neveu de Gabriel Pierné, ancien modéliste de Jacques Heim, M. Carlos de Dodat, à qui ses ciseaux de coupeur, qu'il a gardés, servent aujourd'hui à préparer les rougets. Quelle agréable salade littératuro-picturo-musico-culinaire ! Voilà bien Paris. »

Les « couronnés littéraires » : Jean-François Revel, 200.000 francs pour *Pourquoi des philosophes ?*, chez Julliard ; Philippe Sollers, 100.000 francs pour *Le Défi*, au Seuil ; Jacques Cousseau, 100.000 francs pour *Le Chien gris*, chez Corrêa ; Michel Bertrand, 50.000 francs pour *Le Port*, chez l'auteur ; Bernard Clavel, 50.000 francs pour *Pirates du Rhône* et *L'Ouvrier de la nuit*, chez Julliard].

– G. Ad., « Pour le 10^e anniversaire de la mort d'un poète... /... dix années de la vie d'Antonin Artaud », *Le Figaro littéraire*, 13^e année, n° 621, samedi 15 mars 1958, p. 4 [Antonin Artaud est mort le 4 mars 1948 ; « Un grand nombre d'amis et d'admirateurs d'Antonin Artaud vont, en tout cas, se retrouver à un rendez-vous du souvenir fixé par Les Cahiers de la Compagnie Renaud-Barrault. Ceux-ci préparent un numéro spécial qui doit paraître en avril. Une part importante de cette livraison sera consacrée à l'examen, par des personnalités du théâtre de 1958, des enseignements qu'ils ont tirés, et qui subsistent toujours, de cette œuvre capitale que Jean-Louis Barrault cite comme un de ses livres de chevet : *Le Théâtre et son double*. » ; sans mention de Jean Paulhan].

– n.s., *Les Nouvelles littéraires*, n°1597, jeudi 10 avril 1958, p. 7 [rubrique : « Revue des revues » : « Nous trouvons une autre page de ce même ouvrage dans la N.N.R.F. Là Michel Butor peint avec vigueur le contraste entre le désert et la luxuriante vallée du Nil. Ce numéro d'avril est un des meilleurs que nous ayons vus depuis longtemps. Il s'ouvre, chose rare, sur un texte de Jean Paulhan, qui s'attache, comme à l'ordinaire, à donner un éclairage particulier aux choses quotidiennes — par exemple la pièce où il vit parcourue par lui dans la nuit — et il appelle à son aide la philosophie Zen. Enfin les fragments de la correspondance de Georges Rouault et André Suarès nous donnent le désir de lire intégralement ce dialogue entre ces deux hommes au génie singulier. »]

– Franz HELLENS, *Documents secrets*, Albin Michel, 1958, 415 p. [dans un livre achevé d'imprimer le 10 avril 1958, voir p. 117 (à propos du *Disque vert*), 144 (voyage en Italie de 1924, malgré l'erreur de date, et pour Monte-Carlo, Pérouse, Tivoli et Chirico) ; 160 (diner avec Jean

et Germaine avant le second voyage de Franz Hellens en Italie), 200-201 (Chatenay-Malabry en décembre 1932), 209 (avis de Paulhan sur *Le Magasin aux poudres*), 223-225 (Marcel Jouhandeau à Chatenay-Malabry), 226 (Malraux), 235-236 (bureau de la N.R.F. au deuxième étage), 238-239 (réunion en l'honneur de Jean Paulhan, en 1932, à l'occasion de sa promotion dans la légion d'honneur), 240 (Clandel), 242-243 (Léon Bopp), 244 (Francis Jammes à *La N.R.F.*), 273, 304 (1944), 350-351 (caractère et style de Jean Paulhan), 355 (Henri Calet) ; voir *supra* en 1932].

– Claude ELSEN [Gaston Derycke], « Entretien avec Jean Paulhan sur quelques *Causes célèbres* », *La Gazette des lettres*, 6^e année, n° 112, samedi 15 avril 1950, p. 1 et 2.

– J.S. [Jean SELZ], « Oniroscopie », *Les Lettres nouvelles*, 6^e année, n° 60, mai 1958, p. 768 [Yolande Fièvre expose à la galerie Furstenberg ; sans mention du nom de Paulhan].

– Marcel SAUVAGE, *Maurice Savin et la renaissance contemporaine*, Genève, Pierre Cailler, 1958 [dans un volume achevé d'imprimer le 10 mai 1958, voir p. 58 : « *Voilà probablement ce que l'astucieux et délicat Jean Paulhan conçoit comme une peinture qu'il faudrait appeler la peinture de la part obscure et du contresens.*

Il en faut convenir, Savin échappe au contresens. »]

– n.s., « À l'Académie française / Une communication de M. Jacques de Lacretelle à propos de l'«Affaire Paul Morand» », *La Croix. Quotidien catholique d'information*, 79^e année, n° 22915, dimanche 11, lundi 12 mai 1958, p. 8efg [coupure non référencée dans les dossiers de presse de l'année 1958.

Le « 3 mai [19]58 », Jacques de Lacretelle écrit à Jean Paulhan : « *Cher ami, / Merci de m'avoir envoyé votre témoignage. Il est très probant. Je vous remettrai une copie de la déclaration que je compte adresser au bureau jeudi prochain. / Très cordialement à vous / Jacques de Lacretelle.* » Tel qu'imprimé dans *La Croix* des 11-12 mai, extrait d'une lettre de Jean Paulhan à Jacques de Lacretelle : « *Mon cher ami, / J'ai demandé plusieurs fois à Paul Morand, durant l'occupation, d'intervenir auprès du gouvernement de Vichy : c'était d'abord en faveur de Benjamin Crémieux (5 août 1942) ; ce fut ensuite en faveur d'Anne Hirsch (2 et 16 février [19]43) qui venait d'être arrêtée. L'intervention de Morand a été rapide et, dans le cas d'Anne Hirsch, parfaitement efficace. Je lui en ai gardé une vive reconnaissance.* »

Sur la séance hebdomadaire de l'Académie française au cours de laquelle André François-Poncet, président, a donné lecture d'une lettre relative à la candidature de Paul Morand, lettre dont la teneur n'a pas été divulguée, voir « Remous sous la Coupole ? », *La Croix*, 79^e année, n° 22905, dimanche 27, lundi 28 avril 1958, p. 2c et *n.s.*, « 11 académiciens contre la candidature de Paul Morand », *La Croix*, 79^e année, n° 22909, samedi 3 mai 1958, p. 2ab].

— G. RIBEMONT-DESSAIGNES, *Déjà jadis*, Paris, Julliard, 1958, 303 p. [dans un livre achevé d'imprimer le 12 mai 1958, voir p. 76 : « Paulhan ne pouvait que s'intéresser à Dada, sans y prendre part lui-même, mais il n'est pas certain qu'il n'ait pas songé à agir sur lui, de l'extérieur, et dans le seul sens qui pouvait importer en la circonstance, le sens du "ver rongeur". Introduire dans Dada quelque chose de dada, peut-être de plus dada que Dada, approuver Dada d'une certaine manière, c'est-à-dire en le louant dans ce qu'il pouvait avoir de plus positif, c'était pousser à la création d'une valeur dada laquelle — le subtil Paulhan ne le devinait que trop — existait virtuellement comme contradiction interne, sous la virulence dévastatrice. »]

— Marcel LECOMTE, « Poésie et langage chez Paul Nougé », *Le Journal des poètes*, Bruxelles, 28^e année, n° 6, juin 1958, p. 9abc [à propos des tracts de *Correspondance* de mai et juin 1925 : « Il s'agissait de montrer aux auteurs auxquels se vouaient ces tracts, comment et par quelles reprises d'écriture, ils eussent pu décrystalliser les sentiments et les pensées de leurs personnages ou encore les situations entre ces mêmes personnages, et ouvrir leurs destins. Ainsi se rappellera-t-on, à cet égard, telle version seconde faite par Nougé de La Guérison sévère de Paulhan. »]

— Jean GROSJEAN, « Science et langage », *La N.N.R.f.*, 6^e année, n° 66, 1^{er} juin 1958, p. 1129-1130 [rubrique : « L'Air du mois » ; extrait : « Je soupçonne que beaucoup de ces grandes découvertes de spécialistes, si elles étaient expliquées en mots humains (ceux que forgent les peuples pour l'usage quotidien et non point ces notions qui ne sont convenues qu'entre initiés hors des circonstances banales de la vie), ces découvertes sembleraient moins neuves, en tout cas plus minces. Paulhan devrait bien ouvrir une école obligatoire de modestie pour ceux qui prétendent traiter publiquement des spécialités actuelles. Que les recettes de métiers soient en jargon est commode, mais les résultats communicables doivent passer par la langue commune. »]

– * Jules Supervielle écrit à Jean Paulhan, « le 10 juillet 1958 » : « *J'ai été très heureux de voir tout le bien qu'on disait du "Clair et l'Obscur" en particulier au Figaro.* »

– BEN, « Les grandes familles de l'édition », *Les Nouvelles littéraires*, n° 1613, jeudi 31 juillet 1958, p. 4 [par Ben, vue dessinée du cocktail Gallimard, dont, en surplomb, la tête de Jean Paulhan, fichée en bouteille, sous les grands anciens ; coupure au fonds Paulhan].

– Georges LIMBOUR, « Paris chronique », *Art international*, Zürich, James Fitzsimmons, vol. II, n° 8, août 1958 [pointe contre Roger Nimier, préfacier du catalogue d'une exposition Peter Knapp, à la galerie Saint-Germain : « *(tel le préfacier Roger Nimier qui ne paraît connaître la peinture qu'à travers les écrits de Jean Paulhan)* ».

Collection incomplète à la BNF. Chronique reprise dans Georges Limbour, *Spectateur des arts. Écrits sur la peinture 1924-1969*, édition établie par Martine Colin-Picon et Françoise Nicol, Le Bruit du temps, 2013, p. 956-966, texte cité p. 961].

– Guy DUMUR, « Du côté de chez Gallimard », *Lectures pour tous*. Je sais tout, n° 56, août 1958, p. 4-7 [quatre intertitres : « N.R.F. : trois lettres / qui vont faire du chemin », « Marcel Proust, / un auteur "refusé" » ; « L'empire Gallimard / a son éminence grise » et « Ils n'ont pas publié / "Bonjour, Tristesse" » ; selon Otto Abetz : « Pour tenir la France, il faut tenir la "Banque de France" et la *Nouvelle Revue Française*. » ; « *De jeunes auteurs anxieux attendent le verdict de Jean Paulhan, qui a repris en main les destinées de la revue déjà cinquantenaire, et qui reçoit dans un bureau garni de miroirs déformants* ».

Au fonds Paulhan, deux exemplaires, couverture comprise].

– François MAURIAC, « Notes sur l'érotisme en littérature », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson], 13^e année, n° 641, samedi 2 août 1958, p. 1efg [« *Je n'ai pas lu L'Histoire d'O. Les raisons que j'en donne à un endroit de mon Bloc-Notes ne préjugent rien touchant le sens profond de cette œuvre. Elles ont peiné mon ami Jean Paulhan. En vérité, elles me concernent seul et témoignent de mon impuissance à considérer d'un œil indifférent ce qui pour moi est le mal, le mal au sens absolu.*

Mon hostilité à la littérature érotique tient en ceci : je redoute de céder, si peu que ce soit, à la connivence avec ce que pourtant je déteste. Non que je me sente meilleur que les autres, ou plus pur. C'est l'érotisme des autres que nous détestons. [...] Et Jean Paulhan

m'assure qu'un théologien de ses amis considère l'héroïne au nom bref du livre qu'il a préfacé est une petite sœur de Sainte-Catherine de Sienne ! »

Jean Arabia écrit à Jean Paulhan, le « Mercredi 6 Août [19]58 » :
« À vrai dire, je suis content aussi que les raisons du bloc-notes de notre très aérien et superbe et immortel ami, François Mauriac, en ce qui concerne L'Histoire d'O — qu'hélas ! je n'ai point lue, non plus — soient tout le contraire des miennes. / Ce qui m'ennuie c'est que les raisons mauriaciennes vous "ont peiné" tandis que les miennes vous eussent réjoui. [...] Je vais encore pêcher — mais en belle sagesse — et DIEU l'incompréhensible m'absoudra, certes — ces "notes sur l'Erotisme en littérature" me tourmentent un peu, d'abord parce que si "les Chrétiens ont souvent pris Sade au sérieux" c'est que la BIBLE très souvent n'est pas sérieuse ; ensuite, que ces Notes mériteraient un assez long texte concernant l'érotisme en littérature et hors littérature, et qu'un tel texte auquel je songe — même tramé sans qu'il puisse contrister en rien notre cher ami MAURIAC — ne serait pas publié par La Nouvelle. »]

— n. s., « Les écrivains partent en vacances », *Le Figaro littéraire*, 13^e année, n° 641, samedi 2 août 1958, p. 12b [« Tel que vous le voyez, descendant son perron, Jean Paulhan s'apprête à traverser la Manche. Il doit se rendre à Manchester. Mais peut-être cette absence sera-t-elle brève, car l'attrait des arènes de Lutèce — à sa porte ! — est grand, lorsqu'elles sont le théâtre de parties de pétanque. » Les deux autres vacanciers, après Jean Paulhan, sont Pierre Emmanuel, qui part pour son mas près de Saint-Rémy-de-Provence et Alexandre Arnoux, qui choisit son itinéraire, par Toulouse, Rodez, Montauban, Albi].

— n.s., *La Nation française* [directeur politique : Pierre Boutang], n° 150, 20 août 1958, p. 6c [rubrique : « Le Carnet » ; « Jean Guérin, dans la Nouvelle Revue Française, fait cette judicieuse remarque :

“Que pouvait-on justement reprocher, en 1940, à Drieu La Rochelle, par ailleurs si fin, si ardent ? D'être trop prêt à désespérer de la France. Le désespoir a changé de camp. Il s'appelle aujourd'hui Sartre, Domenach, Nadeau.”

On ajouterait Robert Barrat, s'il avait du style. »]

— Jean CELLIER, « Les lettres nîmoises / Dans ses derniers écrits notre concitoyen / Jean PAULHAN s'affirme le premier / philosophe de notre temps », *Le Provençal*, n° 4819, samedi 23 août 1958, p. 3 [deux intertitres, « Une préface » [à *Histoire d'O*] et « Le clair et l'obscur »].

– Marcel LECOMTE, « Jean Paulhan et la poésie », *Le Journal des Poètes*, Bruxelles, 28^e année, n° 7, septembre 1958, p. 1abc [portrait photographique légendé « Jean Paulhan. / Photo de / Roland d'Ursel » ; extrait : « il ne saurait y avoir pour Paulhan de beauté sans changement, conçue une fois pour toutes et telle que Gautier par exemple la voulut rechercher. La qualité littéraire, cela est clair ne saurait suffire pour qu'il y ait éclat. La beauté doit être inventée ou issue d'un trouble. L'on comprend ici la raison de l'intérêt pris par Paulhan à la peinture actuelle, à certains peintres surtout chez lesquels ce sens de l'invention ou de la redécouverte aboutit à la suscitation d'un nouvel univers, ou en tout cas à la création d'un émoi particulier de l'espace.

Sans doute doit-on demeurer extrêmement prudent dans le jeu des comparaisons entre poésie et peinture. Elles ont l'une et l'autre leurs voix et des dispositifs, bien sûr, totalement différents. Mais il n'en reste pas moins que les phénomènes de création émanant de ce que l'on a appelé de manière très générale l'esprit nouveau, ont modifié les rapports, les distances, entre peinture et poésie. Et à cet égard, l'on peut tenter de rapprocher quelques traits et signes de la poésie de Fargue ou de Michaux par exemple de certaines œuvres relevant en peinture de l'informel abstrait, en tenant compte aussi de ce que Michaux, lui, s'est même engagé dans les deux voies : peinture et poésie.

Il y a donc une clarté à éviter. Oui, il ne faut pas que le poème pour être vraiment, soit clair d'avance. Ce clair doit être obtenu et sa valeur vient de ce qu'il rassemble ses rayons dans l'obscur. Il y a donc une nécessité de révélation au départ d'un poème efficace ou valable. »

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur ». Voir cependant la bibliographie p. 239].

– Maurice BLANCHOT, « Passage de la ligne, II », *La N.N.R.f.*, 6^e année, n° 69, 1^{er} septembre 1958, p. 469-479 [texte surtitré : « Recherches » dans la rubrique « Chroniques » ; voir p. 479 : « P.-S. Je lis, dans le dernier numéro de la N.R.F., les commentaires d'actualité de la page 346. Je ne puis m'y associer. À mon avis, c'est désespérer de ce peuple et de ce pays que de n'avoir d'autre espérance qu'un homme épisodique ». Texte de Maurice Blanchot signalé dans « Actualités », *Les Lettres nouvelles*, 6^e année, n° 64, octobre 1958, p. 463 sous la plume de Pierre Orrouy.

Maurice Blanchot répond à une note d'actualité parue dans *La N.N.R.F.* du 1^{er} août 1958 ; par courrier, il écrit immédiatement à Jean

Paulhan : « *Puis-je vous demander de publier, dans le numéro de septembre en P.S. de ma chronique (ou bien ailleurs, si vous le préférez), les quelques lignes ci-jointes ? Il me serait très pénible de paraître m'associer à une approbation du régime actuel ? lorsque la revue a recommencé de paraître, vous vous rappelez qu'il avait été entendu qu'elle s'abstiendrait de toute affirmation politique d'actualité. Je comprends que la gravité des circonstances vous fasse un devoir de modifier une telle ligne de conduite. Mais ce changement, vous le sentez bien, remettrait en cause le principe de ma collaboration régulière* » ; Maurice Blanchot s'étonne enfin de ce que certains opposants de gauche refusent de voir rien d'important dans l'avènement du général de Gaulle : un sommeil, selon lui, à partir duquel le régime a pu s'établir].

– Alexandre VIALATTE, « Le Clair et l'obscur », *La Montagne*, Clermont-Ferrand [fondateur : Alexandre Varenne], mardi 16 septembre 1958, p. 12a [« Chronique d'Alexandre Vialatte » ; photographie légendée : « *Audiberti aux Arènes de Lutèce* » ; fondé sur les noms d'Audiberti et Jouhandeau, l'article d'Alexandre Vialatte est donné comme ayant été écrit à partir du « *tirage spécial (et restreint)* » de la N.R.F. ; « *Quand Jéhovah créa la Poésie, il lui donna la forme même d'Audiberti. [...] Et c'est ainsi qu'Allah est grand.* »

Deux coupures au fonds Paulhan, l'une datée « *La Montagne. 16-IX-1958* », l'autre « *La Montagne / 16-IX-1958* », dans les deux cas de la main de Jean Paulhan. Sous la cote Jo-92912, l'exemplaire de la BNF, que nous avons demandé en mars 2017, est hors d'usage. Nous avons finalement travaillé en mai 2018 à partir de l'exemplaire de la bibliothèque Patrimoine de Clermont-Ferrand].

– Jean ROUSSELOT, *Max Jacob au sérieux. Essai*, Rodez, Subervie, 1958, 229 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 25 septembre 1958, avec prière d'insérer sur feuillet jaune, voir p. 107, note 2, à propos de la stupidité des interrogatoires allemands : « *Je ne sais pas de plus bel exemple de cette stupidité, que l'interrogatoire que nous a rapporté Jean Paulhan : "Il n'y a pas de machine. — Bon, mais où est la machine ?, etc..."* » et p. 139 : « *Il [Max Jacob] aime le goût de Jean Paulhan* »].

– n.s., « ... et aux 4 coins de Paris », *Le Figaro*, 132^e année, n° 4378, 4 octobre 1958, p. 19e [« *Lundi les "neuf" seront "dix". Neuf académiciens Goncourt vont se réunir Lundi chez Drouant pour désigner un dixième convive. L'élection du remplaçant de Francis Carco attirera, sans doute, la foule des grands jours. Car le*

“suspense” demeure à 48h du scrutin. / Qui sera “Goncourt” Lundi ? Qui aura le droit de voter pour apporter gloire et fortune à un jeune écrivain ? / Des noms sont chuchotés : J. Kessel, R. Vailland, H. Bazin... »

Cet entrefilet sera cité par Jean Paulhan lors de sa controverse de 1964 avec Roland Dorgelès : Jean Paulhan n’était donc pas cité parmi les candidats].

– Bernard FRANK, *La Panoplie littéraire*, Paris, René Julliard, 1958, 243 p. [volume achevé d’imprimer le 10 octobre 1958].

– André PIEYRE de MANDIARGUES, « Les fers, le feu, la nuit de l’âme », *Le Belvédère*, Paris, Bernard Grasset, 1958, p. 81-90 [dans un volume achevé d’imprimer le 14 octobre 1958, placé sous bandeau mauve « *Du Surréalisme / à l’histoire d’O / Grasset* », reprise du texte sur *Histoire d’O* paru dans la revue *Critique* en juin 1955].

– Marcel LECOMTE, « Pour le sixième anniversaire de la mort de Paul Éluard », *Le Journal des poètes*, Bruxelles, 28^e année, n° 10, décembre 1958, p. 1ab [« *Nous connaissions les échanges qui s’étaient faits de Paulhan à Éluard, et il y eut un moment où il nous sembla que nous pouvions croire à la force absolue de la poésie. Cela s’était amorcé sur une lecture que nous avions entreprise également des Hain-Tenys merinas, ces poésies à proverbes, malgaches, que Paulhan avait rassemblées pendant son séjour à Madagascar, poésies d’où l’on isole une phrase, un proverbe qui a valeur décisive dans un débat entre deux partenaires et qui étaient si proches aussi de ce à quoi tendait alors Éluard en poésie.* »]

– Enrico FALQUI, « Per una storia delle rivista letterarie / L’apoteosi di “Commerce” dovrebbe insegnare qualcosa », *La Fiera letteraria* [directeur : Vincenzo Cardarelli], Roma, Anno XIII, n° 51, domenica 21 dicembre 1958, p. 1abcd et p. 2bcde [coupure absente au fonds Paulhan, mention de Jean Paulhan p. 1a et p. 2d].

– Georges MATHIEU, *De l’Abstrait au Possible. Jalons pour une exégèse de l’Art Occidental*, précédé de « Ses demeures » par Blaise Distel, Paris – Zürich – Bruxelles, Éditions du Cercle d’art contemporain, Fondation internationale, 1958, 55 p. [dans un catalogue achevé d’imprimer le 27 décembre 1958, mention de Jean Paulhan p. 51, aux côtés des personnalités associées aux cérémonies commémoratives de la deuxième condamnation de Siger de Brabant : « *Jean Paulhan, T.S. Eliot, Marcel de Corte, Del Renzio, le Dr Chou*

Ling, Karl Jaspers, Stephane Lupasco, Gabriel Marcel et le Professeur Yung. »

Au fonds Paulhan, exemplaire n° 248 relu et corrigé de la main de Paulhan : « *bannis* » corrigé en « *bannies* » (p. 14), « *dès lors* » remplacé par « *à partir / de maintenant* » (p. 14), « *méthodes de créature pure* » corrigé en « *création* » (p. 38), et « *On en sait même plus* » corrigé en « *On ne sait même plus* » (p. 47) [achevé d'imprimer le 27 décembre 1958].

1959 – Guy DUMUR, « Dix ans de littérature en France », *Médecine de France*, n° 100, 1959, p. 69-91 [pour le dixième anniversaire de la revue (1948-1958), photo de Jean Paulhan par Izis, p. 70 ; extrait : « *Qu'en 1945 Jean-Paul Sartre ait écrit le manifeste de la littérature engagée ne faisait que sanctionner un état de fait vieux de plusieurs années. L'horrible révélation des camps d'extermination, l'explosion de la première bombe atomique, les problèmes que pose le communisme pouvaient de moins en moins laisser indifférent quiconque se mêlait d'écrire. Les réactions qui, autour de 1950, se firent jour contre la littérature engagée étaient trop intéressées pour être convaincantes : elles ne tendaient qu'à regrouper des écrivains qui avaient eu le tort, pendant la guerre, de trop s'engager. Jean Paulhan, fondateur des Lettres françaises clandestines, n'avait pas attendu si longtemps pour dénoncer les jugements arbitraires qui, au lendemain de la Libération, avaient tenu à l'écart des écrivains de valeur.*

La "politique" a donc pesé lourd sur la littérature de ces dernières années. Il ne pouvait en être autrement. » (p. 70)

Même page, marge de droite : « *On nous casse un peu la tête avec le destin de l'homme. Moi — à voir comment les choses se passent — j'ai plutôt l'impression que nous n'y sommes pas, dans ce destin ; qu'il a dû être joué un peu trop vite, sur un mauvais coup de dés ; qu'il nous faut reprendre les choses au commencement. Et ne pas plus tricher avec les mots qu'avec les hommes. / JEAN PAULHAN »*]

– Jean-Michel MINON, aspirant au F.N.R.S. [Fonds National de la Recherche Scientifique], « Actualité des *Fleurs de Tarbes* », *Revue des Langues vivantes*, n° 25, 1959, p. 188-191.

– Paul COLINET, « De l'opportunité et du catalogue-type d'une bibliothèque dérisoire », dans *Phantômas*, 6^e année, n° 13, janvier 1959, p. 18-19 [à la fin d'une liste de livres constituant « *une bibliothèque de combat contre les méfaits de la bibliomanie et contre les étouffements du service commandé* » et destinée aux « *bibliophiles*

qui entendent, comme on dit, conserver le dessus », mention : « 20. *Les Fleurs de Tarbes*, de Jean Paulhan »].

– Le Veilleur [Jean ARABIA], « Jean Paulhan », *Peuples Unis. Feuilles du fraternalisme*, 2^e année, n° 3, Noël LVIII - Février 1959, p. 17 [dans un périodique dirigé par Jean Arabia et tiré « à peine à mille exemplaires », texte annoncé en bas de la première page (p. 11) : « *Jeune homme qui avez du talent, une personnalité que vous sentez naissante, (une écriture nouvelle, bien sûr) brossez d'abord les pans un peu trop visibles de votre timidité, et (allez) d'un pas de bon bûcheron, allez voir Jean Paulhan.*

Montrez-lui ce manuscrit qui brûle vos entrailles, et si l'écriture en est vraiment nouvelle — même si vous êtes l'ennemi — ennemi, d'une condition humaine de zénithale plénitude, ou encore (puisque en littérature tout est supposable et supportable) l'ami de ces maîtres à révérences hypocrites, donnant du fouet aux esclaves éternels, le cœur du plus grand de nos Magiciens se serrera, mais vous serez publié. »]

– Pierre de BOISDEFFRE, « Une éminence grise : Jean Paulhan », *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. 1939-1959*, Paris, Le Livre contemporain, 1959, p. 143-146 [dans un volume de 776 p. achevé d'imprimer en février 1959 ; extrait : « *Vers 1945, la République des Lettres, dont il avait été vingt ans, comme jadis Machiavel auprès du Conseil des Dix, le secrétaire particulier, fit du plus secret et du plus influent des écrivains français un homme public : Grand Prix de Littérature de l'Académie française, Commandeur de la Légion d'honneur, Jean Paulhan entrait dans la célébrité bourgeoise sans qu'il lui fût demandé de renier les mânes de Sade, la littérature noire et les peintres maudits* » ; mentions de Jean Paulhan p. 74, 77, 100, 104, 110, 164, 167, 316, 391, 434, 549, 729, 730. Voir *infra* en 1964].

– * Jean CELLIER, « De la garrigue nîmoise aux étangs de la Camargue / À la recherche des tortues marines et terrestres sur les traces de Jean Paulhan », *Le Provençal*, « 15 II 1959 » [intertitres : « En Camargue » et « Dans les mazets nîmois ». Le journal a sa rédaction à Marseille, des bureaux à Paris.

Cet article ne figure pas à la date indiquée sur la coupure de presse conservée au fonds Paulhan, le 15 février 1959, ni à celle de novembre 1959. Nous avons consulté la cote JOB-31 de la BnF].

– Jean GUETTE, « Les revues françaises », *Les Lettres nouvelles*, 7^e année, nouvelle série, n° 4, mercredi 25 mars 1959, p. 26-27 [rubrique :

« Les revues » ; « *André Breton se trouve en tête du sommaire de la NOUVELLE N.R.F. (mars) qui a repris subrepticement son ancienne appellation de NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. Les pages de Breton sont extraites d'un ouvrage à paraître chez Pierre Matisse. Elles sont destinées à accompagner vingt-deux gouaches de Joan Miro. Non loin d'elles, on peut lire des extraits du poème d'Aragon intitulé Elsa.* »]

– [Pierre BETTENCOURT], *Cruci-fictions*, par un exégète normand, s.l.n.d. [Saint-Maurice d'Ételan, Pierre Bettencourt, 1959], 103 p. [pour les trois textes attribuées à Jean Paulhan, voir p. 66, 67 et 75 ; nous plaçons cette publication à la date de son achevé d'imprimer : « *Cette édition originale de Cruci-fictions achevée d'imprimer pour le compte de l'Institut National de Recherche irrationnelle, par un beau jour d'avril mil neuf cent cinquante neuf, a été tirée à quatre vingt exemplaires numérotés sur pur chiffon des papeteries d'Arches* » ; Jean Paulhan a été destinataire de l'exemplaire n° 2, enrichi de l'envoi suivant : « *Pour Jean Paulhan, / son ami, / Pierre Bettencourt. / Tout ce qu'il reste d'une réussite dont les cartes ont été brouillées. / avril 1959* »].

– P.B., « Poètes de la N.R.F. », *Le Journal des poètes*, Bruxelles, 29^e année, n° 5, mai 1959, p. 6-7 [« *Au moins six de ces noms font partie de la rédaction du Disque vert en 1922, dont Jean Paulhan était un des répondants parisiens* » ; voir aussi, sur la même anthologie, quoique sans mention de Jean Paulhan, l'article de Marcel Lecomte qui suit immédiatement].

– n.s., « Le 14 juillet / n° 3 / Enquête auprès d'intellectuels français », *Bief. Jonction surréaliste*, n° 8, 15 juillet 1959, p. 3 [annonce : « *Réponses de : Roland Barthes, Jean Cassou, Bernard Frank, Pierre Gascar, Julien Gracq, Pierre Klossowski, A. Pieyre de Mandiargues, J.-J. Mayoux, Edgar Morin, Jean Paulhan, etc. / Textes de : Maurice Blanchot, Dionys Mascolo, Jean Schuster.* »]

– Michel RAGON, *La Peinture actuelle*, Paris, Arthème Fayard, 1959, 160 p. [coll. « Voici la France », dans un volume achevé d'imprimer au troisième trimestre 1959 : « *Le livre du Dr Hans Prinzhorn Bilderei des Geisteskranken, publié à Berlin en 1922, fut rapporté à Paris par Max Ernst l'année suivante. En 1946, une importante exposition d'œuvres de malades mentaux, à l'Hôpital Sainte-Anne, ramena l'attention sur ce monde inquiétant. Mais ce fut surtout le Foyer de l'Art Brut, dirigé depuis l'automne 1947 par Jean Dubuffet, / Michel Tapié, Jean*

Paulhan et André Breton, qui s'attacha à une prospection méthodique, pendant quelques années, des travaux d'aliénés, de naïfs, de médiums et autres œuvres conçues en dehors du circuit commercial. » (p. 100 / 101)]

– Henry DUGARD, « L'esprit de Jean Paulhan / le dictateur des raffinés », *Le Phare*, Bruxelles [dir. Raoul Crabbé], 14^e année, n° 707, dimanche 19 juillet 1959, p. 5 [portrait légendé « *Jean Paulhan, vu par Benn* »].

Henry Dugard reprend les propos de Jean Paulhan : « “Il n’y a de littérature que là où il n’y a pas de lieu commun, là où le poème et le roman ne s’entourent pas de conventions, d’artifices, de figures habituelles.” *C’est suivant ce principe que la “Nouvelle Revue Française” vit depuis des décades, avec Paulhan comme inspirateur.*

De cet axiome primordial est sorti tout le reste. »]

– Luc NORIN, « Visite avec Jean Paulhan dans le noir de la Vallée-aux-Loups », *Le Phare*, Bruxelles [dir. Raoul Crabbé], 14^e année, n° 709, dimanche 2 août 1959, p. 7 [photo légendée « *Notre collaboratrice en compagnie de Jean Paulhan et de sa chatte rousse dans le noir de la Vallée-aux-loups* » ; la chambre où sont morts Félix Fénéon et Paul Léautaud ; Jean Paulhan avec sa chatte rousse ; photocopie envoyée en 1986 au fonds Paulhan, par André Schmitz, 13, rue de Differt, B-6780 Torpange].

– Claude ELSEN, *Le Rendez-vous des solitaires* [roman attesté par les lettres de Claude Elsen à Jean Paulhan, « 16 août [19]59 » : « *Vous le lirez dans quelques semaines. Je le soumettrai aux éditions Gallimard (j’y suis tenu par contrat). En voudront-elles ? C’est, un peu, un roman autobiographique et “à clefs”. Certaines de ces “clefs” sont d’ailleurs si transparentes (si j’ose écrire) que quelques-uns des personnages y portent leur véritable nom. Par exemple, Jean Paulhan...* » ; « le 19 août 1959 », le « 31 – 8 – [19]59 » et « le 26 septembre 1959 » : « *Pourquoi vous ennuie-t-il d’apparaître dans l’épisode du cocktail ? Je ne crois pas vous avoir montré sous un jour gênant ou déplaisant ? Et je souhaitais (je souhaite) vivement mêler à des personnages de fiction des personnages réels, pour souligner le caractère de “chronique” de ce récit.* » ; puis « le 30 septembre [1959] »].

– n.s. [Salah STÉTIÉ], « Hôtes illustres du Liban / Jean Paulhan, Giuseppe Ungaretti et Jean Fautrier sont à Beyrouth... mais “c’est pour y voir les cèdres, Byblos et Baalbeck” », *L’Orient* [dir. Salah Stétié], Beyrouth, 36^e année, n° 10316, jeudi 10 décembre 1959, p. 1 [Jean

Paulhan « (on le surnomme aussi, à Paris, “le dictateur des lettres”) déclare être venu “parce que le Liban est un pays complexe et subtil” ».

Salah Stétié a bien voulu nous éclairer, « *le samedi 13 Mai 2017* » au sujet de cet article, comme du suivant. Il évoque le séjour, « *qui fut, du fait de Fautrier, assez agité* », dans *L'Extravagance*, Robert Laffont, 2014, 648 p. Voir le suivant].

– Salah STÉTIÉ, « Avec Paulhan, Ungaretti et Fautrier / Un grand essayiste, un grand poète, un grand peintre répondent aux questions de *L'Orient* : où va la poésie, où va la peinture modernes ? », *L'Orient* [dir. Salah Stétié], Beyrouth, 36^e année, n° 10317, vendredi 11 décembre 1959, p. 1 et 8 [Édith Boissonnas est du voyage, mais reste silencieuse ; Jean Paulhan à propos d'*Histoire d'O* : « *Le livre est l'œuvre d'une dame lyonnaise* » ; Jean Paulhan proteste contre le prix Nobel attribué à l'italien Quasimodo : « *Pour nous, le grand poète de l'Italie, c'est Ungaretti. Le Prix Nobel, pour nous, c'est lui...* »]

– P.H. [Pierre HUMBOURG], « Autour de Jean Paulhan », *Le Provençal*, n° 5295, dimanche 13 décembre 1959, p. 5 [début et fin : « *Si l'on ne me l'avait pas rappelé, jamais je n'aurais cru que ces jours-ci Jean Paulhan fêtait, célébrait, coiffait, entérinait son 75^e anniversaire. Que de bougies il a allumées sur ce gateau de la littérature contemporaine depuis le 2 décembre 1884 où il naquit, à Nîmes, où son père professait la philosophie ! [...] Tout de même, quand on regarde la moisson qu'il a récoltée, on se dit que Jean Paulhan a fauché plus de bon grain que d'ivraie.* »]

– « À propos d'Antonin Artaud », *Les Lettres françaises*, n° 803, du 17 au 23 décembre 1959, p. 2 [texte collectif, signé par « *Le Conseil d'Administration de l'Association des Amis de l'Œuvre d'Antonin Artaud : Michel Leiris, Arthur Adamov, Roger Blin, André Breton, Roland Dumas, D.-H. Kahnweiler, Pierre Loeb, Maurice Nadeau, Jean Paulhan, Marthe Robert, Paule Thévenin* »].

– Pierre CHALEIX, « Une lettre de Pierre Chaleix », *Les Lettres françaises*, n° 804, du 24 au 30 décembre 1959, p. 3 [sous une lettre de Marie-Ange Malausséna, sœur d'Antonin Artaud, mention de Jean Paulhan, qui a autorisé Pierre Chaleix à photographier chez lui le masque mortuaire d'Artaud et à en publier le cliché dans *La Tour de feu*].

1960 – Guilio Carlo ARGAN, *Fautrier : matière et mémoire*, testo italiano, francese, inglese, tedesco, Milano, Edizioni Apollinaire, 1960, 69 p. [collection « Maestri d'oggi », « *Finito di stampare in maggio 1960* » : voir n.p. : « *In pari tempo si accorgono di lui ; maggiori letterati dell'epoca, Malraux, Paulhan, Eluard, i quali, in quelle sue prime pitture informali, vedono l'annuncio di un nuovo langage pittorico, e Malraux gli fa illustrare l'Inferno di Dante per Gallimard, di cui si conservano 34 litografie.* »]

– ÉTIEMBLE, « Michel Gallimard a-t-il tué Albert Camus ? », *Les Lettres françaises*, n° 808, du 21 au 27 janvier 1960, p. 1 et p. 4abc [au fonds Paulhan, et sans mention de l'auteur, coupure conservée dans le dossier de 1960].

– Geneviève BONNEFOI, « Regards sur vingt années de peinture », *Les Lettres nouvelles*, n° 32, février 1960 [mention de Jean Paulhan, dans ce généreux panorama ; tiré-à-part absent au fond Paulhan].

– Pierre DRIEU la ROCHELLE, *Rêveuse bourgeoisie. Roman*, Gallimard, 1960, 349 p. [autour d'un volume achevé d'imprimer le 15 mars 1960, bandeau rouge de l'éditeur : « JEAN PAULHAN : / “Le grand roman de / DRIEU LA ROCHELLE” / nrf » ; ce roman avait d'abord paru en 1937, d'abord dans *La N.R.F.*, sous la direction de Jean Paulhan, puis en volume].

– *Amis de Jean Prévost*. Compte-rendu de la réunion du 17 mars 1960 tenue dans les locaux du Mercure de France, 3 f° dactylographiés 21 x 27 cm [sur les quatre exécuteurs testamentaires de Jean Prévost, Pierre Bost et Jean Paulhan sont présents, Georges Duhamel est venu au début de la réunion mais n'a pu rester et Jean Schlumberger s'est fait excuser en raison de son âge ; « Jean Paulhan souligne qu'il faudrait intéresser les jeunes à l'œuvre de Jean Prévost, qui pourrait avoir le même retentissement que l'œuvre de Saint-Exupéry. » (f° 1) « Jean Paulhan présente un dossier, première ébauche d'un tel recueil, et qui pourrait être complété par une étude sur Jean Prévost. Il souhaite qu'une telle étude soit écrite par un jeune critique. » (f° 2) ; « Jean Paulhan suggère la préparation d'une anthologie qui comporterait des essais critiques, des nouvelles et des poèmes. » (f° 2) ; « Jean Paulhan déclare qu'il faudrait qu'une nouvelle revue s'en occupe. “On pourrait, dit-il, demander à Nadeau, dans le cadre de la nouvelle formule des “Lettres nouvelles”. Il serait bon que cela repartit dans un milieu jeune. » (f° 2) ; dossier Jean Prévost. Fonds Paulhan. Imec. PLH 188-19].

– « Fondation de l'association des amis de Jean Prévost », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], dix-septième année, n° 4715, samedi 19 mars 1960, page neuf, colonne *a* [coupure absente au fonds Paulhan ; fin de l'article : « *Enfin des amis de Jean Prévost : MM. André Maurois, Jean Paulhan, Pierre Bost, Pierre Abraham, Pierre Cot, etc., réunis jeudi soir au Mercure de France en présence de Mme Jean Prévost et des deux fils de l'écrivain, Alain et Michel Prévost, ont fondé l'Association des amis de Jean Prévost. Elle a son siège 3, avenue Emile-Acollas, Paris (7^e). L'œuvre qu'elle défend n'est pas de ces productions saisonnières que l'on oublie sitôt l'auteur disparu : elle répond aux préoccupations de notre temps ; elle doit trouver chez les jeunes d'aujourd'hui le même écho que chez les jeunes d'hier. »]*

– Jean TASMAN, « L'expérience d'Hermès », *Le Journal des poètes*, Bruxelles, 30^e année, n° 5, mai 1960, p. 10 [les directeurs de la revue *Hermès*, René Baert et Marc Eemans, avaient participé à l'expérience surréaliste ; « *le mot pour le poète n'est pas seulement signe. Paulhan ne nous a-t-il pas appris à le penser profondément, subtilement. »]*

– Manuel de DIÉGUEZ, « Jean Paulhan », *L'Écrivain et son langage*, Paris, Gallimard, 1960, p. 124-132 (coll. « Les Essais / XCVII ») [dans un volume achevé d'imprimer le 28 mai 1960, à propos de la *Petite Préface à toute critique* et des *Fleurs de Tarbes*, chapitre sur le « *manque d'ouverture* » de Jean Paulhan, son côté « *byzantin* » et « *terre-à-terre* »].

– Jean PRASTEAU, « Nos ancêtres les Gaulois / sortent de terre... », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 134^e année, n° 4896, mercredi 1^{er} juin 1960, p. 18^{de} [rubrique : « *Courrier des lettres* » ; citation du texte de Jean Paulhan aux Arènes de Lutèce ; extrait : « *Ce texte fait dresser les cheveux sur la tête des archéologues ! Non, la vie municipale parisienne n'est pas née là ! Non, on n'a point donné ici de jeux nautiques ! Non, il n'y avait pas dix mille places, mais vingt mille au moins !* »]

Jean Paulhan répond dans : « *Match courtois à l'entrée / des Arènes de Lutèce / À Jean Paulhan la seconde manche ?* », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 134^e année, n° 4902, mercredi 8 juin 1960, p. 18^{cde} [rubrique : « *Courrier des Lettres* »]. Au fonds Paulhan, coupure originale dans la correspondance de Henri-Paul Eydoux.

Henri-Paul Eydoux écrit finalement à Jean Paulhan, de « *Paris XIII^e / 13 rue Nicolas-Fortin* », le « *8 / VI / [19]60* » : « *Monsieur, / Je lis dans le Figaro la réponse que vous avez bien voulu me faire. Il est sympathique, après tout, que nous polémiqions sur un vieux*

monument. C'est que nous l'aimons tous les deux, malgré ses blessures et ses tristesses. Je me réjouis que nous partageons ce privilège. Laissez-moi vous remercier de votre sérénité et de votre courtoisie.

Tarbais d'origine, j'adresse mes salutations très chaleureuses à l'auteur des Fleurs de Tarbes. / Votre / Henri-Paul Eydoux »].

– Julien CAIN, « Préface / Braque illustrateur des poètes d'aujourd'hui », dans : *G. Braque. Œuvre graphique*, Paris, Bibliothèque nationale, 1960, *n.p.*, [48] p. [selon le carton d'invitation, l'inauguration de l'exposition a lieu le vendredi 24 juin 1960 à 15 heures, « *La presse sera reçue à partir de 10 heures* » ; un feuillet dactylographié 21 x 27 cm, daté « *24 juin 1960* », précise également le lieu : galerie Mansart ; le numéro 22 de l'exposition présente *Braque le Patron*, chez Mourlot, 1945, avec la notice : « *L'illustration comprend une lithographie en huit couleurs : Femme à la mandoline (frontispice), une couverture en deux couleurs, et 10 reproductions de tableaux. Le livre a été tiré à 225 ex. sur Arches et 10 hors commerce.*

Pour l'édition en format réduit, parue chez Cramer en 1947, Braque a fait une petite planche en bleu (E.VI., et une litho en deux couleurs pour la tête de chapitre.

Cet éloge de Braque contient des formules excellentes, et fait remarquer l'importance dans l'histoire de l'art du début du XX^e siècle, "époque de géants" où est née la "beauté moderne près de laquelle pâlit la beauté des Primitifs et celle des classiques". » (p. [30])]

– *La Nouvelle Revue Française. Exposition commémorative du Cinquantenaire*, 25 juin / 9 juillet 1960, Zentralbibliothek, Zähringerplatz 6 / Zürich, 8 p. [dans une brochure imprimée par Blanchard à Paris, texte de Jean Schlumberger, « *Le Cinquantenaire de La Nouvelle Revue Française* », p. 1-2 ; pas de mention de Jean Paulhan, qui n'a pas participé à la première *N.R.F.*].

– Daniel CORDIER, *Les Dessins de Jean Dubuffet*, Paris, Frédéric Ditis éditeur, 1960, *n. p.*, figure 29 [dans un volume relié par l'éditeur, au format à l'italienne, achevé d'imprimer en août 1960, portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet, 38 x 32 cm, à l'encre de Chine, daté « *1945* » et provenant d'une collection privée (voir la table en fin d'ouvrage) : « *Le visage masque l'âme, dit-on ! Les manipulations terribles de Dubuffet donnent à croire que l'âme est le masque du visage. Après avoir cassé l'apparence, brisé le regard, ridiculisé toute expression, il compose avec les débris de Léautaud, Paulhan ou Chaissac le type de l'homme. C'est le cheminement inverse de celui de l'art classique dont l'effort transformait un homme en individu.* »]

– André DALMAS, « Marcel Arland et la vie véritable », *Le Mercure de France*, t. CCCXXXIX, n° 1164, 1^{er} août 1960, p. 699-701.

Texte repris dans André DALMAS, *De face et de profil. L'humeur des lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 487-489 (volume achevé d'imprimer en janvier 2010) : « *Quant au second ouvrage, il rassemble plusieurs lettres, lesquelles font, chacune à son destinataire supposé — Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan, Jean Grosjean, entre autres, pour ne pas citer la lettre à Mme de Sévigné sur le printemps d'Amboise — le récit d'une sorte d'interrogation, presque à l'état naissant, devant un paysage, devant un homme, ou plus simplement devant une ombre.* »

– Henri CAZALS, « Pour une édition générale / des écrits de Joë Bousquet », *Combat*, n° 5006, lundi 1^{er} août 1960, p. 3bc.

Pas de mention de Jean Paulhan dans cet article écrit à l'occasion de la Semaine d'Art de Narbonne, mais une conclusion : « *Mais il faudrait peut-être, avant d'organiser cérémonies funèbres et expositions pieuses, qu'un éditeur ou un club du livre rassemble tous les écrits du poète dispersés dans diverses maisons et revues et publie enfin ses nombreux inédits.*

Même si ce n'était pas "rentable", au début. »]

– Daniel DUC, « Catherine Pozzi, poète du secret », *La Nation française* [fondateur : Michel Vivier ; directeur politique : Pierre Boutang], n° 258, 14 septembre 1960, p. 8bcd [page « Les Idées » ; début : « *M. Jean Paulhan dirige à la n.r.f. la collection "Métamorphoses" : il vient d'y faire paraître un petit recueil de poèmes dont le retour ne peut laisser insensible.* » Pierre Boutang deviendra l'auteur de *Catherine Pozzi et la quête de l'immortalité*, Paris, La Différence, 1991. Coupure absente au fonds Paulhan].

– Daniel DUC, « Entretien avec Jean Paulhan : / La poésie ne doit pas élire / son prince à la foire », *La Nation française* [fondateur : Michel Vivier ; directeur politique : Pierre Boutang], n° 259, 21 septembre 1960, p. 8bcd [page : « Les Idées » ; parmi les dossiers de presse de Jean Paulhan, photocopie datée au crayon « 1957-1958 ? » ; sur Jean Cocteau et l'élection du Prince des Poètes ; extrait : « *Tout ce que nous voulons dire, à mon sens, c'est que la deuxième élection n'était pas moins indigne de Jean Cocteau que la première de Jules Supervielle...* » Les bulletins de vote sont à adresser à Pierre Béarn, 60, rue Monsieur-le-Prince].

– H. d'O., « Pacheco, dit Jean Paulhan », *Haute Société*, n° 3, octobre 1960, p. 30 [dessin de Folon ; au fonds Paulhan, photocopie que Jean-Yves Lacroix a classée par erreur en novembre 1961].

Jacques Brenner écrit à Jean Paulhan, le « 2 juin [1961] » : « *Cher Jean, j'avais trouvé déplaisant et pas drôle du tout le texte de Paseyro dans Haute-Société. Que Paseyro se soit fait tirer les oreilles par Mandiargues, il l'avait cherché. Je n'allais certainement pas publier sa réponse à Mandiargues. Frank estime au contraire que n'importe quelle polémique est amusante. Il m'a dit que, si nous publiions Paseyro, rien ne m'empêcherait de donner mon opinion à côté de la sienne. Mais peut-on publier un texte comme exemple de canaillerie littéraire ? Le texte de Paseyro est enterré dans Haute Société et je n'allais pas l'exhumer, fût-ce pour dire le mal que j'en pensais. Là-dessus Frank a prétendu que j'agissais en dictateur (il a même prononcé le mot fasciste !) et qu'il préférerait se retirer des Saisons. Il s'en est retiré, en effet. Allons-nous devoir quitter Julliard ? Aux dernières nouvelles, non. Les cahiers [des saisons] continuent. Incident clos.* » Notons que le nom de Pacheco figure dans André Malraux, *Les Voix du silence*, Gallimard, La Galerie de la Pléiade, 1951, p. 430, à propos du Greco].

– n.s., « En marge du manifeste des “121” / Les intellectuels français condamnent les apologistes de l'insoumission et de la désertion », *Le Figaro*, 134^e année, n° 5006, vendredi 7 octobre 1960, p. 6 [mention de « Jean Paulhan, écrivain » parmi les signataires].

– n.s., « Signé par le maréchal Juin / Un manifeste condamne “les professeurs de trahison” », *Le Monde*, 17^e année, n° 4888, vendredi 7 octobre 1960, p. 1 [deux cents signataires, dont sept membres de l'Académie française].

– n.s., « Un manifeste d'intellectuels français s'élève contre la “déclaration des 121” et le procès du réseau Jeanson », *Le Monde*, 17^e année, n° 4888, vendredi 7 octobre 1960, p. 4 [mention de « Jean Paulhan, écrivain », parmi les signataires].

– n.s., « Le “manifeste des 188” répond au “manifeste des 121” », *France-Soir*, n° 3043, samedi 8 octobre 1960, p. 8^e [la position de l'article peut varier selon les éditions ; texte complet : « *Le “manifeste des 121”, les sanctions prises par le gouvernement contre les signataires de ce texte, et, d'une manière générale, le problème de la paix en Algérie, continuent de susciter de nombreuses prises de position en des sens divers :*

Contre les apologistes de la désertion

188 personnalités, écrivains, universitaires, ont publié hier un manifeste en réponse au “manifeste des 121”. “Nous dénonçons aux apologistes de la désertion le droit de se poser en représentants de l’intelligence française”, déclare ce manifeste, qui affirme : “La guerre en Algérie est une lutte imposée à la France par une minorité de rebelles fanatiques, terroristes et racistes, conduits par des chefs dont les ambitions personnelles sont évidentes, armés et soutenus financièrement par l’étranger.”

Ce texte est signé de plusieurs académiciens : Pierre Gaxotte, Jules Romains, H. Bordeaux, R. d’Harcourt, Henri Massis, Gabriel Marcel, le maréchal Juin, etc. et de nombreux écrivains : H. de Monfreid, Roland Dorgelès, Thierry Maulnier; le colonel Rémy, Roger Nimier, Michel de Saint-Pierre, Jacques Perret, Antoine Blondin, Daniel Halévy, Pierre Nord, les professeurs Charles Richet et Alajouanine, etc. » ; sans mention de Jean Paulhan. Voir le précédent].

– *n.s., « Les écrivains et les manifestes », France-Soir, n° 3043, samedi 8 octobre 1960, p. 16ab [portraits photographiques de Françoise Sagan et Henry Bordeaux ; texte complet : « Deux manifestes politiques sont proposés à la signature des écrivains. Celui des “121” contre la guerre d’Algérie. Parmi les signataires : J.-P. Sartre, Françoise Sagan, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Alain Robbe-Grillet, André Schwartz-Bart, Michel Butor, Nathalie Sarraute, Jean-Louis Bory, etc. Il vaut à ceux qui l’approuvent des poursuites judiciaires et des sanctions professionnelles. Celui des “260”, qui prend la défense de l’action de l’armée en Algérie. Parmi les signataires : Henry Bordeaux, le maréchal Juin, Henri Massis, Antoine Blondin, Roland Dorgelès, Thierry Maulnier, Jules Romains, etc., etc. » ; sans mention de Jean Paulhan. Voir le suivant].*

– « Le manifeste des intellectuels français », *Carrefour*, n° 839, mercredi 12 octobre 1960, p. 3 [« Jean Paulhan, écrivain » parmi les signataires].

– Maurice MERLEAU-PONTY, « Préface », *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, 439 p. [voir p. 26, l’appel de note à la fin de la phrase : « C’est quand nous ne comprenons pas que nous disons : ce sont là des mots, et par contre, nos propres discours sont pour nous pure pensée », et la note de pied de page « Jean PAULHAN », sans autre précision ; p. 47, la préface est datée de « (Février et septembre 1960.) » ; réimpression le 3 août 1987].

– Antonin ARTAUD, « Lettre à Jean Paulhan », *La N.N.R.F.*, 8^e année, n° 95, 1^{er} novembre 1960, p. 982-988 [rubrique « Textes » ; en fin de sommaire, lettre datée de « *Paris, 4 février 1937* »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan vous parle de Saint-John Perse », *France-Observateur*, 11^e année, n° 548, jeudi 3 novembre 1960, p. 16 [brève présentation du texte de Jean Paulhan ; photographie Dalmas légendée « *Saint-John Perse* » ; aux archives Paulhan, coupure corrigée de la main de l'auteur].

– Jean-Paul WEBER, « Avec Maurice Zermatten », *Journal et feuille d'avis du Valais*, Sion, 9 novembre 1960, p. 10 [Jean-Paul Weber rapporte : « *Une conversation avec Jean Paulhan me revient à l'esprit alors, celui-ci me disant : "Ramuz ? C'est très important, n'est-ce pas ? Beaucoup plus important que Claudel ? Ne croyez-vous pas ?"* » Coupure absente au fonds Paulhan].

1961 – Marcel LECOMTE, « Une expérience du surréalisme en Belgique », *Savoir et beauté*, 41^e année, n° 2-3, 1961, p. 2412-2414 [sur la figure valéryenne de Paul Nougé, et l'expérience de *Correspondance* : « *Il s'agissait de montrer aux auteurs auxquels se vouaient ces tracts, comment et par quelles reprises d'écriture, ils eussent pu décristalliser les sentiments et les pensées de leurs personnages ou encore les situations entre ces mêmes personnages et ouvrir leurs destins. Ainsi se rappellera-t-on, à cet égard, telle version seconde faite par Nougé de la Guérison sévère de Jean Paulhan. / Oui, nous nous adressions à Paulhan, à Breton, à Éluard, à Philippe Soupault, à Pierre Drieu la Rochelle.* »

Texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, p. 25-28].

– André PIEYRE DE MANDIARGUES et Yves BERGER, « H2O », *Médiations*, n° 1, 1^{er} trimestre 1961, p. 179-180 [inventaire des lieux-communs figurant dans l'article de *Haute Société*, octobre 1960 (cf. *supra*)].

– *n.s.*, *Gilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, 26^e année, n°3, mars 1961, p. 108 [« *Par décret d'André Malraux, Roger Caillois, Julien Cain, Max-Pol Fouchet, Jean Paulhan, André Rousseau [sic] et Saint-John Perse sont entrés dans le jury du Grand Prix national des Lettres.* »]

– Marcel LECOMTE, « *Phantomas*, phénomène d'invention collective », *Le Journal des poètes*, 31^e année, n° 3, mars 1961, p. 6 [à propos des tracts de la revue *Correspondance* : « *Il s'agissait de traduire des possibles, de créer des menaces. L'on s'adressait à Paulhan, à Breton, à Éluard, à Philippe Soupault, à Pierre Drieu la Rochelle. Le défaut peut-être de l'aventure résidait dans une certaine permanence de la prise des textes analysés. Il est vrai de dire qu'il y avait un arrière-plan éthique à notre préoccupation, qui conférait à nos travaux comme un excès d'efficacité, laquelle tendait à réduire cette efficacité même.* »]

– Roger JUDRIN, *La Vocation transparente*, Paris, Gallimard, 1961, 163 p. [coll. « Vocations », XI, dirigée par Henri Mondor, volume achevé d'imprimer le 10 mars 1961 ; « *Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage / et réservé à l'auteur six exemplaires sur velin de / Hollande van Gelder numérotés de 1 à 6* ».

Roger Judrin disait en juin 1984, en ouverture de l'assemblée générale de la Société des lecteurs de Jean Paulhan : « *Lorsque Mondor eut pris l'avis de Paulhan pour me proposer d'en raconter la vocation, je priai Paulhan de m'accorder la faveur de ne plus le rencontrer que dans ses écrits. Il fut content d'une distance qui pouvait servir à nous rapprocher.* » (*Société des lecteurs de Jean Paulhan*, bulletin n° 7, octobre 1984, p. 2 ; puis : *Vingt traits pour un portrait de Jean Paulhan*, Avant-propos de André Berne-Joffroy, Société des lecteurs de Jean Paulhan, 6 juin 1998, p. 22).

Dès le « 24.3.[19]61 », Claude Elsen écrit à Jean Paulhan : « *Je viens de lire le Judrin, et j'en suis assez fâché. N'étaient les 40 dernières pages (lettres), on croirait à une plaisanterie (pas très drôle). Cette écriture tarabiscotée sonne désespérément creux, donne une impression assez pénible de bavardage gratuit, gratuitement obscur — un peu comme tout ce que j'ai lu dudit Judrin, à vrai dire. M.J. Lefebvre, même Toesca, surtout les Cahiers des Saisons en 1957, c'était beaucoup moins décevant.* » Puis le « 29.3.[19]61 » : « *Je dois être allergique à Judrin. Je n'ai jamais pu lire une page de lui sans agacement, dans la nrf, le Bulletin de la Guilde ou ailleurs.* » Jacques Chessex écrit à Jean Paulhan, de « *Lausanne, le 4 juin 1961* » : « *J'ai beaucoup de choses à vous dire ! / d'abord, que j'ai lu avec un vif plaisir cette Vocation de Roger Judrin : c'est lui aussi un livre transparent, et vigoureux. Il m'a donné très envie de vous relire, mais à part quelques choses récemment achetées ici (l'Aveuglette, et Xénia, avec votre préface), tous les livres que j'ai de vous se trouvent 5 rue des Arènes : je vous les avais apportés, maladroitement, cette fin d'après-midi d'octobre où vous m'aviez si gentiment reçu. Je vous demandais*

de me les dédicacer, cher Monsieur. Seriez-vous assez aimable pour me les renvoyer bientôt ? Je garde un souvenir étonnant de cette visite ; vous m'aviez fait voir un oniroscope de Christiane (je crois) [Yolande] Fièvre, des tableaux de Fautrier (dont une jeune fille écrabouillée, comme dans Lautréamont) des barques que Braque a peintes à dix-huit ans et a passé septante ans, et quelques beaux Dubuffet dont ce Diable noir sacrément lourd à remettre en place ! »

Exemplaire de Gaspard Olgiati sous couverture de plastique (coll. part.). Envois de Roger Judrin à Georges Bataille (« “Tous les animaux parlent, excepté le perroquet qui parle” J.R., *Pour Monsieur Georges Bataille, Roger Judrin 21.3* » — librairie Vignes, abebooks, novembre 2022), Claude Elsen (« “Tous les animaux parlent, excepté / le perroquet qui parle”. J.R. / *Pour Monsieur Claude Elsen, / Roger Judrin / 6I - 3* »), Maurice de Gandillac (« “Pourquoi le latin quotquot ne signi-/fie-t-il pas le chant d'une poule ?” J.R. / *Pour Monsieur de Gandillac, / Roger Judrin, / 21.3* », librairie Parrèsia, Pézenas, mars 2019), à Paul Gilson : (« “Sous un chêne, je ne me sens pas / druide” J.R. / *Pour Monsieur Paul Gilson / Roger Judrin / 21. 3. [21 mars 1961]* » ; à Philippe Monart : (« *Pour Philippe Monart / la fausse / obscurité / de Jean Paulhan [Titre] / Roger Judrin / Compiègne / ce 7 décembre / 1996* » — texte communiqué par le destinataire, à Henri Mondor enfin, le directeur de la collection « Vocations » : (« *Le secret des lutteurs japonais n'est pas / d'êtreindre brusquement, mais de brusquement / lâcher, DIT CHESTERTON. / pour Monsieur Henri Mondor, / son admirateur / Roger Judrin / 21 Mars 1961 [Titre]* » (un des 6 exemplaires numérotés sur vélin de Hollande Van Gelder et réservés à l'auteur, parfaitement relié, librairie Henri Vignes, *Le bon plaisir de Monsieur Clarac. 200 reliures et cartonnages de Claude Honnelâtre*, catalogue 76, Noël 2017, n° 137 puis coll. part.))]

– Guy DUMUR, « Les Exigences de la littérature », *Médecine de France*, n° 123, 1961, p. 43-44 [sur Alain Robbe-Grillet et le Nouveau Roman, et sur le redoublement de l'adjectif de *La Nouvelle Nouvelle Revue française*, puis éloge du « très brillant petit livre » de Roger Judrin imprimé en mars.

Extrait : « Eh bien c'est cela que Roger Judrin a résumé dans son essai : les preuves de l'existence de Jean Paulhan, dont il dit quelque part qu'il est “la moitié scrutatrice de Valéry”... Ces preuves, bien entendu, sont aussi abondantes que convaincantes. Mais elles nous laissent toujours sur un doute. La pensée et la présence de Jean Paulhan en ce monde ressemblent au mercure que l'on nomme aussi : le vif-argent. Il s'enfuit dès qu'on l'approche, pour se rassembler un peu plus loin. Son unité fait sa diversité, sa subtilité : sa force... Et

comme Roger Judrin a bien fait de publier à la fin les lettres que Jean Paulhan lui a adressées, ainsi qu'un choix de lettres à Marcel Arland. Le jour où l'on réunira toute la correspondance de Paulhan — qui écrit à certains de ses amis tous les jours de sa vie — on aura la chance de voir enfin tous les aspects de ce kaléidoscope vivant. »]

– n.s., *Guilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, 26^e année, n°4, avril 1961, p. 128 [cinq titres seulement de la 1^{ère} série de la collection « La Petite Ourse » sont disponibles, ceux de Corinna Bille, Jean Paulhan, Louis Codet, Jean-Michel Jasienko et Anne Pollier].

– Pierre BOUJUT, « Le communiqué incendiaire », *La Tour de feu*, n° 69, avril 1961, p. 45 [à propos du numéro de *La Tour de feu* de 1959, « Antonin Artaud ou La Santé des poètes » : « Jean Paulhan, mis au courant de notre projet, avait permis à Pierre Chaleix de photographier, en vue de publication, le masque mortuaire d'Artaud dont il est possesseur. »]

– Denis de ROUGEMONT, *Comme toi-même. Essais sur les mythes de l'amour*, Albin Michel, 1961, p. 188 [dans un volume achevé d'imprimer en avril 1961, Denis de Rougemont parle de Rudolf Kassner (p. 187-208), et de la traduction des *Éléments de la grandeur humaine*, d'abord qualifiée de « précieuse et simple traduction », puis en note de bas de page : « Les *Éléments de la grandeur humaine*, traduction anonyme, que je crois due aux soins conjugués de Bernard Groethuysen et de Jean Paulhan. »]

– J.Nr., « Vocations d'écrivains / De Jean Paulhan à Aragon », *La Gazette littéraire*, n° 76, supplément de *La Gazette de Lausanne* et *Journal suisse*, 164^e année, samedi-dimanche 1/2 avril 1961, p. 16abc [sur *La Vocation transparente de Jean Paulhan* par Roger Judrin, comparée à l'itinéraire d'Aragon peint par Roger Garaudy].

– Pierre DESCARGUES, « Chez Jean Paulhan », *La Tribune de Lausanne*, n° 92, 2 avril 1961, p. 9 [portrait photographique de Jean Paulhan à la fenêtre : « Jean Paulhan. Une maison tranquille, avec des tableaux de Braque, Klee, Chagall, Redon, Fautrier, Dubuffet sur les murs. »]

Le « 24 août [19]96 », Pierre Descargues nous écrivait : « Il me reste les négatifs des photos que j'ai prises de Paulhan ce jour-là mais pas la possibilité de vous dire quel jour et quel mois l'article fut publié dans ce quotidien. »]

– Roger NIMIER, « Portrait de famille / Jean Paulhan », *Arts*, n° 816, du 5 au 11 avril 1961, p. 1a [à propos de *La Vocation transparente de Jean Paulhan*, par Roger Judrin ; début : « Dans une monarchie plus fastueuse, Jean Paulhan porterait une perruque, un habit rouge et le grand cordon des Ordres. Son beau visage d’oiseau royal serait ainsi mieux placé. Le long de sa jambe, une rapide épée de Cour lui serait très utile pour attraper les papillons en les perçant en plein vol (car c’est une méchante méthode que de les prendre au filet puisqu’on les tue toujours ensuite, sans jugement). »

Texte repris dans : Roger NIMIER, *L’Élève d’Aristote*, édition établie, introduite et annotée par Marc Dambre, Paris, Gallimard, 1981, p. 263-265 (coll. « Blanche ») ; quatre textes sur Jouhandeau (18-24 janvier), Blaise Cendrars (25-31 janvier), Pierre Mac Orlan (8-14 février) paraissent dans *Arts* sous le titre « Portraits de famille »].

– Robert KANTERS, « Jean Paulhan ou le pèse-lettres », *Le Figaro littéraire*, 16^e année, n° 781, samedi 8 avril 1961, p. 2 [deux coupures au fonds Paulhan ; cet article est parfois référencé par erreur comme issu du *Monde*.

Jean Arabia écrit deux lettres, d’abord de « Thuir lundi 29 mai [1961] » : « Kanters mérite beaucoup de compliments pour son excellent article du F.l. Je ne puis hélas ! lui en faire : je ne le connais que par quelques-uns de ses écrits. » ; puis « le 30-V-LXI / (suite) » : « Vos “principes sont inattaquables”... ils sont “de qualité et vérité” comme l’affirme Kanters, non seulement dans le domaine des Lettres, mais aussi en ce que vous portez, que nous portons, de plus élevé, qui est de l’homme-homme. / Et combien j’ai aimé ce que Kanters a écrit, achevant “le pèse-lettres”... “Paulhan... plein de scrupule lucide, de générosité, de courage... a osé dire le mot *liberté* aussi bien à l’époque où cela mettait en danger sa vie, qu’à l’époque où cela mettait en danger sa réputation ou sa paix”. Vous êtes connu et admiré du Monde Entier ; au futur, les paroles kantériennes, ici reproduites, seront gravées en l’esprit des humains, qui reliront vos œuvres. / Bravo, cher ami Jean ! »]

– Adolphe de FALGAIROLLE, « Lectures de la semaine », *périodique non identifié*, 9-10 avril 1961 [l’auteur de l’article semble être d’origine nîmoise ; début et fin : « La vocation transparente de Jean Paulhan demeurera comme la psychanalyse [sic] d’un écrivain-né. Roger Judrin, par son style dru, riche, harmonieux, même s’il n’était point au service de l’autopsie, non : de la vivisection de l’œuvre paulhanienne, lui serait déjà un hommage. Mais cette glose de chaque ouvrage, sans l’offensant résumé, suit l’évolution de la pensée, la construction de l’œuvre de

Jean Paulhan. Sans que, heureusement, il soit question de chronologie. [...] Pur littéraire. Armé de toutes les ressources de l'art littéraire. Comme un chasseur expérimenté. Mais si Paulhan tire à balles c'est non pour se nourrir, ou vivre de son gibier, mais pour atteindre une cible. La sienne, invariablement, est gratuite. Le littéraire pour la littérature. Jamais esthète. Toujours écrivain. »]

– Guy DUMUR, « La vocation transparente de Jean Paulhan », *France-Observateur*, 12^e année, n° 571, jeudi 13 avril 1961, p. 18 [dans la page « La vie des lettres », rubrique « Essai » ; portrait photographique de Roger Judrin ; trois intertitres : « Infatigable “découvreur” », « Fidélité à soi-même » et « “Le maître des carrefours” »].

Début : « *Est-ce vraiment le premier livre que l'on publie sur Jean Paulhan ? En ce cas, celui de Roger Judrin comble une grave lacune.* »]

– n.s., « Tout est à recommencer », *Le Nouvel Observateur*, n° 127, du 19 au 26 avril 1961, p. 38 [dans la rubrique : « L'esprit et la lettre » : « *Quatre cents pages d'hommages à André Breton, c'est le moins que pouvait faire “la Nouvelle Revue française” qui, si elle fut étrangère au surréalisme, a publié nombre de textes de Breton et de ses amis. L'hommage s'ouvre sur un texte ambigu de Paulhan qui, jadis, avait provoqué Breton en duel et publié dans “la N.R.F.” un procès-verbal de carence. Aujourd'hui, Paulhan nomme Breton : “Un héros du monde occidental” — et termine ainsi : “Qui songe à l'histoire du surréalisme : à tant de manifestes à grand fracas, d'exclusions, de congrès et de fédérations universelles (Trotsky en fût-il président) n'évite pas de penser, non sans tristesse, qu'il n'est pas toujours possible à un homme de dire tout ce qu'il sait. Breton est mort. Tout est à recommencer.”* »]

– José PIERRE, « Jean Dubuffet et l'univers de la souillure », *Phases*, n° 7, mai 1961, p. 52-55 [voir p. 52 : « *Que le plus constant soutien de ces trois artistes soit M. Jean Paulhan dont on sait avec quelle dilection il n'a cessé de fréquenter les fourneaux, secrets ou réputés, où se mijotait le plus fin de la littérature française d'aujourd'hui n'étonnera personne. Qui, mieux que lui, connaît la cuisine, et les seuls problèmes qu'elle suscite : la confection savante des plats et les moyens d'allécher la clientèle.* »]

– n.s., « Paulhan contre Paulhan », *Le Nouveau Candide*, n° 1, semaine du 4 au 11 mai 1961, p. 15a [portrait photographique non crédité, légendé « *Prononcez Po-Yan* » ; texte complet : « *Encore deux livres*

sur Paulhan : *“La Vocation transparente de Jean Paulhan”*, par Roger Judrin, et *“Paulhan”*, par Yves Berger. Le premier paru, le second à paraître, mais les deux chez Gallimard, naturellement, où Paulhan, on le sait, a son trône de service. On en vendra quatre cents, car cet homme écrit peu et se vend encore moins.

Pourtant, un chœur d’initiés, de diacres et de sous-diacres, chante ses louanges goulûment et dans son bureau bourdonne une nuée d’insectes qui veulent faire la poésie de demain. Paulhan ne leur dit jamais ni oui ni non. Il fait raccourcir leurs textes quand ils ont cinq lignes et rallonger leurs romans quand ils ont cinq cents pages.

Avec ses mines de cardinal défroqué en jardinier du roi, avec ses farces précises et sa préciosité de grammairien japonais, avec son écriture d’entomologiste bien propre, il reste la figure la plus énigmatique du Paris littéraire et c’est ainsi qu’il l’a voulu.

L’ancien prospecteur d’or qu’il confesse avoir été pourrait bien n’avoir pas changé de métier : tout ce qu’il déniche est rare, mais, hélas ! le demeure après lui. Une seule exception, *“Histoire d’O”*, qui a beaucoup fait prononcer le nom de celle qui partage son travail, Dominique Aury. Mais on a trop dit qu’il ne s’était pas contenté d’en écrire la préface.

En pleine occupation, il fonda fort courageusement un journal, *“Les Lettres françaises”*, mais il y a longtemps que son nom a disparu de leur sommaire. Bien qu’il parte comme juré au Festival de Cannes, que reste-t-il à Paulhan aujourd’hui, sinon de figurer dans l’annuaire à la profession d’éminence grise ?

Il laisse dire qu’on l’a pressenti pour l’Académie. Quelle importance ? Il y représentera, s’il y entre un jour, l’esprit critique le mieux agencé de sa génération. Il en joue très peu sous prétexte que la critique littéraire est devenue impossible. Il a pourtant écrit sur son ami Dubuffet les pages les plus nettes qui soient dans la critique d’art contemporaine.

On se demande ce qui fait *“dormir”* Paulhan. Parfois, fugitivement, on croit découvrir la Vérité : qu’il a choisi le masochisme intellectuel comme le plus raffiné des rites possibles. Il aura, il a déjà des disciples. »

Une note au crayon interroge : *mars ou mai 1961 ? Mai.]*

– François PLUCHART, « Du côté des cocktails littéraires : Quand Bruce Lowery se traduit dans sa langue maternelle », *Combat*, 5 mai 1961, p. 9 [« Décernera-t-on le prix malgré les événements ? demanda-t-on à Jean Paulhan.

Je ne sache pas, *répondit-il*, que les généraux d'Alger aient encore pris l'hôtel du Pont-Royal (où était remis le prix). » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Odette LÜTGEN, « Jean Paulhan », *En dépit de leur gloire*, Paris, Del Ducca, 1961, p. 173-182 [dans un volume achevé d'imprimer le 5 mai 1961 : « *Ce n'est pas Paulhan qui est obscur. C'est nous qui sommes dans le noir.* »]

– « L'ouverture du festival du cinéma à Cannes est dominée par deux écrivains, Jean Giono et Jean Paulhan », *Carrefour*, n° 869, 10 mai 1961 [coupure absente au fonds Paulhan].

– M.C., « Campigli / figuratif emblématique », *Arts*, n° 823, du 24 au 30 mai 1961, p. 6h [dans « Le dictionnaire vivant de la peinture » ; Campigli parle : « *“Jeune garçon, je collectionnais, moi aussi, des timbres-poste. C'était, je m'en aperçois maintenant, mon premier pas vers cette collection de femmes, de visages, qui est peut-être l'essentiel de ma poésie : visages aux fenêtres, cases dans des niches, emprisonnés dans ce que Paulhan appelait ma ruche.”* » Coupure au dossier « Expositions 61 / 2/2 », fonds Galerie de France. IMEC].

– Pierre AUBRAY, « Un éloge socratique de l'art informel », *La Nation française* [fondateur : Michel Vivier ; directeur politique : Pierre Boutang], n° 294, mercredi 24 mai 1961, p. 13abcd [extrait : « *J'ai exposé, sans approuver ni rejeter. Tant que ce journal existera, et cette page des formes, nous aurons affaire à l'idée, ou métaphysique de la peinture moderne et à son Socrate ambigu. Nos lecteurs avaient déjà affaire à elle, souvent sans le savoir, grâce au dessin de Georges Mathieu dans notre titre...* » Coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « Trénet (smoking ciel) et Aznavour (absinthe) ont applaudi “Exodus” », *L'Indépendant*, mai 1961, p. 2 [rubrique : « Faits divers - actualités » ; photo du jury du festival de Cannes, créditée « A.P. » et légendée « *Posant sur la terrasse du Palais des Festivals de Cannes, voici les membres du jury “61”. / De gauche à droite : Jurgen Schmildt [sic], Pedro Armandaritz, Fred Zinneman, Serge Youtkewitch, Pierre Prévert, Liselotte Pulver, Jean-Claude Mauriac, le président Jean Giono, Édouard Molinaro, Raoul Ploquin, Jean Paulhan, Jean Vidal, Marcel Vertes et X...* » ; document transmis par Jean Arabia à Jean Paulhan dans sa lettre de « *Thuir lundi 29 Mai [1961]* » : « *Ce qui m'a le plus intéressé, de mes récentes lectures, c'est la photo : et texte / du festival de Cannes (p. 2 de L'Indépendant que je vous adresse par ce*

même courrier). Je vous ai facilement reconnu. Vous êtes merveilleusement vous, et Kanters a bien raison vous n'êtes point un mythe !... Mais... ne le savais-je pas ?... »]

– n.s., [Bernard PIVOT ?], *Le Figaro*, col. *ab* [rubrique : « Dans la semaine » ; texte complet : « *Le jury du prix des Critiques s'est réuni chez Dominique Aury pour échanger des impressions de lecture avant de voter lundi prochain. Manquaient les deux académiciens : le professeur Mondor, souffrant, et le professeur Delay, en route pour le Canada. D'après discussions, il ressort que le roman n'a guère de chances de l'emporter. Le Bonheur du jour, de José Cabanis, soutenu par Roger Grenier, portera l'étendard de la littérature d'imagination. On lui oppose trois essais : Vivants piliers, par Jean-Jacques Mayoux, L'Œil vivant, par Jean Starobinski et Papiers collés, par Georges Perros. Bonne nouvelle pour le lauréat : Mme Florence Gould porte le montant du prix de quatre mille à cinq mille nouveaux francs.* » Au fonds Paulhan, coupure classée en mai-juin 1961].

– *Guilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, 26^e année, n°6, juin 1961, p. 204 [quatre titres seulement de la 1^{ère} série de la collection « La Petite Ourse » sont disponibles : ceux de Bille, Paulhan, Codet et Jasienko].

– Pierre MAZARS, « Jean Paulhan (juré au Festival) / rapporte de Cannes d'étonnantes impressions... », *Le Figaro littéraire*, 16^e année, n° 789, samedi 3 juin 1961, p. 3 [intertitres « *Pas envie de semer !* », « *Des situations dramatiques* » et « *Resnais et Robbe-Grillet* » ; l'article est annoncé en première page ; coupure de presse conservée par Jean Blanzat dans son dossier Paulhan ; au fonds Paulhan, coupures dans le dossier de 1961.

Antoinette Morin-Pons écrit à Jean Paulhan, « *Jeudi 30 juillet [19]64* » : « *J'ai dans un Figaro Littéraire du 3 juin [19]61 avec Propos recueillis par Pierre Mazars, au Festival de Cannes, une photo de vous de René Pari* que j'aime beaucoup. Si vous l'aviez, je serais si contente de l'avoir, en meilleur tirage / Pour mettre dans la reliure, peut-être serait-il bien de mettre une photo avec le beau costume ? / * P.S. C'est une tête seulement, avec une très belle expression.* » Voir Michel Boujut, « Paulhan juré », *Synopsis*, 10 mai 2001, p. 18 ; puis « Un Cannois nommé Paulhan », *Le Monde magazine*, n° 86, supplément au *Monde* n° 20618 du samedi 7 mai 2011, p. 44-47].

– André BERNE-JOFFROY, « Situation de Groethuysen / À la mémoire d'Alix Guillain », *Médiations* [gérant : Robert Lapoujade], n°

2, 1961, p. 5-17 [voir p. 7 : « *Du moins nous reste-t-il, outre trois remarquables petits textes, l'un de Maria Saint-Clair, l'autre de Jean Paulhan, le troisième de Francis Ponge, où sa manière et sa personne sont très savoureusement évoquées, du moins nous reste-t-il son œuvre.* » Le texte d'André Berne-joffroy précède celui de Bernard Groethuysen, « Philosophes et histoire », p. 19-28].

– n.s., « Vichy inaugure / le centre culturel / Valéry-Larbaud », *Le Figaro littéraire*, 16^e année, n° 793, samedi 1^{er} juillet 1961, p. 3 [sans mention de Jean Paulhan].

– Jacques YONNET, « Aubergistes et bistrots de Paris / Chez André Peyrache, au “Tabac des Arènes” 40 rue Monge », *L'Auvergnat de Paris*, 80^e année, n° 30, samedi 29 juillet 1961, p. 1 et 3 [photo légendée « *André Peyrache et Madame* » ; texte et dessins par Jacques Yonnet ; Jean Paulhan est nommé parmi les célébrités habituées du lieu, avec Jean Duché, Maurice Toesca, André Bay, le peintre Sarthou, Claude Simon, le critique Yves Berger, « *tous personnages de “haulte sapience”, qui marquent chaque jour plus patiemment et plus profondément l'histoire de notre Ville.* » ; sur la partie de boules aux Arènes et sur le texte de Jean Paulhan gravé pour les Arènes de Lutèce].

– Marcel LECOMTE, « *La Vocation transparente de Jean Paulhan*, par Roger Judrin », *Synthèses*, Bruxelles, n° 183, août 1961, p. 390-391 [texte complet : « *L'on en est aujourd'hui tout à l'ampleur de l'œuvre de Jean Paulhan. Elle a commencé par de minces recueils (et de temps à autre aussi continué de cette manière) et certains sont sortis les uns des autres ; pensons à Jacob Cow et aux Fleurs qui traitent du problème du langage, c'est-à-dire aussi de la manière selon laquelle Paulhan souhaite le traiter. Très tôt il a perçu que pour ce problème, pour l'organiser et en resserrer l'approche, pour éclairer ces faits les plus incontestables, il fallait se méfier de la méthode cartésienne car toute observation altère l'objet observé. Il y a une part secrète de raisonnement. Rien n'est clair qui n'ait sa part obscure.*

Mais il faut aussi parler de l'homme Paulhan mais en parlant de l'homme, on revient bien sûr dans l'instant même à sa pensée.

Car Paulhan répond à sa pensée : il s'agit toujours pour lui de s'écarter d'un savoir trop direct ou qui serait trop lié à sa confiance. Oui la clarté s'obtient, elle n'est pas donnée dès l'abord. L'on ne va pas de la clarté à la clarté. Paulhan ira même s'attacher fortement à un poète qui est le contraire de lui-même. La voie de sagesse est une

alternance de distraction et d'attention, l'une en quelque sorte appuyant l'autre.

Ne se tient-il pas à la limite de la tendresse et de la dureté ?

Il lui faut sans cesse se réserver un pouvoir de surprise : l'éveil devant un tableau est pour lui la révélation d'un détail. Il ne s'agit pas tant de ce détail que de surprendre par lui le tableau, de l'entraîner à sa saveur, à sa souveraineté. Il a aussi une façon à lui de retrouver le hasard en se marquant de rigueur. Cela est nécessaire pour analyser le connaître, pour ne rien laisser en nous se cristalliser. Il ne faut pas non plus nous trop chérir, nous tenir à ce qui trop aisément nous contente.

C'est bien, encore un coup, ce qui a amené Paulhan à s'attacher à ce point au problème du langage. Il a un regard à lui pour nommer le langage, pour le qualifier. L'expérience, on le sait, remonte loin, à l'époque où à Madagascar, Paulhan rassembla plusieurs milliers de proverbes de discussion malgaches. Il comprit que certains de ces proverbes ou lieux-communs mettaient fin à une discussion. Par là les disputeurs étaient en quelque manière libérés de leur querelle, c'est que dans ces moments-là brusquement mots et pensée paraissaient qui sait, se pleinement couvrir !

Quant au lieu commun, il ne vivra que par le consentement ou l'éveil d'une solitude. Mais le poète lui-même ne partira-t-il quelquefois du parfait lieu commun pour prendre peu à peu sa distance à l'égard des choses, pour les retrouver, les recréer à travers l'élaboration métaphorique ?

Mais il arrive à Paulhan de quitter la voie du langage pour s'approcher de la voie picturale, du trait, de la tache, de l'objet réélaboré, détourné de son devenir ou de son avenir mais densifié dans sa désaffection. Ne faut-il marquer cette admirable disposition de l'esprit chez Paulhan à souligner la chance d'un homme. Se fait-il de Dubuffet, de Fautrier un savoir ? Mieux peut-être veut-il aider de telles évidences à respirer. Pourrait-on d'autre part dire qu'il y ait affinité entre Braque et Paulhan ? Pensons plutôt que Paulhan a découvert chez Braque telles toiles qui aboutissent à son propre fil mais aussi ses maximes, ces aphorismes de Braque qui sont comme de sourdes réponses aux expériences paulhaniennes mais sans être passées par le même chemin.

Venons-en enfin à Lao Tseu et à sa suprême relativité et qui devait si bien conduire Jean Paulhan à cet appui que se donnent l'un l'autre en le plus délicat de ses démarches le clair et l'obscur, et à dénoncer aussi l'illusion où la pensée s'absorbe dans l'abus illimité du jugement.

Une réserve cependant : l'on s'étonnera de voir Judrin rapprocher Paulhan de Alain de la manière selon laquelle il le fait. Il

semble qu'il ne suffise pas ici que Judrin ait été l'élève pour qu'il en aille ainsi. »

Texte non repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur » (voir cependant la bibliographie de la p. 241)].

– Guy DUMUR, « Les Exigences de la littérature », *Médecine de France*, Olivier Perrin, éditeur, n° 123, MCMLXI, p. 43-44 [extraits : « On avait trouvé pour la première fois la signature d'Alain Robbe-Grillet dans la "Nouvelle Revue Française" lorsque, après une longue interruption, elle reparut précédée de l'adjectif "nouvelle". Ce redoublement d'adjectifs avait séduit Jean Paulhan, obligé, pour que la revue, publiée pendant la guerre sous la direction de Drieu La Rochelle, puisse reparaître, de modifier son titre. Ce fut donc cette "Nouvelle Nouvelle Revue Française" qui publia pour la première fois Robbe-Grillet, comme elle avait publié Gide et Proust, Malraux et Giraudoux. Cette revue continuait donc, en la revivifiant, une tradition déjà longue de littérature vivante et il n'est pas exagéré de dire que, depuis plus de trente ans qu'il a succédé à Jacques Rivière, c'est à Jean Paulhan que l'on doit cet effort continu.

Mais Jean Paulhan n'est pas seulement l'éminence grise de la littérature française, comme on l'a souvent nommé. Il est lui-même un très grand écrivain dont les livres nous offrent sous des prétextes divers des portraits successifs. Ce portrait multiple et contradictoire, Roger Judrin vient de le "reconstituer" dans un très brillant petit livre "La Vocation transparente de Jean Paulhan", publié dans la collection "Vocations" que dirige le professeur Henri Mondor chez Gallimard. [...] Le jour où l'on réunira toute la correspondance de Paulhan — qui écrit à certains de ses amis tous les jours de sa vie — on aura la chance de voir enfin tous les aspects de kaléidoscope vivant. » Voir supra, au 13 avril 1961].

– n.s., « Réflexions graves et légères de Jean Paulhan », *Le Gard*, 53^e année, nouvelle série, n° 16, août-septembre 1961, p. 1 [mention de *L'Art informel* paru dans *La N.R.F.*, citation de Jean Cellier : « Jean Paulhan est toujours un peu plus que ce qu'on croit » et mention de la présence de Jean Paulhan au festival de Cannes].

– Henri THOMAS, « Jean Paulhan », *La Chasse aux trésors*, Paris, Gallimard, 1961, p. 233-236 [volume dédié « À Pierre Leyris » (n.p., [p. 7]) et achevé d'imprimer le 20 septembre 1961 par l'imprimerie Floch de Mayenne].

– Gabrielle VIENNE, Conservateur honoraire des Musées Nationaux, *L'Atelier de Braque*, Musée du Louvre, Éditions des Musées nationaux, novembre 1961, n.p. [deux œuvres exposées proviennent de la collection de M. Jean Paulhan : le numéro « **17. II. Vers 1914 / Papier collé. H. 0 m. 70 ; L. 0 m. 48. / Ni signé, ni daté / Collection M. Jean Paulhan. Paris.** » et « **39. La Table de cuisine. 1942 / Huile sur toile. H. 1 m. 34 ; L. 0 m. 71 / Signé et date 42, en bas à gauche. / Collection M. Jean Paulhan. Paris.** »]

– Jean-Louis BÉDOUIN, *Vingt ans de surréalisme. 1939-1959*, Éditions Denoël, 1961, 327 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 10 novembre 1961, voir les mentions de Jean Paulhan pages 132 sur la Compagnie de l'Art brut, 140 sur *La Chasse spirituelle*, 222 sur le soutien apporté à André Breton lors de son procès au sujet de la grotte de Pech-Merle de Cabrerets et 292 sur le soutien de Jean Paulhan aux manifestations organisées par Georges Mathieu et Simon Hantaï en commémoration de la condamnation de Siger de Brabant].

– Francis PONGE, *Le Grand Recueil. Lyres*, Gallimard, 1961, 189 p. [dans un recueil achevé d'imprimer le 30 novembre, voir p. 39-47 (Bernard Groethuysen), p. 53-57 (Jean Paulhan) et p. 123 (Jean Fautrier)].

– « **Paulhan Jean / PO4 Le Guerrier appliqué** », *Guilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, 26^e année, n° 12, décembre 1961, p. 427 [texte complet : « *Frontispice de Hans Herni, 132 pages. Les mots les plus simples suffisent à Jean Paulhan pour exprimer l'émerveillement de son héros de dix-huit ans devant la guerre, la peur et la mort. Tous les livres de l'autre guerre disparaissent devant la pudeur de ce court récit. / NF 4.75* »].

– Michel CHRESTIEN, « Jean Paulhan ou le portrait difficile » [intertitres « Mimétisme du peintre », « Le maître du langage » et « Homme aussi » ; l'auteur tient une chronique dans *La Nation française* [fondateur : Michel Vivier ; directeur politique : Pierre Boutang]].

1962 – en chinois, coupure non référencée dans les dossiers de presse de 1962 [portrait photographique de Jean Paulhan en médaillon].

– n.s., fascicule de présentation 21 x 27 cm pour *L'Ordre des oiseaux. Saint-John Perse. Georges Braque*, Exposition des manuscrits et eaux-

fortes [Bibliothèque nationale, 17 décembre 1962-17 janvier 1963], Paris, Au Vent d'Arles, 1962, n.p. [5 p.] [extrait : « Cette rencontre fut pour Braque une découverte, confirmant ce que l'éditeur avait ressenti : une consanguinité absolue du peintre et du poète. En trois quarts de siècle ils ne se sont pourtant réunis que deux fois quatre heures, à l'initiative de leur ami Jean Paulhan. » (p. 4)]

– Yves BERGER, *Le Sud*, Paris, Grasset, 1962, 227 p. (coll. « Les Cahiers verts », n° LXI) [dépôt légal du 3^e trimestre 1962 ; dédicace imprimée « Pour Jean Paulhan, le patron »].

– Jean DUVIGNAUD, *Marcel Arland*, Gallimard, 1962, 303 p., coll. « La Bibliothèque idéale » [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 19 janvier 1962, pas de jugement de Jean Paulhan sur Marcel Arland, mais plusieurs mentions de Jean Paulhan : p. 20 (« Là, il accomplit une fonction religieuse, lit des manuscrits, corrige des épreuves, discute avec Dominique Aury et Jean Paulhan, écoute avec patience des auteurs, juge d'une œuvre, suppute le prochain numéro de la revue. Parfois, il se lève, ouvre une porte, disparaît : il va "chez Gaston" »), p. 35 (sur la revue en 1940) p. 36 (sur la revue en 1953) et p. 65-66 (Chateaubriand soumet à Gallimard ses *Mémoires d'outre-tombe*...)].

– * « L'O.A.S. menace les jurés gardois », « Les jurés refusent de prêter serment et le procès du plastiqueur d'Orléanville est renvoyé », puis « Les jurés de Nîmes refusent de juger », *La Dépêche du Midi*, 24 janvier 1962 [à titre documentaire, copie adressée par Gaspard Olgiati, en vue de son édition des *Reboussiers*, avec la mention manuscrite, à l'encre bleue : « J'ai feuilleté, j'ai trouvé. »]

– * « Coup de théâtre aux assises de Nîmes / Les jurés refusent de prêter serment et le procès du plastiqueur d'Orléanville est renvoyé », puis « Les jurés de Nîmes refusent de juger », *La Dépêche du Midi*, 26 janvier 1962, p. 1 et 2 [à titre documentaire, copies adressées par Gaspard Olgiati, en vue de son édition des *Reboussiers*, avec la mention manuscrite à l'encre bleue : « J'ai feuilleté, j'ai trouvé. »]

– H.B. [Henri BOUCOIRAN], « Jean Paulhan », *Le Gard*. Périodique de liaison des originaires du Gard, créé et dirigé par l'association « Les Enfants du Gard » [directeur de la publication : Henri Boucoiran], 54^e année, nouvelle série, n° 16, février 1962, p. 1^{cd} [au fonds Paulhan, coupure datée par erreur « Le Gard. / Janvier 1963 » ; texte complet : « La 54^e fête annuelle des Enfants du Gard à Paris, sera présidée par l'écrivain Jean Paulhan, un pur Nîmois. Déjà la Rome Française a

connu un Consul Paulianus, auquel d'ailleurs les notables de la ville intentèrent un procès, en raison du mauvais écoulement des eaux de la Fontaine.

Dans des chroniques médiévales, on retrouve des Paulhan “combattantz ou querellantz”, d'autres au cours des guerres de religion ; d'autres encore dans les assemblées révolutionnaires, pour en arriver à Frédéric Paulhan, père de notre ami, né à Nîmes en 1856 et mort à Paris en 1931. Cet éminent professeur de philosophie de Nîmes, qui portait le même prénom que Mistral, fut vite absorbé par la Sorbonne, d'où rayonna pendant des années l'éclat de sa pensée. Auteur de plusieurs traits de psychologie comme : “Types intellectuels” — “Psychologie de l'invention” — “Puissance de l'abstraction” — il fut, avec Ribot et Janet, un des maîtres de la psychologie scientifique.

Jean Paulhan, né à Nîmes lui aussi peu avant le début du siècle, et venu à Paris avec sa famille, est-il lui aussi un philosophe, ou plus précisément, avec Les Fleurs de Tarbes, le philosophe des lettres ? Sans doute puisque toute une école se réfère à lui attendant d'un article ou d'un essai les visions révélatrices du Maître.

La critique artistique revendique pour elle l'auteur de “Braque le patron” et de “l'Art informel”.

Les poètes, de leur côté tiennent pour leur chef de file l'auteur des “Hain Tenys”, “Clef de la poésie”, et de cette préface déjà célèbre intitulée “Poésie de dispute”.

Beaucoup estiment que Jean Paulhan, professeur, chercheur d'or, fait regretter avec “Le Guerrier appliqué”, “De la paille et du grain”, de n'avoir pas plus souvent été attiré par l'essai et le roman.

Mais, pour le monde littéraire et artistique de notre époque, Jean Paulhan est le Directeur de la N.R.F. où, depuis 1925 il s'applique à chercher la définition d'une littérature fondée sur la vérité, en décelant les pièges du langage et en démasquant les illusions de la pensée. Il “s'interdit d'entrer dans le jardin des lettres avec des fleurs de style à la main”.

Son influence qui, outre son œuvre éditée, s'exprime par ses chroniques, sa correspondance, ses interviews, tend non pas à régir un genre littéraire, à fixer un cadre à la culture, mais à favoriser l'éclosion des talents et l'épanouissement véritable de la pensée. Parmi les éloges décernés à Jean Paulhan par ceux qui lui sont reconnaissants d'une féconde leçon de rigueur et de liberté, le portrait tracé par Marcel Jouhandeau reste caractéristique : “Je cherche vraiment parmi mes amitiés un homme qui ait poussé plus loin dans tous les domaines toutes les exigences, tout le sérieux, toutes les délicatesses de la conscience professionnelle et morale”. »]

– André MIGUEL, « Jean Paulhan et le paradoxe de la poésie », *Le Journal des Poètes*, Bruxelles, 32^e année, n° 3, mars 1962, p. 5 [après la réimpression des *Hain-tenys merinas*, Gallimard ; citation de « Tu es la caille de champ » sous l'intertitre « Quelques hain-tenys »].

– Henri CLOUARD, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, 2 vol., Paris, Albin Michel, 1962, nouvelle édition revue et corrigée [achevé d'imprimer le 17 avril ; sur Jean Paulhan, voir tome II, p. 24 et 464-467].

– n.s., *NRF. Bulletin*, n° 170, mai 1962, première page de couverture [texte du bandeau, imprimé sur la première page de couverture, et masquant le numéro de ce mensuel : « *L'art informel : / un art de métamorphose / JEAN PAULHAN* »].

– n.s., « Le vrai / au-delà du vrai / Face à ces tableaux / qui nous tournent le / dos : Jean Paulhan », *L'Express*, n° 572, 31 mai 1962, p. 24b [sous la rubrique « Peinture », avec trois illustrations légendées « *Un Klee de la collection Paulhan, / "Nous avons besoin de choses" »*, « *Un Fautrier de la collection Paulhan / Une locomotive ? C'est aussi un encrier* » et une photo de J.-R. Roustan « *Jean Paulhan. / "S'il le faut, j'irai volontiers dans les catacombes"* », présentation du texte de Jean Paulhan qui suit, p. 24 à 26, extrait de *L'Art informel* : « *Un livre de Jean Paulhan n'est pas découpable en tranches ; c'est une sorte de système nerveux, dont on ne peut extraire tel ou tel élément sans risquer de mettre en panne l'ensemble. En voici tout de même quelques extraits : »*].

– Pierre DUMAYET, « Ce que m'a dit Jean Paulhan l'Éminence grise des lettres françaises », *Le Nouveau Candide*, n° 58, semaine du 7 au 14 juin 1962, p. 19 [intertitres « Il faut savoir se priver » et « De l'art dans une ligne »].

– Jean-François REVEL, « Huit réponses à Jean Paulhan », *France-Observateur*, 13^e année, n° 632, jeudi 14 juin 1962, p. 20, deux colonnes [sur et contre *L'Art informel* ; Jean Paulhan répond dans *France-Observateur*, le 2 août 1962, au-dessus d'une nouvelle réponse de Revel ; voir *infra* Georges Mathieu à la date du 25 janvier 1963].

– n.s., « La pétanque dominicale des écrivains », *Le Figaro littéraire*, samedi 7 juillet 1962, p. 6bcde [photos René Pari ; André Bay, Pierre Béarn, Jacques Bens, Pierre Berger, Jérôme Lindon, Jean Ricardou,

Claude Simon, Maurice Toesca jouent aux boules avec Jean Paulhan, « *admirable d'équilibre* » ; « *autres pétanqueurs* » : Jacques Audiberti, Pierre Oster et Sarthou].

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan et la peinture », *Combat. Le Journal de Paris*, n° 5624, mardi 24 juillet 1962, p. 1fg [rubrique : « Instantanés d'Alain Bosquet » ; extraits : « *Les historiens d'art ne servent plus à rien. Les critiques d'art — je veux dire ceux qui n'écrivent rien d'autre — ploient sous la pesanteur de leurs propres surenchères, ou s'inventent un vocabulaire si sibyllin qu'ils embrouillent chaque jour davantage leurs pauvres lecteurs. À qui se fier dans ces conditions ? Qui écouter dans ce tumultueux concert d'éloges intéressés, de manifestes incendiaires, de croisades sans lendemain ? Il reste, ce me semble, l'écrivain de métier, le poète, le philosophe, le spécialiste du mot, c'est-à-dire le pratiquant d'un autre art, et, de préférence, un créateur bien spécialisé dans ce domaine : le verbe. À première vue, cela pourrait être une aberration, qu'un habitué de la belle phrase — et qui n'est pas peintre, et qui peut-être ne connaît pas intimement l'histoire de la peinture — soit à peu près le seul à dire des couleurs et des formes, des choses justes. Il faut en chercher la raison dans les correspondances secrètes, les manières de recevoir certaines révélations, l'intuition qui engage le visuel comme l'auditif.*

Bien sûr, c'est de Jean Paulhan que je parle. [...]

Mais je m'éloigne trop de la pensée de Paulhan. Il trouve cette peinture grave, tragique, presque sacrée. Dirions-nous plutôt : assez proche de ce que nous imaginons être l'origine ? En présence de ces bribes et de ces débris, de ces fulgurances et de ces cassures, Paulhan a l'impression de se trouver dans un entre-monde où les frontières de la pensée et de la chose, de la sensation et du phénomène, ont disparu. Il reste une sorte de règne de la matière — ou du cosmos — dans ses structures nécessaires, où n'importe quel éclair — sans valeur ni jugement — influe sur notre comportement, volontaire ou non.

L'éloge que fait Jean Paulhan est un éloge de la signification donnée à ce qui ne veut pas signifier, ou ne se refuse pas aux significations obscures. Être libre, à la fois d'être et de devenir — donc de se fixer, donc de s'épuiser — telle est la grande affaire de l'art informel. L'hommage que lui rend Jean Paulhan est magistral et tranquille, irrefutable et serein. Il demeure qu'il lui faudra choisir ce qui mérite de ne pas mourir dans ce magma d'irresponsabilité illuminée ou non. Il lui faudra aussi trouver des critères, des mesures, des devoirs, le don de soi, l'harmonie malgré elle, la passion ? La parole est encore à Jean Paulhan. »]

– François MAURIAC, « Le bloc-notes de François Mauriac », *Le Figaro littéraire*, 17^e année, n° 849, samedi 28 juillet 1962, p. 16 [François Mauriac lit *L'Art informel*, d'abord curieux, puis refusant de poursuivre au-delà de la page 17 : « *je prends conscience que je ne serai jamais concerné par cette démence* » ; Antoinette Morin-Pons écrit à Paulhan, de « *Paris 28 juillet [19]62* » : « *Je viens de lire le Bloc-Notes de Mauriac. Son incompréhension ne me surprend pas. Il ne pense qu'à la mort – à la sienne — (à propos de l'Art informel)* » ; coupure absente dans les archives de Jean Paulhan, mais référencée d'après le dossier de presse sur Jean Paulhan constitué par un ancien collaborateur de *La Révolution la nuit*].

– Jean-François REVEL, « Distinguons... », *France-Observateur*, 13^e année, n° 639, jeudi 2 août 1962, p. 20 [dans « Un débat Jean Paulhan / J.-F. Revel », réponse à « Du pareil au même », par quoi Paulhan répond dans ce même numéro à l'article de Revel du 14 juin 1962. Voir *supra* à cette date].

– Claude RIVIÈRE, « À propos de “L'Art informel” de Jean Paulhan / Un livre qui commence comme il ne finit pas... / Une polémique qui n'est qu'une querelle de mots... », *Combat*, n° 5633, lundi 6 août 1962, p. 7 [page : « Arts » ; trois intertitres : « Un livre à l'envers », « Une pensée qui emprisonne / l'artiste » et « Une querelle de mots » ; reprise de la controverse avec Jean-François Revel : « *À partir de là Paulhan laisse cette ouverture sur les CONTRAIRES. Et c'est cela qui est important. Paulhan ose écrire ce qui est. Pour les contraires jouent tous les échanges et passages et l'imaginaire perçoit que telle vue est une hallucination et telle pensée une erreur.* » Fin : « *Abstrait ou Informel cela veut dire en somme que le peintre voit par sa chair, par ce dialogue qui existe entre sa toile et lui et qu'il sent, comme Dostoïevsky ce frémissement de la création. Informel ici est pris dans le sens où l'artiste se voit devant lui-même et devant son œuvre. [...]* C'est donc avec un sentiment de jubilation intérieure que nous lisons le livre de Jean Paulhan, car il dégage toutes les forces engagées où l'homme — malgré toute hantise — prend conscience du pouvoir qui lui fut donné et retrouve une correspondance avec l'esprit, seule valeur qui puisse accorder un ultime dépassement à la mort et au destin, et c'est cela qu'a écrit Paulhan, ce livre qui ne finit pas comme il a commencé. »]

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan essayiste », *Combat*, 24 août 1962, p. 10abc [rubrique : « La chronique d'Alain Bosquet » ; à propos du tome deuxième des œuvres complètes de Jean Paulhan paru au Cercle

du livre précieux, chez Claude Tchou ; conclusion : « *Est-ce la leçon qu'il faut tirer de ce haut enseignement fondé sur la sévérité mais sur un besoin de toujours décevoir : pas de formules magiques ? Oui, un grand humanisme de l'étonnement. Ce qui veut dire aussi : un étonnement constant devant une forme d'humanisme qui veut désarçonner l'homme alors même qu'il le remet en selle.* »]

– Alain BOSQUET, « Sur quatre textes de Jean Paulhan / Un malaise et une légende », *Le Monde*, 19^e année, n° 5481, samedi 1^{er} septembre 1962, p. 7 [page : « Courrier littéraire » ; après avoir analysé successivement *Le Guerrier appliqué* et *Jacob Cow le pirate*, qui viennent de paraître ensemble chez Rencontre, puis *Fautrier l'enragé* et *L'Art informel*, Alain Bosquet s'avance un peu en écrivant : « *Jean Paulhan n'a pas écrit d'autres récits, et on peut le regretter* ».

Une des deux coupures de presse conservées au fonds Paulhan corrige cette erreur manifeste en portant à la main les titres suivants : *Le Pont traversé*, *Guérison sévère*, *Causes célèbres*, *L'Aveuglette*, *La Métromanie* et *De Mauvais Sujets*].

– Pierre-Henri SIMON, « *Le Jardin des délices* (d'André Billy) / *L'art informel (éloge)* (de Jean Paulhan) », *Le Monde*, 19^e année, n° 5484, mercredi 5 septembre 1962, p. 9 [rubrique : « La vie littéraire »].

– Paul VIALLANEIX, *Réforme*, 8 septembre 1962 [intertitres « L'expérience irrécusable de la foi » et « La lumière de Jésus-Christ » ; coupure dans les dossiers de presse].

– ÉTIEMBLE, *Rey-Millet*, Paris, Gallimard, 1962, 88 p. [dans un livre achevé d'imprimer le 15 septembre 1962, à l'occasion de deux rétrospectives, l'une à Paris, l'autre à New York, prière d'insérer : « *Constant Rey-Millet ? Un homme que Jean Paulhan qualifie de "vrai grand peintre", et dont bien des juges avisés ont toujours fait cas : Georges Besson, Limbour, René de Solier, Leymarie, sans parler de Breton et de Giacometti.* » Voir aussi les mentions de Jean Paulhan p. 10-11, 25 et 42.

Envois manuscrits de René Étiemble « *pour Jean Paulhan, / à qui je dois un peu, / beaucoup / ce [titre] que nous aimons, / – serait-ce en vain ? / Etienne* » (exemplaire 2600) ; pour André Breton, « *Pour André Breton / à l'œil sûr : / [titre] / avec la fidèle / admiration, / et le souvenir / d'Etienne* » (librairie Le Feu Follet)].

– C.R. [Claude ROY], « Qu'est-ce que cela veut dire ? », *Libération*, n° 5613, mardi 18 septembre 1962, 261^e jour de 1962, p. 6 [rubrique :

« La Chronique de Claude Roy » : extrait : « *On nous disait, il y a trente ans, que le jazz ne durerait pas, que ce n'était pas de la musique. On entend dire aujourd'hui que l'art informel, les nouveaux romans, les pièces de théâtre de Ionesco et dans son esprit ne "dureront" pas, que ce n'est pas de la peinture, pas du roman, pas du théâtre. Il est vrai : ce n'est pas de la peinture au sens que l'Occident, les trois quarts de l'Extrême-Orient, etc., ont donné au mot peinture : c'est autre chose. Ce n'est pas de la littérature ou du théâtre comme on était accoutumé d'en savourer. Mais je pense que cela durera* » ; sur *L'Art informel* et « *les images infinies* » de Roger Caillois (*Esthétique généralisée*), coupure absente dans les archives Paulhan, mais référencée d'après le dossier de presse constitué par un ancien collaborateur de *La Révolution La Nuit*].

– Marcel LECOMTE, « Jean Paulhan : *L'Art informel* (éloge) et *Fautrier l'enragé* (Gallimard 1962) », *Synthèses*, 17^e année, n° 196-197, septembre-octobre 1962, p. 305-307 [texte complet : « *On s'inquiète beaucoup des positions de Jean Paulhan à l'égard de tels problèmes de littérature ou d'art. Il arrive que ces positions, on les trouve difficiles. Et cependant, rien ne se veut moins abstraits que la méditation ou le commentaire de Jean Paulhan. C'est que peut-être il réexamine la raison. Cela ne laisse pas d'entraîner certaines conséquences. Il semble en effet que la philosophie des idées claires se doive sans cesse d'être surveillée dans ses conséquences, et Paulhan tend à pousser le langage à la limite de la pensée parce que sans le langage, bien sûr, il n'est plus de pensée. Mieux peut-être encore, a-t-il fortement désolennisé la parole, l'affranchissant de l'isolement où elle a été quelquefois contrainte par de trop classiques logiciens et grammairiens, et a-t-il entrepris un réexamen de cette parole à la lumière même du langage.*

Ainsi voyons-nous Paulhan ne pas hésiter à réexaminer, telle locution populaire où peut se déceler une donnée inconnue que le seul pragmatisme par exemple, nous aura jusqu'ici empêché de déceler. Il semble que nous ayons de toute façon grand besoin de renaître au monde, de nous ressaisir. Mais n'est-ce point là le mouvement profond de la poésie et son propos ?

Ainsi la poésie se situerait-elle au seuil d'une ingénuité à la fois simple et mystérieuse. Mais en ce qui concerne Paulhan, il faut rappeler le problème de la poésie tel qu'il le pose dans cette Clef⁸ que que l'on n'a pas encore assez lue et méditée, et dont le thème est à peu près celui-ci ; si l'on accorde que la poésie tient à un échange entre

⁸ *La Clé de la Poésie*, par Jean Paulhan, Paris, Gallimard, Coll. Métamorphoses. [NdR, 1962].

langage et pensée, il s'ensuit que toute loi de poésie sera juste dans la mesure où elle se prêterait elle-même à cet échange — donc pourra être inversée et telle que ce qui s'y dit du langage puisse, sans cesser d'être vérifié, se dire de la pensée, et ce qui s'y disait de la pensée y puisse être dit du langage.

Objectera-t-on que cette loi ferait donc deux lois différentes ? Non, si elles sont à la fois entendues suivant le même état ou la même situation poétique dont nous avons parlé à savoir un échange de mots, de pensées qu'elle a pour effet naturel de provoquer.

Seulement, cette poésie pour qu'elle puisse être cernée, doit contenir une beauté vivante. Dès lors il ne saurait y avoir pour Paulhan une beauté sans changement, conçue une fois pour toutes et telle que Gautier par exemple la voulut rechercher. La qualité littéraire cela est clair ne saurait suffire pour qu'il y ait éclat. La beauté doit être inventée ou issue d'un trouble. L'on comprend ici la raison de l'intérêt pris par Paulhan à la peinture actuelle, à certains peintres surtout chez lesquels ce sens de l'invention ou de la redécouverte aboutit à la suscitation d'un nouvel univers, ou en tout cas à la création d'un émoi particulier de l'espace.

Sans doute doit-on demeurer extrêmement prudent dans le jeu des comparaisons entre poésie et peinture. Elles ont l'une et l'autre leurs lois et des dispositifs, bien sûr, totalement différents. Mais il n'en reste pas moins que les phénomènes de création émanant de ce que l'on a appelé de manière très générale l'esprit nouveau ont modifié les rapports, les distances entre peinture et poésie. Et à cet égard, l'on peut tenter de rapprocher quelques traits et signes de la poésie de Fargue ou de Michaux par exemple de certaines œuvres relevant en peinture de l'informel abstrait, en tenant compte aussi de ce que Michaux, lui, s'est même engagé dans les deux voies : peinture et poésie.

Il y a donc une clarté à éviter. Oui, il ne faut pas que le poème pour être vraiment, soit clair d'avance. Ce clair doit être obtenu et sa valeur vient de ce qu'il rassemble ses rayons dans l'obscur. Il y a donc une nécessité de révélation au départ d'un poème efficace ou valable.

Où s'il y a clarté dès l'abord, convient-il qu'elle ne soit pas facile et que peut-être elle ne soit pas exactement là où l'on croit : et que en tout cas vivante, effective, elle ne s'interrompe pas trop de jouer.

Il semble que le poète, pour créer, doive détenir un secret d'attention ou de distraction. Il semble que pour lui tout se compromette s'il aborde de front le Réel ou l'Être. Et sans cesse doit-il penser l'ombre pour progresser.

Disons aussi que Paulhan souligne l'urgence d'un refus de comprendre dans l'immédiat les objets du monde : la poésie ne peut

que leur infliger un traitement de mystère pour leur restituer leur substance, leur signifiante saveur.

De tout ce qui se fige, Paulhan se méfie. Il réprouve la moindre complaisance à laquelle un auteur s'adonne en se voulant clair exprès. Mieux peut-être, préfère-t-il que l'on obscurcisse délibérément un texte poétique et qu'il en soit par là renouvelé ou que ce soit encore pour l'auteur le meilleur moyen de le redécouvrir pour lui-même et de le préserver de toute solennisation.

À cet égard, je ne puis m'empêcher de souligner le sens d'un souvenir d'il y a quelques années. C'était un matin de '53 où Paulhan venait de me montrer, dans ce vaste atelier qui est à l'entrée du 5 de la rue des Arènes, quelques toiles de la très grande époque de Chirico. À certain moment, Paulhan me fit approcher de l'un des murs pour me montrer une petite toile de Braque, à vrai dire, l'un des tout premiers tableaux que Braque ait peints, paraît-il. Il voulait me révéler un aspect très signifiant de la vision de Braque : en effet, cette vue de port de pêche concernait bien plus le fond de l'eau, extrêmement riche en nuances à la fois, très matériellement et très subtilement marquées et où se traçaient les reflets aux réseaux serrés, infinis des barques alignées plutôt que les barques elles-mêmes. Il était évident que pour Braque, ces reflets dans l'eau dense rafraîchissaient les formes, les détails de ces bateaux de pêche. Et là aussi le clair ne s'obtenait qu'au prix d'une recherche savante et c'est également le souhait et la recherche de Paulhan.

C'est bien aussi ce qui a dû conduire Paulhan à écrire ce traité de l'Informel, dont nous signalons le titre en tête de cette chronique. Mais ce que Paulhan semble taire ou peut-être ne pas suffisamment marquer dans ce livre, c'est que la peinture ne s'intègre pas si aisément que cela à l'histoire de l'Art et qu'elle se tient plutôt dans l'Arrière-Histoire. Il y a eu depuis Goya et Manet, cette résistance voulue ou non-voulue à l'Histoire et cette dilution du sujet dans le tableau qui sans doute aboutit à l'entre monde, mais une telle dilution semble avoir participé d'une étrange obsession et d'un singulier pouvoir de peindre. C'est qu'avec Manet et Goya en effet, l'on en a fini d'orner le Temple. Manet cesse de peindre la souveraineté des choses mais la souveraineté entre dans la peinture et avec elle, plus tard, une indistinction qui est précisément cet entre monde dont nous parle Paulhan, où tout se retrouve sourdement réconcilié, rapproché, rejoint. Aussi bien voudrait-on marquer simplement ici la non facilité, le sourd travail de ce développement de la peinture au XIX^e siècle et maintenant. »

Texte non repris dans Les Voies de la littérature. Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe

Dewolf, Bruxelles, Éditions Labor, 1988, 272 p., coll. « Archives du Futur »].

– WALDEMAR-GEORGE, « Réfutation de Jean Paulhan », *Le Peintre. L'Officiel des peintres et graveurs. Guide des collectionneurs* [dir. Jean Chabanon ; réd. en chef. Yvonne Bligné], n° 250, 1^{er} octobre 1962, p. 10-11ab [texte complet : « *Jean Paulhan, dont Gallimard publie L'Art informel (Éloge) n'est pas un critique semblable aux autres critiques. On chercherait en vain son nom dans les gazettes. Il ne collabore aux journaux et revues qu'à titre occasionnel. Sa formation est celle d'un poète cultivé, rompu aux maniement des idées générales. Encore qu'il ait lu tous les livres il invente sa terminologie. Ses écrits n'ont jamais le ton professoral, dont sont coutumiers nos érudits confrères de l'aile marchante de l'art.*

ScoliaSTE et lettré, Jean Paulhan feint d'écrire, non pour défendre une thèse, mais pour se divertir et pour faire réfléchir le lecteur qui le suit. Il aime le paradoxe. Nous l'apprécions aussi. Si nous le réfutons nous lui gardons intacts notre sympathie et notre admiration.

La critique d'art n'est-elle qu'un jeu gratuit ? Elle l'est peut-être. Mais chaque jeu a ses règles. Le péché mignon de Jean Paulhan est de les transgresser ou d'en faire table rase. Son livre est un hénaurme (orthographe de Jarry) tissu d'erreurs et d'inexactitudes ! Selon Paulhan la peinture informelle fait son apparition certain jour de l'année 1910. "C'est lorsque Braque et Picasso se mettent à composer des portraits, où pas un homme de bon sens ne saurait distinguer des yeux, un nez et même une tête." Le cubisme est donc assimilé à un art qualifié d'informel. Rien n'est plus faux qu'une telle proposition. Qu'ils restaurent la forme et lui confèrent un aspect sculptural ou qu'ils la décomposent tout en l'analysant, les Cubistes de l'époque héroïque : Braque, Picasso, Juan Gris, Fernand Léger ne songent pas à le nier. Ils la considèrent comme la clef de l'œuvre peinte, comme son principe premier et comme son idée-force. Le moindre bas-bleu des Hautes Études ou de l'École du Louvre sait que leurs conceptions s'opposent sur toute la ligne à celles de Klee et à celles de Kandinsky. Or Jean Paulhan les met dans le même sac.

On n'a pas oublié la devise de S.A.R. le duc d'Orléans, oncle du Duc de Paris. "Tout ce qui est national est nôtre" proclamait cet auguste personnage. Tribun de l'art informel, Jean Paulhan s'approprie, non seulement Wols et Hartung qu'il peut justement revendiquer, mais aussi Poliakoff qui est, par excellence, un constructeur doublé d'un formaliste et Nicolas de Staël qui organise et scande son espace pictural en s'inspirant du maître d'Aix-en-Provence, Lapicque qui se

dresse contre la peinture abstraite et Estève qui essaie d'introduire dans le désordre de l'art contemporain un ordre géométrique.

L'idée maîtresse de Jean Paulhan peut être, croyons-nous, résumé en quelques mots. Cet éminent auteur écrit en substance : "Les anciens peintres commençaient par le sens et lui trouvèrent des signes. Mais les nouveaux commencent par des signes auxquels il ne reste plus qu'à trouver un sens" Qu'est-ce à dire ? Les peintres d'autrefois, toujours selon Paulhan, partaient d'une donnée, le Christ, la Vierge, la mer, etc... Cette donnée, ils lui donnaient corps. Les modernes partent des signes, dont les nouvelles images se dégageront plus tard. Leur art, fondé sur des analogies, a des antécédents. Les pionniers en sont, successivement, Apelle, Protogène et Frenhofer, le personnage central du Chef d'œuvre inconnu de Balzac. Mais cet art ne trouve sa voie lactée qu'au temps de Fautrier !

Faut-il rappeler à Jean Paulhan l'adage de Maurice Denis : "Un tableau, avant d'être une femme nue ou un cheval de bataille, est une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées". Or un tableau peut être (en fait il l'a toujours été) une femme nue ou un cheval de bataille et une surface plane recouverte etc...

L'argument-massue des défenseurs de la peinture abstraite à laquelle Jean Paulhan assimile, à tort, croyons-nous, la peinture informelle, est une totale autonomie des signes. L'étude du thème n'entre pas en ligne de compte ! Jean Paulhan est trop intelligent pour soutenir une thèse aussi primaire et aussi périmée. Panofsky, promoteur de l'iconologie, a démontré d'une manière pertinente que l'examen des thèmes révélait le secret d'un artiste au même titre que la morphologie qui est une science des formes. Paulhan admet d'ailleurs que l'œuvre d'art agit par voie d'associations et de correspondances. Le test des taches d'encre (test de Rorschach) le prouve. L'homme projette son moi sur les choses. Dans un graffiti informe ou informel il peut découvrir un monstre ou un archange. Quant aux similitudes décelées par les savants entre les éblouissantes éclaboussures de Pollock et certaines microphotographies de motifs biologiques, elles mettent en évidence la seconde vue des peintres qui, sans le savoir, traduisent l'invisible par ce qui visible.

Dans sa conclusion Jean Paulhan émet trois hypothèses : 1) la peinture informelle peut chasser la vieille peinture de ses abris : les calendriers des postes (!) ; 2) elle peut disparaître, et nous en serons réduits à contempler les derniers Informels dans les caves et dans les catacombes ; 3) elle peut composer avec la vieille peinture figurative, dont elle formerait, désormais, le sens caché et la vieille armature. Cette dernière hypothèse est la bonne. Ne sommes-nous pas les témoins

directs d'un regain de l'image et de ce dépassement de la peinture abstraite qu'illustrent, entre autres, les ouvrages d'Asger Jorn, d'Appel et de Corneille, sinon d'Alechinsky ?

Ceci dit, le problème est, probablement, ailleurs. Le Père Couturier écrit dans son Journal Intime : "Le monde de la réalité et le monde de l'art sont d'un ordre radicalement différent". Mais où finit l'empire de la réalité et où commence le royaume de l'art ? Envisagée dans son essence propre, la réalité ne nous est pas connue. L'œuvre d'art est une prise de conscience de la nature des choses. Loin de s'opposer à la réalité, l'art en est la manifestation. L'artiste donne vie à des images masquées que le commun des hommes est incapable de voir. Qu'il dévoile le milieu qui l'entoure ou bien qu'il le transpose, une volonté d'expression esthétique énoncée avec force détermine le choix de son style. La copie, présumée littérale, le moulage, l'empreinte, l'estampage et l'utilisation des structures naturelles à des fins originales sont des initiatives non moins créatrices que l'invention d'un répertoire de formes symboliques ou idéographiques. Ces opérations impliquent le même effort de l'imagination et de l'intelligence.

L'artiste est un voyant qui habite un monde peuplé d'aveugles. Il les guide à travers un dédale, dont lui seul perçoit les merveilles. Il dépouille l'objet de son enveloppe et l'étale au grand jour.

Léonard de Vinci recommande de copier la nature dans ses opérations. Matisse déclare : "Il y a un dessin commun à toutes les choses, les plantes, les arbres, les animaux, et c'est à ce dessin qu'il faut être accordé." L'illusionnisme lui-même est un véhicule de la pensée plastique d'un immense pouvoir de suggestion et de fascination...

Pouvons-nous demander à Jean Paulhan de méditer ces vues ? Puisqu'il goûte les idées en tous points contraires à l'opinion commune, il conviendra peut-être que l'image reproduite en trompe-l'œil n'est pas un résidu du "style photographique", comme on disait naguère, et que le réalisme peut être considéré comme une pure création de l'esprit.

Le signe et le sens, la forme et le contenu ne peuvent être dissociés : "Le philosophe croit, écrit Paul Valéry, que les œuvres résultant d'une idée distincte d'elles, tandis que l'idée se trouve en même temps qu'elle se perd ou se confond avec l'ouvrage." »

Coupure absente au fonds Paulhan. Le 29 novembre 1962, Waldemar-George écrit à Jean Paulhan : « Cher Monsieur Paulhan. Je vous remercie de votre charmante lettre. J'avais peur d'être [indélicat] en vous adressant ma Réfutation de Jean Paulhan qui a paru dans une petite revue. La voici d'ailleurs, mise au net. Faites-moi l'honneur de la lire avec toute l'indulgence dont vous êtes capable et ne me tenir pas

rigueur, je vous en conjure, du ton empreint d'une certaine violence, de mon écrit. Ce ton m'est habituel. / En toute affection. / WG. »]

– Robert KANTERS, « Comment peut-on écrire sur la peinture ? », *Le Figaro littéraire*, 17^e année, n° 860, samedi 13 octobre 1962, p. 2^{abcdef} [rubrique : « Les Livres » ; photo créditée René Pari, légendée « Jean PAULHAN : / En quête d'une montre / ou d'un cadran solaire ? » ; début et extraits : « La critique d'art est un peu notre petite sœur discréditée. Bien sûr, il y a des exemples fameux de bévues de critiques littéraires : mais elles sont fameuses parce qu'elles font figure d'exception, tandis que l'état-major de la critique d'art semble avoir été toujours en retard d'une guerre des pinceaux et d'une révolution picturale. Humiliation suprême, quand on veut citer un grand nom, il faut se rabattre sur celui d'un écrivain, d'un poète : Baudelaire. Et pourtant, la peinture a quelque chose à nous dire, nous le sentons, nous le savons : elle arrache à l'indifférence une portion de l'espace pour la charger d'un message qui, à la fois, nous arrache à nous-mêmes et nous ouvre une fenêtre sur notre monde intérieur encore plus que sur l'autre. [...] Si, selon M. Paulhan, le critique littéraire a perdu sa montre, disons que le critique d'art a perdu son cadran solaire. En dehors peut-être d'une certaine critique soviétique du réalisme socialiste, dont le soleil est lui-même en dehors de l'esthétique, le critique ne se réfère plus que de biais à des théories générales de l'art, et M. Paulhan montre, un peu trop facilement peut-être, que les peintres ont fait mentir les philosophes puisque la peinture s'est empressée de désobéir aux lois que Hegel, ou Taine, ou Bergson, ou Heidegger avaient cru pouvoir promulguer.

Reste à la critique de procéder par description, par paraphrase suggestive. La description est dans Diderot, dans Baudelaire, qui suggère aussi que le meilleur compte rendu d'un tableau pourrait être un sonnet ou une élégie. Il s'agit de décrire le sujet et de suggérer par des équivalents verbaux approximatifs le mouvement et la tonalité dans lesquels il est traité : et puisque les notions de virtuosité, de beauté même, sont devenues suspectes, ce sera la tonalité de la critique elle-même qui suggèrera un jugement de valeur. »

Benjamin-Robert Haydon avait conquis la notoriété par un *Napoléon rêvant à Sainte-Hélène*, il en fit dix, quinze, vingt-cinq exemplaires, précurseur en cela de Fautrier ; coupure présente, mais non référencée dans les archives Paulhan, identifiée d'après le dossier de presse sur Paulhan constitué par un ancien collaborateur de *La Révolution La Nuit*].

– Jean ARABIA, « Deux ouvrages à merveilles de Jean Paulhan », *Peuples Unis. feuillets du fraternalisme*, Thuir, 3^e année, n° 15, septembre-octobre 1962, p. 123-125 [rubrique : « Les hommes et les livres » ; tirage ronéoté 21 x 27 cm ; extraits : « *L'Art informel (éloge) m'a paru une somme splendide de parfait dialecticien où l'étonnant et l'ironie ne sont point jeux fantaisistes du grand mage des Lettres (mais j'en demeure convaincu) certitude du CRITIQUE INVIOLEABLE sachant le vrai poids de la table rase cartésienne, et qui dépouille "l'événement", portant sans faille parfait témoignage de la réalité intuitive sans quoi l'artiste est peu de chose, pour ne pas dire rien ! (affirmation osée, soit ; je la fais mienne cependant). [...]*

Il s'agit bien des deux merveilles écrites par un grammairien de génie qui n'ignore aucune grammaire, celle de l'art étant pour lui, comme les autres, d'universel et sans le moindre secret. [...]

Les dictateurs ont tellement commis de crimes que celui-ci ne me surprendait point !

MAIS, COMME JE N'AI RIEN A CACHER, sur ce sujet comme sur bien d'autres, je dois avouer que je suis disposé (moi aussi) enthousiaste de l'art informel, même relégué au dernier labyrinthe — à descendre dans les catacombes avec JEAN PAULHAN, non seulement pour contempler ou prier, mais encor, aimant proclamer plutôt que prier ; pour expliquer d'une langue torride aux terribles ou doux rêveurs qui courageusement y descendront, ce fait cordialement mémorable : Aucune dictature ne pourra en aucun temps venir à bout des saints de la plus attachante des religions : LA POESIE (la picturale parmi ses sœurs). »

Jean Arabia écrit d'abord le « Samedi 13 Octobre LXII », puis le « Vendredi 23-XI-LXII » : « Très cher ami Jean, / Je suis content que mon "petit papier" sur ton merveilleux "Art informel" ait pu te faire joie. / Toutefois, je suis certain de ne t'avoir rien montré de nouveau ; et je sais que chaque fois que tu écriras sur l'art ou tout autre sujet à ton choix, je serai sûr d'apprendre, et combien ravi, par toi, mon fidèle ami. / Oui, j'ai renoncé à l'impression, et si je polytype, c'est que mes moyens financiers sont très modestes encore : mais j'espère que dans quelque temps ils s'amélioreront et que P.U., mieux habillé, attirera un peu plus l'attention et pourra paraître avec plus de régularité. / P.U. n'est qu'un tout petit-poucet : il ne peut faire que peu de bruit. S'il grandissait, il me semble qu'il pourrait avoir de brillants collaborateurs... comme dirait quelque sage, mettant au tumulte du grand fleuve les vannes de réalité : quelle utopie ; ou simplement, rêve de poète ! / Comment pourrais-je, ainsi, te demander un article pour un prochain numéro ? / (À ton choix et non exclusivement pacifiste). Et cependant, si je recevais, de temps à autre, ta signature pour P.U.

quelle grande joie pour moi, et quelle gloire aussi pour le petit-poucet ! / Je suis assez surpris que Lecoïn qui publie un réputé et courageux périodique dont le nom seul : LIBERTÉ, transmet le souffle inextinguible de notre P. Éluard, puisse s'intéresser à Peuples-Unis, et même je m'interroge : comment a-t-il su l'existence du petit-poucet ? »]

– Louis PAUWELS, « La nature fait de l'art », *Planète*, n° 7, novembre-décembre 1962, p. 73-79 [texte de présentation avant la contribution de Jean Paulhan, « La peinture est autre chose » (p. 83) : « *Autour de ces images, nous nous sommes réunis pour discuter chez Jean Paulhan, en compagnie de Roger Caillois, Charles-Noël Martin, et Pierre Restany. Il ne me semble ni très possible ni d'ailleurs très nécessaire de résumer objectivement cette discussion. On trouvera par ailleurs l'esprit du propos de chacun.* » En note, deux mentions, l'une, erronée quant au titre, de *Éloge de l'Informel* et, l'autre de *Fautrier l'enragé* (p. 74)].

– P.O. WALZER, « La querelle des images », *Journal de Genève*, n° 258, samedi 3-dimanche 4 novembre 1962, p. 17 [dans le « Carnet critique », à propos de Georges DUTHUIT, *L'Image et l'Instant* (José Corti), René-Jean CLOT, *La Querelle des Images* (Pierre Cailler) et Jean PAULHAN, *L'Art informel (Éloge)* (Gallimard).

Fin : « *La peinture informelle, dit enfin M. Paulhan, représente, utilement, le monde que nous ne pouvons penser directement, le monde qui ne se laisse pas pénétrer par notre perception, le monde qui échappe à nos catégories sommaires : espace, temps et nombre. Admettons-le, mais c'est restreindre beaucoup la valeur de notre art que de lui chercher et de lui trouver des répondants dans les images électroniques et d'établir une ressemblance entre les éclairs de Fautrier et la musculature de l'utérus. Si c'est de cela qu'il s'agit, le photographe triomphera toujours aisément du peintre. Au reste, si c'est bien la Réalité que nous ne pouvons saisir qui nous est dévoilée dans les toiles informelles, reconnaissons que notre mère Nature a bien fait les choses en nous privant d'un spectacle aussi ennuyeux. C'est pourquoi aussi il ne me paraît pas que ce divertissement de grand seigneur soit bien dangereux pour l'avenir de l'art, quand bien même M. Paulhan, pour ne pas abandonner les derniers informels exilés, et manifester son entêtement, se déclare prêt à les suivre jusqu'en des catacombes.* »

Jean Paulhan répond à Pierre-Olivier Walzer dans la lettre datée « le 11.XI.[19]62 » : « *Tout ce que je dis, c'est que la peinture informelle signifie quelque chose, qu'elle le signifie fortement quand elle est bonne, vaguement quand elle ne vaut rien.* »]

— *n.s.*, « M. Jean Paulhan à l'Académie française ? », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], dix-neuvième année, n° 5547, samedi 17 novembre 1962, p. 24f [page des « Dernières nouvelles » ; texte complet : « *Plusieurs académiciens, dont le professeur Jean Delay, songent à présenter la candidature de Jean Paulhan au siège de Pierre Benoit. L'élection doit avoir lieu le 22 janvier.*

— L'Académie française, mais pourquoi pas ?

Répond en souriant "l'éminence grise" de nos lettres, quand on lui parle de ce projet, qui est assurément bien plus qu'une idée en l'air. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

— *g.b.*, « Soutenu par la duchesse de La Rochefoucauld / Yves Berger reçoit le Femina », *La Tribune de Genève*, n° 278, mardi 27 novembre 1962, p. 23 [« *À propos de la réunion de la Virginie et de la Provence dans Le Sud, on a évoqué Faulkner et Giono. Il serait plus juste de parler de Paulhan, auquel d'ailleurs Yves Berger a dédié son roman. [...] En recevant le Femina, ce jeune écrivain fait de remarquables mais aussi périlleux débuts. Paulhan, cet autre père spirituel d'avant l'Amérique de Kennedy, parviendra-t-il à le sauver ?* »]

— Bernard PIVOT, « Journée d'élection / et de réceptions », *Le Figaro littéraire*, samedi 1^{er} décembre 1962, p. 7ef [coupure au fonds Paulhan ; à propos de l'élection de Joseph Kessel ; Jean Paulhan est candidat au fauteuil de Pierre Benoit ; extrait : un académicien : « — *Bah ! Paulhan, ce qu'il a écrit sur Braque, ce n'est pas mal. Mais ses Fleurs de Tarbes, non ! C'est un esprit contourné...*

— *Précieux ! ajoute avec dédain un autre académicien.*

— *Oui, précieux... Hélas, je ne crois pas que le duc de Castries soit d'un poids suffisant pour... »]*

— André CHASTEL, « Trois essais sur la métaphysique de la peinture », *Le Monde*, 19^e année, n° 5581, jeudi 27 décembre 1962, p. 7abcde [« La Vie artistique » ; coupure absente au fonds Paulhan, mais référencée d'après le dossier de presse sur Jean Paulhan constitué par un ancien collaborateur de *La Révolution la nuit*].

— P. DESCARGUES, « Paulhan (Jean) », *La Tribune de Lausanne*, 30 décembre 1962 [portrait photographique, bras croisés et cigarette en main droite, légendé « *Jean Paulhan. À 70 ans, il ira peut-être rajeunir l'Académie française.* » ; texte complet : « *On parle de lui comme d'un proche académicien français, mais à 75 ans n'est-il pas un*

peu jeune pour cette maison qui a tant de mal à sortir d'un autre âge ? Et ne vient-il pas de publier de quoi scandaliser tous les sages amateurs de la Coupole : un Éloge de l'art informel et une étude sur Fautrier ? »

À la BNF, sous la cote Jo 10608, l'année 1962 s'achève avec le numéro du 16 décembre].

1963 – *Chaissac*, Mostra personale di Gaston Chaissac, Galleria Pagani, 1963, 8 p. [mention de Jean Paulhan dans la « Nota biografica su Gaston Chaissac » ; extrait : « *Precursore del tachisme, egli stringe amicizia con Jean Dubuffet, ch'egli conosce tramite Jean Paulhan, direttore della Nouvelle Revue Française : una lunga corrispondenza li lega entrambi, e Chaissac pubblicherà una parte del suo carteggio con Dubuffet nel suo volume "Hippobosque du Bocage" (Edizioni Gallimard, Parigi, 1951), che contiene altresì un'antologia dei suoi poemi e prose poetiche.* » (p. 8) Catalogue absent au fonds Paulhan].

– Robert CROQUEZ, « Jean Paulhan et Valéry Larbaud », dans *Mélanges Larbaud*, supplément aux *Cahiers bourbonnais*, n° 26, Vichy, Les Amis de Valéry Larbaud, 1963, p. 9-11 [dans un fascicule de 12 pages imprimé à Moulins, article publié à l'occasion de l'élection de Jean Paulhan à l'Académie française].

– * Giovanni Battista PIGHI (1898-1978), *L'estetica di Jean Paulhan*, Bologna, Compositori, 1963, 26 cm, 16 p. [brochure absente au fonds Paulhan, en vente à la Galleria la Stampa antica, Villafranca di Verona, Italie, mai 2019].

– Pierre PINATEL, « “Le pape de La NRF” », *coupure non référencée* [avec le Pasteur Boegner, caricature de Jean Paulhan coiffé d'une mitre elle-même surmontée d'un stylo ; « *Jean Paulhan, surnommé le “Pape de la NRF”, grand vicaire de la chapelle Gallimard, et comme il se doit chez les gens de sainteté, foutu-paillard à ses heures, puisqu'il serait l'auteur du retentissant mais cependant remarquable roman porno : “Histoire d'O”* » ; légende au bas du dessin : « *on m'appelle comme ça parce que je suis un gros bonnet de l'édition* » ; né en 1929, le caricaturiste Pierre Pinatel publie dans *Dimanche-matin*, *Aux écoutes*, *Combat*, *Le Charivari* et à *Minute*].

– n.s., « Jean Paulhan académicien », *coupure non référencée*, [rubrique : « actualités » ; « *Je suis sûre qu'il va s'amuser aux jeux du dictionnaire et qu'il amusera beaucoup ces messieurs, a dit Dominique Aury à propos de son élection. Quant à Maurice Toesca,*

*son ami de longue date, il le définit ainsi : **Un diable dans un bénitier ? Non, non : un saint dans un encrier.** »]*

— *coupure non référencée* [photo légendée « Jean Paulhan plaide pour les castors » ; texte complet : « *L'Académie Française recevra en automne prochain le Nîmois Jean Paulhan. En attendant, le nouvel Immortel habite Hyères, chez Mme Marcel Henry. Il n'écrit pas encore son discours de réception sous la coupole mais corrige les épreuves d'un livre de contes. Son titre : "Les Paroles Transparentes". Son premier roman, "Le pont traversé" devait obtenir le grand Prix de l'Académie en 1945.*

Jean Paulhan évoque ses souvenirs de guerre... Lors du second conflit mondial, il avait créé le réseau "Musée de l'Homme". De 1914 à 1918, il servait dans un régiment de Zouaves. Il avoue : "Je ne me suis jamais habitué à ce pantalon bouffant, ni à sa couleur rouge. De quoi vous abattre comme au stand de tir ! C'était de la provocation !".

À la question : "Qu'est-ce pour vous l'ère atomique ? Une nouvelle étape ou la fin des temps ?, le moins conformiste des académiciens a répondu : "L'Âge atomique ? Et après ? Un pas de franchi, d'accord ! Mais pourquoi parler d'apprentis sorciers ? Chaque époque possède les siens et la vie continue. Et puis les sorciers, laissez-moi rire. Autrefois, on les brûlait en place de Grève. Et ils étaient parfaitement inoffensifs. Aujourd'hui qu'ils sont particulièrement dangereux, non seulement on ne les exécute plus mais encore on les comble d'honneurs !"

Jean Paulhan, âgé de 78 ans, fréquente Port-Cros depuis 1896. À cette époque, les touristes (rares) y rencontraient des castors.

— *On va transformer Port-Cros en parc national, dit le nouvel académicien. Je forme le vœu que les castors reviennent. Ce sont de si "braves" animaux ! »]*

— *Mariel VERNON, « Élu au fauteuil / de Pierre Benoit / Jean Paulhan / prépare à Hyères son discours / de réception à l'Académie », coupure non référencée* [La République, Hyères ?] [extraits : « *La villa de Mme Marcel Henry est à Hyères ce que la villa Médicis est à Rome : les plus célèbres romanciers, essayistes, peintres y sont accueillis et choyés dans un cadre délicieusement amical, où loin du bruit, des agitations parisiennes, ils peuvent se reposer, se recueillir et travailler. [...] Le maître nous promet un "petit" inédit fantaisiste... peut-être sur Hyères ou sur Rivette, selon le soleil de demain...* » ; deux photographies Pol, à Hyères, légendées : « Dans le salon de Mme Henry (que l'on voit au centre), Jean Paulhan s'entretient avec notre envoyée spéciale Mariel

Vernon » et « Jean Paulhan en conversation avec nos envoyés Mariel Vernon et Jacques Berger »].

– Max FAVALELLI, « Jean Paulhan », *Mots croisés. 100 grilles*, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche » (n° 1054), 1963, p. 92 [dans un volume de 160 p. légalement déposé au 3^e trimestre 1963, voir la section « Grilles littéraires » avec les noms de Jean Giono, Jean Cocteau, Armand Salacrou, Jean Anouilh, René Clair, André Maurois, André Cayatte, Jean Paulhan, André Malraux, Blaise Cendrars, Aragon et Julien Green ; au fonds Paulhan, coupure non datée, non située, mais avec les réponses au stylo bille (les solutions à la grille Paulhan sont p. 150 du volume) ; rubrique : « Les mots croisés littéraires de Max Favalleli » ; voir *infra* en décembre 1984 ; deux autres volumes paraîtront en 1964 et 1965].

– Robert CROQUEZ, « Jean Paulhan et Valéry Larbaud », *Cahiers bourbonnais*, n° 26, 1963, p. 9-11 [première lecture de la correspondance de Jean Paulhan à Valéry Larbaud ; début : « *L'écrivain Jean Paulhan, qui vient d'être brillamment élu à l'Académie Française, fut pendant de longues années, l'ami de Valéry Larbaud.*

Dès la création de l'“Association des Amis de Valéry Larbaud”, il accepta de faire partie de son Comité d'Honneur. N'avait-il pas écrit jadis à son ami : “Je me demande à quoi tient qu'un plus grand nombre d'amis de Ch.-M. B. [Bonsignor] ne se soient pas déclarés (j'en connais assez pour constituer une petite société)”. »]

– Michel PÉRI, « Un académicien appliqué », *Démocratie*, 1963 [trois intertitres : « Un incroyable pouvoir », « Figure de proue » et « Les cartes de l'éclectisme » ; portrait photographique à la cigarette, non crédité ; deux derniers paragraphes : « *Voilà donc notre Éminence grise, notre plaque tournante de la littérature contemporaine, devenu Immortel. Au jeu de l'habit vert, il a gagné. Et c'est sans doute encore en jouant qu'il fera bientôt l'éloge de son prédécesseur Pierre Benoit. Il saura bien nous prouver que L'Atlantide est un livre admirable. Ce qui est d'ailleurs assez vrai.*

Jean Paulhan a toujours été un de ces joueurs dont les cartes sont celles de l'éclectisme. Il a donc pu jouer avec beaucoup d'atouts. Il a même pu “jouer à tricher”. Tricher en littérature est la chose la mieux partagée du monde. Notre nouvel immortel est un fameux “partageux”. » Sous la cote Fol-Lc2-6912, la B.N.F. ne conserve aucun numéro pour l'année 1963, un périodique auquel collabore Jean Amrouche et Pierre Emmanuel, Jean Dutourd et Pierre Berger].

– n.s., « M. Jean Paulhan à l'Académie française » [*« Plusieurs académiciens, dont le professeur Jean Delay, songent à présenter la candidature de Jean Paulhan au siège de Pierre Benoit. L'élection doit avoir lieu le 22 janvier.*

“L'Académie française, mais pourquoi pas ?” répond en souriant “l'éminence grise” de nos lettres, quand on lui parle de ce projet, qui est assurément bien plus qu'une idée en l'air. »]

– n.s., « Chut ! Paulhan amoureux du vert » [photo René Pari : *« Jean Paulhan à l'Académie : pourquoi pas ? »* ; texte complet : *« Stupéfaction, cette semaine, sous la Coupole. Les académiciens ont eu vent de la plus inattendue des candidatures. Une déclaration d'amour, encore timide, mais si étrange que nul n'a voulu y croire.*

Mettons-nous à la place d'un académicien : depuis trente années, blottis dans un étroit bureau de la rive gauche, une éminence grise des lettres a cultivé dans une serre jalousement gardée des fleurs rares, publiant les écrivains les moins académiques, les plus insolites, d'Henri Michaux à Noël Devaux [sic pour Devaulx].

Quand, d'aventure, un écrivain revêtu de l'habit vert lui confiait quelques pages, le bon ton voulait que la signature de l'auteur ne fût point suivie du titre “de l'Académie française”. Ainsi montrait-on à la Nouvelle Revue française, un dédain pour des usages qui ne se pratiquent qu'au Mercure de France, à la Revue de Paris et plus encore à la Revue des Deux-Mondes.

L'Académie, bonne fille, a apprécié naguère les mérites de l'éminence grise en lui attribuant son prix de littérature ; elle a su reconnaître qu'il est imprudent de prétendre trier les bons et les méchants, fût-ce dans l'histoire littéraire, avant l'ultime chapitre du Jugement dernier, et que la N.R.F. n'avait peut-être pas eu si mauvais goût. Bien mieux, alors qu'elle s'était laissé “souffler” par les Goncourt quelques académisables comme Giono, elle n'a pas réagi lorsque l'éminence grise a laissé entendre qu'elle aurait volontiers son couvert place Gallion. Se serait-on méfié, sous la Coupole, des facéties et des canulars ?

Il est temps de le dire : l'auteur de la déclaration d'amour (discrète) n'est autre que M. Jean Paulhan. Il n'a pas encore adressé de lettre officielle, mais on ne parle que de lui, quai de Conti. “Qu'en pensez-vous ?” se demandent l'un à l'autre les académiciens.

Marcel Pagnol, en dépit de notables divergences esthétiques, ne saurait dire non : Jean Paulhan (il le prouve sur le sable des arènes de Lutèce) est de première force au jeu de boules. »]

– Daniel BÉCOURT, Avocat à la Cour, « Répression de l'érotisme », *Le Crapouillot* [dir. Jean Galtier-Boissière], fin 1963 [l'auteur apporte quelques précisions au numéro 62 du *Crapouillot*, paru en octobre 1963, sous le titre « L'érotisme et sa répression dans les arts, les lettres, le théâtre et le cinéma »].

– André CALAS, « Les revues, ces pépinières de la littérature », p. 26-31 [p. 31, photographie légendée : « *La NRF aujourd'hui : A l'heure actuelle, c'est un triumvirat qui préside aux destinées de la revue. Il est composé de Marcel Arland, Jean Paulhan (qui est le directeur) et Dominique Aury.* »]

– Dominique DAGUET, « Vues sur Jean Paulhan », *La Nation française* [coupure non datée au fonds Paulhan].

– M.V. et J.B., « Portrait de Jean Paulhan en liberté / ...avec l'aimable supervision de l'Académicien lui-même » [au fonds Paulhan, deux coupures non référencées].

– Adrien MIATLEV, « Un chevalier : Pierre Chaleix », préface à : Pierre CHALEIX, *Les Mots-mâîtres*, Jarnac, F. Bourguignon [*La Tour de feu*], 1963, p. 2-8 [voir p. 4 la mention de Jean Paulhan à propos des qualités littéraires de Pierre Chaleix, « *tout ce que Jean Paulhan subodore* » ; dans ses lettres à Jean Paulhan, Pierre Chaleix tente de supporter sportivement les refus que ses poèmes essuient de la part de *La N.R.F.*, même après acceptation et correction des épreuves].

– n.s., *Les Vieux du Neuf*. Bulletin de l'Association amicale des anciens combattants du 9^e Régiment de zouaves [président : colonel Tasse], Alger puis Paris, n° 86, 1963 [texte complet : « *Non... le 9^e zouaves ne sera jamais complètement dans les oubliettes du passé, car nous comptons maintenant, parmi nos anciens de 14-18, un "immortel" : Jean Paulhan, de l'Académie française, sergent au 9^e de marche, [régiment Niessel], blessé le [correction à l'encre mauve : 9 mars] 1914, au Bois-Saint-Mard, qui nous a écrit lui-même, le 12 septembre 1963 : "Votre tout dévoué et cordial Jean Paulhan, et vive le IX^e Zouaves !" »*

Les réunions des *Vieux du Neuf* ont lieu avec préavis à la brasserie de l'Arrivée, gare de l'Est. Le 24 juin 1951, *Les Vieux du Neuf* ont fait une sortie commune à Tracy-le-Mont et à la Butte aux zouaves. Albert Niessel, président d'honneur et père du 9^e zouaves est mort en décembre 1955. Sous la cote Jo-61740, le numéro annuel de 1963 est absent à la BNF. Nous avons pris contact en 2019 avec *L'Ancien*

d'Algérie, 37-39, rue des Gâtines, 75973 Paris Cedex 20, qui ne conserve pas de collection de ce titre].

— Jean GRENIER, « *L'art informel*, de Jean Paulhan », *Tel quel* [directeur-gérant : Jean-Edern Hallier], n° 12, hiver 1963, p. 38-39 [rubrique : « Choix critique » ; dépôt légal au 1^{er} trimestre 1963 ; texte complet : « *Jean Paulhan, l'esprit le plus curieux et le plus agile de l'époque, continue d'étonner en même temps qu'il met en circulation les idées les plus fécondes, les suggestions les plus hardies. Aujourd'hui il publie chez Gallimard deux livres admirablement présentés, l'un : Fautrier l'enragé⁹, l'autre : L'Art informel. Il sera question ici de ce dernier qui rassemble en une cinquantaine de pages un "éloge" de la peinture contemporaine dans ce qu'elle a de plus avancée.*

Par "l'art informel" il faut entendre l'art abstrait, au sens consacré du mot. Si Paulhan préfère le mot informel c'est parce que cet art répudie les formes telles qu'elles nous apparaissent dans la nature, et même les formes en général. C'est aussi parce que l'art informel a été illustré par Fautrier depuis 1927. Mais il faut bien entendre que pour lui cet art comprend tous les artistes qu'on appelle abstraits, aussi bien Hartung et Poliakow que Bazaine, Estève, Lapicque, de Stael, Mathieu et bien entendu les partisans de la peinture d'action et de geste, qui est d'origine américaine et aurait plus de droit à être nommée informelle que celle d'Estève, par exemple, qui est aux antipodes de celle-là. Mais peu importe. Le propos de Paulhan est de définir en quoi consiste ce nouvel art, quelle différence il présente avec celui auquel nous étions habitués. D'abord le tableau ne veut plus rien signifier, ni idée ni sentiment. Jadis on pouvait déchiffrer le sens de l'œuvre d'art et celle-ci n'était qu'un système de signes destiné à porter ce sens. Maintenant, c'est tout le contraire. L'artiste se sert de signes et ces signes n'ont pas de sens, ils ne doivent point en avoir. C'est ce que l'auteur appelle le renversement. Cherche-t-on la ressemblance ? On ne la trouve pas, ou bien c'est une ressemblance avec n'importe quoi : "On croit reconnaître une locomotive : c'est aussi un encrier. Une nappe à damier, c'est un champ en plein soleil. Un rideau d'arbres, c'est une pomme dans son compotier ; un étang, c'est aussi un désert crayeux."

Dernier trait : la précipitation avec laquelle travaille (si l'on peut user de ce mot) l'artiste afin de laisser la nature brute se manifester à travers ces gestes. Paulhan s'amuse — car il s'amuse en écrivant au rebours des théoriciens de l'art qui s'ennuient et nous ennuiant en traitant de cette sorte de questions — il s'amuse, dis-je, à

⁹ Gallimard. [NdR, 1963]. L'appel de note vaut aussi pour le titre suivant. [NdÉ].

nous décrire le combat que certains peintres livrent contre la toile : “Pollock, Kline, Masson (et leurs disciples innombrables) projettent de haut, par tubes, seringues et pots, sur la toile posée à plat, les couleurs brutes. Ils éclaboussent plus encore qu’ils ne peignent. Quand la toile est bien revêtue, le peintre descend de son perchoir ; c’est pour la fouler aux pieds, la trépigner, la frapper à coups de battoirs et de pneus. Puis il la relève et laisse les couleurs dégouliner à leur guise. Donc aucun but prémédité, aucune conscience du travail effectué, aucune signification donnée à l’œuvre. L’idéal si le mot idéal peut être employé dans des cas comme ceux-là, est de laisser la Nature se manifester elle-même sans intervenir. C’est pourquoi le sommet de cet art est une absence totale d’art et la présence unique de la Nature se manifestant par une pierre ou une racine, par exemple. C’est l’art brut.”

Partant de là, Jean Paulhan dénonce la vanité des Esthétiques qui se sont succédé. Les philosophes se sont donné beaucoup de peine, avant et après Hegel, pour définir la beauté ou, plus modestement, pour dire ce qui devait être le modèle de l’art. Or les artistes n’ont eu de cesse de contrarier les philosophes et de démentir leurs théories. Paulhan les énumère — un peu trop vite au gré du lecteur. C’est qu’il a hâte d’en arriver à un point de vue métaphysique qui lui tient à cœur et qui est celui du subjectivisme. Quel que soit le thème qu’il ait abordé, il a toujours fait ressortir la fragilité de la connaissance humaine due à l’impossibilité où est l’homme de vérifier son degré de véracité. Comment en effet, se dédoubler, comment séparer ce qu’on appelle les “choses” ? Or l’artiste actuel veut toucher des choses, il se refuse à faire des représentations, il veut simplement faire des présentations. En désespoir de cause ne cherche-t-il plus à imiter — ne sachant si ce qu’il imite a une réalité quelconque, — il veut produire un choc qui constitue un événement, il agit à l’aveuglette pour étreindre des choses “réelles”. C’est que le sentiment de la réalité au sens traditionnel s’est évanoui. C’est que les artistes, auxquels Jean Paulhan prête son esprit, sont des “douteurs”. Une page du livre fait penser à celle des Méditations de Descartes où le philosophe considérant les hommes qui passent dans la rue se demande si les chapeaux et les manteaux qu’il voit de sa fenêtre ne sont pas de pures fantasmagories, n’annonçant rien d’autre qu’elles-mêmes. Mais Descartes échappe au doute, si radical qu’il soit. Paulhan, disciple des philosophes idéalistes modernes, en fait au contraire son tourment et son délice. Pour lui le triomphe de la peinture abstraite c’est aussi le triomphe de l’irréalité des choses, la condamnation de notre pouvoir de connaître, notre esprit étant pareil à un miroir dont nous ignorons la courbure, à un œil qui présente, comme nous savons qu’il le fait, un point aveugle.

La phénoménologie a entrepris, non de réfuter ces arguments irréfutables, mais d'en empêcher l'énoncé en faisant remarquer qu'il n'y a pas de sujet connaissant en dehors d'un objet connu, que les deux termes sont corrélatifs et que par conséquent la croyance à l'illusion était elle-même illusoire.

Jean Paulhan ne fait pas allusion à cette attitude qui ne préjuge pas de la réalité proprement dite du monde mais qui en assure tout au moins une existence aussi fondée que celle de l'esprit.

À la dernière page, il fait remarquer que si notre connaissance laisse échapper l'objet qu'elle croyait saisir, elle en saisit un autre auquel elle ne s'attendait pas. Le microscope électronique a révélé que si les portraits de Braque ou de Picasso ne ressemblaient pas à des hommes ils ressemblaient à autre chose qui est la structure de l'oxyde d'aluminium, les tableaux de Klee à la coupe microscopique du cornet nasal d'un chien, ceux de Fautrier à la musculature de l'utérus, etc.

C'est le dernier paradoxe — entendons la dernière vérité peu commune sur lequel se ferme ce livre étincelant et profond. »

Jean Grenier écrit à Jean Paulhan, « le 30 – 11 – [19]62 » : « J'envoie à Tel quel quelques pages sur ton Art informel. »]

– n.s., « Assomption / de Saint-John Perse », *Tel quel*, n° 12, hiver 1963, p. 93a [rubrique : « Tel quel » ; dans un volume légalement déposé au 1^{er} trimestre 1963 ; extraits : « Sévèrement critiqué dans *Tel quel* par Michel Maxence ; défendu et encouragé, dans la N.R.F., par Jean Paulhan ; inspiré par Georges Braque, Saint-John Perse vient de publier, dans la N.R.F., son plus fort, son plus beau poème, dont nous détachons ces fragments, d'une netteté, d'une pureté quasi Mallarméenne. [...] Cependant, Victor Segalen reçoit des Cahiers du Sud un juste hommage, autour de la thèse d'Henri Bovillier [sic] (Mercure). Il n'est pas obligatoire, pour autant, d'oublier l'existence, poétiquement incomparable, de Paul Claudel. »]

– Jean GUÉRIN, *La N.R.f.*, 11^e année, n° 121, 1^{er} janvier 1963, p. 168 [rubrique : « Notes » : « Paroles peintes (I) a demandé à des peintres et à des graveurs d'illustrer des poèmes inédits de jeunes (et vieux) écrivains. C'est ainsi que Chagall accompagne Aragon ; Roger Vieillard, Jean Tardieu ; Bona, André Pieyre de Mandiargues ; Zadkine, Guillevic ; Braque, Jean Paulhan. Et bien d'autres. »]

– Rm., « Cette vie m'aime / par Stephen Jourdain », *La Tribune de Genève*, n° 4/1, samedi 4 et dimanche 5 janvier 1963, p. 21 [rubrique : « On bouquine à l'intérieur » ; dessin de Maurice Henry, légendé « Jean Paulhan : une clef pour M. Jourdain » ; « Ce brave M. Paulhan

bouchonne tendrement ce jeune poulain tout fumant de ses joyeuses galipettes dans les prairies verdoyantes de la philosophie et, plus heureux que nous, conclut en ces termes : “Il n’est jamais fatigué d’en parler, ni moi de l’entendre...” »]

– PITTACOS, « Les prochaines élections académiques : / Candidats avec ou sans voix » [dessin de PIEM ; extrait : « *L’élection au fauteuil de Pierre Benoit aura lieu le 24 janvier. Quatre candidats se sont manifestés : le duc de Castries (prononcez “Castres”), Jean Paulhan (les initiés prononcent “Pauillan” ou “Paulian”), le vicomte de Venel et Marcel Garnier.* » ; coupure datée « *Le Figaro* / janvier 1963 » au feutre mauve, de la main de Jacqueline Paulhan].

– Karl August HORST, « Die glückliche Ausnahme », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 12 janvier 1963 [« Jean Paulhan, *Unterhaltungen über vermischte Nachrichten*, deutsch von Friedhelm Kemp. (Sigbert Mohn Verlag, Gütersloh, 1962, 153 S., 14,80 DM.) »]

– Albert THIBAUDET, *Montaigne*, texte établi par Floyd Gray d’après les notes manuscrites, Paris, Gallimard, 1963, 576 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 14 janvier 1963, voir le nom de Jean Paulhan p. 10 : « *Dans le même numéro de La Nef [Léon Bopp, 1947] il y a une liste des manuscrits inédits de Thibaudet où Montaigne n’est pas du tout mentionné. Mais ces notes existaient, à peu près telles que les a décrites M. Bopp, chez M. Jean Paulhan, dans le tiroir d’un meuble. C’est de là que j’ai tiré ce Montaigne, ouvrage inachevé et complètement inédit.* » et p. 13 : « *Je tiens à remercier ici M. Jean Paulhan, qui non seulement m’a donné accès aux nombreux manuscrits de Thibaudet qu’il a en sa possession, mais qui m’a si gracieusement accordé la permission d’emporter en Amérique ceux qui se rapportent à Montaigne [...]* »].

– n.s., « Le 40^e fauteuil », *Les Nouvelles littéraires*, 41^e année, 17 janvier 1963, p. 2b [« *À quelques jours près, Jean Paulhan, né à la fin de 1884, appartiendrait à cette année 1885 qui est celle de la mort de Victor Hugo et de la naissance d’André Maurois, Jules Romains, François Mauriac, sur les voix de qui compte Jean Paulhan. Il aura aussi celle de Jean Cocteau, de René Clair, d’André Chamson... La bataille sera moins rude le 7 février : bien que sept candidats briguent la succession d’Henri Mondor, il semble bien que le fauteuil n’échappera pas à M. Edgar Faure, ancien président du Conseil et récent professeur de droit. En effet, depuis la mort de Poincaré et de*

Clemenceau, l'Académie ne compte plus d'hommes d'État dans ses rangs.

Si ces deux scrutins sont positifs, les Quarante se trouveront au complet, ce qui ne leur est pas arrivé depuis de nombreuses années. »]

– n.s., « Jouhandeau perd des sous », *Le Nouveau Candide*, n° 90, semaine du 17 au 24 janvier 1963, p. 8bc [rubrique : « Les Échos de Candide » ; texte complet : « Une mystérieuse Mme Léal a traité avec le théâtre des Mathurins les droits d'adaptation de la première pièce de Jouhandeau : “Léonora ou les dangers de la vertu”.

Seule propriétaire des droits, il lui aura fallu cinq années pour le faire admettre à l'auteur. Elle entend bien le rester quels que soient les arguments de Jouhandeau, qui raconte :

“En 1950, cette personne, amie de Jean Paulhan et dont le mari fut gouverneur de Madagascar, m'avait demandé de lui donner cette nouvelle. Par amitié pour Paulhan je lui ai remis ce texte en échange d'une somme dérisoire (800 F actuels) et d'une signature que j'ai apposée au bas d'un contrat. Lorsque, en 1951, j'ai donné à La Table Ronde une adaptation théâtrale de ‘Léonora’, cette dame m'a fait un procès et j'ai perdu parce que j'avais signé. Mon éditeur et moi avons été condamnés à verser chacun 500 F à Mme Léal qui, de plus, perçoit les droits de la pièce. N'est-ce pas un peu gros en échange de seulement 800 F. Et dire que si j'avais donné cette nouvelle à un autre éditeur, elle m'aurait rapporté 10.000 F, sans compter les droits théâtraux.” »]

– n.s., « En poche », *Le Nouveau Candide*, n° 90, semaine du 17 au 24 janvier 1963, p. 15a [rubrique : « Le dessous des pages » ; extrait : « *Après Cendrars, Jean Paulhan, Paul Fort, etc., Henri Perruchot vient de recevoir le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris (4000 F.) attribué par le président du Conseil municipal, Pierre-Christian Taittinger; le président de la Société des Gens de Lettres, le président des Beaux-Arts, les conseillers municipaux, etc.* »]

– n.s., « Jean Paulhan : le baromètre décidera », *Le Nouveau Candide*, n° 90, semaine du 17 au 24 janvier 1963, p. 15bcde [texte complet : « *André Chamson l'a confié à l'un de ses amis : “La partie va se jouer à une voix près.” Le fait est que l'élection de Jean Paulhan au fauteuil de Pierre Benoit qui paraissait si sûre il y a quinze jours est la plus incertaine, à quelques jours du 24 janvier.*

Il est vrai aussi que celle du duc de Castries, son adversaire, ne paraît pas plus certaine, après avoir paru si sûre pendant longtemps. Depuis la mort du duc de Broglie, l'Académie en effet n'a plus qu'un duc, le duc de Levis-Mirepoix et il est en clinique. Le duc de Castries

en outre a écrit plusieurs ouvrages historiques dont l'un, Mirabeau, a reçu le prix Historia.

C'est à Florence Gould qu'il devra peut-être de n'être pas académicien. L'héritière des rois des chemins de fer américains, qui donne au Meurice des déjeuners littéraires fort connus, lança avec Jean Cocteau l'idée d'une candidature Paulhan que le professeur Delay, l'un de ses hôtes familiers, accueillit avec empressement.

Il pouvait sembler étonnant en effet que le fondateur de la N.R.F. dont le catalogue ressemble à l'anthologie d'un demi-siècle de littérature française ne fût pas encore sous la Coupole.

LE VENT EN POUPE

C'est en tout cas ce que pensèrent aussitôt André Maurois, André Chamson, Pasteur Vallery-Radot, François Mauriac, Maurice Genevoix, Jean Guéhenno et Cocteau tandis que beaucoup d'autres jugeaient que Castries, qui est bien jeune (cinquante quatre ans), pouvait attendre.

Jean Paulhan avait donc le vent en poupe quand un même matin, Daniel-Rops, le général Weygand, Henry Bordeaux, Wladimir d'Ormesson et quelques autres trouvèrent dans leur courrier un petit livre préfacé par Jean Paulhan.

Ils frissonnèrent en prenant connaissance des images suggestives que contenait cette préface.

[Citation] Il semble actuellement que c'est finalement le baromètre qui décidera. Si la température tombe au-dessous de zéro le jeudi 24 janvier, les chances de Paulhan augmenteront.

AU-DESSOUS DE ZÉRO

Le général Weygand (quatre-vingt-seize ans), Henry Bordeaux (quatre-vingt-douze) qui penchent pour Castries, resteront chez eux comme Jérôme Carcopino qui n'a que quatre-vingt-quatre ans et qui vient d'être opéré, le duc de Levis-Mirepoix, qui est encore en clinique et Jean-Louis Vaudoyer qui depuis longtemps ne peut plus aller à l'Académie.

Les derniers venus, le Pasteur Bægner, Henry de Montherlant et Joseph Kessel ne participeront pas au vote : ils n'ont pas encore été reçus officiellement.

S'il est élu, Jean Paulhan aura moins de chemin à faire que le duc de Castries qui a décidé d'attendre le résultat de l'élection dans ses terres, au milieu de ses vignes de l'Hérault. »]

– B.P., « “Histoire / d'O” / trouble / l'académie », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson], 19 janvier 1963, p. 4ef [texte complet : « Le 24 janvier, quai Conti, une bataille très dure, serrée, indécise, opposera Jean Paulhan et le duc de Castries autour du fauteuil de Pierre Benoit.

Autres candidats, farfelus ceux-là : M. Marcel Garnier, plombier-poète-zingueur, et le vicomte de Venel, qui s'est trompé de siècle.

Qui du pape de la N.R.F. et du duc historien l'emportera ? Si le premier a été longtemps favori, ses chances présentement ne paraissent pas supérieures à celles du second. C'est que les partisans du duc de Castries et les anti-Paulhan — qui ne sont pas forcément les mêmes — agissent avec vigueur pour barrer la route de l'immortalité au jardinier des Fleurs de Tarbes. Leur arme favorite et, paraît-il, la plus efficace : Histoire d'O, ce roman érotique, beau et scandaleux, que Paulhan a préfacé et dont on a affirmé qu'il était lui-même l'auteur, sous le pseudonyme de Pauline Réage. Nombreux sont les académiciens qui ne l'avaient pas lu. Les plus curieux ou les plus perfides l'ont acheté et l'ont prêté à leurs confrères avec la douce sensation de leur transmettre le diable. Quelques septuagénaires y ont appris, horrifiés, beaucoup de choses, des octogénaires ont failli en mourir.

À l'heure du scrutin, Histoire d'O privera certainement Paulhan de quelques voix, auxquelles s'ajouteront les suffrages hostiles au thuriféraire de la peinture abstraite, au patron de la N.R.F., au monarque d'une cour littéraire trop subtile, trop raffinée. L'opposition à Paulhan risque d'être aussi multiple que lui-même est divers, d'aussi grand style que lui-même est un grand styliste.

Les académiciens aimeraient beaucoup que cette élection au fauteuil de Pierre Benoit ne fût pas blanche, car ils craignent de ne pouvoir se mettre d'accord le 7 février sur le nom d'un successeur à Henri Mondor, tant les candidats sont nombreux. Sept au total : Edgar Faure, Pierre Bastide, le professeur Léon Binet, le mallarméen Maurice Gieurre et trois autres personnages qui s'offrent une candidature à l'Académie comme un tour sur les chevaux de bois : M. Etienne Micart, ancien champion de tennis, auteur du Premier tour du monde ; M. Barthes-Monde, fondateur de la "paxologie" (système qui devrait instaurer la paix universelle), auteur entre autres de La Littérature humaine, et M. Fernand Petot, dont le premier mérite est de n'avoir rien publié. »]

— Edgar SCHNEIDER, « Le / prochain / immortel / sera / Jean / Paulhan », *Paris-presse. L'Intransigeant*, n° 5634, samedi 19 janvier 1963, p. 3abc [portrait non crédité légendé : « Il a beaucoup d'amis » ; trois intertitres : « Ses visites », « Les malades » et « Bien élevés » ; texte complet : « Ce sera un curieux jour. Jean Paulhan, fondateur de la N.R.F., va entrer à l'Académie jeudi prochain. La chose est désormais certaine, sauf catastrophe de dernière minute.

Opposé au duc de Castries, qui brigue lui aussi, mais à “droite” le fauteuil de Pierre Benoit, Paulhan a pour lui les voix de tous ses amis, non seulement politiques, mais aussi littéraires.

Il en a beaucoup. On peut d’ores et déjà donner pour certain qu’André Maurois — son plus fidèle supporter — Marcel Pagnol, Jean Delay, François Mauriac, Jean Guéhenno, Henri Troyat, Henri de Montherlant, René Clair, Jean Rostand, Maurice Garçon, Georges Duhamel, André Chamson et Maurice Genevoix, le secrétaire perpétuel, voteront pour lui.

Contrairement à ce qui a été dit, Jean Paulhan a accompli consciencieusement — et très fructueusement — toutes ses visites, sans en négliger une seule.

Si deux ou trois académiciens ne l’ont pas reçu, c’est qu’ils étaient “malades”, entre autres Jules Romains, qui, de toute manière, n’a pas l’intention de voter pour lui.

Romains n’a jamais été édité à la N.R.F. et le duc de Levis-Mirepoix préférera voter pour l’un de ses pairs.

Paulhan, en tout cas, affirme qu’il a trouvé beaucoup de plaisir à rencontrer ses futurs collègues : “Ce sont tous, déclare-t-il, des gens bien élevés.”

Il est vrai qu’il n’a pas eu à éparpiller ses efforts : ses plus farouches adversaires sont non seulement malades, mais aussi en vacances comme Daniel-Rops, ou trop âgés, pour supporter des visites, comme le général Weygand (96 ans) et Henry Bordeaux (92 ans), ou impotants comme J.-L. Vaudoyer, qui ne se déplace plus.

L’illustre assemblée, en tout cas, se prépare de surprenants lendemains.

Jean Paulhan ne brigue pas un fauteuil de paresse. »

Jean Arabia écrit de « Thuir samedi XXVI-I-LXIII » : « Très cher Jean, / Quelle merveilleuse nouvelle : j’étais presque sûr que la Coupole tremblerait et que ton triomphe serait ainsi. Oh ! je n’ai pas rêvé, quoique cela m’arrive depuis ma naissance et qu’aussi “la jeune fille aux seins de libellule” ait continué à me faire rêver... / Non, je crois seulement que c’est Edgar Schweitzer (P.P.19/I[19]63) qui m’a assuré qu’une belle épée et l’habit immortel t’iraient de ravissement. / Et qui aurait pu t’ôter le plaisir de dire en public, ce que tu penses de Pierre Benoît et ce que les Lettres lui doivent ? / Ce fauteuil tu l’as gagné et mérité depuis toujours : le temps, tel que le comptent les mortels, et même les meilleurs horlogers, ne saurait, ici, servir de comptable. [...] J’ai entendu ta voix (un peu émue) à la radio (on peut l’être certes en tel cas) car moi qui suis parleur-bagarreur (même !) il m’est arrivé d’être affreusement muet comme si le diable m’avait scié

la langue !... Évidemment ce sont des choses à ne pas avouer ; et pourtant ! »]

– *Atlan*, préface de Jean Cassou, conservateur en chef du Musée national d'art moderne, Paris, Musée National d'Art moderne, 22 janvier-17 mars 1963, 24 p. [Jean Paulhan est remercié en p. III de couverture parmi les prêteurs anonymes, directeurs de galeries et collectionneurs qui ont collaboré à cette manifestation.

Voir « n° 108. *Oiseau noir. Huile sur toile. 0,60 x 0,55. Signé. Collection M. Jean Paulhan, Paris* » ; puis *Atlan. Les premières périodes 1940-1954*, Paris, A. Biro, 1989, p. 164 ; daté de 1949, *L'Oiseau noir* a été vendu par Tradart Deauville, avec un certificat de Mme Camille Atlan, avant le 30 décembre 2014, lot 125 (collection Jean Paulhan, collection B. Chevy).

La première exposition d'Atlan s'est tenue en décembre 1944, à la Galerie l'Arc-en-Ciel : « *Ces premières peintures montraient une figuration expressionniste, d'oiseaux et de personnages, avec, néanmoins, des inventions de formes.* » (Michel Ragon, « Atlan », *Cimaise*, quatrième série, numéro 3, janvier-février 1957, p. 11)].

– n.s., « Jean Paulhan futur immortel », *Le Courrier de Madagascar. Le Grand quotidien des tropiques*, Tananarive, 1^{ère} année, n° 178, mardi 22 janvier 1963, p. 1^{gh} et p. 6^{ab} [rubrique : « L'air de Paris ».

Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– n.s., « Élection demain à l'Académie française », *Le Figaro*, 137^e année, n° 5721, 23 janvier 1963, p. 16^f [texte complet : « *C'est demain après-midi, rappelons-le, qu'une élection se déroulera à l'Académie française, pour désigner un successeur au fauteuil de Pierre Benoit.*

Le choix se fera entre deux candidats : le duc de Castries et Jean Paulhan.

Tout dépendra naturellement du nombre des présents. Cette élection verra probablement le retour de deux académiciens, récemment malades, le duc de Lévis-Mirepoix et Jérôme Carcopino.

Il est difficile de faire des pronostics, mais on peut prévoir plusieurs tours, les deux concurrents ayant des partisans très fidèles qui le resteront jusqu'à la fin. »]

– n.s., « Académie », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXII^e année, n° 5720, jeudi 24 janvier 1963, p. 2^{ef} [rubrique : « Notre Carnet » ; texte complet : « *C'est cet après-midi que l'Académie Française désigne le successeur de Pierre Benoit au 9^e fauteuil qui fut successivement occupé depuis le début de ce siècle, avant l'auteur de L'Atlantide, par*

Ernest Lavisse et de Porto-Riche. Quatre candidats sont en présence : le duc René de la Croix de Castries, l'historien du "Testament de la monarchie", le romancier Jean Paulhan, qui partent tous les deux à égalité dans cette course à l'immortalité, ainsi que deux outsiders : le vicomte de Venel et M. Marcel Garnier.

Selon les derniers pointages, on escompte de nombreux bulletins blancs : l'éventualité d'une élection blanche n'est pas écartée. »]

– Marc BERNARD, « Jean Paulhan... / de l'Académie française ? », *Les Nouvelles littéraires*, 41^e année, n° 1847, 24 janvier 1963, p. 1abcd et p. 9cdefg [texte complet : « Rien dans la vie ne se passe comme on l'avait imaginé ; c'est ce qui la rend, malgré tout, si amusante. Durant des années, avant la guerre, j'ai attendu le moment où j'entendrais Jacques Chardonne lire son discours de réception à l'Académie française ; je l'y voyais déjà, grand, mince, disert, à l'aise devant ses pairs et, bien entendu, parlant de l'amour conjugal, mais le voici devenu ermite dans sa maison de La Frette. Et c'est Jean Paulhan qui débouche et convoite le fauteuil de Pierre Benoit. Ne fût-ce que pour assister à de pareilles mutations, cela vaut la peine de vieillir.

Quand il a fait, au dernier congrès des Enfants du Gard qu'il présidait, l'éloge du "réboussier", nombreux ont été ceux qui ont cru que c'était là un plaidoyer "pro domo". Sans doute convient-il d'expliquer que ce mot languedocien s'applique à tout homme qui dit et fait le contraire de ce que disent et font les autres. Ces gens avaient tort. Ce n'est pas de propos délibéré que Paulhan est "reboussier", mais bien malgré lui, plus simplement son bon sens fait scandale, tant il est vrai qu'il n'est pas aussi communément partagé qu'on veut bien le croire. L'étonnement de Paulhan vient de là, lorsqu'il découvre à quel point ce qui lui semblait aller de soi est peu compris. Cela va parfois jusqu'à lui donner quelque chose d'égaré, comme il arriverait à quelqu'un qui disant le plus évident ne verrait autour de lui que des visages souriants, gênés ou indulgents.

Pourtant, il a souvent raison contre tous, car sa logique est plus rigoureuse que la nôtre, dont nous nous contentons. Quand il lui arrive de polémiquer, il laisse son contradicteur sans réplique, lui interdisant toute échappatoire.

D'où vient donc le malentendu au sujet de Paulhan ? C'est qu'il n'utilise pas du langage ordinaire, que parlant de politique, il lui arrive de se servir de l'image d'un théâtre en flammes afin de démontrer qu'en chacun de nous le fasciste, le démocrate, le monarchiste voisinent, se succèdent en un instant. En le lisant, on se demande pourquoi personne ne s'est avisé de dire cela avant lui ; les faits le démontrent, mais qui se soucie des faits ? Paulhan excepté. Ce qui le

trouble le plus, peut-être, c'est la diversité qu'il voit en l'homme ; paradoxalement, c'est ce que certains lui reprochent d'être plus que quiconque : divers. Alors qu'il fait un effort, je dirai presque dramatique, pour être compris, on le prétend obscur ; et tandis qu'il va au fond des problèmes qu'il traite, on l'accuse de demeurer à la surface. Quoi d'étonnant si les questions de langage le passionnent ?

Pourquoi les hommes ont-ils tant de difficultés à se comprendre ? C'est là ce qui l'obsède, toute son œuvre en témoigne. Il revient sans cesse là-dessus, comme il frapperait un mur du poing. Et comme il y a en lui un grand fonds de naïveté (mais oui, mais oui, que personne ne surligne), et plus encore de bonne volonté, il pense que cette clé du langage, il la trouvera, il la forgera à force d'application, de patience, de ténacité.

Depuis son premier livre jusqu'à son dernier, sur Saint-John Perse, cette recherche de la pierre philosophale de la sémantique est au cœur de l'œuvre de Paulhan. Si les hommes, pense-t-il, commençaient à s'entendre sur les mots, à leur donner un sens commun, à comprendre exactement de quoi ils parlent, leurs divisions s'atténueraient, tendraient à disparaître. Mais qui y songe ?

Paulhan raisonne d'une manière socratique, procédant par élimination, épuisant les hypothèses pour conduire le lecteur au terme de la réflexion qui lui était proposée. On l'accuse de brouiller sans cesse le jeu, ce qu'il fait en effet en refusant les règles imposées par la routine, que nous suivons par paresse ou par ce qu'il est convenu d'appeler conformisme ; on sait du reste que celui-ci peut prendre les aspects les plus inattendus.

La voix de Jean Paulhan a un son discordant ; elle trouble ceux qui sont assis autour de la table et serrent dans leurs mains les vieilles cartes, sans s'être jamais demandé si elles ne sont pas biseautées. Ce qu'on nomme chez Paulhan le goût du paradoxe consiste la plupart du temps dans le rappel des vérités premières, mais si parfaitement oubliées ou ignorées que leur énoncé prend une allure de provocation. Comment continuer à jouer avec une bonne conscience si quelqu'un est derrière nous qui dénonce à tout coup l'absurdité des conventions admises par chacun ? On lève la tête, gêné, un court instant, mais la passion reprenant vite ses droits, l'unanimité se fait contre l'interrupteur. Où irions-nous, grand Dieu, si nous devions sans cesse remettre en question le bien-fondé de notre pensée !

*Jean Paulhan a publié pendant des années, dans la **Nouvelle Revue Française**, le "Carnet du spectateur". Spectateur d'une étrange sorte, il lui suffit, par exemple, d'écrire une "Lettre à un jeune partisan" pour que les valeurs politiques les plus communément admises se vident de leur substance, qu'elles paraissent dérisoires. Il*

n'est personne d'autre qui puisse ainsi, en quelques pages, dénoncer une confusion aussi parfaitement établie, universellement acceptée ; plus grave encore : dans laquelle chacun se complaît. Quel homme de bonne foi ne se sentirait troublé en lisant cette "Lettre" ? Tout à coup, au-dessus des clans à la fois rivaux et complices, une voix s'élève et montre le peu de sérieux de la dispute, de quel désordre du langage et des idées elle naît. Quoi d'étonnant si les chasses-croisés sont si nombreux, si l'on hue le lendemain ce que l'on acclamait la veille ?

Et puis, il y a l'homme, non pas celui de la légende, mais le véritable. Il en est qui font profession de stoïcisme ; Paulhan l'est naturellement, en s'en cachant. Je ne connais personne qui accepte la douleur, la maladie avec autant de patience ; d'elles aussi il tire parti ; ce sont pour lui moyens de connaissance. Un jour que nous parlions de la mort :

— J'espère, dit-il, vivre assez jusque-là.

C'est-à-dire garder assez de lucidité, à ce moment-là, pour n'en rien perdre. C'est avec cette concision qu'il s'exprime presque toujours. Le discours lui est odieux, et l'éloquence, ce qui donne à tout entretien que l'on a avec lui une allure sautelante, heurtée, qui déroute bien des gens. Ils y voient un manque de sérieux, alors qu'il n'y a là rien d'autre que le refus des platitudes dont sont faites généralement les conversations.

Un autre jour, voyant sur son bureau une cigarette près d'une boîte d'allumettes, je lui demandai si son besoin de fumer était si impératif.

— Non, me dit-il de sa voix douce. C'est que je veux rester quelques jours sans fumer, précisément.

À la fois tentateur et tenté, et se refusant à la tentation, c'est là une attitude par excellence paulhanienne.

— Ce qui me fait horreur dans le suicide, me dit-il une autre fois, c'est qu'on est à la fois la victime et le bourreau.

Il m'a toujours semblé qu'il portait sur la vie un regard d'une tragique lucidité, que rien ne pouvait surprendre, fût-ce le plus atroce, comme s'il découvrait une dimension qui échappe aux autres hommes. Mais il marche au bord du gouffre d'un pas assuré. Peu après la Libération, il me montra une grande photo où l'on voyait quatre S.A. écartelant une femme nue, et comme je lui disais mon horreur :

— Je comprends très bien le plaisir qu'ils ont pu avoir, me dit-il. Avant toute chose, il veut comprendre.

*Son amitié est ferme, encore que sujette à éclipses. Soudain, vous l'ennuyez et il le cache à peine ; alors, par jeu, pour voir comment vous réagirez il sort ses griffes et vous blesse. C'est sa façon de pratiquer le **zen**, de vous placer dans une position absurde, humiliante, tel le maître*

bouddhiste qui giffle son élève. Quelle que soit la vivacité de votre réplique, elle ne saurait l'atteindre, puisque c'est elle justement qu'il se proposait de provoquer. Puis, comme s'il n'avait rien dit, il passe à un autre sujet.

Il aime répéter qu'il est timide, ce qui est vrai, mais là encore il convient de distinguer, car c'est un timide qui a des audaces devant quoi tout autre reculerait ; il agit ainsi par courage, certes, mais aussi par curiosité, pour voir ce qui adviendra. Et il est bon, généreux, prompt au pardon des injures. Reprenant les paroles que Napoléon adressa à Goethe, on pourrait dire :

*— Vous êtes un homme, monsieur Paulhan. » Texte repris dans Marc Bernard & Jean Paulhan, *Correspondance 1928.....1968*, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe VII, p. 444-447, sous la date fautive du « 24 janvier 1964 » — au lieu de : 1963].*

— n.s., « À l'Académie française / M. Jean Paulhan l'emportera-t-il / sur le duc de Castries ? », *Le Monde*, 20^e année, n° 5605, jeudi 24 janvier 1963, p. 9 [incertitude avant le vote des académiciens français : « “Nous sommes dans la nuit”, a répondu M. Jean Rostand à une question qu'il jugeait sans doute indiscrete »].

— Docteur RAHARIJAONA, « Note sur M. Jean Paulhan », *Bulletin de l'Académie malgache*, nouvelle série, tome XLI, 1963, n. p. [p. 35] [texte lu par un académicien malgache, qui a appris par la radio, puis par les journaux, l'élection de Jean Paulhan, « non-conformiste », à l'Académie française et tient à le féliciter ; évocation de l'attachement de Jean Paulhan à la colline d'Ambohimanga ; rappel des séances des 24 février 1910, 24 mars 1910 et 28 avril 1910, date à laquelle Jean Paulhan, dont les travaux ont été présentés par Toussaint, siège pour la première fois à l'Académie malgache.

Il existe un tiré-à-part de ce texte, sous couverture muette. Voir aussi *infra* à la date du 13 février 1963].

— n.s., « Jean Paulhan / élu à l'Académie française / au premier tour par 17 voix sur 31 votants », *périodique non identifié* [texte complet : « *L'Académie française a procédé hier après-midi à l'élection du successeur de Pierre Benoit.*

M. Jean Paulhan a été élu au premier tour par dix-sept voix sur trente et un votants. La majorité absolue était de seize voix.

Le duc de Castries a obtenu dix voix.

Il y eut trois bulletins blancs marqués d'une croix et un bulletin blanc nul.

Jean Paulhan est né le 2 décembre 1884 à Nîmes (Gard). Avant de devenir secrétaire puis directeur de la "Nouvelle Revue française", il fut colon, chercheur d'or et professeur à l'École des langues orientales.

Il a reçu le Grand Prix de Littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 1945 et le Grand Prix de la Ville de Paris en 1951.

Ses œuvres principales sont : "Le Guerrier appliqué", "Braque le patron", "Entretien sur des faits divers", "Guide d'un petit voyage en Suisse", "De la paille et du grain", "Les Causes célèbres", "Les Fleurs de Tarbes" et "L'Art informel".

Jean Paulhan est commandeur de la Légion d'honneur, croix de guerre (1914-1918), médaille de la Résistance » ; dessin de PIEM au verso].

– Louis d'AUTREMONT, « Sourcier de notre littérature depuis 40 ans / L'anticonformiste Jean Paulhan / devient immortel à 78 ans », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXII^e année, n° 5721, vendredi 25 janvier 1963, p. 2efg [photo de Jean Paulhan au téléphone, col. h ; texte complet : « Jean Paulhan est aujourd'hui académicien. Il a été élu au fauteuil de Pierre Benoit, dès le premier tour de scrutin, par 17 voix contre 10 au duc de Castries.

C'est en vain que le cardinal Tisserand a fait spécialement le voyage de Rome, que le général Weygand (93 ans), Daniel-Rops et le duc de Lévis-Mirepoix, ont bravé le vent glacial du quai Conti pour apporter leur voix à son rival.

Par contre Jean Cocteau (manteau à col de fourrure et chaussures de ski), M^e Maurice Garçon, la tête coiffée d'un curieux bonnet de trappeur, et Marcel Pagnol enfoui dans un cache-nez étaient ravis : "J'avais parié dix voix de majorité, a dit ce dernier. J'ai presque gagné."

Quatre électeurs, apparemment favorables au duc de Castries, avaient reculé devant la congestion possible : Henry Bordeaux (92 ans), J.-L. Vaudoyer, Jérôme Carcopino et le comte Robert d'Harcourt.

Quant au duc de Castries, historien de la monarchie, il a sportivement accepté sa défaite. À 54 ans, tous les espoirs académiques lui sont encore permis. »]

– Anne MANSION, « Un voltigeur du paradoxe », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXII^e année, n° 5721, vendredi 25 janvier 1963, p. 2fgh [article annoncé en première page sous le titre « Élu au 1^{er} tour sous la coupole / Jean Paulhan / l'éminence grise / des Lettres / a été zouave et professeur de malgache (Voir, en page 2, l'article d'Anne Manson) » ;

texte complet : « L'anticonformisme, le vrai, vient d'entrer à l'Académie française sous les traits de Jean Paulhan. Pourquoi à l'Académie française, lui qui a toujours montré une indifférence marquée aux gloires officielles ?

Peut-être parce que cette curiosité manquait encore à ce toujours jeune auteur de 78 ans, pour qui chaque expérience nouvelle paraît pleine d'avance d'un jus savoureux.

Ce ne sera pas un immortel de tout repos. Et les vieux académiciens ne s'y sont pas trompés qui de Weygand à Henry Bordeaux en passant par Daniel Rops et Wladimir d'Ormesson ont essayé de faire bloc contre lui. Un homme sans esprit de chapelle, sans idée préconçue qui remet tout en question chaque matin, les êtres et les idées, est bien fatigant lorsque l'on a atteint le havre de grâce. Mais il n'y a rien de reposant à attendre de ce voltigeur "qui excelle à donner des ailes au sérieux et du poids à la légèreté".

Il a cultivé le paradoxe toute sa vie. Dans ses actes comme dans son personnage. On l'a baptisé "le Pape des Lettres" et "le Sorcier de la N.R.F." Mais attablé à son bureau de la rue Sébastien-Bottin, il conserve la carrure et le visage buriné d'un chevalier de l'aventure.

C'est par là qu'il a débuté d'ailleurs. Né à Nîmes, en 1884, il allait, après ses études en Sorbonne, être envoyé à Madagascar comme professeur de français. Il s'y fit colon et chercheur d'or. Puis il revint en France pour devenir, de façon plus inattendue encore, professeur de malgache à l'Institut des langues orientales.

Il est militant anarchiste, mais blessé durant la guerre de 1914 sous l'uniforme d'adjudant de zouaves. En 1919, il entre comme secrétaire de la "Nouvelle Revue Française", le bastion le plus audacieux et le plus avancé de la jeune littérature et il en prendra la tête, en 1921 [sic], après la mort de Jacques Rivière. Il se passionne pour l'aventure surréaliste, découvre Jouhandeau, Audiberti, Léautaud, Drieu la Rochelle, Giono, comme plus tard il accueillera Sartre et Camus, s'intéressera aux recherches d'Isidore Isou, ou pourfendra la critique en faveur de la peinture abstraite, de Fautrier ou de Dubuffet.

Tout essai l'intéresse pourvu qu'il soit original ou sincère. S'il entre dans la Résistance et fonde "Les Lettres françaises" durant la dernière guerre ("en voyant ce qu'elles sont devenues je n'en suis pas très fier", dit-il), c'est d'abord parce qu'il considère la liberté d'expression comme le principe essentiel. Lorsque le C.N.E., quelques années plus tard, essaiera de faire interdire un certain nombre d'écrivains, il luttera en leur faveur avec la même violence. Paradoxalement, on l'avait chargé de veiller à ce que la N.R.F. ne reparût point : "Je veille, je veille" — écrit-il à un ami en février 1945. Drôle de métier. Les Allemands se sont emparés de la revue, soit. Mais

s'ils s'étaient emparés de Notre-Dame pour en faire une caserne, renoncierons-nous, une fois libérés, à y célébrer le culte ?”

Le talent de découvrir de Jean Paulhan, son personnage insolite ont un peu dissimulé jusqu'à présent l'importance de son œuvre personnelle, une quinzaine de volumes — du “Guerrier appliqué” aux “Fleurs de Tarbes” dont il faudra longtemps pour découvrir, sous le masque ironique, toute la richesse et la profonde lucidité.

Pour lui, la littérature est un jeu subtil dont l'audace ne peut être limitée que par le manque de talent. »]

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan à l'Académie : un jeune homme de 78 ans », *Combat*, n° 5581, vendredi 25 janvier 1963, p. 1fg et p. 11c [texte complet : « *Voici enfin l'Académie française sauvée de la sclérose : l'élection de Jean Paulhan, jeune homme de 78 ans, assure à l'illustre institution un renouvellement intellectuel dont elle peut être fière. Car depuis l'entre-deux-guerres, ce qui fut du temps des romantiques encore un aréopage aux pensées audacieuses et aux talents fougueux, était devenu le refuge des partis pris sectaires et de conceptions pour le moins en retard sur le siècle. Avec Jean Paulhan, ce qui entre à l'Académie, c'est une manière de voir le monde avec une curiosité toujours nouvelle, comme si un des honneurs de l'homme était de s'interroger sur soi-même sans jamais trouver de réponse satisfaisante.*

Le propre de Jean Paulhan n'est-il pas de cerner les grands problèmes de la sensibilité actuelle, sans en admettre aucun autre fondement que celui de l'analyse, dans un langage d'autant plus pur et d'autant plus limpide qu'il est lui-même à l'affût de toutes ses faiblesses ?

Que l'on lise ce que Jean Paulhan a écrit sur les arts, la littérature, lui-même, c'est-à-dire sur la paix, la guerre, et les états seconds de l'une et de l'autre, et l'on retrouvera avec le scepticisme qui le caractérise cette valeur permanente : ne point se croire, ne point s'affirmer, afin de vaincre les doubles et quadruples paradoxes, qui débouchent, après un long acheminement, sur des croyances fermes et des affirmations solides. Car, quel autre humanisme y a-t-il aujourd'hui en dehors de la correction sans cesse apportée à des vérités qui s'avèrent de plus en plus approximatives ?

Jean Paulhan est le type même de l'honnête homme — honnête, c'est-à-dire curieux, pervers, dégagé de ses propres servitudes, mais toujours lucide entre deux folies qu'il ne commet qu'en esprit, aussi profondément que possible — qui ne tient pas à avoir raison de la même manière plus de quelques années, se mettaient tout à coup à

vaciller. Il lui faut alors intervenir, les rendre fermes de nouveau et, ce faisant, donner d'eux une définition toute neuve.

Il fut un temps où Jean Paulhan écrivait des récits, sortes d'essais romancés où l'événement se revêtait de phrases lumineuses et graves, en plein milieu de la guerre, il jouait à rendre la guerre anodine, et par conséquent abstraite. Lorsqu'il décida de soumettre des "faits-divers" au scalpel de ses analyses ironiques, c'est qu'il voyait en eux beaucoup plus que des accidents éphémères : de quoi changer une vie.

Il étudia Sade ; c'était pour constater que la victime est toujours plus responsable que le bourreau, et que l'amour bestial cache un peu d'amour mystique. Et puis Jean Paulhan eut de nombreux corps à corps avec la langue française. Vauvenargues de notre temps, à la fois grammarien, étymologiste, fêru de morphologie et de phonétique, il savait que les mots sont plus que des instruments : ils sont nos égaux et peut-être nos maîtres. D'où, à leur endroit, de sa part, une certaine crainte, un grand respect et comme le sentiment de dire moins que ce qu'ils peuvent dire à sa place.

Il sait aimer les peintres et voir dans leurs œuvres plus que ce que les peintres y mettent : le pouvoir du poète est de prêter et non d'interpréter. Il importe peu que mots ou Fautrier, ou encore Dubuffet, aient l'air de dessiner telle ou telle chose : Paulhan exige d'eux d'accepter sa propre vision de leur vision : telle est la part du créateur qui se mêle de critique.

Jean Paulhan à l'Académie, c'est de la part de celle-ci l'aveu qu'il lui fallait un mécréant plein de foi nouvelle, un iconoclaste qui a des idoles de rechange plein les poches, bref un révolutionnaire qui demande l'avènement d'un ordre, à la condition que cet ordre fût immédiatement discuté, renversé, rétabli sur d'autres bases. Or Jean Paulhan demeure pour toutes ces raisons, et malgré elles, le grand observateur classique — on devrait dire : classique dans l'avenir — de ce temps. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– François PLUCHART, « Jean Paulhan à l'Académie : / le film d'une "élection surprise" », *Combat*, n° 5581, vendredi 25 janvier 1963, p. 11abc [rubrique : « Variétés » ; photo légendée : « Sur notre cliché, de gauche à droite : Marcel Achard, André Chamson, Jean Paulhan, Jean Cocteau » ; texte complet : « L'Académie française compte trois révolutions : l'élection de Jean Cocteau, le processus extraordinaire pour l'admission de Montherlant et, hier, l'élection de Jean Paulhan, qui battait le clan du duc de Castries par 17 voix contre 11 et 4 bulletins blancs. Les plus grandes révolutions sont aussi les plus

secrètes : les choses se passèrent donc simplement, sans histoires. Seuls, quelques chauffeurs trouvèrent le temps de s'assoupir.

Ce fut Massis qui arriva bon premier, suivi de Mauriac, de Duhamel, de Rostand, d'Achard en hublots. Daniel-Rops, quoique fatigué, battit Lacretelle et Guéhenno. Jules Romains se fit un brin courtoiser, puis ce fut Cocteau mais un virage habile donna l'avantage au général qui ne voulut connaître d'autre moyen de monter à la salle de vote que l'escalier. On continua avec René Huyghe et Pierre Gaxotte. Enfin, Valléry-Radot, Pagnol, Maurois, Delay, Clair et Genevoix arrivèrent en groupe serré.

Un après-midi très chaud

L'Académie eut chaud hier après-midi. Mauriac, le duc de Lévis-Mirepoix, le duc d'Ormesson portaient col de fourrure ; Cocteau et Romains, manteau entièrement doublé. Le visage de M^e Garçon disparaissait aux trois quarts sous une toque. Le cardinal Tisserant (qui n'aime pas beaucoup ce genre d'affaires et dont on ne souvient pas de l'avoir vu depuis le vote pour le pasteur Boegner), avant à lui [?], s'était, bien entendu, contenté du chapeau.

Enfin, vers 3 heures, tout notre monde était là, on se mit à table. Cocteau arracha de justesse la voix de Lacretelle, puis l'on vota. On craignait l'échec, ce fut la plus parfaite réussite. Nos académiciens étaient dans tous leurs états. On ne conduisit sans doute jamais aussi vite dans Paris : moins de cinq minutes après le vote, Mauriac, Cocteau, Achard et Rostand arrivaient déjà à l'hôtel Meurice, où devait avoir lieu la réception en l'honneur du nouvel élu.

Une heure d'attente

*Là, nos académiciens furent à peu près aussi bien reçus que diable en l'église. Romains faillit se faire renverser par des employés transportant des tréteaux. Mauriac constata : **"C'est sinistre et ça sent le pipi de chat."** Cocteau alluma une troisième cigarette, mais l'élu n'arrivait pas. On vit quelques instants Peyrefitte, qui bavarda avec Cocteau et Mauriac, et disparut du groupe après avoir salué Achard qui intervenait.*

*On attendait toujours. On téléphonait de toutes parts. Cocteau faisait un complexe de culpabilité : **"Tout cela est de ma faute, j'ai annoncé la réception pour 4 heures 30 ou 5 heures."** Mauriac trouvait l'affaire de plus en plus sinistre : **"Il y a une heure qu'on attend. Cela sera un bon sujet d'article"**, et il sortit, rejoint par Romains. Cocteau parlait toujours.*

Soudain, l'on entendit un cri puis un autre cri, puis encore une répétition de cris. Mme Gould entra.

*— **Bravo ! bravo !** hurlait-elle. **Oh ! mon Jean !** Et elle se jeta dans les bras de Cocteau.*

Par l'autre porte, noble, souriant, discret, Jean Paulhan, enfin, faisait son apparition. On attaquait le buffet. Les mauvaises langues ajoutent que celui du duc de Castries était prêt depuis le matin... »]

— n.s., « Au premier tour par 17 voix / sur 31 votants / Jean / Paulhan / élu à l'Académie / française / au fauteuil de / Pierre Benoit » et Maurice CHAPELAN, « Jean Paulhan à l'Académie / Il a été élu au premier tour par 17 voix sur 31 votants », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 137^e année, n° 5723, vendredi 25 janvier 1963, p. 1 et 18.

Coupures aux archives de l'Institut de France, dossier Jean Paulhan et au fonds Paulhan. Photo en première page, légendée « *Voici, photographiés au cours de la réception qui a suivi l'élection (de gauche à droite), Marcel Arland, Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Jean Paulhan, Jean Guéhenno et André Chamson. Dans le sourire de Jean Paulhan, la satisfaction de la victoire ne va pas sans quelque malice. (Photographie Alfred Billeaut).* » Début du texte : « *Ouf ! Jean Paulhan est enfin de l'Académie française ; l'écrivain le moins académique dans ses goûts, mais non point, certes, dans son style — au meilleur sens du terme, cela s'entend.* »

André Salmon écrit à Jean Paulhan, de « *La Hune / soir du 24 janvier 1963* » : « *Cher Jean, / Paulhan vainqueur sur mon petit écran. Heureuse soirée. / Selon Mauriac à la même lucarne, sous la Coupole, ce n'était plus aussi "reluisant" que naguère. / Votre venue le rend aux plus beaux jours... / et votre vieil ami / André Salmon / est bien content.* » Et Pierre Leyris, « *le 12 ou 13 Mars [1963 ou 1964 ?]* » : « *Je regrette bien que la plus malencontreuse des gripes m'eût empêché de me mêler aux amis de la N.R.F. ce lundi, et de boire — comme on a fait sans doute — à votre immortalité. / L'Académie, n'avez-vous pas fait de tout temps le travail qu'elle oubliait de faire ? L'embrassez-vous à présent pour l'aiguillonner de plus près ? / Mais je ne voulais qu'expliquer mon absence. / Votre ami / Pierre Leyris.* »

— Georges MATHIEU, *Au-delà du tachisme*, René Julliard, 1963, 286 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 25 janvier 1963, mentions de Jean Paulhan p. 43, 50, 79, 80, 120 et 203].

— n.s., « Par 17 voix / contre 10 / au duc de Castries / Jean Paulhan / a été élu / à l'Académie / française / au fauteuil de Pierre Benoit », *Midi libre*, 25 janvier 1963 [portrait photographique non crédité ; texte complet : « *Paris. — M. Jean Paulhan a été élu à l'Académie française par 17 voix sur 31 votants. Le duc de Castries a obtenu 10 voix. Il y a eu quatre bulletins blancs. La majorité absolue était de 16 voix.* »

L'Académie devait choisir, en fait, entre deux candidats : Jean Paulhan et le duc de Castries, pour désigner un successeur à Pierre Benoit et un titulaire à ce sixième fauteuil qui fut occupé par l'auteur de "L'Atlantide" et, autrefois, par Porto-Riche, Ernest Lavisse et le comte de Ségur.

Deux autres candidatures relevant de la fantaisie avaient été posées : celle du plombier Marcel Garnier, poète et romancier à ses heures, et du vicomte de Venel. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient cependant espérer prononcer l'éloge de Pierre Benoit sous la coupole.

La lutte était donc circonscrite entre l'animateur de la N.R.F. et le duc, un historien. L'élection s'avérait difficile, chacun des deux éligibles comptant de fidèles amitiés et d'ardents défenseurs parmi les membres de l'illustre compagnie. Chacun pouvait compter sur un nombre à peu près égal de suffrages, selon les pronostics, et les immortels, en arrivant à l'Institut, ne cachaient pas leur incertitude quant au résultat définitif.

Parmi les académiciens absents : Henry Bordeaux, le comte d'Harcourt, Jean-Louis Vaudoyer, Maurice Garçon, Jérôme Carcopino.

Les académiciens ont été eux-mêmes surpris que Jean Paulhan obtienne aussi vite la majorité et qu'il ait suffi d'un seul tour pour obtenir ces suffrages.

Deux Gardois

C'est donc deux écrivains originaires du Gard qui se présentaient pour occuper le fauteuil d'un Albigeois.

Le duc de Castries, d'une famille de souche héraultaise, est né à côté d'Uzès chez ses grands-parents. En dehors de quelques romans, son œuvre est surtout historique. Il a publié trois ouvrages classés sous le titre général : "Le Testament de la monarchie" ainsi que des biographies sur le maréchal de Castries, Stanley et Mirabeau.

Jean Paulhan est né à Nîmes d'une famille établie depuis longtemps dans la région.

Il a évoqué son enfance gardoise dans "L'aveuglette" et il garde de cette époque un souvenir vivace. Son grand-père tenait une épicerie à Nîmes à côté de l'église Sainte-Perpétue. À 23 ans, ayant décidé qu'il avait assez travaillé, il s'était retiré des affaires et il avait mis toutes ses économies dans une société d'exploitation d'eau minérale du département qui fit faillite.

Le nouvel académicien après des études dans le Gard a préparé une licence à la Sorbonne. Parti pour Madagascar il a été professeur au lycée de Tananarive, chercheur d'or et colon. De retour en France, il a été professeur de langue malgache à l'École des langues orientales. Pendant la guerre 1914-1918, il fut sergent de zouaves, guetteur d'avions, interprète dans les troupes malgaches.

Enfin, il est entré à la N.R.F. où il a occupé les fonctions de rédacteur puis de rédacteur en chef. Sous l'occupation, il a collaboré au journal "Résistance" et créé avec Jacques Decour l'hebdomadaire "Lettres françaises". Il a dirigé à la Libération la collection de "La Pléiade" et il est actuellement directeur de la N.R.F.

Jean Paulhan a peu publié, mais ses œuvres lui ont valu le Grand Prix de la Littérature de l'Académie française et le Grand Prix de la Ville de Paris, et il est considéré comme l'Éminence grise de la Littérature française, tant son influence sur les lettres est importante...

De plus, avec son entrée, l'Académie comptera un Gardois et un protestant de plus, ce qui ne saurait manquer de réjouir André Chamson. »]

– « Au fauteuil de Pierre Benoit / M. Jean Paulhan / est élu à l'Académie française », *Le Monde*, vendredi 25 janvier 1963, 3^e édition, p. 16 [« Dernières nouvelles » ; référence manuscrite figurant dans le dossier Jean Paulhan. Archives de l'Institut. Académie française].

– Louis ÉMIÉ, « Jean Paulhan / un esthète et un mandarin », *Sud Ouest*, 25 janvier 1963 [dernier paragraphe : « ...Dans sa familiale maison de la rue des Arènes, un après-midi de mai 1945, alors que je le rencontrais pour la première fois, Jean Paulhan eut, à l'égard de l'auteur de ces lignes, un geste exquis : après avoir fait les honneurs d'un Fautrier, d'un Braque première manière et d'une tête de Jivaro enfermée dans un couffin, il disparut... pour revenir avec un exemplaire du premier livre publié, en 1921, par celui qui a tenté aujourd'hui de tracer pour vous un portrait de notre nouvel immortel. »]

– n.s., *Le Figaro littéraire*, 18^e année, n° 875, samedi 26 janvier 1963, p. 5a [rubrique : « En toutes lettres » ; « Le prix Max Jacob, doté de cinq mille nouveaux francs, sera décerné à une œuvre poétique parue en 1962, le lundi 4 mars, par un jury composé de Marcel Béalu, Jean Cocteau, Jean Denoël, Jean Follain, Pierre Mac Orlan, Michel Manoll, Jean Paulhan, Jean Rousselet et André Salmon.

La date limite des envois est fixée au 31 janvier 1963. On les adressera en neuf exemplaires à la librairie "Le Pont traversé", 16, rue Saint-Séverin. »]

– n.s., « Avec André Chamson et Jean Paulhan / Nîmes est la seule ville de province / à compter deux académiciens vivants », *Midi libre*, 26 janvier 1963 [photo de profil, légendée « Jean Paulhan qui vient d'être

élu / à l'Académie française, au fauteuil / de Pierre Benoit. » ; fin : « Aurons-nous le plaisir de voir réunis à Nîmes, au cours d'une même cérémonie, les deux académiciens nîmois ? Ce n'est pas impossible, mais c'est malheureusement peu probable. Aussi souhaitons à défaut de cette manifestation "historique" que l'adversaire malheureux de Jean Paulhan à l'élection de jeudi dernier, ait plus de chance lors du prochain scrutin académique, ainsi pourrions-nous avec le rival du duc de Castries, Uzétien d'origine, célébrer un magnifique tiercé gardois sous la Coupole. »]

– J.-M. D. [Jean-Marie DOMENACH], « M. Jean Paulhan à l'Académie française », *Le Monde*, 20^e année, n° 5607, samedi 26 janvier 1963, p. 14 [coupure aux archives de l'Institut de France, dossier Jean Paulhan ; extrait : « Rarement résultat fut aussi rapidement atteint, et aussi net, en dépit de pronostics peu optimistes » ; texte coiffant le suivant].

– Pierre-Henri SIMON, « L'Insaisissable », *Le Monde*, 20^e année, n° 5607, samedi 26 janvier 1963, p. 14 [coupures aux archives de l'Institut de France, dossier Jean Paulhan et au fonds Paulhan ; « *Dignum et justum est.* »]

– Jean CELLIER, « Le nouvel académicien Jean Paulhan / ne savait pas où il était né », *Le Provençal*, 26 janvier 1963 [début : « *En attendant d'aller dans les catacombes, comme il nous le laissait prévoir avec : "L'Art informel", son dernier écrit, notre illustre concitoyen M. Jean Paulhan va être reçu sous la coupole.* »

Jean Cellier rapporte aussi que Jean Paulhan lui avait écrit : « *Je ne sais exactement en quel endroit je suis né.* » Jean Cellier précise : au n° 20, de la rue Jean-Reboul.

Au fonds Paulhan, la coupure de presse est corrigée en marge droite : « *vocation* » au lieu de « *vie transparente de Jean Paulhan.* »]

– n.s., « Les deux académiciens gardois », *Midi libre*, 27 janvier 1963 [photo légendée « *Après l'élection de M. Jean Paulhan à l'Académie française, où il a été élu au premier tour / de scrutin par 17 voix sur 31 votants, au fauteuil de Pierre Benoit, le nouvel académicien / (à droite) est félicité par M. André Chamson.* »]

– n.s., « "Éminence grise" / de la littérature / Le Nîmois / Jean Paulhan / à / l'Académie / française / (17 voix contre 10 / au duc de Castries) », *Le Provençal*, 28 janvier 1963, p. 1 et 14 [portrait crédité « *(Photo A.G.I.P.)* » ; trois intertitres : « *Peu connu du grand public* »,

« *Colon, chercheur d'or et professeur* » et « *Directeurs de la "Pléiade"* »].

– Lionello FIUMI, « Jean Paulhan / all'Académie », *L'Arena*, 30 janvier 1963 [coupure en italien au fonds Paulhan].

– Jean-Louis CURTIS, « Jean Paulhan / Du Palais de la Reine / au Palais Mazarin », *Arts*, n° 901, semaine du 30 janvier au 5 février 1963, p. 2efgh [photo non créditée légendée : « *C'est en 1925 que Jean Paulhan devint rédacteur en chef de la "Nouvelle Revue française", à la mort de Jacques Rivière. La succession était lourde, mais Jean Paulhan se montra toujours libéral dans l'exercice de son "magistère". Bien qu'ils ne fussent pas alors auteurs de la "Maison", qu'ils aient fait des débuts éclatants ailleurs, François Mauriac et Jacques Chardonne, Henry de Montherlant et Blaise Cendrars, Jean Giraudoux et André Malraux, Jean Giono et Paul Morand, Georges Bernanos, Céline et Julien Gracq figurèrent tous, plus ou moins souvent, au sommaire de la N.R.F. Après la guerre, lorsque la revue fut autorisée à reparaitre, Jean Paulhan fit preuve du même libéralisme : il accueillit le "Nouveau Roman" — Samuel Beckett, Alain Robbe-Grillet, Michel Butor — qui s'était formé aux Éditions de Minuit. »*

Début du texte de Jean-Louis Curtis : « *Au début de L'Âme et la Danse, de Valéry, un convive du banquet, le médecin Eryximaque, implore Socrate : "Ô Socrate, je meurs !... Donne-moi de l'esprit !... Verse l'idée !... Porte à mon nez tes énigmes aigües !..."*

On imagine que plus d'un écrivain de la maison Gallimard a dû, un jour ou l'autre, adresser cette prière à M. Jean Paulhan. En quarante ans d'une magistrature littéraire à la fois presque officielle et quasi occulte, M. Paulhan a donné de l'esprit à ceux qui en avaient déjà et même à ceux qui en étaient innocents. Il a délié les langues des muets, encouragé les timides, raffermi les anxieux et, service encore plus méritoire, réduit l'abondance des intarrissables. Grand accoucheur de talents, beaucoup de bons et rares livres lui doivent le jour ; et, par ses soins aussi, sans doute beaucoup de monstres littéraires sont-ils demeurés à l'état larvaire dans les ténèbres prénatales, en sorte que nous pouvons avoir en M. Paulhan autant de gratitude pour ce qu'il nous a offert que pour ce qu'il nous a épargné. »]

– André SAUGER, « Jean Paulhan à l'Académie ou : l'Histoire d'O qui fait pschitt », *Le Canard enchaîné* [fondateur : Maurice Maréchal ; Pierre Bénard, ancien rédacteur en chef (1936-1946)], 43^e année, n° 2206, 30 janvier 1963, p. 5fg [rubrique : « À la rôti-soire » ; dessin au

trait : le buste de Jean Paulhan en académicien, juché sur trois volumes reliés titrés au dos « N », « R » et « F » ; numéro complet au fonds Paulhan ; texte complet de l'article : *« L'élection de Jean Paulhan à l'Académie française est de celles qui font sourire. Il ne venait à l'idée de personne, en effet, que celui-ci puisse briguer le port de l'habit vert. N'avait-il pas juré devant Marcel Arland qu'il se refuserait à pousser un petit roupillon sous la coupole tant qu'il serait directeur de la Nouvelle Revue Française. Ce n'était là, hélas, qu'un pari stupide ? »*

On dit que c'est Jean Cocteau qui l'a poussé à renier son serment. Cela, en vérité, n'est pas impossible. Cocteau est un petit plaisantin ayant goût pour le paradoxe, que Paulhan aime autant que lui. Le canular, quoi qu'il en soit, a parfaitement réussi. Et voilà comment il se fait que cet anti-conformiste de bonne race va siéger désormais entre Henri Bordeaux et Jean-Louis Vaudoyer. On est tout de même un peu surpris que Paulhan se soit prêté à ce jeu ; il est vrai qu'il est entré depuis le 2 décembre 1962 dans sa soixante-dix-neuvième année, et qu'à cet âge, il est tentant de devenir immortel.

*

Jean Paulhan, ex-chercheur d'or et ex-professeur de malgache, est entré en 1921, après avoir fait le zouave durant l'avant-dernière guerre, dans le cénacle de la N.R.F., que Gaston Gallimard avait créée et que Jacques Rivière dirigeait de haute main. Il se plut tout aussitôt en ce milieu cubéophile et Bœuf-sur-le-Toitiste. Aussi, à la mort de Jacques Rivière, survenue en 1925, s'assit-il dans le fauteuil directorial de la rue Sébastien-Bottin. Il devint, de ce fait, le grand maître à penser de la jeunesse intellectuelle, au grand désespoir, il faut le dire, des académiciens de l'époque, dont la compréhension et le sens artistique n'allaient pas au-delà de René Doumic et de Gabriele d'Annunzio.

Et la N.R.F. n'avait-elle pas publié "Justine", roman du marquis de Sade que Paulhan avait présenté comme ayant une place de choix parmi les moralistes et les romanciers ?

*

Cette hostilité virulente manifestée naguère par l'Académie contre la N.R.F., et singulièrement à l'encontre de son guide, trouva son écho parmi la vieille garde imbue des préjugés d'un autre âge, qui siège présentement sous la Coupole. Dès que la candidature de Paulhan — cet ancien "anar" — fut connue, la gent de droite se dressa et le duc de Lévis-Mirepoix se mit en devoir de prêcher une croisade destinée à pourfendre l'hérétique.

Le général Weygand, bien qu'il ne connût pas Jean Paulhan, même de nom, se lança, à la suite du duc, au cri mille fois répété de : "À moi, Massis, voilà l'ennemi !"

Henri Massis entendit cet appel avec d'autant plus de promptitude qu'il ne pardonne pas à Paulhan d'avoir, durant l'occupation, dédaigné l'État dit français, dont lui, Massis, était, avec Charles Maurras, un féal conseiller; et fondé en compagnie de Jacques Decour et d'Aragon les "Lettres françaises".

Toute la sympathie d'Henri Massis allait en ce temps-là à la Nouvelle Revue Allemande de langue française qui avait pour animateurs Drieu la Rochelle et Ramon Fernandez.

*

Jean-Louis Vaudoyer se joignit vite à ceux-là et ce n'est pas la petite manœuvre de l'égérie de la N.R.F., Mme Dominique Aury, qui arrête ce mouvement.

Cette dame, sachant que la plus forte opposition à son poulain provenait du petit clan royaliste, fit parvenir à ceux qui le composent un ouvrage du duc de Castries, intitulé "Mademoiselle Néthamis", en lequel le noble historien de la monarchie dépeint sans indulgence quelques personnages de l'armorial.

La contre-attaque stratégique fut quasi instantanée. Les hôtes du quai Conti reçurent dans les délais les plus brefs un livre quelque peu érotique, "Histoire d'O", dont Paulhan avait écrit la préface, et dont il était l'auteur, assurait-on.

Le cardinal Tisserant, du coup, sentit à Rome sa soutane frétiller, tandis que M. Daniel-Rops baissait pudiquement les paupières.

— Seigneur, s'écrièrent-ils, Seigneur, délivrez-nous de la tentation !

La hargne de ceux-là était d'autant plus vive que Jean Paulhan avait pris soin de leur faire savoir que le manuscrit de cet opuscule avait été soumis naguère à Paul Claudel, que celui-ci n'en avait pas été ému et qu'il s'était contenté de déclarer : "Il faudrait faire lire ce livre à tous les prêtres pour qu'ils pusissent avoir un sens exact du péché."

M. François Mauriac, quant à lui, subissant les assauts de la hiérarchie et de Tante Yvonne conjugués, ne savait trop quelle attitude prendre. Tel Hamlet à Elsenaur, il se demanda s'il devait interdire l'entrée sous la coupole de ce Satan fait homme, ou s'il ne devait pas s'y opposer et siéger, ce qui ne lui déplaisait point, côte-à-côte avec ce démon conteur de fables si joliment scandaleuses.

Il hésita longtemps, et l'on chuchote que, ne voulant point enfreindre l'ordre de son confesseur, ni mécontenter Tante Yvonne, mais ne désirant pas se joindre au clan des princes du sang et de l'Église, il résolut le problème qui se posait à lui en glissant dans l'urne, sur les conseils d'un jésuite, un bulletin blanc marqué d'une croix.

*

Le fait est que cette “Histoire d’O” vaut, comme dit le cardinal Tisserant, son pesant d’eau bénite... Elle conte l’aventure d’une dame qui ne connut l’amour que sous les formes les plus étranges et les plus diverses dans une manière de couvent. De quoi donner le tracassin à un moine.

Paulhan, en la préfaçant, a-t-il voulu montrer à quel point il était peu conformiste, même en amour; et aussi qu’il restait fidèle aux principes émis naguère par André Gide : “L’orthodoxie, quelle qu’elle soit, est préjudiciable à l’œuvre d’art.”

“Histoire d’O” est une incontestable œuvre d’art pleine d’enseignements esthétiques. C’est bien là, d’ailleurs, ce qu’on estimé dix-sept académiciens, à la tête desquels on peut citer Jean Cocteau, Pagnol, Jean Rostand, André Chamson, Guéhenno, Marcel Arland et Maurice Garçon.

L’élection de Paulhan à l’Académie : Histoire d’O qui fait pschitt. »]

– C.M., « Jean Paulhan, l’éminence grise / passe / au vert d’académie », *Carrefour*, n° 959, 30 janvier 1963, p. 19 [rubrique « Littérature » ; photo non créditée légendée « Bien encadré : Jean Paulhan avec (de g. à dr.) Marcel Achard, André Chamson, puis Jean Cocteau et Jean Rostand » ; intertitres « Le père Joseph chez Richelieu » et « L’antidogmatisme fait homme » ; début : « On raconte que Jean Paulhan et Marcel Arland, piliers, clés de voûte, chevilles ouvrières de la N.R.F., jurèrent ensemble, il y a déjà longtemps de cela, de ne jamais faire partie de l’Académie française. Et puis voilà : Paulhan, à soixante-dix-huit ans, en est ! »]

– Émile BOUVIER, « Un derby académique / I.— René de Castries », *Midi libre*, mercredi 30 janvier 1963 [rubrique : « Les chroniques de “Midi libre” / Nouvelles littéraires » ; deux intertitres : « L’œuvre » et « La personne » ; extrait : « Dois-je me réjouir du succès de M. Jean Paulhan, Nîmois, ou déplorer le revers momentané du duc de Castries, Uzéchois de naissance et Héraultais de fondation ? Évidemment, les deux à la fois ! » ; voir *infra* au 1^{er} février 1963].

– n.s. [Adolphe de FALGAIROLLE], « Jean Paulhan, académicien », *La Revue parlementaire*, nouvelle série, 57^e année, n° 377, 31 janvier 1963, p. 8 [rubrique : « Les livres » ; coupure non datée au fonds Paulhan ; texte complet : « Les languedociens, Nîmois en particulier, ont gagné. Avec l’entrée à l’Académie de Jean Paulhan, la peinture abstraite non pas s’académise, mais prend rang dans le classique, dont le styliste et l’Initié, ont montré qu’elle se haussait au niveau de la

*transformation du monde par l'interstellaire, par la sublimation des formes. Les Lettres ont avalisé depuis longtemps le Maréchalat de l'auteur des **Fleurs de Tarbes**. »]*

– Gérald MESSADIÉ, « En apprenant son élection à l'Académie / française, François Mauriac a dit : / “PAULHAN, C'EST LE DIABLE” / Mais l'écrivain français le moins lu de France est / aussi l'un de ceux qui ont le plus de poids », *Le Nouveau Candide*, n° 92, semaine du 31 janvier au 5 février 1963, p. 15^{abcdefg} [trois photos, légendées : « *Jean Paulhan couve du regard une des sept merveilles de la N.R.F. : Léon-Paul Fargue (1930)* », « *Les airs faussement étonnés de celui qu'on appelle “le Mandarin” sont célèbres.* » et « *On ne dirait pas à voir Jean Paulhan à son bureau qu'il écrit si peu, mais rien n'est plus précieux que ce qu'il écrit* » ; trois intertitres « Une singularité perfectionnée », « Étrange destin » et « Toujours zouave »].

– Jean DALEVEZE, « L'Académicien appliqué », *Les Nouvelles littéraires*, 41^e année, n° 1848, 31 janvier 1963, p. 2^{ef} [portrait légendé : « *Dans ce portrait du nouvel académicien, que Michel Claude a brossé à la manière de Dubuffet, on reconnaîtra diverses allégories telles que... un bouquet de Fleurs de Tarbes, une chaise et le billard de Braque le patron, quelques taches abstraites dues au pinceau de Fautrier l'enragé, les épis du Grain et la Paille, la clé de la poésie, enfin un O qui a toute une histoire...* » Texte complet : « *L'Académie française tient aux traditions. Ainsi celle qui veut que, deux heures après son élection, le nouvel immortel reçoive ses amis devant un buffet généralement bien garni. Jean Paulhan n'y a pas manqué, jeudi dernier.*

Cela se passe dans un grand hôtel de la rue de Rivoli. Une brume mêlée de neige en poudre traînait sur les arbres défeuillés des Tuileries. Un à un, les académiciens, ceux qui avaient soutenu la candidature de Paulhan, naturellement, arrivaient. Et, tout de suite, on voyait bien que s'ils avaient souffert de l'inclémence du temps, ils n'en avaient pas moins le cœur chaud. Le triomphe de la victoire se lisait dans leur regard. Ils revenaient d'Austerlitz. L'éminence grise des lettres, l'amateur de talents insolites et des formes les plus avancées de la peinture, Jean Paulhan s'assierait dans le fauteuil de Pierre Benoit, le plus traditionnel des romanciers.

Les serveurs demandaient des autographes. Les photographes s'affairaient pour faire tenir sur la même plaque le plus d'immortalité possible. Et cela formait des groupes comme on en peut voir, j'imagine, après un déjeuner de mariage, dans les petites villes telles que Tarbes. Mais Jean Paulhan ne tenait pas les fleurs à la main.

Marcel Achar d commentait en dramaturge l'élection :

— Cela s'est déroulé, disait-il, comme une pièce bien construite. Tout de suite, seize bulletins pour Paulhan, puis deux pour le duc de Castries, puis un, deux, trois, quatre blancs. Et le dernier pour Paulhan. Les effets étaient savamment calculés...

André Chamson se réjouissait :

— Maintenant, nous sommes deux Nîmois à l'Académie. Aucune autre ville ne peut en dire autant.

Jean Guéhenno, qui votait pour la première fois, déclarait :

— Dites bien que la Nouvelle Revue Française a eu une très grande importance dans notre littérature contemporaine... Mais ce n'est pas pour elle que j'ai voté, ajoutait-il en souriant, c'est pour l'ami.

Héros de la fête, Jean Paulhan répondait de bonne grâce aux questions :

— Oui, dans ma jeunesse, j'ai commencé une carrière coloniale. Mais j'ai trouvé les indigènes tellement compliqués que vite je suis revenu en France. J'ai enseigné le malgache aux Langues orientales, et j'avais Dunoyer de Segonzac parmi mes élèves. Ils étaient trente, ce qui est considérable. Mais c'était peut-être parce que les étudiants inscrits aux "Langues" ne faisaient qu'un an de service militaire.

De la rue des Saints-Pères au quai Conti il n'y a qu'un pas. Pour Jean Paulhan ce fut toute une vie bien remplie. »]

— Paul GUTH, « Jean Paulhan », périodique non référencé [« Reflets du temps » ; deux portraits photographiques non crédités, non légendés, de Jean Paulhan et de Paul Guth ; coupure datée « Janvier 1963 », au feutre mauve, de la main de Jacqueline Paulhan ; début et fin : « Dès le premier tour de scrutin, par 17 voix contre 10 au duc de Castries et quatre bulletins blancs, Jean Paulhan a été élu membre de l'Académie française, au fauteuil précédemment occupé par Pierre Benoit. On prête à ce "jeune homme" de... 78 ans des intentions révolutionnaires. [...]

Avec le recul, il est étonnant, en effet, de voir comment Paulhan, qui n'a jamais employé d'autres mots qu'autochtones, est de cette terre. Avec quel acharnement léger, comme la racine de la salsepareille, il s'implante, lui le paradoxal, dans certaines idées qui furent banales avant la guerre, qui paraissent surprenantes aujourd'hui, qui redeviendront banales demain. L'idée de liberté, par exemple.

— La littérature est autonome. Elle ne doit pas se laisser déchiquter par la politique ou la morale. Aussi ai-je pensé qu'on devrait rendre à la France toutes ses voix.

Jean Paulhan, le feint sceptique, est étrangement attaché à la vérité que l'esprit libre, seul avec lui-même, reconnaît quoi qu'il lui en coûte, et défend, quand le courage soutient l'esprit.

— La politique a sa grandeur. Elle a aussi ses dangers. Elle donne envie de changer le monde. Et c'est très bien. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a besoin d'être changé. Malheureusement elle donne aussi envie de changer la vérité.

Jean Paulhan me conduit au bas de sa maison à clochetons. Surveillés par une religieuse, des garçonnets tapent dans un ballon, aux arènes de Paulhan, ou de Lutèce. »

Ce texte ne se trouve pas dans *Le Figaro* de janvier 1963. Voir cependant dans *La Gazette des Lettres*, 3^e année, n° 35, samedi 5 mai 1947, p. 1-2].

— n.s., « Les fleurs de Tarbes à l'Académie », *Éducation nationale. Comité universitaire d'information pédagogique* [29, rue d'Ulm], n° 6, 7 février 1963, p. 21bc [au fonds Paulhan, la coupure indique comme titre *Éducation nationale. Musée pédagogique* ; texte complet : « S'agissait-il d'une nouvelle mystification ? Jean Paulhan, le "dictateur au langage" de la **Nouvelle Revue française**, l'éminence grise des Éditions Gallimard, l'auteur d'une œuvre non destinée au grand public, aspirait-il véritablement à l'habit vert ? On pourrait penser qu'il s'agit d'un pari : "Chiche que j'entre à l'Académie française". Mais Paulhan a prouvé, pendant l'occupation, en participant activement à la Résistance, en fondant, avec Jacques Decour, **Les Lettres françaises**, qu'il savait s'occuper d'autres problèmes que ceux de la Tour d'ivoire et des fleurs de rhétorique.

*Devenu l'un des Quarante, mettra-t-il au service du dictionnaire l'humour qu'il dispensa à la **Nouvelle Revue française** vers 1938, dans le **Petit dictionnaire des mots retrouvés** ? »]*

— Marc BERNARD, « Jean Paulhan / de l'Académie française », *Le Gard*, 56^e année, nouvelle série, n° 26, février 1963, p. 1 [sur le mot languedocien de « réboussier » ; en regard, photographie titrée « Deux "immortels" gardois », créditée « Midi-Libre » et légendée « Notre photo montre, à gauche M. André Chamson ; à droite Jean Paulhan, tous deux de l'Académie française, tous deux originaires du Gard » ; insertion titrée « L'Épée d'Académicien de Jean Paulhan » : « "Les Enfants du Gard à Paris" ont pris l'initiative d'ouvrir une souscription afin d'offrir une épée d'Académicien à leur illustre compatriote. Les

dons sont recueillis par M. André Malméjean, secrétaire général des “Enfants du Gard à Paris” et secrétaire général du Groupe parisien des Anciens Élèves du Lycée de Nîmes, 2bis, Avenue Marceau, Le Vésinet (S.-et-O.) C.C.P. 6 – 45 PARIS » ; texte repris, avec un nouveau paragraphe en tête, dans Les Nouvelles littéraires, 24 janvier 1964 puis dans : Marc Bernard & Jean Paulhan, Correspondance 1928.....1968, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe VII, p. 444-447].

– *n.s.*, « L'épée d'Académicien de Jean Paulhan », *Le Gard*, 1963 [au fonds Paulhan, coupure non datée ; texte complet : « *Nos compatriotes ont largement répondu à l'appel que nous leur avons lancé de participer à la souscription ouverte en faveur de notre éminent ami Jean Paulhan, récemment élu à l'Académie Française.*

Des nombreux témoignages d'approbation qui nous sont parvenus de tous côtés, nous ne citerons, faute de place, que celui d'un autre écrivain, André Pieyre de Mandiargues, qui honore grandement lui aussi les Lettres gardoises.

Voici le texte de la lettre qu'il nous a adressée avec le montant de sa participation :

“Cher Ami,

Je ne suis pas trop pour les Académies, ni pour les épées, mais je suis tout à fait pour “Les Enfants du Gard”, dont le représentant le plus réussi depuis bien longtemps est assurément Jean Paulhan. Aussi je m'empresse de vous envoyer ma petite souscription pour une cause qui fait beaucoup d'honneur à l'Académie et je vous prie de croire à ma sincère et vive sympathie.”

Merci à André Pieyre de Mandiargues et merci à tous les souscripteurs amis dont nous publions ci-dessous la liste :

M. le Comte Joseph d'André, M. Roger André, “Association des Anciennes Élèves du Lycée de Nîmes”, M. Joseph Barsalou, M. Georges Benoit-Guyod, Mme Jeanne Benoit-Guyod, M. Yves Berger, M. Joseph Bessière, M. Gaston Bonheur, M. Henri Boucoiran, Mme Denise Cadenet, M. Henri Chabrol, M. et Mme Crochon, M. Émile Delord, M. Estord, M. Pascal Faure, M. René Fillon, M. Ivan Gaussen, M. Henri Jallaguier, M. André Malméjan, M. Marcel Malzac, M. André Pieyre de Mandiargues, M. Masseguin, M. Jean Milhaud, Association “Mistral et Tramontane”, M. Jean-Claude Périer, Ets Rey frères, M. Carlo Rim, M. André Savajol, M. Marcel Teissier, M. Jacques Favre de Thierrens, M. André Toubas, “L'Uzège à Paris”.

Tous seront informés en temps utile de la date et du lieu de la remise solennelle de l'épée à Jean Paulhan. »]

– « Élections académiques » [sur deux colonnes, coupure référencée à la main « *Éclair ? / 1^{er} février 1963* »].

– Émile BOUVIER, « Un derby académique / II. – Jean Paulhan », *Midi libre*, vendredi 1^{er} février 1963 [rubrique : « Les chroniques de “Midi libre” / Nouvelles littéraires » ; voir *supra* au 30 janvier 1963].

– n.s., « Jean Paulhan à l’Académie », *Le Figaro littéraire*, 18^e année, n° 876, samedi 2 février 1963, p. 1, colonne dernière ; Maurice TOESCA, « Jean Paulhan / citoyen appliqué écrivain de combat », p. 3^{abcdef} ; Bernard PIVOT, « L’élu a été appelé trop tard », p. 3^{abcd} ; enquête de Jean CHALON, « Fleurs de Paris pour l’auteur des “Fleurs de Tarbes” », p. 3^{abcd} [la rédaction du *Figaro* a appelé au téléphone Jean Guéhenno, André Chamson, Dominique Aury, Jean Grenier, André Dhôtel, Yves Berger, Roger Judrin et Georges Lambrichs.

Photo Izis légendée : « *Paulhan, Toesca aux arènes de Lutèce. / Écrivain appliqué, citoyen appliqué, homme appliqué... et fervent joueur de boules. / (Photo Izis.)* »

Jean Grenier écrit à Jean Paulhan, « 31 – I – [19]63 » : « *Je suis ravi de ton élection. Le Figaro littéraire m’a interrogé par téléphone et je vois qu’il n’a pas déformé ce que je disais. Je suis simplement surpris qu’ils distinguent 2 catégories : collaborateurs à la NRF et écrivains et qu’il me range uniquement dans la seconde !* » Jean Chalon présentait en effet ainsi son enquête : « *L’élection de Jean Paulhan a doté le téléphone d’un attrait inattendu. À la question : “Que pensez-vous de l’entrée de Jean Paulhan à l’Académie ?”, il était facile d’imaginer le visage correspondant à ces voix que la stupeur, l’ennui ou la crainte (ou les trois à la fois) coloraient diversement.*

Avouons que ceux et celles qui se refusèrent surent le faire avec des subtilités propres à enchanter Paulhan lui-même. Ont osé répondre deux académiciens (Jean Guéhenno et André Chamson), trois collaborateurs de La Nouvelle Revue française (Dominique Aury, Roger Judrin et Georges Lambrichs) et trois écrivains (André Dhôtel, Jean Grenier et Yves Berger). »]

– François MAURIAC, « *Vendredi 25 janvier* », *Le Figaro littéraire*, samedi 2 février 1963 [rubrique : « Le bloc-notes de François Mauriac » ; texte complet : « *Élection de Jean Paulhan, hier, à l’Académie. Qui féliciterai-je le plus, de la bergère ou du berger ? Chacun des deux a mis dans le mille. Lui, il va pouvoir travailler enfin à un dictionnaire, qui est la chose du monde pour laquelle il est né. Et nous, nous avons pris conscience d’un miraculeux changement — moi*

surtout, si près de devenir, quai Conti, le doyen d'élection, et dont la carrière académique recouvre déjà trente années.

Le premier scrutin auquel je pris part vit Claude Farrère triompher de Paul Claudel. Je me souviens de mon accablement et de ma honte. Or le meneur de jeu avait été ce même Pierre Benoit à qui Jean Paulhan succède et dont il prononcera l'éloge sous la Coupole. Manœuvrier diabolique, Pierre Benoit était revenu à Paris tout exprès, et en quinze jours gagna la partie. Une certaine littérature se vengeait de l'autre, réglait son compte à la N.R.F. — et la droite maurrassienne réglait le sien à l'ami de Philippe Berthelot qu'était Claudel, à un tenant du régime exécré. Cette défaite de Paul Claudel annonçait la victoire toute proche de Charles Maurras, préparée à Rome, dès ce moment-là, par Georges Goyau, car il fallait d'abord que l'Action française fût réconciliée avec l'Église.

L'histoire de l'Académie française, à l'époque où j'y pénétrai, dépendait étroitement de la politique. Le maréchal Pétain, à la veille de partir pour Madrid, dominait les séances, figure à demi voilée de notre proche destin. Le vieil homme de pierre se tenait silencieux à la barre. Je le revois, je me souviens de cette rumeur autour de lui.

Le changement qui s'est accompli en ces trente années et que l'élection de Jean Paulhan illustre, c'est qu'il ne se trouve plus chez nous un meneur de jeu comme André Chaumeix en fut un, ou Pierre Benoit, et dont les buts et les moyens étaient d'ordre politique. "Dépolitisation" : notre dictionnaire n'a pas encore accueilli le mot, mais ce qu'il désigne est entré dans nos mœurs, et nous commençons à en voir les effets.

Dès que la politique ne domine plus quai Conti, la littérature y redevient maîtresse. J'ai été frappé de ce que me disait un de mes confrères, hier, au moment du scrutin : "Jean Paulhan doit détester mes livres, mais cela ne fait pas question pour moi et je lui donnerai ma voix." Il n'est pas si sûr que Jean Paulhan déteste les livres de ce confrère, car il a l'esprit le plus libre que je sache et le conformisme d'avant-garde lui est étranger. Comment il s'y prendra pour louer Pierre Benoit, je l'ignore, et m'en pourlèche d'avance les babines ; mais n'en doutons pas : il rendra une justice inattendue à l'auteur de Kœnigsmark, dont le purgatoire consistera peut-être à entendre Jean Paulhan l'enguirlander à sa manière.

Les lettres, les lettres seules, leur intérêt désormais doit décider de tout quai Conti et l'emporter sur tout... Même sur la morale ? L'un de nous racontait plaisamment qu'un de nos confrères dévots avait demandé à son confesseur si c'était un péché que de voter pour Jean Paulhan. Histoire inventée pour faire rire. Il n'empêche que nos consciences scrupuleuses s'interrogent : leur scrupule doit-il porter sur

l'intérêt de l'illustre Compagnie dont nous avons la charge, ou sur les bonnes mœurs que certaines publications offensent gravement et dont il ne nous appartient pas d'encourager les auteurs ?

On voit assez où le bât me blesse. J'ai reçu comme beaucoup de mes confrères, huit jours avant l'élection, l'Histoire d'O préfacée par Jean Paulhan. Comme l'exemplaire venait tout droit de chez l'éditeur, rien ne serait si aisé que de connaître le nom de l'envoyeur. Je ne ferai pas au duc de Castries l'injure de croire qu'il y a mis la main ; mais si c'est quelqu'un de nos chrétiens, je ne doute pas qu'il n'ait amassé des charbons ardents sur sa tête ; car il est grave d'obliger de vieux hommes, qui ne peuvent plus guère pécher qu'en imagination, ne serait-ce qu'à entrouvrir l'Histoire d'O. Car c'est entrebâiller la porte de l'enfer.

Le distributeur anonyme de l'Histoire d'O à l'Académie est donc responsable de tout ce que cette lecture y aura inspiré de mauvaises pensées. Je ne voudrais pas être à sa place. C'est au cou de ce dévot qu'il eût mieux valu attacher une meule de moulin ; non à celui de Jean Paulhan, agnostique et qui (peut-être, Dieu le sait !) échappe à la loi. Il a préfacé l'Histoire d'O, comme il eût commenté un roman de Sade, un essai de Freud ou de Bataille.

L'étude clinique de l'érotisme est-elle plus condamnable aux yeux de Dieu que l'usage prudent que nous en avons fait, nous autres romanciers ? L'Histoire d'O est atroce, certes, et d'une lecture pour moi intolérable ; mais cette horreur même nous garde peut-être de céder au trouble qu'éveillaient en moi, en revanche, quand j'avais seize ans, des douceurs et des suavités, comme ce passage de Cruelle énigme de Paul Bourget : "Ah ! dit-elle, en appuyant sa main parfumée sur les paupières d'Hubert, que je voudrais dormir sur ton cœur !" Qui sait si ce n'est pas pire que l'Histoire d'O ?

La stricte morale académique triomphe dans le choix de ce confrère, persuadé que Paulhan déteste ce qu'il écrit et qui vote pour Paulhan, parce qu'il juge que cette vieille reine des abeilles fera merveille dans notre illustre ruche. Je le crois moi aussi. Non que nous devions nous attendre à des miracles : Jean Paulhan, qui est de peu mon aîné, appartient à notre génération, il est l'un de nous, pareil à nous, muni certes de quelques antennes qui nous font défaut ; mais il est né, comme nous tous, à une certaine époque qui est révolue, dont la N.R.F., malgré tous les soins qu'il lui donne, reste comme l'Académie une survivance. Le curieux est qu'en politique il ne sera pas le moins maurrassien de la famille, bien que dans un autre style qu'Henri Massis.

Et je ne suis pas sûr, comme quelques-uns s'en flattent, que sa seule présence nous attirera des candidatures excitantes et flatteuses.

D'où nous viendraient-elles grâce à lui ? Du surréalisme ? Mais de ce côté-là je ne vois personne de comestible. Des peintres ? Du côté de chez Braque ? Il eût fallu y penser plus tôt. Il y a des poètes ? Mais une poésie qui ne s'adresse plus à personne défie toute discrimination académique. Quant aux bons auteurs de notre âge que l'Académie a eu le tort de boudier ou qui ont boudé l'Académie : Jean Schlumberger, Jacques Chardonne, l'envie leur en a passé, j'imagine. Et quelle espérance de voir jamais le temps où Malraux ne serait plus ministre et pourrait devenir l'un de nous ? Un ministre de de Gaulle l'est in aeternum et doit perdre toute espérance de ne l'être plus. Et comme c'est fini des guerres, il ne se trouve plus de vainqueur à glorifier, et comme la vie parlementaire est réduite à peu, sinon à rien... Jean Paulhan vérifiera qu'il n'est pas plus aisé de faire une bonne Académie que de faire une bonne revue.

Mais l'important, c'est que j'aurai l'occasion de le revoir le jeudi, s'il plaît à Dieu. Pendant l'occupation, quand j'avais dû aller loger chez Jean Blanzat, sur un avis de la Résistance, et après une visite domiciliaire de la Gestapo, je voyais Paulhan chaque jour, car nous habitions presque porte à porte. J'ai gardé de ces sombres jours un souvenir délicieux. Il était venu accrocher dans ma chambre un petit Dubuffet (je crois) pour accommoder mon œil à la peinture moderne... Oui, que de plaisirs en ces temps de malheur, mais où nous étions fous d'espérance ! Un candidat aussi éblouissant n'avait certes pas besoin que je réveille ces souvenirs. Il n'empêche que la plupart de ceux qui lui ont donné leur suffrage ont obéi aussi à ces raisons du cœur. »]

– Alexandre VIALATTE, « Un pince-sans-rire chez les habits verts », *Paris-Match*, n° 721, 2 février 1963, p. 66-67 [p. 66, photo légendée « Décembre 1914 : Sergent au 1^{er} Zouaves, Jean Paulhan combat avec le 9^e régiment de marche » et reproduction légendée : « Le portrait de l'écrivain en 1945, par un peintre qu'il a découvert et lancé : Jean Dubuffet » ; p. 67, photographie du groupe de La N.R.F. autour de Paul Valéry ; article annoncé p. 17 en sommaire : « Depuis quarante ans, Jean Paulhan est l'éminence grise de la littérature. Enfin, il entre à l'Académie. On prétend que c'est un pince-sans-rire. »

Henry Bauchau écrit à Jean Paulhan, le « 3 février [19]63 » : « Cher Monsieur / Retenu depuis trois semaines par un accident de ski dans un petit hôpital suisse allemand je viens seulement d'apprendre — en vous voyant en zouave dans Paris Match — votre élection à l'Académie.

Peut-être n'y a-t-il pas pour vous de lieu plus juste et plus saugrenu et j'imagine que cela doit vous plaire. L'Académie y gagne

beaucoup, quant à vos amis et lecteurs il y a longtemps qu'ils vous situent dans l'inimitable, toujours à la fois ici et ailleurs.

Je voudrais qu'avec mes félicitations si retardées vous acceptiez aussi l'expression de ma respectueuse affection. »

– Jean-François MANSARD, « L'éminence grise en habit vert », *Week end*. Le magazine du tiercé, n° 18, samedi 2 février 1963, p. 18e [rubrique : « Les livres » ; début et extraits : « *Ainsi, celui que l'on a appelé l'éminence grise des lettres françaises, Jean Paulhan, est maintenant académicien. [...]*

Mais celui qu'Henri Clouard appela le Freud du langage n'est pas pour autant un mandarin. [...]

Haute intelligence, vaste culture, éclectisme, virtuosité, tel est Jean Paulhan, esprit insaisissable dont je vous recommande la fréquentation.

“L'Académie, a-t-il déclaré, n'est ni un club, ni un salon, c'est une société savante.”

Et sous l'œil satisfait de Jean Cocteau, l'auteur du “Guerrier appliqué” est entré sous la Coupole. »]

– Georges ANEX, « Jean Paulhan immortel », *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 166^e année, n° 27, samedi-dimanche 2-3 février 1963, p. 18fg [dans *La Gazette littéraire*, supplément littéraire de *La Gazette de Lausanne*, en pagination continue ; avec le fac-similé d'une lettre de Jean Paulhan à H.-L. Mermod légendé « *Paulhan grand ami de la Suisse : lettre à H.-L. Mermod* » ; texte complet de la lettre : « *Cher ami / Merci. L'Adolphe est admirable et je ne me lasse pas de relire les dessins d'Auberjonois. Quelle rencontre merveilleuse ! Voilà de ces livres qui changent (un peu) le sens d'une œuvre. À vous donc, avec la reconnaissance de / Jean Paulhan. »]*

– Max FAVALELLI, « Précieux renfort pour le Dictionnaire : Paulhan à l'Académie », *Midi libre*, dimanche 3 février 1963 [Max Favalelli rencontre Jean Cocteau avenue de l'Opéra, qui lui raconte ceci : « “De malheureux parents ont un fils muet. Ce dont ils s'affligent beaucoup, sans trop le laisser paraître. Le jour des dix-huit ans de l'infirmes, on organise un petit souper, avec quelques intimes. La bonne, maladroite, renverse un verre de vin sur la table.

‘Vous ne pouvez pas faire attention !’ hurle le fils.

Saisissement général. Les parents n'en croient pas leurs oreilles.

‘Mais tu parles ! Tu parles !... Et depuis dix-huit ans tu n'as pas prononcé un seul mot !’

— ‘C’est que, jusqu’à aujourd’hui le service était impeccable...’ »].

– n.s., « Achard et Paulhan / à l’Élysée : / Une audience académique / mais peu protocolaire », *Le Figaro*, 6 février 1963 [début : « On sait que depuis Richelieu il est de tradition, chaque fois qu’un nouvel immortel est admis quai Conti, qu’il aille, la semaine suivant son élection, se présenter avec le directeur en exercice de l’illustre compagnie chez le chef de l’État, protecteur officiel de l’Académie. Jean Paulhan ne pouvait manquer à cet usage. »]

– n.s., « Le général de Gaulle a reçu Jean Paulhan », *Midi libre*, 6 février 1963 [texte complet : « Paris. — Le général de Gaulle a reçu, à 11 heures, le dernier élu à l’Académie française, M. Jean Paulhan.

Ce dernier lui a été présenté, comme le veut la tradition, par le président en exercice de l’Académie, M. Marcel Achard. »]

– Maeleine CHAPSAL, « Paulhan le Patron », *L’Express*, dir. Jean-Jacques Servan-Schreiber, n° 608, 7 février 1963, p. 23^{abc}, 25^{abcd} et 26^{ab} [dans les pages « Paris a lu », texte surtitré : « Académie » ; intertitres : « Le cœur bien placé », « Montaigne et Disraëli », « Braque et Bonnard », « Deux grands romans », « Une grammaire des idées » et « Deux épreuves » ; portrait photographique de Jean Paulhan à la cigarette, crédité J.-R. Roustan et légendé « “Il faut s’amuser dans la vie — mais il ne suffit pas de s’amuser” »].

L’entretien a eu lieu rue des Arènes, après l’élection de Jean Paulhan à l’Académie française : « *L’Académie, je n’en pense rien, j’en suis* ». Le tapuscrit corrigé est de 10 pages in-4, la dernière entièrement autographe, avec lettre d’accompagnement et enveloppe conservées : « *Chère Madame, pardonnez-moi. Je crois vraiment que j’en ai trop supprimé, trop ajouté. Il me semble du moins que tous mes petits papiers sont clairs. De toute façon merci, et croyez à l’amitié de Jean Paulhan, si vous le voulez bien* ». Plusieurs questions sont changées par Jean Paulhan (*La Madeleine des écrivains. Archives de Madeleine Chapsal*, librairie Henri Vignes, catalogue n° 74, mai 2013, n° 49 ; manuscrit de 6 feuillets, entièrement de la main de l’auteur ! (coll. part.).

Le texte de Madeleine Chapsal a été repris dans *Envoyez la petite musique*, Paris, B. Grasset, 1984, p. 257-261, précédé d’une présentation p. 251-256 ; sous le même titre, Paris, Librairie générale française, 1984, p. 292-297, présentation p. 285-291 (coll. « Biblio Essais », n° 4079)].

– Robert POULET, « Le génie sauvage », *Rivarol*. Hebdomadaire de l'opposition nationale [dir. René Mallavin], n° 630, 7 février 1963, p. 17b [rubrique : « Les Livres » ; texte complet : « *P.S. — Apprenant, l'autre jeudi, l'élection académique de Jean Paulhan, j'ouvris sa Lettre aux directeurs de la Résistance et je lus ceci : "Il n'est pas un des quatre cent mille Français qui se sont vus, par la Libération, exécutés, envoyés au bagne, révoqués, ruinés, taxés d'indignité nationale et réduits au rang de paria — il n'est pas un seul de tous ceux-là qui n'ait été frappé au mépris du Droit et de la Justice." Ces lignes furent publiées il y a dix ans. J'ai l'impression qu'elles entrent aussi à l'Académie. Et qu'il y a lieu de se réjouir lorsque, dans cette enceinte où l'Histoire a parfois introduit des sentiments assez médiocres, le courage, l'honnêteté intellectuelle et la liberté d'esprit font escorte aux formes les plus hautes — et donc les plus aiguës, les plus périlleuses — du jugement et du talent.* »

Numéro complet au fonds Paulhan].

– n.s., « Jean Paulhan et de Gaulle », *Midi libre*, 8 février 1963 [texte complet : « "Me reconnaîtra-t-il", se demandait notre éminent concitoyen Jean Paulhan, nouvel académicien en allant rendre sa visite protocolaire au "protecteur de l'Académie" qu'est de droit le Président de la République. Marcel Achard, actuel président de l'Académie française, l'escortait jusqu'au premier étage de l'Élysée.

"Bonjour, je suis très content de vous revoir", a dit le chef de l'État en l'accueillant.

"Pourtant, ajoute Jean Paulhan, je ne l'avais plus vu depuis 1945. À cette époque, le général, qui était alors président du Gouvernement provisoire, supervisait la revue 'Liberté de l'Esprit' que dirigeait Claude Mauriac. Un jour il m'a fait venir pour me demander de ne pas publier un article que j'avais proposé : 'Lettres aux directeurs de la Résistance'.

"Cet article, m'a-t-il dit, est inopportun."

"Je lui ai donné raison et j'ai bien fait."

Dans cet article, Jean Paulhan protestait contre les condamnations prononcées par les cours de justice et contre les épurations administratives. »]

– Jean DUTOURD, « Silhouette de Paulhan », *La Tribune de Genève*, n° 33, vendredi 8 février 1963, p. 1 [coupure dans les dossiers de presse, classée en 1962 et attribuée au *Journal de Genève*, erreur corrigée pour nous par Jean Dutourd, dans sa lettre de « Paris le 12 novembre 1996 » : « Je ne peux malheureusement pas vous donner de date précise si ce n'est qu'elle a dû paraître soit à la fin de 1962 soit au

début de 1963. Si vous demandez la date exacte à la Tribune de Genève, je pense que cette publication vous la fournira. » ; texte complet : « Les grands écrivains ont trois mille lecteurs, mais ces trois mille-là font du bruit comme un million, et un bruit qui dure. En France, c'est à peu près le public de Jean Paulhan, depuis qu'il écrit. C'est aussi le public des classiques. Un auteur lu par les trois mille personnes qu'il faut est sauvé bien plus sûrement qu'un auteur qui tire à trois cent mille. Jouhandeau s'élève sur les décombres de Claude Farrère, Supervielle sur ceux d'Haraucourt, Léautaud sur ceux de Bourget ; et voilà que l'Académie française offre à Jean Paulhan le fauteuil de Pierre Benoît. Telle est l'inéluctable revanche des bons auteurs.

Ceux-ci n'écrivent jamais pour les gens qui vivent au même siècle qu'eux, mais pour les hommes du passé ou pour ceux de l'avenir, ce qui revient au même. J'imagine que Paulhan, ayant composé douze pages très brillantes et très fines sur la peinture abstraite, le crime, le libertinage ou le jardin public de la ville de Tarbes, se demande : "Cela aurait-il plu à Bossuet ou à Montesquieu ? Cela plaira-t-il en 1995 ? " Je suis sûr qu'il ne s'est jamais demandé : "Cela va-t-il plaire au critique du Temps ?"

On raconte toutes sortes de choses de Jean Paulhan : qu'il est un pape, un bonze, un mandarin, un diable, une éminence grise, etc. Ce sont, évidemment, des mensonges. En effet, les papes, les mandarins, les diables et même les éminences grises sont des gens qui se composent un personnage, qui prennent des attitudes, qui se mettent en avant. À la réflexion, le plus poseur de tous est encore l'éminence grise. Paulhan au contraire est la modestie faite homme.

Pendant quarante ans, il est resté assis dans son bureau de la Nouvelle Revue française, recevant le mercredi après-midi, accueillant les jeunes poètes et les vieux prosateurs, les opulents et les besogneux de la littérature, les illustres et les obscurs, sans faire de différence entre les uns et les autres. En 1935, le jeune Lemarchand, âgé de vingt-cinq ans et fort timide, entre dans le sanctuaire de la "N.R.F." Paulhan était en conversation avec un monsieur à cheveux gris et à moustaches jaunes qui ressemblait à un vieux chien de chasse. Il se lève, serre la main au visiteur, l'amène au vieux chien de chasse qui sourit d'un air très intelligent, et lui dit : "Vous avez entendu parler de Paul Valéry, je crois. Il sera très honoré de vous connaître."

Tel est Paulhan. Il renverse constamment les rôles, ce qui est, en somme, une attitude chrétienne. Chaque fois que j'ai pu l'observer, je l'ai vu s'occuper d'abord des derniers, et ne se soucier des premiers que s'il lui en restait le temps.

Je n'aperçois guère, en général, les défauts de mes amis. Quand on m'affirme qu'ils en ont, et qu'on me les détaille, je suis toujours bien surpris. On me dit que Paulhan est menteur, compliqué, perfide, orgueilleux, méchant, grand fomenteur de bisbilles et de malentendus, etc. Je le connais depuis quinze ans et je le vois presque toutes les semaines. Je n'ai jamais rien remarqué de semblable. Tout à l'inverse, j'ai eu cent fois l'occasion de constater qu'il est d'une grande bonté (mais d'une bonté qui se cache soigneusement), d'une excessive délicatesse (si tant est que la délicatesse soit jamais excessive), d'une générosité constante, d'une complaisante infinie, d'une gentillesse inlassable, d'une élégance morale complète. Je ne parle pas de véracité. Jamais je ne l'ai entendu mentir. Sur tous les sujets, il dit ce qu'il pense, en toute ingénuité ; mais comme il le dit avec une rigoureuse exactitude, et un grand souci des nuances, on le comprend mal.

Il est courageux, aussi. En 1914, il était sergent de zouaves ; il est revenu de la première guerre avec la croix et des blessures. Chose admirable, il sait changer de courage avec les circonstances : en 1942, on n'avait plus besoin de courage militaire, mais de courage civil — ou civique. Il l'eut, et accomplit toutes sortes d'actions dangereuses en dépit (ou plus exactement à cause) de la Gestapo. Ce qui, en 1945, l'amena tout naturellement à défendre mordicus ses ennemis de la veille, qu'on appelait les "collabos", qui passaient par les commissions d'épuration et qu'on fusillait parfois trop vite.

Être toujours en porte-à-faux, c'est le bon moyen d'être dans le vrai. Être avec le faible quel qu'il soit contre le fort quel qu'il soit, c'est le bon moyen d'être juste. Paulhan me fait songer beaucoup à Rivarol, qui parvint, par un usage intensif de la grammaire, à une solidité d'esprit et à une profondeur de génie rares. Il est, lui aussi, un grammairien, ce qui est comme d'être mathématicien, pour la rigueur que cela met dans l'esprit, et je dirai même dans l'âme.

En fin de compte, si, je lui connais un défaut, et si grave que je ne parviens pas à me l'expliquer : il n'aime pas Balzac. »]

— Jacqueline PIATIER, « Le "Montaigne" d'Albert Thibaudet », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], vingtième année, n° 5619, samedi 9 février 1963, p. 11abcd [début : « Voici un livre qui paraît près de trente ans après la mort de son auteur et qui se présente un peu comme une gageure. Ce n'est pas un journal intime — sa publication tardive n'aurait rien d'extraordinaire, — c'est un dossier de travail et livré tel qu'il fut trouvé ou presque dans les tiroirs de M. Jean Paulhan : des liasses de notes de longueur diverse, plus ou moins rédigées, écrites sur les feuilles les plus insolites, copies d'élèves, quittances de loyer, fiches

de la poste. Bref, un texte émouvant jusque dans son état matériel. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « Cet immortel qui sent le soufre... », *Le Courrier de Madagascar. Le grand quotidien des tropiques*, Tananarive, 2^e année, n° 196, mardi 12 février 1963 [extraits : « C'était à prévoir. Jean Paulhan n'est pas encore installé officiellement sous la Coupole qu'on y respire déjà l'odeur du soufre.

Maintenant qu'il est élu — très confortablement d'ailleurs — au fauteuil de Pierre Benoit, tout le monde se demande si ce n'est pas au diable en personne qu'on vient d'ouvrir les portes du quai Conti. [...]

Mais, après tout, comme l'écrit Mauriac : "L'étude clinique de l'érotisme est-elle plus condamnable, aux yeux de Dieu, que l'usage prudent que nous en avons fait, nous autres romanciers ?"

Après une telle absolution, plus rien ne devrait logiquement empêcher Paulhan — si Pauline RÉAGE c'est lui — de passer aus aveux.

Le dernier des immortels ne serait plus, désormais, qu'un bon petit diable. »]

– Robert MALLET, « Paulhan a le style malgache », *Le Courrier de Madagascar. Le grand quotidien des tropiques*, Tananarive, 2^e année, n° 197, mercredi 13 février 1963, p. 5abcd [placé avec le suivant sous le titre commun « Avec Jean Paulhan, / c'est l'académie malgache / qui entre à l'Académie / française » ; extrait : « Il est un fait, c'est que Paulhan a préfacé "Histoire d'O". Il est un fait que ce livre a eu des démêlés avec la justice ; mais il n'est pas un fait que Paulhan l'ait écrit et je puis vous dire en toute vérité que jamais Paulhan ne m'a dit qu'il l'avait écrit. Et je l'ai toujours entendu dire "pourquoi me l'attribue-t-on ?" » (col. d)].

– Dr RAHARIJAONA, « Personne ne connaît mieux le malgache que Paulhan », *Le Courrier de Madagascar. Le grand quotidien des tropiques*, Tananarive, 2^e année, n° 197, mercredi 13 février 1963, p. 5efgh [photo légendée : « Une photo jaunie : c'est Jean Paulhan, jeune professeur à Madagascar » ; article placé avec la précédent sous le titre commun « Avec Jean Paulhan, / c'est l'académie malgache / qui entre à l'Académie / française » ; Raharijaona n'a pas été l'élève de Jean Paulhan mais l'a connu dans une relation de « jeune ami ». Il l'accompagnait dans ses promenades dans la forêt. Jean Paulhan est le premier académicien malgache — il l'est toujours en 1963 — à devenir académicien français].

– A.K., « Le nouvel académicien français Jean Paulhan », *Eleuthéria*, Athènes, 17 février 1963 [coupure en grec, au fonds Paulhan].

– Richard SOMERITIS, « L'Académicien français Jean Paulhan est-il aussi l'auteur d'écrits pornographiques ? », *Eleuthéria*, Athènes, 19 février 1963 [au fonds Paulhan, traduction du grec moderne par Alexia Psarolis : « *L'Académicien Jean Paulhan est-il aussi l'auteur d'écrits pornographiques ?*

Paris 18. "Histoire d'O" est le livre scandale de l'après-guerre. Il n'a jamais été édité de façon officielle, mais il circule toujours en cachette. Le sujet de ce livre est l'entière soumission d'une femme "O" aux hommes. Soumission sexuelle, naturellement, qui dépasse tout ce qui a déjà été vu. "Tropique du Capricorne" d'Henri Miller, en comparaison avec "Histoire d'O", est fait pour des petites filles de couvent catholique.

Les habitués des cafés intellectuels de Saint-Germain-des-Prés ont essayé de découvrir l'auteur de cette histoire qui décrit les rêves les plus fous d'hommes [...]

Divers bruits ont circulé. L'un affirmait, avec assurance, indiscutablement, que le "père" d'"O" était l'écrivain catholique François Mauriac, d'autres évoquaient les femmes, membres du jury du Prix Femina. Finalement, la paternité de ce livre, écrit de toute évidence dans une langue parfaite et réellement intéressant, a été attribuée à Jean Paulhan, suivant l'exemple de nombreux auteurs classiques, comme Musset, La Fontaine et Diderot, qui n'ont pas hésité à franchir les frontières de la bienséance. »]

– *Midi libre*, 28 février 1963 [texte complet : « Notre éminent compatriote Jean Paulhan a choisi la devise (évidemment non conformiste) qui sera gravée sur son épée d'académicien : "Si j'étais une huître perlière, je ne cultiverais pas ma perle". »]

– F.J. TEMPLE, « Le petit diable à l'Académie », *Actuelles*, Montpellier, 1^{ère} année, n° 2, mars 1963 [rubrique : « Humeurs » ; texte complet : « Encore deux ou trois, et l'Académie Française deviendra fréquentable. M. Jean Paulhan vient de s'y risquer après s'être donné le temps d'observer le comportement de M. Cocteau. Celui-ci qui a retrouvé, semble-t-il, la santé sous la coupole, et n'a pas trop souffert d'une promiscuité supposée, offrait la garantie qui a décidé le sachein de la NRF à franchir le seuil de ces lieux naguère peu recommandables. Je ne désespère pas d'y voir bientôt M. Jean Genêt qui, entre deux séjours en prison, pourrait succéder, Dieu aidant, à M. François Mauriac, ou à cet excellent M. Bordeaux qui est un peu

madérisé. M. Jean Paulhan va donc faire l'éloge de M. Pierre Benoit. Je suis sûr que ce ne sera pas sans déplaisir s'il lui arrive de penser que le destin l'a épargné en ne le faisant point tomber sur pire, le genre Albert Buisson, par exemple.

Voilà donc la pétanque qui entre par la grande porte à l'Académie, et je vois très bien M. Paulhan qui, est-il besoin de le dire, est méridional, "plumer" comme une fleur M. Duhamel, à la dernière façon marseillaise. C'est alors que l'on pourrait dire que le diable n'avait pas besoin de se faire immortel pour avoir deux cornes, et M. Mauriac tremperait non sans délices sa vieille main de chaisière dans le bénitier installé à la porte d'entrée par Monseigneur Tisserand qui veut bien d'un pasteur à ses côtés mais qui se doit méfier d'un parpaillot, fût-il gallo-romain, qui patronne des Histoires d'O (non bénite celle-là, comme l'a déjà dit un mécréant). Avec M. Paulhan, je suis persuadé qu'il va y avoir de fort joyeuses journées quai Conti. Le Midi ne pouvait compter jusqu'à ces derniers jours que sur M. Pagnol que l'on n'a jamais pris au sérieux, ou sur M. Chamson qui est un peu prêcheur. M. Paulhan risque (et nous l'espérons) de nous venger, avec ses farces et attrapes, des envahisseurs francimans. »

Au fonds Paulhan, copie accompagnée de ce mot : « Chère amie / Je retrouve ce papier — que j'avais oublié —. Vos archives le toléreront-elles ? / amicalement / F.J.T. » À la BNF, la cote Fol Jo 13512 ne conserve, pour l'année 1963, que le numéro 4 de la première année, celui de décembre. La Médiathèque Émile Zola de Montpellier Méditerranée Métropole ne conserve pas le numéro recherché. Frédéric Jacques Temple ne conserve pas non plus cet article. Nous remercions Sylvie Desachy, directrice des Archives départementales de l'Hérault, et Catherine Sévérac, de la Bibliothèque centrale Émile Zola de Montpellier, qui ont bien voulu nous éclairer, par l'intermédiaire de L'International Institute of social history d'Amsterdam [avril 2019]].

*— Le Crapouillot [dir. Jean Galtier-Boissière], n° 60, numéro spécial « Histoire du cinéma ** », mars 1963, n.p. [p. 80]b [rubrique : « Parmi les livres » ; texte complet : « Jean Paulhan, rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française, a été élu à l'Académie au premier tour par 17 voix contre 10 au Comte de Castries. Le V.D. a envoyé à Paulhan le mot suivant : — Bravo mon cher ami pour votre bel habit vert et mes compliments à Madame d'O.*

Un ennemi de Paulhan avait adressé aux 39 académiciens cette scandaleuse "Histoire d'O" que la rumeur publique attribue à l'éminence grise de la maison Gallimard. Le prix de l'ouvrage étant de 24 francs 63 cette petite plaisanterie se révélait assez coûteuse.

D'autant qu'un seul habit vert aurait été impressionné : le général Weygand (96 ans). En attendant, l'élection triomphale de Paulhan a fait rebondir la vente du livre en dépit de son prix élevé. »]

– E.P. [Elisabeth PORQUEROL], « Dictionnaire critique / Académie », *Écrits de Paris* [René MALLIAVIN, directeur de la publication], mars 1963, p. 77 [texte complet : « *L'Académie française a élu le jeudi 24 janvier M. Jean Paulhan au fauteuil de Pierre Benoit, le préférant au duc de Castries, le si remarquable historien de l'Émigration. Cette élection n'a ni surpris ni choqué. M. Paulhan est un des personnages les plus en vue de notre littérature contemporaine. Il est l'animateur d'une maison d'édition et d'une revue également célèbres. En des jours dangereux, il a risqué de près sa vie dans la clandestinité.*

Il se dit volontiers, par un excès de modestie, simplement "grammairien", et en effet il a écrit dans ses "Fleurs de Tarbes" une sorte de traité où il examine curieusement la nature et l'emploi du "lieu commun", tentation et "terreur" de l'écrivain. IL participera donc, pour leur plus grand profit, aux travaux du "Dictionnaire" et il rappellera à la Compagnie où il est entré cette "Rhétorique" qu'elle a promise, il y a trois cents ans. Il se peut aussi qu'il entre dans les débats académiques, avec ce nouveau confrère, un esprit de liberté propre à les déconcerter. Son extrême subtilité, de plus, le pousse à une originalité parfois assez proche de la singularité et capable d'effarer un peu le simple lecteur ou un lecteur trop simple. C'est ainsi que, parlant de l'art abstrait, il le dit "informel", au lieu d'informe, ce qui ne le sauve point, et qu'expliquant l'œuvre poétique de Saint-John Perse, œuvre qui demandait en effet explication, il parvient à lui rouver un sens... et même plusieurs.

Mais M. Jean Paulhan est-il à ce point la dupe de ses fantaisies, et une intelligence si vive peut-elle ainsi se laisser prendre à ses jeux ? Il reste pourtant un endroit où tout se simplifie, et c'est le plaisir qu'ont les amis de M. Jean Paulhan, c'est-à-dire tous ceux qui le connaissent, de le voir où il est. »]

– n.s., « Paulhan à l'Académie », *Guilde du livre*. Bulletin mensuel, Lausanne, 28^e année, n° 3, mars 1963, dernière page de couverture [portrait photographique non crédité ; texte complet : « *Notre ami, Jean Paulhan, l'auteur qui se targue d'être le moins lu de France mais qui est aussi celui qui a le plus de poids, vient d'être élu, à 78 ans, à l'Académie française. Cette consécration assez inattendue d'un grand découvreur de talents (Camus, Sartre, Jouhandeau et tant d'autres) qui savait rester en marge de l'officialité, a suscité quelque embarras parmi les Immortels, dont l'un des plus écoutés s'est écrié : c'est le*

diabole qui fait son entrée sous la coupole ! La Guilde a fait à Jean Paulhan, dans son catalogue, la modeste place qu'il désirait, en publiant Le Guerrier appliqué (P.O.4). »]

– Denise BOURDET, « Jean Paulhan », *La Revue de Paris*, 70^e année, mars 1963, p. 119-124 [relation d'une visite rue des Arènes, un jour de neige, pour un entretien amorcé par des précisions sur le square Capitan et les arènes de Lutèce, avec un intéressant jugement de Jean Paulhan sur la musique : « *J'aime les musiciens qui font du bruit, qui mettent leurs intestins sur la table. Comme Wagner. Ou alors ceux qui murmurent. La musique sérielle ? Je suis allé quelquefois l'entendre au Domaine musical. J'ai encore des progrès à faire.* »

Texte repris la même année dans Denise BOURDET, *Brèves rencontres*, Préface de Roger Peyrefitte, Grasset, 1963, p. 166-175, achevé d'imprimer le 5 juin].

– n.s., *Bulletin du Syndicat des critiques littéraires* [président-fondateur : Robert Kemp], n° 16, 1^{er} mars 1963, p. 4 [rubrique : « Autres ouvrages publiés par les membres du syndicat » ; « *Jean Paulhan : Postface à Stephen Jourdain : Cette vie m'aime (N.R.F.) — avec Jean Follain (et divers) : Paroles peintes (Lazar-Vernet).* »

Coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « Pour l'épée / d'académicien / de Jean Paulhan », *Midi libre*, 1^{er} mars 1963 [texte complet : « *Sur l'initiative des "Enfants du Gard à Paris", une souscription est ouverte pour offrir à l'écrivain Jean Paulhan, enfant de Nîmes et ancien élève du lycée de notre ville, récemment élu à l'Académie française, une épée d'académicien.*

Les Gardois et les Nîmois qui désireraient témoigner leur admiration et leur estime à leur illustre compatriote, sont invités à adresser leur participation à M. André Malmejean, secrétaire général des "Enfants du Gard à Paris", 3 bis avenue Marceau. Le Vésinet (Seine-et-Oise). C.C.P. 6-45 Paris. »]

– « Jean Paulhan songe à venir à Nîmes », *Midi libre*, 2 mars 1963 [« *Notre éminent concitoyen le nouvel académicien Jean Paulhan, prépare, à Hyères, le discours qu'il doit faire sous la Coupole, en relisant tous les livres du romancier Pierre Benoit, dont il doit faire l'éloge. Il doit répondre aussi aux mille lettres de félicitations reçues au lendemain de son élection à l'Académie française. Mais pourtant, il a déjà répondu à notre concitoyen et ami M. Georges Martin, une très gentille lettre de remerciements, lui disant qu'il songeait sérieusement à venir dans sa ville natale pour y rencontrer ses amis. Souhaitons que*

ce voyage se réalise au plus tôt, afin que l'on fête le deuxième "immortel nîmois". »]

– manchette : « “La force a les droits de la force. Elle se dégrade / et s’humilie — et nous humilie tous — dès qu’elle ment / et couvre d’un manteau légal ses assassinats.” (Jean Paulhan, de l’Académie Française, / Lettre aux Directeurs de la Résistance) », *Rivarol*. Hebdomadaire de l’opposition nationale, n° 635, 14 mars 1963, p. 1 [numéro complet au fonds Paulhan].

– n.s., « Jean Paulhan – Académie Française », *Börsenblatt für den Deutschen Buchhandel*, Frankfurter Ausgabe, n° 22, 15 März 1963, p. 1144 [réclame pour *Unterhaltungen über vermischte Nachrichten* ; photo de Jean Paulhan tenant le livre en mains ; et pour Gaëtan Picon, *Panorama der modernen Literatur*, dans les deux cas, chez Sigbert Mohn Verlag].

– Gilbert LELY, « Préface » à : Marquis de Sade, *Lettres choisies*, Jean-Jacques Pauvert, 1963, 272 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 30 mars 1963, voir p. XVII-XVIII : « M. Jean Paulhan a voulu reconnaître dans ce personnage de Justine l’identité même du marquis, après avoir “découvert”, non sans forfanterie, que le marquis de Sade était masochiste. »

Voir *supra* à la date du 22 mars 1948].

– Hubert JUIN, « *Il avait fallu que la guerre vînt...* », *Bulletin*, La Guilde du livre, Lausanne, 28^e année, n° 4, avril 1963, p. 123-124 [coupure non datée au fonds Paulhan, à propos du *Guerrier appliqué* (1962) et de *À demain la poésie*, dont le bulletin précise en marge gauche : « *Il reste quelques / exemplaires en / présentation / Clairefontaine / Édition originale / brochée / sous papier cristal. Format 19,5-28,5 cm.* » ; extraits : « *On parle bien souvent de Jean Paulhan comme d’une conscience des Lettres, ou, si l’on préfère, comme d’un écrivain paradoxal qui pousserait devant lui, et devant nous, sous notre nez même, le paradoxe qu’il y a à écrire. Il serait plus juste d’ajouter dans le même temps que l’Histoire n’a de cesse qu’elle accuse enfin le Discours des fautes qu’il commet en allant son train, toujours, “comme si...”. Jean Paulhan est ce truchement, ce puriste (aussi), et l’exact témoin d’un grand malaise qui frappe l’écriture dans son ensemble.*

Voyons de plus près. [...]

C’est en lisant Le Guerrier appliqué qu’on pourra surtout saisir sur le vif les mécanismes de cette psychologie de l’indétermination.

Récit bref, mais tout entier soumis aux grandes voix de la Littérature... »].

– Georges PERROS, « Les yeux de la tête », *Commerce. Nouveaux Cahiers* [André Dalmas & Marcelle Fonfreide], I, printemps-été 1963, p. 73-85 [dans un cahier légalement déposé au 2^e trimestre 1963, sans mention de Jean Paulhan, mais avec celles de Georges Braque, de Jean Dubuffet et de Francis Ponge, voir la mention des informels et de la peinture informelle (« *puisque'il faut bien lui donner un nom — pour ma part je m'en passerais, enfin soit — la peinture informelle a permis à pas mal d'écrivains de ne pas se tromper de porte.* »)]

– LO DUCA, « Dernières fouilles », *Iris-time* [directrice : Iris Clert ; Rédacteur : Le Brain-Trust], n° 5, 1^{er} avril 1963 [extrait : « *En 1963, grâce à des travaux très savants autour d'un code érotique du XVIII^e siècle dont le texte s'est perdu, — Histoire d'O — l'Académie élit un nouveau membre, Jehan Paulhan. Ce personnage prestigieux, fort de l'appui d'une société secrète dont seul le sigle nous est connu, — N.R.F. — s'empara de la Gaule tout entière et régna pendant vingt ans. Paulhan imposa l'Histoire d'O dans les écoles primaires, fit voter une rente royale en faveur des peintres abstraits et des sculpteurs informels et fit raser (?) Chartres, Notre-Dame et le Sacré-Cœur, monuments en pierre datant du romano-liberto-gothique.* »

Texte précédé de cette note de la rédaction : « *Au cours de sa séance du 15 janvier 2104, l'Académie européenne d'Archéologie comparée a nommé son nouveau président : notre ami J.-M. Lo Duca. Nous croyons savoir que cette nomination flatteuse n'est pas sans rapport avec les découvertes faites dans la capitale de la Gaule par M. Lo Duca, découvertes qui éclairent d'un jour nouveau la seconde moitié du XX^e siècle. Nous avons demandé à M. Lo Duca quelques détails à ce sujet. / N.D.L.R.* »]

– Brigitte GENCÉ, « Simone de Beauvoir et Jean Paulhan / patronnent le début d'un écrivain », *Aux écoutes du monde*, 45^e année, n° 2021, vendredi 12 avril 1963, p. 35bc [extrait : « *Quelle surprise — et quelle joie aussi — de découvrir un livre aussi original que “Quintes” qui vient de paraître aux éditions Buchet-Chastel, et dont l'auteur, Marcel Moreau, est un inconnu.*

Il est juste, cependant, de reconnaître que, bien avant sa publication, on parlait beaucoup, dans les milieux littéraires, de ce roman. Jean Paulhan, et Simone de Beauvoir, qui avaient eu en mains le manuscrit de “Quintes”, ne cachaient pas leur enthousiasme pour ce livre, et ce double parrainage ne devait pas manquer de susciter un

mouvement de curiosité. » ; voir Marcel Moreau, *Quintes*, Paris, Buchet-Chastel, 1962, 230 p. ; repris en 1998 à Gennevilliers, éditions Mihaly, 192 p.].

– *Lettre ouverte à MM. Duhamel, Mauriac, Maurois, Paulhan, Rostand de l'Académie française et quelques autres*, Paris, s.n.é., 15 avril 1963, un feuillet 21 x 28 cm, impression noire au recto sur papier blanc. Lettre rédigée en grande partie par Gérard Legrand, signée par Abel, Alechinsky, Bedoin, Barbé, Breton, Cabanel, Camacho, Goldfayn, Jaguer, Lagarde, Legrand, Mayoux, Nadeau, Pierre, Schuster, Silbermann, Tarnaud, Telemaque, Toyen, etc.

José Pierre, *Tracts surréalistes*, t. 2, Losfeld, p. 401-402-403.

– n.s., « Gallimard : toujours plus haut », *Le Figaro littéraire*, 18^e année, n° 887, samedi 20 avril 1963, p. 6 [deux photographies non créditées de « L'ancienne N.R.F. » et de « La Nouvelle N.R.F. » : « *Cette belle maison bourgeoise, claire et accueillante, sise au 5 de la rue Sébastien-Bottin, c'est la célèbre maison Gallimard. Elle montre maintenant quatre étages alors qu'il y a encore un an elle n'en comptait qu'un, plus un étage mansardé donnant sur la terrasse où Camus, notamment, avait son bureau. Ces travaux d'agrandissement étaient rendus nécessaires par le développement sans cesse accru de l'entreprise d'éditions. Pour les auteurs, c'est la facilité, le confort et la gloire : un ascenseur — chose rare chez les éditeurs — les conduira de la Série Noire à la Pléiade, de Jean Dutourd à Jean Paulhan.* »

– Madeleine CHAPSAL, « Jean Paulhan », *Quinze écrivains*, Paris, Julliard, 1963, p. 133-141 [dans un volume achevé d'imprimer le 2 mai 1963, avec prière d'insérer reprenant la préface, voir également le propos de Jorge Luis Borges sur Jean Paulhan, p. 28 : « *Hier, j'ai vu Jean Paulhan. En voilà un qui est cultivé ! Il parle le malgache, des langues orientales, le japonais...* » L'entretien avec Borges est donné comme de février 1963, à l'hôtel du Pont-Royal ; celui avec Jean Paulhan a eu lieu « *dans son appartement de la rue des Arènes en février 1963* » (p. 187).

Envois de Madeleine Chapsal à Maurice Blanchot (« *A Maurice Blanchot / en amical hommage / Madeleine Chapsal* » – librairie Le Pont traversé, juin 2019, coll. part.) et à Marguerite Duras (« *A Marguerite Duras / avec gratitude / admiration et amitié / Madeleine Chapsal* », coll. part.) ; entretien avec Jean Paulhan repris dans *Les Écrivains en personne*, Paris, U.G.É., 1973, p. 225-232 (coll. 10/18) ; propos de Borges p. 61].

– n.s., « Le souvenir de Vincent Muselli », *Aux écoutes du monde*, 45^e année, n° 2024, vendredi 3 mai 1963, p. 39c [rubrique : « Nouvelles des lettres » ; texte complet : « *Vincent Muselli aura bientôt sa statue à Argentan (Orne), sa ville natale. Ainsi en ont décidé ses amis. Il s'agit d'un buste du poète qui sera l'œuvre du sculpteur Aristide Mian et qui sera érigé dans un parc de verdure que la municipalité d'Argentan a fait spécialement aménagé place du Collège. L'inauguration de ce monument aura lieu le 9 juin prochain à 15 h.*

Un comité d'honneur a été constitué où l'on relève les noms de Georges Duhamel, Maurice Genevoix, Jules Romains, Jean Cocteau, Jean Paulhan, André Billy, Marie Noël, Yves Gandon, André Thérive, Lionello Fiumi, Noël Ruet.

Une souscription va être ouverte incessamment pour couvrir les frais de cette manifestation. On peut, dès à présent, s'adresser pour tous renseignements à Mme Hélène Desmaraux, président des "Amis du poète Vincent Muselli : 31, rue de Bellefonds, Paris (9^e)." »

Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– n.s., « L'histoire d'O de Nabokov », *Le Nouveau Candide*, n° 106, semaine du 9 au 16 mai 1963, p. 13a [photo légendée : « *Défenseur malheureux de Jouhandeau, Jean Paulhan préfère la compagnie d'un macaque à celle des romanciers.* » ; texte complet : « *Nabokov est l'auteur d'un texte peu connu intitulé "Mademoiselle O" qui n'a rien à voir avec la fameuse "Histoire d'O", naturellement. C'est Jean Paulhan qui l'a confié à ses amis à Corfou quand il était beaucoup question de Nabokov pour le Prix international de littérature. Ce texte que Paulhan publia en 1933 est en effet consacré à la première gouvernante française du romancier qu'il devait évoquer plus longuement par la suite dans "D'autres rivages", un livre autobiographique où il raconte son enfance et son adolescence. Jean Paulhan était bien placé pour savoir que "Mademoiselle O" n'avait rien à voir avec la fameuse "Histoire d'O" puisque c'est lui qui a publié l'une et préfacé l'autre que d'aucuns l'accusent même d'avoir écrite.*

Enfin Michel Butor vint. Il annonça que le roman français, lui, était si riche que la délégation française était dans l'embarras du choix et de citer André Pieyre de Mandiargues, Robert Pinget, Claude Simon, Robbe-Grillet, Marguerite Duras. En fait, les candidats français étaient deux : Jouhandeau, que Jean Paulhan défendit, Claude Simon proposé par Butor, avec deux étrangers : Aléjo Carpentier, soutenu par Roger Caillois, et Nabokov défendu avec mordant par Michel Mohrt. »]

– Pierre DÉMERON, « Le petit monde littéraire à Corfou », *Le Nouveau Candide*, n° 106, semaine du 9 au 16 mai 1963, p. 13bcdefh [« Deux scandales, des complications politiques, une démission, le tout dans le décor bucolique de Corfou, des premiers rôles “mondialement connus” comme Alberto Moravia, Vittorini, Italo Calvino, Michel Butor, Michel Mohrt, Roger Caillois, Jean Paulhan, Dominique Aury, Uwe Johnson, un sénateur communiste, tout récemment élu, Carlo Levi, des figurants de qualité, une duchesse de Westminster qui représentait “Vogue” en faisant de la tapisserie, le fantôme d’Ernest von Salomon qui jouait les réprouvés, à l’écart de la jeune génération littéraire qu’il méprise : 1963 en somme sera une bonne année pour les éditeurs-fondateurs du prix Formentor et du prix International de Littérature. »]

– François ERVAL, « Formentor à Corfou / Trente intellectuels chez Nausicaa », *L’Express*, 11^e année, n° 621, 9 mai 1963, p. 32-34 [photo créditée « (M. Riboud – Magnum.) » et légendée : « A Corfou : Herbert Gold, Uwe Johnson, Roger Caillois, Jean Paulhan et Iris Murdoch. / La faute n’est pas celle des dieux. » ; intertitres : « Un espion stalinien », « Oxford et l’Académie », « Littérature artérielle », « Le cas Claude Simon » et « Très démocratique » ; extrait : « Il a fallu trois séances aux éditeurs, pour choisir leur lauréat ; cinq furent nécessaires aux écrivains et critiques pour le “Prix International de Littérature”. Bien sagement, ils ont commencé par élire leur bureau et ont porté à la présidence l’excellente romancière britannique Iris Murdoch (“Dans le filet”, “Les eaux du péché”) et à la vice-présidence Jean Paulhan. Formentor était ainsi en quelque sorte officialisé car à sa tête se trouvaient un membre de l’Académie française et un professeur à l’Université d’Oxford. On a pu d’ailleurs constater qu’Iris Murdoch devait être un professeur à la poigne de fer : elle a mené tous les débats, pourtant difficiles, avec énergie, la même qu’elle a manifestée lorsqu’elle avait essayé — en vain — de s’exercer au ski nautique. »]

– n.s., « Le froid risque d’ouvrir à Jean Paulhan les portes de l’Académie », *France-Soir*, 1963 [rubrique : « Un œil à la fenêtre » ; extrait : « Un Parisien qui surveille le thermomètre avec un soin tout particulier, c’est Jean Paulhan, 78 ans, candidat à l’Immortalité.

En effet, chaque baisse de température fait augmenter ses chances de siéger sous la Coupole.

Explication : les principaux adversaires de l’éminence grise de la N.R.F. — à qui l’on reproche notamment d’avoir été à l’origine de la parution de la très osée “Histoire d’O” — sont, de par leur âge, allergiques au froid sibérien. Il s’agit, entre autres, du général

Weygand (95 ans), d'Henry Bordeaux (92 ans), et de Jérôme Carcopino (80 ans) qui, jeudi prochain, risquent fort de préférer la chaleur feutrée de leur chez soi aux courants d'air perfides du quai Conti.

Comme le vote par correspondance n'a pas été prévu par Richelieu et que, aux dires des initiés, le match Paulhan-duc de Castries pour enlever le fauteuil de Pierre Benoit se joue à une ou deux voix près, le destin académique de l'homme fort des éditions Gallimard est entre les mains du général Hiver. »]

– Carmen TESSIER, « Paulhan (nouvel académicien) : “Je suis trop / vieux pour courir derrière les grenouilles” », *France-Soir*, n° 5850, samedi 11 mai 1963, page deux e [rubrique : « Les potins de la commère » ; deux intertitres : « Sur son épée / un crocodile » et « Encore cinquante / Pierre Benoit à lire » ; extraits : « “Je suis très content : il est beau mon nouveau costume !”

Et Jean Paulhan, qui essaye l'habit d'académicien qu'il portera pour sa réception sous la Coupole, s'admire longuement dans les miroirs de Pierre Cardin.

“Je crois, *ajoute-t-il*, qu'il plaira beaucoup à mes petits-enfants. Ils sont dévorés de curiosité. J'ai eu toutes les peines du monde à les dissuader de m'accompagner.”

L'habit (vert) de Jean Paulhan est, comme celui de Marcel Achard et de René Clair, bleu nuit. Il coûte 10.000 F. Pour réaliser les broderies (vertes avec des fil d'or) deux ouvrières bretonnes ont travaillé pendant 3 mois.

“La seule fantaisie que je me suis permise, *m'a dit Jean Paulhan*, c'est une cape très longue, elle descend jusqu'à terre. C'est très pratique. Elle dissimulera entièrement ce que je porterai dessous.”

“Pour mon épée, j'ai laissé carte blanche au peintre tapissier qui la réalise : Wogensky. J'exige seulement qu'un crocodile y figure. C'est l'emblème de ma ville natale, Nîmes, et c'est un animal que j'aime beaucoup : quand j'étais à Madagascar j'en ai élevé 12 dans un grand tonneau. Je voudrais bien recommencer mais ça pose un problème : les crocodiles se nourrissent de grenouilles et, en les attrapant, ils les envoient souvent à 20 mètres, d'un coup de mâchoire. Je suis trop vieux pour courir derrière les grenouilles.”

“Actuellement je suis trop occupé : je passe une grande partie de mon temps à lire des livres de Pierre Benoit à qui je succède et dont je fais l'éloge : j'en ai déjà lu 30, il m'en reste 50. C'est très agréable Pierre Benoit est un conteur arabe plein de charme.” »].

– René GROOS, « Assemblée générale du 30 mars 1963. Rapport moral », *Bulletin du Syndicat des critiques littéraires*, n° 17, 15 mai

1963, p. 1bc et p. 2b [extrait : « *L'élection de Jean Paulhan à l'Académie française porte à la demi-douzaine, le nombre de "nos" académiciens : trois académiciens français, trois académiciens Goncourt. — Je n'aurai pas le ridicule de vouloir cerner en quelques phrases l'œuvre singulière, subtile, secrète, sinueuse, de Paulhan, qui est, au moins pour l'essentiel, une méditation sur les illusions de l'esprit et la piperie des mots. À tenir les deux bouts de la chaîne, depuis les premières plaquettes jusqu'aux **Fleurs de Tarbes** et leurs suites, sans doute serait-on (et serais-je d'abord) tenté de tracer un itinéraire de cette analyse qui, partie des révoltes d'une "Terreur" traînant à l'échafaud les "Mainteneurs" de la rhétorique, dénonce de la même encre la rhétorique à rebours où cette "Terreur" s'est depuis sclérosée : sans doute... mais ce serait là bien scolairement réduire une pensée toute en nuances, allers-et-retours, hardiesses et précautions, adroites parenthèses, mystérieuses ellipses, inquiétantes ironies... »]*

— Jacques BRENNER, « Littérature confidentielle », *Aux écoutes du monde*, 45^e année, n° 2027, vendredi 24 mai 1963, p. 44ab [sur le troisième tome des *Journaliers* de Jouhandeau : « *Depuis longtemps il s'est donné la permission d'être direct. Certains lui ont reproché de manquer parfois aux règles de la décence, et notamment dans ses **Chroniques maritales** (lesquelles paraîtront bientôt en livre de poche). Mais M. Jouhandeau peut reprendre à son compte la déclaration que firent MM. Arland et Paulhan, lorsque reparut **La nouvelle revue française** : "le plan littéraire est le seul qui ne tolère aucune opportunité ni concession, aucun respect des convenances, ni même aucune discrétion."* »

Coupure absente au fonds Paulhan].

— Edgar SCHNEIDER, « Quand Paulhan se bat pour son épée », *Paris-presse. L'Intransigeant*, n° 5742, dimanche 26 et lundi 27 mai 1963, p. 3abcde [il s'agit du comité de patronage pour l'épée d'académicien de Jean Paulhan, à laquelle l'intéressé, semble-t-il, n'avait pas songé : François Mauriac, André Maurois et Jean Cocteau, puis André Malraux, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Saint-John Perse, Georges Braque et Jacques Audiberti. Florence Gould (l'héritière du roi des chemins de fer américains), qui a réuni la veille un déjeuner in-extremis, a sauvé la situation, et s'est engagée, sur l'honneur et sur son chéquier, à ce que l'épée porte un crocodile (puisque Paulhan avait apprivoisé un crocodile à Madagascar...) ; Odette Laigle écrit à Marcel Arland, de « *Paris, le 20 Novembre 1963* » : « *Je vous prie de trouver ci-joint quelques exemplaires du carton que nous avons adressé, avant les vacances, aux souscripteurs éventuels pour l'achat de l'épée de*

Jean PAULHAN. » (archives Gallimard, dossier d'auteur de Marcel Arland).

Portrait photographique non crédité, légendé : « *Paulhan : un reptile / à la main* » ; coupure de presse dans le dossier Paulhan de Jean Blanzat, mais non dans ceux de Jean Paulhan].

– Denise BOURDET, « Jean Paulhan », *Brèves rencontres*, Préface de Roger Peyrefitte, Paris, Grasset, 1963, achevé d'imprimer le 5 juin, p. 166-175. Voir *supra* en mars 1963.

– « *Société historique du XIV^e arrondissement de Paris / [...] Mercredi 12 Juin 1963, à 21 heures / Salle des Mariages, Mairie du XIV^e arrondissement / Place Ferdinand Brunot / sous la présidence de Jean Paulhan, de l'Académie Française / Hommage à l'écrivain Henri Calet (1902-1956) / ancien membre de la Société / avec le concours de Marc Bernard / Francis Ponge / Nicole Védres / et Jean Hélion / [...] Invitation / pour plusieurs / personnes* » [grâce à Léon Aichelbaum, copie dans le dossier des lettres de Henri Calet à Jean Paulhan. IMEC.

André Dalmas écrit à Jean Paulhan, le « *Jeudi 13 juin [1963]* » : « *P.S. Hier soir, on parlait, il me semble, d'Henri Calet à la mairie du XIV^e. C'est bien.* »]

– Edgar SCHNEIDER, « Ce glorieux Paulhan qui crache sur la gloire », *Paris-presse. L'Intransigeant*, n° 5761, mardi 18 juin 1963, p. 3Eabc [portrait de Jean Paulhan légendé « Bien dans sa manière » ; intertitres : « Le poison », « Diabolique » et « Duperie » ; « *dernière diablerie de Jean Paulhan* », *La N.R.F.* publie en tête de sommaire un texte d'E.M. Cioran, « Désir et horreur de la gloire »].

– Robert POULET, « Jean Paulhan ou le berger des paradoxes », *Aveux spontanés*, Paris, Plon, 1963, p. 71-76 [volume de 193 p. légalement déposé au 3^e trimestre 1963 et mis en vente en juillet 1963 ; neuf portraits photographiques en première de couverture, dont celui de Jean Paulhan].

– Régis SAINT-HÉLIER, « Jean Paulhan / de l'Académie française », *Femmes d'aujourd'hui*, n° 950, 18 juillet 1963, p. 72bcd [rubrique : « Au fil de l'actualité »].

– n.s., « Ils sont à Paris », samedi 27 juillet 1963, page deux e [« *Jean Paulhan (de l'Académie française)* : “Pour l’instant, je reste à Paris que j’adore en été. Néanmoins, je fais quelques allusions à mes amis pour être invité. Je ne détesterais pas la Bretagne ou l’Auvergne, mais

surtout pas la Grèce. J'en reviens et j'ai été très déçu. Il y a trop de vieilles pierres et j'ai une théorie personnelle concernant les monuments. Il faut les contourner et non pas les regarder de face. Ils n'ont pas été faits pour cela." »]

– Giancarlo MARMORI, « Incontro con Jean Paulhan / Letteratura sempre in crisi », *Corriere della sera*, Domenica 18 agosto 1963 [portrait photographique à la cigarette, légendé « L'accademico di Francia Jean Paulhan » ; la cote Gr Fol K 56 de la BNF n'est pas communicable].

– Marcel JOUHANDEAU, « Jean Paulhan », *Biblio*, n° 7, août-septembre 1963, p. 2-5 [même texte dans *Livres de France*, 14^e année, n° 7, août-septembre 1963, p. 2-5].

– Roger JUDRIN, « Jean Paulhan ou le chasseur oblique », *Biblio*, n° 7, août-septembre 1963, p. 6-8 [même texte dans *Livres de France*, 14^e année, n° 7, août-septembre 1963, p. 6-8].

– n.s., « Bibliographie », *Biblio*, n° 7, août-septembre 1963, p. 13-14 [même version dans *Livres de France*, 14^e année, n° 7, août-septembre 1963, p. 13-14].

– réclame de *La N.R.F.*, Gallimard pour « Jean Paulhan de l'Académie française », *Biblio*, n° 7, août-septembre 1963, p. 31 [même placard dans *Livres de France*, 14^e année, n° 7, août-septembre 1963, p. 31 ; 10 ouvrages mentionnés].

– n.s., « Voilà comment Jean Paulhan parle de son ami Braque », *Elle*, n° 925, 13 septembre 1963, p. 77-79 [dans un numéro de 212 p., extrait de *Braque le Patron* ainsi présenté : « *Un des demi-dieux de l'art moderne, Georges Braque, est mort. Il avait 81 ans. C'était un grand vieillard d'une beauté tranquille et majestueuse. Il y a près de 60 ans, il avait inventé la peinture cubiste avec Picasso dont pendant une courte période les œuvres ne se distinguent pas de celles de Braque. Jusqu'à son dernier souffle, il a poursuivi ses recherches. Fauvisme, cubisme, papiers collés, sculpture, il a exploré sans trêve l'univers des formes et des couleurs. Il a peint un plafond au Louvre, il a fait les vitraux de l'église de Varengueville, il a conçu des décors, dessiné des bijoux. Il a été le premier peintre dont les toiles aient été reçues au Louvre de son*

vivant. *Quel était son secret ? L'écrivain Jean Paulhan qui fut son ami vous l'explique*¹⁰. »]

– GUERMANTES [Gérard Bauër], « Un peu trop », *Le Figaro*, 137^e année, n° 5928, lundi 23 septembre 1963, p. 1f [rubrique : « Instants et visages » ; sans mention de Jean Paulhan, point de départ de la polémique avec lui].

– Philippe SOLLERS, « Logique de la fiction », *Tel quel*, n° 15, automne 1963, p. 14 et 19 [dépôt légal au 4^e trimestre 1963].

Il existe un tire-à-part de ce texte, 31 p.].

– Laurent BOYER, « Le régime actuel des interdictions dans le cadre de la protection des bonnes mœurs », *Le Crapouillot* [dir. Jean Galtier-Boissière], n° 62, numéro spécial « L'érotisme et sa répression : dans les arts, les lettres, le théâtre et le cinéma », octobre 1963, p. 23 [portrait légendé : « Jean Paulhan, photo de Charles Leirens » ; extrait : « Un autre ouvrage dont la hardiesse fit depuis la guerre une profonde sensation, fut *Histoire d'O* publié par Jean-Jacques Pauvert.

Sous le pseudonyme de Pauline Réage, les uns croyaient reconnaître le style de Pieyre de Mandiargues, d'autres attribuaient l'affabulation à Dominique Aury ; mais tous étaient persuadés que Jean Paulhan avait mis la dernière main à l'ouvrage. »]

– Odette LUTGEN, « Mon ami Jean Paulhan », *Festival du roman*, n° 73, octobre 1963, p. 1188 [précède Jean Paulhan, « L'art d'influencer », *ibid.*, p. 1189-1191].

– ÉTIEMBLE, *Comparaison n'est pas raison. La Crise de la littérature comparée*, Paris, Gallimard, 1963, p. 37-38 et 49 (coll. « Les Essais », CIX) [dans un volume achevé d'imprimer le 10 octobre 1963, réflexions sur les analogies entre les *hain-tenys* mérinas et la poésie de Paul Éluard, puis sur l'art de la traduction : « Lorsque Jean Paulhan révéla aux Français, en 1913, les *hain-tenys* mérinas, c'est l'écrivain, autant au moins que le malgachisant, qui servait la littérature comparée. Après plus d'un demi-siècle sa traduction demeure, et les Malgaches y louent la plus heureuse réussite, tant pour la qualité de la langue que pour l'intelligence du genre. Gide avait raison de penser que tout écrivain devrait consacrer une part de sa vie à enrichir sa littérature en lui offrant la traduction de quelques-uns des chefs-

¹⁰ « Braque le patron », par Jean Paulhan, éditions Gallimard. [NdR, 1963].

d'œuvre qu'il est capable de sentir; parmi ceux des langues qu'il connaît. Rares chez nous les écrivains qui ont obtempéré. » (p. 49)]

– Paul LÉAUTAUD, *Journal littéraire. Novembre 1942-juin 1944*, t. XV, Paris, Mercure de France, 384 p. [ouvrage achevé d'imprimer le 24 octobre 1963 ; mentions de Jean Paulhan p. 9 (Marie Laurencin parle de Jean Paulhan, « *communiste et anglophile* »), 43 et 56 (sur *Dénouement* d'André Rouveyre), 58 (sur l'*Apollinaire* d'André Rouveyre), 69 (texte du jeudi 14 janvier 1943, sur les tracts de Louis et Marie-Louise Mandin, arrêtés 25 novembre 1941) etc.]

– Marcel LECOMTE, « Sur une connexion de pensée entre / Corneille Agrippa et Lautréamont », *Le Journal des Poètes*, n° 9, novembre 1963, p. 2abc [sans mention de Jean Paulhan, coupure corrigée de la main de Marcel Lecomte, documentation générale au fonds Paulhan].

– Jean RICHER, « *Hermès, recherches sur l'expérience spirituelle* », *Mercure de France*, n° 1201, 1^{er} novembre 1963, p. 662-663 [rubrique « Revues » : « *C'est sous ce titre que renaît une revue dont l'absence se faisait de plus en plus sentir. Elle reparait sous la direction de Jacques Masui avec le patronage d'Henry Corbin, Mircea Eliade, Henri Michaux, Jean Paulhan ainsi que d'un groupe de conseillers éminents de plusieurs pays.* »]

– Yves LÉVY, « Jean Paulhan, du jardin fleuri aux catacombes », *Preuves. Cahiers mensuels du Congrès pour la liberté de la culture*, n° 153, novembre 1963, p. 3-21 [Jean Paulhan répond à Yves Lévy dans « Jean Paulhan : "Du jardin fleuri aux catacombes" », *Preuves*, n° 155, janvier 1964, p. 92-94 ; il écrit à Francis Ponge, le « 23.XII.1963 » : « *As-tu lu l'étude sur mes petits livres d'Yves Lévy dans Preuves ? Elle n'est pas négligeable. Mais je voudrais que tu lises ma réponse (dans le prochain numéro.) qui est Yves Lévy ?* » Georges Lambrichs écrit à Jean Paulhan, « le 20 » : « *L'étude de Yves Lévy, sérieuse, intéressante, m'a paru une analyse bien conduite.* »

Texte repris dans Yves Lévy, *Essais de critique littéraire*, Bassac, Aux Éditions Plein Chant, 1993, p. 108-144].

– *n.s.*, réclame de *La N.R.f.* Gallimard pour « Jean Paulhan de l'Académie française », *Preuves*, n° 153, novembre 1963, 4^e page de couverture [même présentation que *supra* dans *Biblio et Livres de France*].

– Gérard BAUËR, « À propos de Braque / Gérard Bauër répond à Jean Paulhan », *Le Figaro littéraire*, 18^e année, n° 917, semaine du 14 au 20 novembre 1963, p. 1abcde et p. 20g [reproduction légendée « “Je prie Jean Paulhan de regarder un instant cette photographie” » ; coupures au fonds Paulhan et au dossier Jean Paulhan de Pierre-Marcel Adéma (coll. part.). Jean Paulhan revient sur cet épisode dans sa lettre à Francis Ponge du « *dimanche* [4 février 1968] » (1986, t. II, p. 337)].

1964 – Louis CHAIGNE, *Les Lettres contemporaines*, Paris, Del Duca éditeur, 1964, 680 p. [dans un volume publié sous la série dirigée par J. Calvet, sous le titre collectif d'*Histoire de la littérature française*, voir p. 326, 460, 603].

– *n.s.*, « De bizutage à Pompidou / 267 nouveaux mots / au tableau d'avancement / du “Petit Larousse” » [le nom de Jean Paulhan entre au Petit Larousse].

– Suzanne MICHET, « Jean Paulhan société secrète », *Livres de France* [?], p. 9-10 [Suzanne Michet était à Cabris quand Paulhan vint y passer un mois pour s'y reposer ; photo non créditée légendée : « Pendant un mois, je n'ai aperçu Jean Paulhan que de loin et de dos... » ; fin : « *Académicien, Paulhan continuera certainement à s'occuper de mots et de grammaire. Doutons cependant que l'illustre Société l'annexe, sinon pour ces travaux. Il est sa société et même sa “société secrète”.* » Nous n'avons pas trouvé ce texte dans *Livres de France* en 1964.

Voir Suzanne Michet, *Résonances*, Lyon, éditions SME, 1984, 303 p. Suzanne Michet (1899-1980) a joué un rôle éminent dans la vie culturelle lyonnaise. Critique littéraire et théâtrale, journaliste au *Progrès*, puis à *L'Écho-Liberté*, elle participe à la création de la revue *Résonances* et au Prix de la Nouvelle que le magazine organisa de 1954 à 1968].

– Guy DUMUR, « Défense de la langue française », *Médecine de France* [dir. Olivier Perrin], n° 151, 1964, p. 43-44ab [début : « *Je dois avouer que j'ai été à la fois surpris et enchanté du discours de réception à l'Académie française prononcé par Jean Paulhan. Surpris, parce que je ne m'attendais pas de sa part à tant de développements politiques. Enchanté, parce que j'y voyais fonctionner une fois de plus cet esprit singulier pour la première fois face à un public qui le guettait.* »]

– Pierre BOUTANG, « IV. – Jean Paulhan et son “premier venu” » et « V. – d'un éloge sans mesure », *La Nation française* [fond. Michel

Vivier ; dir. pol. Pierre Boutang], n° 438, mercredi 4 mars 1964, p. 2cd [rubrique : « Le politique »].

– Michel CHRESTIEN, « ... paroles pour Jean Paulhan », *La Nation française*, n° 438, mercredi 4 mars 1964, p. 10abc [rubrique : « Les idées » ; début : « *L'Académie française est comparable, par bien des points, aux écrits de Jean Paulhan qui vient d'y prononcer son discours de réception : différente d'elle-même selon l'époque et pour chacun, en même temps que solidement elle-même, mondaine, contradictoire, irritante et futile aux yeux de certains, mais traditionnelle et sûre de sa continuité, s'imposant à tous, en fin de compte, exemple unique d'une continuité parmi les institutions françaises, libérale mais conforme aux règles du goût, respectueuse des prestiges et des puissances, mais ménagère mieux qu'on ne le dit des mérites secrets, des originaux, singuliers, indépendants.* »]

– n.s., « requête pour des prisonniers », *La Nation française*, 1964 [« *Sans doute lorsque Jean Paulhan décrivait académiquement De Gaulle comme bon et généreux, était-ce une ruse honorable pour l'inviter à l'être...*

Cela n'a point réussi : On nous assure que M. Foyer avait établi une liste de deux cents grâces pascals. Avant de partir pour le Mexique, il en aurait rayé cinquante ; et cinquante au retour. »]

– Régis SAINT-HÉLIER, « Jean Paulhan, de l'Académie française », *Le Petit Écho de la mode*, 1964 [rubrique : « Au fil de l'actualité » ; « *Il est difficile à interviewer.* » ; au fonds Paulhan, une note manuscrite de Jacqueline Paulhan suggère comme titre *Le Petit Écho de la mode*, dont la collection, à la BNF, s'arrête en 1955 ; nous n'avons pas trouvé cette coupure dans *L'Écho de la mode* sous la cote Micr d-1094 de la BNF].

– Jean CELLIER, « L'épée et le crocodile », *Le Provençal* [?], 1964 [« *Toutes les expressions qui rappellent ce cher XVI^e siècle que nous aimons entre tous peuvent s'appliquer à Jean Paulhan, notre illustre concitoyen, qui vient de recevoir de la part de ses amis son épée d'académicien.*

Condottiere des lettres, main de fer dans un gant de velours, conquistador des terres nouvelles, il ne lui manquait que ce signe matériel et toujours prestigieux aux yeux des masses, qui lui fut remis par son petit-fils, un timide et gracieux bambin blond. [...]

Pour toutes ces raisons les Nîmois se réjouiront de cet insigne honneur échu à l'un des leurs et au-delà à un homme qui n'a pas cessé

d'être le défenseur acharné quoique souriant et modeste de la vérité et de la seule vérité à laquelle ce mot mérite vraiment d'être appliqué. »]

– Mathieu GALEY, « M. Jean Paulhan à l'Académie française », *La Revue de Paris*, 1964, p. 143-144 [rubrique : « Le mois à Paris » ; début : « *Les monuments, parfois, rajeunissent ; nous en vieillissons d'autant. La première fois que je visitai l'Académie française, on gagnait les tribunes réservées au public par un tortueux escalier. Dans des niches, sommeillaient des statues de grands hommes. À présent, le décor est de lumineuse pierre blonde, les tribunes ont disparu, les statues sont à la casse, les micros diffusent les discours, et les bancs de bois ont été remplacés par des fauteuils genre "Pullman" (au reste fort insolites dans un temple d'une aussi stricte austérité).*

Et si l'on m'avait dit, il y a douze ans, que j'assisterais à la réception de M. Jean Paulhan à l'Académie française, je n'aurais jamais voulu le croire. La N.R.F. quai Conti, les Fleurs de Tarbes sur un habit vert, allons donc ! Jusqu'au dernier moment, jusqu'au roulement de tambour, j'en ai douté. » (p. 143)]

– GESTALDER, « Lettre ouverte à Jean Paulhan à propos de "L'Art informel" », *Le Journal de l'amateur d'art* [dir. Pierre Imbourg], 18^e année, n° 323, vendredi 10 janvier 1964, p. 6cd [contribution signée d'un pseudonyme, et reprise le 30 janvier dans *Le Figaro littéraire* (le même *Journal de l'amateur d'art* se moquera en outre, le 10 mai 1964 (n° 331, p. 8), des pages de Francis Ponge réunies par André Berne-Joffroy sur Fautrier) : « *Mon cher Maître, Vous avez la réputation d'être l'un des hommes les plus intelligents de ce temps, étant l'auteur de ce chatoyant mirage : le spectacle d'un esprit qui par dessus l'œuvre qu'il fait oublier célèbre sa propre gloire en la mémoire de chacun.*

Or, il y a une raison à tout, et nous sommes d'accord que tant de célébrité vient d'une pensée fluctuante que tous savourent et ne heurte personne parce qu'elle ne laboure pas.

Ainsi est votre essai sur l'art informel : s'émouvant en soi, s'harmonisant en ses propres phrases chantantes, se caressant à sa propre surface et s'enivrant de son parfum intrinsèque hors du réel et du vrai. [...]

Qu'est-ce à dire ? Sinon que vous autres, intellectuels, vous en arrivez à ce système scolastique qui discute des principes des choses sans connaître les choses et vous êtes les jouets de l'imposture parce que vous avez renié jusqu'à la psychologie qui vous eût fait voir l'imposture.

Toute connaissance étant vile, la psychologie qui fait connaître autrui doit être bannie.

Mais ces peintres ne vous ont-ils pas dit qu'ils faisaient des taches de couleurs n'exprimant que la couleur ?

D'où vient que vous avez cru, devant leur sincérité, acquérir une certaine surdité ? Et surdité aussi devant le cynisme des hommes d'affaires qui font des contrats à des peintres qui ne vendent pas, pour faire croire à New-York que c'est ça qui se fait à Paris.

L'intelligentzia a corrodé la volonté par horreur du vrai.

Et pourtant se pose à vous la disparition de la culture occidentale. »]

– n.s., « Quai Conti », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1898, 16 janvier 1964, p. 2 [*« À l'Académie la situation s'est fortement éclaircie depuis les élections blanches aux fauteuils Bordeaux et Vaudoyer. Au premier la droite l'emportera vraisemblablement en la personne de Thierry Maulnier et, au second, la gauche aura son élu avec Marcel Brion, dont on se souvient qu'il avait déjà fait, il y a quelques mois, un brillant tour de piste. Ces deux élections n'auront d'ailleurs lieu qu'après les réceptions de Paulhan et de Kessel à qui ses amis ont remis mardi son épée.*

Si l'événement confirme ces pronostics restera à pourvoir le fauteuil Cocteau dont la vacance vient d'être déclarée et pour lequel on n'a, à ce jour, qu'une seule certitude, c'est que Saint-John Perse ne l'occupera pas. »]

– R.-M. ALBERÈS, « Laboratoires littéraires », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1898, 16 janvier 1964, p. 5 [sur *Les Cahiers de la Pléiade*, *Les Cahiers des Saisons*, *L'VII*, *Le Nouveau Commerce*, *Tel Quel* et Robbe-Grillet, mention de Jean Paulhan pour la « rigueur narquoise » de son « Essai d'introduction à une métrique universelle »].

– Georges BORGEAUD, « L'épée de Jean Paulhan : crocodile, grammaire réthorique [sic] et logique » et « Le cheval de Troie / à l'Académie », *Arts*, 22 janvier 1964, p. 1 [photo légendée « *La garde et la fusée de l'épée où sont gravés, d'un côté, le crocodile et de l'autre (ci-dessous) la grammaire, la logique et la réthorique [sic]* » ; texte complet : « *Les ateliers Arthus Bertrand viennent d'achever l'exécution de l'épée que Jean Paulhan portera à son côté ce prochain jour de février où, armé de symboles, il entrera à l'Académie française, pour y occuper le fauteuil de Pierre Benoit. Bien que le fil ne trouvera que peu d'occasions d'être dégainé — sauf par un petit-enfant irrespectueux, de l'académicien le jour même de la Réception ! — il n'en reste pas moins tranchant et sa pointe aiguë. Heureusement, les signes du combat de l'esprit, aussi dur que celui des hommes, dit-on, sont inscrits sur la*

fusée, la garde et la poignée de l'épée et il vaut mieux les y déchiffrer que d'en être meurtris.

*Tous ces signes, la forme même de l'arme ont été dessinés par le peintre Robert Wogensky, dont Paulhan aime l'œuvre qu'il a, dernièrement, présentée à la Galerie Pierre Domec. Toute la symbolique d'un défenseur des arts libéraux, telle que la représente une fresque de la cathédrale du Puy et la propose un livre italien du XVII^e, se trouve rassemblée sur la partie visible de l'épée que l'on nomme fusée, garde et poignée. Si le pommeau n'est qu'une forme pure inventée par le peintre, il est d'or comme la poignée-garde désignant un arc tendu, celui du Sagittaire, signe zodiacal de Paulhan, de vigueur aussi et, pourquoi pas, de la sûreté de vol de l'hirondelle. Au dos de la poignée, les sigles S.P. et N.R.F., l'un indiquant "le Spectateur" que, dans sa jeunesse, Paulhan fonda, l'autre — est-il nécessaire de le préciser ? — la prestigieuse "**Nouvelle Revue française**" dont Paulhan fut et demeure le directeur, tout cela reproduit avec la calligraphie superbe de l'auteur que l'on pourrait appeler "paulhanienne".*

*La fusée de l'épée est de jaspé qui est la pierre noire des alchimistes. Sur la face tournée vers le public est allongé le crocodile des armes de la ville de Nîmes dont le récipiendaire est originaire, mais aussi le crocodile, les crocodiles qu'élevait à Madagascar le futur académicien et dont il avait réussi à se faire d'incomparables amis. Sur la partie qui est tournée à l'intérieur, la **Grammaire** est représentée par une clef, la **Logique** par la main fermée qui resserre la définition — et non l'éloquence qui, de sa main ouverte, disperse tout ! — la **Rhétorique** par le **nœud** de cordes de la déesse Polymnie. Un petit bouton bloque l'épée dans son fourreau de cuir. Il y est gravé le J.P. célèbre des billets que Paulhan envoie à ses amis. Tout cela fait de cette épée un objet subtil, précieux, d'apparat mais qui, cependant, pourrait percer 75 cm de la chair de la bêtise ? Du moins qui s'y frotera s'y piquera. »]*

— Camille OLIVIER, « À Paris, au cours d'une manifestation / littéraire, parisienne et gardoise / Jean Paulhan a reçu son épée d'académicien », *Midi libre* [?], 22 janvier 1964 [rubrique : « Midi-Région / Roussillon – Languedoc — Rouergue — Cévennes »].

— n.s., « Un Gardois de Paris / L'écrivain / Jean Paulhan / a reçu son épée / d'académicien » [« C'est à l'occasion de l'exposition du Gard à Paris qui se tient à la maison du Rouergue que notre illustre compatriote Jean Paulhan a reçu son épée d'académicien. »]

Il y avait à cette manifestation de nombreuses personnalités du monde des Arts et des Lettres et notamment M. André Chamson et François Mauriac, MM. Boucoiran et Gaussen et bien d'autres amis de celui qu'on a surnommé "l'éminence grise" des Lettres françaises.

Jean Paulhan a déclaré avec humour en recevant son attribut : "C'est la première fois qu'on me remet une épée. Quand j'étais sous les drapeaux, j'avais un sabre et quand je tue quelqu'un dans mes cauchemars, c'est avec un revolver. Mais une épée, c'est une invitation à se servir du langage". »]

– *n.s.*, « Toute la N.R.F. en vert académique : candidat au fauteuil de Cocteau, Marcel Arland rejoindra Jean Paulhan sous la Coupole », *Le Figaro littéraire*, 19^e année, n° 927, semaine du 23 janvier au 29 janvier 1964, p. 2 [extrait : « *Les célèbres mercredis de la N.R.F. vont devenir les jeudis de l'Académie* »].

– *n.s.*, « Une lettre formelle à Paulhan », *Le Figaro littéraire*, 19^e année, n° 928, 30 janvier-5 février 1964, p. 2 [sur l'article très négatif du peintre Gestalder publié par le *Journal de l'amateur d'art* (n° 323, vendredi 10 janvier 1964), contre *L'Art informel* de Jean Paulhan. L'auteur laisse entendre que Gestalder est un pseudonyme].

– *n.s.*, « Gallimard en fait de la bicornophobie », *Minute* [dir. Jean-François Devay], n° 96, 31 janvier 1964, p. 15 [extrait : « *Mi-figue, mi-raisin, le vieux Gaston Gallimard, la candidature de Marcel Arland à l'Académie française n'a pas eu l'air de l'enthousiasmer outre mesure.*

— Qu'est-ce qui leur prend, a-t-il bougonné ? Voilà que la Nouvelle Revue française deviant académique.

Il faut dire que Jean Paulhan, qui est le premier pape de la revue, vient d'être élu sous la Coupole. Et Marcel Arland, qui s'y présente à son tour, en est l'autre pape. [...] Dominique Aury restera la caution non-académique de la Nouvelle Revue française. Encore une chance que les femmes ne soient pas admises à l'Académie ! » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Paul LÉAUTAUD, *Journal littéraire. Juillet 1944-août 1946*, t. XVI, Paris, Mercure de France, 1964, 383 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 février 1964, mentions de Jean Paulhan, p. 10 (le 3 juillet 1944, Jean Paulhan « *s'est mis à l'abri des politesses policières des occupants* »), 57 (le 3 septembre 1944, Léautaud ne veut plus voir Paulhan, Valéry, Gide ni Duhamel), 66 (le 8 septembre 1944, Éluard et Paulhan représentants de la pensée française dans *Front national*), 70 (le 15 septembre 1944, déjeuner Gould), 71 (Jean Paulhan favorable à

l'indulgence), 77 (possibilité de publication du *Journal de guerre* de Léautaud sous le manteau), 82 (le 26 septembre 1944, Georges Duhamel contre le droit à l'erreur), 83 (le 29 septembre 1944, déjeuner Gould, Pierre Benoit arrêté), 84 (Pierre Benoit), 85 (possibilité de publication du *Journal de guerre* de Léautaud), 86 (le 29 septembre 1944, Pierre Benoit), 88 (pneumatique de Jean Paulhan, en dépression nerveuse), 89 (le 3 octobre 1944, Léautaud répond à Jean Paulhan), 92 (santé de Jean Paulhan pas brillante), 103 (risques de troubles révolutionnaires en cas de départ des Américains), 107 (Galtier-Boissière trouve que la presse d'occupation pouvait se lire), 109 (le 17 octobre 1944, Galtier-Boissière veut connaître Jean Paulhan), 119 (le 26 octobre 1944, aortite de Jean Paulhan), 122 (André Suarès contre Adolf Hitler, on lui coupe la moitié de ses textes), 130 (Jean Paulhan et les éditions de Minuit, on lit des poèmes), 131 (Jean Paulhan ne sait jamais rien de ce qui se passe à la N.R.F.), 139 (K. et le voyage des peintres en Allemagne), 160 (déjeuner Malakoff, Gould aime beaucoup Mme Paulhan), 166 (avenue Malakoff), 182 (martyre de Benjamin Crémieux), 189 (hésitation de E., à aller Malakoff, pour ce qu'il sait de la maison), 191 (déjeuner Malakoff le jeudi 22 février 1945), 192 (Paulhan et Valéry), 193 (*Poètes d'aujourd'hui*), 209 (Drieu La Rochelle a tiré Jean Paulhan des mains des Allemands et s'est suicidé pour éviter un procès), 214 (le 4 avril 1945, le déjeuner Malakoff du 5 avril est remis au 7 avril), 219 (lettre de Jean Paulhan), 220 (11 juin 1945, les déjeuners Malakoff reprennent cette semaine), 223-224 (*Poètes d'aujourd'hui*), 230 (le 28 juin 1945, déjeuner Malakoff), 237 (le 5 juillet 1945, les époux Paulhan sont en Suisse), 253 (Jean Paulhan déjà guéri le 4 octobre 1945, Jean Cassou), 296 (Ernest Jünger ayant envoyé *Carnets et routes*, il remercie Florence Gould pour les jeudis, Jean Paulhan fait tourner une carte de signatures pour lui répondre), 297 (après décembre 1945, Jean Paulhan va faire paraître un almanach, un numéro par an), 298 (sur la grève), 299 (avec Paulhan et Arland), 305 (Jean Paulhan malade), 329 (André Suarès contre Hitler dans *La N.R.F.*), 354 (un ancien forçat, condamné pour vol, caissier chez Gallimard), 356-357 (René de Solier, texte de Jean Paulhan sur deux écrivains) et 358 (au C.N.É., Georges Duhamel hostile à l'appel de Jean Paulhan à l'indulgence)].

– Paul LÉAUTAUD, *Journal littéraire*, t. XVII, août 1946-août 1949, Mercure de France, 1964, 381 p. [mentions de Jean Paulhan p. 51 (sur Henri Thomas), 66 (sur l'article « Démissions au C.N.É. » dans *Combat* du 13 décembre 1946, 104 (sur Maurice Sachs et sa fin), 105 (Jean Paulhan demande à Paul Léautaud ce qu'il pense de la poésie de Jules Supervielle, devant sa fille), 124 (lettre de Jean Paulhan), 130

(Jean Dubuffet), 137 (René Dhôtel poulain de Jean Paulhan), 140 (*La Patrie se fait tous les jours*), 143 (Paulhan et Florence Gould), 148 (Maurice Saillet, le genre de Paulhan), 168 (*Gynécée* d'André Rouveyre), 171 (Michaux et Paulhan à déjeuner le 21 août 1947), 176 (Jean Paulhan sur Edith Boissonnas dans *Le Figaro littéraire* du 31 août 1947), 190 (déjeuner Malakoff du 4 octobre 1947), 192 (sur la revue 84 remise à Léautaud par Henri Thomas), 217 (situation littéraire de Jean Paulhan, dans tous les jurys), 229 (André Suarès), 241 (estime de Marcel Aymé pour Jean Paulhan), 256 (Léautaud promet sa collaboration aux *Cahiers de la Pléiade*), 259 (Paulhan et Montherlant invités ensemble, Montherlant se fait excuser), 265 (un article de René Johannet sur Stendhal espion pour la police), 270 (*Cahiers de la Pléiade* : « illisible » selon Léautaud), 278 (Jean Paulhan dispose dans son bureau de la collection de *La N.R.F.*), 311 (inventions de Jean Paulhan), 332 (Cingria promet des pages pour les *Cahiers de la Pléiade*), 333 (Jean Paulhan et les chroniques d'André Suarès), 334 (article de Maurice Nadeau sur André Dhôtel dans *Combat*), 344 (Paul Léautaud et les *Cahiers de la Pléiade*), 351 (lettre de Jean Paulhan à Paul Léautaud le 27 juin 1949), et 360 (Léautaud refuse sa collaboration aux *Cahiers de la Pléiade*).

– n.s., « Erratum », *Preuves*, n° 156, février 1964, p. 93 [correction d'un « *fâcheux mastic* » survenu dans la lettre de Jean Paulhan à Yves Lévy parue dans *Preuves*, n° 155, janvier 1964].

– n.s., « Ligne Cardin / pour Jean Paulhan » [au fonds Paulhan, coupure non référencée : texte complet : « *Récemment élu à l'Académie française, Jean Paulhan fréquente ces jours-ci, très assidûment, les ateliers du célèbre couturier Pierre Cardin. C'est là, en effet, que s'élabore l'habit vert que le nouvel académicien portera lors de sa réception sous la coupole.* »]

– n.s., « Il sera le plus cher immortel » [photo d'essayage légendée : « Les manches sont trop courtes. Paulhan a toujours eu le bras très long : l'habit sera tout de même livré à temps. » ; texte complet : « *Ce n'était, hier, que le deuxième essayage. Le futur habit vert de Jean Paulhan persiste pour l'instant à vouloir faire la grimace aux épaules. Et la grippe qui depuis trois jours tient Pierre Cardin dans son lit n'arrange rien.*

C'est André Olivier, le bras droit de Cardin, qui s'est battu hier pendant une heure contre les manches récalcitrantes du costume le plus cher jamais coupé dans la maison.

La note, en effet, s'élèvera à 12.000 francs. Marcel Achard et René Clair, les deux autres académiciens "Cardin", s'en étaient tirés pour 2.000 de moins.

Pour entrer dans l'immortalité, le préfacier d'"Histoire d'O" a choisi un drap bleu nuit, brodé de feuilles d'olivier dans différents tons d'or. La cape — suprême coquetterie — sera d'un bleu légèrement plus clair que le costume. Précisons que les broderies ont demandé plusieurs mois de travail à des ouvrières spécialisées.

Jean Paulhan, qui étrennera son habit le 27 février, a subi son calvaire hier "avec sérénité et patience".

Reste à savoir, si d'ici là, les épaules du nouvel académicien se seront assagies. Mais ça, c'est une autre paire de manches. »]

— n.s., « Remise de son épée d'académicien à Jean Paulhan » [texte complet : *« Les amis de Jean Paulhan qui se sont cotisés pour lui offrir son épée d'académicien doivent se réunir à Paris vendredi 21 février pour lui remettre ce signe de la haute distinction dont il a été l'objet.*

Cette manifestation amicale aura lieu à 17 h. 30, aux éditions Gallimard, 17, rue de l'Université, et plusieurs Nîmois penseront à leur illustre concitoyen à ce moment-là, regrettant un peu de ne pas pouvoir être à ses côtés.

Rappelons à cette occasion que plus actif que jamais Jean Paulhan vient de publier dans la revue de la N.R.F. "Énigme de Perse" et que la revue "Commerce" poursuit la publication de son important essai sur "Essai d'introduction au projet d'Amérique universelle" [sic pour métrique]. »]

— n.s., « Jean Paulhan recevant son épée d'académicien : "Même dans mes rêves, je ne me sers que d'un revolver" », *coupure non référencée au fonds Paulhan* [début : *« C'est un garçonnet à la crinière rousse qui a remis à Jean Paulhan son épée d'académicien, hier, dans les salons de la N.R.F. : son petit-fils, Jean, pas intimidé pour deux sous.*

— Je n'ai jamais vu grand-père si beau, me dit-il. Je voudrais qu'il porte son uniforme tous les jours. »]

— Louis ARAGON, « Les Clefs », *Les Lettres françaises* [dir. Aragon], n° 1015, du 6 au 12 février 1964, p. 1, 8 et 9 [*« AH, OUI... la volonté de roman. Il faut qu'elle soit bien forte pour déjouer les conjurations périodiques de l'impuissance d'écrire, de la mode, de la Terreur dans les Lettres (comme dit Jean Paulhan), de la critique critiquante (et grattez un peu, sous la critique il y a toujours un poète ou un romancier raté), il faut qu'elle soit bien forte pour renaître, la volonté de roman, à chaque génération qui cependant ouvre l'oreille à la fanfare d'on ne*

sait quels innombrables Fortinbras annonçant, non point périodiquement, mais avec une quotidienne persistance, qu'Elseneur se meurt, Elseneur est morte. »]

– hors de propos, et pour la bonne bouche, Dominique Aury écrit à Jean Paulhan, dès le « vendredi 7 fév[vrier 19]64 » : « *Et je n'ai aucune pitié de ce Maurice Garçon. N'empêche, je savais bien qu'il trouverait ce discours difficile. Bien fait pour lui* ».

– *n.s.*, *France-Soir*, jeudi 13 février 1964, p. 2g [rubrique : « Sur le boulevard à ragots » ; Jean Paulhan déclare : « *Je prépare mon discours d'entrée à l'Académie française, mais je me demande s'il va plaire à tous. J'ai choisi de défendre la grammaire de l'Académie, qui a été violemment attaquée par les partisans de la Sorbonne. Ils lui ont trouvé trois cents erreurs. Je ne suis pas sûr d'avoir l'approbation de tous mes futurs collègues* ».

Armel Guerne écrit à Emmanuel Cioran, « *Au Vieux-Moulin, ce 24 février 1964* » : « *Je vous plains du Paulhan, dont je viens de lire dans France-Soir les immortelles bêtiseries, appuyées par celles de Mauriac et d'un autre parrain. Ah ! les grandes vedettes. Que voulez-vous ? On ne peut pas leur en vouloir : ils se flattent d'être vieux, déjà. Et nous, j'espère que nous resterons assez jeunes jusqu'à la mort (comme Bernanos) pour en avoir horreur* ». Puis « le 7 mars 1964 » : « *J'espère, je souhaite, je rêve que vous en ayez terminé avec les Conti's folies et Paulhan la vedette* » (*Lettres de Guerne à Cioran, 1955-1978*, Lectoure, Editions Le Capucin, 2001, p. 109 et 110)].

– Édith NORA, « L'Académie française interdite au public ! », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1902, 13 février 1964, p. 1 et 6 [après la réception de Joseph Kessel, ce lion désormais doté d'une épée, reportage sur une séance du dictionnaire, en l'absence de Weygand, Duhamel, François-Poncet et Jules Romains, avec la transcription des échanges entre les immortels présents. Voir *infra* au 20 février 1964].

– *n.s.*, « Paulhan, / le crocodile », *Le Figaro littéraire*, 19^e année, n° 931, 20 février 1964, p. 2 [à propos d'un article paru dans le supplément littéraire du journal romain *Il Popolo* : à une Américaine qui lui demandait dans un salon s'il était bien vrai qu'il fit de la littérature, Jean Paulhan répond : « *Non, Madame, je ne fais pas de la littérature. Je suis la littérature.* » ; « *Pour Il Popolo, l'opération est fort claire : en élisant Paulhan, l'Académie a procédé à un exorcisme. Car Paulhan est un crocodile ; un de ces sauriens dont les Égyptiens des Pyramides avaient tellement peur qu'ils en firent un animal sacré,*

une divinité. Le crocodile sacré des Français de la République des Lettres, c'est Jean Paulhan, affirme Il Popolo. Les académiciens préfèrent l'adorer parce qu'ils craignent d'être dévorés par lui : dans ses chroniques, dans sa revue, dans des manœuvres de corridor, dans des combinaisons souterraines. Il est probable que cet article fera verser des larmes (de crocodile) à Jean Paulhan... »]

– Edith NORA, « L'Académie française interdite au public ! (Suite) », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1903, 20 février 1964, p. 9 [Jean Paulhan se range parmi les candidats élus dès le premier tour, avec René Huyghe, Jean Guitton, Jean Guéhenno, pasteur Bœgner — le maréchal Juin et Montherlant étant candidats uniques].

– *n.s.*, « Jean Paulhan à l'Académie », *La République-Le Provençal*, Hyères, jeudi 20 février 1964 [en dessous de la « Nécrologie » ; texte complet : « *Les téléspectateurs hyérois auront remarqué la belle mine de leur nouvel académicien.*

Ceux qui le rencontraient dans le chemin qui va aux "Anémones", chez sa grande amie Mme Marcel Henry, auront sans doute été frappés de l'acuité des photos et des angles de prises de vue... Vraiment on s'y croirait.

Quant aux autres lecteurs hyérois, qui n'ont pas la télé, ils pourront se reporter à l'interview accordée l'an dernier à notre journal, à la même époque : Jean Paulhan avait réservé la primeur de tout ce qu'il a dit au spécialiste télé... à nos envoyés spéciaux.

"République" renouvelle ses félicitations au brillant et fidèle ami de la cité et espère que le Dictionnaire ne retiendra pas trop longtemps Jean Paulhan loin de sa villégiature favorite. »

En février 2017, Madame Simonetta, des archives départementales du Var, répond que rien ne concerne Jean Paulhan à la date indiquée dans l'édition d'Hyères. Nos recherches élargies à l'édition de Toulon ne nous ont pas permis d'aboutir].

– *n.s.*, « Un crocodile sur l'épée de Paulhan », *Minute*, [dir. Jean-François Devay] n° 99, vendredi 21 février 1964, p. 15^{de} [photographie non créditée du pommeau de l'épée ; texte complet : « *La belle épée que voici ! C'est celle que Jean Paulhan étrennera le 27 février à l'Académie française. Son habit vert, qui sera d'ailleurs bleu nuit, lui coûtera 1 million 200.000 anciens francs chez le couturier Pierre Cardin, mais l'épée, dessinée par le peintre Robert Woginsky, sera à la hauteur. La fusée est faite de jaspe, la fameuse pierre noire des alchimistes ; le pommeau et la poignée-garde en or fin. L'artiste n'a pas oublié l'arc du Sagittaire, le signe zodiacal de Paulhan. On*

trouvera même un crocodile inattendu : cet animal figure dans les armes de Nîmes d'où Paulhan est natif et il rappellera en outre que le nouvel académicien a jadis élevé des crocodiles à Madagascar. Une clé représentera la grammaire, une main fermée la logique et le nœud de cordes de la déesse Polymnie la rhétorique dont Paulhan a toujours été un zélé serviteur. Il ne manquera qu'un symbole à cette épée encyclopédique : celui de la très érotique "Histoire d'O" à laquelle le nouvel immortel offrira au moins son parrainage. Mais chut ! Tous les Académiciens ne sont pas au courant... »]

– *n.s.*, « L'épée d'académicien de J. Paulhan porte la devise de l'Académie de Nîmes », *Le Méridional. La France*, samedi 22 février 1964 [la devise de l'Académie de Nîmes est *Ne quid nimis*. À la BNF, sous la cote Gr Fol Jo 3802, l'édition de Marseille ne comporte pas ce texte à cette date].

– *n.s.*, « Avec André Chamson et Jean Paulhan / Nîmes est la seule ville de province / à compter deux académiciens vivants », *Midi Libre*, samedi 22 février 1964 [photo non créditée ; André Chamson est né rue de Bouillargues ; la Société La Tour-Magne a envoyé un télégramme de félicitations à Jean Paulhan « (*prononcer Paulian, il y tient*) »].

– *n.s.*, « À Paris, au cours d'une manifestation littéraire, parisienne et gardoise Jean Paulhan a reçu son épée d'académicien », *Midi Libre*, 21^e année, n° 6819, samedi 22 février 1964, p. 9abc [extrait : « *un Parisien des Cévennes* »].

– *n.s.*, « Épée fleurie de symboles / pour Jean Paulhan », *Le Figaro*, 138^e année, n° 6059, samedi-dimanche 22-23 février 1964, p. 7 [une coupure aux archives de l'Institut de France et deux au fonds Paulhan ; texte complet : « *Hier, le Tout-Gallimard fêtait avec entrain la remise de l'épée de Jean Paulhan. Jean Blanzat décrivit l'épée et nous en expliqua les symboles : sur la fusée de jaspe noire, un crocodile nîmois voisine avec la grammaire, la logique et la rhétorique. La poignée est un arc d'or fendu rappelant que Jean Paulhan est né sous le signe du Sagittaire.*

André Chamson, parrain de Jean Paulhan, lui dit : "J'ai toujours été choqué par l'idée que, quand je suis né, vous aviez seize ans... Mais aujourd'hui, puisque à l'Académie seule compte l'ancienneté, vous n'avez jamais eu seize ans de plus que moi. La caractéristique de votre esprit, c'est le sentiment d'amitié qui vous lie aux autres hommes."

Marcel Jouhandeau prit la parole d'une voix joyeuse : "Après ce flot d'éloquence, moi je ne peux parler que de moi. Dès l'origine de ma carrière, Jean Paulhan m'a chargé sur ses épaules et il m'a porté."

"Je vous remercie du fond du cœur, répondit Jean Paulhan, en grand uniforme. C'est la première fois qu'on me donne une épée. Même dans mes rêves, quand j'ai quelqu'un à supprimer, c'est d'un revolver que je me sers. Mais je vois bien que cette épée c'est le langage, une invitation, la preuve qu'on approuve la direction que vous avez prise."

François Mauriac improvisa :

"Moi non plus, dit-il, je n'avais rien préparé... Je suis presque le plus vieux des académiciens. Je peux vous dire que je considère l'élection de Jean Paulhan comme un miracle. La facilité avec laquelle il a été reçu parmi nous est la preuve du grand changement qui se produit à l'Académie française... un peu comme dans l'Église. Au moment où nous pouvons élire tout ce qu'il y a de mieux, puisque Jean Paulhan a été élu, eh bien, nous ne trouvons plus personne !..." » ; photo légendée « Jean Paulhan entre ses deux parains : François Mauriac (à gauche) et André Chamson. (Photo Claude-M. Masson.) »].

– n.s., « Jean Paulhan entrera à l'Académie / sous le signe de la grammaire », *Midi libre*, 23 février 1964 [« Jean Paulhan, qui sera reçu sous la Coupole, au fauteuil de Pierre Benoit, a reçu avant-hier son épée d'Académicien au cours d'une manifestation dont nous avons rendu compte hier.

Le nouvel académicien, que l'on reconnaît à droite sur notre photo, en compagnie d'André Chamson (à gauche) et de Jouhandeau, a pu préciser à ses amis réunis à cette occasion, que dans son discours de réception à l'Académie, il entretiendrait ses auditeurs des finesses de la grammaire et de la langue française.

Sous la Coupole, Jean Paulhan occupera le sixième fauteuil, qui fut celui de Bois-Robert, l'un des premiers académiciens qui donna au cardinal de Richelieu l'idée de créer l'Académie.

Ce sera surtout Maurice Garçon qui, dans son discours, évoquera Pierre Benoit. »]

– Georges MARTIN, « Représentant de Nîmes sous la Coupole / L'académicien Jean Paulhan / n'oublie pas sa ville natale », *Midi libre*, 1964 [portrait photographique non légendé, aux lèvres serrées ; début : « La joie que nous avons ressentie il y a sept ans, lorsque notre concitoyen André Chamson fut élu sous la Coupole, vient de se renouveler tout récemment, quand l'écrivain nîmois Jean Paulhan a été

invité à son tour à prendre place dans l'un de ces fauteuils si convoités. »]

– n.s., sans titre, *coupure non référencée* [une des rares coupures négatives, qui commence par Jean Guéhenno, directeur en exercice de l'Académie, avant d'en venir à Jean Paulhan : « *Son dada, en effet, est de découvrir de nouveaux génies, ce qui lui attire cette pointe d'un confrère : "Il en découvre tant et tant que certains finissent par percer."* » / *Le public qui se pressait sous la coupole jeudi après-midi attendait un éloge de Pierre Benoît, il eut un portrait de Charles de Gaulle, assez pompeux, assez courtisan, et qui a étonné venant d'un non-conformiste de profession. Était-ce encore du paradoxe ? »*].

– n.s., « Ce Mauriac au grand cœur », *Paris-press. L'Intransigeant*, 24 février 1964 [« *Une nouvelle victoire de Jean Paulhan : François Mauriac et Marcel Jouhandeau ont profité hier de la remise de l'épée de Jean Paulhan, dans les salons de Gallimard, pour se réconcilier publiquement.*

Ils s'étaient fâchés à mort, depuis que Mauriac, dans un "bloc-notes" particulièrement violent, avait reproché à Jouhandeau d'étaler trop complaisamment ses démêlés conjugaux dans ses écrits.

Or hier soir, sous l'œil médusé de Paulhan, Garçon et Chamson, Mauriac est allé spontanément tendre la main à Marcel Jouhandeau, complètement abasourdi, [sic] devait déclarer ensuite :

"Il a vraiment été très gentil. Tout concourt, d'ailleurs, à ce que nous soyons des amis et non des adversaires. Ce qui me semble intéressant, c'est qu'il ait pris l'initiative de cette réconciliation."

Les témoins de cette scène historique, pour leur part, ne seraient pas étonnés désormais d'apprendre que Jouhandeau s'apprête à poser sa candidature quai Conti. Avec un supporter comme Mauriac... »]

– « *Jean Paulhan / serait heureux de vous recevoir au cocktail / qu'il donne à l'occasion de / sa réception à l'Académie Française / le jeudi 27 février à 17 h. 30 / dans les salons de l'Hôtel Meurice / 228, rue de Rivoli, Paris Ier* » [un carton d'invitation, 13,5 x 10,5 cm au fonds Jean Follain. IMEC. Abbaye d'Ardenne].

– Yves BERGER, « Irritant et fascinant Paulhan », *L'Express*, n° 663, 27 février 1964, p. 31-32 [rubrique : « Hommes » ; portrait photographique à la cigarette légendé « *Jean Paulhan. / Parler de boules, vite...* » et crédité « *J.R. Roustan.* » ; quatre intertitres : « Fin ou bien », « De grands mots », « Tu connais Z... ? » et « Péché capital » ;

texte repris dans *L'Infini*, n° 55, automne 1996, sous le titre « Le petit Paulhan appliqué »].

– Gilbert GANNE, « La minute de vérité de Jean Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1904, 27 février 1964, p. 1 et 7 [sur la réception de Jean Paulhan à l'Académie française ; photo « (A.D.P.) » et en p. 7 deux photos Keystone de Jean Paulhan et Pierre Benoit, au-dessus de la légende commune : « “Naïf d'un côté, il était extrêmement malin de l'autre” »].

Ce texte, dans lequel Jean Paulhan déclarait « *Je n'ai jamais été candidat chez les Dix* » a donné lieu à la protestation de Roland Dorgelès, publiée la semaine suivante sous le titre « Le candidat appliqué » (voir *infra* à la date du 5 mars 1964).

Jean Arabia écrit, le « 5 Avril LXIV » : « *Quand tu fus reçu à l'Académie (un événement qui deviendra inoubliable, j'allais au billard, ainsi sevré de cette aventure merveilleuse que toi et tes meilleurs amis étiez en grande joie — trac y compris — de vivre ! / Par la suite, j'ai pu me figurer un peu, cette journée, ayant pu me procurer quelques journaux parisiens avec l'une de tes bonnes photos en tenue d'Académicien, et cet excellent reportage de Gilbert Ganne dans Les Nouvelles Littéraires où tu ne mâchais pas des mots escargolants et millimétriquement conformes aux désirs d'une aristocratie affreusement plébéienne (quoiqu'elle se croie !)* »]

– n.s., « Épines de Tarbes », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1904, 27 février 1964, p. 2 [rubrique : « Le semaine à Paris et ailleurs » ; texte complet : « *Le bruit court que l'Académie française reprendra aujourd'hui la tradition des réceptions où, sous quelques fleurs, se cachent pas mal d'épines. Celles-ci, on les trouvera non seulement dans le discours de Jean Paulhan, mais aussi, assure-t-on, dans la réponse de Maurice Garçon.*

Au cours de la réception qui suivra, on ne manquera pas de parler de l'élection du 12 mars destinée à donner un successeur à Jean-Louis Vaudoyer. Les académiciens, qui n'aiment pas du tout les cavaliers seuls, sont ravis que M. Roger Heim ait posé sa candidature. Il semble qu'elle ne doive pas inquiéter M. Marcel Brion, qui reste grand favori. Mais le directeur du Museum obtiendra, sans doute, un nombre de voix suffisant pour se trouver bien placé dès qu'un autre fauteuil se trouvera vacant. »]

– Jean-François JOSSELIN, « Au fil de l'épée / Vendredi 21 février », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1904, 27 février 1964, p. 2 [sur le coquetècle de remise de l'épée, 17 rue de l'Université ; Jean Blanzat,

André Chamson, Jean Dutourd, Maurice Garçon, Marcel Jouhandeau, François Mauriac, André Maurois, Dominique Rolin sont là ; Jean-Kely, enfant de troupe, porte sur son cœur l'épée de son grand-père ; François Mauriac « *explique posément que, Paulhan élu, on ne trouvera plus personne, mais alors plus personne, à recevoir dans l'illustre maison... Les plus diplomates s'abstiennent de penser à Thierry Maulnier ou à Marcel Arland ; les autres sourient* »].

– n.s., « Jean Paulhan sous la Coupole », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson], 19^e année, n° 932, semaine du 27 février au 4 mars 1964, p. 1 [texte complet : « *Jean Paulhan, ce jeudi, endosse pour la première fois l'habit vert : il est reçu sous la Coupole par Me Maurice Garçon. L'auteur des Fleurs de Tarbes avait, selon la tradition, à faire l'éloge de son prédécesseur, l'auteur de L'Atlantide. Et Me Maurice Garçon lui a répondu : "Le seul rapprochement qu'on puisse faire entre Pierre Benoit et vous tient à la fidélité que vous nourrissez pour vos amis." On lira en page 17 de larges extraits de ces deux discours.* »]

– n.s., « Pierre Benoit initiateur académique / de Jean Paulhan, son successeur », *Le Figaro littéraire*, 19^e année, n° 932, semaine du 27 février au 4 mars 1964, p. 2 [rubrique : « La semaine saisie au vol » ; photo René Pari légendée : « *Maniement d'arme. / Jean Paulhan accroche son épée à une poignée de porte sous le regard de Jean Paulhan (son petit-fils) et de François Mauriac.* » ; deux lettres de Jean Paulhan à Pierre Benoît sur l'Académie, datées d'octobre 1947 et mai 1955, comme suit : « *Cher Pierre, / Des amis communs — parmi lesquels Mondor et Siegfried — me conseillent de me présenter à l'Académie. Et moi, je ne sais trop qu'en penser, sinon ceci : c'est que vous avez été le premier, voici quelque huit ans, à me donner le même conseil — que je me sentais alors tout prêt à suivre, puisqu'il me venait de vous ; que je ne sens pas aujourd'hui la moindre envie de suivre, si ce n'est pas vous qui me le donnez. Voulez-vous me dire si vous avez changé de sentiment ? Je suis affectueusement vôtre. / Jean Paulhan* »].

– n.s., « Maurice Garçon reçoit / Jean Paulhan à l'Académie » et « Maurice Garçon : / Vous avez su découvrir / le talent chez les vivants », *Le Figaro littéraire*, semaine du 27 février au 4 mars 1964, p. 17*abcd* et *efg* [photo de Jean Paulhan au collier, par Eléna Caillois, légendée : « Jean Paulhan : "Votre cabinet a été un poste d'écoute où, patiemment, vous avez accueilli tous les espoirs." »].

– Lucien d'AUTREMONT, « “On croit vous tenir, mais / on n’a saisi qu’une ombre” / dit M^e Garçon, en recevant / Jean Paulhan / sous la Coupole », *L’Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXIII^e année, n° 6062, vendredi 28 février 1964, p. 12 [photo légendée : « *Jean Paulhan prononçant son remerciement* » ; le récipiendaire tient le manuscrit à becquets de son discours ; extraits : « *Un peu pâle, l’air d’un homme timide, presque effacé, le regard lointain, il était entouré de ses parrains : François Mauriac et André Chamson, ce dernier arborant l’ordre de l’Étoile Polaire de Suède, qui vient de lui être décerné.* »]

Paulhan gagna directement sa place devant le micro, visiblement embarrassé par l’épée ornée d’une grammaire, d’un crocodile (pour rappeler que Nîmes, sa ville natale, a été construite par les Égyptiens) et d’un signe du Sagittaire qui pendait à son flanc.

Les dames présentes arboraient timidement des toilettes printanières... Aux premiers rangs de l’assistance, Mme André Malraux, le préfet de police et Mme Maurice Papon, les duchesses de Noailles et de La Rochefoucauld, fidèles de ces agapes académiques, Mmes François-Poncet, Juliette Achar, Florence Gould, grande égérie de la littérature contemporaine, et une dame en capeline de paille noire ornée d’une immense pivoine rouge, dont l’anonymat ne put être percé. [...] M^e Garçon, qui a écouté avec un sourire parfois amusé le long discours de son nouveau confrère, répond avec esprit et gentillesse. »]

– Jean PAGET, « Jean Paulhan / à l’Académie / Un regard incomparable », *Combat*, n° 6122, vendredi 28 février 1964, p. 1 [approche générale de l’œuvre de Jean Paulhan, avant les extraits des discours en page 11. Voir le suivant].

– n.s., « Jean Paulhan sous la Coupole », présentation d’extraits du discours de réception de Jean Paulhan à l’Académie française, *Combat*, n° 6122, vendredi 28 février 1964, p. 11 [rubrique « Variétés » ; extrait : « *Le discours de Jean Paulhan, reçu hier à l’Académie française, est, d’abord, une admirable méditation sur le langage* » ; photographie de Jean Paulhan en habit d’académicien, non légendée ; court extrait de « La réponse de Maurice Garçon ». Voir le précédent].

– n.s., « Académie française : réception / de Jean Paulhan par Maurice Garçon » ; Jean CHALON, « Prestidigitation et passes savantes... » et Jean FAYARD, « Le sursis... », *Le Figaro*, 138^e année, n° 6064, vendredi 28 février 1964, p. 18 [photo Hubert Henrotte légendée : « *Jean Paulhan prononce son discours. À ses côtés, ses deux parrains, à droite : André Chamson ; à gauche : François Mauriac.* »]

– n.s., « Joutes verbales pour l'entrée / sous la Coupole de Jean Paulhan », *La Gazette de Lausanne* et *Journal suisse*, 167^e année, vendredi 28 février 1964, p. 12^{cde} [« PARIS, 27 février (Ap). » ; deux intertitres, « Votre chasse gardée » et « Vos clichés » ; extrait : « Ainsi, on ne trouve que quelques brèves allusions à son prédécesseur dans le discours qu'il a prononcé, et c'est sans doute la raison pour laquelle Me Maurice Garçon, à qui revenait de prononcer la réponse au discours du récipiendaire, crut bon de s'étendre plus longuement sur l'œuvre de l'auteur de l'“Atlantide”, en ajoutant un peu au portrait que Jean Paulhan venait de faire et qui lui a semblé “incomplet”. »]

– n.s., « Jean Paulhan à l'Académie », *Midi libre*, vendredi 28 février 1964, p. 1 [voir pages suivantes les intertitres « “Le premier venu” », « Professionnel et amateurs », « Le langage et son secret » et « “L'Académie n'est pas une société secrète” »].

– « Jean Paulhan, successeur / de Pierre Benoit, a fait / l'éloge... du général de Gaulle », *La Nouvelle République*, n° 5917, 28 février 1964, p. 1^{fg}.

– n.s., « La réception de M. Paulhan à l'Académie française », *Le Monde*, 21^e année, n° 5948, samedi 29 février 1964, col. e [sur la réception à l'hôtel Meurice, deux heures après la réception à l'Académie française ; conversations sur les deux discours, dont celui de Maurice Garçon qui paraît à plusieurs invités avoir outrepassé les règles du jeu académique].

– « Le petit “scandale” de l'Académie », *Paris-presse. L'Intransigeant*, n° 5981, 29 février 1964, p. 7^{eg} [photo légendée « Jean Paulhan : “C'est le poète Jean Follain qui a supervisé ma toilette” » ; on reproche à Jean Paulhan d'avoir oublié d'arborer une cravate blanche ; coupure au dossier Jean Paulhan de Pierre-Marcel Adéma (coll. part.)].

– « Jean Paulhan à l'Académie », *Sud-Ouest*, vendredi 28 février 1964, p. 1^{fgh}.

– Marcel JOUHANDEAU, *Le Bien du Mal. Journaliers V. 1960*, Paris, Gallimard, 1964, 141 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mars 1964, voir à partir de la p. 112 : « Mon ami, Jean Paulhan, me reprochant de n'avoir rien dit de l'impression que m'a laissée mon court séjour auprès de madame Jacques Rivière et de son fils, l'an dernier, je vais essayer de réparer cette lacune. »]

– Adolphe de FALGAIROLLE, « Œuvres de Jean Paulhan, de l'Académie française », *La Revue parlementaire* [?], mars 1964 [rubrique : « Lectures de la semaine » ; « *La plus importante réception à l'Académie, depuis des années.* » Nous n'avons pas trouvé ce texte dans cette revue en 1964, 1966 ni 1967].

– « Très vert leur Paulhan », *Minute* [dir. Jean-François Devay], mars 1964 [un intertitre : « Le déjeuner avec M. Tchou » ; début : « *C'est tout à fait comme dans "L'Habit vert". Derrière l'élection de Jean Paulhan à l'Académie française il y avait une histoire de femmes. Ou plus exactement un épisode de la féroce bataille qui oppose, depuis des années, sur le plan artistico-mondain, les deux "glorieuses" de la Côte-d'Azur : Florence Jay-Gould et la Môme Moineau.* » Nous n'avons pas trouvé ce texte à la date indiquée].

– n.s., « Sous la Coupole » et « Deux lettres de Jean Paulhan à Pierre Benoit », *Aspects de la France*, 17^e année, n° 808, jeudi 5 mars 1964, p. 9abc [rubrique : « Ce qu'on ne vous a pas dit et qu'on ne vous dira pas » ; extrait : « *Deux fois, tandis que l'avocat-académicien [Maurice Garçon] rétablissait la vérité sur l'auteur de Kœnigsmark, il a été interrompu par de longs et chaleureux applaudissements.*

François Mauriac qui était le parrain du récipiendaire n'en croyait pas ses oreilles. Il branlait le chef d'une mine scandalisée et courroucée. Il haïssait Pierre Benoit lorsqu'il était vivant et cette haine a survécu à la mort de celui-ci. » (col. bc) ; les deux lettres de Jean Paulhan à Pierre Benoit ont déjà été publiées dans *Le Figaro littéraire*].

– H.C., « Corrida sous la Coupole », *Aspects de la France*, 17^e année, n° 808, jeudi 5 mars 1964, p. 13abc ; coupure absente au fonds Paulhan.

– François MAURIAC, « Vendredi 28 février », *Le Figaro littéraire*, 5 mars 1964 [rubrique : « Le bloc-notes de François Mauriac » ; extrait : « *J'ai regretté, avec mon confrère et ami Maurice Garçon, que mon filleul Jean Paulhan ne se fût pas mis un peu plus en frais pour Pierre Benoit, à qui cette chance était due d'être enfin loué sous la Coupole par un de ses pairs. Il ne faut pas frustrer les morts de leur dernière chance.* »]

– Roland DORGELÈS, « Le candidat appliqué », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1905, 5 mars 1964, p. 1 [« *À la suite de la "Minute de vérité" consacrée la semaine dernière à Jean Paulhan par*

Gilbert Ganne, nous avons reçu de Roland Dorgelès, président de l'Académie Goncourt, cette mise au point que nous publions bien volontiers ».

De la main de Jean Paulhan, au crayon, sur une fiche 9 x 13 cm : « L'A.G. manquerait-elle à ce pt de candid. qu'il lui faille en inventer ? je ne l'aurais pas cru & c'est b. vol. que je me présenterais s'il m'étais permis ». À l'encre noire, au même format : « Ne plaisantons pas. Ce n'est pas poser sa candid. à l'Ac. G. que dem. ds une lettre personnelle à votre ami qui en fait partie : M'accepteriez-vous. et surtout quand ». Toujours à l'encre noire, sur trois feuillets bleus 9 x 13 cm : « [1.] Evidt il semble à R.D. ridicule qu'on puisse poser sa candid. à l'Acad. Goncourt. Sur ce pt je ne suis pas de son avis. Mais je crois que ses argts sont inexactes. / [2] Les deux lettres que cite de moi R.D. sont exactes. On aurait tort de croire à l'une de ces mystifications qui ont rendu célèbre le président de l'Acad. Goncourt. / Il est très vrai que j'ai écrit dans la première : pour peu que vous insistiez je suis / si vous le désirez / tout prêt à entrer chez les dix ; et dans la seconde qui a suivi de près la première : n'en parlons plus. (Au surplus, la situation que j'occupe à la nrf aurait pu dans la suite m'embarrasser [3] et vous embarrasser.) / Les lettres sont exactes mais elles ont disent les critiques, un contexte qui donne leur sens à ces phrases d'allure innocente et D. a tort de le passer sous silence. »

Sur quatre fiches blanches, encre noire : « [1] le fait est que j'avais oublié l'incident que rappelle Dorgelès. Je ne crois pas pour autant que l'interprétation qu'en fait / donne / Dorgelès soit exacte. Je crois même que c'est le contraire qui est exact / la vérité /. Ce doit pourtant être un grand jour pour un honnête homme que le jour où il pose sa candidature à l'Académie Goncourt. / Mais le fait est que je n'ai jamais rien posé quoi qu'en pense Dorgelès. Pourtant le ton solennel qu'il prend empêche que l'on puisse voir l'une de ces mystifications qui ont fait sa gloire / célébrité / et si je peux dire sa gloire / je devrais dire le génie / je me demande seult si le goût des mystif. où il excelle / n'a pas qq peu altéré chez lui le goût de la pure et simple vérité / toute simple et bête. / [2] Dans un article de Paris-pressé en date du 28 février 1948 Gérard Bauer après avoir gentiment rappelé mon existence, mon âge et ma carrière, ajoutait [...] Bref tout s'est passé pour moi non comme si j'avais posé ma candidature chez les X, mais comme si les X avaient posé leur candidature à / été candidats à ma présence parmi eux. / Mais c'est bien longuement parler d'un évént insignifiant. Je m'en excuse. [3] et d'avoir si longt parlé de moi. Ce n'est pas moi qui suis allé le / me / chercher [4] Car enfin à lire honnêtt les 2 lettres dont il fait mention, la première signifie évidemment : "si vous voulez m'élire je ne m'y oppose pas" & la seconde : "eh bien,

n'en parlons plus, je n'en suis pas fâché." *Est-ce là façon de poser sa candidature ? Drôle de façon en ce cas. / J'ajoute que le Fig., quelques sem. ou jours avant l'élection, précise que je n'étais pas candidat. »*

Dans un brouillon de lettre s.d. à « Mon cher Dorgelès », Jean Paulhan répond que Gérard Bauër avait suggéré la présence de Paulhan parmi les Goncourt dès le 28 février 1948, dans *Paris-presse. L'Intransigeant*, et que sa lettre privée à André Billy avait le sens d'une demande de conseil, non d'une candidature. Encre noire, 13,2 x 20,7 cm : « 4 copies / Mon cher Dorgelès / [j'ai lu avec quelques retards votre "Candidat appliqué"] Il est exact que j'avais écrit à deux membres des Goncourt que j'étais tt prêt à / accepter volontiers de devenir leur collègue. Ceci en suite d'un petit article de Gérard Bauër publié par l'Intran. Paris-Presse / (1948) / et où il était dit que je ne pouvais manquer d'entrer avant longtemps dans votre Académie, que j'avais toutes les qualités / qu'il y fallait /, etc. et autres choses très aimables où j'ai cru [voir] / reconn. / une invitation, qu'il aurait été grossier de refuser / repousser /. Mais j'ai moins été / dans tt cela / candidat à l'Acad[ém]ie G. que l'Ac. si je peux dire n'a été / (ou ne m'a paru) / candidate à / votre cordial / JP / Cela dit je ne trouve pas du tout / qq v. en disiez / comme vous / qu'il soit absurde ou ridicule de poser sa cand. à l'Ac. Goncourt. » Nous ne connaissons pas la version définitive de cette lettre à Roland Dorgelès.

André Billy clôt l'incident, par une lettre du « 3 / 4 / [19]64 » : « Mon cher ami, / À quoi bon épiloguer, ergoter ? / Vous avez manifesté le désir d'être des nôtres... la seule forme admise chez nous, de poser sa candidature. / N'en parlons plus. Et si cela peut vous faire plaisir, qu'il soit entendu entre vous et moi que vous n'avez été jamais candidat à l'Académie Goncourt. »]

– J.-F. JOSSELIN, « Sonny Paulhan contre Cassius Garçon », *Les Nouvelles littéraires*, 42^e année, n° 1905, 5 mars 1964 [par allusion au combat de boxe poids lourds entre Sonny Liston et Cassius Clay ; fin : « Voilà. Sonny Paulhan est à terre. Dieu merci, le titre n'était pas en jeu, il reste donc académicien. »]

– n.s., « Jean Paulhan / à l'Académie », *Les Lettres françaises* [dir. Aragon], n° 1019, du 5 au 11 mars 1964, p. 5d [texte complet de la rédaction : « Jean Paulhan a prononcé jeudi dernier son discours de réception à l'Académie Française. C'est Maurice Garçon qui lui a donné la réplique. Jean Paulhan faisait l'éloge de Pierre Benoit. Un passage de son discours situe la littérature :

[citation] Hubert Juin s'est entretenu avec Jean Paulhan. Nous publierons ce texte dans notre prochain numéro. » Cet entretien avec

Hubert Juin ne paraîtra pas ; voir cependant l'article d'Hubert Juin avant le 16 juin 1966].

– Paul LÉAUTAUD, « Paulhan ! Du dandinement intellectuel », *Minute* [dir. Jean-François Devay], n° 101, 6 mars 1964, p. 17^{bc} et p. 18^{abcde} [reprise du *Journal littéraire* de Paul Léautaud : « 22 février. Déjeuner Malakoff (chez Mme Gould). Quel jeudi ! Si tous devaient lui ressembler, ce serait à n'y plus mettre les pieds. » ; photo légendée : « Ce barbu, c'est Jouhandeau clandestin à la Libération » ; cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Albert-Marie SCHMIDT, « Philologue / et cabaliste / Jean Paulhan / entre / à l'Académie », *Réforme*, samedi 7 mars 1964, p. 12^{abcd} [portrait photographique Keystone : intertitres « Un amant du mot » et « Pèlerin solitaire »].

– n.s., « Dorgelès : “Paulhan vous mentez !” », *Minute* [dir. Jean-François Devay], n° 102, vendredi 13 mars 1964, p. 17^{abc} [extrait : « Épinglé, le Paulhan ! Il n'est pas à l'Académie depuis quinze jours, qu'il se fait traiter de fieffé menteur. Pas par n'importe qui. Par l'Académie Goncourt, s'il vous plaît, qui n'est pas mécontente, ce faisant, de jouer un bon tour à sa grande sœur du quai Conti. » ; intertitres : « Une lettre à Billy » et « Son Tchou » ; cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Léon BOUSSARD, « Jean Paulhan / à l'Académie française », *La Revue des Deux-Mondes. Littérature, arts et sciences*, Au Bureau de la revue des Deux Mondes, n° 6, 15 mars 1964, p. 267-271 [numéro paginé p. 161-318].

– Marc BERNARD, « Jean Paulhan / Le “réboussier” », *Midi libre*, 16 mars 1964, p. 1 et 2 [rubrique « Chronique » ; texte complet : « Les artistes en général, les écrivains en particulier, ont cet avantage qu'ils peuvent en avançant dans la vie, accumuler ce qu'il est convenu d'appeler les honneurs. Cela les distrait de vieillir. Il est vrai que la boulimie de quelques-uns d'entre eux s'aggrave avec l'âge, leur fringale est telle qu'on ne peut espérer la rassasier pleinement, mais enfin on s'y efforce.

Parmi ces honneurs, il en est un qui jouit d'un prestige à peu près inégalé dans les milieux littéraires : l'Académie française. Hors un quarteron d'écrivains retranchés dans un individualisme farouche, vivant comme des loups en marge du troupeau, le poil hérissé, la question se pose tôt ou tard pour les autres : “Entrerai-je ou pas ?” À

quoi on pourrait répondre : “Tu ne me chercheras pas si tu ne m’avais déjà trouvée”.

Il en est qui convoitent un fauteuil avec une passion plus ardente qu’ils n’en ont ressentie pour aucune femme, tant il est vrai que l’homme est un être abstrait pour lequel les chimères ont plus de prix que les vivantes et chaudes réalités. Mais ce fauteuil, il est rare qu’il vous tende les bras : on exige que vous le conquériez de haute lutte ; la moindre mollesse, inattention ou maladresse risque de le retirer de dessous vous. C’est ce qu’on appelle “jouer le jeu”, qui a ses règles, ses précédents, son protocole, auxquels ceux qui sont dans la place ont dû se soumettre. Ils veillent à ce qu’on n’y déroge pas.

Tout cela était demeuré pour moi fort vague et, à vrai dire, me paraissait se situer sur une autre planète, jusqu’au jour où Jean Paulhan fit acte de candidature. Alors, tout se rapprocha singulièrement. J’appris avec étonnement qu’il était atteint ; c’était pourtant un mal contre lequel je le croyais mieux immunisé que quiconque. Je découvris que je m’étais trompé.

À la réflexion, cela n’était pas aussi extravagant qu’on aurait pu le croire de prime saut, car tout est à la fois simple et déroutant chez cet homme. L’assuré c’est qu’il ne se conduit jamais comme on aurait imaginé qu’il pût le faire : c’est sa façon d’être le plus obstinément fidèle à lui-même. Pourtant, il fallut quelques jours à ses amis pour s’accoutumer à une nouvelle aussi étrange, et en apparence si peu en accord avec l’image qu’il s’était faite de lui durant tant d’années.

C’est pourquoi aussi nous étions si curieux en allant assister à sa réception. Nous pressentions que la cérémonie grincerait ça et là, et que, plutôt que de “jouer le jeu”, Paulhan jouerait le sien.

Pour la première fois, je passais ce seuil ; je croyais la salle plus vaste, avec des tribunes, des oriflammes, des trompettes, des chamarrures, des casques, peut-être même des gens en armures et je me trouvais dans un lieu qui tient de la sacristie et de l’amphithéâtre d’université.

Ce que j’ignorais aussi, c’est que nous allions assister à un cours d’anatomie, qu’on allait disséquer l’impétrant tout cru, sous mes yeux. Ce qui m’a permis d’apprendre une foule de choses sur la vie de Paulhan, sur sa généalogie, qu’il m’avait soigneusement cachées. Sans doute réservait-il ces révélations pour ce jour-là, car enfin comment Maurice Garçon aurait-il su tous ces détails si son nouveau confrère ne les lui eût confiés ? Ou devons-nous penser que l’Académie a des services secrets, des agents de filature, tout un réseau d’indicateurs ?

Ce que je découvris également, c’est que Maurice Garçon que, jusque là, je croyais être un avocat, est, en réalité, un procureur général. Il tonnait parce que le récipiendaire n’avait pas parlé assez

longuement, à son avis, de Pierre Benoit. Comme si Jean Paulhan, tout au long de sa vie, avait jamais respecté quelques règles que ce soit, hormis celles de la grammaire.

Certes, Maurice Garçon savait que Paulhan était Nîmois, mais il ignorait qu'il était "réboussier", c'est-à-dire un homme qui fait tout à rebours, à contre-courant ; que son goût de l'antithèse vient de loin, non pas tellement des cathares, comme l'a dit Maurice Garçon, mais d'une race d'hommes des garrigues qu'on appelle des "rachalans". C'est grâce à cette filiation que Jean Paulhan est entré à l'Académie sans perdre un pouce de sa taille, têtu et droit, indifférent aux usages malgré son habit, ne disant que ce qu'il avait envie de dire, rien de plus ; rien de moins.

*Bref, nous étions contents de lui en sortant de là ; une fois de plus il venait de jouer son propre jeu. » Texte repris dans Marc Bernard & Jean Paulhan, *Correspondance 1928.....1968*, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe VIII, p. 448-449].*

– Ch. PERROUX, « Sur la politique et le langage », *Nouveau Régime. Pour une politique positive*, IX^e année, n° 3, 15 mars 1964, p. 9-12 [au fonds Paulhan, deux feuillets ronéotés recto-verso et agrafés ; début : « On savait, depuis longtemps, que M. Jean Paulhan s'était rallié à la monarchie comme au gouvernement du premier venu. » ; « Nouveau Régime est édité par la S.E.S.T.P., 29, rue Tronchet, à Paris, 8°, et imprimé par R. Ledoux, à Amiens. Le Dr. Perroux. » Voir *infra* au 15 avril 1964].

– n.s., « Jean Paulhan a la mémoire courte », *Aspects de la France*, 17^e année, n° 810, jeudi 19 mars 1964, p. 9b [rubrique : « Ce qu'on ne vous a pas dit et qu'on ne vous dira pas » ; sur la candidature de Jean Paulhan à l'Académie Goncourt, puis témoignage acerbe de la part d'un anonyme qui, dans sa jeunesse, a connu Jean Paulhan, extrait : « sa direction de la N.R.F., qui a fait tant de mal à la littérature française, le prouve. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Jean-Michel ROYER, « Robbe-Grillet à l'Académie française », *Notre République*, n° 122, 20 mars 1964 [encart « Libres propos / de Jean Paulhan / recueillis par / Jean-Michel Royer »].

– Pierre de BOISDEFFRE, « Une éminence grise : Jean Paulhan », *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. 1939-1964*, Paris, Librairie académique Perrin, 1964, p. 149-152 [dans un volume de 865 p. achevé d'imprimer en avril 1964, 5^e éd. revue et mise à jour au 15 mars 1964 ; le chapitre consacré à Jean Paulhan va jusqu'au discours

académique de « *cet adolescent octogénaire* » ; mentions de Jean Paulhan p. 80, 83, 106, 110, 116, 170, 173, 189, 376, 495, 635, 815 et 836].

– Jacques PERRET, « Le billet de Jacques Perret », *Aspects de la France*, 17^e année, n° 812, jeudi 2 avril 1964, p. 16a [début : « *Dans son discours d'Académie Jean Paulhan avait introduit un éloge du chef de l'État. Ceux qui éprouvaient en même temps de la sympathie pour Paulhan et de l'antipathie pour de Gaulle en ont manifesté de la surprise en même temps que de l'indignation.* »]

– André BILLY, de l'Académie Goncourt, « Les propos du samedi », *Le Figaro littéraire*, 19^e année, n° 937, semaine du 2 au 8 avril 1964, p. 6a [extrait : « *Un membre de l'Académie française ayant affirmé à un journaliste qu'il n'avait jamais sollicité un couvert chez Drouant, il a fallu, textes à l'appui lui rafraîchir amicalement la mémoire. / En matière d'élection, les usages de la place Gaillon sont très différents de ceux du quai Conti. Quai Conti, il est obligatoire de poser sa candidature officiellement, par écrit. Place Gaillon, les choses se passent oralement, discrètement, et l'initiative de la candidature n'est presque jamais le fait du candidat. / Cependant, il y a des exceptions. Il y a eu celle dont je parle plus haut. En voici deux autres.* » Il s'agit de celle de Georges Darien, qui écrit à Lucien Descaves, le 18 mai 1907, après la mort de Huysmans et de celle d'Henry Fèvre, au même, d'abord le 17 avril 1926 puis le 5 octobre de la même année].

– Dominique DAGUET, « les peintures de Fautrier », *La Nation française* [fond. Michel Vivier ; dir. pol. Pierre Boutang], n° 444, mercredi 15 avril 1964, p. 10abc [« *A.-B. Joffroy reprend dans la n.r.f. de ce mois une remarque de J. Paulhan sur : "l'écriture furieuse de Fautrier". Il est arrivé, observe donc J. Paulhan, que la fureur s'étalât naïvement : c'était dans les premières toiles, la "Promenade du dimanche" par exemple, avec la noire stupidité de ses promeneurs. "Vous tolérez ça ?" (semble-t-il dire).* » Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Ch. PERROUX, « Sur la politique et le langage (suite) », *Nouveau Régime. Pour une politique positive*, IX^e année, n° 4, 15 avril 1964, p. 5-8 [texte absent au fonds Paulhan : sur le discours de réception de Jean Paulhan à l'Académie ; « *Nouveau Régime est édité par la S.E.S.T.P., 29, rue Tronchet, à Paris, 8°, et imprimé par R. Ledoux, à Amiens. Le Dr. Perroux.* » Les sociaux-démocrates parlent mal. Voir *supra* au 15 mars 1964].

– Georges BOUDAILLE, « Le peintre le plus contesté / Fautrier », *Les Lettres françaises* [dir. Aragon], n° 1025, du 16 au 22 avril 1964, p. 13abcde [début : « *Le peintre Jean Fautrier n’a jamais inspiré à ses commentateurs que des sentiments violents et purs : ou la louange hyperbolique ou le dénigrement, jamais de critiques mitigées ou de réserves dans l’apologie. Ses défenseurs les plus convaincus et les plus convaincants sont rarement des critiques, mais le plus souvent des poètes ou des hommes de lettres, comme Jean Paulhan, Francis Ponge et André Malraux.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Jérôme JÉGADEN, « Le sixième fauteuil » et « Jean Paulhan », *Le Travailleur*, Manchester, New Hampshire [dir. Wilfrid Beaulieu], vol. XXXIV, n° 18, 30 avril 1964, p. 1 et 3 [« Les Quarante immortels » ; extrait : « *Jean Paulhan est très connu dans le monde de l’Édition et de la Presse : il est non seulement le directeur de la Nouvelle Revue française, mais il dirige aussi la magnifique collection de la Pléiade aux Éditions Gallimard, et, pendant la dernière guerre, dès 1941, il fonda l’hebdomadaire Lettres françaises, qui prit tout de suite une grande importance. Il fut un Résistant de grand courage.* » Nous remercions les services de BANQ pour leur aide (mars 2019)].

– n.s., « *Journal littéraire*, de Paul Léautaud, tome XVI, juillet 1944-août 1946 », *Le Petit Crapouillot* [Jean Galtier-Boissière], 19^e année, n° 5, mai 1964, p. 2ab [deux extraits : « *Léautaud raconte longuement ses déjeuners chez la milliardaire Mme Florence Gould, avec Jouhandeau, Marie-Louise Bousquet, Marie Laurencin, le comte de Beaumont, Jean Oberlé, Montherlant et Paulhan. Celui-ci assure qu’au ministère de l’Intérieur, il y a un bureau sur la porte duquel cet écriteau : “Délations”. Paulhan, dans le débordement de la nouvelle terreur, fait appel à l’indulgence et, contre Duhamel, tente courageusement de “défendre pour l’écrivain le droit à l’erreur.”* » ; « *Trouvent grâce devant le justicier deux écrivains : Stanislas Fumet “est un honnête homme et qui a une âme” ; et il y a chez Paulhan “une grande honnêteté d’esprit, de l’équité, de la droiture, du jugement et même de la générosité.”* » (col. b)]

– Georges MATHIEU, lettre à la rédaction de *Preuves*, n° 159, mai 1964, p. 85-88 [extrait : « *Enfin, en 1962, pour Jean Paulhan, l’“art informel” n’est plus seulement fait des sous-produits de l’abstraction lyrique européenne ou de l’“action painting” américain. Pour Paulhan, “la peinture informelle apparaît certain jour de 1910” ! et d’y*

inclure Braque, Picasso, Klee, Kandinsky, Arp, Van Dœsburg, Stael, Bazaine, Estève, Miro, Lapicque etc. ! » (p. 86b)

Cette lettre fait suite à l'enquête de *Preuves* « L'art informel en questions », à laquelle répondirent successivement Jacques Audiberti, Yves Bonnefoy, Roger Caillois, Jean Cassou, Clément Greenberg, Robert Klein, Robert Lebel, Stéphane Lupasco, André Masson, Herbert Read, Pierre Restany, Harold Rosenberg, Vladimir Weidlé et Pierre Schneider en février 1964 (n° 156), Kenneth Clark, Jean Hélion, F. Chueca Goitia, Mario Praz, Germain Bazin, Giuseppe Marchiori et Jean Wahl en mars 1964 (n° 157), Vasarely, Edouard Roditi, Jean-José Marchand, Léopold Zahn, Philippe Jullian et Frédéric Benrath en avril 1964 (n° 158), avant la rubrique « Correspondance » de mai 1964, avec des lettres de Georges Mathieu, D.A. Fatouros, Van Haardt, Jean-Claude Guyot et du Docteur Henri Lecaye (n° 159)].

– Yvon BELAVAL, « Un art poétique est-il possible ? », dans *Poèmes d'aujourd'hui. Essais critiques*, Paris, Gallimard, 1964, p. 13-19 [en tête d'un volume achevé d'imprimer en mai 1964, reprise de l'étude publiée dans *Les Lettres*, quatrième cahier, 1945, p. 252-258 ; voir aussi p. 59 la mention de l'« un des premiers curieux du surréalisme, revenu de la Terreur des Lettres, Jean Paulhan, tout en restant sensible à l'art brut, s'attache à restaurer la Rhétorique et reproche sans cesse à la critique littéraire d'être ce qu'on voudra : sociologique, psychanalytique, etc., sauf, précisément, littéraire. » et p. 60, à propos de la préface de Jean Paulhan à *Sens plastique* de Malcolm de Chazal].

– René BAROTTE, « Deux personnalités au féminin », *Elle*, 8 mai 1964, p. 79ab [« Arts » ; illustration légendée : « Yolande Fièvre : Une boîte “à rêver” » ; extrait : « Jean Paulhan la présente : “Ça grouille, là-dedans...” (Gal. Iris Clert, 28, Fg Saint-Honoré, jusqu'au 23 mai.) » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Jean CELLIER, « Très heureux de retrouver / sa ville natale / l'académicien Jean Paulhan / évoque quelques souvenirs », *Le Provençal*, Marseille, n° 6906, samedi 16 mai 1964, p. 1 et 14 [article parfois daté, mais à tort, du 14 mai ; texte complet : « *Toujours souriant intérieurement, d'une apparence timide et réservée, mais fort et toujours puissant, avec sa haute et droite carrure, nous avons rencontré Jean Paulhan sortant clandestinement des arènes, au milieu de la représentation de “Carmen”.*

L'académicien ne fit pas ce soir-là l'honneur au taureau et au toréro de les attendre, se réservant de les voir et de les applaudir dans toute leur gloire à la prochaine corrida. Il ne faisait pas chaud par

ailleurs, ce soir-là dans notre vieil amphithéâtre et notre illustre concitoyen est allé prendre un grog dans un café proche, pour le plus grand étonnement du garçon.

Nous avons demandé à Jean Paulhan s'il y avait longtemps qu'il n'était pas revenu à Nîmes, et il nous a avoué qu'il y avait bien une douzaine d'années.

— Est-ce la première fois que vous assistez à un spectacle dans les arènes ?

— Non, je me souviens d'y avoir entendu Jaurès !

— ?

— C'était beau !

Notre interlocuteur nous a ensuite avoué sur ce ton de confidence dont il a seul le secret, et qui fait son charme, qu'il n'avait jamais assisté à une représentation de "Carmen" jusqu'à ce jour.

"C'est un peu difficile à comprendre, a-t-il ajouté, car je ne suis pas habitué à cette sorte de littérature." La scène des contrebandiers, entre autres, l'a jeté dans une grande perplexité. Mais il a trouvé le tout très joli, et agréable à regarder et à entendre.

Tout en jetant un coup d'œil sur les belles vitrines nîmoises, et sur les illuminations municipales, Jean Paulhan a descendu ce vieux et cher boulevard Victor-Hugo, passant devant ce nom moins sympathique lycée de Nîmes où il fit toutes ses études.

Au cours de cette promenade nocturne, bien des souvenirs, ceux des camarades oubliés ou disparus sont évoqués. Notre hôte est heureux de revenir passer quelques jours dans sa ville natale, et que cette occasion lui fut offerte par la remise du diplôme de "Prestige de la France" qui ne peut que rehausser l'éclat déjà grand de la cité.

Mais les lauriers d'académicien, la joie de se retrouver à Nîmes, les réceptions et les spectacles n'empêchent pas l'écrivain de penser sans cesse à son travail. Il nous a avoué qu'il composait à l'heure actuelle un ouvrage important, qui serait assez long, et qui a déjà commencé à paraître dans la revue "Commerce".

Ce sont des cahiers qui paraissent deux fois par an et sont publiés par les soins d'André Dalmas, avec la collaboration de quelques écrivains des plus importants de nos jours.

L'ouvrage de Jean Paulhan a pour titre : "Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle", titre qui se présente déjà comme tout un programme.

Nous pensons que ce sera là l'une des œuvres capitales, sinon la plus marquante de ce grand auteur contemporain.

Ayant l'occasion d'y revenir, nous avons laissé notre illustre concitoyen à la porte de son hôtel, plein de souvenirs romains, devant les incomparables jardins de la fontaine et près de cette garrigue

toujours parfumée, et où, quelque part, se trouve encore un certain mazet aux tortues. »

Jean Paulhan est descendu dans un hôtel en face des jardins de la Fontaine et écrit un ouvrage assez long, *Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle*.

André Dalmas écrit à Jean Paulhan, « *mardi matin 2 [juin 1964]* » : « *M. J. Cellier a écrit un article dans Le Provençal du 16 mai, à l'occasion de votre séjour à Nîmes, pour la corrida superbe. Il parle — ou plutôt vous lui parlez — de Jaurès, et de la représentation de Carmen — ces deux spectacles, bien entendus, sont traités indépendamment l'un de l'autre. Il parle aussi du nouveau Commerce avec beaucoup de gentillesse et de goût* ». À quoi Jean Paulhan répond (minutes) : « *Je voudrais bien lire / l'article de / Jean Cellier. / La suite / de ma / petite introd. / vs parviendra / donc le 23 / juin* »].

– ARAGON, *Entretiens avec Francis Crémieux*, Gallimard, 1964, 181 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 22 mai 1964, texte des entretiens diffusés sur France-Culture d'octobre 1963 à janvier 1964, assistant de production : G.M. Duprez, sans aucune mention de Jean Paulhan ; voir *infra* les 16-22 octobre 1968].

– n.s. [André HALIMI], « Les histoires drôles de Jean Paulhan », *Combat*, 1^{er} juin 1964 [« La vie de l'édition par André Halimi » ; « *Pour se faire entendre, Jean Paulhan a choisi la manière drôle. La revue "Commerce" publie un article fort sérieux de notre académicien intitulé "Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle", texte qui paraîtra dans son intégralité l'année prochaine aux éditions Gallimard.*

On pourrait très bien lire ce texte en vacances. [...] Il y aura encore des réunions plaisantes à l'Académie... »]

– Maurice RAT, président de la Société des Amis de Montaigne, « Un ami de Montaigne : Albert Thibaudet », *Mémorial du 1^{er} Congrès international des Études Montaignistes*, Bordeaux, Taffart, 1964, p. 156-161 [volume achevé d'imprimer le 8 juin 1964 ; « *Albert Thibaudet, qui fut un lecteur constant et assidu de Montaigne, qu'il pratiqua et finit par posséder par cœur comme un bréviaire, au point que les Essais furent l'un des trois livres qu'avec un Thucydide et un Virgile, ce soldat de 1914 emporta dans son sac à la guerre, et qu'après avoir donné une excellente édition en 1938 dans la collection de la Pléiade, il se préparait, quand la mort le surprit, à publier un grand ouvrage sur Michel, ouvrage dont il avait accumulé par centaines les notes, jetées rapidement sur les papiers de toutes sortes*

de sa fine écriture penchée, souventes fois difficile à lire, et que M. Jean Paulhan a conservés pieusement dans le tiroir d'un meuble. » (p. 156 du volume ; p. 3 du tiré-à-part).

Le volume porte une réclame pour l'ouvrage de Maurice Rat, *Grammairiens et amateurs de beau langage*, refusé par les éditions Gallimard].

– n.s., « Le nouveau commerce », *La Nation française* [fond. Michel Vivier ; dir. pol. Pierre Boutang], n° 453, mercredi 17 juin 1964, p. 11c [« “Le nouveau commerce” en est à son troisième numéro. On peut commencer à dire que cette revue est de très grande classe. [...]

Mais la suite de “l’essai d’introduction au projet d’une métrique universelle” de Jean Paulhan, forme, avec les deux premières publications un grand texte. » Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– n.s., « Échos crapouillotants », *Le Petit Crapouillot* [dir. Jean Galtier-Boissière], n° 65, juillet 1964 [reprise de l’entretien de Jean Paulhan avec Gilbert Ganne paru dans *Les Nouvelles littéraires*, sur sa religion, ses projets de baptême et le taoïsme puis extraits des discours prononcés lors de la réception de Jean Paulhan à l’Académie française].

– Jean STAROBINSKI, « La stylistique et ses méthodes : Léo Spitzer (1887-1960) », *Critique*. Revue générale des publications françaises et étrangères [direction-rédaction : Jean Piel], n° 206, juillet 1964, p. 579-597 [sans mention de Jean Paulhan, mais au fonds Paulhan, documentation générale pour 1963 ; un trait marginal au crayon de bois en haut de la page 586 et, au crayon bleu, en face de « “Ne me suis pas”, tel devrait être l’inscription gravée sur chaque édifice d’enseignement”. »]

– Michel COSNIL-LACOSTE, « Jean Fautrier », *Le Monde* [?], juillet 1964 [« Le peintre Jean Fautrier est mort, mercredi, dans sa propriété de Chatenay-Malabry (Seine) » Jean Fautrier est mort le 21 juillet 1964].

– Robert GUIETTE, « Een groot Frans Schrijver », *De Spectator*, 14-15-16 augustus 1964 [sous le titre de page « Kunst-en Geestesleven »].

– Jacques YONNET, « “Paris secret” livre ses clés (suite) », *L’Auvergnat de Paris*, 83^e année, n° 34, samedi 22 août 1964, p. 1cdef et p. 3ab [rubrique « Aubergistes et bistrots de Paris / Textes et dessins

de Jacques Yonnet » ; lettre de Jean Paulhan à *L'Auvergnat de Paris* depuis Port-Cros.

Fait suite, du même auteur, à « “Paris secret” livre ses clés (suite) », *L'Auvergnat de Paris*, 83^e année, n° 33, samedi 15 août 1964, p. 1fgh et p. 3ab [rubrique « Aubergistes et bistrots de Paris / Textes et dessins de Jacques Yonnet »].

– « Odette Lutgen et son “Bréviaire intime” », *Aux écoutes du monde*, 28 août 1964, p. 30 [note 1 : « *Le Jean des Arènes de Lutèce, c'est Paulhan.* »]

– Lucien SCHELER, « Préface » à *Mille neuf cent quarante quatre*, Paris, Club des Amis du livre progressiste, p. I-XIV [dans un volume de 209 p. conforme à *L'Honneur des poètes* et à *Europe* publiés par les éditions de Minuit sous l'oppression nazie, achevé d'imprimer le 5 septembre 1964, voir les mentions de Jean Paulhan p. IV (à propos de la fondation des *Lettres françaises* par Jacques Decour et Jean Paulhan, après *La Vérité française*, *Pantagruel* et *La Pensée libre*), V-VI (« Dès l'apparition du Silence de la mer, Jacques Debû-Bridel qui était en relation avec Pierre de Lescure avait signalé à Jean Paulhan l'activité clandestine de Vercors. Enthousiasmé, l'auteur du Guerrier appliqué s'était aussitôt mis en quête de textes à publier. »), VI (« À cette époque un Comité de lecture des Éditions de Minuit se constitua. Paul Eluard, qui était entré en rapport avec Vercors — c'est Paulhan qui établit le contact — avait été amicalement convié à en faire partie. Il y remplace Pierre de Lescure qui rejoint les francs-tireurs et partisans dans un maquis jurassien. »)]

– Jean-Paul SARTRE, *Situations*, VI, Paris, Gallimard, 1964, 384 p. [achevé d'imprimer le 21 septembre 1964 ; contre Alain et Paulhan].

– D.D. [Dominique DAGUET], « hommage à Braque », *La Nation française*, n° 461, mercredi 23 septembre 1964, p. 13c [Derrière le Miroir ; reprise de la formule de Jean Paulhan « *peindre en Dieu* ». Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Philippe JACCOTTET, « Le Mont Damion », *La Nouvelle Revue de Lausanne*, 22 octobre 1964 [texte repris dans Philippe Jaccottet, *Avec André Dhôtel*, Montpellier, Fata Morgana, 2022, p. 43-48 ; la BNF ne conserve *La Revue de Lausanne* que de 1969 à 1971].

– Jean FOLLAIN, préface à : Pierre ALBERT-BIROT, *Grabinoulor*, nouvelle édition revue et augmentée, préface de Jean Follain,

Gallimard, 1964, p. 10 [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 5 octobre 1964 : « *Biroten tend, en tout cas, ne se soumettre à aucun impératif, reste insoumis à cette terreur dans les lettres dont a parlé Jean Paulhan ; plutôt soleilux que sombre, il sait éminemment respecter le langage français et va au bout de son propos* » ; voir aussi p. 53 la présence de l'étymologiste poète].

— Paul LÉAUTAUD, *Journal littéraire*, t. XVIII, Mercure de France, 1964, *passim* [dans un volume achevé d'imprimer le 9 novembre 1964, voir à la date du jeudi 6 septembre 1951, le bon à tirer donné par Jean Paulhan de l'hommage de la NRF à André Gide une dizaine de jours plus tard (p. 144-145). Au nom de Jean Paulhan, l'index donne également les p. 7, 12, 24, 25, 26, 27, 36, 37, 49, 55, 56, 66, 80, 107, 108, 117, 121, 131, 135, 136, 144, 145, 164, 181, 188, 193, 209, 210, 282, 283, 284].

— Jacques LAURENT, *Mauriac sous de Gaulle*, La Table Ronde, 1964, 163 p. [dans un volume de 225 p. achevé d'imprimer le 23 novembre 1964, mention de Jean Paulhan : « *Pourquoi Maurras, quand, pour rester dans le courant d'air du moment, on avait le choix entre Trotsky, Tocqueville, Sade, les Albigeois, Sorel, Babeuf et Paulhan ?* »]

— Dominique FANTON, Jacques MOLÉNAT et Marc RÉMOND, « Jean-Jacques Pauvert entre l'insolite et l'insolence », *Actuelles*, Montpellier, n° 7, décembre 1964, p. 13^{abcd} et p. 14^{abcd} [voir notamment p. 14^b : *Histoire d'O* figure parmi les trois livres préférés de Jean-Jacques Pauvert : « *Tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est une femme, et ça je l'ai senti immédiatement quand j'ai lu le manuscrit. Je trouve que ça se sent.*

— Pourtant 99 % des lecteurs pensent que c'est Paulhan qui l'a écrit.

— *Oui, j'ai dit ça, un jour, à Paulhan : il le savait d'ailleurs, et a dit : "Les lecteurs me font beaucoup d'honneur." ; et dans un sens, c'est vrai. Paulhan est un très, très bon écrivain. Je crois également, il le sait et ce n'est pas pour lui déplaire que je dise cela, qu'il est incapable d'écrire un livre aussi lyrique que l'Histoire d'O ; Paulhan n'a jamais été un lyrique. Je trouve que ça se sent ; il l'a peut-être corrigé, il a peut-être revu des choses comme il revoit dix manuscrits par an, pas plus ; mais ce n'est pas lui l'a écrit, ça j'en suis sûr.* »

Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– R.B., « Paulhan : prononcez Poyan », *Le Monde*, 21^e année, n° 6205, samedi 26 décembre 1964, p. 9e [extrait : « (De notre correspondant particulier.)

Montpellier, décembre. — Comment prononcer Paulhan ? Sous la forme d'un mémoire, M. Fernand Lacombe, chef de service à l'Assemblée nationale, originaire de Paulhan (Hérault), a saisi la municipalité de cette commune d'un vœu tendant à demander que l'orthographe languedocienne actuelle soit francisée et remplacée par Pauillan en vue d'obtenir de tous la même prononciation correcte. »]

1965 – Birgit PELZER, *La Pensée du langage et de la littérature / chez Jean Paulhan*, Université catholique de Louvain, Faculté de Philosophie et Lettres, 1965, 164 p. [Mémoire présenté pour l'obtention du grade de Licenciée en Philosophie et Lettres].

– Louis LECOIN, *Le Cours d'une vie*, auto-édité, 1965, p. 345-347 [à propos du Comité pour la présentation et le soutien de la candidature de M. Louis Lecoin au Prix Nobel de la Paix pour 1964 ; parmi les signataires : Claude Bourdet, Jean Cassou, René Dumont, Georges Montaron, Maurice Nadeau, Jean Paulhan, André Philip et Manès Sperber. Louis Lecoin demanda le retrait de sa candidature quand il apprit celle de Martin Luther King].

– Jacques AUDIBERTI, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Paris, Gallimard, 1965, 174 p. [dans un volume achevé d'imprimer en janvier 1965, mention de Jean Paulhan p. 148 : « Vous savez, il ne faudrait pas considérer en moi un disciple de Jean Paulhan qui s'érigerait en juge un peu caustique des efforts de ses confrères ! »]

– Jean-Paul SARTRE, *Situations*, VII, « Problèmes du marxisme, 2 », Gallimard, 1965, 342 p. [achevé d'imprimer le 18 janvier 1965].

– *n.s.*, « Le général Weygand est mort / Il s'est éteint sans souffrance dans sa 99^e année », *Le Figaro*, 139^e année, n° 6351, vendredi 29 janvier 1965, p. 1 ; « Obsèques du general Weygand », *Le Figaro*, n° 6352, samedi 30 janvier 1965, p. 1 ; « Obsèques du général Weygand. Le gouvernement lui refuse le cérémonial dû à un ancien généralissime », *Le Figaro*, n° 6352, samedi-dimanche 30-31 janvier 1965, p. 1 [même page que le témoignage de Jean Guilton, « Notre dernier entretien » ; sans mention de Jean Paulhan].

– A.F.P. « Dernier survivant des grands chefs de la Première Guerre mondiale / Le général Weygand est mort à l'âge de 98 ans » et

« Exclusif / En page 4 / Le fils de Maximilien / petit-fils de l'Aiglon et / arrière-petit-fils / de Napoléon », puis Raoul TACK, « Une étrange et mystérieuse naissance / Le général Maxime Weygand / fils de l'Empereur Maximilien, petit-fils de l'Aiglon, arrière-petit-fils de Napoléon 1^{er} », *La Dernière Heure*, Bruxelles, 60^e année, n° 30, samedi 30 janvier 1965, p. 1abc et p. 4defgh [au fonds Paulhan, numéro complet, l'annonce en première page de l'article exclusif étant entourée par Jean Paulhan au crayon rouge].

– J.L. [Jean LABORDE], « Tumulte pour M. Jean Paulhan », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXIV^e année, n° 6353, 3 février 1965, p. 4de [« *Il y eut des cris, du tumulte, une désapprobation presque unanime de la part de cette foule à l'adresse du discours de M. Jean Paulhan.*

Le premier incident éclata dès les premiers mots. M. Jean Paulhan évoquait la naissance controversée du général. En était-il besoin en l'occasion ?

“De père et de mère inconnus et sans doute royaux”, dit l'académicien.

Des cris retentirent. Le tumulte dura une bonne minute. Le maître de cérémonies réclama le retour au calme au nom de la famille. M. Paulhan put reprendre son discours. Mais, un peu plus tard, il eut une incidente malheureuse :

“Acceptant la déroute française...”, dit-il.

La suite de son éloge funèbre montrait certes que M. Jean Paulhan n'en faisait nul grief au général. Au contraire, il protestait contre le fait que l'on ait pu parfois en faire porter la responsabilité à Weygand. Mais la foule ne pouvait le savoir. Ce fut un tohu-bohu qui se calma à grand-peine. Malentendu que l'on aurait pu éviter en soufflant auparavant à l'orateur que l'on ne parle pas à dix mille personnes comme à quarante.

M. Jean Paulhan acheva son discours par un éloge sans réserve, évoquant “le vide que laisse un mort dans notre conscience à tous”.

Le défilé commença. Il fut court : un escadron du 8^e hussard, que la foule applaudit, comme elle le fit lorsque la musique de l'infanterie coloniale joua l'hymne de l'école de Saint-Cyr : “La Galette”.

Midi trente... Le dernier hommage rendu à Maxime Weygand s'achevait, le cercueil fut descendu dans la crypte de l'église. L'inhumation, en effet, n'aura lieu que dans quelques jours à Morlaix.

La foule se sépara. Elle mit une bonne demi-heure à s'écouler par les rues voisines. Sur les visages se lisaient la mélancolie et la fierté. Weygand n'est pas parti solitaire vers sa dernière demeure, mais entouré de l'affection de tout un peuple. C'est l'essentiel. »]

– J.L. [Jean LABORDE], « La justice de Dieu », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXIV^e année, n° 6353, 3 février 1965, p. 4bcd [extrait : « *Il parla comme à l'Académie, c'est-à-dire balançant l'éloge et la critique voilée. Mais quai Conti, aux grands jours de réception, un public choisi admet ce jeu d'équilibre et la façon élégante de lancer des flèches courtoises. Place Saint-Philippe du Roule, hier matin, cela ne pouvait pas plaire. Cela ne plut pas.* » (col. cd)].

– Jacques LAURENT, « Weygand sous de Gaulle », *Combat*, n° 6413, 3 février 1965, p. 1fg [au fonds Paulhan, trois exemplaires du numéro complet].

– n.s., sous le titre général « Dix mille Parisiens ont rendu hier / un dernier hommage au général Weygand », avec insertion titrée « Réactions houleuses », col. a, voir n.s., « Jean Paulhan a brossé le portrait / d'un soldat, à la fois / indépendant et soumis » et « Le général du Vigier a exalté le / sacrifice de l'ancien généralissime », *Combat*, n° 6413, 3 février 1965, p. 4ab et cd [compte rendu des obsèques du général Weygand, et texte du discours de Jean Paulhan ; au fonds Paulhan, trois exemplaires du numéro complet].

– Étienne ANTHÉRIEU, « À Saint-Philippe du Roule, foule considérable / aux obsèques du général Weygand », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 135^e année, n° 6355, 3 février 1965, p. 1bc et p. 7abcd [photo Louis Meckly légendée « *À l'issue de la cérémonie, la place Saint-Philippe du Roule ne pouvait contenir la foule qui se pressait jusque dans les artères voisines* » (p. 7abcd) ; « Dans l'église, assistance recueillie » et « À l'extérieur, après la cérémonie, quelques cris hostiles à l'adresse du gouvernement » ; quatre intertitres : « Des centaines de drapeaux », « Le cardinal Feltin donne l'absoute », « “La justice de Dieu n'est pas celle des hommes” » et « Les cérémonies en province »].

– n.s., « À Saint-Philippe du Roule / Une foule nombreuse a assisté aux obsèques / du général Weygand », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 22^e année, n° 6238, mercredi 3 février 1965, p. 18ab [rubrique : « Dernières nouvelles » ; deux intertitres : « Le cardinal Feltin / donne l'absoute » et « Incidents pendant le discours / de M. Jean Paulhan » (col. b)].

– n.s., « La foule / a manifesté / aux obsèques / de Weygand / contre le / gouvernement / ...et contre / Jean Paulhan », *La Nouvelle République*, n° 6200, 3 février 1965, p. 1gh.

— *n.s.*, « Plus de dix mille personnes ont assisté recueillies, aux obsèques du général Weygand », *Le Parisien libéré*, 22^e année, n° 6355, mercredi 3 février 1965, p. 1ab et p. 5abc [intertitres « Le cardinal Feltin prononce l'éloge funèbre » et « L'hommage de l'armée et de l'Académie » ; extrait : « *De nouvelles interruptions vont ponctuer le discours prononcé au nom de l'Académie française par M. Jean Paulhan : une clameur s'élève notamment lorsque l'écrivain déclare que Weygand était "né à Bruxelles de père et de mère inconnus et sans doute royaux". M. Jean Paulhan retrace brièvement la carrière du disparu, rappelle ses ouvrages littéraires et fait l'éloge de son caractère : "homme essentiellement modeste, toujours prêt à servir, ardent dans sa foi chrétienne". Et de conclure :*

— L'Académie ne pouvait se passer d'un soldat, et Weygand, de ce point de vue, se trouvait être le soldat idéal. Tel il était à l'Académie, tel il fut à la France. »]

— L. N. KEMSKI, « Les Surprises de Jean Paulhan aux obsèques de Weygand », *Paris-presse. L'Intransigeant*, n° 6272, jeudi 4 février 1965, p. 14 et dernière [article annoncé en manchette de première page, suivi du discours intégral prononcé par Jean Paulhan].

— sous le titre général « Weygand / par ceux qui l'ont le mieux connu / Six pages de souvenirs et de témoignages », voir « Son secret : Weygand serait l'arrière-petit-fils de Napoléon », « Ce qu'il y a eu entre lui et de Gaulle », « L'affaire Weygand / et pourtant il avait droit aux Invalides » *Rivarol. Hebdomadaire de l'opposition nationale*, n° 734, 4 février 1965, p. 1, 5-6 et 20 [pages entières au fonds Paulhan].

— Jacques BRENNER, *Journal de la vie littéraire (1962-1964)*, Paris, Julliard, 1965, 349 p. (coll. « cahiers des Saisons ») [dans un volume achevé d'imprimer le 5 février 1965, voir l'index p. 339 qui renvoie aux pages 37 (« *Jean Paulhan prétend que nos goûts littéraires ne sont jamais très assurés* »), 82 (sur « l'illusion de totalité » qui consiste à prétendre désigner le meilleur roman de l'année), 94-96 (« Paulhan, quai Conti »), 104 (Paulhan dans les salons de l'hôtel Meurice), 132 (sur le texte de lancement de *La N.N.R.F.*, par MM. Arland et Paulhan, en 1953), 154 (à propos des mots *meeting* et *foot-ball*, « *Il s'agit de savoir, dit M. Paulhan, si nous avons envie de continuer à parler français* »), 218 (« *En 1947, M. Jean Paulhan proposait qu'on mette au pilon tous les livres qui font douter que nous ayons encore envie de parler français* »), 225-227 (« Un jeudi à l'Académie », sur la réception de Jean Paulhan à l'Académie française, le 27 février), 251 (dans *Les*

Fleurs de Tarbes : « *Les plus modestes de nous attendant une religion, une morale et le sens de la vie enfin révélé* », 256-257 (sur l'Académie, salon ou club) ; pour le tome second, voir *infra* en 1966].

— Jean FERMIOT, « Et vive Weygand ! », *L'Express*, n° 712, semaine du 8 au 14 février 1965, p. 18^{abc} et p. 19^a [alinéa surtitré « L'affaire », sur le refus du général de Gaulle d'ouvrir les Invalides aux obsèques de Weygand, chef des armées en 1940 et qui a rendu possible le régime de Vichy : « *L'académicien Jean Paulhan se fit huer parce qu'il osa rappeler que Maxime Weygand était né de père et mère inconnus* » ; photographies non créditées, légendées « Jean Paulhan / Parce qu'il osa » et « M. Tixier-Vignancourt, sortant de l'église. / V pour Victoire... » (p. 18^c)].

— Roger NIMIER, « Jean Paulhan », *Journées de lecture*, préface de Marcel Jouhandeau, Paris, Gallimard, 1965, p. 210-212 (coll. « Blanche ») [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 14 février 1965, mention du jugement critique récurrent de Jean Paulhan : « *C'est génial, mais c'est plat* » ; sur les récits considérés comme des fables ; l'ouvrage de Roger Nimier sera réédité en 1995].

— Michel SANOUILLET, *Dada à Paris*, thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Paris, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965, 648 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 10 mars 1965, mentions de Jean Paulhan p. 70, 119, 121, 122, 136, 185, 212, 213, 215, 317, 325, 326, 327, 328, 331, 335, 343, 359, 431, 536, 615, 618, 619 et 621].

Édition nouvelle, revue, remaniée et augmentée par Anne Sanouillet, préface de Michèle Humbert, CNRS éditions, 2005, 653 p. Mentions de Jean Paulhan p. 54, 88, 91, 100, 102, 103, 116, 160, 184, 185, 187, 277, 285, 286, 288, 290, 291, 294, 298, 301, 314, 385, 430, 523, 570].

— Madeleine CHAPSAL, « Arland, la mort lumineuse », *L'Express*, n° 719, 29 mars-4 avril 1965, p. 71^a-72^c-73^{ab} [rubrique : « Profil » ; sur *Le Grand Pardon* de Marcel Arland ; « *Rien non plus d'un littéraire professionnel chez le directeur de la revue "N.R.F." (avec Jean Paulhan et Dominique Aury). Il n'appartient pas à une école, il n'en crée pas. Ses conseils à lui-même, à ceux qui viennent les quérir sont simples : chercher, par ses moyens à soi, sa propre somme.* » (p. 73^b) ; Marcel Arland remercie Madeleine Chapsal par courrier ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Gilbert GANNE, « Si le quai m’était Conti », dans : *Interviews impubliables*, Paris, Plon, 1965, p. 225-235 [dépôt légal au 2^e trimestre 1965, mise en vente en juin ; voir aussi p. 38 (Paul Léautaud), p. 46 (Lise Deharme), p. 82 (Boris Vian) et p. 147 (Marcel Jouhandeau).

À propos de l’édition précédente, Claude Elsen écrivait à Jean Paulhan, « *mercredi soir* [1952] » : « *Avez-vous lu les Interviews impubliables de Gilbert Ganne (éd. André Bonne) ? Il y en a de curieuses (Jouhandeau). Mais je suis, en général, assez hostile à ce “genre” facile et un peu sommaire.* »]

– Julien ALVARD, « Un hommage à Chaissac », *Mardi-Samedi*, n° 3, avril 1965, p. 24-25 [coupure absente au fonds Pauhan ; sous le titre général « Notes de l’Oreiller », voir p. 25b : « *Ce mois-ci, Mme Iris Clert ne reçoit pas d’hommages, elle en rend. À Chaissac. J’y suis allé avec la Comtesse. Nous sommes devenues très copines. “Pauvre Chaissac, ai-je dit ; par certains côtés, il me rappelle Céline.” “J’aurais plutôt dit Dubuffet, a fait la Comtesse. Ou plutôt le contraire, Dubuffet me rappelle Chaissac.”* »]

Il y a en effet une nouvelle querelle ouverte dans Paris. De Chaissac ou de Dubuffet, qui a commencé. “Et ce n’est pas tout, a dit la Comtesse, il faut aller plus loin et savoir qui a continué. Et comment on a continué. Souvenez-vous d’Émile Bernard dépossédé de son idée par Gauguin.” Je me sentais un peu prise au piège de tant de précisions historiques. Mais je n’avais pas fini. Il y avait dans la galerie deux dames qui bataillaient. C’était à celle des deux qui l’avait le mieux compris. Pour moi, je pense que Jean Paulhan, André Bloc ou Pierre Gueguen eussent été mieux placés pour discuter de la chose : “Pauvre Gueguen, a dit la Comtesse, lui aussi, la vivacité de son esprit n’a pu l’empêcher d’acquiescer à la mort. Vous savez qu’il vivait d’une façon très poétique.” “Comment cela, ai-je dit, il faisait des vers ?” “Oui, il publiait des mélanges explosifs qui pétillaient dans les lignes. Mais surtout, il tirait le diable par la queue. Et vous savez qu’il avait inventé le tachisme, enfin le mot.” “Mais alors, il était très âgé.” “Il avait, il y a dix ans, l’âge que mon fils aura dans vingt ans.” “Alors, il était très jeune.” “C’est cela, me dit la Comtesse, il n’a jamais été vieux.” »]

– Marcel LECOMTE, « Sur une orchestration des harmoniques de la parole », *Synthèses*, n° 227-228, avril-mai 1965, p. 476-481 [texte repris dans *Les Voies de la littérature*. Choix de chroniques littéraires suivi d’une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, éditions Labor, 1988, p. 134-140].

– Paul SEYLAZ, conservateur au Musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds, « D'une Province l'autre », *Mardi-Samedi*, n° 4, mai 1965, p. 43b [coupure absente au fonds Paulhan ; Paul Seylaz s'étonne de la présence de Saby, Arroyo, Dufour et Monory, sur le petit écran, présentés comme l'avant-garde de Paris, en assemblage heteroclite, dans une initiative cornaquée par Alain Jouffroy ; extrait : « *Mais ce qui est plus navrant, c'est la présence et la caution de trois écrivains célèbres : M. Jean Paulhan (de l'Académie française), M. André Pieyre de Mandiargues et M. Michel Butor. Que des hommes d'esprit profond mais de vue probablement basse, préfèrent dans les arts plastiques des œuvres d'art dont le contenu apparent se prête facilement au commentaire qui évite la peinture, là rien que de commun. Mais tout de même les qualités formelles du langage qu'ils emploient devraient bien leur donner à penser qu'une peinture qui s'arrête à l'intention n'est pas meilleure qu'un bouquin mal composé.* »]

– catalogue de l'exposition *Lapoujade. Portraits et Compositions*, préface de Marguerite Duras, galerie Pierre Domec (33, rue St Placide, Paris VI^e), du 6 mai au 12 juin 1965, n.p. [« *Le Vernissage aura lieu le Jeudi 6 Mai à 18 heures* » ; voir sous la rubrique « Vingt-cinq portraits “formels” et “vrai-semblants” » la mention du portrait de Jean Paulhan (p. 7)].

– n.s., *Les Lettres françaises*, n° 1082, du 27 mai au 2 juin 1965, p. 1 [le nom de Jean Paulhan, fondateur du journal, réapparaît en page première : « Fondateurs : Jacques Decour (fusillé par les nazis) et Jean Paulhan. Directeur : Aragon »].

– Antoinette Morin-Pons écrit à Jean Paulhan, de « *Paris 14 juillet [19]65* » : « *J'ai souvent de vos nouvelles, en lisant le Figaro littéraire et les Nouvelles Littéraires, mais je suis “bloquée” par une chose idiote, mon pédicure m'a blessée en voulant — soi-disant — extirpé [sic] un durillon, dont j'ignorais l'existence, donc, n'en souffrant pas.* »

– François MAURIAC, *Nouveaux Mémoires intérieurs*, Paris, Flammarion, 1965, 261 p., p. 207 [extrait : « *Pendant l'occupation, Jean Paulhan m'avait persuadé d'admirer un poème en prose (de M. Francis Ponge, je crois) intitulé Le Cageot. Je n'aurais jamais imaginé qu'un objet, le moins caractérisé qui fût, grâce à des mots, parvînt à exister aussi intensément que ce cageot dans sa réalité brute.* »]

– Antoinette Morin-Pons écrit à Jean Paulhan, de « *Paris 6 octobre [19]65* » : « *J'ai grand plaisir à voir votre photo dans le Figaro*

littéraire d'hier. Je l'ai découpée et la garde précieusement. Vous êtes très bien, toujours jeune. [...] Je me réjouis, à l'avance, de l'annonce de vos écrits réunis, ce sera très précieux. »

– *n.s.*, « Le nouveau COMMERCE », *Le Monde*, 22^e année, n° 6486, samedi 20 novembre 1965, p. 12ab [« Cahiers de littérature » ; texte complet : « *Chacun sait que les cahiers de COMMERCE firent l'éclat des lettres, en France, de 1924 à 1932. Les cahiers du NOUVEAU COMMERCE ont le désir d'être, aujourd'hui, le lieu d'échange des styles et des goûts, les plus variés, cela s'entend, de l'écrivain à son lecteur. Ils n'ont pas, certes, l'ambition de publier le chef-d'œuvre de chacun. Ils se satisfont de publier des œuvres c'est-à-dire des textes achevés. Des écrivains prestigieux y accompagnent quelques autres, nouveaux, ou moins connus : par exemple, Jean Paulhan y publie "L'Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle" ; Julien Gracq, "La Route" ; à leurs côtés : Georges Perros, Michel Maigre, Monique Wittig, Bernard Waller, André Ulmann, Suzanne Martin.*

Ces cahiers de littérature paraissent deux fois par an, au printemps et à l'automne. André Dalmas entreprit, en 1963, l'aventure soutenue par des écrivains aussi différents que Pierre Klossowski, Georges Navel, E.M. Cioran, A. Pieyre de Mandiargues, Pierre Boutang. Pierre Leyris révéla dans la premier cahier le grand poète anglais John Clave. Henri Thomas présenta l'autobiographie d'Hebbel, connue du monde entier et ignorée en France. Maurice de Gandillac rendit Maître Eckhart à l'actualité.

LE SIXIÈME CAHIER vient de paraître, entouré d'une bande de couleur vive, sur laquelle, réunis, les noms des écrivains donnent le sommaire : Michel Maigre, Jean Paulhan, Arthur Strindberg, Georges Auclair, Georges Perros, Jean Follain, Louis-P[aul]. Guigues, André Dalmas, Hölderlin, traduit par Philippe Jaccottet, et François Michel, qui, dès le premier cahier, entretient fidèlement le lecteur de ses remarques sur le langage. » Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Camille OLSEN, « Le Danemark fera-t-il percer l'énigme d'"Histoire d'O" ? », *Le Monde*, 22^e année, n° 6486, samedi 20 novembre 1965, p. 12de [texte complet : « *Le ministère danois de la justice a chargé l'Interpol d'enquêter en France sur les tenants et les aboutissants d'Histoire d'O. La traduction de ce roman (assez spécial) est sortie fin septembre à Copenhague chez l'éditeur Stig Vendelkaer. Mais, presque aussitôt, la police en a fait suspendre la vente qui s'annonçait déjà comme un succès commercial. C'est aux tribunaux qu'il appartient maintenant de trancher du sort de l'ouvrage. Or, en vertu des*

dispositions du code danois, leur décision dépend d'un critère essentiel : la valeur littéraire du livre incriminé. S'il peut être prouvé que ce dernier est dû à la plume d'un "écrivain consacré", l'accusation de pornographie a beaucoup de chances d'être levée.

Les juges ont en conséquence besoin de savoir :

- 1) Quelles ont été les poursuites entreprises en France contre Histoire d'O ?*
- 2) Pourquoi celles-ci ont été brusquement arrêtées en 1955 ?*
- 3) Quelles ont été les réactions des "critiques autorisés" ?*
- 4) Quelle est l'identité réelle de l'auteur ?*

Sur ce dernier point, les Danois réussiront-ils à percer une énigme que nos compatriotes jusqu'ici ne semblent pas avoir résolue ? »]

— * Alfredo BARBERIS, « I "lunedì letterari" al Manzoni / Ungaretti come un concertista », *Il Giorno*, 30 novembre 1965 [coupure au fonds Paulhan].

— Alain BOSQUET, « Jean Paulhan / le malicieux mandarin des lettres françaises », *Réalités*, n° 239, décembre 1965, p. 131-147 [photo couleur de Jean Paulhan à Boissise-la-Bertrand, surmontée de ce texte en rubrique : « *On vient de rééditer les œuvres de cet écrivain âgé de quatre-vingt-un ans, académicien de fraîche date, qui joue depuis 1920 à l'ombre de la Nouvelle Revue Française un rôle déterminant : découvrant, jugeant, orientant les plus grands littérateurs de notre temps. Alain Bosquet, familier du personnage, nous le présente avec ses tics, ses manies, ses erreurs, mais aussi cette intelligence mordante et ce goût de l'inattendu dont il a fait une règle de vie.* » ; au fonds Paulhan, coupures collées au verso de huit fiches de lecture des éditions Gallimard « Analyse, critique, projet de réponse » ; article suivi d'« Un inédit de Jean Paulhan », p. 147-155, « Roger ou le jeune sculpteur »].

— n.s., « Il ne manquait que Joyce », *Le Figaro littéraire*, n° 1028, jeudi 30 décembre 1965, p. 2 [reproduction donnée comme la première en France d'un cliché pris par Gisèle Freund : « *Cette très belle photo, inédite en France, prise par Gisèle Freund en 1937, est un moment de l'histoire littéraire. Ces neuf personnes forment le comité de rédaction de la revue Mesures, qui se réunissait quand le temps le permettait, dans le jardin d'une villa de Ville-d'Avray. Là vivaient Henry et Barbara Church, un couple d'intellectuels américains qui finançaient la revue. Voici, de gauche à droite, Sylvia Beach, Barbara Church, derrière laquelle se trouvent Audiberti, Adrienne Monnier, Germaine Paulhan, Henry Church, Henri Michaux, et, assis sur le banc, Michel*

Leiris, derrière lequel Jean Paulhan se tient debout. Un aréopage de qualité ! Cette photo est extraite de James Joyce in Paris : his final years, qui vient de paraître à New York chez Harcourt, Brace et World. Tiré à douze mille exemplaires, l'album est l'œuvre de trois femmes : Simone de Beauvoir pour la préface, V.B. Carleton pour le texte et surtout Gisèle Freund pour les photos, la plupart étant inédites et constituant une suite de documents de grande valeur sur la vie littéraire à Paris, autour de Joyce. »]

1966 – *n.s.*, « Jean Paulhan / Commandeur de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 1914-1918, Médaille de la Résistance », Institut de France, *Annuaire de l'Académie française*. Documents et notices sur les Membres de l'Académie, Firmin-Didot et Cie, éditeur, 56, rue Jacob-Paris VI, 1966, p. 183-184.

– *n.s.*, Institut de France, *Annuaire pour 1966*, Paris, Imprimerie nationale, 1966, 224 p. [voir p. 40 : « 1963 / Paulhan (Jean) / Pierre Benoit ». Exemplaire de la bibliothèque de Jean Paulhan. Imec].

– Maurice-Jean LEFEBVE, « Paulhan qui perd l'habitude », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 53^e année, n° 386, janvier 1966, p. 110-122 [article à peine antérieur à la publication du premier volume des œuvres complètes].

– OBALDIA, « Jouer aux dames avec Paulhan », dans *Choix de textes (prose et théâtre)*, Préface de Jean-Louis Bory, Julliard, 1966, p. 237-241 [dans un ouvrage de la collection « Humour secret » achevé d'imprimer en mars 1966 ; voir *supra* dans *Arts* du 27 mars au 2 avril 1957 et dans les *Cahiers des saisons* en avril-mai 1957 ; voir *infra* aux 26/27 mars 1966].

– *n.s.*, « Schnappschüsse aus dem Seelenleben / “Berühmte Fälle” von Jean Paulhan », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Samstag, nummer 66, 19 märz 1966 [sur *Les Causes célèbres* ; photo légendée « Jean Paulhan / Foto Sigbert Mohn Verlag, Gütersloh » ; photocopie au fonds Paulhan].

– René de OBALDIA, « Jouer aux dames avec Paulhan », *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 169^e année, n° 72, samedi/dimanche 26/27 mars 1966, p. 19abcde [dans *La Gazette littéraire*, en pagination continue, et sous le titre collectif « L'humour secret de René de Obadia », après « Le centenaire », préface de Jean-Louis Bory au volume qui vient de paraître chez Julliard dans la collection « Humour secret » dirigée par Jacques Sternberg, avant deux autres extraits de

René de Oboldia, « Histoire romaine » et « Théâtre » ; début du texte de René de Obaldia : *« En ce temps-là, Paulhan et moi partagions les mêmes nourritures, le même climat, la même Comtesse. Choyés au sein d'une faible communauté, nous nous retrouvions deux fois par jour à la même table, et, d'une assiette à l'autre, échangeions parfois quelques billets. C'est sur l'un de ces billets que Paulhan me proposa de jouer aux dames. Il citait Edgar Poe, lequel, comme on sait, tenait ce jeu pour bien plus haut que celui des échecs. Ne pas accepter cette proposition c'eût été comme si je refusais de me battre en duel et que mon sang espagnol ne fût qu'un mot. J'acceptai. Paulhan fit venir de Paris tous les traités qui existaient sur ce noble jeu. De Paris, mais aussi de Stockholm, d'Oslo, d'Helsinki. (Les Scandinaves, en effet, ont toujours vaincu les Russes si brillants aux échecs, au jeu de dames.) C'est ainsi que nous prîmes connaissance d'une soixantaine de volumes que nous nous prêtâmes tour à tour dans le secret en nous gardant de tout commentaire. »* La date de « (1957) » figure à la fin de l'article].

– n.s., « Paulhan / par lui-même », *L'Express*, n° 777, 9-15 mai 1966, p. 124-125 [rubrique : « Livres » ; texte complet de la présentation : *« Jean Paulhan, 80 ans, académicien, grand maître ou, plutôt, faiseur de rois de la littérature française depuis que, en 1925, il entre à la N.R.F., publie la semaine prochaine, chez Claude Tchou, le premier volume de ses œuvres complètes. Lorsque nous lui avons demandé de parler de lui, Jean Paulhan nous a remis une petite biographie ironique et exquise. Il se raconte mieux que personne. Je lui laisse la plume. »*]

– Georges BELMONT, « Un mandarin : Jean Paulhan », *Arts & loisirs* [dir. André Parinaud], n° 35, du 25 au 31 mai 1966, p. 10abcd [page « Lettres » ; deux photos non créditées, l'une de dos, grande, l'autre de face, petite ; coupure absente des dossiers de presse du fonds Paulhan ; extraits : *« Quand je ferme les yeux, je ne le vois qu'avec un sécateur. Il y a là du jacobin et, pour ma part, j'aime cela. Seulement, ce jacobinisme, c'est avant tout sur lui-même, contre lui-même, qu'il l'a exercé. Si l'on pouvait descendre jusqu'au plus secret de Jean Paulhan, je crois que l'on y trouverait qu'il a voté cent fois la mort pour lui. Pour les autres, il est du Marais : votant un jour la vie, le lendemain la mort. [...] Je me souviens du tour pendable qu'il fit à quelqu'un, en lui confiant à lire, un vendredi, sur la petite terrasse adjacente au bureau, un manuscrit non signé. Le lecteur revint et dit : "C'est un joli morceau de bon élève de rhétorique supérieure". Sur quoi, Paulhan, par-dessus l'épaule de l'innocent : "Vous entendez, Sartre ?" Car Sartre était derrière, et il s'agissait du **Mur** qu'il venait de remettre pour la revue. Réfléchissant à l'anecdote, aujourd'hui, il me semble trop simple (trop*

*peu chinois) d'imaginer que Paulhan voulait s'amuser seulement. Dire qu'il se châtiât pour avoir aimé le **Mur** et qu'il châtiât Sartre pour le lui avoir donné à aimer, et le lecteur, pour d'autres raisons lointaines qui avaient entraîné son estime, me paraît plus près de la vérité. »]*

– Maurice RAPIN, « Les Heures bleues du sieur Jean Paulhan (le con) », *Le Sous Sol. Bulletin de la Tendance Populaire Surréaliste* [rédaction : Elga Müller, Henri Lever, Maurice Rapin, Louis Van Böcksteil], Chaville, n° 8, 29 mai 1966, p. 1 [texte complet : « *Il y a quelqu'un qui actuellement doit passer des heures bleues, c'est l'imbécile Jean Paulhan, tortionnaire patenté des lettres contemporaines. Ce médiocre vaniteux et stérile, à l'instant des œuvres complètes, réalise sans doute qu'il n'a pondû que des pets. Drôle de spécialiste du langage que ce néant recuit dans les sauces de la facilité mondaine, de la paresse et de l'abjection. Mais comme l'ignominie trouve tôt ou tard sa récompense, ce crevard anticipé fera rire de lui, au moment où le public instruit par la linguistique de Jakobson ou de René Moreau, trouvera dans les textes rares, réunis par les Éditions Tchou, la marque essentielle d'un salaud et d'un con.* » Note : « *Il s'opposa en 1958 à la publication des textes de Jean-Pierre DUPREY par la N.R.F. (Cf. Jacques Brenner "La Fête au village" et refusa énergiquement d'éditer mes écrits.* »

Coupure ronéotée au fonds Paulhan.

Lettre de Jean Paulhan à Jacques Brenner, 9 juillet 1967].

– Hubert JUIN, « Jean Paulhan / à l'approche du réel », *Les Lettres françaises*, n° 1136, du 16 au 22 juin 1966, p. 6-7 [photo légendée : « *Jean Paulhan / (Photo Léon Herschritt)* » ; œuvre dispersée, « *sans omettre de vagues copies d'inédits qui rôdent dans le milieu des happy few...* » ; Jean Paulhan « *zouave de la méticulosité [...]* » ; Hubert Juin mentionne Marcel Lecomte et Franz Hellens, fait l'éloge du texte d'André Dhôtel qui figure dans le tome premier des *O.C.* de Jean Paulhan].

– André DALMAS, « L'humeur des lettres », *La Tribune des Nations*, 32^e année, n° 1074, vendredi 17 juin 1966, p. 4ab [rubrique : « L'humeur des lettres », à propos de *La Déchirure* de Henry Bauchau (Gallimard, 1966) — et du tome premier des *O.C.* : « *Je n'ai rien à ajouter, pour l'instant, à l'événement considérable que sera, pour chacun de nous, la lecture de ces textes. Si, tout de même, parmi tant de vertus secrètes, je voudrais dire celle qui m'a toujours frappé chez J.P., et qui, au reste, n'est pas une vertu : la hardiesse. Cette vertu en effet n'est pas commune, elle est, à nos yeux, celle du véritable écrivain — je*

veux dire, la vertu de celui qui ne cesse pas d'écrire la littérature non partisane. »

Cet article a été repris dans André DALMAS, *De face et de profil*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 187].

– * Robert ABIRACHED, « Paulhan, / cet inconnu », *L'Orient*, Beyrouth, 42^e année, n° 12660, dimanche 19 juin 1966 [photocopie au fonds Paulhan, avec bordereau de l'Argus de la Presse ; numéro absent à la BnF sous la cote Gr Fol Jo 6130].

– Guy Le CLEC'H, « Voyage autour de Jean Paulhan », *Le Figaro littéraire*, n° 1053, jeudi 23 juin 1966, p. 9cdefg [entretien avec Guy Le Clec'h, sur Sainte-Anne, l'École normale supérieure, Lévy-Bruhl, Remy de Gourmont, Jules de Gaultier, l'orpaillage, *Le Mercure de France* et *La N.R.F.*, *L'Histoire d'O*, *Tel quel*, les spaghettis, Roland Barthes et Robbe-Grillet ; photographie légendée « Jean Paulhan : / Un zouave à l'Académie / Photo René Pari »].

Jeanne Muselli, la femme du poète Vincent Muselli, réagit auprès de Jean Paulhan, de « *Manosque 18 Août [19]66* »].

– Michel CHRESTIEN, « Paulhan gagne à être connu... », *La Nation française* [fondateur : Michel Vivier, directeur politique : Pierre Boutang], n° 552, 23 juin 1966, p. 6 [rubrique « Les Idées » ; deux intertitres : « Paulhan et Petit Larousse » et « Paulhan et la Prose » ; « *Argus infallible qui a, toujours, la seconde vision, du premier coup* »].

– Jacques BRENNER, « Les instants bien employés / de Jean Paulhan », *Paris-Normandie*, n° 6742, vendredi 24 juin 1966, p. 9 [article surtitré : « Un événement littéraire »].

– n.s., « Qui est Paulhan ? », *Combat*, 25-26 juin 1966 [texte complet : « *A-t-on assez dit que Jean Paulhan était le mandarin de nos lettres, l'éminence grise de la N.R.F., sans qui notre littérature contemporaine ne serait pas tout à fait ce qu'elle est ? Il y a dans cette légende une part de vérité, qui doit sa ténacité à la discrétion, la sagesse, l'allure feutrée, un peu mystérieuse, de cet écrivain qui est un observateur sensible à la nuance et au détail. C'est chez l'écrivain qu'il faut aller chercher la personnalité de Paulhan. Le Cercle du Livre Précieux vient d'entreprendre de publier ses œuvres complètes : le premier tome, Récits, nous rappelle un des arts les plus sûrs de Paulhan — le conte. Des contes rapides, courts, dessinés comme une courbe parfaite autour d'un détail, d'une note de couleur, d'une parole. Des petits récits d'une*

franchise coupante mais aussi d'une extrême pudeur, qui courent sans défaillir jusqu'à leur "chute" tirant de curieuses résonances de ce qu'ils rencontrent en chemin : objets ou personnages. Paulhan refuse le pittoresque, le lieu commun, le romanesque : son art est des plus classiques. J'entends par là qu'il ne cherche à toucher que l'essentiel avec sobriété et maîtrise. Mais l'analyse vibre, la sobriété est riche en prolongements sensibles et la maîtrise est aussi d'une angoisse dominée. »]

– Michel CURNOT, « Un écrivain chez les mots / est comme un adjudant chez les / Malgaches. Jean Paulhan / c'est le contraire... / Un ange dans le scaphandre », *Le Nouvel Observateur*, n° 85, du 29 juin au 5 juillet 1966, p. 28, 29, 30 [photos légendées : « Jean Paulhan / zouave / Appliqué », « Jean Paulhan / académicien / de plus en plus / appliqué » ; intertitres : « Les draps au balcon », « Malgré les haltères », « Pas de petits pois » et « Des bonbons en prime » ; insertions « Points de repère » p. 28-29.

Michel Cournot semble croire à la nécessité de « *foutre le feu* » aux O.C. de Jean Paulhan, contre le corps Antique Univers 55 de la fonderie Deberny et Peignot inventé par le Suisse Adrien Frutiger ; « *Cette édition est, dans chacun de ses détails, une aberration.* » Michel Cournot écrit à Jean Paulhan, « *vendredi* » de 1966 : « *je vois que l'entretien au sujet du livre [le tome I] ne semble pas vous exciter, mais il y a une chose qui m'arrangerait beaucoup, pour la présentation de l'article : ce serait que vous recopiez à la main quatre ou cinq lignes prises dans le livre. Je publierais, agrandis, votre écriture et le Frutiger. Vous pourriez choisir ce que vous voulez, cinq lignes qui font un paragraphe, moi j'aime assez page 134 les lignes qui commencent par "Des blessés revenaient", surtout à cause des deux points. Et il me faudrait cela mardi. Pardon et merci.* » ; puis « *mardi dix-neuf juillet [1966]* » : « *je ferai un autre papier à propos du prochain volume, et j'essaierai de faire une chose beaucoup plus sérieuse, j'ai trouvé en effet que l'article de Berger dans le monde était incomparablement supérieur au mien, on a toujours peur dans un journal d'emmerder le monde, c'est une faute. Le papier sur vous m'a attiré quelques lettres d'injures de personnes qui prennent fait et cause, feu et flamme, pour vous. Que de passions sont contenues un peu partout ! Je vous embrasse. / Michel* ».

Voir *infra* à la date du 24 mars 2012].

– * Jean-Pierre FAUCHER, « Jean Paulhan / dans le siècle », *Juvénal*, 1^{er} juillet 1966 [au fonds Paulhan, la coupure porte au crayon bleu le nom de « Tchou » ; fin : « *On oublie tout, puisque Paulhan lui-même ne*

saurait avoir désormais ce pouvoir de détruire tout ce qu'il nous a donné. »

Sous la cote 4 Jo 12160 de la BNF, le titre *Juvénal* ne paraît pas accessible pour l'année 1966, la collection ne couvrant même pas la totalité de l'année 1948. Pour l'année 1948 complète, voir ARS 4 JO 12265 ; enfin sous le titre *Nouveau Juvénal* (16 avril 1971-12/26 janvier 1973 mais en réalité 1933-1940 puis 1948-1972), la cote 4 Jo 376 est non communicable à la BNF].

– n.s., « Jean Paulhan / Récits », *Libre Belgique*, 83^e année, n° 182, vendredi 1^{er} juillet 1966, p. 7 [photo non créditée ; sur le tome premier ; fin : « *Si la langue de Paulhan paraît directe, l'homme intrigue par ses démarches. Nul doute que ce qu'on sait de sa vie (chercheur d'or, berger, danseur, chauffeur, guerrier, surréaliste, chef de la Résistance, intellectuel) n'y soit pour quelque chose. Son déjà lointain biographe, M.-J. Lefebvre, le donne comme un être évasif, élusif, subtil et précis, équivoque, ironique, aigu, partout et nulle part, chef d'orchestre et auditeur, lumière et reflet, "vigie, phare et timonier des Lettres", car ce qui attache chez lui, "c'est moins ce que cet auteur fait que ce qu'il pense en le faisant".*

Pour lecteurs avertis. »]

– Franz HELLENS, « Le Monde inconnu de Jean Paulhan », *Le Soir*, Bruxelles, 81^e année, n° 160, 7 juillet 1966, éd. XX, p. 9 [rubrique : « La Vie littéraire », avec portrait légendé « *Jean Paulhan en compagnie de son ami Jean Cocteau (à droite)* ». Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 102, n° 682].

– Yves BERGER, « Premier tome des "Œuvres complètes" / Les "Récits" de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], 23^e année, n° 6683, samedi 9 juillet 1966, p. 9abcd [fin : « *Un âge d'or... Bien des lecteurs penseront le retrouver chez ce prosateur qui a le génie de concilier le merveilleux quotidien et la merveille, d'un art souverain. Écoutons-le, dans Lalie, dire que "le soleil penche l'ombre bleue de l'arbre" et que Lalie "lance autour du cou un châle violet qui s'ouvre et se pose" ; ailleurs, "les bornes sont les chiens blancs de la nuit" : un secret se perdra, n'en doutons pas, si nous passons à côté de ces pages, de cette expérience, de cet art — et, avec le secret, une dernière chance. »]*

– André STIBIO, « L'œuvre complète de Jean Paulhan », *Le Journal du Parlement*, quotidien complémentaire de la presse [dir. Pascal Pia], 13^e année, n° 1472, vendredi 8 juillet 1966, p. 4 [fin : « *cela met un comble à notre joie, au seuil des prochaines vacances* » ; au fonds Paulhan, coupure sur papier bleu, comme l'ensemble du journal].

– Kléber HAEDENS, « À être connu / il gagne / en mystère », *Le Nouveau Candide*, n° 272, semaine du 11 au 17 juillet 1966, p. 41 [portrait photographique en médaillon, non crédité ; au fonds Paulhan, coupure référencée « *Candide 11-17.VII. [19]66* » ; en caractère gras et en italique, au-dessus de l'article : « *L'étrangeté de Jean PAULHAN vient de ce que sa vision des choses est à la fois savante et naïve, d'une naïveté cultivée comme un cyclamen en serre.* »]

– Robert POULET, « Bilan d'un "grammairien" », *Rivarol*. Hebdomadaire de l'opposition nationale, n° 809, 14 juillet 1966, p. 13 [rubrique « Les livres et la vie » ; intertitres « N'en pas revenir », « Les plans du labyrinthe » et « Imprudence de Drieu » ; à propos des entretiens avec Robert Mallet ; extrait : « *Pierre Drieu la Rochelle se porta caution pour son ami, ce qui (la suite le démontra) fut à l'honneur des deux hommes. Mais j'éprouve toujours une gêne devant ceux qui se vantent d'avoir "roulé" l'adversaire. Drieu était bien imprudent. En tout cas, trois ans plus tard, personne ne se porta caution pour lui ; ce qui, d'ailleurs, à cette époque, aurait été inutile. Jean Paulhan fit mieux, quelque temps après : il écrivit sa fameuse **Lettre aux directeurs de la Résistance**, dont les arguments n'ont jamais été réfutés. Les "directeurs", ainsi mis au pied du mur, se contentèrent de crier à la malveillance, comme les femmes auxquelles on prouve qu'elles se trompent, que deux et deux ne font pas cinq, ni trois ; et alors elles répondent : "Je vois bien que tu ne m'aimes plus !"* »

Robert Poulet écrit à Jean Paulhan, de « Marly-le-Roi, le 6 août [19]66 » : « *Comment pouvez-vous croire que, parlant de votre œuvre, je fasse des réserves, je vous engage à faire des progrès ? On ne peut donner quelque relief à l'image d'une pensée ou d'une beauté particulière qu'en indiquant les ombres qu'elles portent. Cela ne signifie pas qu'on voudrait les supprimer.* »]

– Pascal PIA, « Le compagnon Fénéon », *La Quinzaine littéraire*, n° 9, 15 juillet 1966, p. 13-14 [article annoncé en première de couverture (« Fénéon et l'art »), centré sur *Au-delà de l'impressionnisme*, textes réunis et présentés par Françoise Cachin, Paris, Hermann, 1966, 187 p.

Pascal Pia signale les objections de Jean Paulhan dans le numéro suivant : « Le compagnon Fénéon », n° 10, août 1966, p. 13].

– Georges PIROUÉ, « Jean Paulhan », *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 169^e année, n° 164, samedi-dimanche 16-17 juillet 1966, p. 14 [rubrique « Moments littéraires » ; sur le premier tome des œuvres complètes de Jean Paulhan, « *ce prétendu fruit sec* » ; extrait : « *Paulhan et Alain, d'ailleurs, m'ont paru se ressembler encore par cette façon qu'ils ont tous deux de progresser lentement sur des sentiers de traverse et de paraître folâtrer à l'instant même où ils lèvent leurs plus belles pièces de gibier. Paysans fûtés qui marchent au but par le chemin des écoliers.* » ; fin : « *Restitution minutieuse d'un modèle humain unique et modèle à nous tous offert de rigueur désinvolte et d'excentricité centripète.* »]

– n.s., « Œuvres complètes / de Jean Paulhan / Aventurier de la sagesse / et grand écrivain », *La Gazette de Liège. Quotidien d'informations*, 127^e année, n° 165, lundi 18 juillet 1966 [texte complet : « *C'est un sage et c'est un homme courageux. Ses goûts personnels et les circonstances de sa vie l'ont amené tout à la fois à se préoccuper des questions de style, de langage, de littérature, et à prendre — lorsque l'histoire l'exigeait — des initiatives assez risquées. Publier Céline en 1947 et ne se soucier, pendant cinquante ans, que d'atteindre à une appréciation juste des rapports unissant les mots à la réalité, quelle est la différence ? Voilà, en peu de mots, ce dont Jean Paulhan se trouve capable. On ne saurait l'approcher sans éprouver qu'il représente en quelque façon la grandeur humaine. Son visage, sa voix, ses propos marquent autant de résolution que de finesse. "Toujours modéré disait de lui Alain, et toujours hardi". Nul ne le quitte sans se sentir enrichi, ou plutôt mécontent de ce qui jusque-là avait fait la trame de ses pensées quotidiennes. Au physique, l'écrivain offre l'image d'un être fortement charpenté. Large d'épaules, il s'applique à dissimuler son équilibre par une démarche et des attitudes qui n'appartiennent qu'à lui : il tient du danseur et, ainsi que son ami Fautrier, du matador. Grand amateur de pétanque et de tous jeux d'adresse, on l'a vu, à quatre-vingts ans, battre à plate couture des jeunes gens qui ne manquaient que de passion.*

L'OR DE LA GRANDE ÎLE ET LA GUERRE

Cela dit, Jean Paulhan naquit à Nîmes en 1884. Un sort peu enviable le conduit d'abord vers la Sorbonne. Licencié en Lettres, il se reprend avec vigueur, et part en 1907 pour Madagascar. Il ne quittera la grande Île qu'en 1911, après avoir vécu, tant bien que mal, d'activités diverses : proviseur, trésorier et censeur du lycée de

Tananarive, il se voue ensuite à la recherche de l'or sur l'Ikopa et n'en trouve guère. Ce séjour au contact des indigènes lui apporte toutefois d'apprendre la langue du pays : il publiera en 1912 dans le "Journal Asiatique" les "Hain-Tenys-Merinas". À force d'écouter, on devient soi-même conteur : le premier récit de Jean Paulhan "Aytré qui perd l'habitude" fut justement écrit là-bas. Il constitue le commencement d'une réflexion sur le bon usage de la parole qui ne devait s'achever qu'aujourd'hui. Jean Paulhan enseigne le malgache à l'école des langues orientales. Lorsque la guerre éclate, il est affecté comme sergent au 9^{me} Zouaves. Blessé le 25 décembre 1914 au bois Saint-Mard, Jean Paulhan met à profit des loisirs forcés. Ce sera un livre bref, l'un des plus vrais qui soient sur un sujet prêtant aux effusions, le "Guerrier appliqué". De fort bons esprits le mettent au rang des chefs-d'œuvre. La vie de l'arrière présente cependant bien des attrait. On peut guetter les avions, et manœuvrer des automobiles. Les filles tiennent à l'honneur de se concilier les soldats. L'un des deux grands textes inédits que révèle la présente édition (Cercle du Livre Précieux) porte pour titre "Progrès en amour assez lents". Ces pages d'une extrême nouveauté, fortes et poétiques, avec des scènes amoureuses et pudiques tout ensemble, dormaient, on ne sait pourquoi, dans les tiroirs du futur préfacier d'"Histoire d'O". Jean Paulhan avait cessé, la guerre finie, de vivre pour lui.

À LA N.R.F.

Appelé par Jacques Rivière à assurer les fonctions de secrétaire de la "Nouvelle Revue Française" Jean Paulhan occupe dès lors une position qui lui permet de participer au mouvement Dada, d'avancer dans ses travaux sur le langage (Jacob Cow, ou "Si les mots sont des signes" paraît en 1921) et de se préparer (sans le savoir : Rivière mourra prématurément en 1925) à diriger demain [sic] de maître la plus riche, la plus illustre revue littéraire que nous ayons jamais possédée. Il entre dans une période de demi-silence, ne donne qu'un livre important, "Entretien sur des faits divers" et de rares études où il jette les bases d'une logique nouvelle fondée sur les bavardages de la rue, les proverbes, les arguments électoraux. Tant qu'il gardera la haute main sur la revue, il n'y sera jamais question ni de ses œuvres ni de lui-même. C'est là un exemple assez rare de modestie ou d'orgueil. Ce retrait cache une activité intense : attentif à tout ce qui se crée de neuf en France et à l'étranger, Jean Paulhan est l'intime conseiller des plus grands écrivains de l'époque. Il aide Antonin Artaud dans ses premières tentatives de théâtre (il l'aidera jusqu'à sa mort). Partout, on le recherche, on le craint. Une légende se forme, dont il ne sera à aucun moment la dupe. Cette recherche durera quinze ans.

L'ESPOIR ET LE SILENCE

Une autre aventure commence avec la fin de la “drôle de guerre”. En juin 1940, dans l’ultime livraison de la N.R.F., trois pages intitulées “l’Espoir et le silence” annoncent que tous les écrivains ne trahiront pas. De fait, quelques mois plus tard, Jean Paulhan collabore au journal “Résistance”. En 1941, à Paris, il fonde avec son ami Jacques Decour les “Lettres Françaises” ce qui l’autorisa, la paix revenue, à s’élever avec une extrême vigueur contre des écrivains métamorphosés en justiciers. C’est le même homme et la même année, qui publie sous le titre des “Fleurs de Tarbes” l’un des ouvrages fondamentaux de la critique moderne. Tenant pour une “rhétorique” où les lieux communs — seraient précieusement réhabilités, l’auteur démonte les mécanismes qui, depuis l’époque romantique, écartent les poètes et les romanciers d’un usage en quelque sorte innocent, joyeux, de la matière et de l’outil qu’ils ont justement en commun avec les autres hommes.

DE LA PAILLE ET DU GRAIN

En 1946, la saison bat son plein. On épure, ou plutôt l’on y prétend. Il y a des places à prendre et des réputations à détruire. Des poètes en mal de gloire aimeraient fort s’illustrer comme procureurs. Bientôt, la mesure est comble. Jean Paulhan, membre du Comité National des Écrivains, démissionne avec éclat. Il rompt avec les nouveaux dirigeants des “Lettres Françaises” et donne en mars 1946 au “Figaro Littéraire” un article où il réclame que soit reconnu le “droit à l’erreur”. Il se met audacieusement en travers du chemin de puissants du jour. De la “Paille et du Grain” et la “Lettre aux Directeurs de la Résistance” publiés en 1948 et 1952, constitueront bientôt les deux plus sérieux dossiers qui soient sur la question.

On ne peut prendre la mesure de l’homme sans se pencher sur cette forme d’expression souveraine qui, depuis la préhistoire, utilise les lignes et les couleurs. Aux yeux de Jean Paulhan, la Peinture ne le cède nullement à la Littérature. Elle en constitue, d’une certaine façon, la contre-épreuve. La mort de Braque et de Fautrier qu’il admirait marque le retour de Jean Paulhan à ses préoccupations initiales. Déterminé à ne plus lâcher prise avant d’avoir trouvé à ses “embarras” une solution conforme à sa double expérience, il parvient à établir que l’inutilité apparente, l’étrange efficacité cachée du principe d’identité (ou de non-contradiction) supposent que notre conscience se meut à l’aise sans l’apercevoir au sein d’un monde singulier — il faudrait l’appeler monde surnaturel ou métaphysique — où règne le principe non moins fondamental de contradiction. Telle est la révélation de Midi. Elle contient une leçon qui nous permettra peut-être, si nous savons l’apprendre, de recommencer la connaissance.

UNE ŒUVRE ENFIN RASSEMBLÉE

Deux années de travail ont été nécessaires pour réunir l'ensemble des textes composant les cinq volumes de ses œuvres complètes. Jean Paulhan, en effet, n'a cessé de disperser ses écrits au hasard des périodiques ou des catalogues, dans des plaquettes à petit tirage ou des livres illustrés de grand luxe : on ne saurait se procurer aisément en librairie que le quart de la matière aujourd'hui rassemblée. On trouvera ici la première collective d'une vingtaine de préfaces qui accompagnaient des ouvrages en grande partie épuisés. Deux textes inédits et cinquante articles de revue — soit la moitié de la collection — figurent en édition originale. La bibliographie, établie par les soins de Jean-Claude Zylberstein, sera conçue de manière à fournir, en même temps que ces indications précises sur chacun des textes regroupés dans les cinq volumes de la collection, une vue chronologique de l'ensemble des ouvrages, articles et préfaces de Jean Paulhan. Il sera fait état des caractéristiques de toutes les éditions originales, et le cas échéant, des prépublications partielles des textes présents ici dans leur version définitive. Le tome I des Œuvres Complètes de Jean Paulhan par le "Cercle du Livre Précieux" (6, rue du Mail, Paris 2^e) porte comme titre général "Récits Les Instants bien employés" et comprend : "Lalie" — "Progrès en amour assez lents" — "Le Pont traversé" — "Le Guerrier appliqué" — "La Guérison sévère" — "Aytré qui perd l'habitude" — "La Métromanie" — "Les Causes Célèbres" — "Guide d'un petit voyage en Suisse" — "L'Aveuglette" — "De mauvais sujets" — "Une semaine au secret" — "Entretien avec Robert Mallet" — suivis de "Jean Paulhan voyageur : conteur ou Le Monde inconnu". Cette entreprise monumentale est due à l'initiative de Claude Tchou qu'il convient de féliciter chaleureusement. »

Nous remercions Christine Maréchal, conservateur des fonds patrimoniaux, Bibliothèque Ulysse Capitaine, Ville de Liège].

— « Les Aoûtiens de Paris dressent leur plan de bataille », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXV^e année, n° 6806, mardi 19 juillet 1966, p. 2a [photographie de Jean Paulhan [?], muni d'une bouée et coiffé d'un bonnet, à la manœuvre de son petit voilier sur la Seine ; texte complet : « Immortel mais prudent, Jean Paulhan se munit toujours d'une bouée de sauvetage avant de se risquer à bord du petit voilier qu'il fait cependant évoluer avec la virtuosité d'un vieux loup de mer. Paulhan a choisi les eaux de la Seine pour ses exercices nautiques. Mais il tient à préciser : "Malgré ma réputation d'anti-conformiste, je n'ai pas l'intention d'utiliser mon bateau pour me rendre quai Conti aux séances du Dictionnaire". »]

– n.s., « Les équations de Jean Paulhan », *L'Express*, n° 788, 25-31 juillet 1966, p. 36c et p. 37abc [photo de Lütfi Ozkök légendée « Jean Paulhan / “Il arrive que le plus ignorant s’en tire mieux.” » représentant Jean Paulhan devant le pupitre soulevé de sa bibliothèque tournante, les mains sur un livre dont le dos porte le nom de Cézanne ; extrait : « *Je croyais n’avoir fait que poser des équations* »].

– n.s. [Georges LAFFLY], *20^e Siècle fédéraliste*, 19^e année, n° 374, juillet-août 1966, p. 22 [rubrique : « Au fil du mois » ; coupure au fonds Paulhan, sur laquelle le nom de Laffly a été ajouté à la main par Jean Paulhan ; texte complet : « *L’événement littéraire, c’est certainement l’édition des œuvres complètes de Jean Paulhan chez l’éditeur Tchou (club du livre précieux). L’œuvre de Paulhan a cette particularité d’être déformée, tronquée par ceux qui en parlent (nous n’échapperons pas à ce travers. Soyons donc brefs) ; plus elle est célèbre, plus elle échappe aux lecteurs, égarés par des initiateurs pleins de bonne volonté. J’écoutais ces jours-ci des écrivains en parler à la radio. “Précieux, baroque”, disaient-ils de l’auteur des “Fleurs de Tarbes”. On voit comment ils en viennent à parler ainsi, mais pourtant, il n’y a chez Paulhan nul délire, nulle forcerie ou forgerie de langage. La langue la plus claire, la plus directe, la plus unie, les moyens les plus classiques, font déboucher, au bout de trois phrases en plein mystère. C’est peut-être que le mystère est dans les choses, et dans le langage, en tout cas. Paulhan ne cesse de le dire. Mais on ne l’écoute pas. On parle à son sujet de jeu, voire de mystification. Son ironie le protège (il termine volontiers ainsi : “mettons que je n’aie rien dit.” Grammairien des idées, observateur des rapports entre le signe et le sens, entre le mot et l’idée, il épargnerait bien des bavardages aux jeunes gens qui parlent de ces choses à tort et à travers. C’est un grand rhétoricien amateur d’art brut, un esprit subtil qui a le goût des idées claires, un raffiné ingénu. Il aime les règles (celles du langage et de l’esprit) comme on aime les règles d’un jeu, sachant que “rien n’est plus important qu’une convention”, qu’elle révèle malgré elle un ordre. Il y a des étoiles qu’on aperçoit du coin de l’œil, qui disparaissent quand on les fixe. Ce sont ces constellations qui intéressent Jean Paulhan.* »

Voir aussi Georges Laffly, « Le second monde de Jean Paulhan », dans *Le Grand Conseil*, Éditions de Paris, 2005, p. 9-26].

– n.s., « Jean Paulhan publie ses œuvres complètes », *La Quinzaine littéraire*, n° 10, août 1966, p. 7abcd et p. 8a [annoncé en première page sous le titre « Paulhan parle », un « Entretien » de Madeleine Chapsal avec Jean Paulhan, sur les récits, le langage, *Le Beau-François*

de Maurice Genevoix, *L'Embellie* d'Édith Boissonnas et le *Goyarzabal* de Roland Purnal].

– P.P. [Pascal Pia], « Le compagnon Fénéon », *La Quinzaine littéraire*, n° 10, août 1966, p. 13d [en réponse à un premier article de Pia sur Fénéon, dans *La Quinzaine littéraire* du 15 juillet, importantes précisions de Jean Paulhan sur Émile Henry, habillé en femme sur les conseils de Felix Fénéon].

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan conteur », *Combat*, n° 6898, 25 août 1966, p. 7 [rubrique : « La Chronique d'Alain Bosquet » ; deux intertitres : « Prodigieusement neuf » et « Un frisson salubre » ; au fonds Paulhan, une coupure volante, une autre contrecollée, et un lot de quatre coupures agrafées ; extraits : « *Laisse-t-il le monde intact après son passage ? Ce n'est pas certain. [...] Cet ennemi juré de la terreur nous conte que tout en nous est terreur en puissance. Oui, nous tremblons en lisant Jean Paulhan. Mettons que je tremble en lisant Jean Paulhan. [...] Cher Jean Paulhan, accepteriez-vous que je dise de vous : il est notre Jules Renard, en plus inquiet, en plus inquiétant, en plus pervers ?* »]

– René WINTZEN, « Le Langage permet-il / de se faire comprendre ? », *Témoignage chrétien*, n° 1155, jeudi 25 août 1966, p. 16 [photo « (Roger Viollet) » légendée « Jean Paulhan / A l'époque du "Guerrier appliqué" » ; début et extrait : « *Jean Paulhan a sa légende et cette légende nuit peut-être à son œuvre. Ou bien faut-il admettre, au contraire, que loin de se nuire réciproquement, elles se complètent, que l'œuvre, l'homme et sa légende ne font qu'un ? [...] Toute la démarche intellectuelle de Jean Paulhan est commandée par une seule question : pourquoi les hommes ont-ils tant de difficulté à se comprendre ? Formulons-la autrement : la communication est-elle possible entre les hommes ? Ou bien encore : n'est-ce pas la fonction capitale du langage que l'on a dénaturé, torturé, malmené, avili, corrompu, détourné, de son but ? Tout demeure dans les rapports entre la pensée et le langage. Boileau déjà...* »]

– Daniel ABADIE, « Jean Paulhan / la fin d'un mythe », *Combat*, n° 6904, jeudi 1^{er} septembre 1966, p. 7 [intertitres « Les ambiguïtés du langage », « Un art volontaire » et « Une perspective constante » ; extrait : « *Il existe, dans la littérature contemporaine, un certain nombre d'écrivains dont la notoriété tient moins à la connaissance de leurs œuvres qu'à la légende qui les entoure. [...] En réunissant en un volume le premier de ses Œuvres Complètes, ses récits dispersés dans*

des revues ou des éditions souvent introuvables, il a mis fin au mythe d'écrivain secret qui était le sien. Après n'avoir été le fait que de quelques lecteurs fervents, cette œuvre va sans doute déclencher de multiples controverses, tant sa singularité rend difficile le choix de la place à lui assigner. » ; fin : « Le lecteur, sans cela, risquerait fort de ne voir là que “des marrons curieusement sculptés” selon le mot d'un critique sur Alain. »]

– W.P. ROMAIN, « L'écriture appliquée », *Le Fribourgeois*, n° 137, samedi 10 septembre 1966, p. 2cd [début : « Jean Paulhan est un écrivain précieux : par son style, par sa profusion discrète. »]

Le titre est absent à la BNF, mais la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, que nous remercions, a bien voulu nous éclairer].

– n.s., « Paulhan Jean / *Les Fleurs de Tarbes*. Coll. / blanche. », *Catalogue des réimpressions. 1^{er} janvier 1962-31 décembre 1965*, Gallimard, 1966, p. 18 [dans une plaquette de 39 p. achevée d'imprimer le 15 septembre 1966, mention de la réimpression des *Fleurs de Tarbes* en 1963].

– Claude MAURIAC, « Découvrons / Jean Paulhan », *Le Figaro*, 140^e année, n° 6861, 19 septembre 1966, p. 15ef [rubrique : « La Vie des lettres » ; « *Dispersée dans des revues introuvables, des livres illustrés de grand luxe, de rarissimes plaquettes ou même restée inédite, l'œuvre de Jean Paulhan ne semblait pas en rapport avec l'influence considérable qui fut la sienne dans le monde des lettres depuis plus de quarante ans. [...] Découvrons Jean Paulhan. Il est temps. »]*

– J.-F. R. [Jean-François REVEL], « Une voile sans coque », *L'Express*, n° 797, 26 septembre-2 octobre 1966, p. 98 [rubrique : « Livres » ; « *Soufflot, dit-on, se suicida parce que le Panthéon, une fois exécuté, lui sembla imparfait. Ce qui conduisit Jean Paulhan à observer que c'est là, probablement, le seul exemple dans l'histoire d'un architecte mécontent de son œuvre. Peut-être Pierre Bourdieu est-il le premier sociologue connu à être insatisfait de ses travaux. »]*

– n.s. [Jacques Brenner], « À un mot près », ...*Aux écoutes du monde* [fondateur : Paul Lévy ; directrice : Mme Paul Lévy], 48^e année, n° 2202, jeudi 29 septembre 1966, p. 31a [rubrique : « Le flâneur des Lettres » ; texte complet : « 24 septembre. — Jean Paulhan raconte : “Imaginez que j'ai failli avoir deux cent mille lecteurs. Un hebdomadaire féminin, apprenant que j'avais achevé un petit roman,

Progrès en amour à Ceylan, me l'a accepté, sans autres formalités, en échange d'une somme assez élevée (qui allait m'être très utile). Malheureusement, il a fallu avouer le titre exact : **Progrès en amour assez lents**. Cet "assez lents" les a découragés. Aussitôt, il n'a plus été question de rien.

En réalité, c'est pendant la guerre de 1914 que Paulhan écrit le petit roman en question. Il l'avait jusqu'ici gardé dans ses tiroirs et l'en a sorti, pour le faire paraître dans ses Œuvres complètes, chez Tchou.

C'est un roman d'une écriture très originale et très moderne. Dès les premières pages, Paulhan fait s'exprimer ainsi un de ses personnages : "À la Martinique, je me trouvais. Un pays dangereux. Un ami, qui est sorti à deux, il n'est pas rentré." Paulhan aime les tournures familières qu'il sait intégrer à une langue exemplairement nette. Il a résolu très tôt, pour son compte, le difficile problème du choix entre le langage littéraire et le langage quotidien. »]

– Jacques BRENNER, *Journal de la vie littéraire (1964-1966)*, Paris, Julliard, 1966, 311 p. (coll. « cahiers des Saisons ») [dans un volume dédié « A Jean Schlumberger », sans achevé d'imprimer, légalement déposé au 4^e trimestre 1966, voir « Le Paysan de Hong-Kong » p. 161 et « Qu'est-ce qu'un bon critique ? » p. 192 (nous reprenons les éléments de l'index, p. 302).

Notons qu'à la BNF, l'exemplaire de ce second volume a été endommagé par l'inondation de janvier 2014. Le tome premier a été imprimé le 5 février 1965 (voir *supra* à cette date). Pour Maurice Rapin, voir *supra* au 29 mai 1966].

– *n.s.*, *La Grive*, Mézières, 39^e année, n° 132, octobre-décembre 1966, p. 29 [texte complet : « — *Le Cercle du Livre précieux* (6, rue du Mail, Paris - 2^e) a entrepris une luxueuse édition en 5 volumes des œuvres complètes de Jean Paulhan. Le premier volume vient de paraître avec une Postface d'André Dhôtel. »]

– André THÉRIVE, « Un Célèbre inconnu », *Le Spectacle du Monde*, n° 55, octobre 1966, p. 102^{abc}, 103^{abc} et 104^a [photo non créditée légendée « Jean Paulhan, 83 ans, Nîmois, de l'Académie française (fauteuil de Pierre Benoit). Une réputation ésotérique. Publie maintenant ses œuvres complètes. » (p. 103^a).

André Thérive (né Roger Puthoste) mourra l'année suivante. Voir le double hommage des *Écrits de Paris*, septembre 1967, p. 86-100 et octobre 1967, p. 87-100].

– ETIEMBLE, *Hygiène des Lettres. IV. Poètes ou faiseurs ?*, Gallimard, 1966, 405 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 10 octobre 1966, mentions de Jean Paulhan p. 14 (« *Pour Jean Paulhan, le poète est une façon de parolier ; pour Valéry, un fabricant* »), 54 (à propos d'un article d'Etiemble et Yassu Gaucière sur le poème de Rimbaud « Michel et Christine » : « *Jean Paulhan n'ayant pas été convaincu par le rapprochement, nous décidâmes de ne point insérer ces pages dans le volume* »), 147 (à propos de la poésie de Saint-John Perse : « *(oui et non, car Paulhan, d'ici vingt ans, la dira plutôt épique)* »), 198 (« *Agréables au premier abord par le jeu de l'illusion que Paulhan appelle de l'explorateur* »), 238 (« *Une dialectique de l'image, telle que Jean Paulhan a su l'élaborer au premier tome des Fleurs de Tarbes, nous aide à comprendre que l'opposition est peut-être moins grande qu'il ne semble entre ces deux types d'images.* »), 353 (à Audiberti : « *Je crois pourtant que je fus l'un des premiers à entendre quelques-uns de vos poèmes ; des vers, ma parole, et pas libres du tout, que votre emphysème hoquetait rauquement dans le bureau de Jean Paulhan : on eût dit que, pour évoquer les chiens que vous nous décliniez : les chiens, mes chiens, nos chiens, tes chiens, leurs chiens, vous tentiez d'aboyer.* »), 354 (« *Parmi les raisons que nous avons de rester confondus par le discernement de Paulhan, je n'oublie point ce tact, ou ce flair, ou cette oreille, ou cette intelligence, ou ce cœur, ou tout cela rassemblé, qui, sous cet amoncellement hurleur de chiens, lui permit de déceler la Race des Hommes.* ») et de « Jean Guérin » p. 57 (pour une citation : « *Il faut que les poètes cessent d'être des schizophrènes.* »)]

– André PARINAUD, « Duchamp raconte Breton », *Arts*, n° 54, du 4 au 11 octobre 1966, p. 4-7 [mention de Jean Paulhan, p. 6].

– n.s., « Lewis Carroll précurseur de Paulhan », *Le Figaro*, n° 1268, jeudi 6 octobre 1966, p. 2 [sur un inédit de Lewis Carroll, *Logique sans peine*, qui paraît chez Hermann ; « *Lewis Carroll, comme, plus tard, Jean Paulhan, attachait beaucoup d'importance aux problèmes de langage et de définition des mots.* »]

– Guy Le CLEC'H, « L'inimitable aventure du surréalisme », *Le Figaro*, n° 1268, jeudi 6 octobre 1966, p. 10 [reproduction de la toile de Max Ernst, *Au rendez-vous des amis*, sans mention de Jean Paulhan, dans une légende dominée par André Breton, qui vient de mourir, et Philippe Soupault].

– Émile BOUVIER, « Les œuvres complètes de Jean Paulhan », *Midi libre*, 1^{er} novembre 1966 [rubrique : « Chronique littéraire », puis « Gazette languedocienne (suite et fin) » ; absence constatée à la BNF].

– Patrice HOVALD, « Tchou et “Planète” », *L’Alsace*, Mulhouse, dimanche 20 novembre 1966, p. 13a [rubrique : « Les livres » ; « *Je me trouvais un jour dans le bureau de Gaston Gallimard, rue Sébastien-Bottin et je regardais les jardins qu’un beau printemps fleurissait. Je devais rencontrer André Gide qui venait de m’envoyer une nouvelle édition de son journal. Gide empêché ne vint pas. Il mourut peu après. À un moment donné un homme vêtu d’une cape fit une brève apparition. C’était Jean Paulhan, directeur de la NRF. Je n’avais lu de lui que quelques écrits rares dont le “Guide d’un petit voyage en Suisse”. Je gardais de cet homme, aujourd’hui octogénaire, et dont le regard m’éblouit, le visage d’un mage auquel rien n’est étranger. Or, voici que Claude Tchou, auquel rien non plus n’est étranger, et qui est peut-être le plus précieux des éditeurs français, a fait paraître le tome premier des œuvres de Paulhan. La plupart de ces textes étaient introuvables. À présent ils vous attendent dans ce beau volume blanc sorti du 6 de la rue du Mail à Paris (2e). Je pense que vous devez lire ces pages brèves dont chaque mot est irremplaçable et qui ouvrent, chacune, comme une fissure dans le conformisme de la création littéraire. “Dans notre pays lointain, désorienté, écrit André Dhôtel dans sa postface, s’ébauche (plus lointaine que tous les lointains) une littérature qui refuse la maîtrise et qui, nommant l’événement passager, l’oiseau ou le caillou, désignant un rien, voit reparaître le moment d’une renaissance. Par son humiliation même, retrouvant la distance fabuleuse, elle livre tant bien que mal (et c’est merveille) le monde à la fortune de ses renouvellements, par quoi nous devons rejoindre enfin le pays de l’aurore”* »].

Sachez qu’avec ce premier volume il se passe dans les lettres françaises quelque chose d’important. »]

– J.-P. HUBRECHT, « Entre / l’indifférence / et la passion / Céline et Paulhan / pour la première fois / en œuvres complètes », *Le Méridional. La France*, Marseille, dimanche 20 novembre 1966, p. 4abcde [photo légendée « Marcel Aymé et Céline au Gros-Roure / Une partie de pétanque » ; nos remerciements vont à la Direction des Archives départementales des Bouches-du-Rhône].

– Georges PERROS, « Le métier d’être ou les instants bien employés », *Critique*, 17^e année, t. XXII, n° 235, décembre 1966, p. 979-989 [un tiré-à-part agrafé est conservé au fonds Paulhan].

– Jean-Paul CRONIMUS, « L'œuvre de Jean Paulhan », *Le Pays cévenol et Cévennes*, nouvelle série, 12^e année, n° 236, 3 décembre 1966, p. 1^{de} et p. 4a [*« Le Cercle du Livre Précieux vient de commencer l'édition des "Œuvres complètes" de Jean Paulhan, Nîmois d'origine et membre de l'Académie Française. Les amis et admirateurs de l'écrivain se félicitent de cette initiative, tout en regrettant qu'elle n'ait pas eu, à nos yeux, toute la publicité qu'elle mérite, tout particulièrement dans nos régions gardoises.*

L'œuvre de Jean Paulhan est rare et de qualité, et elle est marquée par le singulier et l'insolite tout comme la vie même de celui que l'on appelle souvent l'« éminence grise » des Lettres françaises et qui fut professeur, colon, chercheur d'or et moniteur d'auto-école avant de se consacrer à la littérature et de prendre en mains les destinées de la "Nouvelle Revue française". L'œuvre et la vie sont assez peu connues du grand public et semblent volontiers s'auréoler de mystère : ne chuchote-t-on pas que Paulhan serait en personne l'auteur de cette très licencieuse Histoire d'O qui connaît à l'heure actuelle un si grand succès aux États-Unis ? Les personnes qui lui attribuent cette paternité pourrait arguer de ce que l'écrivain avoue des intérêts manifestes du côté du surréalisme, étant d'ailleurs (entre autres) lié d'amitié avec Pieyre de Mandiargues qui préface l'un des volumes de ses œuvres complètes, et qu'il a lui-même rédigé la préface du premier volume des œuvres complètes du Marquis de Sade dont l'éditeur est le même cercle Précieux plus ou moins spécialisé dans ce genre de littérature.

Il y a plusieurs raisons à ce que l'œuvre de Jean Paulhan soit peu connue. Tout d'abord, il faut dire qu'il a écrit beaucoup de petits textes qui sont dispersés un peu partout : introductions, brochures, lettres, articles, échos. Cette multiplicité de petits écrits témoigne-t-elle d'une certaine horreur du développement, d'une esthétique du fragmentaire ou de la nature touche-à-tout de l'écrivain ? Le fait est que Paulhan est un écrivain polygraphe et dilettante : il écrit beaucoup et sur beaucoup de choses, dans des domaines très divers : contes, nouvelles, romans, récit de guerre, analyses psychologiques, critiques artistiques, thèses sociologiques, écrits politiques. Enfin, il y a le caractère très particulier de son œuvre qui s'adresse plus volontiers à quelques "happy few" qu'à la grande masse, une œuvre discrète sinon restrictive et qu'il faut savoir apprécier. »

La Bibiothèque Carré d'art de Nîmes ne possède pas ce numéro. La cote Gr fol Jo-3764 de la BNF ne va pas au-delà de 1962, date à laquelle l'hebdomadaire devient *Le Pays cévenol et Cévennes*, Gr Fol Jo 7207].

- n.s., « Jean Paulhan ira, pour la sortie de ses œuvres, au commissariat de police », *périodique non référencé*, avant le 25 mai 1966 [le commissariat est celui de la rue du Mail, où se trouve aussi le siège des éditions Tchou, où aura lieu le cocktail].
- Claude PIERRE, « une révélation : Jean Paulhan (83 ans) », *magazine non référencé*, p. 29-31^{abc} [texte écrit sous forme de dialogue imaginaire].
- Jean CELLIER, « Les œuvres de Jean Paulhan / Nîmois et académicien / vont être publiées en 5 volumes », *Le Provençal*, 1966.
- Georges PIROUÉ, « Jean Paulhan », *périodique non référencé* [coupure portant un mot de Pierre Oster au stylo vert : « *Cher Jean, / On nous annonce les / secondes / épreuves / du vol. 2. / Je vous embrasse. Votre / P.* »].
- François NOURISSIER, « Œuvres de Jean Paulhan », 1966, p. 2 [page « l'Actualité », rubrique « Le livre / de / la semaine / lu par / François Nourissier »].
- François NOURISSIER, « Œuvres de Jean Paulhan », *périodique italien non référencé* [photo A.G.I.P. ; intertitres « Troppe realista », « Il principe della critica » et « Il moglio di sè »].
- Vittorio ABRAMI, « Paulhan : “la letteratura” », *périodique italien non référencé*, décembre 1966 [?].
- G. de WIR, « Paulhan le patron », *périodique non référencé*, p. 1788-1790 [photographies prises à Boissise légendées « *Il est aussi et d'abord, à plus de quatre-vingts ans, un enfant* » et « *Pourtant, c'est le regard d'un aigle qui veille au fond de ce visage secret* » ; entretien avec Jean Paulhan].
- Maurice-Jean LEFEBVRE, « Paulhan qui perd l'habitude », *Les Cahiers du Sud* [dir. Jean Ballard], Marseille, 53^e année, n° 386, 1966, p. 110-122 [en exergue, une citation de Huei Neng : « *Chercher l'illumination hors du monde, c'est chercher les cornes du lapin* », puis p. 116 : « *L'idéal serait de trouver un monisme et de pouvoir s'y tenir* », p. 120 : « *Les mystiques avaient un dernier défaut, que nous avions oublié : ils plaçaient le Souverain Bien dans l'autre monde* » et p. 122 : « *Je veux voir dans les tentations de nos Informels et dans les*

essais de nos Jean Paulhan les exemples modernes de la tragédie. » ; à noter p. 117 la coquille « *argument and hominem* »].

– Jean-Paul CRONIMUS, « Jean Paulhan : Œuvres complètes », *Vision sur les arts*. Revue mensuelle, Béziers [rédacteur en chef : « Paul Baqué » ; directeur de presse : Jean-Paul Cronimus], n° 50, 1966, p. 9ab [dans une brochure sans achevé d'imprimer, classée à la BNF comme de la fin de 1966, rubrique : « Bibliochronique » ; début : « *Que le Cercle du Livre Précieux ait pris l'initiative de publier les Œuvres complètes de Jean Paulhan ne saurait qu'être applaudi.* »]

– Georges LIMBOUR, « Beaux malgré eux », *Le Nouvel Observateur*, n° 111, du 28 décembre 1966 au 3 janvier 1967, p. 36abcd [à propos du t. IX du catalogue des œuvres complètes de Jean Dubuffet, mention du portrait de « *Maast (Jean Paulhan)* », mention de Jean Paulhan col. b ; article repris dans Georges LIMBOUR, *Spectateur des arts. Écrits sur la peinture 1924-1969*, édition établie par Martine Colin-Picon et Françoise Nicol, Le Bruit du temps, 2013, p. 1187-1189].

1967 – Maurice CHAPELAN, « Littérature et le reste », *Amours Amour*, Bernard Grasset, 1967, p. 88 [dans un volume achevé d'imprimer en 1967, légalement déposé au « 2^e trimestre 1967 » et sous l'intertitre « Galimatias ou phébus ? », réflexions à propos de la note de Maurice Blanchot parue en juillet dans *La N.R.F.* et consacrée aux *Fruits d'or* de Nathalie Sarraute : « *Péché mignon, qui d'ailleurs fleurit beaucoup dans les pages de la N.R.F. imprimées en petits caractères. Mais il est remarquable que si MM. Jean Paulhan, Marcel Arland et Mme Dominique Aury semblent l'encourager chez les autres, ils s'en gardent, dans leurs propres écrits, comme de la peste.* *Faisons comme eux.* »]

– Marie-Louise HAUMONT, « Jean Paulhan ou l'écrivain appliqué », *L'Éducation nationale. Revue hebdomadaire d'information pédagogique*, 23^e année, n° 810, 5 janvier 1967, p. 26b et p. 27ab.

– Joë BOUSQUET, *Lettres à Poisson d'Or*, Préface de Jean Paulhan, Gallimard, 1967, 237 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 février 1967, voir p. 194 la lettre « Carcassonne. / Vendredi, 1943 » : « “Je me coiffe ainsi pour me vieillir.” Si je cite ce mot un jour à mon ami J. Paulhan dont les conseils me sont si précieux, il me répondra, j'en suis sûr : “Cette jeune fille a défini ta poésie et peut-être tout le mystère qui est dans l'art.” »]

– F.C., « Jean Paulhan sans légende », *Tonus*. Toutes les semaines au service du corps médical [dir. de publication : Raymond C. Borel], n° 276, 25 février 1967, p. 6ab [rubrique : « Le club des bibliophiles » ; extrait : « *Pierre Oster, en réunissant pour Claude Tchou, au Cercle du Livre précieux, les cinq volumes des œuvres complètes de Jean Paulhan, s'est jeté dans l'action à la manière de Paulhan par lui-même : avec orgueil et modestie. Son nom ne figure nulle part dans ces volumes reliés en pleine peau cannelle, douce au toucher, sage et feutrée.* »]

– n.s., « O là là », *Der Spiegel*, n° 12, 13 mars 1967, p. 152 [pages « Kultur », rubrique : « Literatur / Pornographie » ; deux portraits : « *Verdächtige Autorin Dominique Aury / Verdächtigter "O" Entdecker Paulhan / Zwei Leute kennen / ... den Namen des Autors* » ; au fonds Paulhan, coupure annotée au stylo : « *Est-ce possible ? / On ne dirait pas...* »].

– VERCORS, *La Bataille du silence. Souvenirs de minuit*, Paris, Presses de la cité, 1967, 351 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 14 mars 1967, mentions de Jean Paulhan à partir de la page 12 ; voir *infra* à la date du 13 août 2024].

– Jacqueline PIATIER, « Méditation, chant, roman d'amour... / Lettres à Poisson d'or, de Joe Bousquet », *Le Monde*, 24^e année, n° 6896, mercredi 15 mars 1967, p. 1 du supplément *Le Monde des livres* [« *On attend des "Correspondances" d'écrivains qu'elles fournissent des éclaircissements sur l'œuvre et l'homme. Mais quand l'homme et l'œuvre — exceptionnels pourtant — sont encore aussi peu connus que Joe Bousquet, ses essais, ses contes, son roman, ses pages de journal, le rapport se renverse et il arrive que le commentaire devienne introduction. À aucun philosophe, à aucun poète, on n'en souhaiterait de plus belle que ces lettres à Poisson d'or publiées quatorze ans après la mort de leur auteur (1950), d'une manière un peu mystérieuse, sans explication, sans note et bien sûr sans identification de la destinataire. Rien d'une édition critique, rien d'un document. On s'irrite d'abord devant tant de réticence. Mais le parti adopté est le bon. Il donne à cette correspondance amoureuse sa réelle dimension, celle d'une œuvre qui existe en elle-même comme méditation, chant, roman d'amour.* » ; brève citation de la préface de Jean Paulhan ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Jean MISTLER, de l'Académie française, « Mon ami Joë Bousquet », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], mardi 21 mars 1967, p. 12a [rubrique

« La critique » ; à propos de *Langage entier* et *Lettres à Poisson d'or* : « *Le premier de ces volumes est préfacé par Jean Cassou, le second par Jean Paulhan, l'un et l'autre avec autant d'intelligence que de délicatesse* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Henry BONNIER, « Lumière de Joë Bousquet », *Le Provençal dimanche*, 26 ou 27 mars 1967, *abcd* [rubrique « La Vie littéraire », dans « les lettres et les arts » : « *Je voudrais signaler : 1. Que la “préface” de M. Jean Paulhan a déjà paru dans Les Cahiers du Sud (numéro 303), sous le titre : À l’abeille d’hiver ; 2. Que le portrait de Joë Bousquet, par Hans Bellmer, qui orne cette édition, a également été publié pour la première fois par les Cahiers du Sud* » (col. d) ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard ; *Le Provençal dimanche* n'est conservé à la BNF que pour les années 1949-1950 ; nous remercions par avance la direction des Archives départementales des Bouches-du-Rhône pour son aide].

– André DALMAS, « Lettre à Jean Paulhan », *Tribune des Nations*, 33^e année, n° 1115, vendredi 31 mars 1967, p. 4 [rubrique : « L'Humeur des Lettres » ; « *chez lui, la chair s'est faite verbe* » ; à propos des *Lettres à Poisson d'or*, coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Catherine VALOGNE, « “Poisson d'or” laisse publier les lettres que lui adressa le poète Joë Bousquet », *La Tribune de Lausanne*, n° 92, dimanche 2 avril 1967, p. 7 *abcd* [extrait : « *Poisson d'or était une jeune fille dont le poète avait fait connaissance en 1937. Il l'avait surnommée ainsi à cause d'un rêve* » ; reproduction d'un portrait de Joë Bousquet par Jean Dubuffet légendé : « *Jean Dubuffet a peint ce portrait du reclus de Carcassonne, Joë Bousquet (Collection Jean Paulhan)* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Jean LEBRAU, « Un nouveau livre de Joë Bousquet : / “Lettres à poisson d'or” / avec un portrait frontispice de Hans Bellmer », *L'Indépendant*, 4 avril 1967 [rubrique « Carcassonne » ; « *Sur ce domaine, la préface de Jean Paulhan semble faire passer les feux d'un phare tournant qui nous replonge dans l'obscur à peine nous a-t-il éclairés. Son dernier mot, d'ailleurs, est un aveu : Un conte le dirait mieux que moi... dirait mieux “ce qu'il est difficile de préciser”. Pour Jean Paulhan, tout se ramène toujours à cette question du langage qui préoccupait aussi Bousquet sans toutefois l'obséder.* »

Coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard. En décembre 2017, les Archives départementales des Pyrénées-Orientales nous ont répondu qu'aucun article paru dans *L'Indépendant* de Pau du 4 avril 1967 ne correspondait aux références indiquées].

– n.s., « Un académicien sportif », *L'Aurore* [dir. Robert Lazurick], XXVI^e année, n° 7035, mercredi 12 avril 1967, p. 2^{de} [rubrique : « Les coulisses de Paris » ; texte complet : « *Ce joueur qui s'apprête à frapper la boule avec son maillet c'est l'écrivain Jean Paulhan. Le moins conventionnel de nos académiciens est en effet de première force au croquet et son petit-fils, qui l'observe avec attention en attendant son tour, n'est jamais encore arrivé à le battre.*

Paulhan, qui se repose dans sa propriété de Seine-et-Marne, avoue lui-même qu'il adore tous les sports et les jeux de plein air. C'est un fanatique de la voile et même à Paris, lorsque des amis viennent lui rendre visite, il les entraîne aux Arènes de Lutèce, proches de chez lui, pour y disputer une partie de pétanque. »]

– n.s., « Les anciens combattants du surréalisme rendent hommage à André Breton », *Le Figaro littéraire*, n° 1095, jeudi 13 avril 1967, p. 2^{bcd}e [« *André Breton vivant ne serait pas peu surpris qu'on osât, pour célébrer ses mérites, citer Saint Augustin. Paulhan commet ce qu'il faut bien appeler ce sacrilège dans son texte **Un héros du monde occidental** qui ouvre le copieux numéro d'hommage de **La Nouvelle Revue française à André Breton (1896-1966) et le mouvement surréaliste*** » (texte cité, col. b). Textes de Julien Gracq, Georges Perros, Philippe Soupault, Roger Caillois et Raymond Queneau.

Première publication du dessin de Maurice Henry représentant André Breton reprochant vivement à Paul Éluard son adhésion au parti communiste ; entre eux deux, Benjamin Péret imperturbable].

– * André MIGUEL, « La voix pure d'un amour / Lettres de Joê Bousquet à "Poisson d'or" », *Beaux-Arts*, 15 avril 1967 [mention indirecte de la destinataire de ces lettres : « *Pendant treize ans, Bousquet enverra à cette jeune femme à qui il voua un grand amour, des lettres, rassemblées aujourd'hui par Germaine Muhlethaler* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard ; pour *Beaux-Arts*, Bruxelles, la collection de la BNF semble commencer au 23 septembre 1967].

– Michel CHRESTIEN, « Paulhan de nouveau », *La Nation française* [fondateur : Michel Vivier ; directeur politique : Pierre Boutang], n°

592, 20 avril 1967, p. 6abcd [début : « *Ne fût-ce que pour faire plaisir à l'auteur des "fleurs de Tarbes", je rappelle l'anecdote du coiffeur dont le client était allé aux sports d'hiver.*

— Comment est-ce ? lui demande l'homme de l'art.

Et son client lui répond :

— La Suisse ce n'est pas formidable, ôtez les montagnes, qu'est-ce qui reste ? »]

— Christian BUSSY, secrétaire de Rédaction à la Radiodiffusion-télévision belge, indique aux Éditions Gallimard, par lettre datée de « *Bruxelles, le 8 mai 1967* », qu'au cours de l'émission « *L'Après-Midi chez vous* » du 11 avril 1967, la RTB a diffusé un extrait de l'ouvrage *Lettres à Poisson d'or* [lettre au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

— Marcel MARIËN, « *Autoportrait* », *Marcel Mariën. Rétrospective et nouveautés, 1937-1967*, Galerie Defacqz, Bruxelles, exposition qui a eu lieu du 18 avril au 5 mai 1967, 72 p. [dans un catalogue achevé d'imprimer le 31 mars 1967, trois citations de Jean Paulhan, dans la section « *Rebondissements* »].

— “Jean Paulhan et ses environs”, Genève [5, Grand-Rue], Galerie Krugier & Cie, 1967, carton d'invitation à l'inauguration de l'exposition, mardi 18 avril de 18 à 20 heures [portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet ; mentions de Braque, Klee, Wols, Picasso, Chagall, Chirico, Dubuffet, Fautrier, Ernst, Magritte etc.

Un « *lundi* », Jean Paulhan écrivait à Pierre Oster : « *Cher Pierre / voici deux petits événements qui, je pense, serviront notre édition. Marcel Arland veut me consacrer un n° d'“hommage” en mars 1967 (“Dialogue avec J.P.”) D'autre part, une ou deux Galeries de tableaux veulent faire une exposition (sous le titre “J.P. et ses environs”) en mai prochain, de ma petite collection.* »]

— n.s., « *Tout est à recommencer* », *Le Nouvel Observateur*, n° 127, semaine du 19 au 26 avril 1967, p. 38 [« *L'esprit et la lettre* » ; à propos du numéro d'hommage de *La NRF*, « *André Breton / 1896-1966 / et / le mouvement / surréaliste* », commentaire du texte liminaire de Paulhan : « *Quatre cent pages d'hommages à André Breton, c'est le moins que pouvait faire “la Nouvelle Revue française” qui, si elle fut étrangère au surréalisme, a publié nombre de textes de Breton et de ses amis. L'hommage s'ouvre sur un texte ambigu de Paulhan qui, jadis, avait provoqué Breton en duel et publié dans “la N.R.F.” un procès-verbal de carence. Aujourd'hui, Paulhan nomme Breton : “Un héros du*

monde occidental” — *et termine ainsi* : “Qui songe à l’histoire du surréalisme : à tant de manifestes à grand fracas, d’exclusions, de congrès et de fédérations universelles (Trotsky en fût-il président) n’évite pas de penser, non sans tristesse, qu’il n’est pas toujours possible à un homme de dire tout ce qu’il sait. Breton est mort. Tout est à recommencer.” »]

– Robert KANTERS, « La passion de Joë Bousquet / Pour quelques-uns une flamme vivait dans une chambre obscure, 53, rue de Verdun, à Carcassonne. Parmi ceux-là : Éluard, Gide, Paulhan... », *Le Figaro littéraire*, n° 1097, 24 avril 1967, p. 17abcd et p. 18ab [rubrique : « La critique de Robert Kanters » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– n.s., « Jean Paulhan : “*Il est délicieux de vieillir*” », *Le Figaro littéraire*, n° 1097, 24 avril 1967, p. 24ab [photo légendée « *Jean Paulhan (en veste blanche) en 1910. “Madagascar m’a proposé une place de professeur (et du même coup de proviseur, de censeur et de trésorier) au lycée de Tananarive qu’il s’agissait de créer.”* » ; sur l’exposition, en Suisse, « Jean Paulhan et ses environs » ; « *Bravo Genève, qui a eu l’idée, que Paris n’aurait probablement jamais eue, de présenter une exposition **Jean Paulhan et ses environs** ! Ne vous y trompez pas : c’est une exposition de peinture. La galerie Krugier présente (jusqu’au 15 mai) la collection de tableaux de Jean Paulhan, c’est-à-dire quelques œuvres de peintres que l’académicien a célébrés, défendus, commentés, quand il ne les a pas découverts ou imposés. Sont à l’honneur Dubuffet, Braque, Rouault, Michaux, Chirico, Fautrier, Klee, Picasso, etc., et des jeunes comme Suzanne Martin et Lapoujade.*

Jacqueline Paulhan a toute la confiance de son beau-père : c’est elle qui a rassemblé les pièces de l’exposition, y compris des ouvrages de Paulhan sur la peinture, des préfaces à des expositions, des lettres à des peintres et des lettres de peintres. Rarement littérature et peinture auront fait aussi bon ménage. En ce sens, Paulhan est bien le Baudelaire du XX^e siècle.

*Dans le même temps, paraît au Cercle du Livre précieux, 6, rue du Mail, Paris (2^e), le deuxième volume des **Œuvres complètes** de Jean Paulhan. Au sommaire notamment : **Petite Préface à toute critique**, **Jacob Cow le Pirate**, **Les Haintenys** (poèmes populaires malgaches) et deux textes quasiment inconnus : **La rhétorique renaît de ses cendres** et **La Demoiselle aux miroirs**, qui annoncent l’auteur des **Fleurs de Tarbes**.*

Intitulé La Marque des lettres, ce volume s'ouvre sur une très courte autobiographie inédite. Jean Paulhan y fait l'éloge de la vieillesse : [citation] »

Au fonds Paulhan, une coupure classée par erreur en 1962, une autre non référencée au dossier de 1967].

– Maurice CHAVARDES, « Les livres du mois », *La Revue naturiste internationale*, mai 1967 [« *Le poète a baptisé Poisson d'or celle qu'il aime. Et c'est sous le titre de Lettres à Poisson d'or (Gallimard), avec une introduction de Jean Paulhan, que paraît aujourd'hui cette ardente correspondance* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– n.s., « Un procès pas comme les autres », *Le Figaro*, 141^e année, n° 7055, jeudi 4 mai 1967, p. 4 [avant le procès au tribunal de grande instance de Reims, qui doit avoir lieu le 11 mai, afin de contraindre Madame Urbain, gouvernante du père de Roger Gilbert-Lecomte, à laisser publier les œuvres complètes du poète, conformément à la loi du 11 mars 1957 : « *Plusieurs écrivains, parmi lesquels Gaëtan Picon, sont intervenus auprès de la gouvernante ; le maire de Reims — ville originaire de Lecomte — a fait une démarche personnelle ; mais en vain. / Devant ce fait, un comité national d'écrivains s'est constitué en Association de défense et d'amis de Roger Gilbert-Lecomte. Sous la présidence de Jean Paulhan, de l'Académie française.* »]

– Jean BOURET, « Sept jours avec la peinture », *Les Lettres françaises*, n° 1181, du 4 au 10 mai 1967, p. 36d [extraits : « C'est à la galerie Krugier [...] *Tout grand écrivain, un jour ou l'autre, a abordé la peinture, cette rivale aimée ; Jean Paulhan l'a débordée, qui s'en plaindrait ?* »]

– Bernard GROS, « Jean Paulhan existe », *Réforme*, n° 1155, samedi 5 mai 1967, p. 13 [à propos des tomes I et II des *Œuvres complètes* parues chez Tchou, et pour contrer la carte du Collège de 'Pataphysique ; Bernard Gros, critique littéraire à Radio-Lille et à *Réforme*, a transmis copie de cet article à Dominique Aury le samedi 13 février 1971 ; coupure également présente au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Patrick SERY, « Les invisibles matins du monde », *Zoom. Journal école du Centre de formation des journalistes*, n° 2, lundi 8 mai 1967, p. 19-20 [« *“André Breton est mort. Tout est à recommencer”*, proclame Jean Paulhan qui intitule curieusement son hommage : Un

héros du monde occidental. *Pourquoi diable ce titre qui convient aussi bien à Breton que le fil de l'épée entre les mains d'un beatnik ? Occidental, nul ne le fut moins que lui. Les héros, il crachait dessus.* »]

– André KUENZI, « Jean Paulhan et ses environs », *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 110, samedi-dimanche 13-14 mai 1967, p. 33^{abc} [portrait légendé « *Paulhan vu par Dubuffet* » ; voir aussi p. 28^a, l'annonce de cet article avec la reproduction légendée « *Cette toile de Magritte fait partie de la collection Jean Paulhan qui est exposée à la Galerie Jan Krugier à Genève. Nous la présentons en page beaux-arts.* » Les deux articles figurent dans *La Gazette littéraire*, supplément littéraire imprimé en pagination continue ; la galerie Jan Krugier présente des œuvres de Picasso, Chirico, Klee, Chagall, Magritte, Wols, Campigli, Michaux, Richier, Redon, Rouault, Ernst, Tanguy, Laurencin, Masson, Picabia, Schwitters, Hundertwasser, Rey-Millet, Jorge Castillo, René Auberjonois].

– Christian DEDET, « Une vie recluse en poésie », *Arts* [dir. et réd. en chef : André Parinaud], n° 86, du 16 au 23 mai 1967, p. 20^{ab} [rubrique : « Une semaine » ; « *On ne saurait proposer, en tout cas, meilleure introduction, pour qui désirerait lire l'œuvre entier, que cette correspondance avec une jeune fille, aujourd'hui publiée chez Gallimard* » ; sur *Lettres à Poisson d'or* ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard. Voir le suivant].

– n.s., *Arts* [dir. et réd. en chef : André Parinaud], n° 86, du 16 au 23 mai 1967, p. 20^b [à la suite du précédent, texte complet : « “J’ai toujours évité, dans la mesure du possible, d’ajouter une vue personnelle de plus à celles qui courent déjà le monde”, *peut-on lire, sous la plume de Jean Paulhan, dans la note (1966) qui ouvre le tome II de ses Œuvres complètes (au Cercle du Livre Précieux). Bien entendu, personne n’est dupe, ni le lecteur, ni l’auteur, mais le “ton” est donné : il n’y a plus qu’à poursuivre.* » Cette coupure ne figure pas au fonds Paulhan].

– Madeleine CHAPSAL, « Jean Paulhan / le miroir / et la mer », *L'Express*, n° 831, 22-28 mai 1967, p. 40^{ab} et p. 41^a [rubrique : « Littérature » ; photo légendée : « *Jean Paulhan au milieu de sa collection de tableaux. / “Mais tout le monde raffine !”* »].

– Jean-Louis BORY, « Le zouave de la rue Sébastien-Bottin », *Le Nouvel Observateur*, n° 132, du 24 au 30 mai 1967, p. 34-35 [rubrique : « Lettres Spectacles Arts » ; photo Europresse légendée « *Jean Paulhan*

/ *Une méditation bagarreuse sur le bon usage de la parole* » ; trois intertitres : « Sorbonne, morne plaine », « Une bannière adéquate » et « Redresseur de torts »].

– Pierre MENANTEAU, « *Lettres à Poisson d'or* / de Joë Bousquet », *L'Éducation nationale. Revue hebdomadaire d'information pédagogique*, 23^e année, n° 828, 25 mai 1967, p. 29cd [« *Le lecteur éprouve le besoin d'établir un index correspondant aux divers thèmes ; poésie, peinture, etc., aux noms cités : Paul Éluard, Jean Paulhan, Kierkegaard, entre autres* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Franz HELLENS, « Vers libre et mariage de raison », *Le Soir*, 81^e année, n° 123, 25 mai 1967, éd. XX, p. 11 [rubrique « La Vie littéraire », avec portrait légendé : « *Dans l'album aux souvenirs : Jean Paulhan en compagnie de Jean Cocteau* » ; à propos de « À demain, la poésie », paru dans le tome II des *Œuvres complètes*. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 103, n° 693].

– Pol VANDROMME, « À propos des / Œuvres complètes / de Jean Paulhan », samedi 27, dimanche 28 mai 1967 [rubrique : « La vie littéraire » ; fin : « *Il paraît qu'aujourd'hui Paulhan préfère l'Académie à la N.R.F., la peinture qui fut son amour sans défaillance à la littérature, la pétanque aux tortures infligées aux débutants. On espère que ces questions importantes ne resteront pas longtemps sans réponse. Henri Guillemin devrait enquêter là-dessus, et sans retard, — pour sa gloire et pour notre profit.* »]

– * n.s., « Image of love / Joe Bousquet : *Lettres à Poisson d'or*. Preface by Jean Paulhan. 241 pp. Prix : Gallimard. 15 fr. », *The Times Literary Supplement*, 28 mai 1967 [rubrique « French Literature » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard ; le titre n'est pas communicable à la BNF ; nous n'avons pas retrouvé cette coupure dans l'exemplaire imprimé de la Bibliothèque de l'Arsenal].

– Christian AUDEJEAN, « Joë Bousquet : *Lettres à Poisson d'or*, présentées par Jean Paulhan (Gallimard) », *Esprit* [fondateur : Emmanuel Mounier ; directeur : Jean-Marie Domenach], 35^e année, n° 361, juin 1967, p. 1110-1112 [rubrique « Librairie du mois » ; « *Quelqu'une des Lettres à Poisson d'or, que les Éditions Gallimard viennent de réunir en un volume présenté par Jean Paulhan, serait*

peut-être la meilleure préface à l'œuvre de Joë Bousquet dont Albert Béguin disait qu'elle était "à la fois belle et secrète" » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Hubert JUIN, « Jean Paulhan ou la marque des lettres », *Les Lettres françaises*, n° 1185, du 1^{er} au 7 juin 1967, p. 4bcd [page « Littérature » ; fin : « *Bien, dit Jean Paulhan. L'essentiel est de savoir ce que parler veut dire !* »]

– GARNIER-MONTFORT, « Les œuvres complètes de l'écrivain nîmois / "le plus célèbre et le moins connu de France" / Jean Paulhan, publiées en 5 volumes », *Le Méridional. La France*, 3 juin 1967 [rubrique : « La vie littéraire » ; la cote Gr Fol Jo 3802 de la BNF correspond à l'édition de Marseille].

– F. L. [François LACHAUME, pseudonyme de Jacques Brenner], « Le roi Paulhan », *Le Nouvel Adam* [dir. Claude Perdriel], juillet 1967, p. 38 et 40-42 [sept intertitres « Une grande curiosité », « Le seul professeur », « Un moment de gloire », « Guetteur d'avions », « Un volume en quinze ans », « Un prix de bonne conduite », et « Une extraordinaire violence » ; au bas de la page 42, demi-page de réclame pour le Cercle du Livre précieux : « *Jean Paulhan "c'est le diable" / dit François Mauriac* ».

À la date du 15 juin 1967, Jacques Brenner écrit dans son *Journal*, tome 3, p. 745 : « *À Adam, Bénichou me montre la maquette du nouveau numéro d'Adam. Cette fois, il y a ma chronique de théâtre (sur Lavelli) et mon portrait de Paulhan (sous la signature de François Lachausme)* ». Le nom de François Lachaume, sans s, apparaît au sommaire de la page 2.

L'article consacré à Lavelli (p. 80), est signé Jacques Brenner. La première de couverture annonce « Les Joueurs » de poker par Françoise Sagan, Buchwald et Bernard Frank, puis les belles voitures italiennes et plusieurs pin-up.

Jacques Brenner écrit à Jean Paulhan, le « 24 juin » : « *Cher Jean, il n'est finalement pas si mauvais, l'article de François Lachaume, "le roi Paulhan", qui vient de paraître dans le Nouvel Adam. Pourquoi je ne l'ai pas signé ? Parce que l'introduction, où l'on donne trop de place à "l'Histoire d'O" n'est pas de moi. Et parce qu'on m'a supprimé le seul paragraphe où il était question du sens de vos recherches (et de vos trouvailles)* ». Jean Paulhan écrit à Jacques Brenner, le 9 juillet 1967 ; Jacques Brenner à Jean Paulhan, le « 14 juillet » : « *je suis charmé que l'article de François Lachaume ne vous ait pas déplu. Bien entendu, l'auteur pense toujours qu'on lui a coupé*

les passages les plus intéressants et qu'on a affublé l'ensemble de "chapeaux" ridicules. »]

– Claude ELSEN [Gaston Derycke], « Jean Paulhan, moraliste du langage », *La Revue de Paris*, 74^e année, juillet-août 1967, p. 152-153 [rubrique : « Lettres » dans « Le Mois à Paris » ; après la parution du deuxième tome, chronique sur les tomes I et II ; « notre "grammairien" s'est surtout employé à chercher ce que cachent ces "vues personnelles qui courent déjà le monde", quels mécanismes secrets et souvent inconscients de la pensée et du langage parlé ou écrit, quels modes de pensée, parfois inattendus, se dissimulent derrière le lieu commun ou la figure de rhétorique, l'affirmation tranchante du critique ou de la métaphore du poète. [...] Voilà un livre dont il faudrait conseiller, voire imposer la lecture à tous ceux qui veulent faire profession d'écrire — et aussi à ceux qui sont tentés de prendre au pied de la lettre, c'est le cas de le dire, ce qu'ils lisent, fût-ce dans leur journal du matin. »

Au fonds Paulhan, une coupure a été classée par erreur avec, au crayon, la date de « 1966 ? ». Claude Elsen écrit à Jean Paulhan, « le 5 mai [19]67 », pour annoncer la publication de cet article, le « mardi 16 mai [19]67 », pour confirmation et « le 13. 7. [19]67 » pour annoncer son envoi. Pour une autre version de la même publication, voir *infra* en octobre 1967].

– André DHÔTEL, « Expériences d'un au-delà », *La Grive*, Mézières, 40^e année, n° 135-136, juillet-décembre 1967, p. 2 et 3 [« [...] René Daumal, avec qui Paulhan fut peut-être le seul à communiquer vraiment [...] » (p. 3)].

– René DAUMAL, « Fragments d'une lettre inédite à Jean Paulhan », *La Grive*, Mézières, 40^e année, n° 135-136, juillet-décembre 1967, p. 4 et 5 [lettre datée par René Daumal du 1^e mai 1937].

– Philippe SOUPAULT, lettre à C.-F. Ramuz de « Paris, le 10 février 1919 », *La N.R.f.*, 15^e année, n° 175, 1^{er} juillet 1967, p. 169-170 [« L'un de mes amis, un poète, André Breton et moi, autre poète, fondons une revue. Déjà Paul Valéry, Léon-Paul Fargue, André Gide, André Salmon, Max Jacob, Pierre Reverdy, Blaise Cendrars, Jean Paulhan nous ont promis et confié des poèmes, des études et des nouvelles. » (p. 170)].

– n.s., « Que d'O, que d'O ! », *Le Nouvel Observateur*, n° 141, du 26 juillet 1967 au 1^{er} août 1967, p. 20c [rubrique : « Les bruits de la ville » ; texte complet : « En deux mois, 40 000 exemplaires de la

traduction allemande d'“Histoire d'O” (le roman de Pauline Réage que beaucoup attribuent à Jean Paulhan) ont été vendus en Allemagne fédérale. L'éditeur Melzer-Verlag de Darmstadt, qui en a acheté en mai dernier les droits à Jean-Jacques Pauvert, en avait d'abord fait tirer 20 000 qui furent épuisés en six jours.

Aux États-Unis, “Grove Press”, qui a vendu en un an plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires de la traduction américaine, va maintenant la publier en édition de poche. Premier tirage : 500.000 exemplaires. Signalons que l'“Histoire d'O” a été longtemps interdite en France pour immoralité et y est encore, aujourd'hui, interdite à l'affichage. »]

– Paul CHAMBRILLON, « Picasso et le commissaire », *Aux écoutes de la finance*, n° 1603, du 27 juillet au 2 août 1967, p. 30abc [interdits à Saint-Tropez, les comédiens réunis autour de Rita Renoir ont pu, le même soir, jouer la pièce de Picasso aux Baux-de-Provence et à Cassis ; début : « Généralement apprécié comme peintre et sculpteur, voire comme céramiste, Pablo Ruiz Picasso est moins connu comme auteur dramatique.

Sa pièce — sa seule pièce — fut pourtant écrite voici vingt-six ans, en trois jours, exactement du 14 au 17 janvier 1941. Jean Paulhan la publia en 1945 dans la jolie collection “Métamorphoses” qui rassemble chez Gallimard la quasi-totalité des grands poètes contemporains, de Henri Michaux à Ungaretti, de Norge à Antonin Artaud. »]

– Claude MAURIAC, « Jean Paulhan et la chimère de l'exactitude », *Le Figaro*, 28 juillet 1967 [Rubrique « La Vie des Lettres » dans « Courrier des Lettres »].

– Georges LAFFLY, « Le goût et les critiques », 1^{er} août 1967, p. 335-349 [« Jean Paulhan déclare que le goût est arbitraire, mais il se réfère bien à un goût lorsque dans le même livre (les Fleurs de Tarbes), il écrit : “Chacun sait qu'il y a, de nos jours, deux littératures : la mauvaise, qui est proprement illisible (on la lit beaucoup). Et la bonne, qui ne se lit pas.” » (p. 336)]

– n.s., « Merveilles : le cabinet de Catherine » dans « Les secrets de la rue Grande », *Paris-presse. L'Intransigeant*, 9 août 1967, p. 5f [« C'est pourtant la surprise que vous réserve la pétulante Simone Barde, ancienne feuilletonniste dans la presse du cœur, amie de Jean Paulhan et auteur de contes pour enfants. »]

– Paul-Louis DAURÉ, « Le phénomène... / ...d'Avignon / II. – Heurs et malheurs d'un théâtre de création », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, vendredi 11 août 1967, p. 1bcd et p. 8abcdef.

– Jean DUBUFFET, « Les personnes que je trouve belles... », *Le Nouvel Observateur* [directeur général : Claude Perdriel], n° 145, semaine du 21 au 27 août 1967, p. 28-29 [pages « Lettres Spectacles Arts » ; illustrations légendées : « Jean Paulhan / Ressembler d'abord à un homme » (p. 28) et (p. 29) « Henri Michaux / On peut passer », « Jean Fautrier ... une bonne villégiature... », « Jules Supervielle / ... dans la figure... », « André Dhôtel / ...d'un monsieur ». Le n° est manquant à la BNF].

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan essayiste », *Combat*, n° 7188, jeudi 24 août 1967, p. 10abc [page « Lettres » ; « La chronique d'Alain Bosquet »].

– T.L., « Le cœur à gauche », *La Libre Belgique*, Bruxelles, 84^e année, n° 237, vendredi 25 août 1967, p. 7abc [page « Les livres et les idées » ; à propos notamment de *Lettres à Poisson d'or*, coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Joseph GABEL, « Pour une théorie raisonnable de l'aliénation », *Esprit* [fondateur : Emmanuel Mounier ; directeur : Jean-Marie Domenach], 35^e année, n° 363, septembre 1967, p. 224-236 [voir p. 227, note 8 : « C'est un aspect de ce que PAULHAN a appelé l'illusion de la totalité : on peut aussi parler d'illusion de participation (illusion métectique) ou encore d'illusion axiologique. »]

– Dr Pierre SCHAVEY, « *Lettres à Poisson d'or*, par Joë Bousquet (Gallimard) », *Lion. Publication officielle du Lions international*, 15^e année, n° 154, septembre 1967, p. 32c et p. 33ab [« Jean Paulhan, Éluard, Valéry, Gide, Max Ernst et tant d'autres furent les intimes de cet homme [...] La part du cœur dans la vie désincarnée de Joë Bousquet, ce fut Germaine, jeune fille de 21 ans qu'il rencontra à Carcassonne en 1937 et dont l'amour illumina les douze années que sa maladie lui permit de vivre ensuite. » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Jean CHALON, « Si Daniel Boulanger a des écus ils lui coûtent beaucoup », *Le Figaro littéraire*, n° 1117, 11-17 septembre 1967, p. 28d [extrait : « Je suis fasciné par les vieux. J'en ai assez d'en entendre toujours dire du mal. Regardez Paulhan, Morand, Jouhandeau, ce sont

de fabuleux vieillards. Ils sont bien mieux qu'à vingt, qu'à quarante ans. J'en ai assez d'entendre moquer et bafouer la vieillesse. C'est pour cela que j'ai écrit mon livre. » Les éditions Robert Laffont viennent de faire paraître *La Nacelle*, de Daniel Boulanger (in-12, 199 p.)].

– Jean THIBAUDEAU, *Ponge*, Gallimard, 1967, 288 p. [dans un volume de « La Bibliothèque idéale » achevé d'imprimer le 25 septembre 1967, mentions de Jean Paulhan à partir de la p. 31].

– A.B. [André BRISSAUD], « Joë Bousquet : *Lettres à Poisson d'or* (Gallimard) », *Carrefour*, n° 1202, mercredi 27 septembre 1967, p. 19 [« *Depuis longtemps, longtemps ! je n'avais lu un livre aussi beau, aussi bouleversant, aussi prenant.* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Marcel JOUHANDEAU, *Le Gourdin d'Élise. Journaliers X*, 1962, Gallimard, 1967, p. 207 [dans un ouvrage de 221 p. achevé d'imprimer en octobre 1967, une seule mention de Jean Paulhan : « *Je suis allé voir ma Céline hier et je l'ai trouvée dans sa chambre, occupée à tricoter devant le bouquet de roses que Jean Paulhan m'avait demandé de lui remettre de sa part.*

Elle était, à la fois, heureuse et triste. Elle venait de recevoir une lettre d'Italie. »]

– C.E. [Claude ELSÉN, pseud. de Gaston Derycke], « Jean Paulhan, Grammairien et Moraliste », *Écrits de Paris*. Revue des questions actuelles, octobre 1967, p. 29-30 [rubrique « Marginales » ; « *Dans la Note par quoi s'ouvre le tome II de ses Œuvres complètes, Jean Paulhan écrit : "J'ai quatre-vingts ans passés. C'est peut-être plus que je ne le mérite. Mais je suis surpris de voir à quel point il est délicieux de vieillir : délicieux, et même intéressant..." On reconnaît le ton à la fois modeste et facétieux d'un homme dont, sans la publication de ses Œuvres complètes (au Cercle du Livre Précieux), beaucoup auraient sans doute continué de croire très sincèrement qu'il a quelque peu négligé son œuvre personnelle (d'écrivain) pour servir surtout celle des autres, quelque soixante années durent. C'eût été, certes, tout à son honneur — mais, voyez-vous, il se trouve qu'avec sa discrétion et — encore un coup — sa modestie coutumière, Jean Paulhan n'en a pas moins écrit beaucoup plus qu'on n'était enclin à le penser.*

Ce deuxième tome (il y en aura, sauf erreur, trois en tout) rassemble la plupart de ses essais, de ses petits "traités" sur le langage, la rhétorique, la critique et la poésie. Ils sont d'une richesse,

d'une originalité, souvent d'une profondeur surprenantes — et ce qui ne gâte rien, d'une écriture à la fois savoureuse, raffinée et toujours plaisante. Recommandons à ceux qui voudraient, dès l'abord, se familiariser avec la démarche de Paulhan (qui n'est pas toujours aussi simple, aussi naïve qu'il l'assure), les pages consacrées aux faits divers, ou à la critique littéraire : il y a parmi celles-ci, de brefs pamphlets aigres-doux sur M. Jean-Paul Sartre ou sur feu André Rousseaux, qui vont très loin.

*Jean Paulhan nous assure qu'il a “toujours évité, dans la mesure de (ses) forces, d'ajouter une vue personnelle à celles qui courent déjà le monde”. Il se peut. Ce que ne dit pas l'auteur de l'Entretien sur des faits divers, mais qu'il faut dire à sa place, c'est qu'il a fait plus, mieux, et beaucoup plus difficile : ces “vues personnelles qui courent déjà le monde”, les vôtres, les nôtres, il les a savamment dépouillées de ce qu'elles ont de convenu, de superficiel, d'artificiel. Ce “grammairien”, comme il se plaît à s'appeler lui-même, est aussi un psychologue, un philosophe — et un moraliste. On songe souvent, en le lisant, à ces vérités essentielles qui, selon Nietzsche, “viennent à pas de colombes”. » ; voir *supra* en juillet-août 1967].*

– Dominique DAGUET, « Jean Paulhan : *Œuvres complètes*, t. I et II (Ed. Tchou) », *Esprit*, octobre 1967, p. 695-698 [« Librairie du mois »].

– ÉTIEMBLE, « Jean Paulhan », *C'est le bouquet !*, Gallimard, 1967, p. 416-425 [dans un ouvrage de 456 p. achevé d'imprimer le 17 octobre 1967, reprise d'un texte non référencé de 1942, peut-être dans *Les Lettres françaises* de Buenos Aires, sur le Grand Prix de littérature décerné par l'Académie : « Et l'on comprendrait mieux que, dans la même série de générosités, elle attribue à Jean Paulhan les 20000 francs du prix Dupan. »]

– Paul MORELLE, « Le métier de lecteur / Lire l'illisible... », *Le Monde*, 24^e année, supplément au n° 7080, mercredi 18 octobre 1967, n.p. [p. VIII] *abcdef* [intertitres « La beauté du diable », « Ma vie est un roman », « Le fric et le fricot », « Les querelles du ménage » et « Un métier de saint »].

– Philippe JACCOTTET, « Lumineux rentre chez lui », *La Nouvelle Revue de Lausanne*, 24 octobre 1967 [texte repris dans Philippe Jaccottet, *Avec André Dhôtel*, Montpellier, Fata Morgana, 2022, p. 49-52].

– n. s., « Bousquet (Joë). – Lettres à Poisson d’or. Préf. de Jean Paulhan. – Paris, Gallimard, 1967. – 18,5 cm, 235 p. », *Éléments de bibliographie*. Bulletin de l’association pour le développement des bibliothèques de religieuses, n° 27, novembre 1967, p. 35 [coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– Bernard VIVÈS, « Lettres à Poisson d’or par Joë Bousquet », *Biblio*, XXXV^e année, n° 9, novembre 1967, p. 20-21 [sans mention de Jean Paulhan, mais bien de Michaux, pour « *l’espace du dedans* » et de Jules Supervielle, pour sa relation à Pilar : « *Ainsi Poisson d’or fut-elle au barde de Carcassonne ce que Pilar fut à J. Supervielle* », avant le paragraphe conclusif : « *En ce qui concerne ce recueil de lettres, il est sans doute permis de regretter qu’il n’ait pas été davantage épuré : des poses, voire des mièvreries — n’appartenant pas de toute évidence au domaine de la littérature — défigurant les remarques profondes de l’auteur à propos de son œuvre ; de même l’alchimie des sens, aiguillée à réaliser parfaitement la fusion de deux êtres, tend souvent, ici, à l’emphase.* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– * P. MENANTEAU, « BOUSQUET (Joë). – Lettres à Poisson d’or. Préf. de Jean Paulhan. – P., Gallimard. 1967. – 18,5 x 12. 235 p. », *Les Livres*, novembre 1967 [même texte que le précédent, voir *supra* en mai 1967, avec la prescription suivante : « *Bibl. de prof., pédag., élèves G.E., E.N.) , univ. municip.* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard].

– n.s., « Trop célèbre », *Paris-presse. L’Intransigeant*, 1^{er} novembre 1967 [Jean Dutourd n’est plus le favori, comme la semaine précédente, du prix de l’Académie qui sera décerné le 16 novembre, mais plutôt Michel Tournier, pour *Vendredi ou les limbes du Pacifique* : « *Et puis le jury de l’Académie, à commencer par les supporters du nouveau favori, Jules Romains, Jean Paulhan, Henri Troyat, Marcel Achard et Jean Mistler, ne répugnent pas à créer un peu de suspense... Même si le mot n’a aucune chance de figurer à leur dictionnaire.* »]

– G. Ch. « Au 110, rue de Grenelle, par Louis Planté », *Les Nouvelles littéraires. Arts. Sciences. Spectacles*, 45^e année, n° 2097, 9 novembre 1967, p. 5fg [rubrique : « Récits » ; « *De ce livre se dégage le parfum subtil d’un temps où l’on disait rue Saint-Dominique pour ministère de la Guerre ou place Beauvau pour Ministère de l’Intérieur. [...] C’est ainsi qu’il publie un billet de M. Jean Paulhan qui, au sortir d’Asmodée, la pièce de son future collègue à l’Académie, François*

Mauriac, écrit : “Cela m’a paru bien médiocre, astucieux et parfaitement bas.” »]

– André DALMAS, « Étude » ; A.D. [André DALMAS], « De Madagascar au quai Conti » et « Les Œuvres complètes » ; Gérard GENETTE, « La part des mots », p. IV et Jean GRENIER, « Prendre à la légère les choses graves / Le critique d’art », dans *Le Monde des Livres*, supplément littéraire du n° 7104 du *Monde*, 24^e année, mercredi 15 novembre 1967, p. IV-V [sous le titre général « Jean Paulhan et ses mystères » p. IV-V ; au fonds Paulhan, quatre coupures de presse et un montage collé ; une autre coupure conservée par Jean Blanzat dans son dossier Paulhan. Le premier de ces articles n’a pas été repris dans André DALMAS, *De face et de profil*, Paris, Les Belles Lettres, 2010].

– André DALMAS, « L’Humeur des Lettres », *La Tribune des nations. L’hebdomadaire du monde entier*, 33^e année, n° 1148, vendredi 17 novembre 1967, p. 4a [début : « Cette semaine paraît le tome III des œuvres complètes de Jean Paulhan. L’ensemble réunit les œuvres déjà publiées (la première remonte déjà à 1909) et de nombreux inédits que l’auteur avait cru devoir garder par devers lui. Cinq tomes, au total, sont nécessaires : les deux premiers ont paru en 1966, le troisième paraît, on l’a dit, cette semaine. La publication en sera achevée l’année prochaine. » Au fonds Paulhan, coupure corrigée de cet article].

– n.s., « Un vrai Goncourt d’erreurs », *Minute* [dir. Jean-François Devay], n° 295, du 23 au 29 novembre 1967, p. 25^{de} [rubrique : « En toutes lettres » ; « La jeune Académie serait agréable à ma mémoire en couronnant de préférence un homme jeune et au talent original... » ; extrait : « le cher André-Pieyre a, en effet, passé, en son temps, pour avoir collaboré avec son amie Léonor Fini, Jean Paulhan et Dominique Aury à la confection de la scandaleuse “Histoire d’O”. »]

– Jean VINCENT-BRÉCHIGNAC, « Éveiller la sommeillante éternité », *Cahiers littéraires* [dir. André Alter], sixième année, n° 5, quinzaine du 19 novembre au 2 décembre 1967, p. 12-13 [les cahiers de l’O.R.T.F. se présentent sous la forme de 45 f° 21 x 27 cm, sous chemise grise : rubrique : « Le livre de chevet » ; la « Quinzaine de la lecture » de France-Culture a lieu du 26 novembre au 9 décembre 1967 ; extrait : « Dans son émission diffusée l’an dernier, François Billeldoux a lu d’abord la première page de la Genèse. Il a ensuite mentionné dix auteurs dont la valeur pour lui, reste permanente, et qu’il éprouve le besoin de relire. Ainsi la Bible s’est reliée à Dostoïevsky, à Blaise Cendrars, à Jean Paulhan et à Teilhard de

Chardin. Mobilité d'un esprit ? Tourment ? Je ne me hasarderai pas à tirer des conclusions trop hâtives de sélections souvent inspirées par des admirations approfondies et consolidées, des correspondances qui soulignent des affinités de nature, de simples plaisirs de lecture qui pourraient s'apparenter à des auditions musicales. » Au fonds Paulhan, deux feuillets dactylographiés détachés de la livraison complète, et foliotés « 12. » et « 13. »].

– * SEYRADE, « *Lettres à Poisson d'or*, par Joë Bousquet », *La Croix du Midi*, s.d. [« *Jean Paulhan a réuni dans ce livre les lettres que Joë Bousquet écrivit, de 1937 à 1950, à Germaine, une jeune fille qu'il appelait Poisson d'or* » ; coupure au dossier de presse de Joe Bousquet, archives Gallimard. La BNF ne conserve pas *La Croix du Midi* pour l'année 1967].

– Bernard FRANK, « L'Antimalraux II », *Le Nouvel Adam* [directeur Claude Perdriel ; rédacteur en chef : Guy Sitbon] (juillet 1966-novembre 1973), n° 17, décembre 1967, p. 50-51 [Bernard Frank lit *Antimémoires* d'André Malraux : « *Jean Paulhan, lorsqu'il veut en finir avec ce petit livre qui doit nous livrer, par exemple, la clef de la poésie et que sa démonstration a la limpidité de l'eau de source la plus enfouie sous terre, emploie une phrase que j'aime et que je ferais volontiers mienne. "Mettons que je n'ai rien dit". Et, en effet, qu'est-ce qui m'a pris ? De quoi je me mêle ?* »]

– Claude MAURIAC, « Jean DUBUFFET / écrivain », *Le Figaro* [dir. « *Pierre Brisson (1934-1964)* »], 141^e année, n° 7237, 4 décembre 1967, p. 15^{ab} [rubrique : « La vie des lettres » dans « Courrier des lettres » ; extrait : « *Jean Paulhan, qui a beaucoup et sans doute trop fait pour Jean Dubuffet (c'est un peu de sa faute, sans doute, si on n'a pas pris au sérieux un créateur déconcertant mais parti avec passion à la découverte et tenant, nous le vérifions aujourd'hui, le journal de bord de ses expéditions), Jean Paulhan nous avait prévenus : "On ne sait pas assez que Jean Dubuffet, qui fait aussi de la peinture [...], est un excellent écrivain : un de nos écrivains les plus excellents."* »]

1968 – Pierre de BOISDEFFRE, « Une éminence grise : Jean Paulhan », dans *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, Paris, Librairie académique Perrin, 1968, 1104 p. [dépôt légal au premier trimestre 1968 ; références à Jean Paulhan p. 71, 72, 75, 100, 104, 110, 145-149, 169, 172, 243, 286, 443, 531, 598, 625, 725, 726, 733, 816, 1008, 1037, 1045.

Passage cité par François Nourissier, « Œuvres de Jean Paulhan », p. 2 [rubrique : « Le livre / de / la semaine / lu par / François Nourissier »] : « *mon prédécesseur Boisdeffre qui, dans son Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, reprochait à Paulhan ses "vaines recherches", d'où "l'humain ne pouvait jaillir", et l'accusait de n'avoir pas fait passer "un grand souffle" sur la nouvelle littérature française.* »]

– n.s., « De la N.R.F. à l'Académie française (sans commentaire) », *Tel quel*, n° 32, hiver 1968, p. 93 [le nom de Jean Paulhan figure comme soutien d'une demande de libération de Rudolf Hess, 70 ans, prisonnier à vie.

Jean Paulhan écrit à Francis Ponge, « *lundi [26 février 1968]* » : « *Cher Francis,*

je ne sais pas ce que Sollers a contre moi. Rien, je suppose, qui l'autorise à tant de mauvaise foi.

Dans le dernier Tel Quel, sous le titre "de la nrf à l'Académie française" il me cite, sans autres commentaires, à côté de Tixier-Vignancourt, parmi les écrivains qui ont demandé la libération de Rudolf Hess.

Je ne sais ce que valent les raisons de Tixier-Vignancourt, mais je connais les miennes, qui sont excellentes. Tu en jugeras sur la réponse ci-jointe que Tel Quel, je pense, acceptera de publier dans son prochain numéro. » Cette réponse n'a pas été publiée, mais nous en connaissons le texte par le manuscrit que Jean Paulhan joint à sa lettre à Francis Ponge, manuscrit sur papier à en-tête de la nrf et à l'encre bleue :

« Personne n'est forcé de se rappeler aujourd'hui ce qui arrivait en 1940.

Mais il faut avouer que la conduite de Hess a été irréprochable. Il était l'ami et le confident de Hitler. Après quelques mois de guerre, il a estimé que les hostilités avaient assez duré, et s'est envolé sur son avion personnel pour aller discuter le coup avec Churchill. Naturellement les Anglais l'ont [barré : conduit] fourré en prison, et, sitôt la guerre finie, l'ont envoyé à Nuremberg : prison à vie.

On peut en conclure que Hess était un sot ; oui, mais d'une sottise assez noble. Un demi-fou, un Don Quichotte absurde. Il se peut, mais c'est le seul

*nazi à qui j'aurais voulu voir élever
une statue. Et je le voudrais encore.*

Jean Paulhan »

Jean Paulhan écrit à Francis Ponge, le « 7 mars [1968] » : « *Il est certain que le général Boulanger était un imbécile. Mais il est mort par amour, et ceci rachète cela. Il n'est pas douteux que Hess était un nazi fanatique. Mais il s'est envolé... La haine politique, il me semble, doit s'arrêter à la mort ou à la folie. (Groeth a été le premier à m'apprendre que Hess, en prison, / et sans doute dès avant la prison / était devenu fou.)* »]

– Albert WAYENS, « Emmanuel Lochac : *Au pas feutré du songe*. Choix de vers et de prose. Introduction par Élie Richard. (Les Cahiers des Images de Paris, 1967, 240 p., ill.) », dans *Marginales. Revue bimestrielle des idées et des lettres*, Bruxelles, 23^e année, n° 117, janvier 1968, p. 100 [« *Emmanuel Lochac, ce méconnu, malgré Paulhan, malgré Larbaud...* »].

– n.s., « Chez les trente-sept », *Les Nouvelles littéraires*, 18 janvier 1968, p. 2f [rubrique : « La Gazette des Lettres » ; texte complet : « *Ni le duc de Castries, ni M. Raymond Cartier n'ont pu faire une majorité sur leur nom à l'Académie et, depuis cette élection blanche, deux autres académiciens ont disparu. Si bien que ce sont trois fauteuils qui sont à pourvoir actuellement. Avant même que sa vacance soit déclarée, celui de notre ami André Maurois semble réservé à Marcel Arland, codirecteur avec Jean Paulhan de la N.R.F. D'autre part, les candidatures qui se sont manifestées au fauteuil du maréchal Juin ont été bien accueillies ; il ne semble pourtant pas certain que le poète Pierre Emmanuel, qui se présente pour la seconde fois, ou le romancier Marc Blancpain, secrétaire général de l'Alliance française, dont ce sera le coup d'essai, l'emporte dès à présent. Quant au siège laissé libre par la mort de Maurice Garçon, il est peu probable qu'il aille à Mr René Floriot ou au bâtonnier Arrighi, dont les noms ont été avancés un peu à la légère.* »]

– n.s., « L'intelligence », *L'Alsace*, Mulhouse, 28 janvier 1968, p. 13 [rubrique : « Les livres » ; texte complet : « *Je pense que Jean Paulhan doit éprouver un rare bonheur à voir s'ajouter les uns aux autres les beaux volumes blancs qui constituent les œuvres complètes que Claude Tchou édite dans le cadre du "Cercle du livre précieux". Je rappellerai qu'octogénaire, si je ne m'abuse, Jean Paulhan, directeur de la Nouvelle Revue Française, ce qui est déjà un titre éminent, est un très grand écrivain, en fait inconnu du large public et qui a exercé et exerce*

encore dans la maison de la rue Sébastien-Bottin, autrement dit chez Gallimard, une influence considérable et conséquente. Je me souviens d'un jour où, allant à la rencontre d'André Gide et me dirigeant vers le bureau (désert) de Gaston Gallimard où je pris place, j'aperçus, traversant le hall, Paulhan vêtu d'une vaste cape grise. J'eus le sentiment que doit avoir tout jeune homme de voir passer l'intelligence.

Jean Paulhan, en fin de compte, il faut le lire. Car celui que Maurice-Jean Lefebvre dans sa remarquable postface appelle le "possédé du réel", a écrit des textes, des essais, des aphorismes d'une pureté de cristal. Rare, intelligent — et savoir ce que cela suppose d'ironie et d'humour — sont, une fois encore, les mots qui viennent à l'esprit. En peu de mots Paulhan fait le siège de l'objet proposé à sa réflexion, le cerne, le met en évidence. Mieux : le révèle.

Voici donc, dans ce troisième tome blanc, pour un plaisir dont je vous laisse le soin de peser le prix, "Les fleurs de Tarbes ou la terreur dans les lettres", "Notes et documents", "Un embarras de langage en 1917 [sic pour 1817]", "La rhétorique avait son mot de passe", "Un réthoricien [sic] : Paul Valéry ou la littérature considérée comme un faux", "Benda, le clerc malgré lui", "Alain, ou la preuve par l'étymologie", les lettres à Maurice Nadeau et à Aimé Patri, "Les douleurs imaginaires", "Le clair et l'obscur", "Le don des langues".

Faites-en votre joie. Elle sera d'une belle qualité. »]

— Jean ARABIA, « Est-ce lui ou moi ? », *Peuples unis. Feuilles du fraternalisme*, 9^e année, n° 32, janvier-février 1968, p. 471bis [poème dédié « À Jean Paulhan / de l'Académie française / Au mage imputrescible des / Lettres Françaises et Universelles », avec la mention : « Ce poème est extrait d'Étoiles et bolides, manuscrit inédit de 6000 vers (avis de Jean Paulhan) » ; la page 480 rappelle le texte de Jean Paulhan publié en 1959 dans la même revue, le nom de Paulhan figurant en tête, « par grâce et illustration », avant ceux de Saint-John Perse, Michaux, Char, Jaccottet, Aragon.

Jean Arabia écrit à Jean Paulhan, de « Thuir jeudi 8 février LXVIII » : « Très cher ami Jean, / je t'adresse un "Indépendant" où se trouve l'une de tes pensées. / Ce qui prouve leur excellence et me ravit. »]

— « Paul Valéry », *Livres de France*, 19^e année, n° 2, février 1968, 36 p. [numéro complet au fonds Paulhan, dossier de presse, chemise « Documentation générale / 1968 »].

— Jean-François REVEL, « La Terreur dans les Lettres », *L'Express*, n° 869, 12-18 février 1968, p. 61abc [à propos du « Don des langues »,

tome III des *O.C.* chez Tchou ; deux coupures au fonds Paulhan, une au dossier Jean Paulhan de Pierre Marcel Adéma (coll. part.) ; extrait : « *Nous avons du mal, en 1968, alors que la notion de langage est redevenue reine, à imaginer combien elle l'était peu entre 1930 et 1940, quand Paulhan méditait et écrivait "Les Fleurs de Tarbes". Ces fleurs, ce sont les fleurs de rhétorique, bien sûr. Et pourquoi Tarbes ? Parce qu'à l'entrée du parc de cette ville se trouvait l'écriteau suivant : "Il est défendu d'entrer dans ce jardin en tenant des fleurs à la main." Ainsi l'était-il d'entrer dans le jardin des Lettres.* » (col. b)]

– Frédéric de TOVARNICKI, « Les malheurs d'Irène », *L'Express*, n° 871, 26 février-3 mars 1968, p. 85^{abc} [rubrique : « Justice » ; photo légendée : « Régine Desforges / "Oh ! ce n'est pas un crime" » ; texte complet : « "Irène", ouvrage érotique anonyme publié sous le manteau aux beaux temps du surréalisme, en 1928, illustré par André Masson et par Hans Bellmer, réédité dans l'ombre en 1953, préfacé en 1963 par André Pieyre de Mandiargues, n'aura connu qu'une seule semaine la paix d'une publication au grand jour, après quarante ans de vie clandestine.

À la demande du Parquet, la police a saisi la quasi-totalité des 2000 ouvrages imprimés : chez l'éditeur, le diffuseur, Hachette, les libraires. Et chez l'imprimeur, les plombs ont été saisis eux aussi.

Malgré le dépôt légal du livre, la police en avait le droit : "Irène" ne portait pas de nom d'auteur. Sinon, elle aurait dû se contenter de deux exemplaires seulement. Et d'une inculpation.

"On ne fait toujours pas la différence entre une œuvre littéraire aussi poétique qu'"Irène" et des fascicules érotiques pour kiosques de gare", remarque Jean Paulhan, préfacier d'"Histoire d'O", livre interdit à l'affichage depuis 1955.

***Sans preuve.** Mandiargues, lui, montre volontiers son ancienne préface d'"Irène", "ce beau livre de protestation contre ce monde, prose insurrectionnelle où le sexe n'est pas l'objet de scandale", dit-il. Il écrit : "C'est un moraliste et c'est un poète qu'il nous plaît de reconnaître et de saluer en l'auteur d'"Irène".*

Mais l'auteur d'"Irène" reste aussi inconnu que celui d'"Histoire d'O", attribuée successivement — ou simultanément — par la presse à Jean Paulhan, Dominique Aury, Raymond Queneau et même... à Simone de Beauvoir et à André Malraux. Aragon sourit : "J'ai lu ce livre il y a longtemps. Je ne l'ai pas relu depuis. Cette dame a jugé bon de le publier. Oh ! ce n'est pas un crime de sa part..."

La Justice avait déjà fait prononcer deux fois — en 1958 et en 1967 — l'interdiction de diffuser "Irène". "C'est pourtant aussi beau que du Nerval ou du Jarry", dit Régine Desforges.

Quant à Jean Paulhan, en évoquant les tribulations judiciaires d’*“Histoire d’O”*, il soupire : “Ce livre aura fait la fortune de bien des gens. Moi, il m’a plutôt ruiné. Car c’est à moi que le percepteur n’a cessé de réclamer de l’argent. Il croit toujours que je l’ai écrit : c’est très flatteur !” »].

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan et le langage », *Combat*, n° 7349, jeudi 29 février 1968, p. 10 [rubrique : « La Chronique d’Alain Bosquet » ; texte complet : « *Comme nous l’avons vu pour les deux premiers tomes de ses œuvres complètes, Jean Paulhan, à quatre vingts ans passés, nous met en face de l’écrivain connu, méconnu et intime qu’il est. Le troisième volume¹¹ est aussi révélateur que le premier (l’auteur de récits) ou que le deuxième (le philosophe ou, si l’on préfère, l’homme en proie aux idées). Cette fois, c’est de langage qu’il s’agit. Résume-t-on, dans un article de journal, ce qui apparaît comme le fruit de soixante ans de réflexions ? Jean Paulhan, heureusement pour lui comme pour nous, ne nous facilite point la tâche. Ah, s’il avait des préjugés, un système, des convictions péremptoires ! Mais non, il procède en homme instruit qui sans cesse voudrait désapprendre pour mieux s’étonner à apprendre ce qu’il avait eût-on dit appris un peu de côté. Il est par excellence l’être qui sur tout et sur rien rectifie son tir, de sorte qu’on ne peut pas le prendre en flagrant délit de conception étroite ni de hardiesse vaine.*

Tout se passe comme si Jean Paulhan se divisait en plusieurs personnages appelés à se donner la réplique, jusqu’à se mettre d’accord sur quelques approximations ouvertes sur le doute relatif. Nous sommes, de cette façon — mais, bien entendu, c’est moi qui fabule — devant trois ou quatre Jean Paulhan, chacun jouant avec les autres et prêt à céder à leurs arguments, pourvu qu’en fin de compte le spectateur (le lecteur) ait une musique à entendre, cette musique qui remplace les arguments, les preuves et les démonstrations. Est-ce dire que ces derniers fussent absents de ses écrits ? Nullement : disons que leurs vertus nous renseignent plus sur la séduction de son esprit que sur le bien-fondé de sa structure (comme on aime à parler de nos jours). J’ai toujours l’impression que les essais de Jean Paulhan, dès lors qu’ils sont justes, irréfutables ou simplement clairs (ce qui n’est pas facile à obtenir de lui) exigent de se vouloir, en dernière analyse, fuyants. Telle est leur dimension secrète ou, si l’on préfère, littéraire. Ils ne se plient pas (ou malaisément) aux disciplines du résumé, du graphique, du cours à sens unique. Leurs affirmations se muent en

¹¹ « Œuvres de Jean Paulhan. Tome III. Le don des langues » (Cercle du Livre Précieux). [NdR, 1966].

charmes : quelque chose de somnambule ou de pervers fait qu'ils ont les vivacités du conte, de la fable, de la douce magie.

Je ne prétends pas qu'ils ne distillent, ce faisant, mille vérités. Tout est découverte irrésistible (j'allais écrire : joyeuse) en eux. Il n'est pas permis d'avoir tant de séduction quand on veut parler avec gravité. Ou alors, c'est que le sérieux compte moins que la séduction. Cela se traduit ainsi : je réfléchis (mais j'avoue être un assez mauvais élève : je succombe tout de suite) à ce que Jean Paulhan avance, discute, démontre ; au bout de quinze ou vingt lignes, c'est la phrase qui m'intéresse et non ce qu'elle entend me communiquer. Le rythme me sollicite tout entier, et mes facultés raisonneuses ne sont que la raison de la musique qui me berce, narquoise, raffinée, discrète, irrévocable : genre Debussy avec les divins matraquages de Bartok. Je jure qu'il me devient, dès cet instant-là, impossible de retenir les doctes leçons du maître. Je n'ai pas affaire à de l'analyse, mais à ses sortilèges. Aux autres, je laisse le soin de déterminer si Jean Paulhan est sorbonnable, ou tout bonnement cohérent avec méthode.

Il va de soi que ma manière de réagir est fonction du choix même de Jean Paulhan, dans ce troisième volume. Tout au long de 440 pages, il fait le siège du monde sensible au moyen du langage et, par un processus contraire, fait le siège du langage par tous les moyens francs ou byzantins à sa disposition. Dans ce double paradoxe, que je voudrais résumer brutalement ainsi : l'univers ne nous est connaissable que par l'expression, mais l'expression nous empêche de voir l'univers qui lui n'a pas besoin d'elle, se love — il ne faut pas se le dissimuler — l'état de l'humanisme contemporain, entouré de ses affres. Comment prendre conscience (et inconscience) de ce qui nous entoure, sans le réduire à des formules de langage ? Comment comprendre le langage sans le meurtrir ? D'autres concluraient au drame, ou à tout un faisceau d'incompatibilités avec eux-mêmes. Jean Paulhan vit dans l'ère du soupçon, mais il la refuse. Je crois qu'il y loge très bien sa gloire qui est de ne pas céder à la panique. Le langage n'est pas pour lui seulement un pis aller : c'est une sorte de fête de l'étonnement perpétuel, où les approches valent autant que les conquêtes.

Il connaît — il transmet — mieux que personne les ivresses, très étudiées de tous ces malentendus. En cela il est un grand écrivain. Les mots le hantent, mais il y éprouve des plaisirs infinis, avec presque l'air de dire : si les instruments de l'expression étaient parfaits, la littérature deviendrait inutile. L'absurde le met en appétit, comme un mets venu d'une autre planète et, ma foi, tout à fait exquis. Les paradoxes ne le tiennent pas éveillé : il dort sur ses quatre oreilles, parce que, justement, les miroitements invisibles du langage lui en ajoutent deux

(ou deux cents) de plus. La perfection dans cet art du mot qui demeure toujours — hélas ! ou bravo ? — perfectible : c'est cela que je trouve ici, bercé consentant, mesmérisé à souhait et à la fois comme lucide. Le beau, même à propos du vrai, a ses raisons que le vrai ne connaît pas. Grâce à Jean Paulhan, les ambiguïtés sont ravies : elles me ravissent aussi. » Au fonds Paulhan, coupure dans le dossier de presse de 1968. Un autre exemplaire, non référencé, figure par erreur au dossier de presse de 1967].

— n.s., « Delille est-il mort ? », dans *La N.R.F.*, 16^e année, n° 183, 1^{er} mars 1968, p. 533-534 [rubrique « Revue » ; Pierre Citron oppose à Jacques Delille, Éluard, Cocteau, Ganzo et même *l'Histoire d'O*].

— Claude BONNEFOY, « Le mandarin et le trappeur », *La Quinzaine littéraire*, n° 46, du 1^{er} au 15 mars 1968, p. 6cd et p. 7abc [sous une première de couverture titrée « Foucault répond à Sartre », rubrique : « Essais » ; début : « Jean Paulhan est un lecteur trop célèbre pour n'être pas un auteur secret. Découvreur, mais ami de l'ombre, celui-ci, croyait-on, écrivait peu. Il publiait encore moins, seulement, de temps à autre, un article dans une revue ou des opuscules portant sur des sujets précis, parfois bizarres : les poèmes populaires malgaches, les faits divers, la maladie, enfin et surtout la rhétorique dont le cou passait pour tordu depuis longtemps. Bref Paulhan qui cite volontiers les auteurs chinois, qui connaît tous les arts d'écrire, y compris les hindoux et les arabes, avait la réputation d'être un mandarin, pire, un byzantin. Au vrai, il ne craint pas cette réputation, mais il prend soin de préciser dans une lettre à Aimé Patri : "... qui nous en fait grief, c'est qu'il ignore sur quels travaux patients, méthodiques, minuscules, se fondent les Renaissances." » ; photo non créditée légendée « Jean Paulhan » ; au fonds Paulhan, pages entières dans les dossiers de 1968 et coupure non référencée pour l'année 1967.

Texte repris dans Claude BONNEFOY, *Panorama critique de la littérature moderne*, Éditions Pierre Belfond, 1981, 445 p.].

— Pierre-Bernard MARQUET, « Jean Paulhan ou la passion des mots », *L'Éducation nationale*, 24^e année, n° 855, 14 mars 1968, p. 26ab, p. 27ab et p. 28a [extrait : « Seul petit regret, le tirage en est limité et le prix assez élevé. »

Reproductions d'une page manuscrite « *La pensée manuscrite a sa face / obscure, comme la lune. / C'est affaire aux mots / de l'éclairer et je ne / vois pas d'observation / sur le langage, si mince / soit-elle, qui ne puisse / servir à répondre à la / vieille question : Que / pensons-*

nous quand nous / ne pensons à rien ? » (p. 26) et d'une autre titrée par Jean Paulhan « Les fleurs de Tarbes » (p. 27)].

— *n.s.*, *Le Hérisson*, n° 1144, 14 mars 1968, p. 10a [rubrique : « Hérissons-nous » ; texte complet : « *Jean Paulhan dit d'un jeune homme qui a le talent plus que nonchalant :*

— C'est un paresseux qui vous reproche jusqu'au travail qu'il ne fait pas ! »]

— Denis de ROUGEMONT, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1968, 599 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 14 mars 1968, voir p. 95-96 une « assez longue lettre de Jean Paulhan » à Denis de Rougemont sur un « Cahier de revendications » que celui-ci réunirait pour *La N.R.F.* et qui paraîtra en effet en décembre 1932].

— *n.s.*, « Les conférences des amis du Musée / Le mouvement Dada / par Michel Hoog / conservateur adjoint au Musée national d'art moderne », *Les Dépêches*, Dijon, 32^e année, n° 66, 18 mars 1968, p. II [extrait : « *Breton, Aragon, Éluard, Jean Paulhan, René Clair, Autant-Lara, seront "dada"* » ; nous remercions Édouard Bouyé, des Archives départementales de Côte d'Or, qui a bien voulu nous éclairer en juin 2019, avant de nous préciser que la conférence de Michel Hoog sur le mouvement Dada n'a pas été publiée].

— André WURMSER, « Le Souvenir de Julien Benda », *Les Lettres françaises*, n° 1226, du 20 au 26 mars 1968, p. 10abcd [rubrique : « Littérature » ; texte complet de la présentation : « *François Mauriac, relisant ou lisant les livres de souvenirs que Gallimard vient de rééditer en un seul volume ("La Jeunesse d'un clerc", "Un régulier dans le siècle" et "Exercices d'un enterré vif") ne pouvait s'endormir qu'à quatre heures du matin. Il est vrai que Julien Benda, dont le centenaire aurait dû être célébré le 26 décembre dernier, demeure plus vivant que beaucoup de ses adversaires. L'Union Rationaliste avait organisé en son honneur, une cérémonie que la Sorbonne abrita. En présence de Mme Julien Benda, Antonini, André Wurmser et Etiemble y participèrent. Leurs interventions paraîtront intégralement dans un prochain cahier de "La Raison".*

Voici quelques extraits de celle d'André Wurmser. » ; au fonds Paulhan, cet article figure au dossier de presse pour 1966, conformément au bordereau du Nouveau Courrier de la Presse, qui est erroné ; achevé d'imprimer le 26 janvier 1968, le volume est paru chez Gallimard, X-402 p.]

– n.s., « Jean / **PAULHAN** / 5, rue des Arènes / 75 – PARIS-5^e / Tél. 707-28-15 », *Nouveau Dictionnaire national des contemporains*, préface de Maurice Genevoix, 5^e édition, p. 511 [volume achevé d'imprimer le 25 mars 1968 ; texte complet : « *Homme de lettres, membre de l'Académie française, Jean Paulhan est né à Nîmes, le 2 décembre 1884. Licencié ès lettres, il débute comme professeur à Madagascar et fonde le lycée de Tananarive. Professeur à l'École des langues orientales de Paris, de 1911 à 1913, il est mobilisé en 1914 et la première guerre mondiale voit ses débuts d'écrivain. Jean Paulhan raconte ses expériences de soldat dans Le Guerrier appliqué (1917). Puis suivra Jacob Cow le pirate (1922). Secrétaire de rédaction de la Nouvelle Revue française (N.R.F.), il en devient le rédacteur en chef en 1925 et y accueille les meilleurs représentants de la nouvelle génération littéraire : Breton, Eluard, Aragon, Jouhandeau, Supervielle et plus tard Giono, Green, Malraux, etc. Il poursuit sa production littéraire et publie Entretien sur des faits divers (1930), Les Fleurs de Tarbes (1941), Les Causes célèbres et Clef de la poésie (1944). Jouant le rôle d'un utile purificateur de langage dans une époque de crise intellectuelle et de confusion verbale, Jean Paulhan entre dans la Résistance dès le début de l'occupation allemande. Il fonde avec Jacques Decour Les Lettres françaises clandestines et devient l'un des inspirateurs du Comité national des écrivains. Pourtant la publication, en 1953, de sa Lettre aux directeurs de la Résistance marquera sa rupture avec ses anciens amis. Grand prix de l'Académie française en 1945, il partage, depuis 1953, la direction de la N.R.F. Amateur de pelote basque dans sa jeunesse, il aime encore jouer aux boules. Grand officier de la Légion d'honneur, il est titulaire de la médaille de la Résistance et de la croix de guerre (1914-1918).* »

Au fonds Paulhan, lettre à en-tête du *Nouveau Dictionnaire national des contemporains*, de « Paris, le 19 juin 1968 » à « Monsieur Jean **PAULHAN** / 7, rue Rolin / 77 – **BOISSISE LA BERTRAND** » : « Monsieur, / Nous sommes heureux de vous faire connaître que nous avons inséré dans la / Vème édition / du **DICTIONNAIRE NATIONAL DES CONTEMPORAINS** / qui vient de paraître / votre biographie et vous prions de trouver ci-joint un exemplaire de la page vous concernant. »]

– Thierry GARCIN, « Le nouveau dimanche / (2^{ème} chaîne 14 h. 15) », *Combat*, n° 7375, samedi 30 et dimanche 31 mars 1968, p. 8^{bc} [l'émission « Le Nouveau Dimanche » est animée sur la seconde chaîne par Pierre-André Boutang ; extrait : « *Claude Néron enfin, apprécié de Jean Paulhan, se demandera comment on peut bien écrire sans avoir*

vécu (tradition, en gros, de Conrad). Notez que c'est un ancien débardeur et chauffeur de taxi ! »]

– Jean CASSOU, préface à : Jean DUVAL, *Cahiers*, Paris, librairie José Corti, 334 p. [dans un volume légalement déposé au 2^e trimestre 1968, voir p. 11 : « *Notre petit groupe, comprenant Marcel Abraham, Jean Aubier, Agnès Humbert, Claude Aveline, Simone Martin-Chauffier, les frères Emile-Paul, puis Jean Paulhan, Pierre Brossolette, Jean Blanzat, Pierre Walter, devait bientôt se rattacher au réseau du Musée de l'Homme.* » ; voir le suivant].

– Jean DUVAL, *Cahiers*, préface de Jean Cassou, Paris, librairie José Corti, 1968, 334 p. [dans un volume légalement déposé au 2^e trimestre 1968, voir à la date du 21 janvier [1931], p. 53-54 : « *La gravure d'Albert Dürer qui est sur ma table, la "Promenade". / Je ne l'ai pas quittée des yeux pendant que je lisais le Guerrier appliqué de Jean Paulhan, et que je repassais mes souvenirs de guerre. / Pourquoi ? Parce qu'elle me représente cette contrée de l'art où la réflexion épouse et étreint le plus vigoureusement la fatalité. Parce que le jour qui y règne est un jour pesant, grave et blanc, et que l'on croit lire, en la voyant, une page d'épure. Parce que rien ne me donne mieux l'idée d'un monde inhabitable à l'esprit, et que rien ne me donne mieux le sentiment des destinées où l'esprit est lié.* »]

– Robert KANTERS, « Figures de / Benjamin Constant », *Le Figaro littéraire*, n° 1146, 1^{er}-7 avril 1968, p. 19abcd et p. 20ab [rubrique : « La critique de Robert Kanters » ; « *Si, selon un mot fameux de M. Jean Paulhan, le critique contemporain a perdu sa montre, M. Poulet est l'homme qui lui a rendu une horloge.* » (texte cité, p. 19, col. d)].

– Bernard PIVOT, « Denis de Rougemont : / "J'étais trop Suisse / pour ne pas être Européen." / Une interview de Bernard Pivot », *Le Figaro littéraire*, n° 1146, 1^{er}-7 avril 1968, p. 24abcd [extrait : « *Sur l'initiative de Jean Paulhan, Denis de Rougemont fit paraître, en tête de la N.R.F. du 1^{er} décembre 1932, un **Cahier des revendications** réunissant les signatures de treize porte-parole de groupes qui se disaient et se voulaient "révolutionnaires". Cela allait des marxistes Lefebvre et Nizan, "jusqu'à l'extrême droite représentée par Thierry Maulnier" — (lequel signe chez Gallimard une nouvelle édition de **Lecture de Phèdre**, en même temps que, dans le bureau d'à-côté, Rougement signe **Journal d'une époque**).* » (texte cité col. d)]

– n.s., « Les propos de la quinzaine », *La Revue des deux-mondes*, tome II, n° 7, 1^{er} avril 1968, p. 468^{ab} [rubrique : « Les livres » ; début et fin : « *Le troisième tome des œuvres complètes de Jean Paulhan vient de paraître au Cercle du Livre précieux. [...]* »]

On trouvera partout le ton particulier de l’auteur, ce quelque chose de précis et d’allègre qui rend sa belle prose si tonique. On peut en juger par la note liminaire : [citation].

Rien de plus clair, comme on voit, et pourtant il suffit de ces quelques lignes pour jeter le lecteur dans un monde de surprises et de retournement imprévus. » Une coupure non référencée au fonds Paulhan, dans les dossiers de 1967, une autre datée au stylo rouge « 1^o Avril / [19]68 / Les livres »].

– n.s., « Le troisième tome des œuvres complètes de Jean Paulhan vient de paraître au Cercle du Livre précieux », *La Revue des Deux-mondes*, 1 avril 1968, p. 468^{ab} [rubrique : « *Les propos de la quinzaine* » ; fin : « *Rien de plus clair, comme on voit, et pourtant il suffit de ces quelques lignes pour jeter le lecteur dans un monde de surprises et de retournements imprévus. »*]

– André DALMAS, « L’Humeur des lettres », *La Tribune des nations*, 34^e année, n° 1168, vendredi 5 avril 1968, p. 4a [début : « *Armand Robin, comme les plus grands parmi ses pairs, doit sa première édition à Jean Paulhan, dans cette collection qui n’a pas eu d’égale : Métamorphoses. Ce recueil de 100 pages Ma vie sans moi (1934, à côté de traductions d’Essenine, de Galloch, de Rilke, de Sudjan Tuwin, de Poë, de Tchekov), renferme une quinzaine de poèmes originaux de Robin. »*]

– Philippe JACCOTTET, *L’Entretien des Muses*, Paris, Gallimard, 1968, 317 p. [en tête d’un ouvrage achevé d’imprimer le 11 avril 1968, voir p. 5 la double dédicace imprimée « *À Jean Paulhan / À Marcel Arland* »].

– Gisèle FREUND, *Au pays des visages 1938-1968*, Trente ans d’art et de littérature à travers la caméra de Gisèle Freund, Musée d’art moderne de la ville de Paris, n.p. [p. 38] : n° 33 du catalogue : « *Jean Paulhan / Paris. 1948 : pc* » ; exposition-spectacle du 9 avril au 5 mai 1968 de 12 à 19 h. ; « *Raymond Gid a été le maître d’œuvre de ce catalogue, imprimé par Hemerlé, Petit et Cie pour les reproductions en couleurs et Nourisson pour l’héliogravure. »*

Voir aussi Gisèle FREUND, *My world in my camera*, New York, The Dial Press, 1974, 259 p. Gisèle Freund réservait les tirages couleur

pour ses expositions, et utilisait plus fréquemment du papier noir & blanc pour des raisons de coût. En 1938, avec l'apparition des premières pellicules couleur pour amateurs sur le marché français, elle eut l'idée de commencer une série de photographies d'écrivains. Aidée par Jean Paulhan et Adrienne Monnier, elle réalisa plus d'une centaine de portraits qui rassembleront le monde littéraire de l'avant-guerre (librairie-galerie Emmanuel Hutin).

– Pierre de BOISDEFFRE, « Gide et son mentor », *Les Nouvelles littéraires*, 11 avril 1968, p. 3^{ab}cd^{efg} [page « l'Ordre du jour » ; intertitres : « La désolante histoire du mariage blanc », « “Somme toute, c'est une défaite d'Hitler” » et « Ce Goethe mineur, équivoque et singulier » ; photo légendée « Roger Martin du Gard et André Gide à Pontigny / “De l'héroïsme en chambre et de l'idéologie platonique”. » ; les deux volumes de la correspondance viennent de paraître chez Gallimard, avec une préface de Jean Delay].

– André DHÔTEL, « “Le Mont Analogue” », Jean PAULHAN, « Roger Gilbert-Lecomte / ou la passion du risque », André DALMAS, « Étude », ÉTIEMBLE, « “La Grande Beuverie” », *Le Monde*, 25^e année, n° 7232, samedi 13 avril 1968, p. IV-V du supplément littéraire [sous une double page intitulée « René Daumal chercheur de l'au-delà », texte signé : « Jean Paulhan » et surmonté du portrait de Roger Gilbert-Lecomte par Valentine Hugo, sans signature].

– Jacques CHANCEL, « Le faux Mauriac sera de la revue », *Paris-jour* [fondateur : Cino del Duca], n° 2670, samedi 13-dimanche 14 avril 1968, p. 6^{abc} [rubrique : « Confidentiel » ; texte complet : « *Je ne vous livrerai ni le nom de l'éditeur ni le titre de la revue — fort sérieuse — qu'il dirige. Et ce, afin de ne pas anéantir tout-à-fait le magnifique canular qui sera mis en circulation dès les premiers jours de septembre.*

Sous une couverture recouvrant habituellement des textes de grande qualité traitant de sujets divers mais toujours “intellectualisés”, paraîtront donc à la rentrée un certain nombre de pages signées Marcel Jouhandeau, André Breton, Jean Paulhan, Jean Cocteau, Pierre Benoit, André Maurois, Aragon, Jacques Laurent, M. Jacob, F. Mauriac, etc. Et aussi, parmi les gloires plus lointaines : Paul Bourget, Henry Bordeaux, René Bazin, Alphonse Allais, etc.

Fort bien, direz-vous. Voilà un bel effort en faveur de la littérature ! Et, de fait, ce générique prestigieux serait propre à rendre jaloux les directeurs de la N.N.R.F. eux-mêmes, si ces noms illustres n'étaient autres que ceux... d'homonymes de nos écrivains.

Juridiquement inattaquable, l'astucieuse revue livrera, en effet, en pâture à la curiosité de ses lecteurs, des lettres, poèmes et documents divers dus à un Jean Cocteau, marchand de fromages (en réalité une simple facture), à un Jean Paulhan, négociant en vins, un Aragon, entrepreneur de maçonnerie dans le sud-ouest (un devis), un André Breton, gendarme, un F. Mauriac, cultivateur (le prénom étant Fernand, l'initiale était indispensable), un René Bazin, maître d'hôtel, etc.

Abus de confiance ? Oui et non. Les collaborateurs (parfois involontaires) de ce numéro ont parfaitement le droit de signer de leur vrai nom... n'importe quoi. Il s'agit là, répétons-le, d'un canular que, pour ma part, je trouve savoureux. Et puis, qui sait ? Parmi ces nouveaux auteurs, peut-être s'en trouvera-t-il un possédant un très réel talent. Si tel est le cas, après ce début insolite, il ne lui restera plus qu'à choisir un pseudonyme avant de voler de ses propres ailes... »]

– Pierre MAZARS, « Jean Dubuffet, apôtre de la subversion », *Le Figaro littéraire*, n° 1148, 15-21 avril 1968, p. 34abc [la galerie Jeanne Bucher expose *Algèbre de l'Hourloupe* de Jean Dubuffet, « une boîte en carton rigide, une manière de jeu de cartes de grand format » ; extrait : « Jean Dubuffet a écrit presque autant de lettres que Jean Paulhan, ce qui n'est pas peu dire, et ses correspondants les ont pieusement conservées, de même que le peintre expose très sérieusement dans les galeries, entre deux dessins, le petit bout de papier qu'il épingla un jour sur sa porte : “Je reviens tout de suite”, ou quelque autre message de la même gravité. »]

– n.s., « La revue “Le Nouveau Commerce” », *Le Monde*, 20 [date à vérifier] avril 1968 [texte complet : « LA REVUE “LE NOUVEAU COMMERCE” publie deux importants documents dans son onzième cahier qui vient de paraître : deux lettres d'Érasme inédites en France. La première traite de la critique littéraire, la seconde est un manifeste contre la guerre. Dans le même cahier Jean Paulhan présente une curieuse défense de Drieu la Rochelle. Vente en librairie : 18 F. Abonnement : Nouveau Quartier Latin, 78 bd Saint-Michel. » Il s'agit du *Nouveau Commerce*, publié par les soins d'André Dalmas et de Marcelle Fonfreide, cahier 11, printemps-été 1968, légalement déposé au 3^e trimestre 1968].

– Bernard PIVOT, « Drieu avait besoin de la France », *Le Figaro littéraire*, n° 1149, 22-28 avril 1968, p. 18ab [rubrique : « Cette semaine... » par Bernard Pivot ; sur la « Brève apologie pour Drieu » de Jean Paulhan, parue dans *Le Nouveau Commerce*, n° 11 : « “C'est

curieux qu'un homme si aimé, si recherché, eut pourtant l'impression qu'on l'aimait mal."

*Cet homme, c'est Drieu la Rochelle. Et celui qui s'interroge aujourd'hui sur son suicide, c'est Jean Paulhan, dans un texte, brûlant comme de la braise, intitulé **Brève apologie pour Drieu**, et qu'on trouvera dans **Commerce** : n° 11. »]*

– Raymond JEAN, « Éluard : la parole poétique », *Les Lettres françaises*, n° 1231, du 24 avril au 1^{er} mai 1968, p. 7abc [extrait de *Paul Éluard par lui-même* de Raymond Jean, dans la collection « Microcosme », « Les écrivains de toujours » aux éditions du Seuil, 1968, 187 p. ; citation des *Entretiens* d'André Breton sur Jean Paulhan : « Éluard, avant de devenir le nôtre, est l'ami de Jean Paulhan et il participera longtemps des préoccupations de celui-ci : il cultivera sur le plan poétique ses savantes objections en matière de langage. » ; de Michel Sanouillet : « C'est du reste par Paulhan que Paul Éluard fut mis en rapport avec le groupe Littérature, en avril ou mai 1919. Il fut immédiatement adopté et se lança lui-même à corps perdu dans l'aventure. » ; de Raymond Jean : « Là encore, Jean Paulhan a été d'une perspicacité remarquable, et décelant que ces proverbes étaient déjà des étapes décisives sur la grande route de l'invention poétique où s'engageait Éluard : "Pour les proverbes, exemples et autres mots : à jamais marqués d'une première trouvaille, combien ce vide autour d'eux les fait plus absurdes et purs, pareillement difficiles à inventer, à maintenir. J'aime que Paul Éluard les reçoive tels, ou les recherche. Ensuite commencent ses poèmes." »]

– n.s., « Un poète sous la Coupole pour succéder au maréchal Juin : Pierre Emmanuel » et « Quatre tours de scrutin et... Pierre Emmanuel succède au maréchal Juin », *La Nouvelle République du Centre Ouest*, 24^e année, n° 7180, vendredi 26 avril 1968, p. 1f et p. 11gh [photo légendée « Le poète Pierre Emmanuel. (U.P.) » ; extrait : « Les "Immortels" n'étaient que trente et un, hier au quai Conti. Le professeur René Huyghe, le duc de Levis-Mirepoix, Henri Troyat, Jean Paulhan, François Mauriac et le professeur Leprince-Ringuet étaient absents. D'autre part, deux fauteuils restent encore vacants : ceux d'André Mauroix et de M^e Maurice Garçon. »]

– n.s., « Pierre Emmanuel à l'Académie », *Le Télégramme de Brest et de l'Ouest*, n° 7190, vendredi 26 avril 1968, p. 2g [extrait : « Les "immortels" n'étaient que 31, jeudi après-midi, au quai Conti. Le professeur René Huyghe, le duc de Levis-Mirepoix, Henri Troyat, Jean Paulhan, François Mauriac et le professeur Leprince-Ringuet étaient

absents. D'autre part, deux fauteuils restent encore vacants : ceux d'André Mauroix et de M^e Maurice Garçon. »]

– André DALMAS, « Le onzième cahier du *Nouveau Commerce* (Printemps 1968) », *La Tribune des nations*, 34^e année, n° 1171, vendredi 26 avril 1968, p. 4a [« L'humeur des Lettres » ; « *C'est tout naturellement que ceux qui ont le talent de la jeunesse (Érasme et Paulhan) sont naturellement [sic] à leurs côtés.* »]

– Patrice HOVALD, « Le poète ou l'honneur d'être homme », *L'Alsace*, 27 avril 1968, p. 14 [rubrique « Chronique » ; sur Jacques Chessex, auteur de *Charles-Albert Cingria* (Seghers, 1967) « *que Paulhan (bien sûr), Claudel, Stravinsky portaient en haute estime* »].

– Edgar SCHNEIDER, « Pour l'Académie / le bon Dieu / était avec / Pierre Emmanuel », *Paris-presse. L'Intransigeant*, samedi 27 avril 1968, p. 5abc [trente et un immortels seulement ont jugé bon de se déplacer pour désigner un successeur au maréchal Juin ; « *À noter que les ténors, François Mauriac, Louis Leprince-Ringuet et Jean Paulhan ne s'étaient pas dérangés, convaincus qu'ils étaient, eux aussi, d'assister à un coup à blanc.* »]

– R.B., « 4 expositions en un clin d'œil », *Elle* [dir. Hélène Gordon-Lazareff], n° 1167, 29 avril 1968, p. 19c [outre les ardoises sculptées d'Uzac au musée national d'art moderne, voici les peintures de Jean Fautrier à la galerie Michel Couturier : « *FAUTRIER : peintures. Protégé d'André Malraux, poulain de Jean Paulhan, surnommé "l'enragé", disparu à 70 ans en 1964. Ses "Otages", peints entre 42 et 45 ans, évoquent les drames de l'époque : dans ces compositions, on devine les crânes meurtris (Galerie Michel Couturier, 22, rue de Seine).* »]

– René BAROTTE, « Campigli a modernisé la femme étrusque », *Paris-presse. L'Intransigeant*, mardi 30 avril 1968, p. 5abcdef [rubrique : « les arts » ; à propos de l'exposition Campigli à la Galerie de France, rue Faubourg Saint-Honoré, à partir du 3 mai ; intertitres : « Anecdote funèbre » (sur le cortège funèbre de Modigliani), « "Peintre poète" » et « Brûler les étapes » ; début : « ***Mais non, je n'appelle pas Picasso par son prénom comme tant d'autres, même si je l'admire.*** » ; « *Dès lors, de nombreux admirateurs sont entrés dans l'univers si particulier de ce "peintre-poète", Marcel Arland, Jean Cassou, Waldemar George, André Chastel suivent ses recherches avec passion. Jean Paulhan fut un de ses défenseurs de la première heure,*

mais toujours sceptique, Campigli se demande si l'écrivain dont les goûts esthétiques ont pu varier, lui conserve encore son admiration. Est-il possible qu'il ait pu le lâcher, lui qui a écrit : "À la façon d'une abeille, Campigli enferme ses personnages dans un alvéole. Habillées, empêtrées dans leur guêpière, ces femmes ressemblent à un vieux rêve d'enfance qu'il remanierait sans cesse. Chez lui, ajoute-t-il, l'inspiration qui n'est en somme que l'utilisation d'une chose que l'on n'est jamais fatigué de dire, explique, n'est-il pas vrai, ce goût perpétuel de Campigli pour la variation sur un même thème." [...] J'ai lancé la question inévitable : "Mais pourquoi, Campigli, emprisonnez-vous toujours vos muses ?..." La première réponse semblait discutable : "À cinq ans, je fus frappé par une image étrange. Elle représentait des captifs, assistant à un office divin, dissimulés derrière des grilles." Un autre aveu me parut plus valable : "Une femme aimée, si on la laisse échapper, on ne le retrouve pas."

Quelques instants plus tard, j'étais dans l'atelier parisien de la rue Delambre, où, tout comme il le fait, à Rome ou à Saint-Tropez, ses autres résidences, Campigli travaille avec une discipline rigoureuse : 7 heures, lever, 8 heures, café-crème, croissants, 8 h. ½, mots croisés et le reste de la journée, à l'exception d'une partie d'échecs avec M. Vogt, peintre lui aussi, lutte contre la toile. [...] Un souvenir ineffaçable lui est très précieux. C'est celui de Judith Scalini, sa belle épouse disparue prématurément, il y a deux ans. C'est toujours un peu elle que l'on devine à travers toutes ses toiles. Elle était sculpteur. »]

– René BAROTTE, « Campigli : une femme toujours inventée mais éternelle (Galerie de France) », *Plaisir de France*, 34^e année, n° 355, mai 1968, p. 63a et p. 64a [sur Campigli, texte complet : « Nous retrouvons parmi nous ce Florentin dont les étonnantes représentations féminines ne sont jamais ni tout à fait les mêmes ni tout à fait autres, et qui semblent sorties d'une villa mystérieuse de Pompéi, avec leur taille de guêpe, leur aspect d'amphore, peut-être lointainement inspirées par les petits personnages que l'artiste enfant installait dans des carrés semblables à ceux du jeu de la marelle. Jean Paulhan, qui les connaît bien et les aime, nous dit que toutes ces jolies dames, bistre, jaunes, vertes ou rouges, "sont enfermées dans leurs alvéoles à la manière des abeilles". Il est très curieux que de telles compositions, à l'esprit volontairement suranné, puissent garder un accent si délicieusement moderne. »]

– Matthieu GALEY, « Correspondances littéraires », *La Revue de Paris*, 75^e année, n° 5, mai 1968, p. 121-124 [rubrique : « Ma chère Étoile » ; la Société d'histoire littéraire de la France vient d'organiser, à

la Sorbonne, un colloque sur les éditions de correspondances, ses problèmes et ses méthodes ; note de bas de page, p. 121 : « *Il n'est pas encore tout à fait perdu. Il est probable que de grands écrivains contemporains comme Paul Morand, Jacques Chardonne, Jean Paulhan, laisseront eux aussi de volumineuses correspondances. Mais, la génération qui les suit paraît moins prolixe, et moins désintéressée...* »]

– Robert KANTERS, « “Authenticité” / plus encore que sincérité », *La Revue de Paris*, 75^e année, n° 5, mai 1968, p. 125-133 [rubrique : « Parmi les livres » ; sur la correspondance André Gide / Roger Martin du Gard ; « *Ah, Jean Paulhan, passe et repasse, toujours difficile à saisir, même pour eux.* » (p. 131)]

– Pascal PIA, « Denis de Rougemont : *Journal d'une époque – 1926-1946* (Gallimard) », *Carrefour*, n° 1234, mercredi 8 mai 1968, p. 18^{bc} et p. 19^{ab} [extraits : « *Il [Rougemont] accepta sans rechigner des fonctions de secrétaire dans une maison d'édition protestante, fréquenté à ses heures de relâche “le petit bureau où Jean Paulhan dirigeait et faisait la N.R.F. [...] piège à l'insolite intellectuel, quelque peu comparable à ce qu'on nommera plus tard en physique atomique une chambre à bulles”* » ; texte repris en 2000 par Fayard dans le second volume des *Feuilletons littéraires* de Pascal Pia, p. 323].

– *L'Aurore*, 11 mai 1968 [pour le dimanche 19 mai, programme de l'émission « Lire » : « “Trajectoire et abolition de l'Art”, d'Alain Jouffroy — *Sortie des œuvres complètes de Jean Paulhan.* — “Que ferez-vous en novembre ?” pièce de René Ehni. » Nous ne sommes pas parvenus à retrouver ces lignes dans : XXVII^e année, n° 7370, samedi 11-dimanche 12 mai 1968].

– Jean ROCHEREAU, « Devine qui vient dîner ? / La bonne conscience ! », *La Croix*, 88^e année, n° 25961, samedi 11 mai 1968, p. 17^{ab} [rubrique : « Cinéma » ; à propos du film de Stanley Kramer, extrait : « *Ce qu'il faut donc, en premier, impérativement, c'est abolir dans l'esprit des générations à venir la notion même de race ; c'est INTÉGRER TOTALEMENT TOUS LES HOMMES AU SEIN DE LA SEULE HUMANITÉ ; c'est illustrer le mot magnifique de Jean Paulhan aux sbires de la Gestapo : “Des juifs, vous m'en apprenez l'existence !”* » (texte cité, première colonne). Nous avons d'abord cherché ce texte, en vain, dans les deux éditions du n° 25976, vendredi 31 mai 1968, mais la date exacte est bien celle du 11 mai].

– n.s., *Le Nouvel Observateur*, n° 183, du 15 au 21 mai 1968, p. 66a [rubrique : « Télévision » ; « *Dimanche 19 mai – 16 h. 50 / IMAGES ET IDÉES / Une émission de Pierre-André Boutang et Daniel Costelle : “Lire”*. — Alain Jouffroy / *Les œuvres complètes de Jean Paulhan*. / — *La pièce de René Ehni : “Que ferez-vous en novembre ?”* » Le numéro est manquant à la BNF, présent à la Bibliothèque de l’Arsenal].

– n.s., « À l’Institut », *La Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1968, p. 299ab, p. 300a [« (On comptait six absents : MM. Carcopino, Huyghe, Leprince-Ringuet, Mauriac, Paulhan et Troyat, et trois membres décédés.) » (texte cité p. 299, col. a)].

– Pierre-Henri SIMON, de l’Académie française, « *Journal d’une époque (1926-1946)*, de Denis de Rougemont », *Le Monde*, 25^e année, n° 7266, samedi 25 mai 1968, p. 13abcde [« *Ne fût-ce que pour montrer combien, de génération en génération, les formules se répètent dans la diversité des situations, je copie ce qu’il écrivait en conclusion du Cahier des revendications publié le 1^{er} décembre 1932 par Jean Paulhan à la N.R.F.* » (texte cité col. d) ; *Journal d’une époque 1926-1946* a été achevé d’imprimer le 14 mars 1968 ; voir *supra* à cette date].

– n.s., *Lecture et tradition. Bulletin littéraire, contrerévolutionnaire*, Chiré-en-Montreuil (86), n° 11-12, mai-juillet 1968, n.p. [p. 21] [rubrique « Disques », mention de « *RIMBAUD : poèmes dits par Laurent Terzieff et Roger Blin. Commentaire de Jean Paulhan (2 disques non séparables).* »]

– n.s., *Bulletin du livre*, n° 157, juin-juillet 1968, p. 8 [dans un numéro titré « Le syndicalisme », extraits : « *Marcel Arland vient d’être élu à l’Académie Française, au siège d’André Maurois, par 19 voix sur 26 votants, au premier tour de scrutin. Né en 1899 en Haute-Marne, Marcel Arland entra en 1920 au Comité de lecture de la N.R.F. dont il devint le co-directeur avec Jean Paulhan. Son œuvre est abondante [...] Tous ces ouvrages ont paru chez Gallimard. (On trouve chez Stock son Anthologie de la poésie française). Marcel Arland avait également reçu le Grand Prix de Littérature de l’Académie Française en 1952 et le Grand Prix national des Lettres en 1960.* »]

– Hubert JUIN, « Une certaine jeunesse », *Les Lettres françaises*, n° 1235, du 7 au 12 juin 1968, p. 12bcd [à l’occasion de la publication du premier roman écrit par Roger Nimier (1925-1962), *L’Étrangère*, refusé par Gallimard en 1948, accepté vingt ans plus tard à titre posthume ;

extrait : « on se souvient sans doute du beau portrait de Paulhan qui est dans “Journal de lecture” ? Nimier montre Paulhan attentif à toutes les lectures, et disant, à chaque fois, de sa petite voix haut placée, les mains dans les poches, l’œil fixé (non sans ironie) sur la ligne bleue des littératures : “C’est génial.” Ensuite, Paulhan entraîne son visiteur à l’écart, et, sourcils en bataille, avec une gentillesse de Grand inquisiteur qui serait tout miel après avoir été tout oreilles, murmure : “C’est génial, mais c’est plat...” »].

– n.s., « Signé Théophraste », *Les Lettres françaises*, n° 1235, du 7 au 12 juin 1968, p. 13d [texte complet : « Fata Morgana c’est le label utilisé par un petit cercle d’amateurs pour publier des ouvrages choisis, quatre ou cinq cents exemplaires et trois ou quatre fois l’an. Les textes sont originaux, l’illustration également. Le catalogue mentionne déjà Roger Gilbert-Lecomte, Roger Caillois, Mandiargues, Segalen, Sernet, Paulhan et annonce Yves Bonnefoy, Tzara, Joë Bousquet, Charles-Albert Cingria, Séfëris... les illustrateurs vont de Bona à Max Ernst, de Joseph Sima à Bernard Dufour... Cela justifie parfaitement l’enseignement de la fée Morgane, encore que le centre éditeur ne soit pas en Bretagne mais à Montpellier. Le dernier ouvrage est de Pierre Klossowski, illustré par lui-même. “Origines cultuelles et mythiques d’un certain comportement des dames romaines”. Notre propos, dit l’auteur, “est de fixer ici quelques aspects du monde de la débauche de la Rome antique et de ses rapports avec le monde culturel.” En réalité, le livre est d’une grande sagesse. C’est Jean-Pierre Clair qui assume en partie cette collection. Il le fait en parfait poète et en éditeur de grand goût, ce n’est pas si commun ! »]

– Robert DROGUET, « Jean Paulhan, *Œuvres complètes*, 3. Claude Tchou éd. », *Objectif*, Lyon, n° 2, 7-14 juillet 1968, p. 15abc [rubrique : « Livres » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « Debré : Mon autocritique », *Les Nouvelles littéraires*, 20 juin 1968, p. 5abcde [fils du ministre des Affaires étrangères, François Debré publie un roman chez Christian Bourgois, *La Vingt et unième chinoise* ; fin de l’article : « le livre est un long chant romancé, un peu à la manière des poèmes symboliques malgaches (ces Hain-Teny qu’a su si bien rimer Paulhan) et qui disent le charme nostalgique de la grande île de l’océan Indien.) »]

– Pierre MAZARS, « Le bonheur d’écrire », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7406, 21 juin 1968, p. 28gh [début : « Quand il reçut le Prix Goncourt, il y a quarante ans, pour son roman, L’Ordre, Marcel Arland

imaginait-il qu'il serait élu un jour à l'Académie française ? Probablement pas plus que ne pouvait le penser Jean Paulhan, qui l'a précédé sous la Coupole et avec qui il dirige depuis des années La Nouvelle Revue Française. »]

– J.J., « Marcel Arland élu à l'Académie française au fauteuil d'André Maurois », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 142^e année, n° 7406, 21 juin 1968, p. 1^h et p. 28^{abcd} [voir en page 28^c la photo légendée « Marcel Arland (à droite) est félicité par Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel de l'Académie française, dans les salons des éditions Gallimard. » ; extrait : « Il collaborera bientôt très régulièrement à la revue dont il assume aujourd'hui la direction avec Jean Paulhan. »]

– n.s., « Marcel Arland / à l'Académie », *Le Parisien libéré*, 25^e année, n° 7404, 21 juin 1968, p. 6^{ab} [portrait photographique non crédité, légendé : « Marcel Arland » ; extrait : « Professeur de lettres, il entra en 1920 au comité de lecture de la N.R.F., dont il devint, par la suite, codirecteur, aux côtés de son ami Jean Paulhan. » Texte identique à celui de *Seine et Marne matin*].

– n.s., « Marcel Arland à l'Académie », *Oise matin*, vendredi 21 juin 1968, p. 6 [portrait photographique non crédité, légendé : « Marcel Arland » ; extrait : « Professeur de lettres, il entra en 1920 au comité de lecture de la N.R.F., dont il devint, par la suite, codirecteur, aux côtés de son ami Jean Paulhan. »

La BNF ne conserve pas l'entièreté des numéros de *Oise matin*, mais Clotilde Romet, directrice des Archives départementales de l'Oise, a bien voulu nous éclairer. Texte identique à celui de *Seine et Marne matin*].

– n.s., « Marcel Arland à l'Académie », *Seine et Marne matin*, Melun, vendredi 21 juin 1968, p. 6^{ab} [portrait photographique non crédité, légendé : « Marcel Arland » ; extrait : « Marcel Arland a été élu, hier, à l'Académie française, par 19 voix sur 26 votants. Une voix est allée à Henri Cotard. On a dénombré 1 bulletin blanc et 5 bulletins marqués d'une croix.

Le nouvel académicien occupera le fauteuil laissé vacant par la mort d'André Maurois. Romancier, essayiste et critique, Marcel Arland est originaire de Varennes (Hte-Marne).

Professeur de lettres, il entra en 1920 au comité de lecture de la N.R.F., dont il devint, par la suite, codirecteur, aux côtés de son ami Jean Paulhan.

Parmi ses romans les plus marquants, on citera tout d'abord les trois volumes de "l'Ordre" qui lui valurent, en 1929, le prix Goncourt : "Antarès" (1932) et "Terre natale" (1938).

Mais Marcel Arland est aussi un remarquable nouvelliste. On lui doit notamment sur ce plan : "Terres étrangères", "les Plus Beaux de nos jours", "Il faut de tout pour faire un monde", "l'Eau et le Feu", "À perdre haleine", ainsi que la pathétique méditation de "Je vous écris".

Sa dernière œuvre, "la Musique des anges" (1967) retrace les étapes d'un émouvant pèlerinage sur les routes de France.

Critique, Marcel Arland a publié les études sur Pascal et Marivaux, une anthologie de la poésie française et une "Chronique de la peinture française".

Lauréat du Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1952 et du Grand Prix national des lettres en 1960, Marcel Arland, qui est âgé de 60 ans, est officier de la Légion d'honneur et commandeur des Arts et Lettres. » Texte identique aux deux précédents. La BNF ne conservant pas l'entièreté des numéros, nous remercions Pauline Antonini, Conservateur du Patrimoine aux Archives départementales de Seine et Marne, qui a bien voulu nous éclairer].

– n.s., « Ah ! Si Morand voulait aller à l'Élysée », *Minute*, n° 324, du 27 juin au 3 juillet 1968, p. 24^{abcde} [rubrique : « En toutes lettres » ; extrait : « Comble de malheur : Jean Paulhan n'était même pas là pour voter pour son vieux collègue de chez Gallimard... »]

– A. DONOT, « La Haute-Marne à l'Académie / Marcel Arland », *La Croix de la Haute-Marne*, Langres, 78^e année, n° 6298, samedi 29 juin 1968, p. 7, cinq colonnes en moitié supérieure de page [pas de titre de rubrique ; intertitres « Quelques grandes dates », « L'œuvre littéraire » et « Bilan d'une œuvre : » ; nous remercions Emmanuel Tisserand, de la Médiathèque Marcel Arland, de Langres, pour son aide].

– Georges PERROS, « L'Esprit d'Escalier », *La N.R.f.*, 16^e année, n° 186-187, juin-juillet 1968, p. 961-968 [avec les deux suivants, un ensemble de trois contributions anthumes, avant le n° d'hommage à Jean Paulhan de mai 1969 ; numéro en vente le 3 juillet 1968 ; texte de Georges Perros repris dans *Papiers collés*, III, Gallimard, 1978, p. 158-159].

– ÉTIEMBLE, « Jean Paulhan ou le langagier contre le linguistique », *La N.R.F.*, n° 186, juin-juillet 1968, p. 969-985 [numéro en vente le 3 juillet 1968].

– André PIEYRE DE MANDIARGUES, « J. P. », *La N.R.f.*, 16^e année, n° 186-187, juin-juillet 1968, p. 986-996 [texte présenté comme « *Postface au IV^e tome des Œuvres Complètes de Jean Paulhan : Sade et autres Primitifs, au “Cercle du Livre Précieux”.* » ; numéro en vente le 3 juillet 1968.

Noël Devaulx écrit à Jean Paulhan, le « 21 juillet [1968] » : « *j’ai lu dans la NRF la postface de Mandiargues pour le quatrième volume : elle est très bonne. Quel bonheur pour moi d’avoir une place dans votre œuvre ! je voudrais vous la rendre en affection, en ajoutant celles de Thésa, Claire, Anne François, Noël, je suis encore loin de compte* »].

– « Jean Paulhan », dans : J. MAJAULT, Jean M. NIVAT et Charles GEROMINI, *Littérature de notre temps. Écrivains Français*, recueil 3, Casterman, 1968, 256 pages, achevé d’imprimé en Belgique, S.A., juillet 1968.

Une couverture cartonnée rempliée de l’éditeur contient 64 fiches complètes de 19.5 x 24 cm. Fiches de quatre pages (étude synthétique, appréciation générale, analyse des principaux écrits avec référence aux éditions de poche, recension des essais ou études les plus importants, biographie, bibliographie) sur chacun des auteurs suivants : Raymond Abellio, Arthur Adamov, Georges Bataille, Michel Bernard, Maurice Blanchot, Jean Blanzat, Antoine Blondin, Jean-Louis Bory, Alain Bosquet, Daniel Boulanger, Jacques de Bourbon-Busset, Camille Bourniquel, Robert Brasillach, José Cabanis, Jean-Louis Curtis, Eugène Dabit, René Daumal, Jean David, Michel Deguy, Noël Devaulx, Roland Dubillard, Jean-Pierre Faye, Louis-René des Forêts, André Frénaud, Romain Gary, Michel de Ghelderode, Roger Grenier, Jean Grosjean, Sacha Guitry, Roger Ikor, Raymond Jean, Joseph Kessel, Pierre Klossowski, J.M.G. Le Clézio, Violette Leduc, Michel Leiris, Félicien Marceau, Claude Mauriac, Albert Memmi, Robert Merle, François Nourissier, René de Obaldia, Claude Ollier, Pierre Oster, Brice Parain, Jean Paulhan, Jacques Perret, Roger Peyrefitte, Henri Pichette, André Pieyre de Mandiargues, Bernard Pingaud, Robert Pinget, André de Richaud, Emmanuel Roblès, Raymond Roussel, Claude Roy, Robert Sabatier, Philippe Sollers, Jean Sullivan, Jean Tardieu, Henri Thomas, Elsa Triolet, Nicole Vedrès et Kateb Yacine.

Deux de ces fiches figurent au fonds Paulhan dans le dossier des lettres de Jean-Claude Zylberstein].

– Joseph GUGLIELMI, « De la Résistance (à la) critique », *Critique* [direction-rédaction : Jean Piel], n° 254, juillet 1968, p. 648-653 [à

propos du *Nouveau Recueil* de Francis Ponge, et du « *grand désordre* » dont parlait André Breton, voir p. 649 la note de bas de page : « *Cité par Paulhan, Clef de la poésie, N.R.F., p. 80.* »]

– Claude ELSÉN [Gaston Derycke], « Un délire logique », *Écrits de Paris*, juillet 1968, p. 118-122 [rubrique : « Les Lettres étrangères » ; extrait : « *Jean Paulhan l’a montré dans diverses études sur les voies du langage et de la réflexion* » et la note au bas de la page 118 : « Cf. Jean Paulhan, “*Œuvres complètes*” tome II (*Cercle du Livre précieux*) et en particulier “*Entretien sur des faits-divers*”. »]

– Dom G. AUSBOURG O.S.B., « Lettre sur Simone Weil », *Itinéraires. Chroniques et documents*, n° 125, juillet-août 1968, p. 293-306 [extrait : « *elle [Simone Weil, en avril 1942] s’en va à Encalcat, ce jour où, arrivée de soir à Carcassone, elle passe la première partie de la nuit avec les Roubaud et Jean Paulhan, la seconde chez Joë Bousquet (ce qui nous valut l’étonnante lettre !).* » (texte cité p. 298). Jacques Roubaud a bien voulu nous écrire le 10 juin 2019 que la plupart des lettres reçues par ses parents, Lucien et Suzanne Roubaud, a été détruite].

– Lysie STÉPHAN, « André Savanier », *Masques et visages. Revue mensuelle indépendante*, Éditions de la Maison des intellectuels [directeur-fondateur : Irénée Mauget, 22, rue Edmond-Blanc, La Celle-Saint-Cloud], 61^e année, nouvelle série, n° 153, juillet-août-septembre 1968, p. 25b [après la publication par ses enfants du recueil posthume d’André Savanier, *Les Pêcheurs* : « *On retrouve là, personnellement sentis, bien des thèmes chers à Mallarmé, à Valéry, à Paulhan.* »]

– Bernard PIVOT, « Jouhandeau dit tout (et le reste) », *Le Figaro littéraire*, n° 1156, 1^{er}-7 juillet 1968, p. 18abc [rubrique : « Cette semaine... » ; « “Quand je parle à Jean Paulhan d’un poète qui m’a touché, il est rare qu’il ne me réponde pas : ‘*Mais ce qu’il écrit est tout à fait idiot.*’ De même, quand il me montre une peinture qu’il tient pour un chef d’œuvre, je trouve que c’est puéril. Et cela ne nous empêche pas de nous estimer et d’être les meilleurs amis du monde.” »]

– Pierre HUMBOURG, « Sous le signe de la Revue Blanche », *Nice-matin*, 23^e année, n° 7531, lundi 1^{er} juillet 1968, p. 2bc [extrait : « *Si par la suite sous l’impulsion d’un Jacques Rivière ou d’un Jean Paulhan il y eut un “esprit Nouvelle Revue Française”, la Revue Blanche fut totalement libérée de ces barrières et rayonna sous le soleil de la liberté et de la diversité...* »]

– n.s., « À l'Institut », *Revue des deux-mondes*, 1^{er} juillet 1968, p. 147ab [intertitre : « Académie Française » ; extrait : « *Âgé de soixante-huit ans presque révolus, auteur de près de quarante ouvrages, influencé littérairement, à ses débuts surtout, par André Gide, M. Arland rejoint sous la Coupole M. Paulhan, qui appartient comme lui à l'état-major de la Nouvelle Revue Française et des éditions Gallimard.* » (texte cité col. a)].

– Yves FLORENNE, « Écrivains prophètes – Le français tel qu'on ne le parle pas / L'a-t-elle fait exprès ? », *Le Monde*, 25^e année, n° 7298, samedi 2 juillet 1968, p. 20cd [rubrique : « Revue des revues » ; extrait : « *Ce qu'on aime, entre autres choses, chez Jean Paulhan, c'est qu'il nous surprend avec l'“évidence”, c'est aussi bien sûr sa façon de surprendre. Et qu'il lui faut peu de place et de temps ! Cette fois, dans Commerce, les cinq pages de sa “Brève Apologie de Drieu”, qui est explication du suicide de Drieu.* » (texte cité col. c)]

– Raymond JEAN, « “La langue de la vie nous fondait dans la bouche” », *Le Monde*, supplément au n° 7302, 6 juillet 1968, p. IV [à l'occasion de la publication des *O.C.* de Paul Éluard dans la Pléiade, sous le titre de page « Paul Éluard / tel qu'en lui-même » ; extrait : « *Lui qui, dans sa période dadaïste, alors qu'il était l'ami de Jean Paulhan, avant d'être celui d'André Breton, se réclamait de cette invocation prophétique d'Apollinaire : Ô bouches l'homme est à la recherche d'un nouveau langage / Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura rien dire.* » (texte cité col. b)]

– Edgar SCHNEIDER, « Morand a toutes ses chances », *Paris-presse. L'Intransigeant*, samedi 6 juillet 1968, p. 5abcd [extrait : « *Encore fallait-il qu'une majorité d'immortels souhaitât son élection. Ses “dynamiteurs” de 1958, lors de sa première tentative infructueuse, avaient été Mauriac, Pasteur-Vallery-Radot, Jules Romains, André Chamson, Vladimir d'Ormesson et même Maurice Garçon dont Morand pourtant brigue aujourd'hui la succession.*

Parmi les “jeunes turcs”, le nouveau candidat peut d'ores et déjà rayer de la liste de ses supporters éventuels : Marcel Achard, Jacques Rueff très probablement, René Clair, Jean Rostand, Paulhan et Kessel. » (texte cité col. b)]

– Alexandre VIALATTE, « Chronique des plus vastes trottoirs », *La Montagne*, Clermont-Ferrand, 48^e année, n° 15979, 7 juillet 1968, p. 12, colonne dernière [le sommaire en tête d'article indique « Portrait en

asphalte de Jean Paulhan » : extrait : « *Dubuffet se grise de trottoirs, de bitumes et de macadams. Il a fait un portrait de Jean Paulhan en bitume. Les 32 dents (car elles y sont toutes) sont faites en vrai gravier de trottoir, en asphalte du “vrai trottoir de la rue de Vaugirard”. Placé devant un miroir concave, un de ses miroirs de “rigolarium” où toute chose devient monstrueuse, c’est le seul objet qui ne se déforme pas. Paulhan l’affirme, et on le croit sans peine. »]*

– n.s., « Paulhan n’existe pas », *Le Nouvel Observateur*, n° 192, du 15 au 21 juillet 1968, p. 30d [rubrique « L’esprit et la lettre » ; « “La Nouvelle Revue Française”, qui a désormais deux académiciens pour directeurs (“Le temps comme il passe”, disait naguère le titre d’une ancienne chronique de cette revue) rend hommage à l’un d’eux : Jean Paulhan. Bel article de Mandiargues, d’Etiemble et de Georges Perros : “Que d’hommes en un seul ! À se demander s’il existe.”

Le curieux est qu’il y a quelques années, un surréaliste avait fait éditer une carte postale avec cette simple phrase : “Jean Paulhan n’existe pas”. Paulhan avait dit : “C’est très flatteur. On n’a jamais dit ça que de Dieu et de moi.” Au même moment, une librairie de la rue des Beaux-Arts affichait en vitrine une lettre, ainsi libellée : “Messieurs, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m’envoyer dix cartes : ‘Jean Paulhan n’existe pas’. Signé : Jean Paulhan.

À noter que, dans ce numéro de la “N.R.F.”, daté de juin-juillet, il n’y a pas un seul mot sur les événements de mai. Indifférence, prudence ou vétusté ? »]

– Pierre MAZARS, « Le vent surréaliste souffle sur Knokke-le-Zoute / Les jardins extraordinaires de Paul Delvaux », *Le Figaro littéraire*, n° 1159, 22-28 juillet 1968, p. 34abcd [rubrique : « Les Arts... » ; « *On n’en finirait pas avec les rapprochements, comme entre Novalis et Max Ernst, Blake et André Masson. Et l’on pourrait citer encore (c’est une idée chère à Jean Paulhan), Arnold Bœcklin. Le surréaliste n’est pas sorti du néant un beau jour de l’après-guerre. Il ne s’est pas terminé non plus avec la brouille des membres du groupe ou leur disparition. On trouve des surréalistes spontanés, comme ce fut le cas pour Clovis Trouille, découvert par André Breton et fort bien représenté à Knokke. André Pieyre de Mandiargues détecte infatigablement de nouveaux talents, et l’exposition belge accueille des œuvres exécutées depuis une vingtaine d’années, comme celles de Bona, Peverelli, Le Maréchal, Alain Le Gouanc* » (texte cité col. b)].

– n.s., « Entre guillemets », *Le Nouvel Observateur*, n° 193, du 22 au 28 juillet 1968, p. 33d [rubrique : « L’esprit et la lettre » ; « *Autre*

expression constamment utilisée : “Entre guillemets”. On l’entend, notamment, chez les intellectuels. Ce sont les plus jeunes qui l’ont d’abord utilisée, mais les plus âgés s’y sont mis. Veut-on, par exemple, parler d’un acte de rébellion ou de révolte ? Si l’on dit qu’il est “révolutionnaire”, on dira : “révolutionnaire, entre guillemets” — signifiant par là qu’il s’agit de quelque chose qui n’est peut-être pas aussi révolutionnaire qu’on le dit. Cet “entre guillemets” restrictif, constamment employé, indique, là encore, combien le langage est devenu peu sûr, combien il faut être, comme le disaient autrefois Paulhan ou Parain, prudent avec les mots. À noter que seuls les hommes de gauche emploient cette expression, la droite croyant encore à un langage immobilisé dans son essence. »]

– n.s., « L’esprit de Paul Morand », *Le Hérisson*, n° 1161, 25 juillet 1968, p. 10b [rubrique : « Hérissons-nous ! » ; « *Paul Morand est, pour la troisième fois, candidat à l’Académie. [...] Il confiait à Jean Paulhan :*

– Les riches sont des privilégiés, j’en conviens, mais c’est parce qu’ayant tout, ils peuvent comprendre plus vite que les pauvres que ce tout n’est rien... »]

– n.s., « Tous privés de vacances », *Minute*, n° 328, du 25 au 31 juillet 1968, p. 2b [extrait : « *Quant à **Edgar Faure**, toujours malin, il a trouvé le moyen d’aller au vert sans avoir l’air de quitter Paris. On le verra à Boissise-la-Bertrand, en Seine-et-Marne.*

Un jeu de mots lui permettra de se trouver sans doute des affinités avec son voisin l’écrivain Jean Paulhan qui est l’auteur de “Braque, le patron”. »]

– Jean MONTALBETTI, « Chez Tchou », *Les Nouvelles littéraires*, 25 juillet 1968, p. 2fg [extrait : « *De Jean Paulhan, **Progrès en amour assez lents** fait partie des œuvres complètes éditées chez Tchou. Pour la première fois, ce texte écrit en 1914 paraît dans un volume séparé. L’auteur, qui venait d’être blessé sur le front, y conte en guise de récréation des scènes amoureuses et pudiques.*

En coédition avec Jean-Jacques Pauvert, paraît une édition de luxe d’Histoire d’O, tirée à dix mille exemplaires et contenant douze planches hors texte en couleur de Léonor Fini. »]

– François MAURIAC, de l’Académie française, *Le Nouveau Bloc-notes*, Flammarion, 1968, 478 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 30 juillet 1968, placé sous bandeau rouge : « “Quel roman plus poignant / que celui-là ?” », voir p. 29 (Jean Paulhan et Jean Guéhenno

chez Jean Blanzat sous l'occupation allemande), 175 (François Mauriac ne termine pas sa lecture de *L'Art informel*), 237 et 238 (élection de Jean Paulhan à l'Académie française), 239 (*Histoire d'O*), 240 (Jean Paulhan place un Dubuffet dans la chambre de François Mauriac, chez Jean Blanzat), 286 (Jean Paulhan, Jacques Rivière), 338 (« *militants d'extrême-gauche* » chez Édith Thomas et Jean Paulhan), 361 (Jean Paulhan sous la Coupole), 362 (François Mauriac regrette que Jean Paulhan, son « *filleur* » à l'Académie française, ne se soit pas mis en frais pour Pierre Benoit), 363 (« *Qu'aura été la littérature pour nous ?* ») et 382 (pour la première communion du fils de Jean Blanzat, sont réunis au déjeuner, de « *chers mécréants, comme Paulhan, comme Guéhenno* »).

Voir *infra* au 26 septembre 1968].

– Pierre MESNARD, « Jouhandeau tout cru », *Les Nouvelles littéraires*, 46^e année, n° 2132, 1^{er} août 1968, p. 1abcdefg et p. 10abcdefg [voir p. 10, la reproduction légendée « *Elise et Marcel Jouhandeau, par Mac Avoy / Une férocité instinctive* »].

– Paul MORELLE, enquête « Chez les éditeurs de province », *Le Monde*, supplément au n° 7326, 3 août 1968, p. VI [contient « Robert Morel : un œcuméniste de l'édition », « Édouard Privat : une tradition qui va de l'avant » et « Fata Morgana : un surréalisme qui reprend vie » ; mention de Jean Paulhan parmi les « *projets plus lointains* » de Fata Morgana : « *Michel Foucault, Marguerite Yourcenar, Tzara, Yves Bonnefoy et Jean Paulhan.* »]

– Louis BRAUQUIER, « L'armement, cette aventure », *Le Provençal-Dimanche*, 4 août 1968, p. 11, trois dernières colonnes [à propos de l'ouvrage de Roger Carour, *Sur les routes du monde* [sic pour *de la mer*] avec les Messageries maritimes, Paris, André Bonne, 253 p., extrait : « *Mais je pense aussi aux histoires secrètes, les plus belles, qui ne seront jamais écrites malgré la bonne centaine d'écrivains qui ont voyagé sur les paquebots et les cargos, et dont l'auteur rappelle les plus connus : Arthur Rimbaud et Paul Claudel déjà nommés, et aussi Alexandre Dumas, Conan Doyle, Claude Farrère, Blaise Cendrars, André Malraux, Jules Romains, Pierre Benoit, Paul Morand, Joseph Kessel, Somerset Maughan, Jean Paulhan, Henry de Monfreid, Victor Segalen.* » De nombreux numéros du *Provençal* sont manquants à la BNF ; nous remercions pour leur aide les services des Archives départementales du Rhône].

– n.s., « “La terre est bleue comme une orange” », *Top-Réalités-Jeunesse*, n° 504, 4 août 1968, p. 60-63 [voir dans les pages « Histoire », la mention de Jean Paulhan pour légender la reproduction du tableau de Max Ernst, *Au rendez-vous des amis* (p. 62-63)].

– n.s., « D’accord ? », *Dernières nouvelles du lundi*, Strasbourg, 17^e année, n° 32, lundi 5 août 1968, p. 2^e [après deux citations de Montherlant et d’André Siegfried, avant une citation de Georges Duhamel, citation de Jean Paulhan : « “*Tout a été dit. Sans doute. Si les mots n’avaient changé de sens ; et les sens, de mots.*” / Jean PAULHAN »].

– René DÉROUDILLE, « La critique en question », *Dernière heure lyonnaise*, Lyon, 24^e année, n° 7325, 6 août 1968, p. 6abc [début : « *Le vent de contestation qui ébranle depuis quelques mois le monde ne doit pas épargner l’action plus ou moins discutable du critique.* » et extrait : « *C’est afin de la rendre plus compréhensible, plus lisible, plus efficace, en un mot c’est pour rompre son aliénation subjective que le critique participe, comme l’écrit si justement Jean Paulhan, au “partage du secret”, à la communion nécessaire.* » Même texte, signé, que le suivant].

– n.s. [René DÉROUDILLE], « Un lieu à Pérouges / La critique en question », *L’Écho. La Liberté*, Lyon, 22^e année, n° 6626, mardi 6 août 1968, p. 6abc [début : « *Le vent de contestation qui ébranle depuis quelques mois le monde ne doit pas épargner l’action plus ou moins discutable du critique.* » et extrait : « *C’est afin de la rendre plus compréhensible, plus lisible, plus efficace, en un mot c’est pour rompre son aliénation subjective que le critique participe, comme l’écrit si justement Jean Paulhan, au “partage du secret”, à la communion nécessaire.* » Même texte, non signé, que le précédent].

– n.s., « Signé Théophraste », *Les Lettres françaises*, n° 1244, du 7 au 20 août 1968, p. 12cd [extrait : « *Mais revenons à Étiemble qui dans La Nouvelle Revue Française casse une fois de plus les carreaux, avec un article : “Jean Paulhan ou le langagier contre la linguistique”. Chaque matin, écrit Étiemble, produit sa nouvelle revue ou publication de linguistique. Un clou chasse l’autre : Max Müller est enfoncé par Saussure, qui est enfoncé par Bally, qui est enfoncé par Bloomfield, qui est enfoncé par Hjelmslev qui, aux dernières nouvelles du télex, serait enfoncé par Nicolas Ruwet, sa grammaire générative transformationnelle grâce à quoi, nous saurons enfin, paraît-il, que “la*

critique de Chomsky” signifie selon le cas que l’on critique Chomsky ou que Chomsky critique l’on. » Voir *supra* en juin-juillet].

– René DEROUDILLE, « Sur la critique... », *Le Tout Lyon et le Moniteur judiciaire*, n° 1239, du 9 au 15 août 1968, p. 6abc [« Jean Paulhan, partisan d’une critique scientifique, dégagée de tout relativisme “scientiste”, parle du “partage du secret”, but essentiel de ces hommes dépourvus de toute puissance créatrice, mais doués d’une certaine compréhension intuitive ! »]

– n.s., « “O” ne veut surtout pas d’histoires », *Minute*, n° 331, du 14 au 21 août 1968, p. 17bcde [rubrique : « En toutes lettres », photo légendée « “Histoire d’O”, filmée par Kenneth Anger. Avec tout le bric-à-brac sado-médiéval de rigueur. » ; début : « Eh bien ! non, on ne vous le dira pas. L’éditeur Jean-Jacques Pauvert renonce finalement à publier, comme il en avait l’intention, son “Dossier de l’Histoire d’O”.

Un dossier où il comptait enfin lever le masque sur la mystérieuse **Pauline Réage**.

Sous ce pseudonyme se dissimule l’auteur de cette transposition moderne de la “Justine” de Sade, qui fait depuis sa parution en 1954 — et malgré de multiples interdictions officielles — figure de best-seller des “Enfers” de bibliothèque.

Et Satan sait que les nms avancés n’étaient pas minces.

On a parlé de **Jean Paulhan**, auteur officiel de la préface, et surtout de sa vieille amie **Dominique Aury**, autre célébrité de la N.R.F. L’hypothèse d’un travail en collaboration a toujours de solides partisans.

Le Goncourt de l’an passé **André Pieyre de Mandiargues**, qui prit la défense du livre avec une rare véhémence, eut lui aussi quelques suffrages.

Un journaliste américain alla même jusqu’à nommer **Malraux**, connu pour s’être intéressé de très près aux livres “pour amateurs” dans sa prime jeunesse.

— Pas possible, avait alors déclaré uen méchante langue. Il n’écrit pas aussi bien que cela...

On comprend que l’annonce du “Dossier” ait provoqué dans le *Landerneau* des lettres une vague d’émotion. »]

– n.s., *Paris-presse*, samedi 17 août 1968, p. 3b [texte complet : « Marcel Arland a confié aux “Dernières nouvelles” de Strasbourg ses impressions de jeune membre de l’Académie française :

“Je n’ai jamais voulu être académicien. J’aime beaucoup Paris, que je trouve une ville admirable, mais je ne peux pas travailler à Paris, faire là-bas une œuvre, une création.

Je vis à l’écart, car j’ai besoin de solitude. À Paris je n’ai qu’un pied-à-terre. J’ai donc toujours craint de faire partie de l’Académie française.

Quand Jean Paulhan et moi avons repris ‘la Nouvelle Revue Française’ — c’était en 1953 — nous nous étions promis de ne pas entrer à l’Académie. Puis Paulhan s’est présenté. Il a été reçu : c’était très bien.

Mais à ce moment il y eut une petite scission entre nos jeunes collaborateurs étant donné que l’un de nous était ‘officiel’ et que moi j’étais ‘en dehors’. Et c’est alors que Jean Paulhan m’a demandé de me présenter à l’Académie. Cocteau se joignit à nous.

Mais heureusement, l’Académie avait alors besoin non pas d’un écrivain mais d’un homme de finance, parce que les finances allaient mal. Elle a eu recours à une personnalité qui était tout indiquée : Jacques Rueff. Quand j’ai appris que Jacques Rueff se présentait, je n’ai pas du tout pris cela pour une offense, puisque ce n’était pas un écrivain qui se présentait contre moi.”

Puis Marcel Arland, évoquant l’ensemble de sa carrière : “Donc sans jamais avoir rien cherché j’ai été assez comblé. Mais ce sont là des satisfactions bien passagères. Un journaliste me disait l’autre jour : ‘L’Académie est un couronnement’. Non, une œuvre n’est jamais couronnée. On est toujours inquiet. La preuve c’est qu’il faut toujours recommencer. Il n’y a donc jamais de fin et jamais de couronnement.” »]

– Guy Le CLEC’H, « Le lecteur, ce rouage inconnu », *Le Figaro littéraire*, n° 1162, 12-18 août 1966, p. 24^{abcd} [titre précédé de : « Dans une maison d’édition, il y a le directeur littéraire, le service technique et le service commercial, l’attaché de presse, mais aussi... » ; deux intertitres : « Faut-il décourager l’art ? » et « Quelques lignes suffisent parfois » ; coupure au fonds Paulhan, sans mention de Jean Paulhan, à la date erronée du 19 août].

– Jean MONTALBETTI, « Vous lirez à la rentrée », *Les Nouvelles littéraires*, 22 août 1968, p. 2c [intertitre : « À la Bibliothèque des Arts » ; fin : « Enfin paraît, en six volumes, la correspondance complète de Ramuz, **Ramuz, ses amis et son temps**, où l’on suit pas à pas la carrière littéraire de l’écrivain de Suisse romande, admiré par Claudel, Maritain, Copeau et Paulhan. »]

– n.s., « Tchou » et « “Libertés nouvelles” (Jean-Jacques Pauvert) », *Bulletin du livre*, n° 158, septembre 1968, p. 124 et 126 [au fonds Paulhan, sur deux coupures distinctes, mention de « Progrès en amour assez lents, suivi de Lalie, par Jean Paulhan. — Dans le premier texte : la guerre de 14 vécue à l’arrière des lignes ; le second texte constituant une sorte de conte singulier. » et « Lettres au chef de la Résistance, par Jean Paulhan. »]

– n.s., « Les histoires d’O », *Nouvel Adam*, n° 25, septembre 1968, p. 11 et 12 [rubrique « D’homme à homme » ; trois photos légendées : « Louise de Vilmorin, Lucie Faure, Dominique Aury : les trois mousquetaires du mystère Pauline Réage » ; début : « Pour son quinzième anniversaire, Jean-Jacques Pauvert prépare un dossier sur les histoires de son “Histoire”. Il s’agit évidemment de O, l’héroïne mystérieuse de la secrète Pauline Réage. Un secret qui, pour des raisons tout aussi mystérieuses, restera entier pour une dizaine d’années encore. Pauvert, néanmoins, est formel : Pauline Réage est bien une femme, ce qui exclut Paulhan et Mandiargues, longtemps soupçonnés d’en être les auteurs. Restent donc en piste trois dames célèbres : Lucie Faure, Louise de Vilmorin, Dominique Aury et une romancière plus discrète, Janine Aeply, compagne du peintre Fautrier, qui passe d’ailleurs plus pour avoir servi de modèle à O que pour avoir écrit ses aventures. Reste aussi la belle inconnue. »]

– n.s., « L’histoire la plus tragique » dans « L’automne déchiffrera l’image du présent », *L’Express*, n° 895, 2 septembre 1968, p. 62a [extrait : « Enfin, au moment où sa santé donne de vives inquiétudes, on relira de Jean Paulhan le seul roman : “Progrès en amour assez lents”, publié pour la première fois en 1914 et qui sera réédité dans le cadre de ses “Œuvres complètes” (Tchou) »].

– Robert POULET, « L’idéalisation de Michel Butor », *Rivarol*, n° 921, 5 septembre 1968, p. 13abc [rubrique : « Les livres et la vie » ; début : « La “Bibliothèque idéale”, où les éditions Gallimard rangent une quarantaine d’écrivains contemporains triés sur le volet, ne contient jusqu’à présent ni Barrès, ni Maurras, ni Romains, ni Duhamel, ni Giraudoux, ni Mauriac, ni Chardonne, ni Muselli, ni Jaloux, ni du Bos, ni Massis, ni Daudet, ni Paulhan — et j’oublie moi aussi plus d’un nom, parmi ceux qui, en littérature, ont illustré ce siècle. »]

– Michèle CHARLOT, « “Joli mois de mai” », *Réforme*, n° 1225, samedi 7 septembre 1968, p. 18 [rubrique : « Revue des revues » ; texte complet : « La **NRF**, comme je l’ai dit, plane dans les hautes sphères

*de la pensée pure. Dans le numéro de juillet, on s’amusera de l’esprit toujours caustique d’Etiemble, fulminant contre la mode de la linguistique qu’il oppose au langagier en prenant hardiment la défense de Jean Paulhan (article à rapprocher de celui, beaucoup plus nuancé, d’E. Berl sur “**langage et communication**” dans **Preuves** de juin-juillet). Le numéro d’août de la NRF est toujours aussi désengagé, et comporte un discret hommage à Jacques Chardonne, mort récemment et de beaux articles critiques sur Guillevic et Nathalie Sarraute. »]*

– Robert KANTERS, « Un homme et son époque », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson (1946-1964)], n° 1166, 9-15 septembre 1968, p. 17^{abcd} et p. 18^{ab} [rubrique « La critique de Robert Kanters » ; à propos de Denis de Rougemont, *Journal d’une époque*, Gallimard, 1968, mention du « Cahier de revendications » paru dans *La N.R.F.* le 1^{er} décembre 1932 et extrait : « *Quelque part dans le livre, l’auteur cite une lettre de M. Jean Paulhan du 22 janvier 1940 : “Malraux va entrer, me dit-il, dans l’armée tchèque (comme officier de chars)”* » (p. 17, col. b)].

– Pierre MAZARS, « Dubuffet prend le maquis », *Le Figaro littéraire*, n° 1167, 16-22 septembre 1968, p. 34^{abcd} [page « Les arts », rubrique : « Cette semaine... par Pierre Mazars » ; photo Luc Joubert, légendée « *Dubuffet : il n’a pas voulu rester à l’écart du courant contestataire, il conteste donc, à tout hasard, et au hasard.* » ; à propos de *Asphyxiant culture*, de Jean Dubuffet (Jean-Jacques Pauvert, 3 juillet 1968), extrait : « *Ou plutôt, c’est le règne du bon plaisir de la part des grands prêtres de cette Église culturelle. Il ne faudrait pas insister beaucoup pour que M. Jean Dubuffet parle de terreur dans l’art, comme M. Jean Paulhan, dont il attrape parfois jusqu’au tour de style, évoquait jadis la terreur dans les lettres.* »]

– Jacques BRENNER, « Le dernier des six », *Le Nouvel Observateur*, n° 201, du 16 au 22 septembre 1968, p. 39-40 [à propos de Jean Schlumberger, *Rencontres*, Paris, Gallimard, 1968, 200 p. (coll. « Blanche ») : « “À la N.R.F., l’Académie est tellement étrangère à nos préoccupations que nous ne comprenons même pas qu’on puisse loucher vers elle ni faire une démarche pour obtenir un prix quelconque.” Cela fut écrit en 1922. Schlumberger ne doit pas reproduire aujourd’hui cette feuille d’agenda sans quelque malice, puisque les actuels directeurs de “la N.R.F.”, Jean Paulhan et Marcel Arland, sont tous deux académiciens. Il n’oublie certainement pas non plus qu’il fut prêt, lui-même, un moment, en 1946, à répondre à

l'invitation de quelques amis, qui souhaitaient le voir sous la Coupole ; Mais Pagnol se présenta au siège vacant... »]

– n.s., « Exposition », *Paris Jour* [fondateur : Cino del Duca], n° 2802, mardi 17 septembre 1968, p. 2a [rubrique : « Carnets » ; sur René Pradez, texte complet : « *PRADEZ, un très bon peintre, fait sa rentrée parisienne, à la Galerie Camille Renault, 133, boulevard Haussman (8^e), sous l'égide de l'académicien Jean Paulhan, lequel déclare que cet artiste atteint tout innocemment à la grandeur. Cette exposition, où l'on verra, notamment, des "improvisations et métamorphoses" d'une audace vigoureuse, est ouvert jusqu'au 27 septembre inclus.* »]

– n.s., « Éditions Tchou », *Les Lettres françaises*, n° 1249, du 18 au 24 septembre 1968, p. 12b [texte complet : « *Signalons aussi la publication, parallèlement à celle des œuvres complètes de Jean PAULHAN, de ce beau roman : Progrès en amour assez lents, suivi de Lalie, qui en est comme le second volet.* »]

– n.s. [texte signé de deux initiales], « Pradez a pris Renault comme "victime" », *Paris-presse. L'Intransigeant*, mercredi 18 septembre 1968, p. 6a [rubrique « Les Expositions » ; « *Camille Renault, l'un des "inventeurs" de Jacques Villon, que l'on appelle le "Big Boy" de la peinture, portraituré par une cinquantaine d'artistes, présente une nouvelle série de ses visages. Ces excellents portraits sont dus à un jeune peintre d'origine flamande, René Pradez, 26 ans, dont Jean Paulhan, l'un de ses défenseurs les plus efficaces, a dit : "Il ne cherche pas la grandeur, il l'atteint sans effort. Je suis sûr qu'il ne la laissera pas échapper."*

Ses compositions montrent le personnage dans des chandails bleus, jaunes, verts ou noirs. Elles ont été exécutées le plus souvent à Broué, dans l'Eure, où le modèle passe une partie de la semaine. Ce sont des toiles très puissantes, très expressionnistes, travaillées par glacis, qui ne représentent pas moins de six mois de recherches. Il y a en elles une harmonie heureuse et forte entre l'anatomie et la couleur.

Le même artiste s'attache à la transposition du regard, s'intéresse aussi à l'anatomie des mains qui sont généralement énormes. Les muscles sont nettement marqués. Le cou est long. C'est une fête de violets, de bleus, de rouges. Tout ici est intense et proche d'une ancienne série également présentée à l'exposition, et consacrée au thème de la femme enceinte.

(133, boulevard Haussmann). » Voir avec Marie-José Pradez, veuve de René Pradez].

– n.s., *Le Figaro*, 142^e année, n° 7486, lundi 23 septembre 1968, p. 21c [dans la rubrique « Nouvelles brèves », texte complet : « *Cinquante livres par an sont sélectionnés par le “Comité permanent des expositions du livre français et des arts graphiques”, dont le président est André Chamson.*

Parmi la sélection 1968, on trouve des ouvrages aussi variés que “Les Chiens de garde” (Maspero), les œuvres complètes de Jean Paulhan chez Tchou ou “La Vie mystérieuse des plantes” (Pont-Royal). »]

– Thérèse de SAINT-PHALLE, « Le nouveau bloc-notes (1961-1964) de François Mauriac », *Valeurs actuelles*, 26 septembre 1968, p. 33c et p. 34abc [rubrique : « Actualités littéraires » ; « *En 1963, le voici partagé sur l’élection de Jean Paulhan, préfacier d’“Histoire d’O”, ouvrage dont un inconnu a pris soin d’envoyer des exemplaires aux membres de l’illustre assemblée, huit jours avant le scrutin.* »]

– Marcel GIRARD, *Guide illustré de la littérature française moderne*, Paris, Le Cercle du nouveau livre, 1968, 408 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 30 septembre 1968, mention de Jean Paulhan, avec *La N.R.F.*, p. 87 et notice p. 112-113 ; Jean Paulhan est présenté, avec Raymond Queneau, comme ayant « *appartenu au courant surréaliste* » (p. 112) : « *très intelligent, il n’a créé que des œuvres denses et rares* » (p. 113). Sur *La N.R.F.* : « *Le style de cette maison était à la fois très intelligent et très artiste, avec des relents de symbolisme, certaines complaisances pour le surréalisme et un goût marqué pour tous les entrechats. Elle a ainsi déterminé une espèce de snobisme, et même d’académisme, aussi détestable que l’autre... Malgré ces quelques réserves, c’est dans la collection de cette revue qu’on ira chercher le meilleur de la pensée française entre les deux guerres.* » (p. 87 – omis à l’index p. 393)].

– TRÉMOLIN, « La mackye de Paulhan », *périodique non référencé*, octobre 1968 [rubrique : « Simples histoires de bêtes » ; début : « *Paulhan vient de mourir, qui régnait sur les gens de lettres, et chacun lui a rendu hommage à sa manière. Voici la mienne, et une histoire de bêtes qui éclaire d’un jour imprévu la figure de l’empereur de la Nouvelle Revue Française.* » Selon le Maïtron, Trémolin peut être un des pseudonymes de Jacques Auguste Méaudre de Sugny (1910-1986), exclu du PCF en 1954, dit aussi *Loyola*].

– Charles THOMAS, « Le dernier numéro de “La Grive” / Une contribution importante à la connaissance / de l’écrivain et poète

ardennais René Daumal », *L'Ardennais*, octobre 1968, p. 15 [au fonds Paulhan, coupure de presse dans les dossiers de 1968 ; voir *La Grive* [dir. Jean-Paul Vaillant], n° 135-136, juillet-décembre 1967].

– Robert POULET, « Le règne de Géronte », *Écrits de Paris*, octobre 1968, p. 95-101 [« Chronique littéraire » dans « Les Lettres et les arts »].

– M.T., « Jean Paulhan n'est plus », *Le Gard*, 62^e année, nouvelle série, n° 81, octobre 1968, p. 1, deux colonnes [fin : « *Ses obsèques ont eu lieu au cimetière de Bagneux, en présence d'une nombreuse foule d'amis et d'un certain nombre de personnalités parmi lesquelles on notait la présence de notre président d'honneur, M. André Chamson, de l'Académie française, qui avait tenu à rendre hommage à l'une des figures les plus originales des lettres françaises de ce temps.* »]

– n.s., « Jean Paulhan », *Paris-Jour*, octobre 1968 [texte complet : « *Jean Paulhan de l'Académie Française, vient de mourir, à 84 ans, dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, non loin de Melun.*

Écrivain peu connu du grand public bien qu'il ait commencé à être publié en 1917, il a pourtant rempli un rôle important dans la littérature, car c'est lui qui a dirigé, pendant de longues années, la N.R.F. Il y a fait publier des écrivains comme Gide, Claudel, Jouhandeau, Supervielle, Montherland [sic pour Montherlant], Duhamel, Malraux, Lacretelle, Aragon. » À la B.N.F., sous la cote Lc2 6704, le titre est non communicable pour cette date].

– Jean ARABIA, « Hommage à Jean Paulhan », *Peuples Unis*, n° 33, octobre 1968 [« Le futur lui appartient » ; au fonds Paulhan, texte référencé comme indiqué, mais absent à la BnF sous la cote 4° Jo 14731, mais repris à la fin du recueil de l'auteur, *Étoiles et bolides. Poèmes et Proses*, Paris-Bruxelles, Éditions Dutilleul, 1970, p. 311-312].

– « Mauriac / répond à ses critiques », *Magazine littéraire* [directeur : Guy Sitbon ; rédacteur en chef : Jean-Jacques Brochier], n° 22, octobre 1968, p. 17b [texte complet relatif à Jean Paulhan : « *J'ai reçu, comme beaucoup de mes confrères, huit jours avant l'élection, l'Histoire d'O préfacée par Jean Paulhan. Comme l'exemplaire venait tout droit de chez l'éditeur, rien ne serait si aisé que de connaître le nom de l'envoyeur. Je ne ferai pas au duc de Castries l'injure de croire qu'il y a mis la main, mais si c'est quelqu'un de nos confrères chrétiens, je ne doute pas qu'il n'ait amassé des charbons ardents sur sa tête ; car il est*

grave d'obliger de vieux hommes, qui ne peuvent plus guère pêcher qu'en imagination, ne serait-ce qu'à entrouvrir l'Histoire d'O. Car c'est entrebaïller la porte de l'enfer. (Bloc-Notes du 25 janvier 1963). »]

– J.B. [Jean-Jacques BROCHIER], « Paulhan, le patron », *Magazine littéraire* [directeur : Guy Sitbon ; rédacteur en chef : Jean-Jacques Brochier], n° 22, octobre 1968, p. 20bc [rubrique : « Littérature » ; photo non créditée légendée « Jean Paulhan. » ; texte complet : « *Jean Paulhan vient de mourir à quatre-vingt-quatre ans, père Joseph d'un Richelieu qui s'appelait Gaston Gallimard, académicien à soixante-dix-neuf ans, malgré les efforts de quelques Immortels. Mauriac raconte que quelques jours avant son élection un anonyme fortuné (il avait payé les volumes de sa poche), envoya aux Quarante des exemplaires d'Histoire d'O. L'académie osa recevoir parmi elle celui qu'on lui dénonçait comme pornographe. D'ailleurs, la responsabilité de Jean Paulhan dans Histoire d'O n'est que fragmentaire. Heureusement pour lui et pour la qualité de son style.*

Jean Paulhan, aventurier de la littérature, fut aussi un aventurier tout court. Fils de philosophe, il vécut à Madagascar, fut proviseur et même professeur de gymnastique au lycée de Tananarive, chercheur d'or, professeur de malgache à l'école des langues orientales, à son retour à Paris, blessé pendant la guerre de 14, etc. Puis il entra en littérature comme on entre dans les ordres, anonymement, et ce monstre secret fabriqua la N.R.F. au moins autant que ses fondateurs officiels, Larbaud ou Gide, et plus longtemps.

Pour Paulhan, la littérature ne plie pas. Résistant, co-fondateur des Lettres françaises clandestines, il lance la bombe de sa Lettre aux directeurs de la Résistance, pour leur prouver qu'on ne fusille pas l'esprit. Il y perdra son titre de co-fondateur des Lettres françaises, attribué au seul Jacques Decour, fusillé par les Allemands, pour le retrouver quand même, naguère, vers les années [19]66.

Il terrorisa les Lettres avec ses Fleurs de Tarbes, récit secret d'une rhétorique perdue auquel Sartre consacra l'un de ses premiers articles.

Il aimait la peinture, découvrant tout aussi bien, et avec le même naturel, Fautrier que Braque, il aimait la poésie, publiant Henri Michaux, il aimait le roman, il aimait la littérature.

Sa disparition fera, dans le petit monde des lettres, l'effet d'un raz de marée ; un effondrement souterrain, qui entraîne, mais plus tard, une vague dévastatrice. L'effondrement restera quelque temps souterrain, mais on découvrira de moins en moins d'écrivains et de peintres, le génie critique de Paulhan disparu.

Il faut lire ses œuvres complètes, publiées par le Cercle du Livre Précieux, pour comprendre que Jean Paulhan, dans l'ombre, fut pendant cinquante ans le vrai ministre de la culture. »]

– Paul LÉAUTAUD, *Journal littéraire*, choix par Pascal Pia et Maurice Guyot, Paris, Mercure de France, 1968, 928 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 5 octobre 1968, mentions de Jean Paulhan p. 257, 258, 261, 418, 419, 420, 446, 469, 524, 526, 563, 615, 656, 697, 699, 704, 714, 715, 718, 719, 729, 741, 742, 762, 765, 770, 789 et 824 et de Mme Jean Paulhan, née Germaine Pascal, p. 714, 715 et 718].

– « L'académicien / Jean Paulhan / est mort », *L'Espoir de Nice et de la Côte d'Azur*, 25^e année, n° 201, 10 octobre 1968, p. 1a [texte complet : « PARIS. – L'écrivain Jean Paulhan, de l'Académie française, est décédé cette nuit dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, près de Melun, des suites d'une longue maladie. Il était âgé de 83 ans. »]

– André MAUROIS, « Alain l'hérétique / Entretien avec Pierre Sipriot », *Les Nouvelles littéraires*, 40^e année, n° 2142, 10 octobre 1968, p. 1abcd [centenaire de la naissance d'Alain].

– R.-M. ALBÉRÈS, « En leur âme et conscience », *Les Nouvelles littéraires*, 40^e année, n° 2142, 10 octobre 1968, p. 5a [à propos du *Bloc-notes (1961-1964)* de François Mauriac, mention de « la gloire littéraire de Jean Paulhan »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / écrivain, académicien et / découvreur de talents / est mort », vendredi 11 octobre 1968, p. 2 [en page première, photo de Jean Paulhan lisant son discours à l'Académie au-dessus de cette légende erronée : « L'écrivain Jean Paulhan est décédé des suites d'une longue maladie dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, près de Melun. Il était âgé de 84 ans. (U.P.I.) »].

– *n.s.*, « Éminence grise de la littérature française depuis près de 50 ans / Jean Paulhan est mort », *L'Alsace*, Mulhouse dernière, 24^e année, vendredi 11 octobre 1968, p. 3efg [portrait photographique non crédité ; intertitres « Elu à l'Académie française en 1963 » et « Un rôle d'une importance considérable »].

– *n.s.*, « Mort hier à 84 ans / Jean Paulhan / “révolté perpétuel” / dut attendre 1963 / pour devenir académicien », *L'Ardennais*, Charleville-Mezières [dir. Pierre Tainturier ; réd. en chef : André Viot], 25^e année, n° 7364, 11 octobre 1968, p. 1efg et p. 16gh [portrait photographique en

habit d'académicien, non crédité ; intertitres « “L'Aventurier” » et « Académicien en 1963 » ; nous remercions pour son aide Éric Montat, directeur des Archives départementales des Ardennes].

– n.s., « Jean Paulhan / le plus anticonformiste / des académiciens / meurt à 84 ans » et Anne MANSON, « Jean Paulhan, mort à 84 ans / a insufflé l'anticonformisme / dans les lettres françaises », *L'Aurore*, XXVII^e année, n° 7500, vendredi 11 octobre 1968, p. 1 et 13^e [voir en page première la photo non créditée légendée (de manière erronée) : « *Voici Jean Paulhan photographié dans sa propriété de Boissise-la-Bertrand, près de Melun, où il est mort, hier, à la suite d'une longue maladie. Il avait 84 ans. Le plus anticonformiste des académiciens avait été élu sous la Coupole en 1963, au fauteuil de Pierre Benoit.* » ; « *Jean Mistler a prononcé hier / sous la coupole / l'éloge funèbre de Jean Paulhan.* » et en page intérieure : « *En ouvrant la séance hebdomadaire d'hier de l'Académie française, notre éminent ami Jean Mistler, directeur en exercice, a annoncé la mort de Jean Paulhan et a prononcé un vibrant éloge du regretté académicien.* »

— Notre confrère, qui était exigeant pour lui-même, *a-t-il dit notamment*, cherchait toujours dans son œuvre le meilleur mot, la meilleure phrase. Toute sa brillante carrière fut consacrée au problème du langage. »]

– n.s., « Jean Paulhan », *L'Aurore*, XXVII^e année, n° 7500, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{cd} [rubrique : « Chronique » ; fin : « *J'ai autour de moi une foule de petits objets dont il me fit cadeau, qui me le rappellent, et me font souvenir également de la joie qu'il avait à vivre. C'était sa dernière leçon.* »]

– n.s., « Jean Paulhan, mort à 84 ans / avait régné pendant près d'un demi-siècle / sur la / Littérature / française » et « Mort de Jean Paulhan », *Le Bien public*, Dijon, 11 octobre 1968, p. 1 et dernière page [intertitre en dernière page : « Académicien / depuis 1963 » ; cliché Keystone légendé « *Jean Paulhan* » ; nous remercions Édouard Bouyé, directeur des archives départementales de la Côte d'Or, qui a bien voulu nous éclairer].

– n.s., « Mort de Jean Paulhan / “l'éminence grise” / de la littérature française », *Le Centre Matin. Quotidien républicain d'information* [directeur de publication : R. Ribière], Montluçon, 11 octobre 1968, p. 1 et p. 10 [portrait photographique non légendé ; nous remercions pour son aide D. Tranchard, des Archives départementales de l'Allier].

– n.s., « Eminence grise de la littérature / française pendant un demi-siècle / Jean Paulhan / est mort hier », *Centre-presse*, 11 octobre 1968 [quatre intertitres : « Du bastion de la N.R.F.... », « ... à l'Académie Française », « Une déclaration de Maurice Genevoix » et « ... et de Max-Pol Fouchet »].

– « Jean Paulhan / est mort », *Centre-presse. Le Berry républicain*, Bourges, 11 octobre 1968, p. 1a et p. 14cd [photo légendée « Jean Paulhan. / (Keyst.) » ; nous remercions pour leur aide Xavier Laurent, directeur des Archives départementales et du patrimoine du Cher, ainsi que Sébastien Mathieu (cote AD18 : 204 PER/127)].

– n.s., « Jean Paulhan / est mort : / c'était l'éminence / grise des Lettres », *Centre-presse. Grand quotidien régional d'information*, Cahors, n° 240, vendredi 11 octobre 1968, p. 1a [photo A.P. de Jean Paulhan lisant son discours de réception à l'Académie française ; coupure de presse absente au fonds Paulhan ; même texte qu'à Limoges : voir le suivant].

– n.s., « Jean Paulhan / est mort : / c'était l'éminence / grise des Lettres » et « L'académicien / Jean Paulhan / est mort », *Centre-presse. Le Courrier. Grand quotidien régional d'information*, Limoges, 11 octobre 1968 [en première page : « L'écrivain Jean Paulhan est décédé l'autre nuit dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, près de Melun, des suites d'une longue maladie. Il était âgé de 84 ans. Depuis des dizaines d'années il était l'éminence grise des Lettres françaises. En 1964 il avait été reçu à l'Académie Française au fauteuil de Pierre Benoit. / (A.P.) »].

– n.s., « Les Lettres / françaises / en deuil : l'académicien / Jean Paulhan est mort », *Centre-Presse*, Rodez, 25^e année, n° 239, vendredi 11 octobre 1968, p. 1a et page dernière, col. ef [coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « “Eminence grise” / des lettres françaises / Jean Paulhan / est mort » et « Jean Paulhan », *La Charente libre* [fondateur : Pierre Bodet], Angoulême, n° 7363, vendredi 11 octobre 1968, p. 1 et p. 16 [nous remercions pour leur aide Marion Bernard, directrice des Archives départementales de la Charente, ainsi que Carol Texier (1PER 56/68)].

– n.s., « La mort de Jean Paulhan / En page 11 nos informations et les articles d'Alain Bosquet et de Gilles Plazy », *Combat*, n° 7540,

vendredi 11 octobre 1968, p. 1 [coupure absente au fonds Paulhan. Voir les suivants].

– Alain BOSQUET, « Jean Paulhan le mandarin appliqué », *Combat*, n° 7540, vendredi 11 octobre 1968, p. 11*abc* [haut de page].

– n.s., « Cinquante ans de littérature », *Combat*, n° 7540, vendredi 11 octobre 1968, p. 11*ab*.

– n.s., « Les premières réactions », *Combat*, n° 7540, vendredi 11 octobre 1968, p. 11*de* [Maurice Genevoix, Marcel Arland, Michel Butor (qui parle de « *l'éminence grise* »), Max-Pol Fouchet, André Chamson, Marcel Achard].

– Gilles PLAZY, « La mort de M. Teste », *Combat*, n° 7540, vendredi 11 octobre 1968, p. 11*bcde* [bas de page].

– « L'académicien / Jean Paulhan / est mort », *Le Comtois*, Besançon, 24^e année, n° 7249, 11 octobre 1968, p. 1 et dernière page [16] [nous remercions pour son aide Nathalie Rogeaux, directrice des Archives départementales du Doubs].

– n.s., « Mort de l'écrivain / et académicien / Jean Paulhan qui fut longtemps considéré comme / "l'éminence grise" des Lettres françaises » et « Mort de l'écrivain / Jean Paulhan », *Le Courrier. Le Journal de Saône-et-Loire*, Chalons-sur-Saône, 142^e année, n° 40719, vendredi 11 octobre 1968, p. 1*ef* et page dernière, col. *cd* [intertitres « Ses amis le pleurent » et « Éloge de Jean Paulhan à l'Académie française » ; photo légendée par erreur « *N.P.M. Un Jean Paulhan pendant son discours d'investiture à l'Académie Française. / AFP Photo* » ; nous remercions pour leur aide I. Vernus, directrice des Archives et du patrimoine culturel de Saône-et-Loire, ainsi que Habiba Azizi].

– n.s., « L'écrivain / Jean / Paulhan / est mort / Il avait 83 ans », *Le Courrier de l'Ouest*, Angers, 25^e année, n° 238, vendredi 11 octobre 1968, p. 1*h* et *n.p.* [p. 16*de*] [portrait photographique non crédité].

– n.s., « L'écrivain Jean Paulhan / de l'Académie Française / a succombé au cancer », *Le Courrier picard*, Amiens, n° 7478, vendredi 11 octobre 1968, p. 15*def* [article annoncé en première page : « L'académicien / Jean Paulhan / est mort / (voir en avant-dernière page) »].

– n.s., « Jean Paulhan est mort dans la nuit de mercredi à jeudi à son domicile, près de Melun. L'écrivain, membre de l'Académie française, était âgé de 84 ans » et « Jean Paulhan », *La Croix*, 88^e année, n° 26089, vendredi 11 octobre 1968 (4^e édition), p. 1^e et p. 12 [portrait en académicien ; la page 12 de la 4^e édition ne semble pas figurer à la BNF ; d'après la coupure présente au fonds Paulhan, fin : « *De cette omnipotence, témoigne mieux son surnom, "Eminence grise". Ses fonctions à la N.R.F. firent de lui, pendant près d'un demi-siècle, le plus secret et le plus puissant des "mages" de la République des lettres. Influence salutaire ou regrettable ? Dans son Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, Pierre de Boisdeffre note : "Prospecteur dilettante et curieux des confins de la littérature, Jean Paulhan n'a pas contribué, c'est le moins qu'on puisse dire, à faire passer un grand souffle humain dans la nouvelle littérature française."* »

À en croire ses amis, une connaissance plus approfondie de l'homme Paulhan atténuerait peut-être la sévérité de ce jugement. De toute manière, il est une qualité, le courage, que nul ne lui contesta jamais. Courage intellectuel, sans doute, mais aussi et surtout courage civique. Il lui en fallut pour publier dès 1946, dans ses Cahiers de la Pléiade, des textes de Giono et Jouhandeau, alors vilipendés par les résistants. Il lui en fallut plus encore pour répondre à la Gestapo, venue exiger de lui les noms et adresses de ses amis israélites : "Des Juifs ? Vous m'en apprenez l'existence !" »]

– n.s., « Mort de l'écrivain / Jean Paulhan / ancien directeur de la N.R.F. » et « Jean Paulhan n'est plus », *Le Dauphiné libéré*, Grenoble, 11 octobre 1968, p. 1^{bc} et p. 3^{ab} [en page première, portrait légendé « *Jean Paulhan / (Photo A.P.)* » ; nous remercions pour son aide Hélène Vialet, directrice des archives départementales de l'Isère].

– Claude MAGNAN, « Une sorte de grand prêtre des lettres françaises », *Le Dauphiné libéré*, 11 octobre 1968, p. 3^{ab} [texte complet : « *Combien d'années faudra-t-il pour mettre Jean Paulhan à la place qui lui revient dans l'histoire de la littérature ?* »

Son rôle d'éminence grise des Lettres françaises fait oublier un peu la rigueur exemplaire de l'écrivain.

Publié en 1917, son roman "Le Guerrier appliqué" fut la première chronique véritable de la "quotidienneté de l'horreur", ce récit de guerre, jouant avec les sentiments nus, la camaraderie, l'amitié, le courage, l'égoïsme, trace le chemin étroit, accessible à la liberté de l'homme intérieur.

Nous pouvons être subjugués, chez Paulhan, par le rapport du mot et de l'idée (et plus précisément encore dans ses essais : "Entretiens sur des faits divers" (1930), "Clef de la poésie" (1944), "Petite Préface à toute critique" (1951). Ce n'est jamais une réponse qu'il nous fait attendre (et d'ailleurs celle-ci ne nous parvient pas). Ce qu'il nous rend essentiel, c'est la façon dont la question est posée, son sens, son poids.

Et pourtant, bien que l'on soit encore loin d'avoir mesuré toute l'importance de l'écrivain (qui fut aussi l'un des plus grands épistoliers de ce siècle) Jean Paulhan restera moins le producteur d'une œuvre, aussi originale et exigeante soit-elle, que le grand juge des œuvres des autres.

Du noble aventurier qu'il fut dans sa jeunesse (on le trouva en particulier chercheur d'or, directeur d'école, professeur de langues perdues), Jean Paulhan avait su garder la générosité, la lucidité, le courage.

À l'écoute permanente de la création littéraire, et maître absolu autant que malicieux de son rythme. Jean Paulhan fut, tout au long d'une longue vie, l'homme de morale mouvante, sensible à tous les appels, grand prêtre du panthéon littéraire, qui a peut-être bien atteint les limites du critique idéal, qu'il définit dans une lettre ancienne, comme étant celui qui a "su mettre à leur juste place Rimbaud du vivant de Rimbaud, Joyce avant sa mort et Gide tant que Gide est là." » ; nous remercions pour son aide Hélène Vialet, directrice des archives départementales de l'Isère].

– Henry BONNIER, « Jean Paulhan / homme de lettres / et académicien / est mort » et « Jean Paulhan, un aventurier de la sagesse », *La Dépêche du Midi*, Toulouse, 11 octobre 1968, p. 1 et dernière [extrait : « Or, contrairement aux apparences, Jean Paulhan n'était pas un homme double, ni même un homme déchiré.

D'une certaine manière, il a vécu ce qu'on pourrait appeler les aventures de la sagesse, c'est-à-dire que sa vie, prise dans l'arc de son destin, illustre les grandes options et les grands espoirs de notre siècle, à tel point qu'on peut se demander — et la question n'est pas vaine — si, seul, retranché derrière sa courtoisie, son sourire et ses références aux sages chinois, il n'a pas incarné une certaine idée que nous nous faisons aujourd'hui de la grandeur humaine. [...] Tel fut, tel est, tel sera Jean Paulhan, et ce n'est pas le moindre miracle que cette existence, vouée à découvrir le miracle du monde, me permette, à l'heure de sa mort, de pouvoir terminer cet hommage par le mot "aurore". » Nous remercions pour son aide Anne Goulet, directrice des Archives départementales de Haute-Garonne].

– n.s., « L’académicien / Jean Paulhan / est mort », *Les Dépêches*, Besançon, 11 octobre 1968, p. 1 et dernière page [la collection des *Dépêches* conservée aux Archives départementales du Doubs s’arrête en juin 1967. Voir le suivant].

– n.s., « Jean Paulhan / (de l’Académie française) / meurt à 83 ans / Ancien directeur de la N.R.F. / il avait été professeur... / et chercheur d’or », *Les Dépêches*, Dijon, 32^e année, n° 239, 11 octobre 1968, p. 1^{gh} et p. XVI^e [intertitre : « Un non-conformiste »].

– n.s., « Mort de l’écrivain Jean Paulhan / ancien directeur de la N.R.F. » et Claude MAGNAN, « Une sorte de grand prêtre / des lettres françaises », *Dernière Heure lyonnaise*, Lyon, édition du Dauphiné, 24^e année, n° 7412, 11 octobre 1968, p. 1^{bc} et p. 3^{ab} [début du texte de Claude Magnan : « Combien d’années faudra-t-il pour mettre Jean Paulhan à la place qui lui revient dans l’histoire de la littérature ? »]

– n.s., « Jean Paulhan est / mort à 83 ans », *Les Dernières nouvelles d’Alsace*, Strasbourg, 11 octobre 1968 [portrait photographique : « L’académicien Jean Paulhan, qui a joué un rôle considérable depuis 1925 dans la vie littéraire française, est mort l’autre nuit dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, près de Melun, des suites d’une longue maladie. Il était âgé de 83 ans. / (TELEPHOTO A.P.) »]

– « Mort de Jean Paulhan, “éminence grise” des lettres françaises », *Les Dernières Nouvelles du Haut-Rhin*, Colmar, n° 238, vendredi 11 octobre 1968, p. 22^{abcd} [rubrique : « Lettres / Spectacles » ; intertitres : « Un révolté à l’Académie » et « M. Arland : “Il s’est / rarement trompé / dans ses jugements littéraires” »].

– « Jean Paulhan gestorben » et « Mort de Jean Paulhan, “éminence grise” des lettres françaises », *Les Dernières Nouvelles du Haut-Rhin. Grand journal régional d’informations*, 48^e année, n° 238, vendredi 11 octobre 1968, p. 1 et p. 22^{abcde} [portrait crédité « Telephoto AP » et pour le second, intertitres « Un révolté à l’Académie » et « M. Arland : “Il ne s’est jamais trompé” »].

– n.s., « “Eminence grise” / des lettres françaises / Jean Paulhan est mort », *La Dordogne libre. L’Avenir de la Dordogne*. Le Quotidien du soir des Périgourdiens, Périgueux, 23^e année, n° 238, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{gh} [portrait photographique non crédité, cravate sur la chemise à carreaux ; début : « Atteint d’un cancer, l’écrivain Jean

Paulhan, qui fut longtemps considéré comme “l’Eminence grise” des lettres françaises, est mort dans sa maison de Boissise-la-Bertrand. »]

– n.s., « Jean Paulhan est décédé » et « Jean Paulhan », *L’Écho. La Liberté*, Lyon, 22^e année, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^e et p. 2^{ef} [nous remercions pour leur aide les services des Archives départementales et métropolitaines du Rhône].

– n.s., « Jean Paulhan est mort », *Les Échos. Le Quotidien de l’économie*, 60^e année, n° 10272, vendredi 11 octobre 1968, p. 13^{abc} [extrait : « *Paulhan critique, lecteur, est, en revanche, connu et admiré depuis longtemps par ceux qui suivent l’histoire de notre littérature. Il fut, en effet, chez Gallimard, où il entra dès le lendemain de la Grande Guerre, et où il travaillait jusqu’à ses derniers jours, un extraordinaire découvreur et défenseur de talents vrais.* » ; et fin : « *Éminence grise des lettres françaises pendant sa vie, Paulhan sera peut-être découvert après sa mort. Mais les futures histoires de la littérature ne pourront pas oublier le rôle qu’il a joué, discret mais omniprésent pendant quarante ans.* »]

– n.s., « Mort / de l’écrivain / Jean Paulhan », *L’Éclair*, Nantes, 24^e année, n° 7259, vendredi 11 octobre 1968, p. 15^d [intertitre : « La Nouvelle / Revue Française »].

– n.s., « Éminence grise des / Lettres françaises / Jean Paulhan est mort / Critique littéraire et poète, il était notamment l’auteur d’un ouvrage : “Les Fleurs de Tarbes” », *L’Éclair-Pyrénées*, Pau, 24^e année, n° 7298, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^c et 2^{bc} [en page première, photo légendée : « *Un récent portrait de Jean Paulhan* »].

– n.p., « “Eminence grise” / des lettres françaises / L’académicien / Jean Paulhan / est mort hier / Il avait 84 ans » et « Jean Paulhan (“l’académicien qui sut découvrir les talents chez les vivants”) est mort », *L’Espoir*, Saint-Étienne, n° 7398, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{gh} et p. 17^{abc} [photo non créditée, légendée « *Jean Paulhan, en tenue d’académicien, récemment photographié.* »]

– n.s., « L’écrivain / Jean / Paulhan / est mort » et « Jean Paulhan », *L’Est-Éclair*, Troyes, 24^e année, n° 7064, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^a et p. 16^e [portrait photographique en dernière page ; titre disponible à la B.N.F. et à la Direction des archives et du patrimoine de Troyes].

– n.s., « Critique, écrivain / et académicien / Jean Paulhan / meurt à 83 ans » et « Critique, écrivain et académicien / Jean Paulhan / meurt à 83 ans », *L'Est républicain*, n° 27106, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{ef} et 16^{fg} [intertitre : « Roi des Lettres »].

– n.s., « Mort de Jean Paulhan », *L'Éveil de la Haute-Loire*, Le Puy-en-Velay, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^a [texte complet : « *M. Jean Paulhan, 84 ans, romancier et membre de l'Académie française, est mort, ce matin, à Melun.*

Il fut un des fondateurs et de fait le véritable maître d'œuvre de la N.R.F. qui édita tant de nouveaux écrivains après la guerre de 1914-18.

Pendant cinquante ans, Jean Paulhan a dominé le monde de l'édition et du livre, à Paris, grâce à sa N.R.F. Il a régné sur les lettres françaises.

C'était un grand écrivain et on lui doit la découverte de nombreux écrivains de grand talent. » Sous la cote Fol-Jo 3334, la collection de la B.N.F. est non-communicable ; nous remercions pour son aide Martin de Framond, directeur des Archives départementales de Haute-Loire].

– n.s., « Mort / de Jean / Paulhan / Très malade depuis six mois / l'Académicien a succombé / à une défaillance cardiaque » et Claude MAURIAC, « Président / de la République des Lettres » (p. 1) ; n.s., « Mort de Jean Paulhan / L'écrivain, le résistant, / l'animateur de la N.R.F. » et « Témoignages de ses amis » [François Mauriac, Maurice Genevoix, Marcel Achard, André Chamson, Marcel Arland, Brice Parain, Paul Morand, Jean Follain] (p. 31), *Le Figaro*, 142^e année, n° 7502, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{gh} et p. 31^{efgh} [rubriques : « Chronique » pour le texte de Claude Mauriac et « Au fil des lettres »].

– n.s., « L'hommage / de l'Académie française à Jean Paulhan », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7502, vendredi 11 octobre 1968, p. 31^f [texte complet : « *Au cours de sa séance hebdomadaire, l'Académie française a rendu hommage, jeudi après-midi, à Jean Paulhan. Jean Mistler, directeur en exercice, a évoqué en termes émus "le caractère d'un écrivain extrêmement exigeant pour lui-même comme pour les autres." Il a rappelé notamment que "ce défenseur de la langue française avait consacré toute sa carrière aux problèmes du langage."*

La séance a ensuite été suspendue quelques instants en signe de deuil.

* *Les obsèques de Jean Paulhan auront lieu aujourd'hui, à 11 h. 15, au cimetière de Bagneux (44, avenue Marx-Dormoy à Montrouge). »]*

– n.s., « Jean Paulhan, éminence grise des lettres françaises », *La France de Bordeaux et du Sud-ouest*, 11 octobre 1968 [intertitres « Jean Paulhan, éminence grise des lettres françaises » ; photo légendée « Jean Paulhan » ; la collection de la BNF ne va pas au-delà de 1944].

– n.s., « L'académicien Jean Paulhan / est mort cette nuit à 83 ans », *France-Soir*, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{ef} [les titres varient selon les éditions de ce quotidien, comme, au fonds Paulhan : « *Jean Paulhan meurt à 84 ans / Presque tous les écrivains français doivent une part essentielle de leur carrière à celui qui fut le plus anti-conformiste des académiciens* » ; portrait légendé : « Jean Paulhan / “Je n'ai d'indulgence pour aucune faute. J'en ai pour les coupables.” » Voir les suivants].

– n.s., « L'académicien Jean / Paulhan est mort à / 83 ans, près de Melun », *France-Soir*, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{ef} [texte complet, sous un portrait photographique en académicien : « *L'auteur du “Guerrier appliqué” et des “Fleurs de Tarbes” avait été reçu le 27 février 1964 à l'Académie française. (Page 11.)* »]

– n.s., « L'académicien Jean Paulhan / mort à 83 ans, a animé la résistance / des écrivains pendant l'occupation » et « L'académicien Jean Paulhan / mort à 83 ans, a animé la résistance / des écrivains pendant l'occupation », *France-Soir*, vendredi 11 octobre 1968, p. 10^{abcde} [numérotée « ONZE »] [intertitres « Découvreur de talents » et « L'ami du peintre Braque » ; fin erronée : « *Depuis six mois, il avait quitté pour une clinique la vieille maison de la rue des Arènes, bourrée de livres et de toiles de ses amis. Il ne pouvait plus se rendre dans sa propriété de Boissise où il se reposait en lisant des romans policiers et en jouant au croquet avec ses petits-enfants. Il n'y a été ramené que pour y mourir.* » ; coupures de presse au fonds Paulhan et dans le dossier Paulhan de Jean Blanzat].

– Georges BORGEAUD, « Jean Paulhan est mort hier à l'âge de 84 ans / L'image de la jeunesse et de l'intelligence », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 238, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{cde} [texte complet : « *Bien que nous sachions Jean Paulhan gravement malade, nous nous refusions à envisager le pire, la mort qui vient cette nuit de l'emporter à l'âge de 84 ans. Certains écrivains s'en vont leur tâche*

faite, nous laissant d'eux-mêmes une image à peu près définitive. Il semble qu'il n'en va pas de même avec Jean Paulhan qui nous avait habitués à l'éternelle jeunesse de son effigie, à l'inépuisable de son intelligence. Non seulement cette jeunesse et cette intelligence étaient mises au service d'une importante œuvre personnelle à laquelle ne vont pas encore les lecteurs qu'elle mérite, mais encore au service des écrivains et des peintres vivants les plus rares et les plus neufs.

Découvreur de talents

Cet académicien était demeuré un franc-tireur et cela était d'autant plus admirable que sa passion du langage et des arts plastiques ne consistait pas seulement à entretenir la "Nouvelle Revue française" — dont après la mort de Jacques Rivière il fut directeur jusqu'au moment où après la guerre il s'associa avec Marcel Arland — cette passion donc pour ce que les sociologues appellent avec dédain la chose littéraire, n'a justement pas empêché l'œuvre même de Paulhan de se bâtir et d'être, répétons-le, d'une importance très grande, que la légende faite à l'auteur d'être l'éminence grise des lettres françaises a contribué à cacher.

Ce sera le plaisir des nouvelles générations de lui rendre justice. Quel prodigieux découvreur de talents, et de toutes sortes de talents fut Jean Paulhan ! Et combien, quand il les tenait, il savait les encourager, les animer, parfois les troubler, c'est-à-dire les forcer à livrer le meilleur d'eux-mêmes ! Que de noms aujourd'hui célèbres qui vinrent s'abriter sous le grand toit gallimardien !

Quel rôle il eut sur des écrivains avec qui il entretenait des rapports si peu directoriaux ou dictatoriaux, quoi qu'on en dise, mais amicaux surtout, profonds, généreux, larges, exigeants certes, à la mesure même de ce qu'il attendait des talents ! Et particulièrement, quelle attention montra-t-il envers nos compatriotes C.-F. Ramuz, Charles-Albert Cingria, Catherine Colomb, Gustave Roud, d'autres plus jeunes ! Il n'y avait pas un talent dans quelque obscure province dont Paulhan un jour n'ait distingué la voix, ne l'ait sollicité, encouragé par le secours d'une précieuse correspondance dont la belle écriture ronde sur l'enveloppe a fait sauter le cœur de tant de débutants.

Espérons que cette correspondance paraisse tout entière pour nous donner la mesure du génie de Paulhan, du cœur et de l'attention d'un homme dont la subtilité de l'esprit était telle qu'elle refusait tout naturellement le lieu commun, l'inexactitude et l'intolérance. Fabuleuse intelligence que celle de Paulhan et dans toutes choses, jusqu'à sa manière de jouer aux boules en compagnie de ses amis, dans le jardin des Arènes, près de sa maison. Que de délicatesses, que de

dévouement ! Je n'ai jamais connu quelqu'un qui fut aussi simple et aussi naturel que lui.

Il avait la rare faculté d'écouter celui qui parlait avec un sourire amusé, un regard étonné qui n'avait rien à avoir avec l'ironie, encore moins avec la méchanceté qu'ont cru y voir les imbéciles. La conversation de Paulhan vous lavait de toute banalité. C'était l'être le moins polémique qui soit, sans pourtant jamais aliéner ses propres jugements, ses exigences, sa rigueur (il fut un résistant admirable), mais il ignorait l'intolérance et nous laissait du jeu. Libéral, juste, peu dupe, il représentait pour moi ce qu'il y a de meilleur en France. Je ne crois pas que jamais quiconque puisse le remplacer. »]

– n.s., « Jacques Paulhan / est mort », *La Haute-Marne libérée. Le Haut-Marnais républicain. Les Dépêches*, Chaumont, vendredi 11 octobre 1968, p. 16fgh [l'erreur de titre n'est pas reprise dans le sous-titre : « Depuis près d'un an, Jean Paulhan, qui fut considéré longtemps comme "l'éminence grise" des Lettres françaises, n'apparaissait plus en public. Il souffrait d'un cancer qui l'a emporté l'autre nuit. » Voir *infra* le même titre à la date du 12 octobre].

– n.s., « La mort de Jean Paulhan », *Le Havre*, Le Havre, 11 octobre 1968 [au fonds Paulhan, coupure ainsi référencée ; voir *infra* *Le Havre libre* et *Le Havre-presse*].

– n.s., « Jean Paulhan / l'«éminence grise» / des Lettres françaises / est mort hier » et « La mort de Jean Paulhan », *Le Havre libre*, n° 7416, 11 octobre 1968, p. 1 et 13 [rubrique : « Informations générales » ; « Photo A.P. » ; nous remercions pour son aide Michaël Bloche, conservateur du Patrimoine aux Archives départementales de la Seine-Maritime].

– n.s., « La mort de / Jean Paulhan », *Le Havre-Presse*, n° 5979, 11 octobre 1968, p. 12 [rubrique : « Informations générales » ; coupure non conservée au fonds Paulhan, communiquée par les Archives départementales de la Seine-Maritime].

– André WURMSER, « Jean Paulhan / n'est plus » et « La mort de Jean Paulhan », *L'Humanité. Organe central du parti communiste français*, nouvelle série, n° 7508, vendredi 11 octobre 1968, p. 1gh et p. 10fgh [portrait légendé : « Celui que l'on nomma longtemps "l'éminence grise des lettres françaises", Jean Paulhan est mort dans la nuit de mercredi à jeudi près de Meulun, dans sa résidence de Boissise-la-

Bertrand, des suites d'une longue maladie. Il allait avoir 84 ans. (Page 10, nos informations). »

Au fonds Paulhan, deux passages ont été découpés, l'un en page première, en haut de la deuxième colonne de l'article, l'autre en page 10, en haut de la colonne du milieu].

– n.s., *L'Humanité. Organe central du parti communiste français*, nouvelle série, n° 7508, vendredi 11 octobre 1968, p. 10, deux dernières colonnes [fin : « *Son dernier ouvrage parut en 1951 sous le titre "Le Bonheur de l'esclavage". Préfacier en outre de "Histoire d'O", signé Pauline Réage, nom sous lequel d'aucuns prétendaient qu'il fallait lire Jean Paulhan, il dégusta sans doute à petits coups le scandale que provoquèrent la préface et le roman... »]*

– « "Il n'était mystérieux que pour ceux qui l'ignoraient" », *L'Humanité. Organe central du parti communiste français*, nouvelle série, n° 7508, vendredi 11 octobre 1968, p. 10fgh [réactions de Marcel Arland, Michel Butor, Max-Pol Fouchet, Jean Giono, Guillevic, Aragon, Jean Marcenac].

– « Né à Nîmes en 1884 / "Éminence grise" / des lettres françaises / J. Paulhan est mort », *L'Indépendant*, Perpignan, n° 243, vendredi 11 octobre 1968, p. 2gh [intertitres « Chercheur d'or... » et « A voix feutrée » ; extrait : « *Ce petit homme ridé, volontairement effacé, a été l'une des personnalités les plus importantes de la littérature française pendant près d'un demi-siècle. Il exerçait son magistère en silence, du fond de son cabinet de "La nouvelle revue française" »]*.

– n.s., « Mort de Jean Paulhan », *Journal de Genève*, n° 238, vendredi 11 octobre 1968, p. 5c [texte très erroné : « *Paris, 10. — (AFP) L'écrivain Jean Paulhan est décédé dans la nuit de mercredi à jeudi dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, près de Melun, des suites d'une longue maladie. Né à Nîmes en 1884, Jean Paulhan ne devait venir que bien longtemps après à la littérature. Après une licence ès-lettres, il séjourna pendant quatre ans à Madagascar (1907 à 1911), où, tout à tout, il est professeur, puis colon. Revenu à Paris, il enseigne le malgache à l'école des langues orientales. Après la première guerre, il devient secrétaire de rédaction, puis rédacteur en chef, pendant vingt ans, de 1920 à 1940, de la puissante Nouvelle revue française.*

Pendant la Résistance, il fut l'un des fondateurs des Lettres françaises, avec Jacques Decour. Après la Libération, en 1946, il fait paraître les Cahiers de la Pléiade, et coupe les ponts avec ses anciens amis en y faisant paraître des textes de Jouhandeau et de Giono,

antirésistants. Puis, sa “lettre au directeur de la Résistance” témoigne de sa volonté d’apaisement. Il reprend son rôle d’avant-guerre en 1953 en dirigeant avec Marcel Arland la Nouvelle revue française. Grand prix de la Ville de Paris en 1951, il est élu à l’Académie française en 1963. »]

– n.s., « Jean Paulhan / (de l’Académie / française) / est mort à l’âge de 83 ans / Ancien directeur de la N.R.F., il avait été / professeur et... chercheur d’or », *Le Journal du Centre*, Nevers, 26^e édition, n° 7305, 11 octobre 1968, p. 9, dernière colonne [sous le bandeau « Informations générales » ; nous remercions pour son aide Myriam Bernard-Lavie, directrice adjointe des Archives départementales de la Nièvre].

– n.s., « Mort de l’écrivain / Jean Paulhan », *La Liberté du Morbihan*, Lorient, 24^e année, n° 237, vendredi 11 octobre 1968, p. 1a [texte complet : « PARIS. — L’ÉCRIVAIN JEAN PAULHAN EST DÉCÉDÉ CETTE NUIT DANS SA MAISON DE BOISSISE-LA-BERTRAND, PRÈS DE MELUN, DES SUITES D’UNE LONGUE MALADIE. »]

– n.s., « Jean Paulhan est mort », *Libération-Champagne*, Troyes, 11 octobre 1968 [intertitres « Accepté en 1963 parmi “les Quarante” » et « Essentiellement / critique littéraire » ; non communicable à la BNF, collections en voie de numérisation à la direction des Archives et du Patrimoine de Troyes (05 II 20)].

– n.s., « Jean Paulhan / Il se disait chercheur d’or / ses amis en firent un académicien », *Liberté de l’Est*, 24^e année, 11 octobre 1968, p. 1 et dernière [« Téléphoto U.P.I. »].

– n.s., « Mort de l’écrivain Jean Paulhan de l’Académie française », *Le Maine libre*, 25^e année, n° 1271, 11 octobre 1968, p. 1a et 10ab.

– n.s., « L’écrivain Jean Paulhan est mort » et André REMACLE, « La mort de Jean Paulhan », *La Marseillaise*, Marseille, 11 octobre 1968.

– n.s., « L’académicien / Jean / Paulhan / est décédé », *La Marseillaise. Écho du Centre*, Châteauroux, n° 8168, vendredi 11 octobre 1968, p. 1h et 3fgh [nous remercions Anne Gérardot, directrice des Archives départementales et du Patrimoine historique de l’Indre].

– n.s., « L’académicien / Jean / Paulhan / est mort / Il était âgé de 84 ans / Il fut pendant / longtemps / considéré comme l’éminence / grise des Lettres françaises » et « L’académicien Jean Paulhan / est mort à l’âge

de 84 ans », *Le Méridional. La France*, Marseille, 23^e année, n° 7804, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{ab} et p. 16^{fgh} [intertitre « Règne sur les Lettres » ; portrait photographique non crédité p. 1^a].

– n.s., « “Éminence grise” des Lettres françaises / Jean Paulhan / L’académicien français / originaire de Nîmes / est décédé / à l’âge de 83 ans » et « Jean Paulhan », *Midi libre. Grand quotidien d’information du Midi*, Montpellier, 25^e année, n° 8495, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{de} et 16^{cd} [sous la cote Fol-Jo 2669, titre non communicable à la BNF ; nous remercions pour son aide Sylvie Desachy, directrice des Archives départementales de l’Hérault].

– Marie-Jeanne VIEL, « Jean Paulhan était célèbre / dans le monde entier », *Midi libre*, 11 octobre 1968 [intertitres « ...Habité par le génie de la langue », « La consécration de l’Académie française » et « Une indépendance d’esprit et un écrivain irremplaçables »].

– Marx BERNARD, « Jean Paulhan », *Midi libre*, octobre 1968 [mention du *réboussié* : « C’était un autoportrait » ; texte repris, sans précision de jour, dans Marc Bernard & Jean Paulhan, *Correspondance 1928.....1968*, Éditions Claire Paulhan, année MMXIII, annexe IX, p. 450-452].

– ÉTIEMBLE, « L’art du paradoxe », *Le Monde*, 25^e année, n° 7385, vendredi 11 octobre 1968, p. 1^{def} et 13^{abcd} [sous les titres « Jean Paulhan est mort » (p. 1) et « La mort de Jean Paulhan » (p. 13) : « Jean Paulhan est mort, à l’âge de quatre-vingt-quatre ans, dans la nuit du 9 au 10 octobre, des suites d’une longue maladie. L’auteur des “Fleurs de Tarbes” était soigné depuis plusieurs mois dans une clinique de Neuilly. » ; deux intertitres : « La conscience / de nos faiblesses » et « Cette part / la plus précieuse » ; début : « Aussi longtemps qu’il était là, je fus de ceux qui ne pouvaient en écrire que de biais. Les quelques textes que je hasardais sur lui, autant de profils perdus : trop d’admiration paralyse. À bas la piété filiale !

Maintenant que, jusqu’à mon dernier jour, je le garderai dans la part la moins mauvaise de l’écrivain et de l’homme qu’il sut dégager de moi — non sans me violenter, — et si je tentais de le voir enfin de face ?

Plus gourmand s’il se peut que jadis et naguère, le voici donc l’autre mois qui, malgré la réserve à quoi l’invite un regard de tendresse inquiète, se commande allègrement, non pas en caporal, mais en vrai colonel de zouaves, douze belles huîtres, bien grosses et bien grasses, puis une timbale de homard, après quoi le plateau de fromages

— le tout agrémenté des vins qui apparemment s'imposent — et, pour finir, un de ces vacherins ! J'en étais heureux, et triste. Heureux de cet appétit adolescent ; triste à l'idée que cette frairie pouvait lui coûter un jour ou deux de vie, car ses remarques ou reparties, brèves, incisives, désinvoltes ainsi qu'à son ordinaire, nous prouvaient qu'il n'avait rien perdu de tout ce qui nous le rend exemplaire : cet équilibre entre l'intuition et la rigueur, cet art qu'on prétend du paradoxe alors que les vérités sont toujours paradoxales : eppur si muove.

Je le revois également au Jardin des Plantes, obtenant du gardien qu'on offrît pour nous aux serpents des souris vivantes, ou lançât au caméléon des proies que happait infailiblement une langue de précision ; puis devant une cage où deux animaux à fourrures faisaient innocemment l'amour. » (p. 1) ; coupure dans les dossiers de presse du fonds Paulhan, mais aussi dans le dossier Paulhan de Jean Blanzat].

— n.s., *Le Monde*, 25^e année, n° 7385, vendredi 11 octobre 1968, p. 13d [en trois alinéas, notice biographique sur Jean Paulhan, par les services du *Monde*].

— André DALMAS, « Une œuvre discrète mais rayonnante », *Le Monde*, 25^e année, n° 7385, vendredi 11 octobre 1968, p. 13ef [cet article partage avec le précédent le titre « La mort de Jean Paulhan » ; « De son vivant, Jean Paulhan fut l'objet d'une illusion qu'il ne voulait ni ne pouvait démentir. La connaissance que nous croyions avoir de lui n'était en effet que le reflet qu'il portait sur ceux qui l'approchaient, de l'une ou l'autre face de lui-même, de ce clair ou de cet obscur, qui séduisait toujours et déroutait quelquefois. Aujourd'hui, une œuvre, menée jusqu'au dernier jour, fera de lui le témoin, le guide et surtout le critique de la littérature à venir. »

Le « 10 octobre », jour de parution du *Monde*, Noël Devaulx écrit à Dominique Aury : « Ce soir Thérèse me tend le *Monde* avec l'annonce de cette grande tristesse.

Je pensais le voir samedi (je voulais qu'il comprenne combien j'étais navré de lui avoir si peu montré une affection pourtant profonde). Trop tard.

Voici plus de trente ans que je porte la marque de sa présence. Dites à son fils qui m'a accueilli l'autre soir si amicalement, que je partage votre chagrin et croyez, chère Dominique à mon attachement. »

Coupures dans les dossiers de presse du fonds Paulhan, et dans le dossier Paulhan de Jean Blanzat. Texte repris dans André DALMAS, *De face et de profil. L'humeur des lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 382-383].

– *n.s.*, « L'académicien Jean Paulhan est mort / Il avait dirigé la N.R.F. » et « Avant de s'engager dans la littérature Jean Paulhan disait avoir été chercheur d'or à Madagascar », *La Montagne*, 11 octobre 1968, p. 1 et p. 10 [photo légendée « Une récente photo / de Jean Paulhan »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / est mort », *La Nation. Union pour la Nouvelle République*, Paris, nouvelle série, 7^e année, vendredi 11-samedi 12 octobre 1968, p. 4b [fin : « Grand Prix de la Ville de Paris en 1951, il est élu à l'Académie française en 1963, ce qui provoque une réaction chez ceux qui voyaient en lui un révolté perpétuel. »]

– *n.s.*, « Literary Grand Prix Winner Paulhan Dies », *New York Herald Tribune*, 11 octobre 1968 [texte complet : « Paris, Oct. 10 (Reuters) — Jean Paulhan, 83, French writer and member of the Académie Française, died here today.

Mr. Paulhan was awarded the Grand Prix de Littérature by the Academy in 1945 for his work, which includes novels and travel books. In his early life he was a gold prospector in Madagascar and during World War II was active in the French Resistance. »]

– *n.s.*, « L'académicien / Jean Paulhan / est mort » et « Jean Paulhan / écrivain, académicien et / découvreur de talents / est mort », *Nice-matin*, 23^e année, n° 7633, vendredi 11 octobre 1968, p. 1bc [intertitre « Hommages posthumes »].

– *n.s.*, « Mort hier à 84 ans / Jean Paulhan / était "l'éminence / grise" des Lettres / françaises » et « Eminence grise des lettres françaises / Jean Paulhan / meurt à 84 ans », *Nord éclair*, Lille, Roubaix, Tourcoing, 25^e année, vendredi 11 octobre 1968, p. 1d et p. 18ef [intertitre « A voix feutrée » ; portrait photographique non crédité ; nous remercions pour son aide Fabrice Olivier, des Archives du Nord (cote JX 615)].

– *n.s.*, « Jean Paulhan a régné / un demi-siècle / sur les lettres françaises » et « Jean Paulhan : l'éminence grise de la littérature », *Nord-matin* [dir. politique : Augustin Laurent], Lille, 25^e année, n° 7497, 11 octobre 1968, p. 1de et p. 16ef [intertitres « Un chercheur d'or » et « L'Académie Française » ; l'exemplaire de la BNF donne comme second titre (p. 16), « Jean Paulhan / écrivain, académicien et / découvreurs de talent / est mort »].

– *n.s.*, *Le Nouveau Journal* [dir. Raymond Bourguine], édité par l'Agence économique et financière, n° 249, 11 octobre 1968, p. 8c [texte complet : « *L'écrivain Jean Paulhan est décédé la nuit dernière dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, près de Melun, des suites d'une longue maladie.* »]

– *n.s.*, « “Eminence grise des lettres” Jean Paulhan est décédé », *Le Nouvel Alsacien. Der Elsässer*, édition bilingue [dir. de la publication E. Zimmermann], Strasbourg, 83^e année, n° 239, vendredi 11 octobre 1968, p. 5ab.

– *n.s.*, « L'académie en deuil / L'écrivain / Jean Paulhan / n'est plus / le célèbre critique, décou-/vreur de talents, s'est éteint / à l'âge de 84 ans » et « Jean Paulhan / est mort », *La Nouvelle République du Centre-Ouest* [dir. gén. Pierre Archambault], 25^e année, n° 7319, 11 octobre 1968, p. 1cd et p. Df [intertitre « Du “Guerrier appliqué” à “Histoire d'O” »].

– *n.s.*, « L'Académie / et les Lettres françaises en deuil / Jean Paulhan / est mort », *Oise matin*, vendredi 11 octobre 1968, p. 6cd [portrait photographique non crédité ; la BNF ne conserve que deux pages par numéro de ce titre ; nous remercions Clotilde Romet, directrice des archives départementales de l'Oise, qui a bien voulu nous éclairer].

– *n.s.*, « Mort / de l'Académicien / Jean Paulhan », *Ouest-France* [directeur général honoraire : Paul Hutin-Desgrées ; directeur général : Louis Estrangin], vendredi 11 octobre 1968, p. 3c [portrait photographique à la cigarette, non crédité ; nous remercions pour leur aide Bruno Corre et Laure Welschen, des Archives départementales du Finistère].

– *n.s.*, *Paris-Jour* [fondateur : Cino del Duca], n° 2823, vendredi 11 octobre 1968 [texte complet : « **Jean Paulhan** de l'Académie Française, vient de mourir, à 84 ans, dans sa maison de Boissise-la-Bertrand, non loin de Melun.

Écrivain peu connu du grand public bien qu'il ait commené à être publié en 1917, il a pourtant rempli un rôle important dans la littérature, car c'est lui qui a dirigé, pendant de longues années, la N.R.F. Il y a fait publier des écrivains comme Gide, Claudel, Jouhandeau, Supervielle, Montherland, Duhamel, Malraux, Lacretelle, Aragon. » Après consultation de l'exemplaire papier de la BNF, nous n'avons pas trouvé ce texte à la date indiquée].

– n.s., « Jean Paulhan / est décédé », *Paris-Normandie*, n° 2454, vendredi 11 octobre 1968, p. 1gh [texte complet : « Jean Paulhan est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Avec lui disparaît celui qui, entre les deux guerres et depuis, fut ce qu'on a appelé le "mandarin des Lettres" * Directeur de la **Nouvelle Revue Française**, il a joué durant plus de trente ans un rôle fondamental dans la littérature, découvrant, jeunes ou non, des écrivains qu'il suivait et encourageait avec finesse. * Résistant de la première heure, il avait participé à la fondation des **Lettres Françaises**. * Seuls, quelques-uns de ses ouvrages sont connus du grand public. * Grand Prix de la ville de Paris en 1951, il avait été élu à l'Académie française en 1963. »]

– n.s., « Mort / de Jean / Paulhan / directeur de la "Nouvelle / Revue Française" », *Paris-Normandie*, n° 2454, vendredi 11 octobre 1968, p. 16a [intertitre « Le "mandarin" / des lettres / françaises »].

– n.s., « Jean Paulhan meurt à 84 ans / Presque tous / les grands / écrivains / français / doivent une / part essentielle / de leur carrière / à celui qui fut / le plus anti-conformiste des / académiciens », *Paris-presse. L'Intransigeant. France-Soir. Le seul quotidien vendant plus d'un million*, vendredi 11 octobre 1968, p. 1 (manchette en pleine page) et 5g [intertitre « "C'est un chêne" » (selon Audiberti) et « Réponses à Proust » ; extrait : « Presque tous les grands écrivains français doivent une part essentielle de leur carrière à celui qui fut le plus anti-conformiste des académiciens » ; en première page, portrait photographique à la cigarette, non crédité, légendé « Jean Paulhan / "Je n'ai d'indulgence pour aucune faute. J'en ai pour les / coupables." » (le corps de l'article donne la version « pour tous les coupables »)].

– n.s., « L'Académie / et les Lettres françaises en deuil / Jean Paulhan / est mort », *Le Parisien libéré*, 25^e année, n° 7500, 11 octobre 1968, p. 9cd [rubrique : « Miroir de Paris » ; extrait : « Marcel Achard a pu dire qu'il fut "l'éminence grise, le Père Joseph de la littérature" » ; texte légèrement plus long que le suivant : « Son magistère, il l'exerçait en silence, du fond de son bureau de "la Nouvelle Revue française", encourageant les auteurs méconnus, canalisant des courants de pensée, guidant des carrière littéraire [sic] jusqu'à leur terme qui fut pour certaines cette Académie française, à laquelle lui-même fut appelé à siéger en 1963. » ; même fin que le suivant].

– n.s., « L'Académie et les lettres / françaises en deuil / Jean Paulhan est mort », *Le Parisien libéré*, 25^e année, n° 7500, 11 octobre 1968, p. 9cd [rubrique : « Miroir de Paris » ; fin : « Les obsèques de Jean

Paulhan auront lieu samedi, à 11 heures 15, au cimetière de Bagneux, (Hauts-de-Seine). »]

– *n.s.*, « L'écrivain Jean Paulhan l'Eminence grise des Lettres françaises est décédé » et « Pendant près d'un demi-siècle, Jean Paulhan qui vient de mourir d'un cancer a été l'Eminence grise des lettres françaises », *Le Populaire du Centre*, n° 243, 11 octobre 1968, p. 1 et 3 [intertitres « Il fut d'abord professeur colon et... chercheur d'or » et « Peu connu du grand public »].

– *n.s.*, « Mort de / l'académicien / Jean Paulhan / ancien rédacteur / en chef / de la "N.R.F." » et « Académicien », *La Presse de la Manche*, Cherbourg, n° 7335, vendredi 11 octobre 1968, respectivement p. 1h et page dernière, a [« *Paris. 10 (A.F.P.)* » ; nous remercions Jean-Baptiste Auzel, directeur des Archives départementales de la Manche].

– *n.s.*, « L'«éminence grise» des Lettres françaises / Jean Paulhan est mort », *Presse-océan*, Grand Nantes, n° 9132, 11 octobre 1968, p. 15de [intertitres « La Nouvelle Revue Française » et « Une œuvre de critique » ; nous remercions les Archives départementales de Loire-Atlantique pour leur aide].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / est mort / L'académicien / avait / succédé / à Pierre Benoit / sous la Coupole » et « Jean Paulhan ("l'académicien qui sut découvrir les talents chez les vivants") est mort », *Le Progrès*, Lyon [Léon Delaroche, fondateur], 109^e année, n° 37527, vendredi 11 octobre 1968, p. 1bc et p. 17abc [extrait : « *Une autre coquetterie lui fit dire jadis qu'il avait été chercheur d'or à Madagascar où il enseigna également le français, le latin, l'histoire et la géographie au tout jeune lycée de Tananarive avant de s'installer colon sur les hauts plateaux.* »]

– *n.s.*, *Le Provençal*, 11 octobre 1968 [rubrique : « Tour d'horizon » ; extrait : « *Les lettres françaises sont en deuil : l'académicien Jean Paulhan est mort. Ce Cévenol mystérieux, peu connu du grand public, exerça un véritable magistère sur la littérature de notre pays pendant quelque quarante ans, en présidant notamment aux destinées de la N.R.F. C'est un des plus brillants défenseurs de notre langue qui disparaît.* » Nous n'avons pas retrouvé ce texte aux lieu et date indiqués. Voir les deux suivants].

– *n.s.*, « Eminence grise des / Lettres françaises / Jean Paulhan est mort / à l'âge / de 84 ans », *Le Provençal*, Marseille, n° 8508, vendredi 11 octobre 1968, p. 1 [annonce « En dernière page, l'information et

“Eminence grise ou chercheur d’or ? par Léon-Gabriel Gros” » ; voir le suivant].

– n.s., « Jean Paulhan est mort » et Léon-Gabriel GROS, « “Eminence grise” ou chercheur d’or ? », *Le Provençal*, n° 8508, vendredi 11 octobre 1968, p. 18a [fin du texte de Léon-Gabriel Gros : « *Libérer l’homme de la sujétion des mots, telle fut sa préoccupation constante. Je crois bien que c’est un Nîmois comme lui, le romancier Marc Bernard, qui l’a le plus heureusement défini : J[e]an Paulhan n’a jamais recherché que la ‘clef du langage’, une sorte de ‘pierre philosophale de la sémantique’. Il nous lègue une des plus hautes leçons de rigueur de toute notre littérature. Sur le plan purement critique, il est vrai, et c’est par là qu’il est moins grand que d’autres détenteurs de la “magistrature des Lettres”, un Malherbe ou un Mallarmé, moins grand mais tout aussi juste. »]*

– n.s., « Paulhan / emporté par / un cancer » et « Paulhan, alchimiste des lettres », *Le Républicain lorrain. Est-Journal* [directeur général fondateur : V. Demange ; directrice : Marguerite Puhl-Demange], 50^e année, n° 241, vendredi 11 octobre 1968, p. 1a et p. 12abcde [extrait, pour le premier : « *Depuis plus d’un an, Jean Paulhan, qui fut considéré comme “l’éminence grise” des lettres françaises, n’apparaissait plus en public. Il souffrait d’un cancer qui a, finalement, eu raison de lui. »* ; trois intertitres pour le second : « L’érudit subtil », « Le désir d’étonner » et « Une manière de prophète ». Nous remercions pour son aide Jean-Éric Iung, directeur des Archives, de la Mémoire et du Patrimoine de Moselle].

– n.s., « Ancien directeur littéraire et... chercheur d’or / Jean Paulhan de l’Académie française est mort à l’âge de 83 ans », *La République. Le Provençal* [dir. Jacques Defferre], vendredi 11 octobre 1968, p. 18efgh [mention « (ACP) » *in fine*].

– n.s., « Décès / de Jean / Paulhan / romancier et critique », *La République du Centre*, n° 7011, vendredi 11 octobre 1968, p. 1ab et dernière page [« *Portrait datant de 1963 de l’écrivain Jean Paulhan, mort la nuit dernière à l’âge de 83 ans. (A.P.) »*]

– n.s., « L’Académie / et les Lettres françaises en deuil / Jean Paulhan / est mort », *Seine-et-Marne matin*, 11 octobre 1968 [début erroné : « *Jean Paulhan n’est plus. Le terrible mal qui le rongait depuis des mois l’a emporté dans la nuit de mercredi à jeudi alors qu’il se trouvait dans sa propriété de Boissise-la-Bertrand, près de Melun. Jean*

Paulhan était âgé de 83 ans. » Le microfilm de la BNF ne contient que les pages une et dernière].

– n.s., « Jean Paulhan n'est plus » et Jean PRASTEAU, « Qui était cet homme ? / Jean Paulhan “l'éminence grise” », *Sud-Ouest*, vendredi 11 octobre 1968, p. 1gh [intertitres « Un texte au titre étrange » et « Un des classiques de “l'enfer” »].

– n.s., « Mort de l'académicien / Jean Paulhan », *Le Télégramme de Brest et de l'Ouest. Journal républicain du matin*, Quimper, n° 7330, vendredi 11 octobre 1968, p. 1ab [portrait photographique en académicien, non crédité ; texte complet : « Membre de l'Académie française depuis 1963, Jean Paulhan est mort hier à l'âge de 84 ans. Il était également directeur de la “Nouvelle Revue Française”. » Nous remercions pour leur aide Bruno Corre et Laure Welschen, des Archives départementales du Finistère].

– n.s., « Jean Paulhan est mort / L'académicien avait succédé sous la Coupole à Pierre Benoit » et « Jean Paulhan (“l'académicien qui sut découvrir / les talents chez les vivants”) est mort », *La Tribune*, Saint-Etienne, 11 octobre 1968, p. 1 et p. 17 [fin : « De son vivant, il aurait aimé que l'on ajoute : membre de la Société asiatique. »]

– « Il fit publier Gide, Clau-/del, Duhamel, Malraux... / Jean Paulhan / (de l'Académie / française) / est mort à 84 ans / On lui a attribué (peut-être à tort) la fameuse / “Histoire d'O” / » et « Écrivain / anti-conformiste / et mystérieux / Jean Paulhan aimait faire croire / qu'il descendait d'un consul romain », *L'Union*, Reims, 25^e année, n° 7400, p. 1c et p. 16efgh.

– n.s., « Mort de / Jean Paulhan / de l'Académie / française / Il joua un rôle important / dans notre littérature », *La Voix du Nord*, Lille, sans numéro, 11 octobre 1968, p. 1 et 14 [portrait légendé « L'académicien Jean Paulhan / (Ph. A.P.) » ; intertitres « Un résistant » et « Éloge à l'Académie française ». Nous remercions pour leur aide les Archives départementales du Nord].

– n.s., « L'écrivain et académicien / Jean Paulhan / n'est plus / Il s'est éteint à 82 ans / dans sa propriété / près de Melun » et « Jean Paulhan est mort », *L'Yonne républicaine. Journal régional d'information. Quotidien régional d'information issu de la Résistance*, n° 239, vendredi 11 octobre 1968, p. 1gh et p. 14de [photo légendée : « Jean

Paulhan, lors de sa réception à l'Académie française, en 1964 (Archives "L'Y. R.") »].

– n.s., « Mort de l'académicien / Jean Paulhan / Après avoir cherché de l'or à Madagascar / il avait découvert le talent des plus grands / écrivains de ce temps », *L'Aisne nouvelle*, Saint-Quentin, 25^e année, n° 3740, p. 1ab.

– n.s., *Beaux-Arts*, Bruxelles, n° 1218, samedi 12 octobre 1968, p. 14b [rubrique : « Expositions » puis « À Bruxelles » ; texte complet : « *C'est l'aperçu rétrospectif que la galerie "Rive Gauche", au Grand Sablon, dédie à la mémoire de Jean Fautrier (1898-1964) — près d'une centaine de pièces — qu'il faut voir en premier lieu. Il s'agit d'un artiste français de grande importance, peintre d'abord, mais aussi sculpteur et graveur, dont le Prix international de la Biennale de Venise, partagé en 1960 avec Hans Hartung, consacra officiellement le prestige, demeuré longtemps secret, malgré les parrainages littéraires de Paulhan, de Malraux et de Ponge. La suite, à la fois tragique et délicate, des Otages, peinte durant la seconde guerre mondiale, dans une pâte grumeleuse, blafarde, écrasée sous l'action d'une véhémence contenue, fit de Fautrier l'ancêtre de la peinture dite matério-informelle. Nous remontons ici les années pour apprendre comment il vint de l'interprétation élégamment élidée du corps féminin à une forme particulière de la sensibilité qui le situe à un rang privilégié dans l'art moderne. Son œuvre intéresse toujours davantage à mesure que s'intériorisent les ressources de l'expression. Et c'est la poursuite de cette démarche solitaire que l'on découvre dans les toiles, les aquarelles, les dessins à l'encre de Chine où se reconnaît la marque d'une maîtrise ardente, concentrée sur les subtiles modulations du trait, du ton, de la matière.* » ; annonce p. 14a pour l'exposition Jean Fautrier, 32, place du Grand Sablon, Bruxelles 1, jusqu'au 31 octobre 1968].

– *Le Crestois* [52, rue Sadit-Carnot], Crest, 69^e année, n° 3563, 12 octobre 1968, p. 1a [texte complet : « *Mort, à l'âge de 84 ans, de l'écrivain Jean Paulhan.* » Nous remercions pour son aide Benoit Charenton, directeur des Archives départementales de la Drôme].

– n.s., « La mort de Jean Paulhan », *La Croix*, 88^e année, n° 26090, samedi 12 octobre 1968, p. 14de [début : « *Jean Paulhan, de l'Académie française, dont nous avons annoncé la mort dans nos dernières éditions de jeudi, était né à Nîmes en 1884.* » Voir *supra* à la date du 11 octobre].

– n.s., « “Eminence grise” / des lettres françaises / Jean Paulhan est mort », *La Dordogne républicaine* [dir. pol. Georges Bonnet], Périgueux, samedi 12 octobre 1968, p. 1^{gh} [portrait photographique non crédité].

– P.N., « *L’académicien Jean Paulhan, qui sera / inhumé samedi à Bagneux, avait / découvert Gide, Claudel, Malraux et Aragon* », *France-Soir*, samedi 12 octobre 1968, p. 15^{bcd} [portrait photographique non crédité, de Jean Paulhan en académicien, et légendé « *Jean Paulhan fut / chercheur d’or* » ; intertitre « La passion des mots et du langage » ; témoignage de Marcel Arland : « *Le grand public ne connaît pas assez l’œuvre de cet écrivain. Sa figure relevant d’une sorte de légende entourée de mystère qui ne correspondait pas à la réalité. En réalité, en effet, il n’était mystérieux que pour les gens qui l’ignoraient. Pour les jeunes qui s’adressaient à lui et qu’il aida beaucoup, pour ses amis, il n’y avait aucun mystère en lui : son ironie, son humour, cachaient une véritable et profonde sensibilité.* » (voir *Le Figaro* du 11 octobre 1968)].

– *France-Soir*, 12 octobre 1968 [texte complet : « *Les jeudis de l’Académie. Après avoir rendu hommage à Jean Paulhan, les académiciens ont supprimé une définition du mot : “conversation” : “être surpris en conversation criminelle” qui signifiait “en flagrant délit d’adultère”.* »]

– La Gazette, « Adieu à Jean Paulhan », *La Gazette parisienne. Le Journal d’information de Paris* [rédacteur en chef : Sonia Reff ; directeur de la publication : J.-C. Léon-Redon], n° 2, 12 octobre 1968, a [texte complet, encadré de noir : « *Quoi de plus parisien que ce jeune vieux Nîmois de la rue des Arènes qui jouait aux boules le dimanche dans son V^e arrondissement avec Marcel Jouhandeau, Jean Blanzat, Marcel Aymé. Depuis Le Guerrier appliqué, où il avait moqué sa guerre de 14-18, Pauhan était devenu le maître de la Nouvelle Revue Française, et comme tel le nouveau Renaudot et Vaugelas de Gallimard. Avec Jacques Decour, ce fut lui qui créa l’hebdomadaire Les Lettres Françaises, ce qui amena la Gestapo à sa porte. C’était le temps où il écrivait sous pseudonyme aux Editions de Minuit. Découvreur des meilleurs écrivains révélés depuis 1920, Paulhan tenait beaucoup à la langue, mais non moins à l’humour, bien que d’une façon plus matoise que son compère Queneau. Sa figure ronde, son sourire narquois et bon, nous ne l’oublierons guère. Au paradis des pétanqueurs littéraires, que de gens, lorsqu’il pointera juste comme dans sa réthorique* [sic]

des Fleurs de Tarbes, s'en iront "biser la Fanny" de la grammaire facétieuse. L'Académie aura quelque mal à lui trouver un successeur apte à prononcer l'éloge du journaliste créateur des "Nouvelles en trois lignes". »]

– n.s., *La Haute-Marne libérée. Le Haut-Marnais républicain. Les Dépêches*, Chaumont, samedi 12 octobre 1968, p. 1a [peut-être pour corriger l'erreur (« Jacques Paulhan ») commise la veille dans le même périodique ; texte complet : « *L'académicien Jean Paulhan vient de mourir à Paris. Jean Paulhan pendant son discours d'investiture à l'Académie française (A.F.P. Photo)* »].

– n.s. « La mort / de Jean Paulhan », *La Liberté du Morbihan*, Lorient, 24^e année, n° 238, 12 octobre 1968, p. 1a [portrait photographique légendé par erreur : « *L'Académicien Jean Paulhan qui vient de mourir à Paris fut une des personnalités les plus importantes de la littérature française pendant près d'un demi-siècle. Jean Paulhan pendant son discours d'investiture à l'Académie Française.* »]

– n.s., *Le Limouxin. Hebdomadaire d'Informations générales, régionales et locales*, Limoux, 137^e année (Nouvelle Série, 25^e Année), n° 1249, samedi 12 octobre 1968, p. 1a [rubrique « Nouvelles de / la Semaine », puis « En France » ; texte complet : « *L'Académicien Jean Paulhan meurt à l'âge de 83 ans.* » Nous remercions pour son aide Christine Martinez, directrice des Archives départementales de l'Aude, qui nous permet notamment de corriger l'erreur de titre figurant sur le bordereau du fonds Paulhan, *Le Limouin* pour *Le Limouxin*].

– *Le Monde*, 25^e année, n° 7386, samedi 12 octobre 1968, p. 13^{de} [texte complet : « *Mme Jean Paulhan / M. et Mme Pierre Paulhan et leurs enfants / M. et Mme Frédéric Paulhan et leurs enfants / Mme Dominique Aury / Sa famille, / Ses collaborateurs, ses amis / ont la douleur de faire part du décès, le 9 octobre, dans sa quatre-vingt-quatrième année, de / M. **Jean Paulhan**, / de l'Académie française / grand officier / de la Légion d'honneur / croix de guerre 1914-1918 / médaille de la Résistance./ L'inhumation aura lieu au cimetière de Bagneux-Parisien le samedi 12 octobre, à 11 h. 15. / L'on se réunira à la porte principale du cimetière, où les fleurs devront être envoyées.* »]

– Robert ESCARPIT, « Médecin de famille », *Le Monde*, 25^e année, n° 7386, samedi 12 octobre 1968, p. 1b [rubrique : « Au jour le jour » ; billet complet : « *Pourquoi grise, l'éminence ? Et si Jean Paulhan était le père Joseph de la littérature, qui donc était Richelieu ? S'il y avait*

un cardinal, qui était le pape ? S'il y avait un premier ministre, qui était le roi ?

Étrange manie qu'on a toujours de vouloir monarchiser et hiérarchiser la république des lettres ! En fait, le rôle de Jean Paulhan a été à la fois plus humble et plus décisif. Dans cette pouponnière d'écrivains qu'était la librairie Gallimard entre les deux guerres, il a été l'obstétricien, l'accoucheur, le pédiatre et même, plus tard, quand la génération mise au monde avec son aide a vieilli, il est devenu le médecin de famille.

Le voilà qui s'en va. Il n'aura pas de remplaçant. Les bébés-éprouvettes d'aujourd'hui demandent moins de soins, et si la mortalité littéraire ne cesse d'augmenter, ce ne sont pas les écrivains qui sont plus fragiles, c'est la littérature tout entière qui est malade. »]

– n.s., *Le Moniteur des travaux publics et du bâtiment*, 12 octobre 1968 [texte complet : « *Mort, à 84 ans, de Jean Paulhan, de l'Académie française.* »]

– n.s., « Jean Paulhan overladen / Relativerende geest en / eminent criticus », *Nieuwe Rotterdamse Courant N.V.*, Rotterdam, Zaterdag 12 Oktober 1968 [coupure au fonds Paulhan, avec lettre de condoléances adressée « *A la redaction de / la N.R.F. / 5, rue Séb. Bottin / Paris* »].

– Jean Le MARCHAND, « Jean Paulhan / animateur de la littérature française », *Le Nouveau Journal* [dir. Raymond Bourguine], édité par l'Agence économique et financière, Paris, 12 octobre 1968 [texte complet : « *Jean Paulhan, qui vient de mourir, laissait entretenir, non sans malice, la légende selon laquelle plusieurs générations lui devaient presque tout. Il était entendu qu'il était "l'éminence grise des lettres"* . En fait Jean Paulhan débute dans la carrière alors que la grande génération de la Nouvelle Revue Française (Gide, Claudel, Martin du Gard, Valéry) a déjà trouvé son épanouissement. Pour les écrivains de l'entre-deux-guerres, de Mauriac à Montherlant, de Green à Bernanos, ils s'affirmaient lorsqu'en 1925 Jean Paulhan recueillait la direction de la Nouvelle Revue Française. Enfin, après la guerre, l'école du Nouveau Roman naissait et se développait hors de son influence.

On peut se demander si cette légende ne réjouissait pas Jean Paulhan : il aimait l'ambiguïté et le mystère, il avait le goût de surprendre et de dérouter. Tandis qu'on le peignait en Père Joseph de la littérature, il pouvait tout à son aise écrire une œuvre peu ambitieuse mais dense.

Jean Paulhan n'avait pas pris son parti de la confusion verbale de notre époque : toute son œuvre fut consacrée à la défense, à la purification du langage. Avec "Les Fleurs de Tarbes", son ouvrage le plus célèbre, il redonnait à la rhétorique un éclat depuis longtemps oublié.

Dans ses autres œuvres : "Le guerrier appliqué", "Clefs de la poésie", "Les Causes célèbres", la démarche est toujours celle d'un homme, qui refuse de s'en faire accroire, qui cherche sous la paille des mots le grain des choses, passionné malgré sa feinte nonchalance à chercher le vrai, l'irréfutable.

Il y a quelque temps on a entrepris de publier ses œuvres complètes. Plus d'un s'est aperçu que Jean Paulhan était encore un auteur tout neuf qui restait à découvrir. »]

– Pierre BOURGEADE, « Jean Paulhan », *Combat*, n° 7541, samedi 12 et dimanche 13 octobre 1968, p. 1ab et p. 16bc [rubrique « Tribune libre » ; texte complet : « L'événement qui vient de se produire et qui appelle notre pensée sur Paulhan, est de ceux que lui-même nomma, naguère, "faits-divers" : l'événement le plus commun, et le moins clair. La mort d'un homme est la chose la plus familière qui soit, et, chaque fois, nous en sommes meurtris comme d'une chose inconcevable : elle l'est. Paulhan passa sa vie à montrer que le mot, l'idée, la chose ne sont qu'un, et voici que pour lui cette unité mystérieuse est accomplie. Si peu que, désormais, nous prononcions les deux syllabes de son nom : "Paulhan", nous serons certains de sa présence.

Paroles, dira-t-on. Mais "penser comme il faut, dit Paulhan, c'est d'abord faire place au mystère". Certes. Il est difficile de nier que la mort soit la mort, mais le jeune homme qui, sur les quais de Paris, achète un livre de Paulhan et le lit, nie la mort avec une force invincible : car de la pensée même de Paulhan, il fait la sienne.

Une objection, ici : lit-on Paulhan ?... Les jeunes gens, aujourd'hui, ne sont-ils pas occupés d'autre chose, et les problèmes du langage, auxquels se consacra Paulhan, les intéressent-ils encore ?... Il semble. D'un bout du monde à l'autre, les jeunes gens s'agitent et se battent parce que le monde, tel qu'il est, ne colle plus aux mots qui le désignent. Parce que le mot "liberté", par exemple, qui figure au fronton des prisons, par exemple, et dont on les abreuve, par exemple, dans les pays de l'Est, par exemple, et dans ceux de l'Ouest, par exemple, ne coïncident pas avec ce qu'eux-mêmes nommeraient "liberté", par exemple. Ils s'interrogent sur le monde et le langage suivant l'exemple de Jean Paulhan.

Car toujours, Jean Paulhan, qui avait tendance à tout confondre, confondit la théorie et la pratique. La pratique de la liberté dans le

langage le conduisit à la pratique de la liberté dans la littérature, et il fit de la Nouvelle Revue Française ce qu'elle est (à peu près unique, dans son genre) : un lieu où les diktats n'existent pas, où toutes les voies demeurent ouvertes, et où les extrêmes cohabitent. Plus tard, lorsque les partisans d'une philosophie obtuse se répandirent en Europe, Paulhan, très naturellement, les combattit. Contre elle, et contre eux, il fonda les Lettres Françaises, soit françaises deux fois : contre l'occupation étrangère à la France, et contre les idées que les forces occupantes s'efforçaient d'imposer avec la complicité de quelques-uns. Mais plus tard, la France libérée, lorsque ceux qui s'étaient compromis, traînés devant leurs juges, rencontrèrent trop souvent, en eux, des justiciers, Paulhan ne craignit plus de dénoncer l'excès de cette répression. Avec la liberté, il aimait la justice, et même pour les adversaires de la liberté.

Ainsi Paulhan, à partir de ce qu'il cherchait dans le langage, trouva-t-il les règles de l'action. Trop souvent, aujourd'hui, on n'établit plus de lien, de l'un à l'autre. Le langage est tenu pour un univers clos dont il est impossible de sortir. L'action est voulue pour elle-même. En conséquence, les casuistes de la littérature s'abîment morosement dans l'abstraction ; et les agitateurs, qui balancent le verbe aussi facilement que les pavés, s'étonnent que la réalité aille sans eux.

On a fait de Paulhan un pur littéraire : sa vie ne fut qu'action. On le présente comme un esprit paradoxal : sa vie n'est que logique. Dans une époque où les choses et les mots sont en question, Paulhan est naturellement l'exemple à suivre. »]

– Georges ANEX, « Paulhan, qui vient de mourir... », *Journal de Genève*, n° 239, samedi 12-dimanche 13 octobre 1968, p. 5ab [rubrique : « La Vie internationale » ; texte de présentation : « Nous savions Jean Paulhan malade depuis plusieurs mois, sa vie menacée, et notre amitié inquiète tentait de faire reculer par la pensée une échéance ineluctable. Paulhan avait atteint ce “grand âge” dont parle Perse, comme il aimait à appeler le poète d'Exil et de Chronique, en une sorte de raccourci ironique et admiratif), et qui fut pour lui “route de braise et non de cendres...” jusqu'à ces derniers temps. » ; deux intertitres « Inlassablement curieux / de littérature » et « Des amis qui avaient nom / Ramuz, Cingria... »].

– n.s., « Émouvantes obsèques / de Jean Paulhan / hier matin », *L'Alsace*, Mulhouse, 13 octobre 1968, p. 3 [texte complet : « Paris. – Les nombreux amis de Jean Paulhan ont rendu hier matin, au cimetière de Bagneux, un dernier hommage à celui qui fut l'animateur de la NRF

pendant de longues années, un académicien fidèle, un ardent défenseur des lettres et de la langue française.

Ses obsèques ont revêtu un émouvant caractère de simplicité dans ce décor d'une douce matinée d'automne.

On remarquait la présence autour de la famille de nombreuses personnalités des Arts et des Lettres.

Aucun discours n'a été prononcé, mais près de la tombe proche de l'allée des Peupliers, d'immenses couronnes s'accumulaient, où dominaient les roses, les orchidées et les dalhias. Elles portaient en particulier les inscriptions : Lettres françaises, Édition Gallimard, Académie française.

Ce fut ensuite devant la famille le long défilé de ceux qui avaient été les admirateurs et les amis de Jean Paulhan. » Nous remercions pour son aide Cédric Oberlé, de la B.N.U. de Strasbourg (Pôle d'excellence alsatiques)].

— n.s., « Les obsèques de Jean Paulhan », *L'Écho. La Liberté*, Lyon, 22^e année, n° 207 de la nouvelle série, dimanche 13 octobre 1968, p. 2fg [texte complet : « *Paris. — Les nombreux amis de Jean Paulhan ont rendu hier matin, au cimetière de Bagneux, un dernier hommage à celui qui fut l'animateur de la N.R.F. pendant de longues années, un académicien fidèle, un ardent défenseur des lettres et de la langue française. Ses obsèques ont revêtu un émouvant caractère de simplicité dans ce décor d'une douce matinée d'automne.*

On remarquait la présence autour de la famille, conduite par les deux fils de Jean Paulhan, de MM. Pierre Moinot, directeur des Arts et Lettres, Marcel Arland, de l'Académie française et directeur de la N.R.F. : Jean Grosjean, rédacteur en chef de la même revue, Claude Gallimard, Robert Gallimard, Jean Blanzat, Jean Denoël, Raymond Queneau, des éditions Gallimard ; des membres de l'Académie française : Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel, Jean Mistler, directeur en exercice, Pasteur Vallery-Radot, le professeur Jean Delay, Jean Guéhenno, André Janson, Maurice Druon et de nombreux écrivains, parmi lesquels Marcel Jouhandeau, Jacques de Bourbon-Busset, Claude Roy.

Aucun discours n'a été prononcé, mais près de la tombe proche de l'allée des Peupliers, d'immenses couronnes s'accumulaient, où dominaient les roses, les orchidées et les dalhias. Elles portaient en particulier les inscriptions : Lettres françaises, Édition Gallimard, Académie française.

Ce fut ensuite, devant la famille, le long défilé de ceux qui avaient été les admirateurs et les amis de Jean Paulhan. » Nous

remercions pour son aide Pierre Guinard, directeur des collections et contenus de la Bibliothèque municipale de Lyon].

– Marc HÉRISSE, « “Chronique cinéma” : un générique brillant », *France-Soir*, 13 octobre 1968 [sous le titre : « Nos critiques jugent la soirée de vendredi », extrait de la rubrique concernant la deuxième chaîne, après « Himalaya, terre de sérénité » et « Broadway Pot pourri » : « *Poursuivant dans le disparate, on nous offrit pour conclure FAUTRIER L'ENRAGÉ. Mais au moins le film réalisé sur ce peintre d'avant-garde, avait-il le mérite de nous offrir le visage et les commentaires de Jean Paulhan, l'écrivain disparu voici deux jours.* » Même texte que dans *Paris-presse* le 14 octobre 1968].

– n.s., « Les académiciens / ont rendu un dernier / hommage / à Jean Paulhan », *France-Soir*, 13 octobre 1968 [texte complet : « *De nombreux amis connus et inconnus ont voulu rendre un dernier hommage à Jean Paulhan, qui fut le directeur de la “Nouvelle Revue Française”.*

L'académicien, mort à 83 ans, après une longue maladie, est entré dans sa dernière demeure, au milieu d'innombrables gerbes de fleurs, samedi matin, à 11 heures, au cimetière de Bagneux.

Ses collègues du quai de Conti sont venus saluer l'écrivain des “Fleurs de Tarbes” : MM. Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Louis Pasteur Vallery-Radot, André Chamson, Jean Mistler, Jean Guéhenno et le Benjamin de l'Institut, Maurice Druon.

La cérémonie, d'une émouvante simplicité, s'est achevée à 11 h. 30. » Même texte que dans *Paris-presse* les 13 et 14 octobre].

– Martine MONOD, « La passion de “la chose littéraire” », *L'Humanité dimanche*, 13 octobre 1968 [fin : « *Jean Paulhan pouvait irriter.*

Mais son souci méticuleux d'une certaine perfection de langage, son besoin de nouveauté, son honnêteté enfin, donnent tout son poids inoubliable au rôle essentiel qu'il joua si longtemps. »]

– n.s., « Les obsèques de Jean Paulhan », *La Marseillaise*, 13 octobre 1968 [texte complet : « *Les amis de Jean Paulhan ont rendu hier matin au cimetière de Bagneux un dernier hommage à celui qui fut l'animateur de la N.R.F. pendant de longues années, un académicien fidèle, un ardent défenseur des lettres et de la langue française. Ses obsèques ont revêtu un émouvant caractère de simplicité dans ce décor d'une douce matinée d'automne.*

On notait dans l'assistance de nombreuses personnalités du monde des arts et des lettres parmi lesquelles plusieurs académiciens. »]

– Garnier MONTFORT, « Jean Paulhan / un Nîmois d'origine et de cœur », *Le Méridional*, Nîmes, 13 octobre 1968 [photographie légendée : « Dans cette maison, la première à gauche, rue de Chaffoy, l'académicien Jean Paulhan a passé une grande partie de sa jeunesse. »]

– n.s., « Hier, à Bagneux / Académiciens et écrivains / ont rendu un dernier / hommage à Jean Paulhan », *Midi libre Dimanche. Grand hebdomadaire d'information du Midi*, Montpellier, 25^e année, n° 8497, dimanche 13 octobre 1968, p. 4fg [nous remercions pour son aide Sylvie Desachy, directrice des Archives départementales de l'Hérault].

– n.s., « Dernier hommage / à Jean Paulhan : / un monceau de fleurs », *La Montagne*, Clermont-Ferrand, 13 octobre 1968, ab [intertitre : « Roses et orchidées » ; texte complet : « Paris. — Les nombreux amis de Jean Paulhan ont rendu, hier matin, au cimetière de Bagneux, un dernier hommage à celui qui fut l'animateur de la N.R.F. pendant de longues années, un académicien fidèle, un ardent défenseur des lettres et de la langue française. Ses obsèques ont revêtu un émouvant caractère de simplicité dans ce décor d'une douce matinée d'automne.

ROSES ET ORCHIDÉES

On remarquait la présence autour de la famille, conduite par les deux fils de Jean Paulhan, de MM. Pierre Moinot, directeur des Arts et Lettres ; Marcel Arland, de l'Académie française et directeur de la N.R.F. ; Jean Grosjean, rédacteur en chef de la même revue ; Claude Gallimard ; Robert Gallimard ; Jean Blazat [sic] ; Jean Denoël ; Raymond Queneau, des éditions Gallimard ; des membres de l'Académie française : Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel ; Jean Mistler, directeur en exercice, Pasteur Vallery-Radot, le professeur Jean Delay ; Jean Guéhenno ; André Janson ; Maurice Druon, et de nombreux écrivains, parmi lesquels : Marcel Jouhandeau, Jacques de Bourbon-Busset, Claude Roy.

Aucun discours n'a été prononcé, mais, près de la tombe proche de l'allée des Peupliers, d'immenses couronnes s'accumulaient, où dominaient les roses, les orchidées et les dalhias. Elles portaient en particulier les inscriptions : "Lettres françaises", "Éditions Gallimard", "Académie française".

Ce fut ensuite, devant la famille, le long défilé de ceux qui avaient été les admirateurs et les amis de Jean Paulhan. » Nous

remercions pour son aide Pierre-Frédéric Brau, directeur des Archives départementales du Puy-de-Dôme].

– n.s., « Les obsèques de Jean Paulhan », *Nice-matin*, 23^e année, n° 7635, dimanche 13 octobre 1968, p. 2d [rubrique : « Nos échos » ; fin : « *Aucun discours n'a été prononcé, mais près de la tombe, proche de l'allée des Peupliers, d'immenses couronnes s'accumulaient, où dominaient les roses, les orchidées et les dahlias.* »]

– Marc HÉRISSE, « “Chronique cinéma” : un générique brillant », *Paris-presse*, dimanche 13 et lundi 14 octobre 1968, p. 19gh [sous le titre : « Nos critiques jugent la soirée de vendredi », extrait de la rubrique concernant la deuxième chaîne, après « Himalaya, terre de sérénité » et « Broadway Pot pourri » : « *Poursuivant dans le disparate, on nous offrit pour conclure FAUTRIER L'ENRAGÉ. Mais au moins le film réalisé sur ce peintre d'avant-garde, avait-il le mérite de nous offrir le visage et les commentaires de Jean Paulhan, l'écrivain disparu voici deux jours.* » Même texte que dans *France-soir* le 13 octobre 1968].

– n.s., « Les obsèques de Jean Paulhan », *Le Provençal*, 13 octobre 1968 [texte complet : « *Les nombreux amis de Jean Paulhan ont rendu hier matin, au cimetière de Bagneux, un dernier hommage à celui qui fut l'animateur de la N.R.F. pendant de longues années, un académicien fidèle, un ardent défenseur des lettres et de la langue française. Ses obsèques ont revêtu un émouvant caractère de simplicité dans ce décor d'une douce matinée d'automne.*

On remarquait la présence autour de la famille, conduite par les deux fils de Jean Paulhan, de MM. Pierre Moinot, directeur des Arts et Lettres, Marcel Arland, de l'Académie française et directeur de la N.R.F. : Jean Grosjean, rédacteur en chef de la même revue, Claude Gallimard, Robert Gallimard, Jean Blanzat, Jean Denoël, Raymond Queneau, des éditions Gallimard ; des membres de l'Académie française : Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel, Jean Mistler, directeur en exercice, Pasteur Vallery-Radot, le professeur Jean Delay, Jean Guéhenno, André Janson, Maurice Druon et de nombreux écrivains, parmi lesquels Marcel Jouhandeau, Jacques de Bourbon-Busset, Claude Roy.

Aucun discours n'a été prononcé. »]

– n.s., « Les lettres françaises / et l'académie, aux obsèques / de Jean Paulhan », *La République. Le Provençal*, 13 octobre 1968.

– n.s., « Les obsèques / de Jean Paulhan », *L'Aurore*, XXVII^e année, n° 7502, lundi 14 octobre 1968, p. 2bc [rubrique : « Nécrologie » ; début : « *Les nombreux amis de Jean Paulhan ont rendu, samedi matin, au cimetière de Bagneux, à celui qui fut l'animateur de la N.R.F. [...]* »]

– Georges FÉNAT, « “L'immortel” », *Aux écoutes du monde*, n° 2309, du 14 au 20 octobre 1968, p. 7ab [début : « *À lire la rubrique des hommages nécrologiques qui accompagnent la mort de Jean Paulhan, on croirait qu'il n'a eu que des amis. Pourtant, cet homme modeste et réservé, dont la vie et l'activité étaient du côté du caché, n'était pas universellement aimé.* »]

– « Jean Paulhan / repose au cimetière / de Bagneux » et « Jean Paulhan », *Centre-Presse. Berry républicain*, Bourges, 14 octobre 1968, p. 1 et p. 16b [deux coupures au fonds Paulhan ; nous remercions pour leur aide Xavier Laurent, directeur des Archives départementales et du patrimoine du Cher, ainsi que Sébastien Mathieu (cote AD18 : 204 PER/127)].

– n.s., « Jean Paulhan / enterré à Bagneux », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7504, lundi 14 octobre 1968, p. 14f [rubrique : « Courrier des lettres » ; texte complet : « *Jean Paulhan a été enterré samedi matin dans le cimetière de Bagneux. De nombreux amis étaient venus lui rendre hommage. Autour des deux fils de l'écrivain on notait la présence de Pierre Moinot, directeur des Arts et Lettres, Marcel Arland, directeur de la N.R.F., Jean Grosjean, rédacteur en chef de la revue, Claude et Robert Gallimard, Jean Blanzat, Jean Denoël, Raymond Queneau. L'Académie française était largement représentée par Maurice Genevoix, Jean Mistler, le professeur Pasteur Vallery-Radot, Jean Delay, Jean Guéhenno, Maurice Druon. Parmi les autres écrivains présents on remarquait Marcel Jouhandeau, Jacques de Bourbon-Busset et Claude Roy notamment.*

Aucun discours ne fut prononcé. Les couronnes s'accumulaient autour de la tombe. Les roses, les orchidées et les dahlias dominaient, portant en particulier les inscriptions : Lettres françaises, Editions Gallimard, Académie française. »]

– P. MASSELIN, « “Les plus beaux livres du monde” à Leipzig », *Informations T.-G.* [dir. Serge Gille Chain], Paris, 14 octobre 1968 [début : « *À l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Gutenberg s'est tenu à Leipzig, dans le courant du mois de septembre, une intéressante exposition rassemblant les plus beaux livres*

contemporains de nombreux pays du monde entier. », dont : « “La marque des lettres” de Jean Paulhan aux éditions du Livre précieux »].

– n.s., *Le Maine libre*, Le Mans, 25^e année, n° 7275, lundi 14 octobre 1968, p. 6a [rubrique : « Nouvelles de France et du monde » ; texte complet : « *LES NOMBREUX AMIS DE JEAN PAULHAN ont rendu samedi matin, au cimetière de Bagneux, un dernier hommage à celui qui fut l’animateur de la N.R.F. pendant de longues années, un académicien fidèle, un ardent défenseur des lettres et de la langue française.* » Nous remercions pour leur aide les Archives départementales de la Sarthe].

– n.s., « Jean Paulhan / a reçu / l’ultime hommage / de ses amis », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, Tours, 25^e année, n° 7321, lundi 14 octobre 1968, p. Ag [début : « *Paris, 13. — Les nombreux amis de Jean Paulhan [...]* » Nous remercions pour son aide Lydiane Gueit-Montchal, directeur des Archives d’Indre-et-Loire].

– n.s., *Revue des Lettres*, 4^e trimestre, 1968, p. 58 [lors du comité du 14 octobre 1968, annonce du décès de Jean Paulhan, par le président, Jean Albert-Sorel] et p. 82 [« *M. Jean Paulhan, de l’Académie française, né le 2 décembre 1884. Décédé le 9 octobre 1968. Sociétaire du 9 janvier 1946.* »]

– n.s., « Jeudi 10 », *Valeurs actuelles*, n° 1663, du 14 au 20 octobre 1968, p. 4b [rubrique : « 7 jours en un coup d’œil » ; texte complet : « — *Mort de Jean Paulhan à 84 ans* »].

– n.s., *Valeurs actuelles*, n° 1663, du 14 au 20 octobre 1968, p. 9ab [portrait photographique au chapeau, non crédité ; texte complet : « *Animateur discret mais efficace de la “Nouvelle Revue Française”, Jean Paulhan, à droite, vient de mourir à 84 ans. Il a exercé sur les lettres une influence déterminante. Sa préface à l’“Histoire d’O” faillit compromettre son élection à l’Académie française.* »]

– n.s., « La dernière confidence de Jean Paulhan », *L’Express*, n° 901, 14-20 octobre 1968, p. 126c [rubrique : « Littérature » ; texte complet : « “Jean Paulhan n’existe pas”, disait il y quelques années un surréaliste. “C’est très flatteur, répondit Paulhan : on n’a jamais dit ça que de Dieu et de moi.”

Il vient de mourir à 84 ans, après avoir réussi quelques paradoxes : illustre dans le monde des Lettres, où il fut faiseur de rois à la tête de la Nouvelle Revue française, mais à peu près inconnu du public, tournant les honneurs en dérision, mais acceptant, à 80 ans, le

fauteuil que lui tendait l'Académie française, ne vivant que pour la littérature, mais ne publiant qu'un seul roman — "Progrès en amour assez lents", dont la réédition sortira la semaine prochaine — il conseilla, aida, tortura, accoucha Henri Michaux, Éluard, Jouhandeau, Marcel Arland, Artaud, et bien d'autres... "J'ai écrit, disait-il, pas mal de livres, dont chacun a trouvé de sept cents à deux mille lecteurs. C'est là, à mon sens, un chiffre très honnête, encore que mes éditeurs n'aient pas toujours été de cet avis".

Une bonne moitié de la littérature, aujourd'hui, se passe à expliquer pourquoi l'on écrit : Paulhan fut le précurseur de cette recherche sur la faille qui sépare la pensée des mots.

Il disait aussi : "Je suis surpris de voir à quel point il est délicieux de vieillir... délicieux et même intéressant. On finit par éprouver une foule de sentiments qui vous semblaient jusque-là de la pure invention de littérateurs, des mensonges."

Avant de quitter son domicile, rue des Arènes, pour se rendre à la clinique dont il n'allait pas revenir, il fit soudain cette confidence à sa vieille servante : "Je m'en vais, je sais que je vais mourir. Ça ne fait rien, j'ai été comblé par la vie." »

*Le même numéro contient l'avis : « **Décédé** : Jean Paulhan, 84 ans, de l'Académie française, le 9 octobre (Voir rubriques Livres.) »]*

— n.s., « Jean Paulhan », *Le Figaro littéraire* [dir. Pierre Brisson (1946-1964)], n° 1171, 14-20 octobre 1968, p. 18^{bc} [portrait photographique non crédité ; texte complet : « *Au moment d'envoyer à l'imprimerie les derniers textes de ce numéro, nous apprenons la mort de Jean Paulhan, survenue dans la nuit du 9 au 10 octobre.*

Jean Paulhan a joué un rôle trop important dans l'histoire de la littérature depuis des dizaines d'années et il l'a lui-même marquée d'une empreinte trop profonde pour que nous puissions songer à lui rendre, de façon hâtive, l'hommage qui lui est si évidemment dû.

Nos lecteurs comprendront sans difficulté que nous jugions préférable d'attendre notre prochain numéro pour évoquer comme ils le méritent le souvenir de cet écrivain qui fut le maître à penser de toute une génération. » Au fonds Paulhan, une coupure du Nouveau Courrier de la Presse et un numéro complet de cette publication].

— CRITON, *La Nation*, 141, Boulevard Saint-Germain, Paris, 7^e année, lundi 14 octobre 1968, p. 3^a [rubrique : « La semaine et la presse » ; texte complet : « **L'essentiel reste la paix et la guerre ; les citoyens le savent peu. Un citoyen le savait bien, qui fut toutefois le président de la république des lettres : Jean Paulhan. C'est pour cela qu'il était fort gaulliste, ne s'en cachant pas.**

Sans doute est-il satisfaisant qu'un vote sans visible fêlure ait donné sa chance à quelque réforme de l'Université. Nous passerons de la satisfaction à la joie quand les Universités apprendront à réfléchir sur la paix, la guerre, le bien commun national et universel. Mais comme on dit chez Astérix : "ce n'est pas demain la veille..." »]

– Guy DUMUR, « Paulhan / emporte son / secret », *Le Nouvel Observateur*, n° 205, du 14 au 20 octobre 1968, p. 47abcd [photo Étienne Hubert légendée : « Jean Paulhan / Un stoïcien »].

– Jean BEYT, « Adieux à André de Richaud et Jean Paulhan », *Le Courrier de l'Ouest*, Grand Angers, 25^e année, n° 241, mardi 15 octobre 1968, p. 12g [extrait : « La deuxième disparition est celle de "l'épatant" — il aimait ce mot — Jean Paulhan avec qui nous correspondions fréquemment : ses lettres, fort brèves, mais denses et farcies d'humour, faisaient la joie d'Albert Blanchoin à qui nous les communiquions et qu'il citait, à l'occasion, dans ses "Billets". » Nous remercions pour son aide Elisabeth Verry, directeur des Archives départementales de Maine-et-Loire].

– n.s., *Le Journal d'Elbeuf et de la région* [gérant, directeur de la publication : R. Baglan], Elbeuf, 40^e année, n° 3594, mardi 15 octobre 1968, p. 1c [en tête de la rubrique « Du jeudi / au lundi » ; texte complet : « Jean Paulhan, le plus anticonformiste des académiciens, élu sous la Coupole en 1963, au fauteuil de Pierre Benoit, vient de mourir à l'âge de 84 ans. » Nous remercions pour son aide la Réunion des Musées métropolitains de Rouen/Normandie].

– Christian PERROUX, « Jean Paulhan : un regard sur le langage », *Le Nouveau Régime. Pour une politique positive* [dir. Christian Perroux], édité par la S.E.S.T.P., 13^e année, n° 8, 15 octobre 1968, p. 9-13 [rubrique « Les Lettres » ; fin : « On le disait amant du paradoxe. Et certes, on a vu qu'il ne craignit pas de dire leur fait aux directeurs de la résistance. »]

– n.s., « Jean Paulhan », *Carrefour*, n° 1255, mercredi 16 octobre 1968, p. 19c [portrait photographique Keystone ; début : « Jean Paulhan, qui vient de mourir à 84 ans, était inconnu du grand public mais très connu dans les milieux littéraires. Cet anticonformiste avait une légende qu'il avait contribué à faire naître et qu'il entretenait jalousement. Ses amis l'avaient baptisé "Monsieur Paradoxe" car il avait réalisé le prodige d'être à la fois un extraordinaire découvreur de talent et le plus volontairement effacé des écrivains. »]

– S. Z. [Saad ZIANE i.e. Pierre ENCKELL], « Jean Paulhan / aussi proche de l'infailible... », *El Moudjahid. Organe central du Front de Libération nationale*, Alger, 4^e année, n° 1038, mercredi 16 octobre 1968, p. 8cd [texte complet : « Jean Paulhan, qui est mort la semaine dernière, dominait la littérature française depuis plus de quarante ans, et de deux façons. Secrétaire, puis rédacteur en chef et enfin directeur entre les deux guerres mondiales de la Nouvelle Revue Française (qu'il fit reparaître depuis en 1953), il accueillit, conseilla et encouragea de jeunes écrivains parfaitement inconnus qui s'appelaient Michaux, Jouhandeau, Ponge, Supervielle, Audiberti, Etiemble, Pieyre de Mandiargues, Queneau, Caillois : de nos jours parmi les plus grands. Existe-t-il aujourd'hui quelqu'un dont le jugement critique soit aussi proche de l'infailible ? Qui puisse déterminer, parmi les dizaines de nouveaux auteurs qui atteignent chaque année la notoriété, non seulement lesquels sont de vrais écrivains, mais encore comment ils pourront se perfectionner ? Il faut souvent vingt ans pour que le commun des mortels s'en aperçoive.

D'autre part, Paulhan a écrit des livres minces, élégants, aérés, aux titres anodins : “Entretiens sur des faits-divers”, “Les Causes célèbres”, “Les Fleurs de Tarbes”, “Clef de la poésie”, “De la paille et du grain”. On a appelé son œuvre “une étude permanente du langage”, et à ce titre il en a plus dit que de nombreux soi-disant spécialistes de la linguistique : mais plus simplement, c'est une analyse infatigable du faux et du vrai, de l'apparence et de la réalité, dans toutes leurs manifestations. D'où ces livres clairs et beaux d'une langue très pure, perpétuellement engagés à débayer les voies d'approche de la vérité.

Le critique, l'écrivain ; et l'homme ? Ceux qui l'ont connu ont dit sa stature imposante, sa voix douce, les perpétuels étonnements qui sont le fait d'un esprit libre ; son humour, quelques fois mystificateur, mais totalement exempt de méchanceté ; son courage moral et physique pendant l'occupation allemande en France ; ses plaisirs simples, parmi lesquels le jeu de boules ; son ouverture à tout ce qui était humain. Il exaspérait les médiocres, les compliqués, les sots.

À ma connaissance, un seul ouvrage de Paulhan est en vente à Alger : son roman autobiographique “Le Guerrier appliqué”, dans la collection “La Petite Ourse” (Librairie des Beaux-Arts). On vient de réimprimer dans la collection “Libertés nouvelles” sa “Lettre aux Directeurs de la Résistance”, mais le volume n'est pas parmi ceux de cette collection qui sont parvenus ici. La grande majorité de ses œuvres est éditée chez Gallimard. »]

– n.s., « Hommage / à Jean Paulhan / au cours de la matinée / littéraire de France-Culture », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7506, mercredi 16 octobre 1968, p. 25 [texte complet : « *Au cours de la “matinée littéraire” de France-Culture, diffusée jeudi [17 octobre], de 9 heures 5 à 11 h., Roger Vrigny consacrera une importante séquence de près d’une heure à Jean Paulhan. Jean Grenier, Georges-Emmanuel Clancier, Robert Mallet et Jacques Brenner participeront à cet hommage qui permettra en outre d’entendre des extraits des entretiens de Jean Paulhan avec Robert Mallet et la lecture de nombreux textes de l’écrivain lus par René Clermont. En outre, un débat portant sur Jean Paulhan et la jeune littérature réunira Christian Giudicelli, Jean-Claude Zilberstein [sic], qui collabora notamment à la mise au point des œuvres complètes de l’auteur des “Fleurs de Tarbes”, chez Tchou, ainsi que René Silvestre et Claude Fournet.*

Au cours de la matinée, les auditeurs pourront encore entendre “la pêche à la ligne”, revue de presse par Bernard Pivot ; une nouvelle séquence d’Évelyne Schlumberger : “Une page d’auteur” consacrée à Suzanne Prou ; une séquence musicale proposée par Georges-Léonce Guinot : Les Frères Jacques et la Littérature. Enfin, les auditeurs seront conviés à participer à un débat qui aura pour sujet : “Faut-il des jeux sur France-Culture ?” »].

– Charles HAROCHE, « Jean Paulhan : / un plaidoyer / pour la clarté », *France nouvelle. Hebdomadaire central du Parti communiste français*, n° 1197, 16 octobre 1968, p. 18c [portrait photographique non crédité].

– n.s., « Aragon et “Les Lettres françaises” / rendent hommage à / Jean Paulhan », *L’Humanité*, n° 7511, mercredi 16 octobre 1968, p. 6fgh.

– hommage des *Lettres françaises* à Jean Paulhan, n° 1253, du 16 au 22 octobre 1968, p. 1-22 [en manchette « Jean Paulhan, fondateur des “Lettres françaises” » ; un exemplaire complet dans le dossier Paulhan de Jean Blanzat ; au fonds Paulhan, un montage contrecollé complet de la main de Jacqueline Paulhan et six exemplaires complets.

Contient : Louis ARAGON, « Le Temps traversé », p. 3 (texte dont le manuscrit sera exposé dans : *Jean Paulhan à travers ses peintres*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1974, p. 135, n° 231 du catalogue) ; André DHÔTEL, « Jean Paulhan et l’au-delà », p. 8 [portrait sur un banc, crédité « Photo Pierre Domec »] ; Roger JUDRIN, « L’art de se taire », p. 9 ; Pierre OSTER, p. 9 [texte complet : « *Ne nous leurrions pas, Jean Paulhan est mort. Et peut-être ne sera-t-il jamais donné à aucun d’entre nous de rencontrer (avant sa mort) un homme capable d’autant d’attention à autrui.* »] ; Georges

LAMBRICHS, « On ne photographie pas [...] », p. 9 ; Jean BOURET, « Le style français », p. 10 ; Robert ABICHARED, « Le courage de l'esprit », p. 10 ; Hubert JUIN, « Une œuvre, un portrait », p. 13-14 ; Brice PARAIN, « Me souvenir seulement », p. 14 ; André BERNE-JOFFROY, « Témoignage particulier », p. 15 ; Will GROHMANN, « Plus qu'un critique d'art », p. 16 ; Alexandre BONNIER, « Il nous laisse seul », p. 17 ; René de SOLIER, « Jean Paulhan L'ami des peintres », p. 17 ; André-Pierre ARNAL, « Dialoguer avec la peinture », p. 18, 19 et 22 ; Robert WOGENSKY, « Mon plus extraordinaire ami », p. 20 ; Pierre DOMECE, « Vingt-trois ans ce mois », p. 20 ; René DROUIN, « Je l'ai rencontré [...] », p. 21 ; Jacques MADAULE, Président du Comité National des Écrivains, « En hommage à Jean Paulhan », p. 22.

Nombreux portraits photographiques, deux par Pierre Domec, six par Léon Herschritt et deux par Lüfti Ozkok, et, non créditée, une photographie de l'épée de Jean Paulhan par Robert Wogensky. Reproductions d'œuvres de Jean Fautrier, Henri Michaux, Georges Braque, Jean Dubuffet et Robert Lapoujade].

– *n.s.*, « Un disque souvenir / Avec Jean Paulhan », *Oise matin*, Beauvais, mercredi 16 octobre 1968, p. 6 [réalisations sonores Hugues Desalle, 4 villa du Pont-de-Grenelle, Paris, XV^e ; même texte que les deux suivants ; nous remercions Clotilde Romet, directrice des archives départementales de l'Oise, qui a bien voulu nous éclairer].

– *n.s.*, « Un disque souvenir / Avec Jean Paulhan », *Le Parisien libéré*, 25^e année, n° 7504, mercredi 16 octobre 1968, p. 6h [réalisations sonores Hugues Desalle, 4 villa du Pont-de-Grenelle, Paris, XV^e ; même texte que le suivant].

– *n.s.*, « Un disque souvenir / Avec Jean Paulhan », *Seine et Marne matin*, Fontainebleau, 16 octobre 1968 [réalisations sonores Hugues Desalle, 4 villa du Pont-de-Grenelle, Paris, XV^e ; les archives départementales de Seine-et-Marne ne conservent ce périodique que jusqu'en 1965].

– *n.s.*, « Première chaîne », *L'Aurore*, n° 7505, jeudi 17 octobre 1968, p. 13cd [« 18.45 / Actualité littéraire : / Eric Ollivier et Jean Dutourd / Roger Grenier présente les “Vient de paraître” / interview de Revzani, auteur des “Années Luis” / Louis Guilloux et Jean Denoël parlent de Max Jacob / “Le Maître de Maison”, par François Nourissier / Pierre Bourgeade lit des extraits de “La Rose rose” / Jean Paulhan, souvenirs. »]

– Jean BLANZAT, « Jean Paulhan, sans légende / Esquisse pour un portrait », *Les Nouvelles littéraires*, 46^e année, n° 2143, 17 octobre 1968, p. 3cdefg [texte annoncé en première page, sous la forme « Jean Paulhan / par / Jean Blanzat », accompagné en p. 3 d'un portrait photographique crédité « (Gisèle Freund) » et légendé « *Jean Paulhan dans son bureau : À lui seul une variété de notre espèce* » ; Pierre Oster écrit à Jean Blanzat, le « *lundi 15 [septembre 1968]* » (d'après le cachet sur l'enveloppe) : « *Avez-vous achevé votre lettre sur Jean, et savez-vous qu'il se porte beaucoup mieux ? Dominique pourrait lui en faire la lecture...* » ; le manuscrit, très travaillé, de cet article, et un double de sa frappe dactylographique, ont été retrouvés en avril 2006].

– *n.s.*, « Paulhan emporte le / secret de Pauline », *Minute*, 17 ou 23 octobre 1968 [extrait : « **Paulhan** était le préfacier — très admiratif — de ce best-seller de l'érotisme cérébral et on l'a, de plus, assez souvent soupçonné d'en être l'auteur sous le pseudonyme féminin de **Pauline Réage**. Certains parlaient même, à ce propos, d'une collaboration avec sa grande amie **Dominique Aury**, autre pilier de la **N.R.F.** »]

– K. [Roger Kenette], « Feuilles d'automne », *Le Populaire du Centre*, Limoges, 63^e année, n° 248, jeudi 17 octobre 1968, p. 10c [rubrique : « L'actualité littéraire » ; « Chez Tchou, on vient sérieusement au roman [...] »].

– *n.s.*, *Le Réveil républicain* [S.A.R.D., Maurice Boulay et Cie], La Ferté-Bernard, 17 octobre 1968 [texte complet : « *L'académicien Jean Paulhan est mort à 84 ans dans sa propriété près de Melun après une longue maladie, un cancer qui le rongait. Il avait été élu en 1963.* »]

– Lucien REBATET, « Adieu à Jean Paulhan », *Rivarol* [dir. René Malliavin], n° 927, 17 octobre 1968, p. 5ab [portraits photographiques non crédités de « René Cassin » et « Jean Paulhan » ; début : « *Robert Poulet nous parlera la semaine prochaine de l'écrivain. Je veux seulement dire aujourd'hui quelques mots de l'homme.* » ; mention dans *Rivarol*, 18 janvier 2002].

– Maurice CHAVARDÈS, « Jean Paulhan / est mort », *Témoignage chrétien* [réd. Georges Montaron], n° 1267, jeudi 17 octobre 1968, p. 6d et 7a [rubrique : « Lettres » ; portrait au trait légendé « *Jean Paulhan* » par Lebon ; début : « *Plus qu'un écrivain, c'est un chercheur et un serviteur de la littérature qui est mort dans la nuit du 9 au 10 octobre.* »]

– n.s., *Le Bonhomme libre*, Caen, n° 42, vendredi 18 octobre 1968, p. 1a [rubrique : « *En France* » dans « *Le tour du monde / en 80 lignes* » ; texte complet : « *Mort de l'académicien Jean Paulhan, dans sa propriété de Boissise-la-Bertrand, près de Melun. Fondateur des "Lettres Françaises", il était âgé de 84 ans.* »]

– n.s., « Jean Paulhan / n'est plus », « Quand / l'Académie / malgache / est entrée / à l'Académie / française », « "O" ? », « Les Lettres malgaches / ont perdu un grand ami » ;

Jean VALETTE, « Jean Valette a retrouvé aux / archives les traces d'un / professeur "très cultivé" » ;

Robert MALLET, « Robert Mallet : "Paulhan / a le style malgache" », *Le Courrier de Madagascar*, 18 octobre 1968 [à la BNF, sous la cote Gr Fol Jo 10177, l'année 1968 s'interrompt en août, les quatre derniers mois de l'année étant absents].

– « Boissise-la-Bertrand / Jean Paulhan / sur le petit écran », *Le Parisien libéré*, 18 octobre 1968 [début : « *Le prochain magazine littéraire de Pierre de Boisdeffre et André Bourin, écrira "en toutes lettres" la vie de notre célèbre voisin, l'académicien Jean Paulhan, décédé voilà environ deux semaines dans un hôpital parisien.* » Même texte que dans *Seine-et-Marne matin* ; nous n'avons pas retrouvé ce texte sous la cote Micr d. 383 de la B.N.F.].

– n.s., *Le Petit Cévenol*, Paris, vendredi 18 octobre 1968 [texte complet : « *Jean Paulhan, de l'Académie Française, qui vient de disparaître, était né en 1884, à Nîmes où il avait fait, au lycée, une partie de ses études. Il avait été élu, en 1963, au fauteuil de Pierre Benoit.* » Sous la cote Fol. Jo 5457, nous n'avons pas retrouvé ce texte dans le n° 1087 du *Petit Cévenol* de Paris].

– Jacques DEBÛ-BRIDEL, « Jean Paulhan », *Notre République. Organe de l'Union démocratique du travail* [directeur politique : Léo Hamon ; directeur de la publication : Jean Poilvet ; rédacteur en chef Pierre Sandhal [sic pour Sandahl]], Paris, n° 322, vendredi 18 octobre 1968, p. 6abcd [photo non créditée et légendée « *Jean Paulhan le jour de son élection à l'Académie française* »].

– « Jean Paulhan / est mort », *Le Rouergat. Hebdomadaire chrétien, familial, social*, Rodez, 25^e année, n° 1195, vendredi 18 octobre 1968, p. 1h [portrait photographique légendé : « *Un récent portrait de l'Académicien français qui vient de mourir à l'âge de 84 ans. Il avait*

été élu à l'Académie française en 1963 au fauteuil de Pierre Benoit. Ses ouvrages sont très nombreux dont "La Guérison sévère", "Entretien sur les faits divers" et "L'Art immortel" [sic pour L'Art informel]. » Nous remercions pour son aide Clélia Cambournac, des archives départementales de l'Aveyron].

– « Boissise-la-Bertrand / Jean Paulhan / sur le petit écran », *Seine-et-Marne matin*, Fontainebleau, 18 octobre 1968 [début : « *Le prochain magazine littéraire de Pierre de Boisdeffre et André Bourin, écrira "en toutes lettres" la vie de notre célèbre voisin, l'académicien Jean Paulhan, décédé voilà environ deux semaines dans un hôpital parisien.* » Sous la cote Micr d 15027, la B.N.F. ne conserve de *Seine-et-Marne matin* que les première et dernière pages].

– André DALMAS, « Jean Paulhan », *La Tribune des Nations. L'Hebdomadaire du monde entier*, Paris, 34^e année, n° 1194, vendredi 18 octobre 1968, p. 4a [rubrique : « L'Humeur des Lettres »].

– n.s., *La Manche libre*, Saint-Lô, 19 octobre 1968 [texte complet : « *Jean Paulhan, de l'Académie française, est mort à l'âge de 84 ans.* »]

– n.s., « Aragon et Paulhan », *Le Monde*, 25^e année, supplément au n° 7392, samedi 19 octobre 1968, p. Ilc [texte complet : « *"Les Lettres françaises" du 16 au 22 octobre publient un texte d'Aragon sur la mort de Jean Paulhan, "Le temps traversé". "Il ne me reste que ma mémoire, écrit Aragon. Je n'ai plus la sienne. Et quand on racontera, n'importe, tant de choses que nous avons vues, qu'on les racontera n'importe comment, je ne pourrai plus me tourner vers lui, cela m'est arrivé, pour lui dire : 'Vous du moins, vous savez comment ça s'est passé'. Il n'y a plus de grand témoin discret. Un de plus est parti ! Encore un tas d'histoires qui ne seront plus vérifiables. Sans lui, ceux qui se feront un domaine de notre vie vont pouvoir à leur aise mentir. C'est cela, la mort : soudain la place faite au mensonge, le domaine du mensonge irrémédiablement agrandi.* " »]

– E.W. [Éric WESTPHAL], « Jean Paulhan », *Réforme*, n° 1231, samedi 19 octobre 1968, p. 3abc [visite d'un jeune homme au grand écrivain ; fin : « *Le vieux bonze n'est plus. Je ne pleure pas le prince des lettres, mais d'abord un homme, simplement un homme merveilleux, qui avait été bon pour moi.* »]

– Bernard CROS, « Jean Paulhan / et la / littérature », *Réforme*, n° 1231, samedi 19 octobre 1968, p. 13^{abcd} [portrait photographique Keystone légendé « “Qui donc a besoin de Jean Paulhan ?” »].

– Denis de ROUGEMONT, « Jean Paulhan », *La Gazette littéraire. L'Hebdomadaire Suisse français des Lettres et des arts*, supplément littéraire de *La Gazette de Lausanne*, n° 245, samedi-dimanche 19-20 octobre 1968, p. 28^{cde} [« Hommage à Paulhan » annoncé en p. 1 de *La Gazette littéraire*, avec une photo Thérèse Le Pratt ; en fac-similé, p. 28, « *Fragment d'une lettre de Paulhan sur le cubisme. (Galerie Krugier)* » ; Denis de Rougemont épingle le communiqué de l'AFP annonçant la mort de Jean Paulhan, comme « *ce petit homme sec et ridé* » : « *La presse est allergique à tout ce qui n'est pas “le petit fait faux” qui seul intéressera, croit-elle.* » Voir le suivant].

– J. St. [Jean STAROBINSKI], « Le Juge des juges », *La Gazette littéraire. L'Hebdomadaire Suisse français des Lettres et des arts*, supplément littéraire de *La Gazette de Lausanne*, n° 245, samedi-dimanche 19-20 octobre 1968, p. 28^{ef} [texte complet : « *Un homme à qui rien d'extrême n'était étranger, mais qui se réservait le droit de poser des questions. Un homme, qui savait rendre hommage aux séductions de la déraison, mais qui voulait qu'à son rang (et non le dernier) la raison eût à dire son mot, sans outrager les règles de la logique. On aurait tort de ne voir en Jean Paulhan que l'admirable narrateur et l'esthéticien très aigu. Ce qui lui importait, c'était tout ensemble l'invention et la cohérence, dans tous les domaines, et d'abord dans la vie et dans les actions des hommes. Or la cohérence n'est pas, aujourd'hui, la vertu la plus respectée : Jean Paulhan, avec une passion calme et précise, s'employait à contredire, à réfuter, à dénoncer les sophismes. Pour lui, juger était un acte important. La faute par excellence, à ses yeux, était de ne pas respecter les exigences intellectuelles de l'équité. Comment les juges en toutes matières exercent-ils leur métier ? Savent-ils bien ce qu'ils font ? Paulhan, lui, avec une douce et inflexible obstination, examinait leur verdict, et se faisait le juge des juges. Il siégeait en cassation. Les vices des juges (des critiques) en raison de leur responsabilité, lui paraissaient plus scandaleux. Ainsi a-t-il mis en œuvre toute une critique de la critique : il faudra recourir à lui toutes les fois que l'on désire y voir plus clair. Faut-il ajouter qu'il était l'attention même ? les égards, la curiosité accueillante, la bienveillance — je parle d'expérience — étaient chez lui l'expression naturelle d'une justesse qu'il portait en toutes choses.* »]

– n.s., « La mort de Jean Paulhan réduit à trois / le nombre des Académiciens gardois », *La Croix du Gard*, Toulouse, 76^e année, n° 42, 20 octobre 1968, p. 3ab [rubrique : « Nîmes » ; début : « *On évoquait volontiers dans le Gard les quatre Nîmois ou Alésiens qui siégeaient sous la coupole où les Immortels ne sont jamais quarante : MM. Thierry Maulnier et Louis Leprince-Ringuet, d'Alès ; MM. Jean Paulhan et André Chamson, de Nîmes.* »]

– Alexandre VIALATTE, « Jean Paulhan », *La Montagne-dimanche*, Clermont-Ferrand, 20 octobre 1968 [« Chronique d'Alexandre Vialatte » ; contient : « Le grand départ de Jean Paulhan. — Pays des morts. — Souvenir de Paulhan en Auvergne. — Jean Paulhan à la N.R.F. — Paulhan chez lui. — Œuvre subtile et rigoureuse. — La littérature perd son pape et l'un des princes du paradoxe. — On le trouvait toujours là dans les grandes circonstances. — Disparition d'un esprit tutélaire. — Paulhan commence. — Grandeur consécutive d'Allah. » ; extrait : « *Ce fut grâce à lui que je pus donner l'œuvre de Kafka chez Gallimard (qui l'eût acceptée à l'époque ?)* » ; nous remercions pour son aide Pierre-Frédéric Brau, directeur des Archives départementales du Puy-de-Dôme.

Texte repris dans Alexandre Vialatte, 68. *Chroniques*, Paris, Julliard, 2008, p. 259-264, volume achevé d'imprimer en octobre 2008].

– Camille de RAUVILLE, « Au cœur de notre océan » et « La danse des œufs de Jean Paulhan » et n.s., « Jean Paulhan champion motocycliste », « Deux pensées de Jean Paulhan », avec Maurice NADEAU, « Aytré qui perd l'habitude », *Week-End*, Île Maurice, dimanche 20 octobre 1968, p. 6 et 7 [le texte de Maurice Nadeau est donné comme extrait du *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1949 (voir *supra* à cette date) : extrait du texte de Camille de Rauville : « 5, rue Sébastien-Bottin, au confortable immeuble Gallimard. L'escalier, le couloir étroit, la porte étriquée aux modestes inscriptions, leur nom, bien sûr : sous rectangle de verre **Jean Paulhan, Marcel Arland.**

Large bureau, encombré de manuscrits et de livres. Des tréteaux le long des murs, entre les visiteurs.

La "séance" va-t-elle commencer pour une consécration du labeur obscur, écrasant, surprenant comme le génie des lettres et de l'édition ?

Une petite porte s'est ouverte dans un angle du vaste bureau, vaste même avec tous ses meubles : le divan des dames auteurs, une haute bibliothèque qui se fait pardonner, discrète, à la droite, quatre tables dont les deux premières, celles des maîtres de céans, s'accolent

bien sagement sous les hautes fenêtres qui illuminent la pièce de leurs larges vitres, confortables aux yeux, sous verre d'une verdure à demi rêvée. Jusqu'ici tout est reposant.

O blonde secrétaire, émergeant des arcanes ! Seconde des dieux, mais point secondaire, d'un regard, d'un glissement félin, elle conduit le biscuit et le verre de porto, de muscat, lénifiantes, réconfortantes libations en la cage aux fauves.

C'est sûrement par ces deux belles portes, au fond, près du mur extérieur, qu'il va entrer pour officier, grave, déférant du sourire aux gladiateurs intimidés.

De la raideur indomptable aux larmes — mais oui, elle pleure, cette chaude brune, que console la secrétaire (maintenant maternelle) comme on ne pleure qu'un manuscrit perdu, refusé... accepté peut-être : quel silence autour, et comment l'accommoder de visages graves, ou pétillants du regard ?

À sa table, Paulhan n'a pas fini de recevoir les recommandations, la confession sûrement de ce candidat penché murmurant son souffle d'aveux. Celui-ci parti sous le soupir des regards tendus, qui voudraient bien s'introduire avant qu'un implacable appel leur arrache avant la fin le maître désolé, obligé de partir : "À mercredi prochain sans faute ; ou téléphonez-moi, nous prendrons rendez-vous..."

Aujourd'hui, nous avons le temps, Dieu merci ! Cinq heures à peine... Jean Paulhan, debout, hésite : il danse sur les semelles (pas les talons, non, dans cette chambre d'accouchement et de trépas), il tracera toujours sur les pointes les arabesques entrelacées de sa danse de la revue et de l'édition — pendant que le regard survole (de quelle rigueur d'acuité, pour survivre) les deux dames, les deux messieurs qui restent. Il voit enfin de "suivant", le reçoit du corps à peine penché, à peine étonné, combien déférent ; le conduit au confessionnal...

Une goutte encore de porto, le glissement jusqu'au téléphone ; chacun frémit. Il a parlé d'outre-littérature ; il revient, il hésite, reprend la danse salvatrice, mortelle aux yeux des candidats, le plus agile, le plus délié des éléphants : mémoire, regard, la trompe visible, la trompe à coup sûr pour le coup de grâce ou le sauvetage (qui aime bien, trompe bien...).

Chaque mercredi, pieusement, inexorablement, de 3 à 7 heures, la danse sacrée de la fécondité N.R.F.-sur-Gallimard. » Le périodique Week-end de l'Île Maurice n'étant pas conservé à la BNF, nous avons plaisir à remercier pour son aide Madame T.K. Rammauth, directrice de la Bibliothèque Nationale de Maurice (Port Louis)].

– Pierre HUMBOURG, « L’homme Paulhan », *Nice-matin*, 23^e année, n° 7643, lundi 21 octobre 1968, p. 2^{de}.

– Jean GRENIER, « C’est en disparaissant qu’il apparaissait », p. 16^{cd} et 17^{ab} ; Robert KANTERS, « La critique a perdu son gardien », p. 17^{abcd} ; Jean DUTOURD, « Un écrivain sans défauts », p. 17^{cd} et 18^{ab} ; Yves BERGER, « Il tenait dans le creux de sa main le mystère du langage », p. 18^{ab} et 19^b, dans *Le Figaro littéraire*, n° 1172, 21-27 octobre 1968, p. 16-19 [la première de couverture titre « Barrault après la tempête », et les pages intérieures sont consacrées à la mort de Jean Paulhan, sous le titre général « Les lettres françaises en deuil de Jean Paulhan »].

Après nous avoir répondu sur son article paru dans *la Tribune de Genève*, Jean Dutourd avait bien voulu nous rappeler cet autre référence, dans sa lettre de « Paris le 12 novembre 1996 » : « Je vous signale un autre article que j’ai écrit à la mort de Jean Paulhan et qui a paru dans le Figaro littéraire du 21 octobre 68 sous le titre “Un écrivain sans défaut”. »]

– François MAURIAC, « Vendredi 11 octobre », *Le Figaro littéraire*, n° 1172, 21-27 octobre 1968, p. 7^a [rubrique : « Le bloc-notes de François Mauriac » ; la fin en est consacrée à Jean Paulhan : « Jean Paulhan. Étiemble en a dit hier soir dans *Le Monde* et Claude, ce matin, dans le Figaro tout ce que j’eusse été bien incapable d’en dire parce que je n’étais jamais sûr de l’avoir compris... J’ai reçu de lui beaucoup de lettres qu’il ne datait pas. »]

– n.s., « Vivre de poésie », *Le Figaro littéraire*, n° 1172, 21-27 octobre 1968, p. 20^{cd} [photo légendée : « Les frères Breton : la revanche des mauvais élèves » ; extrait : « Jean Breton, l’aîné, prix Apollinaire, avec **Chair et Soleil**, auteur d’un manifeste **Poésie pour vivre** (titre prémonitoire pour un libraire-poète) avait publié il y a longtemps une petite revue dont le titre, Les Hommes sans épaules, avait ravi Jean Paulhan. Il se flatte d’avoir découvert Joyce Mansour avant les surréalistes et Marc Alyn avant tout le monde. »]

– André PIEYRE DE MANDIARGUES, « Paulhan le grand supérieur », *Le Nouvel Observateur*, n° 206, du 21 au 27 octobre 1968, p. 30^{cd} et 31^{abcd} [rubrique : « Lettres, Spectacles, Arts » ; en encart, « La vie, la mort » par Jean Paulhan, extrait d’un entretien réalisé en juillet 1968 ; deux photographies, l’une légendée « Jean Paulhan jouant à la pétanque / Trichait-il, il fallait / comprendre / que c’était /

au second degré... » (J. Haillot-Apis), l'autre sous la forme d'un portrait de Jean Paulhan, la main gauche sur les yeux (Annette Lena)].

– Pierre-François CAMÉ, « Animation », *L'Aurore*, XXVII^e année, n° 7809, mardi 22 octobre 1968, p. 13^e [rubrique : « Parlons bien » ; fin : « *On peut donc admettre cet emploi, grâce à cette rhétorique maintenant si décriée, si utile pourtant et d'ailleurs si bien défendue par Jean Paulhan dans ses "Fleurs de Tarbes".* »]

– Arthur ADAMOV, « Rétrospective ? », *Les Lettres françaises*, n° 1254, 23 au 29 octobre 1968, p. 18^{ab} [rubrique : « Spectacles » ; fin : « *Je n'ai, en fin de compte, pas suffisamment connu Jean Paulhan pour avoir le droit de parler de lui. Tout ce que je veux dire, c'est que "quand on est monté sur un tigre, on ne s'arrête pas comme on veut", proverbe malgache, prétendait-il, et qu'il citait volontiers.*

Son tigre, à lui, c'était la littérature. »]

– J.D., « Paulhan, chercheur d'or », *L'Éducation*, nouvelle série de *L'Éducation nationale. Hebdomadaire des sciences et des techniques de l'éducation*, 24^e année, n° 6, 24 octobre 1968, p. 31^{abcd} et p. 32^{abcd} [fin : « *Quel Paulhan nouveau surgira, qui saura comme lui apporter à la littérature en devenir, l'appui d'une attention pure et d'un jugement sûr ? Il nous reste maintenant à connaître l'écrivain qu'il fut presque en secret. Mais où est l'homme qui disait : "Moi, il me semble que j'ai eu la chance, l'extraordinaire chance, d'avoir des amis (et des amies) plus intelligents, plus généreux, enfin meilleurs que moi, que je pouvais admirer en toute tranquillité."*... »]

– Gianna MANZINI, « Jean Paulhan e le parole », *La Fiera letteraria. giornale settimanale di lettere, scienze ed arti*, Roma, Anno XLIII, n° 43, giovedì 24 ottobre 1968 [pour l'année 1968, la collection de la BNF est incomplète au-delà du 20 février].

– n.s., « Jean Paulhan / écrivain d'art », *Journal de l'amateur d'art* [dir. Pierre Imbourg], 21^e année, n° 418, jeudi 24 octobre 1968, p. 5^{ab} [extrait : « *Encore qu'il eût la volonté de faire peu de bruit, ses œuvres devaient avoir une grande influence sur beaucoup d'écrivains.*

L'art tint une grande place dans les activités de Jean Paulhan : toute sa vie, il s'intéressa à ses manifestations. Il fut l'ami de nombreux artistes, notamment de Braque et de Georges de Chirico. Il s'attacha à la carrière de jeunes peintres dont il appréciait le talent et il rédigea plusieurs préfaces destinées à des catalogues d'expositions. »]

– Robert DROGUET, « La mort de Paulhan », *Objectif. Le Nouvel Hebdomadaire de Lyon* [dir : Henri Fuoc], Lyon, n° 3, 24-31 octobre 1968, p. 17c [portrait au trait de « Maast » par Dubuffet ; fin de l'article : « *J'ai vu les premiers exemplaires de l'Histoire d'O empilés dans sa baignoire rue des Arènes. J'ai entendu parler de Paulhan comme du plus méprisable concierge de Paris (par le frère d'un prix Goncourt). Il était homme à ne pas oublier le visage d'un enfant mort. Il se chargeait de réunir les voix nécessaires à l'obtention d'une bourse Fénéon, allant lire à domicile quelque page qu'il soutenait, à quelque membre du jury qu'il fallait convaincre. Il téléphonait lui-même le résultat heureux, dans quelque obscure imprimerie lyonnaise (disparue elle aussi), le soir même.*

Paulhan disparu, le monde appartient un peu plus aux goujats, au disgracieux, au creux. »]

– Claude ELSEN [Gaston Derycke], « Jean Paulhan sauvé par Drieu » et Robert POULET, « L'écrivain Jean Paulhan », *Rivarol* [dir. René Malliavin], n° 928, jeudi 24 octobre 1968, p. 13abc et p. 13ab [profil photographique non crédité, légendé « *Jean Paulhan, en 1946* »].

– J.B. [Jacques BRENNER], « Un nom célèbre / une œuvre à découvrir / Jean Paulhan », *Paris-Normandie*, Rouen, n° 7466, vendredi 25 octobre 1968, p. 9defgh [début : « *Un périodique sur papier glacé me demanda l'an dernier un long article sur Jean Paulhan. J'ai oublié le titre que j'avais choisi, mais le rédacteur en chef l'avait repoussé et avait inventé : "Le Roi Paulhan". Et en dessous, en gros caractères : "A 80 ans, il est la célébrité à l'état pur : de cet académicien, on ne connaît que le nom". Je n'avais pas trouvé que c'était très aimable et, de plus, c'était inexact. »]*

– Clément BORGAL, « Jean Paulhan », *La République du Centre* [dir. Roger Secrétain], 25^e année, n° 7023, vendredi 25 octobre 1968, p. D [13]gh [rubrique : « In memoriam » ; ancien élève de l'É.N.S. de la rue d'Ulm, auteur de monographies sur Alain-Fournier, Baudelaire, Bernanos, Cocteau, Gracq et Roger Martin du Gard, Clément Borgal préparait d'abord un livre sur Gérard de Nerval (*De quoi vivait Gérard de Nerval*, Éditions des Deux rives, 1950, 128 p.) : « *Il [Paulhan] fut très intéressé, lorsque je lui dis combien, à mon sens, l'auteur d'"Aurélia" était tourné vers le passé — alors que tant de poètes modernes le considèrent comme un précurseur.* » ; « *Mais ai-je bien le droit de dire que j'ai connu Jean Paulhan ? Qui peut se vanter de l'avoir véritablement connu ?* »]

– n.s., « D'un bord à l'autre », *Le Monde*, 25^e année, supplément au n° 7398, samedi 26 octobre 1968, p. II^f [deux coupures au fonds Paulhan, l'une référencée, l'autre non ; début : « *Lucien Rebatet, dans "Rivarol", rend un hommage reconnaissant à Jean Paulhan qui, en dépit de ses divergences de goûts et d'opinions, imposa "les Deux étendards" aux éditions Gallimard.* » Mention de l'article de Charles Haroche dans *France Nouvelle* (voir *supra* au 16 octobre 1968)].

– Pierre BOURGEADE, *Le Monde*, 25^e année, supplément au n° 7398, samedi 26 octobre 1968, p. IV^b [dans une page consacrée à la *Petite Cosmogonie portative* de Raymond Queneau, sous l'onglet « Quelques enfants du limon » (Alain Robbe-Grillet, Pierre Bourgeade et Jean-Pierre Faye), voir la contribution du deuxième : « *Queneau va donc chercher le merveilleux aux sources populaires du langage. De même, naguère, Jean Paulhan avait-il réhabilité les lieux communs.* »]

– J.L.M., « Paul Morand à l'Académie », *Le Nouveau Journal* [dir. Raymond Bourguine] édité par l'Agence économique et financière, n° 260, samedi 26 octobre 1968, p. 11^e [extrait : « *À la Libération, les "directeurs de la Résistance", pour reprendre l'expression de Jean Paulhan, tinrent Paul Morand à l'écart.* » Suit « L'élection »].

– *Télé 7 jours*, 26 octobre 1968 [rubrique : « Livres », puis « Télé-nuit » ; texte complet : « *"Les Fleurs de Tarbes"* (Gallimard, 10,70 F., "*Braque, le patron*" (4 F.), "*L'Art informel*" (15 F.) et "*Fautrier l'enragé*" de Jean Paulhan (19 F.) »].

– n.s., « Jean / Schlumberger / est mort », *Paris-Presse. L'Intransigeant. France-Soir*, dimanche 27 et lundi 28 octobre 1968, p. 1^h [texte complet : « *Après Jean Paulhan qui eut une influence considérable sur la littérature française des cinquante dernières années, un autre "chercheur des lettres", Jean Schlumberger, vient de mourir. Il est décédé hier à Paris. Il avait 81 ans.*

Il était né en Alsace le 26 mai 1877 et c'est à son domicile de la rue d'Assas qu'il avait créé, avant la guerre de 1914, avec André Gide et Jacques Rivière, la "Nouvelle Revue Française".

Romancier, ami de Péguy, il avait également beaucoup travaillé pour le théâtre et participé à la naissance du Vieux-Colombier, animé par Jacques Copeau. »]

– n.s., « Mort de Jean Schlumberger / fondateur de la N.R.F. », *L'Aurore*, XXVII^e année, n° 7514, lundi 28 octobre 1968, p. 15^{hi} [portrait photographique non crédité de Jean Schlumberger ; extrait :

« sa disparition, survenant après celle de Jean Paulhan, rejette définitivement dans l'histoire la brillante équipe réunie autour de l'éditeur Gaston Gallimard. »]

– « TEP-Magazine », *Paris-presse. L'Intransigeant. France-Soir*, mardi 29 octobre 1968, p. 6c [rubrique : « Notre Carnet » ; soirée du mardi 5 novembre à 20 h. au théâtre de l'Est Parisien-Maison de la Culture, 15, rue Malte-Brun ; « TEP-Magazine » sera animé par Luc Decaunes, avec Guys de Bosschère et René Passeron ; Brice Parain rendra hommage à Jean Paulhan : « *Après chaque interview un débat aura lieu avec le public.* »]

– *Bibliographie de la France. Supplément au n° 44. Les Livres du Mois*, 48^e année, n° 10, 30 octobre 1968, p. 36 [rubrique : « Roman » dans « Littérature. Belles Lettres » ; texte complet : « *PAULHAN (Jean). Progrès en amour assez lents. (11/20,5). 128 p. (2941). Tchou* »].

– n.s., « Histoires / d'au (-delà) », *Le Canard enchaîné*, 53^e année, n° 2505, 30 octobre 1968, p. 5c [extrait : « *Jean Paulhan de son vivant, tyrannisait un peu les lettres. Ce qui fait que les gens de lettres maintenant tyrannisent un peu sa mémoire... mais si gentiment, hein ?* » ; suivent des extraits des articles de Wurmser dans *L'Humanité* et de Pangloss dans *Pan*, journal satirique de Bruxelles].

– Henri JEANSON, « Journal d'un veau / De quelle couleur / était l'habit vert / de Jean Paulhan ? », *Le Canard enchaîné*, 53^e année, n° 2505, 30 octobre 1968, p. 7fg [rubrique : « Journal d'un veau » ; après la mort d'un académicien, le secrétaire de rédaction de service du *Figaro* téléphone à ses confrères ; extrait : « *Il m'est arrivé quelquefois, en compagnie de Galtier-Boissière, de rencontrer Jean Paulhan. C'était un homme d'une courtoisie d'un autre âge, et qui, d'une voix douce, parlait sur un ton précieux, un peu à la manière de Léon Blum. Était-il gris ?* »]

– « Signé Théophraste », *Les Lettres françaises*, n° 1255, du 30 octobre au 5 novembre 1968, p. 12d [début : « *Jean Schlumberger n'est plus. Le fondateur de la "Nouvelle Revue Française" aura suivi de peu Jean Paulhan qui en fut l'animateur et c'est avec une infinie tristesse que nous voyons ainsi se démanteler la vieille maison qui porta les couleurs de la littérature française à une dimension internationale.* »]

– n.s., *Le Monde*, 25^e année, n° 7401, mercredi 30 octobre 1968, p. 19f [texte complet : « *Le Théâtre de l'Est parisien présentera au cours de son "TEP magazine", le mardi 5 novembre, à 20 h. 30, le peintre Édouard Pignon, M. le Pasteur Casalis et Albert Simonin. Au cours de cette soirée, un "hommage à Jean Paulhan" sera rendu par Brice Parain.* »]

– Jean-Claude ZYLBERSTEIN, propos recueillis par..., « Rencontre avec... / Paul Morand », *Combat*, n° 7557, jeudi 31 octobre 1968, p. 8abc [extrait col. b : Paul Morand : « *Naturellement Paulhan a été le premier à dire qu'il ne faut pas considérer la littérature sous l'angle politique, et sa lettre aux Directeurs de la Résistance a été le premier signe d'espoir pour les proscrits dont j'ai fait partie après la guerre.* »]

– « La littérature / à la télévision », *Les Nouvelles littéraires*, n° 2145, 31 octobre 1968, p. 12g [extraits : « *Mercredi prochain, 6 novembre, à 22 heures, sur la première chaîne, la télévision diffusera la première émission littéraire de Pierre de Boisdeffre et André Bourin : En toutes lettres, réalisée par Pierre Viallet. [...] puis Jean Paulhan sera évoqué par plusieurs de ses amis, notamment Marcel Arland et Jean Grosjean, dans les trois lieux qui lui furent les plus familiers : son bureau de la Nouvelle Revue Française, les arènes de Lutèce et sa maison champêtre de Boissise-la-Bertrand.* » Cette émission sera diffusée tous les deux mois, comme celle que produit, sous le même titre, Eric Olivier, conseillé par Jean Dutourd].

– Marcel ARLAND, de l'Académie française, « Jean / Schlumberger / dans / la pénombre », *Les Nouvelles littéraires*, 46^e année, n° 2145, 31 octobre 1968, p. 2efg [voir col. cd le portrait photographique de Jean Schlumberger, un verre à la main, crédité « (N.L.) » et légendé « *Jean Schlumberger / "Je reconnais que ma vie fut heureuse"* » ; extrait : « *Jean Paulhan ne vient plus ?*

— *Il est obligé de vivre à la campagne.*

— *Vous n'êtes pas trop seul ?*

— *Mais non, mais non. On m'aide beaucoup...*

Ce qui est vrai, comme il était vrai que l'un et l'autre Jean, si loin qu'ils fussent, je les sentais toujours avec moi. » (texte cité col. g].

– Antoine MERCŒUR, « Les ondes / inspirées », *Les Nouvelles littéraires*, n° 2145, 31 octobre 1968, p. 12g [extraits : « *Étiemble et André Chamson égrènent des souvenirs sur Jean Paulhan* »].

– Jean FANCHETTE, « Un grand seigneur attentif », *périodique mauricien*, Île Maurice, octobre-novembre 1968 [extrait : « *Il eût aimé, sans doute aime-t-il, la douceur de ce matin d'automne, ces feuilles tourbillonnantes, dans l'allée des Peupliers au bout de la 78^e division... Nous allions porter en terre Jean Paulhan. Nous, c'est-à-dire quelques centaines d'hommes et de femmes tristes et non pas des spectateurs. Qu'importait en effet que la plupart des visages réunis autour de cette tombe fussent célèbres et dussent cette célébrité à l'homme, au très grand écrivain qui s'en allait aujourd'hui avec pudeur ? [...] Après les obsèques d'une grande simplicité, son entourage d'intimes ayant obtenu des "éminents confrères" du quai Conti qu'il n'y eut pas d'oraison funèbre, je me suis retrouvé avec trois amis de "Jean" dans un bistrot de la porte d'Orléans : Odile de Lalain, Pierre Oster et Robert Sabatier et nous avons parlé de lui comme d'un vivant. Il eût aimé, sans doute aime-t-il, la douceur de ce matin d'automne...* » Jean Fanchette (1932-1992) avait obtenu le prix Fénéon en 1958 ; contactée par nos soins en février 2020, la National Library de Mauricius (Port-Louis) n'a pas pu retrouver les références de cette coupure].

– n.s., « Jean Paulhan », *La Grive*, n° 140, 41^e année, octobre-novembre 1968, p. 37 [rubrique : « Courrier des Quatre Fils Aymon » : « *Jean Paulhan, de l'Académie Française, qui est décédé en octobre à 82 ans, fut pendant un demi-siècle l'Éminence grise des Lettres françaises. Il accepta d'être le Président des Amis de Rimbaud après la mort de Georges Duhamel. La Grive n° 20 d'avril 1933 qui révèle le talent de Pierre Neyrac (pseudonyme du Dr Cohen à Gespunsart) attira son attention. Aussi la N.R.F. édita-t-elle le roman de Pierre Neyrac L'Indifférence perdue.*

Plus récemment Jean Paulhan manifesta de nouveau sa sympathie à La Grive en lui donnant une importante lettre inédite de René Daumal pour le numéro spécial (135/136) consacré au poète ardennais. »]

– n.s., « Jean Paulhan », *Chroniques de l'art vivant*, n° 1, novembre 1968, p. 21 [rubrique : « Lettres » ; texte complet : « *Paulhan est mort le 9 octobre. Il avait 84 ans. Toute sa vie est liée à l'histoire de la N.R.F. dont il devint directeur à la mort de Jacques Rivière (1925). Hormis la période de l'occupation, il consacra la plupart de son temps à ce grand ouvrage (où il publia et imposa Arland, Artaud, Éluard, Michaux, Ponge, Robbe-Grillet, Butor). Il laisse néanmoins une œuvre importante, dont 70 % n'a paru qu'en revue.*

Paulhan, “un corps qui pivote sur lui-même comme un mobile de Calder”, écrivait Georges Perros, il y a quelques mois, dans la Nouvelle Revue Française. “Paulhan le chercheur d’or, Paulhan l’énigmatique, Paulhan la huitième merveille du monde, Paulhan le subversif, Paulhan le danseur intellectuel... J’en passé, j’en passé.”

Lui mort, que n’a-t-on pas écrit, que n’écrira-t-on pas... Mieux vaut rappeler ces lignes écrites par Michel Cournot en 1966 : “Jean Paulhan a passé sa vie à dégager, dans une revue, trois pages blanches pour un jeune écrivain qui se trouvait mourant d’un texte, à inventer un nouveau prix littéraire accompagné d’un chèque pour un jeune écrivain qui avait besoin d’un manteau, à découvrir une raison pressante d’inviter devant un couscous un jeune écrivain qui avait faim... De la droiture de Jean Paulhan, on a fait des détours. Et de sa clarté, des mystères. On a confondu décence et manières. Il est grand temps que cela cesse”. »]

– Franz HELLENS, *Adieu à Jean Paulhan*, Liège, Éditions Dynamo, Pierre Aelberts, éditeur, 1968, 10 p. [n° 170 de la collection « Brimborions » ; selon l’achevé d’imprimer (p. 10) : « *Edition originale tirée à 40 exemplaires vélin blanc et 11 exemplaires hollandaise Van Gelder; numérotés 1 à 51 par l’éditeur. Achevé d’imprimer en novembre 1968.* » ; l’éditeur cite en page 10 un extrait de la *Lettre aux directeurs de la Résistance*.

Repris dans *La NRF*, t. XXXIII, 17^e année, n° 197, 1^{er} mai 1969, p. 731-733. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 219, n° 1792].

– Jean-Didier WOLFROMM, « Ce mois-ci, Jean-Didier Wolfromm n’a pas lu », *Magazine littéraire*, n° 23, novembre 1968, p. 54-55 [référence absente au fonds Paulhan].

– n.s., « Premier bilan d’une rentrée radiophonique / France-Culture à la recherche d’un nouveau souffle », *Le Monde*, 25^e année, supplément au n° 7403, vendredi 1^{er} novembre 1968, p. III**bcdef** [extrait : « *certes, on ne peut pas dire que celle [la matinée] des Lettres soit “prospective”, mais lorsque l’actualité oblige Roger Vrigny à consacrer un numéro spécial à Jean Paulhan, et qu’il consent à abandonner pour une fois ses petits jeux de plume et de poésie, son émission prend une tout autre allure.* »]

– François BOTT, « Première chaîne / Magazine / en toutes lettres », *Le Monde*, 25^e année, supplément au n° 7403, vendredi 1^{er} novembre 1968, p. Vcd [texte complet : « *Un portrait de Jean Paulhan*. “Nous avons essayé de reconstituer sa personnalité, dit Pierre Viallet, à travers des propos, des témoignages très divers... Enquête chez Gallimard ou à l’Académie, aussi bien qu’interviews de son facteur et des joueurs de pétanque, aux arènes de Lutèce. Nous voulions retrouver la tonalité du personnage : l’homme en pantoufles comme l’écrivain.” »].

– n.s., « Jean Paulhan est mort le 10 octobre », *La Revue des Deux mondes*, 1^{er} novembre 1968, p. 426ab [rubrique : « Les propos du mois »].

– n.s., « En toutes lettres », *L’Aurore*, supplément TV Radio, XXVII^e année, n° 7519, samedi 2 et dimanche 3 novembre 1968, n.p. [page « 1^{re} chaîne / mercredi 6 novembre »].

– André MIGUEL, « Jean Paulhan ou l’optimisme de l’ambiguïté », *Beaux-Arts*, Bruxelles, n° 1121, samedi 2 novembre 1968, p. 3ab [rubrique : « Les lettres » ; portrait photographique non crédité, légendé : « *Jean Paulhan : l’homme des rapports subtils* » ; fin : « *J’ai vu chez lui d’admirables Fautrier. Il en parlait avec un pétilllement du regard. Ses yeux avaient beaucoup de mobilité ; ils s’agrandissaient parfois en une expression de saisissement qu’accusaient les courtes mèches de cheveux rebelles de chaque côté de son front ; puis le cristallin s’éclairait, semblait tourner autour de la pupille qui prenait un éclat noir. Le regard pétillait de nouveau, les traits perdaient leur sévérité momentanée, le coin de la bouche remontait, d’un côté, la lèvre inférieure faisait un pli (de ravissement naïf) en pressant la supérieure et les narines frémissaient.* »]

– Maurice TOESCA, « Un grand homme s’en est allé / Jean Paulhan / l’écrivain appliqué », *Le Coopérateur*, Suisse, 2 novembre 1968 [extrait : « *Placé dans une position curieuse, sinon unique dans la vie littéraire, Jean Paulhan est un Ancien parmi les Modernes. Les partisans des deux clans le respectent, soit par admiration, soit par crainte. Les uns et les autres le réclameraient sans doute s’ils l’osaient, mais il s’attache à sa présence une considération d’où la domination n’est pas étrangère. Sa primordiale audience il la trouve chez les écrivains eux-mêmes. À son œuvre s’applique exactement la réflexion de Montesquieu : Les livres anciens sont pour les auteurs, les nouveaux sont pour les lecteurs.* » ; et fin : « *Renoncement à l’applaudissement du public, persévérance dans la construction du temple, souci du choix*

des essences dont la forêt se compose, voilà les bons signes à quoi l'on reconnaît, dès l'approche, un écrivain authentique. Si l'on me demande : "Qui est Jean Paulhan ?", je réponds : "Il n'a cure d'être encensé (donc d'être compris au sens banal du mot) ; il édifie la colonnade de son église (le gros œuvre est déjà converti)... C'est un laborieux et soigneux architecte. Sa précision atteint le stade du méticuleux ; mais sa minutie s'écarte de toute préciosité. Il se désigne lui-même comme un écrivain appliqué." »]

– Jean GUITTON, de l'Académie française, « Les Regrets », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7520, 2 novembre 1968, p. 1g [« Chronique » ; extrait : « *Je me souviens que, sachant Jean Paulhan malade, je m'étais dit : "il a jadis, comme moi, publié un livre sur le Clair et l'Obscur. Je vais aller le visiter ; nous parlerons du mystère, dont il est un si subtil spécialiste."* » Voir Jean Guitton, *Le Clair et l'obscur*, Aubier-Montaigne, 1964, 165 p.]

– n.s., *Le Monde*, 25^e année, n° 7404, 2 novembre 1968 [rubrique « Récits » dans « Vient de paraître » ; texte complet : « *Jean Paulhan. – Progrès en amour assez lents. Récit que Paulhan écrivit pendant la guerre 1914-1918, après avoir été blessé. Dans le même volume on trouvera un conte : Lalie (Tchou, 116 p., 16 F.)* »]

– n.s., « Jean / Paulhan / le chercheur d'or / avait découvert des / écrivains », *La Semaine Radio Télé*, 2 novembre 1968, p. VI [intertitres : « Fondateur des "Lettres Françaises" », « L'histoire de Mina » et « Eloge du général »].

– *Télé poche*, n° 142, du 2 au 8 novembre 1968, p. 46c [portrait photographique non crédité ; programme de la Première Chaîne, pour le mercredi 6 novembre : « *Né à Nîmes le 2 décembre 1884, Jean Paulhan est mort à Paris le 12 octobre dernier. Fondateur des "Lettres Françaises", il avait été élu en 1963 à l'Académie Française.* »]

– *Télé 7 Jours*, n° 445, du 2 au 8 novembre 1968, p. 59a [page « TV 1^{re} chaîne », à la date de « mercredi » ; « 22.00 *En toutes lettres / Une émission d'André Bourin et Pierre de Boisdeffre / réalisation de Pierre Viallet / Cette nouvelle émission, bi-men-/suelle, alterne avec celle d'Éric / Ollivier et Jean Dutourd. Son titre / définitif sera fixé ultérieurement. / Jean Paulhan, le patron / participation / de Marcel Arland de l'Académie française, / Jean Grosjean, Brice Parain, André Bay, Maurice Toesca, Jean Denoël et Pierre Béarn.* »]

– n.s., « En toutes lettres », *Télérama*, n° 981, dimanche 3 novembre 1968, p. 38*b* et 39*a* [sur l'émission « Jean Paulhan, le patron, par Pierre Viallet », à 22 heures].

– n.s., « Le TEP magazine », *Combat*, n° 7560, lundi 4 novembre 1968, p. 12*b* [texte complet : « **Brice PARAIN** — *Hommage à Jean Paulhan, textes de Jean Paulhan dits par les comédiens de la Guilde.* »]

– Pascal THOMAS, « Jean Paulhan : l'acupuncteur du langage », *Elle*, 4 novembre 1968, p. 133*abcd* et 137*ab* [rubrique : « Littérature » ; portrait photographique non crédité légendé : « *A 84 ans, Jean Paulhan vient de mourir : il avait été zouave en 1914, académicien en 1963.* »]

– François MAURIAC, « Le Bloc-notes de François Mauriac », *Le Figaro littéraire*, n° 1174, 4-10 novembre 1968, p. 4-5, texte cité p. 5*a* [extrait : « *Mais même chez les esprits en apparence les plus indifférents en matière de religion... J'ai retrouvé par hasard ces jours-ci une curieuse lettre de Jean Paulhan, non datée, dont je n'avais gardé aucun souvenir et dont j'extrais ceci : "...N'existe-t-il pas de 'retraite' où soient admis les incroyants ? (Je voudrais ajouter 'sympathisants', si le mot n'était odieux, mais vous me comprenez : il ne serait pas honnête de vous laisser entendre que j'ai grande chance de me convertir. À vrai dire, je n'en sais rien. Je sais seulement que j'ai beaucoup à apprendre du christianisme.) Et précisément n'existe-t-il pas une 'retraite' où je puisse passer le semaine prochaine ?" Ce que fut ma réponse, je l'ignore. Sans doute, connaissant notre Paulhan, me suis-je souvenu de me méfier. Mais ce qui me fait croire au sérieux de cette lettre, c'est que pendant l'occupation, à une époque où je le voyais souvent, il fréquentait beaucoup les Quakers, qu'il trouvait décevants, mais il m'en parlait avec sérieux : il poursuivait donc son enquête.* »]

– n.s., « Jean Paulhan le patron », *Le Figaro littéraire*, n° 1174, 4-10 novembre 1968, p. 50 [rubrique : « Télévision » ; texte complet : « *Avec Marcel Arland, / André Chamson et Brice Parain. / Mercredi 6 novembre, 22 heures / première chaîne.* »]

– Yvan AUDOUARD, « Un sacripant / à bicornes », *Le Canard enchaîné. Journal satirique paraissant le mercredi*, 53^e année, n° 2506, 6 novembre 1968, p. 7*der* [rubrique : « Lettres ou pas Lettres » ; début : « *Ce M. Jean Paulhan qui vient de mourir en odeur d'Académie française (et "des suites d'une longue et douloureuse maladie") était un petit sacripant, fort bien organisé sur le plan de la bagatelle.* »]

– n.s., « En toutes lettres : 22.00 », *Le Parisien libéré*, 6 novembre 1968, p. 10b [texte complet : « *Les poèmes d'Apollinaire ; Elsa Triolet présente "Écouter voir" ; à propos de la mort de Jean Paulhan ; le dossier des livres scolaires, avec Paul Guth ; deux jeunes romanciers : Pierre Tallian et Yambo Ouologuem ; François Nouricier [sic] ; Goncourt ou Renaudot ?* » Même texte que le suivant].

– n.s., « En toutes lettres », *Seine-et-Marne matin. Le Parisien libéré*, Fontainebleau, 25^e année, n° 7522, mercredi 6 novembre 1968, p. 10 [onze]b [texte complet : « *Les poèmes d'Apollinaire ; Elsa Triolet présente "Écouter voir" ; à propos de la mort de Jean Paulhan ; le dossier des livres scolaires, avec Paul Guth ; deux jeunes romanciers : Pierre Tallian et Yambo Ouologuem ; François Nouricier [sic] ; Goncourt ou Renaudot ?* »]

– André BRINCOURT, « En toutes lettres », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7525, 8 novembre 1968, p. 28ab [rubrique : « au / rond-point / des / ondes » ; à propos de l'émission de Pierre de Boisdeffre ; extrait : « *On rend hommage à Jean Paulhan sans prendre le soin de le situer dans le monde des lettres et sans même que l'on puisse savoir qui parle de lui. Soyons sérieux ! qui pouvait reconnaître Marcel Arland et Maurice Toesca ? La petite famille ? On se fait plaisir entre soi.* »]

– n.s., « En toutes lettres » dans « Mercredi 6 novembre », *Jours de France* [président-directeur-général directeur de la publication : Pierre Guillaumin de Bénouville ; rédacteur en chef : Marcel Dassault], n° 726, 9 novembre 1968, p. 252 [extrait : « *A propos de la mort de Jean Paulhan, avec Marcel Arland, Maurice Toesca, André Bay, Brice Parain, Jean Grosjean, Pierre Béarn, Jean Denoël, etc.* »]

– n.s., « Tchou édite ses / deux premiers romans », *Elle*, 11 novembre 1968, p. 149a [portrait de Claude Tchou : « *Claude Tchou : Chinois ayant appris le régionalisme en découvrant une France "noire"* » ; extrait : « *(on lui doit l'intégrale de Zola, la redécouverte de Jean Paulhan, récemment disparu).* »]

– Jean BUÈGES, « Jean Paulhan, homme / heureux, a vécu sans vouloir / définir le bonheur », *Paris-Match*, n° 1019, 16 novembre 1968, p. 40b [rubrique : « Lettres » ; intertitres : « Une citation de Landru » et « Absent à sa naissance » ; début : « "La philosophie de ma vie ? Je n'y ai pas encore songé, j'ai encore tant de choses à découvrir. J'attendrai d'avoir quatre-vingt-dix ou douze ans..." *Jean Paulhan*

parle de sa voix ouatée. Une voix d'outre-tombe désormais. Depuis le 9 octobre, il allait avoir quatre-vingt-quatre ans. Quelques mois plus tôt il avait accordé une interview dans sa maison parisienne, véritable décor pour drame de Victor Hugo, au milieu de tableaux en vrac, devant les premiers "papiers collés" de Braque et de Picasso. Rue des Arènes. Sa manière à lui de se rappeler Nîmes, sa ville natale. Car ce "pape" des lettres était enraciné en terre huguenote. La route qui l'avait conduit des jardins de la Fontaine au sommet de la N.R.F. avait été longue et pleine d'imprévu. Professeur, puis colon et chercheur d'or à Madagascar, guerrier appliqué au 9^e zouaves, blessé au Bois-Saint-Mard la nuit de Noël 1914, guetteur d'avions, interprète malgache, accoucheur de talents, fondateur, sous le nez de l'occupant avec Jacques Decour, des "Lettres françaises", prisonnier de la Gestapo, académicien français à la veille d'être octogénaire. »]

– Le CYCLOPE, « Un début / prometteur », *Le Figaro littéraire*, n° 1176, 18-24 novembre 1968, p. 42a [à propos de l'émission « En toutes lettres », d'André Bourin et Pierre de Boisdeffre, réalisée par Pierre Viallet : « Quant à Jean Paulhan, si intéressante et pittoresque qu'ait été son évocation, à travers les anecdotes, bien légères, de quelques-uns de ses familiers, il a été traité, non pas en prince des lettres qu'il était, mais en fait divers. »]

– entretien avec Georges Lambrichs, dans Michèle MANCEAUX, « Huit personnages en quête d'auteurs » *Le Nouvel Observateur*, numéro spécial littéraire, n° 210bis, du 20 novembre au 20 décembre 1968, p. 16a [présentation : « Georges Lambrichs, cinquante ans, d'origine belge. Avec son air distrait, indolent et presque endormi, ce fumeur de pipe, disciple de Paulhan, qui reçoit près de vingt manuscrits par mois, a repéré ceux de Le Clézio, Pierre Bourgeade, Frantz-André Burguet, Yves Régnier, Christine Rochefort et de bien d'autres. »]

– Hélène CINGRIA, « Montpellier : Maurice Sarthou », *Lettres françaises*, n° 1259, du 27 novembre au 3 décembre 1968, p. 33cd [sur l'inauguration de l'exposition Maurice Sarthou au Musée Fabre de Montpellier, quelques jours après la mort de Jean Paulhan, préfacier du catalogue].

– n.s., annonce dans *Les Lettres françaises*, n° 1259, du 27 novembre au 3 décembre 1968, p. 3 [rubrique : « Littérature », texte surtitré « Le Japon, le Zen et Jean Fautrier / par Jean Paulhan » : « À la XVII^e vente du C.N.É. / placée sous le signe de Jean Paulhan / Le stand de Jean

Paulhan / sera tenu par Mme Dominique Aury / qui a eu la gentillesse de nous communiquer le texte ci-dessus / et par les deux fils de Jean Paulhan »].

– n.s., « hommage à / JEAN PAULHAN / 1884-1968 / ŒUVRES COMPLÈTES / en 5 volumes », *Les Lettres françaises*, n° 1259, du 27 novembre au 3 décembre 1968, p. 5c [extrait : « 75 % d'inédits en volume »].

– M. G., « Les paroles / volantes / de Paulhan », *Les Nouvelles littéraires*, 46^e année, n° 2149, 28 novembre 1968, p. 2d [sur les haintenys].

– Claude ELSEN, *Jean Paulhan. Histoire d'une amitié*, Liège, Éditions Dynamo, Pierre Aelberts, éditeur, 1968, 10 p. [n° 173 de la collection « Brimborions » ; selon l'achevé d'imprimer (p. 10) : « Édition originale tirée à 40 exemplaires vélin blanc et 11 exemplaires hollande Van Gelder, numérotés 1 à 51 par l'éditeur. Achievé d'imprimer en décembre [19]68 »].

– Robert POULET, *L'Écrivain Jean Paulhan*, Liège, Éditions Dynamo, Pierre Aelberts, éditeur, 1968, 10 p. [n° 171 de la collection « Brimborions » ; selon l'achevé d'imprimer (p. 4) : « Édition originale tirée à 40 exemplaires vélin blanc et 11 exemplaires hollande Van Gelder, numérotés 1 à 51 par l'éditeur. Achievé d'imprimer en décembre [19]68. »]

– Jean-Philippe SEGONDS, « Nos deuils / Jean Schlumberger et Jean Paulhan » et « Jean Paulhan (1884-1968) », *Les Amis de Charles-Louis Philippe*, Moulins-sur-Allier, n° 26, décembre 1968, p. 6 et 7-10 [extrait : « Jean Paulhan, quelques jours plus tard Jean Schlumberger... Nous connaissions leur grand âge, nous les savions très faibles, près de la fin. Pourtant leurs amis sont tristes, et ceux qui les connaissaient peu, mélancoliques. Ils appartenaient à une très grande génération littéraire qui a marqué notre siècle. L'un avait fondé la "Nouvelle Revue Française", l'autre en a été l'âme pendant bien des années. Leurs œuvres ont peu de points communs, leur rôle et leur influence furent différents, mais essentiels. Et nous avons, personnellement, une autre raison de les unir dans notre souvenir : Jean Schlumberger dernier des amis — contemporains — de Charles-Louis Philippe ; Jean Paulhan, membre fondateur de notre Association, grand ami de Valéry Larbaud ; tous deux faisaient partie de notre Comité d'Honneur. » Voir aussi, en note 7 de la page 9, deux lettres

inédites de Jean Paulhan à François Talva datées des 12-10-61 et le 19-11-65].

– Louis SIMON, « Aux amis disparus / Jean Paulhan », *Cahiers des amis de Han Ryner* [président : Jean Rostand ; vice-présidents : Raymond Offner, Marcel Sauvage, Marcel Renot], nouvelle série, 4^e trimestre, n° 91, décembre 1968, p. 3 [texte complet : « *Jean Paulhan, alors élève du lycée Louis-le-Grand, eut Henri Ner comme répétiteur. À ce qu'il nous dit et écrivit, il en avait conservé un excellent souvenir. Il nous accorda son nom pour notre Comité d'Honneur. Au n° 52 des Cahiers, on trouvera cette lettre où il nous déclarait : "Le conteur m'enchanté." Il vient de mourir membre de l'Académie française à laquelle il se présenta en 1964 à l'âge de 80 ans.*

Pour Han Ryner cependant il ne fut pas un "ami" très chaud. À la mort de Han Ryner, en 1938, notre président Florian-Parmentier, l'avait pressenti et me demanda de lui envoyer, pour réédition et édition, divers ouvrages, dont les Voyages de Psychodore, et le Rire du Sage, alors inédit. Ces textes nous furent renvoyés avec la réponse classique des éditeurs — ici Gallimard — des programmes en cours débordants. Voici une dizaine d'années, lorsque nous envisageâmes d'éditer enfin ce Rire du Sage, j'allai voir Jean Paulhan, qui ne soutint point le livre auprès du "Comité de lecture". Il fut pourtant des souscripteurs, quand, avec notre ami Pierre Clarac, le livre sortit, mais l'ouvrage n'obtint aucun compte-rendu dans la revue : La Nouvelle Revue française.

Enfin, en 1961, lorsque nous lui annonçâmes notre intention de célébrer le centenaire de Han Ryner, nous lui avons apporté un de ces contes, qui a pris place dans le recueil Contes. Mais la revue où il était, à ce qu'on disait, "éminence grise", n'inséra rien, et ne fit aucune allusion au centenaire.

Le "Guerrier appliqué" 4 ans après, laissa tomber devant moi cette remarque : "Ici, nous n'aimons pas Romain Rolland." "Han Ryner n'est pas Romain Rolland" répliquai-je. En réalité, la place donnée à Han Ryner dans la revue fondée par Romain Rolland : Europe, lui avait déplu.

En saluant la mémoire du lettré qui lança tant de modes intellectuelles qu'il nous soit permis de nous étonner d'une attitude ambiguë. Son souci de "promoteur" n'avait pas trouvé Han Ryner assez "neuf" pour qu'il s'avisât de nous prêter plus largement la main. Homme étrange et secret qui ne s'expliquait guère sur ses goûts. Il fallait dire ces choses. »]

– Elisabeth PORQUEROL, « Jean Paulhan n'est plus », *Guilde du livre*, Lausanne, n° 12, bulletin pour décembre 1968, p. 319a [portrait photographique non crédité, au col roulé ; texte complet : « *Pendant plus de quarante ans, Jean Paulhan a occupé dans les lettres une place exceptionnelle, tant par la valeur de son jugement critique et son action influente que par ses écrits. Ceux-ci, de courts récits, impeccables de fond et de forme, des essais qui sont d'un philologue, d'un moraliste et d'un philosophe, des études sur la peinture moderne, des ouvrages polémiques. On le juge généralement comme un écrivain mystérieux, secret, paradoxal, en ajoutant les qualificatifs d'habile et de brillant. Il surprend et il étonne. Il a appliqué à la littérature des méthodes jusqu'ici réservées aux sciences exactes. Il enquête et il cherche. Il a le respect du fait et, pour comprendre le mécanisme, démonte la mécanique. Il ne procède jamais par affirmations. Il éveille (en touchant les points sensibles) la réflexion du lecteur et lui offre les possibilités de découvrir lui-même la solution du problème posé. La caractéristique de Jean Paulhan est sa faculté d'étonnement. D'où son avide et inlassable curiosité. Avec la modestie et l'honnêteté, il possède l'irréductible malice et le don de s'émerveiller que les savants partagent avec les enfants.* »]

– n.s., « Le général Bethouart / candidat à l'Académie française », *Le Figaro*, 142^e année, n° 7549, vendredi 6 décembre 1968, p. 31ef [rubrique : « Au fil des lettres » ; extrait : « *L'Académie française a enregistré hier la candidature du général d'armée Antoine Bethouart, au fauteuil vacant par le décès de Jean Paulhan. La date de l'élection n'est pas encore fixée.* »]

– Robert ANDRÉ, « Jean Paulhan », *Bulletin du syndicat des critiques littéraires*, n° 39, 15 décembre 1968, p. 3bc et p. 4abc [extrait : « *L'auteur commence donc à naître.* » D'après les exemplaires conservés à la B.N.F., les numéros de ce bulletin sont expédiés avec un certain retard].

– Jean-Pierre CLERC, « une poésie arithmétique : / les haïn-tenys malgaches / relecture de Jean Paulhan », *L'Afrique littéraire et artistique* [dir. Pierre Biarnès], Paris, Société africaine d'édition, n° 2, s.d. [fin 1968], p. 3-7 [rubrique : « littérature »].

– Marguerite GRÉPON, « Quelques propos sur Jean Paulhan », *Ariane. Cahiers culturels dirigés par Marguerite Grépon*, n° 136-137-138, hiver 68-69, p. 7ab [début : « *J'ai connu Jean Paulhan hors de la littérature, lorsqu'il venait de Bourg-la-Reine, le jeudi matin, rendre*

visite à ses parents, chez lesquels j'habitais provisoirement. » Sur Olive la guenon et la formule de Frédéric Paulhan : « *le chevalier Bayard ne s'en serait pas accommodé.* »

Ce texte précède la « Réponse de Jean Paulhan » au « Questionnaire 1966 », p. 8].

1969 – André DALMAS, « Progrès en amour assez lents, de Jean Paulhan, récemment publié chez Tchou [...] », *La Tribune des nations. L'Hebdomadaire du monde entier*, 35^e année, n° 1208, vendredi 24 janvier 1969, page quatre, col. *ab* [rubrique : « L'humeur des lettres » ; premier paragraphe : « [...] *est une œuvre inédite, écrite en 1916, après que l'auteur, blessé dans les premiers mois de la guerre, eut été ramené à l'arrière. Jean Paulhan était alors âgé de trente-deux ans. Ce récit, apparemment, est l'histoire des débats amoureux qu'un jeune soldat peut — et même doit, si je peux dire — entretenir au campement quand l'existence prend le tour singulier de l'inactivité* (« **Il n'y a pas en amour**, écrit Jean Paulhan, **de qualités inactives**). Apparemment, dis-je, car l'œuvre est capitale. » Cette édition de *Progrès en amour assez lents* est achevé d'imprimer le 15 octobre 1969 ; voir *infra* au 24 mai 1969].

– Jean-Louis GIRODOT, « La dernière interview de Jean Paulhan / recueillie par Jean-Louis Girodot », *Adam* [dir. Claude Perdriel], n° 29, février 1969, p. 36-40 [entretien de Jean Paulhan avec Jean-Louis Girodot, « quelques mois avant sa mort » ; photo Léon Herschritt p. 36-37 reprise en haut de page, p. 38 et 40 ; texte repris par Frédéric Badré dans *L'Infini*, n° 62, été 1998, p. 9-15, précédé d'une présentation non signée].

– ARISTIDE, « Petite flore argotique », *Le Figaro littéraire*, 10 février 1969 [rubrique : « Usage et grammaire » ; extrait : « *Je n'aperçois guère que la pudique **Histoire d'O** (je n'ose pas écrire : du regretté Jean Paulhan, bien qu'il m'ait avoué l'avoir écrite, le jour même de son élection à l'Académie française, ce que **Le Figaro** imprima) pour avoir renoué, dans une forme certes très supérieure, avec un certain érotisme glacé du XVIII^e siècle.* » Malgré la date mentionnée au fonds Paulhan, nous n'avons pas trouvé cet article dans le n° 7605 du lundi 10 février 1969 ; l'ouvrage de Robert Giraud, *Petite Flore argotique*, édité par Dominique Halévy, est paru en 1968].

– Madeleine CHAPSAL, « Le dernier mot selon Paulhan », *L'Express*, n° 920, 24 février-2 mars 1969, p. 103*abc*, 104*c* et 105*a* [rubrique : « Livres » ; photo « Jean-Régis Roustan » légendée : « Jean Paulhan /

“Je crois que le langage contient la clé de tout...” » ; parution du tome IV des *O.C.*].

– Georges PEREC, *La Disparition. Roman*, Paris, Denoël, Les Lettres nouvelles, 1969, p. 310 [extrait : « *D’abord, lui qui n’avait pas pour un carat d’inspiration (il n’y croyait pas, par surcroît, à l’inspiration !) il s’y montrait au moins aussi imaginatif qu’un Ponson ou qu’un Paulhan ;* » mention du « *godillot du quai Conti* » (p. 312) ; 1989, p. 310, coll. « *L’Imaginaire* » n° 215 ; on comprend pourquoi l’auteur de ce roman ne précise pas le prénom de ce « Paulhan », Frédéric ou Jean].

– Philippe JACCOTTET, « Comment les poètes parlent » dans « Sur un couvent de Le Corbusier », *La Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 74, samedi-dimanche 29-30 mars 1969, p. 4^{de} de *La Gazette littéraire* [rubrique « remarques (actuelles ou non) » ; portrait photographique légendé « La présence impérissable / du poète Jean Paulhan » ; sur la chapelle de Ronchamp, puis : « *On n’a pas fini d’en revenir à Jean Paulhan. Je me suis rappelé aujourd’hui sa préface à l’Anthologie de Poésie de la Guilde du Livre : [citation] » Il y aurait certes beaucoup à dire là-dessus, et pas nécessairement dans le même sens que l’auteur. Mais, depuis 1947, date de cette préface, on a fait d’étranges progrès. Les voici rendus par courtoisie à l’anonymat.* » (texte cité col. d)].

– n.s., « Jean Paulhan / Œuvres complètes / Tome IV », *La Libre Belgique*, 4 avril 1969 [début et fin : « *Jean Paulhan, Dieu ait son âme, fut un écrivain laborieux, minutieux, spécieux, précieux, parcimonieux, audacieux et ironique. On se récrie sur sa parcimonie, on dit qu’il restera parce qu’il est bref. Mais on peut être bref, et en même temps pauvre et banal ! Non qu’il soit jamais banal : le serait-il, étant précieux et spécieux ? [...]*

Si on surnomma Paulhan l’Éminence Grise des lettres françaises, il doit ce titre à son goût pour la part nocturne des êtres. Pour lecteurs cultivés. »]

– Yves FLORENNE, « Trois N.R.F. / I.B.M. 360 / La Ville “Esprit” et la lettre », *Le Monde*, vingt-sixième année, n° 7536, dimanche 6 et lundi 7 avril 1969, p. 9^{ab} [rubrique : « Revue des revues » ; coupure au fonds Paulhan, sans mention de Jean Paulhan ; il s’agit des numéros 193, 194 et 195 de *La N.R.F.*, avec mentions de Brice Parain, pour *Petite Métaphysique de la parole*, José Cabanis et Jean Schlumberger, pour l’hommage que *La N.R.F.* rend à ce dernier].

– ÉTIEMBLE, *Retours du monde. Essais*, Paris, Gallimard, 1969, 365 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 19 avril 1969, voir p. 81 : « *À la fin de 1946, Jean Paulhan m'écrivait pour me demander de lui indiquer un bon livre sur la vie privée dans l'Égypte pharaonique.* » Puis p. 284 : « *C'est alors (1936) que Jean Paulhan me confia, pour que j'en rendisse compte dans La Nouvelle Revue française, sept volumes de la collection Yoshino sur la poésie japonaise. En traductions juxtapaginaires, je découvris le tanka, le dodoitsu, Basho, Issa, les chansons de vingt-six syllabes, les chansons de forme libre et une dizaine de poètes alors contemporains. Non pas qu'alors j'aie bien compris le haiku. Quand je relis maintenant les épreuves corrigées de l'article que finalement Paulhan ne publia point, je lui sais gré de son tact.* » Enfin p. 318 : « *Sans le zouave qui nous donne Le Guerrier appliqué, sans l'artilleur qui rédigea Ma Pièce, sans le biffin à qui nous devons Le Feu, où seraient ces trois livres-là ? Chez nous aussi certains livres dépendirent du guerrier ou du soldat qui les éprouvèrent. (Savoir si nous devons pour autant condamner toute littérature qui n'est pas le fait du zouave, et dans Les Fleurs de Tarbes des calices empoisonnés de la plus juste rhétorique ?* »

Étiemble fait allusion à Herrigel, p. 245 (« *du yoga pour elle au yoga pour lui, sans oublier le yoga pour tous, l'Inde pourvoit de recettes qu'on prétend magiciennes le même genre de lascars chez qui le zen et le tir à l'arc selon cette religion camouflent ingénieusement le nihilisme des nazis.* ») et p. 285 (« *je vois maintenant cet art un peu partout galvaudé, avec le zen, le tir à l'arc, passant à la vulgarité avant même la vulgarisation. Regrettons à cette occasion que l'influence de Fernand Léger soit si lourde sur celle de certains bouquets du XX^e siècle, si voyante celle de Jean Cocteau, qu'elle offusque le Japon sous l'esprit de nos "années folles".* »)]

– n.s., « Pour une rue Jean-Paulhan à Nîmes », mai 1969 [coupure non identifiée au fonds Paulhan ; texte complet : « *Au cours de sa récente assemblée, les membres de la Société "La Tour Magne" ont émis le vœu, présenté à la municipalité par M. Georges Martin, que le nom de notre éminent concitoyen Jean Paulhan, membre de l'Académie française, soit attribué à une rue nouvelle.*

Ce groupement littéraire se propose prochainement d'apposer une plaque de marbre sur sa maison natale, rue Jean-Reboul, pour perpétuer le souvenir du grand écrivain qui tint une place si importante dans les lettres françaises et fut, durant un demi-siècle, un des maîtres les plus écoutés. Il eut, comme directeur de la Nouvelle Revue

Française, une influence profonde dans le monde des lettres de notre pays. »]

– Robert POULET, « Un aspect de Jean Paulhan », *Écrits de Paris. Revue des questions actuelles*, mai 1969, p. 93-98 [« Chronique littéraire » dans « Les Lettres et les Arts » ; début : « *Hitler, l'érotisme et la vieillesse : tels sont les trois sujets qui m'ont paru exciter particulièrement l'imagination de Jean Paulhan au cours des années 1951-65.*

Bien avant cette période je l'avais rencontré plus d'une fois ; mais, je l'avoue, j'étais prévenu contre lui par Pierre Drieu la Rochelle — qui pourtant l'aimait assez, pour son usage personnel. » Dans les dossiers de presse du fonds Paulhan, feuillets classés en 1968, non référencés].

– Joë BOUSQUET, *Correspondance*, texte établi et présenté par Suzanne N. André, Gallimard, 1969, 347 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 22 mai 1969, sans index, mentions de Jean Paulhan p. 19 (lettre à Lucien Becker, le 20 mai 1943 : « *Paulhan est la conscience même. Et quand toutes les rumeurs se seront dissipées, on s'apercevra qu'il dominait de très haut la N.R.F. et qu'il a compris et favorisé tout le mouvement moderne* »), 61 (à Louis Émié, le 22 mars 1948, sur le rôle de Jean Paulhan sur le chemin d'une vérité « *que l'on n'éprouve plus le besoin d'exprimer* »), 62 (à Louis Émié, le 22 mars 1948 : « *Après avoir lu tout Mallarmé, non sans déceptions, je m'engage dans une étude sur Paulhan qui sera longue et passionnante* »), 69 (à André Gide, le 31 juillet 1939 : « *L'intelligence, la bonté si attentive de Paulhan ont tout mis en œuvre pour m'y aider* »), 82 (à André Gide, le samedi qui suit le 13 décembre 1946, soit le 14 décembre 1946 : « *Sans vous il n'aurait jamais été écrit, sans Paulhan, sans sa magnifique attention, il ne m'aurait jamais quitté ; et il fallait la certitude d'être d'abord lu par lui pour que je me fasse à l'idée que l'on m'y reconnaîtrait...* »), 83 (à André Gide, le samedi qui suit le 13 décembre 1946, soit le 14 décembre 1946 : « *Et Paulhan, intelligent comme il est, peut le trouver pâle (bien que je doive dire que ce jugement m'étonnerait de sa part)* »), 94 (à Henri de Lescoët, 7 mai 1942 : « *Si vous avez aimé comme moi Les Fleurs de Tarbes de Jean Paulhan, vous y aurez trouvé ce sens du langage créateur qui est celui de tous les poètes et dont Jean Paulhan, avec un génie critique admirable, avait déjà pressenti les vertus, lorsqu'il préfaçait Éluard* »), 97 (à Jean Mardigny, 13 août 1940 : « *Or, mes rares répits ont été absorbés par Benda ou les Gallimard que j'ai installés avec mon ami Jean Paulhan dans la campagne de ma famille* »), 98 (à Jean Mardigny, 13 août

1940 : « *Vos poèmes sont comme une chanson endormie dans un miroir. Je dois les faire lire à Jean Paulhan.* »), 99 (à Francis Ponge, le 26 août 1943 : « *Paulhan vous a nommé le premier dans la liste réduite, qu'il m'a envoyée* »), 101 (à Francis Ponge, le 4 novembre : « *l'homme qui saura prendre la mesure de Paulhan aura déterminé l'orientation de ce siècle : il donnera les moyens de résoudre, par une définition de la pensée — et peut-être de l'esprit — l'opposition du classicisme et du romantisme — de montrer qu'il s'agit d'une antinomie fonctionnelle, non d'une succession de moments historiques* »), 103 (à André Rousseaux, le 22 mars 1945 : « *Traduit dormait dans un tiroir quand Jean Paulhan, lors d'un trop court séjour près de moi, a eu la curiosité de l'examiner à ma place* »), 112 (à Edmond Vandercammen, le 21 septembre 1948 : « *En peu de mots, je suis allé, dans les siècles anciens, de Scot Erigène à Valérius de Valeriis chercher la preuve que Paulhan était actuellement notre guide le plus sûr, le plus vraiment inspiré, le seul à qui puissent penser avec confiance les poètes, eux qui avaient gardé une intuition juste du langage* »), 142 (à Hans Bellmer, le 26 octobre 1945 : « *J'ai enfin votre exemplaire d'Iris et Petite Fumée. Paulhan avait raison. La dernière partie est la meilleure* »), 158 (à Hans Bellmer, le 3 janvier 1946 : « *j'ai décidé de ne plus écrire jamais que des textes critiques qui me décrivent : Paulhan et Bellmer... ceux-là oui ; mais même pas Paul Valéry, dont je ne pourrais parler sans me trahir...* »), 171 (à Max Ernst : « *Par le même courrier, j'écris à Drouin et à Paulhan (lequel a dû arriver à Paris hier)* » et « *La vraie question qui vient d'ouvrir sur ton œuvre et sur toi l'avant-dernier chapitre de mon livre sur Paulhan. Surprenants ou non, les faits sont là : tu n'as qu'à consulter le livre le plus ésotérique, le plus fort, le moins généralement compris de Paulhan l'Entretien sur les faits divers. Il contient, en marge et au zénith d'une nouvelle intuition de l'homme, les principes anticartésiens et très sublimes qui changeront à jamais la définition de la conscience. Or, cette clef ouvre la porte de ta maison ; laquelle était d'ailleurs grande ouverte.* »), 175 (à Max Ernst, « *Lundi* » : « *Paulhan [...] est passionné par les recherches que je te dis et prétend que personne, pas même lui, ne voit aussi loin, dans ces évidences. Bien sûr ! c'est avec tes yeux que je vois tout.* »), 182 (à Max Ernst, 30 août 1947 : « *Il y a quelques années, je lui ai donné un Paul Klee, très beau, pour avoir, à la place, un tableau de toi ; les deux colombes blanc-bleu sur lesquelles j'avais écrit un passage d'un poème* »), 192 (à René Renne, 9 mai 1948 : sur Fautrier et Dubuffet, sans Paulhan), 255 (à Ferdinand Alquié, « *Vendredi [juin 1950]* » : « *La semaine avant le naufrage, nous avons, chaque jour, échangé avec Paulhan des lettres où il s'agissait de vous* »), 274 (à Christiane Burucoa, « *16 mai 1946* » : « *J'envoie à Paulhan mon plus beau*

manuscrit pour la vente Artaud et je pense, je fais le vide autour d'une heure que je passe avec vous... »), 278 (à Christiane Burucoa, « 26 mai 1948 » : « Depuis quinze ans, je suis déchiré entre mes admirations littéraires : Paulhan, Éluard, Breton, Kafka et mes intuitions mystiques. Je vois enfin le carrefour où elles se rencontrent. Y serai-je une borne, un poteau indicateur, un écrasé ? »), 279 (à Christiane Burucoa, « Juin 1949 » : « que je ramène coûte que coûte l'intuition de Paulhan à sa cellule mystique et ontologique, ce qui suppose un renversement motivé de toute la pensée cartésienne »), 286 (à André Ferran, « 5 février 1944 » : « J'ai été très aidé. Jamais je ne saurai dire ce que j'aurai dû à Paulhan »), 288 (à André Ferran, sans mention de Paulhan, mais sur Eluard, Baudelaire, Fénéon), 300 (à René Nelli, « Le 5 septembre » : « Paulhan découvre et lance Malcolm de Chazal. Vous serez un peu cuité quand vous lirez ce livre — qui n'avait pas étonné Ballard — et pour cause »), 303 (à René Nelli, s.d. : « Paulhan se définit dans ce qu'il pense trouver ; mais bien plus vraiment dans ce qu'il est sans le savoir, l'émissaire de cette révélation : celui qui tiendra les clefs des "signes conventionnels" créera une humanité à son image »), 334 (à Gaston Puel, « 11 mars 1949 » : « Nous avons (confidentiel) échangé avec Paulhan des lettres à votre sujet : il vous juge bien, vous place haut, mais attache trop d'importance à mon influence et provoque ainsi mes protestations ») et 336 (à Gaston Puel, mars 1949 : « Char est le poète de ceux qui auront compris Paulhan à travers Duns Scot et Raymond Lulle : il incarne cette flèche imbrisable que le moyen âge a poussée jusqu'à nous à travers la Renaissance... »)].

– Jean GUÉHENNO, de l'Académie française, « Un esprit insaisissable », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 143^e année, n° 7684, vendredi 30 mai 1969, p. 1 dernière colonne [début : « La Nouvelle Revue Française publie un admirable hommage à celui qui fit tant pour elle, Jean Paulhan. On m'avait demandé d'y participer, mais, un peu honteux, je dus y renoncer. Je ne parvenais pas à écrire. D'autres de ses vieux amis, je le sais, ont été dans la même difficulté. Tout au fond de moi, sans doute, je ne devais pas comprendre qu'il fût mort, et à cette heure où il eût fallu dire ce qu'il avait été, je le sentais plus que jamais insaisissable. »]

– Jules SUPERVIELLE-ÉTIEMBLE, *Correspondance 1936-1959*, édition critique, texte établi, annoté, préfacé par Jeannine Étiemble, Société d'Édition d'Enseignement supérieur, 1969, 200 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 31 mai 1969, et sans index des noms, mentions de Jean Paulhan p. 7, 22 (Jules Supervielle, le 16 juin 1939 : il verra Paulhan dans deux jours, et lui parlera de *L'Orange bleue*), 24

(Étiemble, de Chicago, le 10 juillet 1939 : après la première lettre de Jean Paulhan, il se sentait sur le bon chemin), 37 (Jules Supervielle, le 8 décembre 1939 : il allait aux mercredis de Jacques Rivière, où il a connu Jean Paulhan, dont il est devenu l'ami vers 1927-1928), 62 (Supervielle, le 21 janvier 1941 : « *Notre cher et grand Paulhan n'est plus directeur de la N.R.F. où il a été remplacé par Drieu. Paulhan sera seulement "consulté", me dit ma fille Denise (la femme de Pierre Bertaux). Mais sans doute étiez-vous au courant.* »), 64 (Étiemble, le 6 février 1941 : « *Oui, je savais — par exemple — que Paulhan ne dirigeait plus la revue, mais Drieu-Doriot* »), 65 (Étiemble, le 6 février 1941 : « *que l'on vous cite, avec Paulhan, Montherlant, pour la honte à jamais d'Hitler* »), 66 (Étiemble, le 6 février 1941 : « *Je pense aussi à la douleur qu'aura été pour Paulhan la trahison d'Armand Pettjean, lequel est un grand homme au ministère de la jeunesse hitlérienne !* »), 67 (Jules Supervielle : Jean Paulhan n'a certainement pas reçu vos lettres), 69 (4 avril 1941, Jules Supervielle : « *Reçu des nouvelles de Paulhan, de Paris. Il travaille avec 5 degrés dans sa chambre. Germaine est bien fatiguée. "On a tort de dire du mal de la famille" me dit Jean "la seule viande que nous ayons mangée ces temps-ci ce sont nos enfants qui nous l'ont envoyée".* »), 76 (Étiemble « *Toujours sans nouvelles de Jean Paulhan* »), 80 (Jules Supervielle le 30 juillet 1941 : « *Savez-vous que Jean Paulhan a passé quelques jours en prison pour propos anglophiles tenus en privé !* »), 81 (Jules Supervielle sur les conversations dans le bureau de la NRF : « *Paulhan gardait le silence, ne perdant rien des non sens et des attentats à la logique autour de lui* »), 83 (Étiemble : « *Et j'étais pourtant de ceux qui, dans le bureau de Paulhan, n'hésitaient pas à rechercher l'absurde pour éviter le lieu commun* »), 86 (mention d'une lettre de Jean Paulhan), 89 (raisons de Pierre Bertaux, d'être, comme Paulhan, détenu politique en 1942), 92-93 (voir *supra* au 1^{er} juillet 1943), 95 (mention d'un « *mot de Paulhan* »), 97 (d'Étiemble à Jules Supervielle, le « *22 juin [19]42* » : « *La lettre de Paulhan nous a beaucoup ému. On voudrait l'atteindre, mais comment ? c/o Hachette à Lyon ? Est-ce prudent ? Ne risque-t-on pas de le compromettre, puisqu'il est en délicatesse avec la Gestapo ? Nous voudrions pourtant lui faire savoir combien plus toujours nous l'aimons et l'admirons.* »), 100 (Jules Supervielle à René Étiemble, « *le 15 août 1942* » : « *Vous aurez été avec Jean Paulhan le critique qui aura le plus fait pour ma renommée. Jean n'a rien publié sur moi du moins à ma connaissance, mais il m'a aussi beaucoup servi, et peut-être surtout en me montrant bien ce qu'on pouvait exiger de moi* »), 101 (Jules Supervielle à René Étiemble, « *le 23 Sept. 42* » : « *Je suis bien heureux aussi que vous ayez parlé de Paulhan* » dans le Dictionnaire contemporain de l'Université de Columbia), 106

(Desjardins), 108 et 117 (voir *supra* au 1^{er} juillet 1943), 128 (Jules Supervielle à Étiemble, « le 19 juillet 44 », « Allons-nous nous retrouver bientôt dans le bureau de Paulhan ? »), 133 (Paulhan disait à Jules Supervielle qu'il méprisait la technique), 134 (Denise Bertaux a récemment vu Jean Paulhan à Paris), 137 (Yassu Gaucière, René Étiemble, Jean et Germaine Paulhan ensemble à dîner fin décembre 1947), 138 (aortite), 140 (« *C'est l'esprit critique qui crée* », disait Wilde, que citait Paulhan), 141 (Jules Supervielle et la Terreur), 152 (Jean Paulhan a communiqué à Jules Supervielle le texte qu'Étiemble a consacré au poète) et 156-157 (sur Rey-Millet)].

– Georges LAFFLY, « Hommage à Jean Paulhan », *La Revue des Deux Mondes*, n° 7, 1^{er} juillet 1969, p. 194-195 [coupure absente au fonds Paulhan ; Georges Laffly regrette le trop petit nombre d'anecdotes figurant dans le numéro d'hommage de *La N.R.F.*]

– Yves FLORENNE, « L'hommage de la N.R.F. », *Le Monde*, vingt-sixième année, n° 7576, samedi 24 mai 1969, p. Ief et p. Ilc du supplément « Le Monde des livres » [coupure non datée au fonds Paulhan].

– André DALMAS, « Autour de Jean Paulhan / le quatrième tome des “Œuvres complètes” », *Le Monde*, vingt-sixième année, n° 7576, samedi 24 mai 1969, p. Idef et p. Ilc du supplément « Le Monde des livres » [coupure non datée au fonds Paulhan].

– A.D. [André DALMAS], « “Progrès en amour assez lents” », *Le Monde*, vingt-sixième année, n° 7576, samedi 24 mai 1969, p. Ilc du supplément « Le Monde des livres » [coupure non datée au fonds Paulhan ; voir *supra* à la date du vendredi 24 janvier 1969].

– Yves FLORENNE, « La parole et la voix de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. Hubert Beuve-Méry], vingt-sixième année, n° 7579, mercredi 28 mai 1969, p. 14abcd [rubrique : « Revue des revues »].

– Claude ROY, « L'homme de l'étonnement / Pendant quarante ans, Jean Paulhan a attendu un miracle tous les matins ; c'est pour cela qu'il en a fait tant », *Le Nouvel Observateur* [directeur général : Claude Perdriel ; directeur de la rédaction : Jean Daniel], n° 238, du 3 au 8 juin 1969, p. 40cd, 41abcd et 42b [rubrique : « Lettres / Spectacles / Arts » ; début : « *Le sourcil de Paulhan, épais, courtois, sensiblement plus élevé au-dessus du niveau de la mer que la moyenne des sourcils humains, n'arrêtait pas, me semble-t-il, de se soulever.* » ; intertitres :

« Pas de disciples », « Les farceurs antiques », « La note juste », « Un scribe médiéval » et « Les mains nues » ; portrait crédité « Étienne Hubert »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan et la “Nouvelle Revue française” », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 130, samedi-dimanche 7-8 juin 1969, *n.p.* [p. 7e] de *La Gazette littéraire* [portrait non crédité ; sur le numéro d’hommage de *La N.R.F.* à Jean Paulhan paru le mois précédent].

– André BILLY (1882-1971), « Une candidature à éclipses », *Le Figaro littéraire*, n° 1209, 21 juillet 1969 [photo René Saint-Paul légendée : « Jean Paulhan, académicien : Si Benoit avait vécu... » ; fin : « *Paulhan se demandait si sa place était bien quai Conti. Farrère, Benoit, seraient-ils pour lui ? Vint la libération et sa lettre aux résistants qui ne plut ni à Duhamel ni à Mauriac. Là-dessus, Benoit et Farrère se mirent d’accord pour le faire élire et il y eut un déjeuner avec Georges Lecomte et d’autres. Pourquoi Benoit était-il favorable à Paulhan ? Parce que celui-ci lui avait écrit dans sa prison. Là-dessus Aragon raya Benoit de la liste noire en échange de la reproduction de L’Atlantide dans Ce soir. Et Benoit commença de dire qu’Aragon serait un bon académicien. En somme, Benoit lâchait Paulhan pour Aragon. Là-dessus Paulhan vota contre L’Atlantide dans un jury et Carco l’apprit à Benoit qui se déclara contre Paulhan. Celui-ci crut l’Académie perdue pour lui à tout jamais. Il ne prévoyait pas la mort de Benoit. Si Benoit avait vécu, Paulhan n’eût jamais été de l’Académie.*

Il en fut. Entre-temps, il m’avait exprimé par lettre son désir d’entrer chez Drouant. Mes camarades ne voulurent pas de lui. Ils estimaient que son heure était passée. Ce n’était pas mon avis. Je fus seul à voter pour lui. Il nia dans la suite avoir été candidat chez nous, mais j’ai une lettre de lui où il me disait retirer sa candidature. Aucune allusion n’est faite à l’épisode Goncourt dans la Lettre à un academician. Cette lettre lui est sans doute antérieure. C’est un bon document sur la cuisine académique. »]

– *n.s.*, « Jean Paulhan », *Times Literary Supplement*, 68th Year, July 31 1969, n° 3519 [sur le numéro d’hommage de *La N.R.F.*]

– Le VEILLEUR [Jean ARABIA], « Jean Paulhan et la nouvelle revue française », *Peuples Unis. Feuilles du fraternalisme*, 9^e année, n° 34, juillet-août 1969, p. 513-514 [sur l’hommage de *La N.R.F.* à Jean Paulhan].

– Mechtild Meijer GREINER, « Edgar Du Perron », *Preuves*, n° 219-220, juillet-septembre 1969, p. 97-106 [mention de Frédéric et Jean Paulhan, p. 101a : « *Il [Eddy Du Perron] fut le premier éditeur des Réflexions de Frédéric Paulhan, père de Jean Paulhan. Le recueil fut publié à Java, et réimprimé clandestinement en Hollande, en 1944.* »]

– *n.s.*, « La Guilde l'avait pour auteur et ami », puis Elisabeth PORQUEROL, « Jean Paulhan le nîmois ou l'attraction de l'ennemi », *Guilde du livre. Bulletin mensuel*, Lausanne, n° 8, août 1969, p. 245-248 [coupure absente au fonds Paulhan].

– Claude MAURIAC, « La littérature selon Jean Paulhan », *Le Figaro*, 143^e année, n° 7741, mardi 5 août 1969, p. 11ab [rubrique : « Courrier des lettres / La Vie des lettres » ; coupure non datée au fonds Paulhan].

– Pauline RÉAGE, « L'histoire d'« Histoire d'O » », *L'Express*, n° 948, 8-14 septembre 1969, p. 74abc, 75abc et 76c [extrait : « *Quant à savoir comment le manuscrit de son histoire parvint à Jean Paulhan, j'ai promis de ne pas le dire, comme de ne pas dire le vrai nom de Pauline Réage, me fiant à la courtoisie de ceux qui le connaissent pour qu'il continue de n'être pas répandu aussi longtemps qu'il me paraîtra impossible de rompre cette promesse.*

Au reste, rien n'est plus fallacieux et mouvant qu'une identité. » (p. 75c)].

– Maurice CHAPELAN, « Le numéro spécial “Jean Paulhan” de la N.R.F. », *Le Figaro littéraire*, 8-14 septembre 1969 [portrait légendé : « *Jean Paulhan en 1904 : Il a juste vingt ans* »].

– Claude MAURIAC, « Président de la République des Lettres », *À la page*, n° 64, octobre 1969, p. 52-53 [à la suite de « Comment j'ai vécu » (p. 49-51) ; texte déjà paru le 11 octobre 1968].

– Edmond BUCHET, « Un éditeur raconte », *Sélection des libraires. Fédération française des syndicats de libraires*, n° 73, octobre 1969, p. 8abc et 9abc [Sélection des libraires a d'abord paru, jusqu'en 1962, sous le titre *Sélection des libraires de France* ; voir l'intertitre « Chez Jean Paulhan », col. ab : Edmond Buchet rejoint Henry Miller chez Jean Paulhan, rue des Arènes, le 16 mars 1946 ; « *Il est déconcertant, plein de masques, entouré de snobs, créant le snobisme – il est d'ailleurs un des seuls qui puissent opérer cette création et je sais bien, en tant qu'éditeur, combien elle est difficile – cependant, sous ses masques et dans le labyrinthe de ses paradoxes, il ne parvient pas*

*toujours à dissimuler son cœur qui est bon et juste ! Certes, il n'aimerait pas m'entendre dire cela. Mais son amitié est fidèle, et il nous témoigne même, à M[iller] et à moi, une reconnaissance non proportionnée aux quelques petits services que nous avons pu lui rendre sous l'occupation, alors que, tout en paraissant s'amuser — en s'amusant vraiment, sans doute — il se montrait si courageux. » ; photo non créditée légendée « Edmond Buchet et Henry Miller » ; passage extrait du livre d'Edmond Buchet, *Les auteurs de ma vie ou La vie de mes auteurs*, Buchet-Chastel, 1969, 355 p. ; voir *infra* au 17 décembre 1969].*

— Pierre de BOISDEFFRE, « Les tribulations d'un chinois en France », *Les Nouvelles littéraires. Arts. Sciences. Spectacles*, 47^e année, n° 2194 [2794 ?], 9 octobre 1969, p. 6abcdef [rubrique : « les Lettres » ; un an après la mort de Jean Paulhan, Pierre de Boisdeffre relate deux visites, la première lorsque, âgé de 19 ans, il avait été envoyé à Paulhan par Guillaume de Tarde, l'autre au printemps 1968 à Boissise — comme on se battait déjà à Nanterre, Paulhan disait : « Vous devez avoir du temps pour écrire. » ; intertitres : « Le comble de l'artifice », « À l'aise dans le malentendu », « Le plus clair de son “génie” » et « Un candidat impossible » ; deux clichés « Léon Herschtritt » : un portrait légendé « Jean Paulhan / Un traditionaliste très subversif » et, avec cigarette entre deux doigts gauches, « La main de Jean Paulhan / “Laissez-moi où je suis” »].

— Pierre DAVID, « Léon Brillouin / (1889-1969) », *Toute l'électronique*, n° 341, décembre 1969, p. 524c [au fonds Paulhan, coupure sans mention de Jean Paulhan, avec portrait photographique non crédité ; Léon Brillouin est mort le 4 octobre 1969].

— Edmond BUCHET, *Les Auteurs de ma vie ou Ma vie d'éditeur*, Buchet/Chastel, 1969, 355 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 17 décembre 1969, mentions de Jean Paulhan p. 26, 30, 55, 57, 95, 105, 118, 123, 131, 139, 144, 147, 169, 174, 191, 192, 220, 242, 246, 259, 293, 294, 299, 308, 323 et 326.

Voir p. 299, à la date du « 23 février [1964] » : « Cérémonie de la remise de l'épée à Jean Paulhan chez Gallimard. Paulhan est-il réellement gêné ou est-ce encore une attitude ? Il s'est fait faire un habit plus cher que tous les autres, chez Cardin, et il a trouvé moyen de faire faire cet habit vert bleu nuit. Dominique Aury dit que cela l'amuse, mais il n'en a pas l'air et je suis peiné par cette mascarade. Il y avait, bien entendu, le tout Gallimard : Jouhandeau qui, il y a un mois, avait quitté très publicitairement le domicile conjugal au moment

de la parution d'un nouveau livre, paraissait réconcilié avec Élise. Marcel Aymé était toujours taciturne, Mauriac mondain. Chamson complaisant, Duhamel pontifiant, devenu lui-même un de ces athlètes de la pensée dont il se moquait autrefois. »

Voir supra en octobre 1969].

– n.s., « À l'Académie française / M. Eugène Ionesco candidat / au fauteuil de Jean Paulhan » [coupure non datée, non référencée au fonds Paulhan ; texte complet : « *L'Académie française a enregistré jeudi la candidature de M. Eugène Ionesco, auteur dramatique, au siège vacant à la suite de la mort de Jean Paulhan.*

Rappelons qu'une première élection, pour ce même siège, avait donné un résultat nul : ni M. Robert Aron ni le général Béthouart n'avaient obtenu la majorité requise.

La date de la prochaine élection n'est pas encore fixée. »

Eugène Ionesco fut élu à l'Académie française le 22 janvier 1970, par 18 voix contre 9 à Jules Roy, au fauteuil de Jean Paulhan, le sixième. Il fut reçu par le professeur Jean Delay, le 25 février 1971].

1970 – J.B., [Jacques BERSANI], « Jean Paulhan », dans *La Littérature en France depuis 1945*, Paris-Montréal, Bordas, 1970, p. 457-465 [dans un ouvrage collectif de 864 p. signé par Jacques BERSANI, Michel AUTRAND, Jacques LECARME et Bruno VERCIER, chapitre XX ; les initiales « J.B. » p. 857 permettent l'attribution du texte à Jacques Bersani].

– Jacques FAUBLÉE, « Jean Paulhan malgachisant », *Journal de la Société des africanistes*, tome XL, 2, 1970, p. 152-159 [rubrique : « Mélanges et nouvelles » ; texte daté « *Paris, le 14 mai 1969* » (p. 159)].

– François MAURIAC, *Les Chefs-d'œuvre de François Mauriac. Le Dernier bloc-notes 1968-1970*, iconographie réunie par Michel Carrière, tome XXVIII, Flammarion, s.d. [1970] [dans un volume de 355 p. sans achevé d'imprimer, voir les mentions de Jean Paulhan p. 101 et 107, selon l'index de la p. 349].

– Pierre JULIEN, « Élu à l'Académie française dès le premier tour (18 voix sur 34) / Eugène Ionesco : “Je louerai mon habit vert !” », *L'Aurore*, XXIX^e année, n° 7900, vendredi 23 janvier 1970, p. 8efgh [photo légendée « Jean Rostand a chaleureusement félicité Eugène Ionesco » ; extrait : « *À un autre qui lui demandait ce qu'il pensait de son prédécesseur Jean Paulhan, il dit : “C'était l'homme le plus*

intelligent de France”. » Texte annoncé en page première avec celui de Philippe Bernert].

– Jacques LEMARCHAND, *Le Figaro littéraire*, 25 janvier-1^{er} février 1970, p. 4a [dans la page « L’ordre du jour » ; texte complet : « *Eugène Ionesco entre à l’Académie française. Mon premier mouvement est de me tourner vers Jean Paulhan, à qui il succède. Jean Paulhan a accueilli dans **La Nouvelle Revue française** les textes singuliers des premiers récits de Ionesco. Derrière l’auteur dramatique, que l’on connaissait déjà, Jean Paulhan avait reconnu l’écrivain pur. L’Académie française a appelé aujourd’hui le dramaturge et l’écrivain. Jean Paulhan, je crois, s’en réjouirait.*

J’ajouterai personnellement que cette élection me ravit. Elle ne ressemble en aucune façon à une consécration. Elle est une reconnaissance courtoisement faite de la vie du théâtre en France.

Beckett prix Nobel, Ionesco à l’Académie française : il n’y a rien d’autre que la mise en évidence de la vie profonde du théâtre européen. Sur cela, d’ailleurs, je reviendrai. »]

– Robert ARON, « Paulhan, prince de l’édition » dans : « Un métier peu commun : l’édition », *Les Nouvelles littéraires*, 48^e année, n° 221, 5 février 1970, p. 3efg [« Livre de raison » ; début : « *Un mini-scandale, entraînant la démission de trois membres d’un jury, un livre très attachant de souvenirs, récoltés pendant un quart de siècle par un éditeur parisien, Edmond Buchet, qui est aussi un écrivain, un numéro de revue publié en hommage à Jean Paulhan, l’animateur intellectuel d’une grande maison d’édition et le directeur pendant quelque quarante-cinq ans de sa revue, la N.R.F.* »]

– *n.s.*, « Quand Bachelard lisait Paulhan », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-septième année, n° 7798, 7 février 1970, p. VIII^{abcdef} du supplément « Le Monde des livres » [surtitre : « Bonnes feuilles » ; trois exemplaires au fonds Paulhan ; avec un dessin de Tim, extrait de la lecture des *Fleurs de Tarbes* par Gaston Bachelard, parue dans *La Revue philosophique de la France et de l’Étranger*, reprise dans *Le Droit de rêver*].

– *n.s.*, « Jean Paulhan et la grâce de Robert Brasillach », *Le Monde*, vingt-septième année, n° 7810, samedi 21 février 1970, p. V du supplément littéraire « Le Monde des livres » [après la double page consacrée par le supplément littéraire du *Monde* à Robert Brasillach le 7 février 1970 et la protestation signée Étiemble du 14 février, citation

de la lettre de Jean Paulhan à Jacques Debû-Bridel, datée du 3 février 1945, à propos du recours en grâce de Robert Brasillach].

– C.E. [Claude ELSÉN], « Jean Paulhan / et Robert Brasillach », *Rivarol*, n° 998, 26 février 1970, p. 15c [en réponse à un article de Jacques Debû-Bridel paru dans *Le Monde*, citation de la lettre de Jean Paulhan à Pierre Favre, président des amis de Robert Brasillach, le 16 novembre 1964 : « *Cher Monsieur, je suis souffrant et ne puis rien vous promettre. Je tâcherai pourtant d'écrire l'hommage que vous me demandez. Ne m'en veuillez pas si je n'y parviens pas. La mort de Robert Brasillach a singulièrement **accompli** une œuvre qui eût pu paraître de premier abord frivole, mais dont nous pouvons aujourd'hui apprécier pleinement la cohérence et la grandeur.* »

Le Monde conclut : « *Il était bon que cela fût précisé.* »

Un numéro précédent du *Monde* consacrait deux pages à Robert Brasillach : « Robert Brasillach vingt-cinq ans après », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-septième année, n° 7798, samedi 7 février 1970, p. IV-V du supplément « Le Monde des livres »].

– COLL., « Paulhan o del terrore », *Il Verri. Rivista di letteratura* [dir. Luciano Anceschi], Feltrinelli editore, n° 32, 1970 [dans un volume achevé d'imprimer en mars 1970, n.s., « Intervento » (p. 3-5), Luciano ANCESCHI, « Paulhan, o dell'ambiguità delle lettere » (p. 47-63), Renato BARILLI, « Paulhan e la ragione dialettica » (p. 64-72), Alessandro SERRA, « Una chiave per Paulhan » (p. 73-78)].

– ALAIN, « Quelqu'un vantait le courage de Socrate [...] », dans : *Propos*, II, Gallimard, 1970, p. 57-58 [dans un volume achevé d'imprimer le 5 mars 1970, voir, malgré l'absence du nom de Paulhan, le propos n° 46 sur le refus de Socrate de passer pour courageux ; Jean Dutourd écrit en effet à Gérard Guégan, le « 5.9.76 » : « *Cher Guégan, le portrait de Paulhan (prodigieux de ressemblance) se trouve à la page 57 du tome II des Propos d'Alain dans la Pléiade, et porte le n° 46. (1^{er} mars 1908)* »].

– Henri POURRAT, « Deux témoignages / Jean Paulhan, Henri Bosco », *Feuillets mensuels de l'amitié Charles Péguy*, n° 158, avril 1970, p. 29 [citation du *Blé de Noël*, Ed. du Sagittaire, Marseille, 1942, p. 118-119 : « *Je me souviens d'une autre année, de ces trajets dans la banlieue fraternelle qui sait lier les plus vivantes amitiés avec les êtres et les choses, alors que poussant si loin les exigences de la pensée il semblerait hors de la vie : Jean Paulhan. Sur le parcours, Paulhan me le faisait remarquer : les localités changeaient, mais toujours nous*

retombions du boulevard Anatole-France dans le boulevard Jean-Jaurès sur la place Anatole-France. Pour la France d'hier, les grands hommes, c'étaient le rhéteur barbu et le mandarin barbichu, le normalien qui enfle sa voix pour se donner le ton du tribun et l'homme de bibliothèque qui affine son sourire pour se donner la mine du sage : exactement le contraire des créateurs. "Et Péguy, dans toute cette voirie, me disait Paulhan, il n'a eu droit qu'à un seul bout de rue..." »].

– Pierre Jean JOUVE, *En miroir. Journal sans date*, nouvelle édition, Paris, Mercure de France, 1970, 212 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 avril 1970, voir p. 161 : « *Je revois dans la distance quelques figures amies de la première époque : Max Jacob, Léon-Paul Fargue, Jean Cassou, Gabriel Bounoure — et Rainer Maria Rilke. Un plus mauvais jour fut celui où je rencontrai Jean Paulhan, car on sait le dommage qui s'ensuivit pour toute une partie de mon œuvre.* » Pour la première édition, voir *supra* au 14 mai 1954].

– Jean BOURET, « Jean Paulhan / ou le visage découvert », *Les Lettres françaises* [directeur : Aragon], n° 1332, du 29 avril au 5 mai 1970, p. 6abcd [article annoncé en première page sous le titre « Jean Paulhan / à visage découvert », au-dessus de la photographie légendée « Jean Paulhan clandestin (1941). (Photo Daniel Wallard.) » ; début : « *La galerie Pierre Domec où exposèrent bien des protégés de Paulhan (je me souviens d'Alexandre Bonnier entre autres) consacre à l'écrivain disparu une exposition "Portrait de Jean Paulhan". Elle coïncide avec la sortie du dernier tome des Œuvres complètes au Cercle du Livre précieux.* » ; fac-similé de la lettre à un inconnu, datée « *le 24 septembre 1968* », écrite par Jean Paulhan peu avant sa mort et jamais envoyée].

– Jean-Jacques LÉVÊQUE, « Paulhan dans le miroir », *Les Nouvelles littéraires*, 48^e année, n° 234 [?], 7 mai 1970, p. 10efg [portrait photographique crédité Daniel Wallard et légendé « *Jean Paulhan / Un historien des choses de la vie* » ; début et fin : « *La collection de Jean Paulhan, a déclaré un jour André Pieyre de Mandiargues, mériterait d'être préservée puis exposée pour l'instruction des masses comme on voudrait que fussent embaumés, puis montrés, les cœurs des grands amoureux. [...] Parallèlement, une exposition, à la galerie Pierre Domec, nous restitue, grâce à de belles photographies de Daniel Wallard, le visage de l'écrivain d'une si étonnante mobilité d'expression. De nombreux documents (manuscrits, éditions originales, souvenirs divers) nous le rappellent dans le rythme de sa vie studieuse et exemplaire. [...] Il a trouvé la juste mesure du langage qui perçoit*

les choses exprimées par l'image, et la forme, et cela jusqu'à l'informe, qui est une vie en puissance, ou, plutôt, l'imagerie d'un monde en devenir dont il fut, à côté de quelques peintres amis, le Christophe Colomb. »]

– Richard L. ADMUSSEN, *Les Petites Revues littéraires. 1914-1939. Répertoire descriptif*, Saint-Louis (Missouri), Washington University Press & Paris, Librairie A.G. Nizet, 1970, p. 152 [dans un volume de 159 p. achevé d'imprimer le 16 mai 1970, voir à l'index les renvois aux numéros 20, 37, 79, 83, 120, 128, 143, 179, 212 et 236 de cet indispensable de l'histoire des revues littéraires].

– Pierre OSTER, « l'Attentif », *Chroniques de l'art vivant* [directeur-gérant : Aimé Maeght], n° 11, mai-juin 1970, p. 28 [fac-similé du manuscrit, crédité « Galerie Pierre Domez » ; ce texte accompagne le fac-similé de « Koan du fondeur », texte de Jean Paulhan, avec deux photographies de Daniel Wallard ; texte complet de Pierre Oster : « *Aucun d'entre nous n'est en droit de se plaindre. Jean Paulhan aujourd'hui encore offre comme un exemple de générosité et de sagesse. Il n'est que d'entrer dans son dernier ouvrage, le Don des langues, pour sentir qu'il y [sic] entre les hommes un lien sacré : rien de ce qui parut nécessaire aux plus grands esprits jamais ne se perdra. Ah ! l'étrange vertu des mots. Ils constituent le réceptacle infiniment patient de pensées très anciennes, Nicolas de Cues se réveille dans le travail d'un écrivain de notre siècle, et celui-ci, à son tour, prenant appui sur le Cardinal, se trouve mis en possession d'une logique nouvelle, si nouvelle que nous nous effrayons. Oui, Jean Paulhan, l'attentif, n'est point seulement ce visage, ces images sur quoi s'attardent nos regards. Il cherche avant de mourir le secret qui peut fonder d'autres existences. »]*

– Jean-Louis FERRIER, « Paulhan à la voix douce », *L'Express* [dir. Françoise Giroud], n° 987, 8-14 juin 1970, p. 137 [rubrique : « Littérature » ; texte annoncé au sommaire p. 55 ; sur le tome V des *Œuvres complètes* de Jean Paulhan publiées au Cercle du livre précieux ; extrait : « *Homme de droite, il l'était sans doute, mais qui avait été touché par l'anarchisme dans sa jeunesse et qui adhéra à la Résistance pour voler au secours de la patrie en danger. »]*

– Pierre MAZARS, *Le Figaro*, automne 1970 [coupure absente au fonds Paulhan ; voir Christian Roger, « Suzanne aux yeux noirs / Vie et œuvre de Suzanne Martin, peintre, écrivain, poète », dans *Jean Paulhan et ses environs*, nouvelle série, n° 8, 42^e année, 2020, p. 89].

– André DALMAS, « La seconde mort de Jean Paulhan », *Le Nouveau Commerce* [publié par les soins d'André Dalmas et de Marcel Fonfreide ; gérant : André Dalmas], cahier 17, automne 1970, p. 5-11 [dépôt légal au 4^e trimestre 1970 ; pour le second anniversaire de la mort de l'auteur ; fin : « *Après ces lignes qui lui sont dédiées, le moment est venu de saluer la mémoire de Jean Paulhan. L'accueil qu'il nous fit, l'enthousiasme qu'il manifesta lors de la naissance, ou de la renaissance de ces cahiers, sa collaboration efficace, tout cela témoignait d'une attention qui ne se démentait pas, d'un intérêt qui n'était pas seulement littéraire, si littéraire n'est que l'attribut d'une institution. Pour Jean Paulhan, simplement, l'activité n'était pas interrompue.* » (p. 11)]

– André DALMAS, « Paulhan au complet », *La Quinzaine littéraire*, n° 104, du 16 au 31 octobre 1970, p. 21^{abcd} [portrait photographique non crédité de Jean Paulhan en zouave].

– Jean-Paul GIBIAT, « Paulhan le Patron », *Éducation nationale*, 19 novembre 1970, p. 32^{abc} et 33^{abc} [rubrique : « Chronique »].

– Franz HELLENS, « Un inédit de Jean Paulhan », *Le Soir*, 84^e année, n° 274, 27 novembre 1970, éd. XX, p. 26 [rubrique : « La Vie littéraire », portrait ; à propos du *Repas et l'amour chez les Merinas*, Fata Morgana. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 125, n° 896].

– « La revue littéraire », *La Revue des deux mondes*, n° 12, décembre 1970, p. 645-649 [« Jean Paulhan : *Œuvres complètes* (Au Cercle du Livre Précieux, Tchou, éditeur) » ; début : « *On ne pensait généralement pas que Jean Paulhan eût tant écrit.* »]

– n.s., « Bon à répéter », *Le Figaro*, 144^e année, n° 8173, jeudi 24 décembre 1970, p. 16^d [texte complet : « *Cloîtré dans sa maison de campagne pour échapper à la vie parisienne et au téléphone, Eugène Ionesco a fini de dépouiller les œuvres complètes de Jean Paulhan, son prédécesseur sous la Coupole : les six cents fiches qu'il a pu ainsi constituer conviennent hélas beaucoup plus à une thèse de doctorat qu'au discours de réception à l'Académie française dont la durée est limitée à quarante-cinq minutes.* »]

– n.s., « Jean Paulhan / œuvres complètes / Tome cinquième », *La Libre Belgique*, 87^e année, 24 décembre 1970 [portrait photographique non crédité ; début : « *Auteurs qui rêvez d’une œuvre qui serait après votre mort le socle énorme de votre statue, imitez le regretté Jean Paulhan. [...] Ce recueil présente d’abord une galerie de peintres modernes. L’auteur en parle intelligemment, comme à l’autre siècle, des hommes tels Stendhal et Balzac parlaient des salons. Un bon humaniste peut se risquer dans des “disciplines” étrangères et se mettre à des dissertations qui se tiennent à égale distance de la banalité et de la sottise. »]*

– Henri CACHIN, *France-Soir*, 26 décembre 1970 [texte complet : « *Voici, dans la collection “Idées N.R.F.” des ouvrages de deux hommes qui ont exercé une profonde influence sur leur époque : “Les incertitudes du langage” (3 F. 70), de Jean Paulhan (des entretiens où il déclare instamment “les mauvais livres aussi sont nécessaires. Ce sont les plus excitants : ils donnent envie de les recommencer”)* et “*Cinéma d’hier, cinéma d’aujourd’hui*”, (5 F 80) de René Clair. »]

– Yves FLORENNE, « Au bal avec Marcel Proust – Pour l’ombre de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], n° 8073, dimanche 27-lundi 28 décembre 1970, p. 7, colonnes *cde* pour la partie consacrée à Jean Paulhan [sur la « Seconde mort de Jean Paulhan » d’André Dalmas, texte paru dans *Commerce*, nouvelle série et sur le livre de Louis Planté, collègue de Jean Paulhan au ministère de l’Instruction publique, 110, rue de Grenelle, avant que Jean Paulhan ne s’installe au 3 de la même rue, siège de *La N.R.F.*].

1971 – dans un ensemble de deux pages titré « Le zen, art de vivre et source de littérature », n.s., « L’opinion de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-huitième année, n° 8143, vendredi 19 mars 1971, p. 19c [texte complet : « *Ce ne sont plus seulement les objets de la nature qui nous paraissent aujourd’hui mendier l’explication. D’autres objets, faits de mains d’homme, les poèmes, les tableaux, ne nous offrent pas moins de difficultés, ni moins d’énigmes. La nappe d’ombre où nous avançons à l’aveugle, loin que la science ou la philosophie l’aient dissipée, n’a jamais été plus épaisse. Il me semble enfin, sur plus d’un signe, que les temps soient venus d’un nouveau “Discours universel de la méthode”.*

C’est à mon sens l’un de ces signes, et le plus pressant, que la rencontre à ce point extrême où l’art et la vie se confondent d’un maître japonais du zen, d’un philosophe allemand, d’un peintre français [Braque]. Il me serait difficile de parler de “Tir à l’arc” comme d’un

livre. Mais j'en parlerai plutôt comme d'un événement, comme l'un des plus grands événements qui feront la fierté de notre époque.

Tiré de la préface de Paulhan à l'ouvrage d'Herrigel : *le Zen et l'Art chevaleresque du tir à l'arc.* »]

– Eugène IONESCO, « Sous la coupole / L'Académie française / reçoit M. Eugène Ionesco / Le discours du récipiendaire », et « La réponse de M. Jean Delay », *Le Monde*, 26 février 1971, p. 19abcd, 20abcd et 21abcd, 22abcd.

– André PIEYRE de MANDIARGUES, « Le Cœur de Jean Paulhan » (1967) et « J.P. » (1968), *Troisième Belvédère*, Gallimard, 1971, p. 269-270 et 271-279 [dans un volume de 367 p. achevé d'imprimer le 3 mars 1971].

– J.G. [Jacques GOBEZ], « Jean Paulhan / La peinture cubiste », *Le Bulletin des lettres*, 32^e année, n° 327, 15 avril 1971, p. 153 [dans « Revue des livres nouveaux », rubrique : « Beaux arts – Tourisme » ; texte complet : « *Un petit livre excellent. Jean Paulhan y montre comment les “lois” de la perspective, dont nous faisons une des grandes découvertes de la Renaissance, ont été légitimement tournées et abandonnées quand on s’est aperçu qu’une surface plane pouvait avoir une autre destination que de servir à donner l’illusion du volume. Et son raisonnement le mène à une apologie des “papiers collés” où Braque et Picasso se sont fort peu souciés, en fixant l’éphémère, de tromper quelque œil que ce fût. Au passage un petit problème d’érudition : Y a-t-il une virgule après le mot peinture, dans la célèbre pensée de Pascal : Quelle vanité que la peinture(.) qui attire l’admiration par la ressemblance des choses dont on n’admire pas les originaux ! Jean Paulhan prétend que non, et en conclut que Pascal n’avait rien contre la peinture d’imagination et, comme il aurait dit de nos jours, non figurative. À vérifier et à discuter.* — J.G. » Pour l'identification des initiales de l'auteur, voir p. 160 la « Table des matières »].

– Jean SUSINI, « Paulhan : Œuvres Complètes V », *Le Pays cévenol et Cévennes*, nouvelle série, 17^e année, n° 471, 5 juin 1971, p. 1cde et p. 2b [coupure absente au fonds Paulhan].

– [Gaspard OLGATI], « Jean Paulhan nous laisse », *Cahiers*, Centre municipal culturel, Villeneuve-sur-Lot, été 1971, n° 2 [dans un cahier d'une trentaine de pages agrafées, texte daté « (novembre 1968) »].

– *Discours de réception d'Eugène Ionesco à l'Académie française et réponse de Jean Delay*, Paris, Gallimard, 99 p. [volume achevé d'imprimer le 28 juin 1971, tiré à 16 exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder numérotés de 1 à 16 et 36 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 17 à 52 ; éloge de Jean Paulhan, prononcé lors de la séance du jeudi 25 février 1971 ; envois d'Eugène Ionesco au stylo vert, de Jean Delay en bleu : à Marcel Arland (« *pour Marcel Arland, / mon amitié et mon / admiration / Eugène Ionesco / Jean Delay* » – bouquinerie Aurore, Belmesnil), Jean Mistler (« *À Monsieur Jean Mistler, — mon hommage et mes remerciements pour m'avoir si amicalement défendu / Eugène Ionesco / Jean Delay* ») (coll. part.)]

– Jacques BERSANI, « Paulhan posthume », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-huitième année, n° 8261, vendredi 6 août 1971, p. 9abcde [sur le tome V des *Œuvres complètes*, au Cercle du livre précieux ; quatre coupures au fonds Paulhan].

– n.s., « Un écrivain qui honore les lettres françaises / Jean Paulhan / Œuvres Complètes. Tirage limité », *Liens. Bulletin du club français du livre*, n° 287, octobre 1971, p. 2 [la collection de la BNF s'arrête en juillet 1971].

– Yvon BELAVAL, « Jean Paulhan / 1884-1968 », *La N.R.F.*, n° 228, décembre 1971, p. 75-78 [pour précéder « Jean Paulhan à Madame *** », p. 79-90].

1972 – Pierre PERRET, *Adieu, Monsieur Léautaud*, Paris, Julliard, 1972, p. 140 [dans un volume de 157 p. achevé d'imprimer le 13 mars 1972, une seule mention de Jean Paulhan : « *Paulhan a écrit récemment : "L'on l'a lu". Il se mit à rire tout seul. "L'on l'a lu" vous vous rendez compte !* » ; voir *infra* en septembre et novembre 1986].

– Yves FLORENNE, « Paulhan en fleur — Pour saluer Merleau-Ponty / Révolutions et contre-révolution », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-neuvième année, n° 8395, dimanche 9-lundi 10 janvier 1972, p. 6ab [rubrique « Revue des revues » ; début : « *On a retrouvé dans les papiers de Jean Paulhan six carnets : non pas des agendas, mais un vrai journal qu'il semble avoir tenu assidûment, si on juge d'après l'extrait que Dominique Aury a laissé publier dans le Nouveau Commerce. Elle a eu bien raison.* »]

– Franz HELLENS, « Aspects de Jean Paulhan », *Synthèses*, 27^e année, n° 309/310, mars/avril 1972, p. 31-37. Voir Raphaël de Smedt, *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, p. 424, n° 3230, qui signale cet article comme posthume].

– *n.s.*, dans : Jean ANGLADE, *La Vie quotidienne dans le Massif central au XIX^e siècle*, Paris, Hachette littérature, 1972, 288 p. [dans un volume achevé d'imprimer en juin 1972, voir le premier rabat de couverture : « Encouragé à écrire par Henri Pourrat, Jean Paulhan, Alexandre Vialatte, il [Jean Anglade] a exploité tous les genres : romans, essais, poèmes, théâtre, biographies, traductions, humour. »]

– Gaspard OLGATI, « Le Don des langues / Œuvres de Jean Paulhan », *Cahiers*, Centre culturel municipal, Villeneuve-sur-Lot, n° 6, été 1972, p. 38-41 [texte situé et daté « Quimper. Février 1968 » (p. 40)].

– Luciano REBAY, Columbia University, « Ungaretti a Paulhan : / otto lettere e un autografo inediti », *Forum italicum. A Quarterly of Italian Studies*, Buffalo, State University of New York at Buffalo, vol. VI, no 2, juin 1972, p. 277-289.

– *n.s.*, « Correspondance / inédite / Larbaud-Paulhan », *Matulu*, deuxième année, n° 16, juillet-août 1972, p. 5 *dernière colonne* [dans un numéro spécial « Spécial Valéry Larbaud », voir le texte de présentation : « La Correspondance Valéry Larbaud-Jean Paulhan, *texte établi, présenté et annoté par Jean-Philippe Segonds, paraîtra prochainement aux Éditions Gallimard. En voici deux lettres inédites* : » Suivent les deux lettres des « *Vendredi 25 décembre 1931* » et « *31 Décembre 1931* », la première de Jean Paulhan, la seconde de Valéry Larbaud ; le numéro 16 est manquant à la bibliothèque de l'Arsenal, présent à la B.N.F.].

– R.B., « Mystères... », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-neuvième année, n° 8583, samedi 19 août 1972, p. 6ab [début : « “Le mystère, *écrivit un jour Jean Paulhan*, est en quelque façon nécessaire au jeu régulier et comme à la respiration de notre langage de tous les instants.” *C’est ce que doit penser aussi le président de la République qui, au lieu d’indiquer tout bonnement aux journalistes réunis autour de lui à Saint-Paul-de-Vence qu’il tiendrait sa conférence de presse le 21 septembre, a préféré les exposer à un doute affreux en leur disant*

que cette cérémonie aurait lieu “à la date la plus proche du 20 septembre”. »]

– Bertrand POIROT-DELPECH, « La mort, de face et de traviole / M. Genevoix, M. Bernard, J.-L. Benoziglio », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet] [coupure non datée au fonds Paulhan, à propos de *La Mort de près*, *La Mort de la bien-aimée* et *Quelqu'unbis est mort* ; début : « “La mort ? disait Jean Paulhan : pourvu que je vive jusque-là !” *Mot d’auteur, dédain feint de discret : pour tout écrivain, jusqu’au plus guilleret, on sait bien que la mort est la grande affaire.* »]

– Marc BERNARD, *La Mort de la bien-aimée. Récit*, Paris, Gallimard, 1972, 200 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 30 septembre 1972, mentions de Jean Paulhan p. 69-70 (« deux êtres m’ont donné cette impression de fulgurance : Else et Jean Paulhan »), 145 (« Jean Paulhan me disait un jour que rien ne pourrait autant le dégoûter du suicide que la pensée que, peut-être, en se tuant il serait celui qui confirmerait l’exactitude d’une prévision statistique : il en manquait un, me voici ! ») et 192-193 (« Jean Paulhan, comme nous parlions de la mort alors qu’il était en pleine santé : “Pourvu que je vive jusque-là !”, m’a-t-il dit. Il a tenu parole, sous le masque à oxygène, sa main dans celle de la femme qu’il aimait, et à laquelle il a dit, visière relevée, tel un chevalier qui parle pour la dernière fois à sa dame : “Je vous attendais. Je vous aime.” On abaissa le masque et, les yeux fermés, il demeura immobile durant plusieurs heures, suivant, je n’en doute pas, jusqu’à la limite extrême de sa lucidité les progrès de sa mort. ») ; bandeau rouge : « “Mon épouse, ma sœur, / tu es désormais un jardin fermé” / (*Cantique de Salomon*) »].

– n.s., dans « Le dernier numéro des “Lettres françaises” », voir « Des précisions sur la naissance de l’hebdomadaire / en 1941-1942 », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vingt-neuvième année, n° 8628, mercredi 11 octobre 1972, p. 20cd [rubrique « Presse » ; après l’annonce de la disparition des *Lettres françaises* (*Le Monde* du 4 octobre 1972), importantes interventions de Elian-J. Finbert et Jacques Debû-Bridel sur la naissance du journal].

– n.s., « *La Peinture / cubiste / Jean Paulhan* » [coupure non référencée au fonds Paulhan, éclairée par quatre lignes manuscrites à l’encre bleue : « Pourrais-je / l’avoir ? / mille bézés / madame Soleil » ; texte complet : « *Qu’est-ce que le cubisme ? Comment pouvons-nous, aujourd’hui, en apprécier la portée et en comprendre la signification ? Le grand critique d’art que fut Jean Paulhan en montre ici*

l'importance et l'absolue nouveauté. Du problème de l'espace à entrées multiples à celui de la destruction du monde objectif, ce texte est le plus intelligent jamais écrit sur le mouvement pictural qui est à l'origine de tout l'art moderne.

Raillé au début du siècle, le cubisme est, aujourd'hui, partout présent : de l'architecture à l'urbanisme et à la publicité. »]

1973 – Georges MATHIEU, *De la révolte à la renaissance. Au-delà du Tachisme*, Paris, Gallimard, 1973, 447 p. [dans un volume de la collection « Idées » (n° 279) achevé d'imprimer le 22 janvier 1973, voir p. 43 la mention de Jean Paulhan, et p. 52 celle de l'art informel, sans excès de sympathie à l'égard de Jean Fautrier].

– « Le “patron” au purgatoire », *Le Nouvel Observateur*, n° 430, du 5 au 11 février 1973, p. 67cd [page « L'esprit et la lettre » ; portrait photographique au chapeau crédité Jacques Haillot pour Apis et légendé « Jean Paulhan » ; au fonds Paulhan, une coupure classée par erreur en 1976 ; texte complet : « “Paulhan le souterrain”, c'est sur ce thème (l'expression est d'Éluard) qu'une décade réunira, au mois de juillet prochain, amis et admirateurs de l'auteur des “Fleurs de Tarbes” ».

Cet événement parviendra-t-il à ramener au jour une œuvre qu'un sort étonnant s'acharne à maintenir secrète ? La publication de cinq gros volumes d'œuvres complètes de l'ancien directeur de “la Nouvelle Revue Française” ne semble pas avoir contribué à la découverte, par le grand public, des écrits de Paulhan, qui, pourtant, explorent divers domaines : littérature, peinture et politique, linguistique enfin.

En dépit de critiques louangeuses seuls quelques happy few furent en mesure de souscrire à cette luxueuse édition, dont une part importante partit bientôt dormir au fond des réserves d'éditeurs successifs, apparemment peu soucieux d'en assurer la promotion.

Mais la réapparition de ces volumes a été signalée au rayon des “soldes” d'un grand libraire du boulevard Saint-Michel. Paulhan n'aurait sans doute pas détesté un sort aussi paradoxal.

[Jean-Claude Zylberstein, qui prépare une “Correspondance” de Paulhan, demande à ceux qui ont des lettres de lui de se faire connaître.] »]

– n.s., « Dimanche prochain / Une grande journée littéraire en l'honneur de Jean Paulhan », *Midi libre*, dimanche 1^{er} avril, p. 8 [page « La vie culturelle à Nîmes » ; portrait non crédité, légendé « Jean Paulhan dans son bureau, à Boissise-la-Bertrand »].

– n.s., « André Chamson / demain à Nîmes / pour la journée / Jean Paulhan », *Midi libre*, 7 avril 1973 [« Nîmes va célébrer, demain, la mémoire de l'un de ses plus illustres enfants.

À 11 h., une plaque sera posée sur la maison natale de l'ancien académicien (20, rue Jean-Reboul). Allocution de MM. André Chamson, de l'Académie française ; Georges Martin, président de la société "Tout Magne" et Emile Jourdan, député-maire de Nîmes.

Après une réception à l'hôtel de ville, les personnalités seront réunies à un banquet présidé par M. André Chamson. Ce dernier donnera ensuite une conférence sur Jean Paulhan, à 17 h., au lycée de garçons. »]

– Christian LIGER, « Jean Paulhan, nîmois », *La Marseillaise*, dimanche 8 avril 1973, p. 7 [deux portraits photographiques, chemise à carreaux et cravate, en bouliste].

– n.s., « Aujourd'hui à Nîmes / journée Jean-Paulhan », *Midi libre*, 8 avril 1973 [texte complet : « Aujourd'hui dimanche aura lieu la journée consacrée à l'écrivain nîmois Jean Paulhan. À 11 heures, au numéro 20, rue Jean-Reboul, en présence des personnalités officielles et de M. et Mme Frédéric Paulhan, fils et belle-fille de l'écrivain, sera apposée une plaque de marbre sur la maison natale de l'éminent académicien.

Après un vin d'honneur à l'Hôtel de ville, les membres du bibliophile [sic] ayant à leur tête M. Frainaud, de l'académie de Nîmes et ceux de "La tour Magne" et le majoral du Félibrige Georges Martin se retrouveront pour un banquet présidé par M. André Chamson, de l'académie française.

A 17 heures, au lycée de garçon [sic], causerie de M. André Chamson sur la vie et l'œuvre de Jean Paulhan.

Entrée libre et gratuite. »]

– n.s., « Au nom de l'Académie française / M. André Chamson a présidé à l'hommage / que Nîmes rendait, hier, à Jean-Paulhan / devant la maison natale de l'écrivain », *Midi libre*, lundi 9 avril 1973 [photo légendée : « Devant la plaque commémorative M. Jourdan, député-maire, prononce son allocution. À ses côtés, l'on reconnaît MM. Georges Martin, président de la Tour Magne, majoral du Félibrige, et André Chamson, de l'Académie française. » Au fonds Paulhan, lettre du Maire de la Ville de Nîmes, datée de « Nîmes, le 29 Mars 1973 », à « Monsieur PAULHAN Frédéric, 3, rue des Reculettes / 75013 PARIS »].

– n.s., « À Nîmes, André Chamson a parlé d'un / esprit supérieur : Jean Paulhan... », *Midi libre*, mardi 10 avril 1973 [sur le numéro Mistral de *La N.R.F.* ; fin : « *S'adressant à des Nîmois, André Chamson a certes eu beau jeu de leur faire toucher du doigt les qualités d'un de leurs concitoyens célèbres. Pourtant son évocation a nettement dépassé la frontière des arènes et fait revivre un homme qui a dominé son temps.* »]

– Georges MARTIN, « Hommage à Jean Paulhan », col. *abc* [coupure non référencée au fonds Paulhan].

– A.Y.L., « Pour le cinquantième des Bibliophiles Nîmois / et de la Société la Tour Magne : ON A DIGNEMENT HONORÉ LA MÉMOIRE DE JEAN PAULHAN », *La Marseillaise*, mardi 10 avril 1973.

– Alain BOSQUET, *En compagnie de Marcel Arland*, Gallimard, 1973, 155 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 18 avril 1973, voir p. 135 : « *Il n'est pas pour rien le collaborateur de Jacques Rivière et l'ami de Jean Paulhan.* »]

– Marc BERNARD, « Jean Paulhan », *Midi libre. Le Provençal*, 22 avril 1973, p. 1 et 2 [début : « *Puisqu'on appose aujourd'hui une plaque commémorative sur la maison qu'habita Jean Paulhan à Nîmes [...]* »].

– Gaëtan PICON, *Le travail de Jean Dubuffet*, Genève, Albert Skira, éditeur, 1973, 236 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 1^{er} juin 1973, voir les mentions de Jean Paulhan p. 15, 20, 48, 51 et 218 et de Maast p. 33].

– Yvan AUDOUARD, « Le “grand jeu” et la fin du Moi », *Le Canard enchaîné*, 30^e année, n° 2747, 20 juin 1973, p. 7*bcd*e [sur la publication du *Grand Jeu* en fac-similé, chez Jacques Antoine, à Bruxelles ; numéro complet du *Canard enchaîné* au fonds Paulhan].

– n.s., *périodique non référencé*, « Jean Paulhan / l'aventurier / de la sagesse », été 1973 [texte complet : « *Après Paris, en mai, et Cerisy-la-Dalle [sic], en juin, ce seront Boissy-la-Bertrande [sic] et Nice qui serviront de cadre, début septembre, à l'évocation de Jean Paulhan que prépare Pierre Oester [sic]. Sous le titre “L'Aventurier de la Sagesse”, on dressera un portrait de l'académicien à travers les témoignages de*

ses amis et contemporains : Etiemble, Guillaume de Tarde, André Chamson, Dominique Aury, Francis Ponge. Ainsi se profilera Jean Paulhan en adolescent, puis en combattant de la guerre 14-18. Ensuite, on retrouvera l'écrivain sous son masque de véritable directeur de conscience redouté et apprécié de la NRF, on parlera de son approche de la Résistance, de ses rapports avec Aragon, de ses contacts avec le monde de la peinture. Et, bien sûr, il sera question de l'œuvre de Paulhan dans cette émission réalisée pour l'ORTF. » ; photo A.D.P.].

– Office de Radiodiffusion Télévision française, *L'Aventurier de la sagesse*, tournage du 26 juin 1973 [au fonds Paulhan, dans le dossier jaune intitulé « Entretiens / avec JP », textes des entretiens avec Jean Guéhenno, Bernard de Fallois, Jean Blanzat, Dominique Deroux [de Roux], Pierre Oster, Guillaume de Tarde, Denis Roge (premier dossier) puis Dominique Aury, Etiemble, Janine Etiemble, Mme F. Paulhan, Christian Giudicelli, D. Jossin, Yves Berger, Claude Tchou (deuxième dossier) et Francis Ponge (troisième dossier)].

– Alain CLERVAL, « Au-dessus des écoles », *La Quinzaine littéraire*, n° 167, du 1^{er} au 15 juillet 1973, p. 11abcd [à propos de *Proche du silence*, de Marcel Arland (Gallimard, 170 p.) : deux mentions : « Ainsi que le rapporte Arland ici même, Paulhan remarquait que la force de ses livres réside dans le contraste entre une vision sombre et violente et une expression sereine et équilibrée. » Puis : « Dans ces pages, la présence de Gide, Paulhan, Supervielle, Schlumberger, l'évocation d'une époque heureuse, le temps des vacances à Port-Cros qui devait servir de cadre à La Vigie, font revivre une époque bénie où le milieu littéraire était encore une société civilisée et la littérature un sacerdoce autant qu'un art de vivre. »]

– Marc BERNARD (*Midi-Libre*), *Le Gard* [dir. de la publication : Elie Cabane, Président des Enfants du Gard], 65^e année, nouvelle série, n° 128, août-septembre 1973, p. 1ab [texte repris sous le titre « Le souvenir de Jean Paulhan » dans *Le Gard*, n° 204, mai 1994 ; nous remercions Pascale Bugat, des Archives départementales du Gard pour leur aide].

– Michel CONIL LACOSTE, « L'ouvrage brut de Jean Dubuffet. “La perplexité, c'est mon fort” », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trentième année, n° 8929, vendredi 28 septembre 1973, p. 17abcde [à l'occasion de la rétrospective Dubuffet au Grand Palais, du 5 novembre au 1^{er} décembre (prolongée jusqu'au 20 décembre), pour faire suite à celle du Musée Guggenheim de New York, qui a eu lieu du 16 mai au 29 juillet

1973 ; Jean Dubuffet déclare : « *L'action de Paulhan en faveur de l'“informel” s'est exercé plus tard, après l'époque où je l'ai connu. Je n'ai pas lu les écrits où il en traite.* » (p. 17b)]

– André BERNE-JOFFROY, « Jean Paulhan devant Braque », *Les Nouvelles littéraires*, 52^e année, n° 2403, du 15 au 21 octobre 1973, p. 16abcd [dans un numéro titré « Braque » en première page, avec une photo créditée « *archives Jean Paulhan* » et légendée « *Braque et Paulhan en 1945* » ; début : « *Jean Paulhan, évidemment, n'a pas découvert Braque. C'est seulement vers 1935 qu'il a fait sa connaissance. Et son premier commentaire, que je sache, a trait, non à l'œuvre, mais à l'homme.* »]

– Joe BOUSQUET, *Mystique*, préface de Xavier Bordes, Paris, Gallimard, 1973, 296 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 26 octobre 1973, mentions de Jean Paulhan p. 34, 35, 49, 63, 75, 76, 114, 130, 155, 211 et 260].

– Albert NAUD, « Le procès Céline », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 177, du 16 au 31 décembre 1973, p. 8-11 [extrait du livre d'Albert Naud, *Les défendre tous*, Robert Laffont et Opera mundi, à paraître « *prochainement* » (406 p.) ; portrait photographique de profil légendé « *Céline* » ; au fonds Paulhan, coupure classée par erreur en 1987].

– Marcelin PLEYNET, « Georges Braque / et / les écrans truqués », *Art Press*, n° 8, décembre 1973-janvier 1974, p. 6-9 [Francis Ponge envoie un exemplaire de « Mais pour qui donc se prennent maintenant ces gens-là ? », avec envoi manuscrit, à l'encre bleue : « *Pour Fred et Jacqueline. Je crois que celui que vous savez n'aurait pas laissé passer cela, lui non plus. Francis P.* »]

1974 – Giuseppe UNGARETTI, « Souvenirs sur Jean Paulhan / [1945] », *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, a cura di Mario Diacono e Luciano Rebay, Milano, Mondadori, 1974, p. 645-648 [un volume de CV-1097 p. ; coll. « I meridiani »].

– Jean-Jacques LÉVÊQUE, « “Wols prince de l'abstraction / c'était un maudit” / Qui était Wols ? », *Jardin. Galerie des arts*, n° 133, janvier 1974, p. 33abc [« Histoire vivante » ; extrait : « *Son attention passionnée pour la littérature, et plus spécialement pour la poésie, l'amène à orner de gravures des textes de Jean-Paul Sartre, Kafka,*

Jean Paulhan, René de Solier, Antonin Artaud, Camille Bryen. » ;
coupure absente au fonds Paulhan].

– Marcel SAUVAGE, *Gardiens de la parole*, Paris, Grasset, 1974, 352 p. [dans un volume achevé le 3 janvier 1974, citation de Jean Paulhan p. 247 en exergue du chapitre « Le Poids flottant des choses » — titre augmenté par rapport à l'édition *princeps* : « *J'ai perdu bien d'autres plaisirs depuis que je ne sais plus voir les choses comme elles sont.* »

Voir *supra* au début de l'année 1948].

– Jacqueline PIATIER, « “Des écrivains de toujours” aux mouvements d'aujourd'hui / Le “nouveau roman” comme mécanique de précision », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9023, vendredi 18 janvier 1974, p. 14cd [à propos de Jean Ricardou, extrait : « *Ni l'Académie française ni l'Académie Goncourt ne lui ont jamais accordé la moindre attention. C'est le jury du prix Fénéon, avec Aragon et Paulhan pour animateurs, qui l'a le plus fidèlement suivi.* »]

– A.D. [André DALMAS], « Jean Paulhan devant les peintres », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], n° 1445, samedi 26 janvier 1974, p. 14defgh [rubrique : « Arts » du *Littéraire* ; illustration légendée « *Femme avec bicyclette, par Braque. / (Photographie de René Pari.)* »]

– Nadine SAIDENBERG, « Paulhan le “déchiffreur patient” », *Galerie. Jardin des arts*, n° 134, février 1974, p. 22abc et 24abc [rubrique : « Grandes expositions » ; illustrations de Braque, Chirico, Magritte, Masson et Picasso (p. 23) ; extrait : « *Paulhan braque tous les phares sur l'expérience de l'informel* » ; le titre *Galerie des arts* (1962-1970) devient *Galerie* (1970-1973) et fusionne avec *Jardin des arts* pour devenir *Galerie. Jardin des arts* (1973-1977)].

– *n.s.* [André BERNE-JOFFROY], « Jean Paulhan à travers ses peintres », *Le Petit Journal des grandes expositions*, Réunion des Musées nationaux, 2 février-15 avril 1974, in-folio (32 x 45 cm), 4 p. en feuilles [impression : imprimerie Blanchard, 92350 Le Plessis-Robinson ; dans ses « Souvenirs et remarques touchant l'exposition Paulhan et son catalogue », André Berne-Joffroy écrira : « *j'avais dû nécessairement le rédiger moi-même, de la première à la dernière ligne* » (f° 7 de la dactylographie en français ; pour la traduction allemande, voir *infra* au 8 avril 1989)].

– Jean-Jacques LÉVÊQUE, « Paulhan le patron », *Les Nouvelles littéraires*, du 4 au 10 février 1974, p. 17abcd [reproduction légendée

« Braque : *Violoncelle* (papier collé, 1912) “Il me semble historiquement évident que le cubisme commence aux premiers papiers collés” (Jean Paulhan) » et portrait photographique Daniel Wallard].

– Jeanine WARNOD, « Jean Paulhan le découvreur », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 148^e année, n° 9141 depuis la Libération, mardi 5 février 1974, p. 24^{def} [rubrique : « Arts-Lettres » ; fin : « *Le catalogue rédigé par André Berne-Joffroy contient une documentation très riche et permet, malgré sa massive présentation, de conserver l’essentiel de cette exposition qui demande autant à être lue qu’à être vue.* »]

– Jean-Marie DUNOYER, « Jean Paulhan / à travers ses peintres », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9040, jeudi 7 février 1974, p. 13^{abc} [reproduction légendée : « *Fautrier, / araignée / au front, / par / Jean / Dubuffet* »].

– Jean-Paul CRESPELLE, « Le paradis de Jean Paulhan / reconstitué au Grand Palais », *France-Soir*, dimanche 10-lundi 11 février 1974, p. 6^{fgh} [photo légendée « *Paulhan au milieu de son “paradis” personnel* »].

– Yves GROSRICHARD, « Yves Grosrichard / a parcouru une / Galerie de portraits », *La Montagne*, Clermont-Ferrand, dimanche 10 février 1974 [portrait de l’auteur et de Jean Paulhan légendé « Dans notre titre : / Jean Paulhan tel qu’en lui-même » ; nous remercions pour son aide Marie Taupiac, directrice adjointe des Archives départementales du Puy-de-Dôme].

– J. Br., « Jean Paulhan / à travers ses peintres / au / Grand / Palais », *Le Journal. La Croix*, 94^e année, n° 27699, dimanche 10-lundi 11 février 1974, p. 12^{cd} [sur une colonne] [reproduction légendée « *Jean Paulhan, / par Dubuffet* »].

– Lucien CURZI, « Jean Paulhan / un initiateur qui inspire », *L’Humanité*, nouvelle série, mardi 12 février 1974, p. 8^{fgh} [« Au / Grand / Palais »].

– Michael GIBSON, « Postwar Aesthetics in France », *New York Herald Tribune*, 12 février 1974 [au fonds Paulhan, copie avec traduction manuscrite ; ce numéro n’est pas conservé dans la collection de ce titre à la B.N.F.]

– René BAROTTE, « Au Grand Palais / Les peintres préférés de Paulhan : Braque, Fautrier, Dubuffet », *L'Aurore*, 33^e année, n° 9160, mercredi 13 février 1974, p. 13^{abc} [reproduction non créditée, légendée « *Braque : Nature morte au violon.* »]

– *n.s.*, « Jean Paulhan / à travers ses peintres », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9046, jeudi 14 février 1974, p. 12^{bc} [page « Le Monde des arts », rubrique « Sélection », puis « Arts » ; texte complet : « *L'autorité dont jouissait Jean Paulhan, critique, découvreur, à la tête de la N.R.F., s'est exercée avec le même bonheur dans le domaine des arts que dans celui des lettres. Tous, ou presque tous, "ses" peintres sont là, au Grand Palais : ses trois "héros", Braque, Fautrier, Dubuffet, avec leurs œuvres largement représentées, et les autres : Klee, Rouault, Picasso, Wols, Balthus, Rey-Millet, Germaine Richier, Yolande Fièvre, etc. André Berne-Joffroy a exhumé une abondante correspondance inédite et passionnante parmi d'autres nombreux documents.* »]

– Bertrand POIROT-DELPECH, « Deux petits livres "épatants" », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9047, vendredi 15 février 1974, p. 13^{ac} [à propos de *La Dentellière* de Pascal Laîné, et des *Petits mots d'amour* de Patrick Besson, deux mentions de Jean Paulhan : « *"Épatant !", disait, de ce genre de livres, Jean Paulhan, en faisant sonner son accent ensoleillé et claquer sa langue de goûteur* » et : « *Le talent qui "épatait" Paulhan, on peut dire, dès ces Petits Maux d'amour, que Patrick Besson en est aussi pourvu, peut-être même "pourri", comme on dit justement.* »]

– Bernard TEYSSÉDRE, « Paulhan le patron / Les rapports avec la / peinture d'un mandarin mal / assis de tous les arts », *Le Nouvel Observateur*, n° 484, du 18 au 24 février 1974, p. 56 [reproduction créditée « *Musées nationaux* » et légendée « *Jean Paulhan vu par Jean Dubuffet* » ; fin : « *Paulhan, ce mandarin des lettres, qui n'ignorait pas sa puissance, avait de surcroît la haute intelligence qu'il faut pour ne pas se cacher sa propre médiocrité. Écrivain, il se savait condamné à rester écrivain de second ordre. Il ne se prenait pas pour Proust ni pour Joyce, et cette place où certains l'ont porté, auprès de Michaux, Ponge, Artaud, Bataille, Blanchot ou Beckett, il n'avait pas l'illusion de la mériter. La ruse est que, par son insuffisance même, par le recours à l'aporie, ou à l'ellipse, ou au paradoxe distancié, bref, en maniant une "rhétorique des confins", cet écrivain de l'apparaître "en impose" et "s'impose".* »]

– n.s., « Jean Paulhan à travers ses peintres », *Gazette de l'Hôtel Drouot*, 83^e année, n° 8, vendredi 22 février 1974, p. 16 [texte complet : « *Passionné d'art depuis l'enfance, Jean Paulhan (1884-1968) s'est mis brusquement à "parler peinture" en 1942 : le directeur de la N.R.F. (il y fut rédacteur en chef, puis, en 1953, co-directeur avec Marcel Arland) prend nettement position en publiant "Braque le Patron" et "Fautrier l'enragé". La plupart des peintres dont il soutint les efforts se trouvent représentés ici, Braque et Fautrier d'abord, mais aussi Dubuffet (dont il fut, avec Georges Limbour, le premier à "répandre le nom aux quatre coins de l'intelligentsia parisienne"), Balthus, Chirico, Rouault, Chassac et Henri Michaux. Des centaines de lettres et de documents viennent jeter une lumière imprévue sur la personnalité complexe et les goûts picturaux de l'auteur des "Fleurs de Tarbes".*

Grand Palais (voir ci-dessus) 8 F. (Le samedi : 5 F.) Jusqu'au 15 avril. »]

– Jacques DARRIULAT, « Paulhan le patron », *Combat*, n° 9222, lundi 25 février 1974, p. 9a [début : « *Courez au Grand Palais : des œuvres somptueuses, et trop fréquemment dérobées aux regards, vous y attendent.* »]

– André PIEYRE de MANDIARGUES, « Mandiargues explique / les goûts / de Jean Paulhan / "play-boy de l'art moderne" », *Elle* [dir. Hélène Gordon-Lazareff], mars 1974, p. 150-152 [deux coupures au fonds Paulhan, l'une référencée, l'autre non].

– J.-D. W. [Jean-Daniel Wallard], « le grand palais de paulhan », *Le Magazine littéraire*, n° 86, mars 1974 [photographie de deux visiteuses devant « "La rue" de Balthus (Keystone) »].

– Olivier de MAGNY, « Jean Paulhan / à travers ses peintres », *La Quinzaine littéraire*, n° 182, du 1^{er} au 15 mars 1974, p. 16-17 [reproduction de « *Balthus : La Rue* »].

– Jérôme PEIGNOT, « Jean Paulhan et les peintres », *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, n° 51, samedi 2-dimanche 3 mars 1974, p. VI du supplément « *La Gazette littéraire* », col. *abc* [trois reproductions, dont deux légendées : « *Braque : le "patron" (Table de Cuisine)* » et « *Dubuffet : un nouvel œil (Fond de Ruisseau vu par une Ecrevisse)* »].

– n.s., « Dur labeur [...] », *L'Express* [Pierre Viansson-Ponté], n° 1182, 4-10 mars 1974, p. 65a [page « En vedette » ; au fonds Paulhan, coupure sans date sur papier rouge, noms d'auteurs en gras ; texte complet : « *Dur labeur pour **Dominique Aury** et **Jean-Claude Zylberstein**, chargés de rassembler la correspondance de **Jean Paulhan** pour les éditions Gallimard. **André Malraux** dit qu'il a détruit toutes les lettres qu'il a reçues. **Jean Dubuffet** assure qu'il en a fait autant, "dans un moment de nihilisme". **Louis Aragon** les a données à la Bibliothèque Doucet. **Saint-John Perse** se réserve de les publier lui-même. **Maurice Blanchot** refuse, "par principe". Et **Henri Michaux** ne répond pas. Heureusement, Jean Paulhan écrivait beaucoup (notamment à **André Gide**, à **Paul Valéry**, à **Drieu La Rochelle**). Cinq mille lettres ont été retrouvées, qui feront trois volumes dans la Pléiade. »]*

– Nicole ZAND, « À Moscou / Une anthologie de la Résistance française », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9065, vendredi 8 mars 1974, p. 23ab [l'anthologie *La France au cœur* vient d'être publiée à Moscou par les éditions du Progrès].

– « Henri Rambaud », *Le Bulletin des lettres*, librairie Lardanchet, Lyon, 35^e année, n° 356, 15 mars 1974, p. 98 [extrait : « *une Lettre à Jean Paulhan sur quelques points de grammaire qui s'était étoffée peu à peu d'aperçus de linguistique savante, et d'exégèse religieuse* »].

– n.s., « La correspondance de Paulhan », *La Quinzaine littéraire*, n° 183, du 15 au 31 mars 1974, p. 26 [texte complet : « *Les éditions Gallimard ont parmi leurs projets celui de publier un premier choix des lettres de Jean Paulhan, dont l'exposition du Grand Palais nous a découvert l'intense activité épistolaire.*

L'établissement de cette correspondance choisie a été confié à Jean-Claude Zylberstein. Trois volumes sont prévus : ils couvriront la période 1906-1968. La personnalité de Paulhan, ses activités d'animateur et de conseiller littéraire, de directeur de revues (N.R.F., "Commerce", etc.), son sens de l'amitié, l'intérêt croissant qu'il porta à la peinture, le travail de réflexion que suscitérent chez lui la guerre, la résistance et la libération, apparaîtront à travers quinze cents pages environ de correspondance avec Arland, Artaud, Braque, Caillois, Dubuffet, Etiemble, Fautrier, Gide, Jouhandeau, Lhote, Supervielle, et quantité d'autres.

Manqueront les lettres à André Breton (les archives Breton demeurent soustraites durant cinquante ans à toute publication), et la

plupart des lettres à Paul Éluard qui n'ont malheureusement pu être retrouvées. »]

– Robert VRINAT, « Paulhan et ses peintres / Grand Palais jusqu'au 15 avril », *Les Cahiers de la peinture. Bimensuel d'études, de critique et d'information*, n° 8, 2^e quinzaine de mars 1974, p. 2 [fin : « On nous révèle que la Bibliothèque Nationale pourrait organiser à son tour une exposition Paulhan ; l'argument en serait différent cependant il est certain que, dans le prolongement de celle-ci, elle formerait une vaste fresque des lettres et des arts, au XX^{ème} siècle. Peut-être est-elle déjà programmée ? »]

– L.-A. ZBINDEN, « Paulhan : le rescapeur », *Tribune de Lausanne*, 27 mars 1974 [« Avec Jean Paulhan, on retrouve l'esthétique, ou plutôt on y reste. Aussi était-il plus judicieux que pour Malraux d'organiser autour de sa mémoire, deux ans après sa mort, l'exposition de son musée imaginaire.

Paulhan n'a pas tout aimé, mais tout ce qu'il a aimé est beau. »
La collection de la B.N.F. pour ce titre s'arrête en 1973].

– André PARINAUD, « Pourquoi la peinture moderne », *Jardin. Galerie des arts*, n° 136, avril 1974, p. 4-5 [extrait : « Dans le même temps cependant, un homme comme Jean Paulhan écrivait que l'œuvre de Dubuffet était pour lui “quelque chose comme une fête publique, une grande farce...” Jean Dubuffet ressemble à ces découvertes qui changent la vie. » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Stéphane HESSEL, « Jean Paulhan et ses peintres », *Réalités*, n° 5-6, avril 1974, p. 7 [« Expositions » ; fin : « Si, parcourant ces vastes salles, vous dégustez un peu de cet enthousiasme discret, si cette dégustation vous amène à regarder votre semblable, le poète, le peintre, le penseur comme un frère qui a besoin de votre admiration plus que le marchand de meubles de vos sous, alors la visite au Grand Palais aura été pour eux et pour vous une aubaine. »]

– Jean-Marie DUNOYER, « Jean Paulhan vivant », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9091, dimanche 7-lundi 8 avril 1974, p. 11^{ef} [profil au trait de Marck Radnicki (?), titré « Un portrait » ; « Dimanche 14 avril, deuxième chaîne, 20 h. 35. »].

– Dominique AURY, « Jean Paulhan, le patron », *Le Figaro* [dir. Pierre Brisson], 148^e année, n° 9198 depuis la Libération, vendredi 12 avril 1974, p. 23^{abcd} [page « Au rond-point des ondes » ; surtitré

« Dimanche, sur la chaîne II » ; fin : « *À travers les traces et les peines, la littérature lui a été une fête, et aussi les voyages et l'amitié de ses amis, car il était de ceux qui savent les hommes capables du pire et pourtant leur font confiance, respectant en eux ce roi qui, disait-il, règne en chacun de nous.* »

En 1968, il avait 84 ans. Pendant qu'on écrivait sur les murs : "Il est interdit d'interdire", il mourait. Mais c'est un slogan qu'il aurait volontiers signé. »]

– Dominique Allan MICHAUD, « Jean Paulhan ou l'Exposition idéale », *Les Cahiers du chemin*, n° 21, 15 avril 1974 [André Berne-Joffroy parle de cet article élogieux, paru au moment de la fermeture de l'exposition *Jean Paulhan à travers ses peintres*, dans la version dactylographiée de ses « Souvenirs et remarques touchant l'exposition Paulhan et son catalogue », f° 3 et 4, puis dans « Erinnerungen und Anmerkungen um die Paulhan-Ausstellung und ihren Katalog », *Bilderstreit. Widerspruch, Einheit und Fragment in der Kunst seit 1960*, 1989, DuMont Buchverlag Köln, p. 371].

– Bertrand POIROT-DELPECH, « Etienne l'“emmerdeur” / “Essais de littérature (vraiment) générale” / “Mes contre-poisons” », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9112, vendredi 3 mai 1974, p. 19abcde [extrait : « Aux “toquades” du nouveau roman et de ses exégètes, il oppose la sereine intuition artiste d'un Paulhan et le critère du bien-dire cher à la N.R.F. de la grande époque. » (texte cité col. c)]

– Jacques DOPAGNE, « Autour de Jean Paulhan », *XX^e siècle*, n° XLII, juin 1974, p. 179 [début : « J'ai bien connu Jean Paulhan. Et je l'ai aimé. Je ne suis donc pas tout à fait innocent si je parle de lui avec émotion. » ; reproduction légendée : « DUBUFFET Portrait de Jean Paulhan. »]

– Philippe de ROTHSCILD, « “La résistance et ses poètes”, de Pierre Seghers », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9148, vendredi 14 juin 1974, p. 15abc et 17cdef [extrait : « Aragon n'est pas seul ici. Nous voyons Jean Paulhan jetant dans la Seine les morceaux de sa belle ronéo qu'il a brisée. Ils doivent se trouver encore quelque part vers le pont d'Austerlitz. »]

– Claude BOURET, conservateur au Cabinet des Estampes (Bibliothèque nationale), « Le regard attentif de Jean Paulhan », *Bibliophiles. Organe des bibliophiles et amateurs d'art*, n° 2, deuxième

semestre 1974, p. 57-64 [sur l'exposition au Grand Palais, « Jean Paulhan à travers ses peintres »].

– Franck André JAMME, « Malcolm de Chazal ou le retour du magicien », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 91190, vendredi 2 août 1974, p. 9^{def} [extrait : « *Or, si l'on connaît en la matière, les enthousiasmes de Paulhan, on sait aussi la prudence, la sûreté de ses penchants.* »]

– Claude ELSEN, « Question et réponses sur la vie littéraire », *Écrits de Paris. Revue des questions actuelles*, septembre 1974, p. 124-128 [rubrique « Chronique des idées » ; extrait : « *Petite chronique anecdotique : vers 1950, Jean Paulhan, qui était à peu près seul à savoir qui j'étais (ancien "collaborateur"), incita Liberté de l'Esprit comme le Figaro littéraire à publier des articles de moi. Ils n'en furent horrifiés que deux ou trois ans plus tard, en apprenant mon passé par le soin des inévitables délateurs, et leur accès me fut évidemment interdit. Dans le comportement de Jean Paulhan, il y avait eu, bien sûr, un goût naturel de l'humour et de la mystification, mais aussi une hostilité profonde à l'encontre des préjugés de l'épuration.* » (p. 126, note 2)].

– Alain BOSQUET, « Les esquives de Georges Lambrichs », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9226, vendredi 13 septembre 1974, p. 15^{bcd} [extrait : « *La ressemblance avec Jean Paulhan ne s'arrête pas à son action. Il a choisi, comme l'auteur des Fleurs de Tarbes, d'être un écrivain rare, délicat, discret.* » (texte cité col. b)].

– Jacques CELLARD, « Notules », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9228, dimanche 15-lundi 16 septembre 1974, p. 15^{abcd} [rubrique : « La vie du langage » ; extrait : « *Nous devrions toujours prononcer en tout cas : Miyô (pour Milhaud), Pôyan (pour Paulhan), Grôyé (pour la petite ville tarnoise, comme le note d'ailleurs le petit Larousse) et donc Mme Doryac pour le secrétaire d'État, dont la famille (la belle-famille veux-je dire) est originaire d'Aurillac. Sur ce point (souvent rappelé autour de Jean Paulhan), aucune hésitation théorique : dans la pratique, quant aux noms de famille, c'est aux intéressés de se prononcer ; des traditions ou une parisianisation ancienne peuvent avoir suscité une autre prononciation.* » (texte cité col. a)].

– Bernard-Jacques VIOLET, « Malcolm de Chazal : “Le temps respire...” », *La Quinzaine littéraire*, n° 194, du 16 au 30 septembre 1974, p. 14abcd et p. 15abcd [« Poésie » ; Bernard-Jacques Violet questionne : « *C’est Jean Paulhan qui vous a fait connaître en France en 1947. Vingt-sept ans plus tard, quelle portée accordez-vous à l’analogie sens-plasticienne ?* » Malcolm de Chazal répond à la seconde question].

– Albert BÉGUIN, « Mort d’un poète : Joë Bousquet », dans : *Création et destinée II. La réalité du rêve*, Paris, aux éditions du Seuil, 1974, 400 p. [dans un volume achevé d’imprimer au 4^e trimestre 1974, voir p. 56 : « *Encore avait-il dû confier à Jean Paulhan l’énorme liasse des pages écrites dans la solitude, et laisser à son ami le soin d’y tailler la matière du volume qui fut édité.* »]

– Bertrand POIROT-DELPECH, « La fin des “Œuvres complètes” d’Artaud / À corps perdu », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente et unième année, n° 9291, vendredi 29 novembre 1974, p. 17abcde [extrait : « *Peut-être même est-il mort depuis 1939 et réincarné avec l’âme de saint Hippolyte. C’est du moins ce qu’il affirmait à Barrault, Paulhan et Puget.* » (texte cité col. a)].

– *n.s.*, « Pauline Réage existe puisque Régine Desforges l’a rencontrée ! », *France Soir*, samedi 14 décembre 1974, page onze, col. abcde et page dix-sept de l’édition de dernière heure, mêmes colonnes [la pagination varie selon les éditions du même jour ; avec un portrait imaginaire de l’auteur et de ses contributeurs : « *En l’absence de tout portrait de Pauline Réage, on peut tromper sa curiosité avec ce montage, réalisé à l’aide des “morceaux choisis” empruntés aux personnalités tour à tour soupçonnées...* », soit, de gauche à droite : André Pieyre de Mandiargues, André Malraux, Louise de Vilmorin, Henry de Montherlant, Jean Paulhan, Raymond Queneau et Dominique Aury].

1975 – Robert POULET, « le grand cœur de Jean Paulhan », *Le Spectacle du monde*, n° 155, février 1975, p. 56-61 [rubrique : « les lettres » ; texte annoncé au sommaire, avec capitale, sous le titre « Le grand cœur de Jean Paulhan »].

– André DHÔTEL, « Merveilleux lointains des jeunes revues », dans *Aventure. Dés*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1975, Société d’Études du XX^e siècle, *n.p.* [achevé d’imprimer à Bruxelles le 22 mars 1975 par Jos. Adam ; extrait : « *Quel secret ? Jean Paulhan ne*

manquait pas de faire le guet dans les alentours. Mais il n'y avait pas non plus de secret véritable. »]

– Claude MAURIAC, « Du bien et du mal / en littérature » et « Jean Paulhan reçu / par de Gaulle », *Le Figaro*, n° 1578, samedi 22-dimanche 23 mars 1975, p. 6efgh et 6ef [« Le Figaro littéraire » (n° 1505) couvre les pages 5 à 7 ; le premier article est à propos des 226 lettres inédites de Jean Paulhan par Jeannine Kohn-Etiemble ; le second donne le récit de l'entretien de Jean Paulhan auprès de de Gaulle ; deux coupures au fonds Paulhan].

– Bertrand POIROT-DELPECH, « Des enfants de chœur ! / Lettres inédites de Jean Paulhan à Etiemble », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, n° 9399, vendredi 4 avril 1975, p. 13abcde [sur les « Deux cent vingt-six lettres inédites de Jean Paulhan, par Jeanine Kohn-Etiemble, Klincksieck éditeur, 472 pages, 96 F. »]

– Jean-Louis EZINE, « André Dhôtel », *Les Nouvelles littéraires* [dir. René Minguet], 53^e année, n° 2480, du 7 au 13 avril 1975, p. 3abc [« Sur la sellette » ; portrait photographique non crédité légendé « Pour écrire un roman, il faut appartenir à une région »].

– Jean DUTOURD, « Socrate à Paris », *Le Point. Hebdomadaire d'information* [dir. publication Olivier Chevrillon], n° 134, 14 avril 1975, p. 132bc [rubrique : « Domaine public » ; portrait « B.R. » légendé « Jean Paulhan » ; fin : « Paulhan a écrit sûrement au cours de sa vie autant de lettres que Voltaire. Cette correspondance sera publiée un jour et, je crois, constituera une des grandes œuvres du XX^e siècle français, à côté de celles de Proust et de Claudel. On peut remercier Mme Kohn-Etiemble d'avoir été l'hirondelle de ce beau printemps littéraire. »]

– Bertrand POIROT-DELPECH, « Post-lectum », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, n° 9496, 1^{er} août 1975, p. 9 [curieuse erreur : « Le titre La Paille et le Grain, donné par François Mitterrand à ses réflexions parues cet hiver, avait déjà servi pour un livre publié en 1948 chez Gallimard. Un roman de Jérôme Peignot portait, vers 1960, le titre l'Or des fous, sans lequel Nicole Avril annonce son roman de la rentrée. »]

Les auteurs sont excusables de se voler ainsi leurs titres sans le savoir : ils lisent peu. Ce sont les éditeurs qui devraient y veiller, mais ils lisent encore moins. Quand au public, comment s'en souviendrait-il, saoulé de nouveautés comme il l'est ! Seuls les critiques, ces

empêcheurs de se répéter en rond, ont encore ce genre de mémoire : un luxe... »]

– n.s., « Paulhan-Mallet (bis) / Ces célèbres dialogues littéraires / rediffusés par France-Culture », *Le Figaro*, septembre 1975 [rubrique : « Radio »].

– Madeleine CHAPSAL, « Le choc d’Histoire d’O », *L’Express*, n° 1260, 1^{er} au 7 septembre 1975, p. 70-82 [annoncé en première sous le titre « Le choc d’Histoire d’O », avec photo de l’actrice Corinne Cléry : l’hebdomadaire annonce p. 82 : « *Par autorisation spéciale de l’auteur, Pauline Réage, / et de l’éditeur, Jean-Jacques Pauvert, / L’EXPRESS / publiera à partir de la semaine prochaine / le vrai texte d’Histoire d’O / en exclusivité* »].

– Ph. Co., « Histoire d’O / de Just Jaeckin », *Elle*, 8 septembre 1975 [texte complet : « *C’est affaire d’humeur. Pas un plan de ce film qui ne soulève, au choix, le cœur ou l’hilarité par sa maladresse et son esthétisme d’une flamboyante niaiserie. Admirateurs exigeants de la très rigoureuse et intelligente amoralité du roman de Pauline Réage, vous n’en reviendrez pas. Mais à ceux qui veulent savoir à quoi peut ressembler un film que l’on coirait coréalisé par Bouvard et Pécuchet assistés de Mel Brooks, je promets deux heures de franche gaieté. Avec Anthony Steel et Corinne Cléry (1 h. 52, C)* »].

– J.-L.B. [Jean-Louis BORY], « Histoire de zéro / Marquée aux fers de la vulgarité, / et du snobisme, l’héroïne de Pauline Réage subit, à l’écran, / son plus grand supplice », *Le Nouvel Observateur*, 8 septembre 1975, p. 65 [rubrique : « Le cinéma, par Jean-Louis Bory » ; photo légendée « *Un pince-fesse éminemment “culturel”* » ; début : « *Triste Pauline ! Pauvre Réage ! O lamentable et infortunée !* »]

– Jean-Marie BORZEIX, « Les “Histoires d’O” de l’Express : hypocrisie d’une libération » et J.-M. K., « “Le trou de la serrure” », *Le Quotidien de Paris* [dir. Philippe Tesson], n° 436, lundi 8 septembre 1975, p. 4 [texte annoncé en première page « Histoire d’O douce » ; publié en page « Politique »].

– *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, n° 9528, mercredi 10 septembre 1975, p. 13f [rubrique : « Société » ; texte complet : « *M. Paul Duraffour, député radical de gauche de Saône-et-Loire, a adressé une lettre au président de la République afin de*

connaître son opinion sur “la publicité faite autour du livre Histoire d’O”. »]

– *n.s.*, « L’opération / Histoire d’O / “L’Express” / tripote / Pauline... », « Des mystères / qui n’en sont plus... / La voilà la véritable Madame O », « Tout de son cru », « Le plongeon », « C’est Tartuffe ou “L’Express-O” ? », *Minute*, n° 700, du 10 au 16 septembre 1975, p. 9-11 [photo de Dominique Aury dans la rue].

– PIEM, « Histoire d’O », *Le Figaro*, vendredi 19 septembre 1975, p. 1cdef [dessin de Piem légendé « Cinéma : l’Église contre la violence et la pornographie (p. 7) » : une file d’attente devant un cinéma qui affiche *Histoire d’O*, la puissance divine tente de retenir avec une canne le dernier de la file ; coupure absente au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « L’Église de France condamne la violence et la pornographie » (defgh), « Entreprise de dégradation » (def), « Un comité de lutte contre la pornographie » (gh) et « Jean Lecanuet à Bayonne : “La société ne cèdera pas devant la montée de la violence” » (fgh), *Le Figaro*, vendredi 19 septembre 1975, p. 7defgh [coupure absente au fonds Paulhan].

– A.-Y. LEO, *La Marseillaise*, 21 septembre 1975 [au fonds Paulhan, photocopie ternie ; photo légendée : « *Même à Paris, Jean Paulhan n’avait pas oublié les parties de pétanque du Mazet de son enfance. Ici, avec Marcel Jouhandeau, écrivain.* »]

– Henri MESCHONNIC, *Le signe et le poème*, Paris, Gallimard, 1975, 555 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 24 septembre 1975, mentions de Jean Paulhan p. 13-14 (à propos d’*Alain et la preuve par l’étymologie* : « *Comme Paulhan disait des linguistes, le langage est chose trop grave pour la laisser aux philosophes* »), 101 (« *langage parfait dont parle Paulhan* »), 162 (« *Sartre a reconnu le même dégoût du signe dans ce que Paulhan avait nommé le terrorisme et, le reformulant dans ses propres termes [...]* »), 195-207 (pour le chapitre « 6. Jean Paulhan » en deux sections : « *Penser notre langage* » p. 195-203 et « *Comme s’il n’y avait pas de langage* » p. 203-207) et 336 (« *Le rêve de transparence se reconnaît, celui de Paulhan, le langage parfait : “La merveille du langage est qu’il se fait oublier” (Phén. de la p., p. 459) — cela dans l’échange instrumental.* »)]

– R.H., « Jean Paulhan ou le don des langues », *Ici Radio*, Montréal, n° 178, 4 octobre 1975 [rubrique : « Documents / Réseau FM / mardi 7 octobre, 21 heures » ; fascicule complet au fonds Paulhan].

– Georges BLAIZOT & G[ildo]. CAPUTO, « *Nous avons l'honneur [...]* », invitation de la galerie Billiet Caputo, 30, rue La Boétie, Paris, VIII^e / Elysées 92.50 [« *Vous êtes prié / d'assister à la présentation du nouvel ouvrage / de Jean PAULHAN, "Fautrier l'Enragé" / (LIBRAIRIE AUGUSTE BLAIZOT, éditeur.) / illustré de 23 eaux-fortes originales en noir et / en couleurs et de 5 lithographies en couleurs / de Jean FAUTRIER. / VERNISSAGE / Vendredi 28 Octobre 1949 de 16 à 20 heures / EXPOSITION / du 28 Octobre au 15 Novembre 1949* »].

Cette invitation comporte la « Justification de tirage » pour les 234 exemplaires et, en deux pages, un texte de présentation signé de Georges Blaizot & G. Caputo].

– France de LAGARDE, « Une femme battue », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, n° 9574, dimanche 2-lundi 3 novembre 1975, p. 15^{ef} [billet « Humeur »].

– Pierre VEILLETET, « Émile Ajar : un écrivain qui fait des pâtés », *Sud-Ouest*, mardi 18 novembre 1975 [portrait photographique crédité « *Universal* » et légendé : « *Cet inconnu est (peut-être) le nouveau lauréat du Goncourt. Tels sont du moins les traits que plusieurs photographes de presse prêtent à Émile Ajar, auteur de "la Vie devant soi"* » ; extrait : « *L'écrivain masqué n'est pas neuf en littérature. Sans remonter jusqu'à ce petit acteur élisabethain qui se faisait passer pour Shakespeare, on se souvient sans doute, dans un genre il est vrai plus réservé, de Madame O racontant son HISTOIRE (Dominique Aury pour faire plaisir à Jean Paulhan ?) ou d'EMMANUELLE (une attachée de presse de l'Office de tourisme thaïlandais ?). J'en passe, et de plus énigmatiques.* »]

– Yves FLORENNE, « Un écrivain nommé Pauline Réage », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, n° 9590, vendredi 21 novembre 1975, p. 19^{ab}.

– Françoise d'EAUBONNE, « Histoires d'O », *Le Magazine littéraire* [dir. Jean-Claude Fasquelle], n° 107, décembre 1975, p. 85-86 [rubrique : « tribunes libres »].

– André-Yvon LÉVY, « Une semaine / Jean Paulhan / fort réussie », *La Marseillaise*, 3 décembre 1975 [texte complet : « *Dans le cadre de*

l'année du patrimoine, la bibliothèque Séguier, sous l'impulsion de son conservateur M^{lle} [Françoise] Cotton, avait organisé une semaine consacrée à l'académicien nîmois Jean Paulhan. Jean Paulhan, secrétaire puis directeur de la "Nouvelle revue française", fut le personnage le plus important de la littérature par les écrivains qu'il fit connaître sous l'occupation, en pleine clandestinité, il fonda avec Jacques De Cour [sic], "Les Lettres Françaises", dont Louis Aragon assura la direction jusqu'en 1972, année où cette revue cessa de paraître.

Cet hommage au grand écrivain, fut l'occasion de revoir le film "Jean Paulhan nîmois" réalisé par Christian Marc, sur un scénario de Christian Liger, film produit par FR3 Toulouse, sous la direction de Madeleine Attal.

Marcelin Pleynet, critique écrivain du groupe "Tel quel", fit une conférence à l'école des Beaux-Arts, sur Jean Paulhan et la peinture. Jean Paulhan avait écrit plusieurs essais sur l'art, dont Braque, Picasso, Klee, etc.

Dans le hall de la bibliothèque Séguier, une très complète exposition des œuvres, des lettres manuscrites, des photos, retraça la vie de l'écrivain.

Enfin, jeudi soir, M^{me} Jacqueline Paulhan, qui est la belle-fille de Jean Paulhan et qui fut aussi un peu sa secrétaire pendant la vingtaine d'années qu'elle vécut avec lui, parla de son beau-père, mais surtout sur le personnage qu'il était. Une conversation plus qu'une conférence, car il s'agissait d'anecdotes touchant à sa vie de tous les jours. Enfin, M. Gaspard Olgiati, paulhanien acharné, évoqua l'œuvre du Nîmois célèbre.

Christian Liger, qui connut Jean Paulhan et qui l'admire, assistait à cette série de manifestations du souvenir.

La ville de Nîmes, à l'initiative de M. Jourdan, député-maire, a posé une plaque en 1973, sur la maison natale, rue Jean-Reboul, ce qui est bien. Il ne reste plus qu'à donner le nom de Jean Paulhan à une place de la ville. Car en 1984 ce sera le centenaire de sa naissance.

Il faut féliciter tous ceux qui organisèrent cette semaine du souvenir suspendu.

André-Yvon Lévy

Les œuvres de Jean Paulhan peuvent se trouver aux Artisans du Livre, 2, rue Fleurus, 75006 Paris, et aussi à la librairie Teissier, rue Régale à Nîmes. »]

— n.s., « La semaine Jean Paulhan », Midi libre, 3 décembre 1975 [rubrique : « Conférences » ; non légendé, portrait photographique de Jacqueline Paulhan pendant sa conférence ; texte complet : « Dans le

cadre de l'année du Patrimoine, la Bibliothèque Municipale a organisé une semaine Jean Paulhan comprenant exposition, projection de films, causerie et débats Le mardi 25 novembre, au cinema Sémaphore était projeté un court métrage consacré à l'enfance nîmoise de Paulhan et produit par FR3 Toulouse. Le réalisateur Christian Marc et le scénariste Christian Liger étaient présents pour expliquer aux nombreux spectateurs les conditions dans lesquelles le film fut réalisé ; et comment, à travers des textes de Jean Paulhan qui évoquent remarquablement les ambiances nîmoises du début du siècle, ils se sont attachés à ressusciter dans la Nîmes moderne, un "souvenir suspendu" qui n'a cessé de hanter l'écrivain devenu parisien. Remarquablement pressenti [sic] par le réalisateur, toute une sensibilité à la garrigue et aux atmosphères nîmoises — notamment dans les salles de notre bibliothèque — ressort de ce document réalisé en 1975.

Jeudi 27 novembre, à Pablo-Neruda, Mme Jacqueline Paulhan était venue nous parler de son beau-père dont elle fut, vers la fin de sa vie, la collaboratrice. Si le nom de Paulhan est connu de tous, surtout après son élection à l'Académie et la plaque qui fut apposée sur sa maison natale de la rue Jean-Reboul, l'œuvre et la vie le sont moins. Et le personnage, parfois volontairement, demeure mystérieux. Jacqueline Paulhan, en des termes très simples et directs, sut dire le plus authentique de cet homme qui reste un mythe pour les jeunes écrivains : n'est-ce pas vers lui que l'on allait en tremblant, dans son bureau de la Nouvelle Revue Française, proposer un manuscrit nouveau. Or, celui qui fut appelé l'Éminence grise des Lettres françaises entre 1920 et 1940, celui qui découvrit tant d'écrivains et de poètes, reste en réalité toujours accessible, toujours sensible aux autres, attentif, respectueux de leur personnalité et de leurs penchants. Depuis Nîmes où son père Frédéric Paulhan était bibliothécaire, jusqu'à Madagascar où très jeune il enseigna, puis jusqu'aux Langues Orientales, et à la direction de la Nouvelle Revue Française, Jacqueline Paulhan nous fit suivre un itinéraire spirituel exigeant. Celui-ci aboutit en 1940 à la Résistance, à la création des Lettres Françaises, en 1945 à l'exigence d'une justice meilleure ; et dans les années qui suivent à une connaissance toujours plus approfondie des peintres. Mme Paulhan, pour terminer, présenta l'association des "Lecteurs de Jean Paulhan" qui s'attachent à préserver et divulguer l'œuvre de notre compatriote, ceci dans une série de cahiers remarquablement publiés par les éditions Gallimard.

Un débat suivit la causerie où quelques paulhaniens, tels Gaspard Olgiati, Arnal et Christian Liger éclairèrent divers aspects de cette œuvre et de cette pensée multiforme. »]

– Georges BOUDAILLE, « Jean Fautrier : un phare dans la tempête », *Les Nouvelles littéraires*, 53^e année, n° 2510, du 8 au 14 décembre 1975, p. 11^{abcde} [un intertitre : « Geste, matière, / couleur » ; extrait : « *Les œuvres de Fautrier sont dans la plupart des grands musées. Le peintre demeuré méconnu sauf de Paulhan et de quelques intimes jusqu'à cinquante ans passés, fut enfin consacré par la Biennale de Venise en 1960. René Drouin cependant avait déjà présenté dans sa galerie de la place Vendôme au lendemain de la Libération la fameuse série des Otages avec une introduction d'André Malraux.* » (col. a) ; coupure absente au fonds Paulhan].

– « Fautrier : un fabuleux silence », *Le Quotidien de Paris. Journal d'informations politiques et culturelles* [dir. Philippe Tesson], 2^e année, n° 513, lundi 8 décembre 1975, p. 12^{abc} [début : « *C'est l'enragé, disait Jean Paulhan qui lui fit un livre. C'est l'inclassable, le solitaire. Le pas mondain. Le hors-mode. Ses classes artistiques il les a faites en Angleterre et Turner lui plut.* »]

– Françoise d'AUBONNE, « Une lettre de Françoise d'Eaubonne / Esclavage ou libération ? », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, n° 9607, vendredi 12 décembre 1975, p. 21^c [fin : « *Je ne prétends pas dénoncer ici les rapports de "tel homme" à "telle femme", mais l'ensemble global de la civilisation moderne qui, pour persécuter et détruire ce qui n'est pas féminin, le met aussitôt en état de féminitude ; j'espère être claire. En ce sens, l'Histoire d'O est en effet une libération et sans doute bien à l'insu de Pauline Réage : elle dissipe des illusions féminines sur la société mâle.* »]

– Yves FLORENNE, « Hans Bellmer et sa poupée — autour d'O », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-deuxième année, dimanche 28-lundi 29 décembre 1975, n° 9621, p. 13^{abcde} [rubrique : « Revue des revues » ; mention col. *cd* : « *Françoise d'Eaubonne sait ce que, paraît-il, nul n'ignore "dans le petit Landerneau littéraire" : que la dernière partie d'Histoire d'O est d'un diplomate (sic), la seconde de Paulhan et la troisième de Pauline Réage. Tout de même. Mais doucement ! Cette partie-là, "la plus faible" (curieux superlatif, si les autres sont excellentes) est due à "un auteur médiocre".* »]

– n.s., « bilan général », dans « Bilan de l'épuration judiciaire », *Historia*, hors série, n° 41, p. 154 [« *L'écrivain et ancien résistant Jean Paulhan a écrit : "Il n'est pas exagéré d'évaluer à 1 500 000 ou 2 000 000 de personnes, le nombre de Français touchés d'une façon ou d'une autre par des mesures d'épuration."* »]

1976 – Alain MICHEL, *In hymnis et canticis. Culture et beauté dans l'hymnique chrétienne latine*, Louvain, Publications universitaires & Paris, Vander-Oyez, 1976, p. 383-401 [coll. « Philosophes médiévaux / tome XX » ; voir p. 383 et 400 les mentions de Jean Paulhan et Joe Bousquet].

– Robert POULET, *Ce n'est pas une vie*, Paris, Denoël, 1976, 287 p. [dans un volume achevé d'imprimer au 1^{er} trimestre 1976, placé sous bandeau « *Serai-je fusillé demain ?* », mention de Jean Paulhan p. 104 : « *En France, il y eut bientôt des voix qui s'élevèrent pour crier, toutes ensemble : "C'est assez !" Par exemple Jean Paulhan.* »]

– André CHASTEL, « L'exposition du Fogg Art Museum de Harvard / À la découverte de la sculpture française du XIX^e siècle », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], 8 janvier 1976, p. 15^{abcde} [coupure au fonds Paulhan, nom de Barrye marqué à l'encre rouge].

– Roger-Pol DROIT, « Du côté de chez Sade », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], vendredi 2 avril 1976, p. 13^{abc} [reproduction légendée « Portrait imaginaire de Sade par Man Ray » ; à propos de Béatrice Didier, *Sade*, Denoël-Gonthier et de Philippe Roger, *Sade, la Philosophie dans le pressoir*, Grasset-Fasquelle, mention « *sans oublier Paulhan* » col. a].

– Robert GUIETTE, *La Vie de Max Jacob*, Paris, A.G.Nizet, 1976, 191 p. [dans un volume achevé d'imprimer au 3^e trimestre 1976, mentions de Jean Paulhan p. 24, sur la double prépublication dans *La N.R.F.* en juillet et août 1934, tirée à 17 exemplaires numérotés sur vélin pur fil et p. 179, pour citer une lettre de Max Jacob à Robert Guiette du 17 mai 1940 : « *Paulhan a des poèmes de moi depuis des années et ils ne paraîtront jamais.* »]

– Claude MAURIAC, « Un mystique inconnu : Jean Paulhan », *Le Figaro*, n° 1578, samedi 14-dimanche 15 août 1976, p. 6^{efgh} [*Le Figaro littéraire* du samedi 14 août couvre les p. 5 à 7 ; sur *Jean Paulhan le souterrain*, colloque de Cerisy, juillet 1973, sous la direction de Jacques Bersani, 10/18 ; fin de l'article : « *Paulhan le souterrain apparaît enfin en pleine lumière. Et nous ne l'en admirons, nous ne l'en aimons que davantage.* » Au fonds Paulhan, copies de cet article de Claude Mauriac, dans la chemise de 1973, année du colloque, et dans celle de 1976].

– Emmanuel BERL, *Interrogatoire par Patrick Modiano* suivi de *Il fait beau, allons au cimetière*, « Avertissement » de Pierre Nora, Gallimard, 1976, 207 p. [collection « Témoins / Gallimard » ; dans un volume achevé d'imprimer le 1^{er} octobre 1976, voir p. 50 (« *Il y a eu une certaine réconciliation de Malraux et de Paulhan au sujet de la Résistance... c'est tout...* ») et p. 81 (« *Toute la NRF était anti-munichoise comme à peu près tout le monde !* »)].

– Claire GOLL, « Claire Goll et ses “génies” », *Le Nouvel Observateur*, n° 821, du 4 au 10 octobre 1976, p. 84-118 [rubrique : « Le document de la semaine » ; mention de Jean Paulhan p. 112 ; extrait sur Audiberti, malheureux en ménage, et jouet de ses deux filles autoritaires : « *Il [Audiberti] souffrait de son anonymat. Les lettres de Paulhan lui rendaient sa fierté.* »

Bonnes feuilles du livre de Claire Goll, *La Poursuite du vent*, Olivier Orban, à paraître en octobre 1976, 317 p. Voir le suivant].

– Claire GOLL, *La Poursuite du vent*, Olivier Orban, 1976, 319 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 6 octobre 1976, voir p. 207, à propos d'Audiberti : « *Puis il me montra une lettre de Paulhan : “Vous êtes le plus grand poète depuis Rimbaud...” écrivait-il. Une autre fois : “Il est très normal qu'un grand poète passé par des découragements affreux...” Il souffrait de son anonymat. Les lettres de Paulhan lui rendaient sa fierté.* »]

– Patrick MODIANO, « Emmanuel Berl : Breton, Malraux, Camus et Drieu », *Le Nouvel Observateur*, lundi 11 octobre 1976, p. 84-85, 86, 89, 96, 100, 108, 124, 129 [« Le document de la semaine » ; Emmanuel Berl parle : « *Paulhan, toutes les fois que je pense à lui, je n'y comprends rien. Je l'ai vu souvent, dans des périodes très longues, et je n'y comprends rien. Ce qui est malheureux, parce que j'ai un ami commun avec lui, Guillaume de Tarde, et j'aurais dû comprendre. Mais le fait est que je ne comprends pas : les brusques changements d'opinion, les renversements, l'impossibilité de savoir s'il jouait ou s'il ne jouait pas. D'ailleurs je crois que lui-même ne savait pas bien s'il jouait ou s'il ne jouait pas.*

Il a été impeccable, irréprochable, admirable, comme toujours d'ailleurs, en écrivant sa “Lettre aux directeurs de la Résistance” et “De la paille et du grain”. Dans tout son comportement littéraire, il y a une noblesse continue, une liberté totale, une incapacité à se laisser prendre par des considérations secondaires, ce qui est tout à fait bien. Seulement, tout à coup, il était bouché : il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre que Sacha Guitry ou Colette avaient un certain talent

quand même. J'ai publié dans "Marianne" "les Mémoires d'un tricheur", de Sacha Guitry. Ce n'était pas si mal, et personne à la N.R.F. n'a voulu en convenir. Je ne leur demandais pas d'être des fanatiques de Sacha Guitry, mais au moins d'admettre que souvent leur puritanisme "rive gauche" leur faisait commettre des injustices. » (p. 96)].

– « Lettre de Jean Paulhan à Max Jacob le tenant au courant des démarches entreprises pour lui faire obtenir la Légion d'Honneur », *Hommage à Max Jacob (1876-1944)*, Paris, Musée de Montmartre, du 25 octobre 1976 au 30 janvier 1977, p. 53, n° 221 [volume rédigé par Jeanine Warnod et achevé d'imprimer au 4^e trimestre 1976].

– Frédéric WANDELÈRE, « Colloque de Cerisy sur Jean Paulhan / Une œuvre et une réflexion centrées sur le langage », *La Liberté*, 30-31 octobre 1976 [au fonds Paulhan, coupure classée en 1975 ; article sur deux pages, la première, seule conservée ; extrait : « *André Dalmas [...] prépare une histoire de la nrf.* »]

– *n.s.*, « Dimanche, à 19 h., sur FR-3 / "Jean Paulhan nîmois" / une émission de Christian Liger », *Midi libre*, vendredi 19 novembre 1976 [émission retransmise sur la 3^e chaîne dans le cadre de l'émission "Hexagonal", par les Centres de Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Limoges et Poitiers].

– *n.s.*, « Le souvenir suspendu : Jean Paulhan nîmois », *Sud. L'Hebdomadaire du Languedoc et du Roussillon*, n° 42, du 15 au 21 novembre 1976, p. 15d [rubrique : « Télévision » ; texte complet : « *Jean Paulhan écrivain — interprété par Michel Touraille — retrouve l'enfant qu'il fut dans la Nîmes de 1900. L'époque romaine, le début du siècle et la Nîmes actuelle se télescopent dans un jeu d'anachronismes. À partir des textes de Jean Paulhan, une recherche du souvenir imaginée par Christian Liger et réalisée par Christian Marc.*

Incohérence de la télévision "hexagonale" — c'est le titre de l'émission ! — les premiers intéressés, les Nîmois, ne pourront voir cette évocation littéraire diffusée par Toulouse : ils ne reçoivent que Marseille.

Dimanche 21 novembre à 19 h. 05 sur FR3 Toulouse. »]

– Dominique DESANTI, « Deux fantômes / amis / Un entretien d'André Malraux / avec Dominique Desanti », *Le Nouvel Observateur*, 29 novembre 1976 [rubrique : « Document » ; début : « *À Jean*

Paulhan, le dernier de ses amis à l'avoir vu, Bernard Groethuysen a dit : "Tiens, je ne croyais pas que c'était ça, de mourir." »]

1977 – J.-L. E., « Tout l'œuvre / manuscrit / d'Aragon / au CNRS », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 1^{er} janvier 1977 [fin : « *Le fonds Triolet, qui sera inventorié séparément par Michel Apel-Muller, professeur à l'Université de Besançon, comprend l'intégralité des manuscrits d'Elsa (ceux de vingt-cinq romans, dont quatre en langue russe), une masse de correspondances avec Cocteau, Camus, Martin du Gard, Paulhan, Max Jacob... (les lettres échangées entre Elsa Triolet et Maïakovski ont été autrefois données au fonds Maïakovski à Moscou), de nombreux dessins et surtout un volumineux journal intime aussi inédit qu'inattendu.*

La donation sera effective le 9 février. Elle sera l'occasion ce jour-là d'une cérémonie au siège du CNRS, quai Anatole-France. »]

– Bernard DOMEYRAT, « Petite histoire vraie / de quelques faux », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 55^e année, n° 2567, semaine du 13 janvier au 20 janvier 1977, p. 3^{cde} [au fonds Paulhan, la coupure ne mentionne que le mois ; mention de « *Les Gardiens, publié fallacieusement sous le nom de Jean Paulhan, sous le label non moins usurpé du Mercure de France* »].

– Jacqueline PIATIER, « Aragon lègue au C.N.R.S. / son fonds d'archives personnelles », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-quatrième année, n° 9945, mardi 18 janvier 1977, p. 31^{de} [Aragon vient de donner son fonds d'archives personnelles au C.N.R.S., et plus précisément au Centre d'Histoire et d'analyse des manuscrits modernes, dirigé par Louis Hay ; extrait : « *les vestiges des correspondances échangées avec de grands noms du siècle, Cocteau, Paulhan, Camus, Martin du Gard...* »]

– Jean-Marc THÉOLLEYRE, « La "N.R.F." à la croisée du "Chemin" », *Le Monde*, 18 janvier 1977, p. 13^{abc} [texte sous-titré « *La "N.R.F." et "Les Cahiers du Chemin" fusionnent. Qui mangera l'autre ? Personne.* » ; dessin au trait par ORLIC, Georges Lambrichs tenant en main droite la firme de la revue ; mention de Jean Paulhan, col. a ; *Les Cahiers du Chemin* étaient vendus à 2000 exemplaires, *La N.R.F.* le sera entre 7000 et 10000 exemplaires].

– Maurice CHAPELAN, *Rien n'est jamais fini*, Grasset, 1977, p. 251 [extrait : « *À la fin des Fleurs de Tarbes, on sait que Jean Paulhan s'est divertie à publier les jugements contradictoires des critiques notables,*

en 1923, sur *Le Songe, de Montherlant* » ; achevé d'imprimer le 23 février 1977].

– Bernard POIROT-DELPECH, « Cette douceur qui serre la gorge », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-quatrième année, n° 9994, vendredi 18 mars 1977, p. 15 et 18, trois colonnes [supplément « Le Monde des livres » ; à propos du livre de Marcel Arland, *Avons-nous vécu ?* ; extrait : « À condition de le lire comme il écrit, c'est-à-dire avec le culte, que Paulhan et lui ont si ponctuellement célébré à la N.R.F., pour la prose dégraissée, pour le mot chargé de neuf à force d'économie.

Et ce culte, Arland est trop modeste pour l'indiquer, n'est pas sans rapport avec celui qu'il a rendu toute sa vie au chant de la création. Comme le paysage, la prose doit trouver un point d'équilibre naturel entre les contraires qui la déchirent. Le texte est là pour capter l'“essence” des choses et de nos jours comme les branches figurant l'esprit de la lumière qui les traverse. Par-delà toute rhétorique, il s'agit de faire vibrer la vérité comme l'herbe dans l'air tremblant de l'été. Écrire “à voix nue”, dit-il, et tant pis si c'est dans le désert, pourvu que passe l'émotion d'enfance d'où tout est venu, la fameuse douceur qui serre la gorge. » (texte cité p. 18c)].

– Jean-Louis EZINE, « Marcel Arland, “farouche et fugueur, toujours”... », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 55^e année, n° 2577, 24 au 31 mars 1977, p. 7abcde [rubrique : « Entretien » ; début : « Dans quelques mois, Marcel Arland va quitter la direction de la NRF. Il publie aujourd'hui un livre de souvenirs : “Avons-nous vécu ?” » ; deux mentions : « [...] la direction de la NRF (avec Jean Paulhan à partir de 1952, puis seul), multiplier ces titres par l'amitié de Malraux, Paulhan, Rivière, Gide, Proust, Cendrars, Crevel, Vitrac, Limbour, Supervielle, Larbaud, Giraudoux, Mauriac, élever enfin le tout à la distinction immortelle par l'élection à l'Académie (1968) [...] »].

– Pierre MAZARS, « Du nouveau dans la vie de la célèbre revue littéraire / La N.R.F. entame son troisième chapitre », *Le Figaro*, mercredi 31 août 1977 [portrait de groupe légendé : « Les collaborateurs de la Nouvelle Revue française en 1935. De gauche à droite, assis : André Gide, Jean Prévost, Ramon Fernandez, Jacques Audiberti, Benjamin Crémieux, Germaine Paulhan. Debout : Jean Paulhan, Rolland de Renéville, Armand Petitjean, Henri Calet. » ; fin : « Suivent les signatures de Mandiargues, de Beckett, de Kafka,

qu'auraient [sic] appréciées Paulhan. Mais qu'on n'oublie pas d'ouvrir les fenêtres de la bibliothèque ! »]

– *n.s.*, « De Paulhan à Lambrichs / Un nouvel âge / pour la N.R.F. » puis Dominique AURY, « Les années de la renaissance », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], quarante-quatrième année, n° 10137, vendredi 2 septembre 1977, p. 1^{ef} puis 13^{abc} [page « revue », intertitres « La pirouette propitiatoire », « Un “ts” malgache » et « “Vive la littérature dégagée !” » ; sous le titre en pleine page : « La *nrf* de Jean Paulhan à Georges Lambrichs »].

– Georges LAMBRICHES, « “Tout recommencer à partir d’un point de vue d’aujourd’hui” », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], quarante-quatrième année, n° 10137, vendredi 2 septembre 1977, p. 13^{def} [deux exemplaires au fonds Paulhan ; intertitre « Une information exigeante » ; sous le titre en pleine page : « La *nrf* de Jean Paulhan à Georges Lambrichs » ; extrait : « *Jean Paulhan, qui venait du dadaïsme, a poursuivi une recherche plus “avant-gardiste”.* » (col. d) Mention de fin : « (*Propos de Georges Lambrichs, recueillis par J.P.*) » !]

– Jérôme BINDE, « La métamorphose de la N.R.F. / Littérature d’abord, dit-elle », *Le Quotidien de Paris. Journal d’informations politiques et littéraires* [dir. Philippe Tesson], 4^e année, n° 1056, vendredi 16 septembre 1977, p. 11^{abc} [page « Culture » ; extrait : « *En résumé, il s’agit essentiellement, dans cette nouvelle formule, comme nous l’a confirmé Jacques Bersani, d’un retour à Jean Paulhan, plus qu’aux origines.* » ; article accompagné de « Repères » : la préhistoire, l’apogée, la catastrophe, les renaissances].

– Jean GUÉHENNO, *Dernières lumières, derniers plaisirs*, Grasset, 1977, 223 p. [achevé d’imprimer le 20 octobre 1977 ; extrait : « *je me souviens que mon vieil ami Paulhan se moquait quelquefois de moi et de cette façon que nous avons de nous reconnaître et de nous faire reconnaître tout de suite comme bretons, quand nous nous trouvons en quelque confuse compagnie. “Moi, je suis nîmois, me disait-il, je ne le dis pas à tout le monde”.* » (p. 98)]

– André CLAVEL, « Carnet / du jeune homme / de Jean Paulhan / Avec un portrait par / Pierre Klossowski / Le Nouveau Commerce / 55 p., 29 F », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 55^e année, n° 2608, semaine du 27 octobre au 3 novembre 1977, p. 24^c [rubrique : « Textes » ; au fonds Paulhan, une coupure classée par erreur en 1978].

– François RIVIÈRE, « René Goscinny, / le Paulhan / de la B.D. », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 56^e année, n° 2610, semaine du 10 au 16 novembre 1977, p. 32abcd [René Goscinny est mort le 5 novembre 1977 ; début : « Avec René Goscinny, mort brusquement à 51 ans, c'est un peu le Jean Paulhan de la bande dessinée qui disparaît. Mais ce rôle de découvreur de talents aura été quelque peu occulté par le succès immense de ses propres albums. »]

– n.s., « Une “société des lecteurs” de Jean Paulhan », *Le Monde*, 9 décembre 1977 [« Le Monde des livres » ; texte complet : « Jean Paulhan dont on sait l'influence qu'il eut sur la littérature de son temps, et qui fut trop peu lu, a laissé une vaste correspondance. Un groupe d'amis et lecteurs se propose de la publier par thème de réflexion (la guerre mondiale, le langage, la peinture, la métaphysique, l'esprit de la N.R.F., etc.) sous la forme d'un cahier qui paraîtrait tous les deux ans. Des éclaircissements, des gloses, des études sur ces textes complèteraient chaque cahier. Un bulletin, plus fréquent, annoncerait ces publications et jouerait un rôle de liaison.

Mais cette ferveur exige le relais de l'argent. C'est pourquoi une “Société des lecteurs de Jean Paulhan” s'est constituée avec le concours de Marcel Arland, Jean Blanzat, Roger Caillois, André Dhôtel, Claude Gallimard, Florence Gould, Francis Ponge et Guillaume de Tarde. Roger Judrin préside le comité qui comprend aussi Georges Lambrichs, Jacqueline-Frédéric Paulhan, Jean-Claude Zylberstein, Dominique Aury, etc.

Pour se donner un plus grand développement, la société invite à l'adhésion et les dons des bienfaiteurs seront appréciés. Le bulletin de souscription annuelle (50 francs et 30 francs pour les étudiants) est à adresser à Jacqueline-Frédéric Paulhan, 3, rue des Reculettes, 75013, Paris, C.C.P. 17245-48 R.Paris. »]

– n.s., « Les lecteurs / de Paulhan », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 55^e année, n° 2614, du 8 au 15 décembre 1977, p. 10d [texte complet : « Une Société des lecteurs de Jean Paulhan vient de se créer, sous l'égide de Marcel Arland, Jean Blanzat, Roger Caillois, Claude Gallimard, Florence Gould, Francis Ponge, Guillaume de Tarde, et d'un comité présidé par Roger Judrin, où l'on remarque les noms de Georges Lambrichs, Jacqueline F. Paulhan, Dominique Aury, Jacques Bersani et Pierre Oster Soussouev. Cette Société publiera une fois tous les deux ans un cahier portant sur un thème de l'œuvre de Paulhan. Que tous les amis et lecteurs du patriarche de la rue

Sébastien-Bottin s'adressent à Jacqueline-F. Paulhan, trésorière, 3, rue des Reculettes, 75013 Paris. »]

– n.s., « Amitiés à Paulhan / L'auteur des "Fleurs de Tarbes" / célébré par une société de lecteurs », *Le Figaro*, vendredi 9 décembre 1977, p. 32ab [rubrique « Lettres » en dernière page ; fin : « *La nouvelle association se propose de faire connaître quelques-unes de ses lettres.* »]

– n.s., « Une Société / des lecteurs / de Jean Paulhan », *La Quinzaine littéraire*, n° 269, du 16 au 31 décembre 1977, p. 2c [texte complet : « *Vient de se constituer une "Société des lecteurs de Jean Paulhan" (l'Artisan du Livre, 2, rue de Fleurus, 75006 Paris). Sous l'égide d'un comité d'honneur, le président en est Roger Judrin, le secrétaire général Georges Lambrichs. La Société se propose de publier tous les deux ans un Cahier sur un thème de réflexion de Jean Paulhan, notamment en publiant les nombreuses lettres qu'il a écrites à toutes sortes de correspondants. Un bulletin, plus fréquent, assurerait la liaison entre ses membres.* »]

– Pierre PACHET, « L'art de rassembler / le troupeau / des tropes », *La Quinzaine littéraire*, n° 269, du 16 au 31 décembre 1977, p. 9abc [rubrique : « Rhétorique » ; début : « *Ce qu'il y a de culotté et d'admirable dans la rhétorique, c'est qu'elle s'occupe d'objets auxquels elle a dû préalablement donner l'existence : les figures.* » Au fonds Paulhan, coupure attribuée par erreur aux *Nouvelles littéraires*].

1978 – Raymond CASTANS, *Il était une fois... Marcel Pagnol*, Julliard, 1978, p. 142 [fac-similé d'une lettre de Jean Paulhan à Marcel Pagnol, qui vient de terminer sa traduction des *Bucoliques* de Virgile].

– J.-F. G., « À la bibliothèque de Joigny : l'exposition Jean-Paulhan est ouverte », *L'Yonne républicaine* [dir. Louis Clément], n° 15, 18 janvier 1978, p. 9b [photo de l'exposition ; extrait : « *Cette exposition intéressa vivement les spécialistes de l'histoire de la littérature. Elle se terminera, mercredi soir, par une conférence de M^{me} Jacqueline Paulhan* »].

– G.R., « À la bibliothèque de Joigny : / Jean Paulhan vu par sa bru », *L'Yonne républicaine* [dir. Louis Clément], n° 25, 30 janvier 1978, p. 9a [photos : « *JOIGNY. – Une partie de l'assistance. Au premier plan : M. et Mme Haybrard, cousins de Mme Jacqueline Paulhan* » et « *JOIGNY. – M^{me} Jacqueline Paulhan pendant sa conférence* ». Au

fonds Paulhan, affiche verte pour annoncer la causerie-débat de Jacqueline Paulhan, mercredi 25 Janvier à 20 h. 30, Bibliothèque municipale : « *Une petite Exposition précèdera la causerie – (16 au 25 Janvier) / (photos, manuscrits, livres, documents)* » et notes manuscrites de cette conférence, 9 feuillets, de la main de Jacqueline Paulhan ; nous remercions les services des Archives départementales de l'Yonne pour leur aide, sur cette référence comme sur la précédente].

– M.L. [Monique Lange], « paulhan », *Le Magazine littéraire* [fond. Guy Sitbon ; réd. François Bott], n° 133, février 1978, p. 40^{bc} [page « événements » ; portrait légendé « *Jean Paulhan* »].

– Georges CONCHON, « *Traité des tropes de Du Marsais / Un roman du langage au XVIII^e siècle* », *Le Quotidien de Paris*, 4^e année, n° 1173, mercredi 1^{er} février 1978, p. 15^{abcde}.

– *n.s.*, « Les “Amis” de Paulhan... », *Le Figaro*, samedi 4-dimanche 5 février 1978, p. 24^h [rubrique : « Lettres Brèves » ; fin : « *Quelqu'un qui ne cotisera certainement pas, c'est Roger Peyrefitte qui, l'an dernier, dans ses **Propos secrets** (Albin Michel) écrivait : [...] **Paulhan, qu'on appela l'éminence grise des lettres françaises. Du moins était-ce bien sa couleur. Quant à son éminence... Jugement sévère mais juste : Paulhan n'aura jamais été que le grand homme d'une petite chapelle, celle de la Nouvelle Revue française. Et ses “amis” auront certainement beaucoup de travail pour rétablir son culte !*** »]

– André DHÔTEL, « Jean Paulhan », *Études* [dir. André Masse], tome 348, n° 5, mai 1978, p. 635-640 [texte annoncé au sommaire sous le titre « Notations passagères sur l'œuvre de Jean Paulhan » ; précède « Quelques extraits de sa correspondance », p. 640-641, soit quatre extraits de lettres de Jean Paulhan à André Dhôtel ; référence donnée parfois, par erreur, comme de mai 1979.

Le 22 juillet 1947, André Dhôtel communique à Jean Dubuffet son ouvrage sur Paulhan, *La Méthode Paulhan* ou *Méthode Paulhan* ; les 25 et 28 juillet, le jugement de Dubuffet est défavorable (Gallimard, 2003, p. 423, 427, 431). Voir finalement André Dhôtel, *La littérature et le hasard*, Montpellier, Fata Morgana, 2015, 199 p.].

– Auguste ANGLÈS, « Jean Paulhan aperçu à travers ses lettres à Etiemble », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 78^e année, n° 5, septembre-octobre 1978, p. 809-812 [au fonds Paulhan, extrait dédicacé

« à Madame Jacqueline Paulhan, / en sympathique hommage d' / Auguste Anglès / 11.12.[19]78 »].

– Roger CAILLOIS, « Jean Paulhan : touches pour un portrait sincère », *Rencontres*, Paris, Paresse Universitaires de France, coll. « Écriture », 1978, p. 49-54 [dans un volume achevé d'imprimer au 4^e trimestre 1978, texte donné sans sa référence antérieure : *La N.R.F.*, 17^e année, n° 197, 1^{er} mai 1969, p. 734-740].

– *Association internationale des critiques littéraires* [président : Robert André], n° 13, octobre 1978, p. 2a [rubrique : « France » ; texte complet : « Une Société des lecteurs de Jean Paulhan (2, rue de Fleurus, 75006 Paris) vient de se constituer. Comité d'honneur : Marcel Arland, Jean Blanzat, Roger Caillois, Claude Gallimard, Florence Gould, Francis Ponge, Guillaume de Tarde.

Le Comité compte trois membres de l'AICL : Dominique Aury, Pierre Oster-Soussouev, J.Cl. Zylberstein (président : Roger Judrin). Pour correspondance et adhésions, s'adresser à Jacqueline Paulhan, 3, rue des Reculettes, 75013 Paris »].

– Louis GUILLOUX, *Carnets 1921-1944*, Paris, Gallimard, 1978, p. 270 [dans un volume achevé d'imprimer le 3 octobre 1978, Louis Guilloux transcrit au cours de l'année 1941 une lettre de Jean Paulhan sur *Comœdia*, datée « Lundi » et dans laquelle celui-ci considère l'écrivain comme « terriblement responsable » de ses seuls écrits ; volume sans *index nominum*].

– Jacques CHESSEX, « Présence de Jean Paulhan », *24 Heures*, Lausanne, 22 octobre 1978 [rubrique : « Humorales » ; trois coupures au fonds Paulhan].

– Georges PERROS, « L'esprit d'escalier », *Papiers collés*, III, Gallimard, 1978, p. 158-159 [achevés d'imprimer en novembre 1978 puis le 10 janvier 1979 ; voir *supra* en juin-juillet 1978].

– Bertrand POIROT-DELPECH, « Le style est-il de droite ? », *Le Monde*, trente-cinquième année, n° 10501, vendredi 3 novembre 1978, p. 13e et 16a [sur *Dernières nouvelles de l'homme* d'Alexandre Vialatte ; extrait : « Ce dernier [Vialatte] accomplissait son service militaire outre-Rhin vers 1925, et il est tombé en arrêt devant la Métamorphose et les autres textes. Il est revenu dire son éblouissement à Paulhan, qui comprenait tout. » (p. 13)]

– Jean-Paul ENTHOVEN, « Bagatelles pour un génocide / Drieu : une croix gammée à la boutonnière », *Le Nouvel Observateur*, n° 735, semaine du 11 au 17 décembre 1978, p. 114-116 [rubrique : « Le document de la semaine » ; à propos du *Drieu la Rochelle* de Dominique Desanti (Flammarion, 460 p.)]

1979 – Guy DUMUR, « Six entretiens / avec Malraux / par Frédéric Grover », *Le Nouvel Observateur*, n° 740, du lundi 15 au dimanche 21 janvier 1979, p. 8ab [extrait : « *Il [le lecteur] sera reconnaissant à l'auteur de "la Condition humaine" de porter si haut l'œuvre de Paulhan, qu'on a tort d'ignorer.* »]

– *Subjectif* [rédacteur en chef : Gérard Guégan], n° 5, février 1979, 64 p. [numéro titré « Le retour du je » et dédié en page deux de couverture : « *Ce numéro est dédié / à la mémoire de / Gaston Gallimard / et Jean Paulhan* » ; textes de Sénac de Meilhan, Alexandre Vialatte, Pierre Herbart, Pierre Veilletet et Jean-Paul Fargier ; numéro absent à la BNF, présent à la Bibliothèque de l'Arsenal ; une série complète de *Subjectif* figure à l'IMEC, dans le fonds Gérard Guégan].

– Roger LAPORTE, *Souvenir de Reims et autres récits*, Paris, Hachette, 1979, 127 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 février 1979, voir p. 19 : « *Je pense à un article de journal : lorsqu'il travaille, Jean Paulhan place un paravent devant sa fenêtre. Je regarde le mur avec attention.* »]

– Régis DEBRAY, *Le Pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979, p. 83 et 189 [dans un volume achevé d'imprimer le 7 mai 1979, extrait : « *ces hommes secrets ont eu l'âme missionnaire, au point de se sacrifier à leur mission et ce travers leur a valu des disciples pour la vie. Ils ont griffé leur temps à travers leurs amis sans jamais sortir leurs griffes. Un Jean Paulhan s'apparentait certainement à cette étrange famille (dont Berl et Queneau furent peut-être des cousins émancipés) sur laquelle un historien de l'esprit devra bien un jour s'interroger. Héroïsme de ces sages ; générosité de ce stoïcisme.* » (p. 83) ; voir aussi p. 189 pour une brève analyse médiologique des *Fleurs de Tarbes*].

– M.S. [Marcel SPADA], « Anniversaire », *Le Monde*, trente-sixième année, n° 10667, vendredi 18 mai 1979, p. 24b [dans le supplément *Le Monde des livres* ; extrait : « *"Douze petits écrits", publié grâce à Jean Paulhan et à Jacques Rivière, en 1926, fut signalé par B. Groethuysen,*

le premier des nombreux philosophes attirés par cette œuvre singulière. »]

– Dominique AURY, « Lorsque Jean Paulhan s'éteignit en octobre 1968 [...] », *La N.R.F.* [dir. Georges Lambrichs], n° 318, juillet 1979, p. 170-173 [rubrique « Textes »].

– Denis HOLLIER, *Le Collège de sociologie (1937-1939)*, textes de Bataille, Caillois, Guastalla, Klossowski, Kojève, Leiris, Lewitzky, Mayer, Paulhan, Wahl, etc. présentés par Denis Hollier, Paris, Gallimard, 1979, 607 p. [collection « Idées / Gallimard », n° 413 ; volume achevé d'imprimer le 14 août 1979 ; sur Jean Paulhan, voir p. 29, 30, 56, 107, 128, 334, 341, 422, 526, 552, 573, 576, 584 ; à noter que le mot de *texte* est au singulier sur la première de couverture, au pluriel sur la page de titre ; pour la nouvelle édition, voir à la date du 17 août 1995].

– *n.s.*, « Julien Blanc : *Confusion des peines* (Lattès) », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 57^e année, n° 2701, du 30 août au 6 septembre 1979, p. 3b [sous « Le catalogue de la rentrée », texte complet : « *La réédition d'un roman dont Jean Paulhan suivit, règle en main, l'écriture, page après page. Résultat : la confession très pure d'un homme venu de l'enfer.* »]

– Pierre ENCKELL, « Un langage dévalué ? », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 57^e année, n° 2704, du 20 au 27 septembre 1979, p. 20e [fin : « *Par quel mimétisme les maîtres à penser sont-ils devenus des maîtres à écrire, il serait intéressant de l'explorer. Leur action est sans doute rarement conjuguée, mais ils se classent tous deux, par leur horreur commune pour le degré zéro, parmi ceux que Jean Paulhan appelait les terroristes des lettres, ceux pour qui les idées nouvelles doivent nécessairement être exprimées sous des formes nouvelles, et qui jettent les mots dès qu'ils leur paraissent un peu usés.* »]

– Claude MORGAN, « Ils croyaient en Staline », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 57^e année, n° 2704, semaine du 20 au 27 septembre 1979, p. 7abc [extrait de : *Les Don Quichotte et les autres...* de Claude Morgan : « *Je vois Paul Eluard, qui croyait comme moi et se donnait à fond. Je vois Paulhan, à la fois précieux, paradoxal et timide. Paulhan croyait en des hommes, à Jacques Decour par exemple. Mais pas plus.* » (col. b)]

1980 – Jacques MICHEL, « La mort de René Drouin directeur de galerie / Le riche foyer de la place Vendôme », *Le Monde*, trente-septième année, n° 10865, vendredi 4 janvier 1980, p. 18^{ef} [page « Culture » ; deux mentions de Jean Paulhan : « *Jean Dubuffet est parrainé et préfacé par Jean Paulhan.* » et « *Paulhan et Arland, Limbourg [sic] et Tapié, l’auteur d’Un art autre, texte de voyant sur l’art contemporain, et Gildo Caputo, qui allait devenir le directeur de la galerie de France, avaient, à leur manière, apporté leur contribution à ce foyer d’art vivant à Paris, qui avait élu domicile chez René Drouin.* »]

– G. DELBOY, « Escarpit (Robert). – *Le Jeune homme et la nuit : récit.* – Paris : Flammarion, 1979. – 155 p. ; 18,5 cm », *Les Livres. Centre national de documentation pédagogique*, n° 252, janvier 1980, p. 91 [citation : « *Le signe d’une œuvre authentique, disait Jean Paulhan, est de nous mettre mal à l’aise mais de nous faire sentir qu’elle nous concerne.* » La collection conservée à la bibliothèque de l’Arsenal s’interrompt en 1974 ; exemplaire présent à la BnF].

– Pierre ENCKELL, « Faire le mauvais choix interdit-il de faire de la bonne littérature ? », *Les Nouvelles littéraires*, 58^e année, n° 2725, semaine du 21 au 28 février 1980, p. 12^{abcde} [« La hantise des années 40 / Il faut le dire : à quelques exceptions près les écrivains de la collaboration étaient nuls » ; nom de Jean Paulhan parmi ceux qui étaient contre la collaboration ; dernière phrase : « *Écrivains, ne dites jamais oui !* » (col. e)]

– Jean MITRY, « Le réalisme poétique », *Histoire du cinéma*, tome IV, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1980, p. 291-359 [dans un volume achevé d’imprimer en mars 1980, voir p. 291 : « *Cernant une esthétique qui domina le cinéma des années trente, le vocable [réalisme poétique] vient de la littérature où il désigne une forme romanesque représentée tout d’abord par Marcel Aymé. C’est Jean Paulhan, croyons-nous, qui inventa le terme pour définir le réalisme quelque peu symbolique de La rue sans nom et de La Table des crevés, distinct du “populisme” d’Henri Poulaille ou de Louis Guilloux autant que du lyrisme contemplatif de Ramuz et de Giono.* »]

– n.s., « *Cahiers Jean Paulhan n° 1 / Jean Paulhan-Guillaume de Tarde : Correspondance. 1904-1920* », *Bulletin Gallimard*, février 1980, mars 1980 [rubrique : « Cahiers »].

– « Correspondance Jean Paulhan-Guillaume de Tarde », *Les Nouvelles littéraires*, 58^e année, n° 2729, semaine du 20 au 27 mars 1980, p. 3c [« *Après avoir lu ces lettres, et en attendant la publication de tant d'autres, c'est avec un léger tremblement qu'on en écrira soi-même.* »]

– Frédéric J. GROVER, « Les années 30 dans la correspondance Gide-Paulhan », *Modern Language Notes*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, vol. 95, n° 4, may 1980, p. 830-849 [parfois donné par erreur comme du n° 3, avril 1980].

– Pierre ASSOULINE, « Censeur allemand sous l'occupation / Les souvenirs de l'ex-lieutenant Heller / "Les Allemands ne voulaient pas de Céline : ils le trouvaient trop... abject" », *France-Soir*, mercredi 2 avril 1980, p. 2^{abcdefgh} [photo Lapi-Roger Viollet des écrivains français à la gare de l'Est, en novembre 1941, retour du congrès de Weimar].

– G.G. [Gérard GUÉGAN], « La littérature, ce n'est pas sorcier », *Les Nouvelles littéraires*, 58^e année, n° 2731, semaine du 3 au 10 avril 1980, p. 2^e [rubrique « l'air du temps / par Gérard Guégan » ; sur le premier des *Cahiers Jean Paulhan*].

– « *Cahiers Jean Paulhan / (n°1)* », *Les Nouvelles littéraires*, 58^e année, n° 2732, semaine du 10 au 17 avril 1980, p. 4^b [extrait : « *À l'assemblée générale de la Société, Antoine Gallimard a annoncé qu'il allait faire reprendre, en plusieurs volumes, certains des textes naguère publiés dans les œuvres de Jean Paulhan (Tchou) ; d'autre part, un vaste choix de lettres, longtemps attendu, serait enfin programmé. Les non-lecteurs de Jean Paulhan n'auront donc bientôt plus d'excuses. (SLJP, 2 rue de Fleurus, 75006 Paris).* »]

– Jacques CHESSEX, « Les cahiers Jean Paulhan », *24 heures*, Lausanne, samedi 26-dimanche 27 avril 1980 [rubrique : « Humorales »].

– Vénus KHOURY-GHATA, *Europe*, mai 1980 [à propos de Jean Laugier, auteur des *Bogues* : « *Les portes de Gallimard qui lui furent ouvertes pour un seul recueil, il y a de cela presque vingt ans, se fermèrent devant lui après la disparition de Paulhan qui l'introduisit dans la maison.* »]

– René TURC, « Jean Paulhan / écrivain de maintenant », *L'Accent. Magazine d'Avignon et de Provence* [fondateur : A. Rey ; dir. de la

publication : Alain Guillosson], n° 1094, mai 1980, p. 72^{abc} [« Chronique littéraire » sur *Les Incertitudes du langage* (collection « Idées », Gallimard) *Cahiers Jean Paulhan*, n° 1].

– C.G., « La chambre de Joë Bousquet », *Le Monde*, 37^e année, n° 10968, vendredi 4 mai 1980, p. 27^{de} [extrait : « Pour Jean Paulhan, Joë Bousquet est une figure presque idéale de l'écrivain moderne »].

– Marcel ARLAND, de l'Académie française, *Dans l'amitié de la peinture*, Paris, Luneau-Ascot, 1980, 325 p. [voir p. 157 (les objets de Braque sont « plus vrais que nature »), 245 (sur l'article de Maurice Sachs paru dans *La N.R.F.* le 1^{er} décembre 1934) et 257 (Paulhan et Malraux défendent la peinture de Fautrier)].

– Alain BOSQUET, « Marcel Arland / Notre mesure », *Le Quotidien de Paris*, 1980 [à propos du livre de Marcel Arland, *Dans l'amitié de la peinture*, Luneau-Ascot, achevé d'imprimer le 5 mai 1980 : « Ses amis, Malraux ou Paulhan, avaient sur la question des attitudes ou bouillonnantes ou philosophiquement subtiles : sans doute trop » ; portrait photographique légendé « Une invite à la méditation » ; ne figure pas en mai].

– Yves FLORENNE, « Paulhan, Proust, Saint-Exupéry », *Le Monde*, 37^e année, n° 10972, vendredi 9 mai 1980, p. 20^c [rubrique : « cahiers » ; sur les cahiers des Sociétés d'amis].

– René CORDIER [*i.e.* Georges LAFFLY], « Jean Paulhan avec les Malgaches et les zouaves », *L'Aurore*, 39^e année, n° 11088, samedi 10 et dimanche 11 mai 1980, p. 7 [rubrique : « Les Livres », article en haut de page, sur toute la largeur ; fin : « On est impatient d'avoir d'autres lettres, puisque maintenant nous avons le droit de les recevoir à notre tour. »]

– Philippe SENART, « La correspondance de Valéry Larbaud et de Marcel Ray / la rumeur exquise des civilisations raffinées », *Le Quotidien de Paris* [dir. Philippe Tesson], n° 141, lundi 12 mai 1980, p. 22^{bcde} [sous l'intertitre « L'anarchiste appliqué » et sur la correspondance Jean Paulhan / Guillaume de Tarde].

– Raphaël SORIN, « Les “amitiés littéraires” », Me ZYLBERSTEIN, « “Place aux œuvres” » et Robert GALLIMARD, « Sauver les écrivains du “purgatoire” », *Le Monde*, 37^e année, n° 10989, vendredi 30 mai 1980, p. 25^{abcdef}.

- n.s., *Magazine littéraire*, « Jean Giono », n° 162, juin 1980, p. 17 [photo légendée : « *Au festival de Cannes. De gauche à droite : Serge Youtkévitche, Liselotte Pulver, Giono et Jean Paulhan* »].
- P.K. [Pierre KYRIA] « Jean Paulhan et Saint-John Perse », *Magazine littéraire*, n° 162, juin 1980, p. 41^{cd} [pages « événements »].
- [Jean-Michel MAULPOIX], « Cahiers Jean Paulhan », *La Quinzaine littéraire*, n° 326, 1^{er}-15 juin 1980, p. 4^d [page « D'une quinzaine à l'autre » ; *Cahiers Jean Paulhan*, n° 1].
- Jean ALTER, Université de Pennsylvanie, *Itinéraire d'un poète. L'Œuvre de Jean Laugier*, Paris, Caractères, 1980, 191 p. [dans un volume de 191 p. achevé d'imprimer en juillet 1980, mentions de Jean Paulhan p. 121, 127, 143 et 151].
- Francis PONGE, « Bref condensé / de notre dette à jamais / et reconnaissance à Braque / particulièrement en cet été 1980 », *Braque*, Saint-Paul de Vence, Fondation Maeght, 5 juillet-30 septembre 1980, p. 23-27 [dans un volume de 209 p. achevé d'imprimer le 20 juin 1980, mentions de Jean Paulhan p. 17-18-19 ; extrait : « *Cette vénération de ma part, qu'on le sache, était ancienne, bien antérieure à ma connaissance physique de l'homme et même aux révélations de Paulhan, puisqu'elle datait en fait de mes regards sur ce Violon, papier collé de 1912 ou 1913, qui était au mur de mon ami, rue Campagne-Première, quand j'y fus admis, en 1923.* » (p. 18-19) ; texte de Francis Ponge placé avant « Peindre en Dieu » de Jean Paulhan, sous © Pierre et Frédéric Paulhan].
- « Réponse à la même lectrice », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 58^e année, n° 2743, semaine du 26 juin au 3 juillet 1980, p. 54^{bc} [extrait : « *Drieu prit la direction de la NRF, après en avoir chassé les juifs, les antinazis... et Paulhan, qui lui avait écrit : "Vous qui n'êtes guère loin de penser qu'une victoire des démocraties... serait un recul de la civilisation."* »]
- Jean-Marie DUNOYER, « Qui est Marcel Arland ? », *Le Monde*, 37^e année, n° 11018, vendredi 4 juillet 1980, p. 17^{ab} [rubrique : « critiques » ; mention de Jean Paulhan].

– J.G., « Revues », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], 58^e année, n° 2748, semaine du 17 au 24 juillet 1980, p. 3^{bc} [pour la lettre d’Audiberti à Jean Paulhan parue dans *Sud*, numéro spécial Audiberti].

– Georges LAMBRICHS, « *Cahiers Jean Paulhan I : Correspondance* (Jean Paulhan-Guillaume de Tarde, 1904-1920) (Gallimard) », *La N.R.F.*, n° 330-331, juillet-août 1980, p. 205 [rubrique « Notes » ; fin : « *La correspondance, pour l’instant, s’arrête à 1920, l’année où — il aura d’autres secrets à nourrir — Jean Paulhan entre à la Nouvelle Revue Française.* »]

– A.V., « Vient de paraître : “Cahiers Jean Paulhan” / Sa correspondance avec Guillaume de Tarde », *Midi libre*, mardi 19 août 1980.

– Philippe BOYER, « Le collège de sociologie », *Libération*, n° 2027, jeudi 21 août 1980, p. 12^{abcdefg} [rubrique : « Livres » puis « Variétés » ; extrait : « *Un “sacré” malentendu !* » ; portrait photographique légendé « *Jean Paulhan (photo D.R.)* »].

– Frédéric WANDELÈRE, « Le premier Cahier Jean Paulhan », *La Liberté*, Fribourg, 102^e année, n° 276, samedi 30-dimanche 31 août 1980, p. 33^{bcd} [rubrique « Dimanche »].

– *Le Monde*, 25 septembre 1980 [en insertion pour le film *La Femme Enfant*, par Klaus Kinski et Raphaëlle Billetdoux, citation de Jean Paulhan, extraite de la préface à *Histoire d’O* : « *Aux femmes il est donné de ressembler leur vie durant aux enfants que nous étions...* »].

– F.S. [Fernande SCHULMANN], « Karskaya à la Folie-Beaujon », *Esprit*, « Changer la culture et la politique », n° 10, octobre 1980, p. 103^b-104^a [référence absente au fonds Paulhan ; extrait : « *Les écrivains furent sensibles à sa créativité explosive. Jean Paulhan lui attribue des “rêves stricts et rigoureux”, tandis que Ponge ou Henri Calet marquent une curiosité admirative pour son œuvre, au sens et au registre également diversifiés, toujours critique et jamais pompeuse.* » (p. 104)]

– « Demain au Sémaphore / Le Souvenir Suspendu / ou Jean Paulhan Nîmois », *La Marseillaise*, 24 novembre 1980 [texte complet : « *Personnage multiforme qui depuis son bureau de la Nouvelle revue française dirigea d’une manière occulte le goût littéraire français pendant un quart de siècle : Jean Paulhan. Il se trouve qu’il est aussi*

Nîmois ; que Nîmes le hantait en quelque endroit secret de ses préoccupations, et que ce fils du bibliothécaire de la ville signait volontiers pour ses amis : Jean Paulhan Nîmois.

À partir de textes qui portent tous sur des souvenirs émerveillés, ce court métrage est la poursuite d'un itinéraire sensible : Paulhan à la recherche d'une mémoire. Un petit garçon du début du siècle court dans la ville de 1975 ; des personnages surgissent d'un passé peut-être imaginaire. Paulhan rêvait sa ville et son enfance ; le film court sur les traces de ce rêve, à travers les rues, les garrigues et les légendes romaines. Nîmes mythique dans un "Souvenir Suspendu".

Réalisation : Christian Marc ; scénario : Christian Liger ; interprétation : Michel Touraille, Yvon Pradel et la compagnie des Arènes, Vincent ; durée : 26 minutes. »]

– Roger QUESNOY, « Corespondance / Jean Paulhan-Guillaume de Tarde / (1904-1920) », *La Voix du Nord*, Lille, sans numéro, 20 décembre 1980, p. 2a [rubrique : « Un livre par jour » ; extraits : « D'où il s'avère que l'on peut s'honorer grandement d'appartenir à la Société des Lecteurs de Jean Paulhan, récemment fondée. / Le premier cahier publié par cette noble association est consacré à la correspondance entre Jean Paulhan et Guillaume de Tarde de 1904 à 1920. [...] Tant il est vrai qu'un Académicien singulier peut être jouvence. » ; nous remercions pour son aide la direction des Archives départementales du Nord].

– André-Yvon LÉVY, « Une semaine Jean Paulhan fort réussie », *La Marseillaise*, 3 décembre 1980, p. 4 [« Dans le cadre de l'année du patrimoine, la bibliothèque Séguier, sous l'impulsion de son conservateur Mlle Cotton, avait organisé une semaine consacrée à l'académicien nîmois Jean Paulhan. [...] Les œuvres de J. Paulhan peuvent se trouver aux Artisans du livre, 2, rue de Fleurus, 75006 Paris, et aussi à la Librairie Teissier, rue Régale à Nîmes. »]

1981 – Robert KANTERS, « Les petits fours des années folles », *Les Nouvelles littéraires* [dir. Philippe Tesson], n° 2769, 8 janvier 1981, p. 37abc [rubrique « Lettres », surtitre « La vie intérieure dans les années 30 » ; à propos du livre d'André Beucler, *De Saint-Pétersbourg à Saint-Germain-des-prés*, Gallimard, 1980, 253 p. ; extrait : « Mais Jean Paulhan qu'un scepticisme fondamental disposait à un éclectisme dans la qualité purement littéraire, composait chaque mois un prestigieux cocktail. » (texte cité col. a)].

- Pierre COMBESCOT, « On va le découvrir à Apostrophes / Cet occupant allemand qui aimait plus Racine qu'Hitler », *périodique non référencé*, p. 56 [émission du vendredi 13 mars 1981, A2, 21 h. 30].
- Jean CASSOU, *Une vie pour la liberté*, Paris, Robert Laffont, 1981, 327 p. [dans un volume de la collection « Vécu » achevé d'imprimer le 12 février 1981, voir p. 169-170 le texte complet de « L'Abeille » par Jean Paulhan et p. 190 l'évocation de la dispute entre Cassou et Paulhan à propos du « blanchissage » d'après-guerre].
- Bertrand POIROT-DELPECH, « Un résistant chez les collabos », *Le Monde*, trente-septième année, n° 11234, 13 mars 1981, p. 19 et 21 [sur *Un Allemand à Paris*, de Gerhard Heller, Paris, Seuil, achevé d'imprimer au 2^e trimestre 1981].
- Gerhard HELLER, « La sollicitude / du résistant Paulhan ne / fit jamais défaut à / Jouhandeau », *Paris Match*, 20 mars 1981, p. 12bc [voir p. 3-37, sous le titre courant « Document Paris Match », bonnes feuilles de *Un Allemand à Paris* de Gerhard Heller].
- Gerhard HELLER, « Mon maître Paulhan », dans *Un Allemand à Paris. 1940-1944*, avec le concours de Jean Grand, Paris, Seuil, 1981, p. 96-113 [dans un volume de 221 p. achevé d'imprimer au 2^e trimestre 1981, voir aussi p. 46 sur l'article de Jacques Chardonne dans le n° de *La N.R.F.* de décembre 1940, p. 48 sur l'arrestation de Jean Paulhan en mai 1941, p. 50 sur le fait que Drieu à *La N.R.F.* se déchargeait du plus gros travail sur Paulhan].
- Marie-Pierre VANSEVEREN, « Éloge de l'indécision. Petite introduction à une lecture de Paulhan », dans : *La Chose capitale. Essais sur les noms de Barbey, Barthes, Bloy, Borel, Huysmans, Maupassant, Paulhan*, textes réunis et présents par Philippe Bonnefils et Alain Buisine, Lille, Université de Lille, 1981, p. 209-224 [dépôt légal 2^e trimestre 1981 ; voir p. 213, à partir de : Albert Dauzat & Ch. Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Larousse, 1963 ; sur les noms de lieux Maast et Violaine, (Maas, 1260) ; Mas devant Villanes, 1383].
- Thomas de QUINCEY, « Sur le heurt de la porte dans *Macbeth* » suivi de Gérard MACÉ, « Le théâtre de la traduction », *Le Nouveau Commerce*, cahier 49, printemps 1981, p. 11-38 [sans la citation de la lettre de Jean Paulhan à Antonin Artaud, qui apparaîtra dans l'édition Fata Morgana du 30 septembre 1986].

– Richard WHELAN, « “Le Roi” Fénéon and the Neo-impressionists », *Portfolio. The magazine of the vivant arts*, New York, Grosvenor publications, 3^e année, n° 2, March-April 1981, p. 46-55 [extrait de la p. 48a : « Jean Paulhan, who is still a member of the Académie Française »].

– Matthieu GALEY, « Connaissez-vous Duranty ? », *L'Express*, n° 1568, du 24 au 30 juillet 1981, p. 28-28 [rubrique : « Livres » ; *Le Malheur d'Henriette Gérard* vient de paraître dans la collection « L'imaginaire » dirigée par Antoine Gallimard ; portrait de Duranty par Degas et de Jean Paulhan dans les années 1960, au pupitre de sa bibliothèque tournante].

– Pierre ANDREU, « Drieu La Rochelle / un don Juan fragile / par Pierre Andreu », *Le Matin*, 25 août 1981, p. 23abc [rubrique : « Lettres / Arts » ; Jean Paulhan parmi les amis de Drieu : « Comme le disait Paulhan contemplant un matin de mars 1945 sa dépouille glacée par le poison et le gaz : “Comme la littérature est grave...” »].

– Henri MICHEL, *Paris allemand*, Paris, Albin Michel, 1981, p. 338 [dans un volume achevé d'imprimer le 18 septembre 1981, une seule mention, injuste et mal informée, de Jean Paulhan, parmi Georges Duhamel, François Mauriac, Albert Camus, Paul Valéry, Henri Troyat, Louis Guilloux, Jean Cocteau et Julien Green : « Ils ne paraissent guère gênés par les attaques contre les Juifs. »]

– Joyce O. LOWRIE, « Entretien avec André Pieyre de Mandiargues », *The French Review*, vol. LV, n° 1, October 1981, p. 76-87 [Jean Paulhan, l'évangile selon Thomas et André Breton].

– Claire PAULHAN, « Un éditeur et la presse », *Livraisons* [rédacteur en chef : Bernard de Fréminville], n° 1, octobre 1981, p. 27-29 [dépôt légal : 4^e trimestre 1981 ; autrice d'un article sur la quantité impressionnante de rééditions et de collections dédiées à ces rééditions, depuis « L'Imaginaire » chez Gallimard jusqu'au Tout sur le tout, Claire Paulhan est également mentionnée comme chargée de la rubrique « (presse) » de la revue *Livraisons*].

– Alain BOSQUET, « Malcolm de Chazal / Un visionnaire lyrique », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-huitième année, n° 11409, dimanche 4-lundi 5 octobre 1981, p. 9cd [rubrique : « Deux

disparitions » — avec Geneviève Serreau ; Malcolm de Chazal est mort le 1^{er} octobre 1981].

– Claude JANNOUD, « Les cent mille perles du parisianisme », *périodique non référencé*, 4 octobre 1981 [Claude Jannoud est connu comme chroniqueur au *Figaro* et à *Sud-Ouest dimanche* ; « Jean Paulhan. – “Combien de grands noms ont collaboré ardemment à ces sottises”. »]

– Bernard FRANK, « De quoi se mêlent / ces fonctionnaires qui vivent / de nos travaux ? », *Le Matin de Paris*, vendredi 12 décembre 1981, p. 23^{abc} [rubrique : « Morceaux choisis » ; le quatrième bulletin de la Société des lecteurs de Jean Paulhan (novembre 1981, p. 3) signale que le C.N.L. a émis « *certaines objections* » au sujet de la correspondance choisie de Jean Paulhan].

– Roger NIMIER, « Jean Paulhan », *L'Élève d'Aristote*, Paris, Gallimard, 1981, p. 263-265 ; dans un volume achevé d'imprimer le 15 décembre 1981, la section « Portraits de famille » regroupe Marcel Jouhandeau, Blaise Cendrars, Pierre Mac Orlan, Paul Morand, Jean Paulhan et Jean Giono].

1982 – Denis HOLLIER, *El Colegio de sociologia (1937-1939)*, textos de Georges Bataille, Roger Caillois, René M. Guastalla, Pierre Klossowski, Alexandre Kojève, Michel Leiris, Anatole Lewitzky, Jans Mayer, Jean Paulhan, Jean Wahl, etc., presentados por Denis Hollier, trad. Mauro Armino, Madrid, Taurus Ediciones, 1982, 386 p. [voir *supra* à la date du 14 août 1979 pour l'édition française, *infra* en 1988 pour l'édition anglaise, en 2012 pour l'édition allemande].

– Giuseppe UNGARETTI, « Notes et pensées / [de Giacomo Leopardi] / [1930] », dans *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, Milano, Mondadori, 1982, p. 221-228, coll. « I Meridiani » [repris de *La N.R.F.*, 1^{er} avril 1930].

– Serge KOSTER, « Francis Ponge : “vivre sur un fond de pessimisme” », *Le Monde* [dir. Jacques Fauvet], trente-neuvième année, n° 11485, 1^{er} janvier 1982, p. 9^{abcdef} [rubrique : « Témoins du siècle »].

– Raymond ARON, *Le Spectateur engagé*, entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, Julliard, 1981, 345 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 13 janvier 1982, voir la page 116 : « C'était la

revue de Sartre. Il avait déjà fait des romans, des livres de philosophie, des pièces de théâtre. Il voulait entrer dans l'action politique. Aussi a-t-il immédiatement conçu les Temps modernes comme une revue, je ne dirai pas essentiellement politique, mais qui a été tout de suite beaucoup moins une revue littéraire qu'une revue d'action, disons de para-politique. Il a alors demandé à ses amis, comme moi, et d'autre part à des personnalités intellectuelles supérieures comme Jean Paulhan ou André Malraux, de faire partie du comité dirigeant des Temps modernes. Mais, d'après mes souvenirs, Paulhan n'y est jamais venu et Malraux non plus. Moi j'ai écrit trois ou quatre articles dans les Temps modernes dont un était relativement acceptable. »]

– Pierre ANDREU, *Vie et mort de Max Jacob*, Paris, La Table Ronde, 320 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 25 janvier 1982, mentions de Jean Paulhan p. 72, 113, 118, 134-135, 137, 167, 177, 185, 189, 201, 206-207, 208, 217, 218-219, 220, 224, 225, 226, 227, 229, 233, 235, 245, 250, 254, 270, 308-309 et sur la quatrième de couverture].

– Serge FAUCHEREAU, « Une masse d'inédits de Joë Bousquet », *La Quinzaine littéraire*, n° 365, 16/28 février 1982, p. 9-12 [coupure absente au fonds Paulhan ; mention de Jean Paulhan, p. 9c].

– n.s., « Georges Navel ou la seconde vue », *Prospectus. Le Temps qu'il fait*, mars 1982, p. 3 [mention des lettres de Jean Paulhan à Georges Navel ; cette livraison de *Prospectus* ne figure pas au fonds Le Temps qu'il fait de l'IMEC].

– Walter GOODMAN, « What They Did in the War », *Newsweek*, may 17. 1982, p. 92abc [extrait : « Jean Paulhan, editor of the *Nouvelle Revue Française*, pre-eminent Left Bank literary journal », texte cité col. c].

– Jean-Louis FERRIER, « la caresse Braque », *Le Point*, n° 506, du 31 mai au 6 juin 1982, p. 27b [« Art » ; sur l'exposition *Braque en Europe*, qui a lieu à la galerie des Beaux-Arts de Bordeaux, jusqu'au 1^{er} septembre 1982, à l'occasion du centenaire de la naissance du peintre ; extrait : « Jean Paulhan, son ami, disait de Braque qu'il était "le maître des rapports invisibles". Et il complétait sa remarque par ces mots : "Il fait tenir dans ses châssis un monde étrangement comble". »]

– Jacques BRENNER, « Paulhan : "le fruit le plus sec des lettres françaises"... / ... selon Roger Peyrefitte », *Le Matin de Paris* [dir. de

la publication : Claude Perdriel], 9 juin 1982, p. 27^{ab} [« Le Matin des livres » ; sur Roger Peyrefitte, *L'Illustre écrivain*, Albin Michel, 1982, 434 p.]

– Gérard GUÉGAN, « Pour ne pas perdre la boule », *L'Observateur de Paris*, n° 11, supplément intérieur du *Nouvel Observateur*, n° 920, du 26 juin au 10 juillet, 1982, p. 1 [à la bibliothèque de l'Arsenal, le n° 10 est celui du 12 juin 1982, mais le n° suivant est absent].

– Gérard GUÉGAN, « À chacun son Giono », *Les Nouvelles littéraires*, n° 2844, 7-13 juillet 1982, p. 53^{abcde} [rubrique « médias » ; signée Jacques Mény, l'émission est diffusée vendredi 9 juillet, sur FR3, à 20 h. 35 ; extrait : « le type d'ouvrage qui contrariait, exaspérait Paulhan qui se figurait, dans son réduit de la rue Sébastien-Bottin, avoir pour mission de régenter les lettres, de les hygiéniser, et qui consacrait son temps, et son talent, qui n'était pas feint à démoraliser les auteurs, lesquels n'eurent en définitive que ce qu'ils méritaient : vingt années de stérilité et autant de misère. »]

– Michèle HECHTER, « Les “mauvais sujets” de Jean Paulhan / La réédition de trois fragments “sans histoires” / du célèbre patron de la NRF », *Libération*, nouvelle série, n° 360, jeudi 15 juillet 1982, p. 19^{abc} [page « Poches » ; *Le Guerrier appliqué*, *Progrès en amour assez lents* et *Lalie* entrent dans la collection « L'imaginaire », 216 p., 25 f.].

– Christian JELEN, « La France il y a 25 ans » et « Sade, Paulhan et le président », *L'Express*, du 30 juillet au 5 août 1982, p. 73^{abc} [rubrique : « Document » ; pour « Sade, Paulhan et le président », reprise de *L'Express* du 4 janvier 1957].

– Daniel RONDEAU, « La petite Suisse / d'Henri Calet », *Libération*, nouvelle série, n° 382, samedi 10 août 1982, p. 25^{abc} [mention de Jean Paulhan].

– Jacqueline DEMORNEX, « Mandiargues, ce “Saturne gai” », *Le Monde* [dir. André Laurens], trente-neuvième année, n° 11676, vendredi 13 août 1982, p. 13^{abc} [dans cet entretien publié dans le supplément *Le Monde des livres*, Pieyre de Mandiargues revient sur son adhésion à Garry Davis, citoyen du monde : « Tout de suite après la guerre, tout comme André Breton et Jean Paulhan, j'ai été séduit par les idées d'un certain Davis, qui prêchait l'abolition des frontières et la constitution d'un gouvernement mondial. Aujourd'hui, les événements

sont tels que cet espoir est devenu utopique. Cela se fera probablement un jour ou l'autre, s'il reste encore des hommes après ce qui va probablement se passer. » (p. 13c)]

– « Le journal littéraire de Jacques Brenner / Rencontres avec Marcel Schneider, Jean Paulhan, André Pieyre de Mandiargues, Roland Barthes et Louis Guilloux », *Le Matin*, été 1982.

– Y.A., « Jean Paulhan – Georges Perros », *Le Canard enchaîné*, 67^e année, n° 3230, 22 septembre 1982, p. 7bcd [rubrique : « La Voie aux Chapitres »].

– Frédéric PAULHAN, « lettre ouverte à la municipalité de Nîmes », *Réforme. Hebdomadaire protestant d'information*, n° 1950, samedi 4 septembre 1982, p. 12de [« présence du passé » ; sur Pierre Paulhan, pasteur nîmois sous Louis XIV : il participa, avec les fidèles qu'il dirigeait, à un service ou à une messe dans la vieille cathédrale de Nîmes].

– J-P. K., « Deux pessimistes / légers / “comme des anges” », *Le Matin de Paris*, mercredi 6 octobre 1982, p. 27ab [page « Le Matin des livres » ; correspondance Jean Paulhan-Georges Perros, Calligrammes].

– Pierre ENCKEL, « La littérature, la vérité et le bonheur / La correspondance de Jean Paulhan et Georges Perros », *Les Nouvelles littéraires*, 60^e année, n° 2856, semaine du 7 au 13 octobre 1982, p. 35-36abcde [en encart p. 36, trois lettres de Jean Paulhan, deux lettres de Georges Perros].

– Macolm de CHAZAL, « Lettre ouverte / à Jean-Paul Sartre », *T.E.L. Temps Économie Littérature*, n° 3, semaine du jeudi 21 au mercredi 27 octobre 1982, p. 1ef et p. 8abcd [mention de Jean Paulhan dans le texte liminaire : « Découvert en sa lointaine île Maurice par Jean Paulhan et André Breton, Malcolm de Chazal est mort il y a un an dans l'indifférence générale. En 1947, ce poète mystique de la matière avait écrit à Jean-Paul Sartre une lettre ouverte restée sans réponse. » Mention « (Archives Paulhan) » en p. 8].

– sous le titre général « Paulhan avec... ou sans notes », interventions de Jeanine Kohn-Etiemble, Jacqueline Paulhan et Jacques Ruffié, *Les Nouvelles littéraires*, 60^e année, n° 2859, semaine du 28 octobre au 3 novembre 1982, p. 86ab [sur l'édition des correspondances].

– J.P.E., « Correspondance 1953-1967, de Jean Paulhan et Georges Perros », *VSD*, 3 novembre 1982 [rubrique « Nos préférés »].

– Jacques DUQUESNE, « Pan sur le pamphlet », *Le Point*, n° 529, 8 novembre 1982, p. 137c, 138c et 139a [rubrique : « Essai » ; à propos du livre de Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire*, Payot, 430 p. ; portrait de Jean Paulhan p. 139a].

– Jean-Pierre PAGLIANO, « Réhabilitation du cliché », fiche Phosphore, n° 150, dans *Phosphore*, Bayard Presse, n° 22, novembre 1982, p. 150 [extrait des *Fleurs de Tarbes*].

– P.E. [Pierre ENCKEL], « Jean Paulhan et Madagascar, 1908-1910, *Cahiers Jean Paulhan* 2, (Gallimard, 414 p. 130 F.) », *Les Nouvelles littéraires*, 60^e année, n° 2861, semaine du 11 au 17 novembre 1982, p. 24f et 25ab [rubrique « Textes »].

– n.s., « 12.45 Panorama », *Télérama*, n° 1717, la semaine du 11 au 17 décembre 1982 [sur France-Culture, le jeudi 16 décembre 1982, à 12 h 45, émission « Panorama » de Jacques Duchateau, à l'occasion de la parution des *Cahiers Jean Paulhan*, n° 2, « Jean Paulhan à Madagascar »].

– n.s., « Paulhan à Madagascar », *La Quinzaine littéraire*, n° 382, du 16 au 30 novembre 1982, p. 4d [au fonds Paulhan, coupure classée par erreur en 1983 ; début et fin : « *Vient de paraître le n° 2 des Cahiers Jean Paulhan. Il est tout entier consacré à Jean Paulhan à Madagascar 1908-1910. [...] Un modèle de publication dont les responsables sont Jacqueline F. Paulhan et Roger Judrin.* »]

– Jacqueline PAULHAN, « Cahier Jean Paulhan n° 2 / Jean Paulhan et Madagascar – 1908-1910 », *Association internationale des critiques littéraires*, bulletin n° 22, 1982 [suite du *Bulletin international des critiques littéraires*].

– M.L.B., « Correspondance Jean Paulhan-Georges Perros (1953-1967) », *Le Nouvel Observateur*, automne 1982 [portrait photographique légendé « Jean Paulhan »].

1983 – Jo ATTIE [Joseph Attié], « Une destitution subjective / Le Guerrier appliqué », *L'Âne. Le Magazine freudien*, n° 8, janvier 1983, p. 27 [intertitres « L'événement », « Hors pantoufles » et « Une boussole » ; à propos du *Guerrier appliqué* suivi de *Progrès en amour*

assez lents (Gallimard, 1982, coll. « L'Imaginaire »), extraits : « *Récit assez court, étonnant à plus d'un titre et sur lequel Jacques Lacan a attiré l'attention. [...] Ce qui devrait en résulter c'est, paradoxalement, moins une déperdition, que la rencontre d'un devoir. On pourrait dire un devoir être si l'on savait ce que c'est que l'être en dehors de ce devoir. "Cela fait être, écrit Lacan, [plutôt que désêtre], singulièrement et fort." »* »]

– n.s., « 9.7 La littérature », *Télérama*, n° 1720, la semaine du 1 au 7 janvier 1983, p. 97 [sur France Culture, émission du jeudi 6 janvier : « *Matinée composée par Roger Vrigny [...] avec Jacqueline Paulhan, Michel Léon et Pierre Oster.* »]

– Alain B., « Paulhan vous a-t-il écrit ? », *Gai pied. Hebdomadaire homosexuel d'information* [dir. de la publication : Jean Le Bitoux], 3 janvier 1983 [sur deux volumes, *Correspondance Paulhan-Perros, Paulhan et Madagascar* et *Le Guerrier appliqué*].

– Pierre MAZARS, « Jean Paulhan à Madagascar », *Le Figaro*, vendredi 14 janvier 1983, p. 24cd [pages « En toutes lettres » dirigées par André Brincourt].

– Raphaël SORIN, « Le complice de Georges Perros », *Le Monde*, quarantième année, n° 11813, vendredi 21 janvier 1983, p. 19ab [rubrique « histoire littéraire », le titre « Visages de Jean Paulhan » couvrant les trois articles de Raphaël Sorin et Serge Koster].

– R.S. [Raphaël SORIN], « Joë Bousquet le langage et la mort », *Le Monde*, quarantième année, n° 11813, vendredi 21 janvier 1983, p. 19a [rubrique « histoire littéraire »].

– Serge KOSTER, « L'ami des Malgaches », *Le Monde*, quarantième année, n° 11813, vendredi 21 janvier 1983, p. 19cd [rubrique « histoire littéraire »].

– Gérard MEUDAL, « Paulhan le patron », *Libération*, lundi 31 janvier 1983, p. 34abcde [surtitré « Paradoxe » ; viennent de paraître *Les Causes célèbres*, avec une préface d'Yvon Belaval].

– Georges NAVEL, « Petit portrait d'une éminence grise », *Libération*, lundi 31 janvier 1983, p. 34ab [surtitré « Paradoxe »].

– Michèle HECHTER, « Deux années à Madagascar », *Libération*, lundi 31 janvier 1983, p. 34^{cde} [surtitré « Paradoxe » ; *Cahiers Jean Paulhan*, n° 2].

– Pierre-Louis REY, « Cahiers Jean Paulhan, tome 2 : *Jean Paulhan et Madagascar (1908-1910)* (Gallimard) », *La N.R.F.* [dir. Georges Lambrichs], n° 361, 1^{er} février 1983, p. 124-126 [rubrique : « La Littérature » dans « Notes » ; Pierre-Louis Rey cite pour commencer la notation administrative de Jean Paulhan par ses supérieurs : « *Culture générale très développée, mais esprit un peu utopiste.* »]

– Julien KAHN, « *Correspondance Jean Paulhan-Georges Perros (1953-1968) établie par Bernard Guillemot et Michel Léon, éditions Calligrammes – 18, rue Élie Fréron 29000 Quimper* », *T.E.L. Temps Économie Littérature* [directeur de publication-gérant : Philippe Thureau-Dangin], n° 19, semaine du jeudi 10 au mercredi 16 février 1983, p. 2^{cd} [page « En lisant »].

– Jacques CHESSEX, « Actualité de Jean Paulhan », *24 heures*, Lausanne, samedi 12-dimanche 13 février 1983, p. 41 [rubrique « Littérature » ; deux photographies légendées « *Toute lecture professionnelle est nécessairement orientée* » (J.P. en habit lisant son discours de réception à l'Académie) et « *Jean Paulhan quotidien devant le désordre de sa table de travail.* »]

– Pierre ENCKELL, « Petite leçon pour distinguer le vrai du faux et vice versa », *Les Nouvelles littéraires*, 61^e année, n° 2874, semaine du 17 au 23 février 1983, p. 32-33 [la coupure présente au fonds Paulhan ne comporte pas de titre : extrait : « *Car c'est ce que fait Paulhan dans les Causes célèbres qu'on vient de rééditer, avec une préface du philosophe Yvon Belaval à ces vingt et un petits contes ou apologues (mais Gallimard republie l'édition Gallimard, alors que Belaval s'appuie sur l'édition Tchou que Paulhan modifia légèrement – les mœurs éditoriales ne pouvaient faire attendre autre chose). Les Causes célèbres auraient pu porter en épigraphe ce passage de Paul Veyne : "L'esprit de sérieux fait que, depuis Marx, nous nous représentons le devenir historique ou scientifique comme une succession de problèmes que l'humanité se pose et résout, alors qu'à l'évidence, l'humanité agissante ou savante ne cesse d'oublier chaque problème pour penser à autre chose ; si bien que le réalisme serait moins de se dire : 'Comment tout cela finira-t-il ?' que de se demander : 'Que vont-ils encore bien inventer, cette fois ?' "* » (p. 33^{cde})]].

– Jacques BRENNER, *Les Lumières de Paris*, Paris, Grasset, 1983, 320 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 24 février 1983, mentions de Jean Paulhan p. 5 (« *Jean Paulhan était le plus facile à rencontrer [...]* »), 6 (Jean Paulhan présente Jacques Brenner à Drieu la Rochelle, mais Brenner préfère publier dans *Confluences*, à Lyon), 59 (« *Jean Paulhan m'a parlé de votre revue* »), 63 (Jacques Brenner rencontre Artaud dans le bureau de Paulhan), 80 (Sidnez Schwartz), 130 (« *À cette époque, on croyait que la Nouvelle Revue française, interdite à la Libération, ne reparaitrait plus et que Jean Paulhan, désirant maintenant se consacrer à son œuvre d'écrivain, ne souhaitait pas reprendre la direction d'une revue.* »), 132 (« *Le titre restait interdit, mais il suffisait de la modifier légèrement : Saint-John Perse avait suggéré à Paulhan la Nouvelle Nouvelle Revue française.* »)]

– Alma BOSE, « Malcolm / de Chazal / ou Les Révélationes pétra-mystiques », *L'Autre Monde* [dir. de la publication G. Gourdon], Promedit, n° 69, mars 1983, p. 44abcd et 45abcd [à propos des études de Jean Paulhan, « *les plus répétées, les plus percutantes* » ; intertitres : « La Pensée analogique », « Un homme de vieille souche et de tradition européenne », « L'indianocéanisme », « Petrusmok ou la prophétie des montagnes » et « Les prophéties dans la pierre » ; illustration légendée « *Carte mythique de l'île Maurice. Dessin original de Malcolm de Chazal (Petrus mok). Éditions de la Table ovale.* »]

– n.s., « Jean Paulhan », *Culture et patrimoine. Comité de Liaison National des Associations Culturelles* [84, rue des Tournelles, 75003 Paris], 1983-3, p. 10b [texte complet : « *Nous signalons que l'adresse précise de la Société des Lecteurs de Jean Paulhan est : 3, rue des Recuelettes, 75013 Paris* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Raphaël SORIN, « L'illustre inconnu », *Le Monde* [dir. André Laurens], quarantième année, n° 11861, vendredi 18 mars 1983, p. 13bcd et 15abcd [texte surtitré « Les Métamorphoses de Pierre Bettencourt » ; extrait : « *Mes vrais parents, Jean Paulhan et Henri Michaux, je les ai rencontrés à Paris, où j'étais venu faire un stage aux Assurances générales.* »]

– F.X., « Cahiers Jean Paulhan / Numéro 2 / Gallimard », *Le Matin de Paris*, n° 1890, lundi 28 mars 1983, p. 28c [rubrique « Le guide des livres » dans « Lettres / Arts » : texte complet : « *... L'ascendant de la parole. Paulhan, le maître de ces proverbes-poèmes. C'est parce qu'il était parti à vingt-quatre ans enseigner le français aux Malgaches, en 1908, que Jean Paulhan, loin de son milieu, loin de ses racines,*

chrysalide arrivée à terme, s'est inventé à Madagascar. D'une lettre à l'autre – lettres envoyées à sa famille –, Paulhan se révèle déjà un maître du portrait, du détail qui dit tout. Le style s'ébauche, l'écrivain est là. Et l'on apprend que Paulhan a peut-être tué un homme, aussi haï des Malgaches que des Français. À suivre. »]

– Pierre ENCKELL, « Un inédit de Jean Paulhan / Le mystère dans les lettres », *Les Nouvelles littéraires*, 61^e année, n° 2880, semaine du 31 mars au 6 avril 1983, p. 30*abcde* [page « Livres », à propos du *Traité du ravisement* (Périples, diffusion Distique, 255 p., 120 F.), intertitres : « Une recherche tenace » et « La lumière au bout du chemin » ; photo légendée « Jean Paulhan : “Une vie à la recherche du correspondant perdu.” »].

– Ghislain SARTORIS, « traité du ravisement », *Royaliste. Nouvelle Action royaliste*, n° 380, 14 avril 1983, p. 10*abcd* [portrait photographique non crédité ; le fonds Paulhan donne par erreur la forme *Royalistes* au pluriel].

– Jean LESCURE, « Du calcul des improbabilités », *Un Été avec Bachelard*, Luneau-Ascot, 1983, p. 254-270 [mention : « Et de Paulhan bien sûr. »]

– Nicole CASANOVA, « Paulhan : cette clarté qui donne le vertige », *Le Quotidien de Paris. Journal d'informations politiques et littéraires* [dir. publ. Philippe Tesson], n° 4068, mardi 3 mai 1983 [sur le cahier « Paulhan et Madagascar », le *Traité du ravisement* et *Les Causes célèbres* ; portrait non crédité légendé « Jean Paulhan : une illusion particulière devant l'œuvre d'art »].

– *n.s.*, « Portrait de Jean Paulhan », à 20 h. 35, dans *Télérama*, n° 1740, semaine du 21 au 27 mai 1983, p. 68*b* [rubrique : « Reportages »].

Émission annoncé sous la forme : « Une émission littéraire de Jérôme Garcin / Boîte aux lettres / en direct de Nîmes » : « Né à Nîmes en 1884, disparu en 1968, Jacques [sic] Paulhan fut le directeur de la “Nouvelle Revue française” et l'éditeur de nombreux écrivains contemporains. Gallimard réédite deux de ses œuvres, *Les Causes célèbres* et *Le Guerrier appliqué*. Les éditions Périples publient également un inédit de Paulhan, *Le Traité du ravisement*. »]

– Serge KOSTER, « Jean Paulhan et le secret du langage », *Le Monde* [dir. André Laurens], quarantième année, n° 11939, vendredi 17 juin 1983, p. 17*abc* et 20*cd* [sur le *Traité du ravisement* ; fin : « Il y a tout

à la fois du Wittgenstein, du James et du Borges dans Paulhan l'épistolier, admirable détective d'un "roman" qui aurait pour protagonistes le langage, la conscience et le silence. »]

– Geneviève BRISAC, « "Le Nouveau Commerce" et le devoir de découverte », *Le Monde* [dir. André Laurens], quarantième année, n° 11957, vendredi 8 juillet 1983, p. 20^{cde} [rubrique « histoire littéraire » ; texte d'abord daté par erreur du 23 juillet 1983 ; Marcelle Fonfreide déclare : « "La confiance permet la découverte" »].

Même page, col. *cd*, Geneviève Brisac signe également « Une visite au musée de la parole » à propos du livre d'André Dalmas].

– Peter WINTER, « Lustwandler / auf dem Tintenfass / Zeichnungen von Jean Dubuffet in München », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, n° 160/29, Donnerstag 14 juillet 1983, Seite 17^{be} [portrait légendé : « *Bildniss Jean Paulhan / Zeichnung von 1947* »].

– Richard MILLET, « Entré dans la légende », *La Quinzaine littéraire*, n° 398, du 16 au 31 juillet 1983, p. 6^{abcd} et p. 7^{abcd} [titre de première page « Morts ou vifs / entrés dans la légende » ; sur les correspondances de Georges Perros avec Jean Grenier, Jean Paulhan, Jean Roudaut et Michel Butor ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Francis PONGE, « Entretien de Francis Ponge avec Ghislain Sartoris », *Po&sie*, Belin, n° 26, troisième trimestre 1983, p. 95-103 [achevé d'imprimer en septembre 1983 ; sur la dédicace « à J.P. » des *Douze petits écrits* de 1926 : « *Il y a la renomination et la renommée, c'est clair, les deux choses sont imbriquées. À la fois un souci, un vœu, que la renommée, la gloire me vienne, mais que ce soit par Jean Paulhan, et que les noms soient défigurés et renommés, que les noms prennent un autre sens que ce que l'on appelle "le beau langage".* » (p. 95)]

– Marcel BISIAUX, « En visite chez Noël Devaulx », *La Quinzaine littéraire*, n° 400, du 1^{er} au 15 septembre 1983, p. 6^{abcd} et p. 7^{abcd} [titre de première page « Visite à Noël Devaulx » ; extrait : « *Onze histoires déconcertantes, à l'écriture pure et subtile d'un auteur extraordinairement égal à lui-même depuis douze livres, depuis qu'en 1945 Jean Paulhan publia l'Auberge Parpillon.* » (p. 6a) Coupure absente au fonds Paulhan].

– M.L.B., « Paulhan, le ravissement », *Le Monde* [dir. André Laurens], quarantième année, n° 12019, dimanche 18-lundi 19 septembre 1983,

p. Xf du supplément *Le Monde dimanche* [page « Radio », rubrique « À écouter », pour annoncer l'émission « *Relecture : Jean Paulhan, vendredi 23 septembre, à 20 heures, sur France-Culture* » avec Dominique Aury, Pierre Oster, Ghislain Sartoris].

– Clément ROSSET, *La Force majeure*, Les Éditions de minuit, 1983, p. 32-35 [dans un volume achevé d'imprimer le 14 octobre 1983, citation du *Confort intellectuel* de Marcel Aymé, Plon, achevé d'imprimer en avril 1949 (voir *supra* à cette date) ; réimpressions en 1985 et 2020].

– F.M., « Paulhan », *La Quinzaine littéraire*, n° 402, semaine du 1^{er} au 15 octobre 1983, p. 27cd [fin : « *Il faut saluer la courageuse initiative d'un jeune éditeur, Ghislain Sartoris qui, en décidant de choisir Paulhan comme premier auteur de cette nouvelle maison, n'a pas opté à coup sûr pour la facilité.* »]

– n.s., « Jean Paulhan », *Culture et patrimoine. Comité de Liaison National des Associations Culturelles* [84 rue des Tournelles 75003 Paris], 1983-2, p. 8c [rubrique : « Nouvelles » ; texte complet : « *Le deuxième Cahier (420 pages) qui vient de paraître est consacré à Jean Paulhan et Madagascar. Présenté par Jacqueline Paulhan, avec une introduction de Roger Judrin, il rassemble une abondante correspondance et des textes de Jean Paulhan sur son séjour à Madagascar, avec des études de E. Andriantsilaniarivo, J. Faublée, F. Ranaivo et S. Yeschua.*

(Publié par la Société des Lecteurs de Jean Paulhan, rue des Reculettes, 75013 Paris, édit. Gallimard). »]

– Francine NINANE de MARTINOIR, « Jean Paulhan : *Traité du ravissement*, Éditions Périple, 1983 », *L'École des lettres*, n° 5, 15 novembre 1983 [rubrique : « Bibliographie » ; nous n'avons pas trouvé ce texte dans *L'École des lettres des collèges*].

– n.s., « Ponge, Paulhan et les autres », *La Quinzaine littéraire*, n° 405, du 15 au 30 novembre 1983, p. 2d [« Les revues » ; à propos de Saint-John Perse et René Char, entretien de Francis Ponge avec Ghislain Sartoris publié dans *Po&sie*, n° 26, troisième trimestre 1983, p. 95-103 ; coupure absente au fonds Paulhan].

– « Jours de fête sous le patronage de “Midi Libre” », *Midi libre*, Nîmes, vendredi 16 décembre 1983 [inauguration du centre social et

socio-culturel Jean Paulhan du Mas-de-Mingue par Jean Bousquet, maire de Nîmes].

1984 – Guillaume de TARDE, « Paulhan », propos recueillis par Frédérique MASSONAUD, *La Nouvelle Rive Gauche. Le Mensuel chrétien des 5^e et 6^e arrondissements*, n° 95, janvier 1984, p. 28b-29ab [photo non créditée, légendée « *L'écrivain Jean Paulhan, en compagnie de Dominique Aury et Marcel Arland* » ; absent au catalogue de la B.N.F. pour cette période, exemplaire complet au fonds Paulhan].

– n.s., « Jean Paulhan / Le Clair et l'obscur / Préface de Philippe Jaccottet », *Prospectus*, Le temps qu'il fait, Cognac, numéro cinq, mars 1984, p. 3 [réclame pour un ouvrage « *Paru en décembre 1983* » ; texte complet : « *L'essentiel de cette méditation en forme de récit pourrait se résumer en une phrase : "Sans doute est-ce le trait des aventures de l'esprit qu'on n'y parvienne à la clarté qu'à travers la nuit, à la fixité qu'à travers la métamorphose. Mais ce serait peu : à la condition d'être soi-même le champ de la nuit et de la métamorphose."* Un texte important et révélateur de la pensée permanente de Paulhan enfin disponible.

« C'est l'un des aboutissements de sa longue quête non pas d'une vérité mais de la vérité. » (*P. Enckell*, Les Nouvelles littéraires). »]

– Isabelle BONNOT & Martine SAINTE-MARIE, « “Nous n'aurons pas toujours cent ans !” », *Lire à Montpellier aujourd'hui*, 1^{er}-17 mars 1984 [dans le cadre de la quinzaine du livre de Montpellier, et du centenaire de Jean Paulhan, deux expositions distinctes, dans le Hall et le foyer de l'Opéra].

– François COURTÈS, « Jean Paulhan », allocution prononcée lors de l'inauguration de l'exposition Jean Paulhan, dans le cadre de la quinzaine du livre de Montpellier, le 1^{er} mars 1984, copie de 6 ff. ms (coll. part.).

– n.s., « Le riche centenaire du Nîmois Jean Paulhan », *Le Midi libre*, Nîmes, samedi 26 mai 1984 [sous-titre : « Notre ville fêtera dignement du 27 octobre au 4 novembre l'écrivain disparu en 1968 ».

Photos légendées : « *Nos photos : / — La famille Paulhan en / 1984 : debout, entre Christian / Liger et Daniel Valade, Claire / Paulhan, journaliste aux / “Nouvelles”. / Assis, les fils de Jean, / Pierre à gauche, et Frédéric, à / droite, avec leurs épouses. / — L'écrivain en tenue d'A-/cadémicien.* »]

– « Bibliothèque annexe J.-Paulhan : 7000 livres au Mas de Mingue », *Midi libre*, dimanche 27 mai 1984 [Jean Bousquet, maire de Nîmes, Bernard Durand, adjoint délégué à la culture, Jean-Marie Massadau, conservateur de la bibliothèque municipale et Camille Lapierre, adjoint, inaugurent la Bibliothèque annexe Jean Paulhan, vendredi 25 mai 1984].

– *n.s.*, « Un riche hommage à Jean Paulhan », *Midi Région*, mardi 29 mai 1984.

– André HALIMI, « Les Histoires drôles de Jean Paulhan », *Combat*, 1^{er} juin 1984 [« La Vie de l'édition » ; dans *Commerce* [*i.e.* Le Nouveau Commerce], parution de l'« Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle » — à lire en vacances ; la cote 4-Jo-41405 de la BNF couvre les années 1982-1983].

– Michelle GAUTHEYROU, « Dhôtel en liberté », *Le Figaro*, n° 12416, vendredi 3 août 1984, p. 21*bcde* [page « En toutes lettres » ; à propos de *L'Honorable Monsieur Dhôtel* de Patrick Reumaux, extrait de l'article : « *Laissons Paulhan, son ami, en dire davantage et le situer plus précisément dans la littérature de notre époque.* » (col. c)]

– Louise LAMBERT, « Sur les pas de Calet », *La Croix. L'Événement*, 104^e année, n° 30863, samedi 25 août 1984, p. 16*bcde* [page « Livres et idées » ; Jean Paulhan fait prendre par Gallimard, en 1935, *La Belle Lurette* ; mention des distributeurs automatiques].

– à propos des *Cahiers Jean Paulhan*, n° 3, Gallimard, 1984, 283 p., Pierre Boutang écrit à Yvon Belaval : « *Mon ancien étudiant Ghislain Charfour, alias Sartoris, m'a en effet engagé dans une entreprise à laquelle ma profonde amitié pour Jean Paulhan m'interdisait de me dérober. Mais j'ai dû être négligeant dans mes réponses aux lettres, et je ne savais pas en effet que vous étiez le maître d'œuvre* ».

Tout en préparant son « gros livre » sur Charles Maurras (Plon, 1984, 710 p.), Pierre Boutang propose tout de même d'apporter sa contribution au projet, en recherchant d'anciens textes de Jean Paulhan dans *La N.R.F.* et en recyclant une étude sur Paulhan et Sade qu'il avait écrite en 1950 (voir *supra* aux 3 et 30 août 1951).

Librairie Vignes, 2009, n° de réf. du libraire 35745].

– Christian LIGER, « Histoire d'une famille nîmoise : les Paulhan », *Impressions du Sud* [dir. Jean-Jacques Boin], Aix-en-Provence, n° 6,

septembre 1984, p. 18 [rubrique : « actualité/chroniques » ; Christian Liger présente les *Cahiers Jean Paulhan* ; nous remercions pour son aide Thomas Duverge, à Aix-en-Provence, bibliothèque Méjanes, cote PER 1301].

– Ghislain SARTORIS, « Paulhan écrivain “en Dieu” », *La N.R.F.*, n° 376, 1^{er} mai 1984, p. 155-159 [rubrique : « L’air du mois » ; ouvrage achevé d’imprimer le 19 avril 1984].

– Adriano MARCHETTI, « *Jean Paulhan et Madagascar. 1908-1910*, “Cahiers Jean Paulhan”, 2, Paris, Gallimard 1982, pp. 414 », *Francofonia* [dir. Liano Petroni], Bologna, Anno IV, n° 7, autunno 1984, p. 149^{ab}-150^a [rubrique : « Pubblicazioni ricevute e schede »].

– « Jean Paulhan / 1884-1968 », Christian LIGER, « Les chemins multiples de la vérité » (p. 22), « Histoire d’une “histoire” » (p. 22), « Le bibliothécaire / philosophe / Frédéric, le père », « le rachalan » (p. 23) et « Voyage en Paulhanie » (p. 24) ; Jean PAULHAN, lettre du 18 avril 1891 (p. 23), « Autre quartier de Nîmes, autre mazet » et « Jean Paulhan répond au questionnaire de Proust » (p. 24), « Les réboussiers ou le parti du contraire », « Les pendus de Nîmes » et lettre inédite à Marc Bernard, « *vendredi* » (sur les plumes et les stylos Watermann, 14, boulevard de La Madeleine) (p. 25) et « “Terriers” n° exceptionnel » (p. 26) ; dans *Calades. Comité départemental des activités socio-culturelles et éducatives du Gard* [dir. Jacques-Olivier Durand], Nîmes, n° 52, octobre 1984, p. 22-25.

– André DALMAS, « Dialectica / (Georges Perros – Jean Paulhan) » (p. 5-11), Jean-Kely PAULHAN, « Mon grand-père » (p. 13-20) et Frédéric PAULHAN, « La double fonction du langage / *extrait* / Le langage comme moyen de réussite » (p. 21-32), dans : *Le Nouveau Commerce* [publié par les soins d’André Dalmas et de Marcelle Fonfreide], cahier 59/60, automne 1984 [sous couverture rose, volume achevé d’imprimer au 4^e trimestre 1984 ; bandeau orangé « *Léon Bloy / Sur la tombe de Huysmans* », « *André Dalmas / Jean-Kely Paulhan / Frédéric Paulhan* » et « *Centenaire de la Naissance de Jean Paulhan* »].

– « Cahiers Jean Paulhan, n° 3 : Cahier du centenaire (1884-1984) » et « Cahiers Jean Paulhan, n° 3bis : Histoire d’une famille nîmoise : les Paulhan, par Christian Liger », *Bulletin de la NRF*, octobre 1984 [« Cahiers »].

– Jacques MANCIER, « Hommage à Jean Paulhan », *Le Figaro* [rubrique « Philatélie »].

– Jacques MARION, « Paulhan aurait 100 ans », *Le Monde* [rubrique « Philatélie » ; voir cependant dans *Le Monde des philatélistes* (1951-2000)].

– n.s., « Cahiers Jean Paulhan / n° 3 : Cahier du centenaire », *Le Figaro Magazine* [dir. Louis Pauwels], samedi 20 octobre 1984, p. 75a [texte complet : « *Les Cahiers Jean Paulhan s'appliquent, depuis leur création en 1977, à faire connaître un auteur à la fois célèbre et méconnu. "Où en sommes-nous aujourd'hui avec Jean Paulhan ?", c'est la question que soulèvent les Cahiers, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain. Interrogation entretenue à travers de nombreuses études et témoignages signés Marcel Arland, André Wurmser, André Dhôtel, etc. (Gallimard N.R.F., 270 p., 110 F).* »]

– *Centenaire / Jean Paulhan / Nîmes*, Nîmes, Bibliothèque municipale, octobre-novembre 1984, 55 p. [dans un volume achevé d'imprimer au mois d'octobre 1984, textes liminaires de Jean-Marie MASSADAU (p. 15) et de Christian LIGER (p. 17-20)].

– Simone AROUS, « Jean Paulhan mérite une place à part [...] », *Le Magazine littéraire*, n° 211, octobre 1984, p. 6b [page : « L'Agenda du mois » ; texte complet : « *Jean Paulhan mérite une place à part. La ville de Nîmes — sa ville natale — célèbre du 27 octobre au 4 novembre le centenaire de sa naissance : émission d'un timbre, des expositions (Galleries Julies Salles et des Arènes), des rencontres et l'édition du Cahier J.P. n° 4 sur la famille Paulhan. Bien. Il faut surtout rappeler qu'outre son œuvre, Jean Paulhan, qualifié souvent d'"éminence grise" de la NRF – titre bien sulfureux – fut un lecteur de génie et que la littérature de ce siècle lui doit énormément.* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Benoît MELANÇON, « La taverne et le bungalow » puis « Un écrivain du dimanche », *Spirale* [dir. Suzanne Lamy ; secrétaire à la rédaction : René Payant], Canada, n° 46, octobre 1984, p. 3d [à propos du livre de Gilles Archambault, *Le Regard oblique. Rumeurs de la vie littéraire*, Montréal, Boréal Express, 1984, 179 p. ; mention de Jean Paulhan, avec Renard, Lichtenberg, Perros, Léautaud, Calet, Chardonne, Vialatte ; nous remercions pour leur aide les services de la BanQ].

– « Lo scrittore Jean Paulhan / sara ricordato a Cesena », *La Repubblica*, 9 ottobre 1984, p. 36 [au fonds Paulhan, coupure référencée à la main par Renato Turci].

– Piero LUCCHI, « Le attività culturali / della Biblioteca Malatestina », *Il Caleidoscopio*, Cesena, 5^e année, n° 6, 11 octobre 1984, p. 21 [au fonds Paulhan, la photocopie est référencée à la main par Renato Turci, auteur d’une conférence intitulée « “Suivre Jean Paulhan dans sa vie et son œuvre” in lingua francese »].

– *n.s.*, « Paulhan, le chercheur d’or », *périodique non référencé*, dimanche 14 octobre 1984 [rubrique : « Nîmes » ; sous-titre : « *A la fin du mois d’octobre, Nîmes fêtera le centenaire de la naissance de Jean Paulhan, écrivain secret et méconnu, qui fut un formidable découvreur de talents.* »]

– *n.s.*, « Centenaire de la naissance de **Jean Paulhan** », *Livres hebdo*, vol. VI, n° 42, 15 octobre 1984, p. 9c [texte complet : « 27 octobre-4 novembre, **Nîmes** : deux expositions, “Les Paulhan : histoire d’une famille nîmoise” et “Jean Paulhan : littérature/peinture”. Deux débats, le 26 octobre avec Edgar Faure et le 27 octobre avec de nombreuses personnalités du monde littéraire ; projection du film “Jean Paulhan le Nîmois”, animations de librairies, etc. Du 12 au 18 décembre, au **centre Georges Pompidou** : exposition “Nous n’aurons pas toujours cent ans”, revue parlée, reprise du film. Janvier 85, à la **Maison de la poésie** (Paris) : exposition “Jean Paulhan et les poètes”, quatre soirées de lecture. / Renseignements : Guillemette Goelff, mairie de Nîmes, 30033 Nîmes Cedex. Tél. (66) 67.70.01, poste 344. »]

– D.J.V. [Daniel Jean VALADE], « Le Centenaire de Jean Paulhan / par Daniel J. Valade, membre correspondant de l’académie de Nîmes », *Commercial / du Gard. / Petites Affiches gardoises / réunis*, 66^e année, n° 43, du 17 au 23 octobre 1984, p. 1abc et 2a [en p. 2a « Centenaire Jean Paulhan : / un comité d’honneur prestigieux », « Les éditions du centenaire », « Calendrier des manifestations / du centenaire de Jean Paulhan » ; ce périodique est conservé à la B.N.F. pour 1930-1955, 1945-1955 et 1956 seulement ; cote JR 97 29 des Archives départementales du Gard, que nous remercions].

– « **Cahiers Jean Paulhan** / n° 3 : Cahier du centenaire », *Le Figaro magazine*, 20 octobre 1984 [texte complet : « *Les Cahiers Jean Paulhan s’appliquent, depuis leur création en 1977, à faire connaître un auteur à la fois célèbre et méconnu. “Où en sommes-nous avec Jean*

Paulhan ?”, c’est la question que soulèvent les *Cahiers*, à l’occasion du centenaire de la naissance de l’écrivain. Interrogation entretenue à travers de nombreuses études et témoignages signés Marcel Arland, André Wurmser, André Dhôtel, etc. (Gallimard. N.R.F., 270 p., 110 F) »].

– « Cesena ricorda oggi Paulhan », *L’Unità*, 20 octobre 1984 [au fonds Paulhan, photocopie annotée par Renato Turci].

– n.s., « Centenaire de la naissance de **Jean Paulhan** », *Livres hebdo*, vol. VI, n° 43, 22 octobre 1984, p. 11b [texte complet : « 27 octobre-4 novembre, **Nîmes** : deux expositions, “Les Paulhan : histoire d’une famille nîmoise” et “Jean Paulhan : littérature/peinture”. Deux débats, le 26 octobre avec Edgar Faure et le 27 octobre avec de nombreuses personnalités du monde littéraire ; projection du film “Jean Paulhan le Nîmois”, animations de librairies, etc. Du 12 au 18 décembre, au **centre Georges Pompidou** : exposition “Nous n’aurons pas toujours cent ans”, revue parlée, reprise du film. Janvier 85, à la **Maison de la poésie** (Paris) : exposition “Jean Paulhan et les poètes”, quatre soirées de lecture. / Renseignements : Guillemette Goelff, mairie de Nîmes, 30033 Nîmes Cedex. Tél. (66) 67.70.01, poste 344. »]

– Comité du Centenaire de Jean Paulhan sous le Patronage de la Ville de Nîmes, *Centenaire / Jean Paulhan / Nîmes. Avant Programme*, 27 octobre-4 novembre 1984, 4 p. sous couverture à l’imitation de la collection blanche.

– Comité du Centenaire de Jean Paulhan sous le Patronage de la Ville de Nîmes [Président : Marcel Arland, de l’Académie Française], *Centenaire / Jean Paulhan / Nîmes*, 27 octobre-11 novembre 1984, 8 p. sous couverture à l’imitation de la collection blanche.

– P.Th., « Madeleine Chapsal, l’une des dernières recrues du jury du Femina [...] », *L’Express*, du 26 octobre au 1^{er} novembre 1984, p. 167ab [rubrique : « Interlignes » ; sur le recueil d’articles de Madeleine Chapsal, *Envoyez la petite musique...*, Grasset, 1984 ; extrait : « Chapsal a autopsié une vingtaine de talents, des plus confirmés – Mauriac, Sartre, Montherlant, Céline – aux plus originaux – Borges, Bataille, Breton, Leiris – en passant par les moins attendus – Bachelard, Lacan, Paulhan, Tzara. »]

– S.P., « Paulhan-Paulianus », *L’Express*, du 26 octobre au 1^{er} novembre 1984, p. 167b [texte complet : « Pour Jean Paulhan, “le comble de la

misère” était “d’être en évidence”. Mais cet homme secret évoquait souvent Nîmes, sa ville natale, et les figures de la légende familiale. Pour le centenaire de sa naissance, un universitaire, Christian Liger (“Cahiers Jean Paulhan” n° 3bis, Gallimard), s’est livré à une enquête difficile : confronter les indications données par l’écrivain avec les archives et chroniques nîmoises. Paulhan avait-il ou non pour ancêtre “un certain consul romain nommé Paulianus qui est resté célèbre” ? Les archéologues sont formels : aucune trace de ce consul dans les inscriptions latines trouvées entre le Rhône et les Pyrénées. Un jour, Liger découvre enfin une mention dans un manuscrit de 1620... À travers l’histoire du “clan” Paulhan, toute une lignée protestante, avec une branche catholique, installée pendant près de quatre cents ans dans le quartier de la porte Saint-Antoine à Nîmes, se dessine un portrait en creux de l’“éminence grise des lettres”... »]

– H. JIDAY, « Nîmes – Du 27 octobre au 11 novembre 1984 / Centenaire Jean Paulhan », *Le Petit Cévenol*, n° 1905, 26 octobre 1984, p. 1 et 4 [« Le Monde des livres » ; intertitre « Histoire d’une famille nîmoise : les Paulhan »].

– D.I.L., « 100 ans / “Jean Paulhan, / le plus parisien des Nîmois” » ; propos de Christian LIGER recueillis par Didier Levreau et « Veillée publique au théâtre... » ; « “Terrier” : Lire Paulhan en 1984 », « Le secret de Paulianus » et Alain DEVAL, « Est-il l’auteur “Histoire d’O ? » [sic], *Midi libre*, samedi 27 octobre 1984 [intertitre « Quelle approche ? » ; enregistrement, samedi à 21 h., au théâtre municipal de Nîmes, d’une rencontre publique autour du centenaire de Jean Paulhan ; photographie légendée : « Notre photo : l’inscription recopiée par plusieurs générations de notables nîmois »].

– « Jean Paulhan / Les manifestations du centenaire », « Une médaille et un timbre : / deux visages de Paulhan », « Dévoilement / Une plaque au Mas-de-Mingue / ... à la maison de quartier », et « Hommage / Réception à l’académie de Nîmes », *Midi libre*, 28 octobre 1984 [outre la famille, Pierre et Frédéric Paulhan, les éditions Gallimard sont représentées par Roger Grenier].

– n.s., « Centenaire de la naissance de **Jean Paulhan** », *Livres hebdo*, vol. VI, n° 44, 29 octobre 1984, p. 13a [texte complet : « Jusqu’au 4 novembre, **Nîmes** : deux expositions, “Les Paulhan : histoire d’une famille nîmoise” et “Jean Paulhan : littérature/peinture”. Du 12 au 18 décembre, au **centre Georges Pompidou** : exposition “Nous n’aurons pas toujours cent ans”, revue parlée, reprise du film. Janvier 85, à la

Maison de la poésie (Paris) : exposition “Jean Paulhan et les poètes”, quatre soirées de lecture. / Renseignements : Guillemette Goelff, mairie de Nîmes, 30033 Nîmes Cedex. Tél. (66) 67.70.01, poste 344. »]

– « Centenaire Jean Paulhan / Ses descendants reçus à l’hôtel de l’Académie de Nîmes » et « Émission d’un timbre à son effigie », *La Marseillaise*, lundi 29 octobre 1984 [photo de groupe non légendée].

– « L’exposé du professeur... », *Midi libre*, 29 octobre 1984 [surtitre « Centenaire Jean Paulhan » ; « Au cours de la séance publique de l’académie de Nîmes, Christian Liger a présenté une nouvelle fois Jean Paulhan. Une contribution sobre et passionnante » ; cliché non crédité : « Notre photo : Christian Liger au micro. Derrière lui, Jean Bousquet, maire de Nîmes, et M. Pigoullié, préfet du Gard »].

– M.L.D., « Soirée Jean Paulhan enregistrée / sur France-Culture », *La Marseillaise*, 31 octobre 1984 [interventions de Yvon Belaval, Robert Mallet, Dominique Aury « *femme de lettres chez Gallimard et sa dernière compagne* », Christian Giudicelli, M. Uzan, Christian Liger et Serge Velay ; extrait et fin d’un article très fautif : « *Impossible de restituer le chasse-croisé des réponses. Résumons, au risque de dénaturer. [...]* R. Vrigny voulut avoir le mot de la fin et c’est bien vrai que ce soir-là, par ses amis, ses textes, J.L.Plana [sic] était en nous, bien vivant. »]

– Graziano BENELLI, « Jean Paulhan, *Braque il Maestro (titolo originale)* : Braque le Patron ; prefazione di S. Solmi, traduzione e nota bibliografica di R. Turci), Milano, “Amici di Sergio Solmi”, 1984 », *Bérénice*, n° 12, novembre 1984, p. 280-281.

– « 1984 – Centenaire Jean Paulhan », *La Lettre du Livre. Mensuel d’information du livre* [dir. Michel Arab], Paris, n° 24, novembre 1984, p. 32ab et 33 ab.

– Roger JUDRIN, « L’éclat secret de Jean Paulhan / Les mystères de la raison », p. 9 et 13 ; J.M.G. Le CLÉZIO, « L’homme séduit par la lune », p. 9 ; « L’écrivain, le guerrier, le saint... », p. 12 ; Anne BRAGANCE, « L’état de merveille », p. 12 ; Geneviève BRISAC, « L’état d’alerte », p. 12 ; Raphaël SORIN, « Un épistolier malicieux », p. 13 et Serge KOSTER, « “Le Clair et l’Obscur” », p. 13 ; dans le supplément *Le Monde des livres*, dans *Le Monde* [dir. André Laurens], quarante et unième année, n° 12370, vendredi 2 novembre 1984, p. 9 et 12-13 [en première page du *Monde*, col. ef, annonce pour *Le Monde des*

livres : « *Le centenaire de la naissance de Jean Paulhan : les articles de J.M.G. Le Clézio et Roger Judrin.* »

Voir *infra* en février 1985].

– Pierre FEYDEL, « Jean Paulhan / le patron a cent ans » (p. 22) ; André CLAVEL, « Un physicien du regard » et Thomas LESCURE, « Grammairien singulier » (p. 23), *Le Matin de Paris* [dir. Claude Perdriel ; réd. François-Henri de Virieu], n° 2388, mardi 6 novembre 1984, p. 22-23 [pages « Le Matin des livres » ; photo « Albert Pk/ Archives Paulhan » légendée « *Paulhan en 1962* » ; suivent des « Lettres inédites » à André Gide, Marcel Arland, Jean Fautrier, Guillaume de Tarde et André Pieyre de Mandiargues et une liste de « Quelques livres »].

– N.C., « Cahiers Jean Paulhan / 3 et 3bis / (Gallimard, 110 F. et 98 F.) »), *Le Quotidien de Paris* [dir. Philippe Tesson], n° 1841, mardi 6 novembre 1984, p. 23e [rubrique « Lire » puis « Littérature »].

– « Bibliophiles nîmois », *Midi libre*, jeudi 8 novembre 1984 [texte complet : « *Vendredi 9 novembre, à 15 heures, sous la conduite du professeur Christian Liger [sic pour Liger], membre de l'Académie de Nîmes, les bibliophiles nîmois organisent une visite commentée des expositions présentées à la galerie Jules-Salleret [sic pour Jules Salles] et à la galerie des Arènes dans le cadre des manifestations marquant le centenaire de Jean Paulhan. / Les bibliophiles et tout le public nîmois sont largement invités à cette intéressante visite. / Rendez-vous à 15 heures, galerie Jules-Salles, boulevard Amiral-Courbet* »].

– n.s., « Galerie des Arènes / Christian Liger persiste et... signe / “une famille nîmoise : les Paulhan” » et « Séance publique de l'académie de Nîmes : / C. Liger a évoqué : “de Paulianus à J.P.” », *La Marseillaise*, lundi 12 novembre 1984 [« Des expositions... » et « ...Et un livre »].

– A.V., « Christian Liger persiste et... signe / son “Histoire d'une famille nîmoise : / les Paulhan” », *Midi libre*, mardi 13 novembre 1984.

– C.T., « Jean Paulhan, Braque il maestro (a cura di Renato Turci, premessa di S. Solmi), Milano, Amici di Sergio Solmi, 1984, pp. 103 », *La Provincia*, Crémone, 15 novembre 1984, p. 3 [au fonds Paulhan, photocopie référencée par Renato Turci].

– Claudio TOSCANI, « Il maestro Braque », *Bresciaoggi*, Brescia, samedi 17 novembre 1984, p. 9 [« *segnalibro* » ; au fonds Paulhan, coupure annotée par Renato Turci].

– *n.s.*, *Radio Canadienne*, Montréal, 26 novembre 1984 [photo légendée : « *Dern. "Jean Paulhan". Int. Hubert Juin. Prod. Radio-France.* »]

– Georges LAMBRICHS, « Paulhan par Lambrichs », propos recueillis par Marianne Alphant, *Libération*, nouvelle série, n° 1095, mardi 27 novembre 1984, p. 32*cde* [page « Livres », surtitre « *NRF* » ; photographie « Roger Viollet » légendée « *Jean Paulhan en 1954* » ; en regard, même page, col. *ab*, réclame des éditions Balland pour le *Gaston Gallimard* de Pierre Assouline].

– *n.s.*, « Jean Paulhan – centenaire de sa naissance, 31 novembre 1984 Beaubourg, petite salle », « Jean Paulhan et Nîmes, Galerie Jules Salles » et « Communiqué rectificatif de la Société des lecteurs de Jean Paulhan », *Culture et Patrimoine. Comité de Liaison National des Associations Culturelles* [84 rue des Tournelles 75003 Paris], 1984-3, p. 5*b*, 22*b* et 23*a* [panorama des manifestations du centenaire de Jean Paulhan ; le n° 4 (1984, p. 19) est absent de la collection de la B.N.F. que nous avons consultée].

– Roger JUDRIN, « Paulhan futur », *CNAC Magazine*, Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou, n° 24, novembre-décembre 1984, p. 7*bc* [page « Voir et entendre » ; rubrique « La revue parlée » ; texte de Roger Judrin puis : « *Enregistrements sonores de Paulhan, d'écrivains et de critiques mis en musique de deux "hain-teny", lecture par Michael Lonsdale. Une soirée organisée par les jeunes lecteurs de la Société Paulhan. Le 17 décembre de 15 à 23 h. Petite salle. Exposition du 12 décembre au 7 janvier ; Petit foyer.* »]

– M.B. [Michel Butel], « Jean Paulhan », *L'Autre Journal. Les Nouvelles littéraires* [directeur de la publication, responsable de la rédaction : Michel Butel], n° 1, décembre 1984, p. 81 [page « Littérature » ; portrait photographique de Jean Paulhan à la fenêtre crédité « Gisèle Freund » ; texte complet : « *Comme s'il y avait une frontière – le silence –, entre l'excès et le simple. Au centre, l'absence de parole, ce lac éternel d'où tout ne procède pas, mais où le sens conduit. Au-delà, les fanges, les eaux boueuses, le trop de mots — morale du divers, immorale dispersion. En amont, le peu de choses, le*

signe moins, la force imprévisible du presque rien, — morale de l'idée, ellipse si morale. Là s'est tenu Paulhan, dans l'ironie de l'origine. »]

– Christian LIGER, « Les Cousins toreadors de Jean Paulhan », *Corrida* [fondateur et directeur de la publication Simon Casas], Nîmes, n° 43, décembre 1984, p. 36-38 [photo non créditée, légendée : « *J. Dubuffet, Edith Boissonnas, Robert Castel, avec Jean Paulhan dans les arènes de Nîmes, probablement en 1949* » ; sur Alexandre Paulhan (1815), Henri Paulhan (1889), un ancêtre toréador de Jean Paulhan ; fac-similé d'une lettre de Jean Paulhan à Robert Wogensky, datée « *Mardi [1963]* », sur la corrida considérée comme la plus belle fête d'Europe ; au fonds Paulhan, une coupure classée par erreur en 2000 ; nous remercions pour son aide Dider Travier, directeur des fonds patrimoniaux de Carré d'art bibliothèque].

– Roger JUDRIN, « Paulhan futur », Vincent WACKENHEIM, « Propos d'entrée (de jeu) / *Falsifications* » et Max FAVALELLI, « Mots croisés Jean Paulhan », dans *Pour Jean Paulhan 1884-1968*, Centre Georges Pompidou, exposition au Petit Foyer du 12 décembre 1984 au 7 janvier 1985 [sous le haut patronage de Monsieur François Mitterrand et de Monsieur Jack Lang ; comité d'honneur : Marcel Arland, Jean Dubuffet, Étiemble, Claude Gallimard, Madame Jean Guéhenno, André Pieyre de Mandiargues, Francis Ponge, Guillaume de Tarde].

– sous le titre de première de couverture « Jean Paulhan / (dossier) », Francine de MARTINOIR, « Jean Paulhan, cent ans », p. 10 ; Yvon BELAVAL, « L'écrivain et le récrivain », p. 10-12 ; Robert ANDRÉ, « Le jardin des ambiguïtés », p. 12 ; Jean-Yves POUILLOUX, « La voix d'un homme vrai », p. 12-13 ; Gilles QUINSAT, « L'éclaircie », p. 13 ; François TRÉMOLIÈRES, « La vie ou l'œuvre », p. 14 ; Serge VELAY, « Une pente mystique », p. 14-15 ; Georges LAMBRICHS, « Paulhan et la NRF », p. 16, dans *La Quinzaine littéraire*, n° 430, du 16 au 31 décembre 1984 [voir aussi les rubriques « Paulhan disait », p. 16 et « Ils ont dit de Paulhan », p. 16, avec des textes de Georges Perros, Henri Michaux, Maurice Blanchot, Roger Caillois et Pierre Oster Soussouev].

– *n.s.*, *Livres hebdo*, vol. VI, n° 51-52, 17 décembre 1984, p. 7d [rubrique « À Paris » dans les pages du « Guide du professionnel » ; portrait photographique non crédité légendé « “Hommage à Jean Paulhan”. *Maison de la poésie (3 janvier au 23 février)* » ; texte complet : « *Du 3 janvier au 23 février : Maison de la poésie :*

Hommage à Jean Paulhan. Exposition, surtout consacrée à la correspondance de Jean Paulhan avec Paul Éluard, Henri Michaux, Francis Ponge et bien d'autres. Trois soirées : 9 janvier : *La vie de Jean Paulhan* ; 16 janvier : *Jean Paulhan éditeur des poètes* ; 6 février : *Paulhan pour les poètes d'aujourd'hui*, en présence d'Alain Bosquet, Serge Fauchereau, Jean Grosjean, André Pieyre de Mandiargues et Pierre Oster. Renseignements : Maison de la poésie, 101, rue Rambuteau, 75001 Paris. Tél. (1) 236.27.53. »]

– Philippe JACCOTTET, « Quelques mots à propos de Dhôtel », *Artère*, n° 16, hiver 1984, p. 34-36 [voir p. 35 la citation du *Clair et l'obscur* : « Comme si notre monde se trouvait accolé à quelque autre monde, invisible à l'ordinaire, mais dont l'intervention, en des périodes décisives, pût seule le sauver de l'effondrement. » ; texte repris dans Philippe Jaccottet, *Avec André Dhôtel*, Montpellier, Fata Morgana, 2022, p. 57-59].

– n.s., *L'Événement du jeudi* [coordination : Jean-François Kahn], n° 8, semaine du 27 décembre 1984 au 2 janvier 1985, p. 76d [page « Lettres », rubrique « Calendrier » ; texte complet : « **A partir du 9 janvier.** Un dernier hommage à Jean Paulhan, qu'on doit cette fois à la Maison de la Poésie. Rendez-vous le 9 janvier, avec Dominique Aury, André Pierre [sic] de Mandiargues, Jean Fanchette ; le 16 avec Yvon Belaval, Alain Bosquet, Jean Grosjean, Henri Meschonnic ; et le 6 février, avec Serge Fauchereau, Pierre Oster. Également au programme de ce mois de janvier une exposition (Paulhan et les poètes) placée sous la responsabilité de la belle-fille de l'écrivain, Jacqueline Paulhan. / (101, rue Rambuteau, 75001 Paris, tél. 236.27.53) » Pour la conférence de Henri Meschonnic, voir *infra* en mai 2006].

– Olivier POUJOL, « Histoire d'une famille nîmoise : les Paulhan / par Christian LIGER. / Cahiers Jean Paulhan. N.R.F., Gallimard, n° 3bis, 1984, 265 pages », deux feuillets dactylographiés [un « livre exemplaire »].

1985 – Bogdan POGACNIK, « Paulhanovih danasnjih sto let », *Delo [L'Œuvre]*, 1985, str. 9.

– Martin BUBER, *Fragments autobiographiques*, préface de Dominique Bourel, Paris, Stock, 1985, p. 30 [lettres de Philippe Lavastine à Martin Buber ; Jean Paulhan écrit, le 11 février 1937, au sujet des *Zwiesprache* de Martin Buber : « J'ai pour lui plus d'attachement que je ne puis vous le dire. » ; Martin Buber sera publié

dans *Mesures*, vol. IV, 1937, p. 15-29 ; au fonds Paulhan, copie classée par erreur en 1988].

– M.T. [Maurice TËSCA], « Jean Paulhan, l'architecte des lettres », *périodique non identifié* [surtitre « Il naissait à Nîmes en décembre 1984 » ; intertitre « Renoncer à la faveur du public » ; au fonds Paulhan, montage daté « 1985 »].

– *n.s.*, « Maison de la poésie », *Analmanach*, mensuel, janvier 1985 [« En janvier et février » ; texte complet : « *hommage à Jean Paulhan : exposition à partir du 10, "Jean Paulhan et ses poètes" ; le 9 à 20 h. 30, la vie de Paulhan ; le 16, Paulhan, éditeur des poètes ; le 23, "la clef de la poésie" ; le 6 février, "Paulhan pour les poètes d'aujourd'hui". Simultanément, lectures-rencontres les 8, 15, 22 et 29 janvier, à 20 h. 30 (Wouters, Rossi, Lance) »].*

– Simone AROUS, « Il fut baptisé "éminence grise" de la NRF, mais peut-être le sous titre des *Fleurs de Tarbes*, "la Terreur dans les Lettres", s'est-il trouvé plus souvent associé à son auteur », *périodique non identifié*, n° 214, janvier 1985, p. 8 [rubrique : « L'Agenda du mois »].

– *n.s.*, « Calet (Henri) / Rêver à la Suisse / précédé d'un petit avertissement (pour le lecteur suisse) », *Bulletin critique du livre français*, n° 469, janvier 1985, p. 25 [notice n° 129909, « *[tous publics]* »].

– Philippe NADAL, « Jean Paulhan aurait cent ans », *Entailles. Revue francophone de littérature*, Montpellier, n° 19, janvier 1985, p. 163b-165ab [exemplaire complet au fonds Paulhan].

– François MICHEL, *Par cœur (1916-1951)*, I, Bernard Grasset, 1985, 191 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 11 janvier 1985, voir p. 9 la citation d'une lettre de Jean Paulhan à Marcel Jouhandeau : « *Je crois que l'autobiographie fausse, habillée en œuvre d'art, est mauvaise (ou risque infiniment de l'être, c'est à cause de l'habit), et l'autobiographie directe, au contraire, si modeste, si splendide, par force, de modestie.* » et p. 11].

– *n.s.*, « Maison de la Poésie / La Maison de la Poésie rend hommage à Jean Paulhan », *Ville de Paris*, n° 61, janvier 1985, p. 14-15 [portrait photographique non crédité, légendé « *Maison de la Poésie : / Hommage à Jean Paulhan* » (p. 15)].

– n.s., *Livres hebdo*, vol. VII, n°1, 1^{er} janvier 1985, p. 9b [rubrique : « À Paris » ; texte complet : « Du 9 janvier au 23 février : **Maison de la poésie : Hommage à Jean Paulhan**. Exposition, surtout consacrée à la correspondance de Jean Paulhan avec Paul Éluard, Henri Michaux, Francis Ponge et bien d'autres. Trois soirées : 9 janvier : La vie de Jean Paulhan ; 16 janvier : Jean Paulhan éditeur des poètes ; 6 février : Paulhan pour les poètes d'aujourd'hui, en présence d'Alain Bosquet, Serge Fauchereau, Jean Grosjean, André Pieyre de Mandiargues et Pierre Oster. Renseignements : Maison de la poésie, 101, rue Rambuteau, 75001 Paris. Tél. (1) 236.27.53. »]

– n.s., *La Quinzaine littéraire*, n° 431, du 1^{er} au 15 janvier 1985, p. 2c [rubrique : « Rencontres, débats » ; texte complet : « Hommage à Jean Paulhan / “Jean Paulhan et les poètes” / Maison de la Poésie / exposition du 3 janvier au 23 février »].

– n.s., « Paris : la Maison de la Poésie / rend hommage à Jean Paulhan », *Le Quotidien de Paris*, 3 janvier 1985 [texte complet : « À la suite des manifestations commémorant à Nîmes le centenaire de la naissance de Jean Paulhan, la maison de la Poésie propose du 9 janvier au 23 février 1985, un hommage à cet homme de lettres.

Une exposition et des soirées réalisées avec la collaboration de Jacqueline Paulhan, belle-fille de l'écrivain, permettront d'évoquer la vie de Jean Paulhan et l'influence déterminante qu'il a exercée et continue d'exercer sur les poètes français.

L'exposition rassemble une série de documents inédits. Correspondances, manuscrits, portraits, publications constituent les jalons d'une expérience presque unique dans la vie littéraire de ce siècle. »]

– V.S.D., 3 [?] janvier 1985 [texte complet : « La Maison de la poésie, 10, rue Rambuteau (75001 Paris) organise du 3 janvier au 23 février une exposition consacrée à la correspondance de Jean Paulhan avec Eluard, Michaux, Ponge, etc. »]

– n.s., *Livres hebdo*, vol. VII, n° 2, 7 janvier 1985, p. 9b [texte complet : « Du 9 janvier au 23 février : **Maison de la poésie : Hommage à Jean Paulhan**. Trois soirées : 9 janvier : La vie de Jean Paulhan ; 16 janvier : Jean Paulhan éditeur des poètes ; 6 février : Paulhan pour les poètes d'aujourd'hui, en présence d'Alain Bosquet. Renseignements : Maison de la poésie, 101, rue Rambuteau, 75001 Paris. Tél. (1) 236.27.53. »]

– « maison de la poésie / Jean Paulhan / et les poètes », *Le Quotidien de Paris*, n° 1595, mardi 8 janvier 1985, p. 21d et n° 1601, mardi 15 janvier, p. 19bc [encart publicitaire].

– « Hommage à Jean Paulhan », *Le Monde*, quarante-deuxième année, n° 12426, 9 janvier 1985, p. 15b [page « Culture » ; texte complet : « Un hommage à Jean Paulhan est rendu par la Maison de la poésie (101, rue Rambuteau, 75001 Paris, tél. 236-27-53). Une exposition, du 9 janvier au 23 février, sur le thème “Jean Paulhan et les poètes”, montrera une série de documents inédits, notamment une partie de la correspondance échangée avec les grands auteurs de son temps. Des soirées, à 20 h. 30, apporteront des témoignages de poètes et d’écrivains, et des éclairages sur la relation privilégiée qu’entretint Jean Paulhan avec la poésie. Elles se tiendront sur les thèmes suivants : Jean Paulhan et la poésie, témoignage (mercredi 9 janvier) ; la NRF et les “clefs de la poésie” (mercredi 16 janvier), et Jean Paulhan aujourd’hui (mercredi 6 janvier). »]

– *L’Officiel des spectacles*, n° 1985, du mercredi 9 janvier au mardi 15 janvier 1985, p. 49b [encart ; texte complet : « À la suite des manifestations commémorant à Nîmes le centenaire de la naissance de Jean PAULHAN, LA MAISON DE LA POESIE propose du 9 janvier au 23 février un hommage à cet auteur. Une exposition rassemble une série de documents inédits sortis des archives Paulhan. Correspondances (avec Apollinaire, Artaud, Audiberti, Bousquet, Eluard, Max Jacob, etc.), manuscrits, portraits, publications constituent les jalons d’une expérience unique dans la vie littéraire française de ce siècle. Au cours des diverses soirées qui seront également organisées, Alain Bosquet, Serge Fauchereau, Jean Grosjean, André Pieyre de Mandiargues, Pierre Oster compléteront ce panorama des élus de Paulhan. (101, rue Rambuteau, Paris 1er. Tél. 236.27.53). »]

– *L’Officiel des spectacles*, n° 1985, du mercredi 9 janvier au mardi 15 janvier 1985, p. 16b [texte complet : « A la Maison de la Poésie, 101, rue Rambuteau, 236.27.53. Jean Paulhan et les poètes. Jusqu’au 23 février : Exposition Jean Paulhan. Le 9 janvier à 20h.30 : Jean Paulhan et la poésie – témoignages. Le 16 janvier à 20 h. 30 : La N.R.F. et les “Clefs de la poésie”. Le 6 février : Jean Paulhan aujourd’hui. »]

– V.K., « Paulhan à Paris », *Le Figaro*, 11 janvier 1985 [texte complet : « Bien avant l'heure fixée pour l'hommage qui allait être rendu à “Jean Paulhan et les poètes” on se pressait mercredi soir devant les quinze vitrines de la Maison de la Poésie à Paris où manuscrits et correspondances, objets familiers et portraits évoquent le “gourou” de la N.R.F. qui aurait eu cent ans le mois dernier. Après Nîmes, sa ville natale, il revit à Paris où Jacqueline Paulhan a complété par des prêts personnels les pièces tirées des Archives Paulhan.

Dominique Aury, Jean Fanchette, André Pieyre de Mandiargues, Gérard Macé ont apporté leurs témoignages au cours de la première des trois soirées consacrées à Paulhan. Mercredi prochain le thème sera “La N.R.F. et les clefs de la poésie”, et le [lacune] février: “Jean Paulhan aujourd’hui.” »]

– *Livres hebdo*, vol. VII, n° 3, 14 janvier 1985, p. 9b [texte complet : « Jusqu'au 23 février : **Maison de la poésie : Hommage à Jean Paulhan.** 16 janvier : la NRF et les “Clefs de la poésie” ; 6 février : Paulhan aujourd'hui ; en présence d'Alain Bosquet. Renseignements : Maison de la Poésie, 101, rue Rambuteau, 75001 Paris. Tél. (1) 236.27.53. »]

– *L'Officiel des spectacles*, n° 1986, du mercredi 16 janvier au mardi 22 janvier 1985, p. 33b [encart ; texte complet : « À la Maison de la Poésie, 101, rue Rambuteau, 236.27.53. Hommage à Jean Paulhan : “Paulhan et les poètes” jusqu'au 23 février » ; même page que les « Spectacles interdits »].

– *Libération*, 16 ou 18 janvier 1985 [« Initiatives » dans « Sélection » ; texte complet : « Jean Paulhan. La maison de la poésie lui rend actuellement hommage. Aujourd'hui débat sur la NRF, avec notamment Alain Bosquet et Henri Meschonnic. 20 h. 30, 101, rue Rambuteau, Paris-I, 236 27 53. »]

– Jean CAU, « Jean Paulhan pape bouliste », *Midi libre*, dimanche 27 janvier 1985 [texte complet : « Rue de Seine, à Paris, et dans une galerie qui porte le beau nom de “Bateau ivre”, se tient une remarquable exposition sur Jean Paulhan et les peintres qui furent ses contemporains et qu'il aima – Braque, Dubuffet, Breton, etc. et dont il loua le génie de manière aiguë et exquise. J'ai bien connu Paulhan, pape de la littérature française, lorsqu'il régnait en son Vatican, c'est-à-dire en son bureau des Éditions Gallimard et de la N.R.F. Et quel étrange personnage nous avons là ! Un grand corps, une grosse tête

de chouette, de gros yeux globuleux et perpétuellement écarquillés comme pour percer la nuit, une démarche légère et dansante, comme s'il se déplaçait sur la pointe des pieds pour ne pas briser des porcelaines, enfin une voix douce, très douce, aux préciosités égales et qui jamais n'était brisée par un éclat. Rarement un homme aura régné avec une telle autorité sur les lettres. Non par décrets ou excommunications, par manifestes ou interdits mais parce qu'on le croyait détenteur d'une mystérieuse boussole, d'un goût d'autant plus redoutable et redouté qu'on n'en connaissait pas les critères. Impalpable, non codifié, jamais défini, c'était le "goût Paulhan" prononçant des jugements, d'une voix toujours douce, sans se donner la peine d'en dire les attendus. Et tout le monde s'inclinait, quand le verdict tombait, ainsi résumé : "Paulhan aime beaucoup ce livre" ou "Paulhan n'a pas l'air d'aimer..."

Elles furent les années Paulhan, une rayonnante époque de la littérature française. Nous n'étions pas encore entrés dans l'ère des best sellers, des "grandes surfaces" du livre, de la publicité échevelée et de la starisation télévisée des auteurs de livres. Le romancier, le poète, l'essayiste étaient encore un clerc, une sorte de prêtre (ou de moine) qui se souciait d'abord de l'opinion de quelques-uns, composant une élite, plutôt que de ses tirages et de la faveur d'une masse. "Tirer à 100.000" était, en ce temps-là, presque une indécence. "Le monde ne sera sauvé que par quelques-uns...". Paraphrasant ce mot célèbre, Paulhan pensait aussi que la littérature ne devrait son salut qu'à quelques écrivains. Il eût été effrayé s'il avait su qu'elle deviendrait un énorme commerce.

Il était de chez nous. Il était né à Nîmes. Très régulièrement, au moins chaque dimanche, il allait jouer aux boules au Champ-de-Mars. Mais oui, le pape de la littérature était un bouliste acharné. Midi, quand tu nous tiens ! Paulhan mettait sa gloire à bien viser le cochonnet ! »]

– Jean PLANCHAIS, « Il y a vingt ans / La mort de Weygand, soldat conservateur », *Le Monde*, dimanche 27-lundi 28 janvier 1985 [dernier paragraphe : « Jean Paulhan, sur sa petite estrade, conclut son discours : "L'Académie ne pouvait se passer d'un soldat, et, de ce point de vue, Weygand était le soldat idéal." "Tixier-Vignancourt au pouvoir !", hurle-t-on dans la foule. Weygand — qui s'était voulu à l'écart des pollutions politiciennes — méritait tout de même mieux. »]

– Jacques de BOURBON-BUSSET, *Bien plus qu'aux premiers jours. Journal X*, Gallimard, 1985, 285 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 28 janvier 1985, voir p. 255 : « L'amour n'est durable que s'il a

atteint un certain degré. Il y faut une autre condition : la conviction que la différence est le levain de l'alliance. Une maxime de Jean Paulhan l'exprime bien : "Les gens gagnent toujours à être connus. Ils y gagnent en mystère". L'amour dure si le mystère dure. »]

– Pierre MAZARS, « Jean Paulhan modèle des peintres », *Le Figaro*, n° 12568, lundi 28 janvier 1985, p. 35*abcde* [page « La Vie culturelle » dirigée par Guy Lagorce ; exposition au Bateau-Lavoir, jusqu'au 4 février 1985 ; deux illustrations : « *Portraits de Jean Paulhan par Dubuffet... / ... et André Lothe* [sic pour Lhote]. »]

Début et fin : « *Jean Paulhan n'était pas seulement écrivain et critique. Il a aussi bataillé en faveur de l'art contemporain. C'est ce que rappelle une exposition à la galerie Le Bateau-Lavoir.*

Quand Jean Paulhan dirigeait la Nouvelle Revue française, il distribuait à ses visiteurs des toiles fabriquées par Fautrier et que le peintre appelait des "originaux multiples". Elles se ressemblaient toutes mais aucune n'était pareille aux autres parce qu'une tache de couleur ou une épaisseur de matière placées dans un coin ou au centre faisaient fonction de signes particuliers.

Jean Prasteau et moi-même eûmes le privilège de recevoir un original multiple des mains de Jean Paulhan qui batailla ferme pour faire connaître un Fautrier nouvelle manière, sans rapport avec le peintre figuratif des années 30, et surtout Dubuffet. Paulhan ne se contente pas de confier la critique de la N.R.F. au meilleur écrivain d'art de son temps, André Lhote, il dit aussi dans des notes, des préfaces et des essais tout le bien qu'il pense de Braque, Klee, Masson, Ernst et bien d'autres. [...] "Les peintres modernes, répétait-il, commencent par le refus de ce qui jusque-là faisait peinture" »]

– *L'Officiel des spectacles*, n° 1988, du mercredi 30 janvier au mardi 5 février 1985 [texte complet : « À la Maison de la Poésie, 101, rue Rambuteau, 236.27.53. Jean Paulhan et les poètes. Jusqu'au 23 février : Exposition Jean Paulhan. Le 6 février : Jean Paulhan aujourd'hui. » Ce texte ne semble pas se trouver à cette place].

– Daniel Jean VALADE, « Expo dans La Chapelle des Jésuites de Nîmes : / "De la Bibliothèque Séguier à la Médiathèque" », février 1985 [journal nîmois non identifié].

– D[aniel]. J[ean]. V[ALADE]., « Nîmes reçoit l'épée de Jean Paulhan » et Robert Wogensky, « Esquisses pour une épée », février 1985 [journal nîmois non identifié].

– n.s., « Paulhan », *Le Magazine littéraire*, n° 215, février 1985, p. 10c [rubrique : « La Vie des livres » ; extrait : « *une importante lettre de Paulhan à Bousquet extraite d'une correspondance que Claire Paulhan, sa petite-fille, s'apprête à publier.* »]

– Charles LE QUINTREC, *Les Ombres du jour. Journal 1970-1980*, Paris, Albin Michel, 1985, 400 p. [dans un volume achevé d'imprimer en février 1985, voir à la date du 21 août 1970, p. 27-30, les pages sur Armand Robin, « *surgi des ronces et des illettrés* », à celle du 31 août 1970, la mention de Jean Paulhan, à propos du groupe de Jean Laugier, poète chez René Debresse et chez Gallimard, et p. 40 : « *Jean Paulhan qui leur avait promis une place de choix dans sa montgolfière* ». Voir aussi le témoignage sur l'irruption des lettristes à la première foire des poètes, sur le parvis de Saint-Séverin, devant la boutique de Pierre Viaud, en 1949].

– Serge KOSTER, « “Le Clair et l’Obscur” », *Prospectus*, Le Temps qu’il fait, Cognac, numéro sept, février 1985, p. 2 [reproduction de l'article de Serge Koster paru dans *Le Monde* du vendredi 2 novembre 1984, p. 15 ; coupure absente au fonds Paulhan].

– n.s., « La métromanie / Jean Paulhan / Le Tout sur le Tout », *Le Nouvel Observateur*, vendredi 8 février 1985, p. 12 [rubrique « Le choix du “Nouvel Observateur” »].

– Maurice TOESCA, « Jean Paulhan en Auvergne », *Centre France Magazine* [dir. publ. L. Cottier], dimanche 10 février 1985, p. 23 [avec, sous le titre « Jabrun en été... », le fac-similé incomplet d'un manuscrit légendé « *Jean Paulhan et un fragment de son manuscrit : un style parfait comme l'écriture* ».

Texte complet : « *On célèbre en ce début de l'année 1985 le centième anniversaire de la naissance de Jean Paulhan, qui eut lieu à la fin de l'année 1984. Une série de conférences aura lieu au Centre Pompidou, à Paris, ainsi qu'à la radio. Cette commémoration officielle insistera sur les vertus de cet homme de lettres qui a participé pendant un demi-siècle à l'essor de “La Nouvelle Revue Française” et des Éditions Gallimard.*

Mais derrière le directeur de La Pléiade, on ne devinait pas que se cachait un provincial fêru de nature et de plaisirs champêtres. J'ai pu personnellement le découvrir. Paulhan devint mon ami dès 1942, où la N.R.F. publia mon premier récit “Clément” — une apologie de la douceur, de la fraternité, de la liberté et de la paix en pleine époque de violence, de racisme et d'occupation militaire.

La paix revenue, Jean Paulhan me fit le grand plaisir de venir passer un mois avec moi en Auvergne, dans une vieille maison située au pied des monts d'Aubrac, à la limite de l'Aveyron, du Cantal et de la Lozère, à Jabrun exactement. Avant de repartir pour sa ville natale de Nîmes, il voulut bien laisser la relation de son passage auvergnat. Elle constitue une page de belle calligraphie, à sa manière, qui était toujours vivifiée d'humour et empreinte de poésie. »

Pour le texte de Jean Paulhan, voir la bibliographie des œuvres].

– n.s., « “Cahiers Jean Paulhan” », *Centre France Magazine* [dir. publ. L. Cottier], dimanche 10 février 1985, p. 23 [texte complet : « Gallimard assure une petite éternité à ses écrivains illustres, en leur consacrant des “Cahiers”. Ce fut le cas pour Giono, Gide, etc. Voici le troisième cahier Jean Paulhan, le “cahier du centenaire”, puisque cet écrivain naquit en 1884. Que représente Jean Paulhan aujourd’hui ? Ses derniers témoins répondent à la question : “Expérience du langage”, “Le texte et son secret”, “Énigmes de Paulhan”, “Un aventurier de la sagesse”, “Le carnet de l’extravagant”, etc. À cette biographie spirituelle, s’ajoute un “cahier” 3bis : “Histoire d’une famille nîmoise : les Paulhan”, contée par Ch. Liger, le roman intérieur de l’auteur des “Fleurs de Tarbes”. (Gallimard, 110 F.) »].

– *Livres hebdo*, vol. VII, n° 7, 11 février 1985, p. 11a [texte complet : « Jusqu’au 23 février : **Maison de la poésie : Hommage à Jean Paulhan**. Renseignements : Maison de la poésie, 101, rue Rambuteau, 75001 Paris. Tél. (1) 236.27.53. »]

– Jean CAU, *Croquis de mémoire*, Paris, Julliard, 1985, p. 37-38 [dans un volume achevé d’imprimer le 15 février 1985, portrait de Jean Paulhan repris dans *Paris-Match* le 22 mars 1985 ; voir *infra*].

– José-Flore TAPPY, « “Pénétrer sous la surface des mots” », *Journal de Genève*, « Samedi littéraire », mars 1985 [sur les lettres de Monique Saint-Hélier au peintre Lucien Schwob].

– « Émission du 29 / Jean Paulhan / 1884-1968 », *Références* [ministère des P.T.T.], n° 9, mars 1985, p. 64.

– Michel REY-BELLET, « Monique Saint-Hélier, ses amis et son œuvre », *Journal de Genève*, « Samedi littéraire », 11-16 mars 1985 [« Exposition à Berne » ; à la Bibliothèque nationale de Berne, sur Berthe Eimann, Monique Briod, alias Monique Saint-Hélier ; extrait : « Parmi eux, de grands noms de la littérature française, Gide, Paulhan,

Supervielle, Jaloux — pour n'en citer que quelques-uns, mais aussi Rilke et des écrivains suisses, Gonzague de Reynold, Ramuz, Zermatten. »

Le fonds Monique Saint-Héliier est déposé au Centre de recherches sur les lettres romandes à Lausanne].

– José-Flore TAPPY, « Pénétrer sous la surface des mots... / Dans ses lettres au peintre Lucien Schwob, Monique Saint-Héliier s'ouvre avec une surprenante liberté sur son métier d'écrivain », *Journal de Genève*, « Samedi littéraire », 11-16 mars 1985 [Monique Saint-Héliier évoque Jean Paulhan : « *On dirait que cette nature mercurielle, fluide et brillante a besoin pour assurer ses contours de ces paradoxes fulgurants. Mais ce qui se trouve à l'intérieur du jeu est d'une grande tendresse de cœur, toute délicate et fraternelle. Et puis il aimait bien exercer sur moi, assez gourde, le prestige de ses terreurs.* »]

– A.-M. P., « Poésie 1985 / Hommage à Paulhan », *Le Figaro*, n° 12606, mercredi 13 mars 1985 [sur l'hommage à Jean Paulhan paru dans *Poésie* 85. *Revue bimestrielle*, 228, bd Raspail, 75014 Paris ; nous n'avons pas trouvé ce texte à cette place].

– Jean CAU, « Croquis de mémoire », *Paris-Match*, n° 1869, 22 mars 1985, p. 16d [« Document Paris-Match » ; extrait : « *Paulhan, grande chouette aux gros yeux toujours écarquillés et qui marchait en sautillant curieusement sur les pointes. Aucun contact. Ni avec mon humble personne ni avec le sol. On le disait pape. Pape dansant dans d'intimidantes allées de la littérature, au sable blanc et bordées d'un fin liseré de fleurs rouges. Quand il publiait un livre, je croyais avoir en main une Bible. Il parlait avec une politesse toute ronde, comme son écriture aux lourdes lettres, noires et dessinées, sur la ligne, en un impeccable rouleau. Il parlait doucement comme dans une chambre de malade située dans une clinique de luxe. Comme dans un temple. Mais il y avait ces deux gros yeux, globuleux, attentifs et où, pourtant, je croyais voir flotter comme une folie.* »

Voir *supra* Jean CAU, *Croquis de mémoire*, Paris, Julliard, 1985, p. 37-38].

– « La mort de Marc Chagall / M. Jack Lang : le “message” », *Le Monde*, quarante-deuxième année, n° 12493, samedi 30 mars 1985, p. 20c [extrait : « *cette joie profonde qui était la sienne, mais dont Paulhan a noté qu’“elle portait en elle on ne sait quelle mélancolie, comme s’il regrettait d’avoir coupé ses fleurs”, ces fleurs qui étaient pour lui un langage, celui de l’amour.* » Publié en dernière page, cet

hommage de Jack Lang à Chagall clôt trois pages parues dans le même numéro].

– *n.s.*, *Bulletin critique du livre français*, n° 472, avril 1985, p. 511-512 [rubrique : « Critique littéraire » ; notices n° 130050 et 130051, sur les deux cahiers Jean Paulhan III et IIIbis, respectivement destinés aux « [étudiants, universitaires] » et au « [public universitaire] ».

– *n.s.*, « À l’affiche », *périodique non identifié* [texte complet : « PAULHAN / *La voix de Jean Paulhan au fil des jours (du 9 avril au 7 mai, à 21 heures les mardis sur France-Culture)*. Cette série d’entretiens date de 1952 et devint, sous la couverture Gallimard, ces magnifiques “*Incertitudes du langage*”. Toute une vie qui défile, débit un peu haché, accent nîmois : les roudoudous de l’enfance, les voyages, le service militaire, Drieu la Rochelle et la N.R.F. Une anthologie rare. Un bonheur. »]

– Anne BRAGANCE, « Jean Paulhan dans le métro », *Le Monde*, quarante-deuxième année, n° 12510, vendredi 19 avril 1985, p. 24ab [sur *La Métromanie ou Les Dessous de la capitale*, Ed. Le Tout sur le Tout, 32 F.]

– Madeleine RAAPHORTS-ROUSSEAU, « L’Année littéraire 1984 », *The French Review*, vol. LVIII, no. 6. May 1985, p. 156 [texte complet : « *Le centenaire de la naissance de Jean Paulhan, considéré souvent de son vivant comme l’“éminence grise” de la NRF, a été célébré par sa ville natale de Nîmes avec exposition, rencontres et éditions du Cahier J.P. No. 4 sur la famille Paulhan. En même temps paraissaient Jean Paulhan-Jean Grenier, Correspondance 1925-1968 (Calligrammes) et L’Art et la vie, André Suarès, lettres inédites, présentées par Yves-Alain Favre (Rougerie à Mortemart, 87330 à Mézières s/ Issoire).* »]

– Alain BROSSAT, « Kafka, miroir de Khrouchtchev », *Critique communiste. Revue mensuelle de la L.C.R.*, Éditions de la Taupe rouge, n° 42, juin 1985, p. 27-34 [voir p. 27-28 la reprise de l’enquête « Faut-il brûler Kafka ? » du 14 juin 1946, avec réponse de Jean Paulhan p. 28].

– Normand BIRON, « Le centenaire / de Jean Paulhan », et « Jean Paulhan, un homme de lettres » *Le Devoir*, Montréal, samedi 15 juin 1985, p. 21 et p. 30 [pages « Le devoir culturel » ; au fonds Paulhan, copie envoyée par Gaspard Olgiati à Jacqueline Paulhan, depuis le

Québec : « *chère Jacqueline, cet article n'est pas plus mauvais qu'un autre. Ni meilleur, mais il a paru au Québec où je me trouvais en octobre 1968. Il me semble que je ne vous l'avais pas encore envoyé.* » ; référence confirmée, pagination précisée par les services de la BAnQ, que nous remercions].

– Léon MAZZELLA, « P / Jean Paulhan (1885-1968) » dans « Les Revenants (VI) », *Sud-Ouest*, 30 juin 1985, quatre colonnes [portrait photographique Universal Photo légendé « Jean Paulhan » ; fin : « *Les Cahiers Jean Paulhan (Gallimard), n° 3 : “Cahiers du centenaire” et n°3 bis : “Histoire d’une famille nîmoise : les Paulhan”, viennent de paraître. En prenant un peu d’avance sur l’immense orchestration du centenaire de Hugo, quelques revues auront eu le temps de fêter cet anniversaire particulier (en publiant parfois des inédits sans aucun intérêt...)* » Exemplaire non communicable à la B.N.F.].

– Guy PIGOULLIE, préfet, commissaire de la République du département du Gard, « Discours », Christian LIGER, « La Quête de Jean Paulhan » et Roger JUDRIN, « L’éclat secret de Jean Paulhan / Les Mystères de la raison », *Mémoires de l’Académie de Nîmes*, Nîmes, VII^e série, tome LXIII, année 1984, p. 7-13, p. 15-29 et 31-34 [numéro complet au fonds Paulhan, achevé d’imprimer en septembre 1985].

– Silvio YESHUA, « Littérature et paradis / ou / Jean Paulhan et la fonction religieuse de la littérature », *La Nouvelle Revue française* [dir. Georges Lambrichs], n° 393, 1^{er} octobre 1985, p. 35-50 [cite des lettres de Jean Paulhan à Marthe de Fels, 1^{er} juin 1963 et à Jean Grosjean, 16 janvier 1964 ; Dominique Aury écrit à Jacqueline Paulhan, « jeudi 8 août [19]85 » : « *Le texte de Silvio a impressionné G.L. qui le publie immédiatement c’est à dire, étant donné les délais pour le n° d’octobre. J’en préviens Silvio, mais comme il part pour le Canada fin août, j’ai bien peur qu’il ne reçoive pas ses épreuves (lesquelles lui seront envoyées la semaine prochaine) avant son départ.* »]

– *Livres hebdo*, n° 41, 7 octobre 1985 [réclame pour La Manufacture : « Jean Paulhan, par André Dhôtel / Raymond Aron, par Baverès » ; date erronée].

– *n.s.*, « Galadins du Capricorne / Musique populaire malgache », *L’Express*, 8-14 octobre 1985 [texte complet : « *L’artiste ? L’interprète ? Il est là, entouré de ses bagages sommaires, dans le hall du Hilton, siège de ses rencontres. Chapeau de feutre sur le front, il entre en scène à peine ébloui par le beau monde de la capitale. Isolé* »]

dans son incantation ou l'un de ces poèmes dont l'on doit, depuis 1913, la traduction à Jean Paulhan, il laisse aller sa voix et ses pas aux caprices de la viole. Son ou ses partenaires reprennent le thème, l'améliorent. »]

– Bernard FRANK, « Rengaines », *Le Monde*, quarante-deuxième année, n° 12711, mercredi 11 décembre 1985, p. 13b [rubrique « Digressions », intertitre « **3 / Cassandre** » ; texte complet : « *Chez Skira, avec trois cent quatre-vingt-dix illustrations dont quatre-vingt-dix en couleurs, vient de paraître un somptueux Cassandre par son fils l'architecte Henri Mouron. J'aimais bien Cassandre. Nous avons vécu autour des années 60 sous le même toit hospitalier, dans la grande maison que possédait François Michel sur les hauteurs du Bugey, près d'Artemare. C'est d'après les plans de Cassandre qu'avait été construite la table octogonale où nous étions nombreux à boire de la roussette et les vins rouges de mondeuse qui sont délicieux avec les cardons à la moëlle. Qu'est devenue cette table où nous jouions au cœur, ce jeu de cartes réinventé par Paulhan ? Nous étions heureux alors quand un vent aigre ouvrait brusquement une fenêtre mal fermée, provoquant les sarcasmes de Cassandre avec sa voix à la Jouvet. »]*

– n.s., « De Séguier à la médiathèque / avec le souvenir de Jean Paulhan », *Midi libre*, 15 décembre 1985 [rubrique : « Lettres » ; inauguration de l'exposition dans le cadre de la chapelle des jésuites ; « *M. Durand reçoit l'épée des mains de Jacqueline Paulhan. (photo D. Sate)* »].

– Paul LÉAUTAUD, *Entretiens avec Robert Mallet*, Paris, Mercure de France, 1985, 400 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 17 décembre 1985, Paul Léautaud relève la phrase attribuée à Jean Paulhan : « *L'on l'a lu !* » (« Troisième entretien », p. 71) et relate un dialogue entre lui, Jean Paulhan et André Gide à propos de Michaux (« Sixième entretien », p. 122)].

– Patrick KÉCHICHIAN, « Passage en revues », *Le Monde*, quarante-deuxième année, n° 12719, vendredi 20 décembre 1985, p. 16a [texte complet du quatrième alinéa : « *Le dernier Cahier Jean Giraudoux est consacré aux réponses faites par l'auteur de Siegfried aux journalistes, entre 1919 et 1931. S'il accorda de nombreux entretiens, Giraudoux ne répondit, durant cette période, qu'à deux enquêtes. Sa lapidaire et pour le moins suspecte réponse à la question : "Pourquoi écrivez-vous ?", posée par la revue Littérature en décembre 1919 – "J'écris le français n'étant ni suisse ni juif et parce que je possède tous mes diplômes..."*

— est replacée dans le contexte de l'époque. Ne résistons pas au plaisir de rappeler la merveilleuse réponse de Paulhan à cette même enquête, citée dans ce numéro : “Je suis touché que vous attendiez mes raisons ; mais enfin j’écris peu, votre reproche me touche à peine...” (*Éditions Grasset*) »].

1986 – *Rencontres Albert Thibaudet. Actes du colloque organisé les 18/20 septembre 1986 par la Société des Amis des Arts et des sciences de Tournus*, 152 p. [mentions de Jean Paulhan p. 7, 16, 18, 27 et 132-134].

– Jacques VILLÉGLÉ, *Urbi et orbi*, Mâcon, Éditions W, 1986, p. 33 [dans un ouvrage achevé d'imprimer le 25 septembre 1986, voir le chapitre « Loi du 29 juillet 1981 » ; mentions de *L'Art informel* p. 17 et 20 ; Jean Paulhan « *pas dupe* » de Picasso « *grand profiteur* » de l'état de guerre (p. 33) ; « *aficionado convaincu* » de Paul-Charles Chocarne Moreau (1965-1931)].

– Angelo RINALDI, « Le Courrier d'Esculape », *L'Express*, 1986, p. 166 [« Littérature » ; au fonds Paulhan, la copie retenue mentionne « *La Quinzaine littéraire* ou *L'Express* » ; début : « *Finale, la critique, c'est le Samu, mais que l'on appelle toujours trop tard, quand l'ouvrage est imprimé, qu'il gît sur la table, les membres épars de ses phrases représentant une rigidité éloquente.* »]

– Pierre PERRET, *Adieu, monsieur Léautaud*, Jean-Claude Lattès, 1986, 159 p. [achevé d'imprimer en septembre 1986 ; pour la première édition, voir *supra* à la date du 13 mars 1972].

– Pierre PERRET, « 1956-1986 : il y a trente ans, le vieux misanthrope mourait / Pierre Perret nous raconte / son copain Léautaud », entretien avec Paul Léautaud, *Le Figaro Magazine*, samedi 29 novembre 1986, p. 13 *sqq.* [rubrique « Document Figaro-Magazine » ; extrait : « “Paulhan ? Il écrit / ‘l'on l'a lu’!” » Seule l'année de publication figure au dossier de presse du fonds Paulhan].

Voir *supra* en septembre 1986].

– Pierre-Robert LECLERCQ, « Jean Paulhan / Choix de lettres », *La Revue des livres*, 1986 [copie envoyée à Jacqueline Paulhan par Pierre Oster : « *Amitiés / Pierre* »].

– Daniel J. VALADE, « L'Épée de Jean Paulhan / Esquisses pour une épée », *Corrida* [dir. de la publication Simon Casas], Nîmes, n° 56,

janvier 1986, p. 28 [page « Lettres » ; la même coupure, non référencée, est présente également, par erreur, dans le dossier de 1985].

– Robert WOGENSKY, « Les courts billets de Jean Paulhan [...] », *Corrida* [dir. de la publication Simon Casas], Nîmes, n° 56, janvier 1986, p. 29 [pages « Lettres » ; sur le programme de l'épée d'académicien de Jean Paulhan ; extrait : « *René de Solier m'envoya un travail sur la symbolique épée, riche à foison, mais inutilisable* » (p. 29a) ; comme le précédent, une coupure est présente, par erreur, dans le dossier de 1985].

– n.s., « Jean Paulhan : Choix de lettres, I (1917-1936 – La littérature est une fête) », *Bulletin*, n° 344, Gallimard, février 1986, p. 4.

– Francine de MARTINOIR, « Jean Paulhan, *Le Clair et l'obscur* », *Le Temps qu'il fait. Cinq ans d'édition. 1981/1985. Catalogue général*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1986, p. 33 [dans un catalogue de 71 p. imprimé en février 1986 ; c'est par erreur que Le Temps qu'il fait donne cet article comme repris de *La Quinzaine littéraire* de mai 1984].

– Francine de MARTINOIR, « Marcel Arland », *La Quinzaine littéraire*, n° 456, du 1^{er} au 15 février 1986, p. 31^{ab} [coupure absente au fonds Paulhan : extrait : « *Les qualités de pudeur, de discrétion, de modestie vraie, que tous lui reconnaissaient et qui étaient attachées aussi à la NRF qu'il dirigea longtemps, avec Jean Paulhan, ont peut-être un peu occulté l'importance de ses ouvrages.* »]

– Camille BRYEN, *Langue d'oiseau*, Introduction de Louysette Bryen et Daniel Abadie, Montpellier, Fata Morgana, 1986, 152 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 13 février 1986, mentions de Jean Paulhan p. 11 (préface de Daniel Abadie) et 70 ; ISBN 978.2.85194.144.2].

– Jean-Yves POUILLOUX, « Les mots qu'il faut », *La N.R.F.*, n° 398, mars 1986, p. 57-65 [dans « Chroniques »].

– Claude MAURIAC, « Les paradoxes de Paulhan », *Sud-Ouest loisir*, 2-8 mars 1986, p. 41 [« Dérives » ; sur le premier volume du *Choix de lettres* : « *C'est à trois tomes seulement que s'est réduit ce projet.* » Le supplément loisir de *Sud-Ouest* n'est pas conservé à la B.N.F.]

– Gérard MENDAL, « Jean Paulhan à la table de Dhôtel », *Libération*, nouvelle série, n° 1490, mardi 4 mars 1986, p. 35^{abcd} [photo

légendée : « 1960. Aux Arènes de Lutèce, jouant aux boules avec Marcel Jouhandeau » ; propos d'André Dhôtel recueillis par Gérard Mendal].

– Bernard FRANCK, « Paulhan et les assiettes », mercredi 12 mars 1986 [rubrique : « Digressions » ; début : « *En attendant la Correspondance générale de Jean Paulhan qui pourrait paraître en Pléiade, par exemple [...]* » ; extrait : « *Cinquante ans de Paulhan, c'est un bonheur et un cadeau.* »]

– n.s., « Station Jean Paulhan : / correspondance pour la littérature », *La Voix du Nord*, Lille, sans numéro, 19 mars 1986, p. 28ab [rubrique « Témoignage » ; sur le *Choix de lettres*, tome I ; nous remercions la direction des Archives départementales du Nord pour son aide].

– Philippe SCHUWER, dans « L'auteur, l'éditeur, le lecteur », voir « Un stratège du XX^e siècle : Paulhan », *Communication et Langage*, Retz, n° 68, 2^e trimestre 1986, p. 10-11 [début : « *Jean Paulhan, un peu stupidement baptisé "l'éminence grise" de la Nouvelle Revue française, a incarné une vocation exemplaire.* » (p. 11)].

– Jean-Pierre ENARD, « *Choix de lettres 1917-1936* », *VSD* [créateur Maurice Siégel], avril 1986 [rubrique : « J'ai lu cette semaine » ; numéro absent à la B.N.F.]

– Dominique AURY, « La généreuse correspondance de Paulhan », *Le Matin de Paris*, n° 2824, mardi 1^{er} avril 1986, p. 21abcde [propos de Dominique Aury recueillis par Raphaël Sorin ; « *Elle nous a reçu à la NRF, assise sur un divan, près du bureau de Paulhan.* » ; extrait : « *Paulhan enfilaient un chandail, une robe de chambre, des chaussettes en laine. À sa gauche, pour le café, il avait un réchaud avec des plaquettes d'alcool solidifié. Les lettres terminées, une dizaine, il prenait des enveloppes, et, d'une façon presque enfantine, rédigeait les adresses. Il les plaçait après sous un gros dictionnaire, pour les coller. Il adorait les papiers, achetait des tas de blocs, petits ou grands. Un jour, il trouva des feuilles de papier vert pâle, avec un cheval ailé en filigrane. Il en offrit à ses amis. Je le revois, silencieux, sur la planche qui lui servait de table. Au fond de la pièce, pendait une splendide broderie tibétaine. Il avait horreur du téléphone. "Ne me passez pas cet instrument", disait-il. Et il a fait semblant, jusqu'à la fin, de ne pas savoir s'en servir.* » ; voir le suivant].

– « Paulhan épistolier », *Le Magazine littéraire*, n° 229, avril 1986

[coupure absente au fonds Paulhan].

– R.S. [Raphaël SORIN], « Vu par André / Dhôtel », *Le Matin de Paris*, n° 2824, 1^{er} avril 1986, p. 21a [texte complet : « On a réédité, en 1984, La Vocation transparente de Jean Paulhan de Roger Judrin. L’auteur des *Moralités littéraires* et de *Mots habités* fut un familier de Paulhan. Il vécut et pensa sous son “sceptre bizarre” et, comme personne, a su dire d’où venait le “démon de l’étrangeté” qui, dès Madagascar, s’empara du patron de la NRF.

André Dhôtel, autre habitué fidèle du bureau de la revue, évoque en une trentaine de pages “l’expérience d’une pensée qui nous déroute et trouve dans l’égarement la raison même de son ordonnance intime”. Texte modeste, paisible, qui rappelle aussi comment Paulhan soutint Armand Robin et Cingria. “Intact, au travers des mensonges...”, Dhôtel le salue sobrement. »]

– J.-P. E. [Jean-Paul ENTHOVEN], « Paulhan, le chercheur d’or », *Le Nouvel Observateur* [dir. Jean Daniel], n° 1118, 11 au 17 avril 1986, p. 102ab [rubrique : « Les Carnets de Jean-Paul Enthoven » ; sur le *Choix de lettres*, tome I].

– A.B. [Alain BOSQUET], « Jean Paulhan : un directeur / de conscience et d’inconscience », *Le Figaro*, n° 12945, lundi 14 avril 1986 [un intertitre : « Exigeant et malicieux » ; sur le *Choix de lettres*, tome I ; référence non confirmée au vu du n° de l’Arsenal].

– Serge VELAY, « Les “allures fantastiques” de Jean Paulhan », *La Quinzaine littéraire*, n° 465, du 16 au 30 juin 1986, p. 12abcd et p. 13abcd [page « Correspondances, souvenirs » ; intertitres « “Une allure fantastique” », « Logique et Vérité » et « La littérature est une fête » ; photo légendée « Aux Arènes de Lutèce avec Marcel Jouhandeau ».

Le 28 septembre 1986, Serge Velay expose à Maurice Nadeau, en trois pages dactylographiées, les raisons pour lesquelles il renonce à rendre compte pour *La Quinzaine littéraire* de la correspondance Jean Paulhan-Francis Ponge, annotée par Claire Boaretto].

– n.s., « Michel Polac : Monsieur touche à tout », *périodique non identifié*, 16 juin 1986 [sur FR3, le 16 juin 1986, à propos du livre de Michel Polac : « Mais il veut aussi écrire : son premier roman, “La Vie incertaine” paraît en 1956 chez Gallimard, très soutenu dans la maison par Albert Camus et Jean Paulhan – pas moins ! »]

– Jean d’ORMESSON, « L’amour des lettres » dans « La chronique du

temps qui passe », *Le Figaro Magazine*, vendredi 11 juillet 1986, p. 17ab [extrait : « *Il m'a semblé – est-ce que je me trompe ? – que c'est Ponge qui mène le jeu. À côté de lui, Paulhan, le mystérieux Paulhan, ce farceur génial de Paulhan prend des allures de petit garçon.* » (texte cité col. a)]

– Philippe DELAROCHE, « Écrivez donc des lettres », *La Croix. L'Événement*, 106^e année, n° 31434, samedi 12 juillet 1986, p. 9abcde [sur Melville, Joyce et Jean Paulhan épistoliers].

– n.s., « Sur les pas de Jean Paulhan », *Midi libre*, 22 juillet 1986 [« Littérature » ; photo légendée : « *Notre photo : Jean Paulhan jouant aux boules dans les arènes de Lutèce, en 1959. Nîmois vivant dans la capitale, il n'avait pas oublié ses origines méridionales.* »]

– Jérôme GARCIN, « Quand Paulhan et / Ponge cancanient... », *Le Provençal. Journal des patriotes socialistes et républicains*, n° 14993, dimanche 10 août 1986, p. 11a [rubrique : « Jérôme Garcin a choisi pour vous »].

– Jean-Charles GATEAU, « Jean Paulhan, le cerveau de la N.R.F. », *Journal de Genève*, n° 190, samedi 16-dimanche 17 août 1986, p. IVbcde du supplément « Samedi littéraire » [rubrique : « lettres françaises » ; sur le *Choix de lettres* ; dessin de Jean Paulhan légendé de sa main : « *La / Société / Mange / Ses / Enfants / Pour / Leur / Conserver / Une / Mère (Aug. Comte)* »].

– Pol VANDROMME, « La N.R.F. : de Gide à Paulhan », *Pourquoi pas ?*, 20 août 1986, p. 73-74 [rubrique « Livres »].

– Christian JACOMINO, « Ponge-Paulhan, des lettres de parti pris », *Libération*, nouvelle série, n° 1635, vendredi 22 août 1986, p. 21ab-22a [portrait photographique de Francis Ponge à la cigarette légendé : « *N'est-ce pas les philosophes qui en fin de compte auront le mieux lu Francis Ponge ? (Ici, en 1954)* »].

– L.L., « Lettres ivres », *La Croix. L'Événement*, 100^e année, n° 11408, samedi 23 août 1986, p. 11cde [page « Livres et idées » ; photo légendée « *Francis Ponge en 1950. Son mutisme apparent cache une réflexion sur la poésie et sur les choses.* »]

– Patrick KÉCHICHIAN, « Francis Ponge et Jean Paulhan : / une amitié épistolaire / Les heurts et bonheurs d'une amitié qui dura près

d'un demi-siècle », *Le Monde*, quarante-troisième année, n°12934, vendredi 29 août 1986, p. 14^{abcd} [deux intertitres : « “La bedaine établie” » et « “Un soleil / de première grandeur” »].

– G.B., « Les lettres / de Paulhan / Le “choix” ne fera / que trois volumes », *La Tribune de Genève*, 5 septembre 1986 [trois intertitres : « Histoire d'O », « Une correspondance aussi drôle qu'intelligente » et « Un maître zen »].

– Michel COURNOT, « Une empoignade en 697 épîtres / Ponge et Paulhan ont des mots », *Le Nouvel Observateur*, n° 1139, du 5 au 11 septembre 1986, p. 80^{abc} [sous-titre : « Quarante-cinq ans / d'affection, / de vengeances, / de comédie et / d'embuscades. / Quel chef-d'œuvre ! »]

– « Nuestros amigos », *CeN.T. Journal de l'immigration espagnole républicaine*, Toulouse, n° 176, 30 septembre 1986 [extrait : « *Paulhan Jean, otra excepcion favorable* »].

– Thomas de QUINCEY, *Sur le heurt à la porte dans Macbeth*, Montpellier, Fata Morgana, 1986, p. 7 [dans un ouvrage de 63 p. achevé d'imprimer le 30 septembre 1986, extrait d'une lettre de Jean Paulhan à Antonin Artaud datée de 1932 et placée en exergue par Gérard Macé].

– Adrien Le BIHAN, « Choix de lettres de Jean Paulhan (tome I : 1917-1936) », *Esprit. Changer la culture et la politique* [dir. Paul Thibaud ; réd. en chef : Olivier Mongin], n° 119, octobre 1986, p. 112^{ab}-113^{ab} [début : « *Mauriac l'aimait* “autant qu'on peut aimer un Chinois” » ; extrait : « *Jean Paulhan était celui qui tendait la gaffe, par le bon bout, aux écrivains menacés de couler avec le troupeau.* »]

– Henri THOMAS, *Une saison volée. Roman*, Paris, Gallimard, 1986, 175 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 2 octobre 1986, ouvrage daté « *Houat, Noël 1985* » in fine (p. 170), voir les mentions de Jean Paulhan p. 49, 62 (« *non pas au directeur de la N.R.F. niaisement appelé l'Éminence Grise, mais à l'écrivain, au philosophe, au fils de Frédéric Paulhan, — longue histoire — souvenir des années de Londres et de Boston, et avec cela, au sortir du lycée, avec Peillet, qui lui avait rencontré Paulhan... Mais de Peillet (qui n'était pas encore Sainmont) et de lui, lequel avait lu le premier Les Causes célèbres et Les Hain-Tenys... ?* »), 65, 66, 68, 69, 70, 73, 74, 75, 129, 130, 131, 133, 144].

– Claude DARRAS, « Clair et obscur du langage », *Le Provençal*, 30 novembre 1986 [sur l'éditeur Spectres familiers].

– Michel CRÉPU, « L'amour des lettres... », *Panorama. Le Mensuel chrétien* [dir. de la publication Georges-Paul Cuny], n° 210, décembre 1986, p. 79abc [photo Viollet légendée « Jean Paulhan : / le charme / discret de / la conversation » ; la correspondance de Jean Paulhan traitée entre celles de Tolstoï et du président de Brosses].

– Peter FAWCETT, « Greatness through method », *TLS*, 26 december 1986, p. 1440 [page « French Litterature » ; sur le *Choix de lettres*, t. I et la *Correspondance* Jean Paulhan-Francis Ponge].

1987 – Francesca PETROCCHI, « Lettere inedite di Ungaretti a Mussoloni (1922-1942) », *Letteratura Italiana Contemporanea* [dir. Giorgio Petrocchi e Mario Petrucciani], Appendice VII, 1987, p. 187-232 [voir p. 216 la lettre de Giuseppe Ungaretti à Mussolini [aggio-giugno 1927], citant une lettre de Jean Paulhan à Ungaretti : « Si Marsan me donnait un bon article sur Mussolini, je tâcherais de la publier dans la N.R.F. Je lui en parlerai. Je crois que ça entraînerait quelques désabonnements, mais tant pis. Mussolini est le seul homme politique d'Europe qui me soit aujourd'hui tout à fait sympathique. Et non dédain pour les pauvres idées dont vivent aujourd'hui nos parlements. »]

– n.s. « Les éditions “Spectres Familiers” [...] », *Action poétique*, 1^{er} trimestre 1987, n° 106, p. 87 [suite : « [...] (4 rue Gabriel Péri, 83760, Le Revest-les-Eaux) nous propose [sic] la réédition d'un texte peu connu, mais de toute beauté, de Jean Paulhan. Par delà l'artifice (et malgré la qualité ici requise), un peu éventé, du rêve et de son commentaire décalé, ce texte brille par son écriture en proie à la syntaxe. C'est tellement précis et tellement “comme il faut” qu'une tension plombe chaque phrase (qui pourtant reste souple). C'est flamboyant d'efficacité dans le subtil dépouillement. »]

– n.s., « Paulhan (Jean) / Le pont traversé / 16,5 x 12, 66 p. / – 1986, Spectres familiers – 60 F », *Bulletin critique du livre français*, n° 493, janvier 1987, p. 15 [rubrique « Essais » ; n° 137066 ; pour un « (large public) »].

– Gilles QUINSAT, « Correspondance de Jean Paulhan et Francis Ponge (Gallimard) », *La N.R.F.*, n° 408, janvier 1987, p. 100-102 [rubrique « Notes » puis « Littérature »].

– Yves BERGER, propos recueillis par Pierre Boncenne, *Lire*, n° 137, février 1987, p. 21-30 [sur Jean Paulhan, voir p. 24c et 25abc ; extrait : « Avec Paulhan, c'était un prodigieux jeu intellectuel fait de non-dit, de dérobades, de demi-teintes, de phrases inachevées. » (p. 25a) ; jouent aux boules avec Paulhan : Claude Simon, Jérôme Lindon, Audiberti, Jouhandeau, les frères Tœsca, Jacques Bens, Pierre Béarn, André Bay, Bernard Pivot (p. 24) et Bernard Privat, le neveu de Grasset (p. 25) ; au prix Fémina, Dominique Aury a toujours voté pour un auteur Gallimard, à l'exception du *Sud* d'Yves Berger].

– Georges HILLERET, « Jean Paulhan », *Télérama*, avril 1987 [photo légendée « Jean Paulhan » ; fin : « Dans le défilé de tous ceux qui l'ont évoqué, c'est Yves Berger qui en a le mieux parlé. »]

– *n.s.*, « 20.35 / Paulhan / le Patron / ou / L'Aventurier / de la sagesse / une émission de / Jean-Claude Zylberstein / et Jean Pradinas / réalisation de Jean Pradinas », *Télérama*, 14 avril 1987.

– *The French Review*, vol. 60, n° 6, mai 1987, p. 765 [page « L'année littéraire » ; alinéa complet : « Dans le Choix de lettres de Jean Paulhan, nous trouvons confirmation de ce que cet auteur n'a jamais été surpassé par aucun écrivain épistolaire. Ce Choix comporte des missives écrites entre 1917 et 1936, les grandes années de sa collaboration à la Nouvelle Revue Française. À travers Paulhan, nous apercevons bien des écrivains de notre temps. »]

– Charles Le QUINTREC, *Les Lumières du soir*, Paris, Albin Michel, 1987, 390 p. [dans un livre achevé d'imprimer en septembre 1987, mentions de Jean Paulhan à propos de Louis Guilloux, p. 15 (« Bien sûr, dans les années soixante, on le voyait souvent sur les bords de la Seine, non loin du bureau de Marcel Arland et de la partie de boules de Jean Paulhan, mais à la première alerte, et quand jouait la nostalgie, il reprenait le train pour le plaisir de déambuler à l'ombre de la cathédrale Saint-Etienne et dans les rues Saint-Vincent et Saint-Guillaume dont il aimait l'odeur qui remontait à Villiers. ») et p. 334-335 (« Louis Guilloux, quittant une partie de boules de Jean Paulhan, se rend chez Gallimard pour bavarder avec Gaston. ») À la fin du volume, qui se termine avec le journal de l'année 1984, pas de mention du centenaire de Jean Paulhan].

– Bernard FRANK, « La sortie littéraire ! », *Le Monde*, 2 septembre 1987 [rubrique : « Digressions, par Bernard Frank » ; Bernard Frank emporte avec lui *Le Marquis de Sade et sa complice* : « *Le charme de Paulhan qui enlève de sa monotonie à ces grandes plaines russes, à ces greniers à blé de l'Ukraine que sont trop souvent les romans du divin Marquis. On trouve dans ce petit livre la déposition de Jean Paulhan du 15 décembre 1956, quand le ministère public attaque en justice les éditions Jean-Jacques Pauvert et que M^e Maurice Garçon appelle à la barre Jean Paulhan...* »]

– R.S., « *Paul Valéry ou / la littérature / considérée comme un faux / Le Marquis de Sade / et sa complice / par Jean Paulhan* », *L'Express*, n° 1888, 11-17 septembre 1987, p. 120b [rubrique : « Interlignes » ; photo légendée : « Jean Paulhan : / deux textes / critiques » ; fin : « *L'admiration et la haine, pour juger une œuvre, valent n'importe quel système.* »]

– Maurice CHAVARD, « Si c'était à refaire », *Témoignage chrétien*, n° 2254, du 21 au 27 septembre 1987, p. 23abcd [page « Lire, voir et entendre » puis « Pamphlet » ; début : « La réédition de la *Lettre aux directeurs de la Résistance*, de Jean Paulhan, démontre l'actualité d'un sujet qui est au fond de tous les temps... » ; photo légendée « Jean Paulhan / Un goût amer » ; sur la *Lettre aux directeurs de la Résistance*, Ramsay, 56 p., 59 F.]

– Serge VELAY, « Le marquis de Barre / et Raymond Sade », *La Quinzaine littéraire*, n° 494, du 1^{er} au 15 octobre 1987, p. 16ab [début : « *Quand, le 11 septembre dernier, à l'issue de l'émission "Apostrophes" dont il était le principal invité, M. Raymond Barre reçut en cadeau de Bernard Pivot un exemplaire de Jean Paulhan : Le Marquis de Sade et sa complice (choix de textes préfacé par Bernard Noël), sans doute ignorait-il quelle bombe à retardement son hôte lui glissait entre les mains. Le "meilleur économiste de France" venait, durant près d'une heure et demie, d'enfoncer doctement, à coup de poncifs, les portes ouvertes de la littérature consensuelle, et voici qu'on lui offrait sous la forme d'un petit livre l'exacte contre-épreuve de ses propos et de sa laborieuse prestation !* »]

– n.s., *Fiac*, 1987, 10 octobre 1987 [texte complet : « 2 000 000 F / Prix élevé pour ce Portrait de Jean Paulhan / par Jean Dubuffet, le père de l'« art brut ». / Gouache et encre du Chine, Galerie Daniel Varenne / (ci-contre) » ; au verso, le titre « FIAC / Est-ce ou non / la foire / aux

vanités ? » ; la cote 4° Wz 6999 (1975-1995) de la BNF contient des documents publicitaires de la FIAC, mais aucun pour 1987].

– Catherine POZZI, *Journal 1913-1934*, préface de Lawrence Joseph, Paris, Ramsay, 1987, 681 p. [dans un volume de la collection « Pour mémoire » achevé d'imprimer le 26 octobre 1987, mentions de Jean Paulhan p. 330, 331, 350, 363, 366, 370, 371, 372, 402, 406, 443, 444, 452, 453, 467, 484, 485, 489, 515, 527, 529, 530, 531, 534, 538, 588, 593, 613, 614, 615, 618, 623, 624, 654, 656, 657, 658, 659].

– Pierre ASSOULINE, entretien avec « Etiemble », *Lire. Le Magazine des livres*, n° 146, novembre 1987, p. 36-39, 41-42, 45 et 48 [extrait : « *Paulhan était l'homme fort de / la NRF. Je le suivais / comme un chien couchant.* » (p. 42c)].

– n.s., « Jean / Paulhan / Le marquis de / Sade / et sa complice », *Lire. Le Magazine des livres*, n° 147, décembre 1987, p. 101abc, 102ab et 104abc [photo à la cigarette : « *Paulhan fut le / grand maître des / lettres françaises / de 1920 à 1940, / comme patron de / la NRF. (Photo / Riboud/Magnum).* » ; sur *Paul Valéry ou la littérature considérée comme un faux* et la correspondance de Jean Paulhan avec André Suarès ; extrait de la déposition de Jean Paulhan au procès intenté contre Jean-Jacques Pauvert, p. 102 et 104].

– ETIEMBLE, *Lignes d'une vie. Naissance à la littérature ou Le Meurtre du Père*, Paris, Arléa, 1988, 333 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 7 décembre 1987, voir p. 14 : « *meurtre du père (en l'espèce : Jean Paulhan)* », p. 26 : « *Paulhan qui allait devenir le père que, depuis la mort du mien, j'avais inconsciemment cherché* » et *passim*].

– François TRÉMOLIÈRES, « *Choix de lettres. I. 1917-1936. La littérature est une fête. Correspondance 1923-1968 avec Francis Ponge* », *Universalis* 1987, p. 466bc et 467ab [dir. Jacques Bersani] [pages « Culture et œuvres » puis « Les faits culturels » ; extrait : « *si Gallimard consacre l'effort méritoire et le plus souvent bénévole de ceux qui collectent une matière réellement considérable, il n'entreprend pas pour autant une édition des Œuvres complètes, alors que celle du Cercle du livre précieux (1966-1970) n'est plus disponible : d'où le risque de pervertir le jugement sur un auteur à demi méconnu, en confortant son image d'homme de l'ombre au détriment de la lecture effective des essais, récits et fictions qu'il a laissés. Ensuite et surtout parce que Paulhan savait mieux que personne ce qu'éditer veut dire.* »]

1988 – Ghislain SARTORIS, « Jean Paulhan / Petite Préface à toute critique / Essai / 1988. 112 p. 12/19. 63 F. », *Prospectus*, Cognac, Le Temps qu'il fait, Numéro vingt et un, p. 6 [coupure absente au fonds Paulhan].

– Ghislain SARTORIS, « Jean Paulhan / La Preuve par l'étymologie / Essai / 1988. 136 p. 12/19. 75 F. », *Prospectus*, Cognac, Le Temps qu'il fait, Numéro vingt et un, p. 7 [coupure absente au fonds Paulhan].

– René JACQUELIN, « Correspondance de Jean Paulhan et André Suarès (Gallimard) », *La N.R.F.*, n° 420, janvier 1988, p. 105-106.

– François BOTT, « Chers épistoliers / Une missive de Jean Grenier et des lettres d'André Suarès dans le courrier de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. André Fontaine], quarante cinquième année, n° 13369, vendredi 22 janvier 1988, p. 13abcd et 19abc [supplément *Le Monde des livres* en pagination continue ; à propos de *La Dernière Page* de Jean Grenier et de la *Correspondance Jean Paulhan-André Suarès* ; extrait : « *Quand ne sévissait pas encore la tyrannie du téléphone [...] Je parie que Jean Paulhan et Jean Grenier se seraient protégés de tous les fâcheux avec un répondeur, cette voix qui annonce, à votre place, que vous êtes absent, occupé ou réclamé par autre chose — ce qu'il serait difficile de formuler soi-même sans manquer aux règles de la civilité. [...]* » Jean Grenier se conduit comme un frôleur, qui tourne autour de l'une ou de l'autre, les délaisse, revient, repart. « *Tandis que Jean Paulhan se montre rétif à l'indécision de la pensée, Jean Grenier l'accepte ou l'entretient.* »

Texte repris sous le titre « Jean Paulhan (I) / Chers épistoliers » dans *Mauvaises fréquentations. Portraits littéraires*, Paris, Éditions Manya, 1992, p. 101-106 — un volume de 174 p. qui ne précise pas les premières dates de publication des articles ; voir aussi « Jean Paulhan (II) / Comment consoler une demoiselle ? », p. 107-111, sur *La Vie est pleine de choses redoutables*].

– n.s., « Correspondance Jean Paulhan-André Suarès 1925-1940 » et « Paulhan (Jean) / Paul Valéry ou la littérature considérée comme un faux », *Bulletin critique du livre français*, n° 506, février 1988, p. 187 et 192 [rubriques « Editions critiques » et « Critique littéraire » n° 141696 et 141707].

– Jean CLÉMENTIN, « Drôle de drame », *Le Canard enchaîné*, 73^e année, n° 3512, mercredi 17 février 1988, p. 7abc [rubrique : « Lettres

ou pas Lettres » ; sous-titre : « *Un presque octogénaire massacre feu son père / et s'administre une correction.* » ; sur *Lignes d'une vie* de René Etiemble, voir *supra* au 7 décembre 1987 ; dessin de Pancho : Etiemble tient un pistolet en main droite et en main gauche un livre de Paulhan qu'il a déjà troué de balles].

– « 23.20 / “Un siècle / d'écrivains” : / Jean Paulhan », *Télé-Star*, n° 594, 15 février 1988, p. 77 [portrait photographique à la moustache ; page au fonds Paulhan ; numéro absent à la B.N.F.]

– Guy DUMUR, « Les Mémoires littéraires d'Etiemble / Gide, Paulhan et moi, / et moi, et moi... », *Le Nouvel Observateur*, n° 1216, du 26 février au 3 mars 1988, p. 92 [chapô : « *Comment la / vie d'Etiemble a été / marquée du / sceau des papes de / la “NRF”, / impitoyables, / inoubliables* » ; sur *Lignes de vie* de René Etiemble, voir *supra* au 7 décembre 1987].

– Georges LAFFLY, « Crime passionnel : / Etiemble assassine Jean Paulhan », *Le Figaro magazine*, vendu avec le n° 13529 du *Figaro*, samedi 27 février 1988, p. 52abcd [rubrique : « Livres / Essai » ; à propos du livre de René Etiemble, *Lignes d'une vie*, voir *supra* au 7 décembre 1987 ; extrait : « *Etiemble publie ses Mémoires et défraie la chronique... littéraire. Pourquoi diable a-t-il attendu près de quatre-vingts ans pour tuer son père spirituel ?* »]

– Louis SEGUIN, « Les lignes et la main », *La Quinzaine littéraire*, n° 504, du 1^{er} au 15 mars 1988, p. 5abcd [rubrique : « Les livres de la quinzaine » ; intertitres : « Un beau désordre » et « La langue comme enjeu » ; portrait photographique au chapeau légendé « Etiemble » ; extrait : « *Pat Paulhan s'étale dans la poussière et René le Kid s'éloigne. Le langagier a eu raison du linguistique.* » (col. a)]

– F.G. [Françoise GIROUD], « L'homme au pompon rouge », *Le Nouvel Observateur*, n° 1217, du 4 au 10 mars 1988, p. 31bc [rubrique : « La télévision / par Françoise Giroud » ; portrait photographique légendé « (René) Etiemble » ; extrait : « *Sur “la cruauté” de Jean Paulhan dont il fut, dit-il, l'esclave, sa première rencontre avec André Gide, avec Aragon, les partouzes d'André Breton, le vieil homme a été savoureux. Une belle pièce dans la collection “Mes grands intellectuels” constituée par Bernard Pivot.* »]

– Renaud MATIGNON, « “Apostrophes” / Antenne 2, 21 h. 25 / Etiemble : un festival », 1988 [portrait photographique légendé « René

Etiemble et Bernard Pivot » ; extrait : « *Paulhan qui l'envoûte, et sur qui aujourd'hui il libère une rancune féroce.* » ; Renaud Matignon est critique littéraire au *Figaro*].

– Dominique FISHER, « Jean Paulhan : Toward a Poetic/Pictural Space », *The French Review*, U.S.A., vol. 61, n° 6, may 1988, p. 878-883.

– Robert AULOTTE, professeur émérite à la Sorbonne, président de la Société des amis de Montaigne, « Pour finir, sans terminer et sans conclure », dans *Montaigne : “Essais”*, Paris, P.U.F., 1988, coll. « Que sais-je ? » [dans un volume achevé d'imprimer en septembre 1988, voir p. 121 : « *Devant son portrait, Jean Paulhan évoque Sade ou Gilles de Rais : d'inquiet, Montaigne devient inquiétant.* »]

– Dora BIENAIMÉ, « Carteggio Paulhan-Ponge », *Alfabeto. Quindicinale di arti scienze e lettere* [dir. Gino Patti], Roma, 10^e année, n° 112, septembre 1988, p. 15-16 [sur la correspondance entre Jean Paulhan et Francis Ponge et le tome premier du *Choix de lettres*].

– Jacques ROUBAUD, « Le paradoxe du rhéteur / Le Belaval amateur de rhétorique est-il l'ennemi de Belaval philosophe et du Belaval poète ? », *Le Monde* [dir. André Fontaine], quarante-cinquième année, n° 13666, vendredi 9 septembre 1988, p. 19^{cdef} du supplément « Le Monde des livres » [texte cité par Isabelle Hamet, dans *Mon Belaval...*, Nîmes, Mon édition, 2023, p. 32-35].

– Thomas FERENCZI, « Les mots de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. André Fontaine], quarante-cinquième année, n° 13574, dimanche 18-lundi 19 septembre 1988, p. 25^{ab} du supplément « Radio Télévision / Communication » qui « Ne peut être vendu séparément » [rubrique : « À voix nue » ; sur les entretiens avec Robert Mallet].

– Michèle CHAMPENOIS, « Le Corbusier / en trois rencontres », *Le Monde* [dir. André Fontaine], quarante-cinquième année, n° 13597, samedi 15 octobre 1988, p. 17^a [pages « Le Monde sans visa » ; début : « *Le Guide d'un petit voyage en Suisse n'est pas un guide. C'est un livre, très petit de format en effet, mais de grande ironie, que Jean Paulhan publia à la NRF en 1947.* »]

– Fabrizio d'AMICO, « Quel geniale locandiere », *La Repubblica*, Roma, 16 octobre 1988, p. 33 [titre non communicable à la B.N.F.]

- Natacha WOLINSKI, « 20 ans après / Le mystérieux Paulhan / dans le secret des tribus », *Pages et livres. Télérama et Librairies Clé*, n° 9, novembre 1988, p. 8abcd et p. 9abcd [portrait de Jean Paulhan dans son bureau légendé : « “On dit que la NRF est ennuyeuse, qu’en pensez-vous ?” »]

- Jean-Claude PIROTTE, « Reumaux, / dernier poète du Graal », *La Liberté du Morbihan*, Lorient, 44^e année, n° 256, vendredi 4 novembre 1988, p. 24cdefg [page « Langages » ; « La chronique paresseuse de Jean-Claude Pirotte » ; sur la correspondance Paulhan-Perros, col. e seulement].

- Pascal PIA, « La lettre légendaire de Pascal Pia à André Gide », *La Quinzaine littéraire*, n° 520, du 16 au 30 novembre 1988, p. 29cd [rubrique : « Journal de lecture » ; Jacqueline Paulhan autorise Pascal Pia à reproduire dans *La Quinzaine littéraire* la « stupéfiante lettre » qu’il avait envoyée à André Gide, que l’on croyait perdue, mais dont une copie avait été transmise à Jean Paulhan ; Pascal Pia proposait à André Gide d’écrire lui-même une préface à Rimbaud signée Gide].

- Elena GUICCIARDI, « Ungaretti nella Senna », *La Repubblica*, 13^e année, n° 278, dimanche-lundi 18-19 décembre 1988 ; 10^e année, nouvelle série, n° 99 [rubrique : « Repubblica cultura »].

- John STURROCK, « Exposing a primitive belief », *TLS*, n° 4437, 23 dec. 1988 [sur *La Preuve par l’étymologie*, aux éditions Le Temps qu’il fait].

- France HUSER, « Quand Florence Gould réunissait les artistes / Déjeuner avec Julius, Godelle et le Meuble », *Le Nouvel Observateur*, n° 1260, du 29 décembre 1988 au 4 janvier 1989, p. 66abc-67abc [chapô : « France Huser a rencontré François Chapon, conservateur en chef de la Bibliothèque Jacques-Doucet, qui publie “Par le don de Florence Gould”, recueil de lettres envoyées à cette belle américaine par ses fidèles admirateurs : Jean Dubuffet, Jean Paulhan, Marcel Jouhandeau... » ; portrait peint légendé : « Portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet (en haut à droite, la dédicace porte “A Florence Gould”) »].

- B.F. [Bernard FRANK], « Plus de “NRF” », *Le Nouvel Observateur* [« La chronique de Bernard Frank » ; trois intertitres, « I. – Eloge de la vieillesse », « II. – Histoire de chouettes » et « III. – “Il m’a blessé / tout de même” » ; copie datée 1988 au fonds Paulhan].

– « Jean PAULHAN (1884-1968) », dans Coll. KAMIKAZE, *Petit / dictionnaire / des / farceurs / et des / gens sérieux de / ce siècle : écrivains et artistes*, Paris, Albatros, 1988, p. 105-106 [dans un volume de 170 p., voir la fin de l'article « Paulhan (Jean) » : « Si Picasso est l'empereur des farceurs en peinture, Paulhan, lui, est l'empereur des farceurs en littérature. Un imposteur qui finissait par croire à ses impostures. » ; au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Pierre Oster à Jacqueline Paulhan : « Voici la réponse / du cher René Etiemble. / Peut-être à mercredi, / je ne sais. / Pierre », et de la main d'Étiemble : « En vous remerciant de votre / grossièreté, qui me flatte. »]

– Jean-Jacques DIDIER, « Jean Paulhan, *Choix de lettres*. Tome I », *Les Lettres romanes*, Louvain, Université catholique de Louvain, tome XLII, n° 1-2, février-mai 1988, p. 146-149.

1989 – Jean-Jacques DIDIER, « Les activités de Marcel Arland écrivain et critique entre 1940 et 1944 », *Les Lettres romanes*, tome XLIII, n° 1-2, février-mai 1989, p. 69-83 [mentions de Jean Paulhan p. 69, 70, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80].

– Sylvain LABOUREUR, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, T. I, *Gravures et lithographies individuelles*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1989, p. 179-180 [au sujet de la 8^e planche des *Petites Images de la Guerre sur le front britannique*, « Les Tranchées dans le village », retenue pour le *Guerrier appliqué*, Gallimard, 1930].

– Zeev STERNHELL & Anne-Marie DURANTON-CRABOL, propos recueillis par Annette LEVY-WILLARD, « La droite française à la conquête des esprits », *Libération*, nouvelle série, n° 2397, jeudi 2 février 1989, p. 26bcde et 27ab [à propos de la sortie de deux ouvrages *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Fayard, 1989, 424 p. et *Visages de la nouvelle droite*, Presses de la fondation des Sciences politiques, 1989, 267 p.]

– Daniel DOBBELS, « La place d'Assas à Nîmes, revue / par Martial Raysse », *Libération*, nouvelle série, n° 2415, jeudi 23 février 1989, p. 44c [page « Culture / Guide » ; avec deux photographies de l'événement].

– B.S., « Marcel Arland en Belgique : / rencontres autour d'une œuvre vivante », *Le Courrier de l'Escaut. Vers l'avenir*, 2 mars 1989 [mention de Jean Paulhan].

- « Rencontres Marcel Arland », *La Cité*, Bruxelles, 2 au 8 mars 1989 [extrait : « (un poste qu'il occupera seul jusqu'en 1977 après la mort de Jean Paulhan en 1968) » ; événement organisé par l'association Présence de Marcel Arland (Melun) et la revue *Indications* (46^e année) de Bruxelles du 4 au 17 mars 1989].

- Luc NORIN, « Retour en force / de Marcel Arland / exposition, récital, colloque de spécialistes : / ce sont les jeunes qui redécouvrent Arland », *La Libre Belgique*, Bruxelles, 9 mars 1989 [mention de Jean Paulhan et belle erreur en fin : « *Même si son œuvre est dans la Pléiade, Marcel Arland n'a jamais eu, pour le public sa juste place.* » Numéro absent à la B.N.F., entre le n° 66 du mardi 7 mars et le n° 70-71 des 11-12 mars 1989].

- André BERNE-JOFFROY, « Erinnerungen und Anmerkungen um die Paulhan-Austellung und ihren Katalog », *Bilderstreit. Widerspruch, Einheit und Fragment in der Kunst seit 1960*, 1989, p. 367-376 [traduction du français par Stefan Bartmann ; la version française est sur 15 f° dactylographiés].

- Brigitte OUVRY-VIAL, *Henri Michaux. Qui êtes-vous ?*, La Manufacture, 1989, 257 p. [dépôt légal au 2^e trimestre 1989 ; mentions de Jean Paulhan p. 44, 57, 60-62, 64, 69, 73, 74, 77-79, 80, 87-89, 91, 93, 94, 98, 103, 109, 110, 112, 113, 117, 119, 129, 130-132, 136, 138, 139, 145, 148, 153, 157, 158, 166, 170-172, 195, 200, 203 et 214].

- Hervé GAUVILLE, « Chaissac à malices », *Libération*, nouvelle série, n° 2459, lundi 17 avril 1989, p. 47abcde [portrait photographique : « **Le seul homme**, peut-être, à être parvenu à mettre la ville à la campagne » et ill. « **Visage** sur panier d'osier » ; extrait : « *Tout au long de sa vie, il entretenait une correspondance fournie avec les peintres Camille Bryen ou Jean Dubuffet, avec les écrivains Jean Paulhan ou Raymond Queneau* »].

- Claire PAULHAN, propos recueillis par Natacha Wolinski, « Claire Paulhan : / coupure n'est pas / toujours censure », *Pages et livres. Télérâma et librairies Clé*, n° 13, avril 1989, p. 7ab [page « Genre » ; directrice depuis 1987 de la collection « Pour Mémoire » aux éditions Ramsay, émue par la rumeur de coupures pratiquées dans le *Journal* de Matthieu Galey, Claire Paulhan s'explique sur son métier ; exemples pris dans le *Journal* de Jean Follain et les carnets de Jean Grenier, *La dernière page*].

– *n.s.*, « Académie cévenole », *Le Pays cévenol et Cévennes*, Alès, nouvelle série, 35^e année, n° 1396, samedi 6 mai 1989, p. 2b du supplément *Le Petit Cévenol* [à l’occasion de l’exposition « Peintures, gouaches et lithographies » de Sarthou à la galerie Du Quesne de Castillon-sur-Gard, citation du texte de Jean Paulhan : « *Sarthou travaille dans la rigueur. Il fait songer à un moraliste.* [...] »]

– Franco MARCOALDI, « Tradutto / un saggio / di Jean Paulhan / sulla critica / letteraria : “I fiori / di Tarbes” / Le parole / sono / gemme ? », *La Repubblica*, 11 maggio 1989, *n.p.*, col. *bcde* [intertitres « Se le dita / sono / delicate » et « *A che serve / passare / per i tetti* » ; reproduction du portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet titré dans la toile « Souvenir / de / St Moritz / Juillet 45 » et légendé « Jean Paulhan / in un ritratto / di Jean Dubuffet » ; au fonds Paulhan, coupure référencée à la main par Renato Turci].

– Michael GIBSON, « Jean Fautrier : Enigmatic in Life and Art », *International Herald Tribune*, New York, Saturday-Sunday 3 juillet 1989 [rubrique : « Arts / Leisure » ; un intertitre : « Ruling in Finlay Case » ; reproduction photographique d’une sculpture de Fautrier légendée « “Woman Combing Her Hair,” a Fautrier bronze of 1929. »]

– Renato BARILLI, « Paulhan, astuto detective della parola », *Corriere della Sera*, Milano, anno 124, n° 154, 5 juillet 1989, p. 3*cde* [surtitre : « Le idee di un letterato che fu l’eminenza grigia dell’editoria francese »].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / Il fiori di Tarbes / Marietti / pp. 161, L 18.000 », *Tutti libri*, 8 juillet 1989 [texte complet : « *Un viaggio attraverso i problemi e il significato del linguaggio in letteratura, con particolare attenzione per la scrittura intesa come centro dell’opera : un libro uscito nel 1941, fitto di aforismi e paradossi, scritto dall’ex direttore della “Nouvelle Revue Française”, vicino a dadaisti e surrealisti, anticipatore delle teorie strutturaliste.* »]

– Raymond CASTANS, « La cuisine provençale gaie et succulente des immortels », *Le Figaro*, numéro spécial « Méditerranée » août 1989, p. 66-67 [rubrique : « Guide de l’été » ; les culs-blancs rôtis de Pagnol, la bouillabaisse de Fernandel, la brandade selon Jean Paulhan : « *Succulent !* » ; Raymond Castans goûte à une brandade préparée selon les règles de Simone Lheureux, en compagnie de Jean Paulhan, « *gastronome averti* » : pourquoi la brandade ? Selon Paulhan, « *parce qu’il faut malaxer si énergiquement le mélange morue-huile d’olive* »]

qu'on eût dû l'appeler "la branlade". Des pudibonds en ont changé une lettre. »]

– Friedhelm KEMP, « Jean Paulhan als Briefschreiber. / Eine Übersicht », *Neue Zürcher Zeitung und schweizerischer Handelsblatt*, n° 156, Samstag/Sonntag 8-9 juillet 1989, p. 69ab [rubrique : « Literatur und Kunst » ; deux exemplaires au fonds Paulhan, l'un contrecollé, l'autre en coupures].

– Paul FOURNEL, « Éditer la littérature [...] », dossier de presse des Éditions Seghers, septembre 1989, première des six pages [*La vie est pleine de choses redoutables* et correspondance avec Ungaretti].

– P. KÉ. [Patrick KÉCHICHIAN], « Sans oublier / les classiques... », *Le Monde*, quarante-sixième année, n° 10970, vendredi 1^{er} septembre 1989, p. 12a [extrait : « *Le livre le plus attendu est celui qui rassemble les écrits autobiographiques de Jean Paulhan, publiés par Claire Paulhan chez Seghers sous le titre La Vie est pleine de choses redoutables ; de Paulhan également paraîtront chez Gallimard les lettres échangées avec Ungaretti.* »]

– Elena GIUCCIARDI, « Montale ? Un pidocchio », *La Repubblica*, mardi 5 septembre 1989, col. abcdefg [rubrique : « la Repubblica Cultura » ; deux portraits photographiques légendés : « *A fianco : Giuseppe / Ungaretti. A destra / Jean Paulhan* »].

– Jean-François ERCKSEN, « La vie filigrane / de Jean Paulhan », *Ouest France*, Rennes, automne 1989 [sur *La Vie est pleine de choses redoutables* ; portrait crédité « (Photo Agip) » ; coupure non datée au fonds Paulhan].

– Claire PAULHAN, « Un inédit de Jean Paulhan », *Littératures*, n° 21, automne 1989, p. 173-174 [pour présenter « Malama », un inédit de Jean Paulhan daté de 1910, p. 174-175 ; cette publication précède celle du *Fruit dans la forêt*, chez Seghers, en mars 1990].

– Jean-Michel MOLINS, « Notes d'une vie intense », *Nîmes Matin. Le Méridional*, 45^e année, n° 15287, samedi 23 septembre 1989, p. 7bcde [sans mention du directeur du journal ; reproduction de la couverture de *La Vie est pleine de choses redoutables* ; nous remercions pour son aide Pascale Bugat, des archives départementales du Gard].

– Martine LECŒUR, « Paulhan le patron / France Culture 21 h. 30 et Ve. 20 h. 30 », *Télérama*, n° 2072, mercredi 27 septembre 1989, programme pour la semaine du 30 septembre au 6 octobre, p. 175cd [rubrique « Radio », encadré à la date du « 5 octobre » ; photo « Point de vue » de Jean Paulhan jouant aux boules ; extrait, note 3 : « *On attend toujours le deuxième volume de sa correspondance générale : on ne peut pas dire que Gallimard apporte un soutien empressé au travail de la Société des lecteurs de Jean Paulhan.* » »]

– n.s., « Jean Paulhan / La vie est pleine / de choses redoutables (Éditions Seghers) », *Le Commercial du Gard. Petites affiches gardoises réunies* [dir. C. Michel-Marsaud], Nîmes, n° 40, 71^e année, semaine du 27 septembre au 3 octobre 1989, p. 2cd [reproduction de la première page de couverture : ni journal, ni portraits, ni pensées, ni auto-analyse, ni essai littéraire : « *Un recueil précieux pour la connaissance de ce nîmois qui eut une influence importante sur le monde littéraire pendant quelques quarante ans.* » Nous remercions pour son aide C. Michel-Marsaud, des archives départementales du Gard].

– J.-Ph. MESTRE, « “La vie est pleine de choses redoutables” par Jean Paulhan (360 pages, 175 francs, Ed. Seghers). », *Loire matin. Le Progrès*, 8^e année, n° 2806, mercredi 27 septembre 1989, p. 20bc [dans « Livres » puis « Portraits et gourmandises » ; texte complet : « *Jean Paulhan a exercé une influence quasiment hypnotique sur la vie des lettres françaises pendant plus d’un demi-siècle. Ce Nîmois discret, écrivain rare sinon mince, personnage très relativement sympathique, fait encore l’objet d’un culte frénétique dans le milieu éditorial. Ce recueil de textes autobiographiques, en nous rendant Paulhan plus proche, sinon moins altier, contribuera très heureusement à débarrasser l’homme du mythe. Et il révèle la qualité d’une écriture dont on ne peut que regretter qu’elle ne soit pas épanouie dans une grande œuvre.* » ; même article dans *Les Dépêches du Centre-Est* et *La Tribune*].

– Antoine de GAUDEMAR, « Les fleurs de / Paulhan », *Libération*, nouvelle série, n° 2597, jeudi 28 septembre 1989, p. 24bcde [page « Livres » ; photo légendée : « *Jean Paulhan à Comiac, / près de Nîmes, en 1924* »].

– Jacques HENRIC, « un Américain à Paris et une éminence pas grise du tout », *Art Press*, n° 140, octobre 1989, p. 69cd [rubrique : « le feuilleton / de jacques henric » (sans capitales) ; reprise du portrait de

première de couverture de *La Vie est pleine de choses redoutables* légendé « J. Paulhan » ; extrait : « Une tonalité loin de toute grisaille » ; la première partie de l'article porte sur Man Ray].

– « *À propos de Jean Paulhan [...]* », Éditions Seghers, octobre 1989, n.p. [page « Revue de presse » ; « [...] plusieurs émissions de radio sur France-Culture sont prévues : Gérard Gromer consacrera à ses amis (D. Aury, T. Ferenczi, P. Oster, R. Mallet, J. Brenner, A. Berne-Joffroy, R. Judrin, P. Sollers) deux émissions Profils perdus, les 5 et 12 octobre à 21 h. 30. Claire Viret dans son émission Radio-Archives du 6 octobre à 20 h. 30, fera entendre divers enregistrements provenant d'entretiens avec J.-P. Morphée, E. Berl et M. Clavel. Le magazine d'Océaniques propose le 15 octobre un montage de films d'archives sur Jean Paulhan. »]

– n.s., « Images de Jean Paulhan », *Le Magazine littéraire*, n° 270, octobre 1989, p. 148-151 [titre courant : « Histoire littéraire » ; texte annoncé comme « Images de / Jean Paulhan » en première de couverture d'un numéro consacré à « Boris Vian » ; dix photographies, tous documents « Documents Archives Paulhan »].

– n.s. [Maurice TŒSCA ?], « Paulhan : les secrets / d'un homme discret », *Centre France loisirs*, supplément de *La Montagne* pour les jours fériés, 1^{er} octobre 1989 [*La Vie est pleine de choses redoutables* en attendant l'édition de la correspondance].

– J.-M. DY., « Paulhan, / gardien du langage », *Le Monde*, quarante-sixième année, n° 13896, dimanche 1^{er}-lundi 2 octobre 1989, p. 24^{ab} du supplément « Radio / Télévision » [Gérard Gromer a brossé pour « Profils perdus » un portrait de Jean Paulhan ; le supplément « Radio / Télévision » n'est pas conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, mais à la B.N.F., site Tolbiac].

– Gilles BROCHARD, « Le journal d'un / homme triste », *Le Quotidien de Paris* [dir. Philippe Tesson], n° 3071, mercredi 4 octobre 1989, p. Id du supplément *Le Quotidien des lettres* [début : « Nous aurions de bonnes raisons de ne pas aimer Jean Paulhan, celui qui passa pour être l'éminence grise des lettres françaises dans les années 30-50. Lui, le Résistant, se gaussait des "Mémoires" du général de Gaulle et n'aimait pas la littérature de Montherlant. »]

– J.-L.M., « France-Culture, jeudi 21 h. 30, et vendredi, 20 h. 30 / Paulhan : l'amour du langage », 5 octobre 1989 [« Sélection radio » ;

même article dans *Lyon Figaro* — un titre que la B.N.F. ne conserve pas].

– Bernard FRANK, « “Quelle joie !” », *Le Nouvel Observateur*, n° 1300, du 5 au 11 octobre 1989, p. 164^{abc} et 165^a [trois intertitres : « Page 882 », « II. – Un naturel à faire peur » et « N’oubliez pas Gaston » ; extrait : « *Vers l’an 2000, la même Pléiade commencerait à éditer la correspondance de Jean Paulhan, l’une des plus actives du siècle. Ainsi, j’aurais des raisons de vivre jusqu’à un âge avancé.* »]

– J.C. [Jacques CHESSEX], « Jean Paulhan par lui-même », *24 Heures*, Lausanne, 10 octobre 1989 [photo légendée : « *Jean Paulhan. archives* »].

– François BOTT, « La vraie vie de Jean Paulhan / Claire Paulhan a rassemblé les textes autobiographiques d’un grammairien de charme », *Le Monde*, quarante-sixième année, vendredi 13 octobre 1989, p. 37^{abcd} [page « Livres-Idees » ; intertitres : « Découvertes / sentimentales » et « D’abord / un poète » ; photo légendée « 1904 : Jean Paulhan à vingt ans » ; une coupure chez Lucien Baillaud, dans son exemplaire de *La Preuve par l’étymologie* (1953) ; trois au fonds Paulhan].

– Claude MAURIAC, « Traces », *Sud-Ouest. Grand Quotidien régional d’informations*, Bordeaux, 15 octobre 1989 [texte complet : « *Quelle surprise (et que d’occasions de surprises !) ces textes autobiographiques de Jean Paulhan, qui viennent de paraître chez Seghers. De 1904 (il a dix-neuf ans) à ses dernières années, un Jean Paulhan décontracté, simple, que l’on n’a pas à traduire, dont on n’a pas à se demander si ses citations sont ou non inventées. Quelles précisions importantes. Par exemple, ceci, dans les commentaires de Claire Paulhan, qui m’était inconnu : “En mai 1941, une vague d’arrestations décapite le réseau du Musée de l’Homme : Jean Paulhan est arrêté par la Gestapo, rue des Arènes. Il a seulement le temps de plaquer contre la fenêtre un exemplaire rouge de ‘Mesures’ pour prévenir François Mauriac qui se cache chez Jean Blanzat, à quelques maisons de là”.* » Sous la cote JOB-41 de la B.N.F., nous n’avons retrouvé ce texte à la date du 15 octobre ni à celle du 15 novembre].

– Francine de MARTINOIR, « Textes autobiographiques de Jean Paulhan », *La Quinzaine littéraire*, n° 541, du 16 au 31 octobre 1989, p. 20^{abcd} [rubrique « Histoire littéraire » ; photo légendée « *Paulhan jeune* »].

– n.s., « Hit-parade / Le choix de la “N.R.” », *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, Tours, Indre-et-Loire, 48^e année, n° 13895, jeudi 19 octobre 1989, p. Hgh [texte complet : « *** “La Vie est pleine de choses redoutables”, de Jean Paulhan (Seghers). Une autobiographie secrète, ironique, pudique. Autour des deux grandes guerres et de l’entre-deux. »]

– Richard JORIF, « Jean Paulhan : le mage de la NRF », *Le Figaro*, n° 14045, lundi 23 octobre 1989, p. 5abcdef [la pagination est celle du supplément « Le Figaro littéraire » ; rubrique : « Documents littéraires » ; intertitre : « Jean Paulhan ne cesse d’analyser et de porter un regard le plus aiguisé possible sur ses erreurs, ses défaillances, toutes “ces choses inexplicables” de la vie. » Trois coupures au fonds Paulhan].

– Umberto SERENI, « Ungaretti / ritrovato », *Mercurio. Supplemento d’informazione letteraria al quotidiano “Repubblica”*, sabato 28 – 10 – 89 [dessin légendé « Ungaretti visto da Mannelli »].

– n.s., « *La Vie est pleine de choses redoutables*, de Jean Paulhan », *La Marseillaise du Berry*, Châteauroux, 45^e année, n° 13936, lundi 30 octobre 1989, p. 10gh [rubrique : « À lire » ; texte complet : « À sa mort, Jean Paulhan laissa derrière lui carnets et cahiers, feuilles et dossiers autobiographiques, écrits à diverses périodes cruciales et douloureuses de sa vie : ces textes, qu’il avait partiellement réunis et relus peu avant sa mort sont publiés aujourd’hui dans leur intégralité chronologique.

Ces écrits intimes, qui vont de 1904 aux dernières années de Paulhan, évoquent la sensibilité rêveuse et passive du jeune étudiant en philosophie, la douce fascination pour le peuple malgache, les violentes inquiétudes du fiancé, du mari et du père, le refuge du soldat adultère dans la maladie qui mène à la mort, les doutes de l’écrivain et du linguiste, les amitiés profondes, enfin les curieux souvenirs de son enfance nîmoise... / Seghers, 358 pages, 175 F. » Même article dans *L’Écho du Centre*, Limoges et dans *L’Écho de Dordogne*, Périgueux, 45^e année, n° 13936, p. [13], page « Loisirs », colonne « À Lire-Témoignage »].

– n.s., « *La vie est pleine de choses redoutables*, de Jean Paulhan. 175 F. (Seghers). », *Le Méridional. La France*, Marseille, 31 octobre 1989 [rubrique : « Littérature » ; texte complet : « *Grand éditeur devant l’Éternel*, Jean Paulhan s’est fait connaître par de courts textes

littéraires ("Progrès en amour assez lents"), *par des essais sur le langage* ("Les fleurs de Tarbes" notamment) ou encore *par des textes polémiques* ("Lettres aux directeurs de la Résistance"). Voici ses textes autobiographiques publiés avec ferveur par Claire Paulhan, sa propre petite fille.

Ils nous montrent un Paulhan secret, qui aura passé toute sa vie à éviter cette folie qu'André Breton appelait de ses vœux. Ou comment on devient un écrivain sans le vouloir. » À la B.N.F., sous la cote Gr Fol Jo 3802, la collection du *Méridional*. La France s'arrête en 1987. Même texte dans *Nîmes matin*].

– n.s., « Jean PAULHAN – *La vie est pleine de choses redoutables* – Seghers – *texte établi et annoté par Claire Paulhan* – 17,5/22,5 – 360 gr. 175 fr. », *L'École et la Famille*, novembre 1989 [texte complet : « Il laissa derrière lui, carnets et cahiers, feuillets et dossiers autobiographiques, écrits à diverses périodes cruciales ou douloureuses de sa vie : les voici. Découvrez la sensibilité rêveuse et passive du jeune étudiant en philosophie, la douce fascination pour le peuple malgache, les violentes inquiétudes du fiancé, du mari, du père, le refuge du soldat adultère dans la maladie, les doutes de l'écrivain, du linguiste, les amitiés profondes, les souvenirs de son enfance nîmoise. Mais n'en doutez pas : J.P. se cache autant qu'il se livre. Il garde un profond secret, subi et contenu. Ou le mystère d'une âme, le mystère de celui qui fut rédacteur puis directeur de la N.R.F., éditeur chez Gallimard. »]

– Marcel CROES, « Le bloc-notes », *L'Éventail*, Bruxelles, novembre 1989 [extrait : « Certains écrits intimes ne sont pas moins décevants. Ainsi, je viens de lire ***La vie est pleine de choses redoutables*** (Seghers), qui rassemble des textes autobiographiques de Jean Paulhan. En dehors des notes sur Madagascar et du récit (très beau) de la mort de Groethuysen, je n'y ai trouvé qu'une matière assez banale : émois adolescents, ennuis d'argent, problèmes de santé, mésentente conjugale, deuxième mariage, une ou deux maîtresses après la guerre... Le vrai Paulhan, celui qui me fascine depuis toujours, je le trouve plutôt dans certaines de ses petites fictions énigmatiques, qu'on vient de rééditer. »]

– n.s., « *La vie est pleine / de choses redoutables / JEAN PAULHAN* » et Jacques BRENNER, « *LA VIE EST PLEINE / DE CHOSES REDOUTABLES / par Jean Paulhan / 380 p., Seghers, 175 F.* », *Lire. Le Magazine des livres*, n° 170, novembre 1989, p. 69b et 79bc [rubrique : « Les livres du mois » puis « Documents littéraires »].

– Francesco GARGANO, « Un certo Ungaretti », *La Repubblica*, novembre 1989 [rubrique « Cultura » ; texte surtitré « Escono a pochi / giorni di distanza / un volume / di poesie / e un “Album” / dedicato / al grande poeta : / ecco in anteprima / due documenti / curiosi e una lirica. »]

– « Revue de presse / Jean Paulhan / *La Vie est pleine de choses redoutables (suite)* », *Éditions Seghers* [dir. Paul Fournel], novembre 1989, *n.p.*, p. 3 [mentionne et cite les articles de J.-M. Moulins, dans *Nîmes-matin*, le 23.9 ; de Jacques Henric, dans *Le Commercial du Gard*, 27.9 ; dans *Art Press*, octobre ; dans *Le Centre. La Montagne*, le 1.10 ; de Bernard Frank, dans *Le Nouvel Observateur*, 5.10 ; de Jacques Chessex, dans *24 Heures*, Lausanne, 7.10 ; de François Bott, dans *Le Monde*, 13.10 ; dans *Le Magazine littéraire*, octobre ; *n.s.*, dans *Le Méridional de France*, 1.10 ; de Francine de Martinoir dans *La Quinzaine littéraire*, 15.10 ; de Richard Jorif dans *Le Figaro littéraire*, 23.10 ; de Claude Mauriac dans *Sud-Ouest*, 15.1].

– J.-P. G.D. [Jean-Pierre GREY-DRAILLARD], « **La vie est pleine de choses redoutables**, par Jean Paulhan », *Vogue hommes* [dir. délégué : Bernard Chapuis], Paris, Condé Nast, n° 124, novembre 1989, p. 42b [dans « Rares, donc précieux » ; fin : « Dès son plus jeune âge, un jugement, un bonheur d’écriture, le nectar olympien du Jupiter littéraire du XX^e siècle. »]

– « *La vie est pleine de choses redoutables. Textes autobiographiques de Jean Paulhan* (Seghers/Pour Mémoire) », *Agence législative. Agence Républicaine d’information*, 9 novembre 1989, p. 6 [*Le Mois législatif* est édité par la SEDEIPES, 22, rue de Chateaudun – 75009 PARIS – Tél.: 48.78.58.11].

– Vincent LANDEL, « Sous le sceau de l’aveu / Paulhan public, Paulhan intime. Les confessions d’un taciturne », *L’Express*, n° 2001, 10-16 novembre 1989, p. 176bc [rubrique : « Livres / Autobiographie » ; extrait : « *Paulhan trop clair, Paulhan trop obscur : pondéré et tremblant. De l’un à l’autre, pour toute synthèse, ces pages admirables, dont la limpidité corrige enfin une réputation abusive de manœuvrier roué, grâce à un travail d’édition considérable.* » ; photo non créditée, légendée « Jean Paulhan chez lui, à Paris, en 1962 » Texte repris dans *V.I.F.Express. Pourquoi pas ?*, Bruxelles, 1-12-89].

– n.s., « “Jean Paulhan, *La vie est pleine de choses redoutables*” (collection *Pour Mémoire Seghers*, 368 pages, 175 f.) », *Le Dauphiné libéré*, Grenoble, 45^e année, n° 13984, 13 novembre 1989, n.p. [rubrique « Livres / En vitrine » ; texte complet : « *Tous ceux qui aiment Jean Paulhan apprécieront la publication de ses textes autobiographiques repris à travers le journal que dès 1903 il rédigeait. Des écrits intimes qui éclairent sa personnalité. “Pourquoi cache-t-on les choses de l’amour ? écrit-il, c’est parce que révélées, étalées, c’est tout le reste qui perdrait son sens.”* » Nous avons plaisir à remercier pour son aide Mathilde Le Roc’h Morgère, des Archives départementales de l’Isère].

– Vittore BRANCA, « Il mondo salvato dai versi », *Il Messaggero*, venerdì 17 novembre 1989 [article surtitré « **Epistolari**/Il carteggio tra Jean Paulhan e Giuseppe Ungaretti dal 1921 al 1968, presentato l’altro ieri a Parigi / Ne parliamo con il curatore Luciano Rebay, professore alla Columbia University »].

– Bernard PINGAUD, « Paulhan, la vie / et son langage », *Politis. Le Citoyen* [dir. publ. Bernard Langlois], n° 80, du 16 au 22 novembre 1989, p. 70abcd-71abcd [pages « Livres » ; photo « D.R. » ; extrait : « *Ses œuvres complètes, réunies patiemment par J.-C. Zylberstein, comprennent en tout cinq volumes. Il y manque malheureusement un appareil critique qui serait bien utile ; il s’agit, au surplus, d’une édition luxueuse aujourd’hui épuisée.* »]

– Michèle GAZIER, « Bois tendre », *Télérama*, n° 2079, 15 novembre 1989, programmes de la semaine du 18 au 24 novembre 1989, p. 38abc [page : « Livres » ; portrait non crédité et légendé « *Jean Paulhan, grand accoucheur de l’écurie Gallimard.* »]

– n.s., *Télérama*, n° 2080, du 25 novembre au 1^{er} décembre 1989, p. 189d [le jeudi 30 novembre : émission *Panorama*, par Jacques Duchateau, de 12 h. 02 à 13 h. 40 : extrait : « **12.45 Littérature** : *La vie est pleine de choses redoutables, de J. Paulhan (Seghers), Cahiers Jean Paulhan n° 5 (Gallimard).* » Au fonds Paulhan, coupure datée du 30 novembre].

– Alain DELAUNOIS, « Les paroles transparentes de Paulhan », *La Cité*, Bruxelles, 23 novembre [photo légendée « *Jean Paulhan reçu à l’Académie française en février 1964.* » ; intertitre : « Le grammairien du vrai / et du faux »].

– n.s., « Jean Paulhan : / “La vie est pleine / de choses redoutables” », *Vendredi. L’Hebdomadaire des socialistes* [dir. Bernard Roman ; rédactrice en chef : Lyne Cohen-Solal], n° 39, vendredi 24 novembre 1989, p. 18b [rubrique : « Post-scriptum » ; texte complet : « *En 1935, Jean Paulhan avait été élu conseiller municipal socialiste de Châtenay-Malabry (dans la banlieue sud de Paris) sur la liste de l’arrière-petit-fils de Karl Marx, Jean Longuet. Tout Paulhan est ainsi : déroutant, inattendu, insaisissable.* »]

Sa petite-fille, Claire Paulhan, a rassemblé ses carnets pour constituer une autobiographie. On n’y trouve pas celui que l’on attendait le plus : le fameux directeur de la NRF, le découvreur de talents littéraires, l’orienteur des lettres. Mais on entre dans l’intimité d’un pudique : l’écrivain, le curieux, le grammairien et l’ironiste. »

– n.s., « “La vie est pleine de choses redoutables” [...] », *Elle*, n° 2290, 27 novembre 1989, p. 50d [rubrique : « À la page » ; texte complet : « [...] *C’est Jean Paulhan qui le souligne dans ces “Textes autobiographiques” (Seghers), édition établie par Claire Paulhan, la petite-fille de l’éminence grise de Gallimard. Surprise : Jean Paulhan parle ici peu des écrivains, beaucoup de la maladie, montre une certaine “langueur” fascinante.* »]

– n.s. [Jean-Marie ROUART, sous la responsabilité de], *Le Figaro*, n° 14075, lundi 27 novembre 1989, p. 2b [dans le supplément du *Figaro littéraire*, rubrique : « Les rendez-vous / Jeudi » : « *Jean Paulhan (La Vie est pleine de choses redoutables/Seghers) et Cahiers Jean Paulhan n° 3 (Gallimard)* »].

– Jean-Jacques DIDIER, Institut libre Marie Hapts, Bruxelles, « Jean PAULHAN, *La Vie est pleine de choses redoutables. Textes autobiographiques*. Édition établie et annotée par Claire PAULHAN, Paris, Seghers, 1989, 17 x 22, 358 p. », *coupure non référencée au fonds Paulhan [Lettres romanes ?]*, 1989, p. 262-264 [rubrique : « Les Livres »].

– n.s., « **PAULHAN (Jean) / La vie est pleine de choses redoutables. Textes autobiographiques** / 22,5 x 17,5, 360 p., 8 ill. photo h.t. – Coll. “Pour mémoires” / 1989, Seghers – 175 F. », *Bulletin critique du livre français*, n° 528, décembre 1989, p. 1894, notice 150202 [mention : « **[public cultivé]** » ; la collection dirigée par Claire Paulhan chez Seghers s’intitule en réalité « Pour mémoire » au singulier].

– Laurent JENNY, « Un bonheur sans emploi », *Critique. Revue générale des publications françaises et étrangères* [direction-rédaction : Jean Piel], n° 511, décembre 1989, p. 915-920 [en tête de sommaire ; il existe un tiré-à-part de ce texte, avec envoi « *Pour Jacqueline Paulhan, / amicalement / L. Jenny* »].

– *n.s.*, « Dans sa collection “Pour mémoire” l’éditeur Seghers [...] » *Le Gard*, décembre 1989 p. 2c [rubrique : « Actualités gardoises » ; début : « [...] vient de publier un recueil de textes autobiographiques de Jean Paulhan : issus des carnets que tenait l’écrivain nîmois, ces textes sont annotés de la main de Claire Paulhan sa petite-fille. »]

– Didier POBEL, « Jean Fautrier (Musée d’art moderne de la Ville de Paris) », *La N.R.F.* [rédacteur en chef : Jacques Réda], n° 443, décembre 1989, p. 130-132 [rubrique : « Chronique » puis « Les Arts » ; début : « *Le plus difficile, rien ne sert de s’en cacher, ce fut de laisser dehors, sur le trottoir du 11 de l’avenue du Président-Wilson, les Paulhan, les Malraux, les Ponge, les Arland, les Frénaud. Dieu sait si pourtant, jusqu’à cette date, tout ce qu’ils avaient dit, ou écrit, sur Fautrier, nous avait paru indispensable.* » (p. 130)].

– Michel BRAUDEAU, « Les lois de l’indiscrétion », *Le Monde*, quarante-sixième année, n° 13948, vendredi 1^{er} décembre 1989, p. 26abc [dans « Livres / Idées », puis : « Le Feuilleton de Michel Braudeau » ; avec la correspondance Gide/Larbaud et les *Lettres à Lilita* de Jean Giraudoux, article sur la correspondance Paulhan/Ungaretti].

– Bernard OUSTRIÈRES, « “La vie est pleine / de choses remarquables” / par Jean Paulhan », *Var Matin République*, Ollioules, dimanche 3 décembre 1989, p. 26f [rubrique : « Forum des livres / Journal » ; *sic* pour l’erreur sur le titre, *remarquables* pour *redoutables* ; malgré trois collections (147 PRS 622, 148 PRS 47, 225 PRS 392), les archives départementales du Var, que nous remercions, n’ont pas conservé l’édition Ollioules de ce périodique].

– Michel CURNOT, « Conversation secrète » et « Une correspondance avec Ungaretti / “J’ai vu le Duce l’autre soir...” / Redoutable, l’amitié de Giuseppe Ungaretti pour Jean Paulhan !... », *Le Nouvel Observateur*, n° 1309, du 7 au 13 décembre 1989, p. 151abc-152abc (haut de page) et 152abc (bas de page) [rubrique : « Livres » ; article surtitré « Les écrits autobiographiques de Jean

Paulhan » ; photo Étienne Hubert en p. 3 puis photo « *Seghers* » légendée « *Jean Paulhan en 1904 / à l'âge de vingt ans* »].

– Martyn CORNICK, « Jean Paulhan's recipe for success at the *NRF*, 1925-1940 », *La Revue des revues* [rédacteur en chef : Olivier Corpet ; secrétaire de rédaction : Yves Chevrefils Desbiolles], n° 8, hiver 1989-1990, p. 11-20 [section : « Traces »].

– Louise LAMBERT, « Deux goûteurs de mots / Paulhan face au miroir », *La Croix. L'Événement*, 109^e année, n° 32080, vendredi 29 décembre 1989, p. 12*abcde* [rubrique : « Livres & idées » ; photo légendée « *Jean Paulhan : une hauteur de vue peu commune (Photo Lipnitzki/Viollet.)* » ; le second goûteur de mots est Raymond Queneau, mentionné pour le tome I de ses *O.C.* dans la Pléiade].

– Pierre ENCKELL, « Des inédits de Jean Paulhan... / Claire Paulhan à la recherche / de son grand-père / S'il y a un point commun entre Jean Paulhan et sa petite-fille Claire, / c'est peut-être la timidité assumée », *L'Événement du jeudi*, n° 269, du 28 décembre 1989 au 3 janvier 1990, p. 78*abc*-79*abc* [portrait photographique légendé « *Jean Paulhan. "C'était quelqu'un / pour qui j'avais l'oreille tendue".* » ; extrait des réponses de Claire Paulhan : « *Je l'ai connu aussi par les jeux. Non, pas les boules. À en croire les témoignages posthumes, tout le monde aurait joué aux boules avec lui dans le square des Arènes : il ne passait pas son temps qu'à ça, quand même. Il ne jouait pas longtemps, mais il apportait des jeux à la maison.* »]

– Daniel J. VALADE, *Livres réservés, livres dévoilés : acquisitions patrimoniales*, Nîmes, Bibliothèque municipale de Nîmes, 1989, p. 79-85 pour les notices 120 à 129 [un volume de 118 p. portant le récapitulatif des donations et achats à la Bibliothèque municipale de Nîmes ; au printemps 2022, la direction des Archives départementales du Gard a tout d'abord bien voulu nous dire que ce titre n'était pas conservé ; nous remercions ensuite Daniel-Jean Valade pour son aide chaleureuse, enfin Didier Tarvier, conservateur de la Bibliothèque de Nîmes, pour la sienne].

– *Twentieth-century Modern Masters. The Jacques and Natasha Gelman Collection*, edited by William S. Lieberman, New York, The Metropolitan Museum of Art ; London, The royal academy of arts, 1989-1990, p. 24-25 [exhibition held at the Metropolitan museum of art, New York, H.N. Abrams, December 12, 1989-April 1, 1990 ; dans un volume de XI-355 p., portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet].

– *n.s.*, « La vie est pleine / de choses / redoutables / Textes autobiographiques », *Pages et livres* [dir. de la rédaction : Francis Mayor], n° 20, décembre 1989-janvier 1990, p. 28*b* [rubrique : « Littérature française » ; Jean Paulhan appelle « *la ménagerie* » la pension de famille de sa mère].

1990 – Thierry MAFFRAND, « Jean Paulhan / La vraie vie d'un grammairien », *Notre 6^e. Association de sauvegarde et d'embellissement du 6^e arrondissement* [réd. en chef : Agnès Guilloteau], n° 25, janvier 1990, p. 12*abc* [page « Livres » ; sur *La Vie est pleine de choses redoutables*].

– Henri MESCHONNIC, *La rime et la vie*, Verdier, 1989, 367 p. [dans un volume sans index, achevé d'imprimer en janvier 1990 ; voir *infra* en mai 2006].

– René JACQUELIN, « Jean Paulhan : *La vie est pleine de choses redoutables*, textes autobiographiques (Seghers, collection *Pour mémoire*) », *La N.R.F.* [rédacteur en chef : Jacques Réda], n° 444, 1^{er} janvier 1990, p. 111-112 [sections : « Chronique » puis « La Littérature »].

– « Jean Paulhan, *La Vie est pleine de choses redoutables* », *Bulletin Seghers*, janvier 1990 [rubrique : « Revue de presse » ; extraits de presse pour l'année 1989 : *Lire*, novembre ; Vincent Landel, *L'Express*, 10 novembre ; Michèle Gazier, *Télérama*, 15 novembre ; Bernard Pingaud, *Politis*, 16 novembre ; et *Le Nouvel Observateur*, 7 décembre].

– Pierre MAURY, « Grasset et Paulhan, / deux manières d'éditer », *Le Soir*, Bruxelles, 104^e année, n° 8, mercredi 10 janvier 1990, p. 26*abc* [fin : « *De cette confrontation entre deux livres [le Bernard Grasset de Jean Bothorel et *La Vie est pleine de choses redoutables* de Jean Paulhan] naît l'idée, somme toute réconfortante, qu'il n'y a pas de méthode miracle pour réussir dans l'édition et que des conceptions quasiment opposées du même métier peuvent et même probablement doivent cohabiter pour que cet univers éditorial préserve sa richesse.* »]

– *n.s.*, *L'Événement du jeudi* [dir. Jean-Marc Bouguereau], n° 271, semaine du 11 au 17 janvier 1990, p. 83*ab* [page « Lettres », en tête de

« Notre sélection », mention : « *La vie est pleine de choses...* de Jean Paulhan (Seghers) »].

– Émile PEREZ, « Jean Paulhan qui fut le grand maître [...] », *Le Réveil d'Aumale*, Neufchâtel-en-Bray, 12 janvier 1990 [extraits : Jean Paulhan « [...] de “*La nouvelle revue française*” de 1925 à 1940 et de 1953 à 1963, n’était pas homme à tenir un journal intime. L’homme redouté ou aimé, a dirigé durant presque quarante ans, la littérature aux Ed. Gallimard. [...]

Voici un livre qui alimentera tous les chroniqueurs. Un grand événement de cet automne.

Nous attendons, toujours aux Ed. Seghers, les titres suivants : “Agendas” de Jean Follain, “Carnets 1944-1971” de Jean Grenier, et “Journal d’adolescence” de Catherine Pozzi. » Périodique non conservé à la BNF pour l’année 1990, archives consultables aux bureaux du bulletin de l’arrondissement de Rouen, 11, rue des Tanneurs, 76270 Neuchâtel-en-Bray / 02 32 97 53 80 ou à défaut 02 35 90 03 99].

– *n.s.*, « Retrouver Paulhan », *Le Courrier picard* [dir. de la publication : Francis Lachat ; directeur général : Daniel Hutier ; rédacteur en chef : François Perrier], édition de Beauvais, n° 14038, samedi 13-dimanche 14 janvier 1990, p. 23^{ab} et édition d’Amiens, même date, p. 35^a, rubrique « Loisirs » [extrait : « *Autant sa correspondance actuellement en cours d’édition montre l’homme au travail, l’ami en action, le critique en éveil, le directeur littéraire en autorité, autant ces écrits intimes, qui vont de 1904 aux dernières années de Jean Paulhan, évoquent la sensibilité rêveuse et passive du jeune étudiant en philosophie, la douce fascination pour le peuple malgache, les violentes inquiétudes du fiancé, du mari et du père, le refuge du soldat adultère dans la maladie qui mène à la mort, les doutes de l’écrivain et du linguiste, les “progrès en amour assez lents” et assez tard, les amitiés profondes pour les hommes — Félix Fénéon, Bernard Groethuysen, Vincent Muselli — dont il parle comme de lui-même, enfin les curieux souvenirs de son enfance nîmoise.* » Les archives départementales de l’Aisne ont bien voulu nous répondre qu’elles ne conservaient pas ce titre après 1950 ; nous remercions les archives départementales de l’Oise (4 PRSP 264) et celles de la Somme qui nous ont fourni les informations demandées].

– ALAIN-FOURNIER, *Colombe Blanchet. Esquisses d’un second roman*, Introduction d’Alain Rivière, édition critique de Gabriella Manca, Paris, Le Cherche Midi éditeur / Amor Fati, collection « Points

Fixes roman », 1990, 240 p. [voir p. 16 : « *Nous avons respecté la numérotation des pages du manuscrit établie par Isabelle Rivière ou par l'auteur lui-même la rapportant à gauche de la page. Toutefois les autres parties non numérotées du manuscrit ont été organisées sans tenir compte de l'ordre dans lequel Isabelle Rivière et Jean Paulhan les avaient disposées.* » Et p. 163-166 : « *Description du manuscrit* ». Voir *infra* en janvier 2022].

– Jean DUTOURD, de l'Académie française, « Paulhan, le patron », *Le Point*, n° 914, semaine du 26 mars au 1^{er} avril 1990, p. 12b [rubrique : « Pleins feux / Domaine public » ; fin : « *Je regrette que Mme Claire Paulhan ait donné pour titre à ces papiers intimes : “La vie est pleine de choses redoutables”, qui est la première phrase du livre et n'en donne pas la moindre idée.* »]

– Pascal SEVEZ, « Jean Paulhan / La vie est pleine / de choses redoutables », *Études* [réd. en chef : Jean-Yves Calvez], tome 372, n° 4, (372-4), avril 1990, p. 555b [rubrique : « Revue des livres »].

– Adriano MARCHETTI, « Jean Paulhan, *La vie est pleine des choses redoutables* », *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, Olschki editore, n° 18, primavera 1990, p. 115-119 [rubrique : « Recensioni »].

– Dora BIENAIMÉ, « Sul alcuni inediti / di Jean Paulhan », *Il Lettore di provincia*, quadrimestrale, Ravenna, A. Longo editore, printemps 1990, p. 3-11.

– *n.s.*, *The French Review*, vol. 63, n° 6, mai 1990, p. 943 [section « L'Année littéraire » ; extrait : « *Tout ce qui sort de la plume de Jean Paulhan a toujours été pour nous de premier intérêt.* » ; erreur sur le lien généalogique de Claire Paulhan avec l'auteur, dont elle serait la veuve].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / Le Fruit dans la forêt / Seghers, 61 pp. 85 F. », *Libération*, nouvelle série, n° 2781, jeudi 3 mai 1990, p. 22a [rubrique : « Vient de paraître »].

– *Info-Grenoble*, 9 mai 1990 [les Archives départementales de l'Isère ne conservent pas ce titre].

– « Jean Paulhan, *Le Fruit dans la forêt* », *Bulletin d'information des Éditions Seghers* [*Le Fruit dans la forêt* est achevé d'imprimer en mars

1990 ; au fonds Paulhan, coupure classée par erreur en 1989 ; le bulletin cite deux articles, dans *Libération*, le 3 mai et dans *Info-Grenoble* le 9 mai].

– « BRAQUE ET JEAN PAULHAN », *Lire* [dir. Bernard Pivot], n° 177, juin 1990, p. 21 [à la BNF, le numéro 177 est présent, mais sans les pages 13 à 34].

– Pierre ENCKEL, « La gloire de la “Nouvelle / Revue française” », *L'Événement du jeudi* [dir. de la réd. Jean-Marc Bouguereau], n° 295, semaine du 28 juin au 4 juillet 1990, p. 100*abc*-101*c* et 102*bc* [surtitre : « De 1908 à 1940, / cette revue a incarné / l'âge d'or / de la littérature » ; photo D.R. de la main de Jean Schlumberger dessinant la firme, portrait de Jean Paulhan légendé « La NRF redémarra en 1953. Jean Paulhan participe à sa direction jusqu'à sa mort. » et cliché Roger Viollet légendé « André Gide à la fin de sa vie » (au piano)].

– P.E. [Pierre ENCKEL], « The best of NRF », *L'Événement du jeudi* [dir. de la réd. Jean-Marc Bouguereau], n° 295, semaine du 28 juin au 4 juillet 1990, p.101*ab* [sur *L'Esprit NRF* de Pierre Hebey].

– Adriano MARCHETTI, « Jean Paulhan, *Choix de lettres I (1917-1936)* », « Jean Paulhan, *I fiori di Tarbes* », « Jean Paulhan-Francis Ponge, *Correspondance 1923-1968* » et « Jean Paulhan-André Suarès », dans *Studi francesi. Revista quadrimestrale fondata da Franco Simone*, A. XXIV, fasc. II, n° 101, 2^e sem. 1990, respectivement p. 348*b*-349*ab*, 349*b*-350*a*, 350*ab*-351*a*, 351*ab*-352*a* et 352 [« Rassegna bibliografica »].

– *Bulletin critique du livre français* [dir. Jean-Michel Place], n° 534-535, juin-juillet 1990, p. 986 [notice n° 152865 ; lecture pour un « **[large public]** » ; texte donné comme de juillet par le *Bulletin Seghers* de novembre 1990].

– Thierry MENETRIER, « En voilà / de bonnes nouvelles ! », *Paris Mantes*, 16 juillet 1990 [extrait : « Avec “Le fruit dans la forêt”, Jean Paulhan nous invite à goûter l'univers méconnu de sa jeunesse et de ses premiers essais littéraires dont se dégagent déjà poésie et sensibilité. » ; puis au bas de l'article, simple mention : « “Le fruit dans la forêt” Jean Paulhan (Seghers) » ; même article dans *Paris-Poissy* et *Paris-Normandie*, précise une main sur la photocopie conservée au fonds Paulhan].

– François SUREAU, *L'Infortune. Roman*, Gallimard, 1990, 290 p. [achevé d'imprimer le 2 août 1990 ; voir *infra* au 6-12 septembre].

– Annette COLIN-SIMARD, « Yves Berger et le / jeu de boules / de Jean Paulhan », *Le Journal du Dimanche*, n° 2277, 5 août 1990 [surtitre : « Une vie de rencontres » ; au visiteur qui à sa demande lui disait ce qu'il pensait de ses toiles, Paulhan répondait inmanquablement : « *Vous croyez ?* » ; sous la cote Gr. Fol. Jo 4182, le numéro est manquant à la BNF].

– Anne MURATORI-PHILIP (propos recueillis par), « Mandiargues : le voyageur solitaire », *Le Figaro*, n° 14297, mardi 14 août 1990, p. 11*abcdefghijklh* [extrait, à propos des surréalistes : « *J'avais assez d'aisance pour vivre, voyager et aider les peintres à transporter leurs toiles dans une grosse voiture décapotable. C'est comme cela que j'ai été accueilli dans leur groupe.* » (texte cité col. *abc*)].

– Suzanne NASH, « Paulhan, lecteur de Valéry », *La N.R.F.* [réd. en chef : Jacques Réda], n° 452, septembre 1990, p. 54-72 [rubrique : « Reconnaissances » ; article et citations de lettres de et à Paul Valéry].

– Vincent WACKENHEIM, « Jean Paulhan : *Le Fruit dans la forêt* (Textes courts 1904-1910) (Seghers) », *La N.R.F.* [réd. en chef : Jacques Réda], n° 452, septembre 1990, p. 97-98 [texte cité dans la page « Presse » du *Bulletin Seghers*, novembre 1990].

– Dominique FERNANDEZ, « Le chic désuet de François Sureau / L'ENA tendance NRF », *Le Nouvel Observateur*, n° 1348, du 6 au 12 septembre 1990, p. 104*abc* [à propos de *L'Infortune*, Gallimard, 1990, 288 p., 88 F. ; deux extraits, respectivement col. *b* et *c* : « *Pures coïncidences sans doute, de même que la fugitive apparition d'un nommé Paulhan.* » ; « *On sait que les Gide, Rivière, Paulhan montraient du dédain pour le genre romanesque, considéré comme impur et inférieur. La vraie littérature, c'était le propos, l'essai, la réflexion, la chronique, le "feuilleton" à la Gide ou le "rhumb" à la Valéry.* » Au fonds Paulhan, une photocopie non datée.

Le 2 mai 2022, François Sureau a bien voulu répondre par courriel à notre interrogation : « *malheureusement je ne conserve guère d'archives et ne m'en trouve pas mal.* »]

– J.H.R., « Quid du centre / Jean Paulhan », *Madagascar Tribune*, n° 518, 7 septembre 1990, p. 8*abc* [rubrique : « actualité Culturelle » [sic] ; surtitre « Langue française » ; début : « "Tout pour le français, le

français à la portée de tous”. *C’est le slogan du nouveau Centre pour l’enseignement de la langue et de la littérature française qui vient de voir le jour à Ankadifotsy-Antananarivo, et il porte le nom de Jean Paulhan.* » Titre incomplètement conservé à la BNF].

– Michèle GAZIER, « L’Âme des lettres », *Télérama*, n° 2122, mercredi 12 septembre 1990, p. 19^{abc} [rubrique « Livres » ; photo légendée : « *L’éditeur Maurice Nadeau publie ses souvenirs ; enfin !* » ; extrait : « *On voudrait les citer tous, amis proches, intimes ou rencontres plus rudes ou plus furtives, vieux renards (Paulhan, Smadja) égratignés d’une patte ferme, par celui qui n’a peut-être pas de mémoire, mais qui n’oublie pas, au nom de l’amitié, de l’honneur, de la solidarité.* »]

– *n.s.*, *Le Monde* [dir. André Fontaine], 14 septembre 1990 [à propos du recueil de Pierre Hebey, *L’Esprit NRF (1908-1940)* ; extrait : « *On sait que les fondateurs de la NRF, parmi lesquels les Gide, Schlumberger et Paulhan représentaient solidement la culture protestante, considéraient la liberté de pensée, d’invention ou d’expression comme le plus précieux des biens.* » Nous n’avons pas trouvé ce texte à la date indiquée ; le volume de Pierre Hebey a été achevé d’imprimer le 17 septembre 1990 à Alençon].

– Michel BRAUDEAU, « Profession éditeur », *Le Monde* [dir. André Fontaine], quarante-septième année, n° 14193, vendredi 14 septembre 1990, p. 18^{cdef} [rubrique « Le Feuilleton / de Michel Braudeau » ; portrait photographique légendé « *Maurice Nadeau vu par Ulf Andersen* » ; à propos du livre de Maurice Nadeau, *Grâces leur soient rendues* ; extrait : « *Quant à Jean Paulhan, “ce Machiavel d’opérette, ce couard hypocrite” régnant sur la nouvelle NRF, Nadeau lui prête une âme des plus mesquines.* »]

– *n.s.*, « Premier pas », *Taille réelle* [dir. de la publication : David Nahmias], Conflans, n° 19, p. 74^c [rubrique : « Les beaux draps » ; texte complet : « *Petits textes d’un grand écrivain. Les Éditions Seghers exhument. Ce n’est pas désagréable. (Le Fruit dans la Forêt, Jean Paulhan, Seghers).* »]

– François-Georges DREYFUS, *Histoire de Vichy*, Paris, librairie académique Perrin, 1990, 818 p. [dans un ouvrage légalement déposé en août 1990, voir les mentions de Jean Paulhan p. 94 (les correspondances de Jean Paulhan et Martin du Gard), 546 (« *l’officieux plus ou moins clandestin J. Paulhan* » !), 547 (« *On pourrait presque*

dire que Paulhan joue un véritable double jeu, avec le soutien de Queneau » !) ; 562 (l'édition sous l'occupation), 565 (*Les Mouches* de Sartre), 566 (lettre de Jean Paulhan à André Suarès du 21 août 1943) — seules les trois dernières références figurant à l'index].

– Marc SORIANO, « Jean Paulhan : *La vie est pleine de choses redoutables*. (Collection « Pour Mémoire », Seghers) et *Le Fruit dans la forêt* (Textes courts 1904-1910) (Collection « Demi-mots ») », Seghers) », *Europe*, 68^e année, n° 738, octobre 1990, p. 210-211 [rubrique : « Notes de lecture » ; extrait : « *Le lecteur finit par les lire comme un roman, un roman vrai dont le héros serait un honnête homme et l'un des écrivains les plus considérables de notre temps.* » ; au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Marc Soriano, « avec mon amical souvenir »].

– titre partiel « un étendard rouge », *Libération*, nouvelle série, n° 2911, mardi 2 octobre 1990 [photographie Gisèle Freund légendée : « 1937, à la revue “Mesures” : (de g. à d.) : Sylvia Beach, Mme Church, Wladimir Nabokov, Adrienne Monnier, Germaine Paulhan, / M. Church, Henri Michaux, Jean Paulhan (derrière) et Michel Leiris. » Nous n'avons pas trouvé ce texte à la date indiquée].

– Bernard FRANK, « Le vice et la vertu », *Le Nouvel Observateur*, n° 1352, du 4 au 10 octobre 1990, p. 140^{abc}-141^a [« La chronique de Bernard Frank » ; trois intertitres : « I. – Démenti », « II. – Les deux font la paire » et « III. – Le cinquième directeur » ; extrait : « *Nadeau n'aime pas Paulhan et lui consacre un chapitre assez venimeux (p. 248-259). C'est son droit, de ne pas aimer Paulhan. [citation] Oh ! là là ! monsieur l'ancien juré du prix Théophraste-Renaudot (ou si ce n'est pas ce prix, c'en est un autre du même acabit), comme on y va ! Quand il s'agit de soi, on a les meilleures raisons du monde de s'excuser d'être là où l'on est, mais quand il s'agit d'un Paulhan, pas de quartier ! Et pourtant, quoi de plus naturel que de s'offrir un siège d'académicien pour ses 80 ans ? C'est une des rares distractions qui restent à cet âge. Vous verrez, elle vous manquera, Nadeau. Le dictionnaire du jeudi aurait exercé votre mémoire. C'était aussi pour Paulhan une manière de se faire respecter par Gaston Gallimard (ce qui n'a d'ailleurs pas été le cas), qui avait pour ses vieux serviteurs la retraite facile et l'argent plus rare.* » (texte cité p. 140^c)]

– *Histoires d'un livre : l'étranger d'albert camus*, avant-propos d'Olivier Corpet, Paris, IMEC éditions, 1990, 48 p. [ouvrage achevé d'imprimer le 8 octobre 1990].

– encart « La Fureur / de lire / 13, 14 octobre 1990 / histoires / d'un livre : / l'étranger / d'Albert / Camus », *Libération*, jeudi 11 octobre 1990 [extrait : « *le catalogue, édité par l'institut Mémoires de l'édition contemporaine, comprend un inédit d'Albert Camus et des correspondances avec Malraux, Gide, Queneau, Gallimard, Paulhan.* »]

– *Libération*, nouvelle série, n° 2921, samedi 13 et dimanche 14 octobre 1990, p. 42 [programme complet de *La Fureur de lire*].

– « Jean Paulhan / Le Fruit dans la forêt », *Bulletin Seghers*, novembre 1990, n.p. [page « Presse » ; deux extraits de presse : n.s., *Bulletin critique du livre français*, juillet 1990 ; Vincent Wackenheim, *La NRF*, 1^{er} septembre 1990].

– Michel TACK, « Jean Paulhan, *Le Fruit dans la forêt*, Éditions Seghers », *Temps Livres*, 6520 Falny, novembre 1990 [coupure Auxipress, Bruxelles ; extrait : « *Un ouvrage qui ne donne encore qu'une mince idée de la richesse littéraire de toute l'œuvre de J. Paulhan mais qui, aiguisant notre curiosité donnera envie de découvrir d'autres textes de ce "pape des lettres".* »]

– Olivier CENA, « De la virtuosité », *Télérama*, n° 2131, mercredi 14 novembre 1990 [programme du 17 au 23 novembre], p. 26abc [rubrique « Art » ; dernier paragraphe : « *À ce propos, jouons. Et si la boîte renfermait la virtuosité véritable de l'homme, tout ce que la facilité masque, tout ce que la cupidité tue, tout ce que l'indifférence assèche, quelque chose comme l'amour, par exemple ? Alors, et alors seulement, Fautrier deviendrait Fautrier l'amoureux, ou Fautrier le mal-aimé, ou, comme le dit si bien Paulhan, Fautrier l'enragé.* »]

– Jean-Marie MAGNAN, « Trente ans après El Cordobès / comme si nous y étions toujours », *Toros*, Nîmes, n° 1390, 20 novembre 1990, p. 4b [à propos de la *tienta*, « *lorsqu'on marque au fer les jeunes vaches en vue des combats futurs* », mention de trois titres de Jean Paulhan : « *un soir où tout semblait permis — sauf de lui parler des Causes célèbres, du Guerrier appliqué, ou des Fleurs de Tarbes, livres que j'avais déjà pas mal fréquentés.* »]

– Hervé BENTÉGEAT, « Les vieilles recettes du baron », *L'Expansion*, n° 393, 22 novembre-5 décembre 1990, p. 103c [dans un article consacré au lancement du parfum Bic, extrait : « *dès cette époque [la*

Libération], *le stylo-bille fascine, à commencer par Jean Paulhan, un des papes de l'édition française, qui s'échine en vain à faire marcher le sien lors des séances du jury du prix des Critiques, sous l'œil éberlué de ses confrères...* » Au fonds Paulhan, photocopie partielle adressée à Jacqueline Paulhan par Gaspard Olgiati].

– L.G. et D.S. [Laurent GREISHAMER et Daniel SCHNEIDERMAN], « Les infortunes de Gallimard », dans *Le Monde*, quarante-septième année, n° 14253, vendredi 23 novembre 1990, p. 4^{cde} du supplément « Livres - Idées » [extrait : « *Dominique Aury, auteur du sulfureux roman érotique Histoire d'O.* » texte cité par *Le Monde* le mardi 26 juillet 1994 ; voir *infra*].

– J.C. [Jacques CHESSEX], « Braque le patron ? », 24 heures, Lausanne, mardi 18 décembre 1990, p. 48 [à propos du livre de Bernard Zurcher, *Braque, Vie et œuvre*, Fribourg, Office du livre, 1988, 313 pages ; deux extraits, col. b et c : « “Braque le patron”, dit Jean Paulhan, et j’y ajoute un point d’interrogation insolite. Car je suis persuadé que dans le mot de patron, Paulhan n’a pas mis la domination de l’art contemporain, mais bien le chef d’atelier, le maître artisan capable de réaliser l’ouvrage en le portant à son plus probe rayonnement. [...] Je me souviens de Jean Paulhan, justement, chez lui, rue des Arènes, me montrant deux tableaux de Braque. L’un de 1908 environ, l’autre de 1948. Deux fois des barques sur la plage normande. Figuration et défiguration. Le même tableau ! s’égayait Paulhan. Et entre les deux traitements, l’histoire de la peinture du demi-siècle. »]

– n.s., « **1. Les Fleurs de Tarbes** / de Jean Paulhan », *L'Événement du jeudi*, n° 320, semaine du 20 au 26 décembre 1990, p. 99a [rubrique : « Poches / Sélection » ; texte complet : « *Les Terroristes veulent créer un langage inouï avant eux ; les Mainteneurs, utiliser les formes existantes. Tout ce qu’implique cette distinction, Paulhan l’élabore dans son maître livre avec une simplicité trompeuse et un humour parfaitement sérieux. Mais mettons que je n’ai rien dit.* / Folio Essais n° 147, 342 p., 36 F. »

Au fonds Paulhan, coupure envoyée à Jacqueline Paulhan par Gaspard Olgiati].

1991 – C. P.-R. [Claude PUJADE-RENARD], « Jean Paulhan : *Le Fruit dans la forêt* – Textes courts 1904-1910 (Seghers, 1990, 61 p., 85 F) », *Nouvelles nouvelles* [dir. Daniel Zimmerman], Fondation David Kupfermann, n° 21, hiver 1991, p. 135 [rubrique : « Bloc-notes » ; texte complet : « *Ce sont les premières tentatives littéraires datant de*

l'âge de vingt ans, de celui qui deviendra le directeur de la NRF. Textes très brefs, étonnants par leur audace concise, leur économie d'écriture, leur ironie (Daphnis et Chloé), leurs métaphores subtiles (Le village aux nouveaux maîtres), leur attention fine à certaines sensations corporelles (La douleur), à des jeux d'enfants, des rêves, des chiens. Ou à la mer : "La mer, qui aboie, lance à la plage les griffes de ses vagues." »]

– À dire vrai. *Entretiens de Vercors avec Gilles Flazy*, Paris, François Bourin, 1991, 217 p. [dans un volume sans index achevé d'imprimer en février 1991, mentions de Jean Paulhan p. 87, 89, 90, 104.

Passage cité par Denis Boissier, « PAULHAN Jean / 1884-1968 », *Dictionnaire des anecdotes littéraires*, Éditions du Rocher, 1995, p. 874-877 [réédition en 2002].

– Pierre BOUTANG, *Karin Pozzi et la quête de l'immortalité*, Paris, La Différence, 1991, 345 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mars 1991, voir p. 202 la mention de Jean Paulhan sous l'alinéa « une note de Julien Lanoë » : en juin 1928, Jean Paulhan demande à Karin Pozzi une note sur *Vacances* de Julien Lanoë qui paraît en octobre de la même année ; édité par Grasset, *Vacances* était précédé d'une de Gabriel Marcel].

– Manuel CARCASSONNE, « Félix Fénéon / Le terroriste des lettres », *Le Figaro littéraire*, n° 14477, lundi 11 mars 1991, p. 8ab [la pagination est celle du supplément « Le Figaro littéraire » ; rubrique : « Document littéraire » ; photo légendée : « Félix Fénéon : "L'Homme qui silence", disait Jarry. / (Paulhan Archives) » ; un intertitre : « On craignait ses mots. / On attendait ses verdicts. » ; à propos de la biographie de Félix Fénéon par Joyan [*sic* pour Joan] U. Halperin, traduite de l'anglais par Dominique Aury (Gallimard, 160 F.), des *Lettres à Francis Viéle-Griffin* (éditions du Léro, 180 F.) et des *Nouvelles en trois lignes* (édition présentée par Patrick et Roman Wald Lasowski, Macula, 85 F.)].

– John L. BROWN, « Jean Paulhan, *Le fruit dans la forêt*. Paris, Seghers, 1990, 61 pages. 85 F. », *World Literature today. A Literary Quartely of the University of Oklahoma*, Norman, University of Oklahoma Press, volume 65, number 2, spring 1991, p. 273a [photocopie non datée au fonds Paulhan].

– Bernard FRANK, « Sans trop / de ponctuation », *Le Nouvel Observateur*, n° 1376, du 21 au 27 mars 1991, p. 114a [« La chronique

de Bernard Frank » ; sous l'intertitre « I. – “J’aime l’amour” » ; citation du « *principe édicté par Paulhan aux pires jours de l’Épuration* : “Aucune indulgence pour la faute, mais toute l’indulgence du monde pour les coupables.” » ; à propos du *Traité de la ponctuation* de Jacques Drillon].

– Friedhelm KEMP, « Jean Paulhan als er selber – für uns », *Neue Zürcher Zeitung*, n° 69, Samstag/Sonntag 23/24 März 1991, p. 67ab [rubrique : « Literatur und Kunst » ; photo non créditée légendée : « Im Büro der “Nouvelle Revue française”, 1953 : Dominique Aury, Jean Paulhan, Marcel Arland. » ; au fonds Paulhan, deux coupures ; sur *La vie est pleine de choses redoutables* et la correspondance Paulhan/Ungaretti].

– Bernard FRANK, « Devant la mort », *Le Nouvel Observateur*, n° 1379, du 11 au 17 avril 1991, p. 112abc et 113a [« La chronique de Bernard Frank » ; début de l'intertitre « I. – Le pourquoi de notre flotte ? » : « *Il faudrait lire ces numéros spéciaux en hommage à Gobineau, Conrad, Paulhan et Malraux que la NRF vient de rééditer, un peu comme l’on regarde à la télévision “la Dernière Séance”* » (p. 112a) et sous l'intertitre « II. – Ouf ! » : « *Jean Paulhan, c’était dans sa nature, avait bien senti ce caractère de fête (pour les autres) de la mort et quand il avait appris, en septembre 1946, que son ami Græthuysen allait mourir à Luxembourg, il n’avait pas voulu manquer cela* » (p. 113a). À propos de la réédition des numéros spéciaux de *La N.R.F.* et sur *La Vie est pleine de choses redoutables*].

– Nicolas NEUMANN, « Fénéon, le terroriste », *La Croix. L’Événement*, III^e année, n° 32883, dimanche 28-lundi 29 avril 1991, p. 19ef [au fonds Paulhan, coupure datée par erreur « 22-29 Avril 1991 » ; rubrique : « Instantanés » ; sur la biographie de Félix Fénéon par Joan Halperin ; début : « “Je suis tout à fait hors de la littérature”, déclarait Félix Fénéon. À coup sûr, si Jean Paulhan ne l’avait tiré de l’oubli, pas une ligne de cet écrivain, critique et terroriste, ne serait aujourd’hui éditée. [...] Rencontre hasardeuse mais somme toute naturelle, le meilleur critique du XX^e siècle devait découvrir et rendre hommage à son homologue fin de siècle. » ; extrait : « *Pourtant, malgré cette minutieuse recherche qu’il faut saluer, il manque à cette biographie d’être inspirée pour séduire, au lieu de seulement informer. Mais Fénéon, prémonitoire, n’écrivait-il pas à Paulhan : “Je vois bien que je n’aurai été biographié de façon plaisante que par vous”.* »]

– Bernard FRANK, « Un écrivain de garde », *Le Nouvel Observateur*, n° 2383, du 9 au 15 mai 1991, p. 114^{abc}-115^a [rubrique : « La chronique de Bernard Frank » ; intertitres « I. – Vertus de l’exil », « II. – L’absent de la fête » et « III. – Lautréamont en Charles X », sur Roger Caillois et sa correspondance avec Jean Paulhan.

Mention de Jean Paulhan p. 114^b : « *Comme il le dit à Jean Paulhan, son aîné de trente ans, dans une lettre datée du 1^{er} mars 1945 : “Je voudrais rentrer, j’ai d’ailleurs toujours voulu le faire, mais certaines conférences faites fin 40 à Montevideo m’ont fait mettre sur la liste noire allemande (la légation a même fait une réclamation) de sorte que j’ai dû renoncer à revenir”.* » (Gallimard, 1991, p. 151) ; le dernier intertitre porte sur la préface de Roger Caillois aux œuvres de Lautréamont parues chez José Corti, qui n’autorisa pas Roger Caillois à publier son texte dans les *Cahiers de la Pléiade* de Jean Paulhan].

– Louise LAMBERT, « Les diagonales / de / Roger Caillois » et « Caillois et Paulhan : les deux Sphinx », *La Croix. L’Événement*, n° 32903, dimanche 26, lundi 27 mai 1991, p. 13^{abcdef} et 14^{abcdef} [trois reproductions photographiques, un portrait légendé « *Roger Caillois fut simplement impatient et avide, comme on peut / l’être à 20 ans, sauf que cette disposition ne l’a jamais quitté. (Photo Lipnitzki/Viollet.)* », « *Une “pierre” de Roger Caillois. (Photo Delaborde.)* » et « *C’est lors de son exil en Argentine que Roger Caillois rencontre Jorge Luis Borges, / qu’il fera découvrir aux Français dans sa collection “La Croix du Sud”, chez Gallimard. (Éditions La Différence)* »].

– P.E. [Pierre ENCKELL], « Correspondance / de Jean Paulhan et Roger Caillois », *L’Événement du jeudi*, n° 343, du 30 mai au 5 juin 1991, p. 116^d [page « Lettres » ; texte complet : « *Plus de deux cents lettres, presque toutes inédites, de 1934 à 1967. Une génération sépare les deux hommes, et leur amitié est plus intellectuelle qu’affective. Il n’y a donc pas de crise ou de drame — sauf la guerre et ses suites — dans cette correspondance, et moins d’intimité que dans d’autres. Mais un certain parallélisme dans les démarches, et tous ces détails qui enrichissent l’histoire : Jean d’Ormesson et la baguenaude, Simenon et ses haut-le-cœur, le monsieur qui reconnaît sa tante dans un parquet, Georges Bataille et le fascisme... Tout cela est mineur, sans doute ; et néanmoins exemplaire.* »]

– Jean-Didier WAGNEUR, « Caillois, l’ivre de pierres », *Libération*, nouvelle série, n° 3123, 6 juin 1991, p. 24^{bcde} [sous-titre : « *Un colloque, des expositions et des publications célébrant un poète amoureux des pierres, / de la pampa, de l’infinitude des formes et des*

syntaxes souterraines. » ; portrait photographique « *Lutfi Ozkok, SFF* » légendé : « *Comme le quartz fantôme / qui se réfracte à l'infini à / l'intérieur de lui-même.* »]

– Manuel CARCASSONNE, « Roger Caillois : / le rêveur de pierres », *Le Figaro*, n° 14560, lundi 17 juin 1991, p. 8abcd [la pagination est celle du supplément « Le Figaro littéraire » ; sous-titre : « *Sa correspondance avec Paulhan, / ses entretiens avec Jeannine Worms, / ses “Cahiers” publiés par Jean-Clarence Lambert : / un ensemble prodigieux pour rendre à Roger Caillois, / écrivain, mythologue, sociologue..., la place qui lui revient / dans les lettres françaises.* » ; intertitre : « *Son ambition ? / Se faire aussi transparent / que l'eau et le ciel, / régresser vers l'inanimé / des pierres...* » ; photo légendée « *Roger Caillois : il traverse le siècle sans s'attacher à rien. (Photo Le Figaro.)* »]

– J.L., « Jean(s) / de bonne compagnie », *Lettres françaises* [dir. Jean Ristat], n° 10, juin 1991, p. 9-11 [manchette : « *Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillés par les Nazis, et Jean Paulhan (1884-1968). Directeur : Aragon (1953-1972). Jean Ristat* » ; article annoncé en première de couverture : « *Correspondance / Dubuffet / Paulhan / débuts d'un artiste* » ; rubrique : « Correspondance » ; photo créditée « *Fondation Jean Dubuffet, Paris* » et légendée « *Jean Dubuffet dans son atelier.* » ; en pages 10-11, neuf lettres de Dubuffet en date des mardi 7 mars 1944, samedi 25 mars 1944, vendredi 3 mars 1944, samedi 1^{er} avril 1944, mardi matin avril 1944, lundi soir 17 avril 1944, juin 1944 / Dimanche, jeudi octobre 1944 et dimanche 26 novembre 1944 ; reproduction de deux œuvres de Dubuffet en page 11 légendées « *Le supplice du téléphone.* » et « *Pianiste.* »]

Voir aussi en p. 2 l'article sur Claude Gallimard, qui vient de mourir, un ami de Louis Aragon].

– a cura di Dante della TERZA, « Corrispondenza Paulhan-Ungaretti (1921-68) / Intervista con Luciano Rebay », *Yearbook of Italian Studies*, Fiesole (Firenze), Casalini Libri, Vol. 9, Giugno 1991, p. 106-113 [rubrique « Debates »].

– Michel COURNOT, « Les goujons de l'arche de Noé », *Le Nouvel Observateur*, n° 1390, du 27 juin au 3 juillet 1991, p. 96a, 97abc et 98ab [au fonds Paulhan, coupure annotée par erreur « N° 97 » ; sur la *Correspondance Jean Paulhan-Roger Caillois (1934-1967)* ; extrait : « *À l'Académie, Caillois aurait formé une fine équipe de trublions avec Jean Paulhan, mais Paulhan était mort depuis trois ans lorsque*

Caillouis fut reçu. La correspondance Paulhan-Caillouis est une lecture merveilleuse, un bonheur de malices, de libertés, de mésentente fraternelle. » ; citation finale d'une lettre de Jean Paulhan à Roger Caillouis sur Georges Braque (« *Samedi* [8 septembre 1962] », Gallimard, 1991, p. 258)].

– A. CH. « La Bibliothèque a pris feu, de Michel Van Zele / La littérature entre “imprimatur” et clandestinité », supplément « Radio-télé », pour la semaine du 15 au 23 juillet, p. 28*abc* inséré dans *Le Monde*, quarante-huitième année, n° 14450, dimanche 14-lundi 15 juillet 1991 [au fonds Paulhan, photocopie annotée « *Le Monde / Été 1991* » ; photo créditée « Ulf Andersen/Gamma » et légendée « *Maurice Nadeau dans son bureau* » de la rue du Temple ; « *Claire Paulhan parlera de son grand-père* » dans cette émission].

– Gilles MANCERON, *Segalen*, Jean-Claude Lattès, 1991, p. 483 [dans un volume achevé d'imprimer en septembre 1991, remarques — *via* Pierre Oster — à propos du rôle de Saint-John Perse sur les réserves de Jean Paulhan au sujet de l'œuvre de Victor Segalen].

– Silvio YESCHUA, « Letteratura e paradise / o Jean Paulhan / e la funzione religiosa della letteratura » (Traduzione dal francese di Renato Turci), *Il Lettore di provincia. Testi ricerche critica*, n° 81, settembre 1991, p. 57-65.

– Adriano MARCHETTI, « L'Omaggio floreale di Jean Paulhan », *Il Lettore di provincia. Testi ricerche critica*, n° 81, settembre 1991, p. 69-73.

– Giovanni BOGLIOLO, « Il gardiniere / di Francia / In anteprima il diario di Paulhan » et Jean Paulhan, « La vita è fatta di cose inquietanti », *La Stampa*, novembre 1991 [rubrique : « **Tuttolibri** »].

– Ph. D., « Jean-Philippe Segonds, le fou de Paulhan » et « Chroniques de Jean Guérin », *Le Journal du Centre*, Nevers, 48^e année, n° 14584, vendredi 29 novembre 1991, p. 9 [rubrique « Rencontre », page « Decize » ; extrait de cet article, signé d'un jeune et nouveau journaliste : « *Même pas ses épigraphes. Il en a rassemblé trois cents qui seront prochainement publiés aux éditions “Le temps qu'il fait” de Cognac.* » On trouvera les mêmes articles dans d'autres éditions p. 4*abcde* et p. 4*ab*.

Jean-Philippe Segonds précise au verso de la photocopie qu'il envoie à Jacqueline Paulhan : « (*même article dans La Montagne sous*

le titre “J. Ph. S. / fan de tennis et de Paulhan”) ». Nous remercions les Archives départementales de la Nièvre pour leur aide].

– *La Montagne*, vendredi 29 novembre 1991 [il peut s’agir de l’édition de l’Allier ; voir le précédent].

– Bernard PIVOT, « Les carnets de Bernard Pivot », *Lire*, n° 194, samedi 30 novembre 1991, p. 9-13 [sur Céline, Gaston Gallimard et Jean Paulhan ; photo Paris-Match de Jean Paulhan dans un compartiment de train].

– Pierre ASSOULINE, « Paulhan candidat fantôme », *Lire*, n° 194, samedi 30 novembre 1991, p. 34^{bc} et 35^a [sur la querelle avec André Billy au sujet de l’éventuelle candidature de Paulhan au jury du prix Goncourt.

– Pierre ASSOULINE, *Lire-RTL*, samedi 30 novembre 1991 ; au fonds Paulhan, photocopies en deux pages de cet article, corrigées et annotées par Jean-Philippe Segonds, à propos de la phrase « *pseudonyme et anonyme étaient termes anonymes* », Ph. S. faisant remarquer à P. A. que la « *citation de la préface n’était pas d’Aragon, mais un petit amalgame plaisant d’Aragon, et... de Molière (Femmes savantes). Il m’a répondu : “mais oui, bien sûr, où avais-je la tête ?” Ce qui ne l’a pas empêché de le reprendre tel quel dans l’article de Lire !* »]

– *n.s.*, « Le personnage / et son double », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 591, du 16 au 31 décembre 1991, p. 4^{ab} [page : « D’une quinzaine à l’autre » ; sur les *Chroniques de Jean Guérin*].

– Jean-Rémi BARLAND, « Dans l’intimité / épistolaire de / Saint-John Perse / et Jean Paulhan », *Le Provençal*, décembre 1991 [rubrique : « Livres » ; portrait photographique légendé « *Joëlle Gardes Tamine, auteur d’un travail de grande valeur littéraire et historique sur Saint-John Perse et Jean Paulhan. (Photo Henry ELY, Aix)* » ; début : « *Joëlle Gardes Tamine, professeur à l’Université de Provence et directeur scientifique de la fondation Saint-John Perse, a présenté à l’espace Méjanes le numéro 10 des cahiers Saint-John Perse.* »]

– Martine LECŒUR, « France Culture – Vendredi – 20. 30 / La poésie selon Saint-John Perse », *Télérama* [rubriques « Archives » et « Radio » ; photo Gisèle Freund légendée « *Jusqu’aux rives lointaines où déserte la mort !* »]

– Christian LIGER, « La saga des Paulhan / de Nîmes », *Impressions du Sud*, 1991, p. 60-66 [intertitres « Aux mânes de Paulianus », « L’empreinte de la Réforme », « Un oncle assez fâcheux » (p. 61), « Rue Carreterie / et alentour » (p. 62), « Le clan Paulhan / dans la Révolution », « Mazets et garrigues » (p. 63), « La maison natale » (p. 64), « La tendresse du Sud », « La double vie / du petit Paulhan », « Sur les gradins des arènes » (p. 65) et « La fin de la saga nîmoise » (p. 66). Nous n’avons pas trouvé ce texte à la Bibliothèque de l’Arsenal dans le n° 29 de 1991].

– Jean-Jacques DIDIER, Institut libre Marie Haps, Bruxelles, « Jean Paulhan, *La vie est pleine de choses redoutables. Textes autobiographiques*. Édition établie et annotée par Claire Paulhan, Paris, Seghers, 1989, 17 x 22, 358 p. », *Les Lettres romanes*, Louvain-la-Neuve [Faculté de Philosophie et Lettres] / Place Blaise Pascal, 1 / B-1348 Louvain-la-Neuve (Belgique)], t. 45, n° 3, 1991, p. 262-264 [rubrique : « Les Livres » ; au fonds Paulhan, justificatif en double exemplaire].

1992 – Allan STOEKL, « 6 / Paulhan and Blanchot : On Rhetoric, Terror, and the Gaze of Orpheus », *Agonies of the Intellectual. Commitment, Subjectivity, and the Performative in the Twentieth-Century French Tradition*, University of Nebraska Press, Lincoln & London, 1992, p. 145-173 [dans un volume de 384 p.].

– Silvio YESCHUA, *Le Texte, le secret et l’exégèse. Études valéryennes, paulhaniennes et autres*, préface de Jean Starobinski, Genève, Champion, 1992, 180 p. [volume achevé d’imprimer en 1992 à Genève ; envoi « Pour Dominique Aury / en amical hommage / Silvio Yeschua / Jérusalem, le 3 janvier 1993 » (coll. part.).

Voir *infra* au 5 février 1996].

– François CROUZET, « Jean Paulhan / L’homme tombe le masque », *Le Figaro*, n° 14734, lundi 6 janvier 1992, p. 4defg [portrait photographique, cigarette en main gauche, légendé « Jean Paulhan : grand chroniqueur de la NRF sous le pseudonyme de Jean Guérin. (DR) » ; extrait : « Car c’est la passion des mots français et de leur bon usage, la vraie, sans doute la seule, passion de Jean Guérin. » Et fin : « Beaucoup de ces combats sont oubliés, beaucoup de ces passions éteintes. Cendres alors ces écrits-là ? La braise y est rouge encore, et danse et brûle. »]

– André BRINCOURT, « Saint-John Perse / le poète / et son double », *Le Figaro*, n° 14734, lundi 6 janvier 1992, p. 4c [rubrique : « Le feuilleton d'André Brincourt » ; à propos du *Saint-John Perse* de Mireille Sacotte (Éditions Belfond, 1991, 150 F.), « *En publiant ces jours-ci l'importante correspondance avec Jean Paulhan, Les Cahiers Saint-John Perse donnent la juste mesure de "l'échange" littéraire entre les deux hommes. Les extraits publiés jusqu'alors en Pléiade n'en offraient qu'un aspect limité. Admirable complicité dans l'exigence et l'estime réciproques.* »]

– n.s., « *Cahiers Saint-John Perse*, n° 10, Gallimard, 380 pp., 150 F. », *Libération*, nouvelle série, n° 3308, jeudi 9 janvier 1992, p. 22a [rubrique : « Littérature / française / Vient de paraître » ; texte complet : « *Établie et annotée par Joëlle Gardes-Tamine, voici la correspondance entre Saint-John Perse et Jean Paulhan : quarante-et-un ans de courrier (1925-1966) et d'amitié grandissante, surtout après la guerre et malgré l'exil d'Alexis Léger en 1940. Correspondance privée, mais surtout littéraire et éditoriale : on verra comment, bien que loin, Saint-John Perse s'inquiète de ce que Gallimard fait ou ne fait pas pour lui et comment Paulhan, finalement surnommé par son ami des îles "Paul", veille à ses intérêts.* »]

– Antoine de GAUDEMAR, « Paulhan, le masque et la plume », *Libération*, nouvelle série, n° 3308, jeudi 9 janvier 1992, p. 22bcde [sous-titre : « Le pape de la N.R.F. a signé pendant quarante ans sous un pseudonyme une foultitude de / textes et notules, souvent délicatement venimeuses : "les Chroniques de Jean Guérin". » ; portrait photographique légendé « *Des textes qui font / découvrir le critique et le / journaliste* » : sur les *Chroniques de Jean Guérin*].

– Fernand TRONCHÈRE, « "Chroniques de Jean Guérin" / Les flèches acérées de Jean Paulhan / sorties du carquois / par le decizois Jean-Philippe Segonds », *Le Journal du Centre* (éd. Nièvre-Allier), n° 14622, 15 janvier 1992, p. 9b (Allier) et I1b (Nièvre) [encart central « Le Mag » ; Jean-Philippe Segonds fut lauréat du Prix des Volcans 1967 pour son premier livre *L'Enfance bourbonnaise de Valéry Larbaud* ; nous remercions pour leur aide les directions des Archives départementales de l'Allier et de la Nièvre].

– Aurelio PICCA, « Diario inquietante / di Jean Paulhan / principe e pipistrello », *L'Independente*, Milan, A. II, n° 13, giovedì 16 gennaio 1992, p. 10 [« Memorie » ; sur *La vita è fatta di cose inquietanti*, Mursia, 319 p. ; au fonds Paulhan, copie envoyée par Renato Turci].

– François BOTT, « Un rire taoïste », *Le Monde* [dir. Jacques Lesourne], quarante-neuvième année, n° 14810, vendredi 17 janvier 1992, p. 24^{abcdef} [rubrique : « Histoires littéraires » ; sur *Chroniques de Jean Guérin* et *Cahiers Saint-John Perse*].

– Jean-Charles GATEAU, « Victor Segalen / Un obscur soufflé intérieur », *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, « Samedi littéraire », n° 20, samedi 25, dimanche 26 janvier 1992, p. 24^{bcde} [page « Critique » ; photographie légendée « *Victor Segalen dans son bureau à Pékin en 1910* » ; sur le *Segalen* de Gilles Manceron (J.C. Lattès), extrait : « *La chape de l'oubli se referme sur son œuvre. Manceron incrimine l'hostilité tenace de Paulhan et de Perse.* »]

– n.s., « Chroniques de Jean Guérin / Les flèches acérées de Jean Paulhan », *La Montagne. Centre France* [dir. Madame Alexandre Varenne], Allier, n° 1125, dimanche 26 janvier 1992, p. 3 [article sur huit colonnes sur huit ; photographie légendée « *L'une des illustrations des "Chroniques de Jean Guérin". Marcel Arland et Jean Paulhan à l'époque de la "Nouvelle revue française"* » ; même texte que dans *Le Journal du Centre*, qui mentionne Fernand Tronchère comme auteur ; voir *supra* au 15 janvier 1992. Nous remercions pour leur aide les archives départementales de l'Allier].

– Renato BARILLI, « Autobiografia dello scrittore francese / Paulhan : le gioie / dell'ambiguità », *Corriere della Sera*, 28 gennaio 1992 [photocopie au fonds Paulhan].

– Bernard PIVOT, « **Quand ils mentent, les grands écrivains sont peut-être encore plus admirables que [...]** », *Lire*, n° 197, février 1992, p. 7a et 8a [« Les Carnets de Bernard Pivot » ; « [...] *lorsqu'ils disent la vérité.* [...] *Présentée et annotée par Joëlle Gardes-Tamine, la Correspondance Saint-John Perse-Jean Paulhan (10^e livraison) des Cahiers Saint-John Perse, Gallimard) est passionnante pour qui s'intéresse à ces deux singuliers écrivains et à la vie littéraire des années 50 et 60.* »]

– Carlo BO, « I due volti di Paulhan », *Gente*, anno XXXVI, n° 7, 10 février 1992 [« Cronaca letteraria di Carlo Bo » ; au fonds Paulhan, coupure envoyée par Renato Turci].

– P.A. « Chroniques / *par Jean Guérin* / Deux volumes sous coffret, 186 et 214 p., / éditions des Cendres, 300 F. », *Lire*, n° 198, mars 1992,

p. 85d et 93a [rubrique : « Documents littéraires » ; extraits : « *Jean Guérin et Jean Paulhan ne sont qu'un seul et même homme. [...] Aragon, qui ne goûtait guère cette ambiguïté, jugea que pseudonyme et anonyme étaient synonymes.* »]

– B.D. [Bernard DELVAILLE], « Paulhan, alias Guérin / *Chronique de Jean Guérin*, Jean Paulhan. Ed. des Cendres, 2 vol. », *Le Magazine littéraire* [Jean-Jacques Brochier], n° 297, mars 1992, p. 88bc [fin : « *Tout est ici caustique, voire polémique, mordant, elliptique, nécessaire à la bonne image d'une revue. Ni la politique ni la peinture, encore moins la littérature ne sont épargnées, mais toujours avec une justesse de ton à laquelle il est désormais superflu de rendre hommage.* »]

– Claude ROY, « Jean Paulhan : Chroniques de Jean Guérin (Éditions des Cendres) », *La N.R.F.* [rédacteur en chef : Jacques Réda], n° 470, mars 1992, p. 113-114 [rubrique « La littérature » dans « Chronique » ; fin : « *Qui a dit mieux ? Plus court ? Plus juste ? Et plus durable ?* »]

– Jean-Paul ENTHOVEN, « Quand un écrivain tenait son journal d'infamie / L'affaire Drieu » ; « Extraits du “Journal” de Drieu la Rochelle / “Un graffiti sur le mur d'une pissotière” » ; Michel COURNOT, « Paulhan-Drieu : les frères ennemis de l'Occupation / Guerre civile à la NRF », *Le Nouvel Observateur*, n° 1434, du 30 avril au 6 mai 1992, p. 111-120 [rubrique : « Livres »].

– n.s., « Jean PAULHAN / *Traité des jours sombres.* / Choix de lettres II 1937-1945 / Blanche / Mai 1992 », un feuillet dactylographié 21 x 29,7 cm [sous la forme d'un argumentaire dressé par les éditions Gallimard, reprise de la quatrième de couverture du tome II du *Choix de lettres*].

– Jean-Philippe SEGONDS, entretien avec, « Double “je” », *Lettres françaises* [dir. Jean Ristat], n° 20, mai 1992, p. 9abcd-10abcd [deux portraits photographiques légendés : « *Pourquoi dire en dix lignes ce qui peut s'exprimer en quelques mots* » (crédité Gallimard, p. 9bc) et « *Jean Guérin : Paulhan en liberté...* » (crédité Keystone, p. 10b). Le numéro est absent à la Bibliothèque de l'Arsenal, présent à la Bibliothèque nationale de France].

– « Les mots terribles de Drieu », *Le Progrès. Lyon Matin*, Lyon, dimanche 3 mai 1992, p. 25 [rubrique : « Livres » ; sous-titre : « *Le “Journal” de l'écrivain fasciste / et antisémite Pierre Drieu La /*

Rochelle relance le débat sur la / collaboration ». Nous remercions les services des Archives départementales du Rhône pour leur aide].

– Jean-Christophe COULOT, « Jean Paulhan / homme / de sang-froid », *Le Quotidien de Paris*, n° 3878, mercredi 6 mai 1992, p. 16ab [à propos du *Choix de lettres*, t. II, *Traité des jours sombres* ; fin : « “On sentait bien que la France était belle. Mais à quel point elle est ‘nécessaire’, vraiment on ne l’avait jamais su comme ces jours-ci.” *Il y avait peu de gens, en 1939, pour écrire ceci.* »]

– Antoine de GAUDEMAR, « Le crépuscule de Drieu », *Libération*, nouvelle série, n° 3408, jeudi 7 mai 1992, p. 28bcde-29ab [sous-titre : « *De 1939 à 1945, Drieu la Rochelle a tenu un journal intime, enfin publié : un document / sur la collaboration, mais surtout l’autoportrait d’un homme ravagé par la haine de soi.* »]

– Arlette FARGE, « Progrès en amour assez lents », *Libération*, nouvelle série, n° 3408, jeudi 7 mai 1992, p. 30bcde [sur *La Fabrique du sexe*, sans mention de Jean Paulhan, mais avec allusion dans le titre au récit de Paulhan ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Bernard FRANK, « Mouchoir sur une tombe », *Le Nouvel Observateur*, n° 1435, du 7 au 13 mai 1992, p. 116abc-117a [« La chronique de Bernard Frank » ; trois intertitres : « I. – Tant mieux », « II. – Sartre pressé » et « III. – Mamie Nova » ; sur le *Journal 1939-1945* de Drieu la Rochelle ; extrait : « *Quand on voit pendant plus de cinq cents pages quelqu’un se tromper presque par méthode, dire de grosses bêtises et parfois des infamies, quand on sait que le suicide est au bout du “Journal” et comme sa cause naturelle, comme si Drieu s’était relu — un suicide tenace, repris à un an d’intervalle et terminé sans bavure —, on n’a pas tellement envie de suivre à la trace toutes ces erreurs, de les relever une à une d’un air fortiche, comme si on les découvrirait vraiment pour la première fois, on laisse un peu lâchement cette médiocre surprise à de jeunes bizuths en “drieulogie”.* » (p. 116a)]

– François NOURRISSIER, « Pierre Drieu la Rochelle et Jean Paulhan : la haine / et l’honneur pendant les années sombres », *Le Figaro Magazine* (ne peut être vendu séparément), cahier n° 3 du *Figaro*, n° 14840, samedi 9 mai 1992, p. 126abcd-127abcd [page « Lire » ; intertitres : « Le vrai Drieu : / forcené et / aboulisque » et « Paulhan : / la loyauté / et la lucidité » ; extraits : « “Paulhan l’inflexible”, *est-on tenté de dire. Il ne laisse jamais l’amitié ni la*

facilité du silence prendre le pas sur le jugement. Il formule toujours, et avec une sourde violence, ce qu'il a à dire. [p. 127c] [...] De la condamnation de l'esprit munichois et du pacifisme à celle des excès de la libération, Paulhan prend toujours parti, vite et bien. » (p. 127d)]

– Elena GUICCIARDI, « Gli anni neri di Vichy », *La Repubblica*, samedi 9 mai 1992, page 29 [« Brasillach / faxcista / e poeta », « l'giudizio / su Pétain », « Professione di fede » ; au fonds Paulhan, coupure et copies remises par Dora Bienaimé].

– Claude JANNOUD, « Drieu la Rochelle / La haine / en bandoulière », *Sud-Ouest dimanche* [dir. Henri de Grandmaison], n° 2227, dimanche 10 mai 1992, p. 25^{de} [sous-titre : « La publication / du “Journal” / de Pierre Drieu / La Rochelle / a longtemps été / différée. Ce document / terrible et souvent / nauséabond paraît / aujourd'hui, / parallèlement / à la correspondance / de Jean Paulhan, / qui dirigea avant lui / la NRF »].

– Laurent LEMIRE, « Drieu, le miroir de la haine », *La Croix L'Événement*, n° 33193, dimanche 10, lundi 11 mai 1992, p. 6^{abcdef} [page « Hommes & Événements » ; « **Paris, novembre 1941. Retour d'un voyage en Allemagne d'écrivains français. De gauche à droite au premier plan : le lieutenant Gehrard Heller, chargé de la censure ; Pierre Drieu La Rochelle, Abel Bonnard, André Fraigneau et Karl Heinz Bremer, adjoint de Karl Epting à l'Institut allemand de Paris. (Photo Lapi-Viollet.)** »]

– Julien HERVIER, entretien recueilli par Michel Crépu, « Les ambiguïtés d'un écrivain », *La Croix. L'Événement*, n° 33193, dimanche 10, lundi 11 mai 1992, p. 6^{abcdef} [Julien Hervier est le préfacier du *Journal* de Drieu la Rochelle].

– Renaud MATIGNON, « Paulhan, l'intelligence / à la lettre », *Le Figaro*, n° 14841, lundi 11 mai 1992, p. 1^{cdef} du supplément *Le Figaro littéraire* [rubrique : « Le lundi de Renaud Matignon » ; le supplément littéraire de ce numéro du *Figaro* n'est pas conservé à la bibliothèque de l'Arsenal ; sur le *Choix de lettres*, II].

– Laurent LEMIRE, « Jean Paulhan, / L'homme appliqué », *La Croix. L'Événement*, n° 33199, dimanche 17, lundi 18 mai 1992, p. 17^{abcde} [page « Livres / Portrait » ; sous titre : « L'intransigeance de l'éminence grise de la NRF » ; portrait légendé : « **Jean Paulhan**, toujours le même souci de vérité. (H. Roger-Viollet.) »].

– *n.s.*, « Lettres ouvertes », *Le Figaro*, n° 14853, lundi 25 mai 1992, p. 2a du supplément *Le Figaro littéraire* [rubrique : « Les rendez-vous » puis « **Mercredi** » ; programme de l'émission citée : « *Jean Paulhan, Traité des jours sombres (Gallimard) ; Drieu La Rochelle, Journal (Gallimard)*. Invité de la semaine : Emmanuel Roblès, pour L'Herbe des ruines (*Le Seuil*). (*France-Culture*. 15 h.30.) »]

– Michel GRODENT, « Drieu-la-haine », *Le Soir*, Bruxelles, 106^e année, n° 124, mercredi 27 et jeudi 28 mai 1992, p. 5abcde du supplément MAD (*Magazine des Arts et du divertissement*) [trois intertitres « Cela confirme / ce qu'on savait déjà », « Quel dédain / pour les femmes ! » et « Il se prenait / pour un prophète »].

– M.P. [Michel POLAC], « Drieu : du poison en vente libre », *L'Événement du jeudi*, n° 395, du 28 mai au 3 juin 1992, p. 92abc-93abc [rubrique : « Lettres » ; intertitres « C'est un "graffiti de pissotière", disait Drieu de son journal », « Un monde peuplé de larves et de poltrons », « Fantômes de pureté et délire d'exclusion » et « L'engagement politique de Drieu : une escroquerie intellectuelle »].

– J.G., « Antidote à Drieu : / Jean Paulhan ! », *L'Événement du jeudi*, n° 395, du 28 mai au 3 juin 1992, p. 94abc-95abc [« Lettres » ; deux intertitres : « Jusqu'au / bout, / il veut / réconcilier / les écrivains français » et « À la Libération, / Jean Paulhan / persiste : / ni juges ni mouchards »].

– Pierre HEBEY, « La NRF / des années / sombres / 1940-1941 », *FNAC Agenda*, Paris, juin 1992 [annonce de la rencontre avec Pierre Hebey et Dominique Aury, mardi 16 juin à 18 h., à la Librairie internationale ; nous n'avons pas trouvé ce texte dans la collection de *Fnac Info* que nous avons consulté à la BnF].

– *n.s.*, « Choix de lettres, t. II : 1937/1945 », *Lu. Tous les livres tous les mois* [dir. Jacques Ourévitch], n° 91, juin 1992 [page « Regard » ; rubrique : « Et encore... » ; début : « La guerre n'est pas un jeu. » ; portrait au sourire légendé « *Jean Paulhan*. » Le périodique n'est pas conservé à la BNF].

– *n.s.*, « Légion d'Honneur », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 602, du 1^{er} au 15 juin 1992, p. 4b [page : « D'une quinzaine à l'autre »].

- Michel PAQUOT, « Au fil des jours / Drieu la Rochelle », et A.D., « Paulhan / des jours / sombres », *La Cité*, 11 juin 1992 [pages réalisées par Michel Paquot ; photos légendées : « Pierre Drieu la Rochelle : l’homme dévoilé »].

- *n.s.*, « Notre sélection », *L’Événement du jeudi*, n° 397, semaine du 11 au 17 juin 1992, p. 109a [mention du « *Choix de lettres II. 1937-1945 de Jean Paulhan (Gallimard)* »].

- François BOTT, « De la grammaire à la Résistance », *Le Monde* [dir. Jacques Lesourne], quarante-neuvième année, n° 14734, vendredi 12 juin 1992, p. 38abcdef [rubrique : « Histoires littéraires » du supplément « Le Monde des livres » ; sur le *Choix de lettres II. 1937-1945*].

- Bertrand POIROT-DELPECH, de l’Académie française, « Tableau de déshonneur », *Le Monde* [dir. Jacques Lesourne], quarante-neuvième année, n° 14734, vendredi 12 juin 1992, p. 39abcd [page « Littérature française » ; intertitres : « Droit / de rétention » et « Paulhan / l’exemplaire » ; photo légendée « 1942, à la librairie Rive gauche : Lucien Rebatet dédicace les Décombres »].

- Jean-Marie GAVALDA, « Guerre et poésie », *Midi libre*, lundi 15 juin 1992, p. 24abcde [surtitre : « Printemps des comédiens » ; le spectacle *Joë Bousquet-rue de Verdun* de Viviane Théophilidès, qui met en scène, dans la chambre du premier, Joe Bousquet, Simone Weil et Jean Paulhan, suscite l’opposition des ayants droit de Joe Bousquet, Francis Ponge et Simone Weil].

- Jean DANIEL, « L’encre du déshonneur », *Le Nouvel Observateur*, n° 1441, du 18 au 24 juin 1992, p. 68abc et 69a [rubrique « L’éditorial de Jean Daniel »].

- Bernard PIVOT, « Paulhan et Pétain » et « La découverte de Dubuffet par Paulhan », *Lire* [dir. Bernard Pivot], n° 202-203, été 1992, p. 138c [rubrique : « Le chariot des desserts » ; citations d’une épigramme de Jean Paulhan et d’une lettre à Marcel Jouhandeau datée de mars 1944].

- François GRANON, « Journal d’un salaud », *Télérama*, n° 2215, 24 juin 1992, p. 46abc-47abc-48a [sur le journal de Drieu la Rochelle].

- Jérôme GARCIN, « Non / à la “collabophilie !” », *Le Provençal dimanche. Journal des patriotes socialistes et républicains*, Marseille,

n° 17137, dimanche 28 juin 1992, p. 23ab [rubrique : « Jérôme Garcin a choisi pour vous » ; sur le *Choix de lettres 1937-1945*].

– Pierre YSMAL, « Personnages et personnalités », *L'OURS. Bulletin d'information et de liaison de l'office universitaire de recherche socialiste* [fondateur : Guy Mollet], n° 231, juin-juillet 1992, p. 12b [texte complet : « Jean Paulhan, éminence grise des éditions Gallimard, longtemps grand maître de **La N.R.F.**, par l'éclectisme de sa correspondance rappelle son importance. **Choix de lettres – 1937-1945. Traité des jours sombres** vient en contrepoint, en contrepoison des pages infectées de Drieu. Pour Paulhan et certains de ses amis, très vite, “la France est partout où l'on ne consent pas”. *La Résistance de l'esprit existe.* »]

– Alain-Napoléon MOFFAT, « De l'art au politique », *Il faut lire. Magazine d'information littéraire*, Canada, vol. 15, n° 3, juillet 92, p. 14abcd-15a [extraits de presse de Bertrand Poirot-Delpech et Josyane Savigneau dans *Le Monde*, Bernard-Henry Lévy dans *Le Point*, Renaud Matignon dans *Le Figaro*, François Nourrissier dans *Le Figaro Magazine* ; nous remercions le personnel de la BanQ et notamment Rachelle Célestin pour son aide].

– Michel de JAEGHERE, « Poisons et antidotes », *Le Spectacle du Monde* [dir. gén. François d'Orcival], juillet 1992 [rubrique : « Civilisation » ; contient le commentaire, par André Malraux, du journal de Drieu la Rochelle, que Malraux avait lu dans la dactylographie dressée dans les années soixante-dix par Frédéric Grover ; la date de juillet 1992 semble erronée].

– A.O. [Olympia ALBERTI], « Ce *CHOIX DE LETTRES* de Jean Paulhan, [...] », *Nice-Matin*, n° 16200, dimanche 5 juillet 1992, p. 25gh [rubrique : « Jours d'ici et d'ailleurs » ; début : « Ce *CHOIX DE LETTRES* de Jean Paulhan (à la NRF, Gallimard, certes) est passionnant. On y découvre déjà un réseau d'amitiés, de soutiens, mais aussi cet élan à exprimer, à marcher vers plus de fraternité et de clarté à la fois. »]

– A.J.B., « Pauvre Drieu ! », *Le Peuple. Organe quotidien du syndicalisme. Confédération générale du travail*, 8 juillet 1992 [rubrique : « Livres de la semaine » ; dernier alinéa, à propos de Drieu : « L'indulgence de ses pairs déplorant ses égarements n'en est que plus remarquable. Une preuve parmi d'autres est apportée par le deuxième volume de la *Correspondance* de Jean Paulhan qui, bien qu'en

désaccord avec lui, le traite avec estime. Cette même Correspondance est, en revanche, implacable pour un Chardonne ou un Montherlant qui eurent, pour l'occupant, "les yeux de Chimène", mais surent à temps retirer leur épingle d'un jeu devenu dangereux. » La BNF ne conserve pas de numéro entre le 2 juillet et le 10 septembre 1992].

– Jacques FRANCK, « Drieu la Rochelle, / fasciste et suicidaire », *Libre Belgique*, 111^e année, n° 191, jeudi 9 juillet 1992, p. 18^{abcd} [chapô : « *Son journal intime 1939-1945, la NRF sous l'Occupation, les lettres / de Jean Paulhan éclairent la "collaboration" intellectuelle en France.* » ; page « Lettres »].

– Michel POLAC, « Paulhan / le funambule », *L'Événement du jeudi*, n° 402, du 16 au 22 juillet 1992, p. 128^{abc} [au fonds Paulhan, coupure non référencée, photocopie référencée ; sur le *Choix de lettres. 1939-1945*, t. II (Gallimard) ; début : « *Impossible de rendre compte objectivement du Choix de lettres 39-45, tome II (Gallimard) de Jean Paulhan : une première fois je m'emballe, une deuxième fois j'enrage* » ; notons que le premier roman de Michel Polac, *La Vie incertaine*, a été publié grâce à Jean Paulhan et Albert Camus].

– Jean-Claude LAURET, « Drieu, Paulhan et la NRF de Gallimard / des pavés jetés dans / la mare médiatique... », *National Hebdo*, n° 418, semaine du 23 au 29 juillet 1992, p. 18^{abcde} [rubrique : « Livres-service »].

– Michel COURNOT, « La veilleuse de Carcassonne / Trois grands inconnus dans une chambre, du temps du Vel' d'Hiv' », *Le Monde* [dir. Jacques Lesourne], quarantième-neuvième année, n° 14778, vendredi 31 juillet 1992, p. 11^{abcd} [à propos de la pièce de Viviane Théophilidès, *Joë Bousquet rue de Verdun*, jouée en Avignon, au Tinel de la Chartreuse].

– Pierre de BOISDEFFRE, « Faut-il / avoir honte de Drieu ? », *Revue des Deux-Mondes*, juillet-août 1992, p. 152-157 [rubrique : « Chroniques »].

– Jean-Luc BARRÉ, « La destruction de soi », *La Revue des Deux-Mondes*, juillet-août 1992, p. 158-161 [rubrique : « Chroniques »].

– Thomas FERENCZI, « Éloge du premier venu », *Le Monde* [dir. Jacques Lesourne], quarante neuvième année, n° 14778, dimanche 2-

lundi 3 août 1992, p. 31^{abc} du supplément « Radio-Télévision » [rubrique : « Chronique »].

– M. Aa, « L'intelligence / à la lettre », *Midi libre*, dimanche 16 août 1992 [surtitré « “Choix de lettres” de Jean Paulhan » ; fin : « *On mesure ce que nous avons perdu au naufrage de la correspondance et de la société que cet usage à la fois révélait et cimentait. On en savoure l'intransigeante vérité.* »]

– Maxime CARON, « Choix de lettres (1937-1945) », *La Voix du Nord*, 20 août 1992 [rubrique : « Un livre par jour » ; fin : « *En effet, aux périodes d'extrême confusion, ce souci de la justesse des mots n'est-il pas le meilleur moyen d'y voir un peu clair, sinon la meilleure chance de se garantir contre les guerres ? Lisons donc les lettres de Paulhan.* »]

– Geneviève JURGENSEN, « La littérature en héritage », *La Croix. L'Événement*, dimanche 30-lundi 31 août 1992, p. 11^{abcdef-12ab} [chapô : « *Sans les soins / des ayants droit, / les œuvres / des écrivains / sombreraient / dans l'oubli* » ; sur les cas de Henry de Monfreid, Maurice Genevoix, Jean Paulhan, Marcel Brion, Roland Barthes et Jacques Audiberti ; Jacqueline Paulhan : « *J'aimais beaucoup mon beau-père. Il avait l'habitude de me lire ce qu'il écrivait. Je n'ai osé lui proposer de m'occuper de ses affaires que deux ou trois mois avant sa mort ; il en a été soulagé : j'aurais dû le faire plus tôt.* » (p. 11^{ef-12a})]

– Jacques HENRIC, « des philosophes à vendre, et puis / des Couillard, des Barnabé, des Nénesses, / pas à vendre, eux / Lucien, Drieu la Rochelle, Paulhan, Calet », *Artpress* [dir. de la rédaction : Catherine Millet], n° 172, septembre 1992, p. 63^{abcd} [rubrique : « le feuillet / de jacques henric » ; extrait : « *voici l'autre versant, lumineux, des années sombres.* »]

– n.s., « Jean Paulhan-André Suarès / Correspondance 1940-1948 / Textes établis et préfacés / par Yves-Alain Favre / (*Editions Rougerie (Mortemart)*) », *Arts Sciences Techniques. Connaissance des hommes*, n° 4, septembre 1992, p. 4^b [rubrique : « Essais » ; début : « *L'amitié qui lia Suarès et Jean Paulhan est exemplaire : elle n'a pas connu de nuages : c'est contraire à tout ce que nous savons du père de Vues sur Napoléon dont il est légendaire qu'il était d'une humeur exécrationnelle et d'une exigence telle dans l'amitié que, pratiquement, aucune autre relation suivie sans ombre ne peut être citée à son endroit.* »]

– n.s., « Paulhan, Drieu : / l'aigle à deux têtes », 92 *Express*. *La Revue du Conseil général des Hauts-de-Seine* [dir. François-Xavier Level], Kiosque Communication, n° 34, septembre 1992, p. 112a [« Le Livre du mois... » ; sur le tome II du *Choix de lettres*, dont la première de couverture est reproduite].

– Olivier MANE, « Histoires et idées », *Humanisme. Francs-Maçons du Grand Orient de France* [dir. Maurice Pannetier], Paris, Grand Orient de France, Centre de documentation, n° 205-206, septembre 1992, p. 182 [rubrique : « Notes de lecture » : texte complet : « Choix de lettres par Jean Paulhan (Gallimard). Personnage clé des éditions Gallimard, Jean Paulhan a toujours beaucoup écrit. Ce recueil couvre les années sombres 1937-1945. Il incarne le versant résistant de la célèbre maison... » Collection partielle à la B.N.F., une collection complète figure à la Bibliothèque Grand Orient de France].

– Steve BONVIN, « Edith Boissonnas », Service de presse suisse, Information culturelle, Chemin du Levant 20, CH-1005 Lausanne, n° 15, 15 septembre 1992, p. 1 et 2 [recto verso ; début : « *L'Université de Neuchâtel a hérité, en janvier 1990, d'un cadeau monumental : la bibliothèque et les tableaux de Madame Edith Boissonnas.* »]

– Claire PAULHAN, « Jacques Rivière et Jean Paulhan », *Espace d'une vie à Cenon. Itinéraire d'un écrivain*, Ville de Cenon, octobre 1992, p. 19-24 [un fascicule de 46 pages légalement déposé en octobre 1992 et publié à l'occasion de la rétrospective littéraire organisée à Cenon du 17 octobre au 7 novembre 1992].

– J.R. [Jean Roques], « Jean Paulhan / *Enigmes de Perse / Editions de Babel / La Métaierie-Basse, En Froment, 81200 Mazamet. Tél. 63.61.27.67* », *Revue du Tarn* [directeur de la publication : Jean-Louis Biget : rédacteur en chef : Jean Roques], Albi, troisième série, n° 147, automne, octobre-novembre-décembre 1992, p. 510 [fin : « *Les textes ici réunis de Paulhan sont difficilement trouvables. C'est un peu la mission de Babel de nous les restituer.* » Nous remercions Jean Gasc, conseiller général du Tarn, pour son aide].

– John L. BROWN, Washington, D.C., « Jean Paulhan, *Chroniques de Jean Guérin*, 2 vols. J.P. / Segonds ed. Paris. Cendres. 1991. 185; 214 pages. / 150 F. », *World literature today. A literary quarterly of the University of Oklahoma*, Norman, Oklahoma, volume 66, number 3, summer 1992, p. 480b-481a [au fonds Paulhan, coupure datée par erreur *autumn 1992* ; 73019-0375 USA].

– Renato TURCI, « Vivace allegoria della memoria », supplément de *La Gazzetta di Forlì*, octobre 1992, col. *abcdef*.

– Bernard PIVOT, « De l'influence de la pétanque sur les grands prix littéraires », *Lire* [dir. Bernard Pivot], n° 205, octobre 1992, p. 19*abc* [début : « *C'est peut-être en jouant à la pétanque avec son maître et ami Jean Paulhan qu'Yves Berger est devenu un stratège dans la bataille des prix littéraires. [...] Yves Berger est un pointeur efficace, qui sait placer ses boules jamais derrière, toujours devant le cochonnet.* »]

– Dan TSALKA, écrivain israélien né le 19 mars 1936, « L'Écrit et ses secrets », dans *Massa*, supplément littéraire de *Davar*, 9 octobre 1992 [article en hébreu ; portraits photographiques de Paul Valéry et Jean Paulhan ; à propos du livre de Silvio Yeshua, *Le texte, le secret et l'exégèse*. Préface de Jean Starobinski, Paris, Champion, 1992].

– Jean GALTIER-BOISSIÈRE, *Journal 1940-1950*, Paris, Quai Voltaire, 1992, 1080 p. [voir p. 26, 233, 235, 251, 628, 686, 687, 708, 746, 808, 840, 868, 914 et 915].

– Mariolina BERTINI, « Jean Paulhan, **La vita è fatta di cose inquietanti**, a cura di Claire Paulhan », *L'Indice*, n° 11, décembre 1992, p. 26 [« Letteratura francese »].

– P.E., « *Chroniques de Jean Guérin* de Jean Paulhan », *L'Événement du jeudi*, du 26 décembre 1992 au 1^{er} Janvier 1993 [rubrique : « Textes » ; texte complet : « *“Jean Guérin” fut un pseudonyme utilisé par Paulhan dans la NRF de 1927 à 1964, et surtout réservé à des notes brèves. Mais comme Paulhan est un maître de la concision, il y a ici un trésor de jugements et de commentaires littéraires, sociaux et politiques en quelques mots définitifs, parfois cruels mais jamais irréfléchis. Il arriva au pseudonyme de servir à d'autres chroniqueurs dans les années 30, et quelques textes sont peut-être attribués à tort (les notes sur les livres anglais, penserait-on). En tout cas, ils procèdent directement de l'école paulhanienne, qui est aussi une école de journalisme (qui consiste parfois à délayer, mais aussi à concentrer, et il faut savoir prendre plaisir aux deux méthodes).* »]

– Tony JUDT, *Un passé imparfait : les intellectuels en France. 1944-1956*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard, 1993, 404 p. Voir le suivant.

– Gérard LECLERC, « Le moment “stalinien” des intellectuels français », *Royaliste* [dir. Bertrand Renouvin], 22^e année, n° 591, du 28 décembre 1992 au 10 janvier 1993, p. 9ab [rubrique : « Idées » ; deux intertitres « Les limites de la tradition républicaine » et « La responsabilité de la dérive » ; à propos du livre de Tony Judt, *Un passé imparfait : les intellectuels en France, 1944-1956*, Fayard, 1992, 404 p. ; fin : « Mais pour nous consoler, nous apprécierons tout le bien qu’il pense de François Mauriac, Jean Paulhan, Raymond Aron, Jacques Maritain et Georges Bernanos ! » ; au fonds Paulhan, coupure annotée à la main « *Royaliste 591* » ; la coupure est classée par erreur en 1991].

1993 – Jean-Norton CRU, « Paulhan (37^e DI ; 2^e (ou 3^e) Z. de M. », *Témoins. Essai d’analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 637-638 [volume de 728 p. achevé d’imprimer en janvier 1993].

– Martyn CORNICK, Loughborough University, « Resisting delusion : Jean Paulhan and the beginnings of intellectual resistance in the *Nouvelle Revue française* during the drift to war, 1938-1940 », *Modern & Contemporary France*, 1993, NS1 (3), p. 265-276 [tiré-à-part au fonds Paulhan].

– *n.s.*, « Le poesie haiku riscoperte sulle rive del Savio », *Il Messaggero*, Roma, A. 115, n° 70, vendredi 12 mars 1993 [surtitré : « Cesena. Oggi al palazzo del Ridotto la presentazione du due libri di Paulhan »].

– Laurent LEMIRE, « Grisaille », *La Croix*, n° 33456, dimanche 21, lundi 22 mars 1993, p. 19d [« Billet » ; texte complet : « *La période 1940-1944 exerce une fascination malsaine chez quelques éditeurs. Malsaine car les années noires font encore peur ; donc elles font vendre. On voit ainsi une maison talentueuse comme Le Dilettante publier les Lettres de prison de Lucien Rebatet, sans intérêt. Buchet-Chastel, par ailleurs éditeur de Lawrence Durrell, propose les Mémoires de Maurice Bardèche, beau-frère de Robert Brasillach, qui revendique sa haine de la démocratie. Enfin, Gallimard, dans la collection “L’infini” dirigée par Philippe Sollers, joue les provocateurs avec une stupide blquette sur Céline. [i.e. Stéphane Zagdanski, *Céline seul*, 1993, 132 p.]*

Y a-t-il une conviction derrière tout cela, existe-t-il une volonté autre que commerciale ? La réponse serait donnée si ces maisons

usaient de leur notoriété auprès du public pour republier Robert Desnos, Philippe Soupault, Claude Aveline, Jacques Maritain ou bien Jean Paulhan. Chiche ! » Nous remercions Patrick Kéchichian pour son aide].

– Philippe-Jean QUILLIEN, « Un Français très libre », *Commentaire* [fondateur : Raymond Aron], Plon, volume 16, n° 61, printemps 1993, p. 192-195, sur deux colonnes [*Choix de lettres*, II].

– Paul FACCHETTI, « Jean Paulhan », *Traits singuliers*, précédé de « Allée des visages », préface de Bernard Lamarche-Vadel, Paris, À une Soie, 1993, p. 10-11 [achevé d'imprimer à Rennes le 21 juin 1993].

– Tristan MAYA, « Deuxième choix de lettres / de Jean Paulhan », *Les Affiches-Moniteur* [*Les Affiches d'Alsace et de Lorraine et Moniteur des soumissions et ventes de bois de l'Est*], Strasbourg, n° 50, 22 juin 1993, p. 28b [rubrique : « Courrier des livres » : *Choix de lettres*, II].

– Jean DUBUFFET, *Lettres à PAB sur des livres faits en commun. 1962-1963*, texte établi, présenté et annoté par Antoine Coron, Alès Musée Bibliothèque Pierre André Benoit, 1993, 30 p. [dans un volume achevé d'imprimer en juillet 1993, voir p. 5 : « Six ans après cette première vision à Carcassonne, Pierre-André Benoit et Dubuffet se rencontrèrent, vers le 23 mars 1950 probablement, grâce à Jean Paulhan. PAB était venu chez Gallimard avec trois “chers ravissants présents” — un livre, un dessin et une peinture sur nacre — qui furent joints aux collections du Foyer de l'Art brut où le peintre l'accueillit, au fond du jardin de l'hôtel de la rue de l'Université, dans un pavillon face à ce qui était alors la “librarie” d'Henri Parisot. »]

– *n.s.*, « Jean Paulhan », *La Lettre de l'IMEC*, n° 2, 1993, p. 3 [rubrique : « Nouveaux fonds » ; voir p. 5b la reproduction du « Projet de maquette de Jean Paulhan pour son ouvrage paru en 1946 aux Éditions des Trois Collines », *i.e. Braque le Patron*].

– *n.s.*, « Jacques Audiberti », *La Lettre de l'IMEC*, n° 2, 1993, p. 4 [rubrique : « Nouveaux fonds » ; mention de Jean Paulhan].

– *n.s.*, « Le Nîmois fut le “grand manitou” de la vie littéraire / Archives de Jean Paulhan : / coulisses d'un demi-siècle », *Le Midi libre*, été 1993 [portrait photographique, de face, les yeux vers sa droite et souriant, non crédité ; fin : « Outre des coupures de journaux abondantes, un certain nombre de textes manuscrits ou dactylographiés figurent

également, envoyés notamment par Alfred Jarry, Léon-Paul Fargue, Paul Éluard, Jean Giono, Max Jacob, Jules Supervielle, Jean-Paul Sartre ou Alain Robbe-Grillet. »]

— *n.s.*, « **Archives Paulhan à l'IMEC** », *Libération*, nouvelle série, n° 3766, jeudi 1^{er} juillet 1993, p. 23e [texte complet : « *Les archives de Jean Paulhan (1884-1968) conservées par la famille de l'écrivain, qui fut longtemps le directeur de la Nouvelle Revue française, viennent d'être confiées à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine). Elles comprennent quatre séries de documents. Plusieurs dizaines de milliers de lettres, dont une partie seulement a déjà été éditée (Saint-John Perse, Suarès, Caillois, Ponge...) ; parmi la correspondance qui reste à explorer, celle avec Arland, Braque, Chagall, Cocteau, Ernst, Gide, Larbaud, Michaux, Rivière, etc. Un ensemble de manuscrits autographes, parfois calligraphiés, de brouillons, notes et dossiers thématiques (sur les proverbes à Madagascar ou sur l'épuration et le Comité national des écrivains). Un certain nombre de textes manuscrits ou dactylographiés d'écrivains pour la NRF, et enfin une revue de presse. Selon l'IMEC, ce fonds compte "parmi les plus considérables de ce siècle en raison même de la position et du rôle de Jean Paulhan dans la vie littéraire". »]*

— *n.s.*, « **Les archives de Paulhan et d'Audiberti à l'IMEC** », *Le Monde* [dir. Jacques Lesourne], cinquantième année, n° 15075, vendredi 16 juillet 1993, p. 26c [rubrique : « En bref » ; texte complet : « *Les archives de Jean Paulhan et de Jacques Audiberti viennent d'être remises par leurs familles, dans leur intégralité à l'IMEC (Institut mémoire de l'édition contemporaine). Jacques Audiberti (1899-1965) a laissé divers documents permettant non seulement de retracer la genèse de son œuvre (brouillons, dactylographies corrigées...), mais de replacer cette œuvre dans son contexte historique (dossiers de presse, lettres de ses amis, etc.). Ce fonds contient en outre plusieurs inédits. Les archives de Paulhan (1884-1968) comprennent, outre ses travaux préparatoires (brouillons, fiches de citations...), une très riche correspondance, des dossiers de presse et un ensemble de textes envoyés pour publication à la NRF, qui contribueront à la compréhension des grands enjeux — politiques et culturels — de cette période. » ; ce numéro du *Monde des livres* est absent de la collection de la Bibliothèque de l'Arsenal].*

— *n.s.*, « Des inédits à découvrir / Les archives de Jacques Audiberti consultables », *Midi libre*, 29 août 1993 [fin : « *L'IMEC, rue de Lille à Paris, a pour mission de conserver, d'inventorier et d'ouvrir aux*

chercheurs des archives d'écrivains comme Louis Althusser, Georges Bataille, Jean Paulhan ou de maisons d'éditions. »]

– Jean-Daniel GOLLUT, *Conter les rêves*, Paris, José Corti, 1993, 480 p. [dans un volume sans index, achevé d'imprimer en septembre 1993, voir les mentions de Jean Paulhan p. 171, note 90 (sur *Le Pont traversé*), p. 368, note 27 (pour un extrait du *Journal* de R. Dathiel paru dans *Cahiers bleus*, n° 1, 1990) et p. 409, pour une citation du *Pont traversé*].

– Antoine LEFÉBURE, *Les Conversations secrètes des Français sous l'occupation*, Paris, Plon, 1993, 445 p. [dans un volume achevé d'imprimer en septembre 1993, voir la lettre de Francis Ponge à Jean Paulhan, « *Lundi 2 octobre 1939* », p. 393-394 ; les lettres de Jean Paulhan à Jules Supervielle, le 25 juin et le 20 août 1940, p. 404-405 ; la carte inter-zones de Francis Ponge à Jean Paulhan, de Roanne, le 15 décembre 1940, p. 405 ; la lettre à Marcel Jouhandeau, le 5 septembre 1941, p. 407 ; la lettre de Paul Valéry, le 18 octobre 1941, p. 407 ; voir le suivant].

– deux lettres de Jean Paulhan, l'une à Marcel Jouhandeau (sur la mort de Pierre Laval), le 5 septembre 1941, l'autre à Paul Valéry, le 18 octobre 1941 (contre le projet de dénaturalisation de Marc Chagall), dans « La police de Vichy voulait connaître l'opinion des Français / L'occupation en toutes lettres », *Le Nouvel Observateur*, n° 1507, semaine du 23 au 29 septembre 1993, p. 68-71, lettres citées p. 70a et 70b [rubrique : « Document » ; à l'occasion de la parution du livre d'Antoine Lefébure, *Les Conversations secrètes des Français sous l'occupation*, Plon, 1993, 444 p.

Voir aussi « Les Lettres françaises », *TéléObs*, supplément au n° 1507 du *Nouvel Observateur*, p. 37cd].

– Didier SÉNÉCAL, « Cher éditeur, pauvre Jean ! », *Lire*, n° 217, octobre 1993, p. 105ab [début : « *Pauvre Jean Paulhan ! Quand on endure ici-bas des amis tels que Jacques Audiberti, le paradis éternel est la moindre des récompenses. Pendant trente ans, le poète traque sans répit le directeur de la N.R.F. Il l'assiège dans son bureau, le cherche au restaurant, lui téléphone à son domicile, l'attend aux arènes de Lutèce à l'occasion de sa partie de pétanque hebdomadaire. Lorsque Paulhan parvient à s'esquiver, il poursuit son harcèlement par voie épistolaire. »]*

– n.s., « Audiberti/Paulhan / Lettres 1933-1965 / Gallimard, “Les Cahiers de la NRF”, 510 pp., 160 F. », *Libération*, nouvelle série, n° 3856, 14 octobre 1993, p. 26a [colonne : « Littérature française » ; fin : « [...] à tel point qu’il [Audiberti] peut dire, en 1936 : “Je n’ai jamais écrit, sinon des lettres à Paulhan.” Ce dernier est présent sous la forme de rares billets (laconiques et de plus en plus affectueux), car ses réponses n’ont pas été conservées. Le titre proposé par la page de garde (Lettres à Jean Paulhan) est donc moins approximatif que celui annoncé sur la couverture. »]

– Bernard-Henri LÉVY, « Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy », *Le Point*, 23-29 octobre 1993, n° 1101, p. 123b [texte complet : « Deux occasions de redécouvrir Audiberti. Ses lettres à Paulhan chez Gallimard – mais surtout, “Le mal court” à l’Atelier, dans la si belle mise en scène de Pierre Franck. »]

– n.s., « Critique No 557, octobre 1993 (Minuit) » et « La Nouvelle Revue française No 488, septembre 1993 (Gallimard) », *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, samedi 30-dimanche 31 octobre 1993 ; au fonds Paulhan, coupure classée en 1994.

Texte complet du premier article, le seul à mentionner Jean Paulhan : « Catherine Colomb ne dépare pas un sommaire où figurent Dubuffet, Leiris ou Michel Deguy : c’est Adrien Pasquali qui présente une œuvre encore largement ignorée en France, quoique admirée jadis par Jean Paulhan qui fit publier *Le Temps des anges* pour la NRF (mais le titre ne figure plus aujourd’hui au catalogue de l’éditeur). Il met notamment en évidence la construction en spirale et la circulation des voix dans les trois romans de Catherine Colomb réédités par l’Âge d’homme. »

– n.s., « Jacques Audiberti / Lettres à Jean Paulhan / (1933-1965) », *Bulletin*, Gallimard, n° 400, octobre-novembre-décembre 1993 [rubrique : « Les cahiers de la N.R.F. » ; sous la cote Q.10, ce numéro est manquant dans la collection de la B.N.F.]

– François NOURRISSIER, de l’Académie Goncourt, « Le privilège de correspondre avec Paulhan », réponse à l’enquête « Avec quel écrivain auriez-vous aimé correspondre ? », *Le Figaro*, n° 15306, vendredi 5 novembre 1993, p. 3cd du supplément « Le Figaro littéraire » [début : « La correspondance que j’ai eue avec Jean Paulhan, fragmentaire, dispersée, m’a laissé sur ma faim. Je regrette de n’en avoir pas provoqué l’enrichissement, le prolongement. Je suis passé, par légèreté, à côté d’une fête. »]

– n.s., « Jacques Audiberti / Lettres à Jean Paulhan / 1933-1965 », *Le Figaro littéraire*, supplément du n° 15306 du *Figaro*, vendredi 5 novembre 1993, p. 3e [« Autres correspondances » ; texte complet : « Jusqu'à sa mort, en 1965, Jacques Audiberti entretient une correspondance assidue avec Jean Paulhan. Ses lettres, adressées pendant plus de trente ans à l'auteur de *L'Aveuglette*, sont regroupées ici dans un souci d'exhaustivité. »]

– Francine de MARTINOIR, « Audiberti-Paulhan », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 635, du 16 au 30 novembre 1993, p. 17abc [rubrique : « Correspondances » ; photo non créditée légendée « Jean Paulhan, Jacques Audiberti » ; intertitre : « Isolement / dans la singularité » ; début : « C'était sous quelle dynastie des Pharaons ? »]

– Alfred EBEL, « Audiberti, Paulhan : / une amitié hors du commun », *Le Quotidien de Paris*, n° 4357, mercredi 17 novembre 1993, p. 14def [rubrique : « Correspondances » ; deux photos légendées : « Audiberti ci-dessus, un tempérament fougueux ; Paulhan, pape de la NRF, plus modéré : l'eau et le feu. »]

– Maxime CARON, « La nuit de Londres / par Henri Thomas », *La Voix du Nord*, Lille, n° 15386, samedi 1^{er} décembre 1993, p. 20a [rubrique : « Un livre par jour » ; photocopie au fonds Paulhan, sans mention de Jean Paulhan].

– R.S. [Raphaël SORIN, 58, rue de l'Hôtel de Ville / 75004 Paris], « Le revenant / Audiberti », *Globe hebdo* [dir. Jean-Marc Benamou], n° 44, du 8 au 14 décembre 1993, p. 54abcd-55a [extrait : « On ne négligera pas non plus l'édition de sa correspondance avec Jean Paulhan, qui couvre sa carrière d'écrivain. »]

– Maxime CARON, « Audiberti-Paulhan / (Lettres 1935-1965) », *La Voix du Nord*, Lille, n° 15386, samedi 11 décembre 1993, n.p. [p. 20] [rubrique : « Un livre par jour » ; début : « Il est peu de lettres aussi plaisantes à découvrir que celles échangées entre Paulhan et Audiberti, ou plutôt celles adressées par ce dernier au directeur de "la Reine Hénaff" (la NRF), car, conséquence des nombreux déménagements d'Audiberti, très peu de réponses de Jean Paulhan ont refait surface. »]

– Claire PAULHAN, « Sur *Les Cahiers du Sud* / Extraits de lettres de Joë Bousquet à Jean Paulhan », *La Revue des revues* [dir. Olivier Corpet], n° 16, 1993, p. 5-14 [dépôt légal : janvier 1994].

1994 – Nicole RACINE, « Jean-Richard Bloch 1939-1941 / De l'interdiction de *Ce Soir* au départ pour l'URSS », *Retrouver Jean-Richard Bloch*, Kossuth Lajos Tudományegyetem, Debrecen, 1994, p. 121-140 [voir les mentions de Jean Paulhan p. 125, 127, 128, 129, 134 ; notes p. 137, 138, 139].

– Jean-Pierre MARTIN, *Henri Michaux. Écritures de soi. Expatriations*, Paris, José Corti, 1994 [dans un volume de 596 p. achevé d'imprimer en janvier 1994, voir les mentions de Jean Paulhan 44, 45, 46, 57, 106, 178, 202, 203, 215, 243, 269, 307, 309, 321, 337, 347, 374, 381, 387, 414].

– Thierry GANDILLOT, « Mourez, l'Imec fera le reste / Ainsi fonds, fonds, fonds... » et *n.s.*, « Un panthéon littéraire », *Le Nouvel Observateur*, n° 1527, du 10 au 16 février 1994, p. 81^{abc} et 81^{ab} [extrait : « Grâce à l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine, qui vient de se créer, tout Althusser sera bientôt rendu public. » Simple mention du fonds Jean Paulhan dans le second article].

– Jacques BERNE, « Franchise postale / Audiberti-Paulhan / Lettres 1933/1965 / *Cahiers Jean Paulhan*, n° 7 / Gallimard, 1993, 512 pages », *Critique*, n° 562, mars 1994, p. 160-168 [extrait, à propos des notes de l'éditeur : « N'aurait-on pas souhaité toutefois qu'il en ajoute quelques-unes, notamment aux lettres 187 et 194, où il est question de Dachau et de Buchenwald, dont nous devons entendre trop parler quelques années plus tard, et de l'émigration juive en faveur de laquelle Audiberti semble être intervenu ? Que savait-il déjà qui n'était pas encore su de tous, que tous ne voulaient pas savoir ? »]

– Jean-Pierre VALLOTTON, « Jacques Audiberti-Jean Paulhan : *Lettres 1933-1965* (Gallimard) », *Europe*, n° 779, mars 1994, p. 213 [rubrique : « Notes de lecture »].

– « Audiberti-Paulhan. Lettres 1933-1965 / Gallimard, “Les Cahiers de la NRF”, 512 p., 160 F. », *Lu*, mars 1994 [texte complet : « “J'aime bien votre amitié, Paulhan, et votre dignité. Ah, ce que nous rirons, quand nous serons morts !” Rient-ils aujourd'hui, dans la douceur du néant, ces deux amoureux de la littérature ? Les lettres adressées ici par Audiberti à Paulhan, soigneusement conservées par ce dernier, sont transpercées d'étincelles littéraires, de considérations quotidiennes, et des plaintes continuelles que s'adresse ce forçat du travail. Égoïste et prolifique, le créateur apparaît ici dans sa dimension

humaine et truculente, anéanti par ses difficultés de vie, ses démons personnels, son orgueil, sauvé par sa faculté d'inventer le monde "comme un palais de carnaval". »]

– Henri MICHAUX, *En songeant à l'avenir*, Paris, L'Échoppe & la Maison des amis des livres, Paris, 1994, 19 p. [dans un volume achevé d'imprimer à Tusson, par J.-P. Louis, et tiré à 94 exemplaires sur vélin de type Arches, hommage à Jean Paulhan : « *Des années de subtile connivence pouvaient suivre ces instants si le "candidat" entrait dans le jeu, répondait par de la mobilité.* » (Imbert, n° 120). Texte repris dans *En essayant de revoir...*, Paris, La Maison des Amis des Livres, 1996, p. 41-44, achevé d'imprimer en mai].

– Maurice NADEAU, « Aragon posthume », *La Quinzaine littéraire*, n° 643, du 16 au 31 mars 1994, p. 5*abc* et 6*abc* [intertitre « Paulhan mon "complice" » p. 6*bc* ; absent à l'Imec, consulté à l'Arsenal].

– Pierre DAIX, « Retour d'Aragon », *Le Quotidien de Paris*, n° 4459, mercredi 16 mars 1994, p. 14*de* [rubrique : « La chronique de Pierre Daix » ; sur la correspondance Aragon/Paulhan/Triolet et le *Projet d'histoire littéraire* d'Aragon].

– Jacques NERSON, « Dieu existe, la N.R.F. l'a rencontré », *Le Figaro magazine*, 19 mars 1994, p. 119*abcd* [extrait : « *il fallait être naïf comme Isabelle Rivière ou aveugle pour Paul Claudel pour espérer convertir l'auteur des "Pourritures terrestres" (le calembour est de Claudel)* » (c) ; sans mention de Jean Paulhan].

– L.A., « Un inédit d'Aragon / Rave chez les dadaïes / En 1920, lors du vernissage d'une exposition de Picabia, les fêtards avaient du génie », *Globe* [dir. Jean-Marc Benamou], n° 59, 23 mars 1994, p. 50*abc*.

– Bernard FRANK, « Quand Aragon jubile », *Le Nouvel Observateur*, n° 1533, du 24 au 30 mars 1994, p. 94*abc*-95*a* [« La Chronique de Bernard Frank » ; intertitres « I. – Une histoire au présent », « II. – Qu'est-ce que le roman ? » et « III. – Presque déprimant » ; mention de Paulhan *in fine*, en référence au « Temps traversé », chronique d'Aragon du 16 octobre 1968 : « *Ainsi Paulhan n'est plus.* »]

– François NOURRISSIER, de l'Académie Goncourt, « Aragon omniprésent », *Le Figaro Magazine*, 26 mars 1994, p. 162*abcd* [« Guide / lire » ; sur le *Projet d'Histoire littéraire contemporaine* d'Aragon, la correspondance générale Aragon/Paulhan/Triolet, et le

livre de Pierre Daix, *Aragon. Une vie à changer* ; extrait : « *Charmeur Aragon, / fragile Elsa, / subtil Paulhan* »].

– Albert THIBAUDET, « Réflexions inédites sur la formation d’une littérature d’idées en France », publiées par Floyd Gray, *Revue d’Histoire littéraire de la France*, 94^e année, n° 2, mars-avril 1994, p. 179-182 [voir p. 179-182 pour la présentation des notes inédites d’Albert Thibaudet par Floyd Gray, qui écrit : « *Il y a une trentaine d’années, Jean Paulhan a bien voulu m’accorder la permission de dépouiller et de transcrire les manuscrits de Thibaudet qu’il avait en sa possession. Je m’intéressais à l’époque à découvrir les “petits morceaux de papier” qu’il avait accumulés, disait-il, depuis la guerre de 1914, et qui devaient servir à la préparation d’un livre sur Montaigne dont il avait d’ailleurs annoncé la publication en 1933, dans une note bibliographique de son “édition bréviaire” des Essais* ». Il ajoute que le travail de copie des notes de Thibaudet sur Montaigne s’est étendu pour lui « *pendant plusieurs années de travail de déchiffrement* » (p. 179) ; « *C’était avec l’intention de voir si je ne pourrais pas faire pour son Histoire ce que j’avais déjà fait pour son Montaigne que je me suis renseigné auprès de Dominique Aury sur le sort des manuscrits de Thibaudet. Elle m’a appris que tous ces documents avaient été remis, après la mort de Jean Paulhan, au frère du critique et qu’ils se trouvaient actuellement à Tournus, entre les mains du docteur Émile Thibaudet. J’ai écrit donc à ce dernier pour demander l’autorisation de faire l’inventaire de l’ensemble des manuscrits de Thibaudet et d’en extraire ce qui concernait la littérature du XVII^e siècle. Puisque je n’ai jamais eu de réponse à mes lettres, j’ai fini par renoncer à ce projet (qui reste donc toujours à réaliser) et même par oublier jusqu’à une date très récente les quelques pages qu’on va lire et que j’avais transcrites, chez Jean Paulhan, il y a bien longtemps.* » (p. 180)].

– n.s., « Spaziotempo », *La Repubblica*, mardi 12 avril 1994 [texte complet : « *Al Centro d’Arte Spaziotempo (p. Peruzzi 15r, ore 17), “le parole di scienza, Poesie malgasce studiate da Jean Paulhan”. Ernestina Pellegrini e Idolina Landolfi incontrano Renato Turci, poeta e traduttore di Paulhan.* »]

– Renaud MATIGNON, « Les éblouissements du mensonge », *Le Figaro*, n° 15443, vendredi 15 avril 1994, p. 1cdef du supplément « Le Figaro littéraire » [« La chronique de Renaud Matignon » ; sur le *Projet d’histoire littéraire contemporaine* et la *Correspondance générale d’Aragon* : Paulhan-Triolet ; extrait : « *Aragon n’aura cru, toute sa vie,*

qu'à la parole. Rarement on aura éprouvé une telle griserie à se laisser égarer par le virtuose qui joue de cette parole comme un flûtiste ensorcelé. »]

– Ph. F. [Philippe FOREST], « Lettres de guerre », *Le Monde*, cinquantième année, n° 18307, vendredi 15 avril 1994, p. IV^{def} du supplément « Le Monde des livres » [sur *Le Temps traversé. Correspondance 1920-1964* ; extrait, col. b : « On ne trouvera donc pratiquement rien dans cet ouvrage qui évoque la rencontre d'Aragon et de Paulhan, placée sous le signe de Dada et du surréalisme. On ne saura rien non plus des relations — de puissance à puissance — qui, dans le Paris littéraire des années 50 et 60, devaient bien exister entre le directeur et [sic] la NRF et le patron des Lettres françaises. Tout se résume à la guerre. »]

– O.G., « Le béret basque de François Lachenal », *La Tribune de Genève*, 20-21 avril 1994 [fondation des Éditions des Trois Collines, à Lausanne, en 1935, avec Jean Descoullayes et le professeur Louis Junod ; photo Eddy Mottaz légendée « *Témoin et acteur courageux de cette époque un peu folle, François Lachenal vit aujourd'hui dans la banlieue genevoise.* » Année non conservée à la BNF].

– A. CLAVEL, « Aragon survivra-t-il / à la chute du communisme ? », *L'Événement du jeudi. Hebdo national*, n° 495, semaine du 28 avril au 4 mai 1994, p. 110^{abc}-111^{abc} [entretien avec Pierre Daix, à l'occasion de la réédition de sa biographie d'Aragon ; simple mention en fin : « *En même temps que la biographie de Pierre Daix chez Flammarion, Gallimard publie la Correspondance Aragon-Paulhan-Triolet.* » (texte cité p. 111^c)].

– Marc BERNARD, « Le Souvenir de Jean Paulhan », *Le Gard. Périodique de liaison des originaires du Gard, créé et dirigé par l'association "Le Gard à Paris"* [dir. Alain-Moreton], 85^e année, n° 204, mai 1994, p. 11^{ab} [texte repris du *Gard*, n° 128, août-septembre 1973 ; les Archives départementales du Gard ne conservent pas ce numéro 204].

– P.E. [Pierre ENCKELL], « *Le Temps traversé* de Louis Aragon, Jean Paulhan et Elsa Triolet », *L'Événement du jeudi*, n° 496, semaine du 5 au 11 mai 1994, p. 117^a [rubrique : « Textes » ; texte complet : « *La couverture porte en guise de titre : Aragon, correspondance générale. Mais c'est une correspondance particulière, essentiellement de 1939 à 1946, dont le héros est plutôt Paulhan que le couple Louis-Elsa.* »]

Historiquement, l'ouvrage apporte d'utiles précisions. Humainement et littérairement parlant, il est plus précieux encore : on y voit comment, dans l'adversité, les conflits personnels et politiques disparaissent (du fait de Paulhan) pour laisser la place à l'estime mutuelle et même à l'amitié, et comment (du fait d'Aragon) ils renaissent, sitôt le danger passé. L'antipathie que suscite vis-à-vis de son ondoyant sujet l'Aragon de Pierre Daix (qui vient d'être réédité) n'a pas de raison d'être ici. C'est un très beau livre, un peu mélancolique. »]

– Pol VANDROMME, « Aragon : la jeunesse d'un inédit de 70 ans », *Nouveau Courrier*, 19 mai 1994 [rubrique : « Lectures » ; extrait : « *Cela ne se voit plus du tout dans “Correspondance générale Aragon-Paulhan-Triolet” (Gallimard), où l'amitié invente des attentions presque affectueuses, mais une autre séduction opère, celle, sans ruse, avec une rigueur scrupuleuse, de Jean Paulhan, le grand personnage de cette partie triangulaire. »]*

– Friedhelm KEMP, « Der Geist der “Nouvelle Revue Française” », *Neue Zürcher Zeitung*, 21-22 mai 1994 [intertitres « “Vie d'abord” », « Gide im Zentrum », « Jean Paulhan » et « Bedenken » ; à la B.N.F., la collection de ce titre a une lacune en 1993, 1994 et 1995].

– Jean-Claude LEBRUN, « Ces silences qui comptent », *L'Humanité*, n° 15484, 27 mai 1994, p. 20abcd [sur la correspondance Aragon/Paulhan/Triolet].

– Aliette ARMEL, « Paulhan le complice », *Le Magazine littéraire*, n° 322, juin 1994, p. 32bc-33ab [photo créditée « *Fonds Elsa Triolet/Aragon / CNRS* » et légendée « *Elsa Triolet et Jean Paulhan à Saint-Arnoult* » ; la dernière page de couverture du *Magazine littéraire* est consacrée aux deux volumes qui viennent de paraître, la correspondance Aragon-Paulhan-Triolet et le *Projet d'histoire littéraire contemporaine*].

– Gérard GUÉGAN, « Aragon-Paulhan-Triolet / Histoires singulières », *Sud-Ouest*, n° 2334, dimanche 5 juin 1994, p. 33bcd [extrait : « *Dois-je confesser que le seul qui en sorte indemne est Paulhan, qui ne manqua ni de courage ni d'amour, et sur la tombe duquel Aragon battit sa coulpe. Un exercice qu'il chérissait : trahir pour mieux ensuite se couvrir de cendres. »]*

– Hector BIANCOTTI, « Roger Caillois ou la “cohérence” du monde / Voici la première biographie d’un écrivain exigeant qui ne cessa de vagabonder entre science et littérature », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquantième année, n° 15355, vendredi 10 juin 1994, p. VIII^{abcdef} du supplément *Le Monde des livres* [à propos du *Roger Caillois* d’Odile Felgine, Stock, 468 p.].

– Pascal SIGODA, « Jean Paulhan, René Daumal et le Grand Jeu », *Europe* [dir. Pierre Gamarra], 72^e année, n° 782-783, juin-juillet 1994, p. 85-97 [numéro titré « Le Grand Jeu »].

– n.s., « “O”, c’était elle », *Libération*, nouvelle série, n° 4099, lundi 25 juillet 1994, p. 40^e [texte complet : « *Qui s’est caché pendant quarante ans derrière le pseudonyme de Pauline Réage, auteur du roman sado-masochiste Histoire d’O ? Moi, affirme Dominique Aury, une journaliste et traductrice française aujourd’hui âgée de 86 ans, dans le dernier numéro de l’hebdomadaire The New Yorker. Ce bref récit érotique, qui fit scandale lors de sa publication à Paris en 1954, était préfacé par Jean Paulhan, longtemps soupçonné d’en être le véritable auteur. Dans la longue enquête publiée par le magazine américain, Dominique Aury affirme qu’elle a écrit Histoire d’O comme un défi à Paulhan, avec lequel elle entretenait une liaison : “je suis sûr que tu ne peux faire ce genre de livre”, m’a-t-il dit. “Eh bien, je peux essayer”, ai-je répondu. »]*

– n.s., « Non fu un uomo ma una donna / a scrivere “Histoire d’O” », *Il Messaggero*, 25 Luglio 1994 [au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Renato Turci].

– « “Histoire d’O”, mistero svelato », *La Stampa*, 25 juillet 1994 [au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Renato Turci].

– « Confessioni. Dominique Aury : “Scrissi il libro per amore” », *L’Unità*, lundi 25 juillet 1994, p. 3 [au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Renato Turci].

– n.s., « “Story of O” Author Revealed / Reuters », *IHT*, July 26, 1994 [texte complet : « *NEW YORK – A 40-year mystery surrounding “The Story of O” has been solved, according to The New Yorker. Critics have argued for years over the authorship of the erotic best-seller. The magazine said she is Dominique Aury, a well-known French editor and writer, who is now 86. »]*

– Jo. S. [Josyane SAVIGNEAU], « Les Américains, Dominique Aury / et “Histoire d’O” », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquantième année, n° 15394, mardi 26 juillet 1994, p. 10^{ef} [rubrique : « Lettres » ; mention d’un article précédent du *Monde*, publié le 23 novembre 1990 : « *Dominique Aury, auteur du sulfureux roman érotique Histoire d’O.* »]

– Romano GIACHETTI, « Il buco nell’O », *La Repubblica*, mardi 26 juillet 1994, p. 27^{abcdef} [au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Renato Turci].

– *La Voce*, 26 luglio 1994, p. 20 [au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Renato Turci].

– « “Histoire d’O” : bocciato lo scoop / “Il nome dell’autrice noto da anni” », *Il Corriere della sera*, 27 luglio 1994 [au fonds Paulhan, photocopie envoyée par Renato Turci ; année non conservée à la BNF].

– Sophie COIGNARD, « Histoire d’O / L’auteur / se dévoile », *Le Point*, n° 1141, 30 juillet 1994, p. 23^{bcd} [rubrique : « Société » ; photographie non créditée légendée « *Dominique Aury* » ; début et extrait : « *Le New Yorker, magazine américain littéraire et “dans le coup”, s’offre un demi-scoop. [...] Demi-scoop seulement, car ce que le magazine “lancé” annonce comme une révélation est su, à Paris, depuis nombre d’années. Dès la parution du roman, le nom de Dominique Aury est évoqué à cause de ses liens avec Jean Paulhan, préfacier de l’ouvrage. [...] “Je n’étais plus jeune, je n’étais plus très jolie. Je devais trouver d’autres armes”, confie Dominique Aury. L’arme littéraire sadomasochiste : une recette que les courriéristes du cœur n’auraient jamais osé préconiser pour retenir les amants fatigués.* »]

– Alberto ARBASINO, « La giarrettiera / di Madame O », *La Repubblica. Cultura*, 30 juillet 1994, p. 22-23 [au fonds Paulhan, coupure envoyée par Renato Turci].

– John de St. JORRE, « The Unmasking of O », *The New Yorker*, vol. LXX, no 23, Aug 1, 1994, p. 42^{abc}-50^a [photo non créditée de Dominique Aury devant la porte de la *nrf* et légendée : « *The author, now eighty-six, originally intended for only / one man to read “Story of O.” He described it as “the most ardent love letter any man has ever received.”* » ; numéro complet au fonds Paulhan].

– Jacques MULLER, « A 86 ans, Dominique Aury avoue être le véritable auteur d'*Histoire d'O* / Et la lettre d'amour devint best-seller », *Gala*, n° 61, 11-17 août 1994, p. 60-61 [extrait : « *Pour conserver son amant écrivain, elle a inventé, au début des années 50, une histoire digne de Sade. Jean Paulhan a tellement apprécié ce troublant récit qu'il a voulu en faire profiter le plus grand nombre.* »]

– n.s., « 47, immeuble Paulhan », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquantième année, n° 15410, samedi 13 août 1994, p. 18e [encart « Pignon sur rue » après Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, « Rue Conti », p. 18abcdef ; texte complet : « *Là est né en 1883 l'aviateur Louis Paulhan qui, en 1910, battit à Los Angeles le record mondial de vol en altitude (1524 m), avant d'être vainqueur du Londres-Manchester (298 km en 4 h 12 min). On ne visite pas. Grand marché général, depuis 1484, tous les samedis, à Pézenas, à trois minutes à pied de la rue Conti.* »]

– Jeffrey MEHLMANN, propos recueillis par Christian Delacampagne, « L'ombre de Vichy sur la littérature », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquantième année, n° 15445, vendredi 23 septembre 1994, p. VIIIabcdef du supplément *Le Monde des livres* [page « Débat » ; extraits : « *Mon hypothèse, fondée sur la correspondance de Paulhan, est que Blanchot – qui travaillait à cette époque à la NRF de Drieu, probablement placé là par Paulhan, qui envisageait de reprendre en main la revue une fois que le retrait de Drieu aurait été négocié — était un peu le délégué littéraire de la Résistance auprès de la collaboration.* »]

– Jacques RÉDA, « Présentation de Jean Grosjean », texte lu comme avant-propos d'une lecture de poèmes de Jean Grosjean, à la Maison de la Poésie, le 17 novembre 1994, repris dans Jacques RÉDA, *Mes sept familles*, Paris, fario, 2020, p. 91-97 [dans un ouvrage de la « Collection Théodore Balmoral » achevé d'imprimer à l'automne 2022, voir p. 97 le vers régulier « *Trente ans près de Paulhan, Arland et Lambrichs — bref,* »].

– Jorge SEMPRUN, *L'Écriture ou la vie*, Gallimard, 1994, 322 p. [voir p. 269-270 le texte de la note de lecture de Jean Paulhan pour *Le Grand voyage*, Gallimard, 1963 : « *C'est le voyage qui conduit en Allemagne les déportés, empilés, écrasés les uns contre les autres. Les conversations de l'auteur avec son voisin, le "gas de Saumur" sont excellentes. Malheureusement, le gas de Saumur meurt avant l'arrivée, et la fin du récit est plus terne. Rien de très remarquable. Rien de*

détestable non plus, dans cet honnête récit. » ; et p. 271 : « *Ce n'est quand même pas Jean Paulhan qui me distrait de cet instant historique où l'on va me remettre les douze éditions du Grand voyage : il ne manquerait plus que ça !* »]

– Katrine Pilcher KEUNEMAN, University of Melbourne, « Jean Paulhan and the tenacity of image », *Image et Langage. Problèmes, Approches, Méthodes*, volume 11, n° 1, 1994, p. 61-69.

1995 – Thierry DENOIT (X92), « Jean Paulhan sans chair », *X-Passion. Le Magazine des élèves de l'École Polytechnique*, Palaiseau, n° 12, 1^{er} trimestre 1995, p. 55-58 [intertitres « 1 Présenter Paulhan », « 2 La Terreur dans les Lettres », « 3 Le mystère retrouvé » et « 4 L'écrivain et son sujet »].

– Denis HOLLIER, *Le Collège de Sociologie (1937-1939)*, textes de Georges Bataille, Roger Caillois, Georges Duthuit, René M. Guastalla, Pierre Klossowski, Alexandre Kojève, Michel Leiris, Anatole Lewitzky, Hans Mayer, Jean Paulhan, Denis de Rougemont, Jean Wahl, *etc.* présentés par Denis Hollier, Paris, Gallimard, 1995, 914 p. [nouvelle édition, après celle du 14 août 1979 ; volume de la collection « folio / essais » achevé d'imprimer le 17 août 1995 ; sur Jean Paulhan, voir p. 13, 16, 32, 66, 95, 96, 97, 98, 100, 170, 204, 293, 295, 323, 328, 329, 355, 357, 364, 365, 404, 462, 472, 534, 537, 538-541, 541, 556, 579, 643, 694-699, 699, 709, 715, 719, 721, 750, 762, 785, 803, 816, 817, 834, 842, 864, 867, 872, 882].

– Jacques BRENNER, *Le flâneur indiscret*, Paris, Julliard, 1995, 210 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mars 1995, voir p. 15 (sur le séjour en prison de Jacques Chardonne), 26 (sur les démêlés de Dominique Aury avec Jacques Chardonne) et 194 (Jacques Brenner dit à Ernst Jünger que Florence Gould pense qu'il a sauvé la vie de Paulhan : « “Non, ça, c'est la légende. J'ai aidé des persécutés, mais je ne pouvais rien pour des résistants. Si j'avais su que Paulhan avait une activité clandestine, je ne l'aurais pas fréquenté.” *En revanche, il ne montre aucune estime pour ceux qui le recevaient en tant qu'officier allemand, et non comme écrivain de bonne compagnie.* »)]

– Hector BIANCOTTI, « Dominique Aury / la littérature / comme l'amour », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquante et unième année, n° 15601, vendredi 24 mars 1995, p. XII^{abcdef} du supplément « Le Monde des livres » [page « Portrait » ; extraits : « *À quatre-vingt-sept ans, et depuis un bon demi-siècle, elle est là ; avec son sourire de chaque jour, sa douceur coutumière et ses vêtements stricts.* » (col. a) ;

« j'ai rencontré Jean Paulhan pendant la guerre. Je lui ai apporté Les Lettres françaises. Je me suis couverte de ridicule en lui remettant cet exemplaire clandestin, alors qu'il était le directeur de la publication... Il m'a remercié, il n'a même pas ri. » (col. c) ; Fénelon, le lycée et l'auteur, lu à quatorze, quinze ans (col. de) ; photo créditée « Coll. particulière/Gallimard » et légendée « Dominique Aury, Jean Paulhan (au centre) et Marcel Arland à la NRF »].

– Roger-Pol DROIT, « Groethuysen entre deux mondes », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquante et unième année, n° 15619, vendredi 14 avril 1995, p. VIabcd du supplément « Le Monde des livres » [« Chroniques » ; extrait : « Groethuysen — qui n'était nullement, contrairement à ce que dit Jean Paulhan, un “marxiste de stricte observance” ! — » ; à propos de Bernard Groethuysen, *Philosophie et Histoire*, édité par Bernard Dandois, Albin Michel, 1995, 364 p.]

– Robert MAGGIORI, « Passages de Groethuysen », *Libération*, n° 4336, jeudi 27 avril 1995, p. I-III du supplément « Livres » [annoncé en p. 1d : « Bernard Groethuysen / philosophe de l'ombre » ; portrait photographique crédité « Fonds Imec/Archives », photographie légendée « Bernard Groethuysen chez les Church », « Bernard Groethuysen avec son complice de la NRF Jean Paulhan, accompagné de sa mère Jeanne et de ses deux fils » et « En 1945, avec André Gide »].

– Bernard VOUILLOUX, « L'inévitable / Jacques Audiberti, *Lettres à Jean Paulhan (1933-1955)*, Paris, Gallimard, 1993 », *Furor* [dir. Daniel Wilhem], Lausanne, n° 27, 27 mai 1995, p. 77-78 [extrait : « La publication d'une correspondance est une épreuve à laquelle n'échappent pas les morts glorieux et que peu d'entre eux surmontent. » (p. 78), puis : un « babélique emporium » (*ibid.*) ; au fonds Paulhan, photocopies envoyées par Pierre Oster ; numéro absent à l'Imec, exemplaire non communicable à la BNF].

– Michel PHILIPPON et José SANCHEZ (page réalisée par), « Jean-Yves Lacroix, *Bibliographie 1903-1995* », *Lettres actuelles*, n° 7-8, juillet-octobre 1995, p. 117b [rubrique : « Vingtième siècle » ; extrait : « Paulhan le discret, Paulhan peu prolixe, Paulhan à la maturité littéraire fort tardive... la légende est ici surprise en flagrant délit de mensonge par omission. Jean-Yves Lacroix ne recense pas moins de mille publications, une centaine d'éditeurs différents et deux cent cinquante titre de revues. »]

– Dominique DAGUET, « Les *Cahiers bleus* ? Vingt ans, déjà », *Chronique (in)actuelle* [dir. Dominique Daguet], nouvelle série, n° 6, juillet-août 1995, p. 11abc [extrait : « *Numéros sur Jean Paulhan, que je voulais hommage filial : tronqués, mutilés, n’ayant jamais pu obtenir tous les droits... Je garde la maquette de ce que j’avais prévu, et la tristesse d’un geste inachevé.* » (col. b) ; numéro complet au fonds Paulhan].

– Jacques CHESSEX, « Où j’en suis avec Jean Paulhan », *Le Paris des Suisses*, textes et documents réunis et présentés par Daniel Jeannet, avec la collaboration de Béatrice Micheli Ceysac, Marie-Noëlle Pedretti, Anne Pellaton, Christophe Calame et Christophe Grandjean, Paris, La Différence, Centre Culturel Suisse, 1995, p. 311-313 [dans un volume de 365 p. achevé d’imprimer en août 1995, texte repris de *Cahiers Jean Paulhan*, n° 3, Gallimard, 1984].

– Armand PETITJEAN, « De 1938 à 1945 : un parcours singulier », texte présenté par Daniel Lindenberg (p. 218ab), dans : *Esprit* [dir. Olivier Mongin], n° 214, août-septembre 1995, p. 218b-224a [sur l’ouverture de Jean Paulhan, les avertissements auxquels Petitjean restait sourd et la bonne connaissance par Paulhan du dossier Petitjean en 1946, trois mentions de Jean Paulhan, p. 218b, 222a et 223b].

– COLL., « Monique Saint-Hélier », *Intervalles. Revue culturelle du Jura bernois et de Bienne*, n° 43, septembre 1995, 126 p. [numéro présenté par Jean-Luc Seylaz p. 3-4 ; voir p. 126, la mention de la correspondance Paulhan-Saint-Hélier comme à paraître ; référence absente au fonds Paulhan].

– Jean-Yves POUILLOUX, « Nostalgie de la lumière », *Le Magazine littéraire*, n° 335, septembre 1995, p. 39-40 et 42 [au fonds Paulhan, sur la première des photocopies qu’il envoie à Jacqueline Paulhan, Jean-Yves Pouilloux écrit : « *Merci pour le bulletin ; j’essaie de convaincre J.J. Brochier de faire un numéro du “Magazine littéraire” sur J. Paulhan, il a l’air réticent pour le moment... Avec mes meilleures pensées. JYves* »].

– Jeanne HERSCH, « Monique Saint-Hélier (I) / L’écrivain sort du purgatoire » et Isabelle MARTIN, « Monique Saint-Hélier (II) / Du cagibi au musée », *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, n° 204, samedi 2, dimanche 3 septembre 1995, p. 19abcde et p. 20abcde [dans le supplément « Samedi littéraire » ; « Deux lettres de Paulhan / Le

soleil et ses planètes » (p. 19bc) ; deux photographies, créditées « Coll. Anne-Claude Briod » et légendée : « Chez Monique Saint-Hélier, l'être humain vit assailli à chaque instant par ses souvenirs » puis « Pierre Bohrer » légendée « Monique Saint-Hélier : "Bouquet sur un livre" » (huile sur toile, vers 1942). » ; extrait : « *Pour Monique Saint-Hélier, la peinture était une pratique assez intime dont elle parlait peu : elle ne l'a évoquée que dans ses journaux et elle n'a guère montré ses tableaux qu'à Jean Paulhan qui, de son côté, apportait chez elle des œuvres de sa collection.* » (p. 20c)]

– Mathieu LINDON, « Dubuffet pas commode », *Libération*, n° 4491, jeudi 26 octobre 1995, p. I-III du supplément « Livres » [texte annoncé en première page : « Dubuffet / côté plume » ; par Dubuffet, portrait de Jean Paulhan (1948) ; à propos de la parution de *Prospectus et tous écrits suivants*, t. III et IV et de Jean Dubuffet et Witold Gombrowicz, *Correspondance*, Gallimard, 68 p. ; exposition « Noir et blanc » jusqu'au 20 novembre, du lundi au vendredi de 14 à 18 h., à la fondation Jean Dubuffet, 137, rue de Sèvres].

– Anne MOOSER, « Au détour d'une commémoration, / ressurgit Monique Saint-Hélier » et « "Il ne faut pas oublier pour ne pas mourir" », propos recueillis par Patrice Borcard ; Patrice BORCARD, « La renaissance de Monique Saint-Hélier » ; Monique LAEDERACH, « Clés de lecture / Les reflets dans l'étrange / univers de Monique Saint-Hélier » ; Alain FAVARGER, « Jean Paulhan, le confident qui / insufflait une énergie nouvelle » ; Jean ROMAIN, « Dans la profondeur de l'image, / le besoin de remonter à l'origine » ; Jean-Dominique HUMBERT, « La romancière maniait aussi le pinceau », *La Liberté*, samedi 18-dimanche 19 novembre 1995 [photographies de l'écrivain, en compagnie de son mari Blaise Briod, de l'appartement parisien, d'*Hortensias*, une œuvre non datée de MSH, de la maison de Chambines, dans l'Eure, où Monique Saint-Hélier passa les dernières années de sa vie et de l'arrêt de bus à la Chaux-de-Fonds].

– Dominique BONA, *Gala la muse redoutable*, Paris, Flammarion, 1995, 425 p. [coll. « Grandes biographies » ; mentions de Jean Paulhan p. 87, 116, 151].

– Françoise FORNEROD, « Monique Saint-Hélier / Échos d'une œuvre majeure », *Le Passe-muraille* [revue fondée en 1992 par Jean-Luc Badoux, Christophe Calame, Jean-Louis Kuffer, Michel Pittier et René Zahnd], Lausanne, n° 22, décembre 1995, p. 9abcd [fin : « aucun éditeur français ne s'intéresse à la réédition de la *Chronique des*

Alérac » ; portrait photographique de Monique Saint-Héliér crédité « *Photo G.* »].

– Jérôme MEIZOZ, « Écritures croisées : Paulhan / Saint-Héliér », *Domaine public*, n° 1237, 7 décembre 1995, p. 8abc [« Note de lecture » ; parallèlement à la correspondance, paraît dans *Études de lettres*, toujours par les soins de José-Flore Tappy, le texte de Monique Saint-Héliér sur Louise Labé, *La Fiancée de Gargantua*, un livre que Jean Paulhan, qui semble l’avoir aimé, ne parvint jamais à éditer].

– Jacques-Michel PITIER, « Témoignage d’une Amitié / Distant et attentive », *Le Nouveau Quotidien. Journal suisse et européen*, 29 décembre 1995 [sur la correspondance avec Monique Saint-Héliér ; début : « *Paulhan le révélateur, Paulhan le catalyseur, cette figure rayonnante et pourtant redoutée des lettres françaises, grand animateur de la NRF après Jacques Rivière dès 1925, fait la connaissance de Monique Saint-Héliér en juillet 1941.* »]

– Denis BOISSIER, « PAULHAN Jean / 1884-1968 », *Dictionnaire des anecdotes littéraires*, Éditions du Rocher, 1995, p. 874-877 [réédition en 2002].

1996 – Christian GARAUD, University of Massachusetts, Amherst, « Du bon usage des vieillards : Victor Segalen et Jean Paulhan écrivains ethnologues », *FLS*, volume XXIII, 1996p. 83-96.

– Henri MICHAUX, « En songeant à l’avenir », dans : *En essayant de revoir...*, Paris, La Maison des Amis des Livres, 1996, p. 41-44 [dans un volume de 47 p. achevé d’imprimer en mai 1996, texte repris de : *En songeant à l’avenir. Hommage à Jean Paulhan*, L’Échoppe et la Maison des Amis du livre, Paris, 1994, 11 p., achevé d’imprimer le 15 mars 1994].

– COLLÈGE DE FRANCE, un carton d’invitation 14,8 x 10,5 cm [texte complet : « Les professeurs du Collège de France vous prient de leur faire l’honneur d’assister à la série de leçons qui sera donnée par / *M. Silvio Y. Yeschua / Professeur de Littérature française à l’Université de Tel-Aviv* / sur le sujet suivant : *La rhétorique selon Jean Paulhan ou / “Rhétorique et paradis”* / Ces leçons auront lieu au Collège de France (52, rue du Cardinal Lemoine, Paris 5^e), les **lundis 5, 12, 19 et 26 février 1996, à 17h. 30**, dans la salle de Conférences. »]

- Vincent DESCOMBES, « L'esprit objectif », dans *Les Institutions du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1996, 349 p. [collection « Critique » ; texte enrichi et achevé d'imprimer le 12 février 1996 ; voir les mentions de Jean Paulhan, en relation avec Jean-Paul Sartre et Brice Parain, p. 267, 269, 270, 271, 272- 273, 275 et la bibliographie de la p. 340-341 pour la mention de « Petite Préface à toute critique », dans les *O.C.*, Tchou, t. II].

- Pierre MINET, « Jean Paulhan », *La NRF*, p. 159-161 [au fonds Paulhan, dossier de 1996, photocopies *s.d.* issues des archives Pierre Minet].

- Jean JACOB & Maurice WEILER, « Rupture avec le lieu commun », *Écrivains français du 20^e siècle*, Eugène Belin, 1996, p. 194-196 [dans un volume de 380 p. légalement déposé au 1^{er} trimestre 1996, extrait des *Fleurs de Tarbes*, I, 2 (© Gallimard) ainsi commenté : « *Est-il besoin de relever l'actualité de ces considérations qui remontent pourtant à une trentaine d'années ?* »]

- Jérôme MEIZOZ, « Jean Paulhan & Monique Saint-Hélier », *L'Art du Bref* [réd. en chef : Yannick Haenel], n° 9, janvier 1996, p. 12^{bc} [une note manuscrite précise que le texte est un condensé de l'article d'*Europe* ; ressource absente à la BnF, présente à la bibliothèque de l'Imec].

- Gérard POTEAU, « Le cinquantenaire des bibliothèques départementales de prêt / ou le livre en campagne », *Bulletin des élus locaux*, 19^e année, n° 113, janvier 1996, p. 18-19 [page « gestion locale / Culture » ; citation de Jean Paulhan (p. 18) : « *Qui veut / se / connaître, / qu'il ouvre / un livre.* »]

- Claudine FRANK-ELSTER, « Les Retournements Petitjeaniens : The Return of Armand Petitjean », *Modernism/modernity*, Baltimore MD, Johns Hopkins University Press, volume three, Number one, January 1996, p. 87-116.

- Michel AUDÉTAT, « La Chaux-de-Fonnière de Paris », *L'Hebdo*, Lausanne, 18 janvier 1996, p. 64, 2 colonnes [page « Culture », rubrique : « Livres » ; sur le numéro 43 de la revue *Intervalles*, Bienne, consacré à Monique Saint-Hélier, 126 p. ; nous remercions les bibliothécaires du service questions/réponses de la BCUL].

- Doris JAKUBEC, Centre de recherches des lettres romandes, « Entre Rilke et Paulhan, / Monique Saint-Hélier », *Choisir*, Genève, février 1996, p. 34 [page « lettres »].
- Pier Guido RAGGINI, « Pagine secrete », *Corriere cesenate*, 24 février 1996 [« Scaffale romagnolo » ; sur l'ouvrage de Renato Turci, *Un quadrilatero letterario. Serra Vailati Paulhan Ungaretti*].
- Marion GRAF, « Écrire ? S'écrire ! », *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, n° 70, samedi 23, dimanche 24 mars 1996, p. 36abcde [dans le supplément « Samedi littéraire », page « Littérature » ; portrait photographique de Gisèle Freund légendé « Jean Paulhan nourrit entre 1941 et 1955 un échange complice avec Monique Saint-Hélier. (Illustration extraite de “Écrivains contemporains”, Ed. Mazenod, 1965) » ; rappel de l'article du samedi 2 septembre 1995 ; « Rien de plus inégal, à première vue, que le face-à-face entre une romancière créant difficilement, confinée dans sa chambre depuis 1927 par une maladie chronique et un Paulhan dans la force de l'âge, éminence grise des lettres françaises, engagé dans la Résistance et dans les combats stratégiques d'une vie littéraire louvoyant entre compromissions et clandestinité. »]
- A.D. [André DURUSSEL], « Art épistolaire : / **Les mots m'enchantent** / Monique Saint-Hélier et Jean Paulhan », *Espaces* [comité : André Durussel, Jacqueline Thévoz, Claire Julier et Giuseppe Patané], mars-avril 1996, p. 2cd [extrait : « Cette amitié n'est pas sans analogie avec celle que le poète Gustave Roud portait à Vio Martin. » ; en seconde colonne, fac-similé d'une lettre de Jean Paulhan à Monique Saint-Hélier : « Monique, / Peu à peu, je retrouve / des Kafka. Je crois que je / vous les apporterai tous / trois pour la Noël : Procès, / Chateau et Métamorphose. / J'ai aussi pour vous une / petite / [dessin d'une clé] de la Poésie. » (22 décembre 1944, document CRLR, Lausanne) ; nous remercions pour leur aide les bibliothécaires de la BCUL].
- Jérôme MEIZOZ, « Jean Paulhan, / Monique Saint-Hélier / Correspondance 1941-1955, / édition établie, annotée / et préfacée par José-Flore Tappy, / Paris, Gallimard, 1995, 437 p. », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 111-112, mars 1996, p. 131c-132abc [même texte que le suivant].
- Jérôme MEIZOZ, « Jean Paulhan - Monique Saint-Hélier : Correspondance 1941-1955. Édition établie et préfacée par José-Flore Tappy (Gallimard) », *Europe*, 74^e année, n° 803, mars 1996, p. 217-219 [rubrique : « Notes de lecture » ; même texte que le précédent].

– Anne-Lise DELACRÉTAZ, « Progrès en amitié fulgurants », *Écriture. Cahiers de la renaissance vaudoise* [dir. Bertil Galland], Lausanne, n° 47, printemps 1996, p. 276ab-278ab [rubrique : « Chronique des livres » ; volume achevé d'imprimer en avril 1996 ; sur la *Correspondance 1941-1955*, par Jean Paulhan et Monique Saint-Hélier, Gallimard, 1995].

– F.L., « **Paulhan, Jean / Explications muettes** / Paris : L'Echoppe, 1995, / 18 p. 15 x 11 cm (Envois) », *Critique d'art*, n° 7, avril 1996, p. 21b [titre publié deux fois par an par les Archives de la critique d'art ; texte complet : « *Publié en 1961 dans la revue Cahiers des saisons, revoici, dans l'excellente collection de L'Echoppe, un de ces textes vifs et sensibles que Jean Paulhan publia, après la Seconde Guerre mondiale, pour défendre l'art informel. L'informel a du sens, il ne mérite pas l'ironie que les commentaires, incohérents, "abstrus" et tout pleins d'"ismes", lui attirent. Texte à double entrée, donc, sur la nécessité du commentaire quand même, et sur l'Art informel, comme présence, comme surprise. On découvre ici un Paulhan attentif à l'émotion, qui n'est pas très éloigné du Masson de Métamorphoses de l'artiste.* »]

– Michael WIRTH, « Liebe und Entsagung / Der Briefwechsel Monique Saint-Hélier / Jean Paulhan », *Neue Zürcher Zeitung*, n° 81, Samstag 6-Sonntag 7 avril 1996, p. 51ab [page « Neue Bücher »].

– Michel CONTAT, « En haine de la démocratie », *Le Monde*, n° 15534, cinquante-deuxième année, vendredi 19 avril 1996, p. Iabcdef et p. Vd [sur Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violence. Politique et littérature à l'extrême droite*, Paris, Gallimard, 1996 ; Armand Petitjean choisira de répondre dans « Une lettre d'Armand Petitjean », *Le Monde*, cinquante-deuxième année, n° 15995, dimanche 30 juin-lundi 1^{er} juillet 1996, p. 12f.

– Christophe CALAME, « La création parmi les polémiques / Montée de l'agressivité dans les Lettres romandes ? », *Der Kleine Bund*, 27 avril 1996 [portrait photographique légendé « *Monique Saint-Hélier 1915 à La Chaux-de-Fonds. (Archives Linsmayer)* »].

– Michel SEUPHOR, *un siècle de libertés*, entretiens avec Alexandre Grenier, Paris, Hazan, 1996, 384 p. [l'introduction d'Alexandre Grenier est datée de mai 1996 (p. 15) ; mentions de Jean Paulhan p. 220, 221,

222 ; l'ouvrage étant fautif, outre son caractère fielleux, voir au fonds Paulhan les photocopies corrigées par Claire Paulhan].

– Yve-Alain BOIS et Rosalind KRAUSS, *L'Informe, mode d'emploi*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1996, 252 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 20 mai 1996, mentions de Jean Paulhan p. 15, 130-131, 133 et 176 ; voir *infra*, notamment en septembre 1996].

– Alain CUEFF, « L'informe / en coupe réglée / Une exposition pour un catalogue », *Le Journal des arts* [dir. de la publication Emmanuel Fessy], n° 27, juillet-août 1996, p. 11ab [au fonds Paulhan, dossier de presse pour 1996, coupure non datée ; le catalogue de l'exposition est achevé d'imprimer le 20 mai 1996].

– *n.s.*, « **PAULHAN (Jean)** », *Le Canard enchaîné*, 81^e année, n° 3945, 5 juin 1996, p. 6fg [rubrique : « Écrits et chuchotements » ; texte complet : « *il revit avec "Choix de lettres : 1946-1968, le don des langues", publié chez Gallimard. À la date du 24 octobre 1967, il écrit à Georges Lambrichs, qui vient de fonder "Les Cahiers du Chemin", à propos d'un texte de Pierre Guyotat : "Guyotat me laisse indécis. Est-ce qu'il n'en remet pas un peu ? (Est-ce qu'il est pratique, pour sécher son sexe, de le frotter à des pneus de camions ?) [...]."* »

Le préfacier d'"Histoire d'O" aurait-il manqué d'imagination ? »]

– Bernard LEUILLIOT, « Jean Paulhan / Choix de lettres, III. 1946-1968 / Le Don des langues », *Bulletin de la NRF* [ouvrage annoncé « *Parution mai* » ; reprise du texte de la quatrième de couverture].

– *n.s.*, « Jean Paulhan / **Choix de lettres** / Gallimard, 420 p., 170 F », *La Quinzaine littéraire* [direction : Maurice Nadeau], n° 695, du 16 au 30 juin 1996, p. 29c [rubriques : « Bibliographie » puis « Correspondances » ; texte complet : « *Ce troisième volume regroupe les années 1946 à 1968, dans une édition établie par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revue, augmentée et annotée par Bernard Leuilliot.* »]

– F.A. [Florence ASSOULINE], « Choix de lettres – Le Don des langues 1946-1968 », *L'Événement du jeudi*, n° 607, semaine du jeudi 20 au mercredi 26 juin 1996, p. 79b [texte complet : « *Sorti de l'obscurité exaltante de la Résistance, Jean Paulhan se voit vite rappeler que, même en temps de paix, "la vie est pleine de choses*

redoutables”. *Ce tome III rassemble un choix de lettres qu’il adressa à ses amis et moins amis, entre la Libération et sa mort, le 9 octobre 1968. Désenchantement, mauvaise foi, férocité, tendresse, humour, obsessions, tout ce qui fait le sel du meilleur genre épistolaire court ici. Et même les passages répétitifs nous font regretter ces temps où les intellectuels se parlaient sans détour et se critiquaient sans complaisance.* »]

– Angelo RINALDI, « Un patron chouette », *L’Express*, n° 2346, semaine du 20 au 25 juin 1996, p. 107^{ab} [rubrique : « Livres Culture » ; avec reproduction du timbre « Jean Paulhan, vu par Tim » — consulter Jacques Réda sur ce sujet].

– Michel CRÉPU, « Jean Paulhan le mystérieux », *La Croix*, n° 34443, dimanche 23-lundi 24 juin 1996, p. 11^{abcdef} [texte annoncé en première page « La correspondance de Jean Paulhan » ; dans « L’été à livres ouverts » puis « Livres d’été », un dossier spécial de dix pages, de Daniel Boulanger à Jean Paulhan, en passant par Oscar Wilde ou Jules Verne, *La Croix* propose des enquêtes, des critiques et des sélections pour choisir les livres des vacances ; rubrique : « Correspondance » ; chapô : « Un choix de lettres qui s’ouvre sur l’immédiat après-guerre pour se clore au mois de juillet 1968. La chronologie parle d’elle-même. » ; portrait Lipnitzki/Violet légendé : « *Un des très rares vrais athées que la littérature compte dans ses rangs.* » ; fin : « *On aimerait lui appliquer le mot de Poussin sur lui-même : “Je n’ai rien négligé.”* »]

– Armand PETITJEAN, « Une lettre d’Armand Petitjean », *Le Monde*, cinquante-deuxième année, n° 15995, dimanche 30 juin-lundi 1^{er} juillet 1996, p. 12^f [rompant « cinquante ans de silence », Armand Petitjean répond notamment à l’article paru dans *Le Monde* le 19 avril 1996].

– Noël HERPE, « Paulhan en / ligne de fuite », *Libération*, n° 4703, jeudi 4 juillet 1996, p. 4^{bcd} du supplément « Livres » [portrait photographique légendé : « *Paulhan en 1945. Dire blanc à l’un et noir à l’autre.* » ; sur le *Choix de lettres*, III et la correspondance avec Saint-Hélier ; extrait : « *un tissu de contradictions, de faux-fuyants, de ruses diplomatiques.* »]

– Isabelle MARTIN, « Jean / Paulhan / Les mots et la peinture », *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, n° 179, samedi 3-dimanche 4 août 1996, p. 19^b [sur *Choix de lettres*, III].

– « **PAULHAN (Jean) / Choix de lettres.** T. III : 1946-1968 », *Bulletin critique du livre français*, n° 575-576, août-septembre 1996, p. 1334-1335 [notice 168132 ; « Qualité de l'ouvrage : A. Complexité de lecture : 2-3 »].

– Thierry GANDILLOT, « Le cercle du poète disparu » dans le supplément « TéléObs », n° 157, *n.p.* [programmes du samedi 31 août au vendredi 6 septembre] inséré dans *Le Nouvel Observateur*, n° 1660, du 29 août au 4 septembre 1996 [programme sur Arte, mardi 3 septembre 1996, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Antonin Artaud, le 4 septembre 1896 ; mention : « *Ses amis — Jean Paulhan, Marthe Robert, Colette et Henri Thomas, Henri Pichette, les Adamov, Anie Besnard, Paule Thévenin et beaucoup d'autres — ont obtenu sa libération en organisant une vente aux enchères pour laquelle ils ont réuni des œuvres de Braque, Picasso, Matisse, Balthus, Chagall, Duchamp, Dubuffet, Picabia, Giacometti, pour n'en citer que quelques-uns.* »]

– Geneviève BONNEFOI, « De l'informel à l'informe », *La Lettre de Beaulieu. Bulletin de l'Association culturelle de Beaulieu*, n° 4, septembre 1996, p. 1b-3a [à propos du texte d'Yves-Alain Bois et Rosalind Krauss contre *L'Art informel*, dans *L'Informe, mode d'emploi* (exposition du 22 mai au 22 août 1996, Centre Georges Pompidou, 251 p.) ; extrait : « *Sa diatribe contre l'art informel, basée malheureusement non sur les faits véritables de l'histoire de l'art à ce moment précis (1929 n'a rien de commun avec l'après-guerre de 1940-45) mais sur le livre de Jean Paulhan paru en 1962, c'est-à-dire plusieurs années après la naissance de cet art, montre bien les limites de la connaissance livresque par rapport au vécu... qui fait tout l'intérêt justement d'un Clément Greenberg, fortement attaqué lui aussi dans cet espèce de pamphlet, M. Bois oublie — ou fait semblant d'ignorer — que le livre de Paulhan fut vivement critiqué et à juste titre, en son temps. Les reproches qu'il lui adresse, trente-cinq ans après, lui furent évidemment appliqués à l'époque... car, bien entendu, ni Braque, ni Picasso ne peuvent être considérés comme informels ainsi qu'il l'écrivait au début de cet "éloge", encore moins Théo Van Doesbourg. Jean Paulhan se fit durement tancer pour cette classification fantaisiste mais son petit livre montre bien, malgré cela, sa connaissance de l'art de son temps et renferme des passages savoureux, brillants d'intelligence et d'humour, alors que M. Bois n'hésite pas à balayer en quelques phrases méprisantes "l'homme de lettres qui se permet d'écrire sur ce dont il n'a pas la moindre idée" !*

Quand on sait la part que prit Jean Paulhan à la vie artistique de l'époque, on reste abasourdi. » (p. 1b-2a)]

– Philippe BARTHELET, « Présence de Jean Paulhan », 92 *Express*. *La Revue du Conseil général des Hauts-de-Seine*, n° 74, septembre 1996, p. 112bc [*Choix de lettres 1946-1968*].

– Dominique GUIOU, « Malraux, Zweig, Paulhan, Jules Verne... », *Le Figaro*, n° 16190, jeudi 5 septembre 1996, p. 36abcde en pagination continue, p. 6 du supplément « Le Figaro littéraire » [rubrique : « Documents littéraires » ; sur *Paulhan le Juste*, biographie par Frédéric Badré].

– Claire DEVARRIEUX, « Boris et moi », *Libération*, n° 4763, jeudi 12 septembre 1996, Iabcd-IIabcde et IIIabcd du supplément « Livres » [à l'occasion de la publication du livre de Boris Schreiber, *Un silence d'environ une demi-heure*, Le Cherche midi, 1028 p., voir p. IIIbc sur la visite de Boris Schreiber à Gide puis à Paulhan, le soutien de Henri Thomas et le succès du *Tournesol déchiré* en Folio, à 60000 exemplaires].

– Michel WINOCK, « La première biographie / de Jean Paulhan. / Le maquisard / des lettres », *Libération*, 26 septembre 1996 [page « Culture Idées » ; début : « On doit se réjouir que Jean Paulhan ait trouvé son premier biographe, vingt-huit ans après sa mort. Sa fonction d'éminence grise de la littérature française le vouait sans doute à la discrétion posthume. Elle avait assez duré. »]

– Georges LAFFLY, « Beni-oui-oui et Maudits-non-non », *France horizon*, n° 374-375, septembre-octobre 1996, p. 24 [sur *les Reboussiers ou le parti des contraires* (éd. Babel)].

– Jérôme MEIZOZ, « Jean Paulhan, Monique Saint-Hélier, **Correspondance 1941-1955** », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 96^e année, n° 5, septembre-octobre 1996, p. 1055-1056 [rubrique : « Comptes rendus »].

– B.F. [Bernard FRANK], « III. – Plus de ça, l'Uruguayen », dans « La quatrième colonne », *Le Nouvel Observateur*, n° 1666, du 10 au 16 octobre 1996, p. 100c [rubrique : « La chronique de Bernard Frank » ; extrait : « Frédéric Badré vient d'écrire sur lui un livre très acceptable : “Paulhan le juste” (Grasset, 135F). Et comme si ce n'était pas assez — et ce n'est jamais assez quand il s'agit de Jean Paulhan

(1884-1968) —, *Badré vient de réquisitionner le numéro 55, celui d'automne 1996, de "l'Infini" de Sollers pour un numéro spécial sur le directeur de conscience de la NRF pendant près d'un demi-siècle.* » Bernard Frank respecte l'anonymat de Pacheco mais connaît le criminel].

– Michel COURNOT, « Une biographie de Frédéric Badré / L'ami Paulhan », *Le Nouvel Observateur*, n° 1668, semaine du 24 au 30 octobre 1996, p. 130abc [sur *Paulhan le juste* et *L'Infini*, automne 1996 ; photo Sygma légendée « “Je prends l'amitié au sérieux, disait Jean Paulhan. Je la prends même au tragique. Quand j'ai un ami avec moi, tout me paraît transformé, comme enchanté.” (*Ici, en 1966*) »].

– Patrick KÉCHICHIAN, « Le monde second de Jean Paulhan », *Le Monde*, cinquante et unième année, n° 16089, vendredi 18 octobre 1996 p. IIIabcdef du supplément « Le Monde des livres » [haut de page ; cliché Izis légendé « *Une conscience critique infatigable* » ; sur *Paulhan le juste* et *L'Infini* ; numéro complet au fonds Paulhan].

– Thomas FERENCZI, « La résistance du grammairien », *Le Monde*, cinquante et unième année, n° 16089, vendredi 18 octobre 1996, p. IIIabcdef du supplément « Le Monde des livres » [bas de page ; sur le *Choix de lettres III*].

– Angelo RINALDI, « Ici l'ombre », *L'Express*, n° 2363, semaine du 17 au 23 octobre 1996, p. 120 [page « Culture / Livres » ; à propos du livre de Frédéric Badré ; extrait : « *Ses amis ont / beaucoup reproché / à Paulhan d'avoir, / à la fin de sa vie, / remué ciel et terre / pour entrer à / l'Académie. Si, à / quatre-vingts balais, / on n'a pas encore / acquis le droit / de s'amuser comme / on l'entend, quand / l'aura-t-on ?* » Numéro absent à la BNF].

– Anne DIETKINE, « Paulhan, édition spéciale », *Libération*, n° 4799, jeudi 24 octobre 1996, p. 6cde du supplément « Livres » [sur les deux ouvrages de Frédéric Badré, « *Un numéro de / "l'Infini", une / biographie sur / le Grand Manitou / des Lettres* »].

– Bernard FRANK, « Encore vivant, encore chaud », *Le Nouvel Observateur*, n° 1669, semaine du 30 octobre au 6 novembre 1996, p. 102abc [« La chronique de Bernard Frank » ; voir col. c : « *C'est dans cette maison de Dominique Aury que Jean Paulhan découvrit le "Dictionnaire des mots rares et précieux" que Paulhan, nous dit-il,*

gardait toujours à portée de la main. » À l'occasion de la réédition par Jean-Claude Zylberstein du Dictionnaire des mots rares et précieux].

– Alain BOSQUET, « Paulhan : les secrets / d'un homme d'influence », *Le Figaro*, n° 16238, jeudi 31 octobre 1996, p. 3abcde du « Figaro littéraire », cahier n° 2 du *Figaro* (ne peut être vendu séparément) ; portrait photographique au doigt coupé légendé « *Jean Paulhan : un "patron" dans la république des lettres. (DR)* » ; sur *Paulhan le juste* et *Choix de lettres*, III].

– Jean-Pierre PENNANEAC'H, « Paulhan, les convictions d'un sceptique / Vingt-huit ans après sa mort, trois ouvrages lui sont consacrés », *Impact Médecin Quotidien. Le Quotidien de la médecine générale*, n° 963, mardi 5 novembre 1996, p. 20abc [sur *Paulhan le juste*, *L'Infini* et *Choix de lettres 1946-1968*].

– François NOURRISSIER, de l'académie Goncourt, « Les énigmes Paulhan », *Le Figaro Magazine*, vendredi 8 novembre 1996, p. 122abc [page « Lire / Le choix de la semaine » ; photo Roger-Viollet légendée « Jean Paulhan, / le légendaire / animateur / de la NRF. »]

– n.s., « Paulhan chez Sollers », *périodique non identifié*, deux colonnes [fin : « *Parmi cette somme, un témoignage particulièrement passionnant, celui de Dominique Aury, qui fut plus que sa proche collaboratrice. Simplement et précisément, elle évoque celui qui "traquait un fantôme".* »]

– Yannick HAENEL, « L'opération Paulhan », *L'Art du bref* [Rédacteur en chef : Yannick Haenel], n° 19, décembre 1996-janvier 1997, p. 6ab [référence absente au fonds Paulhan].

– « Cinq questions à Frédéric Badré », entretien réalisé par François Meyronnis, *L'Art du bref* [Rédacteur en chef : Yannick Haenel], n° 19, décembre 1996-janvier 1997, p. 7abc-8ab [référence absente au fonds Paulhan].

– Dominique Allan MICHAUD, « Ville rouge, ville émeraude », *Levant. Cahiers de l'espace méditerranéen*, n° 8, 1996-1997, p. 43-57 [voir p. 52-54, sur Gaston Chaissac et Jean Paulhan, et sur les « clins d'œil » de Raymond Queneau à Jean Paulhan dans *Le Dimanche de la vie*].

1997 – P.-L. MOUDENC, « Un puzzle nommé Jean Paulhan », *Rivarol. Hebdomadaire de l'opposition nationale et européenne*, n° 2321, 10 janvier 1997, p. 11 [« Les livres propos de P.-L. Moudenc » ; fin : « Car, plus que dans son œuvre proprement littéraire, c'est peut-être dans ses lettres que cet homme secret, tout à la fois froid et sensible, sceptique et passionné, se laisse approcher au plus près. C'est là qu'apparaissent le mieux ses qualités de cœur qu'un talent singulier n'ont pas peu contribué à occulter. » Sur Paulhan le juste, *L'Infini*, n° 55 et *Choix de lettres III*].

– François LÉOTARD, « Un débat sur la France », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquante-troisième année, n° 16198, samedi 22 février 1997, p. 1bcde et p. 15bcd [rubrique : « Point de vue » ; à propos d'un débat sur l'immigration, citation en seconde page : « “La France est partout où l'on ne renonce pas”, disait Paulhan au plus profond de notre nuit, alors que beaucoup de Français avaient renoncé ; alors qu'étaient pourchassés nos hôtes et nos concitoyens “dont les noms sont difficiles à prononcer”. Ce n'est pas un hasard si à ces moments-là ce sont des étrangers qui sont venus mourir pour une certaine idée de l'homme. » (texte cité p. 15d)].

– Maurice NADEAU, « Artaud et l'asile », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 710, du 16 au 28 février 1997, p. 20abc [page « Histoire littéraire » ; sur le Comité d'Amis d'Antonin Artaud, « (trésoriers : Jean Dubuffet, puis Jean Paulhan). Ce Comité d'Amis d'Antonin Artaud fait forcément de l'ombre à une famille que, volontairement, elle ignore. » Coupure absente au fonds Paulhan].

– Alain RICARD, « Chaka et les nazis », *Cahiers du CRLA*, 17 février 1997, p. 55 [sur les conditions de publication, en 1940 et chez Gallimard, de *Chaka. Une épopée bantoue*, de Thomas Mofolo, traduit directement de la langue Souto par Victor Ellenberger, et dont le héros, roi faustien des zoulous, « pactise avec le féticheur et tue celles qu'il aime »].

Le livre a été pilonné, avant d'être présenté comme antitotalitaire en quatrième de couverture (coll. « L'imaginaire », n° 84, 1981 puis 2010) ; extraits : « Jean Paulhan ne l'oublia pas, qui écrivait à Victor en 1950 combien cette réédition était souhaitable. [...] Jean Paulhan avait été professeur de malgache à Langues O et Le Clézio venait de l'Île Maurice : dans l'hémisphère Sud Chaka avait laissé sa trace dans les imaginaires... »]

– Vincent KAUFMANN, *Poétique des groupes littéraires*, Paris, P.U.F., 1997, 204 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mars 1997, voir les deux mentions de Jean Paulhan, la première à propos d'*Héliogabale*, où Paulhan est qualifié de « *digne successeur de Rivière en incrédulité* » (p. 78), la seconde à propos de Michel Leiris, sans mention explicite mais pour la reformulation d'un cliché : « *Progrès en altérité eux aussi assez lents* » (p. 86)].

– n.s., « La correspondance / entre Alexandre Vialatte et Jean Paulhan », *Le Bonhomme picard. Hebdomadaire régional d'information* [dir. Jean-Pierre Vittu de Kerraoul], Grandvilliers, n° 2394, mercredi 19 mars 1997, p. 18abc [page « Culture » ; reprise d'un portrait de Vialatte repris du *Alexandre Vialatte* de Denis Wetterwald paru au Castor Astral].

– Patrice DELBOURG, « Cher monsieur, cher ami, chère vieille branche », *L'Événement du jeudi*, n° 646, du 20 au 26 mars 1997, p. 78abcd [page « Culture / Chroniques », rubrique « Le bateau livre » ; sur la correspondance Paulhan/Vialatte].

– Jean-Paul ENTHOVEN, « Et c'est ainsi qu'Alexandre fut Grand... », *Le Point*, n° 1279, 22 mars 1997, p. 89 [insertion : « *Quand Vialatte et Paulhan bavardaient sur l'Olympe NRF...* »]

– Catherine PORTEVIN, « Alexandre Vialatte / et Jean Paulhan / Correspondance (1921-1968) », *Télérama*, n° 2463, 26 mars 1997, p. 62c-63ab [rubrique : « Épistolaire » ; un autre exemplaire de la même coupure est daté, toujours à la main, de mai 1997].

– Éric DUSSERT et Eric NAULLEAU, « Les grandes largeurs d'un fabuliste fantaisiste », *Le Matricule des anges*, n° 19, mars-avril 1997, p. 48abc-49abc-50abc-51abc [extrait : « *C'était un très bon ami qui estimait beaucoup mes tableaux. Après avoir été les voir en compagnie de Saint-John-Perse, il a déclaré qu'il n'avait jamais rien vu de plus étonnant depuis Chirico. Il publiait également mes notes de voyage dans la NRF. Gallimard a cependant refusé le manuscrit de La Vie est sans pitié que j'ai édité moi-même et que Lettres vives a repris* » (p. 51a) et « *Tout ce qui n'est pas de Michaux dans ce livre est parfait* », lui écrit Jean Paulhan (p. 51a)].

– Claire PAULHAN, « *Corrispondenza Paulhan Bousquet (Premessa e traduzione di Renato Turci)* », *Il Lettore di provincia*, Ravenna, A. Longo editore, n° 98, aprile 1997, p. 41-54 [lettres datées « *Lunedì*

mattina [fine giugno 1939] », « *Carcassonne / 15 luglio* [1939] », « *Venerdì sera* [21 luglio 1939] », « *Carcassonne 24 luglio* [1939 poi 1° agosto 1939] » et « *Villalier / 21 agosto 1939* » ; tiré-à-part au fonds Paulhan].

– Marie-Odile DUPÉ, propos recueillis auprès de Denis Wetterwald, « Vialatte et Paulhan, correspondances », *Le Nouveau Politis* [dir. Bernard Langlois], n° 439, 10 avril 1997, p. 16^{abc}-17^{abc} [annonce en première de couverture : « Vialatte-Paulhan : correspondances » ; début : « *Les correspondances ont le vent en poupe, chez les éditeurs.* »]

– Jérôme GARCIN, « En toutes lettres », *Le Nouvel Observateur*, n° 1692, du 10 au 16 avril 1997, p. 128^b [rubrique : « Le coup de cœur de Jérôme Garcin » ; sur la *Correspondance 1921-1968* d'Alexandre Vialatte et Jean Paulhan : « *On n'apprend rien ici sur Jean Paulhan qu'on ne sache déjà : la science de l'épistolier, l'exigence du critique, le flair de l'éditeur, le dévouement de l'ami. Mais c'est toujours avec le même bonheur qu'on voit ces vertus illustrées dans un livre dont le bénéficiaire s'appelle Alexandre Vialatte.* »]

– Emmanuel CIORAN, *Carnets 1957-1972*, Gallimard, 1997, 1001 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 19 novembre 1997, mentions de Jean Paulhan p. 324, 620, 621, 660 et 720, toutes sur une brouille imaginée par Emmanuel Cioran entre lui et Paulhan, Pierre Oster ayant demandé à E.C. d'écrire une préface pour le sixième volume des *O.C.* de Jean Paulhan et le refus de Cioran ayant généré dans son esprit l'idée d'une vengeance de Jean Paulhan : « *Que tout cela est idiot !* ») ; p. 720 (également sur le numéro spécial de *La N.R.F.*)].

– Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire*, n° 714, du 16 au 30 avril 1997, p. 27^{bc} [à propos de *Sous l'occupation* de Jean Grenier, tiré à 800 exemplaires et publié par Claire Paulhan « *qui n'a pas de diffuseur* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire*, n° 715, du 1^{er} au 15 mai 1997, p. 27^a ; Maurice Nadeau et ses archives : « *Celles que j'ai constituées, avec l'aide de Jean José Marchand, à propos de Pascal Pia. Une correspondance avec W.T. Bandy, le spécialiste de Baudelaire, une autre avec J.L. Debaube, le spécialiste de Jules Laforgue, une autre avec Jean Paulhan, moins littéraire qui ne me paraît pas la moins intéressante.* »]

– n.s. [Renato Turci], « Lo scrittore smarrito », *Malatestiana*, insert al numero 5 di Cesena Informa, Maggio 1997, p. 12c [un numéro complet au fonds Paulhan ; sur *À demain, la poésie*, supplément au n° 78 du *Nouveau Commerce*].

– Laurent MANDRIEU, *Le Spectacle du monde. Réalités*, n° 422, mai 1997, p. 85bc [photo non créditée légendée : « Page de gauche : Dominique de Roux (1935-1977). Issu d'une grande famille aristocratique, il va manifester le refus de son temps en éditant des écrivains maudits ou marginaux, et par une œuvre littéraire à la poésie hallucinée, en rupture tant avec l'académisme bourgeois qu'avec les recherches stérilisantes de l'avant-garde. Ci-dessus : en compagnie de Jean Paulhan, en juillet 1965. Les deux écrivains ont en commun d'avoir consacré une bonne part de leur activité littéraire à l'œuvre des autres, le premier avec "l'Herne", le second avec la "NRF". »]

– Na C. [Nathalie CROM], « Alexandre Vialatte écrivait si bien / sa crainte de mal faire », *La Croix*, n° 34734, dimanche 8, lundi 9 juin 1997, p. 9abcd [sous-titré : « Cinquante années d'échanges épistolaires très littéraires entre l'auteur de "Battling", / premier traducteur en français de l'œuvre de Kafka et l'homme de la NRF ». Au fonds Paulhan, coupure datée « mai ou juin » 1997 ; nous remercions Patrick Kéchichian pour son aide].

– Pierre VILAR, « Joe Bousquet : *Les Capitales* (préface de Christine Michel) (Deyrolle éditeur) », *Le Nouveau Recueil. Revue trimestrielle de littérature et de critique* [rédacteur en chef : Jean-Michel Maulpoix], Champ Vallon, Seyssel, n° 43, juin-août 1997, p. 188-190 [« Notes de lecture »].

– François TRÉMOLIÈRES, « Jean Paulhan : *Choix de lettres* (par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revu, augmenté et annoté par Bernard Leuillot), t. III, 1946-1968 : *Le Don des langues* (Gallimard, 1996) », *Le Nouveau Recueil. Revue trimestrielle de littérature et de critique* [rédacteur en chef : Jean-Michel Maulpoix], Champ Vallon, Seyssel, n° 43, juin-août 1997, p. 190-191 [« Notes de lecture »].

– Edgar MORIN, « Le cercle enchanté de Dionys Mascolo », *Le Monde*, cinquante-troisième année, n° 16353, 26 août 1997, p. 1bcde et 13abcde [rubrique : « Témoignage » ; « L'amitié est transpolitique. » ; extrait : « Dionys Mascolo fut comme un Paulhan de l'esprit. Sans ostentation, toujours en retrait, il fut un homme d'exigence. Son

exigence éthique n'a cessé de porter sur l'écriture, pour laquelle, comme Paulhan, il avait respect et religion. Et, comme Paulhan, l'exigence éthique le conduisit à la Résistance. » (texte cité p. 13f)].

– Mark HUTCHINSON, « Among the *misologues* / Jean Paulhan, the modern writer and “the myth of the power of words” », *The Times Literary Supplement*, n° 4933, 17 octobre 1997, p. 3abcd-4bcd [« *Jean Paulhan (left) and Jules Supervielle, 1927 ; Supervielle's Œuvres poétiques complètes is reviewed on page 5* » ; fin : « *Mark Hutchinson is a translator* » ; dans *Le Monde*, B.L. analyse le sommaire de ce numéro français de *TLS* dans la rubrique « Étranger / vue de Londres »].

– Jérôme GARCIN, « Écrire, c'est me venger », *Le Nouvel Observateur*, n° 1721, semaine du 30 octobre au 5 novembre 1997, p. 116 [à propos des *Carnets* de Cioran ; citations relatives à Paulhan de 1964 (col. a), le jour de la remise d'épée d'académicien, chez Gallimard, et de 1968 (col. d)].

– Giuditta Isotti ROSOWSKY, « La savinienne *Introduction à une vie de Mercure* ou les prestiges du surréalisme », *Littérature*, Larousse, n° 108, 1997, p. 51-59 [dans une livraison achevée d'imprimer en décembre 1997, citation d'une lettre de Jean Paulhan à Henri Parisot sur les volumes de la collection de « L'Âge d'or » publiés en 1945 et sur *Introduction à une vie de Mercure* d'Alberto Savinio, p. 55 ; au fonds Paulhan, tiré-à-part avec carte de l'auteure en date du 21 mars 1998].

1998 – Martine SILBER, « Le plaisir et le marché », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquante-quatrième année, n° 16470, vendredi 9 janvier 1998, p. IIIbcd-IVabc du supplément « Le Monde des poches » [page « enquête » ; Jean-Claude Zylberstein déclare : « *Comme je suis un thuriféraire de la littérature et qu'en même temps je me sens un peu le fils spirituel de Jean Paulhan, je cherche à faire plaisir avec de la littérature de qualité.* » (texte cité p. IVc). Au fonds Paulhan, coupure annotée en noir (Jacqueline Paulhan), en vert (Pierre Oster) et en rouge : « *Quelle effronterie !* »]

– Béatrice MOUSLI, *Valéry Larbaud*, Paris, Flammarion, 1998, 542 p., coll. « Grandes biographies » [mentions de Jean Paulhan p. 344, 357, 365, 367, 385, 393, 394, 400, 401, 402, 409, 417, 432, 436, 442, 444, 445, 446, 448, 455, 459, 461, 465, 471].

– Stéphanie LECLAIR de MARCO, *Enjeux. Les Échos. Le Mensuel de l'économie*, n° 133, février 1998, p. 114 [rubrique « Mots croisés / Savoir » ; texte complet : « *Il y a longtemps que l'homme a trouvé tout ce qu'il importe de savoir. (C'est Hérodote qui le dit.) Oui, et sans doute tout ce qu'il n'importe pas de savoir. Et peut-être tout ce qu'il importe de ne pas savoir. Il faut donc continuer.* / **Jean Paulhan**, *Les Causes célèbres*, Gallimard » ; photo non créditée : Jean Paulhan devant ses boîtes de classement, sa bibliothèque tournante et un Braque].

– Christian GARAUD, Université de Amherst, États-Unis, « Bovarysme et parcours initiatique dans *Équipée* et *Le Guerrier appliqué* », *Cahier Victor Segalen*, n° 4, 1998, p. 87-93 [« *Après avoir rappelé brièvement les principales idées présentées par [Jules de Gaultier] dans Le Bovarysme nous verrons que Segalen et Paulhan ont tiré de l'œuvre de Jules de Gaultier des idées différentes, mais que l'agnosticisme dogmatique du philosophe se transforme, chez l'un comme chez l'autre, en parcours initiatiques.* » (p. 88) ; numéro achevé d'imprimer en février 1998].

– « **Dominique Noguez** », *Beaux-Arts. Le Magazine de l'actualité*, n° 166, mars 1998, p. 94-95 [page « Art et littérature **Témoignages** » ; texte complet : « *“Il y a toujours eu un déséquilibre entre artistes et écrivains. Dans un sens, l'attention bienveillante, voire fervente : Diderot, Baudelaire, Apollinaire, Breton, Paulhan, Butor... Dans l'autre, hormis Journiac naguère et Cueco aujourd'hui, je ne connais pas beaucoup de plasticiens qui lisent. J'aurais donc très perfidement tendance à les rendre responsables du malentendu (ou du mal vu, mal lu). Les artistes savent toujours trouver les écrivains quand ils sont en mal de préfaces. Il est rare qu'ils pensent à leur proposer de les 'illustrer' ou de travailler avec eux. Autre chose : question de génération ? de formation ? de cupidité médiatique ? Tournés, comme beaucoup de critiques et de conservateurs, vers un 'marché de l'art' anglo-saxonisé, et empressés de donner des titres et des contenus américains à leurs œuvres, les artistes français d'aujourd'hui contribuent à déprécier l'outil de travail de leurs compatriotes écrivains et se coupent d'eux. Je l'ai dit un jour à Buren, qui s'exprimait à Kyoto en anglais devant un public franco-japonais, à côté d'artistes coréens qui, eux, n'hésitaient pas à s'exprimer en coréen (il y avait des traducteurs). En 'lâchant' leur propre langue, les artistes nous lâchent et se lâchent eux-mêmes, entrant dans une schizophrénie culturelle navrante”.* » Portrait de Jean Paulhan par Jean Dubuffet, « à Alex Vialatte / J. Dubuffet / JEAN / PAULHAN / 1945 »].

– Michel PUCHE, « Quand Chardonne / écrivait à Paulhan », *Livres hebdo*, n° 328, vendredi 12 mars 1998, p. 23cd [page « avant-critiques », rubrique : « Correspondance » ; photo non créditée de Chardonne les bras levés et légendée « *Jacques Chardonne s'emportait souvent* »].

– Bernard FRANK, « III. – Récitons », dans « Vivons-nous ? », *Le Nouvel Observateur*, n° 1746, du 23 au 29 avril 1998, p. 106c [rubrique : « La chronique de Bernard Frank » ; extrait : « *Jean Paulhan avait l'habitude de faire attendre Edith Boissonnas. Ne l'imitons pas et récitons plutôt son dernier poème, quand elle avait 81 ans. Il a été publié dans "le Nouveau Commerce", d'André Dalmas et de Marcelle Fonfreide. Au printemps 1985.*

“*Vivons-nous ! Les vêtements déposés sur le lit / Les avons-nous portés et nos genoux / Ont-ils usé ces étoffes, ces plis. / Avons-nous rencontré ces personnes / Dont nous ne savons plus les noms. / Et ces lieux où nous nous perdons. / Quelle voix dans la mémoire résonne. / Vivons-nous pour toujours la vie / Que nous ne connaîtrons jamais / D'événements incompréhensibles remplie. / Vivons-nous vraiment en retrait. / Vivons-nous.*” » La chronique de Bernard Frank reprend le titre du poème d'Édith Boissonnas].

– M.-L. G., « Un reboussier / nommé... Paulhan / Caractère nîmois conté dans un manuscrit original », *Le Midi libre*, 26 avril 1998 [page « Nîmes / Loisirs » ; portrait photographique créditée D. Sate de Gaspard Olgiati tenant le manuscrit des *Reboussiers* ; au fonds Paulhan, copie envoyée par Gaspard Olgiati ; voir cependant au 2 juin 1998].

– « Décès de l'écrivain Dominique Aury, auteur d'“Histoire d'O” / PARIS, 30 avr (AFP) », 30 avril 1998 [texte de la dépêche 301737 de l'AFP, entrée le 30 avril 1998 à 18:42:38].

– Paul MARTIN (dir.), *Henri Thomas*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1998, 291 p. [« Cahier treize » achevé d'imprimer en mai 1998 ; voir les mentions de Jean Paulhan p. 234 (à propos d'Armand Lubin), 237 (*id.*), 245 (à propos de *Clef de la poésie*, reprise du « Feuilleton critique » de Henri Thomas paru dans 84 en septembre 1950), et dans l'entretien d'Henri Thomas avec Marcel Bisiaux pour « Les Hommes-livres », p. 267 : « M.B. – *Paulhan un peu...* H.T. – *Paulhan, oui... oui...* »].

– James KIRKUP, « Dominique Aury », *The Independent*, Saturday 2 may 1998, p. 20^{abcdef} [rubrique « Obituaries » ; portrait légendé « *Aury : piquant eroticism* »].

– Josyane SAVIGNEAU, « La mort de Dominique Aury / et de son double, Pauline Réage », *Le Monde*, cinquante quatrième année, n° 16567, dimanche 3, lundi 4 mai 1998, p. 26^{abcd} [page « Culture » ; portrait photographique légendé « *Dominique Aury par Edouard Boubat, en 1972* » ; fin : « *Symboliquement, Antoine Gallimard, quand il est devenu PDG de la maison d'édition en 1988, a fait du bureau de la NRF son propre bureau. Mais personne, dans les années 90, n'a réussi à faire de la NRF — la revue — autre chose qu'une pâle survivance, dont on a même voulu, avec inélégance, faire disparaître le nom de Dominique Aury. Celle-ci n'a jamais fait le moindre commentaire. Quand on la sollicitait, elle éludait, se protégeait, comme elle en avait sans doute toujours eu l'habitude, derrière "les grands hommes" et rappelait, peut-être en un souhait pour l'avenir, l'attitude de Jean Paulhan : "Ce qui frappait, c'était son ouverture à tout. Il lisait tout, répondait à tout. Le mercredi, il recevait tous ceux qui venaient. Sans rendez-vous".* »]

– Philippe BOGIO, « Histoire d'O / La saga du livre érotique du siècle », *Marianne* [directeur de la publication : Jean-François Kahn], n° 55, du 11 au 17 mai 1998, p. 50-53 [pages « Magazine / Société » ; quelques images en couleur extraites du film ; photos légendées : « *Les amants. Dominique Aury et Jean Paulhan. / Elle n'a révélé être l'auteur d'"Histoire d'O" qu'à l'âge de 86 ans.* »]

– François SUREAU, « L'art / et l'anarchie », *L'Express*, n° 2447, semaine du 28 mai au 3 juin 1998, p. 111^c [« La chronique / de François Sureau » ; insertion : « *L'un des / inconvénients / de prétendre / n'être rien, c'est / que les autres / ont tout loisir / de vous définir / à leur guise.* » Sur *F.F. ou le critique*, Ed. Claire Paulhan, 170 p., 120 F.]

– M.-L. G., « Un reboussier / nommé... Paulhan / Caractère nîmois conté dans un manuscrit original », *Le Midi libre*, 2 juin 1998 [page « Nîmes / Loisirs » ; extrait : « *Personne ne sait dire non comme un Nîmois* » ; portrait photographique crédité D. Sate de Gaspard Olgiati tenant le manuscrit des *Reboussiers* ; voir cependant au 26 avril 1998].

– Bernard FRANK, « II. – Un tien vaut mieux... », dans « Les bricoleurs », *Le Nouvel Observateur*, n° 1752, du 4 au 10 juin 1998, p. 116^c [sur la correspondance Gide-Paulhan].

– Bernard FRANK, « I. – Eloge de la vieillesse », « II. – Histoire de chouettes » et « III. – “Il m’a blessé tout de même” » dans « Plus de “NRF” », *Le Nouvel Observateur*, n° 1753, du 11 au 17 juin 1998, p. 88abc [rubrique : « La chronique de Bernard Frank » ; extraits : « *J’aimerais bien savoir ce que représente “La Nouvelle Revue française”, le sigle “NRF” pour les futurs bacheliers qui lisent un peu [...] Face à l’été, en plein juin 1998, la “NRF” a donc perdu son Visage (Bertrand) et son symbole (Dominique Aury), il ne lui reste plus que son directeur, Antoine Gallimard, et sa secrétaire de rédaction, Nicole Aboulker. Ce qui est bien assez pour fermer boutique, ce qui semble un peu juste pour l’animer. »]*

– Angelo RINALDI, « Passionément anonyme », *L’Express*, jeudi 18 juin 1998, ab [rubrique : « La Chronique d’Angelo Rinaldi » ; extrait : « *Aujourd’hui, ce qui est proposé, ce n’est ni plus ni moins que le récit de la prise de la NRF par Paulhan, à l’insu de Gide, qui en demeurerait officiellement le maître d’œuvre — nous parlons de la revue, bien sûr. »]*

– Jérôme GARCIN, « Sous l’égide de Gide / Paulhan, le patron », *Le Nouvel Observateur*, n° 1754, du 18 au 24 juin 1998, p. 136abc [sur un des trois exemplaires conservés au fonds Paulhan, la formule « égide de Gide » est annotée de la main de Pierre Oster : « *l’horreur !* »]

– Pierre LEPAPE, « Surprises épistolaires », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], cinquante-quatrième année, n° 16607, vendredi 19 juin 1998, p. IIabcd supplément « Le Monde des livres » [rubrique « Le feuilleton de Pierre Lepape » ; sur deux correspondances, Gide-Paulhan et Gide-Allégret].

– Paul SÉRANT [nom de plume de Paul Salleron], « À la veille d’une déchirure sociale / Un nouvel Édit de Nantes ? », 21 juin 1998, abcd [citation de *De la paille et du grain* (1948, p. 67) : « *Du jour au lendemain, ce n’est pas un ou deux journaux, c’est la presse entière, ce sont les éditeurs et les revues qui se sont fermés aux écrivains noircis par vos soins. Quand nous recevons un roman de Céline, il nous vient de l’Équateur ; un essai de Marcel Jouhandeau, c’est de Suisse ; un roman de Drieu La Rochelle, d’Argentine. Et même pour savoir ce que Gabriel Marcel pense de l’épuration (il en pense du mal), il faut aller jusqu’au Canada. Il s’est passé là une sorte de (petite) révocation de l’Édit de Nantes. Je veux dire que votre décision modeste s’est*

transformée, par la malice des hommes, en verdict prétentieux ; votre mesure démocratique, en sentence fasciste. »]

– n.s., « Jean Paulhan, / *F.F. ou le critique* / Éditions Claire Paulhan, 170 p., 120 F. », *Libération*, n° 625, jeudi 25 juin 1998, p. IVa du supplément « Livres » [rubrique : « Vient de paraître » ; au fonds Paulhan, coupure datée mais sans titre de périodique ; le texte est surmonté d'un étroit poisson ou d'un requin imprimé en rouge].

– Noël HERPE, « Les deux mondes / de la revue », *Libération*, n° 625, jeudi 25 juin 1998, p. IVcde du supplément « Livres » [fin : « *Au gré de ces polémiques, les dernières lettres se trouvent irriguées d'une filiation paradoxale et presque affectueuse, comme si, face aux annexions totalitaires, ces rhétoriciens d'un autre âge s'étaient enfin reconnus et pris au mot. »]*

– Isabelle MARTIN, « André Gide-Jean Paulhan / À patron, patron et demi », dans *Le Temps*, Genève, n° 113, vendredi 31 juillet, samedi 1^{er} et dimanche 2 août 1998, p. 10abcdef de : « Le samedi culturel. Supplément culturel du *Temps* », n° 20 [insertion en rouge : « *À propos de Cingria, protégé / de Paulhan à l'humour duquel / il reste tout à fait insensible, / Gide admet de “suspendre / son jugement”.* » Nous remercions le personnel de la BCUL ainsi qu'Andréas Berz, de la Bibliothèque nationale suisse, pour leur aide].

– André ROLLIN, « Le revenant de la revue », *Le Canard enchaîné*, n° 4053, 1^{er} juillet 1998, p. 6defg [à la naissance de la revue *Messages*, Jean Paulhan invite Jean Lescure rue des Arènes].

– Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire*, n° 742, du 1^{er} au 15 juillet 1998, p. 27c [sur la correspondance Gide / Paulhan, extrait : « *Quel est le plus malin des deux ? Il est difficile de le dire. »]*

– Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire*, n° 742, du 1^{er} au 15 juillet 1998, p. 27c [début : « *Claire Paulhan réédite F.F. ou le critique, où Paulhan donne, avec les tics qui le caractérisent, une austère leçon d'écriture. »]*

– Christine FERRAND, « Les correspondances arrivent jusqu'aux lecteurs », *Livres hebdo*, n° 300, 3 juillet 1998, p. 1ab et 32abcde [du 3 au 7 juillet 1998, Grignan célèbre le troisième festival des correspondances].

– Henri-Michel GAUTIER (1953-2000), « Lettres Mortes », *Périodique non identifié*, juillet-août 1998, p. 151 [page « Civilisation », titre de bas en haut : « Chronique »].

– Jacques GANTIÉ, « Port-Cros : de la Vigie / Paulhan dirige la NRF », *Nice-Matin*, n° 18410, dimanche 9 août 1998, page vingt, colonne *a* [troisième numéro de la série des « Lieux d’écrivains » ; prochain article : « Romain Gary et Nice / l’enfance du grand mystificateur » ; photo légendée « Jean Paulhan et son chien Aster à La Vigie. / (Coll. Archives Jean Paulhan) » ; nous remercions pour son aide le service des archives départementales des Alpes-Maritimes].

– Alain DELAUNOIS, « Des scribes et des lettres / De Flaubert à Céline, en passant par Gide et Paulhan, une pleine manne de correspondance », *Le Soir*, mercredi 12 août 1998 [supplément *MAD* ; rubrique « Livres »].

– François SALVAING, « Correspondances à prendre », *L’Humanité hebdo*, n° 39, semaine du 13 au 19 août 1998, p. 32*abc* [rubrique : « À livres ouverts » ; « Flaubert correspondant avec les Goncourt. Et Gide avec Paulhan. Menue monnaie de l’écriture, non sans perles. »]

– Marcel SCHNEIDER, « Gide et Paulhan : / les règles du jeu », *Le Figaro*, n° 16801, jeudi 20 août 1998, p. 15*abcdef* et p. 1 du supplément « Figaro littéraire » [rubrique : « Le livre de la semaine » ; insertion : « Si la NRF fut un laboratoire des lettres, / ce fut grâce à l’entente parfaite / de ses deux patrons, Gide et Paulhan. »]

– Pierre MARCABRU, « Félix Fénéon, / Le voltigeur / de l’anarchie », *Le Figaro*, n° 16801, jeudi 20 août 1998, p. 1 et p. 3*abcdefgh* du supplément « Le Figaro littéraire ».

– *n.s.*, « Paulhan-Gide / Correspondance / Écrits/Gallimard/160 F », *Atlantica magazine. Les lettres, les arts, les hommes, les terres atlantiques*, n° 56, septembre 1998, p. 43 [page « Livres » ; extrait : « Gide et Paulhan tous deux protestants de la meilleure société, affirment dans ces échanges une complicité ardente qu’ils aiment à dissimuler dans des opinions divergentes. »]

– Pierre ENCKELL, « Jean Paulhan, / toujours nécessaire », *Revue des Deux Mondes* [président : Marc Ladreit de Lacharrière], septembre

1998, p. 128-133 [rubrique : « Chroniques » ; sur la correspondance Gide/Paulhan, et son « *Index outrageusement lacunaire* » (p. 131)].

– Daniel J. VALADE, « Correspondance Gide-Paulhan... / “Prends garde à toi...” », *Le Commercial du Gard. Petites affiches gardoises réunies* [directrice : C. Michel-Marsaud], 80^e année, n° 36, du 2 septembre au 8 septembre 1998, p. 1abc et p. 2cd [numéro complet au fonds Paulhan].

– P.K. [Patrick KÉCHICHIAN], « Paulhan, la sortie / du souterrain », *Le Monde*, cinquante quatrième année, n° 16679, vendredi 11 septembre 1998, p. XIIef du supplément « Le Monde des livres » [page : « actualités » ; compte rendu du second colloque Paulhan de Cerisy, dirigé par Claude-Pierre Perez ; au fonds Paulhan, coupure de L’Argus de le presse].

– Jean-François FLAMANT, « Félix Fénéon / l’énigmatique », *L’OURS*, n° 281, septembre-octobre 1998, p. 6a [double page complète au fonds Paulhan ; extrait : « *Un temps séduit par le communisme, ce collectionneur avisé lègue ses tableaux, en 1917, au peuple russe tout en dirigeant le département d’art contemporain de la galerie Bernheim-Jeune où, grâce à lui, Cross, Luce, Matisse, Van Dongen, Utrillo trouvent droit de cité.* »]

– Elsa TRIOLET, *Écrits intimes 1912-1939*, édition établie, préfacée et annotée par Marie-Thérèse Eychart ; traduction : Lily Denis, Paris, Stock, 1998, 412 p. [dans un volume achevé d’imprimer en octobre 1998 et sans index, mention de Jean Paulhan].

– Michèle C. CONE, « Circumventing Picasso : Jean Paulhan and His Artists », dans : Steven A. NASH, Editor with Rober ROSENBLUM, *Picasso and The War Years 1937-1945*, Thames and Hudson, Fine Arts Museums of San Francisco, 1998, p. 99-111 [California Palace of the Legion of Honor, 10 October 1998-3 January 1999 ; Solomon R. Guggenheim Museum, 5 February-26 April 1999].

– Claire DEVARRIEUX, « Elsa Triolet et “le danger de la vie” », *Libération*, n° 5420, jeudi 22 octobre 1998, p. 26cdef et 23abc [« littérature française » ; sur les *Écrits intimes 1912-1939* d’Elsa Triolet].

– Daniel J. VALADE, « “Miroir de l’âme pécheresse”... / Paulhan le démiurge », *Le Commercial du Gard. Petites affiches gardoises réunies*,

80^e année, n° 42, du 14 octobre au 20 octobre 1998, p. 1^{cd} et 2 [photo : « De gauche à droite : Dominique, auteur d'« Histoire d'O » / égérie de Jean Paulhan – Roger Judrin »].

– Frédéric JOLY, « Paulhan, le passeur », *Reg'arts*, Montpellier, n° 22, novembre 1998, p. 16^{abc} [« Portrait / Littérature » ; portrait photographique non crédité de Jean Paulhan fumant la pipe sur fond de boîtes Fricotel].

– André LAFARGUE, « Le chaînon manquant... », *Résistance. Bulletin semestriel du mouvement "Résistance"* [fondateur : Jacques Destrée], n° 82, novembre 1998, p. 4^b [sur le réseau dit du Musée de l'homme : « Il s'agissait d'un bulletin ronéoté tiré à un millier d'exemplaires qui allait réunir dans sa rédaction des intellectuels et des écrivains en renom comme Louis Martin-Chauffier, Claude Aveline, Jean Paulhan, Jean Cassou, Pierre Brossolette et Me Nordmann. »]

– Daniel J. VALADE, « 1914-1918-1998... / Hommage au "Guerrier appliqué" », *Le Commercial du Gard. Petites affiches gardoises réunis*, Nîmes, 80^e année, n° 48, du 25 novembre au 1^{er} décembre 1998, p. 1^{cde} et 2^{ef} [à l'occasion de la célébration de la victoire de 1918, assisté d'un comédien (Christian Milovanoff) et de Christian Liger, Serge Velay a organisé une lecture du *Guerrier appliqué*, Espace Gard ; reproduction de la gravure de Laboureur publié dans l'édition 1930 du *Guerrier appliqué*].

– Jean-Claude PERRIER, « Si le Gide ne meurt », *Livres hebdo*, n° 315, 27 novembre 1998, col. *d* [rubrique : « avant-critiques » ; notamment sur la correspondance Gide-Paulhan].

– Bernard BAILLAUD, « Paulhan / Gide, *Correspondances 1918-1951* », *La Revue des revues*, n° 25, p. 96^{ab}-99^{ab} [rubrique : « Lectures » ; dépôt légal en décembre 1998].

1999 – Yun Sun LIMET, « Le secret de la littérature comme rapport : Blanchot lit Paulhan », dans *Le Secret, motif et moteur de la littérature. Recueil de travaux d'Histoire et de Philologie*, 7^e série, n° 7, études réunies par Chantal Zabus, préface de Jacques Derrida, Université de Louvain-la-Neuve, Institut de littérature, Collège Érasme, Bureau du recueil, 1999, p. 414-423 [recueil de 444 p. ; au fonds Paulhan, jeu de photocopies non daté ; nous remercions pour son aide la Bibliothèque des Arts et des Lettres de l'Université de Louvain-la-Neuve].

- Gisèle SAPIRO, « Un gardien de la littérature pure contre les moralistes : Jean Paulhan », *Regards sociologiques* [Christian de Montlibert, dir.], publié avec le concours de la formation doctorale de la Faculté des Sciences sociales de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, n° 17-18, 1999, p. 149-166 [« Sur le fonctionnement du champ intellectuel / “1. Le champ littéraire” »].
- Roger QUILLIOT, « Fiançailles », dans *Mémoires*, I, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 275 [Roger Quilliot, pour son diplôme, consulte Jean Paulhan, qu'il voit soufflant sur des bulles de savon rue Sébastien-Bottin, et qui lui conseille de voir la sœur de Jacques Rivière et Antoinette Morin-Pons, à Auteuil, dans un bel hôtel particulier].
- François GRANON, « Jean Paulhan, le don d'ubiquité » dans « Un siècle d'écrivains / 23 h. 20 / 00.10 / FR3 » [premières diffusions le mercredi 13 janvier puis le 17 février].
- Valérie MARIN LA MESLÉE, « Relectures », *Le Magazine littéraire*, n° 372, janvier 1999, p. 10a [rubrique : « Télévision / Radio » dans « La vie des livres » ; sur « Jean Paulhan, ou le don d'ubiquité »].
- D.G. [Diane GAUTRET], « Un siècle d'écrivains / Jean Paulhan, / le don d'ubiquité », *Famille chrétienne*, n° 1095, 7 au 13 janvier, p. 39cd [trois cœurs « Adultes et grands ados »].
- « 23.20 Un siècle d'écrivains / Magazine proposé par Bernard Rapp », *Le Nouvel Observateur*, n° 1783, du 7 au 13 janvier 1999 [« Le choix de TéléObs » ; supplément absent à la BNF].
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle d'écri-/vains. Une collection di-/rigée par Bernard Rapp. », *La Vie* [portrait photographique légendé : « Paulhan : pour certains un inconnu, pour d'autres le directeur de la NRF, pour les initiés un bonheur » ; coupure sans date au fonds Paulhan].
- « 23.20 / Un siècle / d'écrivains », *Télé 7 jours*, n° 2015, 9 janvier 1999, programmes du 9 au 15 janvier 1999, p. 99bcd [« 17 janvier **mercredi** » ; rubrique « Notre avis », par Ghislaine Andréani : « Une découverte pour beaucoup. Les témoignages empreints d'amitié et d'admiration brossent un portrait de ce personnage insaisissable qui a exercé une grande influence sur bon nombre d'écrivains. Dommage que le document manque d'allant. »]

- *n.s.*, « 23.20 Un siècle d'écrivains », *Ciné Télé Revue*, n° 1, 7 janvier 1999, programmes de la semaine du 9 au 15 janvier 1999, p. 63*c*.
- François GRANON, « Un siècle d'écrivains », *Télérama*, n° 2556, mercredi 6 janvier 1999, programmes de la semaine du 9 au 15 janvier 1999, p. 105*abcd* [« Soirée 2^e partie / Mercredi 13 janvier »].
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle / d'écrivains », *Télé Star* [dir. Jacqueline Ducrez], n° 1162, 4 janvier 1999, programmes de la semaine du 9 au 15 janvier 1999, p. 83*cdef* [portrait photographique légendé « Jean Paulhan et André Malraux »].
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle d'écrivains *Inédit.* », *Télé loisirs*, n° 671, programmes de la semaine du 9 au 15 janvier 1999, p. 71*b*.
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle d'écrivains / Jean Paulhan, / le don d'ubiquité », *TV8*, du 9 au 15 janvier 1999.
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle d'écrivains », *Télé Magazine*, du 9 au 15 janvier 1999.
- « 23.20 Un siècle d'écrivains », *Télé Poche*, du 9 au 15 janvier 1999 [« Notre avis. Presque exclusivement composé de témoignages, le portrait intéressant d'un homme influent et secret, comme celui d'un écrivain proluxe. »].
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle / d'écrivains / Présenté par Bernard Rapp », *T.V. Hebdo*, du 9 au 15 janvier 1999.
- *n.s.*, « 23.20 Un siècle d'écrivains », *T.V. Journal*, du 9 au 15 janvier 1999.
- *n.s.*, « 23.20 / Un siècle d'écrivains », *T.V. Magazine*, du 11 au 17 janvier 1999 [début : « Le parcours de Jean Paulhan peut être considéré comme extrêmement singulier. »]
- Fabrice GABRIEL, « Les mystères de Paulhan », *Les Inrockuptibles*, n° 181, 13-19 janvier 1999, p. 60*ab* et 61*a* [rubrique : « Émissions » ; dans la série « Un siècle d'écrivains », diffusion de l'émission « Jean Paulhan : Le Don d'ubiquité » sur France 3 le mercredi 13 janvier, 23 h. 20].

– Anne-Valérie CADORET, dir., « La vie n'est qu'un grand repas », *Madagascar*, Paris, Gallimard, 1999, p. 132-133 et p. 153 [rubrique : « Nouveaux loisirs » ; extrait : « *Jean Paulhan (1884-1968) arrive en janvier 1908 à Madagascar. Nommé professeur de français au collège européen d'Antananarivo, il passe ses loisirs à visiter villes et campagnes, se faisant planteur, exploitant de bois et chercheur d'or. Ce qui fait dire au gouverneur Augagneur : "Foutez-moi la paix avec Paulhan ! Un original. Toujours chez ses Malgaches."* Révoqué de son poste peu de temps après avoir obtenu son brevet de langue malgache, il [...] » ; mentions d'Antanimena et Behoririka ; volume légalement déposé en février 1999].

– Luc FRAISSE, « Jean Paulhan, André Gide, *Correspondance (1916-1951)* » et Cyrille GIGANDET, « La correspondance de Jean Paulhan des archives d'Edith Boissonnas », *Revue de l'Aire. Bulletin de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire*, n° 22, semestriel hiver-printemps 1999, p. 48-49 et 65-67 [volume achevé d'imprimer en février 1999].

– Friedhelm KEMP, « Der Goldsucher und sein Geheimnis / Jean Paulhan im Rückblick – eine Bestandesaufnahme », *Neue Zürcher Zeitung*, n° 36, Samstag 13-Sonntag 14 février 1999, p. 85cd [page « Literatur und Kunst » ; deux intertitres : « La chose littéraire » et « Ein mit-Denker » ; coupure et photocopies au fonds Paulhan].

– Bernard GÉNIÈS, « Un patron en pointillé », *Le Nouvel Observateur*, 13-19 février 1999 [ou 98, selon l'année de classement ?], p. 41 ou p. 27 du supplément « TélObs » à la date du mercredi 17 février [photo légendée : « *Jean Paulhan aimait dire : "Je n'ai découvert personne. Un bon écrivain se découvre tout seul, il ne reste qu'à lui faire place, à le laisser passer..."* » ; dans la série « Un siècle d'écrivains », diffusion sur France 3 de « Jean Paulhan – Le don d'ubiquité », mercredi 17 février à 23 h. 20 ; conclusion de l'article, à propos de l'Académie : « *Rien ne pouvait sans doute mieux lui convenir que cette maison-là. Les éminences très grises aiment s'y reposer des turpitudes de l'existence.* » En septembre 2022, le numéro manque en place à la BNF].

– Val. C., « 23.20 France 3 / Un siècle / d'écrivains », *Le Monde*, 14-15 février 1999 [début : « *Si vous ne l'avez déjà savouré, courez vite à cet "homme de frontières" [...]* »].

– Armelle HÉLIOT, « Jean Paulhan / ou le métier de lire / Directeur de la Nouvelle Revue française, il a régné sur la littérature / pendant près de cinquante ans », *Le Figaro*, n° 16956, mercredi 17 février 1999, p. 27abc [rubrique : « Littérature » ; « Un siècle d'écrivains », France 3, 23 h. 20 ; au fonds Paulhan, deux photocopies, l'une classée par erreur dans le dossier de l'année précédente, l'autre annotée à la bonne date].

– « Exposition / Jean Paulhan / jusqu'au 7 mars 1999 », *Lettre d'information. Ministère de la culture et de la communication. Département de l'information et de la communication*, bimensuel n° 43, 17 février 1999 [« La Carré d'art bibliothèque de Nîmes présente une importante exposition consacrée à ce grand écrivain né à Nîmes. Les visiteurs pourront découvrir les archives Paulhan conservées à l'IMEC, des tableaux provenant des collections particulières de la famille Paulhan, des manuscrits, des dessins et objets conservés dans le fonds Paulhan de la bibliothèque Carré d'art. » Un catalogue de 64 pages est en vente pour 80 francs].

– Anne DIATKINE, « L'expert en écritures / Portrait dense de l'écrivain Jean Paulhan », *Libération*, n° 5521, mercredi 17 février 1999, p. 42bc, alias p. 6bc du « Guide » [portrait de jeunesse légendé : « Pour lui, "il n'existe pas de texte absolument inutile" »].

– Kevin JACKSON, « Art, travel and other drugs / The extraordinary life and work of Henri Michaux remain / profoundly influential abroad. Why not here ? », *The Wednesday Review. The Independent*, 17 February 1999, p. 10 [photocopie au fonds Paulhan].

– n.s., « Les lettres perdues / de Jean Paulhan », *Le Figaro*, n° 16957, jeudi 18 février 1999, p. 2ab du supplément « Le Figaro littéraire » [rubrique placée sous la responsabilité de Jean-Marie Rouart ; « Si la correspondance entre Paul Morand et Jacques Chardonne est très attendue — elle devrait paraître l'an prochain chez Gallimard —, les missives que ce dernier a échangées avec Jean Paulhan le sont tout autant. » ; deux coupures au fonds Paulhan, dont une non datée].

– Bernard BAILLAUD, « Henri Michaux, À la minute que j'éclate, quarante-trois lettres à Herman Closson » [au fonds Paulhan, texte donné par l'auteur à André Chabin le 10 mars 1998, cinq feuillets dactylographiés].

– « Gallimard et la Suisse / un siècle d'affinités littéraires », *Bulletin Gallimard*, avril 1999, p. 20-21 [extrait de l'introduction].

– Pascal DÉCAILLET, rédacteur en chef adjoint, « Des archives exceptionnelles », Michel AUDÉTAT, « Je t’aime, moi non plus » et Isabelle FALCONNIER, « Bertil Galland, passeur (de littérature) » dans un numéro titré en première de couverture « Gallimard / et la / Suisse / Un siècle d’affinités littéraires », *L’Hebdo littéraire*, n° 5, avril 1999, p. 3, 18-22 et 25.

– Marc LAMBRON, « Un ping-pong littéraire », *Le Point*, n° 1388, 23 avril 1999, p. 135 [insertion : « *Pendant trente ans, / Jean Paulhan, / le directeur de la NRF, / écrivit à Jacques / Chardonne. / Un vrai match.* » ; extrait : « *Un vrai match.* »]

– Didier SÉNÉCAL, « Correspondance Jacques / Chardonne/Jean Paulhan / (1928-1962) / présenté par Caroline Hoctan / 268 p., Stock, 120 F. », *Lire*, n° 275, mai 1999, p. 97d.

– Jean-Claude PERRIER, « Histoire d’O, / histoire d’Aury », *Livres hebdo*, n° 336, 7 mai 1999, p. 16 [photo coll. particulière / © Gallimard légendée : « *De g. à d. : Dominique Aury, Jean Paulhan et Marcel Arland, rue des Arènes vers 1953* »].

– *n.s.*, « Catherine Pozzi / & Jean Paulhan », *Libération*, n° 520, jeudi 20 mai 1999, p. IVa du supplément « Livres » [page « Histoire littéraire », colonne « Vient de paraître » ; texte complet : « *Involontairement provoquée par Paul Valéry, l’amitié épistolaire du responsable de la NRF et de l’auteur, au début incognito, d’Agnès. Un festival de subtilités.* »]

– Lysanie MIOT, *Rivarol*, 20 mai 1999 [année non conservée à la B.N.F.

Texte repris, référencé comme précédemment dans « Chardonne - Paulhan », *Le Bulletin célinien*, périodique mensuel, 19^{ème} année, n° 207, mars 2000, p. 22 ; voir *infra* à cette date].

– Jean-Marie PLANES, « L’erreur de Barbezieux », *Sud-Ouest*, n° 2593, dimanche 23 mai 1999, p. 30abcde [page : « Correspondance » dans « Lire » ; extrait : « *Une déception, oui. Et peut-être une publication inutile. La plupart des lettres de Paulhan manquent, rendant le débat incompréhensible.* »]

– *n.s.*, « Pseudonimi / Chiamatela “O” », *L’Espresso*, 27 maggio 1999, p. 99a [page « Settimana Cultura »].

– Jérôme GARCIN, « La Scandaleuse », *Le Nouvel Observateur*, n° 1803, du 27 mai au 2 juin 1999, p. 120abc-121abc [surtitre « Dominique Aury, alias Pauline Réage » ; à l’occasion de la parution de *Vocation : clandestine, Lectures pour tous*, tome II et du n° 550 de *La NRF*].

– *n.s.*, « Les Causes célèbres / Jean Paulhan : préf. d’Yvon Belaval / Paris : Gallimard, 1999 (1^e éd. 1950). – 98 p. : 19 x 12,5 – (L’Imaginaire 395) », *Bulletin critique du livre français*, n° 609, juin 1999, p. 1358 [notice **179730** ; « *Tous publics* »].

– Pierre ASSOULINE, « Cite et ressuscite », *Lire*, n° 276, juin 1999, p. 6ab-8ab [rubrique : « pour commencer » ; photo légendée « *Dominique Aury, Jean Paulhan et Marcel Arland au travail chez Gallimard* »].

– *n.s.*, « Catherine Pozzi / J. Paulhan / Correspondance 1926-1934 / Claire Paulhan », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 763, 1^{er} au 15 juin 1999, p. 32a [dans « La Quinzaine recommande », puis « Biographies, Journaux, Essais » ; pour un volume achevé d’imprimer en mars 1999, simple mention].

– *n.s.*, « AURY (Dominique) », *Le Canard enchaîné*, 84^e année, n° 4103, mercredi 16 juin 1999, p. 7fg [rubrique « Écrits et chuchottements » ; texte complet : « *l’auteur d’“Histoire d’O”, et pendant longtemps membre du comité de lecture de Gallimard, est décédée en 1998 à l’âge de 90 ans.*

Gallimard publie aujourd’hui des entretiens qu’elle avait accordée en 1998 à Nicole Grenier. Elle parle des comités de lecture de Gallimard... et dit comment Roger Caillois s’y comportait : “Ses comptes rendus étaient sensationnels, il pouvait vous tenir en haleine pendant bien trois minutes à raconter une histoire passionnante qu’il venait de lire, et puis il flanquait le manuscrit par terre avec un sonore : ‘Avis quatre !’ Comme vous le savez, les avis vont de un à trois, on ne donne jamais d’avis quatre parce que c’est la lie de la terre. [...] C’était une des plaisanteries de Caillois !”

Ceux dont le manuscrit a été balancé pourront se consoler : ils auront au moins fait rigoler quelques lecteurs. »]

– Nicolas D’ESTIENNE-D’ORVES, « Chardonne-Paulhan : de l’amitié au silence », *Le Figaro*, n° 17070, jeudi 1^{er} juillet 1999, p. 8 du supplément « Le Figaro littéraire » [sur un volume légalement déposé en mars 1999, coupure au fonds Paulhan datée de l’été 1999 ; deux

portraits photographiques Roger-Viollet légendés « *Jacques Chardonne et Jean Paulhan : près de quarante ans de vie commune.* »]

– Michel COURNOT, « Chardonne, Paulhan, Pozzi : échanges contraires », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 59^e année, n° 16936, vendredi 9 juillet 1999, p. III^{abcdef} du supplément « Le Monde des livres » [page « Littératures » ; sur deux correspondances de Jean Paulhan, avec Catherine Pozzi et avec Jacques Chardonne].

– Hector BIANCIOTTI, « La grande dame du comité », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 59^e année, n° 16936, vendredi 9 juillet 1999, p. III^{abc} du supplément « Le Monde des livres » [coupure absente au fonds Paulhan].

– Patrick KÉCHICHIAN, « La Nouvelle Revue française / comprenant un “hommage à Dominique Aury” / juin, n° 550, 360 p. », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 59^e année, n° 16936, vendredi 9 juillet 1999, p. III^d du supplément « Le Monde des livres » [sur l’hommage de *La N.R.F.* à Dominique Aury, n° 550, juin 1999].

– Maison de Poésie [11 bis, rue Ballu, 75009 Paris], « Catherine Pozzi et Jean Paulhan, *Correspondance 1926-1934* (Claire Paulhan, 85, rue de Reuilly, 75012 Paris) 216 p., 150 F. », *Pages de garde*, juillet-août-septembre 1999, p. 4 [texte complet : « *Les correspondances des écrivains sont souvent décevantes. On y trouve bien des banalités. C’est donc cela, se dit-on, l’intimité d’un “grand” ? Ce n’est vrai qu’en partie. Paulhan, responsable d’une revue, la NRF, cherche à pousser vers l’écriture et la publication Catherine Pozzi, une écorchée vive : il a besoin de copie. Elle a besoin de paix. Grâce aux notes excellentes de Françoise Simonet-Tenant, on suit fort bien ce dialogue. Cet ouvrage est extrêmement bien présenté. On y trouve en fac similé la reproduction d’un des plus beaux poèmes de notre langue : Très haut amour. Il est de février 1929. Un chef d’œuvre de la poésie française du XX^e siècle.* »]

– Antoine GALLIMARD, propos recueillis par Sébastien Le FOL, « Antoine Gallimard : / comment entrer dans la Pléiade », *Le Figaro*, n° 17094, jeudi 29 juillet 1999, p. 3^{abcdef} du supplément « Le Figaro littéraire » [rubrique : « La vie littéraire » [photo Jacques Sassier/Gallimard, légendée « *Antoine Gallimard : “Il ne faut pas refuser un auteur pour des raisons politiques”* » ; extrait : « *Il y a des auteurs qui s’imposent, comme Nabokov et Brecht. Ils font partie d’un consensus intellectuel et culturel. Et puis, il y a tous les autres. Ceux qui ne sont*

pas automatiquement évidents, tels Drieu, Gary et Paulhan, pour ne citer qu'eux. La question que nous nous posons est : cet auteur est-il au niveau de la Pléiade ? » Au fonds Paulhan, coupure annotée par erreur comme extraite du *Monde des livres* ; référence communiquée aux archives Gallimard].

– Gilles ARCHAMBAULT, « Les frémissements / d'un grand écrivain », *Le Devoir*, Canada, les samedi 14 et dimanche 15 août 1999, p. 3ab du cahier D « Livres » [rubrique : « Documents » ; extraits : « *Il en va des correspondances d'écrivains comme de leurs journaux intimes. Quand ils écrivent en n'ayant pas une publication éventuelle en tête, ils sont parfois ennuyeux. [...] L'utilité d'une publication de ce genre ? Je n'en vois qu'une seule. Attirer l'attention sur un maître-prosateur dont l'œuvre n'est plus guère lue.* » Nous remercions la BanQ qui a bien voulu corriger la date du 15 août (qui est un dimanche) en 14 et 15 août].

– Georges PERROS, « C.P., “*Louise, de la Vallière ou le Mannequin d'Amour*” », *Lectures pour Jean Vilar*, texte établi et présenté par Jean-Pierre Nédélec, *Le Temps qu'il fait*, 1999, p. 36 [« *Vous ne trouvez pas qu'on est tous un peu las, et que la terreur dans les lettres du cher Paulhan, c'est notre sang même qui en subit les néfastes conséquences. Las d'amitié, las d'amour, las d'être intelligent ou sot, discret ou vulgaire, las de rencontrer partout son semblable. Je rêve d'un pays où je ne serai pas.* »]

– Jacques ROUSSILLAT, « Relire », *Revue officielle de la société française d'ORL et pathologie cervico-faciale*, vol. 56, n° 4, septembre 1999, p. 75a [page « Livres » ; Jacques Roussillat ouvre la *Lettre aux directeurs de la Résistance* ; numéro complet au fonds Paulhan].

– Jean-Philippe GUINLE, maître de conférence à la faculté Jean Monnet de Sceaux, « Catherine Pozzi et Jean Paulhan / une correspondance (1926-1934) », *Artpress*, n° 250, octobre 1999, p. 62abcd [rubrique « le livre du mois » ; photo légendée « Catherine Pozzi (Ph. DR) »].

– « **Correspondance 1926-1934** / Catherine Pozzi et Jean Paulhan ; éd. établie, introd. et annotée par Françoise Simonet-Tenant », *Bulletin critique du livre français*, n° 613, octobre 1999, p. 2145-2146 [voir le n° **180978** ; début : « *Travail exemplaire que celui qui a été accompli pour cet ouvrage. Pour faire paraître la correspondance de Jean Paulhan (1884-1968) et de Catherine Pozzi (1882-1934), les archives*

familiales de Catherine Bourdet, les manuscrits de la Bibliothèque nationale, celles de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, parfaitement étudiés, ont fourni les textes originaux indispensables, et leur présentation est éclairée par des commentaires et des notes judicieuses. Des lettres écrites par Catherine Pozzi, on ne connaissait que celles qu'elle échangea avec Rainer Maria Rilke en 1924-1925. Sa nature exigeante, sa sensibilité extrême, qui la mènent à des avancées suivies de retours en arrière, commencent à être mieux connues depuis la publication de son Journal, il y a une dizaine d'années. Amie et rivale de Paul Valéry avec qui elle entretint une liaison orageuse de 1920 à 1928, elle déconcerte son correspondant. [...] Public cultivé »].

– Serge DANEY, *Itinéraire d'un ciné-fils*, propos recueillis par Régis Debray, édition établie sous la direction de Christian Delage, Paris, *jeanmichelplace*, 1999, p. 116-117 [à propos de la guerre : « *Les grands écrivains en ont bien parlé, comme Jean Paulhan dans Le Guerrier appliqué* » ; dans un volume achevé d'imprimer le 15 novembre 1999, cinq pages extraites du manuscrit du *Guerrier appliqué*].

– Vittore BRANCA, « Sta per uscire nella Pléiade Einaudi il terzo volume dell'antologia della poesia italiana dedicato al nostro secolo / , Appuntamenti per la vita », *Il Sole – 24 Ore*, Domenica 28 Novembre 1999, n° 326, pagina 32*abcdefghi*.

– Christian LIGER, « Paulhan, / patron et / contre-terroriste / des lettres », *Septimanie. Le Livre en Langedoc-Roussillon*, n° 2, Montpellier, Centre Régional des Lettres, 1999, p. 12-16 [il y a un peu plus de trente ans, mourait Jean Paulhan].

– Patrick KÉCHICHIAN, « Un maître à lire / George Steiner interroge les rapports entre littérature et barbarie », *Le Monde*, 59^e année, vendredi 13 août 1999, p. II*cd* [à propos de *Langage et silence* de George Steiner, extrait : « *En même temps que Blanchot et Paulhan, il cite aussi, lui qu'on qualifie de réactionnaire, Georg Lukacs et Ernst Bloch.* » ; coupure non datée au fonds Paulhan ; texte transmis par l'auteur, que nous remercions].

– Bernard FRANK, « Presque Noël », *Le Nouvel Observateur*, 1999 [extrait : « *Une tête à la fois à la Sade et à la Mao. Et tout de même, le midi, la pétanque. Foutre en l'air le cochonnet. La comparaison avec Mao, c'est plutôt du côté de la piscine qu'il faudrait la chercher. Deux corps insubmersibles. Malgré ses entrechats, Paulhan pouvait être très net. Et à chaque fois, c'était une surprise.* » ; au fonds Paulhan,

coupure non datée, envoyée à Jacqueline Paulhan rue des Reculettes et annotée par Pierre Oster : « *Une bêtise toute particulière.* »]

– n.s., « Au fil du colloque *Jean Paulhan* », p. 5 [au fonds Paulhan, coupure annotée « *Bulletin de Cerisy ? / 1999* » ; extrait : « *De jeunes chercheurs ont donné un aperçu des thèses qu'ils soutiendront.* »]

– n.s., « Jacques Chardonne-Jean Paulhan, *Correspondance 1928-1962* (Gallimard) », *Bulletin critique du livre français* [dir. Jean-Michel Place], 1999-2000 [fin : « *Le demi-siècle est-il si lointain ?* » ; au fonds Paulhan, version dactylographiée ; curieuse erreur sur l'éditeur, pour un volume édité chez Stock et achevé d'imprimer en mars 1999].

2000 – Jacques LECARME, Université de la Sorbonne nouvelle, « Emmanuel Berl autobiographe », dans Bernard ALLUIN et Bruno CURATOLO, *La Revue Littéraire*, actes du colloque qui s'est tenu les 15 et 16 mai 1998 à l'Université Charles-de-Gaulle-Lille, Université de Bourgogne et Centre d'étude du roman au XX^e siècle, n° 6, 2000, p. 49-56 [au fonds Paulhan, photocopies « *pour Claire Paulhan, / en la remerciant de ses envois / de l'été / et aussi de l'aide qu'elle a donnée / à Muriel Chabert, qui a fait / un fort bon mémoire / [Titre] / amicalement, / JLecarme / (P.S. Sur Paulhan, je crois que / le vieux Berl en remet — ou / alors c'est Modiano...)* » (voir *supra* au 1^{er} octobre 1976)].

– Jacques DRILLON, « On réédite ses “Remarques” / Suarès, le patron », *Le Nouvel Observateur*, texte p. 168a et c [rubrique : « Livres » ; chapô : « *Il est le type même du génie méconnu : / trop exigeant pour satisfaire tout le monde, trop doué / pour éviter les jalousies. À lire d'urgence* » ; extrait : « *Cet homme qui avait tout lu, des Grecs à Jean Paulhan, tout entendu et tout joué, ne s'est pas retranché dans sa Thébaïde.* »]

Pour la réédition des *Remarques*, Gallimard, 2000, 546 p. dans la collection « Les Cahiers de la NRF », volume achevé d'imprimer le 13 septembre 2000].

– Stéphane BONNEFOI, « Nîmes la romaine, / théâtre des plus beaux mots / De Jean Racine à Jean Paulhan : une tradition littéraire séculaire faite d'histoire et de poésie » [page « Littérature » ; photo légendée « Jean Paulhan dans les arènes de Lutèce : tout un symbole d'un “expatrié” de Nîmes » ; au fonds Paulhan, photocopie sans mention de périodique ; l'auteur a bien voulu nous orienter vers *Midi libre*, sans encore nous en communiquer la date de publication].

– Nicole CASANOVA, « Paulhan, un et multiple », *La Quinzaine littéraire*, p. 14 [sur les deux correspondances, avec Arland et avec Giono ; fin : « *Littérature et réalité s'entrecroisent, interfèrent, ne font plus qu'un : la littérature s'en tire plutôt bien, semble-t-il.* » ; coupure non datée au fonds Paulhan].

– Alain PAIRE, « Leiris & Paulhan / Correspondance 1926-1962 / établie et présentée par Louis Yvert / Éditions Claire Paulhan / 248 p., 180 fr. » [extrait : « *Ces lettres reflètent d'abord de lents progrès en amitié, par la suite une durable affection.* » ; au fonds Paulhan, un feuillet dactylographié daté [2000], sans mention de titre].

– « Jean Paulhan / Esperienza del proverbio / a cura di Paolo Bagni, Bologna, Il Capitello del Sole, 2000 », *Studi di estetica. Rivista semestrale fondata da Luciano Anceschi*, III serie, 2000, A. XXVIII, p. 294ab-297ab.

– Philippe DUPUIS, « Mots croisés », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 56^e année, n° 17102, jeudi 20 janvier 2000, p. 17ab [en 5 vertical, « *Patron de la NRF avant et après la guerre.* »]

– Mathieu LINDON, « Paulhan, voilà l'ennemi », *Libération*, n° 5809, jeudi 20 janvier 2000, p. XIIbcd du supplément « Livres » [« Poches » ; à propos de *Lettre à un jeune partisan*, Allia, 38 pp., 40 F. ; extrait : « *Évidemment, on peut trouver à redire aux raisonnements de Paulhan, mais ils sont réjouissants. Adorateur de la grammaire, il voudrait que les idées aient la leur.* »]

– F.G. [Françoise GIROUD], « Retour sur Sartre », *Le Nouvel Observateur*, n° 1839, du 3 au 9 février 2000, p. 45bc [chronique : « La télévision par Françoise Giroud » ; extrait : « *Et puis il y a l'Occupation. Pourquoi lui reprocherait-on de n'avoir pas été un héros ? dit BHL. En effet. Aussi bien, on ne lui reproche rien de tel. Simplement, pour ne parler que des écrivains, il y a eu Jean Cayrol, il y a eu Jean Paulhan, et même si Malraux prit son temps... Pourquoi ne pas reconnaître que Sartre n'a, au fond, jamais éprouvé la nécessité de combattre le nazisme et qu'il s'est promptement découragé ?* »]

– n.s., « Chardonne - Paulhan », *Le Bulletin célinien* [dir. Marc Laudelout], périodique mensuel, Bruxelles, 19^{ème} année, n° 207, mars 2000, p. 23b [reprise du texte de Lysanie Miot paru dans *Rivarol* le 20 mai 1999 ; voir *supra*].

– Carol J. MURPHY, « Syrotinsky, Michael. *Defying Gravity : Jean Paulhan's Interventions in Twentieth-Century French Intellectual History* », *The French Review*, vol. 73, n° 4, mars 2000, p. 751.

– Pierre MINET, « Lettre à Jean Paulhan », *Sorgue*, n° 1, mars 2000, p. 115-116 [lettre de Pierre Minet à Jean Paulhan datée « Lundi 9/10. [19]33 »].

– Jean-Marie PAUPERT, « Pourrat, notre Homère d'Ambert », *Le Spectacle du monde. Réalités*, n° 455, mars 2000, p. 104~~de~~-105~~abcd~~-106~~abc~~ [pages « Civilisation » puis « Littérature » ; à propos de Pierre Pupier, *Henri Pourrat et la grande question*, Sang de la terre, 2000, 324 p. ; sous-titre : « Salué par les plus grands créateurs de son temps, Henri Pourrat, l'immortel auteur de "Gaspard des Montagnes", a ensuite été jeté aux oubliettes par les faiseurs d'opinions. Une biographie rompt enfin le mur du silence. » ; extrait : « On comprend que dans le temps, alors béni, où la culture et l'écriture confiées aux soins exclusifs de la florissante alors République des lettres, ignorant l'embrigadement et le sectarisme, une si prenante et naïve épopée, si justement rêvée, si bellement écrite, ait suscité le respect des plus grands créateurs, Claudel, Ramuz, Supervielle, Francis Jammes, avec l'attention spontanée des critiques les plus avisés, tel Paulhan. » (p. 106c)]

– Patrick JARREAU, « Le seul parti de Jean Paulhan / En 1956, le directeur de la "NRF" revendique la liberté face à la dictature de l'engagement », p. X~~bcd~~ du supplément *Le Monde des poches*, inséré dans *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 56^e année, n° 17139, vendredi 3 mars 2000 [La *Lettre à un jeune partisan* reparait chez Allia ; « Que faire avec cela ? Tenter de rester libre. »]

– Jérôme GARCIN, « Paulhan, en lettres d'or », *Le Nouvel Observateur*, n° 1844, du 9 au 15 mars 2000, p. 128~~abc~~-129~~abc~~ [page : « Livres », surtitre « Deux volumes de correspondance » ; sur les deux correspondances de Jean Paulhan, avec Marcel Arland et avec Jean Giono ; photo Roger-Viollet de Jean Paulhan légendée : « Marcel Arland (en haut, à droite) / voulait que la NRF fût "impartiale / avec passion", Jean Paulhan / (ci-dessus) pensait au contraire qu'elle / devait être partielle avec mesure. / Page de Gauche : Jean Giono. » (légende p. 129a)]

– B.Th. [Bernard THOMAS], « Lettres d’une mère à son fils / (Piété filiale) », *Le Canard enchaîné*, 89^e année, n° 4143, 22 mars 2000, p. 7cde [rubrique « Le Théâtre » ; à propos des lettres de la mère de Marcel Jouhandeau à son fils, mises en scène par Marcel Maréchal avec Madeleine Renaud, citation d’une lettre de Jean Paulhan à Marcel Jouhandeau : « *Je ne pensais pas que ce fût si grand et si pur ! Quel éblouissement ! Et comme tout y devient passionnant, plus qu’une aventure, plus qu’un roman.* »]

– n.s., « Une “éminence grise” au panthéon / Jean Paulhan, directeur de la Pléiade / 1941-1945 », *La Lettre de la Pléiade*, n° 4, mars-avril 2000, p. 2ab-3ab [mention finale « *À suivre...* »].

– Didier SÉNÉCAL, « Deux écrivains en toutes lettres », *Lire* [dir. Pierre Assouline], n° 284, avril 2000, p. 12abc-13ab [rubrique : « *infos/échos* »].

– Bernard FOURNIER, « *Paulhan-Arland, correspondance 1936-1945*, édition établie et annotée par Jean-Jacques Didier, *Les Cahiers de la N.R.F.*, Gallimard, avril 2000 », automne 1999.

Au fonds Paulhan, trois feuillets dactylographiés, sans mention de titre de périodique, classés avec l’année 2000].

– *Le Nouvel Observateur*, 13 avril 2000 [sur François Nourissier, *À défaut de génie*, Gallimard, 2000, 664 p.].

– Pierre MARCABRU, « Arland-Paulhan, / sous l’Occupation », *Le Figaro*, n° 17328, jeudi 27 avril 2000, p. 3abcdef du supplément « Le Figaro littéraire » [photo légendée « *Jean Paulhan (à gauche) et Marcel Arland. La NRF est leur mais [...] ils y sont chez eux. Les autres écrivains qui passent dans / leur correspondance sont des invités. (Photo Henri Cartier-Besson/Magnum et Lipnitzki-Violet)* » ; « *Y aura-t-il un second volume ?* » demande Pierre Oster, à propos de la correspondance Arland-Paulhan, sur la coupure qu’il envoie à Jacqueline Paulhan].

– n.s., « Paulhan. *Paulhan. Le Clair et l’obscur*, colloque de Cerisy-la-Salle (Les Cahiers de la NRF, Gallimard, 1999, 310 p., 130 F.) », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e et XX^e siècles*, n° 2, avril-mai-juin 2000, p. 146 [rubrique : « Livres reçus » ; fin : « *Du jardin Massey à la rue Sébastien-Bottin, l’itinéraire littéraire d’un demi-siècle : longue distance ou court chemin ?* »]

– M. Ct. [Michel CONTAT], « “Les Temps modernes”, l’engagement... », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 56^e année, n° 17181, vendredi 21 avril 2000, p. VIII^{abcd} du supplément « Le Monde des livres » [extrait, quatrième colonne : « *C’est sur la question de l’épuration et de l’engagement littéraire que Jean Paulhan, moins d’un an après la création de la revue, la quitta sans mot dire. L’ancien directeur de La NRF n’avait donné qu’un texte aux Temps modernes, sur la rhétorique.* » (col. d)]

– Frédéric GAUSSEN, « Maurras et Lucien Rebatet, / le fasciste parricide », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 56^e année, n° 17190, mercredi 3 mai 2000, p. 16^{abcdef} [rubrique : « Horizons / Enquête » ; première livraison de la série « Les enfants perdus du siècle » ; extrait : « *Jean Paulhan fait circuler parmi les écrivains la pétition suivante : “Certains verdicts récents qui frappent avec une sévérité implacable les crimes de collaboration chez les écrivains contrastent avec l’indulgence dont sont l’objet les hommes qui ont apporté aux Allemands une aide économique ou militaire. Les soussignés, convaincus qu’il ne saurait y avoir deux justices en France, seraient heureux qu’une mesure de clémence fût prise en faveur de Lucien Rebatet, écrivain français et critique d’art incontesté.” Parmi la pléiade d’écrivains qui demandent la grâce de l’auteur des Décombres, nombreux sont ceux qu’il a entraînés dans la boue : Mauriac, Camus, Martin du Gard, Cocteau, Claudel, Bernanos... La solidarité de plume l’emporte : Rebatet est grâcié le 12 avril 1947 et sort de prison en 1952. L’année de la mort de Maurras...* » (col. f)]

– Georges LAFFLY, « Paulhan, Arland et les temps troublés », *Rivarol*, 12 mai 2000, trois colonnes [début : « *Nous avons déjà deux douzaines de volumes de la correspondance de Paulhan, et j’espère qu’il y en aura d’autres.* »]

– P.C. [Pol CHARLES], « 36478 / Paulhan (Jean) / Lettres à un jeune partisan », *Lectures*, Liège, n° 114, mai-juin 2000 [début : « *Jean Paulhan prenait un malin plaisir à souvent se trouver là où on l’attendait le moins : résistant, il exaspéra les épurateurs ; catalogué conservateur, il agaça les réactionnaires. De quoi se faire des ennemis dans tous les camps ! Ce petit texte paru dans la NRF de novembre 1956 prétend s’adresser à un communiste qui trouve la revue trop à droite (adroite !).* » Sous la cote Pa LEC, périodique donné comme non communicable à la BNF].

– Bernard BAILLAUD, « Le Larousse et l'Alcyon », *Théodore Balmoral. Revue de littérature* [dir. Thierry Bouchard], n° 36-37, Automne-Hiver 2000, p. 106-112 [livraison achevée d'imprimer en janvier 2001 ; sur Charles-Albert Cingria ; texte présent au fonds Paulhan sous son premier titre « Oh ! Dieu ! une épinette ! », six feuillets dactylographiés adressés à Claire Paulhan : « *Voici le texte envoyé à Thierry Bouchard — pour te remercier de l'envoi que je recevrai bientôt. / Bonnes vacances / B.B.* »].

– André PIEYRE DE MANDIARGUES, « Lettres à Jean Paulhan », *La Nouvelle Revue française* [réd. en chef Michel Braudeau], n° 554, juin 2000, p. 52-79.

– Gustavo GUERRERO, « Valéry Larbaud : *Valbois, Berg-op-Zoom, Montagne Sainte-Geneviève. Journal 1934-1935* (Éditions Claire Paulhan-Éditions du Limon) », *La Nouvelle Revue française* [réd. en chef Michel Braudeau], n° 554, juin 2000, p. 330-333 [« La littérature »].

– Jacques LECARME, « Sartre et la question anti-sémite / Réponse à *Commentaire* », *Les Temps modernes*, 55^e année, n° 609, juin-juillet-août 2000, p. 23-40 [voir la note 23 de la page 32 : « *On ne sait si c'est Jean Paulhan qui a fait accepter Sartre au C.N.E., ou si c'est un communiste, probablement François Billoux, que Sartre évoquera très vaguement plus tard. En tout cas, il y a eu, entre 1941 et 1943, un revirement des communistes en faveur de Sartre, fort suspect jusque-là en raison de son amitié pour Nizan.* »]

– Louis ÉMIÉ, *Mémorial*, introduction par Pierrette Sartin, présentation et appareil critique de Francesco Maria Montola, Pessac, Opales, 2000, 197 p. [dans un volume achevé d'imprimer en septembre 2000, voir les mentions de Jean Paulhan p. 18, 25 et 29 pour la présentation et p. 76, 79, 124, 126, 137, 175 pour le journal de Louis Émié].

– Adrien Le BIHAN, « Paulhan dans les jardins / de trois épistoliers », *Esprit* [dir. de la rédaction : Olivier Mongin], n° 268, octobre 2000, p. 219^{ab}-221^{ab} [surtitre : « Sauf-conduit »].

– Gilbert SALEM, « Jacques, le grand poisson », *Le Puzzle amoureux. Récit*, Bernard Campiche éditeur, 2000, p. 73-75 [dans un roman achevé d'imprimer en novembre 2000, mention de Jean Paulhan : « *Entre nous commença une longue et belle et drôle aventure affectueuse, où les plus grands saints de l'Histoire nous observaient,*

mais Rimbaud aussi, Picasso, Ravel, Jean Paulhan, Proust. Puis Flaubert, Faulkner et le peintre Jean Fautrier (avec ses époustoufflants gibiers écorchés). Trois F majuscules qui soutiennent, comme trois piliers de cathédrale, l'édification de notre amitié. » (p. 75)]

– Martyn CORNICK, « Jean Paulhan et la résurrection de *La Nouvelle Revue française* en 1953 », *La Revue des revues*, n° 29, 2000, p. 30-53 [notons amicalement que le © est de 2001, l'achevé d'imprimer de juillet 2001].

2001 – Patrick BACHELIER, « Jean Guéhenno et Fougères », *Le Pays de Fougères*, n° 120, 2001, p. 17-21 [« Un rendez-vous manqué ? » ; citation d'une lettre de Jean Paulhan à Roger Martin du Gard, le 13 août 1936 ; autre extrait, à propos de Jean Guéhenno : « *Sa carrière de professeur est assurément son chef d'œuvre.* » (p. 21)].

– *n.s.*, « Paulhan. *Société des lecteurs de Jean Paulhan*, bulletin n° 23, octobre 2000 (2 rue de Fleurus, 75006 Paris) », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, n° 5, janvier-février-mars 2001, p. 135 [rubrique : « En société » ; au fonds Paulhan, datée de « *Paris, le 30 mars 2001* », lettre de Sandrine Raffin, pour la revue, qui adresse copie de ce compte-rendu à la S.L.J.P.].

– *n.s.*, « Leiris. Michel Leiris et Jean Paulhan. *Correspondance 1926-1962*, édition établie, présentée et annotée par Louis Yvert (éditions Claire Paulhan, 2000, 245 p., 180 F.) », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, n° 5, janvier-février-mars 2001, p. 180 [début : « *Livre précieux à tous égards [...]* »].

– Daniel J. VALADE, « L'Album Pléiade 2000 est consacré à... / La N.R.F. », *Le Commercial du Gard. Petites affiches gardoises réunis*, Nîmes, 83^e année, n° 2, du 3 janvier au 9 janvier 2001, p. 1^{def} et 2^{ef} [au fonds Paulhan, numéro complet].

– Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire* [direction : Maurice Nadeau], n° 801, 1^{er} au 15 février 2001, p.27^{abc} [voir col. *c* : « *De la même Bibliothèque Jacques Doucet, mais aussi de l'IMEC, Claire Paulhan a extrait une Correspondance Jean Paulhan Michel Leiris 1926-1962. Décevante, il n'y est à peu près question que de tauromachie, passion on le sait de Michel Leiris qui en a fait la métaphore du travail littéraire. Décevante et pourtant à lire en raison*

de la présentation et des notes d'une précision érudite sur une époque, sur un milieu, sur les préoccupations langagières de deux hommes qui ont les mêmes soucis littéraires avant que ne les séparent les mesures contre les écrivains collaborationnistes à la Libération. »]

– Laurence INK, Écrivain (France), « La découverte de l'ailleurs et la métamorphose de l'écrivain. L'exemple de Jean Paulhan », *Interculturel Francophonies* [dir. Andréa Cali], Argo editrice Corte dell'Idume, Alliance française, Lecce, n° 1, juin-juillet 2001, p. 169-180 [dans un numéro consacré à « La littérature malgache », « *finito di stampare di agosto 2001* » ; au fonds Paulhan, un tirage papier de huit pages].

– Jacques CHESSEX, « Nourritures », *L'Hebdo*, Lausanne, 29 mars 2001, p. 110^{ab} [sur les habitudes alimentaires de Ramuz, Stravinski, Gustave Roud, Jacques Mercanton, Charles-Albert Cingria, Georges Borgeaud, Maurice Chappaz, Emmanuel Kant et Jean Paulhan : « *Jean Paulhan mangeait de grand appétit. Au Petit-Marseille, dans le Ve, tout près de chez lui, il dévorait un plateau de Saint-Jacques, une bouillabaisse, des oursins, des filets de rouget au vin blanc, du fromage, une crème-caramel. [...] Charles-Albert Cingria, pauvre, faisait durer trois jours une boîte de sardines et trempait son pain dans l'huile rance. Il se rattrapait comme il pouvait aux déjeuners de Florence Gould et chez quelques bonnes hôtesse amies de Paulhan.* »]

– n.s., « Correspondance 1926-1962 / Michel Leiris et Jean Paulhan », *Bulletin critique du livre français* [direction scientifique : Pierre Parbel], n° 631, avril 2001, p. 732-733 [notice **187441**, pour « *Public cultivé* » ; « *Claire Paulhan vient d'enrichir sa collection "Pour mémoire" d'un nouveau volume [...] Et que dire du plaisir de tourner les pages ivoire du beau papier centaure, de regarder d'excellentes photographies, tandis que la couverture, repliée comme une enveloppe, dit assez la considération de l'éditrice envers les lecteurs destinataires de son travail.* »]

– É.D. [Éric DUSSERT], « Correspondance 1926-1962 / Michel Leiris – Jean Paulhan / Éditions Claire Paulhan / 247 pages, 180 FF », *Le Matricule des anges*, n° 34, avril-mai 2001, p. 57 [extrait : « *De l'estime et de l'attention, certes, mais qu'ils sont raides ! Deux chiens de faïence.* » Au fonds Paulhan, coupure datée novembre-décembre 2000].

- Barbara BOSCHI, « "Jacques Rivière" di Jean Paulhan. Brevi considerazioni sulle affinità tra i due amici e collaboratori della Ennereffe », *Il Lettore di provincia* [a cura di Adelaide Ferrara], annata XXXII, n° 110-111, gennaio-agosto 2001, p. 49-52.

- Raymond CASTANG, « Quand Paulhan tire, Buchet conte ! », *Midi libre*, dimanche 22 juillet 2001, p. 4 [« *À mon arrivée, première question de Jean Paulhan : "Alors, est-ce que Nîmes Olympique va enfin être champion de France cette année ?" Et pendant tout le déjeuner, il me parla football. Il s'y connaissait.* » ; attribution à Roger Nimier du télégramme de Gide adressé à Claudel].

- Alexandre ASTRUC, « Correspondance Leiris-Paulhan », *Le Magazine littéraire*, n° 400, juillet-août 2001, p. 86cd.

- Bernard BAILLAUD, « Intorno agli kaiku scelti da Jean Paulhan per la "Nouvelle Revue Française" nel 1920 (Traduzione di Renato Turci) », *Il lettore di provincia*, Rivista quadrimestrale, Ravenna, A. Longo editore, anno XXXII, fascicolo 112, settembre-dicembre 2001, p. 99-100.

- Renato TURCI, « Più approfondite considerazioni legate al saggio serriano *Ringraziamento a una ballata di Paul Fort* », *Il lettore di provincia*, Rivista quadrimestrale, Ravenna, A. Longo editore, anno XXXII, fascicolo 112, settembre-dicembre 2001, p. 101-104.

- Anne SIMONIN (CNRS-CRHQ, Caen), « Les Éditions de Minuit et la "littérature clandestine" », *Les Chemins de la mémoire*, n° 110, septembre 2001, p. 2-4 [pour distinguer littérature clandestine et littérature résistante, cette dernière étant de propagande ; voir p. 3bc la citation de « Slogans d'avant l'imprimerie », 1946, p. 29].

- Frédéric BADRÉ, « La métamorphose sublime », *Ligne de risque. Revue littéraire*, n° 16, septembre 2001, p. 39-44 [précède « Sade et la liberté », de Jean Paulhan, p. 45 ; au fonds Paulhan, photocopie, sur 8 feuillets, de la dactylographie].

- Stéphane BONNEFOI, « Publication de la correspondance Paulhan / Leiris / "Le torero Ortega ? Il m'a fait l'effet d'un cabot" », *Midi libre*, 16 septembre 2001 [rubrique : « Livres » ; deux dessins légendés « Jean Paulhan et Michel Leiris, portraits-charges littéraires signés Maurice Henry » ; début : « *Jean Paulhan est sans conteste un écrivain à*

réhabiliter » et fin : « Nostalgiques et/ou aficionados ne pas s'abstenir. »]

– Marianne JAKOBI, « Les lectures d'un peintre "ennemi" de la culture. La bibliothèque de Jean Dubuffet », *Les Cahiers du Musée national d'Art moderne*, n° 77, automne 2001, p. 93-122 [au fonds Paulhan, tiré-à-part de cette contribution, accompagné d'un mot manuscrit de Marianne Jakobi].

– Francis MARMANDE, notre envoyé spécial à Nîmes, Bayonne et Dax, « Comment finir une saison ? », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 57^e année, n° 17622, samedi 22 septembre 2001, p. 31*abcdef* [sur la corrida du 9 octobre 1938, celle du 2 ayant été annulée à cause des menaces de guerre].

– *n.s.*, *La Quinzaine littéraire* [direction : Maurice Nadeau], octobre 2001 [rubrique : « Bibliographie (suite) » ; texte complet : « Julien Dieudonné / Les Récits de Jean / Paulhan / Honoré Champion, / 482 p. / 80,80 € / 530 F. » L'ouvrage est achevé d'imprimer en 2001].

– Jacques CHESSEX, propos recueillis par Philippe LANÇON, « Tout en NRF / Paulhan, Arland, Morand, Bataille : Chessex se souvient d'un âge d'or de la littérature », *Libération*, n° 6371, jeudi 8 novembre 2001, p. III*bcd* du supplément « Livres » [article en p. 1 sous le titre : « Chessex en confession » ; extrait : « *malgré tout, sous le jeu et les chinoiseries, Paulhan, c'était la rectitude et une vraie main d'acier.* »]

– Douglas JOHNSON, « Too Much Gide », *London Review of books*, 15 november 2001, p. 30*abcd*-31*abcd* [à propos de Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains ; Correspondance Marcel Arland-Jean Paulhan 1936-1945*, Gallimard, March 2000, 397 p. ; Lucien Rebatet et Pierre-Antoine Cousteau, *Dialogue des vaincus. Prison de Clairvaux*, janvier-décembre 1950, edited by Robert Belot, Berg, March 2000, 285 p. et Alice Kaplan, *The Collaborators. The Trial and Execution of Robert Brasillach*, Chicago, 320 p.].

– Jean-Claude PERRIER, « Mauriac, Paulhan et la "NRF" », *Livres hebdo*, n° 447, 23 novembre 2001, p. 18*bcd*-19*ab* [rubrique : « À paraître » puis « Histoire littéraire (France) » ; voir aussi p. 105*ab*].

– Jérôme GARCIN, « Autour de la "NRF" / Le diable et le Bon Dieu », *Le Nouvel Observateur*, n° 1935, du 6 au 12 décembre 2001, p. 138-139 [rubrique : « Livres »].

– Jean-Marie PLANES, « Avec mes amitiés réservées », *Sud-Ouest dimanche*, dimanche 16 décembre, p. 2-10 [surtitre « Correspondances / François Mauriac et Jean Paulhan se sont écrit pendant quarante-deux ans. Claire Paulhan publie ces échanges. » ; à la B.N.F., document en cours de traitement].

– *n.s.*, « Correspondance sur la politique et la littérature », *Commentaire*, n° 96, hiver 2001-2002, p. 845-858 [Claire Paulhan (éditrice à Paris, 85, rue de Reuilly, 12^e) a bien voulu autoriser la revue *Commentaire* à choisir quelques lettres extraites de la correspondance échangée par François Mauriac et Jean Paulhan].

– Philippe SOLLERS, « Le match Paulhan-Mauriac », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 58^e année, n° 17699, vendredi 21 décembre 2001, p. *labcdef* du supplément littéraire « Le Monde des livres » [photo légendée « François Mauriac remet à / Jean Paulhan, le 24 février 1949, / les insignes de commandeur / de la Légion d'honneur. »]

– Nathalie CROM, « En vedette / Correspondance / 1925-1967 / de François Mauriac / et Jean Paulhan », *La Croix*, n° 36110, jeudi 27 décembre 2001, p. *16abcd* [rubrique : « Les Livres » ; extrait : « *recueil dont l'édition est par ailleurs exemplaire de rigueur et de précision, ainsi que nous y a habitués Claire Paulhan.* »]

– *n.s.* « François Mauriac-Jean Paulhan », *Libération*, n° 6413, jeudi 27 décembre 2001, p. *VIIIa* du supplément « Livres » [texte complet : « *293 lettres entre l'écrivain catholique et le directeur de la NRF. Cette correspondance abondamment annotée par John E. Flower est un document précieux sur quarante ans de vie littéraire. Outre les rapports conflictuels entre Mauriac et la NRF sont aussi évoqués les engagements des deux écrivains de la résistance intellectuelle à la guerre d'Algérie, sans oublier les procès de la Libération.* »]

– François JAQUES, « *François Mauriac et Jean Paulhan. Correspondance 1925-1967.* Édition établie, présentée et annotée par John E. Flower, Éditions Claire Paulhan, 2001, pp. XXVII+367, 28 euros » [au fonds Paulhan, 15 feuillets dactylographiés non référencés ; pour le *Journal of European Studies*, voir *infra* en décembre 2002].

– Patrick BACHELIER, « Le Cercle des Vertus ou les amis intimes de Jean Guéhenno », *Le Pays de Fougères*, n° 123, 2001, p. 11-14 [sur Jean Paulhan et André Vaillant].

– Jacques LECARME, « Les pouvoirs d’une grande revue : Paulhan, Drieu et Sartre » [au fonds Paulhan, photocopies du manuscrit, avec l’envoi à l’encre rouge : « *pour Claire Paulhan, / ce grimoire pour / les Cahiers de médiologie / JLecarme* ». Voir le suivant].

– Jacques LECARME, Université Paris Nord, « Le succès et l’insuccès : Sartre et Paulhan », dans Ingrid GALSTER, dir., *La Naissance du Phénomène Sartre. Raisons d’un succès 1938-1945*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 238-261 [volume légalement déposé en avril 2001 ; ce recueil réunit les communications faites au colloque tenu du 5 au 8 septembre 1997 à l’Université catholique d’Eichstätt, en Bavière ; à l’index, mentions de Jean Paulhan p. 15, 16, 48, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 59, 79, 80, 87, 201, 218, 219, 232, 238-243, 250, 254-261, 266, 267 et 275.

Au fonds Paulhan, copies accompagnées de l’envoi : « *pour Claire Paulhan, / une étude trop longue sur Sartre, / trop brève sur Paulhan, / parce que c’était un colloque / germanique sur “le phénomène / Sartre”, très cordialement / JLecarme* »].

– Gérard GUÉGAN, « Le grand choix », *périodique non référencé* [rubrique : « Livre ouvert » ; chapô : « *Résistez. Résistez / comme Paulhan. / Il en restera / au moins / quelque chose / de bon* » ; au fonds Paulhan, photocopie non datée].

2002 – Sophie GAUTHIER, « Sur les traces de... / Jean Paulhan / François Mauriac et Jean Paulhan / Correspondance 1925-1967 / Petit journal de bord de la NRF », *périodique non référencé*, 2002, p. 19-20 [au fonds Paulhan, coupure sur papier glacé].

– Adriano MARCHETTI, « Jean Paulhan et les *hainteny* merina : à la source de la poésie et de la pensée », dans Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing dir., *L’océan Indien dans les littératures francophones*, Karthala, 2002, p. 237-248 [un volume de 710 p. de la coll. « Lettres du Sud »].

– Claude-Pierre PEREZ, « La lyre et le compas : Audiberti et Jean Paulhan », dans : *Audiberti. Poète, romancier et dramaturge. Actes du Colloque du Centenaire de la naissance d’Audiberti (Marne-la-Vallée et Antibes (15, 16 et 18 octobre 1999), textes réunis par Jeanyves Guérin*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 101-113 [un volume de 274 p. achevé d’imprimer en 2002].

– n.s., *Nouveaux Cahiers François Mauriac* [président : Jean Touzot], Grasset, n° 10, 2002, p. 190 [dans « L'année Mauriac / Juin 2001-Décembre 2002 » ; texte complet : « **Octobre 2001** / Parution de la *Correspondance François Mauriac – Jean Paulhan 1925-1967*, publiée par John Flower, aux éditions Claire Paulhan.

Nous rendrons compte de cet important ouvrage dans le prochain numéro des Cahiers. »]

– Françoise SIMONET-TENANT, « François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967*, édition établie, présentée et annotée par John E. Flower, éditions Claire Paulhan, 2001, 371 p. », *Revue de l'Aire. Recherches sur l'épistolaire*, n° 28, hiver 2002, p. 166-168 [sur deux feuillets, copie envoyée à Claire Paulhan, avant publication].

– Nicole RACINE, « Jean-Richard Bloch ou les épreuves de la fidélité (1939-1941) », dans Annie ANGREMY et Michel TREBITSCH, *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, p. 253-272 [actes du colloque de novembre 1997 ; citations des lettres de Jean Paulhan, 14 octobre 1939, 1^{er} janvier 1940, [début mai 1940] et de Jean-Richard Bloch, 29 avril 1939, non datée, 28 mai 1940].

– Jacques ROUSSILLAT, « Lire », *Revue officielle de la Société Française d'O.R.L.*, vol. 72, n° 2, 2002, p. 45 [page : « Livres » ; extrait : « *Je l'ai déjà dit ici Mauriac est un des rares intellectuels qui sa vie durant n'a pas déraillé sur le plan politique. Ce n'est pas à la portée du premier venu. Jean Paulhan, lui aussi, était un lucide.* »]

– n.s., « **Paulhan.** *Société des lecteurs de Jean Paulhan*, bulletin n° 24, octobre 2001 (Librairie Giraud-Badin, 2, rue de Fleurus, 75006 Paris, 32 p.) », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, Tusson, n° 9, janvier-février-mars 2002, p. 154-155 [extraits : « *une abondance d'informations sur les recherches en cours [...] mais l'information principale est la prochaine mise en chantier des œuvres complètes chez Gallimard (collection blanche), sous la direction de Bernard Baillaud. [...] Enfin, on notera que la SLJP met à disposition des chercheurs de passage, sous certaines conditions, un studio à Paris.* »]

– n.s., « **Mauriac-Paulhan.** François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967* (Claire Paulhan, 2001, 367 p., 28 €) », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature*

française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles, Tusson, n° 9, janvier-février-mars 2002, p. 162-163 [rubrique : « Livres reçus »].

– Alexandre ASTRUC, « Correspondance à bout portant », *Le Figaro*, n° 17854, jeudi 3 janvier 2002, p. 8*abcdefgh* du supplément *Le Figaro littéraire*, cahier n° 3 de ce quotidien [deux portraits légendés « *En définitive, Paulhan (à gauche) et Mauriac (à droite) / accompliront [sic] en commun un long chemin semé d’embûches / et de ruptures. (Photo rue des Archives.)* » Voir *infra* au 10 janvier 2002].

– Claude MAURIAC, « Précision », *Le Figaro*, n° 17860, jeudi 10 janvier 2002, p. 2*b* du cahier n° 3, supplément « Le Figaro littéraire » [rubrique « Ça et là », informations recueillies par Olivier Delcroix ; texte complet : « *Suite à l’article d’Alexandre Astruc sur la correspondance Paulhan/Mauriac, paru dans nos éditions du 3 janvier 2002, M. Claude Mauriac nous écrit : “Mon père n’a pas pu faire jouer Les Mal-Aimés devant un parterre en grand uniforme d’officiers allemands, puisque la première des Mal-Aimés a eu lieu le 1^{er} mars 1945 et que Paris, à cette date, n’était plus occupé.”* »]

– Sylvain JOUTY, « François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1926* [sic] », 16 janvier 2002 [rubrique : « Correspondances » ; au fonds Paulhan, un feuillet dactylographié non référencé].

– *n.s.*, « Quand Etiemble admirait / les “Deux Étendards” », *Rivarol. Hebdomadaire de l’opposition nationale et européenne* [fondateur-directeur (1951-1970) : René Malliavin], n° 2558, 18 janvier 2002, p. 11*a* [début : « *Débauche de louanges pour saluer la mort d’Étiemble le 7 janvier à l’âge de 93 ans. Mais Libération mis à part, ni Le Monde ni Le Figaro (qui ont des suppléments culturels) n’ont fait état de la rupture d’Étiemble avec Sartre et sa revue Les Temps modernes. Motif ? En 1952, dans la NRF, Étiemble avait salué en termes dithyrambiques Les Deux Étendards qui venait d’être publié. Aussitôt il fut prévenu qu’ayant fait l’éloge d’un ex-condamné à mort pour collaboration, il était persona non grata dans la revue sartrienne.* »]

– ARGUS, « Rebatet entre Mauriac et Paulhan », *Rivarol. Hebdomadaire de l’opposition nationale et européenne* [fondateur-directeur (1951-1970) : René Malliavin], n° 2558, 18 janvier 2002, p. 11*abcd* [lecture de la correspondance Mauriac-Paulhan publiée par Claire Paulhan, sous l’angle de Lucien Rebatet].

- Jacques HENRIC, « François Mauriac / Jean Paulhan / Correspondance 1925-1967 / Editions Claire Paulhan », *Art press*, n° 276, février 2002, p. 66b [extrait : « le bon à nos yeux devient le méchant » ou : « Notre fond humaniste nous ferait-il souhaiter parfois un heureux métissage qui ferait sortir du chapeau un intellectuel idéal, une sorte de Maulhan ou de Pauriac ?... Quel ennui ce serait, non ? Et la pensée y aurait-elle beaucoup à gagner ? »]

- n.s., « François Mauriac & Jean Paulhan : correspondance 1925-1967 ; éd. établie, prés. et annotée par John E. Flower », *Bulletin critique du livre français*, n° 634, février 2002, p. 103 [« Correspondances et mémoires français » ; fin : « Le lecteur appréciera en outre le soin apporté à la confection du livre (le papier ivoire, les beaux fac-similés, la couverture-enveloppe), dont Claire Paulhan est devenue coutumière » ; pour « Public cultivé »].

- André DERVAL, « François Mauriac & Jean Paulhan / Correspondance 1925-1967. Édition établie par / John Flower », *Magazine littéraire*, n° 406, février 2002, p. 86a [extraits : « la NRF, qui n'est certes plus "l'évangile" loué par Mauriac tant qu'elle était dirigée par Jacques Rivière » ; « Tout est à apprécier — souvent à savourer — dans cette correspondance, où défilent quarante ans de vie littéraire et politique française, où s'échafaudent les brillantes constructions intellectuelles de Paulhan, n'oubliant jamais ses visées stratégiques, auxquelles Mauriac répond, par éclairs ou de façon presque désinvolte, comme pour égarer son interlocuteur jusqu'au lieu propice à une formule dévastatrice. »]

- Pierre YSMAL, « François Mauriac & Jean Paulhan / Correspondance 1925-1967 / Editions Claire Paulhan 2001 374 28 € », *L'OURS*, n° 315, février 2002, p. 2a [rubrique « Les coups de cœur de Pierre Ysmal » ; fin : « Qu'en reste-t-il ? Nombre d'auteurs qui à travers la bibliothèque de la Pléiade affrontent, victorieusement, les siècles. »]

- John TAYLOR, « Protean Paulhan / Editor, linguist, critic, / résistant – and writer », *France Magazine*, Washington DC, n° 64, winter 2002, p. 42-43 [rubrique : « Belles Lettres » ; avec un extrait de *La Métromanie* : « Rien ne s'oppose en principe [...] C'est ce qu'on appelle la métromanie. »]

- Pasquale Di PALMO, *Antonin Artaud. Poesie della crudeltà*, 1^{er} mars 2002, p. 14 [dans un volume de 223 p., traduction par Renato Turci de la lettre d'Antonin Artaud à Jean Paulhan, « *Rodez, 19 ottobre 1945* »].
- John TAYLOR, « François Mauriac and Jean Paulhan / *Correspondance, 1925-1967* », *Times Literary Supplement*, 5 avril 2002, p. 30^{ab} [rubrique : « Letters »].
- Giuliana ROVETTA, « Echi di letteratura italiana nella NRF dal 1909 al 1943 », *Resine. Quaderni liguri di cultura*, A. XXIV, n° 92, avril-juin 2002, p. 21-33 [rubrique : « Saggistica »].
- Jacques LECARME, « La terreur dans les lettres », *Cahiers de médiologie* [dir. Régis Debray], Gallimard, n° 13, « La scène terroriste », p. 159-169 [volume achevé d'imprimer le 3 juin 2002 ; au fonds Paulhan, photocopies dédicacées à l'encre rouge : « *pour Claire Paulhan, / en dévotion inquiète / à la figure de Jean Paulhan, / amicalement, / JLeCarme* »].
- Jean-Louis Le TOUZET, « Une tête dans le guidon », *Libération*, n° 6583, lundi 15 juillet 2002, p. 17^{abcdef}-18^{abcd} [extrait : « *La maison Gallimard doit impérativement investir dans le vélo. Elle aura ainsi le beurre et l'argent du beurre. Rappelons que Gaston Gallimard était le Jacques Goddet de l'édition. / Il faut aussi trouver à Pedro un directeur sportif pour la saison prochaine. Lequel ? Jean Paulhan ? Antonin Magne ? Raphaël Geminiani ? Philippe Solers [sic] ?* » (texte cité p. 18^c)].
- Bernard BAILLAUD, « François Mauriac & Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967*, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2001, 373 p. », *La Revue des revues* [dir. de la rédaction Olivier Corpet], n° 31, 2002, p. 87-90 [rubrique : « Lectures » ; dépôt légal : août 2002 ; au fonds Paulhan, 5 feuillets dactylographiés avant publication].
- Jérôme GARCIN, « 1954 / “Histoire d'O” », *Le Nouvel Observateur*, n° 1970, du 8 au 14 août 2002, p. 58^{abc}-61^{abc} [série « Comment on a lancé les livres cultes (5) » ; sous-titre : « Après un tirage confidentiel, ce chef-d'œuvre de l'érotisme écrit par une femme, Dominique Aury, pour l'amour d'un homme, Jean Paulhan, s'est vendu à 850 000 exemplaires. Petite histoire d'un grand scandale littéraire du XX^e siècle »].

– n.s., « "Un été d'écrivains", sur France-Inter / Jérôme Garcin raconte / "Histoire d'O" », *Le Nouvel Observateur*, n° 1970, du 8 au 14 août 2002, p. 60bc [texte complet : « Pour la sixième année, et forte de son succès, la grande émission littéraire de France-Inter, "Un été d'écrivains", de Brigitte Kernel (photo) et Eliane Girard, est diffusée en direct, du lundi au jeudi, à 20 heures, jusqu'au 30 août. Cette émission est l'occasion d'écouter de grands auteurs, mais aussi de découvrir des romanciers moins connus : tous acceptent de se soumettre à des questions d'enfants et de se prêter à un quiz surprenant. Chaque jeudi du mois est consacré au dossier littéraire du "Nouvel Observateur". Ce soir, 8 août, à 20 heures, Jérôme Garcin raconte "Histoire d'O". »]

– n.s., « Susceptibles helvètes », *Télé-temps*, 17-23 août 2002 [rubrique « radio » ; sur le *Guide d'un petit voyage en Suisse*, émission « Entre les lignes – Espace 2 – 9 h05 – nouvelle diffusion » ; texte complet : « En 1947, Jean Paulhan publie chez Gallimard "Guide d'un petit voyage en Suisse". Étrange ouvrage, qui mériterait assurément qu'on le décrypte. En effet, la personnalité de l'auteur, souvent présentée comme secrète, s'y révèle dans ses arcanes les plus subtiles. Curieuse aussi, la destinée de ce petit livre, qui aurait pu intéresser le citoyen helvétique s'il n'avait été comme oblitéré par le "mal qu'on en a dit, en Suisse bien sûr". Paulhan rétorque, indigné, qu'il a beaucoup d'amitié pour ce pays comptant deux ou trois grands auteurs "parmi les meilleurs écrivains français". Il s'afflige de constater que le sujet du "petit voyage" n'a pas été perçu. Voyage accompli sur l'aimable – peut-être trop – invitation de la Suisse. Parmi les destinations, il y a Sils-Maria, "dont il n'y a rien à dire, c'est fort plat". Malgré le séjour de Nietzsche. Mais voilà, penseur lui aussi, Paulhan se méfie du sublime et de l'émotion des cimes. Avec l'humour et le sérieux qui le caractérisent, avec son indéfectible éthique, il se risque à un incident diplomatique avec la Suisse de toujours. »]

– Éric DUSSERT, « Mandiargues et Paulhan : le goût partagé du bizarre » manuscrit.com [« De la lettre au livre (3) »].

– n.s., « Jean Guéhenno – Jean Paulhan / Correspondance / 1926-1968 », *Bulletin*, Gallimard, n° 445, octobre-novembre-décembre 2002 [pages « nouveautés » ; « Le présent volume est le onzième de la "série Jean Paulhan" »].

– François LECOMTE, « La correspondance Mauriac-Paulhan », *Écrits de Paris. Revue des questions actuelles* [Directrice et rédactrice en

chef : Renée Anthon], n° 647, octobre 2002, p. 48-50 [extrait : « *l'universitaire anglais choisi par Claire Paulhan (John E. Flower) a fort bien travaillé* »].

– Gilles PHILIPPE, *Sujet, verbe, complément. Le moment grammatical de la littérature française*, Paris, Gallimard, 2002, 261 p. [dans un volume dédié « *Pour William Marx* » et achevé d'imprimer le 7 octobre 2002, voir les mentions de Jean Paulhan, p. 41 (à propos de la querelle avec les surréalistes), 50 (en 1920, Jean Paulhan et Jacques Rivière invitent Marcel Proust à répondre à Pierre Gilbert, qui dans *La Revue critique des idées et des livres* du 10 janvier 1912 s'était étonné que *Madame Bovary* puisse passer aux yeux de Français comme le meilleur roman jamais écrit dans leur langue) et 58 (Rivière et Paulhan insistent pour que Marcel Proust complétât son article sur Flaubert paru dans *La NRF* du 1^{er} janvier 1920)].

– Paul Pilotaz et Jean Paulhan à Gilly sur Isère. *Exotisme et connivence*, Les Rencontres littéraires de la FACIM, 11 octobre 2002, 10 p. [revue de presse].

– Joël SCHMIDT, « Paulhan revient », *Réforme*, n° 3005, 14-20 novembre 2002, p. 9abcd [rubrique : « Les maîtres-mots » ; sur la rencontre de la FACIM du 11 octobre, consacrée à Paul Pilotaz, sous le titre *Exotisme et connivence*, et la correspondance Paulhan-Mauriac : « *Malice ironique à la Paulhan, candeur rouée à la Mauriac : match nul, mais splendide.* » Numéro presque complet de *Réforme* au fonds Paulhan].

– Jérôme GARCIN, « Paulhan et Guéhenno en recommandé / Jean de lettres », *Le Nouvel Observateur*, n° 1986, semaine du 28 novembre au 4 décembre 2002, p. 142abc [page : « Livres » ; fin : « *Pendant quarante ans, ils se sont accompagnés sans se ressembler. C'est beau.* » Cette dernière phrase n'est pas reprise dans Jérôme Garcin, « Jean de lettres », *Des mots et des actes. Les belles-lettres sous l'Occupation*, Paris, Gallimard, 2024, p. 131-135].

– François JAQUES, Rhodes University, « The *NRF* : behind the scenes », *Journal of European Studies. Literature and ideas from the renaissance to the present*, volume 32, part 4, number 127, December 2002, p. 389-399 [rubrique : « Review Essay »].

– Patrick KÉCHICHIAN, « Robert Mallet / Poète et ancien recteur de la Sorbonne », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 58^e année, n°

18001, mardi 10 décembre 2002, p. 15ab [page « Carnets » puis rubrique « Disparitions » ; « *Deux ans plus tard, ce sera au tour de Jean Paulhan de se soumettre à l'exercice, qui se déroule – on croit rêver ! – sur pas moins de douze séances. Avec une courtoise malice et un art consommé de l'esquive, le directeur de la NRF exerce son art de la rhétorique un peu aux dépens du journaliste.* »]

– Claire PAULHAN, « Christian Liger / Écrivain paradoxal et brillant », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 58^e année, n° 18001, mardi 10 décembre 2002, p. 15ab [page « Carnet » puis rubrique « Disparitions » ; extrait : « *il est aussi l'auteur d'un essai original sur la généalogie de Jean Paulhan, véritable enquête socio-littéraire dans les archives de leur ville natale commune (Histoire d'une famille nîmoise : les Paulhan, Gallimard, 1984) et d'un autre essai érudit et passionné sur sa cité romaine et protestante, Nîmes sans visa (Ramsay, 1987 ; réédité chez Laffont en 2001.* »]

– François LÉOTARD, ancien ministre, inspecteur des finances, « Le prof et le porte-avions », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 18^e année, n° 18005, samedi 14 décembre 2002, p. 17f [page « Horizons débats » ; à propos « *de la manifestation des enseignants* » — on veut sans doute parler des professeurs — du 8 décembre 2002 ; fin : « *Jean Paulhan avait écrit, voici de nombreuses années : “On ne voulait mettre à mort que l'artiste, et c'est l'homme qui a la tête coupée”.* »]

– Jérôme GARCIN, « Une biographie de Jacques Decour / La pensée libre », *Le Nouvel Observateur*, n° 1989, semaine du 19 au 25 décembre 2002, p. 118abc [page « Livres » ; à propos de l'ouvrage de Pierre Favre, *Jacques Decour, l'oublié des lettres françaises*, Farrago, 2002 ; fin : « *Jean-Paul Sartre, qui avait déjà méprisé Jean Prévost, ne regretta point Jacques Decour. Les jeunes morts font toujours faire des grimaces aux vieux crabes.* »]

Voir Jérôme Garcin, « Relire Jacques Decour », *Des mots et des actes. Les belles-lettres sous l'Occupation*, Paris, Gallimard, 2024, p. 69-76].

– Michel POLAK, « Enculeur de mouches », *Charlie hebdo*, mardi 24 décembre 2002, p. 11 [« La Bibliothèque de Polac » ; éloge relatif].

– John TAYLOR, « Protean Paulhan / Editor, linguist, critic, résistant – and writer », *France* [publisher : Nathalie Loiseau], n° 64, winter 2002-2003, p. 42abc-43ab [pages « Belles Lettres » ; avec un extrait de *La Métromanie ou les dessous de la capitale*, 1946, p. 43c].

2003 – Julien DIEUDONNÉ, « Le prince et la bergère : la relation Paulhan/Dubuffet d'après leur correspondance (1944-1968) », *Revue d'histoire littéraire de la France* [dir. Sylvain Menant], 103^e année, n° 1, janvier-mars 2003, p. 153-168.

– Édith SILVE, « François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967* », *Cahiers Paul Léautaud*, 17^e année, n° 33, janvier-juin 2003, p. 68-71 [rubrique « Correspondance » ; Jean Paulhan rejetait sur Jacques Rivière la responsabilité de la collaboration de Paul Léautaud à *La N.R.F.*].

– Laurent DOUZOU, « Jean Guéhenno au temps du refus », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 59^e année, n° 18040, vendredi 24 janvier 2003, p. XI^{abcd} du supplément « Le Monde des livres » [page « Livres de poche essais » ; sur le *Journal des années noires* qui reparaît en « Folio » et la *Correspondance 1926-1968*].

– Jean-Claude PERRIER, « Paulhan le Patron », *Livres Hebdo* [dir. de la publication : Jean-Marie Doublet], n° 501, 14 février 2003, p. 37^{abcd} [page « avantcritique » ; sur l'ouvrage de Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*].

– Patrick BACHELIER, « C'est avec plaisir [...] », *Le Pays de Fougères*, n° 128, mars 2003, p. 13 [sur la correspondance Paulhan / Guéhenno ; au fonds Paulhan, copie classée en mai 2003].

– Stéphane DENIS, « Le doigt dans l'œil », *Le Figaro magazine*, samedi 1^{er} mars 2003, p. 59^{abc} [rubrique : « Samedis de Stéphane Denis » ; début : « Les revues, c'est une époque. » ; demi-pamphlet désenchanté].

– Angelo RINALDI, « Portrait de l'éditeur en comédien / Paulhan : ici l'ombre », *Le Nouvel Observateur*, du 13 au 19 mars 2003, p. 127 [extrait : « un essai dans l'ensemble brillant, bien qu'un peu trop hagiographique » ; numéro absent à la B.N.F. sous la cote Fol Z 1575].

– Michel BOISSARD, « La N.R.F. de Paulhan : / le clerc obscur », *La Gazette de Nîmes*, n° 200, du vendredi 21 au jeudi 27 mars 2003, p. 41 dernière colonne [rubrique : « Livres d'ici » ; début : « Paradoxes et clichés s'entrecroisent lorsqu'il s'agit de parler de Jean Paulhan. Le personnage s'y prête à merveille. » Au fonds Paulhan, une copie classée par erreur en avril 2003].

– Bernard MORLINO, « Une vitrine du gratin littéraire », *Lire*, n° 314, avril 2003, p. 87 [surtitre : « La NRF de Paulhan » ; sur le livre de Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*].

– Francine de MARTINOIR, « À l'école de Jean Paulhan et de la "NRF" », *La Croix*, n° 36496, jeudi 3 avril 2003, p. 20*bcde* [chapô : « Laurence Brisset livre, non pas une biographie de l'homme, mais une histoire de la revue qu'il anima des décennies durant, après la disparition de Jacques Rivière en 1925. »]

– *n.s.*, « Une époque sombre », *La Croix*, n° 36496, jeudi 3 avril 2003, p. 20*de* [sur la correspondance Paulhan-Guéhenno et le *Journal des années noires*, qui reparaît en « Folio »].

– A.F. [Alain FAVARGER], « Jean Paulhan : portrait de son éminence ! », *La Liberté*, Fribourg, samedi 5 avril 2003 [rubrique : « Parution » ; quatre intertitres : « Monographie », « Non à Nathalie Sarraute », « "Ce qui m'ennuie chez Camus" » et « farces et attrapes »].

– Monique NEMER, « Jean Paulhan, le pouvoir littéraire et le secret », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 59^e année, n° 18106, vendredi 11 avril 2003, p. IV*abcdef* du supplément « Le Monde des livres » [page « Littératures » ; sur le livre de Laurence Brisset, «*La NRF*» de Paulhan].

– Yves BERGER, « Hymne au Patron », *Nice-Matin*, n° 20113, dimanche 13 avril 2003, p. 21, colonne de droite [« La chronique d'Yves Berger » ; extraits : « Non, personne aujourd'hui, où les revues vivent, ne peut se figurer qu'elles incarnaient l'esprit du temps. J'attendais chaque mois, dans l'impatience, que parussent les titres plus haut cités et me ruais dans les librairies et dans les kiosques. La sortie des revues était un événement. [...] Tous les êtres sont uniques mais il l'était, lui, un peu plus que les autres. Nous sommes des milliers à, tous les jours, avoir une pensée pour lui. Et peut-être plusieurs. » Nous remercions pour son aide la direction des Archives départementales des Alpes-Maritimes].

– Nicole CASANOVA, « "Il s'occupe gravement / à faire chanter les crapauds" », *La Quinzaine littéraire* [direction : Maurice Nadeau], n° 852, du 16 au 30 avril 2003, p. 12*abc* [page « Histoire littéraire » ; intertitre « Un esprit / farceur »].

– Pierre MARCABRU, « Jean Paulhan, le discret stratège de la NRF », *Le Figaro*, n° 18255, jeudi 17 avril 2003, p. 5*abcdefg* du supplément « Le Figaro littéraire » [page « Document littéraire » ; une illustration créditée « (Photo Rue des Archives.) » et légendée « Paulhan procède par boutades qui sont comme des coups de griffes. Avec sa tête de chouette, il a des allures / de chat. Ses retournements sont brusques et ses fidélités sans faille. » ; intertitre : « La NRF est son œuvre / comme la Comédie humaine / est celle de Balzac. Paulhan / affirmait qu’elle avait / “pour but d’aider quelqu’un / à être Montaigne” » ; sur Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*, Gallimard, 28,50€].

– Stéphane BONNEFOI, « Jean Paulhan et la Nrf : / une histoire confondue », *Midi libre*, 18 avril 2003 [rubrique : « Livre » ; portrait photographique légendé : « Jean Paulhan, “le pape de la littérature” pour Mauriac » ; intertitre : « Un directeur écrivain peu lu »].

– P.K. [Patrick KÉCHICHIAN], New York, de notre envoyé spécial, « La “NRF” fut-elle toujours une revue moderne ? », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 59^e année, n° 18118, vendredi 25 avril 2003, p. II du supplément « Le Monde des livres » [page « Actualités » ; un intertitre : « Le rôle de Jean Paulhan » ; sur le colloque franco-américain des 11 et 12 avril à la Maison française de l’université Columbia de New York].

– Renée GRIMAUD, « Jean-Claude Zylberstein / Le meilleur avocat de la littérature », *Epok*, n° 56, mai 2003, p. 54*ab* et 55*ab* [au fonds Paulhan, copie annotée en rouge par Jean-Claude Zylberstein : « *C’est dans le / journal de la / Fnac (300.000 ex.) / Je t’embrasse / JCl / Qui est / était / Hélène Kern ?* »].

– Georges LAFFLY, « Maurras traître ? », *Bulletin Charles Maurras*, 4^e année, n° 19, juin-septembre 2003, p. 4 [début : « *Quand on admire, à juste titre, Jean Paulhan, on est désagréablement surpris de le voir écrire : “Qui aime, non la France, mais une idée de la France est inévitablement conduit un jour à la trahir : Rolland en 1914, Maurras en 1940”* (Correspondance Paulhan-Guéhenno, *Gallimard* 2002) » Au fonds Paulhan, copies classées par erreur avec l’année 2002].

– Nathalie LACUBE, « Les faces cachées / d’“Autant en emporte le vent” », *La Croix*, n° 36558, vendredi 20 juin 2003, p. 11*abcde* [voir « Jean Paulhan, / traducteur du titre / Comment traduire le titre *Gone with the wind* en français ? », col. *a* ; l’article fait référence à Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, traduit de l’anglais par Pierre-

François Caillé et Jean-Louis Panné, Paris, Gallimard, 2003, coll. « Quarto »].

– Jean-Marc CANONGE, « Laurence Brisset, La NRF de Paulhan, Gallimard, 2003, 464 pages, 23,50€ », *Cahiers Paul Léautaud*, 17^e année, n° 34, juillet-décembre 2003, p. 99-104 [rubrique : « Histoire littéraire » du numéro « Rachilde / Portraits d’hommes / 1^{ère} partie »].

– Jacques MONFÉRIER, « François Mauriac et Jean Paulhan : Correspondance 1925-1967 », *Nouveaux Cahiers François Mauriac* [président : Jean Touzot], n° 11, 2003, p. 267-268 [cahiers publiés par la Société internationale des Études Mauriaciennes et le Centre François Mauriac de Malagar ; dépôt légal : septembre 2003 ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Régine DEFORGES, écrivain, éditeur, « *Histoire d’O* paraît sous le nom de Pauline Réage », *Célébrations nationales*, 2004, p. 176-177 [reproduction de l’envoi de Jean Paulhan, en tête de l’exemplaire de Gaspard Olgiati : « *pour Gaspard O, / avec plaisir / Jean P. / [Du Bonheur / dans l’esclavage]* »].

Il avait d’abord été question de reproduire l’envoi de Jean Paulhan au docteur Robert le Masle sur son exemplaire de « Du bonheur dans l’esclavage » conservé dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France : « *ce 21.I.55 / pour le Docteur Robert le Masle / le plus volontiers du monde, cette / petite préface (morale) / Jean Paulhan* ». Une lettre de Martine de Boisdeffre, directrice des Archives de France, Secrétaire générale du Haut comité des célébrations nationales, datée du 22 septembre 2003 remercie Claire Paulhan de son autorisation : « *J’avoue toutefois que j’hésite encore entre ce document et un autre envoi dédié, également intéressant, qui se trouve dans une collection particulière.* »]

– Sylvie KERVIEL, « Autour d’“Histoire d’O” », *Le Monde Télévision*, samedi 8 novembre 2003, p. 3abc [page « Échos » ; sur le film *Écrivain d’O* de Pola Rapaport ; « *Ce dernier, signataire de la préface d’Histoire d’O et dont on connaissait l’intérêt pour l’œuvre de Sade, fut longtemps considéré comme l’auteur de cette apologie du plaisir sexuel dans la soumission et les châtements corporels. En fait, c’est à lui que le texte, écrit par sa maîtresse, était destiné.* »]

– Mathieu LINDON, « L’art brut et Paulhan », *Libération*, n° 7005, jeudi 20 novembre 2003, p. Vab du supplément « Livres » [chronique : « Comment ça s’écrit » ; insertion : « “Je n’aime / pas les / veaux gras /

primés / des concours / agricoles” » ; sur la correspondance Dubuffet-Paulhan].

– n.s., « Paul Eluard & Jean Paulhan *Correspondance 1919-1944* », *FloriLettres. Lettre d'information culturelle de la Fondation La Poste* [rédactrice en chef : Nathalie Jungerman], p. 8a [« Correspondances » ; à paraître le 22 décembre 2003].

– Jacques HENRIC, « cher monsieur..., mon cher Jean... », *artpress*, 2003, p. 61abcd [« Le feuillet on reading and the reste »].

– NOBUO-NAÛTO, « La philosophie de Jean Paulhan », 2003 [au fonds Paulhan, tirage de trois pages reçu par Jacqueline Paulhan].

– Jacques ROUSSILLAT, « De la nécessité d'une édition complète de Marcel Jouhandeau », *Commentaire*, n° 102, été 2003, p. 435-439 [intertitres « Les causes de son effacement », « À contre-courant », « Pour la langue française », « Comment on devrait l'éditer » ; plaide pour « *une belle Pléiade en somme, vivante, sensible, comme celle de Julien Gracq.* »]

– « Éditorial », « Entretien avec Claude-Pierre Pérez », « Extraits de lettres », « Paul Éluard : Portrait » et « Jean Paulhan : Portrait » par Corinne Amar, dans : *FloriLettres. Lettre d'information culturelle de la Fondation La Poste* [rédactrice en chef : Nathalie Jungerman], numéro 33, jeudi 25 décembre 2003, p. 1 à 8.

2004 – Stephen STEELE, Simon Fraser University, « Felgine, Odile, et Claude-Pierre Pérez, eds. *Paul Eluard & Jean Paulhan – Correspondance 1919-1944*, Paris. Editions Claire Paulhan, 2003. 206 p. », *Dalhousie French Studies. A Journal devoted to the study of French and Francophone literature*, ed. James Lawler, volume Sixty-Nine, winter 2004, p. 158-159.

– Louis HAY, « Écrire hors des pages », *Genesis*, n° 23, 2004, p. 93-100, avec la reproduction du manuscrit de « Barbaresques », p. 101-127 ; deux pages du manuscrit ont déjà figuré dans *La Lettre de l'IMEC*, n° 15, printemps 2012, p. 8-9 ; on en retrouvera une dans le bulletin des *Éditions Jean-Michel Place* à l'automne 2004].

– Monique NORDMANN, dir. [JJP, pour la rédaction des numéros 126, 127 et 128 du catalogue consacrés à « Pauline Réage [Dominique Aury] »], *Eros invaincu. La Bibliothèque de Gérard Nordmann*,

Genève, Le Cercle d'Art, 2004, p. 296, 298, 299 [mise en vente du manuscrit d'*Histoire d'O*].

– Anne THÉBAUT, « Entre Jean(s) », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 868, du 1^{er} au 15 janvier 2004, p. 12^{abc} [page « Correspondance » ; intertitres : « Une liaison enflammée » et « Le service de l'amour impose des devoirs » ; portrait photographique non crédité légendé : « Jean Dubuffet »].

– « Rayon correspondances allumeuses de mèche » dans « Les livres-surprises de 2004 », *Journal du mardi*, n° 146, 6 janvier 2004, p. 43^c [texte complet : « truffée de tout plein de précieuses infos sur la genèse des Cahiers de la Pléiade et sur l'invention de l'Art Brut, la rencontre tumultueuse sur plus de 600 lettres entre un des artistes les plus corrosifs du XX^e siècle et un des éditeurs les plus madrés. »]

– Philippe DAGEN, « Jean Paulhan, le correspondant terrible », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 60^e année, n° 18337, vendredi 9 janvier 2004, p. VII^{abcdef} du supplément « Le Monde des livres » [page « Histoire littéraire » ; voir aussi l'encart *n.s.* « Plus de 2000 destinataires » : « Parmi les très nombreuses correspondances de Jean Paulhan – on a comptabilisé quelque 2300 destinataires, de 1895 (il a 11 ans) à 1968 — beaucoup ont été publiées, d'autres sont en cours d'édition. Citons, dans ces deux catégories, les plus importantes. »]

– Michel COURNOT, « Paul Eluard et Jean Paulhan / La vie des mots », *Le Nouvel Observateur*, n° 2047, du 29 janvier au 4 février 2004, p. 101^{ab} [chapô : « Ils furent ami dès 1920, entrèrent dans la Résistance, eurent la même passion des mots et échangèrent une correspondance. »]

– Laurent GREILSAMER, *L'Éclair au front. La vie de René Char*, Paris, Fayard, 565 p. [dans un volume achevé d'imprimer en février 2004, voir les deux mentions de Jean Paulhan, p. 338 (une conversation entre Jean Paulhan et René Char sur le sort à réserver aux collaborateurs) et 364 (Paulhan signe une pétition pour la sauvegarde du plateau d'Albion, contre les installations nucléaires à orientation militaire)].

– François NOURISSIER, « Nourissier, François (1927-...) », dans Jérôme GARCIN, dir., *Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française par eux-mêmes*, Mille et une nuits, Fayard, 2004, p. 283^b-285^{ab} [dans un volume achevé d'imprimer en mars 2004, notice

rédigée en 1988, revue en 2003, texte repris en 2011 dans *Le Nouvel Observateur* ; mention de Jean Paulhan p. 284a].

– Nicole VULSER, « André Berne-Joffroy, chercheur d'art », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 60^e année, n° 18418, mardi 13 avril 2004, p. 23abcd [« Portrait » ; études chez des eudistes à Versailles, chez des jésuites à Évreux ; 1951 : scandalisé par la lecture, en compagnie de Giorgio Galansino, du *Caravage* de Bernard Berenson ; 1969 : première grande exposition française consacrée à Mondrian, à l'Orangerie].

– Pascal ROMIEU, « Jean Paulhan : les années Châtenay... », *92express. Le magazine des Hauts-de-Seine*, numéro 152, juin 2004, p. 110abc-111ab [page : « arts et culture » ; Jean Paulhan s'installe à Châtenay-Malabry en juin 1932 ; numéro complet au fonds Paulhan].

– Alain VIRMAUX, « Paul Éluard & Jean Paulhan : *Correspondance 1919-1944*. Édition établie et annotée par Odile Felgine et Claude-Pierre Pérez (Éditions Claire Paulhan) », *Europe*, 82^e année, n° 902-903, juin-juillet 2004, p. 374-375 [fin : « *Un mot enfin sur l'extrême qualité du volume : mise en page, annexes, fac-similés, index, et jusqu'au choix du papier, tout y est d'un soin et d'une perfection exemplaires.* »]

– Claude-Pierre PÉREZ, « Tableau de la poésie en France en 1933 », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, n° 19, juillet-août-septembre 2004, p. 102-114 [portrait légendé : « *Photographie inédite de Jean Paulhan par René Boisvin, datant d'environ 1930.* »]

– Anne-Marie ROMERO, « Quand l'édition mangeait son pain noir », *Le Figaro*, n° 18663, samedi 7-dimanche 8 août 2004, p. 15abcdefgh [à propos de l'exposition *Archives des années noires* à l'abbaye d'Ardenne, jusqu'au 12 septembre ; mention du recueil manuscrit complet des *Slogans d'avant l'imprimerie*].

– Édouard LAUNET, « Feuilles noires », *Libération*, n° 7234, samedi 14 et dimanche 15 août 2004, p. 24de-25a [sous-titre : « Une exposition à l'abbaye d'Ardenne rassemble des documents inédits d'écrivains pendant l'Occupation. »]

– Alexis GENG, « Pendant les “années noires”, la vie littéraire continue », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 60^e année, n°

18528, samedi 21 août 2004, p. 16abcd [page « L'été du Monde Culture » ; fin : « Claire Paulhan et Olivier Corpet, commissaires de l'exposition, semblent reprendre à leur compte les mots qu'Aragon adressa au directeur de Confluences, René Tavernier, pour déplorer le "désordre typographique [et] moral" de la revue lyonnaise : "Je pourrais me passer de vous le dire. Vous seriez en droit de me le reprocher." »]

– n.s., « Avec un inédit de Jean Paulhan / *Genesis* n° 23 été 2004 », bulletin des *Éditions Jean-Michel Place*, automne 2004, p. 15abcd [avec reproduction du manuscrit de *Barbaresques* de Jean Paulhan].

– « Paul Éluard & Jean Paulhan, *Correspondance 1919-1944*, établie et annotée par Odile Felgine et Claude-Pierre Pérez, présentée par Claude-Pierre Pérez, Éditions Claire Paulhan, 2003 », *LittéRéalité*, vol. XVI, n° 2, Automne-Hiver 2004, p. 87-89 [« Comptes rendus »].

– Cédric LAGANDRÉ, agrégé de philosophie, « Les malades de la santé », *périodique non identifié*, tome 126-26, 22 septembre 2004, p. 1547-1548 [titre courant : « Le Concours - Profession » ; voir p. 1548a : « Ou encore à la façon de Jean Paulhan écrivant à son médecin que sa maladie lui est trop familière pour qu'il veuille s'en débarrasser. » (Jean Paulhan, *Lettre au médecin*, Coll. L'air du Temps, 1949)].

– Patrick KÉCHICHIAN, Port-Cros / de notre envoyé special, « Port-Cros, villégiature de la NRF », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 60^e année, n° 18568, jeudi 7 octobre 2004, p. 24abcdef-25abc [page « Aujourd'hui voyages »].

– J.-C. P., « Deux monstres sacrés », *Livres Hebdo*, n° 530, 17 octobre 2003, p. 29bcd [chapô : « Une "Correspondance" exceptionnelle, tumultueuse, où Dubuffet et Paulhan font assaut de manœuvres et d'arrières-pensées. »]

– Jean-Pierre MARTIN, *Henri Michaux*, Paris, Gallimard, 2003 [dans un volume de 747 p. achevé d'imprimer le 27 octobre 2003, voir l'index des mentions de Germaine et Jean Paulhan p. 738a].

– Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire* [dir. Maurice Nadeau], n° 890, du 16 au 30 décembre 2004, p. 27ab [sur la correspondance Paulhan-Belaval ; extrait : « Je n'ai pas lu tous les tomes précédents de cette entreprise éditoriale qu'est la

Correspondance de Paulhan. Un coup d'œil suffit parfois pour vous épargner une perte de temps, d'autant que l'acteur principal ne m'a jamais impressionné. Il représentait ce milieu littéraire dans lequel heureusement je n'ai pas été appelé à figurer. »]

– Virginie FRANÇOIS, « O livre enfin ses secrets », *Le Figaro*, vendredi 17 décembre 2004, p. 26^{abcde} [page « Télévision/Radio » ; surtitre : « L'identité de l'auteur d'“*Histoire d'O*” a été tenue secrète pendant quarante ans » ; photo légendée « *Sous / le pseudonyme / de Pauline / Réage, / se cachait / en fait / Dominique / Aury, / éditrice / chez Gallimard / et maîtresse de / Jean Paulhan. / (Photo INA.)* » ; à propos d'« Écrivain d'O », émission diffusée sur Arte, 22 h. 35].

2005 – Belinda CANNONE, « Fautrier vu par ses écrivains : l'obstination du sujet », *L'Humanité*, 25 janvier 2005 [article mis à jour en ligne le vendredi 4 mai 2007 ; « “Un peintre, notait André Malraux, qui a pour adversaires beaucoup de peintres, pour admirateurs la plupart des poètes” [...] *Paulhan, (qui fut aussi [comme Francis Ponge] grand promoteur de Fautrier) paraît viser plus juste quand il souligne qu'en peinture, un grain de raisin, “ça peut aller très loin”.* » ; sur l'exposition *Jean Fautrier*, catalogue publié sous la direction de Daniel Marchesseau, Martigny, Fondation Gianadda (17 décembre 2004-13 mars 2005) ; inséré dans *L'Humanité*, le cahier culturel et intellectuel des *Lettres françaises* semble absent à la BNF].

– Marco DOTTI, « Jean Paulhan tra noi e la notte », *il manifesto. Quotidiano comunista*, anno XXXV, n. 25, domenica 30 gennaio 2005, p. 14^{abcde} [« Penne feroci », « Figure in nero » ; au fonds Paulhan, deux premières pages et feuille concernée].

– Pierre ASSOULINE, « Tir sur un corbillard », *La République des livres*, 30 janvier 2005 [dans *Le Journal du dimanche*, Philippe Sollers reprochait à BHL d'avoir comparé Françoise Verny à Jean Paulhan et Jacques Rivière dans son éloge funèbre prononcé à l'église Saint-Augustin].

– Claude MOSSÉ, « Avant-propos », *Les Nouvelles Impostures de l'Histoire*, Éditions du Rocher, 2005, p. 11 [dans un ouvrage achevé d'imprimer en avril 2005, voir p. 11 : « *Délicate imposture encore que d'avoir attribué à maints littérateurs Histoire d'O, qui fit scandale en son temps et que s'était divertie à écrire pour Jean Paulhan une honorable éditrice de la très sérieuse maison Gallimard !* »]

– Éric OLLIVIER, « La NRF des fous », *Le Figaro littéraire*, n° 18871, jeudi 7 avril 2005, p. 3ab [extrait : « Autre tête de liste dans ce palmarès, Jean Paulhan, qui aimait faire le zouave (il servit dans cette arme) avec une affectation au rayon “farces et attrapes” » ; à propos de Michel Mohrt, *Ma Vie à la NRF*, Éditions des Équateurs, 103 p., 14 €].

– Pierre-Edmond ROBERT, « Les Épistoliers de *La NRF* », *Le Magazine littéraire*, n° 442, mai 2005, p. 62abc-63abcd [dossier « Correspondances d’écrivains » ; correspondances de Jean Paulhan, avec Aragon, Chardonne, Dubuffet, Gide, Saint-Hélier].

– Manohla DARGIS, « Peering Behind the Mask of a Mysterious Erotic Novelist », *The New York Times*, vol. CLIV, n° 53204, wednesday May 4 2005, p. E5abcd [rubrique : « Film review »].

– Pascal MÉRIGEAU, « Et voici la suite de “Dogville” / Lars von Trier : on dirait le Sud », *Le Nouvel Observateur*, 12-18 mai 2005, p. 123abc [extrait : « C’est là qu’est situé le film, dont Lars von Trier dit avoir trouvé l’idée de départ dans “le Bonheur ou [sic] l’esclavage”, l’épilogue du livre de Pauline Réage “Histoire d’O”, où des Nègres demandent à redevenir esclaves, seule condition susceptible de leur permettre de survivre. » (col. c)].

– Bernard LEUILLIOT, « Aragon, Decour, Paulhan et *Les Lettres françaises* », *Faites entrer l’infini. Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*, n° 39, juin 2005, p. 2-5 [extrait : « C’est Jean Paulhan qui avait fait se rencontrer Éluard et Breton, avant que Breton ne présentât Aragon à Éluard. On se retrouva le 18 mars 1919 pour une lecture, par Aragon, des premiers chapitres d’Anicet. La Nouvelle Revue française du 1^{er} septembre 1920 en publia les deux premiers. L’initiative revenait à Jean Paulhan et à Jacques Rivière, auteur dans le numéro précédent, de “Reconnaissance à Dada”. »]

– Mario Prassinis, préface de François Nourissier, *Actes Sud*, 2005, 344 p. [dans un volume achevé d’imprimer en juin, mention de Jean Paulhan p. 337c pour la période 1943-1945 ; ce volume ne semble pas contenir l’information selon laquelle Jean Paulhan n’appréciait pas la peinture de Mario Prassinis ; voir *infra* en octobre 2005].

– Alain PAIRE, « Éluard & Paulhan » et « Dubuffet & Paulhan », *C.C.P. Cahier critique de Poésie*, Centre international de poésie, Marseille, Éditions Farrago, n° 9, été 2005, p. 94-95 [Fin : « Ces deux

livres donnent la mesure de l'immense disponibilité, de la combativité et de la rigueur de Paulhan. »]

– Max MILNER, « Écritures “skiosensibles” (Paulhan, Jaccottet, Tanizaki) », *L'Envers du visible. Essai sur l'ombre*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 373-379 [dans un ouvrage de 449 p. achevé d'imprimer en septembre 2005 ; Max Milner scrute « *la fascination de l'obscur commune à Blanchot, Levinas et Paulhan* » (p. 378) ; « *Le premier qui me vient à l'esprit ne nous éloigne guère de Levinas et surtout de Blanchot, puisque l'auteur, Jean Paulhan, entretint des contacts étroits avec ce dernier, et fut probablement influencé par ses réflexions dans l'œuvre intitulée Le Clair et l'Obscur (1958)* » (p. 374) ; « *Bergson, dont Paulhan avait dit beaucoup de mal dans Les Fleurs de Tarbes [...]* » (p. 375) ; « *Ce n'est sans doute pas tout à fait par hasard que, trois ans après la publication de Le Clair et l'Obscur, pour lequel il allait écrire une préface en 1983, Philippe Jaccottet fait paraître un “récit” intitulé L'Obscurité.* » (p. 377) ; nous prenons la liberté de préciser le texte du bandeau de *L'Obscurité* : « *Lorsque Dieu / se tait* » ; au fonds Paulhan, une lettre adressée par Marianne Goulez, de « *Paris, le 13 juin 2005* », à Jacqueline Paulhan, pour demander l'autorisation de citer *Le Clair et l'Obscur* (1958)].

– Raphaël DARGENT, « Jean Paulhan / et l'homme de la réconciliation », *Espoir* [président du comité éditorial : François Broche], Institut Charles de Gaulle, n° 144, septembre 2005, p. 59-63 [surtitre : « Itinéraire » ; au fonds Paulhan, un premier état du texte, non repris dans la version imprimée, est sous-titré « De Gaulle, comme synthèse politique »].

– Michel BOUJUT, « Batteur chez Count Basie », *Jazz*, septembre 2005 [« Les vues / de Boujut » ; Fin : « *Vous auriez voulu être qui, vous ? J'hésite pour ma part entre Robinson Crusoé et Jean Paulhan.* »]

– Eric MEUNIE, « Jean Paulhan / Yvon Belaval / Correspondance 1944-1968 / Edition (excellemment) établie, annotée et présentée par Anna-Louise Milne / Cahiers Jean Paulhan n° 12 / Gallimard / 320 p. 19.90 », *C.C.P. Cahier critique de Poésie*, Centre international de poésie, Marseille, Éditions Farrago, n° 10, 2004/2, p. 220 [volume achevé d'imprimer le 14 octobre 2005 ; coupure absente au fonds Paulhan].

– « Hommage à Mario Prassinis », *La Gazette de l'hôtel Drouot*, n° 36, vendredi 21 octobre 2005, p. 191^{abc}-192^a [pour le vingtième anniversaire de sa disparition, le 23 octobre 1985, Actes Sud édite une importante monographie sur Mario Prassinis ; « *C'est d'ailleurs dans les salons de la NRF, galerie de la Pléiade, rue Sébastien-Bottin qu'il expose des peintures et dessins dans la veine surréaliste de ceux que, débutant, il avait exposé en 1938, galerie Pierre Vorms. Débuts d'une collaboration avec cette maison prestigieuse (notons au passage que Jean Paulhan n'appréciait pas sa peinture) comme illustrateur notamment d'Apollinaire, de Rimbaud, de Sartre (Le Mur) et aussi comme façonnier de cartonnage et de reliures, enfin comme écrivain (Les Prétextats, La Colline retrouvée).* » Voir *supra* en juin 2005].

– Emmanuel de ROUX, « Les trésors de la librairie Berès vendus à Drouot », et « Qu'est-ce qu'un bibliophile ? » *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 61^e année, n° 18898, vendredi 28 octobre 2005, p. 26^{abcdef} et *def* [page : « Culture / Enchères » ; réponses de Pierre Bérès (1913-2008), Jean-Baptiste de Proyard et Christian Galantaris ; sans mention de Jean Paulhan, mais Pierre Berès avait acheté la bibliothèque de Jean Paulhan].

– Norbert CREUTZ, « Lars von Trier décortique l'esclavage », *Le Temps*, n° 2333, mercredi 9 novembre 2005, p. 37^{bcdef} [à propos de *Manderlay*, de Lars von Trier, extrait : « *En huit chapitres, cette nouvelle fable retourne comme un gant tous les clichés liés au sujet, défiant le politiquement correct jusqu'à offrir une communauté noire qui préfère le prolongement d'un système esclavagiste à une liberté trompeuse (von Trier crédite comme source d'inspiration la fameuse préface de Jean Paulhan à Histoire d'O sur "le Bonheur dans l'esclavage")!* » (col. *ef*)].

– Marc LAMBRON, « Le désir du texte », *Le Point*, n° 1731, 17 novembre 2005, p. 126 [à propos de David Bosc, *Sang lié*, Allia, 107 p., extrait : « *À l'époque de la vieille NRF, celle de Jean Paulhan, il y avait une façon d'accueillir un jeune écrivain en lui disant : "Donnez-nous un texte". Qu'entendait-on par là ? Une prose qui ait de la cambrure, soit minutieusement ciselée, tout en insufflant de l'effet d'envol aux phrases. Eh bien, voici un texte. "Sang lié" est signé David Bosc, 32 ans, dont on ne sait rien, sinon que les très exigeantes éditions Allia — une sorte de NRF rock'n'roll — ont eu le discernement de le publier.* »]

– Philippe DAGEN, « Les œuvres de Dubuffet confrontées à celles des aliénés », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 61^e année, n° 18926, mercredi 30 novembre 2005 [à propos de l'exposition *Dubuffet & l'art brut*, au Musée d'art moderne de Villeneuve d'Asq, qui accueille la collection de l'association L'Aracine, consacrée à l'art brut, mention de Paulhan parmi les premiers membres de la Compagnie de l'art brut ; au fonds Paulhan, tirage à partir de *Le Monde.fr*. Référence infirmée].

– Vincent NOCE, « Les Carnets de Cioran seront vendus à Drouot / La justice a débouté la bibliothèque Doucet, légataire de l'écrivain », *Libération*, n° 7640, jeudi 1^{er} décembre 2005, p. 32f [avec une série de manuscrits d'Emil Cioran, figurait dans cette vente Wapler la réplique de Céline au *Portrait d'un anti-sémite* de Sartre : « (proposé aux Cahiers de la Pléiade, ce flot d'injures intitulé A l'agité du bocal par Céline fut refusé par Jean Paulhan). »]

2006 – Christophe HALSBERGHE, *La Fascination du Commandeur. Le sacré et l'écriture en France à partir du débat-Bataille*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2006, 450 p. [voir notamment « La possession des Hovas », p. 62-70 et « Paulhan dans le sillage de Proust », p. 76-87 ; mentions de Jean Paulhan, selon l'index, p. 8, 59, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 95, 101, 104, 112, 113, 114, 147, 184, 196, 197, 198, 200, 201, 205, 207, 239, 240, 249, 250, 252, 257, 259, 262, 264, 267, 269, 279, 287, 301, 304, 305, 311, 320, 331, 337, 344, 351, 352, 353, 354, 357, 358, 359, 362, 370, 373, 382, 402, 403, 406, 420, 421, 423, 424, 428, 429, 430, 432, 434, 435].

– Sophie LATIL, « Les rêves illustrés d'André Masson », *Le Figaro*, n° 19118, vendredi 20 janvier 2006, p. 28abcdef [exposition de cent soixante gravures de Masson à la galerie La Malmaison, 47, boulevard de La Croisette, 06400, jusqu'au 20 avril ; extrait : « Fasciné également par l'art océanien, il va, grâce au procédé des aquatintes, illustrer en 1956 Les Hain-teny, des poèmes malgaches traduits par Jean Paulhan. Il utilisera la même technique pour les Erophages d'André Maurois en 1960. "Il n'y a pas dans ces œuvres qu'un travail d'imprimeur, souligne Frédéric Ballester. C'est bien le travail d'un artiste qui prouve son immense talent de coloriste." »]

– Claire DEVARRIEUX, « Affection Nadeau », *Libération*, n° 7736, jeudi 23 mars 2006, p. I, II, III du supplément « Livres » [avec Anne Sarraute, Maurice Nadeau fête les quarante ans de *La Quinzaine littéraire* et la parution de ses chroniques ; citation de Nadeau, à propos

des éditions Claire Paulhan, « *dont Nadeau aime les ouvrages* » : « *Claire Paulhan gère en érudite le patrimoine de son grand-père (dont je regrette aujourd'hui d'avoir dit beaucoup de mal)* »].

– Daniel GARCIA, *Livres hebdo*, vendredi 24 mars 2006.

– Dominique BONA, « Histoire d'Aury / Plus connue sous le pseudonyme / de Pauline Réage, l'auteur / d'« Histoire d'O », la mystérieuse / éditrice de Gallimard sort de l'ombre », *Le Figaro littéraire*, cahier n° 4 du *Figaro*, n° 19177, jeudi 30 mars 2006, p. 6abcd [page « Documents littéraires » ; extrait : « *Camus, parmi les plus choqués, jurait que seul un homme pouvait avoir imaginé et écrit un pareil brûlot* » ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Abdelkader DJEMAÏ, « Dites-le avec des fleurs ou Jean Paulhan à Tarbes », *La NRF* [dir. Michel Braudeau], n° 577, avril 2006, p. 281-288 [rubrique : « L'air du temps »].

– Patrice TRIGANO, *Une vie pour l'art*, Paris, La Différence, 2006, 424 p. [dépôt légal en avril 2006 ; deux mentions de Jean Paulhan à propos de Port-Cros : « *Je pense à Gide et Paulhan qui ont tant aimé ce lieu* » (p. 17) et « *Chaque été nous allions en famille passer nos vacances dans l'île de Port-Cros au Manoir, un des seuls lieux de retraite profane existant encore en France. Cette île fut un lieu de prédilection pour André Gide, pour Fautrier, beaucoup d'écrivains de la NRF du temps de Paulhan. J'aimais cet endroit où ne roule aucun véhicule et où le seul bruit audible est le chant des cigales.* » (p. 249)]

– François NOURISSIER, de l'Académie Goncourt, « La Secrète », *Le Figaro Magazine*, n° 401, semaine du 1^{er} avril 2006, p. 85a [« La Chronique de François Nourissier »].

– Philippe de SAINT ROBERT, « Francis Ponge / serviteur de la langue française », *Lettre(s)*, Flammarion, n° 41, avril 2006, p. 11abc-13bc [surtitre « Si longtemps méconnu » ; extrait : « *Il n'est à peu près jamais question de politique (une ou deux remarques de Paulhan mises à part), encore moins de philosophie ou de religion ; quant aux engagements personnels de Ponge (on sait qu'il milita fort à gauche dans l'avant-guerre), les rares fois où il en parle, c'est comme pour s'en excuser en les mettant sur le compte de sa "modestie" (il deviendra farouchement gaulliste sur le tard)* »].

– avis de parution du livre d’Angie David, *Dominique Aury*, Léo Scheer, 608 p. [en librairie le 3 avril 2006 ; contact presse : Léa Stéphant].

– Frédéric BEIGBEDER, « Angie David », *Technikart*, n° 101, avril 2006, p. 92abcd.

– Jérôme GARCIN, « D’Anne Desclos à Pauline Réage / *Histoire d’Aury* », *Le Nouvel Observateur*, n° 2161, du 6 au 12 avril 2006, p. 104abc [rubrique « Livres » : « *Dans un livre passionnant, plein de documents inédits, Angie David raconte la vie secrète de l’auteur d’“Histoire d’O”, le plus célèbre érotique du XX^e siècle.* » ; fin : « *En s’effaçant derrière son modèle, elle trouve le moyen, aurait dit Paulhan, de se faire aussitôt remarquer.* »]

– Claire DEVARRIEUX, « Histoire d’A / Une biographie de Dominique Aury, femme de lettres et surtout de O », *Libération*, n° 7748, jeudi 6 avril 2006, p. IV du supplément « Livres » [rubrique « Littérature française » ; portrait photographique légendé « Photomaton de Dominique Aury » ; extrait : « *Jean Paulhan et Dominique Aury se sont aimés de la fin de la guerre à la mort de Paulhan en octobre 1968. C’est pour lui qu’elle a écrit Histoire d’O l’été 1950.* »]

– Bernard PIVOT, « Histoire d’Ominique Aury », *Le Journal du Dimanche*, n° 3091, 9 avril 2006, p. 35ab [début : « *En ce temps-là, il était difficile de croire la rumeur. Dominique Aury aurait écrit Histoire d’O. [...] Pour Albert Camus, seul un homme avait pu prendre du plaisir à raconter comment une femme s’avilit dans l’esclavage sexuel. Mais qui ? Jean Paulhan, l’énigmatique éminence grise de Gallimard, comme par hasard préfacier d’Histoire d’O ? André Pieyre de Mandiargues ? D’autres noms circulaient depuis la parution du livre, en 1954. Dominique Aury ? Elle sentait tellement plus l’encens que le soufre et le stupre ! [...] Un jour, agacé, Jean Paulhan lui a lancé : “Enfin, c’est insupportable, vous trouvez le moyen de faire remarquer que vous êtes effacée.” »]*

– Fabrice GABRIEL, « Écrivaine clandestine », *Les Inrockuptibles*, n° 541, du 11 au 17 avril 2006, p. 68bc-69ab [pages « Livres / cette semaine » ; « *Autre masque : Aury, comme Paulhan, ne fut pas d’une totale transparence politique. Ses amitiés communistes, comme ses activités dans la Résistance, n’excluent pas des accointances nationalistes et sa passion – d’abord amoureuse – pour Thierry*

Maulnier, figure majeure et douteusement virile de la “Jeune Droite” des années 30, qui lancera véritablement la carrière littéraire de la jeune femme. »]

– Francine de MARTINOIR, « Dominique Aury, / une vie dans les livres », *La Croix*, n° 37420, 13 avril 2006 [« Histoire littéraire » ; extrait : « *La vie de Dominique Aury, on la trouve surtout dans les livres qu’elle a lus, qu’elle a aimés et dont elle a si bien parlé. Qu’il s’agisse de Rétif de La Bretonne, de John Cowper Powys, de Faulkner, ou de mère Angélique Arnauld, son approche des textes fait entendre une voix singulière, où la densité de l’analyse se cache sous la légèreté du ton — une voix qui fait d’elle un des meilleurs critiques du XX^e siècle.* » La BNF ne semble pas conserver ce titre de périodique pour 2005 et 2006].

– Jean-Paul ENTHOVEN, « La clandestine », *Le Point*, n° 1752, 13 avril 2006, p. 96ab-97ab [page « Culture » puis « Littérature » ; deux photographies, la première créditée « Lipnitzki-Roger Viollet » et légendée « *Dominique Aury / à la fin des années 40. / La “fouettée / Dominique” comme / disait Céline* », la seconde non créditée et légendée « *Dominique Aury, Jean Paulhan et Marcel / Arland dans le bureau de Paulhan en 1953* » ; extraits : « *la maîtresse historique de Jean Paulhan, le pontife d’alors* » ; « *chaque mardi, elle fournissait le comité de lecture de Gallimard en exquises visitandines* »].

– Josyane SAVIGNEAU, « Dominique Aury, vies secrètes » et « “Votre douceur me confond” », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 62^e année, n° 19041, vendredi 14 avril 2006, p. 3abcde et bc [rubrique « Littératures » ; photographie créditée « DR. Collection particulière » et légendée « *De gauche à droite : Marcel Arland, Jean Paulhan et Dominique Aury, en 1953* »].

– Patrick KÉCHICHIAN, « Pierre Bettencourt, écrivain et peintre », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 62^e année, n° 19045, mercredi 19 avril 2006, p. 27abc [rubrique « Carnet » ; extrait : « *L’écrivain et peintre Pierre Bettencourt est mort jeudi 13 avril. Il était âgé de 89 ans. Marginal et discret, il vivait depuis 1963 à Stigny, dans l’Yonne. [...] En 1941, il achète une presse à bras et un matériel d’imprimerie. Il édite et imprime ainsi ses premiers livres, toujours à moins de trois cents exemplaires. À quelques exceptions près, dont un volume de la collection “Métamorphoses”, dirigée par Jean Paulhan (La folie gagne, 1950) et un érotique sous pseudonyme chez Eric Losfeld (Les*

Plaisirs du roi, de Jean Sadinet, 1963), tous ses premiers livres paraîtront ainsi. »]

– Isabelle RÜF, « Passions et secrets de Dominique Aury », *Le Temps*, samedi 22 avril 2006 [extrait : « *Polémiques, censure, supputations : qui se cache sous le pseudonyme de Pauline Réage ? Malraux, Queneau, Mandiargues, Jean Paulhan ?* » et fin : « *Quant à son mythique roman, son histoire continue : le manuscrit, récemment exposé à la Fondation Bodmer de Genève, est remis en vente ce mois-ci.* »]

– Pierre ASSOULINE, « La leçon de liberté de Dominique Aury », *La République des livres*, 24 avril 2006 [extrait : « *ce que j'en retiens, c'est la leçon de liberté qui se dégage de la vie de cette femme. Sa capacité à vivre ses passions jusqu'au bout, avec les hommes comme avec les femmes. Son amour fou pour Jean Paulhan, éminence grise des Lettres dont elle était l'éminence de cœur.* »]

– Henri MESCHONNIC, *La rime et la vie*, Paris, Gallimard, 2006, 495 p. [dans un volume de la collection « Folio/Essais » légalement déposé en mai 2006, mentions de Jean Paulhan pp. 37 (« *C'est ce que, un des premiers, dans les années vingt, Jean Paulhan appelait l'illusion de l'explorateur, ou du traducteur* »), 85-94 (chapitre titré « Paulhan la Terreur », écrit à partir de son intervention en hommage à Jean Paulhan, à la Maison de la Poésie, le 16 janvier 1985, sur « Jean Paulhan, la NRF et les clefs de la poésie »), 165 (« *Reconnaissant que la Rhétorique y est, y est toujours. Loin de s'y opposer, comme voulait Paulhan, la Terreur l'aggrave* »), 449, notes 1 et 2].

– Pépita DUPONT, « Dominique Aury / la vieille dame / indigne de Gallimard » et « “Histoire d'O vaut de l'or” », *Paris Match*, n° 2972, 4 mai 2006, p. 14 [« MatchdeParis / Erotisme » ; lors de la vente Gérard Nordmann, chez Christie's, le jeudi 27 avril, le manuscrit au crayon de *Histoire d'O* suivi de *Retour à Roissy* a été adjugé 102 000 euros ; extrait : « *Puis arrive Paulhan que Cocteau qualifiait, à cause de sa corpulence et de sa voix flûtée, de “coffre-fort avec une rose à l'intérieur”.* »]

– Francis MATTHYS, « Dominique Aury, célébrée », *La Libre Belgique*, 5 mai 2006 [extrait : « *Mais pourquoi, diable, Paulhan n'eut-il pas reconnu un roman pour lequel il prenait si ouvertement parti ? L'un des (faux) grands mystères éditoriaux pendant des lunes : tel sera “Histoire d'O”.* »]

– Jérôme GARCIN, « La muse de Joë Bousquet / C'est Poisson / d'Or », *Le Nouvel Observateur*, p. 108-110 [pour les quarante ans des *Lettres à Poisson d'or*, Jérôme Garcin a retrouvé Germaine Mühlethaler].

– Bertrand GALIMARD-FLAVIGNY, « La cause de Sartre », *La Gazette de l'hôtel Drouot*, n° 20, 19 mai 2006, p. 188 [la lettre de Jean Paulhan à Jean-Paul Sartre, sur les deux manuscrits de *La Nausée*, a été insérée dans un exemplaire de l'édition originale, l'un des 23 sur vélin, relié en maroquin vert olive par Bellefroid, adjudé 7500 \$ le 9 décembre 2004, chez Bergé et associés].

– Séverine LIARD, « M. Mauriac est un romancier, et M. Sartre ? », publié sur *Acta* le 17 mai 2006, *fabula.org* [sur le livre de Caroline Casseville, *Mauriac et Sartre. Le roman et la liberté*, éditions L'Esprit du Temps, coll. « Malagar », 2005, 251 p.]

– *n.s.*, *Le Figaro littéraire*, samedi 20 mai 2006 [texte complet : « GALLIMARD publiera le mois / prochain le premier tome des / œuvres complètes de Jean / Paulhan, le pape de la NRF. / Six volumes sont d'ores et déjà en / préparation. »]

– Stéphane DENIS, « L'esprit / de la concierge / est / dans l'escalier », *Le Figaro magazine*, semaine du 20 mai 2006, p. 86ab [sur le *Journal littéraire. Choix de pages* de Paul Léautaud, extrait : « Dès qu'on le met en cause, qu'on le touche, qu'on est en affaire avec lui, la chanson tourne à l'aigre. Ainsi s'émeut-il de Dominique Aury, qu'il trouve charmante, etc., jusqu'au jour où celle qu'on disait si discrète trahit elle aussi sa confiance en communiquant à Paulhan des fragments du Journal : "Jamais, dans ma vie, je n'a eu affaire avec des gens pareils." Le lendemain, il voit Paulhan et fait comme si de rien n'était. »]

– Patricia SUSTRAC, « Rencontre avec Anne Kimball », *lettres et mots. Bulletin de l'Association Les Amis de Max Jacob* [dir. Patricia Sustrac], gratuit n° 3, juin 2006, p. 1b-2b.

– Daniel GARCIA, propos recueillis par, « Angie David, une autre "Histoire d'O" », *Têtu*, juin 2006, p. 142 [page « têtue » ; portrait photographique d'Angie David par Kate Barry].

– Jean-Claude PERRIER, « Paulhan de retour / à la NRF », *Livres hebdo*, n° 649, vendredi 9 juin 2006, p. 52 [page « Édition » ;

« Quarante ans après leur première édition chez Tchou en cinq volumes, les *Œuvres complètes* de Jean Paulhan commencent de paraître chez Gallimard. » Tirage : 6000 exemplaires, en librairie le 22 juin 2006].

– Florian PENNANECH, « De la Contre-Terreur dans les Lettres », *fabula*, publié sur *Acta* le 7 juin 2006 [à propos de Laurent Nunez, *Les Écrivains contre l'écriture (1900-2000)*, librairie José Corti, coll. « Les Essais », 2006, 256 p.].

– Henri-François DEBAILLEUX, « Au musée de la Poste, une exposition sur le peintre Gaston Chaissac, correspondant effréné / Un drôle d'épistolier », *Libération*, n° 7802, 9 juin 2006, p. 28^{def} [rubrique : « Arts » ; extrait d'une lettre de Gaston Chaissac à Jean Paulhan, 1949 : « *Seules mes lettres peuvent me donner la possibilité de peindre un telle [sic] nombre de tableaux. Sans elles je n'aurais jamais obtenus [sic] les matériaux pour leur exécution et mon art serait dans le lac. Je continue d'être l'un de ceux qui peignent le plus quoique étant sans le sous et ce sont mes lettres qui ont produit ce miracle.* » ; Musée de la Poste, Paris, jusqu'au 22 juillet].

– J.-B. H., « Quand les manuscrits de Borges rencontrent les tableaux de Klee », *Les Échos*, 16 juin 2006 [Georges Heft, fils de Jacques Heft, expert en orfèvrerie française et neveu de Léonce Rosenberg, un des marchands de Picasso, se souvient avoir acheté à Heinz Berggruen *Perspective* (1924) de Paul Klee qui avait appartenu à Jean Paulhan].

– Pierre MARCABRU, « Le nerf de la NRF », *Le Figaro littéraire*, n° 19254, jeudi 29 juin 2006, p. 7^{abcd} [sur le tome premier des *Œuvres complètes* ; portrait photographique, de profil et à son bureau, crédité « Lipnitzki/Roger-Violet » et légendé « *Jean Paulhan, un amoureux transi du langage* » ; extrait : « *Aujourd'hui, on a un peu oublié que Jean Paulhan était aussi un écrivain. Gallimard, qui réédite cette œuvre sous la direction de Bernard Baillaud, nous le rappelle.* »]

– Charles-Albert CINGRIA, « Saint-Sulpice / Extrait d'une introduction à *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost », *Petites feuilles*, n° 31, août 2006, p. 2-4 [texte extrait du fonds Jean Paulhan].

– Alain FAVARGER, « Jean Paulhan, l'écrivain secret », *La Liberté*, Fribourg, 12 août 2006, p. 26^{bcde} [trois intertitres : « Résistance intellectuelle », « Des récits étonnants » et « Pérégrinations helvétiques » ; extrait : « *Découverte. Il ne fut pas qu'éditeur et*

éminence grise de la “NRF”. Celui qui a suivi et façonné tant d’écrivains du XX^e siècle portait en lui une œuvre personnelle, peu connue. [...] Selon Bernard Baillaud, qui s’est attelé à l’édition des œuvres complètes de Paulhan, aucun éditeur français n’avait jusque-là exercé un tel rôle. » Nous remercions pour leur aide les services de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg].

– Clara DUPOND-MONOD, « Histoire d’O / La mystique de la chair », *Marianne* [Président : Jean-François Kahn], n° 487, 19 au 25 août 2006, p. 72^{abc}-75^{abc} [dans « L’été de Marianne », série « Les grands textes érotiques 7/8 » ; extrait : « *Le livre a été inventé pour lui. La plume qui inventa O connaît les désirs de son amant. Elle les connaît par cœur. Elle va écrire ce qu’il souhaite lire. Or, que souhaitez-il ? Dominique Aury toute nue. Pas seulement son corps — il l’a chaque fois qu’ils se voient, leur passion adultère a duré longtemps — mais nue jusque dans ses moindres recoins. Il veut ses élans, ses ombres, ses rêveries enfantines. »*]

– n.s., « PAULHAN Jean / Œuvres complètes / I. Récits », *Vient de paraître. Le bulletin des nouveautés*, Ministère des Affaires étrangères, n° 26, septembre 2006, p. 34^{ab} [ce titre émane de la Division de l’écrit et des médiathèques, Direction de la coopération internationale, Direction générale de la coopération internationale et du développement ; section « Littérature générale » ; extraits : « *Cette nouvelle mouture, sous la houlette de Bernard Baillaud, comportera sept volumes et respectera la structure de la première, tout en lui agrégeant les inédits qui se sont accumulés depuis la mort de Paulhan, en 1968. [...] On attend bien sûr avec attention les volumes suivants, notamment les grandes digressions sur la rhétorique qui caractérisent la situation particulière de l’auteur dans la littérature du XX^e siècle — et l’écart qu’il a su marquer par rapport à elle, afin de mieux la modifier. »*]

– Catherine POZZI-Paul VALÉRY, *La Plume et la cendre. Correspondance*, édition de Lawrence Joseph, Paris, Gallimard, 2006, 708 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 28 septembre 2006, mentions de Jean Paulhan p. 19, 598^a, 600-601, 637 et 678 (deux fois)].

– Valérie MARIN La MESLÉE, « Jean Paulhan, conseils aux jurys littéraires » et « Le fonds Jean Paulhan », pour présenter le texte de Jean Paulhan, « Conseils aux membres des jurys littéraires. *Morceaux choisis* », *Le Magazine littéraire*, n° 457, octobre 2006, p. 96^{abc}-97^{bc}

[premier jet pour un texte de 1946 destiné aux *Temps modernes*, facsimilé du texte et reproduction de la « Carte de membre adhérent » au Collège philosophique, année 1946-1947 ; annonce de la rencontre littéraire du 10 octobre, à l'IMEC, abbaye d'Ardenne, en présence de Bernard Baillaud, Muriel Pic, Laurence Brisset, Anne Kimball et Anna-Louise Milne, avec projection du film de Jérôme Prieur, *Jean Paulhan ou le Don d'ubiquité*].

– Armand ROBIN, *Lettres à Jean Guéhenno. Lettres à Jules Supervielle*, présentées par Jean Bescond, Toulon, libraire-éditeur La Nerthe, 2006, collection classique, 96 p. [dans un volume achevé d'imprimer en octobre 2006, mentions de Jean Paulhan p. 26, 51, 66, 71, 79, 82 et 85 ; après la dissolution de La Nerthe, le 24 novembre 2010, les ouvrages sont diffusés sous le nom La Librairie La Nerthe].

– Bertrand TASSOU, « Jean PAULHAN : *Œuvres complètes*. Tome 1 (Gallimard, 25 €) », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, 84^e année, n° 930, octobre 2006, p. 365-366 [début : « *De Jean Paulhan on garde le plus souvent l'image de l'éditeur et du critique, personnage essentiel du monde des lettres pendant plusieurs décennies, une autorité discrète dont le jugement, qu'on y adhérât ou s'y opposât, faisait autorité.* »]

– Patrice DELBOURG, « “*Pain, Adour et fantaisie*”, par Abdelkader Djemaï », *Le Nouvel Observateur*, n° 2188, du 12 au 18 octobre 2006, p. 133 [le livre chroniqué est publié par Le Castor astral ; texte complet : « *Cet écrivain algérien, aîné d'une famille de neuf enfants, continue sa formidable histoire d'amour avec la langue et la culture françaises. Son dernier coup de cœur se situe dans un triangle formé par Lourdes, Trappes et Bayonne. En plein Bigorre, il y croise les fantômes de Paulhan, Laforgue et Lautréamont. Yvette Horner y va du soufflet à punaises et Francis Blanche du calembour escarpé. La manière est succulente, les images coruscantes. Et si Vialatte était né au pied du Tourmalet, devant le fronton basque ?* »]

– n.s., « La fascination du Commandeur. Le sacré et l'écriture en France à partir du débat-Bataille », site Michel Leiris, dimanche 15 octobre 2006 [sur le livre de Christophe Halsberghe, extrait : « *À partir d'une approche contrastive de l'œuvre de Georges Bataille, La fascination du Commandeur montre que la pensée française, tout au long du XX^e siècle, a tergiversé entre deux expériences du sacré : l'une immédiate, à même le corps, l'autre symbolisée, passant par l'écriture. Dans le contexte d'une Troisième République faisant du sacré un moyen de recentrement national, Bataille reste tributaire de Durkheim* »]

et de Mauss par les difficultés qu'il rencontre à reconnaître au sacré une dimension langagière. Ses principaux interlocuteurs — Breton, Caillois, Leiris, Paulhan, Blanchot, Lacan — ne manquent d'ailleurs pas de l'interpeller sur ce point, même si certains d'entre eux se montreront à leur tour indécis sur la question. » Voir supra au début de l'année 2006].

– John TAYLOR, « Protean, Paradoxical Jean Paulhan », *Paths to Contemporary French Literature*, Transaction Publishers, New Brunswick (U.S.A.) and London (U.K.), November 2006, volume 2, p. 237-240 [« Culture & Literature »].

– Antoine SILBER, « une journée avec angie david », *Elle*, 13 novembre 2006, p. 176 [Angie David : « Dans Histoire d'O, en gros elle [Dominique Aury] raconte que, quand on aime, il faut aller jusqu'au bout. C'est une idée qui me plaît. Et puis, pour elle, réussir sa vie était plus important qu'essayer de changer le monde. Je trouve ça moderne. Alors, voilà, je la trouve moderne. Je me retrouve en elle. »]

– Franck ADANI, « Jean Paulhan, *Œuvres complètes*, I. Récits. Édition établie, préfacée et annotée par Bernard Baillaud. Gallimard. coll. Blanche, 2006, 564 pages, 25 € », *Études. Revue de culture contemporaine* [réd. en chef Pierre de Charentenay], novembre 2006, p. 255ab-256a [« Littérature » ; sur une édition « nouvelle (et vraiment complète) », fin : « C'est par le truchement de ces situations de crise que, paradoxalement, se révèlent l'incertitude et l'inquiétante étrangeté de la vie quotidienne ; elles permettent surtout de se faire, très provisoirement, mais alors comme dans une sorte d'extase, une vue plus exacte et pénétrante du monde, de l'unité du monde : tout à la fois chose, idée, langage. »]

– Jérôme GARCIN, « De Ménilmontant à Amsterdam / L'ami Calet », *Le Nouvel Observateur*, n° 2195, du 30 novembre au 6 décembre 2006, p. 126abc [rubrique : « Livres » ; à propos du livre d'Henri Calet, *Acteur et témoin*, Mercure de France, 1959 puis 2006 ; « Découvre à Amsterdam un panneau publicitaire où sont inscrites les initiales "NRF", mais il s'agit d'une fabrique de radiateurs, et l'ami de Jean Paulhan de noter : "Comme c'est regrettable !" »].

– Stéphane DENIS, « Les écrivains, c'est des bisbilles », *Le Figaro Magazine*, semaine du 16 décembre 2006, p. 95ab [sur la correspondance générale de Roger Martin du Gard, Gallimard, volumes IX et X, 525 et 580 p. ; en 1945, Jean Paulhan écrit à Roger Martin du

Gard une lettre sur le « *devoir du bon Français* » de se présenter à l'Académie ; comme Martin du Gard refuse de se présenter, Jean Paulhan lui demande de lui renvoyer la lettre].

– Jean-Claude PERRIER, « Une œuvre au noir », *Le Figaro Magazine*, publié le 16 décembre, actualisé le 28 décembre 2006 [sur Maurice Blanchard, dont Pieyre de Mandiargues parlait dans *La NRF* de Paulhan en mars 1953 (p. 566-568) et dont Le Dilettante réédite *La Hauteur des murs*, initialement publié par G.L.M. ; « *Cet auteur en marge du surréalisme eut peu de lecteurs, mais les plus grands l'ont célébré.* »]

– Michel LACROIX, Université du Québec à Trois-Rivières, « Une éclatante discrétion : Jean Paulhan et le pouvoir dans les lettres », *Tangence*, n° 80, hiver 2006, p. 101-123 [sur le « *cliché vivace* » ou le mythe de l'éminence grise].

– Matthieu CONTOU, « Jean Paulhan / *Œuvres complètes I / récits* / Gallimard / 564 p., 25.00 € », *CCP. Cahier critique de poésie*, Marseille [au fonds Paulhan, copies non datées ; début : « *On commence, croit-on, à connaître Paulhan.* » L'année 2006 de CCP n'est pas conservée à la BNF].

– Claire PAULHAN, « Max JACOB / Jean Paulhan. *Correspondance 1915-1941* / édition établie et présentée par Anne Kimball, / Paris-Méditerranée (Cachet Volant), 2006, 294 p. », *Les Cahiers Max Jacob. Revue de critique et de création*, n° 6, 2006, p. 114-115 [rubrique « Comptes rendus »].

– Patrice TRIGANO, « Une vie pour l'art », *Parisart* [à propos du livre de Patrice Trigano paru à la Différence, 2006, 416 p. : « *Dans l'île de Port-Cros où j'aime à passer les vacances, ce n'est pas la mer que je contemple mais les arbres, à la recherche des bosquets que Fautrier a peints. Je pense à Gide et Paulhan qui ont tant aimé ce lieu.* »]

– Gérard LECLERC, « Maurras, malgré lui », *Royaliste* [dir. Yvan Aumont], n° 865, p. 9ab [page « Idées » ; à propos de la biographie *Maurras. Le Chaos et l'ordre* par Stéphane Giocanti ; début : « *Est-il possible, aujourd'hui, de parler de Charles Maurras comme il le mérite, c'est-à-dire avec une liberté d'esprit que n'altèrent ni l'admiration, ni la détestation ?* » ; et extrait : « *Marcel Proust n'est pas le seul à exprimer cette conviction. Un Gide, un Valéry, un Paulhan, voire un Malraux, ont donné le même témoignage.* »]

2007 – Michelle BÉGUIN, Christian BIET, Gérard GENGEMBRE, Jean GOLDZINK et Hédi KADDOUR, *Anthologie. Textes et parcours en France et en Europe*, Belin, p. 616 [sous le signe de la « Poétique de la prose », reprise, avec questions pédagogiques en marge gauche, de la lettre de Jean Paulhan à Joë Bousquet en date du « Lundi [23 août 1943] », dans ce manuel pour les classes de Seconde et de Première ; au fonds Paulhan, photocopie sur l'exemplaire de « Camille Paulhan / 2^{nde} I »].

– Paul-André CLAUDEL, « Sonder le “noir du temps” : une esthétique des œuvres mineures est-elle possible ? », *fabula. La recherche en littérature*, 2007.

– Gilles CANDAR, « Paulhan acteur du Front populaire », *L'OURS. Mensuel socialiste de critique littéraire culturelle artistique*, L'Office universitaire de recherche socialiste, n° 364, janvier 2007, p. 5abc [« Biographie », sur le livre de Marcel Parent, *Paulhan citoyen*, Gallimard, 2006, 240 p. ; numéro complet au fonds Paulhan ; fin : « Et donc Paulhan conseiller municipal fréquentait aussi, localement, des militants communistes... / En tout cas, une belle réussite d'histoire locale, particulière sans doute, mais qui, comme le recommandait Lucien Febvre, permet de saisir “à travers l'histoire d'une partie, la crise tragique d'un tout.” »]

– Marc ALBERT-LEVIN, « actualité de Jean Paulhan », *Art press*, n° 331, février 2007, p. 66abc-67abc [à partir de la publication du tome premier des *Œuvres complètes* chez Gallimard, d'une exposition à la galerie Nicaise boulevard Saint-Germain et de *Paulhan citoyen* par Marcel Parent, retour sur l'itinéraire de Jean Paulhan, vu par la génération de Jacques Henric, Catherine Millet et Marc Albert-Levin ; trois intertitres : « L'art d'influencer », « Notes en bas de page » et « Temps de guerre »].

– Christian BUSSY, *Les surréalistes au quotidien. Petits faits vrais*, avec une préface d'Olivier Smolders, Les Impressions nouvelles, 2007, 255 p. [mention sur *fabula*, à propos d'un volume, sans sommaire ni index, achevé d'imprimer en février 2007 et contenant une série d'entretiens].

– Brigitte OUVRY-VIAL, « L'espace des notes en bas de page chez Henri Michaux ou l'inscription d'un savoir expérimental », dans *Le Livre et ses espaces*, édition établie sous la direction d'Alain Milon et

de Marc Perelman, Paris, Presses universitaires de Paris 10, 2007, p. 211-229 [un volume de 704 p. légalement déposé en février 2007 ; à propos de *Connaissance par les gouffres* et de *Misérable miracle*].

– DOMOINA M., « Jean Paulhan / Un grand passionné de la Grande île à découvrir », *Le Quotidien*, Antananarivo, 1^{er} février 2007 [du 6 au 24 février 2007, le Ccac (Centre Culturel Albert Camus) organise différentes manifestations, expositions, conférences, table ronde, cabaret littéraire et forum littéraire, en présence de la petite-fille de l'écrivain, Claire Paulhan ; Jean Paulhan avait quitté la France pour Madagascar en décembre 1907].

– propos recueillis par DADDY R., « Un “vazaha” au pays du “moramora” », *La Tribune de Madagascar*, n° 5476, vendredi 2 février 2007, *six colonnes* [au Centre culturel Albert Camus, « Littérature / Cycle Jean Paulhan », du mercredi 6 au samedi 24 février 2007, entrée libre ; texte repris sur *Le Journal on-line*].

– propos recueillis par FALY R., « Cycle Jean Paulhan / Trois semaines de festivités », *La Gazette de la Grande île*, 3 février 2007, *six colonnes* [à l'occasion du centenaire du séjour malgache de Jean Paulhan, du premier tome de ses œuvres complètes, de la publication des *Lettres de Madagascar* et de la réédition des *Hain-tenys merinas*, le Centre culturel Albert Camus organise diverses festivités sur le thème Jean Paulhan et Madagascar].

– Domoïna M., « Jean Paulhan / Hommage à ce grand / passionné de la Grande île », *Le Quotidien*, Antananarivo, 7 février 2007 [depuis la veille, hommage à Jean Paulhan au Ccac, « *À ne pas rater* »].

– propos recueillis par DADDY R., « Exposition / Cycle Jean Paulhan au ccac / 121 lettres pour composer un livre sur Madagascar », *Madagascar Tribune*, 7 février 2007, *six colonnes* [portrait photographique légendé « *Claire Paulhan retrouve la joie de pouvoir partager les histoires de son grand-père au public* » ; table ronde du mardi 13 février à 18 h. sur les *hainteny malagasy*, avec Laurence Ink, « *tête pensante de ce projet* » ; table ronde sur les lettres, jeudi 15 février à 18 h. à la salle de conférences ; forum animé par Pierre Maury, le samedi 17 février à 10 h. 30].

– Patrice RABE, « Jean Paulhan au CCAC / Une semaine consacrée / à un génie de la littérature », *Midi Madagasikara*, 7 février 2007 [pour le centenaire de l'arrivée de Jean Paulhan à Madagascar ; extrait : « *Il vint*

à Madagascar en 1907 pour y rester trois ans. Ce court laps de temps lui aura servi pour s'imprégner de la culture malgache. »]

– Vavah RAKOTOARIVONJY, « Jean Paulhan témoigne de l'âme / et de la passion des Malgaches / dans "Lettres de Madagascar" », *Les Nouvelles*, 7 février 2007, trois colonnes [début : « Claire Paulhan est de passage au pays. »]

– Léo RAZ, « Ambassadeur de la culture malgache », *La Gazette de la Grande île*, 8 février 2007 [« Le dire en face » ; Léo Raz se souvient du jeune malgache qu'il était, à l'automne 1972, achetant dans Paris – puisque Gallimard en avait arrêté l'édition – un, deux, trois exemplaires des *Hain-tenys* pour les offrir à des amis].

– Philippe LANÇON, « J'irai coucher sur vos tombes », *Libération*, n° 8013, samedi 10 et dimanche 11 février 2007, p. 44abcde [« Propos » ; à propos du *Vampire de Ropraz* de Jacques Chessex (Grasset, 2007), sur un homme qui en 1903 dévora le cadavre d'une jeune femme].

– Bernard MORINO, « Le cercle des amis disparus », dans « Le Figaro littéraire », cahier n° 4 du *Figaro*, n° 19452, jeudi 15 février 2007, p. 7abcdef [sur le recueil de chroniques de Marc Bernard, *À hauteur d'homme*, Finitude, 136 p., 15€].

– Gilles ANQUETIL, « La mort de Michel Cournot / "J'écris debout, je suis libre" », *Le Nouvel Observateur*, n° 2206, semaine du jeudi 15 au 21 février 2007, p. 6abc et 8abc [extrait : « On a trop oublié que Cournot fut aussi dans les années 1970, un éditeur inspiré au *Mercur* de France. On lui doit la découverte d'Émile Ajar — Romain Gary — dont il publia "Gros-Câlin", "La Vie devant soi" et "Pseudo". Il raconta cette aventure dans un article mémorable du "Nouvel Obs" en novembre 1990.

La lecture aura été la grande affaire de sa vie. Proust, Cocteau, Genet, Caillois, Paulhan, Michaux, Giono, Duras... autant d'auteurs auxquels il a consacré des articles qui étaient autant de chefs-d'œuvre d'écriture amoureuse. » (texte cité p. 7c].

– n.s., « Attraites d'une Beauté ou Parler Magique », *La Tribune de Madagascar*, Antananarivo, n° 5487, jeudi 15 février 2007, p. 18 dernière colonne [rubrique « Poésie » ; acrostiche en hommage à Jean Paulhan : « *J*amais la sonorité des mots n'ont fait autant d'échos, des mots et des mots... / *E*n évoquant un nom, une figure, les actes et actions, c'est toute une époque, une vie, / *A* nouveau, ressuscite et

redonne vie, la chaleur des écrits, des épopées et propos / Nouvellement créés par ce lettré, avec ses traductions proches d'une chanson, une mélodie. // Parler magique, séduit par l'attention aux attraits d'une beauté, vue et vécue, la Beauté / Au rendez-vous de deux cultures, la rencontre de l'Orient et l'Occident, / Une merveille sortant de l'inoui, des jeux de mots, en cache-cache, et l'écho des sonorités, / Le langage des amoureux, de l'Humain, de la sagesse, exprime comme en chantant / Hymne à la joie, au bonheur de vivre, heureux ou malheureux, véhiculé dans la langue de Molière, / A plusieurs faces, un kaléidoscope d'une civilisation, une somme des valeurs entières ; / Nouveauté offerte à l'entente entre les hommes de différentes cultures, se détournant de la misère. »]

– Laurent VIDAL, maître de conférences en histoire à l'université de La Rochelle, « Jean Duvignaud », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], mercredi 20 février 2007, p. 28^{abc} [rubrique « Carnet » ; « Jeune agrégé de philosophie, il [Jean Duvignaud] est nommé professeur à Abbeville, puis à Étampes (1947-1956). Privilégiant une approche socratique de l'enseignement, il fait jouer à ses jeunes lycéens, sur les conseils de Jean Paulhan, Woyzeck de Büchner : pour la première fois au théâtre apparaît un homme qui n'est rien, et qui pourtant questionne le sens de la vie sociale et ce que la société pense d'elle-même. » (texte cité col. a) Mort le 17 février 2007, Jean Duvignaud est l'auteur de *Büchner dramaturge*, éditions de l'Arche, 1954, 159 p.]

– Baovola FIDISON, « Centenaire particulier / ... Jean Paulhan et Madagascar : Éditions des "Lettres de Madagascar" », *Tatao*, samedi 24 février 2007 [extrait : « après une première présentation [des *Lettres de Madagascar*] qui a donné lieu à des manifestations prestigieuses coordonnées à Antananarivo par le Centre Culturel Albert Camus, une seconde présentation, en présence de Laurence Ink, a eu lieu le vendredi 23 septembre 2007 dans les salons de l'Institut National des Langues orientales. » Mention de la réédition des *Hain-tenys Merinas* (Geuthner, 1913)].

– Pierre-Robert LECLERCQ, « Deux livres sortent Marc Bernard de l'oubli / Un prolétaire indocile », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], n° 19346, vendredi 6 avril 2007, p. 6^{ef} [extrait : « En France, il [Marc Bernard] prend ses distances avec l'engagement politique. Son besoin d'indépendance rend inévitable cet éloignement. En témoignent ses amitiés qui vont de Barbusse à Chardonne, de Victor Serge à Paulhan, lequel obtient de Gallimard qu'on lui octroie une

mensualité. » ; à propos de *À hauteur d'homme*, Finitude, 136 p. et de Christian Estèbe, *Petit Exercice d'admiration*, Finitude, 120 p.]

– Romain CAPDEPON, « Mont Ventoux : la randonneuse serait décédée de mort naturelle », *La Provence*, mardi 10 avril 2007 [à propos de la disparition de Marcelle Peycere : « “On y est passé plusieurs fois, je ne comprends pas, *enrageait le lieutenant Paulhan*. En plus, lors d’une recherche, un de nos chiens a marqué le pas à 50 mètres du lieu et on ne l’a pas vu.” » ; et : « “Peut-être un malaise. Cette zone est classée montagne, il ne faut pas l’oublier, et puis elle était très mal chaussée avec seulement de petites chaussures de toile”, *détaille le lieutenant Paulhan*. “On souhaite savoir de quoi est morte notre mère, a déclaré l’un de ses fils, mais si elle est décédée sans souffrir, alors ce serait finalement une belle mort”. »]

– Hernan RIVELLO, « Alliance française / Hommage aux écrivains franco-malgaches », *L’Express de Madagascar. Quotidien d’information et d’analyse*, 11 avril 2007 [« Du vendredi 6 au samedi 21 avril [2007], des illustres écrivains malgaches et français ayant contribué à faire découvrir la Grande Île sont à l’honneur. » Étienne de Flacourt, Alfred Grandidier, pères Callet, Bandou et Malzac, sans oublier Henri Dubois, Charles Renel, Jean Paulhan, André Gide, Raymond Denay, Hubert Deschamps ;].

– Martine LAVAL, « Le prolétaire de la NRF / Tirés de l’oubli, les textes enflammés d’un écrivain manœuvre », *Télérama*, n° 2987, semaine du 14 au 20 avril 2007, p. 62abc [rubrique : « Livres » ; extrait : « *Dans À hauteur d’homme* [de Marc Bernard], on croise des grands et des méconnus — Jean Paulhan, André Gide, Henri Calet, Pascal Pia, Jacques Chardonne, Raymond Guérin. »]

– Nathalie CRON et Gilles HEURÉ, « Nostalgie et tourment », *Télérama*, n° 2987, semaine du 14 au 20 avril 2007, p. 63a [rubrique « Correspondances » dans « Livres » ; sur les *Lettres à Jean Paulhan* de Pierre Jean Jouve : « “Un plus mauvais jour fut celui où je rencontrai Jean Paulhan, car on sait le dommage qui s’ensuivit pour toute une partie de mon œuvre”, *notait Pierre Jean Jouve, comme écorché vif, dans En miroir*. Journal sans date, paru en 1954. »]

– Dominique BONA, « Le professeur de la République », *Le Figaro littéraire*, jeudi 19 avril 2007, p. 7abcd [extrait : « *À la NRF, dont il fut pourtant l’une des grandes signatures, Jacques Rivière et même Jean Paulhan faisaient la moue sur son style.* » ; à propos du livre de Michel

Leymarie, *Albert Thibaudet, l'outsider du dedans*, Septentrion, 2006 et des *Réflexions sur la littérature*, Gallimard/Quarto, 1600 p.].

– Marc FUMAROLI, « La quête ardente de Jean Paulhan », *Le Monde* [dir. Jean-Marie Colombani], 20 avril 2007, p. 8abcd du supplément « Le Monde des livres » [sur les *Lettres de Madagascar*, éd. Claire Paulhan et *Les “hain-tenys” mérinas*, préface de Bernard Baillaud, Geuthner ; avec mention, dans le n° 54 de *Théodore Balmoral*, hiver-printemps 2007, des huit lettres inédites de Jean Paulhan à Jacques Audiberti, présentées par Josiane Fournier].

– « L'esprit de collection », *Libération*, n° 8094, jeudi 17 mai 2007, p. I, II et III du supplément « Livres » [entretien avec Jean-Claude Zylberstein, qui lance « Texto », une collection de livres d'histoire en poche chez Taillandier ; « *Comme beaucoup d'enfants d'émigrés, je suis à l'origine un lecteur fanatique de Dumas, j'ai un goût certain pour l'Histoire.* »]

– Françoise SIMONET-TENANT, « Thibaudet et les écritures de soi », *Littérature. Revue trimestrielle* [dir. Nathalie Joven], n° 146, juin 2007, p. 36-49 [devant Gide, le 24 mai 1936, Jean Paulhan se demande si Albert Thibaudet n'a pas tenu un journal intime : « *Je me demande, sur deux ou trois indices, s'il ne l'a pas au moins tenté* » ; tiré-à-part au fonds Paulhan].

– John GOLDING, « In Braque's Studio », *The New York Review*, june 14, 2007, p. 68-72 [extrait : « *In 1945 Jean Paulhan, editor of the Nouvelle Revue Française and a minor collector, published an important book entitled Braque le Patron in which he stated, “Braque is the artist, without hesitation, whom I take as a Master. Earlier, in 1932, he wrote to a friend, “Picasso makes so much noise that that one loves Braque... for his silence, and finally because one imagines he knows so much more than the other.” Braque had long since been recognized internationally as a major artist, but his position in France was probably reinforced by the fact that when Matisse's glorious late papiers découpés were shown at the Musée d'Art Moderne in Paris in 1949, they were coolly viewed and were felt by many to show him falling off in old age.* » (p. 68a)]

– Michel LEYMARIE, « Thibaudet, “poilu de l'arrière” », *Commentaire*, n° 118, été 2007, p. 515-524 [voir p. 520b la mention de la lettre d'Albert Thibaudet à Jean Paulhan du 19 novembre 1918, sur *Le Guerrier appliqué*].

– Anne CRIGNON, « Joseph Kessel, le moujik de la NRF », *Le Nouvel Observateur*, n° 2233, jeudi 25 juillet 2007 [« Les écrivains-voyageurs (3) » ; extrait : « *Gaston Gallimard, directeur de la maison d’édition “la Nouvelle Revue française”, le remarque et lui demande un roman. “La Steppe rouge” sera publiée en novembre 1922, sept nouvelles glaçantes sur la banalité du mal. Si Paul Valéry admire son talent pour traduire “l’épouvante et l’angoisse toutes nues et toute la force d’une vérité actuelle et incroyable”, Paulhan et Rivière regardent de haut ce moujik échevelé qui considère que le sang et la misère sont le lot de la plupart des hommes. Qu’importe, Kessel est chez lui à la NRF.* » Numéro absent à la BNF].

– Bernard FOURNIER, « Pierre Jean Jouve : *Lettres à Jean Paulhan. 1925-1961*. Édition établie, préfacée et annotée par Muriel Pic (Editions Claire Paulhan) », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, 85^e année, n° 940-941, août-septembre 2007, p. 367-368 [début : « *Ce volume entre dans la catégorie précieuse de l’immense correspondance de Jean Paulhan, rédacteur en chef de la NRF depuis 1925 et occupant à ce titre une position centrale dans la vie littéraire de son temps. Jouve représente à lui seul un pan essentiel de la poésie française du XX^e siècle, sous le signe de l’incandescence spirituelle, des splendeurs de l’érotisme et des puissances de l’inconscient. La correspondance entre Jouve et Paulhan dure réellement vingt ans, de 1925 à 1945 ; ensuite les deux amis se séparent, ils ne sont plus d’accord sur grand-chose.* »]

– Jean-Luc DOUIN, « Isidore Isou », *Le Monde* [dir. André Fontaine], 63^e année, mercredi 1^{er} août 2007 [début : « *L’inventeur du lettrisme est mort le 26 juillet à l’âge de 82 ans. Isidore Isou, de son vrai nom Isidore Goldstein, était né en Roumanie le 21 janvier 1925.* » ; « *Cheveux coiffés en banane à la Elvis Presley, Isou attaque Gide (“vieille chienne”), Paulhan (« style crapaud») et stigmatise la “fureur molle” de Breton.* » À la BNF, la page ne semble pas avoir été conservée ou numérisée].

– Frédéric ARIBIT, « L’Histoire de Richard O », *Excessif* [l’auteur de l’article est né à Bayonne le 9 février 1972 ; à propos du film de Damien Odoul sorti le 19 septembre 2007, mention, moins de l’*Histoire d’O* de Dominique Aury que de l’*Histoire de l’œil* de Georges Bataille ; le périodique *Excessif* ne semble pas conservé à la BNF].

– PM, « Jean Sevilla sur l’antifascisme : La gauche guidant le peuple », *bafweb.com* [Bureau audiovisuel francophone], 29 octobre 2007 [extrait : « *Le résistant Jean Paulhan est un des premiers à en faire l’expérience. Membre du Conseil national des écrivains, il en démissionne, effrayé par la tournure prise par l’épuration. Dès février 1945, le journal communiste Le Patriote lance l’accusation : “Monsieur Jean Paulhan, trahissant les Lettres françaises qu’il avait servies durant l’occupation nazie, se met au service de la pensée fascisante.” »]*

– Patrick KÉCHICHIAN, « L’organe de la parole dans la littérature érotique », dans Jean BIRNBAUM dir., *Femmes, hommes, quelle différence ?*, 19^e forum *Le Monde*, Le Mans, 16 au 18 novembre 2007, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 151-159 [sur Jean Paulhan et Dominique Aury, voir p. 156-158 : « Histoire d’O est une allégorie » ; tiré-à-part au fonds Paulhan].

– Patrice DELBOURG, *Signe particulier, endurance*, Bordeaux, Le Castor Astral, 2007, 223 p. [dans un volume achevé d’imprimer le 14 juin 2007, voir la p. 15 : « On croise Paulhan venu se reposer chez Dubuffet » ; argument : en juillet 1956, à Vence, écrivains et artistes viennent se faire soigner les poumons sous le ciel de la petite ville médiévale (Henri Calet, Albert Paraz, Jean Paulhan, Jacques Prévert, A. Boudard, S. Plath, Chagall, H. Miller etc.). Cette armée d’ombres, ployée sous la toux, est vue par Aurélien, en totale rupture familiale. La fréquentation de ces êtres l’aidera à surmonter sa propre maladie].

– Philippe SOLLERS, « Rencontres au lance-pierre », dans *Bibliobs. Le site littéraire du NouvelObs.com* [surtitre « Sollers tel quel (bis) » ; extrait : « **Paulhan ? Le plus intrigant. Chez lui, rue des Arènes. Le seul qui semble penser avant de parler, allusions métaphysiques fréquentes, ironie matoise, signaux zen. Il travaille en écoutant des chansons à la radio. Me prête des livres chinois et “Orthodoxie” de Chesterton. Tout de biais, mais parfois éclairant. Aime “Le Parc” où il voit une mise en scène de la Trinité : bien vu. Très intelligent, œuvre faible. Belle écriture bleue ronde, billets allusifs. Se veut énigmatique, style société secrète, goût du pouvoir. »]**

– n.s., « Soirée littéraire Marcel Moreau », communiqué de presse sur *Fabula. La recherche en littérature* en date du 22 novembre 2007 pour annoncer la soirée du lundi 26 novembre 2007 à 19 h., au Centre Wallonie Bruxelles à Paris [rubrique « Agenda » ; extrait : « En 1962,

Marcel Moreau publie son premier roman, Quintes (Buchet-Chastel), remarqué par Simone de Beauvoir et Jean Paulhan. »]

– Jérôme GARCIN, « Bilan de Sempé », *Bibliobs. Le site littéraire du NouvelObs.com*, 7 novembre 2007 [à propos du livre de Sempé, *Sentiments distingués*, paru chez Denoël en 2007, extrait : « *L'élégance est la chose qui m'importe le plus. Je n'aime pas m'appesantir, forcer le trait. J'applique volontiers, dans mon travail, la formule désabusée de Jean Paulhan qui, au terme de ses longs et savants discours, lâchait : "Mettons que je n'aie rien dit."* »]

– *n.s.*, « Documentation du XIX^e siècle », *La Gazette de l'Hôtel Drouot. L'Hebdo des ventes aux enchères*, n° 40, vendredi 16 novembre 2007, p. 110 [mention de Jean Paulhan, sans autre précision de contenu, sur la page de réclame de Binoche Renaud Giquello pour la vente du jeudi 22 novembre 2007 à 11 heures et 14 h. 15, exposition publique la veille, expert : Claude Oterelo].

– Sylvain SANTI, « Le Collège de sociologie : crise d'avant-garde », *Fabula. La Recherche en littérature*, information publiée le 21 novembre 2007 par Marielle Macé [début : « *Les activités du Collège de sociologie auront duré deux ans de 1937 à 1939 et rassemblé des personnalités qui sont parmi les plus en vue de la vie littéraire et intellectuelle du moment — Bataille, Caillois, Leiris, Klossowski, Kojève, Paulhan...* »]

– Étienne de MONTETTY, « Voyage au centre de la NRF », *Le Figaro*, n° 19691, jeudi 22 novembre 2007, p. 4abcd du supplément « Le Figaro littéraire » [page « Littérature française » ; à propos de Roger Grenier, *Instantanés*, Gallimard, 2007 : « *Officiellement, la NRF, c'est Gide, Rivière, Schlumberger. C'est Proust arraché à Grasset, c'est Paulhan contre Drieu. Voilà pour ce que disent les manuels. La vie quotidienne rue Sébastien-Bottin, c'est autre chose, à en croire Grenier.* »]

– *Fabula. La Recherche en littérature*, information publiée le 25 novembre 2008 par Gabriel Marcoux-Chabot sur : Annamaria LASERRA, Nicole LECLERCQ et Marc QUAGHEBEUR, *Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle : La Première Guerre mondiale*, Colloque de Cerisy-la-Salle, 2005, Peter Lang, 2008, 2 vol., 426 p. [extrait : « *Sans oublier Victor Serge ou Jean Paulhan.* »]

– Pascale Le THOREL, « L'art brut », *La Gazette de l'hôtel Drouot*, n° 43, 7 décembre 2007, p. 332-333 [mention de Jean Paulhan, parmi les fondateurs de la Compagnie de l'Art brut, avec André Breton, Charles Ratton, Henri-Pierre Roché, Michel Tapié et Edmond Bomsel, et de l'hôtel prêté par Gallimard de 1948 à 1951].

– Léopold BOYER, « Sade visible / Michel Delon, *Les vies de Sade*, Paris, Textuel, 2007 », étude publiée sur *Fabula. La recherche en littérature*. Acta le 11 décembre 2007 [extrait : « Michel Delon nous fait traverser deux siècle de réception sadienne où tourbillonnent les noms de Dumas, Balzac, Lamartine, Borel, Barbey d'Aureville, Baudelaire, Huysmans, Lorrain, Mirbeau, Breton, Bataille, d'un côté, ceux de Praz, Klossowski, Paulhan, Blanchot, Barthes, Le Brun, Foucault, Beauvoir, Lacan, Sollers, Onfray, de l'autre. »]

– *n.s.*, annonce de la vente « Paul Valéry. Important ensemble provenant de son fils François Valéry », Drouot Richelieu, salle 8, jeudi 13 décembre à 14 h. [vente de lettres de Jean Paulhan parmi les « Correspondances adressées à Paul Valéry et ses proches. »]

– Barbara BOHAC, « Drôle de pâte », *Philosophie magazine*, n° 15, décembre 2007-janvier 2008, p. 82ab [rubrique : « Les arts / L'œil et l'esprit » ; sur les trois traits de l'art informel selon Paulhan (il ne part pas d'une idée précise, il vaut par sa vitesse d'exécution, il pratique l'ambiguïté) et sur la série que Fautrier a consacrée en 1956 à l'insurrection de Budapest ; la page 83 donne deux extraits de « Fautrier l'enragé », *O.C.*, t. V].

2008 – François NOURRISSIER, « Vrac », préface à : Jacques CHESSEX, *Le simple précède l'énigme*, Gallimard, 2008, 88 p. [voir p. 10 : « La vraie nouveauté, en littérature, apparaît souvent comme l'Acqua alta à Venise : par l'indiscernable suintement entre les dalles qui faisait de Jean Paulhan, Dominique Aury et Marcel Arland les sourciers d'une lente montée des eaux. »]

– John TAYLOR, « Novel in Three Lines by Félix Fénéon / Translated from the French by Luc Sante / New York Review Books, 2007. Sofcover. 171 pages », *Absinthe. New European Writing*, n° 10, 2008, p. 102-106.

– Laurent JENNY, *Je suis la révolution. Histoire d'une métaphore (1830-1975)*, Belin, coll. « Extrême contemporain », 2008, 224 p. [Jean Paulhan « s'inscrit dans la filiation de la métaphore hugolienne de la

“révolution littéraire” » avant que Barthes n’exprime sa « *nostalgie de l’écriture révolutionnaire*. »]

– Jean-Luc POULIQUEN, « Les *Pierres vives* de Bertrand d’Astorg », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, n° 23, 2008, p. 115-123 [au fonds Paulhan, copie envoyée par Pierre Oster ; sur la collection « *Pierres vives* », créée au Seuil par Paul Flamand, confiée à Claude-Edmonde Magny ; voir p. 116 la mention de l’essai de Bertrand d’Astorg (1913-1988), *Introduction au monde de la Terreur* (1945), dédié à Jean Paulhan].

– Ruy LAUNOIR [Paul Gayot], *Gestes & Opinions de quelques Pataphysiciens illustres. Emmanuel Peillet, Jean-Hugues Sainmont, Latis, etc*, L’Hexaèdre éditeur, 2007, p. 250-252 [© 2007 ; achevé d’imprimer en janvier 2008 ; sur la campagne *Jean Paulhan n’existe pas* du Collège de ‘Pataphysique].

– Michel BOISSARD, « Paulhan nous manque », *La Gazette de Nîmes*, 16 janvier 2008, p. 30 [rubrique : « Les livres d’ici » ; texte complet : « *Il fallait “un créateur d’images qui saisît l’irrésistible cocasserie du monde” (Kléber Haedens) pour rendre hommage à Jean Paulhan (1884-1968). À l’écrivain nîmois, artiste du “biais”, qui considérait ensemble l’avers et le revers des choses. C’est un familier des monts du Livradois, longtemps résidant à Ambert, le pays des Copains de Jules Romains, qui s’y colle. Grâce aux éditions Julliard, Alexandre Vialatte (1901-1971) salue — de manière posthume — l’auteur des Fleurs de Tarbes. Ce qui nous vaut le plaisir de (re)découvrir le style décapant et l’ironie subtile du premier traducteur français de Kafka. Au travers des chroniques données au quotidien auvergnat La Montagne durant l’année 1968 ! Entre une évocation de Ouagadougou et un panégyrique du requin bleu, du temps qu’on ensevelit Paulhan “au fond d’un puits de pierre”, au cimetière de Bagneux, Vialatte brosse le portrait du Guerrier appliqué, revenant de 14/18, en compagnie du poète Francis Jammes et du conteur Henri Pourrat, en intercesseur de la littérature au fin fond du Massif central. Ou bien du même, dans sa chambre parisienne de la rue des... Arènes, cerné par un rempart de manuscrits, installé sous une vache rouge peinte par Dubuffet, ajoutant “pour la vraisemblance” quelques fautes d’impression aux épreuves d’un livre... “Il avait un grand goût de l’audace, de la justice et du travail bien fait.” Vialatte, dont l’humour était souvent provocant, disait : “Sauf erreur, je ne me trompe jamais.” Il avait raison. Quarante ans après son départ, Paulhan nous manque.* » ; à propos du recueil d’Alexandre Vialatte, 1968, *Chroniques*, préface de Philippe Meyer, Julliard, 2008, 335 p.]

– Stéphane BONNEFOI, « Marc Bernard, romancier du réel en terre imaginaire », Christian LIGER, « Jean Paulhan, un nîmois tranquille » et Claire PAULHAN, « Christian Liger, guide sensible et érudit », p. 148-154, 158-165 et 192-197, dans : Bernard BASTIDE dir., *Balade dans le Gard*, préface de Christian Giudicelli, Paris, éditions Alexandrines, 2008, 268 p. [un volume achevé d'imprimer en avril 2008 ; article dans *Midi libre*, 18 janvier 2009 ; édition revue et augmentée en 2014].

– Richard RAND, « Lettres de fusillés », traduit de l'anglais par Martin Rueff, *Po&sie* [dir. Michel Deguy], Belin, numéro 122-123, p. 272-278 [dépôt légal en avril 2008 ; avant les lettres de Jacques Decour, dont celle écrite après les accords de Munich (p. 277-278), citation de *La Patrie se fait tous les jours* (p. 272) ; « *Sur la gauche, les premiers mouvements de résistance ne vinrent pas des communistes, mais des anarchistes et, faut-il le redire, de Paulhan, qui œuvrait avec les “Amis d'Alain-Fournier” et du “Réseau du Musée de l'Homme”*. [...] *Le PC se joignit alors à Paulhan et à ses collègues comme les membres junior d'une équipe déjà constituée (à partir de 1939, Aragon devait être appuyé par la maison Gallimard avec laquelle il avait rompu dans les années 30 et qui allait le publier pendant et après la drôle de guerre grâce à l'entremise de Jean Paulhan et de lui seul)*. / *Voilà pourquoi nous pouvons supposer que Duclos s'était tourné vers Paulhan et Decour pour consigner le “monument” à Aragon*. » (p. 275)].

– Bernard BAILLAUD, « Pierre Jean Jouve, *Lettres à Jean Paulhan 1925-1961* / Édition établie, préfacée et annotée par Muriel Pic, éditions Claire Paulhan, 2006, 256 p. », *La Revue des revues* [directeur de la publication : Olivier Corpet ; secrétariat de rédaction : André Chabin], numéro 40, 2007, p. 107-112 [rubrique : « Lectures » ; achevé d'imprimer en avril 2008].

– Bernard BAILLAUD, « Valéry Larbaud & Jacques Rivière, *Correspondances 1912-1924* / Édition établie, préfacée et annotée par Françoise Lioure, éditions Claire Paulhan, 2006, 272 p. », *La Revue des revues* [directeur de la publication : Olivier Corpet ; secrétariat de rédaction : André Chabin], numéro 40, 2007, p. 114-119 [rubrique : « Lectures » ; achevé d'imprimer en avril 2008].

– Natalie ADAMSON, University of St Andrews, « To regenerate painting : letters, 1934-48, between / Jean Bazaine et André Lhote », *The Burlington Magazine*, CL, may 2008, p. 312-321 [au fonds

Paulhan, copies transmises par l'auteur à Yves Chèvrefils-Desbiolles ; mention du dernier numéro de *La NRF*, en juin 1940, p. 320].

– Claudine BONI, « Zwy Milshtein », *La Gazette de l'hôtel Drouot*, n° 20, 23 mai 2008, p. 289 [le peintre est né en 1934 ; extrait : « *Puis, par le plus grand des hasards, j'ai rencontré Jean Paulhan, qui m'a amené chez Braque.* »]

– Claude-Catherine KIEJMAN, *Clara Malraux l'aventureuse*, présenté par Jean Lacouture, Paris, Arléa, 2008, 148 p. [dans un volume achevé d'imprimer en juin 2008, voir p. 71 la mention de Jean Paulhan parmi les noms des signataires de la pétition en faveur d'André Malraux ; voir *infra* en mai 2024].

– Jean-Luc POULIQUEN, « Le poète et la critique littéraire », *Incognita. Revue littéraire*, n° 3, juin 2008, p. 125-128 [dans un numéro dont la première page de couverture s'ouvre sur l'éditeur Bruno Doucey, extrait : « *Jean Paulhan fut lui aussi particulièrement virulent envers la critique officielle. Dans un essai intitulé Les Fleurs de Tarbes il montra qu'elle n'avait jamais su reconnaître les vrais génies de la littérature au moment de leur apparition sur la scène littéraire.* » (p. 126b) Mention du « *long article de soutien* » de Bachelard aux *Fleurs de Tarbes*].

– Philippe SOLLERS, « Quoi de neuf ? Le surréalisme / Cap Breton », *Le Nouvel Observateur*, n° 2274, du 5 au 11 juin 2008, p. 122ab, 123abc et 124bc [sur un propos d'André Breton, tenu devant Philippe Sollers et rapporté par lui, extrait : « *Il y a eu ce mot cinglant à propos d'un titre de Paulhan, "Braque le patron" : "Vous vous rendez compte de comment parlent ces gens ? Le patron ! Le patron !"* »]

– Marianne PAYOT, « Pauline Réage / Châtiments / et français châtié », *L'Express*, 31 juillet 2008, p. 76-77 [dans la rubrique « Livres », « Cent ans d'Enfer (5) » ; début : « *Finalement, le seul moment où l'on n'aura guère parlé d'Histoire d'O, c'est à sa publication, en juin 1954.* » Reproduction légendée « *Pour avoir consacré sa Une à Histoire d'O, en 1975, L'Express eut à essuyer la colère de ses lecteurs et celle de l'archevêché de Paris.* »]

– Patrick BERGERON, « Jean Paulhan », *Nuit blanche. Le Magazine du livre*, Québec (Québec), n° 111, juillet, août, septembre 2008, p. 20-25 [mention de Jean Paulhan en première de couverture ; rubrique : « *Écrivains méconnus du XX^e siècle* » ; sur le premier tome des

nouvelles œuvres complètes de Jean Paulhan ; voir au bas de la page 22 : « *Les guillemets sont utilisés dans le bandeau publicitaire dont Gallimard a l'habitude de parer les titres vedettes de sa collection "Blanche", et avouons qu'ils sont de mise, car les récits paulhaniens ressemblent très peu à des romans.* »]

– Albert THIBAUDET, *Socrate*, texte établi, présenté et annoté par Floyd Gray, avant-propos de Michel Leymarie, Paris, CNRS Éditions, 2008, 443 p. [dans un volume achevé d'imprimer en septembre 2008, voir p. 7 la mention de Jean Paulhan comme exécuteur testamentaire d'Albert Thibaudet ; deux manuscrits ont été conservés par Yvonne Juillet, nièce du critique, les 452 feuillets de *Socrate* et les 248 feuillets du « manuscrit de la guerre »].

– Alexandre VIALATTE, *1968. Chroniques*, Julliard, 2008, p. 259-264 [dans un volume de 339 pages achevé d'imprimer en octobre 2008, reprise de la chronique parue dans *La Montagne*, 20 octobre 1968].

– Dominique FERNANDEZ, *Ramon*, Paris, Grasset, 2008, 825 p. [dans un volume achevé d'imprimer en décembre 2008, légalement déposé en janvier 2009, mentions de Jean Paulhan, selon l'index, p. 19, 21, 25, 30, 91, 92, 145, 146, 280, 284, 286, 287, 292, 294, 295, 309, 382, 387, 396, 397, 421, 422, 490, 491, 504, 573, 612, 614, 631, 648, 658, 672, 673, 682, 685, 691, 693, 694, 705, 722, 727, 732 et 735].

– Christian AUTHIER, « Et c'est ainsi que Vialatte est grand », *Le Figaro*, n° 20026, jeudi 18 décembre 2008, p. 4 du supplément « Le Figaro littéraire » [sur Alexandre Vialatte, *1968*, Julliard, 335 p., 20€, textes parus dans *La Montagne* ou *Le Spectacle du monde* et repris dans la collection PetitOpale ; extrait : « *Derrière les drôleries d'Alexandre Vialatte on entend le souffle des sentiments désolés.* »]

– Michel DROUIN, « *La Nouvelle Revue Française* / Paris, 1^{er} février 1909 », *Célébrations nationales 2009*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction des archives de France, Délégation aux célébrations nationales, 2008, p. 99-103 [au fonds Paulhan, figure une note manuscrite de Michel Drouin : « *Raccourci si extrême que j'en / ai honte (d'ailleurs amputé d'un tiers), mais l'article dans L'Histoire – avec photos – dont J. Paulhan, sera plus étoffé. / MD* » Voir *infra* en février 2009].

2009 – Dominique FERNANDEZ, « L’enterrement à Saint-Germain-des-Prés (2) », *Obs*, 7 janvier 2009 [« Bonnes feuilles » de *Ramon*, par Dominique Fernandez, sur le site BibliObs.com].

– Marie-Odile GERMAIN, « La NRF, une aventure intellectuelle », *Chroniques de la BNF*, n° 47, janvier-février 2009, p. 15 [annonce du colloque centenaire de la NRF, vendredi 6 février, 9 h. 30-18 h., site François-Mitterrand, Petit auditorium, hall Est ; photo créditée Laure Albin-Guillot/Roger Violet et légendée « *Gaston et Raymond Gallimard dans leur bureau* »].

– Dominique AURY, « La NRF de Jean Paulhan à Georges Lambrichs. Les années de la renaissance », *La NRF*, numéro spécial « Le Siècle de la NRF », n° 588, février 2009, p. 75-79.

– Mathieu TERENCE, « Soleil du style [“Mathieu Terence répond à Jean Paulhan”] », *La NRF*, numéro spécial « Le Siècle de la NRF », n° 588, février 2009, p. 156-172.

– Michel DROUIN, « La “NRF” a 100 ans ! » et « Impartial avec passion », *L’Histoire*, n° 339, février 2009, p. 8-15 et 12a [extrait : « *Paulhan a su ouvrir la NRF aux débats politiques de l’entre-deux-guerres, sans pour autant la transformer en organe partisan.* »]

– Gladys MARIVAT, « La NRF fête ses 100 ans », *Inrocks*, 8 février 2009, référence infirmée [à propos de : *Une histoire de la NRF*, par Alban Cerisier, *En toutes lettres. Cent ans de littérature* et *L’œil de la NRF. Cent livres pour un siècle*, mention de Jean Paulhan, avec Marcel Arland].

– Stéphane DENIS, « L’île de la littérature », *Le Figaro*, n° 20074, jeudi 12 février 2009, p. 15abcd [« La chronique de Stéphane Denis » ; à l’occasion de l’exposition NRF à la fondation Bodmer de Genève ; extrait : « *Paulhan demande à son patron d’assurer Claudel qu’il n’est pas pédéraste. Et il ajoute entre parenthèses (c’est vrai).* »]

– Guy KONOPNICKI et Virginie FRANÇOIS, « Centenaire de la “Nouvelle Revue française” / Des écrivains très occupés », *Marianne*, n° 617, 14 au 20 février 2009, p. 72abc-74abc [rubrique : « Culture » ; extrait : « *Jean Paulhan, qui a fréquenté le groupe surréaliste, assume avec Gaston Gallimard les contradictions qui secouent la république des lettres.* » (p. 73a) ; « *selon Herbert Lottman, c’est Drieu qui invite Gaston Gallimard à rentrer dans la capitale pour y reprendre ses*

activités d'éditeur. » (p. 73c) ; « Jean Paulhan était tout autre chose. Il anime les éditions Gallimard occupées et participe en même temps à la Résistance. Il critique violemment la NRF de son voisin de bureau Drieu La Rochelle dans Résistance, la revue clandestine du musée de l'Homme. Il est arrêté pour avoir caché chez lui la ronéo du réseau. L'intérêt de la maison passant avant l'idéologie et les haines personnelles, Drieu le fait libérer. Paulhan n'en continue pas moins. Il fonde les Lettres françaises clandestines, avec Jacques Decour, qui sera fusillé en 1942, et une constellation d'auteurs comme Charles Vildrac et Raymond Queneau. » (p. 74c) Portrait photographique crédité « rue des archives » et erronément légendé « À droite : l'écrivain Jean Paulhan, créateur de la Pléiade, anime les éditions Gallimard tout en participant à la Résistance. »]

– Bertrand GALIMARD-FLAVIGNY, « Jean Paulhan en livre-objet / L'animateur de *La Nouvelle Revue française* a vu l'un des exemplaires / de ses titres transformé en livre-objet », *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 11, 20 mars 2009, p. 264abc [sur le n° 174 de *Lettre au médecin* de Jean Paulhan, éd. Pierre Bettencourt, 1949, vendu 768 €].

– Didier GARCIA, « Correspondance / 1953-1967 / de Jean Paulhan / Georges Perros », *Le Matricule des anges* [rédacteur en chef : Philippe Savary], n° 103, mai 2009, p. 52c [début : « En 1950, Georges Perros se rend au Caire pour y rencontrer l'auteur de *Les Îles*, ce roman qui l'a confirmé dans son désir de devenir écrivain. Jean Grenier lui conseille alors d'envoyer ses "pensées" (celles des futurs *Papiers collés* à La NRF, pour une éventuelle publication... Commence ainsi un échange de lettres qui s'achèvera un an avant la mort de Paulhan. » ; au fonds Paulhan, copie classée par erreur en mai 2005].

– Jérôme GARCIN, « Correspondance Jean Paulhan-Georges Perros / Les rhinocéros et les sardines », *Le Nouvel Observateur*, n° 2323, du 14 au 20 mai 2009, p. 106abc [extrait : « C'est la vertu de cette Correspondance, elle fait tomber bien des préjugés, elle montre combien ces deux esprits paradoxaux avaient, en commun, le goût de la clandestinité, une exigence littéraire frôlant le sectarisme et, conséquemment, la détestation des imposteurs — ceux que Paulhan appelle ici "les traficoteurs". »]

– Jean-Claude PIROTTE, « tout est mystère », juin 2009 [« *Journal d'un poète* / La chronique de Jean-Claude Pirotte » ; sur le tome II des *Œuvres complètes* de Jean Paulhan].

– Alain RUBENS, « Terreur et rhétorique / Une plongée dans les textes de Jean Paulhan », *Lire*, juin 2009 [sur le tome II des *Œuvres complètes* de Jean Paulhan et la correspondance Paulhan/Lhote ; début : « *Jean Paulhan (1884-1968), le fils d'un bibliothécaire nîmois, fut obsédé, hanté, habité par une seule question, celle du langage.* »]

– François XAVIER, « Jean Paulhan / André Lhote – Correspondance 1919-1961 », *Oulala.net*, 4 juin 2009 [extrait : « *PS – / A noter que le tome II des Œuvres complètes de Jean Paulhan vient de paraître dans la collection Blanche, chez Gallimard.* »]

– Patrick KÉCHICHIAN, « Pierre Oster ou la hâte d'admirer / La pratique de l'éloge / n'est pas une activité / en marge de la création / poétique : elle est / son foyer le plus actif », *La Croix*, n° 38380, jeudi 11 juin 2009, p. 16bcd [sur *Pratique de l'éloge* (Gallimard, 130 p.) et *Une machine à indiquer l'univers* (Fata Morgana, 86 p.) ; Jean Paulhan éditeur de Pierre Oster, quand celui-ci avait 22 ans].

– Pierre AUBE, « Actualité Culturelle : L'Histoire au présent », *Les Affiches de Normandie. Partenaire des entreprises de Normandie depuis 1911*, 98^e année, n° 5875, 24 juin 2009, p. 26c-27a [sur la correspondance de Jean Paulhan avec André Lhote ; début : « *À la veille des grandes migrations, voici quelques ouvrages rares, qu'on ne trouvera sans doute pas dans les rayons accrocheurs des supermarchés. Il appartiennent tous – ou peu s'en faut – à ce que la littérature peut nous offrir de meilleur, y compris dans ses marges.* »]

– Nathalie CROM, « Jean Paulhan-Georges Perros, Correspondance 1953-1967 », *Télérama*, n° 3103, semaine du 4 au 10 juillet 2009, p. 54d-55a [rubrique « Correspondance » dans « Livres » ; extrait : « *À part cela, ils ne partagent a priori pas grand chose. Paulhan est de quarante ans l'aîné du jeune poète, aussi parisien et sociable, voire mondain, que Perros est farouche.* » La date du 1^{er} juillet qui figure au fonds Paulhan est erronée].

– Fabienne DARGE, « Ionesco, les masques et la plume », *Le Monde* [], 65^e année, n° 20066, vendredi 31 juillet 2009 [sur le livre d'André Le Gall, *Ionesco*, Flammarion, 624 p. ; article sans mention de Jean Paulhan ; numéro du *Monde* incomplet à la BNF].

– Tristan HORDÉ, « Jean Paulhan, Georges Perros : Correspondance 1953-1967 », *Europe*, 87^e année, n° 964-965, août-septembre 2009, p.

357-358 [17 lettres ont été retrouvées depuis la première édition de 1982 ; « *L'un et l'autre partagent, toujours pudiquement, les choses du quotidien.* »]

– « Lettre à un jeune partisan / Jean Paulhan / [Editions Allia] », septembre 2009, *fluctuat.net* [avec une postface de Jean-Claude Zylberstein].

– Philippe BARTHELET, « Gallimard édite le second tome / des “Œuvres complètes” de l’essayiste. Une / grande leçon d’écriture et d’intelligence / Jean Paulhan / notre maître », *Valeurs actuelles*, n° 3799, du 17 au 23 septembre 2009, p. 60abc [rubrique : « Littérature » ; sur les deux premiers tomes des *Œuvres complètes* de Jean Paulhan, entreprises « *avec bonheur* » par Bernard Baillaud].

– *n.s.*, « Jean Paulhan, romancier appliqué ? », *L'Écho de la Vallée du Loir*, n° 2820, 2 octobre 2009 [annonce de la conférence donnée par Jean-Kely Paulhan, Agrégé des Lettres, Docteur en Histoire et petit-fils de l’écrivain, le samedi 3 octobre 2009 à 15 heures, sous l’égide de l’Association Pierre de Ronsard, au Manoir de la Possonnière, 41800 Couture].

– Emmanuel HECHT, « Des spectateurs désengagés », *L'Express*, 29 octobre 2009, p. 104-106 [deux photos, la première créditée « R. Saint-Paul/rue des Archives » et légendée : « *Antimoderne Pierre Boutang, le dernier pamphlétaire* » (p. 104), la seconde légendée « *Jean Paulhan, lui-même résistant, réussit à concilier à La NRF les engagements contradictoires des écrivains* » ; sur le livre de Stéphane Giocanti, *Une histoire politique de la littérature*, Flammarion, 2009, 336 p. : « *le grand héros de cette saga n’est pas un de ces littérateurs habités par un feu destructeur. C’en est même l’antithèse. Son nom : Jean Paulhan.* »]

– Vincent GIROUD, « Le peintre et le critique », *nonfiction.fr le portail des livres et des idées*, 2009, article 2590 [à propos de la correspondance de Jean Paulhan avec André Lhote ; début : « *L’intérêt de ce volume n’est pas à démontrer.* »]

– Stéphane GIOCANTI, *Une histoire politique de la littérature*, Flammarion, 2009, 336 p. [ouvrage achevé d’imprimer en décembre 2009 et dédié « *À Jean Paulhan* » p. 7 ; mentions de Paulhan p. 13, 46, 79, 138, 155, 159, 165, 178, 204, 260, 266, 278, 280, 282, 285-287, 293-296, 299 ; repris dans la collection « Champs essais », achevé

d'imprimer en février 2011, même dédicace, même pagination et même index].

– Alexandre MARE, « *Correspondance 1919-1961*, Jean Paulhan-André Lhote, Gallimard », *Revue des deux mondes*, n° 12, décembre 2009, p. 181^{abc} [rubrique : « Notes de lecture » ; extrait : « *Paulhan n'aime pas la peinture de Lhote. En revanche, il admire ses dessins, ses esquisses. Le geste, en somme.* »]

– Gérard GUÉGAN, « Un ping-pong de rêve », *Sud-Ouest*, dimanche 6 décembre 2009 [rubrique : « Livre ouvert » ; sur la correspondance Mandiargues-Paulhan ; fin : « *Du ping-pong, oui, mais du ping-pong de rêve. Ne vous en privez pas.* »]

– Clarisse BARTHELEMY, « Jean Paulhan-André Lhote, un siècle de critique d'art à la NRF », *Acta*, 14 décembre 2009 [extrait : « *Ut pictura poesis ? C'est précisément cette ambition poétique dont témoigne le peintre, grand lecteur, théoricien de la "métaphore plastique", qui place l'écriture au centre de ses préoccupations.* »]

– *Le Figaro magazine*, n° 1224, semaine du 24 décembre 2009, p. 73^c [photo créditée « Rue des Archives/Tal » et légendée « **Débat littéraire** avec Jean Paulhan et Marcel Arland, membres du jury de la Pléiade » avec Albert Camus].

– *Les Écrivains suisses et La Nouvelle Revue française*, études réunies par Daniel Maggetti, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2009, 254 p. [dépôt légal en février 2010 ; mentions de Jean Paulhan p. 13-15, 30-43, 47, 48, 50-52, 54, 55, 57-61, 63, 64, 66-71, 73-75, 78, 79, 89, 96, 100-107, 109-111, 113, 114, 116-119, 125, 126, 143, 147, 153, 154, 163, 185, 187, 202, 204, 219-226, 228, 239].

2010 – John CULBERT, « Slow Progress », *Paralyses. Literature, Travel and Ethnography in French Modernity*, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 2010, p. 155-197 [un volume de 444 p.].

– Hugo PRADELLE, « Constellation / André Pieyre de Mandiargues-Jean Paulhan / *Correspondance 1947-1968*, édition établie par Éric Dussert et Iwona Tokarska-Castant, Gallimard, coll. "Les Cahiers de la NRF", 448 p., 35€ », *La Quinzaine littéraire*, n° 1006, du 1^{er} au 15 janvier 2010 [photo non créditée et légendée « Jean Paulhan » (à la cigarette) ; sur la correspondance André Pieyre de Mandiargues-Jean

Paulhan : « *Leurs échanges s'inscrivent alors dans une constellation des livres et de l'intelligence.* »]

– Tristan HORDÉ, « Ce qu'en dit le premier venu », *poezibao*, mardi 26 janvier 2010 [à partir de « À demain, la poésie, Introduction à une anthologie [1947] », *O.C.*, tome II, *Le Cercle du livre précieux*, 1966, p. 312 ; texte envoyé par Gaspard Olgiati à Jacqueline Paulhan le 31 janvier 2010].

– G. DARD, « Une histoire d'amitié », *Le Magazine des livres* [directeur de la publication et de la rédaction : Robert Lafont], n° 22, janvier-février 2010, p. 43bc [sur la correspondance Paulhan-Pieyre de Mandiargues, extrait : « *Mandiargues fut un gothique avant la lettre.* »]

– Marianne LIOUST, « Mandiargues et Paulhan / s'écrivent », *Les Lettres françaises*, supplément de *L'Humanité*, février 2010 [extrait : « *Leurs relations se refroidissent un peu en 1964 quand Paulhan entre à l'Académie française après avoir juré ses grands dieux qu'il n'en serait jamais. Mandiargues ne comprend pas : "Le mot académie et tous ses dérivés ont pour moi des figures horribles et épouvantables."* [...] *On peut supposer que la restitution d'une chronologie a été ardue et le résultat laisse parfois perplexe (par exemple quand la réponse à une question précède la question dans l'ordre choisi par les auteurs).* »]

– Éric DUSSERT, « André Pieyre de Mandiargues – Jean Paulhan, *Correspondance 1947-1968* », *Les News*, 2 février 2010 [fin : « *Au terme de ce riche voyage épistolaire, le lecteur a le sentiment d'avoir partagé des moments d'intimité. Aurons-nous encore traces d'échanges de cette qualité à l'heure où la plume a cédé à la correspondance électronique ?* »]

– Gwen GARNIER-DUGUY, « André Pieyre de Mandiargues/Jean Paulhan, *Correspondance 1947-1968*, Coll. Les cahiers de la nrf, Gallimard, 443 pages, 35 euros », www.lavielitteraire.fr, 26 février 2010 et mars 2010 [nous gardons les deux dates mentionnées au fonds Paulhan ; début : « *Chaque nouveau volume des Cahiers de la nrf, collection consacrée aux correspondances entre les grandes plumes du siècle passé, est l'occasion de se plonger avec délectation dans les coulisses du surgissement des grandes œuvres.* »]

– Yves di MANNO, « *Œuvres complètes, II : L'Art de la contradiction / Jean Paulhan* », *La Lettre de Culturesfrance*, Ministère des Affaires

étrangères, avril 2010 [second paragraphe : « *Le noyau dur – le filon fondateur d'où irradie l'ensemble de ces textes – étant l'introduction aux Hain-Tenys, recueillis, traduits et commentés par Paulhan lors de son séjour à Madagascar, de 1908 à 1910. Publié en 1913, ce texte éblouissant – qui excède le travail ethnographique tout en respectant scrupuleusement ses règles – a valeur de manifeste et se présente a posteriori comme l'un des traités de poétique majeurs de la période. Quand on sait le rôle à la fois décisif et obscur que Paulhan aura joué dans l'histoire de la littérature française au fil du XX^e siècle, cela mérite plus qu'un détour... »]*

– Daniel CORNU, « La NRF et les cousins de province », *marges* 2010, 4 mai 2010 [extrait : « *Les relations entre les écrivains suisses et la revue passent principalement par des liens, plus ou moins spontanés, personnels et durables, avec ses directeurs : Jean Paulhan, avant et après la Seconde guerre mondiale, Marcel Arland, Georges Lambrichs... Elles s'inscrivent pour la plupart dans un procès de canonisation. La reconnaissance littéraire des cousins de province passe par les papes de la revue.* » ; sur Daniel Maggetti, dir., *Les Écrivains suisses et La Nouvelle Revue française*, Éditions classiques Garnier, 252 p.]

– Lothar MÜLLER, « Ein Blumenstrauss für die Literatur-Literatur ; Wider die Strafpredigten gegen die Dominanz der Form : Die Essays des französischen Kritikers Jean Paulhan warnen von der Anbetung des Authentischen », *Süddeutsche Zeitung. Müncher neueste Nachrichten aus Politik, Kultur, Wirtschaft und Sport*, 66 Jahrgang, 18. Woche, n° 104, 7 mai 2010 [Die Blumen von Tarbes und weitere Schriften zur Theorie der Literatur, aus dem Französischen übersetzt von Hans-Jost Frey und Friedhelm Kemp, mit einem Nachwort Hans-Jost Frey, Urs Engeler Editor, Basel und Weil am Rhein, 2009, 365 Seiten].

– Élisabeth SOUNY, « Les écrivains suisses et *La NRF*. Une relation critique », *fabula. La Recherche en littérature*, publié sur Acta le 5 juillet 2010 [début : « *La sympathie de Jean Paulhan pour la Suisse, sa "filiale suisse" comme le dit Alban Cerisier dans un autre ouvrage, est connue. Des voyages l'ont mené en terre helvétique jusqu'à l'écriture pleine d'humour du Guide d'un petit voyage en Suisse. Jacques Rivière fut également interné en Suisse au lendemain de la guerre. Albert Thibaudet exerça à l'université de Genève. On pourrait ainsi multiplier les exemples de rencontres et correspondances, qui rendaient nécessaire le bel ouvrage Les Écrivains suisses et La Nouvelle Revue française.* »]

– Ian PINDAR, « On poetry and politics », *The Times Literary Supplement*, 16 juillet 2010 [sur l’ouvrage du même titre, avec Jennifer Bajorek, Eric Trudel et Charlotte Mandell, University of Illinois Press, 176 p., \$ 40].

– René de CECCATTY, « “NRF” : un sigle pour un siècle », *Le Monde* [dir. Éric Fottorino], 66^e année, n° 20366, samedi 17 juillet 2010, p. 15^{de} [début : « *Qu’on le veuille ou non, l’histoire de La Nouvelle Revue française s’identifie à l’histoire de la littérature française, à celle de l’édition française, à celle des rapports contrariés entre les écrivains français et le pouvoir politique, et à celle des débats d’idées. Rares sont les écrivains qui n’ont pas marié leur nom à ce sigle culte. “NRF” a rapidement signifié aussi “éditions Gallimard”, et c’est encore l’usage, dans cette maison, de désigner ainsi les publications en volume. “NRF” ne désigne donc pas seulement une revue. “NRF”, ce sont d’abord des hommes, plutôt riches et bourgeois, insolents, rétifs à l’establishment de la fin du XIX^e siècle, mais finalement bien décidés à mettre en place une nouvelle institution ou une nouvelle éthique de la littérature qui imposera ses propres lois. »]*

– n.s. [Marcelle FONFREIDE], « PAULHAN Jean (1884-1968) », site *Le Nouveau Commerce*, page « Les auteurs », août 2010 [texte complet : « *La première fois que je croisais Jean Paulhan c’est en janvier 1960. Je venais d’entrer au service commercial des Éditions Gallimard pour assurer les relations de la Maison avec les libraires de Paris. À l’époque, les bureaux de la N.R.F. et de Gallimard n’occupaient encore que l’hôtel particulier de la rue Sébastien Bottin.*

Le bureau où je venais de pénétrer au premier étage, donnait sur une terrasse qui se prolongeait par le jardin intérieur. C’était une grande pièce carrée et plusieurs services y étaient réunis : Service de Presse avec Monique Grall, le maquettiste Jean-Pierre Rosier et Édouard Caen, appelé directeur commercial, en fait directeur de la promotion et de la gestion commerciale en relation avec Hachette qui assurait la commercialisation de l’intégralité des ouvrages de la Maison.

J’étais assise sur le côté d’un grand bureau. Voilà qu’entre Jean Paulhan. En souriant il dit “comme c’est champêtre ici !” d’une voix de tête placée dans l’aigu, mais rêveuse et suave. C’était un grand Monsieur avec un buste large et haut, ce qui me fit apparaître la tête plus petite par rapport au reste de la personne. J’ai eu seulement le temps d’être impressionnée qu’il venait déjà de ressortir. Vu de dos, je

le retrouvai dans les reportages que fit le photographe Étienne Hubert, assis à son bureau admirablement encombré de la rue des Arènes.

Par la suite, je devais revoir Jean Paulhan, bien souvent, soit à la maison avec André Dalmas et Dominique Aury, soit rue des Arènes ou à la N.R.F., et plus tard à Boissise.

La conversation était toujours inattendue, quelque fois cocasse, sans être déconcertante complètement, il jouait de la distance avec art.

Je me souviens combien il était gourmand, faisant plus qu'un simple honneur aux repas que nous partagions, et de cette manière de collégien attardé qu'il avait aussi pour jouer au croquet (ou aux boules) afin de gagner à tout prix.

Jean Paulhan avait la vertu de l'amitié et de la fidélité. Il avait le sens de tous et de chacun dans tous les domaines, même s'il préférait la peinture à la musique qu'il n'aimait pas. Homme de la revue et des revues, toutes, comme celle qu'il avait créée et signée de plusieurs pseudonymes.

Faite de la passion du langage, son œuvre se déploiera de plus en plus. Son immense correspondance met en regard ses amis, les écrivains de la N.R.F. des sujets aussi différents que la littérature et la politique. Elle couvre tout le XX^e siècle. Jean Paulhan est incontournable.

Acteur principal de la grande revue "Commerce", il fut le témoin encourageant du Nouveau Commerce. »]

– Grégoire LEMÉNAGER, « Jean Paulhan-Louis Guilloux, 1929-1962 », *Le Nouvel Observateur*, n° 2390, du 26 août au 1^{er} septembre 2010, p. 111a [texte complet : « *Tout séparait le grand bourgeois lettré de la "NRF" et le fils de cordonnier Breton, entré en littérature avec "la Maison du peuple". Tandis que Paulhan reproche à son cadet des pages "passionnantes, et d'ailleurs parfaitement chimériques", ou encore certains "récits tendancieux". L'auteur du Sang noir riposte en disant pourquoi "les vices bourgeois [lui] semblent plus odieux que les vices ouvriers". On sent pourtant combien chacun écoute l'autre, pour affiner son point de vue sur le rôle de la culture. Preuve que l'estime réciproque peut mener à tout, et même à l'amitié. »]*

– Alain BEUVE-MÉRY, « "Minuit", de Dan Franck et "Le Réprouvé", de Mikaël Hirsch : la littérature dans la tourmente de l'Occupation », *Le Monde* [Éric Fottorino], 66^e année, n° 20430, jeudi 30 septembre 2010, référence infirmée [début : « *Mais à quoi donc peut tenir un succès de librairie ? L'Être et le Néant est paru pour la première fois en France en juin 1943. Jean Paulhan avait usé de son influence*

auprès de Gaston Gallimard. Le pavé philosophique de Jean-Paul Sartre ne serait pas, à coup sûr, un succès commercial, mais il fallait le publier. Pour le fond, le prestige !

De fait, la première semaine, il ne s'en vendit que trois exemplaires, puis cinq, puis deux, quand soudain les ventes décolèrent : 600 en un seul jour, puis 700, 1000, 2000 exemplaires. Certes, sous l'Occupation, les Parisiens avaient le temps de lire, mais de là à devenir existentialistes... La maison Gallimard fit une enquête. Les femmes achetaient plus volontiers ce titre que les hommes. Qui plus est, elles l'achetaient souvent en double. Les femmes ? Pas exactement, plutôt les ménagères qui s'en servaient pour équilibrer leur balance, car L'Être et le Néant pesait tout juste un kilo. Un volume remplaçait utilement les poids en cuivre, qui avaient été fondus.

Cette histoire figure dans Minuit, un pavé qui ne pèse, lui, que 700 grammes. »]

– Claire PAULHAN, « Le goût de l'édition », dans : Brigitte OUVRY-VIAL et Anne Réach-NGÔ dir., *L'Acte éditorial. Publier à la Renaissance et aujourd'hui*, Paris, Éditions classiques Garnier, 2010, p. 34-38 [volume légalement déposé en octobre 2010].

– Brigitte OUVRY-VIAL, « Jean Paulhan et Gaëtan Picon, des éditeurs entre tradition et transmission », dans : Brigitte OUVRY-VIAL et Anne Réach-NGÔ dir., *L'Acte éditorial. Publier à la Renaissance et aujourd'hui*, Paris, Éditions classiques Garnier, 2010, p. 34-38 [volume légalement déposé en octobre 2010].

– Thomas MERCIER, « Jean Paulhan et la collection "Métamorphoses" », dans : Brigitte OUVRY-VIAL et Anne Réach-NGÔ dir., *L'Acte éditorial. Publier à la Renaissance et aujourd'hui*, Paris, Éditions classiques Garnier, 2010, p. 251-263 [volume légalement déposé en octobre 2010].

– François FORESTIER, « Artistes très occupés », *Le Nouvel Observateur*, n° 2400, du 4 au 10 novembre 2010, p. 120^{bc} [coupure absente au fonds Paulhan].

– « Jean Paulhan et l'Islam », *in-nocence*, le site du parti de l'innocence, message posté par Monsieur K., le 7 octobre 2010, 16:29 [citation de deux lettres de Jean Paulhan, à son fils Pierre prisonnier dans les Sudètes, le 24 novembre 1942 et à Louis Massignon, le 24 mai 1953 (Berengère Massignon)].

– François FORESTIER, entretien avec Dan Franck, « Les intellectuels ont eu du mal à jouer leur rôle, en 1940 », *Le Nouvel Observateur*, 23 novembre 2010 [extraits de Dan Franck : « *Oui, il a réussi ce tour de force d’être l’un des premiers Résistants et, en même temps, à s’adapter aux conditions imposées par les Allemands. Il me rappelle Desnos, qui travaillait à la radio et, en même temps, faisait de la résistance... Il voulait faire vivre sa Youki, dont il était amoureux et, secrètement, combattait les nazis. Personne ne le savait. Autre héros : Marc Bloch, l’auteur de L’Étrange défaite, fusillé. Mais, pour revenir à Paulhan, c’était un personnage. C’est lui qui racontait cette histoire sur “l’Être et le Néant” de Sartre, dont, disait-il, les ménagères se servaient pour la pesée des légumes, car le bouquin faisait exactement 1 kg. Génial, non ?* »]

– Béatrice ARVET, « “Que chacun, à travers sa propre liberté, choisisse la liberté de tous” », *La Semaine*, n° 296, 25 novembre 2010 [sur *Minuit*, de Dan Franck ; extrait : « *S’y ajoutent les grandes figures de la résistance, Beckett, Jean Bruller alias Vercors, Char, Camus, Desnos, Paulhan, Prévost... Et ceux qui ont pactisé avec l’ennemi, Céline, Drieu, La Rochelle, Jouhandeau... La tentation est grande et Dan Franck ne l’évite pas toujours, de s’ériger en juge, de classer un peu hâtivement les héros et les salauds. C’est peut-être la limite de l’exercice qui oblige à passer en revue une kyrielle de personnalités, de comportements et de sensibilités et de les réduire à quelques traits dominants.* »]

– Jérôme GARCIN, « Que “la Montagne” est belle », *Le Nouvel Observateur*, n° 2403, du 25 novembre au 1^{er} décembre 2010, p. 117abc [surtitre « Les chroniques d’Alexandre Vialatte » ; sur *Critique littéraire*, Arléa, 2010, 245 p., après les deux volumes de la collection Bouquins, des chroniques de Vialatte parues dans *La Montagne* de 1952 à 1971, Robert Laffont, 2000, 1080 et 1034 p. ; extraits : « *Faisait-il de la critique littéraire ? Non. Il faisait de la littérature. Il n’écrivait pas sur, mais dans. Il ne jugeait pas, il communiait.* » et : « *Ensuite, celui de son cher Jean Paulhan, qui tenta de le faire libérer quand il était prisonnier des Allemands, publia son premier roman chez Gallimard, et y accueillit toutes ses traductions de Kafka. Paulhan avec lequel il jouait aux boules le dimanche et mangeait de l’estomac de requin dans un resto chinois du Panthéon. Paulhan, le patron, qui lui avoua, un jour où il corrigeait des épreuves : “J’ajoute quelques fautes d’impression. Pour la vraisemblance”.* »]

– Bernard MORLINO, « Merci à Antoine Gallimard de rendre hommage à Jean Paulhan, Valéry Larbaud et Benjamin Crémieux, et donc à son grand-père Gaston Gallimard », blog de Bernard Morlino, 24 décembre 2010 [début : « *Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, Antoine Gallimard est un très bon petit-fils car il est fidèle à la mémoire de son grand-père alors qu'il pourrait faire l'impasse sur l'édition de la correspondance des écrivains de jadis qui ne passionne qu'une petite frange de lecteurs. Faut aimer l'Histoire littéraire pour avaler les deux volumes dont je vous parle et qui n'auraient jamais vu le jour sans le descendant de l'éditeur historique.* » Sur la *Correspondance (1920-1957)* de Valéry Larbaud et Jean Paulhan, et sur *XX^e Siècle* de Benjamin Crémieux].

– Pascal MERCIER, « Une étoile filante (en marge de la *Correspondance Paulhan-Petitjean*) », p. 189-193 [au fonds Paulhan, tiré-à-part d'une publication japonaise non identifiée, avec envoi manuscrit, à l'encre bleue « *pour Jacqueline / Jean-Kely etc / Bien fidèlement / P.M.* »].

– n.s., « Mandiargues/Paulhan », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, n° 40-41, 2010, p. 205-206 [extrait : « *Au train où l'on en publie dernièrement, il faudra bientôt plusieurs étagères de bibliothèque, sinon plus, pour contenir toutes les correspondances de Paulhan.* »]

– Christian GARAUD, « “C’est tout autre chose / que j’attendais de vous !” / Robert Mallet questionne Jean Paulhan » et Jacques MESSAGE, « La tentation silencieuse de Jean Paulhan / Sur les entretiens à la radio / avec Robert Mallet », dans Pierre-Marie HÉRON, dir, *Écrivains au micro*, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 173-186 et 187-199 [un volume de 252 p. appartenant à la collection « Interférences »].

2011 – Gérard GUÉGAN, *Fontenoy ne reviendra plus*, Paris, Stock, 2011, 493 p. [dans un volume achevé d'imprimer en janvier 2011, mentions de Jean Paulhan p. 9, 20, 25-26, 199-200, 248 sur les « Documents sur le national-socialisme » préparés par Fontenoy, Brice Parain et Jean Paulhan pour le n° 239 de *La NRF* d'août 1933, 468 sur les *Lettres françaises*].

– « Un mot n'est pas une idée », schnauzer.asonblog.com, 6 janvier 2011 [début : « *Dixit Frédéric Paulhan (1889). Et pourquoi donc ? a-t-*

on envie de demander. “Je ne puis accepter en effet, dit-il, la théorie qui fait de l’idée un mot, un mot n’est pas une idée, une idée n’est pas un mot, le mot s’accompagne quelquefois de l’idée, et l’idée s’accompagne souvent du mot, mais les deux choses ne doivent point être confondues.” »]

– Jérôme GARCIN, « La bataille de Fontenoy », *Le Nouvel Observateur*, n° 2414, du 10 au 16 février 2011, p. 114^{abc} [Gérard Guégan, *Fontenoy ne reviendra plus*, Stock, 490 p., 24 euros ; « *Après le suicide de son ami, l’auteur de La Mort de Jean Madec [Brice Parain] rendit un troublant hommage à celui qui n’avait pas “triché avec la littérature” et qui préféra “devenir une crapule plutôt qu’un protégé de Jean Paulhan”* » ; voir *supra* en janvier 2011].

– « J. Paulhan, A. Petitjean : *Correspondance, 1934-1968* », *fabula. La recherche en littérature*, 23 janvier 2010.

– Christophe MERCIER, « Correspondances Jean Paulhan », *paperblog*, n° 79, février 2011 [extrait : « *Larbaud et Paulhan, nous l’avons dit, parlent boutique. Mais comme dans leur boutique on vend de la littérature, et que tous deux, dans ce domaine, sont des experts, leurs lettres sont souvent passionnantes.* »]

– J.M.G. Le CLÉZIO, « “Une odeur de haschisch et de spaghettis” », *Le Nouvel Observateur*, n° 2413, du 3 au 9 février 2011, p. 88^{ab} [dans « Gallimard et nous », témoignages de Milan Kundera, Patrick Modiano, JMG Le Clézio, Jonathan Littell, Anne Wiazemsky, Orban Pamuk, Annie Ernaux, Philippe Sollers (« *Paulhan évasif* »), Boualem Sansal, Daniel Pennac, Philippe Djian et Zeruya Shalev ; coupure absente au fonds Paulhan].

– Francis MATTHYS, « Jean Paulhan, intarissable épistolier », *La Libre.be*, 17 février 2011 [début : « *Combien de (dizaines de) milliers de lettres ou de billets Jean Paulhan – qui abhorait le téléphone – écrivit-il tout au long de sa vie ? Celle ou celui qui en établira le compte exact passera des nuits blanches !* »]

– Nathalie CROM, propos recueillis par, « Antoine Gallimard : “Notre catalogue est comme le sang qui coule dans nos veines” », *Télérama*, n° 3189, du 26 février au 4 mars 2011, p. 12-16 [« Grand entretien »].

– Christian AUTHIER, « Le résistant et le repent », *Le Figaro littéraire*, jeudi 3 mars 2011 [portrait photographique de Jean Paulhan

en médaillon légendé : « *Jean Paulhan partageait, selon / son expression, une “drôle d’amitié” / avec Armand Petitjean.* »]

– Jean-Paul ENTHOVEN, « L’homme mémoire / Quand un biographe explore l’aura de Pierre Nora... », *Le Point*, n° 2008, jeudi 10 mars 2011, p. 104ab [page « Culture » ; sur François DOSSE, *Pierre Nora. Homo historicus*, Perrin, 658 p.].

– « Armand Petitjean avec Jean Paulhan “au cœur de la mêlée” », *revueslittéraires*, 11 avril 2011 [extrait : « *Il apparaît aujourd’hui nécessaire qu’un éditeur s’empare du projet de réaliser un recueil des textes de critiques littéraires et plus largement idéologiques d’Armand Petitjean. Cela paraît d’autant plus envisageable qu’en dehors de la préface et de l’appareil critique passionnant de cette édition, Martyn Cornick a établi, d’après les archives conservées par Clara Mure-Petitjean, une première bibliographie déjà très détaillée (nous les remercions tous deux de nous permettre de la donner à lire ici) ; elle fournit très exactement le spectre de tous les centres d’intérêt de l’écrivain. Mentionnons également qu’il est fort probable que Petitjean ne soit pas étranger aux grandes orientations de La NRF dans [La Nouvelle Revue française dans] l’histoire des Lettres, de Lina Morino (NRF, 1939), voire à son écriture.* »]

– Dominique CUPILLARD, « Paulhan et son Contraire », *Études* [dir. Pierre de Charentenay], avril 2011, col. ab [texte complet : « *Le principe de la collection “L’Un et l’autre”, où paraît cet ouvrage, est de rendre compte des résonances subjectives qui lient un auteur à un auteur, à une œuvre, un personnage, un lieu, ou tout autre objet. Ce parti pris intimiste nous vaut cet essai en forme d’hommage à la fois amoureux et inquiet, de Patrick Kéchichian, auteur et critique littéraire, à Jean Paulhan, figure mythique de l’édition et de la littérature françaises, influent directeur de la Nouvelle Revue française (NRF), de 1935 jusqu’à sa mort en 1968. Hormis le choix de l’auteur de saturer son texte de l’abréviation J.P. qui nuit à sa lecture, saluons cet essai qui fait revivre, par touches sensibles et multiples, une réflexion et un homme aujourd’hui méconnus, qui disait de lui-même : “J’ai mis cinquante ans à me faire un nom.” Un nom obscur. Patrick Kéchichian justifie bien le titre de son ouvrage, Paulhan et son contraire, en montrant le principe de contradiction qui semble la clé de l’homme Paulhan et de sa réflexion, leur impossible tranquillité, que résume cette remarque de son ami Georges Perros : “il n’a jamais l’air de partager son avis.” Le mérite de ce livre est de frayer au lecteur, au milieu de beaucoup de matière biographique et bibliographique, un*

chemin de découverte, qui lui permettra d'entrer plus facilement dans une œuvre érudite, critique, polémique, de grande valeur littéraire. Signalons, outre l'édition en cours des œuvres complètes de Paulhan chez Gallimard, la récente parution de sa correspondance (1919-1968, Gallimard, 2011) avec Gaston Gallimard, sans compter le reste de sa très riche correspondance, déjà parue ou encore à paraître. »]

– Pierre ASSOULINE, « L'Académie va en avaler son dentier », *La république des livres*, 19 avril 2011 [à propos de Nathalie Rheims, *Le Fantôme du fauteuil* 32, Léo Scheer, 2011, 245 p., sur Robbe-Grillet, François Weyergans et Cioran : « *Je suis sorti indemne des épreuves académiques ou autres. Au cocktail offert après la Réception je ne suis resté qu'une minute en tout et pour tout. Il est à peine concevable qu'on puisse se prêter à des cérémonies aussi ridicules et aussi funèbres qui, je l'ai remarqué avec quelque soulagement, n'intéressent que les femmes. Seul moment curieux sous la Coupole : l'entrée des académiciens, saluée par la fureur des tambours. Une véritable cour des Miracles... Ces octogénaires en uniforme, difformes, éclopés, aux gueules haineuses et sinistres, on les voit beaucoup mieux en clochards, sur le quai d'en face, autour d'une bouteille de rouge. »]*

– Victor POUCHET, « Droits de l'auteur », *Le Magazine littéraire*, n° 507, avril 2011, p. 40ab [sur Gisèle Sapiro, *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale du XIX^e au XXI^e siècle*, Paris, éd. du Seuil, 748 p., 32€ ; extrait : « *Gisèle Sapiro analyse alors la façon dont s'oppose dans cette période la logique du "droit à l'erreur" défendu par Paulhan et la théorie de l'engagement sartrien, sans doute "l'expression la plus aboutie de la conception subjective de la responsabilité de l'écrivain."* »]

– « L'incroyable cas Wolfson », *Le Nouvel Obs*, 24 avril 2011 [Jean-Bertrand Pontalis présente, depuis le 2 avril 2009, pour L'arbalète/Gallimard *Le Dossier Wolfson ou L'affaire du "Schizo et les langues"*, texte de Louis Wolfson arrivé chez Gallimard en 1963, publié en 1970, préfacé par Gilles Deleuze dans la « Connaissance de l'Inconscient » ; Raymond Queneau juge alors le manuscrit « *d'un intérêt exceptionnel* », tandis que Jean Paulhan considère qu'il faut « *revoir tout ce manuscrit.* » ; « *Il rappelle en cela son prédécesseur Jacques Rivière demandant à Artaud de récrire ses textes.* »]

– Michel BOUJUT, « Paulhan juré », *Synopsis. Le Magazine du scénario*, mai 2011, p. 18 [avant « Un Cannois nommé Paulhan », *Le*

Monde magazine, n° 86, 7 mai 2011, p. 46-47 (supplément au *Monde* n° 20618)].

– Florent Le BOT, « Devenir Louis Guilloux » puis : « Correspondre avec l'éditeur du siècle », *L'Ours. Mensuel socialiste de critique littéraire culturelle artistique. Office universitaire de recherche socialiste*, n° 408, mai 2011, p. 2bcd [texte complet : « Une autre bonne manière d'aborder l'écrivain en construction s'avère de lire sa correspondance avec le directeur de la NRF, Jean Paulhan (1884-1968). Celle-ci met à jour un débat sur l'esthétique et le style entretenu par les deux écrivains durant plus de trente ans. Paulhan, ce phare des lettres françaises ; Guilloux, géniteur d'une œuvre et d'un chef d'œuvre. Le travail de Pierre-Yves Kerloc'h, qui nous propose cette édition, est tout à fait remarquable. Professeur en lycée technique, assurément ses élèves lisent le sang noir ; ils ont bien de la chance... »]

– MASSIN, *Du côté de chez Gaston* (Gallimard), Paris, Typographies expressives, 2011, 72 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer en mai 2011, voir p. 38 la mention de Jean Paulhan : « L'autre refus de Gallimard, celui de Beckett, fut le fait de Paulhan, et c'est alors Robert Carlier (mais on parle aussi de Georges Lambrichs, qui s'en est vanté) qui proposa à Jérôme Lindon l'auteur de *Malone meurt*. »]

– Michel BOUJUT, « Un Cannois nommé Paulhan », *Le Monde magazine*, n° 86, 7 mai 2011, p. 44-47 (supplément au *Monde* n° 20618) [avec douze fiches du jury dressées par Jean Paulhan].

– Jean-Baptiste BARONIAN, « Valéry Larbaud/Jean Paulhan–Correspondance 1920-1957, Éditions Gallimard, 2010 », *Revue générale. Réflexion et culture*, Belgique, Presses universitaires de Louvain, 2011 [fin : « Le livre refermé sur une ultime lettre de Paulhan à la veuve de Larbaud, en date du 16 juillet 1957, une question vient à l'esprit : une telle correspondance est-elle encore imaginable de nos jours ? Et, dans l'affirmative, entre qui et qui ? »]

– Sophie YOO, « La littérature comme sacerdoce », *Valeurs actuelles*, n° 3889, du 9 juin au 15 juin 2011, p. 57abc [sur la correspondance Larbaud-Paulhan, début : « L'un était un découvreur plein de fougue, l'autre un administrateur prudent. »]

– Philippe BARTHELET, écrivain, « Jean Paulhan dans les Hauts-de-Seine ou les vacances d'un sphinx », *Vallée de la culture. La revue des*

arts et du patrimoine des Hauts-de-Seine, été 2011, p. 86-87 [revue des arts et du patrimoine des Hauts-de-Seine].

– MARIN DE VIRY, « Le Maître et Paulhan », *Marianne*, n° 756, du 15 au 21 octobre 2011, p. 86^{abc}-87^{abc} [sur la correspondance entre Jean Paulhan et Gaston Gallimard et *Paulhan et son contraire* de Patrick Kéchichian ; intertitre : « *On sent que Paulhan a intériorisé sa précarité à la tête de “la NRF” et qu’il veut faire de cette faiblesse une force.* » ; « *Car que voit-on, derrière les figures vivantes mais à peine esquissées de Gide, Drieu, Ponge, Jouve, Mauriac, Aragon, Claudel, etc. ? Deux choses simples : un propriétaire et un employé, d’une part, et une entreprise et son marché, de l’autre.* »]

– Perrine COUDURIER, « Jean Paulhan et l’empreinte de la Terreur », *fabula. La recherche en littérature*, 2 novembre 2009 [sur *La Terreur à l’œuvre* (2007) d’Eric Trudel ; au fonds Paulhan, tirage de 8 feuillets classé en novembre 2011].

– *n.s.*, « **Paris / Rencontres** », *La Croix*, n° 39130, mercredi 23 novembre 2011, p. 20e [rubrique : « Agenda » ; texte complet : « *Soirée à la Librairie Gallimard avec Bernard Baillaud, maître d’œuvre des Œuvres complètes de Jean Paulhan (Tome III), Laurence Brisset, éditrice de la Correspondance 1919-1968 Jean Paulhan-Gaston Gallimard, et Patrick Kéchichian, collaborateur du cahier livres de La Croix, auteur de Paulhan et son contraire (Coll. “L’un et l’autre”). / Le 24 novembre à 19 heures. / 15 bd Raspail (7^e). / **Rens.: 01 45 48 24 84** »].*

– Mathieu LINDON, « Gallimard et Paulhan, / la littérature passée / en revue », *Libération*, n° 9497, jeudi 24 novembre 2011, p. VIII du supplément « Livres » [rubrique : « Comment ça s’écrit » ; insertion : « “Car j’ai souvent honte de ce que, par nécessité, je suis devenu et que je n’étais pas, un vulgaire marchand.” Gaston Gallimard »].

– *n.s.*, *L’Argus de la presse. Veilles et Études médias*, 26 novembre 2011 [« **France culture** Du jour au lendemain / Date : 26/11/2011 / Heure : 00:00:28 / Durée : 00:32:32 / Présentateur(s) : Alain Veinstein / **SUJET** : L’invité de l’émission est Bernard Baillaud, qui publie le tome 3 des œuvres complètes de Jean Paulhan, “*Les fleurs de Tarbes*”, publié chez Gallimard. Itw de Bernard Baillaud. Il présente l’ouvrage. »]

– Gilles HEURÉ, « Paulhan et son contraire / Essai / Patrick Kéchichian », *Télérama*, n° 3228, du 26 novembre au 2 décembre 2011, p. 63^{abcd} [insertion : « *L’auteur parvient à nous rendre abordable le monumental Jean Paulhan, pape de la “NRF”* » ; il « *méritait qu’on lui consacrat non pas une étude sentencieuse, mais une véritable rencontre.* »]

– Thérèse MORO, « Patrick Kéchichian / Paulhan et son contraire », *artpress* [directrice de la rédaction : Catherine Millet], n° 384, décembre 2011, p. 78^{abc} [fin : « *Si la lecture de Paulhan ne conduit pas à la découverte d’une philosophie, celui-ci n’en demeure pas moins un penseur. C’est ce que le livre de Patrick Kéchichian montre très bien, même si le contraire de Paulhan n’est pas davantage un auteur facile.* »]

– Jérôme GARCIN, « Le couple Gallimard / Jean et Gaston », 1-7 décembre 2011 [sous-titre : « Pour clore l’année du centenaire des Editions Gallimard, paraît / la Correspondance entre leur fondateur et le patron de la NRF »].

– Francis MATTHYS, « Aragon, Breton, Paulhan, épistoliers », *La Libre Belgique*, 5 décembre 2011 [rubrique : « Correspondances » ; sur les *Lettres à André Breton* d’Aragon et la *Correspondance* Gaston Gallimard/ Jean Paulhan].

– Jean-Louis JEANNELLE, « Jean Paulhan, l’homme surpris / Un portrait rend toute sa complexité à ce grand lettré, âme de la “NRF” », *Le Monde*, 67^e année, n° 20803, vendredi 9 décembre 2011, p. 7^{abc} [dans « Le Monde des livres » ; sur *Jean Paulhan et son contraire* de Patrick Kéchichian et la *Correspondance 1919-1968* avec Gaston Gallimard].

– Gérard GUÉGAN, « Redoutables bretteurs », *Sud-Ouest*, dimanche 18 décembre 2012 [rubrique « Livre ouvert » ; sur la *Correspondance 1919-1968* de Gaston Gallimard et Jean Paulhan ; « *À trois ans près, Gaston Gallimard, le patron, et Jean Paulhan, son employé, avaient le même âge. Le premier gérait et lisait, le second proposait et écrivait. Gaston Gallimard traversa les deux guerres mondiales sans s’en mêler, Paulhan fit la première dans les tranchées et la seconde dans la Résistance.* »]

2012 – Aurélie JULIA, « Patrick Kéchichian / Gallimard / 291 p., 21 € », *La Revue des deux mondes* [Michel Crépu], janvier 2012, p.

189-190 [rubrique : « Notes de lecture » ; extrait : « *le couple Paulhan-Kéchichian impressionne.* »]

– « Paulhan – Armand Petitjean Correspondance 1934-1968 », *Modern & Contemporary France*, The Association for the study of modern and contemporary France, vol. 20, number 1, february 2012, p. 136b-137a [fin : « *The post-war letters, and indeed the post-war friendship, echo still with the effects of the great déchirement that the war was in France.* »]

– Daniel J. VALADE, « Chez Gallimard, Patrick Kéchichian signe... / “Jean Paulhan et son contraire” », *Le Commercial du Gard*, 82^e année, n° 09, du 22 février au 28 février 2012, p. 1^{cd} et 2^{ef} [au fonds Paulhan, trois exemplaires complets].

– Michel COURNOT, *De livre en livre*, Paris, Gallimard, 2012, 296 p. [dans un volume achevé d'imprimer le 24 mars 2012, dont la première de couverture montre quatre livres de la collection « Métamorphoses » (de gauche à droite : *Les Ziaux* de Queneau, *Martinique* de Cournot, *Clef de la poésie* de Paulhan et *Haut mal* de Leiris), voir « Paulhan I », « Paulhan II » et « Paulhan III », respectivement p. 21-27 (sur *La Vie est pleine de choses redoutables*), 28-36 (sur le tome I des *Œuvres complètes* en 1966) et 37-46 (sur le *Traité des jours sombres*, tome deuxième du *Choix de lettres*)].

– Marielle MACÉ, « Paulhan : rejoindre une forme », *fabula.org*, 2 avril 2012 [LHT Dossier ; au fonds Paulhan, tirage de 11 feuillets].

– Thierry ROMAGNÉ, « Gaston Gallimard, Jean Paulhan : *Correspondance 1919-1968*. Édition établie, présentée et annotée par Laurence Brisset (Gallimard, 29,50€) », *Europe*, n° 997, mai 2012, p. 384-385 [rubrique : « Notes de lecture » ; fin : « *Si aucun des deux hommes, en commençant l'une de ces missives, n'a l'intention de rédiger un chef-d'œuvre des belles-lettres, l'ensemble de ces quelque six cents pages, présenté de surcroît par une préface claire et efficace, nous en dit long sur la façon dont la Littérature s'est faite, au jour le jour, au XX^e siècle.* »]

– Thierry CLERMONT, « Le diable de Chaminadour et l'éminence grise », *Le Figaro*, n° 21085, jeudi 17 mai 2012, p. V du supplément 4, « Le Figaro littéraire » [chapô : « *La publication de l'imposante correspondance entre Jouhandeau et Paulhan révèle une amitié durable, sur fond d'actualités littéraires et politiques.* »]

– Geneviève BRISAC, *Moi, j’attends de voir passer un pingouin*, Paris, Alma, 2012, 141 p., coll. Pabloïd [dans un volume achevé d’imprimer en avril 2012, voir p. 13 la mention de « *La vie est pleine de choses redoutables* », phrase empruntée à Jean Paulhan ; titre repris en 2014 dans la collection 10/18, 131 p., voir p. 11].

– Kristell LOQUET, « Gaston Gallimard / Jean Paulhan », *CCP. Cahier critique de poésie*, Centre international de poésie, Marseille, n° 24, [2011/2], 2012, p. 84-85 [achevé d’imprimer le 8 octobre 2012 ; extrait : « *le genre épistolaire poussant Jean Paulhan et Gaston Gallimard à être l’un pour l’autre un miroir de soi* »]

– Roger KENETTE, « Marcel Jouhandeau / Jean Paulhan / Correspondance 1921-1968 / Édition établie, annotée et préfacée par Jacques Roussillat (2012) », *Cahiers Robert Margerit. Revue d’auteurs limousins*, n° XVI, décembre 2012, p. 326-340 [achevé d’imprimer en décembre 2012].

– *n.s.*, « Gallimard et Paulhan : correspondance », *nonfiction.fr* [« résumé : *Regards croisés de deux figures mythiques des lettres sur cinquante années d’histoire éditoriale et littéraire.* »]

2013 – Jacques LAURANS, « Les trois peintres de Jean Paulhan », *Théodore Balmoral. Revue de littérature* [dir. Thierry Bouchard], n° 72-73, hiver 2013-2014, p. 146-152 [« Ce qu’il reste des livres »].

– Gérard MIGNARD, agrégé de l’université, Docteur ès Lettres, « Ces écrivains célèbres qui / ont séjourné à La Roque », *Midi libre*, mercredi 27 février 2013, p. 4 [sur Le Foyer de Marie Thibaudet et Marie Georges ; chapô : « Gros plan / Entre 1913 et 1936, deux féministes avant l’heure ont fait de ce village de la Cèze, / un point de chute culturel. Jean Paulhan, future académicien, affectionnait cette commune. »]

– Domoïna RATSARA, « Tradition orale / Le hainteny à se réapproprier », *L’Express de Madagascar. Quotidien d’information et d’analyse*, publié par Alain Gyre le vendredi 3 mai 2013 [avec Suzy Ramamonjisoa, membre de l’académie malgache et Victor Victoire Ramilison, membre du comité d’organisation de la célébration du centenaire de 1913].

- Maminirina RADO et Domoina RATSARA, « Littérature orale / Le hainteny à remettre au goût du jour », *L'Express de Madagascar. Quotidien d'information et d'analyse*, samedi 11 mai 2013.
- Éric BIÉTRY-RIVIERRE, « Les outsiders de l'art / entrent au panthéon » et « Loin de Picasso, Braque mène sa barque », *Le Figaro*, n° 21498, mardi 17 septembre 2013, p. 28*abc* et 28*abcde* [citation de Jean Paulhan en insertion : « “Picasso fait tant de bruit / qu'on aime d'abord Braque / pour sa discrétion, puis pour / son silence, et l'on imagine enfin / qu'il en sait bien plus que l'autre.” »]
- Raphaël SORIN, « Chaissac, le cordonnier mirobolant », *Lettres ouvertes. Les divagations de Raphaël Sorin*, 10 juin 2013 [comment trouver un peu d'air au début de la rentrée littéraire ? grâce à Jean Paulhan, avec *Hippbosque au bocage*, Gallimard, 1951].
- Michel MÉNACHÉ, « Exposition Chaissac Dubuffet, Musée de la Poste / 34 Bd de Vaugirard, Paris 15ème, du 27 mai au 28 septembre 2013 » [au fonds Paulhan, un feuillet orange non référencé].
- Philippe DAGEN, « Entre Dubuffet et Chaissac, un lien passionnel / Au Musée de la Poste, à Paris, une exposition minutieuse reconstitue la chronique des relations des deux peintres », *Le Monde*, mardi 27 juillet 2013, p. 10*abcdef* [page « Culture » puis « Arts »].
- Raphaël SORIN, « Ouvrons toutes les lettres », *Lettres ouvertes. Les divagations de Raphaël Sorin*, 11 décembre 2013 [à propos des éditions Claire Paulhan : « *La petite fille de celui-ci, Claire Paulhan, a créé une maison d'édition consacrée aux littératures autobiographiques. Elle a déjà publié Georges Perros, Gaston Chaissac, Henri Thomas ou Michel Leiris et, parallèlement aux publications de l'IMEC, défriche un territoire négligé ailleurs. Ses livres, par leur appareil critique impeccable et leur maquette, me semblent à chaque fois irrésistibles.* »]
- Sylvie PELADAN, « Quand Jean Paulhan et Marc Bernard s'écrivaient », *La Gazette*, n° 756, du 28 novembre au 4 décembre 2013, p. 35*ab* [rubrique : « Correspondance » ; vendredi 29 novembre à 18 h., salle de conférences de Carré d'art, place de la Maison-carrée. Entrée libre ; de Nîmes, le 6 janvier 2014, Alain Artus écrit à Claire Paulhan pour la remercier].

– MJ.L., « Marc Bernard, Jean Paulhan, échanges », *La Marseillaise. L'Hérault du jour*, vendredi 29 novembre 2013, p. 12^{de} [« Carré d'art. Ce jour à 18 h, conférence de Claire Paulhan »].

– *Avel XI. Poésie, art, littérature*, n° 27, 2013, 80 p. [au fonds Paulhan, carte à en-tête des Amis de la Tour du Vent (Saint-Malo), adressée par B. Bultez à Claire Paulhan : « Chère Madame, / Le numéro d'Avel XI n° 27, 2013, / n'a pu vous parvenir, car nous n'avions / pas la nouvelle adresse. / Avec nos sentiments les meilleurs / B. Bultey »].

2014 – n.s. [Loïc CÉRY], « Jean Paulhan et les *Énigmes de Perse* » ou « Exégèses – Jean Paulhan, le passeur », sur *sjperse.org*, site créé en 2002, texte à partir de 2014 [à la suite d'une présentation d'une douzaine de lignes, reprise de l'étude de Jean Paulhan sur Saint-John Perse, telle que parue en Pléiade].

– le 7 janvier 2014, Frédéric Jacques Temple écrit à Claire Paulhan qu'il a reçu un nombre important de lettres de Marcel Sauvage qu'il va donner à la Médiathèque Émile Zola de Montpellier où se trouvent ses archives.

– Muriel PLANTIER, « Deux auteurs intimement en correspondance / Claire Paulhan publie le riche échange de lettres / amicales entre son grand-père Jean Paulhan et Marc Bernard », *Midi libre*, samedi 25 janvier 2014, *trois colonnes* [« Festival de la biographie » ; Claire Paulhan : « J'ai fondé ma maison d'édition en 1997 et Christian Liger m'a presque aussitôt proposé de réunir en un volume ces deux figures tutélaires, pour lui, de la littérature. Il avait bien connu chacun de ces écrivains auxquels il voulait certainement rendre hommage. »]

– Francine de MARTINOIR, « Marc Bernard, Jean Paulhan, le militant, le souterrain », *La Croix*, n° 39797, jeudi 30 janvier 2014, p. 13^{abc} [« Correspondance / Quarante années durant, les deux écrivains ont échangé des lettres passionnantes » ; début : « Il y a un peu plus de trente ans, en novembre 1983, mourait Marc Bernard, un romancier bien injustement oublié. »]

– Jérôme GARCIN, « Le patron et l'ouvrier », *Le Nouvel Observateur*, n° 2570, du 6 au 12 février 2014, p. 90^{abcd} [extrait : « Si l'on excepte la période noire de l'occupation, où Jean Paulhan fait de la Résistance tandis que son cadet se laisse séduire, au nom de l'anticapitalisme, par le nouvel ordre allemand, les deux écrivains, aux ambitions littéraires pourtant si opposées, s'entendent merveilleusement. » Et fin : « Le

conseil de son maître et ami – “Ne le dis pas, montre-le !” — était d’or. »]

– Stéphane GUÉGAN, « Je suis pour la vie », 16 février 2014, sur *motsdits.blog.lemonde.fr* [début : « *En 1845, retour d’Algérie, Gautier fit paraître Zigzags. Une manière d’autoportrait brouillé s’y dessine sous le masque du globe-trotter désinvolte. La ligne droite n’avait jamais été son fort. Et sa façon de voyager, en multipliant les détours et les digressions pour ainsi dire, collait avec la vie nomade et les amours baladeuses d’une jeunesse qui s’éloignait déjà... Moins d’un siècle plus tard, pour son entrée en littérature, Marc Bernard reprend le titre et l’esprit de Gautier, abandonne le pluriel final pour faire moderne et colore de surréalisme ce premier récit autobiographique.* » ; après la signature : « *L’édition du regretté Christian Liger, complétée et achevée par Guillaume Louet, est au-dessus de tout éloge.* »]

– Tristan HORDÉ, « Marc Bernard et Jean Paulhan, correspondance 1928-1968 », *sitaudis.fr*, 22 février 2014 [dans : « parutions » ; début : « *On ouvre toujours avec plaisir un nouveau volume de la correspondance de Paulhan quand elle est accompagnée de notes* »].

– Thierry CLERMONT, « Une amitié baroque et exclusive / **Correspondance**. Les échanges inédits entre Jean Paulhan et Marc Bernard ressuscitent un écrivain oublié », *Le Figaro*, n° 21636, jeudi 27 février 2014, p. 5abcdef du supplément « Le Figaro littéraire » [« Chronique » ; intertitre « L’héroïsme des petits » ; voir *Midi libre*, 11 mars 2014].

– n.s., « “Marc Bernard n’aura pas connu la gloire du posthumat... », *Midi libre*, n° 24951, samedi 11 mars 2014, p. 2a [rubrique : « La Phrase » ; texte complet : « **à l’exemple des écrivains Joseph Delteil ou Henri Calet.** [...] La publication de sa correspondance avec son mentor Jean Paulhan vient donc réparer cette injustice.” *De notre collègue Thierry Clermont, journaliste au Figaro littéraire dans sa chronique du jeudi 27 février. Une chronique consacrée à la correspondance entre Marc Bernard et Jean Paulhan, paru [sic] aux éditions Claire Paulhan. À Nîmes, sa ville natale, une médiathèque porte son nom prouvant qu’il n’est pas oublié.* »]

– Daniel J. VALADE, « *Éditée par Claire Paulhan... La Correspondance Marc Bernard-Jean Paulhan 1928-1968* », *Le Commercial du Gard*, 84^e année, n° 12, du 19 mars au 25 mars 2014, p. 1b-2bc [en première page, reproduction de l’envoi, avec dessin d’un

crocodile, de *Petite Préface à toute critique* « pour Else / et Marc / Jean P. » ; numéro complet au fonds Paulhan].

– Michel LEYMARIE, *La Preuve par deux. Jérôme et Jean Tharaud*, Paris, CNRS Éditions, 2014, 400 p. [dans un volume achevé d'imprimer en avril 2014, mentions de Jean Paulhan p. 213, 224, 233-235, 243, 246, 268, 270, 362, 366, 370-372, 376].

– François ZÉNONE, « Gaston Chaissac / *Lettres à Jean Paulhan / 1944-1963 / Édition établie par / Dominique Brunet et / Josette-Yolande Rasle / Claire Paulhan / 334 p., 44,00 €* », CCP. *Cahier critique de poésie* [dir. Jean-Pierre Boyer et Emmanuel Ponsart], Marseille, Centre international de poésie, n° 27, [2013/1], mai 2014, p. 136-137 [l'achevé d'imprimer est du 12 mars 2014 ; début : « *C'est en 1944 que Chaissac (1910-1964) entre en contact avec Paulhan (ils ne se rencontreront jamais) par l'intermédiaire du peintre André Lhote* »].

– « Édith Boissonnas-Jean Dubuffet / *La vie est libre / Correspondance et critiques 1945-1980 / Textes présentés par Muriel Pic* », avis de parution, Zoé, 6 mai 2014 [avant la parution de *Mescaline 55*].

– Mathieu LINDON, « Dubuffet, un drôle d'épistolier », *Libération*, n° 10292, jeudi 19 juin 2014, p. VIII^{ab} du supplément « Livres » [extrait : « *Dubuffet rencontra Edith Boissonnas par l'intermédiaire de Jean Paulhan, avec lequel il allait toutefois se brouiller.* »]

– Isabelle RÜF, « La vie libre et audacieuse / d'Edith Boissonnas », *Le Temps*, n° 4948, samedi 5, dimanche 6 juillet 2014, p. 35^{abcdef} [rubrique : « En exergue » ; chapô : « *Amie de Jean Paulhan, la Genevoise a publié six recueils de poésie chez Gallimard, testé les effets de la mescaline avec Henri Michaux et participé aux débuts de l'art brut. Une figure à redécouvrir* » ; sur *Mescaline 55* et *La vie est libre*, correspondance d'Edith Boissonnas et de Jean Dubuffet].

– Amaury DA CUNHA, « Expérience artistique de la défoncé », *Le Monde*, 70^e année, n° 21616, vendredi 18 juillet 2014, p. 16^{abcd} [parmi « Les livres de l'été » ; chapô : « *Des textes d'Henri Michaux, Jean Paulhan et Edith Boissonnas autour de la mescaline* » ; sur *Mescaline 55*].

– Jean-Baptiste BARONIAN, entrée « Paulhan, Jean (1884-1968) », dans Jean-Baptiste Baronian, dir. *Dictionnaire Rimbaud*, Paris, Laffont,

2014, p. 497^{ab}-498^{ab}-499^{ab} [dans un ouvrage de 739 pages achevé d'imprimer en août 2014].

– Jean-Marie FELIX, « Edith Boissonnas, Jean Dubuffet – La vie est libre, correspondance et critiques 1945-1980 », *rts.ch*, lundi 25 août 2014 [extrait : « *C'est en février 1939 qu'Edith Boissonnas et Jean Paulhan font connaissance dans les bureaux des éditions Gallimard à Paris. Les poèmes d'Edith intéressent le directeur de la NRF même si le comité n'a pas voulu les publier. C'est le début d'une amitié puis d'une liaison amoureuse qui durera jusqu'à la mort de Paulhan en 1968.* »]

– Didier GARCIA, « Sous emprise », *Matricule des anges*, n° 156, septembre 2014, p. 48^{ab} [sur *Mescaline* 55 ; extrait : « *Qu'on se le dise d'emblée : nous n'avons pas affaire ici à des drogués. Michaux d'ailleurs ne se prive pas de le rappeler au lecteur : il est essentiellement un "buveur d'eau".* »]

– *Edith Boissonnas. L'écriture à l'état brut*, 25-26 septembre 2014, Colloque international / Université de Neuchâtel/Université de Lausanne [jeudi 25 septembre à 14 h. 45, à la Bibliothèque publique et universitaire (BPUN), Simon Miaz, assistant de recherche, évoque « Les lettres de Jean Paulhan à Edith Boissonnas » et le lendemain, Laurent Jenny, à 10 h., « Style sous influence. Boissonnas, Paulhan, Michaux et la mescaline », avant Guillaume Bridet, à 11 h., « Cruauté d'Edith Boissonnas ? Une lecture à la lumière de Roger Caillois et de Jean Paulhan » [pour la publication des actes, voir *infra* au 11 avril 2019].

– *Edith Boissonnas / 1904-1989 / "Une joie de vivre, animale, me secoue"*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, Place Numa-Droz 3, salle circulaire, exposition du 26 septembre 2014 au 31 mars 2015 [reproduction légendée « *Edith Boissonnas à l'écharpe au cou*, huile sur papier, 1947, / Brigestone Museum of Art, Tokyo. Photo Fondation Dubuffet Paris »].

– « Un dealer à la NRF / Quand Michaux et Paulhan goûtent à la mescaline », *Causeur*, 27 septembre 2014 [publié à cette date dans : Culture ; extrait : « *Voilà comment Michaux sait que Jean Paulhan est en mesure d'obtenir de la mescaline et pourquoi Paulhan va accepter immédiatement le poète belge comme "compagnon de voyage" afin de tester ce puissant psychotrope et peut-être même lui découvrir des vertus littéraires. / En plus de son métier d'éditeur, de directeur de revue et de découvreur de talents, Jean Paulhan ajoute donc l'activité*

de dealer à ses compétences à partir de la fin 1954. » Référence non confirmée en version papier].

– Hervé ABRIEU, académie de Lascours, « Jean Paulhan, un Nîmois de Paris qui séjourna à La Roque-sur-Cèze en 1923 », *Rhodanie. Revue trimestrielle éditée par la Société d'étude des civilisations antiques bas-rhodaniennes*, Gaujac, n° 132, décembre 2014, p. 19-61 [Dominique Cannaud, Le Grand Treillas, 30330 Gaujac].

– Pierre POLIGONE, « Arriver à l'inconnu par le dérèglement des sens », *Zone critique. Faisons le pari de la culture* [dir. Sébastien Reynaud], en ligne le 28 décembre 2014 [sur *Mescaline* 55, fin : « Sans en faire l'apologie, ce recueil propose au lecteur de prendre en considération l'abîme mescalinen pour ses valeurs psychiatriques et poétiques. » La BNF ne possède pas d'exemplaire de cette ressource].

2015 – Jeanyves GUÉRIN, « Paulhan, Jean (1884-1968) », *Dictionnaire Audiberti*, sous la direction de Jeanyves Guérin, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 367-371.

– Stéphane GUÉGAN, « Ils (s')écrivait », *motsdits*, blog du Monde, 17 janvier 2015 [sur la correspondance Jean-Richard Bloch-Jean Paulhan : « Si curieux qu'il soit aussi, l'attelage que forment Bloch et Paulhan ressemble au précédent par les différences et les dissensions qu'il eut à constamment vaincre. De même âge, ayant fait ainsi l'expérience de la guerre de 14-18 à trente ans, le second avec plus de vaillance et moins de scrupule idéologique que le premier, ils se croisent, à l'été 1920, dans les bureaux de la N.R.F., dont Paulhan vient d'être nommé secrétaire général. Il en prendra la direction, comme on sait, en février 1925, à la mort de Rivière. À cette date, l'ancien camarade d'Aragon, Soupault, Breton et Éluard a mis un peu d'air entre les surréalistes et lui. En comparaison, le parcours de Bloch révèle assez vite un goût de l'action collective et de la violence révolutionnaire, qui devaient l'amener à accepter le pire, ce qu'il appela lui-même, en 1932, "l'impérialisme prolétarien" de Staline... N'avait-il pas commencé par s'intéresser aux futuristes, puis admirer Mussolini, leur version socialiste, dans les années 20 ? En combinant Marx, Whitman et Romain Rolland, cet intellectuel juif pouvait déjà, dix ans plus tôt, plaire à Gide par l'accent vitaliste de ses premiers romans et contes. Du choix de Moscou, progressif, douloureux mais finalement assumé, devait découler l'irréparable. Cette passionnante correspondance, et son annotation magistrale, en déroule le film ; si elle se tend à partir de 1932, les raisons n'en sont pas seulement

politiques. Bloch, qui n'a pas encore renoncé à être un romancier en vue estime être maltraité par la N.R.F. et donc par Paulhan. Sa vanité d'auteur blessé va trouver dans les combats à venir une compensation dangereuse, et l'exposer à de meilleurs stratèges que lui, Aragon en premier lieu. Une certaine méfiance va donc s'installer entre Bloch et Paulhan malgré l'estime qu'ils s'inspirent l'un l'autre, et au-delà de l'affection qu'ils se porteront toujours. [...] »]

– Antoine PERRAUD, « Des mots d'hier pour aujourd'hui », *La Croix*, n° 40099, jeudi 29 janvier 2015, p. 12*abcd* [chapô : « D'une guerre à l'autre, deux écrivains, dissemblables voire antagonistes, se livrent à un commerce intellectuel exemplaire sur fond de crise du sens » ; insertion : « *Comme une rivière enchanteresse qui soutiendait la comparaison avec bien des fleuves importants l'échange se révèle incroyablement prenant.* »]

– Tristan HORDÉ, « Édith Boissonnas, Henri Michaux, Jean Paulhan, *Mescaline* 55, édition établie, annotée et présentée par Muriel Pic, éditions Claire Paulhan, 2014, 288 p. », *Europe*, 93^e année, n° 1029-1030, janvier-février 2015, p. 367-368 [fin : « *Ce sont ces différences dans la relation à la drogue, très précisément explorées par Muriel Pic, et la précision des comptes rendus de chacun qui font l'intérêt de cet important dossier.* »]

– Patrick KÉCHICHIAN, « Correspondance Bloch-Paulhan (1920-1946) », *Sitaudis.fr*, 2 février 2015 [début : « *Chaque volume de sa correspondance le vérifie : Jean Paulhan a ce mérite – il faut même parler de vertu – d'offrir à celui avec lequel il correspond, une écoute adaptée, ouverte, pertinente, respectueuse, aimable, jamais complaisante.* »]

– Fabrice PLISKIN, « Michaux sous mescaline », *L'Obs*, n° 2649, du 13 au 19 août 2015, p. 69-71 [dans la série « Les camés de l'été (6 et fin) », trois intertitres mesurés : « L'éther plus fort que l'orgasme », « Paulhan le dealer » et « “Machine à himalayer” »].

2016 – Daniel J. VALADE, « Christian Giudicelli explore... “La planète Nemausa” », *Le Commercial du Gard*, 86^e année, n° 12, du 16 mars 2016 au 22 mars 2016, p. 1b-2bc [extrait : « *Revenons à Christian et Cathy Liger pour leur rendre une nouvelle fois l'hommage que suggère avec tant de reconnaissance leur amitié. Combien de fois avons-nous été reçus (pluriel au nom de tous les fidèles) au cœur de cette tour de guet intellectuelle du boulevard Victor Hugo où régnaient,*

et planent toujours, la convivialité, la Culture et l'intelligence. Mais aussi cette mesure, bien huguenote, que crée un climat de confiance, et qui apaise. Les volumes n'ont jamais fait tapisserie, mais vivent. Passer sur le trottoir, face au 13, et lever les yeux, le soir, vers la clarté blonde de l'appartement des Liger, a toujours été, et demeure, rassurant. Même — et surtout — si les passions, de Rossel au Caravage, grondent dans les pages. »]

– Wolfgang ASHOLT, « Bloch et Paulhan », *Commentaire*, volume 39, n° 153, Printemps 2016, p. 221-222 [début : « Cette correspondance est un document de l'époque du "sacre moderne de la littérature" (Alain Vaillant) où la légitimité politique, sociale et idéologique de la littérature allait de soi. »]

– Éric DUSSERT, « Modeste Léonard », *Le Matricule des anges. Le mensuel de la littérature contemporaine*, n° 173, mai 2016, p. 49^{abc} [rubrique : « Histoire littéraire / Les égarés les oubliés » ; extrait : « L'amitié de Jean Paulhan et l'étonnante correspondance qu'ils entretenaient durant quarante ans ont de quoi mettre la puce à l'oreille pourtant. On trouve au catalogue de la maison Claire Paulhan ce roboratif ensemble de lettres sous le titre Correspondance 1928-1968 et on y passe des heures, frappé par tant de lucidité, de simplicité, d'humilité et de sagesse. » ; sur Marc Bernard. *La Volupté de l'effacement*, par Stéphane Bonnefoi, *Moyorquinas* (L'Imaginaire, 160 p.) et *Vacances surprises* (Finitude, 160 p.)].

– Guillaume LOUET, « Bernanos, un intrus à la NRF ? Correspondance inédite », *La NRF* [dir. Michel Crépu], n° 618, mai 2016, p. 111-125 puis 126-139 [correspondances inédites entre Georges Bernanos et Jean Paulhan, entre Georges Bernanos et Gaston Gallimard ; voir le suivant].

– Mathieu LINDON, « Bernanos, hôte en retrait de la maison NRF », *Libération*, n° 10897, samedi 4 et vendredi 5 juin 2016, p. 48^{ab} [rubrique : « Comment ça s'écrit » ; extrait : « Les pages publiées aujourd'hui montrent la stratégie de "conquête" de Gaston Gallimard et de la NRF envers Bernanos, et son relative insuccès.

*Alors que Paulhan qui la dirige semble manifester personnellement un moindre intérêt, la NRF va toujours soutenir Bernanos, et Gabriel Marcel s'enthousiasme dès 1926 et Sous le soleil de Satan, son premier roman [sic] [...] Si Paulhan souhaitera éviter par la suite que la revue en fasse trop en sa faveur, Gaston Gallimard n'aura certes pas cette réserve [...] » ; sur le précédent, *La NRF*, mai 2016].*

– Jason FARAGO, « Art of Frustration / No Matter the Form », *The New York Times*, Friday, September 30, 2016, C26abcde [exhibition at the Morgan Library & Museum].

2017 – Jean-Claude ZYLBERSTEIN, « “La musique est la qualité de la vie” », *Le Figaro magazine*, semaine du 7 avril 2017, p. 30ab [rubrique : « Dans la tête de... » ; extrait : « **Le livre dont vous ne pouvez vous passer ?** Lettre à un jeune partisan de Jean Paulhan dont il m’est venu tant de bien (à commencer par la rencontre avec ma femme). »]

– Michel de JAEGHERE, « Aragon/Drieu la Rochelle / Ils se sont tant aimés », *Le Figaro Magazine*, semaine du 28 juillet 2017, p. 20ab-23ab [série « Les Grands duels intellectuels (3/7) » ; portrait photographique de Jean Paulhan légendé : « Jean Paulhan, en 1945. L’écrivain était à la fois l’ami d’Aragon et de Drieu. » (p. 22b-23a)]

– Roger GRENIER, *Instantanés*, Paris, Gallimard, 2017, 201 p. [dans un ouvrage achevé d’imprimer le 25 octobre 2017, voir « Le bestiaire de Dominique Aury » p. 13-15 (« Il s’agit de son amour des animaux, qu’elle partageait avec Jean Paulhan. Mon chien Ulysse l’avait compris tout de suite [...] » et « Du temps de Paulhan, toujours à Boissise, il y avait une chienne qui, d’elle-même, suivait les enterrements » p. 14) et « Marc Bernard, le fils du chercheur d’or », p. 17-34 (« Ce premier manuscrit, il n’avait pas osé le porter lui-même à la NRF. Il chargea son copain nîmois, René Rouveret, de le donner à Jean Paulhan. »)]

– Gérard GUÉGAN, « Une bien étrange relation », *Sud-Ouest*, dimanche 24 décembre 2017 [sur la *Correspondance 1925-1944* de Drieu la Rochelle et Jean Paulhan ; rubrique : « Livre ouvert » ; extraits : « Voilà pourquoi cette “Correspondance Drieu-Paulhan” se lit comme un roman. Un roman qu’aurait pu écrire un Audiberti ou un Marc Bernard, qui les connurent. [...] les lettres de Drieu datant d’avant 1940 ont disparu dans un incendie [...] Ce pourrait être drôle si le fond de l’air n’était pas tragique. À ne pas rater si l’on aime l’Histoire. »]

2018 – Valérie DUPONCHELLE, « Jean Fautrier, la rage de peindre » et « Série des “Otages” : visages anonymes de la guerre », *Le Figaro*, n° 22847, jeudi 25 janvier 2018, p. 30abcde et de [chapô : « Le Musée d’art moderne de la ville de Paris consacre une troisième rétrospective

à cet artiste phénomène qui regarda les anciens et les transforma par ses recherches. *Œuvre au noir* ou “*Otages*”, le résultat est unique. » ; un intertitre : « Cravate et caban » ; reproduction légendée : « *Ci-dessus. L’Encrier de Jean Paulhan. 1948. Jean Fautrier* »].

– Jean-Louis JEANNELLE, « Jean Paulhan là où on ne l’attend pas », *Le Monde* [dir. Jérôme Fenoglio], 74^e année, n° 22855, vendredi 6 juillet 2018, p. 4abcd [au fonds Paulhan, coupure annotée par Pierre Oster : le qualificatif de « *petit éditeur, Tchou* » est commenté en bas de page : « *stupide* » ; le nom de Bernard Baillaud gratifié de l’appréciation « *le généreux* » et la photo légendée « *Jean Paulhan, en 1965. Édouard Boubat/Rapho* » d’une confirmation : « *Boissise ? oui.* »]

– Philippe LANÇON, « Paulhan, héros critique », *Charlie hebdo*, n° 1355, 11 juillet 2018, p. 11ab [rubrique : « Dans le jacuzzi des ondes » ; fin : « *Ça me rappelle ces vieilles Cubaines qui passent des heures, à l’ombre, à trier le riz, grain par grain, tandis que dehors le soleil tape.* » ; sur les tomes IV et V des nouvelles œuvres complètes]

– Pierre MAURY, « Paulhan, le critique et la booktubeuse », *Le Soir*, Bruxelles, 20-22 juillet 2018 [deux intertitres : « La cruauté n’est pas toujours dans l’éreintement » et « “Pourquoi écrivez-vous ?” » ; extrait : « *Existe-t-elle encore, la critique littéraire ?* »]

– Philippe BARTHELET, « Le promeneur du labyrinthe », *Valeurs actuelles*, n° 4272, du 11 au 17 octobre 2018, p. 53abc [page « Culture » ; surtitre : « Jean Paulhan. Deux recueils d’articles / qui constituent un cabinet de curiosités »].

– Michel CRÉPU, « Jean Paulhan, *Œuvres complètes*, IV et V. Critique littéraire, I et II (Éd. Gallimard) », *La N.R.F.* [dir. Michel Crépu], n° 633, novembre 2018, p. 152-153 [extrait : « *Quitte à avoir une idée concrète de l’infini, autant que ce soit celle-là.* »]

– Thierry LAGET, « Jean Paulhan, *Œuvres complètes*, tomes IV et V, *Critique littéraire*, I et II, édition établie, préfacée et annotée par Bernard Baillaud, Gallimard, 2018 », *Cahiers Jacques Rivière Alain Fournier*, Association des amis de Jacques Rivière et d’Alain-Fournier, n° 3, 2018, p. 189-191.

2019 – Muriel PIC, Daniel MAGGETTI, Dominique KUNZ WESTERHOFF dir., *Edith Boissonnas : l’écriture à l’état brut*,

collection Voltiges, 12 avril 2019, 336 p. [actes du colloque qui s'est tenu aux universités de Neuchâtel & Lausanne, les 25-26 septembre 2014].

– Éric BIÉTRY-RIVIERRE, « La belle anarchie de Félix Fénéon », contenant : « Les très riches heures d'un grand taciturne », « Une collection en résonance avec les questions du siècle », « Trois ans d'enquête aux quatre coins du monde », « Seurat parmi les autres » et « Portrait d'un caméléon à plume », *Figaroplusculture*, samedi 1^{er}-dimanche 2 juin 2019, p. 1*abcde*-4*abcde* [exposition Fénéon au Musée du Quai Branly-Jacques Chirac].

– Patrick KÉCHICHIAN, « Autoportrait de Jean Paulhan », *La N.R.F.* [dir. Michel Crépu], n° 637, juillet 2019, p. 132-137 [rubrique : « La forme et le fond »].

– Gilles ORTLIEB, *Un dénuement. Arthur Adamov*, Paris, Fario, 72 p. [dans un volume achevé d'imprimer à l'automne 2019, voir p. 31 la mention de Jean Paulhan, pour son aide à la publication chez Charlot, en 1950, de deux pièces d'Adamov, *La Parodie* et *L'Invasion*, cette dernière indirectement inspirée de la mort de Roger Gilbert-Lecomte, précédées d'une lettre d'André Gide et des témoignages de René Char, Jacques Prévert, Henri Thomas, Jacques Lemarchand, Jean Vilar et Roger Blin].

– Gérard MACÉ, « Champollion est le premier linguiste », propos recueillis par Nicolas Ragonneau, *assimil*, blog des éditions du même nom, novembre 2019 [voir *infra* dans les tout premiers jours de 2024].

– Mireille DESCOMBES, « Catherine Colomb, au fil de la mémoire », *Le Temps*, samedi 9 novembre 2019, p. 39*abcdef* [voir l'intertitre col. *e* « Louée par Gustave Roud et Jean Paulhan » : « Jean Paulhan voit en elle une “romancière de génie” »].

2020 – Sébastien LAPAQUE, « Le conteur et le politique », *Le Figaro*, jeudi 12 mars 2020, p. 4*abcde* du supplément « Le Figaro littéraire » [rubrique : « Document littéraire » ; chapô : « Henri Pourrat-Jean Paulhan / La longue correspondance entre les deux hommes / témoigne d'une amitié fidèle et d'une passion infinie pour la littérature. »]

– Laurence TURETTI, « Guerre de 14-18 / Les “Poilus” d'Occitanie qui ont marqué l'histoire », *Midi. Ma région, mes envies*, cahier *Midi de Midi libre*, n° 27382 et de *L'Indépendant du Midi*, 1^{er} novembre

2020, p. 7-11 [voir « Gard / Jean Paulhan / Guerrier appliqué », p. 9bc pour le portrait photographique de Jean Paulhan et la notice complète : « *À la déclaration de guerre, l'intellectuel natif de Nîmes (1884-1968) est affecté au 9^e régiment de zouaves. Blessé au cours de la Noël 1914, il est, après sa convalescence “Guetteur d’avions” dans l’Aisne.*

En 1917, paraît son premier roman, Le guerrier appliqué, inspiré de son expérience. Paulhan analyse l’impact psychologique de la guerre. L’absence de chronologie ou de localisation resserre le texte sur l’individualisme et la perte des repères du soldat, son indifférence vis-à-vis des autres comme une posture contre la mort qui rôde. Sélectionné pour le Goncourt, le livre suscite les éloges d’Alain et Paul Valéry. Après-guerre, Paulhan rejoint le monde de l’édition et la NRF qu’il dirige jusqu’à sa mort. » Louis Barthas, Raymond Escholier, Paul Ramadier, Jean et Louis Toulouse, Augustin Trébuchon, Joseph Gallieni, Zacharie Baqué, Ferdinand Foch, Joseph Joffre, Renaud Jean, Jules Puech, Prosper Viguié, ont eux aussi été zouaves].

2021 – Marcel SAUVAGE, “*Ça manque de sang dans les encriers*”. *Mémoires 1895-1981*, recueillis par Jean Josa Marchand, Paris, Éditions Claire Paulhan, année MMXXI, 524 p. [dans un volume achevé d’imprimer en avril 2021, voir p. 113 (Jean Paulhan reçu par Édouard Dujardin), 151, 152 (mention de la correspondance de Jean Paulhan avec Max Jacob), 206 (Jean Paulhan rédacteur au Ministère de l’Instruction publique) et 453 (le 10 février 1953, Marcel Sauvage sollicite Jean Paulhan pour le prix Max-Jacob)].

– *n.s.*, « Jean Paulhan, un / guerrier si mal connu / de ses compatriotes », *Midi libre*, vendredi 17 septembre 2021 [sous-titre en rouge : « Académie de Lascours » ; portrait légendé « *Résistant de la première heure, il fut aussi un romancier original* » ; texte complet : « *Le mercredi 22 septembre, 18 h. 30 salle multiculturelle de Bagnols-sur-Cèze (entrée libre et gratuite), l’Académie de Lascours tiendra sa rentrée solennelle. Ce sera l’occasion de rendre hommage aux 40 ans de Rhodanie. Hervé Abrieu évoquera la vie d’un Nîmois nommé Jean Paulhan si mal connu de ses compatriotes malgré sa place éminente dans la culture de notre pays. “Guerrier appliqué” dès 1914 et résistant de la première heure, il fut aussi un romancier original, linguiste à l’École des Langues Orientales, et membre de l’Académie française, ami des plus grands artistes de son temps.*

Pendant le demi-siècle le plus mouvementé de notre histoire, directeur de la Nouvelle Revue Française – la nrf – “le plus grand éditeur de son temps” sut débusquer un nombre incalculable de talents dont certains se virent décerner le prix Nobel. Notre Occitan n’en

oublia pas pour autant ses racines nîmoises. Né à deux pas des Arènes, il resta toute sa vie amateur de pétanque, des jeux du cirque, des dimanches au Mazet et de... croquants, cette fameuse spécialité nîmoise. »]

– Louis JACOB, « L’herméneutique d’un objet complexe. Autour d’un récit pseudo-ethnographique de Jean Paulhan », *Sociologies et Sociétés*, vol. 53, n°1-2, automne 2021 [jacob.louis@uquam.ca].

– « Les bijoux surréalistes d’Isy Brachot en vente », *Le Soir*, Bruxelles, mercredi 29 septembre 2021, p. 62 [reproduction légendée : « *Jean Paulhan avait été enthousiasmé par une série de gouaches peintes par Jean Dubuffet en 1943 sur le thème du métro. Du coup, il avait écrit un texte d’accompagnement pour les éditer. Mais l’affaire a traîné. Et ce n’est qu’en 1949 que fut publié, à 150 exemplaires, le texte de Paulhan avec des nouvelles illustrations de Dubuffet. Lot 155. Estimation : 3000 à 4000 €.* »]

– Benoît DECIRON, dir., *Chaissac & CoBrA*, Paris, Gallimard, Rodez, Musée Soulages, 2021, p. 198 [volume légalement déposé en novembre 2021 ; extrait : « *Jean Paulhan est impressionné par les œuvres de Chaissac qu’il a vues au salon des Indépendants* » [Chaissac y a exposé en 1940 et 1941].

2022 – Jacques BENS, *Mémoires d’un “vieux crocodile”. Correspondance (1952-2001)*, Paris, Honoré Champion, 2022, 326 p. [dressé à partir du fonds Jacques Bens de la Bibliothèque de l’Arsenal, ce recueil de correspondances ne contient pas les lettres de Jacques Bens à Jean Paulhan ; mentions de Jean Paulhan p. 66 (sur la conférence de Paulhan « Note sur la pensée à l’état brut »), 76 (« *J’éprouve un plaisir réel (je veux dire : profond et incommunicable* ») et 86 (Raymond Queneau revient de l’enterrement de Jean Paulhan : « *il y avait peu d’inconnus rien que des gens du métier.* »)]

– Maurice MERLEAU-PONTY, *Conférences en Europe et premiers cours à Lyon (1946-1947)*, *Inédits I*, textes transcrits, établis, présentés et annotés par Michel Dalissier, avec la participation de Shôichi Matsuba, Paris, Éditions Mimèsis, 2022, 740 p. [mentions de Jean Paulhan p. 52, 78, 79, 401, 418, 483, 485, 504, 569, 573, 653, 654].

– Maurice MERLEAU-PONTY, *Conférences en Amérique, notes de cours et autres textes (1947-1949)*, *Inédits II*, textes transcrits, établis,

présentés et annotés par Michel Dalissier, avec la participation de Shôichi Matsuba, Éditions Mimèsis, 2022, 786 p. [mentions de Jean Paulhan p. 239, 301, 335, 483, 499, 606, 618, 620-622, 708].

– Anna-Louise MILNE, « The extreme in-between », *In-Between. Hybridations des pratiques artistiques et nouveaux formats de la recherche*, sous la direction de Manola Antonioli, Florian Bulou Fezard, Gwen Rouvillois, éditions Loco, 2022, p. 172-185 [dans un volume de 216 p., contribution sur le fichier de Jean Paulhan contenant les proverbes malgaches et reproduction d'un manuscrit d'*Expérience du proverbe*].

– ALAIN-FOURNIER, *Colombe Blanchet. Esquisse du second roman inachevé de l'auteur du Grand Meaulnes*, préface d'Alain Rivière, édition critique de Gabrielle Manca, Paris, Le Passeur éditeur, 2022, 304 p. [dans un volume achevé d'imprimer en janvier 2022, voir p. 16 : « Nous avons respecté la numérotation des pages du manuscrit établie par Isabelle Rivière ou par l'auteur lui-même, la rapportant à gauche de la page. Toutefois les autres parties non numérotées du manuscrit ont été organisées sans tenir compte de l'ordre dans lequel Isabelle Rivière et Jean Paulhan les avaient disposées. » Voir *supra* en février 1990].

– Patrice de LA TOUR DU PIN & Armand GUIBERT, *Correspondance*, édition établie, annotée et présentée par Marie-Josette Le Han, préface d'Isabelle Renaud-Chamska, Brest, Cahiers du Centre d'études des correspondances et journaux intimes, 2022, 424 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mai 2022, mentions de Jean Paulhan p. 21, 99, 161, 163, 210, 214, 216, 217, 231, 233, 245, 269, 290].

– Michel MURAT, *La Poésie de l'Après-guerre. 1945-1960*, Paris, éditions Corti, 2022 [dans un volume achevé d'imprimer en mai 2022, voir les mentions de Jean Paulhan p. 9-10, 26, 28 et 29, 47, 57-70 (pour « La main de Paulhan »), 151-173 (sur Rabearivelo), 172, 191, 194, 196-197, 199].

– Mathieu LINDON, *Une archive*, Paris, P.O.L., 2023, 240 p. [dans un volume achevé d'imprimer en novembre 2022, légalement déposé en janvier 2023, voir p. 74-75 les mentions de Jean Paulhan ; voir *infra* le 4 novembre 2024].

– Xavier DONZELLI, *Et par le pouvoir d'un mot. Extrait*, Paris, éditions Seghers, 2022, 73 p. [dans un volume abrégé, voir p. 45 la

mention de Jacques Decour, ami de Jean Paulhan, et l'approbation de Max-Pol Fouchet].

2023 – Marie BONNOT, *En rêvant, en écrivant. Le récit de rêve des surréalistes à nos jours*, Paris, Honoré Champion, 2023, 342 p. [mentions de Jean Paulhan, et notamment du *Pont traversé*, p. 18, 20, 21, 27, 29, 36-37, 55, 77, 147, 152, 198-202, 211-212, 218, 243, 259-260, 407-417, 418, 426-427, 429, 444, 448, 450-451, 456, 461, 465, 467-469].

– Julien BOGOUSSLAVSKY, « Partition / Full score de Joë Bousquet et Max Ernst / Un livre à la fois mythique et inconnu », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, vol. XXIV, n° 93, janvier-février-mars 2023, p. 67-75 [sans achevé d'imprimer].

– Brigitte OUVRY-VIAL, « Jean Paulhan, éditeur de lui-même », *Histoires littéraires. Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles*, vol. XXIV, n° 94, avril-mai-juin 2023, p. 100-101 [sans achevé d'imprimer].

– Maurice CHAPPAZ, Philippe JACCOTTET, *Correspondance 1946-2009*, édition de Jose-Flore Tappy, Paris, Gallimard, 2023 [dans un volume mis en vente le 22 juin 2023, voir p. 56 la mention de Jean Paulhan dans la lettre de Jaccottet à Chappaz de « *Paris, le 24 avril [19]53 / 9 r. Campagne Première XIV* » dans le débat sur le lyrisme de Keats, Rilke, Novalis et Guérin : « *Cette sorte de hantise de l'œuvre absolue, vous la partagez précisément avec Roud ; et je crois que s'il y a une issue, elle s'ouvre dans une autre direction, comme par ruse (vous reconnaîtrez là, non plus Heidegger, mais Paulhan !)* »]

– Gilles DELEUZE, *Sur la peinture. Cours mars-juin 1981*, édition préparée par David Lapoujade, Minuit, 2023, p. 135-136 [un volume de la coll. « Paradoxe » achevé d'imprimer le 17 août 2023 ; dans son cours du 28 avril 1981, Gilles Deleuze dit : « *Autour de Paulhan, il y eut de grandes discussions sur l'art informel, etc. Voyez en quel sens c'est de l'art informel.* »]

– Pierre PACHET/Georges PERROS, *Correspondance 1968-1978*, édition établie, préfacée et annotée par Thierry Gillyboeuf, Paris, Le Bruit du temps, 2023, 330 p. [mention du projet de publication d'un livre de Georges Perros dans la collection « Métamorphoses » (p. 49) ; Jean Dubuffet invité chez Florence Gould « *via Paulhan* » (p. 111) ;

citation de *l'Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle* dans la lettre de Pierre Pachet à Georges Perros, « Meudon, le 19 avril [19]77 » (p. 261)].

2024 – Gérard MACÉ, *Bibliothèque tournante*, Mazères, Le temps qu'il fait, 2024, 267 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer dans les tout premiers jours de 2024, voir p. 141, avant les mentions de Larbaud, Remy de Gourmont, Queneau et Michaux : « *Je ne peux pas parler de linguistique sans conseiller la lecture de quelques livres d'écrivains que les langues ont inspirés, livres aussi utiles à mes yeux que ceux des spécialistes. Je pense à La preuve par l'étymologie de Jean Paulhan, que devrait lire tout étudiant tenté de meubler ses dissertations de philo avec des preuves étymologiques.* »]

– André DERVAL, *Michel Ragon singulier et pluriel*, Paris, Albin Michel, 2024, 384 p. [dans un volume légalement déposé en février 2024, mentions de Jean Paulhan p. 67 (Jean Paulhan éconduit Michel Ragon d'une place de lecteur aux éditions Gallimard), 89 (à propos d'une « Chronique musicale » de Jean Paulhan sur Sidney Bechet, signée « Jean Paublan » dans la revue *Contemporains* d'avril 1951), 124-125 (sur la diffusion du cliché des « *jeunes ancêtres* »), p. 192-193 (sur la participation de Jean Paulhan au troisième tome de *l'Histoire de l'art abstrait*, chez Aimé Maeght), 278 (sur l'enfermement de Gaston Chaissac dans une image, imposée notamment par Jean Paulhan), 340 (sur la participation de Jean Paulhan, avec Dominique Aury, aux réunions chez Émile Armand, vulgarisateur de Max Stirner, l'anarchiste individualiste)].

– Pierre DRIEU LA ROCHELLE, *Trois lettres aux surréalistes*, édition présentée et annotée par Bertrand Lacarelle, Paris, Gallimard, 2024, 156 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mars 2024, mentions de Jean Paulhan p. 39, sur la rupture de Drieu, en mai 1940, avec *La N.R.F.* de Paulhan et p. 112, sur le reproche fait à *La N.R.F.* par le premier numéro des *Derniers Jours* de ne pas avoir parlé des livres de Louis Aragon].

– Claude-Catherine KIEJMAN, *Clara Malraux, l'aventureuse*, présentation par Jean Lacouture, Paris, Texto, 2024, 157 p. [voir p. 75 la mention de Jean Paulhan comme signataire de la pétition en faveur d'André Malraux ; réédition de l'ouvrage achevé d'imprimer en juin 2008].

- Joë BOUSQUET, « Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes* », *Au seuil de l'indicible. Journal de lecture*, textes rassemblés et présentés par Claude La Manchec, Paris, Arfuyen, 2024, p. 175-205 [dans un volume de 319 p. achevé d'imprimer en août 2024, reprise du texte de Joë Bousquet paru dans *Les Cahiers du Sud* en avril 1939].

- Michel MURAT, *Les Javelots de l'avant-garde. Poésie en France 1960-1980*, Paris, éditions Corti, 2024, 422 p. [dans un volume achevé d'imprimer en août 2024, mentions de Jean Paulhan p. 29, 144, 146, 147, 149, 153, 182, 229 et 313].

- VERCORS, *La Bataille du silence*, Paris, Les éditions du minuit, 2024, 319 p. [reprise du volume du 14 mars 1967, dans un volume sous bandeau libellé « *La naissance des éditions de Minuit* », achevé d'imprimer le 13 août 2024, sans index, mais avec des mentions de Jean Paulhan p. 12, 140-141, 170 (*Lettres françaises*), 188-189, 193, 197, 199, 200, 218, 220, 232, 241, 248, 251, 258, 267, 274, 280, 281, 284, 313].

- Jérôme GARCIN, *Des mots et des actes. Les belles-lettres sous l'Occupation*, Paris, Gallimard, 2024, 176 p. [dans un volume achevé d'imprimer en septembre 2024, voir les mentions de Jean Paulhan p. 32 (parmi ceux qui demandent la grâce de Brasillach), 50 (pour reprendre la formule de Ramon Fernandez : « *Jean Paulhan, c'est la Nouvelle Revue française qui se révolte contre elle-même* »), 55 (Jean Paulhan et François Mauriac jugent pareillement « infâme » le « Salut à Breker » de Jean Cocteau paru à la une de *Comœdia*), 64-66 (à propos de la relation de Louis-Ferdinand Céline avec *La N.R.F.* : « *Jean Paulhan ayant tiré sa révérence, Marcel Arland prend vaillamment le relai. En vain. Nouvel échec.* »), 70 (« *En 1931, grâce à Jean Paulhan, il venait de publier chez Gallimard son premier roman, Le Sage et le Caporal* »), 77 (« *François Mauriac figure la cathode et Jean Paulhan l'anode. Deux pôles de l'intelligence à la fois opposés et complémentaires* »), 81 (à propos de *La N.N.R.F.*, pour rappeler la belle définition que Jean Paulhan donne des résistants : « *Ils étaient du côté de la vie* ») et 131-132 (à propos de la correspondance de Jean Paulhan avec Jean Guéhenno)].

- Mathieu LINDON, *Une archive*, Paris, Gallimard, 2024, 224 p. [dans un volume de la collection « *folio* » (n° 7438) achevé d'imprimer le 4 novembre 2024, citation de Jean Paulhan p. 70-71 ; voir *supra* en novembre 2022].

2025 – Paul GIRO, *Joe Bousquet, d'une mort l'autre. Mourir ! (1897-1918)*, Paris, Éditions Claire Paulhan, MMXXV, 458 p. [dans un ouvrage achevé d'imprimer en mars 2025, voir les mentions de Jean Paulhan, notamment p. 222-223, 233, 237].

– Sébastien LABRUSSE, *Vers Philippe Jaccottet*, Paris, arléa, 2025, 171 p. [dans un volume achevé d'imprimer en mars 2025, voir p. 32 la lecture, grâce à Philippe Jaccottet, du *Clair et l'obscur* de Jean Paulhan et p. 125 la mention de Georges Braque, qui « *était une sorte de dieu pour Ponge autant que pour Paulhan, comme l'atteste son livre, Braque le patron* » (p. 125). Philippe Jaccottet nomme un de ceux dont la poésie vieillit le mieux, Jules Supervielle (p. 142)].

—